

B.D.I.C.

GFP 3428 7 janvier 1971 à 26 Août 1971

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

7 JANVIER

1971

NUMERO 637

PRIX : 1,00 F

43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE



HALTE AUX ILLUSIONNISTES!

LA LUTTE CONTINUE EN ESPAGNE

La clémence franquiste est toujours motivée par des motifs autres qu'humanitaires. Le sort des 6 basques condamnés à Burgos s'est joué avant tout au niveau du jeu capitaliste.

Les pays européens, qui ont la prétention de détenir le monopole de la démocratie, et dont les dirigeants ne se maintiennent au pouvoir qu'en renouvelant des démonstrations d'humanisme platonique peuvent admettre une collusion officielle avec un survivant du Nazisme. Déjà, la collusion de fait soulève un certain tollé : il ne saurait être question, dans l'intérêt des gouvernants, de se risquer dans l'aventure collaborationniste.

Les dirigeants Espagnols se trouvaient donc face à un dilemme : rester tels qu'ils sont réellement, et faire exécuter les sentences, ou se cacher derrière un voile de fausse pudeur et gracier, au risque de perdre la face, surtout après l'enlèvement du consul. L'attente, destinée certainement à mener à bien, par l'intermédiaire du gouvernement allemand, les négociations avec les responsables de l'enlèvement

du consul, facilitait une reprise en main de l'opinion, et donnait l'illusion de l'attente.

Si, effectivement, une partie des membres de la vieille garde désirait une mesure exemplaire, il paraît à présent évident que l'ensemble du gouvernement était décidé à jouer le jeu capitaliste, face au jeu nationaliste. Les déclarations du ministre Espagnol des affaires étrangères, López-Bravo, par lesquelles il affirmait ces derniers jours son intention de poursuivre sa politique, s'expliquent ainsi fort bien. On a rarement vu un ministre s'opposer à son gouvernement, surtout en Espagne.

Il apparaît dès à présent comme certain que la lutte entre l'Opus Dei et la Phalange est terminée. Franco et Juan Carlos se sont rangés du côté des technocrates. Reste à présent la lutte entre l'Opus et les militaires. C'est une autre histoire.

Mais n'oublions pas que l'Espagne capitaliste, pour se développer a besoin de frontières ouvertes.

LE COMBAT SYNDICALISTE



Celui de droite GRACIE 6 Basques
Celui de gauche a ASSASSINÉ
Delgado, Granado et tant d'autres

DU PAYS BASQUE... ...AU PORTUGAL

Au Portugal la peine de mort a été abolie il y a 100 ans environ. Donc, on n'y peut exécuter personne *officiellement*, comme en Espagne, où la peine de mort existe. Ce qui est une chance pour le gouvernement fasciste portugais, car une telle disposition légale lui « permet » de tuer discrètement les opposants, sans le bruit des jugements et exécutions où les appels de l'opinion publique internationale. Voilà pourquoi le fascisme portugais ne peut jamais avouer ses crimes; le faire, ce serait avouer la violation de la constitution. Ainsi, tous les hommes abattus au Portugal pour des raisons politiques et sociales, on les déclare morts de « maladie », par « accident », etc. Conclusion pertinente : il n'y aurait pas des crimes politiques au très « saint » Portugal ni dans ses colonies d'Afrique. Pourtant la réalité est tout à fait différente, cruelle, tragique. Une réalité dont personne ne parle, car c'est une réalité gênante : Voici une des listes de démocrates portugais assassinés sous les ordres du gouvernement de Lisbonne, c'est-à-dire de Salazar et son ami Caetano, aujourd'hui au pouvoir ;

Abilio Augusto Belchior
Adelino Marques Andrade
Afonso da Moura
Alberto Mira Fernandes
Albino Coelho

Alfredo Assunção Dinis
Alfredo Caldeira
Almeida Paiva
Amaro Junior
Antonio Oliveira Carvalho
Antonio Almeida
Antonio Guerra
Antonio Guedes Silva
Antonio Pimenta
Arnaldo Januario
Augusto Martins
Bento Gonçalves
Bernardo Prates
Candido Borja
Casimiro Ferreira
Catarina Eufemia
Domingos Fernandes
Damasio Pereira
Edmundo Gonçalves
José Craveiro
José Dias
José Godinho
José Lopes
Ernesto Ribeiro
Faria Braga
Fernando Alcobias
Ferreiras Soares
Ferreira da Silva
Ferreira Patuleia
Francisco Alberto
Francisco da Cruz
Francisco José Ferreira
Francisco Ramos Graça
Francisco Soares
Francisco Nascimento
Francisco Domingos Quintas
Francisco Paninho
Germano Vidigal
Henrique Vale

Jacinto Vilaça
Jaime Serra
Jaime Sousa
João Ferreira Abreu
João Lopes Dinis
Joaquim Antonio Ferreira
Joaquim Fontes
Joaquim Lemos Oliveira
José Abrantes Castanheira
José Adelino Santos
José Alves Reis
José Marques
José Moreira
José Oliveira Silva
Julio Lobo Pimentel
Lomelino Lopes Lente
Luís Portela
Luís Uceda
Manuel Silva Pinho
Manuel Tomé
Manuel Augusto Costa
Manuel Fiuza Junior
Virgilio Barroso
Manuel Simão
Mario Castelhanos
Mario Gonçalves
Mario Menezes
Militão Bessa Ribeiro
Pedro Matos Filipe
Vaz Rodrigues
Victor Constatino
Humberto Delgado
Total : 78.

Froidement abattus, Froidement assassinés. Raison : ils réclamaient un régime de justice et de liberté pour le Portugal. Ces hommes ont cru, peut-être comme toi,

dans la justesse de la démocratie. Par ce « crime » on les a assassinés *discrètement*, car « malheur à celui par lequel le scandale arrive » (voir Evangile). La presse internationale n'a pas parlé de ces héros. La presse n'a même pas stigmatisé le régime qui a commis de tels crimes. La presse ignore que ce régime continue à assassiner impunément tous ceux qui lui résistent. Mais la Résistance portugaise vengera opportunément ces crimes horribles. Le FPL proclame solennellement : justice sera faite. L'heure de la justice approche.

En Espagne, tuer un résistant, cela fait du bruit, heureusement. On y est également et « chrétienement » cruel, mais un peu moins hypocrite. Ainsi, après « jugement » sommaire, scandaleux, de 16 basques, on se prépare à en assassiner légalement six ou, au moins, deux, à Burgos, ces jours prochains. Pour faire un exemple ! L'Inquisition subsiste en terres d'Espagne et du Portugal. Or cela ne concerne pas seulement l'Espagne mais toute l'Europe, tout le monde. Si tu les laisses assassiner ou même condamner à des lourdes peines de prison, sans protester, si tu n'en fais rien, c'est toi-même qu'on assassinera ou emprisonnera. Car si tu serais là, tu subirais le même sort. En les assassinant, le gouvernement fasciste de Madrid jette un défi criminel à tout le monde civilisé, à tous les hommes épris de justice et de liberté.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas, pour le moment, faire d'autre chose que crier notre indignation, notre rage et appeler à la solidarité. Car, vous pouvez être sûrs, le jour viendra où le fascisme sera écrasé des deux côtés de l'Ibérie : Basques, Catalans, Espagnols et Portugais unis, dans la reconquête de la péninsule ibérique, aux forces réactionnaires. Car, être libre c'est plus qu'un droit de tout homme, c'est un devoir. Et pour devenir libre, plus qu'un droit c'est un devoir celui de l'arracher par le combat politique et par la force des armes. Voilà le fondement moral de la juste violence des peuples d'Espagne et du Portugal.

VIVE L'ESPAGNE LIBERTAIRE

Les gens de bonne conscience, curés, bourgeois et politiciens ont mis trente ans pour s'apercevoir que Franco et son régime étaient un ramassis de sinistres crapules.

Dès 1945 nos camarades de la CNT-FAI disaient :

« Le peuple espagnol veut en finir avec Franco et la Phalange. Mais il veut en finir aussi, définitivement avec le fascisme en Espagne. Il ne veut pas d'une nouvelle tyrannie, il ne veut pas de solutions autoritaires, capitalistes et bourgeoises... L'Espagne ne veut pas que l'on renouvelle avec elle l'expérience de la Pologne, de la Yougoslavie, de la Bulgarie, de la Grèce, du Portugal... L'Espagne ne veut ni communisme d'Etat,

ni démocratie capitaliste, ni république bourgeoise, ni Etat oppresseur... Nous ne voulons pas qu'en Espagne priment les intérêts du Vatican, ceux des Wickers, ceux ceux de l'International Corporation of telephone and télégraph, de la Standart Oil, de la Royal Deutsch, de Ford ou de n'importe quelle entreprise bancaire, financière, industrielle ou commerciale liée au capitalisme ou à l'Etat. Franco et la Phalange ne peuvent être vaincus que par la force, par l'impulsion populaire. Toute autre solution est trompeuse pour le peuple... »

Les forces alliées, qui venaient de mettre à bas Hitler et Mussolini, n'ont pas voulu en finir avec

Franco. Ils avaient peur de cette anarchie, plus haute expression de l'ordre, qui pouvait être un exemple pour les autres peuples.

Et depuis 1945, les crimes franquistes se sont multipliés. Les prisons sont peuplées d'antifascistes où les anarchistes sont en grand nombre.

Les victimes anarchistes se chiffrent par milliers depuis Amador Franco, en passant par Marcos Nadal, secrétaire de la Fédération des Cheminots CNT, les camarades Pedro Acosta et Justiniano Garcia, fusillés à Saragosse en 1950 en même temps qu'étaient jugés à Madrid Carrero Garcia, José Ponce Mullero, Felipe Mora

(Suite page 111.)

Front Portugal Libre.

LA PRESSE DU SILENCE

POURQUOI CE SILENCE ?

Nous avons vu que, systématiquement, la « grande » presse passait sous silence tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, remet en cause la société actuelle, et, à tout le moins, quand elle en parle, jamais elle n'analyse les causes ; se contentant d'informer sur un fait, sur un effet, sans en expliquer ni le pourquoi ni le comment. La façon dont cette « grande » presse a traité du procès de Burgos en est un nouvel exemple : dans aucun des « grands » journaux il n'a été question des causes véritables, à savoir entre beaucoup, le régime fasciste et autoritaire franquiste, notons aussi que, à lire ces journaux, on aurait pu croire que le gouvernement français désapprouvait aussi cette parodie de justice. Mais aucun journal n'a mentionné le fait que la France soutenait à fond le régime franquiste, notamment par une aide militaire et des accords économiques très importants. Aucun journal n'a mentionné la collusion de Gaulle-Franco, ni la prochaine visite que doit faire le commis voyageur de Dassault, Debré, en Espagne, pour aller y placer encore des engins de mort. Aucun journal non plus n'a révélé le rôle de la France en 1939, quand le gouvernement d'alors laissait massacrer les républicains espagnols, et essayait de se concilier les bonnes grâces de Hitler, qui put en toute impunité rôder son matériel de guerre contre nos camarades espagnols. Alors, à partir de ces faits, on est amené à se poser la question : « Pourquoi ce silence, pourquoi cette hypocrisie ? »

Si nous regardons d'un peu plus près à qui appartiennent les principaux journaux qui constituent la « grande muette », nous aurons déjà un début d'explication, car on découvre que ces grands journaux sont dans les mains des principaux trusts capitalistes français ou européens.

C'est ainsi que le trust Hachette (dit « trust vert »), véritable despote du livre et de la presse, qui contrôle par exemple, les éditions Grasset, Fayard et Stock, qui, avant-guerre, possédait le monopole de la distribution de presse (c'est-à-dire que ce trust distribuait les journaux qu'il tolérait aujourd'hui occupe encore une position privilégiée dans la distribution moderne, puisqu'il possède 49 pour 100 du capital des Nouvelles Messageries de la Presse

Parisienne. Le trust Hachette contrôle les journaux suivants : « France-Soir », « France-Dimanche », « Le Journal du Dimanche », et vingt autres publications importantes (depuis « La Vie Française », jusqu'au « Journal de Mickey » en passant par « Femmes d'Aujourd'hui »).

C'est ainsi que le trust Prouvost, créé par Jean Prouvost, le magnat héréditaire du textile (il possède Les Peignages A. Prouvost, et La Lainière de Roubaix), contrôle, lui, « Le Figaro », « Paris-Match », et sept autres publications importantes (depuis « Le Figaro Agricole », jusqu'à « Télé 7 Jours », en passant par « Marie-Claire »).

Le groupe Amaury, du nom de son directeur, contrôle : « Le Parisien Libéré » et 11 autres publications importantes (depuis « L'Equipe », jusqu'à « France Agricole », en passant par « Marie-France »). Le groupe Amaury est essentiellement un groupe de presse, aussi il échappe quelque peu à l'emprise capitaliste extérieure, mais nous y reviendrons tout à l'heure.

Le groupe del Duca, du nom de son fondateur, possède un trust européen d'imprimeries, notamment en France et en Italie, ainsi que diverses entreprises commerciales. Il contrôle « Paris-Jour » et 7 autres publications importantes (depuis « Nous Deux » et « Intimité » jusqu'à « Télé-Poche », en passant par « Mode de Paris »). Spécialités maison : presse du cœur et romans-photos.

Le groupe Hersant, comme Amaury est essentiellement journalistique, il contrôle de nombreux journaux de province et l'« Auto-Journal ».

Le groupe Boussac (du trust des textiles Boussac : 65 usines, 16.500 salariés, chiffre d'affaire annuel : 540 millions de francs. Ce groupe contrôle « L'Aurora » et « Paris-Turf-Sport » complet.

Le groupe Dassault (des usines d'engins de mort Marcel Dassault et Cie) publie « Jours de France » et des journaux de province.

Le groupe Floirat (trust Matra) publie : « Un Jour », et des hebdomadaires régionaux gratuits.

Après ce tour d'horizon, rapide, nous constatons que cette « grande » presse est directement liée aux trusts capitalistes qui nous gouvernent et nous exploitent, et que, par conséquent, elle est absolument aux ordres de la classe

dirigeante et qu'elle n'a rien à lui refuser.

Les groupes Amaury et Hersant sont essentiellement de presse, mais il suffit de lire leurs journaux pour comprendre la « qualité » de l'information qu'ils diffusent. Pour comprendre ce qu'est le groupe Amaury, il suffit de lire une fois l'hebdomadaire « Carrefour », qu'il publie également. C'est dans ce journal qu'on pouvait lire, il n'y a pas si longtemps :

« Le général Franco a choisi son successeur en la personne de don Juan Carlos. Mais il reste aussi vaillant que lorsqu'il résistait à Hitler ».

Quant à Hersant, chacun a peut-être encore en mémoire ses louches histoires d'espionnage industriel.

Voici donc quelle est la presse qui nous informe. Sachez aussi que le trust Floirat contrôle Europe n° 1, et le trust Prouvost Radio-Télé-Luxembourg, et vous comprendrez qu'aucun secteur de l'information ne leur échappe.

Sachez encore le rôle de la publicité là-dedans, et des trusts capitalistes de publicité, Publicis et Bleustein-Blanchet : Les contrats publicitaires passés entre une firme capitaliste et un journal, permettent à celui-ci d'avoir une rentrée financière importante. Si ce journal va à l'encontre des intérêts capitalistes ou n'a pas assez

de lecteurs, la firme rompt le contrat. D'où perte financière pour le journal. Comme il n'existe que deux grandes entreprises qui organisent la publicité des entreprises capitalistes, il leur est facile de menacer les journaux qui vont à l'encontre des intérêts de leurs clients. D'autre part, pour avoir beaucoup de lecteurs, il faut qu'un journal donne aux lecteurs ce qu'ils attendent, et comme la masse est aliénée elle n'attend de sa presse que des titres sensationnels, sentimentaux, mais surtout pas des articles qui l'amènent à réfléchir. Donc aucun moyen pour espérer une évolution intelligente de la presse actuelle.

Une presse aux ordres des patrons qui nous exploitent et nous gouvernent, voilà ce qu'on nous impose pour nous informer.

Prochain article : Que pouvons nous faire ?

A consulter sur ce problème de l'information :

« La presse, le pouvoir et l'argent », par J. Schwoebel, aux éditions du Seuil, prix : 20 F.

« Presse, argent et liberté », par Philippe Bœgner, édi. Fayard, 16 francs ; et :

« Economie et humanisme », numéro 192 (mars-avril 1970), consacré à l'Information. Prix : 7 F. Adresse : 169, rue Saint-Honoré, Paris (1^{er}).

Jean-Marc CARITE

Vive l'Espagne libertaire

(Suite de la page II.)

Bustillo, Luis Abadia Velasquez, Manuel Orihuela Caballero, José Medialdea Arenas, Ignacia Maria Luisa Cobas Pena, Esperanza de la Cruz Diaz.

C'est la même année où Ramon Jouda, militant anarchiste, est arrêté à Concentaina, province d'Alicante.

C'est Francisco Sabater, assassiné en janvier 1963 par la Garde civile près de Barcelone.

C'est en 1963, Capdevilla, tué lâchement par les fascistes dans les Pyrénées, puis Joaquín Delgado Martínez et Francisco Granada Gata, passés au garrot parce qu'ils étaient anarchistes.

C'est en 1964, Stuart Christie, anarchiste écossais arrêté et torturé en compagnie de son camarade l'ouvrier menuisier Fernando Carballo.

La liste des victimes anarchistes de Franco est longue, très longue, et toutes les pages de ce journal ni suffiraient pas.

Mais malgré tous ces crimes, les anarchistes n'ont jamais pu être réduits au silence, en Espagne, comme dans le monde entier ils n'ont pas attendu trente années d'assassinats du sinistre caudillo pour se dresser contre la peste des têtes couronnées qui empuentissent le monde.

Que nous réservent les politiciens qui ont mis trente ans pour reconnaître que Franco est un assassin ?

Rappelons-nous ce que disaient nos camarades anarchistes espagnols en 1945 : « Franco et la Phalange ne peuvent être vaincus que par la force, par l'impulsion populaire... »

L'impulsion populaire existe. Aux hommes libres de lui donner la force.

Raymond BEAULATON

LUTTE REVOLUTIONNAIRE OU OPPORTUNISME

Pour que le peuple puisse, par la révolution, atteindre à son émancipation, il est nécessaire qu'il fasse cette révolution, étant libre de tout embrigadement dans une lourde structure politique, telle celle des partis. Pour que son action spontanée se développe efficacement, il lui faut également constituer sa propre organisation économique, il lui faut impérieusement refuser toutes les injonctions de quelque parti politique que ce soit. La spontanéité représente pour le prolétariat la garantie de sauvegarde de l'avenir, elle est la condition pour que « l'émancipation des travailleurs soit l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Durant une période de crise excessivement aiguë, elle peut revêtir la forme d'un mouvement unanime s'articulant sur 1 ou 2 irrésistibles idées forces et faisant converger vers un même but toutes les énergies précédemment éparpillées. Elle peut être également une action menée par les organisations propres à la classe ouvrière, en fonction d'une situation bien déterminée, et avec l'accord, fondé, de l'immense majorité des intéressés. En tant qu'anarcho-syndicaliste je pense que toute action spontanée des travailleurs, comme couche sociale, dépend en partie de l'action d'individus militants qui, dans une situation donnée, ont une conscience claire et précise de « l'avenir historique » de cette couche sociale, et des buts vers lesquels elle tend : ils sont en quelque sorte, et pas dans tous les cas, car le prolétariat réagit souvent de lui-même, un détonateur déclenchant la formidable explosion des forces et énergies latentes de cette couche, de cette classe. L'action se déroule de ce fait sans qu'aucun ordre ne soit descendu d'en haut, sans qu'aucun état major politique ne dirige le mouvement, sans embrigadement, sans chefs imposant une nouvelle hiérarchie. Ces inconnus, ces militants anonymes qui bien souvent sont au point de départ des mouvements de masses regagnent l'anonymat, vont se perdre au sein de cette foule qui est en marche : ce sont eux qui forment ces « minorités agissantes ». Pour le pouvoir et les bourgeois ils sont les « meneurs », les « voyous », les « agitateurs professionnels ». Pour les traîtres, appointés des partis se réclamant abusive-

ment de la classe ouvrière, comme pour les traîtres permanents des syndicats politisés en faveur des partis nommés supra, ils sont des « agents provocateurs », des « éléments troubles », des « irresponsables ». En opposition une action non spontanée sera un mouvement décidé par une fraction de la classe ouvrière, fraction politique et de par ses buts désormais étrangère à cette classe, ou par un parti lui étant indubitablement, de par sa structure, extérieur bien qu'ayant la prétention de parler en son nom. Si le prolétariat abuse à la faiblesse de suivre ces gens « il sera entraîné, dirigé, encadré », enchaîné, enrégimenté et à nouveau aliéné par eux pour faire triompher leurs intérêts. Eux que j'appelle les nouveaux ennemis de la classe ouvrière sont ceux qui se veulent, arbitrairement, responsables. Le responsable est celui qui, délibérément, s'est fait déléguer une fonction d'autorité, celui qui a pris du galon et qui trop souvent est payé par rapport à ce galon. Il se croit supérieur à ce qu'il appelle le troupeau ; participant aux délibérations des prétentieuses « instances supérieures » il se croit plus intelligent ; comme représentant de l'ordre,

comme flic de la politique et du syndicalisme il distribue consignes et mots d'ordre ; il est le nouveau genre de chef, le nouvel aliéné ; il a perdu les véritables contacts avec ceux qui furent ses camarades de travail, il est un bureaucrate. Tout au long de la hiérarchie de ces responsables on retrouve les mêmes traits fondamentaux : méfiance vis-à-vis de la masse et de ses réactions spontanées ; souci d'encadrer et de canaliser tout mouvement, souci de l'avoir bien main pour éventuellement le saboter quand entrent en jeu les sordides intérêts du responsable. Le responsable c'est le secrétaire de cellule, de rayon, la énième partie d'un comité central de parti qui élit ou se fait élire comme ou par 950 robots précautionneusement choisis ; c'est également « le rond de cuir du syndicalisme » qui fut, mais il y a bien des années, mineur ou tourneur et qui a la vanité de vouloir mener les masses depuis la crasse de son bureau, c'est « l'expert en maquignonage ». Les responsables, ces membres de l'appareil constituent un « sur-classe » ambiguë : leur origine, les intérêts qu'ils prétendent défendre, les rattachent en théorie au prolétariat ; cepen-

dant leur situation privilégiée, leur arbitraire autorité, leurs rapports avec le capitalisme, les parlementaires au cours de colloques et entrevues dans les anti (ou arrière) chambre ministérielles, les rapprochent de la bourgeoisie. De par leur action néfaste à la cause révolutionnaire du prolétariat on assiste à un « confusionisme scandaleux » à une intégration sociale de la classe ouvrière, à son asservissement politique qui se manifeste en particulier par ces réguliers cortèges pacifiques, dûment encadrés par les flics de tous bords, avec abondance de drapeaux rouges et tricolores puis chants alternés sans enthousiasme de l'Internationale et de la Marseillaise... Enfin, si le responsable politique a en horreur sacro-saint les groupuscules et les « anarchisants », comme il beugle, le responsable syndicaliste poursuit de sa haine farouche grèves sauvages et grèves générales. Ces hommes sont ceux qui aujourd'hui préfigurent la classe d'exploiteurs politiques et syndicalistes, exploités de la révolution de demain. L'opportunisme est l'apanage des partis et syndicats classiques.

Claude LAPORTE

E. D. F. - G. D. F.

LES TARTUFFES

Les syndicats CGT (ou autres ?) proposaient dernièrement la fusion EDF-GDF, afin de surmonter les difficultés financières de ces administrations.

Des économies sérieuses ont déjà été faites dans ce sens. L'on a supprimé les releveurs-contrôleurs GDF, classés comme cadres-maîtrise, et fait relever les deux compteurs EDF et GDF par des agents de l'EDF. Ces agents sont b'en entendu classés en dessous des anciens contrôleurs GDF, et ils ont pourtant été augmentés.

L'on a supprimé les encaissements, et ce sont les usagers qui vont payer à l'agence, en prenant sur leur temps de repos, ou payent en plus les frais de mandat s'ils utilisent la poste.

Enfin, le bilan aura été positif en 1969, malgré les restrictions des subventions (effectives et non contestables).

L'on est amené à croire que les syndicats n'ont vraiment pas une optique très favorable sur les éléments productifs de EGF, car si les cadres « administratifs » issus de promotions de la Commission supérieure nationale (intersyndicale, loi du 8-4-46 sur la nationalisation) ont un pouvoir d'achat supérieur de 30 % de celui des anciens services publics, celui des éléments productifs (échelles inférieures) ne réalise que 65 % de celui des ex sociétés.

Par ailleurs, il a été admis que les œuvres sociales (c. c. m.) seraient alimentées par 1 % pris sur les factures. Or le personnel s'occupant des CAS : caisses d'action sociale de sécurité sociale EGF, et Conseil central des actions sociales (CCAS) EGF, sont des personnels EGF.

De telle sorte que la masse salariale, ici, dépasse plusieurs mil-

liards AF, et réaliserait approximativement 2,5 fois les sommes encaissées sur facture (1 %) des CCAS.

Ne nous leurrions pas, ces gens s'entendent comme larrons en foire.

Toute rationalisation (s:c) ne le sera qu'au dépend des abonnés et au dépend des éléments productifs inférieurs qui, sur 120.000 agents, sont astreints à se syndiquer pour l'avancement des syndicats (Commission supérieure nationale) quand il y a des places !

M. D.

P.S. — Au moment où un membre du conseil d'administration se présente aux municipales en Charente-Maritime, espérons qu'il ne gèrera pas la mairie (s'il est élu contre des « démocrates » ?) Comme son « service national » qui apparaît de moins en moins au service des abonnés, mais à celui d'une clique politique.

La monstruosidad jurídica de Burgos

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris 7 de Enero de 1971.

El capitán general o virrey de Cataluña, lo tiene dicho: El Ejército es el Pueblo, y aquél, poniéndose en jarras ante la protesta de la España popular contra la pena de muerte, lo ha reafirmado: «La paz se garantiza a filo de sable.» En España hay un único dueño de vidas y haciendas: el Ejército, el mismo que derrumbó el sentido legalista de la sociedad española con la sublevación fascista de Julio del 1936. En España impera la fuerza bruta, la ley (organizada) de la selva, y los selváticos, dueños de las armas, imponen su ley por chulería, lo cual explica la barbaridad judicial de Burgos.

Los dieciseis jóvenes militarmente juzgados en la ciudad burgalesa han sido objeto de venganza y no de una medida justiciera. El torturador Melitón Manzanas cayó fulminado por el rayo de Zeus en pago de sus crímenes de lesa humanidad, y «Zeus» no fue habido. Despechados, los detentores del Estado confiaron a la verduguería castrense la comisión de vengar a la diferencia de 10 por 1, la muerte del policía Manzanas.

El resultado de esta criminal encomienda ha sido éste: Francisco Javier Izko Iglesia, 29 años, condenado a dos penas de muerte, 27 años y dos meses de presidio. Eduardo Uribe Romero, 25 años, dos condenas a muerte y 30 años de reclusión. Joaquín Gorostiá Artola, 26 años, condenado a dos penas de muerte. José María Dorronsoro, 28 años, condenado a muerte. Francisco Javier Lerena Martínez, 25 años, sometible a pena de muerte y a 30 años de prisión mayor. Mario Onaindia Nachiondo, 29 años, condenado a pena de muerte y 51 años de reclusión mayor. Jesús Abriquet Corta, 21 años, 61 años y un día de presidio; Enrique Guezelaga Larreta, 27 años, 50 años de encierro; Juan Echarve Garitacelaya, 37 años, 50 años de cárcel; Víctor Arana Bilbao, 27 años, 60 años de prisión; Gregorio López Irañuegui, 24 años, 30 años de cárcel; Juana Dorronsoro Ceberio, 31 años, 50 años de encierro; Itziar Airpurua Egana, 27 años, 12 años y un día de cárcel; Jo-

sé Antonio Carrera Aguirrearena, 27 años, a 12 años y un día de cárcel; Aranzazu Arruti, 24 años, libre, con permanencia en encierro en cumplimiento de anterior condena. Julián Calzada Ugalde, 35 años, condenado a 12 años de cárcel.

Nadie de estos hombres y mujeres intervino en la ejecución de Manzanas ni en la muerte en lucha de un guardia civil. La venganza política de los jueces de Burgos, romos de entendederas y de conducta turbia, no puede ser más manifiesta.

Ante la infrahumanidad del tribunal militar burgalés, la conciencia española, de consu-

no con la conciencia universal, ha quedado estupefacta. Por España, la civilización de los Derechos del Hombre ha pronunciado un paso atrás. Hitler, Mussolini, Tojo y Stalin han renacido en las manifestaciones falangistas de estos últimos días (con saludo y cantos totalitarios) y el café vedicto del tribunal militar de Burgos ha confirmado el renacer nazi-fascista en el extremo occidental europeo, para vergüenza de las democracias burguesas que componían con el franquismo y las democracias «populares» que se iban acercando al mismo. De esta bancarrota moral del mundo sólo

Méjico y Yugoslavia quedan indemnes.

AHORA, INDULTO. Franco ha indultado a los seis vascos destinados al fusiladero. ¿Por qué?

Por consejo de Su Majestad el Dólar.

Para congraciarse con la conciencia mundial.

Para evitar un boicot del turismo.

Para contener la avalancha antifranquista que en España amenaza la seguridad del Estado.

Para barnizar de humanitario a un hombre que no lo es: el general Franco.



17 de Agosto 1963

¡REMEMBER!

En la prensa española del 17 de agosto de 1963 fue publicada la noticia siguiente:

«MADRID. — En las primeras horas de la madrugada de hoy y con sujeción a las formalidades de la ley penal común, ha sido ejecutada la sentencia de pena capital dictada contra los terroristas Francisco Granado Gata y Joaquín Delgado Martínez, participantes en los graves atentados perpetrados en la Dirección General de Seguridad (Negociado de Pasaportes), Delegación Nacional de Sindicatos y avión de las líneas aéreas españolas de Iberia los pasados días 29 y 30 de julio y 6 de junio, así como en la tenencia de importantes cantidades de armas de guerra, explosivos y aparatos receptor y transmisor para provocar agresiones y grandes explosiones a distancia.»

Tres supuestos delitos de tipo civil abusivamente sometidos al fuero de guerra, extorsión jurídica que plasma la intención autoritaria de dar palos de ciego en plena despreocupación de la justicia.

Los compañeros Granado y Delgado fueron, efectivamente a España con fines de rebeldía, conducta opositiva lícita cual lo fuera la Resistencia francesa contra el invasor nazi y, yendo más lejos, la Resistencia española contra la ocupación napoleónica. Los propios falangistas durante la República se atribuyeron el derecho de conspirar contra ésta, por interesarles mejor la política entonces predominante en países extranjeros como Italia, Japón y Alemania. Políticamente, las embestidas contra el régimen español de hoy están justificadas, no pudiendo asegurar, los falangistas y militares predominantes en las

AGOSTO DE 1961. — Joaquín Delgado depositando una ofrenda de flores, en nombre de la Confederación Nacional del Trabajo española, en el Memorial dedicado a los 350 mártires de Oradour-sur-Glane.

Falta la gran utopía por hacerse realidad

DURANTE el curso del tiempo y sobre el cual han ido sucediéndose infinidad de generaciones se pensó siempre en un porvenir que legara mejores condiciones de vida a los continuadores que harían lo propio para que sus descendencias lo encontraran también mejorado, y así con la eterna nota de optimismo se hizo posible la vida y el desenvolvimiento de las sociedades.

Pero sucedió que el ser humano, por ciertos complejos que se le presentaron en todas las épocas, se formó falsas creencias que al correr del tiempo tuvo que optar por declararlas inútiles. Sin embargo existieron paralelamente los que se consideraban más listos y aprovecharon de la buena voluntad de los más ignorantes; resultando la inteligencia de los primeros ser sólo una habilidad para vivir del esfuerzo de sus semejantes. Por tal razón tuvo que percibirse el conglomerado de los que sufrían que por aquel camino no podrían sus hijos encontrar el mejoramiento que para ellos habían deseado, sino todo lo con-

trario, en vez de evolución encontrarían estancamiento, si no retroceso. El cimientó de las castas se había hecho, la lucha de clases tenía que declararse.

Se plasmaron las diferencias, se enarbolaron las banderas de la rebeldía, los desposeídos se enfrentaron contra los poseedores y los poderosos vieron multitudes de esclavos levantarse contra aquello que en una sana creencia sus padres o sus abuelos aportaron, algo para constituir; lo menos que pudieron aportar fue posiblemente su conformidad.

Así fue en la religión, en la historia, en las costumbres, en la moral, en el derecho, en la política y hasta en la economía.

Ya surgen demagogos de sistemas democráticos, ya se aferran a defender usados sistemas; representantes aristocráticos, los unos encerrados en su viejo caparazón, los otros tremolando hacia la innovación. Y conformistas numerosos que apoyan o contemplan.

Cambios de sistemas, sí, pero desigualdad también, gobiernos caídos y reemplazados por otros, sí, pero injusticias continuadas.

Cuando se salió del marco de lo que consideraron legal los gobiernos y se recurrió al hecho de la violencia, entonces salían diezmasadas, y mucho más, las fuerzas sanas que representaban al pueblo productor; pues así podían ser expropiadas, insultadas y explotadas por los representantes, ora del viejo sistema o ya los del nuevo.

De todo ese contexto, de toda esa faceta real, surgió una idea, esa idea se basó en luchar contra toda clase de gobiernos, contra todos los sistemas autoritarios, de establecer entre los hombres una libertad individual y colectiva y una igualdad económica; así quedaban hechas las fundaciones de la gran utopía.

Utopía que es anárquica por justa, utopía que es libertaria por equitativa, que cuantos queremos verla convertida en realidad deseamos cambiar la sociedad que se mantiene sobre instituciones de hipocresía, de bajeza espiritual, de una moral atemorizada por la autoridad que protege las habilidades de los rapaces, de los embrolladores, de los sin escrúpulos.

Esa es la gran utopía de que nos acusan todos nuestros adversarios. ¿Que no son pocos nuestros enemigos? Ya lo sabemos. ¿Que ellos poseen las fuerzas de las armas? Tampoco lo ignoramos. Pero sólo desconoce la fuerza que representa el enorme número de productores, la gran cantidad de asalariados en todos los países del mundo. Y esa fuerza, rompiendo con sus tradiciones, apartándose de hacer el juego a los políticos y tomando conciencia de lo que representan es la que dará al traste con lo que existe para así dirigirse a esa cima que desde hace tiempo señalaron los anarquistas.

Para afirmar que estamos convencidos de un pensamiento llamado a realizarse nos lo demuestran muchos hechos escalonados, que surgieron esporádicos y se tomó como soñador a quien los lanzara, hasta llegar a su desarrollo máximo y tomar cuerpo, a sus iniciadores se les calificó de locos y muchas veces por peligrosos se les condenaba a vivir en una opaca celda o a ser quemados vivos. ¡Ah!, tales pensamientos ya no eran esporádicos, eran fruto de una investigación calculada que les obligó a dejar este mundo sin ver realizadas sus utopías, pero convencidos de cómo estaban en lo cierto y que otros enamorados de sus verdades lo demostrarían más tarde.

Ese fue el «E pur si muove»

de Galileo, relacionado a los movimientos de nuestro planeta y cuyas investigaciones se remontan por lo menos al pensador griego Aristarco de Samos; para que hoy ya no pueda existir una sola persona que por poco que se preocupe no esté enterada de que la Tierra se mueve.

Y afortunadamente se concibieron sueños tan maravillosos e ideas tan nobles. Sin semejantes utopías la vida hubiera sido una monstruosidad que se habría eternizado en los estados de la fuerza bruta y la evolución constante se hubiera eclipsado en el imperio egipcio de los primeros faraones, que se consideraron de origen divino.

Si echamos una rápida mirada al tablero multiforme de las ciencias aplicadas, ya comprobaremos las utopías hechas realidades desde la antigua rueda, pasando por cuantos vehículos de rodaje existieron y aún existen; veremos de la escritura sobre papiro llegar a la perfección del papel, de la pluma de ave hasta nuestras estilográficas, de la escritura al sistema impreso de Gutenberg y perfeccionado cada día por necesidades propias de la vida, y por no hacernos más extensa, todo ello diremos que empezó a gestarse de una forma imaginaria, lo que no impidió que se convirtiera en hecho.

Ahora bien, en lo social queda por realizar la gran utopía, la tan anhelada por todos cuantos nos preciamos de humanos, la que puede devolverle a la vida su alegría, su sencillez, todo cuanto se hubiera mejorado cada vez más y hubiera sido una mejoría para todos en general, sin los seres obstinados a vivir de sus solos caprichos sin tener en cuenta la acumulación de males, los prejuicios y las taras que con su aptitud inyectaban a la humanidad, y de lo que tantos siglos de lucha lleva empleados y aún el tiempo, que necesitará para al fin llegar a ver la gran utopía convertida en realidad.

Martín SANCHEZ

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

17 agosto de 1963 ¡REMEMBER!

manifestaciones pro pena de muerte del mes de diciembre último, que sus ataques contra la República no se salieran de la ley ni de los preceptos humanos que exigen que, en la relación entre personas, no haya derramamiento de sangre. Efectivamente, en la pugna antirrepublicana mantenida por J. A. Primo de Rivera y sus émulos, el asesinato cobarde de enemigos políticos no fue fallazmente desestimado...

En cambio, en la situación española de 1963 Granado y Delgado no asesinaron a nadie, no atentaron contra nadie. Granado y Delgado se dedicaron con fervor de idealistas a la reorganización de los cuadros anarcosindicalistas, al estudio de ciertos sabotajes, a la preparación de propagandas escritas y clandestinas que la autoridad de hoy teme más que a las mini-explosiones de Suiza, Delegación de Pasaportes y Delegación Nacional de Sindicatos. No había en la época Melitones Manzanos a vengar, pero sí un miedo feroz a una posible resurrección de la C.N.T. libertaria, tan adentrada en el alma del pueblo. La explosión en la oficina de pasapor-

tes, sobre no ofrecer motivo de lucha, sólo ocasionó un herido. La bomba estallada en el dintel de la casa central de los sindicatos verticales sólo deterioró un poco el edificio, y la carga descubierta en el tren de aterrizaje de un avión de la Iberia en un aeródromo suizo, la autoridad de este país (a la cual correspondía juzgar el asunto) ni en sueños supuso que Granado y Delgado fuesen los delincuentes. ¿Por qué entonces el tribunal militar español hizo pesar este suceso en el capítulo de cargos contra los dos procesados? ¿Por qué el fiscal militar no aportó prueba alguna de que Granado y Delgado eran verdaderamente culpables de las explosiones habidas en Gobernación y en la C.N.S.? La acusación fue ligera, discursiva, demagógica, militaresca, al fin de la cual debía surgir la barbaridad de dos penas de muerte pedidas y seguidamente ejecutadas. El consejo de guerra no fue sino una trágica farsa, expansión morbosa de unos enfatuados, de unos esquizofrénicos golosos de sangre humana, pero ajena... ¡Es más cómodo!

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LAS CARNAVALADAS FRANQUISTAS

La cosa era de esperar. Ante el inconformismo acentuado dentro del país; ante el barullo contra el fascismo español, promovido por el extranjero, los jerarcas que regulan la situación era de comprender que reaccionarían de la forma propia de estos casos: decretar «manifestaciones espontáneas» en favor del régimen. Dar la sensación de que el pueblo español, *todo entero*, ha llegado a un retroceso mental tan descomunal, que como aquellos pobres infelices del período calamitoso de Fernando VII, también grita: «¡Vivan las caenas!»

No es preciso poseer excepcionales dotes de inteligencia para comprender la manera que usan los dictadores y sus lacayos para organizar «imponentes manifestaciones de adhesión». Mussolini e Hitler eran maestros en la materia. Es de comprender que hayan aprendido bien la lección sus aventajados discípulos de España. Lo comprenden la mayoría de extranjeros, y sonríen irónicos cuando se les habla de que desde Madrid hasta el menor villorrio de Las Hurdes, todo son muestras de adhesión al franco-fascio-falangismo. Pero, por si alguno queda un poco dudoso acerca de cómo diablos se las pueden componer los fascistas españoles para dar la sensación de que todo bicho viviente está con ellos, interesa puntualizarles un poco la cosa.

Si la clase trabajadora está contra el régimen; si la inmensa mayoría de los estudiantes detestan el régimen; si toda la intelectualidad decente, en España, se avergüenza de vivir bajo el régimen vigente; si al clero joven les humilla la chabacanería y brutalidad del régimen; si los pequeños propietarios, artesanos y comerciantes, están hartos de ser esquilados por el régimen, cabe preguntarse: ¿Quiénes son los que están con el régimen? No es difícil la respuesta: En primer lugar los capitostes bien pagados que lucen el garbo en los cuarteles; la nube de polizontes capaces de husmear incluso las «poubelles» por si en ellas se oculta algo subversivo; los enchufados en oficinas de toda naturaleza, burocracia inútil pero bien pagada; la plutocracia y la alta burguesía; los desertores del trabajo, parte integrante, en la mayoría, de la Guardia civil. He ahí los elementos que constituyen la *espina dor-*

sal del fascismo hispano, y base de las carnavaladas que han venido organizando acá o acullá. Pero con ser ello bastante, todavía no es suficiente: a los efectos de la bullanga propagandística, lo que importa es que haya cantidad, que se haga *bulto*. Y ello se consigue cerrando fábricas, talleres, oficinas, comercios, y obligando a que se asista, bajo pena de sanciones, a las manifestaciones. Incluso disponiendo que los soldados se vistan de paisano y acudan también... ¡Todo espontáneo, y glorificando al fascismo!

DEL PERDURABLE PROBLEMA JUVENIL

Ya Unamuno, con su aire grunón, así más o menos lo dijo una vez: «Si no nos interesa la juventud, ¿qué es lo que nos puede interesar?» Y es cierto: démosle las vueltas que queramos. Se haya tenido o no descendientes; se haya fracasado o no respecto a lo que se quiso fueran los hijos; el idealista, el militante libertario, no es como para hallarse en el caso de inhibirse de todo lo relativo al problema juvenil, como el arboricultor, no puede considerar con indiferencia el efecto de la savia que ha de hacer desarrollar los árboles que cuida. En torno a lo que supone el contar con gente moza en nuestras filas, es tema del que se ha hablado mucho; tema que no se puede dejar de la mano, puesto que entraña un sentido vital. Que los recursos sean menguados, que escape de nuestra percepción lo que puedan ser medios viables, no amengua la substancia del caso.

Quienes, a los efectos de la propaganda oral, hemos tenido ocasión de andar por ahí, se nos ha presentado la grata impresión de comprobar el cálido afecto, la satisfacción del ambiente acogedor que hemos hallado en unas y en otras localidades. Pero al encontrarnos entre compañeros ya veteranos, entre militantes con la cabeza canosa, sin ver a su lado el brillo de unos ojos juveniles, uno no ha podido menos que pensar: «Por la acción biológica del tiempo, que ya sabemos todo lo desgasta, ya aparte accidentes o enfermedades, uno tras otro, iremos cayendo, ¿quién propagará las ideas, quién difundirá nuestras concepciones si no queda gavilla de mozos que nos reemplace?» Sería insensatez considerar que la cosa no tiene importancia. ¡La tiene, y mucha!

De ahí el que nos plazca el que, por parte de elementos de casa, se buscan enfoques a la cuestión de la juventud. Es lo que ha hecho Joyeux recientemente al publicar un nuevo libro con el título «L'Anarchie et la révolte de la jeunesse». Conocemos los puntos de mira del compañero citado quienes seguimos su plan de propaganda en «Le Monde Libéraire», del que ya sabemos es principal animador. No en todas sus apreciaciones hemos estado de acuerdo, pero no importa; es un compañero que lucha, que dice lo que siente. Y es esto, en definitiva, lo que vale. Ahora lo suyo ha sido un ensayo con miras a presentar a la juventud lo que es el anarquismo «tout court», esto es, al margen de las interesadas deformaciones presentadas por nuestros enemigos.

Y si de un libro pueden entre sacarse apreciaciones más o menos originales también podemos hallar lo mismo en lo que digan algunos de sus comentaristas. Identificados con lo de que al respecto de la rebelión juvenil se diga: «Es un difuso fondo libertario, un anticonformismo que uno encuentra entre gentes que no han tenido precisamente contactos con nuestro movimiento, que incluso puede que ignoren su existencia». Verdad es que siempre se ha dicho que hay idealistas, que hay anarquistas ignorando que lo son. A éstos, ni que decir tiene, convendría el brindarles, de conocerlos, la oportunidad de poder contar con ellos en tanto que camaradas de camino. Hemos leído otra apreciación, también relativa a la juventud, acerca de la cual nos complacería el cambiar ideas con el autor de ella. Leemos: «Incluso entre los anarquistas, los jóvenes conocen poco la historia reciente, y son las ideas, mucho más que los hechos, lo que les conduce a nuestro movimiento». Aquí ya surge la discrepancia, al estimarse que es a la inversa: Van impulsados a base de impresiones derivadas de los hechos, pero tienen un notable desconocimiento de las ideas. De ahí la confusión, la amalgama, la ausencia de precisión doctrinal, la imposibilidad de desarrollar un proselitismo de envergadura. No sería así si conocieran bien las ideas; las raíces de la ideología ácrata. Conocimiento que no supondría, por supuesto, tener la fe dogmática de los fervientes seguidores de las religiones en curso.

Un viejo adagio dice que atrae más moscas una gota de miel que un tonel de vinagre. Desentrañando su sentido metafórico, y aludiendo a la juventud, tendremos que si buscamos la manera de atraerlos — ¡otros lo hacen, y con buen resultado! — ofreciéndoles oportunidad en el seno de nuestro ambiente de que puedan solazarse, de que encuentren diversiones apropiadas a su edad, acudirán complacidos. ¡Y es así como poco a poco se han de hallar en condiciones de captar la esencia de nuestras ideas! Sabemos de alguna localidad en que dentro del ambiente libertario, en el local de la C.N.T., acudian jóvenes. Hijos del ambiente social corriente, hablaban de deportes, de espectáculos, reían, manifestaban un sano alborozo juvenil. ¡Ah, pero aquello distraía la tranquilidad, digamos reflexiva, de los veteranos! El semblante hosco y las frases hirientes alejaron a la muchachada. Verdaderamente el viejo adagio de la miel y el vinagre tiene mucha miga.

MUÑOZ, UN VIGIA DE NUESTROS LIBROS

Es conveniente que alguien lo haga; que haya quien se preocupe de atalayar todo lo relativo a la bibliografía anarquista (que es extensa! Nuestro amigo, el compañero Vladimiro Muñoz, lo hace con entrañable afecto: lee, relee, inquiere, se informa, toma notas y más notas. Y complacido de su trabajo, nos ofrece una idea clara del libro que ha leído; o nos presenta un curioso ramillete de referencias biográficas y bibliográficas. Ello es de singular interés para todo compañero deseoso de aprender detalles relacionados con las ideas, e incluso ahora que no pocos elementos intelectuales desean conocer detalles del anarquismo, en los escritos de Muñoz pueden encontrar facetas sumamente aprovechables para su loable cometido.

Muchos libros anarquistas de incuestionable valor sociológico se han agotado. Buscador incansable, hurón de archivos, de bibliotecas, de viejas librerías, frecuntando acá y acullá ha podido conseguir tomar buenas referencias y adquirir volúmenes amarillentos, apolillados, pero cuyas páginas son ricas de sana sabiduría libertaria. Y con fe, con esperanza, el amigo Muñoz guarda esos libros con amor, a disposición de quien o de quienes, en bien de las ideas, puedan reeditarlos.

Correspondencia
epistolar

Pueblo Nuevo, a 55 años vista

Charleval 2-9-70.

Querido amigo, salud.

Me causó mucha pena el no poder asistir a la jira de la Fontaine de la Rose que nuestro Núcleo de Provenza celebró el 23 de agosto. (La causa este reumatismo crónico que me fastidia día y noche). Y me supo muy mal al saber por Parra y Azucena que tu asististe a ella, pues de poder venir yo hubiéramos podido hablar de aquellos años 1914-15 y 16 y esto hubiera sido un gran placer para los dos. Mas ya que no tuve este placer de contarte mis andanzas de aquellos tiempos te voy a decir algo sobre aquellos tres años de mi juventud en el anarco-sindicalismo.

En el Sindicato de Cilindros (Ramo del Agua) un sábado el compañero José Roca, presidente del mismo, nos invitó a José Llovid, Julio Ramón (el Francés), yo, y el compañero Sánchez, a una conferencia que nos daría el compañero Negre de «Soli» en el local del Sindicato (Carretera de Mataró). En la conferencia sólo estábamos los 6 nombrados. El compañero Negre nos habló en detalle del déficit que «Solidaridad Obrera» sufría semanalmente y él, apoyado por José Roca, nos invitó a que formásemos un grupo pro «Soli», el cual fue constituido acto seguido por nosotros cuatro y le dimos el nombre de «ABC Sindicalista». Seguidamente nos comprometimos a adquirir 300 ejemplares de «Soli» que venderíamos entre la militancia, al mismo tiempo que 150 de «Tierra y Libertad» que sabíamos arrastraba déficit. Nosotros nos pusimos en relación con comisionados y comités de fábrica para la venta de dichos semanarios, y además con la juventud militante, y el éxito fue formidable: vendíamos los dos semanarios a 10 céntimos si no recuerdo mal y a 10 céntimos lo pagábamos a las dos administraciones, no queríamos ningún tanto por ciento de beneficio. En pocas semanas «Solidaridad Obrera» tuvo superávit. Mas, (siempre hay un pero en todas las cosas) «Solidaridad Obrera» era impresa en la imprenta Germinal, la misma en que se imprimía «Tierra y Libertad» y era el compañero Tomás Herreros el administrador o dueño, y a Herreros le sabía mal que tomáramos 300 «Soli» y que de «Tierra y Libertad» le tomáramos sólo 150. El entendía que teníamos que hacer la misma propaganda para «Tierra y Libertad» que por la

«Soli», cosa que nosotros, que conocíamos a nuestra militancia, considerábamos más fácil introducir «Soli» entre los obreros en general, y en particular «Tierra y Libertad» (junto con «Soli») a la militancia ya evolucionada hacia el anarquismo, y aquí tuvimos alguna discusión con el amigo Herreros.

En aquel tiempo los obreros de la carga y descarga del Puerto de Barcelona se declararon en huelga y se preveía que todo el Ramo de Construcción se lanzaría a una huelga general. Por tal estado de agitación que se sentía en Barcelona en particular, en un Pleno Local o Regional se acordó que «Solidaridad Obrera» como prueba saliera bisemanal y no dio mal resultado. Después en otro Pleno de la Regional Catalana se acordó que saliera diario, mas con la oposición del Sindicato del Arte de Imprimir, que tenía conflicto con las empresas periodísticas por un aumento de sueldo, dándose el caso de que varios de los obreros del Arte de Imprimir se ofrecieron para imprimir «Soli» diario al precio que la Administración de la misma les pudiera pagar, ya que la economía de un diario varía a la de un semanario. Quemades y Boal que representaban al Arte de Imprimir, hicieron todo lo posible para que «Soli» pagara sus obreros al precio establecido por las bases presentadas por su Sindicato (este Pleno se celebraba en el local de la calle Mercaders). Hubo mucha discusión de calidad amarga por parte de los representantes del Arte de Imprimir. Estaba medio combinado de que Pestaña sería el Director de «Soli», mas Pestaña no aceptó, y una vez por mayor se acordó que «Solidaridad Obrera» quedara diario, nombrándose a Borobio como Director y a Amador como corrector y compaginador. Los delegados del Arte de Imprimir salieron echando chispas del local y Borobio, Llovid, Sánchez, el Francés y yo nos dirigimos a la imprenta en donde se componía «Soli», pues recelábamos algo de parte de los compañeros del Arte de Imprimir. En la imprenta encontramos a los tipógrafos y a Amador que corregía las pruebas. La imprenta estaba en una calle que sale de las Rondas al lado de los Almacenes El Barato y en la puerta de la imprenta dos Guardias de Seguridad hacían guardia por orden del Jefe de Policía, a los cuales les dijimos que se marcharan, que nosotros éramos bastante para guardar el or-

den. Los guardias siguieron nuestro consejo y prevenidos nos situamos en la puerta esperando acontecimientos, esto es, que los compañeros del Arte de Imprimir provocaran. Pero a los del Arte de Imprimir no los vimos por ninguna parte. Así es que una vez compuestas las cuatro formas de «Solidaridad Obrera» las cargamos en un carretón de mano y las llevamos, dispuestos a todo, al taller del diario de Marcelino Domingo, que estaba en una travesía de la calle Conde del Asalto. Mas, cuando llegamos a la calle San Pablo esquina Cadena, habían puesto un cartel los del Arte de Imprimir de 2 metros de alto que decía: «Trabajadores, boycotear a «Solidaridad Obrera» que está hecho por esquirolas». Acudimos a la rotativa del «Poble Català», donde tuvimos que esperar que primero imprimieran dicho periódico y la «Soli» fue impresa des-

pués. Había allí el compañero Miranda, que hacía el cierre de «Solidaridad Obrera», y cuando salió de la rotativa el primer periódico pasable me lo dio a mi por que era el más joven de todos.

Esta guardia de «Solidaridad Obrera» duró una semana o diez días; después ya no hubo necesidad.

El pie de imprenta del cartel que boycoteaba a «Solidaridad Obrera» era de la Imprenta Germinal.

Y fíjate: Herreros apuñalado por los pistoleros de la patronal, y finalmente Administrador de «Solidaridad Obrera»; y Boal asesinado por Arlegui, y Quemades finalmente secretario de Martínez Barrio.

Esta es la historia de algo nuestro de aquellos tiempos.

Fraternales saludos,

Rafael ADELL

«UMBRALES» núm

Referencia del amigo F. Valera

10 de Junio de 1970.

Sr Director de «Umbral». París.
Querido amigo:

Magnífico esfuerzo el de ustedes para lograr ese número extraordinario de «Umbral». A decir verdad, hay de todo en él: trabajos muy buenos, entre ellos el soberbio de Bosch Gimpera, muchos excelentes, y algunos flojillos que supongo han tenido que aceptar como tributo obligado a la camaradería. Con todo, les felicito, y les adjunto un cheque de 50 francos, con el ruego de que me envíen un paquete con X ejemplares — los que buenamente puedan — para distribuirlos yo como propaganda de la Revista entre mis amigos.

Ciertamente, los colaboradores de «Umbral» deberíamos formar el sindicato único de los sastres del Campillo — Cervantes escribía Cantillo — que, como Vd. sabe, cosía de balde y además ponía el hilo. Si Vds lograsen reunir 100 ó 200 escritores en ese sindicato, que les procurasen artículos y además comprasen y distribuyesen cada uno 10 ó 12 ejemplares, tendrían Vds asegurada la vida de la publicación. Claro es que habrían de admitir mucha literatura ma-

la; pero ¿no es malo la mayor parte de lo que se escribe y publica en todos los tiempos y lugares? ¿Y qué es lo malo y lo bueno en materia literaria? Ni siquiera los grandes poetas y escritores aciertan a distinguirlo en sus propias producciones. Cervantes ponía en los cuernos de la luna, por encima del Quijote, su Persiles y Sigismunda, que es un libro entretendiéndose y bien escrito, pero inocente y casi insulso; y Zorrilla tenía en menos su Don Juan Tenorio que es una de las pocas cosas que han sobrevivido de su romanticismo.

Y si mi leader sindical, al que he sido fiel desde que era joven, es el sastre del Campillo, mi filósofo predilecto es Perogrullo, el que «a la mano cerrada le llama ba puño», y escribía:

Volaráse con las plumas,
andaré con los pies,
serán seis dos veces tres.
Las mujeres casarán,
parirán cuando parieren,
y los hijos que tuvieren
de quienes fueren serán.

Falta hace volver a las evidencias de Perogrullo (el vocablo de Perogrullo es más rotundo) sacudiéndose el hermetismo de los pensadores de moda, sobre todo Marx,

«Más allá de la anarquía siempre habrá anarquía», R. Mella

DESDE que hay hombres socialmente conscientes, resistiendo a los opresores y a las fuerzas reaccionarias, ellos luchan por el pan y la libertad; luchan por obtener condiciones de vida mejores que les permitan desarrollar su capacidad creadora y, haciéndolo así, bregan por el progreso de la humanidad en general. A estas aspiraciones está siempre opuesto el que vive en parásito recibiendo todo de la sociedad sin darle nada.

En el curso de los siglos y según las diversas condiciones sociales, los hombres han expresado sus aspiraciones y sus resistencias a la opresión bajo formas políticas e ideológicas las más diversas.

El papel social de una misma ideología puede cambiar en el curso de los siglos según los medios sociales. Numerosas ideologías prometiendo a los hombres laboriosos un porvenir mejor, llegadas

en el curso de la historia a ser ideologías de clase erigidas en poder, son transformadas en concepciones reaccionarias, haciendo que las nuevas generaciones oprimidas abandonen estas viejas palabras y estas viejas esperanzas en busca de nuevas formas ideológicas para expresar la eterna aspiración a una vida más bella y libre para la humanidad. La resistencia a estas aspiraciones a cargo de fuerzas sociales llegadas a ser reaccionarias, provoca conflictos, guerras y revoluciones.

Tal ha sido el curso de la evolución humana, evolución que no ha alcanzado jamás forma definitiva y perfecta esa en la que todo hombre sería liberado de los peligros materiales de la vida cotidiana y de la opresión de los poderes dominantes.

Lo que caracteriza este proceso de lucha interminable y evolución, es el hecho de que toda victoria de progreso ha significado al mismo tiempo el comienzo de la formación de una nueva fuerza de opresión y de reacción oponiéndose a las aspiraciones de la mayoría trabajadora y al progreso futuro de la sociedad.

El progreso social no ha significado jamás hasta el presente, la libertad de la mayoría del pueblo, pero únicamente de una minoría que se aseguraba el privilegio de gobernar la sociedad, es decir, de gobernar a la mayoría y de enriquecerse explotándola. Y todo paso hacia adelante en el desarrollo social y en el aumento de los derechos de los hombres laboriosos ha debido ser conquistado por duras luchas, a menudo sangrientas llevadas por los opresores.

El socialismo debe poner fin a un tal estado de cosas. Esto significa la supresión de toda explotación del hombre por el hombre. En el socialismo cada progreso de las fuerzas productivas debe significar progreso para cada ciudadano, y no un punto de aumento exclusivo de la riqueza y de los derechos de una clase privilegiada. Esto significa también que en una sociedad evolucionada no podrían formarse más grupos reaccionarios que dispusieran de la fuerza y de los medios permitiéndoles frenar el progreso de la sociedad en su alrededor.

¿Podemos nosotros decir que sólo el acto revolucionario aporta la garantía de que el problema del pan y de la libertad no se manifestará nuevamente bajo nuevas formas políticas e ideológicas? No, nosotros no podemos afirmar eso,

tenemos todavía que luchar contra poderes sobrevivientes del antiguo sistema, más las raíces del burocratismo marxista y capitalista que tienden a asegurar la herencia de este sistema que no están todavía arrancadas. La idea socialista nació precisamente para el cuidado del hombre y sus necesidades y para formar una sociedad evolucionada, debiéndose rechazar todas las ideologías experimentadas que han fracasado. Hoy podemos decir que no son los dioses que crearon el hombre; es el hombre que creó a los dioses; es hora de que los humanos se vacunen contra el veneno que engendran todas las iglesias.

Todas las ramas de la teoría

marxista han sido empleadas como capataces del capital; son los neomarxistas quienes tendieron las alfombras para dar paso a todas las dictaduras.

Los Estados, todos, trabajan para subordinar los intereses del individuo hacia un pretendido interés superior. Tratan de hacer el tipo perfecto de hombre para la sociedad «monsieur tout le monde». Luchemos contra el Estado, contra todos los Estados, no aceptemos jamás un puesto de representación en las instituciones políticas o económicas creadas por el Estado.

Luchemos sin descanso para organizar una sociedad para el hombre. E. E.

Máximas y reflexiones

— Se puede dar el caso de que un capitalista no sea peor que un asalariado, sino que es por su condición de capitalista que le conduce a explotar y a engañar. Y no es por los sufrimientos y las miserias que éstas hagan brillar forzosamente las virtudes de los desheredados.

— Nadie ignora que el obrero que ha conseguido salir de su clase y hacerse amo, ha sido, a menudo, el más despiadado hacia los que emplea.

— El coeficiente de inteligencia de la multitud — cualquiera que sea — es inversamente proporcional a su densidad. Cuanto más numerosos somos, más estúpidos. ¿Será eso un hecho unánimemente reconocido?

— Los que acostumbran a ir a Lourdes, creen en los milagros, pero no en su poder para hacerles olvidar el hambre y la sed. Por eso llevan siempre bien provista la cartera.

— La ciencia no reconoce ni costumbres, ni tradición, ni dogmas, ni autoridad. La ciencia es revolucionaria, precisamente, cuando no reconoce estos prejuicios.

— Dice usted que la verdad no existe, pero si no existe la verdad, lo que usted dice no es verdad.

— Avanzamos que es una barbaridad. Se ha descubierto, desde hace poco, que lo que es, es posible, y que todo lo que es posible no es actual; y que todo lo que es actual es posible...

— El derecho está ligado al hombre, como el atributo al sujeto, independientemente de toda constitución social.

— Después de una buena acción, la pena que ha podido costar ha terminado, y nos queda el placer de haberla realizado; después de una mala acción, el placer ha cesado, y la vergüenza subsiste.

— Epicuro decía: Ya que los dioses no se ocupan de los hombres, los hombres deberían hacer el bien sin ocuparse de los dioses.

— Es, en cada individuo tomado como centro de acción, sujeto de inherencia independiente y soberano, lo que constituye el conjunto de su dignidad, sea como medio de acción y de posesión, patrimonio, propiedad.

— Siendo la justicia el producto de la conciencia, cada cual se halla juez sin apelación, del bien y del mal, y constituido en autoridad frente a sí mismo y a los demás. Tal es el *derecho humano*, teniendo como máxima la *libertad*; de ahí también todo un sistema de coordinación, de garantía recíproca, de servicio mutuo, que es el opuesto del sistema de autoridad.

— El derecho de justicia individual, o justicia personal, base necesaria de la justicia social, y de la inmanencia, la encontramos que atestigua tan alto en favor en todas partes al origen de las sociedades.

— El movimiento de la justicia entre las naciones es paralelo al de la libertad y opuesto del comunismo, del gubernamentalismo y de todas las fórmulas que tienden a absorber la iniciativa personal en la sociedad o el Estado.

Juan BUSCADOR

ero 100

Freud, Marcuse, y sus discípulos, que son todavía más oscuros que sus maestros, y gracias a cuya nefasta influencia los pedantes y mentecatos, que se creen ilustrados y revolucionarios, no saben ya exactamente lo que es una mano cerrada, como lo sabía Perogrullo. Para Freud, es un símbolo del prejuicio, lo mismo que los minarettes de las mezquitas. (!)

¿Qué falta está haciendo que alguien con talento y valentía resucite el método del Tcheng-Ming que inventara seis siglos antes de Jesucristo, cuando aún no habían nacido Platón ni Sócrates, el filósofo chino Kuan-Tse! La ciencia o arte de llamar a cada cosa con su propio nombre. Y que se llamase tiranía a la tiranía, aunque se arropara con la liturgia marxista-leninista-stalinista; y superchería a la superchería, aunque invocase los Santos Evangelios; y farsa a la farsa, aunque la representaran señoritos revolucionarios de Barrio Latino para espantar, de mentirijillas, a sus papacitos burgueses y bien acomodados.

Pero me fui por los Cerros de Ubeda, cuando no debí pasar del «Umbral».

Un abrazo de su buen amigo,

F. Valera

Estampillas riojaltañas

A lectura del hurto de unas perras al cura de Haro, me trae a la memoria cosas vividas en aquel cacho de tierra que me vio nacer y que tiene de castellana, aragonesa, vasca y navarra al mismo tiempo, fundiéndose en ella razas, costumbres, usos, maneras de vivir. Y de luchar, porque como no importa en qué otro rincón peninsular, allí también hubo de todo, épocas de calma y otras agitadas, si bien el ansia de mejorar su situación, de ser menos explotados, más libres y respetados, eso existió y existirá siempre. La mezcla de diversas regiones con sus características propias, dio por resultado eso: llevar el ansia de emancipación en las venas. Y si hoy se halla contenida por el terror, la imposición de la fuerza bruta, la persecución inicua resultado de una dictadura implacable que sigue manteniéndose a sangre y fuego, no será siempre así. No hay dictadura que cien años dure, no. ¿Cuál fue el pueblo que estuvo sometido toda su vida? Ninguno.

Nunca como ahora podría ser aplicado, trasplantado con ligeras diferencias a nuestra Rioja Alta, aquel breve diálogo tenido por dos maños:

— ¿Ande t'espero esta noche p'hablarte d'un asunto?

— ¿Esta noche? En el Café d'Arbejilla (1).

— ¿A qui' hora?

— A las nueve.

— ¿Y si llueve?

— Voy.

— ¿Y si te pones malo?

— Voy también.

— ¿Y si te cortan la cabeza?

— Voy con ella bajo el brazo.

La palabra es palabra.

Los castellanos y aragoneses, los navarros y los vascos y con todos ellos los riojanos, tienen dada esa palabra. Como la tienen todos los pueblos y regiones ibéricas. Y que a nadie le quepa duda de que irán, que acudirán a la cita.

*

Hasta los nueve años hube de ir como todo el mundo, a la clase de doctrina cristiana, que era dada en la sacristía de la iglesia parroquial de Santo Domingo, sita en lo alto de la calle Mayor (que ya no era la mayor ni la principal). Detrás de ella en lo alto, el castillo, que nada tenía de tal, pues era un simple montículo achatado, dominándose des-

de él por su regular altura, el río Tirón, que pasa a los pies de la «Piedra Quintana»; el Ebro, desde antes de la confluencia de ambos (la boca del Ebro, suele decirse) lugar elegido por algunos suicidas, bastante profundo, hasta la revuelta de Gimileo, y como fondo, inmenso, el Monto Toloño con sus 1.200 metros, formando parte de la Sierra Cantabria, que se extiende hasta perderse de vista a derecha e izquierda del mismo. Vista magnífica e inolvidable que tengo ahora ante mí, enviada no ha mucho por un estimado y viejo amigo. Desde ese mismo castillo puede apreciarse el túnel de San Felices — para la carretera y el tren — pegados al Ebro. A la salida del mismo, viniendo de Miranda de Ebro, era costumbre decir: «Ya estamos en Haro, que se ven las luces», aunque lo separan de 8 kilómetros. También puede distinguirse la ermita del tal santo y más a la izquierda la hermosa vega del Tiron, el rico término de Cantarranas; el puente de piedra, el de cemento — los dos sobre el Tiron — que sirvió para el tren de vía estrecha o «Bobadilla». Todo el barrio de la Estación, partiendo del puente de hierro del ferrocarril del Norte, la serie de grandes bodegas de vino que tanto renombre le han dado.

Pero volvamos a la parroquia de parroquianos del cura. En la época a que me refiero, era cura mayor, o párroco, Florentino Rodríguez. Joven, dinámico, bien parecido, por lo que tenía muchas parroquianas, y al mismo tiempo tiránico y obtuso, intransigente también. Por menos de nada te largaba cada castañeta que te dejaba medio tarumba; con el puño cerrado pegaba con los nudillos de los dedos en la cabeza y sólo quienes hayan recibido caricias de esa naturaleza y viniendo de persona robusta de apenas 30 años, puede apreciar si exagero.

Después de los diez años, cuando ya mi padre (que jamás me obligó rigurosamente a ir a la iglesia) murió, mi madre ya no pudo exigirme que continuara frecuentando tal lugar, que para mí tenía no sé qué de desagradable, de inhóspito, de siniestro, produciéndome hasta terror el pasar por los sombríos rincones de la misma. No pudo porque si yo necesitaba de ella, ella necesitaba de mí, ya que sola le era imposible ocuparse de una tiendecilla de verduras y comestibles que logró abrir al comienzo de la

ya citada calle Mayor, casi junto al arco del mismo nombre.

Lo que me parece incompleto es hablar del cura de Haro, ya que es seguro que habrá varios, quizá media docena. Júzguese: en la parroquia habrá por lo menos cuatro. En la basílica de la Vega, siempre hubo otro, con vivienda en la misma. Después hay por lo menos dos capillas públicas: la de las monjas del Pardo (hermanistas de Jesús, creo), situada en la calle del idem, o del antiguo Banco de España — hoy ignoro qué nombre de *triumfador* llevará — y la del Hospital - Casa de Caridad. Sin contar alguna que otra particular de los ricachones que para quedar absueltos, de cuando en cuando de toda clase de pecados y otros robos y explotaciones y engaños más o menos legales, en las que les decían la misa a domicilio para que no se molestaran ni mezclaran demasiado con el vulgo.

En otra ocasión, hace años, escribí algo sobre lo reverente e irreverente de aquel pueblo. Yo recuerdo que por semana santa, la parroquia solía servir de lugar de encuentro entre algunos enamorados; yo he oído, tocados al órgano, aires musicales que tenían mucho de jota o pasodoble, que incitaban a bailar; jóvenes mearse dentro del «templo de Dios» durante esas parodias litúrgicas. Aún recuerdo que a la edad de 7 u 8 años, comulgábamos varias veces en ciertos días señalados, pues ello nos daba derecho cada vez a un buen café con leche bien azucarado y pasteles en el Circulo Católico, o Jaimista, etc., desayuno opiparo que jamás podíamos permitirnos en nuestras pobres casas. Y las gentes desamparadas, cierta parte de trabajadores, para escapar al hambre, a la desesperación o al «Dios te ampare», acudían a esos actos propios de épocas casi prehistóricas en que el hombre apenas si había despertado a la civilización, a la luz, pero lo hacían por rutina, por pura necesidad y para poder comer, pero con poca o ninguna convicción.

Otro día seguiremos, lector; no con el fin de contar, más bien para hacer comparaciones, para que se vea que el afán de libertad y de emancipación, latente o declarada existió siempre. Y si hoy parece haberse adormecido — y bien puede afirmarse que no del todo, ni mucho menos — es cosa de contribuir a que despierte. No confiando en los demás sino que

en nosotros mismos; no conformándonos con promesas, raramente cumplidas. La promesa sólo entretiene, engaña; la realidad mantiene. Hagamos que la lucha por una vida mejor sea perenne, realidad de hoy y de todos los días.

RIOJANO

Exilio, diciembre 1970.

(1) El Café Arbejilla era el mayor y más popular de Haro, situado en los bajos de la Sociedad Artesana, centro de reunión de la clase media, en la plaza Mayor, de la Constitución, del Ayuntamiento, que con todos esos nombres era conocida (el actual lo ignora). Gran edificio construido sobre lo que siglos atrás fuera el muro que circundaba la ciudad, entre los arcos (puertas) de Almarza y de la calle Mayor, conserva cierto estilo. Sobre el tejado acaso susista el nido de las cigüeñas encima de la claraboya que daba luz a la amplia escalera. Por dicho café pasaron cómicos y cantantes célebres, sobre todo durante la primera guerra europea — luego mundial — así como también se jugaba en él mucho dinero a la «banca» y al «baccarat». Uno de los crupiers, conocido por «Cachorro», fue después del golpe fascista jefe de serenos y no sé si de toda la policía local también.

GOCE DE LEER

No hay que mentir. El trabajador es hoy más esclavo que antes al embadurnarse de colores falsos, al ponerse los grillos del reformismo politicastro que moral y socialmente le castiga.

Su intoxicación cerebral produce su modorra. Acepta una y otra a cambio de unas migajas de propina y de un modernismo que le aplasta. ¡Trabajador! Sacude tu modorra y ve tras los pasos que marcan «Las Juventudes Libertarias en España», ejemplo, para ti, de dignidad obrera y humana.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

A N T E N A

COMUNICADOS

DE LA ABSURDA CONDENA

BURGOS. — Los dieciséis abogados defensores de los vascos enjuiciados en Burgos se negaron a firmar las duras sentencias del tribunal militar por encontrarlas desmedidas y fuera de lógica.

BEIHL, EL CONSUL

SAN SEBASTIAN. — El cónsul alemán Beihl, liberado por la Resistencia vasca, ha dicho en unas declaraciones que sus secuestradores se comportaron con él humanamente. Y vista la insólita condena que a los 16 de Burgos se les había dispuesto, el propio Beihl estima que ésta fue excesivamente dura.

BOICOT FRACASADO

GIJON. — Ante la resistencia portuaria de practicar el boicot recomendado por las autoridades sindicales contra los mercantes francés e italiano «Alain L. D.» y «Donatella» respectivamente, los carcas - jerarcas verticales han decidido «autorizar» la descarga y la carga de ambos buques.

CRIMEN SOCIAL

MADRID. — Francisco Casado Carmona, de 52 años, habitante en una misera chabola del barrio del Vilano, en Palomeras Bajas, ha sido hallado muerto de frío.

OFENSA A LA POESIA

MADRID. — La Casa de la Moneda procede a la emisión de un billete de cien pesetas con la efigie del poeta romántico Gustavo A. Bécquer. Una contradicción más no le importa al mundo.

EL DIPLOMATICO PIERDE LA PELEA

NUEVA YORK. — El embajador de Franco en las Naciones Unidas, Jaime Piniés, peleó a brazo partido con un camionero en disputa de una plaza donde aparcar vehículo. Debido al forcejeo Piniés salió disparado al suelo, levantándose abollado, torcido y descangayado y dolorido, y gracias a la intervención de la policía si el suceso no tuvo mayores consecuencias. Piniés fue llevado al botiquín y el camionista, Irving Davis, al comisariado para que explicara las características técnicas del combate.

Consejo a Irving: No se te ocurra ir a España.

LA LIBERTAD DE EXPRESION

BARCELONA. — Las 16 personalidades que se encerraron durante seis días y con ayuno en la Asociación de Amigos de la ONU para protestar contra la pena de muerte, han sido multadas por el gobernador civil con cantidades que se elevan de 10.000 a 37.500 pesetas.

VENGANZA BURGUESA

BARCELONA. — La gerencia de la fábrica Textil Victoria, de Ripollet, ha cerrado la fábrica para responder, cafrísticamente, a las mejoras solicitadas por sus obreros. En respuesta, éstos se han encerrado en el interior del establecimiento.

SUSCRIPCION PRO-ESPAÑA

Donativos recogidos por la C. de R. Zona Norte a partir de mayo 1970:

MAYO. F. L. de Drancy, 47 F.; Berthe et Jacques, 10; Ivry: Montoliu, 15; Total: 72 francos.

JUNIO. F. L. de St-Denis, 64,50; Landeira, de Dreux, 100; Lacruz, de idem, 5; F. L. de Garges le Gonesse, 105; F. L. de Drancy, 50; F. L. de Combs la Ville, 75; F. L. de Thiais, 56; F. L. de Houilles-Argenteuil, 187,50. Total: 643 F.

JULIO. F. L. de Bernay, 10; F. L. de Thiais, 38. Total: 48 F.

SEPTIEMBRE. Compromisarios Combs la Ville, 80; F. L. de Drancy, 25; Landeira, de Dreux, 100. Total: 205 francos.

OCTUBRE. Ivry: José López, 20; Segura, 50; F. L. de Drancy, 30; F. L. de Thiais, 37; F. L. de St-Denis, 52,50; F. L. de Garges le Gonesse, 90; F. L. de Houilles-Argenteuil, 220. Total: 499,50 F.

NOVIEMBRE. F. L. de Versalles 50; F. L. de Drancy, 20; Dreux: Landeira, 50; Menéndez, 5; Hernández, 10; Carralte, 10. Total: 145 francos.

DICIEMBRE. París: Poyo, 10; Satué, 20; Francisca Vega, 20; Amelia Marcellán, 5; José López, 30; Jacinto Lloret, 5; Antonio Ibars, 15; F. L. de Thiais, 44,50; Dreux: Landeira, 30; Hernández, 10; Vivas, 10; F. L. de Combs la Ville (comprom.), 90; F. L. de St-Denis, 25; F. L. de Houilles-Argenteuil, 235; G. Químicos, Ivry, 250. Total: 799 francos.

Total general: 2.412,00 francos.

«UMBRAL» N° 101

Se trabaja en la confección de este número que, como el 100, se saldrá de lo ordinario. Al efecto, habrá multiplicidad de firmas exponents abarcando una variedad de materias cuales la literaria, la poética, la filosófica, la humorística, la doctrinaria, la artística, la biográfica, la bibliográfica, la combativa, la comentarista, la crítica, la especulativa, de todo y mucho. En grabados el 101 no desdecirá del 100 y tipográficamente la imprenta que nos sirve no va a desmentirse.

Seguimos registrando pedidos.

Correspondencia:

M. Alcón, Cuernavaca: Recibirás 7 ejemplares.

M. Foz, Montpellier; Id. otro ejemplar, aparte el suscriptivo.

EN MARSELLA

La tercera Conferencia del Ciclo 1970-71 organizado por el Núcleo de Provenza de la C. N. T. tendrá lugar el domingo 24 de enero 1971 a las nueve y media de la mañana, en la Sala Francisco Ferrer Guardia de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marsella.

Federica Montseny disertará sobre el tema: «La hora del mundo; Peligros y esperanzas».

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 17 de enero 1971. Dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

F. L. DE ORLEANS

Celebrará reunión el 10 de enero de 1971 en el sitio de costumbre a las 10.

TURRONES PRO ANCIANOS

Jijona (pastilla 200 gr.) 6,50
Alicante 6,00
Yema 5,50
Mazapán 5,50
Panecillos (pieza) 0,60

En esta Administración.

ADVERTENCIA; En años anteriores las provisiones de turrón terminaron no bien entrado el año, pero esta vez, pensando en los compañeros que en anteriores ocasiones quedaron sin tan agradable producto, el pedido lo hicimos más importante. De manera que las cuatro clases de turrón que anunciamos seguirán siendo servidas tal vez hasta fin de febrero. Después... puerta cerrada hasta el 1° de diciembre próximo.

F. L. DE PARIS

Este organismo, clásico de la C.N.T., celebrará reunión importante el domingo 10 de enero a las 9 y media de la mañana en la sede de la C.N.T. española, 33, rue des Vignoles, Metros Buzenval o Avron. Por la reafirmación del anarcosindicalismo, todos los compañeros deben hacer acto de presencia en esta asamblea.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 10 de enero, a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Comunica a sus afiliados que la asamblea ordinaria tendrá lugar el día 17 de los corrientes en el lugar y hora habitual.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 24 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

A LOS LECTORES DE LE COMBAT SYNDICALISTE

Frente a la imposibilidad de mantener nuestros semanarios a los precios que han regido hasta diciembre de 1970, las redacciones y administraciones, de acuerdo con el S. I. y las CC. de RR. Zona Norte y Normandía, han determinado fijar el precio del ejemplar a 1,00 franco, y el de la suscripción: anual 45,00 frs.; semestral, 23,00 frs., y trimestral 12,00 francos.

Cuotas a regir desde el 1° de enero de 1971.

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Michael Bakunin», obra biográfica debida al profesor E. H. Carr. Tomo de lujo editado por la casa Mateu, de Barcelona. Su precio: 45,00 frs.

«El Hombre, el medio, la sociedad», trabajo de índole filosófica escrito y publicado recientemente por el compañero Juan Puig Elias. Pedirlo a esta Administración, que lo servirá al precio de 3,00 frs.

CORREO DE REDACCION

F. de Lieja: Vuestra «necro» irá en el número próximo.

P. A., Burdeos: Lamentamos retraso. La expedición es cada martes. ¿Por qué no reclamáis en la dirección de la «Poste»?

EL REO. — *A Luis Indelicato:* Concebido originalmente, el hombre es sólo recipiente de la libertad. Su privilegio y necesidad es ser libertad humanizada y está llamado a usar una naturaleza sublime para el sostenimiento y elevación permanente de las legítimas aspiraciones de todos los hombres.

El hombre no puede ser aprisionado más que en forma exterior, aparente. En espíritu no puede ser reo más que por engaño o error y frustración del libre albedrío. No hay poder humano que pueda someter su corazón, su sentir o sus pensamientos, puesto que la misión de la verdad, sin la cual no es, consiste en liberar y vivificar.

La falta de libertad aparente del llamado reo es sólo la evidencia de la perversión moral de quienes lo encadenaron a causa del horrendo crimen que supone atar y ajusticiar a un ser humano.

Justos y libertos que gozan de una experiencia de emancipación alcanzando un grado foral semejante al del hombre sin tacha, no podrían libertar a los cautivos de la sociedad establecida, si antes no hubieran comprendido que simultáneamente han de ser liberados de sus magnos errores que, en el socaire de la justicia irracional y perversa, se nombran sacerdotes y mediadores de las leyes universales.

Ardua tarea la de pretender ofrecer libertad a un gobernador, a un juez o a un sacerdote.

Pero es posible penetrar en las más profundas y oscuras mazmorras con un gesto de amor fraternal en palabra viva, para encender luz vital donde imperan las tinieblas; crear altos vuelos espirituales donde todo parece condenado a una extinción irremediable, y hacer, en fin, real la máxima expresión de la vida: el poder del amor es más fuerte que toda pasión, que cadenas y barrotes y que la muerte misma.

AMANECER. — Amanece cada día. Esta es la gran esperanza del hombre. Pero quien no vive la realidad no puede gozar del albor que se anuncia en su alma y que la apariencia tipifica. A cada noche le ha sido prometida su alba. Si es fundamental ser libre para vencer todo delito y anular toda forma de error, preciso es recordar que no es libre quien no ama al hombre para proponerle su dignificación. El amor no es un impulso sensorial, raíz de la pasión, sino manifestación de la vida pura que nos induce a condicionar nuestras capacidades a la redención de quien, debiendo ser hermano, no lo es por estar sometido

Punto de vista

a las leyes negativas del ego. El amor no combate más que con el arma de la luz que imparte la sabiduría, y su principal característica es la actividad permanente. Nadie es llamado a caer, a ser físicamente herido o alcanzado en tal combate, sino solamente a ser alzado a planos de mayor elevación espiritual. No obstante, y es lo que ocurre con frecuencia, alguien cae ensangrentando el suelo que pisa. Si la pelea de amor es legítima es el justo quien la derrama, aunque no procuró otra cosa que preservar la vida de quienes a causa del odio matan para mantener siempre sujetos a los esclavos que les vendió la ignorancia.

NUESTRA LABOR. — *A Ramón Liarte:* Cristianos y paganos que creen en la eternidad de la vida futura pierden el tiempo y, con él, la eternidad que de nuestra condición de mortales y aquí mismo nos es concedida. Hay un gran trabajo que realizar: demostrar con la claridad de nuestros actos que todo lo que se espera debe estar cifrado en los frutos de la cotidiana tarea.

Nuestra hora es ésta, y esta hora perdurará si nos comparamos con su realidad amorosa e infinita. Escapar de ella es huir al mismo tiempo de nosotros mismos, de nuestra individualidad y de nuestra responsabilidad consciente de libertarios.

¿No perdamos el tiempo aguardando que la sociedad sea transformada mañana, un día, cuando el hoy nos ha sido concedido como un privilegio para andar transformando a nuestro prójimo inmediato como el más necesario componente de esa sociedad mal llamada utópica? Hemos de transformar las esperanzas en realidades presentes si no queremos ser víctimas de la pomposa ineficacia de las doctrinas tradicionales que combatimos, doctrinas e ideales que apadrinados por cualquier desvío producen odio aunque predican amor, divisiones, aunque dicen honrar la unidad y engendran la indiferencia, el abandono y la desertión. Nuestra tarea no puede presentarse más clara ni más eficaz que ahora, yendo más allá del análisis y del pensamiento, no temiendo a éstos, sino considerándolos imprescindibles en la ascensión de la verdad.

Admiramos la conducta que a Galileo, Servet, Victor Hugo, Gorki o Unamuno los convirtiera en el objetivo del odio fanático de

la sociedad de su época. Ellos fueron hombres sujetos a nuestras mismas pasiones y sus vidas no estuvieron, por lo tanto, carentes de errores. Pero esos errores que ni ellos ni nosotros justificamos, no les impidieron aceptar, a causa de la galana hombría que produce la búsqueda y adquisición de la verdad que varonilmente sirvieron, las persecuciones, las calumnias, injusticias e inmolaciones de los políticos y religiosos obcecados, quienes vieron en la integridad de tales testigos una denuncia y una amenaza a sus ambiciones temporales. Nuestra tarea consiste en realizar lo que tenemos a mano con integridad y valentía, olvidando la retribución y sin afán de recompensas, ahora, en estos desiertos y campos de serojas. El amor en actividad, (de otro modo no puede ser amor) fructificará en forma de espigas doradas para el pan que ha de nutrir la dignidad y elevación moral de nuestro prójimo: el hombre.

UN NUEVO TIPO DE OBRERO. — *A Severino Campos:* No es utópica, sino plausible, necesaria y urgente la creación de un nuevo tipo humano en el obrero, porque si esto, como en verdad resulta, es lo que temen y a lo que se oponen los defensores de la explotación y de la opresión, señal clara resulta que, intuitivamente, explotadores y opresores conocen cual sea la meta a la que el obrero debe tender para hacer fructíferas sus reivindicaciones. Mayor enemigo que el patrón, el obrero lo es de sí mismo si ignora u olvida su misión de hombre, antes de la de obrero, si se produce rutinariamente, siervo de su credulidad tradicional, de creencias que no alumbraron sino que encañecieron su razón, desconocedor de la vocación de su vida, de sus luchas y lícitas aspiraciones espirituales. ¿Los triunfos materiales obtenidos por los obreros en sus luchas sociales han creado acaso el tipo ideal del trabajador? El obrero llamado a la noble pelea de la vida ha de adquirir conciencia de sus necesidades vitales, que no son las que conciernen a la vida física, sino a la vida moral. Es lícita toda adquisición que no haya menoscabado su integridad. Si en el precio de un bien material cualquiera va incluida una brizna de deshonor o indignidad, mejor le hubiera sido carecer de ese bien.

Tema el obrero a su inclinación

de ser siervo, no a causa de la voracidad de «los de arriba», sino a causa de su propia voracidad, adormecida ante la falta de recursos, pero dispuesta a despertar y desarrollarse en la primera oportunidad. El obrero consciente de sus legítimas necesidades no se convertirá jamás en el patrón que antes aborreció. Un obrero que ama no es instrumento servil del patrón, sino instrumento de la Vida y no se inclina más que a su razón dignificada y a la conservación del equilibrio interior. Cuando el obrero se decida a luchar contra sus personales intereses e insaciables apetitos, contra toda forma de ignorancia, personal y luego colectiva, contra sus extraños prejuicios, falsos conceptos de la vida, temores ocultos, secretas ambiciones, etc., habrá dado un gran paso hacia la consecución de su dignidad. Con esta cualidad del espíritu se engendrará y desarrollará en sí el «nuevo tipo humano», no tolerado por explotadores y opresores. Realizar su liberación íntima: he aquí cómo puede ser decididamente influyente el obrero que se integra a un movimiento social.

MAESTROS QUE PERMANECEN. — *A M. Scuderi:* En estado de compromiso ha de vivir el Hombre si quiere ser considerado como tal. En compromiso, entiéndase bien, con la Verdad y todo sentimiento natural de justicia. No se puede vivir en Hombre sin estar prometido a esa Verdad que desde el primer momento de amarla ya se atesora, de tal modo que ese pacto vibra y resplandece en la razón como una nueva Ley. La Ley de la Libertad, siempre evidente en gestos de rebelión y protesta contra toda forma de error, máxime cuando estos están establecidos y honrados como normas filias por Estados e Iglesias. Así se manifestaron León Felipe y Goya, como dos líneas de diferente dimensión pero ambas paralelas, que aun hacen sentir el dolor que ellos mismos sintieron ante el horror, habiéndolo condenado sin regateos de belleza y de amor. Prometidos con la Verdad son, antes que artistas, Hombres; antes que maestros, discípulos de la Libertad que operaba en ellos individualmente, como la misma Vida. Sabían que la Verdad no había muerto ni podía morir, que era un don en quien se sentía con rededores para esgrimirla y propagarla. La innegable grandeza de Goya y León Felipe estaba en el contenido, antes que en la forma de expresión. En ello se comprende la permanencia de sus voces.

ABARRATEGUI

LES TRAVAILLEURS IMMIGRES ET LA SITUATION SOCIALE

Il y a en France 3 millions d'étrangers soit sensiblement 6 % de la population. Presque tous sont des travailleurs et il est par conséquent très important d'envisager les conséquences d'un ralentissement de l'activité économique.

L'émigration est spontanée ou provoquée. Le comportement des travailleurs émigrés est différent dans les 2 cas. Il est bien naturel que les jeunes Portugais souvent insoumis ou déserteurs (le service militaire est de 4 ans et demi) cherchent à s'assimiler sur place, le retour au pays les exposant à de mauvaises rencontres.

On trouve énormément de travailleurs étrangers dans les branches inadaptées au progrès technique (ex : le bâtiment, les petites carrières de matériaux, l'agriculture). Leur présence permet au patronat de freiner l'élévation des rémunérations sans avoir à moderniser et à investir dans l'équipement.

Lorsque les travailleurs émigrants ont été recrutés dans leur pays c'est souvent par parrainage. Les émigrés déjà sur place recommandent leurs parents et le cousinage va loin. Certains groupes refusent l'intégration, l'assimilation peut-être par manque d'aptitude à l'adaptation.

Les causes en sont diverses. Si la famille est sur place le milieu patriarcal ou religieux, joue à plein. Des « ghettos » se forment spontanément autour des taudis.

Le handicap de la langue (Un million d'illettrés, soit le tiers) accentue les servitudes de l'exploitation capitaliste. Imaginons qu'il doit être vexant de se faire engueuler sans savoir pourquoi. Difficile de se faire comprendre, difficile de saisir les ordres et les consignes, difficile de se soigner. Douze pour cent sont atteints de tuberculose et dans certains établissements de soins, le pourcentage des immigrés dépasse 30 et 35 %...

Si les travailleurs immigrés cotisent à 100 % à la Sécurité Sociale, leurs prestations sont moindres. Combien percevront leur retraite vieillesse ? Les allocations familiales sont versées à la famille restée au pays d'origine, suivant le taux en vigueur sur place, toujours moindre. La différence est affectée au Fonds d'Aide Sociale des Travailleurs Immigrés qui dispose ainsi de sommes considéra-

bles, théoriquement destinées à équiper des Centres Foyers pour les travailleurs immigrés.

La main-d'œuvre immigrée est considérée comme coûtant de 20 à 30 % moins cher que la main-d'œuvre locale. Il n'y a pas d'équipements collectifs (logement, éducation, etc...) à financer. Mieux encore l'envoi de fonds par les Travailleurs à leur famille, concours à instaurer une déflation de fait fort utile à l'économie capitaliste.

Les travailleurs immigrés sont la plupart du temps méfiants vis-à-vis des syndicats en France. Ils leur rappellent de mauvais souvenirs car chez eux, les syndicats sont des créations gouvernementales et qui concourent à l'oppression des travailleurs. Les polices fascistes (en existe-il qui ne le soient pas ?) de leur pays d'origine les surveillent parfois étroitement en liaison avec le patronat français. Les tracasseries administratives et la pression des employeurs accentuent encore plus leur dépaysement et leur sentiment d'impuissance en face d'une société qui les exploite sous des formes les plus variées.

Est-il surprenant que parfois les travailleurs immigrés travaillent 70 et même 80 heures par semaine dans des conditions inhumaines ? Pour eux pas de représentants syndicaux et pas même de candidatures possibles comme délégué du personnel alors que 70 %, 80 % et même plus de travailleurs sont étrangers. Les seules exceptions arrachées visent les Algériens et les nationalités de la CEE peu nombreux en France, (à part quelques Italiens)...

Une politique humaine de l'immigration ne devrait pas être inspirée par le patronat et ses valets.

Il faudrait définir les besoins quantitatifs par industrie et qualitatifs par profession et, si besoin former les non-professionnels.

L'alphabétisation devrait être organisée rationnellement et payée sur le temps de travail, sous contrôle des syndicats ouvriers et d'enseignement avec le concours de l'Éducation Nationale.

Les fonds d'Aide Sociale devraient être contrôlés dans les mêmes conditions.

Conditions de travail et de logement devraient être égalisées. Les immigrés deviennent souvent locataires (payant très cher) de taudis abandonnés par les Français.

En défendant les camarades immigrés, nous défendons nos propres conditions de vie et même de survie des organisations ouvrières si une crise économique se présente. Le patronat conservera (les contrats l'imposant parfois) les travailleurs étrangers plus dociles (par force) que les travailleurs français qui seront susceptibles de remonter très vite leur conception raciste et chauvine. Les organisations fascistes sont d'ailleurs là pour ça et « la France aux Français » ne fleurit pas que dans les cœurs des bourgeois réactionnaires.

Quel sera le comportement des travailleurs conscients lorsque le patronat licenciera des ouvriers français en continuant à occuper des ouvriers étrangers ? Quelle sera notre attitude lorsque le licenciement de camarades étrangers, apatrides (ou presque) constituera pour eux la misère, peut-être pour de longs mois ou la prison et la mort ?

Les travailleurs n'ont pas de patrie, mais ils ont quand même un

estomac... et parfois les idées courtes.

L'utilisation massive et incontrôlée de la main-d'œuvre étrangère est un puissant moyen de division parmi les travailleurs. Il nous faut travailler ferme à faire passer dans les faits nos conceptions internationalistes.

Mais l'espoir est permis. Chez Citroën, à Forest près de Bruxelles, les usines sont occupées par 1.060 travailleurs, dont 70 % sont des étrangers. Vendredi 6 novembre, une grève a éclaté sans l'appui des syndicats. Le 12, 860 ouvriers ont repris le travail, mais la police a dû protéger leur entrée dans l'usine.

Cinquante ouvriers étrangers sont licenciés à la suite de cette grève, nous apprend « Ouest France » du 13 novembre. L'information est brève et incomplète mais elle apporte la preuve que la combativité reste grande dans « l'automobile » et que les grévistes de la Général Motors ont peut-être donné le départ d'un mouvement qui va déborder les frontières.

(De « L'Anarcho-syndicaliste »)

Pour faire face à la dispersion des initiatives de solidarité dans le milieu libertaire nous rappelons qu'il existe un organisme, Solidarité Internationale Antifasciste, qui, si nous lui donnons l'ampleur qu'il mérite, est à même de résoudre tous ces problèmes.

"C. S."

L'ÉVIDENCE

Monsieur Marc Valle : vous êtes un veau. Et ce n'est pas en collaborant à un quotidien qui se veut d'avant-garde, comme « Combat », quand, ainsi que vous l'écrivez dans votre « Tribune Libre » du 21-12-70, les « militaires de Burgos », ont-ils été « entraînés dans la boue » ? On ne traîne dans la boue que ce qui est noble. Les militaires de Burgos, quant à eux, n'avaient pas besoin d'y être entraînés, ils y étaient déjà. Nous avons simplement montré cela. Et depuis quand les « policiers du caudillo » sont-ils « insultés quotidiennement » ? On n'insulte que les gens irréprochables. Pour les autres, il ne s'agit pas d'insulte, mais de réalité.

Considérer les militaires, les phalangistes, les policiers espagnols comme des nazis, ce n'est en aucun cas une « levée de boucliers haineuse et frénétique », mais la réalité. De même qu'il n'existe pour nous aucune différence, sinon de forme, entre le régime franquiste, le régime grec, le soviétique, polonais, brésilien, etc., de même nous ne reconnaissons pas comme groupements dignes de s'indigner du fait espagnol ceux qui ont pour principe : l'Etat d'abord, quel que soit cet Etat. C'est cette indépendance que nous avons d'avec ces groupements qui nous autorise, monsieur Marc Valle, à vous considérer comme un veau. Et elle nous permet de dissocier les protestataires sincères des organisateurs pour qui les manifestants de ces derniers jours étaient plus des actes de propagande personnelle, qu'un soutien réel à l'Espagne.

Vous dites : « or, les groupements qui s'indignent à grands cris des événements d'Euzkadi n'ont jamais protesté dans le passé contre les forfaits perpétrés dans d'autres parties du monde. » Et vous citez Hongrie, Inde. Vous oubliez, ce faisant, Tchécoslovaquie, Saint-Domingue, Tchad, Indochine, Mongolie, Honduras et tant d'autres.

« Le franquisme est dépassé, l'anarchisme lui-même provisoirement oublié. A Madrid, à Burgos, à Tolède et à Valladolid, les ouvriers et les salariés sont les premiers à dénoncer l'entreprise de duplicité dont leur pays est victime : » Vous osez, monsieur Marc Valle, dire cela, perché dans votre tour d'ivoire, ignorant tout de la situation espagnole, mais jugeant sans doute que, puisque tout le monde en parle, il faut en parler

aussi, et en tachant d'être un peu original. Vous retombez dans le vulgaire, et vous faites dès maintenant ce que feront tous les autres journalistes dès qu'ils jugeront plus profitable de renverser la vapeur. L'Espagne, cela fait quelques bonnes premières pages.

N'oubliez pas trop vite la joie des basques quand ils ont eu connaissance (avant que la nouvelle soit officielle) de l'exécution du commissaire ? Trop vite, tout les incidents du genre de celui rapporté par un journaliste, et qui a eu lieu à Barcelone : les phalangistes collaient des affiches sur la Rambla pour la manifestation de soutien populaire au régime, le journaliste les suivait un moment. Puis, faisant demi-tour, il s'aperçut qu'elles avaient été déchirées. Et cela sans que la foule de la Rambla eût rien dit.

Ces faits n'ont-ils pas autant d'importance que cent mille militaires en civil, fonctionnaires en

congé, curés déguisés, qui ont manifesté leur appui au caudillo ?

Quand un peuple est depuis trente et un ans sous la botte d'une dictature du type nazi, sachez, monsieur Marc Valle qu'il y subsiste trois types de salariés et d'ouvriers : les fonctionnaires, dont c'est le premier devoir de remplir les manifestations patriotiques, sinon désertées ; une majorité qui est contre et qui n'ose rien dire, car son but essentiel est de subsister, mais qui de temps en temps se réveille et cela donne les grèves d'Asturies ; et une importante minorité qui est contre et qui le dit plus ou moins fort, selon les moments et les circonstances. Ne confondez pas, monsieur Marc Valle, l'Espagne avec les Etats-Unis. Comparez-la plutôt à la Russie.

Et si vous voulez vous en prendre aux partis dits communistes, que cela soit fait ouvertement ; osez le dire. Ne parlez pas de « ces

gens-là qui défilent maintenant contre le procès de Burgos ». Car il n'y avait pas que « ces gens-là » qui défilaient, même si cela faisait mal au cœur aux autres de se mélanger avec les bourreaux rouges.

Si vous voulez parler de duplicité, parlez donc également de celle de toute la presse, pour qui la seule chose existante en Espagne comme opposition ce sont les Commissions ouvrières, et qui oublie l'Alliance Syndicale Espagnole.

Et puis, monsieur Marc Valle, ne croyez surtout pas que nous voulons défendre les totalitaires à la solde de Moscou. Nous serions leurs premières victimes. Vous autres, les Marc Valle, trouvez toujours le moyen de changer de veste. Nous mettrons un point d'honneur à ne pas le faire.

V. V.

ASSURANCES

Un camarade nous fait part de sa surprise, en lisant dans ICO un article relatant des actions menées dans l'assurance, et où il remarquait, à propos du GAMF une relation des faits qui lui semblait erronée.

Après avoir lu à notre tour cet article, c'est avec étonnement que nous y avons appris :

« On s'est ainsi retrouvé avec des camarades du GAMF qui, influencés par le marxisme-léninisme se sont trouvés en juin dernier à la tête de la section CGT de la boîte, dans une grève générale qui aboutit rapidement à des concessions substantielles avec la direction ; mais trois mois plus tard ils se retrouvaient pratiquement exclus de la CGT et, plus ou moins déçus par le marxisme-léninisme, amorçaient un regroupement sous l'étiquette CNT, lui-même éphémère... »

Rien n'est plus faux, et afin de rétablir la vérité il nous paraît juste de préciser ici :

— que la grève a eu lieu en mai 1970 et non en juin ;

— que nous n'avons pas conduit cette grève, mais que nous avons su développer des idées qui étaient justes et qui ont été reprises par une grande partie du personnel.

— que nous n'avons été à la tête de la section CGT de la boîte, celle-ci étant toujours aux mains du P. « C. » F.

— qu'en ce qui concerne notre groupe, si quelques camarades sont « influencés par le marxisme-léninisme, ils sont loin de représenter la majorité. De plus ils ne semblent pas avoir changé de position ; ce qui ne nous empêche pas d'entretenir d'excellents rapports avec eux ; n'en déplaise aux amateurs de querelles de chapelles (dont semblent friands certains camarades d'ICO que nous connaissons).

— qu'enfin pour nous la « solution » CNT ne nous paraît pas éphémère, mais le syndicalisme-révolutionnaire nous semble plus que jamais capable de remédier à la carence des syndicats et partis réformistes.

Notre but n'est pas d'engager la polémique avec ICO (nous avons mieux à faire) mais nous déplorons, surtout après avoir rencontré des camarades participant à ICO et leur avoir expliqué ce que nous faisons dans notre boîte, que ce journal dont le titre est « Informations et Correspondances Ouvrières », puisse à ce point déformer la vérité.

La cause révolutionnaire demande quand même plus de sérieux.

A. C.

ASSURANCES

Monsieur le P. D. G.

Les camarades de la CNT vous présentent leurs meilleurs vœux de réussite pour l'année 1971.

Nous espérons que la boîte fera beaucoup de bénéfices pour vous permettre à vous et à vos cadres dévoués de se rincer la gueule à notre santé dans un palace. (1970 : Le Lido et l'Alcazar). Nous on est pas exigeant on veut seulement voir les photos dans « Liaisons ».

On espère aussi qu'il n'y aura pas de grèves bidons de 1 ou 2 heures qui perturbent la bonne marche des services. Mais on espère que la cabane restera fermée plusieurs semaines évitant ainsi le dérangement de 700 personnes.

On vous souhaite aussi un départ à la retraite anticipée après bien des années de bons et loyaux services.

Mais déjà les loups se battent pour prendre votre sofa.

Bonne année et bonne santé M. le P. D. G.

Des employés CNT de la « Concorde ».



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL.
Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

11° UNION REGIONALE Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois-du-Château, Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE
U. D. B. du Rh. — 19° Région
J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2° UNION REGIONALE CNT-AIT

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

III° UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN
72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

COMMUNIQUES

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

LE CENTENAIRE DE LA COMMUNE

A l'occasion du centenaire de la Commune un comité regroupant des organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes s'est constitué pour mener des actions susceptibles de redonner à la Commune ses dimensions exactes et ne pas permettre à certains de la monopoliser.

L'Union Locale CNT du Pré St-Gervais s'associe pleinement à cette entreprise et demande aux camarades désireux d'y contribuer financièrement de faire parvenir leur contribution au CCP de Suzanne Lambert, 24 605 41 Paris.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

III° UNION REGIONALE

Le Syndicat Unifié du Bâtiment et Travaux Publics de la Région Parisienne informe ses adhérents qu'une réunion est prévue pour le dimanche 10 janvier 1971 au siège confédéral, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°).

Tous les camarades seront en principe convoqués par lettre. Toutefois, vu la période pendant laquelle sera effectué les envois, il est possible que certaines soient égarées. Aussi, les camarades qui n'auraient pas reçus leur convocation sont invités à participer à la réunion. L'ordre du jour sera établi lors de la réunion.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

COMMUNIQUE A LA CLASSE OUVRIERE

CE QUE PENSE LA C.N.T. DES DRAMES DE BURGOS ET LENINGRAD

Par dessus les étiquettes politiques qui divisent si souvent les travailleurs, tout un éventail social, des centaines de milliers d'hommes se sont sentis concernés par ce que Juan Maria Banderes, Pedro Alerdi et Elias Ceberio, membres démissionnaires du Bureau directeur du Collège des Avocats de St-Sébastien, ont appelé des sentences barbares.

De tous les pays c'est un même cri de réprobation et de répulsion qui s'élève contre ces parodies de justice que sont le procès de Burgos et celui de Leningrad.

Le Bureau Confédéral de la CNT s'associe pleinement à la vague d'indignation et de colère soulevée par la pratique des tribunaux d'exception et la répression

qui se généralise dans de trop nombreux pays.

Il déplore qu'on puisse encore assassiner des ouvriers ou les emprisonner à vie pour une simple divergence idéologique.

Il blâme tous ceux qui tentent encore de justifier ces crimes monstrueux en invoquant « les progrès du socialisme » ou « la fierté froissée » du despote.

Il souhaite ardemment que chaque travailleur prenne conscience des menaces que font peser sur lui les régimes totalitaires et répressifs.

Il invite le prolétariat international à s'unir pour les combattre, et leur appliquer le blocus total.

Paris le 29-12-70.

Une vaste blague: Devenir propriétaire de son H. L. M.

Vous êtes contents, locataires de cages à lapins, sardines en immeubles, bientôt vous pourrez acheter votre prison. La nouvelle société est en marche.

C'est un progrès, on vous dit. Mais allons y voir d'un peu plus près.

On sait, et c'est reconnu par les constructeurs immobiliers, par l'Etat aussi, que, dix ans après sa construction et mise en location, un logement HLM est déclassé.

Déclassé, qu'est-ce que ça signifie ? Simplement que dix ans après sa construction un appartement de HLM n'a plus la même valeur qu'au départ. Déclassé, c'est-à-dire, en fait dévalorisé. Exemple : mettons qu'un appartement neuf vaut dix millions, déclassé au bout de dix ans il n'en vaut plus que cinq. Et certaines HLM sont considérées, au bout de dix ans, comme cités d'urgence. Pourquoi ce déclassement ? parce qu'au bout de dix ans les matériaux ont vieilli, les installations sanitaires et électriques doivent être refaites, les plâtres et les peintures aussi. Au bout de dix ans un appartement HLM a perdu au moins la moitié de sa valeur.

Et à combien croyez vous que vous allez payer votre appartement ? au prix qu'il vaudra quand vous en serez propriétaires, c'est-à-dire après quinze ou vingt ans

(c'est ce qu'il faut compter pour l'achat d'un tel appartement), à sa valeur donc quand vous l'aurez fini de payer, c'est-à-dire, quand il aura une toute autre valeur que neuf ? Certainement pas. Vous le payerez au prix de revient, c'est-à-dire au prix neuf. Comme si vous deveniez propriétaire, alors d'un logement neuf, quand, en fait vous disposerez d'un logement de cité d'urgence ! Et vous ne pourrez même pas revendre votre appartement au prix où vous l'aurez acheté, personne n'en voudrait. Ce que vous aurez payé dix millions vous ne pourrez le revendre au mieux que cinq millions. Au terme de la loi cela s'appelle une escroquerie.

Reste à savoir maintenant si vous, locataires de HLM vous accepterez et de vous faire escroquer, et de devenir propriétaires comme de braves petits bourgeois. C'est toute la question. N'habitant pas un HLM je ne peux pas vous donner des conseils, c'est à vous de trouver une solution à ce problème. Entre vous. Car les locataires de HLM n'ont pas besoin de ceux à qui ils paient des loyers, mais ceux qui encaissent ont besoin des locataires. Et le rapport de force n'est pas en faveur des encaisseurs.

J. M. C.

LE MIROIR LE COMBAT

AUX ILLUSIONS C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

(Suite)

Lorsque l'exposition fut terminée, ses collègues peintres emportèrent cette peinture noire et balancèrent littéralement le tout par-dessus le mur de son jardin. C'étaient les mêmes qui parlaient de l'art comme la « Chose » et un mode de vie unique en soi. Même un philistin n'aurait pas osé profaner ainsi le travail d'un autre homme, quel qu'en soit son mépris. Lorsque des peintres traitent de la sorte le travail d'un confrère, ils se placent au niveau des gangsters nazis. Certains font encore profiter les galeries de leurs œuvres, l'écrivain s'élève toujours plus haut dans le monde des arts et les critiques offrent encore leur vomi odorant à l'approbation de la confrérie. Seul l'infortuné Jeanot n'est plus là pour faire le tour des galeries. Enfant sans talent, il fut utilisé par une bande de cyniques pour leur propre avantage et mis au rancart avec ses œuvres démodées. Par pitié nous tairons le nom de cet enfant quoique les faits puissent être facilement contrôlés, il eut simplement tort de jouer cette triste comédie sans argent et sans influence. Lorsque le peintre français Klein couvrit plus d'une douzaine de tableaux de bleu coquille d'œuf, la clientèle de Gallery One s'empressa de payer quinze guinées (environ 320 F en 1970) et plus, pour ni plus ni moins que l'œuvre au rouleau d'un peintre en bâtiment, mais ils achetaient avant tout un symbole de leur rang social. Klein étant un membre actif du monde parisien des arts, payer quinze guinées pour un truc amusant, quelle qu'en soit l'inutilité, revenait à s'offrir un strapontin dans ce monde où l'argent est la mesure de toute chose.

Ces tableaux opaques sont nos miroirs aux illusions, ils nous servent de passeport vers l'élite dirigeante pseudo-intellectuelle qui veut définir la morale et le comportement social de la masse. Tous les ans on redemande quel est le rôle du peintre dans la société anarchiste. La question est en fait celle-ci : dans une société anarchiste, quel est le rôle d'une élite intellectuelle malade à la pensée de mains calleuses ? La réponse est claire et brutale : dans une société anarchiste, il n'y a pas de place pour une élite intellectuelle auto-élue écrémant par un droit qu'elle s'arroge tout le meilleur que la société peut offrir. Qu'il

prenne sa place aux champs ou à l'établi et nous nous retrouverons ensemble pour les loisirs, nous fournirons les jeux et les toiles, nous aiderons à sortir le journal de la communauté et à préparer la sculpture, mais ce sera par complaisance comme nous le ferions pour l'enfant, le vieillard ou le malade dans cette société anarchiste. La volonté de créer sera le seul test et ce sera le signe de notre maturité de ne pas avoir à soutenir le jugement d'un peintre ou d'un écrivain avant d'offrir notre aide. Il est dans la nature même de la société anarchiste que les déshérités physiques ou intellectuels soient également dignes de l'aide commune qu'on leur refuse aujourd'hui. Il n'y a pas de place dans une société anarchiste pour l'acteur passant ses nuits, devant un public sans cesse renouvelé, à faire le clown pour son pain. Je n'accepte pas de faire une différence quelconque entre Yehudi Menuhin et le chanteur de rue pathétique s'égosillant pour quelques sous. L'un et l'autre sont dans tous les cas victimes d'un public changeant et contraints de s'avilir pour une somme plus ou moins importante. Si, en montant sur vos grands chevaux, vous me demandez avec indignation : « Oui mais, et le Grand Art ? » Je vous dirais ceci. J'ai suffisamment de respect pour l'homme pour jamais n'obliger quiconque à s'avilir pour votre plaisir personnel et j'ai assez de confiance en la créature humaine pour penser que, dans une société offrant des loisirs et des moyens matériels d'expression, de grandes œuvres d'art apparaîtront encore et encore et, avec elles, un public disponible. Même si toute notre culture se trouvait détruite aujourd'hui, je sais que nous pourrions créer à nouveau des œuvres magnifiques et des œuvres horribles. C'est pourquoi je maintiens que toutes nos philosophies et tous nos arts ne valent pas la vie d'un malheureux chien ; car si nous devons sacrifier les vivants pour jouir du luxe de quelques heures de loisirs, nous sommes alors des messagers de la mort et nous trahissons ces malheureux auxquels nous demandons de servir d'enclume pour réaliser quelque étrange version d'une élite philosophique. Alors que nous mangeons le pain que les autres ont cuit, alors que nous portons les vêtements que d'autres ont fait, nous sommes infâmes si nous

ne prenons pas part activement et physiquement à l'obtention de cette nourriture, de ces vêtements ou à la construction de nos maisons. Uniquement dans ce cas nous pourrions émettre un jugement sur l'évolution de la société et comment elle devra disposer de ses loisirs. S'il ne reste qu'une seule vieille femme vivant dans la misère, je demanderais qu'on enfonce les portes de toutes les églises, de tous les musées et de tous les bureaux pour lui donner asile. Lorsqu'à quatre ou cinq heures dans le matin gris et glacé de l'hiver des vieillards se traînent humblement vers les prisons où ils travaillent, la politique insipide et infantile des universités et des écoles d'art apparaît comme une farce grotesque aussi dénué de sens qu'une rixe d'ennuques dans un harem. Il y a certains faits simples et fondamentaux que les anarchistes anglais ont trop longtemps refusé d'accepter. Bourgeois dans leur recrutement et activistes de salon, sans aucune conviction qu'il puisse y avoir jamais un changement radical dans notre société, tout au moins dans un futur prévisible, ils se sont trop longtemps bornés à former un cercle littéraire romantique, méprisant la grande masse de leurs concitoyens comme indignes de leur message, et ils se contentent trop souvent de cette excuse pour ne pas s'engager dans la réalité brutale des décisions à prendre. Nous représentons une petite île de plus de cinquante millions d'habitants. Si nous ne sommes pas prêts à discuter de l'anarchisme dans des conditions qui tiennent compte de ces cinquante millions d'habitants ; alors arrêtons de nous leurrer et de prétendre que nous avons quelque chose à proposer qui ait quelque rapport avec le monde en général et, selon notre condition sociale, dépensons notre énergie sur le stade, ou à chercher des coups volants, ou dans ces joutes interminables sur les rapports étudiants-professeurs. Nous qui passons tant d'heures à discuter des racines grecques des verbes courants, à résoudre de loin les problèmes des autres, à ressusciter d'anciennes polémiques, aurions nous ni le temps ni l'envie de présenter une alternative concrète à notre mode de vie actuel susceptible d'intéresser et d'émouvoir des millions de personnes ? D'accord pour jouer avec la police et piétiner les fils de fer qu'un

administrateur lourdaud a fait installer autour d'un parterre d'herbes folles. Cependant, si grand que soit notre plaisir dans ces sports, ne croyons pas que ces activités soient particulières à nous anarchistes. Dans toutes ces occasions, une aide nous viendra trop souvent d'hommes et de femmes qui, par ailleurs, dénierait volontiers toute liberté à ceux qui ne partagent pas leurs haines. Organisons une réunion pour parler de l'éducation supérieure des enfants ou de l'utilisation et de l'abus des avantages sociaux, aussitôt les Quakers-élevés-dans-la-crainte-de-Dieu et autres groupes bien-pensants se présenteront pour placer leur couplet. Les uns et les autres savent en effet que de tels comités peuvent soulager certains maux agaçant la conscience sensible des humanistes de salon qui se délectent à ces jeux après leurs heures de bureau. Mais ce ne sont que des jeux, petit camarade, des jeux, petit camarade, des jeux agréables pour passer le temps. S'ils n'aboutissent à rien, les anarchistes dans le coup pourront tordre leurs blanches mains de désespoir en accusant la société et en proclamant qu'un jour, dans un avenir de science-fiction tout sera bonheur et teintes pastels mais jamais, jamais de notre temps. Et qui pourra revendiquer la victoire si une réforme est acceptée ? En dépit de la croyance, admise par la plupart des minorités ésotériques, que les cinquante millions de personnes de ces îles ne sont que du bétail doué de parole, la diffusion de l'anarchisme passe par eux et uniquement par eux. Ce sont les hommes et les femmes dans les cafés, à la maison, aux champs et dans les usines qui discutent le problème social du moment. Ce sont les hommes et les femmes auxquels tous les éditeurs des journaux nationaux consacrent leurs pages pour discuter des problèmes du jour et, bien qu'ils puissent en tirer des conclusions fausses, les propriétaires de journaux ne rempliraient pas ces pages si le besoin ne s'en faisait pas sentir.

A. MOYSE

(Traduit de « Anarchy »).
(A suivre.)Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHELImprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

3 4 28

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

14 JANVIER
1971
NUMERO 638
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA BASE

--Vous pouvez
toujours crier:

J'AI TOUJOURS
RAISON



A TOUJOURS RAISON !

BONNES FETES !

Mineurs de Faulquemont

Usine FERODO (Calvados)

Etablissements Leclerc - Fougères



Et si vous travaillez bien, nous aug-
menterons encore le S.M.I.C. de 13 %
l'an prochain.

Les faits Faulquemont Moselle :
Pour s'opposer aux démantè-
lements des installations de l'une
des galeries du puits de Faulque-
mont, qui doit fermer fin 1973, des
mineurs ont passé à l'action en
s'équestrant au fond durant plu-
sieurs heures, le vendredi 18 dé-
cembre, trois ingénieurs, les jours
précédents, les mille cinq cents
mineurs de Faulquemont avaient
arrêté le travail pendant des heu-
res et aussi manifesté devant le
siège des houillères.

Devant la ferme détermination
des mineurs et la peur de la dé-
gradation du climat social et la
séquestration des ingénieurs le
conseiller technique du ministre
Ortoli, Mr Piketty annonçait
aux mineurs que le ministre re-

cevrait le comité de défense de la
mine courant janvier 1971, en
attendant cette entrevue, tous les
travaux de démantèlement et les
mutations de personnel étaient
suspendus après avoir pris con-
naissance de ce message les mi-
neurs l'hérèrent les trois ingé-
nieurs, et remontèrent à la sur-
face dans une première étape
d'action directe et radicale des
mineurs ont fait reculer la direc-
tion et le ministre.

*Etablissements Leclerc à Fou-
gères :* Pour obtenir satisfaction
et la méthode est une des meil-
leures, les ouvriers séquestrent
Mr Leclerc, président directeur
des Etablissements du même nom
(Suite page 11.)

LA BASE A TOUJOURS RAISON

(Suite de la page 1.)

pour une retraite forcée de vingt quatre heures avec deux cadres (plutôt des mecs qui faisaient suer le burdnous) ont pu quitter le bureau après un protocole d'accord entre le président et le personnel en grève.

Après quatorze jours d'arrêt, le travail reprenait le mercredi 23 au matin.

Le président et ses ouvriers sont tombés d'accord pour un compromis, qui a été conclu en présence de tout le personnel.

Le président proposait 5 pour 100 d'augmentation des salaires, dont 2 pour 100 au 1er janvier et le reste suivant l'évolution de l'activité de l'entreprise; le personnel réclamait 8 pour 100 en tout, 3 pour 100 au 1er janvier, 2 pour 100 au 1er mars, 3 pour 100 au 1er mai; ils ont obtenu 3 pour 100 d'augmentation au 1er janvier, la prime d'ancienneté, qui était de 70 francs est augmentée de 20 francs. Enfin, un rendez-vous a été pris pour le 15 janvier afin de discuter des autres revendications en suspens.

Les camarades de Leclerc sauront défendre l'acquis en multipliant les pressions s'ils ne veulent pas que leur action directe ne soit pas perdue et qu'ils n'en resteront pas là.

Usine FERODO, à Condé-sur-Noireau (Calvados) : L'affaire la plus importante, où le patronat est le plus tenace, celle dont on parle le plus. Vendredi, 18 décembre, quelques deux mille cinq cents ouvriers se mettent en grève et occupent les locaux et séquestrent des dirigeants et des cadres (en tout quatre) pour s'opposer au licenciement d'un ouvrier à qui la direction reprochait d'avoir proféré des injures à l'encontre d'un petit chef.

Lundi après-midi ils avaient retenu à nouveau des agents de maîtrise, depuis des équipes d'ouvriers se relaient et font la grève sur le tas. Les grévistes jeunes et vieux sont tous solidaires et s'entendent obtenir la réintégration sans conditions et non avec perte d'ancienneté de leur camarade Mr Massanne, O.S. 2 (ouvrier spécialisé) âgé de quarante sept ans et père de famille qui, excédé par les cadences, surmené et énervé, comme il le reconnaît lui-même a injurié son chef d'atelier ou plutôt garde-chiourme.

L'ambiance chez FERODO est la violence que la direction fait ré-

gner dans les usines depuis plusieurs années, et des relations un peu militaires entre les ouvriers et la maîtrise et la direction et le personnel n'avaient pas oublié qu'en 1956 quelque temps après la mise en place d'un syndicat CFTC maintenant CFDT, la direction avait licencié le secrétaire de l'organisation, après un jugement qui avait condamné la direction. Celle-ci avait accepté de reprendre le syndicaliste, mais au lieu de le réintégrer le directeur avait obligé l'ouvrier à venir pointer matin, midi et soir, puis repartir à son domicile et à rester à sa disposition; de temps en temps un huissier venait constater si l'intéressé respectait les consignes. Après six mois de ce régime le délégué fut licencié définitivement. Avertissement et mises à pied de délégués se sont alors succédé à tel point que les ouvriers n'osaient plus les saluer quand ils circulaient dans les ateliers.

Le personnel n'a pas oublié non plus les grèves de février 1968, au cours desquelles les ouvriers avaient bloqué les entrées de l'usine avec des barbelés.

La hiérarchie fonctionne chez Férodo comme à l'armée, déclare un militant CFDT.

La direction pèse de tout son poids sur la maîtrise et charge celle-ci d'appliquer une sévère politique de production. En conséquence, les chefs d'équipe, qui craignent les sanctions appliquent à la lettre les ordres des dirigeants.

Depuis 1970 c'est l'augmentation des cadences et le surmenage, et depuis 1969 embauchage de nombreux jeunes qui ne veulent pas se taire, quolibets lancés à la cantine par des jeunes travailleurs contre le chef d'atelier jugé trop sévère (licenciement de l'ouvrier Mr Massanne), ils composèrent des chansons pour se moquer de lui.

Pour revenir à l'événement; le samedi soir, 19 décembre, la direction accepte de réintégrer l'ouvrier à condition qu'il signe une lettre d'excuses à son chef d'équipe. Mais pendant que les délégués discutent les travailleurs apprennent qu'un huissier est en train de distribuer des convocations au tribunal pour neuf de leurs camarades. Les délégués exigent alors immédiatement une deuxième réunion et la direction, qui escomptait vraisemblablement que les lettres ne seraient remises que le lundi matin quand tout

serait rentré dans l'ordre doit finalement promettre par écrit que les poursuites judiciaires seront annulées, les séquestrés sont alors libérés.

Le lundi 21 décembre, à 11 heures se tient une nouvelle réunion direction - délégués pour discuter les modalités du réembauchage. La direction, s'appuyant sur un article de la convention collective chimie, entend réembaucher Massanne dans une autre usine de la Vallée (FERODO - Normandie : sept usines étalées le long de la Vallée de la Vère, à une cinquantaine de kilomètres de Caen, en pleine Suisse normande; 2.400 travailleurs, dont 1.500 environ pour l'usine de Condé-sur-Noireau, y fabriquent des garnitures de frein d'embrayage); FERODO travaille en 3/8, le lundi 28 décembre en lui supprimant son ancienneté « pour faute grave ». Pour lui (notre camarade) cela signifie 6 pour 100 de baisse de salaire (plus huit jours non payés entre son licenciement et son réembauchage) et la perte du bénéfice de la mensualisation qu'il devait toucher le 1er janvier.

Après ceci, qui soutiendrait qu'il y a des patrons humains, ? ce sont tous des charognes qui méritent la corde pour les pendre, à moins qu'ils abandonnent leurs prérogatives d'exploiteurs, ce qui est rare par les temps qui courent.

En l'apprenant, les travailleurs de Condé débrayent de nouveau, suivis immédiatement par les six autres usines de la Vallée.

Mercredi, 23 décembre : Plusieurs centaines de travailleurs défilent dans les rues de Condé, avec eux dans le défilé les travailleurs des usines voisines Laster et Workingtont, qui ont débrayé par solidarité.

Le mercredi les grévistes de FERODO ont lu dans le journal local le communiqué particulièrement violent que la direction de Paris a rendu public et qui conclut ainsi : « La direction a décidé de procéder au licenciement des membres du personnel identifiés comme ayant été les instigateurs et les exécuteurs de la séquestration. Les séquestrés eux-mêmes ont manifesté leur intention de porter plainte; la société se portera partie civile. » Un autre fait curieux de ce communiqué : du propre aveu de la direction, elle a fait des interventions pressantes et multipliées pour ob-

tenir du préfet qu'il utilise la police contre les grévistes.

Contre toute attente le préfet a refusé. Crainte du durcissement de la lutte, élections municipales?

Cette déclaration de guerre n'entame nullement la ferme résolution des travailleurs. D'après l'inspectrice du travail, Massanne retrouverait son ancienneté après un délai de quinze jours à deux mois.

La reprise du travail a eu lieu le lundi matin, 28 décembre, dans un climat assez tendu. De son côté, la direction confirmait le licenciement de onze ouvriers, parmi eux un délégué syndical et membre élu du comité d'entreprise tous deux affiliés à la C.F.D.T., ainsi que quatre membres de la commission des Jeunes de la C.G.T. (les deux représentants de la C.F.D.T. provisoirement mis à pied).

Réponse du liquidateur (demande au personnel de rester calme (qu'est-ce que ça veut dire?) pour le moment (c'est jamais le moment pour les bureaucrates) et de ne répondre qu'à des mots d'ordre d'action mûrement réfléchis émanant des organisations syndicales responsables, a déclaré le liquido bureaucrate M. Herbert, dirigeant de la C.F.D.T.

Les propos sont insultants pour les travailleurs, ces dirigeants syndicaux sont des alliés dans les faits des patrons, d'après ces charognes, cela voudrait dire que les travailleurs sont des enfants et qu'il leur faut de bons papas pour les conduire sur le bon chemin. Les erreurs de la base sont mille fois préférables que les louvoisements et les trahisons des bureaucrates, et dans la généralité la base voit toujours plus juste que les bureaucrates.

COMMUNIQUE

Les J.A.S. de Paris à toutes les Sections J.A.S. :

Toutes les Sections en formation ou déjà constituées sont priées d'entrer en contact en vue du Congrès des J.A.S. à l'adresse suivante :

G. Bedos. — 11, rue des Haies. Paris (20e).

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

LA PRESSE DU SILENCE

CONSTATION

Rappelons-nous quelques faits : Il y a deux ans, les journaux à grands tirages (*France-Soir*, *Parisien Libéré*, *Paris-Jour*, *France-Dimanche* et *Idé Paris*), étaient remplis d'images toutes plus terribles les unes que les autres sur le Biafra, et ces pauvres petits biafrais qui mouraient de faim.

Il y a un an cinq *Vedettes* disparaissaient mystérieusement la nuit de Noël pour, de Cherbourg, gagner Israël.

Il y a deux mois, à St-Laurent-du-Pont mouraient par la faute de la société toute entière, 146 jeunes dans un dancing-boîte d'allumettes.

Il y a deux mois, ou un peu plus, un cyclone gigantesque ravageait le Pakistan. Deux millions de morts au moins.

Voici ces quelques faits, passés, certains diront qu'ils n'ont guère de rapports avec les luttes sociales en France, erreur, car je ne prends ces faits qu'à titre d'exemples, je pourrais tout aussi bien prendre une dizaine de grandes grèves, ou le problème des transports qui piétine actuellement et dont on parla beaucoup il y a peu dans cette « grande » presse en question. Ce n'est pas le fait qu'il faut considérer, mais la technique suivie par la « grande presse », cette technique du silence.

Car, à lire cette « grande » presse, aujourd'hui, on pourrait croire que tous ces faits ont été expliqués, résolus, et qu'il n'y a plus à en parler.

On pourrait penser que la guer-

re du Biafra est terminée depuis longtemps, que plus un enfant ne meurt de faim au Nigéria.

On pourrait penser que la vérité a été faite sur cette affaire des *Vedettes* de Cherbourg, et surtout qu'on nous a révélé pourquoi ce fut précisément la nuit de Noël 1969 qu'on a choisi pour les faire partir. On pourrait penser, oui, que l'enquête a tout révélé.

On pourrait croire aussi que les résultats de l'enquête sur Saint-Laurent-du-Pont ont été communiqués, les responsables trouvés, l'affaire terminée.

On pourrait croire que les deux millions de morts pakistanais sont bien enterrés, que les sans-abri sont relogés, que le Pakistan a récupéré, que tout y est redevenu normal. On pourrait croire que tout ça, en effet, si on limite son information à cette « grande presse ». Et tous ceux qui la lisent, croient que, effectivement, tout va pour le mieux dans la meilleure des nouvelles sociétés. Les lecteurs du *Parisien Sidéré* croient que Pompidou n'a aucune responsabilité dans le départ des *Vedettes* cherbourgeoises et dans la tartuferie de l'affaire. Ils croient que la France a joué son rôle de « grande » nation au Biafra (notamment en armant l'armée du Nigéria), que Marcellin n'a aucune responsabilité dans l'affaire de St-Laurent-du-Pont, que la France a joué

son rôle de « grande » nation au Pakistan (notamment en y envoyant trois hélicoptères alors qu'elle avait vendu au gouvernement pakistanais qui porte une lourde responsabilité dans la catastrophe, plus de vingt *Mirages III*). Les lecteurs de cette « grande presse » croient tout cela, alors qu'aucun de ces problèmes n'a encore reçu de véritable solution.

Nous vivons donc avec cette information tronquée. Déformée, le plus souvent. Prenons le cas de *France-Soir* par exemple, journal qui depuis mai 68 a perdu 200 000 lecteurs, et ce n'est pas un hasard. *France-Soir* fait partie de cette presse à sensation qui n'est pas là pour informer, mais pour vendre du papier. Ce n'est plus un moyen d'information, c'est une épicerie. Monsieur Lazareff a beau dire qu'il « essaie de faire honnêtement son métier de journaliste », cela ne nous empêche pas de penser qu'un journaliste n'est pas un épicier, et un directeur de journal n'est pas non plus Félix Potin. Alors, pour vendre du papier il faut deux choses : d'abord se renouveler, ensuite fournir au lecteur sa ration d'émotions fortes. Se renouveler, ça veut dire que tout ce qui dure n'est pas rentable, qu'on ne peut plus faire des gros titres alléchants avec la situation des petits Biafrais en 1970 par exemple. Ainsi les journaux se taisent sur ce qui dure. D'autre part, ce qui dure toujours est quelque saloperie de notre brave nouvelle société ; et comme les grands journaux sont tous à la botte du gouvernement, quel qu'il soit, ils ne parlent pas de ces saloperies et quand ils en parlent ils n'en analysent jamais les causes réelles, jamais un journal n'a parlé des véritables causes de Saint-Laurent-du-Pont. Ces vendeurs de papier se contentent de relater le fait sensationnel, c'est-à-dire toujours un effet inhumain de la société dans laquelle nous vivons, sans jamais remonter aux causes. Quand des « hippies » californiens commettent des crimes comme il y en eut, les journaux parlent du crime, jamais du « pourquoi ce crime ». Quand un travailleur étranger enlève un enfant pour toucher une rançon, ces journaux ne parlent jamais de la cause, qui dans ce cas précis est double, d'un côté la situation désespérée du travailleur qui n'a plus les moyens de terminer son pavillon,

et de l'autre côté le fait que ce travailleur ait vu à la une de ces journaux, en gros titres et avec tout le sensationnel qu'il faut, qu'un enlèvement d'enfant pouvait rapporter beaucoup d'argent. Jamais ces journaux ne remontent aux causes du geste, toujours ils limitent leur « information » au geste lui-même qui se trouve alors inexplicable réellement aux yeux de l'opinion publique, laquelle condamne le travailleur simplement sur cette réaction de sentiment : « on n'enlève pas un enfant ».

Le silence que propage cette presse est double ; d'abord elle ne parle plus des faits ennuyeux, car ils condamnent par eux-mêmes la société dont vivent ces journaux, ensuite ceux-ci ne parlent jamais des causes réelles, car ces causes condamnent elles aussi, cette société.

Cette grande presse est donc un des piliers de notre société.

Note. — Les chiffres ou analyses cités dans cet article sont tirés d'une revue excellente pour comprendre les problèmes de l'information et que tout révolutionnaire devrait lire pour se documenter : « Presse-actualité ».

Un groupe d'Espagnols âgés s'adressent aux Français

Depuis bientôt deux siècles, la France est devenue le pays de la liberté. A chaque fois que dans le monde, la tyrannie exerce ses ravages, c'est vers la France que se tournent les opprimés. Ils savent, en effet, que la nation des droits de l'homme ne peut demeurer insensible aux persécutions et aux massacres dont sont victimes ceux qui, dans leur pays, luttent pour la liberté.

Français... : Vous avez certainement lu ou entendu à la radio, que des Espagnols vont payer de leur vie, à Burgos, d'avoir voulu secouer le joug du dictateur espagnol (qui avait pactisé avec Hitler et Mussolini, souvenez-vous-en et qui maintient le peuple espagnol dans l'oppression).

Français... : Aidez-nous. Répondez à l'appel des organisations qui vous demandent de manifester votre réprobation.

Nous sommes âgés. La plus grande partie de notre vie s'est écoulée hors de notre pays, à cause du dictateur espagnol.

Notre seul moyen d'aider ceux qui luttent en Espagne, réside dans la connaissance que nous avons de la France fraternelle qui nous a accueillis, et de son peuple, auquel nous disons d'avance *Merci* de son aide.

Les réfugiés espagnols de la Maison de Retraite « La Garenne » Souppes.

LES FRERES GEORGES (Séguy et Pompidou) LA MAIN DANS LA MAIN

Georges Séguy le bon bourgeois, vous savez celui qui en mai 68 a sauvé le système capitaliste de profit et de hiérarchie en France. Georges Séguy, donc a déclaré au nom de la CGT dont il est le grand maître : « Nous ne pensons pas pousser la combativité à tout prix pour compromettre le trafic SNCF en fin d'année où il est essentiellement consacré au transport des voyageurs. »

Comme il est bon ce Séguy qui veut se conserver une place à la droite de Dieu en respectant les fêtes très chrétiennes !

Séguy prend vraiment les cheminots en particulier et les travailleurs en général pour des cons.

Il y a évidemment un trafic important de voyageurs — ceux qui ont les moyens financiers — pour les fêtes de fin d'année. Mais per-

sonne n'ignore que le trafic marchandises est très important aussi et que quantité de margoulins profitent de cette période pour réaliser d'importants profits.

Chacun sait aussi que dès janvier (période dit des inventaires) le trafic des marchandises est le plus bas.

Ce qui est certain, c'est que le Parti Communiste prépare les prochaines élections municipales et ne tient pas à indisposer ses électeurs intellectuels et petits bourgeois qui se préoccupent davantage de leurs vacances aux sports d'hiver que de l'intérêt des travailleurs.

Monsieur Séguy montre chaque jour davantage qu'il est le fidèle serviteur du capital et du pouvoir.

R. J. SOURIAUT

SURSAUTS EN ESPAGNE

Nous vous informons des faits passés au cours de la semaine du 22 au 23 novembre 1970, en nous référant à ce qui c'est passé dans l'Université de Barcelone et que sûrement vous connaîtrez par la presse de là bas.

Les choses commencèrent ainsi : Mardi 24. Il paraît qu'aux alentours de la cité Universitaire rodait des « sociales » (brigade de police spéciale politique) pour arrêter quelqu'un. L'alerte donnée, plusieurs groupes d'étudiants se jetèrent sur eux avec l'intention de les chasser, action en partie réussie. Les « polis » après quelques tirs se replièrent devant le tumulte général. Il semble qu'il n'y ait pas eu d'arrestations.

Le jour suivant la faculté fut occupée par la force publique. Des étudiants se rassemblèrent et donnèrent l'alarme dans tous les autres établissements universitaires. Il y eut un regroupement général et ils élevèrent des barricades dans les rues et firent une grande manifestation au cours de laquelle se multiplièrent les heurts avec les forces de « l'ordre ». Une vingtaine de manifestants furent arrêtés.

Le jeudi 26, regroupement dans l'Hôpital Clinique; un drapeau rouge et noir fut exposé en un lieu bien visible de l'édifice. On fit une manifestation, et l'on éleva des barricades pour empêcher le passage de jeeps des forces armées. Jets de pierres sur la Banque Atlantique (banque de capitaux yankee et une des différentes bases d'opération de l'Opus Dei). Tirs de la police sur les manifestants. Les groupes aux influences libertaires apparurent criant : « Autogestion et Socialisme ».

Le vendredi, nouveau regroupement étudiantin, dans la rue de l'Aragon et la Voie Layetana, pour protester contre les violences et l'invasion de l'Université par la « force publique ». Jets de pierres sur le siège d'IBM (entreprise nord-américaine d'ordinateurs). Nouvelle charge des policiers et nouveau regroupement sur la place de Catalogne. Des marins yankees qui se trouvaient dans les parages, à cause de la présence dans le port de navires de guerre américains, furent molestés par plusieurs personnes. La police tire, mais on ne sait pas si il y a des blessés. Regroupement de la manifestation sur la place Urquinaona pour essayer d'arriver jusqu'aux ramblas par la place de Catalogne. On entend de toutes

parts les cris répétés de « Autogestion et Socialisme ». De plus le bruit court qu'un étudiant a été tué au commissariat. La manifestation arrive à la hauteur du Théâtre « de Liceo » (un des plus riches de Barcelone) sur lequel des pierres sont jetées, et on essaie d'y pénétrer pour l'incendier; mais en vain. Ce fut une action spontanée sans préparation. Nouvelles agressions sur des marins yankees qui déambulaient sur les lieux de la manif. Echanges de coups violents entre les étudiants contrôlés par le PSCC (parti Socialiste Unifié de Catalogne = Parti Communiste Catalan) et les libertaires. Les premiers déjà apprentis pompiers voulaient s'interposer pour adoucir l'action de nos gars; de plus les slogans « Autogestion et Socialisme libre » les gênaient autant qu'ils gênaient les réactionnaires. Les relations entre les étudiants sont très tendues. Nous ignorons comment finira cela, mais la situation est maintenant explosive. La population et la classe ouvrière reste dans l'expectative. Il semble prématuré d'avancer des jugements, mais si la montée des prix continue, il est très possible que le mouvement prenne de l'ampleur. De toute manière il faut prendre cela calmement et ne pas perdre la tête.

L'économiste Fabián Estapé, recteur de l'Université, surnommé « le magnifique » est en train de passer de mauvais moments. Servil orientateur de la grosse bourgeoisie en matière financière, il a dû comprendre que les faits d'il y a 3 ans, n'étaient qu'une plaisanterie de la part de l'Opus Dei qui s'opposait à la gestion de l'Université par la Phalange, et que ce n'est pas la même chose que d'être devant des faits comme ceux-là. En effet tout qui se passe est en train de lui échapper.

Pour ce qui est de savoir si il y a des morts, on ne peut l'affirmer, mais cela est possible. C'est pour cela qu'il ne serait pas étonnant qu'un pauvre et malheureux gars ait payé de sa vie son amour de la liberté et de la justice. Nous voulons appuyer sur le fait que les « cocos », comme vous dites en France, se distinguent par leur opposition à tous les essais que nous faisons pour étendre au reste de la population l'agitation régnant à l'Université. Ces cochons de tous bords font office de barrière. Mais heureusement, l'histoire se diffuse à pleines mains et déjà la majorité des gens commencent à comprendre que ce ne sont que des traîtres à la cause du peuple. L'enthousiasme des jeunes en particulier ne les soutient pas

et il est possible qu'un de ces jours ils reçoivent un châtement exemplaire. Ce qui se passe aussi en ce moment va faire réfléchir les dits « opposants » du camp clérical plus ou moins démocrates et qui de plus sympathisent avec le PC.

Nous pouvons conclure notre lettre en vous assurant qu'il y a de nombreux blessés dus aux derniers affrontements avec la police et encore plus au commissariat car là bas on ne peut libérer qui que ce soit de la torture que font subir les flics sans aucune humanité.

Pour alimenter ces informations, nous répétons qu'il est trop tôt pour donner un jugement exact de la situation. De toute manière nous vous avertissons chers camarades que les faits de ce pays ne sont pas des plaisanteries, comme ils le furent ou qu'on a prétendu que c'était jusqu'à maintenant. Il y a une jeunesse à qui on ne raconte pas de blagues.

L'Espagne n'est pas morte, et les nouvelles générations prennent lentement conscience de leurs missions et des impératifs qu'impose la lutte pour abattre toutes les inégalités et la pourriture de notre société. La récupération est lente, mais sûre, qu'on n'oublie pas cela.

SECOURS MUTUEL

L'appel de la circulaire « Une première riposte à la répression : le secours mutuel », a été entendu.

Pour les camarades de Toulouse le minimum nécessaire a pu être fait. Le secours s'est surtout porté sur un copain mis dans l'incapacité de gagner sa croûte. (On sait que Sécurité Sociale, Allocation chômage, etc..., sont aux mains de l'Etat, le résultat d'une récupération étatique des organismes de secours syndicaux, et ne prévoient pas évidemment d'aide aux camarades qui tombent sous les coups de la répression). Le secours s'est manifesté non seulement par les envois dont on pourra lire le relevé plus loin, mais également sur le plan local, par les dons anonymes de nombre de copains.

Pour les camarades de St-Etienne, le secours aura consisté à leur donner un coup de main.

L'appel tient toujours.

La caisse de secours mutuel sera plus efficace si elle prend un caractère de prévoyance.

Dans ce sens, nous faisons appel pour qu'elle soit alimentée en permanence. La répartition des fonds sera décidée en dernier ressort par l'équipe JAS-CNTF de Toulouse. Nous disons que le secours mutuel véritable doit se manifester de la part de chacun par l'envoi d'une somme d'argent allant jusqu'à un minimum de 1 F symbolique.

Nous demandons aux camarades militants et sympathisants de la CNTF de nous expédier des adresses d'avocats, des articles, des textes, des études, des exemples sur le sens de la répression et la riposte à lui apporter toute contribution allant vers la création d'un secours mutuel efficace de l'organisation sera la bienvenue.

Sommes reçues au 27-12-70 :

Secours mutuel Toulouse ; José, 10 F; G., 25; SIA (Comité National), 200; P. M., 5, Total : 240.

Secours mutuel St-Etienne : Simon, 30 F; Rousseau, 5; José, 10; P. M., 4; SIA (Comité National), 200; A. Melendéz, 30. Total : 279 francs.

Secours mutuel Toulouse : José, M. Fabre, 30; JAS-CNT VI° UR, 10; A. Cerver, 40. Total : 80 F.

Secours mutuel. — Pierre Méric, CCP 1 849 93, Marseille. — Soutien militant Espagne.

Ceci s'adresse à tous ceux qui sentent l'importance actuelle sur le plan international de la tournure que prennent les événements en Espagne.

Une aide directe et urgente doit être apportée à des camarades espagnols pour la lutte qu'ils mènent contre le franquisme.

Il faudrait atteindre rapidement 300,00 F.

Faites vos envois précisant : soutien Espagne, à Pierre Méric, CCP 1 849 93, Marseille.

C.N.T.

ZONA NORTE — NORMANDIA

A.I.T.

Próximas actividades a desarrollar:

- 1ª Arranque de la Tómbola del Libro pro «C. S.».
- 2ª Inauguración de la sede confederal de París.
- 3ª Jornada Confederal en la Mutualité.
- 4ª Exposición y Fiesta del Libro Libertario en París.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 14 de Enero de 1971.

NO sentimos afición por la política menuda, por la información detallada de lo que sólo contiene detalle. Al cuerno el sí y el no, el tal vez eso o aquello, las habladurías escritas, las cábalas y juicios sobre la niebla sin mañana, de ahora mismo. Lo que vale es el meollo de las cuestiones, de las situaciones, el estudio de las posibilidades.

La preocupación primerísima y objetiva es la situación española, la problemática de la elevación de España. En cálculos — casi siempre deslabazados — el Exilio se ha equivocado por lo menos diez veces en menos de 30 años. De la decepción profunda se ha pasado al optimismo atroz; atroz por infundado, o irreal. Pocos han sido los refugiados que han sabido o podido guardar aplomo sin altibajos lamentables. La represión era fuertemente sanguinaria en nuestro país a mediados del 39, y sin embargo, en este exterior ya se barajaban conjeturas sobre la proximidad de un ministerio de III República. En 1945 el político Miguel Maura planeó un destronamiento de Franco cuya posibilidad palpitaba en muchos corazones al margen de los cerebros. El gigante de la Solución Española se agrandaba insólitamente, montgolfiéricamente por determinadas situaciones de la política extranjera. Este, aquél y el otro canchiller tramaban un cambio de política para España de consenso con algún político de relieve nuestro. «Ahora va de veras», derivando, las veras, en bromas amargas conducentes al desespero. Ya empieza a ser hora de que el sentido de la realidad se imponga en el Exilio, antes de que el propio Exilio se extinga.

Y conste que no damos mazazo pesimista, nosotros que jamás hemos excluido la prueba, que nunca hemos rehuido ilusiones... fundadas. La prueba antifascista vasca de 1946 (con su huelga general de Vizcaya) y el paro también general de Barcelona en 1952 antecedido por el boicot unánime a la Compañía de Tranvías, determinaron en campo refugiado español una satisfac-

ESPAÑA

ción enorme. Igualmente la secuela conflictiva de la minería astur, y las acciones heroicas de buen puñado de anarquistas, la mayor parte de los cuales perdieron la vida en sus osados choques contra la guardia civil y la policía. Cuenta también la rebeldía constante del estudiantado hasta determinar la desaparición del S.E.U. falangista de pertenencia obligatoria, conquista que el obrerismo no ha conseguido puesto que sindicalmente depende del organismo oficial C.N.S. Y más inconformistas aún, entre ellos los de la clase intelectual y la de curas al parecer modernizados, evolucionados, diríamos liberados de la cruz vaticana no importando que esta última adhesión nos mantenga en recelo. Finalmente, la grandiosa manifestación de solidaridad hacia los 16 antifascistas vascos, demostración

humanista que ha puesto en vilo al pueblo español y a la opinión pública internacional. Los 6, gracias a esta explosión mundial de los buenos sentimientos han salvado sus preciosas existencias, mas, tal Manifestación Universal en favor de nuestra causa, no nos engañemos: no entraña solución para nuestro problema: solamente lo ha evidenciado, lo ha «resucitado», quedando a nuestro cargo el dar pábulo y empuje a la situación antifranquista hasta el punto de provocar la caída del régimen. ¿Cómo hacerlo? Ciertamente, es la pregunta. Cada sector refugiado trabaja por su cuenta, siendo así que la obra y sus resultados, es privilegio común a todos los sectores. No propugnamos una confusión de principios, innegablemente dispares. Pero podríamos aprovechar la coincidencia antifranquista, antitotali-

taria, quedando fuera de ella los comunistas, posibles herederos del falangismo por similitud de miras políticas y de procedimientos. Podríamos, los sectores antitotalitarios, embestir al unisono al Poder nazifascista español, fuertes en lo actuado «tras los montes» y seguros por las acciones eficaces — no ilusorias y decepcionantes — a emprender desde el destierro. Con afirmación inconcusa del principio de libertad, desde luego.

La lucha contra el régimen totalitario franquista exige convicción y aplomo, y bravura inteligente, no expansiones desorbitadas con resultados nulos previsible. Toda fiesta mayor representa un jolgorio baladí que termina al extinguirse el último fuego de bengala. Y la lucha por la liberación del pueblo español ha de ser todo menos la tristeza popular de una vez terminado el apoteosis del castillo de fuegos artificiales. Entusiasmo sí, pero no de ocasión, de mera temporada: permanente.

Al compañero Rafael Adell, dels Quatre Cantons.

Tu rememoración de la «Soli» antañona (que yo he vivido ampliamente, pues desde 1911 al 1936 fui corresponsal constante suyo) me sitúa al fresco de Ca l'Enric tomando un refresco barato, en la Rambleta conspirando sindicato único, en la calle de Edison (Municipio closteño) empujando en lo de curtidores, no lejos de la Farigola. Tú debes conocer la Barberna Castells, calle de S. Juan.

Al nacer «Soli» en suplemento diario me encontraba en la Modelo por haber inaugurado, en 1916, el ciclo de persecuciones que la oposición burguesa - reaccionaria me había destinado para lo sucesivo. Obvio decir que en Talleres y Galerías el diario nuestro era mejor recibido que el rancho. De ilusiones vive el hombre.

«Soli» de todos los días nació por el conflicto de la Construcción que apuntas en tu carta, y por el de los metalúrgicos, añado, igualmente en huelga larga y, perdible. El paro general que me llevó a la calle de Entenza fue recurso desesperado para salvar a los del cemento y del acero.

DISCOS

Pero después, con pérdida de huelgas y todo (y del estropeo huelguístico de la Rúa carnavalesca del Paseo de Gracia), «Soli» diario tuvo aguante, la administración guapo por cuanta filigrana, la primera el irse a casa, contadores y redactores, con 15 pesetas el sábado en lugar de 30 que orgánicamente les eran asignadas. ¡Oh, manes de Godayol y de Puerto! La redacción era formada por Borobio, Negre, M. Andreu, Emilio Viña (acuérdate de «Gonzalvi») y Fco. Jordán. Arte de Imprimir (Quemades) defendió su criterio salarial a rajatabla para impresores, aunque el personal del periódico se quedara a medio plato de sopa. Tiraba el diario 16.000 ejemplares y se vendía a 10 céntimos sin que todos se cobraran. Monetariamente el papel no daba y la exigencia arte-imprimiotea condeñaba a la CNT a no tener cotidiano. Burgués, ¿quién lo era? Esquirol, ¿quién lo era? Hicistes bien del Ramo del Agua. Hicieron mal los Quemades, Boal, y en cierta manera el Noi del Sucre, dema-

siado amigo del luego quemado Quemades. ¿Herteros? Injusto y todo no lo compliquemos con los dos últimos, de los cuales era compañero, difícilmente amigo, me consta. Yo quería a todos y cuando vi unas hojas volantes despararramadas en el pleno regional que indicas (en la alcoba grande de la «casa pairal» de Mercaders) me dio pena y rabia la calificación de «esquirol» contra unos compañeros de gran estima. Allí me percaté de la saña de Quemades y pronto no me extrañaría que desde el Arte de Imprimir se acusara a la Redacción de «Soli» de germanofilia secundando la procaçidad del diario lerrouxista «El Progreso». Tal vez para Jordán el calificativo no representara ofensa. Había que vivir... pero en 1921 moriría bajo las pistolas del alibre, y hay que ser humano en el recuerdo. Borobio regresó a su Buenos Aires; Negre, Andreu y Viña abandonaron el Movimiento amargados. Habíais hecho bien los cilindradores al defender «Soli» y personal de la misma, incluso pistola en mano. A 54 años vista aún os apruebo.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DEL MALHUMOR PERIODISTICO

Desde cuatro siglos atrás, Quevedo lo expresó de un modo elocuente:

*Las plumas pagadas, a Dios jurarán,
que el palo es regalo, y las piedras pan.*

Ahi está contenido todo el comportamiento, todas las salidas de tono de los periodistas españoles, de los bien pagados por el régimen, se entiende; mentir con toda la bellaquería para querer dar a entender que las torturas no son tales; que el salvajismo policiaco no es tal salvajismo; que la ruda insensibilidad de los de «Muera la inteligencia!» no merece vituperios. Empeñarse en no querer ver que la España fascista constituye ya la vergüenza de Europa y del mundo.

En realidad, cuando se permiten reflexionar, en su fuero interno saben esos periodistas que fingen escandalizarse de que por doquier surjan las protestas, saben que son ciertas las ignominias de que se acusa a todos los responsables del régimen. ¡Ah, pero ellos están pagados para barajar las cartas y aducir que lo negro es blanco! Son las «plumas pagadas» de que ya en su tiempo hablaba Quevedo. Pagados para jurar que el palo, el sadismo policiaco, la brutalidad, la ausencia de todo sentimiento humanitario, es lo normal, lo necesario... ¡Lo que el mundo envidia del pueblo español! Que incluso ese cinismo, rayano en la demencia, se ha llegado a manifestar.

El cinismo y la desvergüenza parece hasta mentira que puedan alcanzar unas proporciones tan considerables. En prensa española se ha orquestado un acrecentado bienestar económico en todo el país. ¡Qué se lo pregunten a los miles y miles de obreros españoles — ¡vergüenza de Europa! — que han tenido que emigrar al extranjero para poder comer algo decentemente. A los que van a España, españoles que residen en el extranjero, y se guardan bien de quedarse allí. También en ello va la denuncia de Quevedo: de las piedras hacen pan... pintar grandezas de lo que es miseria, ludibrio, vergüenza: ¡España, país exportador de mano de obra!

El malhumor de los periodistas bien pagados, o bien cebados, an-

te las protestas contra el fascismo hispano, podría acrecentarse más si se hallaran ante la impotencia de expresar sus sandeces, o sus conceptos biliosos, si los obreros del Ramo de Imprimir se negaran a dar cabida en los periódicos a tales inmundicias. De hacerlo pondrían en práctica un laudable acuerdo tomado en el Congreso que la CNT celebró en Madrid en el año 1919, y en donde se trató de sabotear las insidias periodísticas, de fuente gubernamental o no, contrarias al pueblo trabajador, falseando la verdad.

BALANCE DEL PASADO RECIENTE

Cuando se atraviesa la etapa de la niñez sabemos que la llegada del nuevo año representa para la mentalidad infantil un positivo adelanto. Se quiere llegar a mayor; se tiene envidia de los grandes, ya que para el niño supone el ser mayor poder gozar, al fin, de libertad; el poder resolver por cuenta propia, sin temor de recriminaciones, de severas reprensiones por parte de los padres, de tutores, de familiares. Pero ya pasados los veinte años, ya en los albores de la treintena, se desvanece la satisfacción de haber conseguido un año más. Y cuando se ha llegado a contar medio siglo sobre las espaldas, ya en el franco descenso, en la escala simbólica de la vida, cada año que pasa es una aproximación al desenlace, hacia el final de la existencia.

Hay una serena apreciación filosófica que nos brinda el tomar con estoicismo, o con serenidad, el declive de la edad: es ley de naturaleza para todos los seres, y la razón nos induce a no dramatizar una cosa que es normal. Lo único que ya en ese sentido podemos anhelar, es que por lo menos cuando lleguen las horas supremas, ellas transcurran sin sufrimiento. Hay al respecto una nota un tanto optimista si tenemos en cuenta que la ciencia va consiguiendo el poder batallar con excelentes resultados contra bastantes enfermedades, antes de difícil curación. Y quienes estudian el desenvolvimiento físico del ser humano aducen que en nuestros días el término medio de la longevidad ha aumentado considerablemente en relación al promedio de años atrás.

No somos muy afectos a lo de conferir trascendental importancia a festividades señaladas. Todos

los días son buenos para recordar, o para tener en cuenta. No obstante, a los efectos de la propaganda, del proselitismo, puede admitirse el que se de un tono sonado a tal o cual aniversario. Es lo que ha venido ocurriendo con el Primero de Mayo, y luego con la fecha del 19 de julio. Sin caer en lo de hincar tópicos manidos, puede aducirse que al dar fin al periodo de un año; al entrar en una nueva etapa de doce meses, ha de ser curioso e incluso aleccionador el hacer como balance, como una especie de recapitulación de lo que han sido para nosotros los doce meses del año que hemos dejado atrás.

Cuenta la sensibilidad, lo que se ha observado, lo que se ha visto, los goces o las penas que se han experimentado. ¿Hemos vivido? ¿Hemos vegetado? La diferencia es enorme, máxime para los idealistas de nuestra condición; para los que llevamos encima los inconvenientes de un largo exilio. Si vegetar es no salir de la rutina, no experimentar inquietudes morales, no alentar anhelos noblemente elevados por encima de lo puramente material, poco es lo que se ha de poder analizar, recapitular, inventariar... De ser así no se ha salido de la mediocridad, de la modorra de un ir tirando prosaico, sin relieve de interés espiritual.

De haber vivido, sea cual fuere nuestra edad de adultos, podemos realizar un examen abarcando múltiples facetas, dando prioridad a las de un tono positivo, ya que las satisfacciones hemos de admitir que alcancen en lo posible, prioridad en el recuerdo. Las sensaciones que nos han sido gratas, por así decir: motivo de reforzar nuestra personalidad. Y en ello cuenta el haber leído libros nuevos, el haber viajado, el haber contraído nuevas amistades, el haber admirado obras de arte, haber gozado de los encantos de la naturaleza, el tener la conciencia satisfecha de haber obrado bien; haber impulsado moral, material, intelectualmente, de una o de otra forma, la acción de idealistas ácratas; tener la seguridad de que incluso en mínima parte algo hemos hecho en concordancia con nuestras ideas. ¡He ahí un balance positivo!

Hay, evidentemente, el lado negativo, lo que nos ha producido dolor, o disgusto, lo que nos ha entristecido: enfermedades, decep-

ciones ante la inconsecuencia de unos, o la defección de otros, pérdida de amistades que se estimaban fieles y que resultaron de un valor endeble; parciales triunfos del enemigo, del fascismo o del comunismo, al brutalizar o anular a luchadores en pos de la libertad. De todo hay en un balance del año viejo.

Y sabiendo que a fuer de idealistas hemos de darle un noble objetivo a la vida: ¿Cómo no adentrarnos, pisando los umbrales del año nuevo, puesta la esperanza en conseguir sensaciones como las citadas en el orden positivo, agradable? Es así como creemos que vale la pena de vivir; es así como la existencia se puede hacer ya no solamente soportable sino incluso incitante, en pos de lo desconocido.

PICASSO Y EL FRANQUISMO

Admiradores de todo lo que en arte supone belleza, con respecto a la pintura, anteponeamos los cuadros de Goya, o de Vermeer, a los de un Braque, o de un Picasso. El cubismo no acaba de convencernos. Pero hay una obra, una sola, dentro del estilo cubista, que en realidad nos emociona y la consideramos de un alto prestigio evocativo. Se trata de «Guernica», la tan conocida obra de Picasso. Su autor la tiene dejada en depósito en el Museo de Arte Moderno, de Nueva York. Al parecer, en el Museo del Prado, de Madrid, piensan dedicar una o varias salas a las obras de Picasso. Y han llevado acabo gestiones para obtener «Guernica».

Nos dice la prensa que Picasso ha rehusado rotundamente que su *chef d'œuvre* vaya a España, «mientras no estén restablecidas las libertades públicas en el país.» Posiblemente no habrá otro cuadro, ni en pintura antigua, ni moderna, que exprese como en «Guernica» el dolor terrible de la guerra, la angustia del sufrimiento, y la fría, la brutal crueldad del militarismo asesino. Sería la más inusitada de las paradojas que en la España de ahora se luciera en un museo la obra que refleja hasta qué extremo puede llegar el fascismo.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

« 30 meses de Col.lectivisme a Catalunya »

por JOSE VIADIU

ASI, igual que el titular, se denomina un libro, que acaba de remitirme un amigo. Se trata de una publicación editada por «Ediciones Ariel», radicada en Espugas de Llobregat, provincia de Barcelona. Es una edición pulcra y cuidada, letra clara, buen papel y excelente presentación. Contiene una serie de grabados y reproducciones fotográficas adecuadas al tema que desarrolla. Esta editorial viene publicando una serie de libros con títulos interesantes y reveladores, bajo el signo de «Hores de Catalunya», al cual pertenece el que pasamos a reseñar.

El autor es un viejo amigo que durante los días convulsivos de la lucha contra el nazifascismo español, discurriamos acerca de los avatares inciertos de nuestras inquietudes socio-económicas por la realidad dramática que vivíamos. El, por entonces, formaba parte del Consejo de Economía, desempeñando el cargo de secretario de la comisión de aplicación del Decreto de Colectivizaciones, del que siempre fue un defensor. En diversas ocasiones ha tenido la gentileza de mandarnos sus trabajos: conferencias, artículos, informes, folletos, etc., sobre aspectos económicos y sociales, renglón que no ha abandonado jamás. Desde muy joven ha pertenecido al movimiento obrero, vinculado al cooperativismo, militante sindical y muy preocupado por las cuestiones inherentes a la sociología.

El libro y su contenido. Este va precedido de un interesante y agudo prólogo firmado por el catedrático de la Universidad de Madrid, especialista en estudios económicos, Juan Velarde Fuentes, quien hace un análisis de los elementos que tiene a mano en relación con el problema de las colectivizaciones durante el periodo 1936-1939. Por sus páginas desfilan juicios de partidos y de personas relacionados con dicho acontecimiento. Lamenta la falta de elementos para poder enjuiciar con mayor conocimiento de causa, y después de contrastar contrapuestas opiniones, llega a reconocer que «sólo la CNT era fiel a este tipo singular de socialización».

En la introducción el autor explica la finalidad que persigue con la publicación de «30 meses de colectivism a Catalunya». Señala las divergencias existentes entre el gobierno de Madrid y el de Barcelona en relación con los hechos sociales, pues indica que

mientras éste trataba de encontrar un cauce, el otro dejaba pasar el tiempo para ir complicando los problemas. También habla de los estudios publicados en relación con la Comuna de París y con la Revolución Rusa, y cree que dada su honda transformación económica, los acontecimientos que se desarrollaron en Cataluña, «su importancia en nada desmerece a las revoluciones dichas».

El capítulo primero, que a nuestro juicio es el más polémico y vulnerable, contiene un análisis de las fuerzas políticas y sindicales de antes de la convulsión de 1936, en las que no están todas las que son, ni son todas las que están. Aquí también minimiza a la CNT en provecho de otras fracciones. Como prueba de muestra en uno de sus párrafos dice:

«La tradición en Cataluña de la CNT tenía tanto arraigo que las vicisitudes y persecuciones de que fue objeto en diversas épocas, en especial de 1920 a 1923, que estuvo obligada a actuar en la clandestinidad durante mucho tiempo, no pudieron evitar que resurgiera de nuevo con potencia en el momento que pudo actuar públicamente. Sin duda el dinamismo y la valentía, más que el acierto político y la claridad programática de los anarquistas, inspiradores de la CNT, influenciaron en gran parte en la simpatía difusa que este organismo tenía entre los trabajadores, y también, en especial, debido a la aureola de martirologio de la cual la habían investido reiteradas persecuciones.»

¿De forma que solamente eso era la causa de la «simpatía difusa» que tenía la CNT entre el proletariado catalán? ¿No podría añadirse a ello las mil y una batallas que había librado el organismo confederal en bien de los trabajadores en general? ¿Acaso los obreros ignoraban que su paso de un estado de semiesclavitud a la de hombres respetados en talleres y fábricas fue debido a la presión ejercida por los sindicatos cenetistas? ¿Acaso tú mismo, autor del libro que comentamos, hubieras podido hablar de colectivismo sin la orientación y la acción de estos anarquistas «carentes de acierto político»?

No vale la pena insistir. Este capítulo es revelador de que todo lo de raíces catalanistas de izquierda, en especial de tendencia marxista, hombres y partidos, gozan de la simpatía del autor. En este apartado continúa haciendo un

bosquejo de las fuerzas predominantes en Cataluña en aquellas fechas. Baraja nombres y hechos, pasa de Lerroux a Maciá, de Marcelino Domingo a Companys, destaca los actos sobresalientes durante el periodo que precede a la proclamación de la República, para al final reconocer «que el éxito electoral del 14 de abril de 1931 había sido debido a los votos de los obreros sindicados en la CNT que hasta entonces habían sido abstencionistas».

A continuación se refiere a las fluctuaciones sufridas por el gobierno republicano español dando bandazos de derecha a izquierda y viceversa sin encontrar estabilidad. Analiza el levantamiento del 19 de julio y sus consecuencias. Señala las atribuciones que tenía la Generalidad como consecuencia del Estatuto de Cataluña en vigor. Muestra como fue Barcelona la que dio la pauta al resto de la población catalana al vencer al ejército y a los nazifascistas en lucha violenta en plena calle. Aquí tampoco destaca la actuación decidida que tuvo la CNT en el hecho revolucionario, cosa reconocida por el propio Companys. El autor dice: «Desde el primer momento las fuerzas populares estuvieron dispuestas a luchar para impedir el triunfo de los sublevados, lo que hicieron con energía y terminaron por reducir en pocas horas los focos principales de la sublevación. Es necesario hacer constar que si eso fue posible fue debido principalmente a la fuerza pública...»

En páginas sucesivas habla de los inconvenientes en que se encontraron los sindicatos al tener que manipular con la dirección de todo el potencial económico de Cataluña. Hace mención a las tribulaciones de los trabajadores al poner en marcha, fábricas y talleres, organizando sus comités obreros, confiando sus directivas a los sindicatos. Menciona como al margen del gobierno surgió el Comité de Milicias Antifascistas, que en los primeros días de haber vencido al enemigo en la calle ejerció el control general por encima de los gobiernos de la Generalidad y del radicado en Madrid.

Luego, la columna vertebral del libro lo forma el Decreto del Consejo Económico de Cataluña que le firman, como consejero, Juan P. Fábregas, y como presidente-delegado, Andrés Capdevila, ambos de la CNT. Lleva a la vez toda clase de enmiendas, ratificaciones y ampliaciones que se le hicie-

ron durante el tiempo de su vigencia. En el curso de cuanto dice va perfilándose el descenso de cargos oficiales de la CNT en provecho de otros partidos más adictos al cometido gubernamental.

En el capítulo que sigue habla de la Primera Jornada de la Nueva Economía y de la estructura que se le dio. Todo ilustrado con esquemas originales de la época en que fueron publicados. A más de indicar el tipo de empresas que debían funcionar a base de control obrero, señala las que estaban indicadas para poder continuar bajo el régimen de propiedad privada. Contiene diseños de verdadero valor referidos a la estructura que se confirió a los diversos ramos industriales. Lleva varias fotografías de los individuos que más destacaron y también de los actos económicos más importantes. Como apéndices reproduce diversos artículos que el autor publicó en periódicos barceloneses exaltando el Decreto de Colectivización. Tres de ellos aparecieron en «Solidaridad Obrera».

En síntesis, es un libro esencial para conocer la reglamentación oficial. Nada tiene que ver con las publicaciones de Gastón Leval, de Agustín Souchy, de Alardo Prats, que son estudios experimentales, o sea un reflejo de la obra realizada, mientras que aquí se trata de las disposiciones de gobierno, de polémicas entre diversos sectores y de opiniones referidas al tema. En este sentido (que sin duda es el propósito esencial del autor) cumple debidamente su cometido y hasta el presente es un libro de consulta obligado para quien interese este gran suceso de la colectivización acometida por el proletariado español durante el periodo que abarca de 1936 a los principios de 1937.

Aquí cabe hacer constar que el autor refiere las causas porque limita su cometido a Cataluña. Habla también del expurgo que hicieron él y el editor para que la censura lo dejara imprimir. Así y todo acompaña unas hojas a máquina donde aparecen nuevas prohibiciones oficiales.

Nosotros, no obstante, le encontramos en falta sabor de calle, el reflejo del estado de ánimo que impulsó a obreros y campesinos a seguir esta ruta. También una mayor objetividad y lealtad en la descripción de los hechos.

« Samizdat »

única forma rusa de conocer
opinión y literatura desidentes

UNA noche, no hace mucho tiempo, un escritor soviético y su esposa recibieron un original mecanografiado de «El primer círculo», de Alexander Solzenitzyn. Era un maltratado paquete de centenares de hojas de papel cebolla, en las cuales muchas de las letras (del alfabeto cirílico, por supuesto), eran casi ilegibles.

Obtuvieron este original por conducto de unos amigos y tuvieron que devolverlo al día siguiente. «No dormimos, por supuesto», dijo la esposa. «Leímos toda la noche. Primero él leía una página, luego yo. Fue algo grande, maravilloso.»

Puesto que ni «El primer círculo», ni «El pabellón de cancerosos» — otra novela de Solzenitzyn — se han publicado aquí, la lectura de originales — denominados con la palabra rusa *samizdat*, que quiere decir «publicado por sí mismo» — es un modo importante para que los rusos se mantengan al corriente de las obras controvertidas de Solzenitzyn y otros autores. Algunas personas logran pasar de contrabando ejemplares publicados, en ruso, en el extranjero, o bien de ediciones traducidas. En las principales ciudades soviéticas, casi todos los estudiantes e intelectuales han leído algo — poesía inédita o prosa, una traducción de alguna obra occidental, un opúsculo político extranjero — en *samizdat*.

Fue por medio del *samizdat*, por ejemplo, como los rusos se enteraron del contenido de la carta de Solzenitzyn a Suecia, en la cual el escritor anunciaba que no iría a Estocolmo a recibir el Premio Nobel de Literatura de 1970. Solzenitzyn entregó una copia a unos amigos, sabedor de que éstos la distribuirían en Moscú y en otras partes. En su carta, el novelista dice que temía que si viajaba a Suecia, las autoridades soviéticas le negarían el reingreso a su país. También decía que la índole festiva de la celebración en Suecia «no se avenía a su carácter y modo de vivir.»

Es un riesgo leer sus libros

Leer a Solzenitzyn, desde luego, tiene ciertos riesgos. En su carta decía que sus libros todavía «perseguidos» aquí y que las personas que los leen han sido despedidas

de sus trabajos o expulsadas de los institutos. Eso puede ser cierto, pero muchísimos rusos, inclusive los que tienen empleos importantes, hablan al menos como si hubieran leído todas las obras de este autor, que jamás se publicaron aquí.

Solzenitzyn, a quien oficialmente se considera algo así como un renegado en la sociedad soviética, en un tiempo fue aclamado en toda la nación como escritor. Su fama llegó de improviso. El 20 de noviembre de 1932, en el periódico «Novy Mir», Aleksandr Tvardovsky, apoyó a Solzenitzyn enérgicamente como escritor, y garantizó el permiso de Nikita S. Krushchev, entonces primer ministro, para publicarlo.

Pero en enero de 1967, ya después que Krushchev había sido destituido, los censores prohibieron la publicación de «El pabellón de cancerosos», y las excitativas de Tvardovsky a la jefatura del Partido Comunista fueron infructuosas. Desde entonces ninguna de sus obras ha sido publicada aquí. El año pasado, sus enemigos lograron expulsarlo de la Unión de Escritores, porque supuestamente hacía propaganda antisoviética.

A pesar de que oficialmente está en desgracia, o hasta por causa de eso mismo, Solzenitzyn es idolatrado por muchos rusos. Los escritores liberales que confiesan ser más débiles como hombres que Solzenitzyn, admiran la negativa de éste a transigir. Los disidentes políticos miran su literatura sobre las prisiones como propia, y los estudiantes, muchos de los cuales le imitan en la barba que él se deja crecer, dicen que el novelista de 51 años de edad es el único héroe auténtico de hoy en la Unión Soviética.

Solzenitzyn parece mirarse a sí mismo como portavoz de la verdad, dentro de la tradición de muchos escritores rusos de tiempos pasados. Parece resuelto a seguir escribiendo hasta exhalar el último aliento, y hacerlo, además en su país.

Juzga el Premio Nobel que se le concedió una señal de reconocimiento de los intelectuales soviéticos que perecieron bajo el gobierno de Stalin.

Bernard Gwestzman

Son estos los vitales tiempos

«EN otros tiempos...» (Frase poco halagadora, poco cordial, poco eficaz y constructiva: son éstos — los presentes —, los verdaderos tiempos. Ningunos valen, en verdad de verdades, prácticamente, para «poner al día» las humanas realidades de altura. Vivimos hoy — ciertamente enlazados al ayer, pero el hoy es lo que cuenta. De otra manera... Lo pasado está pasado hasta de moda. Y es que el pasado apenas si contiene símbolos, fundamentales chispazos de genialidad multitudinaria que es preciso ir a buscar en las fuentes exactas de realizaciones humanas nunca vistas (por originales) y apenas vislumbradas en ciertos momentos estelares de la humanidad, tipo 19 de julio de 1936 y siguientes. Varios otros podemos hallar en la historia consciente de este mundo nuevo. El resto es retroceso por dondequiera que se le mire. ¿A qué pues eso de: en otros tiempos? ¿De qué tiempos se nos habla?..

La verdadera juventud — canas negativamente consideradas al canto — con relación a los adultos (adultos: tipos y tipas debidamente consignados en el acabóse o resbalón sin causa que los «sin nada en la cabeza» siempre dan como premio a una vida infundada, a una vida sin vida latente y progenital), jamás será otra cosa que el avance sin fin por las rutas de acracia (¿es necesario anotar que: A es igual a No autoridad en todos los idiomas?) Acracia es libertad consciente para todos los humanos que se precien, lo mismo si peinan canas que si aún no salieron de la cáscara del huevo que luego les convertirá en hombres y mujeres dignos de haber nacido. ¿Comprendido?

Eso de que la «máquina universal» los absorbía — ni los absorbe — sin dificultades y los «modelaba» a su antojo, es nada más que un decir, porque ni puede ni debe ser otra cosa. Pensar lo contrario significa reconocer — sin ruborizarse — que el ser humano consciente aún no ha logrado salvarse del cordón umbilical que lo ataría al mono de Darwin. El hecho constable de que un melón descienda directamente del cielo, habrá de significar (sin duda alguna), que no pueda comerse por lógicamente hediondo? No cabe ninguna duda de que la lógica falla más veces de lo que debiéramos esperar conscientemente hablando. De lo contrario, neguémonos a deglutir melones descen-

dientes directos del más hediondo de los estercoleros: el guano — como lo denominan los territorios donde ese específico e inmaculado producto de la naturaleza pajaril nos lo coloca a la vista y paciencia de los cosecheros esforzados de melones, sandías, calabazas, pepinos y otros maravillosos productos excelentísimos de la tierra madre, para felicidad *paludisiaca* de quienes tienen la suerte de poder consumirlos especialmente, si, para lograrlo, soslaya el esfuerzo genital que supone dar vida a una débil planta a costa de sudor y sangre en beneficio de quienes imaginan que el trabajo es salud, pero de manera parecida o igual a como lo piensa el cura de todas las escolásticas: «el trabajo es salud»... realizado por los otros.

Bledo me importa lo que piensen los «huevones» catedráticos sobre la «juventud» hecha y derecha, para venir en apoyo de los «listos» — pillastrones que nunca han trabajado y que a la hora de la verdad son capaces de elevar el esfuerzo productivo al climax de una «virtud» que no pasa de ser otra cosa que un mal sin vuelta de hoja, cuando sólo currelan los pobres de solemnidad, y vagan sin que el corazón los vuelque sobre el más inmundado de los charcos renacuajos, hasta la última de sus entretelas enfermas de malignidad que tratan por todos los medios de seguir inoculando en sus «cátedras» a los buenos muchachos y muchachas dispuestos (hoy por hoy) a revolucionar el siglo, a negar la acción directa contra los degenerados de la cultura ambiente que marque a fuego un mundo sin cadenas. ¿Estamos?

COSME PAULES

A LOS LECTORES DE LE COMBAT SYNDICALISTE

Frente a la imposibilidad de mantener nuestros semanarios a los precios que han regido hasta diciembre de 1970, las redacciones y administraciones, de acuerdo con el S. I. y las CC. de RR. Zona Norte y Normandía, han determinado fijar el precio del ejemplar a 1,00 franco, y el de la suscripción: anual 45,00 frs.; semestral, 23,00 frs., y trimestral 12,00 francos.

Cuotas que rigen desde el 1° de enero de 1971.

POR mucho que digamos de España y de los españoles de este tiempo, de un régimen despótico de negreros, nunca diremos bastante. Sabido que la opresión y despotismo es el plato del día. Pues no sólo el malestar social se deja sentir en una región, como por ejemplo: Asturias. El descontento cunde por todo el resto de España. En aldeas, villas, ciudades y capitales, el clamoreo descontentadizo va subiendo de lo simple a lo compuesto. Litigios y peticiones para salir de un escabroso atolladero se amontonan, a pesar de tener un ministro de trabajo «opus-deista». La riada sube por momentos y está a punto de desbordarse. La trama estatal y burguesa es despótica e injusta; insufrible. Ata de pies y manos al trabajador, lo arrincona dentro de un círculo que no tiene medios de salida. Nadie puede envidiar vivir como vive el trabajador en España. Si como dice Cáritas hay un 11 por 100 de familias que no tienen más entradas que 2.500 pesetas mensuales, también hay un 5 por 100 que no tienen ninguna clase de entradas.

Tanto ha evolucionado la «democracia católica española», que el trabajador ya no es dueño de sí, ni libre para vender su esfuerzo de trabajo. Es y vive en esclavo, no hay términos medios. El tejido estatal-burgués le obliga, contra su voluntad, por un oneroso y mísero salario, a coger el arado sin rechistar, al amparo del articulado 97 y 100 de la ley

La iglesia ha sido siempre un ave de rapiña y aliada del fuerte, cuando no ha sido ella misma la genuina dominadora de todo. Su verdadera obra ha sido siempre contraproducente y nefasta para el trabajador. Su incienso no es de gomorresina, sino de adormidera, para explotar mejor a la clase trabajadora. Un tejido sindical elaborado por esta gente no es posible de que salga nada bueno para el humilde que pena, sufre y trabaja. De ahí que los artículos 97 y 100 de dicha ley Laboral, da manga ancha al patrono, para el despido de sus obreros, por la menor futilidad, como por ejemplo; protestar de que su patrono le atropelle en el trabajo. Una ley tal, despótica en esencia y potencia, no es digna de respeto por ningún concepto. Es una ley coercitiva y onerosa sólo para la clase trabajadora, que podríamos llamar ley férrea del «Candado».

No somos volterrianos; pero estimamos mucho la humana obra de la Santa Madre Iglesia. Ahora mismo, sin ir más lejos, ha salido el Santo Padre de «tournée» con fervor supremo, con palabra san-

Desde Alicante

España vista por dentro

ta, untuosa, impregnada de la divina gracia, y barnizada de mansedumbre y esclavitud, arengando con divina humildad a todos los pueblos que halla en su itinerario, para que sigan mansos y pacíficos, mientras unos ayunan y otros comen, porque de ellos será el reino del cielo. Entretenido en estas pláticas, se olvida de clamar al cielo para que se repita el milagro de los panes y los peces para mitigar un poco el hambre que padecen de cada tres, dos seres vivientes que pueblan la humanidad. En caso de lograr tal milagro, podría alargar su itinerario hasta España, que está embutida en el mapa católico-cristiano, y se daría cabal cuenta del clamoreo de descontento que reina entre los trabajadores de esta santa tierra católica y cristiana.

Asomando solamente un poquito el hocico a Hunosa en Mieres, vería su Santidad, con zapatillas doradas, Mitra a lo catalán, que los sermones que endilga el director-gerente a los trabajadores sin substancia de potaje, no convencen lo más mínimo a éstos.

El trabajador ha pasado ya la edad de párvulo. Ya no necesita niñera, ni le satisface un caramelo. Prefiere el filete y el muslo de pollo al ajillo... Y tampoco es conveniente que sea siempre pagano el mismo. Cansa y enflaquece el bolsillo del que trabaja. El trabajo es función anterior al capital; dicho de otra forma: el trabajo es el creador del capital. Luego el trabajador no le debe nada al detentador del monopolio del capital. Los anarquistas luchamos contra el monopolio del capital y los monopolistas. Queremos que el capital pase a manos de los que realmente son sus creadores: los que trabajan.

El capital, no es el dinero, signo meramente representativo. El capital son picos y palas; arados, máquinas y toda clase de utensilios, etc. Y como la creación del capital no se debe sólo a una generación, sino a miles y miles de ellas anteriores a la nuestra, justo y lógico es que el capital existente pase a manos de todas las comunidades sin ninguna clase de gravámenes. Digestión hecha, volvamos a nuestro tema.

El descontento creado en España, no es exclusivo de un pueblo ni de una región: es de España entera. Así de Mieres y Gijón pasamos a Cataluña, a Gallina Elanca, S. A., sita en San Juan Despi, con una plantilla de 805

trabajadores; en Siemens, S. A., de Cornellá de Llobregat, con 2.900 trabajadores; y lo mismo con 570 trabajadores de la empresa minera Collet, S. A., de Guardiola de Berga. En todas estas empresas mencionadas, en los trabajadores, por los palos y el hambre recibidos por la cruel tiranía de las empresas, se almacena el odio, rencor y venganza, lo que un día u otro producirá el estallido que encenderá la mecha de la revolución social.

Todo esto ocurre en una civilización cristiana, y en particular en España, la más Santa... nación del Mundo, con un Estado fundado y apoyado por los Papas, con un cabeza de «turco» al frente que no sirve más que de marioneta de feria. Doloroso es decirlo; pero es la pura realidad. Y lo que es más doloroso aún, es que un pueblo tenga de aguantar a tales bicharracos que no sirven para nada, como no sea para hacer de tapadera a toda la amalgama de fulleros que le han subido a la cúspide y le han puesto al frente de la nación, como déspota y carnicero de primera, para que a la «aristocracia del bluf» le sea permitido todo. De ahí que los especuladores obren libremente a su guisa sin traba alguna que les obstaculice en su carrera de hacer pronta fortuna.

Lo que estaba prohibido en Egipto, penado en Atenas con la pena capital; lo que doscientos años antes del Código de Hanmurabi era castigado, lo mismo que en el Código de Manu y que Lysias proclamó el exterminio, y que el derecho romano señala normas frente a la especulación y la avaricia, es permitido lisa y llanamente en el régimen franquista. Aquí se especula a todo tren y de todas las maneras. La especulación es la base fundamental de hacer fortuna los villillos del régimen. Para ello se gastan buenas y malas artes. El asunto es que la prenda que se venda deje buen margen de ganancias. En Madrid, y en la Castellana, se venden solares para edificar, a 400.000 pesetas el metro. Parece que en estos solarés hay diamantes o petróleo. De no ser así, no entiendo cómo se permite una especulación tan descarada, sin que se castigue a tanto desaprensivo, a pesar de que a los allegados al régimen se les permite hacer lo que les da la gana.

La tierra se mide su valor intrínseco por su constitución biológica. Si en el centro de una po-

blación un metro de tierra tiene el mismo valor constitutivo que un metro en la periferia, a éste metro, si no se le ha mejorado en su constitución, no se le puede dar ninguna clase de plus valía. Por lo tanto, si un metro de la misma calidad en la periferia vale 25 pesetas, en el centro tiene el mismo valor, y no la frioleira de 400.000 pesetas como se venden en la Castellana de Madrid. Tan bárbara plus valía, inflacionista vertical, ca un mentis a las teorías económicas cuantitativas, ya que sin necesidad de lanzar más signo monetario en circulación, se produce la inflación, que merma la potencia de compra del usuario, supuesto que la plus valía del solar se carga al edificio en detrimento de aquél.

El dueño del terreno no le ha dado ningún nuevo valor a la tierra del solar. Lo que le da valor es el aflujo de la gente, el crecimiento del pueblo, que es un valor ficticio, no real, por lo que deben de ser expropiados tales bicharracos que se apropian de lo que no es suyo, de una manera especulativa a lo grande y sin ningún miramiento.

Todas estas cosas provocan el descontento en la clase humilde, que no tiene con qué abastecer su mesa, por más esfuerzos que haga. Sin embargo, todo lo creado, grande y pequeño, todo es sudor y sangre suya, acompañados de hambre, penas y calamidades.

No me extraña en manera alguna que se hundan colegios, grandes edificios, salones de recreo por los cuatro costados de España.

A la vista de tanta calamidad, los anarquistas no podemos seguir con la boca cerrada; debemos hablar, y hablar alto y fuerte para que se nos oiga. Recusamos todas las calamidades hijas de la actual sociedad, tiránicas y absurdas, y montadas sobre un terreno movido. Y aunque la sociedad burguesa sea un entretejido de contradicciones, yo no soy de los que dicen que estas contradicciones la matarán. Antes al contrario, la creo bastante inteligente para saber esquivar toda clase de obstáculos para seguir viviendo. Esperar que la sociedad burguesa se mate ella de por sí misma, es como esperar peras del olmo.

No somos fatalistas, ni tampoco locos de remate. Para derrumbar lo viejo y carcomido, no vamos ha darle un cabezazo y romernos la crisma. Es cuestión de ir minando sus cimientos para que se venga abajo con estrépito.

Nuestra lucha debe ser tenaz y constante. No luchamos contra una cosa sola; luchamos contra todas.

SIMPLICIO

CRUZ Y ESPADA

por Fernando FERRER

LA muerte de Pío XII, reaccionario y despótico, pareció abrir nuevos cauces al estudio y crítica de un Papado que, con Pío XI, se prolongó durante 40 años, desde 1922. La inmoralidad de que ambos hicieron prueba, sonrojaba a los cristianos sinceros y buenos, — que también los hay —, aunque en la mente de algunos anticlericales terribles, ningún creyente pueda ser ni bueno ni sincero.

Si los racionalistas aprovechan la lógica de los hechos para desbrozar, con sus explicaciones y deducciones, el sendero del progreso humano, ampliando el horizonte de los conocimientos humanos, las fuerzas dogmáticas, religiones antiguas o recientes, aprovechan situaciones propicias para sus objetivos, procurando encausar la tensión y la protesta, individual o colectiva, para explotar, en fin de cuentas, el concepto humanístico y romántico de que es portador todo hombre rebelde.

En tal sentido, la tragedia vasco-burgalesa encierra diversos aspectos interesantes, especialmente si se tiene en cuenta que casi todos los condenados profesan la religión católica.

La ayuda del Estado español al Vaticano es notoria. El Concordato de 1953, entre el franquismo y la Santa Sede, convierte a España en feudo de aquél. Y esos pobres torturados lo son por partida doble: físicamente por los esbirros de Franco; moralmente por la religión a la que pertenecen, puesto que «a priori», bendice los actos del franquismo.

La naturaleza del régimen explica que sus cancerberos persigan, condenen y maten a sus opositores. Yerran los ingenuos que juzgan a Franco capaz de un gesto de gracia. Ignoran sin duda la orden que diera el Caudillo en 1936: «Pedidme la gracia de los que hayáis fusilado». Si la gracia ha intervenido no ha sido dictada, en ningún caso, por la bondad, porque en él no existe.

Pese al soplo de aire nuevo inyectado en el cuerpo monolítico de la Iglesia por Juan XXIII (Concilio del Vaticano II), las jerarquías eclesiásticas españolas y gran parte del clero bajo se han llamado andana. Sólo un modesto porcentaje del estado llano, ha mostrado su desacuerdo con el «statu quo» franquista.

Ese modesto porcentaje de rebeldes nutre la inquietud de los

católicos españoles a imagen de Ruiz Giménez, con algunos menos moderados y otros con aspiraciones netamente radicales.

Los héroes sirven para exaltar los sentimientos. Y para imitaciones; sobre todo cuando éstas están exentas de peligro. Así se vio en España «la gorra de Durruti» sobre toda clase de cabezas, como se ven por doquiera actualmente los pelos largos y la boina del célebre Che Guevara. Los héroes son también indispensables para todas las causas, que se sitúan en la nuestra o en la acera de enfrente.

La Iglesia, esa trapacera desvergonzada, maestra del doble juego, va del brazo de los fuertes cuando hay que pegar duro en beneficio propio, de la misma manera que adula y aconseja con paternalismo interesado, a los humildes en rebeldía, cuando piensa poder aprovecharse de ellos.

En toda circunstancia, los católicos vascos que juzga Burgos, le servirán para redorar su blasón, porque es harto sabido su bajo nivel moral. Los héroes católicos le serán pues, muy útiles para borrar manchas ignominiosas que ha contraído a través de la historia del país, por lo que le sentaría bien a la Iglesia española, algún que otro mártir, de manera que cabe pensar que el Vaticano se contentaría con alguna que otra gracia para tranquilizar su semblante de conciencia, sin reparar que estaba en su mano, que ha estado siempre en su mano, durante el despotismo franquista, el evitar que España llegara a los extremos nefastos que conocemos. Pero, así como el franquismo sería de los Derechos del Hombre, de la misma manera se burla la Iglesia franquista de las decisiones del Concilio último, de Juan XXIII y de todos los santos, con tal de salir por la acera de enmedio de sus fueros teocráticos.

¿A qué bueno que el Papa interceda cerca de Franco? Toda mediación sobra, por cuanto el Caudillo lo es «por la gracia de Dios».

Los sentimientos, los conceptos que animan a los rebeldes, forman parte de su conciencia y no necesitan de la Iglesia para manifestarlos. Lo que favorece el argumento que quiere que en el seno de la religión católica hay personas con dignidad, que mejor estarían fuera que dentro, para poder decir lo que saben y lo que piensan, sin tener que pasar por el tamiz de las jerarquías o el tamiz del temor.

En todo caso, la Iglesia aprovecha de esos adelantados reservándolos para ponerlos en liza cuando se trate de salvarse otra vez! de la bancarrota pluridimensional hacia la que le conducen el progreso de una parte y su constante estupidez dogmática por otra.

Los nombres de los condenados, — personalización de cierta interpretación del cristianismo primitivo, símbolo de resistencia al mal — serán grabados en el escudo tras el que se amparará la Iglesia. Esta los inculcará en las mentes de las multitudes (predispuestas siempre al olvido de los males que les infiere continuamente la autoridad y la religión), y hará que, al olvido, suceda el aplauso a los héroes de la hora, procurando que no se reflexione sobre el hecho de que los hombres que pugnan por el progreso y el bienestar de la humanidad, han obrado siempre al margen de la Iglesia y las más veces contra ella.

La complejidad del problema español aumenta con la de los problemas relativos a cada una de sus partes sociales, filosóficas y

también regionales. Y se hace mayor si se estima el problema de los países exteriores que han ubicado en el interior intereses a menudo de difícil control.

En el aspecto político las fuerzas «renacentistas» del catolicismo español obedecen a las emulencias grises de las diversas ramas eclesiásticas, como obedecen a la franc-masonería personas ajenas a la Iglesia con, no obstante, deseos de obtener prebendas administrativas o de otro orden. El punto común entre ambas corrientes es su empeño, al parecer consciente, en ignorar las fuerzas clásicas de izquierda, de las que cabe pensar que, en parte, la franc-masonería ha logrado neutralizar la vitalidad y, quizá, controlar, sino dirigir, a algunas de sus representantes.

La rebelión contra la autoridad y el dogma debe ser de cada momento. Al clamor de las protestas mundiales contra el franquismo debe seguir la lucha contra toda clase de opresión, sin dejarnos uncir por nadie y escribiendo una gran interrogante acerca de la Iglesia española, sobre cuyas intenciones la duda será siempre prudente.

NECROLOGICA

JOSE SAEZ

El 12 de noviembre murió en Lieja el compañero José Sáez, nacido en Linares, perteneciendo desde muy joven al sindicato de Metalurgia y a las Juventudes Libertarias.

Ostentó cargos en los momentos que interesaban compañeros competentes, él que por temperamento era anónimo. Cuando vino el Movimiento estuvo en Defensa. Pasó a Madrid en noviembre, pero como en su oficio era muy competente, en enero de 1937 lo mandaron a Alicante, sección de Aviación a los talleres de Rabasa, donde siguió cumpliendo con su deber. Cuando el desastre de 1939 tuvo que salir de Alicante para Argelia el 28 de marzo en el famoso barco «Stanbruc».

Al llegar a Orán fue mandado a Bogari y de allí pasó a una compañía de trabajadores a Colom-Bechar, pasando amarguras y sinsabores, ya que nadie nos ha querido desde que salimos de España por ser luchadores de un ideal libre.

Interesando mano de obra para hacer el Ferrocarril a la Compañía Mer Niger, Sáez, como obrero

tornero, fue destinado a los talleres de Oujda (Marruecos).

De Oujda pasó a Casablanca y en una de las expediciones que salió para Bélgica vino con su compañera Paquita y su hijo Miguel. Al llegar empezó a trabajar y cayó enfermo al año, y desde entonces vino sufriendo, ingresando en un hospital donde, tras un año de estancia, falleció.

En Lieja tuvo el cargo de secretario Administrativo de la CNT durante dos años, y se desprendió de él tres meses antes de su muerte.

Fue enterrado el sábado día 14 de noviembre y le acompañamos varios compañeros llegados de Bruselas y todos los compañeros de esta F. L. de Lieja y sus familiares venidos de Casablanca y Francia, su compañera e hijo y algunas amistades.

El entierro, civil, cubriendo su caja el pañuelo rojo y negro que fue en vida su símbolo de Libertad y Anarquía.

Nuestro fraternal saludo, y séanos su recuerdo imperecedero. Ello en señal de pésame a nuestra querida compañera Paquita y a su hijo Miguel.

La F. Local de Lieja

La muerte en vida

FRANCO ha graciado a sus víctimas! El criminal de guerra número uno se ha visto obligado por la presión interior y exterior a contener sus ansias de sangre. Ese monstruo de la natura, que pasará a la historia como un vampiro responsable de más de un millón de crímenes se ha visto obligado a ceder ante el horror del mundo.

Pero ese mundo ¿se olvidará en seguida de esas desgraciadas víctimas condenadas en la actualidad a la muerte en vida? ¿Será el mundo civilizado capaz de proteger a esos hombres contra el trato inhumano que les aguarda en los presidios españoles?

Torturas físicas, torturas morales, celdas de castigo rebosantes de humedad y de agua, alimentos insuficientes; sin ropas adecuadas, transidos de frío, etc.

¿Qué maravilloso programa para un infierno del Dante, que tantos desgraciados paisanos y revolucionarios han conocido, en estos «años de paz», que el monstruo ha podido imperar a sus anchas, sin que este mismo mundo que hoy se ha removido, se haya dignado a manifestar su repulsión al tirano de España!

Es terrible, ¿Cómo una sociedad que se tiene por altamente desarrollada puede consentir que el criminal gracie a sus víctimas? ¿Cómo se puede consentir que quien debiera ser juzgado y ajusticiado, sin remisión sea presentado por un digno general del que dependen la vida de ciudadanos honrados?

Aquí tenemos presente la fábula del cordero y el lobo, o la más elocuente. Donde las más sanguinarias fieras hicieron responsables al burro de las furias de los dioses por haber tenido la osadía de comer un puñado de trigo un día que estaba transido de hambre.

¡Los fascistas están de suerte! Gracias a las monas cortesanías, que alegan las tendencias criminales de los tiranos. Y ese ejemplo puede ser aplicado a los periodistas profesionales que tratan a través de sus conferencias de prensa, de justificar lo indigno de los gobernantes de Franco.

Hace un montón de años que a través de los periódicos y la televisión nos hablan de la célebre abertura hacia Europa de los fascistas españoles.

El tiempo, mejor consejero que nadie nos da la respuesta con las brutalidades de un sistema implantado por bandidos de espada y cruz.

Ya lo ven, no somos nosotros quienes hacemos esas afirmaciones. Organizaciones de patriotas como los vascos, que nada tienen de extremistas, tienen que acudir a la lucha armada si quieren defenderse en un país como España, donde el salvajismo oficial reina desde hace más de treinta años.

No hablemos de los tiempos en que los falangistas, para demostrar su «bravura» pisaban la sangre de sus víctimas, a las que habían asesinado en cualquier cuneta.

No son los matacuras quienes lo dicen. La propia televisión nos ha reproducido las cuerdas de presos caminando hacia sus puntos de ejecución, atados en cuerdas, por el horroroso crimen de haber defendido su tierra invadida por moros, italianos y alemanes.

Cuántas cosas se podrían saber si todos los que se llaman hombres de izquierda tuvieran la dignidad de tomar por objetivo la liberación de España.

Nadie lo olvide: España es un foco de infección que puede reproducir los campos de la muerte en el mundo entero. Y no son flores lo que las víctimas del fascismo necesitan.

Si las izquierdas así no lo mantienen, posiblemente tengan que arrepentirse como antaño.

Que el proceso de Burgos sea la decisión internacional de abatir al franquismo.

HORIZONTES

Regional Catalana, C.N.T. Boletín «Terra Lliure»

Para cohesionar agrupaciones y compañeros a la vez que noticiar detalles de interés ideológico e informativo, en febrero próximo aparecerá este Boletín, no por desaparecido no menos insistentemente reclamado por un puñado de compañeros. Los primeros números harán gala de ascetismo, y si la iniciativa cuaja en lo sucesivo «Terra Lliure» aparecerá impreso con caracteres de imprenta. La venta será voluntaria y, por ello, apta para el proselitismo.

Adhesiones para el Boletín «T. Ll.», a esta Regional, 33, rue des Vignoles, Paris (XX).

La Comisión de Relaciones.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 17 de enero 1971. Dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

COMUNICADOS

«UMBRAL» N° 101

Se trabaja en la confección de este número que, como el 100, se saldrá de lo ordinario. Al efecto, habrá multiplicidad de firmas exponentes abarcando una variedad de materias cuales la literaria, la poética, la filosófica, la humorística, la doctrinaria, la artística, la biográfica, la bibliográfica, la combativa, la comentarista, la crítica, la especulativa, de todo y mucho. En grabados el 101 no desdecirá del 100 y tipográficamente la imprenta que nos sirve no va a desmentirse.

Seguimos registrando pedidos.

EN MARSELLA

La tercera Conferencia del Ciclo 1970-71 organizado por el Núcleo de Provenza de la C. N. T. tendrá lugar el domingo 24 de enero 1971 a las nueve y media de la mañana, en la Sala Francisco Ferrer Guardia de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marsella.

Federica Montseny disertará sobre el tema: «La hora del mundo; Peligros y esperanzas».

TURRONES PRO ANCIANOS

Jijona (pastilla 200 gr.) 6,50
Alicante 6,00
Yema 5,50
Mazapán 5,50
Panecillos (pieza) 0,60

En esta Administración.

ADVERTENCIA: En años anteriores las provisiones de turrón terminaron no bien entrado el año, pero esta vez, pensando en los compañeros que en anteriores ocasiones quedaron sin tan agradable producto, el pedido lo hicimos más importante. De manera que las cuatro clases de turrón que anunciamos seguirán siendo servidas tal vez hasta fin de febrero. Después... puerta cerrada hasta el 1° de diciembre próximo.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 24 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

CORREO DE REDACCION

—Moreno, Marsella. Administración te dice que el folleto de Hiraldo está agotado.

—Don Quisque, Toulouse. Recibido tu valiente anónimo.

—J. D., Montceau-les-Mines. Si tus ideas son de muerte, las nuestras lo son de vida. A cada cual su manía.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Comunica a sus afiliados que la asamblea ordinaria tendrá lugar el día 17 de los corrientes en el lugar y hora habitual.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Tarragó, Paris; 10; Gregorio Ibáñez, Paris; 10; Emilio Martínez, Aigues Mortes; 10; Vicente Gutiérrez, Ivry; 23; Madeleine Lambert, Paris; 10; Vve Tort, Goussanville; 55; Sanahuja, Vitry; 10; Francisca Vega, Le Perreux; 5; Joaquín Satué, Le Perreux; 5; Mendoza, Le Perreux; 10.

TOTAL: 148,00 francos.

ADMINISTRATIVAS

—Martín Jacinto, St-Henri (13). Recibido giro 300 frs. Distribución indicada. «C. S.» 618-635.

—Riva, Poitiers. Recibido giro 25 frs. pago 3° y 4° trimestres de 1970 a nombre de Fuentes.

—Atienza, Liège (Bélgica). Recibido giro 49 frs. pago «C. S.» n° 631-635.

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Michael Bakunin», obra biográfica debida al profesor E. H. Carr. Tomo de lujo editado por la casa Mateu, de Barcelona. Su precio: 45,00 frs.

«El Hombre, el medio, la sociedad», trabajo de indole filosófica escrito y publicado recientemente por el compañero Juan Puig Elias. Pedirlo a esta Administración, que lo servirá al precio de 3,00 frs.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	24 113 00
Eusebio Sáez, Houilles	10 00
Cayetano Bascompte, id.	6 00
Federico Marín, id.	30 00
Montané V. Garges-le-G.	30 00
Paco Francisco, Paris	5 00
José Ibáñez Ujeda, id.	20 00
Carbó Antonio, id.	10 00
López Bonifacio, id.	15 00
Marcellán Amelia, id.	6 00
Villanueva José, id.	10 00
Emilio Martínez, Aigues Mortes (Gard)	50 00
Jean Georges, Paris	50 00
Nuevo, Meudon	10 00
Francitorra, Bernay	43 00
Fernando Vázquez, Liège (Bélgica)	10 00
Manuel Soto, Vernon	50 00
D. R., Méjico	135 00
Pedro Peralta, Paris	13 95
F. L. Garges-le-G.	30 00
F. L. Drancy	60 00
Amela	50 00

Suma y sigue 24 756 95

LA HUELGA DE LA WALKER

BARCELONA. — Hace 22 días que el personal de la fábrica de carburadores y compresores de la casa Harry Walker, sita en San Andrés de Palomar, se halla en huelga, afectando a unos 500 obreros. Dio origen al conflicto la cerrilidad de la gerencia al no querer aumentar los salarios del personal, los más bajos de la metalurgia barcelonesa. Incluso por el trato, la casa Walker es la peor notada en la capital catalana. Los obreros solicitaron un aumento mensual de equis pesetas, mejor garantía de trabajo, mayor observación sanitaria y máximo respeto por parte de los encargados. A estas «osadías» el despacho correspondió con el despido de 18 trabajadores considerados los más activos en la demanda, dando lugar a que el resto del personal se declarara en huelga indefinida. La contraréplica de la gerencia consistió en enviar a cada asalariado una carta declarándole despedido y constreñido a demandar perdón por escrito de querer ser readmitido. Naturalmente, el sindicato oficial se llama Andana, cosa que no habría ocurrido actuando la C.N.T. como antes. El orgullo de los Walker habría descendido de grados. ¡Por supuesto!

HIELO EN ESPAÑA

MADRID. — Casi todas las provincias acusaron enorme descenso de la temperatura. Nevó en Granada y el frío alcanzó la provincia de Jaén, con nieve en los altos. Castilla la Vieja alcanzó 21 grados bajo cero, refrescando el espíritu belicoso de la carcerandía burgalesa. Madrid quedó bruñido por el hielo, y el cierzo imperó en todo el ámbito hispánico. En Cataluña lo más sometido al rigor del frío fue el sector pirenaico, con extensión a la Segarra y descenso a las comarcas manresana e igualadina. La población de Igualada, bloqueada por corte de la Nacional II en Revolts de Can Lluçà y la altura de la Panadella. En todas esas extensiones el termómetro marcó una media de 13 grados bajo cero.

APARECEN LAS ALIMAÑAS DEL MONTE

(Las alimañas franquistas están siempre presentes)

PALENCIA. — Numerosas matanzas de lobos, zorros y jabalíes procedentes del norte de la provincia, descienden sobre las zonas habitadas en busca de alimento, a causa de las intensas nevadas y frío registrados en los últimos

ANTENA

días, en que la temperatura llegó a marcar 19 grados bajo cero.

Los campesinos cuyos rebaños o campos se ven amenazados organizan batidas, en las cuales han podido matar hasta ahora tres jabalíes, uno de 90 kilos y otros dos de 70 y 80 respectivamente. La nieve dificulta los movimientos de los cazadores, que no pueden perseguir a los animales cuando éstos se internan en la maleza.

SUERTE A «EL LUTE»

CADIZ. — «El Lute», uno de los tantos españoles reducidos en el presidio de Puerto de Santa María, logró fugarse del establecimiento por procedimientos verdaderamente ingeniosos. Ahora la autoridad lo busca afanosamente con todos los perros de cuatro y dos patas.

CON EL CANDIL EN LA MANO

MADRID. — La prensa publica con afanes dirigidos, extractos de escritos aparecidos en diarios y revistas extranjeros abonando la posición del tribunal de Burgos contra los 16 antifranquistas vascos por él juzgados. Ni cabe decir que esos retales son escasos y sus textos ridículos como los «tíos agenciales» que manejan las tijeras por encargo del ministro de Información de El Pardo.

EL PERSONAL DEL «METRO» NO RUEDA

MADRID. — No rueda de acuerdo con las apetencias de la Empresa metropolitana. Descontentos con la yugulación de la huelga de septiembre 1970 por haber sido militarizados, los empleados protestaron ruidosamente en la Dirección del «Metro» (Cavanilles, 58) en ocasión de que se repartían juguetes a los hijos menores del personal ocupado. La exigencia de los protestatarios se fundaba en el atraso de medio año que sufre lo de los incentivos de producción, cuya cuantía anual se eleva a unos diez millones de pesetas.

Al mismo tiempo los trabajadores pidieron que se cumpliera en sus términos la sentencia del Tribunal Supremo, según la cual entre turno y turno de trabajo, no deben mediar menos de diez horas, en vista de que los operarios de dos turnos, el primero y el cuarto, sólo disponen de ocho horas de descanso desde que aban-

donan el trabajo por la noche o de la madrugada hasta su reincorporación al trabajo. Se une a esta petición el hecho de que el personal toma todos los días unas camionetas o autobuses que la empresa pone a su disposición desde siete puntos distintos de Madrid para trasladarles hasta el punto de trabajo en las distintas cabeceras de la línea.

Estos autocares parten de los distintos puntos a las cinco menos cuarto de la mañana, por lo que la jornada laboral, en cierto modo, se prolonga para aquellos trabajadores que tienen que prestar sus servicios a las seis de la mañana. Sin embargo, este hecho lo tolerarían con mayor satisfacción si existiera la jornada continuada.

Los trabajadores entregaron un escrito dirigido al director de la Compañía, firmado por 1.962 empleados, pidiendo que la empresa reserve la plaza de su compañero Fernando Clavo Ruiz, ante la posibilidad de su ingreso en prisión, en vista de que una sentencia del Tribunal de Orden Público le ha condenado a siete meses de prisión. Explican los trabajadores que no quieren prejuzgar los motivos por los que se ha llegado a esta situación, aunque en la Compañía ya existen antecedentes de otros casos en los que se ha obrado según esta línea de conducta.

Manifiestan los firmantes que la tipificación del delito que se le

imputa a Clavo no está vinculada a los de tipo común, sino a los denominados sociales y durante la detención desempeñaba las representaciones electivas de presidente del Grupo Social Metropolitano, por unanimidad de votos. Ponen de manifiesto asimismo los firmantes el proceder intachable profesional de su compañero.

A la salida de la reunión la policía pidió la documentación a algunos de los asistentes al acto y fueron recogidos algunos carnets. No se produjeron detenciones.

HUELGA DE SARDINEROS

ARRECIFE DE LANZAROTE. — Alrededor de 325 pescadores de trece barcos pesqueros de la flota sardinera con sede en este puerto han interrumpido sus faenas de pesca en apoyo de mejoras salariales.

El paro se inició el pasado año cuando y una vez pasadas las fiestas navideñas y de Año Nuevo, los pescadores, según las normas, deberían hacerse de nuevo a la mar.

A la hora de transmitir esta información la situación parece que ha empeorado y otros pescadores se han sumado al paro.

EL ANALFABETISMO RECUCLA

CADIZ. — En el Campo de Gibraltar, según informes oficiales, en 1957 el cupo de analfabetos era del 38 % y en 1º de enero 1971 de 3,1%.

Es de esperar que siguiendo esta curva favorable, se concrete que a fines del año en curso el número de campogibaltareños capaces de leer alcancen el 115 3/4 de la población, Estupendo.

Barbarie moderna en el Mediodía de Francia

Masacre masiva de pájaros

Este es el nombre de un pequeño artículo para llamar la atención de las esferas francesas y de la población en particular del gran crimen que se está cometiendo aquí en el Mediodía de Francia contra los pequeños pájaros que tanto bien hacen a la agricultura, bien desconsiderado por las poblaciones ignorantes de todo el mundo pajarófobo.

Aquí se está cazando aves a tiro limpio; cogiéndolas y envenenándolas con materias químicas, con trampas, con todo el arte de la destrucción. ¿No dá vergüenza a las gentes del campo y de la ciudad matar a esos pequeños animales sin defensa, que tanto be-



nefician a la agricultura, tan imprescindible para la humanidad? ¿Por qué no protesta la sociedad protectora de animales y plantas, de esas matanzas que hace años dura aquí en Francia?

Y los intelectuales, maestros de escuela, estudiantes y el ministro de la Agricultura ¿nada objetan a esta destrucción sistemática de los alados, cuyas víctimas se cuentan anualmente por millones?

Un refugiado español, José Giné Folch.

Les députés est-ce que vous savez à quoi cela sert ?

— Moi je vends des volailles et je ne m'occupe pas du reste. »

A la TV, l'émission « Hexagone » du mardi 1^{er} décembre avait pour thème « Députés pour quoi faire ? » A ce propos toute la crème du parlement était présente : Robert Fabre (un copain de JJSS), le ridicule Chandernagor (prétendu socialiste, copain de Sabary, pardon de Savari) Etienne Fajon (un clown du PC, qui supporte mal d'être gâteaux) Jacques le Mauzy (secrétaire de je ne sais plus quoi au gouvernement; bien gras comme il se doit). Terrenoire (jeune puceau de l'UDR). Arthur Moulin (le geste violent, la barbe agressive, un fleuve de démagogie). Tout d'abord un film sur Robert Fabre nous est présenté : la clique des grands jours, des cochons bien gras gueulant en musique, des paysans ne comprenant pas très bien ce qui se passe, des joueurs de rugby, pour combler, une assemblée au 3/4 vide, Rocard larmoyant comme figurant. Mais que peut-on tirer de ce film ? On veut nous faire croire que le député a un rôle national, qu'il est surchargé de travail (sans que l'on voit ce qu'il a, en fait, à faire), que le gouvernement creuse un fossé entre la majorité et l'opposition. Une petite insinuation est lâchée au passage : « Les affaires culturelles c'est-à-dire, les monuments historiques... » c'est clair, il faut à tout prix sauver les valeurs d'exploitation, les privilèges et les traditions pourries.

A la question « à quoi sert un député ? », deux réponses sont significatives : « Moi je vends des volailles et je ne m'occupe pas du reste ! » et celle d'un flic : « il faut le demander aux électeurs... » il a failli ajouter moi je cogne. Naturellement au passage on a droit en gros plan au portrait de de Gaulle exposé dans une mairie. La TV cherche à entretenir les points sensibles artificiels. Et c'est un navet sur Arthur Moulin qui nous arrive. Cela commence par un bal des sapeurs pompiers, et cela continue par le « Paris-Match » sur de Gaulle bien en évidence, une allusion à ceux qui bouffent à tous les rateliers, la culture du soja, une fille mère, le gars Moulin dans le train (naturellement en première classe), le gars Moulin qui fait une leçon de grammaire à ses collègues en pleine réunion, un vote de député à main levée, le gars Chaban-Del-

mas qui arrive à l'assemblée après la mort du général de Gaulle, la larme à l'œil, et le regard hargné, et un Achille Peretti qui se pointe entre 2 sabres. Cela m'a semblé plus que ridicule et dérisoire, quant au fond. Moulin se considère comme l'élu de tous (même de ceux qui ont voté contre lui et de ceux qui n'ont pas voté), il se plaint de ne gagner que 3.000 F par mois et se lamente sur le sort de ceux qui ne sont pas réélus, qui sont donc des chômeurs. Il blâme l'ingratitude des vaches qui à son avis devraient voter pour lui. (Heureusement celles qui ont un uniforme sont là pour cela). La conclusion : « Je suis un député heureux »; La bêtise infatuée d'elle-même... Ensuite commence un débat auquel participent tous les gredins sus-nommés. Tout y sera dit de l'inconsistance à l'ignominie en passant

par le bourrage de crâne : « l'électeur est inconscient de ce qui nous accable... nécessité de l'Etat, entretenir un contact étroit avec la population... le parlement a un rôle de soupape de sûreté... il vote les lois mais devrait veiller à leur application... il est nécessaire d'introduire l'informatique au parlement... les grèves à la longue deviennent dangereuses », et j'en passe ne voulant pas que vous m'adressiez de lettre de protestation. Je préfère vous épargner. De tout cela il ressort l'incapacité des députés à régler quelque problème que ce soit, leur inutilité, leur rôle de soutien au gouvernement de Pompidou. L'assemblée nationale, le sénat, des simulacres d'élections autant cantonales que législatives que présidentielles, des votes pour la forme et des débats pour la galerie au sein de l'assemblée; il est clair que tout cela n'est qu'u-

ne vaste mascarade destinée à endormir le peuple, à écraser sa conscience de classe et anihiler sa révolte croissante. Il est plus que jamais nécessaire de dénoncer la farce électorale car le public en prend de plus en plus conscience; le gouvernement lui réagit, cette émission le prouve. Jamais son but ne fut d'informer, il s'agissait tout simplement de refaire admettre une prétendue liberté, une prétendue séparation des pouvoirs, à la majorité des français qui perçoit l'inutilité de tout ce folklore et la fumisterie monstrueuse que cela recouvre. Les députés servent leurs intérêts propres et ceux de leurs partis qui ne cherchent que le pouvoir sur le dos du peuple. Ils s'enrichissent à nos dépens et sont nos ennemis à tous.

Claude LAPORTE

CHEZ LES CHEMINOTS

A propos de l'augmentation des tarifs

Les tarifs voyageurs de la SNCF ont augmenté à nouveau de 5,2 % à dater du 4 janvier. Une hausse de 12 % est prévue pour la banlieue et la RATP.

En ce qui concerne la SNCF rappelons que dernièrement celle-ci a obtenu du gouvernement le champ libre pour la fixation des tarifs. C'est donc bien les dirigeants de la SNCF, incapables et couards qui portent l'entière responsabilité de cette augmentation. N'oublions pas que depuis la fin de la guerre ils cherchaient à obtenir ce privilège pour accroître leurs profits.

Et, pour renforcer ces bénéfices, au mépris de la notion de service public, les magnats du rail envisagent d'augmenter la cohorte de contrôleurs-flics pour organiser cette chasse aux sorcières qu'ils appellent « les fraudeurs ! »

Au prix de fallacieuses annonces dans tous les journaux de province, la SNCF fait appel au recrutement de jeunes gens qu'elle embrigade aussitôt dans la brigade des contrôleurs, subissant dès les « cours de formation » un véritable lavage de cerveau pour qu'ils deviennent rapidement des êtres mentalement méprisables et

entreprennent la chasse à l'usager.

Le contrôleur doit en imposer et faire rentrer le plus de fric possible dans les coffres du capital en percevant des indemnités dites forfaitaires ou en dressant des procès verbaux.

La SNCF envisage d'ailleurs d'augmenter les dites indemnités et les dites amendes dans le but de faire payer trois ou quatre fois le prix du voyage à ceux qui voudront bien se laisser prendre.

Car, c'est bien le mot, l'usager neuf fois sur dix se laisse prendre au piège, il paye. On sait que la plupart du temps le contrôleur est assermenté, c'est-à-dire qu'il a juré de défendre les lois et ils ont bonne mine les « camarades » contrôleurs de la CGT, de FO et de la CFDT qui gueulent contre la vie chère, en escroquant un peu du salaire des travailleurs. Ils sont haïssables, puisqu'ils sont les exécutants et les fidèles larbins du capital.

Avec l'aide de ces valets des profiteurs, il est significatif de voir la veulerie des syndicats officiels qui ne se manifestent contre la hausse des transports qu'avec des pétitions illusoires.

Les travailleurs doivent donc agir eux-mêmes, pour que la gratuité des transports devienne une réalité, par l'action directe.

Un service public est la chose du public c'est à lui d'en prendre possession par l'entrée en masse dans les trains gratuits.

Les Cheminots CNT

N. B. — N'oubliez pas non plus qu'il est facile de contester les déclarations d'un individu assermenté avec l'appui de plusieurs témoins.

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM »,
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins 24 00

LES MINEURS ACCUSENT (1)

La série des accidents du travail

Si la grande presse est avide de parler des grandes catastrophes, et des accidents de la route spectaculaire, elle est beaucoup plus silencieuse sur la longue série des accidents du travail. Pourtant, en lisant au jour le jour certains journaux régionaux, on peut découvrir au fil des pages quelques entrefilets révélateurs.

Ainsi, dans le journal « La Voix du Nord » (Lille), du 7 octobre 1970 au 7 novembre, on trouve :

8 octobre : Fosse Barrois à Montigny - en - Ostrevent, un mineur tué, renversé par une berline.

Cokerie des houillères nationales, à Vendin-le-Vieil, un ouvrier grièvement blessé à la tête, lors de la réparation sur une enfourneuse de batteries de fours.

Gare de Douai, sur un chantier de découpage de tôles au chalumeau, 5 ouvriers grièvement brûlés par l'explosion de bouteilles de propane et d'oxygène.

9 octobre, à Hesdin, société SOTRA, un ouvrier mort foudroyé par un jet d'eau conducteur électrique.

11-12 octobre : un cultivateur mort écrasé par son tracteur. 2 ouvriers du bâtiment grièvement blessés dans une chute.

13 octobre, sur un chantier de Lille, un ouvrier grièvement blessé par la chute d'une poutre.

20 octobre, à Ailly-le-Haut-Clocher, un ouvrier mort écrasé par un ordinateur.

20 octobre, à Lille, un ouvrier grièvement blessé, lors de la chute d'un toit.

21 octobre, à Rosendaël, un ouvrier du bâtiment meurt tué, lors d'une chute.

23 octobre, à la centrale EDF, de Bouchain, un mort et trois blessés, une soudure ayant lâché, laissant échapper de la vapeur à 350°.

24 octobre, à Usinor-Denain, un ouvrier mort électrocuté.

25-26 octobre, à la sucrerie de Marquenterre, un ouvrier tué, lors d'une chute d'une échelle.

28 octobre, à Bruay - en - Artois, entreprise Fornalu, un ouvrier tué sur un chantier en démolition de la fosse 3, en tombant de 7 mètres d'un échafaudage.

29 octobre, à Comines, sur la route de Werwicq, un ouvrier tué dans un éboulement.

31 octobre, à la ZUP de Wattignies, un ouvrier tué lors d'une chute du 4e étage.

A Usinor Dunkerque, société de Levage et Manutention, un ouvrier tué par une chute de 6 mètres.

1-2 novembre, aux Travaux Publics de Valenciennes, à Zuytpeene, un ouvrier tué par une locomotive.

A l'Arbel de Douai, un ouvrier tué dans une chute de 10 mètres, une plaque de fibrociment se brisant sous lui.

3 novembre, à Rouvignies, sur l'autoroute A2, un ouvrier mort écrasé sous une plaque de béton d'une tonne, les supports métalliques ayant cédé.

4 novembre, à la sucrerie Béghin de Thumeries, un ouvrier tué, coincé dans la ferraille, après l'effondrement d'une partie d'un hangar.

6 novembre, à la fosse 7 d'Avion, deux mineurs noyés par l'ouverture d'une poche d'eau.

A Saint-Fuscien, un ouvrier tué sur un chantier en construction, écrasé par le pignon d'une maison en construction.

Ainsi, sur un mois, et en s'en tenant uniquement aux accidents « officiels », qui arrivent jusqu'aux oreilles des rédacteurs de « La Voix du Nord », et qui passent en fonction de la place qui reste dans le journal, sans compter tous les oubliés, ni ceux qui surviennent sur la route de l'usine, ni ceux qui meurent des suites de leurs blessures, on arrive au bilan suivant :

Sur un mois, dans la région du Nord, 19 morts, 13 blessés très graves dans des accidents du travail.

Les accidents du travail aux chantiers navals A.C.D.B. de Dunkerque

Ce n'est pas seulement dans les mines que les accidents du travail sont permanents, mais dans tous les chantiers et usines. La série noire des accidents du travail mortels aux chantiers navals ACDB de Dunkerque est là pour le prouver :

En 1969, les ACDB ont eu la coupe de la sécurité ! :

En 1970, le 27 janvier 1 mort, le 26 février 1 mort, le 9 mars 2 morts, le 20 mai 1 mort, en août 1 mort,

Sans compter les nombreux accidents qui ont eu lieu presque tous les jours, et dont certains sont très graves. En février-mars 70, il y eut au moins 6 blessés très graves (fractures du crâne, du bassin...); en août 2 blessés très graves (une chute et un brûlé par électrocution)...

Août 1969 :

500 ouvriers quittent le chantier en l'espace d'une semaine : 300 ouvriers des boîtes sous-traitantes et 200 ouvriers du chantier. La cause ; les conditions de travail, les cadences, les petits chefs sur le dos des ouvriers qui poussent la production, le système des bonis (2).

Décembre 1969

Les cadences ont encore augmenté. Les ouvriers du chantier disent : c'est l'enfer, on est vraiment dans un bagne... Les cadences, en deux mois, ont doublé, sinon triplé par endroits. Des monteuses « fayots » sont devenus chefs d'équipe, on se trouve avec deux fois plus de petits chefs sur le dos qu'avant.

Sur le pétrolier *Le Gilda*, les petits chefs obligent les gars à travailler sans garde-corps à plus de 18 mètres de hauteur, sans lumière. Ceux-ci s'éclairaient avec le chalumeau au risque de se le faire péter dans la gueule; et on les contente avec une ceinture de sécurité qui ne sert à rien puisqu'ils se déplacent constamment. Les échafaudeurs doivent continuer leur boulot au risque de glisser sur les bouts de baguette qui, évidemment, se trouvent là, ou de s'enchevêtrer les pieds dans les boyaux des chalumeaux. Le bateau a du retard, il faut aller toujours plus vite, les ouvriers sont tellement poussés par les chefs qu'ils ne peuvent plus prendre de précautions.

La plupart des ouvriers sont écorchés. Déjà en décembre, on se demande encore comment il n'y a pas eu d'accidents graves. Que fait le service de sécurité? On ne le voit jamais à bord. Pourtant en un mois, il y eut trois ou quatre chutes à un passage. Après ces quatre accidents, le délégué de la sécurité n'avait toujours pas fait mettre de rembarde.

Des barres de fer de 30 mètres de long sont transportées par les ponts, accrochées seulement par deux élingues au milieu, avec entre elles une distance de 15 cm. Le moindre choc, et elles sont déséquilibrées; mais il n'y a pas le temps de mettre des élingues de sécurité (et le 20 mai 70, un ouvrier recevra ces barres de fer sur le crâne).

27 janvier, un jeune ouvrier, Francis, meurt, la tête enfoncée par une barre d'acier de 50 kg. qui était mal calée.

26 février

Un chef d'équipe, Jean Vannorenberque, s'écrase au sol avec la machine à souder, après une chute de 25 mètres. Quand les ouvriers viennent voir, ils se rendent compte que le piton était aux 8/10° oxydé; ce piton n'a donc jamais été contrôlé, et naturellement il n'y avait aucun dispositif de sécurité.

Dans les journaux locaux, on parle de « fatalité ». L'enquête juridique suit son cours, l'ingénieur de sécurité fait son rapport...

Pour les ouvriers, la chose est claire. Les jeunes disent : la mort de Francis, c'est un assassinat. Plusieurs parlent de riposter. C'est à ce moment-là que les ouvriers « maos » revendiquent dans un tract le sabotage de deux grues, pour venger leur camarade tué, ce qui bloque le travail sur le bateau pendant une demi-journée; et les ouvriers peuvent se reposer, manger leur casse-croûte à leur aise, tout en étant payés.

Par la suite, la production sera ralentie : nombreux sont ceux qui comprennent que le boni est un mirage, et travaillent de plus en plus à leur cadence personnelle; les chefs sont envoyés promener, des mini-sabotages se développent.

9 mars 1970

Deux morts par asphyxie à bord d'un bateau russe polytherme.

Un gars travaillant avec un chalumeau met le feu à la mousse; aussitôt une fumée très toxique se dégage, deux ouvriers meurent asphyxiés.

A ce moment-là, il n'y avait qu'une seule lance à incendie à bord, un seul masque à gaz, et la pression d'eau n'est venue que 10 minutes après le début de l'incendie.

Le journal « La Voix du Nord » laisse entendre que cet incendie serait d'origine criminelle, et lié à l'agitation entretenue par les maoïstes ces derniers temps.

La mousse employée aux ACDB pour les polythermes précédents s'appliquait par plaques de 2 mètres sur 1 mètre; ces plaques étaient montées à bord par ballots. Mais sur le bateau russe en question, la mousse utilisée s'applique au pistolet, et, avec ce procédé, les ACDB gagnent des milliers d'heures de travail, c'est-à-dire des millions de francs. Mais c'est cette mousse qui a pris feu.

LES MINEURS ACCUSENT

Le directeur des ACDB, Lefol, prétendait que cette mousse était ininflammable, alors que les ouvriers ont constaté qu'un morceau s'enflammait en une fraction de seconde. Cette mousse a fait 5 morts en Allemagne, et elle y est interdite depuis.

Elle est aussi interdite en Italie, car elle présente un danger mortel.

Cette mousse, c'est du polyuréthane. Les décors en plastique du dancing « Le Cinq-Sept » à Saint-Laurent-du-Pont, qui a brûlé le samedi 31 octobre comme une torche, étaient faits en cette matière. Tout cela, le directeur des ACDB le sait aussi.

Le jour des deux asphyxiés, les ouvriers du bord débrayent spontanément ; à 13 heures, à l'embarcadere, ils restent groupés devant la porte ; le chantier leur fait horreur ; certains parlent de séquestrer Lefol ; quelque temps après, un meeting se tient, et des ouvriers prennent la sécurité en main ; ils s'organisent d'eux-mêmes : sur une équipe de deux, un travaille pendant que l'autre surveille, et dès la moindre petite fumée, c'est le sauve-qui-peut. Les chefs ne peuvent rien dire. C'est grâce à ce système qu'il n'y eut aucune victime quand un deuxième incendie a éclaté à bord. De son côté, le service sécurité ne lève pas le petit doigt.

Le jour du lancement du *Gilda*, des pavés sont lancés dans les vitres de la villa de Lefol, et des

inscriptions sont marquées : « Lefol, assassin », « *Gilda* : 2 morts »

Après cela, face à la révolte qui gronde, face aux méthodes de lutte des ouvriers qui rendent le patron et la maîtrise fous de rage et de peur, plusieurs provocations, au sens propre du terme, sont montées, qu'on va tâcher d'attribuer aux « maos » pour les discréditer. Ainsi la radio et les journaux vont essayer de mélanger l'action de représailles contre les grues pour venger la mort de Francis, avec les provocations criminelles qui auraient fort bien pu tuer des ouvriers.

Ainsi, pendant toute une nuit, seize chalumeaux sont laissés ouverts. L'acétylène et l'oxygène se dégagent. La moindre étincelle peut provoquer le matin une formidable explosion ! Mais cela se retourne contre le patron et le service de sécurité : « Les vannes de gaz auraient dû être fermées par le service de sécurité, car depuis qu'un accident survenu à bord du *Ville-de-Metz* a fait 13 morts, il est d'usage de fermer les vannes après le travail. » Cela prouve la complicité du service sécurité, d'autant plus que celui qui répand le plus l'idée de la provocation est un délégué du service de sécurité.

Puis, après les deux incendies, c'est la comédie des pots de bitume trouvés dans les bateaux russes, alors que les bateaux sont envahis par les flics en civil, pour tenter encore une fois de faire passer tous ceux qui se révoltent et luttent pour des « terroristes ». Là encore, c'est le service sécurité qui découvre les pots !

En tout cas, les ouvriers ne s'y trompent pas : « C'est Lefol qui tue les ouvriers ».

(1) Cet article est un extrait d'une brochure de 41 pages éditée chez François Maspéro, 1 place Paul-Painleré, Paris (5), sous le titre « Les Mineurs accusent », pour le prix modique de 2 F.

(2) Boni. Prime de rendement donnée à la tête du client par le chef de service, variable de 150 F à 1 franc.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chévreuil
94 Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL
Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

11° UNION REGIONALE Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19° U. R. UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2° UNION REGIONALE CNT-AIT

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

VI° UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin. — Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et or-

COMMUNIQUE

ganisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

LE CENTENAIRE DE LA COMMUNE

A l'occasion du centenaire de la Commune un comité regroupant des organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes s'est constitué pour mener des actions susceptibles de redonner à la Commune ses dimensions exactes et ne pas permettre à certains de la monopoliser.

L'Union Locale CNT du Pré St-Gervais s'associe pleinement à cette entreprise et demande aux camarades désireux d'y contribuer financièrement de faire parvenir leur contribution au CCP de Suzanne Lambert, 24 605 41 Paris.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne ; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

III° UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN 72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Le Syndicat des Cheminots de la Deuxième Union Régionale, invite ses adhérents à la préparation de l'ordre du jour et date des réunions qui auront lieu en février. Venir, ou écrire aux permanences.

Le Syndicat des Métaux de la Région Parisienne communique aux adhérents et camarades sympathisants, qu'ils peuvent contacter les permanences de la Deuxième Union Régionale pour apporter son concours au Syndicat.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

LE MIROIR AUX ILLUSIONS

(Suite de la page VIII)

L'ouvrier obscur dans l'atelier de quartier, le prisonnier enfermé pour quelque crime banal, la pauvre fille dans quelque affreuse banlieue, croiront que leur salut sur terre est dans une société anarchiste, il n'y aura plus besoin de nous. Je parierai même que dans une société anarchiste la vie sera telle que vous et moi serons désorientés parce que nous ne pourrions plus jouer les prophètes. En attendant nous devons reconnaître que nous avons échoués, nous demander pourquoi et commencer par admettre qu'il n'y a pas de place dans une société anarchiste pour des artistes, seulement pour des anarchistes.

A. MOYSE

(« Anarchy », Freedom Press, London.)

LE MIROIR AUX ILLUSIONS

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

(Suite et fin)

Aussi, avant que nous, anarchistes, passions tant de notre temps à examiner notre société dans l'abstrait, arrêtons nous un moment pour examiner pourquoi nous paraissions n'avoir aucune alternative acceptable à offrir aux gens de ces îles. Ayons soin également de garder présent à l'esprit le fait que, quel que soit l'arrangement social dans ces îles, ce sera ces cinquante millions de personnes qui devront y participer et le rendre vivable. S'ils doivent rester des animaux bien entretenus dans une utopie bourgeoise, rangez-moi parmi eux ; une société où l'ouvrier et le paysan sont des étrangers n'a pas non plus besoin de moi. C'est bien là en effet notre tragédie. Alors que nous avons tant à offrir à la société, nous dispersons nos efforts dans des cancanes stupides et fratricides, à revendiquer chaque manifestation ou à ressusciter d'anciennes querelles. Toutes ces choses sont amusantes parce que nous aimons tous les manifestations et que le bavardage est le reflet d'une pensée active, les tables de la foi anarchiste valant toujours un moment intéressant de discussion. Mais, je le répète, notre salut réside avec la masse des gens de ces îles. Tandis que tous les partis politiques de l'opposition prient pour qu'une grande catastrophe accable ces îles, nous devons, comme les premiers chrétiens, offrir aux gens un moyen bien défini pour une vie mieux remplie et plus heureuse, indépendamment de la richesse matérielle ou de la classe sociale considérée. Nous devons présenter un schéma raisonné pour un mode de vie rationnel acceptable par des millions de personnes et préférable au mode de vie actuel, dans lequel l'efficacité technique est cultivée comme une fin en soi, et à l'avalissement des malheureux qui ne peuvent pas tenir l'allure. Dans mon innocence, je crois qu'il est possible de mon vivant qu'un peuple puisse jeter les bases d'une société anarchiste. Je sais que dans quelques générations nous vivrons dans une société sans argent que tant de conservateurs et d'anarchistes « réalistes » regardent comme utopique. Il n'est plus question de savoir si cela arrivera, mais si cela aura lieu dans le cadre d'une société à direction paternaliste, une société de bien-être dans laquelle chacun touche sa ration en fonction de son sta-

tut professionnel, ou bien une société anarchiste où tout est libre et gratuit et où le vieux rêve « de chacun selon ses capacités et à chacun selon ses besoins » deviendra une réalité vivante. Si tu me demandes, petit camarade, « Est-ce que cela signifie que toutes les boutiques seront ouvertes aux gens, libre d'emporter ce qu'ils veulent ? » La réponse n'est pas mardi prochain, oui, mais dans cinq ou dix ans. C'est même ton devoir du soir petit camarade. De la même façon que nous acceptons la libre distribution des livres dans les bibliothèques publiques, l'eau potable et l'entretien des égouts, nous devons montrer que les transports publics seraient plus utiles et fonctionneraient mieux sans l'utilisation archaïque des tickets. Que le charbon, le ciment, le bois, la brique, le papier, le fer et toutes les choses matérielles embarrassantes pourraient être stockées dans chaque communauté pour être utilisés par ceux qui en ont besoin. Personne ne les volera puisque, libres pour tous, elles ne seront pas monnayables et qui se donnerait la peine d'emporter ces choses s'il n'en a pas besoin. Voici ce que nous devons obtenir. Au fur et à mesure que les biens matériels deviendront accessibles à tous, nous pourrons étendre le nombre et la variété des articles disponibles jusqu'à ce que le pain et le sucre, le lait et la viande et tous les besoins élémentaires soient satisfaits pour tous.

Si tu veux une voiture, une télé ou une machine à écrire, petit camarade, est-ce que tu la prends et tu la balances le lendemain par ennui ? Réfléchis au problème, petit camarade, la prochaine fois que tu prends un livre à la bibliothèque, et souviens-toi que le prêt c'est pas quinze jours gratuits et dix centimes par jour de retard, mais c'est quelque chose de relatif. Alors, si tous les biens matériels sont disponibles pour tous, pourquoi irions nous travailler aux mornes tâches quotidiennes ? Parce que, si dans l'ensemble de la société nous créons de petits groupes vivants solidaires, c'est-à-dire si nous divisons nos grandes villes en groupes de la grandeur d'un village, deux choses entreront en jeu. L'une est la pression sociale ou le poids du mépris du public envers celui qui refuse de travailler pour la communauté. L'autre le fait que, bien que l'on puisse être toléré et vivre sur une

communauté en partageant sa nourriture, ses vêtements et ses maisons, la communauté n'est pas obligée de brancher à la source commune l'électricité, le chauffage ou l'eau du tire au flanc. Ainsi le parasite peut vivre sur la communauté, mais il ne peut pas en faire partie, à moins que il ou elle veuille — ce n'est pas une obligation — aider activement à faire vivre la communauté. En d'autres termes, l'homme ou la femme qui refuse de participer aux tâches communes, peut rester au sein de la communauté nourri, logé et vêtu, non pas en vertu de sa richesse personnelle ou de son pouvoir d'amuser la galerie, mais par charité, par notre unique charité. Maintenant petit camarade, si tu demandes qui va faire le sale boulot et qui est-ce qui va nettoyer les chiottes ou le jardin public de cet heureux village, je te dirais : c'est moi et beaucoup d'autres comme moi. Non pas par une conscience civique surdéveloppée, mais parce que la carotte que la communauté offre aux gens comme moi pour nettoyer ta merde, est un temps de loisir plus grand. Dans la société anarchiste du moment, qu'il nous faut travailler quatre, cinq, six ou sept jours par semaine pour satisfaire nos besoins, celui qui sera volontaire pour nettoyer les égouts, enterrer les morts ou déboucher les W.C publics ne travaillera que quelques heures, deux ou trois jours par semaine et c'est pourquoi il y aura des volontaires avec moi en tête. Dans une société anarchiste, on peut se payer le luxe de ralentir la chaîne à l'usine. On peut ralentir l'effort lorsque les besoins élémentaires de la société sont inférieurs à la capacité de production. Ce sera une société semblable aux sociétés religieuses du haut-moyen âge. La tâche des anarchistes est de montrer qu'elle est vivable et possible dans notre société industrielle, que ça n'est pas une forme d'échappatoire pour quelques privilégiés mais qu'elle peut être appliquée aux millions qui habitent ici. Que l'on ferme les usines pour emmener les hommes et les femmes aux champs les plus proches pendant les récoltes pourrait être aussi acceptable que ce le fut pour les ouvriers de l'Est de Londres qui partaient chaque année travailler dans les champs de houblon.

Les anciens faubourgs de nos villes seront exhumés des vieilles

cartes et délimités par des pelouses d'herbe fraîche et de fleurs de sorte que l'homme puisse à nouveau connaître les limites de sa communauté et cependant rencontrer ses voisins à quelques pas de là. Les eaux cachées des vieilles rivières de Londres apparaîtront de nouveau à la surface propres et douces. Nos heures seront gouvernées par nos besoins et nous pourrons chaque année vivre plusieurs semaines sur nos réserves dans le cadre d'un système national de transports, de routes, d'électricité, etc... L'heure du thé dans nos usines deviendra un interlude agréable dans la journée de travail et non un plagiat méprisant de la petite bourgeoisie. Les hommes et les femmes, indépendamment de leurs dons respectifs, auront à nouveau le temps et les moyens de réapprendre les jeux et les métiers anciens. Chacun de nous prendra une part active dans la production de la nourriture dans cette île, non pas individuellement comme un exercice de week-end sur un lotissement ouvrier bordant la voie ferrée ou dans un jardin de plantes exotiques, mais par milliers et nous allègerons le travail fastidieux dans les usines de production en variant les tâches de chacun, aussi bien à l'intérieur de l'usine que d'une usine à l'autre. Il nous faudra mettre en balance ce que nous perdrons en productivité et ce que nous gagnerons en bonheur.

Voici sûrement ce que signifie l'anarchisme. Pour le moment, en ce qui nous concerne, nous devons reconnaître que nous avons échoué. Tant que les humbles et les opprimés ne se tourneront pas vers le mode de vie que nous préconisons pour donner une nouvelle signification à leur existence pathétique, nous n'aurons rien à offrir. Tant que de tristes petits groupes d'hommes et de femmes se rassemblent dans les villes industrielles malfaisantes et vidées pour glorifier Dieu, tant que des hommes et des femmes année après année arpentent les rues de ces mêmes villes propageant leur foi dans une forme politique de salut, nous devons nous demander pourquoi nous avons failli de gagner leur confiance. La pierre de touche de toute évangélisation religieuse ou sociale doit être la foi de ses plus humbles et plus misérables fidèles. Lorsque la vieille femme dans son taudis,

(Suite page VII.)

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

21 JANVIER
1971
NUMERO 639
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA C.G.T.

CONTRATS DE PROGRES
COLLABORATION DES CLASSES
MEPRIS DE L'USAGER

COMPLICE DE L'ETAT



Après l'avoir soutenu contre les mouvements révolutionnaires la C.G.T. et tous les autres syndicats réformistes déterminent avec lui comment le cheminot français doit être exploité

Les bonzes syndicaux auront bien du mal à enrayer la colère des cheminots. La CGT ne sait pas sur quel pied danser. Elle donne son accord à la direction de la SNCF, puis elle se ravise, elle se demande comment elle pourra enrayer la colère qui monte, mais signe tout de même.

Des remous se manifestent sérieusement sur la région Ouest. Ils peuvent s'étendre rapidement à l'ensemble de la SNCF. Les cheminots, ceux qui travaillent et ne vivent pas du syndicalisme, ceux qui ne passent pas le plus clair de leur temps à essuyer les paillassons des ministères et des di-

rections pensent de plus en plus qu'on les prend pour des pigeons.

La réduction d'une heure de la durée du travail fixée pour fin 1971 est une sinistre plaisanterie. On se demande dans combien de temps on parviendra aux 40 heures ?

Les syndicats officiels s'ils ne sont pas incapables sont les complices du patronat et de l'Etat. Il ne reste aux cheminots qu'un seul espoir : la grève générale illimitée et révolutionnaire.

La comédie a assez duré. Il faut en finir.

R. J. SOURIANT
(Cheminot)

Hausses partout...

Travailleur ne te fais pas avoir. Refuse, n'achète pas de timbres à 50 centimes en 1971.

Vous allez dire, alors on n'envoie plus de lettres. Devons-nous envoyer moins de lettres ? ce n'est pas la question.

On se rappelle qu'au début de l'année 1970 une escroquerie d'un type nouveau était proposée aux usagers : le timbre de 0 F 30 augmentait de 0 F 10 ce qui permettait de mettre le timbre à 0 F 40, de le considérer comme prioritaire (donc service rapide) et le timbre à 0,30 continuant d'exister mais étant acheminé lentement. L'intox est donc créé au niveau du public par la direction des P. T. T. les gens ont, dans la grosse majorité, timbré leurs lettres à 0 F 40, ce qui était

une erreur, car dans la grosse partie des cas les lettres de 0 F 30 et 0 F 40 arrivaient approximativement dans le même délai, et le public était laissé dans l'ignorance des faits, malgré quelques dénonciations (« Canard Enchaîné », et autres feuilles de chou). Pendant ce temps-là, l'Administration, l'Etat réalisait des millions de bénéfice sur le dos des consommateurs. Or, en ce début de l'année 1971, l'Etat, par l'intermédiaire du ministre des PTT M. Guéna remet la même plaisanterie sur le tapis. 0 F 50 normal et toujours le petit 0 F 30, qui est d'ailleurs dans la majorité des cas acheminé pareillement.

Pour se foutre de la gueule du peuple, on ne fait pas mieux, et ces Messieurs de l'Administration

(Suite page 11.)

...sauf sur la chicorée...

L'ESOTÉRISME ET LA

Nous avons jugé que, malgré son caractère un peu particulier, cette étude, en présentant une opinion peu répandue, devrait nous offrir le moyen de parfaire nos connaissances ou d'en discuter.

« Le C. S. »

Je vais aborder ici un sujet qui à ce que je sache, n'a jamais été traité dans les milieux anarchistes ou anarcho-syndicalistes.

Si nous voulons qu'un jour notre rêve se réalise, c'est-à-dire, que la Révolution s'accomplisse dans le sens que nous désirons, qui est celui de l'émancipation complète et de la liberté totale; il faut pour cela qu'il n'y ait plus chez nous aucun tabou, que nous sachions nous dépêcher de toute influence; enfin, que nous puissions être libres et indépendants dans des organisations qui se disent libertaires.

A ma connaissance, il n'y a jamais eu rien d'écrit dans notre presse au sujet de l'ésotérisme; je vais essayer de réparer cette omission.

Le mot « ésotérisme » vient du grec *je fais entrer*, et son origine étymologique en fait parfaitement comprendre la signification. Faire entrer, c'est ouvrir la porte, offrir aux hommes de l'extérieur de pénétrer dans l'intérieur. Symboli-

quement c'est révéler une vérité cachée un sens occulte. En fait, tous ces sens sont contenus dans ce mot qui signifie exactement une doctrine secrète, une initiation, une explication du monde révélée dans une assemblée choisie, isolée de l'extérieur et de la foule, et bien souvent de bouche à oreille. L'ésotérisme est vieux comme le monde; toute révélation magique chez les primitifs s'accomplit dans le mystère, et à l'écart des autres membres de la tribu, dans l'ombre propice et souvent efficace d'un bois sacré, sur un emplacement réservé, ou un sommet isolé. La connaissance de techniques donnant des possibilités surhumaines s'est toujours entourée de mystères. Depuis longtemps, il y a eu distinction entre le vulgaire, le peuple, la multitude, la foule, considérée comme ignorants, grossiers, lourds et instinctifs, et les élus, les savants, les initiés, les adeptes. Cette distinction exista aussi bien sur le terrain culturel que dans le domaine religieux, l'un empiétant souvent sur l'autre. Les techniques de gouvernement étaient liées intimement aux techniques magiques; l'ordre social était le reflet fidèle de l'ordre magique de la nature. Le microcosme assurait par sa stabilité l'ordonnance du macrocosme. Les secrets d'Etat, les moyens magico-politiques de domination, les gestes rituels qui asservissaient le ciel, étaient réservés au petit nombre, à ceux que étaient dignes de recevoir, de conserver et de transmettre de telles révélations, ésotériques par essence, car possédant des conséquences incalculables. Les formes religieuses eurent toujours la forme exotérique et ésotérique, l'enseignement réservé à l'usage de la foule et l'enseignement réservé à quelques uns. La majesté sacrée des matières de la religion, des rites redoutables et efficaces, exigeaient une hiérarchie d'exécution et aussi une hiérarchie de connaissance. A notre époque rien n'a changé, et tant aujourd'hui comme hier les ésotérismes, par leur puissance d'action sur les plans idéologiques, mènent le monde.

Par ésotérisme, il faut entendre : Franc-Maçonnerie de toute espèce, Rose-Croix, Martinistes, Cabalistes, alchimistes, ordres chevaleresques, sociétés et sectes secrètes, etc.

Ces forces occultes à qui l'on n'attache que peu d'importance, sont celles qui régissent la société.

Elles préparent les courants idéologiques, façonnent la psychologie des gens, et de ce fait gouvernent. Elles sont la droite et la gauche, le racisme et l'anti-racisme, tracent les frontières et font les nations; nous font faire les guerres et même les révolutions, pourvu que celles-ci ne dépassent pas le stade prévu. Les initiés aux doctrines ésotériques qui dirigent les sociétés secrètes, sont dotés d'une intelligence et d'un savoir supérieur dont ils se servent pour dominer le monde. Ils sont athées et ils sont le Diable. Il y a beaucoup d'initiés aux doctrines ésotériques dans les milieux catholiques, surtout chez les jésuites, ainsi que dans tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique.

Les sociétés secrètes

« Les sociétés secrètes inférieures » dont le public connaît sinon les buts exacts, au moins l'existence. En France, la plupart d'entre elles sont administrativement légales, ayant souscrit aux prescriptions de la loi de 1901. Parmi elles, citons la franc-maçonnerie « bleue », la Société théosophique en son cercle extérieur, de nombreuses « petites églises »; on y classera aussi des groupes politiques allant des trotskystes aux nostalgiques de l'O.A.S.; enfin quelques mouvements séparatistes comme le « Gwan-an-Du » américain. Dans chacune de ces sociétés, les adhérents possèdent la mentalité du parfait militant. En dehors de quelques sinistres indicateurs, ces braves gens croient sincèrement, profondément à un idéal, religieux, philosophique ou politique. En un mot, dans ces sociétés, les idéologies pronées sont des appâts à l'aide desquels on draine une clientèle, sincère, probe, désintéressée et naïve. Le recrutement y est très divers. Malgré ce qu'affirment les dirigeants, presque tous les postulants sont admis. Un esprit critique, une forte instruction, une intelligence éclairée, une situation sociale en vue, cependant, sont parfois plutôt des obstacles que des références. Sous le couvert d'initiation à des grades successifs on diffuse des mots d'ordre ou des consignes d'action. Surtout on étudie les nouveaux inscrits, et le cas échéant, on les dirige vers des « voies de garage », ou, au contraire, on les oriente vers la seconde catégorie de sociétés secrètes.

On a écrit que les sociétés secrètes

inférieures étaient comparables à des viviers où l'on abandonne le fretin à son sort obscur, mais où l'on pêche les « gros poissons » afin de les élever dans des bassins mieux adaptés à leurs qualités. Comme les noms, sinon les buts réels, de ces sociétés secrètes sont seuls connus du public, elles sont parfois désignées, comme boucs émissaires, à l'aveugle fureur populaire. Ces déchaînements de haine sont préparés par des campagnes de calomnie savamment orchestrées dont les instigateurs bien souvent, sont les propres dirigeants, les supérieurs inconnus qui debout derrière un voile invisible et présent, tirent les ficelles de ces marionnettes. Ainsi en sacrifiant leurs troupes d'esclaves, les chefs occultes assurent-ils leur propre sécurité et continuent-ils avec d'autres figurants leur action souterraine.

Ce qui nous conduit à la seconde classe des sociétés secrètes, celles que Geoffroy de Charnay nomme *les sociétés de cadres* ou *sociétés intermédiaires*. Celles-ci sont authentiquement secrètes car seules quelques personnes en connaissent ou en soupçonnent l'existence et les buts. Leurs affiliés restent inconnus non seulement du monde profane mais aussi des membres des sociétés secrètes de base. Elles ne sont jamais déclarées selon les prescriptions de la loi de 1901, ou bien se dissimulent sous le couvert de groupements anodins. Nul n'y propose sa propre affiliation. C'est un conseil, occulte, qui décide, par cooptation, qui en est digne. Fréquemment (mais pas constamment) ces sélectionnés ont fait à leur insu un stage probatoire dans une société inférieure. Une tactique d'approche est mise en œuvre par les responsables qui ne se dévoilent qu'en dernier ressort et après s'être protégés d'éventuelles indiscretions par tout un système de faux semblants et de mises en garde. Le nouvel inscrit est pour ainsi dire, choisi d'autorité. Un refus de sa part l'exposerait à d'imprévisibles sanctions : il doit, désormais, obéir *perinde ad cadaver*; toute indiscretion, toute imprudence seraient sanctionnées d'une façon radicale. Ces sociétés secrètes modifient, selon les circonstances, leurs noms et même leurs structures. Aussi ne sont-elles décelées qu'après leur disparition ou plutôt leurs anciens *avatara*. Après l'assassinat par les miliciens, du grand-maître Constant Chavillon, le voile qui pro-

Hausse partout...

(Suite de la page 1.)

directoriale des PTT comptent bien faire cracher de plus belle « le cochon de payant », à moins que nous sachions leur résister, c'est-à-dire, en n'achetant que des timbres à 30 centimes. Cette action n'a rien de subversive, de violente mais elle affirme notre volonté à tous de dire « non aux escrocs » « non au plus grand voleur qu'est l'Etat »; si nous ne nous laissons pas faire, l'Etat et ses valets reculeront, comme ils l'ont fait en n'augmentant pas les tickets de métro en 1970 (par l'agitation continuelle contre l'augmentation des Transports, pour la gratuité, le fameux slogan « L'Etat ne nous transporte pas, il nous roule », était la stricte réalité. Ne soyons plus des veaux qu'on mène à l'abattoir.

Boycottons le timbre à 0 F 50.

Résistance à l'Etat voleur.

Peuple défend ton pouvoir d'achat.

Un postier anarcho-syndicaliste de la CNT.

DOMINATION MONDIALE

tège le *martinisme* a été soulevé un instant. Mais depuis, les authentiques continuateurs du philosophe inconnu ont repris, symboliquement le masque et le manteau qui les défendent contre les infiltrations profanes. Qui voudrait être instruit des anciennes activités du cercle intérieur de la Société théosophique, lira « La pierre philosophale », d'Anker Larsen., mais en se souvenant que ces révélations appartiennent au passé.

Quant au mouvement synarchique d'empire, il se cache maintenant, comme les calamars, sous un flot d'encre...

Ces groupements abandonnent à la piétaille des sociétés secrètes inférieures les vains appâts des idéologies plus ou moins sentimentales. Ils se veulent réalistes et volontiers nietzshéens « par-delà le bien et le mal ». Ils sont peu nombreux, bien cloisonnés, mais parfois, selon les impératifs du moment, scellent entre eux des alliances momentanées. Plus souvent ils se livrent des combats souterrains, acharnés, où tous les coups sont non seulement permis, mais recommandés, à l'exclusion cependant, d'indiscrétions mutuelles qui alerteraient sinon les milieux profanes au moins les pouvoirs publics. Là aussi le silence est la loi du milieu.

Entre eux les affiliés de même tendance pratiquent une solidarité discrète, mais particulièrement efficace. Comme au jeu d'échecs il s'agit, d'abord, de placer des pièces maîtresses aux bons endroits aux leviers de commande. Ainsi ces groupes par osmose, contrôlent les rouages essentiels des Etats, comme des grandes organisations mondiales de la politique et de l'économie. Mais un des promus fait-il acte d'indépendance ou d'insuffisance ? Est-il la proie de scrupules ? Commet-il quelque indiscrétion même mineure ? Il est aussitôt éliminé, même s'il est nécessaire, par les moyens les plus radicaux, dont certaines crises cardiaques attribuées au surmenage ne sont pas exclues. Mais ces associations ne sont encore que des rouages. Elles exécutent plus qu'elles ne commandent. L'élaboration du plan appartient aux sociétés secrètes de troisième ordre.

Les sociétés secrètes supérieures sont totalement occultes. La masse des profanes n'en soupçonne même pas l'existence. Elles restent ignorées des sociétés secrètes de base et, pour les sociétés de base

comme pour les sociétés de cadres constituent un sujet tabou. La page de garde du Pacte synarchique révolutionnaire est, à ce point de vue, significative :

« Toute détention illicite du présent document expose à des sanctions sans limite prévisible, quel que soit le canal par lequel il a été reçu. *Le mieux, en pareil cas, est de le brûler et de n'en point parler.* La révolution n'est pas une plaisanterie mais l'action implacable régie par une main de fer. » Geoffroy de Charnay précise : « Ni leur nom, ni leur existence, ni leurs affiliés ne sont connus. On est réduit à de simples conjectures. » Plus précisément, la découverte fortuite de quelque énigmatique document ou une confiance inopinément surprise met sur la voie. C'est ainsi que durant sa courte agonie, après l'attentat dirigé contre lui, Walter Rathenau prononça : « Les soixante-douze qui mènent le monde... » Cet état - major international ne comprend qu'un petit nombre d'initiés dont la plupart sont classés parmi les dirigeants ou les grands hommes d'Etat. Mais certains d'entre eux vivent, dans la clandestinité, une existence retirée, ascétique; nul ne soupçonne leur influence ou même leur identité véritable. Qui veut être renseigné sur leur rôle dans l'élaboration du récent concile œcuménique lira avec fruit, « Une larme pour tous », de Paul Arnold. Tous ces adeptes (réunis en une hiérarchie indéchiffrable dans l'état actuel de nos connaissances) détiennent des pouvoirs immenses.

C'est dans la scène du mysticisme que naissent toutes les sociétés secrètes qui ont existé et qui existent encore sur notre globe et qui toutes mues par de tels ressorts mystérieux ont dominé, et continuent encore, malgré les gouvernements, à dominer le monde.

« Ces sociétés secrètes, créées à mesure qu'on en a besoin, sont détachées par bandes distinctes et opposées en apparence, professant respectivement et tour à tour opinions du jour le plus contraire pour diriger séparément et avec confiance tous les partis politiques, religieux, économiques et littéraires, et elles sont rattachées pour y recevoir une direction commune. »

Le véritable ésotérisme est au-delà des oppositions qui s'affirment dans les mouvements extérieurs qui agitent le monde profane et si ces mouvements sont

parfois suscités ou dirigés invisiblement par de puissantes organisations initiatiques, on peut dire que celles-ci les dominent sans s'y mêler, de façon à exercer également leur influence sur chacun des partis contraires.»

Hitler et l'ésotérisme

L'ésotérisme nous a conduit à Hitler par l'intermédiaire du groupe Thulé et de la franc-maçonnerie prussienne.

Il existait en Allemagne deux groupes principaux de loges maçonniques, celles qui étaient « humanitaires », parce qu'elles recevaient les Juifs et qu'elles restaient attachées aux « Anciens devoirs » tracés par les « Constitutions d'Anderson » et celles de la « Vieille Prusse », qui exclurent tout membre « non purement germanique » et qui rejetèrent tout rituel fondé sur l'Ancien Testament et tout symbolisme « non essentiellement germanique », après avoir assuré Hitler « de leur dévouement ». A ma connaissance il n'existe pas de loges surhumanaïres : je le regrette pour la maçonnerie « vieille prussienne ».

La F.-M. prussienne suivit le mouvement. Elle dénonça le caractère « pacifiste et cosmopolite » des conceptions des loges « humanitaires » ; elle proclama son caractère « purement national » et son intention de « développer l'amour de la patrie, le sens de la nation et de la communauté ainsi que de lutter contre le matérialisme par le développement du sentiment religieux dans le peuple ».

Le groupe Thulé

En Thulé convergent deux traditions ésotériques qui, au reste, ne diffèrent qu'au regard des profanes : un courant venant de la Thulé hyperboréenne, et une tradition, d'Asie centrale. Ces deux courants ayant le même symbole : le svastika Thulé n'est d'ailleurs que la manifestation actuelle du germanisme souterrain dont nous avons décalé la source dans l'Ordre Teutonique. Germanisme constant secret, agissant, chiliaste, qui sait s'adapter aux contingences historiques et qui ne s'occulte sous la pression de circonstances contraires que pour reparaitre dès que la conjoncture en devient propice.

« Ekart entreprit la formation spirituelle d'Adolph Hitler » Autrement dit, il l'introduisit dans

le goupe Thulé et lui en communiqua les arcanes. Il semble bien que jusque là, Thulé soit resté une académie dilettante, légèrement snob, Hitler fut le premier prolétaire à y être admis. Thulé s'occupait du patrimoine spirituel des Aryens nordiques, lesquels seraient « les porteurs de la lumière » pour le monde entier. Dans cette association, on pouvait voir, à côté d'aristocrates comme la comtesse Heila von Westarp, le prince Gustav-Franz von Thurn und Taxis, le baron des artistes, des bourgeois aisés et des étudiants, dont un ancien lieutenant aviateur, Rudolf Hess, les docteurs Gutberlett et Morell. » On se réunissait dans un palace : Hôtel des *Quatre Saisons*, de Munich. Et le corps franc *Oberland* constituait la garde extérieure de ce groupe ésotérique. Tandis que Thulé rassemblait les forces magiques de l'aryanisme, la révolution grondait en Bavière. Les attentats se succédaient. Le 21 février 1919, Eisner, chef du gouvernement bavarois fut assassiné dans la rue par le comte Anton Arco-Valley. En plein Landtag, un spartakiste abattit deux députés. Sous la menace communiste, Hoffmann, successeur d'Eisner, quitta Munich le 7 avril 1919; la République des Soviets bavarois fut proclamée. Le 26 avril, des gardes rouges perquisitionnèrent au siège de la *Thulé Gesellschaft*. Ils appréhendèrent le prince von Thurn und Taxis, la comtesse von Westarp et le baron von Seidlitz. Tous trois furent fusillés le 30 avril 1919, après une parodie de jugement, sur ordre du marin Erglhofer, commandant de l'armée rouge en Bavière. Mais les 1 et 2 mai 1919, les troupes régulières délivrèrent Munich et y exercèrent une répression impitoyable. Ainsi Thulé avait ses martyrs ! Le groupe prit une orientation nouvelle. Tout ce qu'il avait d'« académique » cessa et l'on se consacra à la magie cérémonielle. A cette époque, les futurs dirigeants du III Reich étaient néo-paganistes.

Selon Oswald Dutch, les dieux germaniques, Thor, Odin, Wotan ressuscitent après la débâcle de novembre 1918. A leur tour, ils triomphent du « Galliléen ».

En Westphalie, dit cet historien, des villes entières retournent au paganisme et les croix sont abattues dans les cimetières. On se marie sous des chênes millénaires, au cours de rondes orgiaques et,

(Suite page VI.)

L' EXPERIENCE MARXISTE

négarion du vrai socialisme, du vrai communisme

Même s'il ressort, de l'analyse du schéma marxiste du socialisme, que la dictature du prolétariat fait abstraction de l'homme, on ne peut pas dire qu'elle soit complètement impersonnelle étant exercée par une minorité se prétendant déléguée par le prolétariat, une minorité de révolutionnaires professionnels. On trouve chez Marx une ambiguïté découlant dans un sens de l'inéluclabilité de la victoire d'un prolétariat constamment croissant opposé à un capitalisme de plus en plus concentré, et dans l'autre sens d'une hypothétique nécessité d'avoir un parti solidement organisé pour conduire le peuple à la révolution. Si l'on sait qu'en 1872 au congrès de l'internationale à La Haye, Marx envisageait comme possible une transformation sociale pacifique dans certains pays, on conçoit bien que cette ambiguïté ait pu conduire à 2 courants marxistes : l'un réformiste attendant patiemment que cette transformation sociale naisse du jeu des fatals contradictions économiques, l'autre révolutionnaire dont le léninisme fut à la fois l'aboutissement et l'éclatement en sectes partisans. C'est ainsi que ceux qui se réclament du marxisme ont tout fait, qu'ils soient réformistes ou révolutionnaires, pour domestiquer les syndicats et les assujettir aux partis autoritaires se réclamant hypocritement de la classe ouvrière, dans le genre du parti bolchevik dont les principales caractéristiques sont l'unité de croyance, la discipline militaire et le fanatisme intolérant. L'Etat ne s'est jamais aussi bien porté que dans les pays drappés dans le linceul marxiste.

Finalement Marx fut peu prodigue en explications autour de sa fameuse phase de transition. Ainsi ses apôtres peuvent entretenir dans l'inconscient des individus le respect de l'Etat et la ridicule crainte que sa disparition soit l'arrivée du chaos et de la décomposition de toute structure. De ce fait le maintien dit provisoire d'un Etat prolétarien rassure d'autant plus qu'un peu de dictature « rehausse » ceux qui ne rêvent que de représailles. On comprend aisément maintenant que la bureaucratie n'est ni une déviation passagère, ni une usurpation : elle est une conséquence logique du

marxisme et naît de la dictature d'une minorité privilégiée; par ailleurs elle doit être considérée comme le pilier indispensable d'un Etat tendant à devenir totalitaire. Un tel régime s'appuie sur la disparition brutale des « mal-pensants », l'embrigadement des syndicats, la force d'une pléthorique police politique, le développement des organismes de contrôles émanant d'un parti unique à tous les niveaux épaulé par une bureaucratie puissante ne dépendant que de lui. Le parti unique asservit la totalité de la société comme il asservit la totalité de l'individu. Imposant ce qu'il faut penser en économie comme en politique il détermine la ligne à suivre autant sur le plan scientifique que littéraire et artistique en général. L'histoire devient l'auxiliaire de l'autorité du parti : elle devient officielle par la correction des événements, la falsification des biographies, et ne supporte aucun hérétique. Pour ce parti le silence apeuré de la population est une approbation suffisante. Dans ce régime abusivement appelé communiste, pouvoir et propriété se confondent en de mêmes mains. Nominalemeut la nation est propriétaire, or en fait, l'administration monopoliste n'est constituée que par une couche restreinte jouissant égoïstement des droits abusifs qu'elle s'est octroyée. En même temps que structure dite de classe ce gouvernement est gouverné de parti; sa police est police de parti; son armée est armée de parti; l'Etat est l'Etat de parti. La doctrine qui détermine tout, le marxisme, est une théorie exclusivement définie et interprétée par les chefs du parti. Or on nous braille à tout vent que ce n'est que transitoire. Peut-on penser que des personnages ayant joui de pouvoirs illimités, ayant profité d'avantages pratiques qu'ils ont eux-mêmes rattachés à leurs fonctions, ces fonctions qu'ils se sont appropriées, puissent un beau jour accepter de disparaître, de reconnaître leur inutilité, d'abandonner leur fatuité, de proclamer que leur Etat doit disparaître ? Est-il imaginable qu'une classe usant d'une autorité absolue signe dans la joie « son arrêt de mort » et se suicide consciemment ? Allons ! il est clair que les mar-

xistes prennent les gens pour des idiots.

On ne parle pas et on ne se rapproche pas de la liberté en instaurant une dictature quelle qu'elle soit. On ne parle pas et on ne va pas vers la fraternité et l'égalité quand volontairement on crée et on perpétue des privilèges de classes. Si le « camarade » de l'appareil politique et économique continue à mépriser le camarade ouvrier, quelle fut l'utilité de la

révolution ? A travers le néo-fascisme de l'URSS et de ses satellites c'est le marxisme lui-même qui par certaines énormes imprécisions a accouché de la bureaucratie de l'Etat dit prolétarien et d'une nouvelle forme de dictature. Notre rôle est entre autres de lutter contre cette nouvelle race d'ennemis du peuple. Avis aux intellectuels toujours là pour former un Etat major de cadres dictatoriaux.

Claude LAPORTE

SOLIDARITÉ POUR L'ESPAGNE QUI LUTTE EN FRANCE

VI^e UNION REGIONALE

Nous nous insurgeons contre l'insolence du fascisme espagnol.

Nous affirmons que toutes les manifestations de protestation ne sont qu'une première étape à dépasser immédiatement.

Passons à l'action directe contre le fascisme international et en particulier le franquisme.

Soutenons sans volonté d'hégémonie politique la lutte du peuple espagnol.

Que notre action soit à la mesure de la morgue triomphante du franquisme; qu'elle parvienne à déborder toutes les récupérations.

Tirons dans les pattes des charognards en nous comportant autrement !

Nous envisageons :

— Une participation et une impulsion à des assemblées à la base, sur les lieux de travail et de vie. Il faut aller chercher les gens là où ils sont. (Entrée en matière au moyen d'un film par exemple, établissement d'un débat et d'un contact permanent).

— Une mise en pratique la plus rapide possible d'un *soutien direct* à nos camarades espagnols qui luttent en Espagne même.

Tout ceci ne peut se faire efficacement que de façon coordonnée dans le respect de l'autonomie et de la diversité des initiatives.

Nous invitons tous nos adhérents et sympathisants, ainsi que tous les libertaires à venir au local jeudi et lundi à 18 h. et dimanche matin.

EN ITALIE

Les dockers de Gênes ont décidé de continuer le boycottage des deux cargos espagnols « Cala Figuera » et « Lago Negro », ancrés dans le port. Le porte-parole de leur Syndicat a déclaré : « Nous avons pris cette décision parce que, même si le peuple espagnol et la solidarité internationale ont obtenu un grand succès avec la commutation de la peine, le problème n'est pas résolu. L'opposition au régime de Franco, en effet continue. » (Inf. « Le Monde », 5 janvier 1971).

Bravo, camarades Italiens vous faites honneur aux travailleurs du monde en lutte contre toutes les barbaries de Russie à Pékin en passant par Paris, Madrid et Washington, vous ne faites pas que des gestes de beaux parleurs; vous n'êtes pas des bureaucrates. Vous pratiquez l'action de la véritable solidarité internationale. Les travailleurs du monde devraient prendre modèle sur vous contre le franquisme et ses séquelles, l'Opus Dei, la CIA et compagnie.

No es suficiente

EL indulto de los seis vascos condenados a muerte en Burgos causó una satisfacción inmensa en los hombres humanistas de todo el mundo civilizado, especialmente los españoles. Seis existencias jóvenes han sido preservadas del duelo de la muerte, provocado a pretexto de una ley implantada por procedimientos (véase un 18 de julio) tan bárbaros como la ley misma. El contento por la «medida de gracia» ha sido mundial, pero...

Trece hombres y dos mujeres han sido condenados a 30 años y a 50 años de presidio por haber defendido una causa honesta y elogiada: la libertad de España, de todas las regiones españolas. Sin dictadura férrea impuesta mediante la violencia, esa muchachada vasca, esos centenares de otros resistentes contra la Edad Media franquista, no habrían incurrido en lo que los entecos militantes de Franco consideran específicamente delito. Los miles de ciudadanos hispánicos quedados fuera ley por sentimientos de libertad o democracia, sufren en cárceles y humilladeros policíacos las consecuencias de una franqueza subversiva que los sublevados de julio 1936 no aceptan y sí repudian por comprender que ellos emprendieron el propio camino de la subversión con idea inversa: la de endogalar a un pueblo dispuesto a empujar el progreso social iniciado en 1931 con la desaparición natural de la Monarquía.

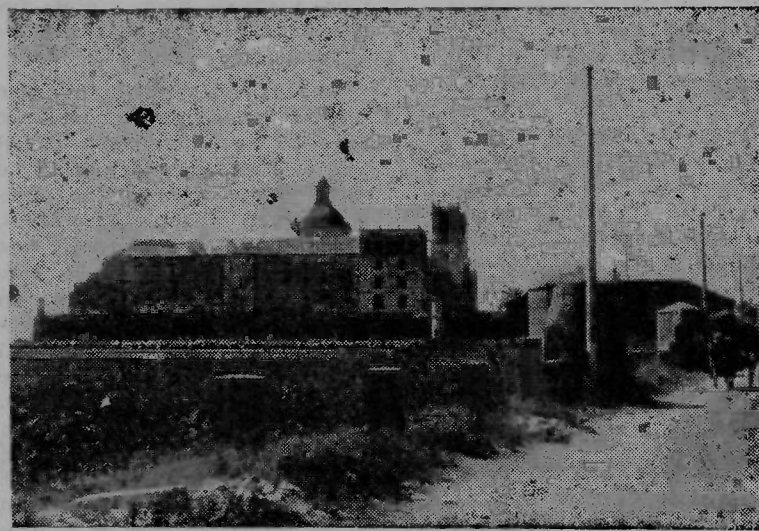
Haber salvado la vida a seis hombres no puede sumir a la sociedad en sueño letárgico para dejar a la tiranía española con las manos libres para prohiar sus desafueros. Hay docenas de miles de baleados, acuchillados y ahorcados en la conciencia de los responsables del régimen franquista, y muchos martirizados, y legiones de hambreados, por «delito político», delito de creación reaccionaria, para que los pueblos progresistas, es decir, no totalitarios, puedan resignarse a la existencia de poderes fascistas cual lo es, típicamente y por ley de herencia (¡triste herencia la dejada a Franco por Hitler, Mussolini y Tojo!) el régimen irregular conducido desde el palacio de El Pardo.

Quedar con vida no lo es cuando hay que permanecer

enterrado en presidio para todo el resto de los días, y no se juegue con el tópico de que el régimen nacionalsindicalista tiene los meses contados porque en encierro forzoso los meses son años, y puede durar, aún, el sistema de opresión franquista que nos acogota. Tiempo atrás jugábase la misma carta de la cortedad de la tiranía de 1939 y ésta en 1971 aún perdura. ¿Por cuánto tiempo? Nadie lo sabe. Buenos son los esfuerzos empleados y a emplear contra el régimen, mas los Juan Conill, los Luis Edo y cientos más de cautivos («viejos») persisten en el calvario a pesar de toda suerte de esperanzas... pasajeras. Ha llegado ya la hora de no vivir de ilusiones, ni de entregarse al sueño beatífico por medio triunfo logrado arrebatando al verdugo seis vidas, jóvenes y ya ejemplares. Urge aprovechar el movimiento internacional de simpatía levantado, para obtener de él el máximo de provecho.

¡Abajo los cadalsos, los presidios, los jueces y los pasivos que los consienten!

UN CACHO DE PATRIA ESPAÑOLA



Penal de San Miguel de los Reyes.

C.N.T.

ZONA NORTE — NORMANDIA

A.I.T.

Próximas actividades a desarrollar:

- 1ª Arranque de la Tómbola del Libro pro «C. S.».
- 2ª Inauguración de la sede confederal de París.
- 3ª Jornada Confederal en la Mutualité.
- 4ª Exposición y Fiesta del Libro Libertario en París.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 21 de Enero de 1971.

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO

Zona Norte-Normandía

Preparan para el mes de mayo próximo (fecha a determinar) una interesante FIESTA DEL LIBRO LIBERTARIO en los locales del 33, rue des Vignoles, Paris (XX) Metro Buzenval o Avron, a cuya Exposición podrán concurrir las Editoriales adecuadas como así los escritores-editores de sus propias obras. Habrá comunicado especial al respecto.

En el interregno se procederá a la distribución de boletos para la TOMBOLA DEL LIBRO cuyo sorteo se efectuará en el propio edificio de la Fiesta y en sesión artística que se organizará al efecto. Esta Tómbola representará una innovación, cuya originalidad beneficiará a todo contribuyente que dedique un mínimo de 5 francos

a la adquisición de boletos. Al efecto hay 3.000 libros preparados, todos ellos de contenido superior o por lo menos aceptable. Los beneficios de esta Tómbola irán dedicados a sufragar parte del déficit que viene comprometiendo la existencia del semanario LE COMBAT SYNDICALISTE y de la revista «Umbral».

La lista de premios ya establecidos es como sigue:

- 1º «L'Homme et la Terre», 6 tomos, Reclus.
- 2º «Encyclopédie Anarchiste», 3 tomos. Varios autores.
- 3º Obras Completas de Blasco Ibáñez, 3 tomos lujo.
- 4º Obras Completas de Fco. García Lorca, 2 tomos lujo.
- 5º Obras Completas de Amado Nervo, 2 tomos lujo.
- 6º Obras Completas de Cervantes Saavedra, edición lujo.
- 7º Obras Completas de Ciro Alegria, edición lujo.
- 8º Obras Completas de Rosalía de Castro, edición lujo.
- 9º Ciclo poético de J. Ramón Jiménez, edición lujo.
- 10º La Novela Picaresca Española (clásicos), edición lujo.
- 11º Obras de Rabindranat Tagore, edición lujo.
- 12º Obras Completas de Ramón de Campoamor, edición lujo.

A continuación, lotes de libros de buenas firmas importando, monetariamente, de 50 a 200 francos lote, hasta el premio 50. En adelante, obsequio de un libro a los no favorecidos poseedores de boletos por valor de 5 a 9 frs., y regalo de dos libros a los cooperantes que hayan dedicado a la Tómbola de 10 a 19 frs.; y así sucesivamente.

Federaciones Locales, grupos y corresponsales pueden, a partir de ahora, formular sus pedidos de boletos de la Tómbola del Libro a

Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (XX). CCP 13 507 56.

Las CC. de RR. Zona Norte y Normandía.

Paris-Caen, 16 enero 1971.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL MANIFIESTO DE MONTSERRAT

A nosotros, antifranquistas, y sobre todo antifascistas de siempre, es natural que nos complazca toda acción, toda tendencia dirigida a combatir lo que acertadamente se ha denominado «Vergüenza de Europa». No se tiene la costumbre de estimar como de orden trascendental y práctico el uso reiterado de frases peyorativas, de conceptos de un orden demoleedor simplemente verbalista. Pero bien podemos atribuir a modo de lepra endémica esa epidemia clerical y militar, que caracteriza a España, en su historia, a través de los tiempos. Y contra ello se ha de batallar cuando y como se pueda.

Origina y seguirá suscitando comentarios el denominado «Manifiesto de Montserrat», elaborado en la conocida basílica catalana, con el asentimiento de un conjunto de trescientos intelectuales. Hay en el aludido documento unas constataciones con las que es comprensible estemos de acuerdo cuantos, ya desde antes de la hegemonía franquista, combatíamos los síntomas en España, y estábamos contra la brutalidad represiva existente en Alemania e Italia. Leemos en el documento aludido:

«El sistema político - jurídico actual, al servicio de una estructura anacrónica de clase, transforma en delitos hechos políticos o sociales considerados en todos los Estados democráticos como legítimos, y como derechos elementales de todo ciudadano.»

Se declara también:

«Las torturas y las sevicias físicas y morales, denunciadas en múltiples ocasiones, han llegado a ser un sistemático método policiaco.»

En suma, hay en el «Manifiesto de Montserrat» un conjunto de razonamientos que nadie puede confirmar haya en ellos la menor inexactitud. ¡Ah, pero la cerrilidad de los militares y de los dignatarios de la Iglesia no es capaz de discutir, de razonar; ellos a la lógica del razonamiento es sabido responden con la brutalidad, con el salvajismo de la violencia! Y es a tales procedimientos que han de atenerse los que firmaron el documento aludido. ¡Es ante una situación de prueba que se nota la virilidad, el temple del individuo frente al adversario!

De años y años, en carne pro-

pia hemos experimentado los efectos de la tiranía represiva. Y siempre hemos sostenido a conciencia los embates de la adversidad, ya a sabiendas de lo que se nos esperaba en nuestra actuación. ¡Y con nosotros no ha habido cuartel! Ninguna institución nos ha favorecido — ni lo hubiéramos pedido — de ahí el que no se haya dado el caso de que pudiéramos tratar tranquilamente nuestras cosas, casi ante las narices de guardias civiles y polizontes, como en el caso de los reunidos de Montserrat. Nuestras reuniones han tenido que ser siempre clandestinas, a salto de mata, evitando la persecución de esos tipos pagados para sorprendernos y apresarnos, o dejarnos tendidos cubiertos de sangre, como tantos y tantos casos de compañeros muertos o heridos se habían dado. Esa especie de esbirros no se limitaba a apuntar con sus armas, ¡tiraba a dar!

Que persista en los firmantes del «Manifiesto de Montserrat» el espíritu de justicia es menester. Contra todo lo que pueda llegar. Como ha persistido y persiste en nosotros los libertarios, al fin y a la postre de carne y huesos, como todos ellos.

SENCILLA VIDA DE LIBERTARIOS

Del adversario, por supuesto, nada cabe esperar de bueno. Una de las armas, o mejor dicho, de los recursos que contra ácratas en general suelen emplear aquéllos que, en uno o en otro género de actividades, sirven al capitalismo, al Estado, a la Iglesia, o a los que dirigen los partidos políticos, de derechas o de izquierdas, es la calumnia. Usan la filosofía del famoso Bartolo, el de «El Barbero de Sevilla», para quien el recurso de calumniar era de efectos tremebundos... ¿Qué es lo que no se habrá dicho al respecto de los libertarios? Han sido empleados, y se emplean, toda una extensa variedad de adjetivos: locos, energúmenos, malvados, des centrados, egoístas, violentos, derrochadores, utópicos, soñadores, incultos... ¡Todo lo habido y por haber, muy particularmente entre lo peor de lo peor! Un procedimiento considerado apropiado para esconder las propias faltas. Como el tipo pendejo que llama así a los demás antes que sean los demás que así le llamen a él.

No falta siempre alguno que suele hacerse eco de lo que oye vituperando a los anarquistas, sin pararse a examinar el perfil moral de aquéllos cuya particularidad no es otra que el ser diestros en la calumnia.

Unos compañeros italianos, aprovechando las pasadas fiestas, estuvieron en Francia para visitar a familiares y antiguos amigos de Italia, residiendo ahora en Francia. Eran procedentes de Canosa, una población agrícola que nos parece dista unos ochenta o noventa kilómetros de Carrara, célebre por sus mármoles y por el temple anarquista de bastantes de sus moradores. Se nos ha dicho predomina en Canosa el cultivo de la vid y el cuidado de los olivos. Hay allí un buen conjunto de compañeros que tienen, desde hace ya veinte años, constituida una colectividad agrícola. Trabajando en colectividad cubren sus necesidades materiales, y de lo que se han estipulado como sueldo tienen convenido el destinar un tanto por ciento para la propaganda de las ideas y a los efectos educativos de los propios adherentes, entre los que hay jóvenes y viejos; o sea algunos de veinticinco y treinta años, y otros que han llegado a los sesenta y a los setenta.

No hay secretos: Todo el pueblo sabe en Canosa que esos hombres, hijos del terruño, curtidos por el aire y el sol, son anarquistas. Lo saben porque propagan de continuo prensa anarquista, folletos, libros; por las conferencias que organizan, por las charlas que inician. Poseen dos locales; en uno de ellos hay una biblioteca con más de mil volúmenes. Allí acuden cuantos tienen deseos de leer. Van muchachos estudiantes, deseosos de conocer lo que se ha dicho al respecto del anarquismo. También para ofrecer el contraste que incite a la reflexión, poseen en la biblioteca obras de autores marxistas, y de diversas otras tendencias políticas y religiosas. Y el espíritu de análisis, el libre examen, la discusión llevada a cabo en un clima moral de cordialidad consolida las ideas.

Aquellos hombres que no tienen «ni dios ni amo», todos unidos para desarrollar una tarea común; aquellos hombres que ni explotan ni son explotados, gozan de la simpatía del pueblo, del respeto. Ellos, un día y otro, año tras año,

ofrecen un vivo ejemplo de laboriosidad, de ayuda mutua, y de fraterna convivencia. Han ido a Canosa para hablar con ellos, en plan de hacer algún reportaje, periodistas de prensa burguesa. Al llegar al local, los forasteros han preguntado por el «dirigente», o por los «dirigentes» de la colectividad. Y su asombro se ha evidenciado cuando, sonrientes, les han dicho aquellos campesinos de formación ácrata: «¡Aquí todos somos «dirigentes»!» Y han podido percatarse los visitantes de que se puede vivir en armonía, mediante el libre acuerdo, sin necesitar para nada el paternalismo del Estado, las dádivas de la burguesía, o las bendiciones de la Iglesia.

He ahí lo que cuenta, lo que vale, casos como el de Canosa, que los hay por doquier, pese a que la mayoría están en el anonimato. Compañeros que dan ejemplo, que «dan el callo», como se dice por tierras de Andalucía. Ese anarquismo es el que deja huella, el que penetra en la conciencia de los demás. Preferible a lo que no va más allá de las charlas de café; de la presunción intelectualoide; del simple murmurar y echar pestes a diestra y siniestra. «Nosotros (me decía uno de esos compañeros de Canosa) tenemos la satisfacción de llevar a efecto, en la práctica, una labor que corresponde a nuestras ideas. No pretendemos ser más inteligentes que otros que pueda haber por ahí. También sabemos que en todas partes existen problemas espinosos. Nosotros ni los tenemos ni nos dejamos influenciar por quienes posiblemente siendo bastante inteligentes, les falta todavía talento para resolver sus diferencias apreciativas.» ¿Cómo no darles la razón a esos compañeros de Canosa templados por el aire y el sol de los campos?

EL CALENDARIO S. I. A.

Este año es el primer centenario de la Comuna de París, que evoca el calendario de SIA. Acompañan al texto grabados conteniendo la efigie de aquellas figuras que en la gran conmoción revolucionaria parisina tuvieron destacado realce, como Delescluze, Varlin, Luisa Michel, Malon, entre otros. El texto sintetiza lo que fueron matices esenciales de la Commune desde sus inicios hasta el terrible desenlace: llamas de los incendios y sangre de los heroicos luchadores, obreros y obreras frente a la tiranía.

El sindicalismo al servicio del hombre

por JOSE VIADIU

Las concepciones sindicales en boga tendrán que evolucionar sustancialmente en base a un sentido más humano. El concepto de masa gregaria, supeditada al liderazgo y al Estado, está condenada a desaparecer, a pesar de la privanza actual. La norma que se precisa radica en el advenimiento del hombre con igualdad de atributos, sin discriminaciones y sin clases. Para ello es necesario ampliar la visión más allá del marxismo estatificado, que convierte el hombre en robot, y del capitalismo despótico, que lo esclaviza y embrutece. Ello lo va imponiendo mejor la ciencia y las exigencias sociales del momento que la política y los propósitos de los gobiernos. La automatización, los cerebros electrónicos, los grandes adelantos aplicados a la industria; los avances tecnológicos, van trazando nuevos rumbos que los dirigentes de un sindicalismo atento y eficaz no deben desoir, y si pretenden estar al día deberían anticiparse a los acontecimientos y ser ágiles promotores de estas aspiraciones, que en parte se vislumbran y por otra se van realizando.

Otro factor que coadyuva a esta transformación es el inmenso incremento de la natalidad, de la sobrepoblación, que al lado de sus aspectos altamente negativos también los tiene positivos. Uno de ellos es que las necesidades de la sociedad obligan a lesionar el principio clásico de la propiedad urbana y rural, puesto que la preocupación esencial es la de afrontar como dar comida y hogar a estas multitudes cada vez más numerosas y exigentes que vienen reclamando su derecho a una existencia digna, a un hogar decoroso, proceso que se agrava en cada hora que transcurre y que de nada sirven los paliativos y cataplasmas que aplican los poderosos para atenuar el choque inevitable que ponga fin a su predominio de casta, como lo viene mostrando el incremento internacional de la violencia que tiene su principal raíz en los problemas que venimos advirtiendo.

Un ejemplo evidente de la presión que el Estado se ve obligado a hacer para atenuar este proceso, es el desempleo, presionando a las empresas con jubilaciones prematuras, para que las nuevas promociones ocupen sus lugares de trabajo; así como expropiaciones parciales a los propietarios del suelo y también para que los gobernantes acometan reformas

agrarias que eleven el nivel de vida de los campesinos. En el aspecto urbanístico se edifican centenares de miles de casas por día, pero el problema de la habitación es cada vez más grave, pues las nuevas construcciones destinadas al proletariado, suelen ser verdaderos cuchitriles, donde toda promiscuidad halla su asiento, y los precios desorbitados que cobran por departamento (generalmente administrados por casas bancarias) las convierten en inasequibles para quienes viven del salario corriente, lo que junto con las exigencias de la vida moderna, con su refrigerador, lavadora y demás aparatos de uso, más o menos imprescindibles, convierten al trabajador en un verdadero esclavo, teniendo, que trabajar doce horas o más por día para cubrir gastos y satisfacer tal cúmulo de auténticas necesidades.

Estos y otros aspectos, que imponen las exigencias del momento que vivimos, obligarán al obrero a sindicarse de nuevo para sacudirse tamaña opresión. Es entonces, cuando además de las luchas clásicas (menos horas de trabajo, mayor salario, acción directa, boicot, huelga general, etc.), se puede convertir el sindicalismo en un verdadero auxiliar del conjunto humano. Ello puede lograrse en diversas formas, ya sea presionando a capitalistas, terratenientes y al propio Estado, ya con realizaciones sindicales que podrían consistir en la explotación del suelo, en acometer alguna empresa industrial, ya en la construcción de edificios, sin el lucro de intermediarios y lo mismo puede decirse de diversas realizaciones en los órdenes educativo, higiénico, de la salud, etc. Todo ello como elementos de ensayo prosiguiendo las prácticas colectivistas del campesinado y los consejos de empresa que tanto arraigo tuvieron en las décadas insurreccionales de 1936 a 1939, todo esto sin olvidar el objetivo final de nuestras luchas, que es el de sustituir el presente tiránico de desbordada opresión estatal (condenas a muerte de judíos en la U.R.S.S., de vascos en España, de centenares de víctimas en Polonia, de presiones raciales en Estados Unidos), por la de organizar un mundo más justo, racional y humano que el desafortunado presente que vivimos.

Creemos que, en líneas generales es éste el propósito que debe impulsar las acciones sindicales del futuro, o sea ensanchar la base hacia realizaciones que bene-

ficien a todo el pueblo (proceso ya iniciado en otro tiempo por nuestra C.N.T. en sus campañas pro abaratamiento de comestibles, de hacer más asequibles e higiénicos los hogares, de exigir pureza en la elaboración de productos esenciales para la subsistencia, etc.). Esta es la pauta que tal vez indique para mañana la rosa de los vientos y sin duda el principal motivo de atracción de las multitudes, aglutinadas nuevamente a los sindicatos. A ello responde, más allá de los hechos aparentes, el rumbo que siguen los acontecimientos, que vienen acentuando la convicción de que a cada momento que pasa los problemas serán más apremiantes, desbordando a este sindicalismo amorfo y negativo que viene predominando internacionalmente, supeditado a directivas estatales (como los marxistas, que sólo la usan como instrumento de sumisión y por incrementar la producción, o como el capitalismo, que se sirve de pandillas de paniaguados, que engordan con el sudor de los que trabajan, para entregarles inermes al dominio de los gobiernos en turno).

En este sentido creemos que en su día el anarcosindicalismo pueda jugar aún un papel importante. En el caso de España, a la caída del franquismo (de cuyos sindicatos verticales es probable que no quede ni rastro), se divisa ya un porvenir de intensas luchas para conquistar a las multitudes. De momento pueden citarse (dada la existencia de los cuadros sindicales que luchan en el interior), las ideologías que se disputarán la hegemonía. Estas son: socialcristianos, comunistas, anarcosindicalistas y socialdemócratas. Juzgamos que los más peligrosos de momento serán los dos primeros. Los cristianos fundarán sus sindicatos con vistas a las directivas romanas, de la que ya hemos visto su inoperancia; los segundos, cómo es tradicional, no serán más que un eco del Kremlin o de Mao, según sea su preponderancia lo cual significa sumisión a sus dictados; en cuanto a la U.G.T. es probable que no sobrepase la tónica politiquera y conservadora que ha sido su norma. En relación a otras fracciones, como los sindicatos vascos, etc., es probable que sus componentes sean absorbidos por alguno de los organismos o partidos mencionados.

Ello nos hace pensar que la obra de la C.N.T. puede ser revivida mañana por sus propios

méritos. Sus realizaciones sociales que en parte han sido adoptadas en Israel y Yugoslavia, gozan de gran prestigio, y pueden encontrar eco en un futuro, sobre todo si el elemento humano tiene empuje y constancia en propagarlas. Estamos convencidos que el movimiento libertario encarna como ningún otro el sentir popular; por ser el más firme opositor al totalitarismo, por el respeto que tiene a la iniciativa del individuo, por considerar al hombre, a cuantos rinden con su esfuerzo un tributo de mejoramiento social, como a los únicos dignos y capaces de trazar y orientar las normas sociales y humanas que deben regir su propio destino.

SILENCIO

BURGOS hizo estremecer de indignación a todos los liberales. Los muchachos vascos vieron conmutadas sus penas por otras menores. Franco, que nunca hizo prueba de bondad en toda su vida, se ha visto obligado a acceder a las protestas internacionales. Los aldabonazos que resonaban en El Pardo le hicieron rectificar su orden de 1936: «¡Pedidme la gracia de los que hayáis fusilado!»

A todas las manifestaciones pasadas sucede un silencio de sorpresa. Conviene reaccionar, preparar nuevos ataques. Franco cedió, pero nada nos invita a la euforia. En las cárceles españolas se muere rápidamente, a causa de no importa qué enfermedad.

Lo que conviene es la libertad positiva de toda España haciendo desaparecer al régimen.

¡No es la hora de que se oiga nuestro silencio!

Fernando FERRER

Enero 71.

LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori
Proudhon.

Precio: 3 francos.

EL LUGAR DE LAS IDEAS
LIBERTARIAS EN LA SERIE
DE LAS LIBERACIONES HU-
MANAS

Folleto de Max Nettlau.

Precio: 1,50 F. Descuento a
corresponsales.

Desde Alicante

DIVAGANDO

CUANDO el Demonio no tiene faena, con el rabo mata moscas. Eso me pasa a mí hoy, no sé que hacer y me salgo por los cerros de Ubeda, en busca del fantoche más grande de la historia moderna: Carlos Marx.

Parece que, como los hongos, ha salido una cría espontánea de «anarco-marxistas», contradicción flagrante. Marxismo y anarquismo son dos cosas que se repelen la una a la otra, sin concordancia mutua para coexistir. El marxismo, fracasado el materialismo histórico absoluto, no queda de él más que la carcasa, lo autoritario y bochornoso, el despotismo tiránico y el croar de sapos y ranas.

A fuer de imparciales, admitamos el materialismo económico relativo, no absoluto de Marx. La actividad económica del individuo, es más exterior que interior. La lucha por la idea es más tenaz y fuerte que la lucha por el mendrugo. La historia nos lo demuestra y enseña. Las divergencias de opinión en materia económica no conmueven tanto a los seres humanos como las luchas religiosas o morales. Si el individuo tiene necesidad de comer para vivir, también tiene necesidad de pensar, de donde emana el invento que transforma y arrastra lo económico con más empuje y velocidad a la transformación de cosas y costumbres que el materialismo histórico de Marx.

Muchos socialistas se dieron cuenta del error de Marx, y revisaron los conceptos absolutos de Marx sobre el materialismo histórico, expurgándolos y apartándose de ellos y dejando al materialismo absoluto de Marx más pelado que el culo de una mona. Entre los revisionistas están los socialistas de altos vuelos como Bernstein, Antonio Labriola, Antonio Menger, Andler y el profesor Asturaro. Menger le zurra bastante bien la badana. Marx le resulta fanfarrón y envidioso y sumamente autoritario, trío de conceptos ruinosos que le conducen hacia la charca de lodo en la que se sumergió hasta las orejas. Lanzar una calumnia sin pruebas verídicas, falsa, no es de hombres enteros y verdaderos, sino de mequetrefes, transformando al Gigante de la inteligencia en Pigmeo. Tarea en la cual Marx tenía la exclusiva, acompañado del coro de filibusteros de Engels, Liebknecht y el famoso Utin, para calumniar sin tón ni son al magnánimo Bakunin.

Si Marx no fue al Congreso de

Basilea, no lo hizo porque se lo impidiera algún obstáculo, sino por cuquería; tenía más de cuco que de nobleza: era un perfecto tramposo y marrullero, materia inherente a todo político. No obstante, nadie le niega su inteligencia; pero tampoco nadie puede negar su íntima maldad, que acompañada de la inteligencia, es mil veces peor que la maldad del ignorante. La calumnia lanzada por un pícaro, va dirigida a la diana del ignorante, del papanata, para que se la crea a ojos cerrados y desprestigie al difamado, que es lo que buscaba Marxito con sus diatribas contra Proudhon y sus calumnias contra Bakunin. Zaherir a tontas y a locas, es propio de malos o imbéciles, porque se hunde uno mismo en bajeza, cuando al pasar el tiempo saca a flote la verdad, como pasó con las falsas acusaciones de Marx contra Proudhon y Bakunin. Echar la piedra y esconder la mano es muy bonito, siempre que no se le vea a uno la oreja. Pero tantas veces va el cántaro a la fuente... que al fin se descubre el pastel, como le pasó a Marxito y a su perfecto «trío» de la remolacha. Para Marxito, la maldad e intriga eran el plato del día transformadas en intrínseco sistema de su ruin imperio, para arremeter contra todo aquello que no se doblegaba a su despótica voluntad.

Proudhon no le debía nada a Marx, y aventajaba en economía y escribió antes que éste, demostrando que era un profundo economista, con la Banca del Pueblo y su sistema mutual. Y Bakunin, ese corazón de niño, estaba a mil codos, en nobleza y en todo, por encima del marrullero Marx. De ahí que yo no acepto a los anarquistas-marxistas, ya que el anarquismo no le debe nada al marxismo. Yo no digo que nos bastamos a sí mismos; pero afirmo que no le debemos nada al materialismo histórico marxista, cojo, derrenegado, ciego y manco; fracasado en toda la línea. La ciencia sociológica lo demuestra con super clarividencia, que no sólo de pan vive el hombre, y el pensamiento, el invento, influye más en el desarrollo económico, que el mismo fenómeno económico. Pero además de estos fenómenos, hay muchos epifenómenos que también influyen. Pero hay otro fenómeno muy importante en hecho económico: el genético. De todos estos fenómenos, Marx no vio más que uno, los otros se los dejó olvidados en el cuarto ropero.

Antes de que Marx y Engels hablaran del desarrollo del Capital, de su concentración con ayuda del maquinismo naciente, de la acumulación de riquezas y la destrucción de la pequeña industria y el creciente pauperismo, ya lo habían hecho Teodoro Schuster y Guillermo Weitling. Pero ni unos ni otros dieron en la diana. Fue un tiro que se perdió en el vacío, anunciando el fracaso de su teoría, que el tiempo nos ha demostrado claro y tajante, ya que la pequeña industria en lugar de menguar ha crecido y va creciendo a medida que se va perfeccionando el maquinismo; y ni la acumulación de riquezas ha producido tampoco el pauperismo, como habían anunciado los profetas de mal tiempo. Ninguna de las profecías de Marx se ha producido. El fracaso de sus teorías es general. Ningún atisbo, ningún acierto en sus predicciones; ni siquiera en el comienzo de la Revolución Social, que debía comenzar en Inglaterra por la más industrial y comenzó por Rusia, la menos in-

dustriosa; pero que el campesinado venía padeciendo la detestable férula tiránica del zarismo.

La pequeña industria no es fácil que desaparezca así como así. Cuanto más se perfeccione el maquinismo, más crecerá ella, porque en cualquier rincón cabe un motor y se instala una pequeña industria, tan diminuta que puede reducirse a individual, librándose así el individuo de ese terrible agobio, a veces muy tiránico de la aglomeración industrial, la cual se traga al individuo y le hace perder su iniciativa y su personalidad propia, transformándose en una especie de autómatas dirigido por un hilo casi invisible, indescifrable, reduciéndole en menos valor que una simple cosa.

El anarquismo, no es ningún rebrote del marxismo. Nació antes que éste. Disponemos de un árbol genealógico maravilloso, que no envidia a ninguna raíz filosófica, porque nace y se sistematiza en la Justicia. Todo lo cual nos induce a reír de una triste amalgama anarco-marxista, propia de entes de feria, arropados para los anaqueles de una barraça de pim, pam, pum... y a quien tumbe tres un puro.

Federico BOLERA

Servicio de Librería

Disco «A las Barricadas» e «Hijos del Pueblo»	12 00	«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00
«Pañuelo Libertario»	10 00	George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» ..	16 00
Lapicero Bick. Con anagrama C.N.T. y colores simbólicos	1 50	«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00
«Comarcal de Utrillas» (Térruel) 1936-1939. En su lucha contra el fascismo ..	3 00	«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00
«Anselmo Lorenzo», Federica Montseny	2 00	«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera	12 00
«La C.N.T. y los pueblos de España», R. Liarte	3 00	«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción). D. Guérin	12 00
«A los jóvenes», Kropotkin	1 00	Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco»	16 50
«La Catalogne Libre», Proudhommeau	3 00	Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00
«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», Max Nettlau	1 50	Ibarreta: «La religión al alcance de todos»	6 00
«Histoire du chant de l'International», Hem Day ..	1 50	E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00
«Interpretación del anarquismo», Varios autores	1 50	Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00
EN CATALAN :		Juan Diaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas ..	15 00
«Difunts sota els ametllers en flor», Baltasar Porcel	18 00	«Cartas comerciales», J. de la Vega	3 50
«Poemes de llum i tenebra», R. Llop	8 00		
«De l'Anoia al Sena sense presa», J. Ferrer	16 00		
«Garbuix poètic», J. Ferrer	2 00		

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, París (20).

El flamear de nuestras siglas y banderas por turbios andurriales

Si el placer nos debe causar ver flamear nuestras insignias con finalidad social, pena nos da que flameen para la defensa de causas que están lejos de ser la nuestra.

De varios casos citaremos alguno. En el barrio Belleville de París, un grupo de jóvenes enarboló la bandera negra de los compañeros franceses a la cabeza de una manifestación de comerciantes al por menor que pedían que el gobierno les autorizara aumentar los precios de los artículos. Por su parte, los jóvenes protestaban contra la represión; sin darse cuenta que los comerciantes al por menor, porque no pueden llegar al mayor, son un puntal más del sistema que ejerce la explotación y las represiones.

Los partidos políticos que por estar divididos en no se sabe cuantas izquierdas y que por el arduo juego electoral no pueden tomar el poder y hacen uso de una verbórea revolucionaria con la que amenazan tomarlo por asalto, llegan a entusiasmar a compañeros que tienen paralizadas las facultades reflexivas. Pues de no ser así se darían cuenta de que los partidos pobres, porque no han podido enriquecerse desde el Poder, son de la misma pasta que los que en él se han enriquecido.

En el Uruguay una logia comunista disfrazada de anarcosindicalista, enarbolando la bandera roja y negra organizó una central obrera que está al servicio de no se sabe que secta comunista.

En Bretaña, la bandera negra flameó a la cabeza de una manifestación separatista. Y como la Bretaña no se distingue por su espíritu liberal, sería de sospechar que los bretones separatistas quieren vivir en un coto cerrado en todo contrario a las ideas anarquistas que simbolizó la bandera negra.

Los separatistas de Quebec, que por su falta de espíritu liberal están en minoría y en sucesivas elecciones no pueden tomar el Poder de la región que quieren separar del resto del Canadá, manifiestan sus aspiraciones con un verbo tan revolucionario, que entusiasmaron a unos jóvenes libertarios que en París, sacan un periódico: «Front Libertaire», en el que reproducen un manifiesto de los separatistas que termina con la consigna que allí dio de Gaulle: ¡Viva Quebec libre!

Si hay experiencia para saber lo nocivos que son los poderes cen-

trales que subyugan a las naciones, también los hay nocivos cual resultan los separatistas y los regionalistas que en algún período o lugar alcanzaron el Poder. Los unos y los otros se afianzan en el principio autoritario, contrario al sentido libertario e incluso, al simplemente liberal.

Como mínimo se ha de saber que el espíritu de lucha por la libertad, no está en los valles, montañas o rocas que forman la configuración topográfica de una región o nación. El espíritu de libertad reside en los humanos que la alientan. Y la misión de los libertarios no es la de separarlos en regionalismos o nacionalismos. La misión de los libertarios es la de prepararlos para los fines de libertad que nos son comunes.

Serafin Fernández

A GUIA DE SONETO

España, tu tierra de sangre llena
Es un calvario en permanente san-
[gría,
De quienes defienden con noble
[hidalguía
La libertad que el Papa... moscas
[condena.

Más de treinta años forzando ca-
[dena
que el fascio internacional guar-
[da a porfía
contra un pueblo que en 36 de-
[fendía
Por sanear de zánganos la colme-
[na.

España, Quijote que con valor pro-
[cura,
Rechazar de su seno el falso co-
[razón
Que la encamina a la sepultura,

Y vuelque a los jinetes de la trai-
[ción,
Si quiere, con Pan y racional cul-
[tura,
Alcanzar Libertad, Paz y Redem-
[ción.

Dionisio CRESPO

Joven: Si tienes el gusto cabal de cabilar, párate un momento en la busca de tu orientación. Enterate de lo que fueron «Las Juventudes Libertarias en España». Lee este folleto y lo sabrás.

Joven revolucionario de hoy, aprende del próximo ayer: toma nota de la empresa en tu intención, lee.

DISCOS

A Nicolás Garnís, parpalinas en mano.

El conserje de la ex prisión comarcal estaba acojonado. El porqué nos lo confió a Anselmo y a mí: La policía municipal había recogido un trashumante enfermo en el arroyo y los servicios de acogida lo rechazaban por no disponer, el desdichado, permiso superior que le facilitara sanitario cobijo. Expedidos, los agentes lo habían alojado, «provisionalmente», en lo que había sido cárcel, edificio, empero, con muros y rejas inmanentes. Tendido sobre un entarimado, casi exánime, el enfermo allí yacía durante dos días. Compadecido, el conserje le ofrecía leche, que el enfermo ya no admitía. Moría. Conserje telefoneaba aquí y allá, en vano. El forastero exhalaba su último suspiro, encarcelado. Conserje se confió a nosotros.

Anselmo frunció el ceño como él acostumbraba hacerlo. Nos miramos, y nos comprendimos. Sacamos de Sant Bartomeu la camilla de los moribundos (no la de los cadáveres) cargamos entre los tres al desdichado, y arrando yo y Anselmo, al Hospital lo conducimos. Era las ocho vespertinas.

Tu sabes lo que Anselmo tenía de Quijote en estos casos. En el nosocomio él tiró de cadena campanillera y yo descubrí el ojo que nos esperaba por el judas. Era de la monja portera, que puerta no abría.

Coces a la puerta y menciones a Dios y a su madre, a mi cargo. El lenguaje de Anselmo fue de olímpica justicia. Sea por ternos y patadas, o por la presencia del supremo encarnado en el Ateo Anselmo, la cancela se abrió ofreciéndosenos la monja Superiora:

— ¿Qué desean ustedes a estas horas?

— Ingresar un enfermo grave.
— La hora es intempestiva y además para admitir a este hombre precisa un requisito de las autoridades.

Yo. — El enfermo se muere, y el desespero no admite reglamentos.

Superi. — La casa de Dios tiene sus leyes.

Anselmo. — Sin ley humana no hay dios que valga.

Superi. — Lo siento, pero sin permiso de ingreso no puedo admitir a su cliente.

Yo. — Querida amiga, se trata de un hijo suyo y hablaría diferente. A este «cliente» lo entramos a la fuerza.

Para evitarlo la Superi abrió puerta a toda anchura. Incluso nos dedicó una sonrisa. «Estos incrédulos creen en alguna cosa, más fuertemente que nosotras», parecía que pensaba.

Acondicionado el enfermo (que falleció tres días después tratado como una persona y no como un perro sarnoso), la monja nos ofreció jabón y toallas. Me convenía. Yo había cogido al moribundo por las piernas, que tenía esponjadas con jugo de vejiga.

Al encaminarnos hacia nuestro hogar respectivo, Anselmo y yo, no nos dimos nada. Con la acción cumplida nos lo habíamos dicho todo. Una vez más la acción directa se había acreditado.

DISCOBOLO

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha. ¡Apoyemos a S. I. A.!

MAXIMAS Y REFLEXIONES

— Si la justicia no existe toda entera, a priori, en el corazón del hombre, ella no es nada: ni la religión, ni el Estado, ni la sociedad podrán darle la energía.

— Antes de definir una cosa hay que conocerla.

— ¿Qué es lo que llama usted tiranía? — R. ; Una manera acerba, injuriosa, personal del príncipe, de aplicar la razón de Estado. En el fondo, todos los gobiernos establecidos sobre el fatalismo económico-político son tiránicos. Sólo se distinguen los unos de los otros por el más y el menos de rigor o de disimulación que usan en la aplicación del sistema.

— Buscar cómo se puede establecer una buena asociación federativa, lo que puede hacerla duradera, y hasta qué punto se puede extender el derecho de la confederación, sin dañar al de la soberanía del asociado.

— La idea de libertad se redimirá victoriosa y fecunda únicamente del respeto mutuo de las convicciones diversas, y nuestros disonamientos no deberían provocar nuestras disputas, sino causar nuestra alegría.

— Implica contradicción que el gobierno pueda ser jamás revolucionario, y esto por la razón muy sencilla de que es gobierno.

— La democracia es la idea del Estado extendida al infinito.

Juan BUSCADOR

SUBSTANTIVO femenino. Ni palabra en francés, italiano ni inglés que venga de «acra». Se forma como «demo + kratia o aristo — kratia. Pero su afijo *a*, en vez de tener el signo +, tiene el signo —, porque quita autoridad a «cracia». Así pues, es «a — kratia». Fonología que viene de Roussetot.

Acracia goza de voz propia, órgano, buen sonido triptongo parigual y combinaciones modulares. Representa cierta ley de analogía, vocalización e ingravidez. Carece de substracciones, abstracciones, adiciones. Su adaptación es multiforme y asimilable.

Haciendo oficio de «crasis», supera acracia la «praxis». Parece que ésta la ponen en candelero católicos y marxológicos que ignoran el inglés, tratándose de colección o florilegios. Es decir, práctica crestomatía.

En lugar de alcaloide, acracia cataliza sus propiedades del verbo alcalinar. El *krato* es autoritario, exclusivo, oscuro, en tanto que lo *a — krato* encarna, ortológicamente, claridad, rectitud, concepto, estimativa. O sea *ortho* y *logo*. Es acrático lo que, como el druida, ve claro, estudia y tiene conciencia.

Nada de agnosis para el ácrata en medio de agnominaciones, paranomasias y fanatismos de las Siete Palabras. El es el agnosticismo de filosófica teoría — concepción, tiene sus clisis y sus enclisis, los cuatro fluidos «cardinal humor».

Si acracia es llana o grave, *a — krato* se vierte al esdrújulo del griego al español. Navarro Tomás traduce las diversas modalidades fonéticas que se distinguen por el rumboso giro de la buena cultura.

Autoridad asume los estados de sitio y de peste a lo concentracionario de sus cultores, mas la acracia sencilla y serena, se allana por todo pensamiento, sensibilidad, lugar o voluntad. Tres son sus sílabas correctas que enciérranse en dos, sin ninguna divisoria de las tan habituales con las agudas, esdrújulas o sobreesdrújulas. Así modulamos «acra-cia». El signo + puede suplantarse por un guión. Los franceses lo expresan mejor con su *trait d'union*.

Esto es toda una definición. Truka, Vendry, el colega Pottier y otros profesores refieren la unidad de naturaleza y substancias en las frases ingravidas como acracio o acracia.

Por fonaciones propias de ciertas lexicografías, oímos decir acracias con seseo y acentuaciones a una cualquiera de sus tres *a*, lo mismo que pronunciar descomponiendo el triptongo «cia». Ello se debe, no a falta de alfabetización,

A C R A C I A

sino más bien a las inflexiones bucales o fonológicas de ciertas razas, idiomas y dialectos.

Calificar, construir atributivamente es de una acción perenne. Por eso el verbo acratizar nos trae el acratizamos, acratizando, acratizaremos o acratizaron. Fenomenologías idiomáticas de la relatividad con que se acratiza en inmensas posibilidades, acráticamente mirado y considerado.

Abusando del artículo, como hacen muchos, podemos llegar a mediana de epítetos que pueden significar las naturalezas del adjetivo; el ácrata. Pero pongamos en pandero el *Empeinado*, el *Tostado*, el *Cristo*, el «*Ecce-Homo*». Y baste; el es un artículo, muy antiguamente antepuesto a los nombres o alias con apelativos de substancia, que deja tamaños a los sustantivos más pomposos.

Mejor que prefijo, *a* es un afijo como *an* o *al*, que hace determinar la enunciación y conexas. El castellano es rico en enunciaciones y conexiones. En francés saltamos de «acacia» a «acoustique», sin hallar parecido de acracia. El italiano pasa de «acadiano» a «acre», igualmente ajeno a lo acrático. Los ingleses van de «acacin» a «acyclic», y ni jota sobre el tema. Su *go ahead* es propio de acracia.

Acracias se modulan en los tres idiomas romances ibéricos. No creo que se registren fuera del mundo hispánico, incluyendo las Américas y los sefardíes esparcidos por todo el planeta. El diccionario establece con autoridad: «Doctrina política basada en la supresión de la autoridad. Substantivo y adjetivo, partidario de la supresión de la autoridad». Definición de *autoridad*. ¡Sabia definición! Porque debemos saber algo más en pragmática, no «política», sino rectora de las aspiraciones acráticas del ácrata.

La *a* ejerce de prefijo negativo en política. Por consiguiente, *a — política*, es apolítica. Como política y «anti» forma la antipolítica ácrata, que es igual a las acracias antipolíticas.

Anfiteatros de autonomías precráticas son las penínsulas helénica, itálica e ibérica. Tomamos este esquema de lo que puede ser una Hesperia: «Bien abonada de mieses e deliciosas frutas, viciosa de pescado, sabor rosa de leche, llena de venados, cubierta de ganados, alegre por sus mostos, folgada de pan, rica en metales. Sobre todas las cosas es engenosa, ligera de afán, afirmada en el estudio, palaciana en palabra, cumplida de todo e bien.»

Humboldt, Hachel, Müller, Pechell y Broca han visto confederadas Hespérides. «Amin» era una molécula social. «Ania» representaba la afinidad entre miembros laborantes o personas en vidas comunes. «Cof» significaba toda la extensión comunal de la dehesa común. «Behetria» encarnaba las colectividades, numerosas familias, poblaciones enteras, cultas, libres, artesanas o artísticas.

Se establece que hombres, mujeres y niños — con todos sus haberes — dejen de pertenecer al Imperio (Roma) o a la República (Cartago). Miles de colonias — antes tributarias de los invasores — se convierten (en plena guerra de independencia) en asociaciones autótonas.

Según Plinio, todo era municipalidades independientes contra los romanos y cartagineses. El «keltibere» veía en ello su sociedad. Sin «privatis», «susceptores», «irenarchas», «legatus» ni «pre-sidens».

Todo se hacia con «*óptimo jure*» mediante asambleas públicas, pagnérgicas, anficionias de una gran confederación.

¡Que *Peuplade!* ¡Falta nos hace un «Lexicon»! Heroicas tensiones acráticas. Teratología al «*Naturam*». Vasos Guerrilleros, sanguineos, desde Cigarralejos al Pirineo de Eusenne. Porcelanas, grafitos, plomos labrados, pinturas, esdayolas, bronce, bajorrelieves, frontispicios, frescos, fundiciones, luchadores, idealistas por todas partes peninsulares.

1936-39. España invadida, revuelta en zonas guerreras. Múltiples tendencias que se ensayan en su Economía y Civismo. Bajo los signos de Acracia surgen movimientos e iniciativas de luenga data. El colectivismo agrario, las confederaciones hidrográficas, comercios e industrias reciben sus aportaciones acráticas. Enseñanza, profesiones liberales, artes gráficas recibieron su punto. La sanidad, la medicina e higiene evitó el estrago de epidemias que se dieron entre los nuevos «cruzados» o enemigos en armas.

«Dineros menos», no se puede despreciar más y mejor al Capital y al Estado. Nadie jamás se mófó del «vil metal» como nuestros antepasados. Y, en jamás de los jamases, alabaron tanto la autoridad que viene de crear o de autor de cosas buenas. La épico-lírica, las canciones de gesta, los poemas acráticos pueden figurar en el Romancero General de España.

En el pasado, muchas publicaciones hubieron con el título de «Acracia». Todo un vasto movi-

miento de ideas, aspiraciones, personas, se nutre de ella. Congresos, certámenes, luchas obreras e intelectuales, propagandas orales y escritas, versiones sobre el modo de vivir más racionalmente posible — suprimiendo vicios, artificialidades, ocios, atrasos, rencores, maldades —. Todo lo bueno se da en Acracia.

Mujeres hemos visto que llevan ese nombre. Conocemos hombres que se llaman Acracio o Acrato. El primero es llano. El segundo es esdrújulo. Las autoridades de los diccionarios y de la fuerza imponen los nombres del Calendario Gregoriano, pero los ácratas hacen lo que gustan muy libérrimamente. ¿Queréis mayor torpeza de esas autoridades cuando rechazan la inscripción civil de una recién nacida a la que la «patria potestad» de sus padres gusta ponerle Helena? Escribanos, secretarios, jueces de los llamados pomposamente de Paz exigen que se suprima la H. Y, por una letra más o menos, «nos» matamos...

La *a* redime por sí sola. Tengamos en cuenta que siempre fue un verbo durante la formación del lenguaje románico. Está presente en todo lo clásico: «Libertad es poderío que a todo home...» Puede esa «a» remitirse a dos verbos: haber y tener. Francia la tiene mejor conservada que España. Los españoles le han puesto una *h* para entrambos verbos. Los franceses la distinguen de la preposición *à*, quitándole a ésta el acento.

Con el signo +, podemos resaltar el valor de la raíz o radical A. A + nima, a + nimar, animado, animando, animador, etc. Eso es como soplos vitales. Todo un verbo, modo, giro-vocabulario de esperanzas o de acciones. El griego nos da A + *kme* o alma que a + ma con toda pasión, unciones, coraje. A + mor...

Por mor de artes, ciencias, de la doliente Humanidad. Si los antiguos muestran «lo que mueve y anima universos», hoy podemos mostrar estas acepciones del carácter, la grandéza, armonía, maravilla de relaciones:

A + Finidades, A + Gremiaciones, A + Poyos, A + Cuerdos. Haces — vuelve la *h* al verbo — de ramas en federaciones de ramos interconfederales. Haz de trabajo, creaciones y de luz.

Payador, payadora, cantando;

... acracia al fin triunfará...

Bello jardín la tierra será.

(Este trabajo es extraído de la Enciclopedia anarquista, en su edición castellana. Fernando Ferrer.)

COMUNICADOS

ACTO EN LYON

GRAN MITIN antifranquista organizado por Alianza Sindical para el día 24 de enero por la mañana en la Sala de la Alcaldía del sexto distrito. Ocuparán la tribuna entre algún otro orador, representantes de la CNT, la UGT y Solidarios Vascos.

Ningún español debe faltar a la cita.

Regional Catalana, C.N.T.

Boletín «Terra Lliure»

Para cohesionar agrupaciones y compañeros a la vez que noticiar detalles de interés ideológico e informativo, en febrero próximo aparecerá este Boletín, no por desaparecido no menos insistentemente reclamado por un puñado de compañeros. Los primeros números harán gala de ascetismo, y si la iniciativa cuaja en lo sucesivo «Terra Lliure» aparecerá impreso con caracteres de imprenta. La venta será voluntaria y, por ello, apta para el proselitismo.

Adhesiones para el Boletín «T. Ll.», a esta Regional, 33, rue des Vignoles, Paris (XX).

La Comisión de Relaciones.

C.N.T. — REGIONAL CATALANA Agrupación de París

Anuncia reunión general para el domingo 31 de enero a las 10 exactas de la mañana en la sede social del 33, rue des Vignoles, Metro Buzenval o Avron. En el Orden del Día: Actividades cara al exilio y al interior, reaparición de «Terra Lliure», y ruegos y preguntas. No dejar de asistir.

C.N.T.-REGIONAL ZONA NORTE Y F. LOCAL DE PARIS

Tienen la satisfacción de anunciar a afiliados, afines, amigos y simpatizantes, que sus locales del 33, rue des Vignoles, disponen de sistema de calefacción moderno. Al mismo tiempo apuntan la próxima inauguración de las diez dependencias de la casa con dos actos de relieve cultural y artístico.

«UMBRAL» N° 101

Se está ultimando la impresión de este valioso número. Entre las últimas colaboraciones recibidas figuran las de Jean Cassou, Luis di Filippo y Victor García.

Otro número excepcional con cincuenta autores de pluma y lápiz. Portada en himno al trabajo. Precio del ejemplar: 10,00 francos.

BOLETIN «AIT»

Recibido el número 2, tan interesante como el primero. Redacción bilingüe, mayormente en lengua francesa. Apreciable contenido. Leerlo y divulgarlo. Dirigirse a Muñoz Congost, 38, rue Chabot, 87-Limoges.

F. L. DE DREUX

Son invitados todos los compañeros que piensen en la continuidad orgánica y en los presos del fascismo español, sin discriminaciones, a que acudan numerosos a la Asamblea General Ordinaria el domingo 7 de febrero a las 10 de la mañana en la local acostumbrado.

EN MARSELLA

La tercera Conferencia del Ciclo 1970-71 organizado por el Núcleo de Provenza de la C. N. T. tendrá lugar el domingo 24 de enero 1971 a las nueve y media de la mañana, en la Sala Francisco Ferrer Guardia de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marsella.

Federica Montseny disertará sobre el tema: «La hora del mundo; Peligros y esperanzas».

TURRONES PRO ANCIANOS

Jijona (pastilla 200 gr.) 6,50
Alicante 6,00
Yema 5,50
Mazapán 5,50
Panecillos (pieza) 0,60

En esta Administración.

ADVERTENCIA; En años anteriores las provisiones de turrón terminaron no bien entrado el año, pero esta vez, pensando en los compañeros que en anteriores ocasiones quedaron sin tan agradable producto, el pedido lo hicimos más importante. De manera que las cuatro clases de turrón que anunciamos seguirán siendo servidas tal vez hasta fin de febrero. Después... puerta cerrada hasta el 1° de diciembre próximo.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 24 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

NOVEDADES EN LIBRERÍA

«Michael Bakunin», obra biográfica debida al profesor E. H. Carr. Tomo de lujo editado por la casa Mateu, de Barcelona. Su precio: 45,00 frs.

«El Hombre, el medio, la sociedad», trabajo de indole filosófica escrito y publicado recientemente

por el compañero Juan Puig Elias. Pedirlo a esta Administración, que lo servirá al precio de 3,00 frs.

Pedidos a esta Administración.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	24 756 95
Gómez Marcial, Paris	20 00
Uno, id.	10 00
Ibáñez Gregorio, id.	40 00
Bagés, Garges-les-G.	20 00
Fernández S., Paris	20 00
Peralta Pedro, id.	10 00
F. L. de Versailles	50 00
Arraz J., Ganfar (Var)	5 00
Roda F., Thiais	10 00
Granados, Thiais	5 00
Un Maño, id.	12 00
T. M., id.	10 00
Alastrúz J., id.	10 00
Foz Miguel, Montpellier	10 00
Azuar, Montereau	8 00
Romera Julio	9 00
N. Arroyo, Perpignan	25 00
Romera Julio (2a vez)	11 00
C. Eala, Sartrouville	25 00
Maguani, Paris	30 00
Clemente G., St-Boreau	10 00
Binda Luis, Sutterland	20 00
Ban'm Matias, Burdeos	20 00
Canillas Fco, Lamotte	20 00
Pereira, St-Denis	20 00
Blanco Joaquín, Blagny	50 00
Vda Santos, Noisy-le-Sec	10 00
Escudero Lisa, Paris	100 00
Vázquez Alero, id.	10 00
Cobos, id.	10 00
Suma y sigue	25 366 95

Sobre la tolerancia

El interés general de la humanidad, ese primer objeto de todos los corazones virtuosos, pide la libertad de opiniones, de conciencia, de culto; en primer lugar porque es el único medio de establecer entre los hombres una verdadera fraternidad; porque, puesto que es imposible de reunirlos en las mismas opiniones, es menester enseñarles a mirar, a tratar como sus hermanos, los que tienen opiniones contrarias de las suyas. Esta libertad es además el medio más seguro de dar a los pensamientos toda la actividad que comporta la naturaleza humana, de llegar a conocer la verdad sobre todos estos objetos ligados íntimamente con la moral, y de hacerla adoptar a todos los espíritus; pues no se puede negar que el conocimiento de la verdad no sea para los hombres el primero de los bienes. En efecto, es imposible que se establezca en un país, o que en él subsista, una ley permanente contraria a lo que la opinión general de los hombres que han recibido una educación liberal, y que mirarán como opuesta a los derechos de los ciudadanos o al interés general. Es imposible que una verdad tan declarada se borre jamás de la memoria, o que el error pueda prevalecer sobre ella. Ahí está, frente a todas las constituciones políticas, la única barrera sólida que se pueda oponer a la opresión arbitraria, al abuso de la fuerza.

VOLTAIRE (Trad. Juan)

S. I. A. a los compañeros

Tenemos a la venta las tarjetas postales que habíamos anunciado en nuestra Circular núm. 89 del 30 de septiembre, con la salvedad de que no son, como decíamos allí, tarjetas para el Año Nuevo, sino que pueden usarse en cualquier época del año o circunstancia.

La tarjeta es de cuatro páginas. La primera, ilustrada; la segunda lleva un pensamiento en francés, español y esperanto; la tercera está destinada a la correspondencia y la cuarta lleva la dirección. El precio, que es de 0,70 frs., ha sido ajustado a lo mínimo.

Rogamos que los pedidos, a ser posible, se hagan por las Federaciones Locales o Secciones y Grupos de Amigos de SIA y en cantidades no menores de diez ejemplares, al objeto de que el franqueo no reduzca el pequeño margen de ganancia prevista.

Para tal objeto, con el fin de

que las Federaciones Locales no tengan que soportar pérdida alguna debido a los gastos de envío, podrán subir el precio de una manera prudencial, ya que el Consejo Nacional no hará ninguna reducción a los pedidos que le hagan.

El Consejo Nacional

CALENDARIO



Precio: 5 francos.

JUSTICIA DE BARBAROS

MADRID. — Ha sido condenado a 18 meses de prisión y al pago de 10.000 pesetas de multa, por el Tribunal de Orden Público, el estudiante ecuatoriano Amilcar Medina Fabre, por propaganda ilegal y asociación ilícita.

Asimismo, el Tribunal citado halló culpable al español Florindo García Castillo de propaganda ilegal y le condenó a cuatro años y dos meses de prisión y al pago de una multa de 10.000 pesetas. Este procesado ya había sido condenado otra vez por una causa parecida.

CRISIS DE HUMANISMO

LONDRES. — El diario «The Guardian» publicó el 8 de enero la siguiente información procedente de Madrid:

«Los parientes de los seis guerrilleros vascos cuyas penas a muerte fueron conmutadas por penas de treinta años de prisión, no consiguieron ayer, en otro intento, llegar hasta los presos, según han declarado fuentes bien informadas. Los funcionarios de la prisión de Burgos se negaron a dar ninguna explicación a los familiares de los presos».

EL T.O.P. DESMENTIDO

«El Tribunal Supremo de España anuló ayer una sentencia de siete meses de prisión impuesta al señor Gonzalo Arias, un escritor de 43 años de edad, a quien se acusaba de haber comenzado una campaña de propaganda en la calle para que se celebren elecciones libres. El Tribunal Supremo estableció que no había cometido ningún delito. También invalidó el Tribunal Supremo una multa que, juntamente con la otra pena, le había impuesto el Tribunal de Orden Público, que es el Tribunal que se ocupa de los delitos políticos».

EN CATALUNA

PARIS. — «Le Monde» (6 de enero) informa que el sacerdote catalán padre Luis María Xirinac, párroco de Santa María del Camí (Igualada), sigue la huelga de hambre que inició la noche de Navidad reclamando la amnistía de todos los detenidos políticos y el derecho a la autodeterminación del pueblo catalán. En la hora de este parte hace 13 días que ayuna. Este sacerdote forma parte del «Movimiento de la no-violencia activa».

NO HA TERMINADO TODO

LONDRES, (OPE). — El diario

ANTENA

«The Guardian» publicó el 4 de enero una carta de don Manuel de Irujo, asesor jurídico del Gobierno vasco en el exilio, cuyos dos últimos párrafos decían así: «Mientras tanto, sigue en el poder un régimen que juzga criminales de opinión por tribunales militares. En la España de 1971 el pensamiento es un crimen si no conviene al régimen franquista. En las comisarias, en los cuartelillos de la Guardia civil y en las prisiones del Estado seguirá siendo aplicada la tortura siempre que este régimen, o sus apologistas lo juzguen conveniente. Los seis vascos que acaban de escapar a la ejecución corren el peligro de ser encerrados en celdas individuales ó de verse arrojados a celdas de castigo».

«El mundo, satisfecho por haber podido salvarlos de un crimen sancionado por el Estado, volverá ahora su atención a problemas de mayor urgencia, según el concepto periodístico. Quizá se olvide también de aquel tan significativo momento del juicio de Burgos cuando los acusados pidieron al tribunal que les quitaran los tapones que les habían metido en los oídos, mientras conservaban esposadas las manos. No pudo haber sido más elocuente la excusa dada por la policía. Dijo que hacían aquello para que los presos no se hablaran en el idioma vasco.»

LA AFICION A SER LIBRE

AVILA. — Se creyó una mañana que «El Lute» viajaba en el expreso de Asturias a Madrid y el convoy fue esperado en la estación de Avila por inspectores de la policía y otras fuerzas del orden, integradas por la Guardia civil y la Policía armada. Se tenía la sospecha de que en dicho convoy viajaba «El Lute», a quien, como se sabe, buscan intensamente las autoridades después de su evasión del penal de Puerto de Santa María.

A la llegada del tren se adoptaron inmediatamente las disposiciones oportunas para evitar una posible nueva fuga y miembros de la policía y de la Guardia civil subieron a los coches para efectuar una revisión concienzuda. Chasco, pues «El Lute» no estaba.

CUATRO MAS

MADRID. — Se llevan a cabo intensas gestiones por efectivos de la Guardia civil y Policía armada

para dar con el paradero de los reclusos que el pasado día 5 de este mes se fugaron de la prisión de Carabanchel. Nada se sabe hasta el momento sobre estos delincuentes, que al parecer, se han separado para seguir caminos distintos.

Los evadidos aprovecharon la fuerte tormenta que se abatió sobre la ciudad y después de aserrar los barrotes de una ventana de la galería donde estaban reclusos, consiguieron alcanzar los pasillos de la enfermería, situada en la planta inferior sin ser descubiertos. Desde esta dependencia sanitaria consiguieron deslizarse hasta los patios de la prisión con una cuerda que encontraron, al parecer, en las inmediaciones por hallarse aquel sector de la cárcel en obras. La evasión de Carabanchel de Angel Mendes del Oro, José Antonio Mejías Casares y Raimundo Carreto Gómez, los tres de 21 años, y José Luis Camacho Morales, de 20 años, se piensa que estaba perfectamente calculada y

planeada en todos los detalles.

INUTILIDAD DEL ESTADO

LA CORUNA. — Un grupo de mujeres de la aldea de Besada, próxima a Muros de San Pedro (en la Costa de la Muerte) están construyendo por su cuenta una carretera de unos seiscientos metros con el fin de acabar con el aislamiento del pueblo. Sólo dos hombres — pocos hay en Besada — las ayudan a remover las piedras.

Con herramientas poco apropiadas — azadas, rastrillos — están tratando de abrir «una ventana al mundo». Dirige el grupo María Vázquez Tajés. «Lo más difícil ha sido conseguir los terrenos. La gente aquí le tiene mucho apego a la tierra. Pero lo hemos conseguido y nos hemos puesto a la obra», ha dicho María Vázquez.

Han solicitado de la alcaldía de Serres una ayuda material para poder llevar a cabo la carretera. Pero, de momento, no han recibido más que buenas palabras. Y lo que estas decididas mujeres necesitan, son picos, palas, cemento, dinamita... Sólo así podrán sacar su aldea del atraso para ponerla en comunicación con el «exterior».

ESPERANTA KRONIKA

En el Moulin des Apprentis de Piot (Francia)

«Hablad la misma lengua, porque esto da mayor ánimo para el trabajo...»

Una joven estudiante de la Universidad de París, la señorita J. M. Louville, miembro de la T.E.J.O. (Organización Mundial de la Juventud Esperantista) da en las líneas que siguen el informe de una muy enriquecedora experiencia, tentada por el presidente-fundador del «Moulin des Apprentis», el señor Charles Chareille de Bonant (Creuse) Francia.

El «Moulin de Piot» (Molino de Piot) es el más grande de todos los «Moulin des Apprentis» (Moulinos de los Aprendices) diseminados en Europa e incluso en el Cameroun (Africa Ecuatorial) pues puede albergar más de 150 voluntarios al mismo tiempo. Durante el verano, cerca de 400 jóvenes trabajaron en él, venidos de 14 diferentes países de Europa y de Africa.

Pero la diversidad de nacionalidades plantea un problema: el de la lengua. En efecto, aparte algunos responsables y algunas pocas excepciones, la mayor parte de los voluntarios, siendo aprendices, no conocen más que

su lengua materna. ¿Cómo, pues, iniciar relación con el joven alemán que duerme bajo la misma tienda que uno mismo, cuando se es un joven aprendiz francés o marroquí, no comprendiendo más que el francés o el árabe?

El propósito de tal trabajo en común siendo precisamente el de promover la amistad entre los jóvenes, mediante una mutua comprensión, fue pues preciso hallar una solución al problema de la lengua. Es con este fin que el Sr. Chareille decidió que un curso de esperanto sería propuesto a los voluntarios.

De hecho se sucedieron tres cursos, en julio y agosto, cada cual de una duración media de 12 días. Unos cincuenta voluntarios, franceses, alemanes, italianos, ingleses, checoslovacos, yugoslavos, marroquíes y senegaleses, frecuentaron tales cursos. Las lecciones tuvieron lugar dos veces por día en el «Pabellón del Esperanto», bajo la dirección de uno o dos profesores voluntarios.

Para todos informes sobre el esperanto, escribid a Sat-Amikaro, 67, av. Gambetta, Paris (20e) — (Francia).

Para los cursos español-esperanto, dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91 Igny.—

Les problèmes révolutionnaires

Certaines personnes parlent beaucoup à l'heure actuelle de radicaliser les luttes, les actions, etc. Je dirai pour commencer qu'il me paraît désuet de parler de radicalisation des luttes quand celles-ci sont ignorées de la grande majorité du public. Il serait bien plus intéressant de populariser ces luttes ce qui aurait pour effet de supprimer ce phénomène d'isolement créé par la classe dominante autour de chaque individu. En effet quel soulagement de ne pas se sentir seul à lutter contre les différentes formes d'oppressions. Quelles actions sommes-nous capables de radicaliser ? Aucune, car à l'heure actuelle nous n'avons que des soubresauts pour nous

prouver que nous existons. Il faut d'ailleurs remarquer que face à la prise de conscience d'un nombre sans cesse plus grand d'individus nous sommes actuellement dans l'impossibilité d'offrir à ces mêmes individus un organisme capable de les regrouper, de propager nos idées et de ne pas tomber dans le réformisme bureaucratique.

Je demanderai aux camarades comment ils s'y prendront pour ne pas être la nouvelle avant-garde. En effet à l'heure actuelle les masses sont dans la majorité des cas dans l'incapacité de comprendre le genre d'actions proposées. Donc ces messieurs devront leur expliquer, ils deviendront les spécialis-

tes. Ce qu'il faut c'est nous fonder dans la masse, suivre son évolution, ses désirs, etc. « Et quant aux « élites », leur rôle, tel que le concevaient les libertaires, était d'aider les masses, les éclairer, les instruire, leur donner les conseils nécessaires, les pousser vers telle ou telle initiative, leur montrer l'exemple, les soutenir dans leur action mais non pas les diriger gouvernementalement. » Voici comment Voline concevait le rôle du militant, il est évident qu'il faut redéfinir ce rôle car le militant de 1917 et celui de 1971 ne se ressemblent pas trait pour trait. Mais je suis persuadé que de parler de radicalisation c'est

mettre la charrue avant les bœufs. En effet en suivant le processus d'évolution de l'individu qui commence par la prise de conscience, qui passe entre autre par la radicalisation et qui se termine par le renversement plus ou moins violent de la classe dominante, nous nous rendons compte que nous sommes seulement au stade où l'individu s'aperçoit qu'il est exploité et ne pourra supprimer cette exploitation que par la suppression catégorique de la classe dominante. Par conséquent nous ne pouvons que suivre cette évolution et si possible en accélérer son processus.

BERNARD

« UN NOIR A L'OMBRE »

Devenu un des principaux leader des extrémistes du « Black Panther Parthy », Eldridge Cleaver eut à passer plusieurs périodes de sa vie dans les prisons de l'OnCLE Sam. Alors, écarté de l'activité politique, il écrivit des lettres, des textes qui se trouvent aujourd'hui rassemblés dans ce livre paru aux Editions du Seuil dans la collection « Combats ».

Ces textes, qui ne sont pas tous des textes politiques, qui n'ont pas toujours de liens précis entre eux, sont pourtant une fresque de l'Amérique que les maîtres de la Maison Blanche ne nous avaient jamais montré.

Il nous faut toucher du doigt, sentir, vivre, la révolte profonde et justifiée qui amène naturellement toute une partie de la population des ghettos noirs d'Amérique à choisir la lutte violente contre leurs exploités, la bourgeoisie blanche et les maîtres de l'industrie.

Ce livre doit sûrement horrifier bien des révolutionnaires puritains, qui veulent faire la révolution, mais en restant « fair-play » avec tact et sans méchanceté, en utilisant les règles du respect de l'adversaire.

Pour Eldridge Cleaver, plus rien de ce qui est Américain peut encore être respectable et après avoir lu son livre, on le croit.

Lire ses souvenirs sur les pillages des magasins regorgeants de richesses par les émeutiers du ghetto de Watts, eux qui n'avaient que la misère, le chômage et la peur pour les aider à survivre,

c'est comme lire un cri de joie et d'espoir annoncé par les revoltes d'aujourd'hui.

Lorsqu'il raconte pourquoi, lui et ses camarades, partaient, lorsqu'ils étaient adolescents, la nuit violer des filles blanches, nous comprenons tout de suite pourquoi le viol est devenu quelque chose de subversif : « Le viol est un acte insurrectionnel. Je me faisais une joie de défier, de fouler aux pieds la loi de l'homme blanc et son système de valeurs, de souiller ses femmes... A partir du lieu où s'effectue le viol, une vague de désolation épouvantée s'étend en cercles concentriques. Je voulais déchaîner une vague de stupeur et d'épouvante s'étendant à toute la race blanche. »

Pourtant chez lui, pas de trace d'un raciste anti-blanc. Et même il condamne fermement le racisme d'un autre extrémiste noir musulman Elijah Mohamed qui lui, prône la suprématie de la race noire.

L'imbécillité existe aussi du côté des révoltés.

Mais ce livre n'est pas seulement un cri de désespoir et de haine, c'est aussi un appel d'amour à tous les hommes et à toutes les femmes exploités, torturés, à ses frères de couleur esclaves de leur fausse liberté appelée « indépendance nationale » en Afrique, ou esclaves de la peur quotidienne comme les Viet-namiens à la merci permanente d'une bombe perdue.

C'est un appel de solidarité à tous les révolutionnaires.

Note de la Rédaction. — La bonne volonté est une très grande qualité. L'exprimer par l'intermédiaire d'une presse représentant pour soi un outil de propagande nécessaire, est objectivement constructif.

Le camarade Bernard auteur de cet article est parmi ceux qui l'ont compris et qui n'attendent pas une miraculeuse amélioration du contenu pour y collaborer mais qui, bien au contraire y collaboreront afin que celui-ci soit plus efficace.

Revenons à l'article ou plus exactement au problème exposé par le camarade Bernard.

Si nous parlons radicalisation il est clair que celle-ci, pour être efficace ne peut être l'œuvre que de la masse des travailleurs conscients, dans le sens libertaire du terme. Il faut reconnaître avec le camarade Bernard que cette prise de conscience est loin, très loin d'être solidement amorcée. Une remarque s'impose d'emblée au sujet de cette prise de conscience, car c'est en quelque sorte de la conception que les libertaires ont de celle-ci que découle toute la solution du problème. Il est clair que pour les anarcho-syndicalistes et les syndicalistes révolutionnaires, prendre conscience, c'est avant tout être convaincu d'un certain nombre de principes organisationnels qui font que nous nous rallions à telle ou telle forme de pensée et non (et là est l'erreur courante) d'un quelconque sentiment de révolte nous poussant d'instinct à venir parmi ceux dont l'éloquence ou l'action, nous inspirent respect et dont notre conscience d'exploité nous fait en attendre un organisme nouveau capable de balayer nos problèmes.

C'est le cas de ceux (par une trop grande majorité), dont parle Bernard) en disant « la prise de conscience d'un nombre plus grand d'individus » puisque selon lui nous devons leur offrir l'organisation alors que nous voulons seulement nous organiser avec eux. Tout ce que nous devons réaliser c'est cette organisation, dont le nombre grossira par le ralliement de ceux qui seront convaincus de l'importance de leur présence parmi nous, comme soutiens actifs apportant leur volonté, leur sens des responsabilités, leur patience, leur personnalité et leur ouverture d'esprit.

Toute l'efficacité, mais tout d'abord, tout le succès de la réalisation de cette organisation dépend essentiellement de ce que chacun ait les qualités énumérées plus avant. Le sectarisme, ne l'oublions pas, est absolument contraire à l'esprit libertaire.

Il va de soit que chacun ne possède pas le même sens de l'organisation ni le même sens des responsabilités. Cependant, la conscience est avoir conscience de ses qualités comme de ses lacunes et par cela, (parce que nous sommes libertaires) nous efforcer d'y remédier grâce, justement, à notre volonté individuelle et parce qu'une organisation libertaire digne de ce nom ne peut l'être que si chaque individu y est un membre actif dans tous les sens du terme. Il est un fait que nous sommes tributaires de l'évolution mais que de notre volonté de militants minoritaires naît un processus d'accélération dont nous devons être convaincus de l'accentuation.

La Rédaction.

Les braves gens, les honnêtes gens et les gens sensés

Un tableau de Velasquez a été vendu plus de trois milliards d'anciens francs à Londres. Un diamant, il y a quelques jours, avait été vendu plusieurs centaines de millions. Un vol de tableau à Montpellier : butin, cinq cents millions de francs. Qu'un tableau, qu'un diamant, ou qu'un ensemble de tableaux puissent valoir ces sommes, c'est déjà complètement aberrant pour des gens sensés.

Seulement, ça ne fait rien. Il y a des gens qui ont de l'argent, et qui achètent des « œuvres d'art », comme ça, pour trois milliards. Ce sont les honnêtes gens. Des gens qui ont de la fortune, comme on dit, mais c'est tout à fait normal, et souvent ce sont des gens qui se sont « faits eux-mêmes », comme Servan-Schreiber. Ils l'ont mérité leur fortune. Ils, l'ont pas volée ! L'ennui c'est que personne ne s'est fait « lui-même », pas plus Servan-Schreiber qu'un autre, et que, oui, ils l'ont volée, leur fortune. Mais ça c'est ce que pensent les gens sensés. Les braves gens eux pensent que c'est normal comme ça. Ce sont les braves gens, les bons français. Ceux qui votent

bien, ceux qui sont en deuil maintenant. Ceux qui sont contents quand ils lisent les histoires de milliardaires dans leur journal. Oui, bien sûr, il y a deux millions de types qui crèvent un peu plus de faim dans le monde. Mais ça, c'est la vie. Et puis dans le « Parisien Libéré » ils écrivent que « les sinistrés pakistanais refusent l'aide du gouvernement indien ». Alors ces deux millions de types on y pense cinq minutes et après, ça va comme ça. Des gens qui meurent de faim dans le monde, il y en a tous les jours, mais de ceux qui achètent des tableaux à trois milliards ça ne court pas les rues, il ne faut pas les rater. Les braves gens qui lisent « Paris-Match », ils ne demandent pas tellement qu'on les ennue avec les petits pakistanais, cinq minutes d'accord, pas plus. Pour qu'ils puissent rêver à ces trois milliards, ils en redemandent des photos. Les braves gens aiment bien les histoires de milliardaires, ça leur fait oublier ce qu'ils sont, en pensant qu'ils pourraient être aussi milliardaires un jour s'ils gagnent au tiercé ou à la loterie nationale,

puisqu'on peut se faire « soi-même » comme monsieur Servan-Schmilblic.

Un type écrivait à « Paris-Match » : « Le tennis est un sport noble qui nécessite intelligence, adresse, force, volonté et sportivité. Ce sport vous fait un peu oublier toutes les horreurs que malheureusement vous êtes obligés de commenter ». C'est sans doute un brave type qui écrivit ça. Un bon français. Pour lui ce ne sont pas les horreurs qui sont malheureuses, mais le fait qu'on lui en parle. Deux millions de sinistrés pakistanais, il s'en fout, il aime bien le tennis. Les goûts ça ne se discute pas comme dit l'autre. Un tableau qui est vendu trois milliards, ça, il doit aimer. Le niveau du français moyen, des braves gens c'est ça. Faciles à émouvoir, encore plus faciles à émerveiller. Ils suivent au jour le jour les drames de la vie à Buckingham Palace. Ils rêvent aussi à cette petite étudiante qu'est venue choisir en personne, le Sha d'Iran, pour en faire sa femme, impératrice. Les braves gens aiment bien les contes de fée.

Ils regrettent aussi sans doute que leurs ancêtres aient foutu par terre la royauté. Parce que ça les oblige à aller chercher à l'étranger ce qu'on pourrait avoir « chez nous ». Ils sont contents d'habiter en France, et comme dit Michel Sardou, celui qui aime bien les « ricains » : « il n'y a quand même pas cinquante millions d'abrutis en France ». Non bien sûr qu'il n'y en a pas cinquante millions, il y en a au moins un, le Michel Sardou en question. Il y en a aussi, au moins dix millions, ceux qui lisent toutes les semaines « Ici Paris » et « France-Dimanche », dix millions oui, chiffre statistique contrôlé.

Des abrutis, des braves gens, des aliénés avant tout, bien sûr. Mais abrutis quand même. Ebahis devant un tableau qu'on vend trois milliards. Et puis devant les petites misères du grand monde : « allez, qu'ils disent, cette pauvre Jacky Kennedy, on lui fait bien des misères ! »

Voilà en France, il y a trois sortes de gens, les honnêtes gens qui sont contents d'avoir de l'argent ; les braves gens qui sont contents parce que les premiers ont de l'argent et qu'ils achètent des tableaux avec. Enfin il y a les gens sensés qui regardent ça, amusés, mais qui voudraient bien que ça change un jour. C'est pas nouveau ce que j'écris là. Je l'écris simplement pour rappeler à ceux trop nombreux parmi les gens sensés, qui oublient cette réalité là, la réalité de ces braves gens qui sont dix millions à lire « Ici Paris » et « France-Dimanche » et qui n'auraient strictement rien compris à l'article « Participation » paru dans le n° 630, 19 nov. 1970 du « C. S. ». Aujourd'hui les braves gens se foutent de la révolution, ils s'en méfient même. On peut tout juste leur parler du prix de la baguette qui a augmenté. Et encore pas en ce moment. Parce que les braves gens sont en deuil.

De qui ? des cent-quarante-six morts de Saint-Laurent du Pont ? non, ils ont déjà oublié ; des deux millions de morts ou sinistrés du Pakistan ? non, on leur fait déjà oublier.

Les braves gens sont en deuil, la France est veuve à ce qu'il paraît.

Jean-Marc CARITE

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins 24 00

L'ESOTERISME

(Suite de la page III.)

édifices de la plus haute antiquité. On le trouve aussi en Chine, aux équinoxes, on célèbre des rites magiques autour de brasiers ardents. Au sommet du Brockenberg — où se déroulait le Sabbat durant le Moyen-Age — eurent lieu des rites érotico-orgiaques, et l'on a prétendu que, durant l'une de ces cérémonies, Rudolph Hess, ayant été envouté, perdit la raison...

Le svastika

Nous savons bien que Hitler avait pour emblème la croix gammée ; nous allons voir ésotériquement ce que cela représente.

« La croix gammée ou svastika, a toujours été tenue pour un signe magique, aussi bien en Europe qu'en Asie ou en Amérique du Sud. Sa trace la plus ancienne avait été découverte en Transylvanie et remonterait à la fin de l'époque baptisée « de la pierre polie ». Le signe apparaît dans tout le monde antique, excepté en Océanie. Il fut trouvé dans les vestiges de troie et sur certains menhirs celtés. Les Hittites, les Etrusques, les Chaldéens, le connaissaient. En Inde il figure

sur des autels rocheux des époques préhistoriques et sur maints en Corée, au Japon, au Siam, au Viet-nam, au Thibet, etc. Et même, ce qui est troublant, aussi bien chez les Basques d'Espagne et de France, que chez les Aztèques du Mexique et les Incas du Pérou, comme symbole en première place sur de nombreux vestiges. Il existe deux croix gammées. L'une, le svastika dextrogyre dont les quatre potences fuient vers la gauche, ce qui signifie que la croix gammée tourne dans le sens de la rotation de la Terre. C'est la roue solaire, le symbole du Feu bénéfique du Ciel, du rayonnement, de la vie, de l'expansion, de la création, de l'évolution progressive de la fertilité. C'est la Roue du Soleil d'Or que cette chevaleresque pour la connaissance. Symbole positif, il correspond dans l'alphabet hébraïque, à la valeur numérique 4, qui est la lettre daleth, que les cabalistes considèrent comme le signe de la Lumière. L'autre, le svastika sinistrogyre ou svastika, dont les quatre potences fuient vers la droite, ce qui signifie que la croix gammée tourne alors dans le sens contraire de la rotation de la Terre, dans le

sens contraire du mouvement des aiguilles d'une montre, est la croix gammée hétérogyre, le signe inversé du Soleil sur les autels sacrificatoires, la Roue du Soleil Noir, queste pour l'hégémonie politique. Symbole négatif, il s'oppose au Feu du Ciel auquel l'homme ne peut rien changer. Il est au contraire le feu recréé sur terre par l'homme à sa volonté, grâce auquel il peut rétablir sa puissance et celle de sa création et qui peut mener aux plus hautes sublimations comme aux plus grandes dévastations. Sa valeur numérique, pour les cabalistes serait le 6, c'est-à-dire le kigama.

Maintenant, unissez le svastika sinistrogyre au svastika dextrogyre, et vous obtenez la croix de l'Ordre des Templiers qui est aussi un Ordre Maçonique. « Le nazisme est toujours resté sur une prudente réserve en ce qui concerne les titulaires d'une haute obédience maçonique ; la Stricte Observance Templière. En Allemagne cet Ordre se mit en sommeil pendant la dictature de Hitler, mais, resta (et reste toujours) extrêmement puissant en Suède. Il y « coiffe » la franc-maçonnerie ordinaire, au point qu'un de ses grades confère automatiquement un Ordre de chevalerie et que le roi en est le grand-maître. (A suivre.)

LA MAIN TENDUE...

DEUXIEME EPISODE

A chaque fois que l'autorité semble chanceler, les deux puissances de l'obscurantisme et de l'autoritarisme, à savoir les communistes et l'église se rapprochent pour briser d'un commun accord toute velléité libertaire.

Georges Marchais a tendu la main à l'église (« La Croix » du 19 novembre) et les curés serrent cette main qui peut sauver l'autoritarisme.

Selon Marchais « l'athéisme n'est pas une sorte d'article de foi pour être communiste... et on peut entrer dans le parti communiste

même si l'on ne professe pas le matérialisme et l'athéisme... »

La politique de la main tendue des cocos aux curés s'étend au monde entier. On le voit en Espagne où curés et cocos y mettent le paquet, au moment où Franco chancelle, pour barrer la route aux anarchistes et instituer un régime dit transitoire qui ne serait qu'une caricature de la liberté.

Les cocos et les curés nous ont déjà habitués à cette sinistre comédie. Aux travailleurs d'ouvrir les yeux et d'y voir clair avant qu'il ne soit trop tard.

J. Argences

NECROLOGIE

TAIJI YAMAGA

Taiji Yamaga est mort le 6 décembre à Tokio.

Tous ceux qui militent dans le Mouvement Libertaire depuis la fin de la guerre ont eu connaissance des activités de Yamaga.

Dès 1945, Yamaga rétabli les contacts entre les anarchistes du Japon d'une part, du monde entier d'autre part.

Par dessus les frontières, Yamaga inscrit sa marque de l'anarchisme universel. Le 13 juillet 1946, avec quelques camarades, Yamaga lance le journal anarchiste « Heimün Chimbun » (Le journal prolétarien) qui tire rapidement à 20.000 exemplaires.

Les anarchistes japonais font confiance à Yamaga pour que celui-ci assure la liaison avec la CRIA où il déploie une infatigable activité.

Sa dernière lettre nous parvint en novembre dernier alors qu'il écrivait à Fusako Hirayama lors du séjour de celle-ci parmi nous. Fusako avait vu Yamaga le 30 septembre à Tokio lors de son départ pour l'Europe, elle devait le revoir fin novembre à son retour au Japon, nous signalant que Yamaga, bien que paralysé et incapable de bouger avait toujours l'esprit clair et ouvert à tous les problèmes de l'anarchisme, de l'anarcho-syndicalisme et du prolétariat.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
44 Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Yamaga est mort à 78 ans, après avoir consacré toute sa vie aux idées anarchistes et grâce à lui, grâce à ceux qui par lui ont connu l'anarchisme, le Japon a pris une place importante dans notre mouvement.

Raymond Beaulaton

Livres

UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
Pierre Broué et Emile Témimé: «La révolution et la guerre d'Espagne ..»	39 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»	54 00
«Carte des vitamines et calories», Orano	5 00
«Las catalinarias», Juan Montsalvo	6 50
«La Catalogne Libre», Orwells	6 00
Album d'Art Espagnol-Exil	1 30
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle	29 00
P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871» ..	9 30
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle	8 00
Bakounine: «La liberté» ..	5 30
«La cité future», Tarbouviech	8 00
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski	2 00

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.
Demandez-la à l'Administration du journal.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL
Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2^e UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2^e UNION REGIONALE CNT-AIT

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

VI^e UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et or-

COMMUNIQUES

ganisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

LE CENTENAIRE DE LA COMMUNE

A l'occasion du centenaire de la Commune un comité regroupant des organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes s'est constitué pour mener des actions susceptibles de redonner à la Commune ses dimensions exactes et ne pas permettre à certains de la monopoliser.

L'Union Locale CNT du Pré St-Gervais s'associe pleinement à cette entreprise et demande aux camarades désireux d'y contribuer financièrement de faire parvenir leur contribution au CCP de Suzanne Lambert, 24 605 41 Paris.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

III^e UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN 72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Le Syndicat des Cheminots de la Deuxième Union Régionale, invite ses adhérents à la préparation de l'ordre du jour et date des réunions qui auront lieu en février. Venir, ou écrire aux permanences.

Le Syndicat des Métaux de la Région Parisienne communique aux adhérents et camarades sympathisants, qu'ils peuvent contacter les permanences de la Deuxième Union Régionale pour apporter son concours au Syndicat.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

D'UN

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

FASCISME A L'AUTRE

Certains des lecteurs de notre journal ont sans doute pu penser que nous avons volontairement oublié le problème qui s'est posé ces dernières semaines en Pologne. Tant de place consacrée à l'Espagne et au fascisme, rien concernant la dictature socialiste.

Si nous avons agi ainsi c'est

que, dans le climat psychologique qui était celui des français pendant ces semaines sombres, s'est fait jour une tentative de détournement de l'information à laquelle nous n'avons pas voulu accorder la caution de l'organisation.

Pour la majorité des habitants du monde dit « libre », il est évi-

dent, (et même ceux qui se disent communistes l'avoueraient, s'ils étaient honnêtes) que les pays de l'Est sont tout, sauf la patrie des prolétaires, et que rien ne ressemble plus à un régime fasciste qu'un régime d'obéissance marxiste ou léniniste ou des deux à la fois.

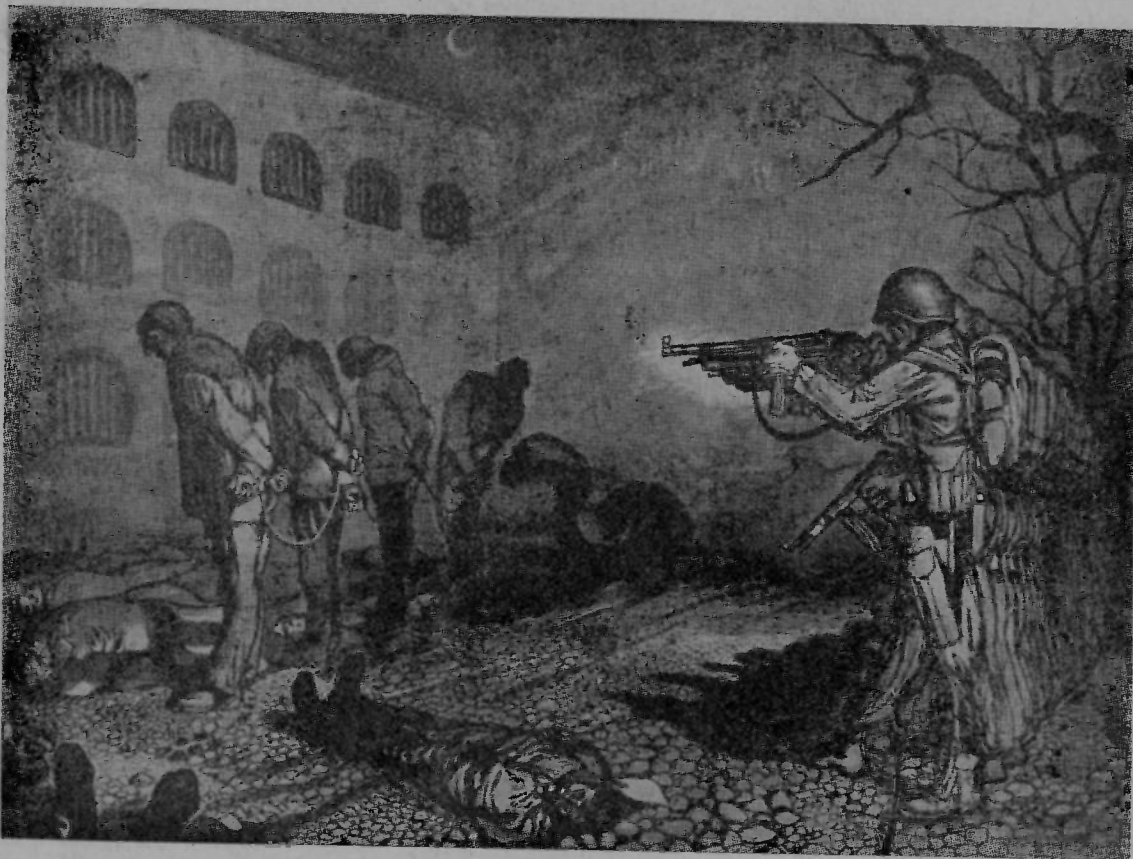
Par contre, combien nombreux sont ceux qui avaient oublié la réalité espagnole. Tous ces socialistes, ces communistes, ces libéraux, qui cautionnent la dictature franquiste, condamnent les faits de Pologne.

« Ils ont raison : moralement de condamner les faits de Pologne, financièrement de cautionner le fascisme. Car c'est leur raison.

« Ils ont tort : de vouloir condamner les faits de Pologne. Etant au Pouvoir, un jour ils en feront autant. Dès que l'occasion s'en présentera. Ils ont tort de cautionner moralement le franquisme. C'est mauvais pour la politique. Le Français est généralement rebelle à la dictature, et les municipales approchent.

De toutes ces réflexions est née la double campagne de ces dernières semaines.

Notre position est, a, et restera la même. Un Etat ne peut, par essence, être ouvrier. Un Etat ne peut changer de nature, il ne peut que représenter des intérêts particuliers, et ces intérêts sont ceux de la minorité qui contrôle l'Etat. C'est pourquoi les événements de Pologne ne sont pas pour nous surprendre. Ce qu'il y a d'étonnant, de merveilleux, c'est de voir la résistance que l'esprit humain oppose aux dictatures. C'est sur cette résistance que se basent nos espoirs.



Trotsky, Staline, Mao, Brejnev, Mussolini, Hitler, Franco, « Lammerling », Churchill, Pétain, Nixon, LA FRANCE au TCHAD

ASSASSINS DU PROLETARIAT MONDIAL

SIEGE SOCIAL
 39, rue de la Tour-d'Auvergne
 Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
 CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
 94 - Fontenay-sous-Bois
 C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
 LE MAREC Michel
 28, rue Gabriel Péri
 93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
 Trois mois 12 F
 Six mois 23 F
 Un an 45 F

à LLOP Roque
 33, rue des Vignoles, Paris (20)
 C.C.P. 13.507-56, Paris
 Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

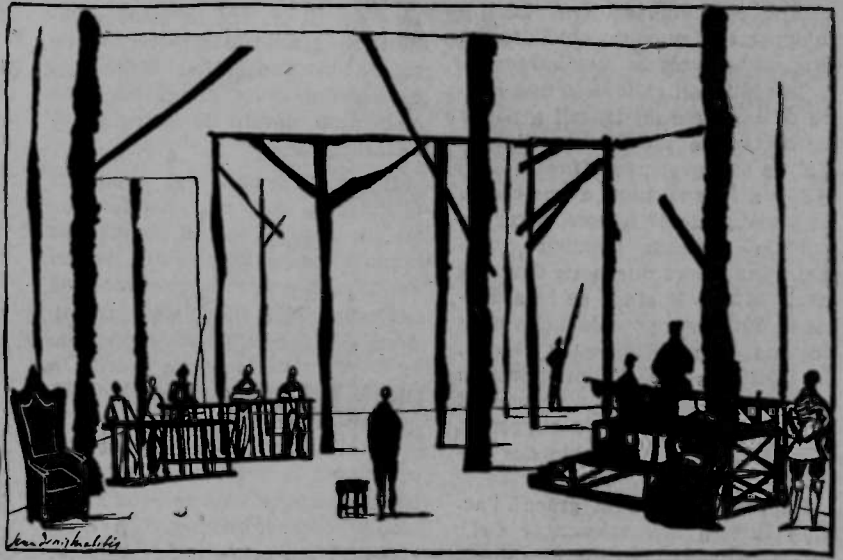
LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

28 JANVIER
1971
NUMERO 640
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LES PROCES DE LENINGRAD



La vague des procès continue à Leningrad, et elle provoque moins d'indignation que le procès des autonomistes basques. Comment se fait-il qu'à toutes les manifestations organisées contre ce procès, ceux qui se disent révolutionnaires aient été absents, et qu'il n'y ait eu que des sionistes (fort mal placés pour jouer les redresseurs de torts) pour venir mani-

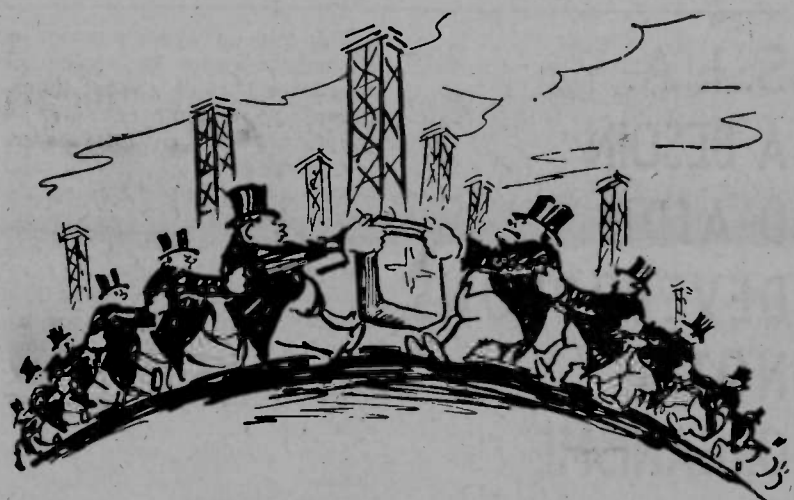
fester. Devant cet état de fait, je tiens à exprimer tout le dégoût que je ressens non seulement envers les sionistes, mais aussi envers certains révolutionnaires.

Envers les sionistes d'abord, qui en récupérant l'antisémitisme pour en faire une arme de leur propagande d'émigration, sont responsables de l'indifférence générale. Ils font tout pour que ce-

lui qui est Juif se sente différent des autres, ils font tout pour le convaincre que face à l'antisémitisme il n'existe pas pour lui d'autre solution que l'émigration en Israël. Les sionistes empêchent toute solution révolutionnaire du problème juif; par notre silence, nous décourageons les camarades juifs de chercher cette solution. Le sionisme ne se maintient idéologiquement que grâce à l'antisémitisme, il exploite la mort de six millions de Juifs pour bien faire

part de la collectivité (en lui procurant un sentiment de persécution et de fuite) pour l'empêcher de jouer son rôle dans la communauté, c'est-à-dire prendre part dans la lutte générale pour l'émancipation de l'homme. Il faut que les camarades juifs refusent ce piège à rats et pour cela il est nécessaire que ceux qui se sont montrés si sensibles au procès de Burgos, se montrent également sensibles à usort qui est fait actuellement aux Juifs d'URSS.

PETROLE



**Les producteurs cèdent: leur prolétariat paiera...
Les acheteurs cèdent: leur prolétariat paiera
En cas d'accord: les prolétaires se partageront les frais.**

**« LA LIBERTÉ SANS LE SOCIALISME
C'EST LE PRIVILÈGE, L'INJUSTICE
LE SOCIALISME SANS LIBERTÉ
C'EST L'ESCLAVAGE ET LA
BRUTALITÉ »**

Bakounine

comprendre à la victime de l'antisémitisme qu'elle est prise dans un engrenage et qu'il n'existe pas d'autre issue de secours en dehors d'Israël. Aussi en nous taisant devant le sort qui est fait aux Juifs d'URSS, nous poussons nous-mêmes les camarades juifs vers l'émigration. Le but du sionisme est de mettre celui qui est Juif à

Pour toutes ces raisons, ceux qui se disent révolutionnaires portent une lourde responsabilité dans les événements qui se déroulent actuellement. Ils devraient pourtant savoir quel parti le fascisme tire du désespoir des révoltés. C. F. pour cela la récupération du lupen prolétariat par le
(Suite page 11.)

AUX CHEMINOTS

Après une mise en scène digne de guignol, la CGT a finalement signé le 12 janvier le texte d'un contrat dit de « progrès ».

Comme victoire de la classe ouvrière, on repassera. Les syndicats officiels dits « représentatifs » se contentent d'une augmentation de salaire de 2 % hiérarchisée comme toujours — qui n'apportera aucune amélioration aux manœuvres et aux lampistes.

La réduction ridicule d'une heure de la durée du travail à partir de septembre 1971 montre l'inutilité de ses syndicats officiels.

Il y a 35 ans, nous avons connu la semaine de 40 heures, arrachée par la pression populaire. Aujourd'hui, alors que nous devrions avoir atteint le stade de la semaine de 30 heures pour laquelle nous luttons à la CNT depuis 25 ans, les officiels de l'administration syndicale d'Etat qui représentent la CGT, la CFDT et FO suggèrent une diminution misérable des horaires.

Rappelons que c'est grâce à l'action directe des cheminots CNT qu'en janvier 1948 les cheminots obtenaient la première fois une

augmentation du nombre de leurs congés et nous n'avons pas eu besoin pour cela de nous prosterner en mêlant nos signatures à celle du patronat, puisque le 19 janvier 1948, la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, convoquée par l'Inspecteur principal du service des Transports au ministère des T. P. fut la seule organisation syndicale qui refusa de signer la Convention Collective, considérant que celle-ci est une abdication devant le patronat et l'Etat.

Il est clair que les syndicats officiels ne sont pas chauds pour que la semaine de 40 heures soit appliquée dans les chemins de fer. Pendant la grève des cheminots de décembre 1947 nous nous souvenons que les troupes de choc de la CGT menacèrent de casser la gueule aux militants de la CNT, qui au cours d'une réunion à la gare d'Austerlitz appelaient les cheminots à mettre en tête de leurs revendications le retour immédiat aux 40 heures. Un délégué CGT eut même cet argument : « A la CNT vous êtes des fai-

néants, vous ne voulez pas travailler ».

C'était l'époque du « Retrouvez vos manches », pour faire plaisir à ceux qui invoquaient le relèvement de la France ».

On voit 25 ans après où nous a mené la clairvoyance des leaders de la CGT et du Parti communiste.

Aujourd'hui, voyant que les travailleurs inquiets se demandent s'ils reverront un jour la semaine de 40 heures, les bonzes syndicaux maintiennent le suspense pour faire croire qu'ils peuvent seuls défendre les intérêts des travailleurs en grignotant chaque année une heure et demie à échéance lointaine.

Face aux promesses fallacieuses et démagogiques des organisations officielles, les cheminots CNT, dans la société présente luttent pour un salaire qui doit permettre à tous de vivre normalement. Pour en arriver là, il est nécessaire de réduire les échelles dont le nombre ne sert qu'à diviser le prolétariat et protéger les parasites. Ce premier pas doit ouvrir la voie à l'égalité économique et sociale.

Actuellement, les retraites doivent être égales au plus bas salaire d'activité, au moins après 25 années de service quelle que soit l'âge.

Application immédiate de la semaine de 40 heures et mise en vigueur à brève échéance de la semaine de 30 heures.

Equivalence des heures de nuit — 6 heures de nuit équivalent à 8 heures de jour — par récupération

de repos supplémentaires à la disposition des agents.

Octroi aux agents le demandant de la faculté d'accomplir leur temps de travail en une seule fois que ce soit dans les services actifs ou sédentaires.

Deux mois de congés dont au moins un mois en une seule fois dans la période d'été si l'agent en fait la demande.

Libre choix du médecin et de ses auxiliaires. Remboursement total de tous les frais médicaux y compris lunettes et prothèse dentaire.

Ces revendications immédiates ne peuvent être considérées que comme un minimum, c'est un palliatif momentané et nous n'abandonnerons pas pour si peu que ce soit, notre raison de lutter : l'exploitation des chemins de fer gratuits, service public au service du public par tous les cheminots au profit de la collectivité.

Cette prise de possession doit se faire en deux temps :

1°. — La grève générale.
2°. — La mise en route des chemins de fer, sous gestion ouvrière.

Les travailleurs du Rail qui crient : « Nous voulons vivre », doivent prendre conscience de leur misère et aussi de leur force, qu'ils doivent unir dans un syndicalisme révolutionnaire.

Et, aujourd'hui, camarades cheminots, ce syndicalisme révolutionnaire n'est personifié pour vous que par la Fédération des Travailleurs du Rail (CNT).

Vous, qui êtes décidés à vivre. Vous, qui voulez combattre, venez avec nous.

R. J. SOURIAUT

Les procès de Léninegrad

(Suite de la page 1.)

nazisme, CF pour cela la récupération de l'antisémitisme par le fascisme juif. Ceux qui meurent en Amérique Latine, au Viet-nam les accusés de Burgos, se savent soutenus, on connaît leur lutte, on en parle. Mais quel espoir y a-t-il pour ceux qui meurent dans l'indifférence générale? Il est incompréhensible que ceux qui veulent changer le monde privilégient (au nom de quel critère) une lutte plutôt qu'une autre, à croire que certaines offrent plus d'intérêt que d'autres du point de vue de la propagande. Leurs timides protestations contre le procès de Léninegrad, leur silence devant les événements de Pologne, ôtent toute signification à leur indignation devant le procès de Burgos. Une telle attitude est tout aussi scandaleuse que celle de l'URSS, qui permet de critiquer le verdict de Burgos au moment même où se déroule le procès de Léninegrad. Quant au P.C.F., son attitude est tout aussi ambiguë : il s'insurge non pas contre le procès de Léninegrad, mais contre les modalités dans lesquelles il s'est déroulé (à huis clos). On comprend aisément sa position ; s'il poussait son analyse plus loin, il en arriverait à

la conclusion que les événements qui se déroulent à Léninegrad reflètent la faillite de tout un système. Car l'antisémitisme n'est pas le produit de la folie de quelques hommes, ils est le produit des structures de tout un système.

La solution pour les Juifs d'URSS est de détruire les causes de l'oppression, c'est-à-dire, le gouvernement soviétique. Ils n'ont donc pas en ce sens, à se présenter en tant que Juifs, mais, supportant l'oppression de l'Etat plus que tout autre citoyen, d'abord en tant que travailleur, puis en tant que Juif, ils doivent montrer la voie de sa destruction, et ce n'est pas liberté pour les Juifs d'URSS qu'ils devraient crier mais : *Liberté pour tous les opprimés.*

Il faut s'étonner que ceux qui se disent révolutionnaires n'aient pas compris l'importance de ce qui se passe à Léninegrad. Espérons que devant la vague de procès prévus à Léninegrad, les révolutionnaires se décideront à descendre dans la rue aux côtés des camarades juifs venus avec des drapeaux noirs et rouges lors de la dernière manifestation organisée devant l'Hôtel de Ville et qui ont affaire au Bethar.

Hélène Maroulevski

**S. I. A.
A BESOIN
D'AIDE
DEVELOPPONS
NOTRE
ORGANISME
DE
SOLIDARITE!**

SIA fait un appel pressant et chaleureux à tous les hommes de conscience libre et d'esprit humanitaire pour, venir en aide au peuple espagnol en lutte contre le fascisme et la tyrannie du capitalisme et du militarisme mercenaire espagnol.

Camarades, la lutte du peuple espagnol est notre lutte. Le combat qui commença en juillet 1936 continue, rien n'est impossible quand il y a la volonté. Soyons dignes de cette lutte pour la liberté d'un peuple digne d'un meilleur sort.

Assez d'oubliés, assez d'abandonnés.

Soyons présents.

Pour les adhésions et les dons adressez-vous à la permanence. Tous les samedis de 18 h à 20 h, et les dimanches de 10 h à 12 h. 46, rue des Quinze Degrés, (66) Perpignan.

LA CULTURE DES NAVETS

Chaban Delmas ne veut pas de politique dans la culture. Dans un sens, quand on a sa conception de la politique, cela se comprend : la merde ne peut que souiller tout ce qu'elle touche.

C'est pourquoi, sans doute, on proscrit la politique à l'école, au lycée, dans les universités, dans les casernes, dans les syndicats et maintenant dans la culture. C'est-à-dire : au théâtre (à bas Molière !), au cinéma (à bas « Le Condé », « La bataille d'Alger », et tous les films censurés pour cause de lèse gouvernement, armée, police, église et autres chapelles), dans la littérature, les journaux, la radio, la télé. Sauf bien entendu s'il s'agit de pays étrangers où — par définition — cela va beaucoup, beaucoup plus mal que chez nous. Ainsi, par exemple « Z » est autorisé puisqu'il s'agit de la Grèce, « le Procès » aussi puisque c'est un film Tchèque. Inutile de dire que ces films sont interdits dans leurs pays respectifs, mais nous ne sommes pas des ingrats et certains films français circulent mieux à l'étranger où ils jouent un rôle analogue : apaiser les autochtones en leur démontrant qu'ils sont dans un Etat — si l'on peut dire — paradisiaque.

Finalement, c'est assez compréhensif. Tout au moins on le comprend fort bien pour les pays dits « totalitaires », mais quel est le Gouvernement qui n'aspire pas à devenir totalitaire ? Plus d'élections traumatisantes, plus de contrôles emmerdants, les uns en haut, les autres en bas, chacun sa place une fois pour toutes.

Vous me direz qu'on ne serait plus en démocratie. Dame, il faut savoir ce que l'on veut et, précisément, l'art de tout gouvernement est de donner au plus grand nombre l'illusion de la démocratie.

Rendez-vous compte si l'on enseignait l'histoire contemporaine aux jeunes, si on leur montrait l'origine des décorations de nos vieilles ganaches de généraux, l'origine des fortunes de nos financiers et l'allégeance — honteuse puisque soigneusement cachée — de nos politiciens. Si on leur montrait le rôle essentiellement répressif des forces de l'ordre établi, si on leur dévoilait la morale personnelle des moralisateurs austères

du système, ils deviendraient ingouvernables ces petits. Non, la technique Nuit et Brouillard n'est pas seulement valable pour un régime hitlérien, elle est valable pour tous les régimes. Et lorsque des moyens comme la religion deviendront insuffisants pour maintenir l'asservissement des masses, on en inventera d'autres. Des syndicats type CGT sont tout indiqués pour cela, c'est d'ailleurs explicitement leur rôle dans les démocraties dites « populaires » que vous connaissez ou dans les démocraties « nationalistes » à la Franco.

Evidemment ceci ne peut être efficace qu'au sein d'un plan d'en-

semble soigneusement conçu : inutile d'atrophier chez les gens la notion de justice et de liberté si, par ailleurs, on les laisse se « cultiver ». C'est pourquoi à part le comique de cocuage à la Feydeau et l'exaltation du sacrifice individuel pour la « patrie » à la Barrès ou autre Botrel, tout le reste est à proscrire.

Même le système constitutionnel doit être banni lorsqu'on ne peut plus le contrôler. Ainsi le rappelle Georges Papadopoulos le démocrate bien connu dans son message de Noël. Malgré son désir de revenir au système constitutionnel ce saint homme « ne pense pas avoir le droit... de mettre en pé-

ril le sort de la nation par un acte prématuré ». C'est dangereux la liberté.

Ainsi, les raisons pour lesquelles nous ne nous entendons pas avec le sieur Chaban et sa clique sont maintenant très claires, ce n'est qu'une question de définition. Pour nous la politique est l'art d'organiser la vie dans la cité (en grec Polis) et il n'y a pas de quoi en faire mystères, au contraire puisque chacun doit y participer. Pour Chaban c'est l'art d'entuber le monde et, bien évidemment, il est des secrets qu'il faut savoir garder.

LE HENAFF

ÇA BOUGE A ROBERT BOSCH DE ST-OUEN - 93

Jusqu'à maintenant on faisait 45 heures par semaine chez Bosch, aujourd'hui, la direction propose de réduire ce temps de travail à 42 h 30, cela semblerait un progrès, un geste de bonne volonté, si l'on n'ajoutait pas qu'en même temps que l'horaire, le salaire diminue aussi.

Les travailleurs ne peuvent accepter et n'acceptent pas. Une secrétaire (communiste) crie un peu trop fort son mécontentement, elle est renvoyée. Dans les ateliers ça ne va pas non plus, on veut pas que la paye diminue. Six délégués syndicaux sont envoyés en pourparlers avec le chef du personnel. Celui-ci refuse rageusement et prie ces messieurs d'aller travailler et de conseiller à leurs camarades d'en faire autant. Les délégués s'en vont, la tête basse, n'ayant même pas cherché à remplir le mandat que leur avait confié « leur » base.

A peine revenus, ils sont entourés par leurs camarades qui veulent savoir : « il nous a dit qu'il fallait travailler ». Et puis quoi encore ? « Travailler, sûrement pas, puisqu'ils ne veulent pas recevoir la délégation, nous n'avons qu'à tous y aller ». Et c'est une quarantaine de copains qui montent au bureau du chef du personnel. Celui-ci s'affole, il est vrai qu'en quelques mois, cela fait deux fois que la base se soulève sans l'avis des syndicats. Il béguaie, et on comprend qu'il va demander l'avis du directeur. L'escalier est bourré de types, en descendant, il se sent obligé de deman-

der pardon. Ce n'est que trois quarts d'heure plus tard qu'il revient : « Le directeur ne peut vous recevoir aujourd'hui, car il est occupé mais il vous recevra demain. » Lui non plus n'a pas oublié la grève sauvage des ouvrières des bougies d'octobre dernier.

Qui va rencontrer le patron ? Pour la CGT cela est simple : les délégués. « Ah non », voilà que la voix de la base se fait encore entendre : « Les délégués ne sont pas les chefs, ce ne sont que des représentants, or ce sont toujours eux qui parlent, qui prennent les décisions, cette fois ça va changer, des camarades accompagneront les délégués chez le patron » ; et six camarades sont désignés.

« Et puis ce n'est pas tout, la CGT dit 42 h 30 payées comme 45, nous, nous voulons 40 payées comme 45 ».

Le patron accepte la rencontre sur la pression de la base, la CGT cède sous le poids de la base, chez Bosch, la base va enfin montrer qu'elle seule a raison.

J. L.

St-Denis le 18-1-71.

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

C. N. T. VI^e U. R.

Nous nous insurgeons contre l'insolence du fascisme espagnol.

Nous affirmons que toutes les manifestations de protestation ne sont qu'une première étape à dépasser immédiatement.

Passons à l'action directe contre le fascisme international et en particulier le franquisme.

Soutenons sans volonté d'hégémonie politique la lutte du peuple espagnol.

Que notre action soit à la mesure de la morgue triomphante du franquisme ; qu'elle parvienne à déborder toutes les récupérations.

Tirons dans les pattes des charognards en nous comportant autrement !

Nous envisageons :

— Une participation et une impulsion à des assemblées à la base, sur les lieux de travail et de vie. Il faut aller chercher les gens là où ils sont. (Entrée en matière au moyen d'un débat et d'un contact permanents).

— Une mise en pratique la plus rapide possible d'un soutien direct à nos camarades espagnols qui luttent en Espagne même.

Tout ceci ne peut se faire efficacement que de façon coordonnée dans le respect de l'autonomie et la diversité des initiatives.

Nous invitons tous nos adhérents et sympathisants, ainsi que tous les libertaires à venir au local jeudi et lundi à 18 h et dimanche matin.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

L'ESOTERISME ET LA DOMINATION MONDIALE

(Suite)

Mussolini et l'ésotérisme

Mussolini aussi est arrivé au pouvoir grâce à l'ésotérisme par l'intermédiaire de la franc-maçonnerie :

« Le 9 octobre 1922, le Grand-Maitre Domizio Torigiani envoie à toutes les loges de son rite une circulaire dans laquelle il souligne l'importance de l'apport maçonnique au fascisme de la première période : « Lorsque commença la terrible crise de l'après-guerre, nous avons décidé que notre Ordre devait s'employer par tous les moyens à la défense de l'Etat, et il ne nous est pas désagréable de dire aujourd'hui que des noyaux de nos Frères jouissant d'une grande autorité ont contribué à la naissance et au développement du mouvement fasciste. Nos Frères se sont trouvés dans les faisceaux en nombre toujours croissant. Ils ont cherché à renforcer dans le conflit de tendances qui accompagnait l'évolution du phénomène fasciste, les éléments conformes à l'esprit maçonnique... »

Les chefs du fascisme connaissent et reconnaissent, j'en suis très certain, la loyauté des fascistes franc-maçons. « La franc-maçonnerie a collaboré à l'œuvre de pacification nationale, tout en se rendant compte du rôle bienfaisant du fascisme », etc.

C'est ainsi qu'elle versera pour le financement de la marche sur Rome une somme de trois millions et demi.

Le 6 octobre (1922) s'est constituée à Rome l'Union mazzinienne nationale sur l'initiation d'un aventurier de la pire espèce, Carlo Bazzi, franc-maçon, lui aussi, et l'un des dirigeants de ce Syndicat national des Coopératives dont les fonds servirent à subventionner la marche sur Rome, etc.

Une des personnalités les plus originales de notre temps : le baron italien Julius Evola, créa, avant la guerre de 1940, un groupe ésotérique orienté vers la magie de puissance, le groupe Ur. Evola, dit-on, fut le conseiller officieux de Mussolini en matière de romanité ésotérique et de résurgence de l'impérium conçu en mode gibelin. Il a été le directeur initiatique, à partir de 1936, d'un comité d'action pour l'Universalité de Rome (C.A.U.R.) qui, après un congrès mondial tenu en 1937

à Erfurt, devint une alliée du Weltdienst nazi, dirigé par le colonel Fleischauer. La plus grande partie de l'œuvre de Julius Evola n'a été confiée qu'aux membres, dûment sélectionnés, du Groupe Ur. Parmi ses ouvrages accessibles aux profanes, citons « Il mito del sangue » et « Doctrine de la race » dont les titres précisent bien les orientations. C'est dans un ouvrage capital, mais d'une lecture ardue, que Julius Evola a condensé les opinions des aryens racistes sur le bouddhisme, dit alors la doctrine du svastika.

Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de la doctrine de « L'Eveil » (essai sur l'ascèse bouddhique).

La Commune de Paris

Nous avons vu pendant la Commune de Paris, des franc-maçons prendre part à la révolution, tandis que d'autres négociaient avec les Versaillais. Nous savons aussi de quelle façon se conduisit le franc-maçon et libre-penseur Thiers avec les communards.

Un pacte fut conclu, une sorte de pacte entre Thiers et les franc-maçons. Les franc-maçons radicaux lui demandèrent de s'engager à maintenir la République. Et Thiers répondit qu'il acceptait, à condition toutefois qu'on lui livre les Parisiens. Le pacte fut accepté, et les radicaux franc-maçons fermèrent les yeux sur le sang versé.

Le 21 avril 1871, les délégués de la franc-maçonnerie se présentèrent et demandèrent à Thiers : « Au nom de l'humanité il faut que vous renonciez à l'attaque de Paris ». Thiers, maçon lui-même, repoussa la demande en se justifiant : « Si j'y renonce, la révolution durera très longtemps. Elle ruinera Paris, la France, et fera plus de victimes qu'une attaque rapide, je la ferai donc. Il y aura quelques maisons trouées, quelques personnes tuées, mais force restera à la loi. » Thiers, pour faire capituler la Commune, eut recours à tous les moyens, ainsi il utilisa un colonel italien de Modène, Luigi Frapoli, franc-maçon. Celui-ci se présenta à la Banque de France, on lui remit de fortes sommes qu'il distribua à des militants communards. Il avançait l'argent pour qu'ils aillent en province chercher des partisans, de cette manière Thiers les

éloignait de Paris. Ce colonel italien, Frapoli, agent de Thiers, fut envoyé afin d'acheter le général Dombrowski (polonais, affilié à l'Internationale), commandant à Neuilly. L'intermédiaire qui se présenta fut Georges Veyssset, un autre agent de Thiers, lequel fut fusillé. Versailles voulait détruire la Commune, car elle avait osé promulguer la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et plus encore, l'abolition des cultes. En échange, la Commune ne toucha pas à la Banque de France. Or, cette Banque continua à financer Versailles, et la Commune ne fit rien pour empêcher l'envoi des sommes à Thiers.

Et qui croyez-vous qui supervisaient les finances, les manipulations de fonds à la veille de la Commune, sous Napoléon III? Comme aujourd'hui, les Rothschild. Les régimes passent... Les Rothschilds restent.

Il y a à peine quelques années, en août 1962, on a vu en Espagne Franco étrangler par le garrot le frère Joachim Delgado, du Grand Orient, ce qui ne l'empêchait pas en même temps de recevoir l'un des dirigeants de l'Ordre de la B'nai B'rith, la franc-maçonnerie juive.

Les affaires sont les affaires.

Rappelons aussi que Michel Bakounine, franc-maçon, (il l'écrivit lui-même) fut le seul libertaire à notre connaissance qui dans un but précis et conscient, et après un court passage, a pris une position claire et nette : « de l'internationale de la bourgeoisie, le mouvement révolutionnaire, prolétarien et libertaire ne peut rien attendre. » Qu'il ait eu le courage de faire une déclaration publique est encore plus significatif, car la franc-maçonnerie punit (en principe) de mort ceux de ses membres qui divulguent ses secrets.

Berneri conclut, comme Bakounine : « La franc-maçonnerie appuie tout mouvement qui peut aider la bourgeoisie et combat tout ce qui peut lui nuire. L'anarchiste refuse le régime bourgeois et capitaliste et lutte contre lui, contre la division en classes, contre la classe bourgeoise; il ne peut donc en aucun cas jouer les étatsistes conscients dans ce régime. Le mélange de deux idées (franc-maçonnerie et anarchisme) dans l'activité d'un militant donne un abandon partiel au total de nos idées, une tendance à l'affaiblissement, car idéologiquement ce mélange est une absurdité.

Bakounine nous a dit que la franc-maçonnerie est l'Internationale de la bourgeoisie. Aujourd'hui l'on peut affirmer que l'ésotérisme c'est l'Etat et la finance.

« L'on prétendra que la grande finance internationale n'a pas par-

tie liée avec les hautes sociétés secrètes. Allez donc dire cela à Warbourg, à ceux de la Kuhn Loeb, à Chester Bowles, à Mac-Namara et à sir Little John, délégué de la Standard Oil of New Jersey, chez les Bilderbergers en 1957 et 1960. La chose est d'autant moins niable que les idées naissent d'abord au sein des hautes sociétés secrètes avant d'être interprétées en politique et dans l'économie où, sur ce terrain les grandes vedettes ont le plus souvent un guide à côté d'elles.

L'ésotérisme nous a conduits au fascisme avec Mussolini et au nazisme avec Hitler il nous prépare maintenant un autre système de gouvernement qu'on nomme la synarchie.

La synarchie

La synarchie, comme le dit Jacques Weiss, c'est le judéo-christianisme, mais c'est aussi le gouvernement du monde. C'est la dictature mondiale, le socialisme technique et autoritaire régissant sur le plan mondial. Un système de fédération de nations dont le siège serait sûrement à l'ONU. On peut dire que le véritable fondateur de la synarchie est le martiniste Saint-Yves d'Alveydre, en passant par le rose-croix Comenius, les franc-maçons et plus tard martinistes Luis-Claude de Saint-Martin et Martinez Pascal, par Saint-Simon, Enfantin, Joseph de Maistre et Lamennais. (Tous initiés aux doctrines ésotériques). En 1950 Warbourg déclarait devant le Sénat américain : « Qu'on le veuille ou non, nous aurons un gouvernement mondial. La seule question qui se pose, est de savoir si le gouvernement mondial sera établi par consentement ou par conquête.

La notion essentielle, qui apparaît à chaque instant dans le pacte synarchique comme devant servir de ciment en matière d'organisation politique des nations du monde est celle de fédéralisme. C'est là une notion fort générale qui demanderait à être précisée dans son application. Mais cette dernière n'apparaît à aucun moment dans le pacte, ce qui fait que le lien fédératif entre nations, y figure comme une sorte de leit-motif, ou mieux comme une manière de panacée à laquelle est attribuée d'autant plus de vertu que l'application en est moins déterminée.

Partant de la France, le mouvement synarchique organise d'abord l'empire français, fédération de régions métropolitaines auxquelles on ajoute les diverses parties du globe qualifiées généralement de colonies, protectorats, territoires sous mandats, etc.

Esos que se atribuyen la exclusiva de España

CON motivo de la campaña mundial contra la pena de muerte, el franquismo, dueño del Estado español y de todos sus resortes se sintió ofendido y reaccionó airadamente proclamándose con derecho a matar a cuantos españoles se tercié siempre que éstos se opongan al sistema de violencia y exoneración de derechos y libertades que el «regimentalismo» practica. Si un capitán general adicto a Franco pudo decir «el pueblo es el Ejército», el gobierno y Franco mismo, servidos por el gregarismo periodístico, han tenido la «sans façon» de proclamar, lo más alterosamente posible, que España es el partido de Franco, dejando, en consecuencia, marginados a más de veinticinco millones de españoles. ¿Marginados? ¡Oh, no!, es poco: reducidos a la categoría de servidores, de doblegados, de grey sumisa, explotable, esquilable, sujeta a todas las depredaciones físicas y morales que el Estado omnimodo exige de ellos.

Frente al peligro de ejecución que se cernió sobre seis resistentes vascos fue natural que el humanitarismo internacional interviniera en soliditudes y protestas para evitar que lo irremediable — un crimen de Estado — fuese consumado. Irritados, los verdugos de España interpretaron que la humanidad exterior interferiese en la política interior de España, tratando, con ese torpe ardid, de darse pisto de agraviados, en concreto, de ramerías ofendidas en su pudor, sin recordar que la regencia del país la detentan al margen de toda ley humana, de todo aliento de civilización. Su poder totalitario traumatizante se asienta sobre dos millones de cadáveres de españoles, cuyos esqueletos, si valiera la pena de desenterrarlos y examinarlos, se vería que corresponden a personas muertas en estado de salud, pero constreñidas a perecer violentamente por culpa de esos capitanes generales felones que en 1936 dispararon el primer balazo y en los fusiladeros de 1971 aún no han gastado el último cartucho.

Siendo Francia el país que más favorablemente ha reaccionado en la tele, los diarios y la calle contra la posibilidad de fusilamiento de seis vascos

por delito político, la militancia española se ha abrogado la voz del pueblo, siendo en nombre del mismo que ha falseado la verdad acusando de criminalidad a los seis reos y de venalidad a la opinión pública francesa por su intervención decidida en favor de la supresión de la pena de muerte en España... y fuera de ella, puesto que en el recurso humanitario de la campaña figuró también la petición de in-

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 28 de Enero de 1971.

dulto de otros condenados a la última pena en la URSS.

Y a propósito de la URSS, nosotros seguimos entendiendo que Franco indultó a los seis vascos para no coincidir universalmente con Moscú en la aplicación de la bárbara y última pena. Sentido de lo humano no lo hay en nadie que sostenga al régimen franquis-

ta, ya que su nefasta política de hace 34 años ha infestado al país con un pegajoso y angustioso aliento a cadaverina.

Franco indultó y Kosygin indultó. Uno observó al otro. Igual podían fusilar sin acuerdo, pero en coincidencia. Porque las dictaduras se tocan por los extremos... y por los costados.

VIGENCIA DEL ANARCOSINDICALISMO ESPAÑOL EN EL EXILIO

QUIENES en París hayan visitado el hogar de la C.N.T. habrán quedado impuestos del espíritu realizador de nuestros hombres y del poco caso que éstos hacen a los entes gastados o de cuesta abajo. La idea no se arruga cual la piel de las personas, y éstas, estando en su racional optimismo, en moral no envejecen tampoco. En el 33 de la calle Vignoles hay pruebas al canto. Al apuro casero se respondió con una decisión «loca»: acometer una obra de reedificación importando unos 15 millones de francos antiguos. Tres se hallan casi recogidos y en trabajos voluntarios la mayor parte de esos millones han sido cubiertos. Media asimismo la ventaja de materiales de aplicación usados pero en buen estado y otras facilidades estimables. Existe también dinero prestado que en su día será devuelto, e ingratos seríamos no haciendo constar que varios trabajadores constantes «de las Vignoles» han cotizado ellos mismos el material que han empleado. Mayor desprendimiento es inconcebible. Quienes, por concepciones personalistas o de atraso cívico han quedado fuera de concurso, tendrán que tragarse su propia amargura, puesto que el caso del momento es el de gozar, en las Vignoles, el beneficio del propósito conseguido. Ello se ve, se palpa, se pisa en la efectividad de diez dependencias, a cual más cómoda y satisfactoria. Se acabó, en la C.N.T. de aquí, la epidemia del barraquismo, se terminó el hosco decorado provocador de malos humores; y el sobrecalentamiento de los veranos y el extrafrío de los inviernos. Lo de ahora es casa. Lo que contratamos en polvo, hollín y ruinas, ogaño son salas,

por J. Coll de Gussem

secretarías y biblioteca sorprendente.

Para puntualizar esta conquista de la voluntad y de la firmeza habrá, dentro de poco tiempo, sesión inaugural de la casa, en la que un compañero expondrá, al detalle, el proceso realizado por la nueva sede. En números, en apuros, en esfuerzos económicos y musculares, en bravura indómita ante la hosquedad del capítulo economía, y frente al engorro del papel sellado (por decirlo lo más benignamente posible), el relator, conocedor cabal del tema, nos enterará cumplidamente para sentar, una vez más, constancia de que con voluntad y espíritu de triunfo no hay obstáculo que resista.

La sala mayor es una pieza capaz para trescientos espectadores holgadamente sentados, siendo suerte de garantía para ir recuperando, en sesiones solidarias y de arte, parte del dinero que se debe, y, por encima, acrecentar el prestigio cultural que los refugiados confederales muy a pulso hemos ganado. Al efecto, nuestro esfuerzo editorial, más la librería, que es prez y gala de nuestra sede, merece incluso el sombrero de admiración del mundo intelectual español que de vez en cuando nos visita. De la biblioteca de referencia diarios de España se han ocupado con elogio.

Mas en realidad, el éxito que sin modestia alguna nos apuntamos (porque éxito de voluntad existe) no corresponde en exclusiva a los compañeros cenetistas de Zona Norte y Normandía. Por mucho que ambas regiones hayan contri-

buido, no es de desconsiderar el precioso aporte de amigos y compañeros de más allá, y no sólo nos referimos a su participación al fondo pro local social de París, si que también al sostenimiento de este semanario y de la revista «Umbral», próxima a lanzar su número 101 en alarde documental, literario y artístico. Todas las cooperaciones: monetarias, manuales, morales y articulistas que sean, son muy bien acogidas por nosotros y la Organización toda por lo que contribuyen a la solidificación de la obra libertaria y de prestigio del Exilio.

Ahora bien: Si la Organización cenetista local y foránea (de no importa dónde) dispone de hogar seguro en París; si la idea de sede social aquí ha sido conseguida, queda la parte cultural - publicitaria en situación endeble, si no insegura, particularmente en lo que afecta a la prestigiosa revista «Umbral». A decir verdad, en el capítulo editorial de nuestras actividades, el impulso creador va mucho más allá de nuestras posibilidades económicas: libros, folletos y estampados (entre ellos el Album de la Revolución Española, de Sim) quedan indefinidamente en la carpeta de proyectos, y gracias que lo que se mantiene en práctica consiga practicarse en las semanas y meses que se sucedan. Quiérese decir, que ante las dificultades que amenazan acoger el esfuerzo perenne, una pronta reacción se impone y así, presentado el caso a las dos Regionales responsables de nuestra prensa norteña se decidió realizar una original e importante TOMBOLA DEL LIBRO cuya participación dará derecho a 3.000

(Sigue en la pág. 2)

Vigencia del anarcosindicalismo español:

(Sigue de la página anterior)

premios en libros, doce de ellos principales, treinta y ocho importantes, quedando, en caso de desacierto lotero, el consuelo de más de 2.000 libros a recibir según condiciones en otro lugar especificadas. La originalidad de la TOMBOLA propuesta estriba en ser más venta que sorteo, puesto que, entre valor de libros en juego y facturación de los mismos, la Administración habrá de invertir un mínimo de 5.000 f. n.

Nuestros compañeros y afines de Europa, América, África y Australia obrarían magníficamente ayudándonos en nuestra arriesgada empresa de las ediciones, no por ser nuestras, superiores e impositivas, sino por radicar, nuestra labor proselitista y de cultura libertaria, en este París que viene a ser la capital de Europa y punto de convergencia de las miradas escrutadoras de todo el mundo. Con la revista «Umbral» se tuvo el acierto de declararla exponente de las inquietudes morales e intelectuales de la diáspora española, visión que nos ha merecido el premio de la colaboración importante y asidua de buen número de catedráticos y escritores pertenecientes a diversas culturas y disciplinas políticas y sociales. Si por desgracia o frialdades ajenas tuviéramos que suspender algo de lo que periódicamente publicamos, el handicap lo resentiría la Organización toda, que así lo comprendieron los miembros del Secretariado Intercontinental de la C. N. T. que nos visitaron. Faro que se extingue, oscuridad que aprovechan los enemigos, que son más de la cuenta. Manteniendo irradiente nuestra luz, el escarabajismo palidece y se oculta, quedando el camino llano y limpio para la prosecución del empeño proselitista libertario. En suma, nos creemos con derecho a ser escuchados y atendidos.

CNT—REGIONAL CATALANA Agrupación de París

Anuncia reunión general para el domingo 31 de enero a las 10 exactas de la mañana en la sede social del 33, rue des Vignoles, Metro Buzenval o Avron. En el Orden del Día: Actividades cara al exilio y al interior, reaparición de «Terra Lliure», y ruegos y preguntas. No dejar de asistir.

COMPANEROS: Acordémosnos de los presos y de S. I. A.

CARTA ABIERTA AL DIRECTOR DE «EL NORTE DE CASTILLA»

Aubervilliers. 14-12-1970.

Señor director de «El Norte de Castilla»:

Con fecha del 5 de diciembre de 1970, su diario ha publicado un editorial que trata del rapto del diplomático alemán en San Sebastián.

Su editorial peca de varias inexactitudes. La primera es cuando dice que la mayoría del pueblo español colabora con las autoridades franquistas, lo mismo que la prensa y gobiernos de los demás países de Europa. Cuando la prensa francesa, desde el diario «L'Aurore» hasta «France-Soir», «Paris-Jour» y demás diarios de derecha, hablaron contra el juicio de Burgos, comentando muy poco el rapto del diplomático alemán. La prensa francesa, toda la prensa, la radio, la televisión y la opinión pública en general, estuvo escandalizada con el nuevo asesinato que el gobierno franquista quería cometer contra los seis jóvenes vascos.

En su Editorial, como en otros ya leídos por mí, hace algún tiempo, se lamenta de la violencia empleada por los ant franquistas, que V. D. califica de procedimientos criminales. Pero V. D. se pasa por alto todas las violencias que la policía franquista comete contra los que detiene. También se pasa por alto, todas las violencias cometidas en una Cruzada en 1936-39.

Señor, repetimos, en esta carta abierta a V. D. dirigida, le vuelvo a decir que en nuestra provincia y resto de España, el impacto de la violencia fue cometido por las brigadas del amanecer, compuestas del falangismo, del carlismo, y demás secuaces de Franco, que tienen a su cargo miles y miles de inocentes asesinados en el monte Torozo, montes de toda España y cementerios anónimos. Todas estas víctimas eran más inocentes que el verdugo ajusticiado en Irún (Guipúzcoa) — y porqué no — que el alemán que sirvió de rehén a los vascos. Hombres que aun recuerdan el crimen cometido por la división Condor en Guernica. Es que V. D. ignora que allí las bombas alemanas asesinaron a cerca de dos mil civiles, hombres, mujeres y niños. Es que ignora, que aquel verdugo de Irún, digno discípulo de un Torquemada, martirizaba de forma sádica, a todo reo que en sus manos caía.

Es que su diario, denunció alguna vez, la violencia empleada por la policía franquista. A mi cono-

cimiento, jamás se hizo en la prensa de obediencia franquista un editorial denunciando las violencias que su policía cometía.

V. D. tilda de fanáticos a los que luchan contra la esclavitud impuesta a los españoles por un régimen aborrecido por todos los hombres sanos de juicio. Pero en realidad, los fanáticos son los discípulos de aquel generalote que en Salamanca lanzó aquella salvajada al catedrático Miguel de Unamuno; «Viva la muerte y muera la inteligencia». Estos son los verdaderos fanáticos de España. Fanáticos que han llevado a España por senderos de violencia. V. D. se pregunta, cuando se terminará en nuestro mundo el cáncer de la violencia; sin buscar las verdaderas causas que provocan estas violencias. Es que V. D. se ha preguntado alguna vez, si existían en el mundo, hombres, niños y mujeres que carecían de lo más preciso, hasta lo más fundamental para que el hombre sea bueno: la libertad.

¿Es que alguna vez, V. D. se ha preocupado de la vida que han llevado los huérfanos, que las brigadas del amanecer hicieron en 1936-39? Que yo sepa no. ¿Cómo pedir a los miles y miles de seres humanos, que sufrieron en manos de las hordas de Franco, que no empleen la violencia? Cuando la violencia es un fruto que se madura en el árbol franquista. Es una fruta que dan todas las desigualdades empleadas por los Estados, para poder mantenerse en sus prerrogativas. En su Editorial, habla de impotencia política. No cree, que la impotencia o la maldad, está del lado de todos los gobiernos incapaces de realizar una sociedad humana. O, es que sólo ve la situación española y del mundo entero, a través del prisma fascista de Franco.

La prensa a la devoción del régimen franquista, se lamentó de la situación, del dolor de la hija y esposa del diplomático alemán. V. D. cree que los hombres con conciencia, no se compadecen de la situación de este hombre, mujer e hijo. Claro que sí; pero delante de estos hombres está la situación de toda una nación que sufre un martirio no merecido. Martirio provocado por unos fanáticos interesados en guardar su bienestar. Estos luchadores que se han levantado contra la opresión fascista de Franco, reconocen que en la lucha contra el fascismo español no puede entrar sentimen-

talismo desplazado. Porque los enemigos del pueblo y de la libertad, están dispuestos a todos los malos procedimientos. Y esto sin ninguna contemplación humana.

Para mí, señor director del «Diario de Castilla», mi mayor deseo fue que los jóvenes vascos encarados en el proceso de Burgos quedaran en libertad, ya que no existe ninguna prueba contra ellos, y al mismo tiempo el diplomático alemán lograra su libertad para unirse con su esposa e hija. También mi mayor deseo es, que se haga justicia, a todas las injusticias sufridas por la inmensa mayoría del pueblo español. Pueblo laborioso entre los más laboriosos del mundo. Pueblo que todo lo hace y nada posee.

«Sí, que se haga justicia, sin emplear la violencia. Este es mi mayor deseo. Pero que empien los que tienen el poder en sus manos eliminando al fascismo que agobia al pueblo español!»

Empleando aquellas hermosas palabras del anarquista Anselmo Labra: «Paz a los hombres y guerra a muerte a las malas instituciones».

Antonio Moreno

S.I.A.

FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

Solidaridad Internacional Antifascista (SIA) invita a todos sus adherentes y amigos, a toda la colonia española de Montauban y a las Secciones Locales del departamento a asistir a la tradicional *Fiesta de Niño* bajo el siguiente programa:

Primera parte. — los formidables clowns Tito, Toti, Florista.

Segunda parte. — Cinema.

Terminado el espectáculo, el prestigioso grupo «Terra Lliure» de Toulouse.

Los niños serán obsequiados con una exquisita merienda.

La *Fiesta del Niño* de Montauban une en un gran lazo de amistad y solidaridad a todos los antifascistas españoles que a través de más de 30 años de exilio tratan de forjar una nueva generación para un mundo mejor.

Todos, pues, a la *Fiesta del Niño*.

ENTRADA GRATUITA
La Comisión de Fiestas de SIA

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA REPRESION SILENCIOSA

La derrota experimentada por los arrastrables españoles, acobardados ante la presión internacional contra sus designios de hacer morir a los condenados de Burgos, es comprensible que les haya dolido. A la chita callando, llevados de un odio insano, harán todo el mal que puedan. Ya evidenciaron el rencor que les domina al ordenar que se denegase el permiso a los familiares de los indultados para que pudieran visitar a sus deudos. Hasta ahora siempre se ha visto, incluso en la actual España de gobierno fascista, que cuantos han estado comprendidos en pena de muerte podían recibir la visita de sus familiares. Con mucha más razón ya una vez quitada la pena. ¡Ah, pero con los vascos indultados se ha hecho una excepción! La cerrilidad represiva, por supuesto, no ha de poder cesar mientras el régimen subsista.

Ha cesado la batahola promovida por el proceso de Burgos. Pero lo que no se tiene en cuenta por parte de la gran mayoría de quienes en uno y en otro país exteriorizaron su protesta contra el fascismo franquista es que éste, al margen de lo espectacular, no amengua sus procedimientos represivos. Al contrario, obra con más encono si cabe, enfurecido por el golpe que a su soberbia le ha sido asestado. La policía detiene a obreros, a estudiantes, a intelectuales. Se les va a buscar en el trabajo, en la fábrica o en el taller; en el propio domicilio a altas horas de la noche. Se imponen multas a los que concurrían a tal o cual reunión, considerada clandestina; a los que firmaron algún manifiesto. Naturalmente, el burdo pretexto es harto conocido. Ya lo expuso Carrero Blanco: ¡El fantasma del comunismo! Todo lo que va contra el régimen es marxismo. No hay otro ideal; no existe otra corriente social...

De todas las maneras, el acrecentamiento de la emboscada acción política no ha de poder ahogar el ansia de justicia. La historia de España es pródiga en etapas donde militares con mentalidad de mulos, y polizontes con instinto de bestiajos han cometido toda clase de atropellos. Mas, a la postre, perdieron la partida: Abundan las razones para estimar que la perderán también ahora.

Represión bulianguera, o represión silenciosa, ha de llegar día en que se hundan en el descrédito y que la ignominia y la vileza abran su propia sepultura.

EL RECORDAR A KROPOTKIN

Pronto se cumplirá medio siglo — fue el 8 de febrero de 1921 — del fallecimiento de Kropotkin. Ya se anuncia que en diversas publicaciones anarquistas ello dará motivo a que se hable del «Príncipe anarquista», como le llaman Woodcock y Avakoumitch en el magnífico libro biográfico que dedicaron al autor de «El apoyo mutuo». Todas las ocasiones son propicias para hablar de un autor y de las obras que le dan merecimiento, pero diríase que los aniversarios se prestan más a lo de hacer hincapié en pormenores de una y de otra naturaleza.

Dilatada fue la producción intelectual de Pedro Kropotkin. Al ser ello así es comprensible que ofrezca variedad de matices; y al compulsarlos se noten detalles resaltando más que otros la originalidad y solidez de argumentación. Miguel de Unamuno habiendo leído «La conquista del pan», o «Palabras de un rebelde», de Kropotkin, expresó de un modo despectivo su opinión acerca de las ideas expresadas en el libro. Pero hemos de tener en cuenta que el autor de «El sentimiento trágico de la vida» solía ser muy atrabiliario en sus juicios e interpretaciones. Decía la suya, y cuando se le contestaba de un modo contundente — como en los hechos de insurrección anarquista cuando la dictadura de Primo de Rivera — adoptaba la posición de callar, retirado su YO indiscutible en olímpica torre de marfil. Quizás de haber conocido al detalle la vida y la obra de Kropotkin sus juicios hubieran sido más mesurados, o al contrario, por aquello de «mantenerla y no enmendalla».

Hemos de tener en cuenta al examinar la producción intelectual del autor de «La ciencia moderna y el anarquismo» que las circunstancias por él vividas eran de una naturaleza, que se mostraban propicias a una convulsión social de vastas proporciones. Había pasado el periodo de brutal represión y acogotamiento ocurrido tras el aplastamiento de la Commune de París, y que tanto

había amargado a Bakunin en el postrer periodo de su existencia, al considerar que ya la revolución iba a tomar una demora que no se podía prever. De nuevo, en el periodo más floreciente de la vida de Kropotkin las masas productoras, particularmente en Europa, alentaban anhelos de sacudir la tiranía de la explotación. De ahí que buena parte de aquello que escribía Kropotkin respondiera al estado psicológico de entonces; Grave había titulado uno de sus libros «La sociedad moribunda y la anarquía». Se veía venir la revolución; aquello de que estaba, como suele decirse, a la vuelta de la esquina... Tanto los postulados del socialismo anarquista como los del marxista llevaban la convergencia puesta en la revolución. Tanto Kropotkin, que algunos consideraban pecaba de optimista en exceso, como Mella, Malatesta, Reclus, quizás más reflexivos acerca de ello, en el fondo coincidían en lo de considerar se aproximaba la gran convulsión... Pero el capitalismo contaba con cerebros preparados. Antes de Keynes, contando con él, y después de él, hallaron la manera de detener la amenaza que, como la consabida espada de Damocles, tenían encima, consiguiendo hacer trabajar más a los productores, teniéndolos contentos y engañados. A lo menos en los países de mayor censo industrial. Pero ya se ha dicho que la producción intelectual de Kropotkin fue amplia y variada. Como historiador escribió páginas magníficas singularmente en lo relativo a la Revolución francesa: Removió papeles, consultó archivos, fue en pos de documentos de difícil consecución. En «La Gran Revolución» mostró algo que generalmente no lo revelan los historiadores: la acción de las masas populares; el heroísmo y las actividades de los anónimos, del pueblo laborioso. No como los demás historiadores ocupados en señalar vida y milagros de las grandes «vedettes»: Danton, Robespierre, Marat, Desmoulins, etc. Destacan también sus cualidades de sagaz observador en torno a los hechos e interpretación de las ideas en su autobiografía. «En torno de una vida». Obra en la que revela al propio tiempo su modestia, ya que habla más del ambiente que le fue familiar que de lo relacionado con su propia existencia.

Haria falta un libro para co-

mentar detenidamente las obras que nos dejó el autor de «Campos, fábricas y talleres». En cada una se pueden hallar apreciaciones dignas de reflexión, riqueza de pensamientos, preciado fondo de contenido humanitario. Descuellan en particular de entre todos sus libros «El apoyo mutuo» y la «Ética», que no pudo concluir al acontecer su fallecimiento. A quienes aducen que el anarquismo no es en sí una filosofía se les puede responder que si leen detenidamente los dos libros citados es fácil que puedan deducir lo que confiere contenido filosófico al anarquismo. Y al decir esto tenemos en cuenta las apreciaciones de Gustavo Landauer y de Max Nettlau, coincidentes en lo de estimar que no era precisamente la filosofía lo que mayormente caracterizaba a Kropotkin. Pero, no es menos cierto que la filosofía toma tal elasticidad que el propio Pascal llegó a decir que el burlarse de la filosofía es verdaderamente filosofar.

En suma, pese a que lo bueno es para recordarse en todos los tiempos, si aprovechando el cincuentenario del fallecimiento de Pedro Kropotkin se habla de él y de sus ideas, se hará obra bien estimable.

BECQUER Y LA POESIA DE LA VIDA

Pío Baroja, muy exigente y conocedor en materia de crítica literaria, decía que el autor de las «Rimas» fue el poeta español más importante que tuvo el siglo XIX. Falleció a últimos de diciembre de 1870. Murió joven Gustavo Adolfo Bécquer. Su vida fue poco feliz, unas veces batallando contra las necesidades materiales, otras veces bregando contra las enfermedades. Conoció las decepciones en el amor, y las ingratitudes de la falsa amistad. Pero tuvo momentos de lucidez, y pocos, bien pocos, han sabido cincelar versos magníficos evocando el romántico encanto del amor, el hechizo de la Poesía, así puesta en mayúscula: «Volverán las oscuras golondrinas...»

Cuando topamos en nuestra vida habitual con gente vulgar, prosaica, dominada por el afán de ganancias materiales, por la obsesión crematística del dinero, herida nuestra sensibilidad, pensamos en esos poetas que rendían tributo de admiración a la belleza, alcanzando a hacernos vibrar lo íntimo de nuestra emotividad con sus geniales evocaciones: Machado, Rosalía de Castro, Maragall, Bécquer...



Regiones y pueblos de España

ALICANTE

Todo en ti es pintoresco, vistoso y rico: — cada vista es el centro de un abanico.

José Zorrilla

Una turquesa al cielo
y una esmeralda al mar.

Marciano Zurita

Siempre parece, de noche y de día, que estas palmeras — cada dos forman un arco de triunfo — esperan el desembarco de un maravilloso ser que llegara sobre la líquida alfombra suntuosamente azul...

W. Fernández Flórez

ALMERIA

¡Ciudad que fuistes un día — espejo de los mares, florón de Andalucía!

Francisco Villaespesa

¿De qué fragua vivísima y candente — sales ardiendo ¡oh cálida Almería! — que pareces al sol de mediodía — una ciudad de luz resplandeciente?

Salvador Rueda

Almería un tiempo llena
del africano arrogante...

Lope de Vega

ANDALUCIA

Vino, sentimiento, guitarra y poesía — hacen los cantares de la patria mía.

Manuel Machado

Madre Andalucía, caja de alegría, — pandereta heroica de vibrante son... — es a tí a quien debo, madre Andalucía, — los desbordamientos de mi fantasía — y las marejadas de mi corazón.

J. Santos Chocano

Sevilla es el aroma; Córdoba, la alegría; la música, Granada, y Málaga, la luz.

Marciano Zurita

El español que no ha visto la Mezquita, la Giralda y la Alhambra, es un español a medias.

Ciro Bayo

Esa Andalucía de las coplas del cementerio, de la cárcel, del patíbulo, no es verdaderamente andaluza, sino gitana, que vio aparecer España, en el siglo XV y que

venía empujada por conmociones de la India.

Eduardo Gómez de Baquero

ARAGON

Las señoras de Aragón, aunque son tan principales, no son tan puntosas y levantadas como las señoras castellanas: con más llaneza tratan a las gentes.

Miguel de Cervantes

Hay que destruir el plebeyo panorama de guitarras, rondallas, coplas de mozo y relinchos de asno..., torpes chascarrillos que nunca fueron el alma regional, sino su estridencia, paseando por escritos, teatros y películas la triste efígie de un Aragón ignorante y abrutado, que sólo sirve para bien de desvergonzados y mercachifles.

Vila San Juan

Dos cosas no más consiguen quitarle a un baturro juercas, que la mujer le dé un crío y que el macho se le muera.

Alberto Casañal

ARANJUEZ

Hay un lugar en la mitad de España, — donde Tajo a Jarama el nombre quita, — y con sus ondas de cristal lo baña, — y que nunca en él la yerba vio marchita...

Lupercio Leonardo

Ni más puras y bellas — dispuso el claro Tajo sus corrientes — por reflejar en ellas — retratos transparentes — de amenos bosques y graciosas fuentes.

Juan Bautista Arriaza

ASTURIAS

Asperas Asturias, — que os alzáis gallardas a la vera vera — de la mar salada.

Federico Baralt

¡Verdes montañas de Asturias, — valles cual tiernos regazos, — sólo una vez os he visto — y ya no puedo olvidaros!

Salvador Rueda

La voz de Asturias es como el paisaje, a veces áspera, a trechos suavísima. Grave el cantar, muy grave, cadencioso hasta excitar un ánimo de ritmo, refleja las costumbres, el cielo, el carácter de esta tierra, su infantilismo cerebral, su corazón solitario, doméstico, dulzón y casero. Los asuntos

ternísimos de los cantos los hacen llorar de alegría...

Eugenio Noel

Todo es en tí sombrío, vago y doliente, ¡oh Asturias, que Dios hizo de una esmeralda!; — ceñida en fantasmas llevas la frente, — recamado de duendes llevas la falda

Salvador Rueda

BADAJEZ

El polvo de los siglos conservó tu leyenda como un viejo vasallo guardaría la hacienda del más insigne, alto y loable señor.

Marciano Zurita

CANARIAS

Este árbol litúrgico que parece un gran cirio de quieta llama verde.

Miguel de Unamuno

Palmeras de Canarias, — odalisca morenas en fuga — de los negros harenos de Africa.

Alfonso Camín

Islas encantadas, — de leyendas y tradiciones — las que los antiguos en sus crónicas, — con razón llamaron las Afortunadas.

Francisco Villaespesa

CASTILLA

¡Castilla varonil, adusta tierra, Castilla del desdén contra la suerte, — Castilla del dolor y de la guerra — tierra inmortal!...

Antonio Machado

Tierra nervuda, enjuta, despejada, — madre de corazones y de brazos, — toma el presente en tí viejos colores — del noble antaño.

Miguel de Unamuno

Sol de medio día. Castilla se abraza. — Tierra monda y llana, ni amparo de casa. — El camino, blanco. Ciega el resplandor.

Enrique de Mesa

Pobre Castilla la llana, — que no puede ver el mar...

R. Pérez de Ayala

CATALUÑA

Los cortesés catalanes, gente enojada, terrible y pacífica, suave, gente que con facilidad da la vida por la honra, y por defenderlas entrambas, se adelantan a sí mismos, que es como adelantarse a todas las naciones del mundo.

Miguel de Cervantes

¡Bosques de Cataluña, inaccesibles, — que ejemplo estáis dando a la firmeza — pues sin volar jamás, os sobran alas!

Tirso de Molina

Los catalanes han erizado su tierra de chimeneas, han puesto por todas partes los corazones de las fábricas. Tienen buena mente y lengua, poetas y artistas de primer orden; pero están ricamente provistos de ingenieros e industriales.

Rubén Darío

Cataluña es una región privilegiada, la naturaleza se lo ha concedido todo. Mientras en Castilla el hombre vale siempre espiritualmente más que el paisaje, en Cataluña el uno y el otro se corresponden e identifican en una sorprendente unidad.

Manuel Bueno

CORDOBA

Por ciudad de encantamiento — a Córdoba reputara — quien notose su bullicio, — quien oyese su algazara...

Duque de Rivas

¡Oh gloriosa patria mía, — tanto por plumas como por espadas!

Luis de Góngora

Córdoba no tiene el ambiente sutil de voluptuosidad que se respira en Sevilla; hay en ella una nota de severidad, de sobriedad, de ascetismo, que es el que domina en los hogares.

Azorín

CORUNA

¡Santificados y bienaventurados seáis, miradores románticos, celdas esmeriladas, traslucientes estancias de contemplación y de éxtasis, altares de culto doméstico, por donde entran las auras tamizadas y el aliento de la carballeira y el acre perfume del suelo nativo!

Antonio Zozaya

Contemplada desde la altísima Torre de Hércules parece La Coruña una gran gaviota a punto de posarse en el golfo de los Artabros, una ala extendida sobre el Atlántico y la otra sobre el mar del Orzán.

Francisco Grandmontagne

CUENCA

Como casi todas las ciudades in-

teriores de España, tiene algo de castillo, de convento y de santuario.

Pío Baroja.

Trepando por las recias quebradas montaraces, — tu noble caserío sube de peña en peña — con el robusto empuje de los pueblos audaces, — a quienes la llanura les parece pequeña.

Marciano Zurita.

GALICIA

Galicia florida,
cal ela ningunha,
de froles cuberta,
cuberta de espumas.

Rosalía de Castro.

Pero como fuere sea,
pues Santiago quedó allí,
no debe de ser Galicia,
de todo punto ruín.

Francisco de Quevedo.

Gallegos, gente non sancta;
esto el vulgo, que los nobles
es de lo mejor de España.

Lope de Vega.

GERONA

Estos abigarrados cuarteles, suspendidos — sobre las turbias aguas del Oñar rumoroso, — fueron un día recios baluartes agueridos — como ahora son emblema de reposo.

Marciano Zurita

GRANADA

Mofa son sus alcáceres del viento, — fatiga de los fastos sus memorias, — su grandeza y tesoros son sin cuento — y no se encuentra fin a sus historias.

José Zorrilla.

Granada, más brillante que una flor y más sabrosa que el nombre de su fruto.

Alejandro Dumas.

La ciudad que entre flores se pultada, — pasmo y asombro al universo inspira, — mientras sus muros de labrada piedra — disputa al tiempo a la viciosa hiedra.

Pedro A. de Alarcón.

Las fuentes de Granada... — ¿Habéis sentido, — en la noche de estrellas profundas, — algo más doloroso que su triste gemido?

Francisco Villaespesa.

LA ALHAMBRA

Es un monumento único en el mundo. Puede emprenderse un viaje desde el otro hemisferio sólo para verlo.

Onésimo y Eliséo Reclus.

Arrayanes, surtidores,

laberintos y glorietas,
cipreses para poetas,
sauces para soñadores...
Gregorio Martínez Sierra.

Parece que el alma entra en un gran baño de luz, dentro de una atmósfera de purísima belleza, donde los ojos disfrutan la calma de una sensación suave.

Santiago Rusiñol.

Donde toda la materialidad se desvanece.

Camille Mauclair.

¡La Alhambra! ¡La Alhambra! Palacio que los genios — doraron como un sueño y han llenado de armonías...

Victor Hugo.

LERIDA

En el monte, posada como una golondrina — de mármol, tu robusta basilica predice — horas de paz cercanas, de dicha y esplendor. — Y desde allí su torre, humilde y campesina, — asemeja una mano sagrada que bendice — la

bulliciosa y lirica plegaria de tu amor.

Marciano Zurita.

Parece la ciudad una miniatura del códice o himnario de algún monje del siglo en que la torre fue alzada... La torre es un prodigio... Se la puede llamar como Eugenio D'Ors llama a la mujer catalana, la bien plantada...

Eugenio Noel.

MADRID

Esta es la villa, Coridón, famosa — que bañada del breve Manzanares...

Juan Pablo Forner.

Frescos vientos de Madrid,
que las mañanas y tardes
venís de las altas sierras
a refrenarle y bañarle...

Lope de Vega.

¡Oh Madrid, hermoso abismo de hermosura y de valor!

Tirso de Molina.

Es Madrid, patria de todos,

Recogidos por JOSE VIADIU

pues en su mundo pequeño son hijos de igual cariño naturales y extranjeros.

Calderón de la Barca.

He visitado casi todas las capitales importantes del mundo; pero, en conjunto, ninguna me ha interesado tanto como la villa de Madrid.

Jorge Borrow.

Madrid, princesa de las Españas... la blanca ciudad de las serenatas.

Alfredo de Musset.

Un pueblo cordial, poseído de cierto orgullo manchego, abierto a los sentimientos más que a las ideas; noble y llano... Toda la historia de España está en ti medida: Madrid.

José María Salaverria.

Cibeles...

Más que diosa parece una maja que vuelve, en su calesa, de los toros...

Luis de Tapia.

DESDE MADRID

bernante fracasado y sin eficacia; efímero porque no tiene base sólida, firme, que aguante todo el peso del conjunto social que forman el conglomerado de seres vivientes que necesitan llevar una vida de relación, de paz y tranquilidad, cosa que no se consigue con gobiernos bastardos al estilo franquista. Cuando para gobernar se hace preciso el uso del garrote como en España, son síntomas de que dicho régimen está podrido y se desmorona. El franquismo se resquebraja. El árbol franquista nació enfermo y en el curso del tiempo se le han podrido hasta las raíces. La estrategia malabarística de Franco es harto conocida, y ya no engaña a nadie. Todos conocemos su sarcástica hipocresía, cruel y propia de una fiera. Yo, que viví la guerra española, me acuerdo del estilo que usaba Franco en la forma de perdonar: Se fusilaba a 3.000 individuos y a los ocho días de haber sido fusilados les venía el perdón, como hubiera sucedido con los seis jóvenes de la E.T.A., si el clamor del pueblo español y extranjero no se levanta airado contra una fechoría más del régimen franquista. Con esto podemos decir a voz en grito que, en el pueblo español no todo es basura, ya que todavía queda algo de sano que no teme a la peste franquista y le hace frente a pecho descubierta, sin mirar riesgos ni peligros.

Forzado al perdón, los seis jóvenes de la ETA no le deben ningún agradecimiento a Franco.

El Consejo de Guerra de Burgos ha sido, además de un rotundo fracaso, un evidente síntoma de descomposición del régimen. Entre ellos ya no se entienden y se tiran de la greña; pero aunque entre sí riñan, todos ellos valen poco más o menos lo mismo, ya que todos los sectores franquistas son de armas tomar.

Franco no ha perdonado a los seis jóvenes de la ETA, no puede perdonar, no tiene madera para ello. El asesino de sus compañeros de levantamiento, Sanjurjo y Mola, no puede perdonar a seis enemigos que le ponen las cartas boca arriba ante el mundo entero. En su formato biológico, no hay ninguna fibra que sienta el «humanismo», tan bien construido está de carne de hiena, ni tiene cabida en su fuero interno el remordimiento después del asesinato. Su famosa carrera es una carrera de sangre e infamias.

El cuarteto no cede. Iglesia, burguesía, militares y Franco, a las buenas. Las brechas son tan grandes que ya no tienen arreglo. Las tuberías del fraquismo se han roto, y el agua se escapa a chorro continuo. El pueblo está hasta la coronilla, harto de ser gobernado por una pandilla de «micos» de circo, y no aguanta más.

El pueblo español, y la clase trabajadora en particular, necesita más pan y libertad. Justicia,

(Termina en la pág. 6)

LOS QUE SABEMOS POCO

YO soy uno de tantos. Uno de esos que forman la mayoría de la organización, que no saben escribir tres líneas seguidas. Esa mayoría que no ha venido ayer a la organización, sino en la época de sus primeros años de adolescencia. Con ello queremos decir, que si bien no sabemos escribir, sabemos comprender las intenciones de los que saben emborronar cuartillas, así como los que tienen facilidad de palabra, y no queremos que nos involucren con sus pretendidas renovaciones.

Recuerdo de una revolución que hubo en mi pueblo, cuando yo tenía 12 años. Fue una de tantas, de las que, los hombres que saben de la CNT, propiciaron antes del 36. Fue el segundo año de la República. Los iletrados de mi pueblo supieron hacerla, y después de apoderarse del mismo, consiguieron con su ayuda apoderarse de otros dos. No quiero hacer historia pero sí una constatación. Aquello acabó mal, los refuerzos que tenían que venir de Valencia no llegaron, pero unos cuantos camiones de guardia civil bien armada, sí. Cayeron presos todos los compañeros, excepto el intelectual que fue a buscar los refuerzos. Los iletrados supieron cumplir con su deber, y en mi niñez los vi grandes, a aquellos hombres.

En el 36, esos mismos hombres que habían hecho aquella revolución, después de aplastar en el pueblo a los fascistas organizaron la colectividad libertaria, y de la nada hicieron algo formidable, con estatutos simples, como ellos eran.

El que esto escribe vivió en la práctica y durante dos años y pico, el Comunismo Libertario. Inolvidable recuerdo. Los intelectuales fallaron en el momento que había que coger el azadón.

¿Qué hubiera pasado si esta mayoría sana de la organización no hubiera existido, esta mayoría que no sabía hablar, pero sí poner el hombro? ¿Por qué querer dominarnos, en vez de convencernos, y aludirnos con motes más o menos despectivos, como «ignorantes» y otros?

DESDE MADRID

cosa que no puede dar Franco ni su régimen compuesto de verdugos y esbirros, de la misma calaña del destartalado y muriente «padrecito» Franco.

Que todos los hombres de voluntad férrea y fuerte corazón, incrementen la lucha titánica contra el podrido franquismo que se está aguantando en un débil hilo.

Simplicio

No somos tan ignorantes pues para ir en contra del saber. Este es muy necesario y sentimos no poseerlo. Decimos esto para esa pequeña minoría de «intelectuales» que se dicen compañeros y que actualmente se sirven de un léxico nuevo, incomprensible para nosotros, como lo fue siempre, claro y conciso el de la CNT.

Para nosotros, política es todo lo que directa o indirectamente, y de la forma más renovada que se quiera, induce a sostener las estructuras que los gobiernos se dan. Ya pueden ser éstos los más liberales y demócratas que quieran, y ya nos pueden proponer esta colaboración, los que se reclaman más libertarios que nadie. Por eso la CNT tiene que hablar claro.

La etimología de la palabra democracia la ponemos en duda. La CNT no puede, ni debe tener mucha confianza en la misma. Existen entre otras, la democracia cristiana, la social democracia, la democracia orgánica, la democracia marxista y leninista, etc., etc. Ahora sólo faltaba la Verdadera Democracia. Esta es la que nos aconsejan los que se han puesto al margen. O una de dos, o somos demócratas o anarcosindicalistas dando valor a lo nuestro.

No puede haber buena intención, si no hay claridad, y para que veamos que son conscientes en crear la confusión, he aquí lo que leemos en un vocero marginalista a propósito de sindicalismo:

En un artículo muy largo, se pregunta y se responde un tal Benjamin: «¿Qué sindicalismo interesa al movimiento obrero? Ante todo, creo, el movimiento obrero debe buscar la autenticidad en el sindicalismo. Debe esforzarse por crear un sindicalismo con defensas y posibilidades de vida, refractario a la influencia de los partidos políticos y del Estado, al verticalismo y al morbo dirigentista.»

Yo me pregunto si Benjamin conoce la existencia de la CNT. ¿Acaso el sindicalismo confederal no es auténtico? ¿Ignora que el sindicalismo refractario a todos los partidos políticos y sistemas de gobierno, existe en la Confederación Nacional del Trabajo?

Su sindicalismo sería pues, «auténtico y revolucionario», cuya finalidad, dice en su resumen, sería la de «un sindicalismo que se propondría la unidad de la clase obrera, como tendencia y aspiración final.»

Así compañeros, no nos dejemos embarcar en barcos que hacen agua. Continuemos el sindicalismo revolucionario de la CNT, el único que podrá llevarnos al Comunismo Libertario. R. Tena

DISCOS

En las Redacciones entran buenos y medianos textos, y extraños autores, a veces. De éstos pocos, pero presentes. No atenderlos — hacerlo es hazaña imposible — suele atraer mucho enfado y escasa risotería.

Nadie se dé por aludido si citamos unos casos.

Compañero X me presentó un autor con maleta, sin duda para sacárselo y cargarlo a mi cuenta.

— Te presento a Almendroso, escritor de todo — me propuso.

Almendroso asintió con una sonrisa celeste.

— ¿Trae, Almendroso? — inquirí con recelo.

— Dramas, comedias, poemas, novelas, chascarrillos y zarzuelas — explicó el autor exponiendo a la luz del día fajitos de cuartillas delicadamente atados con cintas del color exigido por cada materia. Ojeé algo y ví que rimaba «tonelada» con «mermelada» y que un dramón del caso terminaba con un «asesinato hermoso».

Para cortar la entrevista le observé que sus zarzuelas carecían de música.

— Póngala usted — profririó generoso, como para hacerme partícipe de su futura gloria.

Por ser — yo — socio de la Paz Universal, no le descerrajé unos tiros. Pero me vengué del majareta arrojando algo de su linda producción al pasillo. Compañero X y Almendroso recogieronlo y se retiraron olvidando la cortesía del saludo.

Días después se presentó en mi despacho otro autor sospechoso y también con maleta. Rápido, lo envié a Coordinación, donde le enteraron que allí no coordinaban de eso. Regresó a mi y lo dirigí a Pepet, secretario 1º. Ante él, el consabido mostró historias, filosofías, denuncias, versoleries y otros galimatías. Pepet, que con razón recelaba de maletas y maleteros, trató de hacerle caso omiso y de reexpedirlo a mi secretaria, consejo que el autor desatendió por no ser ésta tan importante como la de un secretario primero. En fin, que la maleta quedó en el dominio de Pepet, el cual, una semana después, recibí carta de advertencia y a la semana siguiente otra, esta vez certificada, amenazándole con llevarle al tribunal por violación de documentos. A este terrible autor lo vi años después en París arrastrando con entusiasmo su plúmbea maleta. Iba — lo confió en Ste-Marthe — al Ministerio del Interior para presentar denuncia contra la panadera de su pueblo...

Cristófilo Gallego acudió a verme con un fajo de originales en los que se sentaba una tesis científica que cambiaría la faz del mundo. Todo lo existente reposaba sobre bases falsas. Galileo, Newton y Einstein eran unos infelices al lado de Cristófilo Gallego.

Quince años después de la entrevista, el mundo sigue lo mismo.

DISCOBOLO

Pro UMBRAL y LE COMBAT SYNDICALISTE

ZONA NORTE Y NORMANDIA

Preparan para el mes de mayo próximo (fecha a determinar) una interesante FIESTA DEL LIBRO LIBERTARIO en los locales del 33, rue des Vignoles, París (XX) Metro Buzenval o Avron, a cuya Exposición podrán concurrir las Editoriales adecuadas como así los escritores-editores de sus propias obras.

Se sorteará durante la Fiesta una original TOMBOLA DEL LIBRO, cuyos boletos se expenden al precio de 1,00 franco.

La lista de premios ya establecida es como sigue:

- 1º «L'Homme et la Terre», 6 tomos, Reclus.
- 2º «Encyclopédie Anarchiste», 4 tomos. Varios autores.
- 3º Obras Completas de Blasco Ibáñez, 3 tomos lujo.
- 4º Obras Completas de Fco. García Lorca, 2 tomos lujo.
- 5º Obras Completas de Amado Nervo, 2 tomos lujo.
- 6º Obras Completas de Cervantes Saavedra, edición lujo.
- 7º Obras Completas de Ciro Alegria, edición lujo.
- 8º Obras Completas de Rosalía de Castro, edición lujo.
- 9º Ciclo poético de J. Ramón Jiménez, edición lujo.
- 10º La Novela Picaresca Española (clásicos), edición lujo.
- 11º Obras de Rabindranat Tagore, edición lujo.
- 12º Obras Completas de Ramón de Campoamor, edición lujo.

A continuación, lotes de libros de buenas firmas importando, monetariamente, de 50 a 200 francos lote, hasta el premio 50. En adelante, obsequio de un libro a los no favorecidos poseedores de boletos por valor de 5 a 9 frs., y regalo de dos libros a los cooperantes que hayan dedicado a la Tómbola de 10 a 19 frs.; y así sucesivamente. Efectuar los pedidos a: Roque Llop, 33, rue des Vignoles, París (XX). CCP 13 507 56.

Las CC. de RR. Zona Norte y Normandia.

Paris-Caen, 16 enero 1971.

Un ruego necesario

En «Tierra y Libertad» venimos señalando persistentemente que se trabaja en firme sobre la «Enciclopedia Anarquista». El primer tomo ya ha sido totalmente traducido. Inclusive se ha suprimido todo lo inactual y han sido ampliados aquellos que merecían más amplitud de exposición. Además todos los vocablos nuevos a incorporar al primer tomo se hallan escritos. Muchos son los pliegos entregados a la imprenta y otros esperan el turno de entrar en la linotipo. Y podemos asegurar que el ritmo se ha venido incrementando, porque nuevos compañeros capaces se han incorporado a la corrección de galeras. Pero lo esencial de la terminación de la obra, no radica exclusivamente en corregir material y galeras, sino tener la certeza de que la traducción del original será efectuado con oportunidad, si desamos todos que la *totalidad de la obra sea editada*. Excelentes y voluntariosos compañeros y compañeras trabajan ininterrumpidamente en ello, no obstante, no es lo suficiente, puesto que cualquier incidencia puede determinar retraso en la traducción del material, y ello entrañaría, forzosamente, retraso en el cometido editorial de la obra.

Por ello, nos dirigimos a todos los militantes, o simpatizantes que se encuentren en condiciones de traducir correctamente del francés al castellano, que se dirijan al compañero Germinal Gracia, Apartado 61881-CHACAO — Caracas (Venezuela), puesto que es él el coordinador de todo el trabajo de traducción. Y, pedimos que sea directamente a él, ya que una labor de tal importancia no puede tener dualidad en la cohesión. Por eso es él quien manda a cada traductor los vocablos que deben ser traducidos. Al dirigirnos a los amigos y simpatizantes, lo hacemos, aun sabiendo del enorme trabajo que le comporta esa responsabilidad de cohesión y adquisición de traductores, al «tierrero» Germinal que dicho sea de paso cumple a satisfacción de todos. Pero, el deseo de facilitar lo más rápido la traducción de la Enciclopedia Anarquista que editara nuestro teórico, Sebastián Faure, nos impele a demandar de los compañeros capaces de efectuarlo que se incorporen a la tarea de conjunto, puesto que la aparición *total* de la E. A. no debe ser, no será obra exclusiva del Grupo Tierra y Libertad, ni de los «tierreros» que esparcidos en diversos países nos ayudan. Debe ser, y será trabajo global de los anarquistas.

El Grupo Tierra y Libertad.
México.

Espoletas contra la opresión, de Tato Lorenzo

Castrejón me envió el libro de José Muñoz Cota, «Ricardo Flores Magón». Buen aporte en la siembra de ideas, y estímulo de rebeldías. Rememoración de vidas ácratas, de cara al pueblo sufriente, oprimido y explotado.

Nuestra prensa debe ser expresión de ideas, conceptos revolucionarios, estímulos de lucha social. Artículos que enciendan el inconformismo, en estos años grises que nos envuelven. Menos detalles y más síntesis. Preferencia siempre por los temas de interés humano: pensar, sentir y actuar con independencia, anárquicamente.

Quienes escribimos damos exceso de atención a lo que es circunstancial — y en sí pequeño —; siendo antipolíticos, nos centramos en lo que hacen o no debían hacer los políticos, los comunistas. Mucho de ellos; poco de las afirmaciones nuestras, de nuestros ideales, de nuestra ética, de la labor del hombre de la anarquía.

Todo lo referente al Brasil merece atención ahora. Claro que enfocado desde el ángulo de los de abajo, en su pavorosa ignorancia y fatalismo, su pasividad, que ni siquiera despierta con las hondas mordeduras de la miseria. Mirar a los desheredados como seres humanos, y no como los ven los políticos — como masas explotadas políticamente —. Como los ven los católicos, los espiritistas y otras religiones — como rebaños dóciles a su rectoría de pastores —. Los de abajo — en el Brasil —, no tienen ojos para sí mismos. Son los que son — como lo es lo colectivo —. Pero sin percepción de hombres auténticos, sin discernimiento propio. Pretenden protegerse con su ignorancia y miseria, con su ausencia de sensibilidad — órganos éstos de lo consciente —. Son masa de maniobras — para sus enemigos —, los que siempre hacen teatro, como si fuesen amigos protectores de derecha, de izquierda o por el centro. Los de abajo entran en esos conjuntos de manifestantes cambiantes a pocos días fecha: 200.000 aplaudiendo las palabras de Goulart — en la plaza de la República de Río de Janeiro. Apenas apagados sus aplausos, 500.000 con Lacerda y los militares — también en Río — vociferando contra Goulart y el comunismo. Y la otra manifestación de San Pablo: creyentes en dios — más de medio millón — contra el diablo y las once mil

virgenes. Como se ve, la niebla envuelve al Brasil. (Nunca me desespero si mis anhelos, en cuanto a los demás, no se me hacen propicios). Hasta aquí lo de Tato.

Y continuamos ya por cuenta nuestra:

2

Hay que poner también entre los «fachas» a los «rojos»; (quien no los ponga es un estúpido, o no se hace.)

Chinos fachas — con su «revolución kultural maosetunista» —; bolches rusos fachas — con todo lo que le cuelga, más el carbón permanente que echan a la caldera exterminadora del Viet-nam, los avioncejos a chorro que «regalan» al nazi Nasser, etcétera;

sin olvidar la podrida cohabitación que practican, desde hace ya mucho tiempo, con el ogro de El Pardo y compañía ilimitada. ¿Mentira? Soportamos que los frailes y los comisarios del pueblo mientan; pero de ahí a creer que uno también pueda mentir... por lo menos es absurdo. Nos va mucho en la parada.

Detestamos los confusionismos, y ahora nos referimos a los fachas simplemente, a los negros, a los blancos, a los rojos y a los pardos. ¿Existe algún otro facha color que se nos vaya? El precavido lector sabrá dar debida cuenta del mismo (si lo hay).

COSME PAULES

COMUNICADOS

«UMBRAL» N° 101

Sigue trabajándose en la ultimación tipográfica del número, que gustará a todos.

Apresúrense los corresponsales y FF. LL. a efectuar los pedidos extra pues la tirada será ajustada a los pedidos.

Repetimos: Los suscriptores de «Umbral» que no hayan liquidado hasta diciembre de 1970 no recibirán la revista si no justifican satisfactoriamente su retraso.

Correspondencia:

Victor Leysagua, Lima (Perú): Recibirás un ejemplar.

Fco. Miguel, Bondy: Idem dos ejemplares.

Pascualena, Marignane: Id. un ejemplar.

Izquierdo, Millau: Id. un ejemplar.
Pere Quert, La Rochelle: Id. seis ejemplares.

Castellvi, Choisy-le-Roi: Id. un ejemplar.

Victor López, Pompadour: Id. un ejemplar.

Clarambó, Souppes: Id. un ejemplar.

Blas Moya, St-Etienne: Id. cinco ejemplares.

Fco. Gil, Hyères: Id. tres ejemplares.

F. L. DE DRANCY

Convoca reunión general para el 7 de febrero por la mañana. En el orden del día el Congreso de la A. I. T. y otros asuntos.

F. L. DE SAINT-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a los compañeros afiliados de esta F. L. a la asamblea que tendrá lugar el día 14-2-1971 a las 9 de la mañana precisas, en el lugar de costumbre. Se encarece la asisten-

cia de todos los compañeros de la F. Local.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	25 366 95
Fajardo, París	10 00
Castellvi Choisy-le-Roi	30 00
Juan López, Montereau	8 00
Uno del Vero	80 00
A. Roig, Ste-Livrade	10 00
Antonio López, Roanne	5 00
Llobet, Courcelles-s-Seine	30 00
A. Serrano, Caracas	100 00
Miguel Soriano, París	35 00
B Martínez, Melun	10 00
Barjadí, La Grerda (18)	8 60
Julio Valls, Maudeure	5 00
M. Sánchez, Beaumont-le-Roger	38 00

Suma y sigue 25 736 55

F. L. DE DREUX

Son invitados todos los compañeros que piensen en la continuidad orgánica y en los presos del fascismo español, sin descriminationes, a que acudan numerosos a la Asamblea General Ordinaria el domingo 7 de febrero a las 10 de la mañana en la local acostumbrada.

OFRECIMIENTO A MATRIMONIO AFECTO A LA C.N.T.

Un compañero que vive solo en un amplio apartamento situado en París, distrito 10, compartiría su alojamiento con pareja matrimonial de compañeros. Dirigirse a la Redacción de LE COMBAT SYNDICALISTE, que transmitirá.

YA PETROLEAMOS

TARRAGONA. — Según la propaganda regimental, en el delta del Ebro (desembocadura del) cerca de San Carlos de la Rápita, han sido descubiertos dos yacimientos de petróleo, con capacidades supuestas de 300.000 toneladas por año el primer pozo, y de 150.000 ídem para el pozo segundo.

EL PUNTO SOBRE LA I

PARIS. — Con referencia a las penas de muerte últimas ejecutadas por el franquismo, Pedro Reola, de Niza, desmintió a «France-Soir» que Jaime Grimau fuese el último «ajusticiado» por el fascismo hispano por haber sido ejecutados, cuatro meses después (abril-agosto, respectivamente, de 1936) los anarquistas Joaquín Delgado y Francisco Granado. Obvio decir que el diario aludido se limitó a publicar — mutilada — la referencia de Reola, sin ceder, de su parte, explicación alguna.

LA ASAMBLEA DE MONTSERRAT

BARCELONA. — La famosa conferencia de 300 escritores y artistas sostenida durante dos días en Montserrat contra la pena de muerte reactualizada a raíz de las condenas de Burgos, tras unos considerandos abogando por la democratización del régimen español, la conferencia afirmó las siguientes conclusiones:

- 1) Que quede sin efecto cualquier condena que pueda ser dictada por el tribunal de Burgos.
- 2) Que se promulgue una amnistía para todos los presos políticos y sociales, los sancionados y los exiliados.
- 3) Que se derogue el decreto-ley de bandidaje y terrorismo y sean abolidas las jurisdicciones especiales.
- 4) Que sea abolida la pena de muerte para toda clase de delitos.
- 5) Que se establezca un Estado auténticamente popular que garantice el ejercicio de las libertades democráticas y de los derechos de los pueblos y naciones que forman el Estado español, incluido el derecho de autodeterminación.

Por último, manifestamos nuestra completa adhesión al pueblo vasco y a sus reivindicaciones, que son las nuestras.

Montserrat, 13 de diciembre de 1970.

(Información recibida en «C. S.» en castellano, catalán y vasco.)

LA COLA DE LA ASAMBLEA

BARCELONA. — La mayor parte de los firmantes del documento de Montserrat han quedado a dis-

ANTENA

posición de la policía, esto es, en libertad vigilada, tras haberseles interrogado en la Jefatura de Policía de la Vía Layetana. Al pintor Miró, que reside en Palma de Mallorca, se le retiró el pasaporte para el extranjero y se le obligó a residencia obligada, pero últimamente ha sido aligerado de tan arbitrarias medidas. Dos de los firmantes, Jordi Carbonell y Xavier Folch, han sido encarcelados.

JUAN PEREZ SALE DEL ANONIMATO

ROMA. — Juan Pérez, agregado a la embajada franquista de Italia, disponía de un automóvil de su propiedad. Ya no dispone del mismo, puesto que unos desconocidos se lo destruyeron con un explosivo. El quemante saludo no fue intencionalmente dedicado a Fulano de Tal Pérez, sino al régimen al cual sirve.

REPRESION EN EL NORTE

BILBAO. — Hay un mínimo de 200 detenidos en la cárcel de esta ciudad acusados de haberse producido, en momentos cruciales, contra la pena de muerte. La mayor parte son obreros. Pero ocurre que cuando trabajadores de tajo, taller, obra o fábrica se enteran de que compañeros de labor han sido detenidos por haber tomado parte en las huelgas pro seis resistentes condenados a la última pena, ipso facto dejan de presentarse al trabajo. El último paro de ese estilo que conocemos es el de la Sociedad Española de Construcciones Navales, de la cual doce delegados se encuentran detenidos y en práctica de la huelga del hambre, con la agravante de que uno de ellos ha tenido que ser hospitalizado a causa de su debilidad.

Añadamos a esta nota otra más cruel: La Guardia civil, encargada de defender al régimen contra el pueblo que malamente lo soporta, disparó contra un grupo de paisanos matando a uno y dejando malherido a otro.

DESTINO DE LOS 16 de BURGOS

MADRID. — De los 16 presos juzgados militarmente en Burgos, dos de ellos, Antonio Carrera y Guesalaga Garreta, siguen en la cárcel de Burgos. Victor Arana y José M. Dorronsoro han sido trasladados a Puerto de Santa María; Mario Onaindia y José Abrisqueta

a Cáceres; López Irasuegui e Izco de la Iglesia a Córdoba; Eduardo Uriarte y Larena a Alicante; Joaquín Gorostide a Cartagena, los curas Juan Echave y Julián Cadalza a Zamora, y las tres mujeres se encuentran reclusas en la cárcel de mujeres de Madrid.

Pensar en ellos y en los demás condenados y presos de índole social y política.

CONTRA LA CENSURA PERMANENTE DE LA PRENSA

LISBOA. — Al hacerse cargo del poder el actual dictador Marcelo Caetano, éste prometió al país la restauración de la libertad de prensa mediante una ley adecuada. Presentado el proyecto de esta ley a la Cámara de Representantes, los periodistas se han dado cuenta de que, tras variados considerandos, el bozal para la prensa quedará tal cual lo dispusiera el dictador Salazar en 1926, ante lo cual 150 redactores de diarios y revistas portugueses se han reunido en Lisboa para efectuar al efecto una protesta colectiva.

LA DICTADURA DEL PROLETARIADO

MOSCU. — El violoncelista de fama internacional ruso, Matislav Rostropovitch, que tiene acogido al literato «maldito» Soljenitsyne en su hogar de las cercanías de esta ciudad, se ha visto retirar el permiso de salida del país para dar conciertos en París, Barcelona, Helsinki, etc. Su mujer, la soprano Galina Vichnevskaya, ha sido eliminada del elenco de la Opera Bolchoï por el delito de ser esposa de su marido.

«LA FESTA DELS RUCS»

BARCELONA. — Empeñados en mantener la tradición, los asnofilos continúan celebrando la fiesta anual que en lenguaje típico catalán se llama de «San Antoni dels Rucs» (San Antonio de los Asnos), en esta época rematadamente motorizada. Según costumbre se presentaron a la bendición animalésca en la Ronda de San Antonio, frente a los Escolapios, caballos del Circo Ecuestre y de la Guardia Urbana montada, pero en representación simbólica (media docena de cuadrúpedos a lo sumo). El resto del animalismo a bendecir fueron perros, gatos, lagartos, monos, ratas sabias, pájaros, grillos y algún sapo. Sugerimos que en

1972 la fiesta sea incrementada con la comparencia de los animales del Parque Zoológico. De lo contrario, eso terminará con la bendición de pulgas, piojos, chinches, hormigas y limaces.

CAPITULO DE HUELGAS

PAMPLONA. — En demanda de un aumento de 3.000 pesetas mensuales prosiguen en huelga los trabajadores y empleados de la Eatón Ibérica. Exigen además la semana de 44 horas. Lejos de atemperar, la empresa ha despedido a 600 de los 680 operarios de que consta la plantilla.

BILBAO. — Los obreros de la Papelera Española de Sodupe están en huelga desde hace dos semanas. Origen del conflicto: rechazo de la jornada continua impuesta por la empresa. Los huelguistas son 950, igual al censo obrero de la casa.

SANTANDER. No conformes con el «convenio» unilateral impuesto por la gerencia de la factoría Nueva Montaña Quijano, de Corrales de Buelna, el personal obrero (unas 1.250 personas) trabaja a bajo rendimiento desde hace doce días. Dada la testarudez de la gente del despacho, no se prevé solución inmediata al conflicto.

LIBROS

Brenan, «Laberinto español»	27 00
Colodny, «Asedio de Madrid»	30 00
Southworth, «Mito de la cruzada de Franco»	16 50
Reich, «Revolución sexual»	21 00
Joll, «Los anarquistas» . . .	18 00
Carr, «Bakunin»	45 00
Franco, «Pequeño dicc. de la desobediencia»	12 00
Marcuse, «Hombre unidimensional»	18 00
Disco «A las Barricadas» e «Hijos del Pueblo»	12 00
«Pañuelo Libertario»	10 00
Lapicero Bick. Con anagrama C.N.T. y colores simbólicos	1 50
«Comarcal de Utrillas» (Terral) 1936-1939. En su lucha contra el fascismo . . .	3 00
«Anselmo Lorenzo», Federación Montseny	2 00
«La C.N.T. y los pueblos de España», R. Liarte	3 00
«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», Max Nettlau	1 50

Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

CCP Paris 13 507 56

PARTI COMMUNISTE :

DEMAGOGIE ET CONTRADICTIONS

« Ce sont les groupes de la Ligue Communiste » (Krivine) qui se dispersent rapidement, du PSU, qui fera de même, tandis que 300 anarchistes et porteurs de portraits de Mao font alterner « Plum, plum, tra, la la, l'anarchie vaincra » avec « A bas le révisionnisme ». Sans doute voulaient-ils exorciser leurs propres démons. Rapidement ils restent seuls sur la chaussée. A 20 h 10, la police fait dégager le boulevard Voltaire sans incident. » C'est sur ces mots que l'« Humanité » termine à propos du Vietnam. Je finirai bien par croire que Geismar avait raison de déclarer il y a quelques jours au tribunal que les rédacteurs de ce torchon se livraient à des falsifications à la Gœbels. Mis à part la réunion avons-nous deux choses qui sont intéressantes : la première est l'hommage lancé par le PCF à la Ligue Communiste et au PSU ; déjà l'an dernier ces deux organisations ébauchaient certains rapprochements avec les staliens, aujourd'hui l'appel vient de l'autre bord ; la seconde est très caractéristique de la politique communiste, ces salauds semblant se réjouir de l'action policière vis-à-vis des gauchistes. Ce qui me frappe c'est l'ambiguïté de la formulation : « La police fait dégager », par qui ? Par les gros bras du Parti, peut-être... Cet article dans l'« Humanité » commençait par un appel sur la manif de 65 et la constatation qu'à l'époque le slogan était « Johnson assassin ». Et l'on peut lire cet avertissement aux dirigeants américains : « Et voilà que cinq ans et demi plus tard, Nixon, président républicain, élu par les Américains (pour une grande part afin qu'il finisse cette sale guerre du Viet-nam...) commet le même crime sans tenir le moindre compte des leçons de l'histoire et de la déconfiture dans laquelle s'est achevé le mandat de son prédécesseur à la Maison Blanche. » Vite, vite, Mr Nixon, si vous désirez être réélu, prenez les rédacteurs de l'« Huma » comme conseillers politiques...

La prose du PC est extraordinairement creuse, ou plutôt remplie de contradictions. Au sujet de la réforme communale de PCF nous apprend que « La France a besoin d'idées audacieuses et réalistes, d'une conception neuve de la vie économique, politique, sociale et culturelle ». C'est beau n'est-ce pas, d'autant plus beau qu'il est difficile, voir impossible de trouver ce qu'il y a d'audacieux, de neuf

dans les théories stalinienne qui se sont embourbées depuis 20 ans dans leur charnier réformiste. « Les élus communistes s'efforcent, avec les modestes moyens municipaux, de garantir à tous le droit à l'information » ... en arrachant les affiches gauchistes, en interdisant la vente à la criée des journaux anarchistes et en cassant la gueule à ceux qui tentent des prises de parole. « Il faut décentraliser les pouvoirs » pour mieux les recentraliser entre les mains du comité central du parti contre les travailleurs et les révolutionnaires. « Lorsque les réactionnaires, quelle que soit l'étiquette sous laquelle ils se présentent à vous parlent de participation, comment leur faire crédit ? » Lire ceci sous la plume d'un rédacteur de l'« Huma » est pour le moins singulier car qui sinon le PC défend le plus la farce électorale ? qui sinon le PC prône la participation (ce piège à cons) dans les entreprises ? qui sinon et toujours le PC prône la participation dans l'enseignement et à tous les niveaux ?

Aujourd'hui au sein des partis politiques, la fièvre électorale opère ses ravages habituels. Une fois de plus du PC à Mitterand en passant par Rocard et Savary on se secoue et l'on sort du grenier ce vieux piège à électeur qu'est l'unité de la gauche, de ce que ce démagogue de Marchais appelle « les forces démocratiques ». Ce traître, au monde ouvrier, surnommé se démène et accorde forces interviews. Mais que nous raconte-t-il ? « Une assemblée comme les Etats généraux de la femme, convoquée à l'initiative d'un journal « Elle », s'est faite l'écho des problèmes et des besoins des masses féminines. » Il est clair que ce canard véreux n'a monté cette vaste mascarade que pour se faire un brin de publicité, remplir les colonnes des « cons-frères » en mal de platitudes et polariser une fois de plus le public sur un faux-problème. Et le dauphin de Moscou continue : « Tout cela et bien d'autres faits, comme les changements dans les milieux chrétiens, confirment que les bases existent pour un large rassemblement antimonopoliste... » et voilà ; le catholicisme deviendra bientôt une force démocratique... Rien, absolument rien n'arrête les ma-gouilleurs communistes pour s'ap-

proprier des sièges dans les communes et à l'assemblée. Pratiquement c'est la prolongation logique du modus vivendi Staline-Pie XII. « Nous sommes prêts à répondre à toutes les questions à discuter de tous les problèmes. Mais nous ne voulons pas seulement discuter... nous voulons agir... » en cassant la gueule à ceux qui discutent trop, qui les mettent en face de leurs contradictions, qui leur collent le nez dans leur caca. « Nous sommes concurrents avec la gauche non communiste, c'est vrai. » Bon allons donc ! C'est une pure et simple compétition. Le vainqueur sera celui qui foutra le plus de pognon dans la campagne, celui qui mettra le plus de monde en branle, celui qui battra tous les records de démagogie... Concurrents, ils le sont certainement, fumières et salauds encore plus. Cependant camarades voici le morceau de choix, l'apocalypse : Notre conception de la marche de la France (marche militaire) au socialisme est sans équivoque... Mais c'est bien le socialisme que nous proposons à notre peuple (il est à eux le peuple, surtout pas à personne d'autre) de conquérir. Et c'est pourquoi nous disons qu'il devra nécessairement s'inspirer des principes généraux du socialisme scientifique (ou socialisme en éprouvettes classés par les toubibs Marx et Engels), principes que les pays socialistes (à mon humble avis « dits socialistes ») ont appliqué selon des modalités propres

aux conditions de leur temps (tu parles). Quelles que soient les difficultés, les insuffisances, les erreurs qui marquent l'expérience des pays déjà passés au socialisme, il n'en reste pas moins qu'ils ont eu le mérite immense (Té c'est grand l'URSS) de s'engager réellement », etc., etc... j'arrête l'écriture. Cela veut dire que la France aurait ces camps de prisonniers politiques et tout le reste. J'imagine assez bien Georges Marchais président du comité central du parti ; Valdech-Rochet dans son mausolée ; Duclos, exilé assassiné en Amérique du Sud ; Garaudy, Paul Laurent, Nilès avec un grand procès. L'ouvrier de chez Renault, vous savez le fraiseur de l'atelier 3, il est interné dans un camp comme « Duclosiste » (on le suppose seulement) car le neveu du petit fils de l'arrière cousin de son grand oncle n'approuvait pas le régime... Rome remplacera Prague, les Londoniens joueraient le rôle de la Hongrie et les socialistes Français envahiraient le duché du Luxembourg à l'aube d'une grande guerre. Heureusement ; heureusement je crois que les masses françaises ont un poil de bon sens et un beau jour elles vont se débarrasser, de tous ces menteurs, hypocrites et exploités. La démagogie du PCF, sa soif du pouvoir et d'autorité en font un ennemi du peuple, un ennemi que le peuple ne doit pas hésiter à vaincre.

Claude LAPORTE

LAISSEZ VENIR A MOI TOUS LES PETITS CREVES

Dans son « exhortation apostolique » du 3 décembre, Paul VI rappelle aux évêques que c'est à eux et non pas aux savants « que Dieu a confié la mission d'interpréter la foi... ». C'est encore aux évêques « responsables du peuple devant Dieu » qu'il « appartient de dire à ce peuple ce que Dieu lui demande de croire ». Ainsi si Galilée vous dit que la terre est ronde ce ne sera qu'une question de bonne foi que de la faire revenir de son erreur. « De nombreux fidèles sont troublés dans leur foi par une accumulation d'ambiguïtés, d'incertitudes, de doutes, ... ». Là j'ai pas compris de quoi qui causait, un pote me souffle qu'il

y aurait des ambiguïtés d'interprétation de la parole divine selon qu'elle vient des évêques français accueillant l'occupant nazi les bras ouverts, du Cardinal Spellman bénisseur de bombes, de l'évêque Don Helder Camara que s'élève contre la torture gouvernementale au Brésil, des évêques espagnols qui trouvent naturel les tortures que Franco fait subir à ses prisonniers ou du Pape lui-même qui, assis sur ses milliards regarde sans broncher 100.000 enfants mourir de malnutrition chaque année en Italie (chiffre cité par le journal italien « Panorama » du 5 nov. 1970).

DEUX ANS DE PRISON

MOTIF : REFUS D'OBEISSANCE

Le 10 janvier a eu lieu le deuxième procès de Sylvain Puttemans. Après 26 jours de grève de la faim, Sylvain, amaigri, pâle mais décidé, entame sur un ton à faire tomber les médailles des juges militaires : « Je ne regrette rien, je ne veux pas que l'on me donne des ordres, je suis contre tout système qui avilit l'homme et le transforme en robot, je ne veux pas du statut car c'est une échappatoire. La réforme est un biais ». Ce sont à peu près les seules paroles que Sylvain ait pu prononcer car le juge monopolisait le droit de s'exprimer. Heureusement son avocat, Maître de Felice, lui, a pu longuement développer le thème de la liberté, accusant les militaires de devenir des assassins « presse-boutons » et déclarant que Sylvain était un précurseur et l'exemple de l'homme libre de la société de demain. Dans la salle, une vingtaine de militants rendait l'atmosphère tendue et inquiétait les prétendus

représentants de l'autorité, qui à tout instant menaçaient de faire évacuer la salle. L'entrée de la caserne, qui servait de cadre au tribunal était filtrée et les cartes d'identité confisquées, contre toute liberté, au poste de police. Pendant le procès les groupes restés à l'extérieur ne chômaient pas. Ils déclenchaient plusieurs actions dans la ville, bloquant la circulation avec une chaîne ou criant des slogans hostiles à l'armée. A la chaîne, un écriteau : « Libérez Puttemans » sur une face; « L'armée enchaînée », sur l'autre.

Dans la gare de Lille, un mannequin représentant un officier était brûlé en effigie. Les flics, eux, couraient dans tous les sens, débordés par les événements car pendant ce temps une action était déclenchée par les paysans du Nord : aidés des étudiants ils démontaient les rails du chemin de fer pour attirer l'attention publique sur les problèmes de l'agriculture.

Il est intéressant de constater que deux actions menées pour des motifs différents mais le même jour, dans une même région, affolent les flics et nous permettent de nous battre sans avoir la totalité des forces répressives sur le dos.

Le cas Puttemans ne doit pas rester isolé. Nous devons soutenir toutes les actions semblables. La lutte est engagée contre l'armée et le pouvoir sous toutes ses formes. A aucun prix nous ne devons en rester là. Ceux qui assassinent en Espagne, en Russie, en Pologne, au Viet-nam, au Tchad et emprisonnent en France sont les mêmes. La justice et la liberté ne peuvent être conquises que par une lutte acharnée de tous les instants. La violence, nous devons l'accepter, car elle seule pourra briser les chaînes. Il n'est pas question de supprimer une prison en jetant des fleurs sur ses murs, laissons cela à d'autres. La lutte engagée contre l'armée, soutien de l'Etat quel qu'il soit, ne peut

être non violente; c'est malheureux mais c'est ainsi. L'exemple des Basques et de leur courage doit nous aider à prendre conscience; ils ne se résignent pas au bulletin de vote, ils se battent et sont prêts à mourir pour la liberté, la vraie. Sur deux plans l'action est engagée : l'un par l'avocat qui présente un pourvoi en cassation, l'autre par nous dans la rue, par le refus de l'uniforme pour ceux qui le peuvent encore.

Des procès Puttemans, il doit y en avoir des centaines, nous devons les soutenir, nous y sommes décidés. Si nous abattons l'armée, nous avons des chances de prendre les usines, les terres, et de réaliser « l'idéal libertaire ». Sylvain n'aura pas écopé de deux ans de taule pour rien. Nous le ferons même peut-être sortir pour qu'il se batte à nos côtés.

Les ordures militaires doivent payer leurs crimes. Je sais qu'il y en a trop, qu'ils ne pourront tous les payer. C'est dommage !

A P P E L

Camarades,

Que ce soit à cause des fluctuations des capitaux et des crédits, que ce soit pour des raisons de stratégie patronale (intimidation afin de freiner les augmentations de salaire et les améliorations sociales), que ce soit à cause du système économique, qui nous est imposé et de ses contradictions :

C'est toujours nous qui payons les pots cassés.

Quand les patrons promoteurs et autres, réalisent leurs substantiels bénéfices sur notre dos, en tant que travailleurs, et en tant que locataires, grâce aux spéculations immobilières et foncières, ils les empêchent.

Quand ça va mal, c'est encore nous qui sommes foutus à la porte : licenciés, disent-ils.

Camarades, nous commençons à en avoir assez.

Sur chaque chantier, sur chaque entreprise, à tout licenciement, même individuel, nous devons opposer une volonté collective de refus. Nous devons exiger s'il y a effectivement manque de travail :

— la réduction immédiate du

temps de travail, sans diminution de salaire,

— la suppression immédiate du travail à tâche,

— la mise à la retraite anticipée des camarades âgés, s'ils le désirent.

Nous n'avons pas à tenir compte du fait que nos exigences perturbent les marges bénéficiaires de nos employeurs.

Tiennent-ils compte du préjudice matériel et moral que représente le fait d'être foutu « à la porte », d'aller mendier du travail de boîte en boîte (surtout si tu dépasses les cinquante ans), de se sentir rabaisé au rang d'objet que l'on jette après usage, de se sentir inutile quand nous habitons tous ou presque tous dans des taudis?

Notre seul moyen de défense est notre cohésion et notre volonté. Utilisons-le.

Sinon, il ne nous reste plus que les indemnités et le chômage.

Syndicat Unifié du Bâtiment et Travaux publics

Union Locale de Syndicats :
46, rue des 15 Degrés, Perpignan.
Permanences : les samedis, de 17 h à 19 h.; les dimanches, de 10 h à 12 h.

COMMUNIQUES

QUARTIERS NORD

Groupe anarcho-syndicaliste en formation

Pour un développement des luttes dans ce secteur contacter le journal, qui transmettra.

COMMUNIQUE

A l'issue d'une rencontre qui s'est tenue à Marseille, un Comité Commune Midi a été créé. Nous avons décidé de joindre constamment la propagande sur la Commune de 1871 avec celle sur la Commune de Cronstadt (1921).

Nous prenons l'initiative d'une affiche nationale et d'un tract national imprimés à Toulouse.

Dès maintenant expédiez-nous vos projets et collaborateurs. Un projet ronéoté sera expédié à tous fin février et nous prendrons alors les commandes.

Comité Commune Midi, 3, rue Merly, (31) Toulouse.

L'Union Locale des Syndicats de la CNT invite tous ses adhérents et sympathisants à la réunion générale du syndicat, qui aura lieu le dimanche 31 janvier 1970 à 9,30 au siège social, 46, rue des 15 Degrés.

2e UNION REGIONALE

Syndicat Unifié du Bâtiment et Travaux publics de la Région parisienne.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

Prochaine réunion le 7 février 1971.

ACTIVITE DE S.I.A. DE BREST

Dimanche 7 février, 10 heures, Maison du Peuple, bureau 10, importante assemblée générale : solidarité, calendrier S.I.A. 1971, 50^e anniversaire de la mort de Kropotkine, derniers préparatifs de la conférence antimilitariste : « Nous voulons la paix », avec le concours d'un camarade objecteur de conscience.

Dimanche 14 février, 9 h 30, Maison du Peuple, grande salle, 1^{er} étage, conférence antimilitariste : « Nous voulons la paix », titre emprunté à celui d'une brochure de Sébastien Faure.

Que les camarades brestois et finistériens fassent le nécessaire pour y être présents et en aviser leurs connaissances.

LA PARTICIPATION DANS LES FAITS

Copie d'une lettre envoyée au camarade F... Il nous faut signaler que la société qui l'emploie réalise 16 000 000 F de bénéfice net en France :

Monsieur,

En application de l'ordonnance num. 67 693 du 17-8-67 et des décrets d'application num. 112 du 19-12-67, num. 68 104 du 31-1-68 et num. 68 528 du 30-8-68, relatifs à la participation de salariés aux fruits de l'expansion des entreprises, il a été constitué une réserve spéciale de participation des travailleurs d'un montant total de 61 768 75 F pour l'exercice 1968.

La quote-part vous revenant en qualité de salarié de la société s'élève à 21,73 F.

Les intérêts qui vous sont dus sur cette quote-part sont de 5 % pour la période du 1-4-1969 au 31-12-1969 et s'élèvent à 0,81 F.

Le montant de ces intérêts est porté sur votre bulletin de paie, ci-joint, à la rubrique suivante :

Intérêt participation 1968 = 0,81 F

Conformément à la législation fiscale à ce jour, ces intérêts seront à porter par vous sur votre déclaration annuelle de revenus pour l'année 1970 à la rubrique « Revenus des valeurs et capitaux mobiliers et revenus assimilés ».

Le montant de votre quote-part est inscrit au compte ouvert à votre nom dans les livres de la société, compte bloqué en vertu des

dispositions de l'ordonnance susvisée, pendant huit années à compter du 1er janvier 1968, soit jusqu'au 1er janvier 1977, portant intérêt au taux de 5 % par an (comme indiqué ci-dessus).

Conformément à l'article n° 27 du décret du 19 décembre 1967, il vous appartiendra d'aviser la société de tout changement d'adresse à laquelle devront être envoyés les intérêts et avis éventuellement afférents à vos droits, ainsi qu'à l'échéance, les sommes représentatives de ceux-ci.

Cependant, et conformément à l'article num. 16 du décret susvisé, les droits constitués à votre profit deviendront immédiatement exigibles avant l'expiration du délai prévu ci-dessus, dans l'un des cas suivants :

- mariage du bénéficiaire
- licenciement et non départ volontaire)
- mise à la retraite
- invalidité du bénéficiaire ou de son conjoint correspondant au classement dans la 2e ou 3e des catégories prévues à l'article num. 310 du code de la Sécurité Sociale.
- décès du bénéficiaire ou de son conjoint

Il vous appartiendra, dans cette hypothèse, d'aviser la société, en produisant les justifications nécessaires.

Nous vous prions d'agréer, monsieur, l'expression de nos sentiments distingués.

PIEGES A CONS

C'est des autoroutes qu'il s'agit. Non seulement on nous les fait payer avant, pendant et après leur mise en service, mais ceux qui ont été bloqués sur l'autoroute A7 pendant les fêtes de fin d'année se souviendront avec plaisir de l'image du mois dernier montrant notre petit père des peuples inaugurant à 150 km à l'heure le dernier tronçon de cette autoroute.

L'ŒIL DE MOSCOU

Ombreux au possible après les événements de Pologne, l'organe officiel des tsars rouges la « Pravda » vient de faire savoir qu'elle verrait d'un mauvais œil le rapprochement des états dits « neutres » : Suisse, Suède et Autriche avec le Marché Commun anti-chambre de la domination améri-

Ajoutant l'inconscience à l'irresponsabilité, Gilbert Dreyfus, Directeur des routes déclara : « L'origine doit en être attribuée au plus grand nombre de voitures qu'à la quantité de neige tombée ». Pour un peu, il leur aurait fait flanquer une contredanse à ces sales automobilistes qui encombrant son autoroute.

caine par l'intermédiaire de l'OTAN.

En revanche on apprend de source bien informée que ces pays sont les bienvenus au sein du COMECON où, sur les saintes icônes, aucun pays n'est dans l'orbite de Moscou, par l'intermédiaire du pacte de Varsovie.



**PARTICIPEZ A LA
SOUSCRIPTION PRO-LOCAL**
Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

11° UNION REGIONALE Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19° U. R. UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PUTEAUX 33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2° UNION REGIONALE CNT-AIT 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

VI° UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin. — Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et or-

COMMUNIQUE

ganisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

LE CENTENAIRE DE LA COMMUNE

A l'occasion du centenaire de la Commune un comité regroupant des organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes s'est constitué pour mener des actions susceptibles de redonner à la Commune ses dimensions exactes et ne pas permettre à certains de la monopoliser.

L'Union Locale CNT du Pré St-Gervais s'associe pleinement à cette entreprise et demande aux camarades désireux d'y contribuer financièrement de faire parvenir leur contribution au CCP de Suzanne Lambert, 24 605 41 Paris.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

III° UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN 72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Le Syndicat des Cheminots de la Deuxième Union Régionale, invite ses adhérents à la préparation de l'ordre du jour et date des réunions qui auront lieu en février. Venir, ou écrire aux permanences.

Le Syndicat des Métaux de la Région Parisienne communique aux adhérents et camarades sympathisants, qu'ils peuvent contacter les permanences de la Deuxième Union Régionale pour apporter son concours au Syndicat.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

SERVICES PUBLICS ET

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

RENTABILITE

Constater la dégradation accélérée des services publics est devenu un lieu commun : les dirigeants de tout poil font même parfois semblant de s'en apercevoir. C'est là pour les bureaucrates de l'opposition un excellent argument d'agitation pré-électorale (les élections de 71, ils ne parlent déjà plus que de ça). Quant à ceux qui sont au pouvoir, ils affectent de s'en émouvoir pour mieux nous endormir : et c'est de plus en plus fréquemment que des prestidigitateurs patentés nous font miroiter, par exemple, la perspective de transports publics idylliques : rapides, aériens, avec des petites cabines où l'on ne serait pas tassés du tout — bref, presque une détente et un plaisir quotidiens que le Progrès-grand-P met à notre portée. Mais ces projets resteront sans doute dans les cartons des architectes jusqu'au jour de la révolution. En attendant, chacun, quotidiennement, peut constater l'aggravation de la situation : qu'il s'agisse des hôpitaux, du téléphone, de l'acheminement du courrier ou des transports, on nous demande simplement de payer de plus en plus cher pour des services de moins en moins efficaces, tandis que s'accroît l'exploitation des employés — tant et si bien que l'organisation capitaliste elle-même en vient à se trouver gênée par la défection croissante de ses services de transports et de transmission, s'enfermant par là même dans une contradiction supplémentaire dont il convient de rechercher les causes.

Tout d'abord, il faut bien préciser que ce phénomène revêt un caractère mondial, et qu'il ne date pas d'aujourd'hui. Les transports, en particulier, nécessitent pour le capital une composition organique particulièrement élevée. Non seulement ils exigent de grandes masses de matériel, et des frais d'entretien considérables, mais, surtout, il est nécessaire de prévoir ce matériel en fonction d'un maximum d'utilisation qui n'est atteint qu'aux moments de pointe. Dans de telles conditions, le taux de profit se trouve vite insuffisant, et l'entreprise devient déficitaire. C'est ainsi que, récemment, la plus grande compagnie de Chemins de Fer des États-Unis a fait faillite. Déjà, en France,

avant la nationalisation, le déficit des compagnies ferroviaires, alors privées, s'établissait à environ la moitié des recettes.

Quelles solutions se présentent alors aux capitalistes ? Ce peut être la liquidation pure et simple de ce qui n'est pas assez directement rentable. En France, dans les dernières années, 3.400 kilomètres de voies ferrées secondaires ont été abandonnées — et il est question d'en supprimer encore le double. Que l'économie ainsi réalisée ne dépasse pas 1 % des versements annuels totaux de l'Etat à la SNCF, soit à peu près quinze ridicules kilomètres d'autoroute, que l'augmentation des nuisances et des accidents de la route qui en résulte coûte bien plus cher que les économies réalisées, peu importe aux exploitants. De la même manière, nombre de lignes d'autocars ont été supprimées dans les campagnes.

D'une façon absolument générale, parallèlement au secteur déficitaire des transports publics, c'est l'automobile qui a été envisagée comme moyen par excellence de remplacement rentable. Qu'importent les embouteillages, la fatigue nerveuse, les accidents, puisque l'on peut faire payer plus cher chaque kilomètre parcouru ! D'un point de vue capitaliste, c'est tant mieux si, aux heures de pointe, dans les villes, l'automobile revient quatre fois plus cher que l'autobus, ou si une autoroute à six voies transporte dix fois moins de voyageurs à l'heure qu'une seule ligne de chemin de fer. Il s'est précisément agi, en flattant — à partir de la situation désastreuse des transports publics — une conception erronée de l'individualisme, de faire payer le plus possible en organisant le gaspillage. Et l'on sait bien que l'automobile, avec les assurances, la construction de routes ou des parkings souterrains qui asphyxient les espaces verts, en vient à représenter, dans l'économie d'un pays, plus de 10 % de la production totale. La saturation elle-même devient, dans les villes, une source de profit au détriment du tissu urbain et de la vie quotidienne. Nous en subissons bien sûr tous les conséquences. Mais déjà la pollution apparaît comme un nouveau secteur rentable : les marchands d'oxygène

commencent à étaler leurs publicités.

On voit ainsi de quelle façon le capitalisme est amené à liquider et à remplacer, chaque fois qu'il le peut, les secteurs non rentables. Quant aux autres, ils se trouvent l'objet de sollicitations particulières : coûte que coûte, il faut récupérer de la plus-value. La notion de service public fait ainsi place à celle d'industrie : on « réorganise », on « rationalise », bref, on essaie d'organiser le travail selon les normes du capitalisme avancé. Compressions de personnel, mécanisation, suppression des statuts particuliers : des secteurs entiers où les travailleurs pouvaient se croire « favorisés » se trouvent brusquement prolétariés. En même temps, l'usager a de plus en plus l'impression de n'être plus que le jeton qui fait fonctionner la machine à sous, — l'éternel pénalisé. Les tarifs ne cessent d'augmenter, d'une manière accélérée. Une hausse de 14 et de 12 % vient encore d'être votée, par 15 députés-figurants, respectivement pour la RATP et les trains de banlieue.

Peut-être, nous dira-t-on, mais l'on « modernise ».

Force est pourtant bien de constater, à ce sujet, que ces modernisations ne visent jamais directement à accroître le confort ou la satisfaction de l'usager, mais bien plutôt à virer le plus grand nombre possible de personnel, afin de faire suer à ceux qui restent un maximum de plus-value. La modernisation, ce sont les travailleurs, autant que les usagers qui en font les frais.

Un peu partout, en province, les gares ne sont ouvertes qu'aux heures de passage des trains; dans les nouveaux bus, inconfortables, les tickets ne sont désormais vendus qu'à l'unité par le conducteur qui fait en même temps office de receveur (et tant pis si les arrêts deviennent interminables); en ce qui concerne le métro, secteur non-rentable, les capitalistes risquent de moins en moins leurs investissements : pratiquement aucune construction depuis... 1914, mis à part les quelques kilomètres Etoile-Défense, et la prolongation (payante !) au-delà de Charenton... tandis que la moitié des wagons date d'avant 1938, et un quart d'a-

vant 1914 ! Des rames plus modernes se multiplieront sans doute — mais ce ne sera avant tout que dans la mesure où elles permettent l'économie du chef de train. Et que dire des services postaux ! Après la vaste farce du courrier à deux vitesses et la réduction du personnel par le tri automatique, l'Etat va jusqu'à imaginer la taxation des petits chèques... quelques exemples entre mille, par lesquels nous nous sentons chaque jour — et à juste titre — agressés.

Devant une telle situation, nombreux sont ceux qui, du vol de tickets pur et simple aux meetings ou défilés organisés, éprouvent le besoin d'une action immédiate. Mais sans doute faut-il d'abord bien comprendre que la situation désastreuse des services publics n'est pas un simple accident, lié à une mauvaise gestion ou aux décisions malheureuses de mauvais gouvernements : bien plus fondamentalement, elle met en cause le capitalisme lui-même. Ce dernier n'a pas le choix, il n'a pas même les moyens, sans se nier lui-même, d'intervenir pour améliorer ces services que l'ensemble de sa politique l'a conduit, précisément, à dégrader. C'est pourquoi toute action ne mettant pas en cause directement son existence est sans doute vaine; il ne s'agit pas de mendier des crédits ou d'organiser des manifestations d'usagers, mais d'œuvrer efficacement, c'est-à-dire sur les lieux du travail, au renversement de sa domination.

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.J.C

LE COMBAT

4 FEVRIER
1971
NUMERO 641
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

VERS LA PRISE DE POSSESSION des MOYENS DE PRODUCTION

L'action révolutionnaire du prolétariat international tend de plus en plus à nier le pouvoir des prophètes. Dans les pays de l'Est, dans les pays Occidentaux les ouvriers, techniciens, agriculteurs ont compris que la libération de l'individu ne peut se faire en dehors de l'autogestion et du fédéralisme libertaire.

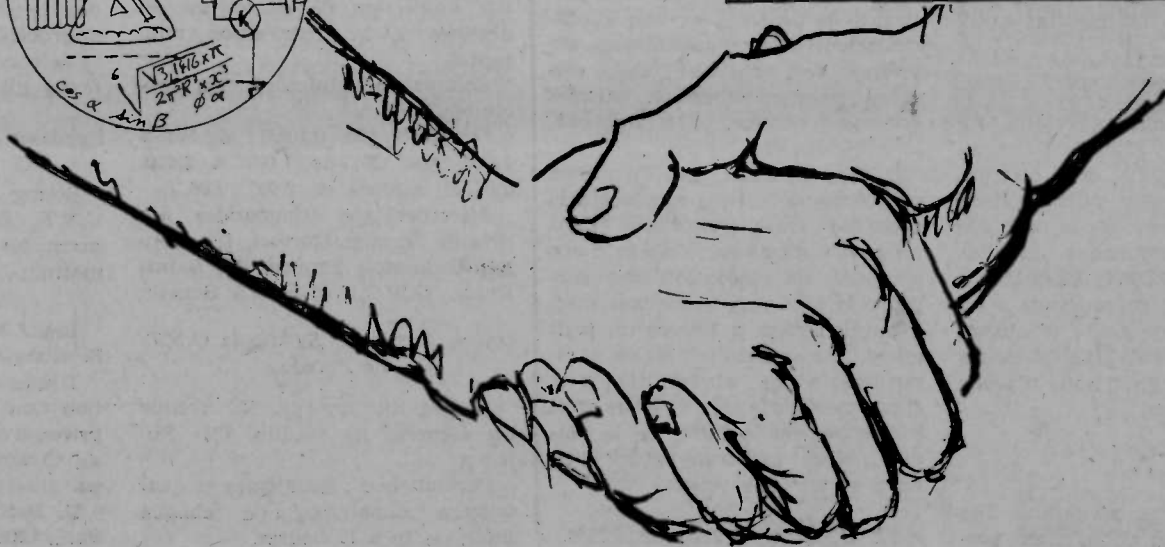
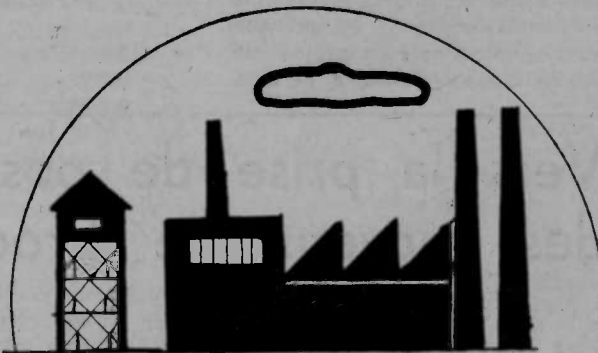
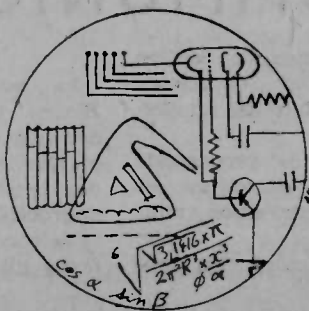
Jamais autant que ces derniers mois, le monde n'a semblé pris du désir d'être libre. Dans quelque direction que l'on porte nos regards, ce ne sont que manifestations du renouveau révolutionnaire.

Il peut paraître bien osé de prononcer le mot sacré de révolution en pensant à des conflits sociaux tels que ceux des établissements de Creusot-Loire. Mais le début de solidarité qui paraît se faire jour, aussi médiocre soit-il, aussi « contrôlé » soit-il, est une de ces pierres qu'il est nécessaire d'apporter à l'œuvre révolutionnaire. Nous le savons fort bien. Ni la CGT, ni

aucune autre centrale réformiste, n'ira proposer une grève générale de toutes les usines de Creusot-Loire, pour appuyer les revendications d'une seule de ces usines, et en profiter pour généraliser ces revendications. Ce serait faire fi de la traditionnelle méthode : diviser pour régner qu'emploient les prophètes du prolétariat.

Il faudra attendre que les positions anarcho-syndicalistes sur l'action revendicative se soient développées pour voir enfin toutes les usines, bureaux, etc..., d'une même société « partir » en grève (Suite page II.)

S
O
L
I
D
A
R
I
T
É



L'OR NOIR

Depuis les règlements de compte au pistolet des premiers exploitants du Texas, la ruée vers l'or noir est passée du stade artisanal au stade multinational. En 1901 en Iran, l'Anglais Knox d'Arcy put s'assurer les bonnes dispositions du roi Gajar, du chancelier et des deux ministres impliqués dans l'affaire pour 20 000 livres (environ 500 000 F de l'époque). Quelques années plus tard au Venezuela il fallait 20 millions de pourboire pour satisfaire la cupidité du dictateur du cru afin d'obtenir la prolongation et l'extension de la concession d'exploitation datant de 1878. Les militaires patriotes du Paraguay et de Bolivie déclenchant la guerre du Gran Chaco (1933-37) le firent pour le bénéfice de Compagnies anglo-saxonnes qui finirent par se réconcilier sur les tombes des centaines de milliers de victimes. On connaît les histoires meurtrières auxquelles fut mêlé Lawrence d'Arabie. La balkanisation des champs pétrolifères arabes ou sud-américains est un moyen politique éprouvé pour exploiter tranquillement ces régions. Qui se souvient de Mossadegh essayant en vain dans les années 50 de secouer le joug des pétroliers occidentaux. Quant aux guerres de « libération » qui continuent à ébranler le monde arabe, il est probable qu'elles auraient reçu rapidement des solutions équitables si de puis-

sants intérêts n'y avaient trouvé leur avantage.

Aujourd'hui, devant l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPE), les Compagnies exploitantes ont décidé d'opposer en front commun. Voici quelques chiffres pour 1969.

Chiffres d'affaires des 15 Grands du pétrole en millions de NF (d'après l'Union des Banques Suisses)

Standard Oil NJ (USA)	83 500
Royal Dutch-Shell (NL-GB)	54 500
Mobil Oil (USA)	37 100
Texaco (USA)	32 900
Gulf Oil (USA)	27 800
Standard Oil Cal. (USA)	21 400
Standard Oil Ind. (USA)	19 400
British Pétroleum (GB)	19 100
Continental Oil (USA)	13 400
Phillips Pétroleum (USA)	12 500
Occidental Pétroleum (USA)	10 800
Sun Oil (USA)	10 300
Union Oil of Cal. (USA)	9 300
ENI (I)	9 050
Française des Pétroles (F)	8 350

Les 10 premiers producteurs et les 8 premiers consommateurs en millions de tonnes (d'après la Revue Statistique de la British Petroleum)

Producteurs

Etats-Unis	514,6
URSS	328

Venezuela	189,1
Iran	168,1
Libye	149,8
Arabie Séoudite	148,6
Koweït	129,5
Irak	74,9
Canada	64,2
Algérie	44,5

Consommateurs

Etats-Unis	668
URSS	311
Japon	162
Allemagne Féd.	118
Grande-Bretagne	96
France	80
Italie	78
Canada	69

Toujours d'après la British Petroleum, la consommation mondiale en 1969 a été de 2 085 millions de tonnes dont 32 % aux USA, 28 % en Europe Occidentale, 15 % dans le bloc communiste et 8 % au Japon. Elle a été couverte par une production de 2 145 millions de tonnes provenant d'Amérique du Nord et des Caraïbes, 28,6 % du Moyen Orient, 15 % d'URSS et 11,8 % d'Afrique. Les réserves connues s'évaluent à 73,2 milliards de tonnes dont 45,4 au Moyen-Orient, 8,6 en Amérique du Nord et aux Caraïbes, 8,2 dans

le bloc communiste, 7,2 en Afrique et 0,3 en Europe.

Donc, en supposant une consommation constante, ce qui est une sous-estimation grossière, il ne devrait plus y avoir de pétrole dans 73,2/2,145, soit 34 ans.

Il n'est pas étonnant que les pays exportateurs commencent à s'affoler. Non seulement le prix de vente de leur pétrole n'augmente pas mais les machines qu'ils ont besoin pour s'équiper elles, par contre, augmentent continuellement. Si leur industrialisation n'est pas achevée avant la fin de cette manne, c'en est fini de tout espoir de sortir du sous-développement avant longtemps. Ceci ne concerne évidemment pas les petits fiefs d'Abou Dhabi, de Qatar ou autres Koweït où des cheiks esclavagistes ont des occupations plus sérieuses dans leurs harems.

Il n'y a pas de solution à ces problèmes dans le bordel organisé sur cette planète par les requins de la haute finance. Quant à ces nations dites « civilisées » qui pillent leurs voisins à qui mieux mieux en organisant de temps à autre, pour apaiser leur conscience, une conférence pour l'aide bidon aux pays sous développés, il vaut mieux implorer dès maintenant la magnanimité des exploités en prévision du jour des règlements de compte.

LE HENAFF

Vers la prise de possession des moyens de Production

(Suite de la page 1.)

pour une revendication collective, C'est pourtant la seule solution pour aboutir à un résultat autre que provisoire.

..

Révolution, conflits sociaux. Signalons la grève illimitée commencée à PENARROYA, dont on trouvera un écho par ailleurs dans ces pages. La grève de la faim des cinq délégués syndicaux des établissements VALREX. Mais là encore, gare au « prophétisme » où peut conduire ce genre d'actions. La grève de la SOREMAN à Reims et toutes celles dont nous n'avons pas connaissance.

..

Conflits sociaux, révolution. Les ouvriers polonais ont d'abord pas-

sé aux actes, et maintenant, après avoir résisté, récoltent les fruits. Le Comité de grève des chantiers navals de Szczecin devient « officiellement » une commission ouvrière. C'est très bien, mais certains ouvriers disent : « Gierék est notre homme. » De nouveau, le prophétisme.

Il est heureux que d'autres, conscients de ce que représente la première grève victorieuse dans un pays « socialiste », disent : « Le processus de rénovation doit partir de la base vers le sommet, nous y parviendrons. » Encore un petit effort, camarades, remplacez « rénovation » par « révolution » et supprimez « sommet ». Nous vous souhaitons de le faire, de le réaliser. Nous tacherons alors d'en faire autant que vous.

LE COMBAT SYNDICALISTE.

COMMUNIQUES

Le Comité Parisien de Soutien aux Objecteurs de Conscience vient d'éditer « Objection au Service militaire ».

Cette brochure de propagande sur l'objection de conscience est destinée à la distribution militante.

Commande minimum, 100 brochures.

De 100 à 500, 0,10 F; de 501 à 1.000, 0,08 F; de 1.001 à 2.000, 0,07 F; au-delà de 2.001, 0,06.

Effectuer vos commandes auprès de Jacques Moreau, 168, boulevard Anatole France, (93) Saint-Denis. CCP 31-606-30. La Source.

Union Locale de Syndicats C.N.T. de Puteaux

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, (92) Puteaux.

Permanence : deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois, de 10 à 12 heures.

Invitation

La permanence C.N.T. à la Bourse du Travail de Puteaux, demande aux adhérents, syndicats et aux sympathisants de l'A.I.T., des localités de Puteaux, Rueil, Courbevoie et environs, sa présence et concours à l'action immédiate de l'Union Locale de Puteaux.

Syndicat des Métaux de la Région Parisienne

Bourse du Travail de Puteaux-C.N.T. Permanence : Février et mars, les dimanches 14 et 28 au matin.

COMMUNIQUE

Les J.A.S. de Paris à toutes les Sections J.A.S. :

Toutes les Sections en formation ou déjà constituées sont priées d'entrer en contact en vue du Congrès des J.A.S. à l'adresse suivante :

G. Bedos. — 11, rue des Haies, Paris (20e).

NOUS NE SOMMES RIEN. SOYONS TOUT!

Pour son 50^e anniversaire, le FCF a rappelé, au niveau de sa « dialectique » traditionnelle, les raisons de son « internationalisme » : la valeur d'exemple de « la grande révolution qui démontra en Russie les possibilités pour la société humaine de progresser sans exploiter les hommes et les peuples ». La condamnation, à Léninegrad, de citoyens soviétiques, presque tous juifs, pour un acte (dé-tournement d'avion) non réalisé, vient à point pour étayer cette thèse. On savait déjà que, dans les procès relatifs aux « crimes économiques », les juifs endossaient depuis longtemps une bonne part de responsabilités, en tant que représentants mythiques du capitalisme (libéral) et du « cosmopolitisme » (synonyme d'internationalisme avant Staline). On savait aussi que les juifs avaient un penchant fâcheux pour l'activité anti-parti (exemples : Marx, Trotski (Bronstein), Zinoviev (Appelbaum), Kamenev (Rosenfeld), Radek (Sobelsohn), etc.). Et si les dirigeants russes d'aujourd'hui ont recours, face à la stagnation économique et à la sénilité de leur système, aux vieilles diversions antisémites chères au tzarisme et remises en honneur par Staline comme par les dirigeants polonais (1957, expulsion des juifs), il n'y a là qu'un réflexe d'autodéfense dont seuls les pires « ennemis du socialisme » (c'est-à-dire les révolutionnaires) sauront tirer des conclusions radicales.

Par ailleurs, le PC-CGT, gêné par l'incongruité brutale de son homologue russe, a lancé une campagne spectaculaire sur le sort des nationalistes basques condamnés à Burgos après la parodie de procès habituelle. Et de rappeler le dernier « martyr » en date (Grimau) en oubliant les deux anarchistes (anonymes) étranglés peu après que Grimau ait été fusillé — car l'Etat franquiste sait avoir le sens des nuances. Voilà 30 ans qu'on exécute, torture, réprime et asservit en Espagne. Les staliniens qui, en détruisant la fraction révolutionnaire du mouvement républicain espagnol (1937, écrasement des collectivités par la Brigade « Karl Marx » sous les ordres du stalinien Lister), ont aidé Franco à gagner la guerre (« la guerre d'abord, la révolution ensuite ») ne peuvent trouver d'autre intérêt à un changement de

régime (n'excluant pas même la monarchie) qu'une libéralisation leur permettant de jouer un rôle légal et d'exercer leur vocation de propriétaires du prolétariat. On sait ce qu'ils ont fait des commissions ouvrières et comment les curés passés au rouge leur tendent les bras. Mais la lutte véritable n'a jamais cessé. La panique du régime franquiste, contraint de fermer les facultés par peur de l'exemple du « mai français », signifiait déjà l'effondrement de sa façade de « libéralisation » si aisément reconnue à l'étranger. Le récent procès et la répression qui l'a suivi confirment l'évidence redoutée de tous les dirigeants : entre le franquisme prolongé et la révolution espagnole il n'y a rien de viable en Espagne.

La même façade s'effondre, à la grande tristesse des bureaucrates, en Russie et dans les démocraties dites « populaires », dont celle de Gomulka était un bel exemple. En Pologne, le « hooligans » (bandits, voyous, blousons noirs) mentionnés par l'agence PAP ont dû manifester, par la violence, qu'ils étaient des ouvriers. « Honnêtes », selon « L'Humanité », qui « regrette » la répression et blâme les « erreurs » des dirigeants. Car tout ce qui touche à la production est sacré pour les staliniens. Et il ne s'agissait que d'intégrer les travailleurs aux nouvelles normes productives et économiques. Les bureaucrates ayant échoué dans cette tâche ont été remplacés. Le prolétariat polonais a déjà manifesté, par la grève, l'intérêt qu'il porte à leurs successeurs.

La CFDT, alors que l'émeute se généralisait, n'a pas hésité à affirmer qu'il s'agissait d'une juste lutte pour la défense des salaires. Il lui aurait été difficile d'avouer que les travailleurs polonais avaient au contraire entrepris l'abolition du salariat, la destruction des rapports marchands et la liquidation du capitalisme d'Etat, et menaçaient directement le régime identique établi en Russie. Des immeubles du PC incendiés, des magasins pillés, des miliciens pendus aux arbres : c'est ainsi que les ouvriers polonais ont su établir le dialogue avec ceux qui les mitraillaient.

Les maoïstes ne pouvaient laisser passer une telle occasion de se manifester : « En Pologne, il n'y

a pas eu de révolution culturelle comme en Chine : les dirigeants ne s'appuient pas sur les masses » (« La Cause du Peuple »). On sait comment la clique bureaucratique-militaire de Mao « s'appuie » sur les masses. Le combat des ouvriers de Gdansk contre la milice « socialiste » est le même que celui des ouvriers et des paysans chinois, en 1966-67, contre les « gardes rouges » ameutés par la bureaucratie maoïste. L'histoire ne manifeste guère de compréhension pour tous les tenants, honteux ou avoués, de la « libéralisation » du système russe : la répression, traditionnelle depuis Cronstadt (« N'économisez pas vos balles », Trotski), reste la condition de survie du capitalisme d'Etat. La liberté est indivisible, et son absence aussi. A Poznan comme à Budapest, à Prague comme à Gdansk, la répression est partout, le communisme nulle part.

L'enthousiasme provoqué grâce à l'information par les mesures de « clémence » de Madrid et Moscou a insensibilisé les esprits aux peines « définitives » : de 20 à 50 ans de prison à Madrid, 15 ans de travaux forcés au « régime spécial » à Moscou. Ce n'est pas sans raison que la Russie et l'Espagne ont quitté momentanément la voie du stalinisme et du franquisme ordinaires, pour y revenir aussitôt. L'essentiel, de toutes parts, est de se distinguer dans le style humanitaire. Le gouvernement français pourra continuer de livrer à l'Espagne, à toutes fins utiles, ses Mirages, ses sous-marins et ses chars AMX-30 : chacun lui a apporté sa caution, de Tixier-Vignancout à Krivine et de l'ex-Gauche prolétarienne, qui a pour une fois remplacé son habituelle apologie de la Résistance française, héritée du stalinisme orthodoxe, par l'exaltation de la « Résistance » basque devenue le point de rencontre du nationalisme et de l'internationalisme révolutionnaire. Mais l'essentiel, dans le concert où chacun partageait soigneusement sa véhémence entre Burgos, Gdansk et Léninegrad, a été, de la part du capitalisme mondial, la manifestation d'un internationalisme conséquent dans la clémence spectaculaire comme dans l'écrasement de tout mouvement de révolte ; cet internationalisme apparaît dans la planification de la clémence répressive à l'échelle

mondiale, à laquelle aucune force d'oppression, temporelle ou spirituelle, n'a manqué de collaborer. Les représentants du Vatican pouvaient s'en féliciter pour constater, par exemple comme l'agence Tass, que le général Franco a cédé « à la pression de l'opinion publique mondiale » (« Le Monde »). Les dirigeants du monde capitaliste espèrent en vain que l'avenir verra la substitution de « l'opinion publique » à la lutte de classe. Chaque jour, le voile des différences spectaculaires se déchire un peu plus, cachant de plus en plus mal l'unité profonde et réelle — économique — du système de domination mondiale, et révélant dans le même temps la justification mondiale du spectacle : la survie du capitalisme. L'exécution de condamnés, quels qu'ils soient, ne pouvait que compliquer le maintien et le développement d'une politique globale de coopération économique entre Etats présentant des systèmes politiques spectaculairement différents, voire antagonistes.

Si la répression et la clémence, double privilège de l'Etat, atteignent aujourd'hui à cette sorte de planification internationale, c'est que la peur des dirigeants ne connaît pas de frontières. A Burgos comme à Léninegrad, on a tenté, avec une confiance religieuse, d'exorciser la peur de mourir du capitalisme moderne, en concentrant ici la répression sur un groupe de nationalistes aussi archaïques que courageux, et là sur le bouc émissaire traditionnel. Comme si les forces révolutionnaires qui menacent le vieux monde pouvaient être éliminées par un simple jugement. Toute cette agitation est liée à l'apparition d'une critique globale et radicale des travailleurs, de l'Espagne à l'Oural. Bien loin de se dissoudre dans le capitalisme « avancé » de l'Occident, ou d'abdiquer son identité au profit de l'accumulation primitive dans les démocraties dites « populaires », le prolétariat accède à sa vérité : Est prolétaire celui qui n'a aucun pouvoir sur l'emploi de sa vie et qui le sait ; en prendre conscience ne va pas sans le projet d'y mettre fin.

Les Amis d'Emile POUGET (Secrétaire adjoint de la CGT de 1902 à 1907).

Ce tract a été distribué aux Usines Renault de Billancourt.

Chômage - Patrons - syndicats

7.15. — La radio, comme chaque matin nous diffuse ses conneries. Le 9 décembre 1970 un reporter interroge monsieur Fonta-

net, ministre du Travail, sur la croissance du chômage.

D'après lui, si les statistiques démontrent une forte augmenta-

tion du nombre de chômeurs, il n'y a pas lieu de s'alarmer. Ce nombre demeure en vérité le même. Attention ! Nous devons distinguer deux catégories de sans emploi :

— Les chômeurs recensés aux centres de chômage (statistiques).

— Les chômeurs qui, n'ayant pas connaissance de ces centres, suite à une vaste propagande, sont venus renforcer les effectifs des premiers; c'est ce qui a produit cette augmentation du nombre de chômeurs, qui n'en serait pas une.

Travailleurs, le gouvernement, par la voix de son ministre, se fout ouvertement de notre gueule, il veut nous endormir. Mais pour nous une chose est évidente, le nombre des sans emploi est toujours plus grand et cela selon les vœux mêmes du pouvoir.

A part crever, deux solutions restent possibles :

— Les centres de chômage pour se mettre à disposition. Dans ce cas on obtient (pas toujours) une prime de chômage comparable à cet os que l'on donne au chien pour l'empêcher de grogner.

— Les agences de travail temporaire, entreprises privées qui organisent l'utilisation du travailleur quand on en a besoin et en l'escroquant. Elles l'utilisent dans diverses entreprises pour des périodes parfois de très courte durée, remettant en cause tous les acquis de garantie de l'emploi, maintenant l'employé dans un climat d'insécurité permanente.

Dans les deux cas, il y a souvent reconversion avec perte pour le travailleur. Nous n'avons que faire des bobards du ministre qui, hormis ses intérêts et ceux du capitalisme (dont il est le défenseur) se moque éperdument de nos problèmes. S'il est le protecteur du chômage pour les uns, il se satisfait pour les autres :

— De 9 à 10 heures de travail par jour.

— De 5 à 6 jours de travail par semaine.

— Des conditions de travail (travail à la chaîne, pour le rendement, cadences infernales, insalubrité...).

— De ce salaire qui ne nous pose aucun problème quand il s'agit de savoir comment le dépenser.

— De cette retraite qu'on nous accorde à 65 ans (comme on met les vieilles voitures à la ferraille, réduits à l'état de pensionnés avec

les mêmes charges que lors de notre période active).

Le chômage est l'instrument de domination de toute société capitaliste. Il permet de faire taire le travailleur mécontent; ce dernier, s'il s'est manifesté, voit venir son remplaçant avant même d'être foutu à la porte. Le bénéficiaire à cent pour cent de tout ça, c'est le patron.

— Il évite des pertes de temps et d'argent.

— Il se débarrasse facilement d'un ouvrier trop exigeant.

— Il obtient un bénéfice supplémentaire en payant moins cher son nouvel employé, qui lui, de son côté, est déjà content d'avoir trouvé une place providentielle.

Et au beau milieu de tout cela, le folklore des syndicats réformistes, qui prêchent la défense du travailleur mais qui, en réalité flirtent avec le patronat. Ils sont gérés par des politicards qui, non seulement acceptent, mais sont partisans de l'Etat et de son rôle. Leur but essentiel est la récupération de l'individu afin de s'en servir dans le jeu électoral, et dans ce cadre, il leur faut tempérer le mécontentement et briser les actions à la base qu'ils ne contrôlent pas.

S'il y a deux classes, celle des exploités et celle des exploités, dans cette dernière nous devons y inclure les syndicats réformistes. Ils n'ont plus rien à voir avec une lutte vraiment révolutionnaire.

Finis les mots d'ordre à la con, venus d'on ne sait où. De la base seulement doivent naître les décisions et l'émancipation du travailleur sera l'œuvre du travailleur lui-même.

La suppression du patronat, l'abolition du salariat et de l'Etat, la transformation totale de la société; voilà les véritables conditions d'un droit à l'existence, le véritable but du combat révolutionnaire que nous devons mener sous toutes les formes, par l'action directe, avec les anarcho-syndicalistes, au sein de la CNT.

Les structures de ces syndicats sont les seules qui puissent donner libre et totale expression aux travailleurs, qui n'en fassent pas des jouets mais qui les aident à devenir des créatures. A la CNT chacun est responsable, la vie et la recherche de la liberté se font dans le cadre d'un combat permanent et solidaire.

Un Métallo CNT - Toulouse.

GREVES AUX ETATS-UNIS

Les troubles qui se produisent aux Etats-Unis, dans les ghettos noirs, ou dans les universités sont généralement connus. Mais beaucoup de travailleurs pensent encore que la classe ouvrière américaine est contente de son sort. C'est pour lutter contre l'erreur que commettent ainsi beaucoup de camarades, que nous avons décidé de parler des grèves aux Etats-Unis, bien qu'il y ait et récemment beaucoup de grèves intéressantes en France (Vallourec à Aulnoye, imprimerie Lang à Paris, Guerra-Tarcy à Sarcelles...)

U.S.A. — General Electric : grève de 14 semaines, d'octobre 69 à janvier 70. 133.000 grévistes. Des piquets sont constitués dans la plupart des usines. Leur combativité inquiète le patronat. La G. E. perd 85 % de ses profits dans les 3 derniers mois. La G. E. est considérée comme une des entreprises les plus réactionnaires, et avec les plus grands taux d'exploitation aux U.S.A. Pendant la grève, la G. E. va se servir de moyens modernes, afin de persuader les ouvriers de reprendre le travail (journaux, programmes de radio et de TV... coups de fil fait aux ouvriers par leurs propres contremaîtres...). Résultats absolument négatifs.

Pilotes de remorqueurs du port de New-York : Début février, 3.000 travailleurs se mettent en grève. Ils demandent une augmentation de 100 % des salaires, et la retraite au bout de 20 ans de salaire.

Les patrons proposent 20 %.

Ateliers d'entretien d'une Cie de chemins de fer : Fin février, les ouvriers de l'Union Pacific Railroad, partent en grève sauvage... Les patrons de toutes les compagnies ferroviaires ripostent par un lock-out généralisé des chemins de fer, le premier dans l'histoire des Etats-Unis.

Postiers : Au mois de mars, la grève part de la base dans une section de facteurs de New-York. La grève est illégale, mais s'étend

rapidement à tout le pays. Les postiers réclament une augmentation de salaire de 39 %.

Une grande boîte (Edison) annonce que la grève lui fait perdre 1 milliard 500 millions d'A. F. par jour. A New-York, des routiers travaillant pour des entreprises privées, et qui devaient transporter du courrier urgent se refusent à traverser les piquets de grève, et se solidarisent avec les grévistes.

Contrôleurs du trafic aérien : A la fin du mois de mars, ils se mettent en grève pour une augmentation de salaire, et de meilleures conditions de travail. Certains jours, jusqu'à 750 vols seront supprimés. Le juge fédéral accuse le syndicat des contrôleurs aériens d'avoir enfreint la loi fédérale, en lançant un appel à la grève... Les contrôleurs se font porter malades en masse (forme de lutte également utilisée chez Berliet, à Lyon au cours des dernières semaines). Une grosse compagnie aérienne (la TWA) annonce que la grève lui a coûté 2 milliards 500 millions d'A. F. par jour.

Typographes d'un grand journal : Le 31 mars, les typographes du « New-York Times » se mettent en grève.

Conducteurs de camions : Une grève sauvage éclate au mois d'avril. Des dizaines de milliers de routiers (tous salariés, aux USA) sont en grève ou lockoutés. Dans deux Etats, les grévistes utilisent des armes à feu, pour crever les pneus des camions des jaunes. Faute d'approvisionnement, Général-Motors doit fermer une usine.

Usine nucléaire : Au mois d'avril, les 4.000 ouvriers d'une usine nucléaire (OAK RIDGE) se mettent en grève.

Faute d'informations, nous ne connaissons pas la fin de certains de ces grèves, mais ce qui importe, c'est de savoir que les travailleurs américains luttent dans de nombreux secteurs.

Comité d'Action Citroën.

Identidad de tiranías

«GUINEA. — En diversas localidades del país han sido ahorcados, apedreados y salvados 56 delincuentes que trataron de derribar el Poder del presidente absoluto Sekú-Turé.»

D EL árbol caído sacar astillas. Los sekuturenos se han dado un hartazgo de justicia; de partido, naturalmente.

Ignoramos la exacta procedencia política de los «ajusticiados» tras una parodia de justicia, pobre remedo de la justicia aparatosa de los regímenes autoritarios «evolucionados». Pudo haber entre aquéllos — y los felices fugitivos que les fueron compañeros de asonada — mercenarios portugueses, imperialistas, adscritos a otra firma de política negra, meros inconformistas, y también revolucionarios enemigos de toda suerte de dictaduras, reaccionarias o «socialistas» que fueren.

El caso es que 56 personas han sido ahorcadas, vilipendiadas y escarnecidas en Guinea, país africano apenas despertado a la civilización al uso. Y que una población negra, y por lo tanto más ingenua, menos malvada o refinada que la blanca, ha demostrado alegría por ese plagio absurdo de las macabras «costumbres blancas». (¿Alguien de aquí se ofende? ¿Y Kattin, Buchenwald, Plaza de Toros de Badajoz, y no citamos más?)

Lo sentimos por Africa, país que guarda zonas libres de la influencia «civilizada», pues siempre nos ha parecido que de lo puro que queda en las reconditeces de Africa, Asia, América y Oceanía puede venir la renovación que nuestra civilización viciosa (burguesa y comunista, estatal en suma) imperiosamente necesita.

Los 56 asesinatos legales de Guinea han llenado de estupor al mundo sensible por haberse éste, recientemente, apuntado dos victorias contra la pena de muerte dictada en Madrid y Moscú, donde seis y cinco vidas jóvenes, respectivamente, iban a ser sacrificadas en aras a dos dictaduras «blancas» que no aceptan, como todo Poder absoluto, que

se las discuta. Y apenas terminado el suspiro de satisfacción, renuevan el odioso espectáculo de la muerte provocada, dos naciones incipientes que merecían ser vírgenes en naturaleza e intenciones: Camerún, con tres fusilados recientes, y Guinea, con 56 ahorcamientos fulminantes. Y aún, después de un año de estar terminada la guerra civil de Nigeria, ocho biafreses, ocho vencidos, peligran ser ejecutados por el vencedor si la humanidad en general no interviene.

Sentimos profundamente, inmensamente, que en la hora del despertar, en su momento de socialismo de cascarón los pueblos recién independizados no sepan evolucionar en sentido progresista autóctono, sacando de su raíz, de su fondo de naturaleza, el sentimiento de humanidad, sociabilidad y postura igualitaria que la mo-

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 4 de febrero de 1971.

ral sucia de los pueblos blancos no pueden, en ningún caso, proporcionarles. No tienen, nuestros pueblos «pálidos», ejemplos superiores ni medianos que ofrecer. Si bien hasta aquí los pueblos en sopor milenario recurrieron a escenas crueles contra seres de otras razas, la civilización blanca no acierta a curarse de las guerras, cada una de las cuales produce un mínimo de 50 millones de muertos, y muchos más de heridos, y destrozados de riquezas incalculables. No, los países en estado de renovación nada tienen que imitar de los Estados superiores que los catalogan, a su vez, en inferiores. No; esos Mobutu, Sekú y demás jefes y jefecillos africanos, no ejercen el Poder desde un punto de vista autóctono y según las necesidades físicas y morales de sus pobres representados, sino de acuer-

do con las enseñanzas que recibieron en las universidades occidentales, ahora sujetos a las directrices emanadas de poderes orientales. En resumen, líderes y lideritos de las regiones seudo independizadas olvidan mejorar la garantía propia para plagiar lo malo ajeno.

En Europa, Asia y América hay sabidurías que aprender y política de cripta que desechar, en tanto que en Africa existe bien propio que desarrollar y rutinarismos a abandonar.

En el caso de Guinea que comentamos Sekú-Turé se ha emancipado del tribalismo de natura para acogerse a las políticas necrológicas de Franco, Stalin, Hitler y Compañía. Después de los 56 ahorcados, la corbata se le antojará una indirecta escalofriante. Que no la use.

Discos

Que soy verbóreo debe ser verdad oficial puesto que consta en una acta de asamblea; aprobada, firmada, sellada y registrada. Mi consuelo es que esta relación — más o menos, menos que más — de reunión determinante, caerá, como otras, en el pozo del olvido.

Hay días que la palabra se me va de labios para adentro, y otros que me sale, voluptuosa, labios afuera. Inconstancias de uno.

Pero, como observo, sé lo que es habladuría y hablar, disparatar y razonar. Item más: me gusta la música y disgusta la oratoria vacua. Sin argumento, callo. Otros le dan a la pastosa con arrebatos de embriaguez peligrosa. Te pilla un tabarro de esos y cenas a las 11 de la noche.

No obstante, convengo en que hay habladuristas benignos. Se producen sonrientes, calmos, restitibles.

Mis comensales Déu y Más (uno a cada lado); uno peroraba a cucharada llena y suspendida y el otro callaba siempre. Obviando al monogolista Déu, invité a Más a que callara, y Más refunfunó no ser él el habladurista. Era así y Más no dijo más en todo el día.

En Ste-Marthe sorprendí a los inefables Perich, La Moya y Roca en rueda amical y animado. La Moya y Perich hablaban al unísono sin escucharse, y Roca, de puro abstraído, no escuchaba a nadie.

Algo así lo había observado en mi pueblo. Gené y Daniel, nuestros mejores oradores, discutían solos en un local; es decir, peroraban los dos al mismo tiempo esperando el uno que callara el otro.

Al propio Daniel, Torné y yo lo tuvimos de presidente de comisión reclamadora de productos curtientes en la oficina de Nin. Daniel dio preámbulo de 15 minutos y Nin le rogó se despachase, que el tiempo apremiaba a todos. Daniel condescendió porque — dijo, y era verdad — estaba afónico, a lo que Nin le objetó que sin afonía debía ser terrible.

A Daniel la dificultad de garganta le venía de 30 días (los primeros de la revolución del 36) de oratoria interminable. Marcel y yo le desmueblamos una sala de conferencias suya, y creo que con ello le salvamos la vida.

Ahora Marcel y otros familiares me acusan de «danielismo»

porque cada vez que nos frecuenta algún joven de nuestro país le suelto un discurso irreprimiblemente incomunista, si los observo plomados de teorías marxistas.

Porque yo no resisto que estos jóvenes suban a la vida activa desviados.

Ni tampoco el decir, a alguien venido de España, lo que no pude decirle durante treinta años.

DISCOBOLO

C. N. T. ZONA NORTE NORMANDIA

Anuncia para el 6 de junio de 1971 una extraordinaria

FIESTA DEL LIBRO LIBERTARIO

con Exposición y venta de volúmenes, conferencia sobre literatura de avanzada, sesión artística, y sorteo de la TOMBOLA.

Local destinado para este acontecimiento: 33, rue des Vignoles, Paris (XX^e). Metro. Buzenval o Avron.

Sigue la venta de boletos para la TOMBOLA al precio de 1,00 F uno. Ruego a los compañeros, FF. LL. y corresponsales de que cooperen lo máximo que puedan.

Hay que reivindicar la palabra revolución

por JOSE VIADIC

SEGURAMENTE que este vocablo, que sirve de motivo para trazar estas líneas, nunca ha estado tan de moda ni ha sido tan envilecido como en estos momentos. Por estas latitudes ibero-americanas son legiones los aprovechados, los chupópteros que respaldan su actuación nociva, de hampones incrustados en el Estado, con el calificativo de revolucionarios. Así, con tal disfraz, viven a sus anchas explotando la ingenuidad de los pueblos. Esta palabra la emplean los militares que no persiguen otra finalidad que apoderarse del poder; la usan los políticos como pretexto para escalar sus cargos públicos y desde allí esquilmar a los ciudadanos. Los dictadores también han adoptado este modismo para deslumbrar y atraer a sus rebaños. La emplean inclusive religiosos, terratenientes, banqueros y explotadores de todo calibre. Todos rinden loas a esta palabra. Unos con el fin de robar impunemente o de poner a salvo sus intereses. Otros presienten el peligro latente de un estado convulsivo y tratan de ponerse en guardia por lo que pudiera suceder.

El mismo término también es usado por grupos que emplean tal amalgama de procedimientos violentos que es difícil creer que sus actos respondan a objetivos de auténtica liberación. Se trata en realidad de movimientos inspirados por sectores del marxismo totalitario que se disputan la hegemonía y el porvenir de estos pueblos para entregarlos inermes, para ser sometidos al dominio de Mao o de la URSS. Aquí se da un caso altamente curioso. El punto de partida y el de refugio de los que ejecutan estos actos tienen por base la Cuba de Castro, lo que no deja de ser significativo, pues mientras el castrismo incita a cometer actos como el secuestro de aviones, la URSS, o sea su vaca nutricia (con ubres flácidas), condena en su país, por un hecho parecido, a pena de muerte a dos judíos, que gracias a la presión internacional (igual caso que el de la España de Franco) los dirigentes soviéticos se vieron obligados a conceder el indulto, para someterlos a quince años de trabajos forzados.

Con todo ello, lo cierto es que la palabra revolución es empleada igual para un fregado que para un barrido. Nada tendríamos que objetar si creyéramos que se trata de un juego limpio, o sea de actos intrínsecamente revolucionarios. Sabemos que en cada mo-

mento histórico cambian los métodos de combate y que precisa de la acción para precipitar la evolución progresiva de la humanidad. En cada época los propulsores de toda transformación social se han servido de los elementos que tenían a mano para propiciar sus cambios. Gracias a ellos sus fases evolutivas han sido: guerreros, pastores o cazadores en la edad primitiva; al iniciarse la acumulación de riqueza individual o familiar la estructura de la sociedad cambia en patricios y plebeyos en lejanas fechas históricas; luego se suceden los vasallos y señores en la Edad Media, para convertirse más tarde en proletarios y burgueses en el periodo de incremento industrial y maquinístico (dentro del sector capitalista), y en burócratas, tecnocracia y trabajadores en los pueblos sometidos a las dictaduras proletarias.

Juzgamos pertinente que en cada momento se empleen los elementos propicios para la liberación de los pueblos. Pero la verdad es que el uso de ciertos procedimientos, más que a fines liberadores, parecen destinados a que el hombre involucre hacia estados primitivos, o sea que esté en franco descenso hacia la ley de la selva. Para descubrir este retroceso basta comprobar que el hoy supera al ayer en actos cuya finalidad es turbia y que en nada mejora la situación moral y económica de los pueblos en donde se manifiestan. Por lo normal, la violencia desplegada por los revolucionarios, suele ser una réplica a la que practican los gobernantes, pero incluso así, tratan de que tenga sus normas, su ética. Por ejemplo, en las luchas actuales (reflejo de una descomposición de la sociedad que rebasa todos los límites), es de esperar que a la violencia de los que mandan se oponga la réplica de quienes están cansados de obedecer (casos evidentes Checoslovaquia, Polonia, España), pero la acción debe ir dirigida contra el conceptuado como responsable de un hecho injusto: un tirano, un traidor, etc., y en especial alentando a las multitudes a que colaboren a destruir las causas de su malestar, de su esclavitud y de su miseria.

..

Por otra parte aquí tenemos un artículo de un compañero que se afana también en desnaturalizar la palabra revolución. Para ello recurre al simple procedimiento de atribuir a supuestos e imaginarios interlocutores conceptos

arbitrarios y hacerles hablar en términos de que exalten revoluciones paradisiacas, mundos ideales y finalidades inalcanzables para luego ir refutando sus propias locubraciones, lo que nadie ha dicho, y que sólo puede ser concebido por mentes dislocadas o calenturientas, con el fin de poner en evidencia a expositores de barbaridades subversivas que nadie expuso, con el propósito de así ridiculizar a ciertas tendencias del acratismo.

Así, también, con un poco de imaginación puede trazarse un panorama fantasmagórico de pretendidas concepciones revolucionarias para ir las desvalorizando a placer. Aquí una cita intencionada y allá una atribución milagrosa. Ahora una alusión a la creación de una sociedad perfecta, y luego una rememoración de concepciones acerca del mejor de los mundos panglosianos, que nadie ha soñado por inconcebibles, todo ello, desde luego indilgado a un ente imaginario, para ir desnaturalizando pretendidas opiniones acerca del hecho revolucionario que nadie a formulado ni cree.

Pensamos que es este un ardid pueril y de efectos negativos. Una cosa es valorizar debidamente el significado intrínseco del vocablo revolución, y otra muy distinta inventar y ridiculizar, a base de caricaturas prefabricadas, que aun habiendo sido expresadas por alguien, no debieran merecer la menor atención.

Opinamos que es peligroso, para todo luchador, menospreciar una

palabra tan significativa para esgrimirla en defensa de posiciones momentáneas y accidentales no sentidas ayer y que mañana pueden ser rectificadas. Muy bien que se combata a todo momento a cuantos emplean esta palabra con fines oportunistas, interesados o para medrar, pero ¿es justo destruir las ilusiones sencillas cuando responden a un sentimiento íntimo? ¿Es pertinente trazar un cuadro burlesco de un anhelo de tan hondo arraigo popular? ¿No equivale ello a menguar un impulso a la acción que en cualquier momento puede ser necesario y eficaz a la causa de la libertad y de la justicia social?

En fin creemos que este tono de burla y caricaturesco mejor deprime que alecciona. Bajo otros términos, también nos parece un atrevimiento el hecho de circunscribir las revoluciones a modelos preestablecidos y a los límites de fórmulas preconcebidas, en especial las que el pueblo realice por su cuenta y al margen de teorías y conceptos estatificados. Lo esencial es que ellas representen para infinitas gentes, una gran esperanza, una ilusión perenne, y a veces también una realización que abre las puertas hacia estadios más justos y humanos, que es el sueño que anida en lo más íntimo de las multitudes insatisfechas... y éstas tienen tan poco que perder que nos parece injusto quitarles, en nombre de una supuesta lógica, de un artificio dialéctico vacío de contenido, una de sus aspiraciones más gratas, una de sus ansias más sentidas y deseadas!



Degeneración de Karlos en karlismo.

Desde Alicante

España vista por dentro

R EUNION de cuervos, oveja muerta. Los cuervos son comunistas stalinianos y se reparten como buenos hermanos cualquier presa que les venga a mano, lo mismo que los criminólogos que han tenido la desvergüenza de venir a reunirse en Congreso en la sucia Covacha de Franco, para plantear y discutir un problema ya demasiado viejo por lo caduco y sobado: «Delincuencia y Delincuente».

¿Qué es delincuencia? A ciencia cierta nadie lo sabe, y creo que no hay nadie tan limpio de pecado que pueda tirar la primera piedra, y abrogarse el derecho de juzgar a un semejante, tildado de «delincuente». Si aún no se sabe lo que es delincuencia, ¿cómo se va a juzgar a un delincuente, y quién va a juzgarlo? La pelota está embarrancada en el tejado...

La pléyade de criminólogos que han venido a España a hacerle el caldo gordo a Franco, o no ven más allá de sus narices, o son, como los franquistas, criminólogos de clase, para los cuales la *justicia*, como Juno, tiene dos caras, por lo que la *justicia* ejercitada por estos señores no sirve.

Si el robo es delito, todo ladrón, alto o bajo, es un delincuente; con la agravante de que el ladrón de «patente» merece mucho más castigo porque roba amparado por la ley, fabricada para que los grandes ladrones puedan robar a la luz del día y sin careta, como lo vienen haciendo los financieros y altos banqueros, que no se entretienen en robar un pan por hambre, sino en arruinar a miles y miles de familias en segundos. El que roba un pan por hambre, no peca, ya que no hace más que resarcirse un poco de lo mucho que le han quitado a él anteriormente. Y si lo hace, no es por gusto, sino por necesidad; porque se ve atrapado entre la espada y la pared, y sabe, que si no come será comido irremisiblemente por los gusanos. Pero no así los altos ladrones que no roban por necesidad de nutrirse, sino por la famélica ansia de amasar fortuna tras fortuna. Y aquí topamos con la ley y los juristas, que, aunque no sean enanos de criterio, están afeerrados a la cáscara amarga de la burguesía, porque han mamado la misma leche y son de la misma casta.

Hay una gama de robos de diferentes grados. Todo el que no se gana el pan con el sudor de su frente, es un ladrón en potencia, ya sea obrero o zángano. Por consiguiente, tanto si quieren como sino los juristas, un delincuente según sus doctrinas, hecho y de-

recho. Cosecha que abunda mucho en España, ya que no hay más que un 15 por 100 de trabajadores en activo, que trabajen en trabajos útiles.

Este pequeño ejército de trabajadores manuales e intelectuales que ejercitan su función-trabajo en cosas perentorias y útiles, son fuente de riqueza y abejas laboriosas y útiles a la colectividad; pero no así ese contra ejército de zánganos que viven del sudor ajeno, incluidos los productores que producen artículos superfluos. La producción superflua, además secundaria, es nociva, por lo que muy bien se puede prescindir de ella, sin que acarree ningún trastorno a la sociedad.

No apruebo ni al ladrón ni al robo, sea grande o pequeño, y el ladrón alto o bajo. Pero me es más simpático el ladrón ilegal que el legalizado, por los peligros sociales que comporta. Y estos peligros, señores criminalogistas, son fomentados por ustedes mismos, que pincelada a pincelada van creando un ambiente convencional y enrarecido; tan pestilente, que nadie escapa a su contagio.

Ni los criminólogos clásicos ni el reformismo de los modernos han dado en el clavo. Probablemente por conveniencias sociales, no buscan la causa del mal donde nace. Tuercen el camino y se van por la vereda. Sus investigaciones no siguen en línea recta para encontrar la raíz del mal, el tropezón seguro, y el chapoteo en la pestilente charca es obligado. Por lo que, tanto la escuela clásica, al igual que la moderna, con sus rancias teorías, se pierden en el tiempo y el espacio, sin solucionar nada.

La escuela clásica, juzga según la dimensión del hecho, pero con criterio preconcebido, parcialmente, saliéndose del lindero de la justicia. La lombrossiana, ve un enfermo en todo delincuente, que hay que aislar del conjunto social y sanar; pero como la investigación no es sincera, sino parcial, sólo ven enfermos en los delincuentes ilegales, para vergüenza de ellos y sus doctrinas chabacanas.

El delincuente, considerado desde el punto de vista de los juriconsultos, no hay más delincuente que el que hurta una col o roba un pan. En la red bancaria, en la alta estafa y el moderno timo del «piso» no ven ladrones, sino monigotes honrados de pies a cabeza, que hay que honrar con fervientes reverencias. No se mira que las dos clases de ladrones son

un producto social. La Sociedad, construida sobre cimientos falsos, conlleva en sí misma la delincuencia. Y si la delincuencia es un producto social, a la sociedad habrá que atacar para renovarla transformando las costumbres viejas en nuevas, lastre pesado que oprime y tiraniza una clase a la otra. Crimen y delincuente son hijos legítimos de la actual sociedad, lo que cierra el derecho al castigo.

Pasando por encima de las doctrinas clásicas y lombrossianas, y entrando en el terreno de los Manuvrier y Broca, etc., tampoco éstos, si bien están más cerca de lo justo, tampoco dan en el clavo. Como bien dice Kropotkin, todo lo que no se basa dentro de la «Justicia», cae dentro del error y lo injusto, por lo que debe ser desechado del terreno social.

Como todas las cosas, las costumbres evolucionan y cambian, a medida que el cerebro humano despierta; y lo que hoy es aceptado en sentido general, mañana se desprecia. Así es que los pueblos se rigen por normas morales, más o menos tiránicas, no jurídicas, peso muerto que cierra el paso al progreso como un rugoso lastre. Por tanto, si el delito es un producto social, no incumbe al jurista médico curar dicha enferme-

dad, sino al sociólogo, ya que el delito no es más que un simple espejismo supersticioso o bien un prejuicio que deslumbra la inteligencia humana.

Si el individuo es hijo del medio ambiente en que se cria y forma, física e intelectualmente no es libre. La libertad volitiva no existe. El ambiente circunstancial modela y hace al individuo tal como es en cada momento, en cada segundo, en cada instante. «El individuo, en igual sed que hambre, no sabría a qué lado declinarse», Schopenhauer. Así, estamos fuera de dudas de que el individuo está criado y modelado a imagen y semejanza social, por lo que es irresponsable y la sociedad no tiene derecho a juzgarle, porque es ella misma la que ha creado el delito y le empuja a que peque, para después vengarse de su misma obra desvergonzadamente, como un loco de atar.

Para acabar con el delito y el delincuente, hay que arrasarlo todo a rajatabla, y cambiar todos los materiales viejos de la actual sociedad, por nuevos, extinguiendo toda clase de monopolios sociales, y la grave enfermedad «ocio».

Los males que padecemos en la actual sociedad, no son para ser curados por juriconsultos clásicos o modernos, y ni siquiera sociólogos. El único médico para curar tanto mal, es el anarquismo, quieran o no.

SIMPLICIO

La fuerza natural contra el individuo

Un hecho extraordinario, intenso como no se había visto nunca en Francia, ocurrió anteaer día 25 en las inmediaciones de La Rochelle en una superficie de 3 a 4 kilómetros cuadrados.

Habiéndose formado ciclón o tifón encima y en las inmediaciones de la Isla de Ré, rugió este fenómeno como un león durante unos minutos, yendo en dirección del punto de La Pallice, en donde no causó ningún estrago, pero a 2 o 300 metros, en dirección de La Rochelle, empezó a bajar a ras de tierra y a hacer su implacable labor.

Saliendo del puerto este tifón se engolfó en la avenida Jean Guittou, el cruce del bar de los «Trois Frères», y de allí para adelante arrasó cuanto en su camino encontró. Grandes almacenes industriales, casas (unos 50 edificios que se encuentran en esta avenida) y la entrada de dos o tres industrias importantes, como son «La Unión» y «Pechiney St-Gobain», están todas hechas añicos.

Ha habido de 10 a 15 heridos más o menos graves.

El único muerto a registrar ha sido Mr Drapeau, de 61 años de edad y de 89 kilos de peso, que el tifón se lo llevó al aire como si fuera una mariposa. Este hombre era un inconformista que, habiendo pertenecido al movimiento libertario, no se dejó explotar nunca por burgués alguno, y a la edad que tenía no dejó de luchar contra todos los despotismos.

Lo curioso es que si ha muerto tan trágicamente fue por miedo, pues al oír el rugido del tifón salió de su pequeño almacén para irse al lado de su casa, donde había un almacén más grande para refugiarse en él, y así encontró la muerte. Su pequeño almacén, resguardado por los grandes de ambos lados, no sufrió ningún desperfecto. — P. Q.

P. D. — Aprovechamos la ocasión para decir a los compañeros que están en relación con el compañero P. Quert, que no pasen ansia ni cuidado, pues aunque él se encontraba a unos 100 metros de donde ocurrió la catástrofe, salió del percance sano y salvo.

ANTENA Romano, el marino

EL ABC DE LA CAVERNA

MADRID. — El diario «ABC» sigue sosteniendo que policía y gobierno franceses deben colaborar estrechamente con las autoridades franquistas entregando a éstas a cuantos españoles les sean exigidos.

Es de esperar que Francia hará caso omiso a las sugerencias fascistas del «ABC» de la caverna para seguir respetando a los españoles que permanecen en ese país acogidos al Estatuto Nansen.

LA P.I.D.E. No PIDE: ACTUA

LISBOA. — Pese a haber sido colocada en estado durmiente la organización terrorista-policíaca P.I.D.E., que tanto usó el tardamente difunto Salazar, esta organización represiva suele manifestarse de vez en cuando. Camuflados sus elementos en el cuerpo normal de la policía, se ejercen a su manera antigua persiguiendo ciudadanos sin motivo; simplemente, por opiniones políticas adversas al régimen. Ultimamente han hecho condenar a veinte meses de cárcel a cuatro estudiantes lisboetas por un tribunal de la propia ciudad de Lisboa.

LA GUERRA DE LA LECHUGA

GERONA. — Ha causado inmenso perjuicio a los horticultores de esta provincia y también a los de la región valenciana, la actitud de los campesinos roselloneses y languedocinos el boicot airado que han aplicado contra los productos hortícolas españoles. Docenas de vagones quedaron atascados en la estación ferroviaria de Port-Bou y una cincuentena de camiones en la carretera del Bulú, todo ello interceptado por los airados payeses y comerciantes de la vecina nación. Consecuencia: la pérdida total de estas mercancías perecibles y el malhumor subsiguiente entre el comercio de ambos lados de la frontera. Con el bien entendido de que los horticultores del lado español han venido en la cuenta de que el ingreso de España en el Mercado Común Europeo eliminaría automáticamente esta suerte de absurdos conflictos. Pero amigos, ante todo hay que eliminar al franquismo.

NO HAY PLAN

MADRID. — El ministro López Rodó ha hecho declaraciones sobre el rosado porvenir de los españoles, amanecible en la propia noche franquista. En una de sus líricas promesas refiere: «Los objetivos del III Plan de Desarrollo no miran sólo al individuo, sino también a la colectividad y a su entorno vital. Por ello, el acondicionamiento del medio ambiente a la mejora del equipo social ocupan un primer plano entre las actuaciones que habrán de impulsarse en los próximos años. De este modo daremos un nuevo paso en consolidar las condiciones necesarias para la convivencia en la libertad del pueblo español. «Analizado lo cual, el español aludido se ha dicho: «¿Libertad en régimen franquista? No hay plan.»

ANTINATURA. EL CAMPO SE DESPUEBLA

MADRID. — La población activa española dedicada a la agricultura, al finalizar el año 1969 ascendía al 30,6 por ciento, lo que supone más del 10 por ciento de descenso sobre el nivel existente en el año 1960. La industria en 1969 ocupaba el 36,9 por ciento de la población activa total española, mientras que en 1960 estaba situada en el 31,8 por ciento. Finalmente, el sector servicios alcanza el 32,8 por ciento de los trabajadores totales españoles, con un fuerte crecimiento sobre la tasa de 1960, ejercicio en el que los servicios ocupaban el 26,5 por ciento de la población trabajadora española.

Mientras en 1960 la agricultura ocupaba el primer lugar en la distribución sectorial de la población española, en 1969 este sector ha pasado a ocupar el último puesto.

PARABOLA

ERASE una vez un chico despabilado que se enganchó voluntario como grumete en un barco que, sin ser de escuela, hacía escuela. El barco era de alto bordo; y entre su gente de mar había maestros de indiscutible pericia. No obstante, el chico, sin haber aún terminado el aprendizaje en el duro oficio de navegar, ya se creyó lo suficiente entendido para ser timonel, capitán de barco y más. Y ahí lo encontramos engreído piel adentro, y, parlanchín, dando lecciones de remo y de remar, de girar en los escollos, de abordaje, de como subir por las crestas de las olas y de cómo capear el temporal a marinos entendidos y hasta a los mismísimos lobos de mar. Romano, por naturaleza era precavuto, flemático, astuto como los hijos de la pérfida Albión. Tenía su «pose» y su manera; una cierta lógica expositiva, capa con la que cubría intenciones nada lógicas ni mesuradas.

Ocurrió que el navío se encontró de pronto en medio de una tempestad de esas que hacen época. Después de librar batallas lepatinas salvando su honor, pudo tomar el largo, no sin que ello le costara la pérdida de lo más nutrido y valioso de la tripulación. Apenas se había el navío metido al abrigo en un refugio costero, bahía de ocasión, que ya el grumete, guardando en su mollera la creencia y la intención de dirigirlo cogiendo el timón y el mando para hacerlo girar según su rumbo de rumba y el de sus conjurados, cuando el navío, lejos de ir a pique, consiguió remendar sus lonas y enderezar a medias los mastiles, se dijo:

«He aquí el momento de conseguir lo que hace tiempo esperaba. Ahora, con la equiescencia del almirante Liviano de Pega que busca ser comandante supremo del navío y de la Armada cuando ella se arme; y como yo pretendo coger la ocasión por las orejas, puedo conseguir ser nombrado capitán de a bordo sobre puente de mando. Y dirigirlo según mi capricho y el del almirante Liviano, mi amigo.

Pero como tengo que ser nombrado por el grueso de la tripulación, oportuno será que ponga en juego mi palique, mis entenderas, no muy profundas en lo de navegar ni en lo de manejar la brújula para enfilar hacia el Norte, pero sí muy largas en eso del lenguaje marinero que es

lo que les gusta a mis amigos. Se nadar; eso es todo. Con un poco de teatro me los meto en el bolsillo.

En el refugio costero donde se encontraba, que se le antojó estrecho, empleó en construir un trampolín. Los partidarios de su persona queriendo hacer de él un personaje, pensaban lanzarlo de allí al almirantazgo, al mismo tiempo que conseguirían por él, él por ellos, dar nuevo rumbo rumbero al barco, a fin de conseguir buena pesca en cantidad aunque no lo fuera en calidad. Y si la oportunidad se les presentara, entregarle a los que aprovechando la tempestad quisieron hacerlo astillas.

Hubo marejada de marinos en su sentir, que fue algo como la marejada en alta mar. La mitad de la tripulación, en el refugio local, se puso en su contra, la otra mitad en su favor. Tanto fue así en esta mitad favorable, que en un día de domingo fueron en comitiva al aposento donde la madre de Romano tenía su albergue y con las velas simbólicas desplegadas la ofrecieron esta retórica paregírica:

— Señora madre de Romano, tiene usted el hijo más cachondo que madre de marino tuvo. Es el mejor de los mejores, el más ducho entre los truchos, el más despabilado entre nosotros sus partidarios, los que sin aspavientos queremos mayor gloria a los marinos mareantes. Hemos venido a rendirla homeraje por haber parido esa lumbrera sin igual que tiene por nombre Romano, esa inteligencia ante la cual y por ella Séneca gustoso hariale de limpiabotas como declaró una vez cuando arrancábamos la remolacha, a un refugiado de los nuestros que osó contestar lo que a todas luces está claro. Claro está. Y la prometemos sin bornes, que bordaremos las filigranas de su renombre en las velas de todos los barcos habidos y por haber, para que con pleitesía pleitar por que así sea.»

Y uno de la comitiva, encargando al efecto, estampó un ósculo sonoro en la arrugada frente de la buena mujer, que lo acogió con lágrimas y tránsito. (No había transeúntes ni otros testigos que los capones batiendo las alas con cadencia.)

A bordo fue que la mitad disconforme con su persona y con sus argumentos de rebusca, amenazó en su remoevo hacer zozobrar la embarcación. En tal pun-

errante

to, Romano, superve de serenidad, con la discreción de su subconsciente de comediante se dirigió a los asistentes con retenido patetismo. Y dijo:

— Compañeros, estoy aquí para salvar el barco. Soy un marino. Si el barco se hunde, yo, Romano el marino, me hundiré con él.

Un resoplido de suspiros entrecortados de un lado. Un mordor de sardónicas sonrisas en salmueras del otro.

Pero he aquí que Romano salió perdiendo y por ello se fue del barco con todos sus partidarios. Alquilaron una cáscara de nuez. Y entonces Romano el marino fue nombrado lugarteniente, no capitán. Pensó que no era serio lo de la serie de reveses. Y propuso ir al abordaje del navío con la cáscara de nuez. Vio que era un descabello descabellado y desistió. Cambió de táctica marina el marino mareante, pero siempre con la intención cerrada y callada de ser, de llegar a ser timonel y capitán a bordo sin que en su intentona corriera el riesgo de ser echado por la borda. De manera que, aprovechando de algunos que en el fondo buscaban la misma fonda, que se habían quedado en cubierta a cubierto de toda suposición de compadrazgo con los que les habían salido al salirles el tiro por la culata, audiencia, sin audición, levantaron la consigna de: «La unidad de la flota debe empezar por la unidad de nuestra tripulación; todos en el mismo barco». Y bajaron los ánimos para aceptar a los marinos mareantes de la cáscara de nuez. En su chata proa, ésta ostentaba el mismo mascarón, aquél siempre estuvo en el tajamar del bergantín provisionalmente encallado. Y en el palo mayor que levantaron, alzaron la misma enseña distintiva aunque fuere distinta. Y por medio de altavoces en forma de bocina, insistieron insistentes que la tripulación del navío, elefante al lado de una pulga, debiera rendirse a la cáscara de nuez; en consecuencia, se ocuparon en parlamentar.

Entre la calderilla marina que seguía a bordo añoraba alguna pesca en aguas turbias. Estos, perorando en demasia pensaban que para pescar el pescado deberían, en primero, pescar las cado deberían, en primero, pescarlas. Y una vez éstas a bordo ocuparse del abordaje. La cáscara de nuez resultó la repe-

tición del caballo de Troya a veintitantos siglos vista. Alegando que en la unidad de la tripulación estaba su fuerza y su equilibrio, y, por ello, hacer volver a su puesto de marinos a bordo a los de la cáscara de nuez a la deriva. Se aprobó el aparente buen sentido sin sentido alguno.

Mañoso viene de maña. Maña nada tiene que ver con equilibrio ni con buena interción. Por eso, una vez aceptados, no tardaron en volver a las andadas con andaderas de cañas. Precipitándose para ganar el tiempo perdido, las cañas se rompieron. Entre tiempo, Romano creyó ver hecha su pesca y por consecuencia acercar el ascua a su sardina. Pero he aquí que no era eso, ni atún ni merluza, sino pez espada. Los tiburones cerrados en banda bregaron de lo lindo para que su dios, ¡gran dios!, cumpliera la señal que hallaron escrita en su estrella. Y el banco, de tiburones, se estrelló. Acercando el ascua a lo que por sardinas en su imaginación gravado estaba; se quemó los dedos. Y el dolor de despecho, en dolor de sacrificio se transformó. Apariencia que estaba escrita en las líneas de su mano. El «borrón y cuenta nueva» no le fue muy airoso para que él con sus tiburones tragaran el resto. Empezaron desde entonces las deserciones, apoyándose en la punta de los pies. El inclito Romano se sostuvo impertérrito en sus trece. Pero se plantó en siete sin llegar a las siete y media; ya en bravatas, ya con dialéctica de acentos mantecosos. Al fin alcanzó a comprender que era tiempo perdido llegar a timonel o a capitán en aquel barco tripulado por gente tan arisca a sus intenciones políticamente puras; que no habían comprendido el poder conjugar timo con timonel. Y desertó con un estallido más peripatético que patético. Desertó el antiguo grumete que se creyó gran marino mareante. Aquel que un día había afirmado medio patético medio peripatético, señal insistente en las líneas de su mano: «De este barco soy marino. Si el barco se hunde, yo, Romano el marino, me hundiré con él.» No creáis que se fue del todo. Por el fondo de un meandro en el país vasco de aquende los Pirineos se hallará, más intransigente que triste, es natural, con su barquichuela, marino de agua dulce, conspirando en el contrabando de las intenciones preparando el agua, que no el terreno, para alcanzar el almirantazgo con que sueña quien empezó grumete en un puerto cualquiera del Cantábrico.

Fabián MORO.

ANTENA

CIERRE DE LA EATON IBERICA

PAMPLONA. — En vista de que los obreros en huelga no renuncian a la misma para mantener enhiestas sus reclamaciones a la empresa; y habida cuenta de que ésta no puede contar con el mínimo esquirolaje que la secundaba por recibir éste pallo huelguista, la dirección ha decretado el pacto del hambre contra sus obreros cerrando — dice — definitivamente la fábrica.

Para paliar la situación de las familias en paro, el Vaso de Lágrimas del obispado recaba caridad pública para auxiliar aquellas, ante lo cual la población saca lágrimas de risa por ese alarde de mangancia muy siglo XIII.

PARO SOBRE PARO

PAMPLONA. — Según datos estadísticos oficiales, la crisis de trabajo actualmente resentida en esta ciudad, afecta a 3.422 trabajadores, alrededor de un 4 por ciento de la población activa de Navarra, sin contar los despedidos de «Eaton Ibérica». De los parados, 1.600 no cobran subsidio alguno y el resto está acogido a los beneficios del Seguro de Desempleo. Gran número de estos trabajadores es mayor de 40 años, por lo que su colocación se hace difícil.

LA REPRESION ES ENDEMICA

BARCELONA. — Un obrero y cuatro estudiantes (una joven entre ellos) han sido detenidos, encarcelados y procesados estos últimos días. Acusación contra dos: manifestaciones (habladas) ilícitas, y actividades subversivas.

No creemos que en el Mercado Común Europeo sea admitida esta suerte de marcancia policiaco-falangista.

Además, como la autoridad se reserva los nombres de los represaliados, la detención de los mismos adquiere la característica de secuestro.

¿EN QUE QUEDAMOS?

MADRID. — En carta circular el Rectorado de la Universidad de Madrid comunicó al personal y a los alumnos universitarios que el 28 de enero era festivo por celebrarse la festividad de Santo Tomás de Aquino. Réplica del episcopado madrileño: «La festividad de Santo Tomás se sigue celebrando el 7 de marzo y no en la fecha indicada por el Rectorado universitario de Madrid.»

Nos parece recordar que el Vaticano advirtió que Santo Tomás de Aquino nunca ha existido.

EMMA COHEN, ARTISTA DE CINE

BARCELONA. — Leído en una publicación de esta ciudad:

(Diálogo). — Emma, ¿qué ideas políticas tienes?

Emma. — Admiro algunas cosas de los Estados Unidos. Sí, ya sé, lo del Vietnam y otras barbaridades. Pero hombres como Dos Passos pudieron hacer, en algún momento, una crítica muy dura sobre su propio país. Eso me parece muy hermoso. ¿Rusia? No sé. Rusia es un país muy hermético. Pero me huele a dictadura, claro. Sí, mis ideas políticas personales, no por Rusia ni Estados Unidos. Bueno, hay unas palabras de Bakunin...

— ¿Eres anarquista, Emma?

— Si por anarquista entiendes el tío de la bomba, no. No soy anarquista. Pero en el fondo sí que creo soy anarquista. Los movimientos hippies y todo eso de la contracultura tiene un fondo de anarquismo pacífico, de cambiar todos los supuestos falsos de nuestra civilización, que me parece muy bien.

— Tu anarquismo político, o cultural, ¿puede traducirse también en libertad sexual?

— Bueno, lo que pasa es que a mí no me divierte la libertad sexual con todo el mundo, casi con nadie. Odio la represión, pero tampoco voy a practicar la libertad sexual sólo por practicarla. Necesito sentir algo.

Espoletas contra la opresión

LOS INCOLOROS

Entre reyes, coronas, coroneles, generales y sacerdotes, los fachas hacen nata en la Grecia de los sabios. Franconia es norte, sur, este y oeste, para todos ellos empezando por el gran Paulo VI (se sobreentiende). ¿Y para qué nos referiríamos al no menos grande Wall Street, con todo y penta-agónico? Esa es cuestión de párvulos ¿verdad?

En cuanto a Fidel y comparsa, es cosa ya muy gastada — descaída — y es mejor permitirles que se mueran de asco, suponiendo que las ratas de alcantarilla se puedan morir de eso.

Volviendo al grano:

Mikis Teodorakis — así, como suena, autor de «Zorba el griego» — se estuvo muriendo de tuberculosis programada en una cárcel gorila de la eterna Grecia. ¿No lo está todavía? ¿Ya terminó la gracia generalísima de tirarle cubos de agua helada por la cabeza, diariamente, a fin de tuberculizarlo menos? ¿Era esa también copia del caudillo por la gracia de dios y de las once mil vírgenes? Similar cosa sufrieron (entre decenas de miles, en España cruzada) el poeta Miguel Hernández y el político Besteiro. ¿Recuerdas?

Por trepar al Partenón y arriar la bandera nazi, al joven Manolis Clezos le impusieron rebanamiento de testuz, estilo antiguo (para que sea más clásico). Si Manolis cumplió o dejó de cumplir su pena, es cosa que los cables censurados nos dejan a la ventura. Lo cierto es que el joven Manolis es todo un símbolo liberatriz, como lo fue Carballeira al ser abatido a tiros en las faldas de Montjuich por las metralladoras antirresistentes de la Guardia Incivil de Frankilandia.

Melina Mercouri se apresuró a gritar: «Nací griega y moriré griega.» En cambio, Patakos — mejor diríamos Coz de pata mulera, lo que Melina no dijo, pero dejó entre telones — nació fascista y morirá fascista. Todo un decir de altura y sentimiento, carajo. Hay que luchar contra la lepra del autoritarismo elevado al cubo por los cuartos de banderas de todos los territorios del mundo.

Miles de prisioneros antifascistas mueren en los antros carcelarios de Grecia, Cuba, España, Rusia, Checoslovaquia, China. Miles de antifascistas son abatidos a porrazos perrunos sobre el asfalto rascacielero de Nueva York y otros lugares tan santos como ése.

Y el mundo esclavo calla y espera. ¿El maná de la Biblia? Entregarse de brazos en cruz en las fauces de los ogros de turrio es cobardía inaudita. Mancha de maloliente sangre que vibrantes generaciones por venir borrarán de la historia humana, con sus gestos irrompibles, como se borra un horror del que sólo puede comentarse: ¿Cómo fue posible que gentes en dos patas aguantasen todo eso en forma in-desesperada, y sin recurrir, al menos, al suicidio colectivo?

Da no sé qué vivir pensando que mañana los descendientes nuestros no sepan cómo explicarse tamañas desventuras consentidas por un género que llegó a creerse rey de la creación. Es por eso que odiamos las pseudo-revoluciones del quitate tú para ponerme yo, y amamos las madre-revoluciones que imponen justicia y libertad por los cuatro costados de la muerte y de la vida.

O el planeta fenece o no tiene otra salida que la revolución martirizadora y heroica que llene todos los ámbitos con su aliento liberador y genetal. Si ella tarda, los milicos y los reyes acabarán con todo en la nada de los siglos silenciosos. ¡Oh, canibalescos manes del mate, del caucho, del hierro, del acero, del petróleo y de la B. H.! ¿Puede haber humanidad donde sólo existe látigo, bayonetas, tanques, ametralladoras y metralladoras y aviones supersónicos para doblegar lo mejor que pudiera concebir la mente humana? No existe civilización ni cosa parecida donde la fuerza impera. Y si los Quijotes ácratas no acababan de una vez por todas con los molinos de viento no habrá escapatoria de ninguna especie en la hora actual contra los fachas de turno. Es como para pensarlo tres veces.

Saber morir y matar en la inconsciencia de cambiar unos amos por otros, sobre que nada significa es el peor mal de los males. Y quien a semejante juego falso se entrega no quiera pasar por inocente, porque es tan culpable como los amos, quien acepta la bazofia que le llena la barriga a costa del multitudinario tormento que nos acogota. Una tal porquería no tiene perdón de nadie.

Totalizando: Los fachas y sus esbirros nos tienen encadenados. Perros inmundos que tiran baldes de agua sobre las testas sabias de los héroes, insignes descendientes de Epicteto, Epicuro, Sócrates, Lao-Tsé, Durruti y Espartaco — y

todos los demás — Camilo Cienfuegos y Pedro Kropotkin, entre tantos, sólo merecen la calcinación del hidrógeno, para ver si, sobre sus evocadoras cenizas una verdaderamente nueva humanidad renace como Ave Fénix.

Hay que acabar con eso. No resta otro remedio. ¿Cómo? Rebelándose contra ese invalorable que mata la conocida solución: «Vale más morir de pie que vivir de rodillas». Empero esto último parecería plagio y no queremos plagiar sino anunciar la buena ruta. Hay que seguirla lo antes que se pueda.

No hay dos caminos sino uno, el rectilíneo por las montañas de Acracia. De lo contrario volveremos a lo mismo: la esclavitud, la ignominia, el desorden y la masiva cobardía para el avance supremo por las rutas del bienestar social. Lástima grande que debamos seguir repitiendo las claves esenciales de la muerte y de la vida; no queda otro remedio cuando los esbirros de la repetición nos acosan.

Juventud de ambos sexos, desde los 13 a los 93 años: la vejez cavernícola nos tiene reservada una fosa en lo más hondo del pantano capital - estatalista o estatalista-capital, que no es, ni más ni menos que una misma jugada con trampa. Lo normal debe ser la lucha permanente contra todos los fachas, y no importa el color con que se vistan, hay que reconocerlos mucho antes de que se nos echen encima, como alacranes y víboras que son. Eso podría evitar que nos sigan succionando la sangre y la existencia, en base al mar de lágrimas, sudores, penurias y tormentos, miedos y hambres sin comparación visible en la historia de los siglos que sólo podrán ser destruidas por medio del voluntarioso ejemplo, forjado a golpes de machete y a golpes de ideal, que el corazón de nuestros mártires resolvió cuando en Madrid, Barcelona y en los demás puntos claves en que ellos resolvieron tanta posibilidad acrática, dejaron estampada su huella de enemigos del odio y amantes de la virtud del amor por cuantos nunca alcanzaron a vislumbrar lo que el amor representa contra los necrólogos del poder y la riqueza acaparadas, mientras que en Pekín, en el Kremlin, en la Casa Rosada o Blanca, en el palacio de El Pardo, en La Meca y donde quiera que sea, los siniestros mandrines hacen juegos malabares, demasiado mala-bares, como para que ningún ser consciente de sus

derechos y deberes se niegue a seguir luchando contra la muerte hasta el fin, por la equidad, la justicia, la libertad y el bien de todos y cada uno en la Tierra.

COSME PAULES

Pro UMBRAL y LE COMBAT SYNDICALISTE ZONA NORTE Y NORMANDIA

Preparan para el mes de mayo próximo (fecha a determinar) una interesante FIESTA DEL LIBRO LIBERTARIO en los locales del 33, rue des Vignoles, París (XX) Metro Buzenval o Avron, a cuya Exposición podrán concurrir las Editoriales adecuadas como así los escritores-editores de sus propias obras.

Se sorteará durante la Fiesta una original TOMBOLA DEL LIBRO, cuyos boletos se expenden al precio de 1,00 franco.

La lista de premios ya establecida es como sigue:

- 1º «L'Homme et la Terre», 6 tomos, Reclus.
- 2º «Encyclopédie Anarchiste», 4 tomos. Varios autores.
- 3º Obras Completas de Blasco Ibáñez, 3 tomos lujo.
- 4º Obras Completas de Fco. García Lorca, 2 tomos lujo.
- 5º Obras Completas de Amado Nervo, 2 tomos lujo.
- 6º Obras Completas de Cervantes Saavedra, edición lujo.
- 7º Obras Completas de Oiro Alegria, edición lujo.
- 8º Obras Completas de Rosalía de Castro, edición lujo.
- 9º Ciclo poético de J. Ramón Jiménez, edición lujo.
- 10º La Novela Picaresca Española (clásicos), edición lujo.
- 11º Obras de Rabindranat Tagore, edición lujo.
- 12º Obras Completas de Ramón de Campoamor, edición lujo.

A continuación, lotes de libros de buenas firmas importando, monetariamente, de 50 a 200 francos lote, hasta el premio 50. En adelante, obsequio de un libro a los no favorecidos poseedores de boletos por valor de 5 a 9 frs., y regalo de dos libros a los cooperantes que hayan dedicado a la Tombola de 10 a 19 frs.; y así sucesivamente. Efectuar los pedidos a:

Roque Llop, 33, rue des Vignoles, París (XX^e). CCP 13 507 56.

Las CC. de RR. Zona Norte y Normandía.

París-Caen, 16 enero 1971.

España arriba y pueblos abajo

GUADALAJARA

(Reproducimos una correspondencia de Luis Monje Ciruelo en el diario «La Vanguardia»:

El gobernador civil, don Carlos de Montoliu y Carrasco, ha dado posesión recientemente a los nuevos alcaldes de las dos localidades más importantes de la provincia. En Molina de Aragón juró el cargo don Luis Ruiz de Pedro, de 62 años, funcionario, y en Sigüenza don Martín Poyo del Pino, contratista de obras. Los dos con larga experiencia municipal.

El señor Poyo del Pino es el alcalde de la provincia con más extensa jurisdicción, puesto que su autoridad alcanza nada menos que a 27 localidades, incluida Sigüenza. Después de las últimas anexiones son, efectivamente, 27 pueblos y aldeas los que componen el ayuntamiento de la ciudad del Doncel, formando el término municipal más extenso de la provincia.

Hace más de diez años se iniciaron en aquella zona los primeros ensayos de fusión de municipios con la creación del nuevo núcleo de Riotovi del Valle, constituido por cinco o seis pueblos. Ahora Riotovi se ha fusionado también con Sigüenza, y su alcalde, que lo era de varios municipios, ha pasado a ser alcalde de barrio.

Entre 26 pueblos reúnen sólo doscientos escolares

Entre las 27 localidades, incluida Sigüenza, suman un total de 7.900 habitantes, con lo que, si se restan los 4.500 que aproximadamente tiene la ciudad episcopal, viene a resultar una media de ciento treinta habitantes por pueblo fusionado. Se comprende que este censo medio haya sido la principal razón de la anexión de tantos pueblos a Sigüenza. Con tan escasos habitantes no podían atender, los ayuntamientos, los servicios mínimos, por lo que se veían obligados a acogerse a la tutela de la diputación provincial mediante el recurso nivelador.

Como uno de los problemas de estos minimunicipios era la falta de matrícula para mantener una escuela, se ha resuelto el inconveniente mediante el transporte escolar. Cada día, una flota de autocares recoge a los niños de estas 26 aldeas y los traslada a Sigüenza. En total, son unos doscientos niños, lo que viene a ser menos de ocho niños por pueblo.

Como muy bien apuntó el gober-

nador civil en el acto de posesión, el nuevo alcalde de Sigüenza tendrá que desplegar una gran diplomacia en el trato con estos pueblos para conseguir que la fusión no sea solamente administrativa. Deberá extremar las atenciones con ellos, señaló el señor Montoliu, «mimándolos si es preciso», para limar las asperezas que inevitablemente surgen cuando los pueblos anexionados se sienten supeditados a la capital municipal.

La emigración despuebla la región

El ejemplo de Sigüenza está llevando en otras comarcas provinciales a fusiones semejantes, aunque con menor número de localidades. Por eso es importante que estas anexiones a la ciudad del Doncel sean un éxito, lo que dependerá en gran parte de la habilidad del nuevo alcalde.

No cabe duda de que en la provincia de Guadalajara, donde la emigración está despoblando los pueblos, el futuro del campo está en las fusiones de municipios. Serán, en principio, simples fusiones administrativas, que terminarán siendo fusiones de habitantes al trasladarse éstos desde los pueblos anexionados a la capital municipal. Será la única manera de que los hombres del campo disfruten de las comodidades de la ciudad, puesto que es imposible dotar de calles pavimentadas, teléfono, buen alumbrado y comunicaciones a los cuatrocientos cincuenta núcleos urbanos que ahora tiene la provincia.

EN MONTAUBAN

Solidaridad Internacional Antifascista (SIA) invita a todos sus adherentes y amigos, a toda la colonia española de Montauban y a las Secciones Locales del departamento a asistir a la tradicional *Fiesta del Niño*, el domingo 7 de febrero a las 15,30 h. Programa:

Primera parte. — los formidables clowns Tito, Toti, Florista.

Segunda parte. — Cinema.

Terminado el espectáculo, el prestigioso grupo «Terra Lliure» de Toulouse.

Los niños serán obsequiados con una exquisita merienda.

La *Fiesta del Niño* de Montauban une en un gran lazo de amistad y solidaridad a todos los antifascistas españoles que a través de más de 30 años de exilio tratan de forjar una nueva generación para un mundo mejor.

ENTRADA GRATUITA

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	25 736 55
F. L. de París:	
Blaya Méndez	50 00
Antonio Treno	31 50
José Bayeco	3 00
Vicente Gutiérrez	25 00
Antonio Mestres	50 00
Paco Francisco	5 00
Margot Suárez	10 00
Salvador Rosell	20 00
Fernando Aquilino	20 00
José Torner	20 00
F. L. de Clermont-Ferrand:	
Royo	5 00
Mateo	10 00
Pallé	15 00
Eelles	5 00
F. Gómez	5 00
Señe	5 00
Mambrilla	10 00
Lamela	10 00
Lamana	3 50
Valerio	5 00
Naranjo	5 00
Molina	3 50
Jarque	10 00

Suma y sigue 26 063 05

F. L. DE DRANCY

Convoca reunión general para el 7 de febrero por la mañana. En el orden del día el Congreso de la AIT y próximo comicio CNT.

CORREO DE REDACCION

J. V., Combs-la-Ville y J. F., Montpellier: Vuestras necrológicas aparecerán en el próximo número.

A. C., Perpiñán. Di si has recibido el original debido.

F. L. DE DREUX

Son invitados todos los compañeros que piensen en la continuidad orgánica y en los presos del fascismo español, sin discriminaciones, a que acudan numerosos a la Asamblea General Ordinaria el domingo 7 de febrero a las 10 de la mañana en la local acostumbrado.

NOTA DE LIBRERIA

De los envíos del mes de octubre 1970, de este Servicio, agradeceremos (al compañero que los hubiese recibido), nos indicara si obran en su poder — por haberlos incluidos por error en su paquete, 2 obras, «Laberinto español» y «Fco. Franco (Historia de un mesianismo)», con factura dirigida al compañero Sebastián Mur de Bagnuls sur Cèze (30). Agradeceremos devolución.

F. L. DE ROANNE

Reunión general ordinaria el domingo 7 de febrero a las 9,30 de la mañana en el local social.

F. L. DE PARIS

La F. L. de París celebrará asamblea general el domingo día 14 de febrero en su nuevo domicilio social, 33, rue des Vignoles.

F. L. DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la reunión mensual tendrá lugar el día 14 de febrero en el lugar y hora habituales.

F. L. DE BALMA

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 14 de febrero en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca reunión general, para el 7 de febrero; hora y lugar de costumbre. En el orden del día, sugerencias para el Congreso de la A.I.T. y por Pleno o Congreso del próximo comicio de la C.N.T.

CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos tiene la satisfacción de anunciar que el domingo día 14 de febrero, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, se celebrará una gran Conferencia, que por el tema que desarrollará el joven compañero A. Marcellán: *De l'homme objet à l'homme libre*, se puede colegir el gran interés del mismo.

F. L. DE SAINT-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a los compañeros afiliados de esta F. L. a la asamblea que tendrá lugar el día 14-2-1971 a las 9 de la mañana precisas, en el lugar de costumbre.

Suscripción pro-España Enero 1971

F. L. Garges le Gonesse, 85; F. L. de Drancy, 30; F. L. de Versailles, 35; F. L. de Thiais: F. Roda, 10; Gandia, 10; Ramos, 8; Marcellán, 10; Genique, 10; Arcal, 10; Fuentes, 16; F. L. de París: Vicente Gutiérrez, 30; Roque Llop, 14; Francisca Vega, 20; Joaquín Satué, 20; Montoliu, 10; José López, 30; Marcial Gómez, 20; Paco Francisco, 5; V. G., 10; Montoliu, 15; Margot Suárez, 20; M. Gómez, 20; Aquilino Fernández, 20; Francisca Vega, 20; Satué, 20; Antonio Martínez, 15; Solstici, 20; Teodoro Guillén, 20; A. M. 10.
Total enero: 563,00 F.

UNO debe llevar sangre vasca en las veñas. Así y no de otra forma se explica el que sienta como propia la lucha que la juventud de esa región lleva, y no de hoy, contra la dictadura franco-fascista. Aunque jamás me sentí nacionalista, regionalista a ultranza, ni católico — pese a que me bautizaron — y los vascos suelen ser, no todos, claro, eso. No es fácil sentirse indiferente por la sencilla razón de que la lucha es vida y los vascos, además de luchar, saben cuando el momento se presta, ser alegres, saben expresarse sin por ello olvidar sus deberes ni sus obligaciones, ya que la vida también comporta todo eso.

Además el país vasco tiene dadas pruebas de su mayoría de edad. Desde que logró una cierta independencia, desde que el poder central se vio obligado a ceder algunas de sus casi intocables prerrogativas, demostró su capacidad administrativa, que por lo menos no era peor, ni de lejos, que la de Madrid. Así las carreteras solían estar mejor atendidas que en muchas otras regiones de España. Desde hace una buena porción de años el sistema telefónico era allí bastante aceptable, funcionando ya automáticamente en muchos lugares.

Si toda una serie de regiones tienen su idiosincrasia, sus costumbres, sus características propias, la lógica nos dice que cada una debiera vivir como mejor lo entienda, regirse a su manera, lo que no quiere decir en autarquía, de forma hermética y sin querer saber nada de las otras. Mientras España no se decida por un sistema federal en el que cada región pueda sentirse libre de sus actos en acuerdo con las demás; mientras que catalanes, gallegos, valencianos, aragoneses, vascos, castellanos, andaluces, asturianos, no puedan disponer de sí mismos sin necesidad de la autorización centralista, no habrá paz ni libertad en España. Y sin paz ni libertad no importa qué pueblo, no importa qué país, vivirá a remolque de otros. De ahí que la CNT, desde su fundación en 1910 y ya antes la Región Española afecta a la Primera Internacional, viene preconizando el federalismo más completo, ya que dentro de él el individuo se siente más libre y la solidaridad puede practicarse más ampliamente. Y sabido es que sin solidaridad mutua la vida resulta prácticamente difícil, por no decir imposible.

Dentro de la diversidad de sus regiones, España, Iberia, todos sus habitantes sin distinción podrán llegar a disfrutar ampliamente de sus riquezas naturales y las que

CONSIDERACIONES

sean capaces de crear sin tener necesidad de expatriarse por el mundo entero como ahora más que nunca sucede a fin de no morir de hambre y faltos de libertad, tan necesaria al hombre, que no sólo vive de pan. Pero en cambio puede prescindir de centralismos y dictaduras, de un ejército que la arruina, de un clero obtuso y retrógrado como pocos que procura sumirlo en eternas tinieblas, de una burguesía que no acierta a quererle dar cuenta de que nos hallamos a las puertas del siglo XXI y su pervivencia es completamente innecesaria. Los trabajadores, empleados y técnicos demostramos ya en 1936 que la vida no se detiene sin ella sino todo lo contrario.

Si cabe, esa nuestra simpatía va aumentando desde que unos puñados de vascos, sin pensar en las consecuencias, se lanzaron de lleno a la conquista de la libertad por su cuenta y riesgo, sin esperar gran cosa de los que desde lejos y a cubierto de toda consecuencia desearían ordenar y mandar, dirigir todo políticamente, de abajo arriba. Sus luchas, sus enfrentamientos, se han hecho populares y simpáticos, arriesgando no pocos la vida — perdiéndola algunos — han conseguido puede decirse que el mundo entero despierte poco a poco a la realidad. Y la realidad es que en España se persigue, se oprime, se tortura, se aniquila como sea al descontento. Ni ha llegado al poder con gran fuerza y empuje del Opus Dei, de esos nuevos jesuitas de la política y las finanzas, pudo calmar a los vascos en sus ansias reivindicadoras; la religión a un lado, la libertad de nuestro pueblo, a otro, se han dicho acertadamente.

A los vascos se los persigue acaso con más saña porque aunque católicos osaron enfrentarse contra el Franco-falangismo, contra el fascismo, en una palabra, en julio de 1936. Y eso, ni Franco, ni los requetés, ni los camisas sucias, ni las altas autoridades eclesiásticas se lo han perdonado. Sólo por pura conveniencia táctica lo olvidarán quién sabe si un día, acaso no lejano.

Entre tanto, los 16 vascos del sensacional proceso de Burgos, como antes otros y otros, curas y paisanos, van engrosando el contingente de presos políticos y sociales, compuesto en buena porción por trabajadores pertenecientes o simpatizantes de nuestra C.N.T. — de la que se habla poco a fin de minimizarla todo lo posi-

ble, premeditadamente — distribuidos por diferentes presidios y penales a cual más tenebroso, pudriéndose en ellos lentamente, agostándose antes de hora una juventud consciente y valerosa. Eso sí, ahora ya no puede decir nadie que en España no existe problema de oposición. Toda una serie de Tartufos de la pluma ha quedado sumamente ridiculizada después de haber eufóricamente afirmado que España se moderniza, que España se liberaliza, que la libertad va en aumento, que todo allí evoluciona.

Lo malo es que cuantos protestaron — salvo excepciones muy dignas de tener en cuenta —, se limitaron a pedir *ciencia*, en lugar de exigir justicia; lo peor será si al llegar los meses de verano, esos mismos protestatarios — muchos, demasiados, de ocasión — olvidando sus gritos de un momento se vuelcan hacia las playas cantábricas o mediterráneas para dejar allí una buena cantidad de millones que servirán para que el régimen fascista-opusdeista que sigue sin avergonzarse como debiera al mundo que piensa y siente, se mantenga y pueda continuar amordazando y asesinando a todo un pueblo merecedor de mejor trato, de más solidaridad.

¿Se han medido las consecuencias que un gesto consciente, enér-

gico y decidido llevado a cabo por esas sindicales mastodónticas mundiales, podrían acarrear al régimen franco-fascista?

Acaso, sí. Y seguramente por eso no lo realizan. Los sindicatos metidos en política no pueden ir demasiado lejos, sus dirigentes han de ser comedidos, prefieren cuidar un rebaño manso y así ir tirando, viviendo bien de un buen sueldo que otros sudan. Prefieren, sin decirlo, la lucha de clases en lugar de su supresión, pues entonces perderían su predominio, su ascensión política, su «modus vivendi» en suma.

**

He aquí algunas consideraciones en el comienzo de un 1971, que nada tendría de extraño fuera nefasto para alguna que otra dictadura, tanto del Oeste, como del Este, en el que también se va perdiendo el respeto y el temor a los déspotas que han venido considerándose como poderosos e invulnerables en toda la extensión de la palabra.

Los tiempos cambian. Evolucionan y se precipitan las cosas, los acontecimientos y las situaciones sin cesar. Lo que no debiera pasar desapercibido para toda la clase trabajadora en general. De esa manera no serían posibles ciertas sorpresas; algunos hechos no nos cojerían al desprevenido.

J. F. URRECHO

Francia y enero de 1971.

Servicio de Librería

«Balzac», A. Kelm	2 60	«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00
«La borrasca», R. Rocker	10 00	«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguerra	12 00
«La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó	3 00	«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción). D. Guérin	12 00
«Canciones y juegos»	3 50	Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco»	16 50
«Las bases físicas de la personalidad»	3 00	Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00
«Bernard Shaw», Frank Harris	9 00	Ibarreta: «La religión al alcance de todos»	6 00
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX»	35 00	E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme	24 65	Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00
«L'Atelier», Armand Cuvillier	5 50	Juan Díaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas»	15 00
«Albores», Albano Rosell	2 00	«Cartas comerciales», J. de la Vega	3 50
«Batalla de la vida», Carlos Dickens	3 00		
«Balada del alba balá», Carrasquer	3 00		
«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00		
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)»	16 00		
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00		

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, Paris (20).

RAPPORT DE PIERRE BESNARD

au Congrès Anarchiste International de 1937

Anarcho-syndicalisme et anarchisme tactique et intervention syndicale

Avant d'aborder le problème soumis à l'examen du Congrès, il me paraît indispensable de donner quelques explications préalables.

Constatons sans tarder davantage qu'il s'agit, en réalité, de définir aussi exactement que possible les rapports du mouvement anarchiste révolutionnaire et des forces anarcho-syndicalistes ou, plus clairement encore, de l'Internationale Anarchiste, à laquelle le Congrès donnera naissance, et l'Association Internationale des Travailleurs (A.I.T.).

Et pour résoudre convenablement cette question, il n'est pas inutile, à mon avis :

1° de définir succinctement et aussi précisément que possible l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme ;

2° de faire ressortir leurs caractères essentiels et de déterminer leurs rôles respectifs ;

3° de démontrer l'identité de leur finalité ;

4° de déterminer leurs rapports.

I. — Qu'est-ce que l'anarchisme révolutionnaire ?

L'anarchisme révolutionnaire est un mouvement dont la doctrine tend à instituer une vie individuelle et collective de laquelle l'Etat, le gouvernement et l'autorité seront exclus.

La base d'une telle société est indiscutablement l'homme.

L'anarchisme est donc l'affirmation d'une revendication sociale permanente, dans le présent, et infinie pour l'avenir, dans le progrès indéfini.

Il suppose l'édification d'une construction économique administrative et sociale et se doit de la définir dès maintenant.

Je suis convaincu que le Congrès ne manquera pas de le faire.

Historiquement, l'anarchisme révolutionnaire est la troisième branche du socialisme traditionnel.

Il est, par opposition aux deux autres branches, le socialisme et le communisme — toutes deux politiques autoritaires et étatiques — apolitique, anti-parlementaire et anti-étatique.

Sa caractéristique essentielle est la liberté, dans le cadre de la res-

ponsabilité, tant individuelle que collective.

Ses tâches principales actuellement sont : la propagande, la vulgarisation et l'éducation sociale des masses travailleuses, aujourd'hui l'administration sociale, demain.

II. — Qu'est-ce que l'anarcho-syndicalisme ?

L'anarcho-syndicalisme est un mouvement organique et organisé. Il tient sa doctrine de l'anarchisme et sa forme d'organisation du syndicalisme révolutionnaire.

Il est l'expression actuelle, sur le plan économique et social, de la doctrine anarchiste.

Il en est aussi, sur le terrain révolutionnaire, comme le prouve l'expérience espagnole elle-même, l'agent essentiel de réalisation.

Il est représenté dans le monde par l'A.I.T. et ses centrales nationales.

Sa doctrine a été définie par le Congrès constitutif de la 2e AIT (25 au 31 décembre 1922), par les congrès successifs, les ouvrages et écrits de ses militants.

La C.N.T. représente, en Espagne, l'anarcho-syndicalisme de l'A.I.T.

Pratiquement et non moins historiquement, l'anarcho-syndicalisme est la forme organique que prend l'anarchie, pour lutter contre le capitalisme. Il est en opposition fondamentale avec le syndicalisme politique et réformiste.

La substitution de la notion de classe à la notion de parti fait de l'anarcho-syndicalisme une nécessité pour les travailleurs, obligés de défendre leurs conditions de vie, de préparer leur affranchissement économique et social.

Le mouvement anarcho-syndicaliste permet de conjuguer l'action pour la lutte revendicative quotidienne et les aspirations les plus hautes des travailleurs.

Il réalise l'union de ceux-ci sur le double plan des intérêts matériels et moraux, immédiats et futurs.

Il fait surgir de la communauté des intérêts l'identité des buts et, par voie de conséquence logique et naturelle, la concordance des doctrines.

L'anarcho-syndicalisme est un mouvement expérimental

La preuve est faite aujourd'hui,

en Espagne, que sa doctrine, consacrée et confirmée par les faits, est immédiatement réalisable.

Expérimental il l'est comme tous les mouvements sociaux et toutes les sciences.

En sociologie comme en physique, en chimie, en mécanique, l'idée part du fait pour revenir au fait.

Toujours le fait précède l'idée et crée la doctrine, la philosophie, d'où sortira la réalisation.

La doctrine, l'idée, le désir de recherches nouvelles pour arriver au but, sont les conséquences de phénomènes constatés, qui donnent naissance à des lois admises par tous et que l'expérience consacre.

Constatations historiques

Qu'enseigne, depuis les siècles, l'expérience sociale dans tous les pays, et, particulièrement, dans le monde moderne ?

1° Que les individus, au sein de leur propre classe, s'unissent de plus en plus sur le plan solide de leurs intérêts ;

2° Que les classes antagonistes cherchent par l'élimination de leurs propres contradictions à réaliser leur intérêt général ; les capitalistes par l'instauration du capitalisme d'Etat, dont le fascisme est l'expression la mieux caractérisée ; les travailleurs par l'expropriation capitaliste, la suppression du salariat, l'abolition de l'Etat et l'institution du communisme libertaire ;

3° Que les travailleurs tentent, comme leurs adversaires — après eux, malheureusement — de réaliser l'union et la synthèse de toutes leurs forces, parce qu'ils ont compris, enfin, que les luttes décisives qui se déroulent exigent, à la fois : l'organisation méthodique, la coordination, l'action mas-

sive et ordonnée de ces forces ; parce qu'ils ont retenu la leçon des faits et des expériences, qui leur indique clairement que l'action doit être préparée, directe, générale et simultanée.

4° Que l'ère des révolutions politiques est close ; que l'heure de la révolution sociale est, partout, arrivée ; aucun parti ou groupe non spécifiquement de classe, prolétarien, ne peut par l'opposition des intérêts discordants de ses composants hétérogènes être une formation de combat révolutionnaire, une organisation de classe ; qu'un patron se déclarerait-il socialiste, communiste ou anarchiste — cela existe — s'il peut être d'accord avec son ouvrier idéologiquement, au siège du groupement, n'a, en fait, aucun intérêt de classe commun avec lui, dès que tous les deux se retrouvent à l'usine, au chantier, à l'atelier, au bureau, etc... Dans la vie réelle ils sont et restent : l'un un patron, l'autre un ouvrier avec tous les antagonismes que ces situations comportent ;

5° Que le seul groupement réellement de classe, capable à la fois, par son nombre, sa puissance, les moyens qu'il détient — et peut, seul, faire mouvoir — de détruire le capitalisme et de réaliser le communisme libertaire, le syndicat. C'est lui qui groupe déjà organiquement les forces manuelles techniques et scientifiques — qu'il recèlera davantage encore demain — qui assurent en tout temps la continuité de la vie sociale. Le syndicat est également le groupement type, la forme d'association libre et concrète qui peut fournir à la société communiste libertaire les bases économiques solides, indispensables à l'ordre nouveau qui surgira de la révolution.

(A suivre)

Il reste encore
quelques Calendriers
(EN ESPAGNOL)

S. I. A. pour 1971

DEMANDEZ-LES A L'ADMINISTRATION

L'ESOTERISME ET LA DOMINATION MONDIALE

L'empire français, fédération de régions n'est lui-même que le noyau ou mieux le point de cristallisation, d'une fédération plus vaste s'étendant à toute l'Europe (proposition 581) ou encore plus simplement l'Union Européenne (proposition 582). L'Union Européenne ainsi définie ne semble d'ailleurs pas constituer une entité susceptible d'avoir une existence complètement isolée, car on lui adjoint immédiatement le continent africain, avec lequel elle forme un tout plus complet et plus cohérent qui est le Pan-Eurafrrique, c'est-à-dire l'Union Fédérative des Peuples, des Etats et des nations libérées de l'Europe et de l'Afrique (proposition 586). La proposition 587 se hâte de préciser que la Pan-Eurafrrique « s'impose du fait même de la co-existence d'une Europe peu peuplée, dynamique et sur-équipée, à côté d'une Afrique sous-peuplée, statique et attardée ». Et la proposition qui suit affirme que cette Pan-Eurafrrique doit être le « cadre grandiose de la civilisation occidentale rénovée et magnifiée ».

Cette Pan-Eurafrrique forme une Société mineure des nations pan-eurafrriques, qui, elle, serait un tout politique et économique assez bien délimité, et susceptible de se suffire à lui-même économiquement.

La proposition 502, clé de voûte de l'édifice, indique enfin que cette Société mineure des nations pan-eurafrriques n'est que l'une des cinq Fédérations impériales de nations dont l'ensemble constitue le monde entier, c'est-à-dire la Société Universelle des nations. Cette subdivision est tellement importante que nous reproduisons la proposition 592, la plus significative de tout le document : Proposition 592. « Cette structure synarchique pyramidale implique la complète formation des cinq grandes Fédérations impériales (ou Sociétés mineures des nations) déjà constituées ou en voie de constitution dans le monde moderne. (Ceci en 1946).

— La Société mineure des nations britanniques.

— La Société mineure des nations pan-eurasiennes de l'URRS.

— La Société mineure des nations pan-eurafrriques.

— La Société mineure des nations pan-asiatiques.

En ce qui concerne la Société mineure des nations pan-eurafrriques, qui nous intéresse plus directement, elle procède d'une

transformation politique engendrant la formation d'une Union fédérale européenne. La réalisation de cette Union, qui grouperait éventuellement 400 millions d'êtres humains est une opération d'une gravité particulière en raison de la puissance démographique dont cette Union bénéficierait *ipso facto*.

Rien n'empêche, bien entendu, que ce rôle de point de cristallisation et, dans le Pacte synarchique relatif aux affiliés français ce rôle est habilement dévolu à l'Empire français, c'est-à-dire en définitive à la France par le canal de ses dirigeants. Rien n'empêche, bien entendu, que ce rôle de point de cristallisation soit joué par tout autre nation européenne : tout le reste du système s'édifie de la même façon quelle qu'elle soit la nation à laquelle échoit ou est dévolue cette fonction catalytique et cristallisatrice au sein de la Fédération européenne. Rien n'empêcherait par exemple que ce fut l'Allemagne qui jouât ce rôle, c'est-à-dire en définitive l'industrie lourde du Reich. Ce pourrait être aussi l'union de la France et de l'Allemagne, c'est-à-dire en fait la réunion du fer français et du charbon allemand, et ce fut l'ancien rêve de Loucheur et de Briand.

La signification profonde de l'organisation synarchique des nations du globe a été donnée pour la première fois, semble-t-il, dans l'article de D. J. David, qui projette une lumière crue sur les desseins secrets du mouvement synarchique, et fait comprendre que derrière ce mouvement, se trouvent des forces considérables dont l'action tend à la domination du monde.

Remarquons d'abord que chacun de ces cinq blocs de nations organisées comme il est dit plus haut constitue une véritable autarcie, capable de vivre sur elle-même grâce à ses seules industries et échanges intérieurs sans avoir besoin de se livrer à des échanges avec les autres blocs constitués. Le fait n'est pas douteux pour le bloc britannique, qui peut tirer sa substance des Dominions.

Il n'est pas douteux pour le bloc pan-américain dont le peuplement est relativement faible et le sous-sol extrêmement riche.

Il est également certain pour le bloc pan-eurasien de l'URSS et la démonstration en a quasiment été faite depuis 1917.

Le bloc pan-asiatique du Japon

peut également vivre sur lui-même, car la Chine peut apporter au Japon tout ce que ce dernier pays désire en fait de matières premières et de produits végétaux.

Quant au bloc eurafrrique, si sa partie européenne est dangereusement surpeuplée, elle peut certainement trouver dans une large exploitation de son complément africain de quoi alimenter sa population et suppléer au déficit de certains produits végétaux nécessaires à son industrie.

(Je dois rappeler au lecteur que le texte ci-dessus se référant au Pacte synarchique et au découpage du monde a été écrit en 1946.)

Une Sainte Alliance

Dès 1922 le mouvement synarchique européen entraînait officiellement en scène. En 1928, le Père Gruber, spécialiste des sociétés secrètes, eut à cette époque des conversations à Aix-la-Chapelle avec de hauts maçons d'Autriche et des Etats-Unis. Il conclut avec eux à la nécessité de mettre un terme aux polémiques. C'est que, malgré la part directe prise par les hautes instances maçonniques à la révolution de 1917, celles-ci tenaient à en limiter l'extension territoriale. Un *modus vivendi* avec l'Eglise, puissance morale, était nécessaire. Telle fut l'argumentation à laquelle le P. Gruber se rendit, sans apercevoir la correspondance de cette trêve avec la manœuvre de désintégration, puis de réintégration de l'Eglise dans l'appareil synarchique. Le père Teilhard de Chardin, quand vint son tour, resta semble-t-il étranger aux manœuvres de rapprochement avec les maçonneries, mais il s'y employa d'une autre manière dans le domaine mystico-philosophique. C'était un nouveau progrès. Nous ne faisons aucune calomnie ni médisance en disant cela après le jugement de la revue « Le Symbolisme », qui trouvait l'œuvre de Teilhard en bonne direction sur la « Voie Royale ». Le père faisait partie du Centre d'Etudes des problèmes humains avec Alexis Carrel, Aldoux Huxley, Lecomte du Nouy et Jean Coutrot, fondateur du groupe, chef des synarchistes avant la guerre. Il était également lié avec Maryse Choisy, directrice de la revue « Psychée » en 1964, grâce à lui, le franc-maçon Yves Marsaudon, du Suprême conseil de France, pouvait donc avec satisfaction

constater les heureuses prémices d'un œcuménisme appelé à marier la croix et le triangle.

Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maçonnerie, la marche vers l'ordre nouveau se fait plus rapide sous la poussée anonyme du martinisme et d'une partie des hauts grades, même au Grand Orient de France. Dans les sphères politiques, Victor Blanchard, haut fonctionnaire de la Chambre des Députés, 33^e du Rit Ecossais, 96^e de l'Ordre de Memphis, Grand Maître de l'Ordre martiniste et synarchique, mais surtout autrefois brillant second du mage Pappus dont il a recueilli l'héritage avec celui de Saint-Yves d'Alveydre, travaille avec Léon Blum et Spinasse au noyautage du monde parlementaire de droite et du centre : propagande pour un socialisme technique, pour une planification économique, pour un essai d'organisation de grandes ententes industrielles sur les propositions de Flandrin, Marchandeau, Spinasse (dans son cabinet ministériel figurait Courtrot).

La science et la technique au service d'une concentration universelle et d'une hiérarchisation implacable opéreront le miracle de tout unir, économie et culture dans un univers pacifié, dynamisé au maximum. Cette foi nouvelle est présentée par des groupements diversifiés sous des formes appropriées aux différents milieux. L'ordre nouveau renverra au néant les oppositions sociales, raciales, internationales ; l'humanisme, son plus beau fleuron, en fournira la raison déterminante. Autour de Jean Courtrot, dont la mort mystérieuse quelques années plus tard au moment de la découverte du Pacte synarchique dans une loge martiniste indiquera le sens initiatique et les redoutables secrets, se pressent donc des catholiques. Au groupe « France 50 », plus spécialement politique, le père Dillard lui aussi de la Compagnie de Jésus figure dans l'équipe directrice, il collabore avec Dautry, Marjolin aujourd'hui de la Communauté économique européenne ; Joxe dont le synarchisme n'est pas plus à dire que la réalité des accords d'Evian troquant l'Algérie pour le mirage de l'Eurafrrique, prévue dans le Pacte synarchique. Des journaux spécialisés travaillent la pâte catholique pour l'Ordre nouveau, c'est la tête d'un organe publié par Denis de Rougemont dans lequel écrit Daniel Rops. Pour par-

L'ESOTERISME

ler comme le synarchiste Abbé Roca c'est un « monde nouveau », une « nouvelle terre », que prêchent les dominicains de Juvisy dans la « Vie Intellectuelle », etc. Et que faisait-on dans les Loges ? Pour bien le comprendre il faut savoir qu'en 1908 Papius et Victor Blanchard, en lançant les « congrès spiritualistes » se proposaient à la fois de fédérer les sociétés secrètes gnostiques, théosophes, cabalistes, etc., et d'entreprendre à l'aide de ce regroupement la restauration du spiritualisme ésotérique au sein des grandes obédiences maçonniques alors politisées, matérialisées à l'extrême. A l'heure donc qui nous occupe une singulière offensive se dessinait au sein des Loges pour les entraîner vers un syncrétisme doctrinal propre à réaliser l'emprise des hautes maçonneries. Il fallait en premier lieu infuser le spiritualisme qui leur manquait et sur ce point on devait constater des résultats appréciables. En second lieu il s'agissait de leur faire admettre l'idée de rapprochement avec l'Eglise et nous savons que cette affaire, non seulement au Grand Orient mais aussi à la grande Loge de France rencontrait de sérieuses difficultés. Enfin, à supposer atteints ces deux premiers buts, le troisième consistait à amorcer une vaste campagne de propagande pour ce singulier oecuménisme de toutes les religions : l'Eglise universelle, selon la terminologie des congrès maintenant bien connus, l'Eglise catholique, selon les termes audacieux de Saint-Yves d'Alveydre. C'était tout le programme de la Contre-Eglise synarchique. Nouvelle Eglise à la recherche de laquelle Jules Romains consacrait un courage qui ne fut pas sans influencer dans les milieux catholiques et maçonniques.

La théocratie et le Seigneur du monde

Derrière et au-dessus de la nouvelle Eglise visible, c'est-à-dire exotérique avec son néo-christianisme scientifique, se tient la super-Eglise, invisible, ésotérique, celle des « mystères » reposant sur une toute autre science, la science des « mages », c'est-à-dire des grands initiés.

« La doctrine ésotérique n'est pas seulement une science, une philosophie, une morale, une religion. Elle est la science, la philosophie, la morale, la religion dont toutes autres sont des préparations ou des dégénérescences,

des expressions partielles ou fausses selon qu'elles y acheminent ou en dérivent. » — E. Schuré, « Les grands initiés »).

Cette super-Eglise invisible dénommée théocratie par Saint-Yves d'Alveydre, c'est proprement le Gouvernement mondial.

« Un monde d'une dictature invisible est concevable qui continuerait à utiliser les formes de gouvernement démocratique. » — Kennet Boulding, (cité par Vance Packard dans « Persuasion clandestine »)

« Il est possible, il est probable que la société secrète soit la future forme de Gouvernement dans le monde nouveau de l'esprit ouvrier. » — Pauwels et Bergier, (« Le Matin des Magiciens »).

Après Saint-Yves d'Alveydre, qui a exposé le principe de la théocratie, le meilleur document qui l'explique est le schéma de l'« Archétype social », contemporain du Pacte synarchique. Ce document, lui aussi d'origine martiniste pour n'être qu'un projet, a l'avantage de dépouiller toutes les mystagogies des diverses sectes et d'offrir un schéma en définitive assez précis du Gouvernement mondial. Imprimé pour les Editions « La Caravelle », sur les presses d'art « Le Croquis », il comprend une soixantaine de tableaux numérotés impairs. Chacun d'eux est divisé en cinq cases parallèles. Celle du milieu, la troisième est toujours partagée en deux parties également parallèles par une ligne pointillée. Ce qui est au-dessus de cette ligne indique l'aspect ésotérique, secret du Gouvernement mondial, la tradition occulte réservée aux initiés. L'Autorité dépositaire de cette tradition, les Enseignements (initiatiques) dont parle Saint-Yves d'Alveydre. Ce qui est au-dessous de la ligne se rapporte à l'organisation sociale, économique, politique, correspondant aux deux conseils : celui des communes et celui des Etats de Saint-Yves d'Alveydre et au Pacte Synarchique.

(A suivre)

2e UNION REGIONALE

Syndicat Unifié du Bâtiment et Travaux publics de la Région parisienne.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

Prochaine réunion le 7 février 1971.

PENARROYA - ST-DENIS
GREVE ILLIMITEE

La vie est réellement impossible à l'usine Penarroya (Groupe Rothschild) de Saint-Denis, et c'est vraiment la mort qui rôde à chaque coin de l'usine.

Depuis le 1^{er} janvier il y a déjà eu 7 accidents (brûlure par jet d'acide, etc...). Mais le plus grave c'est la maladie. Qu'est-ce que cette maladie ? C'est le Saturnisme qui n'est ni plus ni moins qu'un empoisonnement du sang par les sels de plomb et qui se manifeste par des « coliques de plomb » survenant brusquement après quelques troubles digestifs. Cette maladie est une menace permanente : les contrôles médicaux sont peu fréquents, les résultats des analyses sont incompréhensibles ou cachés et quand un travailleur est malade, c'est toujours d'une autre maladie. Enfin, la direction s'arrange pour se débarrasser du personnel malade, ce qui lui est très facile puisque la presque totalité des travailleurs de Penarroya est composée de travailleurs émigrés (arabes, africains, etc...), main-d'œuvre toujours embauchée plus ou moins illégalement pour des salaires lamentables.

Parlons-en des salaires : certains ne touchent pas 4 F de l'heure pour 46 h 30 par semaine, d'autres touchent 4,10 ou 4,50, ceux qui touchent 5 F ont vraiment de la chance.

Pour en revenir aux conditions de travail, sachez que les WC, les douches (froides) et les vestiaires ne sont pratiquement pas entretenus et que le matériel est plus qu'en mauvais état.

Pour la direction tout est simple, le saturnisme n'existe pas et s'il y a des accidents c'est de la faute des travailleurs qui ne font pas attention.

Les travailleurs de Penarroya réclament :

- 1 F d'augmentation pour tous les ouvriers.
- Une prime d'insalubrité de 100 F.
- Le matériel nécessaire pour que l'hygiène et la sécurité soient assurées.
- Des gants et chaussures de sécurité.
- 3 bleus par an lavés toutes les semaines.
- Des douches chaudes.
- La transformation de la prime de fin d'année en treizième mois obligatoire pour tous.

La Direction refusant, les travailleurs se sont mis en grève illimitée avec occupation le 20 janvier. Tous sont unis, à part 3 ou 4 chefs. Ouvriers, techniciens, employés, agents de maîtrise marchent la main dans la main.

On a surpris la semaine dernière certains cadres rôder la nuit autour de l'usine. Pourquoi ? Une affiche a alors été posée sur la porte de l'usine appelant les travailleurs à être vigilants à partir de 20 heures et précisant que si ces cadres revenaient, les travailleurs ne répondraient plus de leur vie.

A bon entendeur, salut.

J. L. St-Denis

Le 28-1-71.

COMMUNIQUES

COMMUNIQUE

A l'issue d'une rencontre qui s'est tenue à Marseille, un Comité Commune Midi a été créé. Nous avons décidé de joindre constamment la propagande sur la Commune de 1871 avec celle sur la Commune de Cronstadt (1921).

Nous prenons l'initiative d'une affiche nationale et d'un tract national imprimés à Toulouse.

Dès maintenant expédiez-nous vos projets et collaborateurs. Un projet ronéoté sera expédié à tous fin février et nous prendrons alors les commandes.

Comité Commune Midi, 3, rue Merly, (31) Toulouse.

ACTIVITE DE S.I.A. DE BREST

Dimanche 7 février, 10 heures, Maison du Peuple, bureau 10, importante assemblée générale : solidarité, calendrier S.I.A. 1971, 50^e anniversaire de la mort de Kropotkine, derniers préparatifs de la conférence antimilitariste : « Nous voulons la paix », avec le concours d'un camarade objecteur de conscience.

Dimanche 14 février, 9 h 30, Maison du Peuple, grande salle, 1^{er} étage, conférence antimilitariste : « Nous voulons la paix », titre emprunté à celui d'une brochure de Sébastien Faure.

Que les camarades brestois et finistériens fassent le nécessaire pour y être présents et en aviser leurs connaissances.

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

B.D.I.C

SECOURS MUTUEL

S.I.A.

Tous les libertaires français, quelles que soient leurs organisations ou nuances, sont pratiquement d'accord pour être à S.I.A.

Qu'ils manifestent donc tous leur adhésion le plus rapidement possible.

SECOURS MUTUEL

Nous avons pris l'initiative à Toulouse de faire vivre un Secours Mutuel. Ce travail doit se faire, pour nous, dans le cadre de la CNTF. Il ne faut pas qu'un jour un camarade ou bien un sympathisant vienne s'adresser à l'organisation anarcho-syndicaliste et qu'on lui réponde : la Solidarité c'est la porte à côté (S.I.A.). Le Secours Mutuel est une activité du véritable anarcho-syndicalisme. A l'exemple de ce qui était pratiqué dans les Bourses du Travail du temps où elles existaient encore en tant que telles, nous devons non seulement avoir des caisses de solidarité, mais que ces caisses prennent une vocation d'appui à l'action de caisses de grève, de caisses suppléant aux carences voulues des allocations-charité de chômage délivrées par l'Etat.

Tout ceci peut très bien s'articuler sur les caisses de solidarité de la CNT en le renforçant peu peu.

Mais le Secours Mutuel c'est beaucoup mieux qu'une question d'argent. Chaque militant ou sympathisant de l'organisation doit pouvoir compter sur la dite organisation lorsqu'il lui arrivera un pépin de par son action syndicaliste révolutionnaire. Ce n'est pas seulement d'une somme d'argent dont on a besoin dans ces cas-là ; on cherche surtout à ne pas se sentir seul face à la répression ; on a besoin de conseils sur la marche à suivre (droit syndical, prud'hommes, recherche d'un emploi, etc.) ; on aime sentir que des camarades consacrent leurs énergies à la chose ; ce dont on a besoin, c'est d'un secours fraternel ; la révolution est en marche quand l'entraide est devenue une réalité, lorsqu'on a pris en charge commune le pire et puis le meilleur.

Dès aujourd'hui je conseille aux équipes CNT de France de faire vivre leurs caisses de solidarité, de consacrer des réunions d'études aux questions de droit. Quand une organisation a une vie militante, quand on commence sérieusement à venir la rejoindre dans la lutte, c'est aller à un échec inévitable que de se lancer à corps perdu et isolé dans l'action, c'est oublier ce pourquoi même nous nous battons, que de ne pas progressivement créer des structures de résistance.

Pierre Méric CNT, Toulouse

Livres

UNEF-SNSUP : «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
Pierre Broué et Emile Témimé : «La révolution et la guerre d'Espagne ..	39 00
Daniel Guérin : «Ni Dieu ni Maître»	54 00
«Carte des vitamines et ca- lories», Orano	5 00
«Las catalinarias», Juan Montsalvo	6 50
«La Catalogne Libre», Or- wells	6 00

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Patronat assassin

Sur la mort de deux travail-
leurs algériens du bâtiment à
Blaisy-Bas (Côte d'Or)

Ils sont morts, le soir de Noël brûlés dans l'incendie de leur petite baraque (superficie 5 mètres sur 2). Ils gagnaient environ 4,20 de l'heure ; vivant à quatre dans une baraque de onze mètres carrés, sans eau juste de quoi se chauffer et ils payaient un loyer total de 240 F. Les matelas qui moisissaient, pas de w. c., ils avaient dû creuser un trou dans la neige.

Aucun système de sécurité contre l'incendie, on n'avait pas prévu d'extincteur, pourtant nécessaire car la baraque était à la base en polystyrène et laine de verre.

Les déplacements n'étaient que de 12 francs, lorsque les ouvriers français touchaient 20 F. (Il n'y a pas de racisme et de séparation en France !) Ces différences d'indemnités sont encore une des milliers de preuves du travail de sape du patronat parmi les travailleurs de nationalité différente. Pour nous le travailleur n'a pas de patrie, Egalité pour tous.

Ces travailleurs étaient obligés de marcher sur un parcours de cent mètres pour aller chercher de l'eau à l'unique robinet commun aux quarante Algériens.

Une cinquantaine de travailleurs Algériens, suivirent les cercueils de leurs deux camarades assassinés, les cinq cents villageois, ont laissé ces travailleurs enterrer

leurs morts, retranchés derrière leurs rideaux.

Pourtant il y a quelque temps Pompidou et sa suite sont venus inaugurer le dernier tronçon de l'autoroute, ce jour-là, ces villageois sont venus nombreux et la gare entièrement repeinte à neuf pour accueillir notre Pompidou, notre St-Père à tous, mais pour deux travailleurs pas un centime, absolument rien n'a été fait de la part de la population, personne pour les soutenir, manifester sa solidarité.

D'après les enquêteurs on n'avait rien à reprocher à l'entrepreneur. La loi avait été respectée (lorsqu'on sait ce qu'elle représente, un instrument dans les mains des exploités, très peu pour la défense des exploités), s'agissant d'un chantier d'environ 3 à 4 mois (Décret du 8 janvier 1965). Il ne pouvait être reproché à l'employeur qu'un petit pépin dans le blanchissage des ouvriers

Dans la longue histoire du prolétariat des milliers si ce n'est pas des millions que le patronat et l'Etat ont assassiné. Il ne faut plus tolérer cela, nous devons nous employer par l'action directe, et tous les moyens radicaux du Syndicalisme Révolutionnaire à ne plus laisser faire ce qui plaît au patronat ; et dire qu'il y a des syndicalistes qui tolèrent cela et critiquent les explosions de colère des travailleurs, nous répondons par le mépris, la fermeté et notre conception de la justice, contre ces crimes.

LES COMMUNISTES...

« Voter communiste, c'est voter pour le bien-être des travailleurs. »

« Il est souhaitable que la durée du travail soit la plus longue possible. La durée du travail hebdomadaire doit excéder au moins de huit heures la durée normale de quarante heures. »

Circulaire CROIZAT, ministre du Travail. Secrétaire de la Fédération CGT des Métaux. Membre du Parti Communiste, adressée aux inspecteurs du travail le 21 octobre 1946.

En mai 1947, Jacques Duclos s'écriait à la tribune de la Chambre des députés : « Messieurs ceux qui parlent de grève générale sont des imbéciles. »

Car les petits copains du Parti Communiste étaient encore ministres...

L'ouvrier qui s'indigne contre le patron millionnaire, mais qui trouve juste que son camarade de travail soit moins payé que lui ne nous intéresse pas. C'est la jalousie qui le pousse.

Fernand ROBERT

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

11 FEVRIER
1971
NUMERO 642
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

UNE SOLIDARITE OUVRIERE EXEMPLAIRE

Après Ferodo, après la grève de Creusot-Loire, les travailleurs manifestent une nouvelle fois leur volonté de changement. Toute une zone industrielle en grève en représaille contre le licenciement d'un travailleur des usines RIPOCHE à Kerpont, près de Lorient.

Les lecteurs de notre journal se souviennent sans doute des établissements Ripoche qui eurent le privilège d'être mentionnés dans ces colonnes, lors d'une grève visant à exiger de la direction une augmentation uniforme des salaires dans l'entreprise.

Depuis, la combativité de ses travailleurs n'a pas cessé de se manifester en maintes occasions même si celles-ci ne se soldèrent pas toujours par un mouvement de grève. Dernièrement la direction devant faire face, sans doute, à une brusque hausse de ses commandes demanda à ses employés, par l'intermédiaire de leurs délégués, Le Pouézar (CFDT) et Le Goff (CGT) qu'ils fassent des heures supplémentaires en plus de celles déjà effectuées. Le refus fut catégorique et les explications préalables que donnèrent certains travailleurs à leurs camarades, moins décidés, y furent pour quelque chose. L'un d'eux, Bernard Montaland, anarcho-syndicaliste de la CNT, très estimé par ses camarades de travail, et connu par ses idées de la direction, se vit assigné à un travail sur un four hors du lieu où il travaille habituellement. Ce four, situé en un endroit des établissements rendu très malsain par la présence excessive de poussières de silice, pouvait être déplacé à l'endroit où travaillait Montaland habituellement, comme il l'avait été à main-



tes reprises pour des travaux similaires.

C'est ce que réclama Bernard Montaland lorsque le contremaître lui demanda le travail, étant allergique à la poussière de silice ayant même eut des antécédents qui lui valurent de garder le lit. Le contremaître refusa. Et le lendemain il fut signifié son renvoi à Montaland. N'ayant pas reçu de lettre recommandée, il se présenta néanmoins le lendemain matin au pointeau qui lui refusa l'entrée de l'usine.

La solidarité de ses camarades de travail ne se fit pas attendre et dès 8 h. 15 la grosse majorité de ceux-ci quittaient l'usine sans avoir commencé le travail, dès qu'ils eurent appris la nouvelle de leurs délégués (déjà cités). Ceux-ci, convoqués par la direction rendaient compte peu après au personnel de l'usine devant les grilles des établissements de leur entrevue avec la direction.

C'est Le Pouézar qui prenait la parole et démissionnait vivement la situation, « officiellement, dit-il, la direction a pris la décision de licencier Bernard Montaland pour refus catégorique d'effectuer un travail. Pour nous, nous voyons plutôt dans cette affaire une volonté délibérée, de se débarrasser d'un élément gênant, Montaland ayant toujours pris une part active à la prise de conscience des travailleurs et à la défense de nos revendications. Pas plus tard que la semaine passée, il a beaucoup œuvré, appuyant de manière sé-

QUAND TOUS LES HOMMES SERONT SOLIDAIRES, LA REVOLUTION SERA FAITE.

(Suite page 11.)

Une solidarité ouvrière exemplaire

(Suite de la page 1.)

rieuse les syndicats pour faire voter le refus des heures supplémentaires. Nous devons réagir non seulement pour défendre notre camarade, mais pour nous élever contre une pratique qui peut frapper n'importe lequel d'entre nous. »

Après quoi, encadré par tous ses camarades, Bernard Montaland était introduit dans l'enceinte de l'usine, où il les remerciait de leur solidarité.

Depuis la situation n'a pas évolué malgré des propositions faites à la direction par l'inspecteur du travail de réintégrer Montaland moyennant l'acceptation par tous de faire des heures supplémentaires, ce que la direction n'accepta pas et que les travailleurs ne pouvaient que refuser. On ne marchandait pas la réintégration d'un camarade surtout lorsque l'objet principal de son renvoi est le refus général des heures supplémentaires. Montaland n'accepterait pas de telles conditions, qui feraient triompher leurs vues au détriment même de la conscience acquise par les travailleurs lors de leur refus commun.

Rarement mouvement de solidarité n'eut une telle ampleur.

Toute la zone industrielle, dans laquelle sont venus s'implanter les établissements Ripoché dans le cadre de la décentralisation des entreprises parisiennes a fait une grève de solidarité pour 1 h. seulement, mais elle est sensibilisée et chaque jour présente aux réunions discussions, distributions de tracts appelant à la solidarité active, morale et financière pour le soutien des grévistes résolus de ne pas céder. Et ce, jusqu'à la réintégration de notre camarade, le leur d'abord, puisque directement lié à leurs luttes quotidiennes.

Les responsables syndicaux de la CFDT mirent ensuite, le 2 février après 4 jours de grève ininterrompue, un texte au point qui fut envoyé à vingt personnalités dans l'espoir que celles-ci interviennent directement aux établissements Ripoché pour que Montaland soit réintégré.

La grève de nos camarades des PTT ne nous a pas permis d'obtenir, pour l'instant, de plus amples informations.

Néanmoins, il ressort très nettement à la lumière de ce grand mouvement de solidarité que si l'avenir du droit syndical dépend de l'ampleur des mouvements imposés par les travailleurs à leur

patronat, l'unité syndicale authentique passe également par la répétition de grands mouvements de solidarité de ce caractère qui sachent effacer le poids de l'appareil syndical devant la spontanéité des travailleurs.

U. L. DE LORIENT

Nous ne pouvons que continuer notre solidarité déjà effective avec les travailleurs des établissements Ripoché et ceux de la zone industrielle du Kerpont. Pour cela continuez d'envoyer des fonds au camarade Queudet J, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient, Secrétaire de l'U. L. CNT de Lorient

qui transmettra en précisant « solidarité Montaland, grévistes du Kerpont » de la part de ...

Le camarade Queudet transmettra la liste et les sommes reçues, lesquelles seront mentionnées pour vérification dans les colonnes du journal.

129 210 101 La Rédaction.

« Con comme la mort »

Ce n'est pas une insulte gratuite contre la Parque Noire, mais bien la réponse de la sagesse populaire à l'absurdité de la vie et de la mort.

Nous ressentons tous un pincement au cœur de voir partir nos vieux amis espagnols l'un après l'autre, dans les avis nécrologiques des pages voisines. De même, nous avons été émus de voir partir au « Canard Enchaîné » des Tréno, des Lebesque, des Jeanson, des types qui vivaient chaque semaine à nos côtés, des types sur qui l'on pouvait compter pour secouer le cocotier et fustiger la bêtise, la méchanceté ou la cupidité de ceux qui se prennent pour les grands de ce monde. Maurice Fayolle aussi est parti. Autant en emporte le vent de l'oubli pourvu que leurs actions et leurs combats exemplaires nous servent d'encouragements.

Que dire lorsqu'ensuite on voit un Lammerding le trop fameux général responsable du massacre d'Oradour crever dans la clandestinité comme une vulgaire punaise, lorsqu'on voit un avion militaire s'abattre allègrement avec 20 technocrates de la mort atomique, sinon que nous n'aurons pas que de sombres pensées à ruminer en buvant notre rouge quotidien. Mais quelles perspectives ! D'un côté de braves types luttant pour plus de justice, pour plus de liberté, pour le droit à la vie à tout un chacun, se débattant dans une marée de problèmes matériels d'autant plus triviaux et accablants qu'ils visent à soutenir un idéal élevé. Tandis que de l'autre, des types grassement payés pour occire ou chercher les meilleurs moyens d'occire le maximum d'êtres vivants. Pas question de cathéchiser ces mecs là, ils sont incurables. Comme le docteur Folamour du film de Stanley Kubrick, ce sont probablement des fadas impuissants cherchant dans la haine

d'autrui un moyen d'apaiser leurs instincts inassouvis. Mais enfin, ils n'arrivent quand même pas là par l'opération du saint esprit ! Ils y sont portés, maintenus, choyés, honorés par une population servile ou abrutie.

Comment, quand, arriverons nous à faire comprendre à nos frères que la vie est suffisamment emmerdante comme cela sans avoir à entretenir des bourreaux — et leur fournir les verges — pour nous martyriser hommes, femmes et enfants, le troupeau sordide des mal nés.

Beaucoup ont compris que la police et autres CRS ne sont que les mercenaires des classes possédantes, la preuve n'en est plus à faire et ça n'est qu'une question de rapport de forces.

En ce qui concerne l'Armée trop de nostalgiques d'une gloire qu'ils n'ont pas su gagner par leurs actes personnels, voudraient nous faire croire à son utilité. Un peu comme l'équipe de France de football quoi. Cela devrait pouvoir se traiter comme la sénilité. D'autres — comme un certain Debré — nous diront qu'il faut une Armée forte pour défendre le sol Patrie. Malheur à ceux qui dévoilent les collusions de ces supers patriotes de salon avec les marchands de canons, les polices parallèles n'ont pas été créées pour s'occuper de chiens égarés.

Je défie qui que ce soit de me démontrer qu'une Armée de métier quelconque ait jamais gagné une guerre. L'Armée qui défend en Indochine, en Algérie ou maintenant au Tchad le sol de France — si, si, sans blague — ne peut pas gagner la guerre. Les soldats de métier qui sont essentiellement des mercenaires au service du capitalisme international, sont trop feignants pour gagner leur vie autrement et n'ont pas la moindre motivation pour aller se faire casser la gueule sinon l'appât du

gain. Mais cela ne suffit pas. Alors on fait appel au contingent, c'est bien le diable si, en poussant suffisamment d'hommes en avant, on n'avance pas. Voilà la stratégie qu'on enseigne dans les écoles militaires et, en bonne logique, il est normal que les politiciens concernés — comme Debré — poussent à la natalité.

Arrêtons-là les frais, sabotons la machine.

La vie avec son cortège de douleurs est suffisamment absurde par elle-même sans de surcroît nous encombrer d'une armée de parasites dont le seul plaisir objectif est d'augmenter la misère universelle.

LE HENAFF

Cheminots,

Vous allez élire « vos » délégués. Ce sera encore une fois un coup de sabre dans l'eau. Voter, c'est trahir le prolétariat.

Cheminots, sachez que les délégués ne servent à rien. Si d'ailleurs ils avaient quelque utilité, il y a longtemps que toutes nos revendications seraient satisfaites.

Voter, c'est collaborer avec le patronat.

« Les ententes entre patrons et ouvriers ne peuvent amener de résultat effectif, les intérêts en présence opposés, inconciliables, ne pouvant être tranchés que par la victoire d'un des deux belligérants. » — Léon Jouhaux.

Donc, le délégué permanent, c'est la permanente compromission entre des intérêts opposés.

Voter, c'est capituler devant l'ennemi.

Quel que soit le résultat des élections, le patronat, seul, gagnera la bataille, sans combat. Car malgré les délégués dans sa maison, le patron resté le maître. Or, notre ennemi, c'est toujours notre maître.

Voter, c'est admettre comme

Rapport de Pierre Besnard au Congrès Anarchiste de 1937

(Suite)

L'Anarchisme révolutionnaire et l'Anarcho-Syndicalisme ont une même finalité

La Charte de l'A.I.T. a dégagé de toutes ces considérations historiques une conception qui est commune à tous les anarcho-syndicalistes du monde. La C.N.T., en accord avec la F.A.I., en tente en ce moment même la réalisation.

Cette conception n'implique nullement que l'anarcho-syndicalisme antiétatiste et fédéraliste, ne l'oublions pas — entend et prétend être tout et que rien d'autre ne doit exister à côté de lui.

L'anarcho-syndicalisme estime, au contraire, que les hommes, s'ils ne peuvent se passer de produire pour vivre, ne doivent pas avoir pour unique but de produire. Il admet très sincèrement, et il n'hésite pas à le proclamer que l'homme a et doit avoir d'autres aspirations — et les plus hautes — vers le bien, le beau, le mieux, et cela, dans tous les domaines où il a accès avec ses facultés; que des organismes administratifs et sociaux adéquats à toutes les nécessités d'une vie pleine, entière, et totale, fonctionnant avec le concours éclairé et sous le contrôle

vigilant, constant et permanent de tous.

Il admet indubitablement que les individus ont le droit — mieux, le devoir — de s'administrer eux-mêmes. Il les y invite formellement, d'ores et déjà.

De même, il souhaite ardemment que les communes se fédèrent régionalement, se confédèrent nationalement et que les confédérations s'associent internationalement comme les syndicats et leurs C.G.T.

Il est même convaincu que c'est indispensable et il est prêt à unir ses efforts et ceux de ses syndicats aux efforts des individus en tant que tels, des communes fédérées, confédérées et associées pour réaliser le véritable communisme libertaire, qui ne peut être que l'œuvre de l'anarchisme. Je l'ai d'ailleurs expressément déclaré dans ses livres, *Les Syndicats Ouvriers et la Révolution Sociale* et de *Le Monde Nouveau*.

L'accord sur la finalité du communisme libertaire, entre les anarcho-syndicalistes et les anarcho-communistes, est forcément complet, permanent et absolu.

Il est donc clair et évident que la place des travailleurs, des exploités de toutes sortes, dont l'anarcho-communisme est l'idéal, ne peut être que dans les syndicats

anarcho-syndicalistes et non ailleurs.

Leur doctrine leur en fait un devoir impérieux, précis et inéluctable.

C'est d'ailleurs le meilleur moyen pratique de réaliser concrètement l'unité d'action si nécessaire au mouvement anarchiste révolutionnaire moderne.

Ce n'est que dans l'action et par l'action que les anarchistes retrouveront leur véritable unité de pensée; que le mouvement anarcho-syndicaliste, désaxé depuis 30 ans, retrouvera aussi son équilibre et sa force; que tous les anarchistes enfin pourront considérer la révolution sociale comme une éventualité prochaine et une réalisation possible.

Le rôle des Groupes Anarchistes et des Syndicats

Ce qui précède nous conduit normalement et logiquement à envisager le rôle des groupes anarchistes et des syndicats.

Les anarcho-syndicalistes admettent parfaitement que les groupes anarcho-communistes, plus mobiles que les organisations syndicales, prospectent les masses travailleuses; qu'ils recherchent ses adhérents et forment des militants; qu'ils fassent une propagande ac-

tive et une œuvre intense de défrichement, dans le but d'amener à eux, et conséquemment, aux syndicats anarcho-syndicalistes, à la cause de la révolution sociale, le plus grand nombre possible de travailleurs trompés et dupés, jusque-là, par tous les partis politiques, sans exception.

Cette tâche purement idéologique, cette besogne de propagande d'ordre moral sont, incontestablement, du ressort des groupes anarcho-communistes, à la condition expresse qu'elles s'identifient avec le travail des syndicats anarcho-syndicalistes, qu'elles le complètent et le renforcent, pour le plus grand bien du communisme libertaire.

Mais je déclare carrément que la responsabilité de la décision, de l'action et le contrôle de celles-ci doivent appartenir actuellement aux syndicats agents d'exécution et de réalisation des tâches révolutionnaires.

J'estime également que c'est à ces syndicats qu'il incombe de préparer toutes ces tâches, sur le plan économique, défensif et offensif.

Enfin, je considère que le système économique, administratif et social doit être homogène, harmonique, et que la base de ce système, pour être réelle, solide et durable, ne peut être qu'économique.

Je revendique comme un droit pour les syndicats l'accomplissement des tâches économiques révolutionnaires et post-révolutionnaires parce que l'organisation de la production est la véritable fonction des travailleurs.

Par contre, il est logique que les communes, organes administratifs, leurs services techniques et sociaux, aient le soin de distribuer la production; d'interpréter les désirs des hommes sur le plan social, d'organiser la vie dans toutes ses manifestations. Dès maintenant, les groupes anarchistes ont pour devoir de préparer ces réalisations révolutionnaires.

La besogne de chacun des organismes est donc extrêmement nette, parfaitement délimitée. Elle suffira largement à accepter sur chaque plan l'activité et les efforts de tous, selon les attributions réelles de chacun.

A aucun moment, j'en donne l'assurance la plus formelle, les syndicats anarcho-syndicalistes ne pourront constituer un obstacle à la marche en avant du communisme révolutionnaire. (A suivre.)

Fédération des travailleurs du Rail (CNT)

seule valable, l'organisation actuelle de la SNCF.

Depuis la soi-disant libération, les délégués du personnel et les comités mixtes n'ont empêché :

- Ni la réduction massive des effectifs,
- ni la fermeture des lignes dites « secondaires »,
- ni les augmentations tarifaires,
- ni les déplorables conditions de travail.

Voter, c'est reconnaître la légalité de l'Etat.

« Il faut remarquer que le vote est un instrument de la domination bourgeoise. » — Lénine (« La Révolution et l'Etat, »)

Par leur collaboration avec le patronat et les hiérarchies, les délégués n'ont fait que maintenir et renforcer l'autorité de l'Etat, depuis la fin de la dernière guerre, jamais celui-ci n'a été aussi puissant.

Voter, c'est admettre, justifier,

défendre toutes les hiérarchies, piliers du fascisme.

Voter, c'est accepter par avance toutes les disciplines, toutes les brimades, toutes les sanctions.

Voter, c'est renoncer à être syndicaliste, c'est se priver de son droit d'expression, se démettre de son pouvoir.

En un mot, voter c'est renoncer à toutes ses libertés.

Chemins, vous avez le choix entre l'élection des complices du patronat, ou l'abstention totale aux élections des délégués.

L'abstention, c'est la lutte :

- Pour la journée de 6 heures, la semaine de 30 heures,
- pour les deux mois de congés,
- pour la refonte complète de l'organisation du travail,
- pour la suppression de toutes les primes et autres « bons points »,
- pour des services sociaux dignes de ce nom,

— pour la gestion directe des Chemins de fer par les cheminots eux-mêmes, au profit exclusif des usagers du rail,

— contre les politiciens du syndicalisme et des fauteuillards permanents,

— pour la suppression de tous les privilèges, de toutes les hiérarchies,

— enfin, pour la suppression du salariat.

Chemins, avec ceux de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT. Pas un bulletin pour les traîtres

Abstention! Abstention! Abstention!

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille. Demandez-la à l'Administration du journal.

QUE S'EST-IL PASSE A FROGES CHEZ COQUILLARD (SCAL) ?

La situation en janvier

Depuis que Péchiney a absorbé Coquillard, la nouvelle direction veut, avec l'aide du cabinet « Vidal » de Paris, réorganiser le travail à la fonderie d'aluminium et aux laminaires.

C'est ainsi qu'elle veut :

— Imposer l'étalement des vacances permettant à l'usine de perdre le minimum de temps (de ne rien perdre du tout) pendant que les ouvriers prendront leurs vacances de mai à octobre. De mai à octobre alors que les enfants sont encore à l'école et que la femme a ses congés en juillet ou août.

— Faire faire des études de poste pour augmenter les cadences, donc les profits.

— Elle mute les travailleurs de poste, parfois avec déqualification.

— Elle veut aligner les salaires sur ceux des autres usines Péchiney.

La réplique des ouvriers

Le 13 janvier les ouvriers du laminage, poste clef de la production, baissent les cadences et refusent de donner leurs fiches de production. L'atelier part seul mais sa combativité donne le moral à l'ensemble de l'usine d'autant plus que les revendications sont unitaires :

— 0,50 frs. pour tous.

— Diminution du temps de travail.

Elles dépassent le cloisonnement catégoriel et satisfont la volonté d'unité du laminage.

Un ouvrier gifle un cadre à l'atelier d'entretien et la direction le licencie sur le champ. Aussitôt l'atelier, solidaire, débraye et fait la grève sur le tas.

Le mouvement se généralise et les « magouilles » commencent

Le 20 janvier le mouvement se généralise. La direction devant cette situation appelle les mensuels à vider les horaires qui gênent la production. La manœuvre échoue car la réponse est nette : les ouvriers occupent l'usine.

Dès le début du mouvement les délégués ont des réticences. L'un d'eux dit : « Le gros morceau c'est les 0,40 frs., si les patrons lâchent 0,20 frs. on arrête ». Si

dès le déclenchement de la grève les délégués ne sont pas d'accord, on peut être sûr que le patron va s'en servir pour faire avorter le mouvement. Le patron sait que la CGT est contre les augmentations non-hiérarchisées; (cela n'a pas lieu qu'à Froges mais partout car il est important pour elle de ménager les cadres et la structure des salaires dans l'entreprise).

En même temps il contre attaque car il sait que ce ne sera pas facile de faire obtempérer les ouvriers en lutte. La répression commence : quatre jaunes signent un papier comme quoi ils veulent travailler. Les huissiers constatent et la justice bourgeoise et patronale baptise le mouvement : atteinte à la liberté du travail.

Grève illégale.

La direction menace les délégués d'un procès et fait courir le bruit que les C.R.S. vont venir vider l'usine de ses occupants. Pour la loi, qui sert les patrons, la liberté signifie que lorsque il y en a quatre qui désirent travailler, les 553 autres doivent reprendre le boulot.

La CGT porte-parole de la légalité bourgeoise

Devant cette tactique du patron, la même à des détails près qu'aux Tôleries, la CGT dit : « Notre grève est illégale, ça peut faire du grabuge, il faut rentrer ». Alors, s'est-elle joint au mouvement pour faire comme tout le monde en essayant de le ralentir et de le casser ou joue-t-elle le même jeu que le patron? La CGT passe dans les ateliers pour expliquer qu'il faut s'arrêter, qu'il faut travailler sans talonner le patron en refusant de rendre les fiches de production, travailler dans des conditions « normales ». Elle cède au chantage du patron.

Le 27 la reprise est effectuée dans la déception. Résultat d'une semaine d'occupation :

40 mn en moins par semaine, bouffée par l'étalement des vacances qui permet à l'usine de tourner sans perte de temps et d'embaucher des jeunes à coups de lance-pierres pendant leurs vacances.

Le 31 janvier

Une réunion d'information a lieu à Brignoud avec la participation des ouvriers de Coquillard et

d'autres usines. L'un des participants explique : « Depuis mai 68, chaque grève entraîne la répression des flics, des CDR, des jaunes, l'intervention des huissiers de la justice. Si on veut ne pas être privé dans les faits de notre arme : la grève, il faudra bien se décider à affronter ceux qui veulent par la force rendre la grève illégale, alors pourquoi pas cette fois. »

Pourquoi une caresse le 3 février

A la suite de discussion patron-syndicats le patron accorde : 0,25 pour les O. S., 0,26 pour les OP1, 0,27 pour les OP2, 0,28 pour les OP3, continuant son jeu de division. Accepté par les syndicats !

Le patron a lâché une augmentation : il perd un peu tout de suite mais il gagne beaucoup pour l'avenir. Il veut faire croire que seule la négociation est possible pour résoudre les problèmes. On sait ce qu'il en est.

UNE GREVE

Un camarade nous envoie ce tract qui a été diffusé à 2.000 exemplaires dans les boîtes de la région grenobloise.

LES TRAVAILLEURS DE SEDIS ST-SIMEON DE BRESSIEUX SONT TOUJOURS EN GREVE DEPUIS 8 SEMAINES

Depuis octobre certaines revendications figuraient à l'ordre du jour sans résultat :

— Augmentation des salaires et appointements.

— Compensation des salaires pour le personnel en équipes doublées.

— Hygiène et sécurité. Garantie du pouvoir d'achat. Abaissement de l'âge de la retraite. Réduction du temps de travail sans perte de salaire. Mensualisation, etc...

Le 17 mars réunis en AG les travailleurs décidaient de passer à l'action. Première mesure : Débrayer sur le tas.

La direction essaya de briser le mouvement :

— Tentative pour diviser les travailleurs : essai d'utiliser certains « collaborateurs ». Echec !

— Paternalisme : appel à la confiance, à la coopération. Echec.

— Intimidation : appel aux huissiers, menaces de sanctions individuelles. Refus de négocier tant que les ouvriers sont en grève. Echec !

— Sanctions illégales : réduction d'horaires, lock-out. Echec !

Toutes ces tentatives pour faire obstacle au droit de grève se sont heurtées à l'unité et à la détermination des travailleurs. Malgré certaines propositions insuffisantes et imprécises, malgré une réduction horaire (1/2 h), le lundi 4 mai les ouvriers décident de continuer la grève.

Dès le mardi le mouvement se renforce puisque le syndicat FO des employés, agents de maîtrises et cadres décide de réduire son horaire d'une 1/2 h. contrairement à ce que souhaitait la direction.

Les problèmes de St-Siméon sont ceux qui se posent à tous les travailleurs de la région. Le travail fourni dans les campagnes à la même valeur que celui fourni à Lyon ou à Grenoble. Or les salaires ne sont pas les mêmes. Or les fonctionnaires subissent toujours l'abattement de zones. *A travail égal, salaire égal !*

Officiellement on nous propose : « explicitation » des décisions, mépris de nos aspirations et de notre dignité, refus de négociation, dialogue, concertation ; participation. En fait nous rencontrons : répression.

Travailleurs de la région le combat de SEDIS nous concerne tous !

Intersyndicale.

Il reste encore quelques Calendriers « EN ESPAGNOL »

S. I. A. pour 1971

Demandez-les à l'Administration

Por creerlo de gran interés traducimos de «Le Monde», el siguiente escrito:

PODER Y REPRESION. La emoción levantada por las ejecuciones de Conakry luego de los verdictos de Burgos y Leningrado, nada contienen que pueda sorprendernos. Precisan tales extremidades para que al fin se eleve un clamor inmenso de voces indignadas, en lugar de losacentos solitarios de algunas conciencias raras.

Las cárceles de España estaban ya llenas antes de Burgos. La persecución antisemita había ya llenado campos de trabajo y manicomios antes de Leningrado. La represión en Guinea había ya acumulado sus víctimas antes de Conakry. Mas el sólo y fulgurante estallido de la pena de muerte da luz a las profundidades de la opresión, precisando, en este caso, el aprovechamiento del instante para fijar la realidad sin opacidades.

¿Qué existe de común entre los campanazos de agonía que se oyen, con esos puntos tan distantes del horizonte de la injusticia? ¿Qué es lo que reúne, en la comunidad de la represión, el régimen de Franco con el de Sekú Turé y los «apparatchiks» de Moscú? ¿Qué es lo que motiva que un mismo furor pueda identificar y arrastrar a estos tres poderes, al extremo de desafiar a la opinión internacional e incurrir en el riesgo de que sus pies resbale sobre charcos de sangre? Es demasiado fácil responder que lo que les une es más importante que lo que les separa; que un desprecio común hacia el hombre les identifica en una misma fe totalitaria; que, en una palabra, proclamándose fascista o pretendiéndose socialista, la dictadura es de todos los tiempos y de todos los regimenes.

SOCIALISMO Y LIBERTAD. Queda establecido que el fascismo descansa sobre la fuerza, convertido en factor de opresión, mientras que los regimenes que se declaran socialistas se pretenden portadores de una esperanza de liberación del hombre. Más dura resulta así la caída de las ilusiones: en la prueba histórica, la abolición del capitalismo no implica necesariamente el triunfo de la libertad.

El socialismo, por lo menos en su definición negadora, es decir, la supresión del capitalismo, se ha impuesto en un cierto número de Estados europeos y del tercer mundo. Y bien, en ninguna parte este acontecimiento ha coincidido con una acentuación de la libertad, con el amortiguamiento de la represión. Las ejecuciones de Guinea no se distinguen más que por el horror, de la persecución de los comunistas por Nasser. Y en la Europa misma, la liquidación del ca-

pitalismo, después de medio siglo transcurrido, no ha liberado al hombre ruso ni a los que la arbitrariedad policiaca o militar de la URSS oprime.

No se trata de que el capitalismo esté exento de crímenes parejos. La injusticia lo marca en la frente y ni la violencia ni la opresión le faltan. La vergonzosa represión de

PODER Y REPRESION

Madagascar o de las torturas infligidas en Argel debieran, al respecto, cerrar a candado bastantes bocas prontas a denunciar solamente a los verdugos de Slansky o las horcas de Conakry.

Pero, ¿qué socialismo y qué capitalismo, definidos en términos de economía, no se expresan también en una alternativa de justicia o de injusticia, o más explícito: de libertad o de opresión, significando una verdad que debe pesar sobre nosotros evidentemente, y de la cual hemos de sacar la lección correspondiente?

En efecto, la realidad es más simple y más cruel. Todo poder tiende a la opresión. Precisamente por ello es poder. Y la opresión implica naturalmente la represión. Desde el instante en que el poder se decide definitivo y proclama su imperio establecido para mil años, toda resistencia la interpreta intolerable porque él carece de razón para soportarla. La sangre vertida reviste así una significación política que sobrepasa la necesidad inmediata. Fue guillotinando al rey que la República proclamó lo más fuertemente la abolición de la realeza. Fue haciendo fusilar al duque de Enghien que Bonaparte proclamó a Napoleón emperador y afirmó la imposibilidad de una restauración. Duvalier no obra diferentemente en Haití ni Sekú Turé en Guinea. Desde su punto de vista estos excesos son legítimos. La oposición es intolerable cuando el estado de cosas existente es decretado para siempre lo mejor posible. ¿Por qué, a partir de este criterio, el poder se impondrá límites a sí mismo, límites contrarios a la naturaleza del propio poder, que es la de perpetuarse a sí mismo?

Abolido el capitalismo, el poder, si se proclama socialista, no escapa menos que otro a este vértigo autoritario, a este arrebato. Si el poder absoluto alocó, esa definición es aplicable tanto a Stalin como a Nerón. Y el poder, para ser ejercido sobre una sociedad donde ya no rige el capitalismo, no cambia la naturaleza del fenómeno impositivo. Es imperialisista, opresivo, represivo, y la alianza tan ardentemente preconizada del socialismo con la libertad no

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 11 de febrero de 1971.

podrá realizarse sino a condición de que el poder socialista fije de un golpe sus límites y acepte mantenerse el tiempo que sea con el asentimiento popular manifestado libremente y en garantía de adhesión si es merecida. De lo contrario, la dictadura se establecerá automáticamente si los que, reclamándose del socialismo, pretenden que una vez establecidos en el poder no existirá otra vía de conducción social posible que la suya.

Sin duda para los cruzados del socialismo no existe garantía de salud social fuera del socialismo. Mas deben recordar que es a lo largo de los caminos iluminados por las hogueras que los cruzados se abrieron paso hacia el Jerusalén terrestre. El socialismo no es, inevitablemente, el término de la dolorosa historia humana. Afirmando definitivamente, el poder socialista pierde toda esperanza de adquirir figura humanista. La alternativa democrática, por lo que ella privaría al poder socialista de estimarse establecido para siempre, le es, pues, imprescindible. Negarla, rechazarle a la oposición un posible derecho a sucederlo en caso de fracaso, es, ciertamente, prohibir o retrasar la hora del socialismo verdadero en la sociedad nuestra. Ya que si el paraíso prometido ha de ser eterno, el infierno terrestre puede serlo también. Bajo un tal régimen no les quedaría, a los socialistas de ayer, más que hacerse eco de las palabras de uno de ellos al cual unos amigos le pidieron: «¿Dónde irás tú, cuando el Partido esté en el Poder?», a lo cual el preguntado se limitó a responder con la sonrisa en los labios: «Pues, claramente: a la oposición, con los socialistas.» — Roberto Bradinter.

Evidentemente, el autor del precedente artículo se debate en el círculo cerrado del socialismo totalitario, desconfiado como está referente al socialdemocratismo. Su veleta gira entorno al Estado socializado, no sospechando, al parecer, que existe otra suerte de socialismo, enteramente libre, que empieza por renegar del Estado y de la propiedad co-

mún acaparada por un partido. En la nueva fórmula socialista, antimarxista pero bakunista, el socialismo se ha rebautizado anarquismo y su furia va a la liquidación total de los sistemas autocráticos y democráticos hasta aquí ensayados, con fracasos que se pisan los talones uno a otro.

El mérito de la revolución anarquista es el de cumplirse en beneficio de todos y no a provecho de algunos; y privativa de toda la sociedad y no sólo de una parte concertada de sus miembros. Siendo el lema libertad contra dictadura, la revolución, necesariamente violenta primero, se establecerá seguidamente como predio igualitario y fraternal para elevar a lo máximo el acervo humano, o sea la felicidad del hombre. A condición de que cada individuo y cada pueblo se avengan a liquidar toda escuela autoritaria y de egoísmo posesivo, todo ancestralismo o modernismo estatal, todo sacrilegio de mano de hombre descargando sobre otro hombre; avenida la humanidad, en fin, a la existencia del ser humano libre, y sociable, en la sociedad libre.

En estas condiciones, obviadas por la sociología de factura conformista, el hombre de buena voluntad ve mal la persistencia — que es el caso de ahora — de unos socialismos de Estado abocados, necesariamente, a sobrevivirse mediante una nueva esclavitud cosaca, o por el sistema cándido, retroactivo, de las elecciones...

DE PRONTA APARICION:

UMBRAL N° 101

Cien páginas, cincuenta colaboradores, treinta y cinco grabados, sobre papel «blanc offset». Retrato de Juan Peiró a toda página.

Precio del ejemplar 10 F.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL AIRE ENVENENADO

ERA ya una costumbre de casi todo el año. Los domingos, exceptuados aquéllos en que las inclemencias del tiempo lo impedían, ya el frío o las lluvias; bien temprano, montados en bicicleta los que iban lejos; a pie, quienes se limitaban a recorrer las colinas de los alrededores de la ciudad, se salía a respirar los aires puros de la madre naturaleza. Se trataba de agrupaciones excursionistas y naturistas, de integrantes de ateneos, de centros culturales, la mayoría de formación libertaria. Casi todos eran obreros que anhelaban la liberación que les ofrecía el descanso dominical para olvidar la rutina del trabajo cotidiano. Adoptaban denominativos que evidenciaban su sentir: «Amigos de la Naturaleza», «Agrupación Sol y Vida», «Grupo Mar y Montaña». Entonces, por parte de las gentes, se consideraba una extravagancia lo de tomar como norma pasar el domingo entero en el campo. Y casi de tipos raros se conceptuaba a los que posponían el aire y sol de los campos al modernismo de la vida ciudadana.

El Progreso, así, con énfasis de letra mayúscula, ha ido acrecentando su desarrollo. El automóvil ha constituido el deseo más anhelado, la ilusión más pujante primero entre las gentes acaudaladas; ya después entre los integrantes de la clase media inclusiva; finalmente aspiración corriente en el seno de la clase trabajadora. Ya se habla de tener coche como de cosa intrascendente. Y los automóviles abundan por todas partes, los hay por doquier en profusión. A miles, a millones, en las ciudades populosas como Nueva York, Chicago, Tokio, automóviles en las calles, en las plazas, en los paseos; de todo, higienistas, hombres de ciencia en general se han percatado de un hecho de consecuencias verdaderamente calamitosas: la infección del aire a causa de los gases, de las deyecciones desprendidas de los motores, de las sustancias tóxicas contenidas en grasas y aceites pesados. Ya va cundiendo la alarma ante los efectos de la polución, que obliga a respirar aire contaminado. Se trata de hallar soluciones al mal. Y como siempre, al toparse con los intereses de la plutocracia, los grandes trusts de la industria automovilística interesados en vender más y

más material, a la postre ellos, los grandes accionistas, no suelen vivir en las grandes aglomeraciones urbanas. Ellos no respiran el aire envenenado.

Y las razones que exponían, hace ya bastantes años, los que por ser amigos de la naturaleza pasaban por ser tipos extravagantes, alcanzan ahora incontrovertible valor real. La sencillez del vivir, la existencia en asiduo contacto con la pureza del aire y del sol, son factores positivos para mantener la salud. Y la satisfacción, la alegría del vivir, se cifran particularmente en la salud.

EL HAMBRE EN LA SOCIOLOGIA

Nos ha complacido la obra de la profesora Fernanda Romeu, obra que lleva por título «Las clases trabajadoras en España», editada por Taurus Ediciones, S. A., plaza del Marqués de Salamanca, 7, Madrid. Nos ha complacido, decimos, por la minuciosidad y bien ordenado método de observación, por la honestidad descriptiva, siempre centrada en la irrecusable realidad desprendida de los hechos documentalmente comprobados. Documentación la suya tomada de los libros y escogida de entre la volandera hoja periodística archivada en las hemerotecas.

La autora de la obra ha establecido el período de análisis, de estudio sociológico, a partir del año 1898 hasta el 1930 inclusive. El observar el panorama político le induce a las pertinentes derivaciones de orden económico, cuya influencia recae en las masas asalariadas que, como es de comprender, con todo y ser la piedra angular de la sociedad, son las menos favorecidas, las que pagan las consecuencias del atrabiliario estado de cosas, asentado como norma habitual encajando en el orden vigente.

La objetividad, el fiel reflejo de la realidad que nos ofrece Fernanda Romeu en las páginas del libro, se patentiza de un modo claro, de manera concluyente estableciendo estadísticas oficiales en tanto que pruebas, y llevando a cabo un enfrentamiento comparativo. Así, al tener idea exacta de los sueldos y de lo que ha sido el coste de la vida, podemos alcanzar a comprender hasta dónde pudo llegar la capacidad adquisitiva del proletariado en los años que va estu-

diando la autora. Al llevar a cabo un trabajo comparativo de la naturaleza indicada, aludiendo a una y otra región, queda harto reflejado lo que ha tenido alcance nacional. Reviste un particular interés el conocer las diferencias existentes entre el campo y la ciudad en relación a los salarios, condiciones de trabajo, y posibilidades adquisitivas dado el coste de la vida. Constituyen un conjunto de particularidades que es de comprender determinan un estado psicológico en los individuos, lo que conlleva acusada tensión protestataria, que se traduce en huelgas, en intensa agitación de tipo social, que con igual objetividad que en los demás detalles de tipo sociológico, va recogiendo la autora. Anota la relación de año tras año otro en cuanto al porcentaje de huelgas que se han ido sucediendo en la escena nacional. Es de comprender que el mayor descontento protestatario coincide con las épocas de acentuada pobreza en el seno de las masas productoras.

Leyendo «Las clases trabajadoras en España», obra repleta de detalles estadísticos, tomados en gran parte de fuentes oficiales, sea cual fuere el modo de pensar, la ideología del lector, la conclusión no puede ser otra que la de admitir que ha sido un problema de hambre, de vitales necesidades económicas, lo que ha tenido forzosamente que engendrar descontento, y con ello el determinar la difusión de teorías de las consideradas como «subversivas» por parte de las gentes «sensatas». Pero ya al margen de las necesidades puramente materiales, del hambre propiamente dicho, es menester — y ello podría ser base para un estudio tan dilatado o más que el llevado a cabo por la profesora Romeu — tener en cuenta que se han ido admitiendo y sosteniendo opiniones de tipo moral en contra de todos los vigentes organismos representativos, como es el caso de los adictos a las ideas anarquistas. Y no olvidemos que en donde mayor consistencia han ido tomando en cuanto al pensar, al sentido crítico consciente, ha sido en zonas del país menos castigadas por la miseria, como es el caso de Cataluña. Ello basta para hacernos comprender que, afortunadamente, no estriba todo en lo que son necesidades del estómago — tesis marxista — el desarrollo del pensar libertario, pongamos por caso.

Lleva la obra un «Prólogo» de Juan Reglá, catedrático de Historia Moderna en la Universidad de Valencia. De la autora nos dice que está «dotada de la fibra que la inquietud, la sensibilidad y la responsabilidad que requieren los temas referentes a los problemas sociales y movimientos obreros». Y antes de abrir al lector la copiosa cantidad de datos, de referencias documentales que enriquecen la obra, nos dice Fernanda Romeu: «He intentado ceñirme a la realidad histórica de los acontecimientos revistiéndolos de objetividad y concreción, de ahí la posible falta de prosa literaria que para mí carece de valor ante realidades tan trascendentales. Sólo me queda por decir que tengo la esperanza de que mi trabajo sirva para comprender un poco más la historia de nuestro pueblo.» Así es el libro de referencia ayuda a comprender de un modo serenamente objetivo, con datos fidedignos, escuetos como una ecuación matemática, sin retórica, sin demagogia, lo que ha sido la explotación de las masas asalariadas por el capitalismo apoyado en el Estado. Lo señala una mujer que sin adjudicarse ninguna clase de denominativo ideológico, se limita lisa y claramente a rendir culto a la verdad.

YAMAGA ENTRE LOS AUSENTES

Nadie como el amigo Victor Garcia, para hablarnos del fallecimiento, o mejor dicho de la personalidad de Taiji Yamaga, recientemente fallecido. En diversas ocasiones nos había hablado del citado compañero japonés, uno de los más auténticos valores del anarquismo en tierras de Oriente. A través de las referencias apreciábamos al elemento de espíritu inquieto, inteligente, cultivado, profundamente sensible a la esencia del ideal ácrata... ¡Y ya dejó de existir!

De Yamaga, aparte sus referencias de orden informativo, saturadas de un sereno espíritu analítico profundamente humano y humanista, nos había complacido la traducción comentada que hizo del libro de Lao Tse: «Libro del camino y de la virtud», pasado del chino al esperanto, y de éste al español, por E. Vivancos, y una introducción de Victor Garcia acerca del pensamiento en la China antigua. Uno de los mejores aciertos del Grupo «Tierra y Libertad», al editarlo. En verdad que Yamaga deja un hueco de los bien difíciles de llenar.

Desde Madrid

España vista por dentro

ESPANA sigue lo mismo que hace treinta años. Un torbellino cadavérico lo inunda todo de la misma manera que cuando entraron los vándalos de Fernando VII. La ley de fugas sigue en uso. Para todo, el que se sienta un poco liberal, en el régimen español franquista, no tiene perdón ni hay misericordia para él. El régimen franquista no quiere pecadores que limpien el agua sucia que siguen nadando, y todos los que no se adaptan a sus normas y sean un poco quisquillosos, sin reparo alguno van a parar de patitas al Infierno. Viaje sin vuelta; pero gratuito.

La libertad en España, por mucho que digan los cavernícolas, es un mito. Estos días han habido dos detenciones en Barcelona, que si no dan asco hacen reír. A don Javier Folch, director del «Diario Ariel», por negarse a entregar su pasaporte a la policía; y a don Jorge Carbonell, por responder en un interrogatorio en catalán.

Como puede hacerse cargo el lector, las detenciones continúan por menos de nada. También los fusilamientos, las torturas y el hambre. La única evolución real que existe en España, es la evolución intrínseca del profesor Muñoz Alonso y las renegadas ratas ex-cenetas, que como no aprovechan ni para un «dregado ni barrido», van de cabeza a la cueva, al redil de los negreros, forma chabacana y elástica para adormecer y exprimir mejor a los obreros; obra vil y rastrera, propia de tirititeros de Circo, sin bemoles para pasar la maroma sin ayuda de nadie.

El Sindicalismo Vertical, colaboracionista por más señas, está dando un fruto maravilloso y sano: un sindicalista mata a otro, como ocurrió estos días pasados en Bilbao, ya que la guardia civil y policía son sindicalistas preferidos de los altos mandos, entre los cuales colaboran los renegados ex-cenetas, con Juanito Lopetez en cabeza, como gran virtuoso y fámulos de mando, aunque encargados de una letrina.

El plan y desarrollo del sistema sindical franquista, además de maravilloso, es superba. Montado a la moderna, no le falta ninguna ruedecilla para exprimir bien y a fondo la carne de obrero, sin riesgo ni peligro y bendecido por el Papa. Por eso, siguiendo las teorías de la Santa Madre Iglesia, han creado un Sindicalismo de cámara exclusivamente burgués,

en el que todas las funciones están supeditadas y sujetas bajo el dominio administrativo del Estado. Los intereses individuales y colectivos no cuentan; se funden en un Sindicalismo de participación que abarca todo el conglomerado social de intereses comunes, por lo cual necesita un ministro con o sin cartera, para que contabilice y reparta equitativamente producción y riqueza.

Y como todo lo que se manosea en esta tierra de sapos y culebras, el señor ministro no será un hombre de paja. Será un hombre con todos los requisitos que marca la ley..., de hombre ecuánime y justo; y además, con sombrero de copa, para que se diga que es un ente recogido de en medio de la calle, para que con todo su saber cabal, y sin ayuda de ningún ex-ceneta, pueda gobernar su rebaño a su buen antojo. Por lo que, si no gubernamentaliza al Sindicalismo bajo su mando, le trazará su camino a seguir, que será, no cabe duda, hacia las «Cuevas de Altimira».

Aquí, hacemos parón, y entramos en la constitución del tejido celular del organismo sindical español, constituido por Franco y el Papa.

La comisión sindical legislativa, presenta a la aprobación, el artículo 31 de la nueva y flamante ley sindical, para que lo juzguen y aprueben los turiferarios y payasos del Circo español. Por unanimidad, queda aprobado el artículo 31, dando plenos poderes al ministro sin cartera, pero con chambergo. Con la pura fuerza del concepto concreto, y con el artículo 31 en el bolsillo, el señor ministro, sin más requisitos, puede beberse el «huevo» él solito; y sin ayuda de los pillastres que le han elegido, ni tampoco de los ex-cenetas, a pesar de ser artistas en hacer el borrego; pero el señor ministro por el momento no necesita coros africaneros y pasa de largo ante tanta basura.

El señor ministro quiere hacer ver que está un tantico cansado, con tiras y aflojas, pero eso no es nada, simple falta de costumbre para trabajos pesados y fatigantes, con grandes sinsabores y muchas penas. Esto, digan lo que quieran los que viven de difamar, no es trabajo para un ministro sindical de piel tersa y delicada. Hay que distinguir, porque todavía hay clases, y no va todo un ministro a hacer trabajos sudorosos y sufridos, con penas agobiantes,

y comer poco como cualquier hijo de vecino, sin tener un mínimo descanso ni derecho a la ley del ocio. Pero a pesar de ser una cosa inhumana, el ministro no arriña el hombro, sólo esfuerza un poco la mente para distribuir el trabajo y que lo hagan los otros: por lo tanto, este sinsabor no nos altera los nervios; conocemos el paño y sabemos a donde conducen tanta maraña y triquiñuela política, — con permiso de Pestaña y su arte fantástico de gobernar a los pueblos a garrotazo limpio —, propio de malos pastores, hierba que abunda mucho, como toda clase de esporas malignas.

No podemos menos que admirar el camino de superación perfecta que lleva el Nacional Sindicalismo español, sin roces ni quisquilleos entre patronos y obreros, tan hermanados, con el ramo de olivo por símbolo. Su meta final es grandilocuente y humana: endurecer las clases y remachar la esclavitud al infinito.

Nada de remilgos ni gemidos que son cosas muy feas; el ministro sindical con plenos poderes y el artículo 31 de la ley sindical en el bolsillo, puede hacer de su capa un sayo, y obrar a su capricho y como es natural, arreglará las cosas a gusto y paladar de todos.

Sentado en su alto «Pedestal», y con el respaldo de Franco, se tirará por la borda, asumiendo solito, toda una fuerte amalgama de mandos con grandes poderes atributivos, que sólo Franco le puede limitar.

Es ordenador de pagos; nombra a sus propios interventores; puede vender y gravar libremente los inmuebles; nombra a todos sus delegados provinciales y locales; destituye a los jefes nacionales y mandos superiores; nombra vicesecretarios nacionales, provinciales y a otros mandos; es jefe directo de todo el personal sindical; resuelve los recursos; aprueba los estatutos, reglamentos, etc.; dicta las normas complementarias y convoca las elecciones. En una palabra, tiene poderes absolutos, como es natural, con permiso de Franco.

Nadie puede negar que el Sindicalismo Vertical es de «tejado», no de sótano. Sindicalismo formado de dos bases firmes: privilegio y basura. Sus tres pilares montados con la Religión, Estado y Burguesía; el material lo forman la burocracia, policía y guardia civil. Con un regalo de 150 procuradores, y un ministro sindical, lo suficientemente fuertes para apode-

por SIMPLICIO

rarse de la «tierra, industria y comercio». Y si con toda esta basura no hay suficiente material, echaremos mano del insigne Cordobés, carne y uña de Franco.

«Franco me aprecia mucho; y yo, que me siento halagado y orgulloso de su amistad y estimación, no puedo menos que corresponderle de la misma manera.»

«He viajado bastante por diversos países, y es verdad de que mis viajes al exterior me han proporcionado muchas buenas lecciones; y por esa misma razón, puedo decir que hoy en día donde realmente existe una paz auténtica es en España.»

Al Cordobés le sobra la razón. La única paz que existe en el mundo es la paz de España; paz de cementerio, ya que los muertos no resuelan, están queditos, no hablan y ni siquiera respiran. El cementerio es un mundo aparte, fuera del tiempo y el espacio, lo que no quita de que el Cordobés sea un cinico igual a Franco, especie de fauna incolora, falta de un calificativo que la clasifique entre las especies. La paz franquista es una paz diferente a las demás paces del mundo. Es una paz en exclusiva expresamente para Franco. La paz de la ley de «fugas» y el tiro en la nuca. No es una paz muy correcta; pero no deja de ser una paz casi perfecta, porque los muertos no hablan.

España ha sido siempre un país de pronunciamientos; pero siempre en sentido reaccionario. La fauna militar está siempre presta a levantarse en armas en defensa del privilegio, por lo que el pueblo ni puede ni debe esperar nada por esa parte. La justicia no es un manjar propio de militares. Si los españoles auténticos queremos acabar con un régimen esencialmente despótico, tendremos que poner manos a la obra y armarnos hasta los dientes, y no de... chocolatinas, porque los discursos se los lleva el viento. Y no sé si esto se podrá conseguir, porque en España vivoquea el mal de las «capillitas», que se ha hecho crónico. Todos queremos ser cabeza de sardina, antes que cola de pescado; y los partiditos se multiplican como los hongos.

¡Fuera chambergos! ¡Abajo los ídolos!

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

Contra la guerra

¿Podrá existir jamás cosa más contradictoria que la de que un hombre tenga el derecho de matarme porque habita del lado opuesto de un curso de agua o porque su soberano haya tenido pelea con el mío, sin que yo haya tenido nunca ninguna discusión con él?

Blas Pascal

Carmelo R. Viola pertenece a la generación anarquista de fines de la segunda guerra grande. Interesado por los problemas humanos, se lanza al ruedo, péñola en puño, protestando contra el sector científico que nos deshumaniza al hombre y asola (nuevo caballo de Atila), todo cuanto roza.

Se intuye siempre cierta pesadez en textos que se codean con la ciencia. Sin embargo, la literatura de Viola aparece amena, despierta, rebelde y protestona, de manera que no se deja el libro de la mano hasta haberlo terminado.

El horizonte literario del autor es vasto. Los ribetes más agudos de su lucha denuncian la labor destructiva de los Estados, del Estado, ese insolente que aniquila todo sentimiento noble y destroza el derecho a la alegría de vivir de cada ciudadano. Y como para hacernos entrar en ese infierno dantesco que es la conjura de los que mandan contra la humanidad, abre la puerta de su libro (1) con estrofas punzantes, de las que traducimos breves extractos:

«Tasukete kure». ¡Socorro, por favor! — Soplan las bocas ceremoniosas — de los cuerpos despellejados, que causan horror... (...) «Mizu, Mizu», agua, agua, suspiran espectros de dolor — bebiendo sangre en una tumba — de líquido radioactivo... (...) Hiroshima, Hiroshima! (...) — El cielo llova lágrimas de exhalaciones incandescentes — ¡Oh!, aquellos miles y miles de bocas — que chupan rayos de muerte... No es una pesadilla, es una realidad... (...) ¡Hiroshima! — Tus niños buscan a tientas un inútil ¿porqué?... Y tus asesinos esputan excrementos de justicia...»

Más adelante, de «Sócrates redivivo», extractamos parte breve de la declaración de fe en el universalismo del hombre, que compartimos, tanto más cuanto que el exilio nos ha probado la necesidad

(1) No alle Armi Nucleari!, 290 pág. 28x14. Libreria de la FAI. Génova (Italia). Precio, 1.200 liras.

de urgente revisión del concepto patria: «Vuestra persecución prueba que la patria, de la que siempre estáis hablando, no existe. Si existiera no me perseguiríais; al contrario, buscaríais la forma de comprender las verdaderas razones de mi conducta, lo que sólo puede hacerse entablado diálogo y no instruyendo un proceso. Cuando yo os abro mi intelecto, vosotros me metéis en la cárcel...» Palabras que aconsejamos a los que, en nombre de la patria, someten a los objetores de conciencia, con los que, pensando que perderían la partida si lo abrieran, prefieren soslayar el diálogo.

Antes de introducirnos en el libro, digamos que es excelente el cuadro de Jean Mascii, ilustrándolo con la llamada de la explosión nuclear, que se transforma en faz odiosa de muerte. Los colores roji-negro bien dosificados, transforman en obra maestra esta pintura escalofriante.

Giuseppe Rose prepara al lector con un prefacio escueto, lleno de enseñanzas y aserciones que compartimos: «...Contra la guerra, contra la paz burguesa, por una revolución que cambie radicalmente la mentalidad humana...»

A los problemas polifacéticos de la protesta contra la violencia, Viola da siempre la opinión anarquista que le merecen. Uno de ellos, la Objeción de Conciencia le hace afirmar que «los pioneros son pocos, son los locos de atar, los réprobos, pero en fin de cuentas, son los que iluminan los senderos de la civilización». «Los propugnadores de nuevos derechos son siempre los anarquistas. Al anarquismo, que es ejercicio moral del derecho natural, le repugna el ambiente autoritario y se traduce en objeción moral a todos los estratos. No se confunde con ninguna otra forma de objeción — que comprende — y de la que es virtualmente, la matriz.» (...) «La no-violencia anarquista no tiene nada que ver con la resignación y la pasividad y no es indiferente a la supresión de un inocente y se insurge contra la supresión de un hombre (...), la cirugía es el caso extremo para defender la salud del cuerpo...»

¡Vayamos con cuidado! A esta consideración de la violencia se podrá argüir que si la cirugía es el caso extremo para defender la salud del cuerpo, cabe pensar, en lo social, que el bisturi debería pararse, como en el cuerpo huma-

no, en el límite de la necesidad. Y que si se usa en favor de la libertad, ese uso puede excederse, cuando el bisturi está en manos incontrolables, y transformarse en amenaza del disloque del cuerpo social, al convertirse en arma opresora.

Tras estudiar las cifras que se reúnen en el mundo para gastos de muerte, el lector siente escalofríos, observando que en 1966 se gastaban por día unos 258 mil millones de liras italianas por actividades militares. Suma que engrosan los gastos secretos de todos los Estados para el mismo fin y que se disfrazan como se quiere.

Es justo el enfoque y explícita la definición de las contradicciones permanentes del Estado, sintiéndose dueño de la razón que justifica la propia lucha a ultranza para la civilización y el porvenir... Razonado el histórico de la bomba atómica, explosión con que se somete al Japón de tal manera que, en su día, Gandhi le dijo a Churchill: «No habéis sido los más fuertes, sino los más criminales», refiriéndose a Hiroshima.

La experiencia de dos guerras mundiales debería hacer reflexionar para evitar una tercera conflagración, de la que solamente puede preverse una masacre colectiva y el regreso al inicio de la civilización.

«Hay que evitar toda guerra y

no solamente las que alimentan, como antagonistas, bloques militares ideológicamente (?) adversos o concurrentes para la primacía de prepotencia mundial, caso este último que reside en el paralelo de Rusia-China Comunista, aspirantes ambas al papel de «Guía» mundial del proletariado, y empeñados en aumentar constantemente su potencia termo-nuclear.

Resume Viola su concepto de abolición de guerras, mediante numerosos puntos que sintetizamos: a) reconocimiento pleno del derecho de objeción de conciencia; b) creación de organismos voluntarios sustitutivos del servicio militar obligatorio, dedicando sus energías y esfuerzos a servicios de ayuda social, de protección y de educación en el ambiente internacional; c) emancipar la ciencia de la sumisión al Estado y reconocer al científico el derecho a la difusión de sus descubrimientos, sancionando sus ataques al patrimonio biológico. Todo ello, pero — y aquí reside el «utopismo» de Viola, como el de todos los precursorres hasta que no se han allanado las dificultades estatales, — con organismos adecuados para dar a la Objeción de Conciencia el significado humanístico de que se nutre, sin caer en las redes de las legislaciones particulares, que burlan ese concepto con tergiversaciones que obligan al objetor a sumisiones terribles en lo moral y material y físico. La única lógica y digna alternativa, es el repudio de toda acción relacionada con la guerra. **Fernando FERRER** (Terminará.)

ANTENA

EN UN AÑO HUNOSA PERDIÓ 2.000.000.000 DE PESETAS

MADRID. — La prensa oficial publicó el 15 de enero un despacho de la Agencia Europa-Press fechado en Oviedo, que decía así:

A un total de dos mil millones de pesetas se eleva el saldo negativo de la empresa nacional Hunosa en 1970, lo que supone una pérdida mensual aproximada de 165 millones de pesetas. Las empresas nacionales no pudieron reducir sus pérdidas debido en gran parte a sus considerables gastos de producción, al exceso de personal en el exterior y en puestos incompatibles a la falta de un programa definido cara al futuro.

Hunosa, con 28.000 trabajadores, tiene a corto plazo deudas por valor de millones de pesetas.

Proponemos que los obreros dejen de cobrar para evitarle un ridículo al Estado carbonero.

CAMPO DE GIBRALTAR

MADRID. — Se reactualiza el caso de los obreros españoles que durante tantos años han ganado muy bien su vida trabajando en el Peñón, lo que les prohubió el Gobierno español. Hasta ahora, de un total de 4.800, se encuentran todavía sin trabajo 3.500, si bien hay 1.600 que siguen cursos especiales. Esta situación podría mejorarse en cuanto comience el trabajo en la siderúrgica de Algeciras. ¿Cuándo?

LE AUMENTAN LOS AÑOS DE VIDA

MADRID, (OPE). — La prensa diaria publicó el 22 de enero la noticia de que «la sección cuarta de la Audiencia provincial de Madrid había dictado sentencia condenando a Luis Miguel Rodríguez Pueyo, como autor de 800 estafas a penas que totalizan 680 años y un mes de cárcel y a indemnizar a 765 perjudicados con un total

Después de la experiencia de Burgos

NO cabe duda que el diciembre español de 1970 constará en las páginas de nuestra Historia como un hito precursor de las más grandes realizaciones o sea el prólogo de la insurrección popular. El decurso de los días ha apagado el eco de los clamores populares. Y en estos instantes de tregua circunstancial que hay que analizar el pro y el contra de lo que todos hemos presenciado.

Es evidente que la incoación del proceso de Burgos por un tribunal militar fue impuesto por los falangistas con el objeto de crear dificultades al grupo de tecnócratas. La Falange se halla en constante forcejeo para recuperar las posiciones de mando que le arrebató el Opus Dei. Sabían que jugaban con un arma de dos filos. Su objetivo tendía a levantar una fuerte conmoción popular con el objeto de atemorizar a todos cuantos se hallan comprometidos en el bestial régimen que sufre nuestro pueblo. El clamor popular fue superior a lo que ellos pretendían. Hubo un instante que el pueblo había desbordado todo el aparato represivo del Estado. Es el instante en que Falange solicita que se le reintegre en el pesebre hispánico.

El proceso de Burgos al alcanzar una proyección peninsular se convirtió en el proceso del fascismo. Más tarde abarca toda la Europa Occidental, lo que permite la

recuperación de los pueblos europeos, que si en 1936 estaban avasallados por el fascismo, hoy han demostrado que comprenden que su suerte y su mañana está ligado al mañana del pueblo español y naturalmente a la recíproca.

Ya hemos dicho en repetidas ocasiones que el fascismo español, como el griego y el portugués lo mantiene y los mantendrá el capitalismo internacional ante el temor que se desmorone el equilibrio del capitalismo europeo. Y como el centro de gravedad de la revolución mundial se halla en Europa por ello había buques de la VI flota norteamericana anclados en el puerto de Barcelona, cuando la capital catalana se manifestaba en tono airado. No es cuestión de atemorizarse ante una posible intervención extranjera, pues en el momento actual, existe en Europa una sensibilidad tal que cualquier gesta que se produzca en cualquier lugar hallará un eco visible tal como lo hemos podido constatar. Desde el mayo parisino de 1968, el capitalismo europeo se halla seriamente quebrantado. Y después de la floración libertaria de 1968, nuevamente el espíritu libertario ha puesto en vilo a los pueblos europeos y es esta la importancia de diciembre de 1970.

La psicosis que existe en el momento presente referente a España hay que agrandarla movilizan- do los pueblos europeos en jorna-

das de acción Pro España, que han de ser jornadas de acción contra el fascismo y contra el capitalismo. Las manifestaciones han de tener otro carácter. Hay que aislar los países fascistas y por lo tanto hay que atacar a sus progenitores.

El fascismo español ha salido seriamente quebrantado de las jornadas de diciembre. La pugna entre la Falange y el Opus Dei es propicia para dar una nueva y pronta arremetida. Pero es indispensable que se estructure un fuerte movimiento libertario para desplazar la amalgama comunista-católica que escudados en las llamadas Comisiones Obreras frenaron el pueblo en las jornadas de diciembre, seguramente en vistas a cualquier especulación de tipo político. Hablo así de las Comisiones Obreras porque hace unos meses el fantoche de Santiago Carrillo en el periódico «Le Monde» anunció la posibilidad de un gobierno católico-comunista y afirmó que el ejército español *ya no es el mismo de antes* y que la Iglesia también ha cambiado mucho.

Es necesario arrebatarles toda posibilidad de ingerencia en los medios populares, pues han contado con la tolerancia del equipo fascista.

La máscara de liberalización o sea una solución política de tipo liberal es ya imposible, después de Burgos. Si Franco conmutó las penas de muerte a los militantes de la ETA fue simplemente porque las cancillerías extranjeras se asustaron ante el sobresalto español que contagió a toda la Europa Occidental. Por ello el Vaticano que a través del Opus Dei monopoliza toda la economía española y los capitalistas europeos que poseen grandes inversiones en España le obligaron a Franco a conmutar las penas de muerte, pues de haber sido ejecutados los seis vascos el incendio hubiese alcanzado tales proporciones que habría tenido consecuencias catastróficas para todos los expoliadores del pueblo español. Por este motivo salvaron momentáneamente la vida los procesados de Burgos, pero hoy se encuentran ya hundidos en los presidios del Penal del Puerto de Santa María, en Cartagena, Cáceres, en Alcalá de Henares las mujeres y los sacerdotes en la prisión de Zamora que ha sido habilitada exclusivamente para los sacerdotes. La vida que salvaron la perderán en presidio. Lo mismo que el resto de la población penal. Urge, pues, movilizar de

nuevo al mundo. Y urge también la estructuración de un movimiento libertario europeo, pues es irritante que los partidos comunistas y hasta los mismos partidos socialistas se sirvan de España para recuperar el crédito que hace tiempo perdieron.

La reacción española se halla en un callejón sin salida. Los golpes militares se han saldado con el fracaso más estrepitoso. La monarquía se hunde con Primo de Rivera. En 1936 tienen que recurrir a los ejércitos extranjeros puesto que los generales españoles fueron batidos por un pueblo sin armas. El general Franco es un cartucho quemado. Es el Quisling norteamericano.

Ahora se está ventilando la sucesión o sea el post-franquismo o neocolonialismo. Este es un instante crucial para el porvenir de España. Y solamente la clase trabajadora puede abortar los propósitos de los que están dispuestos a seguir hipotecando la soberanía del pueblo español para perpetuar la expoliación de nuestro pueblo.

Es la hora en que la clase trabajadora, del brazo de los estudiantes y de la intelectualidad rebelde, ha de irrumpir en la escena española quemando etapas y situaciones provisionales, barriendo el Estado y aboliendo la propiedad privada. En una palabra haciendo la revolución social. La revolución no se hace con un cartabón y un tiralineas. Se hace respetando la voluntad del pueblo que ya se encargará de hacer justicia y hará respetar la libertad y máxime un pueblo como el español que está ansioso de ser libre.

Los anarquistas nos hallamos junto a nuestro querido pueblo.

JAIME BALIUS

COMPANEROS: Acordémosnos de los presos y de S. I. A.

**«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»**

**Disco microsurco 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.**

Libro de interés documental:
«30 MESOS DE COLLECTIVITATS A CATALUNYA»
por *Albert Pérez-Baró.*

Precio: 20 F. en esta Administración. Paquete recién llegado y ya casi agotado.

aproximado de 38 millones de pesetas.

BARBERICIDIO

MADRID. — «Dada la moda actual del pelo largo — observa «Nuevo Diario» — hoy asiste a la peluquería el 60 por 100 de las personas que asistían hace cuatro años. Este es un dato comprobado en toda España. Por esto los ingresos son inferiores, mientras que las cargas permanecen y los gastos han aumentado en un 40 por 100 por el encarecimiento de la vida: Un señor que antes se cortaba el pelo cada veinte días, lo hace ahora cada dos meses».

O. D. L.

PARIS (OPE). — «Le Monde» publicó el 26 de enero un despacho de su corresponsal en Argel diciendo: «El diario oranés «La République», acaba de publicar una entrevista hecha a «dos miembros de la organización de libera-

ANTENA

ción del Seguiet-El-Hamra y de Río de Oro» en cierto lugar de la frontera que divide a Mauritania del Sahara llamado español.

Hace varios años, Rabat apoyó un movimiento que abogaba por la adhesión del Sahara español a Marruecos, pero ésta es la primera vez que se habla de una «organización de liberación». Parece que esta organización se creó a comienzos del año 1969 y que cuenta con muchos «afiliados». Parece ser también que es ella la que organizó la manifestación sangrienta del 17 de junio de 1970 en El-Alum, lugar principal de la colonia, pero el objeto perseguido por ella es el de «realizar una lucha pacífica por la independencia y dar fin a la colonización española».



TRIBUNA JUVENIL

UN breve comentario ayer oído entre la «high society» norteamericana, vanguardia de aquella utópica gran sociedad ideada por Johnson sobre los cadáveres de miles de vietnamitas, ha sido que éste le llevara las maletas a su yerno, al retornar procedente del sudeste asiático, del aeropuerto de Austin al rancho «L.B.J.» en la Texas del petróleo y de Dallas. Asimismo, a través de los hilos de la chismografía se informó que el pequeño nieto del ex inquilino de la Casa Blanca, quien también fue a recibir a su padre en los brazos de su abuelo, «lucía un uniforme miniaturizado de la fuerza aérea».

Los contraefectos del napalm derramado sobre la generosa tierra Indochina parecieron llegar al inocente cuerpecito del hijo de Luci Johnson, una muchacha de 21 años que, en vez de casarse con un Kennedy, como hizo Jacqueline para terminar dándose besos con el dueño de la flota petrolera del globo, se decidió por un modesto piloto que prestaba servicios en donde su papá-presidente proyectaba realizar grandes obras en el delta del Mekong siempre y cuando la insolente pisada del yanqui invasor fuese soportada por el vietnamita rebelde.

Lyn ha sido uniformado como un aviador que deja caer las bombas sobre Hanoi. Es lo mismo que los niños que son vestidos de nazarenos durante la semana santa en los países donde el fanatismo oficial y privado se impone ante el mortal silencio de las mentalidades avanzadas. Los padres se comportan como viles tiranos imponiéndoles a los pequeños situaciones de las cuales no son conscientes; desde el bautizo hasta el juguete bélico, desde la primera comunión hasta el ingreso al cuartel. La enajenación comienza por casa, como también la revolución.

La obsesión de ver en el hijo un instrumento del que le generó, una propiedad que debe ser alimentada, vestida y querida, un continuador de la obra del padre, pervierte por un lado los sentimientos del mismo progenitor como desvirtúa las sanas inclinaciones del pequeño. «Yo quiero que tú seas general»; «yo quiero que tú seas papa»; «yo quiero que tú seas un Benjamín Franklin»; etc. Y como papá quiere que yo sea papa, general o como Mao no puedo defraudarle; uno dirá: si no lo hago me mata a palos; otro: por el honor de la tradición familiar debo serlo.

Las pequeñas víctimas

Ese estado sicopático — no trato de decir que Johnson y su yerno sean sicópatas — de la gran mayoría de los padres actuales proviene de una serie de factores sociales que parecen inexplicables desde el punto de vista de la moral imperante y de los manuales de buenas costumbres, pero que nos demuestran que, a pesar de nuestros avances tecnológicos y científicos — la técnica y la ciencia están reducidas a los pequeños círculos de profesionales y de estudiosos que «son educados y dirigidos por la CIA»; no existe una técnica y una ciencia prácticamente popularizadas — la gran mayoría de la humanidad convive, adueñándose de un concepto de Fromm, en una «sociedad enferma» donde todo lo oficial que ella crea so pretexto de liberarnos y elevarnos moralmente nos esclaviza a un nivel superior, porque las cadenas modernas están también elevadas a una potencia superior. Trasladándonos al campo de los dialécticos diremos que la sociedad actual es una forma elevada de capitalismo.

A decir verdad, tal forma elevada de la sociedad capitalista no es más que el resultado lógico de la evolución del sistema desde sus comienzos. El capitalismo, por la bárbara manera en que logra organizar a la sociedad, enajena al ser humano y ya, desde sus primeros pasos, el germen de ese peligro se veía en él. Hoy, los efectos de la enfermedad capitalista se manifiestan de mil maneras diferentes, pero quizá la más sangüinaria y dolorosa sea en la que toma a los niños, a los grandes inocentes de la humanidad en todos los tiempos, como víctimas de la bestial insensatez del «tanto tienes, tanto vales», máxima de la relación social en el sistema.

Cuando el frío estadístico duda en señalar entre uno o dos el número de niños que diariamente matan sus propios padres en Norteamérica, no sabemos si la duda se fundamenta en la variación de una curva algebraica en un cuadro de coordenadas cartesianas o del sentimiento en sí que pueda albergar un perito que se arriesga a herirnos con semejante y bárbara información. Y, si nos internamos en el matemático mundo de la polémica estadística habrá algún egresado de Harvard, becado seguramente por la Ford, que nos dirá de lo más tranquilo: el índice es bajo y no alarmente. Pero, al sur del Río Grande hasta la Patagonia, en la Amazonia

brasileña, entre el indio y el cholo, entre el negro y el mulato, entre el blanco y el zambo, las cifras se nos convierten en terrorismo oficial: «Cada 55 segundos un niño muere en cualquier parte de la América Latina». El hambre, combatida por los hartos diplomáticos de la G. A. T. T. y la U.N.C.T.A.D., conjuntamente con otras enfermedades que nos enviaron nuestros buenos dioses han causado sus crueles estragos.

El crimen social es público y notorio. Desde los niños enrolados en Al Fatah (la organización guerrillera palestina, financiada por los árabes y el imperialismo soviético) y a los cuales se estrena en el uso de todo tipo de armas, a los que se dopa con la adoración fanática a Alá y al Islam y se envenenan con el odio ciego al sionismo, hasta los vástagos amarillos que son robots del pensamiento de Mao, se está cometiendo el silencioso genocidio mental que jamás haya conocido la historia humana. La castración de las vírgenes mentes de millones de niños prosigue; cuando no, el alcohólico, el desempleado alterado porque no ha conseguido el pan para los suyos, el sicópata, en fin, atentan contra su propio

por FLOREAL CASTILLA

retrato, para detener el nacimiento de un futuro niño bafraño, raquítico por el hambre de los siglos de colonialismo y embrutecimiento inglés, la patada a la hembra encinta, y así quitan del paso a futuros seres; hechos éstos que no tendrían la mayor importancia, y los cuales la encopetada dama de la «high» norteamericana ve con una indiferencia de hartura, pero que evidencian que somos manadas de animales enfermos.

Y así como Matthew, de 17 años, hijo del director de «Reader's Digest», ha atentado contra la vida de ese propio padre (el humor negro de un periódico jocoso dice: El atentado contra su padre del hijo del director de «Selecciones» es producto de las malas lecturas), demostrándonos que la enfermedad no se localiza en una sola clase social ni en las familias donde reinan las más bajas pasiones, sino que es el producto fatal de un sistema social enemigo del hombre, no dudamos que — ojalá nunca suceda — Lyn, ya hambrecido, le aseste un puñetazo en la cara al abuelo ex presidente por haberle vestido cuando niño con el uniforme que representa el número aún totalmente desconocido de niños vietnamitas bautizados con la cultura del napalm.

NECROLOGICAS

Vicente Sánchez

El día 19 de diciembre de 1970 acompañamos a su última morada al que en vida fue el compañero Vicente Sánchez, a la edad de 55 años. Como un gran número de españoles, salió de su patria — si patria se puede llamar — en busca de otras tierras donde poder vivir honestamente trabajando. No era de los que se hacían ver; sólo para él era la modestia del trabajo, su familia y personas que le rodeaban.

Durante la guerra civil española formó con otros compañeros el Comité de Ayuda a la España Republicana, donde desplegó sus actividades con el optimismo de que ganaría la República y volvería a su país con libertad y garantías de vida. Al terminar las hostilidades en 1945, fue uno de los organizadores de la F. Local de Aigues Mortes.

A su entierro civil le acompañaron los compañeros de la F. Local y muchos franceses que le conocían y estimaban.

Estas modestas líneas y en memoria de nuestro compañero Vicente, las transmitimos a su com-

pañera, hijas e hijos y demás familia, un nuestro sincero pésame.

Francisco Gomis

Los compañeros de la F. Local de Aufferville comunican que nuestro compañero Francisco Gomis nos ha dejado para siempre en ese mes de noviembre de 1970 que, como todos los años, con la caída de las últimas hojas también se encarga de eliminar muchas vidas humanas.

Nuestro compañero Gomis fue uno de los muchísimos que toda su vida se desarrolló en el más completo anonimato. Al terminar la contienda del 36-39 pasó a Francia para pasar los sinsabores del exilio. Al igual que innumerables casos en nuestros medios, practicó hasta sus últimos momentos la solidaridad que tan cara nos es a todos.

Trasladado de la Casa de Retiro de Souppes al Hospital de Fontainebleau, después de varios días susumbió, siendo enterrado civilmente y acompañado por varios compañeros de Souppes y Fontainebleau.

Nuestro más sentido pésame a su hermana residente en España.

J. V.

ANTENA

GARANTIAS QUE NADIE GARANTIZA

MADRID. — El gobierno ha levantado la suspensión de garantías públicas que gravitaba sobre Guipúzcoa. En cambio ha dejado fuera del Fuero el artículo 18 que en libertades ciudadanas apenas garantiza nada.

LA DESVERGUENZA COMERCIAL EN AUGE

La oreja de lobo de la avaricia asoma en múltiples ocasiones en los artículos de consumo de producción nacional. La picaresca española hace acto de presencia con curiosa insistencia. Pensemos, por ejemplo, en estos gigantescos estuches de cartón que contienen un tubo de pasta dentífrica de dimensiones muy inferiores a la caja y que, además, albergan una nada despreciable cantidad de aire; recordemos también que lo mismo ocurre con las cintas para máquinas de escribir: una caja de plástico mucho mayor que el carrete y éste, además, con una pequeña longitud de cinta; artículos de perfumería envasados en España bajo licencia extranjera, cuyo aroma y calidad no responden a las verdaderas cualidades de los de origen; sin olvidar, naturalmente, los innumerables artículos lanzados en «campana de promoción», que, una vez introducidos en el mercado, pierden calidad... La dudosa ética de algunos industriales españoles es un grave detrimento en el prestigio de nuestra producción. (Nota de Madrid).

JUAN C. DE BOMBON

MEJICO. — Aprovechando la proximidad de nuestro país con Cabo Cañaveral, el príncipe enviado por Franco no tuvo recibimiento oficial alguno. Al apearse del vehículo Su Alteza (1 m. 84) se extrañó de que ningún ministro del país le diera la bienvenida. Ante el silencio del personal franquista que le acompañaba y del ídem que acudió a recibirle, un maletero tuvo que enterar al príncipe de que el gobierno del general Franco no está reconocido por la nación mejicana. Ante lo cual S. A. quedó bobalicon como de costumbre.

LOS PROTESTATARIOS SE LAS INGENIAN

OVIEDO. — Ha terminado la curiosa protesta de los auxiliares de psiquiatría del Hospital psiquiátrico de Oviedo, en apoyo de

sus reivindicaciones de tipo laboral y social. Como es sabido, para exteriorizar su protesta, durante varias semanas los hombres se dejaron la barba y las mujeres usaron camisetas de fútbol sobre sus prendas de abrigo. Tras la promesa de la gerencia del hospital de hacer todo lo posible para dar satisfacción a sus reivindicaciones, los cien trabajadores afectados han renunciado a sus externas manifestaciones de protesta.

«MUY SEÑORES NUESTROS»

LOGRONO. — Una firma vinícola logroñesa ha presentado muestras de sus vinos en la ciudad soviética de Yalta, donde se celebra un concurso internacional de vinos y coñac organizado por el ministerio de la Alimentación e Industrias alimenticias de Ucrania.

La dirección de la firma logroñesa ha recibido una carta del comité organizador de dicho certamen en la que se dice lo siguiente:

«Muy señores nuestros: el comité organizador del concurso internacional del vino en la ciudad de Yalta tiene a bien informarles que ha recibido las muestras de su compañía. Les agradecemos su participación en el concurso de vinos y coñacs. Esperamos que los vinos de su compañía obtendrán un puesto destacado entre las mejores muestras del concurso. Reciban ustedes la expresión de nuestra consideración más distinguida.»

UN HOMBRE DIGNO

PARIS, (OPE). — De «Le Monde» (día 2): «El señor Oriol Bohigas, célebre arquitecto, ha renunciado a la cátedra de profesor de la Escuela superior de Arquitectura de Barcelona. Las autoridades querían que el célebre arquitecto que había participado en diciembre último a la reunión de intelectuales catalanes en Montserrat, prestara juramento a los principios fundamentales del Movimiento, a lo que se ha negado.»

A LOS LECTORES QUE FUERON DE «SOLIDARIDAD OBRERA», DE PARÍS

Teniendo necesidad de dar cima a tres colecciones de nuestro antiguo portavoz, el compañero Juan Ferrer solicita de los compañeros que pcedan desprenderse de los números de «Soll» que a continuación se citan: del 1 al 18; los 27, 30, 32 y 76; los 128, 148, 241, 246, 270, 311, 317, 407, 427, 457, 468, 500, 594, 595, 596 y 610, los destinen al compañero citado, 33, rue des Vignoles, París (XX^e).

COMUNICADOS

F. L. DE PERPINAN

La Federación Local de Perpiñán organiza las charlas siguientes en el local de la CNT, 46, rue d'En Calce:

1^o Por el compañero Soler Vicente, el 21 de febrero 1971 a las 9,30 de la mañana: «El militante y el porvenir de la CNT.»

2^o Por el compañero Gil Juan, el 21 de marzo 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Origen del sindicalismo; sus principios y finalidades.»

3^o Por el compañero Blanco Francisco, el 4 de abril 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Mayorías y minorías.»

Invitación cordial para todos los compañeros y simpatizantes.

**

Al mismo tiempo ponemos en conocimiento de todos los compañeros y Federaciones Locales de la región de los P. O. que pueden dirigirse directamente a CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés para obtener la cantidad de billetes de Tómbola que deseen. Tómbola organizada por las CC. de RR. Zona Norte y Normandía bajo la égida de la Fiesta del Libro Libertario.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el domingo 21 de febrero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE PARIS

La F. L. de Paris celebrará asamblea general el domingo día 14 de febrero en su nuevo domicilio social, 33, rue des Vignoles,

F. L. DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la reunión mensual tendrá lugar el día 14 de febrero en el lugar y hora habituales.

F. L. DE BALMA

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 14 de febrero en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE SAINT-DENIS

La F. Local de St-Denis convoca a los compañeros afiliados de esta F. L. a la asamblea que tendrá lugar el día 14-2-1971 a las 9 de la mañana precisas, en el lugar de costumbre.

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. celebrará Asamblea el día 14-2-71 en el sitio de costumbre a las 9,30.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se cele-

brará el domingo 28 de febrero de 1971. Dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos tiene la satisfacción de anunciar que el domingo día 14 de febrero, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, se celebrará una gran Conferencia, que por el tema que desarrollará el joven compañero A. Marcellán: *De l'homme objet à l'homme libre*, se puede colegir el gran interés del mismo.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Noisy-le-Sec: Soms, 10; Ivry: Genique, 10; Fresnes: Torralba: 5; Blagny: Joaquin Blanco, 50; Villejuif: Una Maña, 15; Ivry: Genique, (2a vez) 10; Pantin: Sanagustin, 15; Vitry: Sanahuja, 10; Paris: Berthe et Jacques, 10; Agrupación SIA Montreau, 100; Paris: Compañera Pozo, 10.

TOTAL: 245,00 Francos.

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Michael Bakunin», obra biográfica debida al profesor E. H. Carr. Tomo de lujo editado por la casa Mateu, de Barcelona. Su precio: 45,00 frs.

«El Hombre, el medio, la sociedad», trabajo de índole filosófica escrito y publicado recientemente por el compañero Juan Puig Elias. Pedirlo a esta Administración, que lo servirá al precio de 3,00 frs.

Pedidos a esta Administración.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	26 063 05
Pedro Peralta, Paris	10 00
Noi, Limoges	18 40
Berthe et Jacques, Paris	20 00
José Llop, Igny	5 00
Malosas, Ivry	10 00
Fernando y Carmela	10 00
Mateo, Paris	20 00
José Ortola, Paris	10 00
Maria Oms, id.	20 00
F. Solana, Aufferville	25 00
Manuel Sanjuan, id.	5 00
Francisco Valldeneu, id.	15 00
Antonio Martinez, Paris	15 00
Mariano Soler, id.	46 00
Daniel Sanz, id.	2 00
Mariano Carbó, id.	10 50
Teodoro Guillén, id.	40 00
A. C.	200 00
Fuentes	50 00

Suma y sigue 26 594 95

ADMINISTRATIVAS

—Alcaraz, 69-Oullins. Recibida la tuya. Hacemos como indicas. Aclara cuando girastes.

—Uno del Rhône-Loire. Distribuido tu giro de 120 francos como indicas. 50 frs. van a pro-Local.

Zona Norte C. N. T. Normandía

Próximas actividades:

Aparición del N° 101 de UMBRAL.

Inauguración de la sede Confederal de París.

Fiesta del Libro Libertario.

Sorteo de la Tómbola pro «C. S.» y UMBRAL.



FIESTA DEL LIBRO LIBERTARIO

Los organizadores de la misma aclaran a cuantos compañeros nos han formulado preguntas o señalado ciertas — benignas — contradicciones:

Que los premios «de consolución» referentes a los números no premiados, registrarán de la siguiente y concreta manera: por cada 5 francos empleados, un libro.

Que por conveniencias ahora previstas la Fiesta del Libro (en la cual se procederá al sorteo de la Tómbola) tendrá lugar el 6 de junio de 1971 y no el 23 de mayo como anticipadamente alguna vez anunciamos.

Que la garantía que nuestra Librería ofrecerá a los adquiridores de libros el día (estricto) de la Fiesta, es la del 10 por 100 de descuento sobre cada lote adquirido.

Que todos los pedidos de billetes de la Tómbola van siendo enviados a medida que nos los piden.

Que los compañeros residentes en Toulouse o que tengan la costumbre de tratar con «Espoir», pueden retirar los billetes tomboleros que deseen en 4, rue Belfort, Toulouse, domicilio del S. I. y del colega citado.

Que los corresponsales acreditados de «Umbral» y LE COMBAT SYNDICALISTE no se enojen si reciben boletos sin haberlos pedido de antemano. Si tratan de colocarlos tanto mejor; de lo contrario, deberán devolverlos lo antes posible y con el aprecio de siempre.

París, 33, rue des Vignoles, a 11 de febrero 1971.

La Comisión organizadora.



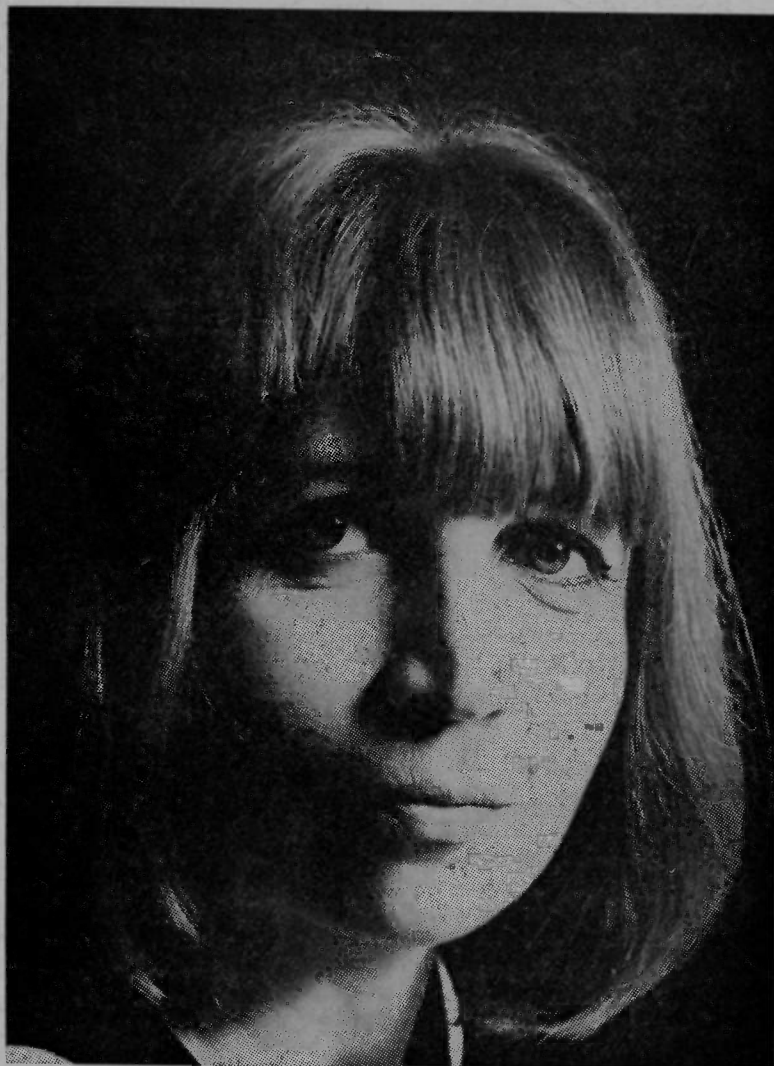
C. N. T. F.

DOMINGO 18 de abril de 1971

A. I. T.

JORNADA CONFEDERAL

de cada año en el Palais de la Mutualité a beneficio de la labor de cultura sindical-libertaria hace 27 años establecida por la Organización.



FRANCESCA SOLEVILLE

MITIN por la mañana y FESTIVAL por la tarde con el fin de reunir en amplio haz fraternal a cuantos compañeros, simpatizantes y amigos, refugiados o no, tengan el gusto de frecuentar la gran sala con nosotros, tanto por comunidad o afinidad ideológica como por sentimientos de fraternidad y arte.

Este año la JORNADA tendrá lugar el día 18 de abril, a las 9 y media para el MITIN, y a las 2 y media de la tarde para el FESTIVAL, e inútil sería añadir que tanto el acto de la mañana como el de la tarde, por los preparativos que presenciamos, suponen éxitos que podemos garantizar por adelantado. Buenos oradores y artistas excelentes enaltecerán la fiesta confederal de 1971 que hoy por vez primera anunciamos.

Para principiar la campaña damos un nombre de amiga muy estimada de todos nosotros:

FRANCESCA SOLEVILLE

simpática como siempre, ducha en el arte de la canción «comprometida», que expresa con voz agradable y modulación fresca e intencionada, ofreciendo al público la definición de un arte elevado por lo musical y exento de contenido vacío. Cada actuación de Francesca Soleville es una garantía tanto melódica como lexicográfica. Viendo y oyendo a Francesca Soleville no se pierde jamás el tiempo.

En el número próximo pasará el anuncio de «Joël Aymeric et ses Musiciens».

Todos a la Jornada Confederal

de París, el 18 de Abril de 1971

Objection au service militaire en Espagne

Sept ans après la France, le problème de l'Objection de conscience se pose en Espagne.

Ce problème fut actualisé pour la première fois en mai 1970 par la présentation d'une proposition de texte de loi aux Cortés. On s'empressa de rejeter ce projet qui se trouve actuellement entre les mains du gouvernement pour une nouvelle proposition.

La reconnaissance de l'Objection de conscience se voit reposé aujourd'hui concrètement par José Beunza. En effet celui-ci s'est présenté le mardi 12 janvier à la caserne pour annoncer aux pantins en uniforme qu'il ne voulait pas servir sous les drapeaux. Son acte motivé par la Non-violence ainsi que par ses activités politiques passées (ex leader du Syndicat démocratique des étudiants) a pour but la reconnaissance de l'Objection de conscience en Espagne. Actuellement plus de 200 témoins de Jéhovah et quelques adventistes se trouvent incarcérés dans les prisons espagnoles et cela jusqu'à l'âge de 30 ans pour avoir refusé l'embrigadement militaire.

Les réactions des Cortés face au projet de loi qui lui a été remis et le régime régnant actuellement nous laisse apercevoir les difficultés pour qu'un tel projet se réalise. Le refus majeur des Cortés fut motivé par l'anticonstitutionnalité du projet. Monsieur Vizcaino Márquez argumentait : « La fidélité de l'Espagnol à ses engagements envers la patrie, l'obéissance aux lois (article 2 du Fuero), distinction des personnes (art. 3), le principe de la liberté religieuse uni à celui de la confessionnalité de l'Etat Espagnol et de l'unité spirituelle de l'Espagne (art. 6 et 35) et surtout la déclaration dans l'art. 7 sur l'obligation du service militaire qui constitue un titre d'honneur pour les Espagnols, et qui est fondé sur un principe de solidarité, constituant des principes d'ordre fondamental dont le règlement ne peut être rétabli que par une loi. »

Autant de faux principes établis pour piéger les imbéciles.

Obéissance aux lois, fidélité à la patrie, honneur. Que de mots creux, vides de sens que les gouvernements utilisent pour tromper le peuple ! Sous prétexte de liberté on se voit réduit à l'esclavage, sous prétexte d'égalité on voit détruire sa propre personnalité, sous prétexte d'Honneur National on se voit la conscience enterrée.

Puis Monsieur Sanz Orrión président de la cour des comptes de surenchérir : « A première vue, cela semble étonnant qu'un citoyen puisse refuser le devoir et l'honneur attachés au service militaire. C'est une chose difficile à comprendre. Ce projet enrobé de modernisme et de progressisme est une véritable attaque à l'égalité des Espagnols... Nous ne pouvons accepter ce projet. Qui nous dit que dans une période dangereuse pour notre pays, nous ne verrions pas l'actuel 0,5 % d'objecteurs augmenter. Au bout de quelque temps, il pourrait se faire que cette philosophie nous amène à considérer peut-être le fait de payer des impôts comme une atteinte à la conscience de certains. » Vous ne croyez pas si bien dire Monsieur Sanz Orrión, le nombre des objecteurs ne cessent de croître en France, quand au refus de

l'impôt de nombreuses personnes le pratiquent aussi.

Le clou de la séance fut l'intervention de Monsieur Garcia Bravo Ferrer, médecin militaire et représentant des familles de Séville qui présenta un amendement « in voce » dans lequel il sollicitait pour les objecteurs un traitement psychiatrique, étant donné que, de son point de vue, ce sont en majorité de déséquilibrés, paranoïaques, aux-queils il ne faut pas opposer logiquement de contradiction, de peur de les rendre fous furieux.

Comme nous pouvons le voir le problème de l'Objection de conscience ne se résoudra pas tout seul dans ce pays. Aussi pour soutenir l'action de José Beunza de nombreux comités de soutien se sont créés en Espagne à Valence, Barcelone et Madrid ainsi que dans les principales capitales d'Europe. Ces comités entendent faire

pression auprès de leurs gouvernements respectifs pour que ceux-ci interviennent auprès du gouvernement Espagnol.

Déjà Amnesty International a obtenu la promesse du gouvernement Espagnol de changer la loi sur l'insoumission en faveur des objecteurs. Du 20 au 26 janvier s'est déroulé la réunion du conseil de l'Europe à Strasbourg, réunion au cours de laquelle la question de l'objection en Espagne a été présentée par 10 délégués représentant les différents pays membres.

Nous invitons toutes les personnes qui se sentent concernées par le problème de l'objection au service militaire en Espagne de contacter le Comité de Soutien aux Objecteurs de Conscience (Jacques Moreau, 168, Bd. Anatole France, 93-St.Denis) afin d'envisager les actions possibles pour soutenir nos camarades espagnols.

UNITE DES BONZES

CFDT et CGT se mettent à parler « unité ». Pour Descamps il s'agit de « chercher sans complaisance les moyens de l'unité d'action » (« Le Monde », 8-10), « Il faut faire la démonstration de la lutte commune contre le capitalisme »... « Il est difficile d'entamer sur le socialisme une discussion sur le fond, tant qu'une bonne ambiance n'est pas créée par l'unité d'action », ajoute de son côté Séguy (« Le Monde », 10-10).

Il est curieux de constater la précipitation de la CGT — qui proclame son attachement au socialisme — précipitation avec laquelle son secrétaire général court au devant des invités patronaux avant que les luttes ouvrières ne lui aient donné des moyens de pression sérieux.

Séguy, à nouveau, veut un « Grenelle à froid » ; c'est vrai, il l'a dit à Europe num. 1, le 7 septembre. Mais il faut pour cela un « front syndical commun »...

Une telle revendication fait un peu rire ou grincer des dents un nombre croissant d'exploités. Si un « Grenelle à chaud » a donné

si peu (quoi?), qu'en serait-il d'un « Grenelle à froid », négocié par les mêmes personnages?

D'ailleurs l'unité d'action, voulue et proclamée partout par la CGT est mise en pratique par celle-ci : n'a-t-elle pas organisé une journée d'action (sic), à Nice on n'a rien vu tout récemment, contre la réforme fiscale. Elle avait d'ailleurs annoncé la couleur : organiser une telle manifestation, seulement si elle n'obtenait pas le concours des autres centrales.

Quant à l'action envisagée, les motifs qui poussent certains à la proposer, sont plus que troubles : « dans les circonstances présentes, l'action des travailleurs peut avoir d'autant plus d'efficacité que l'échéance des élections municipales est proche (ça ne vous rappelle rien... en juin 68?) »

Non, messieurs les bureaucrates maquilleurs, mai 68 est encore trop vivant dans les mémoires ; il faut être sérieux avec les travailleurs, on ne les bernera plus avec un hochet de pacotille. Ils savent pertinemment que la seule action

possible et payante est la grève illimitée, sauvage (c'est-à-dire sans chaperonnage et sans préavis), à la base, puisque vous vous opposez désormais à cette forme d'action. Par conséquent, les travailleurs, lors de telles grèves, auront toujours, maintenant, en plus du patron-Etat et du patron privé, leurs directions dictatoriales à vaincre pour parvenir à leur fin.

**Halte aux
bureaucraties
récupératrices
du mouvement
révolutionnaire**

OU UNITE DES TRAVAILLEURS ?

L'ésotérisme et la domination mondiale

(Suite)

Retenons que si le schéma de l'Archétype ne forme qu'un ensemble de plans, certaines réformes administratives déjà réalisées ou en voie de réalisation montrent que les projets synarchiques ne se rapportent pas, comme on le prétend, aux conceptions d'une période de révolue ou dépassée mais qu'ils sont toujours vivants et suivis. Sans doute nous ne croyons pas, dans les détails à leur valeur des préceptes intangibles. Les circonstances peuvent y apporter des modifications, mais la Théocratie synarchique échafaudée sur un panthéisme émanatiste commun à presque toutes les sociétés secrètes sera toujours animée par l'Illuminisme, c'est-à-dire, par l'affirmation de communications directes avec un principe divin et c'est à ce titre que séparant le pouvoir public de l'autorité, celle-ci, en la main des Mages initiés, entend imposer à la masse des doctrines dont le secret réside dans ses Enseignements. La Synarchie met à part une Autorité initiatique secrète en ses modes d'accession hiérarchique, de délibération et de juridiction propre, supposée au pouvoir du chef de l'Etat, auquel elle donne des lois et des ordres. Le pouvoir politique comme tel, n'est donc pas dépositaire de l'autorité publique mais agent d'exécution et administrateur intermédiaire entre le peuple et cette autorité secrète.

Cette séparation s'impose en effet à tout gouvernement par les sociétés secrètes. On doit s'arrêter à cette première considération pour dégager la nature de l'autorité en pareil régime. « L'Esotérisme de l'autorité, sa nature cachée aux « profanes ». Le caractère pseudo-scientifique de l'échafaudage, dont, plus tard, le style du Pacte synarchique et des technocrates nous donnera de réjouissants exemples. La séparation de l'Autorité et du Pouvoir qui, lui, est ésotérique et visible. Les trois pouvoirs (visibles) que nous connaissons déjà : Conseil des églises, Conseil des Etats (politique) Conseil des communes (économie). »

(Saint-Yves d'Alveydre, « Mission des Juifs », Avertissement).

La Hiérarchie et la Technocratie

Regardons les tableaux 73 et 93 du Schéma de l'Archétype social, l'un présentant la hiérarchie des chefs, l'autre celle de leur conseil.

Cinquante ans après Saint-Yves d'Alveydre nous y trouvons un type de gouvernement théocratique. On y voit d'une part, au-dessus de la ligne pointillée (ésotérisme), le domaine des illuminés détenteurs de l'Autorité, forgeant dans le secret des doctrines, des théories, une « Idéocratie » en un mot dont le nom indique bien le totalitarisme spirituel qui doit s'imposer à toute la société sur les injonctions du « Primat » dont parle Saint-Yves d'Alveydre dans sa page sur les églises nationales. Au-dessous de la ligne pointillée ce sont les Pouvoirs civils avec les organismes administratifs, économiques, sociaux; c'est le domaine de la Technocratie. Les fameux technocrates ce sont précisément les cadres des corps civils ou privés qu'il ne faut surtout pas confondre avec l'honnête technicien. Ces technocrates ne s'expliquent vraiment que par leur complémentarité avec l'idéocratie synarchique et l'on saisit là la faiblesse des campagnes de pseudo-opposition aux « Technocrates » dont aucune n'ose démasquer la profonde raison d'être cependant bien perceptible dans le Pacte synarchique qui ne cesse de parler d'eux. Les réalités qui nous entourent prouvent assez par elles-mêmes que cet Illuminisme aberrant, mais organisé n'est pas un songe d'hier évanoui dans le temps mais un plan démoniaque poursuivi sans relâche. Il est d'autres marques d'ailleurs de son actualité, ne serait-ce que la photocopie d'une page d'« Arcanes Solaires » paru en 1958, émanant d'un autre bord maçonnique, les Loges Néo-Templières, et que nous avons jointe aux tableaux de l'Archétype social. Cette fois le schéma s'inscrit dans le triangle maçonnique qui séparé en deux parties par une barre transversale indique encore à sa manière, la séparation de l'« Autorité » et du « Pouvoir », la subordination de la société à l'église invisible des sectes.

Plan du 9 juillet 1934. Ce plan fut une simplification et une démarche non secrète du Pacte Synarchique, lancée dans le public par Jules Romains et l'équipe des premiers synarques qui gravitaient autour de Coutrot. Ce genre d'école destinée à la Préparation des cadres synarchiques, des technocrates, sinon des futurs candidats « idéocrates », existe du reste ailleurs qu'en France. C'est aux Etats-Unis l'« Institut d'administration publique » soutenue par les

fondations Rockefeller et Carnegie.

Théocratie et Humanisme Initiatique

Un « Théocrate » désigné d'une façon occulte par ses semblables et se croyant appelé à diriger toutes les hiérarchies humaines (et naturelles de la planète), comme le prétend le Schéma de l'Archétype Social peut résumer en lui toutes les prises que l'orgueil humain est capable d'offrir à l'Esprit mal, il peut commander à un cénacle occulte; inspiré comme lui. C'est d'ailleurs le cas habituel des hautes sociétés initiatiques où les « Mages » savent ce qu'ils font. Le Gouvernement mondial théocratique ne serait alors, qu'un transfert occulte de la souveraineté des Etats à un conventicule d'Illuminés sous le nom de Reconstitution du Règne hominal. (Humanisme initiatique).

La Synarchie et le Syndicalisme

Il nous faut cependant parler d'un personnage qui fréquentait le centre de l'avenue du Coq et qui n'était autre que René Belin. Car celui-ci fut au cœur même de l'offensive menée par la Synarchie en direction du syndicalisme ouvrier. Il ne faut pas oublier que René Belin, ne craignait pas à l'occasion de se réclamer de la tradition sorélienne comme Hubert Lagardelle qui était depuis longtemps à Rome conseiller de Mussolini. Mais il exerçait une influence sur Léon Jouhaux lui-même, qui était le chef incontesté de la CGT et présida à la réunification syndicale. Au conseil confédéral où il siégeait, il n'était personne qui ne sût alors que René Belin représentait beaucoup plus que lui-même, mais personne n'aurait su dire quoi. Le fait est que profitant de la protection de Léon Jouhaux qui ne pensait qu'à pouvoir s'appuyer sur lui contre son aile gauche, René Belin jouait les « purs syndicalistes » et introduisait dans les comités du Plan de la CGT des « experts » et des techniciens ou au moins des études et des projets préparés dans des « séminaires » tels que celui de la rue de Solférino. En 1934, la CGT accepte le plan Coutrot remanié par De Man. Les Syndicats Ouvriers d'abord stylés serviraient de police économique auxiliaire au grand patronat. Et comme il convient de mettre au pas les patrons

comme les ouvriers, les synarques entendaient que la pression de ceux-ci puisse s'exercer sur ceux-là. Ce « Plan du 9 juillet » congu à la suite de l'agitation sociale du 6 février 1934 fit beaucoup de bruit, mais à l'époque peu d'effet. L'Histoire lui a donné une certaine revanche: car la plus grande partie de ses idées a été plus tard appliquée, et moins par le régime synarchiste de Pétain que par les deux Républiques qui ont succédé à celui-ci.

Eugen Relgis et le Mondialisme

Dans le « Courrier Interplanétaire » du 3^e trimestre 1966, on peut lire: « Nos lecteurs ont pu prendre connaissance dans notre n° 75 d'un projet de manifeste pour un parti mondialiste et humaniste, dont l'existence répond à l'appel pathétique de Teilhard de Chardin. Nous estimons qu'en le fondant, nous répondons aussi à l'appel des extraterrestres qui depuis 20 ans nous exhortent à construire une Terre Humaine Unifiée une vraie civilisation, etc., etc... Les membres du comité directeur provisoire sont: Mary Weik (USA) Jean Pignero, Eugen Relgis écrivain (Uruguay), etc... »

Dans le numéro suivant du même journal, celui du 4^e trimestre 1966, nous lisons: « L'Union Mondiale d'Avancée Humaine (tel est le nom du fameux parti politique mondialiste et humaniste dont on a annoncé la création dans le numéro antérieur): Election des membres du Comité Directeur: Eugen Relgis écrivain à Montevideo (Uruguay), Léonide Moguy, cinéaste, André Gautier-Walter, professeur écrivain, etc... Or, André Gautier-Walter, a écrit un livre intitulé: « La Chevalerie et les aspects secrets de l'Histoire », où il se dit lui-même partisan de la Synarchie.

(A suivre.)

UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
Pierre Broué et Emile Témimé: «La révolution et la guerre d'Espagne ..	39 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»	54 00
«Carte des vitamines et calories», Orano	5 00
«Las catalinarias», Juan Montsalvo	6 50
«La Catalogne Libre», Orwells	6 00



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

ASSEMBLEE GENERALE 2° U. R.

Dans sa réunion du 6 février, la Commission Administrative 2° Union Régionale confirme que contrairement à certaines communications, l'Assemblée générale se tiendra au 39, rue de la Tour d'Auvergne le 21 février à 9 heures.

Le Bureau Régional

COMMUNIQUES

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2° UNION REGIONALE CNT-AIT
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

LE CENTENAIRE DE LA COMMUNE

A l'occasion du centenaire de la Commune un comité regroupant des organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes s'est constitué pour mener des actions susceptibles de redonner à la Commune ses dimensions exactes et ne pas permettre à certains de la monopoliser.

L'Union Locale CNT du Pré St-Gervais s'associe pleinement à cette entreprise et demande aux camarades désireux d'y contribuer financièrement de faire parvenir leur contribution au CCP de Suzanne Lambert, 24 605 41 Paris.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 3, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

III° UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN 72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Le Syndicat des Cheminots de la Deuxième Union Régionale, invite ses adhérents à la préparation de l'ordre du jour et date des réunions qui auront lieu en février. Venir, ou écrire aux permanences.

Travailleurs du Transport!

GARONOR..., grandiose réalisation fonctionnelle pour le visiteur, possède un côté coulisse plutôt sordide et ce sont les employés et les chauffeurs qui en font les frais.

Concertation, « Nouveau climat social qui doit s'instaurer, accords contractuels », ce sont les belles paroles que l'on nous prodigue ! Mais ici, à la lumière des faits, on s'aperçoit que ce ne sont que des boniments pour duper les travailleurs.

Au mois de novembre, nous demandions par lettre, à la Direction de Garonor, une entrevue pour lui exposer les problèmes posés aux travailleurs, aux chauffeurs venant s'affrêter au B.R.F., aux chauffeurs T.I.R. venant dédouaner.

— Les parkings insuffisants, mal aménagés.

— Les transports mal adaptés aux besoins.

— Un seul Bar Restaurant concédé à la Cie des Wagons-lits, où le manque de personnel oblige à des attentes interminables et où les conditions d'hygiène sont à la limite de la décence, où les prix sont la conséquence directe de l'exclusivité.

— Aucune structure d'accueil pour les chauffeurs provinciaux ou étrangers.

— Sièges insuffisants.

— 2 lavabos au B.R.F. pour 80 ou 100 personnes.

— Pas de douches.

Mais ce qui est pire, aucun hôtel ni même un dortoir où pourraient se reposer les chauffeurs immobilisés, et l'hiver oblige des chauffeurs, qui pour la plupart viennent de parcourir de longs trajets, à coucher dans leur cabine. Cette solution est inhumaine et intolérable.

A ces légitimes revendications, la Direction de Garonor a répondu par le silence, le dédain.

Le temps de Monsieur le Directeur est très précieux, pour qu'il se penche sur les conditions des travailleurs.

S'il n'a aucune notion de concertation, il a certainement lui la notion du profit pour Garonor et pour les Cies. Locataires.

Garonor n'est pas une caserne, quoi que peut en penser son Directeur.

Face à l'attitude méprisante de la Direction, nous appelons tous les employés, tous les chauffeurs qui utilisent Garonor à s'unir et à protester énergiquement et d'exiger une entrevue pour poser et discuter de leurs légitimes revendications.

*Union Syndicale Unitaire
des Transports.*

L'apprentissage Chez Citroën

Les conditions de « dressage » et d'exploitation chez Citroën ne se font pas qu'à l'usine ou dans les ateliers mais aussi dans les écoles spécialisées ressemblant beaucoup aux maisons de correction pour délinquants où les élèves récalcitrants sont contraints de travailler 8 heures de plus le samedi comme punition avec, bien entendu, l'accord de ton père de famille pour des motifs futiles tels que mauvaise conduite, tenue extravagante ou réflexion à son chef.

Nous voyons, nous travailleurs, où veut en venir la direction : forger des ouvriers soumis qui regagneront leur boulot, crâne tondu et au pas de gymnastique et fermant leur gueule aux brimades des chefs qui voudraient que ce système fasciste qui règne dans la taule Citroën dure le plus longtemps possible. Mais ces écoles ne suffisant plus et la main d'œuvre qualifiée se faisant de plus en plus rare, on renvoie des bataillons de travailleurs dans des centres de formation accélérée qui dure six mois; là, c'est pareil « bosse et ferme ta gueule sinon t'es viré et tu retournes trimer dans l'enfer des chaînes de montages... de plus en plus ces centres se trouvant en grande banlieue il en résulte des fatigues supplémentaires et également des dépenses.

De plus, au bout de ces six mois les candidats qui ne seront pas reçus à l'examen mais qui auront suffisamment de pratique dans la branche choisie, se farciront du boulot de P1 au tarif d'OS. Il est évident que ce cirque ne peut plus durer et il serait grand temps que les travailleurs comprennent que si la direction leur propose de faire ces stages, ce n'est que dans l'intérêt de la boîte, en lui fournissant des ouvriers qualifiés à bas prix; il est donc nécessaire que les travailleurs qui se voient proposer de tels marchés refusent d'aller faire ces stages de « dressage » et de plus que les parents dont les enfants désirent apprendre un métier de la métallurgie évitent d'envoyer leurs rejetons dans ces écoles de redressement car en le faisant ils se rendent complice du système pourri qui règne chez Citroën.

Mais nous tous camarades, en nous unissant, non pas dans les syndicats collabos et encore moins au syndicat maison SNISC-CFT. Nous écraserons cette pourriture fasciste qui chaque jour nous opprime un peu plus.

Syndicat des Métaux CNT.

La preuve par « 3 »

« Mme Do Chi Cuong, professeur agrégé de philosophie au Lycée Rodin (Paris 13^e), a été suspendue temporairement de ses fonctions le 22 décembre dernier par un arrêté de la direction du personnel du Ministère de l'Éducation Nationale. Cette mesure préventive — mais qui ne prive pas l'enseignante de son traitement — fait suite à une lettre de protestation signée par sept parents d'élèves... Principal grief adressé à cette enseignante : une huitaine de jours avant les vacances de Noël, elle autorisait deux élèves d'une autre classe terminale à venir faire devant ces derniers (ceux de sa classe) un exposé sur le rôle « répressif » de la famille, à partir de Wilhelm Reich. La discussion qui suivit porta essentiellement sur l'éducation sexuelle... Les parents protestataires reprochent également au professeur de dispenser son enseignement non pas sous la forme de cours magistraux, mais d'exposés et de débats. » (« Le Monde »).

Ainsi parce que 7 parents d'élèves parisiens délirent totalement une enseignante est suspendue. 7 sur 36 ! Ben mon vieux, je vais finir par croire George I^{er} quand il dit que les cours de nos lycées sont troublés par des éléments irresponsables minoritaires. Enfin. Néanmoins une chose est claire : le rôle répressif de la famille est encore une fois prouvé : un exposé-débat dans le cadre d'une classe de philosophie le traite et vraisemblablement le définit dans l'esprit de l'assistance, crac des parents cons et ignobles se sentent visés et au lieu de se planquer dans leurs chiotes, marchent dans le cacà et en foutent partout. Plutôt que de s'écraser ils accourent pour consolider par leur action notre conviction. Merci aux sept mercenaires du crétinisme de nous montrer à contre courant que nous avons raison. Par ailleurs autre chose est mis en cause, une victoire que les lycéens croyaient avoir acquise en mai 68, la suppression du cours magistral, et son remplacement par le système exposé-débat. Ainsi la situation est nette : un cinquième des parents d'élèves d'une classe terminale protestent parce qu'un professeur aborde un sujet tabou et l'aborde avec des méthodes d'enseignement non périmées ; l'administration saisit ce prétexte pour mettre à pied (c'est-à-dire, s'en débarrasser provisoirement) ce professeur plus ou moins « gauchiste » et gênant. Ce n'est qu'une provocation qui montre que l'enseignement français est un enseignement de classe et que l'« éducation nationale », en tant

qu'administration d'État lutte contre toute pédagogie tendant à permettre à l'individu de se retrouver, de s'épanouir, de prendre conscience de lui-même, comme elle lutte contre toute matière enseignée tendant à poser des problèmes et à faire réfléchir objectivement et positivement.

« La directrice de l'Institut technique de Notre Dame de Kerbertrand à Quimperlé (Finistère), a décidé de réintégrer... Mme Brunau, cette enseignante qui avait été licenciée pour avoir épousé un divorcé, et dont le licenciement avait été cassé par le tribunal administratif de Rennes. Les parents d'élèves, qui avaient presque unanimement demandé le renvoi de Mme Brunau, se sont prononcés lundi... pour la réintégration... Cette décision répond... au souhait du secrétariat général de l'enseignement catholique et du Comité Diocésain, qui estimaient que cette « affaire » provoquait un bruit excessif... A propos du cas de Mlle Anick Aroujo, l'institutrice suspendue à la demande de certains parents d'élèves de Médréas (Ille-et-Vilaine) et qui vient d'être réintégrée, la section départementale du Syndicat National des Instituteurs déclare que cette affaire a mis en évidence les menaces qui pèsent sur les libertés individuelles des fonctionnaires... » (« Le Monde »). Deux affaires aussi ridicules l'une que l'autre et tout autant aberrantes. Deux affaires similaires qui se déroulent dans des écoles privées. Deux institutrices ont été ainsi placées face à des mesures d'intimidation prises par l'administration soutenue par le clergé français. Ceci nous montre que le crédit catholique est encore puissant au niveau de l'administration et partant du gouvernement. Il est clair qu'il y a encore beaucoup trop de gens aliénés sous le joug religieux. D'un autre côté je ne m'attendrai pas sur le rôle anachronique d'une morale de curé hypocrite et inhibitrice. Le pouvoir et la religion ont cédés devant la réaction populaire néanmoins ils ont essayé de frapper et l'on peut déplorer que les instituteurs au lieu d'être à la pointe d'un combat extrêmement important, se soient bornés à publier des communiqués où ils constataient... Le combat pour la liberté de l'enseignement est primordial et il commence par la fermeture des écoles privées.

Claude LAPORTE

« L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski 2 00

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Les patrons « populaires »

Mécontents des rendements dans certaines usines, des patrons ont utilisé la caméra invisible dans un groupe d'usines pour déceler les raisons des insuffisances de la production. Apparemment la protection de la nature ou de la vie privée n'inquiète pas beaucoup ces messieurs de la haute. Bref, les divers instantanés pris aux mêmes moments dans douze usines ont permis de constater que 80,5 % des ouvriers travaillaient effectivement, 7,7 % ne travaillaient pas, 6,1 % bavardaient et 5,7 % se promenaient.

Le sondage réalisé ensuite auprès des 1.038 ouvriers concernés pour tenter d'expliquer leur attitude a donné les résultats suivants : 55 % ont trouvé une ex-

cuse vaineuse, 45 % n'en ont même pas cherché.

A tout hasard signalons que cette enquête a été effectuée par des brigades de contrôle « populaire » dans les 12 usines du quartier Mytichtchi du Nord de Moscou où 16.000 journées de travail ont été perdues en 1970. L'enquête a montré également — à tout seigneur tout honneur — que les dirigeants perdaient également deux heures par jour en bavardage et que les conférences d'endoctrinement ralentissaient la production plutôt qu'autre chose. Cela me rappelle l'engouement pour la Messe du Dimanche matin dans la Marine, ceux qui n'y allaient pas avaient le choix entre les corvées de patates et de chiotes.

« Ordre Nouveau »

Depuis quelque temps, un commando de l'organisation fasciste « Ordre Nouveau » fait son apparition, chaque dimanche, sur le marché de la rue Lepic.

Après avoir diffusé quelques textes généraux « nationalistes », ils s'en sont pris, dans leur dernier tract, aux travailleurs algériens.

Nul doute qu'ils s'en prendront bientôt aux travailleurs antillais, africains, espagnols, juifs, ou autres, nombreux dans le quartier.

Tous les ouvriers, les petits commerçants, les artisans savent ce que les régimes dont « Ordre Nouveau » se réclame (l'Allemagne de Hitler et l'Italie de Mussolini) ont apporté aux masses laborieuses : la misère et la guerre.

Pourtant tous les partis et groupuscules, de gauche et d'extrême gauche, qui revendiquent des centaines de milliers d'adhérents, ne font rien pour s'opposer aux agissements du commando.

C'est la raison pour laquelle des travailleurs se sont groupés pour répondre immédiatement à toute agression du commando fasciste.

Chaque dimanche, un groupe d'auto-défense assurera discrètement la protection des marchands des quatre saisons arabes, juifs ou espagnols, et veillera à ce

que les travailleurs immigrés puissent faire paisiblement leur marché.

Groupes de défense des travailleurs français et immigrés du 18^e.

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-04
CCP - 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Rocue
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

18 FEVRIER

1971

NUMERO 643

PRIX : 1,00 F

43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

PATRONS ASSASSINS



(Sur le chantier Francis Bouygues de Créteil un échafaudage à plateau s'écroule : 1 mort)

Sans cesse
sacrifié
aux lois
du profit,
sans cesse
vaincu,
humilié,
tué,
le prolétariat
ne gagnera
qu'une bataille :
la dernière.

Mercredi 3 février 1971, SINTRA à Asnières où le patronat vient encore de commettre un acte criminel. Notre camarade Marcel Caille, marié, 4 enfants est tombé au boulot, électrocuté, mort à cause d'un non respect des normes de sécurité.

Ce n'est pas un accident de travail c'est un assassinat.

Le patronat pour accroître ses profits n'hésite pas à sacrifier la vie de ses ouvriers. Elle compte si peu !

D'ailleurs le personnel ne s'y est pas trompé. Cet acte criminel a fait resurgir la haine des ouvriers.

Immédiatement, aux cris de « vengeance pour notre camarade », un mouvement de grève spontanée se crée, les ouvriers décident la séquestration d'un

chefaillon en représaille. Parce que ces derniers savent que ce poste était dangereux. Il avait lui-même failli y passer quelque temps avant, de la même manière et au même endroit. Seulement il s'était écrasé.

C'est la loi du profit.

Le capital assassin ; les chefs l'aident dans cette sale besogne.

Dans notre boîte, pourtant peu combative, cet assassinat a provoqué la révolte contre le chefaillon.

Ce n'est pas encore assez, il faut aller plus loin. Les patrons doivent payer à leur tour. Ils doivent payer, mais après ils doivent disparaître définitivement et laisser la place à la société sans classe, gérée directement à la base par les travailleurs.

UNE « GREVE »

AUX P. et T.

Lire nos informations pages IV et V

GREVES

DANS LA REGION GRENOBLOISE

Bien qu'il ne s'agisse pas ici, de grèves sauvages ou grèves directes à la base, sans la participation des syndicats, comme cela a déjà eu lieu ailleurs, on sent néanmoins que les grèves de l'année 69-70 n'ont pas été contrôlées comme par le passé par les syndicats. C'est un phénomène universellement constaté depuis quelques années dans tous les pays capitalistes et même socialistes. Ces grèves non contrôlées au départ, démarrent n'importe où, souvent dans un atelier et s'étendent rapidement à toute l'usine, voire même à une région entière.

Leurs causes : faire aboutir des revendications ou parfois elles démarrent pour faire échec aux négociations que le patron et les syndicats mènent sur leurs dos, négociations qui escamotent souvent les vraies problèmes.

Ces semi-grèves sauvages, mènent souvent à l'occupation de l'usine par les grévistes. C'est un fait non négligeable de la combativité ouvrière depuis 68.

Lorsque les actions comme celles-ci sont menées par les travailleurs, les revendications sont alors qualitativement différentes. Quelques exemples :

— Même augmentation pour tous, sans discrimination catégorielle mettront en échec la volonté des patrons d'utiliser la rémunération comme instrument de division de travailleurs. (Division supplémentaire.)

— Plus grande intransigeance à l'égard de cadences de travail, à l'égard de l'hygiène et de la sécurité.

Une série de tracts seront publiés dans les numéros du « C. S. » suivants, et celui-ci, tracts distribués dans la Région. Ils sont repris du bulletin « Information ouvrière — Grenoble ».

Après la grève des tôleries de Grenoble (14-22 octobre) faisons le point...

La situation à la veille du conflit :

Depuis mai 68, malgré un accroissement notable de la productivité et de la production, malgré la chute du pouvoir d'a-

chat qui avait mangé les augmentations de salaires obtenues en juin 68, les salaires aux tôleries n'avaient pas bougé. Après les congés, les deux syndicats présents dans l'usine (CGT et FO) se sont finalement mis d'accord sur une plateforme revendicative unitaire. Des négociations patrons-syndicats ont lieu début octobre, mais la direction toujours intransigente fait la contreproposition suivante :

2 % d'augmentation de salaire en octobre.

2 % en janvier 1970 et c'est tout.

Calcul fait, l'augmentation proposée par le patron était de 18F par mois pour un OS2 (la majorité) mais beaucoup plus pour les cadres, accentuant encore la hiérarchie des salaires. C'était se foutre de notre gueule. Le mécontentement était très fort dans l'usine.

Pour faire pression sur la direction, la CGT propose à cette époque une heure de grève chaque jour. Des camarades de F O, demandent que la grève illimitée soit proposée à l'assemblée des ouvriers. Aucun accord n'est possible entre les deux syndicats. Une semaine passe. Les ouvriers discutent des diverses propositions de lutte et il s'en dégage la volonté de ne pas abdiquer face à l'intransigeance du patron. On est pessimiste sur les chances de réussite d'un mot d'ordre de grève illimitée (pourrait-on tenir longtemps?) mais la proposition d'une heure semble un moyen de lutte efficace.

Mardi 14 octobre

Grève d'une heure lancé par la CGT; FO refuse de s'y associer. La CGT prend l'initiative de lancer une grève d'une heure et vu l'ambiance de combativité elle accepte de réunir une assemblée. 70 % de grévistes, la grande majorité des responsables FO ne font pas grève tandis que beaucoup de syndiqués FO et même quelques responsables se dissocient de l'attitude de leur centrale et suivent la grève. Cette situation au sein de FO amène à une scission de faits. Les délégués CGT proposent

ensuite à l'assemblée que deux ouvriers non délégués les accompagnent en délégation mais la direction refuse de recevoir ces ouvriers et accepte les seuls délégués. Les ouvriers prennent ce refus comme un affront et cela renforce leur volonté de combattre. La direction donne sa réponse dans l'après-midi : 4 % d'augmentation immédiate.

Mercredi 15 octobre

Comme prévu la CGT fait une réunion d'information du personnel pour annoncer le résultat des négociations de la veille mais elle ne propose aucune forme nouvelle de lutte... En fait selon elle les ouvriers pourraient accepter les 4 % et arrêter les frais. C'était agir sans tenir compte du mécontentement qui dès la veille c'était manifesté dans au moins un atelier. Aussi des ouvriers critiquent les délégués et il s'en suit une grève spontanée d'une heure. Vu ces réactions, la CGT retourne demander 2 % de plus en janvier mais elle obtient une réponse négative.

Jeudi 16 octobre

Les ouvriers engagent une lutte nouvelle. Le matin, la CGT distribue un tract annonçant les résultats négatifs de la dernière entrevue avec la direction et proposent sans consultation de l'assemblée, une heure de grève de 11 h 15 à 12 h 15. Les ouvriers critiquent sévèrement ces méthodes, d'autant plus qu'une grève à cette heure-là ne pouvait être que démobilisatrice (grève-dispersion). A 11 h 15 une assemblée se réunit au réfectoire... Plusieurs ouvriers y prennent la parole pour répéter que le moment est venu d'engager la lutte contre le patron. Deux questions reviennent sans cesse : Comment faire céder le patron ? Quelle forme de lutte adopter ? Plusieurs propositions (une heure de grève par jour, une demi-journée, grève illimitée) sont discutées et refusées. De l'assemblée il est alors proposé des grèves tournantes ou grèves de harcèlement organisées de telle façon qu'elles

fassent perdre le maximum au patron et le minimum aux ouvriers. Cette proposition est accueillie favorablement. Un camarade propose la désignation immédiate d'un comité de grève par l'assemblée. Vu l'heure avancée la CGT cherche à dévier le problème et propose d'abord un comité désigné par elle même, puis face aux réactions négatives des ouvriers propose une autre assemblée le lendemain pour désigner le comité de grève. Nouveau refus de l'assemblée qui se prononce pour un nouveau débrayage l'après-midi afin d'élire le comité de grève.

L'après-midi le comité de grève est élu à raison de deux représentants des ouvriers par atelier. La CGT y est numériquement majoritaire mais la forme de lutte adoptée qui mobilisa en permanence les ouvriers dans l'usine et le retour des ouvriers en assemblée, fait du comité de grève, véritable organe de coordination et de direction de la lutte

Vive le comité de grève unificateur

La constitution du comité de grève (C.G.) représentant l'ensemble des ouvriers de chaque atelier permet en effet l'expression de l'unité dans la lutte.

1° Le C. G. a un rôle d'organisation matérielle et technique, il décide la division de l'usine en quatre secteurs et aménage les heures de grève journalière de façon à limiter ou supprimer la production par manque de pièces dans les secteurs au moment où ceux-ci ne font pas grève (provoquant un plus faible débit ou l'arrêt technique de ces secteurs à l'exemple des luttes à la Pirelli de Milan et à la Fiat de Turin). Le résultat a été une baisse de production d'environ 60 % contre une perte de salaire de 10 à 15 %.

2° Le C. G. a un rôle de collecteurs d'informations, de coordination, et prend des initiatives pour contre les manœuvres des patrons. Ainsi il faut modifier au jour le jour et même heure par heure les plans de débrayages articulés secteurs par secteurs pour empêcher les consignes patronales de divi-

GREVES...

sions et d'accroissement de la production.

A lutte unitaire, revendication unique : 0,50 F. par heure pour tous

Lors de la première réunion du C. G., jeudi soir, certains camarades, critiquant les augmentations en pourcentage qui renforcent la hiérarchie et procurent moins d'avantage aux ouvriers qu'aux cadres qui, en général ne participent pas à la lutte. Ils proposent donc des revendications qui renforcent l'unité des travailleurs en lutte : 0,50 F par heure d'augmentation pour toutes les catégories de travailleur de l'usine et même rémunération pour les heures en « régie » (entretien) et les heures au « rendement » (production). En effet tout travail dans l'usine participe à la bonne marche de la production. Enfin le C. G. décide de ne faire que 3 heures de grève tournante et non quatre comme prévues initialement pour garder un caractère de masse à la grève et déjouer ainsi la répression éventuelle... De plus à chaque arrêt une assemblée d'atelier a lieu dans l'usine. Contrairement à mai 68, les ouvriers qui jouent aux cartes parmi nous sont rares. Nous discutons beaucoup des moyens de lutte.

Vendredi 17 octobre :

La grève marche comme prévue par le C. G. (90 % des grévistes) mais dans la matinée, les délégués F. O. demandent une entrevue au patron qui leur répond vu la force du mouvement : « Faites la grève si vous voulez !! » Aussitôt la section CGT se réunit et décide de faire un tract où elle dénoncerait FO comme organisation du patron mais à la réunion du C. G. du soir, cette décision syndicale prise sans consulter les grévistes est refusée par le C. G. Les camarades qui s'opposent à cette initiative font alors remarquer que cela créerait des dissensions entre ouvriers syndiqués à FO et à la CGT et risquerait de briser l'unité des travailleurs en lutte.

Les délégués CGT proposent alors une assemblée des ouvriers pour lundi. Nouveau refus du C. G. qui constate que l'assemblée générale n'aurait de sens que si l'on voulait modifier la forme de la grève ou augmenter le temps de grève journalier ce qui est prématuré puisque la grève de harcèlement ne fait que commencer. Par contre le principe des grèves surprises est admis pour répondre

à des mesures de retorsion patronale. On décide une nouvelle entrevue avec la direction. Le même jour la CGC se réunit et sur 17 membres 15 se prononcent pour la grève mais lundi, seulement quatre resteront décidés et finalement aucun contremaitre ne la fera.

Le refus des cadres de s'associer à la grève des ouvriers donnait à celle-ci une autre valeur. En effet quitter notre travail sous leurs yeux c'est prendre notre revanche, c'est renverser le rapport d'autorité.

Lundi 20 octobre :

Par la lutte nous brisons les manœuvres et les menaces patronales. Lundi matin les ouvriers se rendent compte que la direction fait accélérer la cadence de la chaîne de montage électrique (temps de passage de 60 à 52 secondes). Simultanément la direction fait renforcer l'équipe d'expédition tandis que trois camions attendent d'être chargés. Les ouvriers discutent dans les ateliers et comprennent qu'ils doivent réagir s'ils ne veulent pas être battus. Quelques ouvriers proposent un arrêt à l'improviste dans l'après-midi. Il est accepté par le comité grève. A 14h30 les délégués CGT annoncent qu'ils ont reçu une lettre d'huissier où il est dit que la direction refuse de recevoir la CGT et encore moins le C. G. organe « illégal », responsable selon la direction de tous les troubles à l'usine.

Une certaine appréhension se répand chez les ouvriers. Comment contrer la manœuvre et le risque de division ? D'abord débrayer, décident quelques membres du C. G. Aussitôt tous les ateliers s'arrêtent. Un délégué CGT qui était parti à la bourse pour prendre des directives, retrouve l'usine en grève. Il se permet alors de critiquer la forme spontanée du débrayage bien que la CGT ait accepté le principe de la grève-surprise le vendredi. Quoiqu'il en soit cette riposte était nécessaire pour rétablir le rapport de forces face aux menaces de la direction.

Mardi 21 octobre :

NOUS PRENDRONS LE DROIT DE RESTER DANS L'USINE

Les horaires de grèves tournantes sont modifiés, c'est la surprise totale pour la direction et il y a 90 % de grévistes chez les ouvriers. A 14h30 les délégués du personnel reçoivent une nouvelle lettre de la

direction leur signifiant que la grève est « abusive » puisqu'elle touche à la production et que la direction prendra des mesures de mises à pied si les ouvriers continuent de faire grève dans l'usine. La direction annonce qu'elle fera sortir les ouvriers grévistes pour de soi-disantes mesures de sécurité. La manœuvre d'intimidation est nette. Alors les délégués CGT toujours prêts à reprendre les arguments du patron pour freiner la lutte et diviser les travailleurs traduisent les menaces de mises à pied par des menaces d'expulsion pour les étrangers et tente de terroriser les ouvriers au cours de l'assemblée. Mais des ouvriers émigrés répondent : « Nous prendrons le droit de rester dans l'usine s'ils veulent nous mettre dehors. » Voyant la situation, un ancien délégué CGT prend le train en marche et déclare : Si le patron frappe deux coups, nous frapperons trois coups, etc... et il propose d'aller en manifestation à la direction. La CGT monte négocier et à son retour elle déclare tranquillement : la direction accepte de faire des concessions et de payer au même prix les heures de régie et les heures de rendement. La CGT propose alors, en insistant sur les concessions du patron, de voter à bulletin secret sur l'arrêt ou la continuation du mouvement. Nouvelle manœuvre de la CGT pour freiner le mouvement et diviser les ouvriers.

Un camarade fait remarquer tout de suite que les « concessions » du patron, lui coûteront seulement 2.500 AF. par mois. Devant le ridicule de cette somme les ouvriers votent à main levée pour la continuation de la grève tournante.

Mercredi 22 octobre :

La CGT utilise encore le chantage à la répression, parvient à diviser les ouvriers et le mouvement s'arrête. Le matin, les délégués CGT demandent une réunion du C. G. à l'heure des casse-croûtes. Un des délégués déclare qu'en cas de licenciements ils ne pourraient être défendus en prudhomme et propose d'abandonner les grèves tournantes. Mais des camarades rappellent les décisions prises par les ouvriers en Assemblée, cependant ils acceptent un arrêt général le matin en plus des grèves tournantes pour l'après-midi. A l'assemblée du matin les délégués CGT repartent à la charge :

« Il faut être raisonnable dans nos revendications, il faut obéir au syndicat et abandonner la grève tournante car nous sommes isolés, nous ne pourrions vous défendre, etc... » Les délégués de-

mandent de voter à bulletin secret (le coup du mois de mai) pour le principe d'une grève d'une heure et l'abandon de la grève de harcèlement qui gêne tant le patron. Vu l'état de la mobilisation un camarade répond immédiatement : « C'est une décision prématurée même si c'est la bourse ou le syndicat qui le propose. » Le syndicat organise le vote quand même mais sur 192 votants 150 sont pour la continuation de la grève de harcèlement et 38 contre. Il s'ensuit une nouvelle réunion du C. G. où des camarades viennent dire : « Nous sommes isolés et pour obliger le patron à céder, nous devons commencer par rompre cet isolement et informer les autres usines de ce qui se passe aux Tôleries. Des gars disent : « Faisons donc le tract tout de suite et pendant la grève d'une heure cette après-midi nous formerons des équipes de diffusion. »

C'est un moment critique de la lutte. Ou bien le C. G. parvient à étendre la lutte, à obtenir le soutien d'autres usines et par là accroît le rapport des forces en sa faveur où il ne parvient pas à accomplir ces tâches et la lutte piétine. Il suffit alors de peu de chose pour arrêter le mouvement. C'est ce à quoi s'est employée la CGT dans le comité de grève. Un des délégués reprenant le chantage à la répression a déclaré : « On ne va pas faire la révolution ! Il faut tenir compte qu'il y a des gars qui ont des familles et que les étrangers peuvent être expulsés. » Beaucoup de gars du comité de grève y ont cru sur le moment et c'est ainsi que pour la première fois le C. G. s'est trouvé divisé et ceux qui voulaient continuer la grève de harcèlement se sont trouvés minoritaires.

Après cela la CGT a le culot de distribuer le 5-11-69 un tract à Merlin usine S où elle déclare : « Jusqu'au bout les militants CGT ont organisé l'action avec les travailleurs, en fonction du rapport de force. Ils se sont jamais trouvés opposés avec les grévistes puisque la grève c'était le résultat de leurs explications (...). Et c'est par la conjugaison de toutes les luttes (d'usines) que des mouvements de plus grande envergure sont possibles. » Comment oser parler de conjuguer toutes les luttes d'usines quand on fait tout pour arrêter les luttes qui se développent et que l'on a peur comme de la peste qu'une information soit faite sur les luttes d'usines dans la région. En réalité, la CGT est prête à lancer des petites grèves, sous son contrôle, à les maintenir isolées pour se présenter ensuite à la porte du patron et lui dire :

(Suite page VI)

P. & T.

POSTIERS EN LUTTE

Brosser un tableau de la France en ce début d'année 1971 est un triste travail : vie chère, surprofit pour les patrons, misère pour les travailleurs, bas salaires, chômage, licenciements, lois scélérates, collaboration des syndicats réformistes, tel est l'horizon qui s'offre aux yeux des travailleurs.

Vie chère. — Les augmentations pleuvent : lait, 6 centimes; pain, 3 centimes; électricité, 3 centimes; beurre, 30 centimes de plus le kilo; essence, fromage, viande, huile de table, bière, caoutchouc, verre, pneumatiques, prix de la journée de l'hôpital, timbres, etc. Entre octobre 1969 et octobre 1970 : logement 7,5 % d'augmentation; habillement : 12 %; transports, 15,6 %, ce qui signifie.

Surprofit pour les patrons. — La revue « Entreprise » avoue : « L'année 1969 a été l'année des plus importants profits d'après-guerre et 1970 dépassera ce record. » Dans les PTT 3 milliards de profits pour les banques comme Finextel ou Codetel sur le dos des postiers et des usagers.

Misère pour les travailleurs. — Se serrer la ceinture à la fin du mois, et même pour certains se voir contraints de faire des califs afin de pouvoir se nourrir et nourrir sa famille, tel est la situation d'esclave moderne des travailleurs en 1971.

Bas salaires. — Comment un jeune auxiliaire qui rentre au PTT peut-il vivre avec un salaire de 800 F et même moins pour ceux qui n'ont pas encore 18 ans? Comment peuvent vivre des travailleurs payés au SMIC (3,50 F de l'heure), les jeunes qui parfois sont payés au-dessous du SMIC, les vieux qui perçoivent une pension de misère?

Chômage. — Le nombre de chômeurs a atteint le chiffre record de 500 000, chiffre équivalent à celui d'avril 68, alors que le VI^e plan prévoyait pour 75 le chiffre de 375 000 chômeurs. Que devient dans tout ça l'accord sur la sécurité d'emploi? La vérité est celle-ci : en régime capitaliste, le chômage est d'autant plus grand

que la richesse sociale est considérable.

Licenciements. — Dans toutes les régions de France, les licenciements ravagent les rangs de la classe ouvrière. Bâtiment, messageries maritimes, dans les mines de charbon du Nord, la sidérurgie, la métallurgie, dans les PTT (téléphone) d'ici 76, 12 000 licenciements d'auxiliaires prévus; 6 000 déplacements hors résidence pour les titulaires, et 25 % des bureaux de province seront supprimés entraînant un chômage considérable, tout ça au nom de l'automatisation, de la modernisation, de la décentralisation, de la concentration.

Lois Scélérates. — L'année 70 a vu aussi le vote de lois scélérates qui prouvent que la bourgeoisie a peur : la loi « anti-casseurs », loi sur la toxicomanie qui permet aux policiers de pénétrer chez n'importe qui, de jour comme de nuit; droit à ces mêmes gens de pénétrer dans toutes les voitures à l'aide de passe-partout. Ces lois s'accompagnent d'autres mesures ayant toutes pour but la répression du mouvement ouvrier. La bourgeoisie a besoin d'un appareil répressif adapté au développement de la colère populaire; c'est pourquoi après avoir voulu se donner une armée de métier puissante, le budget de la police augmenté de 13,4 %.

La collaboration des syndicats réformistes. — Ce n'est pas la « négociation », la « concertation » les « contrats de progrès », « l'actionnariat », et autres mystifications qui changeront quelque chose aux conséquences désastreuses engendrées par le capitalisme pourrissant. Il nous faut rejeter nos illusions et nous préparer à une lutte sans merci pour :

- 1.000 F. minimum pour les plus bas salaires.
- 150 F. d'augmentation uniforme pour tous.
- 40 heures de travail hebdomadaire.
- titularisation immédiate des auxiliaires.
- retraite à 60 ans.

— 2 jours de repos consécutifs par semaine.

— garantie de l'emploi.

L'unité à la base pour la lutte

A PROROS DE L'UNITE CGT-CFDT

L'accord récent CGT - CFDT n'est pas le premier à réaliser l'unité d'action au sommet (accord 66). Une grève générale de 24 heures a même eu lieu à l'appel des deux centrales dans la première quinzaine de mai 67. L'unité ne dura pas longtemps et en mai 68 elle fut brisée parce que non soudée à la base. Sachons tenir compte de cette expérience négative sinon il en sera de même au prochain grand conflit de classe. Sachons que la seule unité réellement solide et pouvant résister à une situation conflictuelle est l'unité à la base.

L'unité pour quoi faire? — A cette question, la V. O. n° 1 366 du 4-11-70 nous répond : « La CGT revendique la négociation de vrais contrats. Ils devraient au moins compter deux classes essentielles :

- La pleine garantie du pouvoir d'achat.
- Sa progression en fonction des progrès économiques.

Sur cette base, l'une est réalisable, elle serait efficace. »

C'est donc très clair, l'unité n'est pas réalisée pour le développement de l'action de masses, mais pour faciliter une négociation dont nous connaissons les effets néfastes.

A « l'unité au sommet pour la négociation », nous opposons « l'u-

classe contre classe. — Car il n'existe pas 36 solutions mais bien une seule : s'unir à la base, syndiqués et non syndiqués, et se préparer à lutter sur de justes positions de lutte de classe par une grève générale illimitée jusqu'à satisfaction des revendications.

Plusieurs dizaines de postiers de Paris (18), syndiqués (CGT, CFDT, et FO) et non syndiqués, se sont unis et ont formé un comité d'action. Les sympathisants du Comité d'Action Paris (18) sont invités à rejoindre leurs camarades pour préparer les luttes à venir, participer à son action unificatrice et défendre dans leur syndicat respectif cette idée de grève générale illimitée jusqu'à satisfaction des revendications !

UNITE A LA BASE OU AU SOMMET?

nité à la base pour l'action de masses ».

Le groupe de postiers pour la formation d'un groupe de base est l'instrument que se sont donné des postiers conscients de la nécessité de s'unir à la base et dans l'action.

A propos des augmentations hiérarchisées. Syndicalisme au service de qui ?

La grande majorité des travailleurs ayant un bas salaire est favorable aux augmentations égales pour tous. Ceci est compréhensible puisque cette revendication favorise beaucoup plus les hauts salaires que les salaires de misère, qui sont, de loin, les plus nombreux. Par conséquent, de par notre volonté de nous mettre au service des plus défavorisés et de réduire l'écart entre les différentes catégories, nous ne pouvons pas prendre la défense des augmentations en pourcentage. Les défendre serait se mettre au service des plus hauts salaires, des privilégiés.

Quelle unité? — Les augmentations hiérarchisées favorisent-elles la réalisation de l'unité comme l'affirment certains? Tout dépend de quelle unité nous voulons parler. En ce qui nous concerne, nous pensons que pour faire l'unité avec les hauts salaires (Suite page V.)

VISITAS A LA LUNA



POR tercera vez unos hombres osados han puesto pie en la Luna. Han arriesgado su existencia para que la inmensa colectividad humana entre en el orgullo de una posesión nueva: el astro más cercano a la Tierra.

Pero, como la crítica es libre, nadie evita que los mareables mirando al espacio digan que: mejor atender los negocios de la tierra que preocuparse de los de la Luna. Criterio sesudo, conservador incluso.

Los positivistas de 1840 se oponían al tendido de líneas ferrocarrileras porque los trenes podían resbalar y caer sobre las plantaciones, mortificándolas. Cuando un sastre pensó haber inventado unas alas y se estrelló, pulverizó, en el «santo suelo» caído desde lo alto de la Torre Eiffel, dio mucha risa en la sociedad de la rutina. También en lo viejo los ribereños del Mississippi no aceptaban que el «ferry-boat» se despachase sin vela ni remos, igual que a Franklin los frailes se le habían opuesto a que cortara con su pararrayos las chispas salidas de la cólera de dios contra el hombre y la tierra.

La rutina grita, impide mucho, pero en toda ocasión sale vencida por la ciencia; hoy como ayer, ahora y siempre. Que sean los americanos, los rusos o los papúes quienes alcancen la luna, es el hombre quien planta su prestancia en el primer escalón del Universo. Nos sobra, naturalmente, la bandera yanqui colocada sobre el polvo lunar, como nos sobraría para ello el trapo de Moscú o el de Zululandia. El hombre tiene su valer y como ser humano no merece ser considerado objeto de trapería. ¡Esa estupidez de las banderas!

Mejor subir a la Luna que abrir fosas de muerte en suelo terráqueo, y hemos aludido los cementerios de Verdun, de Mathausen, de Kattin, y los bajo el fósforo lunar de Mallorca, etc., con muchos etcéteras.

Mejor que el laboratorio trabaje por la paz, que invierta sumas enormes sin devengo para un futuro que invocáramos feliz, que aprobar y consumir espantosos presupuestos para la guerra («nueva») que se prepara.

Dejemos que unos hombres valientes, trabajadores y generosos, escurben en el polvo lunar para bajarnos piedras de contenido misterioso, cuyo misterio disiparán científicos capaces y empeñados. Del astro de la noche pueden venir luces de día, riquezas minerales y reseñas milenarias que descubran la entraña del silencio eterno o la edad o el origen del planeta que nos sustenta. De la experiencia lunar pueden desprenderse grandezas insospechadas, y cuando el disco pálido de Pierrot sea convertido en rellano nuestro en el umbral del Cosmos, razón de más para que el cantar de los poetas se dirija a Venus o más arriba, puesto que los «lunáticos», a partir de «Apolo XI», ya no tienen vigencia.

La ciencia trabaja mucho, la ciencia es incansable. Alcanza todas las utopías en tanto desmiente la rutina secular y pulveriza las verdades mezquinas.

Cierto que los tremendos que suben a la Luna pueden perecer en el camino. Es en lo único que estamos de acuerdo con los cuerdos que suelen perecer en accidentes de auto, en naufragios, o de un golpe de tiesto caído de un balcón a la calle.

Los organizadores de la misma aclaran a cuantos compañeros nos han formulado preguntas o señalado ciertas — benignas — contradicciones:

Que los premios «de consolación» referentes a los números no premiados, regirán de la siguiente y concreta manera: por cada 5 francos empleados, un libro.

Que por conveniencias ahora previstas la Fiesta del Libro (en la cual se procederá al sorteo de la Tómbola) tendrá lugar el 6 de junio de 1971 y no el 23 de mayo



LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 18 de Febrero de 1971

C.N.T.F. DOMINGO, 18 de Abril de 1971 A.I.T. JORNADA CONFEDERAL

de cada año en el Palais de la Mutualité a beneficio de la labor de cultura sindical-libertaria hace 27 años establecida por la Organización.



JOEL, AYMERIC

Parece que en la confección del cartel hemos entrado con el pie derecho. JOEL AYMERIC participará, con los músicos que le acompañan, en nuestra fiesta del Palais de la Mutualité. No es una banal noticia, aunque a simple vista lo parezca. Y no lo es, porque, aparte sus dotes de cantante, JOEL AYMERIC posee los de adaptador y compositor de los programas que emprende. El interés de este amigo nuestro es la adaptación del folklore antiguo para aplicarlo a lo moderno, tarea ardua a la cual no se atreve todo el mundo para no exponerse al pecado de insuficiencia. JOEL AYMERIC es artista de talento y de ello dará pruebas el día 18 de abril.

Para el número próximo: Toda la Andalucía interpretada por el trío SORTILEGIO ESPANOL.

FIESTA DEL LIBRO LIBERTARIO

como anticipadamente alguna vez anunciamos.

Que la garantía que nuestra Librería ofrecerá a los adquiridores de libros el día (estricto) de la Fiesta, es la del 10 por 100 de descuento sobre cada lote adquirido.

Que todos los pedidos de billetes de la Tómbola van siendo enviados a medida que nos los piden.

Que los compañeros residentes en Toulouse o que tengan la costumbre de tratar con «Espoir», pueden retirar los billetes tomboles que deseen en 4, rue Belfort, Toulouse, domicilio del S. I. y del colega citado.

Que los corresponsales acreditados de «Umbral» y LE COMBAT

SYNDICALISTE no se enojen si reciben boletos sin haberlos pedido de antemano. Si tratan de colocarlos tanto mejor; de lo contrario, deberán devolverlos lo antes posible y con el aprecio de siempre.

Paris, 33, rue des Vignoles, a 11 de febrero 1971.

La Comisión organizadora.



LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

LA INTOXICACION INVISIBLE

EN la vida corriente es bien sabido que muchas anomalías pasan desapercibidas mientras no alcanzan un carácter, un volumen tan considerable que se llegue a hechos ocasionando escándalo por la brusca brutalidad en que se presenten. Es el caso de los fallecimientos por motivos de intoxicación. De vez en cuando aparece en los periódicos la noticia de algún fallecimiento por causas de esta naturaleza. Efectos nefastos originados por el uso de productos alimenticios en estado de acusada nocividad. Pero ello, repetimos, es en los hechos aislados de notoria resonancia.

Lo que no suele decirse, porque no se presenta así de golpe y de un modo llamativo, es la intoxicación lenta, persistente, o a pequeñas dosis, pero cuyos efectos no dejan a la postre de ser nefastos. Solamente en publicaciones especializadas en temas relacionados con la higiene y el urbanismo, o bien en las que especifican matices de orden sociológico suele hacerse mención de las aludidas cuestiones.

Hojeando «La Tribune du Consommateur et de l'Usager», el «Moniteur Belge» y alguna otra publicación, la mirada va percibiendo detalles relativos a lo que representan los ingredientes químicos empleados en los productos agrícolas, frutos y legumbres, en función de insecticidas y en tanto que fertilizantes. Se nos dice que en algunos países, como en el caso del Canadá, los efectos tóxicos han sido tan notables, que se ha llevado a cabo una campaña en el plan de tomar medidas para limitar el uso de tales productos, a fin de poner coto a una acrecentada nocividad en la alimentación vegetal. Y lo mismo ocurre en todas partes en lo que se refiere a la ganadería, habiéndose notado muy en particular sensibles deficiencias en la leche, mantequillas, quesos, etc.

La tan cacareada «sociedad de consumación» que vivimos lleva consigo serios inconvenientes que se van dejando sentir. Tenemos que los médicos actúan a más y mejor, y los productos farmacéuticos se multiplican en pos de hacer frente a toda una serie de dolencias cuyo origen en no pocos matices, radica en los efectos de la adulteración de los alimentos.

Es una acción nociva que poco a poco va minando el organismo, hasta manifestarse de un modo alarmante en buen número de casos. ¡Son así los puntos negros de la civilización!

EL SEMBRAR IDEAS

Uno de los buenos escritores franceses, Jules Renard, tiene un relato en el que imagina a una reducida tribu de indios ya veteranos, viviendo aislados en un bosque allá en el Canadá. Supervivientes de una raza que antes llegó a gozar de todo lo ancho y largo del país. Se reúnen de vez en cuando en un viejo barracón, la pipa a flor de labios. Y comentan el pasado. Con tono de nostalgia evocan las grandezas préríticas: lo que hicieron, lo que vieron, los hechos de mayor realce, las glorias que fueron... Y poco a poco van quedando escasos: un día muere uno, al cabo de algún tiempo fallece otro. Y así cada vez menos, y cada vez más viejos...

No por temperamento, ni por conducta del razonamiento, es uno pesimista. Ahora bien: conviene ser realista, que ya no es igual. El pesimista, al verlo todo negro, al considerar que las cosas están mal y no tienen arreglo, se acobarda. se inhibe de toda acción transformadora, progresiva; se estanca en la inoperancia y en el abandono. El que es activo por temperamento y por convicción, el observar los hechos, las circunstancias tal y como ellas son, le brinda el tomar la posición adecuada, si se trata de superar una situación anormal o deficiente. Preferible a la mentalidad desolada, nihilista por corrosiva, es la actitud entusiasta, incluso bordeando la fantasía. Guyau decía que es el entusiasmo el motor de todas las acciones fecundas y duraderas.

Exiliados de tendencia cenetista, nos encontramos en Francia. Quedan buen número de FF. LL. Han pasado los años; han ido disminuyendo sus componentes. En algunas localidades se nos dice que eran número crecido de compañeros y ahora van quedando muy pocos. Quincenalmente, o mensualmente, se reúnen los compañeros en local propio o alquilado. Salvo alguna que otra excepción de localidad en que aparecen caras nuevas en las reuniones, en la mayoría siempre se trata de los mismos, excepto cuando hay que

lamentar el fallecimiento de alguno. Y aparte de leer y comentar tal o cual circular, surge el recuerdo del pasado: las actividades, la lucha, la propaganda, las realizaciones ejemplares. ¡Entonces se hizo aquello, lo otro, lo de más allá!...

Comprobada nuestra realidad cabe ahora preguntarnos: «¿Es que no cuadra otra cosa que el reunirnos, entre nosotros, cada dos o cada cuatro semanas, los de siempre, y como siempre, ir devanando con nostalgia los recuerdos del pasado?» Posiblemente, nunca como ahora ha habido en Francia tanta cantidad de españoles de ambos sexos, en tanto que emigrados económicos. ¡Hay miles y miles repartidos por el país! Algunos compañeros aducen: «Con esos elementos no hay nada a hacer. Solamente han venido para hacer dinero, y es inútil decirles nada». Entonces, si es así, ya sobra toda nuestra propaganda. Sobran libros, folletos, periódicos... Habrá que dejar sentado que la propaganda libertaria no sirve para nada. Entonces habrá que dar como nulo el proselitismo, la difusión de las ideas.

Veamos: ¿Es que los miles de españoles que acudieron a Francia en ocasión de la guerra de 1914 no venían también para ganar dinero? ¿Es que eran de una pasta mejor que los actuales? No, ni mejores ni peores. Hacia ellos se encaminaba el esfuerzo de los militantes libertarios de entonces. ¡Y se hacia obra provechosa! Y algunos militantes viejos de ahora fueron emigrados de entonces, de los que venían para hacer dinero. Que no todos captaban nuestras concepciones es cierto. Pero también lo es que con el esfuerzo, con el tesón puesto en la actividad proselitista, los resultados eran plausibles.

El problema se resuelve — el problema del proselitismo — saliendo del rincón de las habituales reuniones para ir en pos de prosélitos. Tener en cuenta el adagio árabe: «Si la montaña no viene a mí, iré yo a la montaña». Si los elementos susceptibles de recibir nuestra propaganda no vienen a nuestro ambiente, hemos de ir nosotros donde ellos se encuentren. Hay que frecuentar ateneos, centros españoles en donde los haya, o crearlos en donde no existan. Hay que fomentar lugares de estudio y de esparcimiento,

de recreo, espectáculos, grupos artísticos, cuadros de variedades. Algo que atraiga y que permita a la par difundir ideas por medio de nuestras publicaciones o editando folletos, hojas impresas; algo acorde con la manera de comprensión de quienes en Franquilandia no han tenido oportunidad de conocer ideas de libertad y de justicia.

Es tarea que requiere movilidad, tesón, sentido psicológico, inteligencia: Tarea en la que todo compañero puede contribuir de una o de otra forma, ayudando de un modo, bien de otro. Es ya un lugar común aquello de que el movimiento se demuestra andando. No hay otra solución. Hace falta calentarse los sesos en plan de buscar medios plausibles para el empeño idealista de la difusión, de la propaganda. Lo que no es aconsejable es que el individuo se dé por fracasado antes de emprender la tarea, el renunciar antes de haber empezado. Importa forjar iniciativas, y si algunas no resultan inventar otras, compulsar el ambiente donde nos interesa hacer proselitismo, y según se presente así se ha de obrar, por supuesto, siempre en la línea fundamental de nuestras concepciones.

Vale la pena fijar un punto de atención en aquellos indios evocados por Jules Renard. Y procurar, en todo y por todo, evitar el decir con tristeza: «Nosotros nos parecemos a ellos».

EL ARTE DE MARCEL PROUST

Este año se cumple el centenario de uno de los escritores en torno a los que más se ha discutido y que más acusada influencia han tenido. Anatole France decía de Proust que poseía un maravilloso espíritu de observación, una inteligencia ágil, penetrante y sutil. Tuvo un don de observación genial. En sus libros, encuadrados en el título de «A la busca del tiempo perdido», los detalles psicológicos de las gentes y de las cosas; la evocación de los paisajes, toman singular realce y destacan de un modo sorprendente. Aunada la minuciosidad en la evocación va también la belleza de la forma. De todo ello ha formado escuela dentro del ambiente literario. Pero no nos place el que rindiera culto a la banalidad y a lo intrascendente. Maestro también en psicología lo fue Dosztoiewski, pero él analizaba los sentimientos vitales en el ser humano.

ESTO Y AQUELLO

CUANDO queremos referirnos a sociedades en las que la pobreza y la miseria predominan, esgrimimos el epígrafe de «países subdesarrollados», «naciones atrasadas», «sociedades en vías de desarrollo», etc.. Esto nos coloca ante la dualidad económica en que se escinde el planeta: por un lado, regiones en las que la industria ha alcanzado el más alto grado de automatización, enfrentadas a otras, inclusive dentro de las mismas fronteras políticas, en las que sus habitantes llevan una vida rayana al trogloditismo «civilizado», o están estancados en la primera revolución industrial-pauperismo obrero circundando las fábricas. Esto se nos plantea, pues, en esos escenarios, cuando queremos explicarnos el mundo — la sociedad de nuestra era — desde el punto de vista del *homo economicus*; queda, el conjunto de la sociedad, restringida al plano de la «lucha de clases».

Meditemos, ahora, sobre otros aspectos del vasto problema social. (La aceptación de la existencia de dicho problema — en singular, como abarcando toda su pluralidad —, no implica un asociacionismo militante, sino, que vista la injusticia en el seno de nuestra sociedad, los humanos busquemos las vías más rápidas y eficaces para cercenarla; esto se explica tan sólo como la participación en la sociedad, lo que no debe interpretarse como la integración en sus instituciones, las que consideramos responsables del flagelo que padecemos). Esos seres que conviven en «relaciones de producción» diferentes, leen las mismas noticias — aceptando que no exista analfabetismo donde lo hay —, ven los mismos programas de televisión, consumen en mayor o menor grado — de acuerdo a sus posibilidades materiales — productos idénticos, en fin, que muchos aspectos — no la totalidad — de su *status* de vida es semejante. Subsiste una relación social que obvia el mero situacionismo económico y desjerarquiza innumerables niveles del consumo. Permite a considerables estratos de la población mundial mantener ese nivel del consumo, aunque mengüe su calidad, el tiempo — diferencia entre el consumo — privilegio para algunos y el consumo — sobran para los demás, y otros factores de «desigualdad».

Veamos el «proletariado» de una ciudad. Ya no es propiamente una clase productora a corto plazo. Si incluimos en dicha clase a todos

La aristocracia obrera

aquellos que para subsistir venden su trabajo, no tenemos porque imaginarnos ni al artesano — zapatero, relojero, herrero, etc. — ni al obrero industrial. Tenemos también al oficinista, y al burócrata, y sobre todo los primeros son cada día más numerosos: los trabajadores de cuello duro. El trabajador intelectual produce a largo plazo, pero no sería tanto esto, sino que su mentalidad no siempre coincide con la de su «hermano de clase», el obrero manual. No ya su mentalidad, sino que su manera de ver las cosas es totalmente diferente: casi pertenece a otra clase, aunque es un asalariado. Digamos inclusive que frecuenta otros sitios, que consume bajo otras perspectivas, que su *status* sociológico no se confunde con el obrero manual. Prácticamente actúa como una aristocracia obrera.

El «aparato» sindical ve en ellos los esquiroleros permanentes, porque jamás se imaginó un asalariado sentado en una oficina revisando un himalaya de papeles. Por lo

tanto, para defender sus intereses forman sus propios gremios, y, en varias oportunidades, son ajenos a los planteamientos reivindicativos de los obreros. En el terreno de la lucha económica, los asalariados, y en lo que respecta a la tolerancia de la situación política aparecen reunificados bajo otros estandartes diametralmente opuestos al tradicionalmente clasista: la defensa nacional, por ejemplo.

Pero también por su formación, esta aristocracia obrera es más proclive — si no en conjunto, al menos por individualidades — a los programas de reforma social. En muchos aspectos, dentro de las estructuras, y no a su margen. Se mantiene, empero, aferrada a ciertos baluartes ideológicos de la burguesía: patria, raza, tradición, nacionalidad etc.

Emergen considerables facetas en las luchas sociales, como para desvalorizar el papel de un estrato, por el solo hecho de que la regla general de su conducta, en el plano económico-político, sea,

ciertamente conservadora. Más lo será, si añadimos a lo dicho el clima pedagógico de la formación de esos grupos de profesionales asalariados, el anhelo natural a conservar la familia, y el instinto de conservación del plato de lentejas. Advertimos que en esta categoría del proletariado se considera «sagrada» la situación democrática en que ha sido criada, ¿podremos asegurar entonces que esos trabajadores de cuello duro se verán movilizados cuando vean en peligro sus «libertades» democráticas? No precisamente inexistiendo de antemano la agrupación idónea que los atraiga a su seno, sería impensable una incorporación en aras de esa defensa.

Sin embargo, la lucha contra los armamentos nucleares, el pacifismo, si ha logrado movilizar multitudes de individuos ubicados en esa clase, porque son conscientes del peligro que les acecha. A partir de ese enfrentamiento con la autoridad, se puede concluir en otros niveles de las luchas sociales. Mientras no se la movilice en sentido revolucionario, indiscutiblemente que permanecerá en las garras del reformismo.

Floreál Castilla

ESPERANTA
KRONIKO

Ecos esperantistas

URSS : Lituania (mar Báltico) es la primera República de la URSS a introducir el estudio de la lengua internacional en su enseñanza media. Este curso oficial es accesible a los alumnos de 13 a 17 años, a título facultativo, constituyendo 52 lecciones de 90 minutos cada una, a razón de una por semana.

El comunicado oficial instaurando esta enseñanza, va acompañado de un informe documentario que pone en relieve que «el esperanto es, de entre todas las lenguas del mundo, la más rápidamente asimilable» y que ella constituye una buena preparación para el estudio eventual de otros idiomas». Este decreto, que ha suscitado un gran interés, ha en primer lugar requerido la apertura de cursos de capacitación para la enseñanza del esperanto, en vista de la escasez de personal competente, debido al hecho de que, desde 1937, y durante aproximadamente veinte años, el esperanto ha estado prohibido en la URSS. Diecinueve establecimientos del grado medio han podido, no obstante, aplicar inmediatamente dicho decreto.

ESTONIA: Esta otra república báltica de la URSS, ha seguido el

ejemplo de su vecina. Su ministerio de la educación nacional autoriza — desde el año escolar 1969-1970 — el estudio de la lengua esperanto en el octavo año de enseñanza.

CEILAN: Editado por la Asociación Universal Esperantista (U. E. A.) e impreso por la Universidad de Ceilán, ha aparecido recientemente el primer vocabulario Esperanto-Ceilanés. El ceilanés es la lengua oficial de Ceilán, que reemplaza definitivamente el inglés desde principios de 1964. Unos siete millones de personas hablan esta lengua. Desde hace tiempo existen ya diversos manuales de estudio y diccionarios de Esperanto para los Asiáticos, particularmente para los Persas, Japoneses, Chinos, Vietnamitas, Malayos, IndoneSIanos, Filipinos, etc., pero hasta el presente los habitantes de la India meridional debían estudiar el esperanto sirviéndose del inglés o de otra lengua extranjera.

NUEVA YORK: 1966, en Nueva York, ha tenido lugar una conferencia pública con el siguiente tema: «Cómo facilitar las informaciones industriales en el mundo? Los conferenciantes — el director general de la firma «Philipps» de Holanda, y un técnico de la casa

«Fiat» (Italia) — insistieron sobre la utilidad de la lengua internacional Esperanto.

FRANCIA: Hablando de la lengua internacional, Jorge Duhamel, miembro de la Academia Francesa, ha dicho: «¿Está el Esperanto destinado a dar obras de arte, a producir obras maestras de literatura? Yo creo que el Esperanto podría un día dar lugar a obras excepcionales, que estarían destinadas a un extenso y diverso público. Me siento orgulloso al constatar que algunos de mis libros han sido traducidos al Esperanto.»

Durante el año escolar 1966-67 el Esperanto ha sido enseñado en cuarenta y seis escuelas francesas.

Para todos informes sobre el Esperanto, escribid a SAT-AMIKARO, 67, av. Gambetta, París (20).

Para los cursos español-esperanto, dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 septembre, 91-Igny, (Francia).

TEMAS ESENCIALES DEL
ANARQUISMO
(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

Contra la guerra El poema

y II

EL intruso, en la vida pacífica de los hombres, es el Estado.

Su: «Si vis pacem, para bellum», le lleva a sacrificarlo todo en aras a su prepotencia. Llega el absurdo hasta aniquilar toda esperanza en una posible vacuna contra los efectos nucleares, para lo que se afirma la imposibilidad de obtenerla. Hace ya tiempo que alguien trató a la ciencia sin conciencia de ruina del alma. Pensamos que en la mente de los científicos al servicio del Estado no germinó nunca la conciencia, permitiendo que aquél se sirva de sus descubrimientos nocivos. Y se sabe muy bien que el Estado, apoyado en su cayado de estúpida noción de ordeno y mando; se apropia siempre más el derecho de usar de todos los medios para someter a sus semejantes y servirse contra sus propios súbditos, si éstos se oponen a las restricciones morales o materiales que les impone. En todo caso, si a través del autor tenemos en cuenta la declaración paladina del científico Ralph Lopp, «el año 1970 podría representar la saturación del límite radioactivo soportable (en la atmósfera) para el conjunto de la población mundial.» Y varios grupos de investigadores americanos, llegan a la conclusión que «la cantidad de estroncio en los huesos de la población americana alcanzará, en 1971, tal nivel que exigirá medidas inmediatas aunque no se proceda a más explosiones experimentales».

Nada hay menos formal que el concepto que tienen los Estados de su propia palabra. Lo prueba el absurdo criminal que consiste en que los países que logran dar con la fuerza nuclear, se apresuran a declarar con mucha seriedad ser partidarios acérrimos de la paz y que «jamás serán los primeros en emplear esa fuerza horriblemente mortífera».

¿A qué bueno entregarse a una empresa de la que de antemano dicen no se servirán? Mejor vale no hacer ninguna investigación o por lo menos ser lógicos y callar, mejor que anunciar intenciones engañosas.

La Iglesia anda metida siempre en todas partes. Es lógico que Viola haga algunas reflexiones sobre ella en el contexto de su libro. En opinión de muchos solamente ella tiene en su mano la posibilidad de orientar la humanidad. En realidad, la Iglesia se ocupa de todo de forma polivalente. Una de cal y

otra de arena, y el jesuita Messinero, en abril del 1966, repetía poco más o menos las mismas palabras que tantos obispos pronunciaron desde 1934 respaldando la entronización en Alemania, de Hitler y su Partido: «... el ciudadano católico no puede apelar a su propia conciencia para rechazar el sometimiento a los servicios y cumplir los deberes que fija la ley y que, en caso de legítima defensa, es lícita incluso, la guerra». Observamos pues que el camino recorrido, siempre en favor de la guerra, si les conviene, avanza y se da el caso que Rusia «ofrece a la Iglesia nuevas prerrogativas, en el momento en que lo que debería hacer, sería meterla contra el muro de sus propias mentiras». Aunque, claro, está aquel adagio: «Dios los cria...»

Las constituciones repudian la guerra. Pero, como decía el siempre bien recordado Alaiz, los gobernantes y los generales las preparan, y cuando estalla, envían a los que siempre han vivido pacíficamente de su trabajo, a que la hagan, mientras ellos, los cucos, se quedan tan tranquilos para volver a la paz que les interesa.

El autor nos recuerda a Malatesta y la no violencia que, con diferencias interpretativas, reside en el fuero interior de cada anarquista. «Anarquía, — decía — significa no violencia, no dominio del hombre sobre el hombre, (...) la idea, específica que distingue los anarquistas es la abolición del gendarme, la exclusión de los factores sociales de la regla impuesta mediante la fuerza brutal, sea o no legal...» A la zaga le viene Umberto Marzocchi, trayendo a nuestra mente días idos en que rompimos lanzas para levantar la protesta a favor de los compañeros Antonio López y Amador Franco, ahorcados por el régimen franquista en los años 46-47. «Es conocido — dice el Savonés — el pensamiento de los anarquistas. Para ellos, las armas no han sido nunca un elemento civil de progreso y su empleo conduce al crimen más absurdo, insensato e inicuo que la humanidad haya cometido en el curso de los siglos. Si la guerra convencional es de por sí una cosa horrorosa, la guerra nuclear en perspectiva es una monstruosidad sin nombre. La primera siempre dolor y luto y arruina la tierra; la segunda es la perspectiva de la destrucción de la humanidad.»

En fin para terminar con el rá-

pido estudio de la aportación a la paz que hace Viola con este libro, citemos la carta que dirigió al presidente de la República italiana el 17 de julio de 1966, denunciando la serie de experiencias a que se habían entregado entonces los Estados dirigidos por el general de Gaulle y Mao-Tsé-Tung. «El jefe de un gobierno — dice — que da orden de hacer explotar una bomba atómica experimental debe darse cuenta que en el mismo momento condena 15 mil criaturas a nacer con taras físicas y morales graves y llevar por consecuencia una existencia dolorosa y miserable. Las experiencias realizadas son susceptibles de tener repercusiones genéticas durante siglos y provocar malformaciones sobre 1.200.000 nacimientos.»

La carta denuncia hechos y consecuencias dando un sentimiento de amargura, pensar que los hombres que están al frente de los pueblos no evitan los estragos, como tan fácilmente lo podrían si en ellos alentara un mínimo de sentido común.

De Viola, el retrato denota bondad, mucha bondad, exquisita, que recuerda a Relgis, a Igualada, a Armand, Reclus y tantos otros. Conoce a fondo el mal que roe a la humanidad y lo combate con ahínco, hasta el punto de hacer pensar que habrá tenido muchos disgustos y que tendrá muchos más y mayores. Porque conocer ese mal y pensar que puede desaparecer gracias a una toma de conciencia radical de las mayorías, es conocerla mal. Sin embargo, hay que aumentar el volumen de la acción pacifista. Sin hacernos muchas ilusiones sobre las masas. Quizá se amplien los grupos de objetores y tal como se presenta la vida humana para un próximo porvenir, procurar emanciparse de lo común, cada día más sujeto a mecanismos que le unen a la autoridad y al deseo de *perecer*, con pérdida sensible del «yo», del hombre de carne y hueso con, además, cerebro para pensar y sensibilidad para sentir.

El libro es una invitación a la desobediencia de las leyes inicuas, una llamada a la vida que hay que defender y llenar de amor y un grito a la reflexión y a la necesidad de re-actualizar el antibelicismo. Hay que leerla. Los que lean el italiano, además de las enseñanzas que de él de desprenden, gozarán de una literatura dilecta.

Fernando FERRER

Sobre la flor está el poema
Dentro de la flor está el poema
En cada hoja está
El poema.

Todos guardan la flor
Con el poema
Está en las calles
En las cárceles
En los hospitales
Allí donde nacen
Y mueren
Los pobres.

Todos los hombres tienen
Un poema que decir
O callar
Unos saben y otros no
Decir ni callar.

Todos los pueblos tienen su poema
Que cantar
O esconder
Hay sonámbulos que odian los
Poemas, los persiguen
Los encierran
Los fusilan...

Es como si fusilasen a las flores
Para que no perfumaran
Fusilar a las flores
En los campos en mayo.

Otras nacen
Siempre nacen
Siempre poemas
Y flores
Y poemas
Millones de poemas
Con los brazos en alto
Empuñando guadañas
Y espigas

¡Y los fusilan!!
Para que no enseñen
A las multitudes
La nueva dimensión
De la libertad.

Y los fusilan
contra muros perfumados
A esa hora limpia
En la que los pájaros salen
A buscar que comer.

Y los fusilan
Y siempre nacen
Flores
Poemas... poemas... poemas...
Cantados
Gritados
Llorados
Por las calles
Por los campos
Por las cárceles.

Poemas
En los que no hay sitio para el mal
Con banderas de colores
Gentes de colores
Como los pueblos
Y las flores...

De colores...
De colores...
Y todavía... ¡todavía!!
Los fusilan...

E. DE SOTO

DESDE BENIFATO

La colonización de la tierra en España

LOS jerarcas de la economía española padecen flatulencia. La evaporación de gases intestinales no les deja reflexionar y no atinan con lo que hacen. Ahora quieren colonizar a la moderna. Crear pueblos nuevos haciendo un reparto de tierras de cuatro hectáreas por familia. Esto, si no diera asco, haría reír. El campo español se ha ido despoblando. La población campesina se ha desplazado hacia las capitales y al extranjero y los pueblos están sin habitantes, vacíos por completo. Y siendo esto así, no veo el por qué se va a gastar dinero y perder el tiempo levantando pueblos nuevos, sin ninguna necesidad.

«El mal está en la confusión; el grave peligro, en la tendencia. De confundir colonización con emprender obras los ingenieros agrónomos, se pasó después a confundir la colonización con crear lotes de cuatro hectáreas y construir pueblos pequeños poco distantes entre sí, sin otra razón tal vez que la de considerar colonización cualquier cosa que haga, haya hecho treinta años o promueva el Instituto de ese nombre.» Jaime Montero (Abogado del Estado).

Que el señor Montero no se cansa mucho con sermones — si acaso no son cuento —, que en este mundo a todo se llega. Su propaganda anti-colonizadora cae en el vacío. Ya sabe usted que en España se habla de colonización, se tropieza siempre con el mismo parapeto: «feudalismo e iglesia». Las dos repúblicas murieron por la misma causa: «por la ley de la reforma agraria».

«Poner la riqueza al servicio del pueblo español, subordinando la economía a la dignidad de la persona humana, teniendo en cuenta sus necesidades materiales y exigencias de su vida intelectual, moral, espiritual y religiosa, arbitrando, además, los medios conducentes para que la tierra, en condiciones justas, pase a ser de los que directamente la explotan». Al señor Montero se le ve la oreja como a todos los gerifaltes de la misma calaña. Don Jaime no se aparta un ápice de los viejos caminos ya demasiado trillados. Lo que don Jaime indica no estaría del todo mal para una «democracia» aunque fuese con algo de rabo; pero no para una dictadura franquista. Cambiar de careta, no; ni mentiras convencionales, tampoco, señor Montero. Usted mismo sabe que mientras esté al mando en manos del reaccionario feudalismo, a la reforma agraria no se la puede ni siquiera mentar.

La tierra para el que la explota, — dice don Jaime. Para el que la trabaja, estaría mejor dicho; pero mucho mejor dicho sería que la tierra fuese para todos o para la Comunidad, por que no hay nadie en Justicia que se pueda llamar «propietario legítimo de un palmo de tierra»; sin eufemismos diremos que la Tierra es nuestra madre, base fundamental de todas las maniobras del hombre. Sin la corteza terrestre, ¿dónde estaría pegado el hombre? Tampoco habría agricultura, industria y comercio, y el hombre estaría diluido entre la materia de una

«bola» esférica. Por eso al decir Tierra decimos hombre, agricultura, industria, comercio, base fundamental, concepto concreto de todo lo relativo al hambre, célula orgánica que se multiplica y forma la colectividad; pero con libertad de acción, porque donde no hay libertad, tampoco hay justicia; y el individuo necesita función y movimiento libres en su vida de relación, sin obstáculos ni trabas que entorpezcan su paso por la vida, ya que al nacer, todos nacen poco más o menos lo mismo, y nadie lleva la orden por «escrito» de mandar sobre otro individuo. Nada de exclusivas, amigos. Visto que la «propiedad» no es

más que una simple usurpación a la colectividad, y exceptuando las cosas de propiedad legítima, que pasen a la comunidad, por ley natural y legítima. A partir de este punto, y refractarios a todo lo que huelga a autoridad, nos apartamos también de los demás sectores sociales que siguen el camino del autoritarismo. Nosotros no queremos autoridad de ninguna clase: ni moral, intelectual ni económica. Aceptamos el consejo, no la imposición. Por eso somos anarquistas y luchamos por la anarquía.

Tomás de Benifato

DISCOS



En el campo de las ideas hay grama como en el campo agrícola. Sin esta hierba parásita y perturbadora, ambos campos quedarían lo ubérrimos que merecen.

En la aventura escisionista de la hora los confederales observamos como elementos buenafetistas o metepatistas se agregan invariablemente a la disensión de turno que en Cataluña se conoció por treintismo, en Francia 1945 por escisionismo y en 1970-71 por escisionismo bis. Es constancia en ellos, se reconoce. Es inconstancia en otros, nunca «treintas» ni «escisio» antaño, y todo a la vez ogaño.

No les queremos mal; que se casen, sean felices, y tengan muchos hijos.

Pero les señalamos su soberbia (en su defecto, su autoengaño), su agalla, su «pagalla», su león asnado. ¿No? Pues sí: eso. Hay parón en su cosa, se les fue el objetivo. ¿Dónde ir con lastre «cenetistas», con saco de guijarros «anarquista»? A parte ninguna. El deseo que existió en ellos yace extinto; sin consistencia es el parón sin león. No hay idea, hay vértigo de arriba abajo, hasta llegar al fondo insondable. El socialista queda en su ista y el republicano en su mismo hermano. En cambio, el ex de anteayer, de ayer y de hoy,

y el ex reciente y «recuperador de errores desatendidos», ¿dónde irán que no sea al redil de donde sea, si en donde sea les admitieran?

Los que queden con buenahombria (traducimos de bonhomia) en el nuevo campo — ¡ay, agramántico! —, deberían meditar para visionar los días vacuos que al margen de la familia les esperan. ¿Taparse las franquezas corporales con hojas de parras bordes, infecundas, fáciles a la hiedra? ¿Por qué hojas que dan vergüenza en vez de ocultarla? ¿Y por qué ocultarla, la vergüenza, si no existiera? Existe, sí, la vergüenza con un «des» que podría encabezarla, con un «des» que podría anularla.

Esos papeles vuestros, amigos, y esas seguridades vuestras, amigos, os engañan porque el engaño, el autoengaño os sustenta. No daréis paso de provecho; lo pronunciaréis negativo, sin convicción porque ésta os falta desde que abandonásteis la casa. Desde ello estáis auto abandonados, perdidos, anonadados.

¿Recordáis? Eráis mayoría. Trabajosa mayoría. Con ruedas y todo. En la contienda política también perderíais; no se os ocurra un día meteros en elecciones mayores.

En cambio, la «minoría» de ayer es tan numérica ya como toda la organización «santamartina». ¿Cómo es ello? Los «pocos» se han cohesionado en muchos y los anticuadistas que se fueron han regresado. La CNT se recupera rápido y en su solar parisino ello se comprueba un poco cada día, y treinta días se cosen uno al otro ofre-

ciendo un mes, y unos meses rotizos. Medio año más, y los cirios de San Denis no habrá oficiante que los alumbré. Y no lo lamentará nadie, ni los propios desalumbrados.

DISCOBOLO

Suscripción pro-local social en París COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	26 594 00
Padro Lacosta, Vierzon	40 00
Campoy, Lyon	50 00
Julián Olmos, Marsella	15 00
F. Local Rochefort-sur-Mer	50 00
Caralt, Combs-la-Ville	50 00
Basilio García, Fontainebleau	20 00
Rafael Hazas, Lille	50 00
Manresa, Albi	5 00
CNT, Núcleo Bretaña	20 00
F. Local de Nantes	20 00
R. Valls, Vendargues	20 00
Morera, Perpignan	30 00
Grupo «Sébastien Faure», París	38 40
M. Fernández, Thiais	40 00
Libertad López, París	10 00
R. Serrarols, París	50 00

Suma y sigue 27 102 45

Constatamos con satisfacción las crecientes aportaciones de compañeros y organismos confederales de fuera del radio de la región parisina. Como esperábamos, los compañeros radicados no importa donde han comprendido la importancia de una sede confederal establecida en la capital de Francia.

Esta suscripción será definitivamente cerrada una vez cubierto su efecto. Mientras tanto, continúa.

DESDE LA ARGENTINA

Apuntes para reflexionar

Por mucho tiempo Argentina ha sido, en el extremo Sur del continente americano, uno de los países de mayor gravitación en el quehacer del movimiento anarquista. Su aporte a la difusión de las ideas escapó a toda ponderación. Desde aquí, a través de la FORA, de la Asociación Continental de los Trabajadores, de los Ateneos, Agrupaciones, Centros sociales; los periódicos, e libro y los folletos, fluía sin pausas, y con generosidad casi no igualada, nuestra propaganda, que se esparcía por toda América, y aun por otros continentes, sin olvidar, desde luego, cuanto pesaron en la vida del pueblo argentino la FORA y las agrupaciones anarquistas.

Sin embargo y como para confirmar aquello de que todo es perecedero en la vida, ni la FORA ni el anarquismo son ya expresiones vivas, actuantes en la Argentina. Los acontecimientos político-sociales que se dieron en el trascurso de los últimos cuarenta años, y nuestros errores, que también los hubo, nos barrieron del escenario de las luchas del proletariado. El pueblo argentino cesó de tenernos como actores o protagonistas, de la historia que él, a su manera, está escribiendo. Reducidos a unos pocos grupos sin trascendencia, pocos somos ya. Poco, desde luego, si se considera que un movimiento social, con cionarios, es tal, verdadero contenido y postulaciones revolucionario sólo cuando su existencia se demuestra con su presencia vital, determinante, en los hechos y acontecimientos factibles de operar las grandes transformaciones sociales.

*.

Iniciado en el año 30, con la instauración de la dictadura uriburista, el declive del movimiento forista entra en un proceso de desarticulación que se va acentuando gradualmente con la ascensión del general Justo al poder y, más tarde, con el advenimiento del peronismo, que culmina con la entrega — forzada por el gobierno — del total de la organización obrera a la CGT. Nuestras principales fuerzas organizadas desaparecen y, concentrados en los escasos y débiles reductos que nos quedaron, vimos desfilan años y años de inactividad en aumento. Pero los reductos, como era de imaginar, fueron cayendo uno a uno. Creímos que lo nuevo que se daba en Argentina no era otra

cosa que un fenómeno pasajero, fácil de superar, ya que, pensábamos, la FORA, y con ella el anarquismo, eran fuerzas con profundas raíces en el pueblo de este país, tan inmenso territorialmente como rico en recursos de todo orden.

Tán seguros estábamos de la inmunidad del pueblo argentino ante el advenimiento de las modernas dictaduras, que no pocos de nosotros, allá por los años 28 y 29, llegamos a afirmar, con una certeza digna de mejor suerte, que lo ocurrido en Italia con la dictadura mussoliniana no encontraría asidero posible en la Argentina. Sin embargo, ya se ha visto cual era y sigue siendo la realidad. Cuarenta años han corrido desde Uriburo a nosotros. Y los horizontes prometedores se esfuman; las perspectivas se diluyen en la tristeza de un hoy que nos sabe huérfanos de recursos materiales para trabajar y, sobre todo, carentes de fuerzas militantes. ¿Por qué hemos llegado a tal estado de cosas? ¿Todo lo ocurrido, todo lo que concurrió a desarraigar al movimiento anarquista de Argentina fue obra exclusiva de las dictaduras que hemos vivido? No. No creemos tal cosa. Nosotros afirmamos que también los militantes debemos aceptar nuestra parte en la distribución de las responsabilidades.

Reflexionemos sobre lo que sigue, puede que nos sirva para superar errores. Durante decenas de años nos hemos estado excomulgando unos a otros. Hemos estado alimentando al sectarismo, a la intolerancia, no ya tan sólo contra los extraños, sino también contra el compañero. Y durante mucho tiempo el sentido de nuestro quehacer no fue otro que descubrir impuros. La intransigencia, tan mal entendida como peor aplicada, nos llevó a negarle valor a todo lo que otros hacían, aunque ese todo representara algún bien para la clase trabajadora. Pero así quedamos. Poco menos que solos ante un pueblo desorientado, aunque con muchas ansias de días mejores. ¿Y qué hicimos — reiteramos una vez más la pregunta — frente a hechos, circunstancias y acontecimientos que nos iban desplazando cada vez más de la vida activa de la lucha?, ¿intentamos, siquiera, encontrar nuevos elementos que nos permitieran proseguir la lucha? Verdad es que algunos pequeños grupos de compañeros siguen actuando con toda abne-

gación, pero cierto es también que la existencia de algún sindicato nada agrega a la idea de Federación que, para ser tal, ha de contar con reales organizaciones. Las represiones, los golpes militares y el estado de casi permanente dictadura, tienen mucho que ver con el estado actual del movimiento, pero nosotros, ¿fuimos nosotros lo suficientemente inteligentes para enfrentar las realidades que en todos los campos se daban en la Argentina y en el mundo? Ahí radican, justamente, nuestras fallas.

*.

El mundo, según todas las evidencias, ha entrado en un proceso de cambio en todos los órdenes de la vida de la sociedad. Se está en la búsqueda de nuevas estructuras sociales. Se desean cambios profundos. Fuerzas de las más dispares extracciones políticas, religiosas e ideológicas, reclaman la necesidad de la revolución social. Ciertamente es que no siempre son claros los fines que se persiguen ni coincidentes los medios que se emplean. Pero lo cierto es que la conmoción social se acrecienta de día en día, sobre todo en América Latina, en cuyo seno la violencia indiscriminada y sin ideales precisos, se ha convertido ya en el pan de cada día. Y todo esto sin olvidar los cambios que se producen en los más diversos campos de la actividad humana y que tienen como punto generador al avance de la tecnología moderna, cambios que sacuden tremendamente, inclusive, viejas costumbres y no pocas verdades y conceptos que hasta ayer no más habíamos considerado inamovibles. En tanto, ¿que hacíamos nosotros para proseguir nuestra tarea a tono con un mundo que a todos mantiene inmersos en una vorágine de hechos y acontecimientos que años atrás hubiéramos considerado inverosímil?

Repitamos la pregunta: ¿Qué medios idóneos empleamos para capear la crisis que tan en serio nos amenazaba? Dejamos pasar los años y seguimos confiando en una reconstrucción del movimiento obrero anarquista que hasta ahora no se ha dado, pese a que ya llevamos cuarenta años de crisis, de espera.

Claro que la crisis no está en las ideas. Ni tampoco ha sido afectado lo esencial de los principios. Lo que se ha resentido son los métodos de trabajo, las herra-

por José A. Barrionuevo

mientas que, quizá por hábito, hemos llegado a creer que son irremplazables, inmutables. Aunque no somos nosotros los llamados a olvidar que nada es inmutable en la vida del hombre, ni aun siquiera en la vida de las sociedades humanas.

*.

No nos atrevemos a afirmar la imposibilidad del retorno de los trabajadores al seno del forismo. Nada es absoluto. Podría darse el caso que hechos y circunstancias imprevisibles por ahora, operaran ese retorno. Pero para ello tendrían que darse algunas circunstancias muy especiales. Como, por ejemplo, contar con cierta militancia capaz de actuar en el seno mismo de los gremios, dondequiera éstos se encuentren y sin miedo a contaminaciones que no pueden darse cuando el militante sabe lo que quiere para bien del ideal.

Argentina puede volver a ser el polo que irradiaba la luz de las ideas a todo lo ancho y lo largo de este continente, continente en cuyo seno está bullendo ya el fervor de todas las rebeldías, aunque no siempre estas rebeldías sigan sendas de libertad. Claro que para el logro de lo que queda dicho nos está haciendo falta mucho material de trabajo y, por sobre todas las cosas, nos está haciendo falta mucho afán por comprender lo que se está dando en esta hora del mundo que nos ha tocado vivir. El pensamiento anarquista debe estar presente en las luchas de los pueblos. Tenemos que procurar ser actores y no meros espectadores en los hechos y en los días por venir. Pensar que los grandes ideales sociales sólo valen en la medida en que se actúan, puede ser ya un principio de solución para la crisis que nos agobia, y puede darnos la pauta de lo que tenemos que hacer.

*.

Que ningún prejuicio nos atee. Nada que sea expresión de rutina debe inmovilizarnos. La vida es renovación perenne. Nada, a no ser la muerte, es quietud. Y el quietismo, ni las tradiciones que no reciban la frescura de las mañanas nuevas ha de contarse como prenda ni virtud anarquista.

Acumular años valdría la pena,

DESDE LA ARGENTINA

si es que tal acumulación nos vale para forjar grandes hechos, renovadores y libertarios. Pero es muy poco anarquista asistir al desfile de décadas y décadas sólo por temor a perdernos en sendas no transitadas. El pueblo no necesita de nuestra orientación. Llévesmosle nuestra palabra, la vitalidad de nuestra presencia militante. Con o sin sindicatos, hagámonos presentes.

Pensemos: El labriego no detiene la siembra porque se le rompió el arado. Si lo puede hacer recupera la misma herramienta, pero si esto le resulta imposible, construye otra y la siembra sigue. Hagamos lo mismo nosotros. Si la vieja herramienta ya no nos rinde, construyamos otra, pero no prosigamos mirando cómo, inexorablemente, pasa el tiempo. Ojalá estos apuntes hagan meditar a los compañeros argentinos. Por eso los hemos escrito. Deseamos que entre todos encontremos los medios idóneos que hagan posible la reconquista del pueblo para las grandes luchas. Que hagamos posible, fundamentalmente, este gran anhelo: ganar hombres para la libertad. Argentina todavía puede ocupar puesto de privilegio en el trabajo de los libertarios. Todo depende de los libertarios mismos y de su disposición para escuchar los reclamos y las exigencias de la hora.

Rosario. Diciembre 1970.

COMUNICADOS

F. L. DE PERPINAN

La Federación Local de Perpiñán organiza las charlas siguientes en el local de la CNT, 46, rue d'En Calce:

1º Por el compañero Soler Vicente, el 21 de febrero 1971 a las 9,30 de la mañana: «El militante y el porvenir de la CNT.»

2º Por el compañero Gil Juan, el 21 de marzo 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Origen del sindicalismo; sus principios y finalidades.»

3º Por el compañero Blanco Francisco, el 4 de abril 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Mayorías y minorías.»

Invitación cordial para todos los compañeros y simpatizantes.

Al mismo tiempo ponemos en conocimiento de todos los compañeros y Federaciones Locales de la región de los P. O. que pueden dirigirse directamente a CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés para obtener la cantidad de billetes de Tómbola que deseen. Tómbola organizada por las CC. de RR. Zona Norte y Normandía bajo la égida de la Fiesta del Libro Libertario.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el domingo 21 de febrero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 28 de febrero de 1971. Dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

NOVEDADES EN LIBRERÍA

«Michael Bakunin», obra biográfica debida al profesor E. H. Carr. Tomo de lujo editado por la casa Mateu, de Barcelona. Su precio: 45,00 frs.

«El Hombre, el medio, la sociedad», trabajo de índole filosófica escrito y publicado recientemente por el compañero Juan Puig Elias. Pedirlo a esta Administración, que lo servirá al precio de 3,00 frs.

Pedidos a esta Administración.

A LOS LECTORES QUE FUERON DE «SOLIDARIDAD OBRERA», DE PARIS

Teniendo necesidad de dar cima a tres collecciones de nuestro antiguo portavoz, el compañero Juan Ferrer solicita de los compañeros que pcedan desprenderse de los números de «Soli» que a continuación se citan: del 1 al 18; los 27, 30, 32 y 76; los 128, 148, 241, 246, 270, 311, 317, 407, 427, 457, 468, 500, 594, 595, 596 y 610, los destinen al compañero citado, 33, rue des Vignoles, París (XX°).

REGIONAL CATALANA - CNT PARIS

Advierte a sus afiliados de París que para cotizar encontrarán al compañero Riambau, los sábados y domingos, en el local social.

Asimismo ruega a los futuros lectores del boletín «Terra Lliure» que soliciten el número de ejemplares que deseen al compañero Evaristo Bagés, 33, rue des Vignoles, París (XX°).

«UMBRAL» n° 101

Será un número excelente, de los que harán época en los medios literarios de ahora. Su retraso se debe a dificultades de orden técnico ya casi superadas. Damos la seguridad de que el U-101 estará en posesión de los lectores en el próximo mes de marzo.

Correspondencia:

J. Bassons, St-Pons, recibiras 2 ejemplares. T. Guillén, París, id. 1. F. Local de Nimes, id. 3. Brualla, Naslacq, id. 1. Galán y J. Egluy, id. 2; Grimo, R., Labastide d'Anjou, id. 1. Alvarez Ferreras, Canadá, 5 ejemplares.

S.I.A.

REGIONAL PARISINA

Lista de donativos pro-S.I.A. desde el 26-10-70 al 3-2-71.

Gregorio Ibáñez, de París, 10; Miguel Martínez, Bondy, 10; Libertad López, 5; V. G., 5; Compañera Pozo, 10; Gregorio Ibáñez, París, 10; Vicente Sanagustín, Pantin, 20; Un Valenciano, 5; Soledad Estorach, 3,25; El Noy de les Corts, 5; Un Lampista, 5; Severino Pi (Rosario), Quillan, 20.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, 21 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalanda.

Se recomienda la puntual asistencia de los compañeros.

ADMINISTRATIVAS

Salvador Puente, 38-Pont de Claix. Recibida la tuya. Aclarado sobre libros. Tu giro en nuestro poder el 19-1-71. Saldo cuenta.

—Vve. Arnau, 83-Druguignan. Recibida la tuya. Giro de 38 frs. en nuestro poder el día 19-1-71. (La suscripción es ahora 45 frs. «Umbral» n° 101, como lo tienes pagado, lo recibirás cuando salga).

—Angel Bassa, 13-Bivier. Recibidos giros indicados de Marcelino Martín (Bivier). Tiene pagado «C. S.» hasta el 30-6-71.

DONATIVOS A

LE COMBAT SYNDICALISTE
Genique, Ivry, 12,00 F.; S. I. A. (C. N.) Tolosa, 100,00 F.
Total: 112,00 francos.

SUSCRIPCION PRO-ANCIANOS

Roanne: Antonio López, 10; Aix-en-Provence: Juan de Oorán, 5; Lyon: Campoy, 30; Combs-la-Ville: Casals, 20 F.
Total: 65,00 francos.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuroc 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

COMPANEROS: Acordémonos de los presos y de S. I. A.

GEROGLIFICO CHINO



— Ese va a lo de Confucio.

— Estás en una confusión. Ese no va más allá de Gengis Kan.

VORAZ INCENDIO

BARCELONA. — Un tremendo incendio se declaró en el almacén número 2 del Consorcio de la Zona Franca, en el puerto. Este tinglado, que dispone de una superficie de una hectárea, ardió completamente echando a perder grandes cantidades de algodón en rama, rollos de papel y stocks de hojalata. Para atajar la inmensa llama única (¿totalitaria?) acudieron bomberos de todos los cuartelillos de Barcelona, que se encontraron — lo decimos de pasada — con escasez de bocas de riego, teniendo que ir a tomar agua al mar. Las pérdidas, por ahora ignoradas, son no obstante cuantiosísimas y las casas aseguradoras ya se las ingenian a los efectos de regateo.

Entre los testigos presenciales del siniestro fue convenido que éste es de todo punto comparable con la voracidad de la burocracia franquista.

LAS RENTAS DEL OBRERO

AVILES. — Un horno de las Acerías Ensidesa reventó en pleno trabajo por causas desconocidas. Balance: ocho trabajadores muertos y más de veinte heridos, doce de ellos gravemente. Ningún burócrata del sindicato oficial quedó cogido por la explosión pero, compungidos, prometieron que a los fallecidos se les enterrará gratis.

TERRORISMO OFICIAL

IBIZA. — Por orden de la autoridad ha sido dinamitado, con 900 cargas de explosivos, el hotel «Insula Augusta», considerado demasiado alto. Todo el vecindario presenció el desplome de ese edificio de factura reciente, sin que nadie consiguiera explicarse que hubiese sido elevado a la altura de 26 metros sin que la autoridad correspondiente se diera cuenta de ello. En toda época el papel... moneda ocasiona cortedades de vista.

NO SIEMPRE LOS COCTELES SON DE LICORES. LOS HAY MOLOTOV

BARCELONA. — Manifestación pro libertad de los españoles:

Una quinientas personas se manifestaron a última hora de la tarde del pasado sábado, a la altura del cruce de la calle Tajo con el paseo de Maragall, profiriendo gritos subversivos y portando palos y porras. Poco después de iniciarse la manifestación acudió a dicho lugar un coche patrulla del servicio de Orden público 091, en el que iban un funcionario del Cuerpo general de la Policía y

ANTENA

tres agentes de la Policía armada. Cuando el vehículo cargó contra los manifestantes, éstos lo rodearon y, utilizando los palos que esgrimían varios de ellos, se lanzaron contra el coche, rompiendo los cristales de las ventanillas y lanzando varias botellas con líquidos inflamables al interior del automóvil, que empezó a arder inmediatamente, hasta el punto de que las llamas prendieron en la ropa de los agentes de la autoridad, quienes tuvieron dificultades para salir del vehículo. En tanto, los manifestantes se dieron a la fuga.

LA EXPLOTACION DE MUJERES

BARCELONA. — Mientras las muchachas de servicio (criadas) cada año son menos, en cambio en las industrias textiles y del vestir el porcentaje de mano de obra femenina se acrecienta cada vez más. En 1968, de 1.200.000 trabajadores 318.145 eran mujeres. En 1890 trabajaban en el sector fabril 55.000 mujeres sobre un total de 100.000 obreros. En 1920 la mano de obra femenina pasó a 150.000 sobre un conjunto de 285.000 empleadas en las fábricas de tejidos. En confecciones y calzados actualmente hay empleos 124.000 hombres y 272.000 mujeres.

CRIMEN SOCIAL

BARCELONA. — El albañil Julio Serra Rubio, de 67 años de edad, cayó de un andamio al suelo, matándose. Tal ocurrió en las obras que se realizan en la casa de la calle de la Independencia, número 334. Es un crimen que los proletarios de la edificación por necesidad tengan que realizar trabajos de equilibrio, incluso cuando por edad pueden perderlo fácilmente.

HUELGA EN LA MAQUINISTA

BARCELONA. — Disconformes con el convenio de trabajo que rige, impuesto por el sindicato de acuerdo con la empresa, todo el personal (dos turnos) de la Maquinista Terrestre y Marítima, sita en la Barceloneta, se declaró en huelga de brazos caídos. Avisada la policía defendió a la dirección del establecimiento desalojando al personal trabajador y practicando, además, doce detenciones. El sindicato, claro, está conforme

con el proceder sindicalnacionalista de la policía.

EL NO Y EL SI SOBRE LOS EMBUTIDOS

BARCELONA. — Disposiciones emanadas de la superioridad de la enseñanza enseñan que conservas y embutidos son alimentos incompetentes para los niños. Pero los envíos que la superioridad dirige a las cocinas del Grupo Escolar Mixto de La Garriga se componen exclusivamente de «butifarres» y latas de conserva. Tras leer las propagandas anti-butifarres, los alumnos tragan eso, y quien sepa más que lo explique — los alumnos dicen.

EL VASO DESBORDADO

BILBAO. — En la empresa minera de Gallarta han sido despedidos un buen número de obreros por haberse negado dos de ellos a hacer una explosión en un lugar que se considera peligroso para los mineros, pues existe la amenaza de un desprendimiento de tierras. Despedidos los dos, un número importante de compañeros suyos se solidarizó con ellos, organizando una protesta. El diario de Madrid que comentó la noticia el 25 de enero, no dio la cifra exacta de los despedidos, limitándose a señalar que la «expulsión de los primeros fue la gota de agua que desbordó el vaso, un vaso que se había estado llenando durante muchos años.»

EN FAVOR DE LOS DETENIDOS

MADRID, (OPE). — En la junta general del Colegio de Abogados, de Madrid, se propuso y fue acordado por unanimidad, que la Junta de Gobierno hiciese las gestiones pertinentes para que el abogado pueda asistir al detenido en los primeros momentos de su detención, incluso en los periodos de excepción, ya que en estos momentos es cuando el detenido se halla más necesitado de asistencia.

LA TRAGALIA DEL HEROISMO

MADRID. — Interrogado por la revista «CAR» el sacerdote y escritor don Luis Martín Descalzo, ha declarado: «Me revientan los héroes. En cuanto a las heroínas, puesto a elegir, señalaría el nom-

bre de Juana de Arco, que me gusta porque la he estudiado a fondo y he visto que de heroína no tenía nada.»

PEINANADO AL GATO

MADRID. — Ignacio Careaga, abogado especialista, declaró en «Informaciones» que en España se casan actualmente alrededor de 115.000 parejas al año y se separan legalmente alrededor de 1.300 matrimonios. De los malcasados Careaga no se ocupa.

POLICIAS Y ESTUDIANTES

VALLADOLID. — El 3 de febrero hubo violentos choques entre un millar de estudiantes e importantes fuerzas policíacas. Ocho manifestantes han sido detenidos. Se protestaba contra la detención de trece de sus compañeros, que celebraron una reunión clandestina en la Facultad de Ciencias.»

Servicio de Librería

«El autoanálisis», Karem Horney	8 00
«Así cayeron los dados», V. Botella Pastor	9 00
Luis Ramirez: «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)	16 50
«El Apoyo Mutuo», Kropotkin	18 00
«Arte de bien vivir», Schopenhauer	5 00
«Arquitectura del verso», Pérez Cunis	5 00
«Aurora Espléndida», Jack London	5 00
«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	7 50
«Ayude a su médico», Varios	3 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00
«Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa	4 50
«El alma y el amor», Magnus Hirschfeld	5 00
«El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti	12 00
«La Eugenesia», G. F. Nicolai	15 00
«Arte y alienación», Herbert Read	15 00
Zuñiga	6 00
«La cité future», Tarbouviech	8 00

EN CATALAN :

«Poemes de llum i tenebra», R. Llop	8 00
«De l'Anoia al Sena sense presa», J. Ferrer	10 00
«Garbuix poètic», J. Ferrer	2 00

Pedidos a : Roque LLOP
33, rue des Vignoles, París (20)

P. & T.: LA GREVE BIDON DU 4 et 5 FEVRIER

Préparons à la base la grève générale illimitée des PTT. Développons partout les comités de base.

Depuis des années que je suis dans le PTT, j'en ai fait des grèves de 24 heures et de 48 heures, demi journée, enfin, pas grand chose de positif à part la grève de mai 68 où on a eu quelque chose de valable mais à l'heure actuelle, les augmentations sont résorbées par la montée du coût de la vie depuis 69; c'est pour cela que nous refusons de participer à ce genre de grèves et les grèves décidées au sommet en passant par la CGT à FO, à la CFDT, malgré ces assemblées générales où l'on laisse parler le personnel PTT, les bureaucrates nous répondent finalement : vous n'êtes rien en dehors des syndicats. Syndiquez-vous, nous répondent-ils; c'est tout ». Voici l'opinion d'un camarade PTT d'un grand centre PTT de Paris qui résume une opinion qui est générale dans la majorité des centres de tri Orly, Paris, Nord, Austerlitz Paris.

F.O. lance une grève de 48 heures. CGT et CFDT déposent aussi un préavis de 48 h. A Paris 18, à la suite d'une réunion intersyndicale,

la CGT propose un vote à bulletin secret pour essayer de récupérer la grève démarrée par F.O. Résultat du vote : 48 heures l'emporte, mais beaucoup d'abstentions, beaucoup de partisans de la grève illimitée et de bulletins barrés tout simplement.

— Liberté d'expression au piquet de grève : Le comité d'action de Paris 18 colle une affiche devant le poste, pour dénoncer la démagogie des syndicats. Aussitôt les dirigeants CGT-PCF nous arrachent l'affiche. Une engueulade s'en suit. Les dirigeants F.O. et CFDT assistent à la scène, assez surpris mais sans réaction.

— La Pologne à Paris 18 : Tout était bon pour faire passer les camarades de l'affiche pour des diviseurs, des ennemis de la classe ouvrière, de nervis, etc. C'est tout juste s'ils ne nous ont pas traités de « hooligans ». En Pologne, ils ne se sont pas contentés de traiter les ouvriers d'aventuriers, ils en ont tué des dizaines à la mitrailleuse.

— 2e jour de la grève : Le délégué en chef de la CGT est obligé de faire continuer la grève; vue la combativité des postiers. A

Paris 9, presque tous les postiers ont repris le boulot, et pour cause, le piquet de grève était dirigé par les petits-chefs CGT-PCF.

A Paris 18, ça gueule : « Y en a marre de ces grèves-bidons, de toutes ces querelles syndicales; il n'y a pas de manif, seul un meeting folklo à la Bourse, pas d'occupation des postes. Bref, ça sent les élections paritaires et les municipales si proches.

Les dirigeants CGT nous ont calomnié, plutôt sur notre vie privée que sur notre action politique : « Vous êtes des clochards, des chevelus, des mendiants, des pédérastes, et patatin et patatan. Tels sont les arguments faiblards des socialo-bourgeois de la CGT-PCF.

Des gars proposent de fermer les portes de la poste, pour empêcher les camions des compagnies privées (briseurs de grèves). Les dirigeants syndicaux s'y opposent : « Vous comprenez, les gars ne sont pas prêts, on n'a pas l'unité ». Ils disaient déjà ça en mai 68).

Enfin, tout est bon de la part des dirigeants pour ne pas donner aux luttes un aspect trop combatif. Tout est rentré dans l'ordre, on a fait notre petite grève semes-

trielle, l'administration peut se frotter les mains, tout est fini.

Texte d'affiche arrachée au piquet de grève le jeudi 4 février, rédigé par les militants du comité d'action Paris 18 :

Qui décide? 24 heures, 48 heures de grève, y en marre, depuis des années de grévettes se succèdent sans apporter aucune solution aux revendications essentielles des parties. Votre pouvoir d'achat est toujours remis en cause par les augmentations des prix. Malgré le mécontentement croissant de la base, les dirigeants syndicaux nous imposent ces grèves sans issue suivies par routine. Les postiers américains et anglais nous ont donné l'exemple quant à la manière de mener le combat pour faire aboutir leurs revendications (grève générale illimitée) jusqu'à satisfaction des revendications. La base doit imposer sa volonté de lutte face à la mollesse des bureaucrates syndicaux.

La farce a assez duré. Grève générale jusqu'à satisfaction des revendications. Pouvoir de décision aux assemblées générales du personnel.

Comité d'action Paris 18

UNITE A LA BASE OU AU SOMMET?

(Suite de la page IV)

il faut d'abord faire l'unité des ouvriers entre eux.

Que penser de ceux qui, au nom de l'unité à tout prix, demandent à la majorité (les plus défavorisés) de s'unir à la minorité sur des revendications qui favorisent beaucoup plus celle-ci que celle-là.

Pure démagogie. — Nous pensons que c'est aux cadres qui, tous les jours défendent les intérêts de l'administration, de faire un effort, pour se ranger sur les intérêts de classe du prolétariat et non le contraire, que c'est à eux de prendre conscience une fois pour toutes du rôle que l'administration leur fait jouer et de faire un pas vers la classe ouvrière. Si certains sont prêts à faire ce pas, ils seront des nôtres mais aucune concession ne sera faite de notre part car cette concession serait une trahison vis-à-vis de la classe ouvrière.

Conséquence des augmentations hiérarchisées. — Certains syndicalistes en peau de lapin prétendent

que le fait qu'un cadre soit plus augmenté n'a aucune importance, que ce qui compte, c'est que l'administration ait cédé devant les travailleurs et que ça ne défavorise pas pour autant les ouvriers. Voyons ce qui en est exactement. Exemple : 5 ouvriers gagnent 1 000 F, et 2 cadres gagnent 3 000 frs.

Admettons que 10 % d'augmentations soient accordés, les ouvriers auront chacun une hausse de salaire de 100 F. Le patron aura donc lâché 100 F fois 5=500 frs. Les cadres auront une augmentation de 300 F. Le patron aura lâché 300 fois 2=600 frs. Ce qui fera en tout 500 F + 600 F = 1 100 F.

Si cette même somme lâchée par le patron avait été égale pour tous, chaque ouvrier aurait touché 1 100 F : 7 = 157 F environ, soit 57 F de plus.

Par conséquent, tout ce qui va en plus dans la poche des cadres va en moins dans celle des ouvriers.

Tous ensemble, exigeons des augmentations égales pour tous.

Comité d'Action Paris 18.

Union Régionale des Syndicats de la Région Parisienne

Permanence : le 3e dimanche du mois au matin et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesse anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

Le Syndicat industriel des Métaux de la R. P. communique aux adhérents et camarades sympathisants, qu'ils peuvent contacter les permanences de la 2e U. R. pour apporter leur concours au Syndicat.

Syndicat unifié du Bâtiment et des Travaux publics de la R. P. Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

Le Syndicat unique des Employés de la R. P. se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action. Les cartes 1971 sont disponibles.

Le Syndicat unitaire des Métiers d'Art tient ses réunions tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode style, photographie, etc...), sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

Le Syndicat unique des Cuirs et Peaux de la R. P. est prêt pour un nouvel essor en 1971. Tous les camarades salariés de ces professions sont invités à prendre contact auprès du responsable juridique de la 2e U. R., tous les samedis après-midi.

Rapport de Pierre Besnard au Congrès Anarchiste de 1937

(Suite et fin)

En conclusion de cette partie de mon exposé, j'affirme :

1° Que le mouvement anarcho-syndicaliste ne peut dévier, en raison du contrôle permanent et sévère qui s'exerce sur les organisations et les militants;

2° Que le mouvement anarcho-communiste doit s'intéresser surtout aux tâches de propagande et d'éducation; d'étude et de vulgarisation sociale;

4° Que le meilleur contact permanent qui puisse être réalisé se fera, comme en Espagne, par l'adhésion sans restriction de tous les anarcho-syndicalistes, dans tous les pays, aux syndicats anarcho-syndicalistes, chargés de la préparation et de l'exécution de l'action, seuls capables de mener celle-ci à bonne fin, avec des effectifs et des moyens suffisants; que la doctrine expérimentale de l'anarcho-syndicalisme, qui est celle de l'anarchisme lui-même, est assez solide et ferme pour ne pas risquer aucune atteinte, atténuation ou déviation.

5° Que l'anarcho-syndicalisme, véritable figure du socialisme, est né de la carence totale de tous les partis politiques; que l'anarcho-syndicalisme, forme moderne et active de ce mouvement, issu lui-même de l'anarchisme, remplit présentement toutes les tâches positives de l'anarcho-communiste et prépare les voies du communisme libertaire, dont il sera le principal agent de réalisation;

GREVES...

(Suite de la page III.)

« Je suis un interlocuteur valable, je viens négocier 2 ou 4 % d'augmentation pour les ouvriers qui sont en grève. Vous pouvez me les accorder en toute tranquillité car ensuite j'irai expliquer aux travailleurs que c'est une grande victoire pour eux et ils reprendront le travail pour un an ou deux. » Pour mener à bien cette politique de freinages des luttes, et c'est vital pour la CGT qui veut rester « l'interlocuteur valable » du patron, la CGT est souvent amenée à utiliser les mêmes armes que les patrons pour faire peur aux ouvriers et les faire rentrer au bercail. Au lieu de raisonner dans le sens du développement de la lutte pour gagner ce que l'on revendique la CGT raisonne comme le patron.

que les tâches de l'anarcho-communisme — comme celles de l'anarcho-syndicalisme — s'épuiseront dans la période post-révolutionnaire quand les hommes, compréhension, seront capables d'accéder au communisme libre, finalité de l'anarchie.

En résumé, l'anarcho-syndicalisme est la force nécessaire de lutte, dans le régime actuel, et l'agent de réalisation économique du communisme libertaire, dans la période post-révolutionnaire.

L'anarchisme aide le mouvement anarcho-syndicaliste, sans se substituer à lui.

L'activité de ses militants se confond, dans les syndicats, avec celle des militants anarcho-syndicalistes.

Les deux mouvements se doivent donc une aide mutuelle et permanente.

Et plus tard, dans la paix, la concorde et l'harmonie, l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme, confondus dans un même mouvement, poursuivront la réalisation du communisme libre, but suprême de l'anarchie.

La tâche la plus urgente de l'anarcho-syndicalisme est aujourd'hui d'organiser dans son sein les travailleurs en vue de la lutte décisive contre le capitalisme; de préparer techniquement cette lutte, d'opérer la synthèse des forces de la production pour la construction révolutionnaire de l'ordre communiste libertaire; et demain de l'organisation économique, et cela, jusqu'à l'instauration du communisme libre; de défendre, enfin, la révolution.

Celle de l'anarchisme révolutionnaire consiste à aider de toutes ses forces à leur accomplissement par tous les moyens dont il dispose.

Rapports de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme

De toute évidence, des rapports doivent exister entre l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme, tant sur le plan national qu'international. L'A.I.T. a, d'ailleurs, prévu cette éventualité dès son Congrès constitutif.

Ces rapports doivent être basés sur l'interdépendance et l'autonomie réciproque des deux mouvements et demeurer sur le plan de la plus parfaite égalité.

En dehors de la copénétration des deux mouvements, par l'action de leurs militants, il est souhaitable que dans chaque localité, cha-

que région, chaque pays, des contacts s'établissent entre les organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes.

Pour être féconds et durables, ces rapports devront reposer sur les bases d'une tolérance mutuelle, facilitée par une identité de doctrine sur tous les plans, et une compréhension exacte des tâches qui incombent aux deux mouvements.

Ces tâches sont suffisamment définies par le présent rapport pour ne pas prêter à confusion et à chevauchement.

Mais ces rapports ne peuvent s'établir qu'à deux conditions :

1° L'unité de doctrine des anarchistes dans chaque pays :

2° L'unification, également dans chaque pays, des groupements anarchistes, sur le plan de la doctrine unique de l'anarchisme révolutionnaire.

Conclusions générales

Quels que soient les désirs du Congrès et ceux de l'A.I.T. de réaliser pratiquement ces rapports, ils ne pourront y parvenir, comme l'exigent les événements, si ces deux conditions n'étaient pas remplies préalablement par les mouvements anarchistes dans chaque pays.

Il eut été infiniment préférable, et aussi conforme à nos principes connus qui sont ceux du fédéralisme, que cette unité de doctrine et cette unification de forces anarchistes fussent réalisées avant la tenue du Congrès qui doit donner naissance à l'Internationale Anarchiste.

Au nom des anarcho-syndicalistes qui ont atteint ce double but par la constitution de l'actuelle A.I.T., depuis 1922, je demande instamment à tous nos camarades anarchistes révolutionnaires de nous suivre dans cette voie.

S'ils acceptent tous, l'Internationale qui sortira de ce Congrès méritera le titre qu'ils lui donneront certainement et qui ne peut être que : L'Internationale Anarchiste Révolutionnaire — et j'y insiste — ils atteindront de but sans difficulté.

Il suffit, mais il faut qu'ils acceptent tous de rompre définitivement avec les forces soi-disant démocratiques tant politiques que syndicales; qu'ils affirment que l'anarchisme révolutionnaire, par ses buts, ses moyens d'action, sa doctrine, n'a rien et ne peut rien avoir de commun avec ces forces

dites « démocratiques » qui sont, dans tous les pays, les meilleurs serviteurs du capitalisme.

Si, poussant ce geste jusqu'à sa limite, le mouvement anarchiste révolutionnaire rompt également avec toutes les dissidences des partis politiques autoritaires qui, comme leurs partis originels, n'ont qu'un désir : prendre ou reprendre le pouvoir, le mouvement anarchiste révolutionnaire et le mouvement anarcho-syndicaliste pourront marcher sans crainte et de pair vers leur but commun : la transformation sociale révolutionnaire par l'établissement du communisme libertaire, étape nécessaire du communisme libre.

Chez Ripoché

Encore une fois nous sommes obligés de constater les méfaits des appareils bureaucratiques qui alors que les délégués syndicaux appuyaient le mouvement aux établissements Ripoché fidèles à la volonté des travailleurs, n'ont pas honte de procéder par la tactique habituelle de détourner le mouvement de son but tout en se gargarisant, en se félicitant au nom des travailleurs de l'action qu'ils menèrent contre les licenciements.

Chez ces messieurs de l'U. D. CGT on n'apprécie pas l'intervention « d'éléments extérieurs » à l'usine et on le fait savoir. Pourquoi ? C'est ce qui n'est pas dit et naturellement correspond bien aux soucis d'information de ces derniers envers les travailleurs auxquels ils rendent ou plutôt devraient rendre compte de leurs actes et conceptions. Que cela soit dit : En toute logique la solidarité doit faire appel à tous « éléments » pouvant apporter un appui à tous mouvements, que ceux soient extérieurs à un établissement (Ripoché en l'occurrence) est tout à fait dans l'esprit du syndicalisme. Pour la CGT (U. D. du Morbihan) il semble en être autrement et l'apport d'argent excepté la CGT n'aime pas beaucoup que l'on vienne suggérer des idées qui ne sont pas les siennes, qui soit dit en passant se résume ainsi le fait est remarquablement établi : « Face au patronat notre action doit être menée dans les justes limites de marquer le coup ». C'est ce que chez Ripoché la CGT considère avoir été fait (ce en quoi

L'ésotérisme et la domination mondiale

Les Bilderbergers et le gouvernement du monde

Un certain nombre d'observateurs ont tenté de cerner les contours de ce mystérieux groupe de Bilderberg, qui se réunit presque en cachette, et refuse de livrer le nom de ses membres comme l'objet de ses délibérations.

L'une des opinions les plus intéressantes est celle-ci : le groupe de Bilderberg serait en quelque sorte l'amorce du super-gouvernement mondial dont rêvent depuis longtemps déjà un certain nombre de technocrates de haut vol. A travers lui, resurgirait l'esprit des grands synarques. L'un des Bilderbergers le plus influent, le ban-

quier américain James Warbourg, n'affirme-t-il pas en 1950 : « Qu'on le veuille ou non, nous aurons un gouvernement mondial. La seule question qui se pose est de savoir si ce gouvernement mondial sera établi par consentement ou par conquête » ?

En avril 1963, au moment de la réunion à Cannes des Bilderbergers, l'hebdomadaire britannique « Observer », nota carrément : « La clandestinité de leurs débats montre qu'ils ne cherchent qu'une chose : assurer leur domination effective sur les peuples, mais en se dissimulant et en n'en laissant la responsabilité qu'à des gouvernements politiques. » L'hebdomadaire belge « Europe

Magazine », généralement très averti de ce qui se passe dans les coulisses de la grande politique, a écrit pour sa part : « Ce gouvernement mondial (des Bilderbergers), semi clandestin, se compose en fait de maîtres du jeu, les représentants de la haute finance internationale, et d'exécutants, les politiciens de plusieurs pays chargés d'appliquer dans leur sphère régionale les consignes qu'ils reçoivent d'en haut... Il semble que les groupes financiers qui tirent vraiment les ficelles s'appellent Rockefeller, Warbourg, Kuhn, Loeb, Carnegie, Ford, etc. Tous poursuivent ouvertement des buts « mondialistes »... Le groupe ne naquit pas par génération spontanée un beau jour de 1954. Il constituait plutôt la synthèse, plus ou moins visible et avouée, d'organisations plus discrètes qui poursuivent depuis longtemps la réalisation souterraine de leurs buts dans le monde occidental. On songe par exemple à l'« Establishment » américain ou à la synarchie française, instrument persévérant du mondialisme démocratique humanitaire mis au service de la haute finance... ». A la réunion de l'île Saint-Simon (1957) dont 93 des 117 participants sont Américains, assistent aussi le banquier David Rockefeller, Dean Acheson, le directeur de la C. I. A. Allen Dulles, les généraux Gruenther et Lemnitzer. La délégation française comprend le comte Jean Vyau de Lagarde, ambassadeur de France au Mexique, Antoine Pinay et Pierre Comin, l'une des têtes de la SFIO, Wilfrid Baumgartner et Jacques Rueff, assistent à la rencontre de Buxton (1958); Roger Duchet, Maurice Faure, Jean Letourneau, Robert Marjolin, Guy Mollet, Pierre-Henri Teitgen, Georges Villiers, Raymond Aron, André Maurois et Wilfrid Baumgartner encore, à celle de Burgenstock (1960). Or en 1960 Wilfrid Baumgartner, pour ne citer que lui, était ministre des Finances du gouvernement Debré. Il est peu plausible qu'il se soit déplacé pour rien. Il se trouve encore à la réunion de Cannes, en 1963, en compagnie de Jacques Baumel, Maurice Faure, René Massigli, Guy Mollet, Pierre Pflimlin, Antoine Pinay, René Pleven, Georges Villiers (notons que ces hommes, qui s'opposent parfois au plan politique national, n'hésitent pourtant à se retrouver dans une réunion de Bilderbergers.) Il se trouve encore à Williamsburg en

1964 où Gaston Defferre est également présent en compagnie de Jacques Duhamel, Jean de Lipkowsky, Christian de la Malène et du général Pierre Gallois. Il se trouve encore à la réunion de la Villa d'Este en 1965, qui rassemble 388 participants parmi lesquels de nombreux Français : Guy Mollet, Maurice Faure, Pierre-Henri Teitgen, Georges Pompidou (alors premier ministre), Jacques Baumel, Olivier Guichard, Christian de la Malène, Jean de Lipkowsky, le directeur de la Régie Renault, Pierre Dreyfus, le directeur de la Banque des Règlements internationaux, Guillaume Guindeg, le général Gallois, André Maurois... Non moins significatifs sont les noms des Bilderbergers américains. Parmi eux figurent plusieurs banquiers de première importance : David Rockefeller, James P. Warburg. Des politiciens en renom : George Ball, William Fulbright, un journaliste comme Walter Lippmann dont chaque article est diffusé à des dizaines de millions d'exemplaires.

(A suivre.)

tout est terminé

elle a parfaitement réussi). Cependant Bernard Montaland, lui n'est pas réintégré et que nous sachions ces camarades ont perdu des journées de salaires dans ce but, soutenus par de nombreux travailleurs informés dans toute la France. Il ne peut pas être digne d'un esprit censé de croire que de cette action avortée, va naître une barrière interdisant au patronat de licencier qui bon lui semblera quand il lui plaira.

Puisque selon la CGT, 55 travailleurs ont voté la reprise et 44 contre la reprise du travail, il est clair que 55 travailleurs au moins, on été bernés par ce « marquer le coup » déguisé (comme toujours) dans une phrase flatteuse (à l'exemple du corbeau et du renard de la fable dont le premier pour « marquer le coup » avait abandonné son fromage sans admirer son plumage, comme les travailleurs abandonneront, trompés par la ruse, la solidarité née de leur élan sans récupérer les journées de salaires perdues).

Contre le patronat nous n'obtiendrons pas satisfactions en marquant le coup. Pour cela il ne faut pas hésiter à recourir à la grève générale illimitée, en réclamant la solidarité de tous les travailleurs par une large information : Quand une action de ce genre est entreprise elle doit être menée jusqu'au bout dans le cas qui nous préoccupe c'était la réintégration de Bernard Montaland, même si celui-ci par la suite devait quitter les établissements sa réintégration même temporaire portait un coup

violent à l'autorité patronal et affermissait les liens de solidarité entre tous les travailleurs.

Il est nécessaire que tous les travailleurs se souviennent bien que leur émancipation, la réussite de leurs actions dépend toujours de leur volonté d'aboutir individuellement.

Le patronat riche de sa réussite et du gain réalisé par le fait que les travailleurs en grève n'étant pas payés donc pas assurés « marquer le coup » également de sa victoire et fait dire par la presse que Montaland recevra une indemnité de licenciement égale à trois mois de salaire; ce qui le console amèrement, vu l'ampleur du but poursuivi et l'illusion qui en a résulté, mais dont il voudrait avoir confirmation officiellement autrement que par les journaux.

NOTA : La souscription reste ouverte il faut que les camarades de l'U. L. de Lorient puissent avec Montaland verser les deniers de notre solidarité aux grévistes.

La permanence C.N.T. à la Bourse du Travail de Puteaux, demande aux adhérents, syndicats et aux sympathisants de l'A.I.T., des localités de Puteaux, Rueil, Courbevoie et environs, sa présence et concours à l'action immédiate de l'Union Locale de Puteaux.

Syndicat des Métaux de la Région Parisienne

Bourse du Travail de Puteaux-C.N.T. Permanence : Février et mars, les dimanche 14 et 28 au matin.

S. I. A.

Communiqué très important de la Section de Paris

Tous les adhérents et amis de SIA, de Paris, sont invités à la réunion qui se tiendra le 28 février à 9h30, au 33, rue des Vignes, Paris (20e). Métro Buzenval et Avron.

Il est nécessaire la présence de tous les anciens comme de tous les nouveaux adhérents, pour la remettre en route comme il se doit.

De ce nouveau contact doit naître le chemin à suivre, et toutes les initiatives devront être étudiées, si nous voulons que SIA prenne la place qui lui correspond en faveur des victimes antifascistes en leur apportant la solidarité sous toutes ses formes.

Le secrétariat fera un rapport de la situation dans laquelle elle se trouve et présentera un ordre du jour pour aborder les sujets séparément, mais ce seront les adhérents en définitive qui l'accepteront comme tel ou le modifieront, cet ordre du jour.

Nous espérons que tout le monde sera présent le 28 février à la réunion.

Le Secrétariat

PENARROYA - ST-DENIS

B.D.I.C

Grève illimitée

« Penarroya — groupe Rotschild — vingt-quatrième entreprise française. Chiffre d'affaire consolidé de 1083 millions de francs — 1.000 travailleurs — usines à Noyel-les-Godault, Marseille, Saint-André-Lille, Ricoux, Saint-Denis, Melun. » C'est ainsi que définit cette entreprise l'hebdomadaire garaudiste « Politique-Hebdo ».

Dans le dernier « C. S. » nous disions comment le mouvement s'est déclenché : revendications alimentaires. La lutte s'est radicalisée ensuite.

La grève a éclaté le 20 janvier, issue de la base comme c'est de plus en plus le cas. Dans la boîte la CGT est inexistante : 2 ou 3 personnes.

Mais 3 ou 4 jours après le début combat, les « gros bras » de permanents cégétistes se pointaient. Les hyènes de bureaucrates récupérateurs venaient tâter le terrain !

La solidarité s'organise à St-Denis : un repas gratuit aux grévistes dans une cantine scolaire, des collectes sont organisées sur les marchés de St-Denis.

La bureaucratie véreuse a alors commencé un travail de marchandage : ces marchands de tapis faisaient une contre-proposition : 0,27 franc au lieu de 1,00 franc. Il fallait être « raisonnable » ! Ces débiles stalinien combattaient par leur attitude la lutte des travailleurs qui déjà remettaient pourtant en cause la hiérarchie. Hiérarchie à laquelle la CGT ne s'est jamais attaquée ouvertement.

Pendant que les travailleurs con-

tinuaient le combat, le syndicat stalinien marchandait cette combativité en défigurant la revendication de 1 franc en la ramenant à 0,60 franc ! Toutes les autres revendications alimentaires avaient été obtenues. Le 13^e mois restait refusé. Les deux seuls jours de grève payés ont été les jours où la CGT négociait. La grève avait tenu trois semaines. Les types ont repris le travail bien que toutes les revendications n'aient pas toutes été obtenues mais il est bien possible que la lutte reprenne car le mécontentement est grand. La solidarité des comités de base Citroën, les collectes au Lycée d'Aubervilliers, de l'entreprise Jeumont-Schneider, celle de travailleurs apportant de la nourriture, l'effort de tous ceux qui ont fait preuve de solidarité, tout cela ne sera pas vain ni oublié, tout comme ne sera pas oublié la trahison des stalinien ces liquidateurs du mouvement ouvrier.

Rectificatif à propos de l'article du « C. S. » n° 641 sur Penarroya : Les techniciens qui avaient marché avec les travailleurs pendant 2 ou 3 jours, ont voulu faire reprendre le boulot en parlant aux gars un par un, d'une manière paternaliste et réactionnaire. Ces démobilisateurs, les lèches-culs de patrons, ont été refoulés de l'usine et la porte reliant les bureaux à celle-ci a été condamnée.

Vive la lutte des travailleurs de Ferodo, de Penarroya, des Battignoles, et la liste n'est pas limitative, qui débordent tous les bureaucrates, luttons contre la société d'exploitation !

Le comité national des comités pour la défense de la République, réuni lundi à Paris, a voulu se faire « l'écho de l'irritation grandissante des usagers » devant « la détérioration progressive du service de la poste et les perturbations en chaîne des programmes de l'ORTF. »

Constatant que « les radios périphériques fonctionnent beaucoup plus normalement (que l'ORTF) et que les banques sont beaucoup moins fermées que les comptes chèques postaux », les CDR demandent s'il n'y a pas là « matière à ample réflexion pour tous ceux — direction, syndicats, personnels — qui inclineraient à tourner les dos aux adaptations nécessaires. »

Ils n'ont rien compris.

Les CDR ont passé à la presse le communiqué ci-dessus. Ils appellent à la guerre civile contre

les vaillants syndicats représentatifs. Pour eux, ces fidèles alliés du fascisme, la CGT reste la bête rouge, celle qui met un couteau entre les dents des ouvriers français, afin de les rendre paresseux, fainéants, voleurs, sans conscience professionnelle. Mais ces braves andouilles de CDR ne se rendent pas compte que c'est pourtant les grandes organisations représentatives qui ont permis aux travailleurs français de devenir un brave toutou en étant de plus intégré au système. Qui participe aux comités d'entreprise? Qui se

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE

Les journaux libertaires, tant français qu'espagnols, publient, depuis quelques mois, des appels pour un abonnement à « L'Encyclopédie Anarchiste ». Certains communiqués parlent d'une édition espagnole, ce qui prête à confusion.

En réalité, il se publie en même temps une réédition de l'« Encyclopédie Anarchiste » en français et une traduction corrigée, élargie et mise d'accord avec l'actualité en ce qui concerne statistiques, découvertes, etc... en langue espagnole.

L'édition française se poursuit à Caracas (Vénézuéla) et est assumée par Vicente Sierra; la seconde se tire à Mexico (Mexique) et est animée par le groupe « Tierra y Libertad », dont le correspondant à Mexico est Ricardo G. Guilarte. En Europe, tout ce qui concerne la traduction et la correspondance doit être adressé à :

Fernando Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, (45) Orléans.

Pour l'édition française, s'adresser à :

Groupe « Sébastien Faure », rue du Muguet, 33-Bordeaux.

**

Certains esprits chagrins ont pensé, devant cette dualité, à une

rivalité plus ou moins inamicale.

Il n'en est rien heureusement. Il est assez de disputes dans le monde pour en chercher là où il n'y en a pas. S'il y eut une illusion, au début, ce fut penser qu'une seule équipe pouvait mener à bien les deux travaux. La séparation a été bénéfique aux deux.

Pour les pays de langue française, en particulier, les deux équipes de diffusion travaillent dans le meilleur esprit d'entraide et d'amitié.

Le groupe de Bordeaux appui de toutes ses forces la traduction espagnole : Ferrer continue à aider la réédition française comme il l'a toujours fait.

Et c'est pourquoi ce communiqué est signé conjointement.

Pour la traduction espagnole faite à Mexico, *Fernando Ferrer*, 10, rue de la Fauconnerie (45) Orléans.

Pour l'édition française faite à Caracas, Groupe « Sébastien Faure », 7, rue du Muguet (33) Bordeaux.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

Les C.D.R.: « Les banques fonctionnent mieux que les chèques postaux »

bat pour avoir sa petite place dans la moindre commission paritaire patronat - syndicats? Qui va discuter à Grenelle ou ailleurs? Mais, messieurs des CDR, vous avez, en la CGT, la CFDT ou FO des organisations responsables, des gens qui ont conscience du rôle qu'ils ont à jouer dans le développement harmonieux de la nation et de l'économie.

Ce sont des gens qui participent.

Ce ne sont pas, comme nous, des négatifs, des non-participants, des en-dehors du système. Parce

qu'alors là vous auriez raison de serrer les fesses et de craindre pour la bonne marche de vos administrations.

Nous ne pensons pas pouvoir changer quoi que soit dans toutes vos tables rondes qui ne sont bonnes qu'à faire de nous des veaux, des collaborateurs de classes, des vendus au pognon des actionnaires ou de l'Etat qui est là pour défendre les riches et seulement pour ça. Nous, la lutte revendicative, nous ne la ferons pas dans des commissions ou autour de tapis verts, elle n'existe que par la pression que nous pouvons faire sur nos patrons. Et la pression, on ne veut pas la perdre dans des manifestations - promenades de la République à la Bastille. Si la société de classe était une cocotte-minute on fermerait la soupape de sécurité jusqu'à ce que tout pète et que le monde soit neuf.

32428

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

25^e FEVRIER
1971
NUMERO 644
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

TOMASINI : UN FASCISME TOUT-A-FAIT ORDINAIRE



Lorsque dans l'uniformité du mensonge politique quelqu'un dit ce qu'il pense réellement, il faut lui reconnaître sa vraie valeur.

AGITATION LYCEENNE

On a sans doute fait trop de bruit autour du procès Guilot et de l'« agitation lycéenne ». Il est évident qu'hormis de très louables exceptions, cette agitation se réduit à quelque gesticulation de pure forme et à une très grande passivité concrète. Nous n'en voulons pour preuve que ce récit des « événements » qui se sont produits il y a peu de temps au Lycée Bergson :

Les faits tels qu'ils sont réellement

Mercredi 20 : 200 lycéens après 2 ans d'attente et de promesses de la part du gouvernement prennent un foyer d'une façon sol-disant illégale.

Prenant pour prétexte cette action la commission permanente menace les élèves parmi les plus politisés, d'exclusion.

Mardi 26 : Le rectorat prend directement la situation en main, condamne avant de juger et demande d'avance 6 exclusions.

Mercredi 27 : A 18 h doit se tenir le conseil de discipline. Les lycéens décident la grève générale. Elisent leur comité de grève et organisent leur service d'ordre.

Marcellin vient au secours de Guichard : gardes mobiles et CRS se mettent en posture devant le lycée.

Devant la résistance des lycéens, des professeurs, et surveillants le conseil de discipline est ajourné.

Le soir même l'administration propose aux lycéens un marchandage infame. Elle déclare : il se peut qu'il n'y ait pas d'exclusion si les trois conditions suivantes sont réunies :

— respect du règlement intérieur,

— reconnaissance des statuts du foyer proposé par l'administration,

— nettoyage de la salle prise par les élèves et de la façade (inscriptions).

Aucun lycéen, aucun professeur, aucun surveillant ne peut accepter un tel marchandage.

Nous, lycéens de Bergson, appelons tous les lycéens, professeurs, surveillants, parents d'élèves des lycées Parisiens à nous soutenir dans notre lutte.

Nous avons appris jeudi matin qu'un de nos camarades, frappé par un coup de matraque d'un CRS a été grièvement blessé à l'œil qu'il risque de perdre.

Voilà comment Guichard et Marcellin entendent faire régner l'ordre dans les lycées.

..

A la suite de ces événements, la grève et l'occupation du foyer continuent. La grève se renforce.

Samedi, à trois heures, le conseil de discipline se réunit et le dispositif de police est en place autour du lycée.

Il y a des premiers incidents avec le service d'ordre de la Fédération Cornac, puis une centaine d'élèves occupent la salle où se réunit le conseil. Les forces de « l'ordre » font évacuer la salle.

Après ces incidents, le conseil reprend ses « arguties ». Les six parents et élèves entrent dans la salle et demandent comme préalable une réunion d'information. Le conseil demande à pouvoir en discuter à huis clos. Les « accu-

sés » se retirent, et, malgré ce que promis, un premier élève est « jugé ».

Les portes sont enfoncées, la salle occupée. Les forces de « l'ordre » font évacuer la pièce.

Le Fédération Cornac demande que la police évacue le lycée, et se porte garante du respect de la

loi. Il ne restait plus que les six accusés et les parents.

Cinq ont été exclus.

Le lundi, vers 2 h, des cars de police et de pompiers arrivent aux abords du lycée, le feu y ayant été annoncé. Il ne s'est rien produit.

La grève, quant à elle, se meurt.

Nouvelles de Chez Harry Walker de Barcelone

Sachant l'intérêt que ce journal porte aux problèmes espagnols, nous nous adressons à vous avec l'espoir que vous publierez cette lettre qui est un appel à la solidarité de la classe ouvrière française, et plus particulièrement aux ouvriers de l'entreprise Solex de Paris.

Nous travaillons chez Harry Walker (fabrication d'accessoires pour autos et de carburateurs Solex), et nous sommes en grève depuis le 17 décembre pour les revendications suivantes :

— réintégration des 13 ouvriers licenciés ;

— suppressions des sanctions ;
— augmentation des salaires de 3.000 pésétas pour tout le monde (un ouvrier non spécialisé touche 5.000 pésétas par mois) ;

— suppression des contrats temporaires (ainsi l'entreprise évite d'avoir du personnel fixe).

C'est pour ces revendications que nous nous sommes mis en grève et avons occupé l'usine le 17 décembre. La police nous en a chassés le 18.

Nos formes de lutte ont consisté en des assemblées générales et des rassemblements massifs devant l'usine.

Jusqu'au 4 janvier il n'y avait que 40 « jaunes » sur 500 ouvriers. A partir du 4 d'autres personnes les ont rejoint. Aujourd'hui nous sommes un peu plus de la moitié à poursuivre la lutte, malgré les difficultés pour réunir, pour organiser la solidarité et la résistance, les piquets, etc... L'entreprise s'est constamment refusée à dialoguer avec nous.

Nous appelons les ouvriers de la Solex française à mener des grèves en solidarité avec nous. Si la production que nous ne faisons pas est faite par vous, notre lutte n'a pas de débouché.

Nous dénonçons également le groupe politique « Comunismo », dans sa section « Proletario », affilié à la 4^e Internationale ; ses militants se sont comportés comme d'authentiques traîtres à la classe ouvrière. Depuis quinze jours ils lancent des appels à la reprise du travail, sans respecter les décisions de l'assemblée (dont ils ont été expulsés le 9), rompant ainsi l'unité du Comité Unitaire de grève, et refusant de distribuer la propagande approuvée par l'assemblée pour distribuer la leur.

Camarades de Solex,
Travailleurs français,
Vive l'internationalisme prolétarien.

Comité Unitaire de grève de Harry Walker.

(Cette lettre est datée du 13 janvier nous l'avons publiée dès son arrivée à notre rédaction).

CONVOCATION

Le Syndicat des Métaux CNT de la Région parisienne invite les camarades à l'Assemblée, qui aura lieu tous les deuxièmes dimanches de chaque mois à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.
Prochaine réunion le 14 mars.

LILLE - Informations

Aux ateliers d'Hellemmes (1 700 agents environ), il s'est passé quelque chose dernièrement à l'atelier des bogies (beaucoup de jeunes mais traditionnellement peu chauds dans les grèves classiques, style 24 h).

La réduction à 43 h s'est traduite par 7mn en moins le soir (17 h 23 au lieu de 17 h 30). Là, comme ailleurs pas d'embauchage, donc nouvelle augmentation de la productivité. Depuis bien longtemps, les gars des bogies se rendaient 5 mn avant l'heure au vestiaire pour avoir le temps de se laver avant d'attraper leur train.

Pour régler le « problème » des

vestiaires, le chef d'arrondissement des ateliers impose son horaire : prise de service et sortie l'après-midi 2mn plus tôt. Pas de réaction des syndicats.

Passant outre aux interdictions des chefs, les gars quittent quand même 5mn plus tôt. Représailles : retenue de 20 00 F environ sur la prime de production. D'eux-mêmes, sans l'avis des syndicats, qui n'avaient pas l'air au courant, les gars réagissent en faisant une grève du zèle (application de la sécurité). Résultat : en 24 h. la sortie des bogies est retardée d'une demi journée et le lendemain la prime est rétablie, ce

qu'ils voulaient, même si le chef d'atelier a réussi par un tour de passe-passe à sortir les machines à l'heure.

Mais les gars de l'atelier d'à côté ont appris par hasard, le lendemain ce qui s'était passé, et le mouvement isolé, en est resté là.

Il faut dire que les trois syndicats dans un tract commun avaient déclaré le 21-10-70 au sujet des horaires non respectés : « nous ne pouvons cautionner les abus en la matière, ce qui concerne, d'ailleurs, une minorité d'agents ».

Sans commentaires.

Grève de la canne à sucre à la Guadeloupe

Nous trouvons dans « Le Monde », du 17 février 1971 :

« A la Guadeloupe les producteurs et les exportateurs de sucre menacent de fermer les usines. — Pointe-à-Pitre (AFP). — Le syndicat des producteurs et exportateurs de sucre de la Guadeloupe annonce, dans un communiqué, que ceux-ci « seront contraints » de fermer leurs usines, « dès le jeudi 18 février », si les planteurs et les coupeurs ne répondent pas à l'« ordre de coupe » qui sera donné « une dernière fois dans tous les centres le mercredi 17 février au matin ».

La grève, qui affecte la récolte de la canne, dure depuis un mois. Pour le syndicat des producteurs et exportateurs, la situation est grave : « Les usines, fortement endettées et ayant atteint leur plafond de découvert, sont dans l'impossibilité de continuer à assurer la paye de leurs salariés », souligne notamment le communiqué. » Par ailleurs à notre rédaction est arrivé le tract qui a été diffusé à Paris :

« Samedi 13 février 71 journée de mobilisation des émigrés Antillais et Guyanais. — Face à l'impérialisme français qui exploite féroce et opprime sauvagement les peuples Martiniquais, Guadeloupéens, et Guyanais, les masses populaires ont montré leur volonté d'en finir avec l'impérialisme et le colonialisme français.

En Guyane, les travailleurs, à l'appel de leurs syndicats déclenchent une grève générale de 48 heures pour dénoncer le système d'exploitation colonialiste et manifester leur volonté de se libérer du joug impérialiste.

En Guadeloupe, les ouvriers agricoles (coupeurs, attacheurs, petits planteurs, etc.) subissant l'exploitation éhontée des capitalistes et colonialistes, décident de s'organiser pour défendre eux-mêmes leurs intérêts. Ils créent, le 12-12 1970 l'UTA (Union des Travailleurs Agricoles), déclenchent le 18 janvier une grève générale illimitée, suivit à 100 %, paralysant toute la zone sucrière de la Guadeloupe : ils sont décidés à faire triompher leurs justes revendications en comptant avant tout sur leurs propres forces, puis sur la solidarité de tous les anticolonialistes conséquents.

En Martinique, le peuple, à deux reprises a manifesté sa colère contre Rey « ministre des colonies » ; de larges fractions de la jeunesse étudiante et travailleuse ont entrepris de contester radicalement le pouvoir colonial ; récemment, lors du passage de Pelé après la con-

damnation de jeunes qui avaient inscrit des graffiti sur les murs pour protester contre le prix des places, plusieurs centaines de jeunes ont manifesté leur colère en défilant dans les rues, en scandant des mots d'ordre comme « Indépendance nationale », « Ce n'est qu'un début, continuons le combat », etc. Le lendemain, ils ont montré leur combativité en faisant résolument face aux forces de répression, déclenchées par le préfet Terrade.

A l'heure où en Guadeloupe, en Guyane et en Martinique, les masses se lèvent et s'organisent pour arracher leur libération totale, émigrés Guadeloupéens, Guyanais, Martiniquais, contraints à l'expatriation par l'impérialisme français, soutenons activement la lutte que mènent nos peuples partout où nous nous trouvons. Popularisons les luttes de nos peuples pour leur indépendance nationale.

Radicalisation des luttes lycéennes

Lundi : 20 lycées en grève.
Mardi, 60 ; mercredi, 120.
Jeudi tous les lycées, collèges techniques et facs sont en grève totale ou partielle.

Mercredi soir une manifestation du Lycée Chaptal regroupe tous les lycées à la Halle aux Vins en passant par le quartier Latin.

Jeudi manif Buffon, Balard, puis Bourse du Travail. Pourquoi cette recrudescence des luttes lycéennes ? Tout d'abord pour la libération de Gille Guiot qui a eu 6 mois de tôle, dont 3 ferme, sous de témoignages de flics. De nombreux lycéens pensent que c'est

la seule revendication à avoir et que la grève n'est pas politique. Mais il faut bien voir qu'il n'y a pas que ça. Guiot n'est qu'un exemple, qu'un prétexte. Il a été la victime de tout un appareil policier et judiciaire complètement pourris. C'est pourquoi au slogan « Libérez Guiot », nous avons rajouté les autres plus politisés : « Libération de tous les emprisonnés politiques après la manifestation de la Place Clichy et l'occupation du Sacré-Cœur », « Dissolution des brigades spéciales et de toutes les forces répressives », et surtout amélioration des conditions de vie des détenus (politiques ou droit commun). Aussi notre grève ne doit pas être uniquement une grève lycéenne. Doit être le combat de tous. C'est pourquoi nous demandons l'appui de tous les camarades ouvriers.

Elle ne doit pas s'arrêter à la libération de Guiot. Le camarade Deshayes a été lâchement défiguré par les flics, de nombreux militants croupissent dans les prisons en attendant des procès bidon. Nous devons lutter pour eux tous.

De plus nous avons encore les réformistes staliniens du PC qui ont tenté de rattraper le mouvement en faisant des pétitions ! (ils appelaient même à adhérer à l'UNCAL pour libérer Guiot). Nous ne devons plus les laisser faire ; il faut les dénoncer aussi.

A bas les récupérateurs PCF, alliés de la bourgeoisie.

BUFFON

LA COMMUNE

Le 4 Septembre, l'an passé, le gouvernement célébrait fastueusement le centenaire de la 3^e République. Nous nous en voudrions de ne pas lui signaler qu'à notre tour nous entendons commémorer, à notre façon, celui de la Commune.

Voici donc cent ans apparaissait la Commune. Les communes : celles de Paris, Marseille, Lyon, Toulouse, Narbonne, etc. Mais Paris résista. Et Louise-Michel put parler de 100 000 morts.

Et cela fait cinquante ans naissait la commune de Cronstadt. Egalement au printemps. La Commune de Paris fut sa mère, et elles subirent un sort identique. Les héritiers officiels de la révolution de 71, celle qui devait changer le monde, assassinaient les héritiers spirituels du peuple de Paris, qui fit cette révolution.

Et tout comme Thiers disait : « Les barbares ont pris Paris, ils veulent livrer la France aux Prussiens », les Bolcheviks disaient : « Les contre-révolutionnaires ont pris Cronstadt, ils veulent livrer la Russie aux Blancs. »

Les gouvernements ont des morales semblables.

Ce qui nous ramène à la Commune. Beaucoup ont dit : Elle fut l'œuvre de l'Internationale, des blanquistes. Elle fut en réalité plus que cela. Si une minorité, ceux-là qui furent élus à la Commune, étaient conciemment révolutionnaires, la majorité, elle, se révoltait contre un gouvernement incapable. Paris, ville close, ressentait plus intensément que toute autre cité qu'une commune possédait tout ce que nécessite la vie, et en vint à la conclusion logique : la France révolutionnaire (car le peuple de Paris était un peuple révolté) formée de communes relativement autonomes, serait l'amorce de l'ère nouvelle. Les révolutionnaires conscients savaient cela, le peuple le sentait. Face à cette Commune, le Prussien. En effet, une fois l'Empire tombé, ceux qui voulaient la guerre voulaient la paix, ceux qui voulaient la paix, voulaient la guerre, parce que d'affaire entre hommes d'Etat elle était devenue révolutionnaire.

En face de cette Commune, les républicains que Paris avait élu ; les royalistes, que Paris avait vaincu ; les Bonapartistes, que Paris avait dû subir, et dont enfin il voyait la défaite.

Ce fut donc la troisième du prolétariat. Mais le prolétariat changea alors de caractère.

La Commune rêvait de réussir enfin 92.

Le prolétariat rêva ensuite, et désire encore, réussir la Commune.

« Le C. S. »

RAIL-ROUTE

REUNIONS

Décider à sortir du cadre corporatiste, nous avons pris contact avec des travailleurs du transport, regroupés au sein de l'Union syndicale de Transports, dans le but d'organiser une réunion commune. Cette réunion s'est tenue le 1^{er} décembre à Paris.

Au cours de la discussion, chacun des deux groupes, cheminots et routiers, expliqua ses luttes, ses expériences, les motivations qui les amenèrent à faire « quelque chose d'autre ». Entre les deux groupes, subsiste cependant une différence, due à l'histoire sociale des deux branches. C'est ainsi que les routiers, n'ayant jamais connu ou très peu les syndicats, choisi-

rent un mode d'organisation type syndicat. Chez les cheminots, au contraire, leur longue expérience des syndicats puissants leur a démontré les défauts et les limites d'un tel type d'organisation.

Cette différence clairement exprimée n'empêcha nullement ce tomber d'accord pour rechercher des bases de travail communes, cette première réunion devant être suivie d'autres.

A l'issue de la réunion, il fut décidé d'un tract commun expliquant le pourquoi de cette rencontre, et les buts que nous poursuivons : notamment le refus d'être les protagonistes de la division rail-route qui est un problème capitaliste qui n'a rien à voir avec nos problèmes. Nous avons au contraire, à nous unir dans une même lutte contre un système d'exploitation de l'homme.

L'année des anniversaires et les communistes Français

*Il n'est pas de sauveur suprême,
Ni dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous
[mêmes,
Décrétons le salut commun.*

« L'Internationale » (la première).

1970-71, c'est le centième anniversaire de la III République française, de ses politiciens véreux et de ses militaires minables écraseurs d'insurrections.

1970-71, c'est encore le centième anniversaire de la Commune de Paris, mal accompagnée par la province et noyée dans le sang par la pourriture - III République, ascendant direct de « L'état Français », de Pétain, de la IV, et ce sera.

Mais 1970-71, c'est aussi le cinquantième anniversaire de l'écrasement de la révolution sociale ukrainienne par les bolcheviks.

Mais 1971, c'est également le cinquantième anniversaire du Parti communiste français, et c'est surtout le cinquantième « anniversaire » de l'assassinat de la Commune de Cronstadt par les bolcheviks, « frères » du même P.C.F.

A l'occasion du rappel de ce que fut la Commune en France de 1871, crachez à la gueule de tous les staliniens et de leurs enfants terribles (trotskystes, maoïstes, anarcho-marxistes...), crachons-leur la commémoration de cette commune selon Lénine et Trotsky, qui renouvelèrent les faits et paroles de Thiers et qui, en bons bourgeois fascistes, produisirent à Cronstadt en 1921, un bain de sang libertaire pour fêter comme il se doit la semaine sanglante subie par les communards.

Personne n'a le droit de revendiquer pour lui la Commune de Paris. Mais tous les véritables révolutionnaires ont le devoir de la commémorer contre l'imposture marxiste, bolchevique et stalinienne.

Les conditions d'admission à L'Internationale communiste

Plus ou moins dictées par Lénine, elles provenaient d'une préoccupation des communistes « révolutionnaires » qui refusaient d'accepter dans leurs rangs les « droitiers » et « l'infantilisme de gauche ».

Il fallait définir de façon cohérente le rôle du Parti dans la révolution prolétarienne, les conditions objectives permettant de

constituer des soviets, la présence et l'action persévérante des communistes dans les syndicats, même dirigés par des réformistes, la question paysanne, l'attitude à l'égard des mouvements d'émancipation nationale et coloniale — l'énoncé de ces besoins de définition nous fait déjà voir clairement pourquoi la III Internationale n'avait rien à voir avec la I^{re} (A.I.T.) et avec la phrase de Marx : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Et que Marx lui-même n'avait rien à voir avec cette phrase-là — nous y voyons de même toujours le Parti communiste français malgré sa crise.

Le rôle du Parti est manifestement de conception avant-gardiste et pour que la « révolution prolétarienne » réussisse, il faut d'abord que les prolétaires se taisent. On en vient aux affaires sérieuses, quoi ! « Tous les organes de la presse du Parti doivent être rédigés par des communistes sûrs » (première condition).

2^e condition : « Toute organisation désireuse d'adhérer à l'Internationale communiste doit régulièrement et systématiquement écarter des postes impliquant tant soit peu de responsabilité dans le mouvement ouvrier (organisations de Parti, rédactions, syndicats, fractions parlementaires, coopératives, municipalités) les réformistes et les « centristes » et les remplacer par des communistes éprouvés — sans craindre d'avoir à remplacer, surtout au début, des militants expérimentés, par des travailleurs sortis du rang. »

Ici apparaît toute la politique des communistes

Ça signifie en clair que les membres du Parti doivent noyauter les syndicats comme ils venaient de noyauter et récupérer les soviets de Russie; Marx avait déjà expédié, timidement, Frankel pour noyauter la Commune de Paris, et dire par là suite que la dite Commune était la confirmation de ses théories. Depuis toujours on récupère.

Il y est envisagé toujours en clair, d'être au parlement, de diriger les coopératives (pour leur ôter ainsi tout ce qui pouvait leur rester d'autogestionnaire).

Et attention !, les postes ne doivent pas être pris par n'importe quel ouvrier adhérent ou sympathisant du Parti; l'ascension vers

les cimes de la hiérarchie ne peut se faire que si l'on est un « communiste éprouvé » : les autres c'est « le rang », la base bête qui suit les ordres de l'état-major politique.

Camarades, les staliniens vous offrent de « sortir du rang » — nous vous offrons de montrer que le dit rang n'a que foutre des avant-gardes qui se donnent à lui, que l'organisation de lutte ne peut qu'être unique, que les militants intellectuels « avérés » ne pourront jamais avoir qu'un rôle d'impulseur et que l'initiative et la créativité viennent uniquement de la base — ça c'est l'anarcho-syndicalisme — et tout ce qui prend une teinte marxiste, que ce soit dans le programme ou dans la forme même d'être de ce programme et de l'organisation, n'est qu'un « gauchisme ultra » des enfants terribles du stalinisme en crise, et n'a rien à voir avec l'A.I.T., la Commune de 1871, la Révolution sociale russe et les luttes à la base de Toujours.

**

5^e condition : « Une agitation rationnelle et systématique dans les campagnes est nécessaire. » C'est pourquoi nous avons vu ces malades infantiles du communisme, les maoïstes et anarcho-marxistes aller se mettre au vert et se foutre de la gueule des paysans parce qu'ils ne connaissent pas Marx, proclamer que eux avaient entamé une « longue marche » ou un « Été chaud » et se conduire comme les pères des touristes.

L'attitude de Che-Guevara en Bolivie découle elle-même de ces conditions et de leur esprit. N'est-il pas parti « créer une situation » là où elle n'existait pas, « agiter » des paysans qui, lorsque la situation existe, n'ont pas besoin des messies et savants « révolutionnaires » pour s'agiter. Nous, anarcho-syndicalistes apportons nos formulations là où il y a insurrection et créativité de la base; et la base reprend ces formulations seulement si elle lui convient. Nous n'avons rien à voir avec ces utopistes qui partiraient prêcher la Commune chez les guerriers spartiates — et puis ce serait aller au suicide car les hilotes (classe esclave des premiers) se font un plaisir chaque fois de livrer ces maladroits rêveurs aux foudres mêmes de leurs tyrans.

**

La 8^e condition parlait de « dévoiler impitoyablement les prouesses de « ses » impérialistes aux « colonies » (pour chaque PC national), alors même que les bolcheviks entamaient la colonisation qui a abouti depuis à la constitution de l'URSS — toujours la même distorsion chez les marxistes entre les paroles et les actes.

9^e condition : « Des noyaux communistes doivent être formés dont le travail opiniâtre et constant conquerra les syndicats au communisme. »

C'est pourquoi aujourd'hui ce sont des communistes avérés qui font la « Vie Ouvrière », hebdomadaire de la C.G.T. créé en 1909 par des syndicalistes révolutionnaires et qui se voulait une revue d'expression de tous les ouvriers, même ceux non-« sortis du rang ».

C'est pourquoi les communistes français grignotent peu à peu la Fédération de l'Education Nationale (FEN) pour en prendre les postes-clés et parler au nom du prolétariat.

Toute organisation de lutte révolutionnaire, et en particulier la CNT, se doit de fermer la porte au nez à tout individu expédié par un Moloch à programme, un récupérateur de luttes à la base, un bolchevik-noyauteur, un marxien avéré.

Ils étaient puérils ceux qui en 1906 (charte d'Amiens) autorisaient les membres de la CGT à poursuivre en dehors du syndicat la lutte pour la transformation sociale. Logique avec nous-mêmes, dans le sens d'un comportement au minimum anarcho-syndicaliste, nous rejetons systématiquement de la CNT tout individu adhérent à une organisation où l'on parle de « discipline de fer » (12^e condition) et où l'on affirme : « Les adhérents au Parti qui rejettent les conditions et les thèses établies par l'Internationale Communiste doivent être exclus du Parti. » (21^e condition).

Ça ne signifie pas que nous sommes pour la confusion totale; nous ne voulons pas de ces cohérences catéchismes. Notre cohérence à tous est issue de la logique même de notre lutte révolutionnaire et de la révolution de nos rapports communs.

Nous dénoncerons le plus clairement, catégoriquement et puissamment possible les charognards-as-

(Suite page V.)

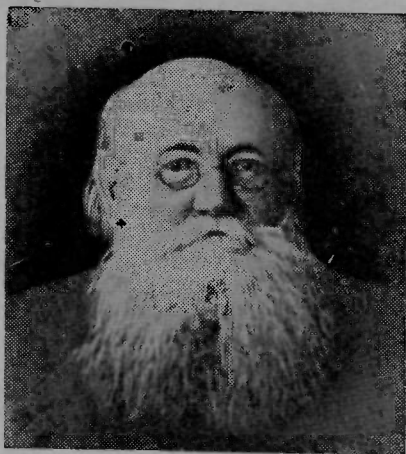
Pronta aparición. Apremio a corresponsales, organismos, compañeros y bibliotecas que no hayan concretado sus pedidos para que lo hagan lo más pronto posible.

Conocida la excelencia del U-100, los lectores no se equivocarán adquiriendo el 101, que será enviado, como el anterior, en bolso postal.

Paris, 25 de Febrero de 1971

PEDRO KROPOTKIN

HACE 50 años que murió en la URSS este compañero, maestro de las letras anarquistas. Morir, como él, en el tajo, da derecho a la supervivencia. Queda el ejemplo — ya aducido — del luchador Francisco Ferrer Guardia, fusilado a sus 50 años, y permanecido en recuerdo vivo en 1971. Obsecados, sus matadores le han conseguido, hasta ahora, la edad válida de 112 años.



A Kropotkin viene ocurriéndole algo parecido. Los bolcheviques, canalizadores de la revolución rusa en favor exclusivo del partido, aceptaron el regreso a la «sagrada Rusia» del ex príncipe devenido anarquista, a condición de que éste no expansionara el fervor de sus ideas. Pedro no se avino a nada, y de acuerdo con sus compañeros más próximos ideó la fórmula recuperativa de la revolución que Lenin y los suyos iban perdiéndola en beneficio de la autocracia marxista sucesora de la autocracia zarista. Los compañeros de Pedro fueron poco a poco eliminados y éste fue reducido al silencio, a una política de asfixia, de reducción y aislamiento que hicieron precisa la medida carcelaria. Muerto Pedro Kropotkin, personaje amado de la población rusa, Lenin y Trotski consintieron a la familia del difunto que estableciera un Museo Kropotkin en Moscú con toda la documentación, obras y objetos que del maestro se poseían. Pero poco a poco las piezas de valor fueron sustraídas por la policía neo-zarista de Trotski, so pretexto de integrarlas en bibliotecas populares. En definitiva, el Museo Kropotkin quedó dispersado y en situación de clausura. Pero el autor de «Palabras de un rebelde», de «Campos, fábricas y talleres», «La gran revolución», «Ética», «La conquista del pan», «Memorias de un debelido» y miles y miles de trabajos de variado carácter, ideológico o científico, queda,

como Ferrer, viviente en el corazón de los trabajadores conscientes y de la intelectualidad moderna que aspira a un más allá revolucionario que no interpretan, ni siquiera sugieren, los socialismos autoritarios, dictatoriales y bárbaros actualmente en boga, aparte la URSS, en China, países centro-europeos, lugares del Africa y en la afro-americana Cuba. De las enseñanzas de nuestro gran Pedro, la estulticia periodística de la época llegó a decir que «el kropotkinismo era la tomadura de pelo más grande que se le ha hecho a la humanidad», gracia desdichada propia de calvos de entendederas que no pudieron colegir, por falta de cerebro y sentimientos, que la desigualdad es el germen de la miseria, de las guerras, de las revoluciones destructoras, del eterno desarreglo que sufre la humanidad por no hacerse caso, precisamente, de las nobles, utópicas y atrevidas teorías de los Kropotkin, Tolstoi, Reclus, Nievenhuís, Salvochea, Luisa Michel, Sebastián Faure, Anselmo Lorenzo, y demás patriarcas entregados a la búsqueda de un futuro humano exento de maldades y propulsado hacia el bienestar concluyente de los pueblos.

La vigencia del pensamiento ácrata es hoy más perceptible que nunca merced a los descalabros que sufre el socialismo político-estatal implantado so-

bre todo en Rusia, donde, después de 54 años de dura regencia aún no puede prescindir de la dictadura, de la sujeción de la sociedad a los férreos principios lenino-bolcheviques, principios que no admiten la independencia del individuo, la emancipación de los trabajadores ni la autonomía verdadera de los sindicatos, constreñidos éstos a ser una pieza mecánica aplicada al funcionamiento «normal» del Estado todopoderoso, ni más ni menos que lo que ocurre en España con los sindicatos denominados «verticales».

Es inmediato, imprescindible, que la humanidad de hoy recurra al pensamiento kropotkiniano para ayudarse en su evolución rápida hacia la sociedad libre. Siendo obligado, también, que nuestros compañeros galvanizados por el recuerdo de la guerra de España, echen mano a las obras de Kropotkin y de otros clásicos del anarquismo para reactualizarse (y no es contrasentido) autodefinirse, y saberse situar, en anarquistas constructivos, en esta sociedad que tanto espera de nosotros.

C.N.T.F. DOMINGO, 18 de Abril de 1971 A.I.T.

JORNADA CONFEDERAL

de cada año en el Palais de la Mutualité a beneficio de la labor de cultura sindical-libertaria hace 27 años establecida por la Organización.



Nuestra fiesta de cada año no puede pasarse del género andaluz porque tal es el gusto de la concurrencia española y asimismo de la que no lo es. El baile flamenco, ejecutado en sus justas proporciones, ceñido a su función artística de raíz popular, place a toda suerte de personas gustosas del folklore puro de cada país.

A esta conducta de probidad y mérito se ciñe el celebrado trío SORTILEGIO ESPAÑOL

compuesto por excelentes amigos nuestros — queremos decir, de todos nosotros — deseosos, como cada vez que nos han obsequiado con sus representaciones, de recrearnos los sentidos con el arte español que, por así decirlo, llevan en la sangre.

Seguro, el trío SORTILEGIO ESPAÑOL no defrauda jamás a nadie.

En el próximo número: ROSALIA DUBOIS.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

LA LUCHA POR EL PETROLEO

EN tanto que tema de trascendencia, mucho han hablado los periódicos de estos días de las pugnas habidas entre las compañías productoras de petróleo y aquéllas dedicadas a la distribución. Un forcejeo en torno a los beneficios por parte de los accionistas de uno y otro sector. Por supuesto, como ocurre en conflictos de esta naturaleza, a la postre quien sufre las consecuencias es el usufructuario de modesta condición y el trabajador, que sufre y padece para beneficiarles a todos.

Un libro bien interesante podría escribirse acerca de las luchas que ha originado la ambición en pos de la supremacía en la obtención del petróleo y sus derivados. Desde que en el año 1859 iniciábase en los Estados Unidos la industria mundial del petróleo hasta que el capitalismo internacional ha podido obtener cuantiosos rendimientos explotando los yacimientos petrolíferos de países subdesarrollados como Persia, Argelia, Libia y el Irán, ¡cuántas manobras indecorosas dictadas por criminal ambición! La plutocracia de los países de economía privilegiada se ha valido de figuras de espíritu aventurero, sin escrúpulos de ninguna especie, para investigar terrenos los unos, para conseguir mercados los otros, a base de un innoble zancadilleo; luego los destinados a financiar la explotación, el desenvolvimiento de la industria del «oro negro». De entre tales elementos se podría hablar largo y tendido del llamado coronel Drake, del multimillonario Rockefeller, y del gran financiero Nobel, con el importe de cuyas rentas se hallan establecidos los premios mundialmente conocidos.

En cuanto a las desmesuradas ambiciones financieras en lo que concierne al petróleo y sus derivados, sin comentarios, que puede muy bien hacer el lector, he ahí unos párrafos del diario español «La Vanguardia»: «¿Recuerda el lector cuál es la principal razón específica que se esgrime para justificar un próximo aumento de los varios tipos de gasolina distribuidos por CAMPSA? Pues éste, simple y llanamente: En 1969, los ingresos del Monopolio de Petróleos disminuyeron en unos mil millones de pesetas con relación al ejercicio de 1968. En otras pa-

labras, el aumento de los beneficios en sólo un año fue de unos 2.000 millones de pesetas, habiendo podido ser del orden de los 3.000 millones. Parece que el razonamiento viniera de la boca de uno de aquellos reyes del estraperlo de los años cuarenta y cincuenta: «Los negocios marchan muy mal. La crisis es horrible. Este año he perdido 40 millones de pesetas. Si, pude ganar 400 y sólo gané 300. ¡Es mi ruina!»

EL CONVENCER AL ADVERSARIO

Nuestro compañero, el doctor Vallina, fue, como es sabido, hombre de acción, de actividades, de movimiento. Como tal, debía ser vehemente, cosa que alguna vez debió hacerle incurrir en alguna que otra afirmación de matiz algo exagerado. Así, en sus «Memorias» notamos alguna referencia de esta naturaleza: «Y me llevaron a mi casa, y centenares de mujeres se situaron dentro». (Pág. 272). Prepondera también lo de tono personal: «Yo dije», «yo hice», «yo quité», «yo puse»... Bien diferente, en este caso, a las «Memorias» de Kropotkin y a las de Rocker, en las que el «yo» casi queda diluido entre las referencias ambientales. Pero es lo cierto que Vallina, singularmente en las zonas de Andalucía y Extremadura, alcanzó una influencia moral de mucha consideración. Y no solamente es él quien nos lo dice, sino que lo han dicho otros compañeros, como Manuel Pérez y Paulino Díez.

Viene a tono el hablar de Vallina tras el título que encabeza esta crónica por el hecho de que su conducta y el tono persuasivo de sus explicaciones logró el hacer reflexionar y hasta convencer de la virtud de las ideas anarquistas a elementos de un modo de ser tan especial como lo son en su mayoría los integrantes en España, del cuerpo de la Guardia Civil. En sus etapas de encarcelamiento y al ir de ceca en meca conducido por guardias civiles, le llevó a alternar con algunos a quienes expuso el sentir libertario, haciendo que hacia él sintieran aprecio aquellos hombres tradicionalmente perseguidores de todo lo considerado de espíritu liberal. Y prueba Vallina lo que dice aportando nombres, fechas y lugares.

Partiendo de que no es en todos los seres humanos que existe una

propensión innata a ser irreductibles, o refractarios a todo razonamiento elevado, de un sentido ético, habremos de convenir en que no es tarea descabellada el pretender explicar y convencer acerca de ideas de justicia social a elementos encuadrados en sectores que por su fundamento y expresión han sido adversarios de las aludidas convicciones. De ahí la importancia de la propaganda antimilitarista, muy descuidada actualmente por el anarquismo internacional. El dirigirse a lo que acertadamente denominaba Nietzsche «dientes prestados», de los que se sirve el Estado para morder, puede abarcar dos aspectos: el que se refiere a los soldados, esto es, a los hijos del pueblo, trabajadores en su gran mayoría, que obligatoriamente han de acudir al cuartel, y a los que integran cuerpos armados, retribuidos para de un modo permanente estar a las órdenes gubernamentales para ejercer casi siempre funciones represivas contra quienes exigen justicia y libertad. En lo relativo a los primeros, los argumentos a emplear son de naturaleza harto sencilla, y de un sentido convincente que no admite réplica. Fértil en argumentos que no han perdido valor lo era un folleto que escribió Salvochea, hoy agotado, como tantos textos ácratas de indudable interés y que sería provechoso el reeditar, se titulaba «La contribución de sangre». Ya en lo que afecta a elementos a quienes se puede llamar mercenarios del Estado, es cosa de mostrarles lo que supone la dignidad humana, lo que representan las funciones que realizan, y lo que representan las entidades estatales de las cuales dependen. Labor intensa, persistente, prodíge en razonamientos. ¿Cómo dudar de que en uno y otro caso los resultados fueran estimables?

Es teniendo en cuenta el valor de la dignidad humana, que un pensador francés, como Peguy, en su etapa de mayor lucimiento intelectual, habló de la «necesidad de desemburguesar a la burguesía». Hoy más que nunca, dado el nivel de vida económica que prepondera en buena parte de los trabajadores que viven en los países industrialmente desarrollados, cabe dar primacía al concepto clasista, esto es, considerar que debe acentuarse la acción proselitista al respecto de los productores considerándoles, como ocurría

en el siglo pasado, en tanto que «clase desposeída». Hoy que tantos son los obreros aburguesados por el hecho de que disfrutan de un nivel de vida económico parecido al de los burgueses propiamente dichos, es menester pulsar en la propaganda los matices de sensibilidad susceptibles de hacer vibrar el sentido de la dignidad humana. Y ello está muy por encima del limitado sentido de clase.

Pero volviendo al punto inicial de estas líneas, interesa de un modo extraordinario estudiar lo que se refiere a la propaganda, a la exposición de ideas en relación a los que son elementos represivos, manejados por el capitalismo y por el Estado. Hay que emplear todos los métodos de persuasión, pese a la reacción puesta en juego por parte de la plutocracia en general. Siempre han estimado nociva, los capitalistas y los tiranos, la campaña destinada a decir la verdad y despertar la conciencia de los integrantes del ejército y de las fuerzas armadas. Han buscado evitar dicha acción proselitista, prohibirla y perseguir a quienes a ella se han dedicado con denuedo. Pero no han podido lograr acallar y ahogar sus resultados.

Sabemos que se ha hecho campaña en favor de conseguir del Estado un estatuto protegiendo a los llamados «objetores de conciencia». Consideramos que se trata de un recurso endeble, que ni ataca al militarismo, ni es susceptible de evitar ni poner dique a la acción belicista. Hay otros recursos más eficaces, aparte el que, en caso de conflicto armado, es de comprender que el Estado no ha de reconocer estatutos que vayan contra sus designios.

EL MUNDO DE JULES RENARD

Entre las obras selectas que tiene editadas la colección francesa La Pléiade, se nos anuncia que van a incorporar también las de Jules Renard. Pocos autores como él han llegado a sentir y a saber expresar los encantos de la naturaleza. Pocos como él han reflejado en sus obras lo que hay en el ser humano de profundamente original y aquello que no pasa de ser ficticio. De ahí que el mundo definido por Renard se aparta de convencionalismos y de apariencias. Y ello expresado con lacónismo y con una sencillez pasmosa. Sus «historias naturales» nos descubren una configuración de los seres de un sorprendente realismo que no habíamos vislumbrado. Y es ese el mérito esencial de su estilo literario.

FONTAURA

Aqui y ahora

Utopía y realidad

por Juan Español

CUANDO Tomás Moro imaginó y escribió su soñada república, pareceme que le buscó un título decepcionante: «Utopía». Esta palabra, en griego, quiere decir «lugar inexistente». De donde se desprende que para las elucubraciones de Tomás Moro no había base topográfica alguna en la que asentarse, y si al hombre le es imposible poner los pies en el suelo porque el suelo no existe, todas sus cualidades de homo sapiens están demás. Pues mientras no se demuestre lo contrario, el hombre es un cuerpo grave, pesado, y se atiene estrictamente a las leyes de la gravedad que no sólo le atan al suelo, sino que condicionan toda su biología y ritmo vital. Después de la citada obra de Moro, el consenso popular dio en llamar utopía a todo plan, proyecto, doctrina o sistema de carácter halagüeño, pero irrealizable, y el adjetivo utópico designó desde entonces y calificó cuanto de quimérico y fantástico suscita la imaginación del hombre. Dije al principio que me parecía un título decepcionante, y aclararé por qué. Es un hecho general de fácil captación el que el hombre al pensar e inflagar no renuncia sin más a la realización posible de sus anhelos, por muy alejados que éstos se hallen del aquí y del ahora. Más que una elaboración mental, es ésta una tendencia profunda y radical de nuestro ser, incoercible e indomable. En consecuencia, todos los productos del pensamiento y la imaginación han de ser admitidos y considerados como posibilidades de una futura realidad. Y todo aquel que, apriorística y absolutamente, opone el veto de «irrealizable», es un tirano de las ideas que, como es sabido por la experiencia, encubre un tirano en todo lo demás. Por eso resulta un tanto extraño que el hombre, cuando no actúa por mero juego recreativo (al que por supuesto tiene derecho), sino obedeciendo impulsos generosos e incontenibles de su inferioridad en busca de perfecciones que no halla en su contorno, él mismo conceptúe su obra mental como irrealizable, como quimérica, aunque eso sí, bella y esplendente, cosa en la que por lo general están de acuerdo el resto de los mortales. Es decepcionante, sí; y más que decepcionante, extraña; y más que extraña, contradictoria.

Por lo pronto tenemos que de la palabra utopía se han hecho derivaciones y similitudes impropias. El idioma griego es taxativo a este respecto, y se refiere a una

localización telúrica o geográfica: un lugar inexistente. Lo cual se aviene perfectamente con la lógica y la razón, siendo verificable en todo momento. El lugar existe o no existe independientemente de lo que nosotros podamos hacer o pensar. A partir de aquí han venido luego las acepciones de imposible, irrealizable, quimérico, ilusorio, etc. Pero este ya es otro cantar, pues todas esas acepciones se refieren al quehacer del hombre, a lo que el hombre puede hacer, derivar, construir, cambiar; se refiere al enfrentamiento con la naturaleza y con sus semejantes, a una serie interminable de mutuas acciones e interacciones entre hombre y medio, entre hombre y hombre, cuya previsión escapa a todo intento de limitación apriorística o configuración inmutable. Utopía, entonces, se entiende actualmente fuera de la rigidez topográfica que le ha prestado su origen griego, y por consiguiente, al margen de cualquier influencia humana. Por el contrario, ha quedado como sinónimo de ilusorio, imaginario o irrealizable pero dentro de lo que el hombre puede o no hacer, puede o no realizar. Desde este punto de vista utopía y realidad no son términos que se excluyen, y si se excluyen es en el tiempo y en un mismo momento dado; es decir, no son coincidentes ni coexistentes, pero si pertenecen ambos a una escala sucesoria en el tiempo de multitud de momentos que forman la estructura de la continuidad histórica. Y así, la utopía de ayer, es la realidad de hoy; así como la utopía de hoy será la realidad de mañana. La historia está hecha, pues, de la incesante acción de lo utópico como antecedente, al que sigue lo real como consecuente previsible y lógico.

Lo que yo propongo ahora no es simplemente que veamos a la utopía con ojos de benevolente simpatía, como a algo efímero que nos saca de apuros en ciertos momentos críticos, sino su rehabilitación total como elemento genuinamente humano de superación; lo que yo propongo es la reivindicación de la utopía como fermento indispensable para la transformación de la naturaleza y del hombre mismo. Uno de los ingredientes principales, por no decir el principal, de la utopía, es la imaginación. Nos basta una superficial mirada retrospectiva para convencernos ipso facto de que el mundo ha evolucionado y evoluciona a base del impulso de los hombres imaginativos, de los soñadores, de

los iluminados por su propia fantasía. También de los intuitivos, sin que esto signifique aceptar las elucubraciones bergsonianas. El hombre es refractario por naturaleza a los esquemas abstractos y a las grandes construcciones intelectuales. Se mueve, sobre todo, por las ideas claras y sencillas, por impulsos internos incoercibles y por visiones más bien plásticas que intelectuales. En todo caso, son los promotores del movimiento racionante. Aun en un terreno tan escueto como el de la ciencia, el punto de arranque es una observación, a veces, de una simplicidad plástica sorprendente. La manzana de Newton o la torre de Pisa para Galileo lo demuestran. El descubrimiento de América se debe, más que a la preparación científica de Colón, a un presentimiento, sostenido y apoyado por el espíritu de riesgo y audacia, factores importantísimos que no hay que olvidar en toda empresa innovadora. Beethoven fue catalogado por sus contemporáneos, y aun por sus sucesores, como un bárbaro de la música. Copérnico y Galileo, como ignorantes, y en cualquier caso, como heréticos. Citar nombres en la historia progresiva de la humanidad sería tarea inacabable con objeto de demostrar que lo que se consideraba utópico en el momento de la iniciación, fue luego una realidad incuestionable.

Lo grave de la cuestión estuvo y está en que cuando el imaginativo o el utópico, mediante sus innovaciones, pone en peligro el orden establecido, es decir, la gran esfera de intereses creados en la que se mueven los manipuladores de la sociedad, el protagonista es inculcado inmediatamente de loco peligroso y reducido a la impotencia por todos los medios imaginables, de acuerdo con el nivel histórico en que se vive. El caso de Julio Verne es ejemplar. Un imaginativo científico (cuyas visiones son hoy casi todas realidades) que se propone hacer pasar el tiempo a sus contemporáneos con sus curiosas invenciones técnicas. Nada se ve en ello de peligroso; es simpático e instructivo. (Hoy sabemos que la ciencia y la técnica influyen en el hombre y pueden conducirlo a una humanidad de autómatas). Pero donde los detentadores del poder no admiten beligerancia alguna es en el terreno de los innovadores y utópicos de las ciencias humanas, pues la labor continuada de ciertas técnicas científicas pueden transformar la sociedad a ritmo de evolu-

ción, y por consiguiente, con tiempo apropiado para manejarla, encauzarla y dirigirla según los intereses dominantes; pero solamente el hombre es capaz de hacer una revolución fulminante a base de sus ideas, con los brazos y con las armas. Por consiguiente, sus teorías son condenadas (pues también las ideas hacen la revolución a más largo plazo), y su acción restringida casi a cero. A un científico, en la actualidad, se le permite (cuando no se le obliga) que ensaye sus teorías en el laboratorio, siempre que las realidades que de ellas se deriven sirvan exclusivamente a los propósitos de dominio. A un revolucionario se le condena a la inacción, y si trata de hacer ensayos por su cuenta, es a riesgo de perder la libertad o la vida. Cualquiera que diga que algo es irrealizable o utópico, en particular cuando se trata de relaciones humanas, está prejuzgando la cuestión. Y este prejuicio tiene su base operativa en el interés bastardo, en el egoísmo, en la ambición y en la ansia de dominio. Por otra parte, si como nuestro conocimiento sólo alcanza una pequeña parcela de la totalidad del universo, ¿con qué derecho se pontifica al decir que algo es utópico en términos absolutos, cuando tal prerrogativa podría adscribirse únicamente a la omnisciencia de una divinidad? Si nuestra pobre razón es limitada, ¿por qué en ciertos casos se le adhiere la omnipotencia de un dios?

Esta realidad en la que ahora vivimos es nuestra realidad, pero podía ser otra muy distinta. Por esta realidad lucharon nuestros antecesores, pero a nosotros nos viene estrecha, estamos en ella como en un lecho de Procasto. Hemos de luchar por el establecimiento de una nueva realidad que esté más acorde con las posibilidades expansivas y plenas del ser humano. Por este intento legítimo somos tachados de utópicos, es decir, pioneros de otra futura realidad, a veces tan poco futura que está a las mismas puertas de la realidad actual. Visionarios y utópicos son los calificativos que nos endosan las minorías para quienes la realidad del momento constituye la base de su predominio hegemónico sobre el resto, las mismas minorías que se opusieron al avance progresivo de los que lucharon para llegar hasta aquí. Mas utopía y realidad son fenó-

(Sigue a la vuelta)

Y la vida continúa

por
MONTESINOS

HA transcurrido y ya está olvidado el proceso que se produjo en Burgos, y la vida continúa... Los que habían depositado un destello de luz, en vista de un retorno prematuro a España, se han visto una vez más defraudados en sus esperanzas.

Es una desilusión más, que hemos experimentado, cuantas tantas ilusiones se han forjado en las mentes, de los que sentimos, y seguimos paso a paso, las incidencias que se producen en la tierra que nos vio nacer. Quizás el lector, al leer estas insinuaciones, me trate con epítetos que tal vez estoy muy lejos de sospechar.

A cada cual su punto de vista y su modo de encauzar las situaciones que en nuestro país se suceden, y su modo de ver los acontecimientos tal y como se presentan, o se presumen.

Se había pensado que la comedia de Burgos era un acicate más, para derribar a la tiranía franquista, pero después de tantos pro-

cesos como se han desarrollado en España, éste continuó pensando que ha sido uno más... No presumo de pájaro de mal agüero, ni mucho menos de vidente, pero si me permito afirmar, que solamente hay una solución para que nuestras esperanzas se realicen, contando siempre con el pueblo, porque nuestros modestos medios económicos no nos permiten atacar debidamente al franquismo; esta tarea oscura, que nos ha demostrado hasta la saciedad que en todas las luchas sociales ha sido la más eficaz, y la que mejores resultados ha dado, para la emancipación del ser humano.

Tarea árdua, pesada, insidiosa, pero con esa firmeza, y esa esperanza de que en un próximo no lejano, se recogeran los frutos de nuestra constancia que serán los más sabrosos de nuestra existencia. Siendo como siempre, sincero conmigo mismo y mis propios compañeros, considero, que no es honesto poner en duda nuestras pro-

pias convicciones. El compañero que vacila, o duda, y no analiza con imparcialidad las situaciones que se producen en nuestro país, sufre un error de apreciación, y un amargo desengaño.

Nosotros que hemos sido calificados de hombres de elevada moral, mismo en los más difíciles trances en que nos ha llevado la lucha, tenemos una vez más que demostrar, que nuestra moral no ha sido reducida en lo más mínimo, y que nuestro pensamiento y nuestra acción deben continuar pensando en las generaciones que forzosamente nos tendrán que suceder.

Estoy completamente convencido que nuestras esperanzas no caerán en saco roto; la juventud, a medida que sufra reveses, que en toda lucha los hay, se dará cuenta de que sus errores y les facilitará el romper con más facilidad las cadenas que los tiene atados, y que ellos mismos son los más indica-

dos para destruirlas. Quizá momentáneamente nos veamos defraudados de su actuación... no importa; el camino marcado desde hace largo tiempo les conducirá una vez para siempre, hacia nuestro ideal apartando con firmeza los escollos y las dificultades que encuentran en su caminar.

¿Quién no ha cometido errores en su juventud? En nuestro país, la generación de después de la guerra que no ha conocido los sabores de nuestras luchas empieza a manifestarse, a comprender las razones que invocamos, y a nosotros nos satisface.

La semilla que se sembró empieza a dar sus frutos, no con la rapidez que nosotros quisiéramos, pero con paso firme y seguro. Esa semilla, que preocupa más de lo que nosotros nos figuramos a la «clique» con medallas; es un motivo más de satisfacción al darnos cuenta que el régimen elude el hablar o hacer comentarios de nuestra organización. La lucha que nuestros compañeros del Interior, estableciendo contacto con esta juventud, empieza a dar resultados satisfactorios. El estudiantado, los intelectuales y los obreros — ¡al fin! — se van dando cuenta del engaño a que han sido sometidos, renuncian a colaborar con las llamadas Comisiones Obreras y otras organizaciones existentes en nuestro país, porque se han dado perfecta cuenta que no es su camino a seguir. Nosotros que nunca engañamos a ningún obrero, ya que no es nuestro modo de ser y de pensar, no lo podemos admitir, como nunca lo hemos admitido.

Es por esta simple razón, y otras muchas que es obvio enumerar que el régimen intenta, por todos los medios a su alcance, en silenciar la actuación de nuestros compañeros, y tratar de que se olvide la obra que se empezó en 1936 y que pese a 32 años, de no tener contacto con esa juventud, florece con más vigor todavía!

El tiempo trabaja a nuestro favor, pese a lo que vocean nuestros más feroces enemigos; pero, si no nos consideran ¿por qué tanto interés en silenciar lo que no pueden ocultar a nadie? Es un detalle que nos induce a pensar que, pese a todo ello, nuestra Organización todavía no ha dicho su última palabra. No hay que sentirse defraudados, hay que continuar con la firmeza y la voluntad de siempre, los frutos empezarán a recogerse... porque la vida continúa.

AQUI Y AHORA

(Viene de la página 3)

menos concomitantes, aunque sucesivos. De la preñez de una realidad oprimente no pueden salir sino los frutos de un nuevo orden social, los caminos que conducen a una libertad más total. Esto es incuestionable. Sabemos que una revolución, aun cambiando fulminantemente el orden económico-social, no puede cambiar con la misma prontitud la mentalidad de la sociedad, pero pone las bases para ello. Necesitamos un principio, y este principio se nos niega a sangre y fuego. Somos revolucionarios, pero la evolución es nuestra colaboradora (¿quién podría negarlo?) una vez que han sido asentadas las vías apropiadas y eficaces por las que ha de deslizarse la evolución. El futuro de la humanidad lo desconocemos, pero de momento tampoco nos importa gran cosa. Aceptamos, sin embargo, la responsabilidad que nos cabe en él. Nuestra tarea presente — y suficiente — está en lograr la realidad de un mundo libre, justo, equitativo. A partir de ahí estamos dispuestos a aceptar, consciente y ecuánimemente, todos los riesgos o avatares que la humanidad pueda correr. En esta convicción debía estar Ricardo Mella cuando — cual me ha hecho recordar una persona muy afectada — dijo algo tan bello y esperanzador como «más allá del Ideal está el Ideal».

JUAN ESPAÑOL

Enciclopedia anarquista

(Edición Castellana)

Las personas interesadas por la publicación de la Enciclopedia Anarquista, en su texto original o en castellano, habrán leído una nota mostrando la estrecha colaboración entre los dos grupos editores.

La edición en castellano continúa su camino pese a dificultades enemigas de nuestra voluntad, especialmente la falta de salud de que han sido víctimas algunos compañeros que no han podido evitar de dar con los cuerpos en la cama, durante largo periodo. Muy sensible el caso del amigo Cano, que ha visto paralizada su constante labor, en la que se muestra delicado artífice, deseoso de dejar tras de sí esta obra ejemplar que acaricia como manos de amanite el cuerpo de una doncella.

Los traductores trabajan normalmente. Los dos primeros tomos han sido vertidos al castellano y a la zaga van del tercero.

No nos sorprenden los pocos suscriptores que se extrañan que el primer tomo no sea aún realidad. Que se tranquilicen. Los compañeros editores de Méjico anuncian en reciente correspondencia, que en sus cartas postales han hecho inscribir la mención: «Año 71, 1º de la E. A.», como prueba de op-



timismo. No desesperemos los «Europeos». Pronto el primer tomo adornará nuestras bibliotecas.

..

Gréasque: Comprendo y comparto inquietudes y deseos. Todo se andará. — Gregori Peris. St-Martin, París: ¿Recibiste carta? — Llacer: De acuerdo con Milery. Se te dará satisfacción.

N. B. — A causa de enfermedad prolongada, aceptaría trabajos traducción portugués, francés, italiano, para mejorar ordinario.

Correspondencia a Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnerie, (45)-Orléans. CCP 133148. La Source.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

DESDE MADRID

Malandrines y follones

MALANDRINES y Follones son dos seres hermafroditas. Lo mismo se estiran que se encogen. Son volubles y maleables, con la mala costumbre de infiltrarse por todo y sembrar la discordia. De constitución braquicéfala, de cabeza de chorlito y cerebro anquilosado; pero con pretensiones de figurar en todas partes, son peores que la peste bubónica. Y aunque no sean malintencionados, le hacen el juego a la burguesía con su sucio trabajo, tanto dentro de los partidos, como en las organizaciones obreras, formando grupitos y dividiendo las partes.

La división es una planta incolora; cizaña pura. Hija legítima de Malandrines y Follones, gusanillos imberbes con pretensiones de superhombres, con malicia de vácuos y seres locos. El ansia de caudillismo les arrastra hacia el abismo que se les engulle y no deja rastro de ellos. Su vida es corta, efímera, instantánea; un soplo y se apaga la luz para siempre.

La peor enfermedad del hombre cuerdo, es la idolatría. El idólatra no vive para sí, sino para su ídolo, que se lo traga enterito de cabo a rabo, transformando a éste en una simple marioneta de feria. La pretensión y la idolatría, son hermanas gemelas; parapetos enormes, curvas regresivas, obstáculos indeseables.

Supongo que en algún tiempo habrá sido útil o necesaria la idolatría; pero ya hemos pasado la época de ello y ahora resulta innecesaria. Recurrir en estos tiempos a la idolatría, es necia torpeza, y caer en la vacua necedad del «ente».

Ya no necesitamos al augur, hechicero, cura o político para andar. Caminamos solos y sin muletas. ¡Fuera benjamines! Benjamín es un ente bíblico. La CNT tiene su camino trazado desde la primera Internacional, y no se desvía ni tuerce. Su plasma sanguíneo y su tejido celular está compuesto, como su cuerpo entero, de fibras anárquicas. De ahí el nombre de anarcosindicalismo. Los principios los de siempre; viejos principios insuperados hasta el momento: la lucha revolucionaria por medio de la acción directa, sin pasteos políticos ni parlamentarios. No estamos con Enrique Leone ni Sorel; pero mucho menos con Pestaña.

La idolatría ha muerto. Ya no necesitamos ni Dios espíritu, ni Dios patria, ni Dios rey y ni Dios político. **Federico BOLERA**

DISCOS

Querido Mingralles, vine al anarquismo y en él prosigo a pesar de los avatares de la existencia. Jamás me preocuparon los años y nunca de la edad he hecho caballo de batalla. Absorto en la defensa de la idea, me pasó desapercibido eso de la juventud, de la madurez, de la vejez...

Ahora lo recapacito y encuentro extraño que individuos supuestamente libres de prejuicios añadan a la separación de sexos, de razas y de situación social, la clasificación de personas por edades. Según ellos, de los 15 a los 25 años se es potencia y verdad absoluta, hasta los 50 llega el declive, y de los 51 a los 100 la bobería es completa.

Siendo así que el grito simio de «¡Paso a la juventud!» puede pronunciarse impunemente incluso cuando a la juventud no la interrumpe nadie, lo que equivale al chusco que en la pelea vociferó «¡Dejarme!» sin que nadie lo sujetara. La juventud, si, tiene empuje, pero antes pasó por la lactancia, concurrió al destetado, ob-

servó su pubertad, se integró a la guerra de sexos, y ya procrea, ya se dota de hogar estable, ya es revolucionaria, y conserva, ya peina — o peinará — canas, entrará — o ha entrado — en abuelismos, y gracias a que de los tiempos verdes conserve documentación de juventud perenne. De lo contrario, a esa juventud «ascendente» de faz arrugada, nadie la reconocería.

¡Cuántos vociferadores de esos van quedando por el camino! Gracias a que los imperturbables, los que resbalan por la edad preocupados por el equilibrio de la idea, el combate por el futuro persiste más encanado que nunca, lo que es servicio.

¡Joven, maduro, anciano? Hombre libre en todo caso.

Y que cuando el sol se apague para nosotros, hayamos contribuido a la brillantez del sol de la libertad que gozarán los que quedan y quedarán agazapados a la vida. Lo demás, cuento.

DISCOBOLO

DESDE VENEZUELA

ANDRES BERMEJO RAPOSO

Lamentamos comunicar a los lectores del «C. S.» la pérdida por defunción del compañero Bermejo. Creemos que el compañero Plaja debió conocerlo en Sabadell, donde se enfrentó con el elemento treintista que luego se pasó a la UGT y al PSUC con Moix a la cabeza. Pues en esta latitud americana también Bermejo ha tenido que enfrentarse con elementos similares, puesto que la mala hierba nace y fructifica en todos los climas.

Ello es para concretar el carácter insobornable de nuestro querido compañero Bermejo, ehtregado a las ideas y a la CNT desde siempre y hasta su último momento. Nuestro amigo sucumbió a la edad de 68 años.

De hecho Bermejo en Puerto Ordaz no era explotado de nadie, pues se defendía económicamente vendiendo productos de odontología, lo que, por sus corretajes, le mantenía espacios de tiempo sin concurrir a nuestra Federación Local. Pero al saber que ciertos papeluchos procedentes de Francia hacían mella en compañeros vulnerables por pasión u omisión, desconsideró un algo su preocupación personal para dedicar más momentos al sostén de la Organización. El fue uno de los que exigieron de los desviados la restitución de los efectos orgánicos que por cargo poseían y que, siendo disidentes, regateaban ceder.

Bermejo era un compañero desprendido, generoso con la Organización, la prensa y los compañeros. Era una buena persona, pero tiesa. Frente al marasmo de la CNT venezolana Bermejo visitó compañeros de Caracas, Maracay, El Tigre, Puerto de la Cruz, etc., logrando animar algo para devolver el prestigio inherente a la CNT. En la formación de esta F. Local también Bermejo arrimó el hombro.

Yendo de viaje hacia Caracas-Maracay un maldito accidente de carretera le quitó la vida. Fue llevado en ambulancia a Ciudad Bolívar, de donde, ya cadáver, se lo llevó su hijo Manuel Esperanto para enterrarlo en el cementerio factura americana que hay en el Este de la capital venezolana. Por la rapidez con que fue llevada la operación de traslado, los compañeros no pudimos acudir al entierro. Lo que no obsta para que enviemos a sus allegados nuestro más sentido pésame, que no deja de ser el nuestro.

Por la F. Local de Puerto Ordaz-Edo. Bolívar: *Germinal García*, secretario.

Servicio de Librería

«Balzac», A. Kelm	2 60	worth: «El mito de la	16 50
«La borrasca», R. Rucker	10 00	cruzada de Franco»	
«La bancarrota fraudulenta		Karol Modzeleuski y Jacek	
del marxismo», El Carbó	3 00	Kuron: «¿Socialismo o	
«Canciones y juegos»	3 50	burocracia?»	11 00
«Las bases físicas de la per-		Ibarreta: «La religión al	
sonalidad»	3 00	canche de todos»	6 00
«Bernard Shaw», Frank Har-		E. Reclus: «Evolución, re-	
ris	9 00	volución y anarquismo»	9 00
Carlos M. Rama: «La crisis		Luigi Fabbri: «Dictadura y	
española del siglo XX» ..	35 00	revolución»	16 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de		Juan Díaz del Moral: «His-	
Pierre Monatte: Syndicalis-		toria de las agitaciones	
me révolutionnaire et		campesinas andaluzas ..	15 00
communisme	24 65	«Cartas comerciales», J. de	
«L'Atelier», Armand Cuvil-		la Vega	3 50
lier	5 50	UNEF-SNSUP: «Le livre	
«Albores», Albano Rosell		Noir des journées de Mai»	5 00
«Batalla de la vida», Carlos		Pierre Broué et Emile Te-	
Dickens	3 00	miné: «La revolution et	
«Balada del alba balas», Ca-		la guerre d'Espagne ..	39 00
rrasquer	3 00	Daniel Guérin: «Ni Dieu	
«La Redención del Robot»,		ni Maître»	54 00
Herbert Read	10 00	«Carte des vitamines et ca-	
George Orwell: «Cataluña		lories», Orano	5 00
1937 (Testimonio sobre la		«Las catalinarias», Juan	
revolución española) ..	16 00	Montsalvo	6 50
«Al diablo con la Cultu-		«La Catalogne Libre», Or-	
ra», Herbert Read	15 00	wells	6 00
«Anarquía y Orden»,		«El aire y sus misterios»,	
Herbert Read	15 00	C. M. Botley	6 50
«La Comunidad Cooperati-		«La alegría de Vivir», O.	
va Libre», M. A. Angue-		Sweit Marden	5 50
ra	12 00		
«El Anarquismo» (De la			
doctrina a la acción). D.			
Guérin	12 00		
Herbert Rutledge South-			

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, París (20).

A los 34 años y pico

EL movimiento revolucionario de España, de 1936, está marcando en el mundo una era transformadora de las estructuras viejas y carcomidas. Lo que estamos viendo a través de los días es digno de catalogarlo como el despertar de los pueblos deseosos de salir del cerco en que están metidos.

Hoy que los medios rápidos de comunicación nos ponen en contactos segundos o minutos al corriente de lo que pasa, sea corta o larga la distancia donde se desarrolla el suceso, podemos comprobar el malestar que reina en el capital privado y estatal a causa de querer seguir dominando a la mayoría. No pasa día que no se registre algún acto de rebeldía o de protesta contra esta o aquella política de no importa que país, poniéndonos en antecedentes de tal o cual situación, motivada por una mala administración económica, social y de orden.

Indiscutiblemente, ya no hay lugar a duda, que todo eso se debe a los ensayos llevados a cabo en España, donde se demostró palpablemente que se puede vivir y progresar sin necesidad del dinero. Ateniéndose a esos resultados, los libros que se llevan publicados, tratando exclusivamente de la revolución española — no de la guerra civil, como se ha dado en llamar —, nos encontramos ahora reconocidos como precursores de una nueva sociedad, a tal efecto, escritores e intelectuales se afanan por profundizar el por qué de lo allí ocurrido y experimentado.

Algunos de estos historiadores, donde el parcialismo les aparta de la verdad de lo sucedido, se esfuerzan en encubrir lo cierto, y emplean la mentira como base para llegar al fin, un fin que, aun con todo y queriéndolo oscurecer, no pueden evitar que la luz brille, puesto que reconocen que a pesar de cuanto se le quería manchar aparece siempre la evolución en rápido ascenso.

Es mucho querer apartar la realidad del cuadro de la acción, porque aunque hagan cuanto quieran escritores, periodistas, poetas, historiadores... por enmascararla, lo que ha sido será por los siglos de los siglos.

Podemos estar convencidos que de todo cuanto se hizo en el periodo revolucionario en Cataluña, Aragón, Levante y otras regiones, nada podrá ser borrado de su historia, porque acabaron con las viejas estructuras que no las dejaba progresar.

El interés que de unos años a esta parte ha despertado en los jóvenes intelectuales, pone de manifiesto la capacidad que hubo al destruir y construir. Esto debe de servirnos de consuelo a todos los que fuimos protagonistas de tal resultado, pues de no haber tenido valor alguno, no se hablaría nada de tan memorab'e gesta a los treinta y cuatro años de su explosión. Y se habla de ella, porque se consiguió demostrar a unos y otros que la utopía acababa de transformarse en realidad, dejando de ser utopía por espacio de dos años, hasta que los contrarrevolucionarios, entre ellos los comunistas de Estado, con Lister a la cabeza, comenzaron a atacar las colectividades agrícolas de Aragón, cumplimentando, seguramente, la consigna de Moscú, que consistía en aniquilar toda la obra revolucionaria.

Nadie, si es sincero y tiene conciencia, si ha estudiado con franqueza el nacimiento de lo acaecido en España, podrá negar a la verdad la virtud de ser verdad y sus consecuencias, pues hemos de tener en cuenta la miseria y el despotismo que la dirigían, sometida como estaba — hoy mucho más, porque así lo quiere el capitalismo mundial —, a los caprichos de quienes gobernaban —, prescindimos de etiquetas —, ya que poca era la diferencia de unos a otros, desde el instante mismo en que se convertían en poder. Su fin no podía ser otro.

Puede argüirse lo que venga en gana, pero el pueblo español, al lanzarse a la calle, como lo hizo, para defender su vida e impedir el avance del fascismo, enseñó al mundo la única manera que había de combatirlo, al mismo tiempo que anunciaba la guerra mundial si los españoles eran derrotados por el totalitarismo reaccionario, que no otra cosa se presagiaba, y se mascaba ya, de acuerdo los beligerantes en que tal acontecimiento sucediese.

Se puede decir, que el Congreso de Zaragoza celebrado por la CNT en Mayo de 1936, sirvió a la burguesía de toque de alerta, pues tan inmensa fue la influencia de delegaciones y trabajadores que acudieron al mismo, y tan constructivos fueron los acuerdos que allí recayeron, que la clase explotadora se vio precisada a emplear los métodos que empleó, apoyándose en el ejército, en el clero y demás fuerza de la reacción, todo esto sostenido, como luego se vio, por la alta banca internacional, de

donde arrancó, seguramente, el famoso Comité de no Intervención, a propuesta — si mi memoria no me traiciona — de León Blum. La labor realizada por este Comité fue catastrófica para los antifascistas españoles que confiaban en la democracia, ya que favoreció con largura a las fuerzas alemanas e italianas con su actitud. Los historiadores imparciales no pueden desmentirlo.

El capitalismo mundial vio en el movimiento defensivo de España, que iba más lejos de lo que es una simple república, al estructurar nuevas fórmulas de convivencia, reñidas completamente con las hasta entonces conocidas, ya que tendían a abolir el sistema capitalista y el Estado, por considerarlos nocivos para la sociedad que empezaba a construirse.

Esto es lo que más asustó no sólo a la burguesía española, sino a la francesa y a la inglesa entre otras, lo mismo que a la norteamericana, y digamos también a la rusa, ésta mucho peor que todas las mencionadas, o por lo menos igual en la conservación de intereses estatales o de poder, como vimos después y estamos viendo ahora.

Digamos, sin vacilación alguna, que la democracia fue la mayor enemiga del triunfo de la España moderna. Es sensible recordarlo, pero la verdad no es otra, abandonó a España para que el fascismo la triturase, la aplastase, porque no la convenía que saliera victoriosa de su empeño, de su legítima defensa. Estudiado con calma y conocimiento el problema, podemos llegar a la conclusión de que la democracia de aquel tiempo como la de éste está al servicio de los explotadores y privilegiados, y hará siempre lo mismo.

Pero hoy, las nuevas generaciones que tienen ansia de saber, de conocer causas y efectos, se apresuran en la indagación de lo que pasó en la tierra de Cervantes, de Unamuno, Francisco Ferrer, Salvochea, Tarrida del Mármol, Anselmo Lorenzo y otras figuras científicas y sociales, políticas y culturales, despertando en ellas no la simple curiosidad, sino el estudio profundo de la gran tragedia hispana. A nosotros acuden jóvenes, estudiantes, obreros e intelectuales que van a la búsqueda de hechos, de detalles, de actuaciones y creaciones habidas en todo el curso de la contienda contra el totalitarismo nacional - sindicalista, personificado en Franco y todos sus secuaces — conocidos

hasta la fecha — en espera de que los que les sustituyan continúen manteniendo o aplicando la barbarie, respaldada por el Vaticano, el Opus-Dei y las naciones que tienen invertido allí el capital. El negocio es el negocio. Alemania, Francia, Inglaterra y los Estados Unidos no están lejos de ese disfrute. España está colonizada, y no inventamos nada si afirmamos que ha retrocedido más de un siglo desde que el verticalismo franquista sentó sus asquerosas posaderas en el poder. Un pueblo al que verdaderamente se le podía considerar, en el aspecto social, como el más avanzado de Europa, a pesar de estar reconocido como el mesos culto, hoy se encuentra de hecho el más atrasado, porque así la quieren los grandes magnates del mundo.

Las grandes potencias de aquella época hicieron lo posible para aplastar a España, a su evolución social, a su idea de transformación, de libertad y equidad entre los hombres de un pueblo que demostró conocer lo que quería y porqué luchaba.

El crimen mayor de la democracia lo cometió en España, que la entregó a la dictadura fascista, continuando en la actualidad, con su beneplácito y consentimiento; pero, tal vez no podía suceder de otra forma para que explotase lo que vino después: La segunda carnicería mundial. Nazistas y fascistas declararon la guerra a las «democracias» europeas una vez terminado lo de Etiopía y lo de España, como quizás lo habían acordado antes democracias y totalitarismos todos juntos. El desarrollo que se operó no hace pensar de otra manera, que los pactos secretos no son los públicos.

Pero lo esencial: la obra transformadora de las instituciones españolas llevada a efecto durante el periodo revolucionario, está dando que hablar después de los años transcurridos, y las generaciones estudiantiles e intelectuales se interesan grandemente por informarse de todo cuanto aconteció en el país de poetas y quijotes, de luchadores por la libertad y defensores de las causas nobles y justas, publicando lo que a través del tiempo y de la literatura histórica recogen, aunque no todo se ajusta a la realidad, algunos escritores se aproximan más que otros, actualmente, siguen hablando sobre el movimiento revolucionario de 1936.

Segunda edición castellana. — Editorial Proyección. — Avenida de Mayo 1370. Piso 12-OF.335 (en traslado de oficinas a Yapeyú 214). Buenos Aires

BIBLIOGRAFIA

« Siete domingos rojos »

de Ramón J. Sender

CON adecuada habitual buena factura tipográfica y, como regalo a la culminación de la Feria del Libro, auspiciada por la Municipalidad de la Ciudad de Buenos Aires en la paqueta y peatona calle Florida, Proyección entrega al público ésta tan esperada obra maestra de nuestro Sender. Decimos *eminente* e ilustre amigo de tan ancho mundo ideal como el nuestro, laureado recientemente por otros libros, discutido, elogiado y premiado como se lo tiene merecido. Artística e intelectualmente este libro que, desde 1932 llega a 1970 con todo verdor, proporcionó a Sender las divisas literarias que le permitieron conquistar el sitial inconfundible que ocupa en el contemporáneo firmamento literario de nuestra lengua.

La Editorial Proyección, que puso hombro a la empresa de revivirlo, comprendió que nuestra bibliografía y la del autor quedarían incompletas si no se agregaba a una intensa labor cultural este pilar de tal solidez como es « Siete domingos rojos ». El mismo status social de violencia estatuída, los problemas gravitacionales que dieron cuerpo a las escenas de este libro magistral, la arrolladora respuesta, de pecho a poder armado que desembocó en la última revolución sería que el mundo experimentó, perviven en sus perfiles y esperan el momento para reubicar el destino. Ese destino que costó a la conciencia ibérica un millón y medio de muertos y desaparecidos y que las poderosas naciones del santo Comité de No Intervención, Alemania, Francia, Inglaterra y Rusia, ahogaron con su poderío bélico en que han quemado 55 millones de seres humanos. Ningún otro pueblo que el ibérico fue alguna vez glorificado con tales honras fúnebres. Desde los fondos de Jericó jamás se han cubierto ideales soberanos con un manto de tan nobles materiales que, en tan corto intervalo aparecen a flor de tierra, como milagro bíblico, en « Los grandes cementerios bajo la luna », que dijera George Bernanos.

Iniciado el ministerio de Sender con « Imán », una experiencia poético-social marroquí que también anteriormente encandilara al doctor César Juarros y que conociéramos con su « Ceuta, la ciudad de los ojos bellos » — « Siete domingos rojos » plantó a Sender en el primer plano literario de su generación en la plataforma ibérica. Es

éste un libro de juventud poéticamente desbordante de optimismo, de sacrificio de futuro. Romántico, desordenado como producto de dos generaciones confundidas que se encuentran en un idealismo de arrastre universal. No fueron « Imán » ni « Orden público », ni « El verbo se hizo carne » más que simples aportes. « Siete domingos rojos » proporcionó los materiales. El libro no tiene argumento esquemático. De pronto un tema se bifurca y pierde en el océano del olvido. Luego brota en mil formas como producto de siembra y pierden en el cauce poético e idealista de un movimiento volcánico que consumió los más valiosos adalides de aquella generación, fácilmente reconocibles, tales como Vandellós, el Noi, Pestaña mismo, Layret. Hasta Barriobero y Herrán, a quienes hay que rendir homenaje aparte, fertilizan estas emotivas páginas de « Siete domingos rojos », que sólo tienen parangón con « La cuerda de deportados », de Angel Samblancat, cuando la deportación de militantes en masa a Bata, en la Guinea Española y en su « Elegía para los mártires ». Que tanto tienen de común ambos escritores. Aunque si bien en un medio ambiental común se expresan en estilos literarios inconfundibles.

Sender y Samblancat son oriundos de la patria aragonesa, pero de formación y modelación catalanas. Los dos ilustres baturros hicieron hervir de idealismo las aguas del Mediterráneo. Abierta la tumba de Ferrer, las huelgas y desconcierto que hicieron tambalear a la Monarquía, el asalto y matonismo organizado por la inoperancia industrial de Cataluña, denotaban que aquel volcán no podía aplacarse con violencias. Cambó lo dejó escrito, no como político profesional ni gobernante, sino como empresario capitalista situado en las márgenes de un mar histórico de sucesos y equinoccios. La riqueza desbordante en bancos y empresas financieras que se levantarán como consecuencia de la terminación de la primera guerra grande; el sentido moderno de un proletariado responsable que, entre y como tantos con iguales virtudes, tenía por orgullo la obligación de cultivarse espiritualmente y aprender cómo tratar al enemigo; higienizarse y pasear sus pies dentro de alpargatas de esparto, libro en mano de las editoriales, Ediciones de La Escuela

Moderna, Vértice, Los pequeños grandes libros, Ediciones Granada, Ediciones de La Revista Blanca, de Editorial Prometeo, de Sempere y tantas otras, por el denso Paralelo, metiendo bulla virgilliana, anacreóntica y bakuniniana, por entre la espumosa y perfumada burguesía barcelonesa. Tal fue

la sólida materia prima que Sender acaparó para orlar con poética gracia idealista sus « Siete domingos rojos ».

En el mismo lenguaje, en un plano del mundo social que, como resultado de tantos conocimientos registrados por la humanidad desde entonces han sido superados, « Siete domingos rojos » será recibido por el juvenil ávido público inteligente y por la militancia que quiere atesorar creadoras y bellas emociones como un beso en la faz.

CAMPIO CARPIO

COMISIONADOS

F. L. DE PERPINAN

organiza las charlas siguientes en el local de la CNT, 46, rue d'En Calce:

2º Por el compañero Gil Juan, el 21 de marzo 1971 a las 9,30 de la mañana:

« Origen del sindicalismo; sus principios y finalidades ».

3º Por el compañero Blanco Francisco, el 4 de abril 1971 a las 9,30 de la mañana:

« Mayorías y minorías ».

**

Al mismo tiempo ponemos en conocimiento de todos los compañeros y Federaciones Locales de la región de los P. O. que pueden dirigirse directamente a CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés para obtener la cantidad de billetes de Tómbola que deseen. Tómbola organizada por las CC. de RR. Zona Norte y Normandía bajo la égida de la Fiesta del Libro Libertario.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 28 de febrero de 1971. Dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

F. LOCAL DE PARIS

Celebrará asamblea general para aportar sugerencias a los órdenes del día a los congresos de la A.I.T. y la C.N.T. Tendrán lugar en nuestro local social, 33, rue des Vignoles, París (20º).

ADMINISTRATIVAS

— A. Giménez, Sotteville-les-Rouen. Recibida la tuya y contenido. Arreglada tu petición. A aclarar: si el nº es el 13 o el 18.

— Mme. Imbernon, 45-Ingre. Recibido giro de 55 frs. Distribución indicada.

— Fémina, Argelès-sur-Mer (P. O.). Recibida la tuya. No hemos dejado nunca de enviar ambas publicaciones. Con tu giro 17-11-70, pagastes hasta final del mismo. « Umbral » 101, lo recibirás tan pronto salga.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	27 102 45
P. Solá, Thiais	10 00
Genique, id.	10 00
Ramos, id.	10 00
Solá (hijo), id.	11 50
Maño, id.	8 00
Rodríguez, id.	15 00
Francisco, id.	10 00
B. Peralta, id.	37 80
José Arcal, id.	10 00
T. M., id.	10 00
Granados, id.	10 00
Fuentes, id.	10 00
C. R. 11 R.	50 00
José Luquin, París	31 00
S. Benítez, Montreuil	10 00
F. L. de Drancy	30 00
José Muntané, París	20 00
F. L. de Versailles	50 00
Mejías, Combs-la-Ville	10 00
Dieste, id.	20 00
Coreli (Eure)	10 00
L. Rubio, Béziers	20 00
Daniel Sabrién, París	10 00

Suma y sigue 27 515 75

« UMBRAL » Nº 101

Ciriaco Puyo, Pamiers; recibirá 2 ejemplares; Vidaller, Auch, id. 1; J. Hiraldo, Marsella, id. 1; Juan Domínguez, Cannes, id. 1; Antonio Caro, Foix, id. 8; J. Coronel, Montauban, id. 2; A. López, Roanne, id. 1; Blanco, Champigny, id. 1; L. Pablo Saavedra, Göteborg (Suecia), id. 5; Fco. Navarro, Aspres-B., id. 2; Dr. Boix, París, 2 ejemplares.

Insistencia: Los suscriptores de « Umbral » que no hayan liquidado su cuenta de 1970 deben apresurarse a hacerlo para recibir el número 101.

MUY IMPORTANTE : Para el 21 de marzo de 1971: INAUGURACION PUBLICA de la sede social de la C. N. T., S.I.A. y del grupo cultural juvenil « Golem ».

Dos oradores españoles y uno francés por la mañana, y Variedades por la tarde.

ANTENA

POR DELITO POLITICO

SALAMANCA. — El 11 de febrero fueron detenidos cinco hombres y una mujer por actividades antifranquistas. Para proseguir su propaganda comunista, las autoridades presentan a los detenidos como fieles a la doctrina marxista - engelsista - leninista - kruschevita - doloresista - brejnesista y otros diocesillos en vista.

A CONFESION DE PARTE...

SEVILLA. — El ministro de Justicia, Antonio María Oriol, ha manifestado en unas declaraciones a la prensa que el régimen prepara disposiciones tendentes a un «auténtico estado de justicia». Una manera de decir que la justicia que actualmente Oriol preside, es ficticia.

EL AUSENTE MUJERIEGO

MADRID. — Durante una cena y después de un consumo pródigo de vinos patrios, el presidente de las Cortes de Franco, Alejandro Rodríguez Valcárcel, expresó en tonos campanudos: «Estamos contigo, España, porque sigues sin gustarnos y te queremos alegre y faldicorta como José Antonio.» Posible que a éste le gustara la cortedad faldillera, pero don Alejandro Rodríguez no debe cargar a los demás las debilidades propias.

LA FELICIDAD PARA EL 1980

BARCELONA. — El rector Fabián Estapé, de la Universidad de esta capital, en un desvario optimista ha hecho la afirmación siguiente: «Yo soy un español que espera llegar a los 1.800 dólares de renta por cabeza ciudadana en 1980. Entonces ya no seremos la España de Solana, el pariente pobre de Europa. Estamos en el camino. Un país que así, por la economía, podría ser más justo, libre y democrático. «Lo que ocurre es que Estapé no tiene prisa de llegar al 80 del siglo porque su «per cápita» desborda holgadamente la renta anual de 1.800 dólares.

PROTECCION AL GRAN COMERCIO

MADRID. — Bajo custodia de la policía, la brigada municipal ha procedido al derribo de los tenderetes de minicomercio emplazados en el «zoco», plaza de Castilla, dejando con ello a un buen

puñado de vendedores de edad en la miseria.

RESULTA QUE LA EXPLOSION FUE FOLKLORICA

AVILES. — Tratando de contrarrestar la versión de que la explosión del día 6 en la factoría Ensidesa se debió a la perforación de los gasómetros, un representante de la casa alemana Man, constructora de las instalaciones horneras, ha manifestado que «los gasómetros de Avilés fueron contruidos según las normas alemanas en la materia y todos ellos son vigilados atentamente por Ensidesa. Cumpliendo las normas de seguridad fijadas, no se perjudica la tranquilidad de los alrededores.» En cuanto a los interiores la tranquilidad no es la misma. Lo prueba la existencia de diez muertos y un número importante de heridos.

CONFLICTO EN PIE

PAMPLONA. — Sigue en pie y sin visperas de solución el conflicto de la casa Eaton Ibérica, que afecta a unos 700 trabajadores. Dura ya, el mismo, cinco semanas. Los trabajadores se aguantan en situación de huelga, mientras la empresa le da al conflicto carácter de lock-out. Ninguno de los dos bandos se acomoda al sentido de transigencia. Como es sabido, los huelguistas reclaman un aumento semanal de 3.000 pesetas vista la deprecación que han sufrido los salarios actuales.

HUELGA EN RECALDE

SAN SEBASTIAN. — Por diferencias en el pago de horas de labor, los empleados en la empresa Oassa-Savoisienne, de Recalde, abandonaron, hace dos semanas, el trabajo. Lejos de avenirse a la justicia de las reclamaciones obreras la Oassa ha preferido copiar el desplante de la Eaton pamplolesa despidiendo a 265 huelguistas de los 300 existentes, todos los cuales han prometido aguantar firme hasta aplacar el orgullo de los «oassano-savoisiennerinos».

LA MAQUINISTA, PARADA

BARCELONA. — Los talleres de la Maquinista Terrestre y Marítima están completamente parados desde hace quince días. La huelga de brazos caídos, por mejoras hace tiempo solicitadas, degeneró en huelga abierta a causa de la in-

tromisión de la policía en favor de la empresa. Aparte las reivindicaciones del caso, los huelguistas reclaman la libertad de los 12 compañeros detenidos.

LAS HUELGAS YA SON HUELGAS, NO «PAROS LABORALES»

MADRID. — La empresa de la «Firest of the Hispania» de Bilbao ha despedido a 1.200 trabajadores de la factoría de Basauri y otros parecen ser destinados a sufrir la misma medida. La causa de esta burguesada bien vista por la jerarquía sindical es la reducción de esfuerzo practicada por los represaliados en protesta a la miseria de las pagas.

SANTANDER. — 350 proletarios de la Nueva Montaña Quijano han sido despedidos por haber patentizado su disconformidad con el convenio colectivo firmado por los jerarcas sindicales sin contar con la anuencia de los 1.300 obreros empleados en la casa. De no rectificarse la medida el resto del personal explotado podría hacer causa común con los despedidos.

OVIEDO. — Paro reivindicativo en las minas de Tomaleo-Ibias. El plante es de brazos caídos.

BILBAO. — Plante de los trabajadores de Talleres Urbasa, de Portugalete, por no aceptar el descuento «reglamentario» por impuesto oficial sobre los salarios, impuesto que cobra el Estado a los obreros que cobran sobre 11.000 pesetas mensuales. Estos consideran que si hay que abonar ese dinero al Estado debe correr a cuenta de la empresa.

MILES DE ESTUDIANTES PROTESTAN EN BARCELONA LA SUSPENSION DE UN RECITAL DE CANTO

LONDRES (OPE). — «De ocho a diez mil estudiantes salieron a una calle de Barcelona ayer para hacer la mayor manifestación de protesta que haya tenido lugar en España en muchos años — decía «The Times» el 15 de febrero en un despacho de la agencia Reuter fechado en Barcelona —. La causa de esta protesta fue la suspensión de un recital de canto por el cantante norteamericano Pete Seeger.

La policía montada cargó contra los estudiantes de la Universidad de Barcelona cuando se concentraron en la plaza de Calvo Sotelo. Los estudiantes huyeron y recorrieron las calles laterales en grupos, interrumpiendo el tráfico y rompiendo escaparates. Algunos estudiantes resultaron heridos en los choques sostenidos contra la policía y unas veinte personas fueron detenidas.

A beneficio de «Umbral» y de LE COMBAT SYNDICALISTE

Las federaciones regionales cenetistas de las zonas Norte y Normandía preparan para el día 8 de junio del presente año una interesante FIESTA DEL LIBRO en los flamantes locales del 33, rue des Vignoles, París (20), a cuya exposición podrán concurrir las Editoriales que lo deseen y aceptar las condiciones que les serán propuestas, así como los escritores que editen personalmente sus obras.

Durante la Fiesta se sorteará una original Tómbola del Libro, cuyos boletos hallará el lector que los desee, en nuestra Administración al precio de 1 franco cada uno. La lista de premios establecida es como sigue:

- 1º. «L'Homme et la Terre», de E. Reclus, 6 tomos.
- 2º. «Encyclopédie Anarchiste», muchos autores, 4 tomos.
- 3º. «Obras completas» de Blasco Ibáñez, edición lujo.
- 4º. «Obras de García Lorca», ed. lujo.
- 5º. «Obras completas» de Amado Nervo, ed. lujo.
- 6º. «Obras completas» de Cervantes Saavedra», ed. lujo.
- 7º. «Obras completas» de Ciro Alegría, ed. lujo.
- 8º. «Obras completas» de Rosalía de Castro, ed. lujo.
- 9º. «Ciclo poético» de Juan Ramón Jiménez, ed. lujo.
- 10º. «La Novela picaresca española» (clásicos), ed. lujo.
- 11º. «Obras completas» de Ramón de Campoamor, edición lujo.
- 13º. «Obras completas» de Rafael Barret, 3 tomos, y hasta el premio 50 lotes de libros importantes de relevantes autores.

Luego premios de consolación para los poseedores de billetes a quienes la suerte les sea esquiva. Por cada cinco francos devengados habrá derecho a un libro bueno, pero no escogible.

Toda compra de libros efectuada en la Exposición el 6 de junio, beneficiará de un 10 % de descuento.

La Fiesta será cerrada con un acontecimiento de variedades.

Pete Seeger, que está dando una vuelta por España en la actualidad, debió cantar ayer al mediodía en la Universidad, pero el gobernador civil negó el permiso para que se celebrara el recital.

A LA SNCF

MENEES FASCISTES

Trois jeunes (2 garçons et 1 fille) employés comme « Auxiliaires » à la gare de Paris-St-Lazare ont été licenciés et les motifs invoqués par la maistrance de St-Lazare l'un avait eu une altercation avec un voyageur, les deux autres sont accusés de « présomption de distribution de tracts dans l'enceinte de la SNCF pendant leurs heures de service ». Vous avez bien lu « présomption », c'est-à-dire, que la sacro-sainte hiérarchie de St-Lazare qui depuis 25 ans a tout un passé de bassesses ne cherche pas de preuves, des présomptions lui suffisent.

Nous ignorons la teneur des tracts distribués, s'il y en a eu de distribués, mais nous sommes certains que si les deux jeunes licenciés avaient distribués des tracts de la CGT et du Parti Communiste, ils n'auraient eu aucune crainte à avoir et auraient pu envisager une brillante carrière à la SNCF. En effet, il n'est pas de jour sans que ces deux organisations inondent de tracts et de journaux les gares, les dépôts et les ateliers de la SNCF, et les jeunes licenciés peuvent être assurés que les « braves » responsables de la CGT de St-Lazare ne sont pas innocents du mouchardage et d'une intervention près de l'arrondissement pour se débarrasser d'empêcheurs de tourner en rond dans un territoire que le PC considère comme le sien.

La police des chemins de fer de son côté aurait fait un rapport signalant que les jeunes gens distribuèrent des tracts « gauchistes ». Nous ignorons ce rôle des flics de la SNCF. Nous avons toujours entendu dire qu'ils ne s'occupaient que des vols et détournements de fonds. Les voilà maintenant qui jouent les « Gestapettes ». Il est vrai que 95 % des flics de la SNCF sont syndiqués à la CGT.

Comme en URSS, comme en Tchécoslovaquie, comme en Pologne, les flics de la SNCF constituent une police politique à la remorque du Parti Communiste.

Seule des organisations « représentatives » la CFDT a pris la défense des licenciés.

Les cheminots de Saint-Lazare verront-ils clair dans le jeu de la CGT qui fait cause commune avec la hiérarchie ? Depuis 25 ans, la CGT et le PC continuent le même travail de fascistes à St-Lazare, à Austerlitz et à Paris Nord où plusieurs de nos camarades de la CNT furent les victimes du « Gépéou » cégétiste.

Camarades cheminots, allons nous encore longtemps tolérer ces menées fascistes de la CGT fidèle auxiliaire du PC ?

Une occasion s'offre à vous en mars prochain d'y mettre fin.

R. J. SOURIAUT

L'ANNEE DES ANNIVERSAIRES

(Suite de la page IV)

sassins de Communes qui viennent ensuite les récupérer.

Travailleurs, étudiants, employés, hommes bernés par la dictature insolente des partis communistes, des organisations et publications qu'ils ont récupérées, par les savants marxistes de toutes appartenances, apprenez enfin que l'on parle à votre place, pour prendre le pouvoir à votre place et déterminer votre vie à votre place. Apprenez qu'il y a la même distance entre les paroles et les actes des « communistes éprouvés », qu'entre la Révolution Sociale et le fascisme, qu'entre la Commune et la Répression, qu'entre l'Existence et la mort pour le plus grand nombre.

Pierre MERIC-CNT Toulouse

COMMUNIQUE

Union Locale de Syndicats C.N.T. de Puteaux

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, (92) Puteaux.

Permanence : deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois, de 10 à 12 heures.

INVITATION

La permanence C.N.T. à la Bourse du Travail de Puteaux, demande aux adhérents, syndicats et aux sympathisants de l'A.I.T., des localités de Puteaux, Rueil, Courbevoie et environs, sa présence et concours à l'action immédiate de l'Union Locale de Puteaux.

Syndicat des Métaux de la Région Parisienne

Bourse du Travail de Puteaux-C.N.T. Permanence : Février et mars, les dimanche 14 et 28 au matin.

L'ESOTERISME

(Continuation et fin)

Au plan européen, on trouve comme participants réguliers ou occasionnels des réunions des groupes des Bilderbergers le premier ministre anglais Harold Wilson, son ancien ministre des affaires étrangères Georges Brown, le chef conservateur Edward Heath, le bonze du parti socialiste belge Paul Henri Spaak, l'ancien premier ministre (belge également) Paul Van Zeeland, le chancelier allemand Kurt Kiesinger, son prédécesseur Ludwig Erhard.

Gaullisme et Synarchie

Le jour où la Synarchie est arrivée au pouvoir, c'est-à-dire, en 1958, personne ne s'est avisé de le dire. Or il suffit d'examiner de près les choses pour savoir qu'à notre époque la synarchie, c'est trouvée exactement incarnée dans le gaullisme, lequel en fin de compte, et mis à part les caprices qu'on tolérerait au porte-drapeau, n'a pas été autre chose que ce que quelqu'un a baptisé « l'é-narchie ». On s'est parfois étonné de l'insignifiance de certains ministres du général de Gaulle. C'est qu'effectivement ses ministres comptaient peu. Les décisions sous son régime ont toujours été prises à un autre échelon, celui que l'on dit des « technocrates », c'est-à-dire, essentiellement, des anciens élèves de l'Ecole Nationale d'Administration, qui se sont assurés de tous les postes essentiels, notamment aux finances, et qui se sont entendus entre eux, pour mener en dépit du gouvernement, du parlement et du pays, la politique qui leur agréait.

Conclusion

Pour terminer, je m'adresse à tous les camarades sincères et de bonne foi, en leur disant de réfléchir et d'étudier les faits, de ne pas se laisser mener par des gens qui se disent nos amis et qui sont nos pires ennemis. Il ne peut y avoir aucun lien, aucun rapport entre l'anarchie et l'esotérisme qui est la Hiérarchie. L'esotérisme, avec la Synarchie nous conduit vers un socialisme technique et autoritaire. En ce qui concerne le socialisme; nous avons vu Marx participer à la création de la I^{re} Internationale, mais quand Bakounine eût orienté l'A.I.T. vers le véritable sens de la révolution et de l'émancipation complète des travailleurs; Marx et Engels en compagnie de l'aventurier Outine entrent en lutte directe contre Ba-

kounine en employant les plus ignobles procédés.

Marx écrira à propos du programme Gotha, que « chaque pas en avant, chaque mouvement réel importe bien plus qu'une douzaine de programmes ». Mais quelques années auparavant, il n'a pas hésité à liquider, en l'envoyant mourir en Amérique du Nord la I^{re} Internationale, parce que la tentative qu'il avait faite pour en conserver le contrôle avait échoué et qu'elle risquait à vivre en Europe de tomber aux mains des Proudhoniens et de l'Alliance de Bakounine. Après Marx, nous avons été trahis par les Socialistes de la II^e Internationale, les Communistes de la III^e, et maintenant cela est en train de se reproduire avec les Trotskystes de la IV^e. Le Socialisme, le Communisme, le Trotskysme ne sont que des dissidences du Judaïsme.

Si la Synarchie, est aussi (comme l'a dit Jacques Weiss) le Judéo-Christianisme; cela veut dire que le Christianisme a rejoint le Judaïsme, que l'Eglise est devenue marxiste et que nous allons à grands pas vers le Marxisme Universel. Le Judéo-Christianisme, c'est aussi l'union de la finance catholique et de la finance juive. La Synarchie est aussi et surtout, l'esotérisme; et comme nous l'avons vu au début : Les esotérismes par leur puissance d'action sur les plans idéologiques, mènent le monde.

Qu'il y ait des initiés aux doctrines esotériques (francs-maçons ou autres) dans nos milieux, cela ne fait aucun doute, on peut s'en rendre compte en voyant la confusion qui y règne. Les militants conscients doivent réagir et œuvrer dans le véritable sens de l'anarchie, et de l'anarcho-syndicalisme; c'est-à-dire : être libres de toute influence, rompre toute collaboration avec qui que ce soit; suivre toujours la ligne droite, essayer d'é convaincre tant les gens de gauche comme ceux de droite à se joindre à nous, en leur prouvant clairement qu'ils ont toujours été trompés, et qu'ils le sont à présent plus que jamais. Si nous voulons qu'un jour notre révolution se fasse, il faut aussi (et cela est très important), travailler au renforcement et au développement de l'A.I.T. Créer des sections dans tous les pays du monde, pour que le jour où cette révolution éclatera, tous les ouvriers du monde entier puissent s'unir afin de détruire cette société et construire un monde nouveau.

J. C.

A quelques « amis » communistes

Je n'ai jamais été fanatique en ce qui concerne les divers et hétérogènes aspects de la vie, bien que convaincu du chemin que j'ai pris pour la vivre. Cela veut dire que j'ai su le rectifier, quand on m'a fait remarquer et reconnaître une erreur. C'est pour cela que mon idée de liberté est fixée dans cette phrase : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Je suis antipolitique et libertaire. Je l'étais hier, je le suis toujours, et cela depuis l'âge de 17 ans. J'étais antipolitique et aujourd'hui je le suis encore plus qu'hier car je vois, j'observe, je compare, et m'aperçois qu'aujourd'hui plus qu'hier l'homme politique est le défenseur, non pas du peuple travailleur et producteur, quoique son « représentant », mais bien le défenseur tenace du capitalisme et de toute sorte de régime constitué, qu'il soit blanc, rouge ou noir. Les promesses de l'homme politique, et la politique elle-même, ne sont que mensonges. Ils créent des lois qu'ils déforment quand cela les intéresse et c'est de cette politique que naît et se développe la répression contre l'ouvrier, et le mécontentement des peuples. C'est elle toujours, qui, au lieu de répondre aux demandes de plus de pain et de justice, oppose plus de violence en créant de nouveaux systèmes de répression, au préjudice de l'économie du pays, et contre la classe ouvrière en général.

Je suis un libertaire car en mes 50 ans de lutte anonyme, active et d'action, il n'y a aucune autre idée qui se soit montrée supérieure à l'idée que je soutiens chaque jour avec plus de conviction. Ainsi les faits ininterrompus que nous vivons par tous les coins du monde, appuient mon adhésion à l'idée d'anarchie et de liberté. C'est que les hommes et les peuples ne peuvent plus demeurer imperturbables et silencieux, bras croisés, devant tant d'inégalité et d'injustice. C'est pour cela qu'éclate en eux l'exigence et la rébellion et se trouvent poussés à la violence, système qu'ils n'ont jamais cherché. Ces actions montrent donc, parfaitement que l'idée de Justice et de liberté vit et progresse continuellement dans le cœur des hommes et des peuples.

Qu'on le veuille ou non, tous les systèmes politiques et de gouvernement ont échoué. Ils étaient soutenus par la force et aujourd'hui c'est également la force qui les soutient. Il est trop tard pour

rectifier les trajectoires gouvernementales, afin qu'elles soient plus humaines et plus justes. Quelle que soit leur couleur, qu'elles soient appelées démocrates ou prolétariennes toutes vivent grâce à la répression chaque jour mieux organisée et plus violente. Quelle différence y a-t-il donc entre les pays et les nations, en dehors des façons de vivre et de se développer ?

Faire une comparaison entre elles est une chose très simple et très facile, comme il est facile d'assimiler ce que je vais dire, à moins que l'entêtement et le fanatisme ne dominant tous les sens de l'animal humain.

Je ne veux pas tracer ni commenter le complexe extraordinaire que représente l'organisation et la vie d'un pays dirigé et administré par des politiciens, pour la politique. D'ailleurs cela ne m'intéresse pas, car pour moi, à mon idée, et selon l'expérience historique, ils sont tous de trop, parce que toute une organisation politico-capitaliste peut bien être supprimée.

Pour comparer les divers modes de vie des nations, je dois parler clair et sans complications, afin que tous les détails soient assimilables, surtout pour les moins doués « d'intelligence ».

En France, en Espagne, en Chine, au Japon, etc. tous les ouvriers vivent de façon semblable. Une grande différence de classes, avec des salaires hauts et des salaires bas, avec des conditions matérielles et des situations inférieures à celles des « autres » qui ne « foutent » rien... Et c'est toujours l'ouvrier qui produit, que ce soit les produits de la terre, de l'usine ou de l'atelier. Toute la théorie de fonctionnaires et autres serviteurs de l'Etat sont ses débiteurs, vidant, avec leurs grands salaires et leurs revenus la « Grande Caisse » au détriment du peuple en général. La Russie prolétarienne n'échappe pas à cette même injustice, car l'ouvrier y vit aussi d'un salaire, et ce salaire, est de moins élevé. La différence est même plus grande et aussi grave... car dans tous les autres pays l'ouvrier est libre de changer soit d'emploi, soit d'employeur. Il n'en est pas de même pour l'ouvrier de la Russie; du prolétariat, qui est en quelque sorte esclave et prisonnier du Patron-Etat.

La liberté existe encore, si restreinte soit-elle, dans beaucoup de pays, car les hommes peuvent manifester, écrire, s'organiser, etc...

Ces libertés, néanmoins, n'existent ni en Espagne, ni en Russie. En Espagne, avec le régime fasciste, un acte de manifestation écrit ou oral représente pour son auteur des années d'emprisonnement. En Russie, pays socialiste, pour le même acte, on envoie ses auteurs, hommes ou femmes, en Sibérie. On pourrait relever un tas d'exemples. Un des cas les plus caractéristiques ayant été celui de ces intellectuels, professeurs et écrivains russes qui ont été déportés dans des camps correctionnels de Sibérie, pour avoir manifesté sur la place du Kremlin en faveur d'autres intellectuels emprisonnés.

La liberté d'association existe, dans presque tous les pays... Pas en Espagne, où le parti unique, la Phalange, est le patron absolu — officiellement du moins — de ce pays, qui avec ses plus de 30 ans de fascisme est une honte pour l'humanité. En Russie c'est aussi le parti unique qui domine, et malheur pour ceux qui voudront créer une autre organisation ! La loi les frappera de façon terrible, et sans pitié. Et, selon le cas et l'individu, cela peut entraîner sa disparition.

Le pays soviétique est une exception par rapport aux autres pays capitalistes. N'importe quel habitant d'un de ces pays, sans considération de classes, peut quitter de lui-même un lieu de travail ou de séjour pour s'installer et travailler où bon lui semble, dans un autre pays si cela lui convient. La liberté d'action de l'individu est inconnue et inexistante en Russie. Nul ne peut en sortir. L'ouvrier est totalement esclave et prisonnier de l'Etat. Il ne peut changer ni de travail, ni d'usine, et encore moins émigrer. L'intellectualité essaye, et le fait selon les cas, mais en profitant d'une mission, ou bien en le faisant clandestinement. Comment alors peut-on prétendre l'héberger les pays étrangers ?

La précédente question, je me la pose en moi-même, en me basant sur un fait récent. Le refus de sortie de Russie d'un million et demi de juifs qui veulent aller en Israël.

Le plus incroyable est que, sans être de nationalité russe, ils soient obligés de la conserver; ils soient obligés de rester en pays soviétique. Ils ne peuvent donc choisir; ils n'ont plus leur liberté d'action pour regagner leur pays d'Israël.

Un autre fait récent, plus abominable encore. Les condamnations à mort requises contre les

juifs, rien que pour avoir cherché leur liberté. Est-ce là, la Russie prolétarienne, anticapitaliste, pays de la liberté ?

Quelle différence existe-t-il donc entre un pays capitaliste et la Russie du prolétariat, vis-à-vis des questions de propriété, religion, militarisme... Devant un acte puni par la loi, n'importe quel pays prive de liberté un individu, en le mettant en prison pendant un mois, un an, etc. Le même délit, en Union Soviétique, est puni d'années de travaux forcés en Sibérie.

Que s'est-il passé avec les pays satellites ou non, qui voulaient vivre à leur manière, se diriger et s'administrer? Cette liberté désirée fut contestée par l'intervention des russes, avec leur armée, leurs chars, leur aviation, qui massacrèrent des peuples entiers. Vive la liberté... !

La Russie d'aujourd'hui se glisse dans tous les coins, imposant sa volonté par tous les moyens. La Pologne est sa dernière victime. Devant les prix exorbitants de la vie, le peuple protesta et se révolta, mais à la frontière russo-polonaise l'armée rouge, avec des chars et des armes de toutes sortes, était prête à intervenir et refuser par la violence une fois de plus le droit pour le pain, la justice et la liberté.

Oui, il existe un autre pays en ce monde capitaliste comme tant d'autres, qui traverse des mers et des frontières, en tuant et en exterminant. C'est aussi le désir de domination et l'égoïsme des grands intérêts qui le motive. Mais il ne se prétend pas défenseur de la classe ouvrière et des exploités, bien que l'on y vit avec un peu plus de liberté, en général, et que l'extermination individuelle des hommes y est moins violente que dans les territoires contrôlés par la Russie rouge.

En Espagne aussi, il faut exterminer pour se soutenir. Paradoxe. Il y a beaucoup de faits enregistrés dans l'histoire des deux pays, officiellement opposés, mais dont les procédés sont identiques, jusque dans les bases de leur existence. Ainsi sont l'Espagne fasciste, réactionnaire et capitaliste, et la Russie prolétarienne, anticapitaliste et anti-réactionnaire.

Il est alors normal qu'aujourd'hui plus que jamais, ces deux pôles, hier encore opposés, loin de se repousser s'attirent entre eux. Ainsi nous voyons comment les entrevues, les relations et les

(Suite page VII)

Qui est responsable de la mort de Monsieur Guennec ?

Monsieur Guennec était ouvrier dans une fabrique de meubles à Auray (entreprise Moello), avant qu'il ne fut débauché par la sois-disante insatisfaction de son travail et surtout par son âge (54 ans). Il faut des jeunes pour le rendement, n'est-ce pas, messieurs les patrons ?

Ce père de famille se retrouve donc sans travail avec une femme également sans travail et un fils, Philippe, 19 ans, en chômage depuis plusieurs mois et qui cherche un emploi pour venir en aide à sa famille (mais à Auray ce n'est pas avec du courage et de la volonté que l'on trouve du travail), Philippe n'avait pas eu son C.A.P.

Ainsi donc, monsieur Guennec, poussé au désespoir, se suicide dans l'après-midi du mardi 12 janvier.

Ce père de famille pourrait être le vôtre...

Nous accusons... tous ceux qui ont contribué à la mort de monsieur Guennec; c'est-à-dire :

L'entreprise Moello et toutes les entreprises où monsieur Guennec s'est présenté, qui du fait de leurs attitudes lâches, égoïstes, bourgeoises et capitalistes l'ont donc poussé au suicide.

Les responsables de toutes ces entreprises ont passé la corde au cou de monsieur Guennec.

Nous accusons : tous les dirigeants de la ville d'Auray et son conseil municipal, très fort lors des semaines commerciales quand les Jouannic's brothers en foutent plein leurs poches et que les commerçants de la place volent nos ouvriers.

Vive les bourriches d'huitres et les belles lumières quand des hommes meurent victimes du chômage et des employeurs alréens. Tous ces profiteurs sont bien moins forts quand il s'agit de créer des emplois et des maisons de jeunes autres que le « Pélikan » et « L'Armorique ».

Vous êtes responsables de ces morts où de ces voyous...

Vous êtes responsables de la mort de monsieur Guennec.

Ouvrières et ouvriers d'Auray, sachez voir dans la mort de monsieur Guennec l'œuvre des employeurs capitalistes et de la municipalité d'Auray et des hypocrites bourgeois alréens...

Un groupe de jeunes alréens.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quince Degrés, Perpignan.
Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

COMMUNIQUES

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bols du Château. Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

III° UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN
72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

CE SONT TOUJOURS LES MEMES QUI PAYENT

Que ce soit à cause des fluctuations des capitaux et des crédits, que ce soit pour des raisons de stratégie nationale (intimidation afin de freiner les augmentations de salaire et les améliorations sociales), que ce soit à cause du système économique, qui nous est imposé et de ses contradictions, c'est toujours nous qui payons les pots cassés.

Quand les patrons promoteurs et autres réalisent leurs substantiels bénéfices sut notre dos, en tant que travailleurs, et en tant que locataires, grâce aux spéculations immobilières et foncières, ils les empochent.

Quand ça va mal, c'est encore nous qui sommes foutus à la porte : « Licenciés », disent-ils.

Sur chaque entreprise, à tout licenciement, même individuel, nous devons opposer une volonté collective de refus. Nous devons

exiger, s'il y a effectivement manque de travail :

— la réduction immédiate du travail à la tâche,

— la mise à la retraite anticipée des camarades âgés, s'ils le désirent.

Tiennent-ils compte du préjudice matériel et moral que représente le fait d'être foutu « à la porte » ?

— d'aller mendier du travail de boîte en boîte (surtout si tu dépasses les cinquante ans) ?

— de se sentir rabaissé au rang d'objet que l'on jette après usage ?

— de se sentir inutile quand nous habitons tous ou presque tous dans des taudis ?

Notre seul moyen de défense est notre cohésion et notre volonté.

Sinon, il ne nous reste plus que les indemnités et le chômage.

A quelques « amis » communistes

(Suite de la page VI.)

accords commerciaux et diplomatiques se multiplient entre eux. De la même façon nous verrons un jour se serrer la main les deux hommes représentant l'un la réaction, l'autre la révolution.

Karl Marx disait et a écrit : « La religion c'est l'opium des peuples » et « dans la religion est présente la réaction ». Pourtant il y a eu plusieurs représentants du Kremlin qui sont allés rendre hommage au plus grand représentant de la religion, cette couverture de conspirateurs. Le pape ne peut être que satisfait de voir un délégué russe, agenouillé à ses pieds, et attendant de recevoir sa bénédiction. En tous deux il y a hypocrisie et méchanceté.

Que faut-il dire quand on compare un soldat russe à un soldat d'une autre nation? N'avons-nous pas vu, soit au cinéma, soit à la télévision, ce soldat russe aller et venir, marchant si raide que l'on croirait des automates? Quant aux supérieurs, qu'ils soient capitaines, colonels ou généraux, presque partout nous les voyons avec une condécoration sur la poitrine; par contre, un officier russe du même grade, voit sa poitrine transformée en médaille.

Quelle différence existe-t-il entre un peuple capitaliste et un autre peuple qui se vante d'être, et tel est le cas de la Russie défenseur de la classe des travailleurs et des exploités ?

J. BASSONS

ENSEIGNANTS ENSEIGNEMENT ENSEIGNES !

B.D.I.C

« C'est l'adulte aux doutes refoulés qui sans le vouloir aggrave les problèmes que pose à celui qui apprend, la stérilité des croyances et des connaissances », (Erikson). Sans le vouloir ? Il est dangereux de généraliser trop vite, car si une grande partie des adultes, est sous cet angle irresponsable, une minorité est, elle, absolument responsable : c'est la minorité constituée par le pouvoir et les détenteurs du capital. Aujourd'hui tout se passe comme si la plupart des manuels, du livre d'histoire pour l'enseignement primaire à l'ouvrage de psychologie utilisé en faculté, étaient destinés à donner à l'homme une idée confuse du rapport cependant évident, sensible et simple, qui existe entre lui-même et son histoire. L'école impose et fait respecter aux personnes investies de ces rôles un style de relations déterminées par le but de l'école en tant qu'organisation dépendant étroitement de l'Etat et tendant à le perpétuer; ainsi une agression manifeste est engendrée par la situation scolaire (situation artificielle) contre les tendances et les inclinations à l'affection et à la familiarité chez les élèves et les enseignants.

Au lieu de se donner pour tâche d'apporter aux enfants des lumières sur le monde, l'enseignement s'attache, au contraire à leur rendre ce monde confus et absurde, à empêcher une saine compréhension, une analyse rigoureuse du passé et du présent ainsi que leurs incidences sur l'avenir, car un individu équilibré, intelligent et logique est un danger constant pour le pouvoir, étant amené inexorablement à contester sa validité et à dénoncer ses abus quotidiens. A propos de l'école le capital et le gouvernement parlent « d'espace de sécurité », dans lequel l'enfant est protégé et ménagé, de répit dont il jouirait avant son affrontement avec la vie, répit instruisant à prendre cette vie, apparemment dénuée de sens, au sérieux. En fait cette préparation à la vie n'est qu'une prise en main d'expulsions et une régulation de sa conduite. Le système de cours en vigueur à l'école est tout aussi éloigné de la vie de la société des adultes, que des sciences qui correspondent aux matières enseignées; il est hautement ritualisé, se conformant en cela à la nécessité

pour les oppresseurs de détruire toute création, toute originalité personnelle, en se conformant également à la ritualisation uniforme des conduits qui est caractéristique de l'éducation scolaire. Au moyen de cérémonies et de rituels le « moi » renforce ses défenses contre les pulsions... La vie pulsionnelle de l'homme, en particulier le plaisir et la violence des pulsions, la sexualité, et toutes les implications trouvées dans la vie courante, dans l'histoire, dans les arts sont nées, ou au minimum banalisées volontairement par le pouvoir et au moyen de l'éducation en général, scolaire surtout. En remplaçant l'apprentissage de situations conformes à la vie réelle par celui de situations scolaires, artificielles, ritualisées, on subdivise les contenus de la compréhension du monde, on les isole les uns des autres, détruisant ainsi la cohérence de significations qu'ils avaient initialement, et l'intense expérience vécue et sentimentale, qu'implique cette cohérence. Partant il devient possible de dominer les hommes et le monde. Dans ce cadre scolaire, aucun élément de civilisation ne peut déployer librement sa dynamique extra scolaire. Evénements historiques, œuvres artistiques, etc., tous sont assujettis aux buts propres de l'institution, buts aliénateurs, ils y sont ajustés par le biais de la mise en forme, de l'interprétation abusive, et du dosage de leur action. Dans leur insertion dans le système des cours les phénomènes politiques, historiques, étatiques, juridiques, sociaux, culturels, etc., sont isolés, les uns des autres, étudiés en soi; ils perdent de ce fait leur valeur d'expérience, valeur par trop souvent dangereuse pour l'Etat. C'est sur la base d'une dépendance collective maximale des élèves à l'égard du maître, pour ce qui est de toutes satisfactions de leurs besoins, que se déploie le processus artificiel de transmission du savoir, d'acquisition des routines, de « civilisation » des conduites dans l'école et plus tard la vie, en tant que processus contrôlé de réglementation collective des pulsions et de formation collective de la mentalité et du caractère.

L'école en tant qu'institution encourage le maître à prendre les initiatives et des décisions person-

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

L'ECOLE : CENTRE DE FORMATION DU CITOYEN - MOUTON

nelles. Cependant il est tenu d'organiser son enseignement de façon à ne heurter les sentiments de personne, comme s'il exerçait une profession bureaucratique impersonnelle. Sa liberté n'est qu'une liberté résiduelle. Le domaine laissé à son initiative est constitué par ce que les instructions et décrets de l'Etat, les ordres du directeur de l'établissement et les décisions générales du corps enseignant, n'ont pas encore réglementé. La plupart du temps l'enseignement prend aisément la signification d'un exercice du pouvoir. Le maître impose sa volonté à un groupe d'enfants placés sous sa dépendance, et domine ce groupe par le biais du rituel pédagogique; de plus il est clair que dans beaucoup de cas, des satisfactions agressives s'associent à la fonction d'établissement, de maintien, de rétablissement de l'ordre. L'agressivité est, par ailleurs, intimement mêlée de sentiments libidineux. Il ne s'agit par là d'une décharge, mais de la satisfaction d'une envie qui pousse à dominer puis tourmenter les autres. Trop souvent le maître exige l'obéissance d'office. Ce qui est plus grave c'est qu'il le fait sans se préoccuper des motifs et particularités des individus. Il conduit les enfants à adapter un comportement conforme à l'organisation scolaire, à adapter l'attitude d'enseigné, d'inférieur, il dispose en plus de moyens de contraintes. Son action est celle qu'ont, en général, exercé sur lui ses propres parents; ainsi dans la relation duelle du groupe pédagogique, il est contenu deux fois : en tant qu'enfant, en tant que pseudo éducateur. Plus un maître se sent menacé par les enfants ou par ses supérieurs dans le contrôle de ses pulsions et dans son affirmation de soi, plus grande devient pour lui la tentation de satisfaire ses besoins de pouvoir par le biais de l'organisation de l'enseignement, afin de rétablir cet équilibre intérieur, équilibre fondé sur le besoin de gouverner, besoin lui-même née de l'action de la société.

Toutes ses aptitudes mentales, son imagination, ainsi que ses possibilités émotionnelles de participation humaine et de sympathies, sont de plus en plus mises au service d'un exercice du pouvoir qui se prend à tort pour une affirmation de soi. A mettre l'accent sur l'accessoire, l'insignifiant, le triviale, ce maître perd tout sens des proportions et de la mesure; des éléments affectifs déforment et distordent la perception qu'il a de la réalité humaine, et par conséquent perturbent sa relation aux élèves. De tout cela qui est responsable ? L'éducation nationale et partant l'Etat qui a transformé l'école, et même a créé l'école comme centre de formation de citoyens rangés, de moutons.

Claude LAPORTE

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
94 - Choisy-le-Roi (VAL-DE-MARNE)

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

32428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

4 MARS
1971
NUMERO 645
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA PARTICIPATION OU LE NOUVEAU TUBE DE VASELINE

La participation c'est la collaboration des classes !



Le slogan de la « nouvelle société » :

« Avec la participation l'aliénation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Comédie en trois actes

Distribution :
Le prolétaire : l'auteur.
Le capitaliste : Société COMAP, 9, rue Guénot, Paris (11), succursale de Bordeaux.
Le Banquier : INTERSEM, alias C.I.C., 66, rue de la Victoire, Paris (9).

Acte 1

Bordeaux, 1er décembre 1968.
Le rideau rouge et noir, qui s'estompait lentement depuis juin, disparaît et, le décor paraît peu à peu : un bureau de patron. A l'extrême droite, la première chaise du capitaliste est à terre depuis le mois de mai, les deux pieds arrière coupés. Plus au centre, le capitaliste trône sur un fauteuil jaune, dont le style peut être celui de n'importe quel empire. Détail curieux, le fauteuil n'est pas d'un seul bois. Le dossier a été façonné à Grenelle, les pieds portent chacun leur marque d'origine : C.N.P.F., Etat Français, pour les deux plus visibles. Les deux autres : CGT (made in URSS); FO (made in USA). Le cul bien calé, le représentant du capitalisme, le directeur, avec ce petit sourire méprisant et plein de suffisance

que vous connaissez bien, apostrophe le prolo, qui est debout, à l'extrême gauche, presque dans les coulisses.

Le capitaliste. — Au mois de mai-juin, vous avez été absent pendant un mois, en conséquence je me vois obligé de me priver de vos services.

Le prolo. — J'étais en grève, vous le savez depuis six mois

Le capitaliste. — C'était votre droit le plus naturel et d'ailleurs ce n'est pas à moi qu'il faut enseigner la liberté. Je suis né avant vous. J'ai lutté comme travailleur volontaire en Allemagne, pour que la France et vous, les « jeunes qui savez tout », soyez libres. Ce n'est pas le fait d'avoir fait grève que je vous reproche, mais votre absence, qui a désorganisé le service de la clientèle. D'ailleurs, notre maison est sérieuse, et vous bénéficierez du préavis, ainsi que des primes de licenciement, choses toutes légales. Ah!, j'oubliais, un bon conseil, d'ailleurs renoncez à ce que vous appelez l'action syndicale, ou bien vous le monterez jamais dans la hiérarchie. Un peu de réalisme, que diable. Suivez mon

(Suite page II.)

La participation OU LE NOUVEAU TUBE DE VASELINE

(Suite de la page 1.)

exemple. Statut de cadre, retraite cadre, DS-19 offerte par la société, un bon salaire de 4 000 frs par mois. Cela me permet d'acquiescer la culture, de visiter l'Espagne et la Russie, de briller dans les salons et d'être l'homme qu'on écoute. Et puisque nous nous quittons, je peux vous confier que grâce à cette position, il m'arrive de séduire la femme de Dupont et de Durand, qui n'ont pas su, eux, s'éloigner du tour ou du parchemin, faute de savoir se servir de quelques petites intrigues, de quelques petits coups bas, sur le dos des copains; en bref, faute de faire quelques petites entorses à ce que vous nommez puérilement et utopiquement la dignité humaine. Allez, mon ami, et bonne chance.

Le prolo se dirige vers une porte à double battant, située plutôt à droite, et sur laquelle on peut lire « Prud'hommes ». Quelques bruits indistincts parviennent au spectateur, puis c'est le silence (1).

Acte 2

Bordeaux, le 10 juillet 1970.

Après six mois de chômage, le prolo a finalement trouvé une besogne pas très passionnante et presque autant payée que l'ancienne. Il lit la lettre du banquier chargé par le capitaliste de gérer le fonds commun de placement des salariés de la société COMAP.

Le prolo, lisant : Participation des salariés aux fruits de l'expansion de l'entreprise. Détermination de votre participation individuelle. Montant de vos droits : 700,59 frs. Il a été acquis pour votre compte 68,183 parts (ac-

(1) *Note de l'auteur.* — Le prolo a tort de s'en faire; il ignore son bonheur. Foutu à la porte, il ne connaît pas son immense privilège sur ses frères de misère anti-grévistes : l'article 16 du décret 67-1.112 du 19-12-1967. L'Etat le protège, ce petit con révolté, qui va, en principe, encaisser immédiatement ses droits à la participation. Les autres, qu'ils attendent cinq ans et dix dévaluations.

tions). Valeur de la part : 10,21 frs. Vos avoirs sont déposés au Crédit Industriel et Commercial. La gestion est assurée par la société INTERSEM.

Acte 3

Paris, le 30 octobre 1970.

Une chambre dite de bonne fe étage. Le prolo est « monté » à Paris; là, lui a-t-on dit, il touchera un salaire bien plus élevé. Pour l'instant, il pense que la remarque s'applique surtout au montant des loyers. Bref, il a en main la deuxième lettre du banquier.

Le prolo, lisant : Bulletin individuel de déblocage. Motif : licenciement. A la date de votre demande vos avoirs de déblocage s'élevaient à 68,183 parts. La valeur de la part est le 30-10-1970 de 9,47 frs. Le montant qui sera remis à votre disposition s'élèvera à 646,10 frs.

Le prolo, téléphonant : Allo, le banquier. Vous m'escroquez à nouveau de 54,49 frs. J'avais droit à 700,59 frs, et vous allez me régler 646,10 frs.

Le banquier : Non, monsieur, vous avez bien 68,183 parts; la différence en argent vient du fait que le cours est simplement passé de 10,27 frs. Vous voilà capitaliste, monsieur, par la grâce de l'Etat et des syndicats, et vous vous plaindez. L'ouvrier n'est jamais content.

Le prolo : Ces syndicats-là c'est du bidon. Dans la poche de qui est allé le fric que l'on me vole?

Le banquier : Mais, monsieur, ces syndicats pensent, décident pour vous, les prolétaires, qui leur avez abdiqué votre pouvoir. N'est-ce pas bien ainsi?

Le prolo : Nous n'acceptons plus ces pseudo-syndicats vendus à l'Etat et à la bourgeoisie. Les délégués permanents vivent grassement aux dépens du prolétariat, qu'ils abusent et qu'ils prétendent défendre. Ce ne sont là que de nouveaux privilèges qu'il faut abattre avec les autres.

Le banquier : Cela, monsieur, c'est bien votre affaire.

FIN (provisoire).

Réforme de la fiscalité!

De nos jours, chacun veut sa « réformette ». Logique, non? N'avons-nous pas un gouvernement de « réformateurs »? Alors, en avant pour la réforme de la fiscalité, cette fois-ci.

Notre grand argentier Giscard veut instaurer « le paiement mensuel de l'impôt sur le revenu » et lutter efficacement contre la fraude. Seulement, voilà, tout est vague. Les moyens d'y parvenir sont assez imprécis. Deux possibilités :

1. — Mensualisation des acomptes provisionnels : De cette manière la régularité des rentrées fiscales serait assurée. Mais aussi, ce procédé, est un pas vers l'impôt indolore, véritable but de la réforme, l'« anesthésie fiscale », effet d'autant plus important dans l'esprit du ministre, que « son objectif est un gonflement de la part demandée à l'impôt direct » (Le Monde, 29-9-70). Cette anesthésie fiscale se fera à condition de ne pas multiplier les rapports avec le fisc, donc par prélèvement systématique sur le CCP, sur le compte en banque, ou même sur le salaire.

2. — Retenue de l'impôt à la source : Les sommes dues seraient retenues par les employeurs, procédé qui réaliserait l'anesthésie fiscale : prélèvement systématique et fractionnel de l'impôt, absence de contact avec les agents du fisc. Procédé d'une grande effi-

cacité, car le travailleur paie (bien qu'il ne soit pas payé...), quand il a les moyens de le faire. Sa dernière application remonte aux années 40 (tiens, tiens !)

Il faut savoir que 10 millions de contribuables sont soumis à l'impôt sur le revenu, et les salariés constituent des « assujettis ». Or, l'aménagement de l'impôt sur le revenu, en 1971, profitera essentiellement aux bénéficiaires de revenus élevés. Et d'autre part, le taux de réduction pour les salariés passera de 5 à 3 pour 100 (en 1972 cette réduction sera supprimée).

Ce n'est certainement pas de cette façon que l'on s'acheminera vers « le rapprochement des conditions d'imposition ». Car si l'impôt dû par les non-salariés sera l'an prochain ou bien inférieur à celui de cette année ou bien à peine supérieur, en revanche l'impôt dû par les salariés sera dans la plupart des cas supérieur à celui de cette année...

N'oublions pas non plus, et surtout, les impôts indirects, c'est-à-dire sur la consommation (selon le budget de 71, la TVA augmentera de 10,5 pour 100), taxes qui absorbent deux mois de nos revenus annuels, et ceci en privilégiant les titulaires des hauts revenus (puisque leur consommation représente une moindre part de leurs ressources).

Alors, veut-on nous faire prendre des vessies pour des lanternes? Sont-ce là « les allègements proposés en faveur des basses tranches de revenus », comme veulent nous le faire croire le gouvernement et le patronat ?

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)
Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.
Demandez-la à l'Administration du journal.

Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX^e siècle» 29 00
P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871» .. 9 30
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle .. 8 00
Bakounine: «La liberté» .. 5 50
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme» .. 15 00
«Histoire du chant de l'International», Hem Day .. 1 50
Album d'Art Espagnol-Exil 1 30

J. M. GARCIA
Syndicat Unique des Employés de la R. Parisienne.

II. — Antécédents

La Commune, fut le point culminant de la première époque révolutionnaire, celle que certains nomment romantique, et les enseignements qu'elle prodiga divisèrent définitivement la classe ouvrière en deux blocs antagonistes, le courant dit marxiste, et le courant libertaire (Proudhonien) qui, par son esprit, peut seul se prétendre héritier de l'Internationale.

On ne peut cependant s'expliquer la Commune sans tenir compte des événements qui la précédèrent, événements qui furent tous la conséquence de la révolution de 1789.

La France en feu, l'Europe qui s'éveille à ce que ce peuple en révolte découvre la liberté. Les premières années d'euphorie; l'Empire, et ses centaines de milliers de morts. Le peuple souffre de la guerre; qu'importe au prolétariat naissant à la « canaille » qui grouille, que la France soit maîtresse de l'Europe; la France a faim, que lui importe qu'un roi remplace un Empereur ? Les mêmes maîtres restent.

On a souvent comparé une révolte à un ressort qui se détend. La première détente, c'est celle de 1830. Le peuple de Paris, celui qui fait les républiques, veut la République. Un jeu de passe passe au balcon de l'Hôtel de Ville, et c'est d'un roi que la révolution accouche. Louis Philippe. La bourgeoisie, lasse des erreurs de l'Empire et de Charles X se donne un dirigeant à sa mesure. En effet, la bourgeoisie ne peut se passer d'un certain libéralisme. Le pouvoir absolu, que Charles X, que les monarques d'Europe veulent rétablir, n'est plus réalisable, ou du moins n'est plus rentable.

S. I. A. DE BREST

La prochaine assemblée générale de la SIA du 7 mars aura lieu, Maison du Peuple, bureau 10, place de l'Hartellerie qui sera consacrée à diverses commémorations : Commune de 1871, celle de Cronstadt 1921, le 70^e anniversaire de la mort de Fernand Pelloutier et aussi à la solidarité, et autres questions importantes. Faites le savoir à nos amis.

APPEL AUX CAMARADES DE NANTES

Le Comité de Rédaction du journal, désirerait d'amples informations sur la grève de Batignolles. Tracts des Comités de base de Batignolles, coupures des journaux locaux, photos et tout ce que cette grève a provoqué, ses chances et la réaction de la base et celle des syndicats, ainsi que la position patronale.

LA COMMUNE

En même temps commencent à se développer un certain nombre de sociétés secrètes, qui veulent la grande révolution, en se basant sur le manifeste des égaux de Babeuf.

La période qui va de 1830 à 1848 est marquée par une série de crises économiques et sociales qui s'étendent à toute l'Europe. Les premières idées d'organisation internationale du prolétariat apparaissent en Angleterre, en France; Flora Tristan, Marx, posent les bases d'une Internationale future.

1848, c'est le début des révolutions libérales qui ébranlent l'Europe. Une fois la secousse passée, tout se retrouve comme avant. L'Empire en France, l'Empire en Allemagne, l'Empire en Russie. Une chose cependant a changé. Les sociétés ouvrières sont de plus en plus nombreuses, surtout dans les grandes villes.

A Paris, en 1870, on dénombrait 54 associations membres de la Chambre fédérale des Sociétés ouvrières, cela fait quelques 40.000 membres. Dans tout le pays, dans les villes, les idées de Socialisme et d'Internationalisme font leur chemin.

Mais cela n'aurait pas suffi pour faire une commune. Il fallait encore l'idée, le levain et l'occasion. L'occasion, ce sera le 18 mars. Nous en reparlerons.

L'idée. Elle est dans les esprits depuis la Commune de l'an II. Dans celui de la bourgeoisie : « Voyez ce que c'est que le mot commune prononcé ici ou là : la commune de Versailles, la commune de Rouen, la commune de Marseille, ne troublent personne; mais la Commune de Paris ! c'est bien différent. Pourquoi ? C'est parce qu'il y a du sang sur ce mot là ». Dans celui des socialistes : « La Commune rurale, [...] c'est réellement... l'alvéole premier de l'ensemble social;... c'est la source même de la richesse et de la vie ». Dans celui des internationalistes : « Nous concevons deux modes de groupement pour les travailleurs. D'abord un groupement local qui permet aux travailleurs d'un même lieu d'entretenir des relations journalières; puis un groupement entre les diverses localités, bassins, contrées... De l'autre côté l'avenir réclame une organisation qui sorte de l'enceinte des villes, et, ne connaissant plus les frontières, établisse une vaste répartition du travail d'un bout du monde à l'autre... Le groupement des corporations dans la ville forme la Commune de l'avenir, de même que

l'autre mode forme la représentation ouvrière de l'avenir ». Dans celui des républicains : La dictature révolutionnaire « s'exerce momentanément par le peuple de Paris, en vertu de l'initiative qu'il a prise... pendant le temps nécessaire pour organiser la souveraineté du peuple... En conséquence le peuple dictateur devra décréter immédiatement... Art. 1 : tous les établissements privés d'industrie agricole ou manufacturière qui seront mis en chômage; toutes les entreprises commencées dont l'exécution ou l'exploitation sera interrompue... seront expropriés par la Commune dans laquelle ils seront situés ». Dans celui des Proudhoniens : « La Commune, comme l'homme, comme la famille, comme toute individualité et toute collectivité intelligente, morale et libre, est un être souverain... [Elle] a le droit de se gouverner... de s'administrer... de faire sa police... La Commune en conséquence prend des arrêtés, rend des ordonnances ». Toutes ces idées, dans Paris en ébullition, aboutissent à la Commune.

Le levain : C'est l'esprit de Paris mis à nu par l'Empire, la guerre, le siège, les trahisons du gouvernement. Chaque événement important se solde, dans la ville, par des manifestations. L'enterrement de Victor Noir, assassiné début 70 par un cousin de l'Empereur en rupture de ban et désirant s'en attirer les bonnes grâces, manque de se transformer en émeute. Le procès de Blois (le troisième de l'Internationale) décapitait l'organisation, mais mettait le feu à l'esprit de la « canaille ». La guerre est la seule solution qui reste à l'Empire pour éviter la révolution. Le peuple marche encore, mais pas pour longtemps.

Dès le début des hostilités, la situation militaire devient telle que l'Empereur, en accord avec Trochu et Bazaine, juge plus urgent de lutter contre l'émeute qui gronde. Mais c'est Sedan.

Le 4 septembre, sous la pression de la rue, les députés de la gauche décident de proclamer la déchéance de l'Empereur et la République. Presque aussitôt Favre entreprend des démarches auprès de Bismark pour obtenir la paix. Une fois la paix faite il sera possible de se tourner vers « la canaille ».

La « canaille » veille. Croyant, les premiers temps, tout ce que raconte le gouvernement, elle s'organise, et sa première initiative est de réclamer la Commune. Le

10 septembre, les blanquistes demandent :

Fabrication d'armes et engins meurtriers. Alimentation gratuite des défenseurs et famille, confiscation des biens des lâches, suppression de la préfecture de police, emprisonnement des séides de Bonaparte, instruction gratuite. Paris se retrouve dans ces requêtes : Paris veut lutter, pour la patrie, pour la révolution, pour la république universelle.

Il faut lâcher du lest. Des élections municipales sont promises, puis ajournées. Le 31 octobre, c'est l'émeute. Favre doit, pour se maintenir à la barre, devenir plus guerrier que Paris. Les négociations sont reportées.

Pour les reprendre, pour faire céder Paris, un moyen : saigner la garde nationale. Ce que Trochu, commandant de Paris, s'applique à faire consciencieusement. Plusieurs sorties sont de vrais massacres. On envoie la garde nationale, on la laisse se faire meurtrir, et puis on la rappelle, les réserves restant bien réservées. Quand Trochu parle d'impossibilité de se défendre, c'est à nouveau l'émeute. Le 21 janvier au soir, la troupe tire sur la garde nationale. C'est l'armistice. Pendant ce temps, ceux de l'extérieur, dont Favre, qui est sorti de Paris, ne restent inactifs. Un accord est passé avec les Prussiens. L'armistice, des élections, le traité de Paix. L'armistice, c'est chose faite. Les élections sont pour le 8 février et c'est la majorité rurale qui l'emporte. Dans les grandes villes, les scrutins sont truqués. Thiers, à Paris, voit passer en une nuit ses suffrages de 60.000 voix à 110.000 voix. Après avoir insulté Garibaldi, l'assemblée des ruraux nomme le gouvernement et accepte les conditions de Paix.

Le 1^{er} mars, les Prussiens entrent dans Paris en Deuil, Paris qui veut sa Commune, et qui l'aura dans 18 jours.

« C. S. »

INVITATION

Le Syndicat des Métaux CNT de la Région parisienne invite les camarades à l'Assemblée, qui aura lieu tous les deuxièmes dimanches de chaque mois à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux. Prochaine réunion le 14 mars.

QUARTIERS NORD

Groupe anarcho-syndicaliste en formation

Pour un développement des luttes dans ce secteur contacter le journal, qui transmettra.

ANGELA DAVIS :

Un procès qui masque la véritable répression contre les révolutionnaires de couleur aux USA

Premier tableau : Angela Davis, PC de pas mal de pays, 14 académiciens soviétiques, presse bourgeoise, beaucoup de bruit autour d'un procès bidon, une carotte énorme pour civilisé moyen...

Second tableau : Bobby Seale, Ericka, Ruckel Mac Gee, un tout petit procès, 30 places, 20 flics, 10 faux journalistes, 3 tondus que le FBI fait chanter, une affaire étouffée, du sang rapidement épongé...

Troisième tableau : ma synthèse du truc avec un gros Merde à ceux qui sont pas heureux. On est rebelle ou conformiste. J'ai choisi, je suis rebelle et je regarde pas derrière. Les choses sont simples : j'ai une bouche pour causer et vous des oreilles pour écouter si je cause pas j'écris c'est con pour vous car pour me lire vous payez 100 centimes, même si mon baratin vous emmerde profondément. D'ailleurs il ne vous emmerde pas dans le cas présent il fait mal aux tripes. Naturellement ce qui précède ne s'adresse pas à tous les lecteurs du « C. S. ». Loin de là. Il n'en touche qu'un très petit nombre. Les révolutionnaires en chambre, les intellectuels manchots et culs de jatte. Manchots, car incapables de charger un flic. La crème des lycées et des facs, ces tordus qui veulent penser pour nous et qui manquent de couilles pour s'engager à fond dans la lutte. Bien ! Ras le bol soyons sérieux...

Au printemps dernier les Black's Panthers ont senti le besoin de modifier l'orientation générale de leurs campagnes de masses. Les problèmes judiciaires des dirigeants du parti finissaient par prendre plus d'importance que le travail vis-à-vis des populations, tendance que ne faisaient qu'accentuer l'appareil de défense légale dont le Black Panthers Party s'était pourvu, appuyé essentiellement sur des libéraux blancs et noirs et sur des groupements politiques traditionnels, parti communiste en tête. Le PC américain offrait au BPP sa légion d'avocats, ses fonds d'aide, ses comités de ménagères, ses locaux, ses presses... Le PCA a ses caractéristiques propres : Si sa ligne en politique internationale ne diffère en rien du parti communiste soviétique, son attitude par rapport aux af-

fares intérieures aux CSA est très particulière; sa faible implantation, et le peu de crédit dont il jouit font qu'il se conduit d'une manière ultra-opportuniste pour subsister et se faire plus ou moins accepter dans le mouvement. Il ne s'assure donc une survie incertaine qu'au travers d'organisations cadres du « mouvement anti-guerre », et de « comités de soutien » à toutes les causes possibles. Il évite de prendre clairement position sur des questions clés comme la lutte armée; ce n'est pas à ce niveau qu'il intervient, mais dans une autre phase : s'il n'a jamais fait l'éloge de Jonathan Jackson mort les armes à la main après avoir abattu un juge, il est à l'aise pour faire campagne dans le cadre de la libération d'Angela Davis sur le thème de la « liberté d'expression », « des Droits de l'homme » et de ceux de « l'opposition ». Dans l'hypothèse où elle aurait participé à la fusillade de San Rafael, il l'eût certainement désavouée. Cette hypothèse est absurde, car si elle l'avait fait, elle serait déjà morte. Ruckell Mac Gee le seul survivant du truc, doit être jugé avec elle : il n'y a aucun « Comité pour la libération de Ruckell Mac Gee ». Lui pourtant risque la peine de mort pour de bon; détenu de droit commun à San Quentin, donc « vulgaire criminel », impliqué dans le meurtre d'un maton, on l'accuse à présent d'avoir buté un juge... C'est là que se situe la différence entre deux types de campagnes politiques, et la clé du changement d'attitude des Panthers : en insistant surtout sur des personnalités et sur la négation de leurs droits politiques, on fini par cacher plus qu'on ne révèle le fond du problème qui est la résistance du peuple à l'oppression et le droit du peuple à la vie. Ce qui rend l'affaire « Angela Davis » positivement suspecte, c'est le parti qu'essaient actuellement de tirer de ce marchandier les PC de différents pays. En complément de la vaste campagne déclenchée par les partis communistes, la presse bourgeoise fait un tapage énorme autour de cette fille. Au lendemain de son arrestation, « Newsweek » lui consacre sa couverture. La presse française fait chorus : dans de longs articles confus, elle bâtit des romans

sur la « brillante universitaire », vante sa photogénie... On la transforme en objet, en image, en star d'un vaste cirque à sensation; et on oublie pieusement de dire de quoi il s'agit au juste, en laissant de côté Bobby Seale, les « 21 » et les révoltes des prisons. Angela n'a sans doute pas voulu cela mais « Paris-Jour » et « l'Humanité » ne lui demandent pas son avis.

En invitant 14 académiciens soviétiques à assister au procès, le gouvernement fasciste de Nixon

indique déjà l'issue : Angela Davis ne sera pas condamnée à mort; on veut se servir d'elle une deuxième fois comme d'un bouc émissaire pour montrer que la démocratie U.S.A. existe. Après, Marchais et Pompidou se réjouiront de ce que « le bon sens » l'emporte, et Nixon pourra faire exécuter Bably, Ericka, Ruchella Mac Gee et tous leurs camarades. La voie de la véritable libération, c'est l'acte de Jonathan Jackson, qui nous l'indique.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quince Degrés, Perpignan.
Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

III° UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN
72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

COMMUNIQUES

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE
SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence : Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

HAY LEVADURA EN LA AMASADERA

HAY trabajo a la vista en la casa confederal de París. Hay labor inmediata que, acometida, ha de resultar fructífera. Forzosamente, ineludiblemente. Los ladrillos colocados y las luces encendidas, queda la obligación del aprecio, del olvido del «jazz-band» de Ste-Marthe; de no quedar ensoñados en el confort de la sede flamante, todo lo cual nos consta que está en el ánimo de los concurrentes al centro nuevo que nos hemos dado. Existe conciencia de ello, y material dispuesto. Una mansión del ocio no tendría explicación en nuestro elemento.

La casa de las Vignoles está abierta a todos los libertarios de entraña, de París o de donde sean. Cada compañero de corta o larga procedencia tiene regazo espiritual en la capital de Francia. Cuantos afines nos visitan salen reconfortados hacia su lugar respectivo, convencidos de una creación efectiva.

Los restantes, los fijos, ni aun así cejamos; la obra realizada es, simplemente, nido, lugar de reparo. Hay que emprender, con frecuencia, raudito vuelo hacia regiones superiores. Hay que ensanchar el Organismo y puntualizar realizaciones cara al porvenir libertario de España. Hay que moverse y remover, con brio renovado. Hay que sostener la Prensa libertaria porque da presencia y efectividad en guisa de prosélitos; y, también, (ladrillos) a la obra. Hay que aguantar la propaganda y por ello LE COMBAT SYNDICALISTE y la revista «Umbral» requieren apoyo de procura fácil con la Tómbola, el mayor desarrollo de la Librería, y la extensión del campo de suscriptores, más otras iniciativas, una de ellas la Jornada Confederal próxima a realizar en la Mutualité, cuya gran sala habrá que llenar — no queda más remedio — para sostener el prestigio de la C.N.T., y para, del esfuerzo, sacar resultado global rollizo. Quiénes nos hemos permitido el éxito de las Vignoles podemos emprender otras operaciones sin temer el fiasco.

Hay mucha levadura en la amasadera — insistimos — y en tal obrador podemos estar todos los confederales de en-

traña. En la coyuntura especial de este año ni un solo compañero pensará en «desertar por un día» a título de obligaciones prescindibles. La inauguración definitiva de la Casa sindical (21 de marzo), la Exposición comunalista, la Fiesta anual de la Mutualité (18 de abril), y la Fiesta del Libro Libertario (6 de junio), significan cuatro citas de honor exigentes de la presencia de todos. Si el tiempo actual nos resulta algo adverso, razón de más para contrarrestarlo con buena cara. «Si la espada es corta, adelanta un paso más». Si la presión demográfica entierra refugiados cada día, si los cuarentones de antaño son setentones ogaño, si la anticonfederación aprieta el freno, si la presión franquista nos reduce en lo que puede, y si adversarios políticos nos «ignoran», razón sobrada para que, en activistas, suplamos las carencias y derribemos los obstáculos. Queda sangre todavía.

Y créase que en la labor, a pie de obra, los de aquí no estamos solos: gozamos de la compañía, del apoyo y de la decisión de los compañeros de toda Francia y de más lejos todavía. Hay compañeros de más de 400 km. lejos que se han arrebujaado las mangas en las Vignoles, y además la lista pro Casa sindical en París da nota de la participación de compañeros de todas las latitudes. Y es que la militancia en general comprende que París, con sus iniciativas atrevidas, y luego Toulouse, con su aguante periodístico y de relación, además de su concentración confederal de agosto; y aun Marsella, con sus nutridas excursiones, polarizan, en triángulo, el mayor esfuerzo español disperso en la rosa de los vientos.

Compañeros de aquí: sintámonos acompañados, pues la Confederación comunista libertaria late en miles y miles de pechos nobles. ¡Continuemos siendo dignos de la confianza que los militantes de doquier nos tienen concedida!

CNT

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 4 de Marzo de 1971

C.N.T.F. DOMINGO, 18 de Abril de 1971 A.I.T.

JORNADA CONFEDERAL

de cada año en el Palais de la Mutualité a beneficio de la labor de cultura sindical-libertaria hace 27 años establecida por la Organización.



ROSALIA, la magnífica ROSALIA DUBOIS estará en la Fiesta de la Mutualité, porque no puede ser de otra manera. Muchos son los lazos de amistad, de simpatía, de afinidad y en gusto artístico que nos unen a ella, y ella a nosotros. ROSALIA estima nuestro público porque lo considera entendido y respetuoso. Donde hay densidad de españoles se interpreta garantía de ruido, criterio por lo demás abusivo. ROSALIA comparte nuestra opinión por conocer al «respetable» de referencia, que encuentra cuerdo más que otros públicos con crédito de inteligentes

y moderados y que, en cambio, desatan la tempestad cuando menos se espera. En español se escucha, se interpreta a la manera de cada cual lo que evoluciona en el escenario, y si gusta es una salva de aplausos y de ¡bravos! y si no gusta se queda uno mohino y silencioso.

La comunión artística con ROSALIA DUBOIS la tenemos establecida de largo tiempo. La hemos tenido en la Mutualité, en el Stadium de Thiais y otros lugares de referencia nuestra, y la seguiremos teniendo a nuestro lado por formar parte del selecto grupo de artistas que nos acompañan por todo y que gracias a ellos nunca decaerán nuestros actos. Suerte nuestra que los artistas mayores son independientes, siendo a base de esta independencia de conducta que se encuentran en nuestro Movimiento, nunca impositivo, como pez en el agua.

Sabido pues, que la cantante ROSALIA DUBOIS constará en el espectáculo del 18 de abril para compartir la euforia solidaria con nosotros.

En el número próximo: el Trío LOS GARCIA.

UMBRAL N° 101

Ya está en prensa. Seguidamente vendrá la encuadernación. Las obras concienzudas conllevan excesos preparatorios. Pero valdrá la pena tener el U-101 en manos: cerca de 50 autores, con materias e ilustraciones variadas.

Compañero, no dejes de encargarte el ejemplar que apeteces.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PANEM ET CIRCENSES

ES harto conocida la frase de Juvenal, que en la antigua Roma, aludía en forma despectiva a los que para conseguir el embrutecimiento de las masas propiciaban «pan y juegos de circo». Los tiempos han cambiado, mas la preocupación puesta en distraer a las multitudes de aquellos problemas que mayormente les afectan, a desviarlas del impulso puesto en reivindicaciones sociales, es algo que perdura, singularmente en países de indole fascista, como es el caso de la España actual.

Al parecer, en las denominadas «Cortes Españolas», un procurador expuso, a título de demanda hecha al gobierno, el deseo de que los partidos oficiales de fútbol tuvieran lugar el sábado en lugar del domingo. A ello el gobierno ha manifestado que a los efectos de que pueda haber más posibilidades para todos, convenía dejar que los partidos siguieran celebrándose en domingo. Y la nota del gobierno agrega:

«El fútbol constituye un evidente solaz y esparcimiento de miles y miles de españoles, que la afición es inmensa en el país, y que estamos obligados a sostenerla y acrecentarla, provocando el acceso a tales espectáculos del mayor número posible de ciudadanos.»

La intención es evidente: a mayor número de fanatizados por el fútbol, enfrascados en el desenvolvimiento de los equipos, del resultado de los partidos, del modo de actuar en el campo de éstos y de los otros jugadores, menos es el número de los adversarios del régimen. ¡Y claro, es lo que le conviene al fascismo español! ¡Conviene que haya muchísimos fanáticos, mucha masa obsesionada por los deportes!

No se tiene particular antipatía en lo que a los reportes se refiere, por lo menos en lo que a algunos hace referencia. No nos convence el deporte de taquilla, lo que deriva en negocio. Los deportes, ciertos deportes, es al aire libre, sin barreras y sin taquillas, lo que nos parece aceptable. En verdad que vale la pena el tener en cuenta el particular interés que tiene el franquismo en conseguir que vaya aumentando considerablemente el número de los atraídos por el fútbol. Era también el culto a los deportes lo que propagaban con el mayor ahínco Mussolini, Hitler, y sus allegados.

EL SABERLO TODO

La naturaleza ha favorecido a unos más que a otros en lo que a dotes de inteligencia se refiere. Se nace con la mente más o menos despejada. Claro que a fuerza de voluntad, poniendo en ello un acentuado impulso, ya sabemos que la constancia en el estudio logra ampliar el horizonte del conocimiento. Doble ventaja es la de que a la inteligencia vivaz acompaña también el caudal de la cultura.

Un pensador de humor bastante escéptico aducía que los consejos es lo más barato de ofrecer y lo que no se suele seguir. En efecto, cada quisque, en más o en menos, suele vivir a la pata la llana, haciendo caso omiso de preceptos, con la indiferencia del que oye llover en lo relativo a tomar nota del carácter, de la idiosincrasia ajena estableciendo comparaciones. No obstante, conviene de vez en cuando hacernos el ánimo de que todos podemos tener el talante propicio al razonamiento, esbozando opiniones a este respecto.

La lectura de algunas biografías, e incluso la vida de relación, nos han permitido tener idea del modo de ser de elementos cuyo comportamiento nos ha parecido como aureolado de influjo de simpatía, simpatía originada por reconocerles condiciones un tanto excepcionales en cuanto a las aplicaciones de un talento positivo, adornado de una clara sencillez. Así se nos dice que era Alberto Einstein; parecidas cualidades se dice que tenía Eliseo Reclus. Así otros que descollaron en una o en otra faceta de la ciencia. Los hay ahora, más o menos conocidos, sencillos, modestos, sin pizca de egocentrismo, sin sombra de endiosamiento; incluso considerándose en situación de aprender, en el caso de escuchar, serenamente, con aire de consideración y respeto hacia los demás.

También al través de rasgos biográficos, y hasta del más o menos asiduo contacto con otras personas, se puede notar otra manera de ser completamente diferente, opuesta a la naturaleza de los primeros. Hay el individuo de escasas luces naturales, que además de ello le tiene poco apego al estudio, siquiera sea en lo que se refiere a leer algún libro de vez en cuando, que, naturalmente, es el medio más apropiado para adquirir algo de conocien-

to. Ateniéndonos a que uno es como es, cabe el exhortarle a leer a quien se sabe que no lee ni poco ni mucho. ¡Ah, pero si la despreocupación, el poco interés en trabajar conocimientos con los libros es tenaz, es algo de carácter empecinado, qué se le puede hacer! Cabe lo de reiterar el consejo, repetir la exhortación. Independientemente del resultado. No está desplazado el hacerlo ya que, a la postre, se han dado casos — ¿por qué no? — en que, quien nada leía, ateniéndose a consejo ajeno, le ha ido tomando poco a poco afición a los libros.

Unidas a las características apuntadas, suelen ir también las de la modestia, y en el polo opuesto, la jactancia, el descollante aire de suficiencia. La pretensión de estar de vuelta de las cosas, de conocerlo todo, constituye un defecto, es inapropiado en el caso de que el individuo en realidad tenga conocimientos, esté saturado de cierta cultura. Pero lo inapropiado toma mucha mayor importancia cuando se trata de ser pobrísima la preparación intelectual de aquél que habla con aire orgulloso, con tono un tanto altanero inclusive. Claro que, a la postre, con todo su énfasis, con toda su presunción, con toda su hueca resonancia discursiva, el individuo de no importa qué tendencia, si es inteligente de conocimientos y de razonamiento, no puede por menos que ponerse en evidencia.

Lo ideal sería que todos los que andamos por el mundo con la convicción de ser elementos conscientes, en la intimidad, en momentos propicios a la reflexión, comprendiéramos que todo es muy relativo en la vida. Nos metiéramos en la cabeza de que en el supuesto que alcancemos a saber un poco, en el supuesto de conseguir conocer alguna cosa, es mucho, muchísimo, lo que nos falta saber. De tener el dominio suficiente sobre nosotros mismos para conjugar un razonamiento, elimide modestia, de sencillez, nando ciegos impulsos pasionales, tomaríamos así una sana lección.

Se ha de vivir con la idea de que siempre se ha de aprender; siempre se pueden captar nociones de algo; aprender de los libros y hasta de la ajena experiencia que nos venga como un reflejo. Parece todo ello simple, incluso semejan consideraciones triviales, lo que todos ya sabemos... ¡Sí, sí, en la teoría, pero ya no es igual

en la práctica! En la práctica no pocas veces ocurre el enzarzarnos en discusiones casi enconadas por olvidar el simple detalle de que no lo sabemos todo, y al ser así, podemos equivocarnos, estamos por lo tanto en situación de aprender. Y se aprende reemplazando el tono de presunción, de suficiencia, por la sencillez, por la modestia, base eficaz para el buen acuerdo.

EN EL UMBRAL DE LA REVISTA «UMBRAL»

Ayer, hoy, y siempre, las artes y las letras tienden a educar la sensibilidad, a dar un realce a la vida, y hacer que pueda tomar un conjunto de facetas agradables. La música, la poesía, la literatura, la pintura, el colorido y los sonidos de la natura pueden ser evocados para delicia de la mente y del corazón. Si a ello se agregan ideas filosóficas de raigambre libertaria, conceptos sociológicos, científicos, de matiz progresivo, la tarea puede ser admirable por lo sugestiva. Así lo estimaban Reclus, Kropotkin y Grave al editar un suplemento literario al órgano anarquista «Les Temps Nouveaux». Así se ha procurado hacer en España, en la Argentina, en Italia y en otros países en diversas épocas. Así se ha venido haciendo en lo que afecta a la revista «Umbral» desde que fue fundada: ofrecer un selecto panorama de artes y ciencias, de cultura generalizada con amena evocación.

Dos características dignas de atención, propicias a la reflexión, nos las ofrece «Umbral»: la colaboración de escritores, profesores, poetas, artistas, técnicos, sociólogos de reconocida tendencia liberal. Les ha atraído, les ha simpaticizado la revista, y han podido captar su orientación limpiamente libertaria. También los estudiantes de aficiones hispanistas, los jóvenes o veteranos cultivados y de espíritu inquieto. «Umbral» cumple tarea altamente estimable. Y al ser así, como libertarios y amigos de la cultura, es aconsejable difundirla, ofrecerle ayuda. Lo merece, puesto que de modo atrayente da realce a nuestras ideas.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO (Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

Cómo actualizar el pensamiento anarquista

HACE muchos años, allá por 1942, mientras se publicaba un intento de revista titulada «Estudios Sociales», pensando ya en las lagunas que pudieran evistir entre la vida moderna y la concepción anárquica aplicada a la sociedad actual, se escribió una carta al compañero Rodolfo Rocker indicándole la necesidad de poner al día (aunque fuese un esbozo, un intento deductivo o algo de creación propia) lo que viniera a expresar lo más genuino del anarquismo que tuviera vigencia en el presente. A la vez se le hablaba de incorporar a nuestra ideología las nuevas aportaciones de la tecnología, de los recientes descubrimientos científicos, de las aplicaciones sociológicas, etc., que la evolución natural del tiempo hacían necesarias.

Se le indicaba, a la vez, que la necesidad de actualizar el anarquismo es cada vez más apremiante con el fin de aglutinar a muchos elementos que, desencantados del marxismo autoritario, buscan nuevos horizontes donde el individuo no sea sometido a tan altas presiones que violentan y deforman sus inclinaciones más implícitamente humanas. Nos parecía, a la vez, que un intento en tal sentido, dada la autoridad del autor, hubiera atraído la atención pública y logrado un buen motivo de propaganda. Al menos ésta era nuestra intención.

La carta fue redactada en estos o parecidos términos. La contestación de Rocker fue perfectamente cordial. En ella nos incitaba a que acometiéramos la empresa, que juzgaba oportuna, pero que él tenía ya la tarea trazada de por vida, y que en el curso del tiempo que le quedaba de existencia difícilmente podría cumplirla.

Así fue como terminó este diálogo. El proyecto quedó trunco, hasta que hace poco, en una reunión del grupo editor de *Tierra y Libertad*, al hablar de la encuesta que se está realizando, cuyo propósito coincide con lo aquí expuesto, se habló de este viejo intento y alguien tuvo la idea de ponerlo de nuevo en circulación para ver si mediante el concurso de todos se podía remozar.

Nuestra intención consistía en no discutir, o sea en dejar intocables, por ser la esencia misma del anarquismo, sus conceptos referidos a la libertad, justicia social, antiestatismo, acción directa, federalismo, igualdad, ateísmo,

humanismo, condiciones esenciales que juzgamos están en más vigor hoy que al trazarse sus primeros lineamientos.

Por ejemplo, nuestra intención, el propósito inicial, se refería:

La filosofía bakuniniana, su concepción ideológica, su crítica a la religión, al Estado, su interpretación de la lucha basada en la insurrección ¿puede hallar eco en la juventud que agita por calles y plazas? ¿Qué hay de perdurable y de absoluto en su obra?

La concepción ética kropotkiniana ¿es aplicable a la sociedad actual? Su teoría sobre el apoyo mutuo ¿tiene el mismo valor hoy que cuando fue escrita? Su criterio acerca de la economía, su tipo de producción, descritos en *Campesinos, fábricas y talleres* y en otros trabajos suyos ¿responden a necesidades de nuestros días?

En cuanto al ferviente amor a todo lo creado, personificación de la obra reclusiana, que sobrepasa al simple amor al hombre para abarcar al arroyo, a la montaña, al río, al valle, a la naturaleza toda, no creemos que pueda entrar en discusión ni que tenga nada objetable, sino en ser divulgada y aprendida.

Nosotros, que sentimos un hondo afecto por estas personalidades, no prejuzgamos, sólo tenemos en cuenta que la mayor parte de esta labor fue realizada o escrita a finales del siglo pasado y principios del presente... Y nos pese o no, desde entonces, ha llovido a cántaros.

La verdad es que muchas veces nos hemos preguntado lo que pensaría Bakunin de esta derivación tan absurda de la violencia que, encubierta en ideales llamados liberadores, retrotrae al hombre a estados primitivos de barbarie, secundando órdenes de dictadores intitolados comunistas, encumbrados de por vida como amos despóticos del Estado, enemigo número uno del pueblo.

O bien ¿cuál sería el pensamiento actual de Kropotkin si tratara de enjuiciar las tareas de esta juventud desorientada o el desquiciamiento total de valores considerados inmutables en su época y que en su descenso se caracterizan por su amoralidad y por su carencia total de ética?

Y también ¿qué haría el dinámico, el sempiterno oteador de cualquier eventualidad revolucionaria, nuestro Malatesta, para encauzar esta ola de protestas y actos de rebeldía hacia finalidades anarquistas?

¿Cuál sería el pensamiento y la acción de estas personalidades eminentes (magnífica eclosión de bondad e inteligencia, de abnegación y altruismo) en relación con las inquietudes predominantes, como el psicoanálisis, la moderna tecnología, el cambio de estructuras, las conquistas interplanetarias, la alarmante sobrepoblación, la automatización y un sinfín de problemas que no pueden ser silenciados?

¿No es obligado, para estar al día, hablar de estos asuntos y tener un criterio de acuerdo con nuestra ideología? ¿No es un deber del anarquismo incrustar en su ideario soluciones adecuadas a

por JOSE VIADIU

cada uno y a todos estos planteamientos?

De no ser así podemos terminar estas líneas con las siguientes palabras de Tarrida del Marmol:

«En la historia sólo existen ocasiones que se aprovechan o se pierden. Respecto de una ocasión aprovechada nadie tiene que decir, pues encuentra justificación en sí misma. Pero sobre las oportunidades perdidas se hilvanan siempre teorías que sirven de hoja de parra de la incapacidad y las debilidades de la voluntad.»

Y algo de esto vendrá a ocurrir si no se hace un esfuerzo para responder ideológicamente, con plena solvencia, a las demandas que nos hagan las multitudes.

(Tomado de «Tierra y Libertad»)

Servicio de Librería

«Balzac», A. Keim	2 60	«Albores», Albano Rosell	2 00
«La borrasca», R. Rocker	10 00	Juan Diaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas»	15 00
«La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó	3 00	«Cartas comerciales», J. de la Vega	3 50
«Canciones y juegos»	3 50	UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mal»	5 00
«Las bases físicas de la personalidad»	3 00	Pierre Broué et Emile Témimé: «La révolution et la guerre d'Espagne»	39 00
«Bernard Shaw», Frank Harris	9 00	Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»	54 00
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX»	35 00	«Carte des vitamines et caloriques», Orano	5 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme»	24 65	«Las catalinarias», Juan Montsalvo	6 50
«L'Atelier», Armand Cuvillier	5 50	«La Catalogne Libre», Orwells	6 00
«Batalla de la vida», Carlos Dickens	3 00	«El aire y sus misterios», C. M. Botley	6 60
«Balada del alba balaz», Carrasquer	3 00	«La alegría de Vivir», O. Sweet Marden	5 50
«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00	Brenan, «Laberinto español»	27 00
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)»	16 00	Colodny, «Asedio de Madrid»	30 00
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00	Southworth, «Mito de la cruzada de Franco»	16 50
«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00	Reich, «Revolución sexual»	21 00
«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera	12 00	Joll, «Los anarquistas»	18 00
«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción). D. Guérin	12 00	Carr, «Bakunin»	45 00
Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco»	16 50	Franco, «Pequeño dicc. de la desobediencia»	12 00
Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00	Marcuse, «Hombre unidimensional»	18 00
Ibarreta: «La religión al alcance de todos»	6 00	Disco «A las Barricadas» e «Hijos del Pueblo»	12 00
E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00	«Pañuelo Libertario»	10 00
Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00	Lapicero Bick. Con anagrama C.N.T. y colores simbólicos	1 50
		«La C.N.T. y los pueblos de España», R. Liarte	3 00

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, Paris (20).

La labor tenaz y fecunda de la Editorial «Vértice»

HACE cosa de un par de meses que dimos en el «C. S.» nota de la defunción de Carmen Paredes. Carmen era la compañera íntima de Hermoso Plaja Saló, esforzado militante del anarquismo, aún metido en labores estando ya en los 80 años cumplidos.

La vigencia de la Editorial «Vértice» puede cifrarse en más de 50 años, en conducta activa o espaciada según los acontecimientos. La constancia proselitista de su fundador y animador, Plaja, sólo puede ser comprendida sabiéndose que dispuso de un apoyo incondicional y valioso concretado en su compañera, que, lejos de desanimarlo en situaciones críticas, le animó, aconsejó y ayudó en todo momento.

Fruto de esta constancia a dos es la obra intelectual y proselitista de la «Vértice», cuya lista de títulos publicados ofrecemos a los lectores cual teníamos prometido.

LIBROS

«La Universidad del porvenir», Ingenieros, 10.000 ejemplares.
 «La lucha por la existencia», Darwin, 3.000 ejemplares.
 «Sobre el pasado y el porvenir del pueblo», Lammenais, 3.000 ej.
 «Apología socrática», Platón, 3.000 ejemplares.
 «El mundo nuevo», Luisa Michel, 5.000 ejemplares.
 «La justicia en el trabajo», Proudhon, 3.000 ejemplares.
 «Socialismo y federalismo», Bakunin, 5.000 ejemplares.
 «Dios y el Estado», Bakunin, 5.000 ejemplares.
 «La mancebía», Guy de Maupassant, 3.000 ejemplares.
 «Filosofía del anarquismo», C. Malato, 5.000 ejemplares.
 «El banquete de la vida», A. Lorenzo, 10.000 ejemplares.
 «El pensamiento social», Nicola, 5.000 ejemplares.
 «La bestia humana», Zola, 5.000 ejemplares.
 «El proletariado militante», tomo I, Lorenzo, 15.000 ejemplares.
 «Cronstad», 10.000 ejemplares.
 «Letras», Elias Garcia, 5.000 ej.
 «El quinto evangelio», Han Ryner, 5.000 ejemplares.
 «Rejas adentro», Magre Riera, 3.000 ejemplares.
 «Mi comunismo», S. Faure, 150.000 ejemplares.
 «Temas subversivos» (12 conferencias), Faure, 15.000 ej.
 «Hacia la emancipación», A. Lorenzo, 15.000 ejemplares.
 «Dinamita cerebral», 20.000 ej.

«La inexistencia de Dios», Jules Carret, 15.000 ejemplares.
 «Crónicas demoledoras», José Prat, 8.000 ejemplares.
 «Educación sexual», Marestán, 50.000 ejemplares.
 «Libertad sexual de las mujeres», Barcos, 6.000 ejemplares.
 «La revolución rusa en Ucrania», Makno, 5.000 ejemplares.
 «Memorias» de Makno, 5.000 ej.
 «Segundo Certamen Socialista», 2.000 ejemplares.
 «Campos, fábricas y talleres», Kropotkin, 5.000 ejemplares.

FOLLETOS, NOVELAS CORTAS, OPUSCULOS VARIOS

«Entre campesinos», Malatesta, 445.000 ejemplares.
 «A las mujeres», A. Mazzoni, 40.000 ejemplares.
 «Educación paternal y autoridad paternal», Giraud, 10.000 ej.
 «El poseedor romano», A. Lorenzo, 25.000 ejemplares.
 «El derecho a la salud», A. Lorenzo, 12.000 ejemplares.
 «El trabajo nocturno en las panaderías», Joaquín Hucha, 15.000.
 «Teoría del préstamo usurario», Blanqui, 12.000 ejemplares.
 «Sindicalismo», H. Plaja, 15.000 ejemplares.
 «La represión en Barcelona», A. Festaña, 10.000 ejemplares.
 «La represión en Barcelona», Antonio Amador, 10.000 ej.
 «Lacras del capitalismo», R. Segarra, 6.000 ejemplares.
 «Floreal y Margarita», Fortuné Barthe, 6.000 ejemplares.
 «Aurorita», J. Torres Tribó, 7.000 ejemplares.
 «La Novela Social», 22 títulos, 110.000 ejemplares.
 «A los jóvenes», Kropotkin, 160.000 ejemplares.
 «Temas subversivos», S. Faure, 120.000 ej. (12 títulos).
 «Contestación a una creyente», S. Faure, 335.000 ejemplares.
 «Doce pruebas de la inexistencia de Dios», S. Faure, 620.000 ej.
 «Entre campesinos» (dos nuevas ediciones) 115.000 ejemplares.
 «El libro de Pedro», Han Ryner, 10.000 ejemplares.
 «La verdad sobre Jesús», H. Ryner, 4.000 ejemplares.
 «El amor libre», Diderot, 18.000 ejemplares.
 «Generación consciente», Sutor, 66.000 ejemplares.
 «Huelga de vientres», L. Buffi, 240.000 ejemplares.
 «El salariado», Kropotkin, 6.000.
 «El maletín», Eduardo Barriero, 3.000 ejemplares.
 «Lo que queremos», Pedro Gori, 55.000 ejemplares.

«La anarquía ante los tribunales», Gori, 180.000 ejemplares.
 «De la patria», A. Hamon, 48.000 ejemplares.
 «El derecho al placer», J. Ma Blázquez de Pedro, 12.000 ej.
 «La ley y la autoridad», Kropotkin, 48.000 ejemplares.
 «El sindicalismo», A. Lorenzo, 220.000 ejemplares.
 «La anarquía», Eliseo Reclus, 140.000 ejemplares.
 «Socialismo y anarquía», Malatesta, 230.000 ejemplares.
 «República y anarquía», N. Conventi, 160.000 ejemplares.
 «El crimen de Chicago», R. Mella, 255.000 ejemplares.
 «Cuestiones de enseñanza», R. Mella, 8.000 ejemplares.
 «Contribución de sangre», F. Salvochea, 20.000 ejemplares.
 «Nuestro programa», Malatesta, 190.000 ejemplares.
 «El ideal del siglo XX», Palmiro de Liria, 16.000 ejemplares.
 «En tiempo de elecciones», Malatesta, 270.000 ejemplares.
 «Diálogo electoral», O. Mirbeau, 70.000 ej.
 «Los estragos del alcohol» (ejemplos) 240.000 ej.
 «La peste religiosa», J. Most, 120.000 ej.
 «Escenas del terror», J. Gardeñas, 5.000 ej.
 «Los crímenes de Dios», Sebastián Faure, 250.000 ej.
 «Porque somos anarquistas», Saverio P. Merlino, 80.000 ej.
 «Cómo vivimos y cómo podríamos vivir», W. Morris, 24.000 ejemplares.
 «Influencias burguesas en el anarquismo», L. Fabbri, 15.000 ejemplares.
 «Juana de Arco», Han Ryner, 5.000 ej.
 «El arte y la rebeldía», F. Peloutier, 99.000 ej.
 «Primero de Mayo», P. Gori, 330.000 ej.
 «¿Dónde está Dios?», M. Rey, 320.000 ej.
 «La tramoya de las guerras», Kropotkin, 30.000 ej.
 «Contra el cuartel, el militarismo y la guerra», P. Quiroule, 100.000 ej.
 «Manual del soldado» (dos ediciones clandestinas) 40.000 ej.
 «A mi hermano el campesino», E. Reclus, 148.000 ej.
 «Organización, agitación, revolución», R. Mella, 30.000 ej.
 «Triunfa el amor», Mangado, 5.000 ej.
 «Mujer pública y mujer privada», Paraf Javal, 120.000 ej.
 «El absurdo político», Paraf Javal, 240.000 ej.

«Inmoralidad del matrimonio», 15.000 ej.
 «A las mujeres», José Prat, 30.000 ej.
 «Nuevas canciones rebeldes», 380.00 ej.
 «Dos años en la Rusia bolchevique», Emma Goldman, 5.000 ej.
 «Criterio libertario», A. Lorenzo, 6.000 ej.
 «La podredumbre parlamentaria», S. Faure, 170.000 ej.
 «Dios», Francisco Suñer Capdevila, 30.000 ej.
 «La pena de muerte», G. Alomar, 55.500 ej.
 «La nueva utopía», R. Mella, 15.000 ej.
 «Redención», J. Dicenta, 10.000 ejemplares.
 «El grumete», Felipe Alaiz, 162.000 ej.
 «La contribución rusa de 1917», Holstein, 140.000.
 «El voluntario superviviente», de F. Alaiz, 10.000 ej.

Además:

Periódico «Acracia», Tarragona-Reus, 1918-19-21.
 «Vértice», revista ilustrada, Barcelona, 6 números.
 «Crisol», Sabadell, 2 números.
 210.000 postales con efigies de grandes pensadores y centenares de miles de postales antialcoholistas.
 Postal «Visión futura» (¿de F. Sagristá?), 10.000.

Editado en Méjico, entre ediciones menores:

«El intelecto helénico», de Pompeyo Gener.
 «El proletariado militante», de Anselmo Lorenzo, más:
 «Origen, desarrollo y trascendencia del Movimiento sindicalista obrero», de Palmiro Marbá, en apéndice al anterior libro (620 páginas, edición sólida).
 «El libro de Pedro», Han Ryner, edición lujo.
 «Segundo Certamen Socialista», (el de Barcelona).
 «La carga», célebre evocación artística de la huelga general de los obreros barceloneses en el año 1902, original del dibujante Ramón Casas.
 Por el Catálogo que queda descrito se colige la importancia de la obra conjunta de Hermoso Plaja y Carmen Paredes.
 Estampando este alto resumen en estas páginas, honramos la memoria de la abnegada Carmen y rendimos justicia a la labor inteligente y provechosa de nuestro antiguo amigo, el ampurdanés Plaja.
 Nota. — Creemos a la revista «Cenit» con datos suficientes para publicar el importante catálogo de publicaciones de la editorial «La Revista Blanca».

A lectura de «La Huelga» de Isabel Alvarez de Toledo, duquesa de Medina Sidonia, me ha incitado a hacer algunas precisiones que no quiero silenciar.

Es sabido que la señora duquesa ha sufrido molestias del régimen franquista, y ha estado algunas veces en la cárcel por sus manifestaciones reiteradas contra el mismo. Caso único en la historia de España, el que una duquesa se interese por los problemas sociales y se manifieste en favor de los explotados; denunciando los abusos y las injusticias cometidas por el fascismo dominante del país. Ello es un mérito, algo superior al título brillante que lleva la autora de «La Huelga». Hay que reconocerlo sinceramente. Cualidades estas que han contribuido a que el libro, mejor dicho la novela, puesto que de una novela se trata, haya sido bien acogida por los lectores de lengua francesa y española. Ya que dicha obra puede leerse en ambos idiomas.

La novela que nos ocupa, aunque puede igualarse en estilo recio y prosa contundente a «Las Últimas Banderas» de Angel María de Lera, refleja cierto humanismo, espíritu de justicia, ateísmo y franqueza. Inspirada (creo yo) en una huelga que tuvo lugar a principios de verano de 1962 en Sanlúcar de Barrameda; la huelga de mayor amplitud, más completa que consiguieron llevar a cabo los campesinos y viticultores andaluces desde que fueron dominados por las hordas franquistas. El lenguaje de los huelguistas, de los campesinos y viticultores, rudos y apasionados, curtidos bajo el sol implacable de Andalucía, se impone en todo lo largo de la obra, con sencillez y amenidad. Los personajes descritos (ya lo dice la autora) son imaginarios. Pero los lugares donde se desenvuelven son auténticos, reales. El nombre de los cortijos, como por ejemplo, el de Alijá, Aljarillo, Santo Domingo, El Olivillo, Cortijo Nuevo y otros, no son imaginarios. Estos cortijos están situados donde termina la jurisdicción de Jerez de la Frontera y empieza la de Sanlúcar de Barrameda. Lo conozco perfectamente. En uno de ellos, El Barroso, empecé a ser explotado a los diez años de edad; trabajando desde que amanecía hasta que se hacía de noche en las faenas agrícolas; jornadas interminables que me pagaban con siete reales diarios.

En Andalucía la riqueza agrícola es mayor que las de otras regiones de España. Pero el capitalismo será el más retrógrado, el más brutal, cerril y despiadado de todo el mundo. Así la desventurada región languidece entre unas

Precisiones sobre un libro

por JOSE HIRALDO

cuantas manos generalmente ociosas. «Señoritos» chulos, pedantes y fanfarrones, incapaces de hacer nada útil, pensando sólo en las grandes juergas, en los festines donde corre la manzanilla y se deshonran a muchachas inocentes, dedican las mejores tierras a ganadería de reses bravas a cotos de caza. Entre tanto, son millares y millares los braceros que tienen que emigrar a otras provincias industriales o pasar las fronteras en busca de trabajo. Muchos son los pueblos andaluces que están vacíos de juventud. Es el hambre, la miseria milenaria quien despierte a los trabajadores de la tierra que les vio nacer. Sólo viven bien los holgazanes de la política, los burgueses, los curas, los militares y demás parásitos del régimen.

En Andalucía, dice Eduardo Zamacois en «Memorias de un vagón de ferrocarril», «no hay langostas, hay caciques, y no sabría explicar cual de estas dos calamidades me parece mayor. ¡Casi estoy por decir que al cacique le tiene miedo la langosta!»...

Por conocer bien las características del país, las costumbres de los que trabajan la tierra, su rebeldía innata, los grandes sacrificios que siempre realizaron los irredentos parias para conseguir algunas mejoras en el salario y en el trato que reciben de los explotadores, se da uno cuenta de algunos errores, de bulto por cierto, existentes en la novela. Y seguidamente voy a señalar.

Con acierto subraya la duquesa de Medina Sidonia el egoísmo ilimitado de los patronos, de los terratenientes deshumanizados que consideran a los productores como gente inferior a ellos, sin derecho a hacer reclamaciones de ninguna clase ni a gozar del fruto de su trabajo. Evidencia la brutalidad, la dureza de corazón de la siempre maldecida Guardia Civil (el alma negra de España, le llamaba Alai) que llegan a matar a palos a los hombres, a los que les son señalados como elementos de oposición al régimen que con fidelidad canina defienden. Los abusos y las torturas las emplean contando con el consentimiento del juez de la localidad, y a veces, hasta con la complicidad del médico; combinan planes para contentar a los poderosos y que la voz de las víctimas no trascienda los límites marcados por la «ley». En estos juegos entra también el visto bueno del cura, de la Iglesia, que tantos crímenes lleva perpetrados en nombre de Cristo

contra los oprimidos. De Gomá durante la contienda española: «No puede haber más pacificación que por las armas. Hay que extirpar toda podredumbre de la legislación laica.»

Pero cuando se trata el problema de los trabajadores, de la lucha social, de la rebeldía de los de abajo contra los opresores, se nota cierto desconocimiento, falta de estar entre los oprimidos, de haber vivido sus inquietudes y sus miserias. Ya lo dice Zamacois en sus memorias. Ningún escritor puede interpretar fielmente un drama si de veras no lo vive. El autor de «Un hombre que se va», para poder escribir su novela «Los vivos muertos» pudo conseguir permiso para entrar en el penal de San Miguel de los Reyes y compartir el ambiente de la población penal. Pidió ponerse el traje de presidiario, comer el mismo rancho de los condenados, pasar las mismas vicisitudes... Sin embargo, hace remarcar que el hecho de saber que no era verdaderamente un condenado, le restaba inspiración, no podía interpretar con exactitud el drama de la cárcel ni el estado psicológico de los presos verdaderos, en toda su amplitud.

De ahí que Isabel Alvarez de Toledo no haya podido penetrar en el alma verdadera de los campesinos andaluces. La huelga anteriormente señalada no se desarrolló en el ambiente pobre, de incertidumbre, que ella describe. Tampoco se tratan en Sanlúcar, ni en Jerez, ni en ningún otro pueblo de Andalucía, los problemas sociales, las reivindicaciones de los trabajadores, en la taberna, entre vaso y vaso de pirriague. Saben los campesinos, por experiencia amarga, por instinto, la responsabilidad que contraen cuando se han de enfrentar con los poderosos, con los dueños de la fortuna. De ahí que antes de plantear un conflicto, de decidirse a una acción, se cuenten bien los pros y los contras. Y cuando se lanzan a la huelga, no lo hacen a tontas y a locas, sino contando con algunas posibilidades de éxito. La orden de abandonar el trabajo no la dio nadie. Hacia algunos meses que se iba caldeando el ambiente. El descontento acrecentaba un poco cada día entre los oprimidos. Los salarios que se ganaban no llegaban a cubrir las más perentorias necesidades de los campesinos. Esta situación propicia para plantearle el problema de aumento de jornal a los burgueses, y algunos aspectos de

indole moral, la alentaban los hombres mejor preparados en las luchas sociales, los que tenían mayor experiencia y conocían mejor el temperamento de la clase trabajadora y las condiciones de resistencia con que podían contar en caso de que la huelga se prolongara más tiempo del que podía preverse. Así cuando el día del paro se produjo, no sorprendió a nadie, y la huelga se extendió en toda la comarca. Y el triunfo fue para los trabajadores.

Durante los días que duró el paro huelguístico hubo coordinación y enlace entre Jerez de la Frontera y los pueblos afectados en el conflicto, como por ejemplo Trebujena, Sanlúcar, Chiclana, Arcos de la Frontera, Chipiona, Rota, Puerto de Santa María y otros. Ello evitó el que cuadrillas de campesinos de otros pueblos vinieran a hacer de esquirols. No obstante, la autora de «La Huelga» aduce que algunos capataces de las viñas de Sanlúcar de Barrameda se trasladaron a Medina Sidonia a buscar campesinos para romper la huelga que se debatía y que los huelguistas tuvieran que claudicar y someterse a la voluntad de los patronos. Tras algunos tanteos y fijar condiciones, consiguieron llenar algunos vagones de los trabajadores más necesitados.

Antes he dicho que en la huelga tan magnífica de los campesinos y viticultores no hubo esquirols. De Medina Sidonia no hubo nunca esquirols cuando los pueblos de Jerez de la Frontera y su comarca se lanzaban a la huelga. Menos, mucho menos pueden traerlos en vagones... No pueden llenarse vagones de hombres ni de mercancía donde no existe el ferrocarril. Tampoco los delegados que salieron en bicicleta, según manifiesta la firmante de la novela, hacia los pueblos de la sierra para evitar que se desplazaran rompe-huelgas, pudieron volver en el tren para despistar a la policía. Ya que los pueblos de la sierra, Grazalema, Montejaque, Benaolan, Ronda, Jimena, Igualeja y otros, se encuentran a poco más de cien kilómetros de Sanlúcar. Distancia que se hace en bicicleta en pocas horas. Mientras que cogiendo el tren ha de viajar más de un día, dando la vuelta por Bobadillas, La Roda de Andalucía, Sevilla hasta llegar a Jerez, después de haber hecho más de cinco veces la distancia que hay

Precisiones sobre un libro

(Viene de la página 5)

por carretera y lo menos tres trasbordos.

Antes de la guerra, antes de que Franco ahogara todos los derechos de los trabajadores, en Andalucía, y sobre todo en Jerez de la Frontera y pueblos convecinos, se hacían muchas huelgas. El problema de los campesinos siempre estaba sobre el tapete de la patronal. Raramente se hizo algún movimiento huelguístico, que no hubiese que andar a palos con los esquiroleros. Y los esquiroleros no venían de los pueblos de la sierra ni de Medina Sidonia, sino que salían de Olvera, de Alcalá del Valle, de Setenil de las Bodegas, pueblos éstos de la provincia de Cádiz y dominados por la UGT y el Partido Socialista. En los demás pueblos de la provincia de Cádiz la gran mayoría de los proletarios pertenecían a la CNT. Igual ocurría en los pueblos de la sierra que he señalado. Y los afiliados a la CNT, influenciados por las ideas anarquistas, no se prestaban ni se prestan a traicionar a sus hermanos, los que trabajan y sufren.

Para conseguir el esquirolaje — según expresión de Isabel Alvarez de Toledo — los patronos de las viñas de Sanlúcar ofrecían buenas condiciones de trabajo, la comida y el tabaco. Costumbre que no existe en ningún cortijo de Sanlúcar ni en ninguna viña. Hace ya más de cuarenta años que los trabajadores comen por su cuenta. Sólo el jornal del que hace de cocinero, lo paga el patrono. El liberarse de que los patronos dieran la comida fue uno de los mayores triunfos que consiguió la clase trabajadora. Ya que podían administrarse por su cuenta y comer a su gusto. Los patronos, cuando daban la comida a los trabajadores, el régimen alimenticio que les imponían era peor que el de los presidios. En cuanto al tabaco, huelga hacer comentario alguno. A los que se les diga que los patronos andaluces ofrecen tabaco a los trabajadores les causará risa...

Los que hayan leído o puedan leer la novela de referencia y no conozcan el temperamento de los campesinos andaluces, ni la geografía de la provincia de Cádiz, se harán una idea inexacta del trato que reciben los que trabajan en las faenas agrícolas, bien en los cortijos o en las viñas, así como de los medios de transporte que facilitan los burgueses a los

esquiroleros. Mi intención ha sido de esclarecer los errores y evitar las confusiones en lo que me sea posible. Para ello han sido hechas estas precisiones.

Nada me anima contra la señora duquesa de Medina Sidonia, exiliada voluntaria por repudiar al régimen que sufre nuestro país. En Lyon hace cuestión de unos meses hizo campaña antifascista en varios actos públicos organizados por los comunistas. En Marsella la pude ver firmando su nove-

la en una librería, también de los comunistas. Su sencillez y modestia me fue simpática. Algunos atrevidos le llamaban camarada. Tratamiento que no le molestará. No creo que diga como Pilar Primo de Rivera al encontrarse con los fascistas después de ser liberada de la cárcel de «los rojos»: «Ya tenía ganas de sentirme llamar doña Pilar. Los rojos me decían camarada; como si yo fuese una inula.»

J. HIRALDO

DISCOS

Boicoteado por la burguesía en 1921 me puse a vender ambulante. Iba de aldea a aldea y el contacto con la naturaleza me enriqueció la sangre y normalizó el carácter. A veces hablaba a los lagartos y a las urracas.

También andaba por ferias y mercados. En uno de éstos los buhoneros hicimos bloque para vencer la oposición de los tenderos. Yo a un católico vendedor de imágenes pude decirle que Judas vendió un Cristo y que él vendería treinta cada día, de encontrar clientes. Una gitana ofreció a una beata salida de misa un tejido a diez reales metro, y la señora se irritó asegurándole que mercancía igual la encontraba a dos pesetas. «¡Penas encuentras a dos pesetas, penas!», replicó la gitana. Azorada, la señora se abrió paso a duras penas entre la gente, perseguida siempre por la jerga irreverente de la faraónica.

En Capellades irrumpió una procesión, a la que me puse de espaldas. Cuando me di cuenta un sacristán me había arrebatado la gorra y arrojádala al suelo. Le traté de orate, onánico y cretínico y el público se puso de mi lado. La procesión se alejó muy triste.

Una olla de precio me fue despreciada por una aldeana. Se la habría cedido por dos duros y la mujer me ofreció dos pesetas; tres en el cuarto cambalacheo. Para terminar tal engorro se la cedió a seis reales, a condición puesta de que hasta aquí la hervidera le había servido de orinal al peque de casa. Aún la veo salir disparada con un cesto prendido en cada brazo.

A un regatón le envolvi una docena de cubiertos a precio reventado. ¡Para que se vaya! Pero las cucharas eran cortantes y al día siguiente el desdichado pasó ostensiblemente por delante de mi

parada con el labio inferior partido. Me dedicó una mirada homicida. Mi compañera se avergonzó por mi cuenta.

Basté vendía romances y retazos de cuero. Se pavoneaba mucho de su suerte, menos el día en que estaba de malas, que se mordía las uñas. Y como su charla vanidosa de casi siempre no era soportable, yo me vengaba, yendo en tren, anunciándole la proximidad de un túnel, de un puente, de un lugar donde hubo catástrofe, lo cual le daba angustia porque era supersticioso.

Mingo era persona siempre alegre menos cuando tenía que rivalizar con Xic de Sabadell, fajero con reclamos de mono y trompeta. Desde su tribuna Mingo le negaba ser hijo de Sabadell (por los paños) por serlo de la tierra de los cacahuetes, por lo cual llevaba mona. Una vez tuvimos que intervenir Pancho el Rey del Ungüento y yo, para que la cosa no pasara a mayores.

En alguna ocasión yo en tres horas ganaba diez duros, el importe de nueve días de trabajo. Otros días eran duros en sentido negativo.

Una agradable mujer que en la soltería me había dado calabaza se me acercó para comprarme cucharitas, y yo le ofrecí, taimadamente, cucharas de servir la sopa. ¡Boca grande! Tenía que vengarme de un ¡No! estentóreo que tres años hacía me había gritado. Sin embargo, la cosa terminó en sonrisas.

Una vez regateaba con una campesina media docena de calcetines, y su marido me estropeaba las coyunturas favorables. Le cogí hinchá. Por suerte él me pidió si llevaba clavos de herrar, y aquí pude contestarle que, de llevarlos, ya lo habría herrado.

DISCOBOLO

A beneficio de «Umbral» y de LE COMBAT SYNDICALISTE

Las federaciones regionales cenetistas de las zonas Norte y Normandía preparan para el día 6 de junio del presente año una interesante FIESTA DEL LIBRO en los flamantes locales del 33, rue des Vignoles, París (20), a cuya exposición podrán concurrir las Editoriales que lo deseen y aceptar las condiciones que les serán propuestas, así como los escritores que editen personalmente sus obras.

Durante la Fiesta se sorteará una original Tómbola del Libro, cuyos boletos hallará, el lector que los desee, en nuestra Administración al precio de 1 franco cada uno. La lista de premios establecida es como sigue:

1º. «L'Homme et la Terre», de E. Reclus, 6 tomos.

2º. «Encyclopédie Anarchiste», muchos autores, 4 tomos.

3º. «Obras completas» de Blasco Ibáñez, edición lujo.

4º. «Obras de García Lorca», ed. lujo.

5º. «Obras completas» de Amado Nervo, ed. lujo.

6º. «Obras completas» de Cervantes Saavedra», ed. lujo.

7º. «Obras completas» de Ciro Alegría, ed. lujo.

8º. «Obras completas» de Rosalía de Castro, ed. lujo.

9º. «Ciclo poético» de Juan Ramón Jiménez, ed. lujo.

10º. «La Novela picaresca española» (clásicos), ed. lujo.

11º. «Obras completas» de Ramón de Campoamor, edición lujo.

12º. «Obras de Rabindranat Tagore», ed. lujo.

13º. «Obras completas» de Rafael Barret, 3 tomos, y hasta el premio 50 lotes de libros importantes de relevantes autores.

Luego premios de consolación para los poseedores de billetes a quienes la suerte les sea esquiva. Por cada cinco francos devengados habrá derecho a un libro bueno, pero no escogible.

Toda compra de libros efectuada en la Exposición el 6 de junio, beneficiará de un 10 % de descuento.

La Fiesta será cerrada con un acontecimiento de variedades.

Carta abierta a Jeanne Fonda

EN la segunda cadena de la Tele francesa tuve la gran satisfacción de ver una secuencia a ti destinada en la que encarnastes un espíritu de liberalidad hacia el semejante, que te honra profundamente. Se desprecian de ti rasgos de gran sensibilidad, y será merced a ella que has podido descubrir la falta de fraternidad existente en la humanidad actual.

Un hombre libre de la América latina decía que hay seres nacidos para acumular toda la vergüenza que les falta a otros. Es un poco, si se quiere, como el simbolismo de Jesús.

¡Con qué emoción hemos escuchado tu lección gráfica, y cuanto dará a reflexionar a cierta gente!

Dices querer conocer el porqué de tu acentuado cambio de comportamiento. Es justo que lo desees. Epicteto, un filósofo justo y bueno aconsejó a sus discípulos estudiarse a sí mismo.

Quizás cuando te conozcas bien descubrirás que no eres socialista, o eso que hoy se considera socialismo. Te adelanto este criterio mío porque en la secuencia indicada aparece un periodista americano el cual es preguntado qué es lo que los americanos piensan de Jeanne Fonda, y qué es lo que al respecto piensa de ella misma. Y aquél, muy acertadamente, puede atraparte en eso que tú haces en América y que igualmente podrías cumplir en Francia. Adolece de sentido único, pues desgraciadamente los ejércitos, las cárceles y las invasiones son defectos tradicionales que existen también en los países mal llamados socialistas. Y allí, allí, Jeanne Fonda, no hay voces que se puedan elevar en sentido de justicia porque serían ahogadas.

CORREO DE REDACCION

J. H., Marsella; G. C. El Paó (Venezuela): Cumplidos vuestros encargos cerca de la Administración.

M. H., Dreux: No habrá desacuerdo en lo que supones. Se trata de una opinión convergente.

J. T., Marsella: El U-101 tendrá la misma característica que el 100. Podrás enviarlo a la amistad que sea sin reparo alguno.

A. F., Buenos Aires: Las fotos para el U-101 no han llegado a tiempo.

Rojo, Montpellier; Hernández; Dreux: Gracias por vuestro ofrecimiento de números de «Soli».

Tenías que haber dicho, al final, que te sentías anarquista, porque con lo que dijiste parecías serlo aunque lo ignoraras.

Fraternalmente tuyo:

Juan Valls

Agde, 19-2-1971.

NECROLOGICA

EUGENIO SALVADOR

Otro más que agregar a la larga lista de los que nos van dejando en el exilio. Poco después del inolvidable Gómez, otro compañero de Cretas le ha seguido de cerca: Eugenio Salvador, muerto a los 77 años en la primera decena del pasado mes de diciembre.

El día 11 de dicho mes fue celebrado su entierro — civil — en Condat-Fumel, a cuya Local pertenecía siempre desde su organización en 1944. Buen número de compañeros y amistades le acompañaron a su definitiva morada, así como también sus familiares y entre ellos su hermana y sobrinos, llegados de Toulouse al efecto, o sea la familia Barbé, muerto estos años atrás en el cercano pueblecito de Montayral. Un ramo de flores y con ellas un lazo rojo y negro, ofrecido por los compañeros, fue también depositado.

El compañero Sanjuán, en nombre de la familia y de la Federación Local, pronunció breves pero sentidas palabras en francés y en español, agradeciendo a todos su asistencia.

Bien podemos decir que pese a su edad, nuestra Organización perdió un ardiente defensor de la CNT y de sus ideas libertarias.

Podríamos añadir bastante sobre su actuación en la Comarca de Valderrobres. Nos limitaremos a decir que fue uno de los principales sostenes de nuestra obra revolucionaria, buen colectivista que trabajó siempre con ardor por su mejor buena marcha hasta que los fascistas se acercaron a Cretas, saliendo de los últimos junto a un buen número de familias de compañeros un tanto agrupados con dirección a Cataluña (que algunos ya conocen bien), primero, y camino del exilio después.

A su compañera Serafina, hijos y nietecita que él tanto amaba, nuestro sentido pésame, sintiendo no haber podido estar presente en el acto del sepelio.

Por la Comarca de Valderrobres en el exilio, J. F.

Febrero, 1971.

COMUNICADOS

A LOS LECTORES QUE FUERON DE « SOLIDARIDAD OBRERA », DE PARIS

Teniendo necesidad de dar cima a tres colecciones de nuestro antiguo portavoz, el compañero Juan Ferrer solicita de los compañeros que puedan desprenderse de los números de «Soli» que a continuación se citan: del 1 al 18; los 27, 30, 32 y 76; los 128, 148, 241, 246, 270, 311, 317, 407, 427, 457, 468, 500, 594, 595, 596 y 610, los destinen al compañero citado, 33, rue des Vignoles, Paris (XX^e).

REGIONAL CATALANA - CNT PARIS

Advierte a sus afiliados de Paris que para cotizar encontrarán al compañero Riambau, los sábados y domingos, en el local social. Asimismo ruega a los futuros lectores del boletín «Terra Lliure» que soliciten el número de ejemplares que deseen al compañero Evaristo Bagés, 33, rue des Vignoles, Paris (XX^e).

F. L. DE PERPINAN

Organiza las charlas siguientes en el local de la CNT, 46, rue d'En Calce:

Por el compañero Gil Juan, el 21 de marzo 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Origen del sindicalismo; sus principios y finalidades».

Por el compañero Blanco Francisco, el 4 de abril 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Mayorías y minorías».

Al mismo tiempo ponemos en conocimiento de todos los compañeros y Federaciones Locales de la región de los P. O. que pueden dirigirse directamente a CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés para obtener la cantidad de billetes de Tómbola que deseen. Tómbola organizada por las CC. de RR. Zona Norte y Normandía bajo la égida de la Fiesta del Libro Libertario.

F. L. DE ROANNE

El domingo 7 de marzo a las 9 y media en el local social Asamblea general con un importante orden del día. Se ruega la asistencia y la puntualidad de todos los compañeros.

F. LOCAL DE PARIS

Celebrará asamblea general para aportar sugerencias a los órdenes del día a los Congresos de la AIT y la CNT. Tendrá lugar en nuestro local social, 33, rue des Vignoles, el domingo 7 de marzo, a las 9,30.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	27 515 75
Soledad Estorach, Paris	20 00
Manuel Vidal, id.	10 00
Daniel Sanz, id.	15 00
Jacinto Lloret, id.	10 00
Francisco Tarragó, id.	20 00
A. C., id.	100 00
J. García Gómez, id.	10 00
Sebastián Pérez, id.	50 00
A. López, Roanne	10 00
Parejo, Ste-Livrade	10 00
Joaquín Bernard, Sète	10 00
Antonio Caro, Foix	35 00
Gaspar García, Cepoy	5 00
Enrique Calero, Evreux	50 00
R. Sánchez Ramis, Sevrans	29 30
Serafín Sanz, Helen	20 00
Ramón Sánchez, Sevrans	163 00
Pedro Tella, Plaisance	10 00
Julián Tella, Nogent-s-Vermisen	5 00
Membrives, Houilles-Argenteuil	10 00
Sánchez, id.	10 00
Valero, id.	10 00
F. Marin, id.	10 00
A. Marin, id.	10 00
F. Giné, id.	10 00
F. L. St-Denis	67 00
Serra Monrabá, Marsella	50 00
Aurelio Hurtado, Paris	20 00
Juan Cajares, id.	10 00
Bedós, id.	5 00
Doctor Boix, id.	20 00
Cobos, id.	10 00
Montoliu, id.	10 00
Vázquez, id.	10 00
Terraza, Combs-la-Ville	8 60

Suma y sigue 28 369 45

21 de marzo 1971 en Paris: INAUGURACION DEL NUEVO LOCAL SOCIAL

(33, rue des Vignoles, Métro Buzenval o Avron)

Por la mañana a las 10:

Acto oral a cargo de tres compañeros. Tomás Marcellán se ocupará de «La realización de las Vignoles o lo que puede la voluntad». Juan Ferrer versará sobre «Salvador Seguí y su época», y un compañero francés intervendrá con un tema de interés internacionalista. Presidirá una conocida personalidad intelectual del país.

Por la tarde a las 3, fiesta íntima con programa animado por LOS MUCHACHOS, JOAQUIN TENAS, CARLOS MENDIA y otros. Ampliaremos detalles.

Invitación extensiva a todos los compañeros y a las FF. LL. y grupos de toda Francia y el extranjero.

EN LA MAROMA FLOJA

MADRID. — Fraga Iribarne se da ribetes de sociólogo puesto que ello está de moda. Tratando de aparecer avanzado se ha clasificado como centrista, desde cuya posición arremete contra los «reaccionarios de derecha y de izquierda». Cree que «es inútil querer conocer la nueva madurez laboral, la existencia de importantes y respetables familias ideológicas», para aportar, en fin de cuentas, una conclusión sibilina: «arquitectura política concreta».

«CONSTRINASE USTED»

MADRID. — Ahora para construir el gran Madrid hay que achicar persona y tabiques. La consigna propagada por el Ayuntamiento indica: «Por un Madrid más amplio, ocupe menos sitio». Como los palaciegos y burgueses anchurosos no ceden palmo de inmueble, los chuscos madridistas (que aún quedan) le susurran al gordo: «Constrínase usted» y al chabolista: «Hábitate el tercer piso de su chabola».

SE ACABO DON DEMETRIO

MADRID. — Afectado de la dolencia de infarto del suyoocardio, falleció en esta capital Don Demetrio, hombre que no ha tenido otra notoriedad en este mundo que la de haberse puesto a disposición del general Franco en Tenerife cuando éste se sublevó contra el pueblo español. Don Demetrio, de triste personajillo de la Telefónica, por tal motivo gregario advino, tras la «cruzada», director general de la Telefónica, procurador de Cortes, y cortador de cupones a porrillo.

CONDUCTA LOGICA

CADIZ. — Acusado de cinco asesinatos por lo menos, ha sido detenido Manuel Delgado Villegas. Este hombre había aprendido a matar en la Legión Extranjera, de la que ha formado parte durante cinco años.

FUTURISMO DE CUCHARA Y TENEDOR

BARCELONA. — La red de restaurantes de las autopistas de Barcelona a Francia por la Junquera, Mongat-Mataró y Barcelona-Tarragona, ha sido concedida a la sociedad parisina «Jacques Borel».

Lo que pasa es que las citadas autopistas no están construidas.

INQUIETUD VICENSE

BARCELONA. — En las masías de la comarca de Vich reina profundo malestar ante el anuncio

ANTENA

de que las autoridades van a imponer el precio de 6,50 pesetas el litro de leche, que ahora se expende a 7,50 o a 8,00, según grados. De esta baja el público no participará, pero si los comerciantes, que tras comprar barato sabrán arreglarse para vender cara la leche bautizada.

Por este motivo de la leche abaratada, los ganaderos vicenses están de «mala leche».

HUELGAS, HUELGAS, HUELGAS

BARCELONA, Puerto Franco: De 700 obreros de la Faessa Internacional 688 se reincorporaron al trabajo bajo promesa empresarial de que las condiciones presentadas por ellos serán aceptadas por la empresa. Falta ahora la reincorporación de los 12 compañeros despedidos, sin cuya garantía queda conflicto a la vista.

— En Sabadell se van declarando en huelga los obreros cilindradores, aprestadores y acabados en piezas, por motivos reivindicativos no tenidos en cuenta por la burguesía. Quien ha dado la voz de «¡A la huelga!», ha sido el personal de la «Estruch Textil». En Barcelona se observa con simpatía ese movimiento, que podría ser secundado en la capital si la burguesía de aquí se mostrara tostonera como la de esa parte del Vallés occidental.

— Una asamblea estudiantil tenida en la Facultad de Filosofía y Letras fue suspendida por la policía a título de que tal reunión no había sido autorizada. Ante la resistencia de los estudiantes a ser desalojados por la fuerza del régimen, se suscitaron peleas, destroces de mobiliario y otros excesos, reproduciéndose éstos en la Diagonal, donde las lunas de los escaparates de Almacenes Tarragona fueron rotas y a la altura de las calles Calabria - Aragón varios autos fueron volcados. Como hay dieciséis jóvenes detenidos, en el estudiantado reina efervescencia.

ASILO DESASILADO

TARRAGONA. — El Asilo de Ancianos de las Hermanitas de los Pobres y otras hierbas, de la ciudad de Valls, ha cerrado sus puertas, no por falta de fondos, sino de «hermanitas». Las actantes eran pocas y viejas y no las había de recambio. Los diez viejos asilados que han quedado huérfanos de hermanitas y hermanazas, han sido distribuidos a los

almacenes de pobreza existentes en Barcelona, Tarragona, Reus y Tortosa.

SE APROBO LA LEY SINDICAL

BRUSELAS, (OPE). — «Le Soir» (19 de febrero) al despacho de la A.F.P. dice: «Pese a ciertas aperturas lleva el sello del falangismo ortodoxo.» Da cuenta de la aprobación con 451 votos en pro, 6 en contra y 11 abstenciones. Han excusado su inasistencia 46 procuradores, principalmente los prelados que participan en la 14 Conferencia Episcopal. La ley es sensiblemente diferente del proyecto presentado por el señor Solís en octubre de 1969. Se han registrado 1.100 enmiendas, 6 de las cuales se refieren a la totalidad y durante un año las ha estudiado una comisión de las Cortes nombrada al efecto.» Después de otras consideraciones, añade, bajo el subtítulo «El aparato omnipotente»:

El patrimonio considerable de que dispone la organización sindical y el importante personal que emplea (unos 15.000 funcionarios) hacen de ella el aparato burocrático más potente de España. Esta ley es extremadamente compleja en razón del dominio en que ha de regir.» El obrero no espera nada de la misma.

CARBONELL EN LIBERTAD

BARCELONA. — Jordi Carbonell, catedrático en la Universidad barcelonesa, fue de los 300 intelectuales y artistas que se manifestaron contra la pena de muerte en Montserrat, y, por consiguiente, es uno de los amonestados y multados por la policía. Conminado a producirse en idioma oficial ante el inspector que le tomó declaración, por contraposición Carbonell no quiso expresarse con otro idioma que no fuese el catalán. Furioso por tal «falta de respeto», el inspector denunció el caso a sus superiores, quienes infligieron al tío Carbonell el castigo de ser encerrado en un manicomio según el estilo bolchevique. Tras dos semanas de encierro Carbonell fue liberado.

CONFLICTOS SOCIALES Y UNIVERSITARIOS

BARCELONA (OPE). — En «La Maquinista Terrestre y Marítima» se han pronunciado 900 despidos, cursándose la notificación escrita. Sólo trabaja el personal de ofici-

nas y unos 100 obreros del taller

— En «Uralita S. A.» sigue el trabajo a ritmo lento desde fines de enero. Se han suspendido de empleo y sueldo por seis días 200 trabajadores. La sección de Tubos y Acabados trabaja también a ritmo lento.

— 500 obreros parados de la plantilla y otros tantos eventuales de la empresa C.F.I. encargada de la construcción de la Universidad Autónoma de Barcelona.

— En la Facultad de Medicina de Barcelona la fuerza pública llegada en «jeeps» ha expulsado a los estudiantes que la ocupaban.

— En Madrid los representantes sindicales del «Metro» han solicitado la declaración de conflicto colectivo y la dimisión del Jurado de Empresa. Alegan que los diez millones de pesetas reservados para incentivos han sido mal repartidos...

AHORA QUE SOLO HAY MEDIO ANALFABETO EN ESPAÑA

BARCELONA. — Datos que se suponen oficiales pero cuya procedencia no se precisa, dicen que la provincia que posee mayor número de analfabetos es Sevilla, con 79.000. Sigue Barcelona con 47.000. Madrid cuenta con 41.000. Pero puede asegurarse que la totalidad de estos casos, por lo menos en Cataluña, la constituye la inmigración. Bien debido a los llegados iletrados o a los hijos de éstos, cuyo padre no siempre pone el debido interés en que la prole consiga una instrucción por lo menos elemental, y a la falta de escuelas.

NO SE HA DICHO LA ULTIMA PALABRA

EL FERROL SIN CAUDILLO. — La dirección de «Astilleros Barreiros» de Vigo ha acordado readmitir a los obreros despedidos. La única sanción que mantiene es la suspensión de empleo y sueldo por 3 a 7 días. Más de la mitad de los 1.500 trabajadores pararon una hora como protesta contra las sanciones.

MOVIMIENTO BURSATIL

MADRID (OPE). — Hemos publicado en el Boletín del día 3 la noticia de que los efectos impagados en el periodo enero-agosto de 1970 superaban los dos millones por un valor de 109.417 millones de pesetas. «Actualidad Económica» trata también de este asunto y critica la falta de información procedente de fuentes públicas o privadas. Los protestos son frecuentes en los bienes de consumo, y menos en la adquisición de alojamientos, bienes de producción y automóviles.

Les Municipales et la Commune

Séductions petites - bourgeoises et action directe

Des individus encore mal définis, intellectuels, assez bien fortunés, au sourire séduisant, au verbe serein, de gauche, des bourgeois sympathiques se servent du mot Commune pour confondre l'insurrection de 1871 en France avec la Commune de 1971, son conseil municipal inféodé à toutes les notoriétés locales, autant politiques qu'économiques (à la pégre et tout son réseau en définitive). D'autres individus, des « révolutionnaires », des « libertaires » se laissent guider très volontiers par les premiers.

J.J.-S.S. se fait le champion d'un socialisme à « visage humain », dénonce ce que nous dénonçons, l'Etat et la société de consommation. Mais JJ-SS est à la tête d'un parti, il parle de faire la révolution de façon pacifique, au moyen d'une concertation à tous les niveaux et surtout à la table où se trouvent tous les politiciens — il n'a jamais été partisan de foutre le régime en l'air — la Ve République et ses institutions, pour lui c'est pas mal du tout; ce qui est nécessaire c'est de leur apporter un certain nombre de retouches, de réformes.

En avant vers les municipales. La Commune, il s'en fout.

Mais très rapidement nous retrouvons la différence essentielle entre d'un côté bourgeois, petits-bourgeois et collabos-réformateurs et de l'autre les travailleurs et révolutionnaires qui s'insurgent — entre, d'une part, la participation, la concertation, le rationalisme et les municipales et, d'autre part, la grève, l'action directe, la révolution et la Commune.

Les mineurs de Lorraine se sont mis en grève, ont occupé le siège des charbonnages, ont manifesté la force de leur front solidaire, seul moyen d'obtenir une satisfaction véritable à leurs revendications, et menacent de boycotter les élections municipales.

Les postiers britanniques se permettent de mener une grève sans précédent pendant cinq semaines, ne demandent pas des mini-augmentations de salaires, mais décident de faire éclater le cadre de leurs conditions de vie et de travail.

Les postiers français mènent, enfin, une grève de trois jours. Les agriculteurs, alors même que se déroulent des séances de « concertation », se battent avec les

flics et bloquent une voie ferrée.

Les réactions se veulent à la fois menaçantes et paternalistes.

Les ministres français s'efforcent de nous expliquer que ces manifestations sont « antipopulaires ». Ils ont compris la leçon de leur ancêtre direct, Adolphe Thiers. Il s'agit d'isoler les révolutionnaires, de soulever tout le pays contre eux. Voilà la clé suprême de la répression.

Mais il y a des choses contre lesquelles le pouvoir n'a plus aucun moyen d'agir.

Expliquons-nous.

Nous appelons travailleur, non seulement celui qui produit, mais également le travailleur en puissance, le lycéen, l'étudiant, et en généralisant, tout individu qui dans la vie quotidienne s'efforce de n'être ni un flic, ni un exploitateur, ni un parasite.

Il y a des métiers exécrables, mais il y a surtout des positions et des interprétations contre-révolutionnaires des rapports humains.

Les travailleurs, ceux dont le rôle existera toujours en société révolutionnaire, disposent dans leurs mains de toute l'activité de production. Leur nombre est peut-être inférieur à la moitié de la population dite « active » — mais l'autre moitié (et je m'attaque aux fonctions non aux individus) ne sert à rien; elle assure un ensemble de rôles parasites sur la production et la consommation, indispensables au système capitaliste, mais qui devront disparaître.

Si la minorité des producteurs, que l'Etat et le capital s'efforcent d'isoler lorsqu'elle se soulève, redécouvre la grève générale, tous les agitateurs de concertation, de participation avec les patrons, de discussion avec les bourgeois et les parasites snobinards de tous ordres, tous les champions du ratio et de la paix sociale, sont nettoyés et rendus impuissants.

La lutte révolutionnaire ne peut s'appuyer que sur la minorité des producteurs réels (ouvriers, techniciens, employés, enseignants, lycéens, étudiants). Les uns créent des objets, d'autres des services, d'autres de l'information ou de la recherche. Tous disposent d'un moyen d'action commun : la grève générale appuyant l'action directe, la commune et la révolution.

Vouloir faire l'un sans l'autre, c'est trahir les principes mêmes de la révolution anti-totalitaire et aller tout droit vers des échecs ou bien des compromis.

Dire que les travailleurs, ça n'existe plus, c'est oublier ce pourquoi même nous luttons : une société où tous seront des travailleurs — ou la disparition des fonctions parasites fera que

tous auront le temps d'être producteurs et chercheurs à la fois — où la révolution dans tous les aspects du système, de la culture et de la vie quotidienne transformera totalement la conception du travail en œuvre individuelle créatrice en permanence au sein de l'équipe et de la collectivité fraternelle.

P. MERIC

La constitution d'un syndicat selon le code du travail

Art. 2. — Les syndicats ou associations professionnelles de personnes exerçant la même profession, des métiers similaires, ou des professions connexes concourant à l'établissement de produits déterminés, ou la même profession libérale, peuvent se constituer librement.

Art. 3. — Les fondateurs de tout syndicat professionnel doivent déposer les statuts et les noms de ceux qui, à un titre quelconque sont chargés de l'administration ou de la direction. Ce dépôt à la Mairie de la localité où le syndicat est établi, et, à Paris, à la préfecture de la Seine. Il est renouvelé à chaque changement de la direction ou des statuts. Communication des statuts doit être donnée par le maire ou le préfet de la Seine au procureur de la République.

Art. 4. — Les membres de tout syndicat professionnel chargés de

l'administration ou de la direction de ce syndicat doivent être Français; jouir de leurs droits civils et n'avoir encouru aucune des condamnations prévues aux articles 15 et 16 du décret organique du 2 février 1852.

Art. 5. — Les femmes mariées exerçant une profession ou un métier peuvent, sans l'autorisation de leur mari, adhérer aux syndicats professionnels et participer à l'administration ou à la direction.

Art. 6. — Les mineurs âgés de plus de seize ans peuvent adhérer aux syndicats, sauf opposition de leur père, mère ou tuteur. Ils ne peuvent participer à l'administration ou à la direction.

Art. 7. — Peuvent continuer à faire partie d'un syndicat professionnel les personnes qui ont quitté l'exercice de leur fonction ou de leur profession, si elles l'ont exercée au moins un an.

« C. S. »

COMMUNIQUES

Union Locale de Syndicats C.N.T. de Puteaux

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, (92) Puteaux.

Permanence : deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois, de 10 à 12 heures.

INVITATION

La permanence C.N.T. à la Bourse du Travail de Puteaux, et aux sympathisants de l'A.I.T., des localités de Puteaux, Rueil, Courbevoie et environs, sa présence et concours à l'action immédiate de l'Union Locale de Puteaux.

SYNDICAT UNTTAIRE DES EMPLOYÉS DE LA REGION PARISIENNE

Prochaine réunion le 17 mars 1971 à 18 h 30 précises au siège confédéral, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

DEUXIEME UNION REGIONALE

Le Syndicat des Cheminots de la Deuxième Union Régionale, invite ses adhérents à la préparation de l'ordre du jour et date des réunions qui auront lieu en février. Venir, ou écrire aux permanences.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

SYNDICATS, PARTIS...

(Cet article est paru dans le numéro 172 des « Cahiers de l'humanisme libertaire », dont le directeur est notre vieux camarade, Gaston Leval. Cette étude est intéressante dans la mesure où elle montre que les « bizarres » conceptions autogestionnaires de la CFDT, ne sont que des voies de garage pour la classe ouvrière, et qu'elles ne doivent pas « impressionner » les véritables syndicalistes révolutionnaires, qui pourraient s'y laisser tenter (voir l'article débile, écrit par un anarchiste « irresponsable », paru dans « Liberté », du mois de décembre 1970).

Le 17 septembre 1970, Edmond Maire, militant de la CFDT, a fait une conférence sur l'autogestion au centre technique Renault, de Rueil. Le problème a été examiné sous ses multiples aspects, sans, bien entendu, les épuiser tous, une seule conférence ce qu'est une seule conférence ne suffisant qu'à donner une définition de ce qu'est l'autogestion.

Il nous a semblé utile de nous arrêter sur certains points particulièrement intéressants, à cause des différences, parfois fondamentales, qui séparent les positions de la CFDT de celles que nous pouvons avoir. Mais auparavant il serait bon de replacer rapidement les observations que nous allons faire dans leur contexte.

En réalité, pour la CFDT, l'autogestion n'est qu'un des éléments d'un tout qui constitue sa conception générale du socialisme. Celui-ci est fondé sur trois principes : planification démocratique, propriété sociale des moyens de production, autogestion. Chacun des trois est indissociable des trois autres. L'autogestion vient s'insérer dans cet ensemble. Notre propos n'est pas de nous attarder à discuter de la planification démocratique, ni de la propriété sociale, qui ont été définis par Edmond Maire, mais d'analyser la question des modalités.

Nous considérons comme entendu que dans toute société industrielle, un certain degré de planification est nécessaire (qu'on appelle cela coordination si le mot planification fait peur : ce qui importe c'est l'idée, non le mot). Cette planification doit être démocratique, c'est-à-dire se faire en partant de la base. Nous considérons aussi comme entendu le

principe de la propriété sociale, par opposition à la propriété étatique. Pratiquement, cette situation se traduit par l'autogestion.

Dans les grands traits il n'y a là rien qu'un syndicaliste révolutionnaire ou un anarcho-syndicaliste désavouerait. Mais il est des points sur lesquels les divergences sont fondamentales, et c'est sur ceux-là que nous voulons insister, à cause de leurs ambiguïtés et des dangers que, selon nous, ils présentent. Ces aspects particuliers sont liés au fait que la CFDT attribue à l'Etat et aux partis un certain rôle ; et aussi au fait que le syndicat se cantonne dans le domaine économique au lieu de l'étendre à tous les aspects de la société, ce qui permettrait de faire face à l'influence néfaste des partis. D'autre part, la CFDT ne reconnaît pas au syndicat un rôle dans la gestion.

Certes, du fait même des trois principes posés par la CFDT, l'Etat aurait un rôle réduit par rapport à celui qu'il peut jouer aujourd'hui. Mais le maintien des partis, le maintien de l'Etat, le rôle indirect et donc secondaire du syndicat dans la gestion, soulèvent des problèmes d'une extrême importance. Il ressort de la conférence d'Edmond Maire, que pour la CFDT, ce n'est pas au syndicat de gérer l'économie. Le syndicat ne fait que susciter autour de lui des structures d'autogestion, des conseils ouvriers, mais ne participe pas à la gestion en tant que syndicat : il garde son indépendance critique par rapport à la gestion effectuée par le conseil ouvrier. D'autre part la CFDT défend une position où syndicat et parti coexistent.

Pratiquement trois forces sont en présence : syndicat, parti, et conseil. Des interrelations ne pourront manquer de s'établir. Les syndicats ne participant pas à la gestion, les partis chercheront à établir des rapports avec les conseils et à jouer un rôle dans cette gestion. Encore le terme « établir des rapports » n'est-il qu'un euphémisme.

On peut aisément prévoir ce qui, à moyen ou long terme, surviendra. Les conseils seront annexés, noyautés par les partis. Le syndicat, s'il reste sur sa position de non-intervention en ce qui concerne la gestion, ne pourra pas lutter efficacement contre les tendances opposées à l'autogestion qui se manifesteront à l'intérieur

des conseils eux-mêmes, que ce soit ou non sous forme voilée. En fin de compte, il n'aura plus à garder son indépendance par rapport aux conseils dans le simple but de protéger les intérêts des minorités lésées, il devra tenter de garder son indépendance par rapport aux partis dans une lutte qui mettra en cause l'existence de l'autogestion elle-même.

Le syndicat, s'il n'a pas de rôle gestionnaire, ne semble pas non plus, selon les théoriciens de la CFDT, avoir un rôle très précis dans la coordination des unités économiques entre elles. Dans l'hypothèse d'un conflit entre parti et conseils, il est à craindre que les partis soient gagnants d'avance du fait même de leur structuration poussée et de leur organisation de type territorial.

La CFDT ne précise pas quel sera le rôle des partis dans la société qu'elle préconise. Elle se contente de constater leur existence. Par ailleurs elle affirme que l'autogestion doit être généralisée à toute l'économie, ou ne peut être. On peut alors se demander si la structure de parti est compatible avec l'autogestion, surtout si l'on adopte le principe fondamental selon lequel l'autogestion, de la société ne peut commencer que par l'autogestion des luttes. On voit mal quel pourrait être le « parti de l'autogestion ». Ceux qui pensent que la phase post-révolutionnaire passe par la concentration la plus extrême du pouvoir entre les mains du prolétariat, et que cette concentration ne peut se faire que sous la forme d'un parti centralisé et « en même temps démocratique », ceux-là ne peuvent que s'opposer à l'organisation autogestionnaire.

Quel parti pourra s'accommoder avec le principe de la révocabilité permanente et avec la libre et totale circulation de l'information ?

Mais si le parti réunit toutes les conditions qui font l'autogestion possible, ce qui constitue déjà un exploit, quel sera son utilité ? Le parti n'est pas une organisation de type fonctionnel en ce sens qu'il réunit des individus de tous les milieux, ouvriers ou non, en des lieux indéfinis en dehors des lieux de travail, par opposition au syndicat qui réunit des individus spécifiés, sur critère professionnel — en des lieux spécifiques — le lieu de travail.

Dans le cas où le ou un parti reconnaîtrait le principe de l'autogestion, il faudrait qu'il les applique à lui-même. Mais si ces conditions sont remplies, le parti, dans le domaine économique du moins, a une structure qui fera double, voire triple emploi, puisqu'il y aura déjà les conseils et le syndicat. Mais de surcroît son utilité sera nulle, car le propre de l'organisation autogestionnaire

...ET

est de s'exercer en un lieu précis. Qui dit autogestion dit quelque chose à gérer. On ne crée pas une organisation uniquement pour donner aux adhérents le seul plaisir de s'autogérer.

Si donc les partis (et ce n'est là qu'une hypothèse) acceptent le principe de l'autogestion, et l'appliquent dans leur organisation interne, il apparaît une dispersion des forces par double emploi. Pire encore, non seulement les partis dispersent leurs forces, ils tournent à vide.

Mais il n'est dans l'intention d'aucun parti de tourner à vide... C'est pourquoi le parti constitue un danger pour la réalisation d'un système autogestionnaire authentique.

A moins que parti et syndicat ne s'entendent pour se partager, se diviser le travail : on peut concevoir, par exemple, que le syndicat cantonne son influence dans l'entreprise — et, apparemment, la CFDT ne prétend pas à autre chose — et que le parti se consacre aux autres aspects de la vie sociale, qu'il gère directement la vie des « administrés » comme dans le cadre actuel, et alors on ne voit pas très clair. La CFDT ne donnant aucune précision sur l'organisation sociale en dehors de l'entreprise — elle se contente de dire que l'autogestion sociale en dehors de l'entreprise doit être généralisée sur le plan économique — on peut supposer que le cadre général de l'organisation sociale, sera celui où prédominera l'organisation traditionnelle de type parti.

La deuxième possibilité est que le parti ait, par rapport à un conseil communal, départemental, régional, etc., d'autogestion, le

même rôle que le syndicat par rapport au conseil d'entreprise.

Quoi qu'il en soit, on peut toujours craindre que ce partage des tâches s'il s'effectue, ressemble fort au partage d'un gâteau, et qu'il se fasse aux dépens des travailleurs, de la liberté des hommes.

Comment croire que ceux par rapport auxquels le syndicat veut garder une certaine autonomie dans le cadre de l'entreprise, et ceux qui seraient laissés à la « disposition » des partis à l'extérieur ne seraient pas les mêmes ? A condition, toutefois, que les partis acceptent de tenir un rôle secondaire par rapport aux conseils communaux, etc. Et sous

une critique inconditionnelle des partis... Peut-être y a-t-il là, de la part du syndicat, des considérations d'ordre tactique, sur lesquelles il serait vain de s'attarder.

Certes, la prudence qui est montrée : le refus de participer directement à la gestion, le rôle de guide, d'orientateur où le syndicalisme se relègue, relève d'une attitude louable de mise en question permanente d'un système qui lui-même peut dévier vers le bureaucratisme. Car l'autogestion n'est pas une panacée.

En laissant de côté le problème de savoir si la CFDT a elle-même pris des précautions contre la bureaucratisme, nous pensons que

partis avec des conseils c'est exposer les conseils au noyautage par les partis. Ces partis peuvent être favorables ou hostiles à l'autogestion. S'ils sont favorables, le syndicat aura un travail énorme à effectuer non seulement dans la défense des minorités mais aussi dans la lutte antibureaucratique, la professionnalisation des dirigeants, etc. De surcroît, restant à l'écart de la gestion, il laissera au parti le loisir de se substituer au conseil et, dans le meilleur des cas (dont nous doutons même qu'il puisse survenir) il permettra à une organisation, que d'ailleurs rien ne prépare à cela, de jouer un rôle qu'il aurait pu assumer lui-même.

gestion pour, à l'intérieur des conseils, offrir des garanties aux minorités contre les majorités, pourrait être résolu dans le cas où le syndicat, avec les conseils qui l'accepteraient, se chargerait de la gestion, par l'adoption des deux principes déjà énoncés :

— révocabilité à tout moment des responsables nommés par les travailleurs ;

— libre et totale circulation des informations, c'est-à-dire, contrôle permanent sur les délégués, et formation permanente de la base.

Ces deux principes seraient une garantie pour la libre expression de toutes les tendances dans le conseil d'autogestion ; et cette libre expression constitue de son côté

AUTOGESTION

réserve même que ces derniers existent, les travailleurs seraient ballotés entre parti — tuteur à l'extérieur de l'entreprise, et syndicat-tuteur à l'intérieur.

Dans ces conditions on peut sérieusement douter que l'autogestion soit efficace, ou même effective.

Notre but n'est pas de formuler jusque dans le détail des hypothèses sur ce que pourrait être l'organisation de la vie courante dans le cadre envisagé par la CFDT. Sans vouloir affirmer que cette analyse soit juste, ni, a fortiori, qu'une telle situation soit voulue par la CFDT, nous voulons simplement tenter de découvrir quelles pourraient être les conséquences possibles des positions de la CFDT ou plutôt de son manque de prise de position du moins, en ce qui concerne le rôle des partis.

En ce qui nous concerne, nous voyons mal comment l'autogestion de la Vie en dehors des heures de travail, pourrait s'effectuer par le maintien d'un cadre institutionnel où subsisterait un ou plusieurs partis, desquels il est, de surcroît, difficile d'attendre une transformation dans le sens d'une adaptation au système autogestionnaire.

Par ailleurs il ne s'agit pas, pour nous, d'attaquer de façon passionnelle les positions de la CFDT. ne serait-ce que parce que les points communs sont nombreux, sans essayer d'en comprendre les motivations.

Tout d'abord, il est une évidence : si la CFDT peut critiquer certains aspects caractéristiques des partis — le « centralisme démocratique », par exemple — on peut difficilement attendre d'elle

ce qu'elle veut, c'est garder un certain recul pour constituer une protection pour les minorités qui, dans le cadre autogestionnaire, auraient pu être lésées. En quelque sorte, elle veut avoir, par rapport à la nouvelle démocratie populaire, le même rôle de protection et de défense qu'elle a pu avoir par rapport au système capitaliste. Loin de nous l'idée de critiquer cette intention. Un Trotsky demandait une subordination complète des syndicats au parti, transformés en appendices du parti, en partant du raisonnement suivant : Nous sommes un Etat ouvrier ; Etat et ouvriers sont une seule et même chose, donc les ouvriers n'ont pas besoin d'un organe séparé pour les défendre contre leur Etat. On sait ce que cela a donné, et l'on comprend que la CFDT veuille garantir les minorités contre ce type de raisonnement, que ce soit la minorité des conseils contre la majorité, ou que ce soit les conseils eux-mêmes contre les partis. Cette deuxième possibilité n'est pas expressément formulée, mais elle est implicite : car maintenir des

Si d'autre part, les partis sont hostiles à l'autogestion, c'est tout le système qui est en danger.

Nous ne critiquons pas par système l'intention de la CFDT, mais nous mettons en cause l'efficacité des méthodes grâce auxquelles le syndicat pense résoudre le problème de la défense des minorités et de la lutte contre l'accaparement du pouvoir.

Il n'y a pas de garantie assurant qu'une organisation ne se bureaucratise pas. On ne peut résoudre ce problème par des statuts qui garantiraient la participation maximum, laquelle garantit à son tour le maximum de démocratie ? Il y a simplement des statuts qui permettent la participation, et d'autres qui la rendent impossible. Et si les statuts proposés par la CFDT rendent, théoriquement, l'autogestion des entreprises possible, de fait, ils la mettent tellement en péril qu'on doute que, le moment venu, elle puisse être mise en application, ou, plus précisément, survivre longtemps.

Le problème posé par ce qu'on pourrait appeler le scrupule de démocratie : rester à l'écart de la

gestion, pour la protection des minorités, une garantie tout aussi efficace, sinon plus, que celle apportée par la solution de la CFDT au problème posé.

Dans l'hypothèse autogestionnaire, la défense des conquêtes de la révolution, qu'on appelle cela dictature du prolétariat, période transitoire ou autrement, devra se faire aussi bien contre la réaction que contre les mouvements de gauche opposés à la gestion ouvrière. Nous n'avons pas le droit d'oublier le mot d'ordre de Lénine : « Tout pour le pouvoir aux soviets », ni ce que les bolcheviques et Lénine lui-même, en ont fait, en dépouillant les soviets de tout pouvoir.

C'est pourquoi nous pensons que l'établissement d'un système authentiquement autogestionnaire ne peut se faire sans

— une condamnation inconditionnelle du système de parti ;

— l'extension du rôle du syndicat, et donc de l'autogestion, à tous les aspects de la vie sociale et économique ;

la proclamation d'un syndicalisme unitaire et révolutionnaire.

Par l'action directe.

Vers l'autogestion généralisée...

La contrainte sociale

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Faire la révolution, transformer la société, ce sont des mots qui reviennent constamment à la surface; des mots prononcés bien souvent par les leaders de mouvements totalement opposés. Ceci explique qu'après avoir été galvaudés ils finissent par ne plus signifier grand chose. Mais nous pouvons malgré tout, retenir une vérité fondamentale : S'il faut faire la révolution, transformer la société, c'est bien que celle-ci ne correspond pas aux aspirations des hommes.

L'humanité est lasse des contraintes sociales.

La contrainte sociale, le despotisme sous toutes ses formes, l'exploitation de l'homme par l'homme, tout cela est né la première fois qu'un homme, vaincu par un autre homme, se vit dépouillé du fruit de ses efforts.

Depuis, l'humanité n'a vécu qu'une longue lutte entre deux classes opposées.

Les tyrans, les ambitieux, les exploitateurs, profiteurs et spéculateurs de tout horizon ne vivent que pour accentuer les inégalités sociales à leur profit. On les dénomme la classe dominante.

Ceux qui par idéalisme ou par caprice du sort, n'ont pas voulu ou n'ont pas pu s'intégrer à la classe des maîtres, constituent la classe exploitée.

Dans son œuvre « De l'homme », Helvétius écrit vers 1760 :

« Dans la majorité des royaumes il n'y a que deux classes : L'une manque du nécessaire, l'autre regorge de biens superflus. La première ne peut subvenir à ses besoins que par un travail excessif. Ce travail est pour tous un mal physique; pour certains c'est un supplice. La seconde classe vit dans l'abondance mais aussi dans les angoisses de l'ennui. Et bien, l'ennui est un mal aussi terrible que l'indigence. Par conséquent, la majorité des royaumes sont peuplés de malheureux.

Comment faire pour leur apporter le bonheur?

Il suffit de diminuer la fortune des uns et augmenter celle des autres; donner aux pauvres la possibilité de subvenir abondamment à leurs besoins et ceux de leur famille en ne travaillant que six à huit heures. »

L'histoire, sans démentir le

bien-fondé de ces réflexions, nous prouve, hélas! que seule la lutte constante des exploités contre l'injustice, peut apporter quelque amélioration à leur sort.

A mainte reprise, les peuples révoltés ont tenté d'instaurer de nouvelles structures sociales qui banniraient toute source d'ennui et d'indigence, c'est-à-dire la spéculation, l'exploitation de l'homme par l'homme et la tyrannie.

La Commune de Paris, Cronstadt, l'Ukraine maknoviste, l'Espagne libertaire..., autant d'exemples à verser au dossier des conquêtes sociales. Et nous aurions pu citer d'autres exemples en remontant le cours de l'histoire.

De l'ère du servage à nos jours, tous les Etats s'appliquent à maintenir l'inégalité sociale, et l'exploitation de l'homme par l'homme est sans cesse perfectionnée. La classe dominante fut et reste hantée par l'esprit du lucre et du profit. Cette hantise la pousse depuis toujours vers les pires bassesses, les comportements les plus inhumains, les plus ignobles agissements.

J. Jaurès, dans son réquisitoire contre les guerres, déclarait à la veille du conflit de 14-18 : « Si, dans la pensée folle de créer une diversion au problème social ou d'affermir les monarchies chancelantes ou de sauver des privilèges bourgeois ou encore, dans un appétit scélérat de lucre et de finance, les dirigeants déchainent la tempête; s'ils refusent encore, à la dernière heure, avant la consommation du crime, les suprêmes appels à l'arbitraire qui leur viendront du prolétariat universel, alors, oui, ce sera le droit et le devoir de la classe ouvrière, ce sera son droit et son devoir, par un effort simultané et concerté de ses militants dans les pays exposés à l'horrible catastrophe, de se soulever, de faire appel désespérément à la force révolutionnaire, de briser ces gouvernements de délire, de rapine et de meurtre. »

Le prolétariat aura bien des motifs de se soulever. Les conditions d'existence et de travail des Canuts de Lyon, leur font prendre les armes que leur ont donné certains chefs d'atelier, membres de la garde nationale. Le 22 novembre 1831, ils descendirent dans la rue parce qu'ils voulaient vivre

libres en travaillant ou mourir en combattant.

J. B. Montfalcon décrit la misère de cette époque dans « Histoire des insurrections de Lyon » :

« A Lyon, des enfants très jeunes sont placés au rouet destiné à faire les canettes; là, constamment courbés, sans mouvements, sans pouvoir respirer un air pur et libre, ils contractent des irritations qui deviennent par la suite des maladies scrofuleuses; leurs faibles membres se contournent et leur épine dorsale se dévie; ils s'étioient et, dès leurs premières années sont ce qu'ils devront, souvent, être toujours, débiles et valétudinaires.

D'autres enfants sont occupés à tourner des roues qui mettent en mouvement de longues mécaniques à dévider; la nutrition des bras s'accroît aux dépens de celle des jambes et ces petits malheureux ont souvent les membres inférieurs déformés. »

Cet état de faits ne suffisait pas pour émouvoir les sentiments humanitaires des dirigeants du régime. Casimir Périer, après cette première insurrection des Canuts, devait déclarer devant la Chambre : « Il faut que les ouvriers sachent bien qu'il n'y a de remèdes pour eux que la patience et la résignation. »

Le Parti républicain ne fut pas plus compréhensif. Dans « Le National » du 17 septembre 1830, écrivait :

« Les ouvriers n'ont pas encore acquis assez de lumière pour discerner ce qui convient à leurs intérêts aussi bien qu'aux intérêts de tous. »

Beau prétexte pour cacher un besoin profond de domination...

Tous les politiciens, tous les tyrans ont assis leur règne sur cet argument : « L'existence de l'autorité, écrivait Sébastien Faure, se perd dans la nuit des temps, d'après les historiens et c'est exact. Mais on est en droit d'affirmer avec la même véracité que l'existence de la révolte remonte à la même époque. »

La classe exploitée a, de tous temps, su discerner mieux que ne veut le laisser entendre C. Périer et bien d'autres, où sont ses propres intérêts et ce qui leur convient le mieux.

« Le grand mouvement qui commence en France et en Grande Bretagne entre 1830 et 1835 n'a pas besoin d'hommes politiques, a écrit Edouard Dolléans. Tout au

L'Etat a pour
fonction de s'éri-
ger en illusion
d'intérêt général

contraire, il doit les redouter. Les chefs de partis ne songent qu'à régner et à durer. »

Leur règne, bien souvent noirci par le massacre des travailleurs les plus conscients et les plus valeureux, ne pouvait durer que par la terreur imposée aux peuples.

Le sadisme des politiciens versaillais de 1871 restera dans l'histoire de l'humanité comme une ombre fantomatique rappelant aux travailleurs la méfiance qu'ils doivent observer à l'égard des politiciens et de la classe dominante.

Thiers, de sinistre mémoire, devait déclarer le 22 mai 1871 : « Le sol est jonché de leurs cadavres; ce spectacle affreux servira de leçon. »

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

34 28

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

11 MARS
1971
NUMERO 646
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

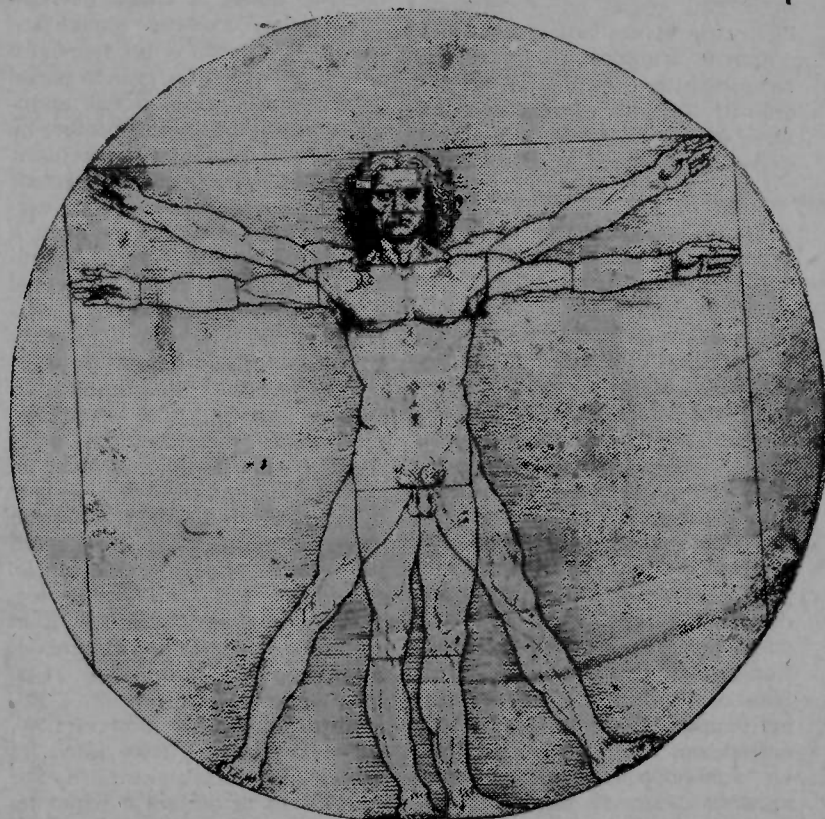
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

TRAVAIL INTERIMAIRE:

Le capitalisme à la recherche de méthodes plus efficaces d'exploitation

MANPOWER:

Pour la suppression des bureaux de placement payants



L'homme épinglé sur une carte perforée...

Le capitalisme, toujours à la recherche de formes d'exploitation de plus en plus rationnelles, nous impose depuis quelques années sa nouvelle panacée à ses propres contradictions : le travail temporaire ou intérimaire. Qu'est-ce donc l'intérim ?

Un bon moyen pour des individus pourvus d'une certaine forme d'intelligence, de s'enrichir, sans courir aucun risque financier, sur le dos d'un nombre sans cesse croissant de jeunes travailleurs, cueillis le plus souvent à leur sortie de l'école secondaire ou technique.

Pour l'Etat, qui, excepté la répression, n'organise pas grand-chose, c'est aussi un moyen de marquer son incapacité : a) de prévoir les emplois en fonction de l'évolution de la technique; b) d'assurer la formation professionnelle. Il s'agit donc d'une astuce grâce à laquelle le taux de chômage est maintenu en dessous de la réalité.

Dans ce premier article, nous nous bornerons à l'examen de quelques points du règlement intérieur de « Contact Office » agence de travail intérimaire bien connue

à Paris, et à une première analyse.

1. — « Les emplois que nous proposons sont des emplois purement temporaires que nous ne pouvons offrir à notre personnel que dans la mesure où nous recevons des demandes de notre clientèle. Il en résulte que le contrat de travail cesse à la fin de chaque période d'emploi temporaire acceptée où chacune des parties reprend son entière liberté.

2. — La qualification acceptée par notre client est la base sur laquelle vous serez effectivement rémunéré même si celle-ci ne correspond pas toujours à votre qualification habituelle.

3. — Pendant les mois de juin à août, une prime d'été est attribuée aux employés relevant de certaines qualifications. Le montant variable en est fixé chaque année par la direction, qui peut la supprimer en cas de manquement à vos engagements (en particulier si vous quittez un remplacement en cours).

4. — Une prime de travail temporaire (5 % du salaire de base) est versée. Elle a pour but de récompenser les efforts ou sanc-

(Suite page 11.)

Pour la suppression des bureaux de placement payants

(Suite de la page 1.)

tionner les défaillances de chacun...

5. — Chaque fois que l'un des cas énoncés ci-après se produira, cette prime sera supprimée. »

Suivent 12 cas dont :

a) « Retard dans l'envoi des bordereaux d'heures.

b) Personne communiquant son adresse personnelle à un client de Contact.

c) Personne acceptant sans notre accord préalable un emploi stable chez le client de Contact ou elle est détachée.

d) Et plus généralement, personne dont le comportement ou le travail a fait l'objet d'une observation défavorable de la part d'un client.

En raison du grave préjudice que notre société pourrait subir si l'un quelconque des 12 cas énoncés devait se produire deux fois, l'employé serait considéré comme ayant commis une faute grave de nature à justifier un renvoi immédiat.

6. — Dans votre intérêt, la plus grande discrétion concernant vos appointements vous est instamment recommandée. Tout manquement de votre part à cette règle serait considérée comme une faute grave de nature à motiver un renvoi immédiat (et la perte de vos primes de travail temporaire et d'été).

7. — ...Vous êtes tenu de vous

conformer au règlement intérieur de l'entreprise cliente.

8. — Vous devez éviter de prendre vos vacances durant la saison d'été où les demandes des clients sont extrêmement nombreuses. »

Critique du Comité de base syndicaliste révolutionnaire :

1. — On ne se mouille pas trop. La plus belle fille ne pouvant donner que ce qu'elle a, le travailleur peut toujours le cas échéant créer de l'emploi ; c'est cela, sans doute « reprendre son entière liberté ». Dans un contexte plus général, il s'agit d'habituer les jeunes à ne pas trop sourcilier sur des questions de stabilité d'emploi et ainsi de préparer graduellement des lendemains où l'on accepterait le fait d'être privé d'emploi comme résultant d'un état de choses normal.

2. — De par sa nature, l'intérimaire est conduit à accepter n'importe quel boulot à n'importe quel salaire : cas des ex-lycéens ou universitaires et des employés dont la profession est surchargée en effectifs.

3. — Prime tout à fait arbitraire quant à son calcul et à sa répartition. En réalité, une miette de « super-bénéfices » que réalise l'« agence » pendant les mois d'été.

4. — Tout aussi arbitraire et même de type répressif puisqu'elle « sanctionne ».

5. — Là, c'est rigolo, le motif

le plus futile et hop, adieu la prime et en plus on est viré.

b et c) le marchand n'apprécie pas que ses esclaves lui échappent.

d) le comportement? lequel? le fait d'avoir des cheveux longs? celui de laisser dépasser de la poche un journal non UDR? ou celui de tenir des propos contraires aux intérêts de la bourgeoisie-proxénète?

Autant de « fautes graves » qui vous mènent sur le pavé !

6. — « Dans votre intérêt », quelle hypocrisie. Nous abordons ici le sujet tabou des patrons : on décrète le « secret » des salaires, on entretient la méfiance et la jalousie parmi les employés, et on règne en accordant 10 F de plus à 5 F de moins à l'autre. La ficelle est grosse, mais elle commence à s'user.

7. — 1 règlement (Contact) + 1 règlement (du client) = 2 règlements intérieurs. Dans ces conditions le diable est avec vous si vous parvenez à aller pisser sans être chronométré.

8. — Enfin un renseignement utile : nous connaissons la période devant laquelle la grève générale le plus ce nouveau type d'exploiteurs.

Au fait, quand nos copains de l'industrie et des autres branches d'activité s'approprient les moyens de production, que nous reviendra-t-il? Du vent. Alors faisons sorte que ces officines à esclaves disparaissent avant la révolution.

croissants : formation professionnelle, perfectionnement, recyclage, etc... Aussi les entreprises évitent-elles de plus en plus à recruter une main d'œuvre qu'elles pourraient être contraintes de licencier rapidement dans des conditions coûteuses : préavis, indemnités de départ, etc... Par contre le personnel temporaire constitue une réserve opérationnelle dans laquelle le gestionnaire puise à volonté, sait en cas de défaillance de sa propre main d'œuvre, soit en cas d'accroissement momentané de l'activité de son entreprise. Encore faut-il qu'un tel personnel soit immédiatement productif et que son coût soit comparable à celui du personnel fixe... Sans commentaire. Personnel immédiatement productif, cela signifie la sous qualification systématique : secrétaire de rédaction, dactylo, ouvrier qualifié, manœuvre... un intérimaire ne doit, en effet, pas mettre plus d'une journée à s'adapter au boulot, ou bien « ce n'est pas rentable » d'avoir recours à lui. Les intérimaires sont obligés, sous la menace du chômage, de se soumettre à des cadences encore plus infernales que les travailleurs fixes, cadences qui servent ensuite de référence. Le phénomène intérimaire sert directement le patronat : il tend à maintenir un sous emploi permanent, il divise la classe ouvrière (intérimaires employés comme jaunes...), il cherche à lui reprendre petit à petit la plus grande partie de ses acquis sociaux. Par exemple, dans un très grand nombre de petites entreprises, il est courant que les effectifs permanents soient artificiellement maintenus en dessous de cinquante, de manière à éviter les élections de comités d'entreprise et les avantages qui en découlent (toute la métallurgie marseillaise). En maintenant les effectifs de fixes au dessous de cent, on évite aussi la désignation d'un délégué syndical. Ces entreprises compensent leurs besoins de main d'œuvre en utilisant largement les travailleurs intérimaires : ceux-ci même s'ils y travaillent de façon pointue (plusieurs années) n'ont pas le droit de participer aux élections. Et même si celles-ci ne présentent que peu d'intérêt d'un point de vue révolutionnaire, il n'empêche que le fond de l'idée est répressif. Chez Renault, à Billancourt, il y en a toujours 1.500, ça peut monter à 3.000 selon les saisons. Ils se laissent faire. Sur les chaînes ils servent à régler les cadences. On les déplace d'atelier en atelier, ils bouchent les trous sans pouvoir s'organiser, la syndicalisation étant quasi nulle. Eux ne sont pas responsables, bien souvent ils doivent bouffer ou faire bouffer... Claude LAPORTE

Intérim - Surexploitation

« Les missions accomplies dans diverses entreprises élargissent vos connaissances... Ceux qui s'adressent à nous sont informés, conseillés, puis orientés, vers des emplois temporaires chaque fois conformes à leur goût et à leurs compétences... Ils bénéficient d'un ensemble de garanties que seule une organisation importante est en mesure de leur apporter... » Voilà ce que l'on peut lire sur le livret que remet « Manpower » à ceux qui s'adressent à elle. Cependant ils sont 400.000 : 75 % n'acceptent cette solution que sous la contrainte des nécessités, 65 % sont des ouvriers, 75 % sont des jeunes... ils n'ont plus droit aux allocations chômage, même s'ils attendent un mois avant d'avoir une mission et 15 jours entre deux... Ils habitent la banlieue est, ils bosseront à Versailles... Ils perdent les jours fériés (sauf le 1^{er} mai), ils perdent les points, les journées de mala-

die, celles d'accident du travail, les congés exceptionnels (maternité, etc...), le 13^e mois, les indemnités de repas, celles de transport, ils ne travaillent pas à plein temps ; ils acceptent de turbiner sans hygiène, sans sécurité. Qui se plaint est vidé sur le champ, un coup de téléphone son remplaçant arrive. S'il revendique trop souvent la boîte d'intérim ne lui donne plus de travail ; pas de sanction, pas de mise à pied, simplement : « il n'y a pas de travail en ce moment dans votre qualification ». Le tout bénéficie des applaudissements du pouvoir : ministères et sociétés nationalisées utilisent largement les intérimaires ; les factures de location de main d'œuvre sont frappées de 10 % de bénéfices ; les 600 sociétés de main d'œuvre intérimaire vont bénéficier d'une loi, légalisant leur mainmise dans certains secteurs clés du travail. Les patrons

d'intérim n'ayant pas signé les « accords de Grenelle », les salaires des travailleurs intérimaires n'ont pas suivi la courbe ascendante des salaires des travailleurs fixes. Chez l'utilisateur, les factures de location de main d'œuvre (c'est un véritable marché) ne subissent aucune charge sociale. Elles sont comptabilisées dans les frais généraux. De ce fait, le coût pour l'entreprise utilisatrice d'un travailleur intérimaire est inférieur à celui d'un travailleur fixe. Voici un document que les patrons d'intérim envoient à titre de publicité : « la recherche systématique de la productivité est à la base de l'intérêt porté au personnel temporaire par la majorité des entreprises. La tendance générale au suréquipement en personnel apparaît désormais comme incompatible avec une saine gestion. En effet, l'importance des charges supportées par les entreprises conduit à un nécessaire malthusianisme dans le recrutement du personnel permanent, lequel bénéficie aujourd'hui d'investissements

La syndicalisation des Compagnies d'assurances

Une exigence syndicaliste révolutionnaire

Des adhérents du Syndicat Unique des Employés de la Région parisienne (branche Assurances et Mutuelles) au cours de l'élaboration d'une plate-forme d'action à long terme se sont posés la question de l'avenir des Compagnies d'Assurances et de leurs exigences syndicalistes révolutionnaires par rapport à ces organismes.

Tout d'abord, il est nécessaire d'analyser avec précision le rôle actuel de ces organismes pour voir de quelle façon ceux-ci peuvent être utiles (ou inutiles) aux travailleurs.

Pour nous, les Compagnies d'Assurances jouent un double rôle au sein de la société capitaliste.

1° — Rôle évident d'entreprises capitalistes dont l'existence est subordonnée à l'idée du profit et à la réalisation de celui-ci.

Les Compagnies d'Assurances ont pour source de revenus la plus évidente, les versements effectifs par des individus ou de collectivités (sociétés coopératives, etc...), qui les garantissent contre les différents dommages qu'ils peuvent subir grâce à une indemnisation financière effectuée par les Compagnies. Le profit provient de la différence qu'il y a entre d'une part le montant total des versements et d'autre part le montant total des indemnisations, les premiers étant toujours supérieurs aux seconds.

2° — Rôle plus caché mais plus important de gestionnaires directs de la société capitaliste.

Là où le rôle des Compagnies d'Assurances est plus subtil c'est dans l'utilisation qu'elles font de l'énorme masse de capitaux qu'elles détiennent et qui provient du nombre de versements réguliers qu'elles reçoivent. Le capital qu'elles ont, elles l'investissent directement dans un certain nombre d'entreprises capitalistes qui n'ont plus rien à voir avec l'assurance comme pas exemple l'immobilier.

La pierre reste pour la bourgeoisie un des meilleurs placements qui puisse exister, sans risque de faillite et qui procure un rapport régulier de l'ordre de 10 %.

Les Compagnies d'Assurances sont ainsi propriétaires d'environ 75.000 logements, ce qui représente une population de 200.000 personnes (l'équivalent d'une ville comme Lille).

Il est facile d'imaginer l'influence qu'elles peuvent avoir sur

l'urbanisme et la construction, d'une part, et d'autre part les pressions qu'elles peuvent exercer sur les municipalités et les collectivités locales pour préserver leurs intérêts.

Mais l'investissement que les Compagnies d'Assurances font dans l'immobilier n'est qu'une partie de leur capital utilisé.

Leur participation dans les entreprises industrielles, grands magasins, société de prestation de services, etc., est actuellement incalculable, tant la dispersion du capital est grande et les secrets bien gardés. C'est ainsi qu'elles sont indirectement les patrons de

plus de 100.000 travailleurs (chiffre minimum) qu'elles exploitent deux fois. Une première en les faisant travailler pour leur compte et une deuxième en leur vendant des polices d'assurances que ce soit pour leur bagnole ou pour s'assurer contre l'incendie.

Il faut ajouter encore toutes les pressions qu'elles exercent sur les pouvoirs dits « publics » pour ce qui est de la garantie de leurs revenus primaires en intervenant directement par l'intermédiaire de l'Etat sur la construction automobile les règlements qui régissent les travailleurs routiers, les différentes mesures de sécurité et les

industries qui en découlent. (Par exemple, la cause du dernier grand conflit entre l'Etat et routiers fut directement créée par les organisations patronales de l'Assurance).

Voilà maintenant démontrée l'énorme rôle que jouent ces organismes dans vie économique capitaliste.

Cela est suffisant pour comprendre l'intérêt que pourraient avoir les organisations de travailleurs pour s'en emparer et les gérer en les arrachant des griffes du patronat.

La satisfaction de cette revendication peut porter un coup très dur au système capitaliste et la gestion de ces organismes par les organismes autonomes du prolétariat qui appliquerait les principes de solidarité, peut être l'installation d'un bastion du prolétariat au sein même du système. Cela apporterait aux syndicalistes révolutionnaires d'énormes moyens pour précipiter la chute de la société de classe.

Mais si nous arrachions à l'Etat cette exigence, c'est-à-dire la syndicalisation des Compagnies d'Assurances ce ne peut pas être un but ultime en soi même car le rôle de ces compagnies et leur fonctionnement serait incompatible avec la victoire de la révolution et la construction de la société sans classes.

En effet, elles exigent pour leur fonctionnement, des constitutions qui sont parfaitement contre-révolutionnaires (capital, propriété privée, hiérarchisation des pouvoirs de décision, etc...).

C'est pourquoi, nous pensons en tant que travailleurs révolutionnaires que la seule solution à long terme pour les Compagnies d'Assurances qui puisse être compatible avec la réalisation ne peut être que leur fin et leur disparition. Ces organismes sont dans leur totalité contre-révolutionnaire et ce n'est pas parce que nous sommes partisans de l'autogestion que nous voulons autogérer n'importe quoi. En aucun cas nous ne pourrions accepter après le début de la révolution et sous prétexte d'autogestion de conserver ces organismes car ce serait conserver l'improductif et l'inutile.

La 2^e U. R. tiendra la 3^e séance de son A. G. en cours le 14 mars prochain à 9 h 30. Reste à l'ordre du jour : Préparation du Congrès confédéral.

Lettre ouverte aux dilettantes de l'Anarchie

Nous vous avons vus aux journées euphoriques de mai-juin 68, aux premiers rangs des manifestants. Porteurs de drapeaux noirs. Derrière vous, modestes, les quelques vieux combattants de l'anarchisme de toujours. Ceux qui leur vie durant, face aux sociaux-réformistes de tout poil, et aux syndicaux politiciards, aux staliniens avaient maintenu la flamme de l'anarcho-syndicalisme continuateur des postulats d'émancipation intégrale des travailleurs, prônés par la 1^{re} Internationale.

Puis on vous a vus ricaner sarcastiquement, lors d'actes publics de propagande anarchiste de caractère prosélytiste ou solidaire.

On vous a entendus confondre ou amalgamer marxisme et anarchisme, parce que dans votre auto-suffisance vous ne vous êtes pas informés des options sociologiques fondamentales qui séparaient Proudhon et Marx, Marx et Bakounine.

Vous n'avez pas compris l'anarchisme parce que vous étiez toujours imprégnés d'intellectualisme scientifico-dialectique, et aussi parce que par paresse intellectuelle vous n'avez pas pris connaissance de la « Philosophie de la Misère ». Ni analysé le sens de la lutte des Bakounine, James Guillaume, Varlin, Anselmo Lorenzo, Malatesta, c'est-à-dire, les défenseurs du courant socialiste libertaire face au courant autoritaire, dans la 1^{re} Internationale.

En fait, vous n'avez été que le reflet de maîtres à penser, professeurs distingués ou écrivains en

renom, quelquefois, sinon toujours, en rupture de ban vis-à-vis de partis politiques issus de la méthodologie marxiste et incapables d'aller au fond du problème et de se débarrasser de ce fatras sociologique qui va, du réformisme le plus plat au totalitarisme le plus abject.

Enfin vous avez cru que votre cocktail politique d'un peu d'anarchisme, d'un peu plus de marxisme, et de bien plus de spontanéisme, feraient la Révolution Sociale en quelques semaines.

Puis lorsque vous avez constaté que la classe ouvrière, qui est déterminante pour l'accomplissement de cette Révolution libératrice, ne mordait pas à vos slogans faciles, vous avez disparus.

Vous n'avez été qu'un feu de paille ! Vous étiez des révoltés, mais non des révolutionnaires.

Car les vrais révolutionnaires, les anarchistes d'hier et d'aujourd'hui, sont restés sur les barricades de la contestation permanente, face à l'Etat, face aux appareils politiques et syndicaux.

Péniblement ils se regroupent, s'organisent, militent, et jour après jour, font œuvre révolutionnaire.

Ceux-là, seuls, sont les porteurs de l'idée et de l'action anarchiste, les dignes continuateurs des martyrs de Chicago, des travailleurs internationalistes de la Commune de Paris et de Cronstadt, des bâtisseurs des Collectivités libertaires d'Espagne.

Pierre REOLE

L'opinion des militants ouvriers de la région de Caen

Les séquestrations; j'appellerais cela des retenues; on retient des personnes qui ont décidé d'avance qu'elles étaient d'accord avec la direction, donc sans forcer les mots, qu'elles étaient des mercenaires du régime.

La question n'est pas de savoir si on soutient ou non une séquestration, la question est celle de l'objectif. Elles ont eu lieu à l'occasion de licenciements abusifs de travailleurs non protégés ou de suppressions d'emploi. Si les travailleurs avaient d'autres moyens de faire aboutir leurs revendications, peut-être que les séquestrations seraient abandonnées. En tout cas, il est évident que c'était le seul moyen, ou, du moins, que les moyens légalistes n'existaient pas pour faire réintégrer les travailleurs. La retenue d'une certaine catégorie de personnes a abouti à la réintégration des camarades licenciés.

Avant, les travailleurs venaient trouver les organisations syndicales en disant: « Le patron vient de faire ça. Est-ce qu'il avait le droit de le faire? » Et si, comme dans la plupart des cas, il avait le droit de le faire, les travailleurs s'écrasaient. Maintenant, les travailleurs n'ont plus comme référence le droit du travail; ils ne s'embarrassent plus de ces questions-là. Ils estiment qu'un licenciement est abusif à partir d'une certaine notion qu'ils ont, eux, de la justice. C'est à partir de là qu'ils passent à l'action, au niveau des mentalités, on sent qu'il y a une évolution.

Les travailleurs prennent conscience en peu de temps qu'ils peuvent s'opposer au patron, occuper les locaux le patron n'est plus, quelque chose d'inaccessible, et on peut, si on s'organise, le mettre à genoux. Un exemple: un flic est venu un matin au piquet de grève nous demander si le directeur pouvait entrer dans l'usine. C'est un symbole, ça. Et les gars ont eu à décider si le directeur allait entrer ou non... la remise en cause de l'autorité a son importance. Le capitalisme, une fois qu'il a encaissé ça, ne peut plus le récupérer.

Quelques faits historiques de la séquestration

26 janvier 1886: Les ouvriers pensaient déjà que non seulement ils avaient raison de séquestrer les patrons mais aussi de s'en débarrasser.

Le 26 janvier 1886, à 6 heures du matin, la grève démarre aux houillères de Decazeville (groupe des fonderies de l'Aveyron). De la direction, seul, le sous-directeur Watrui est présent. Détesté par les ouvriers c'est lui qui va devoir mener les négociations. L'année précédente les murs de Decazeville étaient couverts d'inscriptions à la craie: « Watrui est condamné ».

A 13 heures, un groupe de grévistes mené par l'ancien ouvrier Bedel, se rend au bureau de Watrui, et l'oblige à le suivre à la mairie. Celui-ci, refusant en bloc toutes les revendications, doit se réfugier dans un bâtiment désaffecté avec deux ingénieurs. Le local est assiégé; Watrui, blessé à la tête, offre sa démission, mais pour les ouvriers, c'est trop tard. Ils le jettent par la fenêtre; plus bas, sur le carreau de l'usine. Il est proprement piétiné par d'autres grévistes. Il mourra à l'hôpital tard dans la nuit.

Italie 1919: Pour les travailleurs le problème des violences physiques contre les cadres se pose alors de manière totalement différente: il ne s'agit plus d'exprimer une quelconque colère, ni d'obtenir satisfaction sur une revendication précise, mais bien de prendre tout, c'est-à-dire de gérer les usines sans patrons.

Depuis des semaines, pas une semaine ne se passe où une ou deux séquestrations de cadres, directeurs, P.D.G. n'ai lieu. Ce mode d'action a fait boule de neige, d'autres formes plus directes, plus violentes, pourraient faire leur apparition, il nous a semblé bon de republier des faits et des formes employés par nos aînés. Les camarades de France et d'Espagne qui auraient des documents sur des faits auxquels ils auraient participé ou possédant des documents sur des méthodes qu'employaient les travailleurs en Espagne avant 36 sont priés d'envoyer ces documents au Comité de Rédaction.

Une étudiante de Nice victime d'un guet-apens dans une clinique

La mère de cette étudiante sous le prétexte de lui dire au revoir avant son départ à l'étranger, lui fixe un rendez-vous dans un lieu bien étrange: une clinique. La fille sans défiance, s'y rend. Elle n'en est plus ressortie, après avoir été sur ordre de sa mère, piquée, droguée, maintenue au secret par un psychiatre de la clinique. Le fait est d'autant plus monstrueux qu'il s'agit d'une fille remarquable, équilibrée, intelligente, qui a décidé de se dévouer totalement aux jeunes et à la société. Elle sera majeure dans deux mois et demi.

Il s'agit de Béatrice Le Mire, fille de Son Excellence Monsieur Paul-Hubert Le Mire, ambassadeur de France à Saint-Domingue. C'est la propre mère, présente à Nice, qui, avec le plein accord de son mari, a demandé au Docteur Jean-Yves Girard, psychiatre, de la « prendre en charge ». Le lieu du guet-apens est la Clinique St-François, 10, Boulevard Pasteur à Nice. Cela s'est passé le 26 janvier 1971 à 11 heures du matin. Depuis lors, pas le moindre contact n'a pu être pris avec elle.

Extrêmement inquiets des professeurs et des amis de Béatrice, qui la connaissent très bien depuis quatre ans et demi ont déposé, presque tous, le premier février, par l'intermédiaire de Maître Roger Temman, une requête auprès du tribunal de grande Instance de Nice, conformément à l'article 351 (L. n° 68-5 du 3-1-68) du Code Civil. Ils demandent la sortie immédiate de la jeune fille, car ils estiment « que son séjour à la Clinique n'est nullement justifié et est au contraire gravement préjudiciable à sa santé et son état psychique ».

Au bas de pétitions demandant que justice soit faite et que Béa-

trice soit libérée, des milliers de signatures ont été apposées par des professeurs et étudiants de l'Université de Nice, par des commerçants, artisans et habitants de Nice ainsi que de Villefranche-sur-Mer où Béatrice réside depuis 1966.

Mais une campagne d'on-dit calomnieux est menée contre tous ceux qui se lèvent pour sauver Béatrice.

Des pressions s'exercent sur la presse et la radio qui sont muselées (seul le « Patriote-Côte d'Azur » a osé percer le mur du silence, sans citer encore de noms), sur les professeurs de l'Université de Nice et même sur le Tribunal qui ne statue pas.

Pour défendre Béatrice, Maître Emile Polla du Barreau d'Aix-en-Provence, se joint maintenant à Maître Roger Temman. Le scandale prend des proportions nationales.

Mais pendant ce temps une jeune fille, parfaitement équilibrée, reste retenue et isolée dans une clinique, soumise à un traitement qui met chaque jour davantage en danger sa santé et son équilibre psychique.

De tels événements remettent lourdement en cause la légitimité de l'autorité familiale qui représente l'arme la plus sûre dans l'appareil répressif actuel.

Dans un pays où les modes de pression sont plus subtils et plus raffinés que dans les pays totalitaires, nous devons tous réagir, car nous sommes tous concernés. Assez de vies brisées par une prétendue justice. Une Gabrielle Russier suffit.

Qu'on nous rende immédiatement Béatrice Le Mire.

Groupe Communiste Libertaire Spartakus - Nice.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX^e siècle 29 00.

P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871» .. 9 30
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle .. 8 00
Bakounine: «La liberté» .. 5 50
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme» .. 15 00
«Histoire du chant de l'International», Hem Day .. 1 50
Album d'Art Espagnol-Exil 1 30

La Revolución Social no es un concurso de gritos

TAMBIEN nosotros hemos derribado sillas, kioscos y coches y corrido delante o detrás de guardias, pero no en sentido de algarada sistemática, sino en accidente de lucha, en prelude obligado de la alta finalidad perseguida. A nosotros nos encanta la enormidad de ese barullo con manifestantes y guardias («solamente» contusionados, porque todo enfrentamiento con la guardia civil de nuestro país nos salía caro — muertos, heridos y años de presidio — por lo que una nueva manifestación a la española no era cuerdo provocarla, aunque si aceptarla cuando las circunstancias lo exigían.

Claro que no tratamos, con estas reflexiones, de frenar ni amordazar a la juventud. Ella grita por sus pulmones y acciona con sus brazos y nada nos debe a los revolucionarios («experimentados»). Cada cual obra a su guisa y según las características de la época.

Sin embargo, entendemos que cuando se profiere una protesta o se emite un deseo ello debe tener fundamento, un lógico porqué. Está muy bien que la juventud no dilapide un

superávit de fuerza física en el estadio o en los antros de Terpsicore y que, en cambio, lo aplique a las conveniencias del bien público, tan necesitado de una organización social nueva. Mas para ello precisa que esta previsión futurista, o este gran mañana que queremos tocar con las manos, esté animado de una idea amplia y sentida; que el esfuerzo considerable derrochado por la juventud inconformista de hoy tenga una orientación libertaria indudable, a fin de que toda noble y generosa empresa no caiga en el vacío, no se traduzca, tristemente, en agua de borrajas. ¿Cuántos jóvenes revolucionarios de 1971 seguirán siéndolo en la misma medida en 1981? El ácrata Ricardo Mella pudo decir, ante el imperio de la estridencia, «revolucionarios sí, voceras de la revolución no». Y no negaban, tales palabras de nuestro filósofo, la expansión revolucionaria de las gentes comprometidas en las calles y los centros, sino que pretendían que cada revolucionario supiera por qué lo era. El hombre come para existir, no para ejercer un deporte bucal. Del mismo modo la insurgencia debe tener un motivo caudal o se corta el derecho a la existencia.

La actualidad revolucionaria que presenciamos exalta extraordinariamente al sovietismo, al maoísmo, al trotskismo, en definitiva, al hibridismo, al regreso al poder estatal, salvado y reforzado por los comunistas al extremo de haberse convertido, los P.C. de todo el mundo, en la fuerza conservadora que el revolucionarismo ingenuo y gritón trataba de eliminar en la figura de la sociedad burguesa. El propio maoísmo revive el stalinismo y uniforma a los obreros chinos en traje, paso y pancartismos como si fuesen una prolongación del ejército... mientras el trotskismo militante trata de reactualizar la doctrina pseudo-revolucionaria que trajo como consecuencia la degeneración de la epopeya popular rusa de 1917 y la muerte de la revolución igualitaria de los marinos de Kronstad y de los campesinos ucranianos encabezados por el legendario anarquista Nestor Makno.

La doctrina marxista en sus múltiples acepciones ha determinado un alto peligro en el desarrollo revolucionario de la

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 11 de Marzo de 1971.

sociedad. Con su presencia dominante el marxismo ha impedido, primero la destrucción de la sociedad capitalista en Centro Europa (1918) y luego, merced al autocratismo bolchevique establecido por Lenin, las revoluciones consumadas han determinado la anulación, violenta incluso, de las aspiraciones de libertad e igualdad tan caras al proletariado internacional consciente. Quiérase o no, para que el

mundo trabajador en moral y seriedad se recupere, tendrá que desandar lo andado para aplicarse a la solución anarquista que indica abolición de la clase capitalista sin dar pie a la creación de una clase parasita y autoritaria que reemplaza a aquélla.

La salud del pueblo radica en la anarquía. Tarden los pueblos en comprenderlo, y tendrán drama social mientras permanezcan en el equívoco.

C.N.T.F. DOMINGO, 18 de Abril de 1971 A.I.T.

JORNADA CONFEDERAL

de cada año en el Palais de la Mutualité a beneficio de la labor de cultura sindical-libertaria hace 27 años establecida por la Organización.

TRIO GARCIA



Así, escuetamente pronunciado: TRIO GARCIA. Nada de perifollos ni de cintajos. Escasa palabra y mucho arte. Lo de Garcia es muy común, en España, pero no lo es ceñirse al denominativo personal en rechazo del recurso ampuloso. En español de patria rancia se usa la innecesidad del don, el señor, o caballero aunque en este caso se carezca de caballo o caballo lo resulte el pretencioso. Quedan infulas, en nuestro terreno; infulas que por fortuna desaparecen a medida que la sencillez se impone.

Como insinuado, el TRIO GARCIA está al margen de la criptomania. Ha entrado en el

Arte con nombre propio y válido de su arte de mérito. Mérito reconocido en salas de presentación internacional en las que actuar sin dominio de las tablas es un peligro, una sinrazón, un fiasco previsible. Pues el TRIO GARCIA se produce ahí o donde sea seguro de su dominio del cantar español y sudamericano, que interpreta con realismo y savia de los países interpretados. En nuestra Fiesta, sin aires ibéricos y «criollos» nos daríamos por insatisfechos. No haya pues, temor, que con el TRIO GARCIA tendremos programa completo.

En el próximo número: Carlos MENDIA.

DISCOS

La Administración estatal es sagrada, bajo todas las égidas gubernamentales. Un «auto» me atropelló sin autorización de la Ley y yo he tenido que abonar mi curación porque la Ley protege al peatón; y a mi, que no soy otra cosa. Si el coche alcanza a matarme hubiese tenido que costearme el entierro. Por fortuna el único deterioro lo sufrió el radiador del vehículo. Aviso a los que me quieren mal.

La Administración es sagrada y hay que reverenciarla. Por ello existen gendarmes.

Sin casa conveniente, hace nueve años y medio que postulo legalmente por haberla. «No la hay», la Administración me dice. «La hay», reliqué yo hace dos meses.

La había en la calle Tal, número 1; grupo 6. La Administración quedó — por mí — enterada, y la cedió a un ciudadano con voto. Como extranjero no tengo eso, ni ganas.

La Administración es sagrada. Pero si un día es pasto de las llamas que no confíe en mi cubo de agua.

DISCOBOLO

B.D.I.C

C. N. T.

A. I. T.

S. I. A.

DOMINGO

21

FIESTA INAUGURAL

MARZO 1971

DE SU NUEVA SEDE SOCIAL, SITA EN
33, RUE DES VIGNOLES - PARIS (20^e)

Metros: Buzenval y Avron

A LAS DIEZ DE LA MAÑANA

Acto a cargo de los compañeros **Tomás Marcellán, Juan Ferrer y Raymond Finster**, quienes, respectivamente, desarrollarán los temas

« La realización des Vignoles o lo que puede la voluntad »

« Salvador Seguí y su joca »

« Notre place comme libertaires »

Presidirá: **J. Cotereau**, Presidente Internacional de la
« Libre Pensée »

POR LA TARDE, A LAS TRES

Alocución seguida de una **Fiesta de Variedades**, animada por **Los Muchachos, Joaquín Tena, Carlos Mendia**, un guitarrista clásico y otros.

ENTRADA LIBRE

EN PERSPECTIVA: Jornada Confederal el 18 de abril en el Palais de la Mutualité: Mitin y Espectáculo.

El 6 de junio, en el centro des Vignoles: Fiesta del Libro Libertario y sorteo de la Tómbola.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

LA PRIMAVERA EN POLONIA

La expresión ha tomado ya un amplio sentido simbólico: «¡La primavera de Praga!» El paso de un invierno tétrico, de un largo periodo de opresión, de tiranía institucionalizada, de agobio moral y físico, a la primaveral sonrisa de un mayor bienestar. Titánico esfuerzo en pos de la anhelada libertad; siempre en pos de la libertad individual y colectiva. Si, la brutal intromisión de los tanques rusos; la acometida infamante de los «camaradas hermanos». Pero ya dijo el poeta que «las ideas no se atan con cadenas». Nadie ha de poder ahogar ya los anhelos de libertad de todo un pueblo. Podrán estar bien pagados los traidores; bien pagados para difundir la idiotez de asegurar que los tiranos rusos quieren el bien del pueblo checo y de todos los pueblos *hermanos*, la «Primavera de Praga» queda ya como un inicio de redención enfrente del totalitarismo comunista.

Todo tiene su límite; la opresión perdura con el engaño, se mantiene a punta de bayoneta, pero no puede eternizarse lo que va contra el más vital de los derechos humanos: el derecho a la libertad, el derecho a la justicia. Van cayendo como bambalinas agitados, desprendidas por la ventolera, las ditirámicas farsas de los «paraísos obreros». También el engaño tiene que perecer por bien hilvanado que se haya sabido organizar. Fulgores de protesta en la propia Rusia, la «madrecita» de todos; protesta en Yugoslavia, en Checoslovaquia, en Hungría, y ahora en Polonia.

Son las masas obreras polacas, es la intelectualidad, la juventud, quienes se agitan, quienes han obligado a que en las altas esferas del Estado a tratar de eliminar la influencia de algunos figurones, Gomulka y sus lugartenientes. Se trata de ver la forma de contener, de amañar, de sostener todo el tinglado, todo el aparato estatal mediante componendas revestidas del engaño, de las mentiras que ya no cuajan en el ambiente. Contener no es resolver el problema. Y el problema de Polonia está ya vinculado con el espíritu de anhelar una primavera de libertad. Mejoras de salarios, frenar de impuestos, de aumentos de comestibles, a la postre se trata de paliativos o de recursos a limitada efec-

tividad. Por debajo de todo ello, como corriente de agua subterránea, cunde el rumor revelador de una mal contenida ansia de libertades cívicas. Podrán los tanques tratar de imponer una paz varsovia; podrán ser bien pagados los traidores, podrán aguzar su ingenio represivo los funcionarios estatales, pero no han de llegar a ahogar la fe en la primavera en Polonia, como no ha podido la represión ahogar la fe en la primavera de Praga.

ESCRIBIR Y HACER HISTORIA

El proyecto de dar a luz una «Historia de la Confederación Nacional del Trabajo» es indudablemente empresa laudable; obra meritosa cuya realización ha de congratularnos a todos cuantos en la C.N.T. hemos actuado y actuamos. Ha de ser algo aleccionador para todos y puede abrir perspectivas de conocimiento social a quienes sin ser de nuestro ambiente, sienten curiosidad por nuestras cosas. Afortunadamente hay ahora en España un conjunto de jóvenes investigadores en materia social, y habida cuenta del papel que en la vida social española ha desempeñado la Confederación, con el máximo interés buscan documentarse, tratan de conseguir referencias con las cuales poder llevar a cabo tareas centradas en la historia del país. Es todo un plausible intento de levantar el velo del silencio, de enmendar los intencionados yerros de ciertos elementos apegados al cordón umbilical del régimen, que han hecho a su manera una referencia de hechos y circunstancias, completamente al margen de la verdad.

Cara al porvenir ha de ser altamente recomendable que pueda llegar a ser una realidad la obra citada. Puede ser fuente informativa y aleccionadora para las nuevas generaciones que nos sucedan. Al igual que la «Historia de la C.N.T.» han de tener acentuado valor todos esos libros, periódicos, revistas, que guardan archivados compañeros como Plaja, Muñoz, y otros. En el sentido evolutivo de la vida, somos en buena parte producto y herederos del pasado, como los que nos sucedan serán parte evolucionada de nuestro presente. De ahí la importancia de compulsar detalles históricos a fin de analizar las influencias tomando de ellas la parte más reco-

mendable y dando de lado lo ya desprovisto de valor real.

Era Federico Nietzsche amigo de soltar «boutades», dijo una vez que el historiador a fuerza de mirar atrás, acaba por pensar de un modo atrasado. Dicese de un historiador, quizás Guizot, que, en Francia, y en periodo de revolución, decía: «Vosotros haced la revolución, yo la escribiré». En realidad tenemos que si importante es escribir historia, no puede quitarse, evidentemente, el valor de *hacer historia*. Esto último puede tener diversas características, modalidades distintas, pero en todas las edades de la existencia puede dársele efectividad. Es cuestión de energía, de voluntad, de constancia.

Importa en lo que a las ideas, en lo que respecta al ideal, por el que se ha luchado y se ha sufrido, mantener el impulso de actuación sin dejarse amilanar por el cansancio físico y moral, dejarse vencer por la «dolce farniente», como dicen los italianos. Es menester sentir el *placer de ser consecuente*. Y ello se evidencia poniendo atención en todo aquello que se deriva de la estructura y desenvolvimiento de la organización de la cual se es parte integrante. No se debe de ser *convidado de piedra* en asambleas, en reuniones, en comicios. Y no es cosa de patrocinar como algo vital, imprescindible, el individuo de discursos sonoros, floridos, grandilocuentes; no se trata de dar realce singular al que pueda hacer las veces de «vedette». En la simple conversación, en el diálogo, en los comentarios, las ideas expuestas con sencillez, con naturalidad, han de tener valor si reflejan el fruto de la serena reflexión.

El arraigar una convicción en lo íntimo de la conciencia no es empresa baladí, requiere buen caudal de experiencia, o bien de conocimientos, amasados con el estudio o gracias al contacto asiduo con los demás compañeros. Pero, una convicción no significa, o no debe de significar el caer en dogmatismo, en cerrar la mente al libre examen, guardando la esencia del ideal, de los básicos principios del organismo del cual se forma parte, en el caso nuestro la Confederación Nacional del Trabajo. Como seres humanos podemos incurrir en defectos, podemos cometer errores, podemos adolecer de omisiones. Es harto sabido lo de que nadie es perfecto. Si tene-

mos en cuenta tan elementales premisas, podemos llegar a centrarnos en una base de seriedad y de razonada tolerancia en orden apreciativo, con fundamentada libertad para que cada uno exponga su sentir, respetuoso del sentir ajeno.

Es hacer historia considerarse parte integrante de un organismo, impulsando su desenvolvimiento, ayudando, llevando a cabo una definida crítica constructiva, producto del necesario análisis de funciones, de desenvolvimiento. Sobre la marcha se ha de ver lo que mayormente puede dar más plausibles resultados. Continuar es algo bien distinto de examinar, de comprobar, de verificar. Y esto lo que conviene a un ideal! Es así como se puede hacer labor de verdadero adelanto en el seno de una organización! Quien se oponga al libre examen, a la serena observación, entra de lleno a lo que tiene alre de rutina, de rancia característica conservadora, tradicional.

Bien, muy bien que se escriba historia, pero no olvidemos que mucho bien ha de reportar el que hagamos historia, el que no dejemos de hacer historia.

FERNANDEL O LA RISA EN LA VIDA

Si no fuera por los ratos concedidos a la hilaridad, a la risa que nos depara el observar las cosas desde un cierto ángulo de visión, la existencia resultaría sósa en grado superlativo, nos volveríamos agrios y amojamados. Fernandel fue un gran actor, maestro en el arte ofrecernos momentos de comicidad: Sabía unir la nota cómica a la de matiz sentimental. Tenía acierto en lo de ridiculizar las pasiones que llevan a muchos seres de cabeza. Interpretando un guión de Giono hizo un papel magistral ridiculizando la desbocada ambición del dinero. En «Don Camilo» alienta el perfil humano, por encima de las tonterías del dogma, sin paparuchas de misticismo. Suele haber siempre un fondo de sana moral en la comicidad de Fernandel.

Rabelais adujo que la risa es la sal de la vida. A los que consiguen hacer reír archicos y grandes bien se les puede estar agradecido, bien se puede estimar su labor. Ratos agradables nos ha hecho pasar Charlot, como nos los hacía pasar Max Linder. En verdad que sentimos el haber perdido a Fernandel.

COMPANEROS: Acordémosnos de la suscripción pro-España oprimida.

El hombre frente a la bestia

por JOSE VIADIU

El problema básico de nuestros días consiste en cambiar el disco que amenaza tormenta por el que indica buen tiempo. Ello debe tener por motivación-saber si se podrán dominar las fuerzas del mal, o sea la parte irracional y salvaje que el hombre lleva en sí, por la que corresponde al estado reflexivo y consciente que a la vez también forma parte de su ser. Ello se refiere en propugnar para que las fábricas, las industrias, las aplicaciones químicas, los descubrimientos físicos, los inventos meritorios, la ciencia en su conjunto, si debe ser aplicada en propiciar bienestar al hombre (puesto que es su creador y realizador), o bien si todo ese cúmulo de esfuerzos efectuador a través de siglos (que representan la actual civilización) han de continuar bajo el dominio de fuerzas negativas, de mentalidades vesánicas, que en plena luz elaboran artefactos mortíferos que en un momento dado pueden acabar con el hombre y con sus creaciones. En resumen, se trata de saber si es posible organizar un mundo estable, o bien si la humanidad debe marchar a velas desplegadas y a todo motor hacia esta guerra, cuyos primeros chispazos tienen ya su expresión trágica, y que pueden transformarse de proporciones y de resultados catastróficos.

Eso es de temer dadas evidentes ambiciones internacionales, los ostensibles antagonismos existentes entre la URSS y Norteamérica (en la que está haciendo su aparición un tercero en discordia, la China roja, ya que todo depende del número de bombas basálticas que pueda fabricar, su intervención en el reparto de la carroña que quede insepulta después de la hecatombe). Lo grave es que el problema no se refiere simplemente a trazar límites de influencias recíprocas ni de establecer zonas superpuestas a una dominación específica, ya que en lo íntimo se trata de un nacionalismo agresivo, de un pleito imperialista, embadurnado de concepciones ideológicas en pugna, en el que cada contendiente pretende lograr un dominio absoluto sobre sus rivales, o sea establecer un Estado hegemónico, de tipo racista, dirigido, según de que lado caigan los dados, por la burocracia moscovita, por la oligarquía norteamericana o por los profetas de Mao.

Según nuestro juicio, éste y no otro es el motivo de la tensión existente, del drama que viven ciertos pueblos, a pesar de las so-

flamas repetidas de la «coexistencia pacífica». Es de pensar en los propósitos centralistas que informan a las realidades actuales, su estatismo desafortado, la nulificación que se hace del hombre como ser pensante, la creación mastodónica del super-Estado, donde todos los factores de derecho y de justicia van siendo anulados, donde privan el instinto rapaz y la voracidad, que se inicia en la explotación del hombre por el hombre y termina por engullir pueblos enteros a favor de éste o aquél sistema; es de esperar que los resultados que se alcancen sean negativos...

La verdad es que suman ya demasiados años de este forcejeo intitulado diplomático, pero salpicado de sangre, que en realidad no es más que una disputa mercenaria, de preparación bélica, como lo viene demostrando el aumento periódico y considerable que alcanzan los presupuestos militares... Desde luego todo ello no son más que dispositivos para ir acumulando peones que sirvan para conquistar nuevos lugares estratégicos, que a la vez sean mercados de consumo y carne de cañón, que les sirvan luego para dirimir la gran contienda que ellos mismos están fraguando.

No otra cosa es lo que ocurre en Laos, Israel, Camboya, Vietnam y en ciertos lugares de Asia. Son todos ellos campos de experimentación por partida doble, como elementos de dominio y de combate, en la actualidad o cuando les convenga. Puede ser que en este estira y afloja transcurra determinado tiempo, con sus altibajos correspondientes de tirantez o de aparente armonía, pero lo cierto es que subsiste el peligro de una catástrofe y que mientras tanto los gastos en armamentos suben hasta llegar a cantidades estratosféricas, mientras las multitudes sucumben por falta de asistencia médica, por hambre y miseria.

Quisieramos equivocarnos y pensar que es imposible el retrotraerlos a un estado primitivo, que les sea quimera la torturante perspectiva de que en la próxima contienda generalizada puedan ser empleadas las bombas basálticas, los productos bacteriológicos o cualesquiera de las armas altamente destructivas que «atesoran» ambos rivales. Juzgamos cosa difícil que se despeje la situación y que se produzca un acontecimiento que haga meditar a quienes pueden hacer marcha atrás, obligándoles a que reaccionen contra

el gran peligro que representa una guerra de tal índole, ya que la ruta que siguen ambos Estados preponderantes es cada vez más arriesgada y peligrosa, como lo evidencia el incremento bélico en Indochina.

El franco avance internacional del predominio militaresco, más engreído y poderoso que nunca, no ofrece precisamente garantía alguna. Las arcas de todos los Estados están abiertas para que se realicen los experimentos más destructores y los militares usan y abusan de la concesión de tales poderes. De ahí lo difícil de contener esta carrera desenfrenada del militarismo mundial, ya que frente a ellos, los propios conductores de estos pueblos, sus hombres más representativos (por grandes que parezcan o que se figuren ser), pesan poco por sí mismos para hacer cambiar las directivas políticas internacionales, puesto que de hecho son esclavos de las estructuras que imperan en cada país o sistema (por igual los denominados rojos que los plutócratas que mangonean el régimen capitalista), ya que al fin y al cabo no son más que apéndices del Estado, instrumentos subordinados a un aparato político, social y económico que está muy por encima de sus decisiones personales.

..

Esta disquisición no tiene, desde luego, nada que ver con la mentada y sobada fatalidad histórica, ni es consecuencia irrecusable de un determinismo dialéctico, como preconizan los marxistas. Se trata simplemente de interpretar la opinión de un hombre de la calle que quisiera ver alejado el peligro de una guerra desoladora, y que, por respeto esencial al ser humano desearía ver incumplidos sus temores. En fin se trata de un escarceo de quien piensa que entre los muchos imponderables que no rozaron la mente de Carlos Marx ni estaba a su alcance prever, están los descubrimientos de la ciencia, los adelantos en el orden fratricida, ni de que sus propias criaturas, basadas en sus teorías se convirtieran en Estados belicistas, donde gozan de un franco predominio los militares, burócratas, políticos y tecnócratas, cosa muy parecida a los Estados capitalistas, mientras que los obreros y campesinos ocupan el último renglón de la escala social.

Este cúmulo de hechos vienen a atestiguar, según el criterio de es-

te hombre de la calle que, de acuerdo con el curso que siguen los acontecimientos es más correcto vaticinar un total fracaso de las bases que sirven de apoyo al mentado socialismo científico, en relación con la desaparición del capitalismo por exceso de desarrollo, o sea por gigantasia, como había pronosticado su Jehová, siendo en cambio mayor la evidencia de que puede ser más factible que desaparezca, junto con estos falsos socialistas, por un caso de «delirium tremens» destructor, impulsado por afanes imperialistas, si el instinto de conservación, si el estado reflexivo no predomina sobre la fuerza bruta.

Servicio de Librería

«El autoanálisis», Karem	
Horney	8 00
«Así cayeron los dados», V. Botella Pastor	9 00
Luis Ramirez; «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)»	16 50
«El Apoyo Mutuo», Kropotkin	18 00
«Arte de bien vivir», Schopenhauer	5 00
«Arquitectura del verso», Pérez Cunis	5 00
«Aurora Espléndida», Jack London	5 00
«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	7 50
«Ayude a su médico», Varios	3 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00
«Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa	4 50
«El alma y el amor», Magnus Hirschfeld	5 00
«El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti	12 00
«La Eugenesia», G. F. Nicolai	15 00
«Arte y alienación», Herbert Read	15 00
«La cité future», Tarbouviech	8 00
«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», Max Nettlau	1 50
«Arte de pensar», Ernest Dimnet	5 25

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T. Precio: 5 francos.

Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

COP Paris 13 507 56

Reflexiones sobre el proceso de Leningrado

por JAIME BALIUS

Las penas de muerte dictadas por un tribunal soviético contra un grupo de ciudadanos rusos de origen judío, en un proceso que se juzgó no un hecho consumado sino un supuesto delito de intención es una prueba fehaciente de que el pánico ha invadido las dependencias del Kremlin.

Si en diciembre de 1970 el proceso de Burgos se convirtió en el proceso del fascismo, de la misma manera el proceso de Leningrado se convirtió en el proceso de la monstruosidad soviética. Las causas que han empujado a los dirigentes rusos a desafiar la opinión pública internacional son anteriores a diciembre de 1970.

Desde hace mucho tiempo que la economía soviética revela una evidente crisis. El debate económico que se sitúa en el centro de las preocupaciones de los hombres del Kremlin tiene por origen los resultados más que mediocres. Hay que conceptualizarlos en los dos últimos años.

Los tan cacareados Planes Quinquenales, que según los sátrapas de la Rusia actual, conducirían a superar el ritmo de crecimiento de la economía capitalista, se saldan con retrasos considerables en la industria como en la agricultura. La economía soviética da la sensación de ahogo.

Veamos: La producción agrícola que había aumentado de 1,5 % en 1967 y de 3,5 % en 1968 ha retrocedido de 3 % en 1969. Al mismo tiempo la producción industrial ha visto caer su tasa de crecimiento de 9,8 % en 1967 a 8,3 % en 1968 y a 7 % en 1969. Eso explica que el crecimiento de la renta nacional en la URSS haya pasado de 8,890 en 1967 a 6 % en 1969.

Lo más alarmante se sitúa en la agricultura y máxime después de la revuelta de Polonia que no cabe duda que fue encabezada por las *amas de casa* ante la subida brutal de los artículos de primera necesidad. El campesino ruso, como el campesino de no importa que país, si ve que su trabajo no le permite subsistir, no rinde el esfuerzo que necesita la tierra para que germinen los frutos. Las granjas de Estado son un verdadero fracaso. Las deportaciones en masa de campesinos rusos a la Siberia durante la época de Stalin destruyeron el agro. La producción agrícola privada en Rusia, a pesar de llevarse a cabo en menos del 3,2 por ciento de las tierras cultivables, constituye un porcentaje importantísimo, más del 30

por ciento de la producción total: el 63 por ciento de las patatas y de los huevos, el 41 por ciento de los vegetales y el 38 por ciento de la carne y la leche es producida libremente por los campesinos, según las mismas estadísticas soviéticas.

El gobierno soviético legaliza la propiedad privada de los campesinos porque necesita de esta producción libre para abastecer a la población ante el fracaso rotundo de la «colectivización» forzada a punta de bayoneta tal como acaeció bajo la égida de Stalin.

No quiero pasar por alto que los países de la Europa Oriental constituían los graneros más abundantes y más seguros antes de la segunda guerra mundial. Lo que es la zona soviética de Alemania, por su parte, producía la mayor parte de alimentos que se consumían en toda Alemania, sobre todo patatas. Sin embargo, después de la «colectivización» estatal hecha a principios de los años sesenta, la producción bajó de golpe a la mitad. Por otra parte, países donde eran usuales los excedentes agrícolas de todo tipo, como Polonia por ejemplo, se ven obligados ahora a importar alimentos.

Durante años anteriores a la toma del Poder por los bolcheviques, Rusia producía en Ucrania enormes cantidades de granos que abastecían al país y con grandes excedentes que se exportaban a Europa. Pero encaramados en el Poder los falsarios de la Revolución de 1917, Rusia ha pasado hambre, habiendo hecho más víctimas el hambre que la guerra.

En las memorias de Víctor Serge se denuncia la especulación a que se entregaban, los prohombres del octubre rojo. Si en los albores de la revolución se traficaba con el hambre del pueblo (que no habrá ocurrido después) la burocracia incrustada en las «colectividades» agrarias del Estado son una onerosa carga que el campesino repudia.

La situación presente es considerada por los expertos en materias económicas, mucho más grave que cuando se produjo la caída de Nikita Krouchtchev. No sería sorprendente que en el XXIV Congreso del P. C. soviético se cuarteara la llamada dirección colegial. Ya en diciembre de 1969, en una reunión del Comité Central, Brejnev denunció el declive señalado. Se habló de dar prioridad a la agricultura. Pero cuando el pánico ha invadido el Kremlin ha sido a raíz de la revuelta de Gdansk,

una de las poblaciones polonasas más abiertas al mundo exterior. Se ha hablado incluso en la «Pravda» del pasado mes de enero de métodos inadecuados y se ha dado a conocer que varios millares de rublos se dedicarán al campo y que la industria ligera pasará delante de la industria pesada por lo que respecta al 9º Plan Quinquenal.

Desde luego la economía totalitaria basada en la esclavitud de los trabajadores está condenada al fracaso. La ausencia de libertad impide que los obreros de la ciudad y del campo den un buen rendimiento. Rusia es un país de esclavos. Mientras no cambie el sistema económico, y por lo tanto social, Rusia importará trigo del Canadá y de otros países. Los gobernantes soviéticos confían en la ayuda del capitalismo internacional, que ya está en marcha. La Alemania de Willy Brandt, está trabajando para la Rusia esclavista; grandes empresas de Alemania del Oeste han montado fábricas. Las puertas de la Siberia están abiertas para los capitalistas del mundo entero. La Siberia se convertirá en un gran campo de concentración a donde irán a parar los obreros en paro forzoso de la Europa Occidental y los revolucionarios.

El factor económico puede provocar una conmoción social. Los intelectuales existen. La intelectualidad encarna el malestar que día tras día manifiesta la clase trabajadora al negarse a trabajar a un ritmo acelerado. Por todas esas razones se celebró el proceso de Leningrado para hacer una advertencia a los intelectuales que poco a poco van socavando el régimen soviético. Y fue en Leningrado por ser el principal foco de conspiración. También existen grupos de contestatarios en Moscú, Riga, Kiev, Odesa. Y en el puerto de Vladivostok los jóvenes acuden por la noche a los muelles con ansias de intercambiar opiniones con los marinos de los barcos que atracan en el susodicho puerto e inclusive con los pasajeros.

Hace poco que el mundo se ha enterado de que el famoso violoncelista Rostropovitch no podía efectuar una serie de conciertos en diversas capitales europeas porque el Kremlin se lo prohibía. El famoso violoncelista y su esposa, la eximia cantante Talina, son ante el pueblo ruso dos símbolos vivientes del poderoso anhelo de libertad que día tras día se manifiesta de una manera más osten-

tosa y que el Kremlin trata de ahogarlo con procesos de intimidación y reclusión a los contestatarios en las cárceles, en los campos de trabajos forzados, en los que reinan condiciones infrahumanas, y en los manicomios. Rosbropovitch y su esposa Talina acogen en su residencia a poetas, pintores, músicos, actores, sabios y hasta estudiantes. Todos ellos quieren más libertad en Rusia y la reclaman en nombre de la revolución social rusa de 1917 que abrió un horizonte de esperanzas para el pueblo ruso pero fue opacada por los bolcheviques.

A la famosa cantante Talina Vichnievkaia se la considera la embajadora de la libertad. Cada vez que ella canta en la Televisión o en la Opera vibra al unísono la legión de amantes de la libertad que ven en ella, no la artista sino a la mujer que junto con su esposo han desafiado a los tiranos. Y por ello no les permiten visitar las principales capitales europeas porque sería un motivo de que la opinión internacional manifestase su repudio a los mistificadores de la Plaza Roja.

Es evidente, pues, que dos Rusias se hallan frente a frente. La Rusia aposentada en el Kremlin que cuenta con el visto bueno y la protección del capitalismo internacional. La otra Rusia es la de los opositores que van a morir a la Siberia como iban los revolucionarios en la época del zarismo. Si Dostoiévski escribió la «Casa de los Muertos», refiriéndose a su estancia en una cárcel siberiana, Soljenitsyne ha escrito «El Primer Círculo» y «El Pavellón de los Cánceros» y Andrés Amalrik escribió «Un viaje forzado a Siberia», etc.

La intelectualidad perseguida hay que agregar los obreros que como Martchenko ha sido deportado dos veces y un gran número de desconocidos, estudiantes, hombres y mujeres de todas formaciones que sacian su sed de saber, en búsqueda de la verdad, leyendo los samizdat, que es la literatura manuscrita que se hacen pasar clandestinamente de mano en mano.

La inquietud del aparato soviético da pábulo a insistentes rumores de un cambio de dirigentes. Se habla con mucha frecuencia de la sustitución de Brejnev por el antiguo jefe de la poderosa policía política Alejandro Chelepine. No hace mucho tiempo que el embajador de la URSS en Praga habló de la conveniencia de restaurar el culto de la personalidad, que es tanto como reivindicar abiertamente la era stalinista. Si Brejnev, el

ESTAMOS viendo en esta era de convulsiones sociales y políticas los juegos que se realizan en el área mundial para poder llegar a la creación de una moral, capaz de poner el orden allí donde no lo hay, y, como esto no es potestad de un solo hombre o de una nación, cualquiera, se buscan hombres y objetos que se comprometan a tomar parte activa en esta renovación de aquello que actualmente no cuenta con las posibilidades de antes. Nos referimos o tratamos de referirnos a lo que en tiempos en que dominaba el papado en todos los órdenes de la vida de un país, tenía vigencia directa en el Estado o gobierno, no sólo europeo, sino también americano, porque si la historia es verídica, en aquella época, o sea en la que perduró el Tribunal de la Inquisición, proclamado por el Papa Inocencio III, en el año 1215, era todo manipulado y juzgado por él; siendo parte determinativa en todo proceso que se incoaba o se formaba para «ejemplarizar» con el castigo, que aplicaba rigurosamente a quien consideraba delincuente.

Varios siglos vivió ese poder «cristiano», varios y diversos fueron los suplicios que aplicó a cuantos no le obedecían. Por miles fueron las víctimas achicharradas, consumidas por el fuego en la vía pública, por la verdad revelada católicamente desde el Celeste Imperio de Dios o del diablo, porque son tan iguales que se confunden con frecuencia, puesto que al ser ambos creados o inventados por el hombre, los dos persiguen el mismo blanco o punto de recepción, de dominio, para sembrar más y más el pánico entre las personas faltas de cultura y de enseñanza primaria o elemental, explotadas «apostólicamente» por sacerdotes y fariseos de toda laya que entonces — y ahora también

SOBRE EL PROCESO DE LENINGRADO

autor de la «Soberanía Limitada», es arrinconado probablemente que Kossiguin lo será también.

De todas maneras el proceso de la liquidación de la tiranía rusa está abierto. Sólo falta un chispazo y quedará hecha a pedazos la más grande mistificación que haya conocido la humanidad. El derrumbe se producirá. El proceso de Leningrado, como cuantos similares puedan tener lugar no harán nada más que adelantar el ocaso de una satrapía que, como la satrapía hispánica, son una vergüenza para el género humano.

JAIME BALIUS

LA COLERA

— había en cantidad bastante estimable.

Si la vida política y social de aquellos años de sumisión, banditismo, crímenes y demás congéneres del mismo sentido, fue toda ella un valle de miserias y asesinatos morales y materiales, casi podemos decir que, en este aspecto se ha progresado poco, muy poco, a pesar de cuanto digan o apunten los sociólogos y demás eminencias científicas.

Existe la iglesia, la religión existe con las mismas ambiciones y deseos de mando en la tierra. La sociedad continúa dividida en clases y privilegios. Las riquezas siguen acaparadas por unos cuantos agiotistas y terratenientes, idénticamente que antes, y todo gira alrededor del acaparamiento individual para su satisfacción y poderío. ¿Qué diferencia hay pues entre los de hoy y los de ayer? ¿Es qué por fortuna se ama y se goza plenamente de la libertad? ¿Es que los pueblos han adquirido ya su personalidad, liberándose completamente de las argollas y cadenas que arrastra desde siglos y siglos? ¿Es que el capital ha dejado de ser capital y el Estado de ser Estado? No. Todo está en manos del poder estatal, con la misma sed de bestia feroz, porque no hay bestia tan insaciable como el Estado, sea éste «demócrata» o monárquico, republicano o dictador. Todos se dan la mano y todos son amigos para hacer la puñeta al prójimo. Esta estampa de puro realismo, es la que nos da a conocer el reloj de los acontecimientos.

En España, verbigracia, se hace cada jugada que congela al más caliente por la forma en que se plantean las cosas y soluciones. Hay inteligencias que poseas de tal calidad idean actos que son verdaderamente maquiavélicos, y los llevan a efecto aunque el pueblo padezca las consecuencias de tan horrorosa decisión.

Se arreglan de tal manera inventando hechos para dar la sensación de que nadie como ellos para descubrir lo que solo ha existido en sus maquinaciones malélicas, fija la idea en demostrar al mundo de que sin ellos no habría paz en tan desafortunado país, a causa, precisamente, de las injusticias que diariamente se cometen en nombre del serenísimo caudillo por la gracia de dios y el fascismo internacional. Es lógico que busquen y hagan ver tal demostración, convencidos como están, de que nadie les molestará si es ver-

dad o mentira lo que afirman. A este terreno llegan los que tienen como norma evitar en lo posible que se manifieste el pueblo...

Plagado está el régimen franquista de esas alucinaciones terroríficas, sanguinolentas, servidas abundantemente con las ejecuciones a garrote vil y los fusilamientos, lo que no impide para que hayan personas que visitan — como si fuera un recreo espiritual — la nación de los victimarios en el ara opusdeista o vaticanista, como viene sucediendo desde que el nefasto ferrolano, cargado de hojalata y entorchados, anunció el perdón para todos los que le dejasen óptimas ganancias en el plan turístico establecido. Que esto es verdad, y que la concurrencia veraniega se ve aumentada con la incorporación de muchos de los que se llaman o se llamaron antifascistas, antifranquistas, antitotalitarios, anticatólicos y otros antis de la misma o parecida factura, para regalo de los paladares ásperos, agrios y nauseabundos.

Mi cabeza arde de indignación cuando tropiezo con el amigo de confianza y me anuncia que ha estado en España, pasando los días que le dan de reposo en el verano, sin riesgo alguno. Dice éste con tal satisfacción que me hace dudar de lo que en principio le tenía en estima, porque, recopilando lo que yo sabía de él personalmente, con lo que me manifiesta ahora, no acierto a concebir hasta donde llega la ficción y la verdad, el desaliento y la rectitud, el comportamiento y el deber, asimismo la decencia en casos como el precedente, porque si antes, el amigo de referencia, maldecía al régimen, ahora lo enaltece y hasta le defiende en las opiniones que me da de su residencia temporal. Estupefacto quedo con tal versión, dicha por quien la dice; pero como no soy mudo y tengo el oído bastante fino, le replico:

«Hombre, hombre... pero, ¿es cierto que te has entregado en cuerpo y alma al autor de los asesinatos de tus padres y hermanos, de miles y miles de hombres que como tú le combatieron sin descanso, exponiéndose a perder la vida, sin que haya habido en ti ni siquiera un momento de reflexión, y si reflexionaste fuiste vencido inmediatamente por la inconstancia o la estupidez, poniéndote incondicionalmente bajo la tolerancia de Franco? No lo creo, y te creo porque tú mismo me lo comunicas con la sonrisa en los labios, como

si vinieras de rendir homenaje a persona de tu mayor estimación.

Ya sé, ya sé que no eres tú sólo quien le visita y le deja buena cantidad de pesetas para su regocijo y afianzamiento.

No ignoro que otros van y vienen a menudo sin que les remuerda la conciencia, porque han perdido lo que más caracteriza al hombre: la dignidad, el mirar alto y con orgullo de ser un rebelde a quien le quiere quitar su libertad.

No debes ofenderte con el criterio que te expongo, que es mi criterio, lleno de sinceridad. Qué trato, dime, se merecen los que dejan de ser lo que eran?»

No he vuelto a verle desde aquella día en que tropezamos en la calle. Quizás se oculte de mí por lo que le dije, pero mi conciencia se comportó admirablemente al contestarle como le contesté.

Y España hoy, es la nación en poder de la moderna inquisición, reflejo y refinamiento superados en la tortura de la que existió a principios del siglo XIII.

MINGO

Umbral 101

En plan de encuadernación. Contiene trabajos de Abarrategui, Vicente Artés, Miguel A. Asturias, Rafael Barrett, Andrés Bello, Bosch Gimpera, Call, T. Cano Ruiz, Jean Cassou, Luis Capdevila, Andrés Capdevila, Cappelletti, Carmona Blanco, R. Dieste, Juan Español, Juan Ferrer, Luis di Filippio, Lázaro Flury, Fontaura, Victor García, M. Hernández, Miguel Jiménez, Lamolla, Landauer, X. Montsalvatge, J. Muñoz Cota, J. Muñoz Congost, Luis A. Musso, Vladimir Muñoz, Nano de Sabadell, Emilio Palacios, Juan Peiró, Joan del Pi. B. Porcel, E. Relgis, J. Rubia García, Andreu Salvat, Santos Chocano, Carlos Slienger, Soljenitsyne, Eduardo de Soto, Tarrida del Mármol, Fernando Valera, José Viadiu, Zapata, Mario Zaragoza.

Treinta y siete colaboradores directos, entre ellos cinco dibujantes; diez colaboraciones seleccionadas. Un Peiró dibujado a toda página, portada «Los empedradores», y muchas ilustraciones interiores amenizando 94 páginas de texto.

Un número con llave para entrar en todo hogar amigo de la cultura.

Su precio: 10 francos.

Desde Alicante

España vista por dentro

La mentira no necesita primera materia para ser lanzada al aire; mas cuando se trata de un terreno bien abonado y fecundo como el de España, todavía menos. Se comprende que se recurra a ella, como hace todo ser viviente que se está ahogando, se agarra a una brizna en busca de salvación, envolviéndose en una red de embrollos y mentiras, que no hay cristo que le saque del atasco, como les pasa a los gobernantes españoles.

Se producen hechos escandalosos, y cuando ya son del dominio público, la Prensa quiere taparlo y ya no puede, como ocurre con la sustracción de 14 millones de pesetas de los fondos del ministerio de comercio. La estafa del aceite, vendiendo agua por aceite a cinco duros el litro.

España naufraga en el desorden: estupros, atracos a mano armada, cocaína, mirahuana, grifa, y sus derivados, todo fomentado y hecho por señoritos pisaverdes, que después niega la Prensa, cuando va ha pasado los linderos de la «Ley de Secretos Oficiales». La Ley de Secretos oficiales, taponan todos los resquicios del edificio estatal, para que de allí no salga ni entre luz, ¡y pobre del periodista que se atreva a meter las narices! Dicha ley le excomulga y le hecha al cuarto trastero, con su correspondiente multa, como le ha pasado al director de «Mundo Social», por que, meterse en terreno privado, se ha ganado tres multas con la bonita cantidad de un total de 75 mil pesetas, con credencial de la plena libertad que tiene el ciudadano en el «Fuero» — de fuera — Español.

He aquí la causa de las tres multas: La primera sanción corresponde al número 174 de la revista del mes de febrero. La segunda afecta al número del mes de marzo, por insertar el artículo «Huelga minera». La tercera resolución se refiere al de julio y agosto por el editorial «A puerta cerrada», en relación con la sesión plenaria de las Cortes celebrada el pasado 30 de junio. Estos casos no tienen precisión de crítica alguna, ya que son parte integrante del todo franquista. Carne y sangre, sin apartar el hueso, de la férrea dictadura española.

Abierto el circo español, comienzan las asambleas arduas. Trabajo hay mucho, pero no agobia. Además a los saltimbanquis voltereta más o menos no les arredra. Saben lo que hacen y reconocen

que el trabajo, además de un acicate que vigoriza el organismo, es la salud del que no trabaja.

Tienen un gran ovillo que deshilar, y para ello les falta tiempo. Tendrán que implantar la jornada de dieciocho horas, o no darán pies con bola. La cosa no tiene importancia, ya que los obreros también son de carne y hueso, y, si quieren comer y vestir, se ven obligados a hacerlas porque los precios suben tan aprisa que los salarios nunca los alcanzan.

Los derviches del circo, para alcanzar su cometido, tienen que bailar muy aprisa, hasta agotarse, ya sea por el cansancio o el mareo. De no ser así, es muy difícil que redondeen y alcancen su meta, tan llena de vericuetos y baches cenagosos.

Ahora están metidos hasta la rodilla con el Estatuto del vino, con 20 artículos aprobados: 19 apócrifos y 1 verdadero, que trata de no admitir el vino en el agua. El Sindicato del Vino dice: «Menos viñas y más vino»; para eso están los productos químicos. La sal de Torrevieja es uno de los elementos que le dan grado, inducción a la estafa, y al desgarrar de estómagos. A esta clase de traficantes les importa un comino el consumidor. Si uno se va otro viene. Y sigue el juego.

En plan tenemos a la famosa Ley sindical, tan y tan cacareada, ya de sí manida y vieja. Coja, tuerta y alicaída. Según nos cuenta Allende, es una cosa nunca vista. Pero como todas las cosas buenas, necesitó una cocción, salió del horno por los buenos alquimistas, para transmutar las materias fecales en pepitas de oro de 18 quilates. Para que la cocción saliera bien, el maestro de pala fue Franco, todo de una pieza, sin remedio alguno.

Se compondrá de 24 escaños electivos de alquimistas, veintiuno dependen de la designación del jefe del Estado y once son procuradores en función de su cargo de nombramiento del gobierno. En la comisión figura el ex ministro Solís, que impulsó la ley desde el Congreso sindical de Tarragona, y Silva Muñoz, que votó el proyecto que el anterior gobierno envió a la Cámara.

Mientras nuestras marionetas gubernamentales juegan a la gallina ciega, el déficit comercial español con los Estados Unidos pasará de los 40.000 millones en es-

¡ Dame alguna esperanza... !

Preambularia: Dá esperanzas el político, el cura, el milicón-jefazón y compañía ilimitada. El leguleyo y los zánganos de todas las categorías y colores. (El ácrata es esperanza; pero no esperanza a nadie).

— Yo era ferrocarrilero estatal de punta arriba — me dijo —. El maestro me tenía odio, porque lo superaba. Cuando un trabajo importante había que hacer, el Jefe lo mandaba a «paseo» y me encargaba a mí — su ayudante —, para que lo terminase. ¡Y el hombre se daba cuenta de la absurda situación!: él — el maestro —, cobraba por los dos, y yo — el ayudante — hacia lo más difícil, sin apenas ver peseta en lonjananza. ¡Era cruel...!

— Humm...

— Un día, un amigo que se dedicaba a otra cosa y no entendía ni pito de techar casas me dijo: «— ¿Por qué no me arreglas el techo? — ¿No faltaba más! — le contesté —. «— ¿Por algo somos amigos...!» Me subí, y el trabajo estaba quedando perfecto; ¡daba gusto mirar aquella techumbre de planchas de zing, geometradas al dedillo, como si algún dios de ultratumba le midiera los centímetros, la exactitud del esfuerzo practicado en base a un conocimiento de altura!

— ¡Oh...! — exclamé, sin pensar lo que sentía.

— Faltaba la última plancha — prosiguió el inútil —. Estaba feliz, como unas Pascuas. Terminada la «pega» me serviría un refrescante «litrejo» del excelente «tinto» que mi amigo trasegaba, y, luego de darle el más fuerte de los besos de amor a mi «viejita» — ya fallecida —, iría contento a parar en los brazos amables de morfeo...

— ¡Qué hermosa satisfacción, la del deber cumplido! — intenté argumentar —.

— ¡Todo terminó allí! — prosiguió —. Mis esperanzas se fueron al infierno... La última plancha cedió, me tiró abajo, y mi columna vertebral resultó ser una miseria difícilmente enmendada. Lle-

ve años. Lo que prueba que nuestros ministros, si bien son buenos para palomas mensajeras, no valen un pito para asuntos comerciales, lo que va hundiendo a España poquito a poco.

SIMPLICIO

garon los de la Salubridad, y el mandón mayor de ellos, dijo:

«— ¡Este fulano está muerto...! Con la plancha y todo lo demás encima de su espinazo, ni el mismo diablo podría salvarlo... ¡Adiós! ¡Llamen, «no más» a la morgue!»

La «señora» de mi amigo, me obligó a deglutir medio litro de aguardiente: de ese aguardiente del sur que, cuando menos posee setenta y tres grados resurreccionarios. ¿Sabes?

— ¡Sí!

Cuando acudí — mes después —, a la «pega» ferrocarrilera —, me subí a la escalera productiva, con intención de que mi accidente fuese «pasado» por el cernedor:

— Este hombre se accidentó afuera, mi Jefe — espetó mi Maestro —. ¡No debe cobrar pensión! ¡Sería una injusticia...!

Mi «jefe» no era tan malo; pero, igualmente aprobó la decisión: yo sería — de ahora en adelante, con la columna inservible, un paria sin esperanza... —

— ¿Esperanza? — le dije —. Tú, baldado — o sin baldar — ¡eres tu única esperanza...!

COSME PAULES

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior...	28 369 45
C.N.T. búlgara	200 00
José Valls, París.....	20 00
Compañera Pozo, id. ..	10 00
Antonio Rodríguez	15 00
Martínez Ruiz	20 00
José Rueda	10 00
Juan Colomé, París ..	21 00
Uno de Gory	5 00
A. Alvaro, Metz	10 00
Ciriaco Puyo, Pamiers..	31 00
Peincede, La Charité ..	8 00
Luciano Amorós, Nimes	15 00
Regales, Bourg du Rh.	50 00
F. Local, Aubre	30 00

Suma y sigue... .. 28 814 45

Se va cuesta arriba, y en la «excursión» estamos todos: los de Zona Norte, y los de las zonas Sur, Este y Oeste; estamos todos los compañeros que debemos estar, los que por encima de los caprichos humanos estamos por la C.N.T., el comunismo libertario, y la conducta emancipadora del proletariado español.

En todo sentido, ¡llegaremos a la cúspide!

Inauguración en Medina de Ríoseco (Valladolid)

LOS «ediles» nacionales, regionales y locales han contestado a la petición que los trabajadores habían hecho para conseguir viviendas más decentes, con la inauguración de un complejo polideportivo.

La demagogia que usan los que tienen al pueblo bajo su bota, se ha sobrepasado en su prensa regional y en particular en el diario «Libertad» del 12-11-1971, órgano o mejor dicho vocero falangista, que se dice fue fundado por Onésimo Redondo, antiguo lector de español en la Universidad de Mannheim (Alemania), lugar donde pudo asimilar todos los salvajes procedimientos que estaban en las costumbres nazifascistas de aquellos tiempos. Onésimo Redondo se dice que ha muerto en el primer mes de la guerra civil en el frente de combate; nada más falso, ya que en realidad muere realizando lo que los falangistas llamaban entonces «operaciones de limpieza», operaciones que consistían en recorrer los pueblos desarmados de la retaguardia, asesinando impunemente a los obreros y hombres simplemente liberales, violando o al menos castigando a sus mujeres e hijos. Esta poco gloriosa tarea era del agrado de los grupos falangistas, que eran engrosados por su paralelismo con los fascistas italianos y alemanes que mandaron a sus mejores hombres a España para apoyar a la inhumana reacción en su obra de destrucción nacional. Es dedicado a esta tarea, que también había asimilado en Alemania, que Onésimo Redondo muere a consecuencia de los disparos de un grupo de republicanos que resistieron a ser asesinados y ofrecieron una fuerte resistencia a la llegada de los ejecutores fascistas al mando de Onésimo Redondo.

«La Santa Alianza» reunida en la inauguración de Medina de Ríoseco, han dado en el artículo publicado en «Libertad» una cifra de varios millones de pesetas, coste según ellos de este complejo polideportivo. Varios millones de pesetas que hubieran permitido realizar por lo menos un grupito de casas para que los trabajadores de Medina de Ríoseco, que hoy viven en chozas de adobe, pudieran vivir ellos y sus familias en casas decentes.

En España la incapacidad de los «ediles» es suplida por la construcción de complejos polideporti-

vos y por la emigración de los trabajadores, que permite la entrada de divisas para realizar toda clase de propaganda para el turismo y otros negocios sucios que pasaron antes que resolver de forma urgente las necesidades de los trabajadores, que carecen de lo más preciso. La súplica dirigida y firmada por los trabajadores de Medina de Ríoseco, dirigida al ministro de la Vivienda por el corresponsal de prensa de esa localidad sólo ha dado como resultado lo que menos necesitan los trabajadores, ya que terminan su duro jornal rendidos por el esfuerzo físico. En realidad estos complejos polideportivos y todos los centros de recreación de España, son lugares de diversión y fuente de negocio para los hijos de los caciques y comerciantes que tienen tiempo y ganas de ello.

La contestación de los «ediles» a las necesidades materiales de los trabajadores si que es una contestación de más bajo estilo y no las presiones hechas desde fuera a los trabajadores, como denunciaba el corresponsal de prensa de Medina de Ríoseco, desde un artículo en «El Norte de Castilla» dirigido al ministro de la Vivienda.

¿Qué reacción habrá tenido el que se había prestado a la realización de una campaña de prensa en pro de viviendas decentes para los trabajadores ante la inconsciencia o la maldad personificada en una cara dura inimitable de los que estuvieron en la inauguración del famoso complejo polideportivo de Medina de Ríoseco? En esta inauguración, como en todas las que en España se hacen, estaban presentes primero la política, fuente de todos los males que el pueblo español sufre desde hace muchos siglos, representada por el director general de Colonización y Ordenación rural, acompañado de todo el ayuntamiento de Medina de Ríoseco, del alcalde de Valladolid, delegado sindical impuesto a los trabajadores por la dictadura franquista; segundo: la caja de caudales, representada por la Delegación Nacional de Educación Física y Deporte, representantes de todos los negociantes del deporte profesional. Esta caja de caudales es la que encierra el sudor de los productores, hecho oro o moneda papel. Tercero: El clero, representado por el superior de los Padres Claretianos en Medina de Ríoseco, que siempre se ha encontrado al servicio del más fuerte, y no de los que siempre han su-

COMUNICADOS

A LOS LECTORES QUE FUERON DE «SOLIDARIDAD OBRERA», DE PARÍS

Teniendo necesidad de dar cima a tres colecciones de nuestro antiguo portavoz, el compañero Juan Ferrer solicita de los compañeros que puedan desprenderse de los números de «Soli» que a continuación se citan: del 1 al 18; los 27, 30, 32 y 76; los 128, 148, 241, 246, 270, 311, 317, 407, 427, 457, 468, 500, 594, 595, 596 y 610, los destinen al compañero citado, 33, rue des Vignoles, París (XX^e).

BOLETIN «TERRA LLLIURE»

Ha reaparecido. Pedirlo al compañero Evaristo Bagés, 33, rue des Vignoles, París (XX).

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recordamos a todos los afiliados y militantes a es F.L. que la asamblea regular del mes de marzo tendrá lugar el día 28. Local y hora de costumbre.

PARADEROS

— Se desea saber el paradero de Pedro Hernández Navarro que en enero del 53 estuvo internado en el Hôpital Psychiatrique de Le Mans (Sarthe). Por petición suya se le mandó un extracto de nacimiento a nombre de Vicente Hernández Navarro, que era su nombre. La última dirección que dio es Tomás Rodríguez, Chemin des Courbes, Le Mans (Sarthe). Sus familiares de España agradecerían a quien pueda dar alguna noticia (ya que desde entonces ignoran lo que le haya sucedido) lo comuniquen a su sobrino Jesús Hernández, Impase Michèle, 66-Saint Laurent

frido la esclavitud impuesta por las cajas de caudales.

En resumen, en la inauguración de Medina de Ríoseco, estaba representada toda la «Santa Alianza» que desde siempre agobia a los trabajadores españoles con un pauperismo endémico. Pauperismo que persistirá si los trabajadores no toman conciencia de su verdadera fuerza. Fuerza que llevará al traste con sus miserias morales y materiales: luchando para que la emancipación de los trabajadores sea un hecho en el siglo que vivimos. La emancipación verdadera de los trabajadores, solo será obra de ellos mismos, y no de ningún político sea del color que sea.

Antonio MORENO

21 de marzo 1971 en París:

INAUGURACION DEL NUEVO LOCAL SOCIAL

(33, rue des Vignoles, Métro Buzenval o Avron)

Por la mañana a las 10: Acto oral a cargo de tres compañeros. Tomás Marcellán se ocupará de «La realización de las Vignoles o lo que puede la voluntad». Juan Ferrer versará sobre «Salvador Seguí y su época», y Raymond Finster disertará sobre Notre position de libertaires». Presidirá J. Cotereau, presidente internacional de la «Libre Pensée».

Por la tarde a las 3, fiesta íntima con programa animado por LOS MUCHACHOS, JOAQUIN TENAS, CARLOS MENDIA y un guitarrista de clásico.

Invitación extensiva a todos los compañeros y a las FF. LL. y grupos de toda Francia y el extranjero.

F. L. DE PERPINAN

Organiza las charlas siguientes en el local de la CNT, 46, rue d'En Calce:

Por el compañero Gil Juan, el 21 de marzo 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Origen del sindicalismo; sus principios y finalidades».

Por el compañero Blanco Francisco, el 4 de abril 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Mayorías y minorías».

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Michael Bakunin», obra biográfica debida al profesor E. H. Carr. Tomo de lujo editado por la casa Mateu, de Barcelona. Su precio: 45,00 frs.

«El Hombre, el medio, la sociedad», trabajo de índole filosófica escrito y publicado recientemente por el compañero Juan Puig Elias. Pedirlo a esta Administración, que lo servirá al precio de 3,00 frs. Pedidos a esta Administración.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1 F.

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha. ¡Apoyemos a S. I. A.!

PANOS CALIENTES

BARCELONA. — Al ministro del Trabajo, Licio Fuente, alguien le ha preguntado: «Y la huelga, ¿no es un atentado contra la solidaridad nacional?»

A lo que Licio ha respondido: «La huelga es el fracaso del diálogo, de la negociación, del entendimiento; alguien ha dicho que es una manifestación del derecho por la fuerza, una manera de tomarse la justicia por su propia mano que todo estado de derecho debe intentar superar. Es, además, una merma grave de la riqueza colectiva. Utilizar la huelga con fines políticos es algo sumamente grave y perjudicial para todos, empresarios y trabajadores. La existencia de conflictos laborales es algo distinto, es una consecuencia lógica de las tensiones empresariales, está en la naturaleza de las cosas, pero no tiene por qué no resolverse por cauces jurídicos sin llegar a situaciones de violencia. Una normalización de los conflictos debe clarificar sus motivaciones y establecer cauces adecuados para su solución.»

De hecho el ministro reconoce que la política antihuelguística del gobierno ha fracasado y que la huelga ha sido impuesta en su derecho por los trabajadores, hartos de la complicidad natural del gobierno con la burguesía. Lo demás, paños calientes.

EL FIASCO DE LA POLITICA AFRICANISTA

MADRID. — Como es sabido, el matamoros Franco prosigue una política africanista para guardar — en lo posible — el azufrado Sahara «español» y las cabezas de puente (llamadas presidios) de Ceuta y Melilla. A tal efecto corteja al presidente de Argelia y al sultán de Marruecos, además de darles caba antijudía y poco francesa. No obstante lo cual España ha resentido la primera el golpe de efecto petrolero decretado por los países africanos productores de esa esencia, pagándose ya en la península dicho líquido 12 % más caro que hasta aquí. Consecuencia inmediata: el encarecimiento de los transportes, seguido del de las primeras — y segundas — materias imprescindibles para la vida de los peninsulares.

CONFRONTACION, CON PURO, CAFE Y COPA

MADRID. — Setenta y dos políticos, economistas y neutralistas de toda pinta y color se reunieron en un establecimiento público para discutir sobre el futuro de España. Aparecieron falangistas

ANTENA

nuevos opuestos a los antiguos, los monárquicos metieron baza, y opositores dijeron la suya, claro está que con sordina. En resultado no cristalizó definición ninguna, pero quedó en el aire la interrogación de cuál es el futuro de España sin derecho a la libre asociación y de expresión, que es la característica de la política franquista, al creer de los benditos «liberalizada».

Y hasta otro café, con puro y copa.

POR EXCESO DE TRABAJO, EL SUPRE SE PROVEE DE ORDENADORES

MADRID. — En el Tribunal Supremo se trabaja a destajo. Según noticias, en los años de existencia el volumen de sentencias del Tribunal Supremo se ha multiplicado en progresión geométrica. En 1970 se emitieron alrededor de 6.500, y en la actualidad se calcula que sobrepasan de 400.000 el número de sentencias que componen el Cuerpo de Jurisprudencia del alto tribunal. Los profesionales del Derecho se ven en la necesidad de utilizar este enorme volumen, podrán, de esta forma, con la creación del centro nacional electrónico, ver resueltas gran parte de las dificultades que les supone acceso a la jurisprudencia del Tribunal Supremo.

Por iniciativa del presidente del Supremo, don Francisco Ruiz-Jarabo, se iniciaron los estudios para buscar una fórmula semejante a la que se viene utilizando ya en casi toda Europa. A partir de 1968, con la creación de la secretaría técnica del alto tribunal, y en colaboración con la secretaría técnica del ministerio de Justicia y el «Boletín Oficial del Estado», comenzó a confeccionarse un fichero manual. Sin embargo, esta solución, aunque factible, no es definitiva. De ahí que se vaya a la realización del centro nacional de electrónica al servicio del Derecho.

ANTI ANARQUISMO IMBECIL

BONN. — Un niño de 7 años, Miguel Luhmer, fue secuestrado por unos degenerados ávidos de dinero. Para encubrir su felonía éstos deslizaron ser «socialistas-nacionalistas». Cretinicamente, la prensa internacional interpretó esa amalgama como «anarquismo encubierto», cargando a los anar-

quistas la comisión de tan repugnante delito.

Aclarada la catadura «choriceira» de los delincuentes, la prensa internacional no se ha dignado rectificar la ofensa inferida al elemento ácrata. Peor para ella.

RIQUEZA Y MISERIA

LUANDA (Angola). — Ante un posible y desagradable desenlace de la guerra civil angolana, los obispos portugueses del país se han reunido en concilio para remachar tradiciones y... poner el grito al cielo en favor — ¿ahora? — de la pobreza. Véase cómo: «Denunciamos con la mano en el pecho los desequilibrios de alta riqueza y extrema pobreza. Hay grandes y buenas tierras acaparadas que en mayor parte no son explotadas o lo son malamente en detrimento de la población autóctona. La riqueza tiene una función eminentemente social, y uno de los escándalos mayores es el de los ricos cada vez más ricos y los pobres cada vez más pobres.» Por supuesto, la Iglesia católica no está en situación de pedir caridad.

VIOLENTOS CHOQUES ENTRE ESTUDIANTES Y POLICIAS

LONDRES, (OPE). — El diario de esta capital «The Times», publicó el 24 de febrero un despacho fechado en Madrid que decía lo siguiente:

«Los estudiantes se manifestaron ayer en el centro de la ciudad de Barcelona, rompiendo lunas de escaparates, y volcando vehículos y luchando con la policía, según se supo ayer aquí, en la capital de España. La policía había penetrado antes en la sala de conferencias de la Universidad de Barcelona y había disuelto una reunión que no había sido autorizada.

Los estudiantes, en protesta contra esta decisión de la autoridad franquista, interrumpieron el tráfico en la plaza de España hasta que la policía cargó contra ellos para dispersarlos. Los manifestantes volvieron a agruparse en diversos puntos de la ciudad y apedrearon a la policía».

AEROBACHE

GERONA. — El Aeropuerto ha dejado de serlo a causa de los baches que desarreglan el terreno. Este aeródromo completamente

nuevo, supuso un gran negocio para bancos, empresarios, jerarquías, tíos y tías. Dinero costó, la obra, pero el terreno no fue endurecido como ahora se prueba, pues los hundimientos parciales son tan numerosos que han dejado el campo completamente inservible, al extremo de que la reparación ha de durar hasta fines de mayo, cuando la avalancha turística ya se habría desatado. Como antaño, el turismo volador tendrá que utilizar el campo de Barcelona.

ANORMALIDAD UNIVERSITARIA

BARCELONA. — El rectorado de la Universidad ha decidido suspender las clases en Filosofía y Letras ya que los estudiantes no concurrirán a ellas en tanto sus compañeros encarcelados no sean liberados y desprocesados. Igual suspensión de actividades en Derecho y en Medicina, donde la asistencia en clases también es nula. En la Normal de Maestros tampoco la normalidad anda segura.

¿REESTRUCTURACION O DE ÇAPA CAIDA?

BARCELONA. — Nadie ignora que las fábricas de productos químicos elaboran «ropas» que desplazan en los comercios al clásico tejido de algodón o de lana. Por esta razón la industria textil va a menos, síntoma que lo registra el cierre, o limitación activa, de varias fábricas. De unos meses a esta parte se han dado de baja, por las firmas industriales respectivas, 5.000 telares y 80.000 husos. Para dorar la pildora la autoridad del caso llama a eso «reestructuración de la industria textil y sus derivados». Que se va a la deriva, vaya.

EL AGRO PALIDECE

MADRID. — «Fuerza Nueva» describe así la crisis de la agricultura catalana: «Con estadísticas y estudios, legislando como nunca en cantidad y en calidad, dedicándole cantos y protestas, alabanzas y vituperios, nos encontramos en Cataluña con las masías abandonadas en las cuatro provincias, con una juventud desertando en masa, con los viejos habitando los pueblos y los brazos robustos escapando como alma que lleva el diablo. Los pequeños agricultores malvenden, si pueden. El capital no invierte — el negocio no es rentable —. Las hipotecas crecen. Los créditos no son más numerosos porque no los conceden. Las cuentas bancarias, negativas, según pasa el tiempo.

UNITE « Rail - Route »

Le capitalisme, confronté à ses contradictions internes, tente au niveau de transports de promouvoir une politique conforme à ses intérêts. Pour devenir concurrentiel sur le marché international, il concentre ses industries et les rentabilise. Les transports, partie intégrante du système, subissent ces adaptations, rendues nécessaires par le VI^e Plan.

Cette politique des transports n'est pas sans conséquences pour les travailleurs de la route et du rail.

C'est ainsi qu'à la SNCF, la rentabilisation provoque :

— Une diminution des effectifs, augmentant par ce biais la productivité par agent.

— Des fermetures de lignes, créant des déserts économiques et ayant pour résultat une mobilité de la main-d'œuvre.

— Le transfert d'activités SNCF au privé qui possède une main-d'œuvre plus docile, du moins l'espèrent-ils.

C'est ainsi qu'au niveau des routiers, cette politique provoque :

— Une rotation accélérée du matériel, par conséquent des chauffeurs, entraînant des cadences de travail effrénées.

— Une vie familiale plus que perturbée, quelquefois le chauffeur est dix jours sans rentrer chez lui.

Il est à remarquer dans ces deux professions qu'un accident entraîne des poursuites pénales, alors que l'accident est très souvent la conséquence des conditions de travail, qui se dégradent de plus en plus.

Les patrons, habiles manœuvriers, tentent au travers de cette politique, conséquence du VI^e Plan, de créer un antagonisme, une division entre les travailleurs

de ces deux branches. Ils proclament aux cheminots que les responsables des maux qui les touchent, ce sont les routiers. Aux routiers, ils déclarent que ce sont les cheminots. Il nous faut constater, hélas ! que les organisations ouvrières traditionnelles, intégrées et liées par leur participation à la Commission du Plan, sont les complices objectifs d'une telle manœuvre.

Accepterons-nous de tomber dans le panneau, d'être les défenseurs et les propagandistes de cette division que l'on voudrait créer ?

En ce qui nous concerne, routiers, regroupés au sein de l'Union syndicale Unitaire des Transports et Cheminots regroupés au sein d'« Action-Cheminots », nous refusons d'être les complices de cette tentative et nous déclarons que la concurrence Rail-Route est une conséquence du système capitaliste donc qu'elle ne nous concerne pas.

Notre lutte, qu'elle soit l'œuvre des routiers ou des cheminots, est la lutte des exploités contre les exploités, elle n'a donc rien de commun avec les luttes entre capitalistes.

Pour faire obstacle à cette division, pour parvenir à des solutions en ce qui concerne nos problèmes fondamentaux (40 heures, conditions de travail etc.), nous appelons les travailleurs de la route et du rail à entreprendre des rencontres, des discussions, des actions communes. C'est de cette seule manière que nous pourrions faire échec à une politique antisociale qui concerne l'ensemble des travailleurs.

Les cheminots et les routiers regroupés d'une part au sein d'« Action-Cheminots », d'autre part au sein de l'Union Syndicale Unitaire des Transports

« Action - Cheminots »

Suite aux expériences qu'ils ont vécues séparément, des militants cheminots se sont regroupés pour mettre en commun leurs réflexions, leurs analyses, leurs informations.

Le bulletin « Action-Cheminots » est l'organe et le moyen de ce regroupement.

Rôle d'« Action-Cheminots »

Les luttes locales ou catégorielles des différents centres SNCF, ne doivent être méconnues ou passées sous silence. Elles doivent être analysées et intégrées dans une stratégie globale d'offensive contre le système d'exploitation en place.

« Action-Cheminots » veut donc :

1. — Informer les cheminots des luttes qui se mènent, dénoncer les attaques SNCF tant sur le plan national que local et ainsi rompre le silence imposé par les bureaucrates des directions syndicales.

2. — Réaliser la liaison indispensable entre les cheminots pour une lutte efficace.

3. — Dans le même but, établir des contacts avec les travailleurs des autres corporations regroupés sur des bases semblables.

4. — Dégager, à partir des expériences des luttes réelles, des analyses, des orientations unitaires pour combattre le capitalisme, le patronat et les manœuvres démobilisatrices des directions syndicales.

5. — Regrouper pour mener cette lutte tous les cheminots syndiqués ou non qui ont compris la nécessité d'une lutte classe contre classe.

Orientation fondamentale

Contre toute complaisance ou complicité avec le système d'ex-

ploitation, « Action-Cheminots » se déclare partisan de la lutte de classe.

Pour la mener, « Action-Cheminots » entend regrouper les cheminots, quelle que soit leur étiquette, et élargir les actions de la base pour les rendre enfin efficaces.

Nous pensons qu'il est nécessaire de faire le constat des tares syndicales : la bureaucratie, les spécialistes, la hiérarchie, qui sont d'autre part le support du système capitaliste.

« Action-Cheminots » n'entend pas se placer sous la bannière d'apprentis bureaucrates « révolutionnaires ». Par contre, nous déclarons indispensables l'organisation de la lutte sur des bases nouvelles décidées par les travailleurs eux-mêmes.

« Actions-Cheminots » n'est pas un appareil figé où les nouveaux arrivants doivent suivre les orientations décidées par les anciens, mais au contraire un groupement où tout est décidé par tous, et ceci sans « chefs ».

« Action-Cheminots » n'est pas la courroie de transmission, ni la remorque d'un parti politique même révolutionnaire, et pourtant nous ne sommes pas « apolitiques », car parler de nos conditions de travail, de lutte de classe contre classe, etc., c'est faire de la politique ; nous déclarons ne pas vouloir établir une coupure entre « le » politique et « l' » économique qui posent nos problèmes de classe.

Dans ce sens, nous faisons nôtres les deux mots d'ordre suivants :

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ou ne sera pas ».

« Tout le pouvoir aux assemblées générales ».

Pour toute correspondance, écrire à : « Action-Cheminots », B.P. 13, 37-Tours-Rives-sur-Cher.

Les militants de l'Organisation révolutionnaire anarchiste (ORA) et des cercles Front Libertaire ont participé activement, quand ils n'en ont pas pris l'initiative, aux manifestations et aux différentes actions qui ont été menées pour l'obtention d'un statut politique aux camarades détenus, pour la libération de Claude Guiot, injustement arrêté, contre la sauvagerie de la police (Richard Deshayes défiguré) et la partialité de la justice de classe (condamnation de Fabrice Quaglio,

Communiqué

militant du cercle Front Libertaire du 15^e), et pour la campagne en cours concernant la dissolution des brigades spéciales d'intervention, véritables « mercenaires » du pouvoir.

Aussi, nous tenons à dénoncer les incidents qui ont eu lieu le 19 février au Quartier Latin, à Censier, à la Faculté des Sciences et

dans les environs de Jussieu, incidents provoqués par des individus prenant comme alibi le drapeau noir et ne représentant en aucune manière le mouvement anarchiste ; ils n'engagent qu'eux-mêmes. Il est à noter que des militants d'Ordre Nouveau, formellement reconnus, se sont infiltrés parmi ces groupes d'irresponsables. Cela

situe bien le sens de ces incidents.

L'ORA et les cercles Front Libertaire entendent qu'il soit bien compris que les agissements de ces individus, soutenus et manœuvrés par les fascistes, n'ont rien à voir avec le développement des luttes révolutionnaires, et que le communisme libertaire n'a pas besoin de ces déviations exhibitionnistes petites-bourgeoises pour convaincre le peuple de la justesse des idées libertaires.

Collectif National ORA

REPONSE A UN QUESTIONNAIRE DE LA C.G.T.

Questionnaire par un travailleur de la base

Depuis quatre ans le syndicat CGT est le moteur de la délégation du personnel et du Comité d'Entreprise. Que pensez-vous de son action ? de son accueil ? de sa compétence ?

Réponse :

Action : A l'échelle locale pas mal mais la prise de conscience collective est aussi importante, non ? A partir de là, on peut réellement agir.

Accueil : Bof ! L'accueil des nouveaux employés ou des nouveaux syndiqués ? Nul sur ces deux points.

Compétence : Bien sympa, bonne volonté. Dommage que le patronat ne soit pas d'accord.

Question : Veuillez-nous donner votre avis sur la fonction du syndicalisme dans : a) la société actuelle ; b) votre entreprise.

Réponse : a) Récupération et collaboration avec l'ennemi. Peu content d'être dépassée par la base. b) Défendre les intérêts des travailleurs. Se fait avoir avec la carotte à l'âne (ex club de football, mais pas d'augmentation). Quelques beaux magouillages en plus.

Question : Quels sont les problèmes majeurs à traiter en priorité dans l'entreprise.

Réponse :

— Amélioration des conditions de travail ;

— Propreté des locaux, bruit, horaire de sortie le soir, matériel suffisant pour travailler ;

— Diminution des cadences de boulot (par exemple en augmentant les effectifs) ;

— Augmentation des salaires, primes en supplément, 13^e mois officialisé ;

— Suppression de la hiérarchie des salaires, une des causes de la division des travailleurs.

Il n'y a pas de commentaire, si la C.G.T. n'a pas compris, c'est tant pis, ce ne seras plus qu'un corps en putréfaction.

VEINANTE

APPEL AUX CAMARADES DE NANTES

Le Comité de Rédaction du journal, désirerait d'amples informations sur la grève de Batignolles. Tracts des Comités de base de Batignolles, coupures des journaux locaux, photos et tout ce que cette grève a provoqué, ses chances et la réaction de la base et celle des syndicats, ainsi que la position patronale.

LA COMMUNE

III. — CHRONOLOGIE

1^{er} mars. — Entrée des Prussiens dans Paris. L'occupation, symbolique, ne durera que quelques jours.

2 mars. — Manifestation de la garde nationale place de la Bastille.

3 mars. — Deux cents bataillons de la garde nationale envoient des délégués aux Vauxhall. Formation du Comité de la garde nationale.

4 mars. — D'Amelle, commandant en titre de la garde nationale convoque les chefs de bataillon. 30 sur 360 se présentent. Le même jour les membres du comité central se font connaître. Des représentants de l'assemblée nationale tiennent Paris absolument calme.

9 mars. — Mutinerie de trois bataillons de lignards.

10 mars. — L'assemblée nationale (qui siège à Bordeaux) refuse de se transporter à Paris. Elle accepte Versailles tout en préférant Fontainebleau.

11 mars. — Interdiction par Vinay, gouverneur de Paris, du « Cri du Peuple », du « Mot d'Ordre », du « Père Duchêne » et du « Vengeur ».

15 mars. — Troisième assemblée générale de la garde nationale au Vauxhall. Le comité central définitif est formé. Arrivée de Thiers à Paris.

17 mars. — Le gouvernement décide de s'emparer des canons de la garde nationale.

18 mars. — A 3 h. les troupes se mettent en marche pour s'emparer des canons. Les parcs sont pris. Avant que les canons puissent être déménagés, Paris réagit. La troupe fraternise, les généraux

Leconte et Clément Chormas sont fait prisonniers. Ils seront exécutés par les révoltés dans l'après-midi. L'hôtel de ville est pris par la garde nationale dans la journée du 18 au 19.

19 mars. — Le comité central décide de siéger à l'hôtel de ville pour préparer des élections municipales. Les Parisiens sont convoqués pour le 22. Versailles donne l'ordre de déménager les ministères. Il n'y a pas d'opposition. Premières tractations entre le comité central et les maires de Paris.

20 mars. — Malgré l'opposition des maires, le comité central maintient les élections pour le 22. Le comité des 20 arrondissements (révolutionnaires) et l'Internationale approuvent le comité central.

21 mars. — Mesures du comité central : suspension de la vente des objets engagés au Mont de Piété, prorogation d'un mois des échéances, interdiction faite aux propriétaires de congédier leurs locataires. Les élections sont reportées au 23.

22 mars. — Vers midi, manifestation des gens de l'ordre. La garde nationale est attaquée et riposte. Les mairies du 9^e et du 6^e, ainsi que la gare St-Lazare sont occupées par des bataillons réactionnaires. Les maires occupent la mairie du 2^e. Le comité des vingt arrondissements se rallie définitivement au comité central. Les élections sont reportées au 26. Lyon proclame la Commune.

23 mars. — Toulouse et Marseille proclament la Commune. L'Internationale se rallie au comité central. Après un accord avec les maires, les élections semblent de-

voir être reportées au 30. Le comité central décrète que tout individu pris en flagrant délit de vol sera fusillé, interdit les jeux sur la place publique, et assimile tous les soldats à la garde nationale.

24 mars. — Le comité central décide le maintien des élections pour le 26. St-Etienne et Narbonne proclament la Commune.

25 mars. — Les maires ont cédé. Les élections auront bien lieu le 26.

26 mars. — Seul le comité des 20 arrondissements présente une liste et un programme, le comité central ne patronant pas de candidat. Il y a 486.000 inscrits. Votants : 229.000. Seuls les quartiers populaires ont voté à plein.

28 mars. — Le conseil municipal s'installe à l'Hôtel de Ville. Une commission exécutive est formée.

29 mars. — L'assemblée municipale prend le nom de Commune de Paris. Elle se répartit en neuf commissions : Finances, Guerre, Justice, Subsistance, Services publics, Travail, Enseignement, Sécurité générale, Relations extérieures. La conscription est abolie, tout citoyen fait partie de la garde nationale.

30 mars. — Remise générale des termes pour la période allant d'octobre 70 à juillet 71.

31 mars. — Le comité central désigne Cluseret comme délégué à la guerre. La Commune s'offusque de cette usurpation de pouvoir.

1^{er} avril. — La Commune prend connaissance de l'existence de sous-comités à la guerre, créés par le comité central. A Versailles, Thiers déclare : « L'Assemblée siège à Versailles où achève de s'organiser la plus belle armée que la France ait possédée. »

2 avril. — Une attaque de Versailles, la première importante, est repoussée à Courbevoie.

3 avril. — La Commune décrète que l'Eglise est séparée de l'Etat, supprime le budget des cultes, déclare les biens des congrégations religieuses propriétés nationales. La garde nationale se porte sur Versailles, mais les trois colonies sont arrêtées. C'est la débâcle. Flourens est tué à Rueil. Elisée Reclus est arrêté à la hauteur du Mont-Valérien. Rosel est arrêté, mais il sera rapidement libéré. A Versailles Thiers déclare : « Cette journée est décisive pour le sort de l'insurrection. »

4 avril. — Tentative de Com-

A bas l'Etat des policiers

Pauvres pandores ! Ça parle, une conscience.

Quelle est dure pour eux la civilisation du tiercé !

Partie intégrante de la population, ils le sont. Alors pour le prouver ils vous rentrent dedans.

— « A coup de matraque ».

— « Non, monsieur ; il y a aussi police-secours. Vous comprenez les pompiers, c'est bête ; ça ne peut qu'éteindre le feu ». « Et puis il y a aussi les étudiants, ces faîneants, ils n'ont qu'à travailler ».

— « Et les travailleurs insatisfaits ? »

— « Ils n'avaient qu'à étudier plus. Tous les flics ne sont pas

des fascistes, il y a aussi des communistes. Qu'avez-vous à répondre à cela ?... (Pensé : et vlan !)

— « Merde ! Tout Etat est policier ».

Le rôle du policier dans une société de classes est de protéger la caste dominante.

— Philippe Buvard : « Alors, camarades, aucun flic n'est récupérable, ils doivent tous être reconvoqués... (dans le studio. Coupez !)

— ...En passant par la Lorraine avec mes sabots...

Chers auditeurs, nous nous excusons pour cet incident technique. Rendez-vous demain avec Philippe Buvard.

mune à Limoges. Thiers déclare à Versailles (parlant de Paris) : « Les insurgés ont éprouvé aujourd'hui un revers décisif. »

Le comité central demande à la Commune le droit de réorganiser la garde nationale et de se charger de l'intendance. La Commune accorde l'intendance et Cluseret à la guerre. Les responsables de la sortie du 3 sont maintenus. L'Union nationale des Chambres syndicales est créée, et tente la conciliation.

5 avril. — Delescluze (membre de la Commune) demande et obtient que toute personne coupable de complicité avec Versailles soit prise comme otage, et que toute exécution de défenseurs de la Commune soit suivie de l'exécution d'un nombre d'otages égal ou double.

6 avril. — Vinoy (général de Versailles) attaque Neuilly. Les fédérés tiennent. Mac Mahon est nommé commandant des armées versaillaises. La Commune décide la dissolution des sous-comités, qui se forment les uns après les autres depuis le début avril. La mesure sera de peu d'effet. Des délégués sont envoyés à Marseille. La guillotine est brûlée.

7 avril. — Nouvelle attaque versaillaise sur Neuilly. Les fédérés se replient d'abord. Dombrowski mène la contre-offensive et reprend Neuilly et Courbevoie.

Dans la période qui va du 7 au 1^{er} avril des tentatives de conciliation auront lieu. Elles échoueront toutes. La dernière sera celle des francs-maçons, fin avril.

9 avril. — La Commune se refuse à appliquer aux otages les traitements subis par les fédérés pris à Versailles.

11 avril. — Thiers : « On prépare contre les insurgés des moyens irrésistibles. »

Les forts du Sud (Issy, Vanves) et Neuilly sont soumis à un bombardement intensif par les Versaillais.

12 avril. — Le vicair général Lagarde (un des otages) est envoyé à Versailles pour négocier l'échange de l'archevêque de Paris, Darboy, Deguerry, Bonjean, Lagarde (autres otages) contre Blanqui. Thiers refusera et Lagarde, malgré ses promesses ne rentrera pas à Paris.

14 avril. — Formation d'une fédération des artistes. Président Courbet.

15 avril. — Thiers déclare : « Nous tenterons une action décisive. »

16 avril. — Elections complémentaires, 61.000 votants. Courbet est l'un des nouveaux élus.

17 avril. — Nouvelle attaque contre Neuilly. Les fédérés sont obligés de se replier sur Asnières et de repasser la Seine.

20 avril. — La commission exécutive est remplacée par des délégués des neuf commissions.

25 avril. — Cessez le feu de 8 heures dans la zone de Neuilly. Quatre gardes nationaux faits prisonniers à la Belle-Epine, sont tués par un officier.

26 avril. — Les sous-comités sont toujours en place. Devant son impuissance, la commission militaire décide que la municipalité, le comité central et les chefs de légion réorganiseront la garde nationale. Certains membres de la Commune veulent faire fusiller des otages pour répondre aux 4 meurtres de la veille, mais la majorité s'y refuse.

Le même jour les loges maçonniques apportent leur soutien à la Commune.

La création d'un comité de salut public est proposée, mais aucune décision n'est prise.

29 avril. — Défilé des loges, bannières et insignes en tête. Les bannières sont plantées sur les remparts. Une trêve est décidée sur toute la ligne de feu. Thiers refusera les propositions des loges.

30 avril. — Le fort d'Issy est évacué et réoccupé dans la soirée. Cluseret est destitué et Rossel nommé à sa place.

1^{er} mai. — L'évolution de la situation amène la Commune à accepter par 45 voix contre 28 la formation d'un comité de salut public. La minorité, parmi laquelle les internationaux (Frankel, Hulon, Varlin...), Vallès, Courbet, refusent de participer au choix des membres du comité.

2 mai. — La gare de Clamart et le Château d'Issy sont pris par les Versaillais. Le fort d'Issy et le village de Neuilly ne sont plus qu'un amas de décombres.

4 mai. — La redoute du Mou-

lin-Sacquet est prise par Versailles. On parle de trahison. Rossel est obligé de s'expliquer à la Commune. On apprend que le comité de salut public a remplacé Rossel par Dombrowski. Le comité nie et déclare avoir donné seulement l'exécution à Dombrowski.

6 mai. — La Fédération des Chambres syndicales donne son adhésion à la Commune.

8 mai. — Paris est bombardé pour la première fois. Le fort d'Issy est évacué.

9 mai. — Rossel démissionne. La Commune décide son arrestation et la nomination d'un nouveau Comité de Salut public. Il est formé de membres de la majorité, bien que la minorité ait pris part au vote.

10 mai. — La situation militaire est alarmante. Le fort de Vanves, soumis au plus fort du feu versaillais depuis la perte du fort d'Issy est abandonné. Le Comité de Salut public décide la démolition de la maison de Thiers.

11 mai. — Le fort de Vanves est repris à la baïonnette.

13 mai. — Perte du Lycée de Vanves.

14 mai. — Evacuation définitive du fort de Vanves.

15 mai. — Evacuation d'Issy. La minorité se retire de la Commune. Ils reviendront cependant à la séance du 17. La colonne Vendôme est abattue.

17 mai. — La cartoucherie de l'avenue Rapp saute. Il y a probablement eu sabotage. Cinq arrondissements de Paris sont sous les obus.

18 mai. — Les Versaillais prennent Cachan.

20 mai. — Les défenses de la zone de Passy et de St-Cloud sont pratiquement abandonnées.

21 mai. — Les Versaillais sont prévenus de la faiblesse des défenses et entrent dans Paris par la Porte St-Cloud.

22 mai. — Les quartiers de l'Est sont entre les mains des Versaillais. Le combat de rue a commencé.

23 mai. — Montmartre et les Batignoles sont pris.

24 mai. — L'Hôtel de Ville est évacué. Le Panthéon est pris. Six otages sont fusillés.

25 mai. — Toute la rive gauche est aux mains des Versaillais. Mort de Delescluze. La mairie du XI^e est abandonnée.

26 mai. — Résistance dans Belleville. 48 otages sont fusillés. La Bastille succombe vers 2 heures.

27 mai. — Tout le XX^e est envahi. Prise du Père Lachaise.

28 mai. — A onze heures du matin la bataille est terminée.

29 mai. — Le Fort de Vincennes est rendu. L'ordre régnait dans Paris.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

VI^e UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quince Degrés, Perpignan.
Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

III^e UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN, 72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

COMMUNIQUES

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

19^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19^e Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence : Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

MASSE SALARIALE

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Elle fait couler beaucoup d'encre. G. Séguéy lui consacre une étude. Le ministre Fontanet répond dans « Le Monde ». Dernelle la définit dans « L'Ecole libératrice ». Sa répartition pose aussi d'importants problèmes et il paraît, selon Dellinger ou l'« Humanité », qu'il s'agit de culpabiliser les cadres. Enfin, quels sont ses rapports avec la hiérarchie?

Séguéy définit la masse salariale :

« La masse salariale, c'est la somme totale des charges salariales d'une entreprise donnée. Son augmentation éventuelle est conditionnée par tous les problèmes de gestion de l'entreprise : bénéfices, dividendes des actionnaires investissements, organisation du travail, productivité, effectifs des personnels, achats, ventes, prix tarifs, problèmes pour lesquels les organisations syndicales n'assument aucune responsabilité. » (« Humanité », 14-1-1970.)

Dernelle la définit pour les fonctionnaires :

« La masse des traitements indiciaires bruts, des indemnités de résidence qui sont à la charge du budget général et des budgets annexes de l'Etat et versés aux fonctionnaires, magistrats et agents non titulaires... ainsi qu'aux militaires de carrière. » (E.L., numéro 16.)

Pour M. Fontanet, elle résulte d'une étude « du poids global des diverses revendications, des concessions qui peuvent être admises sans mettre en péril l'équilibre des entreprises et l'équilibre de l'économie. » (Monde, 16-1-1971)

Depuis des années elle a servi de base aux fameuses procédures Toutée et Grégoire pour l'ensemble du secteur public et nationalisé. Elle entre aussi dans les faits peu à peu dans la chimie, le textile ou la métallurgie... Elle est déterminée a priori par l'Etat et le patronat. Sur quels critères ? Naturellement, le patronat partira de tous les éléments cités par Séguéy. *Le profit sera dans tous les cas absolument sauvegardé.* L'Etat tiendra compte en priorité de *l'impératif industriel*. Il ne s'agit pas d'assurer une *augmentation du pouvoir d'achat*.

Le gouvernement et le patronat évalueront la hausse de la production, la productivité, l'évolution des prix intérieurs ou extérieurs. Pour les fonctionnaires seront étu-

diées les hausses des rentrées fiscales.

Dans un moment de large expansion, ils seront plus généreux. Dans un moment de régression, beaucoup moins. L'élément prioritaire concerne la compétitivité. Sur ce terrain la situation est satisfaisante pour le gouvernement et le patronat français. En 1970, les prix ont augmenté à une cadence rapide, mais les prix européens, américains ou japonais ont avancé encore plus rapidement. Les salaires français ont pris du retard par rapport aux salaires des grands pays capitalistes. Si bien qu'en ce début de 1971 les marchandises françaises dont le prix de revient a moins augmenté que dans les pays voisins peuvent être vendues avec une forte marge bénéficiaire (un peu au-dessous du prix de revient interne à tel ou tel pays). *La marge de manœuvre est plus importante en France que dans les autres pays.*

L'autre élément, c'est l'appréciation de la combativité ouvrière. Un automne « chaud » des menaces de printemps « brûlant » amèneront patronat et gouvernement à faire quelques gestes dans le cadre de leur marge de manœuvre.

En mai 68, le Grenelle à chaud a contraint à des concessions importantes qui auraient pu être plus importantes sans la « sagesse » des appareils syndicaux. Le niveau de départ de la grève, 1.000 francs minimum par mois et la semaine de 40 heures, était pourtant largement au-delà de la marge de manœuvre du capitalisme français, comme certaines revendications actuelles en Angleterre ou en Allemagne suppriment, elles aussi, cette marge de manœuvre.

Si la combativité ouvrière se manifeste dans notre pays, c'est en dépit des appareils syndicaux qui pèsent de tout leur poids pour faire arrêter le mouvement, qui taisent même l'ampleur des mouvements. (Qui, en France, et même dans l'Oise, a été véritablement au courant de la grève de 28 jours des travailleurs de Tréfontaine à Sérifontaine [Oise] ?) Au niveau du secteur public et nationalisé, des mouvements partiels ont eu lieu dans les PTT, dans quelques secteurs (grève du SNES, par exemple), chez le personnel du service des impôts (dans quelles conditions s'est terminé ce mouvement ? !)

Ce ne fut certes pas un automne

chaud. L'accord SNCF ne prélu-
de pas à un printemps chaud.

Le gouvernement apprécie (au sens propre) cette situation. Le patronat fait de même. Naturellement, il est nécessaire de faire croire qu'il y a eu une certaine négociation, une certaine concertation avec les directions syndicales (elles sont utiles !). Le directeur de la SNCF ou de l'EDF a droit de jouer. La direction SNCF proposait une augmentation de 6,80 % de la masse salariale. Elle a offert une résistance élastique aux dirigeants syndicaux pour céder (si l'on peut s'exprimer ainsi, puisque cela fait partie du jeu) 0,35 % et arriver à 7,15 % (chiffres cités par M. Fontanet) qui ajoute sans rire : « C'est la preuve que le recours à la notion de masse salariale ne mutile pas les procédures contractuelles, mais au contraire les enrichit, en clarifiant les données essentielles des choix à opérer, ceux portant sur l'ensemble de la négociation et ceux concernant l'aménagement interne de l'accord. *Entre interlocuteurs acceptant de jouer cartes sur table, il ne devrait pas y avoir là d'obstacle réel.* »

Il est presque incroyable que le gouvernement puisse laisser une si faible marge dans le cadre de sa politique de concertation, de participation, de « nouvelle société ». Mais pourquoi se gênerait-il puisque la CGT, CFDT et CGT-FO (depuis la FEN sur la fonction publique) acceptent de négocier et de signer ?

La CGT a exigé le retrait du préambule qui affirmait que « l'entreprise a accepté de porter à 7,15 pour 100 l'augmentation de la masse salariale ». C'était reconnaître le caractère a priori de cette masse salariale. Mais ce retrait ne modifie pas la réalité de cette masse salariale déterminée avant les « négociations » par le gouvernement.

Il y a donc masse salariale prévisionnelle dans tout le secteur public et nationalisé. Et le mal gagne une partie du secteur privé. Et Séguéy a raison de la définir à nouveau (du point de vue patronal) :

« Voici l'enveloppe que notre gestion permet de vous attribuer ; à vous d'en définir la distribution ; si vous voulez qu'elle soit plus importante la prochaine fois, aidez-nous à élever la productivité du travail, à réduire les prix de

revient. Bref, travailler plus et mieux dans l'intérêt de notre entreprise et prenez l'engagement de ne poser aucune autre revendication dont le coût ira au-delà des limites de la masse salariale convenue. » C'est, rappelle-t-il, à propos de la procédure Toutée, « la liberté dans une cage ».

Il ajoute encore :
« Enfermer les syndicats dans le cadre d'une masse salariale préalablement fixée revient à leur faire épouser une gestion qui s'exerce indépendamment de leur volonté. »

Donc, et nous serons pleinement d'accord avec Séguéy, c'est l'idée même de masse salariale prévisionnelle qui doit être rejetée. Mais alors :

Pourquoi la CGT, la CFDT, la CGT-FO ont-elles accepté de siéger dans le cadre des procédures Toutée-Grégoire, se contentant de répartir les masses salariales octroyées ? Nous avons très vivement condamné cette participation !

Quel cheminement nous conduit irrésistiblement à la masse salariale ?

(A suivre.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.108-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre. » — M. Bakounine.

342A

B.D.I.C.

LE COMBAT

18 MARS
1971
NUMERO 647
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

18 MARS

1871

Le peuple de Paris en armes, défendant ses droits, s'opposant à l'arbitraire gouvernemental, résiste par la force au pouvoir.

La Commune de Paris était née, qui allait s'éteindre dans le sang, pour renaître 50 ans plus tard en Russie; 70 ans plus tard en Espagne, et subir le même sort. Fédéraliste, décentralisatrice, socialiste, libertaire, elle montrait au monde le chemin à suivre.

1971

Cent ans plus tard, presque jour pour jour, certains qui s'en disent les continuateurs l'assassinent davantage en cautionnant des élections municipales qui n'ont plus rien de ce que voulaient les communards.

Paris, souviens-toi.



IV. — Le 18 mars

« Aurelle de Paladine commandait, sans qu'elle voulut lui obéir, la Garde nationale de Paris, qui avait choisi Garibaldi. » — Louise Michel.

Le Comité central de la Garde nationale venait de se constituer, mais les élections n'avaient pas encore été faites dans tous les bataillons, ce qui faisait que tout Paris n'était pas contrôlé. Le Comité des vingt arrondissements, qui regroupent les comités de vigilance, où étaient mêlés néo-jacobins, hébertistes, blanquistes, républicains de gauche, internationaux, bref, tout ce qui était révolutionnaire, n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été. La fédération parisienne de l'Internationale vivait depuis que les procès de 69 et 70 l'avaient décapité, et les internationaux étaient disséminés, qui dans la Garde nationale, qui dans les comités de vigilance (où une querelle sourde les opposait aux jacobins, incapables de comprendre la nouvelle génération socialiste), qui dans les clubs.

C'est dans cette étrange ambiance, née des déceptions de l'empire, de la république du 4 septembre, de l'armistice; née de la déception causée par l'élection de l'assemblée des ruraux, qu'allait avoir lieu, le 18 mars, une révolution motivée par des canons.

En effet, la garde nationale, qui n'avait pas voulu laisser aux Prussiens les canons qu'elle avait payés était allée les chercher dans les zones que les « vainqueurs » devaient occuper, et les avait installés dans des parcs, à l'abri. Elle gardait précieusement ce don du peuple.

Puis, le gouvernement, quelques jours avant, le 18, avait voulu s'en emparer. Les bataillons s'y étaient rigoureusement opposés, et la troupe avait dû reculer. Depuis, l'assemblée nationale s'était ajournée au 20, et Thiers, voulant sans doute lui faire plaisir, s'était décidé à lui offrir Paris. Dans la

LA COMMUNE

nuit du 17 au 18, donc... Mais laissons parler les témoins.

D'abord Elie Reclus, qui fut chargé de gérer la bibliothèque nationale par la Commune :

« Préparé de longue main par Mr Thiers et ses complices, le coup d'Etat qu'on sentait confusément avancer dans l'ombre a enfin éclaté et avorté... On a trouvé dans les ministères des télégrammes échangés entre Thiers et Favre, entre le ministre de la Guerre et l'honorable Jules Ferry. Nous en donnons quelques extraits.

Thiers à Jules Favre :

Je vous expédie le général de Paladiner... et trois divisions représentant 30.000 hommes sont en marche. Mais les troupes, même en chemin de fer, ne peuvent pas aller aussi vite que vous le supposez. Croyez qu'en fait de choses pareilles, rien ne sera négligé...

Il faut que Jules Favre s'entende avec Bismarck pour que les états-majors allemands ne mettent aucun obstacle au passage... de nos troupes sur les territoires encore occupés par eux...

Thiers à Guerre, Paris :

...Faites avec les Prussiens les marchés de fusils dont vous me parlez, mais veillez à leur qualité et à leur prix...

Mr Thiers avait cru les événements suffisamment clairs et avait expédié son assemblée à Versailles où elle devait légitimer le coup d'état contre Paris en s'y associant. L'irritation de Paris contre le gouvernement et de la Province contre Paris avait été savamment amenée et savamment entretenue depuis l'affaire de canons de Montmartre... N'importe, l'affaire de ces canons eût pu s'arranger dix fois si on eut voulu... Montmartre et Belleville pointaient leurs canons sur Paris, les lâches,

les pillards et les communistes bombardaient la cité bourgeoise à leurs pieds ; Cela faisait trop imagés, les roués de la diplomatie n'avaient garde de se priver de cette fiction poétique. De l'agence Havas, du cabinet de Mr Thiers, par ci, du cabinet de Mr Leflô par là, de chez Vinoy et Jules Favre, partaient les nouvelles les plus fausses et les plus sinistres qu'on adressait par télégrammes aux journaux de la province, car à Paris il eût été catégoriquement impossible de les mettre en circulation... Thiers, le médecin en chef de la France, appliquait sur la poitrine de Paris des vésicatoires... afin de déterminer un abcès, et, montrant l'inflammation, il criait aux provinciaux naïfs : « Regardez cette horreur ».

Selon lui, le moment était venu de percer l'anthrax à la gorge : l'assemblée des ruraux était convoquée à Versailles pour le 20, dans trois jours. Trois jours et trois nuits, c'était plus qu'il n'en fallait...

La ville était plongée dans l'obscurité, ensevelie dans le sommeil — car, depuis que Paris n'est plus une ville de plaisir, mais une ville de deuil et de souffrance, on travaille le jour et on se repose la nuit — lorsque les rares passants virent s'agiter dans l'ombre des masses armées...

Les troupes allaient occuper en force les divers points stratégiques, bien connus de Vinoy depuis décembre 1851, bien connus de ses officiers dont les études se bornent depuis longtemps à la manière de guerroyer contre les Bédouins et surtout contre les Parisiens. Le gros des forces était dirigé contre les parcs d'artillerie de la garde nationale, Belleville, la Bastille, la place des Vosges. Vers trois heures du matin, les quelques factionnaires qui gardaient les canons de Montmartre... sont réveillés en sursaut. Des sergents de ville habillés en lignards se jettent sur eux... Derrière eux une foule armée se précipite escaladant les barricades, mettant main basse sur les canons, les braquant contre les postes... A quatre et cinq heures du matin le coup avait réussi sur tous les points... Sur les places, aux coins des rues, on affichait déjà une verbeuse proclamation de Mr Thiers, annonçant aux bourgeois étonnés que la force avait passé du côté de la loi... et qu'eussent à trembler les méchants, pillards et communistes.

« Mais tout cela n'avait pu se

faire sans bruit, sans que les deux tiers des gars des nationaux surpris s'échappent. Ils vont réveiller tous les postes disséminés dans la ville... ils font sonner le tocsin ; ça et là la générale sourd sur un point, puis elle éclate sur plusieurs autres, elle se multiplie. Quoi ? Qu'y a-t-il ? Un incendie ? Les Prussiens ? — Oui, c'est l'incendie, ce sont les Prussiens ; c'est la République qu'on égorge. »

« Le matin était venu. Alors on veut surgir des multitudes armées et non armées, comme des fourmières de dessous terre : elles noient les patrouilles, elles entourent les postes des soldats qui ne peuvent plus bouger, empêtrés dans la masse... Partout les soldats répondent en levant la crose en l'air... Furieux, un lieutenant arrache un fusil à l'un de ses soldats : « Lâches, traîtres, tirez », crie-t-il, et fait feu dans le tas. Aussitôt il tombe lui-même percé de balles. Le général Lecomte veut lui aussi relever le moral de ses troupes : Il commande une décharge sur la foule, mais ses soldats le renversent à coups de crose, il est livré à des gardes nationaux qui l'emmènent prisonnier. Un officier d'état-major crie : « Chargez-moi cette canaille ! » et il lance son cheval contre les groupes, mais la pauvre bête, assaillie par des coups de baïonnette, tombe pour ne plus se relever, et tandis que son cavalier disparaissait elle était coupée en cent morceaux, qu'emportaient des ménagères. Le général Paturer fut blessé, le général Clément Thomas, l'ex-commandant des gardes nationaux de Paris, l'alter-ego de Trochu, le confident de Vinoy, le complaisant de Thiers, déguisé en civil, allait de groupe en groupe. Clément Thomas avait été, jadis, un des héros de la bataille de juin — du côté de l'ordre, bien entendu. Il est reconnu, il est saisi et jeté dans le même corps de garde que le général Lecomte... La nouvelle de l'arrestation se répandit bientôt : « On va le faire échapper ». Le poste est envahi par la foule : « Nous sommes la justice du peuple : nous condamnons Lecomte et Clément Thomas à mourir dans les cinq minutes. » Ainsi dit, ainsi fait. Les malheureux, conduits dans un jardin, furent cotés contre la muraille et tombèrent foudroyés, l'ex-général en chef de la garde nationale par dix balles de gardes nationaux ; le général Lecomte par les balles de ses soldats. »

Louise-Michel, qui participa directement à l'action sur la butte :

« Sur la butte était un poste du 61 veillant au n° 6 de la rue des Rosiers ; j'y étais allée de la part

Esperanto

S.A.T. Association anationaliste se réclamant des doctrines ouvrières et révolutionnaires ainsi que sa filiale pour la propagation de l'esperanto dans les pays de langue française, S.A.T.-Amikaro, organisent leurs congrès annuels qui se tiendront :

Le premier (SAT-Amikaro) à Yvetot, du 11 au 14 avril.

Le second à Paris, du 31 juillet au 6 août et qui célébrera par la même occasion le cinquantième de la « Sennacieca Asocio Tut-

monda) fondée à Prague en 1921.

Les travaux de ce congrès se dérouleront à la faculté des sciences d'Orsay et plus d'un millier de délégués sont attendus.

Pour tout renseignement sur ces deux congrès, ainsi que sur la langue universelle esperanto, s'adresser à SAT, 67, avenue Gambetta, Paris (20^e), qui vous enverra aussi, sur votre demande, une première leçon gratuite d'esperanto.

Citez ce journal, s.v.p.

de Dardelle pour une communication et j'étais restée.

» Deux hommes suspects s'étant introduits, dans la soirée avaient été envoyés sous bonne garde à la mairie dont ils se réclamaient et où personne ne les connaissait; ils furent gardés en sûreté et s'évadèrent le matin pendant l'attaque.

» Un troisième individu suspect, Souche, entré sous un vague prétexte vers la fin de la nuit, était en train de raconter des mensonges dont on ne croyait pas un mot, ne le perdant pas de vue, quand le fonctionnaire Turpin tombe atteint d'une balle. Le poste est surpris sans que le coup de canon à blanc qui devait être tiré en cas d'attaque ait donné l'éveil, mais on sentait bien que la journée ne finissait pas là.

» La cantinière et moi, nous avions pensé Turpin en déchirant notre linge sur nous; alors arrive Clémenceau qui, ne sachant pas le blessé déjà pansé demande du linge. Sur ma parole et sur la sienne de revenir, je descends la butte, ma carabine sous mon manteau, en criant : « Trahison ! » Une colonne se formait, tout le comité de vigilance était là : Ferré; le vieux Moreau, Avronsart, Lemousu, Burlot, Scheiner, Bourdeille. Montmartre s'éveillait, le rappel battait, je revenais en effet, mais avec les autres à l'assaut des buttes.

» Dans l'aube qui se levait, on entendait le tocsin; nous montions au pas de charge, sachant qu'au sommet il y avait une armée rangée en bataille. Nous pensions mourir pour la liberté...

»... Ce n'était pas la mort qui nous attendait sur la butte où déjà pourtant l'armée attelait les canons, pour les rejoindre à ceux des Batignolles, enlevés pendant la nuit, mais la surprise d'une victoire populaire.

» Entre nous et l'armée, les femmes se jettent sur les canons, les mitrailleuses; les soldats restent immobiles.

» Tandis que le général Lecomte commande feu sur la foule, un sous-officier sortant des rangs se place devant sa compagnie et plus haut que Lecomte crie : « Crosse en l'air ! » Les soldats obéissent. C'était Verdaguerre, qui fut, pour ce fait surtout, fusillé par Versailles quelques mois plus tard.

» La révolution était faite...

»... Quelques jours après mourut Turpin, heureux, disait-il, d'avoir vu la révolution; il recommanda à Clémenceau sa femme qu'il laissait sans ressources.

» Une multitude houleuse accompagna Turpin au cimetière.

— A Versailles! criaient Th. Ferré, monté sur le char funèbre.

LA COMMUNE

— A Versailles ! répétait la foule.

» Il semblait que déjà on fût sur le chemin, l'idée ne venait pas à Montmartre qu'on put attendre.

» Ce fut Versailles qui vint, les scrupules devaient aller jusqu'à l'attendre.

Ce fut donc cela, le 18 mars, rien que cela. L'opposition populaire, et des hommes de la garde nationale à une décision gouvernementale jugée unique. Le coup de main eut peut-être réussi, mais les soldats refusèrent, dès les premiers moments de cette journée, de tirer sur le peuple, et qui sait, ceux qui ne furent pas en contact ce jour-là auraient peut-être fait de même, si le contact avait eu lieu. Après, ce fut trop tard.

Qu'est-ce donc qui motiva l'ordre d'évacuer Paris et les forts du Sud, que donna Thiers, en s'enfuyant? Est-ce vraiment ce « plan » machiavélique, dont il parla plus tard lors de l'enquête parlementaire, et qui consistait à laisser la ville à l'émeute, pour mieux la reprendre ensuite? Ou, comme certains l'ont dit, la peur? Il semble que ce fut surtout la crainte de voir tous les soldats mettre la crosse en l'air. Car, tout compte fait, hors la réaction spontanée des quartiers populaires, rien, dans Paris, le matin, n'aurait laissé supposer la déroute gouvernementale. Aucune résistance d'ensemble n'existait, chaque quartier s'organisant comme il l'entendait. Écoutons un autre témoin, Nestor Rousseau, membre depuis la veille du comité central de la garde nationale, et qui tenait la permanence de nuit rue Basfroi, avec deux de ses collègues, par « on craignait comme au 2 décembre un coup de nuit ».

Après avoir appris la présence de 10.000 hommes place de la Bastille, ils donnent « ordre au chef de poste qui nous gardait de faire battre la générale... Une heure après, tout le faubourg était en armes. A huit heures, les gardes nationaux venaient de toutes parts prendre nos ordres... Vers neuf heures du matin quelques membres du comité vinrent se joindre à nous... Vers deux heures, un bon courant de nouvelles nous arriva, l'armée fraternisait... Cependant nous étions sans nouvelles du côté de Belleville, la Villette, Montmartre... Après avoir combiné un plan d'attaque formidable, un des nôtres partit pour Belleville rameuter tous les bataillons et descendre sur l'hôtel de Ville... Les mêmes dispositions

étaient prises pour les bataillons du faubourg St-Antoine et ceux du Quartier du Temple... »

La réaction, on le voit, fut tardive. L'émeute doit à quelques révolutionnaires influents, Varlin aux Batignolles, Eudes à Belleville. Duval dans les quartiers sud et quelques autres aussi vigoureux, sa transformation en révolution. Quant au comité central de la garde nationale, il arriva à minuit à l'Hôtel de Ville, où il trouva l'état-major de la garde nationale réglant ses ordres de service.

Quoi qu'il en soit, voilà le comité central à l'Hôtel de Ville. L'Hôtel de Ville, c'est le centre du pouvoir parisien. Donc, le comité central est le pouvoir. Ce fut aussi simple que cela, mais que faire de ce pouvoir? Le prendre, en outrepassant ses droits, mais en accomplissant la révolution?, le rendre? Il y eut discussions dès la première séance, à huit heures et demie le 19. Voici ce que rapporte Lisagaray :

« Edouard Moreau préside... qui fut si souvent la pensée et le verbe éloquent du comité : « Je n'étais pas d'avis de siéger à l'Hôtel de Ville, mais puisqu'on s'y trouve, il faut régulariser la situation, dire à Paris ce qu'on veut : faire les élections dans le plus bref délai, préserver la ville d'une surprise. » D'autres : « Il faut marcher sur Versailles, disperser l'assemblée et appeler la France entière à se prononcer. »... Le comité décide de procéder de suite aux élections et charge Moreau de rédiger un appel. »

Pendant ce temps le comité apprend que le gouvernement fait

procéder à l'évacuation des ministères et que les soldats repartent pour Versailles.

« Le comité continua à siéger, négligea cette précaution classique, la fermeture des portes, se cantonna dans les élections. Il ne vit pas, bien peu voyaient la mort entre Paris et Versailles.

» Le comité se distribuant la besogne, envoya des délégués s'emparer des ministères... Quelqu'un du comité ayant parlé d'un supplément de solde, ses collègues protestèrent : « Quand on est sans contrôle et sans frein, dit Moreau, il est immoral de s'allouer un traitement quelconque. Nous avons jusqu'ici vécu avec nos trente sous; ils nous suffiront encore. » A deux heures on entoure les affiches du comité, qui sortent de l'imprimerie nationale. « Vous nous avez chargés d'organiser la défense de Paris et de vos droits. A ce moment notre mandat est expiré et nous vous le rapportons. Préparez donc et faites de suite vos élections communales... en attendant, nous conservons, au nom du peuple, l'Hôtel de Ville. »

L'émeute est terminée, la révolution commence.

ERRATA. Un certain nombre d'erreurs se sont glissées dans notre chronologie de la Commune parue dans le précédent numéro. En voici la correction.

3 mars : au lieu de Comité de la Garde Nationale, lire Comité Central.

4 mars : au lieu d'Amelle lire d'Aurelle; au lieu de tiennent lire trouvent...

11 mars : au lieu de Vinay, lire Vinoy...

18 mars : au lieu de Lecomte lire Lecomte; au lieu de Clément Chormas, lire Clément Thomas.

7 avril : au lieu de Dombormski, lire Dombrowski.

Un commentaire de P. Kropotkine

Le 18 mars 1871 le peuple de Paris se soulevait contre un gouvernement méprisé et haï, et proclamait la ville indépendante, libre appartenant à elle-même.

Ce renversement du pouvoir central eut lieu sans les scènes habituelles aux révolutions, pas de coup de fusil, pas de sang versé sur les barricades. Lorsque le peuple en armes descendit dans la rue, les dirigeants se sauvèrent, les troupes évacuèrent la ville, les fonctionnaires se retirèrent en toute hâte à Versailles en emportant tout ce qu'ils pouvaient transporter avec eux. Le gouvernement s'évapora comme une mare d'eau stagnante dans une brise de printemps, et le 19 la grande ville de Paris se retrouvait libre des impuretés qui l'avaient souillé ayant perdu à peine une goutte du sang de ses enfants.

Pourtant le changement ainsi accompli inaugurait une ère nouvelle dans cette longue de révolutions à travers lesquelles les peuples marchent de l'esclavage à la liberté. Sous le nom de « Commune de Paris » une nouvelle idée était née qui devenait le point de départ des révolutions futures.

Les Trotskystes et le syndicalisme

Inconscience ou calcul d'intérêts ?

Plus de deux ans après mai 1968 les mouvements révolutionnaires marxistes se figent de plus en plus dans diverses conceptions rigides, doctrinaires. Pour le courant maoïste, la dénonciation du révisionnisme assorti de quelques rares propositions en matière de revendications immédiates, constitue le meilleur tremplin pour un nouvel essor des luttes ouvrières. Position clairement démentie par la réalité de la lutte des classes. Quant aux divers mouvements trotskystes, leur présence au sein des syndicats déjà affaiblis par leurs querelles de chapelles, ne se caractérise plus par un renouveau des luttes de masse. Ainsi nous pouvons parler d'échec global; et encore je laisse de côté les boy-scouts du « Secours rouge ».

L'O.C.I. reste fidèle à sa conception d'avant mai 1968. C'est toujours le même analyse du syndicalisme ouvrier : la CGT, chapeauté par l'ensemble du mouvement stalinien, est une réalité que l'on ne peut pas nier et avec laquelle « il faut » composer afin de mettre au pied du mur sa direction. FO reste un « syndicat ouvrier » dans lequel un « travail révolutionnaire » est possible. Quant à la CFDT malgré son évolution, ses attaches à la hiérarchie catholique en font une organisation intégrée à l'appareil d'Etat et qui doit être dénoncée comme telle. Pour l'O.C.I., l'essentiel est de faire pression sur la direction de la CGT et de FO afin qu'elles s'engagent dans le combat direct contre le patronat, tout en préservant sa propre opposition politique. Si les directions syndicales reprennent les propositions de ces militants, c'est de victoire ouvrière dont il s'agit; si elles expriment un refus absolu, alors cette nouvelle « trahison » sert de support à une campagne de dénonciation du stalinisme; les ouvriers déçus, aligrés et découragés par l'échec de la lutte ne trouveront de salut qu'en adhérant à l'O.C.I. Cette conception simpliste du « front unique ouvrier » conduit à encenser tous les accords intersyndicaux, à réclamer sans cesse la « démocratie ouvrière » au sein des structures syndicales bureaucratiques, et de là à refuser toute action autonome des travailleurs. C'est se contenter d'aiguillonner les responsables syndicaux sans offrir la moindre perspective propre aux salariés en lut-

te. Inconscience ou calcul d'intérêt ?...

« Lutte ouvrière » ne ménage pas non plus les états majors syndicaux : les trahisons sont vivement dénoncées, les capitulations vivement critiquées. Mais c'est là tout le travail des militants de « L. O. »; essentiellement un boulot de dénonciations du syndicalisme traditionnel. Le journal se fait écho de leurs critiques et de leurs analyses des faits, l'anecdote étouffant tout bilan global. Finalement les contacts établis se font par l'intermédiaire de l'appareil de cette organisation : les militants regroupés sont alors absorbés rapidement, sans avoir la moindre possibilité de développer une intervention révolutionnaire au grand jour. Pour « L. O. » ce qui compte avant tout, c'est le rassemblement des militants ouvriers au sein d'une organisation

centralisée, et cela au nom de « l'unité révolutionnaire ». Et pour préserver sa cohésion propre, tant que ce rassemblement n'aura pas eu lieu, cette organisation n'engagera aucune bataille politique, aucune apparition publique, aucune initiative propre. Ainsi tout dépend de la croissance numérique, ce qui laisse le champ libre à l'ensemble des organisations réformistes. Inconscience ou calcul d'intérêt ?...

L'ambition de la « Ligue Communiste » a toujours été de prendre seule la direction des luttes ouvrières. Ce qui l'a amenée d'une façon permanente, à développer un travail de propagande dans l'espoir de voir adhérer à ses thèses de nombreux militants ouvriers; mais l'insertion de la « Ligue Communiste » au sein des luttes ouvrières a été des plus insidieuses. Ainsi la campagne sur

le contrôle ouvrier a tourné court, quant au projet des divers bulletins de la taupe rouge, il s'est avéré extraordinairement sans effet. Cette inefficacité a conduit la « Ligue Communiste » à préciser quelque peu le sens et les modalités de son intervention en milieu ouvrier, et à mettre de l'eau dans son vin... Ainsi, le travail de fraction, à l'intérieur de la CGT essentiellement, a été mis à l'ordre du jour. Et ceci en reprenant l'ensemble des pratiques favorites du mouvement trotskyste : les militants de l'organisation doivent être les meilleurs militants syndicalistes; et parallèlement à cette intervention souterraine acheminent l'opposition locale en proposant un ensemble de petites revendications, justifiées dans leur esprit par une « analyse » globale. La « Ligue Communiste » a depuis longtemps dépassé son grand prêtre Léon et se propose maintenant, rien moins que la conquête de la direction des syndicats et ce, sur la base d'une prétendue confiance ouvrière (confiance ou peur ?). Leur but est de devenir les militants les plus combattifs, les plus résolus de ces syndicats; ils se différencieraient des militants réformistes non parce qu'ils les dénonceraient plus fort que les autres, mais parce qu'en pratique ils auraient une attitude plus « constructive », qu'ils refuseraient la collaboration ou la capitulation devant le patronat, qu'ils apparaîtraient dans les faits comme les meilleurs défenseurs des travailleurs... Quand on connaît les basses tentatives de rapprochement entre cette organisation et le PCF, au nom d'une prétendue cause marxiste; quand on voit l'attitude du service d'ordre de « Rouge » dans les manifestations... Hum ! Inconscience ou calcul d'intérêt ?... Bon, j'en rajouterai bien encore; mais quoi ? rien de bien neuf à dire, tout ce que je pourrai écrire, et si on a pas la chiasse de penser, on peut le trouver tout seul. Alors bonsoir ! A la prochaine...

Claude LAPORTE

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Séquestrations

L'organe des cadres CGT « Options », (num. de février), définit sa position :

« C'est un fait d'expérience, que des agents de maîtrise ou cadres, certes, peu nombreux, ont accepté de jouer un rôle de mouchards, d'agents de répression anti-syndicale, de briseurs de grève, que d'autres se sont fait complices de tentatives visant à intensifier l'exploitation des ouvriers.

» Dans une telle situation il est clair que les réactions violentes des travailleurs sont engendrées par la propre violence dont les cadres se sont fait les agents. Il nous est apparu nécessaire de situer ces faits pour mieux exprimer notre opposition aux séquestrations. Mais si nous condamnons un tel moyen de lutte comme inefficace et aventureux, nous refusons tout autant de couvrir aucun des actes dont sont victimes les travailleurs. »

Les patrons. — Le PDG de Ferodo : « Des commandos de voyous ».

M. Max Rolland a interviewé pour la « Vie Française » (5-2) le PDG des Usines Ferodo. M. René Goudon, qui déclare notamment :

« Un travail systématique de sape et de désorganisation, non

Au cours des trois dernières années nous avons été amenés à créer en Normandie plus de 600 emplois nouveaux. Nous avons recruté de nombreux éléments jeunes. Certains croyaient sans doute que les méthodes et moyens d'expression qui se sont instaurés dans des milieux universitaires étaient également valables dans l'industrie.

Les notions d'autorité et de discipline semblent leur échapper de plus en plus. L'une des missions du personnel d'encadrement est précisément de leur rappeler l'existence et la nécessité de ces notions.

A Condé-sur-Noireau il n'y a pas eu de déprédations. Par contre, le 12 janvier, 65 mètres carrés de glaces et de vitres ont été brisées au siège social, avenue de la Grande-Armée. A notre usine d'Amiens, des graffiti ont été barbouillés, tant sur les murs extérieurs qu'à l'intérieur, après pénétration de nuit de leurs auteurs dans un atelier.

Notre personnel est étranger à ces violences. Elles ont été le fait de commandos de jeunes voyous gauchistes pour, ont-ils écrit, appuyer l'action de nos ouvriers de Normandie, qui, selon toute apparence, n'avaient rien demandé. »

Sans commentaires.

HACE CIEN AÑOS

La Commune de París

NUMEROSOS compañeros españoles instalados en la capital de Francia residimos en distritos próximos al cementerio llamado «du Père Lachaise», esto es, en el escenario más emotivo de la revolución proletaria francesa acontecida en 1871. A la luz del «recuerdo», o de la historia de un ayer no lejano, sombras y acciones de los comunistas toman cuerpo al extremo de llegarnos a ser familiares. De una línea recta no yendo más allá de un kilómetro, en el nordeste de la villa de París, partimos de la plaza St-Ambroise, cuya iglesia a dos torres fue club revolucionario en abril-mayo de 1871 y presa de un incendio anarquista durante la protesta fin de siglo en favor de Dreyfus, y bajando por la calle Popincourt se entra en la también calle de Basfroi, donde el consejo general de la Comuna se reunía en un café de la misma, llegándose, sin doblar esquina, a la plaza Ste-Marguerite, con la iglesia utilizada como foco de propaganda socialista desde el púlpito (en el cual peroraban Teophile Ferré y Luisa Michel, entre otros) y mediante el impreso puesto que este club de igualitarios editaba en Ste-Marguerite el periódico «Le Prolétaire». Si buscamos una extensión revolucionaria a este enclave comunista, daremos sin mucho andar con el Faubourg St-Antoine, la calle de la Roquette (con la histórica cárcel inclusive), la Bastille, la Plaza Voltaire con la Alcaldía del distrito XI, y hacia el distrito XX y sus alturas pulularemos en ese cosmos proletario de ayer y de hoy (el París subdesarrollado) en cuya entraña tenemos ahora nuestra sede confederal de las Vignoles. Citado ello sin menoscabo de Montmartre, la Butte Chaumont, barrios de Meuilmontant, Belleville y Batignoles, además de los fuertes de St-Ouen, Rueil, Vauban, etc., todos ellos puntos neurálgicos de la resistencia comunista contra las fuerzas capitalistas francesas (denominadas versallesas) orientadas y armadas por los generales prusianos vencedores de la patria francesa.

Precisamente esta confabulación de intereses capitalistas que una vez más acredita la internacionalidad de la Alta

Banca y la reacción, debe incitar a los hombres explotados a regirse y estimarse también internacionalmente frente a un poder de oro, sable e hisopo que, ante la «hidra revolucionaria» que por él venimos a ser nosotros, no reconoce patrias y ni siquiera el sentido de humanidad que a las personas debe distinguirnos de las fieras.

Y causa gracia que partidos nacionalistas como lo son los comunistas, tan celosos guardadores de fronteras estilo reaccionario y capitalista (URSS - China, URSS - Rumania...) traten en Francia de atribuirse el mérito de una Commune internacionalista, proudhoniana, anarquista, blanquista, todo menos marxista, cuyo pontífice del marxismo, Marx, la calificó de infantil y necia por haberse dejado vencer y haber intentado una transformación social sin el consentimiento de él, el infalible Karlos.

Insistiremos.

21 de marzo 1971 en París:

INAUGURACION DEL NUEVO LOCAL SOCIAL

(33, rue des Vignoles, Métro Buzenval o Avron)

Por la mañana a las 10 : Acto oral a cargo de tres compañeros. Tomás Marcellán se ocupará de «La realización de las Vignoles o lo que puede la voluntad». Juan Ferrer versará sobre «Salvador Seguí y su época», y Raymond Finster disertará sobre Notre position de libertaires». Presidirá J. Cotereau, presidente internacional de la «Libre Pensée».

Por la tarde a las 3, fiesta íntima con programa animado por LOS MUCHACHOS, JOAQUIN TENAS, CARLOS MENDIA, JOEL AYMERIC y un guitarrista de clásico.

Invitación extensiva a todos los compañeros y a las FF. LL. y grupos de toda Francia y el extranjero.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 18 de Marzo de 1971

C.N.T.F. DOMINGO, 18 de Abril de 1971 A.I.T.

JORNADA CONFEDERAL

de cada año en el Palais de la Mutualité a beneficio de la labor de cultura sindical-libertaria hace 27 años establecida por la Organización.



CARLOS MENDIA

No se concibe un esplendor festero en la Mutualidad sin la presencia de Carlos, tratándose de un espectáculo solidario que a nuestra Confederación concierne. Por lo que nos aprecia, por lo que anima y lo bien que canta, es obligado que CARLOS MENDIA esté con nosotros. Además a nuestro respetable — y respetado — público, cualquiera le deja a Carlos fuera de programa.

Hemos visto, en alguna ocasión olvidable, transcurrir una sesión de canto dentro de una frialdad angustiosa. Este, esta y aquellos se iban sucediendo en las tablas

dejando a la sala — corrientemente llena — propicia para el bostezo o inclinada hacia la tristeza. Callada la voz de turno, esa se reintegraba al silencio de entre telones seguida de unos aplausos leves, desconcertantes, salidos de la nevera pública. De súbito irrumpió Carlos, dio su canción de guerra, inductiva, con tal vitalidad y ondas de alegría, que el público abandonó rápido la postura pasiva para fusionarse con el espectáculo a través del entusiasmo suscitado por el tenor Carlos, el hombre «suyo», de la familia española libre.

Está bien que los agoreros, los quisquillosos — ¡y ha de haberlos en la sociedad para que ésta se sienta espoleada! — digan y repitan que Carlos se «repite», que canta siempre lo mismo, para que al término del espectáculo tengan que recurrir al socorrido «sí, pero, no obstante...» en vista de que la concurrencia aceptó el cartel de Carlos enteramente, con sus airozas «reprises» y la canción nueva que siempre trae de reserva. Carlos, tenor y amigo indistintamente, estima a nuestro público como nuestro público estima a Carlos. Además carece de un no cuando lo consultamos para organizar esta u otra fiesta, como todas las nuestras, de abolengo solidario.

En el número próximo: JEAN JOHNAS.

UMBRAL, número 101

Hecho consumado, en obra casi perfecta porque la perfección absoluta no existe. Todo lo prometido está en página y presto para el empaquetaje. Cuestión de días para que los compañeros y amigos suscriptores de «Umbral» reciban esta revista, en su cien más uno, a la velocidad de tren tartana, ya que no en la del «Boeing» característico de nuestra época. Sin embargo «buena cena tiene buena espera» y «a toda obra de arte enojos aparte», que es lo que van a pensar — presumimos — los compañeros cuando se vean con el «U-101» en manos.

Hemos trabajado con ahínco en la confección de este número de placer, estudio y archivo, y tanto la redacción como la imprenta esperan ser comprendidos en su involuntario retraso; máxime habiéndolos más retrasados: los que, queriendo recibir la revista, aún no han pasado nota de pedido a nuestra oficina administrativa. Despacharse, que aun es tiempo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS PUROS Y LOS IMPUROS

DEL conocido escritor Miguel Delibes leemos en ocasiones las «Notas» que viene publicando semanalmente en la revista barcelonesa «Destino». Entre algunos detalles intrascendentes, alguna que otra vez notamos algún detalle que incita a la reflexión. Escribía recientemente: «Hay un momento en nuestras vidas que hemos sido puros. Luego — ¿cómo? ¿cuándo? ¿por qué? — nos corrompemos de alguna manera; sustituimos los ideales por intereses, cuando no inventamos aquéllos para preservar éstos». En realidad es así en lo que a muchos hace referencia. Pero también se da el caso de aquellos que, yendo al sol que más calienta, han observado una actitud reverencial al respecto de los tiranos cuando éstos han estado a la cúspide, cuando se ha querido dar sensación de que en ellos prevalecería la perennidad. ¡Ah, pero cuando aquellos que se mostraban ufanos y triunfantes han caído, o se vislumbra su decadencia, cambia el modo de ser de quienes incensaron a los tiranos!

Son bastantes en España los que ejerciendo funciones de matiz intelectual, visto el acentuado descrédito del franquismo, ahora desarrollan una filosofía liberal, o esbozan un discreto *mea culpa*. Delibes es uno entre tantos. Uno entre tantos que en los principios de la euforia franquista hacían el juego al tirano y a sus cómplices y allegados de categoría. El ser puro, el tener dignidad supone el aventurarse a pasar ratos difíciles, a perder una situación, a sufrir encarcelamientos y brutalidades policíacas. ¡Y no todo el mundo tiene valor, entereza, para bregar contra corriente!

Le es difícil callar al que en la vida social ejerce funciones de vigía, por así decir, en tanto que periodista, profesor, o cualquier cargo de relieve. Pero es bien elástico hablar de progreso moral, de civismo, de libertades públicas, el salir por los fueros de la pureza cuando se ha chapoteado en el barrizal de la inmundicia política, haciéndoles el juego a tiranos. ¿Con qué predisposición han de acoger tales manifestaciones de liberalismo aquellos que precisamente por ser puros han pasado por las cárceles, han luchado y luchan en la clandestinidad, o bre-

gan como pueden desde el destierro?

Bien que a la postre, quien hizo coro con los *impuros*, arrepentido de su pasado, rectifique y levante gallardete de renovación social, cara a un reconocido liberalismo. Pero no se puede perder la memoria hasta tolerar que algunos cuyo pasado tiene mucho que desear ahora quieran sentar cátedra en lo relativo a virtudes cívicas, empingorotándose hasta el extremo de pretender dar lecciones a los que contra viento y marea mantuvieron una actitud digna frente a las arbitrariedades. Que la mantuvieron y que continúan manteniéndola.

ACTUALIZAR EL PENSAMIENTO ANARQUISTA

El artículo del compañero Viadiu, insertado en «Tierra y Libertad» y reproducido en este semanario, trabajo que lleva por título: «Cómo actualizar el pensamiento anarquista», entra en la corriente que acá y acullá, con más o menos sentido crítico en las facetas expuestas, busca, dentro del anarquismo, airear conceptos, examinar apreciaciones, y confrontar la psicología social de cincuenta, sesenta u ochenta años atrás con la de nuestros días. Lo que ocurre es que cada cual dice la suya y las opiniones se pierden sin que llegue a establecerse un debate de altura, por la serenidad en su planteamiento y el valor de las opiniones expuestas.

En efecto, como cree Viadiu, Rodolfo Rocker hubiera podido ofrecer apreciaciones de sumo interés al respecto de lo que nos ocupa. Y más valiosa hubiera podido ser una tal aportación de haber reunido el criterio de varios elementos ácratas de reconocido relieve intelectual. Algo fruto de unas deliberaciones, por ejemplo entre Rodolfo Rocker, Max Nettlau y Herberd Read. Ello descontado el que, naturalmente, de vivir en nuestros días los clásicos del anarquismo: Bakunin, Kropotkin, Reclus, Malatesta, Mella, etc., ante una realidad social bien diferente en no pocos aspectos de la que ellos vivieron, sus puntos de mira diferirían de matices que fueran expuestos en virtud de circunstancias que hoy han experimentado sensible variación.

Pero hemos de partir del hecho que desaparecidos elementos de una elevada preparación intelectual

que hubieran podido realizar labor revisionista de envergadura, susceptible de incitar al estudio y a la reflexión, la panorámica del anarquismo es menester observarla dentro de las posibilidades disponibles. Conste, no obstante, que, en el conjunto del anarquismo internacional, notamos hay elementos jóvenes de formación universitaria demostrando acuciante interés acerca de los problemas del anarquismo. Entre los anarquistas italianos apuntan algunos casos de los que podemos congratularnos. Y no se trata de conferir sobresaliente y exclusivo prestigio a lo que se deriva de los estudios universitarios, en acusado detrimento de una formación de tipo manual. No olvidemos que un zapatero, y era el caso de Juan Grave, escribió una serie de libros anarquistas, y dirigió durante varios años una de las publicaciones anarquistas de más renombre internacional: «Les Temps Nouveaux».

Es indudable que en el anarquismo existen conceptos perdurables en torno a los cuales es comprensible que haya coincidencia de criterios: la exaltación de la libertad, la propensión a la fraternidad humana, la equidad en la convivencia social, etcétera. Pero en nuestros días, en la sociología contemporánea, han surgido factores que requieren un estudio detenido, y ante los que importa reaccionar con unos procedimientos psicológicos apropiados. Ante un proletariado disponiendo de automóvil, confortable vivienda con comodidades que no las llegó a soñar la burguesía del siglo pasado, con dinero en cuenta bancaria, y casita de campo para los fines de semana, — ¡y hay millones en unos y otros países de pujante desarrollo industrial! — no se puede emplear el lenguaje que, pongamos por caso, usaba Luisa Michel en sus novelas sociales. Ni puede esperarse, ante una psicosis social de esta naturaleza, un vigoroso desenlace revolucionario, como lo imaginaba Kropotkin. Cabe, no obstante, tener en cuenta factores como los que originaron la formidable huelga general del 1968 en Francia. Y en lo relativo a la acción revolucionaria importa estudiar las características que ofrecen particularmente muchos países del Asia, del Africa, y de la América latina, en donde otros que llevan fines bien distintos a los nuestros explotan a más y me-

yor. En el orden pedagógico, materia a la que con razón particularmente Ferrer y Anselmo Lorenz concedían vital importancia, se ha de confesar el abandono a que ha llegado. En ciencia, en filosofía, en sociología, hay muchas modalidades dignas de estudio y merecedoras, en ciertos aspectos, a ser incorporadas al contenido teórico de las ideas anarquistas.

En estas cuestiones lo peor es llegar al diálogo de sordos. Ocurre cuando algunos compañeros, a su manera, y en torno a los problemas o cuestiones esbozadas, dejan sentadas sus opiniones, por supuesto, sin pretensiones exhaustivas pero con el deseo de llegar a una discusión eficiente. Y parece diálogo de sordos cuando otros compañeros, sin tener para nada en cuenta lo apuntado, creídos de buena fe en lo de ser guardadores de las *esencias del ideal*, claman, incluso algunos con acritud: «¿Pero que es lo que no anda bien? ¿Qué se nos diga!»

Hay dentro del ambiente anarquista diversas publicaciones, periódicos, revistas, boletines, y sería interesante dedicar alguna publicación a exponer puntos de mira acerca de lo que es y puede ser el anarquismo. Dar un sentido permanente a lo que de un modo laudable han emprendido los compañeros de «Tierra y Libertad» al efectuar su encuesta en torno a los problemas del anarquismo.

EL RECORDAR A ORTEGA Y GASSET

En la revista «Índice» hemos leído una evocación acerca del autor de «La rebelión de las masas», en ocasión del quince aniversario de su fallecimiento. Ortega ha sido el pensador más eminente que ha tenido España en las últimas décadas. En sus obras se nota como un cabrilleo de ideas originales que incitan a la reflexión. Se le tildó de un cierto aristocratismo intelectual. No obstante confería excepcional valor a las clases laboriosas. Dice en su libro «España invertebrada»: «Los obreros son, no una parte de la sociedad, sino el verdadero todo social... Dueños de la realidad pública, nadie puede impedirles que se apoderen directamente de lo que es suyo: La acción directa o parlamentarismo equivale a pactar con los usurpadores, es decir con los que no tienen legítima existencia social».

COMPANEROS: Acordémosnos de la suscripción pro-España oprimida.

Salvador Seguí: el orador

por JOSE VIADIU

EL movimiento anarquista y el anarcosindicalismo, personificado en la C.N.T. han tenido un número destacado de buenos elementos para la tribuna, los cuales fueron el motor que impulsó la divulgación y arraigo de dicha ideología y de sus tácticas de lucha. Gracias al movimiento incesante de estos elementos, más o menos tribunicios, pero sí nutridos de fervor y de firmes convicciones, se comprende el estado de conciencia social que llegó a alcanzar el pueblo español y cuyas manifestaciones principales fueron las gestas revolucionarias efectuadas en aquel julio de 1936 (como réplica a la sublevación fascista), y que culminaron en la creación de los Consejos obreros de empresa y en la Colectivización del agro, y que durante dos años y medio tuvieron a su cargo la dirección de la producción nacional que sostuvo los frentes de guerra y las necesidades de su población.

Entre los que propiciaron este desarrollo ideológico, esta siembra de dignidad y de altivez proletaria, los que elevaron al trabajador de la condición de paria a la de hombre digno, entre los que durante años actuaron con fuerza y vigorosa para derruir los estamentos podridos de una monarquía envilecida y desgarrada y luego frente a una república acomodaticia y verbosa, recordamos algunos nombres que acuden a la memoria; ellos son: Ojeda, Solá, Saavedra, Sánchez Rosa, Domingo Germinal, Teresa Claramunt, José Ma Martínez, Eleuterio Quintanilla, Orobón Fernández, Eusebio Carbó, Jose Villaverde, Galo Díez, Francisco Miranda, Anselmo Lorenzo, Angel Pestaña, Juan Peiró, García Oliver, Federica Montseny y un centenar de nombres más que podrían completar la lista, y sin ignorar el valor positivo de cada uno de estos elementos e incluso de los que no menciono, no ignorando que algunos de ellos estaban mejor preparados que el «Noy», sígo pensando que el orador cumbre, el orador nato, el más completo de todos, en relación con nuestro movimiento, fue, indudablemente, Salvador Seguí.

La verdad es que reunía condiciones meritorias para ser un gran militante obrero. También tenía sus defectos. Estos eran: pereza y autosuficiencia. Confiaba demasiado en su condición personal, lo mismo física que intelectual. Es probable que de haber sido un poco más cauto que su existencia se hubiera prolongado muchos años

más. En cambio poseía intuición, inteligencia, valor personal, conocimiento de las multitudes, sentido de responsabilidad, generosidad y firmeza para defender las causas que creía justas, pero, ante todo, destacaba como orador. Reunía en sí lo que en términos cinematográficos se llama «robar cámara», o sea llenar la escena con su sola presencia. Tenía presencia, voz abaritonada, modulación precisa, el tono adetuado según las exigencias del tema y la condición de lo referido, todo ello fluyendo con naturalidad, sin artificios ni vanos forcejeos de gestos o palabras disonantes. Descollaba en la parte descriptiva. En su peroración, sin muestras de fatiga, iban desfilando los acontecimientos sociales vividos, o el tema que fuese, con suma elocuencia y emotividad, dando la entonación precisa a cada una de sus frases, hasta lograr la entrega sin reservas de cuantos estaban pendientes de su palabra.

Como orador había dado diversas vueltas por los ámbitos nacionales, prodigando su verbo en mítines y conferencias. Madrid (incluso en el Ateneo), Zaragoza, Bilbao, o sea en todas las capitales y poblados. Por tierras valencianas hizo un recorrido, que durante unos meses, sumó unos sesenta mítines, que culminaron en un gran acto celebrado en la capital que baña el Turia. Visitó Mallorca y las Baleares, siendo también aquí reconocidas sus condiciones. A tal efecto recordamos aún ciertas opiniones expresadas por Gabriel Alomar y por otros intelectuales. Desde luego, donde actuó más fue en tierras catalanas. En Barcelona solamente suman centenares los discursos que pronunció. La palabra era su elemento. Lo mismo la prodigaba ante una taza de café, en el Sindicato de la Construcción, al que pertenecía por su oficio de pintor, en las asambleas de otros organismos sindicales o en los teatros públicos. Tuvo algunas controversias con impugnadores del anarcosindicalismo en las que siempre salió bien librado. Había estructurado dos o tres conferencias que más o menos intitulaba: «El pensamiento libertario a través del tiempo», «Origen y desarrollo del anarquismo», y algunas otras más, pero en realidad donde se evidenciaba su verdadera personalidad era en el mitin, ante las multitudes.

Es probable que los sucesos más importantes de sus lides mitinescas sean lo ocurrido en la celebra-



ción del acto de clausura del Congreso de Sans, en el que se acordó la constitución de los sindicatos únicos, celebrado en el «Centre de Dependents» en julio de 1918 (Rambla Santa Mónica). La constitución de dichos sindicatos causó alarma a patronos y autoridades y ambos estaban dispuestos en aprovechar la celebración de dicho acto para armar una sarracina. En las inmediaciones del local pululaban todas las fuerzas policíacas barcelonesas. En el local, el delegado había amenazado repetidamente en suspender el acto. En esas llegó un momento en que se levantó y al ir a tocar el pito en señal de suspensión y de que la policía invadiera el local, Seguí, que presidía el mitin, lo cogió de los hombros y materialmente lo clavó en la silla. A partir de este momento alguien apuntó su pistola al costillar del policía provocador, y sólo así pudo terminarse el acto sin incidentes y expresando los oradores su pensamiento sin cortapisas.

El otro caso es el que hace referencia a la terminación de la célebre huelga de la «Canadiense», la más importante celebrada por el proletariado español. La situación era extremadamente delicada. Casi toda la militancia cenetista estaba en la cárcel. El sabotaje, provocado por los huelguistas, había dejado a la capital sin luz ni fuerza eléctrica. Barcelona parecía un muladar. El ambiente lo formaba un estado represivo, de agresión y violencia, acompañado de ansias de agitación y rebeldía. Para hacer frente a tal maremágnum, el gobierno mandó como representante suyo a Luis Morote para poner fin a tal estado de cosas. En las pláticas que se tuvieron los repre-

sentantes sindicales exigían la liberación absoluta e inmediata de todos los presos sociales, a lo que accedió de palabra el representante oficial, para después de haberse reintegrado al trabajo los huelguistas.

Para buscar una solución al intrincado problema, los comités directivos, habían acordado dar por terminada la huelga. A tal fin se celebró un gran mitin en la Plaza de Toros atestada de público el ruedo y las gradas. Al iniciarse el acto fuertes grupos de opositores reclamaban la presencia de los presos antes de resolver el conflicto. Así fueron sucediéndose varios oradores siendo abucheados y silenciados por el público. En este estado de agitación colectiva, le tocó el turno a Salvador Seguí. La bronca arreció con mayor intensidad, gritos, pitos, insultos: «¡Fuera fuera, traidor, reformista!»

La cosa no presentaba buen cariz para el orador; pero Seguí tenía muchos recursos, alentado por la convicción de que era la solución que convenía al proletariado. Así se dio el caso de que varias veces fue interrumpido con un vendabal de epítetos, cada vez más atenuados, hasta que por fin pudo expresar lo que sentía y convencer al auditorio.

Aquella noche, sus grandes dotes persuasivas mostraron el poder maravilloso que tiene la palabra hablada cuando es manejada con sentimiento y emoción.

MAS ANTENA

LA REPRESION

BARCELONA. — La periodista barcelonesa Carmen Alcalde Garriga ha sido procesada por un escrito publicado en «Cuadernos para el Diálogo», de Madrid, artículo titulado «Proceso a los Reformatorios». Carmen queda a disposición del TOP y sujeta al pago de 75.000 pesetas, pero en libertad provisional. El número de «Cuadernos» en cuestión fue confiscado.

— Tres huelguistas de la casa Harry Walker, Bonifacio García Cuscos, Manuel López Rubio y Alberto Merlo González han sido procesados, encarcelados y puestos a disposición del TOP para que haga lo posible para enviarlos a presidio.

— La flamante revista «TS», órgano de la Academia de Bellas Artes de Sabadell - Tarrasa, ha sido confiscada en su primer número. Motivo de la polacada: no adhesión supina al régimen.

Manuel Benítez «El Cordobés»

por VOLGA MARCOS

FEDERICO GARCÍA LORCA hizo el «Llanto por Ignacio Sánchez Mejías», el gran poeta granadino asesinado en 1936, en Granada. El insigne Federico a quien mordieron ferozmente las balas franquistas, sentía admiración por los toreros; los valientes. Amaba también al pueblo español, lo mismo a Góngora que a don Francisco de Quevedo, lo mismo Antonio el Cambrillo que a Cervantes, a los gitanillos descalzos, a los que sufren. Amaba la cultura porque era genuino de nuestro pueblo culto, valiente y desgraciado.

Al «Cordobés» le falta de cultura lo que le sobra de valiente con el toro indefenso, abanderilleado, martirizado por el picador; un animal noble destinado a morir y al que más que un paso doble de charanga le iría mejor la Quinta Sinfonía de Beethoven.

Hay muchos casos en la historia del hombre en que los más analfabetos son los más burdos en razonar, en particular cuando estas personas han llenado su vientre y sus bolsas, creándose con el arte taurino una situación privilegiada tan grande, que no hubieran soñado nunca sus desdichados padres ni sus avasallados abuelos. El hambre es dura para todos los desheredados de la tierra, y las causas del hambre son: los privilegiados de la tierra, los hacendados, los terratenientes, la injusticia y la iniquidad de todos los poderosos. «El Cordobés» puede leerlo en los libros de todos los sabios de la antigüedad; en la Biblia y en las obras de todos los pensadores de la Tierra.

Seguramente se habrá enterado que en 1936, Franco y todo su ejército de moros, falangistas y carlistas con la complicidad de Europa y la ayuda del fascismo italoalemán, se sublevó contra la República española y al cabo del sacrificio de más de un millón de hombres y una represión continua, ha logrado amordazar a nuestro pueblo español durante más de 30 años. Seguramente lo ignora «El Cordobés» cuando leemos en el «Diario de Cuenca» del 20-12-70, las siguientes parrafadas: «Donde realmente se puede vivir con tranquilidad es en España». «Que nos dejen en paz a los españoles». Y esta otra: «Nunca podremos agradecer a Franco, estos últimos 30 años de orden.»

«El Cordobés», ha trabajado de peón albañil, ha pasado miserias vacías de las que duelen al estómago y encienden al espíritu con

sueños de capea y palos de mayoral, en dehesas, en cortijos, en ganaderías de muerte nocturna y luna pálida de miedo. Han habido toreros con mucha dignidad, que nos han dicho en la televisión francesa que en España para poder comer hay que ser torero, porque, el hambre es más dura que los cuernos del toro, pero... el vientre lleno apaga el espíritu, adula el látigo, lame la bota felona, y tantas cosas se pierden en esta peregrina existencia, que la gloria esporádica del ruedo queda como un asunto temporal, de multitudes huérfanas.

«El Cordobés» no sabrá un día donde meterse, cuando en los timpanos les suenen esas cinco de la tarde sin astas ni ruedo, ni aplausos de sandía; hay un pueblo joven y magnífico, una generación nueva que sabe de España más que él, porque fuera del toro no es más que un ente físico y agradecido como esos perros que menean la cola a sus propios verdugos.

«Yo creo, — dice — que ha llegado la hora ya, (pues no conoce bien la lengua española), de que nos dejen en paz a los españoles.» «Yo he viajado bastante por muy diferentes países, y es verdad que mis viajes al exterior me han proporcionado bastantes buenas lecciones. Pero por esa buena razón, también puedo decir que, hoy día, donde realmente existe una auténtica paz es en España.» Se puede decir que hay paz en los cementerios, en el pan del oprobio, en las mesas incompletas, en los estómagos vacíos, en las injusticias de los poderosos contra los humildes, en las cárceles y en donde se muerde la bárbara realidad de un pueblo decapitado de todo progreso social.

Una vez nos dijo un diestro con más dignidad que «El Cordobés» que la torería es producto de los pueblos con bajo nivel de vida: «Para matar el hambre hay que ser torero», (palabras de «Dominguín», torero con más salero que «El Cordobés» en la muleta y el capote y el arte de matar.

Manuel Benítez puede emparentarse con el «abuelo asesino», por las descabelladas, con la diferencia de que «El Gallego» eran hombres los que hacía asesinar, por centenares de miles: a frío, en las cunetas, con la aviación italoalemana, de hambre o podridos en las cárceles y tuti cuanti; el taurocida en cuestión, ha tenido que matar el hambre robando peras o manzanas por los cortijos o dehesas o ir a saber por donde; las

jefaturas de policía lo sabrán mejor que nosotros, y ahora resulta que este pobre desgraciado temporal, como diría Ortega y Gasset, nacido en las entrañas del pueblo, farrado de millones de pesetas, con avión personal, coches de príncipe y adulaciones de magnate medieval, este resucitado de la más humillada pobreza, nos dice que Franco es un gran hombre y que es un hombre cordial, sencillo y acogedor.

«No me cabe duda, — continúa «El Cordobés» —, de que figurará en la Historia de España con letras muy grandes. Sé que aborda y resuelve con absoluta ponderación, con serenidad y con acierto, los problemas que se le plantean.»

Los problemas de la muerte, el general traidor a la República los plantea muy bien: arrancar, limpiar, sin miramiento humanitario ni caballeroso. Matar es un arte en la hidalguía felona, por eso el torero y el militar español fascista se identifican muy bien.

«He tenido el honor de sentarme a su mesa varias veces. Así — dice el diestro colero —, he estrechado su mano y he charlado con él en monterías, en recepciones y con motivo de muchos festejos taurinos. Siempre ha estado muy afectuoso conmigo.» Después en la retahíla que sigue en ese esotérico interviu, sigue perorando: «Lo que yo más admiro en nuestro Generalísimo es el tacto que ha tenido para llevar todos los asuntos de España y para darnos estos treinta años de paz y orden que nunca agradecemos bastante.»

Cuenta todavía en tiento y torto una de estas anécdotas descabelladas que al más ignorante de los españoles haría enrojecer de vergüenza: «Con ocasión de una montería suya en la que participé, en Arroyovil yo traté de escaparme sin oír misa. Entonces Su Excelencia que se había dado cuenta de mi pillería me tomó de la mano y me dijo: Tú a mi lado. Me hizo entrar en la iglesia, me colocó delante de él y así estuve durante toda la misa. Yo puedo decir que Franco me ha llevado por el buen camino.»

Estas frases de circunstancias bisonas nos recuerda a las de Hans el Palurdo en los cuentos de Andersen, que llegó a ser rey. «El Cordobés» olvida que el mejor camino de la existencia no es el que traza la fama y la riqueza sino el de la dignidad del hombre.

Hemos seguido al soslayo las hazañas taurinas del popular diestro, su vida miserable indulgente has-

ta el punto de preferir el peligro permanente al hambre, sin hablar de gloria, pues ¿cuántos anónimos subalternos arriesgan su vida en cada corrida, y más de una vez suelen molerse los huesos entre los cuernos y las patas del toro, o quedar muertos sin honores ni gloria? Peones, picadores o banderilleros que desbravan a la fiera exponiendo el pecho a las astas para ganar dos o tres mil pesetas, cansando al toro, martirizándolo con la pica y las banderillas de forma que el maestro lo encuentre amenerado a sus pases. Así llega el dinero malganado de los toreros, los terratenientes, los militares, los prelados, los jerifaltes y patronos de toda índole, comerciantes sin escrúpulos y políticos reaccionarios, así lo ganan todo: fama, galones, caudal y gloria, con el sacrificio y el esfuerzo de los demás.

Hemos criticado las corridas de toros, como una forma de inquisición y de entretenimiento de multitudes borrachas de espectáculo. En nuestra futura sociedad acrática, no caben estas exhibiciones. Respetamos la hombría y el arte, y censuramos la muerte en todas sus formas; ahora bien, volviendo a la dignidad, a lo que dice el refrán catalán: pitor de piojo resucitado, pica más fuerte. «El Cordobés» debiera estudiar más la cultura española. La verdadera, de Lope de Vega, García Lorca, Miguel Hernández y tantos genios del terruño, para que al cultivarse amara más a España y no hablara como un insolente papanatas. «Si tuviera que actuar ahora en una corrida y fuera a brindar al al caudillo, ¿cómo le diría?»

— «Le diría esto: «Excelencia, si lo cree oportuno, méteme en su equipo para echarle una mano.» Así se expresa el descabellado ególatra, pero el día que le lleguen sus cinco de la tarde de la auténtica España del pueblo, Manuel Benítez «El Cordobés», no sabrá donde meterse.

L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

Leo, corto, pego y comento

Discos

«Política», Año XX - 2a época, n.º 37, Enero de 1971, publica un trabajo que reproducimos íntegramente, titulado:

«Los amigos de enredar las cosas. — El gran amigo de la República española don Daniel Mayer señalaba últimamente, en «toute fraternité», la curiosa y sistemática omisión conducente a transformar la menor demostración de unidad de todos los demócratas en manifestación de un solo partido. No hay que decir que el señor Mayer se refería a los comunistas de su país, muy interesados en hacer prosperar la versión según la cual los comunistas son los únicos defensores con que cuenta el pueblo español. Y poco importa si con ello se proporcionan argumentos al poder franquista para seguir explotando el falso e insostenible dilema de «Franco o el comunismo»».

«El presidente de la Liga Francesa de los Derechos del Hombre califica esa actitud de simplemente criminal. Y le sobra razón, porque entre los comunistas españoles se cae más de una vez en el mismo abuso de confianza. Ahora mismo, con motivo del drama que ha tenido Burgos por escenario, si prestamos crédito, el Partido Comunista fue el motor exclusivo de las manifestaciones, huelgas y cierre de tiendas o comercios en el País Vasco, cuando suman millones los que no ignoran que el consejo o la orden dimanó del Gobierno de Euzkadi, asistido de la Alianza Sindical (CNT-UGT y STV).

«E igual en Cataluña, donde, si bien los comunistas salieron a la calle por otra cosa que pasear, es público y notorio que no eran comunistas todos los catalanes que se manifestaron contra el régimen. Por ejemplo, entre los Trescientos de Montserrat no se nos convencerá — aunque lo pretendan Franco y el señor Carrillo — de que figuraban doscientos noventa y nueve comunistas...»

«Y lo mismo en Madrid, en las Batuecas y más allá.

«Dejen, pues, señores amigos de acaparar éxitos, un poco de espacio para que quepan los que, siendo demócratas y revolucionarios probados, no tienen ninguna obligación de ser miembros del partido comunista.

«Con que lo afirme Franco basta.»

Con el ditirambo basta. Los comunistas españoles no hacen más que esfuerzos de flaqueza. La envergadura no da para más. Quiere

ren y no pueden, y ni hacen nada dentro ni fuera de España, como no sea hacer el ridículo. Confunden la contabilidad y cuentan al estilo de Franco. Siempre llevan la mochila llena de cerros, por si acaso.

Los comunistas españoles, con su jefe Carrillo en cabeza, se les da mejor el circo que la política. Como payasos se pintan solos, no así en política que no saben por donde van, si San Pedro no les estira la cuerda igual que a marionetas sumisas y bien domadas, como les pasa a los fantoches que siguen a Carrillo, renacuajo sin mérito ni gloria, ni siquiera atributos retóricos, pues cuando perora parece una gallina clueca, y cuando abre la boca los autómatas de su alrededor que le escuchan, aplauden que se destornillan sin saber por qué.

El partido comunista español, como liliputiense, tiene pase, no como dimensión normal. Ni en España ni fuera hacen obra tenaz y positiva: no son más que maniobrereros del ruido, que en la tierra que nació, llaman espanta pájaros.

Tomás de Benifato

Servicio de Librería

«El autoanálisis», Karem Horney	8 00
«Así cayeron los dados», V. Botella Pastor	9 00
Luis Ramirez: «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)	16 50
«El Apoyo Mutuo», Kropotkin	18 00
«Arte de bien vivir», Schopenhauer	5 00
«Arquitectura del verso», Pérez Cunis	5 00
«Aurora Espléndida», Jack London	5 00
«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	7 50
«Ayude a su médico», Varios	3 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

CCP Paris 13 507 56

Un hombre bien intencionado, inducido por un desvío, estropeó hace algún tiempo una cantidad de ejemplares de este semanario. Sus amigos de cuerda, escondidamente solidarios del gesto totalitario

A beneficio de «Umbral» y de LE COMBAT SYNDICALISTE

Las federaciones regionales cenetistas de las zonas Norte y Normandía preparan para el día 6 de junio del presente año una interesante FIESTA DEL LIBRO en los flamantes locales del 33, rue des Vignoles, Paris (20), a cuya exposición podrán concurrir las Editoriales que lo deseen y aceptar las condiciones que les serán propuestas, así como los escritores que editen personalmente sus obras.

Durante la Fiesta se sorteará una original Tómbola del Libro, cuyos boletos hallará, el lector que los desee, en nuestra Administración al precio de 1 franco cada uno. La lista de premios establecida es como sigue:

- 1º. «L'Homme et la Terre», de E. Reclus, 6 tomos.
- 2º. «Encyclopédie Anarchiste», muchos autores, 4 tomos.
- 3º. «Obras completas» de Blasco Ibáñez, edición lujo.
- 4º. «Obras de García Lorca», ed. lujo.
- 5º. «Obras completas» de Amado Nervo, ed. lujo.
- 6º. «Obras completas» de Cervantes Saavedra, ed. lujo.
- 7º. «Obras completas» de Ciro Alegria, ed. lujo.
- 8º. «Obras completas» de Rosalía de Castro, ed. lujo.
- 9º. «Cielo poético» de Juan Ramón Jiménez, ed. lujo.
- 10º. «La Novela picaresca española» (clásicos), ed. lujo.
- 11º. «Obras completas» de Ramón de Campoamor, edición lujo.
- 12º. «Obras de Rabindranat Tagore», ed. lujo.
- 13º. «Obras completas» de Rafael Barret, 3 tomos, y hasta el premio 50 lotes de libros importantes de relevantes autores.

de un amigo antitotalitario, cargaron sobre éste la responsabilidad global del delito confederalizada. Baile, pues, sobre la cuerda floja.

Siendo evidente que «la cuerda floja» vio en el destroce de aquel papel confederal la ejecución simbólica del fabricante de estos Discos.

Por si cabían dudas, un buen fe, un mosquita muerta, un suave de intenciones reservadas, se ha destapado al fin confirmando que el discotero que yo soy merece ser desgarrado como lo fueron aquellos tristes — e impagados — ejemplares.

Simple coincidencia, y no otra cosa, con lo que más o menos opinan ciertos moscovitas y varios falanguitas.

Ello no obstante, pienso que podriame acicalar con tolstoismos, reclusianismos, gandhiismos o buenafejismos por cordialidad hacia mis semejantes, pues cuando no cedo pitillo es porque no fumo. El si y el no los alterno según el lógico interés de las situaciones, ya que el si, sí, si sistemático burla o apayasa, y el no, no, no continuo reduce o afea el carácter. Escapas, empero, a esta regla común, y si no mueres unos no desdeñarían morirte. Se aguantan porque, en el fondo, reconocen que soy un necrólogo insustituible, designado por la ONU para cerrar la puerta de la vida. Interesa, pues, serme amigo.

Y en fin, para recordar algo (en casa queda más memoria que dinero) se me acude que en el presidio de Figueras en tiempo de la Dictadura unos compañeros de Cullera confeccionaban alpagatas para ayudarse, siendo el propio Discobolo uno de sus fieles corresponsales. ¿Para qué los clientes no tocaran de pies al sueco? Tal vez; mas para ello alpagaterías no faltaban en el pueblo.

En un hospital de mi vecindad había un amigo en plan angustiado de no perder la vista. A mi me pareció bien visitarlo para infundirle ánimos, y recientemente he comprendido que mi actitud fue de mero paseante, de contemplador de desgracias ajenas, y debe ser así visto que el recuperado de los ojos desearía, por un no que me corresponde, que perdiera los ojos míos.

Observado lo cual no me acuden ganas de reír ni de sonreír ni de considerar ni de romper el disco, aunque lo exigiera el mismo Cristo.

DISCOBOLO

ESTO Y
AQUELLO

El espíritu de la guerra

por Floreal CASTILLA

CON la prolongación de la agonia norteamericana en el Sudeste asiático se empeora la delicada posición del Tío Sam. Las intenciones de «survietnamizar» las próximas ofensivas, expresadas por el propio Nixon en los primeros días de su mandato, se están convirtiendo realidad pero únicamente mediante la propaganda; ciertamente, el dispositivo publicitario de la Casa Blanca y el Pentágono advierte que la «operación limpieza» laosiana es realizada por tropas y, en general, por el ejército survietnamés, con apoyo logístico y táctico de los consejeros estadounidenses. Tales falsedades no pueden sino engañar al propio norteamericano, sumido en su carcomida «sociedad de masas», y que ha venido sobreviviendo en este mundo de postguerra mediante el acafalamiento a sus autoridades, por temor atómico o por *masificación* de las voluntades, en el marco del peligro comunista. Vietnam, de hacer caso a la publicidad vietconga, se ha convertido, propiamente, en la tumba del imperialismo yanqui, aunque, por paradójica que sea la realidad, el muerto industrialice su fosa. EE. UU. intervino en el panal indochino, empujado por su vocación policiaca mundial, admitiendo que con su presencia se verían garantizados los intereses de la democracia y de la civilización occidental. Posteriormente, Vietnam pasó a ser una inversión donde se habían diseminado considerables millonadas de dólares, estando involucrados en el negocio, importantes sectores capitalistas de EE. UU. Firmar la paz, abandonar a sus titeres de Saigón, regresar al hogar abandonado diez años atrás, representaría para los norteamericanos sellar su fin como imperio colonial, admitir ante sus aliados — y ante los millones de seres humanos que cree que le apoyan — que este mundo será irremediablemente comunista, pero, y esto es tan importante como todo lo anterior junto, también significaría cerrar un fructífero negocio.

Pero si los norteamericanos no consiguen evadirse de la carga indochina, y quizá preparen otro escenario para poder trasladar sus «inversiones», los chinos ya otean las garras del tigre de papel. Si la táctica norteamericana fuese trasladar los frentes de guerra a la frontera china, golpearían rudamente las apetencias del maoísmo de asirse de armamento convencional. China comunista está

interesada en la guerra, naturalmente, pero no a la puerta de su hogar, sino tan alejada como sea posible, o tan cercana como sea eficaz para su propaganda panasiática. Reveladores son los indicios de un pacto ruso-norteamericano par desvalijar el potencial atómico de Pekín; si fuera posible para los servidores de espionaje del Kremlin y de la Casa Blanca propiciar una revuelta en el interior del territorio chino, y distraer la atención de los mandarines hacia una agresión exterior, podrían retardar considerablemente el armamentismo pekinés. Quizá la actual rebeldía tibetana haya encontrado buenos amigos entre la CIA o su equivalente soviético. La guerra contra China, pasará repentinamente de la «guerra de nervios» actual a una «guerra caliente» cuyas consecuencias nadie intuye. Esta confabulación de los grandes de nuestro tiempo contra el comunismo chino no tiene paralelo con las agresiones de los viejos imperios contra las costas del inmenso territorio asiático. En muchos clichés de la propaganda política pentagonista y soviética, el papel del espía soviético, malévolo, criminal, tóxicomano, contrabandista — o, en su defecto, el del espía aliado, repleto de dólares para comprar a los camaradas más débiles — han sido reemplazadas las imágenes enemigas por la de un espía chino, bruto e incapaz de la astucia de un James Bond o algo por el estilo. Una intensa proyección de falsas situaciones nos ha condicionado paulatinamente para temerle a la ofensiva del maoísmo. Pero, ¿es cierto que los chinos serán capaces de desatar una guerra termonuclear, defendiéndose o atacando?

En el momento actual, una guerra termonuclear propiciada por el régimen chino es un absurdo. Todavía China no ha alcanzado un nivel promedio entre la URSS y USA, se encuentra, prácticamente, aislada e imposibilitada de producir totalmente la infraestructura militar atómica. Que se sepa, los chinos están tan atrasados en las investigaciones de guerra avanzada que la misma Francia, en comparación, es sumamente privilegiada. Pekín se acoge a los métodos tradicionales de la propaganda, elevando el tono de su demagogia cada vez que un visitante de un país tercermundista aparece ante Mao. Y, la misma indecisión de la trayectoria a seguir por los mandatarios chinos en lo que desaparezca el patriarca es un

factor de suma importancia en la disuasión bélica en el futuro chino.

Un auténtico peligro bélico estaría en un enfrentamiento ruso-norteamericano de proporciones incalculables, o, un accidente en los dispositivos automáticos de seguridad del armamento archisecreto. Ha poco, según un cable registrado en New York el 20 de febrero, por la AFP, un error ocasionó un pánico colectivo temiéndose un ataque atómico. Esto representa que el error no se descarta, y que una matanza colectiva de seres humanos puede provenir de un torpe accidente.

Tanto Estados Unidos como la Unión Soviética han desarrollado hasta lo inaudito las herramientas de matanza; la guerra próxima, aseguran autorizados autores, no se librará según las reglas de las guerras convencionales. Vietnam y Oriente Medio serían fósiles de nuestro siglo. No sólo se trata de nuevas bombas, de mayor expansión destructiva, sino de armas más refinadas capaces de interferir hasta la voluntad humana. La guerra psicológica, que ha venido desarrollándose en los baluartes aliados, para preparar a la población adicta a las nuevas

modalidades del totalitarismo militar, puede extenderse a poblaciones enteras, convirtiéndolas en masas autómatas que respondan a los deseos del país invasor. La guerra psicológica mantiene gobernantes en el puño de las grandes potencias; rebelarse contra la metrópoli ocasionaría algo más que la muerte, la eliminación moral del humano.

Nuestro siglo XX ha sido dominado por el espíritu de la guerra. Hasta las revoluciones se degradaron aceptando la concepción de la «guerra revolucionaria», ideada por los soviéticos para intimidar en su propio terreno a los aliados occidentales. Afortunadamente, donde único surtió real efecto una guerra de este tipo que no significaba protección de la ideología — como fue el caso cubano — ha sido en Indochina. Los otros ensayos habidos han fracasado estrepitosamente. Los grupos de «irregulares» que sobreviven no reciben fondos soviéticos, porque éstos parecen haber enterrado sus apetencias de dominación mediante esa táctica. Ahora entran, francamente, en una irreversible trayectoria reformista, dejando el terreno revolucionario libre de su presencia, para experimentos sinceros...

Servicio de Librería

«Balzac», A. Keim	2 60	ra	12 00
«La borrasca», R. Rocker	10 00	«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción). D. Guérin	12 00
«La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó	3 00	Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco»	16 50
«Canciones y juegos»	3 50	Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00
«Las bases físicas de la personalidad»	3 00	Ibarreta: «La religión al alcance de todos»	6 00
«Bernard Shaw», Frank Harris	9 00	E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX»	35 00	Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme	24 65	«Albores», Albano Rosell	2 00
«L'Atelier», Armand Cuviller	5 50	Juan Díaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas	15 00
«Batalla de la vida», Carlos Dickens	3 00	«Cartas comerciales», J. de la Vega	3 50
«Balada del alba bala», Carrasquer	3 00	UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00	Pierre Broué et Emile Témminé: «La révolution et la guerre d'Espagne	39 00
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)»	16 00		
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00		
«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00		
«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Angue-			

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, París (20).

Pensamientos «viejos»

SOBRE LA AUTORIDAD
Y LA EDUCACION

¡Oh hombre!, comprime tu existencia en el interior de tu mismo y no serás ya miserable. Quédate en el lugar que la naturaleza te asigna en la cadena de los seres, nada podrá sacarte de ahí; no te rebeles contra la dura ley de la necesidad, y no agotes, al querer resistirle, las fuerzas que la naturaleza no te ha dado para extender o prolongar tu existencia, sino solamente para conservarla, como a ella le place y tanto como le placé. Tu libertad, tu poder, sólo se extienden tan lejos como tus fuerzas naturales, y no más allá; todo lo demás es solo esclavitud, ilusión, prestigio. La dominación misma es servil cuando se debe uno a la opinión; pues dependes de los prejuicios de los que tú gobiernas por los prejuicios. Para conducirlos como a ti te place, debes conducirte como a ellos les place. Ellos no han cambiado de manera de pensar, y bien será menester, por fuerza, que tu cambies de manera de obrar. Los que se acercan a ti sólo les basta saber gobernar las opiniones del pueblo, que tu crees gobernar, o de favoritos que te gobiernan. Por mucho que hagas, jamás tu autoridad real irá más lejos que tus facultades reales. En cuanto se ha de ver por los ojos de los demás, es menester querer por sus voluntades. «Mis pueblos son mis sujetos», dices tú orgullosamente. Sea. Pero tú, ¿el sujeto de tus ministros? Y tus ministros, a su vez, ¿qué son ellos?, los sujetos de sus criados, de sus queridas, los lacayos de sus lacayos. Tomadlo todo, usurpado todo, y luego derramad el dinero a manos llenas; disponed baterías de cañones; levantad horcas, ruedas; dad leyes, edictos; multiplicad los espías, los soldados, los verdugos, las prisiones, las cadenas. ¡Pobres pequeños hombres! ¿De qué os sirve todo eso? No seréis por eso ni mejor servidos, ni menos robados, ni menos robados, ni menos engañados, ni más absolutos. Diréis siempre: queremos; y hareis siempre lo que quieran los otros. El único que hace su voluntad es aquél que no necesita, para hacerlo, poner los brazos de otro en la punta de los suyos; de donde resulta que el primero de todos los bienes no es la autoridad, sino la libertad. El hombre verdaderamente libre no quiere más que lo que puede, y hace lo que le place. He ahí una máxima fundamental. Sólo se trata de aplicarla a la infancia, y todas las reglas de la educación de ella dimanarán. — J. J. Rousseau. (Traducción de JUAN.)

Suscripción pro-local-social
en ParísCOMISION DE RELACIONES
ZONA NORTE

Suma anterior	28 814 45
Banzo Manuel, Airville	30 00
Montané José	20 00
X X X	50 00
Riambau, Paris	10 00
Ballesta, Sarreguemines	10 00
J. Romera, Ohmarsheim	20 00
Antonio Jurado, Labruguière	10 00
Granero, Agde	10 00
F. L. de St-Denis de la Nivelá	43 50
Suma y sigue	29 017 95

Necrológica

JUAN VIDAL FONTANET

El jueves 4 de marzo de 1971, acompañamos a su última morada al que fue en vida compañero Juan Vidal Fontanet, con residencia en Agde.

Este compañero fue uno de los que, en 1928 formaron el Grupo libertario Sacco-Vanzetti.

Como descendía de una familia liberal siguió siempre en la brecha por la defensa de la libertad.

Cuando la Guerra-Revolución española, formó parte del Comité Antifascista que se encargaba de recoger fondos en metálico que transformaban en mercancías mandando el género en camiones para el frente de guerra antifascista.

Después de la liberación en esta localidad francesa tomó parte activa, con arreglo a sus capacidades, en el Movimiento Libertario.

En la actualidad, era Tesorero de esta Federación Local, gozando siempre de la confianza de todos los compañeros y amigos, y así, a pesar del frío intenso que hizo ese día fue muy numeroso el personal que acudió a darle el último saludo; tanto franceses como refugiados y emigrados españoles, que no son pocos en esta localidad.

El Secretario de la F. Local leyó unas notas, trazando a grandes rasgos lo que fue la actuación del compañero Vidal en el campo de vuestras ideas.

Reciban todos sus familiares en general, nuestro recuerdo; y su compañera, hijos y nietos, y su hermano José, nuestro sentimiento.

El entierro fue civil.

Por la Federación Local, Juan Vall, secretario.

Agde 8 de marzo de 1971.

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIÑAN

Organiza las charlas siguientes en el local de la CNT, 46, rue d'En Calce:

Por el compañero Gil Juan, el 21 de marzo 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Origen del sindicalismo; sus principios y finalidades».

Por el compañero Blanco Francisco, el 4 de abril 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Mayorías y minorías».

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Michael Bakunin», obra biográfica debida al profesor E. H. Carr. Tomo de lujo editado por la casa Mateu, de Barcelona. Su precio: 45,00 frs.

«El Hombre, el medio, la sociedad», trabajo de índole filosófica escrito y publicado recientemente por el compañero Juan Puig Elias. Pedirlo a esta Administración, que lo servirá al precio de 3,00 frs. Pedidos a esta Administración.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recordamos a todos los afiliados y militantes a es F.L. que la asamblea regular del mes de marzo tendrá lugar el día 28. Local y hora de costumbre.

F. L. DE BURDEOS

Organiza para el domingo, día 21 del corriente, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, una conferencia a cargo del compañero Alejandro Lamela, disertando éste sobre el tema «La juventud y el contexto social circundante».

No dudamos que los compañeros y simpatizantes de estos actos acudirán numerosos.

F. L. DE OULLINS (Rhône)

Convoca a reunión para el domingo 4 de abril, a las nueve y treinta, en el local de costumbre.

Los compañeros deben hacer un esfuerzo por acudir este día, y participar a la organización del próximo comicio confederal en el exilio.

COMUNICADO

El domingo 28 de marzo tendrá lugar en la Colonia Germinal de Montargis una reunión general de todos los compañeros que han participado en las obras.

PARADEROS

Jacinto Pineda desea saber paraderos de compañeros que hayan estado en el campo de los alemanes en el Fuerte de Monbarey, en Brest, por un asunto que le interesa. Si desean prestar este servicio, diríjanse al nombrado, plaza St-Jacques, 81 Castres (Tarn).

A LOS LECTORES QUE FUERON
DE « SOLIDARIDAD OBRERA »,
DE PARIS

Teniendo necesidad de dar cima a tres colecciones de nuestro antiguo portavoz, el compañero Juan Ferrer solicita de los compañeros que pcedan desprenderse de los números de «Soli» que a continuación se citan: del 1 al 18; los 27, 30, 32 y 76; los 128, 148, 241, 246, 270, 311, 317, 407, 427, 457, 468, 500, 594, 595, 596 y 610, los destinen al compañero citado, 33, rue des Vignoles, Paris (XX^e).

—Rodríguez Solá, Romorantin: Gracias por los doce números de «Soli» que nos has enviado.

—Idéntico agradecimiento por la misma causa a M. Hernández, de Dreux.

TEATRO EN NARBONNE

El domingo, día 25 de abril, a las 15 h., organizado por «Solidarité et Culture», tendrá lugar en la «Maison des Jeunes», una gran velada artística a cargo del grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

El programa constará de una pieza de teatro, en la primera parte, y escogidas variedades, en la segunda, cuyo detalle se dará a conocer en próximas ediciones.

F. L. DE DREUX

Para el 4 de abril a las 10 de la mañana, son invitados todos los sostenedores a la Asamblea General Ordinaria en el local acostumbrado.

Los importantes temas que figuran en el Orden del Día requieren puntual y máxima asistencia.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros de esta Federación Local a la Asamblea que tendrá lugar el día 4 de abril a las 9 de la mañana exactas en el lugar de costumbre.

Se encarece la asistencia de todos los compañeros.

ACERCA DE «PRECISIONES SOBRE UN LIBRO»

En el escrito del mismo nombre publicado en el número 645 de este semanario bajo la firma del compañero J. Hiraldo, se evaporó un «no» que dejó sin sentido lo de «aunque puede igualarse» cuando en realidad el párrafo mutilado en su original expresa: «aunque no puede igualarse el estilo recio y prosa contundente a Las últimas banderas de Angel Ma de Lera...»

Con el «no» colocado en donde le correspondía el párrafo mutilado guarda, a partir de esta rectificación, su verdadero sentido.

DOÑA CECILIA, CON SUS MALETAS

MADRID. — Cecilia Borbón Parma, hermana de uno de los pretendientes carlistas al trono de España, ha sido expulsada del país por orden del gobierno. Al decir de las autoridades, la doña políticaba so pretexto de una cura de aguas.

CATEDRA DE IDIOMA CATALAN

BARCELONA. — Una disposición oficial emanada de Madrid nombra a Joaquín Molas Batllori catedrático de Lengua y Literatura catalanas en la Universidad Autónoma de Barcelona.

NIEVE SOBRE NIEVE

MADRID. — Los héroes franquistas enterrados en el panteón del Valle de los Caídos se levantaron sorprendidos al ver que los Presentes se olvidaban de la misa aniversaria que tenían prometida para los Ausentes. Luego se conformaron cuando el prior de la casa les enteró que la misa había sido suspendida por causa de la nieve que obstruía las carreteras.

LA INSURGENCIA SABOTEA

LISBOA. — La secretaria de Estado de Aeronáutica portuguesa, a través de la secretaria de Estado de Información y Turismo, ha facilitado una nota en la que informa que a consecuencia de un acto de sabotaje han sido dañados once aviones, informa la Agencia ANI.

El texto de la nota oficial dice así:

«Hacia las 3,30 de la madrugada de hoy, saboteadores, burlando la vigilancia del personal de la base aérea de Tancos, consiguieron introducirse en uno de los hangares de dicha unidad y colocar cargas explosivas provistas de un sistema de relojería que al explotar ocasionaron la destrucción de algunos aviones y daños en otros. No hubo que lamentar desgracias personales.

»Inmediatamente fue iniciada una encuesta por las autoridades militares que solicitaron la colaboración de los servicios civiles de seguridad.»

SE TERMINO VIAJAR EN TRANVIA

BARCELONA. — Las dos últimas líneas de tranvías funcionando aun en esta ciudad: la 49, Atarazanas-Hortá; y la 51, Atarazanas-Via Julia, van a ser suprimi-

ANTENA

das definitivamente el día 18 de marzo. Ambas líneas serán suplidas por otras tantas de autobuses.

CONFLICTO EN EL SAN PABLO

BARCELONA. — Se ha celebrado acto de conciliación entre los trabajadores y los representantes de la dirección del Hospital de San Pablo, convocado para tratar de solucionar las diferencias surgidas entre las dos partes.

El acto concluyó sin avenencia, al mantenerse ambas partes en sus posiciones. Los trabajadores piden el pago inmediato de los haberes que se les adeuda, más el 50 por 100 en concepto de cargo por demora en el pago. La empresa, por su parte, dice no poder efectuar estos pagos y ha solicitado «colaboración» a los trabajadores.

Posteriormente a la denuncia del jurado de empresa, la Dirección ha empezado a satisfacer a los trabajadores no cualificados el 50 por 100 de lo adeudado, excluidas las horas extras.

ACCIDENTE DEL TRABAJO

BARCELONA. — Una explosión, al parecer provocada, ocurrió en una ventana de Contribuciones instalada en la calle de la Sagrera. La deflagración devastó una dependencia y causó la muerte del guardia civil Dionisio Medina Serrano, el cual estaba de facción o pasaba por el lugar casualmente, no se sabe exacto.

NO ESTAN DE ACUERDO

BARCELONA. — Con desfiles por los pasillos al grito de «¡Convenio!», alternados con largos períodos de silencio y un paro de un cuarto de hora, manifestaron más de trescientos trabajadores de la empresa de Seguros «Zurich-Vita-Hispania», para protestar ante la ruptura de las negociaciones del convenio colectivo.

Es la segunda vez que se produce esta postura mientras duran las reuniones del jurado de empresa con representantes de la entidad.

Al parecer, la empresa se niega a conceder mejoras si no se adopta un cambio del actual horario continuado, que desde hace doce años tiene establecido el ramo del seguro.

LA REPRESION

BARCELONA. — Siete estudiantes que hace dos semanas fueron detenidos por supuesta participación en una protesta airada de universitarios agredidos por la policía en el interior de la propia Universidad, han sido procesados por el juez y entregados al TOP de Madrid para que los juzgue lo más arbitrariamente posible.

RECONOCIMIENTO DE PRINCIPIO DE LOS OBJETORES DE CONCIENCIA

MADRID. — Los jóvenes españoles que sean llamados a filas podrán optar por servir en la Cruz Roja, como resultado de un acuerdo que acaba de concertarse entre el ministro de la Guerra, el general Castañón, y la Cruz Roja Española. El ministerio de la Guerra aduce que el cambio introducido se debe a la modernización de las fuerzas armadas españolas, lo que implica la necesidad de menos hombres en los servicios militares.

EL MALESTAR EN LA EATON IBERICA

PAMPLONA, (OPE). — A pesar de la reanudación del trabajo por los obreros de esta empresa, ayer se produjeron tres paros parciales por lo menos en la factoría Eaton Ibérica de Pamplona. El primero de diez y media a once y media de la mañana; el segundo entre la una y las dos y media de la tarde, y el tercero, a última hora de la jornada.

La propuesta que hizo en su día la Dirección de la empresa, que fue aceptada por los trabajadores, así como la elección posterior entre los obreros han sido protestadas por éstos, que reclaman conversaciones directas con el director gerente de Eaton Ibérica.

LOS PROCESADOS POR EL ASUNTO MATESA

MADRID. — Son Juan Espinosa San Martín, ministro de Hacienda; Faustino García Monco, ministro de Comercio; Faustino Navarro Rubio, gobernador del Banco de España; Juan Vila Reyes, administrador de Matesa; Antonio Tius Pascual, director de Matesa; Luis Balquells Coll, director de Matesa; Fernando Vila Reyes, administrador de Matesa; Alonso

Calleja, subdirector del Banco de Crédito Industrial; José María Pellicer Quichot, secretario general del Banco de Crédito Industrial; Manuel Leira Coveña y Juan Vidal Miró; Juan Antonio Orti Gracia, director general del Instituto de Crédito a Medio y Largo Plazo; José González Robatto, director general de Expansión Comercial; Juan Bautista Ginebra Torrá, director general de Expansión Comercial; Tomás Galán Argüello, secretario general técnico del ministerio de Industria; Alvaro Irazo Comas, director general de Política Comercial; Angel Gutiérrez Martínez, vocal del Banco de Crédito Industrial; Angel de las Cuevas González, subsecretario del ministerio de Industria.

Los cargos citados eran los que ocupaban estos encausados cuando se produjo el caso Matesa.

CONFLICTOS SOCIALES Y ESTUDIANTILES

BARCELONA, (OPE). — Frente a la Delegación de Sindicatos — y cuando el ministro de Relaciones sindicales, señor García Ramal, se dirigía a la Capitanía general — ha sido lanzado un «coctail Molotov» que ha provocado rotura de cristales y un incendio de poca importancia. Se han repartido octavillas. El ministro ha atribuido el atentado «a quienes gustarían ver resurgir las luchas de los enfrentamientos en beneficio político propio y exclusivo».

♦ OVIEDO. — Los estudiantes de Filosofía y Letras siguen en paro académico voluntario. Pienzan mantener su actitud durante seis o siete días. Han celebrado una reunión, pensaban celebrar otra, pero las puertas de la Facultad estaban cerradas. Intentaron hablar con el decano, pero éste se ha negado a recibirlos.

GOBERNADOR REPRENDIDO POR EL SUPRE.

BARCELONA. — El señor Semir Rovira dirigió al gobernador una carta en la que refiriéndose a los incidentes producidos en ocasión de un aniversario, afirmaba que la fuerza pública actuó violentamente, «siguiendo una tónica que parece imponerse en los últimos años». El firmante fue multado, el gobernador confirmó la sanción, el multado recurrió al Supremo y éste ha anulado la multa estimando que la censura de la actuación de la policía no constituye infracción de orden público.

SOUVENIRS DE LA COMMUNE DE 1871

La technique de la récupération est bien connue de tous les partis politiques. Que ce soit le défilé des anciens combattants derrière le maire radical, UDR ou communiste, l'image d'Épinal est toujours grotesque. Il suffit de comparer les revenus du maire en question et ceux des vieux cons battus pour avoir envie de vomir.

Plus près de nous on assiste aujourd'hui à une récupération massive de Mai 68 : tous les technocrates et autres politicards du gouvernement avaient prévu le coup et préconisaient depuis longtemps des mesures... qu'ils ont été obligés d'appliquer ensuite à la hâte. Même feu de Gaulle nous avait compris. Quant aux cocos, il est bien évident qu'ils prévenaient depuis bien longtemps le gouvernement du mécontentement populaire (en France et dans les pays capitalistes précisons-le). Ce n'est pas de leur faute si on ne les écoutait pas. Et si nous avons tiré en gros 13 % à Grenelle, c'est bien grâce à leurs négociateurs de choc.

Deux ans après, après la dévaluation, après l'installation d'une inflation galopante (autour de 6 à 7 % par an), l'ouvrier se retrouve gros-jean comme devant. Vous me direz, c'est normal d'abord les étudiants ont fait le plus gros boulot et la masse des ouvriers s'est laissée baratiner. Bon. Mais je causais de récupération. Combien de pages héroïques ont été écrites sur mai-juin. Tout le monde est d'accord, Pompidou en tête, pour affirmer que ça a été bénéfique pour la France. Verra-t-on dans quelques années décorer les participants ? S'il y avait une justice comme dirait Tomasini, ce serait déjà fait !

En ce qui concerne la Commune de 1871, je ne pense pas qu'il puisse y avoir une grosse récupération de la part de l'UDR, mais on a vu pire. Il n'y a plus de nos

taligues de la III^e République, il reste les Socialistes et les Communistes. Des Socialistes ont effectivement participé à la Commune ; mais ils devaient probablement avoir un peu plus de choses où je pense que l'illustre Guy Mollet défenseur par para interposés des actionnaires de la Compagnie de Suez.

Les Communistes c'est une autre paire de manches, ils sont passés maîtres dans la récupération des révolutions faites par les autres que ce soit en Russie, en Ukraine, en Espagne, en Pologne, en Tchécoslovaquie, à Cuba ou ailleurs. Dommage que la Commune n'ait pas duré suffisamment, ils avaient leurs chances : comme Lénine a réussi celle de Russie à partir de la Suisse, Marx aurait pu réussir celle de Paris à partir de Londres. Il suffit de se souvenir que la Commune de Paris proclama immédiatement l'indépendance totale et la libre fédération de toutes les communes de France pour s'apercevoir qu'il y a très peu de « Communisme bolchevique » là dedans. Cette remise en liberté, si l'on peut dire, est assez caractéristique des mouvements libertaires que l'on retrouve dans l'Ukraine de Makno (1917-1919) ou dans l'Espagne de Durruti (1936-1939). Vous pourriez dire l'air malin, ça aussi c'est de la récupération. Je dis non. Pour la raison évidente que les libertaires n'ayant et pour cause, aucune visée gouvernementale, ne peuvent tirer aucun profit d'une éventuelle récupération.

Il y a de grandes chances pourtant pour que la ville de Paris n'organise pas comme celle de Genève une exposition pour commémorer le Centenaire de la Commune de Paris. Comme les nouveaux riches, il y a des origines qu'il vaut mieux passer sous silence.

Les quelques documents réunis

dans une grande salle de la Bibliothèque de Genève sont essentiellement les vestiges de la Collection Jules Perrier, des documents de la police Genevoise, des affiches d'époque et quelques numéros du réactionnaire « Communardiana ».

Genève accueillit les « Proscrits » de l'époque un peu comme la France « accueillit » les réfugiés espagnols de 1939... disons qu'ils purent y travailler. Ils se réunissaient au Café du Levant ou à la Brasserie Schiess. Quelques uns jouèrent un rôle au sein du mouvement ouvrier suisse. Le typographe A. Pieron collaborait au « Précurseur » de Genève.

Voici également des rapports de la police Genevoise concernant Jules Perrier qui, à l'enseigne au « Bon Marché » se spécialisa dans le « deuil en douze heures » tout en collectionnant les souvenirs de la Commune.

Souvenires pathétiques si émouvants aux cœurs de tous les réfugiés du monde — et ils sont de plus en plus nombreux —, tel ce « Permis de séjour provisoire de proscrit » de Jean Baptiste Noro avec un rapport de police le concernant... gens d'assez bonne tenue... la tranquillité règne dans la maison... son travail suffit à ses besoins... On ne pourrait pas en dire autant de ceux qui le chassèrent de son pays, comme le fait ironiquement remarquer A. Piéron dans la lettre qu'il écrit à propos de sa « grâce ».

Deux choses m'ont frappé parmi ces souvenirs. Tout d'abord, on y parle de socialistes et d'anarchistes, mais de communistes point. D'autre part, toutes les affiches sont à entête de la République Française ce qui montre bien que les communards étaient loin d'être les sanguinaires immoraux qu'on veut bien nous décrire dans les écoles (quand on nous en parle !... comme l'éducation sexuelle, c'est trop horrible) et que

la légalité républicaine n'avait pas lieu d'être plus à Bordeaux parmi les membres de l'Assemblée des adulateurs de sa majesté l'empereur, qu'à Paris parmi les travailleurs.

Thiers a, paraît-il, sauvé la France de l'envahisseur. Je vois cela différemment. La bourgeoisie au pouvoir croyait faire des affaires à bon compte en lançant les conscrits à l'assaut de l'Allemagne de Bismark. Pas de chance, il était plus fort ; mais pour ne pas perdre ses biens la bourgeoisie française aurait donné n'importe quoi : l'Alsace, la Lorraine, 5 millions de franc-or et plus même si Bismark avait osé. Tout... mais qu'on ne lui enlève surtout pas son fromage. D'autant plus que ces cinq millions de franc-or on saurait bien comment (à vos poches enfants de la patrie, libérez la France de l'envahisseur !) et à qui les faire payer. Ces salauds de soldats qui n'ont pas su gagner la guerre devront au moins nous aider à faire cracher les ouvriers.

Une gravure nous montre deux vieilles catins avec des visages qui ressemblent à ceux de Thiers et duc d'Aumale en train de courtiser un soldat prussien. « Mon bon petit Prussien, nous qui vous avons donné la Lorraine et l'Alsace, tâchez donc de nous aider à reprendre Paris. »

Se faire exploiter toute son existence est déjà une preuve de passivité peu commune mais aller se faire tuer pour ne pas changer de patron voilà qui frise l'imbécillité et qui montre la puissance de la propagande.

Heureusement, quelquefois, le travailleur tout d'un coup sort de sa léthargie. Sur le moment il sera « la pègre à mater » et 100 ans après l'auteur d'une page de gloire de l'humanité. Telle a été et sera l'histoire des Communards.

LE HENAFF

« Poignées nous sommes aujourd'hui, légions nous serons demain. Car nous sommes le futur luttant contre le présent, le jour luttant contre la nuit, la vérité terrassant le mensonge, et nous établirons la Commune libertaire bonne, généreuse et juste, sur les ruines des despotismes passés. »

Fernand PLANCHE

PROVOCATION...

Depuis plusieurs mois la politique de la Direction de Robert Bosch France, vis-à-vis du personnel prend une allure de provocation.

La direction prend-elle les travailleurs pour des imbéciles incapables de voir clair dans son jeu ?

Les brimades prennent plusieurs formes.

Celles qui sont générales à l'ensemble du personnel et qui touchent les salaires : augmentations générales parcimonieuses qui ne compensent pas l'augmentation du coût de la vie, contrairement à l'avis de la direction, les ménagères le savent bien.

— Promotions réduites au strict minimum, 1 % de la masse des salaires par service. Donc pour suivre les désirs du PDG (pas de promotion inférieure à 5 %), seuls quelques uns sont élus, quant aux autres ils devront attendre... « Pas plus de quatre ans » dit le PDG.

— Diminution d'horaires dans les ateliers et aux études sans compensation, ou presque, 2 % pour rattraper une perte de 7 à 8 %. Quel effort !

— Augmentation des cadences, donc baisse du boni et baisse de la paye pour les travailleurs de la production. Ainsi la direction veut-elle avoir une production identique pour des horaires plus

courts ! Quel gain en profit. « Marche ou crève » belle politique dont les travailleuses du bobinage connaissent les effets.

— Les employés du magasin doivent apprécier la liberté qui leur est offerte ! Ce n'est plus un magasin, c'est un camp de concentration où il faut montrer patte blanche pour sortir et pour entrer.

— Les ouvriers de l'entretien eux se contenteront d'un « sandwich » pour le samedi.

— Les travailleurs des études devront par n'importe quel temps, qu'il pleuve ou qu'il neige, faire le tour de l'usine : interdit de traverser les ateliers !

— etc... et ce n'est pas fini...

Quant au retour d'un certain directeur bien connu pour son sens de la discipline, n'en parlons pas, nous savons tout ce qu'il peut réserver comme surprises !

Non, les travailleurs ne sont pas fous !

Où sont passés les bénéfices de 1969 ?

Environ 1 milliard (avoué) appartenant aux travailleurs et dont ils n'ont touché que la poussière.

Et ceux de 1970 ? La direction aura-t-elle réussi à mieux les cacher ?

Cet argent est le fruit du tra-

vail du personnel et lui revient de droit !

Quel est le but de cette campagne de provocations ?

La D. G. ne cherche-t-elle pas à ce qu'un malaise grave persiste dans le personnel et à seule fin de pouvoir manœuvrer sur du ve- jours ?

R. B. Fr. ne doit-elle éponger les ennuis dus :

— à la récession qui existe actuellement en Allemagne

— à l'extension du réseau commercial dans les pays « en voie de développement », aux Indes, en Amérique Latine, etc...

Quant à l'implantation d'une usine dans l'Est de la France ne marque-t-elle pas la mort de celle de Saint-Ouen ?

Non, les travailleurs en ont assez de se laisser mener par la main comme des enfants, ou des aveugles, et de se laisser bernier par le patronat et le gouvernement. Laissons-les tomber avec leur « Nouvelle Société » et construisons la notre.

Pauvres patrons de la R. B. Fr.

Après avoir accordé la mensualisation (sic), après avoir diminué les horaires, ils ont fait le sacrifice de donner 2 % de compensation sur le milliard de bénéfices gagnés par les travailleurs.

Comme ils sont généreux !

C'est au nom de leurs lois qu'ils nous ont volé ce milliard, fruit de notre travail.

Imaginons que les 43 usines du groupe Bosch aient chacune le même bénéfice : Combien est tombé dans l'escarcelle de la famille Bosch ? Combien est tombé dans la poche du travailleur qui a créé ces richesses ?

Alors, ne pouvons-nous rien dire ?

De combien d'argent disposent, pour vivre, ceux qui servent cette société, ses valets, P.-D. G., chef du personnel, chef de ceci ou de cela ? Oui, de combien disposent-ils, de cet argent gagné par les travailleurs ?

C'est nous qui les payons.

Nous ne sommes pas des imbéciles comme la DG semble le croire. Il faut se méfier de l'eau qui dort.

La défit des patrons continue, mais cela durera-t-il encore longtemps ?

Ouvriers, étudiants, paysans, un seul combat.

Après le règne féodal de de Gaulle, le pompidolisme continue la politique des gros trusts et des bourgeois. Pour bernier le peuple, on nous parle de refaire une « nouvelle société ». On la connaît. Comme personne n'en veut à part les petits bourgeois et assimilés, c'est à coup de matraques et de grenades que le gouvernement veut imposer aux ouvriers, aux étudiants et aux paysans. Quand un régime, quel qu'il soit, n'a plus que la répression comme argument, c'est qu'il est foutu et qu'il doit crever.

Un nouveau mai 1968 va peut-être éclater, mais un vrai mois de mai, beau comme la Commune de Paris. Celui-là, il ne faudra pas le louper comme en 68, car pour nous ouvriers, étudiants, paysans, ce sera la dernière chance.

Les Tomasini et autres fascistes sont à la porte. Les patrons et le gouvernement sont prêts à les accueillir pour ne pas laisser le pouvoir au peuple. Continuons la lutte.

(Tract du Comité d'Action ouvrière-Étudiants R.B. Fr.)

P. S. L'entreprise Bosch est spécialisée dans la fabrication de bougies de fabrique.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

A LA S.N.C.F.

Pour la liberté individuelle

Dernièrement, un chef de gare, que je ne nommerai pas — il n'y a pas de personnalité dans la sordide hiérarchie — engueulait un jeune cheminot parce que celui-ci exigeait de pouvoir choisir les jours de ses repos et pouvoir prévoir assez longtemps à l'avance pour organiser ses loisirs en concordance avec ceux de sa famille. Réponse du chef de gare : « Ici c'est moi qui commande, vous aurez vos repos lorsque cela me fera plaisir, vous êtes à la disposition de la SNCF 24 h sur 24 h, et dans cette gare la SNCF c'est moi »

On croit rêver devant de tels arguments. Revient-on au Moyen-Age ? Les chefs en général, surtout à la SNCF, se croient sortis de la cuisse de Jupiter et s'appuyant sur des accords avec les syndicats officiels, pensent que les roulements de repos sont une chose immuable et qu'ils font une fleur en acceptant de changer la date d'un repos au gré de l'employé.

« Où irait-on si chacun choisissait ses repos ? », disent nos hiérarchiques appuyés en cela par les délégués dits du personnel. Simple- ment vers le respect de la liberté individuelle.

Ces faits démontrent une nouvelle fois que la hiérarchie des salaires et des « valeurs » est une forme de domination et d'oppression à la disposition de tous les régimes de force. Messieurs les chefs et chefaillons de tout accabit, vous êtes une insulte à l'humanité. Les vrais fainéants, les seuls fainéants à la SNCF, c'est vous. Vous êtes les larbins du profit, du capital et l'autorisation. Vous faites le jeu de toutes les réactions sociales. Vous êtes l'anti-progrès. Vous faites régner la peur. Vous entretenez la menace et la calomnie. Vous êtes des lâches, à plat-ventre devant vos supérieurs, mais salauds devant ceux qui sont sous votre coupe.

La hiérarchie de la SNCF est une solide bastille, mais la jeu-

nesse qui constitue de plus en plus la masse des basses échelles, a trouvé un nouveau moyen de lutte contre vous. Elle s'en fout. Vos menaces, vos sanctions, ça glisse. Et cela c'est plus fort que tous les coups donnés à la hiérarchie depuis un demi-siècle.

La jeunesse, en qui naît de plus en plus un esprit libertaire, ne vous hait même plus, elle vous ignore, messieurs, les bons à rien de chefs.

Le dernier mot, votre argument aussi con que vous : « Avec votre égalité et votre liberté les fainéants seront rois et seront payés comme les autres ». Mais actuellement n'est-il pas de notoriété publique que ce sont précisément vous, les chefs, qui sont payés plus que les autres et qui choisissez librement vos repos et vos congés à ralonges.

Messieurs de la hiérarchie, vous portez en vous votre propre déchéance.

R. J. SOURIAUT

Le Rail dans la révolution

On a souvent dit et écrit que les anarchistes et les anarcho-syndicalistes étaient des démolisseurs. Cette propagande largement diffusée dans le public a pour effet, uniquement, de maintenir le plus longtemps possible la société de hiérarchies, c'est-à-dire de désordre, d'inégalité et de profit.

C'est pour détruire ces mythes hiérarchiques que nous allons essayer de brosser en quelques lignes ce que sera, dans une société anarchiste, le vrai rôle d'un service public comme les chemins de fer en particulier et les transports en général.

Gestion. — La gestion du réseau ferroviaire doit être assurée par des comités mixtes comprenant à parts égales des employés et des usagers. Ces comités mixtes n'auront aucune ressemblance avec ceux existant actuellement. Ce sont eux qui désigneront les responsables des gares, des dépôts et des divers chantiers étant bien entendu que ces derniers n'auront aucun rôle d'autorité, mais uniquement la qualité de remplir certaines fonctions techniques et de coordination des services.

Bien entendu, les transports seront gratuits — la monnaie dans sa forme actuelle ayant cessé d'exister —. Par ce fait une quantité considérable d'employés aux services financiers, de vente de billets, etc... sera libéré et employé à d'autres tâches utiles.

Sur le plan général les grands problèmes seront étudiés par trois grandes sections principales émanations des comités mixtes locaux et régionaux :

1) La section technique comprenant le service de la voie et des travaux, de la traction et du matériel, des services électriques, téléphoniques, transmissions et de l'entretien.

2) La section mouvement comprenant le service du trafic, de la coordination des transports, les services du tourisme.

3) La section sociale comportant le service des effectifs du personnel, les besoins sanitaires et les relations avec les syndicats.

Pour l'usager. — En premier lieu le système des classes sera supprimé. Il y aura donc classe unique.

Le confort des voitures sera amélioré. Pour les grands parcours de nuit les wagons-lits seront multipliés. Les petites lignes seront rouvertes et d'autres seront créées permettant ainsi de décongestionner les routes.

Les contrôleurs n'ayant plus aucune raison d'être, les trains se-

ront accompagnés de stewards qui joueront le rôle d'hôtes, à la disposition des voyageurs pour les renseigner et veiller à leur confort.

Dans le domaine des marchandises les solutions seront identiques. Gratuité, avec un plan de coordination pour les transports des grandes industries et du rayonnement.

Le profit ayant été éliminé chacun comprend les bénéfices que le peuple pourrait retirer d'une telle gestion.

Le personnel. — Mettant en application le principe de la suppression du salariat et du patronat, il ne sera plus question de salaire, d'avancement et de chefs.

Il y aura évidemment des catégories d'emplois où chacun pourra œuvrer selon ses désirs et ses capacités, avec conscience de faire un travail utile et savoir à quoi ça sert.

Dans un premier temps sera appliqué la semaine de 30 heures avec des journées de 6 heures — les 4 x 6 en services continus —. Chacun bénéficiera de deux jours de repos par semaine.

Pour le travail de nuit et les emplois particulièrement durs des équivalences seront établies sous formes de récupération en repos supplémentaires.

Chacun aura droit à la retraite dès l'âge de 50 ans.

Le rôle des syndicats. — Les syndicats auront pour rôle de défendre les intérêts des travailleurs. Chacun aura le droit d'adhérer ou de constituer le syndicat de son choix. La représentation sera directe et les délégués des syndicats, comme les employés à titre individuel auront la possibilité de présenter leurs revendications devant les comités mixtes de gestion que ce soit pour les problèmes techniques, sociaux ou personnels.

Je pense avoir résumé succinctement les grandes lignes d'un service public comme le Rail dans une société anarchiste.

Nous ne sommes pas des utopistes, nous ne nous faisons pas d'illusions. Nous savons qu'il faudra lutter, encore et longtemps pour arriver à ce stade. Nous ne verrons certainement pas ce règne de l'harmonie et du bien-être.

Comme disait quelqu'un, les utopies d'aujourd'hui sont les réalités de demain.

Et nous ne désespérons pas que les générations futures auront à cœur de continuer la lutte.

Raymond Beaulaton

COMMUNIQUE

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin

— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats: 46, rue des Quince Degrés, Perpignan.

Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

COMMUNIQUE

A l'issue d'une rencontre qui s'est tenue à Marseille, un Comité Commune Midi a été créé. Nous avons décidé de joindre constamment la propagande sur la Commune de 1871 avec celle sur la Commune de Cronstadt (1921).

Nous prenons l'initiative d'une affiche nationale et d'un tract national imprimés à Toulouse.

Dès maintenant expédiez-nous vos projets et collaborateurs. Un projet ronéoté sera expédié à tous fin février et nous prendrons alors les commandes.

Comité Commune Midi, 3, rue Merly, (31) Toulouse.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans tact avec les camarades du syndicat des établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact à l'Union Locale de Puteaux.

COLONIE « GERMINAL »

Le dimanche 28 mars aura lieu à la colonie « Germinal » de Montargis une réunion générale de tous les camarades qui ont participé aux travaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Bourse du Travail de Puteaux. CNT permanence : mars, le dimanche 28 au matin.

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

REORGANISATION DE S.I.A.

A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que S.I.A. doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de S.I.A.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur la réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons ; En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

« CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER »

Le n° 100 des « Cahiers des Amis de Han Ryner est paru (3, Allée du Château, 93 - Pavillons-s-Bois).

Au sommaire : Claude Aveline : « D'un porte-fer inconnu ». Georgette Ryner : « L'idée de la mort dans l'œuvre de Han Ryner ». Guy Lavaud : « Un symbolisme philosophique ». « Les voyages de Psychodore ». Louis Simon : « Variations pour Psychodore ». Han Ryner : « Franco. Les statues sont vivantes, Niobé ». Pierre Cauchon : « Ne jugez pas ». Gaston Albert : « Ecce-Homo ». « En faveur d'A la découverte de Han Ryner », etc.

MASSE SALARIALE

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Pendant des années, nous avons fait une grève rituelle de 24 heures (ou deux parfois) pour peser paraît-il sur le pouvoir.

L'année dernière, la menace de grève du 22 avril a abouti au constat du 21 avril.

Des mouvements importants avaient eu lieu de septembre à décembre 1969.

Il y avait une certaine apparence de la création d'un rapport de forces pesant sur le pouvoir et l'amenant par exemple, le 21 avril 1970, à supprimer, in extremis la dernière zone de salaire. Les directions syndicales arrivaient avec un certain poids, pouvant menacer et taper sur la table.

En ce début de 1971, rien de tel. Ce sont les dernières appréhensions gouvernementales au souvenir de mai 1968 qui les servent quelque peu.

Certes, et c'est extrêmement important, toute clause anti-grève a disparu. Et Séguy souligne que l'accord SNCF « laisse intactes les prérogatives syndicales et n'empiète nullement sur la liberté d'action des syndicats. On ne tardera pas à s'en apercevoir. »

— Il n'empêche que l'accord SNCF, signé après une période de paix sociale, ouvre au pouvoir une perspective de paix sociale pour quelques mois.

A quelles conditions peut-on aboutir à la disparition de la notion de masse salariale, puis répartition de la pénurie?

— Par la lutte sur une plateforme unitaire de haut niveau.

Je n'insisterai pas sur le premier terme. Il m'apparaît évident. Mais le niveau de cette lutte est capital. La grève de 24 heures ou 48 heures ne peut plus résoudre grand chose. Elle pèse de moins en moins. Celle du 22 avril a surtout servi parce qu'elle n'a pas eu lieu, parce que le pouvoir a mal manœuvré en discutant sous la menace de la grève. Ce qu'il ne fait pas en 1971. Aussi faut-il revenir, comme nous le préconisons, à une grève non limitée, nécessairement dure et prolongée.

Alors intervient la plate-forme.

Supposons que l'accord fonction publique 1971 soit identique à l'accord SNCF.

Sur un an et en comptant des hausses de prix analogues à celle de 1970, le fonctionnaire recevrait : 6 % au titre de l'amélioration apparente de son traitement ; 1,3 % au titre du rattrapage sur la hausse des prix, soit 7,3 % (je suppose que la hausse des prix se-

ra de 5,3 % en 1970, différence entre ces 5,3 % et les 4 % prévus dans l'accord).

En 1970, nous avons obtenu :

9 % à l'indice 145 ; 7,5 % à l'indice 250, 6,50 % à l'indice 500.

(Par le jeu des 5 points indiciaires uniformes).

L'accord SNCF 1971 est donc moins avantageux pour les petites catégories, un peu plus avantageux pour les hautes catégories. Il est entièrement basé sur la hiérarchie (sans aucun effort pour les catégories défavorisées, contrairement à ce qu'écrivent les organisations syndicales dans leur programme revendicatif).

Il n'y a qu'apparence d'échelle mobile puisque celle-ci ne démarre qu'au-delà d'un palier de 4 % de hausse des prix. Ces 4 % ne laissent qu'une marge de 2 % d'amélioration de notre pouvoir d'achat en admettant que l'indice des 259 articles soit un bon baromètre). Giscard d'Estaing peut accepter ces 2 % car les hausses prévisibles dans les autres pays seront certainement supérieures.

— Peut-il être question d'engager une lutte dure sur une plateforme entièrement hiérarchisée, ne tenant aucun compte des salaires obtenus dans les autres pays capitalistes, se limitant à une hausse dérisoire du pouvoir d'achat?

C'est pourquoi, sur les plans stratégique et tactique, notre revendication de 300 francs uniformes par mois s'impose à tout le secteur public et nationalisé (et peut-être même dans le secteur privé) pour que luttes et objectifs des luttes soient au niveau que nous souhaitons.

Et nos 300 francs sont uniformes parce que nous n'acceptons pas que ceux qui se battent reçoivent le minimum pendant que ceux qui ne se battent pas, cadres moyens et supérieurs, fonctionnaires, d'autorité reçoivent le maximum.

Nous faisons notre cette déclaration des syndicats ouvriers (CGT, CFDT, CGT-FO) de Chantier-Saint-Gobain qui écrivaient :

« Si le syndicat CGC, et malheureusement les agents de maîtrise ne sont pas dans l'action auprès des travailleurs, par contre, nous les retrouvons docilement et pieusement à la porte de la direction pour tirer profit de l'action ouvrière.

» Nous ne leur reconnaissons pas le droit de venir discuter des revendications défendues par les

ouvriers et employés, alors qu'ils n'ont jamais eu le courage de les défendre. Nous pensons qu'il faut être déchu de toute dignité syndicale pour s'abaisser à ce point. »

Ce qui provoquait un tract réponse de la section de Thourotte du P. C. :

« Nous sommes persuadés que les cadres et la maîtrise de Saint-Gobain vont rentrer dans la lutte de classes pour défendre leurs conditions de travail et d'existence. » !!!

Enfin, nos propositions font disparaître la « masse salariale », sont la seule façon de la faire disparaître. Le prévisionnel n'existe plus. La classe ouvrière reprend l'initiative. Le gouvernement (et le patronat) sont contraints de céder. Ce serait un coup mortel à la politique de participation et de concertation.

Répartition de la masse salariale

Nous sommes contre la masse salariale. Mais profitant des pauses sociales, le gouvernement et le patronat étendent de plus en plus les notions de masse salariale et de répartition. Gouvernement et patronat laissent la responsabilité de cette répartition, pour une part, aux directions syndicales.

Quelle est leur attitude ?

La CGT, appuyée par le PC, veut une répartition entièrement hiérarchisée avec un couplet sur les bas salaires. Que reste-t-il de ce couplet dans l'accord SNCF 1971 ?

Dellinger fait un amalgame entre les « salaires de progrès » et l'attitude de F. O., de la CFDT et de la CGC en avril 1968 à l'EDF. Il cite le secrétaire de la fédération CFDT de l'éclairage. Merci aux cadres qui savent que leur dignité, leur rôle dans la société ne se mesurent pas à l'aide des seuls coefficients hiérarchiques.

Un peu plus loin, il affirme :

« Constatons d'abord que, la procédure des masses salariales au sein « de la politique des revenus » réserve aux syndicats un seul rôle : celui d'opérer entre leurs mandants le partage. Elle privilégie par conséquent les questions de répartition, elle tend à diviser les travailleurs et leurs organisations. Opposer les cadres aux autres salariés fait partie de cette stratégie de division des travailleurs, afin de les affaiblir tous et de peser sur les salaires de tous. » U. S. n° 18, 27-5-1970.

Dellinger a d'abord fait un amalgame qu'il faut dénoncer en-

tre le salaire de progrès inséré dans un contrat de progrès avec des paragraphes antigèves que nous avons toujours condamnés et une répartition moins hiérarchique de la masse salariale.

Je crois que nous devons nous réjouir parce que cela exprime un éveil de la conscience de classe quand des cadres acceptent une répartition non pas uniforme, mais moins hiérarchisée. C'est rare.

Ce n'est pas diviser les travailleurs que réclamer une partie uniforme face à la hausse du coût de la vie subie encore plus durement par les travailleurs à faibles revenus.

Ce n'est pas aider le gouvernement et le patronat qui sont pour la hiérarchie.

Et Dellinger fait lui aussi de la répartition quand il déclare à la C. A. de la FEN qu'il ne condamne pas le resserrement hiérarchique, mais qu'il doit y avoir un préalable : progression du pouvoir d'achat de tous.

Il sait fort bien qu'avec 6 ou 7 pour cent, si on donne la priorité à l'amélioration hiérarchisée du pouvoir d'achat de tous (augmentation égale en pourcentage) il ne reste à peu près rien pour les bas salaires.

Enfin, Dellinger pose pratiquement la question : Est-ce que des hausses de salaires non hiérarchisées éloignent les cadres des luttes syndicales ? Il répond oui à cette question. Je crois bien au contraire que c'est une réflexion contre la hiérarchie qui peut donner une conscience de classe à un certain nombre de cadres.

Mais je voudrais répéter pour terminer :

La masse salariale nous est imposée. Sa répartition peut soulever des problèmes déplaisants entre les travailleurs. C'est vrai. Mais alors, fixons la plate-forme et les moyens d'action pour qu'il n'y ait plus de masse salariale, pour imposer au gouvernement et au patronat la satisfaction de nos légitimes revendications unitaires, donc antihierarchiques.

DESACHY

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3.4.28

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

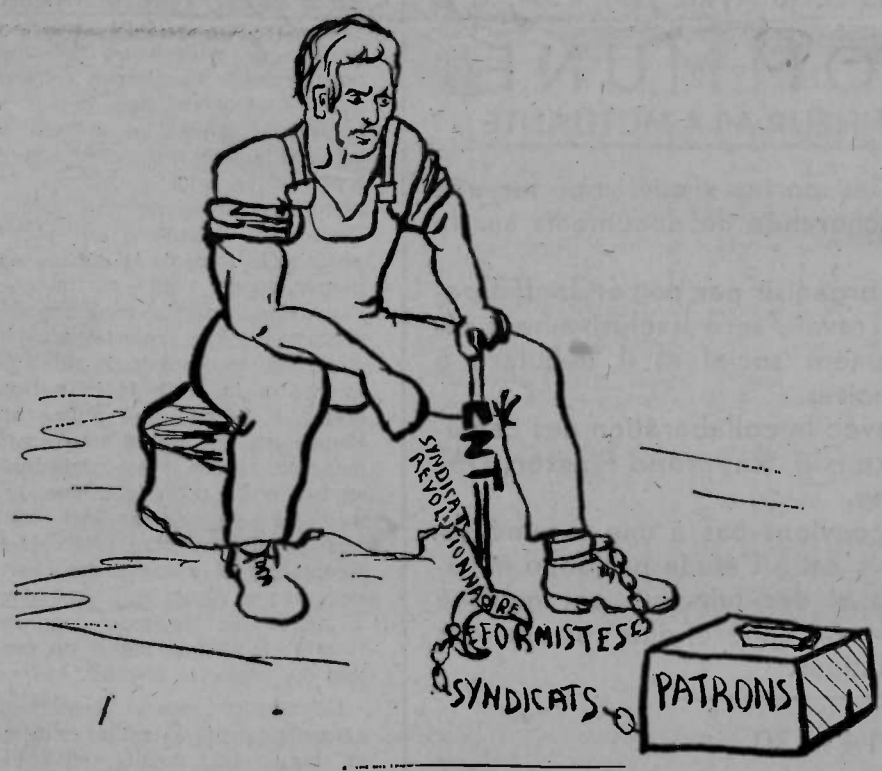
SYNDICALISTE

A.I.T.

25 MARS
1971
NUMERO 648
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le peuple délaisse de plus en plus (1/3 d'abstentions) les illusionnistes du suffrage universel



Le principe anti-autoritaire nous fait refuser le vote, qui est un mandat de pouvoir en blanc confié à des hommes en qui nous ne pouvons avoir confiance. Cela ne nous empêche pas de le considérer comme une opération nécessaire tant qu'il s'agit de se prononcer sur un fait précis. Autant nous accepterions de désigner un délégué pour accomplir une tâche décidée par vote, autant nous refusons de voter pour quelqu'un afin qu'il choisisse nos tâches.

LES URNES POUR LA REACTION L'ACTION DIRECTE POUR LES TRAVAILLEURS

La Commune

V. — Les Elections

« Si un pouvoir quelconque pouvait faire quelque chose, c'eût été la Commune, composée d'hommes d'intelligence, de courage, d'une incroyable honnêteté, qui tous, de la veille ou de longtemps, avaient donné d'incontestables preuves de dévouement et d'énergie. Le pouvoir, incontestablement, les annihilait, ne leur laissant plus d'implacable volonté que pour le sacrifice; ils surent mourir héroïquement, et c'est pour cela que je suis anarchiste. » - Louise Michel.

La Révolution commençait, doucement, hésitante d'abord. Chaque jour de la semaine lui donnait plus d'assurance. Commencée le 18 presque par accident, elle allait le 28 atteindre à l'apothéose : le conseil municipal remplaçant le comité central à l'Hôtel de Ville.

Le 19 mars, les élections avaient été annoncées pour le 22 : « Le Comité Central de la Garde Nationale, considérant qu'il y a urgence de constituer immédiatement l'administration communale de la ville, arrête : 1. Les élections auront lieu mercredi prochain 22 mars. » Mais la situation n'était pas aussi claire qu'on l'eût voulu. Les maires, les députés : les représentants légaux de Paris, étaient réunis à la Mairie du III^e, qu'ils soient républicains modérés, socialistes hésitants, ou partisans cachés de « l'ordre » versaillais. Le Comité Central, face à cet état de fait était divisé : certains voulaient faire cerner la Mairie et arrêter les opposants, la majorité voulait que l'on s'entendit. Finalement, Arnold fut envoyé dans le III^e, où l'assemblée des élus était tout aussi divisée : certains refusaient d'entendre parler du comité; d'autres, tels les internationaux Tolain et Malon, tels le socialiste Millière, craignant surtout l'écrasement de Paris. On se mit d'accord pour envoyer une délégation à l'Hôtel de Ville. Il y avait Clemenceau, Malon, Millières, Tolain, Bonvalet, Mottu, Jaccard, Hellet.

La séance reprit à 8 heures.

Clemenceau : Le Comité Central est dans une position fautive, l'insurrection n'étant pas légitime, les canons appartenant à l'Etat. Le Comité Central ne tient pas Paris. Les revendications de la capitale sont admissibles, mais elle n'a pas le droit de s'insurger. Le Comité Central doit céder la place aux élus.

Un membre du Comité : Le Comité Central a reçu un mandat

régulier [qui]... lui interdit de toucher aux libertés. Or l'assemblée n'a pas cessé un jour de remettre en cause la République... elle a nié le dévouement... que Paris a montré lors du siège... hué nos délégués... Garibaldi, Hugo... Si nous avions courbé la tête sous ce nouvel affront, c'en était fait de la République... le mandat de l'assemblée est terminé. Quant à la France, nous ne prétendons pas lui dicter des lois (nous avons trop gémi sous les siennes)... La révolution est faite... nous voulons appeler Paris à nommer sa représentation... nous acceptons votre concours avec empressement. (Il parle de communes autonomes, de fédérations de communes).

Millières : Prenez garde, si vous déployez ce drapeau, le gouvernement jettera toute la France sur Paris, et j'entrevois dans l'avenir quelques fatales journées de juin. L'heure de la révolution sociale n'a pas sonné. Il faut y renoncer ou périr, en entraînant dans votre chute tous les prolétaires.

Boursier : Notre mandat ne va pas jusque là... notre mission est [de]... procéder aux élections. Le peuple décidera de sa marche.

Varlin : Nous voulons... le conseil municipal élu, des libertés municipales sérieuses, la suppression de la Préfecture de Police, le droit pour la Garde Nationale de nommer ses chefs et de se réorganiser, la proclamation de la République... La remise des loyers, une loi équitable sur les échéances, le territoire parisien interdit à l'armée.

La dispute dura jusqu'à dix heures du soir. Le Comité envoya quatre de ses membres à la Mairie du III^e : Varlin, Arnold, Jourdes, Moreau. Après cinq heures de discussion, Varlin resta seul, céda, et promit de rendre l'Hôtel de Ville. Mais le lendemain le Comité Central refusait, Varlin lui-même changeait d'avis, et les élections furent maintenues pour le 22.

Les maires et députés, de leur côté, publiaient une déclaration : « Pénétrés de la nécessité absolue de sauver Paris... nous avons résolu de demander... à l'assemblée nationale l'adoption de deux mesures... l'élection de tous les chefs de la Garde Nationale et l'établisse-

ment d'un Conseil municipal élu par tous les citoyens. »

Le 21, alors que Paris espère encore que tout va s'arranger, que le suffrage universel l'emportera sur toutes les passions, alors que le Comité Central reporte les élections au 23 à cause des négociations avec les maires, Versailles déchaîne sa fureur sur Paris : Favre, à l'assemblée, hurle « que l'émeute sache bien, si l'assemblée est à Versailles, c'est avec l'esprit de retour, pour combattre l'émeute et la combattre résolument. » Et le lendemain les amis de l'ordre manifestent et obligent la Garde nationale à riposter. Ce même jour, le comité central se décide à employer les grands moyens, fixe les élections définitivement pour le 26 et va s'occuper de reconquérir les mairies. Il fait publier un manifeste précisant le sens des élections : « Citoyens, vous êtes appelés à élire votre assemblée communale... pour la première fois depuis le 4 septembre, la République est affranchie du gouvernement de ses ennemis. Conformément au droit républicain, vous vous convoquez vous-mêmes, par l'organe de votre comité, pour donner aux hommes que vous - mêmes aurez élus un mandat que vous-mêmes aurez défini. Votre souveraineté vous est rendue tout entière... profitez de cette heure précieuse pour ressaisir les libertés communales dont vous êtes depuis si longtemps privés. En donnant à votre ville une forte organisation communale, vous y jetterez les premières assises de votre droit... C'est cette assemblée qui aurait pu faire la force de la défense nationale, fonder l'ordre véritable en l'appuyant sur le consentement renouvelé d'une majorité souvent consultée, sauvegarde le droit de la cité et le droit de la nation, donne à la cité une milice nationale au lieu d'une armée permanente, et une police municipale au lieu d'une police politique. Les membres de l'assemblée, sans cesse contrôlés, sont révocables, comptables et responsables. Paris ne veut pas régner mais être libre. Il ne pousse personne dans les voies de la République; il est content d'y entrer le premier. »

Le Comité central des vingt arrondissements se rallie, ce même 22 mars, au Comité central : « Votant sur la proposition du citoyen Régère, amendée par le citoyen Vallès, la réunion des délégués des 20 arrondissements décide : « Quelle accorde son plein concours au Comité fédéral de la Garde nationale. Quelle engage le Comité à persister dans sa résolution de procéder le plus tôt possible aux élections... » Le lende-

C. N. T. A PARIS LE 18 AVRIL 1971 A. I. T.

LA COMMUNE SERA A L'HONNEUR A LA MUTUALITE

Dès 9 heures les portes s'ouvriront sur une exposition très recherchée de documents sur la Commune.

LE MEETING organisé par notre Confédération Nationale du Travail, sera exclusivement réservé à cet événement social et il débutera à 10 heures très précises.

Il sera assuré avec la collaboration des camarades Conte, Balkanski, Raymond Finster, Denais et F. Montseny.

Nous ne vous convions pas à une commémoration de routine ; c'est à l'étude profonde et rationnelle des idées et des faits qui ont marqué l'histoire de l'humanité entière, que nos orateurs vous invitent à participer.

L'APRES-MIDI, à 14 h. 30

GRAND GALA

avec : Joël Aymeric, Rosalie Dubois, Carlos Mendia, Consuelo Ibáñez, Jehan Jonas, Francesca Solleville, Trío Sortilegio Español, Henri Gougoud, Trío García et Georges Moustaki.

main, c'est au tour de l'Internationale.

Le 23 mars, l'assemblée nationale reçoit les délégués de Paris. Voici ce que rapporte Malon sur le déroulement de la séance : « Les deux premières tribunes de droite de la première galerie s'ouvrent et les spectateurs qui les remplissent se lèvent et sortent, treize maires de Paris, l'écharpe en sautoir, apparaissent. Alors, sur les bancs de la droite, ce n'est plus de la colère, c'est de la fureur, du délire, on crie à l'attentat, on montre le poing aux maires. Le président, qui avait sonné la cloche d'alarme, se couvre et déclare la séance levée. Les pauvres maires restaient là debout, la contenance embarrassée, la figure désolée. Arnaud, de l'Ariège, vient les rejoindre et ils sortent les derniers. C'est ainsi que les gens de Versailles comprenaient et voulaient la réconciliation. » « Vous porterez, cria Clémenceau, la peine de ce qui va arriver. »

Le lendemain, le Comité central fit occuper les mairies récalcitrantes. Ce fut fait, mais pour éviter le sang, Brunel, qui commandait les fédérés, entra en pourparler avec les gens de l'ordre, qui voulaient les élections pour le 3 avril. On se mit d'accord sur le 30 mars, et les mairies furent livrées. Le Comité central, cependant, n'accepta pas et maintint les élections pour le 26. Les mairies capitulèrent et, le 25, publièrent la note suivante : « Les députés de Paris, les maires et les adjoints élus, réintégrés dans leurs arrondissements, et les membres du Comité central, convaincus que le seul moyen d'éviter la guerre civile, l'effusion du sang à Paris et, en même temps, d'affermir la République, est de procéder à des élections immédiates, convoquent pour demain dimanche tous les citoyens dans les collèges électoraux. Les habitants de Paris comprendront que, dans les circonstances actuelles, le patriotisme les oblige à venir tous au vote, afin que les élections aient le caractère sérieux qui, seul, peut assurer la paix dans la cité. Les bureaux seront ouverts à huit heures du matin et fermés à minuit. Vive la République ! »

Il y avait, en gros, deux listes en présence, celle du Comité central des vingt arrondissements, et celle de l'Internationale. Le Comité central de la Garde nationale, quant à lui, ne présentait pas de candidat : « Notre mission est terminée; nous allons céder la place à vos nouveaux élus, à vos mandataires réguliers. Ne perdez pas de vue que les hommes qui vous servent le mieux sont ceux que vous choisirez parmi vous vivant votre propre vie, souffrant

des mêmes maux. Défiez-vous autant des ambitieux que des parvenus, cherchez des hommes aux convictions sincères, des hommes du peuple, résolus, actifs. » Dans les deux textes qui sont reproduits ci-dessous, on retrouve tout ce qui va opposer les « révolutionnaires » aux internationaux. Les premiers, jacobins, socialistes, blanquistes, anciens des luttes de 30, 48, 49; qui ont pour rêve de refaire et de terminer la révolution française de 92. Les seconds, appartenant au prolétariat naissant, conscients des insuffisances de 82, proudhoniens en majorité, mais non plus de ces proudhoniens mous qui ont fait les premières années de l'Internationale. Ce sont plus des Bakouniniens qu'autre chose, mais à ce moment-là, il n'est pas encore question de marxisme et d'anarchisme tels que nous les connaissons.

Le Comité central des 20 arrondissements :

« Paris, par la révolution du 18 mars, a reconquis son auto-

TRAVAILLEURS,

Une longue suite de revers, une catastrophe qui semble devoir entraîner la ruine complète de notre pays, tel est le bilan de la situation créée à la France par les gouvernements qui l'ont dominée.

Avons-nous perdu les qualités nécessaires pour nous relever de cet abaissement ? Sommes-nous dégénérés au point de subir avec résignation le despotisme hypocrite de ceux qui nous ont livré à l'étranger, et de trouver d'énergie que pour rendre notre ruine irrémédiable par la guerre civile ?

Les derniers événements ont démontré la force du peuple de Paris, nous sommes convaincus qu'une entente fraternelle démontrera bientôt sa sagesse.

Le principe d'autorité est désormais impuissant pour rétablir l'ordre dans la rue, pour faire renaitre le travail dans l'atelier, et cette impuissance est sa négation.

L'insolidarité des intérêts a créé la ruine générale, engendré la guerre sociale : c'est à la liberté, à l'égalité, à la solidarité qu'il faut demander d'assurer l'ordre sur de nouvelles bases, de réorganiser le travail qui est sa condition première.

TRAVAILLEURS,

La révolution communale affirme tous ces principes, elle écarte toute cause de conflit dans l'avenir. Hésitez-vous à lui donner votre sanction définitive ?

L'indépendance de la commune est le gage d'un contrat dont les clauses librement débattues feront cesser l'antagonisme des classes et assureront l'égalité sociale.

Nous avons revendiqué l'émancipation des travailleurs et la délégation communale en est la garantie, car elle doit fournir à chaque citoyen les moyens de défendre ses droits, de contrôler de manière efficace les actes de ses mandataires chargés de la gestion de ses intérêts, et de déterminer l'application progressive des réformes sociales.

L'autonomie de chaque commune enlève tout

mie. Au lendemain d'une défaite sanglante et désastreuse que la France vient de subir, comme le châtimement de soixante-dix ans d'Empire, de Monarchie, de réaction cléricale, notre patrie se relève, ressuscite, commence une ère nouvelle, et reprend la tradition des anciennes communes et de la Révolution française, cette tradition qui lui a donné la victoire, mérite le respect et la sympathie des nations dans le passé, et qui lui donnera l'indépendance, la richesse, la gloire pacifique et l'amour des peuples dans l'avenir. Cette révolution que nos pères ont commencée et que nous achevons, poursuivie à travers les siècles avec tant d'abnégation et d'héroïsme par les artisans du Moyen-Age, par les bourgeois de la Renaissance, par les combattants de 1789, va se consommer sans lutte sanglante, par la toute puissance de la volonté populaire, qui va se prononcer souverainement en déposant son bulletin dans l'urne.

La Commune est la base de tout

Etat politique, comme la famille est l'embryon des sociétés. Elle doit être autonome, exister comme personne morale. L'autonomie de la Commune garantit au citoyen la liberté, l'ordre à la cité, et la fédération (des Communes) augmente la force, les débouchés et les ressources de chacune d'elles. Cette idée de Commune implique comme forme politique la République, la liberté de parler, d'écrire, le respect de l'individu et de sa pensée, la souveraineté du suffrage universel, le principe de l'élection appliquée à tous les fonctionnaires ou magistrats, la responsabilité des mandataires, le mandat impératif. » Suit une série de mesures à prendre par la future assemblée municipale, parmi lesquelles l'autonomie de la Garde nationale, la suppression de la préfecture de police, de l'armée permanente, de subventions aux cultes, théâtres, presse, la propagation de l'enseignement laïque, l'organisation d'assurances sociales.

L'Internationale.

caractère oppressif à ses revendications et affirme la République dans sa plus haute expression.

TRAVAILLEURS,

Nous avons combattu, nous avons appris à souffrir pour notre principe égalitaire, nous ne saurions reculer alors que nous pouvons aider à mettre la première pierre de l'édifice social.

Qu'avons-nous demandé ?

L'organisation de Crédit, de l'Echange, de l'Association afin d'assurer au Travailleur la valeur intégrale de son travail;

L'instruction gratuite, laïque et intégrale;

Le Droit de Réunion et d'Association, la liberté absolue de la presse celle du citoyen;

L'organisation du point de vue municipal des services de police, de force armée, d'hygiène, de statistique, etc.

Nous avons été dupes de nos gouvernants, nous nous sommes laissés prendre à leur jeu, alors qu'ils caressaient et réprimaient tour à tour les factions dont l'antagonisme assurait leur existence.

Aujourd'hui le peuple de Paris est clairvoyant, il se refuse à ce rôle d'enfant dirigé par le précepteur, et dans les élections municipales, produit d'un mouvement dont il est lui-même l'auteur, il se rappellera que le principe qui préside à l'organisation d'un groupe, d'une association est le même qui doit gouverner la société entière, et comme il rejetterait tout administrateur, président imposé par un pouvoir en dehors de son sein, il repoussera tout maire, tout préfet imposé par un gouvernement étranger à ses aspirations.

Il affirmera son droit supérieur au vote d'une Assemblée de rester maître dans la ville et de constituer comme il lui convient sa représentation municipale sans prétendre l'imposer aux autres.

Dimanche 26 mars, nous en sommes convaincus, le peuple de Paris tiendra à honneur de voter pour la Commune.

Les Délégués présents à la séance de nuit du 23 mars 1871. (Suite page VII.)

BAKOUNINE

fondateur du syndicalisme révolutionnaire

I

NOTE PRELIMINAIRE : Le véritable fondateur du syndicalisme révolutionnaire, fut Bakounine. Voilà ce qu'on ignore trop, ou que l'on tait par, nous ne savons quel parti pris car dans les constructions théoriques et tactiques sur le but et les tâches historiques du syndicalisme, Bakounine a apporté un ensemble de pensées d'une richesse et d'un dynamisme qui non seulement n'ont pas été dépassées, mais n'ont jamais été égalées par aucun autre penseur. Et nous pouvons affirmer que l'état cadavérique dans lequel se trouve aujourd'hui ce qui fut pendant une courte période un mouvement et un espoir révolutionnaires provient en premier lieu de l'absence d'une doctrine assez vaste pour embrasser les grands problèmes posés par la lutte sociale, et assez profonde pour résister aux assauts des doctrines adverses ainsi qu'aux déviations réformistes et politiques.

L'étude fragmentaire qui suit en apporte la preuve. Peut-être, à l'heure où certains camarades s'efforcent de mettre debout une force syndicaliste libertaire serait-il utile de puiser dans Bakounine et de s'inspirer des principes et même des méthodes d'action par lui exposés. Car, en cela comme en tant d'autres choses, ce qu'il a dit et écrit conserve et conservera un caractère de pérennité.

ANARCHISTES ET SYNDICALISME

Dans sa première et longue introduction à « Réflexions sur la Violence », datée de juillet 1907, Georges Sorel écrivait à propos de l'adhésion des anarchistes à l'activité syndicale, après les méfaits de la période dite « héroïque » : « Les historiens verront un jour, dans cette entrée des anarchistes dans les syndicats, l'un des plus grands événements qui se soient produits de notre temps; et alors le nom de mon pauvre ami Fernand Pelloutier sera connu comme il mérite de l'être. » Dans le même livre nous lisons encore : « On accuse les partisans de la grève générale d'avoir des tendances anarchistes; on observe en effet que les anarchistes sont entrés en grand nombre dans les syndicats depuis quelques années, et qu'ils ont beau-

coup travaillé à développer des tendances favorables à la grève générale ».

Mais tout occupé à faire, quoi qu'il s'en défende, une apologie systématique de la violence — non autoritairement organisée il est vrai — Sorel ne voit en ces anarchistes que les introducteurs de la violence dans la lutte ouvrière. Et confondant volontairement, afin de justifier sa prétention à l'originalité d'une doctrine syndicaliste, les esthètes qui s'étaient appelés anarchistes par snobisme, et les sociologues, il enterrait ces derniers sous les sottises des premiers.

Il lui fallait pourtant bien rendre hommage à Fernand Pelloutier; or celui-ci, anarchiste depuis 1894, secrétaire, depuis 1895, de la Fédération des Bourses dont il fut l'inlassable apôtre, avait apporté au mouvement syndical autre chose que l'emploi de la force. D'autres aussi, dont Yvetot, Pouget, Delessale, Dumoulin, Jouhaux même, et des centaines de militants obscurs, qui passèrent par l'anarchisme, puis insufflèrent au mouvement syndical français un grand nombre d'idées fondamentales qu'on allait ensuite réunir en un corps de doctrine dénommé syndicalisme. Si par la suite une partie d'entre eux cessèrent d'être ce qu'ils avaient été, la faute n'en est pas aux idées, mais à la lassitude des uns, à la faiblesse ou à l'arrivisme des autres.

D'où venaient ces idées dont l'essentiel peut se résumer en quelques points : lutte ouvrière indépendante de tout parti politique, action directe, revendications économiques comme élément d'attraction et moteur de la lutte prolétarienne, élimination du capitalisme et de l'Etat — de tout Etat —, création d'une société sans classe par les organisations ouvrières, internationalisme et antimilitarisme ?

James Guillaume écrivait en 1905 que la Confédération Générale du Travail de France était la continuation de la Première Internationale. Mais dans la Première Internationale, seule une tendance, qui devint majoritaire, défendit l'ensemble des principes qui constitueront toujours le corps de doctrine du syndicalisme révolutionnaire : celle du socialisme-fédéraliste-antiautoritaire dont le créateur, l'inspirateur et l'animateur principal a été Bakounine.

Et le syndicalisme révolutionnaire de 1905 n'était autre que la résurrection de ce mouvement dans lequel il puisait directement tout ce qui pouvait lui donner une valeur réelle.

PRE-SYNDICALISME

Le 7 février 1865, Bakounine écrivait, de Florence, une lettre à Karl Marx. Le ton en était cordial, enjoué même. L'auteur s'excusait, de ne pas avoir accusé plus tôt réception d'un exemplaire de l'Adresse Inaugurale de l'Association Internationale, et faisait part des nombreuses difficultés qu'il rencontrait en Italie pour commenter l'œuvre de prosélytisme et de groupement de forces dont on l'avait chargé. La situation n'était pas favorable. Mazzini et Garibaldi accaparaient toute la jeunesse progressiste, bourgeoise, en sa presque totalité, et Bakounine, étranger, privé de liberté de propagande et d'action pour agir sur les quelque six cents syndicats qui groupaient, dans la région piémontoise, plus d'un million d'adhérents, déclarait ne rien pouvoir faire, momentanément du moins.

Il disait vrai. Mais outre ces raisons et le fait que Florence n'était pas une ville industrielle, d'autres causes l'empêchaient de fonder alors les premières sections internationalistes. Il était lui-même occupé à organiser et à développer la Fraternité Internationale, société secrète à laquelle Elisée Reclus adhéra lors d'un voyage en Sicile, et à orienter certains éléments franc-maçons dans un sens révolutionnaire. Puis, il ne se sentait pas incliné à travailler, même à distance, avec des hommes qui, depuis si longtemps, le poursuivaient de calomnies infamantes. Enfin, il semblait bien n'avoir pas encore compris les possibilités du mouvement spécifiquement ouvrier en Europe.

Le caractère inoffensif, plus conservateur que réformiste des associations prolétariennes en Italie, explique aussi son attitude. Les temps n'étaient pas encore favorables. S'il avait été à Londres quand les travailleurs anglais et français décidèrent de fonder l'Internationale, il aurait, avec les réfugiés socialistes et communistes qui s'y trouvaient, agi dans le même sens que Marx.

Nous en avons une preuve évidente dans le « Catéchisme révolutionnaire » où nulle part il n'est question d'associations pré-révolutionnaires de travailleurs, utilisés comme éléments de construction du socialisme. Bakounine attribue beaucoup d'importance aux coopératives ouvrières — ce qui implique une position de classe — et, quand il prévoit les institutions de la société nouvelle, il énumère les communes et leurs fédérations provinciales, régionales, nationales et internationales ainsi que les associations de producteurs, mais il est visible que ces associations seront pour lui constituées après la révolution. Aucune référence aux « unions de métier » comme on appelait alors les organisations ouvrières.

Egalement, dans le programme de la Fraternité Internationale, qui vient après le « Catéchisme » et est une synthèse, plus nettement anti-autoritaire, il est question de réorganiser la société de bas en haut, mais pas d'unions ouvrières nées de la lutte de classe.

TATONNEMENTS

C'est en 1867 que, délégué de la Fraternité Internationale, il fut à Genève prendre part au Congrès de la Ligue de la Paix et de la Liberté pour y défendre le programme socialiste anti-autoritaire. Il prend alors contact avec les sections de l'Internationale, et y adhère en juillet 1866, s'efforçant d'entraîner avec lui la section genevoise de la Ligue. Il échoue, mais il fait adopter par le Comité central une Déclaration de principes dont le deuxième point réclame « l'autonomie des individus, des communes et des provinces dans leurs intérêts respectifs », et le troisième déclare « que le système économique actuel doit être radicalement changé si nous voulons arriver à une répartition équitable des richesses, du travail, du loisir, de l'instruction, condition essentielle de l'affranchissement des classes ouvrières et de l'abolition du prolétariat ».

Il n'est pas encore question d'organisation séparée de ce prolétariat. Pourtant Bakounine ne se limite pas à adhérer à l'Internationale, alors composée uniquement d'associations ouvrières. Il

(Suite page V.)

El precedente de la Commune

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 25 de Marzo de 1971

El estallido revolucionario de la clase obrera parisiense en 1871 sonó el campanazo de esperanza en el campo proletario mundial. Por lo visto, era posible proceder a la realización de los ensueños de liberación total de la clase trabajadora mediante la revolución propia, tras la degeneración de acontecimientos históricos cual la revolución francesa de 1789 y otras de menor trascendencia. La revuelta de los tejedores de Lyon fue un ejemplo de la indignación obrera pero sin un más allá previsto por localización de la prueba. En parte, la Commune adoleció de ese mismo defecto de contención, puesto que los intentos comunales de Toulouse, Marsella, Lyon y otros lugares no fueron otra cosa que un reflejo mínimo de lo que en París ocurría. Por lo tanto, la suerte de la Commune quedaba expuesta a la voluntad de dominio de la reacción versallesa armada y orientada por el ocupante alemán que había sitiado al París que, a su vez, sitiaban los generales franceses sumisos al generalato prusiano. Suceso característico que tan mal parado deja al espíritu nacionalista igual que a los adivinos tipo Karl Marx que vaticinan desastres e imprevisiones después del hecho, no antes del mismo; hecho comunista que ese Karl contempló desde la barrera, en otro término: navegante «social» que jamás se mojó el culo en las aguas desatadas, cual lo hizo insistente y bravamente el Miguel Bakunin que Marx se dio por enemigo personal y de tesisura.

Cuesta poco elucubrar desde el comedor calentado en invierno y aireado en verano. Cuesta nada afirmar que las revoluciones infalibles tendrán lugar en sitios industrializados como Inglaterra y Alemania, sin previsión de que la revolución social puede ocurrir en países agrarios como Rusia y España. Desechar y ridiculizar una revolución proletaria vencida, por esto: porque fue vencida, carece de mérito. El, Marx, fabricante de situaciones, teórico de un tejido social histórico, descendió a la tumba sin haber conseguido ninguna aplicación de

sus ideogramas, sin haber presenciado ninguna plasmación de sus previsiones. Vivió quieto, no se le advirtió en revolución alguna, y expiró en tufo familiar como un burgués cualquiera. Luego sus creyentes le elevarían a la condición de Mesías, aquiparándolo involuntariamente a la ñoña revista «Pathé», la que (do ve, lo sabe y lo adivina todo).

Si las revoluciones sociales de Ucrania y Kronstadt 1917 y la revolución social de España en 1936 tienen un precedente, éste hay que cifrarlo en el de la Commune de París por anarquista, internacionalista, blanquista, y en escasa proporción marxista, detalle que no obsta para que en la moder-

nidad los comunistas traten de explotar incluso el ascendiente popular de Luisa Michel callando que fuese anarquista, e incluso arremetiéndolo, en el cementerio de Levallois, donde está enterrada la Vigen Roja, contra los anarquistas un día coincidentes con ellos en la ofrenda anual de flores a la heroína de la Commune.

Las revoluciones las incuban las injusticias sociales presentes en toda época, y si en 1871 hubo levantamiento comunista contra el thierismo no es aventurado predecir otro igual contra las tiranías imperantes en la URSS, en Grecia, en España y demás países extremadamente sometidos.

UMBRAL

Nº 101

Ha aparecido. Expedición hecha de conjunto con este semanario.

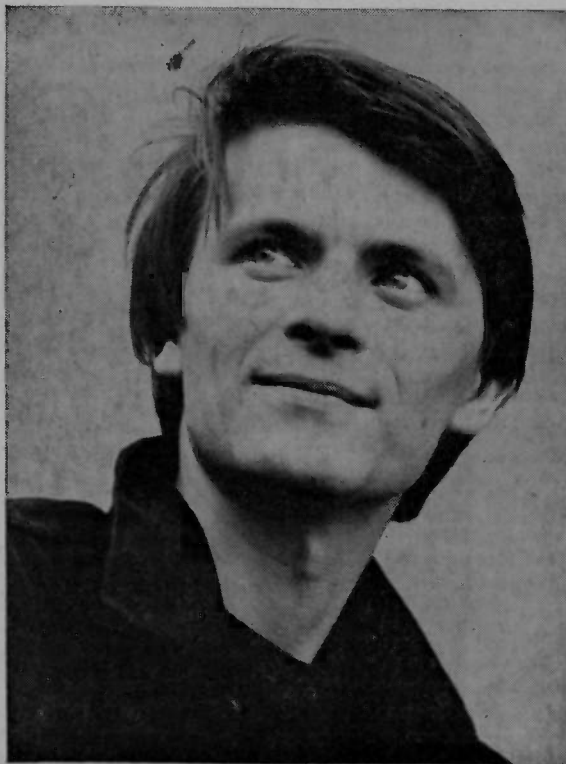
Los compañeros lectores opinarán sobre nuestro esfuerzo... y meditarán la propuesta que se les hace en hoja suelta a fin de que se pronuncien sobre la suerte de «Umbral».

Repetimós: A los atrasados de pago se les servirá la revista a medida que se pongan al corriente hasta el 31-12-1970.

C.N.T.F. DOMINGO, 18 de Abril de 1971 A.I.T.

JORNADA CONFEDERAL

de cada año en el Palais de la Mutualité a beneficio de la labor de cultura sindical-libertaria hace 27 años establecida por la Organización.



J
E
H
A
N
J
O
N
A
S

Ese derroche de juventud, ese alud de primavera que se expresa en cantos viriles, nunca ingratos para el oído, para dar una concreción artística a la protesta humana que late en el pecho del hombre del pueblo por las injusticias múltiples que soporta de la sociedad.

JEHAN JONAS es un alarde de conciencia social y artística y su flecha, siempre bien dirigida, o su sátira perfectamente estilizada, evita en todo momento el grito e igual el recurso sinuoso. JEHAN JONAS es arte, franqueza y simpatía.

En nuestro elemento este artista es bien conocido, y, por conocido, solicitado y esperado.

El 18 de abril nos tiene citados en el Palais de la Mutualité y allí acudiremos, una vez más, para apreciarle, con palmas, sus méritos.

En números sucesivos: Georges MOUSTAKI, Henri GOUGAUD y Consuelo IBANEZ.



LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

NEGARSE A MATAR

Se ha dicho, se ha repetido, quedando ello como un slogan de gentes *extremistas*, aquello de que «el militarismo es la escuela del crimen». Mas nada como la realidad para evidenciar y descarnar los conceptos. Y de un modo descarnado, brutal, infamante, se están evidenciando los crímenes que respalda el militarismo en la guerra que se está desarrollando en el Vietnam.

Pese a que se pretenda poner a la manera de cortina de humo tendiendo a esconder la realidad, a falsear la verdad, todo llega a descubrirse, máxime cuando el crimen, la infamia alcanzan proporciones inusitadas. Es el caso del proceso que se han visto obligados a hacerle en los Estados Unidos al teniente William Calley ante el escándalo promovido por las atrocidades de las que se le hace responsable, decretando el asesinato colectivo de infelices e indefensos niños, mujeres y ancianos, viviendo en aldeas vietnamitas. Pero antes y en el curso del proceso, se ha puntualizado que el caso del tipo en cuestión es uno entre tantos. ¡Crímenes y más crímenes permanecen impunes, porque de lo que se trata es de eliminar «enemigos», sea como sea y de la naturaleza que sea... Se trata de matar. Y a quienes se azuza para que maten es de comprender que se les da rienda suelta para que se *diviertan*, violando muchachas «enemigas», atormentando y matando a los prisioneros o a los moradores, viejos, mujeres, niños, que viven en miserables cabañas! ¡Cómo se harían pasar el aburrimiento los soldados si no lo hicieran así!

Por negarse a matar muchos son los que han desertado del Ejército norteamericano. Circulan por ahí relatos del horror que supone lo que se ha hecho y se hace en el Vietnam. He ahí algo de lo manifestado por uno de los soldados norteamericanos, Alan Camden, que ha preferido desertar antes que hacerse reo del homicidio legalizado por el Estado: «Varios individuos poseían orejas de vietnamitas. También mutilaban otras partes del cuerpo. Sacaban los ojos a los prisioneros. Vi soldados americanos torturar a un vietnamita hasta la muerte. Le pegaban, le daban puntapiés y le sacaron los ojos. Murió cuando estaban metidos de lleno en esta operación. El

prisionero tenía unos dieciséis años.»

Es de comprender que en el curso de la campaña bélica el Estado, por «méritos de guerra», recompense a los más brutos, a los más salvajes, a los más criminales. Denigrante, repulsiva la conducta del que ha sido premiado por haber matado. Solamente el Estado, sea una u otra su naturaleza, puede conferir méritos al bruto que se ha esforzado en matar y matar. Los elementos de conciencia digna, honrada, la parte más moralmente sana de la Humanidad, por quienes sienten y han de sentir aprecio es por cuantos, antes que ser asesinos uniformados, prefirieron hacerse desertores.

¿ANARQUISMO PARA INTELLECTUALES?

El tratar de ahondar en los hechos, en las manifestaciones de la vida cotidiana, así como en aquellos que generan y crean el ambiente en que se vive, importa que se haga con objetividad, apartados en lo posible de estados pasionales que pueden acentuar, en más o en menos, simpatía o acrimonia. Se ha hablado y se habla acerca del aburguesamiento de las masas productoras, enroladas en sindicatos reformistas e inclinadas a una vida de comodidad, de distracciones y de muelle conformismo. Ciertamente, hay mucho de ello. Pero, pese a que no nos plazca; no obstante nuestra disconformidad en relación al aburguesamiento proletario, la pasión no nos ciega hasta el extremo de manifestar un acusado desprecio con respecto a esa masa de obreros, como también al respecto de los obreros iletrados dominados por los vicios o bien por los deportes. En oposición, se ha manifestado que es en los claustros universitarios que se ha de llevar a cabo la propaganda.

No es nuevo ese concepto de *intelectualismo anarquista*, que adornado con filigranas «vanguardistas» vimos expuesto no hace mucho en la revista anarquista parisina «La Rue». Hojeando publicaciones de años atrás hemos podido notar un cierto *diletantismo* de envoltura anarquista, para uso de una «élite» elevada sobre el «rebaño», despreciando el contacto con la *masa*, por considerarla «impura», «vulgar», «prosaica»... Nuestro compañero Luis Fabbri planteó de un modo claro y veraz

un hecho de tal naturaleza escribiendo un opúsculo que tituló: «Influencias burguesas en el anarquismo». Censuró con acopio de datos cierta especie de *aristocratismo* con infulas de anarquismo *sui generis*. Que en todo ello existían resabios burgueses nos lo probó el que la mayoría de quienes se envanecían de su intelectualidad «anarquista» a la postre pasaron a la acera de enfrente, afeñándose a los halagos y a las buenas remuneraciones emanando del ambiente burgués.

No se trata de catalogar, así de pronto, a quienes declaran antipatía hacia las masas incultas o «burguesadas». Entre los que aludía Fabbri en el folleto citado la pasión acentuada crea estados de ánimo que determinan un impulso apreciativo no siempre unido a la serenidad. De ahí la conveniencia de pararnos a reflexionar y el buscar equilibrar las apreciaciones con la realidad vista desde todos los puntos apreciativos posibles.

Si admitimos que el anarquismo no es clasista; y que no lo es queda evidenciado por los textos de nuestros pensadores ácratas, y por las campañas desarrolladas en publicaciones y conferencias de antes y de ahora, hemos de dar como cierto el que nuestras concepciones, la teoría que sirve al proselitismo anarquista, puede surtir efecto en la conciencia del individuo, sea cual fuere su situación económica, el desenvolvimiento material que le sea propio. Lo prueba el hecho de que ha habido analfabetos, incluso elementos de vivir atrabiliario lindando con la degeneración, que han adquirido una formación anarquista, como anarquistas ha habido que lo han sido a base del estudio y de la observación dentro del ambiente docente de la universidad.

Múltiple, variada, es la cantidad y cualidad de razonamientos que pueden usarse en las tareas del proselitismo. Ayer, lo mismo que hoy, han habido elementos, «masas inconscientes». Y no ha sido cosa de seleccionar, de *tamizar* elementos abiertos a la comprensión, a la asimilación. Cuando se ha dado un mitin, una conferencia, cuando se han repartido octavillas, cuando se ha dado publicidad a una determinada campaña, se sabía de antemano que factores psicológicos influyen en más o en menos en lo concerniente a la mente del individuo. Va de por medio no solamente la comprensión, la

asimilación mental, sino incluso está el sentimiento, la sensibilidad. Y es condición que puede afectar o no al individuo de formación universitaria, como está el hecho de que afecte o deje de interesar al elemento de escasas luces intelectuales.

Ni es aconsejable circunscribirse a un anarquismo de «élites», apropiado solamente para quienes se desenvuelven en función de intelectuales, como tampoco lo es el que no va más allá del enfoque de problemas proletarios, o sea sindicales. En uno y en el otro sentido se entra en visión apreciativa de tipo clasista: clase intelectual, o clase obrera. Lo ideal, lo que hace falta es tender la mirada a un vasto horizonte sociológico. Hablar a cada individuo, o a cada grupo social, el lenguaje apropiado a su idiosincrasia, a su peculiar modo de ser. Todo lo que no sea así es limitar, es restringir el alcance proselitista del ideal.

DURERO ENTRE LA REALIDAD Y LA ESPERANZA

Han transcurrido cinco siglos desde que nació en Nuremberg, la vieja ciudad alemana de aire romántico, uno de los más geniales pintores y grabadores de todos los tiempos. Su vida se desarrolló en el periodo de transición de la Edad Media al Renacimiento. De la etapa medieval refleja la dureza de la guerra y el aire huracán de la gente belicosa. En plan de ridiculizarles pintó un rinoceronte de mirada atravesada y vestido de cota de malla. Espiritu inquieto, abierto al progreso y a la belleza, captó el encanto de las primeras obras del Renacimiento, singularmente en lo relativo a la escuela italiana y holandesa. De ahí sus bellos rostros de mujer simbolizando la maternidad, y los rostros varoniles de aire inteligente, destacando el retrato del filósofo Erasmo. Escribió que anhelaba el haber podido conocer las obras de los buenos artistas, poetas y pensadores todavía no nacidos, para así poder alcanzar más perfección al estudiar las cosas reflejando belleza y sabiduría.

Símbolo del hombre que ve como se le va la existencia sin llegar a captar todo lo que el deseo ambicioso lo es su cuadro «Melancolía». Pero al notar los efectos del progreso Durero creía también en la esperanza.

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha. ¡Apoyemos a S. I. A.!

Un problema eterno: la libertad del hombre

por José VIADIU

ES probable que la cosa empiece con la aparición del hombre y que sus primeros pasos por la tierra no fueran precisamente pisando vergeles ni oteando un plácido y encantador paraíso. Mejor es de creer que hace su aparición en un medio hostil y que en lucha incesante tuvo que vencer infinitos obstáculos que la selvática naturaleza oponía a su paso, hasta asegurar su desarrollo y supervivencia. El pleito sigue desde entonces sin tregua ni descanso con infinitos avatares dramáticos y tormentosos. Las luchas sangrientas que se manifiestan en todas las latitudes, las propias guerras, la llamada rebelión de la juventud, no tienen otra raíz que un franco deseo de libertad, de ansias de sacudirse todos los «paternalismos», desde los familiares hasta los que culminan con el despotismo estatal.

Seguramente que la primera manifestación libertaria, en un sentido literario y mitológico, se inicia con la epopeya de Prometeo, que según cuentan las crónicas, fue hijo de Atenea (Minerva), quien lo formó con el limo de la tierra dotándolo de todas las condiciones humanas: astucia, ambición, vanidad, temor, intuición, ferocidad, fuerza, inteligencia... Una vez formado, con la ayuda de la diosa subió al cielo y transportó el fuego sagrado, privado por Zeus (Júpiter) a la tierra. Enterado el dios de su uso por los mortales, ordenó a Hefesto (Vulcano) que forjara una mujer dotada de todas las perfecciones. La que envió a Prometeo, junto con la famosa Caja de Pandora, que contenía todos los males, con el fin de castigar su rebeldía, quien, intuyendo las intenciones del dios rehusó admitirla. Entonces Zeus, indignado, ordenó a Hermes (Mercurio) que llevara a Prometeo al Cáucaso y lo dejara atado a una roca para que el águila, hija de Tifón y de Equidna, le devorara el hígado.

La libertad fue siempre un tema capital de la filosofía y ya en la Atenas presocrática era un importante motivo de discusión. Sócrates, Platón y Aristóteles creyeron en una conducta racional de la vida del universo, pero reconocieron virtudes positivas y negativas al ser humano, lo cual supone una voluntad que lo convierte en responsable de sus actos, y por tanto, libre. Los estoicos sostuvieron que en el mundo reina una necesidad inexorable y considera-

ron que la libertad consiste en la sumisión consciente al destino. Epicuro negó tal necesidad y defendió la libre iniciativa del hombre; en el universo, según él, todo ocurre en forma espontánea. El cristianismo afirmó la libertad de Dios y el libre albedrío del hombre (una especie de libertad condicionada). Descartes admitió la libertad de «indiferencia». Espinosa renovó la concepción estoica, identificó la libertad con la necesidad, o sea con la racionalidad de la conducta. Leibnitz defendió una concepción del mundo basado en la libertad. A partir de Newton, la ciencia moderna se inclinó en gran parte hacia el determinismo, amplió la explicación mecánica de la naturaleza a la psicología y favoreció la posición de quienes venían negando el libre albedrío por considerar que éste implica hechos sin causa, extraños a toda ley, lo cual es absurdo; se adujo en contra del libre albedrío que es imposible comprobar que el hombre pueda obrar de un modo distinto a como actúa de hecho, pues nunca se dan dos situaciones idénticas y se trataron de explicar las acciones del individuo como efectos necesarios de su constitución psicofísica hereditaria: carácter, hábitos, medio ambiente, etc. Para Kant, la libertad es un postulado de la razón práctica; según este filósofo la explicación de todo fenómeno es doble. En Fichte la autonomía moral kantiana se convierte en absoluta libertad del yo. Hegel entronca con Espinosa afirmando que la libertad consiste en desarrollarse y realizarse según la propia idea, en llegar a ser lo que es, en la necesidad íntima espiritual. Derivando de la concepción hegeliana de la libertad, el marxismo rechaza la oposición entre libre albedrío y necesidad absoluta de los actos voluntarios; según él ambos son ideas metafísicas; es decir, falsas; todo está sometido a las leyes de la naturaleza, pero el hombre puede conocerlas y aprovecharlas; la libertad consiste en la conciencia de la necesidad. El existencialismo concreto; se llama libertad a la relación del yo concreto con el acto que éste cumple. Esta relación es indefinible precisamente porque somos libres; se analiza en efecto una cosa, pero no un progreso; se descompone la extensión, pero no la duración. Por esto toda definición de la libertad dará la razón al determinismo. Para Bergson la libertad es el po-

der, por el cual el fondo individual e inefable del ser se manifiesta y se crea en parte al mismo en sus actos. Según Ortega y Gasset el hombre es necesariamente libre: la vida humana consiste en un quehacer, se la tiene que inventar y hacer uno mismo escogiendo entre las posibilidades que se le ofrecen..., y Max Nettlau expresa, mucho antes que el ejemplo ruso: «Sólo por el reconocimiento de un derecho a las minorías, que haga posible a toda tendencia a una libre creación constructiva, puede lograrse en general la creación de una verdadera sociedad socialista. Cualquiera otro camino, en última instancia, desemboca en la dictadura y en una negación de todos los derechos y libertades humanas.»

¡Y con ello andamos! Toda esta retahíla de erudición barata viene a parar, precisamente, en la lucha por la libertad que sostienen los intelectuales en la URSS.

Dicen que por aquellos lares es habitual que un ciudadano cualquiera saque de uno de sus bolsillos unas hojas de papel escritas a máquina y las entregue a un amigo. De esta forma circulan copias del periódico «Samizdat», que quiere decir «edición propia», o sea al margen de las publicaciones del Estado. El sistema de reparto funciona por el sistema de correspondencia en cadena. Cada receptor saca unas copias y las reparte entre quienes ya sabe que las recibirán con gusto.

Este procedimiento se inició hace años, pero se intensifica día a día. Así es como se dio a conocer la novela de Boris Pasternak, «Doctor Zhivago». Durante largo tiempo dicha publicación se ocupaba sólo de divulgar trabajos literarios no gratos a las directivas

políticas: novelas, cuentos, ensayos, poesía. De esta forma nada tiene que ver con la imprenta. Así trata de eludir el control y la censura que los dictadores rusos imponen a todo trabajo impreso. No obstante, su elaboración e incluso el solo caso de distribuirla constituye un delito. Se han dado casos de encontrar un solo ejemplar y su portador ser condenado a tres años de trabajos forzados, con el pretexto de llevar o escribir en periódicos no autorizados por el gobierno.

Después del juicio celebrado contra los escritores Yuli Daniel y Andrei Sinyavski, se ha dado a estas publicaciones un sentido más amplio, de crítica más severa a los procedimientos autoritarios. Sus inquisitoriales condenas y una serie de subsiguientes procesos contra intelectuales y periodistas provocaron crecientes protestas que fueron intensamente distribuidas en especial a través del periódico «Samizdat».

Otro importante suceso del mismo tipo que ha venido a sumarse a los opositores ha sido la aparición de la «Crónica de acontecimientos actuales» que a partir de 1968 informa sobre juicios y persecuciones por actividades políticas y sociales no consentidas por los dictadores del Kremlin. También analiza lo que cuenta el «Samizdat» y publica extractos de cartas y ensayos, principalmente políticos, ya que sólo en dicha publicación pueden olfatear los ciudadanos soviéticos lo que ocurre en las cárceles y de cómo vegetan y mueren los disidentes en los campos de concentración, tan abundantes en la URSS. A todo ello se añade otro procedimiento de tortura que también mencionan: se trata de los castigados en instituciones mentales de técnicos y elementos discrepantes de sus procedimientos inhumanos.

Servicio de Librería

«El autoanálisis», Karem Horney	8 00
«Así cayeron los dados», V. Botella Pastor	9 00
Luis Ramirez: «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)	16 50
«El Apoyo Mutuo», Kropotkin	18 00
«Arte de bien vivir», Schopenhauer	5 00
«Arquitectura del verso», Pérez Cunis	5 00
«Aurora Espléndida», Jack London	5 00
«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00

«Aventuras del Barón Münchhausen»	7 50
«Ayude a su médico», Varios	8 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T. Precio: 5 francos.

Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, París (20).

COP París 13 507 56

Cien años después

COMO en todos los medios humanos, también solemos nosotros hacer el panegírico de hechos que la historia nos enseña, si acaso no los hemos vivido. Sí, — fabricados por nosotros — son desfavorables a nuestros designios, procuramos lógicamente — es decir, sin desviarnos de la razón — hallarles circunstancias atenuantes. Si nos favorecen, entonces procuramos, — en general — meterlos bajo el microscopio para aumentar detalles que nos parecen modélicos, cometiendo incluso alguna vez el pecadillo de encerrarnos en la jaula de la apología, olvidando un poquitín que en todos los aspectos de la vida humana siempre puede hallarse alguna falla y un resquicio por el que sacarla a luz.

Si nos referimos a los acontecimientos en general sucede como queda dicho. En lo particular constatamos que la Comuna (1) de París ha sido más condenada por los reaccionarios que cantada por los vates vanguardistas y que casi siempre ha sido estudiada por esas dos fuerzas diametralmente opuestas, más que por historiadores suficientemente ecuánimes como para servir de fiel de la balanza.

Conocemos, entre otras, la opinión de Kropotkin; la reciente de Albert Ollivier, en libro muy tupido, detallado y objetivo; también las doce páginas — muy interesantes por cierto — del ilustrado y excelente calendario de SIA para 1971, organismo al que de paso felicitamos por su labor. Últimamente nos hemos fijado en los estudios de Frédéric Stackelberg y de Sebastián Faure, destinados especialmente a la Enciclopedia Anarquista, cuyo primer tomo, traducido al castellano, está pronto a caer entre las manos de los suscriptores.

De todo lo acumulado dejemos de lado los antecedentes históricos. Stackelberg parte de los inicios de la sociedad humana (60 siglos antes que nosotros), saltando de un golpe al tiempo de la primera Olimpiada (28 siglos ahora), para entrar de lleno en el ovillo del asunto. Rectificarle hemos que el salariado parta del comienzo del siglo XIX. En la obra maestra de Cervantes, cuando caballero y escudero porfían, el primero le dice al otro: «Pon, Sancho, el precio de tu salario.» Pero esto es pecata minuta. Hablemos de la Comuna.

Bien estará, cien años después, tener en cuenta aquella experiencia y prever, para el porvenir, los

inconvenientes contra los que se tiende a tropezar. Hace ahora medio siglo que Stackelberg decía: «... el tiempo conspira favorablemente para los revolucionarios y el capitalismo naciente resucita al proletariado, siempre derrotado, pero nunca vencido. En 1831 está en Lyon, fusil en mano, dispuesto «a morir combatiendo o vivir trabajando»; en junio de 1848 reclama el *derecho al Trabajo*; esas dos insurrecciones preludian lo que Malon considera la tercera derrota del proletariado, aunque se puede considerar que en realidad fue su primera victoria apuntando hacia un porvenir cuya aurora prometedor se apercibe por doquiera. (...) «... el 18 de marzo 1871, es una de las más bellas fechas del proletariado en su prolongado calvario por los caminos de la Igualdad», (...) «el heroico pueblo de París (...) levantando el estandarte de los Canuts de Lyon (1831) y los combatientes de 1848, lucha durante 70 días por la República Igualitaria y Social...» cuyas dos primeras tentativas, de las que traducimos a continuación los textos, se repanden en realizaciones como las que se verán.

La primera, del 20 de marzo 1871 «es el acto mediante el cual París se declara y confirma Comuna libre e invita a todas las ciudades de Francia para que sigan su ejemplo, constituyéndose también en Comunas libres e independientes. Es el primer jalón de la revolución futura: la abolición del Estado centralizador y omnipotente al quedar la Comuna transformada en base de la organización federalista rechazando el centralismo estatal.»

La segunda está fechada el 16 de abril y dice:

«Considerando que con el objeto de escapar a las obligaciones civiles ha sido abandonada gran cantidad de talleres por parte de quienes los dirigían, sin tener en cuenta los intereses de los trabajadores, y que a consecuencia de ese cobarde abandono, numerosos trabajos esenciales para la comunidad se hallan interrumpidos y amenazada la existencia de los trabajadores, La Comuna decreta que las asociaciones sindicales obreras establecerán una estadística de los talleres abandonados y un inventario de los utensilios y herramientas de trabajo que contienen, a fin de conocer las condiciones prácticas de la rápida explotación de esos talleres por medio de la asociación cooperativa de los trabajadores en ellas empleados.»

La luz proyectada por los dos textos anteriores ilumina la abolición de la conscripción y la supresión del ejército permanente; la guerra contra la Iglesia (siempre está ella del lado del opresor); la quema de la guillotina en la plaza pública; el regreso al calendario revolucionario de 1793; los balbuceos de justicia directa favorable al mundo del trabajo con la abolición de alquileres, borrón y cuenta nueva de ciertas deudas, etc., testimonios de la victoria proletaria contra la burguesía; del pueblo contra sus amos.

A todas estas medidas se añade — enorme salto que se adelanta de un siglo hacia el porvenir en la igualdad de derechos para ambos sexos — la abolición de la exclusiva masculina sobre los lazos amorosos y del matrimonio, dándole a esta institución un puntapie grande como una montaña, normalizando el concubinage que le iguala y nivela además, concediendo a los hijos naturales, los mismos derechos que a los legítimos.

Concediendo indemnizaciones sólidas a las esposas o compañeras e hijos de los combatientes muertos en defensa de la Comuna; destruyendo la columna Vendôme — con cuyo acto se aniquila el símbolo de un pasado de guerra y de esclavitud. Afirma el deseo de paz entre los hombres, precisamente cuando están frente al ejército versallés y el alemán invasor...

Desgraciadamente, todas estas aspiraciones, todos esos actos no refrendados por la victoria — que nunca se sabe, hasta el fin del combate, quien la logró — caen bajo el peso de un idealismo rayano en la ingenuidad. Que no de otra manera puede interpretarse la entrega de los fondos del Banco de Francia a los versalleses, tras solamente haber recogido (los comuneros), una infima cantidad para subvenir necesidades perentorias, ignorando acaso que en período revolucionario *todas las necesidades son perentorias*, y sin sopesar el valor del oro para posibilitar la eventual movilización de enormes fuerzas para la causa. Error craso que la experiencia no hace pensar sea de fácil olvido. Pareciera que los revolucionarios, lógicamente exigentes con el burgués para que les pague por el trabajo realizado, consideran luego el dinero como cosa superflua para hacer la revolución.

Consideración que cuesta siempre cara. Los italianos cayeron en ella a fines de la segunda década del siglo y también los alemanes; luego los españoles en 1936, enviando el oro al extranjero, en lugar de comprar material bélico que les hubieran vendido esas sanguinuelas que son las democracias, pasándolo por potencias «no comprometidas», como vendería Suiza en 1944, a los alemanes, la bauxita de las minas del Var, a la sazón recién evacuado por el ocupante. Como ahora, ya entonces regia entre gentes sin escrúpulos aquello de: «buen caballero, es don dinero...»

Si el revolucionario, en el interior de su círculo, puede pasarse de dinero cuando ha organizado su vida económica, no deja de necesitarlo para las transacciones con el exterior. La actitud de prohibición excesiva que consiste en no tomar de donde hay para apaciguar necesidades *siempre perentorias en período revolucionario*, (válgame la repetición), pensando quizá que esa abstención será considerada una virtud que se añadirá al problemático triunfo, es una equivocación tamaña. No se debe olvidar nunca que en época revolucionaria se han de acrecentar más que menos las medidas que posibiliten el triunfo, porque sin éste, el enemigo de la revolución, que es siempre reaccionario y por consiguiente brutal, no dejará de vengarse del miedo pasado, aplicando su furor represivo con la misma violencia de siempre, sea cual sea el grado de rebeldía desarrollado y la extensión de la misma en el plano geográfico.

Otro de los errores de la Comuna fue no estudiar a fondo el hecho consistente en que, si en los centros industriales de las provincias se seguía con inquietud e interés el desarrollo de la vida de París en lucha, (aunque la ayuda de esos centros fuese poco considerable), en los pueblos de poca densidad humana, las gentes eran refractarias a la Comuna, tanto que la reacción logró que germinara la creencia de que los revolucionarios habían pasado la ciudad a sangre y fuego.

Convenía poner en juego el dinero de que se sirvieron los versalleses. Esparcir representantes por todas las regiones. Explicar, galvanizar los espíritus, dar a comprender que en París se jugaba el porvenir de las capas progresistas y así atraerse la mayor parte posible de explotados.

por Fernando FERRER QUESADA

El revolucionario debe esforzarse para evitar los desmanes que suelen aparecer en periodos de pasión exacerbada y oponerse a todo derrame inútil de sangre. En cuanto al resto, debe meter mano de todos los resortes materiales, síquicos, económicos, etc., de que disponga.

En lo que se refiere al esfuerzo para evitar desmanes, la Comuna fue modélica. Quizá más de la cuenta, porque algunos de los oficiales a los que concedió confianza no titubearon en combatirla. Mejor hubieran estado alejados de toda posibilidad de acción a que estuvieran, como algunos, entre Pinto y Valdemoro.

Los historiadores burgueses, que son muchos, han ido vertiendo el veneno de sus plumas diciendo que la Comuna había sucumbido a sus propios excesos. Ha sido necesaria mucha paciencia, muchas verdades de a puño por parte de los sucesores de aquella gesta, mucha probidad también, para lograr agenciarse la simpatía de grandes núcleos humanos sin, no obstante, haber logrado borrar todas las dudas existentes aún hoy alguna de ellas.

Sabida es la crueldad de la represión. Hombres, mujeres, niños, ancianos muertos sin consideración ninguna. Deportaciones al por mayor. La prostitución re-apareció, último refugio de sobre-vida para muchachas que pagaron así su pertenencia a familias de honrados comuneros condenados o ejecutados. La prostitución, esa llaga social que la Comuna había cauterizado posibilitando la dignidad y despreciando la ruina moral y social de ese flagelo.

A la zaga de Thiers — cabeza visible de la represión — van los Mac-Mahon, los Vilnoy, los Gallifet, sirviéndose de las ametralladoras porque la macabra función de los fusiles no avanzaba *con bastante celeridad*. Actitud criminal e innoble que contrasta con la rectitud de la Comuna que no fusiló ni uno de sus rehenes, representantes del sistema reaccionario, actitud que no frenó para nada los desmanes de los versalleses.

30 mil fusilados; 42 mil detenidos; 14 mil condenados, la mayoría a perpetuidad. Todo para gloria del ejército alemán que se reclamaba de gusto viendo a los versalleses abatir a los revolucionarios franceses, facilitando así la ocupación militar extranjera.

Quizá algún que otro frenético revolucionario de los que van por esos mundos, considerando siempre que él solo es revolucionario,

pensará que la revolución de marzo de 1871 no fue tal y la lapidará en su mente. Guardémonos de darle crédito. ¡Ya la han criticado bastante y con asaz mala salida y peor sangre la han insultado los reaccionarios... No se busquen pelos al huevo de la Comuna!

Su espíritu creador es innegable. A cien años de distancia, reconociendo los defectos suyos, hijos de la excesiva confianza de los revolucionarios en su ideal, teniendo en cuenta las experiencias por las que los pueblos han podido pasar, observamos que es necesario comprender que nunca, ningún Estado, sea cual fuere su denominación, perdonará a los revolucionarios que se le opongan con deseos de cambiar a fondo la estructura social con todas sus consecuencias, y que, por poco que pueda, extirpará de raíz cualquiera germen de oposición.

(1) En lugar de traducir la palabra 'Commune', por «Municipalidad» hemos preferido guardar el original considerando que para el caso cuadra mejor.

DESDE MADRID

La política y sus hechos

T RATANDOSE de política, no es cuestión de parangones, sino de distancias. El obrero debe apartarse de la política como de la sarna. Dicen de que la política es el arte de gobernar a los pueblos; pero yo creo que es el arte de engañarlos. Y no hay distinguos entre sistemas políticos. Lo mismo da pe que pa, el color no cambia el sistema ya demasiado visto y probado que lo político en lo social no pega ni resuelve nada. Cánticos en el aire, eso es todo. Porque la marrullería, el escamoteo y el chanchullo siguen airosos y campantes su camino. Y no vale que el candidato político se llame Juan o Pedro.

Nixon la Guerra, prometió que si le elegían presidente acababa enseguida con la guerra del Vietnam, guerra que sigue vivita y coleando, gastando vidas y dinero. Como si ni una cosa ni otra valiera un pepino.

Sin embargo, a las madres les cuesta mucho parir y criar a un hijo, para que venga después Ni-

xon a jugar a la guerra con ellos, sin dar importancia si mueren diez o un millón, ya que él no pone la carne en el asador. De la misma forma suda y trabaja el obrero y llena el tesoro nacional, para que Nixon lo gaste jugando a las «birlas».

Ahora mismo está Francia en plena época de elecciones municipales. Hay una multitud de candidatos que asusta. Todos buscan lo mismo: la tajada. Y todos prometen la luna, para no dar nada después, porque en realidad, aunque quisieran, no pueden dar nada.

Los monterillas políticos, filisteos aun sin ser de Filistea, y enemigos en potencia del obrero, se valen de éste para subir al último peldaño, y emanciparse por el esfuerzo ajeno. El obrero, fuera espejismos, debería de imitar a estos danzarines, y buscar de emanciparse por su propio esfuerzo, sin delegar el arreglo de su casa a ningún extraño, porque nadie mejor que él conoce sus necesidades. Sabe cuando tiene sed y cuando tiene hambre. Pero por desgracia, todavía el obrero vive rezagado. No sé si es ceguera o pereza; la cuestión es que la modorra le sujeta como a las ovejas, y no da un paso sin un lazarillo que le guie.

Es triste que en pleno siglo XX el obrero esté tan atrasado; pero la verdad es así. La lana crece, y el borreguismo les atosiga y ahoga. Así son las andanzas del obrero del siglo XX, siglo de progreso y luces, en el que la ciencia ha hecho llegar al hombre a la Luna. La diferencia de clases y mentalidades es grande. No hay derecho a tales desniveles, si todos somos hermanos e hijos de la misma naturaleza; por lo que debemos de acabar con tanto desnivel económico y mental fundiéndonos el Todo. Ya hace más de un siglo que el anarquismo lucha y pregona por la desaparición de privilegios de toda clase, buscando fundir una humanidad corrompida y vieja, en el crisol de la libertad y justicia, haciendo tabla rasa de todo lo caduco. Y no hagamos caso si nuestros aleteos y gritos se pierden en el vacío, siempre quedará algo.

Los anarquistas luchamos por la paz y la libertad de todos, sin ninguna clase de distinguos. No queremos ni capillitas ni imposiciones; y nuestro sistema económico, es el comunismo libertario, porque lo que más detestamos es la autoridad, convictos y confesos de que sin libertad no hay justicia.

Federico Bolera

Más Antena

AGREDIDO EN ITALIA

AQUILA (Abruzos). — Un equipo de la delegación de la Radio y la Televisión españolas, en Roma, dirigido por su corresponsal Francisco Narbona, fue agredido cuando rodaba algunas escenas de la revuelta popular ocasionadas por la decisión del Consejo Regional de los Abruzos de que Aquila compartía la sede de la asamblea regional con Pescara.

Fueron maltratados a los gritos de: «¡A filmar a Burgos!»

SENTENCIA CONFIRMADA

BILBAO, (OPE). — «La Gaceta del Norte» publicó el 27 de febrero un despacho de la agencia Cifra que decía, entre otras cosas, lo siguiente:

«La sala segunda del Supremo ha confirmado una sentencia del Tribunal de Orden Público en la que eran condenados, como autores de un delito de asociación ilícita, Fernando Lacunza Tolosana y Jesús José María Sáez y Zulalca, a sendas penas de tres años de prisión; José Ignacio Viar Echevarría, a dos años y seis meses de prisión; Jesús María Bidauren Castellanos, Alejandro María Pablo Aguirrezábal Bilbao y

José Antonio Salazar Castresana, a un año y seis meses de privación de libertad cada uno; Pedro Urrestarazu, a un año de prisión; Nicasio Unda Arrien, a nueve meses de cárcel y Vicente Landazábal Zearra, José Antonio Arana Martija y Juan Eizaguirre Idopa, a seis meses y un día de privación de libertad cada uno. También eran condenados todos a pagar cada uno diez mil pesetas de multa.

Contra la sentencia del Tribunal de Orden público recurrió José Antonio Arana, y el recurso ha sido desestimado».

FALLECIMIENTO SENTIDO

CARACAS.—Falleció en esta ciudad, en su calidad de refugiado, el que fue alcalde de Barcelona, Carlos Pi y Suñer. Pertenecía a la conocida familia de los Pi y Suñer, descendiente del destacado militante del federalismo Francisco Suñer y Capdevila, que además fue anticlerical fervoroso y varias veces insurgente contra la Monarquía. Carlos Pi era persona docta en ingeniería industrial, historiógrafo, y muy dado a los estudios psicológicos. Era persona apreciadísima y su muerte será generalmente sentida.

En París. Inauguración de la sede social de la C.N.T.

A las 10 del día 21 del mes en curso el patio y las dependencias de la casa sindical de las Vignoles estaba lleno de concurrentes: compañeros españoles, búlgaros, franceses y algunos italianos y portugueses, alternando cabezas blancas con las hirsutas de todo pelo, rizo, y barbarie de barba. El sexo bello, estupendamente representado. La anarquía no reconoce diferencias de edad ni de sexo.

Con la sala llena, el excelente amigo JEAN COUTEREAU abrió el curso de palabras pronunciando, de buen antuvio, las suyas muy atinadas. Nos llamó compañeros, por desagrado de lo de «camaradas». Se siente honrado y esperando a nuestro lado. Todas las conversaciones asbozadas esta mañana con los compañeros lo han ilustrado. Confiesa hallarse en su casa, ya que los libertarios españoles han sido fraternales en todo tiempo, ahora como en 1927 y años siguientes. De 1936 al 39 Coutereau vivió intensa y emotivamente nuestra contienda con pasión, esperanza, y amargura. Fue la guerra total contra el fascismo, iniciada en España. Existe entre nosotros un lazo común, en pasión por la libertad. Recuerda haber presidido en Vincennes una sesión en honor de Ferrer Guardia, perfectamente valorizada por un genio de la guitarra clásica española. Ferrer tuvo gran ascendiente en París por lo mucho que actuó en el mismo. Ideó aquí la Escuela Moderna, que tuvo arraigo en España y no en Francia. Y es que la República francesa ha sufrido mucho la presión de las fuerzas reaccionarias, habiéndola presidido incluso los Bonaparte.

Dedica un elogio a la lengua (española (tan cercana de la *Langue d'Oc* de los Coutereau catharés y fuera ley) por su derivación catalana. Aún hoy — añadió — yo soy esto frente a los entorchados reaccionarios.

Alude al Quijote, personaje ficticio pero arquetipo de una realidad redentora. Todos nosotros poseemos algo del Ingenioso Hidalgo, y mal haya que así no fuera. La vida noble es la novela caballeresca del hombre. Tartarin de Tarascón es un equivalente del Quijote, puesto que sin espíritu de justicia Tartarin no se explica los días de su vida. Uno y otro son la vanguardia del espíritu «contestatario» que se manifiesta en este tiempo. Bien por los idealistas, los perseguidores de ensueños, siempre en brega por una existencia superior, en la que el hombre será menos explotado, engañado, escarnecido. Fue el sueño de la Comuna de París. En toda subversión pulula Don Quijote y por ellas la

sociedad renace de la tenaz ceniza reaccionaria. Hay proverbios quijotescos encaminados a la realización de la utopía.

Vosotros habéis consumado una realizando, con esfuerzo inusitado, este centro; habéis confirmado una vez más el alto espíritu popular. Ciertamente que la masa contiene plomo realista, que vosotros contrapesáis con la fuerza del ideal. Ya la Commune, república social creada por el pueblo, elevó las multitudes haciéndolas vibrar por la república universal, esa unidad moral y física de un próximo mañana. Mientras ello se acerca, separación de la Iglesia de la sociedad, laicización viril del pueblo, la ley del progreso tajantemente aplicada. Ideal, siempre ideal. Vosotros construís porque conjugáis la idea con la práctica. Pero no sois materialistas por rechazo del cálculo mezquino. Tampoco desesperáis nunca de la humanidad. Tenéis el país lejos y sabéis acercarlo a pesar de todo. Pero más que en España y en Francia os encontráis en el mundo, ancho y libre, a vuestra guisa. Voláis como el pensamiento. Minoría emigrada, desarraigada, tenéis más importancia que la masa acomodada, resignada, amorfa. Sois, porque realizáis. He visto vuestra Biblioteca, realmente magnífica. Por ella y vuestra acción comprendo que pertenecéis a todas las revoluciones de libertad y progreso, por lo cual os identifico con los héroes de la Commune de los que tanto se habla en estos días, en tanto se silencia vuestra epopeya de España. Sois patriotas, pero de la Internacional, de la emancipación humana; y porque sabéis traducir la leyenda en hecho. Dijo Platón: «Halladme un hombre verdadero y sabré estimarlo y admirarlo». En la esperanza, de la humanidad se halla envuelto el hombre que necesitamos.

Gracias, amigos, por haberme proporcionado el placer de alternar con vosotros.

Un miembro del Comité Regional Zona Norte lee cordiales adhesiones al acto, correspondientes a Maître Gisèle Halimi, Julio Just, Daniel Mayer, Maître Jouffé, un comunicado de la Federación Local CNT de Dreux, y un mensaje del Secretariado Intercontinental cenetista que se expresa como sigue:

«A la Comisión de Relaciones y a los compañeros del Núcleo CNT de Zona Norte.

»El Secretariado Intercontinental se adhiere con satisfacción al acto de la inauguración del nuevo local social, seguro de que esta satisfacción es compartida e interpreta el sentir general de los compañeros de nuestra Organización.

Deseo de todos es que esa nueva sede nuestra radicada en el corazón de la capital francesa, sea un verdadero Hogar confederal y libertario, acogedor, de abiertos horizontes; centro dinámico, promotor de intensas vibraciones y actividades ideales, culturales y orgánicas, captador y receptor de las más elevadas.

También, y sobre todo, expresión viviente y ejemplar de la CNT y del Movimiento Libertario Español en el Exilio, mancomunados, realizando labor positiva conjunta; faro luminoso permanentemente irradiando sus haces de luz y de solidaridad hacia España en lucha por su liberación.

»Estamos convencidos de que así será.

»Ese Hogar Libertario, fruto del esfuerzo común, es una demostración patente de lo que pueden la voluntad y la constancia al servicio de la Organización y de las ideas.

»Adelante siempre, compañeros, ensanchando con actos y realizaciones nuestra gran obra constructiva!

»¡Viva la C.N.T.! ¡Viva el Anarquismo!

»Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio.»

TOMAS MARCELLAN. — Manifiesta que existe el criterio de que nuestros centros han de ser más o menos lugares hoscos y no residencias decentes, claras y cómodas, y ello es falso puesto que tenemos derecho al confort y a la luz por ser hombres futuristas y no proletarios profesionales.

Hace un recuento de nuestras estancias parisinas. Ocurrida la Liberación de Francia la CGT aceptó a la CNT española en sus locales de la calle de la Douanne, los cuales, intervenidos — como toda la CGT — por los comunistas de Mommoiseau, echaron a la CNT a la calle. Fue luego una habitación hotelera de la calle Fontaine-au-Roi y algo de la Bolsa del Trabajo de la Grange-aux-Belles, para, al final recalar en el barracón de Ste-Marthe en el cual hemos aguantado incomodidades durante 20 años y a última hora un alza en el alquiler realmente insoportable. Nadie de nosotros

creía en una prolongación exagerada del exilio, por cuya sinrazón descuidamos la erección de una sede confederal propia. Y aquí la tenemos hoy, precisamente en tiempos de las vacas flacas, obligados por lo inabordable de la propiedad inmobiliaria y por el interés de subsistencia social que nos anima.

En la primera visita que tres compañeros giramos a esta propiedad de las Vignoles nos cayó el alma a los pies. Se trataba de una ruina, de un caos de suciedad. Asustaba emprender el apaño de todo eso por lo que se dice de la vejez, el retiro, la incapacidad física y económica de buena parte de nuestros compañeros. Sin embargo, necesidad obligaba, que así lo comprendieron todos los compañeros de París y extensiones. Y se puso manos a la obra, resultando de ella un esfuerzo gigantesco tanto en aportación de trabajo como de dinero. También compañeros ajenos a la región (de la América incluso) han comprendido nuestro dilema consiguiendo entre todos una suma suscriptiva que actualmente alcanza unos 30.000 frs. fuertes. La labor a realizar era inmensa, el dinero a «derrochar» suponía una suma exorbitante. Y sin embargo, pese al débito que aún nos persigue, ahí tenemos la casa de todos bajo el señuelo de la cultura, de las artes, de la sociología, y de la fraternidad en suma. La utopía de una casa confederal ha dejado de serlo, no para un buen pasar, sino para que irradie cara a España y al mundo por la realización de nuestros caros ideales.

JUAN FERRER. — Acude a la tribuna cargado de recuerdos saludables. Para enmarcar la figura de Salvador Seguí establece la panorámica sindical del primer cuarto de siglo, muy interesante por las minorías capacitadas, más contando con una masa popular pre-dispuesta para la solución igualitaria propugnada por nuestros adelantados de la I Internacional.

Su generación el orador la considera marcada por la revolución de julio de 1909 seguida del fusilamiento del fundador de la Escuela Moderna. El propio disertante participó en alumno de la misma adquiriendo conciencia revolucionaria, máxime comprobando día tras día que la cocina proletaria era de pan y arenque para «reconfortar» a familias sometidas a ex-

(Pasa a la página 7.)

DISCOS

Es un hecho adquirido que los caballeros de industria no quieren o no pueden conmigo. Temen sustraerme la cartera e introducirse en mi domicilio por la probable desmonetarización de ambos. Los caballeros del cuento conocen las cuentas.

Afrontarme no osan los ladrones de noche, los más temibles. Supongo que mi fealdad les impone respeto.

Una vez trataron de hacerlo los de día, con cara opaca. Fueron áos, durante la huelga general del mes de mayo de 1968. Negro descolorido me pidió una dirección complicada y al intentar proporcionársela acudió Negro Bombón a interesarse por lo que pasaba. Nada — le advertí —, que esta persona me pide por la calle tal. Por lo visto Negro Bombón debía empujarme y despojarme, pero en lugar de ello aconsejó a Negro descolorido seguirle, puesto que él conocía el camino de la calle Cero. Bueno. O me habían tomado por uno de su arte, o habían husmeado mi insolvencia económica. Sea lo que fuere, el caso es que se sumaron a la huelga general no robando, digamos: paralizándolo, aquel día, su... trabajo.

Recientemente, dirigiéndome a las Vignoles un automovilista detuvo su coche para preguntarme donde cae eso de la Concorde. Explicándoselo me encontró simpático, al extremo de querer conversar conmigo dentro del vehículo, donde desarrollar el siguiente diálogo:

— ¿Extranjero?
— Catalán de Cataluña.
— Celebro. Yo, canadiense y a mucha honra. Usted, ¿ama a los canadienses?
— Y a las canadienses, y a los peruanos, a los incas; las flautas, ¿usted sabe?

— Sí, bonito. Pero yo me pierdo en este París inmenso. Tenía que verme con un amigo para entregarle un regalo y no he sabido dar con su domicilio. Y como no voy a regresar a mi país con estas ropas (dos cortes, un suéter y un pantalón de «soirée») se lo regalo a usted por simpatía espontánea, contando con que usted será amable aceptando mi obsequio. Solamente, déme algún dinerillo para obsequiar, a la vez, a mi amigo de la Concordia con un simple vinillo espumoso.

— ¿Ello, supone...?
— Solo 30.000 francos, señor. Pero viejos, añadió con una sonrisa bonachona.
— Llego a 2.000, también viejotes, mi querido amigo.

COMUNICADOS

«UMBRALE» N° 101

Puerto, Castres: Recibirás 2 ejemplares; Félix Soria, Buenos Aires, id. 1 ej. Vidal Fontanet, Beaucaire, id. 3 ej. Salvador García, Mazan, id. 3 ej. Luzara, Ohio (USA), id. 1 ej. Olivé, Nice, id. 1 ej. Salame, Nice, id. 1 ej. Jurado, Labruguière, id. 1 ej. Miguel Sancho, Gosdou, id. 1 ej. Granelo, Agde, id. 1 ej. Orellana, Le Buisson, id. 1 ej. Fco Diaz, St-Martin, id. 4 ej. Mestre, Paris, id. 1 ej. F. Local, Mâcon, id. 6 ejemplares.

S. I. A. DE PARIS

A todos sus adherentes y amigos.

El 28 de marzo a las 9,30 de la mañana se celebrará la asamblea, para terminar de discutir el orden del día de nuestra última reunión.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recordamos a todos los afiliados y militantes a es F.L. que la asamblea regular del mes de marzo tendrá lugar el día 28. Local y hora de costumbre.

F. L. DE OULLINS (Rhône)

Convoca a reunión para el domingo 4 de abril, a las nueve y treinta, en el local de costumbre.

COMUNICADO

El domingo 28 de marzo tendrá lugar en la Colonia Germinal de Montargis una reunión general de todos los compañeros que han participado en las obras.

RECTIFICACION. — En el número 645 apareció un donativo de 50,00 F. para la Casa Sindical a nombre del compañero E. Calero de Evreux, cuando en realidad el envío corresponde a la Federación Local de dicha localidad.

F. L. DE EVREUX

Organiza para el 18 de abril un viaje en autocar con destino a la Jornada Confederal de París. Para plazas en el car y entradas para el Festival, dirigirse al compañero E. Calero, 21, rue des Lombards, Evreux.

TEATRO EN NARBONNE

El domingo, día 25 de abril, a las 15 h., organizado por «Solidarité et Culture», tendrá lugar en

— Dos mil..., «c'est malheureux», murmuró el generoso, recogiendo las prendas regalables.

Desdichado, desdichado... No sería por mí que lo diría, sino por él a causa de un negocio estropeado.

DISCOBOLO

la «Maison des Jeunes», una gran velada artística a cargo del grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

El programa constará de una pieza de teatro, en la primera parte, y escogidas variedades, en la segunda, cuyo detalle se dará a conocer en próximas ediciones.

F. L. DE DREUX

Para el 4 de abril a las 10 de la mañana, son invitados todos los sostenedores a la Asamblea Gene-

ral Ordinaria en el local acostumbrado.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros de esta Federación Local a la Asamblea que tendrá lugar el día 4 de abril a las 9 de la mañana exactas en el lugar de costumbre.

Se encarece la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PERPINAN

Organiza las charlas siguientes en el local de la CNT, 46, rue d'En Calcé:

Por el compañero Blanco Francisco, el 4 de abril 1971 a las 9.30 de la mañana:

«Mayorías y minorías».

DE LA INAUGURACION

(Viene de la página 6.)

plotación durante 66 horas semanales. Seguí emergió en orador completo en la «cátedra» popular sindicalista, y junto con otros compañeros bien dotados por la palabra eclosionaron la voluntad popular por la realización de huelgas de mucho sacrificio y de consecuencias altamente favorables para la clase trabajadora. Puede decirse que desde la actuación del Sindicato Único la clase obrera dejó de ser fatalista y empezó a creer en su destino libertario.

RAYMOND FINSTER. — Afirma que los jóvenes militantes franceses observan detenidamente la forma de ser, moral y constructiva, de los compañeros españoles, los cuales gozan de su simpatía. Estima en mucho la coherencia entre anarquistas. Opina que 50 años de stalinismo han aborregado a las multitudes. Hay error permanente en las masas dirigidas. España al margen, puesto que ha plasmado en obras los ensueños de Don Quijote. Ello fue el 19 de julio contra el fascismo, y la Semana de Mayo contra la dictadura moscovita. Y ahora, el arrecio contra las sentencias de Burgos. Hacia la libertad, los españoles han señalado camino. Nada de burocracias, de posiciones estatales, y sí presión libertaria en los lugares de producción. Socialismo libre según la base bakuninista. Somos revolucionarios creadores, y la prueba la da la realización de este centro social que el esfuerzo común nos ha proporcionado.

COUTEREAU cierra el acto con palabra lúcida y la concurrencia abandona satisfecha la sala.

LA FIESTA DE LA TARDE. — Hay lleno a rebosar. Abundan las muchachas vistosas y los jóvenes

se encandilan mirándolas. Somos centenares los compañeros y amigos de toda edad que pululamos por las dependencias de la casa o que llenamos la sala de actos. La euforia es inmensa. LOS MUCHACHOS se producen magníficamente por participar de la satisfacción del público. Su género hispano-americano es arrollador interpretado por ellos, y cuando terminan entre bravos y aplausos prometen reincidir en la Fiesta del Libro del 6 de junio.

Los compañeros Roldán, Manel, Villanueva, Pintor y Barba se ocuparon de la segunda parte, desarrollando un programa de andar por casa pero extremadamente simpático. A la salida de esta reunión familiar se recaudaron unos 636 francos destinados a engrosar la suscripción pro Casa Sindical, salvados los menudos gastos de la fiesta.

MOT DE LA FIN. — Entre las concurrencias mañanera y tardesna tuvimos la satisfacción de estrechar las manos del Dr. Boix, del escritor Fernando Valera, del amigo Remis, de «Política», del abogado Dechezelles, del novelista Botella Pastor, del amigo Villebaldo Solano, y de un antiguo de Ste-Marthe.

Como novedad: un fresco de la artista Magda Lamberet representando la apoteosis de la revolución española: el esfuerzo del frente, y el de retaguardia a base de las colectividades de trabajo.

En suma, una jornada que dejará, entre los concurrentes, huella perdurable.

DONATIVOS

Pro «C. S.», 10 f.; pro «Espoir», 10 f. de parte del compañero Menéndez de Dreux.

LOS CONFLICTOS SOCIALES

VITORIA. — El día 14 se reintegraron al trabajo los obreros de la industrial Esmaltaciones San Ignacio, que estaban en huelga desde el 15 de febrero. Pedían una mejoración de salario al 15 por 100 mientras la empresa concedía el 11 y medio. El arreglo del conflicto se ha hecho sobre la base momentánea del 13 por 100. En la reanudación del trabajo hubo dificultades de aplicación debido a que los hornos de la factoría estaban enfriados.

GLJON. — La totalidad del personal obrero de La Industria y Laviadaz (elaboración de vidrio) se ha declarado en huelga por disconformidad con la sanción aplicada por el despacho a treinta y dos destajistas y a otros tres compañeros.

También en la casa Bohemia Española continúa el paro por motivos semejantes a los de La Industria y Laviadaz.

OVIEDO. — Se han reintegrado al trabajo los picadores del pozo Fondón de la empresa Hunosa, cuenca del Nalón. Habían sido despedidos por bajo rendimiento (calculado) en el trabajo. De hecho se trató de una huelga para protestar contra sanciones aplicadas a compañeros por haber asistido al entierro de unos mineros perecidos en accidente del trabajo.

Por el mismo motivo, paro en el pozo San Mamés (Hunosa-Nalón). El personal en peso había asistido al entierro de las víctimas del accidente ocurrido en la mina Cerezal. Tras ser responsable de esta clase de tragedias, la Empresa no tolera a sus explotados demostraciones sentimentales.

PRESUMIR Y COMER

MADRID. — Los gandules se dan mérito de trabajadores. El ocioso García Ramal impuso la medalla «del mérito sindical» a los galvaneros Pedro González Bueno, José A. Girón, Gerardo Salvador Merino, Fermín Sanz Orrio y José Solís Ruiz. Seguidamente, ex jefes y ex procuradores sindicales se reunieron en ágape monstruo para homenajear a los medallados, a los cuales deben los sueldos que siguen percibiendo del erario público sin exigencia de fatiga, por leve que ella fuera.

HUELGA DE MEDICOS

BARCELONA. — Huelgan hace días los doctores ocupados en el Hospital Clínico, por desavenencias en varios órdenes. Exigen los

ANTENA

huelguistas mejoras de orden moral y de retribución, superación de las condiciones de trabajo, mayor capacidad y dotación del hospital para mejor atender a los enfermos, y una mayor coordinación entre la dirección del Clínico (que, como se sabe, es de afectación universitaria) y la Seguridad Social. A ésta se le pondrían 800 camas a su disposición a cambio de un abono de 1.500 pesetas por cama y día. Como la situación está en impase no se prevé aún solución al conflicto. De todas formas el personal médico mantiene un retén de doctores para casos de urgencia sanitaria.

REUNION DE ZORROS

MADRID. — La Cámara de Comercio Americana de esta capital celebró un seminario bajo el tema de la economía española y manera de devorarla lo más voraz y elegantemente posible. En el acto tomaron parte 150 banqueros destacados por la Independent Bankers Association of America. En la reunión figuraba un mapa económico de España dispuesto en forma de jamón, con puntos marcando Valdepeñas, Tocina, Ovejuna, Jijona, Almendrares, Avellaneda y demás golosinas para zorros. Ofreció la llave de la despensa española el presidente del Consejo Superior Bancario Español.

«DE MADRID A MOSCÚ»,
VERSION 1971

MADRID. — La «Hoja de Lunes», de Madrid, publica hoy una información en primera página, en la que se dice: «Dos mil aficionados españoles, la mitad de ellos madrileños, tienen ya reservados los billetes de avión para trasladarse a Moscú, a últimos del próximo mes de mayo, con el propósito de presenciar el día 30 el partido de fútbol Rusia-España, valedero para la Copa de Europa. Varios millares de personas más hacen cola en las listas de espera con la vana ilusión de que se les proporcione alojamiento en la capital soviética, lo cual resulta prácticamente imposible en esta época.»

CUARENTA Y PICO

BILBAO. — La policía ha anunciado una «descubierta sensacional» afectando a la organización clandestina E.T.A. Como es de

adivinar, la descubierta fue concienzudamente preparada en el laboratorio propagandístico de la Dirección General de Seguridad con el fin de acreditar la sagacidad de los Megret hispánicos y dar a entender al mundo que la protesta de éste por las condenas de Burgos fueron injustas puesto que la ETA es una entidad de delinquentes inveterados e incorregibles. En su nota la policía bilbaina afirma haber detenido a más de cuarenta etanos, cogiéndoles material peligroso (máquinas de escribir y de multicopiar) y acumulado suposiciones de que los apresados tomaron parte en atracos, atentados, vilipendios y estropicios. La exactitud de la «poli» no va más allá del «parece ser...»

LA OPIPARA SARRACINA

LEON. — Sesenta ovejas fueron devoradas por una manada de lobos en el pueblo de Castrillo de las Piedras, de esta provincia.

Las alimañas penetraron en un cercado próximo a dicha localidad, donde se encontraba el ganado, mientras su dueño limpiaba el aprisco donde encierra a diario las ovejas.

Las pérdidas se calculan en 150.000 pesetas.

El vecindario no se explica este hecho, pues nunca habían llegado los lobos a lugar tan cercano al pueblo.

No obstante unos aldeanos del contorno localizaron una pequeña concentración de falangistas «victoriales», la más peligrosa a causa de sus fauces desmedidas.

EL CONFLICTO
DE LA «MAQUINISTA»
EN EL TRIBUNAL

BARCELONA. — Visto y oído: El magistrado de Trabajo número 2 de los de esta ciudad, Miguel Angel Campos Alonso, firmó la sentencia dictada en los dos juicios acumulados sobre supuestos despidos improcedentes de 933 productores de la empresa barcelonesa La Maquinista Terrestre y Marítima. El juicio celebrado en la mañana y tarde del pasado día 9 duró más de diez horas, y en el que intervinieron prestigiosos abogados barceloneses ante un público que atestó la sala, el vestíbulo, pasillo, escalera, portal y aun las aceras de la Ronda de

San Pedro entre las calles de Bruch y Gerona.

El señor magistrado ha declarado procedente el despido de 35 productores de la empresa demandada por estimarlos incursos en la causa de indisciplina prevista en el art. 77, apartado c) de la Ley de Contrato de Trabajo. Esto significa que dichos trabajadores serán dados de baja de la nómina de la empresa sin derecho a indemnización y de las prestaciones de la Seguridad Social. Por contra, ha estimado la demanda en lo que respecta a los restantes 903 productores, respecto de los cuales ha declarado improcedente el despido de que habían sido objeto por parte de la importante empresa siderúrgica barcelonesa. En el supuesto de que la empresa no procediese a su readmisión, debería de indemnizarlos en la cantidad, según nuestras noticias, de 60.000 pesetas a cada uno de dichos 903 productores a los que deberá abonarles la empresa los salarios devengados durante la instanciación del proceso. Estamos informados de que, a juicio del magistrado, los 35 productores cuyo despido fue acordado procedente, fueron quienes promovieron los paros o anomalías laborales, limitándose los demás, en cierto modo, a seguir estas indicaciones en una actitud pasiva. Con condenas así pasarán a la actitud activa.

VIOLENTO CHOQUE CERCA
DE BARCELONA ENTRE
MANIFESTANTES Y
LAS FUERZAS DEL «ORDEN»

PARIS, (OPE). — El diario americano de esta capital «International Herald Tribune», publicó el 12 de marzo un despacho de la agencia Reuter, fechado en Barcelona, que decía lo siguiente:

«Tres guardias civiles y cuatro policías resultaron heridos anoche en un choque sostenido con varios millares de manifestantes en la población de Santa Coloma de Gramanet, no lejos de esta ciudad. La policía informó más tarde que habían sido detenidas treinta personas.»

Los manifestantes pedían que el servicio nacional de la salud construyera una clínica en su población. La policía los atacó con mangas de riego, primero, y después a tiros, cuando los manifestantes se pusieron a lanzar piedras.»

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1 F.

BAKOUNINE

fondateur du syndicalisme révolutionnaire

(Suite de la page IV.)

obtient que le même Comité central de la Ligue au sein duquel il s'efforcera pendant un an, de faire triompher ses points de vue, envoie une représentation au Congrès que l'Internationale tient à Bruxelles. Le Congrès repousse la délégation, ce qui n'empêche pas Bakounine d'écrire à Karl Vogt : « C'est un grand, c'est le plus grand événement de nos jours; et si nous sommes nous-mêmes de sincères démocrates, nous devons non seulement désirer que la Ligue Internationale des ouvriers finisse par embrasser toutes les associations ouvrières de l'Europe et de l'Amérique, mais nous devons y coopérer de tous nos efforts parce qu'elle seule constitue aujourd'hui la vraie puissance révolutionnaire qui doit changer la face du monde. »

D'un seul élan la position définitive est prise, le chemin tracé. Il apportera toute sa force de pensée et d'action à l'organisation spécifique des travailleurs.

Mais quels sont les principes, quelle est la doctrine de cette association définitivement constituée au Congrès de Genève du 3 septembre 1868? On trouve dans le Préambule des Statuts les deux alinéas suivants :

« Que l'assujettissement du travailleur au capital est la source de toute servitude : politique, morale et matérielle ;

» que pour cette raison l'émancipation économique des travailleurs est le grand but auquel doit être subordonné tout mouvement politique », mais en fait ces principes, où le problème de l'Etat est laissé dans l'obscurité, et le problème politique posé d'une manière vague, sont formulés par une minorité de militants réunis dans un Congrès, influencés par le Conseil général de Londres que Marx et Engels inspirent et dirigent. Et cela est insuffisant.

» Dans toutes ces Sections primitives, écrit James Guillaume, à propos de la Suisse, la conception de l'Internationale était encore mal définie. Le mot d'ordre avait été jeté aux échos. « Ouvriers de tous les pays, associez-vous! » et l'on s'était associé, groupant tous les ouvriers indistinctement dans une seule et même section. Aussi les éléments les plus hétérogènes, pour la plupart fort peu sérieux, se coudoyaient alors dans les réu-

nions de l'Internationale, et l'influence était à ceux qui savaient broder les plus belles phrases sur ce thème d'un vague si complaisant : « Dieu patrie, humanité, fraternité » (1).

En Suisse, comme organe de presse, l'Internationale ne comptait qu'un hebdomadaire, intitulé « La Voix de l'Avenir », édité par le docteur Coullery, un démocrate, premier fondateur et animateur des sections de Genève. Ce journal n'avait « d'autre programme qu'une sorte de néo-christianisme humanitaire ». Il trouve de nombreux lecteurs non seulement dans la région normande, mais en France.

Les idées ne pénètrent pas aussi rapidement que l'on voudrait dans les cervelles, et le Congrès de l'Internationale n'eut guère d'échecs. Il n'y avait pas encore d'esprit socialiste prolétarien, James Guillaume en témoigne :

« Les discussions furent presque entièrement dirigées par les mutualistes parisiens, Tolain, André, Murat, Fribourg, et en dehors de l'adoption des Statuts, le Congrès ne prit aucune décision de réelle importance. D'ailleurs nous l'avons dit, à ce moment-là dans cette période embryonnaire où l'Internationale se cherchait elle-même, aucune des sections de notre région n'avait encore conscience de la portée réelle de l'acte qu'elles avaient accompli en créant l'Association Internationale des Travailleurs; on ne concevait d'autre solution aux problèmes économiques que la coopération et les réformes législatives, et le programme de « La Voix de l'Avenir » exprimait assez fidèlement les tendances générales des ouvriers suisses. »

Cette imprécision qui permettait à des radicaux bourgeois de manifester leur sympathie envers l'Internationale, persistait encore, quand un an plus tard eut lieu le congrès de Lausanne où fut votée à l'unanimité une résolution affirmant que « l'émancipation des travailleurs est inséparable de leur émancipation politique; l'établissement des libertés politiques est une mesure première d'absolue nécessité ». Parmi les signataires de la proposition se trouvaient James Guillaume lui-même, et Charles Perron, qui tous deux allaient devenir les principaux propagand-

distes suisses du socialisme anarchiste.

La situation était aussi embrouillée sur le plan international. Surtout elle était dominée par les partisans des réformes politiques de la tactique législative et parlementaire. Nous avons vu que les mutualistes français avaient dominé le congrès de Genève. Or, quoique proudhoniens, ces hommes avaient décidé, depuis le « Manifeste des Soixante », d'aller à la conquête du pouvoir et préconisaient, avant les socialistes marxistes, une *politique ouvrière* nettement réformiste. Avec les blanquistes ils exerçaient une influence prépondérante sur le mouvement ouvrier français. D'autre part, Marx et les marxistes projetaient la conquête du pouvoir politique sans en avoir

encore bien précisé les moyens sur le plan international, mais la résolution adoptée par le congrès de Lausanne, en 1867, et la tactique parlementaire recommandée par Liebknecht et Bebel en Allemagne, prouvaient assez leur intention de diriger l'ensemble du mouvement ouvrier sur la même voie. La résolution définitive du Congrès de La Haye le confirmera bientôt.

La subordination de tout mouvement politique à l'émancipation économique des travailleurs n'empêche nullement son existence, et implique, malgré l'interprétation négative que Bakounine et ses amis feront plus tard de ce paragraphe, que les travailleurs auront à, ou doivent déployer une activité politique.

(A suivre.)

Le D. D. T. est interdit aux Etats - Unis ...



...mais les Américains sulfatent le Laos.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

SYNDICAT UNIQUE DES CUIRS ET PEaux DE LA R. P.

Le Syndicat unique des Cuirs et Peaux de la R. P. est prêt pour un nouvel essor en 1971. Tous les camarades salariés de ces professions sont invités à prendre contact auprès du responsable juridique de la 2° U. R., tous les samedis après-midi.

COMMUNIQUE

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action. Les cartes 1971 sont disponibles.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux. Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Bourse du Travail de Puteaux-CNT permanence : mars le dimanche 28 au matin.

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

COMMUNIQUE

A l'issue d'une rencontre qui s'est tenue à Marseille, un Comité Commune Midi a été créé. Nous avons décidé de joindre constamment la propagande sur la Commune de 1871 avec celle sur la Commune de Cronstadt (1921).

Nous prenons l'initiative d'une

affiche nationale et d'un tract national imprimés à Toulouse.

Dès maintenant expédiez-nous vos projets et collaborateurs. Un projet ronéoté sera expédié à tous fin février et nous prendrons alors les commandes.

Comité Commune Midi, 3, rue Merly, (31) Toulouse.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

COLONIE « GERMINAL »

Le dimanche 28 mars aura lieu à la colonie « Germinal » de Montargis une réunion générale de tous les camarades qui ont participé aux travaux.

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce

qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons : En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

« CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER »

Le n° 100 des « Cahiers des Amis de Han Ryner est paru. (3, Allée du Château, 93 - Pavillons-s-Bois).

Au sommaire : Claude Aveline : « D'un porte-fer inconnu ». Georgette Ryner : « L'idée de la mort dans l'œuvre de Han Ryner ». Guy Lavaud : « Un symbolisme philosophique », « Les voyages de Psychodore ». Louis Simon : « Variations pour Psychodore ». Han Ryner : « Franco. Les statues sont vivantes, Niobé ». Pierre Cauchon : « Ne jugez pas ». Gaston Albert : « Ecce-Homo ». « En faveur d'A la découverte de Han Ryner », etc.

S. I. A. DE BREST

Les camarades sont priés d'assister le dimanche 4 avril, à 10 h. précises à la réunion de la SIA, Maison du Peuple, place de l'Har-tellerie. Questions très importantes : réunion régionale éventuelle à Lorient le 18 avril; organisation de la propagande, campagne pour la paix, solidarité : grévistes, objecteurs de conscience, camarades dans le besoin.

CONSTITUTION D'UN GROUPE LIBERTAIRE A BREST

Divers camarades ont émis l'idée de le reconstituer; car des jeunes gens se réunissent se réclamant de l'idéal anarchiste. Plusieurs sont venus me rendre visite le 11 mars, à la suite d'un appel paru dans « Le Monde Libertaire » de mars. Mais cet appel s'adresse inconditionnellement à tous, même ceux séparés par des divergences mineures. Tous ceux intéressés à la diffusion des idées de Bakounine, Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Fernand Pelloutier dans Brest et le Finistère sont priés d'écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29, N-Brest.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Nouvelles d'Italie

Devant l'avance toujours lâche, féroce, criminelle du fascisme en Italie, payé par la C.I.A., l'abject régime de colonels grecs, la grande industrie est appuyée par la complicité active de toutes les hautes hiérarchies de l'Etat. Suprême ironie de l'histoire, les soi-disants antifascistes (?) sont au gouvernement ! — voilà la pensée d'un groupe d'anarchistes :

L'initiative de la lutte antifasciste est aux forces populaires, jamais à la solidarité entre criminels institutionnalisés par les pouvoirs gouvernementaux. Contre le fascisme d'Etat ou déguisé.

Les bandes fascistes ont tué encore à Catanzaro, après Reggio de Calabre, après d'autres assassinats. Un nouveau crime sur ordre accompli par les organisations terroristes, recrutées par un parti, le M.S.I. couvert par l'investiture constitutionnelle, établi dans le parlement, consulté et reçu au Quirinal et par les organes gouvernementaux est toujours impuni. Le truculent Ammirante peut impunément, à Rome, annoncer « une veille de sang », protégé par un complaisant repliement de forces policières, juste à l'instant où à Catanzaro ses « camarades » lancent des bombes sur des gens sans défense, blessent et tuent.

Trieste, Varese, Lecco, Palerme, Milan, Naples, Rome, une succession ininterrompue, systématique de terrorisme et de violence qui répondent à un plan précis de restauration ultra-autoritaire qui relie ces actes avec une technique plus raffinée que pendant les années 1921-1922. Une stratégie fasciste du massacre, inaugurée avec les bombes de Milan en décembre 1969, et poursuivie en alternance avec les forces de « l'ordre ! » par l'assassinat du jeune Saltarelli et les féroces agressions de ces jours derniers à l'Université de Rome.

Pour la première fois, avec des pleurs officiels et des larmes présidentielles, Colombo et Restivo ont été obligés d'admettre la menace de la conspiration fasciste après les incidents de Catanzaro.

Pour avoir dénoncé depuis le commencement l'existence d'une telle conspiration fasciste, dénonçant les provocations et les complicités de l'appareil répressif de l'Etat, nos camarades anarchistes sont en prison depuis plus de deux ans, bien que reconnus innocents de crimes qui sont l'œuvre de bandes fascistes.

Le pouvoir dit qu'il interviendra « avec esprit par des décrets nouveaux ». Contre qui et avec quels moyens ?

L'esprit et les décrets nouveaux, c'est peut être de rouvrir le siège du parti fasciste de Catanzaro ? C'est peut être de remettre en circulation les 20 « patriotes » agresseurs du siège de l'U.I.L. à Milan qui blessent des ouvriers syndicalistes sans défense ? C'est peut être d'autoriser la police à ravager la Maison de l'Etudiant à Rome, matraquant des jeunes universitaires qui avaient osé crier : « Non au fascisme ! ». C'est peut être de protéger un délirant apologiste du fascisme, criminel instigateur de la guerre civile, tel ce Ammirante et ses supporters.

Les anarchistes sont pour la lutte populaire contre le terrorisme fasciste et ses complices. Ils y prennent une part active comme ils le font toujours en payant de leur personne.

Mais les anarchistes ne veulent pas se laisser mystifier une fois de plus et passer sous silence la nécessité de combattre aussi un autre fascisme, en tenue et en toge, aussi dangereux que les criminelles bandes de Ammirante, de dénoncer qu'il y a des lois et une police à éliminer et aussi une certaine magistrature qui protège ces instruments répressifs.

Les anarchistes luttent contre le fascisme et toutes ses ramifications : terrorisme et pouvoir.

Aucun gouvernement ne peut se présenter comme le tuteur de la vie civile et des libertés des citoyens. Nous nions à tous les politiciens le droit de se qualifier de défenseurs des idéaux de la résistance antifasciste.

Le peuple italien devra combattre sur une autre barricade !

Ennio MATTIAS

Rome, 13 février 1971.

Le « Journal Officiel de la R.F. »

pendant la Commune s'adresse au travailleur des campagnes

Frère, on te trompe. Nos intérêts sont les mêmes. Ce que je demande, tu le veux aussi, l'affranchissement que je réclame, c'est le tien. Qu'importe si c'est à la ville ou à la campagne que le pain, le vêtement, l'abri, le secours manquent à celui qui produit toute la richesse de ce monde ? Qu'importe que l'opresseur ait nom : gros propriétaire ou industriel ? Chez nous, la journée est longue et rude et ne rapporte pas même ce qu'il faut aux besoins du corps. A toi comme à moi, la liberté, le loisir, la vie de l'esprit et du cœur manquent. Nous sommes encore et toujours, toi et moi, les vassaux de la misère.

Voilà près d'un siècle, paysan, pauvre journalier, qu'on te répète que la propriété est le fruit sacré du travail, et tu le crois. Mais ouvre donc les yeux et regarde autour de toi ; regarde-toi toi-même, et tu verras que c'est un mensonge. Te voilà vieux ; tu as toujours travaillé ; tous tes jours se sont passés, la bêche ou la faucille à la main, de l'aube à la nuit, et tu n'es pas riche cependant, et tu n'as pas même un morceau de pain pour ta vieillesse. Tous tes gains ont passé à élever péniblement des enfants, que la conscription va te prendre, ou qui, se mariant à leur tour, mèneront la même vie de bête de somme que tu as menée, et finiront comme tu vas finir, misérablement, car la vigueur de tes membres s'étant épuisée, tu ne trouveras guère plus de travail ; tu chagrineras tes enfants du poids de ta vieillesse et te verras bientôt obligé, le bissac sur le dos et courbant la tête, d'aller mendier de porte en porte l'aumône méprisante et sèche.

Cela n'est pas juste, frère paysan, ne le sens-tu pas ? Tu vois

donc bien que l'on te trompe, car s'il était vrai que la propriété est le fruit du travail, tu serais propriétaire toi qui a tant travaillé. Tu posséderais cette petite maison, avec un jardin et un enclos, qui a été le rêve, le but, la passion de toute ta vie, mais qu'il t'a été impossible d'acquérir — ou que tu n'as acquise peut-être, malheureux, qu'en contractant une dette qui t'épuise, te ronge et va forcer tes enfants à vendre, aussitôt que tu seras mort, peut-être avant, ce toit qui t'a déjà tant coûté. Non, frère, le travail ne donne pas la propriété. Elle se transmet par hasard ou se gagne par la ruse. Les riches sont des oisifs, les travailleurs sont des pauvres, — et restent pauvres. C'est la règle ; le reste n'est que l'exception.

Cela n'est pas juste. Et voilà pourquoi Paris s'agite, réclame, se soulève et veut changer les lois qui donnent tout pouvoir aux riches sur les travailleurs.

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Extrait du Journal Officiel

La Commune de Paris a tenu hier, 28 mars (1871), à 9 heures du soir sa première séance. Aujourd'hui, elle s'est réunie à 1 heure.

La séance, levée à 7 heures et demie, a repris à 9 heures du soir.

Une commission exécutive, élue pour un mois par l'Assemblée, mais révocable à tout heure, signera et fera exécuter les décisions de la Commune.

Cette Commission, nommée à la majorité des voix, est ainsi composée :

Eudes, Tridon, Ed. Vaillant, Le-français, Duval, Félix Pyat, Bergeret.

La Commune

(Suite de la page III.)

Le 26 se passa sans problème, 230.000 Parisiens allèrent voter pour leur conseil municipal. Il y eut cependant quelque 50 % d'absentions. Seuls les quartiers rouges votèrent à plein.

Le conseil était composé de 85 membres, parmi lesquels 15 du parti de l'ordre, qui refusèrent des sièges, 17 internationaux (Varlin, Malon, Pindy, Frankel) 11 « socialistes », 14 membres du Comité central de la Garde nationale, 9 blanquistes, 4 jacobins. Le reste est incolore.

Le 28, le conseil municipal s'installa à l'Hôtel de Ville, le Comité central reprenant le rôle qu'il s'était assigné : organiser la Garde nationale. » Ils pouvaient descendre tête haute les marches de l'Hôtel de Ville, ces sans-noms qui venaient d'ancrer à port la révolution du 18 mars... Jetés à la tête d'une révolution sans précédent, ils avaient su résister aux impatients, contenir les réactionnaires, rétablir les services publics, nourrir Paris, déjouer les pièges et, tirillés en tous sens, cotoyant à chaque minute la

guerre civile, négocier, agir, au moment et à l'endroit voulu. Ils avaient su accoucher l'idée du jour, limiter leur programme aux revendications municipales, amener la population entière aux urnes. Le Comité central laissait une succession franche, mille fois les moyens de désarmer l'ennemi. » Que dire de plus que ces phrases de Lisagaray ? Le Comité central avait transformé une émeute en révolution, tout en conservant son caractère populaire. Le conseil municipal avait à présent pour tâche de l'accomplir, la révolution. Paris espérait la république universelle : il fallut tout construire en deux mois, et il n'en resta plus que le souvenir.

LE CARNAVAL DES ELECTIONS MUNICIPALES

B.D.I.C

Si nous sommes libertaires et par conséquent antipolitiques et anti-Étatiques, cela ne veut pas dire que nous soyons indifférents ou inactifs en période électorale, alors que 80 % environ du corps électoral participe aux élections...

Dans LE COMBAT SYNDICALISTE du 4 mars, le camarade P. Méric, écrivait un intéressant article sur les « Municipales et la Commune » orienté plutôt sur le futur... mais, ni lui ni personne des nôtres ne parle de l'actualité.

A présent, axée sur les Municipales existe, plus ou moins dans toute la France, une activité politique énorme. Tous les partis gaspillent des milliards de francs dans la propagande, montagne de mensonges. Mais il faut reconnaître que la majorité du peuple français, s'intéresse beaucoup aux élections politiques; et à mon avis la propagande anarchiste ne parle presque rien de cette force, et pourtant, c'est très important pour la vie de tous.

Nous savons que tous les politiciens font de la démagogie et falsifient tout, mais à nous de démystifier et de dire la vérité au peuple. Ici à Marseille, c'est le carnaval électoral, beaucoup de promesses et toujours rien que des promesses; les murs sont pleins des affiches de Comiti (représentant le parti du gouvernement) G. Defferre et Rastoin (socialo-réactionnaire) et Georges Lazzarino (communiste), inutile de dire que le Dr. Comiti (ministre) demande la continuité de Chaban et Pompidou que le communiste Lazzarino, demande la « démocratie avancée (?) » et le retour au système d'antan de Maurice Thorez « alias » retrousser les manches. Mais le champion de l'hypocrisie c'est G. Defferre déguisé en socialiste; il est allié à J. Rastoin grand capitaliste (déguisé indépendant, sénateur, industriel, ancien de Pétain, vote toujours pour Ch. Delmas). T. Lombord (de droite), J. Goudereau (cagouillard, extrême droite), J. Chelini (déguisé centriste), Dr. Jean Vidal, (déguisé Alliance républicaine) de Tixier-Vignancour (grand ami de Franco) Dr. E. Girbol (réactionnaire déguisé en personnalité apolitique), Paul Luchon, milliardaire, (déguisé indépendant républicain). Bref, Defferre, marche avec les pires réactionnaires de

Marseille, camouflés tous sous des étiquettes « républicaines » (sic) et démocratiques (resic). Tous sont bons pour la poubelle... ou pour l'abattoir. Malheureusement, ils gagnent encore souvent, en profitant de l'ignorance du peuple, ou de la majorité des braves gens.

Je répète que tous les politiciens sont des fumistes, et je crois que les socialistes, sont les plus hypocrites. Regardez un peu... à Paris ils marchent avec les communistes, ici à Marseille avec les réactionnaires, à Lyon, ils sont (?) partout, mélangés avec tous les partis, à Toulouse avec les « centristes », à Lille avec les conservateurs..., bref ils se donnent au plus offrant, comme vulgaires mercenaires de la politique. Mais je répète, à Marseille, G. Defferre, fait un bla, bla, bla de champion « socialiste », « républicain », « réformateur » qui bat le record de tous les politiciens, et parle beaucoup de réalisations et tout ça, mais la vérité est qu'il est un gros actionnaire, un milliardaire et patron de combat, toujours ennemi des gauchistes et des revendications ouvrières. Je suis bien placé pour le savoir. Je travaille ici depuis 25 ans. Il a refusé souvent de recevoir les délégations ouvrières syndicales. Aux grévistes révolutionnaires, il les appelle des perturbateurs... Résultat, ici, les communistes, sont en faillite, malgré quelques fanatiques qui suivent le mot d'ordre de G. Marchais, les gaullistes du Dr. Comiti, sont discrédités avec le gaullisme; et le « socialiste » G. Defferre, fait le guignol et le carnaval politique pour garder la mafia administrative de la mairie.

Je pense que la CNTF et notre Fédération Anarchiste doivent dénoncer publiquement tous les professionnels de la politique et préconiser publiquement, contre le carnaval électoral et pour la révolution sociale, avec la tactique d'action directe, l'autogestion ouvrière partout, locale, régionale et nationale.

Thomas Blanc

Marseille, mars 1971.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

PROBLEMES ACTUELS

« Tous les mouvements révolutionnaires » prolétariens » de l'époque contemporaine ont été fondés par des intellectuels d'origine petite bourgeoise ou paysanne. Tous les prolétaires que l'on a vu ensuite parvenir à la tête de ces mouvements se sont transformés en intellectuels " d'origine ouvrière " autrement dit ont cessé d'être des ouvriers. »

Cette affirmation, de Gilles Martinet dans « Le Nouvel Observateur » de novembre, illustre d'une façon éclatante ce que nous avons jamais cessé de dire :

a) que l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes,

b) tout mouvement révolutionnaire qui a besoin de têtes est perdu d'avance pour le prolétariat et ne sera jamais qu'une caricature de l'Etat et de la bourgeoisie.

Ceci explique la méfiance des anarchistes à l'encontre des messies de la révolution sociale qui ne peut naître et se maintenir que par et dans la spontanéité.

Des camarades de la famille libertaire pensent encore aujourd'hui qu'il est possible de faire « un bout de chemin » avec les tendances dites révolutionnaires du marxisme comme les maoïstes, les trotskystes, voire des bolcheviks orthodoxes, sous prétexte qu'il y a des ouvriers dans ces mouvements.

« Nous sommes nés du peuple, au peuple nous appartenons avec le peuple nous marchons », pour reprendre les paroles du Camarade Galo Diez pendant la Révolution espagnole. Mais, ce n'est pas parce qu'il y avait des ouvriers qui applaudissaient Hitler, Mussolini et Staline que nous devons faire cause commune avec eux.

Ce qui nous sépare irrévocablement des tendances dites révolutionnaires du marxisme, c'est que celles-ci ont toujours besoin d'état-major et que leur leitmotiv est le besoin d'une organisation structurée et centralisée ne mettant pas en cause les principes d'autorité, de discipline et de hiérarchie.

On dira : la CNT est pourtant une organisation syndicale et vous,

les anarchistes, vous la soutenez. Si par essence même l'anarchiste n'admet pas d'entraves à sa liberté individuelle, il conserve cependant le droit de s'associer librement et dans la société actuelle, il est nécessaire d'avoir parallèlement au mouvement anarchiste un organisme fédéraliste qui puisse agir dans le cadre de la société où nous sommes obligés de vivre. Le mouvement syndical tel que le concevaient les pionniers du syndicalisme devait permettre de lutter dans le cadre de la société dans le respect de la liberté et de l'égalité les plus complètes. Si le système fédéraliste de la CNT n'est peut-être pas parfait — il doit s'adapter aux circonstances — si sa forme même d'organisation a quelquefois été la cause de bien des difficultés pour barrer la route à ceux qui espéraient devenir des bonzes et entraîner la CNT dans le « réformisme bureaucratique », le caractère libertaire de la CNT n'a pu être maintenu qu'avec la conscience libertaire de ses militants, les ouvriers anarchistes apportant à celle-ci l'oxygène libertaire et égalitaire dans les moments les plus difficiles.

C'est pourquoi, en tant qu'anarchistes, les militants de l'AOA ont pensé, depuis toujours, qu'un mouvement anarcho-syndicaliste à visage ouvert devait avoir leur appui. L'anarchisme étant basé sur la libre entente et la spontanéité individuelle ne peut donc pas avoir la forme d'une organisation structurée qui ne pourrait faire que double emploi avec l'organisation fédéraliste du syndicalisme révolutionnaire. En prenant la forme d'une organisation l'anarchisme tomberait fatalement dans le terrain du syndicalisme et perdrait sa raison d'être.

Il est donc nécessaire que les anarchistes comprennent enfin que s'ils pensent l'organisation efficace dans la société présente, qu'ils aillent à la CNT puisqu'elle existe. Je dis cela sans arrière pensée et pour cause.

Raymond Beaulaton

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

1^{er} AVRIL
1971
NUMERO 649
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

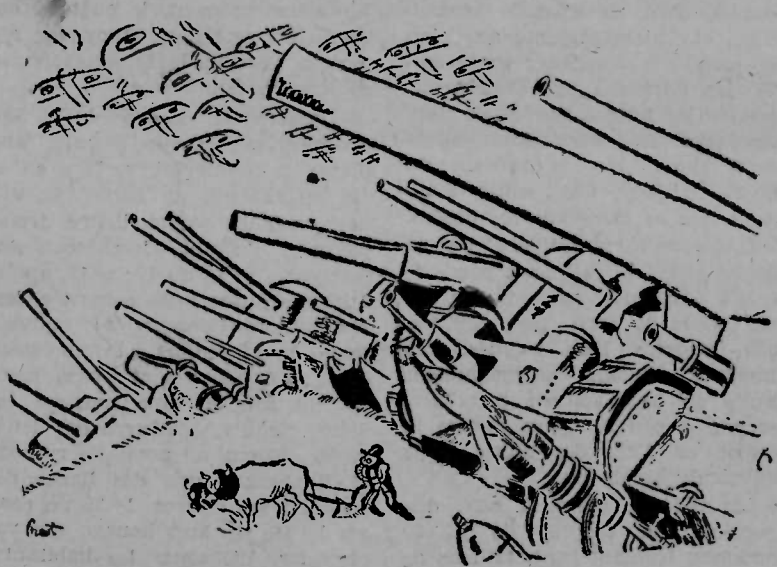
A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE



PAYSANS EN REVOLTE ?

Il n'y a pas de révolution viable sans la participation des ouvriers des campagnes.



Toutes les fois que la société capitaliste a voulu favoriser un de ses secteurs de production, il a fallu qu'un autre paye. Le Marché Commun est une porte qui se ferme sur les paysans. Leur réaction, l'action directe, est de celles qui nous plaisent. Mais il ne faut pas qu'ils oublient, en faisant leurs revendications catégorielles, que les contradictions des systèmes basés sur le capital ne pourront être résolues que par la création d'une société où la notion de profit n'existe pas.

(Voir page II.)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

1^{er} AVRIL
1971
NUMERO 649
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

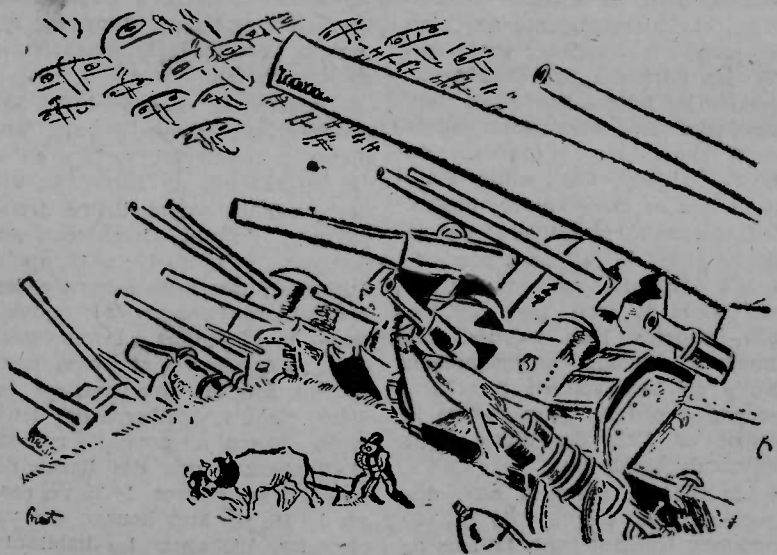
A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE



PAYSANS EN REVOLTE ?

Il n'y a pas de révolution viable sans la participation des ouvriers des campagnes.



Toutes les fois que la société capitaliste a voulu favoriser un de ses secteurs de production, il a fallu qu'un autre paye. Le Marché Commun est une porte qui se ferme sur les paysans. Leur réaction, l'action directe, est de celles qui nous plaisent. Mais il ne faut pas qu'ils oublient, en faisant leurs revendications catégorielles, que les contradictions des systèmes basés sur le capital ne pourront être résolues que par la création d'une société où la notion de profit n'existe pas.

(Voir page II.)

LA COMMUNE

Aperçu sur le déroulement des opérations militaires depuis le début avril jusqu'à la chute du fort d'Issy :

Le 2 avril, vers onze heures, trois brigades versaillaises, appuyées de quelques 600 cavaliers, convergent vers Courbevoie. Après une violente canonnade, ils attaquent les défenses parisiennes, échouent dans leur premier assaut, repartent, et finalement enlèvent la caserne, la barricade inachevée qui tenait le lieu, obligent les fédérés, qui craignent d'être coupés de Paris, à se replier sur l'avenue de Neuilly.

Paris s'attendait à tout, sauf à être attaqué. La réaction en fut d'autant plus violente. Pendant ce temps, la commission exécutive de la Commune débattait sur des mesures à prendre. Les généraux Duval, Eudes, Bergeret, voulaient attaquer, cependant que les civils, Tridon, Vaillant, Lefrançais, Pyat, s'y opposaient, doutant que la Garde nationale fut prête. En fin d'après-midi, finalement, les généraux furent chargés de présen-

ter un état complet des forces en hommes, artillerie, munitions, et Cluseret fut adjoint à Eudes.

Les généraux, cependant, partirent établissant un semblant de plan de bataille : Bergeret et Flourens devaient marcher sur Rueil, Duval sur Châtillon et Eudes sur Mâcon.

Les gardes nationaux, se fiant à la rumeur publique, pensaient partir en promenade. L'insuffisance de la préparation, déjà, les avait fait marcher des heures pour rien dans Paris, et ils durent se reposer avant de sortir.

La colonne de Bergeret partit la première, prenant la route de Rueil. Le Mont-Valérien la surplombe : certains le croyaient occupés par les fédérés, d'autres savaient que non, mais ignoraient que l'officier qui avait promis de ne pas tirer avait été remplacé. Aux premiers obus, ce fut la débâcle. Seuls quelques 2 000

hommes, dont Flourens, atteignent Rueil. Sans canons pour se soutenir, il fallut replier vers Neuilly. Flourens fut pris et fusillé, alors qu'il errait quelque part du côté de Chatou. Duval partit vers sept heures, s'engageant sur le plateau de Châtillon, atteignant Villacoublay. Il y a un semblant de résistance : les fédérés attaquent, avancent. Mais on n'a pas de canons, pas de mitrailleuses, bientôt plus de munitions. Il faut se replier; l'arrière prend peur, c'est la débâcle. Duval sera pris et fusillé dans l'affaire.

Eudes porta d'abord son attaque sur les Moulineaux, et avança jusqu'à Meudon. Il se passa la même chose qu'à Villacoublay : sans canons, n'ayant que huit mitrailleuses, il n'était pas possible de forcer le passage. Il faut se replier sur les Moulineaux, pendant qu'on installe rapidement des canons dans les forts. Ce sont ceux d'Issy qui arrêterent les Versaillais.

Paris ignore la défaite, on la lui fait ignorer. Des bataillons voulaient partir, croyant que déjà les fédérés étaient à Versailles. Ils y étaient morts ou prisonniers. Parmi eux, Elisée Reclus, qui ne tardera pas à faire connaissance avec Satory.

Le 4, cependant, il fallut se rendre à l'évidence. Le Comité central revint à la charge, demandant l'intendance, et le droit de réorganiser la Garde nationale, le droit de choisir ses chefs, ce droit que depuis le 4 septembre on lui refusait. Et finalement, on lui accorda l'intendance, on désigna Cluseret à la guerre. Cluseret était un ancien officier, il demanda 25 jours pour réorganiser la lutte et passer à l'offensive.

Le 6, Mac Mahon est nommé commandant de l'armée versaillaise, et Thiers présente son plan de bataille : Empêcher toute sortie des Parisiens par Courbevoie, écraser les forts d'Issy et de Vanves sous la canonnade, entrer dans Paris par le saillant du Point du Jour. C'est ainsi, d'ailleurs que se passeront les choses.

Cette armée versaillaise, par la bonne grâce de Bismarck passa de 40 000 hommes mal fagotés à 110 000 le 25 avril, bien équipée, bien nourrie, bien soignée. Les hommes étaient soigneusement isolés de tout contact populaire, et peu à peu l'idée de mettre la crosse en l'air des quitta, s'ils l'avaient jamais eue.

Les fédérés, quant à eux, disposaient en théorie de 60 000 hommes, formant les bataillons de

marche. Du fait de la désorganisation de l'intendance, il n'y eut jamais en ligne plus de 16 000 communards. Des 1 200 canons qui avaient provoqué l'affaire du 18 mars, seul 200 servirent, et il resta dans les casernes quelques 300 000 chassepots, alors que tous les gardes nationaux n'en étaient pas équipés. Quant à un plan de défense, il n'y en avait pas. Tout reposait sur la volonté des combattants, l'honnêteté sur des gardes nationaux. Et malgré cela, Paris put tenir deux mois. A cette complète désorganisation, il faut ajouter la lutte d'influence existant entre le Comité central et la Commune, le premier voulant prendre la direction des affaires militaires, l'autre s'en défendant.

Les forts, donc, avaient été réarmés. Il y en avait cinq : Ivry, Bicêtre, Montrouge, Vanves, Issy, et, sauf ceux de Vanves et Issy, ils étaient intacts. En outre, les fédérés tenaient les villages de Neuilly, Asnières, St-Ouen; et les Versaillais, sous le feu des forts, durent évacuer le plateau de Châtillon et Courbevoie, qui fut réoccupé par la Garde nationale.

Le 6 au matin, Vinoy, qui avait reçu ordre de s'emparer de Neuilly, attaqua par Courbevoie. Les communards soutinrent la canonnade jusqu'au lendemain, mais furent finalement obligés d'évacuer le village et de passer la Seine. Devant cette retraite, la commission exécutive remplaça Bergeret par Dombrowski. La Garde nationale hésita avant de l'accepter. Ce fut pourtant son meilleur officier. Le 9, deux bataillons, sous ce nouveau commandement, réoccupent Asnières, s'emparent des canons et de deux wagons blindés versaillais, bombardent Courbevoie et le Pont de Neuilly. Au même moment, le château de Bécon est repris, et Vinoy, qui ententera l'assaut le 12, est repoussé jusqu'à Courbevoie.

Dombrowski a avec lui 2 500 hommes, pour tenir Neuilly, Asnières et Gennevilliers. Il y en a 250 au château de Bécon. Et Vinoy accumule ses meilleures troupes pour l'assaut. Le château est bombardé du 14 au 17; le 17, après 6 heures d'une lutte acharnée, les communards doivent se replier. Pour tout renfort, Dombrowski reçoit 300 hommes, et, à cinq heures du soir, il doit repasser la Seine. Neuilly, bombardé des deux côtés, devient un amas de ruines, et finalement une des lignes de conciliateurs obtient, le 25 un cessez le feu de huit heures, qui va permettre d'évacuer les habitants

100.000 paysans européens (et d'autres) en ont marre de se faire pincer les doigts

Il ne sort pas du commun de dire que le système capitaliste mondial est submergé sous un monceau de contradictions. Il est tout aussi commun de remarquer que ces contradictions provoquent, lorsque les capitalistes tentent de s'organiser pour favoriser l'un des secteurs de l'économie, le mécontentement d'un autre, dès qu'il sent la porte jusqu'alors entrouverte se refermer sur ses doigts.

C'est ce qui se passe pour les paysans (comme pour l'ensemble de la classe laborieuse). Aussi ont-ils réagi. Mais comment?

L'augmentation du prix de leur vente n'est pas autre chose qu'un ultimatum enfantin avivant les ronds de cuir du Marché Commun qu'ils exigent que leur porte reste suffisamment ouverte. Nous ne critiquerons pas les moyens utilisés, l'action directe étant pour nous la seule méthode pouvant assurer la réussite de toutes nos entreprises contre l'exploiteur. Mais nous ne pouvons pas donner notre accord sur le but.

Comment ces paysans décidés n'ont-ils pas compris que lorsque le capital ouvre ou même entrouvre une porte, il en referme d'autres? Elles sont liées entre elles. Aussi, même dans le cas où le capital donnerait satisfaction à leurs exigences, ce sera obligatoirement au détriment des con-

sommateurs. Un siècle de ce système, dénoncé âprement et avec la plus belle lucidité par les premiers à en avoir subi les effets et entre autres par les communards de 1871 lors de la Commune de Paris, semble tout juste avoir aliéné ceux qui le subissent, lentement mais sûrement. L'augmentation du salaire des travailleurs est une de ces portes grinçantes mais contre laquelle sans relâche on frappe et refrappe comme le nouveau né sur le hochet que sa mère a fixé sur son landeau sans qu'il en sache bien la raison.

N'usons pas nos forces contre les contradictions du capital. Broyons-le sous le poids de nos actes directs et quotidiens. L'Etat et ses mandataires vous volent, les consommateurs n'y sont pas directement pour quelque chose. Pourtant comme vous ils aspirent à plus de justice. Pour cela unissez vos efforts, brisez les portes qui voilent votre vue et vendez vos produits directement aux consommateurs, qui vous aideront après avoir brisé les leurs.

Ainsi verrons-nous naître une société où la liberté ne sera plus un leurre, l'égalité un mythe et la fraternité une œuvre de charité, aumône indigne d'hommes libres, égaux et solidaires.

M. LE MAREC

du village. Les fédérés ne peuvent tenir ce secteur que grâce aux défenses de la Porte Maillot, et aux deux wagons blindés qui continueront à tirer deux jours après que les Versaillais soient entrés dans Paris.

Le feu, cependant, n'a pas cessé contre les forts du Sud, et les lignards creusent des tranchées et s'avancent de plus en plus.

Dans la nuit du 26 au 27, ils enlèvent les Moulineaux et menacent directement Issy. Le 30, le fort est pratiquement cerné, et pris de panique, les gardes nationaux décident de se retirer. Quelques uns, cependant, restent, et les Versaillais n'osent attaquer, ce qui permettra au fort de tenir le temps de l'arrivée des renforts. Cette panique entraînera la chute de Cluseret et son remplacement par Rossel et décida la Commune à créer un Comité de Salut public, dont nous aurons l'occasion de reparler.

La prise de commandement de Rossel ne changea pas grand-chose; ancien officier lui aussi, il était trop causant pour être aimé des gardes nationaux, et il ne sut comprendre qu'une révolution, ce n'est pas une guerre. Dans la nuit du 3 au 4, la redoute du Moulin Sacquet fut prise, et, dans les discussions qui s'en suivent à la Commune, on s'aperçut que le Comité de Salut public donnait des ordres qui, allant à l'encontre de ceux de Rossel, désorganisaient la défense. Le Comité accusait Rossel, qui accusait le Comité. Quant au Comité central, il menait les affaires à sa guise.

Le fort d'Issy était devenu un amas de décombres. Soixante grosses pièces versaillaises faisaient feu sur lui sans discontinuer, et le moindre homme qui se montrait aux embrasures était tué. Le 4 mai, les derniers défenseurs (Eudes s'étant éclipse) demandaient désespérément des renforts qu'ils ne reçurent pas, et des munitions, qu'ils reçurent le 5. Le 6 il n'y avait plus de vivres, et il fallut manger les chevaux. Le sept, dix obus tombaient sur ce qui restait du fort par minute, et le lendemain il dut être évacué. Ce même jour, 70 pièces de marine que Thiers avait fait venir, ouvrent le feu sur Paris.

Le 9, devant l'incurie du Comité de Salut public, la Commune en ordonna la dissolution, et aussitôt après en désigna un autre. Il était composé de Delescluze (qui allait être nommé délégué à la guerre), Ranvier, Arnaud, Gambon, Eudes.

Au même moment, le Comité central proposait la dictature à Rossel, qui la refusa. Le peuple seul aurait pu sauver la Commune, mais c'était déjà l'agonie.

Le fascisme, la carotte et les gauchistes

Un soir sur les ondes d'Europe n° 1, le journaliste George Altchuller semblait surpris d'apprendre que les formations politiques de « gôche » avaient exigé l'interdiction du meeting d'Ordre Nouveau. Selon lui nous vivons sous un régime démocratique donc de telles exigences sont inadmissibles, d'autant plus, ajoutait-il que la réunion en question était prévue à huis clos. Il ne craint vraiment pas de nous prendre pour des cons en parlant de huis clos quand un intense affichage invite 10.000 Parisiens à y participer. A priori il n'y en aurait eu que 3 milles, merde ! l'autre fumier a failli avoir raison. En tout cas les gars de l'Ordre Nouveau ils savent ce qu'ils veulent, savent très bien même : faire du raffut. De ce côté là la virée Palais des Sports fut une réussite. Je raconterai pas car vous connaissez. Vous avez lu le truc, vous avez biglouché les photos, vous avez oui le machin dans votre TSF. Heureux, qu'il y en a parmi vous ! T'as vu frère ? Les flics, paf dans leur gueule ? Et les fachos, t'as dû entendre. Un tas de tondus, aux trois quarts tordus du dessus, des refoulés brillant leur connerie bleu, blanc, rouge. On l'a prouvé : y sont dingues et faiblaris, les poulets les couvrent et les couvrent; on s'est pas laissé faire hein ! — Gauchiste, t'es plouc. Ouais, faut réfléchir des fois. Le rationalisme, ça existe. La lutte révolutionnaire c'est pas du scoutisme. Tu crois avoir fini quand t'as démontré que les fafs y sont pas beaucoup, qu'ils sont stupides, et que la masse n'en veut pas. Y a de quoi s'en taper le cul par terre. Eux, jamais ils n'ont dit le contraire gars. Qu'ils soient pas dans le courant, qu'ils soient anachroniques, désespérés ils savent et s'en vantent. Ils voulaient juste faire la démonstration éclatante de leur existence, de leur virulence. Un boum publicitaire. T'es tombé dans le panneau, tu leur as filé un coup de main. T'as fait ce qu'ils voulaient te faire faire. T'as été manipulé. Merde à quoi tu penses ? Tu crois que le fascisme veut convaincre ? qu'il veut former les masses dans sa marche ? T'es louf frère ? l'adhésion des masses il s'en balance. Au point où il en est chez nous il ne tient qu'à étaler une image de marque. Oh pas à nous, pas à monsieur tout le monde. Il a sa clientèle assurée. Ecoute un poil. Le gros bourgeois aime bien par temps clair opérer en régime « démocratique ». C'est commode, ça se contrôle bien, ça donne bonne

conscience, un chouette d'alibi. Seulement parfois la démocratie elle se fendille. L'ouvrier revendique, le péril noir et rouge se réveille, l'économie devient malsaine, la prospective hasardeuse pour les capitaux. Alors, quand cela devient trop gênant le mec il se résigne au fascisme. Pour lui ce n'est qu'un pis aller car c'est pas facile à contrôler, c'est abandonné aux phobies d'un gaillard caractériellement taré, d'une poignée d'aventuriers en mal d'aventures de sac et de noeuds. Mais c'est toujours moins grave que le communisme. D'accord ? Bien alors quand ta démocratie a atteint à ce stade hypothétique où la contestation surtout chez les jeunes laisse apparaître un futur dangereux pour une « saine rentabilité des capitaux », on voit se pointer les symptômes de la pré fascisation. C'est la renaissance des groupes de combat des brigades d'intervention, des milices, des apprentis fuhers. Et ça brandit à tour de bras tous les vieux slogans : honneur, travail, famille, patrie, Jeanne d'Arc, anti-communisme, anti-anar, racisme... Ça exulte à qui mieux mieux la brutalité, la sainte connerie. Ça crache sur la pourriture qu'est l'intelligence. Ça s'excite et braille comme folklore les hymnes de meurtres des anciens. Ça défile. A l'occasion d'élections ça casse des gueules et ça bite quelques gars pas heureux. Ça organise des congrès de Nuremberg en miniature. Plus tard ça défile en uniforme, ça se regroupe pour des expéditions punitives, des pogroms et des assassinats signés. Et alors mec tu vois pourquoi ? La publicité, l'image de marque ? tu saisis ? Alors pour nos gaziers à nous tu encadres ? encore deux ou trois coups comme celui dont je te cause et tout le monde en France n'aura que l'Ordre Nouveau en tête. Ça batifolera sec sur le pavé des cités. Il faut voir aussi que derrière ces excités tout comme derrière les pousse au crime de « Minute », il y a les vieux requins de la politique du pire, les Tixier, les Soustelle, les Biaggi, les Tomasini. Il y a les groupes armés, les nostalgiques des tranchées de 14-18 et des razzias de 45, il y a les en rupture de banc de l'OAS, il y a les militaires baissés par de Gaulle et traditionnellement anti-républicain, les fabricants de chair à canon, tous ces salauds prêts à charger dans l'épopée fasciste pour peu qu'elle offre suffisamment de garanties de succès.

Peut être bien même qu'il y a la CIA. Il y a même quelques refoulés de la majorité en extase devant des épouvantails comme Tomasini ou Dominati. En plus il y a ces tordus de flics qu'on a bien eu soin de rendre mal aimés et par conséquent peu aimant et enragé contre tout ce qui ne dit pas amen. Y'a un truc qu'il faut piger camarade c'est qu'autour de nous tout est fabriqué. Alors. Te fout pas en périphérie, soit pas marginal. Prend le mal en son cœur. Le faf y faut plus discuter avec, il faut le butter; mais bon dieu pas besoin de « gueuler : V'savez vu ? » On voit, on sait, on approuve. Pas besoin de faire de la publicité pour un produit trop connu et déjà usé. Ta violence frère révolutionnaire elle est le beau, elle est pure, elle est vérité. Ne la souille pas.

Claude LAPORTE

VERS LA COMMUNE LIBRE

Nous ne devons jamais désespérer. Notre action est de longue haleine, mais inexorablement le monde va vers l'anarchie.

Le nombre des abstentionnistes aux élections est en progression constante. Les hommes voient de plus en plus que déléguer son pouvoir c'est le perdre.

Ce sont en fait des « groupuscules » qui s'arrogent le droit de diriger la vie communale puisque la plupart des conseils municipaux ne sont élus qu'avec 20 % et moins des inscrits, ce qui fait à peine 10 % de la population, compte tenu des non-inscrits.

Tout ceci s'explique par le peu d'enthousiasme de la population, qui sait que dans la société étatique le conseil municipal ne peut pas être le reflet de l'opinion.

Certains qui ont encore la nostalgie du bulletin de vote, dans les milieux socialistes, notamment ont proposé de créer des commissions parallèles aux conseils municipaux formés de représentants désignés librement par les syndicats ouvriers, les commerçants, artisans, agriculteurs, enseignants, universitaires, sportifs, arts, etc.

Ils n'en sont certes pas arrivés à reconnaître que les anarchistes ont raison depuis toujours, mais malgré tout l'idée anarchiste pénètre de plus en plus dans les esprits et dans les cœurs.

Soyons persuadés que nous sommes sur la bonne voie et continuons la lutte.

Raymond BEAULATON

LA LUTTE DES CLASSES

Contrairement à la révolution russe, la révolution chinoise commence dans les campagnes et marche ensuite vers les villes. S'appuyant uniquement sur les couches sociales organiquement et traditionnellement liées au féodalisme (1), le régime nationaliste, impuissant à résoudre le problème agraire, s'effondrait. La seule classe capable de soutenir le régime de Chiang-Kai chek, la bourgeoisie industrielle, ne possédait pas une base économique et sociale suffisante pour lui permettre de développer une activité politique puissante.

Ce n'est donc pas la classe ouvrière, vaincue en 1927 et encore numériquement très faible, qui renverse le Guomindang, mais la guérilla généralisée des masses paysannes organisées dans une démocratie rurale primitive. Dans les villages libérés, les paysans s'emparent et partagent les terres des grands propriétaires fonciers qu'ils jugent ensuite dans des tribunaux populaires. Ces méthodes ne sont que la continuation

(1) Le terme féodalisme n'a ici aucun rapport avec l'Europe du Moyen-Age. Il désigne la persistance, en plein XXe siècle, de la domination fondamentale de la paysannerie par les notables ruraux, à la fois maîtres de la terre, détenteurs de l'autorité locale, adeptes et dispensateurs de l'idéologie confucéenne.

des méthodes de lutte développées spontanément par la paysannerie contre les empereurs mandchous puis contre le gouvernement de Nankin. Ce n'est pas le Parti communiste qui montre le chemin aux masses, mais c'est l'inverse (2).

L'armée rouge, qui animait le mouvement insurrectionnel paysan, n'a pas seulement vaincu militairement le régime nationaliste, elle a aussi désintégré et absorbé son Etat, province par province, ville par ville. Partout, les classes moyennes ruinées, la majorité des fonctionnaires, des étudiants et même des officiers révoltés par l'incurie du Guomindang, se sont alliés en masse à un nouveau pouvoir.

Le Parti communiste, qui avait caractérisé l'effondrement du nationalisme comme la « victoire de la révolution nationale bourgeoise démocratique », se proposait maintenant de stimuler le processus révolutionnaire : effectuer dans un premier temps des réformes de caractère socialiste, accéder dans un deuxième stade à la révolution prolétarienne, et enfin préparer la transition vers le communisme.

(2) « Cahiers du Communisme de Conseils », n° 4. Juillet 1969.

Pour réaliser ce programme, le parti se dépêcha de construire un Etat qui concentrait en lui toute la puissance du peuple en armes, puis, il transféra graduellement tous les pouvoirs de l'appareil d'Etat dans celui du parti (3).

Manquant de cadres compétents pour prendre en mains la totalité de la gestion de l'économie, et jugeant la bourgeoisie trop faible pour être inquiétante, le parti laisse coexister un secteur privé avec le secteur d'Etat. En 1951, il déclenche la campagne des Trois Anti (contre la corruption, le gaspillage, le bureaucratisme), puis celle des Cinq Anti (contre la pratique des pots de vin, la fraude fiscale, le vol des biens d'Etat, la malfaçon et l'emploi de matériaux défectueux dans la fabrication des produits livrés à l'Etat, et l'obtention de secrets économiques dans des buts de spéculation),

(3) Par exemple, en 1949, au Conseil d'Etat, sur 24 ministres 13 seulement étaient communistes. Puis, au fur et à mesure de la mainmise de ces derniers sur tous les ministères, le Conseil d'Etat se transforma en une institution formelle dont le pouvoir réel fut transféré au Comité central du Parti.

destinées à contrôler l'activité de la bourgeoisie, à lui montrer qu'il est le seul maître de la société et qu'il entend le rester.

Les nouveaux propriétaires de l'appareil dirigeant se caractérisent par des origines sociales particulièrement diverses. Les bourgeois se sont empressés de coloniser tous les emplois importants et ce n'est guère que dans les syndicats et l'organisation spécifique du parti que l'on retrouve une forte proportion de cadres issus des classes les plus exploitées sous le régime nationaliste. De 1950 à 1954, le coût de l'appareil administratif passe de 1.310 à 4.690 millions de yuans, sans compter les traitements. Les ingénieurs gagnent vingt à quarante fois le salaire ouvrier de base, les directeurs d'usine cinquante cinq fois, les hauts fonctionnaires plus de deux cents fois.

Cependant, si l'octroi de privilèges crée les conditions objectives d'un renforcement de leur cohésion sociale, les diverses couches intégrées à l'appareil dirigeant ne sont pas pour autant spontanément capables de surmonter la diversité de leurs origines et de s'arracher à l'emprise de leur passé. Sans le parti qui leur confère une structure hiérarchisée, leur impose une unité idéologique et leur inculque la conscience de leur destinée historique, la nouvelle classe dirigeante ne formerait qu'une cohue tirant l'Etat dans tous les sens. La bureaucratie ne devient véritablement une classe dirigeante qu'en se subordonnant elle-même à la dictature du parti. Incarnation suprême de sa vérité idéologique, gardien de ses intérêts et de ses privilèges, le parti est à la fois l'instrument de domination et le maître redouté de la bureaucratie.

En 1952, pour se donner l'infrastructure nécessaire à sa consolidation, la bureaucratie met sur pied le premier plan quinquennal. La constitution d'un grand appareil de production n'impliquait d'ailleurs nullement la liquidation de la bourgeoisie, mais sa métamorphose et son absorption en une nouvelle couche dirigeante de fonctionnaires.

Dès 1953 apparaissent les premières entreprises mixtes. En 1955, la quasi totalité de l'industrie devient un secteur économique sous contrôle direct de l'Etat. Entre-temps, le commerce sous toutes ses formes, a été graduellement étatisé.

Dans les usines, les ouvriers ne

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté — Egalité — Fraternité

FEDERATION REPUBLICAINE DE LA GARDE NATIONALE

Comité Central

Citoyens de Paris,

Ce qui se passe en ce moment est l'éternelle histoire des criminels cherchant à se soustraire aux châtiments en commettant un dernier crime qui leur permet de régner impunis par l'épouvante !

Ils sont une poignée de parjurés, de traitres, de faussaires et d'assassins qui veulent noyer la justice dans le sang.

La guerre civile est leur dernière chance de salut. Ils la déchaînent. Qu'ils soient mille fois maudits et qu'ils périssent !

Citoyens de Paris, nous voici revenus aux grands jours de sublime héroïsme et de vertu suprême ! Le bonheur du pays, l'avenir du monde entier, sont dans vos mains. C'est la bénédiction ou la malédiction des générations futures qui vous attend.

Travailleurs, ne vous y trompez pas : c'est la grande lutte ; c'est

le parasitisme ou le travail, l'exploitation et la production qui sont aux prises. Si vous êtes las de végéter dans l'ignorance et de croupir dans la misère ; si vous voulez que vos enfants soient des hommes ayant le bénéfice de leur travail et non des sortes d'animaux traités pour l'atelier et le combat fécondant de leur sueur la fortune d'un exploiteur ou répandant leur sang pour un despote ; si vous ne voulez plus que vos filles que vous ne pouvez élever et surveiller à votre gré ne soient plus des instruments de plaisir aux bras de l'aristocratie d'argent ; si vous ne voulez plus que la débauche et la misère pousse les hommes dans la police et les femmes à la prostitution ; si vous voulez enfin le règne de la justice, travailleurs soyez intelligents, debout ! et que vos fortes mains jettent sous vos talons l'immonde réaction. Travailleurs

de Paris, commerçants, industriels, boutiquiers, penseurs, vous tous enfin qui travaillez et qui cherchez de bonne foi la solution des problèmes sociaux, le Comité Central vous adjure de marcher unis dans le progrès. Inspirez-vous des destinés de la Patrie et de son génie universel.

Le Comité Central a conscience que l'héroïque population parisienne va s'immortaliser et rajeunir le monde. Vive la République ! Vive la Commune !

Paris le 5 avril 1871.

Pour le Comité Central :

G. Arnold, Amdignaux, Audouin, Avoine fils, Baraud, Bouit, L. Boursier, Castioni, Chouteau, Ducamp, Fabre, Ferrat, Fleury, Fougeret, C. Gaudier, Groland, Gouhier, Grelier, Guiral, Josselin, Lavalette, Maljournal, Moreau, Prudhomme, Rousseau.

La casa confederal de París fue inaugurada el 21 de marzo, bajo el signo de la Primavera. La CNT no envejece.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 1° de Abril de 1971.

DOMICILIO FLAMANTE.

Erase una vez una ruina que unos arruinados convirtieron en edificio limpio y confortable porque eran ricos de entusiasmo. Sin convicción, sin «agallas», las personas no pueden salir de casa sino para justificar su propio entierro.

Pues nosotros acudimos hace poco a contemplar una magnífica obra cual si en ella no hubiésemos participado durante el período edificativo. Haciendo un esfuerzo el 21 de marzo nos imaginábamos una ausencia, una indiferencia que no ha existido. Pero nos convenía obviar adrede, olvidar, «desbailar lo bailado», para comprender la magnitud de un esfuerzo cumplido, nosotros, que habíamos visto el páramo inhabitable marcado con el 33 de la calle de Vignoles. Constatar a diario el palmo de obra realizada, los tres ladrillos más colocados encima de los tres ladrillos ayer puestos, no permite, a causa del crecimiento racional presenciado, apreciar el salto total que va de la nada al todo, de lo raso a lo edificado. Esa sensación que puede registrar enteramente el «ausente» al chocar de visu con una obra de arte (y que la exageración nos sea dispensada), no nos es permitida a los hormigas constantes, porque, quieras que no, no conseguimos «ver de golpe» lo que hemos conseguido pausado, sin prisas, yendo de la entelequia al cuerpo físico, del primer golpe de pala a la pincelada definitiva.

Personas a centenares acudieron el día de la inauguración sin que ninguna de ellas saliera desanimada, sin que ninguna de ellas no se sintiera reconfortada. Verdaderamente lo presenciado, no importa por quien, amigo o compañero, francés, búlgaro o italiano, incluso los personajes «administrativos» que nos visitaron en cumplimiento de una función, tuvieron que manifestar — en casos pensar — que la sede confederal tan bravamente conseguida era de un ejemplarismo singular en este tiempo que el oro se vuelve calderilla, los años meses (por lo aprisa que transcurren) y cuando demasiados individuos

Dos picas más plantadas

encanecen en ánimos y pelo cabezote, con una rapidez lamentable.

La sala magnífica y acogedora, la salita clara y familiar que a un cronista madrileño se le antojó aula clásica de las escuelas de reciente estreno; la librería-biblioteca con un mínimo de 50.000 volúmenes al alcance de la mano; las secretarías blancas y recoletas con deseo de que los sesudos que las utilizan no sean perturbados en sus ideaciones, o estudios, el todo pintado a lo vivo e iluminado con tanta o más fuerza que la luz que el sol nos regala de día, concretando un conjunto armónico, casando la práctica con el buen gusto, originando centenares de sonrisas en otros tantos rostros humanos, iluminados, a su vez, por la satisfacción de un ensueño realizado y la aniquilación de un rumor persistente y nocivo que expresó que los refugiados ya no valemos nada, que ya no somos capaces de maldita la cosa.

«UMBRAL» 101.—Podíasenos tomar a chacota por nuestro continuo vocear un «Umbral» sin acceso, un umbral que constaba solamente en el plano. Por fin el U-101 ha salido a la luz coincidiendo, casualmente, con la inauguración casera arriba descrita. Igual que los pabellones «viñolenses» que hemos visto construir un poco cada 24 horas, nos viene a ocurrir con esta revista cuyas páginas hemos preparado, repasado y «masticado» durante meses. Con ganas de infantamiento feliz y rápido, hemos pasado por el proceso de la lentitud realizadora, que tan mal sienta a los presurosos, a los atolondrados, pero que a la larga se revela beneficiosa para la consecución, no diremos perfecta, pero si aceptable de una obra.

Ante el número azul que se nos entrega tendido sobre la mesa, hubiéramos querido ignorarlo para apreciar de un golpe la importancia o la relatividad del mismo. Por tener

los ojos «umbralmente» usados, no podemos pronunciarlos, cosa que hará el lector por su cuenta.

Simplemente, nos queda por expresar que en este U-101 se ha trabajado tanto como en el U-100; que el trazo peironista de Mario es tan seguro como el diseño bakuninista del propio Zaragoza; que el material lírico, prosaico y de estudio contenido en la revista, es vario y cuantioso... y colocado sobre páginas sin discriminación, como un carro-volquete vaciando su carga sobre la calzada; que a nuestro entender — y no vamos a desmerecer a nadie y si proclamar nuestra estima a todo colaborador — Fontaura nos da una lección

de buena crítica y Muñoz Cota una muestra de como se hace poesía, y no hay más que leerle y releerle el segundo capítulo de su composición umbraliana.

Se podrá recriminar la presentación de la «Victoria» y la efigie del héroe anónimo Codina; algo aparece imperfecto o ingrato en todo intento de arte, igual que no hay grifo vinero sin onda de mosquitos. Porque la idea es lo que cuenta, y el vino de referencia puede ser exquisito a pesar de minúsculos insectos, impertinentes porque son afrodisiacos.

«Umbral-101 viene bueno, compañeros. Trae carga de materiales excelentes y es justo asegurar que el U-101, como el U-100, es un regalo tanto para los ojos como para el espíritu.

La C.N.T. promete hacer obra, y en todo caso la cumple.

C.N.T.F. DOMINGO, 18 de Abril de 1971 A.I.T.

JORNADA CONFEDERAL

de cada año en el Palais de la Mutualité a beneficio de la labor de cultura sindical-libertaria hace 27 años establecida por la Organización.



CONSUELO IBANEZ

Conocida y estimada de nuestro público; artista consumada en los géneros de «bel canto» y ópera. Su voz es una rapsodia de primavera alentada por todos los pájaros de la floresta. Pocas artistas tienen voz tan fresca y bien timbrada como nuestra Consuelo; ni de tan alto alcance. Alguna vez la hemos tratado de ruiñosa y jamás en la práctica nos ha desmentido. El público acepta su bella y frágil silueta con satisfacción evidente, seguro de que los fragmentos que la artista le hará oír le serán de superior agrado.

En nuestra fiesta primaveral no podía faltar nuestra CONSUELO IBANEZ.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

REBELION Y REPRESION

LOS gobernantes fascistas de España, brutalmente cerriles, es de comprender que no hayan digerido todavía la indigestión que les produjo el resultado del pasado proceso de Burgos. De ahí que la represión, que las mayores arbitrariedades estén al orden del día. Y es justo que a mayor represión, a un más acentuado sistema de tiranía, crezca el descontento y la rebelión, expresada por medio de huelgas naturalmente «ilegales», y protestas callejeras. Va en vanguardia la juventud obrera y estudiantil. Y la policía, que ya podemos imaginarnos la clase de elementejos que han de ser los tipos de esa especie que pululan en España, azuzados por quienes les pagan, se esfuerzan en lo de martirizar, sembrar el terror a diestra y siniestra con tal de justificar su misión, indecente a carta cabal.

Particularmente en Barcelona y en Madrid, según los informes que nos llegan, hay un crecido número de jóvenes a los que se les ha hecho objeto de los tratos más inhumanos, acusándoles caprichosamente de lo que a los polizontes les ha venido en gana. En constantes razias represivas, en registros domiciliarios a altas horas de la noche, han ido apresando sospechosos. Luego, ya es sabido, sometidos a los tormentos más bestiales, se ha buscado el que se hicieran reos de aquello, de lo otro, y de lo de más allá. La resistencia humana tiene sus límites, y a fuerza de ser atormentados con encarnizado cinismo, no cabe extrañarse de que se hayan hecho reos de lo que no hicieron. Y es el caso que no se trata tampoco de acciones de las comúnmente consideradas «delictivas» en todo país donde existen elementales libertades cívicas, de las que España carece. ¡Y gritar en la vía pública que se quiere libertad, que se exige justicia, es un horrendo delito según criterio del fascismo franquista! Y de ahí los apaleamientos, las torturas, los encarcelamientos.

Lo que en lenguaje periodístico algunos han llamado «conciencia pública», diríase que en el sentido internacional quedó tranquilizada ante el desenlace del proceso de Burgos. ¡Ah, pero la tal «conciencia» no percibe la segunda parte, o sea la situación posterior al proceso! Y es lo que hace falta

decir, lo que se ha de señalar, donde se pueda y como se pueda. Hay que gritarle al mundo el delito de que se sea indiferente a lo que ocurre en España. A los estudiantes, a las juventudes obreras de unos y otros países se les ha de pedir ayuda solidaria ante lo que debería ser una vergüenza para todos los países civilizados: el dejar subsistir un régimen represivo como ya no lo hay en parte alguna. Si, por lo que fuere, no se puede ser parte integrante de la acción insurgente en tierras de España, por lo menos cabe el difundir en todas las lenguas, las ignominias que en España lleva a cabo el sadismo represivo.

EL COMICIO DE LA C. N. T.

Para todo aquel que es miembro de la Confederación Nacional del Trabajo ha de constituir un deber libremente aceptado el tomar interés por todo lo que al desenvolvimiento del citado organismo se refiere. No es aconsejable la actitud de inhibición, el dejar que las cosas lleven un rumbo u otro; el tratar que otros asuman responsabilidades y ofrezcan apreciaciones. Independientemente de los conocimientos, del talento, de la experiencia que en mayor o menor grado se pueda tener, el caso está que cada uno, cada miembro de la CNT, exprese su sentir. En asambleas, en reuniones, en conversaciones, en nuestra prensa. ¡Todo menos el silencio y el encogerse de hombros!

Según el sentir de bastantes compañeros radicados en distintas FF. LL., hay vivo anhelo de que este año sea un congreso y no un pleno lo que tenga lugar. Estimamos es este un criterio acertado ya que ello ha de permitir el que cada federación local exprese su peculiar interpretación de los problemas, sin lo que supone de restricción lo que atañe a todo pleno, al pasar los criterios de aspecto regional, por la consiguiente ley de mayoría. Ello resta personalidad a la minoría, que no por serlo quiere decir que esté dentro del error. De ahí que por parte de bastantes militantes se esté en la convicción de que lo más apropiado son los congresos. A veces al hablar de ello se suele poner como objeción un razonamiento de orden económico. No puede ser razón de peso, ya que dado lo espaciado de un comicio a otro, lo que podríamos llamar

sacrificio en cuanto a la cosa de hacer frente a los gastos que se ocasionan es poco frecuente y por lo tanto no reviste insuperable dificultad, máxime si tenemos en cuenta que siempre ha sido norma de la Organización la ayuda en aquellos casos que se ha hecho necesaria en lo relativo a necesidades orgánicas.

Posiblemente, en el Orden del día del próximo comicio, como es frecuente, se apunten temas o apartados que, por lo repetidos, no revistan novedad, pero igualmente ha de poder darse el caso que algo de lo presentado por las FF. LL. sea digno de detenido examen: La vida pasa y es pródiga en acontecimientos. En un orden general nada de lo que acontece puede sernos indiferente. Y habida cuenta de nuestra condición de exiliados españoles, es con miras a España que tenemos vital necesidad de estudiar las actuales características sociales de nuestro país de origen: relación, métodos de actuación en el interior y en el exterior, aprovechamiento inmediato de todas las circunstancias que puedan presentarse, puntos de apoyo, resortes psicológicos dignos de tenerse en cuenta. Es toda una gama de apreciaciones en torno a las cuales, con visión realista cabe resolver. Y hacerlo al respecto del propio interés, examinando los factores en su anverso y en su reverso. No es de cara a la galería; no es con altisonancia declamatoria que se han de abordar nuestros problemas. Es el grano del razonamiento y no la paja del verbalismo lo que ha de importar siempre.

Para toda la militancia, para todos los libertarios en general, conviene el llegar a puntos de convergencia, el aunar esfuerzos, el unir voluntades, el conseguir un mancomunado objetivo, por aquello de que la unión hace la fuerza. Ciego de entendederas ha de ser el que no lo vea así. Obtusa mentalidad la del que comprenda cuán nefasto puede resultar el ir rodando la pendiente, haciendo buenas las intenciones de declarados o velados enemigos, atentos a lo de *divide y vencerás*. Ayer y siempre las divisiones merman esfuerzos, debilitan, anulan. Es menester examinar a fondo lo que pueda ser motivo de fricción, y enmendar lo que sea enmendable. Ahora bien: lo que no se puede admitir es que haya discrepancias que apuntando omisiones o

defectos reales, o supuestos, disfracen intentos de desvío, de adulteración, de amalgamas inadmisibles. Las premisas pueden presentarse de un modo claro y concreto. La CNT integra unos postulados, que son sus fundamentos, su razón de ser. ¿Hay o no hay concordancia al respecto de ellos? Si es así, si todos estamos acordes, vinculados a los aludidos postulados, lo demás puede resolverse de un modo sereno. Modalidades de actuación, omisiones, fallos, todo puede pasar por una crítica constructiva, elevada. Nadie es perfecto, y las imperfecciones pueden, deben enmendarse. Cuestión de buena voluntad, de lealtad, de predisposición a la armonización constructiva, en pos de un dinamismo eficaz.

Sin alharacas de optimismo simplista, cabe ir hacia el comicio en ciernes animados de que se ha de realizar, en uno y en el otro aspecto, labor provechosa, tarea con ruta abierta al futuro, que si bien puede originar a la manera de mutaciones bruscas, lo que llamamos sorpresas, de tener como norma el estar ojo avizor, no pueden hallarnos totalmente desprevenidos. La Confederación Nacional del Trabajo ha representado magnífico papel en la historia social; de todos y de cada uno depende el que siga manteniendo su destacado valor moral.

TUCIDIDES Y LA HISTORIA

Con motivo de traducirse al catalán, y de haberse reeditado en francés, la obra maestra del más representativo de los historiadores griegos: «La guerra del Peloponeso», ha habido ocasión de comentar la personalidad intelectual del gran historiador Tucídides. Hay coincidencia de criterios afirmando que ha sido el padre, o el precursor de toda la metodología del moderno historiar. El más que nadie de los de su época supo ser honestamente objetivo, desbrozando las apariencias de los motivos reales, haciendo relucir las causas, sin contemplaciones de favoritismos. La maledicencia adujo que era traidor a su patria, al señalar defectos y omisiones por parte de los que, como él, eran hijos de la Grecia. Pero Tucídides sentía repugnancia al respecto de la mentira. Amaba, sobre todo, la verdad.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

Agitación y silencio

por J. HIRALDO

A UN está reciente el proceso de Burgos. Proceso que sirvió para evidenciar, una vez más, las intenciones negras del fascismo dominante en España. Una ola de indignación y de protesta contra el crimen que estaban preparando para eliminar seis jóvenes resistentes vascos, cubrió al mundo entero. Desde todos los lugares llegaban mensajes de simpatía hacia los procesados y de repudio para los inquisidores, para Franco y su régimen.

Las manifestaciones en la vía pública, las pancartas que se enarbolaban, los mítines, la radio, la prensa y la televisión, todo contribuyó a salvar la vida de los dignos muchachos que tan valientes y decididos se enfrentaron con el tribunal que los juzgaba.

La agitación de aquellos días aciagos de diciembre fue algo extraordinario; una especie de fenómeno de los que se dan pocas veces en un siglo, conmovió las masas trabajadoras de todos los países. El gesto más grande, más hermoso que se ha hecho en favor del pueblo español desde que el fascismo se impuso y destruyó todos los derechos, todas las libertades que los trabajadores habían conquistado en muchos años de lucha continua contra el Estado y los explotadores.

Dio margen el proceso de Burgos para que se desempolvaran los archivos y salieran a la luz pública documentos y fotografías que confirman el crimen, el tremendo genocidio que practicaban, que continúan practicando los bárbaros de la cruzada contra el pueblo indefenso. Así pudo verse en la televisión al tirano español, altivo y satisfecho cuando abrazó a su protector Hitler en Hendaya. También revivimos los días negros de la aviación alemana bombardeaba Madrid, sembrando el terror y la muerte por todas partes, la destrucción de Guernica y otras ciudades sin defensa.

Nadie podrá negar que todos esos crímenes se efectuaban con la complicidad de la Iglesia, la bendición del papa y la indiferencia fría de las democracias..., interesadas en que sucumbiera el pueblo que heroicamente se defendía frente al fascismo, al mismo tiempo que iba jalonando el camino de la libertad para todos los oprimidos de la tierra.

Tras la tempestad llega la calma. Asimismo ocurre en las convulsiones sociales. Después de la agitación tan magnífica que sacudió la indiferencia del mundo del

trabajo, y que demostró la grande que pudo ser la solidaridad humana cuando los pueblos la practican, se ha vuelto otra vez al silencio. Silencio desesperante que el dictador español y sus sicarios están aprovechando para llevar a cabo la ignominiosa represión que cubre a todo el país. Maestros, abogados, médicos, artistas, trabajadores, todos cuantos manifiestan disconformidad con el régimen, sienten en sus propias carnes las dentelladas de la policía y de la guardia civil.

El estado de excepción que tanto dio que hablar, es permanente en España. Y no de ahora solamente, sino que existe desde que las fuerzas negras vencieron en la contienda y el fascismo se impuso. Antes, igual que ahora, de día como de noche, son asaltados los domicilios de los elementos que consideran sospechosos, sin ningún miramiento para los niños ni los ancianos. El ser familia de un hombre que ame la libertad, que tenga ideas y dignidad, representa un gran peligro en la España de Franco.

Las cárceles se van llenando de luchadores, de antifascistas dignos que no quieren guardar silencio y denuncian los atropellos que continuamente sufren los desheredados, los que trabajan mucho y gozan de muy poca cosa.

Para salvar las apariencias, el dictador español procura ir cambiando el color de la fachada del régimen y el vocabulario de sus defensores. Pero el fondo es el mismo. No puede ser de otra forma mientras la dictadura fascista siga imperando. Ya se permiten algunos de los encumbrados del régimen, con el cinismo que los caracteriza, hablar de libertad y de justicia. Publican algunos libros de los que antes fueron condenados a la hoguera y luego persiguen acerbamente a quienes se interesan por ellos e interpretan bien su contenido. Ya que no son hombres conscientes y juventud bien orientada lo que desea conseguir el gobierno español sino esclavos sumisos.

De todas formas, saben ellos, como lo sabemos todos, que España no puede subsistir ella sola, aislada de los demás pueblos. Necesita la cooperación económica y cultural de los países industrializados y progresistas.

Aquello de «no nos comprenden fuera de nuestras fronteras», «si no podemos mirar hacia el exterior, miraremos hacia dentro», algo así como hacia Nerón para

recrearse en su obra de destrucción y de muerte, es un cuento que ya no lo aceptan ni los mismos que en plan de desafío, de fanfarronería chulesca, tolerada, lo decían.

De ahí los muchos y sucesivos desplazamientos del ministro de Asuntos exteriores, López Bravo, para tener entrevistas con sus colegas de diferentes gobiernos, entre ellos con los llamados comunistas.

La Iglesia, astuta, simulando conformidad, pero siempre atenta para aprovechar las coyunturas que puedan favorecer sus intereses, llevaba muchos años esperando la ocasión de poder desplazar a la Falange del Poder, aunque colaboraran estrechamente durante la guerra que desencadenaron en nombre de Dios y de la Patria. Los falangistas asesinaban a los trabajadores, a todos los hombres de espíritu libre; los representantes de la Iglesia bendecían a los falangistas y los alentaban en la masacre.

La continuidad del fascismo, encarnada en el «caudillo» y sus secuaces, la Iglesia es la mejor fuerza que se presta a asegurarla. Después del golpe dado a la Falange, de la llegada al gobierno de los representantes del Opus Dei, ya han sido más de doscientos los cargos oficiales que han caído en sus manos, entre ellos diecinueve gobernadores civiles.

Entre tanto, hay curas revoltosos que participan en la resistencia de los vascos, que sufren condenas de largos años de encierro en las cárceles franquistas. No dudamos de las buenas intenciones, de la generosidad de los eclesiásticos que se ponen de la parte de los humildes y defienden sus derechos. Hombres que podrían darse vida holgada, llena de placer y satisfacciones materiales — como es el caso de la gran mayoría de los clérigos españoles — y por oponerse al mal y defender la justicia son vejados, torturados, condenados por el fascismo, tienen, indiscutiblemente, sentimientos altruistas, ya que sus fibras sensitivas se conmueven con el dolor ajeno. Cualidades éstas que los distinguen y los eleva por encima de los muchos cómplices con los asesinos que ampara la Iglesia. La que, sin escrúpulos de ninguna clase, podrá utilizarlos cuando se le presente cualquier contratiempo, como mártires del régimen sanguinario que la misma Iglesia ayudó a su im-

plantación y que continúa sosteniendo más o menos abiertamente.

A pesar de la gran represión que ejercen las fuerzas franquistas en las grandes ciudades, en los pueblos y en los centros universitarios, todos los días hay protestas, huelgas, conflictos entre los que trabajan y los burgueses explotadores. España se ha de liberar del fascismo por su propio esfuerzo. Los trabajadores, los estudiantes, las nuevas generaciones se van dando cuenta de que han de ser ellos los que han de terminar con el oprobio y la dictadura que tantos años llevan sufriendo. El descontento se hace sentir cada vez más fuerte. Para que se exteriorice y abarque a todas las capas sociales, a toda la opinión pública y hacerse acreedores de la simpatía de los países libres, de todos los hombres dignos, es preciso que se promuevan hechos, acontecimientos que trasciendan fuera de las fronteras, que rompan el silencio vergonzante que lo va dominando todo.

Los antifascistas españoles en el destierro, con los libertarios en primera fila, pueden contribuir profundamente, en estrecha colaboración con los que luchan en el interior, a que nuevos hechos se produzcan, a que el combate tome cada día mayor incremento, hasta conseguir el derrocamiento del fascismo y que el sol de la libertad brille en Iberia.

L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opusculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1 F.

COMPANEROS: Acordémosnos de la suscripción pro-España oprimida.

ANTENA

EL FLIRTEO MADRID-MOSCU

MADRID. — Ha regresado de Moscú la misión española comercial enviada allí por el gobierno franquista. Estos «misionarios», José Luis Serón, director de departamento en el ministerio de Asuntos Exteriores, y Miguel Angel Santamaría, director general de política económica del ministerio de Comercio, sostuvieron conversaciones directas con representantes del gobierno soviético.

COMENTARIO DE LA REVISTA «NIN»

BELGRADO. — La revista «Nin» opina en su último número que las negociaciones llevadas a cabo estos días en Moscú sobre un acuerdo comercial entre la Unión Soviética y España podrían llevar al establecimiento de relaciones diplomáticas entre ambos países.

Se trata de la primera reacción aparecida en un país de régimen comunista respecto a tales conversaciones.

El diario yugoslavo añade que no sólo el intercambio de mercancías, sino también la cooperación en diversos sectores como el turismo, la información, la pesca, etc., entre Madrid y Moscú, han registrado un constante aumento durante los últimos años, así como también los contactos entre diplomáticos de ambos países se han hecho más frecuentes.

«Paralelamente — subraya la revista — algunos países de la Europa Oriental han ido desarrollando sus lazos con España. Madrid mantiene actualmente relaciones consulares con Polonia, Rumanía, Hungría, Bulgaria y Checoslovaquia».

ODIO HASTA MAS ALLA DE LA TUMBA

BARCELONA. — Es sabido que el ex alcalde de esta ciudad, Carlos Pi i Sunyer, falleció hace poco exiliado en Caracas (Venezuela). Su familia, que reside aquí en Barcelona, hizo trabajos cerca de las autoridades españolas para que los restos de su familiar pudieran ser trasladados a esta ciudad donde ser enterrados en el panteón que la familia Pi i Sunyer posee en el cementerio del Este, cerca de Pueblo Nuevo. Pues esta mínima satisfacción le ha sido negada a la familia Pi por disposición oficial irrazonada.

LA HUELGA POTASICA PROSIGUE

PAMPLONA. — Pese a los anuncios agoreros de los diarios pagados por la empresa indicando reincorporaciones sin condiciones al trabajo, la huelga de «Potasas de Navarra» continúa con el entusiasmo del primer día. Los huelguistas no ceden ni cederán en tanto no sean atendidas sus modestas peticiones de aumento de sueldo y levantamiento de despidos.

HUELGA ESPECIAL, O LA DIGNIDAD OBRERA

GIJON. — Cosa de un centenar de obreros portuarios del Musel que acudieron a los dos llamamientos habituales, se han negado a trabajar como protesta por la «colla» de la Unión Estibadora Gijonesa.

Esta «colla», integrada por cuarenta descargadores, detenta la exclusiva de la descarga de los buques con mercancías destinadas a las siderúrgicas de «Uninsa» o «Ensidesa», gracias a lo cual el trabajo no les falta y realizan prácticamente a diario horas extras que les proporcionan unos ingresos suplementarios.

El resto de los trabajadores desean que los beneficios de la «colla» se extiendan a todos por igual, de modo que el trabajo se reparta más equitativamente.

DE LA FARSA ELECTORAL FRANQUISTA

VALENCIA. — Josefa Ahumada, candidata que impugnó las elecciones a concejales por el tercio familiar en noviembre pró-

I

Marta Passoire a O. Courbillon,
diputado de Sarthe-et-Loiret
París, 10 de marzo.

SENOR DIPUTADO:
Perdone a una pobre deses-
perada la libertad que se
toma de ir a importunarle en-
medio de sus numerosos trabajos.
Para que yo me atreva a proce-
der tan indiscretamente con un
hombre a quien sus méritos seña-
lan al respeto público desde hace
tantos años, es menester que me
vea impelida por la inmensidad
de la desgracia que me abate, ¡la
más grande, quizá, que ha herido
a una mujer!

Agrego que la señora T..., ami-
ga suya, señor, y mía, me ha
inducida vivamente a dirigirme a
usted, asegurándome que su bon-
dad y complacencia no tienen
límites, y que será para usted
una satisfacción tender a mi
quebranto una mano caritativa.
¡Quiera el cielo que ella haya
dicho verdad!

Señor diputado, voy a decirse-
lo todo. Sólo con la sinceridad
confío en hallar el camino de su
corazón. He cometido una falta,
señor diputado, una falta grave,
tan grave, a tal punto grave, que
a la idea de tener que confesarla
siento que el rubor sude a mi
frente. He sido — ¡Dios mío, qué
humillación! —, he sido, en una
palabra, sorprendida en flagrante
delirio de lo que usted sabe,
con mi sobrino, el pequeño cole-
gial, un muchacho de dieciséis
años y medio...

Va usted a decir: «¡Es vergon-
zoso!» Lo sé, señor diputado, y si
pudiera purgar mi culpa con una
pinta de mi sangre o una libra
de mi carne... Sin embargo, us-
ted no puede condenarme sin
oírme. Hay que ser justo, ¿ver-
dad? Hay que comprender las
fatalidades de la vida.

¡Sí, vergonzoso! ¡Sí, tiene usted
razón! ¡Sí, soy la más vil de las
mujeres! Pero el arrepentimiento
lo borra todo, y, por otra parte,
no debo callárselo por más tiem-
po, y no he pecado más que por
imprudencia. ¡Oh!, en cuanto a
eso, puedo jurárselo por lo que
tengo de más sagrado en el mun-
do: si he acudido a la cita del
Hotel Terminus, si he aceptado
la entrevista de la que debía vol-
ver deshonrada, ¡ay!, herida,
manchada para siempre, lo he
hecho con un propósito excelen-
te. Quería sermonear a ese niño,
que me perseguía con cartas y
con tiradas de versos extravagantes;
esperaba llamarlo a la razón,
gracias a algunas palabras severas.
Desgraciadamente, las cosas
fueron mal. Solo conmigo, mi

Un mes

sobrino empezó a hacer locuras,
gritando, llorando, golpeándose
la cabeza contra la pared, juran-
do que yo era toda su vida, toda
su alma y todo su pensamiento
y amenazándome, si no cedía,
con levantarse la tapa de los
sesos en mi presencia. Por últi-
mo, perdí la cabeza... ¡yo no sé
qué sucedió! En resumen, mi ma-
rido (que, sin duda había sospe-
chado algo) llegó de pronto,
acompañado por el comisario de
policía. Se levantó proceso ver-
bal, y ayer fui condenada a un
mes de prisión por corruptora de
menores. ¡Un mes de prisión,
Dios mío!... Permanecer encerra-
da un mes en San Lázaro, entre
ladronas y prostitutas!... ¡Nunca!
¡Antes cien veces, antes mil ve-
ces la muerte!

Señor diputado, no tengo más
esperanza que usted. La señora
T..., a quien me he confesado,
me dice que usted es íntimo ami-
go del ministro de Justicia y que
le bastará decirle una palabra al
oído para obtener la derogación
de mi pena por parte del tribu-
nal. Esa palabra, señor, usted se
la dirá, porque, estoy segura,
querrá impedirme que cometa
una locura... ¿Necesito agregar
que toda una vida de gratitud,
de abnegación y de devoción no
bastará para pagar tan señalado
favor?

En la convicción en que me
hallo de que escuchará usted mi
súplica, que no habré llamado en
vano a la puerta del más noble
y del más generoso de los hom-
bres, le ruego acepte, señor dipu-
tado, la expresión del profundo
respeto con el cual tengo el ho-
nor de suscribirme su muy
humilde, muy obediente y muy
aflicta servidora.

Marta Passoire

P. S. — El pequeño colegial ha
sido embarcado a bordo de la
Belle-Junon.

II

O. Corbouillon a Marta Passoire.
11 marzo.

Señora:

En respuesta a su carta, me
apresuro a informarle que recibo
todas las mañanas, de diez y me-
dia a mediodía, y que me será
grato hablar un instante con us-
ted.

Reciba, señora, mis saludos.

O. Courbouillon

de prisión

III

Marta Passoire a O. Courbouillon
17 de marzo.

Muy señor mío y querido amigo:

Desde que tuvo usted la amabilidad de acordarme una audiencia, han transcurrido cinco días, cinco días mortales, que me han parecido más interminables que siglos, y en el transcurso de los cuales he creído poder permitirme escribir a usted cuatro veces.

Mis cartas han quedado sin respuesta.

No sabiendo qué pensar; buscando, sin encontrarla, la explicación de un silencio tan prolongado como misterioso, me pregunto con terror qué debo esperar para mi recurso en gracia. ¿Acaso ha obtenido usted informaciones desfavorables a mi respecto? En este caso, sólo me restaría eliminarme, pues jamás una mujer sin defensa, abandonada por todo y por todos, sería injustamente arrojada a la iniquidad de enemigos encarnizados en querer su ruina... Afortunadamente, señor y muy querido amigo, mi pasado responde por mí. Está exento de toda mancha; ¡eso puedo jurárselo sobre la tumba de mi padre! (No hablo del asunto del pequeño colegio; cuanto más pienso en eso, más me convengo de que he obrado a influjos de un acceso de locura). Entonces, ¿qué? ¿Por qué ese silencio? ¿Es que he causado mala impresión? Su acogida tan bondadosa, sus cumplidos tan lisonjeros, las palabras de consuelo y de esperanza, tan dulces para mi inquietud, que usted me prodigó, me autorizan a no creerlo. ¿Será porque en un momento dado yo le dije: «¿Quietas ésas manos, no se haga el niño, sea juicioso?» Si es por eso, si es porque le hablé en forma tan descortés, pues bien, le presento mis excusas... No sabía lo que usted quería; además, se lo confieso, tuve miedo... Me pareció usted un gran león.

Por piedad, señor y muy querido amigo, ponga un término a mi suplicio, haciéndome saber si, como usted se proponía, ha hablado por mí al señor ministro de Justicia, y si, de cualquier manera, puedo seguir contando con su preciosa protección. ¡Yo, es natural, no sé cómo vivo! Ya no como; ya no duermo; si llaman a mi puerta salto hasta el techo. ¡Creo siempre que son los gendarmes!...

¡Tengo los nervios en un estado!...

Su servidora, bien digna de compasión.

Marta Passoire

IV

O. Courbouillon a Marta Passoire. (Por expreso telegráfico)
17 de marzo.

Querida señora:

Es usted una niña, por afligirse así. ¿Qué es un mes de prisión, comparado con la eternidad? Todo eso, desde luego, puede arreglarse; pero, se lo prevengo, depende exclusivamente de usted. Pase, pues, por mi casa, mañana por la mañana, alrededor de las nueve, lo más puntualmente posible. Hablaremos del asunto.

Su afectísimo servidor.

O. Courbouillon

P. S. — Mi criado ha recibido instrucciones. La introducirá a usted en mi despacho; en consecuencia, no hará usted antesala.

V

O. Courbouillon a Marta Passoire
19 de marzo.

Acabo de hablar con el ministro.

Está hecho.

No he podido obtener más que la conmutación de la pena, en lugar del sobreseimiento liso y llano: la condena de un mes ha sido reemplazada por una multa de 2.000 francos. Como estás casada bajo el régimen de la comunidad, es tu marido quien la pagará.

Mi boca sobre la trompita de Cocó.

O. Courbouillon

VI

Marta Passoire a O. Courbouillon
20 de marzo.

¡Oh, mi Cocó! ¡Oh, mi Cocó!... Entonces, ¿es verdad, eh? ¿Es verdad, dices? ¿No me meterán en prisión?... ¡Oh, día de alegría, día de gozo!... ¡Desde mi primera comunión, nunca he sido tan dichosa!... Además, ¿sabes?, para un diputado eres un loco admirable...

La que te ama.

Marta

P. S. — ¿Eres amigo también del ministro de Marina? En ese caso, ¿serías tan bueno que le digas una palabra al oído para que hiciera volver a mi pobre sobriño?

GEORGES COURTELINE

ANTENA

xiiño pasado, ha salido triunfante en las elecciones recientes. Por consiguiente, ahora la impugnan los impugnados. Todo terminará en el restaurante de la esquina.

MADRID. — La afluencia a las urnas ha sido escasa. De 174.251 electores previstos sólo han depositado papel concejalista 16.407 gregarios y familiares.

MALAGA. — Han ganado los mismos: González, Muñoz y Sánchez, concejales eternos. No tuvieron contrincantes ni votantes, ni falta que les hacían.

AVILA. — Ireño Martín García ha sido proclamado concejal electo por la Junta Municipal del Censo Electoral. O sea, por el artículo 29 clásico de la monarquía.

LOS APUROS DE «LA GUAXA» O ¿QUE REMEDIO QUEDA!

OVIEDO. — Paz Vigil, «La Guaxa», popular vendedora de periódicos de Pola de Siero, a la que recientemente impuso la Medalla de Oro al Trabajo el ministro don Licinio de la Fuente, ha sido objeto estos días de la atención de sus convecinos. A sus 63 años, se ha caído y, a consecuencia del golpe, se fracturó un brazo. A pesar de los fuertes dolores que sufría, siguió trabajando durante dos días, sin solicitar asistencia médica, hasta que un señor de la localidad hizo que la viera un médico. Está siendo atendida en el Hospital General de Oviedo, habiéndole sido escayolado el brazo.

A sus amigos Paz les ha dicho: «Antes sólo estaba despesetada; ahora estoy eso, lisiada y liciniada».

LOS MEDICOS NO ESTAN CONTENTOS

MADRID. — La mesa de hospitales del Colegio de Médicos de Madrid ha adoptado por unanimidad los siguientes acuerdos:

Hacer presente su desagrado por los abusos que se están produciendo respecto a la provisión de plazas de médicos adscritos a las nuevas instalaciones hospitalarias de la Seguridad Social, de manera especial en algunas provincias.

Solicitar que las plazas que haya que proveer se publiquen oficialmente para general conocimiento de los médicos españoles, y que puedan optar a las mismas cuantos lo consideren conveniente.

Que en tanto la organización médica colegial no llegue a un acuerdo con la Seguridad Social sobre el sistema de provisión de vacantes, queden totalmente en suspenso los nombramientos, aún cuando revistan el carácter de temporales.

BARCELONA. — El servicio médico del Hospital Clínico continúa en estado de huelga. Hasta que las autoridades correspondientes se caigan del burro.

DE LA «QUEMA» QUE QUEMO DEMASIADO

VALENCIA. — Dos muertos y 209 heridos hubo en la Plaza Castelar al estallar a destiempo tres carcasas de un castillo de fuegos artificiales.

Además de ese trágico suceso casi paralelamente ardió, completamente, el pabellón de la comisión fallera «Convento de Jersalén». Sin víctimas afortunadamente, con la adición de cuatro millones de pesetas convertidas en cenizas.

JUICIO CONTRA SEIS ANARQUISTAS

MILAN. — Seis anarquistas acusados de haber estado llevando a cabo durante un año atentados terroristas con colocación de bombas, han comparecido hoy ante un tribunal.

Uno de los acusados, que se negó a dejar de fumar, fue expulsado de la sala tras gritarle «payaso» al juez.

Cuando el juicio se suspendió hasta mañana, debido a una huelga nacional de abogados, los seis anarquistas entonaron cánticos que fueron secundados por los asistentes que simpatizaban con ellos.

Los procesados son cinco jóvenes y una joven, acusados de asociación criminal, de destrucción, de colocación de bombas y de manipulación y tenencia de explosivos.

A beneficio de «Umbral» y de LE COMBAT SYNDICALISTE

Las federaciones regionales cenetistas de las zonas Norte y Normandía preparan para el día 6 de junio del presente año una interesante FIESTA DEL LIBRO en los flamantes locales del 33, rue des Vignoles, París (20), a cuya exposición podrán concurrir las Editoriales que lo deseen y aceptar las condiciones que les serán propuestas, así como los escritores que editen personalmente sus obras.

Durante la Fiesta se sorteará una original Tómbola del Libro, cuyos boletos hallará el lector que los desee, en nuestra Administración al precio de 1 franco cada uno. La lista de premios establecida es como sigue:

1º. «L'Homme et la Terre», de E. Reclus, 6 tomos.

2º. «Encyclopédie Anarchiste», muchos autores, 4 tomos.

3º. «Obras completas» de Blasco Ibáñez, edición lujo.

4º. «Obras de García Lorca», ed. lujo.

5º. «Obras completas» de Amado Nervo, ed. lujo.

6º. «Obras completas» de Cervantes Saavedra, ed. lujo.

7º. «Obras completas» de Ciro Alegría, ed. lujo.

8º. «Obras completas» de Rosalía de Castro, ed. lujo.

9º. «Ciclo poético» de Juan Ramón Jiménez, ed. lujo.

10º. «La Novela picaresca española» (clásicos), ed. lujo.

11º. «Obras completas» de Ramón de Campoamor, edición lujo.

12º. «Obras de Rabindranat Tagore», ed. lujo.

13º. «Obras completas» de Rafael Barret, 3 tomos, y hasta el premio 50 lotes de libros importantes de relevantes autores.

Luego premios de consolación para los poseedores de billetes a quienes la suerte les sea esquiva. Por cada cinco francos devengados habrá derecho a un libro bueno, pero no escogible.

Toda compra de libros efectuada en la Exposición el 6 de junio, beneficiará de un 10 % de descuento.

La Fiesta será cerrada con un acontecimiento de variedades.

El entorchado y la mitra

SEGUN el corresponsal en Madrid de «Le Monde» (2-2-71), cabe pensar que la Iglesia española se dispone a cambios considerables en sus relaciones con el Estado. La firma posible de un nuevo Concordato entre éste y el Vaticano ha sido acogida con reservas por parte de la primera. Los balbuceos que se oyen, referentes a entrevistas del señor Garrigues, embajador español en la santa Sede, con el cardenal Casaroli, representante del Vaticano — iniciadas en julio de 1969 —, no contentan al obispado español porque, conservando la Iglesia todos los privilegios concedidos por el Concordato de 1953, la única reforma consistiría en que el jefe del Estado renunciaría al derecho de presentación de obispos, con reserva de conocer de antemano y hasta las más mínimas jerarquías, los nombramientos eclesiásticos, lo que en si encierra derecho de veto.

Los obispos arguyen — al parecer — que el texto enviado por la santa sede no corresponde al estado actual de las negociaciones y que el 17 del mes de marzo en la asamblea plenaria del obispado español se trató del asunto.

Los obispos conciliarios fueron mayoría en el seno de la asamblea contra 23 «políticos» y el gobierno tomó posición previa al respecto pensando en un posible Concordato que respete las experiencias conciliarias y suprima los privilegios del de 1953.

A todos esos rumores y comentarios, «Informaciones» se pregunta a qué han servido los diálogos preliminares cuyo fruto es ese anteproyecto.

El gobierno español precisa que, Estado e Iglesia deben ser independientes, conservando una «sana cooperación» y piensa en:

1º. — Suprimir las subvenciones vertidas al culto y al clero.

2º. — Item la enseñanza religiosa obligatoria en las clases primarias y secundarias.

3º. — Item la jurisdicción especial para los curas y también la exención del servicio militar para los religiosos.

4º. — La renuncia del Estado a todo derecho de «presentación» de obispos y titulares de todo cargo eclesiástico, manteniendo la «notificación» previa para el nombramiento de arzobispos y obispos.

5º. — Supresión de la obligación del matrimonio religioso.

La revista sacerdotal «Incunable», escribe: «Para pasar sin violencias

del clásico régimen concordatario al régimen común puro y simple, una solución intermediaria se ha dibujado: Reemplazar paulatinamente el Concordato global por acuerdos parciales, permitiendo resolver, en el momento propicio, los problemas más importantes concernientes entre Iglesia y Estado.»

Estas noticias van preñadas de preguntas: ¿Será posible que el Estado franquista, apoyado siempre por la Iglesia, desee separarse de su aliada principal? ¿Es acaso una toma de posición contra las posibilidades hasta ahora acordadas en privilegios de todas clases? ¿Entiende así debilitar el potencial económico del bajo clero, cuya animadversión contra el régimen es cada día más manifiesta? ¿Entiende el gobierno guardar libres sus manos para perseguir con más soltura a aquellos curas que, gozando de libertad de acción son susceptibles de alimentar disturbios? ¿Quiere disminuir el ascendente eclesiástico sobre las familias derogando la obligatoriedad del matrimonio religioso? ¿Considera que si los ciudadanos obvian éste y otros actos religiosos la Iglesia acusará algún perjuicio? En fin, ¿no será ésta una maniobra más, puesto que no se menciona para nada el artículo primero del Concordato de 1953, clave del todo y que estipula que: «el Estado reconoce a la Iglesia el privilegio de perfección»? Este deseo de acuerdo posible, espera, quizá, ser rubricado en momento oportuno. Rezuma, empero, tan sorprendente buena fe, que cuando se conoce a ambas partes es prudente pensar qué habrá entre bastidores. Quizá retrocedan ambos de mutuo consenso unos para mejor apartarse, y los otros para mejor saltar.

Esto hace pensar la revista «Incunable». Esto y que se engrasa la máquina para el cambio de velocidades y de dirección. La Iglesia prepara nuevas relaciones con el Estado venidero. Quiere presentarse sonriente y salvadora de la situación española sirviendo de correa de transmisión del poder. ¡Vayamos con cuidado! Vivimos momentos precursores de cambios que no deberían sorprendernos.

Fernando FERRER

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha.

¡Apoyemos a S. I. A.!

Discos

En una reunión dominguera acabamos de captar un movimiento de euforia, una sonrisa de satisfacción común a quinientas almas.

Lo de almas es un decir, porque se trató de compañeros; y de compañeras, desde luego.

La CNT había estrenado traje, esto es, domicilio, cosa inhabitual en la hora — larguísima — del exilio. El «traje» es cómodo y vistoso y los confederales, y amigos de los confederales, nos sentimos satisfechos dentro del mismo.

Y tanto sosiego, tanto contento nos plació a causa de un nerviosismo vencido. ¿Cómo? Pues sí, nerviosismo vencido. Hubo durante meses frenesí de trabajo, impulso poderoso «para terminar cuanto antes». En la búsqueda de un final esplendente, casi apoteósico como el conseguido en 21 de marzo, fue común, inevitable casi, el trasiego viril de que hacemos referencia. Se perseguía un cumplido macho y se ha conseguido edificando, pintando, clavando, impeliendo incansablemente. Como si los compañeros se gritaran a sí mismos para espolearse. Hay que pelear contra lo imposible para posibilitar, para comprender, un estado de nervios que de otra suerte parecería inexplicable.

Ante la satisfacción de todo el mundo, la casi neurosis se disipó como el humo. A fuerza de satisfacciones, engendradoras de sanas sonrisas. Y ahí estamos.

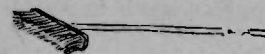
Y ahí no están los que estar pudieron. Se ausentaron por enfermedad de ausentismo. Sin que la puerta se cerrase a nadie, pues ni siquiera puerta existía — ni existe — en la estancia nueva.

Y así el milagro se va realizando. ¿Milagro? Tal vez no. Y bien: lo dejaremos en consecuencia prevista. El domicilio viejo que todos compartimos era imposible. Lo agrío se había refugiado en él y desinfectarlo no valía la pena, lo dejamos con ídem. Luego cada cual quedó en su elemento, porque elemento común no existía; en tanto lo nuestro crece porque lo perdido se recupera. Son los votos los que se aíslan, consumen y enmohecen en signo de repajolera democracia.

¿Cuándo se recobrará el buen sentido?

Nosotros, obra en ristre, lo tenemos recuperado, en caso de que lo hubiéramos perdido.

DISCOBOLO



COMUNICADOS

CONSTATAACION

Los autores - cantores máximos de la canción francesa son amigos nuestros. Otra nueva amistad del mismo orden: **GEORGES MOUSTAKI**, que el 18 de abril se producirá en nuestro festival de la Mutualité.

MAS ANTENA

DESCONTENTO EN AUTOBUSES

BARCELONA. — Hace dos semanas que los empleados en «Urbanizaciones y Transportes» se declararon en huelga por 48 horas creando un serio problema, principalmente en los servicios de barriadas y extramuros. El personal se reintegró al trabajo bajo condición de que si no les son satisfechas sus razonables peticiones, se declarará en huelga general indefinida.

LA CUESTION SOCIAL

BILBAO, (OPE). — En la Constructora Naval han efectuado un paro mil obreros en señal de duelo por la muerte del compañero José Vega Maceida, de 41 años, fallecido a consecuencia de ser alcanzado por un camión en el interior de la factoría.

PARA ESTOS INCENDIARIOS NO HABRA CONSEJO DE GUERRA

SAN SEBASTIAN. — El coche del abogado donostiarra señor Bandres, quien había recibido varias amenazas de muerte, ha sido incendiado en la calle. Bandres actuó de defensor en el juicio castrense de Burgos.

ADVERTENCIA. — El cuento de Courteline que publicamos en este número es un excedente de la revista U-101.

F. L. DE OULLINS (Rhône)

Convoca a reunión para el domingo 4 de abril, a las nueve y treinta, en el local de costumbre.

F. L. DE EVREUX

Organiza para el 18 de abril un viaje en autocar con destino a la Jornada Confederada de París. Para plazas en el car y entradas para el Festival, dirigirse al compañero E. Calero, 21, rue des Lombards, Evreux.

TEATRO EN NARBONNE

El domingo, día 25 de abril, a las 15 h., organizado por «Solidarité et Culture», tendrá lugar en la «Maison des Jeunes», una gran velada artística a cargo del grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

El programa constará de una pieza de teatro, en la primera parte, y escogidas variedades, en la segunda, cuyo detalle se dará a conocer en próximas ediciones.

F. L. DE DREUX

Para el 4 de abril a las 10 de la mañana, son invitados todos los sostenedores a la Asamblea General Ordinaria en el local acostumbrado.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros de esta Federación Local a la Asamblea que tendrá lugar el día 4 de abril a las 9 de la mañana exactas en el lugar de costumbre.

Se encarece la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PERPINAN

Organiza las charlas siguientes en el local de la CNT, 46, rue d'En Calce:

Por el compañero Blanco Francisco, el 4 de abril 1971 a las 9,30 de la mañana:

«Mayorías y minorías».

PRO ANCIANOS

Torralba, Fresnes, 5. A. Soto y M. Rodríguez, St-Denis, 20; Guy, Paris, 8; Vicente Gutiérrez, Paris, 15; F. L. Drancy, 10; T. M., 3,60; Luis Pablo Saavedra, Göteborg (Suecia), 27,60; Ballesta, Sarregamines, 25; Fajardo, Eliot Lacke (Canadá), 38; Antonio López, Roanne, 10.

Total: 162,29 francos.

RONDALLA GUITARRISTA EN PARIS

Cuantos compañeros jóvenes y demás tengan afición a la música y deseen aprender a tocar

la guitarra o la bandurria, pueden pasar a inscribirse en 33, rue des Vignoles, donde podrán seguir curso dirigido por un diestro profesor de instrumentos de cuerda.

F. L. DE ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar en nuestro local social el domingo 4 de abril a las nueve y media de la mañana. Entre otros importantes puntos a discutir se tratará de la reorganización de SIA.

C.N.T. - ZONA NORTE

NOTA EXPLICATIVA

Los compañeros que adquieran la revista «Umbral» o que hayan recibido o reciban el núm. 101, encontrarán una nota dicha «Por la supervivencia de «Umbral».

La C. de Relaciones Zona Norte de la CNT de España en el Exilio, impregnada de los deberes responsables que le inquietan por las publicaciones que emanan de su seno; teniendo en cuenta que las determinaciones para la aparición de un nuevo «Umbral» será de los acuerdos que de los Núcleos responsables emanen mediante estudio previo de todo lo que concierne a la revista; conscientes de que el compromiso de amigos y compañeros suscriptores suficientes para que nuestra querida revista «Umbral» se reafirme, no puede ser conocida sino que mediante consulta. Quiere decirse que por nuestra parte accedemos a la referida nota con el único sentido de conocer, con exactitud, la voluntad de los suficientes compromisarios suscriptores para la vida de nuestra revista «Umbral».

La Comisión de Relaciones.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a reunión general que tendrá lugar el 11 de abril en la hora y el lugar de costumbre. Alguna circular a leer y asuntos de interés regional.

ADMINISTRATIVAS

—Germinal García, El Pao (Venezuela). Recibido encargo por conducto de F.

—Manuel Edo, Pelisanne. Tu y Galindez tenéis pagado hasta el fin de 1970, tanto el semanario como la revista.

—Aurelio Moreno, St-Caprés. Rectificado lo del envío.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior...	29 017 95
Landeira, Dreux...	10 00
Hernández, id...	10 00
Rodríguez, Thiais...	10 00
Ramos, id...	10 00
Arcal, id...	10 00
Granados, id...	10 00
Melchor Ortiz, id...	5 00
Antonio Trenc, Paris...	20 00
R. Serrarols, id...	50 00
García, id...	10 00
Lagustina, id...	10 00
Berthe et Jacques, id...	20 00
Montoliu, id...	10 00
J. Vidaller, Fécamp...	100 00
Felisa del Prado, id...	10 00
Pedro González...	10 00
Recogido en la inauguración del centro confederal...	636 60

Suma y sigue... 29 959 55

PARA TRES COLECCIONES DE «SOLI» DE PARIS

La redacción de «Umbral» desearía encontrar los números siguientes:

Del 1 al 18 (anticipo de «Solidaridad Obrera»); y los números 27, 30, 32, 76, 564, 578, 583, 594 (equivocadamente marcado 294) 595 (equivocadamente marcado 295, ambos con fechas del 9 y 16 de agosto, respectivamente), 609, 611, 612, 613, 705, 713, 716, 717, 721, 727, 730, 732, 745, 751, 752, 753, 755.

Envíos a nombre de Juan Ferrer.

SERVICIO DE LIBRERIA

NOVEDADES

«Las Enfermedades mueren»	4 00
«El Testigo», W. Chambers	20 00
«Cazando el Elefante», G. Orwells	12 00
«Con el pan bajo el brazo», O. Danielo	10 00
«Yo escogí la Libertad», Kravchenko	16 00
«Hijos sanos y robustos»	5 00
«Ancho es el mundo», Sinclair Lewis	15 00
«El asedio de Madrid», R. G. Colodny	30 00
«La Revolución sexual», W. Reich	21 00
«Crisol de España», Henri Barbusse	16 00
«En el país del Kibutz», H. Desroche	16 00
«El Sudeste asiático», Victor García	10 00
«Orígenes de la forma e el arte», Herbert Read	16 00
«El Resplandor Universal de una conciencia libre» (Homenaje a Romain Rolland), E. Valls Puig	5 00
«La Comunidad de los estudiantes», Paul Goorman	8 00

Recordando Julio de 1936

La constitución de comités de obreros, campesinos, milicianos y marinos fue un reflejo instantáneo de la destrucción del aparato coercitivo capitalista. No quedó fábrica, barrio obrero, pueblo, batallón de milicias o barco donde no se constituyera un comité. El comité era la máxima autoridad; sus disposiciones y acuerdos tenían que ser acatados. Su justicia, la justicia revolucionaria con exclusión de toda otra. La legislación burguesa quedó arrinconada, no existía más ley que las necesidades imperiosas de la revolución. La mayoría de los comités eran elegidos democráticamente, por los trabajadores, milicianos, marinos y campesinos, sin distinción de tendencias, realizándose así la democracia proletaria, superando la fermentada democracia parlamentaria burguesa. En una palabra, en los lugares de trabajo sólo existía un poder: el trabajo y los trabajadores.

La expropiación de la burguesía y terratenientes fue efectuándose, por lo general, a compás de la constitución de los comités. Las sombras gubernamentales de Madrid y Barcelona, contemplando impotentes lo que ocurría, procuraron, en algunos casos, incautar o nacionalizar ciertas industrias, para evitar que los trabajadores se hicieran cargo de ellas. Pero cuando se presentaban los testaferros del gobierno, los obreros ya estaban al frente de la industria, quienes se negaban, naturalmente, a entregarla. Sin excepción toda la gran propiedad industrial y agraria pasó a manos del proletariado y de los campesinos. Igual traspaso de poderes se produjo por lo que respecta al armamento. Vencido y dislocado el ejército pretoriano, los trabajadores tuvieron la ocasión, que ya veremos cuándo se repite, de conseguir cuantas armas quisieron. Se constituyeron milicias, sin perder un minuto, que se dirigieron a hacer frente a las mesnadas fascistas en Aragón, Sierra del Guadarrama, Andalucía, Extremadura. Para el mantenimiento del nuevo orden revolucionario naciente se crearon patrullas de control en Cataluña y milicias de retaguardia en el resto del país.

La respuesta del proletariado hispánico a la agresión de la reacción española coaligada con toda la reacción mundial, fue bien categórica e inteligente. La reacción fue aplastada en la calle y expropiada económicamente y el proletariado se constituyó en árbitro

del país, es decir en los centros donde había densidad proletaria y, por tanto, sentido de clase. Solamente la reacción pudo afinarse en zonas agrarias, por no existir la cohesión revolucionaria y clasista de los centros fabriles.

Las conquistas revolucionarias de julio fueron arrebatadas, poco a poco, por la contrarrevolución, que tenía raíces sólidas en el poder. Las Milicias obreras fueron disueltas para dejar paso al Ejército Popular Regular, controlado por los stalinistas. Hubo desde luego, oposición por parte de los hombres de julio. Podemos constatar que grupos numerosos de milicianos abandonaron los frentes de batalla antes que someterse a una disposición que desnaturalizaba completamente el espíritu surgido de las barricadas.

El espíritu de Julio había sido expulsado del glorioso cuerpo armado de la revolución, y en su lugar se quiso crear un ejército pretoriano al servicio del Kremlin y de los imperialismos occidentales. El resultado fue evidente. Desapareció la combatividad. Las deserciones se multiplicaron. Los trabajadores no sabían lo que defendían ni por lo que luchaban. Ni la oficialidad stalinista ni los militares profesionales inspiraban confianza a los trabajadores. Se esfumó la moral de las gloriosas jornadas de julio. La guerra y la revolución habían sido disociadas. La suerte estaba ya echada. El epílogo lo hallamos en los campos de concentración del país vecino.

La contrarrevolución hizo tabla rasa con todos los organismos surgidos en las jornadas de julio. Las Patrullas de Control fueron disueltas. Los Comités de Defensa, también. Todo lo que habían creado los trabajadores al calor de la lucha fue arrebatado: Patrullas de Control, Comités de Defensa, Colectividades, Milicias... Y se llegó más lejos. Se persiguió y encarceló a los trabajadores que en la refriega contra el ejército pretoriano expusieron sus vidas desde el primer instante de la sublevación militar. Se fabricó el famoso proceso de los cementerios claustrados.

La contrarrevolución pudo afianzarse en el Poder porque las organizaciones obreras (CNT-UGT) cedieron posiciones que no debían haber cedido nunca. Sobre todo en Cataluña el predominio de la Confederación Nacional del Trabajo era bien notorio. La calle era nuestra. Se dejó la mano libre a los contrarrevolucionarios, quienes en

conjunción con los stalinistas se apoderaron de los puestos clave de la retaguardia y del frente.

Esta experiencia no puede olvidarse. Y máxime cuando contábamos con los organismos adecuados para construir un nuevo estado de cosas. Fue una revolución malograda. Y quizás hubiésemos ganado la partida a la reacción mundial de haber existido una moral revolucionaria en la retaguardia. Tal moral hubiese surgido, y se habría mantenido de haber sido el proletariado a través de las organizaciones sindicales quien hubiera asumido la máxima responsabilidad en todas las actividades de la zona antifranquista. No se tuvo la visión necesaria y nos dedicamos a reforzar el Estado capitalista que se estaba cuarteando por los cuatro costados.

Hemos querido hablar de julio por si la historia se repite. En todas las grandes convulsiones sociales surgen nuevos organismos de expresión popular, es decir de la entraña del pueblo. El deber de los revolucionarios es el de aprovecharse de ellos para dar cima y expresión a lo que el pueblo espontáneamente ha forjado o parido. En julio faltó el acierto para coordinar los organismos populares que estaban en nuestras manos y dar un puntapié al Estado.

Nos salimos del Comité de Milicias Antifascistas para ir a reforzar la Generalidad de Cataluña y también se fue a reforzar el agonizante Gobierno Central al que prestamos cuatro ministros. Es decir, que nos alejamos del espíritu de julio y nos lanzamos en brazos de la contrarrevolución.

Y quiero terminar en la insurrección de mayo de 1937. Todavía se hubieran podido corregir los errores cometidos. De nuevo éramos dueños de la calle. Dos divisiones del frente se dirigían a Barcelona, pero el «Alto el fuego» y las presiones hechas y consideraciones a los responsables de las dos Divisiones imposibilitó que llegasen a la capital catalana. Había sonado la hora de la contrarrevolución. En mayo, la vacilación dio al traste con la epopeya proletaria del siglo XX.

De haber contado con una decisión capaz y revolucionaria hubiésemos hecho y consolidado una revolución que hubiese servido de pauta al mundo y habríamos acabado, de una vez para siempre con el manoseado espejismo moscovita.

Es triste y lamentable tener que reconocerlo, pero no se estuvo a la altura de las circunstancias. A través de este artículo no pretendo zaherir a nadie, pero he querido decir lo que dije en España en «El Amigo del Pueblo» portavoz de la Agrupación de los Amigos de Durruti.

JAIME BALIUS

Servicio de Librería

«Balzac», A. Keim	2 60	ra	12 00
«La borrasca», R. Rocker	10 00	«El Anarquismo» (De la	
«La bancarrota fraudulenta		doctrina a la acción). D.	
del marxismo», E. Carbó	3 00	Guérin	12 00
«Canciones y juegos»	3 50	Herbert Rutledge South-	
«Las bases físicas de la per-		worth: «El mito de la	
sonalidad»	3 00	cruzada de Franco»	16 50
«Bernard Shaw», Frank Ha-		Karol Modzeleuski y Jacek	
rris	9 00	Kuron: «¿Socialismo o	
Carlos M. Rama: «La crisis		burocracia?»	11 00
española del siglo XX»	35 00	Ibarreta: «La religión al	
Pierre Monatte: Syndicalis-		cance de todos»	6 00
me révolutionnaire et		E. Reclus: «Evolución, re-	
communisme	24 65	volución y anarquismo»	9 00
«L'Atelier», Armand Cuvil-		«Albores», Albano Rosell	2 00
lier	5 50	Juan Diaz del Moral: «His-	
«Batalla de la vida», Carlos		toria de las agitaciones	
Dickens	3 00	campesinas andaluzas . .	15 00
«La Redención del Robot»,		«Anatomía Artística» Duval	7 50
Herbert Read	10 00	UNEF-SNSUP: «Le livre	
George Orwell: «Cataluña		Noir des journées de Mai»	5 00
1937 (Testimonio sobre la		Pierre Broué et Emile Te-	
revolución española)»	16 00	miné: «La revolution et	
«Al diablo con la Cultu-		la guerre d'Espagne	39 00
ra», Herbert Read	15 00		
«Anarquía y Orden»,			
Herbert Read	15 00		
«La Comunidad Cooperati-			
va Libre», M. A. Angue-			

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, Paris (20).

EN CHINE

sont toujours qu'un simple élément du processus productif, au même titre que les machines et les matières premières. Leur représentant officiel, le syndicat, est entièrement aux mains des permanents nommés par le Parti et spécialement appointés pour cette fonction. En 1953, le VII^e Congrès des Syndicats précise que « des intérêts directs et égoïstes de la classe ouvrière doivent être subordonnés à l'intérêt de l'Etat ». Entre 1953 et 1956 alors que la productivité progresse de près de 70 %, l'augmentation des salaires atteint à peine 7 %. Le mécontentement ouvrier prend la forme de l'absentéisme, de grèves perlées, de maladies et d'arrêts fréquents du travail. Contre cette indiscipline ouvrière, un Code du Travail est promulgué en 1954. Désormais, chaque ouvrier doit obligatoirement posséder un livret qui lui interdit de changer d'usine ou d'emploi sans l'autorisation des autorités. Le salaire est aux pièces. Les travailleurs sont divisés en cinq catégories qui se subdivisent à leur tour en huit échelons avec des salaires de base établis en fonction du rendement des « ouvriers modèles ». Des Tribunaux industriels sont créés pour faire appliquer ces nouveaux règlements.

Dans les campagnes, le partage des terres effectué par les paysans pauvres eux-mêmes avait entraîné la fin de la famille patriarcale en tant qu'unité de production et la destruction des relations familiales traditionnelles. Le résultat de ces bouleversements fut la formation d'une *nouvelle couche sociale paysanne* de 120 à 130 millions de petits propriétaires fonciers représentant globalement une population rurale de 500 millions d'individus. De nouveaux rapports sociaux de type capitaliste succédèrent rapidement aux anciens rapports de type féodal : ce qui fait dire à Mao : « Au cours de ces dernières années, la tendance spontanée du capitalisme dans les campagnes s'affirme chaque jour davantage » (4).

Pour remédier au capitalisme privé paysan, l'Etat favorise la création et le développement de coopératives. Dans celles-ci, c'est en principe l'assemblée générale des villageois qui élit les organes dirigeants, approuve le budget et la répartition des profits. L'Etat

(4) « Sur les problèmes de la coopération agricole », 31 juillet 1955.

se contente d'imposer la nature et le volume de la production et de fixer unilatéralement les prix ainsi que le pourcentage annuel du profit que la coopérative doit accumuler pour moderniser l'exploitation. A l'intérieur de la coopérative, les cadres sont nommés, révoqués et déplacés par le Parti : tout au plus, on demande aux villageois de ratifier les décisions prises sans les consulter. D'autre part, le système de gestion est beaucoup trop complexe pour que les paysans puissent utiliser leur droit de contrôle. En effet, le travail rémunéré n'est pas la journée de travail effectivement accomplie, mais une journée de travail abstraite établie d'après un système compliqué de normes, de points et de primes de rendement dont le calcul échappe aux paysans encore illettrés à 90 %. Ce système de gestion qui ne correspond pas au niveau culturel des villages permet à la bureaucratie rurale (beaucoup moins favorisée que la bureaucratie urbaine) tous les truquages de comptes et toutes les fraudes pour accroître ses privilèges.

En 1955, intellectuels, écrivains, journalistes, professeurs, techniciens et magistrats, sont invités à se mettre en règle avec le marxis-

me en comparaisant en public dans des « meetings d'autocritique » au cours desquels toute leur vie publique et privée est passée au crible. Les récalcitrants sont arrêtés et certains exécutés à titre d'exemple. Très vite, les intellectuels comprennent qu'une « autocritique franche et totale » (certains ont dû la recommencer plusieurs fois) était le meilleur moyen d'avoir la paix. Et, la mort dans l'âme, ils sont venus clamer publiquement le dégoût de leur propre passé et leur adhésion enthousiaste aux principes matérialistes.

Mais dès cette période, il semble que la terreur exercée par le Parti sur la bureaucratie, n'a pas réussi à unifier complètement celle-ci. La brutalité des méthodes employées a été ressentie et dénoncée par la *jeunesse privilégiée* et par les étudiants en particulier. Ces derniers sont encore très peu nombreux bien qu'aucun effort n'ait été négligé pour former dans les universités des cadres destinés à relever progressivement ceux issus de la bourgeoisie. Dans ces universités, les innombrables heures de cours, les réunions politiques, les séances d'autocritique collectives et les activités sportives obligatoires, formaient un univers abrutissant et monotone. En réaction, la jeunesse universitaire était devenue romantique et individualiste.

(A suivre.)

CANTON DE GENEVE

Département de Justice et Police

Permis de Séjour Provisoire de Proscrit, n° 54. Déclaration du 11 mai 1873, du nommé Noro Jean-Baptiste.

L'an 1874, le 6 du mois de janvier, je soussigné Roller, certifie que

Noro Jean Baptiste, peintre en tableaux, rue du Stand, 6, s'est fait une spécialité dans son art, ses peintures représentent toujours des combats entre le peuple et les soldats (les scènes sous la Commune).

Noro a bonne conduite. Il reçoit souvent à son atelier des proscrits comme lui, mais ce sont des gens d'assez bonne tenue; enfin la tranquillité règne dans sa maison, son travail suffit à ses besoins journaliers.

Roller

Rapport de Police du Canton de Genève sur les Communards

L'an 1885, le 3 mars, Nous soussignons, A. Benoit, Inspecteur de Police, certifions et informons Monsieur le Directeur de la Police Central que

M. Brunkim, locataire de la maison portant le n° 15 de la rue des Corps Saints, maison dont il est le surveillant et régisseur en second; nous a informé que le réduit qui servait de logement au Sieur Naglia Gaetano, italien anarchiste, dans lequel une visite domiciliaire a été faite le 1^{er} courant, a été occupé précédemment, comme suit :

Un sieur Perrier Jules Elie, né en 1837 à Ars-en-Ré (Charente Inférieure) célibataire sous pièce d'identité n° 12.027, négociant en tissus deuil et demi-deuil, rue Centrale n° 2 et rue Corratierie n° 5, qui paraît être un anarchiste est venu le trouver pour louer ce petit appartement composé de deux pièces très exigües et lambrissées dans lequel il a installé une cer-

taine miss Lecomte Américaine ou Anglaise qui a logé quelque temps et travaillé à l'imprimerie Jurasienne. Cette femme étant partie, il y a installé un nommé Mazade Gaston né en 1860 à Marseille, anarchiste militant.

Mazade étant parti pour Londres, Perrier y a installé à sa place le dit Naglia qui y est encore. Perrier a demandé hier à M. Brunkim de lui faire un certificat de bonne conduite miss Lecomte pendant son séjour dans la maison. Perrier nous paraît être affilié aux anarchistes, en foi de quoi nous avons dressé le présent rapport.

UNE LETTRE DE A. PIERON

Genève le 21 janvier 1880.

Une tuile vient de me tomber sur la tête : le *loyal* Grévy me fait grâce... des travaux forcés ! farceur, va ! Comme si la vie d'un travailleur n'était pas un baigne

perpétuel, et comme s'il appartenait à ses fils de bourgeois, plus égoïstes que leurs pères, de pardonner des actes qu'approuvent tout honnête homme. A la revanche, camarilla opportuniste, nous ne vous remercions pas.

A. Pieron, ex commissaire de police au XII^e ar. pendant la Commune.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

SYNDICAT UNIQUE DES CUIRS ET PEAUX DE LA R. P.

Le Syndicat unique des Cuir et Peaux de la R. P. est prêt pour un nouvel essor en 1971. Tous les camarades salariés de ces professions sont invités à prendre contact auprès du responsable juridique de la 2° U. R., tous les samedis après-midi.

COMMUNIQUES

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action. Les cartes 1971 sont disponibles.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux. Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons : En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

« CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER »

Le n° 100 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru. (3, Allée du Château, 93 - Pavillons-s-Bois).

Au sommaire : Claude Aveline : « D'un porte-fer inconnu ». Georgette Ryner : « L'idée de la mort dans l'œuvre de Han Ryner ». Guy Lavaud : « Un symbolisme philosophique », « Les voyages de Psychodore ». Louis Simon : « Variations pour Psychodore ». Han Ryner : « Franco. Les statues sont vivantes, Niobé ».

Pierre Cauchon : « Ne jugez pas ». Gaston Albert : « Ecce-Homo ». « En faveur d'A la découverte de Han Ryner », etc.

S. I. A. DE BREST

Les camarades sont priés d'assister le dimanche 4 avril, à 10 h. précises à la réunion de la SIA, Maison du Peuple, place de l'Har-tellerie. Questions très importantes : réunion régionale éventuelle à Lorient le 18 avril; organisation de la propagande, campagne pour la paix, solidarité : grévistes, objecteurs de conscience, camarades dans le besoin.

CONSTITUTION D'UN GROUPE LIBERTAIRE A BREST

Divers camarades ont émis l'idée de le reconstituer; car des jeunes gens se réunissent se réclamant de l'idéal anarchiste. Plusieurs sont venus me rendre visite le 11 mars, à la suite d'un appel paru dans « Le Monde Libertaire » de mars. Mais cet appel s'adresse inconditionnellement à tous, même ceux séparés par des divergences mineures. Tous ceux intéressés à la diffusion des idées de Bakounine, Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Fernand Pelloutier dans Brest et le Finistère sont priés d'écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29, N-Brest.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste	2 75
Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins	24 00
Carlos M. Rama : « La crise espagnole du XX° siècle	29 00
P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871» ..	9 30
« A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle	8 00
Bakounine : « La liberté» ..	5 50
Cohn-Bendit : « Le Gauchisme»	15 00
« Histoire du chant de l'International », Hem Day ..	1 50
Album d'Art Espagnol-Exil	1 30
« Amant et Uran », H. Ryner	7 50
Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune»	6 15
« L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski	2 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	6 00

A propos du meeting de Secours Rouge

LE 24 FEVRIER 1971

Dans la marmite du Secours Rouge, il y a à manger pour tout le monde, de Sartre aux curés en passant par les petits commerçants.

« (...) Or, il n'y a jamais eu dans un pays une classe ouvrière aussi disposée à travailler avec l'amour de sa tâche et de ses machines. — C. Tillon, ancien ministre, membre du Comité d'Initiative du Secours Rouge.

Vers 1925, le Parti communiste fonde le Secours Rouge; cette organisation typiquement stalinienne se permettra le luxe de défendre un peu tout le monde : mutins, déserteurs, anarchistes, et entretiendra la confusion au seul profit du Parti communiste.

Quelques années passent...

1970 : Depuis 2 ans, les groupuscules dans leur concurrence phantasmagorique à reconstruire le parti de Maurice Thorez, dont le prolétariat n'a rien à foutre, patinent sur une réalité qu'ils n'arrivent pas à accrocher.

Même époque : Tillon, ancien ministre, assassin des travailleurs algériens, stalinien depuis toujours, et une fraction d'intellectuels sont exclus ou quittent le Parti communiste.

Toujours la même époque : les bans sont publiés; staliniens, maoïstes, trotskystes, décident d'unir leurs efforts pour repartir à la conquête du prolétariat : le Secours Rouge renaît de ses cendres.

On voit donc que le passé de ces gens va hypothéquer lourdement la pratique du Secours Rouge, on assiste à une reprise de tous les thèmes chers aux staliniens.

Le frontisme : Politique historique de la petite bourgeoisie; union des classes anti-monopolistes, défense des libertés « démocratiques », appel à l'humanisme de gauche, lutte contre les lois scélérates, etc.

Pour nous il n'y a que des lois scélérates, qu'elles émanent d'une constitution démocratique, fasciste ou « ouvrière ». Toute forme de justice exprime la division de la société et ne saurait avoir de développement en dehors de l'existence de classes antagonistes. De ce fait, parler de la justice socialiste devient une absurdité :

La justice socialiste, c'est la justice de Mao qui flingue les ouvriers de Canton; c'est celle de Castro et de ses camps de travaux

forcés; c'est celle de Trotsky, qui voulait transformer les usines en casernes.

Nous devons avoir présent à l'esprit que la longue éclipse du mouvement ouvrier international est pour quelque chose dans cette survie momentanée du combat en faveur des revendications « démocratiques ».

La reprise de la lutte autonome de la classe ouvrière commence à faire éclater chacun de ces mots d'ordre comme autant de bulles de savon.

Dans ce contexte, le gauchisme semble être le mouvement idéologique d'une couche sociale en voie de prolétarianisation : des intellectuels, étudiants, qui ont de moins en moins de pouvoir dans la société bourgeoise et qui, réagissant contre cet état de fait

essaient de reporter ce pouvoir mourant sur une activité dite révolutionnaire, trébuchant des idéologies de type léniniste où les intellectuels ont un rôle dirigeant.

Il semble de plus en plus que les intellectuels gauchistes se racrochent désespérément à leurs anciennes positions plutôt qu'ils ne croient en un transfert de pouvoir dans une société bureaucratique établie aux lendemains d'une pseudo-révolution, car ce projet n'est qu'un phantasme en 1970 et en pays industrialisé. Par là même ces intellectuels en viennent à engager un dialogue avec le pouvoir en ne s'attaquant qu'aux aspects archaïques que la bourgeoisie elle-même est capable de réformer. Les gauchistes tentent par là d'affirmer leur présence et de se faire reconnaître par la bourgeoisie. C'est en tant que

couche en voie de dépossession que certains gauchistes tels la GP tentent de s'allier à des couches similaires tels les petits commerçants.

Les luttes des uns et des autres se rejoignent dans la réaction contre le mouvement historique qui les dépossède en attaquant le fondement même de la société capitaliste : l'échange.

Tout ce qui précède signifie-t-il que nous nous condamnons à l'inactivité ? Certainement pas, mais qu'on parle dans un meeting de la répression et de lutter contre, ça nous porte sur le système, car la répression c'est aussi les meetings du Secours Rouge (ou les orateurs spécialisés ont la parole du haut de leur tribune). Les réprimés ce sont aussi les spectateurs du « spectacle » oratoire des bureaucrates et qui n'ont qu'à applaudir, à hurler ou à se taire. Les manifestations répressives c'est aussi le cortège bélant des processionnaires, c'est la dispersion ponctuée de l'*Internationale missa est*; flics du service d'ordre.

La répression dans la vie quotidienne n'a pas besoin de casques à visière et de grenades pour s'exprimer et nous empêcher de le faire. Lutter contre cette répression là c'est lutter contre le système qui perpétue par elle notre condition prolétarienne. La véritable lutte contre le système doit se confondre avec la lutte contre la répression, et chaque degré de cette lutte doit faire avancer d'un cran le mouvement révolutionnaire, chaque fois pouvoir aller un peu plus loin. Ce doit donc être une lutte offensive et non plus défensive, elle ne doit plus laisser le pouvoir choisir les lieux et temps de combat.

A l'organisation qui prendrait en charge cette lutte d'assumer ces tâches. Cette organisation ne saurait donc être spécialisée contre quelques aspects de la répression, séparée de la lutte révolutionnaire, luttant radicalement contre le système: elle ne peut être que l'organisation des luttes se formant au cours des luttes elles-mêmes.

Les organisations bureaucratiques en décomposition dites « d'extrême gauche » ont besoin du Secours Rouge pour survivre : le Secours Rouge mort-né ne se survie quant à lui que grâce à la survie de ces organisations.

A P P E L

L'anarcho-syndicalisme eut son heure de gloire au début du siècle dans les Ardennes. Fortune Henry, frère d'Emile Henry, arriva un jour de fin 1902. Il s'installa dans une clairière près d'Aiglemont (Ardennes); ce fut le début d'une grande aventure : naissance d'une communauté agricole libertaire qui devait durer plus de 7 ans; il fut rejoint par André Mounier, auteur d'une célèbre chanson : « Debout, frères de misère », puis par Emile Roger, créateur du journal l'« Affamé »; par Steinlen, peintre dessinateur; des quantités de personnes y sont venues et les ouvriers des environs y montaient tous les dimanches; on a même dit que Sébastien Faure y serait venu. Qui pourrait le confirmer?

La colonie avait ainsi une vocation anarchiste ayant créé un journal, le « Cubilot », défendant les ouvriers lors des grandes grèves du début du siècle.

Aujourd'hui il ne reste presque plus de traces de cette colonie. Aussi je lance un appel à tous ceux qui se souviennent de cette expérience, qui y sont allés ou qui possèdent des documents ou cartes postales de cette colonie, prendre contact avec le journal, qui transmettra ou écrira à Szymanski Bouverie 08-Revin; ci-joint une liste d'ouvrages imprimés à la colonie :

- « Le Cubilot » (journal).
 - « L'ABC du Libertaire », par Jules Lermina.
 - « Communisme expérimental », par Fortune Henry.
 - « En Communisme », par André Mounier.
 - « La Question Sociale », par Sébastien Faure.
 - « Militarisme », par Henry Fischer.
 - « Philosophie Libertaire », par Sébastien Faure.
 - « Lettre de Pioupiou », par Fortune Henry.
 - « Non, Dieu n'est pas », par le Curé Meslier.
 - 2 séries de 6 cartes postales sur la colonie
- P. S. — Prière d'indiquer si vous possédez ou savez où se trouvent ces documents pour les consulter et de fournir des renseignements sur les noms cités.

Les cheminots de la CNT luttent pour dans l'immédiat :

- Pour la libre disposition des repos et congés.
 - Pour la semaine de 30 heures.
 - Pour la journée de 6 heures.
 - Pour la retraite à 50 ans pour tous (roulants ou non).
 - Pour le libre choix du médecin.
 - Pour la suppression de la hiérarchie.
- Venez lutter avec la CNT.

C. N. T.

A. I. T.

B.D.I.C

A PARIS LE 18 AVRIL 1971

La Commune !

1871

Le peuple de Paris brise l'Etat.

1921

La Commune de Kronstadt se dresse contre le pouvoir Bolchevick.

1971

Les travailleurs ne doivent pas oublier ce que furent ces mouvements révolutionnaires.

Les camarades **Conte, Balkanski, Raymond Finster, Houdet et Frédérique Montseny** seront au PALAIS DE LA MUTUALITE, le 18 Avril, à 9h., pour vous parler des idées et des faits qui, depuis ces deux événements, inspirent et marquent toutes nos luttes sociales.

Des documents inédits sur la Commune seront exposés toute la journée dans le hall.

A 14 h. 30 : Au profit de ses œuvres sociales GRAND GALA ARTISTIQUE

La résistance de Georges Marchais

Le Parti Communiste, après avoir, applaudi le pacte Hitler-Staline a souvent, depuis, revendiqué le monopole de la Résistance. Nous ne chercherons pas à lui prendre ce titre qu'il s'octroie lui-même en revendiquant 75.000 fusillés parmi les 30.000 Français, c'est-à-dire qu'à lui seul il était 25% de la Résistance.

Aujourd'hui, un de leurs transfuges, Charles Tillon a soulevé un lièvre, drôlement emmerdant pour le parti des grands patriotes. Son secrétaire général, Georges Marchais a été travailler en Allemagne nazi.

Tillon et ses amis recueillent des témoignages de travailleurs volontaires en Allemagne nazi et l'un d'eux signale que Georges Marchais travaillait en 1942 comme

mécanicien pour l'entreprise Messerschmidt AG, et le témoin ajoute, « il n'y avait aucun déporté du travail lorsque nous sommes arrivés à Neue Ulm où nous avons travaillé en tant que volontaire. »

Il paraît même que les contrats d'embauche des volontaires existent toujours.

Mais nous ne doutons pas que

le P. C. trouvera bien le moyen de prouver que Georges Marchais était là-bas sur ordre du Comité Central.

Qu'il ait travaillé, chez Hitler ou ailleurs, nous on s'en fout. Mais au moins qu'il ait la pudeur de ne pas emmerder les autres, et qu'il ne nous fasse pas de leçons de morale.

MAXIME

REFLEXIONS SUR LA GREVE DES BATIGNOLLES

Pour obtenir du trust Creusot-Loire aux Batignolles de Nantes un alignement de salaire (il existe 0,35 de l'heure entre Batignolles-Nantes et Dubigeon-Nantes) — pour les garanties, maladies et les diverses primes — contre la mise à pied de trois travailleurs; pendant 6 semaines les travailleurs des Batignolles à Nantes furent en grève — la CGT est pour la reprise dès les premiers jours, la CFDT est pour la continuation de la grève — mais surtout un noyau de base 350 à 400 métallos est pour une lutte révolutionnaire (hélas ils sont membres de la CGT, de la CFDT, de FO ou simplement non syndiqués mais ils forment l'ossature de la grève, ils obligent les permanents des centrales réformistes à réfléchir — ils poussent patrons, curés, franc-maçons et parasites de toutes sortes à quitter leurs masques.

Alors une fois de plus comme en mai 1968 les travailleurs comprennent que dans l'actuel système économique et social, ils ne sont seulement que des « machines » (suivant l'expression de l'homme du 18 juin 1940) au service de la Société de consommation — ils ont pour les défendre les permanents syndicalistes réformistes — qui n'attendent eux que de devenir les « supermachines » du système made in V^e République « Pompidou et Madame ». Oui demain les « supermachines » seront intégrés dans les bons postes de la participation « Capital-Travail »; ils oublieront les 1.800 gars des Batignolles de Nantes.

Alors vous les 400 qui votèrent contre la reprise du travail, disant

ainsi : Non ! au malaise économique et social qui commence à s'abattre avec de plus en plus de force sur la région bretonne, sur la France. Oui, vous les quatre cents révoltés, pour quoi ne pas prendre les uns et les autres langues avec les véritables groupes anarcho-syndicalistes bretons, pourquoi ne pas vous grouper avec nous au sein de la CNT pour un syndicalisme révolutionnaire, qui sera votre œuvre, qui chassera les syndicalismes politisés — qui donnera à vos femmes et vos enfants du pain, dans la liberté.

A vous l'espérance, de ne plus être des travailleurs à la chaîne, mais de devenir non pas les gérants de votre usine, mais les collaborateurs de la grande gestion ouvrière vers laquelle les uns et les autres nous marchons.

Seul le Syndicalisme révolutionnaire est capable avec des formules modernes de reprendre à son compte l'espoir de la Commune de 1871.

N'oubliez jamais vous les 400 des Batignolles de Nantes que vous pouviez bien vous organiser au sein d'un groupe syndicaliste révolutionnaire faire une nouvelle Commune.

Y. M. BIGET

PRECISIONS

Le camarade Bassons, auteur de l'article « A quelques « amis » communistes », paru dans le n° 644 (25 février 71), nous demande de vouloir publier cette précision.

Dans ce travail on lit, à la fin de la troisième colonne : « Le plus incroyable est que, sans être de nationalité russe, ils soient obligés de la conserver... ». Il fallait lire : « Le plus incroyable est que sans être de nationalité russe, ils soient obligés de rester en pays soviétique. » En quelque sorte de conserver la nationalité russe sans même l'être, ce qui, il faut l'avouer est un réel tour de passe-passe, quant on sait que ne peut être conservé que ce qui est préalablement en notre possession.

La contradiction de la phrase précédente émanant tout simplement de la contradiction du phénomène expliqué.

J. BASSONS

Le Directeur de la publication : LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

8 AVRIL
1971
NUMERO 650
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

MARCELLIN

LA

« Il faut frapper à la tête »
Nous, on s'en fout ;
on n'a pas de chefs.

MATRAQUE

Quand un ministre de l'Intérieur se décide à prononcer des phrases telles que celles que Marcellin a dites dernièrement, on peut considérer que le premier pas vers un régime de type fasciste est accompli. L'ordre, tel qu'il est compris par les gouvernements, ne peut se passer d'une certaine autorité. Mais quand cette autorité devient un principe d'ordre (c'est ce qui se produit dès que les intérêts des gouvernants sont menacés) la fascisation est forte-

ment engagée. Remarquons que, parallèlement aux déclarations gouvernementales, les principaux périodiques (hebdomadaires ou quotidiens) à grand tirage basent leurs éditoriaux sur ce thème. L'approche d'une vague violente de répression est de plus en plus apparente, surtout à Paris, où Grimaud, qui est l'émanation de la bourgeoisie libérale, malgré tout souple, est remplacé par un policier des plus purs.

ELECTIONS PARITAIRES

Ça devient un rite. De même, le curé convie ses ouailles à la messe tous les dimanches, deux ou trois fois par an, de même, nos organisations syndicales nous appellent à une grande grève nationale, sans compter les multiples grèves sectorielles ou même catégorielles.

Oh, bien sûr, elles introduisent un peu de variété pour que cela soit moins monotone : en février 70, c'était une grève tournante par secteur d'une semaine. En octobre 70 une grève tournante d'une semaine, mais mieux organisée de façon à paralyser un peu plus le trafic (on ne pouvait tout de même pas recommencer la même mascarade). Puis une courte grève des bureaux-gares, cette fois-ci, il s'agissait d'une grève de 24 ou 48 heures au choix. Ce fut l'occasion pour certains postiers d'allonger un peu plus leur week-end et en rentrant de recevoir la bénédiction syndicale sous forme de communiqué de victoire : plus de 130 000 grévistes, etc. Victoire de qui ou quoi? En vérité, ce genre de rituel a pour principal effet de nous faire perdre une ou deux journées de salaire pour le plus grand profit de l'administration, sans que le moindre résultat concret soit obtenu.

Qui décide du type d'action à mener? Ce sont en haut lieu les directions syndicales, dieu sait à la suite de quel marchandage, et les postiers sont mis devant le fait accompli. Bien sûr, on va les réunir centre par centre pour les consulter (au plus tôt une semaine après que la grève ait été déjà officiellement annoncée). En réalité, on ne laisse le choix aux travailleurs qu'entre la grève de 24 et celle de 48 heures. C'est bonnet blanc et blanc bonnet.

Ce sont les directions syndicales qui ont le monopole de la liaison et de l'information entre les 1 800 centres existant en France; elles sont sûres d'imposer leur point de vue... et surtout de décourager les travailleurs, qui en viennent parfois à penser que, décidément l'administration est trop forte et que rien ou pas grand chose n'est possible.

Comment examiner sa combativité dans de telles conditions? On a le choix entre suivre la grève sans grand enthousiasme, ou refuser tout bonnement d'y participer, au risque de se retrouver avec des jaunes. Et effectivement, on constate entre la grève d'octobre et celle de février une baisse importante du nombre de grévistes,

alors que le moins qu'on puisse dire est que la combativité du personnel est restée intacte, il est possible de sortir de ce faux dilemme : Suivre un mouvement inefficace ou rejoindre les jaunes. Nous ne sommes pas condamnés à la grève pour la grève que pratiquent actuellement les organisations syndicales. L'expérience d'autres travailleurs avec les grèves sauvages, les occupations d'usines, les séquestrations de directeurs, démontrent que quand ils mènent des actions résolues et efficaces, ils sont capables de remporter des victoires.

Devons-nous participer aux élections paritaires? On veut nous faire croire que ces organismes paritaires de par la volonté des syndicats peuvent devenir des instruments de contrôle par le personnel sur l'avancement, la discipline, l'organisation et les conditions de travail. En réalité, par les commissions paritaires (et aussi les projets de « participation », les contrats de « progrès », l'actionnariat) les bureaucraties syndicales complices du gouvernement représentant l'Etat-patron, veulent faire des syndicats un simple rouage de l'économie capitaliste et intégrer les travailleurs dans l'Etat pour le plus grand profit des patrons et des technocrates.

Mais les travailleurs conscients de leur force réelle rejettent tout. Ils l'ont déjà compris, ils savent bien que les bureaucraties syndicales sont des éléments de stabilisation et de conservation du régime d'exploitation, et qu'elles se servent des luttes des travailleurs à des fins politiques.

Le retour à l'action directe leur paraît bien plus efficace. Le combat syndicaliste contre le patronat privé et d'Etat, se mène sur le seul terrain révolutionnaire : celui de la production, et non pas dans les commissions X ou Y..., qui sont, autant d'organismes à la solde du patronat. Quand un patron est enfermé dans son bureau, il doit céder sous la pression directe de la base, il ne peut plus gagner du temps, de commission paritaire en commission paritaire, de Grenelle en Tilsitt.

L'avenir des travailleurs est trop plein d'incertitudes pour qu'ils acceptent de se lier sans recours pour de longues périodes. Leur pouvoir d'achat est sans cesse remis en cause. Leur niveau de vie est sans cesse compromis. Ils n'ont qu'une seule arme pour

se défendre et attaquer : l'action directe.

Il faut donc revenir aux sources du syndicalisme afin d'y puiser ce souffle libertaire et révolutionnaire qui lui fait défaut depuis que les bonzes syndicaux se sont emparés de sa direction. Cela les travailleurs l'ont compris, ils com-

mencent à prendre conscience de leurs responsabilités comme le montre clairement leur nouvelle attitude. (Notamment aux Bati-gnolles de Nantes, à Faulquemont, Fougères, etc...) De plus en plus ils décident eux-mêmes de leur action sans consulter leurs chefs syndicaux.

L'INFORMATIQUE esclavage ou libération

Chaque période de l'histoire possède son mythe. Le XIX^e siècle a subi la machine à vapeur, le notre ne jure que par l'ordinateur. Il ne se passe guère de jour que l'on ne nous vante les exploits du petit monstre d'acier. Un pont doit-il être tracé, une fusée lancée, une décision politique prise, une partie d'échec jouée? solution : l'ordinateur-qui-décide. Les Américains, eux, sont plus méfiants depuis ce jour de 1970 où ayant chargé la brute métallique de toutes les données économiques, politiques et militaires de la situation de juillet 1914 le bourricot a répondu : « la guerre de 14 n'aura pas lieu ! » Nostradamus n'a donc pas été remplacé.

L'expression « cerveaux électroniques », souvent employée pour désigner les ordinateurs, est à bannir, car ces derniers ne doivent en aucun cas être considérés comme des « êtres » dotés de raison. Bien au contraire, ce sont des machines *uniquement* capables d'exécuter fidèlement les ordres qui leur sont donnés, ce qui exclut toute initiative de leur part. Savoir commander un ordinateur en fonction des tâches qu'il doit effectuer n'est pas le privilège d'individus supérieurement qualifiés, toute personne peut y parvenir.

Programmeurs et opérateurs : formation, emploi et perspectives

Que quiconque soit à même de programmer, le patronat s'en est bien rendu compte. Il forme donc lui-même (dans la majorité des cas) le futur programmeur. Durant 3 mois, l'élève acquiert le savoir « utile », le minimum nécessaire, le plus souvent au moyen de cours programmés imprimés, prêtés par les constructeurs de matériel : IBM, Bull, etc. Le stage est payé 1.000 F. bruts par mois. Au bout de ces 3 mois, l'élève est

viré s'il n'est pas jugé apte. Dans le cas contraire, des augmentations de salaire échelonnées sont prévues pour atteindre 2.000 F. au bout d'un an et 2.500 F. après 2 ans.

Voilà bien l'illustration de « l'Université parallèle » du patronat, celle qui court-circuite l'autre Université devenue incontrôlable surtout depuis 1968. Que les gauchistes et les pseudo-anar folkloriques ne se réjouissent pas : ils croient tenir une pièce maîtresse du système, mais le capitalisme a plus d'un tour dans son sac et n'abandonne jamais que des cadavres. Bien mieux : la formation professionnelle est officiellement confiée à l'industrie par l'Etat, où la philosophie, la sociologie et de façon générale tout enseignement destiné à promouvoir le pouvoir de réflexion de l'individu sont bannis de l'« université patronale » on le conçoit fort bien.

De là l'isolement des programmeurs vis-à-vis des autres travailleurs de l'entreprise : relativement bien rémunérés, ils ne peuvent que susciter l'envie des éléments qui sont « restés en arrière », et qui gagnent 2 ou 3 fois moins.

Ces « privilégiés » ne sont pourtant pas à l'abri de déboires qui guettent tout exploité.

Le matériel évolue rapidement, d'où un recyclage permanent; des licenciements prévus lorsque les nouvelles machines nécessitent moins de personnel.

En 1971, 5.000 ordinateurs sont en service dans ce pays, 20.000 le seront en 1975 mais compte tenu des progrès techniques, la progression ne sera pas la même quant au nombre d'employés.

*La division du travail :
les perforatrices*

Les opérateurs, programmeurs et analystes ne sont pas les seuls
(Suite page III.)

BAKOUNINE

Fondateur du Syndicalisme révolutionnaire

II

Telle était la situation de l'Internationale quand Bakounine y adhéra en juillet 1868. Mais il était encore membre de la Ligue de la Paix et de la Liberté, et de son Comité Central où il s'efforçait de faire triompher le principe du socialisme révolutionnaire. Battu par la majorité libérale au Congrès que cette organisation tint à Berne, en septembre 1868, Bakounine propose à ses amis d'entrer en bloc à l'Internationale. Une trentaine de délégués le suivent et fondent immédiatement l'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste. Quoique plus bref, le programme de la nouvelle organisation est plus large, plus humain, plus complet que le Preamble des statuts de l'Association Internationale. Celui-ci se limitait à poser le problème des classes, à parler de l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes, à recommander à ceux-ci de s'unir nationalement et internationalement. Le programme de l'Alliance demande :

« 1°) l'abolition des cultes; 2°) l'égalité politique, économique et sociale pour les individus des deux sexes; 3°) le droit pour tous les enfants à l'instruction et à l'éducation aussi étendues que possible dans tous les domaines de la culture et du travail; 4°) il repousse « toute action politique qui n'aurait pour but immédiat et direct le triomphe de la cause des travailleurs contre le capital »; 5°) il déclare que « les Etats politiques et autoritaires actuellement existants devront disparaître dans l'union universelle des libres associations, tant agricoles qu'industrielles »; 6°) que « la question sociale

ne pouvant trouver sa solution définitive et réelle que sur la base de la solidarité internationale des travailleurs de tous les pays, l'Alliance repousse toute politique fondée sur le soi-disant patriotisme et sur la rivalité des nations »; 7°) il veut « l'association universelle de toutes les associations locales par la liberté. »

Cette différence de contenu peut s'expliquer de plusieurs façons, toutes se complétant : a) le Preamble des statuts de la Première Internationale était écrit à l'intention des travailleurs manuels, et ne devait pas aborder trop de problèmes pour être compris, tandis que le Programme de l'Alliance était écrit pour des individus sélectionnés, ayant une culture sociale, une ample vision de la vie et de la société; b) l'esprit marxiste ne voyait avant tout et surtout les problèmes que sous l'angle économique, tous les autres lui paraissant selon la doctrine, subordonnés (par exemple l'émancipation de la femme ne devait pas être le résultat d'un droit moral, mais de l'évolution des formes de production, seule façon « scientifique » de poser le problème); l'esprit bakouniniste, humaniste avant tout, embrassait le point de vue économique, mais aussi éthique et humain; c) sentant le danger de l'imprécision, l'Alliance préférait être explicite sur sa position négative et la compléter en soulignant les moyens de reconstruction sociale (union universelle des libres associations tant agricoles qu'industrielles, etc.).

La différence de buts, de moyens et de contenu humain des deux organisations explique celle des programmes. Mais la différence doctrinaire et psychologique l'expli-

que aussi. Et probablement la maturité de pensée socialiste, au sens intégral du mot, est beaucoup plus grande chez les aliencistes que chez les marxistes.

C'est avec ce contenu doctrinaire et idéologique, avec cette ampleur de vues que les amis de Bakounine le suivent dans l'Internationale. Au début, la majorité d'entre eux veut y adhérer individuellement, en faisant de l'Alliance une autre organisation révolutionnaire, agissant au grand jour, propageant et organisant la révolution sociale par une activité autonome. Bakounine s'y oppose pour éviter une rivalité avec l'Association internationale des travailleurs et l'Alliance adhère à l'Internationale en imposant à chacun de ses membres l'acceptation du programme rédigé par le Conseil général de Londres.

L'article 7 du Règlement de la section genevoise, rédigé par Bakounine comme le Programme de l'Alliance, dit textuellement :

« La forte organisation de l'Association Internationale des Travailleurs, une et indivisible à travers toutes les frontières des Etats et sans différence aucune de nationalité, comme sans considération pour aucun patriotisme, pour les intérêts et pour la politique des Etats, est le gage le plus certain et l'unique moyen pour faire triompher solidairement dans tous les pays la cause du travail et des travailleurs.

« Convaincus de cette vérité, tous les membres de la section de l'Alliance s'engagent solennellement à contribuer de tous leurs efforts à l'accroissement de la puissance et de la solidarité de cette organisation. En conséquence de quoi, ils s'engagent à soutenir dans tous les corps de métier dont ils font partie et dans lesquels ils exercent une influence quelconque, les résolutions de Congrès et le pouvoir du Conseil général d'abord, aussi bien que celui du Conseil fédéral de la Suisse romande et du Comité de Genève, en tant que ce pouvoir est établi, déterminé et légitimé par les statuts. »

Ce qu'on appellera plus tard la doctrine syndicaliste est déjà ébauché, tant dans le Programme de l'Alliance que dans son Règlement, et il faut retenir que c'est Bakounine et ses amis qui, dans le deuxième alinéa de leur Programme, posent comme principe que « conformément à la décision prise par le dernier Congrès des ouvriers à

Bruxelles, la terre, les instruments de travail, comme tout autre capital, devenant la propriété collective de la société tout entière, ne puissent être utilisés que par les travailleurs, c'est-à-dire par les associations agricoles et industrielles. » Car même le Congrès que l'Internationale a tenu à Bruxelles s'est contenté de déclarer que « ce n'est que par les associations coopératives et par le crédit mutuel que le travailleur peut arriver à la possession des machines. »

Tandis que l'Alliance attribue aux associations ouvrières l'organisation socialiste de la production, l'expropriation, violente ou non violente, du capital économique et financier, ces mêmes associations n'osent pas encore se charger de cette double tâche. Et chez les ouvriers suisses rien n'indique une prise de position ouvrière indépendante de l'activité politique et déterminée par une conscience socialiste. Les travailleurs n'ont pas trouvé leur propre chemin. James Guillaume est encore partisan de la politique municipale, et le 13 décembre 1868, parle au Locle, dans une assemblée électorale, en faveur du référendum et de la législation directe. Le « Papa Meuron », belle et noble figure qui ne tardera pas à évoluer vers la gauche du socialisme, l'accompagne et fonde avec lui un journal, *Le Progrès*, qui a pour but de défendre cette activité politique, il est vrai très avancée pour l'époque. La nouvelle feuille était l'organe des *démocrates loclois*, « des démocrates et non des socialistes, puisqu'une partie des radicaux avait fait cause commune que nous avions présenté sur le terrain municipal était simplement celui d'une extension des droits du peuple », écrit James Guillaume (1).

Ces deux attitudes sont prises simultanément, et c'est l'intervention de Bakounine qui, au sein de l'Internationale, va pousser en avant la lutte de classe, l'audace ouvrière, et préparer, mentalement et organiquement, les travailleurs pour réaliser par eux-mêmes, quoique avec le concours des éléments révolutionnaires cultivés et sincères issus de la bourgeoisie, leur émancipation sociale. C'est de ce moment et de cette activité que naît aussi le mouvement socialiste antiautoritaire qui rayonnera sur l'Europe, et Kropotkine pourra écrire dans *Autour d'une Vie*

(Suite page VII.)

L'INFORMATIQUE

(Suite de la page II)

à travailler pour l'ordinateur capitaliste. La bête se nourrit de cartes perforées qu'il faut bien évidemment fabriquer. Imaginez une grande salle, au moins trente machines plus que bruyantes et devant chacune d'elles une jeune femme qui de la main gauche compulse des documents et de l'autre frappe sur un clavier, cela 8 heures par jour. Un rendement de plusieurs centaines de cartes à l'heure est exigé et un pourcentage très bas d'erreurs, toléré. Si l'esclave ne satisfait pas à ces con-

ditions : la porte. Il vaut mieux d'ailleurs, car la médecine a démontré que l'exercice de cette besogne, conduit à la longue à des déformations de la colonne vertébrale et c'est bien pour cela que personne n'a plus de trente ans dans cet atelier. Il vaut mieux ne pas insister quant à l'état psychologique dans lequel doit se trouver le sujet au bout de sa journée ! Il est abruti et le patron, lui, peut aller nocer et dormir tranquille : la révolution n'est pas pour cette nuit.

JEAN-MARIE

LE CAS BEATRICE LE MIRE DE LA PRISON A L'ASILE

La tragique histoire de Béatrice le Mire — dont nous avons été les premiers à parler en osant citer les noms — n'est pas près d'être finie, et l'odieuse machination se poursuit avec la complicité de hautes influences.

Nous avons arrêté la relation des faits au moment où une requête avait été déposée auprès du Tribunal de Grande Instance de Nice demandant « la sortie immédiate et sans délai de Mlle Béatrice le Mire de la Clinique Saint-François » à Nice.

Ce n'est que le 11 février que le Tribunal accepte la requête. Sans donner de jugement définitif, il déclare « qu'usant de leur autorité parentale sur leur fille Béatrice, née le 25 avril 1950, les époux le Mire ont entendu faire subir à celle-ci un traitement médical visant à « une désintoxication intellectuelle » pour tenter par la suite de faire échapper leur enfant à l'influence d'un milieu animé par le sieur Villemont de Séigny, jugé par eux préjudiciable à son psychisme,

« qu'agissant ainsi ils ont cru accomplir leur devoir de parents préoccupés du bon équilibre de leur fille,

« que leur comportement trouve dès à présent sa légitimité dans le droit naturel et notre droit positif français ».

Le Tribunal conclut en soumettant deux experts psychiatres, les Docteurs Camuzard et Blanc, qui « auront pour mission de se pencher sur le comportement intellectuel de Béatrice le Mire et de dire si les idées enseignées par le sieur de Séigny Paul sont de nature à compromettre le libre-arbitre de la jeune fille ».

Or, le 19 février, M. Paul de Séigny, qui est de nationalité britannique, est « éloigné des Alpes-Maritimes », et cela sans motif aucun.

Les experts désignés ne déposeront leur rapport que le 26 février. « D'emblée, la jeune fille nous dit : Je n'accepte pas d'être traité ici. Ma mère m'a fait venir par force... Ma mère veut me retirer de M. de Séigny... Auprès de lui, je trouve un très bon équilibre... » Ce rapport conclut d'ailleurs : « Aucune psychopathie n'est décelable. Béatrice le Mire doit sortir de Clinique », et les « idées enseignées par M. de Séigny ne sont pas de nature à compromettre le libre arbitre de la jeune fille ».

Ce rapport contient l'énumération des « soins » donnés à Béa-

trice par les Docteurs Jean-Yves Girard et Roger Muchielli :

« 150 gouttes d'Haloperidol par jour, modifiées par 3 comprimés d'Artane 5 mg, 6 comprimés de Valium 10 mg., 2 Anafranil par jour et un suppositoire de Nembutal à 20 h. Elle a subi d'autre part, trois sub-narcoses et 8 électrochocs. »

Un tel traitement, selon l'avis de très nombreux psychiatres, correspond à un traitement infligé à des aliénés en pleine crise de démence. Or, il résulte des conclusions écrites du Procureur de la République que l'état de santé de Béatrice le Mire n'est nullement à l'origine de son placement et de son maintien à la Clinique Saint-François, mais que ceux-ci ont pour seul but une « désintoxication intellectuelle » destinée à éliminer de sa pensée des idées qui ne plaisaient pas aux parents.

Les avocats Maître R. Temmam, de Nice, E. Pollak, de Marseille, et G. Pelissier, de Paris, demandent qu'un contre-expert soit commis. Il doit se présenter le 1^{er} mars à la Clinique. Quand il arrive, Béatrice n'est plus là ! Sans attendre ni cette contre-expertise ni le jugement définitif du Tribunal, elle a été enlevée de la Clinique par sa mère, le 27 février à 7 h du matin. Il semble qu'elle soit actuellement à Saint-Dominique, où son père est Ambassadeur

de France, mais personne jusqu'ici n'a aucune certitude sur ce point.

Le 15 mars, les avocats défenseurs de Béatrice plaident devant la Cour d'Appel d'Aix-en-Provence, ce qui, soit dit en passant, dégage enfin la grande presse (« Le Figaro », « L'Aurore », « Combat », « France-Soir », etc...). Les avocats dégagent, entre autre, les points suivants :

— Le Tribunal de Nice n'avait pas à commettre d'experts psychiatres. La jeune fille n'avait, le 26 janvier, besoin d'aucun traitement, puisqu'elle n'était ni malade ni aliénée mentale. Ceci est reconnu par le Tribunal de Nice, puisqu'il déclare qu'il s'agissait seulement d'une « désintoxication intellectuelle ». Il avait donc à statuer, tout simplement, sur le fait d'une séquestration arbitraire, suivie de coups et sévices. Qu'avait-on besoin d'experts, surtout qu'il leur était demandé de juger de la valeur intellectuelle des idées de M. Paul de Séigny, lequel ne pouvait du reste pas être entendu puisqu'il venait d'être « éloigné des Alpes-Maritimes » !

— Cette séquestration est un cas évident d'abus de l'autorité parentale, et la référence au « droit naturel » est non seulement cynique mais odieuse. De plus, cette séquestration, avec coups et sévices, a été suivie d'un enlèvement, le 27 janvier, à la barbe non seule-

ment du contre-expert, mais encore du Juge des enfants, qui normalement aurait dû être présent pour décider si les parents étaient habilités pour reprendre leur enfant après ce qu'ils lui avaient fait subir.

Le jugement de la Cour d'Appel d'Aix a été mis en délibéré. On comprend les hésitations qu'elle manifeste, étant données l'importance et la gravité de la décision qu'elle a à prendre. Car son arrêt fera jurisprudence, entre autres, pour les nombreux cas d'abus de l'autorité parentale.

Si l'on s'indigne de voir des jeunes s'adonner à la drogue, que dire de parents qui, délibérément et avec l'appui du « droit positif français, droguent leur propre enfant sous le prétexte qu'il n'a pas les mêmes idées qu'eux.

Mais, pendant ce temps, que devient leur victime ? Pourquoi la cache-t-on ? Qui contrôle qu'on ne continue pas le lavage de cerveau ? Que fait le Juge des enfants ? Il a été saisi de cette abominable affaire dès le 1^{er} février et n'a strictement rien fait !

A vingt-et-un ans, c'est-à-dire, le 25 avril, Béatrice sera libre de choisir, dit-on. Mais dans quel état l'aura-t-on mise ! Sans doute lui faudra-t-il des semaines, si ce n'est des mois pour guérir du traitement que des parents monstrueux lui ont fait subir.

Cheminots, défendez-vous

A la SNCF existe une réglementation du travail. Comme la grande majorité des cheminots, nous ne sommes pas d'accord avec cette réglementation. Si les organisations « représentatives » y ont apposé leurs signatures, la CNT, pour sa part, a toujours rejeté cette forme de légalisation de l'esclavage imposé par les seigneurs que sont les patrons du rail.

Il convient donc que les cheminots se dressent contre cette réglementation à chaque fois qu'ils en ont la possibilité et aussi qu'ils se servent de celle-ci lorsqu'ils peuvent en tirer avantage.

Notons donc, quelques lignes de cette réglementation qui peuvent nous servir :

Jours fériés : Les agents dont l'utilisation un jour de fête légale ne tombant pas un dimanche est imposé par les nécessités du ser-

vice, il est accordé un jour de repos compensateur dans un délai qui prend fin au dernier jour du trimestre civil suivant celui dans lequel se trouve la fête légale.

La date de ce repos compensateur ne peut donc, en aucun cas, être imposé ni inclure d'office dans les roulements. Il est à la disposition des agents dans le trimestre suivant la fête.

Congés : Un congé qui ne doit pas être inférieur à 18 jours ne peut pas être refusé au cours de la période comprise entre le 1^{er} mai et le 31 octobre.

Amplitude de la durée journalière du service : Maximum, 12 heures.

Repos journalier : Il doit avoir une durée minimum de 10 heures.

Repos périodique : La durée du repos périodique est égale à 24 heures augmentées de la durée

du repos journalier précédant le repos périodique, c'est-à-dire qu'une journée de repos doit être d'une durée totale de 34 heures. Au cas où il n'y aurait pas 34 heures entre la fin et la reprise aucun repos périodique ne peut être décompté. C'est le cas d'un agent qui termine son service le jour A à 22 heures et reprend son service de nuit le jour B à 22 h. Dans ce cas aucun repos ne doit être compté et il doit être remplacé par un AS (absence de service).

N'oublions pas que dans tous les établissements de la SNCF existe un registre des dérogations sur lequel chaque cheminot peut et doit mentionner toutes dérogations à la réglementation du travail. Ce registre doit être mis librement à la disposition des agents qui ne doivent pas se laisser influencer par les tentatives d'intimidation des chefs.

N'oublions pas que nous sommes des hommes libres et que

(Suite page V.)

Discos

En la sala mayor del centro confederal de París un compañero hizo un diseño, asaz leve, de lo que fue el malogrado compañero Salvador Seguí Rubinat, el Noi del Sucre por más señas, el Noi, y también el Sucre, por sus intimos.

Nota pintoresca aportada por el disertante acerca la condición «ofensiva» del Noi, lo fue la afición de éste a provocar y a apalear, junto con amigos suyos, a chulos de profesión acreditados en garitos enclavados en el Distrito V de Barcelona. Ciertamente, se trató de la primera (y peleon) juventud del Noi. Costumbre bizarra que el futuro gran orador sindicalista abandonó para introducirse en los arcanos de la Revolución Francesa y su raíz enciclopedista, base de la auto-cultura de nuestro amigo.

Exactamente, la característica de Seguí fue su torrencial oratoria siempre encauzada, dirigida a fines concretos de ilustración y orientación libertaria de las multitudes obreras. Pero, por lo desenfadado de su inicio «protestario», de menosprecio al peligro por pura vocación quijotesca, puede colegirse que el Noi no temía a la muerte por lo mucho que amaba la vida. La existencia de cucaracha al simpático Noi no le iba.

Recordamos que en el famoso Café Español Salvador Seguí fue agredido de palabra y salvado por media docena de «chorizos» al servicio del Orden de Martínez Anido, por supuesto pistola en mano. Podían disparar impunemente y no lo hicieron. Su agredido podía huir despavorido y quedó imperturbable. Suceso peligroso que dos días después costó las vidas del jefe «choricero», Pernalés, del compañero La Rosa, y las de cinco guardias de Seguridad, amén de un montón de heridos. Fecha: 24-12-1920.

Seguí fue también atentado, esta vez a balazos, en la calle Mengizabal, cerca de una delegación de policía. La canalla libreña se pavoneó de este asunto desde «El Día Gráfico», porque podía hacerlo.

No carecía de sangre fría nuestro Noi del Sucre. De haber sido timcrato no hubiese perdido la vida tan absurdamente como la perdió: por «barcelonismo pernicioso», por desconsideración del miedo.

En su « Movimiento Obrero » Buenacasa relata una escena ignorada de las generaciones actuales, pero conocida de los compañeros de la época. Sabido es que todo individuo en actividad permanente es criticado en su andar por los vocacionales de la silla. Dos de éstos cifraron toda su ilusión «pública» en la crítica (Pasa a la página 2.)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 8 de abril de 1971

C. N. T. - 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (IX) - A. I. T.

GALA ANUAL DE LA SOLIDARIDAD

EL 18 ABRIL 1971, a las 14'30 horas
en el PALAIS DE LA MUTUALITE, 28, rue St-Victor -- Métro Maubert - Mutualité

☆ PROGRAMA ☆

Orchestre STRUCTURES, Pop Music d'Evreux
Francesca Solleville

Rosalie Dubois Carlos Mendia

Henri Gougaud

Consuelo Ibáñez Jehan Jonas

Trío García

Joël Aymeric Trío Sortilegio Español

GEORGES MOUSTAKI

Al piano: Yvonne Schmitt

Presentación: Yvonne Solal

El canto «engagé», la canción española, la danza andaluza, los aires iridoamericanos, la ópera, el verbo meridional, la poesía franco-helénica, y otros géneros. Exito artístico seguro.
PRECIO DE LA ENTRADA 10 frs. Reservación en el 33, rue des Vignoles, Paris (20), y en la taquilla de la Mutualité el día del espectáculo.

La mañana del mismo día y también en la Mutualité: **GRAN MITIN** en ocasión del Centenario de la Commune de París con los oradores Conte, Balkanski, Finster, Houdet y Federica Montseny.

En el vestíbulo y durante toda la jornada: **EXPOSICION** de imágenes de la historia de la Commune. El arte y la verdad al unísono.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MENOSPRECIO DE LA LISONJA

El tema viene a la mano. Lo justifica una carta, de las que el amigo vierte a la conciencia del amigo lo que ha germinado en su fuero interno en lo relativo a experiencia de la vida y de los hombres. Es comentario entretenero de desprecio y piedad. Desprecio al respecto de la actitud de lisonja hacia el que se considera figura descolante, hacia el que triunfa, respecto al que *ha llegado*. Piedad hacia el mequetrefe, el pobre diablo que, salido de humilde cuna, llega a ser acariciado un poco por la fortuna, y busca, como la rana de la fábula que quería conseguir la dimensión del buey, lograr la opulencia, notoriedad, olvidando a los suyos, a «los de abajo» al pueblo sencillo, pobre, del que llegó a ser parte integrante. Puede viajar en avión. Ajustado, impecable el traje, nuevo y brillante el calzado. Se yergue ufano. Mas, considera que es de rigor la inclinación deferente y la frase lisonjera dirigida a dos camaradas de viaje, pero que son ya personajes, esto es, que *han llegado*: Un torero, de los que están en candelero, y un escritor de moda. ¡Oh, quien fuera como ellos!...

Y ese complejo de envidia y ambición, que anida en el alma de un botarate, es de un carácter generalizado entre los que usan la lisonja con aire reverencial, en pos de conseguir la sonrisa de complacencia del que gusta de ser adulado. Posiblemente, sea cierta en buena parte la aseveración del moralista francés La Rochefoucauld, al manifestar que si un amigo dijera a otro amigo lo que en realidad piensa de él no habría amigos. Pero también se ha de tener en cuenta aquello de Antonio Machado manifestando que «se miente más de la cuenta». Y el que lisonjea mente de un modo desbordante. La lisonja refleja ausencia de personalidad, ya se use de un modo interesado, bien se emplee por revelar pobreza mental.

La sinceridad, la lealtad, la nobleza de sentimientos, van en contra de la lisonja. Sinceramente, lealmente, se puede reconocer el mérito, el valor de alguien o de algo. La adulación que conlleva la lisonja va en menoscabo del que la usa, por el fondo de hipocresía que conlleva toda exageración. La emulación puede ser muy adecuada

al querer igualar las virtudes, el talento de otra persona. Ello constituye una virtud digna de encomio. Pero el que se contenta con adular méritos ajenos, no va más allá de pobre mentecato sin personalidad propia. Es la posición de las masas mediocres que ensalzan a los líderes de la política. Es así como obran todos aquellos que en lugar de esforzarse en superarse, se limitan a ensalzar, con más o menos acento reverencial. Hay aduladores en todos los estratos sociales, en todos los sectores. Ya sea una u otra la característica de la adulación, el hombre digno la desprecia y, a lo sumo compadece a los pobres de espíritu que no alcanzan a comprender su propia degradación, su relajamiento moral.

DE «UMBRAL» Y SU PROBLEMA

Los responsables en el orden literario y administrativo de la revista «Umbral» solicitan de lectores y colaboradores un criterio en lo relativo a las futuras posibilidades de existencia de la citada publicación. Es lógico hacerlo ya que al fundarse un periódico, o una revista, es norma vital el darle continuidad, el buscar que no sufra quebranto su desenvolvimiento, máxime en tratándose de publicaciones salidas del ambiente libertario, lo que equivale a decir que se han tenido que levantar a pulso haciendo filigranas dentro de nuestras modestísimas posibilidades financieras.

Del valor literario, sociológico, artístico de «Umbral» se ha hablado no pocas veces en este semanario. Y lo dicho, si fuera poco, quedaría refrendado al hojear el recién aparecido número 101 de la revista. Sería lamentable que por una falta de cohesión en todos los órdenes se dejara perecer la revista. En verdad que nos duele cuando una de nuestras publicaciones deja ya de salir. Consideramos que es algo precioso que perdemos; reflexionamos que con la pérdida de una publicación libertaria es el adversario, o los adversarios, — los tenemos de diversa condición — que poseen medios abundantes para desarrollar su obra de intoxicación moral. Y en este sentido de consideraciones, moralmente nos dolió el que tuviera que dejar de aparecer el semanario «Ruta» que veía la luz en Tolosa. Nos ha dolido la desaparición de órganos

de expresión libertaria ya de un sitio, bien de otro. Pero nos complace, diríase que ideológicamente nos otorga fortificación la persistencia de publicidad de revistas, de publicaciones ácratas. Cumplen su cometido. Así, en lengua castellana, «Cenit», de Tolosa; «Tierra y Libertad», de Méjico; «Ruta», de Caracas; «Reconstruir», de Buenos Aires, y todas cuantas publicaciones, con más o menos dificultades de signo económico van camino adelante.

Ni exclusivismos de tendero, ni criterio de capillas; lo que es menester estriba en dar aliento a toda publicación que cumpla misión cultural y emancipadora. No sobran publicaciones si tenemos en cuenta cuán inmenso es el ambiente dentro del cual se puede sembrar la semilla que representa el contenido de la publicación, ya sea «Umbral» o bien se trate de otra, hermana en fundamentales apreciaciones. ¿Objeciones en contra de un órgano de propaganda? Si se trata de su orientación técnica, literaria, doctrinal, el responsable, o los responsables, siempre suelen hacerse eco de lo que sugieren los lectores dentro de lo posible. En lo relativo a simpatía o antipatía al respecto de dirección o colaboradores, ello no puede ser razón fundamental para *torpedear* una publicación. Quien estas líneas escribe empieza ya a ser veterano en lo que se refiere a garabatear papel para la imprenta; veteranía en lo de escribir en publicaciones libertarias. Y bien: en ocasiones no me ha merecido la menor simpatía quien asumía la dirección de algún órgano de prensa, o bien alguno de sus colaboradores. ¡Ah, pero yo no he escrito para las *entenderas* de la dirección, o las de aquel u el otro colaborador! Lo he hecho para procurar decir algo a los lectores, que ya no es igual.

El problema de «Umbral» no es de intrincada solución. Circulan ya iniciativas que pueden enmendarse, que son susceptibles de mejorarse, de ampliarse. Lectores y colaboradores tiene la revista; les place la tónica que desarrolla, puesto que consideran puede hallar buena acogida, ya no solamente entre los *nuestros*, sino inclusive en lo que a elementos españoles que sienten curiosidad por los temas que en ella se insertan. Place también, ya se ha dicho muchas veces, a elementos hispanistas; ¿Se va a dejar que agonice

y desaparezca lo que cumple una misión con la que ni los libertarios ni los hombres de espíritu liberal podemos estar en desacuerdo?

Partimos del principio de que todo cuanto emana del esfuerzo en favor de la superación humana, en la ruta de la justicia y de la libertad, es de un alcance desinteresado. Desinteresadamente hacemos referencia a «Umbral», puesto que consideramos ayuda, dentro de sus características, a la difusión del ideal que nos place sustentar. De ahí que sería sensible tuviéramos que lamentar la desaparición de la revista, por no haber puesto en darle continuidad toda la voluntad.

LA MUSICA DE AMADEO VIVES

Se va a cumplir este año el centenario de uno de los compositores de la música popular española. Uno de los músicos más representativos que llegó a la entraña del pueblo. Vives, el enamorado de las sublimes creaciones de Beethoven, de Mozart, de Schubert, de Chopin, el que iba de ceca en meca llevando las sonatas de Beethoven bajo el brazo, siempre dispuesto a regalar los oídos propios y ajenos, interpretando al piano lo más bello de la música clásica. Podía, siguiendo la propia inspiración y captando la esencia de los más geniales compositores, haber compuesto en el pentágono obras al estilo de sus maestros. Pero Vives era un fervoroso enamorado de la sentimentalidad popular del folklore, de lo enraizado en el alma costumbrista y emocional del pueblo, de la región.

Para los que llevan en su fuero interno el exclusivismo egoísta de la «patria chica», Amadeo Vives aparece como un individuo desconcertante: Nacido en Cataluña, con Millet fundó el Orfeo Catalá, compuso la música de «L'Emigrant», de «La Balanguera» y del «El Cant del Poble». ¡Ah, pero ese catalán enamorado de su tierra nativa, supo reflejar en su música el sentimiento, la espiritualidad de otras regiones de España de un modo maravilloso! En su ópera «Maruxa» es el encanto de toda Galicia; en la zarzuela «Doloretas» es la gracia levantina de las tierras de Murcia y Alicante; «Triarías» es el sol de Andalucía; y en «Doña Francisquita» es el Madrid romántico y chispero. ¿Quién no ha tarareado, en los ratos de euforia, la música de «Bohemios» o de otras zarzuelas del maestro Vives?

Recordando a Pedro

CUANDO evocamos este nombre tan querido por nosotros, nos trasladamos a principios de este siglo. Recordamos que en 1902 ya habíamos oído hablar de este enamorado de las ideas. Y hasta habíamos leído, sin comprender claramente, sus escritos, y sus participaciones en todos los movimientos que en aquella época, en los cuales había tomado parte.

Más tarde, en 1909, junto a Malato y otros compañeros franceses, en las actividades contra el fusilamiento de Ferrer Guardia, Vallina había tenido una destacada participación. En el extranjero, Vallina no supo desentenderse jamás, ni pudo, de los acontecimientos que agobiaban al pueblo español, y, sobre todo, al movimiento anarquista.

En Francia, como en Inglaterra, en donde la relación íntima con las figuras más destacadas del anarquismo, que en aquellos días vivían también exiladas en dichas naciones, sus actividades fueron de las que constituyen una época fervorosa en la vida del hombre luchador por temperamento y por convicción intelectual de su pensamiento. En Inglaterra trabó amistad con Kropotkin, con Stepniack, con Tarrida y algunos otros que habían sido encartados en el «célebre proceso de Montjuich». Tragedia que conmovió al mundo por la ensañada actuación de los sicarios del régimen imperante. Sus actividades y viajes clandestinos a España, no dejaron de efectuarse pese a la estrecha vigilancia de la policía que en aquellas épocas, como en la presente, tanto se ensaña con los hombres de ideas. En estos viajes, Vallina mantenía relación constante, y contactos permanentes, con todos nuestros más activos y significados elementos con el fin de llevar a cabo los actos de protesta contra las atrocidades del gubernamentalismo español contra el pueblo que pensaba y que reclamaba siempre más libertad y justicia. En este caso concreto, contra los anarquistas.

Unos meses antes de morir dejó ya terminadas parte de sus memorias que son un verdadero arcano de ejemplaridad, de probidad y de consecuencia, cualidades no muy frecuentes en nuestros días y que convendría que nuestras generaciones sucesoras las tomaran como ejemplo en sus futuras actividades.

Manteníamos correspondencia desde siempre en este exilio, (dorado para algunos). Reinstalado en un pueblecito de Veracruz, Loma Bonita, y más tarde, por efecto de su precaria salud, en dicha ciudad marítima, no se podía per-

mitir el lujo de actividades propias del hombre que conserva intacta su perfecta y rebotante salud. Su crítico estado le obligaba a ciertas precauciones en sus actividades incansables a que estuvo siempre presto como médico y como humano. No obstante, las relaciones epistolares reflejaban siempre un gran deseo y un gran anhelo de llegar; una ansia loca de ver triunfar en futuras y próximas contiendas, los ideales que siempre le impulsaron hacia las más acertadas actividades y a los más arriesgados propósitos para ver realizados nuestros ideales anarquistas.

De nuestra correspondencia, regularmente mantenida a través de estos últimos años, podríamos confeccionar un rico «epistolario» que sería un verdadero libro de enseñanza para las generaciones futuras. Y tal vez lo hagamos algún día si las circunstancias nos son propicias para ello.

No hace muchos meses que yo le había escrito la acostumbrada epístola, recordándole que en sus «memorias», no se le olvidara de insertar un capítulo dedicado a uno de sus viajes que hizo a España, en circunstancias muy poco favorables, individualmente, y del que no recordábamos nos hubiera hablado nunca. Cuando nos contestó nos dijo que sí que recordaba el hecho que yo le indicaba, pero no en los detalles. O en sus incidentes más o menos pintorescos. Le escribimos y le expusimos de pe a pa, cuanto la compañera Consuelo Bernardo, en 1910, y en presencia de nuestro profesor Francisco Cardenal, al llegar a Barcelona, nos había contado, al efecto. Con su conformidad, el querido Vallina, nos ratificó lo anotado, y aseguró que en su segundo volumen incluiría tales hechos que son de una originalidad poco común en aquellos días de tribulaciones y de persecuciones de tal naturaleza y de las que no se solía escapar fácilmente.

A sus 94 años, Vallina aun escribía algunas cosas de su vivir actuante. Fue a últimos del año pasado que se sintió más agobiado y dejó de mantener epistolariamente su relación con nosotros.

Inesperadamente, y cuando menos nos lo podíamos suponer, la triste noticia de su muerte causó en nosotros el dolor comprensible, ya que veíamos en Vallina el gran ejemplo de una vida dedicada desde su juventud, íntegramente al ideal.

Aparte de sus actividades como

conferenciante, y orador de tribuna abierta, para el pueblo, el querido amigo fue un gran escritor, de una sencillez poco común, pero acerdamente firme, y afirmación categórica, sin eufemismos de ninguna clase de lo que significaba su ideal anarquista de siempre.

Publicó periódicos y revistas de una afirmación categórica del ideal. Sobre todo recordamos su «Páginas libres», cuando en Sevilla se batía contra toda clase de eufemismos o desviaciones de ciertos elementos que le envidiaban su firmeza y su consecuencia. Y siempre el déficit de estas sus publicaciones había de ser cubierto con los ingresos de su profesión de médico. Económicamente deambuló por el mundo, siempre como errante predicador de la «buena nueva», de la idea anarquista, a la que se entregó enteramente.

Mucho esperamos que su recuerdo no sea maculado por el olvido de una conducta tan poco común en estos tiempos de materialismo grosero. Que su vida sea un ejemplo para las nuevas generaciones que nos van sucediendo, dejando atrás nuestras ochentonas actividades para ser superadas continuamente y con mayores provechos si ello es posible para el ideal.

H. Plaja

N. B. — No podemos eludir la tentación de dar a conocer algunos fragmentos del pensamiento de Vallina, con relación a la situación de España y del mundo en general.

«25 enero 1947. — ... Lo que ocurre en la C.N.T. española, es la historia que se repite, de todas las grandes organizaciones obreras: Trade Unions Inglesas, Caballeros del Trabajo americanos, etc., etc. Elementos ambiciosos desvían la trayectoria hacia el campo político. Donde no se hacen sacrificios y en cambio se alcanzan beneficios. Hay que dar, pues, a estos elementos, por perdidos para la causa de los oprimidos. Además, es necesario que los que quedan de nuestro lado se amolden a la más pura moral anarquista, porque de lo contrario, no haremos nada grande.»

«21 noviembre 1952. — Querido Plaja: Sobre Malatesta, te diré que estuvo en Jerez durante los sucesos allí ocurridos.

«Celebro las buenas noticias que tienes de España. Hay que activar aquel movimiento para que en una ocasión oportuna, con la experien-

cia adquirida, se haga una Revolución verdadera. Siento mucho estar tan lejos de aquel escenario de lucha. — Pedro.»

«16 abril, 1957. — Querido Plaja. «... las dictaduras que dominan en todos estos países de América y del mundo entero, son una vergüenza. Y sería bueno crear una liga revolucionaria en todos los países afectados, para destruirlas. ¿Se podría ahí algo? Si se encontraran elementos dispuestos, podríamos hacer un llamamiento a los demás países. — Pedro.»

«6 de julio, 1957. — Me pregunto si es posible que haya anarquistas que se han enriquecido, cuando antes, los que eran ricos, se hacían pobres.

Una vez estábamos reunidos en Londres, varios amigos, y se hablaba de un belga que había abrazado las ideas anarquistas, y uno de los presentes dijo: que se trataba de hombre rico, a lo cual Malatesta contestó: «Pronto se quedaría pobre si se convertía en anarquista». Un día me compré un sombrero teniendo otro, en uso, y Salvochea me llamó la atención sobre la incorrección que había cometido. Le presenté mis excusas y le prometí no cometer otra falta. Sebastián Faure vivía en un humilde cuarto y no tenía más que una silla.»

«16 febrero, 1959. — Acabo de recibir dos ejemplares del librito sobre Salvochea. Unas palabras previas de Juan Ferrer, valen tanto como la obra. Por invitación tuya se escribieron sus capítulos, querido Plaja.»

«25 noviembre, 1957. — Prefiero la acción revolucionaria a los artículos o discursos. Pero comprendo que éstos son necesarios, en espera de tiempos mejores, para que la luz de nuestras ideas no languidezca y se apague en algunos cerebros»

«19 marzo, 1959. — Del artículo de «Soli», «La Caída de un tirano», que me ha gustado mucho, entresaco lo siguiente:

«... nosotros sabemos de sobras, que lo que allí faltan son apoyos para los millares de Castros que allí se consumen por falta de ayuda material y moral de los que en el exilio no se acuerdan o no quieren acordarse mucho de ellos, de los que allí sufren. Allí faltan los fusiles que escolten la bravura de cuantos esperan el momento de sa-

Vallina



... cudirse la dictadura de Franco y Falange, y cobrarse también, la «deuda de sangre».

»Pues bien, querido amigo: Ha llegado el momento, como se dice, de poner las cartas boca arriba, sobre el tapete, y de aprovechar el momento favorable que se presente. Circunstancialmente, influidos por los hechos de Cuba, para prepararse a ejecutar un movimiento insurreccional en España. Es una vergüenza que la esclavitud del pueblo español dure tanto tiempo por la culpa de muchos que han olvidado sus deberes de revolucionarios y de antifascistas, si es que alguna vez lo fueron.

»A un lado los que quieren luchar como hombres, en defensa de la libertad y la igualdad; al otro lado, los que hacen un *sport* de las ideas, convirtiéndose en literatos, sociólogos, etc., o sacando todo el provecho posible del mundo comodón que les rodea. El no cumplir con su deber, como abnegados revolucionarios, es traicionar vilmente al desdichado pueblo español que espera nuestra presencia.

»Por lo tanto, espero de ti, como quien eres, que me des tu opinión sobre el particular, y que me digas, si entre tantos refugiados que se dicen de nuestras ideas, en la capital de México, no se podría contar con una docena de hombres verdaderos, dispuestos a emprender en España, la obra salvadora de la insurrección.

»No se les va a pedir a todos que empuñen una arma y corran al campo de lucha, sino que ayuden también con su propaganda y a recaudar fondos.

»Los principios de la C.N.T. serán eternos, pero si la organización no está a la altura de las cir-

cunstancias, podría seguir el rumbo de la C.G.T. francesa. Los que han dividido a nuestra C.N.T. de tan brillante historia, han cometido, a mi entender, un crimen imperdonable.

»¿En qué situación quedaríamos si se efectuara un cambio en España, como parece se aproxima, y estuviéramos ausentes, en vez de estar en primera fila como revolucionarios que somos por excelencia? Lo menos que podría tratarnos el pueblo español, sería de charlatanes, y esto, sería nuestro epitafio.»

«51 enero 1967. — ... Son muchos los años que la C.N.T. lleva en el exilio y ese tiempo ha hecho mella en algunos espíritus poco templados y firmes. Pero el paso que han dado, los coloca moralmente tan bajos como a Franco y sus comparsas. Habría que borrar las pequeñas diferencias entre los que siguen fieles a la CNT

y empujar de nuevo contra la dictadura vergonzosa y los que se prestan a ayudarla, traidores viles, que no les ha detenido las muchas víctimas que cayeran.»

«17 febrero, 1969. — Querido amigo Plaja: La foto que me envías sacada de la «Historia nacional de la Revolución Española», puede servir para ilustrar el segundo tomo de mis «Memorias».

N. B. — El hecho que recordábamos al amigo Vallina, es el siguiente: «En 1903, a raíz de uno de los muy sonados movimientos nuestros, Vallina fue citado a Madrid para asistir a una reunión de cuyos alcances era necesario que en el extranjero se tuviera constancia. El amigo Vallina, sorteando infinidad de obstáculos, pudo pasar la frontera en la que le esperaba la policía. Con sus mañas eludió la detención. Por sus mañas también, supo llegar a Ma-

drid, en donde se le esperaba, sin ser reconocido ni hallar obstáculo alguno, ya que se sabía en la policía que por la frontera no había entrado. Al llegar a Madrid acudió a un domicilio que se le había indicado. Allí se le facilitó lo necesario para que, vestido de cura con teja larga como se estilaba entonces, poder dirigirse solito al lugar de la reunión — Plazuela de la Cebada — en donde le esperaban dos policías. Entró en la plaza y empezó a repartir bendiciones a diestro y siniestro, penetrando en una escalera que lo conduciría al piso donde se celebraba la reunión. Al cabo de tres o cuatro horas, volvió a salir «sano y salvo», y los demás compañeros hicieron lo propio por un terrado que daba a la parte contraria de la citada Plazuela.» El chasco de los polis no es para explicar.

H. PLAJA SALO



DE LA INAUGURACION DE LA CASA CONFEDERAL DE PARIS

Nos hemos ocupado lo suficiente de la misma sin dar hasta hoy referencia gráfica. En la primera fotografía se podrá apreciar la mesa de la conferencia con Marcellán, Marín, Cotereau, Ferrer y Finster; en la segunda un aspecto parcial de la sala, y en la tercera un momento de la cálida intervención festera del trío Los Muchachos.

Durante todo el día el domicilio confederal de las Vignoles estuvo sumamente concurrido, incluso al mediodía por haber quedado en las varias dependencias, cómodamente instaladas, diversas familias foráneas que en aquellas sentaron sus reales para el ritual de la comida.

Debido a la afluencia extraordinaria de compañeros, por la tarde la sala quedó espesa de gente, tanto, que los más resignados optaron por ceder sitio e irse a deambular por el patio, la librería y la salita.

Como ello fue así lo repetiremos — corregido y aumentado —, el próximo 6 de junio. Démonos todos por invitados.



La posición de Marx ante las revoluciones imprevistas

La declaración de la Commune fue ensayo de revolución social o revolución social tímida por comedia. Afirmada la Commune, tal vez las realidades igualitarias se hubiesen impuesto. Tanto en un caso como en otro, la crítica feroz del marxismo no se la hubiesen evitado. La Commune había nacido contra la previsión del Profeta (Marx) y había que demolerla. Un principio altamente realizador del futuro se había impuesto sobre la marcha comunalista: «Vencer al Estado para conseguir la libertad», y ello no podía convenir al alemán Marx, sugeridor del Estado proletario que tan malos resultados proporcionaría a través de la experiencia totalitaria rusa, cuya «innovación» estatal ha remozado la existencia del Estado, institución que tanto han desacreditado los regímenes clásicos del capitalismo.

Existe suficiente literatura probatoria de que el estallido comunalista de París se debió a la presencia del ocupante alemán, quien, ante el peligro de una sublevación popular obrera (confirmada por la proclamación de la Commune de París en 18 de marzo del año 1871), cedió armas y consejo técnico-militar a Thiers y Mac Mahon para contrarrestar a las fuerzas de avance del pueblo de París. Observador de los acontecimientos y odian a la vez del proletariado consciente galo por su oposición al marxismo en la Internacional, le cupo al Profeta Karl calificar en 1866 a los revolucionarios franceses de «obreros de lujo, encontrándose, sin darse cuenta, pertenecientes a la antigua porquería». Y aún más: «estos trabajadores pretenciosos locuaces e hinchados de énfasis».

En 1867 Marx celebraba que la mejor militancia obrera francesa estuviese encarcelada, pues así el comité parisino no podría enviar al Congreso aitista en preparación más que un solo delegado representando la tendencia proudhoniana... En 1870, Profeta Marx estimaba que «Los franceses tienen necesidad de ser batidos. Si los prusianos salen victoriosos de la contienda contra Francia, la centralización del poder del Estado será

útil a la centralización de la clase obrera alemana.» ¿Está claro? Karl Marx, presunto internacionalista, deseaba el triunfo de las armas de Bismarck para que la dictadura (subsiguiente) de este acomodara a las masas alemanas a la obediencia necesaria para la futura gobernación marxista de Alemania primero, y de Europa después. El sueño imperialista de los Guillelmos I y II, primero, y los de Hindenburg y Adolfo Hitler en la contemporaneidad, tienen puntos de semejanza con la ideología nacional - imperialista del Profeta Marx, quien, por equivocarlo todo, se equivocó incluso de cementerio, puesto que está enterrado en Londres en vez de estarlo en Berlín o en Moscú.

Si el comunismo marxista de la actualidad celebra el aniversario de la gesta comunalista como acontecimiento propio, ello no le evita de ganarse un ridículo sonado y aún más cuando de esta revolución social única en el siglo XIX solamente se atribuyen las glorias dejando los despojos (la derrota) para los barricadistas y a sus actuales continuadores o simpatizantes. Ya se vio en la guerra de España al comunismo moscovita entrometerse para retrotraer la España antifascista y revolucionaria al antiguo estado conservador para aplastar la revolución colectivista libertaria operada en el campo, en la industria y en la enseñanza, puesto que los 19 y 20 de julio de 1936 (los días más heroicos y populares) no eran de factura rusa ni previstos en ninguna de las 200.000 páginas de Marx profetizando todo lo divino y lo humano, lo posible y lo imposible, lo hacedero y lo irrealizable. Como también, a Marx le escapó la adivinación de un hecho previsible por lo cercano: la revolución comunalista, ni previó el fracaso político marxista encarnado en la socialdemocracia alemana e inglesa pasadas, con armas y bagajes, al campo capitalista, ni intuyó la revolución rusa de marzo de 1917 provocada por la desbandada de las fuerzas del zar ante el empuje del ejército germánico (la revolución (?) de octubre del mismo año no fue más que un golpe de Estado consumado por un

partido y contra la revolución verdadera según expresan los dramas de Kronstadt y de Ucrania). Tampoco el Profeta imaginó la revolución española cumplida sin comunistas marxistas, ya que con comunistas libertarios la Piel del Toro se lo pasaría. ¡Ah!, pero sus discípulos, adiestrados y capitaneados por la escuela reaccionaria de Moscú, hicieron lo posible para arruinar el entusiasmo libertario del pueblo entablando una guerra interior cuando la exterior contra el enemigo fascista era la que debía primar por encima de toda conveniencia de sector o partido. Los anarcosindicalistas, sometidos al imperativo de ganar la guerra, en mala hora renunciaron a todo menos a las colectividades (verdadera experiencia revolucionaria de la hora) y al aplastamiento del enemigo, pero siendo aplastados a la postre por éste debido a las energías perdidas defendiendo-

se en la retaguardia de la opresión extranjera, o sea moscovita. Dos guerras sostenidas a un tiempo era demasiado, y si una lección hemos de sacar de nuestra tragedia es la de haber sido simplistas cual lo fueron nuestros queridos comunalistas del año 1871.

El resultado de la política hispano - marxista de 1936 a 1939 fue la enormidad de fusilamientos marca Franco equiparables a los fusilamientos tipo Thiers; igual que las acumulaciones concentracionarias de Nanclares de Oca se equivalen a las de Vernet de Ariège, y los estragos de Mathausen a los de Kattin y Campo de la Bota, para expresarlo simbólicamente.

El daño radica siempre en las dictaduras, y que éstas se apelliden Franco, Hitler o Stalin no importa, puesto que todas conducen a lo mismo: al estrangulamiento de la libertad del pueblo o al pueblo mismo.

Pro revista «UMBRAL»

Compañeros y amigos quedan invitados a contribuir a la supervivencia de «Umbral» inscribiéndose en calidad de protectores llenando el boletín de inscripción que más abajo ofrecemos. La cuota anual sería de 20 francos, dando derecho a recibir los números que se publiquen durante el año, sean dos como el «U-101», o cuatro o seis también anuales según se determine. Interés nuestro lo es que los lectores se pronuncien por la modalidad de revista que prefieran de las tres que le son presentadas, pues la Organización hará lo mismo.

Bien entendido, que los suscriptores y paqueteros que no rellenen el boletín o no rectifiquen el pedido de consuetud, seguirán recibiendo «Umbral» como siempre... en caso de que la publicación de la revista se reafirme.

Ruego encarecido: que todo amigo de «Umbral» procure interesar a sus amistades por el sostenimiento de la revista.

AGRUPACION DE AMIGOS DE «UMBRAL»

El compañero

con domicilio en

deseo figurar en la «Agrupación Amigos de UMBRAL» como suscriptor de apoyo, aceptando el compromiso de abonar la suscripción semestral o anual por adelantado.

a de de 1971.

Firma:

U-101

Este número de «Umbral», correspondiente al fin del año 1970, está distribuido. Consta de 96 páginas con textos, grabados y cubiertas de lujo.

No habrán recibido la revista los suscriptores que se hallan en descubierto con la Administración. A medida que se pongan al corriente irán recibiendo el ejemplar que les corresponde. El pago que se reclama es, hasta ahora el 31 de diciembre de 1970.

En otra parte de este número del «C. S.» facilitamos un Boletín de Suscripción a «Umbral», adelantando que el incluido en el U-101 va siendo correspondido. Los primeros a suscribirlo han sido un intelectual y un guitarrista de clásico, ambos refugiados españoles.

Entre las impresiones sobre el U-101 que nos han sido comunicadas, figuran la del compañero J.M.C. de Limoges, el cual opina que el 101 es superior y que hemos superado el esfuerzo dedicado al U-100; la del compañero C.Z., de Lyon, quien estima que el U-101 a 10 F, por caro, no da facilidades de compra, considerando nosotros que cada número de nuestra revista equivale a un libro; la del amigo R. Ll., de París, expresando que los confederales somos capaces de darnos casa, imprenta, buena revista y cuanto queramos por esa abnegación que aún no hemos perdido; la del compañero S.F.Q., trashumante, indicando que tal vez una fusión «Umbral»-«Cenit» fuese conveniente, pero superando el contenido literario y de presentación; la del artista A.G.L., considerando que cada número de «Umbral» podría ser una mini-exposición de grabados de artistas simpatizantes; la del compañero Bassons, de St-Pons, rectificando la fecha del fusilamiento de Peiró: fue el 24 de julio de 1962 y no el 27 del mismo mes.

El grifo de las opiniones está abierto y es lógico que así sea. Hay que sacudir la calma de la «mayoría silenciosa».

PRENSA RECIBIDA

«El Demócrata», de Sydney (Australia), cargado de valor antifranquista. «Ruta», de Caracas, en alarde de presentación y valorado con opiniones sobre el anarquismo y sus posibilidades. Opinantes: Fontaura, Louvet, Koechlin, Marzocchi, Plaja, C. Carpio, Ferrer, Peirats, R. Lamberet, V. García, Balkanski, Mancuso, F. Ferrer, Hiraldo, Minotti, Fayolle, Relgis y Laisant. «Anarchist», de Sydney, donde se marca la actividad del compañero Jiménez y la de

Comunicados

compañeros australianos. «Blak Rag», nueva actividad de los ácratas australianos. Boletín «CIRA», nº 22, resumen de lo recientemente acumulado en sus archivos; leve tendencia hacia el derecho libertario. Boletín de la Biblioteca «Juventud Moderna», de Mar del Plata.

MACIZO CENTRAL

Por la presente invitamos a los compañeros y simpatizantes, a la conferencia que tendrá lugar el 2 de mayo, en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, a las 10 de la mañana, en la que disertará el compañero Muñoz Congost, sobre el tema: «Perspectivas libertarias en el futuro español».

S. I. A. (SECCION DE ORLEANS)

Con motivo de la Jornada de Confirmación Confederal que se celebra en París el día 18 del presente mes de abril en la Mutualité. S. I. A. (Sección de Orleans), organiza un viaje, para dicha jornada de Confirmación.

Todos los que quieran participar en el desplazamiento, pueden dirigirse a los compañeros siguientes:

Compañero López, 41, rue de Tulle; compañero Márquez, 8, rue de Petit St-Loup; compañero Parra, 37, rue de Joie.

Salida de Orléans a 7 horas.

Regreso a Orléans a 9 h. de la tarde.

F. L. DE EVREUX

Organiza para el 18 de abril un viaje en autocar con destino a la Jornada Confederal de París. Para plazas en el car y entradas para el Festival, dirigirse al compañero E. Calero, 21, rue des Lombards, Evreux.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a reunión general que tendrá lugar el 11 de abril en la hora y el lugar de costumbre. Alguna circular a leer y asuntos de interés regional.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	29 959 55
Miguel Francisco, Bondy	20 00
Antonio López, Roanne	10 00
C. aragonés, Montpellier	50 00
Vicens Villanueva, Lot	98 75
Emilio Martínez, Aigues	
Mortes	17 00
Vda Arnau Dolores, Dranguignan	10 00
Consejo Nacional S.I.A., Toulouse	250 00
Luis Carubro, Bondy	10 00
F. L. Garges le Gonesse	65 00
José Villanueva, París	10 00
Pedro Peralta, id.	10 00
Alejo Vázquez, id.	10 00
Juan Ferrer	10 00
Membrive, Houilles	10 00
Valdenebro (h.), Drancy	50 00
Suma y sigue	30 590 30

TEATRO EN NARBONNE

El domingo, día 25 de abril, a las 15 h., organizado por «Solidarité et Culture», tendrá lugar en la «Maison des Jeunes», una gran velada artística a cargo del grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

El programa constará de una pieza de teatro, en la primera parte, y escogidas variedades, en la segunda, cuyo detalle se dará a conocer en próximas ediciones.

NECROLOGICA

GREGORIO SARINENA

Otro más que agregar a la larga lista de los que nos van dejando en el exilio.

Pocos días después del fallecimiento del inolvidable José Calvo, su propio cuñado, Gregorio Sarinena fallecido a la edad de 67 años el día 6 de marzo. Fue enterrado civilmente el día 8 del mismo mes en Moissac, a cuya Local pertenecía desde 1945. Buen número de compañeros y amistades le acompañaron a su definitiva morada, y así también sus hermanos y hermana llegados de España. Bien podemos decir haber perdido un ardiente defensor de la CNT y de sus ideales libertarios.

Podríamos añadir bastante sobre su actuación en Sástago, de donde era oriundo. Nos limitaremos a decir que fue uno de los principales sostenes de nuestra obra revolucionaria, buen colectivista, que trabajó siempre con orden por su buena marcha de la obra revolucionaria hasta que los fascistas nos obligaron a salir justo con un gran número de familias con dirección a Cataluña primero, y camino del exilio después.

A su compañera Teresa, hermanos y hermana y demás familias enviamos nuestro más sentido pésame.

F. Local de Moissac

EN MONTPELLIER

En conmemoración del 1º de Mayo, fecha histórica revolucionaria, la CNT de España en el Exilio organiza un mitin en Montpellier que tendrá lugar en el Pavillon Populaire, sito en la Esplanade, a las 9 de la mañana. Tomarán la palabra los compañeros Ramón Liarte, Marcel Lepoil y Mlle Dyane.

Para por la tarde a las 2,3), Gran Festival con la participación del conocido y simpático Grupo «Terra Lliure» de Toulouse.

Por lo que invitamos a todos los compañeros y españoles en general, a oír la voz de la CNT y pasar una tarde agradable entre el arte español y el francés.

C. de R. del Hérault, Gard y Lozère

EN PERPIGNAN

Gran Mitin de afirmación sindicalista revolucionaria, que tendrá lugar el 18 de abril en la sala del Cine Familia a las 9,30 de la mañana.

Acto patrocinado por la CNT francesa y presidido por un compañero de la misma, Etienne Ortiz.

Con los oradores siguientes: Pierre Méric, joven orador; Ramón Liarte, por la CNT de España en el Exilio.

Esta C. de Relaciones espera de todas las F. Locales hagan un esfuerzo para estar presentes al Mitin, haciendo ellas mismas el máximo de propaganda para que asistan todos sus conocidos, amigos y simpatizantes a nuestra causa, y opositores al régimen franquista.

Ante los recientes acontecimientos de España y el clima social por el que atraviesa nuestro país, la CNT hará un análisis de todo. Esperamos, pues, la asistencia en masa de todos los hombres libres que pululan por nuestra ciudad de Perpiñán: republicanos, socialistas y antifranquistas en general.

ARTE LIRICO EN PARIS

Las Federaciones Locales de París y St-Denis convocan a los amantes del verso, la música y el canto, a la entrevista que tendrá lugar el sábado 17 de abril a las 5 de la tarde y en el 33, de la rue des Vignoles.

PRESOS EN HUELGA DEL HAMBRE

BARCELONA. — En la Cárcel Modelo 63 presos políticos y sociales sostienen desde el 26 de marzo una huelga del hambre por privaciones y malos tratos. Todos se hallan encerrados en celdas de castigo (sótanos).

Yo. — Como hombre serio que soy no puedo hablar de semblanzas, sino de desemeblanzas. En la carrera de Franco no encuentro nada de substancial con suficiente mérito para hacer una semblanza entre las maniobras y materiales que el triste ente ha empleado en fabricarse un sudario tan lleno de manchas tristonas y cabizbajas. Por eso, en lugar de decir semblanza, digo desemeblanza.

Tú. — A lo que parece, a ti no te cae muy bien Franco.

Yo. — No, amigo, estás en un error. A mí me gusta hacer justicia, dándole a cada cual lo que merece, sin enredos ni tapujos, y hasta ahora, Franco no tiene a la vista ningún fruto bueno.

Tú. — Pero... es que no le dejas ni respirar.

Yo. — Si le dejo respirar, pero lo que me sabe amargo, es que lo bromeo y se divierte a nuestra salud, sin más ni más. Como hizo hace poco dándose la gran tournée por España. Una tournée forzada, de maniobra, sin color ni sabor, porque en España ya no hay nadie que le quiera, ni siquiera sus allegados. Todos esos fastuosos recibimientos son postizos para que el fatuoso ente se hinche como un sato, y no pase triste el «insécula».

Tú. — Hombre, hombre...

Yo. — Ni más hombre, ni más niño. Las cosas claras. Los anarquistas nos rompemos antes que nos doblegamos. Nuestro temple es de acero y no para de taladrar, por eso cuando nos creen desaparecidos y muertos, rebrotamos con más potencia, más vigor y más savia, dando el mentís así a toda clase de paparruchas que abundan en la viña del señor. Nuestras críticas contra la rémora, lo arcaico estatuido, son acerbos y demolidoras; al rozar contra lo caduco y viejo, arrancan chispas y fuego.

Tú. — Me pareces impregnado de parcialismo, amigo, se te ve la oreja. Atacas a Tripitas demasiado directo. Quieres zaherirle en medio del alma, de un pinchazo mortal. Sin embargo, él no es malo, sino los que le rodean, que le llevan a mal traer.

Yo. — He aquí el error del hombre de la calle. Cree que Tripitas es bueno y los que le rodean malos. Tripitas está hecho de una materia indescifrable, materiales en esencia y potencia malos en sí. Cuando la carcoma muere en dichos materiales, muere en el acto, tal es el veneno que contienen. Y no es esencialmente malo, sino que es un ente completamente vacío de contenido, huero. Ramón y Cajal hubiera perdido el tiempo investigando en su cuerpo,

Desde Alicante

supuesto que no es más que un fatuo, un mono hinchado.

Cuando un hombre es noble y vale, está limpio de dobleces. Don Tripitas es una doblez de pies a cabeza, como todos los seres vacíos e inútiles, más parecidos a los macacos que a los hombres.

Me acuerdo de cuando hizo el llamamiento a los exilados: «Todo el que tenga las manos limpias de sangre, puede regresar libremente a España.» Hubo muchos incautos que cayeron en la trampa, y Tripitas fue repartiendo de la siguiente manera: Unos al cementerio, otros a los campos de concentración y el resto a la cárcel o presidio. Todo esto, por ignorancia psicológica de los pobres exilados, que no supieron contestar a dicho llamamiento exigiendo que, para entrar en España los limpios de sangre, tenían que salir los sucios de ella, y entonces hubieran quedado muy pocos en España. Tripitas el primero que hubiera tenido que salir pitando, porque está embadurnado de pies a cabeza de ella. Y si la cosa no es así, que nos descifre el enredo de las muertes de Sanjurjo y Mola.

Tú. — En eso no vas mal encaminado. En aquellos tiempos se dijo que los dos golpes habían sido preparados por Tripitas para deshacerse de sus rivales y quedarse él de amo, como así ocurrió.

Yo. — Si comenzó la rebelión matando a sus compañeros de armas temeroso de su rivalidad, y terminada la contienda continuó asesinando al vencido con saña y venganza, no demuestra tener un pelo de bueno en ningún concepto. Su cuerpo rechoncho y apestoso, parecido a un macabro morcillo, flamea y refugle en lontananza la guadaña de la muerte. Al unisono de su triunfo, se transformó España en un cementerio, equivalente a la ruina completa de la agricultura, industria y comercio, y así continúa, al decir de don Pedro Durán Farell, en una conferencia de la que citamos unas palabras ya archisabidas, pero que siempre es mejor que las diga uno de la «casa»; causan más efecto e impresionan más a los papanatas. Dice así: «Nos encontramos con una industria básica agotada, una industria intermedia viciada y un sector terciario insuficiente». Lo que quiere decir substancialmente, que nadamos en el vacío. El árbol económico de Franco no puede alimentarse bien. Tiene las raíces a flor de tierra, en el aire; no pueden chupar éstas la suficiente sa-

Desemeblanzas - Diálogo

via para que él siga frondoso y lozano con plenitud de vida. La muerte es lenta, pero lo arrastra hacia la tumba sin remisión alguna. En España abundamos los necios. Todos los que creemos en la bondad de don Tripitas como necios perdidos, de remate. Un hombre que se pone como cabeza de «turco» al frente del tríptico del privilegio, le falta mucho de bueno y le sobra de malo. En un pueblo que lleven las riendas las aves de rapiña, oveja perdida, como le pasa al pueblo franquista, compuesto de cazurros ignorantes, por muy hábiles y listos que se crean, padecen anquilosis cerebral, incapaces de investigar y buscar más luz.

Los dirigentes del pueblo español son acérrimos partidarios del cangrejismo, oscurantistas a todo tren. La luz les ciega y les cierra el postigo de la ventana para que no puedan asomarse a Europa. A pesar de sus zalemas y arrumacos con vistas a Europa y al Mercado Común, la comedia no cuaja, es demasiado basta. Entre la basura de comediantes franquistas, no se destaca ningún comediante fino, todos son de quinta fila; pero se gastan el oro a manos llenas forzando la aldaba de algún pequeño ventanuco, en detrimento del tesoro nacional. Para que la vaca haga leche, hay que alimentarla primero, de lo contrario es inútil exprimir sus ubres, ya secas, de una vaca tuberculosa y moribun-

da. Y no obstante ir de fracaso en fracaso en todos los terrenos, su Excelencia don Tripitas está propuesto para el premio Nóbel. Pero no se trata de un premio de Ciencia o Literatura, no. Se trata nada, menos que del gran premio, jedido en exclusiva: «El Perfecto Rebutzo».

Tú. — Pero no todas las cosas de don Tripitas son malas. En la segunda guerra europea, en Irún le paró los pies a Hitler y no entró en guerra, librando así al pueblo español de otra terrible matanza.

Yo. — Eso dicen los incautos e ignorantes. Si Hitler llevaba a Franco del bolsillo, ¿cómo es posible que le hiciera frente? Fue Hitler quién no quiso saber nada con el ejército español, porque menospreciaba a éste y a su jefe. Hitler tenía un concepto tan bajo de Franco, que le hizo decir de que: «en su ejército no hubiera llegado a sargento».

Sin embargo, el ejército español lo gastaba todo alemán: ropa, saludo y cruz svástica, y encima tenía Franco siempre preparados dos millones de españoles para correr en defensa de Hitler en el momento preciso. Esto es histórico y lo sabe todo el pueblo español. ¿Cómo hay papanatas que se atreva a decir que Franco le puso las peras a cuarto a Hitler? Dejad que me ría un poco, amigos.

Federico Bolera

HENRI GOUGAUD

CON NOSOTROS
EN LA MUTUALITE



HENRI GOUGAUD nos pone en presencia del Mediodía francés que tanto estimamos por la pátina helénica de sus costas, la sabia galanura del «troubadour» fiel servidor de Clemencia Isaura, la fuerza espiritual del «cathares» que después de siete siglos aún se cuele desde Avignon hasta los confines de la Gironda; el perfume de naturaleza que «todavía» se desprende del terruño languedocino, inundado de sol, cepas, cipreses, cañas, cereales, frutales, robles, y esencias marinas y pirenaicas y otros dones, concretando en su conjunto la gloria ancestral y el futuro sonriente y libre del país, ello fluyendo del canto y el recitar de este simpático artista que tendremos el gusto de ver y oír en nuestra fiesta de la Mutualité en la que el arte, la intención y el espíritu solidario andarán, como de costumbre, amalgamados.

HENRI GOUGAUD es un punto muy interesante del Programa que semanalmente vamos ofreciendo.

NOUVELLES SOCIALES EN BRETAGNE

FINISTERE : BREST

Chassez les paysans pour installer un Tourisme de luxe. L'implantation touristique se poursuit. La base nautique du Moulin Blanc (rade de Brest), ainsi que le complexe de Loisirs correspondant, est en voie d'achèvement; la réalisation a été confiée à la Société Yotéi (95-Queresnes). La SATFI s'est également penché sur le pays païgnan : il est prévu une base nautique à Brignognan, un complexe de Loisirs (tennis, club-house...) à Kérurus, une aire de house à voile dans la baie de Goulven.

Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de tourisme destiné à une classe privilégiée (les ports de plaisance sont prévus pour accueillir 200 bateaux de plaisance) et dont les travailleurs bretons ne profiteront pas... tout en les finançant.

La condition des immigrés. — Onze travailleurs algériens et marocains ont tout perdu dans l'incendie qui a détruit une baraque du Polygone, où ils logeaient. Vingt et une baraques sont ainsi habitées par des travailleurs immigrés. Ils sont près de 3.000 à Brest, dont près de 2.000 Portugais, mal logés et utilisés par le capitalisme. A deux jours d'intervalle, un ancien dancing, devenu dortoir pour travailleurs immigrés, brûlait aussi, faisant huit nouveaux sinistrés.

Promesses et réalités. — A grand renfort de publicité, on annonce l'installation à Brest d'une usine de matériels téléphoniques Ericson. 120 emplois seraient créés en 1971. Le Directeur général a affirmé qu'elle ne sera pas une « usine prison ». Ne sera-t-elle pas une usine pirate ? On sait déjà que les cadres supérieurs et la maîtrise viennent de la région parisienne.

MORBIHAN

Pontivy. — 3.500 producteurs de lait ont manifesté devant la laiterie Sapiem-Préval à Pontivy. Le 10 décembre dernier, ils avaient obtenu 0,52 F. par litre de lait, après une manifestation de 2.000 participants. N'ayant reçu que 51,50 centimes, la direction voulant montrer qu'elle ne cédait pas aux producteurs bretons, les agriculteurs provoqués ont manifesté leur mécontentement. Le directeur local devait déclarer que le siège de Paris refusait toute augmentation, même d'un demi-centime. Les manifestants ont alors dénoncé « la colonisation de la Bretagne

par les trusts qui commandent tout de Paris ».

Sapiem-Préval est intégré au groupe des eaux Perrier, lui-même lié à Vichy, Kronembourg, Evian, Nestlé...

La récente augmentation annoncée par le gouvernement de 4 centimes sur le lait de consommation, dont 3 allant à la production, ne touche pas les agriculteurs bretons : le lait de consommation ne représente qu'à peine 5 % de leur production. Quant à l'augmentation de 23 centimes au kilo pour le beurre, elle laisse seulement un centime supplémentaire par litre de lait vendu à l'usine.

Le contrôle colonial de l'agriculture bretonne par des trusts extérieurs rend difficiles les revendications, car la direction se trouve hors de Bretagne.

C'est ensemble que les employés des laiteries et les producteurs peuvent faire reculer les trusts.

LORIENT

Chassez les prolétaires. — L'élimination du camping de « Lorient-Plage » qui rendait service à un très grand nombre de familles de travailleurs; on peut répondre à ces prolos que ce camping n'était pas aménagé, qu'il ne respectait aucun des règlements en vigueur, mais qui en était responsable ?

Certainement pas les utilisateurs ! Longtemps, les droits versés par les campeurs étaient recueillis par un particulier directement désigné par le Maire et sans comptabilité officielle.

Ainsi par la suppression de ce camping, l'intérêt de la population locale passe après celui des touristes de luxe. Le camping regroupait jusqu'à 6.000 personnes.

LA COLERE DES AGRICULTEURS

Près de quinze mille agriculteurs ont manifesté lundi 22 mars 71 en Bretagne et Normandie, un certain nombre sont passés à l'action violente :

A Redon, en Ile-et-Vilaine, des agriculteurs ont brisé des vitres de la Sous-Préfecture à coups de pierres. L'un d'eux a descendu le drapeau tricolore flottant au mât de la grille, puis l'a arraché. L'incident n'a duré que quelques minutes.

Dans le Finistère, à Landerneau, les cultivateurs ont bloqué la route de Paris pendant un quart d'heure et ont investi la gare, établissant ensuite des barrages de

routes aux alentours de Brest, de Châteauneuf-du-Faou, de Douar-nenez et de Quimperlé. A Quimper, dans la nuit de lundi à mardi, deux cents manifestants ont voulu entrer dans le bâtiment administratif de la préfecture. Ils se sont heurtés aux forces de l'ordre. Quelques vitres furent alors brisées.

Au Mans, dans la Sarthe, après avoir tenu réunion, trois mille agriculteurs se sont rendus en cortège à la préfecture pour y déposer une motion. Ensuite, les manifestants se sont répandus par petits groupes à travers la ville et ont distribué des tracts et trente mille échantillons de produits laitiers (yaourts, fromages, beurre, etc.). Enfin, un groupe de cultivateurs du sud du département a brûlé solennellement un épouvantail baptisé tout à la fois Giscard et Cointat ».

Dans le Morbihan, plusieurs barrages constitués de troncs d'arbres et de barbelés ont été dressés sur les principaux axes routiers.

A Pontivy, les manifestants ont mis le feu à un stock de pneus sous le pont du chemin de fer et devant la sous-préfecture, qui pendant trois quarts d'heure a été enveloppée par un épais nuage de fumée.

Mai 68, c'est une riposte incessante de la part des paysans, ouvriers, pêcheurs, action directe; de la séquestration aux barrages grève de plusieurs semaines (Ba-

tignolles) mise à la porte d'huissiers voulant expulser des paysans de leur terre, mobilisation de plus en plus nombreuse de ces paysans pour faire face à ces hobereaux venant de la ville accapareurs de terre (l'affaire Gabin il y a quelques années) en juillet 70 près de Nantes spontanément les paysans envahissant les bords d'une rivière, (l'Erdre) accaparée par un propriétaire sans vergogne, et la liste s'allonge.

L'Etat ne peut tolérer cette population bretonne qui manifeste son indépendance face à une colonisation qui se prononce de plus en plus fortement, on veut briser cette révolte qui a toujours existé, on déporte, on spolie, on affame, on concentre pour permettre un plus grand profit et assurer des loisirs à des milliardaires, éternelle bande d'oisifs, cette sinistre politique voudrait détruire toutes les caractéristiques de cette population, ces maisons rustiques, cette vie fraternelle; il faut connaître les pêcheurs bretons ayant le sens de l'amitié, l'héritage naturel : oiseaux, poissons, la langue bretonne (il est d'ailleurs frappant de voir que les paysans emploient toujours leur langue pour ne pas communiquer avec les agents de l'Etat). La défense de la Bretagne comme celle de toutes les régions de France ne pourra se faire qu'en rejoignant le fédéralisme libertaire qu s'oppose à toute forme de centralisme.

Cheminots, défendez-vous

(Suite de la page IV.)

nous ne sommes pas des serfs. Dans la plupart des cas, les chefs imposent leur volonté dans tous les domaines : repos, congés, conditions de travail. Il fait faire cesser de telles pratiques. Les chefs de gare, chefs de dépôts, chefs d'ateliers se croient tout permis, ils prennent des repos et des congés quand bon leur semble. Ils se couvrent sous le fallacieux prétexte de récupération mais refusent aux travailleurs le droit de pouvoir profiter des repos suivant leurs désirs. Jamais ils ne consultent les agents qu'ils considèrent comme des pions qui ne

servent qu'à jouer une partie : la leur.

La compression des effectifs, qui ont diminué de moitié depuis 25 ans, est l'œuvre de la hiérarchie. Le pouvoir gouvernemental n'aurait jamais pu parvenir à réduire les effectifs sans la complicité de la hiérarchie et aussi, il faut bien le dire, sans le manque de conscience des cheminots eux-mêmes. Il n'est pas rare que certains cheminots travaillent comme des dingues pour remplacer le collègue défaillant qui s'est fait porter malade.

Qu'importe si les trains partent en retard, il faut à tout prix travailler doucement, le plus doucement possible. Laisser dire les baveux qui vous traitent de fainéant, les vrais fainéants ce sont eux car ils préfèrent être les larbins des profiteurs et du capital plutôt que de prendre résolument leurs responsabilités en main.

R. J. SOURIAUT



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATTIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

SYNDICAT UNIQUE DES CUIRS ET PEAUX DE LA R. P.

Le Syndicat unique des Cuir et Peaux de la R. P. est prêt pour un nouvel essor en 1971. Tous les camarades salariés de ces professions sont invités à prendre contact auprès du responsable juridique de la 2° U. R., tous les samedis après-midi.

COMMUNIQUES

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action. Les cartes 1971 sont disponibles.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux.

Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin

— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan.

Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons ; En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

« CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER »

Le n° 100 des « Cahiers des Amis de Han Ryner est paru. (3, Allée du Château, 93 - Pavillons-s-Bois).

Au sommaire : Claude Aveline : « D'un porte-fer inconhu ». Georgette Ryner : « L'idée de la mort dans l'œuvre de Han Ryner ». Guy Lavaud : « Un symbolisme philosophique ». « Les voyages de Psychodore ». Louis Simon : « Variations pour Psychodore ». Han Ryner : « Franco. Les statues sont vivantes, Niobé ».

Pierre Cauchon : « Ne jugez pas ». Gaston Albert : « Ecce-Homo ». « En faveur d'A la découverte de Han Ryner », etc.

S. I. A. DE BREST

Les camarades sont priés d'assister le dimanche 4 avril, à 10 h. précises à la réunion de la SIA, Maison du Peuple, place de l'Har-tellerie. Questions très importantes : réunion régionale éventuelle à Lorient le 18 avril ; organisation de la propagande, campagne pour la paix, solidarité : grévistes, ob-jecteurs de conscience, camarades dans le besoin.

CONSTITUTION D'UN GROUPE LIBERTAIRE A BREST

Divers camarades ont émis l'idée de le reconstituer ; car des jeunes gens se réunissent se réclamant de l'idéal anarchiste. Plusieurs sont venus me rendre visite le 11 mars, à la suite d'un appel paru dans « Le Monde Libertaire » de mars. Mais cet appel s'adresse inconditionnellement à tous, même ceux séparés par des divergences mineures. Tous ceux intéressés à la diffusion des idées de Bakounine, Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Fernand Pelloutier dans Brest et le Finistère sont priés d'écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29, N-Brest.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste	2 75
Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins	24 00
Carlos M. Rama : « La crise espagnole du XX° siècle	29 00
P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » ..	9 30
« A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle	8 00
Bakounine : « La liberté » ..	5 50
Cohn-Bendit : « Le Gauchisme »	15 00
« Histoire du chant de l'International », Hem Day ..	1 50
Album d'Art Espagnol-Exil « Aman et Iran », H. Ryner	7 50
Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune »	6 15
« L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski	2 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	6 00

VIVRE D'AIMER

Lettre à M. Rossi, père de Christian

Mettons que vous habitiez une HLM grisâtre. Mettons que chaque matin votre réveil sonne en même temps que tous les autres.

Mettons que vous soyez entassés dans votre autobus. Mettons que votre avancement soit lamentable et ridicule.

Mettons que votre femme ne soit plus très belle, la chair un peu flasque, les seins pendants. Et des varices aux jambes. Mettons que tous les samedis soir vous lui fassiez l'amour, par habitude, en vous vengeant de ces longues et belles jambes aperçues rapidement dans la rue...

Mettons que vous soyez mariés depuis vingt ans. Mettons que votre mariage n'ait plus aucun sens. Mettons que vous ayez souvent envie de tromper votre femme, parce qu'à quarante-cinq ans une femme comme la votre...

Mettons que vous ayez un fils. Un peu contestataire, quand vous votez pour « l'ordre ». Un peu chevelu, quand vous lui avez déjà dessiné un destin, qu'il commence de refuser parce que personne ne peut imposer quoique ce soit à une jeunesse saine.

Mettons que votre fils ait un professeur agréable, trente ans, belle, intelligente... tout ce que n'est pas votre femme.

Mettons que votre fils et sa professeur découvrent l'amour. Bien sûr, elle pourrait presque être sa mère..., mais vous n'êtes tellement plus son père.

Mettons que vous vous appeliez M. Rossi, que votre fils s'appelle Christian, et sa professeur Gabrielle.

Mettons que vous n'avez jamais connu l'amour. Mettons que Gabrielle et Christian ne vivent que pour cela.

Alors qu'arrive-t-il?

Mettons que vous soyez intelligent, un peu.

Alors, vous comprenez, vous partagez l'amour. Vous voyez en lui tout ce que vous avez raté. Vous n'êtes pas jaloux, vous reconnaissez la beauté et l'aventure. Et la beauté de cet amour éclairera vos sombres nuits, aux côtés d'une femme qui...

Mettons que vous soyez heureux de voir deux êtres jeunes et beaux s'en échapper.

Mettons que cela vous console de tout ce qui est laid. Mettons que ce soit le soleil nouveau dont nous avons tous besoin, que vous découvriez par la magie de cet amour.

Alors vous oubliez cette femme grosse, joufflue, qui envoie des relents d'ail à chaque cahot de l'autobus. Vous oubliez ces encombrements où vous perdez une heure, la tête droite, pour faire détaché et digne.

Alors vous oubliez les patins que votre femme poussera vers vous, sans douceur, le soir, quand vous rentrerez. Vous oubliez sa moustache de brigadier, sa gaine extra-fort, son odeur aigre... Vous oubliez que vos meubles sont payés à crédit, comme votre automobile, et comme votre réfrigérateur...

Alors, vous oubliez votre craasse pour ne plus voir que ce soleil nouveau, qui se lève sur deux êtres qui s'aiment. Loin de vous. Mais vous souriez à leur bonheur qui devient le vôtre. Vous oubliez que votre femme est laide, et vous lui faites l'amour comme vous ne lui avez jamais fait. Elle en est heureuse, et le soleil nouveau la touche à son tour, votre femme qui n'est pas si laide que ça, en fin de compte.

Voilà, monsieur Rossi, vous avez compris la beauté, vous avez compris l'amour. Vous êtes beau. Vous voulez l'amour. Et c'est avec un sourire bienveillant que vous accueillez votre fils qui rentre en pleine nuit, désespéré de devoir quitter les bras de son amante. Avec votre sourire, il trouve la paix du sommeil, il n'est plus désespéré.

Et c'est en souriant aussi que vous entendez les commérages autour de vous. Le qu'en-dira-t-on ne vous touche plus. Vous savez qu'ils ont tort ceux qui haïssent l'amour.

Vous savez qu'il n'y a de vérité que dans l'amour. Le matin vous sortez de votre HLM, il fait soleil. Au diable l'autobus, vous marchez et vous prenez le temps de savourer votre pipe à petites bouffées gourmandes. Vous êtes en paix. Il fait si beau que vous arrivez en retard à votre bureau. Mais vous respirez tellement le bonheur que personne ne songe à vous le reprocher. Vous êtes heureux, monsieur Rossi. Et ce moment vous l'attendiez depuis votre enfance... Vous songez à votre fils qui, ce soir, encore, ne rentrera pas avant dix ou onze heures. Il y aura toujours son couvert sur la table. Mais ce soir, il rentrera manger. D'ailleurs, vous lui demanderez : « J'aimerais bien que tu me présentes à ton professeur, si cela ne t'ennuie pas, bien sûr », non, cela ne t'ennuiera pas. Au contraire.

La beauté de l'amour. Le soleil nouveau. Monsieur Rossi vous avez trouvé le goût de vivre. Vous êtes heureux, car d'autres le sont

(Suite de la page III.)

que Bakounine avait « aidé les camarades du Jura à mettre de l'ordre dans leurs idées et à formuler leurs aspirations, à leur inspirer son enthousiasme révolutionnaire ardent, irrésistible. »

APPORT DE PRINCIPES

Le 25 octobre, toujours dans la même année, est célébrée à Neuchâtel une conférence qui décide de fonder la Fédération Romande, section régionale de l'Internationale, dont Bakounine rédige les statuts, et le 19 décembre, au lendemain de la parution du *Progrès* où James Guillaume défend le programme politique que nous avons vu, paraît le numéro spécial de *l'Égalité*, organe de cette fédération.

Il publie les réponses aux demandes de collaborations, que Bakounine, James Guillaume, Jules Gay, Benoît Malon, Eugène Varlin, Elisée Reclus, Hermann Jung, Georges Eccarius, Jean-Philippe Becker, Carlo Gambuzzi, Alberto Tucci et César de Paepe ont envoyées. Karl Marx s'est refusé « pour des raisons de santé ».

De tous ces collaborateurs de choix, la moitié au moins — Bakounine, Benoît Malon, Elisée Reclus, Becker, Gambuzzi, Tucci — sont membres de l'Alliance. James Guillaume n'allait pas tarder, à être un des meilleurs défenseurs des idées bakouniennes, et le directeur du journal, Charles Perron, qui avait évolué plus vite que Guillaume, y adhéra tellement qu'il sera parfois difficile de distinguer si tel article éditorial non signé est de lui ou de son camarade russe.

C'est naturellement le directeur qui imprime au journal son orientation, car les collaborateurs lointains envoient très peu d'articles, et il n'y a pas sur place de marxistes notoires. Bakounine est là, aussi. Le premier de ses écrits, *Lettre à la Commission du Journal*, résume d'une façon définitive non seulement sa pensée, mais les buts essentiels de l'Internationale que trente ans ou quarante ans plus tard des théoriciens appa-

aussi. Et le bonheur des hommes c'est toute la vie. Merci pour votre exemple magnifique.

Peut-être que ça ne s'est pas passé comme ça. Mais pour un être humain, c'est la seule manière humaine de vivre cela. Une autre manière devrait être impossible à imaginer... ou alors, il faut se dépêcher de le faire lever, ce soleil nouveau, parce qu'il y a beaucoup de monsieur Rossi, dans le monde.

Jean-Marc CARITE

BAKOUNINE

remment originaux, exposeront, particulièrement en France sous le nom de syndicalisme :

« Je considère cette Association comme la plus grande et la plus salutaire institution de notre siècle, appelée à constituer bientôt la plus grande puissance de l'Europe et à régénérer l'ordre social » (...). « Il faut que tous les travailleurs opprimés et exploités dans le monde, en se donnant la main à travers les frontières des Etats politiques et en détruisant même ces frontières, s'unissent pour l'œuvre commune dans une seule pensée de justice et par la solidarité des intérêts. *Tous pour chacun et chacun pour tous*. Il faut que le monde se partage une dernière fois en deux camps, en deux partis différents : d'un côté le travail à des conditions égales pour tous, la liberté de chacun dans l'égalité de tous l'humanité triomphante — la Révolution; de l'autre, le privilège, le monopole, la domination, l'oppression et l'éternelle exploitation. »

Cette position lutte de classes débordé encore le contenu du Préambule des statuts de l'Internationale en ce qu'elle assigne ouvertement à celle-ci la tâche de créer le monde nouveau. Elle ne se limite pas aussi à demander « l'union fraternelle des ouvriers de divers pays » (*Préambule*), ce qui permettra bientôt à Marx et à ses amis et continuateurs de prétendre que l'internationalisme n'implique pas la disparition des nations politiquement organisées, de l'esprit national et des frontières : elle veut la destruction de ces frontières et l'unité des travailleurs comme vaste ensemble humain.

Enfin, débordant l'esprit sec et étroit de la lutte de classes, Bakounine lui attribue de larges buts sans lesquels elle ne peut s'élever à la hauteur de l'humanité. L'Internationale va, dit-il, substituer « à l'antique injustice le règne d'une liberté qui n'excluant personne de ses droits, deviendra réelle et bienfaisante pour tout le monde, parce qu'elle sera fondée sur l'égalité et la solidarité réelle de tous : dans le travail et dans la répartition des fruits du travail; dans l'éducation, dans l'instruction, dans tout ce qui s'appelle le développement corporel, intellectuel et moral de l'homme, aussi bien que dans toutes ces nobles et humaines jouissances de la vie qui n'ont été jusqu'ici réservées qu'aux seules classes privilégiées. »

(A suivre) Gaston LEVAL

(1) L'Internationale, documents et souvenirs.

C. N. T.
A. I. T.

B.D.I.C

A PARIS LE 18 AVRIL 1971

LE COMBAT
C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

La Commune !

1871 Le peuple de Paris brise l'Etat.

1921 La Commune de Kronstadt se dresse contre le pouvoir Bolchevick.

1971 Les travailleurs ne doivent pas oublier ce que furent ces mouvements révolutionnaires.

Les camarades **Conte, Balkanski, Raymond Finster, Houdet et Frédérique Montseny** seront au **PALAIS DE LA MUTUALITE**, le 18 Avril, à 9 h., pour vous parler des idées et des faits qui, depuis ces deux événements, inspirent et marquent toutes nos luttes sociales.

Des documents inédits sur la Commune seront exposés toute la journée dans le hall.

A 14 h. 30: Au profit de ses œuvres sociales **GRAND GALA ARTISTIQUE**

COMMUNIQUE

La participation de la Fédération Anarchiste au meeting sur la Commune, à la Mutualité, en compagnie de toute la politcailerie de gauche, des socialistes-traîtres aux trotskystes les plus réformistes en passant par le lien commun à tout ce beau monde : la Franc-Maçonnerie, soulève pour le mouvement anarchiste un problème de fond qui, une fois de plus, met en relief les divergences profondes qui séparent ceux qui se réclament de l'anarchisme.

Le choix politique que vient de faire la FA en participant à ce meeting de réformistes et de participationnistes montre clairement combien la conception du rôle du mouvement spécifique y est vu exclusivement à travers une pratique sclérosée et bureaucratique, en rapport de forces et non sous un angle politique avec une recherche de cohérence. Qui plus est, à trois jours du second tour des élections municipales, ce meeting contenait en lui un aspect électoraliste que personne ne peut nier, et il est regrettable que par sa présence la FA ait donné une caution implicite à tous ces individus qui ont nom Mitterrand, Savary et compagnie.

Nous estimons donc nécessaire de bien préciser que la Fédération Anarchiste n'engage pas le mouvement anarchiste dans son ensemble et qu'elle ne représente que son incohérence.

Nous condamnons formellement la position de la FA, comme nous condamnons les agissements de quelques névrosés qui jouent à la révolution.

Nous ne revendiquons pas le monopole de l'anarchisme, mais en tant que communistes - libertaires nous devons dénoncer ce que nous considérons soit comme une dégénérescence dans le premier cas, soit comme une déviation dans le second.

FRONT LIBERTAIRE

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».

3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

A LA
S.N.C.F.

On recrute des robots

Depuis de nombreux mois, la presse de province publie des annonces émanant de la SNCF, qui recherche des hommes d'équipe (manœuvres des wagons), des facteurs (emplois de bureau du service des gares), des ouvriers (pour l'entretien des voies et les ateliers)

A en croire l'annonce, la SNCF offre de nombreux avantages : perspective d'avancement, avantages sociaux, logement pour célibataires. Tout cela est un peu vague mais a le don d'attrapper les mouches. Nous devons mettre en garde les jeunes qui cherchent du travail contre cette farce qui

est un véritable attrape-nigauds en donnant quelques éclaircissements.

Ce que la SNCF appelle emplois de bureau en ce qui concerne les emplois de facteur, peut, si cela plaît à la hiérarchie, consister à travailler, de jour comme de nuit, dehors et par tous les temps dans les fonctions de pointeurs-releveurs.

Perspectives d'avancement : cela veut dire que vous avez une petite chance de voir votre maigre salaire augmenter si votre binette revient au chef.

Logement pour célibataires : la SNCF n'offre aux célibataires que

des « chambrées » de plusieurs lits ou les uns travaillant de jour et les autres de nuit, il est pratiquement impossible de dormir. Quant aux cantines, elles ferment le soir à 20 h. et vous terminez votre service à 22 h. Autrement vous devrez vous contenter d'un casse-croûte.

Et les avantages sociaux, il vaut mieux pour vous ne pas être malade, car vous devez passer obligatoirement au médecin SNCF, qui vous permettra d'obtenir quelques cachets d'aspirine et ne vous prescrira du repos que si votre état en est arrivé au point de vous hospitaliser.

Si vous êtes aptes aux marchandages, aux bassesses et aux courbettes ; si vous êtes décidés à écraser les copains, et bien, vous avez une chance de perspective d'avancement dans la hiérarchie à cent sous de la SNCF.

Mais si vous êtes un homme libre, qui a une certaine dignité de sa personnalité vous êtes certains de crever de faim et d'être embrigadés comme dans l'armée.

A moins que vous soyez un lutteur décidé à venir là n'ayant rien à perdre, pour mettre bas la hiérarchie, syphilis du prolétariat.

R. J. SOURJANT

C. N. T. - 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (IX) - A. I. T.

GALA ANUAL DE LA SOLIDARIDAD

EL 18 ABRIL 1971, a las 14'30 horas
en el PALAIS DE LA MUTUALITE, 28, rue St-Victor -- Métro Maubert - Mutualité

☆ PROGRAMA ☆

Orchestre STRUCTURES, Pop Music d'Evreux
Francesca Solleville

Rosalie Dubois Carlos Mendia

Henri Gougaud

Consuelo Ibáñez Jehan Jonas

Trío García

Joël Aymeric Trío Sortilegio Español

GEORGES MOUSTAKI

Al piano: **Yvonne Schmitt**

Presentación: **Yvonne Solal**

El canto «engagé», la canción española, la danza andaluza, los aires irdoamericanos, la ópera, el verbo meridional, la poesía franco-helénica, y otros géneros. Exito artístico seguro.

PRECIO DE LA ENTRADA 10 frs. Reservación en el 33, rue des Vignoles, Paris (20), y en la taquilla de la Mutualité el día del espectáculo.

La mañana del mismo día y también en la Mutualité: **GRAN MITIN** en ocasión del Centenario de la Commune de Paris con los oradores Conte, Balkanski, Finster, Houdet y Federica Montseny.

En el vestíbulo y durante toda la jornada: **EXPOSICION** de imágenes de la historia de la Commune. El arte y la verdad al unísono.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

15 AVRIL
1971
NUMERO 651
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

1871

COMMUNE DE PARIS

Prise de conscience du prolétariat dans sa lutte contre la bourgeoisie

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 395

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

N° 395

COMMUNE DE PARIS

LE PEUPLE DE PARIS

AUX SOLDATS DE VERSAILLES

FRÈRES!

L'heure du grand combat des Peuples contre leurs oppresseurs est arrivée!

N'abandonnez pas la cause des Travailleurs

Faites comme vos frères du 18 Mars!

Unissez-vous au Peuple, dont vous faites partie!

Laissez les aristocrates, les privilégiés, les bourreaux de l'humanité se défendre eux-mêmes, et le règne de la Justice sera facile à établir.

Quittez vos rangs!

Entrez dans nos demeures.

Venez à nous, au milieu de nos familles. Vous serez accueillis fraternellement et avec joie.

Le Peuple de Paris a confiance en votre patriotisme.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

VIVE LA COMMUNE!

3 prairial an 79.

LA COMMUNE DE PARIS.

5 IMPRIMERIE NATIONALE — 651 1971

Il n'y a pas
de
socialisme
sans
liberté

Il n'y a pas
de
liberté
sans
socialisme

Prise de conscience du prolétariat dans sa lutte contre les partis

COMMUNE DE KRONSTADT

1921

BAKOUNINE

Fondateur du Syndicalisme révolutionnaire

III

On peut dire qu'en partie, en partie seulement, Bakounine développait les idées de Proudhon, mais Proudhon, si souvent contradictoire et désorienté par la stérilité de ses efforts pour réaliser la révolution en construisant, au sein de la société capitaliste, une société socialiste, ou pour obtenir la gratuité du crédit par voie libertaire ou par voie légale, avait renoncé à continuer la lutte sur la base de ces principes, et ses disciples, fort peu nombreux, puisqu'ils ne pouvaient pas même faire paraître en France un organe défendant leurs idées, avaient évolué vers la tactique parlementaire. Au reste, dans les premiers congrès de l'Internationale, ils avaient défendu unilatéralement la conception première de leur maître, c'est-à-dire la possession, ou propriété individuelle des moyens de production. Même s'il ne s'agissait que de possession, terme assez imprécis, cela ne cadrerait pas avec les organisations forcément collectives des travailleurs. Comment celles-ci auraient-elles pu appliquer un programme en pleine contradiction avec le développement de l'économie et leur propre structure ?

A son tour, Bakounine défend le principe socialiste antiautoritaire de l'organisation de la société par elle-même, sans intervention politique ou gouvernementale. Cela fait partie de tout son système philosophique, de sa vision, de son interprétation de la vie universelle, de son principe des lois inhérentes opposé à celui des lois autoritaires. Mais quand il faut raisonner strictement, se spécialiser sur le problème spécifique de l'œuvre et de la tactique, des méthodes de recrutement et d'action des organisations ouvrières qui constituent l'Internationale, il le fait avec des raisonnements nouveaux que nous retrouverons non seulement chez les militants, mais chez les théoriciens, petits ou grands, du syndicalisme : Grifuelhes ou Sorel, Lagardelle ou Delesalle, Leone, Labriola ou Sergio Pannunzio, Anselmo Lorenzo ou José Prat, en France, en Italie, en Espagne. Les Italiens, s'inspireront de Marx dans leur interprétation économiste du mécanisme de toute la vie humaine. Les Espagnols, dans leur période syndicalisante — car ils sont anarchistes — feront du bakounisme intégral sans le savoir, en ajoutant

tant au syndicalisme français dont ils semblent s'inspirer, l'esprit plus large de leurs idées propres. Les Français tendront, avec leurs théoriciens, à créer une école doctrinaire (« le syndicalisme se suffit à lui-même ») en prenant aussi chez les uns et chez les autres ce qu'il y a pour eux et pour les travailleurs de plus accessible. Mais notons qu'il y aura l'école syndicaliste libertaire de Pelloutier, Yvetot, Pouget, et l'école doctrinaire avec des théoriciens néo-marxistes.

LE FONDATEUR DU SYNDICALISME

A part le néo-marxisme, qui n'a de fait exercé aucune influence sur le mouvement ouvrier — Sorel n'eut pas une demi-douzaine de lecteurs parmi les militants de la C.G.T., alors que Kropotkine en eut des milliers —, tout ce syndicalisme dérivé de Bakounine, a été pris dans les séries d'articles de *L'Égalité*, et du *Progrès* qui, quelques mois après sa parution, devenait un des principaux propagateurs de la doctrine bakouninienne; pris aussi dans la *Protestation de l'Alliance* qui a elle seule en dit autant que n'en a dit Sorel dans toute son œuvre, dans les *Trois conférences aux Ouvriers du Val de Saint-Imier* et dans la résolution de pensée ou de facture bakouninienne, du Congrès de Saint-Imier.

Ces écrits, dont l'ensemble est copieux, et où l'on trouve, selon l'habitude de Bakounine, des dissertations sur des sujets connexes, furent reproduits dans le *Mémoire de la Fédération Jurassienne* qu'avant 1914 on trouvait relié, en un très fort volume, dans de nombreuses bibliothèques syndicales de la CGT française. C'est ce *Mémoire*, que l'auteur de ces lignes a lu en 1913, que le 24 janvier 1908, Hubert Lagardelle citait dans sa conférence sur Bakounine, avec les trois premiers volumes de *L'Internationale, Documents et souvenirs*, de James Guillaume, dont il avait consulté le troisième à l'état de manuscrit, et où se trouvent tant de matériaux sur Bakounine, tant de fragments de ses écrits, spécialement sur la question ouvrière et syndicale.

Fernand Pelloutier qui, lui, n'avait pas la prétention de créer une doctrine syndicaliste, invoque, dans *Histoire des Bourses du Travail*, le « rôle si éloquentement défini par Bakounine, parlant de la

société fédéraliste de demain », déclare que « les syndicats ouvriers réalisent le principe fédératif tel que l'ont formulé Proudhon et Bakounine », cite celui-ci dans sa *Lettre aux Anarchistes*.

En 1909, Amédée Dunois écrit dans une brochure sur Bakounine ces lignes d'autant plus remarquables que toute l'œuvre de Bakounine n'a pas encore été publiée, et qu'il semble ignorer même le *Mémoire de la Fédération Jurassienne* (tout du moins il ne le cite pas) — mais non les brochures « *Les Endormeurs* et *Politique de l'Internationale*, publiées à plusieurs reprises, ni l'œuvre de Guillaume, ni celle, déjà citée, de Max Nettlau, *Life of Bakounin*. Amédée Dunois, disons-nous, écrivait :

« Après trente années d'incertitudes et d'efforts quelquefois perdus, il semble que la classe ouvrière se décide à donner aux idées qui inspirèrent Bakounine dans les dernières années de sa vie, une éclatante démonstration.

« Qu'est-ce que le syndicalisme révolutionnaire avec sa méthode d'action directe et son mépris du parlementarisme bourgeois, sinon un retour à l'esprit et aux principes de l'Internationale, et particulièrement de cette Fédération Jurassienne que Bakounine avait si profondément imprégné de lui-même, et qui a maintenu si haut et si ferme, dans les années qui suivirent la victoire allemande, le drapeau du socialisme ouvrier ?

« Bakounine est un des précurseurs du mouvement actuel. Son nom ne saurait être oublié de la nouvelle génération militante » (1).

Nous disons, nous, qu'il en fut plus qu'un précurseur : il en fut le créateur, dans le domaine théorique et pratique, et que sans lui, très probablement il n'y aurait jamais eu de syndicalisme au sens révolutionnaire. Tout du moins, les pensées qu'il a émises sont celles qui ont présidé à la constitution et à l'orientation de ce mouvement. Et sans pensée, sans doctrine, l'activité mène aux abîmes. Quand il a prétendu mépriser les sources premières et les principes théoriques — qu'il n'avait pas fondés — sous prétexte de se suffire à lui-même, le syndicalisme a perdu son âme et en est mort. Car il n'a pu trouver un Bakounine ou un Proudhon pour recréer, même sous des formes nouvelles, ce qui, à certain moment, a constitué cette âme.

TACTIQUE DE RECRUTEMENT

Dans son exposé de la tactique de l'Internationale, Bakounine part des questions les plus simples. La stratégie tout entière de recrutement et d'éducation sociale des travailleurs est contenue dans sa brochure *La Politique de l'Internationale* dont se sont visiblement inspirés les auteurs de la Charte d'Amiens.

« Nous pensons que les fondateurs de l'Internationale ont agi avec une très grande sagesse en éliminant d'abord du programme de cette association toutes les questions politiques ou religieuses. Sans doute ils n'ont point manqué eux-mêmes ni d'opinions antireligieuses bien marquées, mais ils se sont abstenus de les émettre dans ce programme. Parce que leur but principal était avant tout d'unir les masses ouvrières du monde civilisé dans une action commune. Ils ont dû nécessairement chercher une base commune, une série de principes simples, sur lesquels tous les ouvriers, quelles que soient d'abord leurs aberrations politiques et religieuses, pour peu qu'ils soient des ouvriers sérieux, c'est-à-dire, des hommes durement exploités et souffrants, sont et doivent être d'accord » (2).

De nouveau Bakounine va plus loin que ce qu'il appelle le Programme de l'Internationale. Il est bien stipulé, dans les Statuts de cette dernière, que la conduite de tous les adhérents « sera basée sur la Vérité, la Justice, la Morale sans distinction de couleur ni de nationalité », mais on ne trouve pas d'allusion aux « questions politiques », ce qui croyons-nous, laisse davantage la porte ouverte à une politique future. Bakounine élargit la base du recrutement constitutif des associations ouvrières.

Avec cette connaissance profonde des hommes et sa capacité de se substituer à eux, qui lui permettaient de se faire comprendre sans effort par l'ouvrier suisse ou par le paysan illettré d'Italie, il montre le danger et l'erreur d'exiger davantage de ceux dont on sollicite l'adhésion :

« S'ils avaient arboré le drapeau d'un système politique ou antireligieux, loin d'unir les ouvriers de l'Europe, ils les auraient encore plus divisés ; parce que, l'ignorance aidant, la propagande intéressée et au plus haut degré corruptrice des prêtres, des gouvernements et

(Suite page III)

Drogue : Bouc émissaire d'une société inquiète

Objet de statistique et de recherches, offerte en spectacle à la curiosité ou au scandale du public, la drogue est en France le théâtre où un pays est mis en scène; renvoyant au fonctionnement de la société capitaliste elle en est le miroir plus que l'infection, car elle la trahit plus que ne peut le faire le rêve nocturne par rapport à l'individu. Le mythe a été créé autour de la drogue alors que la vérité se constitue de différentes drogues et de différentes utilisations.

Comment ne pas s'étonner en

France devant le contraste entre le petit nombre de drogués et, d'autre part, l'importance de la publicité, de la vindicte publique — créée et entretenue par la grande presse — des mesures médico-juridiques et de la repression dont ils sont l'objet. Les drogués deviennent des objets d'un intérêt public. A une société plus inquiète ils fournissent à point un bouc émissaire, une manière de se sécuriser en éliminant superficiellement une prétendue tare que la légende — c'est-à-dire en fait le pouvoir — cherche à identifier à

la menace de la jeunesse.

La drogue donne lieu à toute une littérature évoquant le « voyage », ses éblouissements, ses rêves, ses catastrophes. De l'« Express » à « France-Soir » en passant par « Minute » et l'« Humanité », le journal étale des aventures niriagues, « confessions » de drogués auxquels s'ajoute le répertoire non moins exotique des considérations scientifiques. Le tout se terminera toujours très bien dans le style roman policier, c'est-à-dire par la condamnation du « mal » et le malheur du « méchant ». Littérature de voyages pour ceux qui n'en font pas. Fiction destinée à des curieux que l'on façonne en voyeurs. Toute cette pourriture pullule dans les secteurs du loisir, dans les régions où les plaisirs de l'œil et d'une imagination atrophiée compensent le temps du travail aliéné et de l'ennui. Dans cet intérêt du public moujon il faut sans doute reconnaître à la fois un besoin de vacances — qui rejoint, sans le risque de le faire, la fuite du drogué vers l'univers de l'imaginaire — et d'une attention profonde aux possibilités très ouvertes par les « échanges culturels ». Le pionard des campagnes est une drogue bien plus redoutable à l'équilibre psychomatique, mais il n'a pas les mêmes prestiges que les produits venus de l'Inde du Pérou ou des USA; en plus il est vendu en grande partie par l'Etat.

Le « droguiste » de jadis est devenu aujourd'hui, avec le psychologue, l'un des détenteurs du suprême bonheur individuel. Partout les promesses et les mirages de la santé ou de l'aisance sont liés aux capacités « supramerveilleuses » enfermées dans la pilule qui assure le sommeil, la digestion, l'amaigrissement, la détente nerveuse, la relation sexuelle parfaite... épanouissements en tous genres. Au cœur d'un langage social ramenant de plus en plus étroitement le bonheur aux soins du corps — de l'érotisme au sport — il y a cette pierre philosophale, ce soleil aux mille couleurs : la pilule. Dans cette culture médico-pharmaceutique qui chante les pouvoirs de la science en termes de réussites corporelles, quoi de surprenant que la pilule joue un si grand rôle là où il s'agit de découvrir un nouveau monde et d'inventorier des espaces encore insoupçonnés qu'ouvrent les secrets du « corps profond » ? La drogue n'est qu'un indice théâtral d'une

civilisation où les produits chimiques et les mythologies de la santé béatifiante définissent les règles du jeu. La nouvelle frontière : libération totale ou fuite ? La drogue est enfin dans les sociétés construites sur l'exploitation et l'aliénation, l'équivalent d'une révolution et d'un départ. Elle permet de passer une nouvelle frontière, au delà des empires constitués par les « conquêtes » de la « raison ». C'est la ruée égoïste vers un nouveau « Far-west ». Ainsi se perpétue une très ancienne alliance entre la drogue et la quête mystique. Bien des religions en témoignent. Mais des motifs nouveaux s'y ajoutent, qui créditent la drogue du pouvoir de libérer des tabous sexuels, d'assurer une sorte de communication sans conflits, de créer la grâce harmonieuse « d'être ensemble » dans les sombres régions sans résistance fantastique intérieure. Utopie en partance, la drogue n'est ni plus ni moins que la nouvelle lune humaine.

Certes elle est étroitement associée au refus de la lutte, à la sélection qu'implique son prix élevé, et, souvent, à l'élitisme de participants qui dépendent beaucoup systématiquement et qui systématiquement ne produisent jamais rien. C'est un phénomène de société riche. C'est aussi et surtout une fuite. Une trouille, une angoisse. Mais les drogués réagissent précisément contre cette richesse et contre la platitude des bonheurs qu'elle promet, même s'ils le font d'une manière encore déterminée par le milieu qu'ils condamnent ou refusent ! Leur rébellion s'accompagne, au moins, souvent, d'un renoncement aux sécurités financières et sociales que procure, comme son profit, la loi de la jungle du travail et de l'argent. Et si elle reste tranquille et symbolique, si elle vire à l'alibi, si elle retombe dans le désenchantement, n'est ce pas aussi que le pays, pratiquement dans sa globalité, n'offre pas assez de possibilités sociales et d'issues politiques à la manifestation d'aspirations urgentes et nouvelles ? Devant cet effacement de l'action, le problème est de savoir et surtout percevoir, quels moyens d'action restent ouverts à l'urgence d'une autre société. De ce point de vue, la drogue n'est qu'un syntôme dans un pays qui met le pouvoir au service du conformisme, et qui appelle cela « l'ordre ». La vérité, c'est l'ordre révolutionnaire, la violence noire et pure.

Bakounine

(Suite de la page II.)

de tous les partis politiques, sans en excepter les plus rouges, a répandu une foule d'idées fausses dans les masses ouvrières, et que ces masses aveuglées se passionnent malheureusement encore trop souvent pour des mensonges qui n'ont d'autre but que de leur faire servir, volontairement et stupidement, au détriment de leurs intérêts propres, ceux des classes privilégiées » (2).

Cette neutralité dans le recrutement préconisée par Bakounine est donc identique à celle que préconisera la Charte d'Amiens, pierre angulaire (et un peu étriquée) du syndicalisme français. Bakounine dit en 1869 :

« L'Internationale, en acceptant dans son sein un nouveau membre, ne lui demande pas s'il est religieux ou athée, s'il appartient à tel ou tel parti politique ou s'il n'appartient à aucun. »

La Charte d'Amiens, dont la moitié des rédacteurs avaient été ou étaient anarchistes, dira en 1906 :

« La C.G.T. groupe, en dehors de toute école politique, tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du salariat et du patronat. »

Elle déclare encore que « tous les travailleurs, quelles que soient leurs opinions ou leurs tendances politiques ou philosophiques » ont le devoir « d'appartenir au groupement essentiel qu'est le syndicat. »

On y trouve même des contradictions, car c'en est une, et grave, que d'affirmer dans un texte si court que l'on accepte les adhérents sans distinction d'opinions, de tendances politiques ou philosophiques, pour « la disparition du salariat et du patronat », ceci impliquant des conceptions, des

convictions qui ne peuvent avoir les travailleurs qui suivent le parti radical ou le parti clérical, surtout en 1906.

Quoique les buts de Bakounine soient tout aussi révolutionnaires, il y a plus de cohérence et de pénétration psychologique dans la façon de poser les problèmes. Il ne se fait pas d'illusions, sur la réalité ou sur certains de ses aspects. Il faut faire la révolution avec les masses, non au moyen des seules sections centrales de l'Internationale qui deviendraient autant d'académies. Mais pour toucher les masses, ce n'est pas à la propagande des principes, même concrets, matérialistes et socialistes qu'il faut d'abord recourir :

« Seuls les individus, et seulement un très petit nombre d'individus se laissent déterminer par « l'idée » abstraite et pure. Les millions, les masses, non pas seulement dans le prolétariat, mais aussi dans toutes les classes éclairées et privilégiées, ne se laissent jamais entraîner que par la puissance et par la logique des « faits » ne comprenant et n'envisageant pour la plupart du temps que leurs intérêts immédiats, ou leurs passions du moment, toujours plus ou moins aveugles. Donc, pour intéresser et pour entraîner le prolétariat dans l'œuvre de l'Internationale, il fallait et il faut s'approcher de lui non avec des idées générales et abstraites, mais avec la compréhension réelle et vivante de ses maux réels » (3).

GASTON LEVAL

(1) « Portraits d'hier », Michel Bakounine.

(2) « La Politique de l'Internationale ».

(3) « Protestation de l'Alliance ».

La guerre chimique au Viet-nam ou l'apogée de la civilisation occidentale

*Le peuple, au collier de misère
sera-t-il donc toujours rivé?
Jusques à quand les gens de
guerre
tiendront-ils le haut du pavé?
Jusques à quand la sainte clique
nous croira-t-elle un vil bétail?
et quand enfin la République
de la justice et du travail?*

(« La Semaine sanglante »
E. Pottier)

Chap. I. — Les origines

Aux Etats-Unis, de grandes entreprises, des laboratoires d'université préparent intensivement la guerre chimique et bactériologique. Si cette dernière ne semble pas avoir été utilisée à ce jour, un arsenal considérable a été minutieusement mis au point. Quant à la guerre chimique, elle est l'arme essentielle du capitalisme américain au Vietnam aujourd'hui, en Amérique latine demain. Gaz toxiques, « défoliants », produits empoisonnant le bétail et les récoltes y sont massivement utilisés. Un processus de destruction de toute vie sur de larges zones, véritable biocide accompagnant le génocide humain, est entamé.

Il n'y a pas de gens pour recenser la barbarie de notre siècle. Si les bourreaux ne sont pas disposés à fournir des détails, les victimes sont rarement en état de le faire. Ce qui dans l'ex-Indochine est certain, sauf pour ceux qui n'ont ni désir d'affronter la vérité, ni intérêt à le faire, c'est l'amplitude et la nature générales de la lutte du capitalisme américain contre les prolétariats cambodgien, laotien et surtout vietnamien. Ce rapport implique une logique et une structure qui conduisent aux crimes de guerre comme conséquence inévitable d'une guerre qui est foncièrement criminelle.

La guerre de Corée (1950-1953)

Avant 1950, les conflits mondiaux ont opposé des Etats industrialisés et donc urbanisés : Japon, Allemagne. La puissance armée des USA est destinée surtout à opérer contre une société industrielle centralisée. En fait c'est la Russie qui est visée. Cette attitude ne tient pas compte des futurs mouvements de libération et guerrillas dans les pays du tiers-monde.

C'est donc avec des armes redoutables, certes, mais « conven-

tionnelles » que les Etats-Unis débarquent en Corée à l'automne 1950. En trois mois, les objectifs stratégiques sont détruits. Cependant la guerre va durer trois ans de plus. En 1951, le général O'Donnell, chef de l'escadre de bombardement d'Extrême-Orient déclare à la presse : « Je dirais que toute ou presque toute la péninsule de Corée n'est plus qu'un terrible fouillis. Tout est détruit. Il ne reste plus rien debout. » Plus rien sauf 20 barrages d'irrigation essentiels pour la récolte de riz dont se nourrit le Nord. En mai 1953, les Américains font sauter cinq de ces barrages, entraînant une inondation éclair qui ravage totalement la plus grande partie de la vallée. Les bombardiers US lâchent sur le Nord six fois plus de bombes pendant les deux dernières années du conflit qu'au cours de la première. Lorsque l'amnistie est signée, le bilan est hallucinant : un million

de morts au Sud, quant au Nord, les pertes sont plus considérables encore. Mais la barbarie, l'inhumanité ne sont pas la victoire. Menée contre des paysans relativement mal armés, cette guerre annonce les principes et les tactiques qui seront mis en œuvre au Viet-nam sous une forme plus intensive.

Le Viet-nam : néocolonialisme (1954-1960) et « guerre spéciale » (1960-1965)

Après huit ans de lutte, les résistants vietnamiens contraignent les colonialistes français à la discussion : ce sont les fameux accords de Genève (1954). Ils constituent un compromis et le but n'est que partiellement atteint : l'impérialisme a bien lâché le Tonkin et la zone nord de l'Annam qui s'organisent en République Populaire, mais par contre conserve la main-mise sur la Co-

chinchine et l'Annam du Sud.

El 14 avril 1954, Nixon, vice-président à l'époque, déclare à la presse : « Les Etats-Unis doivent venir à Genève et annoncer clairement leur soutien à une politique d'action commune des pays du monde libre. Si cela n'était point réalisable, les Etats-Unis se chargeront de ce problème... » La domination française a bien pris fin, c'est le début de néo-colonialisme américain, qui dépêche 3 000 « conseillers » auprès du gouvernement réactionnaire de Diem. « L'anticommunisme » est érigé en politique d'Etat : les représailles pleuvent sur les anciens résistants, la terreur et la répression sont pratiquées à l'encontre de toute personne aspirant à la paix et à la réunification du pays.

Le 1^{er} décembre 1958, 6 000 prisonniers politiques sont réunis dans la prison de Phu-Loi, on leur fait absorber du poison : 1 000 d'entre eux mourront. Ailleurs, 52 détenus politiques sont amenés sur les bords du Mékong, égorgés, puis leurs corps jetés dans le fleuve. Les soulèvements populaires se généralisent et aboutissent en 1960 à la création d'un Front National de Libération.

Les USA ripostent par l'envoi de 23 000 « conseillers » qui dès 1960 encadrent les 500 000 mercenaires du régime fasciste en place. Bilan de la période 60-65 : 160 000 opérations de ratissage, 170 000 tués, 800 000 blessés et invalides par suite de tortures, 400 000 personnes détenues dans plus de 1 000 prisons ; 5 millions d'individus sont parqués dans des camps de concentration baptisés « hameaux stratégiques », « zones de prospérité » ou « colonies agricoles ». Les chiffres marquent assez bien la faillite de la politique américaine — (le Viet-nam du Sud compte à peine 14 millions d'habitants) — et l'ampleur de l'opposition au régime. C'est l'échec de la « guerre spéciale » menée par la gestapo américaine. Mais le pays, qui à lui seul consomme — mais ne produit pas — 50 % des biens de la planète, est bien décidé à ne reculer devant aucun moyen afin d'asseoir sa brutale domination. En 1965, 500 000 soldats US et 60 000 mercenaires de pays satellites envahissent le Viet-nam.



« ... Je vous félicite pour savoir envoyer les jeunes gens souriants à la mort. » (Du télégramme de Pie XI au général Millan Astray.)

Jean-Marie GARCIA
(Prochains articles : « Les massacres » et « La guerre chimique »)

Nueva Jornada confederal ¿Para qué?

PARA reafirmar la presencia anarcosindicalista española en la parte del mundo que sea, por nuestro lado, en Francia; para demostrarnos con fuerza humana y de ideas frente a los que (dignoran) a la C. N. T., que vive y prosigue a pesar de Franco, de Marx y de nixones y brejneres y otras hierbas.

Nadie, confederal y libertario, quedará atontado en rincón de abulia, el 18 de abril que nos cae encima a fin de confraternizar, de sentirse en compañía — grata — de centenares de compañeros y compañeras, confortablemente envuelto por una multitud de almas gemelas.

Hay que ir a la Mutualité el domingo que se avecina para ser y no parecer, para afirmar en vez de languidecer en ocupaciones rutinarias que son las habituales de cada día. Hay que darse, de vez en cuando, un baño de compañerismo, hay que integrarse al fervor colectivo para revivir, lógicamente, lo de antes y vivir lo de ahora y meter la intención en el futuro.

Nueva Jornada Confederal. ¿Para qué, si ha habido tantas? Muchas, sí, y todas buenas, corazonadoras, tanto en París como en Toulouse, en Marsella, en Montpellier y otras partes, incluso en Méjico cual ha ocurrido recientemente con una buena salida libertaria al campo. De una demostración confederal-anarquista nadie de nosotros regresa a su lar tibio como de ella acudiera, sino que se reintegra a su punto con un entusiasmo que le revitaliza. ¡Hace tantos años de lo del 19 de Julio! ¿Y qué importa que los haga? La existencia del hombre no es corta como un suspiro, no es limitada como la vida de un insecto. La existencia humana dura modernamente un promedio de setenta años, e infeliz del hombre que de siete décadas no sabe qué hacer y gira y regira en torno suyo, cual veteleta expuesta a los caprichos de la rosa de los vientos. De él sería el reino de la claudicación y de la vulgaridad supina.

Al hombre formal, consecuente, de conducta ideal trazada, setenta años le resultan pocos para probar y ejercitar
(Pasa a la página 2.)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 15 de Abril de 1971

C. N. T. - 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (IX) - A. I. T.

GALA ANUAL DE LA SOLIDARIDAD

EL 18 ABRIL 1971, a las 14'30 horas
en el PALAIS DE LA MUTUALITE, 28, rue St-Victor -- Métro Maubert-Mutualité

☆ PROGRAMA ☆

Orchestre STRUCTURES, Pop Music d'Evreux
Francesca Solleville

Rosalie Dubois Carlos Mendia

Henri Gougaud

Consuelo Ibáñez Jehan Jonas

Trío García

Joël Aymeric

Trío Sortilegio Español

GEORGES MOUSTAKI

Al piano: Yvonne Schmitt

Presentación: Yvonne Solal

El canto «engagé», la canción española, la danza andaluza, los aires indoamericanos, la ópera, el verbo meridional, la poesía franco-helénica, y otros géneros. Exito artístico seguro.
PRECIO DE LA ENTRADA 10 frs. Reservación en el 33, rue des Vignoles, Paris (20), y en la taquilla de la Mutualité el día del espectáculo.

La mañana del mismo día y también en la Mutualité: GRAN MITIN en ocasión del Centenario de la Commune de París con los oradores Conte, Balkanski, Finster, Houdet y Federica Montseny.

En el vestíbulo y durante toda la jornada: EXPOSICION de imágenes de la historia de la Commune. El arte y la verdad al unísono.

Salvador Seguí, el organizador

EN artículo anterior decíamos que Seguí pecaba de perezoso y de autosuficiente. Así fue. No pocas veces estaba anunciado en una reunión, mitin o conferencia y dejaba de concurrir porque «se le pegaban las sábanas al cuerpo». A tal efecto recordamos que se celebró en el Teatro del Bosque un acto de suma importancia en el que no se presentó. Los comités habían acordado con su asentimiento, que presidiría el mitin, pero a la hora de la verdad no apareció. Recordamos que lo presidió Evelio Boal, quien le incriminó públicamente por dicha falta.

En lo que se refiere a escribir, difícilmente lo intentaba. Los manifiestos del Comité Regional de Cataluña, cargo que desempeñó durante mucho tiempo, por lo general trazaba el plan y otros los escribían. Durante su estancia en la Mola (veinte meses de cautiverio) los trabajos que se publicaron con su firma, todos fueron dictados por él y redactados por Antonio Amador. Su prosa salía algo ampulosa (defecto de casi todos los oradores). No obstante, como ideas no le faltaban, con un poco de paciencia pronto hubiera vencido este inconveniente. No creo que jamás lo intentara.

En relación a dicha materia también se daba el caso de que a veces discutía sobre hechos o sucesos de los cuales tenía ligeras nociones. Por ejemplo, si leyendo el índice, los titulares o dando un

ligero repaso a un libro, le parecía que estaba en el secreto de su contenido, se lanzaba a discutir cuanto encerraba con quien fuera. En especial en cuestiones ideológicas, que eran motivo de su predilección, no era probable que quedara en receso. Ya metido en la controversia, le bastaba coger el hilo para vaciar todo el carrete, pero estos atrevimientos a veces quedaban al descubierto. Sus audacias discursivas podían pasar más o menos desapercibidas en la peña del «Círculo Español» barcelonés, donde todo quedaba entre compañeros, pero no así en el café «Puerto Rico», de Madrid (del que fue tertulio larga temporada), en el que había que hilar más fino, ya que no faltaban quienes pretendían ponerle en evidencia. En este medio, en circunstancias dialécticas difíciles, no faltó quien le lanzara su salvavidas. Confiaba tanto en sus condiciones naturales que algunas veces sobrepasaba los límites prudenciales.

La confianza que tenía en un sentido intelectual se reflejaba por igual en su aspecto físico. Ello nos ha hecho pensar repetidamente que de haber sido un poco cauteloso no hubiera sido sacrificado como lo fue. El ambiente que precedió a su asesinato era indicio evidente de un desenlace fatal (ya había salido en bien de dos hechos en que su vida estuvo en grave peligro, al enfrentarse con los lerrouxistas en el «Teatro Cómico» y en el atentado que sufrió en la calle Mendizábal), dados el cúmulo y la naturaleza de los enemigos que tenía, los intereses lesionados por los movimientos huelguísticos de los cuales era señalado como el principal inductor, la aversión de las clases poderosas, el odio cavernario de patronos y de autoridades indicaban que la espada de Democles se desprendería a no tardar cerceándole de raíz la cabeza. Así se lo habían anunciado propios y extraños. A estas advertencias solía contestar: «Tengo siete vidas como los gatos. Si no me dan de lleno, mi vigor físico es a prueba de bomba.»

Pero, por desgracia, no fue así. Los pistoleros asalariados aseguraron la presa. Sin embargo, al lado de estas pequeñas y humanas lagunas, precisa destacar sus meritorias condiciones de organizador. Desde muy joven empieza sus andanzas con grupos de inadaptados con ribetes anárquicos, en donde las peripecias eran más

esenciales que la ideología. De ahí fue evolucionando y superándose hacia el anarquismo, y en especial en las teorías y prácticas sindicales. Así que, ya en 1910, interviene en forma destacada en el congreso obrero que tuvo lugar en Barcelona. Captó en seguida la importancia que podía tener el anarcosindicalismo, muy en boga en Francia a principios de siglo, por sus excelentes teóricos: Emilio Pouget, Fernando Pelloutier, Pablo Delesalle, Pedro Monatte quienes enmendaron la plana a su principal promotor, Georges Sorel. Buen número de compañeros conocían los trabajos y realizaciones de estos luchadores y trataron de ponerlos en circulación en España, lo que sirvió de base para la constitución de la poderosa y dinámica Confederación Nacional del Trabajo.

A su desarrollo y esplendor dedicó Seguí lo mejor de su vida; ésta inclusive. Es a partir de la primera guerra mundial cuando las industrias textiles, siderúrgicas, mineras, curtientes y los propios productos agrícolas, pasan a abastecer importantes sectores de los países aliados: Francia, Inglaterra, Italia, etc. Es entonces cuando la militancia cenetista duplica su acción para lograr mejores niveles de vida, los trabajadores invaden los sindicatos y se inician primeras contiendas de una lucha incesante y dramática que una burguesía cavernaria, egoísta y despótica (a pesar de los enormes ingresos que llenaban sus arcas) se niega a toda concesión, lo que viene a dar la tónica de agresividad y violencia que tuvieron en lo sucesivo las luchas del anarcosindicalismo en tierras ibéricas, ya que sin tesón no había manera de superar la anómala situación en que vegetaba el proletariado español.

En este momento es cuando la figura de Seguí llega a su completa realización y la organización sindical va solidificándose hasta convertirse en el instrumento más representativo de los anhelos proletarios. Su incorporación a la Confederación Regional de Cataluña es un paso importante para el desarrollo del movimiento confederal. Es la primera vez en la historia del movimiento obrero que detrás de un sello representativo había quienes realizaban el cometido que correspondía. Una de sus realizaciones estriba en señalar una cuota sindical correspondiente a cinco céntimos por individuo sindicado, que son dis-

tribuidos equitativamente entre la Federación Local, la Confederación Nacional y el periódico «Solidaridad Obrera», lo que permite que estos organismos puedan desenvolverse con mayor independencia económica y por sus propios medios pudieran organizar campañas de propaganda verbal o escrita y a la vez satisfacer otras necesidades orgánicas.

Es precisamente en estas fechas cuando el Comité Nacional nombra varios grupos de propaganda que recorren toda España y lo propio hace la Regional catalana nombrando tres grupos que hagan lo propio. También varios compañeros, entre ellos José Negre, Angel Pestaña y el propio Seguí emprenden una intensa campaña visitando a los sindicatos con el fin de interesarlos en la publicación diaria de «Solidaridad Obrera», gestión que culmina con un éxito. En este período también tiene lugar la llamada Asamblea de Valencia preludio del movimiento revolucionario CNT-UGT, donde los componentes de los comités cenetistas dieron fe de vida combatiendo en Barcelona en las barricadas levantadas por el pueblo, y cuya conducta tanto influyó en que las multitudes se sumaran al movimiento sindical.

Dos otros hechos interesantes tienen lugar en estas fechas en los que también destaca la labor del «Noy». Se trata de la famosa huelga de la «Canadiense» (seguramente el hecho huelguístico más importante internacionalmente hasta nuestros días y que puso de manifiesto la eficacia de la huelga en un sentido revolucionario), y el que se refiere a la constitución de los sindicatos de industria (llamados sindicatos únicos) donde gracias a la cohesión que adquirieron los trabajadores en la adopción de tal sistema se pudieron resistir los encarnizados embates de los enemigos de la CNT durante su larga y tormentosa existencia.

Los debates de la sesión en que se tomaron dichos acuerdos (calle Vallespir, Sans, Barcelona, junio 1918) serían aleccionadores de tenerlos a mano. Fueron varios los que impugnaron tal sistema orgánico alegando el peligro de centralismo. Entre los impugnadores el más destacado fue Félix Monteaudo. En diversas intervenciones Seguí a fuerza de argumentos logró que la aceptación fuese casi unánime. También intervino en dar estructura conveniente a cada sindicato, estudiando las analogías de trabajo y los enlaces y afinidades de la industria, lo que no fue cosa fácil.

Es este un simple resumen de lo que juzgamos más interesante y esencial.

NUEVA JORNADA CONFEDERAL

(Viene de la página 1.)

sus convicciones frente a los inconvenientes aunados de la sociedad presente. El idealista de temple, sin cartón ni trampa, sin alma barrosa ni propósitos de doble fondo con miras a fonda, aguanta tieso las adversidades humanas, temporales y espaciales. ¡Siendo este nuestro hombre, nuestro hermano, nuestro compañero!, el que el domingo 18 de abril que nos cae encima no se quedará mohino o fastidiado en su hogar parisino o regional de todos los días, sino que cogerá el Metro, el autobús, el coche carretero o el vehículo de ferrovía para integrarse a la Jornada Confederal del año para reafirmar, con cientos de compañeros y compañeras, la personalidad de la verdadera causa del Pueblo: la libertad.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA PENA DE MUERTE

EN todo país de poderío fascista no puede ser empresa fácil y frecuente el defender una causa justa, humanitaria, de alta civilización. Hacerlo supone el tomar ciertas precauciones, el no escarbar mucho las raíces del mal, ya que el mal, evidentemente, lo encarna el propio régimen. Tras el tan ruidoso proceso que tuvo lugar en Burgos, conmutadas las penas de muerte por miedo a que ellas crearán para el franquismo, internacionalmente, un clima de asfixia político y económico, en diversas publicaciones españolas se ha hablado de la pena de muerte, presentándola como una vergüenza para la especie humana. La revista «Triunfo» dedicó al tema una edición especial. Buen número de escritores y hombres de ciencia colaboraron exponiendo su criterio en contra de un procedimiento punitivo que nada remedia. También en la revista «Índice» se han publicado trabajos de importancia pidiendo la supresión de medida tan extrema. Pero pese a los argumentos irrefutables puestos de manifiesto, el fascismo dominante en España es de comprender que mantendrá la pena de muerte como recurso propio para acrecentar el terror.

Ya sabemos que Italia pretende que la ONU propicie la abolición de la pena de muerte a la escala mundial. Teniendo en cuenta que es el Africa y en Asia donde más estragos produce la ley que comentamos. En Sudáfrica, y solamente en el curso del año 1963, fueron ahorcadas 119 personas. Considerable ha sido también la cantidad de penas de muerte habidas en Guinea. Es de comprender que no faltan pretextos para justificar tales procedimientos. Se recurre al sofisma, se hace uso de argumentos de inconsistente naturaleza, ocultando lo que determina el que se obre en un sentido dentro de lo considerado delictivo.

Ha dicho uno de los que han escrito en contra de la pena de muerte: «Nadie delinque a capricho». Con Agustín Hamon y toda la ciencia contemporánea, nos atenemos a lo que son factores deterministas. Y ellos radican en la estructura social, o parten de una anormalidad en la naturaleza del individuo. En una organización social donde tantos viven opíparamente gracias al trabajo

de los demás, por supuesto, amparados en las leyes, ¿cómo extrañarse de que haya quienes busquen ampararse de lo que pueden, y empleando toda suerte de recursos ateniéndose a lo de «quien roba a un ladrón...» Están los actos delictivos originados por las luchas político-sociales, que brotan del ambiente, dada la arbitraria organización social. Los hechos delictivos de naturaleza pasional, en los que entran las crisis de locura. Realmente, hay no poco a dilucidar en todo cuanto entra en el casillero de hecho delictivo. No olvidemos que para los totalitarios, fascistas o comunistas, es un «delito» batallar en favor de la libertad y de la justicia. Mírese por el ángulo que se quiera, la pena de muerte no es otra cosa que el homicidio legalizado.

LA ENCUESTA DE «RUTA»

No basta ensalzar las virtudes del movimiento, de la actividad, del examen sereno de los hechos y de las ideas. No es suficiente aducir que conviene hacer, que hace falta realizar, que puede ser esto interesante. Lo trascendente es *hacer*, pues ya dijo el filósofo que el movimiento se demuestra andando. Y bien puede considerarse que dentro de esta divisa ha plazado la revista «Ruta», de Caracas, su encuesta que lleva como título: «El anarquismo: sus posibilidades».

No es muy numerosa la cantidad de compañeros que han contribuido a la encuesta, pero sí puede bien decirse que es de un alcance internacional, lo que supone dilatada visión en la *panorámica ideológica*. Los que han expuesto su criterio son de origen francés, suizo, italiano, argentino, búlgaro, uruguayo, rumano y español. Ocho países que ateniéndose a factores de orden psicológico, propios o relativos a la estructura social de cada país, así puede ser el enfoque apreciativo en el orden de definición ideológica.

No hemos de cansarnos en lo de afirmar la importancia que tienen los debates, los coloquios, las encuestas, todo lo que tiende a compulsar ideas, a exponer criterios, naturalmente, con libertad y con miras al libre examen de apreciaciones. Necio tendría que ser quien pretendiera saberlo ya todo; poder aleccionar a los demás sin hallarse en el caso de

poder aprender. A veces hay un detalle que parece nimio y abre todo un conjunto de estimables razonamientos, induce a detenidas reflexiones. Y es el pensamiento madurado el que ha de determinar la acción en la mayor parte de las circunstancias. Juega en nuestra percepción de idealistas ácratas el factor subjetivo entrecerrado con lo que es asimilación de aquello que hemos captado de los más conocidos pensadores de nuestro campo. Móvil de derivaciones pueden brotar ya de la palabra o bien de la pluma. A ello se une también la experiencia que nos ha deparado la vida. Es toda una idiosincrasia que merece ser tenida en cuenta en el diálogo o en la simple exposición apropiada a la confrontación. Hay un pesimismo y un escepticismo recalcitrantes que el contacto con una vivaz y alentadora concepción de la vida puede entrar en una más o menos acentuada enmienda. Por otra parte está el optimismo simplista, propicio a la ilusoria hinchazón; necesita en este caso al comparar los términos convergiendo en todo problema.

Es lo dicho el concepto elemental que se puede uno formar tras la lectura de la encuesta que nos ha presentado esta vez la revista venezolana «Ruta». Es lo que igualmente podríamos decir al respecto de la encuesta que llevan a cabo los compañeros de «Tierra y Libertad» en la publicación de su nombre. No cabe tampoco decir aquello de «¡Ya está bien! ¡Siempre lo mismo!», que suelen prodigar quienes consideran que ya está todo dicho, que todo marcha bien como va, los estancados en una tranquilizante rutina.

Entre las precisiones que ofrece «Ruta» en relación a la encuesta que desarrolla en las páginas del número 3 de su segunda época podemos leer lo siguiente: «Las posibilidades del anarquismo son, inmensas y se manifiestan perennes en la inquietud del hombre. Cuando el Estado pareciera haber asfixiado el último hálito de rebeldía, el anhelo de libertad surge de nuevo invencible, porque es inmarcescible, eterno. ¿Cómo son estas posibilidades libertarias? Varios anarquistas dispersos por los meridianos del mundo nos lo han explicado.» Se refiere a los que contribuyen a la encuesta. Claro está que ninguno de los participantes debió tener la pretensión de tratar el tema de un modo

exhaustivo; tampoco abordarlo con pretensión de infalibilidad. ¡El querer ser infalibles queda para los pobres de espíritu que sin ver más allá de las narices se hinchan como el pavo, o como la rana de la fábula! Eso es cosa que no cuadra con el que conoce el valor del ideal ácrata.

Es menester que las ideas afines en lo intimamente valorado como premisas de incuestionable valor, tomen contacto para una confrontación dentro de un clima sereno. Ello puede y debe estar centrado en la acuciante propensión a la actuación. Es así como puede ser provechoso el diálogo, es así como ha de poder hablarse de una crítica constructiva, unidos, fraternalmente acordados el pensamiento y la acción. Es, en definitiva, lo que con seguridad han pensado en su fuero interno cada uno de los opinantes que replege la encuesta de «Ruta».

LAS INICIATIVAS ACRATAS DE LOUVET

Era el compañero Luis Louvet, fallecido recientemente, uno de los militantes ácratas de espíritu romántico. Creía de todo corazón en la virtud de las ideas y en el valor asimilativo de la propaganda. Tenía 72 años. Podía haber vivido bastante más de no hallarse atenazado por la enfermedad que le ha llevado al sepulcro. Dirigió periódicos, fundó revistas, intervino en las campañas de matiz sindical, era conferenciante. En su cabeza se agitaban incesantemente las iniciativas: editar libros, publicar folletos, editar un diccionario biográfico de anarquistas conocidos internacionalmente, trazar una «Historia del anarquismo». Empezaba una labor, pero como sea que la buena voluntad no acompañaba a las posibilidades, dentro del maldito y necesario dinero, el proyecto quedaba truncado. ¡Pero el bueno de Louvet no se amilanaba, y de nuevo daba calor a otras iniciativas!

Con Simone Larcher había editado el periódico «L'Anarchie». También creó y dirigió a modo de un club al que denominó «Causeries populaires», por donde pasaron en intervenciones de tribuna: Armand, Han Ryner, Lacaze-Duthiers, Faure, y muchos otros, incluso de tendencias opuestas a las de orden libertario, con lo que daba margen a una serie de interesantes controversias. Fue Louvet el militante con disposición para toda clase de labor proselitista. Voluntarioso y capacitado a la par.

No es hora de confusionismos

A los treinta y tantos años de exilio es lamentable constatar que determinados grupos con etiquetas dispares practiquen el sofisma, el equivoco y los juegos de palabras o crucigramas.

Que el fantoche de Santiago Carrillo se dedique a cultivar la idiotéz es cosa que no sorprende a nadie. Todavía se comenta y se recuerda, con asco, «lo de la hoz y el martillo en una mano y la cruz en la otra».

Posteriormente en «Mundo Obrero», no puedo precisar si es el «M. O.» del chulo Lister o bien el «M. O.» del arzobispo Santiago Carrillo, preconiza una Alianza Antifascista en la que caben los fascistas arrepentidos «y cualquier quisque» con tal de hacer el juego al partido comunista. La noticia apareció en el diario «Le Monde», de París, que al parecer tiene cierta debilidad por el Partido Comunista español, haciéndole una publicidad que de por sí es sospechosa.

Suponemos que se trata del «M. O.» de Carrillo, puesto que como anzuelo condena la matanza de trabajadores polacos por el equipo de Gomulka, y condena también la ocupación de Checoslovaquia por los rusos. Estas añagazas no impresionan a nadie. Lo primero que debía haber hecho S. Carrillo, al cesar en la nómina del Kremlin, es lo de condenar los asesinatos de los militantes obreros españoles por los crápulas del Partido Comunista, en el período de 1936-1939.

Para los que hemos presenciado la vesania comunista en el curso de la Revolución española no podemos ni queremos olvidar los crímenes ni las checas.

Durante el gobierno del comunista doctor Juan Negrín las cárceles estaban repletas de militantes obreros. Yo hablo porque estuve recluso en la primera galería de la cárcel Modelo de Barcelona. Esto se sitúa en mayo de 1937, después de las jornadas de mayo. Las aglomeraciones también estaban repletas. Los reclusos en su inmensa mayoría pertenecían a la CNT-FAI y Juventudes Libertarias. El resto pertenecía al POUM. También nos acompañaban un grupo de oficiales de la Escuela de guerra y quiero recordar que las Patrullas de Control y los Comités de Defensa se hallaban cuantiosamente representados en el antro de la calle de Entenza, sin olvidar los procesados por cementerios clandestinos.

Los manejos de los comunistas

no trascienden más allá. El descrédito del marxismo autoritario es tal, que van perdiendo terreno a pasos agigantados.

Lo más preocupante es que haya grupos de tendencia libertaria que propugnen fórmulas de tipo ambiguo y desprovistas de sentido libertario y revolucionario.

Se ha dicho, por ejemplo que hemos de ofrecer una alternativa al actual estado de cosas imperante en España. Los anarquistas no tenemos como misión la de buscar un reemplazo al Estado fascista español. Nuestro deber como anarquistas es el de destruir la sociedad capitalista y su cúspide: el Estado. No existe ninguna alternativa posible. No hay otra razón de existencia para nosotros: O bien seguimos defendiendo lo que siempre defendió la C.N.T. en España prosiguiendo la gesta libertaria de los años treinta, o bien seremos sepultados por los acontecimientos que indudablemente se producirán en España, cuyo prólogo ha de situarse en las jornadas de diciembre de 1970.

Se ha dicho también que hay que empezar a cero. Esto no tiene sentido. Se puede hablar de cero cuando no existen precedentes. Pero el balance que pueden presentar la C.N.T. y el anarquismo español no permite hablar de cero. Hemos de proseguir la obra de antaño y marchar del brazo de la juventud que en España poco a poco va asimilando el ideal libertario. De ello tuvimos pruebas fehacientes en diciembre de 1970. En esas memorables jornadas los estudiantes y los trabajadores libertarios se manifestaron en la calle al grito de Libertad y Socialismo. Y en lo alto del Hospital Clínico de Barcelona — anexo de la Facultad de Medicina — ondeó la bandera roja y negra.

Un grupo de Tolosa que se denomina «Federaciun Local» ha difundido una declaración o manifiesto, en la que hablan de la necesidad de llegar a la Unidad Antifascista. El antifascismo es un concepto tan diluido que no tiene ningún sentido, puesto que antifascistas se llaman desde Gil Robles, López Bravo, el conde de Motrico, Dionisio Ridruejo, — el autor del himno «Cara al Sol» — hasta monseñor Escrivá de Balaguer, fundador del Opus Dei, y los marxistas autoritarios. No hay nadie que quiera ser tachado de fascista. El propugnar tal perogrullada huele a Frente Popular y a colaboracionismo de nefasto

recuerdo que ha sido la causa fundamental del desvío de una parte de la vieja militancia.

A mi criterio no se puede hablar de desaparición de la C.N.T. tal como hablan los de Toulouse. El Movimiento Libertario Español tiene más solidez en el momento presente que cuando teníamos ministros, gobernadores, jefes de policía, alcaldes y jefes militares. Hoy el terreno está más delimitado. Se ha condenado orgánicamente el colaboracionismo. Por lo tanto hemos recuperado posiciones en el aspecto ideológico que indudablemente es un triunfo.

La experiencia vivida en España en el curso de la revolución no puede soslayarse y hemos de recoger las enseñanzas. Cuando en el término de la gloriosa batalla de Barcelona, en la que Buena Ventura Durruti encabezaba el asalto de la Maestranza de Atarazanas al grito de «Viva la FAI», se cometió el error de aceptar como árbitro a la Generalidad y como resultado inmediato nació el espíritu colaboracionista siendo así que la calle era nuestra. Luego participamos en el gobierno central, prestando cuatro ministros. Nos codeábamos con los stalinistas adversarios irreductibles y compartíamos las labores gubernamentales con los sectores que se denominaban democráticos. Pues bien, los sectores democráticos, respaldaron a los stalinistas en las agresiones contra la C.N.T. ¡Y no olvidemos mayo de 1937!

Tuvimos en contra a todos los que formaban el frente antifascista. Ahora, por lo visto, el grupo de Toulouse — se autodenomina Federación Local o no — quiere que nos embarquemos en una nueva torpeza, que hay que considerarla similar a la del período 1936-37. Alegan que solos no podemos conseguir nada. En estos instantes en que sigue en pie el proceso revolucionario español lo más interesante es el de fijar una posición revolucionaria. No es presumible, pues, que podamos presentarnos ante el pueblo español del brazo de Gil Robles ni del Conde de Motrico ni de una oposición que en gran parte es tolerada por el gobierno Opusdeista. No olvidemos que fue López Bravo quien facilitó la entrevista de los líderes de la oposición con el ministro de Relaciones Exteriores de la Alemania del Oeste.

No estamos solos puesto que nuestro papel histórico y nuestra misión como anarquistas es la de

por JAIME BALIUS

recoger e interpretar los anhelos del pueblo. No es cuestión de programas estereotipados. No se trata de un torneo electoral en el que se ofrece mucho para no dar nada. Nuestra misión es, pues, la de ser un receptáculo de los anhelos del pueblo.

Es saludable que todos manifiesten sus opiniones, pero hay que ser justo en las apreciaciones y evitar el zaherirnos con epítetos que están fuera de lugar.

Yo creo que esa «F. L. tolosana» no está cabal cuando habla de pasiones bastardas, resabios autoritarios, dirigismos burocráticos absurdos y negativos, capillas turnantes movidas por nociones exclusivistas de clan, etc., etc.

Desde luego, cuando se habla de reunificación de la CNT es impropio que se usen tales términos.

En contexto de la España actual no permite especulaciones de tipo político. No es lo mismo la presente etapa fascista que la etapa primorriverista. La reacción ha quemado la alternativa democrático-burguesa y ha preferido convertir a España en una colonia extranjera para que el capitalismo internacional apuntale lo que se había derrumbado quizás en diciembre de 1970 o antes.

Los países colonizados luchan como lo está haciendo la ETA.

El confusionismo es propio de la contrarrevolución.

En esta hora preñada de grandes promesas, con un pueblo magnífico, como es nuestro pueblo, sepamos estar a la altura de las circunstancias no repitiendo los errores pasados.

CONSTATAACION

Los autores - cantores máximos de la canción francesa son amigos nuestros. Otra nueva amistad del mismo orden: GEORGES MOUSTAKI, que el 18 de abril se producirá en nuestro festival de la Mutualité.

Reflexiones de un revolucionario

NO cabe la menor duda, que todo ha cambiado desde mi juventud, hasta la fecha que iniciamos este relato; que no tiene otro objeto, que divagar sobre cosas, que al parecer no tienen importancia, pero que en el fondo, son la base de toda civilización.

Al decir esto nos referimos a los problemas que se han dado en llamar «contestatorios». Cuando dejo entender que no soy joven, exagero la nota. Teniendo en cuenta, que según las estadísticas oficiales, la vida del hombre se ha prolongado mucho, por término medio.

Evidentemente, que eso debe ser entre las personas de otras categorías, que tienen la suerte, o la desgracia, de tener pendientes de ellas, a los médicos especialistas de todas las enfermedades, que no dejan «morir» a los buenos clientes, que de continuo les visitan cargados de abundante «moné» o cubiertos a mil por cien de las garantías «sociales». En los de mi categoría, se suele morir a una edad aproximada a la de antes.

Y ahora que nos hemos referido a las categorías, aunque parezca sorprendente, pese a cien años de luchas y desesperos, pese a los múltiples comités internacionales, y a los sindicatos mastodónticos, las criaturas del «buen dios», siguen divididas, separadas y clasificadas, en miles de castas y subcastas, hasta el extremo, que unos parecen seres de origen divino, y los otros, simples seres mortales, de condición irracional.

Pero en fin, la vida es así y no vamos a cambiarla mediante el simple relato de un hombre sencillo, cuya historia se parece a la de tantos hombres de mi categoría.

Cuando digo esto, no quiero que los que hagan el honor de seguir mi narración, me cuenten entre esos sistemáticos «contestatorios» de la sociedad que vivimos.

¡No! Yo no soy un «contestatorio», que niega por sistema la sociedad que nos tolera y nos permite vivir; aunque no del todo agradable, por lo menos, un poco mejor que se «vivía» en aquellos presidios de «antaño», según nos cuentan los relatos de «Papillon», el hombre bueno y noblemente arrepentido.

Nosotros vivimos mejor, gracias a los productos químicos que engordan un pollo antes de nacer. Esto me recuerda mi época. Digo mi época, porque ahora cuento 56 años. Algo más de medio siglo repleto de guerras salvadoras, y de

revoluciones emancipadoras, que a decir verdad, aunque no salvan a nadie, son una promesa para el porvenir de los «presidios y paredones», sin contar los campos de trabajo «regeneradores», que tanto abundan en los países «ultra-revolucionarios», y en aquellos otros por naturaleza reaccionarios.

A nadie debe extrañar esta afirmación. Gracias al gran cambio habido en todos los países, tanto en lo social, como en lo político, hoy podemos afirmar, casi sin error, que salvo algún atrasado, todos los gobiernos del mundo, están compuestos por los más «puros» revolucionarios.

En los tiempos de mi juventud, los gobiernos, aún siendo de izquierda, tendían por lo general a ser conservadores. Los revolucionarios, según ellos, eran gente de los bajos fondos, sin educación e incapaces de ganar para comer sus familias. Y ordinariamente estaban destinados a nutrir cárceles y cuarteles. Estos últimos eran empleados en hacer las guerras, que por regla general, ganan los generales... que no las pierden. ¡Qué de todo hay!

Volviendo al principio, puedo garantizar que, pese que ahora trabajo casi treinta horas más por semana, que cuando tenía veinte años, me encuentro bien. Tanto, como puede encontrarse un hombre que llega a su casa con los huesos molidos por el esfuerzo abusivo de diez largas horas de trabajo, para poder mantener el limitado confort actual, sin garantía de sucesión, y tiene el placer de poder recrearse, durante dos o tres «horillas» robadas al sueño, contemplando la televisión.

La cosa es la mar de sencilla. Uno llega a su casa, se lava un poquito, y antes de sentarse, en evitación de tenerse que levantar otra vez, toca el botón «mágico» de la televisión, y a los pocos segundos, aparece la imagen, tan atractiva y sonriente, hablando con tal sugestión, que a los pocos instantes uno se siente absorbido, a tal extremo, que a poco que se deje, abandona su propia personalidad para asimilar la del ser que nos habla y trata «razonadamente» de convencernos.

En definitiva un verdadero lavado de cerebro, que a poco que se acentúe, nos hace salir repitiendo cuanto hemos oído, como si se tratara del «evangelio bendito». Me he referido al «evangelio», por que los antiguos creían que era la «pura verdad». Cosa chusca, ahora existe mucha gente joven que

también lo cree. En cambio, existen numerosos curas que dicen que fodo eso es un cuento chino. En fin, cosas del modernismo actual que nos llena de confusión.

**

En el orden del tema que me he propuesto, debo decir, que estoy casado, y que tengo dos hijas.

Mi mujer, es una mujer «redondita» como se dice en mi país. Y su única preocupación es vivir tranquila, sin preocuparse de nada que no afecte a su familia. En eso nos diferenciamos muchísimo. Para mí, la primera preocupación es comprar el periódico, todos los días para estar al corriente de lo que sucede, aunque sea mal informado. Ello aparenta instrucción y nos da cierto aire de cultura; aunque en el fondo sea más un «poutpurri» que otra cosa, pero eso nos permite creer que sabemos de todo.

Soy sincero si digo que confesar esto no es para mí una vergüenza, puesto que en mi tiempo las universidades estaban para nosotros,

un poquito más allá de la luna. Cosa distinta de hoy, sin que por ello, haya mucha diferencia. Como yo existe mucha gente que habla de todo y no entiende de nada, sin que por eso, sea una falta. Más pronto es un contagio colectivo, que hace complemento con la televisión.

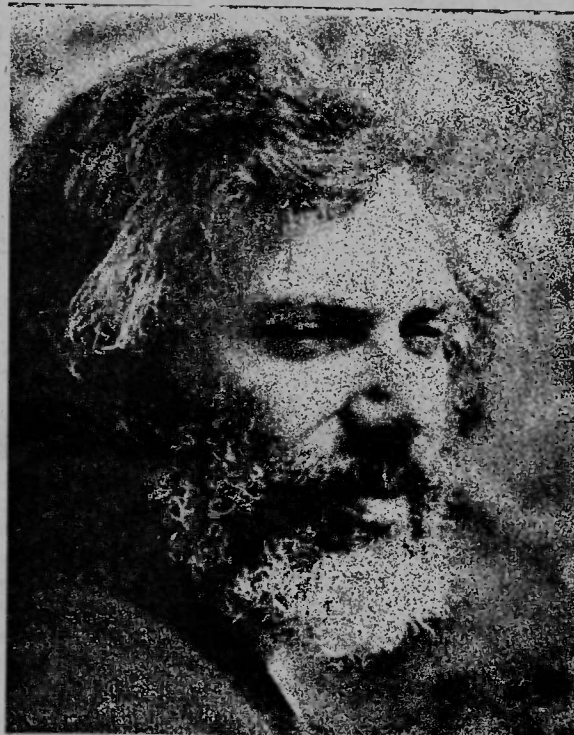
He dicho que mi mujer no se interesa de nada, salvo de aquello que afecta nuestra casa. En eso considero que es mucho más inteligente que yo. Y lo que más me disgusta es que, casi siempre tiene razón.

Debo decir que ella sería una criatura feliz, si no fuera que yo lo embarullo todo, en pocos instantes. Y de nada hago un castillo de fantásticas proporciones.

La culpa de todo está en la monomanía del saber y de la perfección. Ello, aún sin querer, nos hace imponer nuestras concepciones como verdades absolutas. Y como partes integrantes de una sociedad corrompida, caemos en el feo vicio de mandar. Aunque en el fondo, estoy convencido, que esta forma de accionar y pensar es una estupidez, puesto que la verdad no es la obra de un sexo y mucho menos de la imposición...

HORIZONTES

Georges Moustaki



Arte,
humor,
poesía,
realismo,
ritmo,
claridad,
agudeza,
en
conjunto
musical

en la Jornada Confederal
DEL 18 DE ABRIL EN LA MUTUALIDAD

Divulguemos nuestra obra

ESPORADICAMENTE se habla en nuestra prensa de lo que fue la Revolución española de Julio de 1936. Se ha dicho infinidad de veces que, unas bien (y otras no tanto) informados sus autores, se han ido publicando cientos de libros sobre aquella Epopeya, sobre la guerra y sobre la obra constructiva que nuestras organizaciones libertarias casi exclusivamente pudieron llevar a cabo durante un lapso de tiempo bastante reducido, ya que el odio, la envidia, los intereses de todas clases y no sé cuantas cosas más fueronla frenando hasta conseguir derrotarla, destruirla. Y aquí podría parodiarse un poco la frase de Miguel Unamuno pronunciada ante el matón Millán Astray y otros no menos energúmenos y criminales que él en la Universidad de Salamanca: «Venceréis, pero no convenceréis». Porque así fue. Los enemigos del colectivismo, que lo eran al mismo tiempo de la Revolución que el pueblo llevaba a cabo, deshicieron tan importante labor liberadora, pero de ninguna manera convencieron entonces a otros que los fascistas de todo pelaje, color y nombre o condición, ni después de los años transcurridos desde entonces han podido convencer a los historiadores que se han atenido, no a lo oído del primer llegado, sino a lo visto y comprobado, no a lo que contaran interesados en tergiversar, sino a la vista de documentos y testimonios que no podían dar lugar a dudas de cuantos fueron, fuimos, voluntarios actores, convencidos del Ideal por el que habíamos tanto luchado. Léase — o repásese — por ejemplo el folleto que la Comarcal de Utrillas (Teruel) publicó el año pasado. En él se habla con datos y pruebas de los mil y uno impedimentos que, emboscados y otros que no se decían tales, pusieron a la obra con tanto afán llevada a cabo por aquellos compañeros no lejos del frente de guerra.

Pronto verá la luz otro librito sobre lo que fueron luchas sociales y revolucionarias en otra importante porción geográfica del Bajo Aragón. El lector desapasionado podrá hallar en él datos, detalles, aspectos de la vida y de la lucha antes y tras la derrota del fascismo allí, basados en la estricta verdad, sin más. Sobre ello procuraremos escribir algo más otro día, pues creemos lo merece bien.

Tuvimos que luchar contra las fuerzas del mal, del interior y del exterior, las que eran nuestras ene-

migas declaradas de toda la vida y las que fingían una falsa amistad, las que decían obrar con buena intención y las que, cobardemente, por la espalda y a traición, asesinaban a excelentes compañeros y destruían una obra que ni fueron, ellos, capaces de realizar, ni se pudieron apropiarse.

Pues bien, todo eso sería muy conveniente fuera conocido de la generación actual, de la que ha oído hablar, unas veces bien y otras mal de ello. La juventud actual debiera poder disponer de todos esos materiales para así poder juzgar con verdadero conocimiento de causa. De ahí que yo considere como muy necesario que lo más esencial debiera ser editado en forma de folletos o libros pequeños a precios asequibles, cuando no de distribución gratuita a aquellos a quienes no les sea posible adquirirlos. Y nos consta que

como esos dos indicados, otros varios más podrían fácilmente editarse, ya que material para ello no debe faltar, cuanto más coordinación y decisión para ello.

Aparte, entre otros trabajos me permito señalar como de primera importancia a juicio mío, el Dictamen sobre Comunismo Libertario acordado en el Congreso de Zaragoza celebrado a partir del 1º de Mayo de 1936. Es ese un texto que convendría muy mucho distribuir abundantemente. Cuando tanto y con la peor de las intenciones se escribe contra el anarquismo, por su contenido fundamental puede verse que anarquía, que Comunismo Libertario no es desorden, caos, destrucción, que es al contrario el verdadero orden dentro de la comprensión, libertad y tolerancia máximas. En Comunismo Libertario el principio de igualdad y libertad son posi-

bles, fueron posibles en amplias regiones de España libres del fascismo entre 1936 y 1939. Los que lo vivimos podemos afirmarlo y probarlo.

Dejando documentos, escribiendo nuestras impresiones, narrando lo que la Revolución española realizó cumplimos un deber: el de informar, el de demostrar la impostura del fascismo y por ende la del actual régimen hijo preferido de aquél, que sólo se mantiene enhiesto porque entre todos no nos decidimos a más. La historia no dejará un día de llegar a la constatación de que sólo en libertad son los pueblos capaces de avanzar hacia la total emancipación humana.

De ahí lo necesario de la lucha, no sólo violenta; en todos los frentes al mismo tiempo.

Y en ella, cada cual puede encontrar el lugar que mejor le vaya, que mejor le cuadre.

Julián FLORISTAN

Marzo de 1971.

Máximas y reflexiones

— La práctica, mucho más que las palabras, es la expresión de las ideas.

— Hay quien parece tan convencido de sus ideas, que no puede ya comprender que los demás no participen de las mismas.

— La dialéctica marxista es un lenguaje que permite a un idiota parecer extremadamente inteligente.

— El marxismo, como el catolicismo, es un sistema cercado, un sistema que zapa, de toda base sólida, las facultades críticas de cualquiera que haya aceptado entrar en su círculo mágico. Ese sistema cercado excluye toda posibilidad de discusión.

— Cuanto más se penetra en la ciencia del materialismo histórico, más se ve que todo eso es música celestial.

— En lugar de querer hacer «un pueblo libre», ¿no sería mejor hacer realizable la propia libertad de cada uno?

— ¿Destruir la vieja sociedad? ¿Declarar la guerra a las convenciones? (la tradición, la moral, etc.), pero cuidado, que la sociedad nueva no sea tan mala o peor que la vieja.

— En todas partes donde se buscan responsabilidades, es generalmente el instinto de castigar y de juzgar que está obrando.

— ¿Por qué, en lugar de decir que el acusado es supuesto cul-

pable hasta prueba de lo contrario, no se dice que es supuesto inocente hasta esta misma prueba? El peligro está en hacerse culpable sin darse cuenta. En francés se dice: «Nul n'est censé ignorer la loi». Pero tampoco nadie oprime inocentemente.

— «Dadnos hoy nuestro pan de cada día». ¿Acaso es posible, con la fe más robusta, admitir una divinidad ocupada en esos cuidados cotidianos? Pero, esto de cada día ¿no choca con el orden del mundo establecido por Dios para la eternidad?

— Se dice a menudo que es menester hacer la emancipación de los negros. ¿No se podría también intentar algo para la emancipación de los blancos?

— Lo que distingue las ideas de un loco de las de un sabio genial, es que la experiencia refuta las primeras y confirma las segundas. ¿Pero no ha ocurrido a veces que el sabio genial se ha servido de las ideas del loco?

— Según el marxismo el curso de la historia aparece rigurosamente determinado por las fuerzas económicas; la responsabilidad individual no halla sitio. Por eso la doctrina marxista constituye solamente ya, un organismo, determinando la reacción natural de los individuos con personalidad propia que no pueden vivir en las

filas como los fanáticos de un partido cualquiera.

— «Tribuna libre»: Esto, a veces, depende mucho del que preside. Pero ¿si los que escuchan llamaran al orden al que preside?

— ¿Por qué existe en la naturaleza del hombre el tener más horror para los que nos han subyugado por el engaño que para los que nos han domado por las armas?

— La condición social no puede ser para el individuo una disminución de su dignidad, sólo puede ella ser una adición.

— Es por un más grande desarrollo de la libertad individual que se aspira a fundar la libertad colectiva, la sociedad a la vez divergente y convergente, la verdadera solidaridad de las inteligencias.

Es por la libertad de cada uno que se realiza la solidaridad y la libertad de todos.

— Cuando todos los poderes están concentrados en una asamblea única, lo único que se consigue es aumentar los peligros de la libertad. La experiencia prueba que el despotismo de las asambleas es cien veces peor que la autocracia de uno solo, por la razón que un ser colectivo es inaccesible a las consideraciones de humanidad, de moderación, de respeto a la opinión, etc.

Juan BUSCADOR

MITINES

EN MONTPELLIER

En conmemoración del 1º de Mayo, fecha histórica revolucionaria, la CNT de España en el Exilio organiza un mitin en Montpellier que tendrá lugar en el Pavillon Populaire, sito en la Esplanade, a las 9 de la mañana. Tomarán la palabra los compañeros Ramón Liarte, Marcel Lepoll y Mlle Dyane.

Para por la tarde a las 2,30, Gran Festival con la participación del conocido y simpático Grupo «Terra Lliure» de Toulouse.

Por lo que invitamos a todos los compañeros y españoles en general, a oír la voz de la CNT y pasar una tarde agradable entre el arte español y el francés.

C. de R. del Hérault, Gard y Lozère

EN PERPIGNAN

Gran Mitin de afirmación sindicalista revolucionaria, que tendrá lugar el 18 de abril en la sala del Cine Familia a las 9,30 de la mañana.

Acto patrocinado por la CNT francesa y presidido por un compañero de la misma, Etienne Ortiz.

Con los oradores siguientes: Marcel Lepoll, publicista y Ramón Liarte, por la CNT de España en el Exilio.

Esta C. de Relaciones espera de todas las F. Locales hagan un esfuerzo para estar presentes al Mitin, haciendo ellas mismas el máximo de propaganda para que asistan todos sus conocidos, amigos y simpatizantes a nuestra causa, y opositores al régimen franquista.

Ante los recientes acontecimientos de España y el clima social por el que atraviesa nuestro país, la CNT hará un análisis de todo. Esperamos, pues, la asistencia en masa de todos los hombres libres que pululan por nuestra ciudad de Perpiñán: republicanos, socialistas y antifranquistas en general.

TEATRO EN NARBONNE

El domingo, día 25 de abril, a las 15 h., organizado por «Solidarité et Culture», tendrá lugar en la «Maison des Jeunes», una gran velada artística a cargo del grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

El programa constará de una pieza de teatro, en la primera parte, y escogidas variedades, en la segunda, cuyo detalle se dará a conocer en próximas ediciones.

Comunicados

ARTE LIRICO EN PARIS

Las Federaciones Locales de París y St-Denis convocan a los amantes del verso, la música y el canto, a la entrevista que tendrá lugar el sábado 17 de abril a las 5 de la tarde y en el 33, de la rue des Vignoles.

RONDALLA GUITARRISTA EN PARIS

Cuantos compañeros jóvenes y demás tengan afición a la música y deseen aprender a tocar la guitarra o la bandurria, pueden pasar a inscribirse en 33, rue des Vignoles, donde podrán seguir curso dirigido por un diestro profesor de instrumentos de cuerda.

LA CANCION DEL OLVIDO

Regularmente recibimos «OPE», boletín informativo de los vascos, buen informador de todo lo que no tenga referencia a la CNT, o cuando menos así nos lo parece. Hace escasos meses que nuestra sindical estuvo en el índice de un mitin pro vascos condenados en Burgos organizado por Alianza Sindical en París, y no vimos reseña alguna en el citado «OPE» informativo. Recientemente hemos inaugurado el centro cenetista de las Vignoles, y el «OPE» informador no se ha enterado de ello a pesar de habérselo cursado la invitación correspondiente.

¿Olvidos casuales o premeditados? Preferiríamos que fuese lo primero. — «C. S.»

PARA TRES COLECCIONES DE «SOLI» DE PARIS

La redacción de «Umbral» desearía encontrar los números siguientes:

Del 1 al 18 (anticipo de «Solidaridad Obrera»); y los números 27, 30, 32, 76, 564, 578, 583, 594 (equivocadamente marcado 294) 595 (equivocadamente marcado 295, ambos con fechas del 9 y 16 de agosto, respectivamente), 609, 611, 612, 613, 705, 713, 716, 717, 721, 727, 730, 732, 745, 751, 752, 753, 755.

Envíos a nombre de Juan Ferrer. No enviar los números no solicitados.

S. I. A. (SECCION DE ORLEANS)

Con motivo de la Jornada de Confirmación Confederal que se celebra en París el día 18 del presente mes de abril en la Mutualité. S. I. A. (Sección de Orleans), organiza un viaje, para dicha jornada de Confirmación.

Todos los que quieran participar en el desplazamiento, pueden dirigirse a los compañeros siguientes:

Compañero López, 41, rue de Tulle; compañero Márquez, 8, rue de Petit St-Loup; compañero Parra, 37, rue de Joie.

Salida de Orléans a 7 horas.

Regreso a Orléans a 9 h. de la tarde.

F. L. DE EVREUX

Organiza para el 18 de abril un viaje en autocar con destino a la Jornada Confederal de París. Para plazas en el car y entradas para el Festival, dirigirse al compañero E. Calero, 21, rue des Lombards, Evreux.

MACIZO CENTRAL

Por la presente invitamos a los compañeros y simpatizantes, a la conferencia que tendrá lugar el 2 de mayo, en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, a las 10 de la mañana, en la que disertará el compañero Muñoz Congost, sobre el tema: «Perspectivas libertarias en el futuro español».

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 25 de abril 1971. Dará comienzo a las 9 horas.

F. L. DE PARIS

Celebrará Asamblea general el día 25 de abril a las 9 horas 30, en su local social, 33, rue des Vignoles, para discutir un importante Orden del Día.

CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos organiza para el domingo, 18 del actual, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, una gran conferencia a cargo del compañero Floreal Samitier, que disertará sobre el tema: «Problemas de ayer, tema de hoy».

Por la importancia del tema escogido, esperamos que la concurrencia de los compañeros y simpatizantes de estos actos será numerosa.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 25 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por ser de suma importancia lo que ha de tratarse, esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE ST-ETIENNE

Anuncia asamblea general para el día 25 de abril a las 9 y me-

dia en el local de costumbre, rogando la asistencia de todos los compañeros de la localidad.

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el 1º de Mayo a las 9,30 de la mañana en el sitio de costumbre para determinar sobre el Orden del Día del Pleno del Núcleo.

NOTAS BREVES

— Insistimos para salvar un segundo escollo: El compañero Juan Peiró fue fusilado el 24 de julio de 1942 y no el 27 de julio de 1942.

— En el Festival Cinemático de Cannes, Italia presentará el film «Sacco y Vanzetti».

— La Editorial Ariel de Barcelona editará una biografía de Salvador Seguí, «Noi del Sucre», escrita por Manuel Cruells.

— En la torre derecha de Notre Dame de París apareció ondeando un gallardete reclamando la libertad de Pepe. Pepe no es otro que el objetor de conciencia español preso en la cárcel de Valencia, José Luis Bunza.

— Los antiguos del Frente de Juventudes falangistas han desautorizado a las bandas... falangistas que estos últimos días han medido barullo primorriverista por las calles de Madrid. La «unidad» causa estragos en todas partes.

— Hay Premio Literario «León Felipe» en Méjico. En el concurso reciente han presentado obras 318 autores.

— Alejandro Rojas Marcos, sobrino del ministro del Interior de Franco, ha sido preso en Sevilla «por actividades subversivas».

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Como de costumbre, y en el lugar y hora de siempre, se celebrará la asamblea mensual ordinaria, el día 25 de los corrientes.

SERVICIO DE LIBRERIA

NOVEDADES

«Las Enfermedades mueren»	4 00
«El Testigo», W. Chemberes	20 00
«Cazando el Elefante», G. Orwells	12 00
«Con el pan bajo el brazo», O. Danielo	10 00
«Yo escogí la Libertad», Kravchenko	16 00
«Hijos sanos y robustos»	5 00
«Ancho es el mundo», Sinclair Lewis	15 00
«El asedio de Madrid», R. G. Colodny	30 00
«La Revolución sexual», W. Reich	21 00
«Crisol de España», Henri Barbusse	16 00
«En el país del Kibutz», H. Desroche	16 00
«El Sudeste asiático», Victor Garcia	10 00

DESDE MADRID

Los comunistas y la Virgen

SOY un detestable incrédulo, refractario al milagro. No concibo de que forma se puede producir un milagro, si éste es la negación de la «causa» que lo produce. Pero dicho con firmeza por un alto ministro del Ser Supremo, el cardenal portugués Manuel Piñeiro, no tengo más remedio que agachar la cabeza y creer en él a ojos cerrados.

Al decir de Piñeiro, hace poco tiempo se les apareció la Virgen a tres jóvenes comunistas que iban de excursión campestre, al tiempo que les dijo: «Queridos hijos, sé que sois comunistas, aunque imberbes. También sé que de las doctrinas comunistas gubernamentales conocéis poca cosa. Si conociérais a fondo las doctrinas férreas y dictatoriales de vuestro partido, estando limpios de pecado y no buscando un "modus vivendi" en la charca política, huiríais de un partido férreo y despótico, como el diablo huye de la cruz. Yo, que conozco a fondo a vuestro partido y a vuestros mayores, porque no se me escapa un pelo de la historia del proletariado, os lo digo con convicción y entereza. Sin olvidar de que en la lucha contra Franco, una minoría de católicos van de la mano con vosotros, quizá porque no os conocen bien, y no saben que, vosotros, para llegar al punto propuesto, todos los medios son buenos, sin hacer ninguna clase de ascos.

«Comunistas y católicos, formáis las Comisiones Obreras, y para que sepan que existís, hacéis más ruido que una "charanga" de pueblo, no para hacer saltar a Franco en seco, sino en miras a lo futuro, porque según vuestro camino trazado, después de Franco, Carrillo. Bufonadas que os matan. Todo lo que se hace en España para derribar al régimen franquista, todo sale de vuestra cantera, menospreciando la obra demoledora de los demás sectores sociales, como si vosotros fueráis los únicos empeñados en derribar al régimen tiránico franquista.

«Nosotros, cristianos y católicos, no podemos gallear de santos y justos, porque tenemos una historia demasiado pringosa; pero ¡ah! clavos de Cristo, vosotros la tenéis aún mucho peor que la nuestra, ya que vuestros mayores chorean sangre proletaria de pies a cabeza. No podemos olvidar ni a Lenin ni a Trotsky, yuguladores de la revolución social rusa, lo mismo que al matarife Stalin, que acuchilló a la revolución española por la espalda. Tenemos sobra de

datos sobre vuestra conducta para no dejarnos engañar con vuestras zalemas y arrumacos, como tonos de capirote. Aquellos tiempos de si te dan en una mejilla..., ya no reza con nosotros, han pasado a la historia. Ahora, si nos dan en una mejilla..., contestamos a garrotazo limpio.

«No quiero decir que Jesucristo, mi hijo, en su juventud, promoviera escándalos y se valiera de milagros para que sonara su obra y su existencia, simple estrategia para encaminar a la gente hacia su idiosincracia, plenamente revolucionaria, demoledora de un sistema caduco y tiránico, que los señores de aquellos tiempos no querían soltar por las buenas, y había que jeringarlos de una u otra forma para que soltaran bocado. Y a pesar de hacer mucho, nos embarrancamos y nos quedamos a mitad del camino, por falta de vista, por no arrancar de cuajo o pisarle la cabeza a ese bastardo gusanillo autoritario que aletea en el cuerpo de los seres humanos. He aquí el porqué nos quedamos a mitad del camino, porque sin libertad no hay justicia, y sin justicia las cosas no hacen otra cosa más que cambiar de nombre; pero en el fondo siguen siendo la misma cosa: sigue la desigualdad de clases: unos engordan y otros enflaquecen, divididos en tiranos y esclavos.

«No es un error de bulto que mi hijo se equivocara en aquellos tiempos remotos de pocas luces. En tales circunstancias, el más idóneo da un paso en falso; pero no en estos tiempos tan llenos de luz..., puede seguir el hombre por un camino equivocado desde el principio, como lo seguís vosotros los comunistas, todo por el prurito de mando y vivir del sudor ajeno.

«No hay ni justicia divina ni humana, que otorgue el mando de un ser humano sobre otro.

«Aquí tropezamos con Santiago Carrillo, como don Quijote y Sancho Panza, toparon con la Iglesia: el uno y la otra lo quieren todo para sí, lo que no deja de ser injusto a todas luces. Las pretensiones fanfarrónicas desmerecen el prestigio del individuo, cosecha comunista, plagada de ditirambos sarcásticos, como el siguiente: «Todo el poder para José Díaz y Santiago Carrillo. — Solamente bajo la dirección de ellos, se podrán conquistar las libertades del pueblo español.»

José Díaz murió en Rusia aban-

donado; el inclito Carrillo sigue vivo y coleando en París, como secretario general y mandamás del Partido Comunista español. Carrillo, pigmeo liliputiense, ha formado un partido liliput, metido en el bolsillo de su chaqueta, al estilo de marionetas mecanizadas, sin vida ni movimientos propios. «Mundo Obrero» y los demás libelos que escribe, como el publicado en febrero último, «libertad y socialismo», folleto ramplón y chabacano, en el cual enseña Carrillo una vez más el plumero a los cuatro vientos.

Todo lo que se hace en España contra el régimen franquista, todo es obra de su partido liliput. Los comunistas españoles, han tropezado y caído en el bache, y yacen con lodo hasta el cuello, a punto de ahogarse, tan sucia tienen la historia. Y no queremos adentrarnos a historiar tiempos pretéritos, que huelen a podrido y malvado, sino que nos basta con airear un poco las marrullerías y el zancadilleo presentes, carne de su propia carne.

Copiamos, del libelo de Carrillo, lo que sigue: «Nosotros hemos hecho nuestra opción. Queremos seguir siendo el Partido de la clase obrera y de las masas trabajadoras de España. Nos identificamos con todo lo que hay de específico, de nacional, en las tradiciones y en la realidad progresista y revolucionaria de nuestro país. Y esto no es una táctica, es una actitud radical, de fondo, principal. A esa realidad tratamos de aplicar, en forma creadora, la teoría marxista-leninista. Desde esa realidad, y con la fuerza auténtica que nos nos da el hallarnos enraizados en ella, damos — como hicimos en otras épocas — nuestra contribución eficaz al internacionalismo proletario. Luchamos por nuestra Revolución que es la forma real de contribuir a la victoria de la Revolución mundial, a la defensa del Socialismo, al florecimiento de la gran causa del Comunismo.»

Así anda de paticojo el partido comunista español. Se ahoga y bracea, con ansias de agarrarse a algo, aunque este algo sea una indeleble brizna sin consistencia.

Ningún sector antifranquista español quiere migas con él, por esc se ha coaligado con los católicos. Pero ahí tropiezan en roca, los católicos son más cucos que los comunistas, y saben bien donde les aprieta el zapato.

Tomás de Benifato

● DISCOS ●

Muchos victorales de mi pueblo han perdido la victoria camino del cementerio. Y en él yacen sin esperanza de acudir a mi entierro. Los derrotados con firmeza también sabemos ganar victorias.

Mas el último sepelio que de allí se me ha comunicado me duele hondo. Se trató de un fanático opositor a todo lo mio, a mi presencia casual en el mundo. No alcanzó a comprender que mis padres no me dieron nacimiento con la complicidad mia.

Esta persona recordada se llamaba Joanet Prat, era de izquierdas y hombre despabilado. Yo le conocía de toda la vida. Nació en su barrio y al abrir mirada consciente le pagué con estima su desestima. Muy amigo de mi familia, mentalmente me excluía de ella. Cuando se terciaba me lo demostraba. Bueno.

Joanet fue secretario de Curtidores durante la huelga de 1900, lariga y ancha de medio año. Políticamente votaba federalismo, y en todo se conducía como ser ilustrado, con una ilustración ganada a pulso. Dejó el «marlet» (herramienta de quitar arrugas, esa que ya le convendría a mi cara) por la minerva, abandonando también esta para asumir la conserjería de la entidad cultural más importante de Cataluña: el Ateneo de mi pueblo.

Me consta que ese J. Prat — que en mi mocedad llegué a confundir con el cronista J. Prat (José Prat) — en su interior sentía como yo en importantes problemas. En el propio Ateneo, entidad pululada y regida por la clase media liberal, defendía la tesis sindicalista más radical que era la nuestra, para el caso la mía. Sin embargo, él seguía me atravesado en gestos y miradas. Era yo, sin culpa, su Desagrado Personal nº 1. Afortunadamente ni mi madre ni mi compañera ni mi hijo participaron de esos sentimientos práticos, adhesión ésta que me permite ir tirando por esta perra vida.

Siempre de codos a mí, supuse en Joanet una estima secreta por mi conducta. Pero había empezado en desamor y por amor propio no se me acercaría. Tampoco yo a él, pero supe lo mal que le iba con la presencia del franquismo en nuestro lar. Sufrió miserias que «sé» soportó dignamente sin nadie habérmelo dicho. Ahora dejó de sufrir tras una existencia tiesa de más de 80 años.

Lástima que gozando de parecidos sentimientos yo y Joanet no nos hayamos encontrado nunca en el mini-desierto de Igualada.

¡Cualquiera desentraña el misterio del carácter humano!



COMMUNIQUE

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

SYNDICAT UNIQUE DES CUIRS ET PEaux DE LA R. P.

Le Syndicat unique des Cuir et Peaux de la R. P. est prêt pour un nouvel essor en 1971. Tous les camarades salariés de ces professions sont invités à prendre contact auprès du responsable juridique de la 2° U. R., tous les samedis après-midi.

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action. Les cartes 1971 sont disponibles.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux. Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons ; En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

« CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER »

Le n° 100 des « Cahiers des Amis de Han Ryner est paru. (3, Allée du Château, 93 - Pavillons-s-Bois). Au sommaire : Claude Aveline : « D'un porte - fer inconnu ». Georgette Ryner : « L'idée de la mort dans l'œuvre de Han Ryner ». Guy Lavaud : « Un symbolisme philosophique », « Les voyages de Psychodore ». Louis Simon : « Variations pour Psychodore ». Han Ryner : « Franco. Les statues sont vivantes, Niobé ».

Pierre Cauchon : « Ne jugez pas ». Gaston Albert : « Ecce-Homo ». « En faveur d'A la découverte de Han Ryner », etc.

CONSTITUTION D'UN GROUPE LIBERTAIRE A BREST

Divers camarades ont émis l'idée de le reconstituer ; car des jeunes gens se réunissent se réclamant de l'idéal anarchiste. Plusieurs sont venus me rendre visite le 11 mars, à la suite d'un appel paru dans « Le Monde Libertaire » de mars. Mais cet appel s'adresse inconditionnellement à tous, même ceux séparés par des divergences mineures. Tous ceux intéressés à la diffusion des idées de Bakounine, Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Fernand Pelloutier dans Brest et le Finistère sont priés d'écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29, N-Brest.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste	2 75
Noam Chomsky : «L'Amérique et ses nouveaux mandarins	24 00
Carlos M. Rama : «La crise espagnole du XX° siècle	29 00
P. O. Lissagaray : «Histoire de la Commune, 1871» ..	9 30
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle	8 00
Bakounine : «La liberté» ..	5 50
Cohn-Bendit : «Le Gauchisme»	15 00
«Histoire du chant de l'International», Hem Day ..	1 50
Album d'Art Espagnol-Exil	1 30
«Amant et uran», H. Ryner	7 50
Daniel Guérin : «Sur le fascisme (T. D) La Peste brune»	6 15
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski	2 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	6 00

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».

3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

LA LUTTE DE CLASSES

En 1956, le Rapport Khrouchtchev sur la destalinisation en URSS et les échos parvenus sur la révolution hongroise, sont le point de départ d'un dégel de la pensée officielle et, une grande partie des étudiants passe du romantisme à la lutte politique. Celle-ci commence par une désertion endémique des cours et la critique de l'autorité des professeurs. L'agitation étudiante correspond au début de la période des Cent Fleurs.

Le 2 mai 1956, Mao avait demandé au peuple de formuler des critiques constructives afin d'aider le parti dans l'édification du socialisme : « Que cent fleurs s'épanouissent, et que cent opinions s'affrontent. » Le résultat fut une vague immense de discriminations sur les méthodes du parti. De leur côté, les dirigeants affirmèrent que « le peuple était mécontent car la véritable politique du parti avait été trahie par ceux chargés de l'appliquer. » Du coup, le « bureaucratisme » devint le responsable de tous les maux de la Chine. Maintenant, petits propriétaires paysans et ouvriers manifestent publiquement leurs revendications. Du côté du parti, la démagogie anti-bureaucratique devient si violente que l'on a pu se demander si les maîtres de Pékin n'allaient pas, selon les meilleures traditions stalinienne, décimer une partie de l'appareil dirigeant pour fournir des victimes expiatoires à la colère populaire.

Bientôt, celle-ci augmente et s'enhardit jusqu'à aborder le sujet tabou : les privilèges de la bureaucratie. A tel point que les dirigeants s'inquiètent des tendances populaires à la « démocratie extrême » et à l'« anarchisme ». Le 3 mars 1957, la revue théorique du parti (Huse-hsi) juge indispensable de réfuter (après les avoir exposées à sa manière) les théories de Bakounine sur l'Etat. Puis Mao se décide à expliquer « les bases idéologiques correctes » de la lutte contre le bureaucratisme. Il existe, dit-il, deux types de contradictions dans le développement des sociétés. Un premier type de contradictions, dans les sociétés capitalistes, prend racine dans l'antagonisme insurmontable des classes et ne peut être résolu que par la violence révolutionnaire. Mais jusqu'à présent, un deuxième type de contradictions était passé inaperçu dans les pays so-

cialistes (comme la Chine), et qui prend racine dans l'antagonisme surmontable entre le gouvernement et les masses, entre dirigeants et dirigés. Ce second type de contradictions constitue des contradictions internes au peuple. » Rien de plus naturel, dit Mao, car tout n'est que contradictions dans la nature et sans contradictions il n'y aurait pas de mouvement : or sans mouvement, pas de progrès. Désormais, les tenants du bureaucratisme seront ceux qui confondront les contradictions au sein du peuple avec les contradictions entre le peuple et ses ennemis.

De même, les tenants de la « démocratie extrême » qui « nient le rôle dirigeant du parti et de l'Etat », seront ceux qui commettront l'erreur identique mais dans la perspective inverse (5).

Cette conception idéologique réformiste de l'évolution sociale, à usage rigoureusement interne, exprime uniquement la peur des dirigeants devant la subversion populaire du système de domination bureaucratique. En effet, la bureaucratie ne peut admettre le caractère prolétarien et révolutionnaire de l'opposition à laquelle elle se heurte, sous peine de voir s'effondrer toute sa doctrine officielle ainsi que la représentation qu'elle se fait d'elle-même et de son propre univers.

En août 1957, les troubles s'amplifient : dans les villages, depuis quelques semaines une habitude oubliée réapparaît, attraper des cadres et les rouer de coups selon la vieille méthode appliquée aux usuriers des temps plus anciens. A Pékin, dans les hautes sphères, des ambitieux s'agitent. Les murs des grandes villes se couvrent de caricatures, d'affiches et d'inscriptions clandestines (6) et de mots d'ordre portant la signature de groupes oppositionnels communistes tel « Place publique » qui appelle à renverser la nouvelle oppression. D'autres organisations clandestines « Remède amer », « La Société des cents fleurs », « La voix des basses classes » diffusent des tracts à Tien-Tsin, Harbin, Sian, Shanghai et Cheng-Yang. Le 12 juin, à Hang-Yang, des centaines d'étudiants se heurtent durement à la police, puis ils donnent l'assaut au siège du parti (7). Le 14 juin, l'éditorial du très officiel « Quotidien du peuple » (Renmin Ribao) proclame soudain le « socialisme en dan-

ger » et la lutte contre le bureaucratisme est remplacé par une campagne virulente contre les « droitiers ».

La renaissance de la lutte de classes en 1956-1957, signifie que le système d'exploitation et d'oppression issu de la révolution de 1949 s'est déjà développé sous une forme suffisamment achevée pour que les masses ouvrières et paysannes entrent ouvertement en conflit avec lui.

Pour enrayer l'agitation, le parti déclenche une campagne de « critique et de rectification » destinée à corriger le « style de travail » de l'appareil de direction. De nombreux fonctionnaires sont invités à aller travailler durant leurs loisirs dans les coopératives et les usines. Il s'agit de combler le fossé qui s'agrandissait entre la bureaucratie et les travailleurs, et de renouer à tout prix le dialogue.

Désormais, toute critique publique devra se faire dans des orga-

nismes officiels. La bureaucratie fait ostensiblement son autocritique à travers des milliers de meetings et de réunions : l'appareil de direction est trop lourd, il y a trop d'incompétents, trop de corruption, trop d'arrogance et de « commandisme » chez les cadres, etc. Mais les bureaucrates ne se bornent pas à faire pénitence ni à enregistrer les revendications populaires; eux aussi, accusent les ouvriers et les paysans d'avoir une attitude négative vis-à-vis de la production. Leur objectif est de persuader les travailleurs de mettre leur connaissance du travail et leur ingéniosité au service de la classe dirigeante afin de l'aider à rationaliser sa domination.

La campagne de « rectification » se termine par la victoire totale de la bureaucratie. Les masses semblent dépossédées de toute volonté autonome. Dans les usines, les ouvriers réclament le relèvement des normes et font des pétitions pour que le gouvernement



— Tu est libre, camarade : choisis ce que tu veux !

n'introduise pas encore les congés payés. Dans les campagnes, les paysans supplient le gouvernement de les autoriser à dépasser la durée légale de la journée de travail et refusent de chômer le repos hebdomadaire. Bon prince, le gouvernement « cède » à la pression du peuple et appelle tous les cadres à « suivre la ligne des masses ».

L'épuration des « droitiers » terminée, le parti se retrouve avec un appareil plus homogène et plus déterminé que jamais. Le programme de socialisation repart à un rythme encore plus rapide. Vers la fin de 1957, 90 % de la population agricole est maintenant organisée en coopératives :

EN CHINE

50 millions de paysans deviennent les salariés de l'Etat. Le capitalisme collectif et spontané de la nouvelle classe paysanne prend définitivement le chemin du capitalisme bureaucratique d'Etat.

Pendant, les problèmes les plus graves demeurent : la population augmente au rythme de plus de 13 millions par an, le sous-emploi est aggravé par l'installation d'usines modernes équipées par l'URSS, qui absorbent une grande partie des investissements et qui n'emploient qu'une très faible main-d'œuvre hautement spécialisée. Par ailleurs, le début de la mécanisation dans l'agriculture entraîne le développement d'une surpopulation rurale que la colonisation des terres vierges du Sin Kiang (Xinjiang-ouïghur) et de Mongolie Intérieure n'arrive pas à résorber entièrement.

En mai 1958, le Comité central lance la Politique des Trois Drapeaux Rouges. Dans ce deuxième plan quinquennal, la bureaucratie accepte de courir le risque d'imposer aux masses un surcroît de travail et de privations afin de précipiter le rythme de la construction industrielle et d'arracher l'agriculture à son état de stagnation technologique.

— Le 1^{er} Drapeau est la Ligne générale de la Construction socialiste, constituée par le développement conjoint de l'industrie et de l'agriculture. C'est aussi l'utilisation, côte à côte et simultanément, des méthodes de production modernes et traditionnelles.

— Le 2^e est le Grand Bond en avant, ou la tentative d'accroître rapidement la production d'acier et d'énergie.

— Le 3^e est la formation des Communes populaires, qui correspond à une phase supérieure du processus de collectivisation étatique.

Ce plan est la mise en pratique de la « voie chinoise dans l'édification du socialisme » dont l'idée centrale est que la force de travail, l'ingéniosité et la créativité des masses forment l'élément primordial et décisif du processus productif. Les bras et l'intelligence de centaines de millions d'hommes et de femmes en surnombre devaient suppléer aux machines modernes qu'il n'était pas possible d'acheter ou de fabriquer immédiatement en nombre suffisant.

Durant l'été 1958, la presse pu-

blie un déluge de records. En quelques mois, la production industrielle aurait augmenté de plus de 20 %. Dans tout le pays, des armées de plusieurs centaines de milliers de paysans sont concentrées pour construire des barrages, creuser des mines, ou aménager l'irrigation d'immenses surfaces. Dans les villages on construit hâtivement des « hauts fourneaux » et des entreprises minuscules qui fournissent de petites quantités d'acier, de sucre, de l'huile, du ciment, des briques et des brouettes. La presse parle maintenant d'une « campagne de recherche scientifique réservée aux seuls spécialistes. Les dirigeants « découvrent » que les travailleurs sont capables de comprendre l'essentiel du savoir scientifique applicable à la production et même de l'enrichir en communiquant aux experts le résultat de leurs réflexions nées de l'utilisation de l'outillage.

Des délégations paysannes se rendent dans les usines pour examiner comment les machines peuvent être copiées, simplifiées et réadaptées aux maigres moyens du village. D'incessantes réunions permettent la communication entre les connaissances théoriques des spécialistes et le savoir empirique des producteurs. La presse, la radio, le cinéma, rendent célèbres les meilleurs « inventeurs populaires » qui ont amélioré des machines, découvert de nouveaux engrais ou des méthodes inédites d'hybridation des céréales. Des expositions sont organisées pour faire admirer leurs inventions, les étudier et essayer de les dépasser.

(A suivre.)

Syndicat révolutionnaire ou réformiste

Cet état d'hibernation va-t-il durer longtemps, comment expliquer cette léthargie de la classe ouvrière, qui est responsable de cette somnolence? Les syndicats réformistes, bien sûr, cette pourriture rêveuse qui trompe et abuse sans cesse la classe ouvrière, par des abus de confiance et des mensonges qui font honte aux véritables syndicalistes qui déforment le véritable rôle du syndicat.

La Mafia des syndicats réformistes de la Régie Renault est un exemple typique, leurs seuls terrains de lutte sont les hausses de salaires, les questions pécuniaires. Le Syndicat industriel des métaux CNT, met en garde la classe ouvrière sur ses formes de lutte employées par des gens bien conscients qui ravagent et déforment l'esprit des travailleurs par leur théorie des salaires, mais nous savons bien que la lutte pour la hausse des salaires s'est démontrée vaine et dangereuse, car elle prolonge le régime d'exploitation. Le rôle du syndicat dans la course aux salaires est celui d'une activité négative. Les syndicats réformistes tels que CGT, FO, et autres, servent de truchement dans l'économie capitaliste pour établir et revendiquer les normes au-dessous desquelles le salaire ne suffirait plus à la subsistance.

Leurs actions ne menacent jamais le régime. Ce rôle conventionnel pourrait tout aussi bien être rempli par une commission législative. Les syndicats réformistes ne sont que des partis camouflés. Leur structure est celle des partis. N'ayant jamais dépassé le stade de l'étatisme, ils sont attachés au salariat parce que d'abord ils en vivent en l'exploitant. Ensuite, parce que leurs meneurs sont de vulgaires politiciens, avec tout ce que cela peut

exprimer de vulgaire et de péjoratif.

Tous les meneurs de la classe ouvrière vivent, jouissent, espèrent de la condition ouvrière. Ils sont ces crétiens anonymes qui ont inventé le minimum vital, salaire minimum, l'échelle mobile, grille des salaires. Ils ne sont pas préoccupés par les problèmes du chômage, les conditions humaines, l'émancipation de la classe ouvrière le droit de consommation. Non. Ils sont intégrés dans des régimes économiques dont ils combattent la voracité, mais dont ils acceptent la permanence.

Pour combattre cette injustice il vous faudra beaucoup d'audace et d'abord chasser ces salauds qui dirigent vos organisations bidon qui ne font que le jeu du capitalisme et qui s'opposent à l'abolition de la condition ouvrière. Ni dieu, ni maître : vouloir.

Ce qui sous-entend une lutte implacable entre les travailleurs et les oppresseurs, lutte allant jusqu'à l'occupation de l'usine et sa gestion directe par les travailleurs

Tous les travailleurs qui comprennent les luttes dans ce sens ont tout notre appui et trouveront une aide dans le Syndicat industriel des métaux CNT, syndicat révolutionnaire

Jean MUZAS

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenav-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

À LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

(5) « De la juste résolution des contradictions au sein du peuple ». Discours prononcé la première fois le 27 février 1957 à la Onzième session élargie de la conférence suprême d'Etat.

(6) Telles « Les syndicats ont perdu la confiance des travailleurs car ils se placent toujours au côté du gouvernement au moment décisif » ou « Les membres du parti se comportent comme les serviteurs de la police en civil et surveillent les masses. ».

(7) « Socialisme ou barbarie » num. 24. Mai-juin 1953.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

METRO - BUS

TRANSPORTS PARISIENS

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ou le prochain mauvais coup contre les usagers

On a attendu les élections municipales avant d'annoncer la couleur, mais dans les très prochains mois il y aura des augmentations des tarifs de la R. A. T. P., augmentations qui auraient dû avoir lieu depuis longtemps si les révolutionnaires de toutes tendances et la fédération des usagers des transports n'avaient éveillé les usagers par une propagande acharnée, qui est reçue très favorablement par le public.

Or, après ces municipales, qui favorisent les gangsters qui nous gouvernent, appuyés par une campagne de presse orchestrée par toute la presse bourgeoise allant du « Parisien » en passant par « Paris-Jour » et l'« Aurore », pour monter les usagers contre les révolutionnaires, pour masquer les vrais problèmes des transports que l'Etat est incapable de résoudre à moins d'un changement total, instaurant la gratuité totale sur le réseau et à ne pas imposer cette publicité abrutissante. Ou alors il prend des risques en maintenant son idéologie de consommation dirigée.

L'Etat était furieux, impuissant devant la nombreuse sympathie des usagers; il ne pouvait plus tolérer cela, il a chargé ses valets de la presse bourgeoise d'expliquer l'ordre : isoler les révolutionnaires des usagers.

Calomnie, déformation de la vérité, tout est bon. Les coups bas sont permis, et les syndicats réformistes renchérissent, eux, qui sont incapables d'organiser une campagne nationale pour obtenir la gratuité des transports pour les usagers. Ils sont tout juste bons à jouer les flics, à protéger l'idéologie bourgeoise à faciliter la consommation. Consommation qui, d'ailleurs, ne peut être satisfaite qu'à la condition d'avoir un salaire de cadres supérieur au lieu d'appuyer à fond la campagne des révolutionnaires. Bien sûr, il y a des individus qui veulent vendre des billets au détail en réalisant quelques bénéfices eux aussi. Nous les condamnons, non pas en tant que protecteur de l'honnêteté bourgeoise, mais parce qu'ils sont autant que les autres des exploiters des usagers. Nous ne ferons pas de différence, que ce soit aux caisses des stations ou auprès des individus n'ayant rien à voir avec des authentiques révolutionnaires. Ils

doivent disparaître, non en les chassant ou en appelant ou en jouant les flics, mais en instaurant la gratuité. Quand c'est gratuit, le profit est mort et les vautours s'en vont.

A coups de publicité et par un bourrage de crâne intensif on nous vante le RER (qui n'est pas une mauvaise chose en soi), les prolongations des lignes Charenton - Maisons-Alfort, Etoile - Défense, Gambetta - Porte de Bagnolet. D'autres suivront, c'est un fait acquis et qui n'est point négligeable, mais ça ne va plus lorsqu'on veut nous les faire payer en supplément rien que pour les deux premières. Sur la ligne Etoile-Pont de Neuilly, pour l'aller ça va, vous payez le supplément; mais si vous voulez seulement vous arrêter à Pont de Neuilly ou Etoile vous paierez le voyage plus le supplément. Simple particulier, dans un tout autre domaine, vous seriez poursuivis par la loi pour escroquerie, mais à l'Etat tout est permis, car il fait les lois. Ou bien, si l'on ne vous impose pas de supplément, on augmente votre fatigue de transport journalier en vous obligeant à prendre une correspondance pour une ou deux, voire trois stations. Exemple, la ligne Levallois - Porte des Lilas, qui maintenant s'arrête à Gambetta, pour continuer par une autre ligne vers la Porte de Bagnolet, qui est une prolongation intéressante utile pour les banlieusards habitant Bagnolet-Montreuil, mais le hic c'est qu'on avantage les uns pour embêter les autres et en leur rajouter de la fatigue, comme si nous n'en avions pas assez. Le sadisme, vous devez le connaître, messieurs les technocrates qui organisez ce genre de bordel, et qui restez sourds quand on vous demande de remettre en circulation la petite ceinture pour les usagers (depuis 1934 la petite ceinture est interdite aux voyageurs et ne sert que pour quelques transports de marchandises). Pour prendre un exemple, citons le cas d'un de nos camarades qui habite Levallois et qui travaille à Mairie d'Issy. Il est obligé de changer à la gare Saint-Lazare, prendre la direction Mairie d'Issy et de se farcir un couloir extrêmement long à St-Lazare, alors que s'il y avait la petite ceinture en fonctionnement, ou un métro faisant le tour de Pa-

ris, les nerfs de centaines de milliers d'usagers s'en trouveraient mieux, qui pénètrent par obligation dans Paris. Mais on préfère que les travailleurs soient malades de toutes sortes de maladies nerveuses, etc., pour remplir les poches de nos bons pharmaciens ou autres spécialistes, et bien entendu, de grever le budget de la Sécurité Sociale.

Le gouvernement a aussi le culot de vouloir nous faire croire

qu'il met en priorité les transports en commun. C'est un mensonge. La preuve en est que sur les crédits prévus au 6e plan pour les transports dans la région parisienne près du tiers seront consacrés à l'aménagement routier, c'est-à-dire à l'automobile. C'est plus rentable et ça fait vendre des voitures.

Le problème des transports est en fait l'affaire des usagers eux-mêmes. Les travailleurs qui, eux, subissent l'enfer quotidien doivent s'organiser et lutter en passant à l'action directe de masse, le jour de l'augmentation.

C. N. T.

A. I. T.

A PARIS LE 18 AVRIL 1971

La Commune!

1871

Le peuple de Paris brise l'Etat.

1921

La Commune de Kronstadt se dresse contre le pouvoir Bolchevick.

1971

Les travailleurs ne doivent pas oublier ce que furent ces mouvements révolutionnaires.

Les camarades **Conte, Balkanski, Raymond Finster, Houdet et Frédérique Montseny** seront au PALAIS DE LA MUTUALITE, le 18 Avril, à 9 h., pour vous parler des idées et des faits qui, depuis ces deux événements, inspirent et marquent toutes nos luttes sociales.

Des documents inédits sur la Commune seront exposés toute la journée dans le hall.

A 14 h. 30: Au profit de ses œuvres sociales GRAND GALA ARTISTIQUE

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

22 AVRIL
1971
NUMERO 652
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NON A L'EUROPE FASCISTE

L'effort « européen » des pays du vieux continent semble aller de pair avec un renforcement des forces de répression nationales. Nous allons bientôt, si cela continue, faire la connaissance d'une police européenne où se trouveront au coude à coude tous les ner-

vis du fascisme. L'Allemagne des anciens nazis, l'Italie des chemises noires, l'Espagne de la « croisade », la Grèce des colonels, la Russie des Tsars Rouges, cela ferait une remarquable unité européenne, qui ferait rêver les plus fameux conquérants.

Quant à notre petite France, nous nous contenterons d'un relent de III^e naissante, où, nouveau Thiers, Pompidou officiera et où, nouveau Picard, Marcellin assurera des jours heureux à la pègre policière. Notons l'art de ce mon-

sieur à confondre délinquants et révolte, gangstérisme et désir de vivre mieux, assassins et révolutionnaires. Ce fut et c'est le fait de tous les fascistes de dénoncer chez leurs opposants ce qui est l'essence même de leur nature.

RUNGIS : DIFFICULTE DE TRANSPORT

Dans les sphères gouvernementales on parle très souvent d'intérêt national. Pour les Halles de Rungis, le même intérêt fut porté et on était en droit de s'attendre à ce qu'il en soit ainsi dans tous les problèmes se rattachant à l'élaboration de cette « super-structure » qui devait remplacer les Halles de Paris. Parmi tant d'autres, les problèmes du transport devaient donc y être débattus.

La mise en chantier au début des travaux ne pouvait pas permettre un accès facile sur toute l'étendue des futures Halles par l'un quelconque des transports mis à la disposition des travailleurs. Cependant les fondations terminées et les routes tracées et macadamisées le permettaient. Pourtant, il n'en fut rien et chacun dû se rendre sur son lieu de travail par ses propres moyens (la marche à pied la plupart du temps) ce qui avait pour effet de prolonger le temps de transport de 20 minutes à 3/4 d'heure, selon les distances qui séparaient l'arrêt du bus le plus proche de son lieu de travail.

Plusieurs tentatives visant à regrouper les travailleurs du bâtiment pour exiger que plusieurs bus chaque matin et chaque soir fassent un circuit à l'intérieur du chantier pour amener ceux-ci à la Porte d'Italie, échouèrent lamentablement.

Certains travailleurs refusèrent de se rendre sur ce chantier à moins d'une somme forfaitaire de déplacement couvrant le temps excessif de déplacement. Certains l'obtinrent (peu nombreux) la plupart durent se contenter des indemnités conventionnelles ou ne s'y rendirent pas et furent employés ailleurs.

L'inauguration effectuée, il faut bien se rendre compte que le transport n'avait même pas été abordé car la CGEA, qui effectue actuellement un circuit navette de cars gratuits à l'intérieur de l'enceinte, ne fut pas dès le début en place et de toute manière oblige ceux qui l'utilisent à faire un changement supplémentaire quand ils le prennent ce qui provoque une perte de temps considérable. Quant à la RATP, si l'on en juge par les arrêts disséminés en de rares endroits, met quatre bus au service des travailleurs des Halles, le 185, le 285N, tous les deux vont à Porte d'Italie. Quand

au 285R, il fait la navette entre la gare de Rungis et le circuit intérieur. Ce dernier est irrationnel pour les travailleurs parisiens, puisque le train mettant 20 à 25 minutes pour se rendre à la gare de Rungis en provenance de la gare d'Austerlitz, plus le bus qui atteint le péage de la porte de Thiais des Halles 10 minutes après, ce qui fait 35 minutes, alors que le 185 va de la porte d'Italie au même endroit en 20 minutes et que le 285N par la A 6 met 10 minutes.

Là où les choses se gâtent, c'est que le 285N, qui est de loin le plus rapide, ne respecte aucun horaire. Et bien qu'en théorie il soit prévu un départ toutes les 20 minutes, il n'est pas rare de voir la queue s'allonger durant une heure.

La solution, à travers de multiples idées, les travailleurs des Halles l'ont trouvée.

1) Pourquoi, alors que 10 quais marchandises existent plus quelques 6 ou 7 voies sans quai, le train ne viendrait-il pas directement d'Austerlitz au lieu d'obliger à un changement pour prendre un bus vide la plupart du temps.

2) Supprimer le bus vide, ou en réduire le nombre pour augmenter celui qui est le plus rapide en stabilisant les horaires, ce qui est très simple, car il prend l'autoroute A6, pratiquement jamais embouteillée. A l'intérieur des Halles il ferait le circuit complet du 285 (gare de Rungis) car actuellement près d'un tiers des Halles n'est pas desservi par celui-ci.

3) On a tout défoncé pour tracer l'autoroute A6 et actuellement on défonce encore, pourquoi une rame de métro ne viendrait-elle pas jusque là?

Il semble bien que l'ensemble des travailleurs des Halles ait pris conscience de ce problème, qui est journalier pour eux. Il est temps qu'ils fassent la démonstration qu'ils sauraient imposer par la grève comme les dockers (puisque ils sont les dockers du ventre de Paris) en refusant de décharger toutes les marchandises, tant que satisfaction n'aura pas été obtenue, sans omettre de demander l'appui des travailleurs parisiens.

Devant l'état et le bureaucratisme il n'y a que l'action directe qui paye.

M. L. M.

LE VRAI COURAGE

De nombreux livres sont publiés, relatifs à l'anarchie. Il y a d'une part les rééditions « classiques » développant les idées : les Bakounine, Kropotkine, Stirner, Malatesta, Louise Michel, etc., d'autre part les « historiens ! », qui voulant profiter de la curiosité suscitée à la suite des événements de mai 68, racontent l'histoire de l'anarchie, chacun à leur façon. Leur principal objectif est surtout de vendre des bouquins pour en tirer des profits substantiels.

L'histoire de l'anarchie ne peut pas s'écrire comme un roman, ni comme un essai philosophique. L'auteur qui veut rester honnête doit se référer aux textes, aux documents, aux comptes-rendus de réunions et aussi avoir connu tous les milieux anarchistes. Il faut avouer que cette dernière condition est difficile à remplir. La plupart des anarchistes, tant individuellement qu'en groupes, vivent sur eux-mêmes et bien que n'ayant rien de commun avec les sociétés secrètes, les anarchistes par prudence rendue nécessaire par la société autoritaire et policière évitent de se réunir sous une direction et « se contactent par enchaînement sans se connaître ».

L'anarchie c'est la résistance continuelle à l'autorité. C'est pour quoi à l'image de la clandestinité son activité n'est que plus efficace et qu'elle peut prendre part « à toute action qui puisse affaiblir l'autorité ».

Ceux qui voient dans l'Organisation qu'un « moyen pour développer et améliorer l'action des groupes dont elle est composée » sont loin de l'anarchisme, « en effet, sous couvert d'anarchisme c'est la source théorisée d'un socialisme autoritaire que l'on cherche à faire admettre communément », comme l'écrivait « Espoir », organe de la CNT de Toulouse.

Certains s'étonnent que nos réactions soient vives. Il est cependant normal et honnête d'avoir le courage de regarder la vérité en face et surtout de la dire.

L'entente des anarchistes est faite par le rapprochement de courants affinitaires dans la liberté la plus complète. Mais aussi, et surtout, par le courage de se dire en face nos griefs et nos accords. C'est en voulant étouffer les problèmes essentiels qu'on risque d'étouffer l'anarchie.

Raymond Beaulaton

20% de naïfs

Il est de notoriété publique que moins de 20 % des salariés sont cotisants aux organisations dites représentatives.

Ces organisations dites représentatives reçoivent plus de 9 millions de francs (900 millions d'AF) sous l'appellation de crédits attribués pour « favoriser la formation des membres de ces organisations appelés à exercer des responsabilités syndicales ». Et de ces crédits la CGT se taille la part du lion.

Le patronat et l'Etat sont ils assez naïfs pour financer des syn-

dicats ouvriers qui selon l'histoire voudraient « la suppression du salariat et du patronat ».

Les plus naïfs sont les travailleurs qui soutiennent encore ces organisations dites représentatives qui ne sont en réalité que les fidèles valets du patronat et de l'Etat.

Un peu de bon sens camarades travailleurs de la CGT, de FO ou de la CFDT, réfléchissez un peu. Il n'est pas besoin d'avoir fait de hautes études pour voir clair.

MAXIME

« La liberté d'autrui étend
la mienne à l'infini. »

Michel BAKOUNINE

TRIBUNE LIBRE

ETRE OU NE PAS ETRE ?

Je continue :

Que l'on se dise anarcho-syndicaliste, et que l'on veuille ignorer l'existence de la CNT, c'est quelque chose de douteux et d'incompréhensible. C'est pourtant ce qui se produit, avec une feuille ronéotypée s'intitulant l'« Anarcho-syndicaliste », édité en Tribune libre par l'Union des anarcho-syndicalistes.

Dans les douze pages de lecture de ce bulletin, on a beau chercher on ne trouve pas, ne serait-ce une seule fois la mention CNT. Et pourtant la CNT existe. Elle n'est peut-être pas, quantitativement, une organisation puissante, mais lorsque on est de bonne foi, on est obligé de reconnaître qu'elle est en vie. Ce n'est pas le cas de ce bulletin.

En deuxième page, il y a un communiqué dans lequel on peut lire ceci : « Notre journal est *Solidarité Ouvrière*, qui va paraître dans quelques jours et qui doit être le journal de tous les syndicalistes, qui constatent la dégénérescence des organisations actuelles, toutes intégrées dans l'Etat bourgeois.

» Verser les fonds pour *Solidarité Ouvrière* à... Signé, J. Métivier. »

Ainsi donc, on veut ignorer la CNT, mais par contre, ils veulent s'approprier le nom de l'un de ces organes d'expression qui l'a le mieux représenté, car *Solidarité Ouvrière* (Solidaridad Obrera en espagnol), fut un journal de la CNT en Espagne, et il fut également organe du mouvement libertaire espagnol en France, et interdit par les autorités françaises. Cela J. Métivier, qui signe ce communiqué, et qui est le directeur de ce bulletin, ne doit pas l'ignorer, je suppose.

En sixième page on peut lire un chef-d'œuvre de myopie mentale, pour ne pas être vulgaire. Son auteur, Jean Marc Carite, doit se considérer le nombril de l'univers, autour duquel tout le monde doit tourner. Voyez et constatez par vous-même, jusqu'où peut aller la prétention de certains hommes.

« Lettre ouverte aux révolutionnaires. — Participation à la construction de l'idée révolutionnaire : Construire et non reconstruire, car rien n'est plus comme avant, rien ne doit sortir des cendres d'un passé mort et enterré.

» Toutes les idées actuelles, les idéologies, les tendances, tout appartient au passé dans la mesure où elles s'en réfèrent (que ce soit la révolution bolchévique pour les trotskystes, la Commune pour les situs, l'Espagne pour les anarchistes, la révolution chinoise pour les maoïstes, ou la révolution de mai 68 pour ceux qui n'y ont rien compris) ou dans la mesure où elles se définissent par rapport à ce passé ou par rapport à des idéologies et des pensées aujourd'hui mortes (Marx, Proudhon, Bakounine, Lénine, Mao ou Besnard). Rien de tout cela n'a plus de correspondance avec la réalité. »

Alors, voilà. Tout cela est dépassé; tout cela est mort. On reste ahuri devant telles prétentions et tant d'inepties.

Laissons de côté Lénine, Trotsky, Mao et leurs révolutions, ils ne sont pas des nôtres et leurs régimes autoritaires et dictatoriaux qui n'ont rien de commun avec nous. Mais ils nous ont appris quelque chose, ils nous ont appris à mieux les connaître, à mieux comprendre de quoi ils sont capables, à mieux comprendre que les Etats, tous les Etats, se valent, même s'ils se disent prolétaires, et que tous sont également nuisibles pour l'émancipation des peuples.

Quant aux théories de Proudhon, Besnard et Bakounine, et aux réalisations de la CNT en Espagne, qui peut prétendre les avoir dépassées?, qui peut prétendre avoir quelque chose de plus logique, de plus humain à leur opposer théoriquement aussi bien que pratiquement? Bien sûr, des erreurs ont pu se glisser; bien sûr, que tout ne fut pas à la perfection, mais qui peut prétendre être parfait? Une telle prétention supposerait une grande stupidité. Seules les religions ont attribué une telle prétention à leurs dieux, et je ne pense pas que Jean Marc Carite, quelles que soient les prétentions qu'il puisse avoir, je ne pense pas qu'il puisse se croire un dieu, car alors...

Je vais vous recopier textuellement la fin de sa lettre ouverte aux révolutionnaires :

« L'auto-satisfaction règne dans le mouvement révolutionnaire. Il y a quelque chose de pourri dans la révolution. Nous devons abandonner nos idées, nos querelles de chapelles, nos « pensées », nos institutions, et nos nuages. Tout cela appartient au passé. Et plus

important, tout cela n'a plus aucun rôle à jouer dans un quelconque changement de la société.

» Il faut construire l'idée révolutionnaire. Mais celle-ci ne peut naître de nous, nous sommes trop sclérosés. Elle ne peut venir que des matériaux présents, avec les luttes présentes et les hommes présents. Pas avec le passé. Aussi nous proposons :

1°. La dissolution de toutes les organisations actuelles qui se prétendent révolutionnaires.

2°. La formation de groupes de discussion à l'échelon local, non pas à partir des « révolutionnaires », mais à partir de tous ceux qui ont conscience que la société est pourrie.

3°. La transformation des journaux « révolutionnaires » en tribunes libres.

4°. L'organisation de la discussion la plus large, à la base, par la base, sans référence au passé; il faut que l'idée révolutionnaire soit construite en démocratie directe.

La révolution ne supporte pas le réchauffé, ni la réflexion élitaire. Que ceux qui « savent » se taisent, que ceux qui « ne savent pas » parlent. Nous aurons sans doute des surprises. — Jean Marc Carite.

Voilà les amis. Sachez donc que l'idée révolutionnaire ne peut naître de nous, mais avec les hommes présents, et tout le reste.

Ce qui est vraiment étonnant, surprenant et incompréhensible, c'est que l'on puisse imprimer ou faire imprimer et publier ce ramassis de contradictions.

Remarquez que s'il avait voulu se rendre ridicule, il n'aurait pas pu faire mieux. Le ridicule ne tue plus.

F. PEREZ

Note de la Rédaction. — Nous avons tenu à publier ce texte, quoique le ton en soit parfois violent, pour montrer ce qui nous paraît être une confusion commune dans le mouvement de nos jours.

Il est nécessaire de constater un trou de quelques trente années dans le mouvement libertaire, années pendant lesquelles il a vécu sur ses lauriers, oubliant que le monde évoluait autour de lui, et considérant ses bases bien suffisantes pour prévenir l'avenir, refusant de modifier certaines de

ses positions. Autant ces générations qui semblent décriées par Carite avaient accepté de passer du mutualisme au collectivisme, du collectivisme au communisme; accepté de passer de l'action ouvrière à l'action spécifique pour revenir à nouveau à l'action ouvrière; autant la dernière, considérant tout comme acquis, s'est arrêtée. L'essai des situationnistes est le premier qui, à notre connaissance ait tenté de relancer la machine, et nous devons poursuivre le chemin parcouru, en acceptant modifier celles de nos conceptions qui ne cadrent pas avec la réalité. Cela, pour Pérez, qui semble trop fixé sur le passé.

Seulement, autant nous ne devons pas nous endormir sur nos rêves, autant nous ne devons pas négliger l'acquis de ce passé. Et c'est en cela que la thèse défendue par Carite pêche. Ce n'est pas à nous de discuter en détail de ses propositions. Disons que nous ne sommes pas absolument d'accord quand il dit de l'idée révolutionnaire, qu'elle « ne peut venir que des matériaux présents. » Nous pensons que l'on ne peut construire qu'avec nos idées et organisations existantes en tenant compte des réalités présentes. Or les moyens dont nous disposons sont la conséquence du passé.

Quoi qu'il en soit, nous espérons bien recevoir une réponse de Carite, qui a collaboré quelque temps à notre journal.

« C. S. ».

COMMUNIQUE

L'auteur de l'article sur

« L'ESOTERISME »

est prié d'entrer en contact avec la rédaction, de très nombreux lecteurs étant intéressés par son exposé.

Ecrire à l'imprimerie.

LA COMMUNE

VII. — Aperçu sur les oppositions politiques

La compréhension du phénomène communard est plus importante que son appropriation exclusive. La même erreur serait pour nous de ne vouloir y voir qu'une révolution d'essence libertaire, que ce l'est pour les marxistes d'y voir une préfiguration de la dictature du prolétariat. La Commune se rattache autant à son passé qu'à son futur, probablement plus consciemment à son passé.

Tout le futur qu'elle contenait en germe ne put vraiment jamais s'exprimer, alors que le passé de Paris était la façade que se donna la ville, et qu'il croyait être réalité. Les ennemis virent pourtant immédiatement, la force cachée. Les amis qui n'étaient pas socialistes ne la virent même pas quand elle devint de plus en plus évidente, ceux qui l'étaient, parce qu'ils l'étaient, la firent naître par un travail presque anonyme, que d'aucuns considéraient inutile.

Il se trouva, dans Paris, trois forces en présence, qui s'accordaient sur certains points, qui divergeaient sur d'autres.

Le Comité central de la Garde nationale trouvait ses origines dans le désir des gardes nationaux de s'organiser eux-mêmes, et de désigner leurs chefs. Nous ne nous occuperons pas de ce comité parce que sa principale préoccupation, après son passage à l'Hôtel-de-Ville, fut de défendre cette organisation que la Garde nationale avait conquise le 18 mars, jour où, seul corps populaire organisé, elle avait pris place à l'Hôtel-de-Ville, cédant le pouvoir à son Comité central.

Le Comité central des vingt arrondissements était né du regroupement des comités de vigillances formés au lendemain du 4 septembre. On peut considérer que, en dehors de la Garde nationale, c'était la seule organisation s'étendant à tout Paris.

Le 26 mars le Comité central de la Garde nationale eu 14 élus, sans présenter des programmes les deux autres groupements respectivement. Nous avons déjà vu leurs programmes. Pour les uns, Paris était la Commune, celle qui imposait sa volonté à la France et au monde. Pour les autres une ville libre, dans un pays libre composé de villes libres. Pour les uns, le passé prenait le pas sur la réalité. Pour les autres ce fut le futur. Il se trouve que les plus

intelligents étaient ces derniers. Ce fut la minorité, composée surtout d'internationaux. Il y avait Frankel, Varlin, Malon, Lefrançais, Beslay, Vallès, Arnold, Courbet, etc. Mais parce qu'ils étaient intelligents, ils s'occupèrent surtout de réorganiser la société laissant la défense de la cité aux « majoritaires ». Quand ils s'aperçurent du clivage, il était trop tard, mais ce sont eux qui nous légèrent une Commune socialiste dans ses réalisations.

Le crise entre les deux tendances ne pouvait être évitée, car il s'y ajoutait des haines personnelles qui ne pouvaient manquer de dégénérer. Le lendemain de la première évacuation du fort d'Issy eut lieu le début de l'empoignade. Le 28 avril, déjà, Miot avait demandé la création d'un Comité de Salut public. Il y eut discussions, et l'affaire traîna jusqu'au 1^{er} mai, quand cette affaire fut enlevé par 34 voix contre 28 ; le projet dans son ensemble par 45 voix contre 23. Tous les votes furent motivés, et 17 socialistes signèrent une motivation qui disait : « Considérant que l'institution d'un Comité de Salut public a pour effet essentiel de créer un pouvoir dictatorial qui n'ajoutera aucune force à la Commune ; attendu que cette opposition serait en contradiction avec les aspirations de la masse électorale, dont la Commune est la représentation ; attendu en conséquence que la création de toute dictature serait de la part de celle-ci une véritable usurpation de la souveraineté du peuple... »

Les opposants refusèrent ensuite de voter pour une quelconque liste, et de ce fait le Comité de Salut public perdit tout moyen de montrer son utilité ou son immobilité.

Huit jours après, le fort d'Issy était définitivement évacué. Les incohérences constatées dans la défense furent cause du remplacement du Comité de Salut public.

Cette fois les minoritaires jugèrent nécessaire, pour montrer une Commune unie, de participer aux votes et de tenter d'influencer les orientations de la majorité. Il était trop tard, et la majorité, aiguillonnée par Pyat, dominée par la personnalité de Delescluze, désigna un comité majoritaire, après une discussion orageuse où Malon, exprimant le sentiment de la minorité dit à Pyat : « Taisez-vous, vous êtes le mauvais génie de cette révolution. C'est votre in-

fluence qui perd la Commune. » Quant à Arnold, il constatait que « ce sont encore ces gens de 1848 qui perdront la révolution. »

Le 15 mai, lassés d'être traités en parents pauvres, d'être considérés comme irresponsables et d'être ignorés de la majorité, qui prenait les décisions sans les consulter, les membres de la minorité présentèrent un manifeste à la séance du soir. La majorité, ayant été prévenue des intentions des minoritaires, n'y assista pas. La minorité fit constater la carence et se retira, envoyant aussitôt après une déclaration à la presse, signée de 22 de ses membres.

« Par un vote spécial et précis, la Commune de Paris a abdiqué son pouvoir entre les mains d'une dictature laquelle s'est donné le nom de Salut public.

« La majorité de la Commune s'est déclarée irresponsable par son vote et a abandonné à ce Comité toutes les responsabilités de notre situation.

« La minorité à laquelle nous appartenons affirme, au contraire, cette idée, que la Commune doit au mouvement révolutionnaire, politique et social, d'accepter toutes les responsabilités et de n'en décliner aucune, quelque dignes que soient les mains à qui on voudrait les abandonner.

« Quant à nous, nous voulons, comme la majorité, l'accomplissement des rénovations politiques et sociales, mais, contrairement à sa pensée, nous revendiquons, au nom des suffrages que nous représentons, le droit de répondre seuls de nos actes devant nos électeurs, sans nous abriter derrière une suprême dictature que notre mandat ne nous permet pas d'accepter ni de reconnaître.

« Dévoués à notre grande cause communale, pour laquelle tant de citoyens meurent tous les jours, nous nous retirons dans nos arrondissements, trop négligés peut-être ou convaincus d'ailleurs que la question de la guerre prime en ce moment toutes les autres, le temps que nos fonctions municipales nous laisseront, nous irons le passer au milieu de nos frères de la Garde nationale et nous prendrons notre part dans cette lutte décisive soutenue au nom des droits du peuple.

« Là encore nous servirons utilement nos convictions et nous éviterons de créer dans la Commune des déchirements que nous réprouvons tous, persuadés que, majorité ou minorité, malgré nos

divergences politiques nous poursuivons le même but.

« La liberté politique, l'émancipation des travailleurs.

« Vive la République sociale ! »

Les électeurs, cependant, refusèrent ces démissions. 15 des membres de la minorité, se remettant à leurs saisons, admirent qu'en agissant ainsi ils affaiblissaient la défense, et, de ce fait, retournèrent à l'Hôtel-de-Ville à la séance du 17.

Ils y furent on ne peut plus mal reçus par la majorité, et, lors d'une algarade un peu vive, Frankel, répondant à G. Rousset, qui les traitait de girondins, déclarait : « Girondins, c'est vous qui vous couchez et vous levez avec le moniteur de 83. Sans cela vous sauriez la différence qui existe entre socialistes et girondins. » Et Vallès : « J'ai déclaré qu'il faut s'entendre avec la majorité, mais il faut aussi respecter la minorité qui est une force. » Miot et Pyat, cependant, faisaient leur possible pour envenimer la discussion et rendre impossibles toutes les tentatives de conciliation. On en était là quand la réunion fut interrompue par l'annonce de l'explosion de la Cartoucherie de l'Avenue Rapp. Trois jours après, les Versaillais entraient dans Paris. C'était le début de la Semaine sanglante. La polémique cependant se poursuivit pendant l'exil les positions des minoritaires étant défendues par les libertaires, les positons majoritaires par les marxistes.

**« Le Pouvoir
est maudit,
voilà pourquoi
je suis
anarchiste ».**

Louise MICHEL

SINTOMATICO: En Choisy-le-Roi el nombre del represor de la Commune, Thiers, va a ser oficialmente reemplazado por el de la anarquista Luisa Michel.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 22 de Abril de 1971

EN el Golfo de Bengala (Pakistán oriental, a 2.000 kms. del Pakistán occidental) hay drama inmenso, guerra civil, y no decimos incivil por la incivildad de todas las guerras. Las causas íntimas de ese desastre nos escapan en sus detalles, pero las resultancias del mismo se nos aparecen diáfanas, terriblemente diáfanas. Karachi, la capital oficial del Estado pakistanés, dispone de copioso armamento moderno británico, americano y ruso para aplastar al pueblo bengalí que reclama su derecho a la independencia, es decir, a sacudir su estado de dependencia. El 80 por 100 de la riqueza del Pakistán la contiene Bengala en yacimientos mineros y sobre todo en yute, del que es la región más productora del mundo. Comprensible, pues, que la cripta gubernamental de Karachi, junto con las sociedades internacionales que la sostienen, no quieran perder una región rica... que tampoco el pueblo bengalí conseguirá usufructuar a causa del capitalismo que sea. La China comunista la dá por proteger al gobierno central pakistanés cuando éste ya dispone de elemento matarife capitalista y comunista para practicar, en Bengala, la ley del genocidio. Mal armados, los insurrectos mueren a cientos de miles y el gobierno karachi puede prepararse, con suma facilidad, un 1939 a la española o un 1969 a la biáfresa.

El duelo por las 600.000 ahogados en el maremoto de 1970 el pueblo bengalí aún no lo ha superado. Todo el concurso de solidaridad llegó a Bengala del extranjero. Por el gobierno pakistanés, que absorbe las riquezas del Golfo, no hubo ni levantamiento de cadáveres: pudrieron al sol cuando los cuervos quedaron ahitos. Frente al deseo — justificado — de secesión, el centralismo concurre «solicito» a Bengala con armas inglesas, yankis, rusas y chinas, para producir 600.000 muertos más con los que saciar a las bandas de cuervos y producir humus humano a fin de que el suelo del lugar produzca yute remunerador en mayores cantidades que de costumbre.

Rapsodia negra

Señora Civilización: nuestro más sarcástico saludo.

**

El conflicto de Oriente Medio no logra arreglo. Los israelitas mantienen su derecho de nacionalidad frente al idem que reclaman los palestinos.

Estos tratan de reafirmar su nacionalismo submergiendo el derecho nacional de los jordanos. Hay intringulis en Oriente Medio.

Y para aumentarla, la URSS grita Paz a todo evento armando a los Estados árabes para que aplasten cuanto antes a Israel. Los Estados árabes se

conciertan contra ese país pero chocan entre ellos por intereses contrapuestos. Ni cristo ni mahoma se entiende en Oriente Medio.

Hasta que Israel, Jordania, Libano, Irak, Arabia, Egipto y Siria adopten el sentido libertario, igualitario de la vida, la paz verdadera no reinará en esa soleada región que puede ser próspera y familiar cual lo han demostrado los kibutz, o colectividades de trabajo judías.

U - 101

La revista «Umbral» viene siendo comentada. Su 101 trae de cabeza a redactores y lectores. Véase otra retahíla de criterios:

Roldán, de Drancy: Me gustó más el 100.

«Espoir» de Toulouse: Texto variado e interesante, presentación cuidada, un prestigio para los libertarios españoles exiliados.

Jaume, Igualada: Eso se recibe y admira con emoción incontenible.

J. G., Maresme: Nuestro gran vidriero cobra mayor fuerza a medida que el tiempo transcurre.

V. G., Venissieux: Lo dicho sobre «Umbral» queda refrendado por el número 101 recientemente publicado.

R. S., El Chipreret: «¿Com cony hc foteu per a fer encara coses com aquesta?»

Cotoner, Mataró: Un Peiró bien trazado, un poco triste; para más no hay motivo.

Pintamonas, Barcelona: Ignoraba a Callicó, quisiera conocer algo mejor suyo. Comportamiento pintoresco pero conducta seria.

Ruiz, París: Portada augural que vale por lo de dentro...

F. L., Burdeos: El paquete quedó pronto agotado.

J. V., Méjico: Felicitaciones el U-101 viene bueno.

**

DIGAMOS: La venta del U-101 va resultando satisfactoria. Ayúdesenos a agotar la edición para que la satisfacción sea entera.

Los que quieran adquirir los números 100 y 101 (gemelos) deben apresurarse, pues del 100 quedan escasos ejemplares.

Los Boletines de suscripción a «Umbral» aparecidos en el 101 de la revista y en el 650 del «C. S.» aconsejable que, al ser rellenados, sean dirigidos a «Umbral», 33, rue des Vignoles, Paris (XX^e).



Fiesta del Libro Libertario en París

Tendrá lugar el 6 de junio en los locales del 33, rue des Vignoles.

Profusión de libros interesantes, gran diversidad de autores libres.

Diez por ciento de descuento por cada obra adquirida el día de la Fiesta.

Igual descuento para los compañeros de fuera París, durante los días del 1 al 6 de junio.

Doce premios superiores y treinta y ocho correlativos referentes a la Tómbola. Un libro de regalo por cada 5 frs. empleados en boletos que no resulten premiados.

Cerca de 3.000 volúmenes en juego. No es una Tómbola comercial la que proponemos, sino un estímulo para la lectura de avanzada.

El sorteo de esta Tómbola tendrá lugar durante la Fiesta.

Por la mañana habrá conferencia literaria y por la tarde atracciones con Programa asegurado.

Discos

En Paris, barrio de Aligre, hay una calle de Emilio Castelar. En España no queda ninguna así denominada.

La Plaza de Emilio Castelar de Valencia fue famosa como la Rambla de Barcelona y el Paseo de la Castellana madrileño. Hoy la Plaza mejor de los valencianos soporta el inri «del Caudillo».

No queda vía pública que recuerde en España al tribuno de la I República; pero en cada ciudad o pueblo de Cataluña es obligado ostentar un rótulo callejero dedicado a Don Severiano Martínez Anido.

— Ese Don, ¿quién era?

Una vergüenza humana, un gobernador asesino, tanto, que su propia familia lo aborrecía. Toda, menos un pariente espúreo, Carlos Baldrich (a) l'Oncle, sujeto carlista chorreando, sus manos, sangre ajena. La muerte alevosa del Noi del Sucre debía proporcionarle su kilo de monedas de plata.

l'Oncle falleció a eso del 1958 untado con los sagrados óleos de la religión católica, apostólica y romana. En su período, los «criminales rojos» olvidaron ejecutar en justicia a esa piltrafa humana. En cambio, l'Oncle había «ejecutado», lo más cobardemente posible, a Seguí, a Layret, y a otras personas de gran estima.

Raro que a l'Oncle la España nacional no le haya dedicado el Paseo de Gracia en réplica a la osadía francesa de darle perenne recuerdo a Castelar, un español locuaz, sí, pero incapaz de matar a nadie a traición ni cara a cara.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNA JUVENTUD A LA DERIVA

Lo dijo el poeta: «¡Juventud divino tesoro!» Había en los versos de Rubén Darío la nostalgia de esa etapa primaveral de la existencia, en que todo anhelo parece posible; en que se tiene por delante una larga vida repleta de promesas. Mas con seguridad que para el autor de «Prosas profanas», que pasó buena parte de su vida en París, había notado en el ambiente juvenil de la «Ville Lumière» la posibilidad de atalayar el horizonte social en todos los sentidos; el poder emprender caminos, sin obstáculos, sin barreras, sin limitaciones en la expresión del pensamiento. No es el caso, bien lo sabemos, de la juventud en España, a la que vigilan, a la que ponen trabas, los cancerberos del régimen. Cosa normativa en todos los países de signo totalitario.

Ahora bien, como es de comprender, si para aquello que pueda elevar la inteligencia se ponen trabas, hay toda suerte de facilidades para fomentar el que la mentalidad de la gente moza se enfrasque en lo pueril, en la más hueca frivolidad. Así en la revista «Triunfo», de Madrid, hemos podido leer recientemente un largo reportaje acerca del cantador «Raphael» y los clubs que hay organizados con su nombre. Se trata particularmente de los «fans» que andan turulatos, embobados en torno a lo que dice, lo que hace, lo que propone el popular artista juvenil. Dicese que en Madrid hay más de cuatro mil quinientos socios del Club «Raphael». Y en el resto de España, por el momento, suman más de once mil los inscritos en otros clubs integrados por devotos del tal «Raphael». La misión de afiliados, y sobre todo afiliadas, consiste en difundir postales con la fotografía del *idolo*, el coleccionar sus canciones, el tener el *privilegio* de poder recibir un autógrafo, siquiera consista solamente en la firma del *gran* «Raphael», cuya *fascinante originalidad* ha consistido en poner en uso su nombre en ortografía francesa.

La cosa no tiene, en verdad, mucha trascendencia, ya que *idolos* de esta naturaleza los hay por todas partes, ocupados en una u otra trivial actividad. Pero ya se ha dicho: la diferencia estriba en que en otros países: Italia, Fran-

cia, Inglaterra, Holanda, etc., contrarrestando a la chabacanería, a la banal predisposición de una cierta masa juvenil, se pueden ofrecer otras distracciones, se puede llevar por delante una sana tarea de superación mental; se puede levantar gallardete de rebeldía contra todo lo estatuido. En España ya no es así. Y la juventud que no va a la deriva, englutida en la trivialidad, la que piensa y se rebela, sabe que tiene que enfrentarse con el aparato represivo del régimen, más brutal que el de otras partes.

UN CONGRESO EN PERSPECTIVA

Públicamente se ha anunciado ya el Orden del día del Congreso Mundial Anarquista que ha de tener lugar, según está indicado, en el año en curso. En tanto que libertarios, sean unos u otros los temas que en él se expongan, las características de organización de los representados, el hecho no puede sernos indiferente. Y, ni que decir tiene, nos ha de congratular que todo vaya lo mejor posible.

Pertenece al conjunto de quienes, ni se burlaron, ni aprobaron las burlas que se prodigaron en torno al desarrollo del pasado Congreso de Carrara. Burlas que si bien podían hallar justificación por parte de periodistas burgueses, o jóvenes bullangueros haciendo *escelta de honor* a Cohn-Bendit, ya resultaban inapropiadas en lo que se refiere a militantes ácratas de solera, acordes o no con la estructura y características de aquel congreso. A la postre, eran bien libres de hacer lo que les pudiera complacer mejor quienes a Carrara estuvieron representando a otros compañeros.

Sean unas u otras las formas de organización en cada Federación, de matiz dimanando de grupos de afinidad, o de estructura circunscrita a modalidad sindical, diferencia bien notoria de la que repetidamente se ha hablado en nuestra prensa, particularmente en las columnas de «Tierra y Libertad», lo realmente digno de interés ha de ser poder comprobar que se haga un estudio detenido, concienzudo, de los temas enfocados en el Orden del Día. Si se está un tanto al corriente de las características que ofrece el movimiento ácrata internacional, no es difícil tener idea de alguna Federación que, por el conjunto de

sus militantes, por el serio enfoque de los problemas que afectan a las ideas, y que trascienden en su prensa de proselitismo y discusión, puede colegirse han de ser sentadas atinadas consideraciones. ¡Y esto es lo que vale en el buen sentido de la obra en general!

Dentro del temario que se ofrece a la consideración de los afectados en el comicio de referencia hemos podido notar apartados en torno a los que, saliendo de apreciaciones intrascendentes, por hacerse a la ligera, se han de poder cambiar interesantes puntos de mira. Así lo que se refiere a «Bases teóricas del anarquismo social y revolucionario y su proyección en el mundo moderno». También lo que afecta a los «medios y objetivos de la lucha revolucionaria», y alguno más. Emitir juicios en torno de ello no es empresa baladí; ni puede resultar enfoque de sólida textura el andarse por el camino de tono declamatorio, cosa de galería, de cara al público, pero no entre militantes con cierta solera mental.

Es natural que no se haya querido recargar un Orden del día a base de temas y más temas, produciendo una acumulación difícil para dilucidar con cierto detenimiento, dificultad que se presenta en no pocos de los comicios de signo libertario o anarcosindical. No es conveniente en reuniones de esta naturaleza, en las que ya de por sí se pierde mucho tiempo en preámbulos y redundantes aclaraciones, ir demasiado en pos de lo exhaustivo.

Allá quienes respalden, los compañeros que de un modo más directo se encuentren ubicados en el aludido Congreso Mundial. Pero el comentario es libre. Y francamente, no obstante el notar una alusión al «movimiento estudiantil», entre algunas otras omisiones, es sensible el que no se haya tenido en cuenta lo relativo a la pedagogía infantil, cosa bien diferente a las tareas de los estudiantes propiamente dentro del movimiento ácrata italiano, que nos parece, hoy por hoy, ir en vanguardia del anarquismo internacional, se ha debatido bastante, y precisamente en las columnas de «Umanita Nova», por compañeros denotando cierta competencia, lo relacionado con la enseñanza en el seno del mundo infantil. Tal vez, al sentir de algunos, el tema sea intrascendente. Entonces cabría preguntar: ¿Cómo, de no concederle im-

portancia, al hablar en nuestra prensa casi todos los años de Ferrer Guardia y su fusilamiento, se prodigan calurosos elogios a la enseñanza racionalista?

Se ha hablado, y en prensa que se publica en España, de un «revival del anarquismo». Es importante que elementos habitualmente distanciados de todo lo relacionado con el anarquismo, ante la degradación acentuada del marxismo — para nosotros lo fue siempre — sientan curiosidad por conocer lo que hay de positivo, de eminentemente humano en las concepciones ácratas. Nos conviene demostrar, en todo y por todo, que el criterio libertario no es, como algunos han tratado de definir, en plan de desfigurar, una cosa de «machismo», de exacerbados energúmenos, de «sementales», cultivadores de la fuerza bruta. Podemos demostrar que a la manera de Bakunin, que unía el impulso revolucionario a la propensión cultural, los ha habido, los hay, y ha de haberlos en el ambiente libertario internacional.

EL HEROISMO DE LUISA MICHEL

Hay figuras que por su conducta, por su relevante comportamiento, destacan en la historia de la humanidad. Es la ejemplaridad de su vida la que queda fijada como un valor moral auténtico, al que nadie puede mancillar. Es el caso de Luisa Michel, de «la bonne Louise», que tanto se ha citado y se nombra estos días, en ocasión de ser este año el centenario de la Commune de París.

Luisa Michel fue una idealista que amaba las ideas ácratas con todo su corazón henchido de una fe romántica, de una pasión pura, puesta en el anhelo de la redención humana. Otros han buscado, en los momentos de prueba, cuando se han encontrado junto a la boca del lobo, rehuir la responsabilidad, ocultar en lo más recatado de su fuero interno, los propios sentimientos, como si a la vez que buscaban engañar a los demás, trataran de engañarse a sí mismos. Ella, valiente, sin dejar de ser femenina, desafió a los jueces que la procesaron, recabando el ser fusilada. Era tanto su prestigio en el seno de las masas, que los reaccionarios no se atrevieron a matarla, pese a que sabían había luchado contra ellos.

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha.

¡Apoyemos a S. I. A.!

AQUI Y AHORA

Cuando la excepción es la regla

por Juan Español

ESTAMOS hasta la coronilla de oír que la España franquista es un Estado de Derecho. Como si decir que esto es así o asá ya implicara, incuestionablemente, la realidad de lo postulado. Si todo fuera así de sencillo pienso que la tarea de los redentores de pueblos y la promulgación de las constituciones se limitaría a una labor burocrática en la cual sólo se trata de escribir bellos proyectos. Pero sabemos que la realidad es muy otra. Aquella realidad — durísima maestra de nuestros afanes — que nos enseña que la conquista de la libertad y del derecho se escribe con sangre y sobre la marcha y no en la confortabilidad de un despacho ministerial. Aun así, la realidad no termina en ese punto su amarga lección, pues a pesar de la cruenta contribución de los pueblos en la obra de su propia redención, los pueblos son traicionados, defraudados y nuevamente sometidos a la más inicua explotación, aunque ésta se revista de distintos modos y colores según los condicionamientos del momento en que se vive.

El franquismo decretó el estado de excepción por tres meses para Guipúzcoa, ya finalizado, y por seis meses para todo el territorio nacional, aún vigente. En el supuesto de que España fuera un Estado de Derecho, tal cualidad no justificaría sin más la adopción ilimitada e indiscriminada de medidas excepcionales. Al contrario, por ser precisamente un Estado de Derecho, no debiera suceder tal cosa. Porque un Estado de Derecho no es aquel que se atiene simplemente a leyes, sino aquel que considera las libertades y garantías ciudadanas como inviolables, y si ha de verse obligado a tomar medidas de excepción éstas han de entenderse siempre con el mayor rigor restrictivo, de modo que las garantías individuales resulten lesionadas al mínimo.

La limitación del tiempo por el que la autoridad gubernativa puede tener a su disposición a un detenido se traduce, en España, por un periodo de 72 horas. En algunos países se reduce a veinticuatro. Ahora bien, en un estado de excepción y a pesar de él, es preciso tener en cuenta si las razones que aconsejaron su establecimiento son justificables y defendibles ante un hecho tan importante como es el tiempo que un individuo ha de estar detenido sin proceso: el tiempo o duración mismos del estado de excepción y por cuánto

tiempo puede detener la autoridad gubernativa en periodo de excepción. Una vez definidos estos puntos, queda otro importante por aclarar. En el caso que nos ocupa actualmente el estado de excepción se extiende a seis meses; pero eso no significa o no debe significar en modo alguno que alguien esté detenido durante esos seis meses ni que haya razón jurídica para hacerlo. Es decir, que dentro mismo del periodo de excepción, ha de seguirse cumpliendo estrictamente la limitación prevista para las detenciones, quedando en suspenso tan sólo las garantías ciudadanas en el sentido de que la autoridad puede detener a quien desee y el número que desee, pero cumpliendo con el límite temporal de la detención reglamentado por la ordenación jurídica.

La cuestión de si existen suficientes razones para imponer un estado de excepción en la España franquista es algo que no merece la tinta de la impresión. Es cosa obvia. Para decirlo pronto y de una vez en España vivimos permanentemente en estado de excepción. Un decreto en este sentido no es más que una ratificación, y de otra parte, una posible justificación de más drásticas medidas ante los españoles y ante el extranjero. Las garantías constitucionales — ¿pero es que hay una Constitución? — son un mito. Como en las películas de Hitchcock, el español se halla en ininterrumpida permanencia en suspenso y ante el suspenso dentro de lo peor siempre espera qué cosa peor aún podrá superarla. Si para el franquismo la ley es un papel mojado, para el pueblo español, que sabe dónde pone los pies, es nada entre dos platos. Uno hace la ley y no la cumple; el otro lo sabe, pero lo malo es que tiene que soportarlo.

En la aplicación de la ley, el franquismo padece un sospechoso confucionismo. Porque es muy conveniente confundir el plazo de seis meses como «situación de excepción» y el plazo de seis meses como «situación de detención». Tomar una cosa por la otra sería una arbitrariedad manifiesta y una alevosa conculcación jurídica. Pues de estas mencionadas «confusiones» están llenas las cárceles españolas, y los detenidos lo son en régimen vitalicio semestral, si es que después las autoridades no disponen «otra cosa peor».

Como se efectúan esas detenciones y qué pasa, dentro de las sinietras comisarias, es letra de

otro cantar que tampoco está escrita la ley. En principio, no es necesario que la ley puntualice cómo debe tratarse a un detenido. La consideración y el respeto a las personas es algo que debe estar implícito en la ley y rotundamente expreso en la conciencia individual. Pero cuando la propia ley lo acota y dictamina es una prueba fehaciente de que no se cumple por los sicarios del orden. Y así, la Ley de Enjuiciamiento Criminal, que no ha sido suspendida ni excepcionada, dice en su artículo 389: «Las preguntas que se le hagan en todas las declaraciones que hubiere de prestar se dirigirán a la averiguación de los hechos y a la participación en ellos del procesado y de las demás personas que hubieren contribuido a ejecutarlos o encubrirlos. Las preguntas serán directas, sin que por ningún concepto puedan hacerse de un modo capcioso o sugestivo. Tampoco se podrá emplear con el procesado género alguno de coacción o amenaza.» Y en el artículo 393: «Cuando el examen del procesado se prolongue mucho tiempo o el número de preguntas que se le hayan hecho sea tan considerable que hubiese perdido la serenidad de juicio necesaria para contestar a lo demás que deba preguntársele, se suspenderá el examen, concediendo al procesado el tiempo necesario para descansar y recuperar la calma. Siempre se hará constar, en la declaración misma, el tiempo que se haya invertido en el interrogatorio.» Y el párrafo 1º del artículo 295, dice así: «En ningún caso, salvo el de fuerza mayor, los funcionarios de policía judicial podrán dejar transcurrir más de 24 horas sin dar conocimiento a la autoridad judicial o al ministerio fiscal de las diligencias que hubieren practicado.»

Las razones por las cuales la autoridad gubernativa se reserva el derecho de mangonear la investigación de un delito que únicamente debe recaer en la autoridad judicial, quizá sean de la misma clase que aquellas otras en las que el Gobierno se basa para imponer el estado de excepción, o sea, las razones del más fuerte. Por otro lado las leyes no se escriben, en cualquier caso, por un motivo literario. Si se promulgan es para que se cumplan. Y su cumplimiento debe ser vigilado celosamente, y además, debe darse cabal cuenta informativa ante el pueblo y ante el poder judicial, con las garantías necesarias, de que la ley

se ha llevado a efecto. Pero todo esto no es más que soñar despierto, porque el poder judicial, el gubernativo y la acción impune de la policía constituyen un amasijo que obra y actúa bajo las mismas normas de despotismo, avasallamiento e imposición. En España un detenido político es un ser desvalido totalmente, sin garantía alguna de posible defensa, tanto si se halla en las cámaras de tortura de las comisarias o ante la «legalidad» imponente de los tribunales. Cosa que no ocurre con los delitos comunes, donde los encartados, como siempre ha sucedido, gozan de muchas más garantías y tienen acceso a una defensa mucho más eficaz. Pero es que el delito común es la tapadera legal que oculta las injusticias que se cometen con los procesados políticos. La existencia y la eficacia de la ley tienen su asiento en los delincuentes comunes y está hecha para ellos. Los infractores políticos son, a priori, traidores a la patria y destructores del orden social. Escoria.

No obstante, yo propondría que la Ley de Enjuiciamiento Criminal fuera profusamente distribuida por las cárceles españolas como literatura de evasión o como «música para soñar». Tal habría de parecerles a los miles de torturados que en ellas se pudren sin valimiento ni esperanza.

L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opusculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1 F.

COMPANEROS: Acordémos de la suscripción pro-España oprimida.

España 1971

NOS hallamos a últimos de marzo, la enorme tensión nacional vivida alrededor del juicio de Burgos y otros problemas subsidiarios anteriores se ha remansado. Las manifestaciones provocadas por los ultras, forzando incluso la mano del gobierno, han apagado sus ecos. De aquellas manifestaciones de brazo alzado en que el sistema demostró, no su unidad, sino sus profundas diferencias, no queda un recuerdo inquietante: la vociferación ultra, la histeria en la actitud de las envejecidas huestes joseantonianas, cogidas por la mano en la primera fila de las manifestaciones, hizo recordar las jornadas de julio de 1936 en la España integrista. Sólo faltó el santo y seña para la caza al rojo, el gran pogrom de liberales, opositoristas y elementos subversivos en general. Pero las vetustas figuras a que nos referimos ya no tienen arranques para eso, ni fuerza, ni un contorno internacional faccioso. De manera que la histeria «patriótica» pasó, el poder impuso correctivos a quienes le habían forzado el pulso, aunque canalizó en provecho propio el caudal de prestigio derivado de las manifestaciones ultras, y ratificó ante el mundo su voluntad de continuar por el camino del desarrollismo opusdelista y, ante los inquietos partidarios interiores del «establishment», la determinación de arrancar de raíz la subversión. De manera que, paulatinamente, el país ha vuelto a su fisonomía normal. La oposición ha puesto sordina a sus pasos sin arriar banderas, los obreros han vuelto a plantear millares de problemas sociales y a chocar contra la empresa. Las páginas laborales de los periódicos están atestadas de noticias. La tensión social está ahí, mansa, no iracunda, pero formidable en sus dimensiones y en su significación. La condición del trabajador español es algo increíble. Lucha por todo, por lograr subsistir, por romper la confabulación sindical - empresarial, por conseguir una forma auténtica de asociación en que respaldarse. Hace un siglo de la fundación de la Internacional en España (el glorioso centenario ha pasado desapercibido, pese a existir tanto «progresista» a quien permiten escribir en los periódicos), y es sobrecogedor pensar en las analogías que presentan estas situaciones de hoy con las que se enfrentó Fanelli al llegar a España ahora hará ciento tres años. ¿No es fantástico?)

El milagrerismo revolucionario también se ha remitido. Sobre todo en el exterior del país. He leído prensa de fuera con no poco

asombro. Artículos y editoriales inflamados de entusiasmo, lo cual en modo alguno es vituperable, pero si inquietante la tendencia a desorbitar, a creer poco menos que nos halláramos ante un mayo-junio de formidable magnitud, ante el que el poder franquista estaba poco menos que a punto de derrumbarse. Eso es lo que llamo el milagrerismo revolucionario, que existe, de igual modo que existe el milagrerismo de la política. Ciertamente, los acontecimientos reseñados han evidenciado que el país muestra una gran voluntad de cambio, y que existen sectores sensibilizados cada vez más amplios. Pero de ahí a considerar el desbordamiento inminente del régimen y su derribo como cosa hecha, media alguna distancia. Pasa a estos crédulos lo que a los entrañables predecesores de la Internacional, con su fervida e inminente visión del gran «cambio», en que los recursos verdaderos de sistema establecido eran generalmente subestimados. ¿No podía darse en España un mayo-junio como el francés? En modo alguno: por la enorme concentración del poder y sus recursos represivos; por el estado difuso e incoherente de la oposición; por la inexistencia de masas obreras organizadas, ni aun concienciadas; por la endeblez y el carácter aún muy minoritario de los grupos con conciencia clara. Ya se sabe que en determinados momentos, la capacidad contagiante y la audacia de minorías pueden mover las masas y hacer tambalear los regímenes. Ha sucedido y es probable que de nuevo vuelva a suceder. Pero se necesitan ciertas condiciones. Supongamos la existencia de un jacobinismo revolucionario compuesto por élites audaces. Si el pueblo no les sigue operarán en el vacío, su acción resultará estéril, irán al exterminio. ¿Puede seguirles el pueblo? Sí, pero no de la noche a la mañana. Para eso hay que realizar previamente un gigantesco trabajo de preparación de la conciencia popular. Hay que elevar esta conciencia a niveles cada vez más altos, de manera que en un momento dado, puedan comprender la acción revolucionaria, dando respaldo popular, fundirse con ella. Esto comporta paralelamente una acción erosiva del poder, un debilitamiento de sus recursos, un apartamiento de las masas neutras que le siguen, en suma, un aislamiento del poder. Es decir, la revolu-

ción habría que interpretarla como un todo orgánico en que nada surge por milagro, y en que la subida de los niveles inferiores del pueblo está presionando hacia arriba a las élites más preclaras y revolucionarias, verdadero fulminante del cambio. Sin respaldo popular las minorías exaltadas son exterminadas; surgen, si, producen un deslumbramiento en el firmamento político del país, pero son reducidas y dejan ruinas y parcelas desiertas donde se hace muy difícil volver a reconstruir. Tenemos una experiencia tan abrumadora de este hecho... Entonces, lo que se necesita no es pretender taumatúrgicamente una revolución que no nos podemos sacar del bolsillo, sino construir sólidamente las bases de esa revolución. Nada menos. Disponer de un mecanismo para mover la revolución y el derrumbe del régimen sería espléndido, pero ¿dónde está ese mecanismo? Hace ya varios meses aludimos a estos problemas («España 1970. Porvenir del sindicalismo revolucionario»). La situación descrita entonces sigue siendo actual. Pensar en grandiosos esquemas irrealizables es cegarse para el enorme cúmulo de cosas realizables. Es tanto como escurrir el bulto a los millares de problemas humildes y tangibles que nos solicitan. Pero atención, que esos humildes problemas no lo son tanto, puesto que constituyen el entramado de aquellas bases para la aludida revolución.

Después de los apasionados y tensos momentos que vieron los primeros vagidos del año, la alternativa sigue siendo la de meterse sin pensar por el largo y oscuro túnel donde aguarda la lucha de cada hora — la difícil — con riesgo inherente, el sacrificio tenaz, la lucidez de lo que hay que comunicar al proletariado en cada momento, la clarificación de los móviles, la reactualización de las ideas y sus tácticas, la conexión con las nuevas generaciones de trabajadores cuyo nivel hay que esforzarse en elevar a cada instante; es decir, el túnel acaso poco glorioso pero inescapable, donde hay que reconocer la realidad y afrontarla, sin claudicación, con visión de futuro y con humildad de espíritu. Sería muy hermoso para producir la revolución ya y ahora. Por el momento sólo podemos laborar con criterio realista, vinculándonos sólidamente a los datos reales del problema.

Hay algo a notar por otra parte. ¿Cuál ha sido el comporta-

miento de la oposición, toda ella, en sus sectores más activistas y subversivos inclusive, ante la declaración del estado de excepción y la actitud represiva del régimen? La oposición se ha replegado, ha contenido la respiración y hurtado el cuerpo a los mandobles del aparato, lo cual es comprensible. No podía entregarse a un intercambio de golpes con el Estado, a un toma y daca al estilo pugilístico, porque el adversario es demasiado fuerte. Se ha replegado procurando pasar inadvertida, para empezar a relanzar nuevamente, cautamente, la actividad opositorista. Cada vez que el régimen contrataca con golpes que pueden ser devastadores la oposición obra de este modo. Pero el relanzamiento es siempre más fuerte, afecta a círculos más amplios, gana un paso. Ahora iniciará de nuevo el ciclo, sin gran espectacularidad. Hay todo un muestrario de problemas inmediatos donde parar la atención y trabajar: Ante todo el movimiento obrero. Vuelvo a repetir: la tensión social es fuerte, hay clima de crisis económica, los obreros necesitan con urgencia un sindicalismo auténtico que les proteja. El primer problema actual de los trabajadores consiste en lograr ese instrumento defensivo y ofensivo, en escapar al encuadramiento paralizante del sindicalismo vertical.

El sindicalismo. — Aquellos, los trabajadores, se habían hecho pocas ilusiones en cuanto a la famosa ley sindical. Y tenían razón en esa remisa actitud. Primero, una ley sindical es algo absurdo: una ley que hace el sindicalismo, y lo hace sin participación obrera, a base de leguleyos, hueros teorizantes nacionalsindicalistas, jefes del aparato sindical, patronos disfrazados de sindicalistas (García Ramal, actual ministro sindical, es presidente de ocho o diez consejos de administración de importantes empresas), y de la clase política creada por el régimen. Han estudiado todo bien para que no haya filtración obrera. «Si las ponencias tienen que hacer alguna concesión de forma — dijo Carrero Blanco — procúrese neutralizarla con los reglamentos posteriores.» En realidad era suficiente leer el primer artículo de la ley, que define el sindicalismo como un estamento institucional y de participación, para hacerse una idea. Pero en ciertos círculos obreros, aun cuando se tenía una idea clara de lo que iba a suceder, se pensaba que acaso en los niveles inferiores iban a poderse lograr conquistas importantes, como el derecho de reunión a nivel de empresa y en esos magníficos locales sindicales que los obreros

¿Y ahora qué?

pagan con sus cuotas y sólo sirven para que se reúnan en congresos los turistas agradecidos que el Estado invita con fines propagandísticos. Este concepto posibilita que aun sin aceptar la colaboración ni la integración considera que hay que utilizar las posibilidades legales, entreveía dos sindicalismos contrapuestos: el de las alturas, dominado por los mandos, y un sindicalismo de infraestructura a nivel de empresa y de sindicato local con, al menos, posibilidades de reunión para los obreros. Esto era ya reputado como importante conquista. Parece que ahora el punto de vista posibilista ha perdido mucho terreno. (Hablo desde el punto de mira y observación del obrero medio preocupado por sus problemas, por la necesidad de urdir una estrategia que vaya conformando posibilidades de defensa). Pero ahora viene el gran problema: ¿Cómo han recibido los obreros la ley sindical? Con gran escepticismo, con una atonía casi total. Sólo ahora, al anuncio de las elecciones sindicales anunciadas para el mes de mayo, han empezado a tomar conciencia del problema. El hecho no deja de ser descorazonador. Si no estuviéramos donde se producen los hechos, o si creyéramos en la posibilidad inmediata de una revolución flamígera, acaso nos rasgaríamos las vestiduras, porque en líneas generales, los trabajadores que han contemplado cómo les «hacían» su ley, no han mostrado reacción perceptible y acorde. Ahora empiezan a preguntarse si deben o no votar. Esta reacción se explica por el apagón sufrido por la oposición en general. No obstante, a nivel de grupos, el problema está planteado. Los diversos sectores tipificados en la clandestinidad estudian el problema de las elecciones sindicales. ¿Qué hacer? ¿Ir a las elecciones y dar de este modo el visto bueno a la cinica ley sindical, o abstenerse y manifestar así el desprecio de los trabajadores hacia algo que les es extraño? El sentir general de la mayoría es este último, aunque algunos lo condicionan a la situación especial de cada empresa, por lo que dejan a cada uno de sus adherentes en libertad de decidir sobre la marcha. Aquí asoma de nuevo el posibilismo. Diversos grupos UGT y CNT del país han recomendado la abstención total. Es significativo lo que pasa en las Comisiones Obreras. Todo el mundo conoce la composición de ese organismo: P.C. por un lado y O.R.T. por otro. Esta última es la antigua A. S. T., originariamente agrupación sindical, y hoy grupo político por aquello de la aseveración de

Lenin de que los sindicatos son entidades organizativas inferiores. O.R.T., agrupación de que nos ocuparemos más despacio en otra ocasión, ha mantenido en el seno de Comisiones Obreras una actitud tajante: boycott total a las elecciones sindicales. Postura lógica: la clase política del régimen, los jefes y funcionarios del sindicalismo vertical han configurado en su ley la realidad sindical 1971, sin presencia de los trabajadores. Estos deben, por tanto, volver la espalda a esa ley, dejar que los que la han hecho carguen con los sindicatos, con todas las representaciones, con todos los enlaces, en todos los niveles, empezando por la empresa. ¿Qué pasaría con ese sindicalismo por el que los millones de trabajadores no moverían un solo dedo, si éstos se niegan a secundar la farsa en el lugar mismo de la autenticidad obrera, la empresa? Sencillo, tendrían que quedarse solos con esa estructura muerta entre las manos. Los trabajadores manifestarían su presencia, su fuerza, en los lugares de la verdad, la empresa, la calle. La propia empresa tendría que buscar contacto con los obreros al margen del sindicalismo oficial. Esa es la postura. Ahora bien, el P. C. opina lo contrario y, por esta razón, fuertes confrontaciones se producen en las Comisiones Obreras. El P. C. opina que hay que presentarse a las elecciones sindicales. Este mismo partido, que en octubre pasado no vaciló en lanzar a las Comisiones a una confrontación puramente política y aventurerista, en cumplimiento de consignas carrillistas; confrontación que dejó malparados a muchos centenares de trabajadores que fueron represaliados sin que se pudiese montar una réplica a tono. Se quedaron en la calle, o tuvieron que volver al trabajo cuando volvieron, en condiciones poco honrosas. Pero el partido trató de utilizar a los trabajadores para una acción en que aquéllos no estaban visceralmente interesados. Ahora que se plantea una cuestión de fondo de las que constituyen el ser o no ser de la clase obrera, el P.C. se muestra partidario de la participación en las elecciones sindicales, o lo que es igual, de la colaboración con la cinica mascarada montada por el sindicalismo espúreo. Sin perjuicio, claro está, de que cuando interese montar un nuevo espectáculo se llame una vez más a los trabajadores a dar la cara en la calle, en las empresas, o en las obras. ¿Qué va a pasar? Lo ignoramos. Hay una cosa cierta: los

trabajadores no pueden hacer la revolución, por supuesto, pero pueden lograr una victoria en toda la línea ante los sindicatos verticalistas. Las condiciones objetivas son favorables. (Los comunistas, teorizadores de las condiciones objetivas, parecen haberlo olvidado). La tensión social es grande, los trabajadores sienten náuseas ante las estructuras empresariales, un profundo desprecio por las estructuras sindicales institucionalizadas. Una campaña certera y bien llevada podría prender de manera fulminante: Repudio al sindicalismo vertical; no a la colaboración obrera en sindicatos no representativos; no a las elecciones sindicales. La Alianza Sindical debería asumir esta campaña, allá donde está en condiciones de hacerlo. Los restantes grupos sindicales u opositoristas podrían secundar. La palabra *abstención* puede prender sobre la yesca del desasosiego obrero. Es fácil, no se pide al obrero que ataque frontalmente al poder, ni siquiera que secunde las consignas de un partido que juega las mil bazas del oportunismo. Se le pide que diga *no*. Que vuelva la espalda a ese sindicalismo de magnates, algunos de los cuales ganan un millón cada día con inconfesables especulaciones. Las consecuencias para la lucha obrera en el futuro inmediato podrían ser fecundas. Clarificación de los campos. Disipación de la atmósfera colaboracionista y posibilista. Construcción de los hitos para un sindicalismo auténtico, limpio, con móviles propios, con contenido propio, con finalidades y tácticas coherentes, por consiguiente. Ese sindicalismo lúcido y revolucionario que dice *no* a las élites «políticas» dirigentes que le consideran una realidad organizativa deleznable, de calidad infima.

C.N.T. en España. — Algunos grupos C.N.T. han hecho aparecer llamamientos en periódicos afines del exilio. Nos ha llamado la atención el firmado por un grupo ubicado en tierra de ásperos perfiles, hombres integérrimos y tradicionales, tendencias unitarias de su proletariado. Trasluce el escrito un gran espíritu, una visión «hacia fuera» de los problemas, y un deseo de contactar directamente con la realidad española. Partidario de la colaboración con otros grupos obreros y sindicales de oposición, acaso en la línea de una posible alianza sindical amplia y generalizada. Defienden un concepto unitario dentro de la empresa, primera realidad para la lucha y la resistencia, un concep-

to que definen como consejista en algún momento, si no recuerdo mal. El lenguaje es moderno, revela sutiles influencias no clásicas dentro del anarquismo, pero el bagaje doctrinal que pone de manifiesto hay que reivindicarlo sin reserva. Atención a éste y otros muchos problemas. También en España ha nacido el consejismo: realidad que reivindica la autonomía administrativa y de gestión del obrero dentro de su empresa. Es decir, autogestión y federación de grupos autogestionarios. Llamadlo hache. Un consejo al grupo. Muy loable y necesario en algunos casos para conocer públicamente el programa, pero conviene evitar la reiteración de manifestaciones espectaculares. La labor debe hacerse calladamente, porque la experiencia demuestra que a aquéllas suelen seguir no menos espectaculares y devastadores golpes de la represión. Nuestra eficacia de savia ha de ir preparando las bases de relanzamiento para el futuro. Toda obra viva, aunque callada, se contabilizará mañana y, entonces, si, la reaparición de nuestro movimiento *puede ser* espectacular. He dicho *puede ser*, pero este concepto rechaza explícitamente el milagro, que conste, pues todo dependerá de lo que hagamos hoy, y de cómo lo hagamos.

Otro grupo que se llama CNT, compuesto por hombres desengañados del pactismo con los verticales parece ha puesto en marcha, si bien sólo nominalmente, por falta de apoyos, una entidad CNT. «Parece que los acontecimientos se precipitan y podemos ser llamados. Además, hay el problema del asociacionismo y demás.» He aquí la locura milagrista y política, que aún pervive, tenaz como un virus. ¿Quién va a ser llamado? ¿Y por quién, cuándo y cómo? La locura milagrista y política se nació con la colaboración gubernamental en la guerra civil, continuó con la colaboración monarquizante después de 1944, los brotes gironistas y después la culminación ya por todos conocida. Final de un proceso. La ingertud política de este grupúsculo es sensacional. Tal falta de perspicacia revela un desmoronamiento ideológico total que los ha dejado desarbolados. Seguirán caminando, pero será difícil que no caigan una y otra vez, sucesivamente, en todas y cada una de las trampas que acechan los bordes del camino. Por favor se les pide que caminen si quieren, pero que olviden nuestro nombre, el de la CNT, pues ellos pertenecen ya en rigor a otra familia sociológica, desde luego no a la nuestra. **BENJAMIN**

Como ha sido la jornada confederal del 18 de abril en París

EL ENCUENTRO

Antes de ser abierto el edificio de la Mutualité más de doscientos compañeros foráneos se encontraban estacionados frente al mismo. Acababan de llegar en autobús de Orléans, Vierzon, Caen, Evreux, Montargis y otros lugares. Llegan más compañeros en coches particulares y otros aparecen «vomitados» por el Metro. Pronto seremos 1.200. Amigos de aquí y de allá se reencuentran y ahí es la euforia; la efusión compañeril estalla. Los rostros se iluminan con sonrisas, los ánimos se ensanchan. Ese, aquél y el otro esta vez no están: han quedado por el camino, muertos, en el espacio de un año. Lástima, pero los peliblanco no abdican — no abdicamos — seguros de ser útiles como siempre — ¡hasta el último respiro! — y de ser sucedidos por la muchachada cabelluda, barbuda o no, que está presente para colaborar, no para yeyerías. La idea es la idea y memo será quien vaya a entenderlo de otra manera. En 1967 unos de nuestro ambiente gritaban que «el anarquismo por ser cosa de ayer, ya ha pasado a la historia». Llegó mayo del año siguiente y quedaron desmentidos. El anarquismo sigue haciendo historia.

corazón con los prusianos que invadían la Francia, aborrecida de Kari por la influencia que en ella ejercían las teorías de Proudhon. Marx nunca sintió la necesidad de la revolución igualitaria por ir al reemplazo del Estado burgués

por un Estado marxista. La Commune no fue marxista por constar en ella blanquistas, y anarquistas defindos como los Reclus, la Michel y Bakunin. También Lenin resulta anticomunista por seguir las trazas autoritario-centralistas

EL PROPOSITO

Pese a defecciones lamentables, pero superables, la Organización confederal de Zona Norte y Normandía sigue su ritmo acostumbrado. Pero asentada en su nuevo centro confederal del 33, rue des Vignoles, puede decirse que la C.N.T. ha puesto piel nueva, y válida de la disposición de sus salones puede atreverse a empresas proselitistas y culturales de cierta envergadura, ciclo activista que ya empezó con la inauguración del flamante centro confederal que nos aloja, englobando también la Jornada de este abril de 1971, y el mitin confederal del 1º de Mayo, y siguiendo la Fiesta del Libro del 6 de Junio y quizás un «Salon des Jeunes Peintres», varios de los cuales han laborado en el logro de la formidable Exposición Comunalista de la Mutualité, y que por ser itineraria se implantará en segunda vez en la Sala mayor de nuestro centro confederal del 33, rue des Vignoles, París (XX).

Mientras tanto preparémonos para concurrir al

MITIN DE 1º DE MAYO

que tendrá lugar en dicho día en nuestro domicilio social «vignolense», organizado por la CNTF y la CNTE, donde tomarán parte junto al compañero Francisco Isgleas, otros oradores españoles y franceses que en la próxima edición comunicaremos.

Dispongámonos, compañeros, a llenar hasta los topes el hogar social que nos hemos dado, el 1º de Mayo.

EL MITIN

Entra la gente en la sala al compás de «A las barricadas». Sin este aviso los grandes grupos del exterior aún no se habrían disueltos.

Abre el acto el compañero SO-RIANO, quien glosa la Commune de París, que asocia a la de Cronstادت. Afirma que la Commune pertenece al pueblo y no a partido alguno.

DENAIS ocupa la tribuna. Trae consigo todo el proceso de la Commune, desde la gestación al desenlace. Texto interesantísimo para una conferencia.

BALKANSKI se refirió a la herencia de la Commune, bien que se atribuyen los comunistas sin derecho ninguno puesto que Marx fue anticomunista y estuvo de

de su maestro Marx. Si Thiers aplastó la Commune de París, Lenin et Trotski aplastaron la Commune libre de Cronstادت. Ambas fueron esfuerzos abnegados por un mundo libre, pero en 1871 se impuso la tiranía burguesa y en

LA EXPOSICION

Hemos pasado por el aluvión de saludos, por el Mitin, por el Espectáculo, todo bello, emotivo y convincente. Pero la impresión más fuertemente sentida viene de la Exposición comunalista presenciada en el vestibulo mutualista. Unas quinientas piezas se acumulan en una serie de tableros plegables derrochando arte, historia y verdades macizas. Gran número de fotografías de la época comunalista han sido ampliadas y muchas iluminadas con colores acertados, es decir, de muy bien ver. Los retratos de los comunistas más distinguidos y abnegados proliferan y los carteles populares, oficiales y proclamatorios de la Commune, abundan para la total ilustración del visitante. Tal vez esta Exposición no sea exhaustiva, como suele decirse ahora. Pero da una lección de la tremenda historia de tres meses (de marzo a mayo de 1871) equivalente a un libro voluminoso tratando el tema, con desmérito para el libro por no compaginar lo escrito con lo grabado con la amplitud, la belleza y el grafismo de textos e ilustraciones logrados por los seis o siete compañeros artistas que han sabido darnos una idea cabal y gozosa de la Commune.

1921 la tiranía bolchevique. En Rusia y países avasallados no existen garantías para el proletariado en cuyo nombre los políticos gobiernan. La Commune parisina era sistema abierto, cara al porvenir; el comunismo hoy estableci-

LA FIESTA

Para comprobar su efecto en el público bastó observar la satisfacción, el arrobado incluso, con que la multitud iba evacuando la sala.

La culpa la tuvo Moustaki, y la tuvieron los demás artistas que nos hurtaron tronadas de aplausos. Los «Pop Music» de Evreux aporrearón inteligentemente sus instrumentos, sabiéndoles arrancar notas de arte moderno. Adelante el Pop con su música.

Carlos Mendia se ciñó al gran tren tomado por el espectáculo. Cantó con brio muy suyo, aunque esta vez se nos antojó más cuidadoso de su arte, sin decir que antes lo descuidara. En las tablas sabe imperar y en el canto trina y place.

Henri Gougoud mantuvo en alto su estandarte sin altisonancias pero en protesta razonada y expresiva. Tiene rasgo afirmativo, es un Zeus simpático que no asusta y convence porque abraza al público poniéndose en cruz para mejor derramar su arte.

Trio Garcia, adorablemente frívolo. De haber estado Beethoven con nosotros, no se habría enojado. Ese frenesí garciano conviene para precipitar la circulación de la sangre; en las butacas los Garcia no dejan dormir a nadie: con sus tamarindos, sus salidas de Cuba, sus cocolimes, sus esperanzas, margaritas y rayos solares...

Jehan Jcnas, fuerte de intención e incansable. Tortura la guitarra y se tortura por tanto cúmulo de nefandías sociales que el artista contrarresta con denuncias vigorosas y muy intencionadas. El Sortilegio Español exacto e incansable. Bello en sus rodeos andaluces, exactísimos y acariciadores en trianerías. Ella y ellos, formidables. Hasta otra, paisanos. Igual para ti, Francesca Solleville, cantora inconformista, dulce y expresiva a pesar de ello. Te oímos con agrado, Francesca, porque eres dechado de arte y voz de sentimiento libertario. Nos interpretas, que quieres,

do es todo lo contrario. No hay libertad de pensamiento en la URSS, mientras en la Commune francesa era la obsesión revolucionaria. El federalismo de Proudhon inspiró el gesto comunalista y el partido que ahora trata de apoderarse de la herencia comunalista procede todo lo contrario.

FINSTER junior, Fieles a la verdad de los hechos hay que juntar las Comunas de París y de Cronstادت en un mismo hecho revolucionario. En revolución social se equivalen, pues en ambas se iba a por el todo. La Comuna francesa el P.C. trata arteramente de atribuirse la y del sangriento hundimiento de la Comuna de Cronstادت no sueltan palabra. Se comprende. Allí fueron las mesnadas del Partido para liquidar una revolución verdadera. Fascismo a la mussoliniana y fascismo rojo se equivalen. Borreguismo sindical en las CGT e idem en los sindicatos que en España llaman «verticales». Pero en Iberia el proletariado ya sabe vibrar (caso de Burgos) como no se vibra, proletariamente, en la URSS, aunque sí en otros países aparentemente sumisos a los comunistas. Cronstادت, Hungría, Checoslovaquia, Polonia y España son símbolos de una revolución social cuya esperanza no se ha perdido.

FEDERICA MONTSSENY sucede

LA FIESTA

Luego Moustaki. Puede decirlo todo, criticar lo criticable, sin moverse de su ritmo, de su compás dulce y pausado. Es un arrullo, una caricia continua su cantar sin falla de poesía, con seguridad de armonía. Su orquestina crea el marco y Moustaki lo llena, lo desborda. Lo considero en baño de helenismo, en rumor de ola eterna, en perfume de Mediterráneo libre. Conocemos la orilla de ese «charco», y el aliento de libertad que da en perfume; y Moustaki sabe recoger esto, tan sutil y valioso, tan vital pareciendo etéreo. Mikos Theodorakis alienta vivisimo en las canciones moustakines; mas, gracias a la fuerte personalidad del admirable Georges, su arte es propio y cimero.

EL MITIN

a Finster. Tras dirigir unas palabras al público en idioma francés, vuelve al español para rechazar el maridaje absurdo Marx-Luisa Michel intentado por los comunistas. Tampoco se acomoda a la versión «liberal» de la República de 1871 nacida sobre la sangre y los escombros de la Commune, República que es pareja a la de ahora. El versallismo actual no tiene derecho a corromper el sentido de igualdad y generosidad de la Commune de nuestros antecesores.

Los españoles tenemos comunismo veraz practicado. En Rusia 1917 y 1971 no se equivalen. Entonces fue una revolución, que el golpe de mano de Octubre dejó malograda.

Marca la oradora un paralelismo franco-hispano: Muchos exiliados de la Commune penetraron en España (Elias Reclus en ejemplo) confundiendo con el pueblo. Puede que sus ideas, coincidentes con las del federalismo proudhoniano, influenciaran para un cantonalismo expresado en Cartagena y Cádiz y una revolución social alcoyana. Algo debemos los españoles a la Commune, de la cual nos hemos ocupado en cada aniversario de la misma. También la revolución campesina de Jerez de la Frontera y la de 1909 en Cataluña pudieron contener savia comunalista. Nosotros vamos a la socialización desde siempre y ello han sabido propagarlo Isaac Puente con su comunismo libertario y Federico Urales con la fórmula del Municipio libre, dos factores determinados en grandes líneas por la Commune.

Paris 1871 se opuso a la invasión alemana como la España popular se atravesó a la ocupación hitleromussoliniana solicitada por la reacción hispana, peligro previsto y denunciado por CNT-FAI

con anterioridad al 19 de Julio histórico. Vencida la sublevación franquista en la mitad de España se estableció un clima de transformación social igual que ocurriera en la Commune. Pero nosotros tuvimos que bregar contra otra invasión, solapada, que determinó sucesos en nuestra retaguardia maleada por el espíritu antirrevolucionario comunista. No quisimos ser esclavizados ni por verdes ni por rojos. Ahora ya, surgen potentes las minorías libres, que bien se ha visto en países endogalados por el comunismo; en 1968, y en España por lo de Burgos y antes de lo de Burgos.

España sigue sojuzgada por la quintaesencia del despotismo, pero por fortuna el espíritu de rebelión reverdece por la palabra escrita y hablada y mediante actos positivos.

A la Commune de Paris y a la de Cronstadt, España añadió su 19 de Julio, lo cual es lección y esperanza. En la hora precisa el pueblo español volverá al combate no importándole sacrificios, pues sin ellos la historia no adelanta. 1871 y 1936 encontrarán su equivalente, tal vez superado, en la revolución que se avecina. La evolución, bueno, puede adelantar dos pasos y retroder uno; puede despertar, pero también adormecer. Con la revolución se dá el paso definitivo. Nuestro hecho ha de ser concreto, sin gaje para los vacilantes. También nosotros los hemos tenido; pero la historia de la humanidad se revela fecunda por la firmeza de los hombres, no por el situacionismo buscado por los mismos. Pese a los muchos años de dictadura que sufre, el pueblo español renacerá en su convicción y en su entusiasmo. ¡Viva la Commune de Paris, viva la revolución española!

Con palabras atinadas el presidente cierra el acto. Resuena en la sala el himno «Hijos del Pueblo». La concurrencia se vacía hacia la calle, dejando en la puerta 1.500 francos para contribuir a los gastos del Mitin.

Entre éste y la fiesta que va a seguirlo, considérese la concurrencia de 3.000 personas.

¡Ah! También la Televisión alemana estuvo presente mañana y tarde tomando vistas.

TEATRO EN NARBONNE

El domingo, día 25 de abril, a las 15 h., organizado por «Solidarité et Culture», tendrá lugar en la «Maison des Jeunes», una gran velada artística a cargo del grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse.

El programa constará de una pieza de teatro, en la primera parte, y escogidas variedades.

Comunicados
MITINES

EN MONTPELLIER

En conmemoración del 1º de Mayo, fecha histórica revolucionaria, la CNT de España en el Exilio organiza un mitin en Montpellier que tendrá lugar en el Pavillon Populaire, sito en la Esplanade, a las 9 de la mañana. Tomarán la palabra los compañeros Ramón Liarte, Marcel Lepoll y Mlle Dyane.

Para por la tarde a las 2,30, Gran Festival con la participación del conocido y simpático Grupo «Terra Lliure» de Toulouse.

ACTO EN BURDEOS

GRAN MITIN, el sábado 1 de mayo, a las 9 y media de la mañana en el cine «ABC», 202, rue de Ste-Catherine, en el que harán uso de la palabra el compañero Georges VIDAL, de la CNT francesa y la compañera Federica MONTSENY, por el S. I.

Esperamos que en esta fecha histórica se vea muy concurrido de todos los compañeros y amantes de la libertad.

F. L. DE ST-ETIENNE

Anuncia asamblea general para el día 25 de abril a las 9 y media en el local de costumbre, rogando la asistencia de todos los compañeros de la localidad.

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el 1º de Mayo a las 9,30 de la mañana en el sitio de costumbre para determinar sobre el Orden del Día del Pleno del Núcleo.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Como de costumbre, y en el lugar y hora de siempre, se celebrará la asamblea mensual ordinaria, el día 25 de los corrientes.

MACIZO CENTRAL

Por la presente invitamos a los compañeros y simpatizantes, a la conferencia que tendrá lugar el 2 de mayo, en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, a las 10 de la mañana, en la que disertará el compañero Muñoz Congost, sobre el tema: «Perspectivas libertarias en el futuro español».

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el día 9 de mayo a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Suscripción pro-local social
en ParísCOMISION DE RELACIONES
ZONA NORTE

Suma anterior...	30 590 30
Genique, Thiais	10 00
Rodríguez, id.	10 00
Leonardo Arcal, id.	10 00
José Arcal, id.	10 00
David, id.	10 00
Francisco, id.	10 00
T. M., id.	30 00
Serrarols, París	50 00
José Llop, Igny	5 00
Emilio Fernando, Moissac	20 00
A. López, Roanne	10 00
Cots Martín	36 00
Floristán, Royan	5 00

Suma y sigue

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados los compañeros afiliados a la Asamblea general que se celebrará el día 25 de abril a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE DREUX

Asamblea General Ordinaria el 2 de mayo, a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

Tratándose de mandar sugerencias para el Pleno Intercontinental se encarece la máxima asistencia de compañeros.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 25 de abril 1971. Dará comienzo a las 9 horas.

F. L. DE PARIS

Celebrará Asamblea general el día 25 de abril a las 9 horas 30, en su local social, 33, rue des Vignoles, para discutir un importante Orden del Día.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 25 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por ser de suma importancia lo que ha de tratarse, esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

ADMINISTRATIVAS

—A. Navarro, Gardanne (B. du Rh.). Al recibo de la tuya se hizo lo necesario, pero teníamos fajas avanzadas.

—Recibido del compañero Iglesias, de Dreux, 10,00 F. como donativo a la revista «Umbral».

CONDENA INUTIL

MADRID. — El dramático TOP a veces tiene escenas de opereta bufa. Recientemente ha condenado al ciudadano E. L. A. Díaz Miranda, de Las Palmas de Gran Canaria, a un año de prisión y 10 mil pesetas de multa por haber reclamado la amnistía para presos politico-sociales.

Pero E.L.A.D.M. se ha amnistiado a sí propio poniendo tierra entre él y sus perseguidores; actualmente se encuentra en el extranjero.

E. E. P., DE LA BRIGADILLA DE INFORMACION

AVILES. — El guardia civil Emili Esteban Pérez ha sido muerto a cuchilladas a la salida del bar «Barlovento» en reyerta sostenida con el obrero de Ensidesa, Luis Fernández. Emilio frecuentaba los lugares populares vestido de paisano «para saber». Ha quedado bien enterado.

DE LA OTRA «GLORIOSA»

GRANADA. — Un sargento y un teniente han perecido en accidente de aviación al caer su aparato en la sierra de Baza. En total, dos héroes malogrados. R.I.P.

EL PARAISO DE LAS PROMESAS

BARCELONA. — Reina gran desespero en la Cámara Oficial de Comercio de Sabadell por la no ejecución de las obras — determinadas por Obras Públicas — de la autopista Barcelona-Sabadell-Tarrasa. Esta ruta moderna implicaría la perforación, por la base, de la montaña Tibidabo, agujero que permitiría evitar el puerto de la Rabassada a la par que acorta-

CORREO DE REDACCION

—Por inadvertencia en el artículo «Salvador Seguí, el organizador», publicado en segunda página de nuestro número anterior, no aparece la firma del autor, nuestro estimado amigo y constante colaborador: José Viadiu.

—En los números 649 y 650 de este semanario no hubo «Antena» a causa de la primacía concedida a la información y propaganda de la Jornada Confederal del 18 de abril.

—LE COMBAT SYNDICALISTE sección española carece de espacio. Ocho páginas son pocas y mucho material que nos llega, o sufre retraso o no se publica, sin que se nos pueda cargar la culpa a nosotros. Tomen nota de ello los colaboradores espontáneos.

ANTENA

ría el trayecto en unos seis kilómetros.

También arriesga quedar en situación lírica el túnel de los Brucs a Castellolí, significando la existencia del mismo la anulación del sector curvilíneo más difícil de la Nacional II, antiguamente conocida por carretera de Madrid a Francia por la Junquera.

LA LOGICA MISMA

BARCELONA. — Antonio Martínez Tomás, antiguo corresponsal de «La Vanguardia» en París, ha tenido el humor de escribir el siguiente criterio, que suscribimos:

«En toda ocasión el oro, el dinero, ha sido un formidable instrumento de corrupción. Pero en la sociedad de nuestros días el dinero se hace tanto más perturbador y degradante ante las necesidades que los propios «consumistas» se han creado. El coche, el lujo, el club, los viajes de placer, las ostentaciones... Por el dinero se desciende a las servidumbres y a las claudicaciones más aborrecibles.»

ROBO SACRILEGO

MANRESA. — Los ladrones penetraron en la noche del «jueves santo» en la iglesia parroquial de Sentmenat, llevándose un amplificador y un micro de gran valor, tras haber cepillado los cepillos. Un inspector llegado de Manresa sospecha de Judas, que descubrió camuflado entre los 12 apóstoles.

TARRASA-PARIS-LONDRES

TARRASA. — A propuesta del concejal pedáneo Fresnedillo, el Ayuntamiento egarense ha aprobado un dictámen propugnando la instalación en Tarrasa de una línea de Metro vertebrado que irá, o iría, de las viviendas de St-Llorens de Munt hasta el puente del Paseo. Antes de empezar las obras del Metro ya ha sido fijado el precio del billete: tres pesetas. Actualmente el viaje en autobús cuesta seis reales.

HUELGA EN LA T.V.E.

MADRID. — Más de cien técnicos de la Televisión se declararon en huelga el 2 de abril próximo pasado en exigencia de un aumento de salario al 15 por 100, pago de las horas extraordinarias de trabajo y derecho a asociación li-

bre. La interrupción de labores duró unas horas, siendo debida a la negativa de la dirección a recibir una delegación del personal reclamante deseosa de entablar negociaciones. Por orden del gobierno los huelguistas han sido suspendidos de empleo y sueldo por tiempo indefinido. A causa de esta actitud despótica reina mal-estar en la Tele de Madrid y correspondencias de las grandes ciudades, previéndose una huelga general del Ramo si las autoridades del caso no varían de procedimiento.

BARBARIE FRANQUISTA

PERPINAN. — Un centenar de objetores de conciencia belgas, franceses, holandeses, alemanes, americanos e ingleses el día 11 de abril se recogieron en el puente internacional de Bourg-Madame al ser rechazados por la guardia civil al ir a entrar en España. El objeto de la comitiva era acompañar a siete objetores de conciencia hispanos que se dirigían desde Ginebra a Valencia para reclamar de Madrid un estatuto similar al que rige en Francia y además levantar un estado de opinión en España favorable al objetor José Luis Beunza, preso desde junio de este año en la ergástula de la capital levantina por haber rechazado el cumplimiento del servicio militar.

Al empezar los objetores a cru-

zar el puente, la guardia civil ayudada por sus congéneres de la Policía Armada, la emprendió a culatazos contra aquéllos, hiriendo a doce, dos de ellos gravemente.

Es de notar que, fieles a sus preceptos pacifistas, los agredidos no atacaron a los genizaros de Franco ni siquiera para defenderse. A los siete españoles la G. C. se los llevó detenidos España dentro camino de la cárcel de Madrid.

CONTRA UN PROYECTO DE LEY

MADRID. — En una declaración conjunta José Ma Areilza, Joaquín Satrustegui, Joaquín Ruiz Jiménez y Enrique Tierno Galván, se elevan contra el proyecto de ley de Orden Público tendente a agravar procedimientos y penas en lugar de ponerlos más en consonancia con las normas jurídicas de países más adelantados. Como conclusión a sus comentarios los firmantes advierten que, «Cuantos crean en la madurez política del pueblo español y que, en consecuencia, aspiran a una evolución democrática del sistema y desean la integración de España a la Europa de postguerra, deben oponerse a este proyecto de ley manifiestamente reaccionario».

OTRA VOZ CONTRA EL ATRASO

LISBOA. — Protestando contra la prohibición sistemática de la sindicación libre de trabajadores, veintituna colectividad obrera se han dirigido al presidente Caetano en solicitud formal de «derecho de huelga, sindicación libre y legitimación de los delegados ejerciendo función sindical en los trabajos».

Servicio de Librería

«El autoanálisis», Karem Horney	8 00
«Así cayeron los dados», V. Botella Pastor	9 00
Luis Ramírez: «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)	16 50
«El Apoyo Mutuo», Kropotkin	18 00
«Arte de bien vivir», Schopenhauer	5 00
«Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa	4 50
«El alma y el amor», Magnus Hirschfeld	5 00
«El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti	12 00
«La Eugenesia», G. F. Nicolai	15 00
«Arte y alienación», Herbert Read	15 00
«La cité future», Tarbouviech	8 00
«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las	

liberaciones humanas», Max Nettlau	1 50
«Arte de pensar», Ernest Dimnet	5 25
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maitre»	54 00
«Carte des vitamines et calories», Orano	5 00
«Las catalinarias», Juan Montsalvo	6 50
«La Catalogne Libre», Orwells	6 00
«El aire y sus misterios», C. M. Botley	6 50
«La alegría de Vivir», O. Sweit Marden	5 50
Brenan, «Laberinto español»	27 00
Colodny. «Asedio de Madrid»	30 00
Southworth, «Mito de la cruzada de Franco»	14 50
Reich, «Revolución sexual»	21 00
Joll, «Los anarquistas»	18 00
Carr, «Bakunin»	45 00

Pedidos a : Roque LLOP
33, rue des Vignoles, Paris (20)

LA LUTTE DES CLASSES EN CHINE

Parallèlement au grand bond en avant on développe le processus des Communes populaires qui correspondent à la nécessité de regrouper d'une manière stable de grandes masses paysannes dans des organismes plus vastes et plus appropriés que les villages. Au début août, sous prétexte de préparer la lutte contre une éventuelle agression impérialiste, le comité central du parti fait procéder à la création de Milices populaires, c'est-à-dire à l'armement des activistes du parti : le 29 août, il prend la décision d'étendre le système des communes rurales à la totalité de la paysannerie.

Chaque commune réunit dans une même unité sociale et économique tous les villages d'un canton, et organise l'activité de dizaines de milliers de travailleurs qui mènent la vie de soldats en campagne. La paysanne chinoise est maintenant libérée du fardeau d'entretenir son ménage, afin de pouvoir travailler davantage sur les chantiers. Tandis que les autorités publient chaque semaine des communiqués de succès sur la « bataille du riz » et la « bataille de l'acier », la journée de travail s'allonge jusqu'à des heures avancées de la nuit. Pour ne plus perdre un seul instant, les dirigeants décident que les réunions de formation technique et d'éducation idéologique se tiendront durant les repas qui devront être pris en silence.

Vers septembre, toute la presse annonce dans le style tapageur et triomphaliste qui lui est habituel que la Chine vient de dépasser le stade du socialisme pour aborder celui du communisme : le principe « à chacun selon ses besoins » allait être mis incessamment en application. Et, effectivement, quelque temps après, des distributions gratuites de vêtements et de nourriture ont lieu dans les communes.

Mais contrairement à toutes les prévisions, la paysannerie ne semble guère enthousiaste devant ce « début du communisme » qui, en échange d'une année de travail forcené lui offre à peine le minimum vital ou plutôt, ce que Marx appelait déjà l'entretien élémentaire de la force du travail.

Où sont les bicyclettes, les postes transistors, et toutes les merveilles des villes promises par les cadres? En octobre, la déception des paysans se transforme en colère puis en révolte. Des émeutes éclatent dans le Henan, le Si-

chuan, le Hebei, le Jiangxi et le Guandong. Les forces de sécurité, inquiètes, tiennent une conférence à Cheng-Chow pour étudier les moyens de briser « l'esprit de rébellion et de sabotage ». Les Tribunaux populaires réapparaissent, mais ils n'ont plus aucun rapport avec ceux de 1949, car ce ne sont plus que des instruments de terreur mis en place par la police. Cependant, ni les menaces, ni les sanctions, ni les appels au patriotisme et au dévouement socialiste ne viennent à bout de l'obstination de la paysannerie, qui laisse le plus souvent pourrir sur place la part de récolte qui devait revenir à l'Etat.

Les dernières semaines de l'année 1958 sont inquiétantes et sombres pour la bureaucratie. Certes, partout la police reste maîtresse de la situation. Ployés sous la terreur, paysans et ouvriers se taisent. Dans les réunions, les cadres n'entendent plus de critiques malsonnantes et ne sont plus interrompus par des réflexions ironiques, mais, en revanche, ils ne parviennent plus à extorquer à leurs auditeurs le moindre applaudissement ou la moindre proposition constructive. Devant ce peuple, volontairement inerte et amorphe, qui s'enfonce dans un silence buté et un refus de participation, la bureaucratie éprouve soudain son immense impuissance et son extrême vulnérabilité. De nouveau, le spectre d'une révolution prolétarienne hante les anciens révolutionnaires qui, dans les palais gouvernementaux à Pékin, se trouvent maintenant presque aussi isolés du peuple que l'étaient naguère les dignitaires de l'ancien régime (8).

Bientôt, on apprendra que plus de 400.000 « hauts-fourneaux villageois » ont été abandonnés, tant la qualité de leur acier était faible : quant au reste de la « sidérurgie rurale », les statistiques officielles n'en tiendront même plus compte. Le chaos économique qui s'étend suivant un processus de réaction en chaîne est tel qu'en décembre le gouvernement prend des mesures de rationnement alimentaire. Dans les campagnes l'approvisionnement irrégulier ou inexistant pour certains produits, contraignent les communes à une autarcie plus ou moins complète.

Les contradictions internes de la classe dirigeante ont joué un rôle prédominant dans les causes de cet échec. Une grande part de responsabilité incombe aux cadres

ruraux dont la carrière ou simplement la sécurité, dépend de leur aptitude à faire triompher la ligne générale du comité central. Nul d'entre eux est assez téméraire pour faire observer que les décisions prises en haut lieu sont inapplicables localement. Au contraire, un arrivisme forcené a partout conduit les cadres à instituer entre eux de véritables compétitions de vitesse dans l'empressement à appliquer les directives officielles.

Durant l'année 1958, ce fut à celui qui éblouirait les dirigeants par les rapports les plus sensationnels. Une fois cette course aux raccords commencée, il n'y eut plus de limites, à tel point que le comité central finit lui-même par en être intoxiqué et, se croyant réellement poussé par tout le peuple unanime il glisse sur la pente des exigences les plus insensées.

La bureaucratie ne se contente pas de prélever une fraction énorme du produit social pour sa consommation (au moins 20 pour 100 de revenu national), mais sa gestion de l'économie conduit à un effroyable désordre. L'effort immense imposé aux masses populaires a été abominablement gaspillé. Jamais, sans doute, aucun système d'organisation de la production n'avait atteint pareil degré de monstrueuse absurdité.

L'explication officielle de cette catastrophe économique, fut que des « statisticiens inexpérimentés » avaient faussé les chiffres... Pour apprendre ce que toute ménagère sait au bout de cinq minutes, la bureaucratie avait mis en branle des administrations gigantesques qui ont parcouru tout le pays, dressé des courbes, compilé un nombre incalculable de chiffres, pour conclure finalement que le « problème du ravitaillement est réglé pour un demi-siècle », alors qu'au même moment le peuple se demande s'il aura de quoi manger demain, et s'il ne se porterait pas mieux en s'occupant lui-même de ses propres affaires.

Le 10 décembre 1959, la VI^e Session du Comité central communi-

(8) « Socialisme ou barbarie » num. 29. Décembre 1959, février 1960.

que toute une série d'importantes concessions aux travailleurs : réduction de la journée de travail à 10 heures, augmentation des salaires payés en argent, abandon des méthodes militaires d'organisation du travail, restitution aux paysans qui en feront la demande de leurs maisons et de leurs meubles. Peu après, on apprenait que Mao abandonnait la présidence de la République (mais non la présidence du parti). Le 23 août 1959, le Comité central admet que les statistiques sont d'un optimisme excessif et réduit les objectifs du plan.

L'URSS, après avoir dénoncé son pacte sur la fabrication d'armes atomiques, rappelle ses techniciens et annule tous ses contrats commerciaux en juillet 1960. En 1961, le gouvernement chinois renonce au primat de l'industrie lourde et accorde désormais la priorité à l'agriculture et à l'industrie légère : dans les communes, jusqu'à 1/3 du sol est redistribuée sous forme de lopins individuelles et des marchés libres sont rétablis pour certains produits. Au printemps 1962, après de multiples modifications, on assiste à la complète liquidation de la Politique des Trois Drapeaux Rouges.

Cet échec met à jour des divergences graves au sein même du parti : de nombreux dirigeants estiment que l'appareil de direction est inadapté à l'évolution des conditions sociales et que les conceptions de Mao sur l'économie mènent le pays au désastre. Selon les apparences extérieures et dès avant cette période, Mao semble écarté du pouvoir effectif de décision. Bien entendu, toutes ces divergences et oppositions ne sont connues que dans les hautes sphères de la classe dirigeante. L'ensemble de la population et même les militants de base du parti (9)

(Suite page VI.)

(9) Depuis 1956, date du VIII^e et dernier Congrès du Parti, les dirigeants ne se sentaient pas tenus d'expliquer l'orientation de leur politique devant leur base. (Accessoirement, cette attitude constituait une violation flagrante de la Constitution).

PAKISTAN, CEYLAN, MADAGASCAR

MEME COMBAT

L'Asie à feu et à sang, c'est un peu une habitude. Cependant, quelque chose de nouveau vient de s'y produire, qui éclaire un peu plus nos lanternes sur les dessous de la politique entre Etats.

Divisé physiquement, le Pakistan ne se maintenait que par la bonne volonté de ses composants. Que l'un des deux lâche l'autre, et l'engrenage de la sécession était enclenché. Ce fut le cyclone de l'an passé qui amorça le phénomène : la partie riche et puissante du pays ne vint pas en aide à la faible quand elle en eut besoin. Comment, dans ce cas, ne pas comprendre l'accumulation de haine dans un peuple meurtri, et ne pas comprendre la réaction humaine qui se fit : puisque l'on ne veut pas s'occuper de nous, occupons-nous donc de nous-mêmes.

La réaction du peuple est normale, mais, dans les pays sous-développés, l'homme-prophète a encore plus d'importance (oui, c'est possible) que chez nous. Et voilà un parti autonomiste qui vole vers la victoire. Action, réaction; l'autre moitié le fâche, et

c'est la guerre civile. Qui va aider qui, parmi les puissances étrangères? On pouvait logiquement s'attendre à ce que les gouvernements établis aident le gouvernement établi, que les révolutionnaires aident le peuple écrasé. Erreur : Mao aide le gouvernement légal; Moscou et l'Inde font des clinis d'œil aux révoltés. Donc, l'intérêt économique de la Chine passe avant toute révolution, surtout si elle n'est pas contrôlée.

Or, voilà qu'il se passe du nouveau à Ceylan; voilà que des « Maoïstes », des « Guevaristes », des révolutionnaires, ceux-là qui savent où ils vont, qui veulent prendre le pouvoir, qui ne sont pas seulement ce peuple qu'on trompe comme un enfant, entament la révolution, s'emparent de plusieurs villes.

On pourrait s'attendre à ce que, logiques jusqu'au bout, d'Inde et Moscou regardent du côté des révoltés. C'est le contraire : cette fois, on aidera le gouvernement.

Donc, l'intérêt économique de l'Inde et de l'URSS passe avant la logique et la révolution.

Et pourtant, quelle est la différence entre ces deux soulèvements, sinon que l'un est aux premières pages et l'autre soigneusement escamoté? Que l'un est formé d'une population manœuvrée par des opportunistes, d'autre de révolutionnaires qui veulent faire la révolution? Tout cela est minime, face au fait commun : la révolte, l'indignation, le désir de liberté!

Et comment ne pas penser également ou soulèvement des provinces pauvres du Sud de Madagas-

car? Là aussi, ce sont des paysans, pauvres et exploités : des hommes lassés de payer sans qu'on leur apporte rien, qui se sont lancés à l'assaut des postes militaires, armés de sagaies. Et comme il faut bien trouver un responsable, on a cherché quelques maoïstes, et on les a enfermés.

Finalement, tout cela est un même et seul combat. Mais il n'a rien à avoir avec les fantaisies sportives de la semaine passée.

AGITATION AU PAYS BASQUE

Le dimanche de Pâques, jour de la patrie au pays basque, à l'appel du mouvement « Embata », plusieurs milliers de manifestants étaient massés sur la place Louis XIV, à St-Jean-de-Luz, afin de manifester leurs sympathies avec les prisonniers de Burgos. A midi, tandis que la foule attendait patiemment (les gendarmes aussi), un groupe de militants débouchant de la rue de la République et déployant des banderoles sur lesquelles on lisait « Solidarité avec les prisonniers basques », monta sur le kiosque, sorte d'estrade qui avait été montée sur la place pour une séance de musique et harangua la foule sur le thème de « Eusko gudoriak gero » (Nous sommes les nationalistes basques) et entonnant l'hymne basque. La foule surchauffée chantait-elle aussi et on put entendre une vieille dame crier : « Que c'est beau, que c'est beau ! »

Mais le maire, qui ne l'entendait pas de la même façon, fit appel aux gendarmes mobiles et au commissaire de police. Celui-ci, à plusieurs reprises, voulut déloger le groupe du kiosque, mais à chaque fois les manifestants, à coups de poing lui faisaient rebrousser chemin.

Le commissaire, voulant s'emparer du micro, fut bousculé, jeté à terre, et un gardien de la paix le lamentait de voir sa main qui saignait, ce qui a fait dire aux journaux qu'un « gardien de la paix avait été blessé ». Pendant ce temps, les gaullistes qui, n'en doutons plus sont en très bon voisinage avec les fascistes espagnols, avaient branché un haut-parleur qui dégueulait la « Marseillaise ».

Devant tout ce tumulte les nationalistes basques quittèrent la

place en direction de la rue Gambetta sous les applaudissements de la foule. Naturellement, les fascistes, aidés par les gaullistes passaient à l'action en disant qu'ici on était en France et qu'ils n'ont qu'à aller en Espagne manifester. Un ancien conseiller municipal gaulliste, Mr Royer, brandissait un drapeau tricolore. Devant la flagrante provocation qu'il faisait dans la manifestation, il fut prit à partie par les manifestants, qui lui arrachèrent le drapeau et lui firent les caresses dues à son rang.

Après deux heures de défilé et de bagarres avec le soi-disant gardien de l'ordre, la dispersion fut ordonnée.

Il est à noter que le nouveau maire et conseil municipal n'ayant pas osé dire aux dirigeants que la manifestation était interdite ont préféré attendre la dernière minute pour l'interdire.

On a même pu entendre un nommé Mr Sarazin, conseiller, déclarer : « Ce doit être une erreur. Dans la dernière réunion du conseil on était tous d'accord pour autoriser la manifestation. Je ne comprends pas. »

Coincidence, sur le journal de lundi on pouvait lire un communiqué de la mairie qui disait : « A l'unanimité, le maire et le conseil municipal de St-Jean-de-Luz, tiennent à préciser les points suivants :

1°. Qu'ils n'interdisaient pas l'« Alberri Eguna ».

2°. Qu'ils n'interdisaient aucune manifestation en dehors de celle de 12 heures, place Louis XIV.

On voit avec quelle hypocrisie les responsables de notre ville savent prendre des responsabilités.

Un militant de la CNT

La lutte des classes en Chine

(Suite de la page V.)

ignorent complètement la crise de la direction.

Que signifie cette crise? On sait qu'en Chine il n'y a pas réellement eu de révolution socialiste, mais une révolution sociale dans laquelle les rapports de production ont effectivement changé : le capitalisme bureaucratique d'Etat a succédé au féodalisme. Seulement jusqu'à présent, en URSS ou dans les Démocraties Populaires, lesquelles se sont trouvées en proie à des déchirements ou à des règlements de compte internes, la bureaucratie s'est toujours épurée à partir du sommet. En effet, son mode d'appropriation de la société l'oblige à être centralisée. Son sommet se doit de rester fixe car en lui repose toute la légitimité du système : et, si les hommes peuvent y être abattus ou changés, la fonction doit demeurer dans la même majesté indiscutable. Le pouvoir qui abat, en abattant à son gré la faction adverse, par ce simple geste se redéfinit lui-même comme le seul pouvoir existant (10). Voilà ce qui a manqué en Chine où la permanence des ad-

versaires proclamés montre à l'évidence une scission de la classe dominante.

Tandis que Mao se retire officiellement sur « le front de la réflexion idéologique », ses adversaires effectuaient une reprise en mains de tout l'appareil de direction. Un nouveau système de primes et de « stimulants matériels » fit son apparition dans les usines en vue d'augmenter la productivité. Dans les campagnes, les communes ont triplé en nombre et se réduisent maintenant aux anciennes limites des villages. Le troisième plan quinquennal, annoncé en 1965, accordait de nouveau la priorité à l'industrie lourde.

Les maoïstes, en voie d'être de plus en plus écartés des centres de décision, concentrent tous leurs efforts sur l'armée qu'ils contrôlent par l'intermédiaire de Lin Biao, ministre de la Défense depuis 1959. Et, c'est à partir de l'armée qu'ils vont chercher à reconquérir la totalité du pouvoir.

(10) « Internationale Situationniste » n° 11. Octobre 1967.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT. Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

SYNDICAT UNIQUE DES CUIRS ET PEAUX DE LA R. P.

Le Syndicat unique des Cuir et Peaux de la R. P. est prêt pour un nouvel essor en 1971. Tous les camarades salariés de ces professions sont invités à prendre contact auprès du responsable juridique de la 2° U. R., tous les samedis après-midi.

COMMUNIQUES

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action. Les cartes 1971 sont disponibles.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux. Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester
Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2. Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons : En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

« CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER »

Le n° 100 des « Cahiers des Amis de Han Ryner est paru. (3, Allée du Château, 93 - Pavillons-s-Bois).

Au sommaire : Claude Aveline : « D'un porte - fer inconnu ». Georgette Ryner : « L'idée de la mort dans l'œuvre de Han Ryner ». Guy Lavaud : « Un symbolisme philosophique ». Louis Simon : « Variations pour Psychodore ». Han Ryner : « Franco. Les statues sont vivantes, Niobé ».

Pierre Cauchon : « Ne jugez pas ». Gaston Albert : « Ecce-Homo ». « En faveur d'A la découverte de Han Ryner », etc.

CONSTITUTION D'UN GROUPE LIBERTAIRE A BREST

Divers camarades ont émis l'idée de le reconstituer; car des jeunes gens se réunissent se réclamant de l'idéal anarchiste. Plusieurs sont venus me rendre visite le 11 mars, à la suite d'un appel paru dans « Le Monde Libertaire » de mars. Mais cet appel s'adresse inconditionnellement à tous, même ceux séparés par des divergences mineures. Tous ceux intéressés à la diffusion des idées de Bakounine, Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Fernand Pelloutier dans Brest et le Finistère sont priés d'écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29, N-Brest.

1er MAI

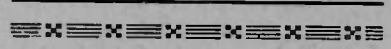
à 10 heures

MEETING D'AFFIRMATION ANARCHO-SYNDICALISTE

au 33, rue des Vignoles, avec des orateurs français et espagnols.

Organisé par la CNTF.

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins 24 00
Carlos M. Rama : « La crise espagnole du XX° siècle 29 00
P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » .. 9 30
« A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle 8 00
Bakounine : « La liberté » .. 5 50
Cohn-Bendit : « Le Gauchisme » 15 00
« Histoire du chant de l'International », Hem Day .. 1 50
Album d'Art Espagnol-Exil 1 30
« Amant et uran », H. Ryner 7 50
Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune » 6 15
« L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski 2 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 6 00



Le Directeur de la publication : **LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

A PROPOS DE **LE COMBAT**

C.N.T. **SYNDICALISTE** A.I.T.

LA REPRESSION SEXUELLE

Première partie

Il est évident que l'on ne peut parler sexualité ou problèmes sexuels, sans évoquer le terrorisme anti-sexuel, le puritanisme, l'obscurantisme clérical, ou l'hypocrisie laïque, en un mot tout ce qui prétend défendre l'ordre public et les bonnes mœurs, la morale et la bonne tenue, le mariage et la fidélité conjugale, la chasteté pré-nuptiale et le devoir de procréation, tout ce contre quoi nous luttons dans ce domaine. C'est le combat de l'émancipation féminine, de la liberté de l'amour, du droit à la sexualité libre, contre les forces réactionnaires de tous bords. Cependant il est également évident que nous ne pouvons aborder ce problème que négativement, c'est-à-dire sous l'angle de la lutte contre le pouvoir qui supprime, mutile ou étouffe la liberté sexuelle qui est une composante essentielle de la liberté tout court.

Le problème sexuel est un cas particulier du problème général de la société de classe, l'aliénation sexuelle est un des multiples aspects de l'aliénation qui traverse de part en part la société capitaliste. A la limite, la vente du plaisir sur le trottoir ou en maison spécialisée s'effectue à même titre que la vente de la force de travail sur le marché du travail; on se trouve dans le mariage et la famille, une image réduite des antagonismes contradictoires dans lesquels se meut la société capitaliste sans pouvoir ni les résoudre ni les surmonter. Ainsi la lutte contre l'oppression sexuelle nous renvoie à la lutte contre la société d'exploitation de l'homme par l'homme et son système de perpétuation. Mais, par quelles voies articuler la lutte contre la répression sexuelle à la lutte révolutionnaire. Il s'agit bien d'abattre le capitalisme pour que naisse le socialisme libertaire, mais cette exigence ne doit pas nous faire oublier que l'homme vit dans le présent et que sa vie quotidienne, dont fait partie la sexualité, exige des solutions concrètes, positives et immédiates. Il n'y a pas de solution réelle, définitive au problème sexuel dans le cadre de la société d'exploitation de l'homme par l'homme, et pourtant il faut

donner des réponses pratiques à des questions qui se posent avec acuité et qui ne tolèrent pas qu'on les élude longtemps.

Le rapport de l'homme à la femme est aliéné dès que la société est divisée en classes, dès que s'instaurent la division du travail et l'aliénation économique, dès qu'apparaît la propriété privée dont le mariage est à la fois l'expression et la condition; le mariage monogamique établit par rapport au patriarcat représente l'assujettissement d'un sexe à l'autre, l'homme étant le patron, la femme le prolétaire. Trop souvent encore, la femme « proie et servante de la volupté collective », fait les frais de « l'opération sexuelle » : avilie, méprisée, dégradée, abandonnée, c'est elle qui supporte toutes les misères des relations sexuelles. L'infériorité maintenue de la femme, ainsi que son oppression, pervertissent tous les rapports sexuels comme rapports de domination de maître à esclave.

Il se trouve que jusqu'à présent les rapports sexuels dans leur ensemble sont rivaux à la nécessité biologique de transmettre la vie, laquelle est médiatisée dans son ensemble et socialement par l'obligation pour le capital d'assurer la reproduction de la force de travail vivante source de plus-value. La liberté sexuelle est donc réprimée au nom des nécessités économiques et démographiques de l'accroissement de l'armée salariale. L'idéologie de la maternité rédemptrice ou heureuse, de la procréation — familles nombreuses et vertueuses —, la mystification naturaliste reposent sur cette réalité terre à terre de la reproduction biologique et sociale de la force du travail. Le problème sexuel reflète ainsi, par là, tout le mode d'organisation du travail et les exigences de ces relations de travail : le rendement, la discipline, etc... et l'accroissement du potentiel productif humain se fait sur le dos des femmes... et voilà en partie pourquoi toute sexualité non destinée à la procréation est réprimée. Le mariage étant le couronnement de la « carrière sexuelle », la promotion, en comprend les mesures destinées à empêcher aux jeunes par tous les moyens l'accès aux relations sexuelles li-

bres. Aussi n'est ce pas étonnant qu'on cherche à intimider les jeunes en leur faisant miroiter le spectre des « conséquences », c'est-à-dire, la hantise de l'enfant « illégitime », sanction du geste coupable; nombreux encore sont les éducateurs et les médecins réactionnaires qui n'hésitent pas à dire que le meilleur frein à la sexualité c'est la crainte de l'enfant.

Le problème sexuel est au cœur de ces systèmes de contrainte, de ces gendarmeries spirituelles dont le dogme principal est le renoncement. Ces systèmes d'éducation ont pour but de transmettre un contenu de comportement proposé compatible avec les exigences de l'ordre en place, de sécréter des idées « raisonnables », conformistes et de modeler les affects et les besoins dans le sens de l'attachement à l'autorité établie. Tel est le rôle de ces agences, de ces usines idéologiques, mystificatrices que sont l'école, la famille, l'armée, l'église, les mass média — presse, cinéma —. Or, dans toutes ces formations dites « culturelles », circule le même modèle sexuel, se distille la même image de la sexualité, s'élaborent les mêmes attitudes, les mêmes « valeurs ». Le plaisir sexuel est condamné comme « vil et méprisable » à des degrés divers; étant parmi les plus forts et les plus élémentaires il est modèle du plaisir en général, et de par cela même il est traqué comme l'image de la négation, de l'abstinence, de la répression et du renoncement. C'est pourquoi l'église en particulier est si farouchement opposée à la libération sexuelle qui signifierait la dissolution de toutes ses fables sur la cher, le péché et la confession dont on connaît le rôle dans la religiosité maniaque des momies végétatives, des moines et autres soutanes. Ainsi la lutte pour la libération sexuelle rejoint la lutte contre la morale, la religion, toutes ces superstructures idéologiques qui, sur la base de l'Etat et ses organes — armée, « justice », police — perpétuent le système d'oppression. Ainsi sans démonter et expliquer ici tout le mécanisme de la répression et de l'oppression il faut insister sur la cohérence du système en matière de sexualité dont la clef

de voûte est représentée par le mariage : pour préserver le système de propriété privée, le mariage est soigneusement protégé comme une de ses conditions.

Le mariage devient le ciment de la famille monogamique procréatrice destinée à canaliser la vie sexuelle dans le sens de la reproduction de vie socialement et économiquement nécessaire. Cette finalité du mariage entre en contradiction avec l'ensemble des besoins sexuels qui ne tolèrent pas un tel carcan. De là naît le conflit et l'organisation de la répression qui pour se faire plus efficace se fait plus méthodique : elle commence dès l'enfance avec la répression de la sexualité infantile, culmine à l'adolescence avec le terrorisme et la violence directe, et se maintient tout au long de l'existence sous des formes — répression de l'adultère, de la prostitution, de l'homosexualité —, et par des moyens des plus divers. Les besoins sexuels résistent et cherchent à obtenir satisfaction malgré les paragraphes de loi, les interdictions, les dangers des « suites ». Ce sont ces conflits entre les désirs sexuels et les interdits qui engendrent particulièrement à l'adolescence, de nombreux traumatismes baptisés pudiquement « crise d'adolescence » qui se terminent souvent par des névroses.

Claude LAPORTE

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-84
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

29 AVRIL
1971
NUMERO 653
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

1^{er} MAI

La lutte entreprise
par les révolution-
naires pendus à

Chicago ne prendra fin qu'avec l'abolition du
capital et du salariat.

NON

aux défilés
processionnaires

OUI

à l'action di-
recte du pro-

létariat contre le capitalisme et l'Etat.

LES COMMUNES

Les Communes de Lyon et de Marseille, déjà étouffées par Gambetta, renaissent de leurs cendres.

« Nous voulons, écrivait la Commune de Marseille à la Commune de Paris, le 30 mars 1871, la décentralisation administrative, avec l'autonomie de la Commune, en confiant au conseil municipal élu de chaque grande cité les attributions administratives et municipales.

» L'institution des préfetures est funeste à la liberté.

» Nous voulons la consolidation de la République par la fédération de la garde nationale sur toute l'étendue du territoire.

» Mais, par-dessus tout et avant tout, nous voulons ce que voudra Marseille. »

Les élections devaient avoir lieu le 5 avril, à 6 heures du matin; c'est pourquoi le général Espivent réunit aux équipages de la *Couronne* et du *Magnanime* toutes les troupes dont il put disposer et, le 4, il bombarde la ville.

Un coup de canon à blanc avait averti les soldats; mais, comme ils rencontrèrent une manifestation sans armes suivant un drapeau noir et criant: Vive Paris! ils se laissèrent entraîner par la foule, avec les artilleurs et la pièce de canon qui venait de tirer deux autres coups.

Espivent, de l'autre côté, par le fort Saint-Nicolas, faisait bombarder la préfecture, où il supposait la Commune.

Landeck, Megy, Canlet de Tailiac, délégués de Paris, allèrent avec Gaston Crémieux trouver Espivent et lui exposèrent qu'il ne voudrait pas faire égorger des hommes sans défense.

Espivent, pour toute réponse, fit arrêter Gaston Crémieux et les délégués de Paris, contre l'avis formel de ses officiers.

Il fut obligé, cependant, de laisser aller ces derniers, qui avaient mission de lui signifier les volontés de Marseille (les élections libres et les gardes nationaux seuls chargés de la sécurité de la ville).

« Moi, dit Espivent, je veux la préfecture dans dix minutes, ou je la prends de force dans une heure. »

« Vive la Commune ! » s'écrièrent les délégués et, à travers la foule et les soldats fraternisant avec le peuple, ils partirent.

Espivent fit cacher derrière les fenêtres des réactionnaires et des chasseurs. La fusillade dura sept

heures, soutenue par les canons du fort Saint-Nicolas.

Quand cessa le feu, la terre était couverte de cadavres.

Tandis que le sang coulait dans les rues pleines de morts, le Gallifet de Marseille donna l'ordre de fusiller les prisonniers à la gare (c'étaient des garibaldiens qui avaient combattu contre l'invasion de la France et des soldats qui n'avaient pas voulu tirer sur le peuple). Une femme, son enfant dans ses bras, et un passant qui trouvaient sévères les ordres d'Espivent, furent passés par les armes ainsi que quelques autres citoyens de Marseille, entre autres le chef de gare, dont le jeune fils demandait grâce pour son père. Espivent écrivait à son gouvernement, à Versailles :

Marseille, 5 avril 1871.

« Le général de division à M. le ministre de la Guerre.

» J'ai fait mon entrée triomphale dans la ville de Marseille avec mes troupes; j'ai été beaucoup acclamé.

» Mon quartier général est installé à la préfecture. Les délégués du comité révolutionnaire ont quitté la ville individuellement hier matin.

» Le procureur général près de la cour d'Aix, qui me donne le concours le plus dévoué, lance des mandats d'amener dans toute la France; nous avons cinq cents prisonniers que je fais conduire au château d'If.

» Tout est parfaitement tranquille en ce moment à Marseille.

» Général Espivent. »

Ainsi fut définitivement égorcée la Commune de Marseille, par ce même Espivent, qui sur des données fantastiques mena dans le port de Marseille la fameuse chasse aux requins, dont pas un seul n'existait.

Malgré les épouvantables répressions de Marseille, Saint-Etienne se leva.

Le préfet Lespée y rétablit d'abord l'ordre à la façon d'Espivent; on cita de lui cette phrase : — Je sais ce que c'est qu'une émeute : la canaille ne me fait pas peur !

La canaille, comme il disait, le connaissait si bien qu'ayant momentanément repris Saint-Etienne, elle le fit arrêter et conduire à l'Hôtel de Ville où sa mort arriva dans des circonstances inattendues.

Lespée avait été confié à deux hommes, nommés l'un Vitoire,

l'autre Fillon; ils devaient simplement veiller sur lui.

Vitoire était une sorte de Girondin, Fillon au contraire était si exalté qu'il s'était mis deux écharpes, souvenirs de luttes passées, l'une autour de la taille, l'autre flottant à son chapeau.

Bientôt, une discussion s'éleva entre Vitoire, qui cherchait à excuser le préfet, et Fillon, qui citait le propos tenu par Lespée.

Vitoire continuant à soutenir Lespée, Fillon, hors de lui, tira un coup de revolver à Vitoire, un autre au préfet, et reçut lui-même un coup de fusil, d'un des gardes nationaux accourus au bruit. — Il avait tant vu trahir, le pauvre vieux, qu'il en était devenu fou, ne s'imaginant partout que trahisons.

La mort de Lespée fut reprochée à tous les révolutionnaires, celle de Fillon à son meurtrier.

Les mineurs remontés des puits s'étaient joints au soulèvement, mais ce ne fut point la garde nationale qui maintint la sécurité dans la ville; l'ordre fut fait par la mort.

Narbonne alors se leva. Digeon, caractère de héros, avait entraîné la ville.

Une première fois les soldats sont, eux aussi, entraînés.

Raynal aîné, ayant été l'auteur d'une attaque de la réaction, est pris comme otage.

La proclamation de Digeon se terminait ainsi :

« Que d'autres consentent à vivre éternellement opprimés ! qu'ils continuent à être le vil troupeau dont on vend la laine et la chair !

» Quant à nous, nous ne désarmerons que lorsqu'on aura fait droit à nos justes revendications, et si on a recours encore à la force, pour les repousser, nous le disons à la face du ciel, nous saurons les défendre jusqu'à la mort ! »

Brave Digeon ! il avait vu tant de choses qu'au retour de Calédonie nous l'avons retrouvé anarchiste, de révolutionnaire autoritaire qu'il avait été, sa grande intégrité lui montrant le pouvoir comme la source de tous les crimes entassés contre les peuples.

Narbonne ne voulant pas se rendre, on fit venir des troupes et des canons. Les autorités de Montpellier envoyèrent deux compagnies du génie; celles de Toulouse fournirent l'artillerie; celles de Foix, l'infanterie. Carcassonne envoya de la cavalerie; Perpignan,

des compagnies d'Afrique. Le général Zents prit le commandement de cette armée, à qui on suggérait qu'il fallait traiter comme des hyènes et des ennemis de l'humanité ces gens qui se soulevaient pour la justice et l'humanité.

Quand on leur eut fait sentir l'odeur du sang, on découpla ces mèches.

Le combat commencé de nuit, dura jusqu'à deux heures de l'après-midi.

La ville, n'étant plus qu'un cimetière, se rendit.

Digeon resta seul à l'Hôtel de Ville ne voulant pas capituler, la foule l'emporta; le lendemain seulement, il fut arrêté, ne voulant pas se dérober.

Dix-neuf soldats du 52^e de ligne, condamnés à mort pour avoir refusé de tirer sur le peuple, ne furent pas exécutés parce qu'on craignait les vengeances populaires; on se contenta de passer par les armes sommairement ceux qu'on rencontra dans la lutte.

Narbonne conserva les noms des dix-huit du conseil de guerre.

C'étaient : Meunier, Varache, Renon, Bossard, Meyer, Parrenain, Malaret, Lestage, Arnaud, Royer, Monavent, Legat, Ducos, Adam, Delibessart, Garnier, Charriet, René.

Au Creusot, le soulèvement avait eu lieu avant la Commune de Paris; il commença par un guet-apens contre les ouvriers sur la route de Montchanin, où à chaque révolte ils se rendaient d'abord pour avertir leurs camarades.

Des individus suspects ayant été vus sur la route, en voulant se rendre compte, quinze hommes y furent tués par l'explosion d'une bombe qui y avait été placée : c'est ainsi que le gouvernement pensait avoir arrêté le mouvement.

Le Creusot s'éleva, à la nouvelle du 18 mars, une première fois, les troupes furent retirées : Faites votre Commune, avait dit le commandant. Le Creusot se mit en fête, criant : Vive la République ! Vive la Commune !

Alors, la troupe revenue en plus grand nombre dissipa les manifestants, qui cependant purent faire prisonniers des agents de Schneider, qui se mêlaient dans leurs rangs, en criant : Vive la guillotine ! Ils avouèrent leur mission d'agents provocateurs.

Les révolutionnaires du Creusot envoyèrent des délégués à Lyon et

à Marseille, où régnait une grande agitation.

A Lyon, la place de la Guillotière était pleine de foule, un appel affiché dans toute la ville conviait les populations à ne pas être assez lâches pour laisser assassiner Paris et la République.

Non, les Lyonnais n'étaient pas lâches, mais le préfet Valentin et le général Crauzat, disposant de forces considérables, ils s'en servirent comme ils ne l'eussent jamais fait contre l'invasion.

La garde nationale de l'ordre se réunit à l'armée; l'écrasement de la Commune de Lyon commença.

Le combat dura cinq heures à la Guillotière et à nombreuses places dans la ville.

Albert Leblanc, délégué de l'Internationale, n'ayant pu passer pour aller à la Guillotière, prit dans la ville sa place de combat.

crivit à la tête de son manifeste envoyé à la Commune :

« La République est au-dessus du suffrage universel. [...]

» Les coups d'Etat et les plébiscites sont les causes directes de tous les malheurs qui nous accablent. »

Le plébiscite venait encore de le montrer, et la nomination de l'assemblée de Bordeaux n'est pas sans mystères quand on se rend compte du mouvement qui agita la France entière. Du reste, les dessus du suffrage universel ne peuvent être un secret pour personne; si on ajoute l'effroi des répressions, on verra que les villages-seuls purent être complètement dupes, tout le reste du pays fut maintenu par la terreur.

Les républicains de Bordeaux publièrent également leur manifeste, et le projet d'un congrès

pour leur porter des paroles d'apaisement; la Commune seule répondait.

Paris assiégé par une armée française, après l'avoir été par les hordes prussiennes, tend une fois encore ses mains vers la province; il ne demande pas son concours armé, mais son appui moral; il demande que son autorité pacifique s'interpose pour désarmer les combattants. La province pourrait-elle rester sourde à ce suprême appel?

Ce manifeste était signé par les membres de l'ancien conseil municipal, Barodet, Barbecat, Baudy, Bouvalier, Brialon, Chepié, Colon, Condamin, Chaverot, Cotlin, Chrestin, Degoulet, Despagnés, Durand, Ferouillat, Henon, membres du conseil sortants; Hivert, Michaud, Vathier, Pascot, Ruffin, Vaille, Vallier, Chapuis, Verrières,

cuirassiers et un capitaine furent tués.

Dans le Loiret, le mouvement révolutionnaire fut considérable; il y avait à Paris un comité d'initiative énergique ayant pour secrétaires François David, de Bati-le-sur-Loiret, Garnier et Langlois, de Meung-sur-Loire; ils envoyèrent des délégués chargés de s'entendre avec la Commune.

L'association jurassienne, les habitants de plusieurs villes de Seine-et-Marne (et même de Seine-et-Oise), malgré Versailles, avaient également à Paris des comités correspondants.

Au nord de la France, toutes les villes industrielles, aussi bien que les villes du Midi, voulaient leur Commune.

L'Algérie, dès le 28 mars, donna son adhésion par l'adresse suivante.

EN PROVINCE

Par LOUISE MICHEL

Après ces cinq heures de lutte terrible d'hommes mal armés contre des bataillons, la Commune de Lyon fut morte.

Des secousses pareilles à celles qui agitent les membres de quelqu'un frappé mortellement en pleine vie, se firent sentir longtemps dans les grandes villes après que le mouvement y eut été saigné à la gorge.

De nombreux documents existent sur les soulèvements de Bordeaux, Montpellier, Sète, Béziers, Clermont, Lunel, L'Hérault, Marseille, Marsillargues, Montbazin, Gigan, Maraussan, Abeilhan, Ville-neuve-lès-Béziers, Thibery.

Toutes ces villes et nombre d'autres avaient résolu d'envoyer des délégués à un congrès général qui devait s'ouvrir le 14 mai, au Grand Théâtre de Lyon.

Des lettres de réprobation furent envoyées à Versailles, par les villes de province. On sait les noms de Grenoble, Nyons, Mâcon, Valence, Troyes, Limoges, Pamiers, Béziers, Limoux, Nîmes, Draguignan, Charolles, Agen, Montélimar, Vienne, Beaune, Roanne, Lodève, Tarare, Châlons, Malon, bien informé, comptait par milliers les lettres indignées de province à la ville maudite.

En apprenant la nomination de la Commune de Paris, Le Mans se leva. Deux régiments de ligne envoyés de Rennes et des cuirassiers appelés pour écraser les manifestants, fraternisèrent avec eux.

Le comité radical de Mâcon ins-

convoqué à Bordeaux, dans le but de déterminer les mesures les plus propres à terminer la guerre civile, assurer les franchises municipales et consolider la République.

A Rouen, dès les premiers jours d'avril, les francs-maçons déclarèrent adhérer pleinement au manifeste officiel du conseil de l'ordre, qui porte inscrits sur son drapeau, les mots liberté, égalité, fraternité. prêche la paix parmi les hommes, et au nom de l'humanité proclame inviolable la vie humaine et maudit toutes les guerres, veut arrêter l'effusion du sang et poser les bases d'une paix définitive, qui soit l'aurore d'un avenir nouveau.

A Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Saint-Etienne, le mouvement, toujours étouffé, se réveillait toujours; les journaux poursuivis renaissaient de leurs cendres, emplissant Versailles d'effroi, malgré ses canons bombardant Issy, Neuilly, Courbevoie, et les armées de volontaires appelés contre Paris, sans grand résultat, étaient si infimement minorité que Versailles attirait par la peur de voir partager ce qu'ils n'avaient pas.

Il y eut un moment où tous, à Paris, venaient à la Commune, tant Versailles se montrait féroce, toutes les villes de France demandaient la fin des tueries (elles ne faisaient que commencer).

Le manifeste de Lyon, en date du 5 mai, disait que de tous côtés des adresses avaient été envoyées à l'Assemblée et à la Commune

élus du 30 avril, démissionnaires.

La ville de Nevers envoya à la Commune un manifeste demandant l'union indissoluble entre Paris et la France, la prompte dissolution, et au besoin la déchéance de l'Assemblée de Versailles, dont le mandat était expiré.

Le comité républicain de Melun, dont la devise était : l'ordre dans la liberté ! déclara se rallier à ceux qui cherchaient à guérir les maux du pays, non en rétablissant un ordre de choses suranné, mais en assurant l'avenir.

A Limoges, le 4 avril, les soldats d'un régiment de ligne qui y était caserné ayant reçu l'ordre d'aller renforcer l'armée de Versailles, la foule les conduisit à la gare, leur fit jurer de ne pas s'employer à l'égorgeage de Paris; ils le jurèrent en effet, et remirent leurs armes à ceux qui les reconduisaient, puis retournèrent à la caserne, où devant leurs officiers la ville tout entière leur fit une ovation.

Les autorités se réunirent à l'Hôtel de Ville, et le préfet étant en fuite, le maire se chargea de la répression, il ordonna aux cuirassiers de s'emparer du détachement qui refusait d'obéir, et de charger la multitude; alors le combat s'engagea et bientôt devint terrible. Le parti de l'ordre, en force, eut la victoire, mais le colonel des

« A la Commune de Paris,
» La Commune de l'Algérie.
» Citoyens,

» Les délégués de l'Algérie déclarent au nom de tous leurs commettants, adhérer de la façon la plus absolue à la Commune de Paris.

» L'Algérie tout entière revendique les libertés communales.

» Opprimés pendant quarante années par la double concentration de l'armée et de l'administration, la colonie a compris depuis longtemps que l'affranchissement complet de la Commune est le seul moyen pour elle d'arriver à la liberté et à la prospérité.

» Paris, le 28 mars 1870.

» Alexandre Lambert, Lucien Rabuel, Louis Calvinhac. »

Les premières histoires de 71, écrites lorsque le gouvernement était encore en délire de sang, n'osèrent, à cause des répressions toujours à craindre, mentionner tous les soulèvements révolutionnaires de France, correspondants à la Commune, à ceux d'Europe et du monde, Espagne, Italie, Russie, Asie, Amérique. L'histoire en est partout à écrire comme prologue de la situation présente.

(Le livre d'où est tiré ce texte, « La Commune » par Louise Michel est en vente à la librairie, 33, rue des Vignoles, Paris (XX).

L'accord du 9 Juillet 70 sur la formation et le perfectionnement professionnels

La signature de l'accord a été suivie de communiqués de satisfaction publiés par la plupart des organisations patronales et des organisations syndicales ouvrières. Cette quasi-unanimité devrait inquiéter les camarades et les inciter à lire ce texte en détail.

1) Collaboration de classes - Participation

Morte et enterrée la lutte de classes ! Dès le premier paragraphe du préambule nous sommes fixés : Patrons et salariés sont entrés dans l'ère de la collaboration étroite. Lisez les communiqués des centrales syndicales : La CFTC se félicite de l'accord mais regrette « le refus opposé aux organisations syndicales d'accéder aux C. A. des centres de formation inter-entreprises ». Pour FO « le mouvement syndical va participer de plus en plus directement au développement et à l'organisation des moyens de formation professionnelle ». Quant à la FEN, elle procède à des échanges de vue avec le CNPF qui « porte une réelle attention à l'analyse de la FEN sur le rôle et les structures de la scolarité obligatoire » (circulaire aux sections départementales n° 58 du 15-1-71). La CFDT reconnaît que « le texte proposé contient en fait, la réponse du grand patronat aux besoins objectifs d'un développement de l'économie conforme à son orientation », mais elle signe quand même ce texte, jugeant « indispensable d'être présents là où les informations seront rassemblées qui nous aideront à proposer le développement de l'action dans les entreprises pour combattre la conception patronale de la formation : domaine réservé ».

2) Condamnation de l'Enseignement Public et nécessité d'un enseignement efficace

L'article II du préambule constate les insuffisances de la situation actuelle qui ne répond plus aux besoins des entreprises. L'article III condamne l'enseignement public en constatant l'échec du premier et du deuxième degré (retards scolaires, conditions mauvaises de l'orientation, importance du nombre de jeunes qui quittent l'école sans formation). Sans analyser les causes de ces carences l'article IV propose « un en-

seignement élémentaire efficace », c'est-à-dire « une rénovation de l'enseignement du premier degré » et l'introduction dans le premier cycle du deuxième degré d'un enseignement technologique « propre à conserver aux enfants le goût et l'intérêt naturels qu'ils portent pour la plupart aux aspects et langages techniques essentiels de la société dans laquelle ils vivent ». Autrement dit, il convient de former des hommes mieux adaptés aux besoins du capitalisme, des hommes suffisamment conditionnés.

3) Main mise du patronat sur l'Enseignement Technique

Les articles IV et V du titre I^{er} recommandent la création de centres d'entreprises, en vue de la préparation aux CAP et CEP. Et l'article XIV prévoit une formation complémentaire pour les jeunes salariés titulaires du BEP.

De quels moyens en personnels et locaux disposeront ces centres ? Les « Formateurs » seront fournis par l'entreprise, mais les personnels de l'Education Nationale « doivent être prêts à concourir aussi dès maintenant au développement de la formation continue » (circulaire du 10-8-70 BOEN n° 32 du 27-8-70). Tout établissement d'enseignement doit « participer à la formation continue... La création d'actions à temps plein... faisant appel aux capacités d'accueil de plusieurs établissements doit être considérée comme un objectif prioritaire ». (même circulaire).

Ainsi, en attendant que le patronat ait formé des moniteurs à sa botte, les enseignants participeront à la formation. Ensuite on diminuera leur recrutement, en particulier celui des PTA. Les frais en locaux et matériels seront minimes, puisque ce sont les lycées techniques et CET publics qui seront utilisés : et sans doute plus tard les IUT, un accord séparé étant prévu avec les cadres : « La CGC a décidé de différer sa signature jusqu'à la date où les dispositions particulières pour le personnel d'encadrement auront fait l'objet d'un accord ». (Déclaration de la CGC après l'accord).

4) Objectifs du patronat : Dépendance des travailleurs vis-à-vis de l'entreprise-rentabilité

La vertu principale des centres d'entreprise ou centres collectifs

sera d'accroître la dépendance des jeunes vis-à-vis de l'entreprise. L'apprenti sera lié à celle-ci et, « formé » par elle, il deviendra un ouvrier bien sage et obéissant, persuadé que le progrès, donc l'amélioration de son mode de vie, dépendent de son rendement, c'est-à-dire du profit de son patron. Cette dépendance de l'ouvrier vis-à-vis de l'entreprise est encore accentuée par les dispositions du titre II de l'accord traitant de la formation permanente effectuée par le patron. Pour avoir droit à un recyclage, le travailleur devra être bien docile (le pourcentage des élus est faible) et, l'opération se faisant aux frais de l'entreprise il n'aura guère possibilité de chercher une place ailleurs. Cette formation permanente permet pourtant la mobilité de la main-d'œuvre, mais dans le sens voulu par le patronat : l'ouvrier indocile sera vite remplacé par un camarade recyclé plus obéissant. Elle permet aussi de maintenir le volant de chômeurs qualifiés nécessaire à l'expansion du capitalisme. L'entreprise aura la possibilité de recycler rapidement le travailleur pour l'adapter à des fonctions continuellement changeantes, l'ouverture, la fermeture ou le déplacement de sections des centres dépendant des besoins en main-d'œuvre. Ainsi se trouve atteint l'objectif de rentabilité visé par le patronat.

5) Conséquence pour l'enseignement public : disparition des CET

La taxe d'apprentissage primitivement prévue pour améliorer l'équipement des CET est devenue, du fait de l'insuffisance flagrante des crédits versés par l'Etat, absolument nécessaire à leur fonctionnement. Dans l'article IX du préambule de l'accord, les parties signataires (dont les centrales ouvrières !) « expriment le vœu que les pouvoirs publics considèrent comme habilités à recevoir la taxe d'apprentissage... les cours, ses-

sions et stage... de formation bénéficiant de l'agrément paritaire tel qu'il est indiqué dans l'accord ». Les entreprises auront donc à choisir entre les CET et les centres collectifs pour verser la taxe. Inutile de demander où iront leurs préférences. Et, faute de vivres, nos CET vont progressivement disparaître. Cette disparition sera accélérée par le fait que les jeunes auront tendance à choisir, pour leur apprentissage, les centres d'entreprises : Ils seront payés (30 à 75 % du SMIC. C'est dérisoire mais mieux que 0 % dans les CET) et surtout ils penseront avoir de meilleures chances de trouver du travail à l'issue de leur formation.

6) Conclusion

Par l'accord du 9 juillet, avec la complicité et la participation des bureaucraties syndicales (qui n'ont jamais consulté la classe ouvrière durant les 14 mois qu'ont duré les discussions à ce sujet), le patronat s'empare d'un secteur très important de l'Education Nationale. L'enseignement technique visera désormais à former un ouvrier docile et facile à exploiter pour le plus grand profit du Capitalisme. Si les bureaucrates pensent que l'accord « représente un succès important pour les travailleurs » ; si elles pensent que l'action syndicale permettra « d'améliorer les dispositions de l'accord et d'en tirer le meilleur parti » (déclaration de la CGT après la signature de l'accord), les syndicalistes révolutionnaires pensent, eux, que cet accord, amélioré ou pas, qui concerne 12 millions de travailleurs, est un grand pas fait vers l'intégration du syndicalisme et vers l'exploitation de plus en plus poussée, sous toutes ses formes, de la classe ouvrière par la bourgeoisie capitaliste. Ils doivent lutter, non pour améliorer l'accord, mais pour qu'il ne soit jamais appliqué.

R. CHAUVET

Les camarades intéressés par l'exposition itinérante sur la Commune de Paris sont priés de prendre contact avec le « Comité Commune », 33, rue de Vignoles - Paris (20).

REVOLTIJO

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 29 de Abril de 1971

CARRARA. Los compañeros de la FAI (italiana) el 10 de abril se reunieron en Congreso en la simpática ciudad del mármol. Los temas a tratar fueron concretos, de organización sobre todo. Las bases del anarquismo en todas sus facetas están echadas desde largo tiempo y cada cual sigue, y mejora, las suyas.

A raíz de un pequeño cisma faista ocurrido en el Congreso de 1965, cierta inconexión se hizo notar en Italia entre grupos y compañeros que no pueden desinteresarse entre sí cual lo demostró la campaña anti-anarquista desatada por el gobierno en 1969 contra la FAI y que culminó con la muerte de un compañero en manos de la policía, amén de docenas de compañeros presos y sujetos a las peripecias de procesos montados por las autoridades, si no con la aquiescencia, sí favorecidos por el silencio de los partidos de izquierda. Al P.C. principalmente, le conviene en todas partes que las fuerzas situadas a su izquierda sean, no importa por quién ni cómo, eliminadas.

Vivida la experiencia desafeccionista, la FAI y los grupos llamados de «iniciativa anarquista» decidieron la celebración del Congreso de 1971, donde, al parecer, ambos elementos, han acordado en la adopción de estructuras orgánico-federalistas que permitan un estado de unidad dentro de la variedad, solución, por otra parte, nada sorprendente dado el carácter libre de toda asociación anarquista.

Celebramos la buena voluntad y la clarividencia de los compañeros italianos en su conjunto, gracias a las cuales el movimiento «anar» italiano y el internacional también puede permitirse el logro de fundadas esperanzas en este tiempo en que todas las teorías estatales están agotadas a pesar de las inyecciones comunistas.

UN MATHAUSEN FRANCÉS. En el pueblo ariegoano de Vernet hay, en medio del campo, un cementerio olvidado, desguarnecido, maltratado por el tiempo. Ellos, los difuntos bajo la tierra, fueron en vida maltratados por los hombres.

Se habla ahora de borrar esta vergüenza de los días pétainistas. Unos se pronuncian

por adecentar el Cementerio Bis de Vernet y otros por el traslado de esos cadáveres anónimos al enterradero oficial de la localidad. También la municipalidad de Saverdun aceptaría sepultar huesos de esa naturaleza...

No nos cabe duda de que la población aborigen comprendió ya de primer antuvio la intensidad de nuestra tragedia, de nuestra desgracia de derrotados por el fascismo. Porque los miles de españoles y cientos de judíos e internacionalistas encerrados en el campo de la muerte de Vernet de Ariège, no fueron personas irregulares, malas, sospechosas o demás especies infundiosas, sino combatientes unos en los rangos republicanos en la guerra de España, simples escogidos por Himmler para el martirio los otros. Los antifranquistas y antinazis reclusos en el campo trágico de Vernet no eran delincuentes comunes sino «delincuentes» políticos, siendo por ello condenados a privación de libertad sin esperanza (como en el Infierno de Dante) y destinados a la enfermedad y a la muerte por malos tratos, insuficiencia («técnica») de alimentos, y en lógica consecuencia a la desaparición fatal y desolada. ¿Cuántos compañeros y amigos nuestros perecieron en estas condiciones genocidas? Váyase a contar los cadáveres yacentes a cinco palmas bajo tierra en el Cementerio Bis de Vernet de Ariège, hoy tan abandonado, como sádico abandono experimentaron los desdichados («acampados») de aquella vergonzosa época. Igual puede haber allí mil que dos mil cadáveres de gente honrada que no creyó en Franco, en Pétain, en Hitler...

Desetiérrense o no esas toneladas de huesos humanos; extingase ya un recuerdo de mal gusto. Lo que no habrá necesidad de extinguir es una enorme suma de angustias, sufrimientos, soledades e impotencias. Mil o dos mil suspiros definitivos terminaron a tiempo con las dramáticas existencias.

ACATAMIENTO DE LA IGLESIA AL CAUDILLO. Los nuevos obispos españoles deben sumisión a la Iglesia y al Estado franquista. La primera es de cajón; la segunda exigida por el Concordato vigente

entre el Vaticano y Franco. Véase a qué clase de juramento se han de ceñir los flamantes obispos españoles para que Franco les permita ejercer en su feudo hispano:

«Delante de Dios y de los Santos Evangelios, juro y prometo, como corresponde a un obispo, fidelidad al Estado Español.

«Juro y prometo respetar y hacer que mi clero respete al Jefe del Estado español y al Gobierno establecido según las leyes españolas.

«Juro y prometo, además, no tomar parte en ningún acuerdo ni asistir a ninguna reunión que pueda acarrear perjuicio al Estado español y al orden público, y que haré observar a mi clero una conducta semejante. Deseo del bien y del interés del Estado español, me aplicaré a evitar todo mal que pueda amenazarle.»

(Hechos y Dichos, nº 414, enero 1971, p. 6).

COGIDO AL VUELO. Epitafio inscrito en la tumba de Joaquín Costa, cementerio de Zaragoza: «Nuevo Moisés de una España en éxodo. Con la vara de su verbo inflamado alumbró la fuente de las aguas vivas del desierto estéril. Concibió leyes para conducir a su pueblo a la tierra prometida. No Legisló.» De J. Benavente: «Si los gobiernos no molestan alguna vez, ¿se notaría que había gobierno?». Habla Ortega Gasset en La Rebelión de las Masas: «En política ya no hay protagonistas; sólo hay coro.» Anónimo: «Los débiles se apasionan por los hombres, los fuertes, por las ideas.» Exactamente.

DEBEMOS ESTAR PRESENTES: En todos los actos organizados por la C. N. T. en Paris, en Marsella y lugares adyacentes, en Toulouse, en Montpellier, en Burdeos, en Lyon, en todas partes. Y en las asambleas locales, en el sostén de toda la propaganda, en la ayuda a España y en la solidaridad individual y colectiva, a ser posible a través de S.I.A. Ningún compañero debe confundirse con los entes categoría «pescado muerto».

REVOLTIJO DISCOS

Es particular la estima que los «vedettes» de mayor crédito artístico dispensan a los refugiados españoles anarquistas. No los adscribimos aquellos a nuestros rangos porque no sería exacto y además abusivo. Pero son simpatizantes de lo nuestro y no tienen no para nosotros por poco que el cielo sea propicio. ¿Cuántos se han ofrecido para nuestras fiestas de Paris, que merced a ellos han resultado «grandes»? Puede que la memoria nos falle por carencia de documentos a la vista, pero conseguimos rememorar la presencia de Brassens, Mouloudji, Lafforgue, Ulmer, Yves Montand (en adhesión positiva), Reggiani, Nougaro, Leny Escudero, Paco Ibáñez, Francesca Solleville, Georges Moustaki... Léo Ferré nos la debe y mal será que un día no nos lo encontráramos involucrado en uno de nuestros Programas, pues dice creer en los «anar» españoles.

Inscritos en la «osa menor» del arte escénico, pero insustituibles en las candilejas parisinas, damos con Léo Campión, Léo Noel, Pierre Dac, Barbara, Pia Colombo, Rosalie Dubois, Jean Yanne (entonces con su armonio), Simone Chobillon, Pierre Destailles, Yvonne Solal y otros, más una serie de dúos y trios prácticos en la agudeza y el buen sabor musicalizados. Tanta adhesión artística a nosotros y a lo nuestro cuando el ambiente trivial y enconista nos prefiere olvidados, nos sume, a veces, en necesaria reflexión, cuyo resultado inclina a creer que en la sociedad somos necesarios y que ellos, los artistas de referencia, nos estiman por la visión social nuestra y por espíritu de independencia suyo.

Es importante. Es importante, que las llamas del arte y del ideal coincidan en el incendio de una sociedad carcelaria, fea, carcomida, insolente, y mal oliente.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS QUE SE VAN

VAMOS a partir del concepto relativo a que cada uno hace de su capa un sayo, como asevera el antiguo adagio castellano. Nos dicen: «Fulano ya se ha ido a España para quedarse». «Perengano está arreglando para marcharse allí». Y se trata de que tanto el uno como el otro se han considerado, y se les ha considerado, antifascistas, antifranquistas, actuando en el exilio contra el régimen. Y como que por la boca muere el pez, otro de los refranes que tienen estupendo significado, alguno de los que van y vienen en viaje a España, y en periodo de vacaciones, hace unos años que oyéndoles hablar, resultaba que habían sido el terror del franquismo. ¡Menuda actividad habían desarrollado ellos allí! ¡Algo de miedo!... Habían tenido que esconderse durante unos años; con infinitas dificultades habían pasado clandestinamente la frontera. ¡Si los franquistas llegaban a cogerlos, con lo que habían hecho allí!... Y es natural que la extrañeza nos conturbara el ánimo al enterarnos de que elementos, tan «peligrosísimos» para el régimen, al correr de los días, entraran y salieran de España como Pedro por su casa.

El que *ha sido* y es antifascista, allá y acá puede, de una u otra manera, contribuir al combate en contra del régimen. La obra de *erosión* a la fortaleza franquista puede tomar múltiples características. Es comprensible que quienes contra el régimen actúan en España, han de hacerlo tomando *ciertas medidas*, y a sabiendas de lo que se les puede presentar. ¡Allí se está en la misma boca del lobo! ¡No es igual que soltar bravata a cientos y cientos de kilómetros de distancia! Se habla de los que tienen la entereza de mantener la idealidad, pese a las vicisitudes que hayan podido experimentar. Son los que honran a las ideas y se honran a sí mismos al ser consecuentes con los dictados de su conciencia.

Pero existe una variedad de elementos: son los que *han sido*, lo que *fueron*. Elementos de una tal condición han ido y van a España, humildes, casi pudorosos, como putas arrepentidas... Son los que dicen, una vez están allí, y refiriéndose al exilio: «¡Yo me desengañé!», «¡Allí nadie se entiende!». Los que van a lucir tranquilos, como corresponde a «bue-

nas personas», respetuosas con el régimen, dispuestas a *no meterse en nada*... Y a vivir criando pelo y obedeciendo a los que mandan.

Si, si, cada uno hace de su capa un sayo. Se puede ir a España con diversos objetivos, obrando de una o de otra manera. Ahora bien: quien haya afirmado, o afirmado, ser antifascista, idealista de conciencia libertaria, si sus actos no corresponden a ello, a la postre la indignidad, la mancha infamante, cae sobre sí mismo.

MARCUSE Y LOS ANARQUISTAS

Ahora y siempre conviene, quienes en las concepciones libertarias hemos hallado complacencia para perseverar en ellas, atalayar en todo lo posible el panorama social del mundo; tener idea de las corrientes artísticas, literarias, científicas, económicas, filosóficas, etc. Al margen de estudios universitarios, que para la gran mayoría han resultado inasequibles; sin posibilidades para emprender estudios detenidos que permitan ir a fondo de las nociones, puede tenerse una idea general, una noción que permita distinguir, aprender algo, usando de lo aprendido, si se tercia, en favor de la ideología que se defiende y se propaga.

Ya es sabido que entre los pensadores más en boga actualmente, es Herbert Marcuse el que alcanza mayor fama y ascendiente. Ha venido a ser algo así como el filósofo de moda, como lo fue, hace ya años, Bergson, en Francia, y en España, Ortega y Gasset. Hemos procurado leer de Marcuse la mayoría de obras que del alemán, o del inglés le han sido traducidas al francés y al castellano. Como ocurre con otros pensadores de relieve, pasa que no pocas apreciaciones críticas en torno a la estructura social, a lo que es y lo que podría ser la existencia humana en general, a quienes ya de años hemos buscado estar al corriente de los clásicos del anarquismo: los Bakunin, Kropotkin, Reclus, Mella, Malatesta, Nettlau, Rocker, etc., bastante de lo que nos dicen esos pensadores aludidos no constituye una novedad. Son las mismas razones, con palabras nuevas, conceptos que para otros pueden ser *atrevidos* por no serles conocidos, pero ya no es igual entre conocedores de la sociología libertaria. No obstante sí que existen matices denotando cierta originalidad.

A Marcuse, el profesor alemán que desde hace años se halla en los Estados Unidos, habiendo profesado en distintos establecimientos universitarios; al que se considera promotor de la actual rebelión de la juventud universitaria, se le han traducido en varios idiomas: libros, opúsculos, artículos, conferencias; se han celebrado con él entrevistas, y en torno a su pensar se han escrito libros. Su originalidad consiste en haber mostrado, con minuciosa precisión de detalles, la forma en que la sociedad capitalista, por medio de sus órganos de presión y de diversión, ha ido *engullendo* y *engulle* a las que antes eran fuerzas de oposición, o sea el proletariado. Es lo suyo una disección psicológica de lo que es la sociedad burguesa dentro del marco de los países económicamente desarrollados. Analiza las causas del mal, conviene en la necesaria reacción, pero ya se muestra escéptico en lo que se refiere a la tarea impulsiva tendiendo a las soluciones. En algunos textos diríase que estima como un recurso vital la rebelión de los negros, confinados en una especie de ghettos, en ciudades tentaculares como Nueva York, San Francisco, etc.; las protestas de los estudiantes; el impulso revolucionario de las guerrillas en los países de la América latina. Otras veces diríase que cae en una concepción casi fatalista, vacilante.

Es curioso el hecho de que se estime marxista Marcuse cuando, en su obra «El marxismo soviético», hay atisbos críticos que diríase van contra la raíz de toda modalidad de marxismo, ya sea de Rusia, de China, de Cuba, y de otras partes. Hay en el libro apreciaciones a este respecto con las que desde el punto de vista ácrata se ha de estar forzosamente de acuerdo. Y se da el hecho de que en algunas entrevistas que se le han hecho a Marcuse, al decirle si se consideraba anarquista ha manifestado que no, pero ha puntualizado que le complacían las consideraciones sociológicas formuladas por Kropotkin. Hubiera sido curioso incitarle a explicarse a este respecto. Que evidenciara lo que hallaba en Kropotkin merecedor de atención y también el motivo que le determinaba a no aceptar el ser anarquista.

Como todo el que habla o escribe mucho, en ocasiones, como se dice en lenguaje castizo: «se le ve el plumero». En su obra «Hacia la liberación», ya al final del li-

bro, aduce Marcuse: «Ciertamente, en el interior de la sociedad represiva, contra su aparato omnipotente, la espontaneidad no puede constituir por ella misma una fuerza revolucionaria radical. Ella podría llegar a serlo como consecuencia de una toma de conciencia, de una educación y de una práctica políticas, y en ese sentido ello sería resultado de una organización. El elemento anarquista es un factor esencial en la lucha contra la dominación, factor que hace falta integrar en la acción política inmediata, pero disciplinándolo, y que será liberado y «aufgehoben» (expresión alemana que el traductor del alemán al francés ha dejado tal como la halló, y que una estudiante de lengua alemana nos dice que puede significar: anular, suprimir, o resolver, y que posiblemente el traductor, por lo que ello representa, no se atrevió a ponerlo en lengua francesa como el resto del texto cuando los objetivos del combate se hayan logrado.» Y prosigue Marcuse: «Si se le confiara la construcción de instituciones revolucionarias esenciales, esta sensibilidad nueva, hostil a toda represión y a toda dominación, impediría una prolongación excesiva de la «primera fase», aquella en la que se desarrollaran las fuerzas productoras de manera autoritaria y burocrática.» Cabe ahora preguntarse: «¿Pretenderá Marcuse hacer de los anarquistas a la manera de conejillos de indias? ¿Se tratará de una broma más o menos pesada?»

LAS «MAMARRACHADAS» DE PICASSO

Polvareda de polémica se ha levantado en la revista «Destino» al manifestar el escritor José Pla que mucha producción pictórica de Picasso está compuesta de mamarrachadas. Ello ha levantado la indignación de quienes consideran que el autor de «Guernica» es un *genio sagrado*, y cualquier cosa que salga de su pincel ha de ser admirado con bobaliconería reverencial. Pla, que por cierto no es hombre de impulso iconoclasta, y que tira mejor a conservador, por lo menos ha tenido la valentía de decir públicamente lo que tantas veces se ha dicho y se dice en privado. Que Picasso tiene obras excelentes es cierto; que pese a sus años denota una ejemplar inquietud espiritual, es verdad; pero hacer de él un ídolo, y estimar que no tiene cosas malas, es un absurdo. Ello ya al margen del aspecto comercial del *picassismo*, en torno a lo que mucho se podría decir.

Salvador Seguí y sus amistades

por JOSE VIADIU

Es natural que un hombre de una personalidad tan destacada, de suma importancia en las luchas sociales y en momentos de intensas pugnas en que estaba en juego la estabilidad política de España, como lo era el «Noy», tuviera amigos y también parece lógico, dada su ideología, que entre éstos hubiera políticos de izquierda. Ahora, que en relación a este asunto habria que des-criminar los que en realidad fueron sus amigos, o sea, los com-penetrados en sus ideas y en sus luchas y unidos por un afecto mu-tuo, las amistades que no pasaban de ser relaciones circunstanciales, de interés reciproco, y las que pu-dieran representar, dada su in-fluencia, un peligro por su inte-gridad de luchador social inscrito al anarcosindicalismo, ya que se ha dicho reiteradamente que Se-guí iba a formar parte de candida-turas de tipo socialista y también que estaba predestinado a figurar en las filas de los partidos comu-nizantes.

Como sería harto difícil delu-cidar el peso sustantivo de cada una de esta clase de amistades, dedi-carémos este breve comentario en analizar simplemente a las juzga-das como peligrosas, por las que sus enconados críticos le atacaban desafortadamente, como si la elección de amistades no fuese una cuestión de incumbencia puramente personal. Las opiniones que si-guén son estrictamente personales, derivadas a la vez de mi relación con Seguí, cuya convivencia ha-cía factible que algo conociera de sus propósitos e intenciones.

Este tuvo bastante relación con Rodrigo Soriano, director propie-tario de «España Nueva». Es pro-bable que entre ambos existiera simpatía mutua, pero lo más im-portante, de parte de Soriano, es que le interesara la divulgación y venta de su periódico en el nu-meroso sector confederal, del que llegó a ser una especie de portavoz oficial, dada la cantidad de mili-tantes que allí escribían. A Seguí, es de pensar que no le disgustaría el hecho de tener en Madrid un periódico que defendiera el movi-miento cenetista. No creo que la cosa tuviera mayores alcances.

Otro a quien frecuentaba era a Joaquín Montañer, jefe de redac-ción de «El Sol», en Barcelona. En-tonces está publicación gozaba de mucho prestigio. En sus páginas publicó el «Noy» diversos trabajos y allí expuso algunas fases críti-cas de movimientos huelguísticos

o de aspectos sociales. Lo que ex-plica la conveniencia de ambos. De una parte la primacia de la nota periodística, y de otra, la con-veniencia de su divulgación en lugar de prestigio.

La relación con Marcelino Do-mingo se inicia a raíz de la publi-cación de su hoja «Soldados» (dia-triba en la que acusaba a los mili-tares e incluso al Rey como res-ponsables de la guerra, de Marrue-cos) fue detenido y abofeteado en los años militarescos. En esta circunstancia es cuando Seguí in-tima con él, pero sus relaciones no fueron muy frecuentes, aunque sí se apreciaban.

Otra breve convivencia fue la del «Noy» con Eugenio d'Ors; éste tan buen escritor como vanidoso y ególatra. Cuando Cambó despla-zó a don Eugenio de la Dirección de Cultura de la Mancomunidad Catalana, trató de hacerse simpá-tico al movimiento cenetista. A tal fin dio algunas conferencias. En la que dio en Tarragona, asis-tieron Seguí y algunos amigos. Allí ya D'Ors mostró su intención, o sea que pretendía que en forma encubierta la C.N.T. respaldara su nombre para presentarse dipu-tado por la circunscripción Valls-Montblanch. Al ver que no cua-jaba su propósito dejó de flirtear con el sindicalismo y sus hombres representativos, y en plena repre-sión asistió a un acto en honor de la hija del general Arlegui (el despreciable asesino de trabajado-res), tal vez por evitar así que fuese molestado por la policía.

Entre sus amistades por mi co-nocidas, figuraba Oriol y Marto-rell, concejal barcelonés, director del Puerto Franco, que en ciertas ocasiones le había servido para que diera algún empleo a compa-ñeros necesitados, Jaime Aiguadé, primer alcalde republicano de Bar-celona, por la estancia de ambos en la cárcel de Barcelona y por haber atendido durante años a re-clusos enfermos. Juan Casanovas, catalanista republicano que des-empeñó importantes cargos. En re-petidas ocasiones fue abogado de-fensor de militantes cenetistas. Ra-fael Campalans, autor del libro «Socialisme vol dir pedagogia», uno de los fundadores de la Unión Socialista de Cataluña. Gabriel Alomar, gran escritor y excelente persona, también de ideas social-izantes, pero que su trato, con to-dos ellos no creo que sobrepasara los límites de una amistad platóni-ca y sincera, sin la menor inten-ción de tipo político y mucho me-nos electoral.

Con Francisco Maciá recuerdo que hubo algún cambio de impre-siones relacionadas con el movi-miento revolucionario de 1917, sin ulteriores consecuencias. Más tar-de se dijo si éste le había escrito, poco antes de que Seguí fuese ase-sinado (10 de marzo de 1923) anun-ciándole el grave peligro que co-rría, a la par que se ponía a su disposición en caso de que tratara de ponerse a salvo. Lo cierto es que por aquellos días recibió el «Noy» una carta redactada en di-chos términos, sin que pueda pre-cisar si en realidad el que la es-cribió fue el futuro presidente de la Generalidad de Cataluña.

Entre sus relaciones más íntimas figuraban Francisco Layret, y en especial, Luis Companys, de quien Seguí decía que era su primo. Su relación con el primero databa de cuando defendió a los ferroviarios despedidos después de la huelga de la red catalana (1912), frente a las empresas, abogando por su read-misión. Con Companys su trato se refiere a cuando era redactor de «La Publicitat» que dirigía Euse-bio Corominas, o sea antes de que iniciara su carrera política. Algu-nas veces los había visto charlan-do en el café del «Círculo Espa-ñol». Durante los estados represivos (que para Seguí eran casi per-manentes) al anochecer solíamos ir a casa de Companys, donde al-gunas veces estaba presente Lay-ret junto con otros amigos. Allí se hablaba de todo: política, sociolo-gía, acontecimientos cotidianos, etc. El que esto escribe, en ocasio-nes estuvo presente en estas char-las sin que jamás oyera algo que pudiera hacer suponer que trata-ran de catequizar a Seguí ni de que éste tramara planes para in-tervenir en futuras actuaciones po-líticas.

La verdad es que no es cosa fá-cil vaticinar las rutas que el «Noy» hubiera podido seguir en lo suce-sivo. Su situación era extremada-mente difícil, solamente sorteable por un hombre de auténtico em-puje. La lucha la tuvo que soste-ner en varios frentes: preocupaciones de tipo económico, persecu-ción policiaca incansante y la estú-pida hostilidad de individuos en-vidiosos e irresponsables, que a pesar de su aparente indiferencia no dejaban de amargarle la exis-tencia. Lo que sí puedo decir es que jamás le oí hablar de que tu-viera intención de renunciar a su actuación de luchador del anarco-sindicalismo, de máximo dirigente del movimiento confederal, para dedicarse, sin más ni menos, a me-

nesteres que había combatido siempre.

Tal como estaba la situación en aquellos momentos, con un esta-do de violencia desaforado, presu-mo que la ruta que Seguí tenía trazada era la de un camino sin retorno, donde un elevado muro impedía todo retroceso, o sea que incluso, de haber sido tal su in-tención, no le hubiese sido fácil realizarla. Su intervención en la lucha era demasiado comprome-tida, abundante la sangre de los compañeros caídos, dramático el problema planteado en la calle, en cuyo estado él había intervenido en primer plano, para que en un momento dado pudiera salirse por la tangente y decir, con desenfa-do: «¡ahí queda eso!», para ir a la «pesca» insegura de un acta de diputado o de un «hueso» cual-quiera a cambio de renunciar a lo que había sido de por vida. Es más que probable que con tal ac-titud su final hubiese sido el mis-mo, siendo las balas disparadas (no por mercenarios de la patro-nal como las de quienes lo mata-ron), sino por las de sus compa-ñeros de lucha al sentirse tan vil-mente defraudados.

Tal criterio creo que desvaloriza injustamente la recia personalidad de Seguí. El tenía una visión de los hechos demasiado clara para no darse cuenta que la situación estaba planteada en estos térmi-nos. Por otra parte, no creo que jamás hubiese tenido tales propó-sitos. En cambio, es factible que algunos de sus actos, como su in-tervención en la llamada «Comi-sión Mixta» y el hecho de mante-ner las relaciones mencionadas, pudieran haber hecho pensar que el «Noy» era materia susceptible de pasar el rubicón por conveniencias económicas, ya que no es de creer que lo hiciera por considerar un medio superior de lucha el in-miscuirse en pugnas electorales tan combatidas por él. En este ca-so lo más probable es que quienes han tenido mayor empeño en ha-cer circular tales versiones hayan sido individuos que han pretendi-do justificar así su desertión de los medios cenetistas, pues no cree-mos que sus actos, que su histo-rial, justifique ni haya dado mo-tivo para hacer vaticinios de esta naturaleza.

Para nosotros Seguí fue y segui-rá siendo, un luchador de forma-ción anarquista que sacrificó su vida en defensa de los ideales li-bertarios y de la C.N.T.

Carta a un amigo

Estimado amigo Sevilla:

Ahí te mando unos comentarios que llamaremos de actualidad, y a los cuales les pondría yo como título: «¿Optimismo igual a inconsciencia?».

Se trata nada menos que de un nuevo anarquismo, es decir, de una nueva plataforma. Hay que reconocer como cosa natural que el anarquismo tenga que acarrear de tiempo en tiempo un lastre en forma de piojos, parásitos que se le adhieren al cuerpo dispuestos siempre a chuparle la substancia, lo que luego necesita un trabajo inaudito para quitárselos de encima.

No hace mucho tiempo nos salieron al paso unos anarquistas partidarios de los regímenes socialistas de Argelia y Yugoslavia con sus dictadores a la cabeza, militares y todo, a pretexto de la famosa autogestión puesta de moda. Ahora, se trata de un anarquismo moderno y revisionista, como es natural. Supongo que los elementos revisionistas del movimiento libertario no dejaron escapar la ocasión de adherirse a ese nuevo movimiento, puesto que en lo fundamental, que es revisor, y otros muchos puntos, se parecen.

Acabo de leer un artículo (en francés) en «C. S.» de un tal Edgard Morin, sociólogo, para más señas, que nos expone el renacimiento y la resurrección del anarquismo. Dice que se puede hablar a la vez de «una resurrección y de un renacimiento de la anarquía», entre la juventud intelectual, y que no sabe si la anarquía al principio del siglo tenía una audiencia entre los intelectuales. Que, «bien había Laurent Tailhade que admiraba los textos anarquistas, pero que esta actitud no debía estar muy extendida».

No, amigo sociólogo, no sólo al principio de este siglo tenía audiencia, sino también al final del siglo anterior. Es extraño que este sociólogo que trata ahora de anarquismo y que debe de haber estudiado su historia, no haya conocido o no los recuerde, a Proudhon, a Eliseo Reclus, a Zo d'Axa, sin etiqueta, (ni falta que le hacía) a S. Faure, a C. Chatel, C. Malato, P. Reclus, Fénéon, E. Gauthier, O. Mirbeau, Robin, F. Truey, Liart, Courtois, C. A. Laisant, E. Janvion, Matha, C. Albert, A. Girard, E. Giraud, Dr. Pierrot, Paraf-Javal, Constant Martin, René Chaughy, Han Ryner, G. Butaud, Jules Blanc, A. Lorulot, Stephen Mac Say, C. Rother, Lamarque, Marcel Millet, Mauricius, L. Barbedette, P. Chardon, M. Devaldés, Banville d'Hostel, Clovis, E. de Marmande, Humbert, Ixigrec, M. Imburd, A. Bail-

ly, Gérard de Lacaze Duthiers, L. Simon. Entre éstos, autodidactas como J. Grave y E. Armand, que se pueden comparar con intelectuales. Sin olvidar a Alberto Libertad.

Poetas como Eugène Bizeau, Pierre Larivière, P. Paillette, Charles d'Avray, etc...

Entre las mujeres: Louise Michel, Séverine, Cathérine Campoursy, Madeleine Vernet, Doctoresse Pelletier, Anna Mahé, Rirette Maitrejean, compañera Humbert, Henriette Ryner, etc..

Y otros compañeros que sin ser franceses se ocuparon del anarquismo en Francia, como P. Kropotkin, J. Guillaume, A. Hamon, M. Nettleau, P. Ramus, Hem Day. Y se podría alargar bastante la lista. Puedes leer la enciclopedia anarquista de S. Faure, que nuestro sociólogo no había tenido tiempo de leer, y encontrarás la firma de algunos antes mencionados, de los cuales unos pocos viven todavía.

¿No te parece, amigo, que este sociólogo ha descubierto el Mediterráneo? Lo que me ha hecho mucha gracia es ese anarquismo en los Estados-Unidos de aspecto «beatnik», que llama, *anarquismo salvaje*, seguramente para distinguirlo del *anarquismo civilizado*.

Es una barbaridad, como se va enriqueciendo el anarquismo. Tenemos, además de las tendencias comunistas, colectivistas e individualistas del anarquismo: el anarquismo sindicalista, el anarquismo circunstancialista, humanista, reformista, el anarquismo marxista, trotskista, maoísta, tenemos el anarquismo revisionista, el anarquismo de izquierda, el anarquismo nuevo o moderno y por último el *anarquismo libertario*. Este es el que más me gusta, porque, te lo diré claramente, *el anarquismo autoritario* no me gusta nada.

Esto se comprende muy bien, porque las ideas que expusieron Proudhon, Eliseo Reclus, Bakunin, ya no sirven. Pues, sencillamente, porque se han hecho viejas. Es por esta razón que ha nacido el revisionismo anarquista en el cual se han integrado algunas pequeñas dosis de marxismo y también de freudismo; y es, naturalmente, de este revisionismo que se ha producido el renacimiento del movimiento libertario. Hay también, como es natural, el de la revista, «Rouge et Noir», o sea el de la alianza del marxismo con el anarquismo, como si dijéramos, la unión del agua y el fuego. Si

es verdad que el comunismo va perdiendo fuerzas, esta alianza con el anarquismo también le ayudará a él a resucitar. Se habla hoy mucho de trotskismo. No conozco aún cual es esa doctrina, teoría o ideología, y por eso no sé qué relación puede tener con el asunto de Cronstadt. En cambio, lo que comprendo bien es esa síntesis original entre el marxismo y el anarquismo, quiero decir, su originalidad. ¡Ah! pero cuando surgió la bandera negra, esta juventud de un centenar de años nada más, nos quedamos estupefactos. Ya, como «Bakunin, en cierto modo, admiraba a Marx», esta alianza ha sido fácil, y es por eso, hoy, los anarquistas modernos no son hostiles a Marx. ¡Cómo no! puesto que lo mismo Marx que Lenin deseaban la abolición del Estado. La sola diferencia está en los medios para hacerlo, uno de ellos es la dictadura del proletariado. Esto, desde luego, no facilitaría la ligazón entre los viejos anarquistas y el neanarquismo.

Amigo, ¿me entran unas ganas de reír! Dice así, el sociólogo en cuestión: «esta clase de anarquismo moderno sería más justo llamarlo comunismo libertario». Hay que reconocer que muchos libertarios han hecho siempre distinción entre anarquismo y comunismo libertario. En este caso sería curioso saber en qué se distingue éste, 1º del anarquismo y 2º del comunismo autoritario. Verdaderamente, si no fuera por las consecuencias que todo esto puede traer para las ideas de libertad, habría para reírse de verdad. Lo grave del caso, ya se ve hoy en el optimismo de algunos compañeros hacia ese nuevo anarquismo. Pues, seguramente, olvidan cual es la etimología de la palabra anarquía.

Lo curioso del caso es, que todas estas novedades, nuevas plataformas, fueron arrumbadas hace tiempo en el cuarto de los trastos viejos. Este asunto del practicismo, circunstancialismo, revisionismo, etc., es tan viejo, (ya lo hemos dicho otras veces) como el mismo movimiento libertario. De revisionistas y platformistas, le salieron siempre a cada paso. Ya en 1880 el famoso ex anarquista Julio Guesde fue a Londres a entrevistarse con Marx y Engels donde acordaron el llamado «Programa mínimo». Este mismo Guesde es el que hizo expulsar el anarquista italiano Merlino, del Congreso de París de 1889. También

tuvimos un tal Niel, gran platformista. En este país que conozco bastante, a pesar de un cuarto de siglo de exilio, sacaría yo de casos de revisionismo a porrillo y hasta la indigestión. Señalaré los más conocidos: «La Charte d'Amiens». Este fue el resultado del revisionismo aprobado en el Congreso de Amiens de 1906. Todos sabemos a que ha quedado reducido el sindicalismo revolucionario francés con la salida de los anarquistas, a causa de esa famosa «Charte». El manifiesto de los 16, cuando la guerra del 14. Aquí, en este dichoso país, ¿no tuvimos hace pocos años, esa claudicación paladina de la F.A.F. publicando una encuesta en su portavoz dirigida a la élite, para saber, con ocasión de un cierto referéndum anunciado por el gobierno, si se debía votar o no? Unos contestaron que no, y otros que sí. Hasta hubo quien explicó cómo había que votar. ¡El colmo! Tenemos el caso Berthier, pidiendo, en un artículo publicado en «Défense de l'Homme», que se modifiquen ciertos artículos de la Constitución. Lo mismo que Bon Temps, en la misma revista, diciendo que la «no colaboración en las instituciones del Estado requiere una revisión».

Ya mucho antes, el antiguo colaborador del «Libertaire», Georges Durupt, propuso la creación de un partido anarquista. ¿Qué ha traído todo esto? Está bien, el dicho español, de que el árbol se conoce por sus frutos.

A principios de este siglo Amédée Dunois hablaba ya de «anarquismo práctico», considerándolo como una síntesis entre Bakunin y C. Marx. También hablaba Lenin, de «anarquismo soviético». ¿Qué hay de nuevo en todo esto? La dictadura provisional de este Lenin como la de Marx o cualquiera otra dictadura, no puede ser provisional; para que lo sea se necesita una revolución que la destruya. Ya nos lo demuestran los marxistas con la provisional de Rusia, que hace más de medio siglo que la dictadura sigue *provisionalmente*.

Mi deseo más grande es que salgan muchos intelectuales como los hubo antaño para propagar ideas anarquistas, pero es de toda necesidad que las estudien bien antes de propagar esta mezcolanza actual, que lo único que puede hacer, es traer la confusión en perjuicio de las ideas anarquistas mismas.

Nada más por ahora amigo. Té saluda:

EL VIEJO

Bouches du Rhône, 1969.

LOS LIBROS

Algunos comentarios

por Julián FLORISTAN

HE tenido ocasión de leer gratuitamente el Primer tomo de las «Obras Principales» de François Mauriac, del que con anterioridad nada había leído. Muy bien presentado y artísticamente impreso, y distribuido por el «Cercle du Bibliophile», en él figuran: «La Robe Prétexte», «Le baiser au Lépreux», «Le dernier chapitre du baiser au Lépreux», «Le fleuve de Feu» y «Plongées».

Sería para mi una audacia, una temeridad sin límites, si tratara de meterme a aprendiz de crítico literario. Pero ello no quiere decir que haya de abstenerme de dar mi modesta opinión, de hacer algunos comentarios.

Cualquiera diría, leyendo las obras citadas, que para el autor no había otro mundo que el de la burguesía, de esa burguesía que consideraba como la mayor de las bajas el perder o abandonar su rango; mayor todavía la de descender a la categoría de los que producen. Eso debía serle algo inconcebible. Y sin embargo el autor hizo por lo menos un trabajo, se dedicó a la literatura, que también es una ocupación, aunque seguro no tan plebeya como otras.

Sus personajes, casi todos son tristes, lánguidos, aburridos; preferían que otros produjeran para así poder seguir ellos zanganearlo a lo largo de toda su vida.

Todos sus argumentos se desarrollan en ambiente desprovisto de alegría, sin esa juventud alegre, que es vida; sus personajes son en extremo ajenos al mundo que los envuelve, si ese mundo no es el suyo, el burgués, y antes de dejarlo, antes que apartarse de él, prefieren vivir incluso en relativa miseria, sin declararla, con cierto orgullo; sin por nada del mundo mezclarse con el pueblo «bajo». El trabajo humilla o disminuye; una mujer que trabaja se pone como si dijéramos al margen de «su» sociedad de ociosos, en ocasiones con más orgullo y reminiscencias del pasado, que posibilidades económicas. «Horroso debió ser el pecado original para condenar a personas de la buena sociedad (la burguesa) a esos gestos innobles», exclama refiriéndose a una ocupación retribuida.

«Tenez votre rang, ne dérogez pas». Algo así como aconsejar a los suyos el no caer en la tentación de ducarse a lo que, como el trabajo productivo, puede envilecer a un personaje ilustre y con títulos de propiedad a falta de nobiliarios. Todo menos rebajarse, ni aún estando al borde de la ruina. Antes morir de hambre que de

vergüenza descendiendo del pedestal del ocio burgués, al nivel del pueblo llano que con su sudor mantiene sus necesidades y pasatiempos.

Bien urdidas todas las tramas, pero tan gris el ambiente, tan envuelto de ociosidad voluntaria, enfermiza, casi, que acaban por hacerse monótonas, pesadas, lajas.

Y si de eso pasamos a las alusiones sobre religión y creencia, es como para decirse si nos hallamos todavía en un siglo en que se hubiera parado el reloj, sino por falta de cuerda, porque nadie se atrevía a buscar el motivo de que no siguiera marcando las horas. Campanas, rosarios, iglesias, catecismo, agua bendita, confesionarios, plegarias, curas, hostias, altares, mes de María, catedrales, penitencias, novenas, conventos, cruces, vocación religiosa, escapularios, escuelas libres, padre tal, estampas... todo en abundancia, dan al lector — por lo menos a mí — la impresión de que el autor se equivocó por su parte de vocación y en lugar de profesor de Historia Sagrada, se hizo literato, para el que disfrutar del amor parece sea un crimen; aunque suela dar al cura pueblerino el empleo de buscar al hijo de mamá la mujer que más le conviene, o a la hija de papá el joven que pueda sacarla del rincón del olvido o asegurar la continuidad del rango familiar, pero eso sí, sin concederle demasiada libertad, sin que tras esas uniones sagradas veamos los frutos, pese a que aquél que dicen vino al mundo en nombre de su Dios, dicen que dijo: «Creced y multiplicaos». Lo que no debió explicarles cómo, sin cometer el pecado de la carne, que puede ser pecado mortal...

Ampliamente católica su prosa; excesivamente beatas sus novelas, como si la literatura no fuera posible sino dentro del límite sagrado de las Escrituras Santas, de la Biblia, de la Iglesia Católica Romana, que posiblemente necesite de ella, en un siglo que cual el nuestro tanto y tan profundamente ha puesto a descubierto la hipocresía y la pudibundez de esa acaso más que la de todas las otras religiones.

Cuando la ciencia estaba estrechamente encerrada por los brazos de hierro de la iglesia, al extremo de que hasta lo más absurdo había que tenerlo y difundirlo como artículo de ley intangible, todas esas frases de ditrambo, (ya que no es cosa de suponer que quien las escribió desconociera su inne-

cesaria, y hasta machacona insistencia), debían ser consideradas como recíocidas o reveladas directamente por ese su Dios. Hoy, en el siglo del átomo y la electrónica, cuando el hombre ha podido llegar y hasta caminar sobre la Luna sin haber topado con el «Cielo» mágico que acostumbran a prometer — ¡y no gratuitamente! — los que prefieren vivir de eso sin rebajarse a la categoría de hormigas productoras, nos parecen todas esas frases, llenas de candidez, no siempre aparente y si bien medida, dosificada y premeditada, bastante fuera de época, o de lugar.

Ya nadie ignora que en la historia de la Iglesia hubo papas, inquisitoriales o tiernos corderitos, que preconizaban pensar a todas horas en la vida eterna, mientras ellos preferían disfrutar de ésta; cardenales dados a la lujuria, a la bacanal y a la gula o que bendecían y aún bendicen las fuerzas del mal contra los pueblos que osan exigir lo que les pertenece: pan, libertad, cultura, descanso, todo bien ganado y por tanto merecido. Ni el cura simple, que cuando hay diferencias flagrantes, opresión, hambre, osa enfrentarse con los responsables de ello y sus cómplices, se le considera plebeyo, ignorante del papel a que fueron destinados los señores por el simple hecho de haber venido al mundo. Los místicos — y dicen que François Mauriac tenía bastante de místico — supieron en ocasiones poner al sol, a la vista de todos, las lacras de la sociedad de su tiempo e incluso señalaron como evitarlas. Todo eso debe ser superfluo, reminiscencias de tiempos idos; lo otro, no.

Para mí es bastante infantil esa especie de teoría de que cuando el «pecador» se detiene, se recata y vuelve al redil, ello es obra de Dios, que *El* así lo ha decidido, mientras que si continúa en el error, de forma descreída, es por culpa suya sola y exclusivamente. O Dios es sumamente todopoderoso e incommensurable, o es simplemente impotente, o lo que es más racional: es al margen de todas esas creencias, suposiciones y gratuitas atribuciones que todo en esta vida — y otra no hay —, se desarrolla sin intervención de ninguna Providencia ni la ingerencia de ningún Satanás o fuerza del Bien o del Mal. Bien considerada, la vida no es lo enrevesada que se nos quería hacer ver. El hombre al emanciparse del temor al infierno, ha dado un gran paso, el mis-

mo gran paso que las creencias injustificadas, faltas de base, han tenido que recular y no voluntariamente que digamos.

La vida amplia, tumultuosa, complicada mas no tanto como para no ver que sin esa beatitud, sin esa ciega creencia hasta la propia burguesía socarrona y cínica se permite ser escéptica, atea incluso, o que a lo más finge seguir creyendo por así convenir a sus negocios, va terminando con uno de los mayores absurdos de la actual sociedad de consumo. La realidad de todos los días va dando al traste con uno de los mayores sostenedores del capitalismo voraz, razón por la cual éste procura desentenderse de la religión, buscando por otros medios seguir teniendo maniatado al mundo del trabajo y, mientras da con ellos, hace ver que tiene fe, porque así logra que su poderío se vaya aguantando. Por eso a veces deja caer algunas migas, y al no hallar suficiente apoyo de parte de la Iglesia como ayer — falta del mismo prestigio de antaño — trata de hallarlo por entre quienes se prestan a servirla sea como sea, aún en contra de sus propios hermanos de explotación y miseria. Porque cuando un hombre del pueblo se deja deslumbrar por el ambiente y la vida del zángano, cuando quiere imitar al burgués, o ha de claudicar, o ha de convertirse en su fiel y mastín servidor.

La religión, la creencia religiosa, ya no atrae, ya no intimida como antes. Pero eso sí, entretiene y fingiendo creer, los que así obran suponen engañar al otro, cuando en realidad se engañan y mienten mutuamente. Y el mundo no se detiene por ello, claro que no, pero poco a poco todo pasa al rincón del olvido o a formar parte de cualquier Museo de antigallas que atrae al curioso, pero que no le convence ya. Es demasiado tarde. La evolución ha ido deshaciendo el encanto y va rompiendo las cadenas. Irremisiblemente y sin vuelta atrás posible.

Marzo 1971.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

COMPANEROS: Acordémosnos de la suscripción pro-España oprimida.

LOS CRUZADOS SE DESPACHAN

Realidad y porvenir de la C. N. T.

EN el campo de los que fueron abundan las paradojas. Una de ellas, recientemente llegada a nosotros se refiere, entre otras cosas, al futuro de la CNT. Tanto como lo que se dice tenemos en cuenta lo que se quiere decir, lo que antes se dijo, y la actuación del articulista. Claro está que en todo ello no hay un punto firme; todo es oscilante, todo tiene su contraste y negación.

Fluctúa ese pensamiento entre lo que es y lo que pueda ser aquella central sindical que, gracias a ella, en formación revolucionaria y capacidad constructiva, la clase trabajadora española conquistó el jalón más elevado de la historia. Esto no lo reconocerán los emisarios moscovitas, ni algunos de los detractores de la C.N.T. que con ellos se confabulan, pero es lo cierto que así lo reconocen figuras intelectuales que honradamente estudian los problemas sociales.

El triunfo del franquismo no liquidó la existencia de la Confederación Nacional del Trabajo. Si eso se esgrime en aras al fomento de algún otro organismo, que reemplace los honores y a la militancia anarcosindicalista, dénese por fracasados protagonistas de tan burda comedia. El hecho de que actualmente no tenga en España sindicatos la organización confederal no supone que definitivamente haya pasado a la historia.

Por testimonios de todos conocidos, las aspiraciones tendentes a cerrar definitivamente el ciclo confederal no hallaron campo abonado. Podían haberlo supuesto quienes en ello pusieron empeño. Se han estrellado, y se estrellarán, contra la consistencia de una sólida formación en la persona de sus militantes más aguerridos y desinteresados. No se olvide, y eso dice mucho en pro de los auténticos hombres confederales, que en el fracaso de los de Madrid queda rubricada la incorrupta potencialidad de la C.N.T.

Nada ganarán los detractores de la organización confederal especulando sobre su ritmo actual y destino. Piensen que ya emplearon todos las armas y cada vez están en peor situación. No se puede persistir en el uso de sentimientos frustrados sin quedar encadenado a consecuencias penosas. Ese complejo marca el paso en los senderos de desventura, y devora a quienes de él han hecho condición de vida invariable.

Cuando se respiran aires de elite se deberían tener nociones más amplias y sensatas. No se efectuaron los funerales de la Confederación Nacional del Trabajo el primero de abril de 1939. Es extraño que esa verdad sea mejor conocida por Franco que por aquellos que vivieron en el seno confederal. Era su deber propagarlo a los cuatro vientos. Así habrían demostrado afecto a la organización sindical que, si en España tuvo sindicatos y ahora no, está llamada a ser el baluarte defensor más potente y eficaz de la clase trabajadora española.

Cambien de tónica los apóstatas. No hubo entierro de la C.N.T. Vive, en la esfera y condiciones que le son factibles, consecuente realista y prometedora. Sus obras lo dicen, su consecuencia lo pregonan. Comparen los exilios de la historia con el nuestro. Veán, circunscritos al español, qué sector ha demostrado mayor firmeza y más alto nivel de laboriosidad. Quien, en lucha abierta para derribar la tiranía existente, ha sacrificado más vidas generosas. ¿No es convincente ejemplo tan patente? Hemos dado pruebas de existencia confederal y las estamos dando. Vive la Confederación Nacional del Trabajo, y vivirá, porque es la reserva más idónea que tienen los trabajadores españoles para liberarse.

Nuestra obra, la obra de la CNT, incluso en estos momentos, es motivo de impresiones sorprendentes en personas tradicionalmente adversarias. En su concepto, la constancia, esa tenacidad fincada en convicciones invulnerables e insobornables, ha hecho del anarcosindicalismo español un capítulo histórico que no tiene paralelo. Ideológicamente fue, y sigue siendo, bastión inexpugnable. Las atrocidades más sangrientas que se pueden concebir no pudieron matarlo; las influencias más funestas que la cortejaron no lo pudieron corromper.

¿No dicen nada estas razones a quienes se desvelan pensando en «cómo ha de reconstituirse, con qué medios, en base a qué procedimientos y orientaciones»? Todo está previsto, resuelto y contestado a su debido tiempo. No cabe alegar ignorancia. Somos lo que fuimos, seremos lo que somos. No hemos descubierto, ni nadie nos lo ha hecho conocer, bases y normas más eficaces que las que nos son propias desde siempre. Man-

tendremos de pie, pues, a la CNT; nos quedamos con nuestro anarcosindicalismo.

Si la misión de los que tantean y husmean es crear problemas y perder el tiempo, allá ellos. Aquellos que de tan altas prerrogativas gozan, más les valdría se recluyeran definitivamente en las logias para practicar los ritos masónicos. De ahí puede sacarse algo, tal vez el obsequio de algún banquete que gratifique los buenos servicios a los menesteres del triángulo. En la CNT se permanece fiel, para darle calor, vitalidad, prestigio y, a veces, aquello que se necesita para la propia manutención.

A pesar del deficiente contacto que la Confederación Nacional del Trabajo tiene con el pueblo español, pocos ignoran, entre la gente estudiosa, fue la organización impulsora y protagonista de la magnífica gesta que a los oprimidos indicó los senderos de real liberación. No pongan en duda, pues, que en silencio unos, otros con nostalgia, ansian la presencia de aquella C.N.T. que en no pocas ocasiones se ha querido adular. Quieren su retorno con la plenitud de sus buenos tiempos, con los bríos combativos con que siempre defendió la justicia, afirmando su finalidad comunista libertaria.

Ni la USO ni la ASO, y menos el verticalismo, auxiliado por algunos judas suplantarán a la C.N.T. Defenderemos a ésta, si necesario se hiciera, con más tenacidad y riesgos que la hemos defendido. El anarcosindicalismo español inició su misión y hará por terminarla. No ha renunciado a ella. Con ese propósito, saturados de espíritu revolucionario y constructivo, florecen en España valores que, unidos a los trabajadores, ampliarán y llevarán a cabo la obra que emprendimos en 1936.

El error de los que fueron es «de talla» y de volumen. Quedaron aplastados por el peso de su trayectoria negativa. No hubo, por su parte, el elemental respeto a la Organización, ni a las personas que con más lealtad y constancia la sirvieron. Llegados a ese extremo, es imposible se realicen contactos de plena confianza. Sale sobrando aquello de «como en Fuen teovejuna, no divididos en banderías y grupos sin cuento». Conste, de todos modos, que la bandera de la C.N.T. continúa siendo la misma; la tremolamos por la misma causa.

por Severino CAMPOS

¿Qué «no es el momento para establecer competencias, pronunciar exclusivas, propiciar absorciones o disgregarse debatiendo lo que seremos y hemos de hacer mañana»? Siempre de cara a la tangente. La cabra visita el llano, pero su tendencia es hacia el monte. No quieren comprometerse en afirmaciones que mañana les obliguen a respetar la integridad de la Confederación Nacional del Trabajo. Dan la impresión de un propósito inconfesable, que tal vez no se tradujo en práctica por la fortaleza confederal.

Y la duda gana terreno cuando el mismo articulista nos dice: «No es cuestión pues, — a mi entender — de colocar barreras de separación, y menos de establecer rivalidades entre sectores sindicalistas clásicos y de nuevo cuño». ¿Sindicalistas de nuevo cuño? ¿Quiénes son esos? ¿Hacia dónde van? ¿Qué títulos de legitimidad tienen ante los trabajadores españoles? ¿Por qué esa insistencia en justificar su existencia, cuando la organización de procedencia galardón de orgullo para los libertarios, se la combate con las armas más innobles? Todo queda comprendido; el tiempo dirá lo que falta.

DE INTERES BIBLIOGRAFICO

PARA COMPLETAR CUATRO COLECCIONES DEL «SUPLEMENTO LITERARIO DE SOLIDARIDAD OBRERA»

Faltan cuatro ejemplares del nº 5; uno del 25; dos del 30; dos del 59; dos del 70; cuatro del 91.

PARA COMPLETAR TRES COLECCIONES DE «SOLIDARIDAD OBRERA» DE PARIS

Faltan tres ejemplares del nº 564; uno del 578; uno del 583; uno del 595 (equivocadamente marcado 295); dos del 609; uno del 611; uno del 705; dos del 713; dos del 716; dos del 717; uno del 727; uno del 730; uno del 732; dos del 745; uno del 752; dos del 755.

PARA COMPLETAR CUATRO COLECCIONES DE «UMBRAL

Faltan dos ejemplares del nº 88; dos del número doble 67-68; uno del 54; cuatro del 47; cuatro del 35; dos del 18; cuatro del 9.

Ruego a nuestros posibles favorecedores: No enviar ningún ejemplar de lo pedido que no sea solicitado. Gracias.

Receptor: Juan Ferrer, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Tómbola de la Fiesta del Libro

6 de junio 1971, durante la Fiesta

Premios del 13 al 50:

13: «Obras completas» (3 tomos) de Rafael Barret.

14: «Historia de las literaturas antigua y moderna», Ramón D. Parés.

15: «Obras de Felipe Alaiz».

16: «Les grands-pères prodiges», M. Carrouges; «Notre monde immense», Sinclair Lévis; «La Flamme», John Steinberg.

17: «Les Misérables» (3 t.) Victor Hugo.

18: «Théâtre complet» de Corneille (9 t.).

19: «Lote de literatura catalana» (Cartwright Carrion, Llop, Ferrer).

20: «Scritti Scelti di Pietro Gori» (2 t.) Escritos anarquistas y defensa de anarquistas.

21: «España literaria», Pagano.

22: «El Yogi y el Comisario». Arturo Kœstler.

23: «Enciclopedia Universal Herder».

24: «Don Quichotte», M. de Cervantes.

25: «La Dame de Pique», «Œuvres choisies», Pouchkine.

26: «Memoires de Casanova».

27: «Journal d'un poète», Alfred de Vigny.

28: «Hernani», «Marion de Lorme», Victor Hugo.

29: «Colomba», Prosper Mérimée.

30: «La Medicina en la Historia» Victor Robinson.

31: «Vida, obra y época de Francisco Villon», Rafael O. Bertrand.

32: Obras completas (4 novelas del exilio), de V. Botella Pastor.

33: Teatro completo, de Rodolfo González Pacheco.

34: «Arts», compendio ilustrado de Leonardo de Vinci.

35: «Nacionalismo y Cultura», Rodolfo Ricker; «La Revolución desconocida», Volin.

36: «La segunda guerra mundial», G. Debarin.

37: «L'alba dels primers camins» Lluís Capdevila.

38: «Cain y Artemio», Gorki; «Ética», Aristóteles; «El gran crimen», Tolstol.

39: «La casa de los muertos», «Un jugador», Dostoiewski.

40: «Larra», Lomba y Pedraja; «Martínez de la Rosa», Jean Sarrailh.

41: «Bacon», Carlos de Rémusat; «Condorcet», Juan F. Robinet.

42: «Pintores y Escultores», Ana Curtis; «Grandes Compositores», Catalina Little Raqueless.

43: «J. J. Rousseau», Emilio Faquet; «Voltaire», Arturo Labriola.

44: «Madame Staël», A. Sorel; «Schopenhauer», Th. Ribot.

45: «El drama del Amor y de la Muerte», Edward Carpentier; «Ensueño», Hermann Hesse.

46: «Ciclo amoroso» (3 t.), Rafael de León, Varios autores clásicos.

47: «Mercurial Eclesiástica», Juan Montalvo; «Miguel, hermano de Jerry», Jack London.

48: «El rostro de la mujer», Dr. Besançon; «Rusia contra U.S.A.» W. B. Smith.

49: «El Mar», «El Pájaro», Julio Michelet; «El humanitarismo», E. Relgis.

50: «La incorporación de las masas», Jesús González Malo.

LUEGO: Un volumen por cada cinco billetes no premiados.

Esta lista comprende libros en cuatro idiomas: castellano, francés, italiano y catalán. La redacción de cada título indica el idioma respectivo.

Expíden billetes: LE COMBAT SYNDICALISTE, Paris, y ESPOIR, Toulouse.

MITINES

EN MONTPELLIER

En conmemoración del 1º de Mayo, fecha histórica revolucionaria, la CNT de España en el Exilio organiza un mitin en Montpellier que tendrá lugar en el Pavillon Populaire, sito en la Esplanade, a las 9 de la mañana. Tomarán la palabra los compañeros Ramón Liarte, Marcel Lepoll y Mlle Dyane.

Para por la tarde a las 2,30, Gran Festival con la participación del conocido y simpático Grupo «Terra Lliure» de Toulouse.

EN BURDEOS

GRAN MITIN, el sábado 1 de mayo, a las 9 y media de la mañana en el cine «ABC», 202, rue de Ste-Catherine, en el que harán uso de la palabra el compañero Georges VIDAL, de la CNT francesa y la compañera Federica MONTSENY, por el S. I.

Esperamos que en esta fecha histórica se vea muy concurrido de todos los compañeros y amantes de la libertad.

EN PARIS

MITIN DE 1º DE MAYO en el centro confederal de la calle Vignoles nº 33, Metro Avron o Buzenval. Cinco oradores de las C.N.T. francesa y española. A las 10 exactas de la mañana.

Comunicados

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	30 806 30
Landeira, Dreux	20 00
Hernández, id.	10 00
Menéndez, id.	2 50
Sabras, Restaurant	2 00
Francitorra J., Bernay	10 00
Cobo, Paris	10 00
Montoliu, id.	10 00
Tiñena, Le Puy	20 00
Un viejo de la Garona	10 00
López Eliseo, Orléans	10 00
Matosas Feliciano	10 00
Recogida teléfono	33 00
Durán M., Toulouse	10 00
Olmos Julián	20 00
Ganzarain, Paris	5 00
Zaplana, Lyon	25 00
Utge A., Paris	29 65
F. L. St-Denis	32 00
F. L. Aufferville	50 00
Azcona Ignacio	8 00
Labastida Jesús	5 00
Montero Isidro	20 00
López Bonifacio, Paris	10 00
Marcellán Amelia, id.	6 00
Trenc Antonio	20 00
Ramos José, Hyères	10 00
Capellas Helenio, Paris	50 00

Suma y sigue ... 31 254 45

MACIZO CENTRAL

Por la presente invitamos a los compañeros y simpatizantes, a la conferencia que tendrá lugar el 2 de mayo, en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, a las 10 de la mañana, en la que disertará el compañero Muñoz Congost, sobre el tema: «Perspectivas libertarias en el futuro español».

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el día 9 de mayo a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE DREUX

Asamblea General Ordinaria el 2 de mayo, a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el 1º de Mayo a las 9,30 de la mañana en el sitio de costumbre para determinar sobre el Orden del Día del Pleno del Núcleo.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE

Los militantes levantinos afectados a la C.N.T. y residentes en

Paris, Toulouse, Marseille, Lyon, Nîmes, Bordeaux y otras localidades de Francia, en caso de querer relacionarse con nosotros lo harán a la antigua dirección que obra en su poder, o en su defecto al S. I. El Secretario, S. Plá.

F. L. DE ROANNE

Reunión general el domingo 2 de mayo a las 9 y media de la mañana en nuestro local social. En el Orden del Día, aportación de sugerencias para los plenos regional, Intercontinental y reorganización de S.I.A.

CONFERENCIA EN ROANNE

El sábado 22 de mayo se celebrará en esta localidad una conferencia a cargo de la compañera Federica Montseny, quien disertará sobre un tema de máxima actualidad.

F. L. DE PARIS

Tendrá reunión general el día 9 de mayo por la mañana en el centro confederal, sito en el 33, rue des Vignoles.

«TIERRA Y LIBERTAD» EN PARIS

Comunicamos a los compañeros que el nuevo corresponsal de venta de este colega mexicano es el compañero Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93 - Drancy, quien servirá a los lectores de la región. Puesto de venta: Centro confederal, 33, rue des Vignoles, Paris, (20).

ADMINISTRATIVAS

—SIA (C. N.) Toulouse. Donativo Pro «Combat Syndicaliste», 250,00 frs.

—Herrándiz, Castres. Recibido tu giro. Pagas «C. S.» hasta el 30-6-71.

—Sánchez Mariano, St-Etienne. Giro 50 frs. Distribución indicada.

—Celestino Alvarez, Toulouse. Con giro de 23 frs., pagas «C. S.» hasta el 30-6-71.

PARADEROS

—Se desea, a fin de proporcionar urgentes noticias a familiares de España, saber de Miguel Urbano Palomo, natural de Málaga, y su esposa Purificación Gómez, que hace algún tiempo residían en el departamento de Haute-Saône (70), Francia. Las personas que puedan proporcionar noticias de los mismos, escriban a: A. Márquez, 8, rue du Petit St-Loup, 45-Orléans.

—Juan Terrades, Souppes: El compañero Cerdeira falleció hará cosa de un par de años.

CONTRA LA TORTURA

PAMPLONA. — Ascendían a 180 los curas navarros que han protestado en sus sermones cuasemaes contra la tortura aplicada a los presos políticos en las delegaciones de policía. Como era de esperar, las autoridades han resultado sordas a las preces celestiales del casi duocentenario de cristeros tonsurados.

NOTA DE LA ESPAÑA NEGRA

MADRID. — Los siete objetores de conciencia detenidos en el puente fronterizo de Bourg-Madame fueron conducidos y encarcelados en esta capital y entregados al Tribunal de Orden Público para que los encause «por delito subversivo». Entre los detenidos figura el escritor González Arias, que anteriormente había sido encarcelado, juzgado y condenado por haber paseado por Madrid un cartel en el que reclamaba elecciones libres. Como se vé, los partidarios de la no violencia en España son tratados violentamente por los guardianes del orden.

RASCASUELOS

MADRID. — En esta época de rascasuelos los rascasuelos significan la costra, o la mugre, de las grandes ciudades. Según el procurador Puig Maestro-Amado, en Barcelona existen 3.500 chabolas y en Madrid 7.000, amén de los barrios barraqueros donde las familias viven hacinadas, prietas y molestas. Ante cuya evidencia hay para rascarse los pelos.

CONTRASTE

LOGRONO. — En el pueblo de Torremuña los ladrones penetraron de noche en la iglesia, llevándose de ella tres valiosas táblas de la escuela hispano-flamenca. Se da el caso de que el pueblo ha sido abandonado por sus moradores para sustraerse a la miseria, siendo sus viviendas integradas al patrimonio nacional por falta de compradores. En cambio, la iglesia contiene riquezas artísticas inmensas, las cuales serán conducidas a lugares seguros vista la cohección de los partidarios del desahucio nocturno.

LA VENGANZA

PAMPLONA. — Terminados los conflictos de la «Eaton Ibérica» y «Potasás de Navarra», la policía, de acuerdo con la Patronal, ha procedido a la detención de una veintena de obreros sindicalistas, y más habría detenido de no haberse dado a la fuga quienes se

ANTENA

sintieron perseguidos. Además han sido encarcelados cuatro seminaristas acusados de «posesión de propaganda marxista». En realidad, estos religiosos habían escondido a obreros perseguidos por la policía.

SE VIAJA

MADRID. — Solamente en el día 18 de abril los cacos se apoderaron de 72 vehículos automóviles. En general los usan y los abandonan semi-estropeados en las carreteras.

¿DOBLE ENTIERRO?

MADRID. — Ha sido enterrado el prolifero escritor Javier de Burgos. En su larga vida (85 años) había producido 5.000 sonetos, 200 obras de teatro, infinidad de escritos literarios y epistolares. Sin embargo, no es probable que la obra sobreviva al autor de la misma.

ESTO, EN EL 2.000 YA ESTARA CADUCADO

MADRID. — Conclusión de un Seminario sobre educación en la Sociedad del año 2.000 (redactada por el ponente Giovanni Gozzer):

— Una educación que tenga preocupación de futuro debe tener en cuenta todas las dimensiones del hombre y no basarse en una concepción materialista, evidentemente incompleta por unilateral.

— Se debe enseñar al hombre un nuevo respeto a la naturaleza, un sentido de solidaridad con el universo, evitando crear, a través de un progreso tecnológico, desequilibrios irreparables que destruirían el medio ecológico del cual se parte.

— El problema educativo será cada vez más responsabilidad del individuo, que habrá de participar directamente en la conducción de su propio proceso educativo. La educación permanente y los sistemas de información jugarán un importante papel.

— En cuanto a investigación — actualmente no hay suficientes equipos —, los esfuerzos que se realizan son sectoriales y la perspectiva interdisciplinaria es escasa y deficiente. Asumirá un importante papel en los próximos treinta años.

— La formación como proceso humano romperá el actual monio-

lismo estatal y el Poder público, descargado de tareas rutinarias de gestión, podrá dedicarse al fomento de la investigación, coordinar e impulsar actividades creadoras y a efectuar la elección de los modelos preferidos.

Aparte los adelantos científicos de hoy, el resto de propósitos Gozzer para el año 2.000, Ferrer Guardia en 1901 ya los había superado.

ASALTO FASCISTA

BARCELONA. — Para el 19 de abril por la tarde estaba convocada una conferencia del profesor Jiménez de Parga sobre el tema «La mujer en la vida cívico-política», organizada por la Unión Mundial de Obras Femeninas Católicas (UNOF) que habían alqui-

Enterradores de lo inmortal

Una opinión de que hay que renovarse para no morir, para los que llevamos unos cuantos días en el movimiento nos viene de lejos: opinión a la que nada habría que objetar porque un movimiento orientado por ideas cuya proyección no tiene límites, una constante renovación para no patinar se hace necesaria. Pero la insistente cantinela de que hay que renovarse es tanto como desconocer que las ideas y el movimiento en su trayectoria se renuevan. Y si algo hay de cierto en la coyuntura, es que en los países donde el movimiento anarquista tuvo desarrollo los cantores del renovacionismo que descendieron al reformismo, al marxismo, e incluso al fascismo, hoy no se cuentan con los dedos y hay que contarlos por los pelos.

Decir que en el movimiento de influencia anarquista no se opera una constante renovación equivale a desconocer su historial y su obra emancipadora. En el proletariado socialista las manifestaciones reivindicadoras se expresaban enarbolando el cartelito de «Queremos Pan y Trabajo»; las solicitudes de mejoras regularmente se hacían por las buenas, las huelgas se solucionaban mediante arbitraje. Y la amarga experiencia fue la que aconsejó la acción directa, en el trato y en la lucha.

La burguesía y los Estados que, a pesar de crueles represiones no han podido impedir el logro de mejoras morales y económicas por

lado, la sala del Colegio de Abogados para este acto.

Pero durante la mañana, se supo que la conferencia no había sido autorizada, y se fijó un cartel anunciando la suspensión. No obstante, como la suspensión del acto se produjo en el mismo día, el público no se enteró hasta que fue llegando a las puertas del Colegio de Abogados y leyó el aviso. La mayoría de este defraudado auditorio eran mujeres.

Momentos después, un grupo de personas ajenas a las anteriores, molestas al parecer por algunas manifestaciones de desagrado, irrumpió en el Colegio de Abogados. En las escaleras encontraron al abogado señor Méndez, que fue agredido. Los asaltantes entraron en la biblioteca, donde se hallaban un grupo de estudiantes preparando sus apuntes, que asimismo fueron agredidos. También fueron víctimas de agresión algunos transeúntes que en aquel momento pasaban por las cercanías.

Como era de esperar, los agresores no fueron habidos.

movimientos de acción directa, las anulan en nuestros días con el aumento del costo de la vida. Y para los movimientos de finalidad anarquista la transformación social se impone para la pródica y por la acción. En cuanto a los países que aún no se libran de los sistemas absolutistas, el cartel «Queremos Pan y Trabajo» es hoy cosa nueva.

Lo bueno, lo malo y las ideas que lo expresan es de naturaleza eterna en la trayectoria de la humanidad; ideas expuestas por antiguos filósofos se recuerdan y se propagan en nuestros días para desinfectar la humanidad de los vicios y prejuicios que la atan a sistemas tiránicos. Los modernos monasterios, en los que los comunistas lograron amontonar millones de trabajadores con la promesa de que enclaustrados no les faltaría nada, están en vías de quedar vacíos. Los creyentes, cansados de esperar para hacer respetar condiciones de vida, se ven obligados a declararse en huelga sin permiso de los padres superiores.

La verdad, como la mentira, es fruto del sentir humano de todas las épocas y común a todos los seres. La humanidad no será libre según cambie la manera de engañarse, sino en la medida que se deshaga de todos los engaños y engañadores. Entre ellos, los que pretenden enterrar las ideas anarquistas porque para ellos han envejecido, sin darse cuenta de que son ellos los viejos, y perniciosos

Serafin FERNANDEZ



COMMUNIQUES

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

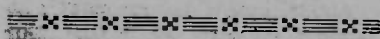
Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.



Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux. Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons : En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

CONFERENCE SUR LA COMMUNE DE 1871

Le 15 mai, 20 h. 30, salle de l'O.J.C. rue Lamotte-Picquet, près de la place Albert 1^{er}, conjointement avec la Libre Pensée de Brest, la S.I.A. organise une conférence sur la Commune de Paris avec le concours de notre camarade Biget (Nantes). Les camarades sont priés dès à présent de la faire connaître autour d'eux. Le groupe d'Etudes Sociales s'associe a posteriori à cette manifestation. Ne laissons pas les politiciens sans

scrupules s'accaparer la première Révolution à caractère social. Les Elisée Reclus, Louise Michel, Jules Vallès, Lefrançais, Varlin, etc., n'ont rien de commun avec les laquais du fascisme, communisme moscoute, chinois, castriste.

ACTIVITE DE LA S.I.A. A BREST

Dimanche 2 mai, 10 h. précises, Maison du Peuple, bureau 10, assemblée de la S.I.A. avec un ordre du jour très important, dont la propagande pour la conférence du samedi 15 mai, 20 h. 30, salle de l'O.J.C. rue Lamotte-Picquet sur la Commune de Paris avec le concours du camarade Biget de Nantes, organisée conjointement avec la Libre Pensée de Brest.

IMPORTANT

L'auteur de l'article sur « L'Esotérisme » est prié d'entrer en contact avec la rédaction, de très nombreux lecteurs étant intéressés par son exposé.

Ecrire à l'imprimerie.

1^{er} MAI

à 10 heures

MEETING D'AFFIRMATION ANARCHO - SYNDICALISTE au 33, rue des Vignoles, avec des orateurs français et espagnols.

Organisé par la 2° U. R. de la C. N. T. F.

Nous invitons tous nos camarades à y participer activement.

LIVRES

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste	2 75
Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins	24 00
P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » ..	9 30
« A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle	8 00
Bakounine : « La liberté » ..	5 50
Cohn-Bendit : « Le Gauchisme »	15 00
« Histoire du chant de l'International », Hem Day ..	1 50
Album d'Art Espagnol-Exil « Amant et Uran », H. Ryner	7 50
Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune »	6 15
« L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski	2 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	6 00

La lutte des classes en Chine

(Suite)

Il faut se rappeler que le pouvoir bureaucratique en Chine est né non d'un mouvement ouvrier, mais de l'encadrement militaire de paysans durant de très longues guerres, et que l'armée est demeurée imbriquée dans le parti dont la plupart des dirigeants ont été aussi de chefs militaires.

La domination des maoïstes sur l'Armée populaire de Libération (APL) se traduit par le lancement de la Campagne d'Education socialiste qui va durer jusqu'en 1965 et qui correspond à une politisation accentuée du secteur militaire du parti et à la militarisation du secteur politique de l'APL. Dès la fin de 1963, tous les soldats reçoivent un petit livret composé de citations des œuvres de Mao et furent invités, après l'avoir étudié à fond, à ouvrir un large débat critique sur leurs propres affaires. Le résultat de l'expérience fut la suppression des grades et insignes et le retour aux conceptions en vigueur durant la Longue Marche où paysans pauvres, cadres et simples soldats, avaient mené le même genre de vie et partagé les mêmes rations de misère.

La Campagne d'Education socialiste constitue ainsi le terrain d'expérimentation et le banc d'essai de la future « Grande Révolution culturelle prolétarienne ».

Au printemps 1966, Mao sort de sa retraite et s'emploie à r'soudre, au moyen d'une controverse littéraire publique, des thèses (11) où il réclame une culture de classe dans laquelle paysans pauvres et ouvriers pourraient s'appropriier et parviennent à faire limoger plusieurs de leurs adversaires : Peng-Zeng (maire de Pékin et num. 5 du Bureau politique); Lu-Ding yi (ministre de la propagande et de la Culture); La-Jui ching et Zhou-Yang. En août, le Comité central, où les maoïstes sont restés majoritaires, fixe les grandes lignes de la Révolution culturelle. A ce moment-là seulement, écoliers et étudiants sont mis en branle par une impulsion venue du sommet. Le 18 août les premiers Gardes rouges apparaissent en public sur la place Tia-An-Men, à Pékin.

Ces Gardes rouges sont initialement une organisation politique

(11) Celles-ci ne sont que la reprise des « Interventions aux causeries sur la littérature et l'art au Yenan », de 1942.

de masse de la jeunesse provinciale. Celle-ci n'a pas de statuts officiels et se compose surtout de fils de paysans pauvres, de soldats, de travailleurs et de cadres révolutionnaires. Leur arrivée à Pékin (où pour la première fois dans l'histoire de la ville il y a eu des embouteillages) par millions n'a pourtant provoqué aucun désordre. Logés dans des écoles ou des appartements neufs dont l'attribution à des familles a été retardé, nourris dans des cantines spécialement aménagées, leur rôle politique consista à appliquer les consignes du Comité central : « Formuler des critiques et des propositions concernant le Parti, l'Etat et le Gouvernement ».

Les Gardes rouges se firent connaître en s'attaquant violemment à l'ancienne culture confucéenne, aux vieilleries artistiques dans les musées, aux coupes de cheveux longs, aux vêtements et aux mœurs bourgeois. Leur action consiste essentiellement à tenir des meetings, à placarder des journaux muraux (Da-Zi bao) et à exiger des explications publiques des fonctionnaires haut placés. En humiliant les hauts dignitaires du régime (tous les anti-maoïstes) jusque là intouchables et en réclamant leur destitution, les Gardes rouges donnèrent aux masses populaires l'impression (l'illusion) qu'elles accédaient à une redoutable souveraineté sur les puissants.

L'arme critique des Gardes rouges est le Petit Livre rouge. Il n'est pas pensable pour eux de remettre en question l'idéologie maoïste, ils se contentent sagement de critiquer son mauvais emploi. Mao ne tient pas à rééditer les Cent Fleurs qui ont failli mettre en péril le régime. Cette fois, non seulement l'appel à « la voix de masses » se fait par l'intermédiaire des Gardes rouges, mais en plus ces derniers sont étroitement encadrés par l'armée. Toutes les précautions ont été prises afin d'éviter que la Révolution culturelle ne se transforme accidentellement en une nouvelle révolution sociale.

L'organisation du parti, sous la pression de dissensions internes commence apparemment à se disloquer tandis qu'en son sein, le Ren-li-xin (Groupe central de la Révolution culturelle) en vient à jouer un rôle primordial. Ce dernier ne craint pas d'affirmer : « La victoire de la révolution socialiste n'implique pas la fin de

la lutte des classes. Il s'agit maintenant pour le prolétariat d'utiliser la victoire politique pour parvenir à d'autres victoires sur le plan culturel. »

L'agitation commence à l'université de Beida, à Pékin. Et c'est dans les universités que se produisent les premiers heurts entre Gardes rouges et Groupes de Travail, où l'on reconnaît la plupart de fils de hauts fonctionnaires. La confusion la plus grande règne : il y a même des Gardes rouges antimaoïstes réunis dans le Comité d'Action commune des Gardes rouges de Pékin (formé à l'origine par les Troupes d'Investigation du quartier de Xi-Cheng), qui s'attaque implicitement au Ren-li-xin et à Mao par des journaux muraux (12).

Peu à peu l'agitation s'étend à toutes les grandes villes, où les Gardes rouges réclament la suppression du signe distinctif du rang chez les cadres nommés dans l'armée, l'alignement du salaire des fonctionnaires sur ceux des ouvriers, l'égalisation de tous les salaires dans l'industrie et la suppression des différences entre les revenus paysans et ouvriers.

Dans les usines, des Rebelles révolutionnaires (ouvriers politisés par les Gardes rouges) affrontent, souvent avec une extrême violence, les responsables syndicaux. Le 27 décembre, la Fédération des Syndicats est déclarée dissoute et son organe d'expression « Le Journal des Travailleurs » est suspendu. De toutes les provinces, les Gardes rouges affluent vers Pékin : les chemins de fer complètement désorganisés en ont transporté (gratuitement) plus de onze millions en moins de cinq mois.

En janvier, la Commission militaire du Parti (dominée par les maoïstes) demande publiquement à l'APL d'aider les Rebelles révolutionnaires et les Gardes rouges à « prendre le pouvoir ». Une Triple Alliance vient consolider les liens entre les groupes de Gardes rouges et de Rebelles révolutionnaires sensés représenter les masses, les militaires, et les cadres révolutionnaires. Début avril, les membres du Comité d'Action commune des Gardes rouges de Pékin, sont arrêtés par l'armée.

Durant ce temps à Shanghai les

(12) Tels ceux du 6 décembre 1966 intitulés : « Qui peut affirmer qu'il n'a jamais fait d'erreur » ?

Gardes écarlates formés par la municipalité anti-maoïste et les syndicats déclenchent une grève générale. Après deux semaines de guérilla urbaine, les Gardes rouges parviennent à briser le mouvement. Le 5 février 1967, une Commune populaire de Shanghai est proclamée. Un Comité provisoire y prend le « pouvoir suprême » et diffuse son « Ordre n° 1 » dans lequel il affirme que ses membres (5 ouvriers, 2 paysans, 2 militaires, un étudiant et un cadre) ont été élus à la base d'après le principe de la Commune de Paris de 1871. A partir de ce moment, on voit des Gardes rouges lancer une série d'avertissements dans lesquels ils proclament leur inquiétude devant la « continuation des tendances anarchistes et ultra-démocratiques ». De son côté, le Ren-li-xin accuse la Commune de Shanghai de saboter le centralisme démocratique et d'afficher ouvertement le fédéralisme (13). Après un discours de Mao condamnant l'instauration des Communes urbaines et l'arrivée de troupes de l'APL, Shanghai adoptait officiellement le 24 février la dénomination de Comité révolutionnaire de Shanghai.

Bientôt la scission de la bureaucratie se manifeste dans l'armée. Les premiers conflits éclatent dans les trois principales zones de minorités ethniques. Au Tibet, en février, le général Zhang Guo-hua secrétaire du parti pour la région, lance ses blindés contre les Rebelles révolutionnaires de Lhassa. En Mongolie Intérieure, l'armée s'est prononcée contre Mao sous la direction de Liu-Chiang, commissaire politique adjoint. Dans le Xin-jiang, le général Wang En-mao, commandant militaire et premier secrétaire du parti, laisse ses troupes réprimer les manifestations des Gardes rouges.

En mai 1967, dans le Gansu, le général Chao Yung-Shih réussit un putsch anti-maoïste. A Chengdu, capitale du Sichuan, une partie de la garnison se proclame ouvertement contre Mao : il y aurait eu des centaines de victimes.

Apparemment les maoïstes s'attaquent au parti. En réalité, leur attaque se dirige uniquement contre leurs adversaires fortement

(13) Article : « La discipline révolutionnaire et le pouvoir révolutionnaire du prolétariat » dans le Drapeau Rouge (Hongqi) n° 3 du 3 février 1967.

implantés dans le parti, accusés d'être des bourgeois, des révisionnistes, et des partisans de l'économisme (14). Liou-Shaoqi, le président de la République et le plus ancien compagnon de Mao, Deng-Xiao-ping secrétaire général du parti, et Lin Feng, vice-président de l'Assemblée Nationale, sont considérés comme leurs chefs de file et comme le « Quartier général de la bourgeoisie ».

Les anti-maoïstes sont aussi accusés de former la « Ligne noire anti-Parti », c'est-à-dire, de vouloir rétablir le capitalisme et de chercher à couper les liens entre le Parti et le peuple en s'appuyant sur les syndicats : alors que « le

La lutte des classes en Chine

syndicalisme est un courant idéologique bourgeois dans le mouvement ouvrier qui place les syndicats au-dessus du parti politique du prolétariat et les considère comme l'unique forme de direction du mouvement ouvrier » (15).

Dans tout le pays, les Comités révolutionnaires représentent l'armature du nouveau pouvoir avec les Comités militaires de contrôle mis en place dès le début de 1967 pour pallier à l'effondrement de l'appareil du parti. Le Comité révolutionnaire n'est pas une forme d'organisation spontanée des masses en révolte : sa création est due à l'initiative des dirigeants maoïstes pour qui « l'essentiel de la réforme des organismes d'Etat est d'assurer leur liaison avec les masses » et par conséquent « dans les régions où la saisie du pouvoir est nécessaire, il faut appliquer la politique de la triple alliance pour créer un organe provisoire du pouvoir qui soit révolutionnaire, représentatif et jouisse d'une autorité prolétarienne. Il serait bon de l'appeler Comité Révolutionnaire » (16).

Durant leur brève existence, les Comités révolutionnaires furent incessamment secoués de conflits intérieurs :

— soit sur la représentativité de l'organisation.

— soit sur le taux de répartition des trois composantes.

— soit que les délégués des mas-

(14) Déviation du marxisme qui réduit l'existence concrète des masses populaires à leurs composantes économiques.

(15) « Le Quotidien du Peuple » (Remin Ribao) du 12 avril 1968.

(16) « Pékin Information » n° 14 du 8 avril 1968.

ses refusent de collaborer avec les cadres de l'ancienne administration.

Au début, très nombreux en membres et populaires, les Comités révolutionnaires se réduisirent graduellement à une minorité d'activistes maoïstes. Ils finirent par constituer une nouvelle pyramide très hiérarchisée dont le sommet concentra en lui dès la fin de 1967, la réalité de tout leur pouvoir. Parallèlement, le système de recrutement et de désignation des postes par voie d'élections, fut progressivement abandonné et remplacé par des listes de candidatures obligatoirement approuvées par l'échelon supérieur.

En avril 1968, Mao affirme : « La grande Révolution culturelle prolétarienne est au fond une grande révolution politique que le prolétariat mène, dans les conditions du socialisme, contre la bourgeoisie, contre toutes les classes exploiteuses. » (17).

En fait, les anti-maoïstes ne sont pas des bourgeois, mais des représentants du capitalisme bureaucratique d'Etat. Cet ensemble hétérogène de cadres politiques, de responsables syndicaux et de technocrates, ne veut en aucun cas détruire le parti, mais anéantir l'idéologie maoïste afin de construire un parti entièrement adapté aux conditions économiques et sociales du capitalisme d'Etat chinois. (18).

Nous avons vu que le conflit sur la gestion de l'économie avait favorisé une scission interne de la classe dominante. La Révolution culturelle, c'est la cassure de cette classe en deux camps :

— celui des propriétaires de l'appareil du parti (anti-maoïstes).

— celui des propriétaires officiels de l'idéologie (maoïstes).

Il faut donc admettre que l'objet de cette cassure (l'économie) mettait en question la domination même de la bureaucratie, puisque les deux camps n'ont pas craint de se combattre et de risquer ce qui constitue le pouvoir commun de leur classe.

Seulement, la bureaucratie, pour maintenir son appropriation collective de la société, a besoin aussi bien de l'idéologie que de l'appareil d'Etat, de sorte que l'aventure d'une telle séparation

(17) « Agence Chine Nouvelle » (Xinhua) du 14 juin 1968.

(18) Ce qui explique les sympathies du Kremlin envers les anti-maoïstes (voir les déclarations de Kossyguine lors de sa visite à Londres en 1967). De leur côté, les maoïstes soutiennent en URSS une organisation clandestine « Le Groupe Staline » (voir « Chine Nouvelle » du 13 mai 1968).

ne manquait pas d'être extrêmement périlleuse si elle ne devait pas aboutir dans de courts délais. Ce qui explique l'acharnement de la lutte entre les deux camps.

Dès le printemps 1967, les maoïstes multiplièrent les déclarations affirmant que « tout le personnel du parti est récupérable à l'exception d'une poignée de traitres ». (19).

Ces exhortations répétées des maoïstes signifient essentiellement leur inquiétude d'être arrivées au bord de la dissolution de la classe dirigeante elle-même.

Cette inquiétude s'explique de par les difficultés qu'ils ont eu à contenir une fraction de Gardes rouges plus extrémistes qui n'ont pas craint de se heurter violemment à l'APL, qui cherchait à modérer la vigueur de leurs manifestations : « Faction du 22 avril » dans le Guangxi, « Drapeau Rouge », à Canton, « Commune du 7 février » dans le Henan.

Mais cette inquiétude se comprend d'autant mieux lorsque l'on sait que dès avant le printemps 1967, la lutte interne de la bureaucratie s'est trouvée dépassée par la lutte des classes elle-même dans laquelle paysans et ouvriers commencent à agir pour eux-mêmes en passant à l'action directe.

En février 1967, la Commission militaire du Comité central décide l'envoi de troupes dans le Heilongjiang pour mater des paysans en révolte contre le système des Communes populaires, rétablir l'ordre et sauver la récolte de printemps. A Nanchan, des milliers de paysans envahissent la ville, occupent les banques et récupèrent les fonds des Communes populaires pour se les distribuer. Dans le Hebei, les paysans refusent d'exécuter les livraisons obligatoires à l'Etat et de rembourser l'arriéré des emprunts. Des mouvements analogues se produisent dans le Hunan, le Jiangxi, l'Anhui et le Shanxi.

Dans les usines, où les Gardes rouges cherchent à faire mettre en pratique le mot d'ordre de Mao « Faire la révolution et stimuler la production », la résistance ouvrière se manifeste contre le projet maoïste de « désintéressement socialiste » qui aboutit à un blocage des salaires une réduction des primes et une intensification du travail. Les anti-maoïstes ont largement profité de la résistance ouvrière en incitant les travail-

(19) D'après le « Drapeau Rouge » du 23 février 1967 dans un éditorial qui a été repris par tous les journaux de Pékin, ces cadres irrécupérables ne formeraient que 5 pour 100 de l'ensemble.

leurs des grandes villes à réclamer des augmentations de salaires et en outre, ils auraient distribué démagogiquement l'argent des banques locales. Pour riposter, les maoïstes, dès les fonds des banques qu'ils ne contrôlent pas. Mais, les milliers de grèves qui ont éclaté partout, finissent par être brisées avant l'été 1967 par l'APL, qui s'empresse d'établir dans toutes les grandes entreprises le « contrôle militaire de la production ».

La lutte des classes a pris aussi des formes plus radicales. Par exemple, des organisations de jeunes ouvriers telles le Sheng-Wu Lian (20), ont non seulement dénoncé la création des Comités révolutionnaires, mais encore affirmé que « La forme du pouvoir politique n'est changée qu'en surface. L'ancien Comité du parti et l'ancien District militaire sont devenus le Comité révolutionnaire.

Le 6 janvier 1968, le Sheng Wu Lian publie une brochure intitulée « Où va la Chine ? » et dans laquelle il accuse les dirigeants d'avant la Révolution culturelle d'être une classe privilégiée et aussi les nouveaux dirigeants de ne valoir guère mieux que les bureaucrates destituées. A la manifestation du 21 mai 1968 à Pékin, le Sheng Wu Lian lança le mot d'ordre « Commune de Paris » et réclama un régime inspiré de celle-ci où le peuple se gouvernerait directement. Les Gardes rouges accusèrent le Sheng Wu Lian d'« anarchisme » et neutralisèrent son agitation (21).

Pourquoi les maoïstes ont-ils gagné, tout du moins la première manche? Leur victoire est due d'abord à l'armée dont la grande majorité leur était acquise. Ensuite à la faiblesse de leur principal ennemi, la technocratie, encore à l'état embryonnaire. Troisièmement, à leur quasi-monopole de l'information, tant intérieur qu'extérieur. Et enfin à l'habileté tactique de l'état-major maoïste (Chen Bo-da, Zhu, De, Jiang Quing) pour qui la Révolution culturelle consistait avant tout à montrer dans la rue que l'idéologie officielle du régime était le maoïsme (=penséemaozedong). Ce qui mettait d'emblée leurs adversaires dans une situation très délicate qui leur interdisait de combattre à visage découvert : leurs autocritiques successives ne montraient finalement que leur attachement aux fonctions et aux privilèges qu'ils détenaient.

(A suivre.)

(20) Abréviation de Comité de la Grande Alliance provinciale des Révolutionnaires prolétariens du Hunan.

A propos de

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

LA REPRESSION SEXUELLE

Deuxième partie

La lutte révolutionnaire contre la répression sexuelle, doit à mon sens, passer par la dénonciation la plus vive et la plus brutale de toutes les organisations bureaucratiques et réformistes, officiellement adeptes de l'ordre et de la morale bourgeoise et ne visant qu'à les maintenir... question d'intérêt ! Cette lutte m'amène à parler de Wilhelm Reich, marxiste et psychanalyste, dont le nom est la plupart du temps souillé. L'œuvre du dernier Reich, positiviste, scientifique puis mystique-cosmique, si elle peut intéresser les fumistes, spécialistes des sciences humaines et de la biologie ne concerne pas les révolutionnaires ne serait-ce que parce qu'elle est l'œuvre d'un homme malade. La partie capitale des écrits de Reich concerne l'étude de la morale et de l'idéologie anti-sexuelle répressive, l'investigation des mécanismes psychologiques caractéristiques, de la répression et de refoulement, l'explication des rapports entre infrastructure et superstructure, l'analyse des structures, l'examen du rôle idéologique politique de la famille et de ses contradictions, la lutte pour la politisation du problème sexuel des jeunes. Le grand mérite de Reich est d'avoir montré qu'il n'y a pas de problème sexuel abstrait et général. Le problème est toujours concret et touche surtout les femmes et les jeunes. Reich leur a énoncé le droit à la disposition et de leur esprit et de leur corps. « La jeunesse a plus qu'un simple droit à l'information. Elle a pleinement droit à sa sexualité. On lui a pris ce droit. C'est pourquoi nous ne donnons pas de conseils d'en haut et nous n'éduquons pas, mais nous sommes décidés à montrer à la jeunesse la vérité, entière et non falsifiée, à lui faire comprendre dans quelle situation elle se trouve et qu'elle doit prendre elle-même en main son affaire, si elle veut en finir une fois pour toutes avec la misère sur laquelle on bavarde tant. Nous voulons la convaincre que l'on ne mendie pas un juste droit, mais que l'on se bat pour lui. » Cette misère, il faudrait ici pouvoir la montrer concrètement — ce qui n'est pas possible dans le

cadre de cet article — à partir d'innombrables faits — faits divers, statistiques et rapports sur la délinquance, l'inadaptation, études de psychiatrie juvénile, névroses, déséquilibres et troubles sexuels, suicides, avortements, mariages prématurés, filles mères abandonnées... — Apparaît alors rapidement l'ampleur du massacre psychique, moral et matériel qui décime la jeunesse, surtout la jeunesse travailleuse et étudiante urbaine, l'ampleur des dégâts entraînant l'écroulement, le découlement, la déchéance. Le dossier d'accusation existe par miettes dans des revues spécialisées. Il s'agit aujourd'hui de l'établir systématiquement. On verra alors que la misère sexuelle n'est pas comme on veut nous le faire croire, identique à la simple frustration génitale hétéro-sexuelle. La misère sexuelle signifie l'oppression par l'appareil « d'éducation » ou d'abrutissement — école, internat, famille, églises, institutions de rééducation, armée... — de la jeunesse dans sa volonté de vivre heureuse et libre, c'est-à-dire, selon ses besoins et ses aspirations. Cette misère sexuelle est due surtout à la répression de trois sortes d'aspirations systématiquement étouffées par l'ordre qui a la charge « d'adapter », c'est-à-dire, de faire capituler les jeunes. Il s'agit :

1°) Du besoin de jouer librement, c'est-à-dire, de se manifester librement, de se distraire, de s'amuser en compagnie d'autres jeunes par les activités qui ne tolèrent pas le contrôle adulte — ou très mal — et qui sont l'antithèse du travail forcé et des distractions obligatoires, loisirs administratifs. On connaît de ce point de vue l'importance que « l'éducation » accorde au processus de mise en ordre du jeu par un code, des règlements afin de le discipliner. Le meilleur exemple nous en est donné par la perversion du jeu que représente le sport.

2°) De la volonté de liberté. C'est elle que l'on brise très vite en inculquant, le plus rapidement possible, aux jeunes le respect de l'autorité et de l'ordre. Eux n'aiment pas la tutelle autoritaire et ils le font savoir. Or il est une nécessité vitale pour la société ca-

pitaliste d'oppression, qui est d'inculquer ses normes à la jeunesse, de la préparer à la soumission, de l'intégrer dans son système hiérarchique. Ainsi toute manifestation autonome des jeunes non dirigée par les petits chefs habituels — éducateurs, curés, flics — semble suspecte aux yeux des adultes. Apprendre à obéir voilà l'idéal éducatif du système contre lequel se révoltent les jeunes qui ne sont pas encore brisés. La volonté de liberté de la jeunesse n'est que la satisfaction de ses aspirations dans son entendement propre et non « comme il le faut ».

3°) Du désir sexuel : l'enfant connaît et apprécie très tôt le plaisir, d'abord auto-érotique. Mais très tôt également commence la répression. La société ne peut en aucun cas tolérer librement le plaisir sexuel. Or cette contradiction s'accroît au moment de la puberté et de l'adolescence; la tension sexuelle s'étant considérablement développée cherche une issue mais n'a que trois possibilités : rapports sexuels, onanisme ou continence. Ces possibilités créent toutes à l'heure actuelle de nombreuses difficultés et sources de déséquilibres : crainte d'enfanter, transgression de l'interdit, sentiment de culpabilité, inquiétude névrotique, trouble sexuel caractériel, insatisfaction et agressivité. C'est dans la famille que se concentrent sous forme cellulaire ces conflits particulièrement lors de la prétendue « crise d'adolescence ». La morale de l'abstinence est durement exigée pendant la puberté car c'est l'époque où le jeune commence à rompre avec la famille.

La répression sexuelle va de pair avec l'autoritarisme et l'ascétisme, elle est le meilleur soutien de l'idéologie irrationnelle et réactionnaire. Autorité, répression sexuelle, renoncement, agressivité, forment un noyau profondément ancré. C'est la fonction de la répression sexuelle, en particulier au niveau de la famille, que de préparer les jeunes à l'ordre établi, à l'obéissance, à la discipline, au travail aliéné, au mariage. Ainsi la famille n'est que l'usine de l'assujettissement car « cet assujettissement n'agit en aucune institution de façon aussi précoc-

ce sur l'organisme mental enfantin ». (Reich). C'est par la famille que s'établit la continuité répressive. Les parents transmettent leur propre structure caractérielle répressive; frustrés ils frustrent leurs enfants. « La restriction sexuelle que doivent s'imposer les adultes pour pouvoir supporter l'existence conjugale et familiale se répercute sur leurs enfants ». (Reich). Ceux-ci éduqués dans un esprit de répression, deviennent les porteurs d'un caractère qui paralyse leur autonomie, leur esprit de critique et qui s'adaptera aux exigences de la psychologie de masses, elle même soumise et résignée.

Où il y a un problème sexuel de la jeunesse et ce problème est double : il concerne d'une part la signification de la répression de la vie sexuelle, d'autre part la misère sexuelle de la jeunesse qui a des répercussions politiques importantes. Toute l'œuvre de Reich est une démonstration de cette affirmation qui a souvent, et qui l'est encore, considérée par les révolutionnaires comme une lubie petite bourgeoise de quelques intellectuels « désaxés n'ayant pas résolu leurs propres problèmes ». Il y a de toute évidence de « fort bonnes raisons » qui expliquent ce genre d'attitude.

Claude LAPORTE

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



6 MAI
1971
NUMERO 654
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ASSOCIATION INTERNATIONALE des TRAVAILLEURS

1^{er} MAI 1886 - MANIFESTE - 1^{er} MAI 1971

L'échec douloureux du mouvement prolétarien dans tous les pays du monde est un constat d'évidence sur lequel la réflexion s'impose.

A l'occasion de l'anniversaire de cette date qui marqua les débuts du véritable combat pour l'émancipation des travailleurs, nous avons le devoir de dresser l'acte d'accusation de tous ceux qui, par leur action déviationniste, enlèveront au mouvement ouvrier son caractère fondamental d'internationalisme révolutionnaire, en marge des ambitions politiques de toutes les minorités.

La mainmise sournoise des partis politiques, dits prolétariens, sur les organisations propres des travailleurs, dénoncée lors de la 1^{re} Internationale par Bakounine, fait aujourd'hui partie du mouvement syndical international, des succursales d'agitation au service de leurs ambitions de Pouvoir.

L'abandon des objectifs révolutionnaires par une autre fraction du mouvement ouvrier en limitant

son action à la conquête progressive d'avantages sociaux, a intégré ces organisations dans le cadre de la société capitaliste.

Cette position, établissant une véritable collaboration avec les structures de tous les Etats, devait créer un esprit d'abandon des objectifs d'émancipation.

Ainsi, de nos jours, l'internationalisme ouvrier reste réduit aux parades d'une O.I.T. encadrée et financée par les Grands de ce monde. Et dans chaque continent, dans chaque pays, dans chaque région, le syndicalisme réformiste est le reflet des zones d'influence de ces mêmes Grands, des politiques en bataille d'ambitions, des différences d'ethnies, de nationalisme, etc.

Le temps est venu de se ressaisir, de reprendre le véritable chemin de l'émancipation humaine.

L'humanité se trouve placée dans le carrefour où aboutissent les voies qui la mèneront vers la déchéance finale ou vers son épanouissement.

La voix de la jeunesse, l'inquiétude des masses ouvrières sous tous les horizons, sous toutes les contraintes politiques et économiques, montrent le refus à la coupable soumission des organisations syndicales aux dictats des Partis.

Les événements de Pologne, les grèves « sauvages » dans tous les endroits où l'on croyait « la paix sociale » acquise, les occupations des terres au Moyen-Orient, comme en Amérique latine, le manque d'intérêt général des masses pour des organisations au service des « leaders » de tout acabit, prouvent la décomposition d'un syndicalisme, ici neutre, là au service du Pouvoir, ailleurs, jouant le rôle secondaire de force d'appui aux conquérants.

Syndicalismes verticaux, syndicats « uniques » patronnés par le Pouvoir, mouvements réformistes recevant des subventions de l'Etat ou servant de lieu d'application aux consignes du Parti Dictateur, ne sont plus suivis par le monde

des exploités, fatigué des ignominies que la déchéance entraîne.

TRAVAILLEURS DE TOUS LES PAYS !

L'Association Internationale des Travailleurs, l'héritière des principes révolutionnaires de la 1^{re} Internationale, maintient aujourd'hui comme hier, ses objectifs d'émancipation.

Nous revendiquons pour les travailleurs, par-dessus les frontières et les continents, la possession de tous les moyens de production.

Les syndicats et leurs fédérations sont les seuls qualifiés pour gérer la production et la distribution, puisque ce sont les organes des producteurs eux-mêmes.

Les Communes, seules cellules sociales de base valable, réalisant à travers leurs assemblées la synthèse individu-association, seront les garantes de la liberté dans le tout collectif.

L'anarcho-syndicalisme n'est pas (Suite page II.)

A. I. T.

LES MASSACRES EN INDOCHINE

« — Il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire. » (Lieutenant Calley).

Une armée étrangère, recrutée contre son gré a-t-elle jamais pu et pourra-t-elle jamais être victorieuse dans une guerre d'intervention coloniale ? Cette question d'une élémentaire mais froide logique, les masses américaines semblent aujourd'hui se la poser. Il y a 6 ans, lors de l'envoi massif de troupes au Vietnam, la très silencieuse majorité avait préféré s'en remettre à la direction politique du pays, croyant de toute manière à l'écrasement rapide et définitif de la résistance indochinoise. Depuis, le coût d'une guerre interminable et sans issue, les revers militaires, les pertes humaines, les récits d'ex-GI's et ceux de la presse, paraissent avoir sensibilisé une partie de l'opinion publique. Faudra-t-il donc toujours qu'une nation nantie soit atteinte dans sa chair même pour qu'elle daigne se pencher sur le sort des peuples colonisés et exploités par elle-même et dès lors, remettre en

MANIFESTE DE L'A. I. T.

(Suite de la page 1.)

un programme, mais un objectif laissant aux hommes la libre décision de leurs modalités d'action dans le cadre de chaque moment.

Le Communisme libertaire est à l'avant-garde des revendications propres de l'homme qui se veut libre dans un tout solidaire, émancipé par lui-même, sans chefs, sans leaders, sans êtres prédestinés au commandement.

TRAVAILLEURS ! Rejoignez partout où elles existent les sections de l'A.I.T. !

Allez vers la création de syndicats révolutionnaires, dans les villes et les campagnes, en vous incorporant aux véritables syndicalistes !

Pour sortir de l'intégration forcée où nous mènent toutes les politiques du jour !

Pour nous libérer de la contrainte du Capital et de l'Etat, venez à l'A.I.T. !

Pour l'Association Internationale des Travailleurs, Le Secrétariat.

cause la politique de ses propres classes dirigeantes.

L'invasion du Vietnam (1965)

Les 500.000 « hommes » de l'armée américaine, équipés d'un matériel, (B52, hélicoptères, armement de terre moderne) dont la sinistre réputation n'est plus à faire, occupent rapidement les villes, les bases et les points stratégiques principaux. Le type de guerre est en quelque sorte dicté par l'invasisseur : à sa supériorité matérielle par trop évidente, le peuple du Vietnam oppose la seule forme de combat possible : la guérilla.

Les mécomptes

Les effets de l'invasion seront-ils ceux prévus par les bureaucrates criminels de la Maison Blanche ?

— La lutte menée au début par les communistes pour la conquête du pouvoir se transforme, du fait de l'occupation américaine, en guerre de libération nationale et c'est là le facteur décisif de la mobilisation du peuple vietnamien. La résistance s'élargit bien au-delà des cercles marxistes et le programme de réforme agraire du FNL n'est pas sans attraits.

— La répression et la désintégration sociale engendrent des forces d'opposition qui n'auraient pas existé autrement : les réfugiés (plus de 3 millions en 1969) chassés de leur village, de leur terre par les bombardements aériens ou d'artillerie, et entassés dans des camps sordides et malsains connaissent parfaitement les responsables de leur misère, de même que les armées de prostituées, ceux de leur dégradation. Un officier américain faisait remarquer, tandis que ses « soldats » ratissaient un bourg : « On dit que ce village est composé à 80 % de partisans du Vietcong, lorsque nous aurons fini, il y en aura 95 % ».

— A long terme, l'expédition US se solde par un échec sur le terrain. Le Pentagone a beau prétendre « contrôler » en 1968, 87 % du territoire vietnamien, des documents parus depuis prouvent que ces informations n'ont aucun rapport avec la réalité. Au contraire, le FNL conserve partout l'initiative des opérations, force l'occupant à évacuer des bases, lui infligeant de lourdes pertes et le

harcelant jusques dans des villes tenues pour « sûres ».

— Aussi, lorsque l'Amérique admet : que les 3/4 du budget du FNL proviennent d'impôts collectés auprès de la moitié de la population, que les 8 plus importantes sociétés de Saïgon versent en moyenne 100.000 dollars chacune à cette même organisation, que de nombreux cadres politiques et militaires du régime fasciste sont secrètement au service du FNL, elle apporte des éléments qui ajoutés à la durée du conflit, constituent la preuve indiscutable de l'assise populaire des mouvements de résistance indochinois.

La politique américaine face à la résistance

Dès 1966, un commentateur zélé du Pentagone résume la position de Washington : « Il faudrait mettre tous les hommes d'âge militaire soit dans l'armée soit dans les camps au fur et à mesure que l'on pacifie le pays. Tout homme qui n'est ni dans l'armée ni dans les camps devient une cible. Ou bien c'est un Vietcong, ou bien il le aide ». Parce que les peuples de l'Indochine ont cessé depuis longtemps d'être des cibles idéologiques dociles envers les régimes successifs corrompus, la logique de la stratégie américaine implique la liquidation physique de la quasi-totalité du peuple vietnamien, hommes, femmes et enfants. Guerre chimique, massacres, bombardements ne sont que l'application de l'axiome de feu et de terreur mis au point par les maîtres de Washington commandant depuis leurs bureaux.

Les massacres

Opérations de ratissage, campagnes de « pacification accélérée » sont autant d'euphémismes utilisés par la propagande impérialiste pour masquer les scènes de massacres collectifs, prémédités, qui se déroulent quotidiennement. En 1969, première année de l'administration Nixon, au moins 90 massacres sont dénombrés, 4.700 personnes assassinées dont 2.000 femmes et 1.600 enfants. Il n'est pas question de citer ici tous les rapports officiels, un gros livre n'y suffirait pas, mais de remarquer par l'énoncé de quelques cas précis que

les méthodes d'extermination les plus abjectes ne constituent pas le monopole du nazisme des années 1939-1945 :

— District de Binh Duong : 75 personnes, après avoir été regroupées au sommet d'une colline, sont fauchées à la mitrailleuse ; un seul survivant : un bébé de 13 jours protégé par le corps de sa mère.

— Xuyen Tho : 13 personnes sont enterrées vivantes : 3 vieillards, 2 femmes et 8 enfants de moins de 7 ans.

— District de Xtyen Phuoc : 50 femmes sont déshabillées, violées puis tuées, le crâne brisé à coups de crosse.

— Bagne de Poulo Condor (début 69) : 800 prisonniers sont regroupés dans la cour du camp et abattus à la mitrailleuse par les soldats postés tout autour.

— Prison de Thu Duc : des milliers de femmes sont sauvagement traitées, leur visage est lacéré, de la chaux est versé dans leur bouche, leurs dents brisées ; on les étrangle ou on leur enfonce des bâtons et des cols de bouteille dans le vagin jusqu'à ce que mort s'ensuive. Bilan : 200 mortes ou blessées.

— Ba Lang An : après un ratissage de grande envergure, 11.000 personnes sont parquées dans 116 logis couverts de tôle ou de nylon et entourés de 3 barrières de barbelés. Détenu au milieu d'un banc de sable brûlant, abominablement entassée, privée de nourriture et d'eau, la majorité de la population tombe malade, le nombre de morts s'accroît ; face à cette situation, les survivants luttent de plus en plus énergiquement. Le 9 mars, 4.000 des prisonniers sont chargés sur des camions et conduits vers l'estuaire de Cò Luy. Le 10 mars, après avoir forcé la population à descendre dans des voiliers remorqués par des bateaux, les Américains dirigent ces derniers vers Sa Huyng. Soudain, les bateaux changent de cap et virent de bord à toute allure. L'eau pénètre dans les voiliers qui commencent à s'immerger. Les passagers hurlent. Les Américains coupent les cordes reliant les bateaux aux voiliers et ouvrent le feu sur ces derniers. Le 12 mars, les cadavres des victimes ramenés par le courant ont échoué sur la rive, dénombrés chaque jour par centaines.

Les massacres en Indochine

SON MY, L'ORADOUR
DU VIET-NAM

1. — Les faits.

(Centre d'Information pour la dénonciation de Crimes de guerre)

« Le 16 mars 1968, les soldats de la 82e brigade de parachutistes américains déclenchèrent une opération de ratissage contre les villes de Son My, Son Quang, Son Hai et Son Hoa, dans le district de Son Tinh, province de Quang Ngai. Partout, ils incendièrent les habitations, massacrèrent les gens, violèrent les femmes, pillèrent et détruisirent les biens de la population. Dans le village de Son My, plus particulièrement, plus de 500 personnes ont été tuées. »

« Les soldats américains ont appliqué les méthodes de massacre suivantes : ils ont concentré des centaines de personnes pour les abattre à la mitrailleuse, ils en ont enfermés de nombreuses autres dans des maisons et ont lancé ensuite des grenades pour y mettre le feu. Des enfants furent jetés au feu ou tués au couteau pendant qu'ils étaient au sein de leur mère. »

2. — Les prolongements de Son My

Comme l'explique Gisèle Hallimi, « il a fallu un concours de circonstances dû au jeu de la presse et de la télévision américaines pour que cette affaire prit sa véritable dimension de scandale. » Le 5 décembre 1969, *Life*, magazine, publie un reportage baignant dans le sang et l'horreur ; quelques noms sont avancés, ceux d'exécutants, bien entendu, comme le lieutenant Calley.

Le 31 mars 1971, Calley, devenu entre temps la bête noire des autorités militaires, est condamné à la prison à vie, reconnu coupable du meurtre de 22 civils sud-vietnamiens. Sous la pression de l'opinion publique, Nixon le fait bientôt libérer en attendant le jugement d'appel, et fait publiquement savoir que, quelles que soient les conclusions de la justice militaire, il tranchera en dernier ressort.

Calley — et la plupart des soldats américains ont été des « Calley » ou en sont en puissance — conditionné par l'immobilité capitaliste fondée sur la violence, jugé avec sa criminelle simplicité, superflu de s'étaler sur l'affaire. Par contre, la réaction civile, et

militaire américaines, Nixon en tête, tient à faire toute une histoire de l'épisode de Son My ou plutôt à refaire l'histoire pour des raisons tactiques évidentes dès lors que le scandale ne peut plus être étouffé.

Dans la mesure où le massacre s'est accompli sous l'administration précédente (Johnson), le gouvernement se donne à peu de frais une apparence humanitaire. La Commission d'Enquête nommée par Nixon a surtout pour mission :

1) De faire croire que Son My constitue un cas isolé, un accident de parcours en quelque sorte d'une guerre menée au nom de la civilisation.

2) De faire endosser toute responsabilité à des subalternes alors que les vrais coupables ne sont jamais inquiétés.

3) De freiner les éventuelles révélations ultérieures : les soldats appelés à témoigner ont déjà été avisés qu'ils s'exposeraient à des poursuites.

A la limite, les crimes de Son My sont ramenés à de bien modestes proportions puisqu'il n'est question, dans le texte du jugement de Calley, que de 100 victimes au lieu de 500.

« Durant toute la croisade d'Indochine contre la barbarie communiste, il n'y eut que 100 tués — et encore aidaient-ils le Vietcong —, le grand responsable, le tueur Calley, fut condamné pour avoir désobéi aux consignes hautement humanitaires de notre démocratie gouvernementale. » Un tel résumé, la bourgeoisie américaine, si elle en avait la possibilité, le ferait publier dans les manuels d'histoire et tout le monde aurait bonne conscience. Les exploités feraient mieux, eux, de méditer les propos (réels cette fois) tenus par George Latimer, l'avocat du trop célèbre accusé : « Calley est le produit d'un système. L'armée prend nos fils, leur apprend à tuer et leur fait un procès lorsqu'ils ont tué. »

Jean-Marie GARCIA



La solidarité envers les malheureux et persécutés est un devoir.

La Sacro Sainte propriété privée

« Le Monde », du 7 avril publie le communiqué suivant :

« La police expulse un millier de « squatters » à Rome. — La police a procédé, lundi, à l'évacuation par la force de deux cents appartements neufs de la banlieue de Rome occupés la semaine dernière par un millier de personnes qui vivaient auparavant dans des baraques. Les agents ont dû faire usage de grenades lacrymogènes pour déloger un groupe de « squatters », en majorité des jeunes, qui avaient lancé contre eux des cocktails Molotov et tenté d'ériger des barricades. Dix-sept personnes ont été appréhendées. — (AFP).

La population des quartiers ouvriers participe à cette lutte pour le logement. La raison : Une grosse majorité de ces travailleurs vient du Sud de l'Italie et est logée dans des baraquements (dans les mêmes conditions, à peu près, que les travailleurs immigrés ici en France).

Des familles de travailleurs occupent des logements en ne les payant pas. Quand un huissier se présente accompagné de la force policière tout le quartier est mobilisé pour empêcher les expulsions. Les autorités sont obligées de partir face à cette action de masse. Il n'y a pas d'ailleurs que des Squatters : dans certains groupes d'H. L. M. les travailleurs refusent en masse de payer leur foyer.

La lutte pour la gratuité du logement fait partie pour nous d'une lutte globale contre le profit et rejoint la lutte du syndicalisme révolutionnaire libertaire en préparant une société où les individus pourront se loger décentement au lieu de vivre dans des appartements minuscules et insalubres.

En France et à Paris particulièrement des appartements restent inoccupés pendant des mois et quelquefois des années. Si on parcourt les petites annonces, les agences de location, on constate que les prix demandés pour ces appartements les destinent à des cadres qui ont des salaires élevés. Le travailleur on le refoule en banlieue, dans des dortoirs de béton avec une ou deux heures de transport par jour ; ou bien dans des petites chambres de bonne perchées au 6^e ou au 7^e étage, minuscules et mal aérées.

Un exemple italien (d'après un texte de « Potere Operario » Pise). Le prix des maisons des appartements dits populaires (JNA Casa, GESCAL, JACP) est maintenant

presque aussi élevé que celui des logements privés ; il peut représenter jusqu'à 40 % des salaires.

Par l'intermédiaire des « maisons populaires », l'office-patron, qui est d'ailleurs le même patron qu'à l'usine, mais masqué derrière une apparente volonté d'assistance et derrière une incroyable complexité bureaucratique, réussit à tirer du quartier des gains énormes. Les maisons JACP, en particulier sont l'objet de spéculations frénétiques qui favorisent les entrepreneurs et le capital financier privé. La politique du « logement populaire » coûte cher ; ce sont les locataires qui la paient.

Mais cesser de payer signifie défendre le salaire réel ; ne pas payer signifie porter la lutte commencée sur le lieu du travail au-delà des grilles de l'usine : car l'exploitation ne s'arrête pas là, elle pénètre chaque moment de chaque vie individuelle. Les habitants des quartiers, ouvriers, employés, artisans, commerçants, doivent commencer à comprendre que la classe exploitée n'est pas seulement la classe travailleuse traditionnelle, non propriétaire de ce qu'elle produit et contrainte à le racheter au triple de son prix.

Il faut aussi que l'alliance se forme au niveau du logement parce que, à côté des problèmes traditionnels de la classe ouvrière sur les lieux du travail, il y en a maintenant d'autres : ceux de l'exploitation en dehors de l'usine. Le problème de la condition des masses exploitées ne se pose donc plus seulement au niveau de la lutte « ouvrière », mais à celui de la lutte globale, c'est-à-dire, de la lutte contre l'intensification de l'exploitation à l'usine, dans le quartier et partout.

Les augmentations de salaire que l'ouvrier réussit à arracher par l'intermédiaire des syndicats sont tout de suite absorbées par l'augmentation du coût de la vie ; en particulier par le loyer, l'alimentation, les services, l'école, les transports, l'assistance médicale. La lutte pour le salaire ne suffit donc pas si on ne lutte pas parallèlement contre ces augmentations.

Sans prétendre approfondir le problème complexe de l'exploitation par le logement, disons que la bataille qu'on peut et doit mener pour la réduction des loyers, dans le cadre de la défense du salaire réel des ouvriers, constitue le sens essentiel de la lutte de quartier.

Le Meeting du 18 Avril

CONSACRE A LA COMMUNE DE PARIS

Le président, Soriano, commence le meeting par quelques brèves paroles :

Le printemps 1971 fut marqué par des événements qui encore de nos jours servent d'exemple dans les luttes à mener contre l'injustice et la misère sociale.

Nous ne voulons pas, comme certains, jouer les anciens combattants, qui veulent célébrer une victoire. Nous voulons rappeler, ou peut-être enseigner, les buts de ceux qui se sont battus le printemps 71 à Paris, à Marseille et ailleurs. Nous étendrons notre souvenir à cette autre Commune, dont il faut que l'on parle, Crons-tadt. Que les peuples n'oublient pas, nous en avons la preuve aujourd'hui par cette salle. Il faut remarquer que parmi la presse bourgeoise seul « Minute » n'a pas parlé de la Commune. Car de tous les côtés on veut la récupérer. Mais la Commune n'appartient à personne, ou mieux, elle appartient aux travailleurs. C'est pour cela que nous sommes réunis aujourd'hui.

*La parole est au camarade
Denais*

Le 18 avril 1971, la Commune proclama le rapport des échéances. Pendant ce temps, les Versaillais s'emparèrent de la ville d'Asnières.

On voit tout de suite le problème de la Commune : les décrets socialistes qu'elle prend, et la défaite militaire qui se prépare, et qui pose le problème de la défense de la révolution.

Certains disent que la Commune est la dernière révolution du 19^e siècle. Nous pensons qu'elle est la première révolution socialiste, ouvrière, la révolution de l'avenir. On peut comparer la Commune aux événements de mai 68. Cela veut dire que pendant un siècle la révolution s'est égarée. Le socialisme a abouti à une impasse qui se présente sous la forme d'Etats monstrueux, et sous forme de partis opportunistes et impulsants.

Chaque mouvement éclate dans des circonstances particulières. Mai 68, venu en temps de calme, n'a pas abouti, parce que le mot d'ordre autogestion n'a pas été suivi par un prolétariat dérouteré. Le mouvement de 1971 est un mouvement profond, du moins à

Paris (car le phénomène est resté parisien, ce qui fut la cause de son échec) remettant en cause la société et implantant le socialisme. Il a éclaté dans des circonstances données.

C'est l'époque du développement brutal du capitalisme, qui ne savait pas encore contrôler suffisamment les crises économiques. Le capitalisme gouverne directement sous couvert de l'empire. La puissance de l'industrie lourde se manifeste par la création du comité des forges dont le président, Schneider, est également président du corps législatif. On n'en est pas encore au camouflage par politiques intermédiaires.

Le développement du capitalisme a pour conséquence une paupérisation poussée du prolétariat, et des conditions de vie miséreuses. L'Etat joue le rôle d'arbitre, et pour se concilier la classe ouvrière, Bonaparte laisse partir en 1862, pour l'Exposition internationale de Londres, une délégation d'ouvriers français, conduite par Tolain, qui prend des contacts avec divers groupes étrangers. Cela aboutit en 1863, lors d'un meeting à St-Martin's Hall de l'Association Internationale des Travailleurs. Quoique la conscience de classe soit forte, la pensée politique diverge entre les différents groupes. Marx rédige les statuts de l'Internationale, en tenant compte du point de vue de la délégation française. Chaque section sera libre de s'organiser à sa guise, et la seule autorité prévue est le congrès annuel composé des délégués des sections locales, le conseil général devant exécuter ses instructions.

Des chambres syndicales sont établies à Paris, que la section française va appuyer. La grève des ouvriers bronziens en 1867 fait preuve de l'efficacité de la solidarité internationale. Déçu dans ses espoirs, Napoléon III interdit l'AIT. Les membres du bureau sont condamnés. Le nouveau bureau est composé de proudhoniens révolutionnaires, Varlin, Malon, etc., favorables au collectivisme anti-étatique, l'émancipation de la femme, à la grève, à l'instruction obligatoire, à la lutte des classes. Nouveau procès. Le bureau est dissous. Les mouvements ouvriers se développent. La section française de l'Internationale va se

trouver affaiblie, mais sa puissance idéologique va augmenter.

L'empire tente alors de se tirer d'affaire en déclarant la guerre à la Prusse. Marx prend position en faveur des Prussiens, tandis que les sections parisiennes s'opposent à la guerre. En effet, il juge nécessaire le renforcement du centralisme prussien, permettant le renforcement de la classe ouvrière allemande, qui serait alors supérieure à la française. Cela démontrerait ainsi la supériorité des idées de Marx sur celles de Proudhon.

A Paris, on apprend les défaites des armées impériales, et des manifestations se succèdent, forcent l'empereur à changer le gouvernement. Il est fait prisonnier à Sedan et le 4 septembre, c'est l'émette parisienne, 500.000 manifestants assiègent le corps législatif et forcent les républicains modérés à former un gouvernement et à proclamer la République.

La désorganisation des ouvriers, due aux arrestations, empêche tout mouvement. L'AIT est peu efficace cette journée. Marx a d'ailleurs déconseillé toute tentative révolutionnaire. Bakounine, par contre, prône la résistance à l'occupant, mais a peur de succès à Paris, seul Lyon répondra.

La foule se disperse une fois le gouvernement nommé. Les sections françaises de l'Internationale et les sociétés parisiennes lancent un appel au peuple allemand, où elles considèrent que l'empire étant disparu, la guerre change de caractère et que si elle continue elle devient celle de la démocratie et du socialisme. Le nouveau gouvernement supposé démocratique sera soutenu. Ce même soir la Chambre fédérale des sociétés ouvrières demande à Gambetta des élections municipales, la suppression de la police d'Etat, la liberté totale de la presse, la liberté d'association et de réunion, l'amnistie pour les prisonniers politiques, l'armement du peuple. Des comités de vigilance vont se former dans chaque arrondissement et se fédérer.

Contrairement aux directives de Marx, les internationaux français poussent l'organisation populaire, et s'opposent de plus en plus au gouvernement. Le gouvernement de la défense nationale commence ses tractations avec les Prussiens.

Des mouvements insurrectionnels décentralisateurs éclatent en province; Lyon proclame sa Commune, à laquelle participe Bakounine. Le mouvement échoue. Le comité central des vingt arrondissements continue à demander des élections communales.

Le rôle principal va ensuite revenir à la Garde nationale, qui constitue le peuple en armes. Les bataillons se renforcent des habitants des quartiers populaires, et rien ne peut ralentir l'enrôlement. La société est en pleine décomposition. La femme pousse au lieu de le retenir, son mari.

Un premier essai des bataillons populaires d'occuper l'Hôtel-de-Ville échoue, et le gouvernement interdit les clubs. Il lui est cependant de plus en plus difficile de faire appliquer ses décisions. La Garde nationale s'organise en fédération.

Les essais du gouvernement pour reprendre la population en main, échouent les uns après les autres. Une série de mesures autoritaires, parmi lesquelles quelques condamnations à mort et l'interdiction de plusieurs journaux restent sans effet. Finalement, en tentant de reprendre les canons des Gardes nationaux, il met le feu aux poudres. Il décide de mettre fin à la dualité de pouvoirs qu'il y a dans Paris. Pour ce faire, il tente une seconde fois de reprendre les canons dans la nuit du 17 au 18 mars, et de faire occuper tous les postes clés de la capitale.

La troupe, cependant, est disciplinée. Le général Lecomte a pris position sur la butte, mais la population accourt, entoure les soldats, qui fraternisent, et arrêtent Lecomte, qui sera rejoint par Clément Thomas, et abattu comme lui par les soldats mutins.

Le peuple reprend Paris, et le gouvernement s'enfuit à Versailles, abandonnant Paris et les forts. Le soir, le Comité central de la Garde nationale est maître de Paris. Il reconstitue les services sociaux à Paris, et décide de faire des élections à Paris. Ces élections auront lieu, et aboutiront à la Commune. Cependant, les élus, étant révolutionnaires, ne vont pas se contenter d'œuvre communale. C'est pour cela que la Commune sera le plus important mouvement révolutionnaire du 19^e siècle.

1º de Mayo en España

AL PUEBLO, A LOS TRABAJADORES

LEGA otro 1º de Mayo sin que en España haya libertad y menos aún justicia social. No puede haberlas mientras exista el funesto régimen totalitario-fascista de Franco. Todos debemos alzarnos contra él, persistiendo en nuestra lucha hasta derrocarlo.

Nuestra liberación, trabajadores españoles, ha de ser obra de nosotros mismos. La solidaridad internacional puede ayudarnos.

Las hordas que reclaman que continúen la dictadura y el estado de excepción, porque temen por sus momios, por sus intereses, por el implacable castigo de los crímenes y desafueros que han cometido, demuestran hasta qué punto demencial se hallan poseídas de pánico. Sólo creen en el poder de la fuerza, en el que se ha basado siempre el régimen franquista mismo.

Todas esas gentes retrógradas ven con estupefacción creciente que el gran oleaje popular se desarrolla y avanza y que, irremisiblemente, va a hacer tabla rasa de cuanto sostiene el régimen más oprobioso que ha conocido España a lo largo de su historia.

Trabajadores de todas las profesiones, de la industria, del campo, de las minas, de las marinas, de los transportes, de los servicios públicos, intelectuales, universitarios, estudiantes, ¡hombres y mujeres, juventudes españolas!, continuemos nuestro combate unidos codo a codo. Sigamos demostrando al régimen franquista que son inútiles sus instituciones, sus leyes de excepción, toda su legislación con corseletes. Que ya nada puede detener la marcha de nuestro pueblo, que se hará cada día más impetuosa y arrolladora.

¡Luchemos unidos en sólidos y compactos haces de voluntarios combatientes para la conquista de verdaderas libertades en España!

Este 1º de Mayo ha de ser el de contundentes manifestaciones generalizadas en este sentido de afirmación libre, liberaria.

Demostremos a cuantos se oponen a las renovaciones y al progreso que se operan en todo el mundo, y que han de producirse también en tierra española, que la España libre,

que resurge ya pontente, no podrá ser reducida ni contenida por arcaicas estructuras ni por nuevas cadenas y grilletes.

¡Que nadie colabore con el régimen, con sus instituciones y organismos! Saboteémoslo, demostrándole todo nuestro desprecio y repugnancia.

¡Trabajadores! Frente a su cacareada (dey sindical) boicoteemos a la CNS y reforcemos nuestras organizaciones sindicales clásicas clandestinas y a la auténtica Alianza Sindical, desde la base, desde nuestros lugares de trabajo.

Nuestras condiciones de existencia, las de todo el pueblo, no podrán cambiar mientras el régimen franquista exista. Cada día será mayor el paro forzoso. Cada vez serán más difíciles nuestras condiciones de vida y mayor la inseguridad de nuestra situación, la de nuestras familias y hogares. La crisis, el subdesarrollo económico, industrial y cultural

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 6 de Mayo de 1971

de España, el atraso y atasco nacional, son cosas inherentes al régimen dictatorial existente. Se está descomponiendo ya desde hace mucho tiempo. No puede evolucionar progresivamente ni liberalizarse de hecho. La España nueva y revolucionaria le dará al fin el empujón decisivo para derribarlo.

Intelectuales, obreros, hombres libres, ciudadanos dignos; ¡Todos a una por la libertad y contra la dictadura franquista-falangista-opusdeista!

En este 1º de Mayo, con más esperanza que nunca, más decidida y valerosamente que nunca, con manifestaciones populares de masa o de grupos, en la calle, en todas partes, con acciones directas organizadas o espontáneas afirmemos nuestra voluntad de ser libres, de acabar con el

régimen franquista, de continuar unidos en la lucha liberadora hasta derribarlo y edificar la nueva sociedad española libre y justa.

La Confederación Nacional del Trabajo (CNT), organización sindical anarcosindicalista, a la vanguardia de la lucha contra la dictadura y por la emancipación de los trabajadores, os dirige esta llamada convencida de que hallará eco entre vosotros.

¡Abajo el franquismo! ¡Abajo los imperialismos que lo sostienen!

¡Viva la libertad! ¡Viva la gloriosa CNT! ¡Viva el pueblo!

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO
Comité Nacional

España, 1º de Mayo de 1971.



ESTELA DE LA JORNADA CONFEDERAL DEL 18 DE ABRIL

Por orden de colocación de los clisés: un aspecto de la sala; la Tribuna en plena labor; una mínima parte de la Exposición Comunalista.

(Fotos Bagés)



LAS OBRAS Y LOS DIAS

RIQUEZA Y MISERIA ENTRE LOS YANQUIS

ES harto conocido el concepto que se tiene referente a la estructura político-social hoy vigente en los Estados Unidos. Es como un clisé, difundido por doquier, en que el país aparece henchido de riquezas, poderoso, progresivo, nadando en la abundancia y ofreciendo toda suerte de bienandanzas a sus moradores. Así es lo que suele difundirse con marchamo oficial, presentándolo como un ejemplo a seguir para el resto del mundo.

El reverso de la versión oficial, de la sonora propaganda de efectismo desmesurado, con indudables objetivos psicológicos de matiz político, se puede observar en las informaciones y reportajes de prensa americana, que aparecen incluso en «magazines» de importancia, como lo son: «Time», «Newsweek» y «Life». Ello aparte las referencias gráficas y cartas que aparecen en la prensa diaria. Según las informaciones, avaladas con cifras y datos irrefutables, hay en el territorio de USA la friolera de trece millones y medio de personas vegetando con el apoyo de subsidios, especie de caridad oficial para ir paliando la miseria, sin resolver, evidentemente, el angustioso problema de la indigencia económica.

Leemos en el órgano mensual libertario «L'Adunata dei Refrattari», que vienen publicando nuestros compañeros italianos en la metrópoli neoyorkina desde el año 1922, lo que sigue, de un tono bien elocuente: «En la ciudad de Nueva York, con una población de ocho millones de habitantes, hay más de un millón que tienen que sostenerse económicamente con el auxilio de la caridad pública o así: un ser humano de cada ocho ha de esperar la humillante clemencia para contener la miseria y el hambre, no obstante el que se exijan impuestos con miras a atender a los necesitados.»

Y a tenor de lo que ocurre en Nueva York, puede deducirse lo que acontece en el resto del país: el contraste escandaloso entre una masa obrera bien pagada disfrutando de los beneficios de una llamada «sociedad de consumo» y los «ghetos» en donde viven hacinados los ciudadanos de color, los maltratados negros, aparte los blancos que pasan las mil calamidades para poder ir vegetando. Una sociedad que se pretende presentar

como modelo y en la que hay multimillonarios que por snobismo adquieren cuadros que cuestan un haz de millones, en tanto que la anemia consume a miles y miles de productores que se han derrenegado trabajando toda la vida. ¡Y no faltan aquéllos que aludiendo a los que gozan de una situación relativamente privilegiada dentro del sector proletario, generalizan la cosa hasta el extremo de afirmar que ya no tienen razón de ser las ideologías pugnantando por la emancipación del proletariado! ¡Se llega al cinismo de propagar que la felicidad humana, en sentido general, es ya una realidad!

LA SUBVERSION EN LA TIERRA HISPANA

Que seamos los libertarios internacionalistas o anacionalistas no es obstáculo para que coincidan diversos factores a que nos plazca el país en que nacimos y en donde nos fue dable el desarrollar intensa actividad idealista, en diversos periodos de su vida social, y particularmente en lo que a España se refiere, en circunstancias de tanta excepción y realce como lo fueron las de la gesta revolucionaria del 1936. Por ello es comprensible que tengamos la atención puesta en todo aquello que pueda ser motivo de subversión para el régimen. Es lógico que al no sentirnos acogotados, abúlicos, no vacilemos en aportar nuestro esfuerzo, incluso siendo mínimo, al conjunto de voluntades empleadas en favor de impulsar tareas de erosión contra los fundamentos del régimen. Ayudar, de una o de otra forma, y observar con una sensación agradable, optimista, lo que otros puedan, consigan hacer.

Con relación al esfuerzo de oposición, es aconsejable ser realistas, ver el panorama social con la mayor objetividad, sin espejismos henchidos de ilusión, y por lo tanto matizados de facetas endebles, inconsistentes. De ahí que nos complazca en grado sumo el leer trabajos como el aparecido recientemente en estas páginas con el título: «España 1971». Es interesante por la objetividad que refleja, el sentido realista al manifestar: «Después de los apasionados y tensos momentos que vieron los primeros vagidos del año, la alternativa sigue siendo la de meterse sin pensar por el largo y oscuro túnel donde aguarda la lucha de cada hora — la difícil — con ries-

go inherente, el sacrificio tenaz, la lucidez de lo que hay que comunicar al proletariado en cada momento, la clarificación de los móviles, la reactualización de las ideas y sus tácticas, la conexión con las nuevas generaciones de trabajadores cuyo nivel hay que esforzarse en elevar a cada instante, es decir, el túnel acaso poco glorioso pero inesquivable, donde hay que reconocer la realidad y afrontarla, sin claudicación, con visión del futuro y con humildad de espíritu. Sería muy hermoso para producir la revolución ya y ahora. Por el momento sólo podemos laborar con criterio realista, vinculándonos sólidamente a los datos reales del problema.»

Salvo el respeto a las opiniones ajenas, uno considera que es en el tono del párrafo reproducido que han de hacerse las deducciones al hablar de los problemas inherentes a la oposición, a la lucha contra el fascismo franquista. El delirante tono declamatorio ha podido ser recomendable en determinadas circunstancias, pero no conduce a nada viable el sistematizarlo. Vaticinar como algo inmediato la caída del franquismo tiene menos valor que afianzar en los cuatro puntos cardinales del país una malla de elementos con discernimiento para saber lo que importa hacer en circunstancias favorables a un colapso del régimen. Todo el que ha actuado en la clandestinidad sabe muy bien que no es tarea muy desahogada el actuar en la España de hoy, pero tampoco se puede ofrecer la nota deprimente de que sea obra imposible. Lo prueba el que se ha actuado y se actúa a pesar de los obstáculos. Obra seria y de vital necesidad ha de ser el enfoque de actividades, los contactos a empalmar a lo que pueda resultar acción propia, sin concesiones al enemigo, aunque se nos presente con oriflama de impetuosa rebeldía. ¡No olvidemos que ahora hasta los carlistas — lo más reaccionario enquistado en la entraña del país — se proclaman más liberales que nadie, y hablan de la necesidad de respetar las libertades cívicas!

Lo cierto es que el descontento, el repudio al respecto del régimen abarca diversas capas sociales, ya no es solamente una preocupación inherente a la clase obrera propiamente dicha. El descontento, la pugna, se manifiesta en los estudiantes; en buena parte de los elementos intelectuales; en el am-

biente agrario, desde los pequeños propietarios y arrendadores hasta los jornaleros en general; afecta a algunas capas de la clase media; a los pequeños comerciantes y a los artesanos; sabemos también que la disconformidad ha penetrado en el seno de la Iglesia, particularmente entre los jóvenes tonsurados. Son tales características de un valor positivo, muy dignas de tenerse en cuenta. Si no todo lo que pasa por oposición puede resultar apropiado para establecer contactos en el sentido de compañeros de ruta, no hay duda que en relación con algunos sectores la obra de conjunto ha de poder ser muy favorable en los resultados.

No se puede tener la enfática pretensión de que desde el exilio se esté en el caso de ofrecer normas de actividad a quienes se encuentran ante las fauces del enemigo. Ellos conocen, *viven una realidad* bien diferente a la nuestra, de la que vivimos los exiliados. Ahora bien: ateniéndonos a lo que se puede hacer desde el exilio ha de ser de sumo valor el tener un estrecho contacto para todo lo que pueda hacerse y lo que pueda acontecer entre los compañeros de España y los exiliados. No siempre lo ha habido, no siempre la mutua comprensión en las iniciativas ha sido un hecho real. Ello aparte el que, desgraciadamente también, como suele decirse, se haya desperdiciado pólvora en salvas... Pero la lucha continúa y ha de proseguir. Y cara al porvenir, como siempre, también pueden sacarse enseñanzas del pasado.

UNIVERSALISMO INTELLECTUAL DE GUILLERMO DE TORRE

Pocos escritores como Guillermo de Torre, fallecido hace poco tiempo, han abarcado un horizonte intelectual como el autor de «Literaturas europeas de vanguardia». Espiritu inquieto, de una cultura vastísima, en sus libros, en sus artículos, daba a conocer escritores, artistas, poetas, ya aquéllos que permanecían en la penumbra, sin que sus méritos fueran valorizados, como presentando nuevos matices, por lo poco conocidos, de elementos intelectuales de un reconocido prestigio. Sabía deducir lo efímero y baladí de aquello de sesgo perdurable. Y sin permanecer en lo añejo, ya que en su percepción de las ideas ponía atención en las novedades, habiendo sido en su juventud impulsor de algunos «ismos», desde el superrealismo hasta tocar las lindes del existencialismo. Por sus abundantes escritos hemos podido tener cabal idea de hombres y de teorías. Y es cosa de estimar.

FONTAURA

AQUI Y AHORA

Las cartas boca arriba

por Juan Español

La transcripción de la carta que va a seguir, y cuyo tema es el Opus Dei, puede que sea conocida de muchos o puede que no. De lo que estoy seguro es de que será desconocida para la gran mayoría de los españoles en el extranjero. No obstante, la publicación de ella queda al libre arbitrio de la Redacción. Dice así:

«Alicante, 16 de marzo de 1971.

Excmo. Sr D. Laureano López Rodó, ministro y Comisario del Plan de Desarrollo. Madrid.

Señor ministro:

He recibido su carta del 23 de febrero pasado, con la otra de la misma fecha dirigida por usted a don Antonio Pedrosa, con motivo de ciertas intervenciones orales en el Pleno del Consejo Nacional, en las que se aludía, al parecer, al Opus Dei.

Usted no ignorará que, recientemente, presenté mi dimisión como consejero nacional del Movimiento, electivo de la provincia de Alicante, en respetuoso escrito dirigido a S. E. el presidente del Consejo nacional. Dicha dimisión ha quedado sin efecto por haberme así requerido quien únicamente en España tiene derecho a hacerlo y quien, por el inmenso respeto y lealtad que profeso, tengo la obligación de atender.

No obstante lo cual, no creí oportuno asistir a las sesiones del Pleno del Consejo nacional celebradas recientemente a puerta cerrada, por lo que no tengo de las mismas muchas más noticias que el resto de los españoles, con cuya inopia me solidarizo.

Pero si puedo afirmarle que uno de los motivos de incomodidad política que me llevaron a la decisión de dimitir, es la evidencia de que la política española de los últimos tiempos está diluida y presionada, desde la sombra, por una impalpable y fantasmagórica organización, miniminoritaria, que, a mi entender — opino como treinta y tantas millonésima parte del pueblo español que soy, como ciudadano, y a efectos estadísticos — se va adueñando del poder y de los resortes económicos de la nación, con unos resultados que no puedo calificar de muy brillantes.

Por eso me llena de perpejidad que esta asociación o grupo de presión (que no sabemos si es Sociedad Religiosa de seglares o Sociedad seglar de religiosos; que no está inscrita legalmente en parte alguna, ni como asociación civil ni religiosa, y cuyos nombres de sus componentes no son conocidos en los Gobiernos Civiles ni en el registro de los obispados), que esta asociación o grupo de presión —

repito — no intervenga en la política del País.

El que usted haya afirmado que el Opus Dei no es un partido político no necesita justificación, porque en España no hay partidos políticos y, sin embargo, dominan la política del país, no solamente durante la República, sino también durante la Monarquía. La Iglesia no es un partido político y ha intervenido, notoriamente, en la política española desde que España existe como Estado, y aún antes de que existiera. Y hay, al parecer, síntomas evidentes de que, al menos parte de ella, no quiere dejar de intervenir.

Pero quedando claro — poco claro — que el Opus Dei no es un partido político, falta, indudablemente, por demostrar que el Opus Dei no intervenga en política. Puede ser un partido tecnócrata. Si, tal como sus miembros afirman, es solamente una asociación de fieles, y dado que en tales asociaciones religiosas el espíritu vocacional es evidente, parece, a los ojos del vulgo, entre el cual me cuento, que los socios del Opus Dei tienen una curiosa vocación política y un espíritu misionero de ejercicio excesivo dentro de la Administración.

Ya sé que se ha dicho alguna vez que el pensar que el Opus Dei tenga afiliados en cargos de Alta Administración de la Política es pura coincidencia, totalmente ajena a la Obra. Que es algo así como el Real Madrid, cuyos socios pueden ser ministros sin que mande con ellos el señor Bernabeu. Pero la cierto es, señor López Rodó, que el pueblo español no lo cree así. Y, naturalmente, yo tampoco. Pero como el contraste de pareceres es una de las pocas cosas que, legalmente, se puede ejercer, aunque no hayamos tenido ocasión de hacerlo hasta ahora dentro del Consejo nacional, es al menos esperanzador el presentir que la correspondencia entre el señor Pedrosa y usted, y lo de los dos con todos nosotros, es el comienzo del ejercicio constitucional del tal contraste y el principio de una auténtica democracia epistolar que puede desembocar en una amplia correspondencia postal, no sólo entre el Gobierno y el Consejo nacional y las Cortes españolas, sino entre el Gobierno y todos los ciudadanos, con notable incremento de los ingresos del Tesoro, ya que es bien sabido que las cartas cuestan ahora dos pesetas y pesan cinco gramos menos, sin que se haya

encendido, por ello, ninguna señal de alerta.

Yo espero que esto de la correspondencia sea verdaderamente eficaz. Si usted no me hubiera escrito, yo quizás no le hubiera dicho nunca, por falta de ocasión y de tribuna o periódico, todo lo que le estoy diciendo y lo que le voy a decir a continuación.

Yo me he decidido a escribirle esta carta para que, deportivamente, contrastemos usted y yo tan diversos pareceres y veamos si podemos concurrir en los criterios. Usted afirma que el Opus Dei no interviene en política. Yo afirmo todo lo contrario. Nos desmentimos, pues, mutuamente. Sin ofendernos, claro. Y es que yo, a lo largo de mi vida política — y soy un político amateur que vivo únicamente de mi profesión universitaria y que jamás he tenido un cargo que me produjera ingresos, aunque he tenido varios que me han producido gastos —, a lo largo de mi vida política, digo, he podido constatar que miembros del Opus Dei, funcionando en equipo, han hecho una política contraria a la que yo sigo. Por ejemplo, cuando se discutía el articulado de la ley de Haciendas locales del año 62, es bien notoria la defensa que hice de los ayuntamientos y diputaciones en la Comisión de Hacienda de las Cortes españolas. Durante las discusiones rocé con ustedes o, al menos, con alguno de ustedes. El señor ministro de Hacienda de entonces, de acuerdo con algunos miembros del ministerio de la Gobernación, todos, quizá por pura casualidad, miembros de la Obra apostólica a la que usted pertenece, en aras de la centralización arrebataron a las Corporaciones su autonomía económica y su libertad, aunque con ello se iba en contra de la doctrina del Movimiento y de las consignas del Caudillo, absolutamente municipalistas, prometiendo el oro y el moro con la centralización, deshaciendo las haciendas municipales y destrozando lo que era el orgullo y ejemplo de España ante el mundo: el municipio autónomo.

Y porque se iban a destrozarse los ayuntamientos españoles y a acabar con su autonomía y personalidad, yo los defendí. Era alcalde y tenía esa obligación. Y perdí. Y perdieron los ayuntamientos, como bien ha demostrado el tiempo, que me ha dado la razón. En muy breve plazo fueron cesados en sus cargo y perdieron el cargo de procuradores todos los que opinaron

como yo. Los autores del desaguisado fueron, en cambio, ascendidos o enviados a gobernar los bancos. Yo me tuve que ir. Dimítelo, señor López Rodó. Dimítelo, que es lo que debe hacer un político cuando su plan fracasa. Y con ésta de consejero nacional es la tercera vez que dimito. Y mis dos últimas dimisiones, como alcalde y como consejero nacional por mi provincia, son decisiones tomadas siempre en relación con las actividades políticas de ustedes, los miembros del Opus Dei, o, al menos, así lo creo yo, sin posibilidad alguna de comprobación a no ser la interna, en mi propia conciencia. Fijese si tengo interés en saber si estoy equivocado y la razón la tiene usted.

Señor ministro, yo no puedo atacar ni defenderme de quienes no conozco, no sé quienes son, no sé dónde están, no sé lo que hacen, no sé dónde se reúnen, no sé lo que traman, no sé lo que intentan y no sé dónde nos llevan a parar. Pero, aunque no lo sé, lo sospecho. Y sospecho que conozco a parte de los que son, que sé dónde están, que sé lo que hacen, que sigo sin saber dónde se reúnen, que sé lo que traman, que sé lo que intentan, y que, desgraciadamente, sé dónde nos llevan a parar.

Y esto no es todo, señor López Rodó. Usted dice una cosa. Yo la contraria. Usted no miente. Ni yo tampoco. Pero la razón la tiene usted, la tengo yo, no la tenemos ninguno o la tenemos los dos. Simple, mi razonamiento de químico.

Pero como ustedes son unos cuantos y nosotros — los que no somos del Opus — millones, ustedes deben explicar algo. Y es muy importante que lo hagan ahora, con tiempo y a tiempo. Porque algún día lo tendrán que explicar. Y ese día se acerca. Es el Futuro implacable el que pide siempre cuentas a la Historia, a esa Historia que se va haciendo, día a día, y que va pasando hacia atrás mientras el Futuro se acerca.

Aclaremos las cosas ya. Usted afirma que no está ligado a ningún voto de obediencia en lo político. Usted afirma que tiene plenísima libertad personal, que la Obra respeta y garantiza. Pues vamos a aclarar al pueblo español este asunto para que no tenga que leerlo en libros publicados en París que, además de ser carísimos, son bastante inexactos. El pueblo español quiere saber por qué, siendo todos obra de Dios, ustedes lo son con mayúscula.

Usted, a quienes muchos creen (Pasa a la página 7)

ANTENA

CONTRA LA GALVANA

HABANA. — Enfadado de tanto oír — y de ver practicar — la canción «La galvana es una cosa muy antigua — que se tiene en la manigua», el dictador Castro ha dispuesto penas de trabajos forzados a presión contra los obreros y braceros que no rindan la cantidad de labor exigida por las leyes socialistas. Para que el deseo de trabajo excesivo sea cumplido al pie de la letra Castro ha sembrado el país de jueces (200) para que juzguen, castiguen e indaguen la existencia de nuevos galvaneros. Conviene decir que en el campo no hay jornada fija llegando ésta, en ocasiones, a la extensión de 15 horas diarias a título de «voluntariado». Al cansancio, pues, se le llama «sabotaje a la economía revolucionaria». A los gandules del partido único y de la burocracia los 200 jueces los dejarán tranquilos. ¡No faltaría más!

EL NEGUS VISITA AL GALLEGO

MADRID. — Ha llegado a esta capital con fines de relación oficial, comercial y agrícola el emperador de Etiopía, Haile Selassie. Como es de ritual, se ha entrevistado con el caudillísimo. Es curiosa la afición de los jefes y aspirantes a jefe de Estado a mirarse de cerca las narices. A Franco lo han visitado personajes al parecer contradictorios, entre ellos Hassan II, Alain Poher, Nasser, De Gaulle y ahora el Negus. Después de éste le tocará el turno visitador al presidente del Banco Mundial, Robert Mc Namara..., respondiendo a una invitación del ministro franquista de Hacienda, Don Mangante Cualquiera.

INCIDENTES EN LA UNIVERSIDAD

MADRID. — En la mañana del día 26 de abril debía celebrarse un acto cultural en la Facultad de Ciencias Económicas de Somosaguas. Personas entendidas debían ocuparse de la coyuntura económica de España y el público reunido en la sala excedía de 600 personas. De pronto irrumpió en fuerza la policía, so pretexto de exhibición de banderas no regimentales, empezando a distribuir porrazos para disolver la reunión economista. Los estudiantes — numerosos en la conferencia — se reagruparon frente al pabellón cercano, teniendo allí el primer encuentro formal con la autoridad agresora, y luego de otros duros forcejeos la policía quedó dueña del campo... de Agramante. En otros centros estudiantiles se produjeron revuelos al ser conocida la conducta cafre de la autoridad en Económicas, principalmente en Políticas y Filosofía. Varios estudiantes de esa Facultad salieron a la calle, donde interrumpieron la circulación rodada en la salida de la carretera de La Coruña mediante barricadas de adoquines. En la zona de Moncada también hubo disturbios autoritarios que intentaron reprimir los estudiantes. Al parecer hay escasas detenciones.

¿RUMOR O VERACIDAD?

MADRID. — Circula la voz de que la Facultad de Ciencias Políticas y Filosóficas va a ser disuelta en vista de la personalidad adquirida por el alumnado. El Rectorado de la Universidad Complutense desmiente el rumor indicando tratarse de la reforma profunda de esta Licenciatura, a la que probablemente se le agregará la cátedra de Sociología. Vivir para ver.

HABLO EL BUEY Y DIJO «¡MUH!...»

MADRID. — El trabajo más duro que se le exige a Juan Carlos de Bombón (a) Príncipe de las Españas, es el de la perorata patriótica. Obligado a soltar algo del buche a los postres de un banquete promocionario de la 67 tanda de oficiales de Estado Mayor, se le ocurrió recitar la última décima (palabrera) aprendida: «Teneis delante una tarea fundamental: formar hombres para la patria». No indicó, el príncipe, si con el concurso de las mujeres.

El caso Rull,

BIOGRAFICA

La primera vez que recalé en Barcelona sería allá por el año 1900. Como era bastante ingobernable, para largarme del hogar paterno me pusieron de aprendiz de fideero en Barcelona durante tres largos y aciagos años. Al terminar este plazo, deambulé libre por las calles y plazas citadinas conociendo toda clase de hambres. Cuando la cosa se convertía en insoportable, entonces emprendía el viaje a pie a Igualada (unos setenta kilómetros). La llegada a la casa de mis mayores, como puede suponerse, distaba mucho de ser acogedora y cordial. Pasado un tiempo y una vez satisfechas las necesidades primordiales, ya repuesto de pasados ayunos y miserias, la atracción de Barcelona se posesionaba de todo mi ser y se repetía el mismo proceso. La fuga de nuevo y las privaciones que se sucedían las unas a las otras.

En este mi primer aprendizaje me pasaba la vida en la calle, ora recogiendo listas de los vendedores de comestibles, para luego repartir las pastas en sus tiendas. De ahí que recuerde en vivo algunos incidentes de la primera huelga general de 1902. Esta fue promovida por los metalúrgicos que, como mínimo, tenían una jornada de diez horas y pedían que fuera de nueve por día. La burguesía del ramo, despótica y agresiva, se negó sistemáticamente a discutir las bases presentadas por los trabajadores. Hubo bastantes choques entre huelguistas y guardias civiles, de los que resultaron heridos varios dirigentes del movimiento. Yo nada sabía de cuestiones sociales ni políticas, pero al ver a aquellos individuos que, montados en sus caballos, arremetían sable en mano contra la multitud indefensa, vapuleando a hombres, mujeres y niños, se me hicieron repulsivos, repulsión que ha perdurado a través de los años y que aún subsiste.

En otra de estas incursiones a la capital catalana, allá por los años 1907-1908, salí de las confluencias del Noya hacia la Barcelona de mis pecados. En esta salida iba provisto de un paquete de libros, un par de huevos (en previsión de ahorrarme la cena a la llegada) y unas diez pesetas para desafiar las eventualidades que pudieran presentarse. Con todo este bagaje me fui a ver

una zarzuela al Teatro Cómico, en pleno Paralelo. Ya al entrar al local me pareció ver muchos rostros desagradables. Tomé mi lugar en el primer piso, al lado mismo del escenario. Un individuo, con cara de pocos amigos, se sentó a mi lado, pero no sospeché lo más mínimo. Durante el entreacto me preguntó qué llevaba en el paquete, informándome de su contenido, y me mandó que le siguiera. Algo argüí en mi defensa, pero el policía, sin hacerme el menor caso, me llevó a una delegación que había en las inmediaciones de la calle de Cruz Alta, creo que en la de Tamarit. Por el camino mi apresor me dijo que se había recibido un anónimo en el que se indicaba que se iba a arrojar una bomba en dicho teatro y de ahí la serie de precauciones. Por lo visto yo no pude llegar con mayor oportunidad para convertirme en el hombre que recibe las bofetadas, cosa que, en mi caso, ya era habitual.

En la delegación desenvolvieron el paquete que llevaba y se encontraron con un ejemplar de la «Biblia», «La religión al alcance de todos», «La Rusia subterránea», «El jardín de los suplicios», «Dios y el Estado» y otros títulos por el estilo poco complacientes a las autoridades. Discutimos con el jefe, que me catalogó de anarquista, cosa que yo ignoraba. Alegué que me soltaran puesto que se habían cerciorado de que no llevaba ninguna bomba y que los libros que me habían decomisado no evidenciaban otra cosa sino que era aficionado a la lectura. Pero los policías desinterraron de esta opinión, y por si lo fuera o no, me mandaron a la Jefatura. Allí fui interrogado por Tressols y «Memento» (éste antiguo picador de toros convertido en perseguidor de anarquistas). De allí me mandaron a la calle del Dormitorio de San Francisco, donde me ficharon, para luego remitirme de quincena a la cárcel (quincena que lo mismo podía durar un año o más). Siempre supuse que la causa de esta detención fue debida a los informes poco recomendables que mandó el «honorable» ayuntamiento de Igualada.

Terrorismo barcelonés

Por aquellas fechas en que sufrí mi primera detención, moraban entre los muros carcelarios toda la familia Rull. Los herma-

asunto escabroso

por JOSE VIADIU

nos. Juan (el principal protagonista que fue ejecutado en agosto de 1808), José, Hermenegildo su madre María Queraltó, Amadeo Trilla y siete procesados más. Solamente tuve ocasión de verles dos o tres veces al deslizarse como sombras a la hora del «recreo». Se decía si tenían un régimen de vigilancia especial y que nadie podía hablar con ellos. Este caso Rull ha tenido siempre una fase enigmática, misteriosa. El hecho de que alguno de ellos colocara bombas parece verosímil. Pero lo que no se ha podido aclarar es quién movía los hilos de la trama siniestra que, sin aparente causa y con intermitencias, llenaba de luto hogares humildes de ciudadanos barceloneses. Por aquel entonces se decía si se trataba de una cuestión política dirigida desde Madrid para atajar el desarrollo industrial y hegemónico que iba adquiriendo Barcelona sobre la capital española. Algo hubo en este sentido cuando la plutocracia catalana, desconfiando en absoluto de las autoridades españolas, mandaron contratar por su cuenta y riesgo un detective inglés, llamado mister Arrow, para que pusiera en claro la causa de tales hechos. Al parecer éste dictaminó que se trataba de procedimientos gubernamentales puestos en práctica para atajar el desarrollo del anarquismo.

Los hechos fueron más o menos los siguientes. Durante los años 1906-1907 fue el periodo a que hacemos referencia. Por aquellos días se colocaron bombas en el Llano de la Boquería, en la Rambla de los Estudios y en un urinario de la Rambla de las Flores, de la que resultaron víctimas las hermanas Rafa. Más tarde explotó otra en el paseo de San Juan, que costó la vida a María Ferré. En el asunto intervinieron tres gobernadores. El duque de Bivona, que fue quien contrató los servicios confidentiales de Juan Rull (el motivo esencial, según referencias oficiales, fue que dadas las conexiones que éste tenía con el movimiento anarquista pusiera al corriente a las autoridades de los propósitos y hechos de tipo terrorista). Al fracasar éste, fue designado gobernador el señor Manzano, que según cuentan se negó en absoluto a tener tratos con confidentes, dando por resultado que se reprodujeran los atentados. Entonces se intentó poner en cintura a Rull y a

su grupo, pero intervenciones extrañas hicieron que fallara en su intento, siendo causa de la dimisión del gobernador. Este fue sustituido por Ossorio Gallardo, quien de momento aceptó la colaboración de Juan Rull, pero éste se mostraba cada vez más exigente en el pago de mayores cantidades por sus «servicios». El gobernador (tal vez por tenderle una trampa) se hizo renuente en satisfacer tales demandas, lo que dio por resultado que hicieran explosión dos nuevas bombas. Descubierto este doble juego de que cuando se le retribuía había tranquilidad y al no ser así se reproducían las explosiones, fue cuando se ordenó la detención de la presunta o real banda de terroristas.

Pero estos hechos no descifran por completo la incógnita. ¿Trató Juan Rull de colocar bombas para ofrecerse luego como un elemento indispensable ante las autoridades para acabar con el terrorismo? Mirado desde otro ángulo ¿fue Juan Rull el instrumento de personas encubiertas que perseguían los fines de impedir el desarrollo progresivo de Barcelona y en especial con el intento de acabar con el anarquismo? Una prueba que justifica esta presunción, especialmente en el último supuesto, es que a renglón seguido el jefe del gobierno Antonio Maura planteó a las Cortes la aprobación de la «Ley contra el terrorismo», redactada en tales términos que encerraba un ataque a todo pensamiento liberal e ideal; izquierdistas. A tal efecto, recordamos, en su esencia, un virulento diálogo que tuvieron Maura y el republicano Sol y Ortega en plena sesión congresal, arguyendo aquél que los opositores a la ley no representaban a la opinión pública.

A lo que Sol y Ortega, en su castellano característico de Reus, le contestó:

«¿Qué no contamos con la opinión pública? ¡Mañana lo veremos!, ¡sí, mañana lo veremos!»

Efectivamente, al día siguiente el pueblo de Madrid se lanzó a la calle en señal de protesta, siendo seguido por la mayoría de poblaciones españolas, hasta exigir al gobierno conservador que renunciara a dicho proyecto, lo que dio paso a su dimisión.

ANTENA

VERANO ANTICIPADO EN EL GOBIERNO MILITAR

MADRID. — Jefes y oficiales ocupados en Dependencias Militares observaron que sin nada hacer — como de costumbre — sudaban la gota gorda. Precisó la presencia de humo y de olor a chamusquina para que cayeran en la cuenta de que algo ardía en la casa, y no en espíritu patriótico precisamente. Requerida la presencia de los bomberos, éstos dieron cima a la extinción del incendio que en los sótanos acababa de devorar una buena cantidad de documentación heroica. Ignórase quién encendió la cerilla.

EL PELIGRO DE LA ALIMENTACION QUIMICA

ZAMORA. — Unas diez mil palomas han muerto en poco más de un mes, en la Tierra de Campos, de esta provincia, por comer semilla de cártamo.

Los labradores de dicha zona sembraron, como en años anteriores, esta planta oleaginosa y a poco pudieron percatarse que aparecían cadáveres de palomas, perdices y hasta grajos, sin saber a qué atribuir la mortandad.

Enviadas a Madrid algunas de las aves muertas para su análisis, pudo comprobarse que el producto empleado este año procedía de los Estados Unidos, está tratado con mercurio, tan nocivo que bastan siete granos para producir en los volátiles una larga agonía.

LA ERA DEL AUTOBUS CIUDADANO

BARCELONA. — Ahora que ha desaparecido completamente el servicio de tranvías se observa una reacción ciudadana a favor de los mismos más por necesidad que por sentimentalismo. La empresa de transportes urbanos alega la modernidad del servicio y además la economía en la reparación de vehículos, que en los coches sobre railes afirma ser costosa. En cambio, los partidarios de la resurrección del tranvía aseguran que la circulación de más de 800 autobuses empleados en las 51 líneas existentes ayudan considerablemente a corromper el aire de la urbe, promoviendo, con los elementos fabriles y cloaqueros, la consecución de una Barcelona enferma. La fuerza eléctrica no engendra miasmas, y si no se quiere restablecer el sistema tranviario, por lo menos se debe activar un total establecimiento del Metro conducente, como el de París, a todos los barrios de la ciudad y su radio.

DETENCIONES EN CORNELLA

BARCELONA. — La policía se jacta de haber descubierto un nido de propaganda y de efectos terroristas en una casa de Cornellá de Llobregat. Al efecto ha practicado la detención de media docena de obreros, uno de ellos gravemente herido por caída (provocada o no por la policía) desde la ventana de un segundo piso. A los detenidos se les acusa de pertenecer al partido trotskista.

¿VALDRAN O NO LA PENA?

BARCELONA. — La revista «Destino» anuncia que los números 1751 y 1752 correspondientes a los días 1º y 8 de mayo serán dedicados a comentar el anarquismo internacional e hispano.

FIESTA DEL LIBRO EN PARIS

Día 6 de junio. Por la mañana conferencia a cargo de Amado Marcellán y por la tarde Atracciones y sorteo de la Tómbola. Venta de libros todo el día.



S.I.A.

Llamamiento a la solidaridad

S.I.A.

A los hombres que aman la libertad, a todos aquéllos que han sufrido por la defensa de los ideales que encarnan el espíritu de SIA en su proyección hacia una sociedad más justa, sin explotadores ni tiranos, nos dirigimos en nombre de Solidaridad Internacional Antifascista, por ser ellos los que comprenden mejor la necesidad que tenemos de una organización consagrada a facilitar la ayuda mutua entre los necesitados, principal objeto de nuestra finalidad.

Y nos dirigimos a ellos para hacerles comprender que SIA se resiente moral y materialmente por la falta de apoyo de muchos compañeros que inexplicablemente, no están con nosotros en SIA, lo que nos impide el dar mayor amplitud y eficacia a la obra que realizamos.

La labor coordinadora, administrativa y solidaria que SIA tiene encomendada, necesita proveerse de medios suficientes y adecuados para el efecto, y estos medios se adquieren principalmente con dinero, aunque esta palabra resulte extraña en nuestro léxico. Pero el caso requiere que seamos claros y que digamos las cosas tales como son. La realidad es que cada vez tenemos más ancianos en las Casas de Reposo y más enfermos en los hospitales, realidad desagradable y de perspectivas poco alentadoras, agravadas por la circunstancia que se da, al no tener SIA fondos disponibles para cubrir una gran parte de esas necesidades.

Nos dicen que la situación de algunos de estos compañeros no es de absoluta necesidad, que el 10 por 100 que les dan de la pensión que percibían, les llega para cubrir sus pequeños gastos, pero que la pensión de otros, que son la mayoría, es tan reducida, que se ven expuestos a verdaderos apuros económicos.

Ante estado de cosas, duele pensar que esos hombres, compañeros que han perdido todo o lo han dado todo por el triunfo de las ideas que SIA ha hecho suyas, se ven entristecidos en los últimos años de su vida, por lo que pueden interpretar como una falta de consideración o un olvido por nuestra parte, de las atenciones que se merecen.

Sabemos también que algunos de estos compañeros, extremando su pundonor y su delicadeza, rehusarían esta ayuda, en beneficio de otros que consideran más necesitados, pero esto no sería

ningún inconveniente para llevar a cabo nuestro propósito como deseamos. El Consejo Nacional consideraría haber cumplido, en parte, su deber para con ellos, si de vez en cuando pudiese testimoniar el afecto y la simpatía que siente la organización hacia los ancianos que tenemos en los asilos y hospitales con una, aunque fuese modesta, contribución en dinero, y que en cada dependencia, haciendo uso del espíritu más equitativo, se lo distribuyesen entre ellos de acuerdo con las necesidades de cada uno.

Pero esto no es todo. La labor de SIA es mucho más amplia y abarca otros aspectos que consideramos esenciales también. La ayuda que debemos prestar a los que luchan contra los abusos del autoritarismo y la no menospreciada de los que sufren prisión por la misma causa, es tan importante como la que quisiéramos llevar a nuestros compañeros ancianos,

considerando el presente identificado con el pasado en la lucha por el bienestar de la humanidad.

Para todo esto y algo más que hay que tener presente para el cumplimiento de nuestros deberes jurídicos y administrativos, hace falta más dinero del que disponemos, y somos los libertarios, fundamentalmente, los que debemos proveerlo. Por eso, al encabezar este escrito, nos dirigimos a todos los hombres que aman libertad, eludiendo intencionadamente el término de antifascista que completa nuestras siglas.

A través de los años de existencia de nuestra Organización, hemos visto que la capa de antifascismo era demasiado estrecha para dar cobijo a todo el andamiaje político que para gobernar precisa la fuerza en detrimento de la libertad y la razón de los gobernados que dentro del campo antifascista hay gobiernos que proceden con idénticos métodos a

los empleados por el fascismo y que discrepan, por lo tanto, con el espíritu de SIA.

Por esta razón decimos que corresponde a los libertarios más que a nadie, el sostenimiento y la defensa de SIA para que nuestra finalidad no sea adulterada ni desviado nuestro objetivo, haciendo que nuestro funcionamiento interno sea más eficaz y completamente independiente. No pedimos una mano a los que sabemos que de buena gana nos echarían la zancadilla. Pero permitidos, compañeros, que insistamos una vez más, sobre la necesidad que tenemos del apoyo de la familia libertaria para que nuestros postulados de solidaridad sean más efectivos que son en la actualidad, ampliando las ayudas a los necesitados y a los que luchan para combatir al autoritarismo en su más amplia acepción.

CONSEJO NACIONAL

A LOS COMPANEROS DE LA COMARCA DE VALDERROBRES

Nos ha sido comunicado el fallecimiento ocurrido el 14 de abril de 1971 en el hospital de Uzay le Verrou (Cher) del compañero Baldomero Fort Gil, nacido el 27 de abril de 1907 en Valderrobres (Ternuel), hijo de Ramón y María, soltero.

El Alcalde posee los documentos pertenecientes al finado y los haría llegar a sus familiares si los tienen.

UMBRAL

Con referencia a «U-101» y «Umbral» a secas se sigue opinando:

Meca, Caen: Siete suscriptores de aquí no llenaremos nada, pero contad con la seguridad de nuestras suscripciones.

Berriain, Bayona: Soy uno más para todo lo que se refiera a «Umbral».

Hirald, Marsella: No me pronuncio hasta que lo haya leído.

Foz, Montpellier: Aseguramos mi suscripción y la de un emigrado económico hasta fines de 1971.

Carboneret, La Clotada: Muy interesante el «U-101» por la variedad que contiene.

Mingo, Prat de Llobregat: Mitad muy buena, mitad en lectura de espera.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general, el 9 de mayo a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

COMISIONADOS

CONFERENCIA EN ROANNE

El sábado 22 de mayo se celebrará en esta localidad una conferencia a cargo de la compañera Federica Montseny, quien disertará sobre un tema de máxima actualidad.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el día 9 de mayo a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suscripción Pro-España

Enero: F. L. de Garges le Gonesse, 85,00; F. L. de Drancy, 30,00; F. L. de Versailles, 35,00; F. L. de Thiais, 74,00; Montblanc, 10,00; F. L. de Paris, 339,00; Berthe et Jacques, 10,00; José Llop, 5,00. Total: 588,00 francos.

Febrero: Francisco Valdeneu, 5,00; F. L. de Drancy, 30,00; F. L. de Combs-la-Ville (compromisarios), 105,00; F. L. de Melun, 250,00; F. L. de St-Denis, 42,50. Total: 332,50 francos.

Marzo: F. L. de Dreux: Landeira, 20,00; Hernández, 10,00; F. L. de Thiais, 35,50; F. L. de Paris: Montoliu, 10,00; Gutiérrez, 10,00; Rueda, 5,00; Aurelia, 3,00; X.X., 15,00.

Total: 108,50 francos.

NUCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA que tendrá lugar el domingo día 30 de mayo 1971 en el magnífico sitio de «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon (Vaucluse).

Habrán juegos infantiles, música variada, comida campestre, charla de actualidad, radio-crochet.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de CNT-AIT, invita a todos los afiliados de sus Federaciones Locales, familiares, simpatizantes, amantes de la naturaleza, emigrados económicos y jóvenes de ambos sexos, a la Jira Regional C.N.T.

F. L. DE PARIS

Tendrá reunión general el día 9 de mayo por la mañana en el centro confederal, sito en el 33. rue des Vignoles.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	31 254 45
Justo Villanueva, Combs-la-Ville	20 00
Casals, id.	20 00
Mejias, id.	10 00
A. Cadballeira, Paris	100 00
Puigvert, Fenouillet	10 00
Zaplana, Lyon	25 00
Ramón Forn, Guiraud	5 00
Serrate, Massy	10 00
Gregorio Ibáñez	50 00

Suma y sigue 31 504 45

Las cartas boca arriba

(Viene de la página 3)

mos el caballo de Troya del Opus Dei, el personaje que, muy humildemente, con sencillez evangélica entró en la política perteneciendo a la Obra, y uno de los pocos que no lo ocultan, puede decirnos — sin pedir permiso a nadie — todo lo necesario para disipar las dudas del pueblo español, del cual — repito —, y en esta investigación, me considero sólo y humildemente la treinta y tantas millonésima parte.

Díganos dónde podemos consultar las Constituciones del Opus Dei y cómo se puede ingresar o abandonar dicha asociación. Démos los nombres de quienes, perteneciendo a la Obra, han ocupado u ocupan carteras ministeriales, subsecretarías, direcciones generales, altos cargos de la administración, gobiernos civiles, alcaldías de capital de provincia y presidencias de Diputación, Consejo del Reino, Consejo nacional del Movimiento, Cortes españolas, Consejo de Estado, Consejo de Economía nacional, Banco de España, Instituto de Crédito de las Cajas de Ahorro, Instituto de Crédito a medio y largo plazo, Consejo superior bancario, Banco de Crédito industrial, Banco de Crédito local, Banco hipotecario de España, Banco de Crédito a la Construcción, Empresas nacionales o estatales, etc.

Si las personas relacionadas o implicadas en el informe de las Cortes sobre el asunto Matesa, son o no socios del Opus Dei.

Nombre y número de los procuradores en Cortes que han adquirido dicha investidura por cargos de designación en la administración local u otros, desde el 29 de octubre de 1969, dado que, desde dicha fecha, se están produciendo tantos ceses y designaciones que repercuten notoriamente en la composición de las Cortes españolas, y si dichas personas designadas son o no socios del Opus Dei.

Nombre de los socios del Opus Dei catedráticos de Universidad.

Enumeración de las subvenciones del Estado, de las Corporaciones locales, o de la Banca oficial, concedidas a la Obra o a instituciones fundadas y dependientes de la misma.

Qué diarios y revistas españoles, y editoriales, pertenecen al Opus Dei o a miembros de la Obra.

Y, a título de curiosidad, por qué en el Boletín de la Propiedad industrial de primeros de noviembre pasado, y con números de solicitud que van del 625 258 al 625 304, y apareciendo como solicitante don Ramón y Calvet y en

las clases 1a, 2a y 5a (Productos químicos, farmacéuticos, veterinarios, desinfectantes, etc.), se solicita el registro de las marcas «Opus» y «Camino».

Y si usted así lo considera, cualquier otro dato o relación que ayude a esclarecer que los puestos políticos de la Administración se ocupan, se han ocupado o se van a ocupar, influyendo en la designación los méritos personales, la experiencia política, la capacidad, los servicios de la patria de los designados, más que el hecho de pertenecer al Opus Dei o que el pertenecer al mismo sea una pura coincidencia.

Ello puede aclarar si el Opus Dei no es un partido político y si no interviene en política. Sería más aceptable que la gallarda nota publicada por el Opus Dei desde Roma en el mes de diciembre pasado, en la que se afirmaba que el Opus Dei no tenía nada que ver con el atribulado y zaherido, en aquellos trágicos días, Gobierno español.

Yo le aseguro, señor López Rodó, que los españoles están deseando saber todo esto cuanto antes. También le aseguro a usted que los españoles, tarde o temprano, lo sabrán. Los que servimos a Dios desde muy jóvenes y en momentos terribles que pudieran haber acabado con nuestras vidas en su servicio, los que vimos morir a tantos y tantos, de un lado y de otro, por causas al parecer inútiles, sabemos que ante él, algún día, habremos de rendir cuentas estrictas. Los que nos consideramos católicos de confesión y no de profesión, esperamos que él, algún día, hará que la verdad y la justicia resplandezcan. Pero preferimos, naturalmente, que todo ello ocurra en vida.

Queda suyo affmo., s. s.

Agatángelo Soler Llorca.

La autenticidad de la carta es incuestionable. El texto del que me he servido pertenece a una fotocopia del original. Está firmada y rubricada de puño y letra. El papel en el que ha sido escrita lleva el membrete del Consejo Nacional del Movimiento. Esta correspondencia inédita que, como otras, llegan a manos de los españoles y que es estrictamente confidencial, no me ha costado nada. Al contrario de lo que dice Soler sobre el libro de Infante referente al Opus Dei y editado en Francia, que es muy caro y no bien informado. Pues hasta el libro de Infante he leído también y no me ha costado nada, lo cual parece

AIRE LIBRE

NUCLEO DE PROVENZA PROGRAMA DE JIRAS PARA 1971

Las Federaciones Locales del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, deben reservar las cuatro fechas siguientes para las Jiras de confraternidad confederal y libertaria, preparando desde ahora los correspondientes viajes colectivos para darles el realce que las mismas merecen:

Domingo día 30 de mayo: Jira Regional en «Les Cèdres», Cabrières d'Avignon (Vaucluse).

Domingo 27 de junio: Jira Regional Solidaria en la playa de l'Aiguade-Hières (Var).

Domingo día 25 de julio: Jira Inter-Regional en el «Vieux-Moulin», Pont-de-Tavernes, cerca de Alés (Gard), organizada en conjunto, como todos los años, con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère.

Domingo día 29 de agosto: Jira Regional en la «Fontaine Mary-Rose», Grans (Bouches-du-Rhône).

En las cuatro Jiras un competente militante dará una charla sobre un tema de actualidad.

La Comisión de Relaciones anhela la presencia masiva de todos los compañeros.

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del domingo 30 de mayo 1971 a «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon.

Inscripción en la Secretaría Local, 12, rue Pavillon, 2º piso.

Precio de la plaza (ida y vuelta) 10 francos.

La salida de los autocares se efectuará del Cours St-Louis a las 6 horas en punto.

FRO COMPANEROS ANCIANOS

Compañera Pozo, París, 10; Utgé A., París, 29,70; Sanahuja, Vitry, 10; Marcellán, Thiais, 4; Segura, Ivry, 17; Berthe t Jacques, París, 10; Carmen Pereira, Italia, 15; Torralba, Fresnes, 5; A. Soto, Rodríguez, St-Denis, 20; Guy, París, 8; Vicente Gutiérrez, 15; F. L. de St-Denis, 10; T. M., París, 3,60; Floristán, Royan, 20; Antonio López, Roanne, 10; Serrate, Massy, 15 F.

Total: 232,30 francos.

probar que en los medios donde se desenvuelve la actividad de Soler Llorca no existe tanta solidaridad y desprendimiento como en la que yo me desenvuelvo. Las cosas impublicables en España han de pasar de mano en mano, como la cadena de la suerte, con vista, decisión y mala leche. Como la carta que acabo de transcribir.

Juan ESPAÑOL



JIRA EN FONTAINEBLEAU

De acuerdo y organizada por las FF. Locales de Combs-la-Ville, Fontainebleau, Melun y patrocinada por la Comisión de Relaciones Zona Norte tendrá lugar una Concentración regional fraternal y libertaria en el bosque de Fontainebleau, el domingo día 23 de mayo de 1971. Sitio agradable con esplanada inmensa, colinas agradables a escalar, facilidad de aprovisionamiento a muy corta distancia del lugar de reunión.

Se ampliarán detalles con el fin de dar posibilidades de desplazamiento a todos aquellos compañeros y familiares que deseen pasar un día de fraternidad confederal y libertaria en plena naturaleza.

Invitación queda hecha a todos los compañeros de París así como a todas las FF. LL. de la región.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. comunica a todos sus afiliados y simpatizantes que para el día 16 de mayo, organiza una salida campestre al pintoresco lugar de la «Trinidad».

Todos aquellos que deseen participar a la misma pueden comunicarlo a los compañeros Picón, Arroyo y Jiménez.

La salida de los cares tendrá lugar de la plaza Arago a las 7,30 horas de la mañana.

PRO-PRENSA

Hernández, Dreux: para «C. S.», 10 F.; para «Umbral», 10 F.

NECROLOGICA

PEDRO PEREZ

El día 6 de marzo dejó de existir el compañero Pedro Pérez miembro de esta F. Local, oriundo de Lumbreras, provincia de Murcia, el cual militó en nuestra organización hasta el fin de sus días, habiendo ocupado cargos que la Organización le asignó, cumpliéndolos con escrupulosidad y alteza de miras.

El entierro fue civil al cual asistieron numerosos compañeros y amigos del finado.

A su hijo Pedro y su compañera Dorín y demás familiares, les transmitimos nuestro más sentido pésame.

F. L. de Brive.

Con el palo levantado

por MINGO

¡Hay que castigar más! ¡Se ha de ser más severos! ¡Hay que torturar doblemente al delincuente! ¡Hay que sentenciar con más rigurosidad! ¡No hay que ser humano con el que roba para poder subsistir en la sociedad que habitamos! ¡Hay que encerrar entre cuatro paredes que rezuman humedad, y por tiempo indeterminado, al que dá una simple bofetada a un guardia del orden! ¡No ha de temblar la mano al firmar la sentencia de muerte para que el verdugo la ejecute! ¡El hombre que ataca al orden en vigor, no tiene derecho a vivir, no debe vivir, se le ha de apartar definitivamente de la sociedad, porque es un perturbador de pública tranquilidad!

Han de promulgarse nuevas leyes que no permitan el escándalo popular. Se ha de ser justiciero con arreglo al mandato estatal. No ha de serse débil en la sentencia.

Poco más o menos es lo que puede deducirse de unas manifestaciones hechas públicamente por una figura política, con la advertencia siguiente: Quien así se ha manifestado pertenece a la familia de los explotadores, es decir, de los que comen a dos carrillos, sin arrimar el hombro al trabajo, ni siquiera para ponerse la chaqueta. Desgraciadamente no son pocos los que hay de tal catadura.

No sé, no sé si quien tal habló pensó antes de decirlo o lo dijo por sembrar el miedo entre los pacíficos y resignados productores, a mí me parece que, emitió lo antes dicho por alguna causa que no se atrevió a declarar o que no debía

C. N. T.

A. I. T.

Elecciones sindicales ¿para qué?
¡Basta de farsas!

La C.N.S. estará siempre bajo la tutela y dependencia del Estado. Nunca defenderá verdaderamente los intereses de los trabajadores.

Jamás podrá ser una auténtica organización sindical obrera, libre, independiente, administrada por los trabajadores mismos.

Participar en las elecciones sindicales es consolidar ese organismo podrido, hacerse cómplice del régimen y dar por buena la ley anti-sindical.

¡Boicot a las elecciones sindicales!

Confederación Nacional
del Trabajo,
Comité Nacional

declarar; pero dijo lo que dijo, y ya es lo suficiente para juzgarle y conocer donde le aprieta el zapato.

Parece mentira que un hombre instruido — porque seguramente lo es — se atreva a lanzar a todos los vientos y ante periodistas calificados, frases impropias, naturalmente, en el hombre juicioso y sensato, reflexivo y analítico, en el equilibrado y no torcido, en el de criterio razonador y humano. Pero digamos — sin gritar mucho — que seguramente fue un acto sincero y responsable, impulsado por el instinto de apretar más las argollas al pueblo, o mejor dicho, al hombre que se manifiesta contrario a la política existente y al gobierno en general de la nación en que es explotado.

Cuando el hombre político pide a voces más celicios policiacos para acabar con los descontentos, es que el panorama no se presenta muy luminoso, y su fogosidad, digo fungosidad, le dificulta la cicatrización de la herida que hubiera sufrido anteriormente por efectos de... vete a saber que efectos son esos; pero según los síntomas nada buenos para izar la bandera de la nueva sociedad en el palo más alto del estacazo.

Sin meternos en política, ni mojarnos los pies en el agua pútrida del charco de ranas y sapos, ni meter las manos en el montón de detritus espeluznantes y asfixiantes de todo lo que impide respirar a pulmón abierto por los gases que se escapan a torrentes del sufragio universal, abrimos el libro de los chanchullos en vísperas de elecciones, sin temor a que nos seduzca la lectura de sus páginas.

En ellas leemos cosas algo extraordinarias, incomprensibles por la mezcla de tuerzos y jorobados, derechos y curvados que sueñan con el maná de la chupadera municipal o ministerial. Valiente amalgama de valientes, protegidos por la autoridad de los mango-neadores de turno, con más costuras en el lomo que un cocodrilo, que muchos cocodrilos.

Cuando los tiempos no anuncian espléndidos presagios, los hombres relumbrantes en litigio entre ellos mismos, amenazan con comerse todo lo que no se presta al aderezo suyo, fabricando de antemano para facilidad del arte culinario, de donde salen los platos succulentos que ferozmente engullen sin que les ataque la hepatalgia, comiéndolos con hambre desconcertante en un abrir y cerrar de ojos, gracias a los infelices ciudadanos que les entregan su personalidad

para que la exploten y los exploten los autores de tales gazpachadas. A los que todo esto no les intimida nada, se rien de semejante amenaza porque nace días o meses antes de que las urnas se vean invadidas por papeletas electorales.

Pero vayamos a enjuiciar eso de: Hay que zurrar más la badana y no menos. La justicia es la justicia y nosotros somos justicieros. Ni jueces, ni magistrados en general cumplen como es debido con su deber. Son demasiado sentimentales y no quieren comprender que con esa actitud el régimen gubernamental está en peligro de salir por la puerta horizontalmente. Es muy humano sacar la tajada que se pueda del humano. Por higiene social no ha de andarse con chiquitas y se ha de proceder inmediatamente a la reforma del Código penal y sus aplicadores.

Que eso es lo que piensa el hombre-Estado estamos cansados de saberlo, y por esta convicción cuando alguien de esa condición, con voz profunda o chillona, nos perfora rabiosamente los oídos, nos hace sonreír y muchas veces soltamos la carcajada a todo evento, considerando el acontecimiento como una cosa vulgar, vulgarísima, pero cuando giramos la vista por la periferia, sufrimos algunas decepciones, no garrafales, sino pasaderas, lo que no nos impide que cometamos la gran «tontería» de comentar cualquier bufonada gritona y malabarista de los recién ingresados en el arte de la camandulería y platos sabrosos a degustar, sin sacar cinquito de la faltriquera.

Alguna nota ha de darse para que la publicidad salga a la calle, dispuesta a entendedérsela con cualquiera que sea, en el más furibundo combate pugilístico. Un nuevo estilo de un nuevo personaje político, con mando más que regular en el porvenir del partido que corta el bacalao, como dicen en el pueblo donde yo nací.

Hágase el horno y métase después el pastel.

La odisea de un cualquiera no puede compararse con la de un «algo», aunque éste ranquee y no camine derecho, a pesar de haber estudiado el idem. Una persona que se destaca del montón, adquiera tal categoría, que los renacuajos se ponen a sus pies y, ciertamente, se le escucha con más devoción, algunos con el catecismo en la mano para no perder la costumbre y darle mayor confianza.

Hay conceptos que por su cru-

deza producen malestares morrocotudos, difíciles de curar, y, si son verdades o no, causan sus efectos allá donde van dirigidos. ¿Con orden o sin orden? ¿Con autorización o sin ella? Cuando estos pildorazos se sueltan al vislumbriamiento de las elecciones, se hacen muy sospechosos y los criterios son dispares, haciendo su papel la malicia; pero se han soltado como si fueran perdigonadas de aupa, para saber como son acogidos por la masa «sufragista» y sus beneficiadores, sean éstos adversarios o amigos, que en este plan la distinción es mínima o infima.

Hay quien se sabe, se sube para luego caer y despanzurrarse, en política esto es bastante frecuente por las ambiciones particulares que hay en cada uno de sus aspirantes al «generalato», y como no da para todos el negocio, el más adelantado es el que más se aprovecha, a no ser que antes de llegar a la poltrona se rompa el esternón, o la crisma.

Pero... ¿Lo de arrear más «candela», qué? Conteste quien lo sepa a este interrogante. A nosotros nos parece bien dejarlo para más adelante.

DISCOS

Hace días falleció el compositor ruso Stravinsky. Yerto, se aplaude a rabiar su obra.

Yo la estimo por «El pájaro de fuego», «Consagración de la Primavera», «Petruchka», y poco más. La música «filosófica» como la excesivamente hablada, me impermeabiliza.

Como la pintura figurativa, de intención, de lineamientos y rasgos cabalísticos que expresan «lo que quieras» por no expresar nada. Un tipo empastador de telas produce un borrrón a cinco colores, te dice que es tu madre, y te reclama 500.000 pesetas. Como para matarlo.

Tampoco me va la literatura complicada, neurálgica, de andar por sobre cristales rotos.

Ni la música motórica, intelectualizada, deshumanizada. No me place por sabia que sea.

Ni la versología explosiva, grave, galvanizada, desmusicalizada, o supertecnificada.

Igual la pintura o el dibujo de líneas disparadas y disparatadas, sin sentido aparente.

Indulto aquí a los caricaturistas. Pero como Cronos en artista malvado me ha caricaturizado, ya no necesito aquéllos. DISCOBOLO

Le Meeting du 18 Avril

CONSACRE A LA COMMUNE DE PARIS

*Intervention du camarade
Grigorof*

Camarades, je veux vous entretenir d'un sujet qui choquera peut-être l'héritage de la Commune. Il faut en parler, parce que certains cherchent toujours à récupérer et à voler ce qui ne leur appartient pas, aussi bien les événements que les personnes : Ce sont les marxistes et les léninistes, à commencer par Marx et Lénine eux mêmes.

Marx étant contre la Commune, il était contre tout ce qui pouvait gêner la république bourgeoise qui devait s'installer en France. Il voulait que le peuple, l'armée, le militarisme allemands rossent le peuple français, pour que s'installe dans le monde la prédominance du peuple allemand et par conséquent la prédominance de la doctrine de Marx sur celle de Proudhon.

Plus tard, il en vint à donner des conseils à la Commune, dès Londres; à vouloir la diriger. Et il s'aperçut que la Commune résolvait le problème du remplacement de l'Etat actuel par un autre organisme qui était la Commune. Il a découvert ainsi ce que Bakounine avait écrit dix ans plutôt, ce que Bakounine avait conçu bien avant le début de l'Internationale. Le cellule fondamentale de la société future, la forme politique de la société future, c'est la Commune et la fédération de toutes les communes dans la liberté. Telle est la Commune avant la Commune.

Lénine, après Marx, fit cette découverte.

Il est donc bien nécessaire de parler de l'héritage de la Commune, car on en est au point où, dans les pays de l'Est, Louise-Michel symbole de la Commune, passe pour une marxiste, et que même en France, aux yeux des historiens intellectuels et anarchistes, une femme s'est permis de dire que Varlin était marxiste, lui, qui fut le plus déterminé des bakouninistes.

Il est nécessaire de parler d'héritage, car tout mouvement qui ne peut se prévaloir d'un passé aura difficilement un avenir. Il nous faut continuer l'œuvre de la Commune, et l'œuvre de la Commune ne pourra être poursuivie que par ses héritiers. La Commune de Paris divisa le monde en deux :

amis et ennemis de la Commune. Ce fut vrai en France, ce fut vrai dans le monde entier. Et le monde demeura et demeure divisé, bien que cette division soit plus nuancée aujourd'hui. L'attitude des héritiers de Thiers reste la même, inchangée, interchangeable, hostile à la Commune. Ils passent sous silence le centenaire. Mais ce silence fait honneur à la Commune, il faut le reconnaître, car si la France des Thiers d'aujourd'hui, au nom de l'égalité se mettait à célébrer le centenaire, la Commune aurait perdu toute sa partie historique. Merci, donc, à la France officielle, merci au monde bourgeois.

Cependant, parmi ceux qui la commémorent, qui en parlent, certains la défigurent, et ceux-là sont plus dangereux. Ce sont les partisans de la dictature, futurs dictateurs, partisans du césarisme moderne. Leurs maîtres à penser s'appellent Marx, Engels, Lénine. Marx, en effet, s'empare de la Commune, après l'avoir condamnée, et affirma qu'elle avait réalisé sa conception sociale sur la transformation de la société. Engels le suivit dans cette voie, Lénine, beaucoup plus tard. Pendant tout un siècle, on put entendre la même chanson, la même affirmation, présentant la Commune de Paris comme le premier exemple de dictature du prolétariat. Pourquoi cette persistance dans le mensonge? Ce n'est pas seulement pour s'emparer de l'héritage de la Commune, c'est aussi et surtout pour justifier la dictature. Celles qu'ils préparaient, celles qu'ils préparent, celles qu'ils ont instaurées en Russie en 1917, dans d'autres pays ensuite.

Après les multiples expériences révolutionnaires que le monde a connu, et qui ont éclaté entre la Commune et nos jours, pourrait-on encore maintenir la confusion que les marxistes veulent nous imposer? Les traits distinctifs relevés par Marx et Lénine, et dans lesquels ils croient voir la dictature du prolétariat ne sont pas les mêmes que ceux que l'on retrouve dans les pays dits socialistes et qui caractérisent la dictature de leurs partis.

Comparons.

Commune de Paris : suppression

de la conscription et de l'armée permanente.

Dictature bolchevique : conscription généralisée, armée permanente, hiérarchie militaire stricte.

Commune de Paris : suppression de la bureaucratie, éligibilité et révocabilité de tous les fonctionnaires, à tout instant.

Dictature bolchevique : bureaucratie lourde, nomination autoritaire, non révocabilité, chefs de parti ne changeant qu'à leur mort ou à l'occasion de coups d'Etat au sein du parti.

Commune de Paris : fixation d'un maximum pour les salaires : 6.000 francs, c'est-à-dire le salaire d'un ouvrier qualifié.

Dictature bolchevique : évantail des salaires le plus ouvert du monde : 1 à 18.

Commune de Paris : expropriation du clergé, recensement des fabriques abandonnées et élaboration de plans pour remettre la production entre les mains des ouvriers.

Dictature bolchevique : elle partage son pouvoir avec l'église. On peut voir dans les pays de l'Est des processions religieuses même là où elles n'existaient pas, en Bulgarie par exemple.

Commune de Paris : le peuple en armes.

Dictature bolchevique : Désarmement du peuple quelques mois après l'instauration de la dictature léniniste, au printemps 1918.

Ainsi, au souffle de liberté et de démocratie de la Commune s'oppose le monopole le plus complet qui se soit abattu sur les libertés, pour la plus grande honte du socialisme.

L'internationalisme, le fédéralisme, l'antimilitarisme, la recherche constante de la vérité, qui furent les données de base de la Commune, sont remplacées par un pro-soviétisme obligatoire.

La Commune n'existe plus dans la dictature bolchevique. Lénine, qui s'extasiait en 1917 des particularités du mouvement municipal parisien, allait tout en oublier dès

qu'il prit le pouvoir. Ce n'était pas naïveté de sa part. Ce petit homme rusé (on dit aujourd'hui génial), cet opportuniste chevronné, tout à fait semblable à Thiers, s'adapta rapidement aux circonstances, qui rappelèrent celles de la Commune de Paris, afin de tromper l'élan révolutionnaire du peuple russe. Un an après avoir écrit « l'Etat et la Révolution », il oubliait la Commune. Et trois ans plus tard, aidé de cet autre Galiffet du nom de Trotsky, il écrasa la Commune de Kronstadt aussi cruellement que le firent les Versaillais pour celle de Paris.

Aussi, quand nous parlons d'héritiers, il faut reconnaître à chacun ses mérites. Les partisans, les défenseurs de la république ne sont pas les héritiers de la Commune, mais bien de Thiers et des trois Jules.

La Commune fut un événement de grande portée sociale, une révolution spontanée, populaire, fédéraliste; elle fut la négation de l'Etat et l'affirmation explicite de la liberté. Loïn d'être le premier exemple de la dictature du prolétariat elle fut le premier exemple et la première manifestation de l'esprit libertaire du peuple Français.

Les idées de Proudhon et de Bakounine trouvèrent leur première expression sociale dans la Commune de Paris, et le mouvement syndicaliste révolutionnaire en fut le successeur. Car toutes les fois que les masses populaires sont entrées en action, ce fut la renaissance de la Commune, que ce soit lors de la révolution russe de 1905 qui vit apparaître les premiers conseils ouvriers; celle de 1917, où se développèrent les Soviets; la Commune de Kronstadt, en 1921, la révolution espagnole de 1936-39, la révolution hongroise de 1956, les événements récents de Pologne.

Voilà l'importance de la Commune. A ses héritiers appartient l'avenir.

(A suivre.)

Le Comité « COMMUNE » a réalisé une exposition itinérante sur la COMMUNE DE PARIS. Les camarades intéressés sont priés d'écrire à : Comité « Commune », 33, rue des Vignoles - PARIS (XX).



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.



Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

COMMUNIQUE

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux. Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2. Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons : En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

CONFERENCE SUR LA COMMUNE DE 1871

Le 15 mai, 20 h. 30, salle de l'O.J.C. rue Lamotte-Picquet, près de la place Albert 1^{er}, conjointement avec la Libre Pensée de Brest, la S.I.A. organise une conférence sur la Commune de Paris avec le concours de notre camarade Biget (Nantes). Les camarades sont priés dès à présent de la faire connaître autour d'eux. Le groupe d'Etudes Sociales s'associe a posteriori à cette manifestation. Ne laissons pas les politiciens sans

scrupules s'accaparer la première Révolution à caractère social. Les Elisée Reclus, Louise Michel, Jules Vallés, Lefrançais, Varlin, etc., n'ont rien de commun avec les laquais du fascisme, communisme moscouitaire, chinois, castriste.

ACTIVITE DE LA S.I.A. A BREST

Dimanche 2 mai, 10 h. précises, Maison du Peuple, bureau 10, assemblée de la S.I.A. avec un ordre du jour très important, dont la propagande pour la conférence du samedi 15 mai, 20 h. 30, salle de l'O.J.C. rue Lamotte-Picquet sur la Commune de Paris avec le concours du camarade Biget de Nantes, organisée conjointement avec la Libre Pensée de Brest.

IMPORTANT

L'auteur de l'article sur « L'Esotérisme » est prié d'entrer en contact avec la rédaction, de très nombreux lecteurs étant intéressés par son exposé.

Ecrire à l'imprimerie.

LIVRES

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire, 2 francs à partir de dix exemplaires. S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste	2 75
Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins	24 00
P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » ..	9 30
« A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle	8 00
Bakounine : « La liberté » ..	5 50
Cohn-Bendit : « Le Gauchisme »	15 00
« Histoire du chant de l'International », Hem Day ..	1 50
Album d'Art Espagnol-Exil « Amant et étran », H. Ryner	7 50
Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune »	6 15
« L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski	2 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	6 00
Jesús Hernández : « La grande trahison »	8 50
UNEF-SNSUP : « Le livre Noir des journées de Mai »	5 00
Pierre Broué et Emile Temminé : « La révolution et la guerre d'Espagne ..	39 00

La lutte des classes en Chine

(Suite)

En avril 1969, par le IX^e Congrès du Parti, Mao et ses partisans ont repris le contrôle absolu de l'appareil de direction. Les nouveaux statuts officiels du parti brisent l'ancienne discipline et instituent la possibilité d'une contestation permanente de la hiérarchie, ce qui permet aux idéologues d'assurer leur suprématie. Le parti est donc réhabilité en tant que tel, néanmoins ni ses responsabilités réelles ni ses fonctions ne sont clairement définies, ce qui permet à l'équipe dirigeante de larges possibilités de manœuvre.

La stratégie maoïste a donc réussi :

— les Gardes Rouges ont été utilisés comme instrument de pression sur les opposants pour les faire craquer.

— l'armée intervenait pour que ces derniers ne soient pas acculés dans une situation sans issue.

— les opposants, vaincus mais utiles, sont réintégrés à l'appareil de direction après cette période de « rééducation ».

Cependant la lutte interne de la bureaucratie n'est pas terminée. Mao reconnaît, « nous avons déjà remporté de grandes victoires. Mais la classe vaincue se débattrait encore. Ces gens sont toujours là et cette classe aussi. C'est pourquoi nous ne pouvons pas parler de victoire finale. Mêmes pour les prochaines décennies » (22).

La Révolution Culturelle n'a pas simplement redonné la totalité du pouvoir aux maoïstes. Elle a aussi contribué à détruire l'image de marque de « l'Etat Proletarien » que la bureaucratie donnait à contempler aux masses. Les maoïstes ne peuvent gouverner comme avant et ils le savent.

Le plus grand effort des maoïstes a été réalisé dans le domaine de l'enseignement où l'objectif principal est d'abolir les bases sociales et culturelles de la technocratie, ainsi que de lier davantage l'enseignement à la production. Dès juillet 1968, des Rebelles Révolutionnaires avaient pris le contrôle des universités. Après quatre ans d'interruption, les universités viennent de rouvrir en septembre 1970 : leur direction est assurée désormais par des cadres du parti au nom de la classe ouvrière. Dans l'enseignement supérieur,

maintenant moins long, les matières sont réparties en quatre formations :

- politique (étude théorique et pratique de la pensée maozedong) ;
- militaire ;
- pratique (travaux manuels) ;
- générale (étude de la langue chinoise, comptabilité, mathématiques, physique et chimie).

En ce qui concerne l'économie, les maoïstes ne cachent nullement leur objectif : « La Grande Révolution Culturelle Proletarienne a pour but la révolutionnarisation de la pensée de l'homme afin que dans tous les domaines du travail on puisse obtenir des résultats meilleurs quant à la quantité, la rapidité, la qualité et l'économie » (23). En règle générale, les maoïstes se sont empressés d'abolir partout où cela était possible les « stimulants matériels » pour les remplacer par des « stimulants idéologiques ». Partout aussi, les cadres sont astreints à participer aux tâches matérielles, et inversement ce sont les assemblées ouvrières dans les usines et les brigades de production dans les Communes qui décident des primes et de la rémunération.

Néanmoins toutes ces mesures ne suffisent pas à altérer les rapports de production qui caractérisent le capitalisme bureaucratique d'Etat. Les assemblées ouvrières et paysannes ont surtout pour rôle d'éviter que des décisions inapplicables ne soient prises par des instances supérieures trop éloignées des réalités locales. Par exemple, les grandes lignes du Plan, centralement élaborées, sont ensuite soumises à la critique et à l'approbation des assemblées avant de revenir les objectifs obligatoires pour l'usine ou la Commune. Mais cette liberté de critique ne peut s'exercer que dans la « ligne du parti » : les activistes du parti sont toujours là pour détecter les « déviationnistes » et les « inviter » à se « rectifier » (24).

L'association des travailleurs à des tâches élémentaires de gestion n'a finalement pas d'autre but que de les transformer en auxiliaires actifs de la gestion bureaucratique de l'économie.

Quel est le sens de la Révolu-

(23) « Pékin Information » n° 16, page 37. 21 avril 1969.

(24) « Impérialisme et Bureaucraties face aux révolutions dans les Tiers-Monde » publié par Pouvoir Ouvrier en 1967.

tion Culturelle ? Jusqu'à présent, le développement économique n'a pas pu suivre un rythme suffisamment rapide en rapport avec la croissance démographique. Le retard est trop grand pour que les dirigeants adoptent de nouveau un schéma de développement proche de la Russie ou des Démocraties Populaires : il ne leur reste plus qu'à continuer d'expérimenter de nouvelles méthodes d'industrialisation rapide.

La Politique des Trois Drapeaux Rouges a prouvé que les méthodes de terreur et d'organisation militaire du travail finissent par aboutir à la non-adhésion des travailleurs : d'où multiplications des malfaçons, des grèves perlées, des gaspillages de matières premières, et des chutes de rendement. La fraction la plus consciente de la bureaucratie (les maoïstes), veut remettre en pratique la « voie chinoise vers le socialisme » modifiée et repensée, car elle seule peut porter la production à un niveau suffisant.

Mais le pays est encore très pauvre, et l'attaque culturelle contre le style de vie bourgeois est en fait destinée à préparer le peuple et l'appareil dirigeant à accepter une nouvelle période de sous-consommations et d'efforts très durs. En conséquence les maoïstes sont contraints de combattre spectaculairement les privilèges les plus criants de la bureaucratie afin de persuader paysans et ouvriers que le travail et les restrictions seront le lot de tous. En définitive, la Révolution Culturelle inaugure une politique d'austérité et constitue une préparation à une accélération de la croissance économique.

Cependant cette nouvelle politique de limitation des privilèges et de sous-consommation des masses n'est pas à long terme compatible avec la stabilisation du régime maoïste, car elle active à la fois la lutte interne dans la classe dominante et la lutte de classe contre la bureaucratie (25).

D'autres signes révélateurs ap-

(25) Le « Quotidien du Peuple » du 5 août 1969, dans un article intitulé « Il faut critiquer constamment l'anarchisme » fait état d'incidents répétés dans les mines de Yangchuan dans le Shanxi où de jeunes travailleurs, sous l'influence de théories anarchistes, ont enfreint les règlements et refusé d'observer strictement la discipline du travail.

paraissent déjà. En décembre 1969, le parti a invité toutes les organisations locales à une « campagne d'épuration des rangs de classe » par l'établissement de « comités d'enquêtes » qui doivent consulter le dossier (26) de chacun de leurs membres afin de déceler dans leur passé des preuves d'éventuelles activités d'espionnage ou de banditisme. Or, en Chine dite communiste, l'étiquette de bandit, de fou, d'irresponsable, ou d'espion, comme en URSS, s'applique plus particulièrement à l'opposition radicale de gauche.

Les maoïstes tentent de pallier aux difficultés qui se préparent :

— en entretenant un conflit larvé avec l'URSS ce qui leur permet de mobiliser les masses sur des objectifs nationalistes et de canaliser leur énergie et leur attention hors des problèmes intérieurs,

— en introduisant toujours plus leur idéologie à tous les niveaux de la vie quotidienne du peuple.

FIN

(26) Il existe un dossier idéologique concernant tout Chinois exerçant une profession, lequel est conservé dans les archives du comité du parti de son lieu de travail.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

LES SOURCES DES CONFLITS
GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.
Demandez-la à l'Administration du journal.

(22) « Pékin Information », numéro spécial du 28 avril 1969.

A PROPOS DE **LE COMBAT**

C.N.T. **SYNDICALISTE** A.I.T.

LA REPRESSION SEXUELLE

Troisième partie

« En premier lieu nous devons constater que nous nous sommes comportés vis-à-vis du problème sexuel comme un dormeur qui essaye vainement de faire fuir une mouche gênante d'un mouvement de sa main » (Reich). Pour l'essentiel ceci reste vrai, ce qui change c'est la stratégie de sinuosité. Le silence gêné, inversement le bavardage superficiel et grossier sont la règle; sinon il nous est donné d'entendre débiter d'aimables platitudes sur le « socialisme-remède qui seul peut, etc. » : Trois manières d'éluder la question. Il n'est pas difficile d'observer dans de tels cas le jeu élémentaire des mécanismes de défenses dont nous parlait Freud; les principaux sont les différentes formes de résistance ou de négation. Le problème sexuel est, disent beaucoup de camarades, une invention petite bourgeoise destinée à détourner les jeunes de la lutte des classes, une phobie « d'apprentis psychologues », une affaire ne concernant pas les ouvriers. Cette attitude loin d'être une caricature, est enracinée profondément en beaucoup d'entre nous qui considère la sexualité comme étant un problème inessentiel et même d'essence bourgeoise. Pourquoi ? La réponse est simple : la plupart des révolutionnaires n'ont pas fait complètement abstraction, par rapport à eux-mêmes, du cadre juridique, morale et idéologique de leurs familles, que celles-ci soient d'origine bourgeoise ou prolétarienne. Beaucoup d'entre eux portent encore les structures de la morale répressive et n'en sont pas encore définitivement libérés. Les malformations sexuelles qu'ils portent en eux par suite de la répression sexuelle, et qui sont liées à des attitudes inconscientes et refoulées font qu'ils ne sont pas tout à fait maîtres d'eux, même dans leur vie sexuelle. C'est pour ces raisons que personne d'entre nous n'a encore prononcé les paroles de libération définitive. Il ne s'agit pas de psychanalyser les révolutionnaires. Il s'agit pour eux de prendre conscience du problème et de tenter de lui donner une solution. « Lorsque ces problèmes surgissent, ils ne tombent pas du ciel,

mais proviennent de la réalité des contradictions de notre système social et exigent une réponse » (Reich). Or il existe deux types de réponses qui malgré leur radicalisme apparent n'en sont pas. Ce sont même des réponses de démission pure et simple. La première est celle de ceux qui élargissent le problème sexuel des adolescents à la sexualité infantile en disant qu'il n'y a pas de libération possible des adolescents parce que leur génitalité, mise objectivement au service de la procréation, réprime leurs tendances sexuelles prégénitales et partielles et trahit ainsi le principe de plaisir au profit du principe de réalité matérialisé par la génitalité procréatrice. La satisfaction génitale est alors assimilée à la désublimation répressive, c'est-à-dire à la libération dans l'aliénation. Et sous prétexte, paraît-il, que la société est prête à accorder la satisfaction génitale, ils déclarent répressif le fait d'appeler les jeunes à lutter pour le droit à la sexualité libre. Abstraitemment ceci est vrai. En dernière analyse, concrètement c'est une lourde erreur. C'est confondre la spéculation — c'est-à-dire l'analyse théorique jusqu'au bout des implications — et la pratique quotidienne toujours contradictoire. Demander « pratiquement » la liberté totale des rapports sexuels avec la liberté totale d'avortement et de contraception est la seule solution n'éluant pas la question centrale au nom de considérations psychologiques toujours bien « intentionnées ». Un des arguments avancés par les tenants du deuxième type de réponse, qui n'est en définitive qu'une nouvelle forme de soumission, consiste à dire que seul le socialisme résoudra les problèmes sexuels et que dans l'immédiat chacun doit se débrouiller comme il le peut, l'essentiel étant d'abattre le capitalisme. C'est purement et simplement nier le présent au profit d'un avenir plus qu'hypothétique. Hypothétique, car proclamer que seule la révolution résoudra les problèmes c'est tout juste oublier l'articulation de cette révolution sur le présent.

Il s'agit aujourd'hui de lutter contre la répression sexuelle. Il s'agit de politiser le problème

sexuel, comme tous les problèmes sociaux. Il faut expliquer tous les aspects oppressifs de la vie sociale dans le domaine de la vie privée, publique, quotidienne. Il faut dénoncer l'action contre-révolutionnaire permanente de toutes les prétendues « sciences humaines », de l'éducation, de la psychomanipulation, de la psychothérapie, de la spéculation odieuse sur la santé et l'hygiène. Il faut matériellement écraser l'opresseur capitaliste ou fasciste, comme son valet qui prône la passivité, la lâcheté et l'aveuglement. La violence rationnelle et révolutionnaire est le

premier geste qui mène vers la liberté. Il faut lutter pour le droit à l'avortement, c'est-à-dire, le droit pour la femme de disposer de son corps. La liberté de contraception est insuffisante. La liberté sexuelle est inconcevable sans la liberté de refuser la procréation, sans le droit formel pour la femme de refuser des enfants non désirés. Il faut aider les jeunes à mener leur vie sexuelle telle qu'ils l'entendent. Luttons et nous vaincrons. La violence nous libérera; il n'est plus temps de discuter.

Claude LAPORTE

CHEZ LES TRAVAILLEURS DE L'ETAT

Depuis plusieurs semaines, les ouvriers dépendant du ministre des Armées, du ministre Debré, ennemi du monde du travail, manifestent leur mécontentement par des débrayages suivis de défilés, en raison de la volonté de ce Debré de modifier les modalités de passage de catégorie de salaire à une autre supérieure; l'enjeu est sur le fond mince, en comparaison des revendications sérieuses que pourraient poser des Centrales syndicalistes.

Il est bien entendu que nous ne pouvons que nous solidariser avec eux, car toute décision ministérielle ou patronale attaquant les droits acquis doit être combattue avec vigueur.

Mais la base de ce conflit provient de cette époque 1945-1946, où sous l'égide de de Gaulle existait le gouvernement tripartite MRP, Socialistes, Communistes. La CGT nettement prépondérante (5 à 6 millions d'adhérents en ces moments) au lieu de combattre la norme des catégories de salaires établie sous Pétain, cloisonnant ceux d'une même profession, l'accepta et par son action néfaste, l'aggrava sérieusement, ainsi chez les spécialistes, il y a 5 catégories et pour passer de l'une à l'autre, il faut être proposé au choix; un compagnon peut rester indéfiniment dans la plus basse si sa tête ne plaît ni à son chef, ni aux di-

rigeants syndicaux ayant leurs représentants dans les commissions d'avancements.

Or, avant Pétain, dans chaque profession, existait une seule catégorie et l'avancement était au choix ou à l'ancienneté, les mai notés savaient que tous les 3 ans, ils bénéficiaient d'un échelon.

En 1945-1946, des syndicalistes tentèrent de faire comprendre aux dirigeants syndicaux leur aberration, la grave faute qu'ils commettaient; d'autant plus qu'ils se mettaient en contradiction avec l'esprit animant les fondateurs de la CGT et leurs continuateurs, réclamant un régime égalitaire. Il suffit de lire le compte rendu de ses congrès, ses manifestes; celui de la Fédération des Bourses du Travail, à l'occasion du 1^{er} Mai 1896, toujours d'actualité.

Que faire pour contrer les Debré et consorts, c'est dans l'immédiat revendiquer une augmentation uniforme des salaires sur le plan intercorporatif; car le coût de la vie atteint tous les travailleurs du pays et ce principe de combat admis balayera la hiérarchie des salaires.

C'est une des tâches de la CNT qui est la seule à œuvrer dans ce sens, sans négliger sa volonté de supprimer le salariat et le patronat, dont ni la CGT ni la FO ne parlent pas.

A. LE LANN

3426

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

13 MAI
1971
NUMERO 655
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

DEPART

GUERRE CHIMIQUE



« Ils faisaient un désert et l'appelaient la paix. »

TACITE.

« Les techniques pour utiliser les gaz ont pour seules limites l'imagination de leur utilisateur ».

Manuel d'entraînement TC 3-16 de l'armée américaine

« Si les premiers essais sont concluants, on appliquera un programme d'envergure ».

Radio Saigon - 15 décembre 1962

« ... dans l'intérêt même du travail aussi bien que dans celui de la science, il faut qu'il n'y ait plus ni ouvriers, ni savants, mais seulement des hommes. Il en résultera ceci, que *les hommes qui, par leur intelligence supérieure, sont aujourd'hui entraînés dans le monde exclusif de la science et qui une fois établis dans ce monde, cédant à la nécessité d'une position toute bourgeoise, font tourner toutes leurs inventions à l'utilité exclusive de la classe privilégiée*

dont ils font eux-mêmes partie, que ces hommes, une fois qu'ils deviendront, solidaires, non en imagination ni en paroles seulement, mais dans le fait, par le travail, feront tourner tout aussi nécessairement les découvertes et l'application de la science à l'utilité de tout le monde, et avant tout à l'allègement et l'ennoblissement du travail, cette base, la seule légitime et la seule réelle, de l'humaine société. »

Bakounine.

22 avril 1915

Cette date marque probablement le départ de la course aux armements chimiques. Ce jour-là le commandement allemand fit déverser des tonnes de chlore sur les lignes françaises; on déplora 5 000 morts. Chloropicrine, phosgène et « gaz moutarde » relayèrent rapidement le chlore. En 1918, la mort silencieuse avait emporté 100 000 victimes sur 1 300 000 gazés. La paix fut signée

mais les recherches militaires sur les substances toxiques n'en furent pas pour autant interrompues. Durant la seconde guerre mondiale, l'Allemagne nazie tint le monde dans l'angoisse, élimina dans les camps de la mort des millions de déportés, Juifs la plupart, avec des gaz nommés « tabun » et « sarin », mais ne se risqua pas à leur utilisation sur les champs de bataille : les anglo-américains disposeront d'un arse-

GUERRE CHIMIQUE

nal important grâce aux récentes découvertes des chercheurs de l'Université de Cambridge, de nature à laisser prévoir des représailles. L'Allemagne hitlérienne fut écrasée, mais ses « travaux » servirent de modèle à tout le monde et particulièrement aux USA. C'est dans ce pays qu'ont été mis au point, ces dernières années des gaz (V ou VX) 1 000 fois plus toxiques que le « sarin ». En outre, la lutte contre les insectes et autres parasites a fourni l'occasion de découvrir une famille de composés extrêmement dangereux.

Utilisation des défoliants ou herbicides au Viet-nam depuis 1961

- arsénites et arsénates
- composés du 2,4-D, et 2,4,5-T (orange)
- composés du piclorame
- composés du phénol

En agriculture, ces produits sont employés pour traiter une plantation d'un végétal déterminé dont on connaît les réactions et en fonction desquelles on choisit le produit et la concentration appropriés. Ces conditions — normales — n'ont rien à voir avec ce qui est pratiqué au Viet-nam. Appliqués ou, plus exactement prévus, pour détruire la jungle dont la flore est par définition hétérogène et où toute notion donc de sélection disparaît, les « herbicides » sont répandus à raison de doses de 5 à 13 fois plus concentrées qu'aux USA (New-yorker-7.2.70).

C'est ainsi que les agents pulvérisés, transportés par le vent à plus de 10 km. du lieu d'épandage, conservent leurs effets nocifs sur les plantations (hévées, jacquiers, papayers). Depuis 1966, de nouvelles modalités d'arrosage ont été inaugurées : le tonneau d'herbicide qui se vide tout seul dans la rizière ou la vésie en plastique qui éclate en touchant le sol, le tout largué depuis un hélicoptère. Le Sud-Viet-nam, depuis 1961 a vu 43 % de ses terres cultivables et 44 % de ses ressources forestières arrosées d'herbicides et défoliants, termes aimables pour baptiser des armes à potentiel de destruction fantastique, supérieur à l'arme nucléaire, selon les experts, dont l'utilisation inconsidérée remplit deux fonctions immédiates.

1) Suppression du couvert foliaire de la forêt afin de permettre la surveillance.

2) Destruction des ressources alimentaire des populations des régions non contrôlées territorialement par les USA.

Destinée des herbicides après application

Certains herbicides, le 2,4-D, par exemple, se transportent à l'ensemble de la plante finissent par s'accumuler dans ses racines.

Par suite, dans ces régions « traitées », la consommation des organes de réserve, donc d'accumulation de toxiques, comme le tubercule de la patate douce, devient dangereuse.

D'autres produits, tel l'acide cacodylique, restent intimement liés aux particules du sol. S'il est difficilement absorbé par les racines et les micro-organismes, par contre sa toxicité pour une partie de la faune persistera plus longtemps.

Effets sur l'écologie

L'écologie peut être définie ainsi : la science des rapports des êtres vivants, entre eux, et avec le milieu qui les entoure.

Le groupement végétal, l'ensemble des animaux, les champignons, les bactéries qui y vivent constituent une unité fonctionnelle, en circuit fermé, appelé écosystème. 3 types d'êtres vivants donc, forment cet écosystème :

- 1) Les producteurs (végétaux).
- 2) Les consommateurs (herbivores).
- 3) Les décomposeurs (insectes et micro-organismes vivant dans le sol).

Le maintien harmonieux de l'ensemble correspond à un certain équilibre qui ne peut subsister que grâce à l'interaction de la densité de la population, des disponibilités alimentaires, des épidémies naturelles, des variations saisonnières et de la lutte des espèces pour leur espace vital.

Cette succincte description permet d'imaginer à quel point cet équilibre est rompu dès l'instant où le principal producteur, le feuillage, est supprimé par l'usage de produits chimiques défoliants.

Les rapports de scientifiques américains, vietnamiens ou français condamnent tous ce véritable biocide entrepris par le militarisme et le capitalisme américains. Quelques faits :

Dans les régions où la végétation a été détruite, la chaleur et

devenue plus torride en été, et les hivers sont plus rigoureux. Le climat n'est donc plus le même et les pratiques horticoles en subissent les effets. Les forêts dépouillées de leur feuillage ne jouent plus leur rôle de protection contre les bourrasques et les typhons.

La forêt tropicale constitue le seul habitat possible pour une multitude d'oiseaux, insectes, reptiles et mammifères. Ces espèces ne peuvent survivre après défoliation et certains ont déjà complètement disparu. Sur la presque totalité de l'estuaire de la rivière de Saïgon, il n'existe plus un seul oiseau insectivore ou frugivore. D'une façon générale la végétation mettra plus de vingt ans pour se reconstituer.

Comme indiqué plus haut, les terres cultivées ne sont pas épargnées. Au Cambodge, en 1969, le tiers des plantations d'hévées a été « arrosé ». Selon une mission d'experts américains venus enquêter sur place, une perte de production de latex de l'ordre de 40 % a été constatée, de même qu'une perte de qualité. Tous les plants d'un an d'âge étaient à arracher et les risques d'incendie accrus, les feuilles mortes jonchant le sol. Un retour à une situation normale n'était pas prévu avant au moins trois ans.

Sur le reste du territoire de l'Indochine, les autres cultures, le riz principalement, ont subi d'importants dégâts. Dans la commune de An Huu, pour ne citer qu'un cas précis, des centaines de milliers de cocotiers qui survivent ont été si gravement touchés qu'ils ne donnent plus ni fleur, ni fruit. En ce qui concerne les arbres un bilan très provisoire peut être établi.

167 300 cocotiers, 239 800 jacquiers, 2 350 000 bananiers et 2 629 000 buissons d'ananas sont détruits, et la liste n'est pas limitative.

Effets sur les populations

« Many babies are malformed after Vietnam defoliations », traitait un journal américain le 1er décembre 1969.

Les autorités américaines connaissent depuis longtemps les effets des herbicides sur les populations. Un rapport du Cancer Institute, tenu longtemps secret et dont la publication n'est due qu'à des fuites, indiquait des risques de malformations pour une utilisation normale — en agriculture — et dans le cas de fortes do-

ses la malformation devenait obligatoire. Des cas de malformation avaient été enregistrés sur le bétail de Californie et dans cette même contrée, la recrudescence des avortements humains recouvrait celle remarquée au Viet-nam où le 2,4,5-T est toujours utilisé alors qu'il a été retiré du commerce aux USA.

1 229 000 personnes ont été intoxiquées depuis 1961 parce qu'elles avaient :

- 1) absorbé des aliments empoisonnés par les produits toxiques.
- 2) bu de l'eau empoisonnée de citernes préalablement arrosées de défoliants).
- 3) respiré de l'air pollué.
- 4) eu des contacts des produits chimiques.

Quelques cas de décès ont été signalés, mais ces intoxications se traduisant le plus souvent par des troubles respiratoires, des hémorragies, des accidents cutanés, des fausses-couches et des accouchements de fœtus morts. Une statistique publiée par le Comité Sud-Vietnamien pour la dénonciation des crimes américains montre assez bien quel sens il faut attribuer au propos récents de Nixon : « J'avais fait la promesse de mettre fin à l'engagement américain dans cette guerre. Je suis en train de tenir cette promesse... avec votre soutien nous pourrions édifier une telle paix, et nous y parviendrons. »

Superficies atteintes (en hectares). Août-décembre :

1961, 560 hectares, 180 personnes intoxiquées; 1962, 11 030 h., 1 120 pers. intoxiquées; 1963, 320 000 h., 9 000 personnes intoxiquées; 1964, 500 230 h., 11 000; personnes intoxiquées; 1965, 700 000 h., 146 240 personnes intoxiquées; 1966, 876 500 h., 258 000 personnes intoxiquées; 1967, 903 000 h., 279 700 personnes intoxiquées; 1968, 989 000 h., 302 890 personnes intoxiquées; 1969, 1 200 000 h., 330 000 personnes intoxiquées.

Gaz toxiques

Malgré de multiples protestations, dont certaines émanent de leurs propres milieux scientifiques, les américains continuent à utiliser au Viet-nam des gaz toxiques dont les principaux semblent être :

le B2, poison nerveux, essayé en 1966;

le CS et ses variétés CS1, CS2, employé depuis 1961, sous forme de poudre en suspension dans l'air, leur utilisation correspond à 2 buts bien précis :

- 1) Débusquage d'abris souterrains.
- 2) Opérations de harcèlement.

(Suite au prochain numéro.)

FINSTER

Montre l'axe de la révolte anti-autoritaire commune à la Commune de Paris et à la Commune de Cronstadt. Le peuple, face aux Versaillais, face au pouvoir bolchevik, a su trouver son organisation. Le peuple a su trouver ses armes, projeter le projet révolutionnaire. Face à la répression, partout, il a su former sa propre organisation de lutte. Ceci est important. Face à la hiérarchie militaire le peuple a répondu dans la rue. La I^e Internationale a été créée par une poignée d'hommes qui avaient une volonté de fer. Le peuple ensuite a su assumer cette théorie révolutionnaire et cecl, je le dis pour ceux qui, demandaient mais quelle révolution voulez-vous faire ? L'anarchisme, cela fait partie du passé. A ceux-là, Mai 68 a prouvé que le peuple lui-même pouvait sortir dans la rue, pouvait sortir des organisations traditionnelles, des partis, des syndicats qui n'ont comme perspective que d'embrigader la classe ouvrière.

Cronstadt est une étape importante, parce que Cronstadt est sou-

LE MEETING DU 18 AVRIL CONSACRÉ A LA COMMUNE DE PARIS

vent souillé. On parle de ceux de Cronstadt comme étant des « révolutionnaires » entre guillemets, et on les met au fond de la bibliothèque, ces individus qui avaient combattu les armées blanches pour hâter la révolution, ces individus qui avaient créés les premiers soviets pour donner le projet révolutionnaire; ceci est un boomrang lancé contre tous ceux qui veulent embrigader la révolution dans un Etat totalitaire c'est un crachat que l'on jette en l'air et que certains marxistes léninistes reprennent dans la gueule. Cronstadt a été le soulèvement d'un peuple d'une petite ville qui a été le symbole d'hommes qui se voulaient libres et qui ont su combattre le fascisme blanc comme le fascisme rouge.

Maintenant il y a une application pratique de toutes ces Communes celle de Cronstadt comme celle de Paris. Aujourd'hui c'est la lutte, petit à petit le gouverne-

ment français est en train de mettre sur pied un processus de fascisation, dont l'un des exemples sont les tournées des flics, de ces hirondelles qui autrefois allaient deux par deux et qui vont maintenant trois par trois et même quatre par quatre. On nous habitue petit à petit à voir des flics à tous les coins de rue.

Face à cela il y a qu'une réponse, c'est celle des ouvriers de chez Ferodo, c'est celle des ouvriers espagnols qui ont su défendre l'étendard de la liberté à Burgos, à Madrid en s'imposant. C'est celle aussi de tous les travailleurs qui surent de par le monde montrer leur solidarité aux travailleurs espagnols durant cette dure épreuve qui est pour eux quotidienne.

Il nous faut également parler de la Tchécoslovaquie. Budapest, Cronstadt, et tout dernièrement la Pologne ne sont pas un hasard. C'est le symbole vivant de la Commune de Paris. Ce sont les cama-

rades, le peuple qui s'organisent sous terre doucement à la base; ce sont tous ceux qui ont maintenant les cheveux blancs et qui reprennent le combat.

Je voudrais lancer un appel.

Face au processus de fascisation qui se lève en France, la Commune est pour nous un exemple, elle nous apporte les données politiques que nous devons garder, c'est-à-dire, la spontanéité du peuple, le peuple en armes, une organisation communiste libertaire conséquente prête à combattre les fascistes qu'ils soient de droite ou de gauche.

Aujourd'hui camarades nous pouvons dire tous ensemble ce n'est qu'un début.

FEDERICA MONTSENY

Quelques mots en Français pour faire une remarque qui me tient à cœur. Le camarade président a dit que toute la presse française à l'exception de « Minute » avait parlé de la Commune. Nous avons vu des émissions télévisées de la Commune, nous avons vu un numéro de « Match », du très réactionnaire « Match » avec une très belle photo de Louise Michel. Le camarade Grigorof s'est félicité du silence entre ces deux concepts. Il y a une apparente contradiction entre ces deux concepts mais la réalité pour moi est celle-ci, non seulement les communistes de tous bords ont cherché à récupérer la Commune, en la déformant mais celle-ci a également été par ceux qui sont les héritiers directs des Versaillais et de Thiers.

Y a-t-il une différence entre le gouvernement de Thiers et de la II^e République et le gouvernement actuel et la V^e République ? Aucune !

Les Versaillais n'ont pas le droit de déshonorer les martyrs de la Commune. Parce que si l'insurrection s'était emparée de la Commune de Paris en mai 1968 comme elle s'en était emparé le 18 mars 1871, les Versaillais qui nous gouvernent auraient tenté d'écraser le peuple de Paris comme il a été écrasé en 1871. Alors plus de comédie, la Commune est à nous, la Commune est aux révolutionnaires, la Commune est aux continuatateurs de l'esprit et des luttes de la Commune. La Commune ne peut et ne veut pas être accaparé par les Versaillais de tous les bords qu'ils habitent à Paris, à Madrid ou à Moscou.

Elle termine en espagnol en établissant un parallélisme entre la Commune de Paris et la lutte, la révolution, puis le sacrifice de l'exil des camarades Espagnols dans leur inextinguible volonté de lutte, de liberté et d'espoir; exemple de fait de l'irradiation dans les faits de la Commune de Paris.

LA GREVE A POLYMECANIQUE

Depuis vendredi 30 avril les quelques 1.200 ouvriers de l'usine Polymécanique de Pantin font la grève avec occupation jour et nuit des locaux. Le motif était au départ, la réduction de la prime de Bilan pour 1971. En 69 la prime s'élevait à 2,36 %, en 70 à 2,55 %, et cette année, la prime proposée, est de 0,55 % arrondi par la direction à 1,00 %. La perte financière pour un OS 2 est de 325 F, puisque en 1970 il avait 340 F et que la direction leur proposait cette année 15 F. Quand on sait de plus que les investissements cette année ont été très considérables, il est probable que les bénéfices aient été aussi très considérables.

Mais à cette revendication purement pécunière il faut ajouter :

- le respect des 40 heures;
- la retraite à 60 ans;
- le paiement des journées de grève.

Réponse étonnante de la direction. — Le mercredi 5 mai un huissier se présente à l'usine pour constater l'occupation de celle-ci par les ouvriers. Le jeudi 6 mai ce même huissier se présente avec cette fois, 24 convocations (Invitation à comparaître) pour le Tribunal de Grande Instance de Paris. Convocations qui correspondent au nom des délégués du personnel, des délégués au Comité d'entreprise, et des délégués des syndicats

Une solidarité possible. Une dé-

légation de grévistes doit se rendre le vendredi 7 mai à l'usine Polymécanique de St-Quentin dans l'Aisne. (Les résultats ne nous étaient pas parvenus à l'heure où nous mettons sous presse).

Aussi se sont noués des contacts avec les usines Babcock et Honeywell-Bull. Il se pourrait d'ailleurs que ces contacts débouchent sur une grève de solidarité. Mais n'anticipons pas.

Un bel exemple de la participation ouvrière aux bénéfices capitalistes : En dernier recours c'est le patron qui décide de l'importance de la prime à alouer aux travailleurs.

Alors que le travailleur appâté par son patron voit le centre de son intérêt déplacé vers une intensification de sa production afin que son pourcentage de participation soit le plus avantageux possible. Son patron ne tient aucun compte de cette production, investit ses profits et donne un résidu de ceux-ci qu'il répartit entre ses ouvriers selon sa volonté. C'est ce qui c'est passé à la Polymécanique et qui se passera encore partout où les travailleurs auront accepté le principe de la participation. De plus, la participation est une arme dont se sert le capital pour mobiliser les travailleurs ailleurs que sur ses problèmes propres de classe exploitée (au pire pour le patron — le cas est posé par cette grève —) les travailleurs réagis-

sent et là encore ils sont mobilisés pour défendre un intérêt qui n'est pas le leur, nous venons de le voir.

Par contre lorsqu'il s'agit de défendre et améliorer leurs conditions de travail (réduction du temps de travail et des cadences, abaissement de l'âge de la retraite, droit syndical et formation syndicale dans l'entreprise, les travailleurs défendent leurs intérêts de classe.

Ainsi verrons-nous renaître l'esprit révolutionnaire des travailleurs qui établit les statuts syndicaux sur lesquels reposent tout leur intérêt ? et qui dit :

« Article 1^{er}. — Le syndicat réunit les travailleurs en dehors de toutes opinions politiques, philosophiques ou religieuses jusqu'à la disparition du patronat et du salariat. »

Article qui devrait faire réfléchir chacun d'entre nous sur le sens actuel de la course prix-salaire-inflation. En nous demandant s'il ne serait pas plus en rapport avec celui-ci, plutôt que d'exiger une augmentation de salaire au niveau de l'entreprise, d'exiger une baisse des prix, loyers, impôts de 25 % sur le plan national par la grève générale active et la baisse de production proportionnelle à la revendication.

Un correspondant du « C. S. »

CONTRE TOUTES LES DICTATURES

Je voudrais comprendre pourquoi certains hommes qui se disent communistes - libertaires, anarcho - syndicalistes ou tout simplement anarchistes, essaient de semer la confusion à tort et à travers.

Le hasard a voulu qu'il me tombe entre les mains quelques journaux dans lesquels on peut lire certaines façons de vouloir salir des copains et l'ensemble de nos mouvements.

Je suis peut-être naïf, mais cette façon d'agir m'a toujours étonné chez des gens qui se disent libertaires.

Suis-je anarchiste, anarcho-syndicaliste, anarcho - communiste? Je ne me suis jamais arrêté à me le demander, et c'est le dernier de mes soucis, car je n'ai jamais essayé de couper les cheveux en quatre. Mais je pense et je crois, qu'entre ceux qui se réclament de n'importe quel courant de l'anarchisme, il doit y avoir obligatoirement beaucoup plus de points communs qu'entre n'importe lequel de ces courants, et les partisans de l'autorité de l'Etat et de toute sorte de gouvernements, et c'est pourquoi je pense qu'on devrait essayer de mieux se connaître et mieux se comprendre.

L'ennemi est en face, et il faut le combattre dans toutes les formes qu'il puisse prendre ou adopter. C'est pourquoi je crois que la chose est assez grave, et j'estime qu'on devrait essayer de voir clair. C'est-à-dire, pourquoi toute cette boue lancée contre des copains et contre les mouvements libertaires en général.

Voici ce qui nous est dit dans le numéro 1 de « Guerre des classes » qui lui-même s'intitule *Journal du communisme libertaire*, et duquel « Espoir », de Toulouse, s'est déjà occupé, mais pas assez amplement à mon gré, peut-être aussi, pour ne pas leur donner plus d'importance qu'ils n'en ont.

On peut lire ceci, qui peut être comme une déclaration de principes : « Nécessité de l'organisation communiste libertaire ». Le « bric à brac » des anarchistes (souligné par eux-mêmes) plus ou moins folkloriques n'est qu'un fatras idéologique de plus et n'a rien de commun avec le courant anarchiste - communiste du mouvement ouvrier, issu de la première Internationale. A ce sujet, il importe de rappeler que Marx et

Bakounine se trouvèrent face aux proudhoniens à propos de la collectivisation des moyens de production et que Bakounine fut le premier traducteur du « Capital » en russe (ce qui n'est pas un secret pour personne, la parenthèse est de moi) qu'il adhéra aux fondements du matérialisme historique comme devaient le faire nombre de fédéralistes de l'Internationale, et plus tard, des anarchistes italiens et espagnols, des militants en France,

Le communisme libertaire n'est donc pas cette théorisation simpliste de la révolte et de la notion de liberté en général de certains anarchistes niant la lutte des classes. De même, il convient de distinguer la formation d'une éthique révolutionnaire qui est l'expression de l'activité réelle au cours de la prise de conscience des masses dans la lutte, d'un sentimentalisme et d'un humanisme vagues qui ont abouti trop souvent à faire de l'anarchisme un simple dépassement du libéralisme bourgeois. (Lénine, en parlant de la liberté, s'était exprimé à peu près dans les mêmes termes).

Pour en terminer nous affirmons que le matérialisme historique n'est nullement le point de départ de l'opposition au sein du mouvement révolutionnaire entre le courant étatiste et le courant libertaire. Ajoutons que le terme de *marxisme* (souligné par eux) attribué au matérialisme dialectique est impropre. L'opposition qui s'est manifestée, dès les premières années de la première Internationale, entre les partisans de Marx et ceux de Bakounine s'est située sur les problèmes de la révolution, de la conception de la stratégie révolutionnaire, du rôle des révolutionnaires par rapport aux masses, de la nature et du rôle de l'organisation révolutionnaire du rôle de l'Etat.

Aujourd'hui, c'est sur ces problèmes que nous divergeons des camarades léninistes, trotskystes, maoïstes.

Voilà ce qui nous disent ces communistes libertaires.

On reste rêveur, étonné, indigné de la façon ou de la sans-façons dont ces nouveaux communistes libertaires s'acharment sans la moindre pudeur à discréditer et salir; aussi bien Bakounine que les mouvements libertaires fran-

çais, italien et espagnol, et que par contre, très mieusement, ils appellent camarades, les léninistes, trotskystes et maoïstes.

« Guerre des classes » dit que l'opposition entre Marx et Bakounine provenait de la conception que chacun avait du rôle de l'organisation révolutionnaire, du rôle de l'Etat, et que c'est aussi ces problèmes qui les séparent, eux, des léninistes, trotskystes et maoïstes.

Cette dernière affirmation est peut-être valable pour eux, mais pas en ce qui concerne Bakounine, car entre Marx et Bakounine, il n'y avait pas une différence de quantité, mais bien une différence de qualité. Marx voulait la conquête du pouvoir et de l'Etat, et Bakounine voulait leur disparition pure et simple, car je crois que depuis son époque, personne, je dis bien personne, n'a combattu l'Etat sous toutes ses formes, plus que lui-même l'a fait. Et c'est justement pour cela que Marx et toute sa clique ont essayé de le dénigrer tout le long de son existence. Comme c'est également pour ces mêmes raisons, que ces très chers camarades léninistes et autres, assassinèrent tous les co-

pains anarchistes de Cronstadt, Ukraine, Bulgarie, Hongrie, Pologne, Cuba, Espagne, et de partout ailleurs. Comme c'est pour cette même raison qu'ils s'acharnèrent à détruire toutes les collectives faites en Espagne par le Mouvement libertaire espagnol, comme ils se sont toujours acharnés partout à anéantir tout embryon, toute manifestation et toute idée, qui ait été imprégnée de la moindre particule libertaire. Et c'est pourquoi aussi, je ne peux pas arriver à comprendre que des gens qui se disent communistes-libertaires veillent salir et dénigrer tous les autres mouvements anarchistes et qu'ils puissent se dire camarades des partisans des dictatures communistes qu'elles soient léninistes, trotskystes, autres maoïstes.

Pour nous, les dictatures, noires, blanches, brunes ou rouges, ont été, sont et seront toujours des dictatures. Nous les avons combattues, nous les combattons et nous les combattons éternellement, et par conséquent rien ne peut nous unir à ceux qui les défendent, même si ces défenseurs se disent ouvriers ou prolétaires.

F. PEREZ

TRIBUNE LIBRE

Etre mort ou ne pas l'être

Tout d'abord, et très sincèrement, merci Perez. L'article que tu as bien voulu consacrer à la « lettre ouverte aux révolutionnaires » est une totale confirmation de ce qu'il y a dedans.

Perez, tu es en train de mourir. Et toute ta littérature ne peut que faire vieillir ceux qui cherchent à lutter efficacement pour ne pas crever d'ennui. Sous quelque forme qu'il se manifeste.

Quelques précisions, cependant, qui remettront un peu d'ordre dans l'amalgame dû à ta plume :

— la « lettre ouverte aux révolutionnaires » n'est pas une œuvre personnelle. Elle est le résultat de discussions qui eurent lieu à Louviers (Normandie), Lorient (Bretagne), Livry-Gargan (Seine-St-Denis) et Paris. Elle fut issue donc d'une réflexion collective, et reçut par la suite l'approbation de nombreux autres camarades;

— elle est parue dans « L'anarcho-syndicaliste », sous la signature : « Tribune Libre 93 », suivie de mon adresse et mon nom uniquement parce qu'à l'époque je servais de boîte postale à ce bulletin.

Donc il y a malhonnêteté dans ton attaque. Mais peu importe, et le fait est là : tu démontres par ton agonisante inexistence que cette « lettre ouverte » est un constat de vérité sur la situation du milieu anarchiste actuel...

Un dernier mot : tu liras avec profit les numéros 107 et 107 bis de « L'anarcho-syndicaliste ».

Jean-Marc CARITE

Cette « Tribune libre » est la réponse à un article de F. Perez paru dans un précédent numéro.

En la mañana de la fecha mayor de los trabajadores tuvo efecto el acto confederal organizado por las CNT de Francia y España, dedicado al episodio de Chicago (1886), cuyos obreros del lugar reclamaron la jornada diaria de 8 horas (se trabajaban en el mundo de 10 a 15), dando ocasión, las peipiecias de la huelga, a una fusilada de obreros por la policía, y al atentado en la plaza

Haymarket que ocasionó el proceso contra ocho anarquistas cinco de los cuales fueron condenados a muerte y los tres restantes a muchos años de presidio. Como se ve, estos acontecimientos originales no dan opción a celebrar la «fiesta del trabajo» inventada por los marxistas, ni a «ágapes» como el que hace unos años organizaron en Toulouse a título de A. S. E.

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 13 de Mayo de 1971.

Centro Confederal de París: MITIN DE 1º DE MAYO

Y bien. Con la sala llena abrió el Mitin el compañero SORIANO, de la CNTF, precisando en ligero esbozo el significado de la fecha conmemorada, sacando la conclusión de que la política «obrerista» resta energías al proletariado emancipador, por cuya razón la CNT y la AIT sostienen, contra viento y marea, la posición clásica revolucionaria del obrerismo. Hecho el introito, cede la palabra al compañero JUAN, militante cenequista de la región normanda. Elogia la conducta cimera de los mártires de Chicago, cuyo sacrificio equivalió a un aldabonazo que repercutió en la conciencia del proletariado internacional. Los compañeros falsamente acusados por la explosión que diezmó a los policías atacantes en la plaza Haymarket, suponían un peligro para los intereses capitalistas, y sin respeto a la justicia había que eliminarlos. Es la ley del más fuerte. Luego esa trayectoria malvada la hemos comprobado abundantemente. A su vez, el marxismo ha hecho lo posible para desvirtuar el verdadero sentido del 1º de Mayo, comprendido en la trayectoria libertaria de la I Internacional. Gracias a esta deformación, la lucha por la liberación total ha degenerado en una petición cansina de mejoras materiales dentro del régimen capitalista, constantemente desmentidas por la desvalorización de la moneda y la utilización de horas suplementarias, de tal suerte, que si en Chicago 1886 se luchaba por el horario semanal de 49 horas, en general los trabajadores de 1971 cumplen semanas de 60 horas, robándose descanso y facultades, y tiempo para superarse. La CNT es consciente de ello y mediante el sindicalismo revolucionario trata de reimponer la seriedad obrera para llegar a la consecución de una sociedad de libertad, igualdad y fraternidad verdaderas.

En nombre de la CNT gala toma la palabra el joven VALERIO VIDAL, quien se pronuncia por la revolución social cotidiana. Exalta el carácter libertario de la ges-

ta chicaguense, tan semejante a las huelgas espontáneas calificadas de salvajes. Encarece la práctica liberadora contra toda reacción estatal. Precisa en todo explotado la toma de conciencia a semejanza de la de España, encaminada hacia el 19 de julio de 1936. Totalitarismo y capitalismo confundidos han decapitado generaciones enteras con represiones y la inflación de las corrientes autoritarias, habiendo el revolucionarismo clásico sufrido de ello. La Commune, el 1º de Mayo chicaguense y el 1936 español, con sus aspiraciones libertarias ahogadas en ríos de sangre, son prueba de la vesanía autoritaria que sufrimos. Aún así, nuestras ideas y nuestra organización son nuevas, futuristas. Lo que no se comprende es la división entre libertarios. Nos convendría una entidad común, unitaria, pero federalista. Recuperaríamos juventud y sindicatos, que se opondrían a la diversidad de marxismos y de sindicalismos degenerados. La generación del 1945 la consideramos perdida, pero su moral se reafirma en la presente, que se readapta a los fines de revolución social con acentos concretos. Lógicos con nosotros mismos, evitamos recaer en errores reformistas. Pensamiento individual, desde luego, para impulsos colectivos. Constancia y responsabilidad en los actos, reactualizar el sindicalismo anarquista para elevar la condición obrera. Basta ya de sindicalismos dependientes, amorfos, y si rechazamos la «participación» adoptamos la «autogestión» de los trabajadores en prueba de capacidad y entera emancipación de los mismos. Frente a la rémora reformista y a la dictadura del proletariado oponemos la sociedad libertaria coherente. Oposición franca al materialismo derivado en sociedad de consumo. Estado y Capital tratan de cebar al mundo obrero con comodismos adormecedores, urgiendo acabar con aquellos poderes y sucederlos con la sociedad libre, sin jefes, montada desde la base. Pues la revolución no es un grito histérico, sino un hecho razonado y mo-

ralizante. Con ella seremos capaces de destruir para crear. No somos negativos, y más: rehuimos el sectarismo de masas en favor de un despertar de las conciencias. La idea masista, autoritaria, es alentada por el marxismo habiéndose convertido en máximo peligro para la clase obrera. Es tiempo, pues, de desinfectar el ambiente oponiendo a la ley borreguista e irrevolucionaria del marxismo los principios de igualdad y libertad preclaros de la AIT y de los héroes anarquistas del 1º de Mayo. Esta peroración de V. Vidal fue muy celebrada por la concurrencia.

FRANCISCO ISGLEAS. Este veterano compañero nos recuerda que su verbo de ahora no es igual al de sus años plenos. Pero — agregamos nosotros — nuestro apreciado guixolense dá de sí, y más daría si cultivara el desarrollo de sus cualidades oratorias. Media la vejez, desde luego. Pero la experiencia entraña un mundo de sabidurías que no están aún al alcance de las muchachadas.

El 1º de Mayo — empieza — es un recuerdo histórico que todos nosotros conocemos, pero que desconocen las generaciones media y joven por corrupción política de la historia. Por costumbre, en Chicago se renovaban los contratos de trabajo en cada 1º de mayo, y el de 1886 la burguesía lo hizo negativo para sus explotados. Estos se precipitaron a la huelga general y en la contención del esquirolaje al pie de las fábricas hubo lucha contra la policía, resultando numerosos huelguistas muertos o heridos, de donde resultó el mitin de protesta de la plaza Haymarket convocado por los anarquistas. Durante la peroración estalló una bomba entre la policía que iba a atacar la tribuna, recogiendo la cruz roja cinco policías muertos y unos ochenta heridos. ¿Quién arrojó el explosivo? ¿Un anarquista indignado, un agente provocador? Nadie lo sabe; pero la venganza capitalista hizo ejecutar a los ácratas Spies, Lingg, (este se suicidó en la celda), Par-

sons, Fischer y Engel, y sepultar en un presidio a Neebe, Schwab y Fielden. Revisado el proceso resultó que los condenados eran inocentes, y si los tres presidiados pudieron regresar a sus casas, a los cinco asesinados la justicia no pudo devolverles la vida. Ese es un pedazo de historia obrera que el sindicalismo domesticado oculta cuidadosamente en sus propagandas — en particular el sindicalismo aburguesado de EE. UU. — por interesar a sus jefes la castración y el desvío de las multitudes obreras. Y así fue como la bandera del 1º de Mayo auténtico la recogió el anarcosindicalismo. Pero nadie pudo evitar que tan significativa fecha las tendencias políticas la convirtieran en signo de francachela, en «fiesta del trabajo» para usos menores del proletariado y mayores del arribismo. Todo es bueno para mediatizar el movimiento obrero y reducirlo a entidad al servicio del Estado, dejando establecido en la esfera sindical el polo reformista y el polo revolucionario. Subsiste, intensificada, la desmoralización, la inutilidad de las masas sindicadas pero queda la enseña del sindicalismo revolucionario, y si no mirese a España con su CNT viril y capacitada para un 1936 estentóreo. Mas la política internacional asfixió la revolución libertaria de España, caso único en idealidad y eficiencia, para evitar que ella contagiara al proletariado de todos los países. La ley del asesinato que a los confederales se nos aplicó en 1920-23 tuvo continuidad, corregida y aumentada, en 1939-45.

Recuerda el valor personal y organizador de Ramón Ars, hijo de Manuel, éste fusilado en 1894 en Montjuich; a Vandellós, Pey, Seguí, Paronas, Albaricias, Tero y a centenares más de asesinados por orden de la Patronal y con la aquiescencia del Gobierno, cuyo jefe, Dato, cayó fulminado por el rayo de nuestra justicia. Se nos dejó solos entonces, excepto nuestros afines libertarios, que poco pesaban en el tablero político mundial. Siempre ha existido interés

(Pasa a la página 2.)

Mitin de 1º de Mayo en el Centro Confederal de París

(Viene de la página anterior)

entre las diferentes fuerzas políticas influyentes en el mundo para ignorar a la CNT, o destruirla implacablemente para que su ejemplo no escape.

Pese a las vicisitudes sufridas, el anarcosindicalismo español jamás ha dado signos de abatimiento, ni antes ni ahora, en este tiempo de decadencias. Por encima de los comodismos, de las adversidades del momento y de las claudicaciones, nuestro anarcosindicalismo se mantiene firme, no toma rumbo falso para no alcanzar el ridículo y con él la categoría de sindicalismo abyecto.

En Rusia se hizo la revolución colectiva. Previo exterminio de los anarquistas primero, y de los socialistas después, la revolución dejó de ser popular para convertirse en propiedad de un partido. (Kronstadt y Ucrania hablan alto al respecto).

En España, la CNT revolucionariamente se preparaba, pero la revolución se precipitó a causa de la sublevación fascista. Con un poco más de tiempo — que nos hubiera permitido la adhesión del obrerismo no confederal de todas las regiones —, la CNT hubiera sido capaz de implantar su sistema igualitario tal vez en toda Iberia. Sin embargo, el papel de la CNT en las jornadas de julio de 1936 fue decisivo, y si en 1937 se nos provocó «una semana de mayo» ésta fue de fabricación comunista, secundada por partidos de izquierda, siempre mal avenidos con la supremacía del acratismo en Cataluña. Incluso el presidente de la Generalidad, reputado como persona sensata, pidió al disertante — a la sazón Consejero de Defensa — que desarmara al pueblo para enviar más fusiles al frente, suerte de estrategia para desarmar a la Confederación y dejar que los fusiles comunistas se impusieran en calles y caminos de Cataluña. A Companys, Isgleas le pudo decir que unos centenares de escopetas no iban a decidir la

suerte del frente de Aragón, sino los cañones, las ametralladoras y los aviones que nuestros combatientes esperaban en vano. Siempre ha existido interés en que la C.N.T., sindical de gran arraigo popular, quede totalmente aniquilada.

Ahora el sonsonete es «socialismo y autogestión», equivalente a cero en las condiciones que se predicen. Socialismo para uso de políticos no es socialismo, y autogestión productora con dependencia y cesión al Estado, es igual a nada. La burocracia es la roña social moderna y donde ésta impera es inútil esperar equilibrio social e igualdades. El progreso social de hoy es evidente, y recayendo sus beneficios sobre toda la colectividad no habría motivo para jornadas de trabajo de más de cuatro horas ni para dividir la nueva sociedad en docenas de categorías, dejando persistente el vicio capitalista que divide a los hombres en superiores e inferiores, ilogismo que rige en Occidente y en Oriente. Con Estado, la felicidad del pueblo es de todo punto imposible.

Bien, amigo Francisco; y a ver como cierra

SORIANO. Consta la identidad de criterios entre la CNT española y la francesa, exaltando de paso al anarcosindicalismo que, pese al complot del silencio que se le aplica, contiene el fin que ha de redimir a la clase trabajadora.

Ahora se va sabiendo en los medios humildes que las mejoras simplemente materiales no resuelven los problemas de la dignidad y de la subsistencia. Si la mejora del momento es necesaria para vegetar, la revolución finalista es imprescindible para vivir libres y en igualdad absoluta de condiciones.

Las sindicales reformistas, políticas, aceptan la necesidad capitalista de los destajos y prolongamientos (cotizados) de las jornadas de trabajo, con lo que la clase obrera da un salto atrás. Contrariamente, la CNT aboga por el descanso y la mayor comodidad de los trabajadores reduciendo siempre las jornadas de trabajo al mínimo posible para reducir el paro y aumentar el tiempo libre. La renuncia del sindicalismo domesticado a ser sindicalismo vital para un fin de sociedad libre, reengancha al obrero a la cadena de la explotación capitalista y del Estado, resultando que la burguesía necesita de esa clase de sindi-

calismo para subsistir como clase. Mientras que la razón de ser del sindicalismo «pelloutierista», o revolucionario, es la marcha decidida de los productores hacia la sociedad del porvenir. En Francia los sindicalismos de uso común no representan a la juventud trabajadora sino a intereses de partido. Es bueno estar en la CNT en obreros conscientes, definidos. Incluso la Commune concuerda con la CNT, y cuando la CGT trata de apropiarse de aquella comete un fraude de estilo comunista. Más cerca de la Commune se hallan los esforzados de Mayo 1968. Pero espontaneidad, según y como. El 19 de julio español no fue espontáneo, sino sustanciación de un proceso revolucionario anarquista antiguo de 50 años. Revolución, sí, la anhelamos, pero de pueblo, totalmente emancipadora, estatalizada. La CNT no admite discriminaciones raciales ni de edad ni de cualidades. Ella va a la transformación social para lograr un fiel equilibrio de posiciones y derechos.

Dicho ello, Soriano ofrece la tribuna a los espontáneos, resultando ser el primero el compañero BALKANSKI. Ingeniero agrónomo, tuvo ocasión de popularizar su cargo entre campesinos, que trató en iguales y en hombres de práctica, necesarios e ilustradores incluso para la técnica moderna. Cree en la revolución, pero la personal ante todo, en la moral de los revolucionarios. Ello conseguido, cauja exactamente la otra, la física. Activismo, bueno, pero con responsabilidad para encaminar los pasos. Seguir el camino trazado por los mártires de Chicago; destruir lo malo que cada uno lleva en sí para, culturalmente, reconstruirse. CNT, venga, pero en esfuerzo consciente de cenestistas.

Reduzcamos las jornadas de labor cansinas, conquistemos ya las 6 horas igual que los de 1886 reclamaron las 8. Pero en gaje para superarnos moralmente, no para un banal despilfarro de tiempo; en gaje de mayor libertad, en síntesis. Quede tiempo para estudiar, enmendar y superar nuestras teorías, oponiendo conciencia a sectarismo, deseándonos bien preparados en todo sentido. Así no degeneramos en discriminadores cual lo son otra especie de sindicalistas. Entre nosotros se usa el francés llanamente, y en cambio aquí nos hemos reunido galos, españoles, búlgaros, algún portugués y algún italiano, considerán-

donos todos iguales, todos compañeros.

Y claro: una CNT fuerte de 200.000 afiliados sería interesante porque iría enfocada hacia el millón de adherentes. Sería fuerza, pero en el interregno, en el lapsus sindical-reformista, tratemos de romper el compás de espera. No cejemos, empero, sigamos las trazas de la Commune, no marcando el paso cual se hace en los rebaños sindicaleros y comunistoides, sino echando por el camino de enmedio cual hicieron los otros comunistas de Kronstadt, de Ucrania y de la España libertaria. Con ello no pretendemos arrastrar, sino inducir.

Los compañeros B. López y P. Peralta intervienen para «suplemento de información», tras lo cual el acto se da por terminado. Sin himno, porque cada cual lo lleva dentro. — F.

DISCOS

La «Fiesta del Trabajo» fue creada por gandules.

1º de Mayo, flor de campo libre y perfumado, no sembrado de patatas para piaras reformistas.

Hoy lirio del valle, mañana espinas de esclavitud.

Mayo turbio, con estupidez proletaria.

San José Carpintero no existió y así no fue obrero. Cero.

1º de Mayo es Primavera, no degeneración política de la clase obrera.

1º de Mayo comunista: cohetes atómicos, tanques, cañones. Y explotados marcando el paso a millones.

Manifestaciones rebañísticas de 1º de Mayo: Nueva versión de las procesiones de semana santa.

1º de Mayo con ágapes: envidia, copia servil de la «jamancia» burguesa.

Dijo la glotona esa: «De Mayo, mayonesas».

Y Don Líder Obrero: «De Mayo, mayorista; pues negocio en vista».

Y un jefe romo y solitario: «De Mayo, mayoritario».

Por el 1º de Mayo perdió la vida más de un anarquista.

(Dato que ignora la grey obrerista.)

Mayo de Gori, nuestro hermano: «Dulce pascua del género humano...»

¡1º de Mayo proletario!

¡1º de Mayo libertario!

DISCOBOLO

¡Libertad!

C. N. T.

¡Abajo el franquismo!

C. N. T.

A. I. T.

Las elecciones sindicales, referéndum franquista de la ley sindical.

TRABAJADOR: ¡NO VOTES!

Confederación Nacional del Trabajo

LAS OBRAS Y LOS DIAS

EL VALOR DE DESERTAR

A bundan ya las noticias relacionadas con las características que va tomando la viril reacción de una buena parte de los soldados integrantes del ejército norteamericano; el descontento entre quienes, contra su voluntad han sido llamados a filas para matar, morir, en las lejanas tierras del Viet-nam. Parece ser que la nota destacada la constituye el creciente número de los que, en oposición a las directrices militares, destacan su rebelión, negándose a seguir el mandato de los jefes, rehusando el obedecer. De ahí el haber tomado muchos jóvenes la decisión de desertar.

Es digno de elogio el hecho de que haya quienes se nieguen a desempeñar el papel de peleles, a merced del capricho de los jefes, de los «superiores». Decisión digna de loa la de rechazar la misión de un homicidio legalizado, como lo es el que se enseña en el cuartel. El cuartel que, como expresó un notable escritor, ha sido siempre «escuela del crimen».

Por supuesto, rebelarse, tomar la firme decisión de romper la férrea disciplina cuartelera, supone ya evidenciar un viril destello de dignidad, de nobleza de sentimientos. Ya es de mayor trascendencia el hecho de negarse el individuo a vestir el uniforme militar, rebelde a dejarse enrolar como simple robot, por tanto sin personalidad, acogotado el sentir de lo que debe de ser el hombre en todas las circunstancias de la vida. Representa la mencionada actitud el desligarse de todo compromiso en relación con el Estado, empeñado en afán absorbente.

Pero si ya de un principio no se ha llevado a cabo una decisión tajante en la acción antimilitarista, por lo menos, dentro del sentido de la rebeldía dignificadora, es de estimar que ante una situación de guerra, que en el caso de la alimentada, como en todas las patrocinadas por un Estado, se disfrazan bastardas intenciones, haya quienes se decidan a la deserción. ¡Es lo que preocupa seriamente a los integrantes del estado mayor del ejército norteamericano. Son actitudes *contagiosas*, al promover en cada caso un ejemplo a seguir.

Ya cuando el individuo ha tomado una actitud contundente — en el caso de la deserción — frente a la máxima representa-

ción de la organización social, o sea el Estado, se encuentra en lo sucesivo propicio para una trayectoria de refractario en contra de todas las arbitrariedades que conlleva la vigente civilización. Se halla en condiciones de bregar en un frente antiestatal y anticapitalista: De ahí el hecho de que se pueda observar con simpatía el impulso de rebeldía que se nota de un modo reiterado en los EE. UU., el país que ha llegado a un mayor embrutecimiento de esencia burguesa.

SACRIFICIO Y CONSTANCIA DEL PERIODISMO ACRATA

Todo lo que hace referencia a nuestras publicaciones y al esfuerzo que supone su desenvolvimiento moral y material, es lógico que nos interese a los libertarios. Con satisfacción leímos hace poco tiempo el ochenta aniversario del periódico anarquista judío «Difraje arbeterstimme», que se publica en Nueva York. Seguir en la brecha tras ochenta años de actividad periodística es algo que nos llena de satisfacción. ¡Es toda una lección estimulante, reconfortadora!

Y si complace el notar el empeño de una tenaz continuidad, es de comprender que entristezca el recibir la noticia de que, ya por unas causas o bien por otras, dejen de aparecer publicaciones hermanas en la defensa de las ideas. Es el caso de «L'Adunata dei Refrattari», que desde el año 1922 venían publicando un conjunto de compañeros italianos radicados en los Estados Unidos. En el número de la publicación correspondiente al pasado mes de marzo anuncian que editado el periódico afectando al mes de abril deja de aparecer. Lo sentimos, nos duele como el fallecimiento de un ser querido. Apreciábamos la mencionada publicación italiana por el tono selecto en el enfoque de los temas de percepción ácrata, con vivaz atención puesta en las palpitaciones del vivir social, abarcando un dilatado horizonte idealista de signo ácrata con claridad y sereno discernimiento. ¡En verdad que se lamenta ver morir un periódico que se había ido sosteniendo casi durante medio siglo!

Y en pos de glosar la importancia, el valor aleccionador que se desprende de quienes actuaron, pese a los achaques y a los años

acumulados sobre las espaldas, vale la pena mencionar la despedida que en la revista ácrata «L'Unique», puso el que fue su animador por espacio de una serie de años, el compañero Armand, fundador y director de diversas publicaciones ácratas. Decía en el último número de «L'Unique» lo siguiente: «Como la mayoría de los compañeros, soy simplemente inquilino de la vivienda en donde habito. No poseo ni granja, ni chalet. Incluso no soy propietario de automóvil, ni tan siquiera un modesto 2 CV, o un vulgar «scooter». En cuanto a las vacaciones, nosotros ignoramos lo que hay que entender por ello. ¡Y en el próximo mes de marzo inauguraré las ochenta y cinco primaveras!» Y el caso es que llegado a una edad tan avanzada ejerciendo periodismo ácrata, en vez de pensar en la inercia de un bien ganado reposo, Armand, sin dejarse acogotar por las dolencias, por los frecuentes achaques que minaban su viejo organismo, pese a tener que dejar la redacción de la revista, llevaba por delante proyectos de reediciones de libros inaugurando una sección de artículos y comentarios en la revista «Defense de l'homme», falleciendo a la edad de noventa años, casi con la pluma en la mano, activo hasta los últimos momentos de su existencia.

Por su sentido ejemplar, en la línea de lo ya expuesto, bien vale la pena citar el caso del compañero Plaja, radicado, como se sabe, en Méjico, que a la avanzada edad de ochenta y dos años, habiendo sufrido el penoso percance de perder a la compañera de toda su vida, ya repuesto de la explicable crisis moral ante el fallecimiento del ser amado, sobreponiéndose al intenso colapso experimentado, gracias a la serena reflexión y a las frases de aliento de los compañeros amigos, recobra su constante anhelo de laborar en favor del ideal de toda la vida. De nuevo ha puesto la voluntad en el afán de proseguir sus interrumpidas «Memorias», que han de revestir indudable importancia debido a los hechos de que ha sido testigo el buen amigo Plaja en el curso de su existencia, así como de la gran variedad de elementos de toda condición que ha tenido ocasión de conocer. También siente el ferviente deseo de hacer lo que pueda en pos de algunas interesantes reediciones

de textos vitales en relación a nuestras ideas. No podemos olvidar que ha sido el citado compañero, en todo lo que va de siglo, quien mayor labor ha desarrollado en lo concerniente a la edición de folletos de propaganda. Miles y miles de entre los más conocidos opúsculos, impresos con los sencillos medios de imprimir de que podían disponer, salieron de las manos de Plaja y su compañera, aunados en romántico empeño por la difusión de las ideas. De la importancia de la labor que llevaron a cabo, ya no solamente en la difusión de folletos sino en la de libros inclusive, pudo tomarse una impresión gracias a la relación que se ofreció, no hace mucho, precisamente en estas páginas del semanario. Esperemos que la salud acompañe a Plaja todavía largo tiempo para que alcance a desarrollar laudables proyectos, para bien suyo en lo moral, y en favor de las ideas en general.

Sintiendo el fervor de actuar, de vivir *por las ideas*, diferentemente de quienes, como los políticos, viven de *las ideas*, es como ayer, hoy, y siempre, las concepciones ácratas pueden proyectarse hacia un más allá con nimbo de esperanzas.

IGOR STRAVINSKY Y LA FANTASIA DEL BALET

A la avanzada edad de ochenta y ocho años se ha extinguido la existencia de uno de los más grandes compositores; quizás el mejor en lo relativo al género del ballet. Como Borodin, como Rimsky Korsakov, Stravinsky tuvo la virtud de adentrarnos, por vía del arte, en un mundo de maravilla, de fantasía, que a lo menos en ratos de esparcimiento, nos hacían olvidar la prosa de la vida corriente. Sus ballets: «El pájaro de fuego», «Petruchka», «Orfeo», entre otros, combinaban la gracia de los artistas con el estudiado ritmo de sus danzas, la suntuosidad de decorados y vestuario, y la armonía en múltiples variantes, de la música. Eran espectáculos fastuosos, bien poco asequibles a los medios reducidos del público trabajador. La burguesía acudía a los ballets rusos para hacer alarde de buen gusto, y para lucir trajes, vestidos y joyas, en su mayoría poseyendo una sensibilidad excesivamente interesada en los negocios para amar y sentir el encanto de la belleza.

Ya en nuestros días, gracias a la televisión, es posible tener una idea de las obras maestras del ballet, sin el sacrificio económico de antes, y sin tener que tropezar con la ostentación provocadora del lujo de los adinerados.

FONTAURA

Rememoración, rasgos, deserciones

por JOSE VIADIU

ERA un placer deambular con Seguí por las calles del distrito V y por el Paralelo, donde era conocido y altamente popular. Yendo con él, con frecuencia se tropezaba con compañeros antiguos que referían algo de sus pasadas luchas, así como con algún tipo pintoresco de charla amena y divertida. Los puntos de concentración solían ser «A cal Peret», de la calle Robador, alguna lechería de la calle San Ramón y en especial el «Círculo Español», lugar de confluencia diaria cuando no amenazaban tormenta las razzias policíacas. Algunos sábados solía concurrir al bar «La Habana», de la calle de la Luna, donde solían reunirse un grupo de socialistas de Pablo Iglesias, entre los que figuraban José Comas, Manuel Escorsa, con quien tuvo una interesante controversia en el Cine Montaña. Por su mediación conocimos al «Petit Jaurès», hombre muy verboso que tenía la especialidad de arrancar las palabras a las ideas para que éstas se perdieran en el vacío, y a muchos militantes de promociones anteriores como Enrique Farré de los carreteros, Antonio Colomé, M. Badía Matamala, José Casasola, profesor racionalista, amigo y colaborador de Francisco Ferrer. Hombre ponderado, muy conocedor de los ideales anarquistas, experto en materias gramaticales, con quien tuvimos cierta amistad y al cual recordamos con agrado y afecto.

Mediante su intervención también conocimos a Homedes (del cual hablaremos), a José Regás, Magín Marcet, Jaime Bisbe, los hermanos Salud, etc. Por cierto uno de éstos estaba al frente de un establecimiento de pinturas situado en la calle de la Cadena, donde Seguí solía pasar todas las tardes para hacer sus encargos o simplemente para saludar al amigo. Por lo regular su itinerario normal solía ser: salida del «Café Tupinamba», de la Plaza Universidad (en donde se reunía una tertulia híbrida formada por republicanos y elementos cenetistas, en las que figuraba Luis Companys), Ronda de San Antonio, calle de la Cadena, para culminar la caminata en la redacción de «Solidaridad Obrera», situada en aquellos días en la calle Nueva de la Rambla. Por lo general iba siempre acompañado de varios amigos que seguían su misma ruta. Entre ellos figuraban Ventós, Quemades, Bottella, Aragón, etc., pero en el atardecer fatal en que fue víctima del

atentado que le costó la vida, iba acompañado sólo de José Comas (destacado militante del Sindicato del Vidrio y hombre de pluma fácil, el que hacía sus primeros escauceos periodísticos), quien jamás había asistido a la Peña. La circunstancia de ir solamente dos personas, seguro que fue aprovechada por los matarifes para cobrarse la espléndida recompensa ofrecida para cometer tan vil acción. Dada la actuación de «Paronas», hombre mejor de letras que de pistolas, no es de pensar que tuvieran interés en liquidarlo. Lo verosímil es que pagó con la vida por el simple hecho de ir en compañía del «Noy». Comas no murió en el acto, sino dos días después. Lo emotivo del caso es que cuando lo visitamos en el Hospital General, olvidándose de su gravísimo estado y de su propio dolor, poco antes de morir, exclamó:

«¡Pobre Noy! ¡Pobre Noy!

**

Era este Homedes, al que hacemos referencia, un hombre alto, corpulento, de peso completo y ademanes resueltos. Nosotros lo tratamos poco, pero lo escuchamos en un mitin. En sus peroraciones usaba un lenguaje entreverado de caló y catalán, de pura creación, que lo convertían en algo pintoresco y único. Intervino activamente en la huelga general de 1902, cuando los metalúrgicos pidieron las nueve horas de jornada por día de labor. A partir de este no tuvo de reposo. Detención momento el anarquista Homedes tras detención se pasaba más tiempo en la cárcel que en la calle, siendo a la vez boicoteado por la burguesía. La misma suerte, más o menos acentuada, corrían Regás, Castellote, Sánchez, etc., en los tiempos que jefeturaba la policía barcelonesa Millán Astray, que sentía especial predilección en perseguir a los llamados «delincuentes sociales».

Por aquel entonces había un personaje de la política republicana, conocido popularmente por «El Negret», por corresponder así el color de su piel, cuyo nombre era el de Emilio Junoy, varias veces diputado y «senador del reino». Esto, ya sea por sentimiento (lo que creemos conocidas sus referencias), o bien por desbaratar el creciente desarrollo del anarquismo, interpuso su influencia cerca del entonces alcalde de Barcelona, Marqués de Marianao, porque resolviera determinados casos de persecución sistemática y deshumanizada,

dando empleo en el ayuntamiento a algunos de los perseguidos, que estaban en situación desesperada. Esta gestión tuvo por resultado que se facilitaran pasajes a la Argentina y que otros obtuvieran un modesto empleo en la burocracia municipal barcelonesa, entre los que se cuenta nuestro hombre, como empleado de la institución «La gota de leche», que consistía en proporcionar dicho producto a las madres necesitadas para nutrir a sus hijos.

Dándonos cuenta de que es cosa muy difícil y excepcional mantener una actitud heroica desde el principio al fin de la existencia de un hombre cualquiera, acuciada incesantemente, agotadas sus reservas, sería injusto juzgar estos actos con dureza. Ello obliga a ser comprensivos, ya que dista mucho de ser defecciones interesadas, puesto que se trataba de supervivencia propia y familiar, sin ulteriores propósitos de medro ni de mercado acerca de unos ideales que continuaban alentando en lo más íntimo.

**

Estas consideraciones nos llevan a que hagamos un breve recordatorio de individuos y gentes que han deambulado por nuestros medios y que por diferentes causas, han desfilado hacia diferentes partidos y organismos de corrientes opuestas. La CNT ha visto desfilar de su seno a centenares de elementos de esta naturaleza, pero en seguida se reponía de tales deserciones, o por mejor decir, no se hacían mella.

Desde luego hay que convenir en que el movimiento anarcosindicalista no ha sido nutrido siempre por ángeles alados. Tampoco todos sus componentes han sido de una formación moral e integral de convicciones como Salvachea, Ferrer, Vallina, Archs, Durruti. En el mosaico heterogéneo, entre la multitud de elementos que han intervenido en grupos y sindicatos, han surgido confidentes como Homs, Ferré, los hermanos Villena y docenas más. Por su seno han desfilado desde lo más puro y abnegado a lo más vil y abyecto. En nuestras luchas ha intervenido toda la gama de matices que pueden contener el bien y el mal, toda clase de pasiones, virtudes y vicios que informan a la naturaleza humana.

En relación a los que, según nuestro criterio, involucionaron hacia otros sectores, no hay que

encuadrarles a todos en el mismo cartabón, puesto que los hubo bien intencionados y también quienes fueron detrás del medro. Los principales motivos de muchas deserciones, en la intensidad dramática de nuestras luchas, fueron debidas al miedo y también a que en ellas no había gajes y prebendas y si represiones y cárceles, lo que no se acomoda a parte de la condición humana que se inclina por el afán de posesión, la satisfacción de la vanidad y las ansias de poderes.

Entre los intelectuales de principios de siglo era habitual «anarquizar», como ahora «comunitear». En los anarquistas pueden figurar Julio Camba, Martínez Ruiz, Ramiro de Maeztu, Pio Baroja, Julio Burell, etc. Todo ello no fue más que una especie de reclamo. Una vez acreditada la mercancia no se acordaron más del asunto.

En el marco del anarcosindicalismo, contamos en primer término los que desfilaron hacia el lerrouxismo, al que se pasaron Olariá, Arbós, Palau y muchos otros. Inclusive llegaron a dominar algún sindicato, pero la cosa pasó con más pena que gloria, de parte de los desertores.

Las defecciones hacia los sectores catalanistas, a Izquierda Republicana y al Partido Unificado fueron abundantes. Recordamos a Barjau, Piera, Sesé, Moix, Vidieja y Barrera, que fueron consejeros de la Generalidad, y Salvador Quemades, que ocupó el cargo de director general del Trabajo en el gobierno central.

También se llamaron anarquistas José Chueca, Angel Lacort y Manuel Albar (aragoneses) para luego desembocar en el socialismo iglesia.

En relación con Andrés Nin éste pasó del catalanismo al socialismo. Su vinculación en el movimiento de la CNT no tuvo otro alcance que el logro de fines personales. Uno de ellos ir a Rusia con representación sindical. Joaquín Maurín fue siempre marxista. Sus incursiones en el cenetismo no persiguieron otra finalidad que influir a las multitudes hacia su ideología.

La primera base que formó el comunismo, en buena parte, eran elementos de procedencia anarquista, tales José Díaz, Manuel Adame, Hilario Arlandis...

Pero en aquella época la CNT se reponía pronto de cualquier sangría. En realidad fue una cantera que podía permitirse el lujo de repartir elementos a otros sectores y ella quedar inmune.

Anarquismo y Anarquistas

○TRA vez vamos a afrontar un certamen de opiniones concernientes a los grandes problemas del anarquismo. ¿Cuál será el resumen? Los imperativos de estos momentos aconsejan matizar preocupaciones más profundas que las anteriores. Para que las soluciones de lo que se trata respondan a los ideales que decimos representar, la premisa esencial debería ser comprensión y tolerancia.

Para llegar a conclusiones edificantes, el examen de las diferencias internas solo puede afrontarse y argumentarse con espíritu constructivo. Si ese lenitivo no tiene presencia y preponderancia, otra vez el área general del Movimiento Libertario quedará dividido en vencidos y vencedores. En cuyo caso, la acción de las tendencias autoritarias, y la misión de los gobiernos representantes y defensores del capital, hallarán camino expedito para su misión opresora.

¿Culminarán las tareas que se proyectan con el temple que deseamos? Confesamos nos inquietan algunas reservas. Lo de Carrara, y el exponente posterior de algunos núcleos, no son promesa de buenos augurios. Hay que tomar providencias frente a la inconsciencia. Faltó, en aquellos que se adjudicaron la representación del dinamismo revolucionario, rectitud y comprensión.

El afán de desarrollar acción revolucionaria no debe inducirnos a cometer disparates, y menos a sentar precedentes de negación ideológica. De no renunciar a las ideas que nos impulsan, todo cuanto afrontemos ha de ser sin olvidar su esencia y sus limitaciones. Los aventureros de la política pueden hacer sus piruetas, hablar en nombre del socialismo o del republicanismo, pero el anarquista solo puede elevar y responsabilizar la tónica del anarquismo.

Malo sería hubiera un deslinde de campos en el área internacional del Movimiento libertario, pero peor será una convivencia en la que los antagonismos nos inhabiliten a todos para algo constructivo. A César lo que es de César, y a nosotros lo que nos corresponde. La coherencia de pensamiento y acción es indispensable a las realizaciones de signo ácrata.

Aquellos que estimen fútil una estructura orgánica que responsabilice al individuo, o crean prudente acortar y allanar camino con alguna corriente de tradición adversa a la finalidad libertaria, creemos son libres de hacerlo, siempre que no comprometan la

Objetivos ineludibles

trayectoria y nombre del anarquismo. Nos gustaría ver de lo que son capaces en aras a la protección humana, que no fuera un fraude tiránico, como la actual Rusia llamada soviética.

Las múltiples necesidades que internacionalmente se constatan, y otras imperiosas que pueden presentarse, únicamente con el concurso de normas propias debemos tratar de resolverlas. De ninguna ideología ajena podemos tomar prestados auxilios para los fines sociales que tenemos previstos. La posteridad de alguna alteración afrontada nos ha presentado facturas muy onerosas y penosas.

Se dijo, creemos que con bastante acierto, que «la emancipación de los trabajadores será la obra de los mismos trabajadores». Es una verdad no completa. Hay un más allá cuando se eleva el sentimiento liberador. Siempre que la emancipación se refiera al hombre la dimensión es más vasta. Los trabajadores, víctimas de la explotación burguesa y de la opresión estatal, son una parte de los humanos que tienen todos nuestros respetos. A ellos dedicamos, por nuestra condición de libertarios, atenciones encaminadas a su elevación cultural y económica.

Consideramos es una obligación desvelarnos para que los agentes del trabajo superen las condiciones humillantes en que se desenvuelven. Es una solidaridad basada en lo elemental de las ideas ácratas, que no puede eludirse sin repercusiones lamentables. No obstante los grandes progresos de la técnica, que van sustituyendo muchos esfuerzos penosos que pesaron sobre el trabajador, éste siempre será el instrumento básico de la riqueza social. Y el anarquismo, que propugna una sociedad equitativa, fraternal, donde los derechos humanos se hallen a un mismo nivel, es primordial que a su causa tenga adheridos a los trabajadores.

Y sin menoscabo de esas atenciones, de esas aportaciones canalizadas por el anarcosindicalismo aseguramos, que la emancipación de la Humanidad solo se logrará por la práctica del ideal anarquista. Abonan esta conclusión multitud de pruebas desprendidas de la conducta de todos los gobiernos habidos, y de cuantos partidos hicieron uso del Poder. Lo cual aconseja, que sin interferencias o asimilación de elementos ajenos, los libertarios, para el cumplimiento de su misión, deben procurar un entendimiento sólido.

Queremos decir con lo expuesto, que cuando a conciencia se ha profesado el ideal manumisor que defendemos, y en lo que se pudo se practicó, es incongruente alternar con otros ismos. Socialmente no ha habido ningún fenómeno que desmienta las aseveraciones libertarias. Por el contrario, la evolución ascendente del hombre va jalándose en hechos cada vez más compatibles con los principios ácratas. Por consiguiente, es en nosotros, en nuestras normas tácticas, en los preceptos éticos del anarquismo, donde radica el manantial de recursos que a la Humanidad pueden liberar.

Mucho conviene no olvidar los múltiples objetivos que son de nuestra competencia y responsabilidad orgánica. Las muecas estriadas de los antiorganicistas no tienen base en las ideas libertarias; sería fructífero reflexionaran un poco. Solo es factible hacer algo positivo apoyados en una estructura orgánica. Las actitudes esporádicas, sin previsión de algo que reemplace lo que se desecha, no tienen porvenir. Lo peor del caso es que esas posturas, opuestas a toda posibilidad de magnas realizaciones, pretenden defenderlas en nombre del anarquismo.

No caben pugnas en lo que es específicamente libertario. Podemos tener preferencia por unos u otros motivos de los que reclaman nuestra intervención, sin perder de vista, que los que no nos inspiran vocación personal también interesan a la causa común. La complejidad de la vida, al nivel que la contemplamos actualmente, requiere coordinación y base de sentido social. De no existir esa premisa, el caos se erige en obstáculo a lo bueno que el hombre pueda realizar.

Afirma Max Nettlau — «Crítica

Libertaria», pág. 65 —, que «el anarquismo es la negación de la organización forzosa, no de toda organización». Concepto acertado; lo compartimos. No compartimos la actual organización social, porque nos niega los derechos que como humanos tenemos, porque es opresora. Ello no quiere decir que los libertarios, en su relación internacional, para los efectos de una propaganda más fecunda, no tengan una Organización bien estructurada. Ante las fuerzas del Estado, coherentes a su manera y para su defensa, es imprescindible una coherencia de elementos libres que hagan frente a los imperativos del estatismo.

La vida simple de relación humana lleva los gérmenes orgánicos. Es una expresión del instinto social del individuo. Por este testimonio, en defecto de otros que la existencia del hombre tiene más convincentes, nos insta a aceptar las normas que mejor pueden fecundar estratos sociales más libres. No debe el Movimiento Libertario admitir en su seno posturas ridículas y negativas; debe estructurar un bosquejo orgánico donde el individuo, por su libre aceptación, quede responsabilizado en alguna obligación que respalde sus derechos.

Las tareas proyectadas para el próximo Congreso son de magnitud sin precedentes. Se deben a la complejidad social del momento que vivimos. Reclaman acierto en su interpretación porque, si ésta falla, el campo de la lucha que corresponde al anarquismo, será asaltado por aventureros que buscan oportunidad para prolongar y agravar las prerrogativas del Estado. Si esa desventura humana tuviera margen, de todos los anarquistas sería la culpa.

Severino Campos

EL PROBLEMA AGRARIO SE RESUELVE POR SI SOLO

GUADALAJARA. — Tres mujeres solas son los únicos habitantes que quedan en una aldea perdida en la serranía del alto Tajo. La emigración rural en la provincia alcanza grados extremos.

El caso que motiva esta nota son tres hermanas, mayores de 50 años, que impiden que Huertapelayo sea considerado como un burgo despoblado. Hace 4 años había en el pueblo cerca de 100 habitantes; ahora sólo quedan estas tres hermanas, una viuda y las otras dos solteras, que cultivan y pastorean su rebaño.

Huertapelayo está en la orilla del Tajo, a 1.000 metros de altitud, y dista 150 kilómetros de Guadalajara y unos 15 del pueblo más próximo. Sus habitantes emigraron en masa, en los años veinte, a Norteamérica, pero casi todos regresaron, obligados por la depresión económica. Ahora han vuelto a escapar del pueblo definitivamente. Sólo estas tres mujeres (Catalina, Marcelina y Encarnación Herráiz Salmerón) resisten heroicamente con sus ovejas la tremenda soledad de una aldea que carece de carretera, luz eléctrica y correo. — L. M. C.

DESDE MADRID

España vista por dentro

NO sé si soy o no un leco de atar. No veo ni juzgo las cosas con ojos y cerebro ajenos, sino que juzgo y veo las cosas desde mi propia altura, juzgando las cosas con mi cerebro y mis ojos.

Viajo en tercera en el tren rápido Terrestre. El traqueteo me mareaa, y el viaje me resulta un verdadero «via-crucis». Mas no lo tomo en cuenta, porque no tomo la vida en serio, sino en «chunga», para soportar mejor el camino. El que se toma la vida en serio, es hombre al agua, está completamente perdido.

La vida del ser humano no es más que una especie de relámpago que brilla y se apaga instantáneamente, como si nunca hubiera existido nada. Nada nace ni nada muere, todo se diluye y transforma en el «Todo». La vida del hombre en el mundo es parecida a la vida de una bacteria, en relación a la eternidad. De ahí que yo mire a los liliputienses escualidos y enjutos economistas franquistas como a seres efímeros y dúctiles, tan buenos para mover el rabo como para hacer zalemas y trabajos de zapa, mandados por el «maestro», cabeza de «Ovillo». Por eso con Max Nordau les grito a boca de oreja: «la ciencia económica es una mentira convencional de la civilización». Y sigo mi camino sin girarme por miedo a que me den mal de ojo.

Economistas y sociólogos, y después de miles y miles de investigaciones, los liliputienses economistas de Franco se han empeñado en que el aumento de salario es la causa fundamental de la inflación, torpeza de bulto. Con el salario y la inflación juegan al mus, olvidando las causas principales, como son presupuestos, impuestos, contribuciones territoriales y urbanas, arreglo de calles, especulación en general y alza de precios.

El salario no grava la inflación. El salario es punto y aparte, señores economistas. La causa principal de la inflación es el desarrollo forzado, anormal, obligado para hacer ver lo que no es, y acompañado de un nido de ratones con buenas tragaderas, que no dejan llegar lo recaudado a la Caja del Tesoro Nacional, porque se lo tragan como si fuera queso, y sin miedo a que se les haga dentera, en donde estriba el mayor mal de la inflación, no en el aumento salarial.

Los obreros, que ya han roto el cascarón del huevo, no les des-

lumbra ningún espejismo. Conocen estómago y cerebro; y también saben a qué atenerse en el mercado del trabajo, en la sociedad del privilegio, en la que priva siempre, la ley de la oferta y demanda, dejando la peor tajada para el que ofrece, que suele ser siempre el que trabaja, que no tiene más renta que su esfuerzo de trabajo que suele vender siempre muy barato, obligado a ello, si quiere seguir vivaqueando aunque sea, por la fuerza de las cosas, miserablemente.

La demanda del mercado español referente al trabajo es pobre. En el mercado nacional está todo por hacer. Vivimos aún en los tiempos del rey Trifulca. Agricultura e industria españolas no marchan al día; y el comercio, a pesar de lo que diga «mis España», es el desastre nº 1.

En España, ni hay capital propio, ni voluntad férrea de empresa. Si algo funciona, es gracias al capital extranjero que invierte de vez en vez, a condición, como es natural, de llevarse la mejor tajada.

El desarrollo español es un «mote» sin sentido. Ni en agricultura, industria y comercio vamos al día. En agricultura todavía usamos el arado romano; la maquinaria industrial es anticuada a más no poder, y del comercio no hablemos. De ahí que el obrero se vea obligado a expatriarse para poder ir viviendo él y los suyos, porque en su casa se ve privado de poder ganar un duro mendrugo de pan. Y si los pocos que quedamos en casa, obligados por la miseria, vista el alza de precios, pedimos un pequeño aumento de salario, los filisteos economistas de Franco nos cuelgan el Sambenito de que somos causa del desorden y de la inflación. No obstante, el obrero mira con serenidad la cuestión salarial. Sabe que el salario siempre va a la zaga del alza de precios y no puede dormirse en la estacada, porque es caer en un laberinto infinito, sin salida, agobiado, amargado y frito como una lagartija. Lo mismo que sabe que la inflación rebaja el salario, al hacerle perder a la peseta potencia de compra.

La peseta en España ha llegado a su punto crucial, muerto, = a cero. En una peseta ya no se compra nada. Sin embargo, el alza de precios sube, sube verticalmente, sin ningún tope, agravando así la situación ya de sí precaria de la clase obrera, lo que le induce a la brega, a la lucha tenaz contra el

cancerbero que sojuzga y tiraniza hasta borrar su nombre del calendario de los vivos.

Como el obrero conoce al dedillo el problema social, no lucha sólo por el pan nuestro de cada día, sino por su emancipación integral: libertad y justicia para todos los seres humanos sin discriminación alguna.

Si el obrero pide aumento de salario, es en razón directa al alza exorbitante de precios. No es cuestión de quedarse muy atrás, nece-

sita nivelar un poco precio y salario, para equilibrar un poco el coste de vida, a fin de no morir de inanición trabajando desesperadamente, cosa que además de inhumana, es chusca y triste...

Todo este conjunto de males, gangrena demoledora, son propios de la sociedad en que vivimos. Sociedad de hartos y hambrientos, del privilegio, representada por el simbólico monolito de la esclavitud. Gangrena irritante que muere y mata. Mata al obrero, al desgraciado, por mucho trabajo y hambre, mientras los liliputienses economistas franquistas juegan al «mus» con precios y salarios.

SIMPLICIO

CHILE AL AIRE

Hibridez

ES como querer hacer un atleta de un cojo. Incautos hay que aseguran que el mundo corre hacia el socialismo, por aquello del «socialismo de Estado». Es cierto que fuerzas brutales lo empujan hacia el estatallismo; pero eso nada tiene que ver con la equidad. ¿Es o no es equitativo el socialismo? No, desde que los marxistas se proclamaron los amos de su cotarro.

El «socialismo a la chilena» — con el cual nos atosigan los parlantes de la «unidad popular» —, si llega a ser, será tan híbrido como el de todos los regímenes «socialistas» que triunfaron, desde que Trotsky y Lenin, pulverizaron las reservas de Krostadt: el «socialismo» come-jefes y todo racionado para el pueblo en Cuba — menos los «tiros a la barriga» y las «islas de Pinos» —. Con variantes o sin ellas, a ese maldito Campo de Concentración han sido reducidas, por sus lindos discípulos, las lucubraciones del famoso M. Marx (gringo-ton-ton-macute, por los más re-conocido, en sus propias pieles rojas).

Lo que M. Corvalán, jefe supremo del P.C., pretende en Chile llegará o no llegará a ser; pero tanto si llega, como si no, restará como ejemplo a fumigar por los amigos de la justicia, la libertad y el bien.

Las bancas «imperialistas», ya están en la buchaca. ¿El cobre? (¡Ja...!) (Ahora mismo se está delucidando el sí o el no de su negociado burocrático, a sólo tres meses vista la «letra» de la Unipopu: ¿dos o más dólares por tonelada y «per cápita»? Habría que convenir con María de la Cruz — «María Relojos» en los tiempos del «Caballo» Ibáñez —, que algunos ex-radicales muestran más viveza hoy en combinar la política

con el merengue su-cial o sucio-listo, que los momios del cercano ayer. ¡Agarra-te que hay curva, compañero...!) ¿Los fondos y los fon-dillos? Chonchol, ministerial de Agricultura, parece pensar que piensa:

— Más vale amo en mano que cien volando... Si «intervenimos» mil fondos para el Estado — y el Estado controlamos —, ¿se acabaron los problemas! ¿Cómo medrar con los débiles, ya sean amos o esclavos?

Las industrias, el comercio, la cesantía y el hambre, «todo es flor para el Estado». (El Presidente dixit). No obstante, se proclama el Presidente mandamás del «socialismo a la chilena», como si otro socialismo fuese victorioso en el Planeta: a un lado el terror «misiles» made in USA o fabricado en la URSS; al otro las poblaciones Callampas — campos de concentración — para quien no tiene nada. Y todo para los amos, ya sean «pentagonistas», o sabuesos del «todo para el Estado».

¿Pero qué re-bien estamos con la Unidad Popular! De marchar así las cosas, no restará otro remedio que besar las patas sucias de los mandones de turno (también por estos rincones). Muchísimo algo peor que vislumbrar por la Tele los concursos de «belleza», esos que muestran la raja de las mujeres más lindas, para hacer de la «elegida» vendedora de automóviles o «Perla del Mercader». ¿Con cuál te quedas, hermano? — Con la noble, sana y bella revolución social consciente que acabe con todas ellas y ellos (los amos y las esclavas). ¡No imperialismos del norte, ni del sur, ni de otras malas culebras! Sólo tierra y libertad.

Miguel Malongo

COMUNICADOS

REVISTA «CENIT»
Sumario del nº 197

Editorial. — *Campio Carpio*: La revolución está llamando. — *Federica Monseny*: La Commune de París y la Revolución Española. — *Miguel Tolocha*: El Tiempo en fichas. — *Félix Alvarez Ferreras*: Pedro Kropotkin, un hombre y un sabio. — *Angel J. Cappelleti*: Teología, filosofía y ciencia de la religión. — *Richard Drinnon*: Thoreau y su concepto del hombre probo y justo. — *Dr. Juan Lazarte*: La paz como estado positivo. — *M. Celma*: Palabras y frases. — *Abarrátegui*: Comentarios. — *V. Muñoz*: Correspondencia selecta de Francisco Ferrer Guardia (folletón encuadernable).

Puede adquirirse en todos nuestros puestos de venta. Precio: 2 francos.

CONFERENCIA EN ROANNE

El sábado 22 de mayo a las 20,30 en la Caserne Werle (Route de Paris) la compañera Federica Monseny dará una Conferencia sobre un tema elegido y de gran actualidad.

Quedan invitados todos los antifranquistas de Roanne y la región haciendo particular esta invitación a los jóvenes interesados en los problemas sociales.

PARADEROS

Se desean noticias de M. Román, que trabajaba en el Hospital de Orán (Argelia) y vivía en rue Cavaignac, Orán. De parte de Denise Antón, o de Mma. Ferrer Denise, con domicilio en 41-Lamotte-Beuvron, 34, rue des Génets, telé. fono 240 en Lamotte-Beuvron.

C.N.T.

A.I.T.

Persecuciones, detenciones, condenas, multas, torturas...

Medidas de excepción permanentes.

Cierre de fábricas, paralización de trabajos, crisis y desbarajuste económico en auge.

Estafas, escándalos financieros, en los que se hallan mezclados altos personajes del régimen, de su plaga de chupópteros.

Tales son los signos distintivos del sistema.

Este no puede dar nada de bueno para el Pueblo.

¡ABAJO EL FASCIO - FRANQUISMO - OPUSDEISTA!

¡UNION Y ACCION DIRECTA INCESANTE PARA DERRIBARLO!

Confederación Nacional del Trabajo.

AIRE LIBRE

NUCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA que tendrá lugar el domingo día 30 de mayo 1971 en el magnífico sitio de «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon (Vaucluse).

Habrà juegos infantiles, música variada, comida campestre, charla de actualidad, radio-crochet.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de CNT-AIT, invita a todos los afiliados de sus Federaciones Locales, familiares, simpatizantes, amantes de la naturaleza, emigrados económicos y jóvenes de ambos sexos, a la Jira Regional C.N.T.

JIRA EN FONTAINEBLEAU

De acuerdo y organizada por las FF. Locales de Combs-la-Ville, Fontainebleau, Melun y patrocinada por la Comisión de Relaciones Zona Norte tendrá lugar una Concentración regional fraternal y libertaria en el bosque de Fontainebleau, el domingo día 23 de mayo de 1971. Sitio agradable con esplanada inmensa, colinas agradables a escalar, facilidad de aprovisionamiento a muy corta distancia del lugar de reunión.

ADVERTENCIAS: Hasta el mediodía habrá dos compañeros en la estación de Fontainebleau para indicar a los compañeros venidos en ferrocarril o por carretera el lugar preciso de la Jira, o sea el «Pré Larcher».

Los compañeros de París que no dispongan de coche propio podrán usar del autocar que saldrá del Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, a las 7,45 de la mañana. Precio de ida y vuelta: 10,00 frs.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. comunica a todos sus afiliados y simpatizantes que para el día 16 de mayo, organiza una salida campestre al pintoresco lugar de la «Trinidad».

Todos aquellos que deseen participar a la misma pueden comunicarlo a los compañeros Picón, Arroyo y Jiménez.

La salida de los cares tendrá lugar de la plaza Arago a las 7,30 horas de la mañana.

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del domingo 30 de mayo 1971 a «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon.

Inscripción en la Secretaría Local, 12, rue Pavillon, 2º piso.

Precio de la plaza (ida y vuelta) 10 francos.

La salida de los autocares se efectuará del Cours St-Louis a las 6 horas en punto.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	31 504 45
Genique, Thiais	7 00
Antonio Trenc, Lepereux	10 00
Ortolá, Ivry	10 00
Soriano M., Paris	10 00
Muzas, Asnières	10 00
J. Miguel, Bondy	10 00
Durban, Font-Rumeu	100 00
Hurtado, Paris	20 00

Suma y sigue ... 31 681 45

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Producto venta Turrones	5 519 40
B. L. (donativo sellos)	40 00

Total ... 5 559 40

Gastos:

Factura global	4 129 00
Sellos correos envíos	108 80
P. transportes ferrocarril	5 00

Total gastos ... 4 242 80

Beneficio neto ... 1 317 60

F. L. DE PARIS

Mañana del 16 de mayo: Continuación de la Asamblea para aportar sugerencias al Pleno Intercontinental. En el Centro Confederal de la rue des Vignoles. Esperamos puntualidad y máxima asistencia.

ADMINISTRATIVAS

—Rebordosa, Montreal (Canadá). Recibido giro 15 D. Te llega justo para las suscripciones del 71. Tomada nota de tu sugerencia relativa a Librería. Pesé a lo necesario de su existencia, no disponemos de catálogo. Listas las damos todas las semanas en «C. S.».

Pérez, Fleac (Charente). Recibido giro 55 frs. Distribución indicada.

—Hierro J., Mont-de-Marsan. Tu giro de 100 frs. paga billetes enviados. Hecho el sorteo se procederá como prometido.

—Ortiz, Perpignan. Recibido giro pagando «C. S.» 641 al 647 y 48 ejem. «Umbral» 101.

—Juan Vidal, 69-Brou. Con tu giro de 45 frs. pagas «C. S.» hasta el 31-12-71.

—Ramiro Martín, Rouen. Giro de 50 frs., para «C. S.» año 71 y los 5 frs. restantes para Pro-España.

—Juan Coronel, Montauban. Recibidos 85 frs. «C. S.» 31-12-71. A «Umbral» 30 y 10 frs. a Pro Local. Acusamos recibo como desear.

FIESTA Y TOMBOLA DEL LIBRO LIBERTARIO EN PARIS

Tendrá lugar el 6 de junio en los locales del 33, rue des Vignoles.

Profusión de libros interesantes, gran diversidad de autores libres.

Diez por ciento de descuento por cada obra adquirida el día de la Fiesta.

Igual descuento para los compañeros de fuera París, durante los días del 1 al 6 de junio.

Doce premios superiores y treinta y ocho correlativos referentes a la Tómbola. Un libro de regalo por cada 5 frs. empleados en boletos que no resulten premiados.

Cerca de 3.000 volúmenes en juego. No es una Tómbola comercial la que proponemos, sino un estímulo para la lectura de avanzada.

El sorteo de la Tómbola tendrá lugar durante la Fiesta.

Por la mañana habrá conferencia a cargo del joven Amado Marcellán y por la tarde atracciones con Programa asegurado.

«NEGRO Y ROJO»

Del Interior, directamente, hemos recibido una comunicación, con ruego de que la publiquemos.

Correspondiendo al deseo expresado, la reproducimos integralmente a continuación:

«Estimados compañeros:

»Ante la campaña difamatoria iniciada por ciertos grupos bolcheviques, atribuyéndonos la responsabilidad de los atentados ocurridos recientemente en Barcelona, y creyendo que tales afirmaciones constituyen una provocación destinada a que se centre la REPRISION sobre nosotros, a pesar de que en ningún momento nos hayamos hecho responsables de los mismos, negamos categóricamente toda participación en ningún acto de ese tipo.

»Barcelona, 23 de marzo de 1971.

NEGRO Y ROJO

(Grupo Anarquista).

»P. D. — Rogamos publiquéis nuestra nota en «Espoir» y «Le Combat Syndicaliste», si es posible. Salud.»

**

Trabajador :

No caigas en la trampa que te tiende el franquismo, votando en las elecciones sindicales.

¡No votes!

C. N. T.

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

LA PROTESTA

MADRID. — Cien catedráticos de la Universidad madrileña han elevado un escrito al ministro de Educación Nacional quejándose de que hace dos años la Policía armada mantuvo invadida la Universidad de Madrid con el pretexto de mantener el orden. Además señalan que en la docta institución «rige una situación grave debido a las medidas excepcionales de orden público empleadas hace mucho tiempo por las autoridades de acuerdo con el rectorado, y que, en vez de ser reducidas para dejarlas poco a poco eliminadas las tales medidas son agravadas hasta el punto de imposibilitar el normal funcionamiento de la vida académica».

POR DONDE REAPARECE RAMPER

MADRID. — Algunos lectores del «C. S.», de París, recordarán que en 1928 aparecía en Madrid un diario llamado «La Nación» representando la tendencia del dictador, general Miguel Primo de Rivera. Pues un día de tal año, el clown Ramper se anunció en la prensa para exponer en un teatro sus gracias de cómico inteligente. Y fue asombro de público que Ramper se hiciera tarde en aparecer, y más cuando obedeciendo a gritos y pateos del respetable, se presentó en la escena vestido de paisano, se acomodó en una silla y empezó a leer el diario de Primo como si estuviera en un banco de parque municipal.

En el colmo de la indignación el público arreció en la protesta, y en lo más fuerte de la misma Ramper se levantó para dirigir a la alterada concurrencia las siguientes palabras:

«Distinguido público: La protesta es unánime, pero «La Nación» está conmigo.»

ANTES DE SER, EL TREN YA DESCARRILA

TARRASA. — El tren metropolitano aéreo aprobado por el ayuntamiento de esta ciudad, está siendo combatido por fuerzas vivas, relativas o en estado de ensoñación. Rechazan éstas la vertebración, la altura, los espacios exigidos y los precios de pasaje de antemano establecidos para el Metro en gestación. El ingeniero y el concejal promotores del sistema «metrómano» no aciertan a comprender si se trata de un descarrilo o de un naufragio anticipados.

LA LITERATURA Y EL DESIERTO

GERONA. — El concurso literario-histórico «Consolat de Mar» fue declarado desierto por el jurado. Concurrió un solo autor, Joaquín Nadal Farreras, con la obra «La actuación de la Junta revolucionaria en la provincia de Gerona del 30 de septiembre al 23 de octubre de 1868». Y como sea que en ella aparece la figura del federal Francisco Suñer Capdevila, hombre sin dios y de armas tomar, el jurado prefirió ampliar el desierto literario del concurso añadiendo el suyo desestimando la obra «demoniaca» que el historiador Nadal les había propuesto.

SIGUE ACTUANDO EL SANTO OFICIO

BARCELONA. — El lunes 3 de mayo la policía se personó en la sede de la Editorial «Pòrtic» con orden de secuestrar el libro recién editado: «La generación literaria dels 70», escrito en común por Oriol Pi de Cabanyes y Guillem-Jordi Graells. El contenido del libro condenado se basa en veinticinco entrevistas con escritores de lengua catalana nacidos entre 1939 y 1949. Las diligencias judiciales las efectúa el Tribunal de Orden Público.

REINSTITUCION DE LOS «JOCOS FLORALS»

BARCELONA. — Tras treinta y tres años de prohibición de los inofensivos juegos florales de la lengua catalana, la alcaldía de esta ciudad ha querido resucitarlos dándoles un tinte victorista. Al efecto los presidió el alcalde Porcioles, rodeado de un estado mayor castrense en el que no faltaban las armas de caballería, artillería y gastadores. El presidente de la audiencia, asesorado por dos fiscales, también estaba, y buen número de policías castellanos aplaudieron desde el público acarameladas

composiciones catalanas que no entendieron. El discurso de gracias lo hizo el literato Jesús Pabón en un catalán sevillanizado. Tal vez la intervención de este gracioso fue lo más animado de esos tristes juegos florales ordenados por las autoridades municipales de Barcelona y protegidos por el fuero de guerra.

¡¡AY QUE PASAR POR EL TUBO

BARCELONA. — El domingo, a última hora de la tarde, un grupo de unos 300 vecinos de la barriada de Vallbona, efectuaron una «sentada» en la carretera, donde llegaron a paralizar el tráfico, para protestar contra el mal estado de uno de los escasos accesos a la barriada.

Este acceso, si así puede llamarse, comprende dos tubos que agujerean unos terraplenes y un paso elevado. Los tubos, antes de servir para paso de personas, cumplían una función de colectores y esta función se repite cada vez que llueve, haciendo impracticable el paso.

A finales de 1969, cuando ya había entrado en servicio la autopista hasta Granollers, 600 vecinos y las asociaciones de Vallbona y de los barrios colindantes, enviaron un escrito al ayuntamiento, en el que pedían que ya que tenían que utilizar el tubo, por lo menos se dejara en condiciones decentes de paso, que se establecieran señalizaciones indicando dónde estaba el barrio y que pusieran semáforos que aseguraran la integridad de los vehículos que han de salir de la barriada en dirección a Torre Baró o a Barcelona. El escrito no obtuvo contestación.

Hasta ahora, lo único que han conseguido es cierta nivelación del terreno y luz en el interior del tubo.

Vallbona es un barrio de 5.000 vecinos que no tiene ningún servicio, ni médico. Cualquier urgencia hay que resolverla arriesgándose al atravesar la saturada Carretera de Ribas, sin semáforo, o pasando por el tubo. Pero este paso de peatones es impracticable cuando llueve, y el mal se ha agravado últimamente a causa de las obras de un colector en Torre Baró, que han cegado una salida de aguas que dejó la autopista, con lo que los tubos de paso han vuelto a convertirse en cauce de las aguas que bajan de la montaña.

LA VENGANZA

MADRID. — La Compañía Standard Eléctrica ha despedido, con efecto del día 30 del pasado abril, a doce de sus trabajadores y sancionado con cinco o diez días de suspensión de empleo y sueldo a un número indeterminado de otros.

Según ha comunicado oficialmente la empresa a estos doce trabajadores, su despido se debe a «haber incitado y coaccionado a sus compañeros de trabajo, provocando con su actitud un paro colectivo de carácter «ilegal» durante las jornadas laborales de los días 28 y 30 de abril, y el haber participado activamente en el conflicto».

¿COMO ESTA LA MEDICINA!

BILBAO. — Un grave problema afecta a la Universidad de Bilbao, según se deduce de la carta que los alumnos de tercer curso de la Facultad de Medicina enviaron el 17 de marzo pasado al ministro de Educación y Ciencia, señor Villar Palasí.

En la citada carta se hace constar que en la Facultad existe un solo catedrático y que el resto de las asignaturas son explicadas por «señores de la respetable profesión médica de Bilbao, que no han probado su competencia docente, aunque esto no quiere decir que sean incompetentes en su profesión».

LA SITUACION JUDICIAL ESPANOLA

MADRID. — Parece que los supuestos delitos contra la seguridad del Estado van a ser sustraídos del fuero militar para pasarlos a la jurisdicción mixta (civil y castrense) que viene a ser el Tribunal de Orden Público.

En cambio el general Franco no parece decidido a retirar el proyecto de la ley de Orden público que agrava las penas contra los encausados, a pesar de las protestas de jurisperitos, humanistas y políticos españoles y extranjeros.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesse anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes

COMMUNIQUE

et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux.

Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan.

Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons ; En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

CONFERENCE SUR LA COMMUNE DE 1871

Le 15 mai, 20 h. 30, salle de l'O.J.C. rue Lamotte-Picquet, près de la place Albert 1°, conjointement avec la Libre Pensée de

Brest, la S.I.A. organise une conférence sur la Commune de Paris avec le concours de notre camarade Biget (Nantes). Les camarades sont priés dès à présent de la faire connaître autour d'eux. Le groupe d'Etudes Sociales s'associe a posteriori à cette manifestation. Ne laissons pas les politiciens sans scrupules s'accaparer la première Révolution à caractère social. Les Elisée Reclus, Louise Michel, Jules Vallès, Lefrançais, Varlin, etc., n'ont rien de commun avec les laquais du fascisme, communisme moscoute, chinois, castriste.

ACTIVITE DE LA S.I.A. A BREST

Dimanche 2 mai, 10 h. précises, Maison du Peuple, bureau 10, assemblée de la S.I.A. avec un ordre du jour très important, dont la propagande pour la conférence du samedi 15 mai, 20 h. 30, salle de l'O.J.C. rue Lamotte-Picquet sur la Commune de Paris avec le concours du camarade Biget de Nantes, organisée conjointement avec la Libre Pensée de Brest.

IMPORTANT

L'auteur de l'article sur « L'Esotérisme » est prié d'entrer en contact avec la rédaction, de très nombreux lecteurs étant intéressés par son exposé.

Ecrire à l'imprimerie.

LIVRES

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire, 2 francs à partir de dix exemplaires. S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
 Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins 24 00
 P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » .. 9 30
 « A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle 8 00
 Bakounine : « La liberté » .. 5 30
 Cohn-Bendit : « Le Gauchisme » 15 00
 « Histoire du chant de l'International », Hem Day .. 1 50
 Album d'Art Espagnol-Exil « Amant et Uran », H. Ryner 7 50
 Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune » 6 15
 « L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski 2 00

LA CASQUETTE

Je travaille dans une usine moseillane, comme ajusteur. Vous savez peut-être, que dans ces usines, la sécurité prend de plus en plus d'importance. A chaque coin de l'usine, on trouve le mot sécurité. A peine fini mon apprentissage, je fus muté dans un atelier mécanique, comme raboteur-fraiseur. Le travail me plaisait, mais maintenant il commence à me dégouter. En voici les raisons.

Les usines de la région se sont regroupées pour voter une soi-disant loi, je ne sais si cela est vrai : toute personne travaillant sur une machine, que ce soit tour, perceuse, raboteuse, fraiseuse, etc..., ayant les cheveux longs, doit porter une casquette de sécurité. Bon jusqu'à présent, rien à dire. Cette loi, est-elle valable dans toutes les usines de France ? Allez savoir.

La casquette se compose d'une visière, et sur le derrière, d'un filet dans lequel se trouve un élastique. Ce qui est le plus emmerdant, c'est cet élastique. Il vous serre le cou, ainsi que les deux oreilles. Allez tenir huit heures avec cette casquette.

Dites-le à votre contremaître, il

vous rira au nez, en vous disant : coupe tes cheveux. Que pensez-vous de cela, c'est vraiment dégueulasse. En plus de cela, l'élastique vous abime les cheveux. Pourquoi, lors de la réunion, pour le vote de cette soi-disant loi, n'a-t-on pas fait essayer cette fameuse casquette à un agent de la sécurité ou je ne sais quoi. Aurait-il tenu huit heures sous cette casquette impossible ? Pourquoi le port de la casquette est obligatoire, tandis que le port de chaussures de sécurité ne l'est pas ? Quand on voit un ingénieur se promener dans l'usine, avec des chaussures normales, c'est à se taper le cul par terre. Il leur arrive un accident aux pieds, ces messieurs sont blanchis. Ecœurant. Supposons un tourneur, assez âgé, par exemple 45 ans, ayant une assez longue mèche de cheveux sur le front, il risque de se faire happer la mèche par le mandrin du tour. Portera-t-il la casquette ? Non. Pourquoi ? Tout simplement, parce qu'il travaille mieux que vous, que son ancienneté, dans la boîte, ne peut être comparée à la vôtre. Pffff...

Il paraît, que beaucoup d'accidents arrivant aux jeunes sont dus à leurs cheveux. C'est à voir.

Non, il y a de l'abus ! Tout cela a un but, nous obliger à nous couper les cheveux : c'est honteux.

Bon voilà, ce que je voulais dire. J'ai été poussé par un copain, à vous écrire cette lettre. J'espère

re qu'elle passera dans votre courrier. Ça montrera que beaucoup de jeunes sont malheureux à cause de leurs cheveux longs. Comme le dit un chanteur, je crois que c'est Michel Sardou, « y'a quand même pas 50 millions d'abrutis en France ». Eh bien je le crois maintenant.

Salut à toute l'équipe.

Sur l'échelle mobile

(Extrait d'un article du « *Nouvel Observateur* »)

Reste la dernière « normalisation », la plus spectaculaire de toutes : la France est désormais le seul pays « évolué » qui ait réussi à faire passer dans les faits une *politique des salaires*. Cette politique des salaires, que les gouvernements hollandais, suédois, allemand, britannique, américain, italien, etc... échouèrent avec fracas, à imposer ou à faire fonctionner, le conseiller « social » du Premier Ministre, Jacques Delors, l'a fait accepter aux syndicats. Il s'y est pris de façon particulièrement rusée. Si, à l'exemple de Pierre Massé, il l'avait appelée « politique des revenus », il se serait — à la suite de M. Massé et des travaillistes britanniques — heurté à un mur. Il eut donc l'habileté de ne pas l'appeler par son nom. Bien mieux : il fit semblant d'offrir une importante concession aux syndicats quand, en réalité, il leur proposait cela même qu'il souhaitait leur faire accepter : la *prédétermination des augmentations de salaires*.

Il suffirait d'appeler cette « prédétermination » par un autre nom — « échelle mobile » ou « garantie du pouvoir d'achat » — et le tour était joué. Les syndicats réclamaient « l'échelle mobile » en croyant que, comme dans le passé, elle leur serait refusée. Le gouvernement, faisant semblant d'être acculé et de céder sous la menace d'une grève des cheminots, accorda à ceux-ci l'échelle mobile : une augmentation annuelle garantie de 2 % des salaires réels.

« Nous le tenons, jubila la C.G.T. ; maintenant nous le contraindrons à accorder la même chose aux autres salariés de l'Etat ». Mais cette réaction, M. Delors l'avait prévue ; c'est lui qui prenait les syndicats à son piège. Tandis que ceux-ci peuvent se vanter d'avoir arraché 2 % réels (qui leur

furent généralement disputés dans le passé), le gouvernement peut se vanter de leur avoir imposé un plafond de 2 % (ou 2,5 % dans les Charbonnages) et, rien de plus, « sauf si la conjoncture le justifie ».

DES « ORDONNATEURS »

Dans le secteur public et nationalisé, au moins, les rapports gouvernement-syndicats sont désormais « normalisés » et « institutionnalisés ». Si le patronat n'était pas si bête, pense-t-on à Maignon, il suivrait cet exemple. Il comprendrait (comme l'on déjà fait les patrons de la sidérurgie) que l'échelle mobile, malgré les apparences, freine et non pas accentue les augmentations de salaires. Il comprendrait que les « conventions salariales » sont en fait des conventions anti-grève surtout quand elles nient farouchement que tel est leur but : il suffit de prévoir que les syndicats restent libres de les dénoncer et d'en renégocier les termes. Car le but n'est pas d'enlever aux syndicats toute liberté de manœuvre : cela finirait par les couper de leur base. Le but, c'est d'enfermer les syndicats dans leur rôle de *négociateurs* afin qu'ils deviennent une « grande force tranquille », une « force d'ordre ».

« Une Société industrielle a besoin de syndicats forts », dit-on chez le Premier ministre. C'était vrai jusqu'en 1968. Depuis lors en Suède, en Italie, en Allemagne, aux Etats-Unis, il s'est toutefois révélé que les syndicats forts ne suffisent pas : quand ils jouent trop bien leur rôle « d'ordonnateur », de nouvelles formes et de nouveaux organes de lutte surgissent dans les usines. Comme chez Ferodo, à Flins, aux Batignolles, etc...

Michel BOSQUET

Halte au scandale

Malgré l'augmentation de la population de la région parisienne le réseau des transports en commun n'a pratiquement pas changé.

Les quelques réformes que le gouvernement a fait ne sont que poudre aux yeux : dans la banlieue ouest le RER ne favorise essentiellement que les habitants des « beaux quartiers », dans la banlieue Est il n'est que la remise en service de l'ancienne ligne SNCF de la Bastille. L'aérotrain Orly-Roissy n'est qu'un projet de prestige n'ayant pas de rapport avec les réels besoins des usagers.

Depuis trois ans le scandale s'est particulièrement accru.

— les prix font des bonds considérables (plus de 100 % d'augmentation dans certains cas) ;

— le confort décroît proportionnellement à l'augmentation du nombre de voyageurs ;

— l'éloignement grandissant du lieu de travail (pseudo-décentralisation) fait progresser fortement la durée du trajet ;

— la saturation du réseau et son entretien insuffisant entraînent des accidents de plus en plus fré-

quents (rupture de caténaires).

Face à cette situation dramatique, le gouvernement ne trouve qu'une réponse : la matraque.

— Renforcement des contrôles dans les voitures ;

— augmentation du prix des amendes ;

— à chaque incident du trafic des milliers de CRS casqués pour répondre au mécontentement des usagers.

Le scandale a assez duré !

Aujourd'hui, le gouvernement veut encore augmenter les tarifs. On parle de rentabiliser la RATP qui est un service public mais on ne parle pas de rentabiliser l'armée et la force de frappe.

Les comités d'usagers exigent tout de suite :

— la carte hebdomadaire gratuite payée par les patrons ;

— la multiplication, l'intensification, la modernisation du réseau train-méto-bus.

Tous ensemble nous ferons reculer le gouvernement.

Les Comités d'usagers.

PEINTURE VALENTINE

L'Usine Bagne - Poison

C'est journalièrement que les ouvriers de Valentine subissent une vie d'esclave de la part des patrons et de leurs mercenaires (chefs flics, syndicat autonome, mouchards), mépris des règles d'hygiène et de sécurité, d'accidents de travail qui sont en fait des assassinats camouflés, maladies professionnelles dues aux produits toxiques employés dans les « Usines Poison Valentine » et que les médecins du travail essaient de dissimuler en maladies ordinaires.

L'embauche chez Valentine des méthodes de gangsters !

Dès les années 50, l'usine recourt sur une large échelle à l'embauche de travailleurs immigrés qu'elle entasse dans des baraques véritables camps de misère) dans le périmètre même de l'usine. Dès cette époque pour assurer la « sécurité » des travailleurs elle recourt à des nervis musclés, des mouchards, des agents de maîtrise fascistes qui traitent les ouvriers en véritables esclaves.

En 1969 c'est le directeur adjoint et autres salauds qui se livrent à un trafic de l'embauche des travailleurs immigrés. Le recruteur « militant » du Syndicat Autonome se fait remettre un acompte de 200 frs. L'ouvrier une fois embauché doit payer 500 frs. supplémentaires en 2 ou 3 mensualités.

Le scandale a été dénoncé il y a un an et des plaintes déposées par des travailleurs, mais ça continue et ce n'est certainement pas un hasard si le ministre de l'intérieur étouffe l'affaire...

Lors de l'embauche les services de Marcellin soumettent les travailleurs à des interrogatoires concernant leurs opinions politiques et les travailleurs immigrés sont tous spécialement l'objet de pressions pour les contraindre à adhérer au « syndicat autonome », syndicat du patron.

L'embauche est à la tête du client, étant toutefois entendu que pour les travailleurs immigrés, le salaire est toujours inférieur. On fera pourtant tous les trois le même travail au magasin.

Lorsque j'ai été embauché au mois de janvier, sur une douzaine d'ouvriers qui se présentaient, le chef du personnel en a pris 3 : un frère immigré, un jeune de la campagne (il vient en car : 80 km. de trajet matin et soir) et moi.

L'Algérien a été embauché à 3,70 frs. de l'heure, moi à 4,40 et l'autre à 4,22.

Les cadences — La pagaïlle

Au magasin comme dans toute l'usine c'est le bagne. Les chefs nous surveillent comme des prisonniers condamnés aux travaux forcés. Il y en a toujours un derrière notre dos. Une parole de trop et... « Allez, au bureau ! » Le tonnage baisse parce que c'est trop dur... « Allez à la porte ! » Français et étrangers, c'est la même chose.

Tout cela pour 700 frs. par mois.

On ne touche même pas de quoi vivre normalement. Mais le pire, c'est qu'on nous traite comme des voleurs ou des assassins.

La direction fait tout pour nous abaisser...

Le Poison

Dans les ateliers on manipule des produits dangereux et s'il n'y a pas souvent de maladies professionnelles, de nombreux ouvriers ont des troubles nerveux et sexuels.

... Dans un atelier où on travaille le polyester, tout le monde a des troubles, même les ingénieurs. Ce qui ne les empêche pas de continuer à travailler avec les mêmes produits...

... On nous fait bien une prise de sang tous les trois mois mais on ne connaît le résultat que si on va le réclamer : ils ont fixé une limite minimum de globules rouges au-dessus de laquelle on est obligé de travailler.

... Dans un autre atelier, des chefs jusqu'aux ouvriers, tout le monde est déglobulisé (pas assez de globules rouges dans le sang). Alors, on nous change d'atelier, mais on ne change pas les conditions d'hygiène...

La protection à Valentine, c'est après les accidents qu'on la fait.

Par exemple, un ouvrier qui a eu le doigt pris dans une machine, a été obligé de crier au secours parce qu'il était tout seul dans l'atelier et qu'il ne pouvait pas arrêter la machine. Maintenant, ils ont mis un système pour l'arrêter au pied.

... Aux labos, on manipule toute la journée des produits toxiques sans aucun tirage d'aération.

... Quand on attrape des maladies de peau, le médecin de l'usine nous donne de la pommade avec des comprimés, et nous remet au même poste en nous disant d'éviter le plus possible de toucher aux produits !...

A la soude, on crève...

Avant, à la soude on nous don-

nait à boire du lait deux fois par jour. C'était la protection minimum. Mais ça coûte trop cher au patron. Alors on nous l'a supprimé.

Pour travailler la soude on a des gants, en caoutchouc qu'on nous change une fois par mois. Au bout d'une semaine les gants deviennent poreux et ne servent plus à rien, alors on les enlève et on travaille sans gants ; nous avons les mains rouges et enflées, des mains d'écorchés vifs...

... Les gants sont changés tous les mois sans difficulté, si on a la cote avec le chef, sinon il faut attendre deux mois.

Si l'un de nous n'a pas la cote et qu'il veuille une augmentation (c'est le chef qui décide) il n'a pas intérêt à la demander avant 3 mois...

Une malice fasciste

Pour continuer à tuer les ouvriers à petit feu, dans les vapeurs de soude, et les produits toxiques, pour que la « bonne marche » du travail ne soit pas troublée, la direction de Valentine a mis sur pied un dispositif digne des camps de concentration nazis.

a) à l'intérieur,

Elle a mis à sa disposition une armée de mouchards et de chefs

particulièrement choisis. Le chef du personnel est un colonel en retraite (ancien de la guerre d'Algérie).

Parmi les autres chefs, on trouve des anciens paras, des anciens de l'Indochine, des gendarmes, etc.

La direction a même ses entrées chez Focard et Marcellin. Ce qui lui permet de disposer en permanence d'une bande de gangsters recrutés dans les SAC (organisation gaulliste réputée pour ses coups de main et ses crimes en tous genres).

Eux seuls ont le droit de se promener où ils veulent dans l'usine et aux alentours, une matraque ou un pistolet dans la poche voir photo de « La Voix Populaire », journal du PC de Gennevilliers n° octobre 1970.

On retrouve la plupart de ces gens au Syndicat dit « autonome » construit de toutes pièces par la direction et qui concentre particulièrement ses pressions sur les travailleurs immigrés.

Mais la direction pense que ce n'est pas assez : elle fait suivre les travailleurs jusqu'à chez eux (un ouvrier s'est vu reprocher d'être resté 1/2 heures dans un café après la sortie du travail).

COMMUNIQUÉ

Au COMBAT SYNDICALISTE : Camarades,

Le Comité de Relations de la Fédération Anarchiste s'étonne que LE COMBAT SYNDICALISTE (numéro 550 du 8 avril) ait cru bon de se faire l'écho de la calomnie diffusé par tracts, par certains membres de l'ORA lors du gala du Groupe libertaire Louise Michel, selon des procédés qui frisaient la provocation:

Nous avons fait justice de pareilles affirmations par un rectificatif paru dans « Le Monde Libertaire » numéro 190 d'avril 1971 :

« La Fédération Anarchiste, qui a organisé avec ses amis pacifistes et libre-penseurs un meeting à la Mutualité sur la Commune de Paris, prépare plusieurs conférences qui auront pour objet de tirer un enseignement positif de cet événement considérable. Sollicitée de plusieurs côtés, elle a donné son adhésion à un comité qui réunit des gauchistes, des socialistes, des syndicalistes...

» Au cours des réunions préparatoires, elle s'est réservée le droit d'accepter ou de refuser de participer aux manifestations prévues. Elle n'a donc pas assisté au meeting donné à la Mutualité le jeudi 28 mars dernier. Lorsqu'elle donnera son concours à une ou plusieurs de ces manifestations et en particulier au défilé populaire pré-

vu, nos lecteurs en seront informés par notre journal, par voie d'affiches ou par communiqué de presse.

» Toute autre interprétation relève de la provocation due à un groupe qui, dernièrement profitant des manifestations envisagées à l'occasion du Centenaire de la Commune, essaya de réintroduire dans les milieux anarchistes un politicien bien connu, qui fut autrefois le cornac du sinistre Marty (le boucher d'Albi) et le liquidateur du mouvement anarchiste qu'il noyautait à l'aide d'une organisation secrète, suivant les meilleures traditions stalinienne. Mais nous sommes sûrs que nos lecteurs auront rectifiés d'eux-mêmes. »

Les délégués de la FA pour le Centenaire de la Commune.

Nous comptons sur votre bonne foi pour faire paraître cette lettre, à fin de dissiper cette confusion entre notre participation au meeting du 18 mars et le meeting du 14 mars que nous avons organisé avec nos amis pacifistes et libre-penseurs.

Nous pensons qu'avant d'ouvrir aussi inconsidérément vos colonnes à des informations ou à des attaques, vous devriez vous assurer de leur véracité.

Le Comité de Relation de la Fédération Anarchiste.

Paris 11-4-71.

LA REGLE DU JEU TRUQUE

Chaban, le porte parole du représentant des financiers bien connus, a causé. Aucune société — a-t-il dit — ne peut vivre sans règle du jeu. En société la règle du jeu, c'est la loi. Donc chacun doit obéir à la loi. Une démonstration pareille c'est sûrement mathématique, si ce n'est plus, c'est peut être ça qu'on appelle la logique moderne, nouvelle société, et tout, et tout. Pas de pot, si je ne comprends pas les maths, moi le jeu c'est mon fort, et là le chaban, il peut pas m'avoir !

Je jouerai pas avec un mec qui décide tout seul quelle doit être la règle du jeu !

Voici bientôt 100 ans Tolstoï n'admettait pas que l'on refuse la terre (et le reste) aux gens qui en ont besoin sous prétexte qu'elle « appartient » à d'autres alors même qu'ils ne s'en servent pas. A propos des impôts, on dit qu'il faut les payer parce qu'ils sont institués avec l'acceptation silencieuse de tous et sont utilisés pour le bien général. Tolstoï répond non. D'abord ils ne sont pas institués avec le consentement de tous et ensuite ils ne sont pas utilisés pour le bien de tous mais pour l'avantage d'un petit nombre.

La règle du jeu n'a pas changé depuis : tout le luxe à certains « La Première classe », la merde aux autres. La liberté — et même la licence — de fait à certains « La Dolce vita » et pour les autres : métro, boulot, dodo, avec la liberté de procréer pour perpétuer la race des esclaves.

Il y a trop de terre libre et inculte alors que d'autres s'échinent sur leurs quelques arpents ou s'entassent dans des camps de camping ou des cités dortoirs.

Il y a trop d'appartements libres ou à moitié vides, trop de places dans les premières classes et dans les avions, trop de centres de vacances, trop de yachts et de villas vides alors qu'à peine 25 % des Français (sans parler des travailleurs émigrés !) peuvent aller en vacances.

A qui vont profiter les impôts qui ont servi à construire le Concorde ?

Tout le monde se marre de notre mini système de petite frappe de Debré. Sauf les contribuables.

Compte tenu du fait qu'on ne peut pas prendre les margouillins qui nous gouvernent pour des imbéciles, force nous est donc, comme Tolstoï le disait, d'aller voir à qui ça profite.

On fait souvent grève chez Bloch-Dassault le constructeur des Mirages, mais lui n'a jamais eu d'ennuis pour se faire payer. Debré est large avec l'argent du contribuable réduit au silence par les CRS.

Lorsque l'Etat fait une offre — publique qu'il dit — pour la construction téléphonique ou pour les autoroutes, il n'y a jamais de grèves de la part des constructeurs, faut croire que l'Etat n'est aussi avare qu'il l'est pour payer les postiers ou les cantonniers.

Le bordel continuera ! dans les lycées, dans les facs, dans les usines et sur les routes ! n'en déplaie à Monsieur le Secrétaire de Direction Chaban et sa règle du jeu imposée par les CRS.

Outre le sabotage, vieux comme le monde, qui fait baisser les bénéfices du patron et permet à l'exploité de prendre sa revanche, il y a un autre moyen de baisser la nouvelle société de Chaban et consort. C'est une invention de jeunes, encore eux ! On se groupe en communautés, on vit avec le strict minimum : échec à la société de consommation. On ne travaille que le strict minimum, à tour de rôle et en faisant chanter les patrons : échec à l'esclavagisme. Ce qui autorise une formation prolongée, continue et garantit un emploi quand on en a envie : échec à la spécialisation forcée, déshumanisante et qui vous réduit à 40 ans à l'état de citron pressé.

Voici nos règles du jeu.

LE HENAFF

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

PARABOLE DE L'ANARCHISME

Je vois l'Humanité comme un troupeau enfermé dans un enclos. Au delà de la clôture, il y a de verts pâturages et la nourriture en abondance alors qu'à l'intérieur l'herbe est juste insuffisante pour le troupeau. Aussi, les bêtes piétinent le peu d'herbe qu'il y a et s'encornent dans leur lutte à mort pour l'existence.

Emu par leur condition pitoyable, le propriétaire du troupeau fit tout ce qu'il pu pour améliorer leur sort.

Il rassembla ses amis et leur demanda de l'aider à couper l'herbe hors de l'enclos pour l'amener à l'intérieur et nourrir le bétail. Ils appelèrent cela la Charité.

Puis, comme les veaux dépérissaient avant d'être utilisables, il fit en sorte que chacun reçoive une ration de lait chaque matin.

Comme les bêtes mouraient par

les nuits froides, il leur installa de belles étables bien sèches et bien ventilées.

Pour éviter que, dans leur lutte pour la survie, les bêtes ne se blessent trop gravement à coups de corne, il coiffa toutes les pointes avec des bouchons et, dans sa miséricorde, il réserva une partie de l'enclos pour les vieux taureaux et les vieilles vaches au dessus de 70 ans.

En fait, il fit tout ce qu'il pu imaginer pour améliorer le sort du bétail. Lorsque je lui demandai pourquoi il ne faisait pas la seule chose qui manifestement s'imposait, à savoir : détruire la clôture et laisser sortir le bétail, il répondit :

« Mais si je laisse sortir les bêtes, je ne pourrais plus les traiter ! »

Léon Tolstoï.

S.I.A.

Voici la liste des dons reçus et versés par le Conseil National pendant la période comprise entre le 1^{er} Janvier et le 31 mars.

Recettes pour secours aux nécessiteux

Rivera, Castelsarrassin, 13; Amis de Figeac, 90; Amis de Belarga, 25,80; Ripoll Salvador, 15; Made-moiselle Lamberet, 25; Antonia Frutos, 24; José Ulles, 10; Nardo Ferré, 15; Luis Paleo et Amis de Suède, 200; Section de Brest, 45; Mme Vallejo, 5; José Vidaller, 25; A. Alvaro, 10; Juan Castillo, 5; Amis de Chauffailles, 5; Cousin Louis, 50; Federico Arcos et Amis de Détroit (Canada), 66; Marcelino Martín, 50; X de S., 5,50; Magnani Remo, 5; Un maçon de Foix, 20; José Rafat, 50; Un groupe de vieux camarades de Munich, Allemagne Occidentale, 303,35; José Arufe, 23,90; Idalio Canillas, 20; Amis de Royan, 20; Gistau A., 20.

Total reçu dans le courant de trois mois .. 1 181 35
Le Conseil National a donné pendant la même période .. 1 170 00

Recettes pour les victimes de la répression

Amis de Foix, 200; Section de Toulouse, 100; Amis de Figeac, 30; Amis de Belarga, 21; Louis Paleo et Amis de Suède, 173,03; Tomaso Serra, d'Italie, 4; Section de Brest, 45; Federico Arcos et Amis de Détroit, 66,59; Amis de Cannes, 100.

Total recettes .. 739 62

Pendant la même période, le C. N. a fait les dons suivants :

Aux camarades italiens
en prison .. 500 00
Pro-Espagne .. 500 00

Total .. 1 000 00

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois .. 12 F
Six mois .. 23 F
Un an .. 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

20 MAI
1971
NUMERO 656
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

EN MAI, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT:

GREVES PARTOUT!

RENAULT - MOULINEX - R.A.T.P. - POLYMECANIQUE

La série de grèves en cours ou se terminant, que ce soient celles mises en première page par les journaux, ainsi que c'est le cas pour Renault, ou bien oubliées, telle celle de la Polymécanique, nous ont permis de faire un certain nombre de constatations qui confirment toutes les positions que nous avons prises jusqu'à ce jour.

1. La politique gouvernementale face aux mouvements revendicatifs

Devant faire face sur deux fronts, l'un, celui des revendications matérielles, l'autre, celui des revendications sociales, le gouvernement répond par une méthode politique d'ensemble qui permet, si elle est acceptée par les opposants de les intégrer au système social actuel, et sinon, d'agir avec suffisamment de doigté pour retourner les mouvements de solida-

rité éventuels contre les « violents ».

La méthode de la « règle du jeu » anihile la seule efficacité réelle des grèves : leur rapidité, leur mobilité, leurs possibilités de suivre les échelons de la répression patronale. A chaque opposition patron-ouvrier, s'interpose l'action gouvernementale par le biais de la règle du jeu, et le patronat en a si bien vu l'intérêt que le président du Directoire des entreprises Wendel-Sidelor a condamné ces derniers temps les violents qui n'acceptaient pas la règle du jeu.

Cette règle du jeu permet au gouvernement de n'intervenir que quand il en va de son avantage, sinon on laisse pourrir l'affaire. Cela s'est déjà vu, s'agissant de société semi-publique, dans le cas de la grève des pilotes de ligne, où le mouvement a pourri de lui-

même, et actuellement dans le conflit de chez Renault, où le gouvernement refuse de s'engager, ne voulant pas être responsable de la suite des événements. Il est toujours possible, après, de changer les directeurs.

2. La politique Cégétiste et les mouvements revendicatifs

La tendance du gouvernement à vouloir imposer une règle du jeu n'est pas pour déplaire au syndicat réformiste, particulièrement à la CGT. Considérant que l'implantation du parti communiste dans les organes administratifs du pays permettra à long terme, de profiter de cette règle du jeu, les dirigeants de la CGT l'acceptent de facto, tout en s'y opposant juste ce qu'il faut pour ne pas affaiblir leurs ouailles. Or cette acceptation tacite de la règle du jeu

jointe à la peur de voir les sections d'entreprise prendre trop d'importance dans la décision, et de ce fait risquer de développer un mouvement où on ne peut plus que perdre la face ou durcir ses positions, amène le syndicat à ne plus être un organe de lutte, mais un agent d'information de l'ouvrier et un tampon entre les explosions ouvrières et le patronat. Un syndicat, tel que la CGT, dont le PC est le maître tout puissant, ne peut se permettre de mener une action dure, car ce serait risquer une perte d'influence du PC sur la petite entreprise, l'artisanat, le commerce et les professions libérales.

3. Les actions revendicatives

La grève de Renault est un parfait exemple des conséquences (Suite en page III.)

GUERRE CHIMIQUE

(Suite du précédent numéro)

Débusquage d'abris souterrains

Pour se protéger des bombardements, les maquisards et la population rurale du Vietnam ont construit des abris dont les proportions varient considérablement selon qu'ils sont prévus pour une famille, un hameau ou qu'ils sont le point de départ d'un système de communications souterraines. Dans tous les cas les orifices d'entrée présentent le même aspect. Les troupes américaines disposent de machines capables de pulvériser dans ces abris d'énormes quantités de CS, avec des débits atteignant 1 kg par minute. Aucun masque ne protège réellement contre ces brouillards toxiques. Des centaines de familles portées disparues sont ainsi mortes dans leur abri qui leur a servi de tombe.

Opérations d'harcellement

Obus, mortiers, hélicoptères, permettent d'obtenir en un endroit bien déterminée des pertes élevées sans qu'il soit nécessaire pour la troupe américaine d'être sur place. Dans ces conditions, est-il possible de savoir contre qui le CS est utilisé : vieillards, femmes, enfants? Bien souvent, les obus et fûts explosifs font sortir les populations de leurs abris et ce qui s'ensuit : bombardements, tirs à balle, massacres ne relèvent peut-être plus, théoriquement de la guerre chimique mais en sont la conséquence directe. Lors de la Conférence de Genève concernant l'interdiction des armes chimiques, les anglo-américains ont fait savoir que les conditions d'un accord éventuel n'étaient pas réunies. Le seront-elles jamais? La connaissance des quantités de CS commandées pour l'armée US pour l'usage au Vietnam permet d'en douter.

Perspectives

Noam Chomsky, professeur à Boston, opposant notoire à la guerre du Vietnam pense que « jamais une puissance impérialiste n'a encore arrêté une guerre d'agression parce qu'elle s'est rendue compte qu'il serait injuste de la gagner. » Le 24 avril 200 000 manifestants à San Francisco, 200 000 à Washington, ont réclamé l'évacuation totale des troupes américaines avant la fin de l'an-

née. Les mouvements pacifistes seront-ils assez puissants pour infléchir la politique du gouvernement? Il est peu probable que les USA abandonnent leur domination en Asie du Sud-Est, la forme que va revêtir cette domination peut changer, tout au plus. Les grandes firmes chimiques, pharmaceutiques, industrielles réalisent des substantiels profits et constituent de groupes de pression bellicistes par définition.

Un nouvel élément justifie, aux yeux des industriels, la domination militaire : le pétrole. En décembre dernier, une loi a été votée à Saïgon; elle porte sur les investissements pétroliers. Actuellement, des discussions sont en cours entre détenteurs de capitaux privés, sociétés et pouvoirs publics quant aux assurances qui pourraient être accordées aux firmes intéressées.

Tous ceux qui croient à une fin prochaine du conflit pourront prendre connaissance des résultats d'une enquête menée par la revue « Industrial Research », dont les lecteurs sont des industriels influents.

Pensez-vous que la technologie militaire n'est pas du ressort de l'Université? Non, 60 %.

Pensez-vous que l'emploi d'armes chimiques et bactériologiques par les USA au Vietnam

soit justifiée pour : les destructions des révoltes? Oui, 65 %; la défoliation de zones de combat? Oui, 81 %.

Les USA doivent-ils se prononcer fermement pour la diminution des armes chimiques et bactériologiques? Non, 67 %.

Les USA doivent-ils continuer à fabriquer et à tester les armes chimiques et bactériologiques, même si elles ne devaient plus être employées? Oui, 89 %.

Ainsi milieux d'affaires et politiques tombent-ils d'accord pour « défendre le droit d'un peuple lointain à choisir le régime politique qu'il désire » (Nixon). A cet effet tout aura été essayé en Indochine : massacres, bombardements systématiques au napalm, au phosphore, bombes à billes, gaz toxiques, défoliants, herbicides, exécutions de prisonniers politiques, tortures, viols, déportations, destruction de minorités ethniques, la dernière invention (la vietnamisation) consistant à lancer les exploités les uns contre les autres ainsi que Nixon le déclare lorsqu'ils commentent l'agression menée contre le Lao : « Si les sud-vietnamiens ont subi de lourdes pertes, les estimations les plus modérées permettent de penser que les pertes ennemies ont été plus graves encore. »

Le révolutionnaire cubain, Che

Guevara a, semble-t-il, été l'un des premiers à percevoir la véritable signification de la guerre d'Indochine (discours du 23-12-63) : « Là-bas, au Vietnam, s'entraînent les forces qui pourront un jour réprimer nos guérilleros, les nôtres sur tout le territoire américain. On y expérimente toutes les nouvelles armes d'extermination et les techniques les plus modernes de lutte contre la liberté des peuples. En ce moment, pour l'impérialisme yankee, le Vietnam est le grand laboratoire où se préparent tous ces équipements dans la perspective d'un combat plus impressionnant si possible, plus important peut-être, qui devra se livrer dans l'arrière-cour de la possession coloniale dans tout le continent américain. »

Jean-Marie GARCIA

Bibliographie :

* « Les massacres, la guerre chimique en Asie du Sud-Est », Cahiers libres 179-180.

* « Pour quoi le Vietcong gagné ? », Gérard Chalion, Ed. Maspero.

* « Le Vietnam », Jean Chesneaux, Ed. Maspero.

* « La guerre contre l'Asie », « Le pouvoir américain et les nouveaux mandarins », Noam Chomsky.

A L'IMPRIMERIE GEORGES LANG

Un petit jeu qui n'a que trop duré

Syndicalistes ou délateurs ?

Dans le dernier numéro du Livre Parisien (n° 83), la CGT, dans la rubrique « Entretien Labeur », accuse nommément deux travailleurs de Lang, syndiqués à la CGT d'être membres des Comités d'Alliance Ouvrière (ce qui est d'ailleurs complètement faux) et de mener à l'intérieur de l'entreprise « une action de division et de dénigrement envers la CGT. »

Ces deux camarades sont donc prévenus qu'ils sont menacés d'exclusion, sans que la CGT, d'ailleurs, ne donne la moindre précision ou le moindre exemple de ce « préjudice causé volontairement aux intérêts du syndicat ».

Ainsi, en désignant nommément ces deux travailleurs « gauchistes », coupables en fait d'être trop combattifs et de donner du fil à retordre aux chefs et aux patrons,

les dirigeants de la CGT les livre à une éventuelle répression patronale.

Dorénavant, le patron pourra se passer des services de ses gardiens ou des flics, la CGT y suffit amplement.

Une fois de plus, la CGT vient de faire la démonstration qu'elle ne peut supporter aucune critique en son sein et qu'elle est capable d'aller jusqu'à la délation publique à l'égard de ceux qui ne partagent pas ses opinions.

Les dirigeants de la CGT ont bonne mine après cela de railler les travailleurs de Lang ou d'ailleurs qui se « retranchent derrière une romantique clandestinité ».

Entre les grands discours dominicaux de Ségué sur la nécessité d'une plus grande démocratie à l'intérieur du syndicat et les pratiques quotidiennes, c'est tout un fossé qu'il y a à franchir.

L'antiparlementarisme en tête à Bordeaux : 45 % des inscrits

Les politiciens de tout acabit proposent toujours des interprétations avantageuses des scrutins ; pourquoi ne pas faire de même ?

Ainsi, le « Monde », du 16 mars écrit :

« Le pourcentage obtenu par Monsieur Chaban-Delmas passe de 51 à 61. »

Qu'en est-il au juste? Voyez plutôt les chiffres :

Élections 1965 : Inscrits, 156 000; exprimés, 105 000; UDR, 51 000; Gauche, 48 000; Divers, Abstentions, 33 %.

Élections 1971 : Inscrits, 146 000; Exprimés, 81 000; UDR, 56 000; Gauche, 23 000; Divers, 2 000; Abstentions, 45 %.

La lecture de ces chiffres impose quelques remarques :

— La liste UDR du premier ministre, député, PDG, maire sortant, Chaban-Delmas, est élue grâce au tiers des inscrits.

— La Gauche, en 1965 avait présenté deux listes : P. C. et FGDS. En 1971 elle s'était unie, selon les consignes des chefs clairvoyants. On notait aussi la présence d'une liste révolutionnaire en permanence, trotskyste : Lutte Ouvrière. Allons donc, c'est la déconfiture pour tous ces pseudo-

socialistes dont le seul point commun est l'autoritarisme; perte sèche : 50 %.

— Les causes de cette perte d'audience des partis, qui s'appuient (et ne font que ça) sur les milieux populaires, sont multiples :

— De l'avis de beaucoup, la période transitoire de dictature bureaucratique du P. C. (nécessaire aux marxistes) commence à se faire longue : 54 ans pour la Russie. Le communisme n'est toujours pas en vue aux dernières nouvelles et ce n'est pas l'ouvrier russe qui aura un avis différent.

— Les trotskystes, anti-staliniens acharnés, en fait de communisme sont bien placés : n'ont-ils pas organisé en 1921, avec Lénine (et avant Staline) le massacre de la Commune de Cronstadt ? (1). Ces messieurs ne tolèrent pas que les ouvriers en particulier et le peuple en général gèrent eux-mêmes leurs usines et leur ville.

— Les sombres combinaisons politiques finissent par dégoûter les votants les plus impénitents. Songez, par exemple, qu'à Mérignac, banlieue de Bordeaux, le maire socialiste s'est adjoint deux

UDR pour battre le Parti communiste.

Tant qu'une élection aboutira à la nomination de chefs qui administrent, décrètent, agissent au nom d'électeurs — mais pas sous leur contrôle puisque ceux-ci doivent attendre 6 ou 7 ans pour les révoquer éventuellement, le nombre des abstentions augmentera car voter dans les conditions actuelles c'est démissionner. Voter, aujourd'hui ne peut intéresser que les chauvins bornés de telle ou telle secte politique et les gens

mineurs d'esprit qui s'imaginent que leurs affaires seront mieux gérées par des tiers que par eux-mêmes. C'est du suicide civique. L'utopique, voyez-vous, c'est l'esclave qui croit que son maître lui rendra la liberté, et si besoin est, lui donner l'instruction nécessaire pour se désaliéner.

J.-M. GARCIA

Syndicat des Employés de la R. P.

(1) Voir « La Commune de Cronstadt », chez Belibaste, Editeur.

La grève de « Jeune Afrique »

La majorité des ouvriers, employés et rédacteurs de l'hebdomadaire « Jeune Afrique », sont en grève illimitée avec occupation des locaux depuis le 11 mars 1971. A l'origine du conflit qui les oppose à la direction, se trouve le licenciement de 18 ouvriers de l'atelier de Composition (15 sont syndiqués CGT, dont 3 délégués du personnel et 3 délégués au Comité d'Entreprise).

En 3 ans, il y a déjà eu par rotation, plus de cinquante licenciements (sur une soixantaine de postes).

Dès le déclenchement du mouvement, les dirigeants de la Fédération Française des Travailleurs du Livre CGT et ceux de son principal membre, la Chambre Syndicale Typographique Parisienne tentent de négocier les licenciements en fixant les taux d'indemnités. Cependant, le 20 mars, la FFTL publie conjointement avec l'Union Nationale des Syndicats de Journalistes un communiqué de mise au point qui proclame un soutien à la grève et à ses motifs.

Malgré l'annonce de soutien de la FFTL la direction de « Jeune Afrique » a toujours réussi à imprimer et à diffuser des numéros pirates.

Les dirigeants de la Chambre Typo essaient de démobiliser les ouvriers grévistes en leur offrant des postes de reclassement; ils refusent de faire appel à la solidarité matérielle des entreprises du Livre en ne publiant pas les listes de souscription et répandent le bruit que la grève de « Jeune Afrique » est terminée.

Enfin, ces mêmes responsables négocient directement avec la direction de « Jeune Afrique » à l'insu des ouvriers grévistes.

Le 9 avril, ils signent avec le patron de « Jeune Afrique » un protocole d'accord entérinant les licenciements contre indemnités, sans l'avoir au préalable soumis aux grévistes. Ils proclament par la suite, la « grève finie ». Ils convoquent les ouvriers grévistes, tentent de leur imposer le protocole d'accord sous peine de sanctions.

Le 15 avril, ils menacent directement les membres grévistes de l'atelier (tous syndiqués OGT) qui rejettent le protocole du 9 avril.

Devant cette attitude arbitraire qui dénie aux grévistes le droit d'être pleinement associés à l'élaboration, avec le patronat, d'un accord satisfaisant leurs revendications.

Nous vous appelons à dénoncer ce comportement et à soutenir notre action.

Nous vous appelons à dénoncer droits syndicaux des travailleurs et leur emploi.

Votre solidarité est nécessaire pour notre victoire.

Les grévistes de « Jeune Afrique »

LIVRES

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

«La Commune de Cronstadt» (recueil de documents comprenant la traduction intégrale des Izvestias de Cronstadt .. 9 00

GRÈVES PARTOUT !

(Suite de la page I.)

qu'amènent la déviation des syndicats vers l'action politique. La crainte, d'un côté comme de l'autre, de voir les événements s'aggraver, mais en même temps la tranquillité d'esprit des directeurs de Renault, sur qui de toute façon les syndicats (tant qu'ils maintiendront leur contrôle sur les ouvriers) empêcheront la dégénérescence de la grève en grève véritable, sont caractéristiques de notre époque.

Il y a d'une part une poignée de jeunes qui ne savent pas parfaitement ce qu'est le syndicalisme, mais qui savent ce qu'est une action; et ils tentent de la mener. Et des anciens qui n'ont pas oublié se joignant à eux : c'est le départ, un atelier débraye. On s'oppose à la grille des salaires : on demande une augmentation.

Mais la CGT ne peut se passer de la hiérarchie, et l'augmentation d'une catégorie doit entraîner celle des autres. En même temps l'exemple est donné, et d'autres bougent.

Il faut donner la troupe.

Mais la troupe ne répond pas très bien : car elle veut aller au

delà des revendications classiques, et il faut la contrôler. Les syndicats sont ainsi pris entre deux feux : la pression patronale et la pression ouvrière. Pour s'en dégager, un appel est fait au Premier ministre, qui ne veut pas s'engager.

La partie est jouée, et les OS du Mans ont perdu la partie, parce qu'une clique dirigeante n'a pas voulu s'engager, risquer sa position politique.

4. En guise de conclusion

Il nous suffit de rappeler nos positions :

— Non respect de la règle du jeu.

— Dans une discussion tripartite, patron, représentant de l'administration, gréviste, la lutte se fait à deux contre un. Donc refus de l'immixtion de l'Etat.

— Non ingérence des affaires politiques dans les affaires sociales.

— Respect de la règle : œil pour œil, dent pour dent.

— Application intégrale de la solidarité, financière et autre.

MEETING DU 1^{er} MAI

INTERVENTION DU CAMARADE V. VIDAL

Que l'anarcho-syndicalisme soit la seule méthode de lutte viable dans le présent, et ayant l'avantage d'assurer la réussite de la révolution libertaire dans l'avenir, nous en sommes tous bien convaincus. Mais encore est-il nécessaire d'assumer quotidiennement notre action révolutionnaire, ce qui, dans le présent n'est pas toujours vrai, et que cette action révolutionnaire offre une cohérence telle avec nos principes qu'il ne soit pas possible d'y trouver une faille.

Les Martyrs de Chicago, ces huit hommes, ces huit libertaires dont le meurtre légal de cinq d'entre eux est à l'origine du Premier Mai, l'avaient si bien compris, l'avaient si bien mis en pratique leurs principes, que la bourgeoisie de Chicago profita de l'occasion offerte, les grèves sauvages des entreprises Mc Kormick, pour se débarrasser de ses gêneurs. Car quand elle ne peut gouverner par la ruse et la tromperie, la bourgeoisie utilise la force, qu'elle appelle loi.

Cette action libératrice, elle fut amorcée au siècle dernier par les bakouninistes et proudhoniens, déjà en butte aux réactions autoritaires. Nous devons la poursuivre. Or si nous nous trouvons en présence d'un renouveau de l'esprit libertaire, cet esprit libertaire est partout, sauf dans nos organisations, nous nous montrons de plus en plus incapables d'utiliser correctement nos organes de liaison, et d'en comprendre même parfois le fonctionnement. Et c'est à partir de cette situation organique déplorable qu'il faut amener l'esprit libertaire qui se manifeste dans tous les milieux, et particulièrement dans le nôtre, celui du travail, à nous rejoindre dans la lutte commune.

Nous nous trouvons dans une situation tout à fait comparable à celle des révolutionnaires des deux premières décennies qui suivirent la Commune. Mais notre Commune, à nous, ce n'est pas, quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense, ce mai 68, qui n'a été en réalité que la prise de conscience d'une génération nouvelle : notre Commune, à nous, c'est l'Espagne de 36-39, l'Espagne révolutionnaire.

En effet, de même qu'en 1871, mais cette fois dans un plan international, la guerre et le fas-

cisme ont sauvé le capital, ce qui a permis de sacrifier une génération, celle de nos pères, d'abord pour défendre une cause qui, quoique n'étant pas négligeable, n'était pas la leur, et ensuite de la mener dans une course au bonheur miraculeuse. La lassitude des guerres aidant, cela a bien marché, et le mouvement révolutionnaire a été décapité, tout comme il l'a été après la Commune.

Or, s'il est compréhensible que depuis cent ans le mouvement socialiste ait éclaté en un courant autoritaire et un courant libertaire, il n'est pas acceptable que depuis soixante dix ans le mouvement libertaire français passe son temps à se diviser et à se subdiviser, tout cela parce qu'au départ nos prédécesseurs, n'ont pas été capables, se trouvant face au problème : syndicalisme ou anarchisme, de répondre : anarcho-syndicalisme. Et chaque génération qui a succédé à celle-là, au lieu de se trouver intégrée dans une organisation assurant, par delà les idées, la continuité du mouvement, s'est trouvée devant une division qu'elle n'a pas su combler, et même souvent qu'elle a aggravée en imaginant des solutions nouvelles, donc des organisations nouvelles. A aucune d'entre elles, jusqu'à ce jour, n'est venu à l'idée que l'on pouvait concevoir une organisation unitaire où pourraient s'exprimer toutes les divergences de vue.

De la même façon, que la génération de 68 a rompu avec cette génération perdue (ainsi la désigne un de ses membres, Max Paul Fouchet) qui a subi la guerre et accepté le mirage social, et qui nous proposait, pour tout résoudre, d'attendre et d'attendre encore, en participant à toute sorte de sociétés, capitalistes, marxistes, social-démocrate, radicale, en élisant des députés pour qu'ils fassent ce qu'ils peuvent, les pauvres ! De la même façon, que nous avons rompu avec le rêve de cette génération-là, nous avons l'intention de rompre ce charme qui fait du mouvement libertaire une cacophonie incroyable.

Nous avons fermement l'intention de dépasser ces chapelles que nous avons trouvées en arrivant, et qui ont affaibli l'effort que nous avions fait. La tâche qui nous attend, d'abord, est de construire une organisation unitaire.

Quelle organisation?

Nous avons compris l'illusion matérialiste des années qui nous ont précédés. Nous avons compris l'impossibilité d'obtenir un résultat par les méthodes que proposait la génération de 45. C'est pourquoi nous ne demandons pas l'impossible. Nous ne demandons pas à des élus de faire ce que nous pouvons faire nous-mêmes, nous ne demandons pas aux accapareurs de la richesse sociale ce qu'ils ne donneront que contraints et forcés.

Nous voulons la révolution sociale, celle pour laquelle tant d'hommes sont morts, et qui n'a jamais pu, encore, vaincre. Nous sommes révolutionnaires parce que la révolution est la seule conclusion logique à un ordre social décadent, à un ordre social en décomposition : nous ne sommes pas de ceux qui sont révolutionnaires après 68 comme étaient existentialistes certains d'après guerre de 40.

Et, parce que nous sommes logiques avec nous-mêmes, cette révolution que nous voulons faire ne doit pas tomber dans l'erreur passée. C'est pour cela que l'anarcho-syndicalisme, synthèse de toutes les tendances révolutionnaires que le mouvement libertaire ait connues, représente leur aboutissement logique. C'est cette même logique qui nous conduit à penser que la lutte ne saurait s'organiser (je dis bien lutte, et non pas recherche individuelle, et non pas pensée, et non pas regroupements affinitaires) que la lutte ne saurait s'organiser en dehors d'organisations touchant le point faible du capital : les unités de production.

L'anarcho-syndicalisme est une méthode révolutionnaire, mais c'est en même temps plus que cela. Un anarcho-syndicaliste ne peut se contenter de dire : je suis anarchiste et je fais du syndicalisme. Il faut encore que les moyens employés pour faire du syndicalisme correspondent à la finalité du mouvement libertaire ce qui n'est pas le cas quand on milite activement dans un de ces trois mastodontes qui écrasent leurs adhérents sous le poids de leur bureaucratie : je veux parler de la CGT, CFDT et FO. La CGC, ça n'existe pas, pas plus que la CFT.

Et il faut, en plus, que les militants soient responsables de leurs

actes, c'est-à-dire que par leurs actes et par leurs paroles, ils construisent, pierre par pierre, la force qui doit détruire et permettre de remplacer la société actuelle.

L'actualité de l'anarcho-syndicalisme n'est plus à démontrer : sans qu'il en ait jamais été ouvertement parlé, les ouvriers des entreprises qui ont déclenché des grèves sauvages ces temps derniers, je pense à ceux de Ferodo, à ceux des usines Creusot-Loire, tout dernièrement aux grévistes de « Jeune Afrique », qui se sont opposés aux pontes de la Fédération du Livre, CGT, tous ceux-là ont agi en anarcho-syndicalistes. Ils ont compris que l'on ne peut espérer obtenir du patronat, par la négociation, rien d'autre que ce qu'il a décidé d'accorder. Il ne leur reste plus qu'à faire le pas suivant : rejoindre l'organisation, la seule anarcho-syndicaliste existante.

Face à la participation du capitalisme avancé, face à la cogestion proposée par les socialistes autoritaires (que cette cogestion se fasse avec l'Etat ou avec le capital ne change rien à l'affaire, et il est inutile de disséquer l'éventail autoritaire), face à cette autogestion toute biscornue que propose la CFDT (on peut se demander si ces gens-là ne voient pas ou refusent de voir l'autonomie absolue qui existe entre la véritable autogestion et l'Etat et les partis qui y sont liés), face à tous ces intérêts réunis encore une fois pour nous bernier, il nous faut présenter un front anarcho-syndicaliste uni, cohérent, connaissant parfaitement ses possibilités et ses buts.

Nous opposons à toutes ces illusions la seule possibilité de vie organisée et libre, celle qui découle de l'auto-organisation des unités de production et de consommation, et de la fédération entre ces unités. Et l'anarcho-syndicalisme mène à cela.

Nous menons, confondus, et c'est l'erreur de certains d'entre nous de considérer l'une comme primant l'autre, un combat légal et une lutte à mort. Nous combattons légalement le capital pour lui arracher les miettes qui nous permettent de vivre et de nous préparer à la tâche immense que représente la gestion de la production.

Nous luttons à mort contre l'Etat et le capital, si l'Etat est (Suite page V)

Actualidad española

CONTRARIANDO el deseo de las aves agoreras, en España fuerza reactiva queda. Lo «viejo», el pensar libre, el «librepensamiento» que antes se decía, no queda en el desván de los trastos invisibles, sino que aparece cada día un poco más en la conciencia y en la plaza públicas salvando al país del estanque pútrido en que falangos y carlistas trataron de sumirlo.

Hoy toda conmemoración de la época treintista, de los años treinta del siglo, absorbe más actualidad que la presunción imperante y guardiacivilada del régimen. El repúblico humilde y oscuro que tras un exilio digno regresó a la «patria» por sentimentalismo o moral abandono, hoy es objeto de curiosidad y a veces de interviús por parte de periodistas ávidos de conocer el interés de una vida lejana.

Es una verdad grande como los Picos de Europa que un heroísmo imbécil como el del militar que prefirió la muerte de su hijo antes que entregar las ruinas del Alcázar de Toledo, interesa muchísimo menos a la opinión, silenciosa o ruidosa, que la gesta terriblemente magnífica de la familia Seisdedos en un poblado llamado Casas Viejas. ¿Cómo una gente humilde, desconocida, pudo llegar a la altura del sacrificio para la redención del trabajador, proponiéndole la adopción social del comunismo libertario? ¿Comunismo libertario? Entonces ¿hay otro comunismo que difiere del marxista? Y el periodismo joven inquiera, indaga, divulga, y del fondo de las capas obreras surgen voces afirmativas diciendo: «Sí, existió eso, y sigue existiendo». Se verá en el día de la explosión antifranquista; se verá y comprobará que el comunismo propagado a troche y moche en los partes policíacos apuntan contra el comunismo a la española, el libertario, ascensión de las germanías de Valencia, de los comuneros de Castilla, de las comunidades gremiales de Cataluña, del municipalismo autóctono aragonés estudiado y recomendado por Costa.

Se verá que el foco libertario esencial concretado en Casas Viejas fue criminalmente extinguido por el pre-franquismo encarnado en la siniestra

figura del capitán Rojas, que en julio 1936 fue un fascista más de la «cruzada». Se comprobará, o ya se va comprobando en estudios actuales, que la fuerza progresista de España procede del hechizo de Pi y Margall, hombre imbuido de teorías social - federalistas emanadas de Proudhon. Poco a poco se va comprendiendo que el espíritu popular español no tiene nada que ver con la revolución de Lenin, Trotski y Stalin porque ya tuvo sus Kronstadt en Cartagena, Cádiz y Alcoy en 1873, con la adición magnífica de tres jefes de gobierno: Figueras, Pi y Margall y Salmerón, que prefirieron dimitir antes que mancharse las manos con sangre humana.

En España la idea popular no está muerta, sino acogotada. Trasluce a la vía pública a pesar de la propaganda sistemática de delegados comunistas y delegados de prensa del gobierno. Según éstos, toda reacción antifranquista deriva del Partido comunista, tesis que éste recoge sumamente complacido. Ya se vio cómo la revolución libertaria de las cuencas del Llobregat y del Cardoner y de Sardanyola-Ripollet los comunistas se la atribuyeron con descoco insignie en el extranjero. Actualmente España es como es, pero en ella no se vive exclusivamente de la mentira.

Precisamente examinando impresos de allá damos con una nota de tantas de las que expresan un estado de ánimo popular inextinguible. El ambiente ahí reflejado es ampurdanés y al cronista se le escapa una franqueza: «La gente de Rosas es de carácter abierto, sin prejuicios. Son ampurdaneses de sangre y de hechos. La tramontana se les llevó, hace mucho tiempo, a navegar por los mares del mundo. Y regresaron más tolerantes, ágiles e individualistas. Rosas es un país de anarquistas.»

Ya se había dicho igual de L'Escala, de Sant Pere, de Palamós, de Guixols, de Calonge, de todo el Ampurdán, en suma.

Con la adición de que Ampurdanes como el del Este ibérico los hay en el resto de España.

Guste o no guste a los totalitarios de diversos calibres, pero concordantes en la idea totalitaria.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 20 de Mayo de 1971.

DESDE MADRID

España vista por dentro

NOS duele repetirnos y ser machacones; pero para juzgar las burdas y rateriles manobras de las marionetas que danzan y bailan y hacen equilibrios en el circo español, no hay más remedio que repetirnos una y otra vez.

Se trata, ni más ni menos que de las elecciones sindicales, tema tan traído y llevado, que, de puro sobado, apesta.

Según nos informa la prensa, se ha hecho público ya el calendario oficial de las elecciones sindicales y aún no se ha publicado el texto de las normas reguladoras del derecho de reunión, que a mi entender no hace maldita la falta, ya que los candidatos son elegidos, por arte de magia, de antemano.

Sin embargo, en la mente del «insigne» don Francisco Casares, la ley sindical es un dechado de perfección, sólo alcanzable en una «democracia» como la española, sin «tacha»... y con menos «gloria». Y no son simples elecciones para cubrir cuatro vacantes, no; se trata nada menos que de elegir «seis cientos mil puestos electivos que integran la organización sindical española en sus diferentes niveles». A lo que añade el señor García-Ramal, sin titubeos, que dichas elecciones son una garantía para el Estado y su política social. La garantía más fructífera y eficaz colaboración, entre el pueblo hambriento y el harto Gobierno. Pero pasa que, como el hombre no es un animal perfecto, no todos los bipedos del circo español van de acuerdo, ya que las concepciones de unos difieren en gran escala de las concepciones de otros.

Se impugna contra las elecciones de consejeros provinciales celebradas en las provincias de Pontevedra, Soria y Zaragoza, por ilegales. Se usaron en ellas toda clase de amaños y trucos. Desde la coacción moral y material, hasta el asqueroso marrullero chanchullo. Como antes, continúa el mismo sistema del típico caciquismo. Así es que no vale la pena de cambiar de «molinero»...

Sin embargo, España evoluciona según los filisteos de alta alcurnia, tales como los profesores

a lo Muñoz Alonso y Juanito Picapiedras, ex-ministro de la guerra española, y asmático, que habita un destartado y modesto pisito en Madrid, y autor de «Sindicalismo y Autoridad», a todo trapo, hijo legítimo de la evolución regresiva, «cangrejeril».

La evolución no siempre es regenerativa, sino también degenerativa. A esta última se refieren el ex profesor y el ex-ministro cenetista, que todavía le dura el regusto del mando. Que nadie diga que no es un hombre hecho y derecho, de pelo en pecho, con infulas de mando seco y con garrote. Pero ahora, comido por el asma, sin poder levantar la voz ni hacer largos discursos, ya no le queda más remedio que coger el rosario y rezar en un rinconcito de su modesto pisito madrileño.

La reforma de la Ley de Orden Público, es el endurecimiento de ésta, en detrimento de las sanciones que las agrava, aumentando de retuque la potestad de los mandos, signo significativo de la evolución regresiva, que desmiente crudamente la empalagosa palabrería de los «cátulos».

En el sentido político los mandos españoles son una verdadera nulidad; y no digamos en el económico. En el económico es el no va más. Si algo se hace en este sentido, es gracias a las inversiones extranjeras. Los de «casa» no son más que máquinas traga billetes verdes, (de mil pesetas). Este es el último toque de atención para los cátulos con infulas de sabios y filósofos.

Los «cátulos» se preguntan en que consiste el truco de que el Gobierno gane siempre las elecciones. Pregunta vana, sin sentido, vacía de continente y contenido, y sin respuesta alguna, por archisabida. Por supuesto que en España no hay elecciones, sino «comedia».

SIMPLICIO

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNA DE CAL Y OTRA DE ARENA

El hecho es hartamente conocido en lo relativo a informaciones y reportajes hechos a cuenta de prensa extranjera en la España actual. Cuando se trata de publicaciones que aparecen con trayectoria liberal, se percibe en las informaciones de sus redactores o enviados especiales una cierta objetividad en torno a la que no es cosa de poner muchos reparos. Pero frecuentemente, ya descontado el hecho de que no vamos a pretender que en todo y por todo nos lleven el agua a nuestro molino, podemos notar que al hacer referencia a la realidad del país, en su psicología y conflictos sociales, se sacan a relucir tópicos manidos que nada de común tienen con la realidad. Y es entonces que se nos induce a considerar que como vulgarmente se dice, ofrecen al lector una de cal y otra de arena. O sea acertar a tocar el vivo de los problemas en algunos aspectos, en tanto que en otros, deliberadamente o no, se nos sale con bobadas de marca mayor.

Recientemente hemos podido leer en publicaciones que son consideradas de tono democrático, conocidas internacionalmente, absurdas aseveraciones relativas a España; ello unido a detalles de observación de una plausible objetividad. Particularmente, en uno de los periódicos aludidos, hemos notado toda una retahíla de consideraciones relativas a un supuesto exacerbado concepto del honor que late en el pecho del español; una interpretación de la dignidad llevada a un grado superlativo... Todo ello, a la postre, no obstante el entrar en la categoría de tópico ya archisabido, no tendría importancia si a ello no se hubiera agregado un dislate de tomo y lomo.

Se nos ha salido diciendo que el pueblo español, cuando a raíz del proceso de Burgos, se levantaron oleadas de protesta, internacionalmente, y de un modo particular en Francia, el honor y la dignidad del español se pusieron en vilo, y la reacción se dejó sentir enseguida, desarrollándose a través de España manifestaciones espontáneas de adhesión al dictador. La mentecatez de una tal aseveración salta a vista. Quien diga o crea de buena fe en ello ha de pasarse de ingenuo para llegar a tonto perdido. Quien tenga unos adarmites de

conocimiento, si no es fascista, o trata de hacerles el juego a los fascistas, por inconfesadas conveniencias, ha de saber el modo que usan todos los dictadores manejando a sus corifeos, para organizar manifestaciones espontáneas. Se ha contado la forma de coaccionar a dicho efecto, empleadas por Mussolini y por Hitler; se ha referido igualmente con toda suerte de pormenores, como el franquismo lleva a cabo una comedia espectacular de tal naturaleza. Y ahora viene a cuento la anécdota de aquel monarca al que le decían, en son de halago, que notara como a su paso se percibía la alegría popular. A lo que, en un rasgo de sinceridad, respondió el monarca que mayor sería la alegría popular el día de su muerte...

HOMBRES DEL PORVENIR

Estos días uno ha podido comprobar un contraste hartamente elocuente en lo que hace referencia a la formación física y mental de la juventud. De la juventud que lógicamente no puede de ella desinteresarse el libertario, ya sea joven o bien lleve a costas los años de Matusalén: Es como un raudal de esperanza que se tiene, anhelo de que una promoción de gente moza, amplien, desarrollen acrecentadamente las ideas que uno ha sustentado a lo largo de la existencia.

En la revista «Destino» hemos podido leer un reportaje donde se nos ofrecen pormenores del modo en que han sido tratados durante años y años los pupilos de un asilo, internado de niños sin padres ni familiares, existente en Barcelona. Ambiente de cuartel; aridez en el trato, rigor sistemático en las reprensiones por motivos fútiles; vivir monótono con el ansia puesta en el ambiente de la calle, como pájaro que en la jaula se desespera anhelante de libertad, deseoso de volar sobre los prados y saturarse del verdor del arbolado. Muchachos, seres en la primavera de la vida, vigilados por unos tipos con mentalidad de cabo de vara. ¿Qué conocimientos, qué consistencia moral ha de poder cimentar un ambiente de esta naturaleza?

En el último número de «Tierra y Libertad», o sea el correspondiente al mes de abril, hay un trabajo que reviste, por el tema que abarca, excepcional interés. Lleva como título: «El Anarquismo

como manifestación espontánea». Lo firma un estudiante, Arturo Rivas. Acompañan al texto unas bonitas fotos de Ursula Bernath. La aludida realización que se nos dice constituye «un orden verdadero, sin reglas ni leyes», está ubicada en país mejicano. Leemos: «A la entrada de la ciudad de Cuernavaca se encuentra una de las obras más bellas y humanitarias que ha hecho el hombre en esta parte de la República y que, por el orden natural de que goza y la plena libertad en que viven sus miembros, muy bien puede citarse como ejemplo ácrata. Se trata de la comunidad Nuestros Pequeños Hermanos, donde 1.500 niños y jóvenes de todas las edades reciben albergue, sustento, y asistencia pedagógica.»

Se nos dice que la citada comunidad fue fundada hace 16 años por el religioso norteamericano Guillermo Wason. Nos enteramos que Nuestros Pequeños Hermanos vive de los donativos que provienen de Méjico y de otros países. Al parecer se trata de donativos anónimos, y se puntualiza que no reciben ninguna ayuda ni por parte del Estado, ni por parte de la Iglesia. Los mayores enseñan a los más pequeños todo lo que afecta a los usos de aseo y de la vida normal. Prosigue el reportaje: Tienen carpintería, talleres de cerámica y artesanías, donde los muchachos que no desean hacer una carrera universitaria pueden aprender a ganarse la vida por sus propios medios el día que dejen ese maravilloso hogar.»

Inducidos al sentimiento de la libertad y de la responsabilidad, la Comunidad tiene sus puertas abiertas para que de ella puedan salir quienes se consideren con motivos para la desertión. Pero el ambiente les es grato hasta el extremo de que representa en el horizonte de su vida un hogar henchido de cariño para todos y entre todos. De ahí el que no obstante el ir de ceca en meca, en plan de paseo o de competiciones deportivas con jóvenes de otras partes, nadie abandona lo que en todos los sentidos estima y enaltece. Hay la particularidad de que son dos religiosos quienes llevan la orientación. Pero el autor del trabajo manifiesta que es muy relativa la influencia que en el orden religioso dejan sentir en el ambiente.

La obra y su desenvolvimiento han de ofrecer indudablemente particularidades de sumo interés

ya que una de las figuras intelectuales de nuestra época, el profesor Erich Fromm, el autor de «Psicoanálisis de la sociedad contemporánea», «Más allá de las cadenas de la ilusión», «El miedo a la libertad» y otras obras discutidas y traducidas a todas las lenguas cultas, visita la Comunidad, observa sus peculiares características y piensa acerca de lo observado en Nuestros Pequeños Hermanos publicar un libro.

El contraste entre la repelente organización educativa que nos relata la información de «Destino», y que en realidad es lo más corriente en todas partes, y el experimento educativo que se desarrolla en Méjico, es de tal magnitud que huelgan los comentarios al respecto de lo que ha de tener mayor importancia educativa. En particular para quienes tenemos una formación ácrata y que, por serlo, estamos en el caso de reconocer el valor que tiene la educación para la importancia que puedan revestir en sus funciones sociales los hombres del porvenir. He ahí algo que deberíamos de estudiar detenidamente los libertarios. Estudiarlo e ir a la realización de ensayos, de proyectos de esta naturaleza. Algo para debatirse inteligentemente en comicios internacionales. Y no es de creer que la puesta en práctica resultara un empeño inabordable.

EL IDEALISMO DE GONZALO ARIAS

Discrepar, estar en contra del régimen franquista es, por supuesto, algo bien distinto de actuar, de arrimar el hombro en tareas de oposición clara y contundente. Se podrá o no ser copartícipe de la acción antifascista de «el hombre a la pancarta», del pacifista unido a los objetores de conciencia, pero merece respeto de los hombres de dignidad el impulso idealista de Gonzalo Arias, del que se ha hablado bastante estos días pasados. A su manera, siente un ideal: el de una España en donde prevalezcan las libertades cívicas elementales que existen en todo país donde no impera el brutal totalitarismo. No se trata de discutir el alcance de su ideología. Lo importante es que nos da la sensación de ser un hombre consecuente con el pensamiento y con la acción. Si todos los que piensan en contra del franquismo hicieran algo en contra se ensancharía la base de los opositores, que es en definitiva lo que interesa.

SALVADOR SEGUI: Panorámica y fuerzas represivas

por JOSE VIADIU

EN sus inicios de militante obrero la situación del proletariado español era francamente deplorable. Existían algunas asociaciones obreras, de carácter indefinido ideológicamente, que entonces se denominaban sociedades de resistencia. Restos de tipo feudal imperaban en todas las factorías. Era normal que en los talleres pequeños el trabajador no tuviera horario fijo y que si lo tenía era el que indicaba el patrono. Existían varias colonias fabriles, como la de Rosal, en Berga; la de Sedó, en Esparraguera; la de Godó, en Barcelona. Y así docenas más. En estos antros imperaban en exclusivo los designios del amo. Solían tener sus guardias especiales, al margen de las autoridades especiales, que estaban igualmente a su servicio. Por ejemplo, en el feudo de Godó, o sea «El Cànem», enclavado en el Pueblo Nuevo, trabajaban centenares de mujeres que se presentaban en cada turno y que el capataz escogía las de mayor capacidad productiva y el resto debía volver a sus casas en espera de mejor suerte para el día siguiente. Las que lograban trabajar percibían un salario promedio de diez pesetas por semana, cuya labor consistía en doce horas diarias de lunes a sábado.

En las ruralías la cosa era peor. El trato que recibía el campesinado se traducía en hambre auténtica. En Cataluña la tierra estaba bastante repartida, o sea que no existían grandes concentraciones. Estaba muy difundida la «rabassa morta»; se trataba de una especie de contrato por el cual el dueño de la tierra (por lo general inculta) concedía al campesino su dominio útil por el tiempo convenido, pero éste venía obligado a plantarlo de cepas, labor que, antes de rendir, llevaba varios años. Al producir, la renta anual se satisfacía en una dracónica entrega de frutos a favor del propietario, quedando los residuos para el trabajador. Concluido el tiempo del convenio la tierra revertía a su dueño, el parásito que nada había hecho para mejorarla. No obstante, el pauperismo era mucho más acentuado en otras latitudes. Las regiones más miserables fueron Andalucía, Extremadura, Murcia, Galicia, etc., donde el trabajador sólo alcanzaba empleo unos meses por año, durante las épocas de siembra y cosecha. Buena parte de la tierra rentitiva estaba en manos de terratenientes que no la hacían producir, dedicada a cotos de caza

(para diversión del señoritismo) o en ganaderías de reses bravas (para el cultivo de la *fiesta nacional*), mientras el campesino estaba sediento de tierras y por tal causa vegetaba en situaciones verdaderamente desesperadas.

Ello explica más que las propagandas de los anarquistas, la serie de agitaciones que tuvieron lugar desde principios de siglo, donde más que luchas sociales son conatos de rebeldía para poder subsistir. En repetidas ocasiones era de ver a la guardia civil e incluso al ejército patrullar por los sitios más inhóspitos para contener a los pueblos famélicos que, hostigados por el hambre, se lanzaban por las huertas, sembrados y montes en busca de algo para comer. Esta alucinante miseria se relaciona a la vez con las emigraciones masivas del campesinado hacia las capitales. A veces bastaba el desfile de una familia para que en poco tiempo no quedara ningún habitante en el pueblo, proporcionando así carne barata a la industria de las grandes poblaciones. Para tener en mente la tragedia sufrida por los trabajadores del agro español no hay más que repasar la lista y el carácter de los sucesos ocurridos en este lapso cuyos hechos más representativos tuvieron lugar en Jerez de la Frontera, Cenicero, Alcalá del Valle..., con su retahíla de víctimas y cuyos sucesos dieron lugar a que se hicieran grandes campañas de solidaridad para la liberación de los presos.

Frente a esta situación de un pueblo depauperado y misero, humillado y maltrecho por el despotismo autoritario, aparecen los sindicatos cenetistas que enfrentan sus baterías a una burguesía primaria, egoísta, que considera inviolable su carácter de amo posesivo. De ahí que mientras se iban intensificando las demandas proletarias, cuando se acentuaban las huelgas, al intensificar el trabajador su derecho a una vida digna, burgueses y terratenientes iban perfilando sus planes de defensa y ataque. Los patronos organizaban sus propios organismos y convertían a viejas instituciones, incoloras en el sentido de la lucha social, en fuerzas activas a su servicio frente a las aspiraciones proletarias.

Entre estos organismos figuraban el Fomento del Trabajo nacional (esto sólo en Cataluña) que de institución al servicio del desarrollo industrial, la convirtieron en centro de actuación represivo, haciendo que interpusiera su

influencia para el nombramiento de autoridades represivas. Según rumores de la época, de su seno salió la propuesta de nombrar a Martínez Anido gobernador de la capital catalana. La «Lliga Regionalista», feudo de Cambó y Ventosa, partido político donde confluía toda la plutocracia catalana y enemigo número uno de los trabajadores organizados. El Instituto Catalán de San Isidro, que ejercía el control de la vida rural y cuidaba de ahogar todo intento de rebeldía del campesinado. El «Somatén», organismo de antigua tradición al servicio del «orden», o sea que se dedicaba a la caza de ladronzuelos, al que transformaron en un cuerpo de delación, en un elemento antihuelguístico, pues no había el más insignificante conflicto obrero que no aparecieran los señores «Esteves», carabina al brazo, dispuestos a ametrallar todo intento de protesta de los trabajadores.

Desde luego figuraban en el primer plano represivo las autoridades oficiales que estaban siempre y en todo momento al servicio de los poseedores, de los dueños de tierras e industrias. Estas consistían en el ejército, cuyas principales batallas las ha librado siempre contra el proletariado inerte y que en el momento inquietante o grave para el capitalismo, asumía la máxima autoridad, declaraba el consabido Estado de sitio para a continuación meter en la cárcel a todo bicho viviente y así aplastar toda huelga o conflicto por justo que éste fuera. Otra institución altamente nefasta, de negra historia, donde se controlaba la más abyecto de la naturaleza humana, era la guardia civil. Sus elementos se reclutaban en los parajes más miserables a fin de que su inconsciencia y su analfabetismo los convirtiera en impermeables a cualquier inquietud social. Todo militante obrero anarcosindicalista había recibido molestias, asechanzas o torturas de estos seres despreciables. Los elementos activos de nuestros organismos, residentes en pueblos o poblaciones de cierta importancia, en toda la España proletaria, sabían lo amargo que resultaba tener que presentarse periódicamente al cuartel de la guardia civil a firmar su acto de presencia, seguido de interrogatorio y maltrato de obra.

Por si esto fuera poco quedaba aún por reseñar la labor de la patronal, con la creación de sus bandas de pistoleros. En sus primeros tiempos éstos fueron reclu-

tados entre los mismos policías. Bravo Portillo tuvo la primacía de obrar como policía y como pistolero de los patronos. Individuos de su banda fueron los que asesinaron a Pablo Sabater (el Tero) y a Castillo, figurando ambos entre las primeras víctimas del terror patronal. El mercenario policía no tardó en ser suprimido físicamente, así como el confidente Villena, dando paso a su sustituto el aventurero barón de Koenig, figura enigmática, que siguió la línea homicida de su predecesor, siendo ambos pagados con fondos de la Patronal. Las figuras más representativas de la virulencia patronal, o al menos las que dieron la cara, fueron Miró y Trepas y Félix Graupera. Este, luego fue uno de los principales responsables en declarar el lockout contra la CNT, que duró varias semanas, sumiendo en la miseria a miles de hogares proletarios. Por cierto que, en pleno conflicto sufrió un atentado que entonces se supuso si fue efectuado por elementos de sus propios asalariados, puesto que se les había retirado el sueldo y la protección, y tomaron venganza contra quien les había incitado a cometer toda clase de desmanes, violencias y crímenes.

El proceso terrorista autoritario de la época descrita asume su culminación en el periodo Anido-Arlegui (mancuerna de generales asesinos, honra y prez del ejército nacional y dignos precursores del más eminente matarife entre la militarada española: Francisco Franco) con la creación de los llamados Sindicatos libres, que jamás fueron ni lo uno ni lo otro. Los dirigentes de este engendro, los que figuraban como elementos representativos, eran pura y simplemente criaturas nominadas en contubernio por el gobernador, jefe de policía y presidente de la Patronal, de quien recibían su sueldo correspondiente, quienes a la vez cuidaban de reclutar entre presidiarios y gente de mal vivir sus bandas de asesinos. Repetidas han sido las referencias hechas de este proceso luctuoso que costó centenares de víctimas. Todos los procedimientos más bestiales y los más bajos instintos fueron empleados para atajar, para hundir a la CNT y al movimiento anarcosindicalista.

Basta esta breve panorámica para que el lector tenga una noción aproximada de cómo marchaban las luchas sociales en los momentos que Salvador Seguí y compañeros de lucha desafiaban toda clase de peligros en defensa de un concepto más digno de la vida humana.

AQUI Y AHORA

El inevitable señor Tartufo

HACE poco hablábamos de la «objetividad» de la prensa española en general, tanto en lo que se refería al interior como al exterior y en todo aquello cuanto toca. Hemos de volver sobre el tema a riesgo de que se nos tome por machacones y con la evidencia de que no aportamos nada nuevo a la cuestión. Pero es que el régimen franquista es una monótona sucesión de idénticos motivos, un «cauchemar» itinerante que obliga, consecuentemente, a ofrecer una información lo mismo de unívoca y tediosa. Por ejemplo, si decimos que la prensa, la radio y la televisión españolas no son únicamente inobjetivas — lo cual sería un impasable eufemismo —, sino farisaicas, hipócritas, deformantes y tendenciosas, ya lo hemos dicho todo. Esto es la pura verdad. Mas nuestra misión informativa también habría de terminar en tal punto y hora. Lo reiterativo, pues, reside tan sólo en la propia indole de los medios informativos españoles y sus ridículos pujos moralistas o moralizantes. Y la variedad, si la hay, la imponen los acontecimientos de todo tipo que ocurren en el mundo.

En la España franquista se viene cumpliendo a rajatabla el dicho de «llámalo antes que te lo llamen». Pero tal mecanismo de autodefensa se nos antoja, por lo viejo y sabido, de una inoperancia y candidez supinas. Teóricamente, al menos. Porque siempre existe un gran número de personas muy accesibles al impacto psicológico de la persistencia, y adormecidas por la insistencia de la percusión, llegan a creer cuanto se les dice y a comulgar con ruedas de molino. De donde se deduce que si el método es antiguo, no ha perdido del todo su eficacia. A pesar de ello es preciso reconocer que, modernamente, se hace cada vez más insostenible tal método de estupefacción de las mentes, pues en el caso concreto de España, los españoles que de verdad desean estar mejor informados tienen medios suficientes para que así sea. Naturalmente, para eso se requiere desearlo, y después, intentarlo. Luego existen las mentes más lúcidas, aquellas que piensan por sí mismas, que ven más allá de sus narices y que son las que se encargan de informar al resto y de inducirle a sacar, por se, sus propias conclusiones.

La información española tiene dos vertientes: la que se limita a dar una versión deformada de las noticias según llegan de los teletipos, y aquella otra que consiste, mediante artículos, editoriales y

ensayos en crear un estado de opinión. Esta es la más peligrosa. Y lo peor de todo, con ser esto ya bastante, es que la mayoría de lo que se escribe o dice es escrito y dicho por personas indocumentadas que desconocen casi por completo la materia de que tratan, y si se me apura un poco, les cuesta trabajo situar en el mapa el lugar donde sucede lo que critican y deforman. Una desaprensividad tiene más que ver con el Código Penal que con la falta de ética profesional. Es sencillamente criminal y alevosa. Esta clase de gentes son las que se apresuran a calificar de inobjetiva a la prensa extranjera cuando se trata de sacar a la luz los trapos sucios de la propia casa.

Aquí nadie es racista, al menos de boquilla. Pero la realidad es muy otra. Las cuestiones candentes del pueblo negro, sobre todo las de Africa, se enjuician de un asqueroso y solapado modo paternalista. Primero hablan de independencia, si; de autodeterminación, si, pero inmediatamente relacionan, como quien no quiere la cosa, la independencia con el crimen, con el asesinato, con la crueldad, con el canibalismo de los pueblos de Africa. Se hace ver que se desea la emancipación de ellos, por un lado; pero por el otro se induce a pensar que no están preparados y que pese a la buena intención de los blancos se impone «todavía» la tutela de éstos mediante sus «democráticas» instituciones en orden a evitar el terror y la desmandada. Unas instituciones que nada tienen que hacer para evitar el terror porque el terror ya está en sí mismo institucionalizado, perfectamente legalizado en sus leyes. Claro es que, en lo posible, sin sangre y sin ejecuciones, para no llamar demasiado la atención. Y así, por ejemplo, hubo diarios madrileños que pidieron insistentemente la intervención de las naciones «civilizadas» en la República de Guinea con motivo de los sucesos allí acaecidos. Posiblemente, estos diarios que tanto velan por la «civilización», desean que Guinea se convierta en una República tan aséptica y democrática como las de Angola, Rhodesia o Suráfrica, la última de las cuales ha sancionado legalmente como «inmoral» el matrimonio entre individuos de distinta raza, es decir, entre blancos y negros, o entre blancos y cualquier otra raza a la que les peta poner el veto.

A estos moralistas y demócratas

de nuevo cuño parece que se les olvidan muchas cosas en el tinte-ro, y si no las olvidan, las tratan con sospechosa benevolencia. Olvidan, por ejemplo, las masacres de My Lay y el asesinato colectivo del pueblo vietnamita; olvidan los crímenes todavía cercanos de los nazis, los llevados a cabo en Biafra, los actuales de Grecia, Brasil y tantos otros que no llegan a conocimiento del gran público. Pero, claro, todo eso está perpetrado por blancos, por los defensores de la civilización contra la barbarie, por los sostenedores del «mundo libre». Amigos míos, eso está plenamente justificado; no hay opción: o la «libertad» o el terror. Estos blancos de sangre blanca sienten escrúpulos de ursulina ante las esporádicas revueltas de los negros en defensa de su emancipación y supervivencia, pero nada les dice su conciencia de las decenas de millones de seres asesinados legalmente, a sangre y fuego, con sadismo y regodeo por la privilegiada raza blanca, la poderosa raza blanca que tantos siglos de civilización lleva a sus espaldas.

Por mucho que se diga y despotrique nadie podrá dejar de ver este vergonzoso y vergonzante racismo que inútilmente se trata de disfrazar con el espejuelo de la caridad y la libertad o con la falsa panacea del mal menor. Y la justicia se ve doblemente escarnejada al transgredirla, no sólo en la carne de las personas de una misma raza, sino también, y por vía legal y deliberada, en las de raza distinta. Hasta tal punto es cierto el racismo latente en España, que un ejemplo no por trivial menos trascendente, lo pondrá de manifiesto en lo que sigue. En un teatro de la capital madrileña, en el que se celebraba un festival internacional, la gente se quedó con la boca abierta cuando una bella joven negra («una virgen rubia», se dijo) fue autorizada a exhibirse como su madre la parió. ¿Hubiera sido concebible este espectáculo en España de tratarse de una joven blanca? En modo alguno, a no ser, claro está, en un local subrepticio vocado a la pornografía, pero jamás en un festival cara al público y expresamente autorizado. De donde se sigue que este impudor de las autoridades, como el de muchas personas individuales, es el mismo del que hacían gala las damas de los Estados del sur de Norteamérica, cuando se desnudaban ante los esclavos varones de la negritud con la misma indiferencia que podrían hacerlo

ante un perrito de lanas. La evidencia es patente; el negro no era ni es una persona. Y el pudor sólo es privilegio, o lo que sea, de las personas. Otros detalles menudos evidencian asimismo el racismo, por ejemplo, las palabras triviales de un presentador de televisión cuando anuncia: «Ahora van a ver y oír ustedes al o a la cantante de color...» En los documentales sobre Africa en la televisión se puede ver a diario a las mujeres con los pechos, cuando menos, al descubierto. Tal cosa sería inadmisibile si se tratara de mujeres blancas.

Estamos, pues, ante un caso de tartufismo informativo que revierte sobre hechos políticos, sociales y racistas en inextricable maraña. Todo ello bajo el travesti del humanitarismo, de la piedad; invocando derechos y solicitando su defensa a la hora de la demagogia, pero pisoteándolos a cada paso a la hora de la verdad. Todo es mendacidad, descaro, hipocresía y desvergüenza en estos nuevos filibusteros de la humanidad. ¿Cómo puede extrañarse nadie de que los pueblos de Africa luchen por su independencia y cometan actos violentos propios de toda lucha si nadie se extraña de los crímenes cometidos por la imposición, la tiranía y el imperialismo de las potencias de raza blanca? Pues hay mucha gente que se extraña, quizá esa clase de gente que aún piensa en Africa como «en una merienda de negros». Pero el más grave delito pesa sobre aquéllos cuyo deber es informar con objetividad, de aquéllos para quienes ser periodistas significa, o debe significar, ser un testigo de la verdad y de su tiempo, y ante todo ser honrado y estar en paz con su propia conciencia.

Por nuestra parte, si los pueblos de Africa empiezan a despertar de su letargo, no podemos por menos de acoger con esperanza y fraternidad ese despertar. Bastante tiempo han estado prestando su sangre y sudor a los vampiros del capitalismo. Pues como dice Aimé Césaire, uno de sus poetas: «Londres, París, Nueva York, Amsterdam, todas esas ciudades nos rodean como lunas victoriosas. Pero repasad y ved cuánto de su tranquilidad, de su gravedad y equilibrio, cuánto de su actividad ruidosa nos deben a nosotros. Repasad y ved cuánto miedo, cuánto nerviosismo, cuánto pánico y tortura fueron necesarios de nuestra parte, cuántos

por **Juan Español**

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, ilustraciones de interés 12 00
 «Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeaante Pike 11 00
 «La revolución sexual», Wilhelm Reich 21 00
 «Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan 12 00
 «Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard 18 60
 «La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tetens 15 00
 «Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo 24 00
 «Grado elemental (poemas)», Angel González 4 00
 «Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray 20 00
 Idem, idem en francés 9 90
 «La confesión» (L'Aveu), Arthur London 20 00
 «La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante 48 00
 «Los anarquistas», James Joll 18 00
 «La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún 45 00
 «Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis) 6 00
 «El pensamiento político de Castela», Alberto Minguez 15 00
 «La huelga», Isabel Alvarez de Toledo 16 00
 Id. en francés «La grève» 21 00
 «L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline 57 00
 «La Revolución desconocida», Voline (en español) 20 00
 «Mediterrané Rouge (Un nouvel empire soviéti-

dijas de mi cráneo. Sube, sube, la negra oleada sube. Sube de lo profundo de la tierra. Oigo olas de gritos, huelo pantanos de olores animales y una tormenta de pies desnudos espumea. Hay un hormiguero de pies siempre nuevos que bajan de los montes...»

Servicio de Librería

que?)» 23 00
 «Qu'est-ce que la propriété», Proudhon 6 00
 «Louise Michel» (biographie), Edith Thomas... 33 00
 Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56

FIESTA DEL LIBRO LIBERTARIO

PRECISIONES:

Tendrá lugar en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris (20^a), Metro Avron o Buzenval, el 6 de junio durante todo el día.

Exposición de libros para la venta, y otros en ejemplar único y valioso no aptos para ser comprados.

Exposición de Prensa y de números extraordinarios de «Tierra y Libertad», «Solidaridad Obrera» y «Umbral».

Todas las editoriales libertarias están facultadas para enviar sus producciones en muestrario o en cantidad modesta. De lo vendido les será remitido el importe, y de lo solicitado nota les será también servida.

Toda compra directa en la Exposición del Libro Libertario será distinguida con el 10 por 100 de descuento. Los encargos recibidos por correo gozarán del mismo beneficio del 1 al 6 de dicho mes de junio.

Los autores clásicos en lenguas francesa y española figurarán en la Exposición de libros: Igual presencia de la literatura producida por autores de renombre universal. Se admitirán encargos.

La mañana del día 6 el joven Amado Marcellán disertará sobre la influencia de la literatura libertaria en el pueblo, particularmente en la juventud española. Por la tarde habrá espectáculo a cargo de un elenco artístico encabezado por el excelente tenor Carlos Mendia.

Ultima contribución recibida: la obra completa del profesor en lexicografía y taquigrafía, Albano Rosell, compañero colaborador en nuestra prensa con el seudónimo de «Nano de Sabadell».

Tómbola de la Fiesta del Libro

6 de junio 1971, durante la Fiesta

Lista completa de premios:

- 1.º «L'Homme et la Terre», de E. Reclus, 6 tomos.
- 2.º «Encyclopédie Anarchiste», muchos autores, 4 tomos.
- 3.º «Obras completas» de Blasco Ibáñez, edición lujo.
- 4.º «Obras de García Lorca», ed. lujo.
- 5.º «Obras completas» de Amado Nervo, ed. lujo.
- 6.º «Obras completas» de Cervantes Saavedra, ed. lujo.
- 7.º «Obras completas» de Ciro Alegria, ed. lujo.
- 8.º «Obras completas» de Rosalía de Castro, ed. lujo.
- 9.º «Ciclo poético» de Juan Ramón Jiménez, ed. lujo.
- 10.º «La Novela picaresca española» (clásicos), ed. lujo.
- 11.º «Obras completas» de Ramón de Campoamor, edición lujo.
- 12.º «Obras de Rabindranat Tagore», ed. lujo.
- 13.º «Obras completas» (3 tomos) de Rafael Barret.
- 14.º «Historia de las literaturas antigua y moderna», Ramón D. Parés.
- 15.º «Obras de Felipe Alaiz».
- 16.º «Les grands-pères prodiges», M. Carrouges; «Notre monde immense», Sinclair Lewis; «La Flamme», John Steinberg.
- 17.º «Les Misérables» (3 t.) Victor Hugo.
- 18.º «Théâtre complet» de Corneille (9 t.).
- 19.º «Lote de literatura catalana» (Cartwriiht, Carrión, Llop, Ferrer).
- 20.º «Scritti Scelti di Pietro Gori» (2 t.) Escritos anarquistas y defensa de anarquistas.
- 21.º «España literaria», Pagano.
- 22.º «El Yogi y el Comisario», Arturo Koestler.
- 23.º «Enciclopedia Universal Herder».
- 24.º «Don Quichotte», M. de Cervantes.
- 25.º «La Dame de Pique», «Œuvres choisies», Pouchkine.
- 26.º «Memoires de Casanova».
- 27.º «Journal d'un poète», Alfred de Vigny.
- 28.º «Hernani», «Marion de Lorme», Victor Hugo.
- 29.º «Colomba», Prosper Merimée.
- 30.º «La Medicina en la Historia» Victor Robinson.
- 31.º «Vida, obra y época de Francisco Villon», Rafael O. Bertrand.
- 32.º Obras completas (4 novelas del exilio), de V. Botella Pastor.

- 33: Teatro completo, de Rodolfo González Pacheco.
- 34: «Arts», compendio ilustrado de Leonardo de Vinci.
- 35: «Nationalismo y Cultura», Rodolfo Rocker; «La Revolución desconocida», Volin.
- 36: «La segunda guerra mundial», G. Debarin.
- 37: «L'alba dels primers camins» Lluís Capdevila.
- 38: «Cain y Artemio», Gorki; «Etica», Aristoteles»; «El gran crimen», Tolstoi.
- 39: «La casa de los muertos», «Un jugador», Dostoiewski.
- 40: «Larra», Lomba y Pedraja; «Martinez de la Rosa», Jean Sarrailh.
- 41: «Bacon», Carlos de Rémusat; «Condorcet», Juan F. Robinet.
- 42: «Pintores y Escultores», Ana Curtis; «Grandes Compositores», Catalina Little Raqueless.
- 43: «J. J. Rousseau», Emilio Faquet; «Voltaire», Arturo Labriola.
- 44: «Madame Staël», A. Sorel; «Schopenhauer», Th. Ribot.
- 45: «El drama del Amor y de la Muerte», Edward Carpentier; «Ensueño», Hermann Hesse.
- 46: «Ciclo amoroso» (3 t.), Rafael de León. Varios autores clásicos.
- 47: «Mercurial Eclesiástica», Juan Montalvo; «Miguel, hermano de Jerry», Jack Lóndon.
- 48: «El rostro de la mujer», Dr. Besançon; «Rusia contra U.S.A.» W. B. Smith.
- 49: «El Mar», «El Pájaro», Jubil Michelet; «El humanitarismo», E. Relgis.
- 50: «La incorporación de las masas», Jesús González Malo.

LUEGO: Un volumen por cada cinco billetes no premiados.

Esta lista comprende libros en cuatro idiomas: castellano, francés, italiano y catalán. La redacción de cada titulo indica el idioma respectivo.

El sorteo se efectuará, rigurosamente, el 6 de junio durante la fiesta de la tarde en el local mayor del Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris (20^a).

Los billetes que el día 5 de junio no hayan sido liquidados a la administración, serán considerados nulos. Entiéndanlo bien nuestros corresponsales.

Expenden billetes: LE COMBAT SYNDICALISTE, Paris, y ESPOIR, Toulouse.

La Historia de la Humanidad nos ilustra ampliamente de que a través de todos los tiempos el mundo ha estado sujeto a la maldad de una minoría dominante, sostenida sobre la inconsciencia de los pueblos, a los que engaña y explota. Y para alargar su dominio no repara en los medios a emplear. Desde la falacia hasta el crimen personal o colectivo son puestos en práctica para asegurar su existencia. Saben que cuanto mayor sea la ignorancia, el embrutecimiento de las multitudes trabajadoras, más grandes serán los beneficios conseguidos del trabajo ajeno. Su voluntad será impuesta, respetada por la mayoría inconsciente, y el destino de los pueblos seguirá en las manos de los privilegiados de la riqueza. Es por ello que la clase dominante procura eliminar, abierta u ocultamente, a todos los hombres que puedan influir en la conciencia de los oprimidos y llevar luz a sus cerebros.

No vamos a remontarnos a los tiempos históricos para citar algunos crímenes que aseveren lo antes dicho. Basta con señalar a Francisco Ferrer, Jean Jaurès, Rosa Luxemburgo, Gandhi, Martín Luther King entre otras víctimas, más o menos recientes, que pagaron con sus vidas el gran delito de querer la libertad y la felicidad para todos los humanos.

Pero lo más triste es que la casta dominante tiene bastante astucia, sabe absorber la voluntad de los que explota, se da trazas para utilizarlos como elementos ejecutores de los crímenes y vejaciones perpetrados contra los propios trabajadores.

El dedo que aprieta el gatillo de un arma homicida, la mano que clava un puñal o levanta un patíbulo para ejecutar a un rebelde, a un hombre justiciero en la gran mayoría de los casos, pertenece a un paria, a un desertor de las filas del trabajo. Que ocurra esto entre los propios productores es una vergüenza, una ignominia, como dijo hace ya más de cuatro siglos Etienne de la Boétie, que un sin número de hombres obedezcan voluntariamente, incluso servilmente, a un tirano, a un ser repulsivo que representa la fuerza y el despotismo.

Si la casta dominante no contara con la sumisión de los dominados, si no recibiera la ayuda de los mismos explotados, pronto desaparecería de la tierra.

Son muchos los hombres que han perdido su vida, que han derramado su sangre, defendiendo a los humildes, a los desheredados de la fortuna. Han de ofrecer resistencia a la perversidad de los que dominan y a la inconsciencia

de los que obedecen. En tal situación hay que tener una voluntad de acero para enfrentarse con los de arriba y hacerse comprender por los de abajo...

Luisa Michel, la heroína de la Comuna de París, en ocasión de estar dando una conferencia en Le Havre, en 1886, recibió un balazo que le pudo haber costado la vida. El que disparó la pistola, escondido en la tribuna, fue un tal Lucas, padre de cinco hijos; un paria miserable que había recibido unas monedas de un cura, en pago de su servicio.

Francisco Pi y Margall, el republicano más honesto que dio España, también fue atentado en Madrid por otro paria desgraciado.

Los pistoleros de Martínez Anido, el general monstruo, que tanto mal causaron en las filas del anarcosindicalismo catalán, habían nacido en hogares proletarios.

En la guerra como en la paz, son los parias ¡siempre los parias! los que se prestan a exponer sus vidas para defender los intereses ajenos a su propia causa. Razón tenía Vargas Vila al apuntar que «los ignorantes y los fanáticos son la mejor madera para hacer lacayos».

Los anarquistas son los que más se han esforzado siempre en forjar hombres, en hacer conciencias libres, en proyectar luz a los oprimidos. Al trabajador le hablan de igual a igual. Nada le prometen, puesto que nada pueden darle. Al pueblo lo informan lo mejor que pueden y saben. Le dicen: «De la voluntad que pongan los trabajadores en la lucha contra el Estado y el capitalismo, depende su emancipación total y verdadera. No esperemos que nadie nos de hecho el trabajo que debemos hacer todos. Hemos de procurar de ser nosotros mismos los que elevemos nuestra condición de productores. Tenemos que obrar por nuestra propia cuenta. Y llegaremos a liberarnos de la opresión, de los prejuicios y supersticiones a medida que nos vayamos superando culturalmente».

Esto o cosas parecidas son las que hemos sentido decir muchas veces. Lenguaje escueto, sencillo para que penetre mejor en la conciencia y en el corazón de las multitudes ignorantes. Sin halagos ni promesas, informar al pueblo, orientar todas sus actividades hacia la libertad plena es la principal misión a cumplir por los anar-

quistas. Ya que, como apuntó José Ingenieros, «no sólo se adula a reyes y poderosos; también se adula al pueblo. Hay miserables afañes de popularidad más degradantes que el servilismo. Para obtener el favor cuantitativo de las turbas, puede mentirse bajas alabanzas disfrazadas de ideal. Halagar a los ignorantes y mercer su aplauso, hablarles sin cesar de sus derechos, jamás de sus deberes, es el postrer renunciamento a la propia dignidad».

Entre los distintos sectores políticos y sociales que lo quieren arreglar todo desde el Poder, que adulan a las masas para ganar su voluntad y tenerlas sujetas a sus designios, destacan los comunistas. Cuando se pone en evidencia su falacia, su ramplonería, sus bajezas para abrirse camino en la política, controlar las iniciativas del pueblo y apagar sus rebeldías, suelen salir con el cuento de que ellos también son trabajadores; que sufren y penan en el campo, en las fábricas y minas, como los demás explotados. Y bien, ¿qué de particular tiene esto si las ideas que propagan y practican son contrapuestas a la libertad y a la justicia? ¿Hay peor cosa para la libertad, para la emancipación humana que la inconsciencia, el fanatismo y la cobardía de las masas embaucadas por la política?

También la Falange Española estaba compuesta, salvo algunos jefes, por elementos que debían sudar para ganarse el sustento diario. Y en lugar de buscar el camino que los lleve a la redención del hombre, contribuyen a remachar las cadenas que lo atan.

Igualmente eran trabajadores el grueso de las juventudes hitlerianas que integraban las SS de tan triste memoria. Y las «Camisas Negras» de Mussolini las componían la juventud del trabajo. De hogares proletarios salen los guardias civiles, la policía, los legionarios, todos los mercenarios que reniegan su condición de productores para convertirse en perros guardianes de los intereses capitalistas y verdugos de sus propios hermanos.

Cuando se trata de criticar los regímenes capitalistas, las fuerzas represivas que tanto daño hacen a la clase trabajadora disconforme, los comunistas son de los que más jaleo arman. Incitan a unos y a otros a combatir al Gobierno y a la burguesía. Pero cuando se pone en evidencia la crueldad, la tiranía que sufren los pueblos so-

por J. HIRALDO

metidos a la dictadura comunista, entonces no es lo mismo. La policía pega y fusila a los «contrarrevolucionarios», a los «enemigos» de la justicia y de la libertad. En nombre de la libertad y del Orden hicieron los tanques rusos la masacre de Hungría. En nombre de la dictadura del proletariado invadieron las fuerzas comunistas rusas a Bulgaria, a Checoslovaquia y otros países de los que mantienen esclavizados.

Durante la huelga que mantenían el año pasado los mineros asturianos, defendiendo algunas mejoras económicas y mejor trato en el trabajo, de países comunistas llegaban barcos cargados de carbón para la industria franquista. Los comunistas del mundo entero aprobaban la indigna actitud de Rusia, ayudando al tirano Franco, o se hacían cómplices con su silencio.

De ahí nuestro escepticismo cuando se nos habla de los millones de trabajadores que controlan las organizaciones reformistas, inducidas por la política y obedientes a los dirigentes políticos.

No creemos en la revolución que puedan llevar a cabo las multitudes inconscientes, sin formación social ni personalidad propia. Nos interesan más las individualidades, los hombres conscientes, poseedores de grandes sentimientos.

Tenemos experiencia del resultado que dan los que pretenden substituir a la burguesía en nombre del pueblo laborioso. Aparte de los muchos casos que podrían subrayarse de distintos países donde los líderes de los partidos políticos y organizaciones obreras han llegado al Poder, para utilizarlo con la misma ferocidad que los que les precedieron en el mismo; ya en la contienda española tuvimos grandes lecciones de lo que son las intenciones de todos los que aspiran llegar al Gobierno y dominar el país.

El asesinato del profesor Camilo Berneri, de Barbieri, de Francisco Martínez, de Andrés Nin y muchísimos más, efectuados por fanáticos comunistas al servicio de Moscú; la destrucción de las colectividades campesinas en los pueblos de Aragón, para devolverles las tierras a los antiguos propietarios fascistas, era una contribución eficaz y descarada al triunfo de Franco, el tirano español que aún perdura.

Y esto, sin ser rencorosos ni vengativos, son verdades que se han de tener siempre presentes, sobre todo los libertarios no podremos olvidarlas.

Semana Santa de Medina de Ríoseco

¿Qué contestación dar a la señora María Teresa Iñigo de Toro, por su ruta que no termina nunca? ¿Qué contestación dar a una fiesta religiosa, sino el relato de la inauguración de la sede social de la Confederación Nacional del Trabajo (CNT)? Sede realizada con el sudor de los trabajadores anarquistas en el exilio. Sede parisina que abraza a varios miles de obras literarias. Obras que encierran el pensamiento de todos los hombres liberales del mundo, y en particular el pensamiento liberal de nuestro pueblo, todos escritos en la maravillosa lengua de Cervantes.

«Semana santa, recuerdos proletarios», dice la señora María Teresa Iñigo de Toro. En realidad, recuerdos inolvidables, recuerdos que hacen pensar en hombres malísimos y más que dañinos. Hombres que con sus falsas creencias, transmiten a nuestra juventud mitos que hace dos mil años martirizan a los hombres con creencias y hechos corporales.

Una ruta que no termina nunca. Semana santa, «Nuestra Señora de la Esperanza». Esperanza continuamente defraudada para los que no poseen nada. Iglesias de Santa María, de Santiago, de Santa Cruz; conventos y ermitas, etc., todos edificios al servicio de los que explotan la credulidad de los trabajadores. Iglesias y ermitas, edificios que sirven para esconder las penas y miserias provocadas por los que siempre vivieron y viven de los que todo lo hacen y nada poseen.

Los lamentos provocados por la francesada, se unieron a los que provocaron tantas y tantas injusticias. Lamentos provocados por el general francés Suchet, que ganó el ducado de Albufera, después de la batalla de Medina de Río-seco, batalla perdida por el ejército español, que abrió el camino de Madrid a las tropas de Napoleón Primero. Lamentos también los que se oyeron en 1521, con el martirio del pueblo castellano, martirio provocado por un emperador de 21 años, emperador en manos de una horda de mercenarios flamencos, alemanes y demás nacionalidades. Todos estos mercenarios se cebaron con la vida de los gloriosos comuneros de Castilla, únicos defensores entonces de las libertades comunales de España. Martirio del pueblo castellano, que valió al que hoy se honra con el título de almirante hereditario de Castilla y duque de Medina de Río-seco, en realidad este hombre sólo fue un merce-

nario al servicio de las tropas extranjeras, tropas que sin piedad martirizaron a niños, mujeres y hombres indefensos.

Ermita de Castilviejo, todas las iglesias y ermitas de España ya son demasiado pequeñas para cobijar las penas, que los opresores del pueblo laborioso han provocado con su explotación desenfrenada y con llas represiones continuas. Represiones, guerras en lo más claro de la vida de los españoles desde hace siglos. Guerra de los comuneros de Castilla, la francesada, el asesinato de las libertades españolas por los 100.000 «hijos de S. Luis»; el asesinato muy cercano de la segunda República, con la ayuda de las hordas fascistas italianas, nazis alemanas, y otras fuerzas coaligadas contra las aspiraciones de un pueblo que quería y quiere vivir libre y feliz.

Medina de Río-seco, ciudad mártir entre las mártires, aún tiene que ganar el derecho de vivir libre y feliz.

Medina de Río-seco: tu martirio no fue en vano, ya que la voz de todos los martirizados ha rebasado la oscuridad de todas las iglesias y ermitas de España y del mundo entero.

Antonio MORENO

DISCOS

A unos plátanos extraordinariamente frondosos los he visto podar — mutilar — a últimos de abril.

Aberración municipal, o guasa a la técnica del arbolado. O tácita confirmación del «tant se me'n fot» autoritario.

Los árboles quedan en quietud de savia a eso del 15 de diciembre. Luego ésta recobra pulso y manifiesto empuje a tenor del crecer de los días. El árbol podado a finales de año no sufre merma de desarrollo, y, de ser cortado en este tiempo, su madera empleada será refractaria a la carcoma. Lo digo yo que en mi contradictorio destierro he sido, entre otras fechorías, verdugo de bosques. Maldita sea...

Estos plátanos ahí mutilados en flor no alientan primavera, no hospedan pájaros. Son, como poetas enfermos sin invalidez subvencionada. La ley ha fijado para ellos fecha hachera y serruchera inhábil, para seccionamientos imbeciles. La ley. Maldita sea...

DISCOBOLO

COMUNICADOS

AIRE LIBRE

Suscripción pro-local social en París

NUCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA que tendrá lugar el domingo día 30 de mayo 1971 en el magnífico sitio de «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon (Vaucluse). Habrá juegos infantiles, música variada, comida campestre, charla de actualidad, radio-crochet.

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del domingo 30 de mayo 1971 a «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon.

Inscripción en la Secretaría Local, 12, rue Pavillon, 2º piso.

Precio de la plaza (ida y vuelta) 10 francos.

La salida de los autocares se efectuará del Cours St-Louis a las 6 horas en punto.

JIRA EN FONTAINEBLEAU

De acuerdo y organizada por las FF. Locales de Combs-la-Ville, Fontainebleau, Melun y patrocinada por la Comisión de Relaciones Zona Norte tendrá lugar una Concentración regional fraternal y libertaria en el bosque de Fontainebleau, el domingo día 23 de mayo de 1971. Sitio agradable con esplanada inmensa, colinas agradables a escalar, facilidad de aprovisionamiento a muy corta distancia del lugar de reunión.

ADVERTENCIAS: Hasta el mediodía habrá dos compañeros en la estación de Fontainebleau para indicar a los compañeros venidos en ferrocarril o por carretera el lugar preciso de la Jira, o sea el «Pré Larcher».

Los compañeros de París que no dispongan de coche propio podrán usar del autocar que saldrá del Centro Confederado, 33, rue des Vignoles, a las 7,45 de la mañana. Precio de ida y vuelta: 10,00 frs.

CONFERENCIA EN ROANNE

El sábado 22 de mayo a las 20,30 en la Caserne Werle (Route de París) la compañera Federica Montseny dará una Conferencia sobre un tema elegido y de gran actualidad.

Quedan invitados todos los antifranquistas de Roanne y la región haciendo particular esta invitación a los jóvenes interesados en los problemas sociales.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Asamblea general ordinaria para el 23 de los corrientes. Hora y local como de costumbre.

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	31 6x1 45
Beu Brive, Houilles	10 00
Oliveras, Combs-la-Ville	10 00
Manuel Pérez, Sausset-le-Pin	20 00
B. Peralta, Thiais	30 00
Anselmo Ramos, id.	10 00
Granados, id.	10 00
J. Alastruey, id.	20 00

Suma y sigue 31 791 45

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo 30 de mayo en el lugar y hora de costumbre. Documentación importante a la vista, cooperación a la Fiesta del Libro y otros asuntos.

S.I.A. DE TOULOUSE

Convoca a todos los adherentes a la misma, a la Asamblea General que se celebrará el domingo 6 de Junio a las 10 de la mañana en punto, en la sala de la CNTF, Bourse du Travail, 3, rue Merly; esperamos la asistencia de todos.

F. L. DE PERPINAN

Comisión de Cultura y Propaganda

Esta Comisión informa a todos los compañeros, simpatizantes y amigos de la CNT residentes en la región Aude, Pirineos Orientales, que pueden, si lo desean, adquirir directamente por el intermediario de esta Comisión, toda la prensa confederal y libertaria siguiente:

Espoir,
Cénit,
Le Combat Syndicaliste,
Umbral,
Le Monde Libertaire.

Igualmente damos a conocer que está Comisión de C. y P. dispone de un importante servicio de Librería y que puede procurar toda clase de libros Sociología, Historia y Literatura a todo compañero, simpatizante y amigo que le desee.

Todos los sábados por la tarde y domingos por la mañana de 17 a 15 h. y de 10 a 12 h. se asegura permanencia.

Dirigirse sea personalmente sea por carta, a CNT-AIT, 46, rue des 15 Dégrés, 66-Perpiñán.

LOS SOLIDARIOS DE LOS OBJETORES DE CONCIENCIA

PARIS, (OPE). — En una hoja impresa en francés y firmada por Gonzalo Arias, Luis Fenollosa, Santiago del Riego, María González y María Angeles Recasens, se dice que «a los objetores de conciencia se les imponen en España dos años de prisión, al cabo de los cuales, si persisten en su actitud, se vuelve a condenar, repitiéndose este hecho tantas veces como sea necesario hasta los treinta años de edad del objetor, tiempo en que termina su «disponibilidad militar».

En abril de 1970, el Consejo de ministros sometió a la aprobación de las Cortes un proyecto de ley sobre los objetores de conciencia, pero en junio del mismo año, por 21 votos contra 9, la Comisión de Defensa de las Cortes rechazó dicho proyecto de ley y lo devolvió al gobierno, no sin tratar a los objetores de conciencia de pillos y de enfermos mentales.

Los objetores no rehuyen todo servicio. Al contrario, solicitan «un servicio civil — durante el periodo de servicio militar — para combatir la miseria, la ignorancia y la injusticia, causas de conflictos y de guerras».

RESIDENCIADOS

BAYONA. — Hasta ahora han sido autoritariamente alejados de Bajos Pirineos y otros tres departamentos limítrofes los vascos militantes Telesforo de Monzón, Txillardegui y Angel Arregui.

LA POLICIA BRUTALIZA EN LA «UNB»

MADRID. — La policía armada intervino en 11 de mayo en la Facultad de Derecho y Ciencias políticas de esta capital para brutalizar a los profesores y estudiantes que intentaban celebrar una asamblea libre para protestar contra la detención de unos estudiantes y catedráticos y al propio tiempo denunciar el escándalo de las sanciones administrativas afectando a dos profesores de Derecho. El pueblo de Madrid opina que el establecimiento definitivo de la fuerza bruta en la Universidad es negativo para la evolución cultural de la nación española.

MISA NAZIFASCISTA

MADRID. — En ocasión del aniversario de la muerte del criminal mayor de la historia, Adolfo Hitler, fue oficiada una misa el día de este mes en la iglesia de San Martín y en presencia de un centenar de feligreses. Como cada año, la ceremonia fue encomendada por «un grupo de españoles reconocidos», todos ellos falangistas y franquistas. La dedicación litúrgica de la misa afectó «a todos los beneméritos que murieron, como Hitler, por la defensa de la civilización occidental y cristiana». El acto terminó entonándose el himno «Cara al sol con la camisa sucia», y con el saludo fascista.

LA BURROCRACIA

El profesor Fueyo Alvarez ha afirmado que «el Poder se burocratiza y la sociedad pierde el control del Poder.» Ocorre que don Fueyo estaba dormido y ha despertado a golpes de realidad «poderosa».

Por su parte un grupo de estudiantes de política y economía señalan que el 45 por 100 de procuradores a Cortes son funcionarios civiles o militares, esto es, paniaguados del régimen; y en todos los órdenes de la administración oficial los «movimentales» practican el copo de cargos. ¿Cómo aligerar la nave sin echar por la borda a los «cargosos»?

LA MONTEJURRADA

PAMPLONA. — El aplec carlista de este año a la cúspide de Montejurra ha dado que hablar. 15.000 carlistas acudieron al monte... para comer, gritar y agitar monarquismos después del chacoli. Se vitoreó al Re (Hugo) y se maldijo al Nada (Franco). Entre tanto un par de carlistas se apoderaron de Radio Requeté de esta ciudad para vocear entusiasmos trasnochados, o que fueron actuales en el 1 de enero de 1423.

LA MONTSERRATADA

BARCELONA. — Una centuria de requetés nacionales penetró armada en la iglesia del monasterio de Montserrat produciendo en ella un 18 de Julio en destrozos semejantes a los del 19 de Julio nuestro. Cosas veredes... Varios monjes catalanistas fueron maltratados y la Moreneta salvó el honor por ser de palo. Testigos presenciales afirman que los carlistas asaltantes estaban poseídos de un entusiasmo de fuerte grado.

TARRASA-SEVILLA-VALENCIA

MADRID. — Visto el empeño de los tarrasenses de «upa» en dotar a «su» ciudad con un tren metropolitano, Sevilla quiere también poseer el suyo a igual comezón se manifiesta en Valencia. Belchite aún no se ha pronunciado al respecto. Es de desear que los «metros» de Tarrasa, Sevilla y Valencia no se queden a cero centímetros.

ANDESE EL MOVIMIENTO.

MADRID. — Hubo funeral en sufragio del alma de Miguel Primo de Rivera, ausente, y hermano que fue del Ausente. Asistió la familia (cosa normal) y lo más granado del Movimiento. Ante la tumba de Miguel los movimentistas permanecieron silenciosos y parados.

REPRESIONAN A LOS ANTIPRINCIPES DE BOMBON

MADRID. — La autoridad competente ha retirado diverso material, tras un registro efectuado en los locales de la Junta nacional de Requetés.

Igualmente se ha procedido al cierre del Circulo cultural «Vázquez Mella», de Madrid, como días antes — según se anunció en la prensa — lo había sido el local de la Junta nacional de la Hermandad de antiguos combatientes de requetés.

LA SITUACION EN LA UNIVERSIDAD MADRILEÑA

MADRID. — Continúa la situación de paro académico en las facultades de Ciencias políticas y económicas de la universidad complutense, en relación con las sanciones impuestas a los profesores Moya y Rodríguez Aramberri.

El profesorado ha acudido en escaso número a ambos centros pero la ausencia estudiantil ha sido total, por lo que prácticamente no se ha dado ninguna clase.

HUELGA DE MEDICOS

MADRID. — El sábado 7 de mayo se declaró en huelga el personal médico del Hospital Psiquiatra de Oviedo, en solicitud de mejoras de sueldo y trato. Paro «corresponder» a las mismas el director general de Sanidad, doctor García Orcyoyen, mandó despedir a toda la plantilla médica del Psiquiatra ovetense, incluido el director, doctor Montoya. Esta medida despótica soliviantó los ánimos del personal médico hospitalario de toda España, habiéndose registrado en los nosocomios de Madrid, Barcelona, Valencia, Sevilla, Oviedo, Bilbao, Orense, Leganés, Castellón y otras ciudades, un paro de 24 horas el día 7 de mayo. A última hora Tacaño García Orcyoyen reconoció que los sueldos de la corporación médico-hospitalaria son deficientes y las horas de trabajo excesivas, lo cual permite creer en un pronto arreglo. Sin acción directa, la sociedad estaría perdida.

FALLECIO FERRAN SOLDEVILLA

BARCELONA. — Ferran Soldevilla y Zubiburu dejó de existir en el Hospital de Santa Cruz el día 8 del mes en curso. Fue historiador capacitado, cronista, profesor universitario, poeta, literato, dramaturgo, bibliotecario de la Universidad barcelonesa, miembro del Institut d'Estudis Catalans y director del Archivo de la Corona de Aragón, donde se guarda una importante hemeroteca. Soldevilla estuvo exiliado en Francia hasta el año 1944.

L'ANARCHISME N'A RIEN A CONCEDER AU MARXISME

Nous voilà revenus à l'époque de la controverse idéologique Marx - Proudhon et Bakounine-Marx. Plus de cent ans en arrière !

Mais déjà, quelques plumes de l'anarchisme, s'élèvent contre les prétentions opportunistes d'un groupe de néo-anarcho-marxistes qui profitant de l'inexpérience et surtout du manque de formation — sinon d'information — anarchiste, d'une partie de la jeunesse, attirée par nos idées, tentent d'algamiser les deux antithèses : l'anarchisme et le marxisme, le socialisme libertaire et le socialisme autoritaire.

Le copain italien Gino Cerrito, Gaston Leval et l'excellent publiciste espagnol Severino Campos, ont déjà parlé du mariage impossible. D'autres voix vont s'élever. Leur tâche de clarification, sera bien plus facile, que ne le fut celle de nos précurseurs du XIX^e siècle, qui ne se basait que sur des perspectives prévisibles, sur des déductions, que l'histoire du mouvement ouvrier et socialiste, a depuis pleinement confirmés.

Car, quel est le bilan réel, ou soit disant réaliste, du marxisme ?

1^o L'expérience marxiste réformatrice, des gérants fidèles du système capitaliste. Les Guesde et Albert Thomas, puis les Guy Mollet et Lacoste en France, les Noske et Brand en Allemagne, les Moc Donalt et Lord Atlee en Grande Bretagne, les Saragat et Nenni en Italie, les Largo Caballero, Prieto et Negrin en Espagne.

Quelqu'un a prétendu que cette espèce de marxistes, avait fait le lit du fascisme, du nazisme, du franquisme et du gaullisme. Naturellement nous laissons cette assertion à ceux qui l'ont émise. Mais que chacun en tire son profit.

2^o L'expérience marxiste-léniniste-trotskiste-stalinienne et post-stalinienne qui se concrétise dans l'ordre historique, par l'écrasement de l'Ukraine libertaire, de la Commune de Kronstadt et l'anéantissement du mouvement anarchiste russe ; par le noyautage de la République espagnole et le défaitisme contre-révolutionnaire, par l'attaque armée contre la Hongrie, contre la Tchécoslovaquie, par la pression de puissance dominante envers la Pologne et la

Roumanie ; par les internements inhumains des écrivains, des poètes, des artistes et des savants contestataires en Russie même.

Par manque d'informations précises nous ne parlerons pas dans cet article de la situation qui est faite au peuple chinois, sous le système marxiste, version Mao-Tse-Toung.

Bien sûr nos apprentis sorciers de l'anarcho-marxisme, dénonceront avec nous, ces trahisons, ces atrocités, ces atteintes à la liberté.

Mais ils expliqueront aux jeunes sympathisants que le marxisme réformiste, ainsi que le trotskisme, le stalinisme et autres variantes du socialisme d'Etat sont autant de déformations de la pensée réelle de Marx et d'Engels ; ils diront, que cette pensée contient des éléments positifs, surtout sur le plan économique ; ils affirmeront que ces éléments économiques géniaux accouplés à l'insurpassable éthique anarchiste, rendront possible et rapide, la Révolution Sociale parfaite.

Or, la connaissance et l'étude des collectivités espagnoles à gestion directe, prouvent que l'anar-

cho-syndicalisme et l'anarchisme, devançant les applications marxistes, centralistes et impositives sur le terrain économique et social, tandis que le fédéralisme libertaire laisse le maximum de liberté, d'initiative et d'expérimentation aux organismes gestionnaires de base, soit conseils ou comités de production, lesquels en étroite coordination avec les organismes coopératifs de consommation, sont seuls aptes à connaître et à déterminer les besoins de tous ordres d'une localité, d'une région et d'un ensemble de régions, librement organisés et fédérés.

Par ailleurs, des études récentes, faites entre autres par le « Cercle de Sociologie Libertaire » (1) tendent à confirmer que les quelques options, — soi-disant libertaires — qu'on peut trouver dans l'œuvre de Marx, sont en fait, des annexions ou des plagiat de certains écrits de Proudhon.

Cette résurgence du pivertisme peut séduire nos jeunes amis, avides d'action, qui voudraient tout sacrifier à l'efficacité révolutionnaire, efficacité bien incertaine si vraiment leur but, est de grimper vers les sommets de l'Anarchie.

Nous ne doutons pas de leur bonne foi.

Mais combien est regrettable, que au moment même où l'anarchisme sort de son ghetto, ou le mur du silence est en train de s'écrouler, nous soyons obligés de sonner l'alarme contre cette tentative nouvelle de déviation de nos principes inmutables.

Au moment où nos théoriciens sont réédités, où leurs ouvrages sont rapidement épuisés, dans les rangements des libraires ; où tant de recherches et d'études sont mises à jour, sur la participation des anarchistes dans la Révolution sociale en Ukraine, sur l'influence anarchiste parmi les marins et les ouvriers de Kronstadt, sur les réalisations libertaires d'Espagne, nous ne pouvons ni ne devons accepter que la jeunesse du Socialisme Libertaire serve à rajeunir le socialisme autoritaire que cinquante années de compromissions, de boue et de sang, ont définitivement sclérosé.

PIERRE REOLE

(1) Voir « Humanisme Libertaire », 33, Bd. Edgar Quinet, Paris (14^e).

MEETING DU 1^{er} MAI

(Suite de la page IV)

au service du capital, contre l'Etat et le parti, si l'Etat est au service d'un parti.

La prétention que nous avons de bâtir une nouvelle société ne pourra se concrétiser que si nous sommes capables de nous montrer ce que nous prétendons être, que si nous sommes capables d'appliquer, dans nos organes confédéraux, ce que nous prétendons être notre finalité : la tolérance des opinions adverses, le respect du libre arbitre des individus. Nous ne pourrions mener une propagande efficace que si nous savons nous montrer en exemple dans nos entreprises, ainsi que dans nos relations avec nos familiers. Ce n'est pas nouveau, certains l'ont dit, parmi nos précurseurs, Malatesta entre autres. Mais si nous nous montrons incapables d'assumer notre tâche sociale, comment pourront nous convaincre (je dis convaincre, et

non profiter de leur révolte) les travailleurs que nous appelons à la tâche anarcho-syndicaliste ? Comment leur ferions-nous croire que ce que nous ne faisons pas à présent, nous le ferons dans le futur ?

Je ne veux pas m'étendre sur ce thème. Mais, j'ai déjà dit que le sectarisme ne doit pas être notre lot. Nous sommes tous convaincus, d'ailleurs, que ce sectarisme aveugle, qui a trop souvent régné dans nos organisations, et qui a mené la CNT dans l'Etat où elle est, est une de ces fautes impardonnables que nous ne pouvons excuser, car alors il nous faudrait l'excuser, même chez nos cousins autoritaires.

Camarades, nous avons en face de nous un Etat qui s'étend tous les jours, des idées autoritaires qui pénètrent de plus en plus les esprits, parce qu'une propagande bien organisée, bien orchestrée, est faite sur ce thème. Et vous

voudriez continuer dans la voie de ces dernières années. Les uns par sectarisme, les autres parce que la révolution c'est ce qui était l'existentialisme pour ceux d'après 45.

Il est grand temps, alors que l'anarcho-syndicalisme devienne un mouvement fort, sans même que ceux qui en appliquent les méthodes le sachent, en dehors de notre organisation, il est grand temps de faire cesser ces criailleries d'enfants stupides, et de se donner, en commun, une tâche à accomplir : la reconstruction, en France, d'une section de l'Internationale qui soit digne des Martyrs de Chicago.

Et nous souhaitons que les autres sections de l'AIT, qui ont su préserver cette cohésion organique sans laquelle rien ne peut se construire, ne tombant pas dans l'erreur du mouvement libertaire français, erreur qui a conduit notre section dans l'état où elle est.

Sur la conférence du 3 Mai 1971 du camarade Muñoz-Congost

Le camarade Muñoz Congost, délégué de l'AIT, invité par la section locale de la SIA de Clermont-Ferrand, développa le thème : « Perspectives libertaires en Espagne ».

Après un bref historique du mouvement anarchiste espagnol, et de l'idéal libertaire ; dont l'idéal, n'est finalement que celui de l'homme. Dans les analyses et les lignes générales, économique-sociales, que cela soit le syndicalisme révolutionnaire, l'auto-gestion généralisée, le fédéralisme, chaque thème ayant un sens bien défini, mais jamais figé, tendant à donner à l'homme, c'est-à-dire, aux individualités composant une collectivité, sa vie propre. Nous anarchistes révolutionnaires, considérant comme notion de base immuable, l'homme, qui est la base de toute construction socialiste, le négliger, ou considérer la masse, comme notion de base amène à une contradiction irrécyclable.

Que cherchons-nous socialistes libertaires, à travers nos luttes, ce serait dire pourquoi la révolution ? Le socialisme tend à mettre toute la technique au service de l'émancipation humaine, rendre l'homme à l'homme, plus de temps pour vivre ; vivre est le mot-clé, tout en veillant aux nécessités des gestions économiques, et de la vie sociale propre.

On peut s'étendre longtemps sur les réalisations pratiques, de l'anarchisme de 1905 à 1936, toutes nos analyses ne comportent pas seulement la nécessité de l'économie, mais celle de l'auto-éducation, tel que le syndicalisme véritable...

Le camarade a défini les perspectives libertaires en Espagne, peut-être d'un ton un peu trop pessimiste, mais il ne faut pas se leurrer, comme souvent le fait la démagogie marxiste-léniniste.

La résistance intérieure n'est pas effacée, mais grâce à l'esprit libertaire, profondément ancré dans le peuple espagnol, à un regain de vigueur et renouveau avec la CNT, STV (basque) et UGT (socialiste), formant l'Alliance Syndicaliste, sont un noyau assez puissant.

Les Commissions ouvrières, qui comportent aussi bien des phalangistes, que des communistes... (3 tendances du PCE aux pro-chinois) qui sont plutôt là, pour dé-

raciner l'esprit anarcho-syndicaliste, que pour une lutte efficace.

Le Mouvement libertaire espagnol clandestin, a fort à faire, et surtout à organiser d'une façon conséquente la lutte, 1936 ne reviendra pas tout seul, la future révolution libertaire espagnole reste à faire.

Le problème de l'Espagne, est lié à celui de tous les pays qui s'appuient sur le principe de l'autorité, pour maintenir le capitalisme gaspilleur, et le pseudo-communisme dictateur, l'humanité déjà exploitée économiquement, châtée et maintenant en voie de destruction par une pollution anéantissante. On peut parler de lutte à mort pour la vie, pour ces deux prétendues lignes directrices des hommes, lignes qui se confondent de plus en plus, ce n'est qu'une question de temps. Le Capitalisme, le Marxisme quelle qu'en soit la sauce, et les accommodements avec ses Opus Dei et ses CIA.

L'Espagne garrotée, la France où l'on fascise, les USA, l'URSS, sont ces négateurs de l'homme.

Le capital qui exploite rationnellement, pour mieux gaspiller dans sa soif de profit immédiat.

Le marxisme faux et utopique dans ses bases, et dans son essence, après avoir anéanti toute tentative de libération et de Révolution humaine, (Russie 1917, Espagne 1936, etc.) avec son dogme poussiéreux, et qui petit à petit, devient une succursale du capitalisme.

En Espagne, en France, comme partout, pour l'humanité, la Révolution Mondiale libertaire, reste à faire.

« Si la fin justifie les moyens, qu'est-ce qui justifie la fin. A cette question que la pensée historique laisse pendante, la révolte répond : les moyens. » A. Camus.

Uniquement avec des moyens socialistes, qu'on aura une fin socialiste, non avec des moyens néofascistes, tels que ceux que pratiquent partout les déistes scientifiques (sic) marxico-lénino-staliniens et aux communistes de tout poil qui ont contribué à l'assassinat de la Révolution espagnole et les autres.

ALI GERARD
(Militant groupe F. A. Clermont-Ferrand.)

Les frontières on s'en fout

Le dimanche 12 avril, jour de Pâques, la ville de Bourg-Madame, a reçu la visite de « touristes » inhabituels. En effet, il y avait sur la place du Gymnase 600 objecteurs, insoumis et sympathisants des deux sexes, de toutes les couleurs, de poils imaginables et d'une dizaine de pays différents.

Le matin festival « free » de chants et de musique avec Gougau, Marti, le chanteur Occitant, Evariste, un groupe Catalan, un chanteur Américain P. G. Hoffman du Mouvement anti-guerre, un groupe Hollandais, etc... Nous étions là pour la musique, pour le soleil et pour nous retrouver ensemble, mais aussipar solidarité avec Pepe Beunza, premier objecteur Espagnol à donner à son refus de l'armée une dimension politique. Pepe est en prison depuis le 12 janvier, à Valence, et en principe pour 7 ans. Mais il espère être libéré avant, en contraignant le gouvernement espagnol à accorder un statut civil aux objecteurs. Un groupe international comprenant 7 Espagnols, dont l'écrivain Gonzalo Arias (« L'homme à la pancarte », Ed. Tchou), a organisé une marche de soutien, de Genève à, en principe Valence. Parti de Suisse le 21 février, ce groupe arrivait à la frontière espagnole vers le 10 avril. C'est là que nous l'avons rejoint pour cette journée de solidarité et de fête.

L'après-midi nous sommes partis à 600 vers la frontière, qui se présente ainsi : une barrière = le contrôle français, un petit pont = le no man's land, une autre barrière = le contrôle espagnol. De l'autre côté, la petite ville de Puigcerda. Un premier groupe, d'une vingtaine de personnes composé de 7 espagnols et d'un représentant de chaque nationalité, voulait entrer en Espagne et continuer la marche jusqu'à Valence, un second, de 150 personnes, voulait accompagner le premier groupe jusqu'à la sortie de Puigcerda. Les autres devaient nous attendre à la douane française.

Arrivés à la première barrière, nous passons tous sans problème. A la seconde, les policiers espagnols ne laissent passer que les 7 « marcheurs » espagnols. Voyant cela, nous nous asseyons sur le pont et l'attente se prolongeant, nous bloquons dans toute sa largeur, rendant impossible le passa-

ge de tout véhicule. Nous sommes ainsi restés à 150, assis sur la partie espagnole (paraît-il ?) du pont international, pendant toute l'après-midi, malgré un ultimatum des policiers espagnols et diverses tentatives d'intimidation ou de persécution. Après quelque temps de silence, le festival, animé en particulier par Evariste, a repris sur le pont, — devenu pendant 6 heures « territoire libéré » —. Les quelques piétons venus d'Espagne, Français ou Espagnols, nous renseignaient sur la situation de nos 7 camarades Espagnols, retenus dans un commissariat de Puigcerda. Du côté français, les CRS et douaniers moitié par tactique (« nous sommes plus libéraux que Franco »), moitié parce qu'ils étaient débordés, laissaient passer tout le monde (c'est ainsi qu'une bonne partie de la population de Bourg-Madame s'est jointe à nous, nous portant même à boire et à manger. Et la fête a duré tout l'après-midi. De l'autre côté des coups de téléphone étaient donnés, des motos et des voitures de police portaient des messages et repartaient. Notre demande réitérée de passer n'obtenait toujours pas de réponse et les militaires espagnols nous avaient dit « vous pouvez rester là un an si vous voulez, vous vous fatiguerez avant nous ». Et, puis à 21 h, changement de tactique, ultimatum sans délai, et charge extrêmement brutale. Ils levèrent la barrière et chargèrent brutalement, matraquant sauvagement les premiers rangs.

Cette éventualité des réactions espagnoles n'avait pas été prévue, aussi dans les derniers rangs un vent de panique s'empara des manifestants. Mais voyant que les premiers rangs tenaient bon sous les coups de matraques, une bonne partie des camarades revinrent sur le pont malgré la violence des policiers espagnols. Ce n'est qu'à grand peine que le pont fut dégagé, les manifestants résistant au maximum sous les coups de matraques et les coups de pieds des flics en civil. Durant tout le temps que dura la charge, les CRS français regardaient le spectacle, certains encourageant leurs homologues « Mais tapez-leur dessus », d'autres nous rappelant en France.

Après regroupement côté fran.
(Suite page VII)



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

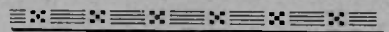
SYNDICAT UNIFIE DU BÂTIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C.N.T. — PERPIGNANT

L'Union Locale des Syndicats C.N.T. communique :

Samedi 29 mai 1971 à 15 heures au siège social, 46, rue des 15 Degrés, aura lieu une réunion générale de notre Union Locale. La Fédération Locale de la CNT de Perpignan est invitée, afin d'étudier en commun des questions importantes pour le bon fonctionnement du syndicat. La présence de tous est indispensable.



LES FRONTIERES ON S'EN FOUT

(Suite de la page VI)

çais le cortège des manifestants regagna la place de la Mairie chantant « We shall overcome » tandis que les quelques blessés étaient soignés au Centre médical dans les locaux de la douane. La frontière était restée fermée 6 heures.

Pendant ce temps les 7 Espagnols étaient transférés à Barcelone. Les policiers Espagnols avaient dit aux enfants de Gonzalo Arias (qui assurait la liaison entre le poste de police et les manifestants) de ne pas dire qu'ils allaient en prison !

P. L.

En dernière nouvelle Pepe Beunza jugé le vendredi 23 avril a été condamné à 15 mois de prison.

Les 7 objecteurs arrêtés à Bourg-Madame sont toujours gardés en prison à Madrid, le juge d'instruction les accuse d'avoir commis un délit « contre la sûreté extérieure de l'Etat ». Une peine de prison de six ans et un jour à 12 ans peut leur être infligée.

COMMUNIQUE

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Filloi, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux.

Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, danse, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

2^e UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3^e dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats: 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

VI^e UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'auraient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons : En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2^e).

CONFERENCE SUR LA COMMUNE DE 1871

Le 15 mai, 20 h. 30, salle de l'O.J.C. rue Lamotte-Picquet, près de la place Albert 1^{er}, conjointement avec la Libre Pensée de Brest, la S.I.A. organise une conférence sur la Commune de Paris avec le concours de notre camarade Biget (Nantes). Les camarades sont priés dès à présent de la faire connaître autour d'eux. Le groupe d'Etudes Sociales s'associe a posteriori à cette manifestation. Ne laissons pas les politiciens sans scrupules s'accaparer la première Révolution à caractère social. Les Elisée Reclus, Louise Michel, Jules Vallès, Lefrançais, Varlin, etc., n'ont rien de commun avec les laquais du fascisme, communisme moscouitaire, chinois, castriste.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

A propos d'Esotérisme et de Mondialisme

UNE LETTRE D'EUGEN RELGIS

Montevideo, Uruguay, le 21 avril 1971.

Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE, Paris.

C'est aujourd'hui que j'ai reçu via *maritima* les numéros 241-244 de votre périodique, c'est-à-dire après deux mois, comme aux temps des caravelles de Colomb. Le courrier sud-américain — *el correo caracol* — est trop fameux par ses services défectueux pour ne pas m'excuser de cette réponse tardive à la partie de la série d'articles intitulée « L'ésotérisme et la domination mondiale », signée par J. C. Dans la seconde partie (numéro 242, 11 février 1971) un passage porte ce sous titre : « Eugène Relgis et le mondialisme ». Je n'y ai trouvé aucune justification, car J. C. dit simplement que j'ai signé, avec quelques intellectuels, un projet de Manifeste lancé par Alfred Nahon (publié dans « Le Courrier Interplanétaire », 3^e trimestre 1966) pour un « parti mondialiste et humaniste ». Dans le numéro suivant du « Courrier » je figure (sans être consulté d'avance) parmi « les membres du comité provisoire de l'Union mondiale d'Avancée humaine ».

Or, en écrivant le 13 juillet 1966 à Alfred Nahon, directeur du « Courrier » et initiateur de ce mouvement mondialiste, j'ai formulé quelques objections. J'ai annexé à ma lettre la dernière version en français de mes « Principes humanistes » (reproduits ensuite en deux numéros de ce périodique, 1966). Ainsi, pour les lecteurs de ces « Principes » ma position est claire et ferme. Je me demande donc pourquoi J. C. cite mon nom sans préciser quelle est ma conception « mondialiste ».

Personnellement, je n'ai rien de commun avec l'ésotérisme, avec ce mystérieux « Pacte synarchique », avec la maçonnerie, avec cette « super-Eglise invisible... reposant sur toute science la science des mages », etc. En ce qui concerne le « pan-européisme » ou la « Pan-Eurafrrique », je suis pour une « Fédération mondiale des Peuples libres » et contre un gouvernement mondial des Etats (cf., ma brochure « La giovane Europa unita », ed. Libero Accordo, Torino, 1969.)

Je reproduis, pour conclure, une

partie de ma lettre du 13 juillet 1966, adressée à Alfred Nahon :

« Je le signe (le Manifeste mentionné) avec l'espoir que vous recevrez l'adhésion de toutes les consciences encore libres en ce monde dominé par les fléaux de la guerre internationale, entre les Etats, et la guerre civile, entre les classes sociales, entre les partis politiques. Permettez-moi de préciser qu'il y a dans votre Manifeste trois mots qui ne me semblent pas convenables (les raisons se trouvent amplement exposées dans mes écrits) à savoir : *politique, parti et front*.

« Malgré la définition, malgré les arguments rénovateurs de votre Manifeste, le mot *politique* est à jamais compromis par les méfaits de tous les politiciens et politicastes. Ce mot exprime la somme de tous les défauts et malheurs, de toutes les confusions, les oppressions et les crimes qui ont contribué à l'actuelle situation catastrophique de l'humanité. Pour sentir, penser et agir d'une manière universellement valable, il faut éviter ce qui sépare artificiellement les individus et les peuples, ce qui les fait se haïr et s'exterminer réciproquement avec les armes de la guerre internationale ou politique.

« Au fond, la politique astucieuse, parasitaire, sans scrupules, n'est autre chose que la pratique de cette « loi » antihumaine : *de- vide et impera*. Aucun politicien n'a proclamé et appliqué la véritable loi biologique et éthique de l'unité : *genus humanum est unum*. La signification du mot *parti* est falsifiée, elle aussi, par la politique. Et le *front*, terme plutôt militaire, est trop vicié par les partis, de gauche ou de droite, mais dont les tendances sont inévitablement totalitaires.

« En évitant ces trois mots néfastes : politique, parti et front, je préfère et je propose, pour le succès du Mouvement mondialiste, une alliance des individus éclairés, pour instituer la véritable civilisation (ou la culture) planétaire. Et constituer, au lieu d'un front — toujours divisé, précaire, aléatoire — une communauté ou mieux : une fédération de peuples libérés de ses « conducteurs », faux pasteurs et faux sauveurs. »

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

L'Etat massacre

Les Editions « Champ Libre », publie sous ce titre, la traduction de « La Shage di Stato », tiré à 60.000 exemplaires en Italie.

Ce livre a été écrit par des militants de la gauche extraparlamentaire italienne. C'est une contre-enquête sur les tragiques attentats de Rome et de Milan du 12 décembre 69, qui firent 16 morts, et dont les anarchistes furent accusés. L'un d'eux, Pinelli fut même suicidé à la préfecture milanaise. Cette contre-enquête détruit totalement les arguments de l'accusation contre les anarchistes et s'attache avec une grande précision à rechercher les véritables responsables : les fascistes manipulés par les forces les plus réactionnaires, l'appareil d'Etat et une partie du capitalisme italien.

Fascistes italiens et grecs, CIA, industriels du pétrole, parlementaires « centristes » et de droite, magistrats et policiers, tout un monde inquiétant tire les ficelles de la provocation permanente qui va des attentats du 25 avril, (pour lesquels 6 anarchistes sont jugés à Milan depuis le 22 mars 71) à ceux du 12 décembre. Attentats, manifestations, attaques contre les syndicalistes, les ouvriers, les étudiants, il s'agit là de la vieille

tactique fasciste, qui « paye » lorsqu'elle est couverte en haut lieu. Et c'est bien ce qui se passe dans l'Italie de ces dernières années : pour briser les revendications ouvrières, la montée du « gauchisme », on emploie les fascistes comme hommes de main, et on inculpe les anarchistes, présentés par la grande presse comme des monstres décidés à tout détruire. Pour défendre la démocratie contre les « extrêmes opposés », il faut renforcer la répression, donner un coup de barre à droite... Refrain connu, en France aussi.

Note de la Rédaction :

Un exemple flagrant nous est fourni par l'interdiction de la manifestation fasciste du 13 mai pour justifier l'interdiction de celle des organisations gauchistes prévue pour la même date au même lieu à Paris, sous le seul prétexte qu'elles risquaient de créer des heurts violents. Même jeu pour celle du 16 mai organisée par les trotskistes, les fascistes ayant décidé de manifester au même lieu, et en même temps, l'Etat bourgeois justifie encore sa volonté d'ordre en les interdisant.

P & T.- La marche de l'exploité

Tous les ans la CGT et son magazine « La Vie Ouvrière » organise la Marche des facteurs sous le patronage du camarade capitaliste Ricard (un très beau tract imprimé pour cette Marche a été distribué dans les centres PTT de Paris et banlieue parisienne avec une belle réclame pour Ricard). Le syndicalisme réformiste et stalinien mène à tout; ne buvez pas n'importe quoi; Ricard la boisson du pauvre préposé parce qu'avec les salaires qu'on nous donne, le champagne ou le bon vin ce n'est pas pour nous; cessons là ces mesquines attaques. La fin justifie les moyens comme disait un pauvre prolétaire qui a fini dans la peau de chef d'Etat soit-disant prolétaire, Lénine.

Pauvres utopistes, me disait un responsable CGT. Provocateurs que vous êtes vous les anarcho-sindicalistes ou inorganisés; moi qui

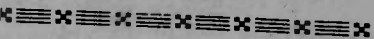
croyait en ceux qui ont fondé la CGT qui voulait faire du syndicalisme une chose d'une tout autre envergure, élever dans les plus hauts degrés la conscience ouvrière, voilà en quoi nos syndicalistes bon teint nous entraînent dans le sport de compétition.

Rien d'égalitaire là-dedans; des méthodes qui sont pratiqués par tous les démagogues.

Pendant ce temps, au sommet on ricane de plaisir.

Le Directeur de la publication : LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)



32428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

27 MAI
1971
NUMERO 657
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

EGLISE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI



TUEZ - LES TOUS

DIEU RECONNAITRA LES SIENS

Le Pape est avec nous TOMASINI

L'Eglise, depuis la fin de la guerre, manifeste une volonté chaque jour plus marquée de se remettre au goût du jour. Elle tente, désespérément, ainsi qu'elle l'a fait déjà de nombreuses fois, de remonter au premier rang de la scène mondiale, de reconquérir cette puissance qu'elle perd d'avantage de jour en jour.

La lettre pontificale qui vient d'être diffusée à la presse est une nouvelle preuve de ce renouveau de la chère vieille calotte ou plutôt du changement d'habit qu'elle veut effectuer sans trop de heurts.

Devenue la cinquième roue du carrosse dans les pays occidentaux, la religion, en tant que telle, ne peut plus assurer la domination du haut clergé sur les

affaires terrestres, car ainsi que l'écrit si bien le « Saint Père », aujourd'hui les hommes aspirent à se libérer du besoin et de la dépendance.

La seule possibilité s'offrant à l'Eglise est donc de se placer sur un plan différent de celui des affaires terrestres qu'elle aime tant, et, par cette astuce, reprendre sa prédominance. Seulement, comme cette prédominance doit tout de même s'exercer sur quelque chose, il est nécessaire de transformer la société. Plus de libéralisme qui donne trop d'« initiative » à l'individu. (Car Dieu est le maître, et si le pape ne le dit pas dans sa lettre, il le laisse clairement entendre). Plus de mar-

**Il n'est pas de sauveur suprême
ni Dieu, ni César, ni Tribun**

xisme, car le marxisme est une religion concurrente !

Quoi alors? Alors le pape propose le libre choix des chrétiens dans leur orientation politique pourvu que cette politique soit chrétienne. Il donne droit à la libre analyse dans les pays différents, pourvu que la foi chrétienne soit respectée. Sa nouvelle société, au pape, c'est bien celle de Chaban : la concertation, la tolérance à tous les niveaux, de façon à éviter trop de change-

ments. Tomasini avait bien vu.

Et en même temps que l'Eglise se déclare prête, par la parole de son grand maître le pape, à devenir le réceptacle universel des âmes de bonne volonté, on apprend que le Vatican a déclaré sans fondement l'affaire des 1 500 novices indiennes vendues à des institutions religieuses. Effectivement, donc, les chrétiens peuvent déterminer leur politique « en fonction de la situation des pays ».

« C. S. ».

LE PASSE ET LE PRESENT

C'est aussi illogique et injuste de nier systématiquement tout le passé ou tout le présent, comme ça l'est également de juger les choses selon ceux qui les font ou les opinions selon ceux qui les émettent.

Nous devons analyser les problèmes sans la passion aveuglante du fanatisme, qui peut nous cacher certaines vérités ou données essentielles. Essayons de voir clair dans le présent. Sur des opinions émises par d'autres et celles émises par nous-mêmes dans le passé, et que nous estimons toujours d'actualité.

« La prochaine révolution ne reconnaîtra comme conseils que les assemblées générales souveraines de la base, dans les entreprises et les quartiers; et leurs délégués toujours révocables dépendant d'elles seules. Une organisation conseiliste ne défendra jamais d'autre but : il lui faudra traduire en actes une dialectique qui dépasse les termes figés et unilatéraux du spontanéisme et de l'organisation ouvertement ou sournoisement bureaucratisée. Elle doit être une organisation qui marche révolutionnairement vers la révolution des conseils; une organisation qui ne se disperse pas après la lutte déclarée et qui ne s'institutionnalise pas. » (Internationale situationniste, numéro 12, page 32.)

« Le prolétariat ne peut s'adonner au « jeu » de la révolution que pour gagner tout un monde, autrement il n'est rien. La forme unique de son pouvoir, « l'autogestion généralisée » ne peut être partagée avec aucune autre force. Parce qu'il est la dissolution effective de tous les pouvoirs, il ne saurait tolérer aucune limitation (géographique ou autre); les compromis qu'il accepte se transforment immédiatement en compromissions, en démissions. » (« De la misère en milieu étudiant », supplément spécial numéro 16, pages 25-26. Union nationale des étudiants de France Association fédérative générale des étudiants de Strasbourg.)

Nous y reviendrons après sur ces deux opinions, mais voyons un passage écrit par Bakounine en 1870. « La révolution n'est plus révolution, lorsqu'au lieu de provoquer la liberté dans les masses, elle suscite la réaction dans leur sein. Le moyen et la condition, sinon le but principal de la révolution, c'est l'anéantissement du principe de l'autorité dans toutes

ses manifestations possibles, c'est l'abolition complète de l'Etat politique et juridique, parce que l'Etat, frère cadet de l'Eglise, comme l'a fort bien démontré Proudhon, est la consécration historique de tous les despotismes, de tous les privilèges, la raison politique de tous les asservissements économiques et sociaux, l'essence même et le centre de toute réaction. Lorsque, au nom de la révolution, on veut faire de l'Etat ne fût-ce que de l'Etat provisoire, on fait de la réaction et on travaille pour le despotisme, non pour la liberté; pour l'institution du privilège contre l'égalité. (« Papisme électoral », Michel Bakounine, 1870).

Ces principes, exprimés par Bakounine, sont communs à tous les anarchistes. Seulement, si sur ces principes une entente pourrait être possible sur le problème d'organisation, l'entente est beaucoup plus difficile. On dénote surtout deux positions bien différentes et bien définies : les partisans de l'organisation et les non partisans.

Tout en estimant les uns et les autres, que notre liberté propre finit ou commence celle d'autrui, les uns, voient dans l'organisation la continuité, l'épanouissement et le complément de cette liberté, et les autres par contre, voient dans l'organisation une perte de cette liberté et le danger d'un renouveau d'autoritarisme, à plus ou moins longue échéance.

Quelqu'un a dit : la vérité c'est une question d'optique. C'est pourquoi sans doute, selon la façon dont nous regardons les choses, l'on peut voir et définir la vérité.

Le problème, je pense, doit se poser ainsi : Est-il possible de vivre dans une société sans aucune sorte d'organisation ? Car conseils ouvriers, autogestion, délégués et autres, cela veut dire organisation. L'autogestion ne peut se faire que s'il y a organisation. Organisation - cause, autogestion - effet. L'un ne peut exister sans l'autre.

Autre question : Est-il possible que dans une organisation anarcho-communiste ou anarcho-syndicaliste, puisse se faire jour un renouveau d'autoritarisme. Peut-être, si les hommes qui la composent, se désintéressent totalement de tous les problèmes qui sont à résoudre à tout moment, et laissent agir à leur guise les

comités ou commissions administratives.

Dans nos organisations, les accords et les décisions viennent de la base, et les comités n'ont aucun pouvoir de décision sur ces accords, et à tout moment ils peuvent être démis de leur fonctions par ceux qui les ont élus. Les militants de nos organisations ne devraient en aucun cas négliger et se désintéresser de l'œuvre à accomplir, du travail à réaliser parce qu'il y a un comité élu, non pas par méfiance envers ces camarades, mais parce que c'est un devoir à accomplir que d'être toujours présent.

L'organisation n'est valable, que si le militant veut qu'elle le soit. On ne peut exiger des responsabilités aux autres, si nous mêmes nous négligeons les nôtres. C'est la négligence des militants qui peut faire naître un renouveau d'autoritarisme dans un comité. Encore une fois, supprimons la cause et l'effet disparaîtra, car il ne peut y avoir d'effet sans cause.

La solution du problème est là, et là seulement, et non pas en abandonnant les organisations déjà existantes, pour refaire des nouvelles et nouvelles organisations, car ceci, ne fait que diminuer nos forces sans résultat positif.

Nous n'avons pas l'audience que nous devrions avoir, ni auprès des travailleurs, ni auprès de la jeunesse, à cause de cette division injustifiée au sein du mouvement anarchiste et anarcho-syndicaliste. Notre faiblesse provient, de l'éparpillement abusif en chapelles et groupuscules, chacun avec son petit journal, ce qui fait aussi, que les journaux, ont également une vie végétative.

« Diviser pour vaincre ». C'est la devise des jésuites blancs et rouges, et inconsciemment, nous faisons le jeu, de tous ceux qui veulent l'anéantissement du seul mouvement qui peut mettre en danger leur existence. N'oublions pas que le moment venu, tous les partis, tous ceux qui sont partisans de la continuité de l'Etat, formeront un front commun contre ce que nous représentons comme ils le firent en Espagne en 1936, et cela personne ne peut le nier.

Je dis bien contre ce que nous représentons, car même si on aperçoit depuis un certain temps déjà, une relance dans le sens révolutionnaire, de certains mouvements, (et je veux parler des deux

entrefilets copiés au début de cet article) cette relance, ne se fait pas à l'encontre de ce que nous représentons, mais bien dans le même sens. Ceci, ne fait que revaloriser nos principes, et tout ce que nous affirmons depuis plus de cent ans. S'ils émettent une critique assez mordante à notre égard, en revalorisant l'autogestion, et en combattant toute forme d'Etat et de religion, il n'est pas moins vrai qu'ils font de l'anarchisme; peu importe le nom qu'ils veulent se donner.

L'autogestion et les conseils ouvriers, c'est le Mouvement Maknoviste et la Commune de Kronstadt; et c'est également, les réalisations du Mouvement Libertaire espagnol en 1936 en Espagne, mais tout ceci fut possible, et fut le fruit de l'organisation.

Que tout n'ait pas été parfait, que ces mouvements aient pu ou n'aient pas pu réaliser et mettre en pratique tout ce qu'ils voulaient; qu'ils aient commis des erreurs, tout cela est possible quoique discutable, car ils avaient à combattre deux ennemis : celui qui était en face, et celui qui était avec eux derrière eux. Mais la réalité c'est, qu'aussi bien les uns et les autres, étaient animés de cet esprit sublime : « Donner à tous les humains, la possession des deux trésors qui les contiennent tous : le bien-être et la liberté », comme dit S. Faure dans sa brochure « La Liberté ».

Ainsi donc, notre passé est toujours du présent. Autrement dit : nos principes n'ont pas vieilli. C'est à nous de les mettre en valeur, sans tenir compte si les autres le font ou ne le font pas, mais pour cela, il faut de la volonté.

Il faut vouloir sortir de cet impasse, et en tenant compte des leçons du passé, pour ne pas tomber dans les mêmes pièges, nous devons faire l'impossible pour remonter le courant, et par un effort qui est à notre portée, fonder un présent qui puisse nous permettre de préparer l'avenir.

Les possibilités sont en nous, il ne s'agit que de vouloir.

F. PEREZ

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

C. N. T.

A. I. T.

Las elecciones sindicales

Referéndum franquista de la Ley Sindical

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 27 de Mayo de 1971.

El Estado franquista y sus legisladores, los jefes del sindicalismo vertical con su ministro al frente, los astutos politiquillos de la situación, cuantos han intervenido, en suma, en la gestación y parto de la Ley Sindical, esperan que ésta culmine en un referéndum positivo: las elecciones sindicales. Estas elecciones, propuestas para el mes de mayo próximo, tienen toda la significación política de un referéndum. El régimen coronó ya las Leyes Fundamentales con un referéndum en que las masas, manipuladas y coaccionadas por la acción concertada de todos los medios de comunicación, acudieron a las urnas. El régimen interpretó el referéndum como un clamoroso consenso popular a sus leyes. La Ley Sindical es otro hito en la legislación franquista, y es normal que desee verla coronada por la masiva participación obrera en las elecciones sindicales. La sindicalista no teme las elecciones sindicales bajo ningún concepto, porque tiene medios sobrados para neutralizarlas; muy por el contrario, esta participación es el consenso, el visto bueno a una ley que ha sido aprobada sin una reacción obrera a tono. La actitud de los trabajadores ha venido dictada por su absoluta indiferencia ante la aludida ley, por su clara comprensión del significado de la misma. Una ley de asociaciones que reconociera y confiriera estado legal a la existencia de hecho de un sindicalismo libre e independiente, es algo normal en cualquier país en que las libertades ciudadanas tienen sentido. Pero una Ley sindical destinada, no a dar cauce al sindicalismo, sino a fabricar este mismo sindicalismo, es algo inconcebible. Y que este sindicalismo lo fabriquen patronos, jefes del Estado, presidentes de múltiples consejos de administración disfrazados de sindicalistas, hombres de negocios, algún señor que una vez fue obrero y las prebendas y los cargos oficiales han convertido hoy en un adlátere, etc., es algo sencillamente escandaloso. Ese sindicalismo estatal, integracionista, «unitario», institucionalizado, corporativo, y que los obreros miran con profundo desprecio, porque les deja a sindicalismo gubernamental, de merced de los patronos. Y ese reglamentaciones represivas defendidas por una burocracia terrorista instalada en los sindicatos co-

mo por derecho de conquista, nos ofrece ahora el último acto de la farsa: las elecciones sindicales.

EL ¡NO! SIGNIFICA RECHAZO DE LOS SINDICATOS VERTICALES Y DEL RÉGIMEN

Si los trabajadores votan masivamente, el sindicalismo vertical lo proclamará como una gran victoria, como el positivo referéndum obrero a una ley que será presentada como la mejor posible en el contexto de la sociedad española, hecho admitido por los trabajadores. Pero lo lógico es que los trabajadores respondan con la misma indiferencia con que han visto culminar la ley, diciendo NO. Solamente que este vocablo, NO, tendrá entonces una enorme importancia política: significará el rechazo de la Ley, de los sindicatos verticales, y del sistema. Lamentamos que algunos eminentes exégetas de la ciencia política y de la «acción revolucionaria de las masas», no lo hayan visto. La trascendencia de esta decisión va más allá de las meras cuestiones de principio que, por otra parte y en este caso, son básicas. El sindicato es el instrumento natural de los trabajadores. Toda reivindicación obrera ha nacido siempre en una sociedad obrera o en un sindicato, jamás en un grupo político (testigo, la historia). El sindicato no es solamente el instrumento de la reivindicación obrera, sino también uno de los más decisivos para la transformación profunda de la sociedad. Por tanto, todos los sindicalistas de verdad los de las tradicionales UGT y CNT, los del auténtico sindicalismo, todos cuantos creen, en suma, que los sindicatos obreros son algo vivo, con contenido propio, un baluarte para la lucha reivindicativa y una realidad formadora del hombre, una escuela democrática y libertaria que prefigura el porvenir, que recela de los dirigentes y afirma el rol soberano del militante, todos ellos, decimos, hacen del problema que nos ocupa hoy una cuestión de principio. Infieren por tanto de la misma que la repulsa de la Ley Sindical debe llevar aparejada la repulsa a todas sus manifestaciones. Los principios son indispensables para construir cualquier cosa válida, y para prevenir a los trabajadores de manipuladores inescrupulosos.

Para centrar el problema, afir-

maremos que, en general, las formaciones auténticamente sindicales deben decir y de hecho dicen NO a las elecciones sindicales, y esta afirmación conecta con tres proyecciones importantes: 1. La de ser o no ser, o la de los principios; 2. La de la trascendencia político-social del rechazo de la Ley Sindical, de las elecciones y del sistema; 3. La de forzar desde fuera, en la empresa y en la calle, el reconocimiento de los verdaderos derechos obreros. Y aquí aparece el problema del posibilismo, que hemos de considerar. ¿Qué pasará si los trabajadores votan en masa y eligen representantes sindicales? Algún grupo político — no sindical, y hay que prestar atención a esta diferencia — habla de llenar los vacíos que los verticalistas dejan en los sindicatos y de convertir las elecciones en una gran «batalla revolucionaria de la clase obrera». Los fomentadores de esta ilusión sueñan. ¿A qué vacíos se refieren, y a qué triunfo? En primer lugar, el resultado de las elecciones no cambiará nada, por excelsa que sea la calidad de los hombres elegidos. A los grandes «estrategas de la clase obrera» se les escapa que el sindicalismo oficial no ha dado las reglamentaciones. De manera que, concluidas las elecciones las promulgará, modificadas aún más de acuerdo con las circunstancias, y ya estaremos de nuevo metidos en la camisa de fuerza, es decir: en la situación anterior. Nos hallaremos ante el muro de contención y de nuevo ante las dos alternativas ya conocidas: seguir el juego y desacreditar a los mejores representantes de los trabajadores, totalmente separados y desconectados de la base, y por tanto impotentes, o quemarlos y verlos desposeídos de sus cargos, expulsados de las empresas o reclusos en prisión; si no, y de nuevo, la presión reivindicativa en la empresa o en la calle, desde afuera.

EXPERIENCIAS DE LA LUCHA DIRECTA

Convenio colectivo, jurados de empresa, vocalías provinciales, etc. no son razón suficiente para recomendar a los trabajadores su abdicación ante los fabricantes de la Ley Sindical. En los primeros, los trabajadores se ven dominados por los patronos, que tienen el recurso final de esperar y llegar a las

normas de obligado cumplimiento, impuestas por arbitraje estatal. En último extremo, y en todos los casos, y para que sus demandas se vean parcialmente satisfechas, los obreros tienen que para el trabajo, crear graves tensiones en la empresa, o en la calle. Entonces el Patronato, y cuando no, el Poder, se hacen receptivos. Esto ocurre desde los tiempos en que los tejedores ingleses quemaron las primeras máquinas, o como cuando los sindicatos españoles, sin ayuda de ningún grupo político, ganaron las ocho horas, o en los meses de mayo-junio de 1968 en que los obreros franceses impusieron al Patronato condiciones que aquél venía resistiendo tenazmente, o en ocasión del movimiento huelguístico de los obreros madrileños del Metro (1970), etc. Otro argumento «revolucionario» es el de que si los trabajadores se abstienen de ocupar los cargos, las empresas pondrán a individuos afectos. Pues bien, que los pongan. Lo normal es que ese sindicalismo oficial, hecho sin participación obrera, quede exclusivamente para quienes lo han configurado. Que se queden con él, que cubran todos sus puestos (no tienen gente si no se la prestamos), que se les quede entre las manos vacío y muerto. Cuando en la empresa haya situaciones conflictivas, la propia empresa buscará a los obreros representativos para llegar a un acuerdo. Estos y sus restantes compañeros de trabajo impondrán su unidad y su fuerza desde la empresa, o desde la calle, como por otra parte vienen haciendo hasta ahora. Luego, una indicación a los estrategas de la clase obrera, que tienen sus estados mayores fuera de España: el boicot, el NO total a las elecciones sindicales, se reflejará en las esferas oficiales, en la reglamentación, en el status legal que se quiere ver reconocido a los trabajadores, forzando a los verticales a hacer concesiones de fondo. No nos negaremos a aceptar reconocimientos legales a los derechos de los obreros, por supuesto, pero este reconocimiento no vendrá con la colaboración, con la claudicación disfrazada de batalla revolucionaria (que grandilocuencia), sino con el rechazo tajante de la trampa del referéndum sindical, o acción electorera sindical.

(Termina en la página 4.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL INCONFORMISMO PERMANENTE

L a huelga ha dado el resultado que buscaban quienes a ella se lanzaron, dispuestos a arrancar al patrón algo de sus limpios, saneados beneficios. Como siempre en estos casos, ha sido cuestión de apretar el cinturón, de disminuir la cotidiana ración de alimento. Cosa de evitar que la cobardía, el vil entreguismo, llegaran a hacer mella entre los compañeros de trabajo; evitar en suma que gentes sin escrúpulo pretendieran ocupar la plaza de los huelguistas. Y la resistencia, decidida, unánime, ha dado como resultado el conseguir la victoria.

Pero al panadero de la calle, que sabe contar bien los beneficios de cada día, deducida la partida de gastos; que sabe sonreír a cada uno de los clientes de su establecimiento; que confiesa no querer meterse en cuestiones de política, comenta en la charla con los amigos de confianza, elementos de la misma calle: el carnicero, el dueño de la mercería, el de la bisutería, el patrón del bar de la esquina, el florista. Dice:

— ¡Parece mentira que haya quien nunca está contento! ¿Habéis ganado la huelga? ¡Pues ya está bien! Ahora a comer mejor; a vivir lo más bien posible, sin calentarse los cascos por lo que pasa o deja de pasar por el mundo.

Al panadero no le entra en la cabeza que haya quien no se conforme con el hecho de haber ganado una huelga. No le parece razonable que tras un triunfo huelguístico haya quien se haga mala sangre maldiciendo a los que originan la guerra, que hable de los que pasan hambre en el vasto mundo; que se sienta solidario de cuantos experimentan la represión del totalitarismo; que se ponga del lado de los estudiantes que se rebelan en unos y otros países; y que tilde de borregos, de cobardes, a quienes no quieren moverse de casa para unirse a las acciones de protesta.

Y el panadero, mofletado, gordiflón, tras de haber repasado las cuentas del día, repite, al tiempo que apura el vaso de vino en el bar de la esquina:

— ¡Decididamente, no comprendo a esta clase de personas que siempre están descontentas!

Afortunadamente es así: Quedan los eternos descontentos; los

que no se doblegan al espeso materialismo imperante; los que poseen una sensibilidad que vibra ante todo lo que es injusticia, tanto si ella se manifiesta al alcance de la vista, como si acontece en los antipodas, allá en cualquier lejana parte de la tierra. «Callar ante el mal — ha dicho un escritor, Saint-Exupéry — es hacerse cómplice del mal.»

Y en todas partes quedan — para honra de la especie humana — quienes protestan, quienes luchan, quienes no se contentan con lo de ganar más y consumir más. Integrados al sistema burgués, el panadero y sus amigos comentan las cosas a su manera.

Hay otros que también se han dejado englutir por el sistema capitalista. Gentes que en un pasado más o menos remoto, se tildaban de rebeldes, de justicieros... Pero estos no suelen extenderse en comentarios. Llevan como un sedimento de vergüenza en algún recodo de la conciencia.

DINAMISMO DE PROPAGANDA LIBERTARIA

Si, ateniéndonos al consejo del clásico, «nada humano debe ser ajeno», en tanto que libertarios, nada que afecte a nuestro ideal puede sernos indiferente. Internacionalistas, o bien anacionalistas, por encima de las demarcaciones de fronteras hemos de tender la mirada examinando la obra que desarrollen nuestros hermanos de ideas. La pluma ágil, certera en la vivisección de conceptos, de Ricardo Mella, señaló la inconveniencia de estacionarnos en los «cotos cerrados». Se refería, por supuesto, a los inconvenientes de no otear el horizonte ideológico para así poder tomar ejemplo, ya en un sentido, bien en otro, de la labor de los anarquistas en los diferentes países.

Dentro de las limitaciones a que condiciona el espacio disponible, se ha procurado en estas páginas dar una sucinta idea, en repetidas ocasiones, de labores que dentro del sentir libertario se hacen acá o acullá, en uno o en otro país. Y al referirnos a las actividades que a nuestro juicio revisten interés, se ha hablado alguna vez del movimiento libertario italiano en general. Ya particularizando algunos aspectos de iniciativas que van desarrollándose con tesonera voluntad anarquista, vale la pena de citar la excelente labor que se

viene realizando por Edizione «La Fiaccola» («La Antorcha»), de la que es animador el compañero Franco Leggio, cuyas señas son Via S. Francesco, 238 — 97100, Ragusa (Italia).

Como siempre que recibimos los libros o opuscoletti (folletos) editados por «La Fiaccola» hemos tenido recientemente el placer de que llegaran a nuestras manos los últimos textos que han puesto en circulación. Se trata del libro «Potere e contrapotere», de Alfredo M. Bonanno, «I tre impostori: Mose-Gesu' Cristo-Maometto», de P. H. D'Holbach, y «Parigi 1871: la Comune Libertaria», de Franco Coniglione. Cada uno de los títulos encuadra un librito de una excelente presentación tipográfica. No traduzco los títulos al español ya que la expresión original es harto clara para incluso el no familiarizado con la lengua italiana. Siempre al día en todo lo que a los problemas sociales hace referencia, «La Fiaccola» ha querido también asociarse a la conmemoración del centenario de la Comune de París. Habida cuenta de la influencia que tiene la religión en Italia, — por algo han de servir los millones de que dispone el Vaticano — la Editorial a la que se viene haciendo referencia, cuida el intensificar la propaganda anticlerical y antirreligiosa. Y haciéndose eco de la agitación persistente entre las masas estudiantiles, de ahí la edición de «Potere e contrapotere», en el plan de poner de relieve las distintas facetas en que el Estado se manifiesta contra las libertades cívicas. Temas candentes, cuestiones de las inmersas en la vida corriente, y ante las que los ácratas deben de tomar firmes posiciones de base responsable.

Nos complace el hecho de que «sempre avanti!», en las páginas de propaganda acompañando a los textos publicados, se anuncien los trabajos en prensa, los de inmediata aparición. Así de J. Matron, uno de los más competentes historiadores de las ideas anarquistas en Francia, «L'anarchismo e i giovaní», de J. Barrue: «Anarxismo e marxismo», de Gaston Leval: «Rinascita del movimento libertario». Y así el anuncio de otras obras que esperan ir dando a luz.

Abundante, variada en títulos, se nos ofrece la colección de «La Fiaccola». En diversas secciones se abarcan todos cuantos temas vitales pueden plantearse en la defen-

sa de las ideas. Se trata de autores conocidos que al leer de ellos trabajos breves, como en el caso de Kropotkin, Bakunin, Faure, Stirner, entre otros, incita a la lectura de las obras de mayor densidad expositiva, ya que al igual que se dice aquello de que el apetito viene comiendo, también puede aducirse que el deseo, la afición a leer entra leyendo.

Al celebrar la obra meritoria de «La Fiaccola», una entre otras actividades de las que se desarrollan en el ambiente libertario italiano, surge lo de preguntarse uno: «¿Acaso podrían desarrollar la actividad editorial que desarrollan los compañeros responsables de no haber elementos entusiastas para la difusión del material destinado a la propaganda? Y la respuesta no puede ser otra que afirmar el dinamismo de la gente moza en difundir libros y «opuscoletti». En efecto: Ante el aire simpático, sonriente, de una «ragazza», una muchacha, estudiante u obrera, que en el armonioso hablar italiano ofrece un libro o un folleto, ¿quién puede dejar de adquirirlo? Y en ello tenemos un factor de los más favorables.

RESONANCIA DE ANGEL GUIMERA

En ocasión de haberse representado en tierras catalanas algunas obras del que fue años atrás considerado como dramaturgo de primera fila, se ha suscitado en algunas publicaciones literarias el desarrollar y llevar a fin una antigua iniciativa relativa a levantar en Barcelona un monumento a la memoria de Guimerá. Para quienes hemos celebrado lo más firme de su teatro por su amor a la independencia y a la libertad, escrito por el autor de «Indibil i Mandoni» y «La festa del blat», el recuerdo, la resonancia de la personalidad de Guimerá no ha de ser el contemplar un monumento de mármol, pongamos por caso, enclavado en el centro de una plaza, o en lo alto de una avenida. El mejor recuerdo, la resonancia de su personalidad la tenemos en aquel drama formidable traducido del catalán a la mayoría de lenguas cultas. Por supuesto, se trata de «Tierra baja». ¡Bello canto a la justicia, a la rebelión contra el déspota!

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francs.

Y A lo hemos dicho en ocasiones anteriores: la televisión es el instrumento más eficaz con que pueden contar las fuerzas del capitalismo y la reacción. En los países cuyos regímenes pueden clasificarse como liberales o democráticos, mutatis mutandis, el monopolio ejercido sobre las mentes se efectúa con cierta sutileza de procedimientos que suelen escapar a la mayoría de los televidentes, pues si bien se piensa la televisión, en manos de la manipulación dominante, tiene como objeto erradicar ese mal vicio de pensar que la gente tiene mediante los efectos unidireccionales de una propaganda que, ecléctica y varia en su apariencia, propende como fin único el acartonamiento de las conciencias, la obnubilación de las mentes y la estimulación artificiosa de apetencias irracionales. Y si esto tiene lugar en países de las características antes indicadas, ¿qué no ocurrirá en una nación como la española, bajo un régimen como el franquista? No se precisa gran imaginación para suponerlo. Aquí sobran las sutilezas, los modos diplomáticos y las posiciones discretas. Aquí están demás las consideraciones, el respeto siquiera superficial a la libertad de pensar y la tenue veladura de las apariencias. Los traumatismos personales se curan como los de los caballos: con salmuera. Cualquier clase de paliativo que se intente para dorar la píldora es tan burdo y de urdimbre tan basta que equivale a una declaración explícita de «Yo ordeno y mando».

La televisión, en España, es de lo más asqueroso y repulsivo que un ser humano puede aguantar sin estar abocado a la náusea. A excepción de uno o dos programas todos los demás están al servicio exclusivo y descarado de la propaganda política del régimen franquista. Ni que decir tiene que esos dos programas antes citados son apolíticos y se refieren a asuntos más o menos científicos, todo lo cual es irrelevante y cae fuera de nuestro tema, centrado únicamente en la cuestión política, el problema social y el punto de vista radical de la libertad del hombre, coordinadas insoslayables y primarias antes que cualquier otra expresión del humano saber y entender.

El panorama televisivo español podría sintetizarse así: Una preferente y abusiva información sobre el extranjero donde ocurre todo lo peor que en el mundo puede ocurrir: huelgas catastróficas; crisis políticas inadmisibles y caóticas; manifestaciones ilegales; crímenes políticos, diplomáticos y de derecho común; discriminacio-

AQUI Y AHORA

Aspecto de la «democracia española»

nes religiosas y raciales; un exhaustivo relato de las actividades comunistas en todo el planeta, con sus consiguientes actos tiránicos, con sus crímenes y perfidias; el monólogo de una serie de «expertos» en materia política internacional que nos endilgan soporíferos «estudios» sobre los regímenes liberales y liberaloides que ponen en peligro la estabilidad del mundo con sus inconsecuencias y luchas bizantinas; todo esto, naturalmente, como contraste de las delicias ofrecidas por el régimen franquista en una España pacífica, libre y firmemente unida. Luego tenemos una masiva, también, información nacional que consiste, en líneas generales, en lo siguiente: una completa información sobre los actos religiosos que se celebran a diario, tanto en Madrid como en las Hurdes, con especificación de las romerías celebradas en honor de unas cuantas de las once mil vírgenes; una exposición prolongada de los tesoros artísticos encerrados en catedrales, basílicas, iglesias, ermitas y hasta cenobios; documentales detallados sobre la vida austera y contemplativa de los secuaces de San Bruno, es decir, de los trapenses, con impresionantes primeros planos de las diferentes cartujas españolas; una orgía de actos cotidianos entre grandes personalidades que mutuamente se abrazan y condecoran con medallas, estrellas y bandas variopintas; imposición, asimismo, de condecoraciones a empresarios por méritos «al trabajo», y de vez en cuando, ¿cómo no?, también a algún trabajador que, en unos casos, es un lameculos, y en otros es simplemente escogido para hacer ver que no hay distinguos a la hora de «distinguir»; una ola interminable de cantantes y conjuntos musicales modernos a toda hora y en todo momento; una serie de entrevistas a personas indocumentadas y despreocupadas (cantantes, artistas, etc.), sobre media docena de personas en la calle sobre temas tan importantes como si conviene o no cambiar al sábado los partidos de fútbol que se vienen celebrando los domingos, porque al ser televisados a las siete y media de la tarde las casadas protestan porque no las saca el marido a pasear en la fiesta dominguera, o bien, como hace pocos días, para preguntar a la gente si sabe cuántos son los pecados capitales y su enumeración respectiva; la aparición esporádica (últimamente, porque antes

no) ante la televisión de algunos ministros para explicar al pueblo los problemas de su ministerio, que no son tales problemas (en España no los hay), sino simples dificultades, pero «que se resolverán de inmediato con la ayuda de todos los españoles» y aquí no ha pasado nada; una reposición intermedia de viejos films según una escala «cultural» denominada «Ciclos», así tenemos el ciclo Bogart, el ciclo Clark Gable, el ciclo Marilyn Monroe, etc.; una serie de novelas semanales producidas por la misma televisión propias para porteras y amas de cría, tales como «El conde de Montecristo», «La niña de Luzmela», «Los tres mosqueteros», «Isabel la Católica», «Santa Rosa de Lima», etc.; una conexión simultánea diaria con los corresponsales españoles en el extranjero en la que se vuelve a informar sobre lo mal que está el mundo fuera de España; un conjunto de documentales novelados en los que se ensalza la vida del obrero agrícola y la delicia de vivir en el campo; una oleada de retransmisiones deportivas de todo tipo, tanto nacionales como extranjeras, para efectuar las cuales se eliminan sin contemplación alguna otros programas que podrían merecer la pena, como sucedió hace poco, para retransmitir un partido de rugby, deporte casi desconocido en España y que no entiende más que una reducida minoría.

¿Para qué seguir? Lo sorprendente es que Televisión Española siempre nos está anunciando cosas nuevas en nuevos programas. Nada tiene de extraño: en España todo se inventa, todo es nuevo y todo es diferente. Véase si no tenemos un sindicalismo que, a diferencia de los conocidos, es ministerial, hecho por el gobierno y para el gobierno, exactamente una rama de la administración, y gozamos de una democracia que no necesita del sufragio universal porque todo se nombra «a dedo». Está para citar sólo dos aspectos.

Pero ahora, no ha mucho, nos anunció Televisión un nuevo espacio de gran envergadura política y polémica desde el cual, un renombrado hombre de la política, nos informaría de los vaivenes de aquella. Y en efecto, así fue. ¿Pero saben mis amigos lectores quién era el prohombre destinado a tal tarea? Nada menos que Emilio Romero, el ladino director del diario «Pueblo». Hasta la fecha es la primera vez que en Televisión aparece alguien para hablar «polé-

por Juan Español

micamente» de los asuntos internos. ¿Qué vara alta no tendrá el camarada Romero en los niveles gubernamentales para asegurarse, únicamente él en España, una audiencia de millones de espectadores, pues su espacio aparece de nueve y media a diez de la noche? ¿Y qué clase de polémica es ésa cuando se desarrolla en un monólogo, sin posibilidad de réplica y recusación? Con sus gruesas gafas de concha de estilo sartriano y un rictus entre gardónico y despectivo en sus labios, además de un insoportable aire de suficiencia, el camarada Romero se nos muestra todas las veladas domingueras como un turiferario del régimen, y todos sus dardos críticos los reserva para la «oposición», llegando incluso hasta el ataque personal. Con diplomacia, eso sí; con suaves maneras y sonrisitas capciosas de secreta complicidad. Ciertamente que en la prensa ya ha sido vapuleado, pero él tiene las espaldas muy anchas y sigue abroquelado tras la impunidad de la pequeña pantalla, de la que es protagonista exclusivo.



Pensamientos «viejos»

Aquellos que combaten la razón con la autoridad, emplean la santa Escritura, que debe enseñarnos a bien vivir para extraer lecciones de su filosofía, han hecho realmente de Moisés un físico. Si es simplicidad, es menester compadecerlos. Si creen con ese artificio hacer odiosos los que no son de su sentimiento, es menester compadecerlos aún más; deberían acordarse que los que han condenado a Galileo sobre un semejante pretexto han cubierto su patria de una ignominia que solo el nombre de Galileo puede borrar. Es menester creer, dicen ellos, que la luz del día no viene del sol, porque, según el Génesis, Dios creó la luz antes que el Sol. Habría que convenir pues, según la cuenta de esos físicos, que el Sol no hiciera el día, y que la ausencia del Sol no hiciera la noche.

VOLTAIRE

Grupo cultural de Estudios sociales de Melbourne (Australia)

Servicio de Información y Propaganda

El nazismo reaparece en Australia. Más de 500 personas, la mayoría de ellas judías, sitiaron a 16 nazis en su oficina de North-Carlton, Melbourne. Los nazis amenazaron con disparar.

Los manifestantes rompieron y rompieron ventanas, tiraron piedras y pegaron fuego a una moto. Rápidamente se dirigieron a la entrada de la oficina y la policía que los protegía echó atrás a los manifestantes.

Dentro, los nazis estaban armados con dos escopetas, un rifle y una pistola. Su líder de 24 años de edad, Cass Young, dijo que dispararía contra cualquier persona que intentara entrar. Después de dos horas los nazis, entre ellos dos mujeres, fueron socorridos por la policía.

Más de dos mil manifestantes aparecieron esperando que los del «partido nacionalsocialista» dieran la cara. A las 3,50 de la tarde fue anunciado que los nazis dieron palabra de no salir a la calle.

Cuando empezó el disturbio unos 50 policías aparecieron, se llevaron a tres hombres detenidos pero ninguno fue acusado.

Un judío polaco, que sólo dio su nombre como Sranley, mostrando una pierna desfigurada, dijo: «Los nazis en Buchenwald, me usaron para experimentos.» Otro hombre, expresó: «Mataron a toda mi familia, yo también tengo derecho a matarlos a ellos.»

**

Estos días ha surgido un problema entre la policía y la poderosa Asociación Médica de Australia (que ha sido denunciado por la prensa y la televisión) sobre los

escándalos que diariamente viene cometiendo dicha Asociación. Días pasados anunció que los médicos aumentaban en un 15 por ciento sus honorarios, lo que provocó una fuerte reacción en el pueblo, que protestó en manifestaciones, y una firme oposición de parte del gobierno, que sitúa a aquéllos en la alternativa de aceptación de un arbitraje; modificación de sus prestaciones o afrontación de consecuencias.

**

La crisis del Gobierno Australia no fue debida a una violenta reacción política a cuenta de dos incidentes habidos entre el primer ministro Gorton y el Ministro de la Guerra, Fraser.

La noticia decía que el Jefe del Estado Mayor del Ejército, Sir Thomas Daly, en una entrevista con Gorton había acusado a Fraser de extrema deslealtad para con el ejército y su ministro subalterno, Praco. Por otra parte a Gorton se le dijo que Fraser había emanado una información periodística que provocó la ira del primero. Esta noticia decía que Fraser desconfiaba de los informes transmitidos por el ejército desde el Vietnam, y sospechaba que los militares estaban tratando de concluir prematuramente con el programa de ayuda civil del ejército en dicho país.

En estos días hemos sido testigos de una violenta reacción política a raíz de estos incidentes al intervenir poderosamente los elementos de la oposición. El resultado de todo esto ha sido un cambio en la política del gobierno entre el primer ministro y el ministro de la guerra.

Debido a todo esto y particularmente a la guerra en el Vietnam, vivimos en Australia un estado de inflación.

Reducción de gastos oficiales, cese en la construcción de edificaciones estatales y privadas, freno a los jornales.

Es así como el Gobierno se prepara para combatir la inflación que afronta el país: elevar los impuestos o crear nuevos aranceles e imponer una nueva subida a todos los artículos de primera necesidad, el transporte y todos los artículos de lujo.

**

Son tantas las reclamaciones hechas por los emigrantes que llegan a Australia, que sería interminable las reseñas de todas ellas. Aquí una protesta efectuada por

el gobierno alemán. Esta revelación la hizo este fin de semana W. Hirrlinger, ministro del Trabajo y de Servicios Sociales en Baden-Wettemberg, en la Alemania Occidental.

Los inmigrantes de dicho país que llegan aquí hallan una situación difícil y desesperante, según Hirrlinger. A los emigrantes alemanes, se les dice que sus conocimientos técnicos son adaptables en Australia, pero cuando llegan a este país descubren que sus calificaciones no son aceptables aquí.

Algunos inmigrantes, declaró Hirrlinger, se ven obligados a aceptar cualquier empleo ajeno a su oficio, mientras que otros van tratando de regresar a Alemania, impidiéndoselo su numerosa familia. Hirrlinger advirtió que si no se remedia a tiempo este estado de cosas la imagen de Australia en Europa va a sufrir considerable deterioro.

**

Hasta dónde llega el estado de desesperación de los inmigrantes en Australia. Un inmigrante inglés descontento, Dennis Turner, de 26 años de edad, se plantó durante dos días, sentado con la familia, frente al edificio de Inmigración de Darwin, y el viernes pasado fue arrestado y acusado de haber tratado de prender fuego a la casa de un antiguo patrón suyo. Igualmente se le acusa de haber propinado al gerente auxiliar de la Quantas Compañía Aérea, cuando este último impidió que abordase un avión de la Compañía en el aeropuerto de Darwin. Turner aguardaba una decisión del Departamento de Inmigración sobre una solicitud suya de que le devolviesen a él y su familia a Yorkshire (Inglaterra).

**

Caseros y agentes explotan a los nuevos emigrantes. Mr. Hartup reveló que dichos caseros y agentes, aprovechándose de la ventaja de conocer el idioma de los distintos inmigrantes y su ignorancia del verdadero valor del dolor, les convencen para firmar contratos de alquiler de casas a razón de 30 y 40 dólares por semana, cuando su sueldo semanal es de 50 a 60 dólares. En otros casos, los que vienen con algún dinero compran casas, en segunda o tercera hipoteca, a precios exorbitantes, engañados por dichos caseros y agentes.

Melbourne, 1971. Vicente Ruiz

Las elecciones sindicales...

(Viene de la 1ª página)

Es necesario llamar a todos la atención sobre la estrategia oportunista de cierto partido llamado de la clase obrera, el de la «gran batalla revolucionaria», según son calificadas las elecciones sindicales en algunas publicaciones. En éstas se considera que la teoría de la abstención llega a los trabajadores desde algunos grupos socialistas y desde algunas personalidades de la oposición burguesa. Infieren esos órganos que esa coincidencia es motivo más que suficiente para hacer pensar a todos los que proponen la abstención. Pero aquí, o bien somos muy lerdos, o el famoso e infalible método dialéctico hace un trabajo más bien grosero, porque también da motivo más que suficiente para pensar que el partido «de la clase obrera» y el franquismo coinciden en la necesidad de que los obreros participen masivamente en las elecciones sindicales, coronando triunfalmente, a modo de referéndum, la cinica Ley Sindical. Preferimos hoy hacer punto aquí, pero volveremos sobre la cosa y si es necesario llevaremos los análisis hasta sus últimas consecuencias. Puede que ya sea tiempo.

Vamos a terminar con algunas precisiones: ha llegado la hora de que las cosas queden claras y la iniciativa sindical en manos de sindicalistas y no de grupos políticos, muy veleidosos, pese a la

pretensión científica. Hay que formar con urgencia un Frente Sindical de todos los grupos auténticos del sindicalismo. Hay que poner coto a los cambalaches de los supuestos dirigentes de la clase obrera. De esta frase última sólo quedará claro que son una élite o clase, pero nunca la clase obrera. Pero el sindicalismo es, entre otras cosas, una escuela de ciudadanía, libertad y democracia genuina, no de semáforo. Fórmese ese frente sindical, que nadie nos maneje. El porvenir nos obliga a mirar lejos, a mantener un sindicalismo de quilates móviles propios, alérgico a los manipuladores. No hagamos el juego a nadie, ni al franquismo ni a cualquier otro grupo que entienda a los sindicatos obreros como estamentos presentes o futuros del Estado totalitario, lo mismo nos da que éste sea blanco que azul o rojo.

Trabajadores: Las elecciones sindicales son el referéndum franquista a la Ley Sindical. No, a la Ley Sindical; no, a las elecciones. Naturalmente, el franquismo quiere las elecciones sindicales. Quitemos la careta a todos los falsos dirigentes de la clase obrera.

¡Adelante, la Alianza Sindical!
¡Adelante el sindicalismo revolucionario!

CONFEDERACION NACIONAL
DEL TRABAJO DE ESPAÑA
(C.N.T.)

El ping-pong y el maoísmo

por JAIME BALIUS

La prensa burguesa, obedeciendo a una consigna de la Casa Blanca ha calificado de sensacionalistas unas partidas de tennis de tabla en suelo chino y personificadas por jugadores norteamericanos y chinos. Se ha insinuado por los reporteros que están al servicio del capitalismo internacional que las murallas de China iban a caer, o sea que la cortina de bambú se iba a levantar. No hay ninguna duda que la primera impresión es de que la China trata de incorporarse al mundo capitalista.

Las razones que han inducido a Mao Tse-tung a transigir con el imperialismo yanqui tienen como base razones de índole interna, y hay que remontarse a la época de la revolución cultural. Se sabe que en las fases de la susodicha revolución los carteles murales tenían un carácter contestatario, pero es que llegó a ser contestada la mujer del mandarín rojo y el propio Chu-En-lai. Es decir, que el aparato chino había sido desbordado por los grupos llamados de guardias rojos. Por esta razón se liquidó el simulacro revolucionario porque iba más allá de lo previsto.

Existen también razones de tipo económico. La China, que es un país económicamente subdesarrollado, se ha entregado a levantar una fuerte industria pesada, es decir que comete el mismo error económico de la URSS. Posee complejos siderúrgicos en la Mandchuria y en Mongolia. Sobre el río Amarillo fábricas metalúrgicas y químicas. Y posee ricos yacimientos minerales en la cuenca del río Azul: Petróleo, cobre, estaño, manganeso y el uranio de la China del oeste y del sur.

El culto de la personalidad que cultiva Mao, en forma tal que deja pequeño a Stalin, o mejor dicho Mao, es un discípulo de Stalin. Si no va acompañado de conquistas de carácter económico será repudiado prontamente por el pueblo chino, máxime que los países que le rodean progresan mucho más rápidamente. El Japón es un gigante económico y su crecimiento se prosigue. Y Hong-Kong y Singapur dos territorios dominados y fecundados por los chinos sin libro rojo, siguiendo los caminos de la libre empresa y con créditos del exterior, tienen un ritmo de expansión superior al chino. Y hasta la misma Formosa, que representa el 0,31 % del territorio chino, tiene un fuerte comercio exterior. El mandarín rojo predijo que el

comunismo haría de la China una de las grandes potencias económicas del mundo. Pero los créditos y la asistencia técnica hacen falta a partir del cisma Pekín-Moscú y por ello se vuelve hacia el occidente.

Hace quince años Mao lanzaba su famosa consigna del salto hacia adelante, que se ha convertido en una resultante de tipo bélico. La China maoísta ha realizado importantes progresos militares que la sitúan en el tercer rango mundial por lo que concierne a los cohetes teledirigidos, la fuerza de «frappe» aérea y los submarinos atómicos. Para la URSS es una sorpresa y una pesadilla, pues sus cohetes pueden alcanzar distancias de 3.000 kilómetros, que pronto serán aumentadas a 6.000. Los submarinos atómicos chinos son tan modernos como los de la URSS.

A comienzos del siglo XIX, cuando Europa iniciaba su primera revolución industrial la vieja filosofía china se hacía un honor de construir una civilización al margen de todas las otras y de presentarla como el faro del universo. En aquel entonces eran de ritual los juegos de abanicos, los asaltos literarios entre discípulos de Confucio y las celebraciones de los ríos, de las montañas y de los dragones. Construida sobre 2.600 kilómetros entre el III siglo de la era anterior y el año 1000 para cerrar el paso a los invasores mongoles, la grande muralla de China no jugó finalmente el papel militar que se le había señalado, más bien materializó la concepción de un mundo aislado.

Es en estas murallas de la ciudad prohibida que Chu En-lai ha recibido a los tan llevados y traídos jugadores norteamericanos de ping-pong. La opinión pública ha acusado el impacto. Esa prensa venal y esos periodistas que escribieron a tanto por línea describieron la entrevista del jefe del gobierno chino con un joven hippie y Chu En-lai casi salió en defensa del hippismo.

La faramalla montada por los sátrapas chinos es la culminación de las negociaciones concertadas en la embajada norteamericana en el Pakistán occidental, entre yanquis y chinos. En tales negociaciones se estipulaba la no-intervención militar de los chinos en la guerra del Viet-nam. Por esa promesa, o seguridad, se atrevió Nixon a patrocinar la invasión del Camboya y semanas después la operación del Laos. La arremetida contra la línea Ho Chi-

minh constituye un verdadero desastre para los americanos — que posiblemente se habría convertido en una debacle decisiva de no haber existido los conciliábulos señalados.

Las firmas industriales norteamericanas hace tiempo que comercian con Pekín, entre ellas la General Motors, American Optical, Sperry Rand et Commins Engine. La defección de Mao, o sea que el comunismo chino es tan cochino como el ruso. El careado apoyo a los movimientos de liberación de los pueblos es una falacia y una mentira asquerosa. La verdad es que el mandarín chino ha negociado la traición al pueblo indochino por ventajas de carácter económico que recibirá del imperialismo americano, del tigre de papel, como motejaba Mao a los yanquis.

Todo cuanto nos muestra la pequeña pantalla de televisión de Mao bañándose, y las grandes paradas o manifestaciones blandiendo el libro rojo y los retratos gigantescos de Mao da náuseas.

Lo cierto es que Nixon se siente tranquilo ante el problema interno que tiene planteado. Sabe que puede contar con la aquiescencia de los chinos, como antes tenía la de los rusos para irse retirando paulatinamente de la Indochina. Se ha anunciado que a partir de abril, y ello mensualmente, la retirada de 4.000 soldados norteamericanos. La traición de Mao ha facilitado a Nixon la vietnamización o sea la guerra fratricida entre indochinos, y

cuando éstos lleguen a la conclusión de que la guerra tiene un matiz imperialista o de penetración económica, quizás dejen de masacrarse y entonces el capitalismo internacional explotará las riquezas del país; ya se ha denunciado públicamente que la guerra del Vietnam sigue en pie a causa de la presión de los grandes consorcios petroleros americanos que codician las grandes reservas petroleras ubicadas en las costas del Vietnam del Sur, que se calculan superiores a las del Golfo Pérsico.

Para los anarquistas la China de Mao es un baluarte de la contrarrevolución, al igual que Rusia. La ayuda China al Pakistán Occidental en contra del movimiento de liberación del pueblo bengalí y la traición al heroico pueblo indochino es la consecuencia lógica de la estrangulación de la revolución china. Las Comunas Populares se han convertido en granjas estatales. El Partido único y el Estado y el encuadramiento militar de todo el pueblo es la consumación de la contrarrevolución.

La guerra del Vietnam que en Norteamérica hacia presumir una gran eclosión revolucionaria irá menguando a medida que Nixon pueda ir maniobrando. Esa es la obra y el espíritu de Mao.

El maoísmo que tiene ciertos focos en Europa, se irá extinguiendo a medida que la juventud se percate del sentido contrarrevolucionario que emana de la China en manos de los modernos mandarines. El maoísmo es una especie de sarampión que no puede cuajar.

FIESTA DEL LIBRO LIBERTARIO

PRECISIONES:

Tendrá lugar en el Centro Confederado, 33, rue des Vignoles, París (20^e), Metro Avron o Buzenval, el 6 de junio durante todo el día.

Exposición de libros para la venta, y otros en ejemplar único y valioso no aptos para ser comprados.

Exposición de Prensa y de números extraordinarios de «Tierra y Libertad», «Solidaridad Obrera» y «Umbral».

Todas las editoriales libertarias están facultadas para enviar sus producciones en muestrario o en cantidad modesta. De lo vendido les será remitido el importe, y de lo solicitado nota les será también servida.

Toda compra directa en la Exposición del Libro Libertario será

distinguida con el 10 por 100 de descuento. Los encargos recibidos por correo gozarán del mismo beneficio del 1 al 6 de dicho mes de junio.

Los autores clásicos en lenguas francesa y española figurarán en la Exposición de libros. Igual presencia de la literatura producida por autores de renombre universal. Se admitirán encargos.

La mañana del día 6 el joven Amado Marcellán disertará sobre la influencia de la literatura libertaria en el pueblo, particularmente en la juventud española. Por la tarde habrá espectáculo a cargo de un elenco artístico encabezado por el excelente tenor Carlos Mendia y el folklorista Tenas.

Última contribución recibida: la obra completa del profesor en lexicografía y taquigrafía, Albano Rosell, compañero colaborador en nuestra prensa con el seudónimo de «Nano de Sabadell».

CON el disgusto de no poder compartir el optimismo de muchos (1) no tenemos más remedio que constatar que la segunda mitad de nuestro siglo no se honra mucho por su marcha hacia la libertad, época en que ésta corre, más que nunca, peligro de desaparecer totalmente, y por lo cual hay que proclamarlo bien alto.

Hubo, es cierto, épocas negras para el ejercicio de la libertad, pero en la lucha incesante de los hombres para la liberación de la humanidad, había una razón de esperar, pues cada día se iban venciendo unos a otros los obstáculos de una tiranía milenaria.

Desde la revolución francesa de 1789 y durante varias generaciones se fueron derribando, ante el choque de la luz, de la razón y de la verdad, las inmundicias y las mentiras del mundo burgués.

En el momento en que los prejuicios y las injusticias de la sociedad autoritaria debían comenzar a batirse en retirada, surge el problema del totalitarismo. Ya no es solo un problema político-social o el cerco cada día más grande de la burocracia y de la tecnocracia que nos amenaza, es la marcha, que comenzamos a sentir, de una masa tentacular que tiende a ahogar nuestra propia vida individual.

Sería un error grande atribuir lo que decimos a un estado de nerviosismo o de impaciencia. No es perder los estribos el dar este grito de alarma para denunciar esta situación de un mundo de progreso inhumano y en plena descomposición, sino la observación perspicaz de esa marcha hacia un porvenir que unos hombres nos reservaron con su socialismo de reglamento, sólo capaz de disminuir y absorber la personalidad humana. Jamás hizo nada duradero el optimismo beato, religioso; muy al contrario. Hay que hacer vibrar la voz de la rebeldía, de la libertad sin condiciones, si queremos evitar el mal.

Ya sabemos que no hay régimen que no se reclame de la libertad, pero la mayoría de los que pretendieron ir hacia ella parece como si se encarnizaran para combatirla; y a pesar, como decimos antes, de que no hay nadie que no se reclame de la misma, vemos la dificultad mayor de cada día en poder expresarse libremente, pues de hecho ésta es puesta en duda, o más bien negada en la mayor parte del mundo. Parece, a pesar de tantas revoluciones como se producen en nuestro tiempo, que a la libertad

(1) Mayor disgusto el nuestro al tener que anunciar el fallecimiento del autor de este artículo. — F.

¿Hacia la libertad marcha la historia?

por JUAN DE ORAN

real del hombre, no la escrita en las instituciones, le está sonando la hora de su ocaso o de su decadencia. No quiere esto decir que hasta ahora haya brillado mucho la libertad en los hechos, pero expresarse con toda franqueza se ha hecho un delito, sobre todo en los países donde dominan aquellos que pretendían traer a la humanidad una nueva sociedad más fraterna y más libre. Me refiero a los marxistas y a todos aquellos que pretendiendo liberar al pueblo instituyen los procedimientos más nefastos cuyo contagio se extiende más cada día. ¿De qué ha servido que tanto se luchara para destruir lo que se llama el régimen burgués o la omnipotencia y el despotismo del Estado, para constatar que el hombre que creía liberarse no es hoy más que un miserable «robot» sometido al abuso y a la opresión de los partidos? ¿Qué queda de la dignidad del hombre, si para dar un paso ha de pedir permiso a los que gobiernan, en cualquier sentido que quiera avanzar, pues, no importa en qué dirección quiera hacerlo, siempre se encontrará con la barrera del principio de autoridad, cuyo universo concentracionario solo le dejará la puerta abierta para ir a terminar en un campo cualquiera de internamiento?

¿Qué de extraño tiene que los partidarios de las democracias burguesas se levanten para proclamar que su régimen es infinitamente más humano? Por eso es que no hay que extrañarse que la idea misma de libertad esté puesta en discusión como algo pasado de moda, llegando a guasearse de la misma como algo inservible, sin darse cuenta que así se entregan paulatinamente y borreguilmente al advenimiento del peor de los regímenes policiaicos.

Esta complicidad inconsciente con el despotismo totalitario, demuestra una degradación inquietante del sentido común de la mayor parte de las gentes, instrumento de los más grandes enemigos de toda posibilidad de liberación de la persona humana.

Es menester pues, ir al estudio de los fundamentos propios de la idea de libertad y aprestarnos a su defensa contra la obra de los aprovechadores de la ignorancia o desafección popular. Contra esos aspirantes a la dictadura, cuyo fin es precisamente la muerte de todo ápice de libertad.

Hemos dicho antes que conviene ir al estudio de los fundamentos mismos de la idea de libertad, ya

que la inmensa mayoría de las personas tiene un concepto grandemente erróneo de lo que es. Para estas personas, la libertad, es lo que tienen escrito los Estados en sus constituciones, es decir, disciplina y sumisión a los dictados de los que mandan; libres de estas cadenas lo consideran como un imposible o como un crimen, pues la libertad completa del hombre la ven como el hecho o el derecho de poder aplastar o pisotear a sus semejantes, sin comprender que esto no sería otra cosa que la continuación de la tiranía. De este error proviene la demanda continua que se hace, de un gobierno fuerte, creyendo que así se pueda poner orden en esta inicua sociedad donde más dominan estos mismos gobiernos fuertes. La libertad completa consiste en la posibilidad para cada individuo de poder, sin trabas de ninguna especie, dar satisfacción a todas sus necesidades naturales, tomando como base el respeto total de este mismo derecho a todos sus semejantes. Sencillamente, el respeto mutuo que se deben todas las criaturas humanas. Esta obra contra todas las tiranías, no importan los colores, es el pueblo mismo el que la tiene que emprender con inteligencia y voluntad, y ni servir más, ni al Estado ni a los políticos si no quiere terminar en la última de las servidumbres.

Cuando en el siglo XVIII, se bebió el caliz hasta las heces y se apuró la copa del dolor de la sedicente realeza absoluta, se percibió muy bien que el brebaje que contenía no era del gusto humano, pero que no había que dirigir las miradas de codicia hacia otro brebaje de absolutismo.

Aquellos que solo ven en nosotros una pieza de un todo compacto, un rodaje, ya no los consideramos como seres humanos y les tratamos como criaturas bárbaras y crueles, al contrario de aquel que nos reconoce como hombres libres y nos guarda del peligro de ser tratados inhumanamente. Este, le honramos como nuestro verdadero amigo y compañero. Hemos de conjugar nuestros esfuerzos y que casa uno de nosotros, defendiéndose él mismo, defienda al hombre libre en los demás. Encontraremos en nuestra unión la protección necesaria para formar, aliados libremente, una comunidad de seres conscientes de su dignidad de hombres libres.

Nuestra unión, ya se sabe, no es la unión con el Estado ni con los partidos. Nuestra vida pública

no es la vida del ciudadano sometido a las leyes del Estado, es en tanto que individuos, una vida puramente humana, solidaria, libre. Hemos de negarnos a hacer abstracción de nuestra personalidad, de nuestra individualidad, en las cuales residen la igualdad y la libertad enteras de todos.

La autoridad no ha reconocido nunca «los derechos del hombre». Estos derechos se han resumido siempre, en este pensamiento del régimen de autoridad, que el hombre verdadero, su valor humano, consiste en ser un buen ciudadano sumiso y disciplinado, por no decir buen cristiano.

Si el Estado (todos los Estados), subsiste, es por nuestra renuncia. Fuerte, se considera como cosa sagrada frente al individuo, pero éste es su enemigo nº 1, porque se le escapa, porque le cuesta dar fin con él. La Iglesia por su parte, siempre unida al Estado, se encarga, enseñando al pueblo a conformarse y a abdicar de sí mismo, a que nada ponga en peligro la autoridad establecida. ¿Cómo entonces, se puede imaginar en el interior del Estado una libertad completa? Este no permitirá nunca que se le ponga en peligro. El Estado es una abstracción impuesta por la debilidad del pueblo; la verdad, la realidad, es la asociación de los hombres libres, y éstos son los enemigos mortales de aquél.

La lucha en este mundo, repetimos, los esfuerzos para liberar al hombre de las cadenas que lo envuelven, está en la disolución del Estado, que es la traba más odiosa que aniquila su libertad; es además el defensor de la burguesía, que interviene para imponer su ley, pero para favorecer a los explotadores que a su vez son los defensores de aquél o son el propio Estado. Es por esta razón que existe poca diferencia entre el capitalismo burgués y el capitalismo de Estado. Este es el peor. Por mucho que el Estado cambie de forma y figura, será siempre el déspota supremo. No es contra un Estado determinado que hay que luchar sino contra el principio mismo, en todas sus formas, de la autoridad: religiosa, política, moral, económica, etc.

El poder del Estado se manifiesta de diferentes maneras. Si es de uno solo — monarquía; si es de la mayoría — democracia; si es el

A pesar de tener en puerta a un príncipe y futuro rey monárquico, la discusión sobre la monarquía sigue sobre el tapete, como el plato del día de un fonducho barato. Parece que la gente no tiene ganas más que de embrollar las cosas, saliéndose por la tangente y tergiversando conceptos, que al fin y al cabo todo se vuelve agua de borrajas. Digo agua de borrajas, porque a la cabeza de una nación se debería de poner a una cabeza bien florecida, que si no abarcaba todos los conocimientos humanos, al menos fuese una cabeza con sentido común, no una especie de calabacín como la de don Juan Carlos de Borbón.

Sabemos que todos los gobiernos, monarquías o repúblicas, teocracias o aristocracias, necesitan la ayuda obligada de la religión, para su función y buena marcha. Sin ayuda de ésta, la vida de los gobiernos es efímera. «El Santo Olio vivifica y fortalece», sin esta clase de savia el árbol decae y muere. Todos los Estados funcionan y se mueven ungidos y bendecidos por medio del Espíritu Santo. El Santo Padre lleva la batuta en la mano y es quien dirige la orquesta. Lo demás es todo «chichicaca», sin importancia alguna. Cuando un Estado para gobernar a sus súbditos no necesita del uso del látigo, es porque las costumbres del pueblo, su moral, está a su altura; lo que no pasa con la dictadura franquista ni pasará tampoco con la monarquía de don Juan Carlos, porque el pueblo hace ya tiempo que ha tomado la delantera y no puede retroceder.

¿Hacia la libertad marcha la historia?

de todos — totalitarismo o dictadura del proletariado.

El Estado es la forma concreta que reviste la iniquidad política, es el enemigo más grande y odioso de la libertad del hombre.

No se pueden firmar arreglos, pactos o contratos entre los enemigos de la libertad y nosotros, como no se pueden unir el agua y el fuego, pues eso sería hacerse sus cómplices y perpetuar así la tiranía.

La única arma contra esa nueva inquisición está en procurar la formación de individualidades fuertes contra las cuales fracasen todas las coacciones exteriores.

Proclamémoslo una y otra vez. Afirmemos nuestra voluntad de libertad completa...

¿Cuál será el agraciado que tenga la suerte de anunciar la nueva aurora?

JUAN

DESDE MADRID

Todo Estado necesita un freno para manejar mejor al pueblo aborregado, manso. Para esto necesita que el pueblo sea supersticioso y creyente. El rebaño amansado sigue con más docilidad al pastor. No importa el nombre del freno. Llámese éste Dios, Patria o Dictadura del Proletariado, da la misma cosa. La historia mundial de los Estados nos lo muestra en carne viva, que no valen los cambios de nombre en los regímenes, porque las raíces y el tronco del árbol siguen siendo el mismo. Y por lo poco que entendemos de estas cosas, no es cuestión de cambiar nombres, sino de arrancar al árbol de raíz, para no quedar siempre en la misma estacada, ya que la obra de todo dios se reduce solamente a tragarse al individuo entero y anular su personalidad, a fin de que no resuelle ni se rebele contra el látigo que le muere de la carne en vivo, haciendo así la cruel tiranía gubernamental más estable y duradera, cuanto más cargado de masedumbre este el pueblo, más durará la esclavitud y el Estado gubernamental. Por eso todo Estado necesita el incienso religioso y el apoyo moral y material del pueblo, sin lo cual, para gobernar o se vale del látigo dictatorial, o muere. Por eso todo Estado, rojo o negro, es un «ente» engorroso y nocivo a la sociedad, que desempeña el papel de parásito inveterado.

La monarquía, absoluta o constitucional, es hija de la religión, y sin ésta no tiene vida. El plasma monárquico, es pura médula religiosa. Para que el pueblo siga mansamente a sus pastores, y éstos hagan mangas y capirotos con él, necesita creer y tener fe en el zurrón y cayado, aceptando hambre y latigazos como una cosa natural, caída como el maná del cielo. Pero como todo puerco tiene su San Martín, el rebaño se inquieta y va perdiendo su mansedumbre. Ya no anda amodorrado la cabeza entre piernas; atiesa las orejas para oír mejor, y levanta la cabeza para ver más claro. Ya no es tan fácil venderle gato por liebre; comienza a cavilar y a entrar en razón, levantando las piernas traseras y tirando a la vez pedos y coces, contra todos los timoneles del «Barco» malhadado, síntoma de descontento y rebelión.

No me siento profeta de mal tiempo, y no aseguro si el reinado de don Juan Carlos de Borbón será corto o largo. Lo que sí aseguro que tendrá que gobernar a base de garrote como Franco, yendo

España vista por dentro

de bracet con el inclito Pablo VI, director imprescindible de «orquesta».

El Estado, ningún Estado puede gobernar a las buenas si no sigue las costumbres del pueblo. Teóricamente, el Estado es el servidor del pueblo; prácticamente, el pueblo es el peón del Estado y el que encaja los golpes. For eso el pueblo, a medida que evoluciona y se despoja de las supersticiones que le mantienen en su crasa ignorancia, le va haciendo el vacío al Estado y se aparta de él, en busca de la libertad y justicia, dos cosas que no puede darle el Estado.

El Estado, hijo pródigo, aunque bastardo, de la iglesia, no puede darle al pueblo libertad y justicia; la verdad desnuda le remueven las tripas. Como viejo carcamal, está con los de arriba, no con los sarnosos de abajo. Los de arriba son los de su clase, y con ellos lucha y brega, para mantenerse en el ordeno y mando, ya que la sangre azul no puede mezclarse con la sangre roja des cordero manso.

Pero la tercera clase del pueblo, ya ha pasado el «Rubicón» de la ignorancia y se apresta a apartarse de una política inmoral y rastro, caciquil, embadurnada de asociacionismo, propia de un feudalismo caduco y desvergonzado, mantenido a rajatabla por una tafia de cretinos españoles que no aprovechan para maldita la cosa.

Los españoles, somos un pueblo de leyes. Las fabricamos al por mayor pero sin trama ni urdimbre, sin consistencia. Tenemos un farrago de leyes, comenzando por la Ley Orgánica del Estado y acabando por la última, que todas son buenas para lo mismo: envolver trapos. Leyes que son el hazme reír de todo ser sensato, ya que todas estas leyes nos hacen retroceder a los tiempos de Fernando VII, tiempos irremisiblemente despóticos, impropios de una nación que se tilda de democrata y evolucionista.

España se está ahogando en medio de un ambiente corrupto en todos los sentidos. Enfangada en un lodazal, chapotea sin fuerzas, se ahoga. Necesita oxígeno, aire puro para respirar profundamente y renovar la sangre venal que la mata. Fuera gobernantes chulos, con o sin panitorios, títeres parecidos a muñecos de cartón, vacíos a lo ancho y largo de sus personas. Auguramos una España sin taparrabos, desnuda como cuando su madre la parió, y sin ninguna clase de monarquía, ni centollo monárquico, atalado al

carro con bocado de acero que le haga sangrar a chorro vivo, y amansado como el cordero Pascual.

Gobernar contra la voluntad del pueblo es cosa grave. El descontento se va hinchando como un globo de gas a punto de arrancar el vuelo, chisporroteando y renegando de todo y de todos; encendido en llamas, y ardiendo en deseos de echarlo todo por la borda, harto ya de un régimen dictatorial fascista, embrutecido hasta la coronilla y rebosante de crímenes, que la sucesión de un cretino como don Juan Carlos de Borbón no puede curar, sino agravar más y más.

El reinado don Juanesco no podrá ser más que un maremagnum de conceptos contradictorios formidables y un caos insuperable.

SIMPLICIO

P. D.: Nunca nos hemos fiado de las estadísticas, porque la estadística se hace a gusto y paladar del consumidor. Es muy raro que una estadística retrate la realidad de las cosas. No obstante, y para que no nos llamen detractores, veamos lo que nos dice la revista «Acción Empresarial»:

«El presupuesto diario de un matrimonio con dos hijos en Madrid, es de 331,81 pesetas». Pero estamos un poco disconformes en lo de los dos hijos, porque tocante a la clase trabajadora, quizá calculando sobre un matrimonio con cuatro hijos nos acerquemos más a la cuenta. Y en otra estadística leemos: «desde que se implantó el salario mínimo de 136 pesetas, el costo de vida ha subido un 15 por 100», a lo que tampoco estoy conforme, porque conozco artículos que han subido un 400 por 100.

SERVICIO DE LIBRERÍA NOVEDADES

«El Testigo», W. Chamberes	20 00
«Cazando el Elefante», G. Orwells	12 00
«Con el pan bajo el brazo», O. Danielo	10 00
«Yo escogí la Libertad», Kravchenko	16 00
«Hijos sanos y robustos»	5 00
«Ancho es el mundo», Sinclair Lewis	15 00
«El asedio de Madrid», R. G. Colodny	30 00
«La Revolución sexual», W. Reich	21 00
«Crisol de España», Henri Barbusse	16 00
«En el país del Kibutz», H. Desroche	16 00

¿ES BUENO PENSAR?

por H. PLAJA

«Pensar es excelente. El pensar conduce rectamente al examen de nuestra conciencia de seres ávidos de llegar, a la vez, a la verdad... Y quien no quiere pensar... es que carece de impulsos superiores... Y quien no osa pensar... es que es un imbécil.» (Lord Bacon).

TAL es la pregunta que un muchacho de escasos doce años, me espetó un día sin miramiento alguno. «¿Es bueno pensar?» Y la perplejidad, que a veces inesperadamente, asoma a narices cuando uno menos lo espera, apareció en forma de sorpresa. No nos fue posible, de momento, dar la adecuada respuesta a aquel mozalbete tan empeñado en obtenerla en forma satisfactoria. Tal vez la inocente interrogación le acuciara el deseo de que tal duda le fuera aclarada definitivamente por algún mentor de hacerle luz en su confusa y delicada pregunta.

A mi modo, procuré salir del paso lo mejor posible. Procuré razonar lo más diáfanoamente también, porque los pequeños, o menores, precisan de un lenguaje que ellos entiendan: el de la sencillez y de la sinceridad.

Pero andando el tiempo, he venido recordando la sopetona pregunta de aquel barbilampiño mocete. Y siempre me ha atosigado, permanentemente preocupado, si mi respuesta fue la adecuada a aquella precoz pregunta, o la infantil andanada: «¿Es bueno pensar?»

Sí, es bueno pensar. Sí, es excelente, es una superación mental de nuestra condición humana y racional por lo tanto. Es algo que nos conduce de la mano a lograr cada vez más, cierta cantidad de verdad, de un poco más de calidad en la ciencia de la vida; y digo ciencia al arte de adivinar también, un poco cada día, los excelentes recónditos de nuestra propia existencia moral.

Sí, es bueno pensar. Sí, es excelente. Quien no piensa, quien no es capaz de pensar, sobre todo pensar en el bien común, poco puede ser tenido en cuenta en la sociedad. Sobre todo, si ello acarrea ausencia de deseos de prodigar utilidades morales y beneficio a la colectividad.

Sí, es bueno pensar, es indispensable. Es necesidad inherente a la función racional para alimentar nuestro cuerpo y nuestro cerebro con reciprocidades emanadas del conjunto humano que nos rodea. Es necesidad improrrogable

para dar a la sociedad lo que la sociedad pone a nuestro alcance para deleitarnos y para hacer feliz nuestra vida. Para hacerla más plácida, más libre.

Sí, es necesario pensar, es excelente. Sin nuestro pensamiento despierto a todas horas para comprender el porqué de las cosas y de los seres humanos, en su más amplia condición racional, la vida, nuestra vida, no tendría objeto, o no debería tenerlo.

Sí, muchacho amigo, es excelente pensar. Y sobre todo, pensar en algo que tenga alcances generosos, lazos de indisolubilidad entre las sublimes cosas del pasado y las prometedoras del presente, de este pasado imperfecto para

ser perfeccionado el presente con vistas a un futuro en el que tu interrogante pueda hallar una respuesta racional y holgada al mismo tiempo que la seguridad de una humana y justa protección.

Sí, es bueno pensar. Sobremanera, pensar bien, equilibradamente. Y siempre con la mirada en alto, que no quiere decir mirar al cielo de todas las teologías, sino al infinito donde los pretendidos misterios de la ciencia están aún por descifrar, y donde la claridad de una nueva aurora pueda colmar la inesperada pregunta del mozalbete ingenuo y ansioso de saber.

Pensar, sí. Pensar bienamente. Pensar en el bien que se puede

pensar que el mundo necesita de los hombres que, elevando su pensamiento, este gran pensamiento hacia las regiones del bien y de la fraternidad humana, es el camino más recto para hacer de la infancia «preguntona» y a veces «indiscreta», el crisol de donde habrá de surgir el nuevo día, la nueva aurora que el pensar bien pueda deparar a la humanidad, con sus destellos de Libertad, Igualdad y Fraternidad, los únicos caminos que conducirán a la felicidad humanizada e integral de todos los seres.

Sí, es bueno pensar. Sobre todo realizar, pero siempre con el propósito generoso de no esperar de este bien, resultados «postivos» y egoístas ulteriores, para «cobrarse el bien realizado».

Actualización de temas y tácticas en momentos cruciales

LA ACCION DIRECTA

A pesar de lo mucho que se ha debatido sobre esta tema, sigue habiendo entre nosotros quienes sólo ven acción directa en la violencia. Y una vez más cabe contestar que si la violencia forma parte de la acción directa no es por el hecho de ser violencia, sino por ser recurso excepcional en nuestras luchas para defendernos de la furia autoritaria - burguesa que acosa y aplasta a los movimientos y a sus militantes; y para pulverizar sistemas cerrados a toda evolución que pudren a los pueblos si éstos no son capaces de sacudirse.

La acción directa violenta, para los que se conforman con sistemas dictatoriales no tiene otra misión que dar golpes de Estado, y para los partidarios de los sistemas parlamentarios, sancionar y aplicar leyes que violan a todos los derechos humanos.

Para los seres abiertos a todo progreso emancipador (en particular los anarquistas) en los momentos cruciales de exilio o de clandestinidad, faltos de libertad para coordinar esfuerzos y no flotar en el vacío, una idea que mantenga latente nuestra iniciativa y el espíritu de acción sin tutelajes, es doblemente necesaria. Y en cuanto al despliegue de actividades es penoso escuchar de compañeros sin mala intención, que en el exilio ya no tenemos nada que hacer, lo que prueba falta de visión y confianza para la continuación de la lucha.

Que no se palpen candentes motivos de lucha no es prueba de que éstos no existan. Con vistas a España, partidos y corrientes que luchan por la caída de Franco y que no los anima otro propósito que el de reemplazarlo en su obra nefasta, es problema de cuidado a tratar en un congreso con la presencia directa de los Locales o las más posible. Si se acentúa la corriente de tratar los problemas de los congresos en plenos aunque en ello primen buenas intenciones, favorícese un estado de pereza conducente al dejar hacer pretendidamente socializante.

Otro problema que debe preocupar por el estado anormal en que se debate el Movimiento, es el de tomar acuerdos obviando las ideas. La CGT francesa, entre

otras, tejiendo acuerdos se alejó de las ideas de origen. Porque dichos acuerdos manejados por expertos pescadores, les sirven de redes en las que caen los que por falta de criterio propio se dejan tutelar.

Otra cantinela con la que se consuelan los fatigados y los desviados, es la de que «quedamos pocos». Lo que les falta reconocer es que ellos, con su cansancio y su desvío son los principales culpables. Sobre las secciones de la AIT dirige su metralla las baterías pesadas toda la grey porque como movimiento idealista organizado es lo que vale, junto con la cooperación directa de cuantos aspiran a librarse de tiranías y tutelajes. Y se comprende.

Serafin FERNANDEZ

DIA 6 DE JUNIO EN PARIS

Fiesta del Libro Libertario

en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Metro Buzenval o Avron.

EXPOSICION y VENTA de libros durante todo el día.

CONFERENCIA sobre la literatura libertaria a cargo de Amado Marcellán, a las diez de la mañana.

Por la tarde: Sesión de VARIEDADES con Carlos Mendia, Joaquín Tenas, Galán, Roldán, Barbas y otros artistas.

En el intermedio, Sorteo de la Tómbola del Libro, con 50 premios mayores e infinidad de menores tal como está anunciado. (A este respecto, la Administración repite que los boletos que no hayan sido abonados hasta el 6 de junio se darán por anulados).

Todos los compañeros y simpatizantes harán acto de presencia en la Fiesta del Libro Libertario.

Doña Isabel Alvarez de Toledo en Niza

El jueves 29 de abril, la autora de la novela «La Huelga», dió, bajo los auspicios del Circulo Cervantes de Niza, una Conferencia-debate sobre la situación económico-social de España.

Varias razones nos inducen a comentar esta Conferencia y el debate que se derivó de la misma. Habiendo yo llegado después de comenzado el acto y la Sala de reunión estando llena, pude colocarme muy cerca para estudiar y sacar una impresión del tipo físico de la mujer que el vulgo periodístico ha aureolado con el calificativo de «Duquesa Roja».

A mi lado, vi una mujer menuda y delgada, cuyo rostro juvenil corresponde al verdadero retrato diseñado por escritores, poetas o artistas foráneos, de la mujer andaluza. Nada de la sevillana con clavel rojo en los ondulados cabellos, ni de la Carmen de tablado. Andaluza del cortijo. Ojos negros, vivos y penetrantes, nariz aguileña, temperamento nervioso, moderado por el empleo permanente del cigarrillo, y también por una indudable cultura.

Sobre su persona lo habremos dicho todo, cuando sabremos que sus títulos nobiliarios son auténticos y que desciende de una de las familias más resonantes de la vieja nobleza española. Cabe decir que su inconformismo le ha costado ocho meses de cárcel y el exilio, además de la repulsa de los de su clase social aposentados en el régimen.

Su peroración y muchas de sus réplicas fueron una condena implacable del sistema de gobierno totalitario que desde 1939 enyuga a España. Esbozó la miseria del pueblo trabajador en la ciudad y en el campo. Denunció la estafa y el robo a que se libran los dirigentes y los sostenedores del régimen franquista, que comparó a una mafia criminal. Insistió en la realidad de las torturas que pudo constatar, si no en su propia carne, si en la carne de sus compañeras de cautiverio. Habló de la falsedad de la liberalización, de la doblez y del engaño que encierra el tan manoseado Código del Trabajo, incluyendo el aspecto de la Seguridad Social. Toda la legislación es un arma de doble filo, destinada, no a auxiliar al trabajador, sino a tenerlo más y más a merced del poder inquisitivo en todos los aspectos de la vida.

En el debate intervinieron varios concurrentes, algunos muy a propósito, y otros no tanto. A un

defensor del franquismo (los hay por ahí) la señora Alvarez le contestó enérgicamente intentando desenmarcarlo, pues se podía tratar de un agente franquista. A dicho individuo le contestó muy eficazmente un emigrado económico malagueño.

Lo más interesante del debate fueron las cuestiones sobre las medidas violentas o pacíficas para combatir la tiranía que pesa sobre España.

La de Medina Sidonia descartó el recurso a una nueva guerra civil y a una violencia organizada, declarándose pacifista, pero no desmintió la posibilidad de acciones enérgicas si 5.000, 10.000 ó 50 mil españoles se encuentran algún día reunidos en la calle.

Como medidas no violentas preconiza, lo que ya nuestro movimiento preconizó hace años, a saber: el boicot del turismo hacia España, la abstención de parte de trabajadores emigrados económicos de mandar dinero en forma de ahorro a España, incrementar la campaña antifranquista, y lo que nos parece más utópico: convencer a los capitalistas europeos para que cesen de invertir capitales en España.

Una cuestión expuesta por uno de nuestros compañeros concerniente a la Iglesia y al Opus Dei, fue contestada de forma bastante sibilina por Isabel. Reconoció la posición clásica de la Iglesia española, siempre al lado del Poder y de los privilegiados; pero considera que dicha institución se transforma y se acerca al pueblo por la conducta contestataria de muchos curas, y también hace resaltar la conducta humanitaria de uno o dos jerarcas religiosos, que han condenado públicamente la práctica de la tortura.

Del Opus Dei, reconoce su gran nocividad y lo reprueba. Pero siendo el Opus Dei una entidad laico-secular y no una orden religiosa, no se le puede considerar, a pesar de su reconocimiento por el Vaticano, como parte integrante de la Iglesia. Esta sutileza, que demuestra una vez más la doble faz y la hipocresía de la Iglesia no nos puede convencer. Además esta respuesta embarazada nos indica que Isabel, a pesar de sus méritos, está lejos de haberse desembarazado de los prejuicios inherentes a su casta. Cabe señalar, sin embargo, que niega a cualquier partido o tendencia política el derecho a servirse de su personalidad.

Su deseo, su ideal, es conseguir

COMUNICADOS

NUCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA que tendrá lugar el domingo día 30 de mayo 1971 en el magnífico sitio de «Les Cèdres» en Carrières d'Avignon (Vaucluse).

Habrán juegos infantiles, música variada, comida campestre, charla de actualidad, radio-crochet.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo 30 de mayo en el lugar y hora de costumbre. Documentación importante a la vista, cooperación a la Fiesta del Libro y otros asuntos.

S.I.A. DE TOULOUSE

Convoca a todos los adherentes a la misma, a la Asamblea General que se celebrará el domingo 6 de Junio a las 10 de la mañana en punto, en la sala de la CNTF, Bourse du Travail, 3, rue Merly:

RHONE-LOIRE ET ISERE-SAVOIE

Por la presente comunicamos a todas nuestras Federaciones Locales la celebración de una Jira de conjunto de nuestras dos Regionales para el domingo día 27 de junio en uno de los lagos del departamento del Isère.

En cuanto estemos en condiciones de manifestar el lugar de la misma, se hará conocer. Rogamos a todas nuestras F. Locales tomen nota de la fecha y reserven la misma para dicha Jira.

una España libre donde predomine la justicia. Repudia toda dictadura, sea franquista o comunista. Esta declaración antitotalitaria puede interpretarse como clara rectificación a su participación en un acto de propaganda comunista. Es casi seguro que Isabel en aquella ocasión y, de muy buena fe, fue víctima del canto de sirena de algún intelectual progresista cripto-comunista.

Dicho todo lo que antecede, la duquesa de Medina Sidonia no puede tener ninguna comparación con un príncipe Pedro Kropotkin, ni con un conde León Talstoi, ni con un Frederic de Stakelberg, aristócratas que hicieron tabla rasa del Estado y todas sus estructuras opresivas.

La duquesa de Medina Sidonia no es una revolucionaria. Es una mujer de gran corazón y mucho coraje. Quizás algún día llegue a ser una nueva Concepción Arenal defensora de los perseguidos y de los encarcelados.

CONSTANCIO PLANAS

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Gregorio Ibáñez, Paris, 10; Madeleine Lamberet, V. St-Georges, 10; Venta 1 pastilla turrón, 5,50; Grupo Químicos, Ivry, 35; Pérez Mantecón, Sousset les Pins, 20; Compañera Pozo, Paris, 10; Serrate, Massy, 15; Antonio López, 10. Total: 115,50 francos.

ADMINISTRATIVAS

—P. Ortiz, Perpignan (P. O). Recibida la tuya. Haremos seguir tu deseo. Recibirás aún por haber bandas avanzadas. Luego te sirves de la Local como deseas.

—J. Martínez, Mâcon (S. et L.). Recibido vuestro giro pago tómbola y «Umbral» enviados. De acuerdo.

—España, Marsella. Hecha distribución según estadillo de vuestro giro.

—Caro Antonio, Foix. Recibido tu giro de 210,65 frs. Pasado lo correspondiente a «Umbral», Librería y tómbola.

—Lamela, Cl.-Ferrand. Recibido giro pago «C. S.» nº 644-655, 12 ejem. «Umbral» 101 y los 100 boletos tómbola. Pasamos a pro-local los 10 frs. del compañero Campo de Vichy.

—A. Moreno, 13.Gardanne. Recibido tu giro y carta. A tu solicitud, se hizo lo necesario. Los números recibidos es por haber bandas avanzadas.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

Esta F. Local comunica a todos sus afiliados que el sábado día 12 de junio y en el local social, a las 3 de la tarde tendrá lugar la asamblea general mensual a la cual quedan convocados.

Esperando vuestra asistencia, os saluda el secretario.

Necrológica

JULIO GARCIA

Este buen compañero falleció en Bonneuil a la edad no excesiva de 70 años. Siempre se había interesado por la Organización cenetista. habiendo actuado en el exilio y en particular, en Sallent (Barcelona), en cuyas minas trabajaba. Inútil añadir que tomó parte en los característicos movimientos cenetistas de la cuenca del Llobregat que tanta fama obtuvieron — junto con la disposición revolucionaria de la minería del Cardoner — en los años de la II República. El benemérito compañero Julio García fue enterrado en la propia localidad de Bonneuil, no lejano del centro parisino.

Nuestro pésame a su entristecida familia.

Meditaciones junto al mar

Y A vuelven a oírse los mirlos junto a casa. Buena señal de que el invierno nos dejó, ¡que ya era hora! Claro que también los oí algunos días en enero, pero entonces se habían equivocado; no sólo se equivocan las personas.

Pues sí, al lado de casa, a una especie de cipreses de jardín, suelen venir a menudo a cantar y a solazarse dos parejas de mirlos, o tordos, como queráis, negros como el azabache, con el pico rosa-amarillo. Claro que debe existir alguno de color blanco, que por eso suele decirse en mi tierra: «Es más fácil hallar un mirlo blanco que un buen político». Lo que puede ser un poco exagerado. ¿O acaso no?

Lo que es cierto es que políticos austeros y cumplidores netos de cuantas palabras dan o de cuantas cosas ofrecen, debe haber pocos, contadísimos, ya que las gentes se quejan de ello. Lo que no impide a esas mismas gentes y a otras creer en ellos. La prueba es que existen. Y en abundancia. Y que siguen dando palabras y ofreciendo mucho y bueno, «el oro y el moro», cuando el caso se presenta. Aún recordamos uno, español había de ser, que se hizo célebre por sus palabras que merecerían ser esculpidas en mármol e en bronce: «Si soy elegido, como espero de vosotros, os prometo un puente». Pero hombre, si aquí no hay río. «Eso no tiene gran importancia. Haremos también un río. Antes, o después. Bueno, ¿y qué más da?» Y salió elegido. Lo que no nos cuenta la historia es si ambas promesas fueron cumplidas.

Bien, dejemos eso y volvamos a otra cosa. Que los pájaros se equivocan lo prueba también el que, bien avanzado marzo, vi pasar varias bandadas de ocas salvajes (yo diría libres) aunque a veces éstos que son considerados como tales — como salvajes — las matan si se ponen a tiro, hacia el sur, lo que en esa época del año es algo contradictorio, pero pocos días después regresaron de nuevo hacia el norte. Buen viento, buen viaje, mucha suerte y que regresen lo más tarde posible todas ellas, que el frío no es el mejor amigo de los pobres, ni de los viejos, ni de los achacosos.

Los viejos. También a los viejos se les ofrece y promete mucho. En tiempo de elecciones porque el sentimentalismo debe dar buenos resultados. Fuera de él, para mantener un poco el ambiente, el suspenso y hacerse pasar por ge-

nerosos y comprensivos y no sé cuántas cosas más. Pero es el caso que los viejos, la mayoría de ellos achacosos, porque no puede ser de otra manera, ven desfilar los días, las semanas, los meses de interminables años de labor, de trabajo, de producción.

— Bueno, nosotros poco podemos hacer ya para que todo eso cambie — me dice al oído el escéptico, el eterno pesimista de toda su vida.

Así, entonces, lo mejor es que sigan vegetando, sin preocuparse. O que observen cómo hacen con ellos en el país del coco: en cuanto ya no pueden subir al cocotero a recoger el sustento, los dejan morir o los acaban, para que sufran menos, ni sean una carga. En países más adelantados que esos salvajes del África u otros, se es más refinado y no sé si más humano — la disquisición nos llevaría demasiado lejos — se los deja languidecer, acabarse despacio, no precisamente de inanición, eso no, pero si acuciados por diversos problemillas. Por su culpa, puesto que lugares de recogimiento hay que ya no se llaman hospicios como antes. Los que prefieren discurrir con libertad, aunque sea poca, no deben quejarse. Además, una parte de ellos nada dicen; eso prueba que están satisfechos de su suerte, lo que debe ser verdad puesto que disfrutando de buena pensión sería el colmo que aún se hicieran exigentes. Claro que se merecen ese disfrute, que por algo se acogieron al retiro pronto, a veces a los cincuenta o cincuenta y cinco años, ¡casi en la flor de la vida!, mientras que los otros esperaron pacientemente los sesenta y cinco, a menos que, declarados inválidos, fuera de uso, se adelantaran a los sesenta.

Con todo y con eso, oiréis por ahí a algún que otro economista, de éstos que no saben lo que es doblar el espinazo — por lo que ignoran tal placer — quejarse de que los retirados con pensión ídem son una enorme carga para la economía de los países que han de soportarlos; algo así como un peso muerto. Esos especialistas de los números, de los cálculos y de los planes bien estudiados y meditados, dicen que no hay que creer en lo de que pasando al retiro más pronto, con una pensión adecuada, ello podría relanzar el consumo, lo que incitaría a aumentar la producción y reanimaría la economía — o el ahorro que también dicen es economía —. Tampoco que los parados al convertirse en productores, serían a su vez

factor de expansión. No, ese sector — el de los parados forzosos — parece está destinado al reposo. O a servir de contrapeso y de freno en caso de reivindicaciones económicas u otras. De ahí a que cualquier día pidan se decrete la inutilidad y abandono a su propia suerte a los viejos... Porque ellos, los economistas, o los que manejan las economías, cuando dejan el servicio pueden reirse de todos esos y otros «peces de colores», quiere decirse de preocupaciones en lo del comer, calzar y habitar, y solazarse. Que es la cosa más natural del mundo. Y que debiera serlo igualmente para todos y no sólo para una clase o una casta por el hecho de que la fortuna o lo que sea les sonrió, les ha favorecido. «Algún día será». Paciencia mientras.

Bueno, pues ya sabes, lector, nos llegó la primavera, que es vida cuanto más para todos los mimados de la fortuna. Eso sí, no olvides que tras ésta llega el verano. Y el otoño. Y después el invierno, el cruel, el duro invierno que suele hacer reflexionar, tarde, sobre lo que no se pudo, no se supo o no se quiso hacer a su debido tiempo, cuando joven aún, fuerte y decidido se podía lograr lo que después ya nadie da, a no ser en forma de caritativa limosna que afrenta y entristece; algo un poco parecido, y permitáenos la comparación a como a veces se hace con los animales abandonados en la calle, a los que se conduce a «refugios», en donde son alimentados con desperdicios de carnicerías o aves de corral que no se pudieron vender en los mercados a debido tiempo.

Cuando se es explotado, apenas si se piensa en otra cosa que en disfrutar de todo aquello que el salario permite, lo que tiene su lógica, que por algo «los tiempos adelantan que es una barbaridad». Aunque sea adquiriendo compromisos que atan y hasta impiden ser activos en la lucha reivindicativa. Al acercarse a la edad en que el explotador prefiere gente más joven fuerte y dinámica, es cuando comienzan las exclamaciones, los devaneos de cabeza, las preocupaciones de todas clases por un porvenir incierto y eso que estamos en la sociedad del átomo, de la electrónica, del consumo, de la «contestación» y no sé cuántas cosas más. De la «nueva sociedad», en fin.

O sea, que al llegar a la edad propecta, ya sólo queda aquello de: cualquiera diría que uno ya no se merece nada más, tras tan-



tos y tantos años de producción, de explotación. No, no se merece un más si no supo ser cuco, cínico en el engaño y la mentira, diestro en la explotación de los otros, o bueno y adelantado político.

Y no se merece más porque dejando a un lado los idealistas luchadores, siempre en cantidad reducida, la mayoría sólo pensó en el hoy y no en ese mañana que inexorablemente llega un día a todo el mundo. Por eso, trabajador explotado, te toca pensar ahora y siempre en eso. Medita, considera que la sociedad está compuesta de dos partes: la que produce que es la más numerosa y la otra dividida en diferentes fracciones (que viven todas a costa y a merced de la primera) y que no creo necesario detallar por harto conocidas. Y lo que no logres tú junto a los demás explotados, no esperes conseguirlo de otra manera. Todavía sigue siendo actual el lema de la Primera Internacional: «La emancipación de los trabajadores sólo la alcanzarán los trabajadores mismos». Sin otros mediadores ni entrometidos de ninguna clase. Ellos solos, fuertemente unidos en una organización que, cual la CNT, es capaz de obtenerla sin claudicación ni sumisión a nadie, porque así fue siempre el deseo y la determinación de sus componentes y así lo seguirá siendo mientras continúe por el camino que emprendió desde su fundación. Sin dejaciones inútiles, ni adaptaciones «circunstanciales» innecesarias, lo que no quiere decir cerrar los ojos a toda evolución.

Medita y obra en consecuencia sin dejarte llevar por el espejismo que representa «la sociedad de consumo» con sus ofrecimientos pasajeros pero sin consistencia. Y sin hacerte cómplice de ella a sabiendas.

J. FLORISTAN

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

Chile al aire

Incario y araucaria

ESO de los bolches al servicio del Kremlin, tiene tanto parecido con los Stroessner a la sombra del Pentágono, que quien pestañea pierde; pero, ¿promesas son triunfos? Mao prometió «un milenio para descubrir el comunismo a lo pobre...», y sin embargo triunfó. Entretanto, los chinos, mantendrán la etiqueta de «avandistas», bajo el alero del Sol que más caliente: «¡Aún tenemos Patria, ciudadanos!», que diría el padre O'Higgins.

Aquí la promesa es — entre otras malas cosas —, «cobre para los chilenos». ¿Qué chilenos pues los consules de turno:

«¿Por qué teméis al Estado?» — le gusta ladrar al Presi.

Cuando el Estado es la máquina infernal de los tiempos modernos, ¿debemos besar sus patas perfumadas de alhucema? ¡A buena hora, compadra...!

Las gentes de la Uni-popu, si pudieran, arreglarían el mundo para el día de la monja. Y si triunfasen definitivamente — lo que es algo difícil —, entraríamos en Guata-peor, doliendo de Guatemala. («Guata» vol dir barriga...).

Nos quieren hacer creer que en el presente mundo hay sólo un imperialismo. Pero, ¡mucho cuidado! porque el imperialismo peor, es el totalitarismo. Y cuando la canícula quema los cuatro costados del hombre y la mujer proletarios, ¿hay tiempo para elegir?

Cuando los obreros piden techo donde cobijarse de la inclemencia atmosférica, no cuesta nada prometer que todo irá muy bien con coca-cola, o con textos de Marx, Stalin y otras hierbas limitadas. Mas, decenio tras decenio, los obreros continúan tragando piojos y ratas, entre el barro de las poblaciones Callampas. Y es que pedir al Estado, es como pedir a Dios: absolutamente todo nos será otorgado — si somos obsecuentes —, allá en el Paraíso...

Kamaradas de la «Internacional»: Yo — y mis similares de «la lucha final» —, tengo yate para dominar los mares; tengo palacios aquí, y palacios allá... ¿Qué cómo los obtengo y los sos-tengo? Es cuestión de carácter, de inteligencia, y demases... ¿Ustedes quieren lo mismo? ¡Defiendan el Estado socialista — el de la Unidad Popular —, donde ustedes son Gobierno...!

— ¡Oh...!

Y el Presi sigue aumentando su cinismo palabrero:

— Que sepan los araucanos que todo hay que hacerlo bajo el am-

paro de la ley. Y que si ayer les fueron arrebatadas sus rucas a tiro limpio, hoy estamos dispuestos a quitarle la vida — lo único que les resta —, a quienes pretendan violar los preceptos del «orden y la tranquilidad uni-pópulas». ¿No terminarán de aprender que ustedes están ahora en el Gobierno, junto a sus kamaradas dirigentes? Y el tal es un disco tan gelatinoso que ni el diamante lo raya...

¡Pero, señor presidente! ¿Quiere usted retrocedernos a cinco siglos atrás? Porque nosotros — los araucanos —, aún no hemos olvidado las tres plagas del «incario-socialista»: tres partes de la cosecha completa: una para el dios Estado; otra para el sacerdote; y la parte más escuálida, para los adoradores del sol — de sol a sol laborando bajo sus horribles rayos, y de sus negruras gélidas — sin libertad, ni justicia, ni comprensiones fraternas, o, como dice el refrán nuevo: el muerto al hoyo y el vivo al bollo...

— Nada quiero saber con extremismos. Quien no se atenga a la ley sufrirá las consecuencias. Todo el aparato del reformador Estado lo echaremos en su testa.

El disco del socio-listo continúa sin rayarse todavía...

Empero, Chile, no tragará fácilmente semejante idealismo.

No obstante, a sabiendas de que donde menos se piensa salta la liebre, hay que hacer como la misma: dormir con un ojo abierto... por si las moscas. ¿Estamos?

MIGUEL MALONGO

LA INDECISION SOCIALISTA: ¿SI O NO AL ESTADO?

PARIS. — Durante su intervención en un coloquio sobre la Commune el socialista Guy Mollet ha manifestado la inconcreción siguiente:

«Los comunistas, por ser federalistas, no concebían el Estado como una asociación de todas las iniciativas locales. Los socialistas marxistas quieren igualmente la debilitación del Estado, pero el Estado que desean destruir es el Estado en tanto que órgano de dominación de una clase, sea la que sea. Es el «Estado poder», no el Estado federativo y coordinador al que pretenden abolir.»

CABOS SUELTOS

Si nos cayera encima el bloque, el bloque formado por las leyes vigentes en España y los técnicos en funcionamiento, quedaríamos deslomados para siempre. (José Pla, en «Destino», núm. 1751.)

ANTES Y DESPUES DE LA LEY DE PRENSA

Miguel Delibes resume: «La diferencia entre el antes y el después de la Ley de Prensa estriba, para mí, en que antes no dejaban preguntar, y después sí, pero no te responden; de forma que en cualquier caso la posibilidad de dialogar se va a paseo.»

PARA CONTRIBUIR A LA FIESTA DEL LIBRO

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, ilustraciones de Intérés	12 00	«La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45 00
«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeante Pike	11 00	«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6 00
«La revolución sexual», Wilhelm Reich	21 00	«El pensamiento político de Castela», Alberto Minguez	15 00
«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan	12 00	«La huelga», Isabel Alvarez de Toledo	16 00
«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18 60	Id. en francés «La grève»	21 00
«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tents	15 00	«L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline	57 00
«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo	24 00	«La Revolución desconocida», Voline (en español)	20 00
«Grado elemental (poemas) Angel González	4 00	«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6 00
«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray	20 00	«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas	33 00
Idem, idem en francés	9 90	Rosa Luxemburg	24 00
«La confesión» (L'Aveu), Arthur London	20 00	«Jacob», Bernard Thomas	25 00
«La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante	48 00	«Bakunine» (La vie d'un révolutionnaire), Kaminsky	24 00
«Los anarquistas», James Joll	18 00	«Misère de la philosophie» et «Philosophie de la misère», Proudhon - Marx	8 50
«Mediterrané Rouge (Un nouvel empire soviétique?)»	23 00	«La révolution et la guerre de l'Espagne», Broué et Témime (cartonné)	39 00
		«La sociedad y la anarquía» Ponciano Alonso	1 00
		«Les collectivisations en Espagne»	6 00
		«Paradigma de una revolución», Abel Paz	6 00
		«De l'esclavage à la liberté»	5 50
		«¿Socialismo o burocracia?» (prólogo de Lorenzo Torres), Karol Mozelewski y Kacek Kuron	11 00
		«Los problemas de la revolución española», Andrés Nin	21 00
		«¡Ay de los vencidos!», (testimonio de la guerra de España, 1936-1939, Luis Bazal	12 00
		«Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotski	21 00
		«El asedio de Madrid», R. G. Coldny	30 00
		«El furgón de cola», Juan Goytisolo	21 00
		«Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne	35 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20)

C.C.P., Paris 13 507 56

DISCOS

Cuando la burguesía y las autoridades de mi lugar durante la República me privaban del derecho al trabajo, el Sindicato (autónomo, huido de la CNT) nunca intervino en favor mío. Por el contrario, cuando por presión del elemento confederal el «autonomismo» político hacia lo posible para que, nuevamente, la puerta me fuese cerrada. Al luchador jamás le faltan enemigos.

Más no es eso a lo que iba. Quería, y voy a decir, que el cacique económico de Capellades, pueblo vecino al «mío», sentía predilección por mis servicios, más para platicar que por el trabajo que le rendía. Me hacía adoquinar un jardín versallesco, y eso lo explica todo. Y aún añadía: «Cuando en Africa-Igualada le rechacen, pase por casa, que siempre encontraremos rincón digno de ser empedrado». Curioso el individuo, que Guasch se apellidaba.

Disponía, el hombre, de la fábrica de hilados y tejidos más moderna de España. Cuando barruntaba una novedad mecánica tomaba avión para Suiza, Alemania o Inglaterra donde adquirir la última palabra en inventos. Una sola tejedora le llevaba diez telares y los tintoreros evolucionaban en la cuadra con alpargatas blancas. Ofreció a los trabajadores una hermosa sala de duchas, que sólo usaba la muchachada deportista los domingos.

Le interesaba a Guasch el tema de la anarquía, ya que los demás los tenía «digeridos». Me oponía argumento agudo, que yo replicaba con agudeza de argumento mío. El tío era de cuidado. Jamás en la vida he sostenido polémica más exhaustiva. Ambos dimos toda la argumentación posible, y creo que le hice vacilar en su creencia reformista, basada en la cesión de ventajas salariales y mutualistas, en la ley de protección a los obreros, y otras panaceas tan al orden del día en los cenáculos marxistas. Yo le colocaba el hombre por encima de todo, el hombre igual al hombre, sin diferencias de clase, y la libertad política y económica entera.

Creí que esto era una religión utópica y yo le aduje la utopía religiosa sin horizonte ni resultado tras dos mil años de poderío en la tierra. «Miró» mi verdad y debió temerla; a ella, no a mi persona, pues le seguí adoquinando algo, y también la calle Mayor de Capellades.

Guasch fue protector de «Boy», el dibujante sinvergüenza que dejamos introducir en «Soli» de Barcelona. Protegió la obra artística e historiográfica de su amada villa. Temía a los muchachos del POUM, más que nada ruidosos. Creyó que la CNT era cosa muy seria, y su propiedad-torre se la hizo guardar por un perrazo danés nacido para morder ladrones. «No hay caco que se atreva con él», me aseguró un día.

«Yo que lo fuera — le advertí —: Introduciéndome en la propiedad con una perrita hermosa y perfumada.» «Me miró cariacontecido, y sonrió levemente. Como si pensara: «Ese africano tiene salidas».

Su tesoro de fábrica se lo enviaron a los aires los de Modesto con una carga de trilita, durante la retirada. De demócrata que era, Guasch pasó a totalitario incivilizado. Posible que nos odiara ya a todos, no por nacionalista, sino por guaschista.

Incluso a las personas de bien la avaricia les emponzoña el alma.

DISCOBOLO

ANTENA

MADRID. — Reunión general de profesores y numerarios en la Fac. de Ciencias Económicas para tratar de la expulsión de la Universidad de los catedráticos Moya y Aramberri, y forma de apoyarlos en su derecho a ser reintegrados. Además, proyecto de acción en común para obtener las demandas de mejoramiento presentadas al Ministerio respectivo.

GUADALAJARA. — Proyecto de reducción de escuelas de maestro único en pueblos y aldeas. Visto el bajón demográfico de la provincia, el censo de 427 escuelas ahora existentes será reducido a 75.

LEON. — Huelga minera perdida en «Antracitas de Brañuelas». Dos semanas de paro en solidaridad a dos compañeros despedidos. Estos han quedado en la calle y los huelguistas han dejado de serlo.

En cambio, continúan en huelga los mineros de «Antracitas Galzarrero» y «Victoriano González». Mil huelguistas incapaces de flaquear cual lo han hecho los de Brañuelas.

MATARO. — En signo de los

tiempos, ha sido suprimida la procepción del Corpus.

POBLA DE LILLET. — Hace diez años esta localidad contaba con cuatro fábricas textiles. Actualmente sólo subsiste una.

BADALONA. — La casa Cros huele mal. Enfada a los badaloneses por esto, las molestias y las enfermedades que origina; ensucia las calles, deteriora la pintura de los coches, enrarece la atmósfera, e irrita nervios y bronquios. Con la Cros nadie se atreve.

IGUALADA. — El movimiento cultural es pobre y el bisemanario que el Movimiento edita no tiene donde caerse muerto. Mejor salía «El Sol de Tous», de jocosa memoria.

BARCELONA. — Están en auge las elecciones para enlaces sindicales. Se coacciona a obreras y obreros para que emitan voto. Entre los periodistas extranjeros que han acudido a presenciar la elección los hay enviados por los gobiernos de Moscú y de la Habana. Tales para cuales.

PARIS. — Leído en carteles callejeros: «El Poder está en la punta de los fusiles. — Mao.»

En 18 de julio de 1936 Franco opinó lo mismo.

PEKIN. — China comprará cincuenta aviones comerciales en Norteamérica. Y mercancías para cargarlos en aprovechamiento del viaje. Pekín enviará a Washington bolas de ping-pong.

CORDOBA (Argentina). — La CGT peronista de aquí se ha escindido de la CGT peronista de Buenos Aires.

SANTIAGO DE CHILE. — El presidente Allende ha instituido el día de trabajo gratis para la patria. Ya empezamos.

BARCELONA. — Bronca en Sta. Coloma de Gramanet. En el interior del ambulatorio de la Seguridad Social unos desconocidos arrojaron grandes puñados de hojas antirrégimen, causando el revuelo correspondiente. Al tratar unos empleados de detener a dos hojarasqueros, penetraron otros del grupo que estaba en la calle e interviniendo en el forcejeo dejaron malparados a los celosos defensores de la Ley... del embudo. Cuando acudió la autoridad los «ilegales» ya habían desaparecido. Suerte.



De nuestra prensa

Para completar colecciones

«Suplemento Literario de Soli»: Faltan tres ejemplares del nº 5, dos del nº 30, uno del nº 70, y tres del número doble 91-92.

«Solidaridad Obrera»: Faltan del 1 al 18 (tres números de cada); y de los 27, 30, 32 y 75, tres ejemplares de cada. Tres también del 564, uno del 578, uno del 583 y uno del 595, éste marcado erróneamente 295 y correspondiendo al 16 de agosto. Del nº 600 nos falta uno y del 611 uno. Y uno del 705, dos del 713, dos del 716, dos del 717, uno del 727, uno del 730, uno del 732, dos del 745, uno del 752 y dos del 755.

Revista «Umbral». Faltan: una del 67-68 (número doble), tres del 47, tres del 35-36 (doble) y tres del 9.

Envíos (agradecidos) a Juan Ferrer, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Ruego: no enviar números no solicitados.

«UMBRAL» 101

Siguen diciendo...

José Gené, Méjico D.F.: «El último «Umbral» recibido, muy bien.

Me gusta la referencia a Codina.» (Porque lo conoció).

Di Filippo, Buenos Aires: «Espero impaciente el 101, que sé interesante.» (Se lo remitimos de nuevo).

R. Baldwin, Nueva York: «Regresado de Puerto Rico me encuentro con este volumen de escritos, que leo gustoso.»

TOMESE NOTA

Son bastantes los compañeros que nos envían cuartillas, y al no verlas publicadas se enfadan con la Redacción. Les comprendemos en su buena voluntad y en su derecho. Pero hemos dicho hasta la saciedad que la sección española del «C. S.» carece de páginas para satisfacer a todos los colaboradores. Hemos recurrido a la Organización, sin que el problema se haya resuelto. ¿Qué podemos hacer, los redactores? Lo que buenamente se pueda, no otra cosa. Y si hay compañeros que no comprenden, peor para todos.

La Redacción E. del «C. S.»

(Excepcionalmente en este número salimos a 12 páginas.)



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C.N.T. — PERPIGNAN

L'Union Locale des Syndicats C.N.T. communique :

Samédi 29 mai 1971 à 15 heures au siège social, 46, rue des Degrés, aura lieu une réunion générale de notre Union Locale. La Fédération Locale de la CNTE de Perpignan est invitée, afin d'étudier en commun des questions importantes pour le bon fonctionnement du syndicat. La présence de tous est indispensable.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesse anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C.S. ».

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART

Ses réunions ont lieu tous les samedis dès 16 heures à la CNT.

Une permanence juridique y est assurée. Celle-ci s'adresse à tous les sympathisants et militants qui désirent prendre connaissance en commun des possibilités de lutte qu'offre le Code du Travail, celui de la Sécurité Sociale, etc.

Les camarades salariés en tant qu'artistes (théâtre, cinéma, dan-

COMMUNIQUES

se, musique, chant, littérature, peinture, mode, style, photographie, etc...) sont invités à renouveler leurs adhésions pour 1971.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, 33, avenue du Général de Gaulle, 92-Puteaux.

Permanence : deuxième et quatrième dimanche de chaque mois de 10 à 12 heures.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats: 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de

17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

VI° UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale: tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA R. P.

Se réunit tous les samedis après-midi à la CNT pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (IX°) - Tél. : TRU 78-04
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :

Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20°)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

AFFINITAIRES

REORGANISATION DE S.I.A. A LYON

A l'intention des camarades et sympathisants de S.I.A. qui n'au-

raient pas pu assister à la réunion du 27-2-71, nous communiquons qu'un nouveau bureau a été constitué.

Il va de soi que SIA doit être présente plus que jamais partout où la répression et la nécessité des antifascistes se fait sentir, et que pour que cela soit efficace il ne suffit pas de la présence de quelques camarades chargés de l'administration, encore faut-il qu'ils soient efficacement épaulés par tous, si nous voulons avoir à Lyon une organisation digne de porter l'anagramme de SIA.

Nous nous félicitons de l'initiative des jeunes camarades qui ont pris à cœur sa réorganisation, ce qui prouve encore une fois que l'esprit solidaire n'est pas mort.

Pour commencer ils ont constitué une bibliothèque, et loué un local qui sera le lieu de rencontre de tous les antifascistes lyonnais et d'ailleurs. De tout cœur nous vous disons : En avant les « Gônes » !

Pour les adhésions s'adresser au siège, 25, rue René Leynaud, Lyon (2°).

CONFERENCE SUR LA COMMUNE DE 1871

Le 15 mai, 20 h. 30, salle de l'O.J.C. rue Lamotte-Picquet, près de la place Albert 1^{er}, conjointement avec la Libre Pensée de Brest, la S.I.A. organise une conférence sur la Commune de Paris avec le concours de notre camarade Biget (Nantes). Les camarades sont priés dès à présent de la faire connaître autour d'eux. Le groupe d'Etudes Sociales s'associe a posteriori à cette manifestation. Ne laissons pas les politiciens sans scrupules s'accaparer la première Révolution à caractère social. Les Elisée Reclus, Louise Michel, Jules Vallès, Lefrançais, Varlin, etc., n'ont rien de commun avec les laquais du fascisme, communisme moscoutaire, chinois, castriste.

LIVRES

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20°).

UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai» 5 00
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX° siècle 29 00
René Villard: « De l'escavage à la liberté .. 6 00
Jesús Hernández: «La grande trahison» .. 8 50

DE LA FAMILLE...

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Première partie

En matière de sexualité comme en politique, le réformisme obscurcit les vrais problèmes et détourne l'attention vers des objectifs secondaires. Les tentatives de réformes sexuelles ne s'attaquent pas à la racine du mal. Leur pusillanimité se reflète d'ailleurs dans le retard qu'elles enregistrent sur l'évolution réelle. Les réformes sexuelles échouent régulièrement car elles visent toutes à consolider le mariage et la famille, alors que ces institutions se trouvent précisément à l'origine de la misère sexuelle. Or une remise en question du mariage et de la famille débouche sur une contestation globale de la société. Le problème sexuel est indissociablement lié aux structures sociales autoritaires, et ne peut être réglé que par la destruction de l'ordre établi. Du point de vue de la morale officielle, la fonction sexuelle ne peut s'exercer que dans le mariage, ce qui associe à la sexualité des intérêts économiques divers, comme la transmission de l'héritage. La société a donc greffé sur la sexualité des choses qui lui sont étrangères et qui contribuent à la dénaturement. D'autre part le mariage implique au moins théoriquement la fidélité conjugale et la chasteté des célibataires, ce qui engendre exactement le contraire de ce que la morale considère comme souhaitable : la monogamie donne naissance à l'adultère et la chasteté des jeunes filles s'accompagne de la prostitution. Ensuite, l'indissolubilité du lien conjugal est en contradiction avec les exigences de la sexualité naturelle : l'être humain a parfois besoins de changements et ne peut se satisfaire indéfiniment du même partenaire, ce qui suppose le renouvellement périodique des expériences sexuelles. Enfin l'interdiction de l'avortement a pour but de protéger le mariage car, si l'avortement devenait légal, aussi bien pour les femmes mariées que non mariées, on devrait reconnaître les relations extra-matrimoniales. L'obligation morale de marier une jeune fille enceinte disparaîtrait également, et l'institution du mariage serait compromise. La prostitution, l'adultère et les avortements clandestins découlent de l'institution du mariage, qui se trouve donc au cœur de la misère

sexuelle. Quant au problème de la puberté il dépend, lui aussi du mariage. La manière dont les psychologues et les éducateurs traitent la question de la sexualité des jeunes consiste à faire le tour de passe passe suivant : ils reconnaissent que la puberté signifie, par définition, l'entrée dans la maturité sexuelle, mais ils font des acrobaties pour démontrer que les jeunes n'ont pas besoin de faire l'amour et qu'ils doivent respecter la continence. Toute la misère sexuelle de la jeunesse découle de la chasteté que lui impose la société. Dans nos sociétés, l'adolescence est une période de troubles psychologiques, de conflits familiaux et de problèmes scolaires. Les parents ignorent, ou font semblant d'ignorer, avec un mélange d'hypocrisie et de bonne foi, la cause de ce mal étrange qui frappe leurs enfants entre la treizième et la dix-huitième année. En écoutant le bavardage des éducateurs ou les lamentations des parents, on croirait vraiment que la puberté est une espèce de maladie comme la varicelle ou les oreillons.

Les jeunes sont coincés entre leurs désirs sexuels intenses et la difficulté de les satisfaire par des rapports sexuels. Tous les troubles de la puberté découlent de cette situation. Le fond de l'histoire, c'est qu'à partir de treize ans les jeunes ont besoin de faire l'amour. Les plus conscients en ont envie. Mais la police, l'église, les parents et les éducateurs sont là pour les en empêcher. L'adolescence aujourd'hui est une longue et pénible agonie sexuelle. A part quelques débrouillards qui arrivent à se faufiler à travers les barrières, et à trouver un partenaire sexuel, tous les jeunes se masturbent. Malheureusement la masturbation n'est qu'un succédané sexuel. Les prétextes invoqués pour justifier la prohibition des rapports sexuels chez les jeunes ne tiennent pas debout. Des curés et des « pédagogues » prétendent que les rapports sexuels sont nocifs pour les jeunes. Pourtant la loi autorise des jeunes filles de 14 ans et des garçons de 16 ans à se marier. Donc lorsqu'une jeune fille de 14 ans épouse un jeune homme de 16 ans et qu'ils font l'amour, c'est moral. S'ils n'ont pas passé devant un officier d'état civil, on les envoie dans une maison de correction ou chez un psychiatre. On

laisse aussi entendre que la continence des adolescents a pour effet d'améliorer leurs performances scolaires ; mais « pratiquement tous les adolescents se masturbent... on ne peut soutenir que le rapport sexuel serait contraire au travail alors qu'il n'en serait pas de même pour la masturbation », (Reich).

La masturbation procure moins de plaisir que l'acte sexuel et elle est grevée de sentiments de culpabilité qui empoisonnent la vie de l'adolescent. L'argument selon lequel la répression de la sexualité juvénile augmenterait la productivité de travail est donc absurde puisque presque tous les adolescents se masturbent, ce qui sape leur équilibre psychologique et ruine leurs capacités de concentration. La liberté sexuelle de la jeunesse signifie la mort du mariage. Les entraves apportées à la vie sexuelle des jeunes ont ainsi pour but de les amener à désirer le mariage.

La plupart du temps les sentiments des conjoints commencent à tiédir après un laps de temps variable. Si les partenaires sont bien assortis, s'ils sont orgastiquement puissants, cette période peut s'étendre sur de nombreuses années. A part les exceptions, la satisfaction que les conjoints retirent de leur liaison diminue très rapidement. Alors de deux choses l'une : ou bien l'un des partenaires éprouve le désir de s'en aller (ou les deux), ou bien ils refusent de voir les choses en face et refoulent ce désir. Si la séparation pose des problèmes compliqués, si les conjoints sont imprégnés de morale bourgeoise ou s'ils refusent d'affronter la solitude, il y a peu de chance pour qu'ils prennent conscience de la dégradation des rapports au sein du couple. Lorsque les conjoints persistent à vivre ensemble en dépit de l'altération de leurs sentiments, le couple suit une évolution réglée comme un mouvement d'horlogerie, au terme de laquelle il se transforme en un enfer miniature. Les rapports sexuels commencent à procurer de moins en moins de plaisir et deviennent un devoir ou une morne routine. L'irritation que l'on ressent l'un envers l'autre se manifeste ouvertement ou est refoulée. Cela dépend du tempérament. De toutes façons, la haine augmente au fil des jours. Si elle est inconsciente, elle masque derrière un vernis d'affectation réactionnelle. Si les liaisons sexuelles

étaient parfaitement fluides, c'est-à-dire, si elles pouvaient se nouer et se défaire au gré des individus, sans interférences économiques, morales ou matérielles, elles refléteraient uniquement les sentiments des conjoints et rien d'autre. Le mariage coercitif est une sinistre caricature de la monogamie authentique fondée sur l'amour. Par dessus le marché la société détraque les individus et les rend incapables d'aimer réellement : ce qu'on prend pour de l'amour consiste neuf fois sur dix en un mélange de dépendance infantile, de désir de sécurité, de besoin de domination ou de soumission, de possessivité... quant à la jalousie cette composante envahissante de l'amour, elle traduit une attitude de propriétaire vis-à-vis du partenaire ravalé au rang d'objet sur lequel on estime avoir des droits. En dernière analyse, la jalousie se ramène à une préaction du propriétaire qui craint d'être dépossédé de son bien.

D'autre part, la répression de la sexualité a pour effet de la faire éclater en deux composantes, dont l'une, la tendresse est socialement valorisée, et l'autre, la sensualité est condamnée. D'où cette dissociation entre l'affection et le plaisir sexuel, qu'on observe souvent chez les adolescents mâles, et qui les amène à mener une vie sexuelle double : ils nourrissent une passion désincarnée pour une jeune fille qu'ils idéalisent et ils reportent leurs désirs sexuels sur une autre jeune fille qu'ils méprisent ouvertement ou inconsciemment. Cette dissociation est typique de l'impuissance orgastique. Lorsqu'on fait l'amour sans identifier le partenaire réel avec l'image du partenaire idéal, l'objet sexuel qu'on tient dans ses bras et l'image du partenaire idéal ne se superposent pas. Des phantasmes viennent troubler l'acte sexuel et, après avoir fait l'amour, on éprouve du dégoût ou de la tristesse. C'est un signe infailible de l'impuissance orgastique.

Claude LAPORTE

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

3 JUIN
1971
NUMERO 658
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

MORT ET RENAISSANCE DU SYNDICALISME



L'opposition que nous manifestons aux autorités n'est pas la simple réaction d'un enfant gâté qui se révolte, ni d'indigents qui exhalant leur haine contre ceux qui les affament et les réduisent à la misère. C'est une réaction logique, saine, qui fait que nous ne pouvons accepter un ordre basé sur l'irresponsabilité, l'aventurisme et la destruction. L'ordre réel, celui que la nature nous impose ne peut être que libertaire. Les autres soit disants ordres ne sont que désordres organisés.

Le syndicalisme se meurt des concessions, mais la conscience syndicale renaît au milieu du borbier politique.

RENAULT

La fin du mouvement de grèves de Renault, fin en queue de poisson dant nous avons avancé la probabilité dans notre avant-dernier numéro, montre plus nettement que jamais la conjonction d'intérêts entre le syndicalisme « révisionniste » et le patronat (conjonction et non collusion, du moins, pas encore).

Au plus fort du mouvement, les membres de la majorité, avaient décidé de favoriser un durcissement de la Régie face aux revendications ouvrières. Cependant, le lendemain, la « Nation », amorçait un volte-face en disant « peut-être ». On peut supposer que ce retournement a pour origine la volonté du gouvernement de ne pas provoquer une situation politique favorable ou tendant à le devenir, à l'opposition de gauche (marxiste). Or une position dure ne pouvait que catalyser les mauvaises humeurs et les orienter vers les seules organisations solides admises officiellement dans le milieu du travail : les syndicats. Par contre, offrir un compromis, c'était accentuer, au sein des syndicats, une division déjà forte-

ment amorcée entre ce qu'il est convenu d'appeler la minorité consciente et la majorité bélante. Du fait de l'évolution historique découlant de la politique générale des partis depuis la fin de la guerre, il se trouve que ce conflit correspond, généralement, au conflit entre générations, et certains en profitent.

Les syndicats ont donc été obligés de rompre avec leur minorité active pour ne pas rompre avec la majorité. La discipline syndicale rompue chez Renault, cela peut être lourd de conséquences pour l'ensemble de la métallurgie, et c'est certainement l'objectif qui était recherché par le gouvernement.

Il faut d'ailleurs remarquer que l'ensemble de la presse s'est fait un plaisir de louer l'esprit de pondération, à mots couverts cependant, des directions syndicales, et elle s'est empressée de bien démasquer, au fort de la grève, les positions « aventuristes » de la CFDT de celles « conséquentes » de la CGT.

Or, en se séparant peu à peu (Suite page II.)

LA TOMBE DU P. C.

Les personnes pour lesquelles la recherche de la vérité est un souci constant et l'objectivité de l'information, la condition nécessaire de toute possibilité de jugement, savent depuis longtemps ce qu'elles sont en droit d'attendre, sous ces rapports, de la presse et de la propagande du Parti de Moscou.

Les événements de ce 1^{er} mai 1971, apporteront si besoin est une nouvelle pièce au passif du Parti de la Dictature au Nom du prolétariat. Un tract, reproduit ci-dessous in-extenso, résumant les prises de position de « l'Humanité » et autres partisans de l'ordre, a abondamment été distribué dans Paris dès lundi.

« LES « GAUCHISTES » PRENNENT LE RELAIS DES ORGANISATIONS REACTIONNAIRES ET FASCISTES. — Après les violences, les attaques contre les travailleurs manuels et intellectuels, ils se livrent à d'odieuses profanations contre les tombes de dirigeants du Mouvement Ouvrier Révolutionnaire.

» Ils ont souillé les sépultures de Maurice Thorez et de Marcel Cachin, profané la tombe où reposent côte à côte plusieurs membres du Comité Central du Parti Communiste Français : Gaston Monmousseau, un des dirigeants les plus éminents de la C.G.T., Eugène Hénaff, qui fut, longtemps secrétaire de l'Union des Syndicats de la région parisienne, le général A. Malleret-Joinville, chef d'Etat-Major des F.F.L., Pierre Courtade, écrivain et journaliste, qui mit son talent au service de la classe ouvrière. Ils ont, barbouillé le Mur des Fédérés, lieu

de supplice des communards, devant lequel viennent se recueillir des révolutionnaires et progressistes du monde entier.

» Les travailleurs manuels et intellectuels, les démocrates de toutes opinions, les jeunes ouvriers, employés, les étudiants qui rejettent, dans leur écrasante majorité, les méthodes aventurières et dégradantes doivent porter un coup d'arrêt à cette entreprise.

» — pour exprimer leur indignation devant l'acte honteux commis par les profanateurs « gauchistes-fascistes » ;

» — pour affirmer leur volonté de développer le combat démocratique dans l'union et avec l'esprit de responsabilité indispensables à son succès,

» Ils se rassembleront, en masse, le... »

J'étais au Père Lachaise samedi matin et j'ai pu photographier les lieux sous tous les angles. Sur le Mur des Fédérés, des inscriptions à la peinture rouge : « Vive la Commune », « Vive les émeutiers polonais », « Vive les OS du Mans » et surtout : « trop de massacreurs fleurissent ce mur ». Il est donc impossible que le PC ne se sente pas concerné par ses slogans !

A quelques mètres du mur, « reposent » quelques figures marquantes du Parti ; là aussi on relevait des inscriptions : « traître » sur la tombe de Cachin, « Vive la Commune » sur celle de Thorez, et un peu plus loin : « Collabos ».

Il s'agit là de déclarations de principe (Vive la Commune), ou de vérités historiques (Cachin, traître, ou « trop de massacreurs... ») bien

établies, que le P.C. essaye de cacher à son troupeau.

Que les lieux aient été bien choisis, c'est une affaire de jugement personnel. Connaissant le culte porté à ses morts par un parti qui respecte si peu les vivants là où il impose ses conceptions totalitaires, on peut déduire que les auteurs ont commis une grossière erreur de tactique.

Dans son tract, le P.C. se garde bien d'ailleurs d'expliquer « les souillures ». Toujours fidèle à la ligne tracée il y a belle lurette, l'hydrocrisie est de règle : on excite le brave militant, le sympathisant et même le petit bourgeois par de violentes accusations faisant appel à tous les préjugés que les exploités ont inculqué aux exploités. Les jésuites ne faisaient pas mieux. Le but de la manœuvre est évident : entraîner tout ce petit monde dans une manif-bidon destinée à camoufler l'échec de la promenade CGT-PC de samedi après-midi et tenter de discréditer

(une fois de plus) la gauche révolutionnaire, en se posant en champion de l'ordre — bourgeois comme il se doit. Le PC sent le danger venir ; contrairement aux années passées, la CGT n'avait pu réunir que 45.000 manifestants contre 30.000 le matin à la manif dite gauchiste, à laquelle en fait de nombreux travailleurs syndiqués ou pas ont pris part.

Enfin le tract met en cause tous les gauchistes (assimilés à des fascistes) : « ILS » selon les gardiens, « ils » ce sont 2 ou 3 individus tout au plus, qui se seraient introduits dans le cimetière avant l'ouverture des portes, probablement au petit matin. Leur étiquette ? Les hypothèses ne manquent pas : « irresponsables » (mais bien informés, en tout cas), « provocateurs policiers » ? Des esprits mal intentionnés ajoutent que la provocation pourrait bien être le P.C. lui-même. Qui sait ?

JEAN-MARIE

DE LA FAMILLE...

Deuxième partie

L'« unité » de la cellule familiale est acquise au prix de refoulements qui déterminent des névroses. Freud déjà mettait l'accent sur la transmission des valeurs morales ; le modèle freudien de la personnalité comporte trois instances : le moi, le surmoi et le ça. Le surmoi est une espèce de gendarme intérieur qui dérive des contraintes exercées sur l'enfant par les parents et les éducateurs. Or, les éducateurs élèvent les enfants conformément aux prescriptions de leur propre surmoi. Dans ces conditions « le surmoi » de l'enfant ne se forme donc pas à l'image des parents, mais bien à l'image du surmoi de ceux-ci ; il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations ».

La stabilité de toutes les sociétés divisées en classes sociales repose sur la soumission « librement consentie » des classes exploitées. Si ces dernières passaient leur temps à remettre en question l'ordre établi et à tenter de renverser par la force les classes dirigeantes, aucune hiérarchie sociale ne serait viable. Il faut

donc que les classes situées au bas de l'échelle sociale acceptent leur condition en perdant éventuellement jusqu'au sentiment d'être exploitées.

Lorsque cette transformation psychologique est achevée, la domination des classes dirigeantes devient un fait accompli, elle s'institutionnalise et cesse d'être perçue par les exploités comme imposée de l'extérieur. C'est le processus classique au terme duquel la violence du plus fort est acceptée par ceux sur lesquels elle s'exerce et se transforme en droit. Les opprimés se comportent alors comme des robots, programmés de telle sorte qu'ils ne se rebellent pas contre l'ordre établi. A la limite, les robots vont jusqu'à justifier leurs conditions, ils la rationalisent, repoussent toute perspective d'émancipation et se montrent imperméables aux idées progressistes. Les classes dominantes ne doivent plus recourir à la force pour les maintenir en respect, sauf à l'occasion des flambées insurrectionnelles qui éclatent de temps en temps. Notre environnement social est constitué par un réseau de fils électriques (provoquant des réflexes conditionnés, les normes sociales, que

(Suite page III.)

Renault

(Suite de la page I.)

des éléments moteurs qui sont les militants conscients des luttes nécessaires, et de leurs conséquences, les syndicats réformistes tuent le syndicalisme, et c'est ce qui nous fait dire que le syndicalisme se meurt. Il n'en reste plus qu'une image qui peu à peu s'intègre dans le grand ensemble politico-social que le patronat tente, et réussit, de mettre en place par la douceur, ensemble ressemblant fort à celui que la Phalange a apporté à l'Espagne, de manière violente.

La campagne pour la retraite à soixante ans est un autre exemple de l'impasse où se trouve le mouvement syndical, et l'impossi-

bilité pour celui-ci de mener une action efficace. Il n'est même pas possible d'obtenir rapidement cette mise à la retraite dans des secteurs de la production où elle s'impose, le bâtiment par exemple. Ce ne sont pas des grèves de trois quarts d'heure qui pourront changer quelque chose.

Et pour terminer : nous ne pouvons nous empêcher de sourire en pensant que cette affaire des 60.000 véhicules perdus par la Régie Renault, dont la presse nous rebat les oreilles, aura permis d'épuiser les stocks qui commençaient à être encombrants, sans doute. Cela expliquerait peut-être la durée de cette grève.

Nous y avons cependant découvert 900 camarades, au Mans.

Presencia de la Literatura Anarquista

DENTRO de pocos días será inaugurada una exposición del libro libertario en el Centro Confederal de París. El libro libertario existe hace más de un siglo, pero es justo que alguna vez, para romper indiferencias, burguesas y bolcheviquemente interesadas, nosotros le demos a nuestro libro acento y remache. El existe, nosotros existimos, y un día existirá la consecuencia común buscada: la anarquía.

Considerada la limitación de recursos que en nuestro elemento siempre se ha resentido, el tesoro literario y sociológico que entre todos hemos ido acumulando es verdaderamente considerable; en valor moral y práctico, naturalmente. Existe, circulante, la obra copiosa y perforante de la jungla estatal, del filósofo Proudhon, y queda inmarcesible la tesis igualitaria de Bakunin marcada en sendos libros, como así el estudio de sociedad libertaria concienzudamente realizado por Kropotkin y plasmado en una diversidad de libros que hoy la juventud desentierra de las bibliotecas sepulcrales. Disponemos — pese a la leyenda terrorífica que el clericalismo urdió imbecilmente contra el acratismo — de sólidos pilares futuristas, de futurismos razonados y filosofados: incontrovertibles. Década tras década, nuestros maestros en anarquía han ido construyendo la Gran Biblioteca anarquista tras la cual los menos en inteligencia nos sentimos bien parapetados, y muy dispuestos a salir airoso para agredir (argumentalmente) al contrario. Tan seguros estamos de nuestra ideología, que no hay compañero medianamente impuesto de las lecturas de nuestros grandes, que no ose afrontar las sabidurías oficiales y fanfarrónicas, seguros de sacar de la contienda el mejor partido y dejar en apuro de ignorancia a los que lo saben todo menos lo que ignoran. El infantilismo de un anarquismo dinámico por dinamitero sin más finalidad que el descacharro, ha prendido de luengos años en la intelectualidad de firma y diploma, pero en ningún caso inquieta para indagar el más allá puesto que mejor le acomoda el más acá. El propio

Santiago Rusiñol, criticador de todo y reformador de nada, quiso bromear del anarquismo presentando una estampa falsa del mismo en la figura de Luisa Michel, que, como argumento esencial, calificó de «fea». ¿Y la hermosura de los sentimientos, de las ideas? ¿Y la fealdad, o ridiculez, de los intelectuales «invertibrados», sin dirección política ni visión de porvenir, condenados a transcurrir en estado de larva y a no dejar rastro notorio de su paso por la vida?

Bakunin, por ejemplo, es afirmativo en su pensar, en su obrar, en su decir y prever. Se le encuentra en los cenáculos conspirativos de Rusia, en el destierro de la Siberia, en la Internacional, que desea autónoma y libertaria, en todas las revoluciones europeas de la época, en toda polémica en la que ventilase la suerte de la libertad absoluta. Marx, coloso de piedra, jamás ha sido actuante, y si su rival Miguel quemó zapatos en andariego revolucionario, Karl sudó batas en despachos quietos y cerrados a los gritos de la calle.

El tema es amplio y aun diríamos que insondable, y adrede lo interrumpimos. Como la puerta de la Exposición librera de París pronto va a abrirse, cerramos esta ventanita periódica para que los compañeros se informen y deduzcan por sí mismos que la Bibliografía anarquista ocupa dignamente su plaza en ideología, sindicalismo sin mulletas, naturología, previsión y solidaridad por y para la especie.

La anarquía es fuerte. Y a la postre vencerá al Estado, capitalista o comunista, a pesar de los cañones, leyes e infundios que la sociedad nos opone.



LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 3 de Junio de 1971

MITIN DE 1º DE MAYO EN MONTPELLIER

A las 9,30 de la mañana, el compañero Fortea abre el acto ante una sala repleta de viejos militantes y gran número de jóvenes simpatizantes del sindicalismo revolucionario y de la CNT. Lamenta el accidente que nos priva de la presencia de la joven oradora Mlle Diane, deseando que las consecuencias de este accidente de coche, no sean extremadamente graves y que su restablecimiento sea total y lo más rápido posible.

Se refiere a la fecha del Primero de Mayo exaltando su evocación, diciendo que no se trata de uno más, al contrario, cada Primero de Mayo nos trae una nueva energía con el recuerdo de los mártires de Chicago, y de tantos otros mártires anteriores y posteriores. Nuestra lucha es así de grande y terrible, y debe perdurar hasta que los trabajadores consigan la emancipación total y definitiva.

Seguidamente cede la palabra al compañero Lepoil, que lo hace en nombre de las organizaciones francesas del anarcosindicalismo.

MARCEL LEPOIL

Este compañero, con un francés cerrado, se refiere a la situación actual de los trabajadores y denuncia la acción del sindicalismo reformista en confabulación con el gobierno, para encuadrar a los trabajadores y anular el esfuerzo de los mismos en beneficio de los políticos y de la patronal a través de banales reivindicaciones sobre pasadas siempre por el alza constante de la vida.

Las escasas mejoras conseguidas más parecen éxitos de los gobiernos y de los patronos que objetivos dignos de un sindicato. En ese sentido trabajan a la par tanto los «sindicatos» como los gobernantes para inutilizar la acción social de los trabajadores mixtificando y confundiendo los verdaderos objetivos de sindicales que no deben limitarse a simples mejoras de salarios, sino a la absoluta y total conquista de los medios de producción, como lo previene el sindicalismo revolucionario, que se niega a convertirse en apéndice del gobierno y la patronal, cual

lo hacen las organizaciones del sindicalismo reformista.

Relata parte de su vida de militante sindicalista revolucionario en defensa de los trabajadores oprimidos. Dice que los trabajadores no tienen otro medio de defensa que la acción directa si quieren hacerse respetar y llegar a obtener lo que por derecho les pertenece.

Se refiere a la juventud y hace un elogio de la misma cuando está dedicada a causas nobles. Afirma su creencia de que los jóvenes conocerán la eclosión de un mundo nuevo lleno de justicia, por el cual, hombres llenos de fe en la humanidad se han batido y se seguirán batiendo hasta el final de su vida.

Afirma no ser un orador de oficio; dice ser simplemente un trabajador que pone su experiencia de la lucha revolucionaria al servicio de sus hermanos de clase. Se refiere a la inflación que se avecina y pone de relieve como el capitalismo provoca el fenómeno que no tiene otro objeto que paralizar la acción de los trabajadores cuando se demuestran demasiado intrépidos y exigentes en sus reivindicaciones.

En el fondo la inflación que provocan los poderosos para propiciar pánico popular no es otra cosa que la consecuencia natural de una política estatal desastrosa que todo gobierno practica a escala general cada día más amplia. La cantidad fabulosa de moneda que los ejércitos y fuerzas del orden absorben es sintomática, e igual la enormidad de burócratas y la nueva clase conocida por «tecnócrata» que absorben el presupuesto nacional, aplastando con impuestos abusivos a la masa de hombres que trabajan en ramas verdaderamente útiles para la colectividad.

Los partidos políticos y sindicatos, cómplices de esa acción, obedecen más a los gobiernos que les subvencionan que a los intereses de la clase trabajadora. Nadie debe extrañarse de que la acción actual de los sindicatos sea más nefasta que útil para los trabajadores. El gobierno tiende a

(Pasa a la página 4.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS MILLONES DEL VATICANO

CUANDO, hace años, Blasco Ibáñez manifestaba que la Iglesia era algo así como una monstruosa araña negra que con sus innumerables patas abarcaba y dominaba de un modo considerable, no se tenían los datos que ahora se poseen. Por supuesto, tanto el papa como sus más allegados colaboradores, han procurado y procuran siempre ser reservados, ocultar, callar, lo que no les interesa que sea divulgado. No quiere el llamado «representante de Dios en la tierra», al igual que sus más arrimados *consocios*, que el pueblo en general tenga idea de la inmensa riqueza atesorada por la Iglesia. Pero como en la vida todo, o casi todo, se vende y se compra, también en el Vaticano, que en Roma hace los efectos de un Estado dentro de otro Estado, ha habido, en tanto que figuras de tercero o cuarto orden, quienes han dado a conocer datos en torno a la riqueza de la Iglesia. Confidencias, sobornos, venganzas, celos, han contribuido a llevar por delante curiosas comprobaciones.

Recientemente han sido publicados dos libros en torno al Vaticano, o sea la cabeza de la Iglesia. Uno es debido a la pluma de un corresponsal en Roma del periódico «New York Herald Tribune», Nino Lo Bello, título de la obra: «El oro del Vaticano». El otro libro es de un diplomático alemán, Corrado Pallemberg, y se titula: «Las finanzas del Vaticano». Ambos autores confiesan las dificultades que precisa vencer para conseguir datos fidedignos. Se va sabiendo algo de lo que posee la Iglesia, pero más es lo que se ignora. Es del dominio público el que muchas gentes de medios financieros acomodados, al fallecer, ceden a la Iglesia su fortuna. Se sabe igualmente que miles y miles de fieles visitan anualmente ciertas dependencias del Vaticano, mediante los precios estipulados. Pero lo verdaderamente importante es la considerable cantidad de acciones que la Iglesia tiene puestas en empresas bancarias, comerciales e industriales. Millones y millones andan distribuidos y en pleno rendimiento por parte de la Iglesia. Los autores nombrados citan nombres de empresas bancarias, de organismos comerciales e industriales en donde el Vaticano

no tiene considerable influencia. ¡Y se quedan cortos — confiesan — los autores de las referencias!

Es de comprender que la dulzona hipocresía del «Osservatore Romano», el órgano papal del Vaticano, reiterando el cuento de que la Iglesia está con los pobres no convenza a la gran mayoría de los menesterosos. De ahí que, no hace mucho, al presentarse el papa, en visita espectacular, a una barriada de gentes menesterosas viviendo en miserables barracas, fue silbado; e incluso arrojaron piedras contra el automóvil, de los más perfeccionados del mundo, cuyo valor es de una enormidad de millones. Ante el cúmulo de falsedades en que va desenvolviéndose la Iglesia, ¿cómo extrañarse de que manifestara el poeta Guerra Junqueiro, que la Iglesia dará luz cuando llegue a arder por sus cuatro costados?

MAS ALLA DEL MARXISMO

Es bien notorio, se percibe por doquier, el desbarajuste existente en el ambiente político del comunismo. Particularmente entre la juventud, ya desprendidos muchos de la influencia de los viejos *bonzos*; se pega con visión certera y aire decidido, a toda la aparatosa dialéctica, ella y la realidad comprobadas como inoperantes, e incluso determinadoras de un espíritu reaccionario, de la propia esencia del tan maldecido sistema capitalista. Las rivalidades de fondo absorbente, imperialista, entre *oráculos* de partido, rusos y chinos, han originado el que se hayan lanzado sabrosos improperios unos a otros. Posiblemente, Mao, más zorro, con más visión que los amos del Kremlin, usando una demagogia más bullanguera, hábil en lo de tapar las faltas propias y descubrir las ajenas va consiguiendo separar de la órbita moscovita a muchos jóvenes, obreros y estudiantes, que antes se hubieran roto los cascos a indicación de los dictadores de campo bolchevique.

Hemos podido leer diversas publicaciones que sirven de órganos de expresión a los integrantes de lo que se denomina por ahí «grupúsculos». Notamos que hay una rebeldía bien fundamentada, un espíritu crítico demoledor, dando golpes certeros a todo lo que son factores vitales de la civilización imperante. No omiten

su ataque al Estado, sean unas u otras sus características. Y es curioso que en ello coinciden con los anarquistas. Una coincidencia que ya no solamente se evidencia en la prosa ligera y de circunstancias de la volandera hoja de periódico sino que incluso destaca en las páginas mesuradas del libro. De un libro reciente, editado por Gallimard en su popular colección «Idées», podríamos citar docenas de páginas que podría firmar cualquier anarquista. ¡Y se trata de gentes que se consideran «maoístas»! Son elementos que diríase no se atreven a despegarse de una raigambre marxista. Atacan a diestra y siniestra, lo hacen con solidez de argumentación, pero fallan en su mayoría al ir a tirar conclusiones de su empeño demoledor. Y sin pararse a examinar a fondo el problema, se apartan del marxismo ruso para dejarse llevar del marxismo maoísta o de donde fuere, pero marxismo al fin. Ocurre incluso aquello de salir de Guatemala para entrar en Guatepeor.

El hecho es que la gran mayoría de la juventud rebelde integrante de los «grupúsculos» ofrece la sensación de no conocer el anarquismo ni en la teoría ni en la práctica. De conocer nuestras ideas, comprenderían que más allá del marxismo, en cuyo ambiente se han formado, o cuyas nociones han aprendido con más o menos detenimiento, existe otro ideal con un contenido moral más rico y positivo que lo que les enseñaron los comunistas. Un ideal que ha pasado por la prueba de fuego de la realidad. Una realidad asentada en los hechos. Una realidad asesinada por la reacción, no porque se mostrara en su contenido inadecuada. He ahí lo que hace falta decirle a una juventud que no se nota acierte a dar en el clavo de soluciones eficientes.

En un sentido general, los anarquistas ni somos ni hemos sido sectarios, enquistados como lapas en una modalidad ambiental. Somos progresivos, y como Mella, consideramos que más allá de la anarquía habrá siempre anarquía... Refrenda ello el concepto evolutivo del mundo, siempre en pos de lo mejor, de la superación. ¡Ah, pero no podemos andar acordes con determinadas mezcolanzas que embrollan, que determinan la confusión! De ahí el que, ya desde su aparición, nos pusimos en oposición al libro de

Guerin: «Por un marxismo libertario». No, cada cosa tiene su sentido: marxismo no es, no puede ser anarquismo. En la teoría y en la práctica se han ofrecido multiplicidad de pruebas. Despidados consideramos que van aquellos que se nos quieren evidenciar anarco-marxistas. El dilema es terminante: o desconocen el fondo, el exacto sentido del ideario ácrata, o a fuer de pescadores en río revuelto tratan de sacar partido a la confusión existente entre los comunistas.

En nuestras relaciones, en nuestros contactos, podemos topar con elementos más o menos jóvenes que de buena fe crean en la demagogia maoísta, castrista, o de otro sentido marxista. No es empeño difícil el demostrar el mal de origen de todas las modalidades de política estatal, incluso cuando, en ocasiones, se ha negado lo que después se ha buscado consolidar: el hecho de que el propio Carlos Marx, en su enjuiciamiento de la Commune de París, atacó al principio de Estado, con una lógica de fondo anarquista... para luego enredar las cartas y hacerse campeón de la idea de afianzamiento del Estado, combatiendo a base de indecorosas maniobras a quienes, como Bakunin y Guillaume, propiciaban la destrucción, la no admisión del Estado. Bien venido sea el impulso de rebelión, pero precisa hacer todo lo necesario para evitar una calamitosa confusión en el orden de las ideas y de los hechos.

MARCEL PROUST O LA GENIAL BANALIDAD

El centenario del nacimiento de Proust, que murió joven y enfermo, se está ya evocando en las publicaciones de carácter literario. Su estilo minucioso, su arte en la introspección, en el análisis psicológico ha creado escuela. Es uno de los escritores que han sido elevados a la cúspide del arte literario. Pero así como otros autores, por ejemplo otro gran psicólogo, Dostoiewski, han buceado en el dolor humano, han reflejado las injusticias sociales, Proust ha descrito de un modo magistral, es cierto, las horas de tedio o las recreaciones de unos señores y señoras de «la buena sociedad». Anatole France, en el prólogo al libro de Proust «Los placeres y los días», manifiesta que el autor tiene singular acierto en describir «las vanidades de un alma snob», «los dolores elegantes», «los sufrimientos artificiales». Decididamente, el mundo de Proust no es el nuestro.

Hombres de la C. N. T.

Juan Peiró Belis

Datos biográficos

ESTE nació en Barcelona, en la barriada de Sans en 1887 y murió en el Penal de San Miguel de los Reyes (Valencia) en 1942. Desempeñó los cargos de director de «La Colmena Obrera», periódico órgano de la Federación Local de Badalona, y de «El Vidrio», portavoz de la Federación Nacional de Vidrieros. Fue secretario del Comité Nacional del Trabajo y de la Confederación Regional. Director de «Solidaridad Obrera» y de «Catalunya». Ministro de Industria en el gabinete presidido por Largo Caballero (1937). Entre sus obras figuran: «Perill a la rera-guardia», «Problemas y cintarazos», «Anarquismo y sindicalismo» y otras. Refugiado en Francia en 1939, se ocupó intensamente de la situación de los refugiados españoles en los campos de concentración, cuando Pétaín (1941), presidente de la República Francesa, lo entregó a los fascistas españoles. Un año estuvo preso en esta ergástula. Por relación de familiares que lo visitaban se supo que este tiempo lo pasó entre interrogatorios, amenazas y torturas. La pretensión de sus carceleros consistía en que cantara la palinodia y se retractara de su actuación anterior. Se le hicieron promesas de libertad y ofrecimientos de cargos para que actuara en el «Movimiento Vertical Falangista», pero cuando sus verdugos tuvieron la convicción de que no lograrían su propósito, torciendo su indomable voluntad, mandaron asesinarlo, lo que efectuaron el 27 de julio, según nota publicada en el «Diario Oficial».

Estos son los datos más destacados de la vida de Juan Peiró, pero apenas nada dicen acerca de la vida del hombre, de sus luchas y peripecias, de su existencia en busca siempre de la propia superación y de un mundo más justo y libre para el conjunto humano.

Infancia y juventud

Es indiscutible que Peiró fue uno de los hombres mejor dotados, más puros, generosos y activos que tuvo la Confederación Nacional del Trabajo. Hijo de una familia trabajadora, con predominio de la escasez, sus primeras lecciones, en las escaramuzas y pleitos con otros chicos en los andurriales de La Bordeta. La infancia de finales del siglo pasado era más amarga y solitaria, más misera y paupérrima que en

la actualidad. Los padres solían vivir con mayores apuros que en la época presente. Doce o catorce horas de trabajo, agobios económicos para satisfacer las necesidades más elementales, hacían todos los familiares en lóbrego espacio, no era un ambiente propicio para un desarrollo normal y placentero, lo que repercutía en violencia y desdén para con sus hijos. Lo que se llama educación, por lo general era considerada como un artículo de lujo, así que había un franco predominio del analfabetismo, puesto que las exigencias hogareñas obligaban a sus progenitores a que en plena niñez sus hijos ayudaran a vencer toda clase de privaciones. De forma que en la mayor parte de familias la escuela era tabú. La primaria era el máximo exponente educativo. Puede que en determinados casos las lecciones callejeras tengan sus virtudes, o sea lo que se pierde en ser hombre de letras y bien educado, se gane en sinceridad, en amor a la libertad y en ser espontáneo y verídico.

Y de esto sí tenía mucho nuestro Juan. En la más tierna edad, cuando todas las ilusiones se concentran en los juegos infantiles, en deambular por calles y plazas con otros chicos o buscando un complemento alimenticio mediante el hurto de frutas en las huertas, tuvo que empezar su aprendizaje con agotadoras jornadas en un ambiente irrespirable, fraguador de enfermedades asmáticas, ya manifiestas en el Peiró maduro; trabajo que por entonces tenía todas las trazas de un verdadero suplicio. Como parangón recordamos que Bertrand Russell, en su obra «Inglaterra 1840-1914», describe escenas desgarradoras acerca de la niñez en la industria textil de su país, en donde afirma que su portentoso desarrollo fue debido a la explotación brutal de niños desnutridos y famélicos cuyo promedio de vida no sobrepasaba los veinte años de edad. Pues bien, este cuadro deshumanizado, esta forma despiadada de tratar a los niños, no creemos que por estas fechas fuese mejor en las factorías catalanas. El aprendiz era una especie de pared de frontón, vapuleado por el patrono y por sus próximos compañeros de infortunio. Estos descargaban sobre sus débiles espaldas las humillaciones que sufrían del encargado o del burgués, hasta convertirlo en cabeza de turco.

Desde luego el aprendizaje en los hornos de vidrio estaba cata-

logado como un modelo de explotación y tiranía, que venía a resumirse en un trato despiadado. Según versión de antiguos vidrieros compañeros de Peiró, conocedores del medio en que se desenvolvía esta industria, dicen que la paga del aprendiz solía consistir en las pequeñas dádivas que les otorgaban semanalmente los operarios de la fábrica según los servicios prestados por los encargados que les hacían, pero que el patrón no contribuía en lo más mínimo. No obstante, el verdadero aprendizaje, o sea el arte de soplar el vidrio y convertirlo en un objeto delicado, bello y útil, apenas si podían practicarlo, ya que sólo les concedían permiso en horas fuera de la jornada habitual o en días festivos si los hornos estaban en condiciones de poder trabajar.

Con todo, la industria vidriera siempre ha tenido mucho crédito en España. A pesar de la explotación inhumana, los artífices del vidrio eran solicitados por doquier. Los vidrios artísticos, de marcada influencil oriental, tuvieron su climax en la entonces mora Almería. En Barcelona, ya en el siglo XVI se producían vidrios tipo veneciano. Fueron famosos también los elaborados en Cadalso de los Vidrios, Alcorcón, Toledo, etc. Fue notable la elaboración de la fábrica real, situada en el Palacio de San Ildefonso, con sus trabajos en vidrio esmerilado, cortado, dorado y espejos artísticos de grandes dimensiones, arañas de belleza extraordinaria.

Modernamente se habían adaptado a la industria nacional los inventos más importantes en el orden internacional. Estas innovaciones fueron debidas a investigaciones físico-químicas, con aportaciones técnicas de sus artífices, en especial en el vidrio artístico, vidriería fina, cristal de Bohemia, instalaciones médicas y trabajos de precisión.

Pero este dominio, el estado progresivo de la industria y el prestigio internacional logrado por los operarios, jamás hallaron la debida compensación moral y económica, de parte de los patronos. No obstante, es probable que la situación misera, imperante en el ramo del vidrio, no fuese muy distinta, en relación a la explotación de la mano de obra, a la que ofrecía el conjunto industrial, referido a sus empleados y obreros antes de la guerra de 1914. Pero entonces las inclinaciones de Peiró distaban mucho de preten-

por JOSE VIADIU

der convertirse en un combatiente social en favor de sus compañeros de profesión. En aquellos momentos sus inquietudes y anhelos se cifraban en ser torero. ¿No les parece una pretensión rara en un catalán? ¡Precisamente todos los intentos toreriles de los catalanes habían resultado frustrados! Recordamos que por aquellos días rondaba por las plazas de toros un novillero llamado Emilio Soler «Canario», que no daba pie con bola y otro apodado «El sacas», que hacía payasadas ante becerros en la antigua plaza de la Barceloneta en tardes domingueras. Por lo tanto, este panorama poco edificante, con evidentes muestras de sordidez y de fracaso, no ofrecía ningún estímulo para hacer fortuna, como por ejemplo, si lo era para un jornalero o campesino andaluz al contemplar a otro pueblerino que con su lucha franca con los toros había logrado dinero, mujeres bonitas y placeres fáciles, siendo el motivo de tal decisión la justa y dramática frase del «Espartero», que al preguntarle por los riesgos que corría al ejercer su dramática profesión, contestó: «Más cornás da el hambre».

¿Sería para librarse de la pesadilla de un trabajo abrumador por lo que Peiró quiso dedicarse al arte de Cúchares? ¿Tal vez para sacudirse el trato ingrato y bestial que recibía por ser aprendiz de todos y oficial de nada? ¿O quizá simplemente, por el afán de aventura, de correr mundo, de ir de «mosca» de uno a otro lugar? ¡Quién sabe! El hecho es que nuestro Juan tuvo estas veleidades y de ahí que fuese conocido con el apodo de «Fuentes» (seguro que tal denominación le fuese aplicada debido a la fama que entonces tenía el torero sevillano Antonio Fuentes). Lo cierto es que los andares de Peiró ya maduro conservaban cierto aire del contoneo que tienen los toreros en el paseillo al abrir la plaza. También nos parece normal que, en un individuo tan equilibrado como él, llegara pronto el convencimiento de que tan inciertos triunfos, como ciertas humillaciones y hambres ambulantes, propiciadas por la afición toreril, las considerara peores que las que pudiera sufrir practicando el oficio de vidriero, que no será tan lucrativo, pero si infinitamente más digno.

(Pasa a la página siguiente.)

Hombres de la C. N. T.

(Viene de la pág. anterior)

Así que Juan volvió al redil, a soplar vidrio, a convertirse en un luchador a favor de los desposeídos, de sus compañeros de labor. Se entregó a esta tarea con alma y vida. Tanto es así que pasamos a hacer una afirmación que a muchos les parecerá exagerada, pero que la juzgamos altamente justa. Nadie, ninguno de nuestros luchadores ha hecho tanto por su profesión intrínseca como lo que hizo Peiró por los vidrieros, ni ninguna de las federaciones de oficio o de industria, sean de la CNT o de la UGT, de no importa que clase, lugar e idea, realizó una obra más positiva, más liberadora, más humana, que la Federación del Vidrio en favor de sus componentes. Un contraste entre las condiciones morales y materiales de trabajo de los vidrieros de la preguerra de 1914, comparado con la situación que imperaba antes del movimiento nazifascista, revelaría el paso de una humanidad tratada a patadas, de ex hombres embrutecidos por una explotación inicua, para llegar a un nivel de vida más o menos acorde con lo que puede exigir la condición humana, en dignidad, en recompensa a su esfuerzo, en trato decoroso, todo ello alcanzado en plena explotación capitalista.

Esto no quiere decir que todos estos logros fueran obra exclusiva de Peiró, pero sí que fue su principal promotor. Precisamente por aquel entonces el Sindicato del Vidrio barcelonés contaba con una serie de militantes de primer orden, lo mismo que los sindicatos provinciales: J. Jaumar, J. Benet, Marcos Alcón, Vivas, el sevillano Jurado, Fornells, Comas «Paronas» (asesinado junto con el «Noy») y docenas más que escapan a la memoria. Basta decir que en los momentos álgidos represivos sumaban centenares el número de sus militantes presos o que pisaban las carreteras custodiados por la guardia civil, entre ellos el mismo Peiró. Insistimos en lo dicho en otras ocasiones. La CNT tuvo grandes militantes. Hombres adecuados para cada etapa de su historia. Seguí fue un excelente orador y un eficaz organizador que sabía lo que tenía que decir y hacer en cada caso. Pestaña, un hombre tesonero y activo que se enfrentaba a las situaciones por peligrosas que fueran. Isaac Puente se distinguió como individuo de clara inteligencia y de convicciones firmes. Orobón Fernández llegó a ser un teórico que pisaba todos los

terrenos discursivos con pleno dominio. José María Martínez, el combatiente forjador del UHP asturiano. Durruti y Ascaso, luchadores de temple acerado y de valor extremo (por no citar más que algunos compañeros desaparecidos). Pero ¿qué diremos de este Peiró excepcional que de puro analfabeto, por obra de su voluntad inquebrantable, en el curso de unos años, sin abandono de su labor diaria, se convierte en director de dos periódicos? Tal es el

caso, allá por los años de 1916 a 1920, con las publicaciones ya mencionadas en la parte biográfica.

Algunas veces he pensado que la silueta íntima de Peiró podría resumirse en una frase: la de Juan María Guyau de su obra «Bosquejo de una moral», que reza:

«El hombre superior es aquél que moral y físicamente une la más delicada sensibilidad junto a la voluntad más firme.»

Creo que ambas condiciones eran

características de nuestro Juan. También se le podría añadir, para perfilar su personalidad, el pensamiento de Anatole France, que expresa:

«El dolor es lo que más educa a los hombres, es quien les ha enseñado las artes, la poesía, la ética..., es quien les ha inspirado el heroísmo y la compasión, es el que da valor a la vida y permite que se ofrezca en sacrificio; es quien, augusto y noble, puso lo infinito en el amor.»

JOSE VIADIU

(Continuará)

Mitin del 1º de Mayo en Montpellier

(Viene de la página 1.)

absorber asimilándose todo cuanto sea un cuerpo de defensa de los trabajadores. Es por esta razón que el 1º de Mayo, instaurado por la Internacional de los Trabajadores ha sido desnaturalizado, asimilándose a una fiesta más pagada como tantas otras, perdiendo lo que en su primera intención era repulsa contra el ignominioso asesinato de los anarquistas de Chicago.

Cita en varias ocasiones con garantía de afirmación a la «Revista de la Expansión», afirmando que la patronal ha recibido orden formal de no reabsorber la masa de 500.000 obreros sin trabajo y de oponerse sistemáticamente a todo aumento de salario. Como siempre, mientras el despilfarro continúa, es la clase trabajadora la que tiene que seguir pagando las consecuencias de una política social catastrófica.

Insiste para que los trabajadores abandonen las sindicales que son el parachoque de la patronal, y se reagrupen mediante el sindicalismo revolucionario que está siempre al lado de los enfrentados decididamente a la sociedad capitalista. Afirma que el Partido comunista es el campeón de la dialéctica aparentemente «revolucionaria», pero cuando se ve emplazado por la acción decidida de los trabajadores, hace marcha atrás como verdadero servidor del Estado, según órdenes recibidas de Moscú. Alienta a los jóvenes en la lucha revolucionaria afirmando que a los Estados y a la burguesía, sólo existe una manera de combatirla y convencerla: la revolución social.

RAMON LIARTE

Afirma que el 1º de Mayo es un día de recordación y evocación

para la clase trabajadora, a través de todos los años. Es un día de firmeza, de amor y de penetración entre todos los trabajadores del mundo.

Las ideas son a veces flores repletas de perfume enervante; otras veces se convierten en espigas llenas de grano, y otras tantas veces, en espinas conducto de martirio. Pero siempre cumplen su misión humana a través del progreso, de la ciencia, de la civilización.

En este hacer y rehacer, las ideas van moldeando la vida futura del hombre, acercándole a su perfección. Por eso nadie debe sentirse envejecido ni defraudado por las aparentes consecuencias de la lucha. El luchador siempre sabrá hacer honor a todas las circunstancias.

Compara nuestra lucha contra la maldad internacional, con la batalla de las Termópilas, donde un puñado de espartaquistas hizo frente a un ejército infinitamente superior en número y pertrechos, para defender la civilización.

También nosotros somos así. El sacrificio lleva en sí el germen de la emancipación futura. Por eso lo más grande del mundo radica en el sufrimiento.

Ello nos lleva a afirmar que lo más grande que modernamente el trabajador puede conmemorar es el 1º de Mayo, fecha que simboliza el martirio de los anarquistas de Chicago, por un atentado a la bomba que les era ajeno. Ellos son el símbolo de millones de «ajusticiados» en todo el planeta por la fatídica justicia capitalista.

Se refiere al proceso de Chicago y de una forma magistral nos hace vivir los tremendos detalles de aquel «juicio» planeado por la policía y por la patronal, con «pruebas» prefabricadas destinadas a matar el espíritu rebelde de

los trabajadores en las personas de sus mejores intérpretes.

Es imposible, a través de mi pluma, seguir la peroración de este orador, que se encuentra en pleno empuje idealista. No obstante:

Nos habla de cuando por primera vez observó la Sagrada Familia, de Barcelona. Cuando más admirado estaba de aquella obra de arquitectura, alguien le dijo: «Más altos que las puntas de esas torres se encuentran los fosos de Montjuich y el martirio que ellos esconden a través de tanta vida torturada y segada en flor.»

Nada en el mundo puede superar la idea de amor y de redención por la cual los hombres, a través de los siglos y en todas las razas y latitudes, no temen afrontar la muerte y el martirio. Quienes han caído y quienes —lamentablemente— puedan caer así, consiguen la eternidad.

El pensamiento abarca al universo entero. Y nada en la vida puede oponerse a su paso arrollador.

No pueden ni podrán los verdugos oponerse al paso de la civilización porque lleva la marca del amor universal.

Siguiendo a Liarte, uno se siente arrebatado por un ansia de lucha sin fin. Algo que esta por encima de nuestras propias fuerzas. Y los viejos militantes que estamos presentes, sentimos mayormente las causas contra las cuales no dejamos ni dejaremos de combatir; ayer con nuestro vigor de jóvenes y hoy con nuestra presencia de seres constantes.

Los aplausos demuestran que, lo mismo jóvenes que viejos, estamos de acuerdo con las afirmaciones del compañero Liarte.

(Truncamos. Dejamos al compañero Liarte en el uso de la palabra para el próximo número.)

Esperanta
kroniko

El Esperanto en el mundo

La propaganda de Dusseldorf por el Esperanto

Esta bella ciudad alemana de la ribera del Rin ha recién publicado su tercer prospecto en Esperanto. La Oficina del Turismo de Dusseldorf recibe continuas peticiones de informes, en lengua internacional, de todas las regiones del mundo.

El Esperanto en la URSS

(IGS 728) TALLINN.—El Ministerio de Educación Nacional de Estonia, república báltica de la URSS ha introducido, en 1969, la enseñanza facultativa del Esperanto en buena parte de sus escuelas, a razón de una hora por semana. Para el año escolar 1970-71 tal enseñanza ha sido fijada en dos horas semanales. Esta decisión atestigua la buena acogida que la población y las instancias gubernamentales han acordado a la enseñanza experimental de la lengua Esperanto, empezada en buen número de escuelas de Estonia y también, hace poco tiempo en las del país vecino, Lituania. Estos dos Estados soviéticos, donde el Esperanto fue bastante divulgado y practicado antes del advenimiento de Stalin, son los primeros, en la URSS de posguerra, en adoptar esta posición de vanguardia.

Otra feliz indicación es el hecho de que los ministerios de la Educación de estas repúblicas han instaurado cursos de formación esperantista y de perfeccionamiento, reservados a los futuros maestros de la lengua universal.

El Líbano se dirige a los turistas esperantistas

(IGS 732) BEYROUTH. — A pesar de las difíciles circunstancias que actualmente atraviesa el Oriente Medio, el gobierno del Líbano desarrolla activamente la industria turística en su país.

El más reciente esfuerzo en este sentido es que el Ministerio del Turismo ha decidido interesarse por los turistas, cada año más numerosos, que hablan el Esperanto.

El Estado libanés editará impresos turísticos desplegados en lengua universal, y enseñará esta lengua a sus guías, proyectando además invitar a las asociaciones esperantistas a hacer del Líbano el lugar de reunión de uno de sus próximos congresos mundiales.

Para todos informes sobre el Esperanto y su estudio dirigirse a:

S. A. T., 67, avenue Gambetta, París (20) Francia, que gustosamente corresponderá a su petición

enviándole una primera lección gratuita.

Para los cursos Español-Esperanto escribir a:

Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny (Francia).

El Festival del 1º de Mayo en Montpellier

Como previsto, por la tarde del 1º de Mayo, el Grupo «Terra Libre» y el Grupo «Nid d'Art», nos presentaron la comedia «Donde las dan las toman» y después una selección de Varietés. La acción de la comedia (excelente obra de Carlos Arniches, presentada con maestría y placer para satisfacer a un público que con la atención que seguía a los artistas) confirmaba no tratarse de aficionados sino de profesionales.

No podemos hacer distinciones, por cuanto los actores que actuaron no se diferenciaban en nada. La obra es un poco larga, y más presentada a un público que espera atracciones.

En varietés que digamos, la impresión que dio al público el primer cuadro, como los que siguieron, fue buena. La gracia de la juventud es la misma vida de un existir agradable. Los cuadros se sucedieron uno tras otro, y algunos fueron presentados por una graciosa muchacha, que aunque de chica de estatura llenaba la escena con su presencia.

— Una vieja manera de concebir y de realizar el orden en la sociedad, es lo que se llama el Estado o gobierno, o sea el gobierno absoluto. Su atributo esencial, la condición de su eficacia, es la cen-

Tanto «Julietta» como les «vieux loups» en el canto o en el baile, gustaron mucho, recibiendo muchos aplausos. Christian y Strelsof, duo, en «Un jour un enfant», «Kalinka» y la «Chanson du muguet». Carbonell, Helios y Mimi, con sus canciones y bailes: «Bole-ro Mallorquín y Jota valenciana», se ganaron infinidad de aplausos. Ya, melodías modernas y otras por el conjunto del grupo. Hubo para todos los gustos y aún tuvimos flamenco, que después de Jean y Michel (que los jóvenes admiraron) Carbonell y Christina, Lolita Martín (canciones españolas), maestra en su arte, llena la escena y domina el público que deja encantado, seguida por Bertoli en estilo Luis Mariano, que decían «pues canta lo mismo».

Bel supo poner la escena muy bien, y excelente la dirección musical de Madame Galcerán. El público todavía se esperaba más, pero el reloj tiene sus exigencias. Pero estamos seguros de que no salió defraudado.

UN ESPECTADOR

Nosotros, los vencidos

Al parecer, en esta nuestra guerra larga contra la dictadura franquista, nosotros, los vencidos, somos los culpables de todos los males que azotan España. El reproche mayor es nuestra continua protesta contra el régimen y que nos referimos al pasado que hay que olvidar. La Iglesia se sirve de la pluma de Creach para hacernos autores de baños de sangre en los que los anticlericales españoles la han sumido. Parece que ambos gocen como un placer sádico imaginando torturas no infligidas. Como no pueden matar completamente a los vencidos, vierten sobre ellos toda la bilis posible para hacerlos odiosos.

Recuerden que ninguna revolución ha sido jamás completamente perdida. Y que la denuncia más

o menos abierta de los creyentes católicos en Europa y América, contra los desmanes del clero en España, Italia, Portugal y otros países, es un juicio que condena a la Iglesia y absuelve a los revolucionarios del siglo.

No estamos lejos de un cambio fatal de la situación española. Cambio susceptible de abrir algunas grietas por las que se libere la verdad comprimida durante más de treinta años. Entonces, si esos escritores que se ensañan con el vencido son de buena fe, se darán cuenta de su error. Aunque es verdad que el oficio de sofista obliga al hombre a ponerse de acuerdo con el vencedor y fustigar al vencido... Pero, ¿están seguros de que hayamos sido vencidos?...

Fernando FERRER

Máximas y reflexiones

tralización de todas las fuerzas.

— El problema no está en saber como mejor estaremos gobernados, sino como seremos más libres. No admitimos más, el gobierno del hombre por el hombre, que la explotación del hombre por el hombre.

— Comenzar a reflexionar es comenzar a desobedecer.

— Si una comunidad de hombres es dominada por uno solo o por varios, es visiblemente porque no ha tenido ni el valor ni la habilidad de gobernarse ella misma.

— Hay quienes no pueden dormir, ni moverse, ni levantarse, que pierden tantas horas preciosas en ese estado medianero entre la vida y la muerte, y que todavía se quejan de que la vida es demasiado corta.

— La religión de Jesucristo, anunciada por los ignorantes, ha hecho los primeros cristianos. La misma religión predicada por los sabios y por los doctores, solo hace hoy incrédulos.

— La verdad resplandece de su propia luz y no se alumbran los espíritus con las llamas de las hogueras.

— Quitad el temor del infierno a un cristiano, y le quitáis la creencia.

— Toda sociedad humana o divina forma el individuo a su imagen.

¡SI YO FUERA REY!...

(Esta enfermedad es más difícil de curar que el cáncer.)

... Lo creo, lo siento; sí, siento en mí un querer, una vitalidad indomable. ¡Oh! ¡reinar! ¡ambición de las grandes almas! ¡reinar como reinaban los emperadores de Roma, ¡mis modelos! ¡Sí, quiero imitarlos en toda su potencia soberana! ¡contar por millones los instrumentos de mis voluntades! ¡con un signo temido hacer obedecer las multitudes! ¡con un gesto arrojar mis ejércitos a través del mundo entero! ¡engrandecer mis reinos hasta lo infinito! y decir: estas comarcas, desde las más cercanas hasta las más lejanas, ¡son mías! ¡son mías! ¡Rendir cien pueblos diversos bajo un mismo yugo! todas estas fuerzas esparcidas, concentrarlas en mi mano, así como lo hacían los emperadores de Roma... ¡Decir yo quiero, y ver tantos pueblos diferentes sometidos a una ley única, la mía! ¡decir yo quiero! ¡Yo quiero! ¡Yo quiero!...

¡Cuántos nombres se podrían apuntar al pie de estas palabras!

JUAN BUSCADOR

JOVEN que persigues con ansia la senda de la intensa vida; mozo que anhelas hallar la ruta creadora que plasme en cosas grandes y bellas la potencia moral que tu naciente idealismo eclosiona en la presión espiritual en que se agita tu ser; amigo en ideales hermano en humanidad; cúrate del odio, inmunízate contra el odio.

El odio es siempre la pasión bárbara que incuba en los instintos gregarios. No hay delito más alevoso que el de sembrar el odio en los corazones juveniles. Hay dos clases de delincuentes que envenenan a la juventud: Los que desvían la inmensa capacidad amoratoria de los jóvenes hacia un amor fetichista, bastardo y culpable a las cosas naturales y sobre-humanas en confusión, y los que malean los sentimientos de «Juvenilia» inculcándole odios hacia los hombres, ya sea en nombre de ésta o de aquella causa.

El odio ha sido, desde tiempos inmemoriales, uno de los grandes resortes de la historia; actualmente es uno de los más poderosos motores de la vida colectiva que mueve los intereses de clases, de naciones, de razas. Por eso el avance evolutivo toma el cauce unilateral de la elaboración casi exclusivamente materialista del progreso y el hombre se ve encogido en el frío y mecánico círculo de hierro de sus propias creaciones. Falta el elemento moral en la vida contemporánea. Y la misma solidaridad no pocas veces coadyuva a la estructuración de instituciones, costumbres e intereses subalternos, cuando no contrarios a los grandes fines universales del conjunto humano. Todos los fines individuales que no se articulen con el nexo de la solidaridad común son negativos e inmorales, y trabajan el robustecimiento de todas las modalidades activas y pasivas, directas o indirectas, del odio al semejante.

El revolucionario puede utilizar el odio popular como una fuerza más de transformación, pero no lo debe cultivar. Así como el obrero utiliza el espinoso, ya que los encuentra en la agreste naturaleza, con el doble fin de utilizarlo para obras útiles y de eliminarlo como maleza de los campos, y no lo cultiva porque con el mismo esfuerzo puede lograr un árbol más bello, menos dañino y un leño mejor y más útil, así el innovador canaliza el odio que se encuentra en la selva de las pasiones del pueblo hacia la corriente creadora procurando destruir su esencia, al mismo tiempo que aprovecha su dinamismo para realizar generosas creaciones. Sería absurdo y perjudicial

La cura del odio

por FOSCO FALASCHI

sembrar el odio cuando con menos esfuerzo y más digno y profluo hacer puede cultivar el amor, que es la forma específica de la solidaridad social, el género de vida que impulsa y satura el trabajo recreativo de todas las grandezas humanas y universales. El revolucionario es el jardinero de las pasiones: utiliza todo lo que halla para cultivar y seleccionar las más bellas plantas del espíritu. La revolución, con su alquimia transformadora, transmuta los egoísmos en sentimientos, y los males, en abono de los bienes. Así como la madre metamorfosea su egoísta amor sexual, pura llama del instinto, elevando sus sentimientos a la forma más sublime del amor maternal y matriarcal, así la revolución, matriz social con ciencia humana, transforma los menguados intereses personales y de grupos en fuerzas amoratorias que concurren al gran propósito de la cooperación general. La revolución que se demuestre impotente para transformar el odio en amor, no podrá alumbrar una nueva civilización.

La posición del anarquista es la ubicación del vigía que, cuidando del bien de todos, conmina a los hombres a librarse de los obstáculos que malogran la buena marcha del conjunto. La anarquía, propósito de ayuda mutua universal, no lanza a los hombres unos contra los otros, sino que los mancomuna a todos para la lucha contra el mal. Y como el mal no es el hombre sino su perversión, el anarquismo regenera al individuo de sus defectos, más no procura su detracción. El anarquista quiere repristinar la vida conduciéndola de nuevo por los naturales cauces de la libertad; para ello elabora las mil facetas de la ciencia del hombre libre, que es la ciencia del hombre de bien, del hombre que es infinitamente humano, porque en su cognición siente todo el dolor y todo el placer de la humanidad. En esta experiencia de humanidad el odio, como fin, no tiene, no puede tener ningún objeto, porque toda pasión odiosa es el disociante específico del orden libre.

En la sociedad burguesa el medio es la lucha, el fin es la independencia del individuo, del conjunto social. Dentro de ella, la aparición del hombre consiste en librarse económicamente de las responsabilidades productivas. El rentista es el prototipo de tal sistema: el hombre que ha luchado y que al fin, ha obtenido la

recompensa, el estúpido *confort* de vivir a expensas del esfuerzo ajeno. Así las cosas, el odio al prójimo, a más de una consecuencia es una necesidad; el hombre necesita odiar para sentirse indiferente ante la enorme cantidad de males que en su brega ha causado para ser inmune al general dolor que ve por doquier, para conservar sin remordimiento el acopio de sustancias que ha sustraído al disfruto de las necesidades comunes, para armar el brazo de los esbirros que defienden su presa, y para subvencionar las instituciones que protegen su derecho a disponer individualmente lo que pertenece a todos. La existencia del perfecto burgués sería un suplicio inenarrable si su conciencia humana no estuviera herméticamente inmunizada por el odio. ¿Quién podría describir el terrible conflicto entre su temperamento usurario y sus sentimientos humanitarios frente al dolor y la miseria de tanto ser que padece por su causa? Por la misma razón de que el ave vuela y el pez nada, el burgués necesita estar inmunizado por el odio para no sucumbir al horror que podrían motivarle el espectáculo de sus inhumanitarios proceder.

Si para el desenvolvimiento de la vida burguesa es necesario el odio para desarrollar la indiferencia por lo humano, que es la consecuencia pasiva y mezquina del odio, para la eclosión de los hombres hacia la vida libre es menester que el odio sea reducido a la mínima expresión mediante una generosa saturación de simpatía humana. Nadie, sino la juventud es materia sensible donde esta saturación de humanidad debe penetrar todas las fibras del sentir y del pensar. Vejez, ha dicho Barret, es degeneración. Nada hay tan despreciable como la acción de los adultos que, tomando energías negativas de su odio, desencadenados por los seres y las cosas que le atacaron a través de su existencia, tratan de inculcarlo en los generosos corazones de las juventudes que, alboros potenciales de nuevas y mejores vidas pertenecen por entero a las ejecuciones de una sociedad más justa, regulada por la expansión comunitaria de labor. No vale alegar que la justicia del fin legitima el empleo de tales medios, el fin no puede ser otra cosa que el desarrollo gradual y convergente de los medios. El movimiento de los medios es la elaboración actuante y material del fin. El fin no es

brújula, sino resultante. El fin anárquico es una resultante consciente.

El primer trabajo preparatorio de las juventudes debería consistir en librarse de la tara hereditaria o ambiental del odio. De lo contrario se corre el riesgo de complicidad en la logración de masas irresponsables que persiguen la destrucción incoherente y vandálica, de chusmas que, en llegando el momento psicológico, están siempre dispuestas a agredir a quien quiera y a lo que sea, toda vez que en ello vean segura la impunidad.

Por herencias o por educación el niño que se hace hombre lleva en su temperamento una levadura de odios que esperan el albedrío de la edad para eclosionar en su carácter y manifestarse en sus actos. Por mucho que la naturaleza juvenil derroche alegrías y dones en el espíritu del adolescente, estos regalos de la vida no bastan a neutralizar el presente griego legado a las generaciones por las inquietudes y vicisitudes de muchos milenios de luchas interhumanas por la existencia. La psicología juvenil recoge las sombras del espectro del fantasma de la barbarie, y una sociedad agresiva desarrolla estas inclinaciones temperamentales. Si falta una infancia de amor en libertad que pueda librar al joven de este paso nefasto del mal de los siglos, llegará a los años mozos albergando al enemigo del hombre en su ser. Cuando no abundan las caricias de la madre y cuando son imposibles las incomparables lecciones de una temprana y libre experiencia, el niño incuba y madura los odios innatos bajo la agresión de los hoscos ataques de la sociedad, y esta reacción y reedición de los odios ancestrales se traduce en actos antisociales. Su defensa será el ataque. Según su idiosincrasia física o temperamental, atacará política, jurídica o ilegalmente, de ideas o de hechos, como obrero o como parásito, como militar o como literato, como necio o como filósofo, pero atacará siempre.

Para todas las manifestaciones del odio hay un antídoto único, que es el amor. Hay muchas variantes del amor: el amor a la familia, el amor a la naturaleza, el amor al arte. Pero hay una forma aún más elevada del amor

(Sigue en la página 7.)

ANTENA



JORNADA CAUDILLAL

OVIEDO. — El caudillo dedicó la jornada del 21 a la pesca. Por la mañana cobró seis salmones y medio y por la tarde tuvo que abandonar por crecida del río Carres. Su ilustre Doña fue a misa, comió, y a las 13 con 16 minutos evacuó sus necesidades. Y España contenta y satisfecha. ¡Que remedio queda!

DERROTA A LARGO PLAZO

SANTANDER. — Quince italianos resultaron muertos y 27 heridos en un vuelco de autocar ocurrido el 1 de mayo por la noche en el puerto del Escudo, a 80 km. de Santander. Los excursionistas (unos 60) salvo viudas de héroes consoladas, pertenecieron a la división fascista Littorio, primera fuerza franquista que nos arrebató Santander. Como es de suponer, esos 60 fascistas canosos efectuaban un viaje de placer triunfalista, resultando, inesperadamente, derrotados a treinta y tres años vista. El vehículo que despeñó a ese montón de héroes malogrados pertenecía al Ministerio de la Guerra de Franco.

NARANJAS-ESPARTO PARA LA PATRIA

VALENCIA. — Todavía queda algo de naranja en los árboles, pero la mejor parte carece de condiciones comerciales interesantes, aunque a pesar de todo se continúa comprando para destinarlas al consumo nacional. Por cierto,

La cura del odio

(Viene de la página 6)

que a todas las compendia, las ennoblece y las eleva al plano de lo sublime, ya que liquida todos los vestigios bastardos del egoísmo animal y del interés exclusivamente personal en el fino crisol de la ecuanimidad, donde los egoísmos personales se humanizan, donde el hombre se ama a sí mismo y quiere ser feliz porque de esta felicidad individual depende su sana y eficaz contribución a la felicidad universal. Esta suma de los amores, este equilibrio de los deseos amorosos es el amor al género humano.

FOSCO FALASCHI

(Continuará.)

que en este aspecto está pasando de la raya el abuso y el nulo trato de consideración que merece el consumidor español, al situar en las plazas mercancía totalmente incomedible. El mejor mercado europeo, tanto en cantidad de consumo como en precios, el nacional, es engañado constantemente con naranjas que, en muchas ocasiones, no han sido admitidas por la industria de los zumos.

Sin embargo, esta naranja-esparto se vende entre 7 y 12 pesetas kg. al público que, a la hora de consumirlas se percata de haber sido víctima de un engaño por su confianza y buena fe.

OBSTRUCCION VOLUNTARIA

MADRID. — Durante la mañana de hoy numerosos camioneros han dejado sus vehículos, en distintos puntos de Madrid, en señal de protesta por los problemas que tienen planteados, tales como tarifas, salarios, etc., y para los que piden una pronta y eficaz solución.

Unos sesenta camiones aparecían esta mañana en la autopista de Valencia, entre el cruce de Moratalaz y Vallecas y la Glorieta del Conde Casal, mientras los conductores, en corrillos, cambiaban impresiones.

También a la altura de la Ciudad Sanitaria de La Paz, en la avenida del Generalísimo, los camioneros estacionaron sus vehículos, y después se dirigieron a la calle de Ríos Rosas, donde unos cincuenta camiones fueron estacionados.

Al parecer, hace un par de años que la autoridad correspondiente estudia una solución a las reclamaciones reiteradamente presentadas por el gremio de camionistas.

EN EL PAIS DE LA FRUTA

BARCELONA. — Leído en un diario de esta ciudad (22-5-1971):

«Parece mentira: el país de las naranjas valencianas, de las frutas murcianas, de las huertas de Cataluña, no consume frutas apenas. Son escasas las familias que comen fruta todos los días, y rarisimas las que lo hacen en cada comida. Un yogur, un poco de queso, mermelada. Pero la fruta...

Nos preguntamos si todo esto no se debe a los precios que rigen en el mercado. Durante los últimos

días, las naranjas iban a veintitantas pesetas, los plátanos, como siempre, rozando la treintena, los fresones entre cincuenta y noventa pesetas el kilo; las cerezas hicieron su aparición con el cartelito de setenta pesetas, y los nisperos — fruto de poca carne y mucho hueso — se plantaron en las cuarenta y cinco. De las manzanas, más vale no hablar. La humilde manzana — la de nuestras meriendas infantiles, pan con manzana, un poco «de pueblo», un mucho de socorridas por lo baratas — es un artículo de lujo. A ningún ama de casa se le puede ocurrir el preparar una compota de esas un poco ácidas que gustan a todos. Tal como están las cosas, las naranjas y las manzanas van a duro la pieza.»

ALARMA FASCISTA

MADRID. — Mientras en el Teatro Español se representaba la pieza dramática «Proceso de un régimen», cuyo argumento alude al régimen de Mussolini, se recibieron anónimos fascistas en la dirección del coliseo anunciando que unos artefactos habían sido escondidos en lugares del patio de butacas. Evacuado provisionalmente el público, se efectuaron las pesquisas de rigor, que no dieron resultado. La representación continuó normalmente.

CHISPАЗOS DE PRIMERO DE MAYO

VIGO. — El Primero de Mayo hubo manifestación obrera perseguida y disuelta por la policía. Por el trayecto los manifestantes distribuyeron hojas antifranquistas y dieron vivas y mueras del mismo significado. Una bandera republicana fue recogida por la policía con abanderado y todo.

TARRASA. — Un fuerte grupo de trabajadores jóvenes inició una manifestación callejera a partir del puente de la avenida Jacquart. Engrosada la comitiva se dirigió al monumento de los Caídos levantando voces antirregimen y reclamando la libertad de España y la reivindicación de los trabajadores. No hubo — cosa rara — detenciones.

CLASE ABANDERADA

MADRID. — En el bar de la Facultad de Filosofía y Letras apareció adornando un muro una bandera con los colores republicanos. Como en clase se comentara jocosamente el suceso, el rector, enterado del mismo, suspendió la clase y denunció el abanderamiento a las autoridades.

PASATIEMPO

SE PUEDE SUPONER QUE ESTO ES UN CUENTO

Bajo el reino del segundo emperador de la dinastía Ming, vivía un ejecutor de la justicia llamado Wang Lun. Era maestro en su arte, y su reputación se extendía a todas las provincias del Imperio. Numerosas ejecuciones tenían lugar en aquel tiempo, y ocurría que tuviera no menos que quince o veinte hombres a decapitar en una sola sesión. El método de Wang Lun era de estarse al pie del patíbulo enarbolando una sonrisa amable, su yatagán disimulado detrás de su espalda, y tarareando una aria agradable decapitar su víctima mientras ésta trepaba por el patíbulo.

Ahora bien, Wang Lun tenía, en la vida, una secreta ambición, pero necesitó cincuenta años de grandes esfuerzos para realizarla.

Su sueño era poder decapitar una persona de un golpe tan rápido que, conforme a la ley de la inercia, la cabeza de la víctima quedara puesta sobre su torso de la misma manera que un plato guarda su posición sobre una mesa de la cual se tira el mantel con un brusco movimiento.

El gran momento de Wang Lun llegó en el curso de sus setenta y ocho años de su existencia. Este día memorable tenía diez y seis clientes que despachar de este mundo de miseria, al de sus antepasados. Estaba como de costumbre al pie del patíbulo, y once cabezas rasuradas habían rodado ya en el polvo como consecuencia de su inimitable golpe de sable. El instante de su triunfo se adelantó con el duodécimo condenado. Cuando éste comenzó a subir los peldaños del patíbulo, el sable de Wang Lun pasó a través de su cuello con una gracia tal que la cabeza del hombre se quedó donde estaba y que continuó trepando los peldaños sin saber lo que había ocurrido. Llegado a la cumbre, el hombre se dirigió a Wang Lun en estos términos: — ¡Oh! cruel Wang Lun, ¿por qué prolongas el suplicio de mi espera, cuando has tratado los otros con una rapidez tan caritativa y tan encantadora?

Al oír estas palabras, Wang Lun comprendió que la obra maestra de su vida estaba cumplida. Una sonrisa serena iluminó su rostro, y después dijo con una exquisita cortesía al hombre que le interrogaba. Salude usted, le ruego.

(Del libro, «La corde raide» de A. Koestler.)

Trad. de JUAN.

Enero 1969.

MARUXANA

por MIGUEL JIMENEZ

indole, en los aportes de C. Augé, la península sudoccidental europea vino a recibir varios grupos de cazadores de renos y otros animales. Con sus arroyos, entre los principales nexos de la gala semítica se hallan, por caso, al juicio de Darioux, los iberos, los fenicios, los hebreos, los himiaritas, los árabes, los armenios, los asirios y los ligures. Para Alberto Carsi, iberos y hebreos fue lo mismo, apuntando, a esencias, que en lo genuino se llamaron iberim. En las evocaciones de V. Franco y G. Weill, Abrahán, de Ur, en Caldea, marchó, con los suyos, hacia la Tierra de Canaán o Tierra prometida, siendo el padre de una religión y el antepasado de un pueblo encendido, los hebreos. Según Friedrich Ragette, la ciudad de Ur, a premio, vino a ser descubierta por Leonard Wooley en unas expediciones iniciadas en 1920. De los signos y trazos, entre las notas de Claude Augé, en el campo de los hebreos, a síntesis, antes de Abrahán y de su relieve, impresionable, figuró Heber, del mismo modo, en el pecio atributo de patriarca. Por ese motivo de precedencias, a buen seguro, si bien parece, acaso Abrahán, en sí, a mayor, particularmente, en timbre y acento, fue el antepasado, padre de los hebreos monoteístas. Con sus queridos resaltes y sus loables aciertos, una región perfumada. A mérito, en lo que se refiere al cuadro de las señales sugestivas, entre los valores y avisos de K. Baedeker, La Coruña fue originada por los iberos. De encomio, sobre las importantes unidades del remarcable dibujo indo-germánico, por lo menos, se encuentran, al concepto de Ch. Leroy, los celtas, pelagosos, helenos, godos, catés, eslavos, los turcos, los sitanes y los abases. Por las amplias y excelentes indicaciones de Malte-Brun, el mallus es un monumento formado por un número más o menos considerable de peñas, colocadas en círculo o en tres hileras; el peulven o menhir consiste en una formidable piedra señorial que, a la manera de un obelisco, aparece fijada verticalmente. De otro lado, el dolmen, como una mesa, es la composición de una gran laja horizontal, colocada sobre dos o cuatro pétreos apoyos, y el cromlech, en suma, son varias piedras, en circunferencia, con un menhir en el centro. Por ventura, a idea de Estrabón, Plinio, de Reclus y de Cortambert, en el radio de los celtas se distinguen, a tanto, en resumen, las fracciones de los parisís, de los boienses, de los erses, de los retiens, de los gaeles y de los secuanes. Así, las familias de

los eduens, de los arvernes, de los umbriens, de los helvetes, de los bretones y de los gallegos.

En trofeo y riqueza, el expresivo agrupamiento comarcal de La Coruña nos ofrece, entre otras, las desveladas localidades de Culleredo, Arteijo, Cambre, Carral y Oleiros. De igual, la incandescente amplitud de Vigo comprende, con sus ardores, los abnegados sitios de Gondomar, Bayón, Lavadores, etc. Asimismo, el precioso grabado del cureño El Ferrol abarca, entre varias, las entrañables villas de S. Saturnino, Narón, Somozas, Valdoviño, Neda y Moeche. En igual, la palpitante órbita de Santiago de Compostela reúne, con sus aplicaciones, los candorosos lares de Enfesta, Bogueijón, Vedra, Reyes, etc. Así, el notable ámbito de Lugo nos dedica, entre otras, las galantes prendas de Friol, Castro de Rey, Pol, Otero de Rey, Nadela y S. Vicente de Rábade. Por igual, la armoniosa decoración de Pontevedra nos expone, con sus cualidades, los acariciadores asientos de Marín, Bueu, Cangas, Gave, Poyo, Vilabou, etc. De lo mismo, el relevante mosaico de Tui nos facilita, entre varias, las hermosas viñetas de Tomiño, Salceda de Caselas, Oya, La Guardia, Rosal y Porriño. Igualmente, a bien, la delicada constelación de Orense alcanza, con sus reales, los fervorosos puntos de S. Ciprián de Viñas, Tuén, Pereira de Aguiar, Esgos, La Peroja, Villamarín, Còles, Canelo, etc. De la misma forma, el dorado de La Estrada nos destina, entre otras, las virtuosas enseñanzas de Chapa y Forcurey. En el mismo deleite, la cristalina zona de Ortigueira nos consagra, con sus ánimos, los simpáticos lugares de Puentes de García Rodríguez, Ceideira, Mañón y Cerdido.

A brillantía, «La Madre Natural», «Los Pazos de Ulloa», etc., de Emilia Pardo Bazán, de La Coruña (1852-1921). «Manual del visitador del pobre», de Concepción Arenal, de El Ferrol (1820-93).

Por dicha, el florentino concierto esencial de Monforte de Lemos nos proporciona, entre otras, las acreditadas plazas de Pantón y Bóveda. En igual, la efervescente porción de Lanín comprende, con sus auges, los peculiares asientos de Carbia, Roderico, Silleda, Golada, etc. Asimismo, el curioso gráfico de Carballo nos muestra, entre varias, las tesoneras localidades de Coristanco, Laracha, Malpica de Bergantiños, Cabana, Lage y Puente-Ceso. Igualmente,

la admirable esfera de Villalba nos procura, con sus disposiciones, los heráldicos besantes de Cospeito, Trasparga, Bergonte, Cabreiros, etc. Así, el bonito decorado de Redondela nos ofrece, entre otras, las acreditadas plantas de Mos, Pazos de Borbén, Sotomayor y Fornelos de Montes. De igual, en ajustes, el festivo compuesto de Jarria nos presenta, con sus energías, los empeñosos lares de Samos, Paradela, Lánca, Páramo, etc. En lo mismo, la fragante conexión de Chantada nos destina, particularmente, los salerosos puntos de Palas de Rey, Tobaada, Puertomarin, Monterroso, Antas de Ulla y Carballo. Por igual, el noble blasón de Fonsagrada nos expone, con sus adornos, las relucientes enseñanzas de Negreira de Muñiz, Meira, Ribera de Piquín, etc. En la misma soltura, el fructuoso enlace de Peunteareas nos concede, entre varias, las adorables corolas de Mondariz, Nieves y Salvatierra de Miño. A don, en el mismo aspecto, la excelsa pintura de Vivero nos facilita, con sus variantes, los gratos sitios de Riobarba, Valle, Orol y Cerro...

Las pallazas o pallotas son antiguas viviendas, paradas y resguardos, de forma circular o elíptica, con techo de paja.

El donaire, el significado compuesto elemental de Noya nos presenta, entre otros, las apasionadas localidades de Ribeira, Puebla de Caramiñal, Son y Boiro. Así, la resplandeciente asociación de Betanzos abraza, con sus consecuciones, los igneos puestos de Abegondo, Oza de los Ríos, Coirós, Irijoa, Paderna, Cesuras, Arango, Sada, Bergondo, etc. En igual, el vistoso bordado de Muros nos proporciona, entre varias, las aromáticas villas de Carnota, Outes, Tal y Mazaricos. Asimismo, la respetable hansa de Arzúa reúne, con sus actividades, los dignos asientos de Curtis, Sobrado, Baimorto, El Pino, Touro, Santiso, Vilasantar, Toques, Mellid, etc. De igual, el halagado cromo de Ordenes nos facilita, entre otras, las emocionantes plazas de Mesia, Trazo, Cerceda, Buján, Frades, Tordoya y Oroso. En lo mismo, la esmerada formación de Celanova nos concede, con sus prestezas y miras, los bizarros sitios de Quinteja de Laredo, La Marca, Puenteveda, Castelle, La Bola, Cortegada, Ramiranes, etc. Por igual, el fulgente sector de Ribadeo comprende, entre varias, las lucidas corolas de Villadrid, Ba-

reiros y S. Vicente. Del mismo modo, la plácida floralia de Carballino nos dedica, con sus eficiencias, los hábiles puntos de Boborás, S. Cristóbal de Cea, Piñar, S. Amaro, Irijo, Pungín, etc. Igualmente, el laborioso conjunto de Allariz nos consagra, entre otras, las coloridas viñetas de Paderna de Allaris, Baños de Molgas, Villar de Barrio y Taboadela. En el mismo sentido, la impelente junlia de Mondoñedo nos procura, con sus realizaciones, los calurosos lugares de Foz, Valle de Oro, Abadía, Riotorto, Alfoz y Pastoriza...

Los hórreos (horru), de *horreum*, son unos añejos depósitos de viveres, trojes y oreados, sostenidos por cuatro pilares o pegollos.

Por fortuna, el alabado estamento cantonal de Ginzó de Limia nos ofrece, entre varias, las bondadosas plantas de Sorreatos, Ralriz de Veiga, Blancos, Trasmiras, Calvos de Randín, Villar de Santos, Porquera y Sandianes. Así, la destacada cohesión de Caldas de Reyes nos muestra, con sus cualidades, los gustosos asientos de Valga, Campo Lameiro, Portas, Barro, Puenteceures, Catoira, Cuntis, etc. En igual, el adulado encaje de La Cañiza nos proporciona, entre otras, las optimistas localidades de Arbo y Covelo. Asimismo, la florida orla de Viana del Bollo nos dedica, con sus obtenciones, los cálidos puntos de La Gudiña, El Bollo, La Mezquita, Vilarino de Conso, etc. De igual, el estimable cuadro de Quiroga nos expone, entre varias, las resaladas villas de Caurel, Puebla del Brollón y Ribas del Jil. En lo mismo, la generosa y fértil marca de Padrón nos procura, con sus obras, los tiernos lugares de Teo, Rois, Dodro, etc. Por igual, el bonito cliché de Verín nos destina, entre otras, las celebradas y leales plazas de Ríos, Cualedro, Laza, Monterrey, Villardevós, Oimbra y Castrelo del Valle. De la misma forma, la lisonjera agrupación de Combados alcanza, con sus resoluciones, los acogedores sitios de Villanueva de Arosa, Meaño, Ribadumia, Meis, Grove, etc. Igualmente, el firme marco de Becerreá comprende, entre varias, las plateadas enseñanzas de Piedrafita, Triacastela, Neira de Jusá y Cervantes. De la misma manera, la viva circunscripción de Negreira nos facilita, con sus propósitos, los acertados puntales de Brión y La Baña...

A prez, «Playas, ciudades y montañas», «La rana viajera», etc., de Julio Camba, de Villanueva de Arosa.

MARUXANA

En obsequio, el reputado enlace singular de Puente deume nos procura, entre otras, las atractivas localidades de Fene, Villamayor, Miño, Cabañas y Monfero. Así, la anhelosa estampa de Puente-Caldelas nos dedica, con sus solicitudes, los considerados puntos de Lama y Puente - Sampayo... En igual, el despejado círculo de Valdeorras comprende, entre varias, las agraciadas corolas de Villamartin, Carballeda, Rúa, Petín y La Vega. Asimismo, la confortante fracción de Puebla de Trives nos consagra, con sus aspiraciones, los felices asientos de Manzaneda, Río, Parada del Sil, Montederramo, Chandroja de Queija, Castro, Laroco, etc. Por igual, el apreciado emblema de Bande nos destina entre otras, las cariñosas y serenas plazas de Lobera, Muiños, Fodrenda, Lovios, Vereá y Entrimo. Igualmente, la suave palma de Corcubión nos proporciona, con sus deseos, los airosos lugares de Ezaro, Berdoyas, Corzón, etc. Del mismo modo, el elogiado carmen de Ribadavia nos ofrece, así, entre varias, las sentimentales villas de Castrelo del Miño, Melón, Carballeda de Avia, Cenlle, Leiro, Avión y Arnoya.

Con alientos, al 1872, en la Memoria que la comisión especial presentó al congreso operario de Zaragoza, figura el dato de una sección de albañiles y peones de La Coruña, entre secciones de Barcelona, S. Sebastián, Zaragoza, Valladolid, Tarragona, Palma de Mallorca, Olot, Villafranca, etc., dentro de la Unión general de constructores de edificios. Más tarde, en el Congreso de la Federación Regional Española, celebrado en el Teatro Cervantes, de Sevilla, en los 24, 25 y 26 de septiembre de 1882, por lo relativo, en la mesa hubo un delegado vigués y, en lo de anchura, los representantes de Galicia examinaron todos los asuntos y problemas con los delegados de Valencia, Andalucía del Este, Castilla la Vieja, Murcia, Andalucía del Oeste, Castilla la Nueva, Vasconia, Aragón y Cataluña. Como pétalos de rosa, «La nueva utopía», «El problema de la emigración en Galicia», «Breves apuntes sobre las pasiones humanas», etc., de Ricardo Mella, de Vigo (1861-1925). País de buenos expositores, las publicaciones han sido amenas y distinguidas. Muy apreciado hasta fuera de su marco correspondiente, «El despertar marítimo». Números de Primero de Mayo tuvieron una agradable presentación gráfica y literaria. Querido por todos el paladín «Solidaridad Obrera», en todas sus épocas, por su confección, por sus artículos y por sus recias campañas. En su día, pre-

dujo un gran efecto el trabajo que llevó a este periódico, firmado por José Roel, Ernesto Santino, etc., sosteniendo que el poder en la URSS es de dictadura antiproletaria y que lo que existe en Rusia es mucha esclavitud, miedo y tiranía. Las diferentes ediciones tuvieron un éxito. Así, fue muy bien recibido el periódico de orientación y de ansias que ostentó el título de «Brazo y Cerebro». Cuidadosamente pergeñado, atrajo con soltura y realizó una interesante propaganda. La Confederación Regional Galaica es profundamente admirada por haber efectuado una clara y fecunda labor. En un fuerte número de localidades tuvo una buena acogida el sindicato de tipo general. Como éste no tratara de caer en la más mínimo sobre las variedades y características y fuera respetuoso con la voluntad y la autonomía prudencial de las secciones, nada indica ni se ha hecho constar que se produjeran disgustos ni cuestión de ninguna especie. Galicia estuvo representada en el Pleno confederal de Mataró de 1924, por cuyo pleno, el punto del Comité nacional pasó por Zaragoza a Cataluña.

Al declinar el infausto período de Miguel Primo de Rivera, elementos destacados y de diversos pareceres, a beneficio de la organización y del alto comité, coincidieron en la capital catalana en un cierto principio unitario, formando un grupo de militantes. Como este agrupamiento, integrado por Joan Peiró, Angel Pestaña, Antonio García, Patricio Navarro, M. J. y otros, y que adoptó el título de «Solidaridad», no encontraría la manera de que le fuese autorizada en Barcelona la publicación de un semanario, dirigióse a los prestos y amables compañeros de Galicia. Y apareció en Vigo «¡Despertad!», llevando las firmas pasionales de todas las zonas y dando a conocer los criterios, las propensiones y los afanes, produciendo, desde luego, con tal móvil, el interés y la viveza de la familia confederal. A las tareas del periódico, y por ende, a los acopios del resurgir, se entregó con todo su saber y con toda voluntad José Villaverde, persona culta y emprendedora, de iniciativa y de hermoso corazón. Jazmín de entendimiento, entre los tan sentidos valores del obrerismo de avanzada, cruel, fatalmente destrozados por el vandaval del oprobio.

Galicia estuvo debidamente representada en el Pleno nacional

de Barcelona de febrero de 1934. Igualmente, Asturias, Centro, Aragón, Cataluña, las Baleares, Norte y Andalucía. Con el mismo calor de todos los actos de importancia y de trascendencia, en el Congreso confederal del Iris Park, de Zaragoza, del mes de mayo de 1936, entre los tantísimos representantes que le dieron un extraordinario relieve, figuraron, con sus provechosas intervenciones, los propios de las secciones y sindicatos de Pontevedra; alimentación, barberos, construcción, panaderos, marítimos, tipógrafos, dependientes, camareros y aserradores, de La Coruña; ambulantes, de Vigo; edificadores e industria naval, de El Ferrol; ramo de la alimentación, de Tuy, etc.

Las nuevas del alzamiento de los núcleos y cuerpos reaccionarios produjeron, como en todas partes, una fuerte sensación en el noroeste peninsular. Ahora bien, como cosa algo inesperada, muchas gentes quedaron con el ánimo suspenso, ya que no habían dado toda la importancia a los incidentes, suecos y rumores de los días anteriores, progresivamente ennegrecidos. Puede decir, se, además, que la crecido parte de las personas que supusieron que aquello no era gravísimo y que abrigaron ilusiones, sobre esperanzas, tuvieron la de una especie de repetición de la «sanjurjada» del mes de agosto de 1932.

Un tanto contribuyente, posible, lo apartado de la región y lo confuso de las noticias que llegaban. En los elementos comprometidos hubo la preparación minuciosa. Un caso significativo, aciago y funesto fue el del general Pita Caridad, hombre probo, honesto y recatado. Comandante militar de la plaza coruñense, ante el carácter de la situación, precisa, determinó dirigirse al cuartel de Isabel la Católica con objeto de arengar a las fuerzas. Astutamente influida y determinada la facción, el noble militar fue asesinado rápida y cobardemente. Ello estaba en la premisa y en el afán de los jefes y oficiales sediciosos, de poner el control absoluto de la tropa. Pero, en casos, los que más se distinguieron en la diligencia y en el ametrallamiento continuo fueron los sargentos. En cambio, a veces, las cosas fueron otras en cuanto a las fuerzas de la marina. En varios aspectos. En lo sucedido, hombres de la flota no vacilaron en el partido a tomar parte en la contienda. Bien de bravos marinos se unieron a la causa pública con todos los ries-

gos y consecuencias de un estado de circunstancias difíciles. Gesta audaz y sublime de abnegados equipos de las naves. Ellos lucharon con denuedo ante el fuego impio de las ametralladoras fascistas. Las condiciones desfavorables, la inconexión y la fatalidad jugaron la mala partida. Desgracia que las tripulaciones de los navios que se hallaban en dique en El Ferrol, etc., no lograron, por ejemplo, hacerse a la mar y poner los barcos al servicio de la generosa causa. La simplicidad, si se quiere, puede disminuir la importancia y no tener en cuenta, incluso, el gesto de la refriega que no se ve acompañada por el triunfo. Los compañeros y todas las buenas voluntades de Galicia lucharon con arrojo y valentía. Los encuentros y choques tuvieron toda la dureza y el encarnizamiento. Las conclusiones, sin embargo, les fueron totalmente adversas. Tres días duró el combate en La Coruña. Así en otros puntos. Muchos jóvenes libertarios perdieron su vida delante de los cuarteles, de los puestos, de las secciones, y de los grupos y partidas, en la capital, El Ferrol, minas, etc. La vista se clavaba en las armas del contrario. Trágicamente, se carecía de adecuados materiales. La pelea continuó varios días en Noya y Tuy. Igual en otros lugares.

Castro, Méndez, Ponte, Alvite, Torre, Bayón... A todos, las clarifileas sangres de nuestros saludos.

Los chacales, los zorros y los tigres se mostraron y prosiguen en su arrebatadora virulencia. La represión que sobrevino, en realidad, fue terrible. El ensañamiento, interminable. La crueldad contribuyó a que muchas personas se vieran obligadas a salir de sus casas. Por ello, igualmente, que la lucha de los guerrilleros de Galicia haya sido de las primeras. Los valiosos insumos han dado desasosiego a numerosas patrullas. En la resistencia, arriesgadísima, los libertarios. También, hombres de otros medios, generalmente, al costado de las personas confederales, Abrigo. Pasajes. Golpes de mano que han producido serias preocupaciones. Sorpresas. Acciones peligrosas que han tenido en jaque a las fuerzas policíacas y de la Guardia civil. Explosiones. Ataques en carreteras y en puntos interesantes y acentuados. El pueblo admira a estos gentiles entes de corazón. Y en la más hondo anida la fe y la esperanza cobra ánimos, y rinde un sentido homenaje a los héroes y mártires, como Manuel Fraire y otros dignos, amables, resueltos y atrevidos libertarios.

ESTA muy bien que los ácratas admiremos — como lo merecen —, las páginas de los hombres y mujeres simpatizantes de la libertad y la justicia; que les demos cabida entre nosotros; que nos hagamos unos con ellos. Por algo es que son artistas rebeldes, sensibles y admirables.

Nos esforzamos por comprender y sentir al unísono de aquellos — y aquellas —, que ascienden por la ruta de acracia, se nos acercan, con el mejor y más digno de los voluntarismos, y, como que nos dicen:

— Estamos aquí para romper barreras, junto a los rompebarreras de siempre, puesto que tras del anarquismo siempre habrá anarquismo. ¿Quién habría de tener (en un puño), la «varita de Mercurio» que convirtiese en oro «todo lo que toca»? Oro de luz — se entiende —; oro de la tierra madre, con sus verdúras, sus minerías, sus suelos y subsuelos (para bien de la Humanidad concebida como un signo imbatible: el anhelo por todos y cada uno de los seres conscientes que la componen).

Tal expresión — dicha o sentida en lo más íntimo de cada ser que se respeta — nos llena de satisfacción, alegría y esperanza en un verdadero porvenir mejor.

Por lo tanto, tenemos en un alto pedestal a cuantos se esfuerzan por hacer realidad la pristina e inconmensurable colaboración simpatizante, artística y sensible, abocada en el seno de nuestro movimiento ácrata. ¡Eso no se podría dudar!

Empero, los ácratas tenemos el defecto (adquirido o natural humano libre), de que a nuestros grandes valores los habríamos de seguir echando en el saco de las «cosas rotas». ¿Por qué lo épico nuestro no habría de ser destacado, como lo de cualquier hijo de vecino, por muy montañoso que sea el tal hijo de vecino? ¿Por qué lo que, por ejemplo, raya en lo talentoso, en nuestros medios, habría de ser silenciado y no reconocido abierta y ampliamente!, hasta que llegue el día de las calendas griegas? Asunto enrevesado éste, que no podemos aceptar, comprender, ni concebir, como partidarios de la buena marcha de nuestro movimiento: el de todos y cada uno en la Tierra.

¿El hecho de ser ácrata, ha de ser causa de enterramiento en vida, motivo de silencio, ara de incompreensión inaudita, para retrotraer a los siglos del 3.000, las hazañas precursoras de nuestros hombres y mujeres de altura?

Es el caso de Federica Montseny, nuestra singular compañera ácrata exiliada de Iberia.

Una página de Fede

Otros casos existen de pareja incompreensión y olvido. Si el tiempo — y la oportunidad lo consienten — posiblemente otro día nos ocuparemos de alguno de ellos — o de ellas —. Lo cierto es que hoy no podemos (por ningún concepto) evitar la referencia íntima y compañeril a esta musa de todas las buenas libertades y justicias que un mundo tan caótico como lo es el presente, autoritario, precisa. Es por eso que hoy, nuestro corazón más vivo e inteligente, se empeña en latir al unísono de la siguiente página elegida — al voleo —, de la obra de nuestra querida compañera Federica Montseny (Fede), como muy cordialmente sabemos la nombran sus amigos más conscientes y sinceros.

Pertenece — esta página —, a su «crónica» revolucionaria — y anti-nazi —, que «Espoir» viene ofreciendo (en segunda edición).

Y, dicho ello nos entregamos alertas en los brazos de la confianza — con todo el inconsciente dispuesto a saltar y estallar, de rebeldía, en favor de lo humanitarista artístico que la dicha página contiene, frente a los empecinados enemigos caníbales de la humanidad —, para que, quienes aún no han comprendido el peligro que para la vida supone el autoritarismo elevado al cubo, recapaciten, mediten, y, ocupen su correspondiente lugar en las bregas por un mundo mejor que cada uno y todos, hemos de forjar, si no queremos sucumbir en aras de la sanguinolenta inmundicia que nos corroe por dentro y por fuera.

Ya está bien: la presente es una página elegida en «Pasión y muerte de los españoles en Francia», cuyo folletón, «Espoir», ofrece en el número 356, correspondiente al 10 de noviembre de 1968.

Aquí habla Federica:

«Fue al campamento de los alemanes. Allí, en un montón, tenían los muertos, todas las víctimas que habían hecho en su patrullar mortífero por aquellas tierras, un día inalterable risueñas y tranquilas. Los tenían amontonados, como detritus, detrás de los camiones, esperando que se presentasen las familias a reclamarlos.

»Valentina estaba embarazada de siete meses. Sin lágrimas, apretando los labios y sacando fuerzas sobrehumanas de su flaqueza, regresó a Salón, cogió una carretilla, y sola, se presentó con ella en el campamento.

— ¿Qué quiere usted? — le preguntó el sub-oficial de guardia.

— Llevarme el cuerpo de mi marido.

— ¿Y dónde está su marido?

— Lo tienen ustedes ahí, entre los muertos.

— ¡Ah! ¿con qué su marido era uno de esos bandidos?

Valentina no contestó. Pálida, patética, esperó la reacción de los alemanes.

El sub-oficial se fue a pedir órdenes al jefe.

Volvió, con un carnet y un lápiz.

— Deme usted sus señas su nombre y cuantos datos pueda acerca de su familia.

Valentina contestó a todas las preguntas.

— Está bien. ¡Ay de usted, si nos ha engañado!

— He dicho toda la verdad.

DISCOS

No voy a esperar que Martín Gala la «diñe» para sacarle biografía. Siendo pellejo duro puede durar millón y medio de días, y yo no tantos.

Lo conocí en 1949 en la imprenta haciendo el cierre de un semanario. La expedición le daba sed y dijo salir a la fuente del patio. Regresó, rápido, apestando a vino de la taberna próxima.

Yendo yo y él a Montmartre — nuestra barriada — pasamos ante un cuartelillo abierto por mor del verano. Se veía el gallinero donde la «bofia» acumula rateros, prostitutas y beodos, retenidos. «Aquí una vez estuve», me dijo.

— ¿Por cosa lirón-lirón?

— Por asuntos de Organización.

¡Ah! Pero Jaime de Copons lo vio una noche peleando a tira pelo con su media costilla de entonces. «Actuación» de grado, puesto que salían del «bistrot».

En la Administración — ¡ay, en ella estaba Martín Gala! — habla actitudes, invencibilismos y anarquias (?) a toda hora todos los días. Cuando acallaba la «pastosa» la jornada había terminado.

Protecciones y complicidades lo elevaron a Ador. general de una «Ese Obrera». ¡Dammificados! A las 6 mañaneras despertó al conserje — Perich — muy rehacio a las policías. Pero no: era el administrador nuevo, vestido de viejo, y con corbata de distinción cubriendo una mancha de «rouge» en la pechera.

¿Puedo llevarme a mi marido?

— Lléveselo usted, si quiere. ¡Para lo que podrá usted hacer con él!

Sin contestar tampoco, sola — nadie la acompañó por miedo y de nadie quiso compañía —, Valentina cargó como pudo el cuerpo de Serres en la carretilla. Los alemanes la miraban y se reían. Serres tenía la cabeza horriblemente destrozada. La caja craneana era un montón informe y sanguinolento que se iba desprendiendo y sembrando de masa encefálica en el suelo.

Valentina cogió la carretilla, y, siempre silenciosa, deshizo con su carga todo el camino andado. Delante de ella se balanceaba el cuerpo inerte del padre de su hijo, del hijo que latía en sus entrañas. Cuando ya no podía más, se sentaba y descansaba, contemplando, como idiotizada, el cuerpo inerte y deshecho de aquel hombre que tantas veces la había tenido en sus brazos.»

COSME PAULES

— Perich — le dijo al conserje extraño —. Aquí hay mucho delito administrativo y he de sanearlo. Además instituyo horario de verano: de 6 a 11.

Modernizando, redujo el horario a tres horas sin previa huelga, y por Navidad el horario de estío continuaba. Y el sistema administrativo «a la alemana»; y el archi-vismo moderno: los paquetes archivables los depositaba en montículo en un rincón de la casa.

Fue delegado falso a un Congreso de Toulouse, donde fiscalizó la labor de Pedro Mateu. Comentando en corro su «gestión», asevero haber «encontrado tanto delito en Pedro, que había para fusilarlo». Le cogi de las solapas para decirle que es a un Martín Gala que se fusila 500 veces y después se indulta a Pedro. Calló como un delegado falso descubierto.

Salió de «Ese Obrera» sin despedirse llevándose 250.000 francos del cajón administrativo. De tanto tirarla de los pelos dejó a su primera coima medio calva y la encontró fea. Con un cuarto de millón pudo comprar una segunda, no malucha, la jamona.

«Desaparecido», di con él por tres veces sin proponérmelo. Casualidades. A mi vista el sujeto se evaporaba creyendo que yo era el etc..., etc. Tenía tanto delito que él mismo se perseguía.

Quien después del robo aún lo trata, es Puri Tano, ese Puri que tanto verdulea de nosotros. En una publicación de Méjico de hace año y medio pudo leerse un donativo de Martín Gala enviado por Tano.

Ambos se dan la mano. — P.

De un sueño sobre los que se sacrifican por una causa

Discurso del espectro, que era nada menos que Johann Caspar Schmidt en persona, más conocido bajo el nombre de Max Stirner:

«Nosotros, miembro de la poderosa y universal "Asociación de los Egoístas sin anteojos", no tenemos nada que esperar de ciertos imbéciles cuyos pensamientos se hallan a millones de leguas de los nuestros, somos extranjeros de otro mundo, de otra especie, en frente de esos adoradores de falsos dioses, de falsos valores, de esos obcecados, de esos sugestionados, de esos poseídos víctimas de demonios que, sólo su espíritu pueril, de todas piezas, ha parido. Dependen todos de la ducha, remedio tradicional de los establecimientos psiquiátricos, esos defensores ciegos de la Patria, del Estado, de la ley y de la autoridad, testimonios vivos del desorden que preside a los destinos del universo y de la sociedad humana.

»Como lo sostenían ya, hace varias decenas de siglos, los maestros que me han iniciado, prosiguió Johann Caspar, es "el individuo que es la medida de todas las cosas", de suerte que es sólo él, ese individuo, que decide soberanamente lo que le conviene y lo que no le conviene, lo que es bien y lo que es mal, justo o injusto, y también el derecho, el deber, la obediencia o la desobediencia a las leyes, o al Estado. Cada miembro de nuestra Asociación de los Egoístas, es decir, de los hombres libres, queda sólo juez de sus propios actos y todo "Egoísta" considera como enemigo a todo aquél que le impida el obrar libremente, si él no molesta a nadie, o que le imposibilita el producir según sus necesidades y de disponer de sus productos asu antojo.

»El egoísta, sin embargo, se somete, a veces, a las leyes no obstante su absurdidad, pero a la condición de que éstas no le molesten, sino, las elude sin vergüenza en cuanto lo puede hacer impunemente.

»Además, en nuestra sociedad humana y terrestre, perpetuamente en lucha con nuestra inmortal Asociación de los Egoístas, sabemos muy bien que lo que llamáis el bien o lo justo, es lo que nuestro jefe, vuestro amo, vuestro soberano, vuestro tirano, el déspota, el monarca, el dictador, el poder en una palabra, ordena, y lo que llamáis el mal, es lo que él prohíbe.

»Pero nosotros, los "Egoístas", somos los únicos que no tenemos jefe, guía providencial, salvador

terrestre o celeste, ni ley, porque, para nosotros, no existe nada supremo y no reconocemos ningún poder. Ningún perro de pastor es capaz de conducirnos por el camino que no queremos seguir. Ninguna ley, ningún juez, ningún principio de orden, o de jerarquía y de organización sociales, no subsisten a nuestra vista en cuanto representan una coacción para nosotros.

»Los "Egoístas" o "Refractarios" o "Espíritus libres" o "Únicos", bien saben que el mundo de los hombres no incluye individuos concretos, de carne y hueso, autónomos y distintos, dotados de movimientos del cuerpo y de los miembros, que comen y beben y hacen amor como los dioses de Homero, de suerte que lo que llaman el Estado, la Patria, la Ley, la Justicia, el Deber, la Moral, la Religión y el Espíritu Santo no son más que representaciones mentales, abstracciones sin realidad objetiva, "fantasmas", conceptos transformados en personajes, "entidades de respeto" encargados de inspirar temor y sumisión a los individuos sugestionables y crédulos, es decir, a los débiles de espíritu que son la multitud engañada y explotada.

»En cambio, los hábiles, los intrigantes, los ambiciosos y los embusteros utilizan esos "fantasmas", esos valores irreales y trascendentes, esas invenciones psicociológicas imaginadas por impositores, farsantes y mistificadores para asegurar su dominación sobre las multitudes.

»Pero todo lector de mi libro Inmortal no ignora que en realidad el individuo usurpador del Poder, de la Autoridad, es decir, de las palancas de mando que le permiten hacerse obedecer por medio de los gendarmes, de los jueces y del verdugo, ese individuo calificado de Jefe, de Amo, de Soberano, de déspota, de dictador o de tirano, es él solo, ese jefe, ese amo, que decreta, en último análisis, según su humor y su capricho, lo que es legal y lo que no lo es, lo que está bien y lo que está mal, lo que está prohibido y lo que está permitido y, como consecuencia, los que deben ser exterminados, encarcelados, guillotizados, fusilados, y los que deben ser recompensados, dignificados, glorificados.»

Sobre esta conclusión, el fantasma de Johann Caspar Schmidt, llamado Stirner, desapareció, y yo me desperté. — D.

(Por la traducción, JUAN).

Tómbola de la Fiesta del Libro

6 de junio 1971, durante la Fiesta

Lista completa de premios:

- 1.º «L'Homme et la Terre», de E. Reclus, 6 tomos.
- 2.º «Encyclopédie Anarchiste», muchos autores, 4 tomos.
- 3.º «Obras completas» de Blasco Ibáñez, edición lujo.
- 4.º «Obras de García Lorca», ed. lujo.
- 5.º «Obras completas» de Amado Nervo, ed. lujo.
- 6.º «Obras completas» de Cervantes Saavedra», ed. lujo.
- 7.º «Obras completas» de Ciro Alegría, ed. lujo.
- 8.º «Obras completas» de Rosalía de Castro, ed. lujo.
- 9.º «Ciclo poético» de Juan Ramón Jiménez, ed. lujo.
- 10.º «La Novela picaresca española» (clásicos), ed. lujo.
- 11.º «Obras completas» de Ramón de Campoamor, edición lujo.
- 12.º «Obras de Rabindranat Tagore», ed. lujo.
- 13.º «Obras completas» (3 tomos) de Rafael Barret.
- 14.º «Historia de las literaturas antigua y moderna», Ramón D. Parés.
- 15.º «Obras de Felipe Alaiz».
- 16.º «Les grands-pères prodiges», M. Carrouges; «Notre monde immense», Sinclair Levis; «La Flamme», John Steinberg.
- 17.º «Les Misérables» (3 t.) Victor Hugo.
- 18.º «Théâtre complet» de Corneille (9 t.).
- 19.º «Lote de literatura catalana» (Cartwright, Carrión, Llop, Ferrer).
- 20.º «Scritti Scelti di Pietro Gori» (2 t.) Escritos anarquistas y defensa de anarquistas.
- 21.º «España literaria», Pagano.
- 22.º «El Yogi y el Comisario», Arturo Koestlen.
- 23.º «Enciclopedia Universal Herder».
- 24.º «Don Quichotte», M. de Cervantes.
- 25.º «La Dame de Pique», «Œuvres choisies», Pouchkine.
- 26.º «Memoires de Casanova».
- 27.º «Journal d'un poète», Alfred de Vigny.
- 28.º «Hernani», «Marion de Lorme», Victor Hugo.
- 29.º «Colomba», Prosper Merimée.
- 30.º «La Medicina en la Historia» Victor Robinson.
- 31.º «Vida, obra y época de Francisco Villon», Rafael O. Bertrand.
- 32.º Obras completas (4 novelas del exilio), de V. Botella Pastor.

33. Teatro completo, de Rodolfo González Pacheco.
34. «Arts», compendio ilustrado de Leonardo de Vinci.
35. «Nacionalismo y Cultura», Rodolfo Rocker; «La Revolución desconocida», Volin.
36. «La segunda guerra mundial», G. Debarin.
37. «L'alba dels primers camins» Lluís Capdevila.
38. «Cain y Artemio», Gorki; «Ética», Aristóteles; «El gran crimen», Tolstoi.
39. «La casa de los muertos», «Un jugador», Dostoiewski.
40. «Larra», Lomba y Pedraja; «Martínez de la Rosa», Jean Sarrailh.
41. «Bacon», Carlos de Rémusat; «Condorcet», Juan F. Robinet.
42. «Pintores y Escultores», Ana Curtis; «Grandes Compositores», Catalina Little Raquelless.
43. «J. J. Rousseau», Emilio Faguet; «Voltaire», Arturo Labriola.
44. «Madame Staël», A. Sorel; «Schopenhauer», Th. Ribot.
45. «El drama del Amor y de la Muerte», Edward Carpentier; «Ensueño», Hermann Hesse.
46. «Ciclo amoroso» (3 t.), Rafael de León. Varios autores clásicos.
47. «Mercurial Eclesiástica», Juan Montalvo; «Miguel, hermano de Jerry», Jack London.
48. «El rostro de la mujer», Dr. Besançon; «Rusia contra U.S.A.» W. B. Smith.
49. «El Mar», «El Pájaro», Julio Michelet; «El humanitarismo», E. Relgis.
50. «La incorporación de las masas», Jesús González Malo.

LUEGO: Un volumen por cada cinco billetes no premiados.

Esta lista comprende libros en cuatro idiomas: castellano, francés, italiano y catalán. La redacción de cada título indica el idioma respectivo.

El sorteo se efectuará, rigurosamente, el 6 de junio durante la fiesta de la tarde en el local mayor del Centro Confederado, 33, rue des Vignoles, París (20º).

Los billetes que el día 5 de junio no hayan sido liquidados a la administración, serán considerados nulos. Entiéndanlo bien nuestros corresponsales.

El resultado del sorteo será anunciado en este periódico y en «Espoir» de Toulouse.

C.N.T. Día 6 de junio de 1971: A.I.T.

TARDE DE VARIEDADES

a las 3, en el Centro Confederal de París (33, rue des Vignoles, Metro Buzenval o Avron) con motivo de la Fiesta del Libro Libertario.

PROGRAMA

ROLDAN, presentador y animador del espectáculo.

CARLOS MENDIA, tenor de fama, con su bravo repertorio.

JACQUES DEMOULIN, imitador famoso.

GALAN y BARBAS, dúo de tenor y guitarra.

LOS MUCHACHOS, trío de canto hispanoamericano.

JOAQUIN TENAS, cantor expresivo, especializado en géneros español, criollo y folklórico.

SORTEO de la Tómbola del libro (50 premios)

FIN DE FIESTA a cargo del propio compañero TENAS, quien obsequiará al público con un hermoso ramillete de jotas.

ENTRADA GRATIS

Por la mañana **CONFERENCIA** literaria disertada por el joven Amado Marcellán.

Durante el día: **EXPOSICION** y venta de libros, folletos y láminas. Libros raros a consultar. Jornada de interés cultural, artístico y solidario.

Ediciones

SOLIDARIDAD OBRERA

Rafael Barret: «Obras Completas», (3 t.)	22 50
Voline: «La Revolución desconocida»..	20 00
Rodolfo Rocker: «Nacionalismo y Cultura»..	20 00
Dommanget: «Historia del 1º de Mayo»	18 00
Antologías: «El Amor y la Amistad» ..	5 00
— «Cultura y Civilización» ..	5 00
— «La Historia» ..	5 00
— «La Libertad» ..	5 00
Varios autores: «Salvador Seguí. Su Vida, su Obra» ..	3 50
Pedro Vallina: «Crónica de un Revolucionario» ..	3 00
J. M. Puyol: «Don Quijote de Alcalá de Henares» ..	2 00
Luis Fabbri: «Influencias burguesas en el Anarquismo» ..	1 00
Felipe Alaiz: «Quinet» ..	5 00
Anselmo Lorenzo: «El Poseedor Romano» y «El Patrimonio Universal» (Edición popular) ..	1 00
Mauricio Cranston: «Un debate imaginario entre C. Marx y M. Bakunin»	1 00
F. Moro: «Discurso del hombre libre»	1 00
J. Ferrer: «Conversaciones Libertarias»	1 50
F. Alaiz: «Tipos Españoles» (tomo I) ..	7 00
» «Tipos Españoles» (tomo II) ..	7 00
A. Maille: «Les Sources des Conflits guerriers» ..	1 50
Kropotkin: «A los Jóvenes» ..	1 00
I. Puente: «El Comunismo Libertario»	1 50
F. Moro: (Ed. F. L. Drancy) «Las Juventudes Libertarias en España» ..	1 00
E. Malatesta: «L'Anarchie» (Ed. Golem)	3 00
«Teatro González Pacheco» (2 vol.) ..	20 00
E. Relgis: «Historia Sexual de la Humanidad» ..	10 00
F. Moro: «Temas esenciales del anarquismo» ..	1 00
S. Fernández: «Escenas de la vida pampera» ..	1 00
S. Fernández: «La A.I.T. en el Continente Americano» ..	1 00
S. Fernández: «Perón en la ruta de las dictaduras» ..	1 00

COMUNICADOS

RHONE-LOIRE ET ISERE-SAVOIE

Por la presente comunicamos a todas nuestras Federaciones Locales la celebración de una Jira de conjunto de nuestras dos Regionales para el domingo día 27 de junio en uno de los lagos del departamento del Isère.

En cuanto estemos en condiciones de manifestar el lugar de la misma, se hará conocer. Rogamos a todas nuestras F. Locales tomen nota de la fecha y reserven la misma para dicha Jira.

NUCLEO DE PROVENZA

PROGRAMA DE JIRAS PARA 1971
Las Federaciones Locales del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, deben re-

servar las cuatro fechas siguientes para las Jiras de confraternidad confederal y libertaria, preparando desde ahora los correspondientes viajes colectivos para darles el realce que las mismas merecen:

Domingo 27 de junio: Jira Regional Solidaria en la playa de l'Aiguade-Hières (Var).

Domingo día 25 de julio: Jira Inter-Regional en el «Vieux-Moulin», Pont-de-Tavernes, cerca de Alés (Gard).

Domingo día 29 de agosto: Jira Regional en la «Fontaine Mary-Rose», Grans (Bouches-du-Rhone).

F. L. DE ROANNE

Convoca a la reunión general del domingo 6 de junio a las 9 y media de la mañana en nuestro local social.

Teniendo en cuenta la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

S.I.A. DE TOULOUSE

Convoca a todos los adherentes a la misma, a la Asamblea General que se celebrará el domingo 6 de Junio a las 10 de la mañana en punto, en la sala de la CNTF, Bourse du Travail, 3, rue Merly:

F. LOCAL DE PERPIGNAN

Esta F. Local comunica a todos sus afiliados que el sábado día 12 de junio y en el local social, a las 3 de la tarde tendrá lugar la asamblea general mensual a la cual quedan convocados.

«Tierra y Libertad» en París

Compañeros: Leer y propagar el órgano del anarquismo clásico que aparece en Méjico. Se halla en venta en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, París (20).

O pedirlo al corresponsal Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93-Drancy. CCP La Source 32.440.99.

Para completar colecciones

«Suplemento Literario de Soli»: Faltan tres ejemplares del nº 5, dos del nº 30, uno del nº 70, y tres del número doble 91-92.

«Solidaridad Obrera»: Faltan del 1 al 18 (tres números de cada); y de los 27, 30, 32 y 75, tres ejemplares de cada. Tres también del 564, uno del 578, uno del 583 y uno del 595, éste marcado erróneamente 295 y correspondiendo al 16 de agosto. Del nº 609 nos falta uno y del 611 uno. Y uno del 705, dos del 713, dos del 716, dos del 717, uno del 727, uno del 730, uno del 732, dos del 745, uno del 752 y dos del 755.

Revista «Umbral». Faltan: una del 67-68 (número doble), tres del 47, tres del 35-36 (doble) y tres del 9.

Envíos (agradecidos) a Juan Ferrer, 33, rue des Vignoles, París (20).

DE LA FAMILLE...

(Suite de la page 11.)

nous apprenons à respecter en recevant des punitions ou des récompenses. A cet égard le dressage des enfants au sein de la famille consiste à leur inculquer la discipline, c'est-à-dire la soumission automatique à tous les porteurs d'autorité : parents, éducateurs, flics, patrons... Lorsque ce dressage est achevé l'individu a acquis non pas une réponse conditionnelle unique, mais un ensemble de réactions formant une structure caractéristique adaptée au système social autoritaire. Le pouvoir de coercition dont la société investit les représentants de l'autorité jouent le rôle de renforcement et servent à consolider les réactions de servilité élaborées dans le cadre de l'éducation familiale. En dernière analyse, le but que poursuit l'éducation familiale consiste à fabriquer des robots qui ont intériorisé les contraintes sociales et qui s'y soumettent automatiquement. Le développement du capitalisme a progressivement éliminé la petite production artisanale, qui ne subsiste plus que dans les secteurs marginaux comme le commerce de détail en la petite exploitation terrienne. La base économique de la famille est donc rétrécie, et pratiquement elle se confond aujourd'hui avec la transmission de la propriété privée par voie d'héritage. Par contre sa fonction socio-politique est apparue en pleine lumière. « Il s'agit de son rôle de fabrique d'idéologies autoritaires et de structures mentales conservatrices. Elle constitue l'appareil d'éducation par lequel tout individu de notre société doit passer dès son premier souffle. Elle forme l'enfant dans l'idéologie réactionnaire, non seulement grâce à l'autorité qui y est institutionnalisée, mais par la vertu de sa structure propre; elle est la courroie de transmission entre la structure économique de la société conservatrice et sa superstructure idéologique. » (Ruche). La famille joue un rôle privilégié dans l'apprentissage de la soumission mécanique, car elle éduque l'individu au moment où il est le plus malléable, c'est-à-dire pendant ses premières années. L'enfant apprend d'abord à obéir à son père, qui est le représentant de l'autorité dans la famille; plus tard cette attitude de soumission s'étendra à tous les porteurs d'autorité. Lorsqu'un individu a affaire à un supérieur, il se retrouve en face de son père, et les traces laissées par le dressage

infantile faciliteront sa soumission. Dans cette perspective, la relation entre le père et ses enfants est fondamentale. « Il est en quelque sorte l'interprète et le symbole de l'autorité de l'Etat dans la famille. Subordonné dans la production, maître dans la famille, servile envers les supérieurs, il s'imprègne de l'idéologie dominante et règne en maître sur ses inférieurs. Le lien entre la révolte des jeunes contre la famille et la révolte contre l'ordre établi est donc facile à dégager. L'attitude favorable ou hostile à l'ordre social régnant correspond chez l'adolescent à une attitude favorable ou hostile à la famille. La famille est donc un rouage essentiel du fonctionnement des systèmes autoritaires puisqu'elle transmet des attitudes sociales qui assurent la cohésion de ces systèmes. La famille doit par conséquent être maintenue, ce qui implique la perpétuation du mariage, « ce permis de pratiquer les rapports sexuels ». Or, si la liberté sexuelle se généralisait, cela minerait l'institution du mariage. Voilà pourquoi les sociétés autoritaires secrètent une morale condamnant les rapports sexuels extra-conjugaux. Pour que cette morale s'actualise dans le comportement, il faut ancrer chez l'individu des inhibitions sexuelles. Les parents entament ce dressage en étouffant la sexualité de leurs bébés, ce qui prépare le terrain pour plus tard. Le refoulement de la sexualité génitale des adolescents s'en trouvera facilité parce qu'étant associée à des sentiments de culpabilité résultant de la répression de la masturbation infantile (5e année). La voie vers une vie sexuelle saine des adolescents est donc bornée par des obstacles internes et externes. Les obstacles externes sont représentés par les difficultés matérielles que les jeunes rencontrent lorsqu'ils désirent faire l'amour : trouver une chambre, se procurer des moyens anticonceptionnels... inutile d'insister sur le rôle des parents dans cette affaire. Quant aux blocages internes, ils sont constitués par des blocages psychologiques pouvant aller jusqu'à supprimer la perception des besoins sexuels. Les obstacles internes et externes se renforcent réciproquement; les facteurs externes consolident le refoulement sexuel et le refoulement facilite à son tour l'action de ces facteurs. La famille constitue le moteur de ce processus circulaire.

Claude LAPORTE



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent,

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche de mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesse anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota : Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

COMMUNIQUES

VI° UNION REGIONALE
Union Locale de Toulouse
Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.
— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

11° UNION REGIONALE Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan.
Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2. Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX°) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Cachin - Thorez

B.D.I.C

Deux traîtres à la classe ouvrière, soutenus par un autre nommé Marchais. A eux trois, ils symbolisent ce qu'est le P.C.F. et en ajoutant Séguay, secrétaire de la CGT, comme quatrième, la direction de cette Centrale syndicale.

Oser prétendre qu'ils furent les meilleurs défenseurs du monde du travail, c'est travestir l'Histoire, mais c'est une habitude chez les nationalistes communistes (nacos); il n'y a qu'à lire la « Maladie Infantile du Communisme » de Lénine, dans ses premières éditions pour en être éclairé. Un vrai travail d'Escobar, fameux jésuite espagnol.

Venons d'abord à l'illustre Cachin Marcel, né dans les Côtes du Nord. Après l'assassinat de Jean Jaurès par Raoul Villain, celui-ci exalté par les écrits de « La Ligue des Patriotes » ayant à sa tête les Maurice Barrès, Paul Déroulède attaquant avec une violence inouïe, la campagne pacifiste du leader socialiste, le sieur Cachin fut désigné pour le remplacer à la tête de « l'Humanité ».

Reniant les activités de son prédécesseur, il fit une campagne belliciste, se montrant jusqu'au boutiste, à l'égal d'un Barrès, avec la peau des soldats se faisant tuer pour la plus grande gloire des Poincaré, Clémenceau, Joffre, Foch et Cie.

Au printemps 1915, malgré les avis contraires de Pierre Renardel, il se prêta à la politique de Poincaré, délégué par lui pour propager en Italie, l'entrée en guerre de ce pays aux côtés de l'Entente (anglo-française), participant à diverses réunions et... subventionnant Benito Mussolini pour son « Il Popolo d'Italia ». Armando Borghi dans son « Mussolini en chemise » en fait allusion; et l'on peut dire que ce Cachin aida le futur dictateur dans sa montée au pouvoir; Léon Werth dans son beau livre sur l'ambiance des hôpitaux militaires pendant cette guerre « Clavel chez les majors », écrit ceci : « Un cocher à gilet rouge... interpelle un vieux qui lit « l'Humanité ». " C'est la caisse boche qui a alimenté ça ". La patriote « Humanité »... cela ne valait pas la peine d'être si sage. »

Lors du renversement du tsarisme, il attaqua les révolutionnaires russes, les traitant d'agents de Guillaume II et lors de l'entrée triomphale des troupes françaises à Strasbourg, Marcel Cachin était dans la même tribune que Raymond Poincaré, Poincaré-la-guerre comme on l'avait surnommé et ce dernier, à la suite de discus-

sions à la Chambre des députés, devenu président du Conseil le moucha en faisant allusion à son attitude belliciste en 1914-18; car Cachin après son voyage à Moscou en 1920, ayant fait amende honorable était devenu adversaire de la Défense nationale en régime capitaliste, ayant eu plus de chance que Raymond Lefèvre, Petit et Levergeat qui revenant désenchantés de leur voyage en Russie au début de 1921, trouvèrent la mort dans la mer Blanche, abandonnés par les services de Lénine, Trotsky.

Au sein du PC (SFIC) passé l'enthousiasme créé par la Révolution d'octobre 1917, nombreux furent ceux qui ayant proné l'adhésion sans réserves à la III^e Internationale (les 21 conditions de Zinoviev) s'aperçurent qu'ils s'étaient illusionnés et vinrent les charrettes des exclusions. A ses amis menacés, Marcel Cachin leur promettait chaque fois, son appui qui, bizarrement restait sans effet, car comme le fera plus tard un autre pitre Louis Aragon, il se mettait du côté du manche.

Pendant l'occupation (1940-1944), quoique toujours membre du PCF, il eut une attitude bien équivoque qui amena ses dirigeants à le rudoier; mais il faut savoir que, possédant un talent oratoire incontestable, il savait parler aux foules.

Quant à Thorez (Momo) il n'hésita pas en 1935, à s'allier avec le sinistre Edouard Daladier, dans cette tromperie « Le Front Populaire ». En cette même année après le voyage de Pierre Laval président du Conseil à Moscou, il retourna la position du PC devenu PCF sur la Défense Nationale, votant le budget de la Défense Nationale, insultant les camarades restés pacifistes, demandant des poursuites contre ceux-ci. Louis Lecoin dans « Le Cours d'une vie » en parle amèrement.

AOÛT 1939, suite au pacte Hitler-Staline, signé à Moscou, le 2, l'approuve démontrant que les communistes étaient capables de s'allier avec les pires ennemis des travailleurs; et cela en paraît laquais du bandit Staline; la suite dès le 22 juin 1941, retournement d'attitude : Hitler est un criminel, il a attaqué la Russie de Staline; alors que celui-ci a rempli les accords de Moscou fournissant matières premières, pétrole aux nazis.

Voilà les deux hommes que le PCF veut faire croire à la population qu'ils se sont dévoués à la classe ouvrière.

A. LE LANN

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

SYLVAIN PUTTEMANS

Pour les lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE, le cas de Sylvain est connu, (cf. « C. S. » du 31-12-70 et du 28-1-71). Rappelons donc brièvement les faits.

Incarcéré à la maison d'arrêt de Loos-les-Lille en octobre 70 après avoir refusé le 7-2-70 de porter l'uniforme, il passait en jugement le 17-12-70 verdict : 18 mois avec sursis, condamnation clémentine d'un tribunal laissé perplexe par la décontraction avec laquelle Sylvain explique son geste. Le lendemain, changement de programme. Ne respectant même pas leurs propres règlements, les militaires représentent l'uniforme à Sylvain : second refus.

Il entame une grève de la faim qui ne s'achèvera que vingt-huit jours plus tard. Le 19-1-71, après un procès perturbé, les militaires le condamnent à deux ans fermes. Un pourvoi en cassation est présenté, depuis rien. Puis le 15 mai, le Garde des Sceaux juge recevable la demande de statut spécial réservé en France aux détenus politiques. C'est la première fois en temps de paix qu'un appelé ayant affaire à la justice militaire, obtient ce statut. Le pouvoir reconnaît donc que l'armée, dénoncée par les libertaires depuis des années, est le soutien de la classe politique dominante. Il reconnaît que pour des raisons qui n'ont rien de philosophiques, ou des religieuses nous pouvions refuser l'embrigadement militaire. Victoire bien maigre en comparaison des griefs que nous avons contre la militarisation; mais recul très net d'un système militaire répressif sur les délits commis en son sein. Pourquoi ? De plus en plus nombreux, les jeunes refusent l'armée. Les cas d'insoumission et de désertion s'accroissent. Les objecteurs de conscience demandent maintenant à bénéficier du statut pour raison politique. Ils n'acceptent plus le paravent philosophique ou religieux. Les réservistes eux-mêmes ont commencé à manifester leur mécontentement lors des dernières manœuvres de Brest. Dans les casernes la discipline semi-fasciste des officiers est perturbée par des éléments qui, bien qu'acceptant le service par peur des poursuites, n'en sont pas pour

autant satisfaits. Notre rôle n'est pas de militer à l'intérieur des casernes ou de tenter de noyauter l'armée.

Pourtant les faits sont précis. L'Etat français n'est pas le seul à subir les assauts de l'antimilitarisme. En Allemagne des dizaines de milliers d'objecteurs sont actuellement en service. En Espagne, dernièrement sept objecteurs se sont fait emprisonner volontairement pour apporter leur soutien à José Beunza. En Italie, de nombreux cas de refus sont à signaler. Le système capitaliste ne reçoit que ce qu'il a engendré. Si en France, grâce à un statut d'objecteurs il a pu freiner quelques années la lutte, il paraît évident qu'il se trouve actuellement dans une impasse. Comptant sur une opinion publique qui jusqu'à ces dernières années, acceptait gaieusement la fleur au canon, l'Etat a oublié de réellement politiser ses cadres d'où les arguments paternalistes, indolents, des militaires face aux militants antimilitaristes.

Mais revenons à Sylvain... Le pourvoi en cassation qu'il a porté à son second procès sera certainement amené devant la chambre criminelle début juin. A cette occasion plusieurs actions de solidarité sont prévues. Mais ne perdront surtout pas de vue à travers l'image maintenant connue de Sylvain le but qu'il s'est lui-même choisi : le droit au choix de nos existences.

Appel à la Solidarité à Sylvain Puttemans :

Sylvain est en prison depuis novembre 1970, sa lutte est la nôtre et nous devons le soutenir aussi bien au niveau de l'information que de l'appui financier.

Pour tout envoi financier :
C.C.P. 31 506 08 La Source.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL.

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

C.N.T.

Día 6 de junio de 1971:

A. I. T.

TARDE DE VARIEDADES

a las 3, en el Centro Confederal de París (33, rue des Vignoles, Metro Buzenval o Avron) con motivo de la Fiesta del Libro Libertario.

PROGRAMA

ROLDAN, presentador y animador del espectáculo.

CARLOS MENDIA, tenor de fama, con su bravo repertorio.

JACQUES DEMOULIN, imitador famoso.

GALAN y BARBAS, dúo de tenor y guitarra.

LOS MUCHACHOS, trío de canto hispanoamericano

JOAQUIN TENAS, cantor expresivo, especializado en géneros español, criollo y folklórico.

SORTEO de la Tómbola del libro (50 premios)

FIN DE FIESTA a cargo del propio compañero **TENAS**, quien obsequiará al público con un hermoso ramillete de jotas.

ENTRADA GRATIS

Por la mañana **CONFERENCIA** literaria disertada por el joven Amado Marcellán.

Durante el día: **EXPOSICION** y venta de libros, folletos y láminas. Libros raros a consultar. Jornada de interés cultural, artístico y solidario.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

10 JUN
1971
NUMERO 659
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

RENAULT C'EST FINI! MAIS LA LUTTE CONTINUE AILLEURS

MARION et FIORIO
(TOULOUSE)

Dans l'entreprise Marion, il y a un syndicat CGT avec délégués du personnel, ainsi que délégués au comité d'entreprise; les élections ont lieu une fois par an. Depuis de nombreuses années c'est un bastion CGT. Une année l'y ai représenté la CNT avec quelques autres camarades.

Depuis le début avril, la CGT a lancé diverses grèves « perlées » ou sporadiques. Cela toujours en consultant la base au préalable, c'est-à-dire par des réunions au réfectoire des ouvriers de l'usine de préfabrication, la ferraille, la mécanique, la forge, la menuiserie et coffrage; cette habitude du fédéralisme de bas en haut, j'en suis (représentant la CNT) un peu l'artisan avec quelques camarades sympathisants.

Après ces nombreuses grèves de courte durée, la direction répondant toujours non à toutes les questions de revendications déposées sur le cahier tous les mois, tous les camarades réunis décidèrent de durcir l'action de grève, et cela aussi après diverses interventions défendant nos positions, pour faire prendre conscience de

la situation à divers camarades réticents qui pensaient que quelques petites grèves suffiraient pour faire accepter les diverses revendications souvent déposées par la CGT.

Au début de mai, la direction ne voulant plus recevoir la délégation syndicale, les ouvriers tous réunis à la base décidèrent de passer à l'action immédiate, c'est-à-dire à la grève illimitée.

Les revendications immédiates étaient :

— L'indemnité de repas à tous les ouvriers fixes des ateliers de dépôt dans le cercle ou en dehors du cercle;

— non à la mensualisation Bidon imposée par la chambre patronale départementale.

A cette occasion j'ai développé mon point de vue sur ce mouvement, j'ai mis en garde l'appareil syndical CGT et tous les camarades présents du danger qu'il y avait de ne lancer la grève que dans une seule entreprise. Je les invitais alors à faire le nécessaire pour que notre grève fasse tache d'huile sur le plan départemental. Il me fut répondu que ces reven-

BERLIET
(VENISSIEUX)

Le conflit rebondit. Les travailleurs de Chez BERLIET affirment leur volonté de ne pas céder face au patronat par une grève qui dure depuis plus de 6 semaines.

dications étaient propres à chaque entreprise.

Devant cette faillite, nous décidâmes de tirer deux tracts en appelant à la grève; ces tracts furent distribués dans plusieurs entreprises et accueillis favorablement.

La CGT ne tira aucun tract pour appeler à l'extension de la grève; seul un tract et quelques communiqués dans la presse officielle appelant à la solidarité matérielle.

Il fut organisé des piquets de grèves qui fonctionnèrent jour et nuit à tour de rôle, ainsi que des équipes de collectages de fonds pour venir en aide aux plus nécessiteux.

Après deux réunions auxquelles

participèrent la Direction, l'inspecteur du travail et les délégués CGT, les propositions de la Direction furent soumises au personnel : diverses interventions eurent lieu et nos positions furent défendues : lesdites propositions furent rejetées comme insuffisantes.

Après une douzaine de journées de grève, on s'est acheminé vers le pourrissement, pour la raison que j'évoquais plus haut.

Les deux propositions de la Direction ont été chaque fois soumises à un vote à bulletin secret et chaque fois la majorité s'est prononcée pour la continuation de la grève. La Direction a envoyé

(Suite page III.)

ANSELMO LORENZO ET KARL MARX

Le mouvement anarchiste international, historiquement parlant, a fourni un nombre considérable de fortes personnalités, se détachant dans tous les domaines de la pensée et de l'action et même de la science. Certains sont universellement connus, car leurs œuvres ou leurs actes ont été divulgués par l'écrit, l'anecdote, et souvent aussi, par la légende.

La renommée et la popularité de beaucoup d'autres n'ont pas dépassé les frontières géographiques et linguistiques de leur pays d'origine. Ainsi en est de tel ou tel compagnon roumain, bulgare, allemand, japonais, américain ou espagnol. Nous ne pouvons les citer tous, mais par la connaissance de leur langue et par l'éclectisme autodidactique qui permet aux studieux de puiser dans l'immense trésor de la bibliographie anarchiste, nous sommes assez de par le monde pour sortir de l'oubli ces hommes et ces femmes qui ont joué un rôle de premier plan dans l'organisation de la classe ouvrière et dans la propagation de l'anarchisme dans ses principes fondamentaux. Dans tous les continents, ces militants dévoués à l'idéal anarchiste et à la cause suprême de la libération humaine, ont lutté et souffert l'emprisonnement et quelquefois la mort.

Étant donné le confusionnisme idéologique qui règne actuellement chez beaucoup de nos jeunes sympathisants, nous avons choisi délibérément de parler dans cet article du plus vénérable des militants de l'anarcho-syndicalisme espagnol, Anselmo Lorenzo, et surtout de mettre en relief une phase décisive de son comportement qui touche à l'implantation de la première Association internationale des travailleurs en Espagne et surtout à l'orientation apolitique et anarcho-syndicaliste d'une grande fraction de la classe ouvrière et paysanne espagnole.

Anselmo Lorenzo naquit à Tolède en 1841 et mourut à Barcelone en novembre de 1914.

Ouvrier typographe, il adhéra très jeune au Parti républicain fédéral de Francisco Pi y Margall, l'éminent traducteur en espagnol des principales œuvres de Proudhon. Ce sont certainement les thèses sociales, économiques et fédéralistes du grand penseur français qui complétaient la doctrine trop étroite du fédéralisme politique, qui décidèrent Lorenzo

à abandonner l'arène parlementariste et à devenir l'un des pionniers du socialisme libertaire espagnol.

C'est dans la société de tendance libérale *Fomento de las Artes* qu'Anselmo Lorenzo commença à former sa culture, auprès d'universitaires avancés comme Serrano Oteiza et le recteur don Fernando de Castro. C'est dans cette société éclectique qu'il connut le graveur Tomás González Morago, déjà averti des problèmes socialistes et véritable introducteur avec Rubau Donadeu, de l'envoyé de Bakounine en Espagne, Giuseppe Fannelli.

On sait que la mission de Fannelli était de constituer le noyau organisateur de la Section espagnole de l'ATT.

Le comité organisateur provisoire est effectivement formé le 24 décembre 1869, et dans la commission de propagande nous y relevons le nom de Lorenzo. Une des grandes initiatives de cette commission est de convoquer le Congrès constitutif de la Région espagnole, congrès qui a lieu à Barcelone le 19 juin 1870. Dans ses assises historiques nous y notons la présence très active du militant internationaliste marseillais Basteleca, alors réfugié politique en Espagne.

Dans le premier Conseil fédéral de la Région espagnole déjà officiellement constitué, nous retrouvons Anselmo Lorenzo et c'est dans la Conférence secrète du 10 au 18 septembre 1871 qui se déroule à Valencia, qu'Anselmo Lorenzo est nommé délégué de la Fédération espagnole à la Conférence de Londres.

C'est cette délégation à Londres qui met face à face Marx et Lorenzo. Nous traduisons de l'œuvre de Lorenzo lui-même, *El proletariado militante*, le récit de cette rencontre et les impressions qu'il en rapporta. Étant donné l'importance tant historique que psychologique de ce témoignage nous pensons qu'il est utile d'en faire connaître aux lecteurs de langue française le long passage que voici :

« Profondément ému de ma nomination je me dirigeais immédiatement à Madrid, d'où je devais prendre l'express pour Paris. Traverser toute la France en passant par Paris, pour assister à une réunion de l'Internationale au moment où la répression contre la Commune battait son plein

était dangereux et il était utile de prendre quelques précautions. Me rendant de la gare d'Orléans à celle de St-Lazare, je pus regarder l'Hôtel-de-Ville en ruines, la partie incendiée du Musée du Louvre, le piédestal sans colonne de la place Vendôme. Partout je voyais les effets épouvantables de la semaine sanglante. A la sortie de Paris après le pont d'Asnières j'ai vu les troupes prussiennes qui campaient.

J'ai touché la terre anglaise tard dans la soirée. En sortant de la gare Victoria, de Londres, j'ai donné l'adresse écrite de Engels à un cocher et me voici après avoir parcouru quantité de grandes artères rectilignes, à Regent's Park, au terminus de mon voyage. Le cocher sonna à une maison et aussitôt je vis apparaître au seuil de la porte un vieillard qui illuminé par un réverbère tout proche me fit penser à un patriarche sorti d'un tableau d'un artiste. Je m'approchais avec timidité et respect, m'annonçant comme le délégué de la Fédération espagnole de l'Internationale, et cet homme me serra dans ses bras, m'embrassa au front, m'adressa des paroles affectueuses en espagnol et me fit pénétrer dans la maison. Cet homme était Karl Marx.

Sa famille s'étant déjà retirée vu l'heure tardive, c'est Marx lui-même qui me servit le dîner. Ensuite nous dégustâmes le thé tout en parlant des idées révolutionnaires, de la propagande, de l'organisation, se montrant très satisfait du travail réalisé en Espagne. Puis mon respectable interlocuteur me parla de littérature espagnole qu'il connaissait très bien Cervantes, Calderon, Lope de Vega, Tirso de Molina, furent analysés de façon claire et très justement résumés.

La matinée s'annonçait déjà, lorsque Marx m'accompagna à la chambre qui m'était destinée.

Le lendemain je fus présenté aux filles du penseur allemand, ainsi qu'à plusieurs délégués et à d'autres personnages. La fille aînée très belle et séduisante connaissait l'espagnol, mais comme son père elle le prononçait assez mal. Elle me conduisit à la bibliothèque, qui était grande et remplie de livres et dans le rayon réservé à la littérature espagnole elle prit deux volumes, « Don Quichotte » et « La vida es sueño ». De l'œuvre géniale de Cer-

vantes, elle me pria de lui lire le discours aux chevriers et quelques tirades des vers de Calderon reconnus comme joyaux de la langue espagnole.

La réunion préparatoire de la Conférence devait avoir lieu tard dans la soirée, le Conseil Général, devant recevoir dans l'après-midi les délégués.

Marx m'accompagna au local du Conseil. A l'entrée avec d'autres membres du Conseil, se trouvait Bastelica (1), le camarade français qui avait présidé la première séance du Congrès de Barcelone. Me reconnaissant il me présenta aux compagnons, quelques uns déjà très connus dans l'Internationale, Eccarius, Jong, Jhon Hates, Serrallier, Vaillant, membre rescapé de la Commune de Paris.

Marx me présenta à Engels, lequel fut mon hôte pendant le reste de mon séjour à Londres. Déjà dans la salle je saluais les délégués belges dont César de Paepe quelques français, le suisse Henry Perret, et le russe Outine figure sinistre et antipathique qui me sembla pendant la Conférence de n'avoir d'autre but que d'exciter la haine et d'empoisonner les passions, semblant être totalement étranger au grand idéal qui animait nos représentés, les travailleurs internationaux.

De la semaine que dura cette Conférence je garde un triste souvenir. L'effet causé dans mon esprit fut désastreux. Je m'attendais à me trouver en présence et parmi de grands penseurs, sincères défenseurs des travailleurs, fervents propagandistes des idées nouvelles, précurseurs d'une société transformée par la Révolution, société dans laquelle devrait enfin régner la justice et le bonheur. Au lieu de cela, j'ai pu constater de grandes animosités et de graves rancœurs parmi ceux-là mêmes qui devaient rester unis et fraternels.

Si je n'avais pas été capable de faire la part des choses, dues à l'ambition, à la vanité, à la jalousie, la Conférence de Londres au lieu d'être une confirmation de mes idées et de mes espoirs, aurait été pour moi une désillusion définitive.

Mais, ouvrier alors, comme aujourd'hui trente ans après, sans aucun but égoïste ou ambitieux, aimant cette liberté unique et positive qui s'appuyant sur la collectivité fera disparaître la classe des opprimés, j'avais et j'ai la cer-

(Suite page III.)

EN este verano que tenemos en puerta habrá Pleno Intercontinental de federaciones regionales cenetistas. «Uno más», se seguirá diciendo. Uno más, ¡naturalmente!, puesto que la vida no se detiene a capricho y el problema español no se soluciona.

Un Pleno más, pero que sea fructífero. Desagradable sería que por limitación de contenido el Pleno resultara vacío. Quede el bache ese para quienes, en un intento de acalabazar a la CNT, han quedado vacuos de ideología. A estas alturas el simple sostén de un anagrama nada explica. Es la esencia del mismo lo que logra valorizarlo.

Para la reunión mayor que aludimos no consta, por ahora, ningún tema. Vendrán, desde luego; no faltarán materias de acordación y estudio. Pero una preocupación general si que la presentimos: la de la pervivencia del Movimiento libertario. Los maduros son presa de enfermedades indestructibles y los ancianos fallecen siguiendo el curso implacable de la vida. Esto, que ahora parece sorprendernos, venía ocurriendo en España sin que nos diéramos, al parecer, cuenta. Y es que los cuadros insensiblemente se cubrían a medida que los vacíos se registraban. Juventud nunca le faltó a la Confederación Nacional del Trabajo, e ignoramos por qué regla de tres ha de faltarle ahora. El sentimiento de libertad no ha periclitado, y las revoluciones marxistas llevan implícito el sello de la autoridad, de la ley, de la dictadura del proletariado traducida, a la hora de la verdad, en dictadura de una reciente clase dominante, lo cual no agrada a las juventudes inyugables, independientes, sedientas de libertad sin reja en perspectiva.

Mas, ¿cómo hacer para que nuestro elemento libertario se sustraiga al pavor de la sangre vieja? ¿Cómo insuflar vigor nuevo, anarquista, a un pueblo español acogotado, y a un exilio de iberos en carga de años?

Nada sencillo, lo confesamos. Nada sencillo, pero no imposible. Por ser de ley natural, el anarquismo puede arrollar imposibilidades. No es factor artificioso, no es creación de políticos estatales, sino elemento de naturaleza humana. La labor de los que quedamos ha de ser simple cual exigen nuestros conocimientos; formal en intenciones, limpia de contradicciones, y esparcida a voleo para que

su enseñanza prenda en quienes deba prender: los jóvenes generosos, de inteligencia sin corcho, y refractarios a las estupideces de la vida moderna. Que no hay que seleccionar el auditorio, huelga decirlo. Siendo amplia y densa la palabra, ella arraigará donde arraigue y resbalará

Pervivencia

donde resbale. Lo importante es la concisión, la demostración, el ejemplo. Juventud la hay abundante en España y en el extranjero. ¿Que es burda, frívola y egoísta? Sea lo que quiera, nuestra obligación está en atraerla, caramba, dándole a comprender que entre nosotros está con amigos y que a poco que se lo proponga estará entre compañeros. Inspirar confianza, brindar cordialidad antes que nada, y el resto vendrá solo.

No ignoramos que ese intento de atracción presenta inconvenientes y durezas, pero en España chocábamos con

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París 10 de Junio de 1971

idéntico fenómeno: la gente, joven o no tanto, generalmente era alérgica a nuestras propagandas; pero insistiendo, practicando un sindicalismo que solía acarrearlos trastornos familiares y a «ellos» beneficios de reposo y de cocina (aparte el bien moral del respeto en el trabajo) lográbamos numerosas adhesiones, nunca trabajadas personalmente cual lo hacen los frailes y los comunistas. Por ley de simpatía los jóvenes acudían a nosotros y devenían, en buena parte, compañeros. He aquí camino.

¿No poseemos, en el exterior

español, centros, bibliotecas, derecho a reunión, periódicos, revistas y crédito anarquista internacional con nuestra guerra, nuestras actividades, nuestra resistencia al franquismo, nuestra seriedad de idealistas (antes morir que claudicar), nuestro mérito de trabajadores, más el ejemplo viviente y libertario que somos? ¿Es que intelectual y artísticamente no estamos al orden del día con la participación de la I Internacional en la Commune, en la recordación cinematográfica de Sacco y Vanzetti, en la verdad anarquista del 1º de Mayo, y demás actualismos de fuerza? ¡Ah!, la Historia no nos ignora, pero a veces damos la sensación de que nos ignoramos nosotros mismos.

Opiniones sobre la guerra

En medio de la euforia general, nosotros sabemos que este día de orgullo es un día de vergüenza. Sabemos que es un insulto a la paz, una derrota para el hombre, una ofensa para la civilización, un desafío al porvenir. Sabemos que a partir de esta fecha un poco o mucho por doquier habrá niños que llevarán en sus cuerpos un poco más de estroncio radioactivo en sus huesos; sabemos que enfermos y tarados, monstruos de toda clase están condenados en adelante a existir; sabemos que a las tristes flores de Hiroshima se unirán las de Mururoa. Sabemos que la ciencia ha renegado de sí misma en la persona de algún científico. Sabemos que se ha faltado al respeto a la vida; traicionada la causa de la especie, mentido a la verdad profunda del país, lanzando una nube negra sobre Francia llena de gozo por contar con Juan Jaurès, el doctor Schweitzer y Alberto Camús...

(Jean Rostand, de la Academia Francesa, el día en que explotó la bomba atómica francesa en la isla de Mururoa, 2 de julio de 1966).

¿Por qué, en las reuniones en que se invoca la paz no entra triunfante el niño? Si entre nosotros aparecieran grupos de niños,

de esos seres humanos en los que la paz vive en potencia, todos nosotros deberíamos reverenciarles e inclinarnos con admiración. El niño aparecería entre nosotros como la figura del Maestro de la paz. Deberemos ir hacia él para aprender el misterio de una bondad que existe en el fondo y que los actos y la vida desmienten.

Maria Montessori.

Lo que los potentados llaman utopía es la única condición de supervivencia humana.

La necesidad militar se ha transformado en un término que significa comodidad, gracias al cual aquellos que proclaman o deciden en nombre de la nación pueden esconder su propia incompetencia e irresponsabilidad. El único punto de vista realista es este: hoy, el enemigo es la guerra... Y puesto que hoy la guerra es total, la paz también debe serlo.

C. Wright-Mills.

Los pretextos de las guerras son múltiples; pero no hay más que una sola e inmediata causa: la existencia de un ejército.

Victor Hugo

Solamente apagando la voz de

la conciencia que distingue el hombre del animal, es decir, cesando de ser hombre, se puede ser asesino legal.

Giovanni Pioli.

En el Congreso universal de los atomistas científicos, el primero dice: «Señores, hasta en las vías celestes hay ogaño una confusión infernal. Dénse cuenta que mi avión llevaba cuatro horas de retraso». El segundo dice: «El fenómeno del urbanismo es terrorífico». El tercero dice: «Las masas, señores, se han vuelto incontrolables». El cuarto dice: «Deberíamos transferir parte de ellas al Mato Grosso». El quinto dice: «Pero veamos, ¿hay alguna diferencia?» El presidente, que era el sexto, concluye: «Parece ser, señores, que hemos olvidado la guerra...»

Vicenzo di Maria
(«Appunti per domani»)

Solo cuando los hombres se negarán a tomar parte en cualquier violencia y estarán dispuestos a soportar todas las persecuciones a las que puedan exponerse, solo entonces las guerras podrán terminar. Este es el único camino para abolir la guerra.

León Tolstoi

LAS OBRAS Y LOS DIAS

EL HUMORISMO EN FRANQUILANDIA

LA obstrucción a un sistema de convivencia político-social contrario al sentimiento popular sabemos que puede manifestarse de diferentes maneras; entre ellas suele usarse también la sátira envuelta en nota cómica, buscando poner en evidencia, ridiculizándolo, tal o cual detalle del régimen repudiado. Y cuanto más se acentúa el descrédito y el fracaso del sistema establecido, mayor es la propensión a la burla y al intencionado humorismo. En las postrimerías de la dictadura de Primo de Rivera la crítica aludida alcanzaba ya inusitadas proporciones.

All ojear periódicos y revistas que ahora se publican en España, pese a los impedimentos de la Censura, en caricaturas, en chistes, se percibe por vía humorística el ataque al régimen. Vaya como ejemplo algún botón de muestra:

Un fulano barbado, con cara de pocos amigos, anda con un palo al hombro, pegado al extremo del palo un cartel en el que se puede leer: «¡Si! Queremos tener derecho a decir: ¡No!». En un terreno, especie de páramo desierto, se encuentran dos labriegos, llevando cada uno una mula del ronzal. Dice uno: «¿Qué?» Y el otro responde: «¡Lo que sea, pero que no tarde a venir!»

He ahí algunas definiciones que se comentan solas: «La fe es creer lo que no vemos, o sea que es posible que existan los Derechos Humanos.» Dedicado a los «triunfalistas», imbuidos de la idiotéz que todo lo de España es mejor: «El Amazonas es el río más ancho del mundo, en cambio el Ebro no.» Otra por el estilo: «España, si no la comparamos con otros países, es el mejor país del mundo.» Un dato sociológico: «¿Será el sindicalismo vertical que origina el barraquismo horizontal?» Una observación de tipo político: «A los caracoles, la velocidad de las tortugas les parece suicida.»

Frente a un modismo chabacano con miras al turismo, hemos podido leer la siguiente observación: «Lo de que «España es diferente» puede servir para que vengan los extranjeros. Pero también para que se vayan los españoles.» Corroboro lo dicho otro pensamiento que aduce: «España no es diferente, lo que son diferentes son los otros países.» En torno al intríngulis entre derechas e iz-

quierdas, dice escandalizado cierto sociólogo: «¡En qué sociedad vivimos que hasta los ceros, para ser algo, han de estar a la derecha!» Acerca de la religión que, como es sabido es como la lepra que consume, ya desde siglos, la vitalidad del país, leemos: «La religión sirve para ayudarnos a resolver una serie de problemas que no existirían de no existir la religión.» Otra aseveración *españolista* que no admite réplica: «Las carreteras de España son las mejores carreteras de España.» Sobre educación *cívica* en la España de Franco I, el Gallego, he ahí unas juiciosas observaciones: «A los niños se les coloca un babero que dice: «¡Come y calla!» Ya de mayores, se les coloca otro que dice: «¡Calla y come!»

Y, en suma, entre burlas y veras, lo esencial es ir, como se pueda, socavando el fascismo ibérico, con la ilusión puesta en que llegue a la postre a derrumbarse como un castillo de naipes.

LIBERTAD Y ABERRACIONES JUVENILES

Si Madame Roland decía que en nombre de la libertad se cometían muchos crímenes, posiblemente resulte de más fácil comprobación lo de que en nuestros días, y particularmente dentro del ambiente juvenil, en nombre de la libertad se cometen aberraciones de toda naturaleza; se cae en esas influencias burguesas que ya en su día denunció nuestro compañero Luis Fabbri. ¡Nada de gazmoñerías propias de rancios vegetarios! No se trata de insinuar pudibundas restricciones; desear que la gente moza haga profesión de austeridad. Sería una insensatez. ¡Ah, pero tampoco es cosa de dar como bueno, y menos en ambiente libertario, lo que puede muy bien degenerar en degradación de costumbres y en ambiente de vicio, tan repulsivo como pueda serlo dentro del ambiente burgués!

Hace unos días decíame una compañera, conocedora del ambiente libertario de España en época anterior al franquismo, y muy conocedora también del ambiente libertario de los españoles exiliados, así como el peculiar entre los franceses. Hablaba: «Ha estado en casa mi hijo, — un mozarrón de veinte a veintidós años — como de costumbre, sucio el pelo al modo de los «hippies», pringoso, desartado, altivo y discursador. Poco amigo de trabajar, cambiando cada dos por tres de patrón, de-

rrochando en una noche lo ganado en quince días. ¡Y a todo esto haciendo gala de ser más anarquista que nadie, y tildando de prejuicios burgueses todas las objeciones!» Y a continuación la referencia de todo un repertorio de dichos y hechos del jovencete *libertario*. Ello me ha hecho recordar lo que me decía un compañero acerca de su hija, «inteligente, independiente, vivaracha», que aduciendo su derecho a la libertad, andaba sola de ceca en meca, pasando días y semanas fuera de casa... ¡Hasta que se presentó toda mustia, triste, liada en un embarazo ya bastante adelantado! Y una criatura no deseada en brazos de una madre casi una chiquilla. es de comprender que ha de ser un estorbo; una traba a la libertad de la que se busca gozar. Guardo el programa de una jira juvenil, en la que el grupo iniciador manifestaba textualmente: «Nosotros nos encargamos de llevar cincuenta litros de vino.» Y ponían de manifiesto que habían recibido un comunicado del Grupo X, quienes se hallaban dispuestos a iniciar una charla sobre temas sexuales, pero «para pasar a la práctica inmediatamente». Hay que hacer constar que en el programa en cuestión no se hablaba de libros, ni de difusión de periódicos, revistas, ni de otros temas que el citado: ¡Vino y juega sexual! Hace uno o dos años en cierto camping internacional, unos jovencetes *libertarios* ingleses evidenciaron su *vanguardismo ideológico*, usando y proponiendo las drogas. ¡De ello hubo que lamentar consecuencias poco agradables!

No se trata de lamentar, como el poeta que «cualquier tiempo pasado fue mejor», pero sí puede hacerse mención de un pasado juvenil libertario en que predominaba la alegría, la higiene, la libertad, el amor, y el conocimiento a fondo de las ideas ácratas. Se hacían jiras en las que se disfrutaba del placer de la natura, se pasaban horas de alborozada alegría; se cantaba, se reía, labios femeninos se unían a labios masculinos. Y esos labios hallaban ocasión para conversar acerca de las ideas; buscaban oportunidad para difundir el ideal estimado, para repartir periódicos, folletos, revistas. Ello sin la borrachera del vino, sin la embriaguez de la droga, sin mugre en la cara y en el cuerpo; sin piojos en las greñas, sin la pereza estática del lagarto tomando el

sol, sin la blandenguería del exacerbado goce sexual; sin desbarrar hablando de ideas, por saber a ciencia cierta la diferencia existente entre el anarquismo y lo absurdo de cualquier «ismo» producto híbrido, insubstancial.

Hace ya tiempo que tuvimos ocasión de leer un bien razonado opúsculo, hoy olvidado, de la profesora Magdalena Vernet, titulado: «El amor libre». Ya luego hemos podido leer trabajos de mayor densidad, como los escritos por Carlos Albert, el Dr. Marestan, Armand, y más recientemente los estudios sobre la materia escritos por Havelok Ellis y por Wilhelm Reich. Pero las observaciones comprobadas en nuestros días hacen pensar en un nuevo opúsculo, escrito también por Magdalena Vernet, acerca igualmente del amor libre, mas haciendo algunas salvedades como el manifestar que el amor libre algunas veces puede servir de excusa para acciones de cobardía y depravación, como lo es aquello que se ha criticado al atacar las inclinaciones viciosas de la burguesía.

Conviene, al hablar de libertad, señalar lo que en nombre de ella pueden ser aberraciones, tan denigrantes, y por lo tanto censurables, cuando se cometen al buen tun tun, que cuando se pretenden escudar con un ideal limpio, racional, y verdaderamente revolucionador, como lo es el anarquista.

PACIFISMO DE JOAN BAEZ

Joven, casi una muchacha, va levantando el entusiasmo del público, ya no solamente allá en los Estados Unidos sino en países de Europa, en donde sea que hace oír la maravilla de su voz de verdadera artista. Pero ella no canta, como otras, rindiendo culto a la banalidad. La Baez es una ferviente pacifista que en sus canciones ataca la guerra y la violencia. Es una idealista que pone el arte al servicio de sus nobles sentimientos.

En ocasión de su magnífico recital en Lyon, a favor de los objetores de conciencia encarcelados en España, ha manifestado que para batallar en pos de la paz, no es necesario rasgar banderas, pintarse el rostro, ni asustar a las gentes. Ha dicho que condenaba la violencia en todas sus formas, así la de los fascistas como la de los comunistas. Ha manifestado que si los obreros del Transporte norteamericano se pusieran en huelga un tiempo bastante prolongado la guerra terminaría, puesto que paralizarse la industria de armamentos. Ha dicho: «Hace falta vivir, y para ello se ha de suprimir el odio, la guerra, y la violencia.» ¡Y con ella estamos de acuerdo!

FONTAURA

Hombres de la C. N. T.

JUAN PEIRO BELIS

por JOSE VIADIU

II

El luchador social

El amasijo que forman sensibilidad, voluntad y dolor fueron las materias básicas que forjaron la personalidad indomable de Juan Peiró. De esta cantera, cimentada en el infortunio, con base en las privaciones familiares, pero teniendo ante sus ojos y en el corazón el panorama del conjunto misérrimo de las clases laboriosas, surgió el hombre combativo, entregado siempre a la defensa de las más nobles causas. Así se le encuentra en todas las revueltas más importantes de su época: en las conspiraciones para acabar con el predominio metafísico de clérigos, espadones y caciques de toda laya; en lucha franca contra abusos autoritarios y frente a egoísmos y desmanes de la burguesía. Sus armas de combate fueron la palabra y la pluma, especialmente ésta; la brega incesante para forjarse a sí mismo, firmeza frente a toda clase de contrariedades, intensa actividad sindical para propiciar mejores niveles de vida, ánimo dispuesto a resistir todo género de sacrificios, o sea predisposición para llevar una existencia puesta al servicio del conjunto humano peor dotado.

Los hombres de convicciones éticas y morales, tipo Peiró, sospecho que responden esencialmente a una formación enraizada en su propia sangre. Los libros, las enseñanzas, lo derivado del medio en que viven, pueden completar su personalidad, pero lo esencial, su forma de ser, su carácter, les acompaña de por vida, pertenece a su fisiología. A este Juan le tocaron vivir largos años donde la práctica de la violencia iba eliminando a los mejores hombres, a sus propios amigos, no obstante no creo que jamás sufriera el menor contagio y es que en lo más íntimo la repudiaba. El intervino en docenas de polémicas, pero jamás implicaba al opositor con las ideas o puntos de vista que se debatían. Podía ser reiterativo, persistente, en defender sus apreciaciones, pero sin el menor asomo de odio y rencor contra sus oponentes. En su intervención en la lucha social no tenía más objetivo que el bien colectivo. Como conocedor de todos los vericuetos por donde circula la miseria, no ignoraba que ésta cobra más víctimas en silencio que las epidemias y que las guerras. Ello le servía de estímulo para combatirla en todos los terrenos. Así que siendo un

hombre de temperamento pacífico jamás se negó a ocupar, en un sentido orgánico, los cargos de mayor peligro y responsabilidad.

La verdad es que el sentido ético, su bondad innata privada por encima de toda conveniencia. Era invulnerable a situaciones acomodaticias si juzgaba que tenía un deber a cumplir. Por ejemplo, cada vez que aceptaba un cargo orgánico, además del peligro inherente a detenciones y largos meses de cárcel, se traducía también en un problema económico familiar. Se daba el caso que, trabajando en la fábrica, el sábado cobraba el sueldo y pasaba íntegro a satisfacer las necesidades hogareñas, donde hacía gran falta dado el número de bocas a sustentar; en cambio, al aceptar la dirección de «Soli», pongamos por caso, le obligaba a residir en Barcelona y los gastos personales se traducían en disminución del salario, que Mercedes, su abnegada compañera, encajaba sin chistar por estar plenamente identificada con el proceder de su consorte.

Su compenetración con el anarcosindicalismo, o sea con el movimiento sindical de la CNT, era algo que entonces estaba a la orden del día. Un elemento rebelde no tenía otra opción que formar parte de la militancia cenetista. En el caso de Peiró es más comprensible aún, ya que él era un hombre sencillo, desinteresado y noble que no ambicionaba ni cargos políticos ni empleos burocráticos.

Por tempeamento era enemigo de toda clase de caudillaje, del falso paternalismo, de la hipocresía, encubierta con la máscara liberadora, que en sus días imperaba en el llamado socialismo estatificado, precursor de ese comunismo despótico y deshumanizante que convierte al hombre en un fabricante de armamentos bélicos, que lo transforma en un tornillo de la monstruosa máquina encarnada en el mastodóntico Estado. De ahí que, por estas razones, se encontrara representado en el combate abierto y sin tregua que sostenían los organismos confederales y su militancia contra toda clase de obstáculos, a base de la acción directa, sin supeditaciones burocráticas ni líderes amorfos y aprovechados.

Su base formativa

Con la imaginación retrotraemos a Juan a su niñez y a sus mocedades, en su aprendizaje de vidriero y en especial de hombre.

Lo vemos deambulando entre los hornos ardientes y disputando con otros chicos, ayuno de letras y poco menos de alimentos. En el hogar imperan las necesidades más elementales, por lo que es de presumir que, como reza el adagio, «donde no hay harina todo es molina». Sabido es que estas infracciones humanas, las preocupaciones para resolver la cuestión fisiológica, el forcejeo incesante para salir a flote, la ausencia de un hogar digno para poder convivir, por lo común degradan, convierten al hombre en un guiñapo, en un residuo de taberna. Sólo en casos excepcionales surgen algunos seres que se sublimizan, hasta convertirse en individuos integrales, con toda su plenitud humana.

Peiró alcanzó esta última condición. Para valorizarlo debidamente precisa rememorar el desgaste de energía, de voluntad firme, que tuvo que hacer para dejar atrás la fase de iletrado hasta alcanzar el nivel intelectual necesario para escribir ensayos, cultivar la oratoria, publicar artículos y dirigir periódicos, todo ello sin más colaboración que su esfuerzo, que su tenacidad, que su afán de no quedar estancado y así poder ser útil a sus semejantes y de satisfacer su amor propio. Ello, a la vez, nos lo muestra en sus inquietudes primerizas, en el deletereo de cuanto escrito estaba a su alcance; en sus lecturas de nuestros periódicos y revistas, en escribir folletos y libros de todo género, y en especial de los pensadores anárquicos tan en boga en aquellos días, sobre todo en las barriadas obreras, como aquella Bordeta, donde vio su luz primera, para luego, desde muy joven, trasladarse a Pueblo Nuevo, centro de inusitada agitación social, de auténticas luchas proletarias.

El ambiente influiría bastante en su formación social. Las barriadas obreras barcelonesas eran lugares fabriles de máxima importancia donde se practicaba la explotación más despiadada. Esta era ya edmitida a regañadientes por las multitudes expoliadas. En la juventud de Peiró los trabajadores iban trazando sus planes combativos contra la burguesía. Pueblo Nuevo, El Clot, San Martín, San Andrés, Sans, presagiaban ya lo que serían más tarde como baluartes en las contiendas entre el capital y el trabajo. Funcionaban ya algunas escuelas al margen de toda enseñanza religio-

sa. Eran bastantes los individuos que tenían una formación societaria. Existían ya varios sindicatos, el de Curtidores, de la Construcción, siendo el más potente el del Arte fabril y textil, y otros varios. Entre los centros de reunión sindical para asambleas y mítines recordamos el Cine Montaña, El Rellisquin y también cooperativas que, en momentos difíciles, de persecución autoritaria y de clausura de sindicatos ofrecían sus locales donde se efectuaban las cotizaciones que permitían atender a los presos y que insuflaban vida y daban continuidad a la Confederación Nacional del Trabajo.

Pero cuando Peiró adquiere plena conciencia de lo que representa el sindicalismo revolucionario es cuando pasa a radicar a Badalona. Allí figura ya como impulsor del movimiento anarcosindicalista, actuando en tres direcciones: en el Sindicato del Vidrio badalonés, en la Federación Local y en la Federación Nacional Vidriera, que es precisamente cuando publica «La Colmena Obrera» y «El Vidrio». Por entonces llevaba una existencia abrumadora por el trabajo excesivo. Desde luego no fallaba nunca a su tarea diaria ni a sus compromisos sindicales. Ya casado y con la aparición de los primeros hijos se acentúan las privaciones hogareñas. Su compañera, Mercedes Oliva, fue una mujer ejemplar que resistía todos los embates, frente a las situaciones más negras, sin que de sus labios saliera una sola queja. Su recuerdo me hace pensar que ya sería hora de que en nuestra prensa se reflejara lo que han representado las compañeras de los luchadores cenetistas. Se habla mucho de cuanto hicieron los hombres, pero de estas vidas silenciosas, que han encajado todos los golpes, que han sufrido toda clase de privaciones para atender a sus hijos y a sus compañeros presos, apenas nadie se ha ocupado de ellas. Sin embargo, en múltiples casos, la obra del consorte, lo más importante de su actuación, se debe esencialmente al espíritu de sacrificio, a la abnegación sin límites de este ser innominable, que sin ostentación ni algarabía, a la chita callando, ha soportado todas las inclemencias y todos los infortunios.

En estos momentos difíciles Pei-

(Segue en la página 4.)

JUAN PEIRO BELIS

(Viene de la página 3)

ró fue intensamente acosado. La burguesía local dándose perfecta cuenta del peligro que representaba un individuo de tal empuje, que gozaba de crédito público, debido a que por su conducta ejemplar no había por dónde cogerlo, sabedores a la vez de sus penurias económicas trataron de sobornarlo por todos los medios, ofreciéndole dádivas importantes. La Patronal del Vidrio usó reiteradamente el mismo procedimiento de ofrecerle el oro y el moro para que dejara de actuar. Ni que decir que, cuando los sobornadores se dieron cuenta de que ni las ofertas monetarias o de empleos rentitivos no surtieron el efecto deseado, entonces empezaron las presiones autoritarias, las presentaciones periódicas al cuartel de la Guardia civil, detenciones arbitrarias y persecuciones sistemáticas, que además de las molestias que conllevan, afectaban a la vez la débil economía de un hogar sostenido por un mezquino jornal diario.

En circunstancias más o menos similares, allá por el año 1916, fue cuando entablamos los primeros diálogos. Algunos domingos, varios amigos recalábamos en el Centro obrero de Badalona, donde se organizaban charlas informales sobre principios y fines, discusiones con pretensiones ideológicas que no pasaban de intento, pero cuando intimamos de verdad fue a partir de los sucesos de agosto de 1917. Entonces Peiro trabajaba en la fábrica Florit, enclavada, en la calle de Eduardo Maristany, o algo así, frente al mar y no muy lejos de su hogar. Recuerdo que al salir del trabajo se metía en una especie de despachito que había lindante a la entrada de su casa. Como trabajo no faltaba, allí estaba escribiendo hasta que su compañera le llamaba para la cena, lo que solía continuar hasta horas nocturnas. Seguramente que una de las tareas más arduas de su vida de militante, la de menos lustre, pero más pesada, fue la de atender la correspondencia entre los diversos sindicatos que formaban la Federación del Vidrio, Madrid, Valencia, Cornellá, Palma de Mallorca, Sevilla, Toledo, Gijón, así como a sus compañeros de profesión y de lucha que después se ampliaría al aceptar por entonces el cargo de secretario de la Federación Regional de Cataluña.

(Continuará)

ANTENA

ASUNTO FALSO

BARCELONA. — En los cines españoles pasa un filme titulado «Unidos por la muerte» en cuyo argumento un oficial republicano herido en la guerra civil es recogido por el personal de un convento, que lo cura. De la degollina de republicanos indefensos la película no se ocupa.

ARGUMENTO VERDADERO

MALAGA-EXILIO. — Un compañero nuestro pasó del Africa al interior español para hacer la resistencia. No pudo resistir mucho porque lo detuvieron a poco de llegar. No bien tratado y encarcelado, tuvo que ser evacuado a la enfermería en la que sufrió trance de muerte. Cuidado solícitamente por una monja de origen aristocrático, nuestro compañero llegó a sanar y al cabo de un tiempo lo dejaron libre, regresando al exilio, esta vez en Francia.

El infrascrito recibió de España un retrato de monja junto con el ruego de librarlo al ex prisionero enfermo al que ella había salvado la vida. Así lo hice.

¿Entonces? Pues que la monja del caso se había enamorado de un anarquista. He aquí un argumento cinematográfico que ninguna casa productora de España se atreverá a reflejar en la pantalla. -- F. F.

CONFLICTO INTERNACIONAL PERO NO HABRA GUERRA

LA CORUNA. — Fuera del radio de las aguas españolas fuerzas aéreas inglesas arrojaron al mar unos detectores de submarinos llamados «soboyas», en total para experimentarlos. Pasando por la zona de maniobras el pesquero «María Victoria Moyano», la tripulación de éste recogió los soboyas, entregándolos luego a la jefatura marítima de esta ciudad. Visto lo cual el ministerio de Defensa británico se ha dirigido al ministerio de Marina de Madrid para que tales artefactos sean devueltos a Inglaterra, cosa que es probable haga el gobierno franquista para evitar una guerra incivil, o militar, en la que ni el Cid Campeador ni el almirante Nelson intervendrían.

EL TREN ESPAÑOL UNTADO CON DOLARES

MADRID. — La compañía Renfe

y el Banco Mundial han firmado un acuerdo según el cual el citado Banco prestará a la Renfe 90 millones de dólares, equivalentes a 6.300 millones de pesetas. De momento ganga; después veremos.

CAPITULO INUNDACIONES

MADRID. — Ha sido inaugurada la presa de Atazar, que facilita la mitad del agua que Madrid consume. Con tal motivo — ciertamente placentero — el ministro de Sequías e Inundaciones, Fernández de la Mora, rebotando optimismo ha llegado a decir que «en 1974 la capital tendrá suministro asegurado para 5.000.000 de habitantes». Cuidado, madrileños, con las avenidas.

A TODO SANTO VARON LE LLEGA LA DEFUNCION

MADRID. — Tres días después de su fallecimiento, ha sido pomposamente enterrado el arzobispo de Madrid-Alcalá, Casimiro Morcillo.

Entre las loanzas que se le han dedicado figura una del ministro de Justicia franquista, Oriol Uquijo, según el cual «Oyendo a Morcillo, parecía palpable la imagen de la Fex».

¿De la Felipa?

TAMBIEN LA MANGANCIA SE MODERNIZA

MADRID. — En un banquete barato que le dieron, Carlos Latore, director del diario ecuatoriano «El Tiempo», expresó, en el momento de dar las gracias: «Yo diría que hoy España es Don Quijote con dinero. Estoy seguro de que si Don Quijote hubiera tenido dinero se lo gastaría sin vacilar, como ahora hace España, en ayudar a sus hermanos de América.» Inútil añadir que los comensales no se sintieron Quijotes. Se limitaron a abonar el gasto personal de la comida.

EL «VERTICAL» ENTRA EN LA DANZA

MADRID. — En el Estadio Bernabeu centenar y medio de productores van a bailar las agitadas danzas del «Príncipe Igor» de Borodín. Hacemos votos para que las bailen burócratas verticales en lugar de faquines y empleados de pico y pala, con más fatiga que aquéllos.

HISTORIADOR DISTINGUIDO

BARCELONA. — El historiador Carlos Seco Serrano ha sido recibido en académico electo en la Academia de Buenas Letras de Barcelona. Carlos hizo el discurso de entrada versando sobre «Barcelona en 1840. Los sucesos de julio».

Carlos Seco fue el alumno más distinguido del famoso profesor de historia Vicens Vives, fallecido a los 50 años tras haber dejado un plantel de historiadores jóvenes que fian poco en la novelaria patriótica. Este Carlos Seco es el interrogado por Baltasar Porcel y cuya interviú puede encontrar el lector de estas líneas en la revista «Umbral» nº 101.

NADA MAS DESORDENADO QUE EL ORDEN

MAJARO. — Por orden del jefe superior de policía y para proteger al orden, la brigada político-social de Barcelona se presentó en esta ciudad para proceder a la detención de siete ciudadanos que en uso de su libérrima voluntad tienen establecido trato y amistad. El grupo fue desordenado con la presencia de los ordenadores, que les pasaron las manillas y trasladaron a la capital donde quedar procesados. Ernesto Manzano Pérez fue ingresado en la Modelo, y José Andreu Abelló, José Espartero, Isabel Saló Llorens, Francisco Vila-Abadal Vilaplana, Francisco Corominas Puig y José Ríos Armengol, quedaron en libertad vigilada.

Para completar colecciones

«Suplemento Literario de Soli»: Faltan tres ejemplares del nº 5, dos del nº 30, uno del nº 70, y tres del número doble 91-92.

«Solidaridad Obrera»: Faltan del 1 al 18 (tres números de cada); y de los 27, 30, 32 y 75, tres ejemplares de cada. Tres también del 564, uno del 578, uno del 583 y uno del 595, éste marcado erróneamente 295 y correspondiendo al 16 de agosto. Del nº 600 nos falta uno y del 611 uno. Y uno del 705, dos del 713, dos del 716, dos del 717, uno del 727, uno del 730, uno del 732, dos del 745, uno del 752 y dos del 755.

Revista «Umbral». Faltan: una del 67-68 (número doble), tres del 47, tres del 35-36 (doble) y tres del 9.

Envíos (agradecidos) a Juan Ferrer, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

El problema agrario español

UNO de los artífices de la Reforma Agraria emprendida por la II República, Pascual Carrión, ha confiado sus impresiones a un periodista de «Triunfo», revista que se publica en Madrid.

Aplicando una ojeada al panorama agrario español desde la Reforma a nuestros días, Carrión — en cierta manera discípulo de Joaquín Costa — pasa por encima de la problemática inútil de los Basilio Paraiso y consortes conservadores para afirmar que la Reforma Agraria republicana, pese a su limitación de alcances, fue a su vez una ocasión perdida. El ensayo de la misma considera que era interesante en un país regido por el caciquismo «madrialeño» asentado en las grandes comarcas agrícolas a título feudal, en propietarios absolutos de la tierra del pueblo. Romper ese hielo endurecido por una tradición posesionista injusta, convenía hacerlo en un régimen nuevo cual el de abril de 1931. Puesto que «la República nació con el compromiso de enfrentarse con los principales problemas de la sociedad española, generados a lo largo de muchos años, y entre ellos, el más grave quizá, de la estructura de la propiedad rural y de las explotaciones agrarias.» (Carrión).

El ensayo gubernamental en cuanto al problema de la tierra, fue tímido. Los grandes terrenos descuidados, las fincas abrojadadas por la incuria, y asimismo terrenos considerados «sobrantes» fueron escogidos como asiento de la Reforma y fueron módicamente reclamados por los promotores de esta ley republicana. En el interregno, «... este impulso inicial pronto decayó en virtud de las demoras, susceptibilidades y reservas de los hombres de Gobierno y, en definitiva, por la incompreensión de la mayoría, que entonces se puso de manifiesto acerca de los problemas del campo y, todavía más, de los verdaderos centros de poder económico y social. Diversos proyectos se sucedieron durante meses sin llegar a discutirse en el Parlamento, y cuando el definitivo de Marcelino Domingo comenzó a estudiarse por los diputados, ya avanzado el año 1932, las discusiones se hicieron interminables por la obstrucción de las derechas, perdiéndose un tiempo precioso para la reforma.» (Carrión).

En concreto, la Reforma Agraria tuvo leve aplicación y, para legalmente acreditarla, «se fijó un sistema de indemnización enormemente costoso. (...) De ahí que no

pueda sorprender la lentísima labor del Instituto de Reforma Agraria en los años siguientes (al 1932) y que, salvo la obra que se hizo al amparo de la Ley de Laboreo Forzoso y el Decreto de Intensificación de Cultivos, las realizaciones fueron muy escasas».

Y aún así, no satisficieron a los poseedores de la tierra que apuntaron el capítulo «expropiación» al capítulo de «agravios» que coleccionó Calvo Sotelo para justificar la rebelión fascista que a él mismo debía costarle la vida. Por otra parte, el pueblo campesino no se consideraba comprendido en sus ansias de disponer del suelo productivo para alejar definitivamente el fantasma del hambre secularmente enseñoreado de las comarcas labriegas. La II República había nacido demasiado pronto para el feudalismo moderno y excesivamente tarde para las multitudes necesitadas, y un desenlace fatal era previsible. El tiempo era de adelanto y la sociedad tradicional no lo comprendía, pero si los neutrales capacitados del problema del agro cual lo era y sigue siendo Pascual Carrión, el cual, interesadamente, se sigue expresando:

«Yo insistí mucho (en el seno de la Ponencia inicial de la Reforma) en un aspecto que me parece crucial; debían ser las propias comunidades de campesinos, creadas para la explotación de cada finca que se expropiase dentro de las Juntas locales las que deberían decidir democráticamente en cada caso si la explotación se hacía individual o colectivamente, en atención también a las circunstancias particulares de una u otra situación. Ahora bien, si los campesinos se encontraban capaces de explotarla en común y sentían la disciplina necesaria, era preferible la explotación colectiva. En caso contrario, y sobre todo en las cercanías de los pueblos, o si no se encontraban capaces diestros, la parcelación era lo más indicado. Pero siempre bajo algunas fórmulas cooperativas que asegurasen la utilización más racional de la maquinaria agrícola y la mejor comercialización de los productos. Aun siendo divididas las fincas deberían responder solidariamente todos de la utilización de abonos, maquinaria, semillas, etc.»

En cuanto a las posibilidades de viabilidad económica de estos grupos agrarios, Carrión cree que existían: «Quizá la prueba más contundente sean los resultados y logros de auténticas explotaciones



colectivas ya durante algunos años de la República y luego durante la guerra en muchas zonas de Levante, Cataluña, la Mancha, Aragón, etc. Más que los lemas y declaraciones continuas de socialistas y anarquistas, la prueba es esa: que la producción en esas colectividades no disminuyó ni aun durante la guerra, a pesar de las circunstancias adversas y aun entre la mayor parte de los casos a cargo de una población que no contaba con los hombres más jóvenes y capaces. Este es un punto que debiera investigarse con todo rigor por la trascendencia que tiene. Posiblemente, bajo diversas formas de explotación colectiva, durante buena parte de la guerra, estuvieron hasta 4.000.000 de hectáreas; pues bien, como les digo, no padeció la producción en ese tiempo; en algunos pueblos incluso se suprimió voluntariamente el dinero, y se organizó a nivel general, por el Instituto de Reforma Agraria, un Servicio de Maquinaria Agrícola en cada provincia, con objeto de inventariar todos los útiles y máquinas existen-

tes y efectuar una distribución racional de los mismos para su utilización, de acuerdo con las necesidades reales de cada explotación.»

Estas verdades pueden decirse en la España actual porque, ante la testarudez imbecil de los acaparadores del suelo, los trabajadores abandonan las comarcas rurales para no regresar jamás a ellas. Buena parte de Extremadura, de Andalucía, de la provincia de Guadalajara, se desmembran de población campesina, agudizando el problema del abandono de media España sometida a miseria perpétua, y agravando la cuestión de las grandes ciudades hinchadas con excesos de personal foráneo, y no hablemos del campesinado que huye, transitoria o definitivamente, de la nación para acogerse a una mejor civilización extranjera.

Única solución al problema agrario es la repartición familiar o colectiva de la tierra de labor, aparte lo cual todo otro intento será baldío por lo que semejaría una solución ficticia, quedando el desarreglo homo-agrícola en las malas condiciones de siempre. El comunismo libertario es imprescindible y quien no lo admita así que se resigne a masticar problema agrario hasta el fin del mundo.

ANTEO ATEO

AIRE LIBRE

JIRA DE HYERES

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, invita a afiliados, familiares, simpatizantes, emigrados antifascistas y jóvenes de ambos sexos a la Jira solidaria que tendrá lugar el domingo día 27 de junio de 1971 en la magnífica pineda de la playa de l'Aiguade, Hyères (Var).

Juegos infantiles, baños, música variada, comida campestre, charla, radio gancho.

Todos los ancianos residentes en la Casa de reposo del «Beau-Séjour», serán los invitados de la familia confederal y libertaria en esta manifestación solidaria.

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del domingo 27 de junio 1971 a la playa de «L'Aiguade», Hyères.

Inscripciones en la secretaria local: 12, rue Pavillon, segundo piso. Precio de la plaza (ida y vuelta): 10 francos.

La salida de los autocares se efectuará del Cours St-Louis a las 6 de la mañana en punto.

F. L. DE PERPIGNAN

Continuando nuestras salidas a la naturaleza, comunicamos a todos los compañeros y simpatizantes que la próxima tendrá lugar a Tuchani el día 27 de junio.

Salida de los autocares a las 7,30 de la mañana, Plaza Arago. Cuantos deseen participar lo harán conocer a los compañeros Arroyo y Picón con el tiempo debido.

Concentración de Toulouse

En vistas de la concentración anual de Toulouse para la conmemoración del 19 de Julio, hacemos participar a los compañeros que deseen concurrir a la misma que ésta se efectuará el 25 de Julio. Para ello se organizarán los autocares correspondientes, deseando de todos nos lo comuniquen.

Los compañeros Arroyo y Picón, como el secretariado local en el domicilio social, son los encargados de ello.

COLONIE GERMINAL

Dimanche 13 juin, l'après-midi, à la Colonie Germinale (Montargis) assemblée générale des participants à la construction.

(Viene del nº anterior del «C. S.»)

Mitin del 1º de Mayo en Montpellier

PROSIGUE la peroración del compañero RAMON LIARTE. Cita a compañeros internacionales en su callidad de caballeros del ideal, que tales fueron por su saber y su abnegación Bakunin, Kropotkin, los Reclus, S. Faure y tantos otros que los precedieron o los han seguido dedicando a la Idea salud y vida. Son — somos — los de ayer, de hoy y de mañana, y nos mantendremos en plan de lucha mientras la injusticia dure. De Albert Camus el orador fue buen amigo y más aún de su obra, que admira a pesar del tinte pesimista de la misma. Albert afirmaba con buen tino que la violencia trae consigo, indefectiblemente, una consecuencia autoritaria. La brutalidad sistemática es de puro origen estatal.

En el fondo, las revoluciones bien intencionadas nunca llevan el deseo de un daño peor del que intentan extirpar. Ciertamente la Revolución Francesa terminó en manos de Napoleón; y que la Revolución Rusa de 1917 degeneró en terrible dictadura comunista; y que la ocupación de las fábricas en la Italia de 1921 facilitó impensadamente, la subida de Mussolini al Poder; y que el propio Hitler terminó con la tibia socialdemocracia alemana inaugurando un periodo de terror en Alemania con los crematorios, y en Europa y medio mundo más con la guerra inmensa de 1939-45. Pero, en suma, se trata de periodos transitorios, no definitivos, abocados a la vía de la desaparición en aras a la evolución constante de la humanidad, espoleada por la incesante presión libertaria de los pueblos.

El error de los filósofos acomodaticios consiste en no haber comprendido que la libertad resurge de todas las negruras cada vez más vigorosa gracias a la acción constante del progreso.

Ninguna acción se pierde: Nosotros, pese a haber perdido la revolución por culpa de Hitler y Mussolini y de la cobardía de las democracias, que quisieron jugar con doble baraja, somos una fuerza permanente por nuestra constancia y nuestra prevención contra el neo-franquismo, bueno sólo para el turismo incauto, que no se da cuenta de que presta servicio a Franco con el dinero que le aporta.

He dicho que somos una fuerza presente e imperecedera, y añado que más de 8.000 libros más o menos extensos, se han escrito en el área internacional hablando de nuestra guerra y de nuestras realizaciones. La preparación in-

sospechada del pueblo para su autodeterminación en país donde el analfabetismo tenía un elevado porcentaje, demuestra el impulso de la propaganda revolucionaria pese a los riesgos que los gobiernos de toda especie hicieron caer sobre los militantes de la CNT y del anarquismo. La imperativa ley del silencio sobre quienes fuimos, es hoy, a las nuevas generaciones, un acicate que les impulsa a querernos conocer y a adoptar nuestros métodos de combate que sólo una coalición internacional del terror pudo anular en principio, pero no definitivamente, como se verá próximamente.

Cuando se habla de la autogestión se habla de nuestra obra. Cuando se ocupan de colectividades, de liberación, de sociedad nueva, de ética popular, ahí estamos en incógnita, en disolventes de rebaños.

En toda acción de amigos y enemigos, vivimos nosotros. Los primeros poco a poco regresan a nuestros objetivos con nombres camuflados. Los centros de enseñanza estatal o religiosa son foco de agitación revolucionaria, pese a los esfuerzos desesperados que los gobiernos oponen para enrayar la fuerza que se extiende por los centros docentes. Ni los técnicos y los sabios escapan a la influencia revolucionaria.

En todo ello nuestra acción está presente. Nosotros somos imitados merced a nuestra experiencia de vida comunal y colectiva. La luz se hace, y el proceso de la Revolución española va ganando adeptos que demagogos de la revolución tratan de confundir, sentando principios de falsas filosofías revolucionarias, para mantener la desunión, el equívoco, el principio de dictadura, la violencia de Estado.

Nuestros mártires no han sido inútiles. Su acción precursora impone una conducta ética, y nuevamente el sacrificio se aclara inmortal.

Afirma que el pensamiento y la acción son absolutamente inseparables. Al unisono, la libertad avanza segura precedida por sus héroes populares o incógnitos, todos ellos tesoro de la historia de la humanidad.

En su marcha progresiva la revolución no sólo ha penetrado en las escuelas donde el estudiante se siente ofendido cuando descubre el falseamiento de los hechos históricos y la impostura de las cátedras obtenidas por obediencia

política. Y lo mismo que la revolución francesa terminó con el poder de origen divino, los estudiantes han terminado con el avasallamiento de la enseñanza, exigiendo que la verdad sea analizada y conocida.

La revolución ha penetrado asimismo en los palacios de justicia; los intocables magistrados representantes de la justicia oficial, son señalados en sus complicidades con el Poder, por el dedo de la acusación popular.

Nos dirigimos ahora a los que se han cansado por la aspereza de una lucha que se prolonga a través de los años. Que se aparten de nosotros si honradamente creen que otros caminos son mejores o menos fatigosos. Ello debe hacerse sin rencor y sin pretender que su desaliento cunda entre los que creemos en la solidez de nuestra lucha. Esta honestidad tendría la virtud de seguir respetándonos al mismo tiempo que permitiría descubrir a otros que no son honrados y que se infiltran en todos los movimientos sociales para poner en peligro la estabilidad confederal para servir a sus amos.

Referente al Opus Dei, Liarte cree que este movimiento reaccionario compuesto de banqueros, militares, religiosos y tecnócratas y algunos ganchistas de fortunas, es una organización para crear situaciones personales. Habla de luchas internas para la sucesión de Franco, ente que en realidad sólo gobierna en las emisiones prefabricadas de la televisión. El Opus Dei está en esto y en la complicidad capitalista para la salvación del régimen de 1939.

Quiere asimismo librarse, el opusdeísmo, de su responsabilidad en el crimen nacional que fue la sublevación de los militares españoles. Tampoco quiere la parte que le corresponde en la catastrófica ruina de la economía española. Nosotros, en ese duelo de las mutuas acusaciones, somos jueces natos aptos para enjuiciar a unos y a otros.

El maquiavelismo español no puede confundirnos. Nosotros seguiremos luchando contra él, con Franco o sin Franco. El fascismo no deja de ser fascismo aunque se disfrace de mil colores.

La C.N.T. no pactará con nadie que represente una mínima traición ni aún a título «provisional». Cálmense los «royanistas», los «asoistas», y todas las formaciones — deformaciones — salidas de mentes interesadas para retener

en estupidez a los incautos. Nuestro combate sigue siendo el mismo. Nuestra lucha contra la brutalidad gubernamental y la avaricia patronal, sigue considerada factor de la razón de ser de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio. Y nosotros la continuaremos aceptando los avatares que la lucha impone.

Ramón hace un llamamiento a la juventud. Juventud es continuidad; pero juventud luminosa, con fe en los ideales de redención. Llena de amor y de luz. Nosotros sabemos la necesidad de esa juventud creadora de gestas maravillosas para el futuro. Por esa razón somos exigentes en la pureza de objetivos para no tener que sopor-tar, mañana, la presencia del dedo acusador de la historia, marcándonos como uno más de los movimientos desviacionistas vendidos en el mercado de la política.

Nosotros queremos la autogestión, sin patronos, base del sindicalismo revolucionario. Propugnamos por el federalismo como base de una Confederación de pueblos, conducente al Comunismo Libertario.

Los errores son rectificables cuando no sirven para perennizar luchas estériles; cuando no son así, no son errores, sino un procedimiento de lucha que el enemigo emplea para batirnos en nuestro propio terreno. Contra eso nosotros reaccionamos diciendo rotundamente: ¡No a toda dejación mas o menos disimulada!

Se refiere al Primero de Mayo, y dice, que él espera que un nuevo Primero de Mayo vendrá a rectificar las injusticias del mundo presente como recompensa a los mártires caídos en Chicago y en otras partes del mundo. Un día vendrá que todas las negruras pasadas y presentes serán simples pesadillas, pudiendo al fin los hombres gozar el fruto de su lucha y de su trabajo. Un día vendrá que la humanidad conocerá el placer de saber amar sin fricciones ni ambiciones secretas, y en ese día nosotros, los anarquistas estaremos presentes, como lo estamos hoy y como lo estuvimos ayer y siempre.

..

Acto seguido el compañero Fortea cierra el acto alentando a los presentes a continuar en la lucha y en la meditación que nos permitan reconocer el valor de los actos por los que vivimos y morimos, fieles a nuestras ideas. — C.

DESDE LA PUERTA DEL SOL

Apostillas al aire

ESPaña es un caramelo. No, digo mal. España es un «camelo». En España no se vive, se végeta. Se crece y engorda como los cerdos. Si José Ma Bartrina dijo que no existía la libertad de nacer, que arrojaban a uno a la calle a la fuerza como si fuese un deshaucciado, diremos que en España tampoco existe la libertad de vivir. En España todo se hace a la fuerza. Todos los movimientos de los españoles son cronometrados. El «Fuero» de los españoles lo lleva Franco por montera con permiso del papa...moscas.

La sindicación es forzosa, el robo de cuotas libre. En el mismo momento que entra uno a trabajar, ¡zas! ya está sindicado, sin ser sindicalista. Por eso se dice por ahí que el sindicalismo vertical español es una birria sin continente ni contenido: vacío por dentro. En una palabra: un formidable «camelo».

El señor del... Ramal, don Enrique y García, por más señas ministro delegado nacional de Sindicatos, dijo, inquieto, furibundo y un poquitín nervioso: «No queremos Sindicatos mudos; — la primera vez que oigo tamaña barbaridad, pues no sabía que las paredes hablaban — en todas las épocas no hemos preguntado a nadie de dónde venía, pero nos interesa muchísimo conocer a dónde va».

El pobre hombre, hizo tal esfuerzo que, estuvo en un tris... que rompiera el ramal.

**

El Tribunal Supremo condenó a la Duquesa de Medina-Sidonia, a un mes y un día de arresto mayor y cinco mil pesetas de multa por la publicación de su novela «La Huelga», que se ha impreso en Francia, Norteamérica y Rusia. ¡Viva la democracia española! Si decimos viva la democracia española, el grito no es en balde, queremos demostrar con ello la patenticidad de la libertad que nos concede «El Fuero» de callarnos.

Pero hay buenas gentes que interpretan mal «El Fuero», hablan y les procesan, como le ha pasado al catedrático señor Jiménez de Parga, por haber hecho unas declaraciones a destiempo sin permiso expreso del profesor Muñoz Alonso, hombre sabio, insigne e idóneo, que le hubiera guiado por el camino evolutivo, hacia el surco de la mansedumbre y obediencia, y ahora no se vería con la vergüenza del proceso. Porque como bien dice el «sabio» profesor: «irse por la libre interpretación opina-

tiva, es trocarse en anárquico faista».

El señor Muñoz es grande y magnánimo. La naturaleza le ha dotado de un don de superinteligencia: por eso es consejero, guía y niñera. Es un buen pescador, aunque no tanto que Simón. La caña que lleva para pescar es del Opus Dei, con eso está dicho todo.

A los renegados de la Ceneté, los ha propuesto para la pronta canonización. Si no ha sido en este 1º de mayo, lo más tardar será al otro.

**

En 2.412 millones de pesetas ha descendido el valor del activo de los Fondos de Inversión españoles durante los días 15 de marzo a 15 de abril, al pasar de 41.425 millones de pesetas a 39.013 millones. Eso no lo dice la televisión con sus estadísticas amañadas.

**

Don Licinio Liciniano, ministro de los que no trabajan, fue a platicar a Holanda con sus primos que trabajan; pero no se pasó por Suiza a platicar con sus primos segundos que trabajan duro y en malas condiciones, por cuyos motivos se declararon en huelga, contraviniendo sin hacer mucho caso a la Ley Orgánica del Estado español que la prohíbe. ¿Qué hace usted, don Licinio Liciniano que no mete baza? Despierte, hombre, no duerma.

**

El papa desaprobó la escisión de los jesuitas españoles, no por nada, sino por aquello de... margaritas a puercos, no.

**

Los trapecistas del Circo español, hacen piruetas en la barra fija. La ley de Educación Nacional, buena para la doma de asnos,

con un millón doscientas mil enmiendas, sigue deshinchada. Esperan a un embadurnador de paredes, para que le haga cuatro pegotes y la arregle un poco, porque tal como está ahora, ni tiene vista ni se deja ver.

Los estudiantes protestan y patalean; pero entra la fuerza armada en la Universidad y los saca a empujones. En el área española, no es cuestión de remilgos, el remilgo ha pasado a la historia.

Que Dios sea bueno y ampare a tirios y troyanos, o iremos todos al agua o al pesebre.

España es rica en paja y algarrobas, pienso apropiado para los desheredados de la fortuna, sin que de esto se entere don Licinio Liciniano, insigne emperador romano. El pobre ha cogido con ahinco y fe su cometido de ver como trabajan los demás, y está exhausto de tanto viajar; pero, — como él dice —, hay que apechugar con el cargo y cumplir como los buenos o renunciar al cargo, eso es lo justo.

FEDERICO BOLERA

Arrepentidos son los que quiere dios

EN 1905, que es cuando se perfila la Revolución Social en la Rusia zarista, cuando el Partido bolchevique no contaba nada en la lucha político-social, todo daba a entender que el porvenir de ese país desembocaría en una situación de tendencia libertaria, pues examinados los hechos y la propaganda de oposición al zarismo, aclaraban que el Poder capitalista, con todas sus contradicciones flagrantes, (en la actualidad no lo son menos) sus días estaban contados y la revolución no se haría esperar. ¡Heños aquí! Después de 1919, que se hizo célebre la frase de Lenin, «La religión es el opio de los pueblos», en muy corto intervalo el sedicente ateísmo de Lenin ha sido desmentido por sus seguidores partidarios del socialismo autoritario o comunismo de Estado, que en realidad con su «religión» de dictadura del proletariado han dejado en mantillas a su homólogo Hitler y a su tesis nacional-socialista.

Puede constatararse como de forma taimada el bolchevismo salta las normas. El máximo representante de la Rusia soviética, presidente Podgorni, transige con ese opio de los pueblos: la religión.

Los representantes del gobierno comunista checoslavaco restablecen sus relaciones con el Vaticano.

El gobierno de Polonia ha hecho otro tanto, y en el colmo de los

colmos se ha presentado una delegación del gobierno español de Franco a dicho país, y en conversaciones ambos gobiernos han encontrado la solución para aumentar, reciprocamente, las operaciones comerciales entre los dos países.

Hace poco tuvo lugar el XXIV Congreso del Partido Comunista ruso, y en la información que del mismo se nos da ni una leve frase se inserta donde la iglesia sea criticada, y paradoja de las paradojas, en lo fundamental los congresistas no se han atrevido a criticarla por estar creídos y poseídos de una razón absoluta que al igual que todas las religiones se creen en posesión de la verdad de hoy y de la futura, haciendo abstracción de la frase del cura Balmes que reza: «La verdad de hoy puede ser una falsedad mañana.»

No es de extrañar que el XXIV Congreso del P.C. ruso, en nombre de sus 2.500 y pico de delegados al mismo, por unanimidad haya aceptado lo hecho por los hombres representativos: «Los jefes nunca se equivocan». Al igual que el Papa, son «infalibles».

No quedó todo concluido con el Congreso del P.C. soviético. También la Yugoslavia, mediante su máximo representante de la Liga Comunista Yugoslava, presidente Tito, igual se ha postrado no hace muchas semanas ante el Papa «Paloma mensajera», que, olvi-

dando ir a pie como Jesús, viaja en aviones especiales y automóviles, presentándose ante la plebe en la forma más lujosa, el más descarado escarnio y la bofetada más fuerte que pueda asestarse a la humildad y honestidad de los pueblos no sobrados de recursos.

Justo VILLANUEVA

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	31 791 45
Aportación Carpintero	253 00
Beneficio bebidas	101 20
Valdenebro (hijo)	50 00
Sobrante salida Fontainebleau	45 00
Luquin	10 00
Compañera Pozo	10 00
Dionisio Olmos, Muides	25 00
C. Planas, Niza	3 75
Juan Coronel, Montauban	10 00
Manuel Viñes, Hyères	20 00
Vicente Orts, Lagny-le-Châlet	24 00
A. López, Roanne	10 00
Navarro, Lyon	10 00
Ripoll, Villabard (Dord.)	5 00
Campo, Vichy	10 00
Hernández, Dreux	10 00
Lacruz, Dreux	6 00
Suma y sigue	32 377 10

La cura del odio

(Continuación)

Toda la vasta y variada gama de amores que se ennoblecen y dan sentido a la vida pueden ser bastardeados por el egoísmo animal más o menos grosero, y aún por la crueldad, sino los purifica y razona una ética social, una pasión, un sentido de humanidad que ajusta y conexiona las partes en el gran todo de la vida individual y colectiva de la familia humana, persiguiendo el fin, el magno, el supremo fin de la felicidad universal. El hombre debe vivir armónicamente todos los amores de que han menester su cuerpo y su espíritu porque quiere ser feliz. Pero su felicidad no le halla solitario en sociedad, como el beduino en el desierto, sino que le persigue como elemento y consecuencia de la felicidad común. Por eso elabora en el espíritu y en las cosas para hacer que toda sinfonía de sus variantes amorosas acorden el himno de la felicidad social: por esto vertebra sus amores particulares con el inmenso principio moral de la felicidad humana. Su espíritu no cabe ya en el goce de los amores restringidos y en los ideales menguados. Ha descubierto un nuevo horizonte para la expansión de las fuerzas morales de su personalidad, y hacia él se encamina.

Si aplicamos el simil biológico al proceso de la diferenciación afectiva de los hombres, clarificaremos las expuestas concepciones. Verbigracia: en la naturaleza, toda función rebasada por otra superior, pasa a ser un medio que coopera a la evolutiva complejidad de la nueva base funcional. En todos los organismos animales los órganos que dejan de ser centros, se convierten en instrumentos que obedecen al nuevo centro. A su vez, la esfera amatoria de los hombres se amplía de este modo: El yo, el cónyuge, la familia, o la tribu, el pueblo, la patria, la raza, la humanidad. Este proceso diferencial y universalizador de las sensaciones afectivas no procede siempre por orden cronológico, pero sí constantemente relativo a un orden civilizador del cual es causa y efecto.

En la tribu y en el pueblo se desarrolla el respeto solidario por la comunidad inmediata.

El amor a la patria amplió el radio de la simpatía humana, extendiendo los derechos a vastas circunscripciones geográficas. Su efecto moral más importante es el haber constituido la primera síntesis de los amores particulares.

La familia pasó a ser una célula de la comunidad.

La simpatía fundada en la similitud física, idiosincrásica y geográfica de la raza, ensanchó considerablemente el área de los efectos y derechos. Las civilizaciones precolombianas, chinas, indias, egipcias, greco-romanas, etc., crearon el milagro de las primeras funciones y cristalizaciones de razas que motivaron las estupendas síntesis físicas, intelectuales y espirituales que sirven de fondo al progreso humano.

Y fue mediante los choques y los sufrimientos de este avance doloroso y caótico, ya rápido, ya lento; ya sincrónico, ya discordante; ora preciso, neto; ora confuso y hasta retrovertido, que, en la balumba universal de los hechos que actuaron al flujo y reflujo de la historia aparecieron en desigual orden en el tiempo, pero en el mismo grado de cultura moral, los hombres superiores que dilataron su esfera amatoria hasta comprender a la humanidad entera en el radio de sus afectos. Hijos del dolor y del amor, forjados a fuego por el choque de la civilización y la barbarie, vienen a proclamar la armonía funcional y espiritual en la vida, a dar coherencia a los medios y claridad al fin, al anhelo síntesis de las aspiraciones humanas; al deseo obsesionante todopoderoso, de establecer la era augural de una vida conforme a la moral, a una moral resultante de la felicidad universal.

Tal es el proceso de los hombres. En nuestro tiempo, el ideal de los seres debe ser el del último progreso de la vida afectiva. Fijar el fin de las acciones humanas en cualquiera de las esferas inferiores y relativas de esta escala de los amores, equivale a retroceder moralmente al pasado; significa retrotraer a un fin lo que ya no es más que un medio. Todos los amores relativos, particulares, no son otra cosa que medios a raíz de los cuales el hombre se cria y se educa individualmente para concurrir a conciencia en el gran fin absoluto, completo, ilimitado, de la solidaridad humana. Cada uno de los amores renacidos es algo más que un mero goce intrínseco y personal de una de las tantas experiencias que el hombre necesita vivir plenamente para conocer, potenciar y educar toda la gama de las pasiones humanas que laboran, en conjunto, con las condiciones materiales y los principios sociales y morales necesari-

rios al juego sinérgico y libre de la totalidad de relaciones de la humana familia.

La sociedad burguesa, carente de altas finalidades y hostil a la mancomunidad del género humano ha desarrollado una pléyade de artistas de todo género que se han dado a la exclusiva apología del amor sensual. Los preliminares y las vicisitudes del ayuntamiento humano son casi todo el motivo y el asunto de la literatura y del arte de los últimos siglos. Esta multitudinaria cháchara paganes-

por FOSCO FALASCHI

ca en torno a la caprichosa pasión de los sentidos ha logrado, si no cristalizar definitivamente en este aspecto del amor el fin de la existencia, exacerbar las funciones y las fantasías genésicas, levantando la ola de sensualismo que actualmente invade al mundo occidental, anquilosando así el impulso de la vibración amorosa de los hombres hacia las finalidades universales. Subvertido el fin, mezquino el asunto, el arte burgués no pudo siquiera igualar al arte pagano ni al arte religioso.

(Continuará.)

COMUNICADOS

RHONE-LOIRE ET ISERE-SAVOIE

Por la presente comunicamos a todas nuestras Federaciones Locales la celebración de una Jira de conjunto de nuestras dos Regionales para el domingo día 27 de junio en uno de los lagos del departamento del Isère.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

Esta F. Local comunica a todos sus afiliados que el sábado día 12 de junio y en el local social, a las 3 de la tarde tendrá lugar la asamblea general mensual a la cual quedan convocados.

FNIF, PARIS

La Federación Nacional de la Industria ferroviaria, convoca a todos los ferroviarios de París y limitrofes que forman parte de la misma, a la asamblea que se celebrará en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, el domingo día 13 de junio a las 10 en punto, para tratar del próximo pleno a celebrar en Toulouse el mes de julio.

RUEGO DE S. F.

El compañero Serafin Fernández ruega a todos sus correspondientes que la correspondencia le sea enviada a su nombre a: 33, rue des Vignoles, 75-Paris (20°).

REGIONAL A. R. y N.

A los compañeros de la CNT de Aragón, Rioja y Navarra, de la Local de París, se les convoca a reunión de información en el centro confederal, 33, rue des Vignoles, para darles a conocer los acuerdos del último pleno celebrado en Toulouse el día 11-4-1971.

Dada la gran importancia de los acuerdos tomados se ruega la asistencia de los compañeros a la reunión que tendrá lugar el día 13-6-71 a las 9 de la mañana.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el domingo día 20 de junio en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, para discutir un importante Orden del Día. Esta empezará a las 9 y media exactas. Se recomienda la puntual asistencia de todos los compañeros que integran la misma.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca a todos los afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo 13 de junio por la mañana en el lugar de costumbre.

«Tierra y Libertad» en París

Compañeros: Leer y propagar el órgano del anarquismo clásico que aparece en Méjico. Se halla en venta en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris (20°).

O pedirlo al corresponsal Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93-Drancy. CCP La Source 32.440.99.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 20-6-71 a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

PARADEROS

Se interesa saber el paradero del compañero Ciriaco Aragonés. Ha salido de Francia en 1951. Sus últimas señas son: Pericicaba, Calle del Gobernador de Toledo, Sao Paulo (Brasil). Escribir a su hermana Piedad Aragonés, Campagne Prim, Chemin de la STEF, Avignon (84) o a su marido Puyó Daniel, misma dirección.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 taces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

La puerta se cerró a voluntad del viento: Un ciclón, acción demoledora, se adueñó de la tranquilidad pública. Las calles estaban desiertas. Ni perro ni gato, pero ladraban los unos y maullaban los otros...

Silba el viento y empieza el concierto de puertas, ventanas y balcones. Se oyen gritos implorando protección. La noche no oye nada. Está sorda a todas las llamadas y se rie de todas las quejas y lamentaciones de los humanos.

De vez en cuando se escucha el llanto de un niño y el gritar de la madre que le amonesta.

Los elementos están furiosos y no conocen a nadie en su trabajo destructor...

Como soy un admirador de las tormentas o tempestades, he decidido contemplar este grandioso espectáculo, no desde la habitación en que estoy, sino desde la calle.

Aunque arrecia la lluvia y el viento furiosamente azota, no me acobardo y me lanzo fuera de casa arrostrándolo todo. He cogido el paraguas viejo y roto, pero no tanto que no pueda evitarme circunstancialmente la mojadura, y comenzo a andar dificultosamente a causa del agua que cae en tromba, pareciendo las calles ríos caudalosos.

No soy el úlcero que circula. Delante de mí, y a paso acelerado, va una pareja. Por la ligereza que pone al caminar, ninguno de los dos debe de ser maduro en edad. No llevan paraguas y se ven en la necesidad de guarecerse en un portal que está abierto. Yo sigo adelante, y disfruto viendo los efectos producidos por los meteoros en rebeldía. Aquí cae un tiesto con claveles y se hace trozos. Allá un maceta de rosas, que no se rompe tanto, porque es de hierro. Allá una ventana forma un ruido formidable al caer a tierra, impulsada por la fuerza del viento. Más allá un andamio de una casa en construcción también se viene abajo. Sillas y mesas de un café son arrastradas por la corriente inesperada de las aguas que en su afán de fastidiar al vecindario, arramblan con lo que encuentran.

¡Buena está la noche! ¡Buena, buena! Nunca había visto noche como ésta, y de verdad que estoy en mi medio. Me considero el más feliz de los mortales, recreándome a placer con estas consecuencias atmosféricas. Nunca de dichoso como en estos momentos de extraordinaria zozobra. De miedo o pavor a la muerte, según el instinto de conservación de cada cual.

A unos cincuenta metros de mí, un árbol arrancado de cuajo. ¿Cuántos años de pie? Por la cor-

NOCTURNO

pulencia del mismo, más de cien. Al caer origina también ruido ensordecedor. Es una caricia del amigo viento.

Las calles quedan completamente a oscuras. Los cables eléctricos se han roto por varias partes. La avería debe de ser importante. Fulguran los relámpagos a intermitencias cortas. Lluvia de rayos en profusión seguidos de truenos horripilantes siembran el pánico por doquier. Estalla fulminantemente un incendio a causa de las centellas: Chispas eléctricas en viajes cruzados y fulgidos que comen la luz a los ojos, son los protagonistas de esta diversión gratuita, de este espectáculo sublime que resplandece fantásticamente una parte considerable de la ciudad. El viento hace lo demás.

Guiado por un deseo irresistible de admirar grandeza tanta, y sin notar los efectos del agua que va penetrándose hasta tocarme la carne del cuerpo, puesto que el paraguas un remolino del ciclón me lo arrancó de la mano a una velocidad de lo menos ciento cincuenta kilómetros a la hora, ignorando que habrá sido de él, me voy acercando al lugar de la catástrofe.

La noche se va calmando. El viento ha cesado. No llueve...

Amaina el temporal, la tempestad se calma, pero el incendio está en su mayor incremento.

Las calles siguen siendo ríos, pero yo no me detengo. Quiero llegar a donde salen tantas llamas y humo tanto. Me irrita no poder ir más aprisa, aunque voy a pasos acelerados, me parece que voy muy despacio.

Son cerca de las doce de la noche. Las gentes salen de los cines y están asombradas — por lo que oigo decir — de los destrozos habidos durante el tiempo que ha estado viendo la proyección de las cintas. No se figuraban hubiese sido tan grande el cataclismo. Caminan con precaución a pesar del alumbrado público, que reparada la avería volvió a funcionar.

Ya estoy casi donde me propongo llegar. Pocos metros me quedan por recorrer, pero ya no hay tempestad. Los arroyos de las calles vuelven a la normalidad. Las estrellas tornan a mirarnos y el siniestro ardiente continúa con su obra destructiva.

No dejan aproximarse. Han aislado el fuego. Lo han localizado. Se oye el crepitar de las vigas de madera y otros cuerpos de que consta la construcción, casi reducida a cenizas.

Regreso. La luna ilumina con

sus pálidos destellos a la tierra. La ciudad da la impresión de haber sido teatro de una espantosa batalla moderna. La devastación es epopéyica.

Por el camino pienso en otros desastres, en otras hecatombes más atroces que las que ejecuta la naturaleza. Pienso en las bombas atómicas, en las hidrógenas, en la aviación... Pienso en todo lo que inventa y descubre el hombre para asesinar a la humanidad. Pienso en lo que será la próxima carnicería belicista...

Intento abrir la puerta de la casa en donde estoy domiciliado, y nuevos relámpagos me descubren con sus respectivos truenos. Vuelve la tempestad. Antes de dar media vuelta a la llave que he introducido en la cerradura, me detengo, e indeciso no se si irme a descansar o no...

Es la una de la madrugada. Hago accionar a la llave. Se abre la puerta, entro al mismo tiempo que un haz de zigzagueante luz se proyecta en la casa de enfrente.

Antes de acostarme me asomo por la ventana que acostumbro a tener abierta en el curso de la noche, y admiro unos instantes el paisaje nocturno.

Nuevamente comienza la lluvia, esta vez sin viento. ¿Durará mucho?...

Me acuesto y dejo correr la fantasía.

MINGO

COMO Grecia, Turquía tiene gobierno militar-reaccionario. Sus inclinaciones: claramente fascistas.

Contra el régimen turco actual se han levantado algunas partidas izquierdistas, sosteniendo con la autoridad escasas escaramuzas. Y algún secuestro para obtener libertades. Los militares prepararon aviosos los gatillos de sus fusiles.

En estas ocurrió el secuestro del cónsul de Israel en Estambul, inexplicablemente asesinado por los secuestradores. Seguidos de cerca, dos éstos se encerraron en una casa en la cual mantuvieron en rehén una niña de 14 años para garantizar sus vidas. Sometidos a cerco, fueron asaltados y uno de los secuestradores muerto; el otro, herido y detenido. La niña resultó indemne, afortunadamente.

Decimos afortunadamente porque no creemos en la virtud de este inhumano método de lucha: apresar a un inocente para protegerse la vida los aprehensores y en último caso, sacrificar fríamente al rehén... en nombre de una bella causa.

No, no es camino. El luchador

Atención a Turquía

izquierdista debe ser noble ante todo para probar la nobleza de su causa. Martínez Anido y Arlegui emplearon ese sistema de los «otages», que a capricho asesinaban a la salida de la Cárcel Modelo donde los tenían retenidos. Ante el drama inmenso que sobre ellos se abatía, los anarquistas de la Confederación no se dejaron integrar a la corriente salvaje y canalla de los dos generales aludidos. Bien hubo, en el colmo del desespero, compañero que propuso asesinar a niños de ricos, pero esa horrible sugerencia no tuvo eco. Pero sí se pegó duro y a la cabeza. Cayeron el inspector Espejo, policía malvado; el cardenal Soldevila, el presidente Dato...

Es comentario, éste, que la tragedia de Estambul nos sugiere. La ejecución estúpida del cónsul judío da argumento (falaz, desde luego) a los militaristas para una persecución general seguida de crímenes, a la que la policía y militares del país se dedican contra

los ciudadanos que no piensan en reaccionario. Tres estudiantes ilibres fueron muertos como perros en el sur de Turquía. En Adiyaman, cerca de Siria, los gubernamentales han diezmado a un grupo de fugitivos ocasionándose muertos, heridos y prisioneros, siempre — éstos — maltratados. En los montes de Elbistan fuerzas militares partieron a la caza de unos treinta estudiantes «barbudos y anarquistas», con la consigna de «ni heridos ni prisioneros». Impera, en Turquía, un salvajismo desatado que el torpe sacrificio de un cónsul no justifica. No obstante, ese error de unos izquierdistas al fascismo turco le va como anillo al dedo porque les permite desfogar sus bajos instintos, y también por lo que la causa del pueblo se aleja del corazón... precisamente de las masas populares.

¡Atención a Turquía!

ATAKA MIAUTIKON

Mientras la ciencia avanza el humanismo retrocede

ES patente que el hombre sigue siendo lobo del hombre. A dentelladas acaba con la felicidad de sus semejantes, al extremo de haber perdido la sensibilidad. Es notorio que en el famoso consejo de guerra de Burgos hubo denuncia de torturas escalofriantes aplicadas sobre cuerpos humanos por bipedos, uniformados, de nuestra especie. Obran en mi poder los nombres de treinta y ocho obreros y estudiantes, algunos de ellos en edad de 16, 17 y 18 años, que fueron sádicamente martirizados en Madrid y en centros autoritarios. Causa angustia considerar que haya personas capaces de causar extremo dolor físico a semejantes por serles enemigos políticos. La Santa Inquisición ha dejado herederos en España, y por lo visto la gente reaccionaria de Iglesia no renuncia a un dominio temporal que tanto beneficio le rindió, y sigue rindiendo, en abuso de la fuerza que para ella representa la grey armada. El infierno que los curas prometen a los trabajadores el Estado español lo anticipa y eterniza en la tierra.

Olimpicamente existe una ley internacional de los Derechos del Hombre, pero para el caso español ese derecho humano no rige. La reacción española, puede proceder sin escrúpulos contra su pueblo, segura de que la civilización en general no la llamará a capitular. La tremenda vergüenza de la guerra civil queda inédita para un gran acto de justicia. ¿Hasta cuándo?

Las sociedades protectoras de animales y plantas tiene más eficacia que la Liga de los Derechos del Hombre. Mientras éste sufre en su dignidad y en su físico, los seres irracionales gozan de una atención a veces exagerada. Se multa a los maltratantes de perros y a los que pisotean plantas. Para los hombres humildes no hay garantía posible tanto nacional como internacionalmente en lo que se refiere a España. En las celdas carcelarias al preso se le hace convivir con toda suerte de insectos asquerosos, entre humedades, en aire viciado y con la luz racionada. En el siglo de la astronáutica esa barbarie no se concibe; y sin embargo, existe.

¿Qué, si no una revolución ultrancista, podrá acabar con el infrahumanismo de los poderosos?

Las amnistías, los indultos, sólo sirven para paliar desmanes, y en suma, para justificar los mismos.

Amnistía e indulto suponen perdón, y el perdón lo conceden los verdugos, los delincuentes, únicos patibularios. Benedicto XXIII y Pablo VI insistieron en que ningún hombre tiene derecho a disponer de la existencia de otro hombre, palabras bonitas, sin efecto inmediato ni mediato, que suenan a música celestial, a pasatiempo, a humorada. Todos los vivientes estamos en sociedad, pero los obreros, en baja categoría; por consiguiente hemos de aguantar todos los vilipendios, todas las exacciones de los de superior categoría. De lo contrario se nos aplica, en esta civilización hispana, la ley de la selva, que por algo los «distinguidos» poseen garfios (armas) y nosotros cuerpo para ser despedazado.

Y sin embargo los obreros somos la parte más interesante de la sociedad, y se ha visto que nuestra fuerza reunificada y bien dirigida da resultados maravillosos. Nadie más que nosotros está indicado para terminar con el

estado de cosas presente; nadie puede refutar nuestro derecho a la vida plena. Incluso la bomba atómica no tendría realización sin la mano del obrero; y por muy fuerte que sea la deflagración de ese infernal ingenio, nunca lo será tanto como la explosión aunada de la ira de los parias modernos. La actual sociedad es caduca e inservible y querer eternizarla con remedos y sutilezas no alcanza a ocultar la visión gigantesca de una sociedad nueva, libre y justa, con las clases desvanecidas para un «todos lo mismo», en deberes y derechos, en productores y consumidores, única manera de escribir la justicia social sin letra capciosa o muerta.

Se dice: «Fuenteovejuna, todos a una». Pero en beneficio de la colectividad entera, no de los pillos solamente. Al reedificar, el revolucionario ha de tener sumo cuidado en no emplear materiales viejos. ¡Ojo al Estado en todas sus formas!

S. MUR

LA OSADIA DE DESTRUIR

CUANDO de bocas de jóvenes oigo salir palabras fuertes me quedo reflexiva. En 1903 se bregó mucho, se pulverizó bastante, pero la construcción en sentido revolucionario no tuvo efecto. Fue una revolución a medias, como la de la ocupación de las fábricas en Italia antes de concurrir el fascismo.

En la práctica la juventud actual no comprende la verdadera reconstrucción social. Lo arcaico, lo corrompido, lo desigual es imprescindible que sea destruido pero una moral revolucionaria, inteligente y realizadora, conviene más que el vidrio roto y el coche chamuscado.

Lo ideal sería poder reedificar en plena paz de los hombres, en libre acuerdo, y claro, dados los intereses sociales contrapuestos y las ambiciones de Poder de pretendidos revolucionarios, la disensión es inevitable y, en consecuencia, el forcejeo también. Nosotros, los españoles pasamos la prueba, y por energía de lucha y espíritu de iniciativa conseguimos un ensayo de igualdad social no visto en otros países. Bien está la sabiduría, el ruidosear, el dialectar y otras zarandajas de importancia intelectualista. Pero mejor practicar ideas y dar el callo en la

labor. El proletariado, que en mitines doctos se le deja en la cola, en la masa, en el regimiento «paisanal» para utilizarlo, es una fuerza de primer plano cuando, como ocurrió en la Confederación Nacional del Trabajo se transforma en fuerza consciente arrolladora. Libertad, libertades por encima de las presidencias, de los liderismos, de las dialécticas, o discusiones interminables y estériles.

Quizá visto el ambiente grupista que priva, nuestra realidad experimentada parezca un anacronismo, o un futuro que la juventud de ahora comprende poco. Lejana ésta o lejanos nosotros. Pero algunos de esos (imberbes antaño, cabelludos ahora) son capaces de perder la vida para evitar un atropello autoritario. Y bien, la miseria de este país no es la de España, pues allí no arrojan pan a la basura, señal de que va más escaso. Con el libro solo y sin comprender la escasez material del obrero es difícil que la juventud universitaria o de aventura nos comprenda del todo, dando pie al escepticismo.

¿Podremos coincidir en día cercano? Juventud, en ti confiamos porque en ti creemos. Pero que la gramática, leal o parda, no te haga creer que nosotros no sabemos lo tuyo, puesto que tu ignoras lo vivido nuestro. ¡Y que fue grande, amigos, muy grande! RUI

DISCOS

Hemos visto desfilar el Centenario de la Commune: en la calle, en la Tele, en la Prensa. Mucha verdad y otra tanta hipocresía mezcladas, pero no confundibles.

El primer lugar ha aparecido claro, clarísimo, que republicanos y monárquicos de Versalles, confabulados, fueron dirigidos y perrechados por el Estado Mayor de Bismarck, que tenía humillada la Francia como en 1940 la tuvo igual el bismarkito Herr Hitler. En nuestra época Pétain, con todo su deshonra, no resultó tan repugnante como Thiers, los tres Jules y el general vencido en Sedan: Mac Mahon. «Hay que exterminar a lobos, lobas y lobeznos», Thiers dijo. Y los thieristas lo hicieron, con las armas del Reich.

En diarios y revistas se ha dicho de todo un poco, bueno y malo. La Tele ha dado alguna buena emisión, pero sacando las cabezotas de Marx y Engels, a quienes nada se les perdió en la Commune. (Sabido es que Karl el Inmenso no participó jamás en ninguna revuelta). Los comunistas se atribuyeron «dictatorialmente» una Commune que los desconoce; los maoístas, o achinados, hicieron lo propio por lo de «confusión viene de Confucio», en tanto los trotskistas gritaron «Commune, commune!» en absoluto olvido de la aniquilación de la Comuna de Kronstadt atribuida a su León amado.

Como bueno, la Exposición comunalista realizada por unos artistas ácratas que ha sido — y sigue siendo — una maravilla de contenido y arte. Ella recorre un itinerario francés extenso y cuando recale de nuevo en París nos ocuparemos por segunda vez de ella.

Cosa que ni minimamente han hecho los panegiristas banales (a miles) de la Commune, por miedo a que se les escape que la aportación anarquista al Centenario ha sido la más cabal, estética y emotiva de cuantas han hecho llover tinta y reflejos.

Es verdad que la hipocresía siempre contiene un algo que la motiva.

DISCOBOLO

Ha llegado la hora de comprender, que no hay ninguna diferencia entre el asesinato oficial y el asesinato individual. El asesinato es siempre asesinato. Tomar parte en la guerra no es nada honroso, sino una vergüenza. No hay ninguna guerra justa.

Lloyd George

La jira del 23 de mayo

La Jira a Fontainebleau del domingo 23 de mayo fue concurrida a pesar del tiempo lluvioso primero, y húmido después.

Salimos de París, de las puertas de nuestro centro confederal en autocar repleto, al que se añadieron compañeros y compañeras recogidos en Ivry. Sesenta y tres almas dispuestas a soportar todos los inconvenientes, visto el cielo nuboso y amenazante.

A Jordi en particular, no le apuraron los ánimos, iniciando la alegría en el «car» con aires de tenor apto para atraer jarros de agua y algún tomate para venganza del «público».

Al llegar nos dirigimos al lugar indicado para la Jira, donde acusar nuestra presencia si alguien nos hubiese adelantado a pesar del mal tiempo. No nos engañamos; allí estaban esperando compañeros de Fontainebleau, París y Combs-la-Ville, que con sus coches nos habían avanzado. Al instante cambio de impresiones y decisión rápida.

Nos vamos a la población; quien quiera visitará el castillo o hará compras, y entretanto veremos si el cielo se despeja. Así procedimos y todos a la hora indicada ganamos el vehículo con el ánimo de que ya rayos de sol habían aparecido. En el lugar de la Jira encontramos a más compañeros con sus familias: de Melun, Combs-la-Ville, París, unos venidos en tren, otros en automóvil.

Si, el bosque de Fontainebleau contiene suelo arenoso lo que permitió instalarnos. No pudimos evitar cierta humedad que a través de las horas de estancia llegó a mellar un tanto el entusiasmo ya algo avanzada la tarde. Debemos reconocer, los más observadores del entusiasmo, que nuestros excursionistas se apearon del autocar con el ferviente deseo de que no lloviese más durante la estancia en el bosque.

Cada uno, y en grupos, pronto nos acomodamos a los diferentes gustos: juegos de pelota, un verdadero torneo de ajedrez, y los más de pie cambiando impresiones en pequeños corros primero, para terminar en uno solo donde un compañero inició un debate exponiendo lo que a su juicio comprendía como indispensable para el porvenir deseado por todos los pueblos, la continuidad de la anarquía como pensamiento, y el anarcosindicalismo como base de acción. Sin colectividades bien organizadas, muy difícil les será a los pueblos librarse de las tiranías que le oprimen. Animado fue

el debate; una docena de compañeros intervinieron para aportar no solamente pruebas convincentes de la verdad aludida, si que también soluciones con la presencia militante donde quiera que nos encontremos.

Evidentemente debemos reconocer que no existen inconvenientes para nuestra militancia; ama a las ideas y siempre dispuesta a servir las. Un ejemplo más que señalamos a quienes, compañeros o no, quedan en sus casas desfallecidos por falta de ánimos.

Y para terminar esta pequeña reseña, hemos de regreso a París y perdidos ya en los nuevos e inmensos «couloirs» del Metro Nation. Será curioso relatar lo que nuestro amigo y compañero Cobos le dijo a su compañera: «Estoy más que contento hoy de que asimismo tú lo estés».

Pedraforca

Servicio de Librería

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, ilustraciones de interés	12 00
«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeaante Pike	11 00
«La revolución sexual», Wilhelm Reich	21 00
«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan	12 00
«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18 60
«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tents	15 00
«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo	24 00
«Grado elemental (poemas) Angel González	4 00
«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray	20 00
Idem, idem en francés	9 90
«La confesión» (L'Aveu), Arthur London	20 00
«La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafía. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante	48 00
«Los anarquistas», James Joll	18 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, París (20) C.C.P., París 13 507 56

NECROLOGICAS

Recibida de Aix-en-Provence (9 de mayo de 1971):

Estimado compañero: Acostumbrados como estamos ya a soportar sinsabores y malas noticias, te comunico sin más preámbulo que hemos perdido otro viejo luchador. El jueves día 6, o sea hace tres días, dimos sepultura a Juan Ferri (Juan de Orán), aunque su verdadero nombre era Juan Seguí.

Aunque alcanzaba ya la edad de 84 años, creo, gozaba de una gran salud. Hace apenas 15 días ayudaba al albañil que le estaba restaurando la casa, a derrumbar los viejos muros y tabiques con una agilidad increíble. Pero súbitamente sufrió un ataque que le dejó paralizados el brazo y la pierna izquierdas. Sus familiares lo llevaron al hospital por indicación del médico. Me avisaron y le hice compañía la tarde del 1º de Mayo y la del domingo día 2. Moralmente se encontraba fuerte, había leído el artículo de Viadiu «Salvador Seguí y sus amistades» y me hizo su comentario normalmente; recordamos aquellos años de euforia en Barcelona, etc. Quedé en volver a verlo entre semana después de mi trabajo, pero un segundo ataque cerebral le apagó definitivamente la madrugada del miércoles día 5.

Tal como él lo había dicho y que su hija ha cumplido fielmente, el entierro se llevó a efecto, sin ninguna ceremonia ni discurso, ni coronas, ni flores.

Si tú, como colaborador que era de «C. S.», te parece comunicar su pérdida, puedes hacerlo.

Yo no hago nada en nombre de la Local, puesto que no pertenecía a la Organización, dada su ya conocida posición individualista. un tanto especial, agregé yo.

Si para tus archivos necesitas algún dato que yo pueda servirte pedir a su familiar, me lo indicas. — Manuel Rodríguez.

..

JOSE COSTA PADERN

Otra vez la F.N.I.F. está de luto. Fue el día 26 de marzo, después de haber sufrido una parálisis de medio cuerpo durante ocho años que este compañero falleció en la clínica Deltey, de Carcassonne. Su familia y amigos lo atendieron siempre con cariño. El entierro fue muy concurrido de franceses y españoles.

Llegados de España y de Pirineos Orientales varias familiares, se puede asegurar que todas las

familias del pueblo de origen estaban representadas. El entierro fue civil. El ataúd estaba cubierto con la bandera de la C.N.T. Tanto su compañera como su hijo hicieron honor al ser que tanto querían. De la Federación Local de Carcassonne asistió una delegación. Un compañero de la F. Local de Montreal pronunció unas palabras en francés en nombre de la familia, agradeciendo a todas las personas que se habían añadido al duelo acompañando a su última morada al amigo que durante toda la vida bregó haciendo honor a la familia, a la libertad, y al trabajo.

José Costa nos ha dejado a la edad de 71 años. Nació en Villamaniscla, pueblo del Alto Ampurdán. Este compañero ha sido, para muchos, un anónimo; para otros una voluntad y un corazón insuperable. Es cierto que ya sus padres eran semejantes al hijo. En esta familia se atendía a todos los perseguidos por la causa. Por algo estos dos buenos viejos se les metió a la cárcel de Figueras cuando entraron los fascistas.

Tanto en Villamaniscla como en Gariguella el comité pro-presos de la organización sabía que allí tenía una buena cabeza de puente. Por algo a dos compañeros de estos pueblos, a uno lo mataron y a otro lo hirieron a tiros en la montaña.

José Costa, entró como ferroviario en el año 1926, en la Aduana internacional de Port-Bou, luego trasladado a la estación MZA. Costa fijó su residencia en San Adrián del Besós. En 19 de julio empuñó las armas formando parte enseguida de las milicias ferroviarias. Cuando el 3 de mayo del 37, estuvo siempre en los lugares de responsabilidad.

Una vez en Francia entró sin dilaciones a la organización, cotizando hasta el último mes de su vida, incluso a la suscripción pro España. Una vez que se le mandó el apoyo que tenía acordado la F.N.F. su compañera contestó que estaba muy agradecida al constatar que no los olvidaban, pero que ellos preferían que lo mandaran a otros más necesitados.

La F. L. de Montreal (Aude)

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiere en el «C. S.» al precio de 1 franco.

El 6 de junio en el Centro Confederal de París

ENTRAMOS en la casa de las Vignoles por el pie derecho. Temprano aún, el ambiente ya se prometía animado. La Exposición de libros se ofrecía linda y generosa rodeada de hermosos gráficos de la Commune. Las mesas con volúmenes a la venta resplandecían novedades y valores: firmas famosas y otras que lo serán, prodigadas a todo evento. En un rincón vibrante, libros de nuestros teóricos en ejemplar único, dispuestos para un ojeo, solamente. «No vendibles», reza un cartel. Y por causa. Los hay — en español, o en francés, o en italiano — editados en 1880... Entre estos interesantes ejemplares tres almanaques de «Tierra y Libertad» correspondientes a los años 1914, 1915 y 1916, el primero redactado por Anselmo Lorenzo y los siguientes por Manuel Costa Iscar, el mismo que cincuenta años después colaboró en «Umbral» desde Buenos Aires bajo el nombre de Antonio Faciabén. ¡Váyase a saber como se llamaba!

Otra reliquia de época expuesta fue la colección (segunda época) de la revista «Ciencia Social», con los números hasta junio de 1896, justo los días en que estalló en Barcelona la represión por los sucesos de la calle Cambios Nuevos que dieron motivo a una gran raza de compañeros muchos de los cuales fueron torturados en Montjuich y cinco de ellos fusilados. En estos números aparecen las firmas anarquizantes de Miguel Unamuno y Pedro Corominas, que también fue a parar a los calabozos del «castillo maldito». En colaboración directa escriben en esas páginas mismas, Kropotkin, Mella, Agustín Hamón y otros. Más crédito literario: El ya incunable «Libro de Pedro» de Han Ryner, sacado en edición artística por Plaja en Méjico a la importancia de 100 ejemplares, prontamente agotados. Y un libro de Rodolfo Rocker, en inglés: «The Six» que su noble autor envió a un compañero nuestro como regalo. Y las brillantes estampas de la revolución y la guerra española firmadas «Sim»...

La Librería cerró caja con más de mil francos entrados, que para una fiesta menor ya es decir.

LA CONFERENCIA

Como anunciado, la desarrolló el compañero Amado Marcellán, joven de mucho estudio y con tino. No perora, como nosotros, más con los brazos que con la cabeza. Su estilo es producirse con conocimiento de causa.

Puntualizó la importancia de la expresión hablada para la raza nuestra. La evolución de la especie es impulsada por la perfección creciente de la facultad lingüística, esa que nos distingue, en el ancestro, de las razas inferiores. Cuando surge, incipiente, la fórmula «literaria», se inventa un noble artificio, puesto que nuestros antecesores abandonan la expresión primera de los signos y simbolismos, hasta alcanzar, en un larguísimo proceso, la meta altamente civilizadora de la imprenta. Pero he aquí que la lectura es privativa de los poderosos, que mantienen a los parias en situación ignara. Cae el feudalismo y aparece la clase burguesa, ya a eso de la Edad Media, la cual no deja de ser, dentro de su revolucionarismo de época, un feudalismo ilustrado. La manufactura mecaniza la producción en general, engendrando la clase hoy dicha proletaria. En el siglo XVI España se había abocado a la conquista de América, pero sus concurrentes Holanda e Inglaterra conquistaron el oro, dejando a España en el estado de miseria en que se hallaba antes del descubrimiento del Nuevo Continente. Con los reyes católicos y los Austrias España debía mantenerse en constante atraso hasta la situación decrepita de ahora. En Europa la Revolución Francesa instituyó el razonamiento político, pero dejando a los hijos del trabajo en obligación de preparar su propia revolución, la social, que se produciría en 1871 mediante la Commune, al dabanazo que despertó la conciencia obrera internacional al punto de que la revolución social moderna es immanente. La hemos visto mal traducida en los países llamados comunistas, y la vimos en toda su pureza en España, merced a la disposición libertaria de los trabajadores conseguida con lecturas de millones de folletos y libros anarquistas editados a partir de fines del siglo XIX por las editoriales La Protesta, La Revista Blanca, Tierra y Libertad, Sainpere de Valencia, Granada y Maucci de Barcelona, Vértice, El Porvenir del Obrero, Sánchez Rosa, La Escuela Moderna, Estudios, y otras. Actualmente en el mundo la prensa considerada revolucionaria es inferior en cuantía a la burguesa a la diferencia aproximada de 100.000 contra 8 millones, lo que explica, con la Radio y la Teleaburguesadas, la continuidad de la sociedad estatal.

La conferencia del muchacho

Amado fue prolija y documentada, y al convite del presidente Peralta — que no descuidó exaltar la importancia del libro ácrata — respondieron con diferentes cuestiones los compañeros Ferrer, Soledad Estorach, Isgleas y Palau, consiguiéndose establecer un criterio unánime.

Tras lo cual la concurrencia se fue a comer para reincidir en su presencia para el espectáculo de la tarde.

EL MISMO

Resultó altamente corazonador debido a la gran concurrencia a la calidad artística, y por los resultados moral y económico conseguidos.

Inauguró la sesión el compañero ROLDAN con el donaire peculiar que le permite ejercitar, si quiere, una variedad de géneros bien sazonados. Este diablo de Las Corts consigue hacerlo todo, incluso equivocarse para salir, del equivoco, más airoso que nunca.

Irrumpió en candilejas el compañero TENAS para comunicar al público su fervor artístico ilimitado, puesto que tanto da en charro mejicano como en cantor de «charme» e igual en tonadillas y joterismos. Su actuación, realmente vibrante, fue premiada con calurosos aplausos por el respetable.

Carlos MENDIA, tenor fuerte y seguro, cumplió el heroísmo de cantar varias piezas de su agradable repertorio acompañado del valor de sí mismo, queriendo decir, yo, que lo hizo sin piano, a falta del cual nuestro gran Carlos se superó hasta impresionar cabalmente a los oyentes. Otro día piano lo habremos, amigo Carlos.

Seguidamente Jacques DUMOU-LIN imitó a varios personajes de la escena y de la política francesa, y a punto estoy de decir que mejor sale su copia que lo directo de los personajes reflejados. El muchacho obtuvo grandes palmas.

Lo sucedió el trepidante terceto LOS GARCIA, dos guitarreros y una cantora que se apoderaron de la sala obligándola incluso a cantar o a repetir estribillos. Su tren de trabajo es endemoniado, siendo verdad que dejan la sala cargada de electricidad... artística. Bravo por los tres, encabezados por ella, verdadera estrella entre dos fieles satélites.

Ponemos a los compañeros GALAN y BARBAS en las tablas para asombrarnos, para convencer que unos constantes asambleístas de la CNT también son capaces de expresarse cantando, recitando o

rasgueando. Por la capacidad guitarrera y fraternal de Barbas, es mejor, amigo Galán, que te acompañe éste que la G. C.

Un jovencito recitó dos poesías suyas dedicadas a los vascos de Burgos y a Granado y Delgado Plácemes. Y cerró el acto TENAS con un precioso y cálido ramillete de cuatro jotas.

En el entreacto se sortearon un collar, un racimo y un espejo, todo en cristal puro, obsequio del compañero Bassons, de St-Pois (Hérault) para contribuir a la suscripción pro local de la CNT en París. El sorteo produjo como unos 435 francos fuertes, o 43.500, para darles más importancia.

Y, habiendo llenado en la sala y gente en la salita y otra tomando el fresco en el patio, en la segunda pieza nombrada se efectuó el sorteo de la TOMBOLA DEL LIBRO, cuyo resultado a continuación damos:

TOMBOLA DEL LIBRO

Números premiados en el sorteo efectuado durante la fiesta el día 6 de junio de 1971:

Primer premio: 2297

2° 6335	3° 6847
4° 4221	5° 6096
6° 6362	7° 4119
8° 3904	9° 2064
10° 1806	11° 5174
12° 1505	13° 9511
14° 7703	15° 3154
16° 0128	17° 5999
18° 0197	19° 9745
20° 9513	21° 5397
22° 9574	23° 7047
24° 6407	25° 0559
26° 9550	27° 7046
28° 7407	29° 4759
30° 7935	31° 3159
32° 5479	33° 7910
34° 9995	35° 8210
36° 4513	37° 3077
38° 1159	39° 5051
40° 4715	41° 6081
42° 4602	43° 4093
44° 9114	45° 2636
46° 6906	47° 1224
48° 7486	49° 5336

50° 7922.

EDUARDO ZAMACOIS

Según nos comunica nuestro amigo Luis di Filippo desde Buenos Aires, nuestro colaborador y gran novelista Eduardo Zamacois se halla en una clínica en sumo estado de gravedad. Eduardo está en la edad de 98 años y es ambición de sus amigos de allá dedicarle un homenaje cuando el ilustre hombre de letras alcance un siglo de existencia.

Ojalá consigan realizar su propósito. — «C. S.»

REGION TOULOUSAINNE

Le conflit Marion et Fiorio

(Suite de la page I)

également une lettre d'intimidation et de paternalisme à la fois, à chaque ouvrier, avec la mention « Monsieur et Madame... », pour que cette dernière fasse pression sur son mari; dans cette lettre il était dit : « En raison de la conjoncture économique actuelle et de la concurrence, il n'est pas possible d'aller au-delà de ces propositions, sans s'exposer à de sérieuses difficultés préjudiciables à tous. »

Il y a eu également des lettres de brimades reçues par certains ouvriers, où il y est détaillé la mauvaise exécution du travail effectué depuis plus de deux mois; il faut donc en conclure qu'un rapport détaillé a été fait à la

Direction par les « chiens de garde » ou chefs d'ateliers.

La grève continue en attendant des propositions plus conformes aux réalités. L'Entreprise Fiorio fait également la grève illimitée pour une véritable mensualisation, pour la mutuelle pharmaceutique avec participation de 50 pour 100 de la part patronale.

Au cours de l'assemblée générale du Syndicat unifié du Bâtiment CNT, de Toulouse, qui s'est tenue le dimanche 23 mai 1971, les camarades présents ayant débattu du conflit et de la grève illimitée chez Marion et Fiorio, ont décidé de faire une collecte pour venir en aide aux camarades les plus nécessiteux. Au cours de l'assemblée la collecte a rapporté 285,00 F.

Nous remercions tous les camarades pour qui la solidarité n'est pas un vain mot.

Un syndiqué du SUB, CNT
Toulouse

N.B. — La grève vient de se terminer sur l'obtention de quelques miettes : le journal publiera nos conclusions et les leçons que nous tirons de cette action, très prochainement.

COMMUNIQUES

Appel aux libertaires de l'Ouest

Le Groupe d'Etudes Sociales de Brest reconstitué, constatant la diversité des groupements nationaux se réclamant du Mouvement anarchiste et se heurtant parfois à l'agrement, pense que pour lui redonner sa puissance d'antan et l'amplifier, il faut éviter le spectacle désolant de polémiques dont le résultat ne peut être que négatif.

Or, la situation sociale nous autorise en nous basant sur des grèves (Batignoles - Nantes, Renault-le-Mans), etc., sur l'activité pacifiste des jeunes (objection de

conscience, manifestation de résistances lors du défilé du 8 mai à Brest) d'avoir la conviction qu'avec une propagande déterminée au sein d'un comité de coordination groupant toutes les tendances libertaires, tout en laissant à chacun sa liberté d'appréciation, voir notre influence s'affermir ce contrat recevrait toutes suggestions sur l'action et les transmettrait aux groupes ou individualités, de préférence par la presse amie.

A défaut du plan national, qu'au moins sur le régional, la cohésion libertaire ait lieu, ses résultats seront notoirement positifs. Que chacun s'imprègne de cette proposition.

Ecrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29N Brest, qui transmettra au secrétariat les avis qui lui seront envoyés.

PERPIGNAN

La Libre Pensée communique

La Libre Pensée de Perpignan apporte à la connaissance des adhérents, sympathisants et lecteurs de la Galotte, du département, que la Fédération Régionale Languedoc - Roussillon, organise une rencontre champêtre à Tuchan (Aude) le dimanche 27 juin 1971.

Les camarades de tout âge et sexe désireux d'assister à la sortie régionale, sont priés de se faire inscrire pour organiser le mieux possible le transport collectif.

Pour l'inscription adressez-vous au local de la CNT, 46, rue de Quinze Degrés, Perpignan.

REPONSE A L'ARTICLE...

(Suite de la page IV.)

Tu me permettras, d'autre part, d'avoir été choqué de ta considération (abime les cheveux). Ne crois-tu pas que si des femmes et hommes se faisaient arracher doigts et mains ce serait plus ennuyeux.

Je ne vois que deux solutions à ton problème : ou tu te fais couper les cheveux, parce que tu aimes ton métier, ou tu renonces à ce boulot, parce que tu aimes davantage ta chevelure romantique.

DARBOIS

Anselmo Lorenzo et Karl Marx

(Suite de la page II)

titude que les aspirations populaires se développeront, prendront racine et consistance et que confirmées par la science et sanctionnées par la Révolution écarteront tous les obstacles, même ceux représentés par les saints prestigieux.

Peu de véritables travailleurs étaient présents dans cette Conférence. La majorité étaient des bourgeois (citoyens de la classe moyenne) et c'est eux qui avaient la direction dans cette réunion qui n'était pas autre chose qu'un prolongement du Conseil Général une confirmation de ses plans, une parodie de parlementarisme politique, et dans tout cela, je ne pouvais rien voir de grand, rien de libérateur, rien en harmonie avec le langage employé pour la propagande.

Je peux affirmer que toute la substance de cette Conférence se réduisit à assurer la suprématie d'un homme présent, Karl Marx, contre un autre homme absent, Michel Bakounine.

Si dans les séances on respectait un semblant de régularité, dans les commissions restreintes, la haine se donnait libre cours, et c'est ainsi qu'ayant assisté une nuit dans la propre maison de Marx à une de ces réunions en vue de prendre une décision sur l'affaire de l'Alliance, j'ai vu le grand descendre du podium où l'avait placé mon admiration et mon respect, jusqu'au niveau le plus

vulgaire. J'ai pu voir aussi avec consternation quelques uns de ses fidèles s'abaisser plus encore, comme de vils courtisans devant leur seigneur et maître.

J'ai eu l'honneur de présenter à cette Conférence le « Mémoire sur l'Organisation » adopté par la Conférence de Valencia. Ce fut le seul travail à caractère ouvrier. Devant les délégués de nations aussi industrialisées que l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique, habitués, surtout la première aux luttes de revendication économique, cet engrenage de Sociétés, de Fédérations de toutes les professions, avec ses commissions de correspondance et de propagande, ses statistiques, ses congrès, ses caisses de résistance et toute cette vie intellectuelle et d'action, visant non seulement à faire la Révolution Sociale, mais aussi à réorganiser rapidement le fonctionnement de la nouvelle société, fit sensation. Mais malgré cela, le Conseil Général et la majorité des délégués ne donnèrent aucune importance à mon rapport. Pour eux il n'était pas question de soutenir une force révolutionnaire et de la doter d'une organisation, mais de mettre cette grande réunion d'hommes et de volontés au service d'un chef politique.

Dans mes sentiments, je me trouvais seul. Peut-être, par un réflexe d'orgueil, je me considérais l'unique véritable internationaliste.

Mon intervention exprima ma

peine et mon mécontentement, mais ils m'écoutèrent sans beaucoup d'intérêt. Voici comment, ils résumèrent l'apport de ma délégation :

« La Conférence, remercie fraternellement les membres de la Fédération Espagnole pour son travail sur l'organisation, qui prouve une fois de plus, leur abnégation pour l'œuvre commune. »

Je suis retourné en Espagne convaincu que la réalisation de l'idéal social s'était éloigné et que beaucoup de ses pseudo-prônateurs, étaient en fait, ses ennemis.

Arrivé à Madrid, je rendis compte au Conseil Fédéral de ma mission, et de mes pénibles impressions. »

Ce face à face du maître à penser de toutes les tendances socialistes, étatistes et autoritaires et du plus éminent des libertaires espagnols, peut être mis en annexe, au dossier significatif des discordances idéologiques et éthiques, qui séparèrent définitivement Marx, de Proudhon et Bakounine.

Il n'y a qu'à étudier soigneusement ces désaccords fondamentaux, et analyser l'œuvre théorique dans ses différents contextes d'application, pour se convaincre, que marxisme et anarchisme sont deux antithèses.

On ne fusionne pas l'eau et le feu. On ne peut donc, fusionner l'Autorité et la Liberté.

Pierre REOLE

PAS SERIEUX S'ABSTENIR

B.D.I.C

Pour Creach — voir « Comprendre l'Espagne » — (« Le Monde » des 4 au 7 mai y compris), l'Espagne vaincue de la guerre civile « est ensevelie (?) dans un irrémédiable complexe d'infériorité, dans la terreur devant les vengeances dans la rancœur face aux injustices des vainqueurs ».

Creach, qui passe pourtant pour être un homme avisé, fait courir sa plume plus légèrement encore que sa pensée. Car il sait sans doute, que les vaincus ne pouvaient s'attendre de la part de leurs vainqueurs, à d'autre justice que celle qu'ils ont pratiquée, faite de violences que tout le monde et même Creach, connaît. En réalité, conçu dans la haine, le fascisme ne peut faire autrement. Attendre de lui un peu de justice aurait signifié s'attendre à un peu de compréhension et de bonté, ce qui n'est pas du tout possible pour des gens qui ne les connaissent pas.

Les plus grandes injustices qu'ont subies les vaincus viennent des démocraties, si l'on tient compte que leurs promesses n'ont pas abouti, ne remplissant pas le contrat acquis vis-à-vis de l'Espagne républicaine.

« Si le général Franco — dit Creach — est demeuré si aisément au pouvoir depuis plus de 30 années, contre l'attente de tant d'augures, ce n'est pas seulement parce qu'il a éliminé ou neutralisé ses adversaires, c'est parce qu'il a répondu d'une façon pratique au besoin qu'avaient les Espagnols d'une dignité réelle. N'a-t-il pas créé une économie inexistante avant lui; fait reconnaître son Etat par les plus puissants de ce monde, attiré des millions de touristes, les mettant à même de témoigner du renouveau de l'Espagne ? »

D'après Creach, Franco est le prototype de l'Espagnol digne. Il se trompe du tout au tout, et la moindre objection logique ferait tomber en pièces son raisonnement. Il le sait bien d'ailleurs. Et point n'est besoin de discuter sur cela puisque la « dignité » de Franco est connue dans tout le monde.

Par ailleurs, Franco n'a point du tout créé une nouvelle économie. Nous savons tous que ce sont les Espagnols travaillant à l'étranger, chassés par la misère franquiste, qui ont renfloué l'économie du pays.

Se faire « reconnaître par les plus grands » ne veut pas dire que Franco soit grand lui-même, mais

que les autres se sont rabaisés en se mettant à son niveau.

Le tourisme en Espagne, c'est le péché mignon des salariés « démocratiques », dont la plupart ignorent les beautés de leur propre pays. Ils vont en Espagne parce qu'avec les moyens qu'ils devraient investir pour 15 jours chez eux, ils peuvent en passer 30 chez le voisin, en singeant « le sale gros bourgeois de la boîte ».

Et en Espagne, quoi qu'il en dise monsieur Creach, on ne peut pas bavarder à l'aise, publiquement, pas plus qu'à Prague ou qu'à Varsovie, ce qui signifie que ces régimes se valent.

Le « sacrifice » de don Juan cédant son poste de roi à son fils est conditionné à des gros sous. Depuis toujours, après juillet 36, la famille royale espagnole vit aux frais de la princesse. Et pour que l'on augmente ses attributions, don Juan n'a pas hésité à jouer au chantage en mobilisant ses adeptes jusqu'à obtenir satisfaction.

Comme Creach connaît bien l'histoire, il se permet de la décrire à sa façon : « La mainmise (sur le pouvoir) triomphaliste et ostentatoire du catholicisme espagnol est la cause de l'anticléricalisme chronique du pays et des bains de sang que l'Eglise y a subis... ». On ne peut que sourire. Car ces bains de sang, qui n'existent que dans l'imagination de Creach, n'ont pas été subis par l'Eglise. Bien au contraire. Et il lui suffirait d'ouvrir le livre de l'histoire à la page qui relate comment, à Badajoz, dans la *plaza de Toros*, un certain jour de 1936, 2.000 ouvriers et militants de la gauche ont été massacrés et comment le sang « coulait en faisant un ruisseau », le tout béni par ces braves curés espagnols. Ne serait-ce pas, dans des cas de violences isolées des anticléricals, que ces derniers auraient copié sur les curés qui, les premiers, ont donné les exemples des bains de sang ?

Il y a chez Creach des contradictions. D'un côté le régime est bon. Jusqu'à subir la méchanceté des vaincus qui continuent — les vilains! — à s'y opposer. Puis, tout d'un coup, ça change. Déroulement de devises, Opus Dei, Matesa..., ce sont les vainqueurs! Mais peut-on croire qu'il ait été vaincu ce « sergent de l'armée républicaine espagnole, le premier à rentrer dans Paris, en 1945,

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

avec son bazooka » le jour de la libération ?

Voilà que chez les vaincus tout n'est pas pourri. Et sans doute cela a échappé à Creach, de faire révélation, puisque jamais, ni dans les films, ni à la télévision il n'a été dit que parmi les premiers hommes à libérer Paris, ils se trouvaient justement des « vaincus » républicains de la guerre civile espagnole. Pas plus qu'il n'a jamais été présenté à l'écran, les tanks portant des noms tels que Durruti, Ascaso, Madrid, etc., en lutte pour la liberté des démocraties, pleines de promesses et vides de faits.

La citation de Rodó empruntée à Talleyrand : « Les absents ont toujours tort », est facile pour les deux : Rodó et Creach. En réalité, les absents ne sont pas tous volontaires, bien sûr, forcés. De

quoi ont été traités les Français qui ont protesté contre Burgos? Comment sont traités, et fusillés, les Espagnols qui osent être présents ?

La manifestation « spontanée » en faveur de Franco, avec des régiments en civil, provoquent, sous la plume de Creach, le sourire du sage : pas même l'apostrophe du « vaincu ».

L'on pourrait beaucoup dire à Creach. Mais on sent qu'il n'est pas sérieux. Nul besoin donc de s'attarder. Disons qu'il laisse deviner une certaine sympathie pour ce régime qui ne laisse aucune ouverture à l'esprit de liberté humaine, sans lequel la vie collective est un marasme.

Fernando FERRER

Orléans, 18-5-71.

Réponse à l'article « LA CASQUETTE »

Souffre, mon camarade, que je n'adhère pas à ton amertume à propos de cette casquette dont tu nous parles. L'élastique, je le conçois amplement, torture tes oreilles. Tu sembles t'insurger contre la sécurité; or j'ai 64 ans, j'ai toujours combattu contre les insécurités relatives aux travailleurs dans l'industrie métallurgique, à laquelle j'appartiens. De plus, quoique O. S. presque toute ma vie, je connais ce que sont les tours, raboteuses, fraiseuses, presses, etc., ce qui fait que je me montre fort étonné de ton incartade enfantine. (Ceci est dit de camarade à camarade).

Comprend-moi bien, nul doute que tu ne sois aussi valable que moi. Je dirai que même tu l'es davantage, car tu as la jeunesse.

Cependant, mon camarade, les cheveux longs ne sont pas nouveaux. Tout au plus ils sont plus répandus; je te propose, si tu n'y a pas songé, de confectionner une lamelle de 2 cm. (Barette), que nous avions adoptée afin de fixer nos longs cheveux d'alors.

Mais revenons à ton abondante chevelure. Pourquoi pas comme les femmes qui ont des cheveux longs, ne pas recourir à un bonnet filet?

(Suite page III.)

INSTITUTEURS :

Quel gaspillage dans tous les Etats d'Europe par suite de la paix armée dont nous jouissons! Le bon sens populaire ne fera donc pas justice de ce débordement financier? Je ne dirai donc pas à leurs gouvernants : « Halte là, vous dépensez, mais nous payons; nous sommes fatigués de donner notre sang et notre argent pour satisfaire vos appétits de gloire; nous sommes las d'être le chien auquel vous jetez l'os dont vous sucez la viande. Est-ce pour améliorer notre misère que vous placez tant d'or dans les armoires? Et non. Sots que nous sommes, c'est pour nous faire

tuer. Il est vrai que cela simplifie la question de nous faire vivre. »

Madame Destrèche, institutrice à
La Chartre-sur-le-Loir.
(1^{er} juin 1889)

Combien d'instituteurs tiennent aujourd'hui ce langage à leurs élèves ?

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428



LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

17 JUN
1971
NUMERO 660
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE MOUVEMENT DE LIBERATION DE LA FEMME :



Pour l'action directe

AVANT-PROPOS

Au moment où toute la grande presse bourgeoise se déchaîne pour transformer le vrai visage d'un irréversible courant spontané d'auto-émancipation de la femme, nous avons estimé positif de contrebalancer les informations dénaturées ou mensongères ainsi que les diverses tentatives de récupération dont le mouvement de libération de la femme est présentement l'objet de la part des

journalistes « objectifs », au service de la « vérité » du capital.

Plutôt que de demander au M.L.F. un manifeste ou une déclaration de principes qui risquerait fort de s'axer sur l'autoritaire ou le statique, nous avons préféré ouvrir nos colonnes à un ensemble de témoignages émanant directement des militants.

La Commission intersyndicale de Rédaction

*A bas l'environnement casqué!
Vive les espaces verts!*

Le 18 mars, un groupe de militants du Mouvement de libération des femmes (MLF) occupe avec des jeunes enfants, les pelouses du Luxembourg à Paris. Des actions similaires se produisent dans de nombreux jardins publics, entre autres, dans le quinzième arrondissement l'exiguïté des jardins étant un facteur favorable pour mettre en exergue la finalité naturelle des espaces verts : jouer et vivre.

un rapport de force favorable, nous ont toujours suivi sans hésitation. Mais le fruit défendu était réservé à ces deux seuls jours de congé... En effet, le sifflet du gardien rappelait à l'ordre le petit contestataire les autres jours de la semaine. Après presque un mois de présence, nous ne sommes pas encore arrivées à ce que les mères toutes ensemble prennent elles-mêmes la responsabilité d'enfreindre un interdit (qu'elles réprouvent pourtant à l'unanimité).

Dès la fin avril tous les jeudis et les dimanches, quelques-uns d'entre nous envahissent ces lieux sacrés. Mères et enfants, sentant

Echec ou victoire?

Semi-échec, car d'un certain côté. (Suite page 11.)

ELEVES - INFIRMIERES EN GREVE

Les élèves infirmières se sont mises en grève illimitée d'elles-mêmes, sans dirigeants, sans mots d'ordre d'un quelconque comité central. Une fois de plus les intéressés prennent leurs affaires en main, créent un comité d'action et refusent toute main mise et toute récupération de leur mouvement.

Leurs conditions d'étude et de travail sont indiscutablement un des beaux exemples d'exploitation. Il n'y a aucun statut les concernant, elles sont en somme corvéables à merci.

Leur journée de huit heures se compose de quatre heures de cours théorique et quatre heures de stage dit pratique dans un hôpital. Ces quatre heures en réalité sont des heures de travail où l'élève fait un boulot d'aide soignante, voire d'infirmière, palliant ainsi le manque de personnel de l'assistance publique. Je parlais de statut tout à l'heure : n'ayant pas une position bien définie à mi-chemin entre l'étude et le travail, elles n'ont pas la possibilité de se syndiquer avec les travailleurs, et l'UNEF n'est pas non plus une solution — seulement quelques élèves sont dans ce syndicat. Mais je crois que le meilleur de tout, c'est que pour cela elles sont payées 69 F comme internes et 175 F comme externes. Et nos gouvernants parlent de formation professionnelle? En plus de tout cela, l'infirmière, une fois diplômée d'Etat, est tenue de signer un contrat de 5 ans avec l'Assistance publique ou de rembourser 22 000 F (nouveaux, bien sûr) à cette administration — inutile de dire qu'elles n'ont

pas de congés payés, d'ailleurs avec 175 F que pourraient-elles bien faire pendant un mois — et merveille des merveilles, au mois de mai, leur indemnité (car on ne peut parler de salaire dans ces conditions) s'est trouvée diminuée de 30 F, l'administration ayant un trou dans la caisse, selon une version l'ordinateur ayant fait une erreur selon une autre.

Elles en ont marre, elles se révoltent. Le jeudi 3 mai, le C.A. organise une manifestation suivie de meeting, et fait une demande d'entrevue avec la direction de l'A.P., avenue Victoria. Cette dernière refuse de recevoir les délégués du C.A., mais par contre, accepte de recevoir les militants de l'UNEF, nullement représentants du mouvement. Fidèle à leur ligne de conduite, les élèves refusent cette compromission et disent aux militants de l'UNEF d'aller voir ailleurs ce qui se passe.

Pour le moment les choses en sont là, elles sont décidées à se battre. Comme beaucoup elles en ont marré et elles exigent :

- le paiement des heures de stage,
- stages encadrés par de véritables auxiliaires pédagogiques
- une monitrice pour 5 élèves.
- l'abolition du contrat,
- pas de rattrapage des heures de grève.

Les décisions se prennent à la base. Seule la lutte directe peut payer.

Prenons exemple sur les élèves infirmières de l'AP.

Prenons nos affaires en main.

CNT 18°

MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES

(Suite de la page 1)

té ces mères de un, deux ou trois enfants, refusent de prendre une quelconque initiative qui puisse les engager contre l'ordre établi, et ce, comme nous l'avons déjà dit, malgré leur enthousiasme pour nos revendications.

Mais quel succès vis-à-vis des bambins pour qui les préceptes imposés par la société capitaliste sont subis mais non encore acceptés comme inéluctables. Leur révolte est très vite refoulée dans

l'abîme de l'inconscient mais que se passera-t-il si nous entretenons dès la maternelle une remise en cause d'une société perpétuellement répressive au service d'un profit déshumanisant tout dans l'homme, et ce dès la naissance, puisqu'à trois ans les enfants sont déjà privés du droit d'être heureux de vivre.

M. Marcellin, méfiez-vous : la maternelle prend le pouvoir...

Une militante du MLF

TRIBUNE LIBRE

Les « cérémonies » du centenaire de la Commune s'achèvent. Chacun a affirmé, preuves à l'appui, que l'expérience des communards justifiait ses théories propres. Ne parlons pas de différents stalinien et autres demosoc., ceux-là ne m'ont pas surpris. Mais les libertaires qu'ont-ils dit et fait? Allocution de Joyeux sur la Commune, meeting CNT-ORA, meeting de l'Alliance syndicaliste. Impression dominante : l'ennui. Pour la fête c'était raté. Au cas où on ne le saurait pas on nous a dit qu'il fallait détruire l'Etat, que le peuple n'est-ce pas?, pouvait se révolter, ajouter un geste de mai 1968 et le combat continue. Rendez-vous dans 50 ans. Bref, le centenaire de Napoléon, drapeaux noirs en plus.

Une belle commémoration en

NOTE DE LA REDACTION

Visiblement, par cette lettre que nous adresse ce camarade inconnu, par l'impétueuse révolte dont sont animés bon nombre de jeunes camarades mais aussi par l'irresponsabilité quasi générale et, paradoxalement, objectivement unanime sans qu'elles soit ni concertée ni voulue de nombre d'adhérents et sympathisants, les diverses commémorations de la Commune n'ont pas satisfait l'ensemble des milieux révolutionnaires ou dits révolutionnaires.

Doit-on pour cela, comme le fait ce camarade, qui par sa lettre se montre concerné, blâmer les camarades qui s'efforcèrent, avec les moyens dont ils disposaient, à rappeler que la Commune fut avant tout d'essence libertaire?

Fallait-il, au contraire, laisser aux marxistes de tout poil, l'entière application de leurs moyens, pour fausser les faits, alors que nous n'étions pas en mesure d'une quelconque application dans les faits d'une Commune type 1971 sans que mai 68 y soit pour quelque chose? Si les possibilités existaient à l'heure actuelle, elles auraient existé en 1968 et la nouvelle Commune de Paris aurait eu lieu à cette époque.

La vérité c'est qu'autour d'un noyau militants libertaires gravitent une foule de personnages (j'emploie ce terme, car comme pour les images d'Epinal les personnages y figurant ne sont pas responsables de ce qu'ils représentent et sont censés faire, mais le sont leurs créateurs) qui sont animés d'une fougue incomparable, brandissant les slogans idéalistes que quelques esprits de gran-

vérité. Seulement, voilà, camarades, dans ce genre-là les anciens combattants sont plus forts que nous. Ne marchons pas sur leurs plates bandes. Notre rôle à mon sens était de définir ce qu'est aujourd'hui pour nous la Commune, quels sont les thèmes à reprendre, ceux qui restent à inventer. Les anniversaires, les masses s'en foutent parce que ça ne change rien à leur vie. Tout le pouvoir aux conseils de quartiers, union libre, prise au tas, rotation des postes de travail, transports gratuits, etc. Voilà quels pourraient être les mots d'ordres de la Commune de 1971. Evident? pour nous, peut-être, pour les masses, zéro. Seuls les camarades de l'ex VLR ont fait ce travail. C'est dans ce sens qu'il faudra, à mon avis, prolonger notre action. Le débat est ouvert.

Salut libertaire.

E. M., Paris.

des valeurs avaient analysés avant de s'en servir comme fer de lance contre la bourgeoisie.

Nous ne citerons pas de noms espérant que ceux qui se sentent concernés les connaissent et pour ne pas faire (pour satisfaire d'autres) « du culte de la personnalité », persuadés que nous sommes que chacun, dominant sa révolte après l'avoir analysé a conçu de son propre esprit l'application ou la manière d'y parvenir de ces slogans. Persuadés, mais non convaincus, car ceux-ci ont coutume de ce nommer « la base » et considèrent que la poignée de militants organisés se prennent et agissent en décidant comme des dirigeants du mouvement libertaire, alors que le principal souci qui les anime est de multiplier les efforts pour que cesse l'irresponsabilité qui les entoure.

Peut-on parler de responsabilité lorsque après s'être accordés sur un slogan (exemple : gestion directe) l'avoir cité, proclamé à tous vents, « bombé » sur les murs (ce qui suppose de la part de ses « supporters » une analyse préalable ou à venir aussitôt la proclamation effectuée), ceux-ci, loin de s'organiser pour construire avec calme, patience et sans sectarisme la société autogérée qu'ils préconisent, s'efforcent de se disculper, en accusant ouvertement quelque fois, mais le plus souvent sournoisement ceux qui s'efforcent de construire l'organisation qui mènera à cette société tant espérée par tous, lorsque ce tintamarre n'aboutit sur rien de concret.

Le débat est ouvert en effet, mais il ne le sera pour l'individu que lorsqu'il aura dominé sa révolte et construira l'idéal révolutionnaire.

DE SACCO ET VANZETTI...

« Vous pouvez nous assassiner, vous ne pourrez tuer l'idée qui est en nous. Des hommes viendront qui continueront le combat. » — Vanzetti.

Plus de quarante ans après leur exécution, l'innocence de Sacco et de Vanzetti éclabousse la société.

Erreur judiciaire? Non

C'est le moyen de les juguler en opposant la répression la plus brutale au mécontentement populaire général.

C'est la transformation en bouc-émissaire d'un ou de plusieurs individus dont le « châtiment exemplaire » (défenestration, fusillade, strangulation, pendaison) vise à réfréner la montée des luttes ouvrières.

Evocation historique? Non

Plus que jamais, c'est la réalité quotidienne, partout dans le monde.

Milan, 1969

Ce n'est pas encore l'incendie du Reichstag, c'est le « massacre pour raison d'Etat », de la Piazza Fontana (14 morts, 108 blessés par l'explosion d'une bombe dans une banque « populaire»). La machine policière est mise en branle :

- Valpreda et de nombreux anarchistes sont emprisonnés,
- Pinelli, militant ouvrier anarchiste, est « suicidé » d'une fenêtre de la préfecture de police.

Ce complot fait suite à la chasse aux sorcières déclenchée contre les anarchistes, tactique habituelle du pouvoir en période d'intensification des luttes ouvrières (12 000 travailleurs sont actuellement poursuivis pour fait de grève)

Anarchistes arrêtés et soumis à des sévices et à des tortures physiques et psychologiques par les flics du bureau politique de la questure milanaise, spécialistes dans l'« art » du passage à tabac et autres pratiques; notamment les commissaires Calabresi et Mucelli, le brigadier Panessa, sous les ordres du préfet de police Guida, ancien directeur d'une

prison de détenus politiques sous le régime de Mussolini...

La remise en cause globale de la société s'étendant, les régimes capitalistes, dits « libéraux », tendent à une fascisation de plus en plus ouverte. Déjà, dans certains pays, les fascistes sont au pouvoir :

Grèce

« Les colonels établissent l'ordre ». Et la torture est devenue une pratique administrative courante...

... A PINELLI

Brésil-Argentine

Les militaires en place officialisent les assassinats (tableau de chasse de l'« Escadron de la mort », organisation armée secrète de la police brésilienne : 4 000 morts) : L'ordre justifie les moyens...

Espagne

Installé au pouvoir par les armées d'Hitler et de Mussolini, le fascisme à visage découvert poursuit depuis trente ans son « œuvre » :

- à Burgos, il torture et emprisonne des révolutionnaires basques.
- à Grenade, il tue des manifestants ouvriers.
- Phalange, Armée, Opus Dei, unis dans le Saint-Ordre.
- Ailleurs, les fascistes se préparent.

USA

Nixon n'hésite plus à appliquer directement dans son pays les méthodes de « gouvernement » que le capitalisme US suscite et soutient ailleurs (Haïti, Saint-Domingue) : répression intensive menée par les « pigs » contre les militants noirs et porto-ricains :

- Angela Davis, dont le seul crime est d'être Noire et sympathisante de Black-panthers.
- Bobby Seale, (Black-panther).

Meurtres de nombre d'entre eux. Arrestations massives des anti-

militaristes s'opposant à la guerre criminelle menée au Viet-nam et au Cambodge.

La Maison Blanche impose l'ordre du Pentagone.

France

- Flins, mai 68 : Gilles Tautin est retrouvé noyé...
- Fréjus, 22 septembre 70 : un jeune, Paul Revertegat, est abattu par un gendarme sur l'autoroute...
- Paris, 71 : Richard Deshayes est défiguré par une grenade offensive tirée à bout portant

ganisé par les Etats, l'ordre véritable libertaire et prolétarien, à travers une société socialiste, sans classe et sans Etat, basée sur la syndicalisation des moyens de production, de répartitions et de consommation par les travailleurs, ouvriers et paysans, libres et fédérés. C'est-à-dire un socialisme dans les faits ayant pour but la satisfaction des besoins de tous et de chacun, et se proposant la libération totale et réelle de l'homme par l'abolition de toutes les formes de l'esclavage humain, politique, économique, sexuel et culturel.

(exemple parmi tant d'autres)..

La sauvagerie policière est à l'ordre du jour. Ainsi, la bourgeoisie est prête à tout pour écraser le vaste mouvement de colère qui monte du peuple. SAC, CDR, Brigades spéciales, nervis fascistes : La meute attend l'ordre d'agir.

Prague, Gdansk, Léningrad

Cinquante ans après l'écrasement des travailleurs révolutionnaires anarchistes de Cronstadt et d'Ukraine (Makhnovtchina, après Berlin et Budapest, l'ordre règne aussi.

Le stalinisme quotidien a repris ses droits. Brejnev et sa clique de bureaucrates, par la vague d'antisémitisme qu'ils impulsent et qui va grandissant dans les pays de l'Est, se font paradoxalement les agents du sionisme des centaines de milliers de Juifs veulent gagner Israël), cette idéologie nationaliste petite-bourgeoise, instrument de répression de toute volonté révolutionnaire au Moyen-Orient (notamment palestinien..c.

Cet ordre-là, basé sur la contrainte et l'oppression, l'exploitation et l'aliénation, nous, travailleurs anarchistes, le récusons et le condamnons sans appel.

Par la radicalisation et l'extension de ses luttes, la classe ouvrière doit substituer au désordre socio-économique et politique, or-

« L'anarchie est la plus haute expression de l'ordre ». — *Elisée Reclus*.

CNT.-NICE

■ Les méthodes policières sont toujours les mêmes :

Sacco et Vanzetti furent arrêtés à la suite de l'agitation causée par la défenestration de l'anarchiste Salcedo du 6^{ème} étage de l'immeuble de la Police de Boston.

M A S P E R O

LES AUTEURS ET COLLABORATEURS DES ÉDITIONS MASPERO DÉCLARENT :

Depuis 1959, les Editions et la Librairie Maspero, organiquement liées dans une même lutte, jouent un rôle déterminant dans l'expression et la diffusion de l'expérience et de la recherche révolutionnaire en France.

En résistant aux pressions et aux chantages de l'Etat bourgeois, les Editions Maspero ont réussi à mettre à la disposition des militants de tous horizons, de tous pays, de toute affiliation, un irremplaçable instrument de travail et de connaissance.

Il faut donc aider Maspero à maintenir sa position exceptionnelle d'éditeur politique ouvert aux courants les plus divers, voire les plus divergents, sans sectarisme ni censure, ceci d'autant plus

que le but de l'entreprise n'est pas l'accumulation du profit mais sa subordination aux objectifs de la lutte idéologique.

Il s'agit de savoir si peut survivre en pleine société bourgeoise un instrument de lutte de classe aussi utile, au niveau national et international.

Conscients de l'enjeu, nos adversaires ont recours à une systématique entreprise de répression policière et de démolition économique. Inconsciemment ou non, les voleurs de livres, à petite ou grande échelle, participent à ce projet répressif.

C'est pourquoi nous nous déclarons solidaires des travailleurs des Editions et de la Librairie

Maspero dans la défense de leurs conditions de travail et de leur intégrité politique.

Nous sommes prêts à les aider par tous les moyens à notre disposition.

L. Althusser — M. Taos Amrouche — E. Balibar — C. Baudelot — Y. Benot — P. Bertrand — C. Bettelheim — F. Binard — C. Blanche-Benveniste — G. Bulli — G. Chaliand — J. Charrière — J. Chesnaux — E. Copfermann — R. Dangeville — J. Daubier — R. Debray — F. Deligny — M. Detric-Marty — M. Dommanget — A. Emmanuel — R. Estabiet — C. Estier — G. Fischer — P. Frank — E. Freinet — L. Gaspar —

R. Gentis — P. Godeau — M. Godelier — F. Gonzalez-Battle — M. Gutelman — G. Haupt — Groupe Hispano — M. Hussein — P. Jalée — Y. Lacoste — C. Lacoste-Dujardin — D. Langlois — A. Laroui — P. Lidsky — E. Lobel — M. Lowy — J. Maitron — K. Mavarakis — J. Mincez — S. Ndongo — H. Nizan — C. Olivier — J. P. Osier — F. Oury — M. Pêcheux — J. Y. Pouilloux — N. Poulantzas — L. Richard — J. Rouan — J. P. Rosparis — A. Roth — J. Simon — J. P. Talbo — E. Terray — P. Teruel Mania — J. Valier (et la Rédaction de Critiques de l'Economie Politique) — A. Vasquez — J. P. Vernant — P. Vidal-Naquet — H. Weber — D. Bensaïd.

COMMUNIQUE

L'ensemble des travailleurs des Librairies et des Editions Maspero vous informe que les Librairies et Editions Maspero refusent de disparaître. C'est pourtant ce qui risque de se produire à très brève échéance si aux attaques du pouvoir :

- interdiction (*Tricontinental*, *Le petit livre rouge des lycéens*)
- saisies (brochures diverses diffusées dans la librairie)
- amendes
- inculpations diverses (reconstitution de ligue dissoute-injures envers la police)
- intervention de diverses polices
- intimidation auprès de nos imprimeurs

Et de l'extrême-droite :

- cassage de vitres
- attaques dans la presse

Continuent de s'ajouter :

- celles de leurs alliés objectifs, les bonnes consciences révolutionnaires, qui se livrent au pillage systématique des librairies.

Ceux-là qui nous reprochent de « faire de l'argent sur le dos de la révolution » et d'être des commerçants capitalistes, n'ont rien

compris du caractère fondamentalement politique de notre entreprise. Nous ne vendons pas de la révolution pour faire de l'argent. Nous faisons et nous vendons des livres pour pouvoir aider au maximum ceux qui dans le monde entier font, eux, la révolution. Ignorant complètement les données réelles de ce système capitaliste qu'ils prétendent attaquer mais dont ils participent eux-mêmes lorsqu'ils vont revendre les livres qu'ils ont volés chez nous, ils ne voient pas que nous en sommes tributaires à tous les niveaux (imprimeries, éditeurs, fabrique de machines, marchands de papiers, etc...) et que pour ouvrir une brèche dans ce système, c'est d'une position de force à l'intérieur même que nous devons nous battre, et plus que les autres entreprises.

La nôtre, dont la forme nécessairement capitaliste n'est qu'un moyen, diffère radicalement des entreprises capitalistes classiques pour lesquelles le contenu, le produit fabriqué ou vendu, n'est que secondaire. Notre but est de permettre aux militants du monde entier de s'exprimer, de s'informer et de permettre ainsi les débats et les confrontations, il n'y a pas de profits : les bénéfices sont immédiatement utilisés pour éditer ou diffuser de nouvelles publications, pour mieux servir

ceux pour qui notre travail est utile.

Nous ne voulons pas abandonner le rôle important que nous jouons dans l'édition française et étrangère de livres politiques utiles et pas nécessairement rentables, nous voulons continuer à être un instrument de travail pour ceux qui ont besoin de nous.

Nous voulons que les librairies restent un lieu de rencontre de tous les courants révolutionnaires et que celui qui y pénètre puisse consulter et lire les ouvrages sans être aussitôt suspecté, et sans avoir à être témoin des affrontements permanents avec les voleurs. Nous savons que ces livres volés ne sont pas distribués gratuitement mais le plus souvent revendus par ceux-là même qui nous traitent de commerçants et qui non contents de voler nous injurient et même frappent. Ces vols désorganisent notre travail et nous empêchent d'informer efficacement les clients. A long terme ils risquent de nous priver de notre instrument de travail dont l'existence nous semble essentielle.

Comme nous avons tenu bon contre les attaques du pouvoir et de l'extrême-droite depuis la guerre d'Algérie, nous sommes fermement décidés à mettre un terme à ce pillage systématique. Si nous sommes obligés, et pour cause, de suspecter chacun, le désagrément sera le lot de tous. En conséquence, nous demandons aux clients des librairies de nous aider dans cette tâche qui vise à préserver et pour eux et pour nous, ce lieu ouvert à tout le monde. Nous demandons à chacun de ne pas nous en vouloir si nous sommes obligés de prendre un certain nombre de précautions qui ne sont agréables pour personne (ouverture des sacs, tamponnage des livres, etc...)

Nous demandons que cesse cette complicité de fait avec ceux qui visent un profit immédiat grâce aux vols, mettent en péril l'existence de toute l'entreprise.

L'ensemble des travailleurs des
Librairies et des Editions
F. MASPERO

La librairie des Ed. MASPERO a l'obligeance de vendre « LE COMBAT SYNDICALISTE ». C'est pourquoi nous acceptons volontiers ce communiqué dans nos colonnes.

Cependant, aux yeux de la CNT, MASPERO est une entreprise capitaliste privée qui ne saurait être assimilée au mouvement révolutionnaire.

Jornada confederal y criterio sobre la misma

CUANDO los compañeros que asistieron a la fiesta confederal del 6 de junio en París, rememoren la misma, no podrán evitar que una sonrisita de satisfacción se dibuje en sus rostros. La cosa fue bien, la empresa tuvo eclosión magnífica. Tratóse, sí, de exaltar el valor del libro, pero también de afirmar la perennidad del ideal libertario y de la organización multitudinaria, la CNT, que le da posibilidades realizadoras.

Con un público de compañeros que no bajaría ni excedería de seiscientas personas, se adquirieron libros por valor de mil francos fuertes, se contribuyó al débito de la casa con unos novecientos ídem, y aun se recogió para el fondo de prensa la suma de cuatrocientos francos también nuevos. Es contar, es obtener, es acreditar la generosidad, el desprendimiento de cenetistas y familias de tales, que en la Confederación y su finalidad libre tienen depositadas fe, ilusiones, y creencias en la superación de las conquistas revolucionarias españolas de 1936.

Ello indica haber solera en nuestros medios, y que el tiempo no agrisa, en nosotros, el entusiasmo; que en nuestro elemento no prosperan las decepciones y las deserciones no causan mella. Con un grupo de compañeros en fase del Rubicón; en presencia de grupos franceses de un «anarquismo» refractario a lo no francés; con la adversidad de todos los días y de todas las situaciones en barrera atravesada, nosotros «solos» podemos salir adelante porque somos templados, aguerridos y, sobre todo, convencidos. Pese al hielo del libertarismo galo, aunque no todo; pese a la indiferencia calculada de varios, y al «boicot» («mutualista» y «viñolista»); pese a todo y a todos, queda en nosotros agilidad y denuedo para salvar toda suerte de obstáculos y encontrarnos, los de siempre y los de ahora, al fin de la jornada triunfantes y satisfechos.

Por nuestro valor probado tenemos casa y la llenamos, es importante. Tenemos proyectos y los cumplimos: Gutenberg, Talia, Minerva, Fraternidad y Architectus lo saben. No somos mancos, no engendramos mollicie arrellenados en la butaca. Sabemos quitar-

nos el chaleco, laborar en mangas de camisa. Osamos contrarrestar sin exceso burdos ataques sin descuidar la obra maestra: la defensa del anarcosindicalismo, la divulgación de las ideas; y avanzar por lo del movimiento que se demuestra andando; somos gente convencida que, sin hacer, no alcanza motivo de vida.

En París y extensiones confiamos en nosotros («solos») porque los demás se recluyen en su patria unos, y en su anarquismo desguazado otros, ésos que tuvimos cerca. Pero nuestra soledad es quimérica, por estar próximos al Centro Confederal de las Vignoles el resto de compañeros del Exilio. ¿Por sellos, por carnets al día, por pragmática organizacionista? Mucho hay de ello, y algo además con lo que el mundillo hojalatado que nos impugna no cuenta, con contar mucho: el resultado final de la Fiesta del Libro ha sido la colocación de 3.000 volúmenes. ¿Quién dice otro tanto?, ¿quién nos alcanza en ello? «¡Valiente quien nos siga!»

Tómbola del libro del 6 de junio

Repetimos (1) la lista de los números premiados. Los compañeros favorecidos o no harán el favor de hacernos llegar carta con el número válido y todos los no premiados a fin de que los lotes que les correspondan puedan serles enviados. El primer premio ha correspondido al compañero Bernardo Peralta, de la F. Local de Thiais.

Recordamos: los poseedores de billetes no favorecidos recibirán un libro (no escogido) por cada cinco billetes adquiridos. Las FF. LL. no deben reclamar en bloque este beneficio, pues en el lugar puede haber compañeros que solamente se hayan quedado con boletos no llegando a cinco.

Queda en pie la exigencia de no dar validez a los billetes que no hayan sido abonados.

Ruego a los que reciban libros al margen de los 50 premios, que procuren abonarnos el importe del franqueo, pues se nos presenta el problema de tener que enviar más de 2.000 volúmenes, lo cual costará mucho dinero.

Advertimos: que por el carácter

(1) En la página 6.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 17 de Junio de 1971.

Papasseit, la poesía y la prosa política

Amigo director de «Destino» (1): He «visto» los Tres Paisajes sobre José Salvat Papasseit trazados por el joven y ya laureado escritor Agustín Pons. Y digo que mejor «verlos» que seguirlos en gracia a la respiración, y conste que no rechazo la libertad de estilizar referente a cada uno.

Digo así, siendo otra cosa lo que me interesa: la «reacratización» de Salvat Papasseit, la condición ultralibre del poeta que en los «Tres paisajes» le niega Emillo Eroles y piadosamente regatea Josep-Vicens Foix, con la aquiescencia — parece — del propio «paisajista».

En realidad Salvat Papasseit fue un insaciable de futurismo con humores, a veces, de José M. Bartrina, el que con «Algo» mucho

dijera. Salvat Papasseit, indómito a pesar de su declive fisiológico, resultó idealista sin límite aunque aplicado a toda página blanca ofrecida a su pluma. ¿No? Entonces, ¿qué parecido tenía el semanario socialdemócrata de Reus, «Justicia Social», *pedra picada* aplicable al edificio social-centrista de Pablo Iglesias, con el ruidoso diario (no revista) «Los Miserables» de los redactores nombrados en el tripaisaje, más Diego Ramón, luego actuante en el anarquista «Ram de la Fusta» de la calle San Pablo, y Mateo Santos, fallecido en cenetista en su exilio de Méjico. ¿No llegó también a anarquizar el «Angel» Samblancat, igual que F. Pintado murió adscrito a la CNT en Toulouse? ¿Dónde iban a para «los miserables» sino al idealismo sin fronteras, al futuro desatado? El propio Luis Capdevila, gustoso de colaborar en publicaciones confederales de Francia, no terminará sus provechosos días en libertario por no haber comprendido la barrada de Poble Nou, *mena de congrés permanent de l'anarquia*, «congreso» igualmente ignorado de Can López, del Lyon d'Or, dels Quatre Gats, del Lerrouxismo, del Catalanismo, del barcelonismo de café y copa, pero no del avisado Francisco Layret, el que en 1918 trató de acercarse al Sindicato Unico en aras a la formación de un Partit Obrer Català (P.O.C.), que por poca cosa los Seguí, Arín, Pestaña, Molins, Salvadoret, etc., no tuvieron en cuenta.

¿Qué pito o flauta sonó el mítico Salvat Papasseit en la «Justicia Social» de un extraño catalán — Recasens — pegado al bloque centralista denominado UGT? Solamente el del aprovechador de una columna libre. Por mucho que Foix, Eroles y Pons se esforzaran, no darían ni con media línea «justisocial» reusense en la que Salvat Papasseit abogara por la conquista del Estado y por la expansión de la base múltiple opuesta por los socialistas españoles.

(Pasa a la página 2)

(1) Estas observaciones no fueron publicadas en la revista nombrada.

especial de esta Tómbola, más se asemeja a un expendición que a un sorteo.

Dos folletos equivaldrán a un libro.

Es cuanto nos quedaba por decir.

MUERTOS EN EL BARRO

LISBOA. — Cuatro cadetes de la Academia de Infantería de Mafra, a 60 kilómetros de Lisboa, murieron ahogados durante la instrucción, que se efectuaba en terrenos pantanosos semejantes a los de Guinea.

Los cuatro ahogados constituían la vanguardia de un grupo de siete cadetes. El instructor iba en medio y los otros dos constituían la retaguardia. El cadete más delantero al entrar en una laguna notó que se enterraba y pidió auxilio al compañero que le seguía, que no consiguió libertarlo. Los dos siguientes también intentaron auxiliarles, y los cuatro se enterraron en el fondo. El instructor no se metió en el barro...

AQUI Y AHORA

Medir con la misma vara

por Juan Español

ESTAMOS en la era de las discriminaciones de todo tipo: raciales, políticas, sociales, económicas, clasistas, etc. En la base de todas ellas subyace, sin embargo, una motivación única: la tiranía y su adlátere insustituible: la fuerza. Un Estado tiránico y dictatorial justifica, per se, cualquier medida arbitraria. Esto es obvio. No obstante el hombre, que además de ser el único animal que ríe es también el único que confía y espera, mantiene una actitud expectante en el transcurso de cada hora, y mediatamente, en el transcurso de la evolución global de los acontecimientos, como si en un momento dado hubiera de ocurrir una discontinuidad, una falla en el sistema, que pusiera de manifiesto la inviabilidad del mismo, aflorando, finalmente, la señera trayectoria de los valores que conforman y tipifican esa nuda, libre y concreta realidad que es el ser humano. La textura del hombre es de tal naturaleza que admite una capacidad de sufrimiento casi inconcebible, pero asimismo no renuncia a la esperanza aun en las situaciones más desesperadas y dramáticas, estrictamente agónicas. En virtud de esto, decir de una vez que un Estado es tiránico, no implica agotar el tema, abandonando la necesidad de la repetición. La injusticia, antes que nada, es un dolor subjetivo, un ataque personal, y su permanencia indefinida no cabe en una mera denuncia general unívoca sin caer en el peligro del hábito o la abstracción.

Papasseit, la poesía y la prosa política

(Viene de la página 1.)

les a la acción directa del «sindicalismo catalán». Y conste que no me es antipática la figura de Recasens ni la de sus sostenedores Fabra Rivas, Reoyo, Camaposada, Escorza, Bueso, Lladó, Girbau, Perlasia, únicos socialistas pablo-iglesistas existentes en la época en Cataluña. Salvat Papasseit obedecía a su ego, se producía con noble independencia, y creyendo respetarlo en su derecho de preferencia los «murcianos» cenetistas enraizados en Cataluña a partir del antropoide, no vamos a meter carnet rojinegro en la faltriquera del poeta. Bien harían los demás haciendo otro tanto.

J. COLL DE GUSSEM

Si decimos que un pueblo o una sociedad son víctimas de la injusticia, estamos hablando de una realidad general concreta, pero a su vez, en esa frase los términos «pueblo» o «sociedad» constituyen instancias inaprensibles, vagas, casi abstractas, entrevistas con cierta lejanía. Ni al pueblo ni a la sociedad le duele nada. A quien le duele es a cada persona, a cada individuo, a esa instancia radical, intransferible, autodeterminante que, congregada en grandes masas, denominamos sociedad. La injusticia individual es como una llaga perennemente abierta y dolorosa, y su denuncia interrumpida no puede ni debe caer jamás en la reiteración, como tampoco puede imputarse de reiterativa la quejumbre constante de la víctima. La injusticia, pues, es preciso verla en cada ser doliente, en cualquier parte donde se instale y tantas veces como aparezca aun en un Estado que, de hecho, se afirma como injusto y tiránico desde sus primarios lineamientos. Pues si no fuera así, la labor de los testigos, de los informadores, de los denunciadores estaría demás, y se limitaría a decir una vez y para siempre: las cosas están así. Digo todo esto porque para muchos, quizá, mis comentarios pueden resultarles, si no cosa sabida, por lo menos cosa supuesta en un régimen como el franquista. Mi tarea, entre otras, es informar de lo que veo, de lo que indago; ser un testigo de la verdad y un debelador de la opresión. Y si no lo consigo, es imputable solamente a mi incapacidad o deficiencia.

Deseo, por consiguiente, hacer resaltar un hecho que, si no puede reputarse de insólito, preciso es reconocer que no sucede todos los días. El día 1º del pasado abril se agolpó en la Puerta del Sol madrileña alrededor de un millar de manifestantes con flamante camisa azul, aunque también había otros que lucían ciertos atuendos de tiempos ya periclitados y anacrónicos. Los manifestantes, congregados ante la Dirección General de Seguridad, interrumpieron el tráfico durante casi una hora, mientras vociferaban contra el gobierno, contra el punto VII de la Ley de Principios del Movimiento y algunas otras cosas más. Lo que ya es decididamente insólito es que, la fuerza pública (con suficientes medios «disuasivos», eso sí), permanecía expectante, con cierta complacencia, pero sin intervenir de un

modo u otro, hasta que los exaltados tuvieron a bien dispersarse por su cuenta. La manifestación era evidentemente política, delito criminal en el Estado franquista e incurso en el Código Penal, en la Ley de Orden Público y en la Ley de Peligrosidad Social. Llegados a este punto cabría preguntar si tal manifestación estaba autorizada o no lo estaba. Si lo primero, ¿por qué entonces nos dicen todos los días que la ley es igual para todos los españoles? Si lo segundo, ¿en virtud de qué sofisma legislativo se permite a unos lo que duramente se les niega a los demás? ¿Por qué una manifestación obrera, silenciosa y ordenada, en busca tan sólo de simples reivindicaciones salariales, se la dispersa a culatazos cuando no a tiros? ¿Por qué se permiten, en cambio, algaradas de tipo político a ciertos sectores integrados en el régimen, pero disconformes con algunos de sus planteamientos y en algún modo desplazados de él? ¿Por qué existe tanta manga ancha por parte del gobierno para definidas y concretas organizaciones ilegales, cuyas escuadras, como la llamada «Defensores de Cristo Rey», actúan salvajemente contra la integridad física de los que consideran sus oponentes o adversarios, similares a los Escuadrones de la Muerte en el Brasil?

En un Estado de Derecho, como es el español, al decir de sus voceros más conspicuos, cualquier manifestación, política o no, debiera ser permitida siempre que, como mandan los cánones franquistas, discurren dentro del orden y la no violencia. Ahora bien, lo que sucede en realidad es un desastre. Tanto las huelgas como las manifestaciones obreras, estrictamente de tipo económico ambas, son prohibidas y sujetas a inexorable represión porque «son debidas a los turbios manejos del comunismo internacional». El obrero, pues, no tiene opción; mejor dicho, si la tiene: ha de escoger entre morirse de hambre con un sueldo de hambre, o verse tachado de comunista si aspira a que sea mejorado, con el consiguiente despido, sin salario y otra vez con hambre, sin apelación. En cambio, el gobierno se hace el desentendido ante los triunfalismos políticos de los neofalangistas o resentidos, de los camisas nuevas o los camisas viejas, de los requetés, de los tradicionalistas, de la mafia vandálica de fanáticos religiosos, en

fin, de tanta y tanta momificación secular de convencionalismos, odios, ideas muertas, principios inhumanos y exaltaciones criminales. Todo lo que existe de más ilegítimo y espurio en la nación, en aras de un integrismo imposible, pretende asomar su innoble jeta por entre el entramado filisteo de las no menos espurias e ilegítimas instituciones franquistas. Es una especie de convulsión de gusanos en su propia gusanera, hostiles en cambio a todo intento de asepsia exterior que ponga fin a su existencia larvada de hinchazón y regodeo.

El franquismo, en resumen, no se asienta más que en palabras, no vive más que de ellas cuando intenta adoptar posturas liberales cara al exterior, pero manteniéndose como se mantiene durante treinta años sólo es a base de la fuerza de la imposición sobre las personas y las conciencias, del veto a cualquier exteriorización de descontento, de la erradicación total de la libertad y la justicia, de la ignorancia deliberada de las normas más elementales del derecho internacional. España es, en manos del franquismo, un Estado de Derecho de la Fuerza. Y siendo esto una verdad al alcance de todo el mundo, ¿cómo vamos a esperar los españoles ser todos medidos con la misma vara? Con la misma vara sólo pueden ser medidos los españoles del trabajo, los españoles del inframundo del trabajo, pero únicamente en el sentido de no poder moverse, de atenerse al salario mínimo, de no protestar y bajar la cerviz ante el yugo franquista, con flechas o sin ellas.

L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezó. Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS LIBROS Y LA VIDA

ES joven, animosa, de un natural jovial. Vive sola. Fuera de las horas de trabajo, hace su vida en una reducida habitación, situada en una de esas calles que cruzan acá y aculla, llenando como intrincada red la topografía de la ciudad inmensa. Habitación ordenada: cada cosa en su sitio, y un sitio para los libros. La muchacha lee bastante. Ama la buena literatura. El trabajo es monótono, las gentes suelen ser poco interesantes. Y gracias a los libros vive deliciosos ratos de evasión: En la imaginación se adentran paisajes variados, escenas emotivas, gentes de vivir atrabiliario, ideas nuevas, sugerencias atrayentes, bellas evocaciones... ¡Todo un mundo multiforme, con detalles atrayentes o repulsivos, que hacen sentir, que hacen pensar, que hacen olvidar! Un libro, luego otro... ¡La lectura llama a la lectura, y el tiempo pasa ingravido, fugaz!

El escritor y notable ensayista Fernando Vela decía que la civilización tiene su asiento sobre inconmensurables montones y montones de papel. Millares y millares de libros que hablan de todo, que lo definen todo, que dilatan nuestro horizonte mental y crean en nuestro ser una sensación de seguridad y el contento de satisfacer la curiosidad. Dicen que el apetito viene comiendo; así puede decirse que la afición a la lectura se desarrolla leyendo. Se lee para aprender, para captar conocimientos, para ampliar referencias, para estar al corriente de las materias de las cuales a veces se tiene una idea vaga. La lectura nos puede servir de placentera distracción, de agradable pasatiempo. ¡Cuántos y cuántos aforismos, pensamientos ingeniosos, se pueden citar ensalzando el valor de los libros! Y como corolario de las citas se podría destacar lo de: «Dime lo que lees y te diré quien eres».

Incluso haciendo una vida modesta, suele invertirse dinero en gustos de alcance limitado: el cigarrillo que poco a poco se va desvaneciendo en humo; la bebida que a veces, sin sed, se toma en el bar; el espectáculo, que en ocasiones nos deja la sensación de algo insulto. Y en el sentido económico, por poco más o menos de lo que se ha invertido en lo demás se adquiere un buen libro. Hay en

casi todas las poblaciones casas que se dedican al alquiler de libros a un precio irrisorio. Están las bibliotecas públicas, en las que se puede leer sin pagar nada. Casi puede decirse que aquel que no lee es porque no quiere.

No faltará quien diga, si lee lo que antecede: «¡Todo esto ya lo sabemos bien!» En efecto, es así. Pero también se sabe que, desgraciadamente, es más la cantidad de aquellos que sabiendo leer apenas si leen nada, que los que comprenden el valor de los libros y en ellos hallan viva satisfacción. De ahí la conveniencia de, por lo menos de vez en cuando, hacer mención de los libros.

VARIACIONES EN TORNO AL ESTADO

En artículo insertado en una de nuestras publicaciones, un buen amigo y compañero formulaba la siguiente pregunta: «¿Es que el Estado no es siempre el mismo?». en plan de evidenciar que la acción anarquista no ofrece necesidad de variaciones. Si, si, en su esencia, en el fondo, el Estado es siempre el mismo, pero lo que ya no es igual son las modalidades, las formas que toma, los problemas que puede plantear.

No basta el estar cerciorados de que la esencia del Estado, su base específica es siempre la misma. Importa reaccionar debidamente, estar a la altura de circunstancias psicológicas que el Estado pueda plantear para hacerles frente, contrarrestando en todo lo posible su nefasta influencia. El paternalismo demagógico de Perón, halagando a los «descamisados», fue, y de ello quedan rastros en la Argentina, una hábil modalidad estatal con miras a tratar de atraer a las masas obreras, naturalmente, a los elementos de mentalidad rudimentaria, fáciles de suggestionar. Todos sabemos que el «peronismo» supo entenderse y sacar partido de su burdo maquiavelismo, contando con la candidez de las gentes. Desgraciadamente, el ambiente libertario argentino no estuvo a la altura de la situación planteada por la nueva fase de influencia estatal que allí se presentó. ¡Las divisiones son malas consejeras para una acción de cohesionado impulso y de defectos eficaces!

Otra modalidad progresiva de influencia estatal la tenemos en Suecia, de donde no faltan ele-

mentos considerados libertarios que patrocinan la intervención de los ácratas en los municipios. ¡Magnífica forma de combatir al Estado y pugnar por su disolución formando parte, integrando organismos que del Estado dependen! Es cierto que quedan en Suecia compañeros contrarios a tales intervenciones, compañeros que siguen la línea recta, apartados de sinuosidades colaboracionistas. Pero lo malo es que tales compañeros sean una minoría muy reducida. Y lo son por efecto de vitalidad, por falta de dinamismo, por no haber sabido crear ambiente propicio al anarquismo, limitándose a las apagadas tertulias de cafetín, a no salir del *ghetto* de los afines.

De lo que el Estado puede representar en una situación determinada, tenemos buena prueba los anarquistas españoles que vivimos el periodo revolucionario del año 36. Allí se presentó el dilema de ser parte integrante del Estado o quedar imposibilitados de hacer nada positivo. La situación era excepcional, la cosa se presentaba de un modo tan insólito, que se entró en el redil. Hubo de por medio un tremendo caso de coacción moral que fue precipitando los hechos. Las lamentaciones se han producido después. Es posible que sea cierto aquello de «la Historia se repite». Y bien; para el caso de que se originara una situación análoga de incitación a la intervención estatal por parte de los anarquistas, ¿no sería conveniente el estudiar nuevas estructuras de organización que fueran susceptibles de ofrecer buen resultado sin la nefasta incorporación al seno del Estado?

Aspectos de la naturaleza indicada son los que hace falta estudiar a fondo. Cuando notamos que algún otro compañero formula preguntas como: «¿Qué es lo que no va bien? ¿Qué es lo que se ha de enmendar?», vienen ganas de responder: «Examinad el panorama social con amplia visión apreciativa. Una vez lo hayáis hecho, haceos la pregunta: ¿Es que el anarquismo, en tanto que movimiento social cohesionado, inteligentemente orientado, abarca todos los aspectos vitales de una actuación social que pueda ofrecer resultados firmemente beneficiosos para el ideal que defendemos?». La respuesta no es difícil formularla. ¡Y ahí está el quid de la cuestión: ser realistas!

Si lo somos, evitaremos el caer en los extremos: el pesimista, o escéptico que todo lo ve negro, que todo lo encuentra mal, y el otro extremo, o sea el simplista optimismo bullanguero que todo lo ve ya bien, aduciendo que toda marcha perfectamente.

Lo manifestado en relación al Estado puede decirse también en lo que se refiere al capitalismo. La esencia, el fondo, que consiste en la explotación del hombre por el hombre, no ha variado, pero si de medio siglo a esta parte han variado algunas formas de la explotación. Y no se les puede decir a muchos obreros de hoy lo que se les decía entonces. Al obrero que tiene automóvil, nevera, cocina eléctrica, libreta en casa bancaria, y vacaciones pagadas, no le entra aquello de «Hijo del pueblo te oprimen cadenas, y esta injusticia no puede seguir...». Hay que hacer un llamamiento a su sensibilidad de ser humano, a su dignidad. Hay que emplear otras palabras, seguir otros métodos. Son matices merecedores de atención, en torno a los cuales los coloquios entre libertarios, coloquios serios, razonados, aportando documentación y experiencia, darían excelente resultado.

CUANDO LA REVISTA «DESTINO» HABLA DE LOS ANARQUISTAS

Dos números ha dedicado la conocida revista barcelonesa «Destino» al anarquismo en su aspecto internacional y en lo que a España hace referencia. ¡Ah, pero diferentemente a lo que hacen profesores y hombres de estudio de España y de otros países, analizando los matices filosóficos y las repercusiones sociológicas del anarquismo en pos de las esperanzas de redención humana, «Destino» saca a colación lo folletinesco! ¡Bombas, revólveres, puñales, sangre y exterminio! El viejo cliché difundido por los amanuenses de la burguesía.

Ni en las obras de teoría anarquista de ayer, ni en las de hoy, se propician los aludidos estropicios. Que, como consecuencia de las monstruosas arbitrariedades sociales — que suelen callar los impugnadores del anarquismo a sueldo de la plutocracia y de todos los organismos reaccionarios — haya habido quienes se hayan lanzado a realizar actos de violencia, — Etievant llegó a justificarlos sin ser refutado — no significa que el anarquismo, de un modo predominante y sistemático, defiende y apoya toda especie de hechos violentos.

La Europa de los Estados

por JAIME BALIUS

Y A hemos dicho en repetidas ocasiones que el centro de gravedad de la revolución social se halla en Europa, e decir, que el epicentro de la gran conmoción está en el viejo continente y en las orillas del Mediterráneo occidental y oriental, por lo que respecta al Medio Oriente. El capitalismo está profundamente resquebrajado en donde precisamente se inició la revolución industrial surgiendo el sistema capitalista al saltar las barreras feudales. Esto nos sitúa en el siglo XVIII. De la Revolución francesa sólo queda el eco. La Commune de París de 1871 tuvo un significado y lo tiene de federalista y libertario. El tiempo no se detiene en Europa, es indudablemente huracanado. Las revoluciones rusa y china nos ilustran de los errores fatales de toda empresa autoritaria. No es extraño, pues, que el Kremlin forme parte de la Santa Alianza que el capitalismo ha puesto ya en marcha. El mayor peligro para los potentados no radica en el Kremlin. El peligro surge de las nuevas generaciones, que tienen ante sí un horizonte preñado de guerras y de discriminaciones en todos los terrenos. El momento más difícil que pasó el capitalismo europeo ha de situarse en los años treinta, o sea la revolución española, que a pesar de los errores cometidos por los revolucionarios deja un sabor libertario a la humanidad entera mejor que la Commune francesa.

El desequilibrio europeo en el momento presente es el tema que está en boga. La prueba de ello la reciente visita del jefe del gobierno inglés a París. El diálogo Pompidou - Heath ha motivado infinidad de comentarios que ninguno de ellos se ajusta a la realidad de las cosas. No hay ninguna duda de que la Entente cordiale se ha restablecido sin visos de defensa contra ninguna otra potencia europea. El peligro ruso es un mito, de momento que Rusia está siendo colonizada por el capitalismo internacional y lo propio ocurrirá en el feudo de Mao Tse-tung. La Entente cordiale, quiérase o no, es un apéndice de Norteamérica y tiende a reemplazar en Europa al gendarme del capitalismo, que se halla bajo los efectos de la asfixia económica tal como lo deja traslucir el déficit astronómico de su balanza de pagos. Es tan catastrófica la economía y la finanza de los Estados Unidos que si los

dólares que han desparramado por el mundo entero fuesen reconvertidos en oro quedaría exhausto el tesoro del Tío Sam y en Fort Knox no quedaría ni un lingote de oro. Ante tal situación de desastre del más sólido pilar del capitalismo, sus congéneres no pueden permanecer impasibles.

Es evidente que en un plazo no muy largo las tropas norteamericanas se retirarán de Europa y serán reemplazadas por los soldados ingleses o bien el ejército alemán alcanzará el volumen indispensable para acudir a sofocar cualquier conmoción que se produzca en el continente europeo en el supuesto de una segunda edición de la revolución española, cosa muy posible o bien un nuevo mayo de 1968. Esta era la misión confiada a los cuerpos de ejército yanquis. Por ello la Entente cordiale reaparece cuando las inquietudes se cifran en Europa. Existe, desde luego, entre los altos mandos de las finanzas internacionales cierta desconfianza ante el mañana de la Europa central, de donde han surgido las dos guerras mundiales. La preocupación no es Willy Brandt y su socialismo lacayo, pero nadie puede vaticinar que la larga y humillante ocupación del suelo alemán no degeneren en una explosión fascista, tal como originó el Tratado de Versalles de 1918.

La Comunidad de Estados Europeos o el Mercado Común Europeo, llámese como guste, está dominado por Alemania. El Mercado Común posee una larga dimensión económica gracias a Alemania y gracias a su supremacía económica; totalizará el doble de los intercambios comerciales de los Estados Unidos, pues Alemania puede considerarse la primera potencia económica y monetaria del universo. Alemania es una incógnita como lo es España y como lo es Italia, con graves problemas que caracterizan a los países subdesarrollados, con un constante malestar en el sur de Italia. Las contradicciones en que se debate el capitalismo europeo y el temor al empuje de las nuevas generaciones ha hecho recapacitar a la alta finanza y por ello se ha resucitado la Entente cordiale. Y también ha ayudado a ello la amenaza del marco flotante, que puede ser una faceta de la reconciliación con el Este y la reedición del pacto Ribentrop-Molotov.

En espera, pues, de que el contorno revolucionario de Europa se

vaya perfilando nos cabe preguntar por el aporte de Inglaterra al Mercado Común Europeo. Precisamos que en 1971 la potencia económica de Inglaterra se halla en franco declive. Hoy ya no es el rey del carbón ni del algodón, como tampoco lo es de la lana, y su industria pesada, sin concurrentes verdaderos durante tres cuartos de siglo, y su libra esterlina, intocable, ha pasado a la historia. La pérdida del más vasto imperio de todos los tiempos con más de 38 millones de kilómetros cuadrados por una metrópoli de 230.000 kilómetros cuadrados; el declive del carbón, la concurrencia textil de Asia y el empuje de los gigantes industriales americano, alemán, soviético y japonés, coicaron al Reino Unido, o sea a la Gran Bretaña, en un puesto de potencia decadente. Todo ello se concreta en la pérdida de su monopolio monetario. El aporte del capitalismo inglés a la gran cadena de trusts europeos no puede ser otro que el paro forzoso, la miseria, el racismo practicado con los inmigrantes de color y el problema irlandés que ya en 1920 interesó a Europa entera y se ganó la simpatía de los jóvenes europeos por el ardor desplegado en la lucha frente a la brutal dominación inglesa. Menudo problema se le planteará a la Comunidad Europea con lo que está ocurriendo en Irlanda del Norte. El llamado problema irlandés es desfigurado completamente cuando se presenta como una guerra religiosa. Es nada menos que un problema de índole netamente social. Los católicos irlandeses no solamente es la población pobre sino que son discriminados en todos los órdenes de la vida social. Entre los llamados protestantes también hay pobres pero gozan de ciertas ventajas. La riqueza de la Irlanda del Norte está monopolizada por los potentados del protestantismo, que están encuadrados en la Orden de Orange y respaldados por los soldados ingleses. Es un problema europeo que es de sí viejo-ya y que ha hecho verter mucha sangre. Los colonos ingleses se asentaron en Irlanda a fines del siglo XVI. A mediados del siglo XVIII las huestes de Cromwell se entregaron a una verdadera masacre del campesinado y se apoderaron de las mejores tierras. Más tarde, en 1914 Le Home Rule o sea la autonomía es concedida por la Cámara de los Comunes, pero la guerra acarrea la suspensión de la auto-

nomía y brota la revuelta de Pascuas de 1916 en Dublin, que se terminó en un baño de sangre. Lloyd George decide la partición de la Isla para poner fin a la lucha que opone las tropas inglesas a los nacionalistas irlandeses. Sigue a ello la guerra civil entre los enemigos de la partición de la isla y los partidarios de un compromiso con Londres, que durará hasta 1923. Y al fin la Irlanda del Sur se hace independiente en 1938 y se separa del Commonwealth en 1948.

La Europa de los Estados por ser tan sólo una Liga que representa de una manera absoluta a la más negra reacción y que se mantiene en pie por el espíritu represivo no está capacitada para resolver el problema irlandés y máxime cuando en Europa en la hora actual hay múltiples Irlandas. Los países vasco y catalán oprimidos por el fascismo español son una muestra. El Sur de Italia que tantos sobresaltos está causando con Reggio de Calabria y toda la diversidad étnica oprimida por las tenazas estatales europeas esperan su liberación política y económica. La propia Inglaterra circunscrita al territorio comprendido entre la Mancha y los montes Cheviot, el País de Gales y el mar del Norte es llamado Reino Unido y no es otra cosa que un conglomerado político-social que Galeses, Escoceses e Irlandeses del Norte constituyen a la fuerza bajo la férula de un Estado que se verá obligado a medida que se acentúen las diferencias de ese mosaico, que es común a todos los Estados europeos, a batirse en retirada.

Otro problema típicamente europeo es el Mediterráneo. El Mare Nostrum después de haber conocido un milenio de pax romana, un siglo franco-inglés y decenios bajo el pabellón de la VI Flota americana se ha convertido en un factor de cambalacheo, entre rusos y americanos, en el diálogo abierto entre las dos colosas estatales en sus apetencias de dominio mundial. Esa es la Europa que es contestada por la juventud europea. Y quienes han mejor interpretado la esencia neo-fascista de la C.E.E. fueron los estudiantes de Madrid que recibieron a pedradas a Servan Schreiber. ¿Que se lo pregunten al ex-director del «Epress», que escuchó los gritos de No al neocapitalismo y Sí a una Europa socialista y libre de la tenaza estatal!

La segunda guerra mundial tuvo su epílogo en Yalta y Postdam de donde surgió el irritante statu-

quo presente, que ahora pretenden perpetuar los mismos que en 1945 ahogaron en sangre las ansias de libertad de los pueblos. La sombra de Stalin todavía no ha desaparecido. Si en 1945 prefirieron los rusos una Europa capitalista por miedo a la revolución social que no se hubiera detenido en sus fronteras, hoy se está gestando un tratado de Seguridad Europea que los rusos están empujando para que la Europa del Este siga siendo un feudo moscovita.

Toda la literatura enfocada en torno de la Europa de las patrias o sea de la Europa de los Estados es pura faramalla encaminada a engañar una vez más a los pobladores de ese desgraciado continente.

Frente, pues, a los manejos del capitalismo de Estado hay que forjar y levantar la Europa de los pueblos, una nueva Europa que haga olvidar los campos de concentración, los barrios malsanos que las Patrias ofrecen a los trabajadores, los campos de trabajo de funesto recuerdo para los refugiados españoles que se vieron brutalmente enrolados en la construcción del ferrocarril transahariano. La Europa del trabajo, y de los trabajadores, sin cárceles, sin hospicios y sin piquetes de ejecución.

De los trabajadores revolucionarios depende y sobre todo de la juventud contestataria el que se pueda vencer al fascismo y al neofascismo infiltrado en la Europa de las Patrias.

A los anarquistas nos incumbe el ocupar el puesto en la vanguardia del movimiento emancipador europeo. Como anarquistas nuestra Patria es el mundo y todos los seres humanos nuestros hermanos sin distinción de raza o color.

Es en Europa que se decidirá el mañana del mundo. Luchemos por la libertad y que la justicia social sea el lugar en que se debatan los más elementales derechos humanos de libertad y de emancipación.

SERVICIO DE LIBRERÍA

NOVEDADES

«El Testigo», W. Chamberes	20 00
«Cazando el Elefante», G. Orwells	12 00
«Con el pan bajo el brazo», O. Danielo	10 00
«Yo escogí la Libertad», Kravchenko	16 00
«Hijos sanos y robustos»	5 00
«Ancho es el mundo», Sinclair Lewis	15 00
«El asedio de Madrid», R. G. Colodny	30 00
«La Revolución sexual», W. Reich	21 00
«Crisol de España», Henri Barbusse	16 00

El arte de hacer creyentes en serie por el ruido

El arte de hacer creyentes en serie por el ruido viene de lejos. Pero el descubrir las intenciones por las que se nos aturde con ruidos fue y sigue siendo problema de actualidad. Para atraer y atontar a los oyentes, las campanas fueron los instrumentos más en boga. Las campanas más sonoras no sólo atraían más concurrentes, sino que los predisponían mejor para creer en las inverosímiles historias que les contaba el cura.

Los que se dejan sugestionar por los ruidos después de escuchar a un orador elocuente salen diciendo: «¡Qué bien habló!», sin haberle comprendido. De ese arte de engañar por el ruido la humanidad debiera estar curada, pero por desgracia no es así. Con un permanente cambio de ruidos, de ropajes, colores y posturas se renueva y sobrevive. Y lo más penoso es que la charlatanería siga sugestionando y encuentre adeptos incluso en nuestros medios. A la merma de creyentes en los paraísos celestes anunciados por los fariseos de sotana, sigue el anuncio de paraísos terrestres a cargo de los fariseos vestidos de blusa y alpargatas. Y si los predicadores se distinguen por diferente ropaje y lenguaje, los creyentes por su estado de atrofía y fanatismo se identifican.

Encontrárame en Bahía Blanca (Argentina), en 1933, ciudad entonces de 102.000 habitantes, en la que la influencia anarquista y forista era notoria y el comunismo moscovita sólo conocido u oídas, tres militantes desconocidos voceaban por sus calles un periódico de gran formato y contribución voluntaria llamado «Bandera Proletaria», en el que en un revolucionarismo truculento anunciaba la llegada inmediata del paraíso para la clase proletaria. Pude notar que algunos compañeros se azoraban. Se sentían algo así como superados o copados. En Bahía Blanca el movimiento tenía una pequeña imprenta, y para la distribución gratuita apenas se podía sacar un número por mes. Y la distribución de un periódico gran formato daba la impresión de que se nos superaba. Un comunista enterado de los secretos de Moscú y que también quería enterarse de los nuestros, nos informó que Moscú tenía tres militantes a sueldo en cada ciudad importante de la Argentina, a los que pagaba gastos de propaganda como así los desplazamientos. El estruendo.

so ruido era su método y por desgracia tenía éxito.

Bajo el estruendo de cornetas y tambores, que despiertan el espíritu bélico, millones de seres son llevados a los frentes y a la muerte. Si se conociera mejor la historia del pasado, el arte de trastornar por el ruido no tendría éxito en el presente. Pero hoy como ayer la buena fe y la pereza mental de los unos sigue abriendo las puertas a las malas intenciones de los otros.

Ciudades y capitales donde apenas se conocían los comunistas. de la noche a la mañana eran embadurnadas de carteles y periódicos en los que se anunciaba la inminencia de paraísos inexistentes e imposibles para los descamisados, dando la impresión a muchos

cortos de entendederas que las organizaciones que hacen tan frondosa propaganda deben de tener millones de afiliados, y en realidad lo que hay son millones monetarios que financian las bancas del Vaticano, de Moscú, de Pekín o de Washington, y es a continuación que se acumulan los millones de creyentes alrededor de un mito o un líder, al que atribuyen poderes sobrenaturales, haciéndose aquéllos esclavos voluntarios.

Percibir todos los ruidos debe preocuparnos, pero no para dejarnos marear por los mismos, sino para analizar lo que en ellos hay de malo para oponerles resistencia para la dignificación humana.

Serafin FERNANDEZ

DISCOS

Una vez unos pisamos Pirineo en época florida, y las flores nos envolvieron el calzado con velo de poesía. Cuando en el Metro percibo en un viajero aliento a borrachera, lo contrasto con el vaho aromático que despedían mis ropas en la primavera tarda (junio a julio) de aquellas mis alturas.

En las estribaciones pirenaicas de las Corbières audezas los inviernos eran de barro pegoso o acorchado según presencia o lejanía de la lluvia. La hosquedad del sitio, de cada recodo, aumentaba el malhumor engendrado por el cansancio logrado con tres mil hacazos por día. Tierra gris, ingrata, de sorna de cuervos, hasta las horas, increíbles, del estallido en perfume y colorido de Primavera. Parece mentira que el sol consiga penetrar en la entraña del fango para iluminarlo, magnificarlo, florecerlo.

Aquí, en la civilización parisina, entre hierros, piedras, plásticos, vidrio-cola y pan de goma, las flores son artificiosas o invernadas por y para el comercio. Es común oler una rosa y defraudar el olfato. Más huelen el pimienta, la berenjena. Cada mercader floral exhibe profusión de celofán, de caña, de musgo falso, de cestillos y pinturajos, y algunas flores cloróticas que expende a precios de Bolsa.

Yo no tengo espacio en casa ni para un tiesto ventanero donde aprisionar un clavelero, o una humilde cuña olorosa albahaca, esa hierba que, con la mejorana, me mantiene en niñez intencionada.

Yo no tengo amor a los inmensos parterres cuidados por barberos vegetalistas ni a esos tristes floreros de estación nórdica con aduetez juniana de flor enferma como la de los patios hospicianos.

Pero en las veras de los railes hoy, ahora mismo, hay incendio de amapolas exasperado por interjecciones azul-masivas. Hierbas parásitas ellas, hierbas sencillas, anónimas e inatendibles, al parecer, pero que en viaje valen más que el viajero, su tren y sus obligaciones. De cada descarga rápida (el tren, a 90 por hora) de colores, entra por los ojos una ráfaga. unas ráfagas, de veloz y dulce angustia para un sentir en poesía.

Cursi la canción de la «amapola que está sola». Brillante el ataque masivo de cien mil amapolas alternadas con sincopos azulados que sobresaltan incluso al corchocorazón de los viajeros insensible por maxi-civilizados, super-celofánicos, e hipermonetizados, capaces de rimar amapola con coca-cola.

DISCOBOLO

LLAMAMIENTO A LOS ANARQUISTAS DE TODO EL MUNDO

El compañero José Giné Folch, de Cournonterral, tiene idea de escribir una obra de referencia anarquista, para lo cual solicita datos a cuantos compañeros puedan facilitárselos, los cuales agradecerá sumamente.

Para relacionar con él: José Giné Folch, rue du Parc, 34-Cournonterral (France).

SONATA DE MAYO

EL HOMBRE

Siento en mí un renacer, un perfume interior indicando primavera. Ya no siento la amargura de un invierno en costa dura ni temor de perecer. Debo no ser un cualquiera...

Debo no ser un cualquiera por florescencia entrañable, por seducción de lo amable y por limpieza de mirada; por bondad recuperada y equidad de sentimientos. No experimento coraje, maldad ni resentimientos.

Porque Mayo vive en todo y me integra a su idea. Me convierte con su tea en llama de amor, suave. En cada ser fija un ave mensajera de perezas, que agita sutilezas con el batir de sus alas, alumbrando el azulosa suspiro de la mañana — eso el ave más temprana — prodigando esos albores sobre el yermo cordial, que refleja en colores.

Con floeos y colores y luces a borbotones a Mayo tejó la Vida, tejedora presumida que sabe lo que produce el mérito del trabajo y lo que la entona y luce. Tejedora de destinos en inicios amorosos, con declives rencorosos y odios hasta la muerte. El hombre no tiene suerte sin franqueza y con soslayo.

Por fortuna existe Mayo eliminando lo infecto — en el hombre, en el insecto — dando flores al zarzal, a la peña, al fangal.

A mí al abrir ventana Mayo me ha confundido. ¿Cómo su luz me ha prendido estando opaca mi alma? ¿Por qué recobro la calma, yo, misero declinante?

Todo empuja hacia adelante, hacia el bullicio del día, desenfreno en armonía al compás de un trote bayo.

Es irresistible, Mayo.

EL CAMINO

Con el cayado y el sayo penetro en tierras de Mayo sin pensar en el reposo. Con la voluntad despierta y las piernas sin pereza lo ilimitado es gozo. Con la mirada sedienta y la fuerza que me alienta el paisaje está conmigo. El camino es mi amigo, no tengo por qué quejarme. Aquí podría sentarme al amor del roble y allí abluccionarme en aguas de manantial y a la vuelta del recodo bien hallar podría el modo de cumplirme en libre siesta.

Pero el andar es mi fiesta.

Andar con leve equipaje, sin can ni kilometraje, siguiendo la vía austera, o la nueva carretera, o el recodo, la vereda; el prado

margaritista o el campo en verde-seda.

Percibo en el horizonte la majestuosidad de un monte cual buque en la tierra anclado. Dos puestas de sol encima y lo habré alcanzado.

Cruzo bosques, viñas, ríos, regadíos y trigales. Húndese el sol y fantasmas se llaman cañaverales.

Rasga fluido lunar un canoro con su trino. Recostado en un pajaro no me podré despojar del poema del camino.

EL SILENCIO

Existe una pausa queda en la gestación del día, mezcla de esencia de estrella, oscuridad y ambrosía.

Inmóvil la maquinaria (esa locura ordinaria); sujeta la habladora; disipado lo ampuloso y retenido lo estruendoso, lo profundo de la noche es clara filosofía.

Callar es sabiduría. Arrimado a un algarrobo y en presencia imperceptible; entregado al elemento en molécula sensible, se capta del firmamento la verdad más eocuente y se sorprende a la fauna discurrir tranquilamente:

y a la nube corredora;
y a la brisa pradiad
con la pureza floral
en mazurca encantadora.

Solo, envuelto en el silencio nacido de lo inmenso, perdido en la soledad; muy pequeño, pequeñito, libre hasta el infinito lejos de la sociedad, mi espíritu no vaga, mi mente ya no divaga porque ya siento y no digo. A la corriente del Cosmos — no la del bípedo — sigo.

El silencio rodeante — incisivo, cautivante — disipa las vaguedades. Callar produce armonía y hablar — hablar por los codos — fastidios en letanía.

En la soledad completa, sin murmullo ni crujido; en la quietud entera a la que estoy sometido, el espíritu renace y se produce con holgura; con brillos interiores y fuerza de meteoro.

Cuando despierte el ruido perderé este tesoro.

LA CANCIÓN

Sin alegría en la sangre los dientes muerden el canto. No hay nota para el hambre ni inspiración en el llanto.

Con arena en la mollera y adosquines en el alma; con la psiquis en sordera y la frondosidad en cal-

va, el individuo no canta, el individuo no siente; y si dice lo contrario es que el individuo miente.

La canción es el arrullo yendo de lo escaso al todo. De lo más esplendoroso a la brizna del recodo. El cúmulo alienta al mar, el rosicler a la tierra. El viento silba en la sierra y sonoriza las hojas, que dan arte o grácil trino al pájaro, su vecino. Es el concierto de Pan.

Irrumpe el hombre en el plan y da canción vigorosa, es decir, de recia entraña. Solo el ente de la selva está en la flauta de caña.

En el ser cabal, sensible, el goce es aún más prolijo: se ocupa de su amada y la sonrisa del hijo. Es una música dulce que el senti-



do nunca esquiva, y plácida y necesaria y tal vez definitiva.

No tengo santos ni jefes y así permanezco joven. Y si Dios tuviera un día se llamaría Beethoven.

JUAN FERRER

(Jardines de Versalles, 1954.)

COMUNICADOS

RHONE-LOIRE ET ISERE-SAVOIE

Por la presente comunicamos a todas nuestras Federaciones Locales la celebración de una Jira de conjunto de nuestras dos Regionales para el domingo día 27 de junio en uno de los lagos del departamento del Isère.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el domingo día 20 de junio en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, para discutir un importante Orden del Día. Esta empezará a las 9 y media exactas. Se recomienda la puntual asistencia de todos los compañeros que integran la misma.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 20-6-7 a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

JIRA DE HYERES

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, invita a afiliados, familiares, simpatizantes, emigrados antifascistas y jóvenes de ambos sexos a la Jira solidaria que tendrá lugar el domingo día 27 de junio de 1971 en la magnífica pineda de la playa de l'Ayguade, Hyères (Var).

Juegos infantiles, baños, música variada, comida campestre, charla, radio gancho.

Todos los ancianos residentes en la Casa de reposo del «Beau-Séjour», serán los invitados de la

familia confederal y libertaria en esta manifestación solidaria.

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del domingo 27 de junio 1971 a la playa de «L'Ayguade», Hyères.

Inscripciones en la secretaria local: 12, rue Pavillon, segundo piso. Precio de la plaza (ida y vuelta): 10 francos.

La salida de los autocares se efectuará del Cours St-Louis a las 6 de la mañana en punto.

F. L. DE PERPIGNAN

Continuando nuestras salidas a la naturaleza, comunicamos a todos los compañeros y simpatizantes que la próxima tendrá lugar a Tuchani el día 27 de junio.

Salida de los autocares a las 7,30 de la mañana, Plaza Arago. Cuantos deseen participar lo harán conocer a los compañeros Arroyo y Picón con el tiempo debido.

FEDERACION LOCAL DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 4 de julio de 1971. Dará comienzo a las 9,30.

F. L. DE DREUX

Esta F. L. convoca a sus militantes a la samblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 4 de agosto a las 10 de la mañana en el local acistumbrado.

Figurando en el Orden del Día un punto relacionado con el Pleno Intercontinental; esperamos la máxima asistencia de compañeros para exponer libremente sus propias inquietudes.

EN CONFINAMIENTO SOLITARIO

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» publicó el 4 de junio un despacho de su corresponsal en Madrid que decía así:

«Se ha sabido hoy aquí que la dirección de la cárcel de Carabanchel (Madrid) ha ordenado que tres presos políticos sean castigados con confinamiento solitario por espacio de tres semanas. Esta decisión se debe a una protesta silenciosa que vienen sosteniendo unos 100 presos políticos para significar su desaprobación de los castigos arbitrarios que les imponen.

Estos presos políticos, entre otras decisiones que han tomado, figura la de negarse a ver a los familiares que van a visitarlos. Esta decisión la tomaron cuando cinco de ellos fueron puestos en confinamiento solitario.

La junta de la cárcel se reunió el martes para adoptar medidas en relación con estos sucesos. Terminada la reunión, uno de los cinco castigados fue trasladado a otra prisión, tres fueron condenados a tres semanas de confinamiento solitario y el quinto no se le permitió regresar a su celda.

LAS IRAS DEL CIELO

TARRAGONA. — La ira del cielo se desató el día 5 por la mañana sobre la localidad de Pallarols. Lluvia, truenos y rayos, con uno de éstos caído sobre la iglesia del lugar desbaratándole el sistema eléctrico de iluminación. La sonorización eléctrica, y el reloj público, además de derribar varios bloques de piedra del campanario. Por lo visto, los rezos del cura pallarolístico no llegan al cielo.

EL CONFLICTO MEDICO SE AGRAVA

MADRID. — Unos 1.200 médicos y residentes pertenecientes a 21 centros sanitarios de nueve provincias españolas se encontraban en paro ayer mañana, como protesta por la expulsión de veinte médicos residentes pertenecientes a 21 centros sanitarios de nueve provincias españolas se encontraban en paro ayer mañana, como protesta por la expulsión de veinte compañeros del Hospital psiquiátrico de Asturias.

Al paro, iniciado el sábado por la mañana ante el fracaso de todas las gestiones realizadas para resolver la situación planteada en apoyo de la readmisión de los despedidos, se han sumado los siguientes centros:



Madrid: Clínica Puerta de Hierro y Residencia Sanitaria La Paz.
 Oviedo: Residencia del S. O. E.
 Bilbao: Hospital de Cruces y Psiquiátrico de Bermeo.
 León: Hospital General.
 San Sebastián: Residencia Sanitaria de la Seguridad Social.
 Lérida: Residencia de la Seguridad Social.

No obstante el paro de médicos internos y residentes permanente de urgencias.

JOVENES JUZGADOS

MADRID. — Veintidós jóvenes de Barcelona han pasado por la sala de juicios del TOP para responder de un «delito» de asociación clandestina. El fiscal solicita dos años de prisión firme para 18 de los procesados y dos meses de arresto para cuatro menores de edad (15 y 16 años...) ¡Cómo está la justicia!

EL GENERAL DISMINUYE

MADRID. — El general Rafael García Valiño, célebre en los fastos del imperio nazi-franquista, sufre una gangrena gazonosa que le hizo amputar un pie y ahora una pierna. Por donde se vé que la grandeza militar es un mito en los dominios de la cirugía.

REPRODUCIMOS DE «ABC» DE MADRID

«PARIS, 6. — Más de un centenar de jóvenes se manifestaron esta tarde en la Plaza de los Inválidos protestando contra el servicio militar. Unos cuantos de ellos, «vestidos con simbólicos uniformes militares», quemaron sus documentos de llamada a filas y organizaron una sentada.

»La Policía acudió, y tras haber rodeado la plaza, dispersó a los manifestantes.»

Detuvo a bastantes de ellos y los soltó después de haberles interrogado — rematamos nosotros.

EXPRESION TELEGRAFICA

MADRID. — Un diario de esta villa, muy dado al bla, bla, bla constriñe así una noticia de última hora: «En Zaragoza murió el ex ministro republicano don Miguel Maura.» Ni letra más ni letra menos.

LOS ATREVIMIENTOS DE MONSEÑOR LARRAURI

MADRID. — Haciendo alarde

de su posición «progresista», el obispo Larrauri ha advertido a las clases pudientes y mal olientes que «proclamar la pobreza no es incurrir en la contestación.» Rechazarla, ya es otra cosa. Y para remachar su insulsez «revolucionaria», el mismo obispales ha añadido: «Caridad y limosna no son algo opuesto al desarrollo.» Al desarrollo de las fortunas de los limosneros, indudablemente.

ESTUPEFACCION EN LA BRIGADA DE ESTUPEFACIENTES

ALICANTE. — Más de doscientos agentes de policía y guardias civiles fueron movilizados para detener a una mujer y a un hombre franceses que conducían en su coche 114 kilos de heroína. En el trasiego preliminar a la detención de la pareja, un auto volcó pereciendo Manuel Laguna, segundo jefe de la Brigada de Estupefacientes. Ante cuyo sucesus subordinados quedaron estupefactos.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	32 3777 10
Carbó Mariano, París	5 00
Paco Francisco, id.	5 00
Vidal Manuel, id.	12 00
Gutiérrez, id.	20 00
Mora Muñoz, id.	20 00
Ibáñez Ugesa, id.	20 00
Paco Francisco, id.	5 00
Colomer Juan, id.	20 00
Recaudación de las piezas, collar y conjunto cristal, donativo del compañero Bassons	435 00
Charbonnaux, Villeparisis	20 00
Ayora, Montreal, (Canadá)	13 00
Emilio Martínez, Aigues Mortes	23 20
Torner, París	10 00
Juan Ferrer, St-Ouen	5 00
Berthe et Jacques, París	15 00
Recogido a la salida Jornada del Libro	521 65

Suma y sigue. 33 526 95

TOMBOLA DEL LIBRO

Números premiados en el sorteo efectuado durante la fiesta el día 6 de junio de 1971:

Primer premio: 2297

2º 6335	3º 6847
4º 4221	5º 6096
6º 6362	7º 4119
8º 3904	9º 2064
10º 1806	11º 5174
12º 1505	13º 9511
14º 7703	15º 3154
16º 0128	17º 5999
18º 0197	19º 9745
20º 9513	21º 5397
22º 9574	23º 7047
24º 6407	25º 0559
26º 9550	27º 7046
28º 7407	29º 4759
30º 7935	31º 3159
32º 5479	33º 7910
34º 9995	35º 8210
36º 4513	37º 3077
38º 1159	39º 5051
40º 4715	41º 6081
42º 4602	43º 4093
44º 9114	45º 2636
46º 6906	47º 1224
48º 7486	49º 5336

50º 7922.

Actualidad de Sacco et Vanzetti

Con el título simple, pero expresivo, de «Sacco et Vanzetti», está pasando en los mejores cines de Francia la película italiana de este nombre relatora del martirio y ejecución de ambos compañeros, tragedia ocurrida en Boston en los años 20 y con desenlace en el 27.

Esta producción es muy conseguida en su relato imparcial del proceso y final trágico del mismo. Pero realce al tema lo dan la digna actitud, la firmeza de los procesados (particularmente la reafirmación ácrata de Vanzetti y también de Sacco) y las ilustraciones cantábiles de la famosa artista de ópera, ahora cantora protestataria, Joan Baez.

Un film digno de verse por lo que exalta a la justicia y a la causa anarquista, contribuyendo con ello a reactualizar el pensamiento libertario tan asfixiado durante años por el marxismo en complicidad con el capitalismo y los reaccionarios de todos los países.

NOTA DE ADMINISTRACION

Estando en periodo de reclamaciones hasta el 1º semestre del '71, así como a los que están atrasados de pago, rogamos a los que reciben el talón y hayan girado en este intervalo, no tengan la reclamación en cuenta. Lo que si agradeceremos, es que todos los deudores se pongan al corriente de pago hasta el 30-6-71.

DESDE ANDALUCIA

Cosas de España

por ROSAFE

El tiempo transcurre y año por año componen treinta y cuatro, a nuestra idea. El 18 de julio del 36 fue el estallido de los felones, amalgama de religiosos, militares y fascio-falangistas, impositores del terror. De momento fueron derrotados en las puertas de los cuarteles porque el pueblo se alertó y tenazmente y con ardor revolucionario consiguió en media España inscribir el signo de la victoria.

Pero en territorio por ellos dominado los elementos subversivos implantaron la ley del terror y del salvajismo matando a diestro y siniestro. Nos acordamos perfectamente de los centenares de hijos del pueblo que en el Parque de María Luisa eran asesinados por los moros a medida que descendían de los camiones.

Los traidores a España se vieron obligados a contender y mal lo hubieran pasado sin la ayuda caudal de Hitler y Mussolini, que para obtenerla hipotecaron el futuro de la nación aunque no su dignidad, puesto que jamás la harían. Desaparecido el nazi-fascismo la hipoteca corre a cargo de Norteamérica, con bases militares en la península y préstamos sustanciales al erario hispano-franquista.

Durante la guerra el gobierno de la República pidió favor a las naciones democráticas, inútilmente. Llamó a las puertas de la Sociedad de Naciones, hoy extinta, con idéntico resultado. Todo farisa. Así el mundo llamado democrata facilitó el desencadenamiento de una guerra devastadora conducida por Hitler. La lección de 1939-1945 a estas alturas aún no se ha aprendido, puesto que se sigue protegiendo el fascismo en España, en Grecia, en Portugal, en Turquía...

No hay duda de que tanto el capitalismo nacional como el internacional fueron cómplices de la insurrección franquista. La *No Intervención* intervino también en favor de los sublevados. Las armas que éstos adquirieron y las que nosotros no pudimos obtener, decantaron la lucha en favor del hispanofascismo. Más claro, el agua. Porque en valor los enemigos no nos ganaban.

En plena lucha la CNT no abandonó su programa de revolución social y creó las colectividades de producción industrial y agrícola. En comarcas ello fue el comunismo libertario. Fueron, las nuestras, las únicas realizaciones

españolas de durante la guerra. El resto, sangre y humo.

A los veinticinco primeros años de terror fascista los «triumfales» los calificaron de «25 años de paz»; de paz varsovia, de paz de los cementerios; paz en los labios y maldad en el corazón. ¡Veinticinco años seguidos! Y la jugera totalitaria continúa. Y aducen tan especiales pacifistas que la Iglesia fue perseguida, cuando ella persiguió a hierro, fuego y calabozo subterráneo, a los españoles durante más de diez siglos; y al amparo del régimen de 1939 aún sigue persiguiéndolos. La idea de Dios nos cuesta muy cara. Las iglesias encendidas en 1936 tuvieron llama tardía, y por la conducta presente del clero mayor los templos vuelven a oler a chamusquina. La Iglesia es una entidad de opresión, el pueblo lo sabe por dramática experiencia, y no perdona a la Iglesia a pesar de los curetes que ahora cumplen el doble juego vaticanista de exhibir izquierdismo militante.

Los de la Carta del Atlántico también se burlan del pueblo hispano. Entre sus ocho puntos

puede leerse: P. 2º: Que no se efectúe ningún cambio territorial en desacuerdo con los deseos libremente expresados por pueblos. P. 3º: Respeto a las poblaciones de cada nación a elegir la forma de gobierno que les plazca. Recuperación de los derechos soberanos, de la autogobernación, los países que hayan sido despojados de aquéllos por fuerzas totalitarias. P. 6º: Liquidada la tiranía nazi o fascista, será restablecida la paz democrática que ofrecerá a todas las naciones ocasión y medios para desarrollarse tranquilamente, con seguridad, en el interior de sus fronteras propias, pudiendo los hombres vivir sin temor a opresiones políticas y a necesidades materiales. Esto reza, con pequeñas variantes, el cartel de los «atlánticos»; mas por lo que respecta a España tales bases suponen un escarnio evidente.

En la ONU, sucesora de la Sociedad de Naciones, se admitió a la España franquista, fantasma del hitlerismo en la misma. Y ello se efectuó con escasos votos en contra (Méjico, Bélgica, Yugoslavia...) pero con la aquiescencia

silenciosa de la URSS, que no votó en pro ni en contra. De lo que se deduce que la ONU es una agencia de granujas.

Aunque en malas condiciones por abandono del exterior, el pueblo español prosigue su larga y traumática lucha. Estuvieron, durante años, los guerrilleros de las sierras andaluzas, de los montes galaicos, astures y catalanes, además de acciones en el interior de distintas ciudades. Ocurrió lo de ETA con el ruidoso juicio de Burgos, y queda la resistencia obrera, estudiantil e intelectual en pie hasta la desaparición natural o forzada del régimen nazifascista que el país hace 34 años soporta.

Ahora el trono franquista se da un sucesor: Juan Carlos, convertido en heredero del sable que ha decapitado, desde 1936, a un millón y medio de españoles, sin contar los perecidos víctimas de la miseria y en las prisiones. Este retoño del borbonismo no inspira simpatía a nadie y ya veremos cómo se va a comportar y las va a pasar cuando muera su protector Franco.

Hoy la política de España es una incógnita.

Horas de compañerismo

MUY gratas las pasamos en el centro confederal parisino el 6 del mes que transcurre. En el patio, en la biblioteca y en los salones, muchas caras conocidas y otras que se van haciendo familiares. Y otros rostros conocidos que, por no estar, se van convirtiendo en desconocidos...

El muchacho Amado nos admira por su seriedad y sus conocimientos. No tiene además mitinero, pero su palabra, meditada, retiene y convence. La librería estuvo «presumida» con tanta obra nueva y de meollo. No podrá decirse que no se compraron libros. Sólo los de escritura catalana quedaron inéditos, y que los Maragall y Verdaguer dispensen. Ya los está vengando la Regional Catalana publicando su Boletín en lengua vernácula.

De las curiosidades destacamos los varios números de un periodiquito de gran valor por estar escrito y bien dibujado a mano, en el campo de concentración «Morand» (Argelia, entonces francesa) por unos compañeros nuestros allí confinados después de

nuestra guerra. Un brillante histórico-literario a guardar. Los Proudhon, Alaiz (¿por qué no?; ¿no hay que acordarse de nuestro Felipe?), Reclus, Nettelau y centenares más de autores de todo género y alcurnia, estaban en las mesas, al alcance de la mano... y de los bolsillos. Buena obra, y que no se interrumpa.

Otra nota simpática la dio el compañero Bagés con su tablero de fotografías sobre actividades de trabajo, arte y propaganda en la casa confederal de París, ofreciendo la plasmación de un ciclo de actividades libertarias detalladas en excelente fotografía.

El mediodía fue animada la casa con el quedar de familias y compañeros que celebraron en diversas dependencias, el rito de la comida. Estimamos que esta facilidad se podría ampliar cuando la próxima jornada confederal, es decir, la de abril de 1972. En el centro de las Vignoles hay espacio suficiente para acoger a muchísimas familias de fuera que, hasta aquí, se han visto precisadas a utilizar los establecimientos

públicos para vaciar los cestos previsores que traen consigo.

Del festival de «variétés» del 6 juniano sólo decimos que fue estupendo. La comisión organizadora puede estar contenta como nosotros, los espectadores, lo estamos.

Que estas jornadas de fraternidad se repitan con frecuencia, es lo que los concurrentes deseamos.

JOSE LUQUE

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m. Puede pedirse en esta Administración, 12 frs.



COMMUNIQUES

de la vie de l'homme, à la défense d'une paix véritable.

Les idées que vous défendez et que nous estimons essentielles doivent être mieux connues. C'est pourquoi nous mettons à profit les vacances où l'on a du temps devant soi (ces réunions sont très appréciées dans un lieu de détente dans la paix de la nature) pour faire connaître mieux vos idées, votre action, par l'exemple, par la parole, par l'écrit, à des personnes qui sont proches de vous mais ignorent ou comprennent mal votre action.

Vous pourriez participer à toutes les réunions si vous le désirez et notre exposition mettra en évidence vos publications, vos livres et tous documents que vous voudrez bien nous adresser.

Veuillez croire, monsieur, madame, chers amis, à nos sentiments dévoués.

André Poupeau

Pour la préparation et l'organisation de la journée écrire à André Poupeau : Domaine de Cybèle, 83-Figanières.

COMMUNIQUE

Affinitaires

Refonte du Groupe de Martigues. Il s'appelle désormais « Groupe Libertaire de l'Etat de Berre ».

Pour tout contact, écrire à l'adresse suivante :

Flores Alba, Castres Sain-Jean, 13-Port-de-Bouc.

SYNDICAT UNIFIÉ DU BÂTIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

2° UNION REGIONALE

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fllol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 16 h à 12 h.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

PERPIGNAN

La Libre Pensée communiqué

La Libre Pensée de Perpignan apporte à la connaissance des adhérents, sympathisants et lecteurs de la Galotte, du département, que la Fédération Régionale Languedoc - Roussillon, organise une rencontre champêtre à Tuchan (Aude) le dimanche 27 juin 1971.

Les camarades de tout âge et sexe désireux d'assister à la sortie régionale, sont priés de se faire inscrire pour organiser le mieux possible le transport collectif.

Pour l'inscription adressez-vous au local de la CNT, 46, rue de Quinquès, Perpignan.

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX°) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15°)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20°)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Suite au communiqué concernant l'article sur l'« Esotérisme », nous faisons savoir que les auteurs de cet article sont un groupe d'Etudes philosophiques.

Pour toute correspondance, s'adresser à Sala Georges, 29, rue du Stade, 66-Saint-Estève.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de miobolentes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés, 66-Perpignan.

JOURNEE DU PACIFISME

INTEGRAL

15 août 1971

Le Rassemblement des pacifistes de la région ou en vacances dans le Midi aura lieu, comme l'an passé, le 15 août au domaine de Cybèle, à Figanières Var. Entrée libre.

Réunion plénière à 15 h. Exposition du Livre pacifiste, presse.

Détails et accès contre timbres en écrivant à

Domaine Cybèle. 83-Figanières.

Monsieur, madame, chers amis, Voudriez-vous nous faire l'honneur et l'amitié d'assister — ou de vous faire représenter — à notre Rassemblement du 15 août 1971, à Figanières (Var).

Nous croyons, en effet, votre action indispensable à la défense

DOCUMENTS

POUR UN COMMUNISME
LIBERTAIRE

« ... non seulement nous n'avons pas l'intention ni le moindre désir d'imposer à notre peuple ou à n'importe quel autre peuple tel ou tel idéal d'organisation sociale, lu dans les livres ou inventé par nous-mêmes, mais encore, convaincu que les masses populaires portent en elles-mêmes, dans leurs instincts plus ou moins développés par l'histoire, dans leurs nécessités quotidiennes et dans leurs aspirations conscientes ou inconscientes, tous les éléments de leur organisation normale de l'avenir, nous cherchons cet idéal au sein même du peuple.

» Celui qui prend son point de départ dans la pensée abstraite ne pourra jamais arriver à la vie,

parce qu'il n'existe pas de chemin qui puisse conduire de la métaphysique à la vie. Elles sont séparées par un abîme. Franchir cet abîme, réaliser un saut mortel ou ce que Hegel même nomma " un saut qualitatif " du monde de la logique au monde de la nature, de la vie réelle, personne n'y est encore parvenu et personne n'y parviendra jamais. Celui qui s'appuie sur l'abstraction mourra en elle.

» La route vivante, concrètement raisonnée c'est la science, le chemin qui va du fait réel à la pensée qui l'embrasse, qui l'exprime et qui par conséquent, l'explique. »

Michel BAKOUNINE

Ces réflexions, tirées de « Etatismisme et Anarchie », sont à l'origine de la création de cette nouvelle rubrique, et peuvent en être considérées comme le manifeste.

« La Confédération Nationale du Travail est comme le canal des efforts révolutionnaires du prolétariat visant à la réalisation d'un objectif concret : l'implantation du Communisme Libertaire : un régime collectiviste-humain, qui tâche de solutionner le problème économique en éliminant l'Etat et la politique, en accord avec la formule bien connue. » De chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins ». (Isaac PUENTE, 1932).

Adopté au Congrès de la Comedia — Madrid 1919 — le Commu-

nisme Libertaire a spontanément été appliqué avec le succès que l'on sait dans l'Espagne Révolutionnaire des années 1936-39. Des tentatives intéressantes à bien des égards se sont produites en Russie, en Chine, à Cuba ou aux Etats-Unis (communautés). Leur échec, ou leur succès a été objectivement analysé par des hommes progressistes : scientifiques, sociologues ou psychanalystes comme Reich. C'est ce type de documents émanant d'esprits particulièrement constructifs que nous proposons à nos lecteurs. Seules des dates ou des données statistiques seront fournies à fin de pouvoir mieux situer un écrit dans le temps.

J.-M. GARCIA

La création d'une structure collective

L'histoire de la formation des idéologies montre que tout système social, de façon consciente ou non, utilise l'influence sur les enfants afin de s'enraciner dans la structure humaine. Si nous suivons ce processus d'ancrage dans son évolution de la société matriarcale à la société patriarcale, nous nous apercevons que l'éducation sexuelle est le noyau de ce processus d'influencement. Dans la société matriarcale, fondée sur l'ordre social du communisme primitif, les enfants jouissent d'une liberté sexuelle complète. Et dans la mesure même où le patriarcat se développe économiquement et socialement, nous voyons se développer une idéologie ascétique relative à l'éducation des enfants. Ce changement a pour fonction de créer une structure interne de type autoritaire au lieu de la structure antérieure non-autoritaire. Dans le matriarcat, il y a une sexualité collective des enfants, qui correspond à une vie collective en général; c'est-à-dire que l'enfant n'est pas contraint par quelque règle à une forme de vie sexuelle prédéterminée.

La sexualité libre de l'enfant constitue une base structurale solide pour son adaptation volontaire à la collectivité et pour la discipline volontaire du travail.

Avec le développement de la famille patriarcale, la répression sexuelle chez l'enfant va croissant. Le jeu sexuel devient interdit, la masturbation punie. Le récit de Roheim sur les enfants Pitchen-tara montre clairement de quelle façon tragique tout le caractère de l'enfant est changé lorsque sa sexualité naturelle est réprimée. Il devient timide, plein d'appréhension, redoutant l'autorité, et développe des impulsions sexuelles non-naturelles, telles que les dispositions sadiques. Le comportement libre, non-craintif, est remplacé par l'obéissance et la dépendance. La lutte contre les pulsions sexuelles réclame beaucoup d'énergie, d'attention et de « maîtrise de soi »; dans la mesure où les énergies végétatives de l'enfant ne sont plus investies dans le monde extérieur et la satisfaction instinctuelle, celui-ci perd sa vigueur motrice, son agilité, son courage et son sens du réel : il devient « inhibé ». Au centre de cette inhibition, il y a toujours une inhibition de la motricité, de la course, du saut, du tapage, bref de l'activité musculaire. On peut aisément observer comment, dans tous les milieux patriarcaux, les enfants de quatre, cinq ou six ans deviennent rigides, froids, et com-

mencent à se cuirasser contre le monde extérieur.

Au cours de ce processus, ils perdent leur charme naturel et deviennent souvent gauches, inintelligents, insolents, « malcommodes »; ce qui en retour entraîne une aggravation des méthodes patriarcales d'éducation. C'est également sur ce fond structural que se développent les tendances à la religion, l'attachement infantile aux parents et la dépendance à leur égard; ce que l'enfant a perdu en motricité naturelle, il le remplace par des idéaux imaginaires; il devient introverti et névrotique, « rêveur ». Plus son Moi s'affaiblit dans sa fonction de réalité, son affectivité et son action présentes, plus se renforcent les exigences idéales qu'il doit s'imposer pour conserver sa capacité d'action. Nous devons ici distinguer soigneusement entre deux sortes d'idéaux : ceux qui ont pour origine la motricité végétative naturelle de l'enfant et ceux qui dérivent de la nécessité d'une maîtrise de soi et d'une répression des instincts. Les premiers sont à l'origine du travail volontaire, librement productif, les seconds à l'origine du travail comme devoir. Ainsi, dans la société patriarcale, l'autonomie dans l'adaptation sociale et le travail agréable sont

remplacés structurellement par le principe de l'obéissance à l'autorité et du travail comme devoir, avec la révolte qui s'ensuit. Nous en resterons à ce schéma. En réalité, ces situations sont très compliquées et ne peuvent être bien présentées que dans une étude d'analyse caractérielle spécialisée.

Ce qui nous intéresse avant tout ici, c'est de savoir comment une société auto-gérée se reproduit elle-même chez les enfants. Existe-t-il des différences spécifiques entre la reproduction par l'éducation par l'éducation du système patriarcal et celle du système non-patriarcal d'autogestion ? Deux possibilités sont offertes :

1. Endoctriner l'enfant dans les idéaux révolutionnaires à la place des idéaux bourgeois patriarcaux;

2. Abandonner tout endoctrinement idéologique et lui substituer la formation d'une structure de l'enfant qui le fasse réagir spontanément d'un point de vue collectif et communiste, et qui lui fasse accepter l'atmosphère révolutionnaire sans révolte.

La seconde méthode est en accord avec le principe d'autonomie souhaité; la première ne l'est pas.

Si, à tous les moments de l'histoire, la structure de l'enfant a été forgée par l'intermédiaire de

La création d'une structure collective

L'éducation sexuelle, la structure communiste ne doit pas faire exception. Il y eut, en Union soviétique, de nombreuses tentatives en ce sens. De nombreux pédagogues, notamment ceux qui avaient une orientation psychanalytique, comme Vera Schmidt, Spielrein et d'autres, essayèrent d'instaurer une éducation sexuelle positive. Ce ne furent pourtant que des tentatives isolées, et, dans l'ensemble, l'éducation sexuelle des enfants en Union Soviétique resta anti-sexuelle. Ce fait est de la plus grande importance.

Il était nécessaire que la structure de l'enfant fût adaptée à la vie collective souhaitée, et cela ne pouvait se faire sans l'affirmation de la sexualité infantile, car on ne peut élever les enfants dans une collectivité tout en réprimant la plus vivace de leurs tendances, la tendance sexuelle. Si on la réprime, l'enfant, bien que vivant extérieurement dans la collectivité, doit employer bien plus d'énergie interne pour contenir sa sexualité qu'il ne lui en faudrait dans la famille, et souffrira de plus de conflits et de solitude.

Face à cette situation, l'éducation ne peut que recourir à une discipline rigoureuse, à un « ordre » imposé de l'extérieur, à des interdictions et des idéaux anti-sexuels. Cela est d'autant plus difficile que la sexualité reçoit plus de stimulations dans la collectivité que dans la famille. C'est pour tre l'éducation collective sont ha cette raison que les objections contre l'éducation collective sont habituellement motivées par la crainte que les enfants ne « tournent mal » i. e. manifestent des impulsions sexuelles.

Les impressions que je retirai des jardins d'enfants furent assez contradictoires. Il y avait de vieilles formes patriarcales à côté des nouvelles, originales et prometteuses. Ici, les enfants, sous la conduite d'un pédagogue, devaient décider par eux-mêmes (« auto-gestion »). Une innovation incontestablement importante pour la restructuration de l'enfant, c'est la combinaison du travail manuel avec l'apprentissage intellectuel. Les écoles dites techniques, où les enfants apprennent un métier concurremment avec les autres matières scolaires, représentent incontestablement la forme primitive d'institutions éducatrices qui produiraient des structures de vie collective. Jusqu'à il y a quelques années seulement, il régnait une véritable camaraderie entre élèves et maîtres. Dans le *Journal de*

l'élève *Kostia Riabtsev*, on trouve mainte anecdote sur la vie des enfants quant à leur rapport au maître, témoignant de la vivacité de leur intelligence et de leur esprit critique. Un exemple particulièrement frappant de formation d'une structure communiste me fut donné par les « jardins d'enfants volants » du parc de la culture de Moscou : les visiteurs du parc pouvaient laisser leurs enfants dans une garderie où des éducateurs jouaient avec eux ; c'en était fini du spectacle déprimant de l'enfant qui, triste et maugréant, arpente le parc avec ses parents ou sa gouvernante. Les enfants apprenaient ainsi à se connaître et avaient l'occasion de jouer ensemble. Les enfants de deux à dix ans étaient réunis dans une grande pièce et on leur donnait quelque objet primitif tel qu'une clef, une cuillère ou une assiette. Un professeur de musique s'asseyait au piano et jouait quelque chose. Sans aucune directive ni incitation, les enfants attrapaient le rythme et participaient avec leurs « instruments ». L'existence d'un parc de la culture n'est pas spécialement communiste ; il y en a dans la plupart des pays réactionnaires. Ce qui était communiste, c'était que les enfants fusent réunis et divertis de cette façon, qui prenait en considération les besoins moteurs et rythmiques des enfants. Des enfants qui expérimentent ainsi la joie de jouer à l'organisation spontanée seront mieux préparés à développer une idéologie communiste, sans avoir besoin d'y être endoctrinés.

La question de l'orientation de l'activité motrice infantile nous conduit au centre du problème de l'éducation. La tâche d'un mouvement révolutionnaire est, d'une façon générale, de libérer et de satisfaire les besoins végétatifs auparavant réprimés.

C'est là le sens véritable du socialisme. Une possibilité suffisante et toujours croissante de satisfaire les besoins devrait permettre aux individus de développer leurs capacités et besoins naturels. Un enfant qui n'est pas inhibé et dont la motricité est libre n'est pas susceptible de réceptivité à l'égard des idéologies et des mœurs réactionnaires. Inversement, un enfant inhibé, rigide, est prédisposé à accepter toute espèce d'idéologie. Nous devons rappeler ici les tentatives que fit le gouvernement soviétique, dans les premières années de la révolution pour donner aux enfants toute liberté de critiquer leurs parents. C'était une

mesure qui, tout d'abord, ne fut absolument pas comprise dans les pays d'Europe occidentale. De nombreux enfants appelaient leurs parents par leurs prénoms. Cela veut dire que l'école aussi bien que le foyer familial commençaient à modifier leurs méthodes en vue de restructurer les enfants de façon non-autoritaire. Cette tendance, qu'illustrent bien d'autres exemples encore, se heurtait à l'opposition d'une autre tendance, qui prit progressivement le dessus. Cette dernière a récemment triomphé en ce qui concerne la responsabilité de l'éducation des enfants, à nouveau confiée aux

une méthode de choix. Il est évident qu'un enfant ne peut comprendre ni juger aucune thèse d'un congrès mondial. Quelle que soit sa valeur dans ces polémiques, quelle que soit son aptitude à réciter les thèses, il n'en sera nullement protégé contre les influences fascistes ; il sera tout aussi facilement endoctriné dans les idéologies fascistes. En revanche, un enfant dont la motricité est parfaitement libre et dont la sexualité s'exerce naturellement résistera énergiquement à l'influence des idéologies ascétiques et autoritaires. Dans le domaine de l'influence autoritaire, superficiel et

LA DEMOCRATIE DU TRAVAIL

La démocratie du travail n'est pas un système idéologique. Ce n'est pas non plus un système « politique » qui pourrait être imposé à la société par la propagande des partis, de politiciens isolés ou de groupes idéologiques... La démocratie du travail est la somme de toutes les fonctions vitales naturellement développées et en développement, qui gouvernent organiquement les relations humaines rationnelles.

Ce qui est nouveau dans la démocratie du travail c'est ceci : pour la première fois dans l'histoire de la sociologie, un ordre futur possible de la société humaine est déduit, non pas d'idéologies ou de conditions qui restent à créer, mais de processus naturellement donnés et qui ont toujours été agissants. Ce qui est nouveau en ceci, c'est l'abandon et le refus de toute espèce de politique et de démagogie. Est également nouveau ceci que, au lieu que les masses laborieuses soient dégagées de toute responsabilité sociale, elles

en sont au contraire chargées. En outre que les démocrates (du travail) n'ont pas d'ambitions politiques ni ne sont autorisés à en acquiescer. De plus, qu'elle développe consciemment la démocratie formelle (qui se réduit à voter pour des représentants idéologiques, sans autre responsabilité de la part du votant) en une démocratie vraie, effective et pratique, à l'échelle internationale ; une démocratie qui naît, par un développement organique progressif, des fonctions d'amour, de travail et de connaissance. De plus, qu'elle combat le mysticisme et l'idée de l'Etat totalitaire non par une idéologie, mais par les fonctions pratiques de la vie que gouvernent leurs propres lois naturelles...

Bref, la démocratie du travail n'est pas un programme politique, mais une fonction bio-sociologique fondamentale de la vie, récemment découverte.

(Définition du *Wilhelm Reich Infant Trust Fund*).

parents ; c'est une nouvelle régression aux formes patriarcales d'éducation. L'étude des problèmes complexes de l'éducation collective des enfants paraît décliner, et l'éducation familiale redevient la règle. Il y eut une modification correspondante du type d'éducation politique à l'école. On peut lire, par exemple, dans des revues pédagogiques que les enfants participent à des polémiques politiques. Des questions du genre : « que dit la nième thèse du Sixième Congrès Mondial ? », montrent que l'endoctrinement forcé dans l'idéologie communiste est devenu

externe, de l'enfant, la réaction politique pourra toujours faire mieux que concurrencer l'éducation révolutionnaire. Elle ne le peut dans le domaine de l'éducation sexuelle ; aucune idéologie réactionnaire, aucune politique, ne peut offrir aux enfants, quant à leur sexualité, ce que leur destine la révolution sociale.

Il est donc clair que, pour créer une structure révolutionnaire chez l'enfant, il faut préserver sa mobilité végétative et sexuelle.

W. REICH. — « La Révolution Sexuelle. — Collection 10/18, numéro 481/482.

MARION ET FIORIO

RESULTATS ET ANALYSES DES CONFLITS

Après plus de 150 heures de grève de l'entreprise René Marion et de l'entreprise Fiorio, qui fut solidaire de notre lutte dès les premiers jours, qu'avons-nous obtenu ?

Rien, sinon qu'après trois réunions de négociations laborieuses entre : Direction, Inspection du Travail et délégués CGT, une aumône était consentie et entérinée : 3,50 F. pour l'indemnité de panier ou « ticket restaurant » (avec cela, on pourra acheter un sandwich), ainsi que la levée des brimades.

Pouvons-nous qualifier cela d'appréciable sur le plan syndical ?

Nous disons non, c'est un enterrement.

Car il y a bien longtemps que nous disions qu'une grève d'entreprise pour ne pas pourrir, et

donc ne rien obtenir ou presque, (comme ce fut le cas pour nous), doit déborder sur toutes les entreprises du département, par mesure de solidarité, en y incluant toutes les revendications propres à tous les salariés du Bâtiment, revendications qui sont toujours en suspens.

Après le vote à bulletin secret, la reprise eut lieu par 41 voix contre 26 : 15 voix, est-ce cela une grande majorité ?

Travailleurs du Bâtiment, prenons conscience de notre force, et œuvrons par-delà les endormeurs et toutes les platitudes, veillons au respect des principes de l'anarcho-syndicalisme, pour qu'enfin triomphent nos véritables revendications, pour une société égalitaire sans classes.

Syndicat Unifié du Bâtiment

Soyons vigilants :

Chez Fiorio le conflit se poursuit. Par suite d'une grève d'une demi-journée qui a eu lieu à Toulouse la semaine dernière (3 juin) la Direction a lock-outé tous les employés pour l'après-midi et en a licencié 11 pour jusqu'au lundi suivant. Plusieurs d'entre eux ont reçu des lettres de brimades et deux communiqués ont été apposés disant notamment :

« Il est rappelé à chaque ouvrier ses obligations envers l'entreprise qui sont :

« Il est rappelé que l'horaire de

travail n'est pas un libre-service où les ouvriers peuvent travailler et s'arrêter quand cela leur plaît. »

Les travailleurs de chez Fiorio ont décidé de riposter, mais les plusieurs semaines de grève dont ils sortent handicapent leur lutte.

Nous dénonçons ce que nous pensons être une atteinte au droit de grève.

Nous appelons tous les travailleurs de la région à être vigilants et à se préparer à manifester leur solidarité personnelle.

AIT

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

LA PARTICIPATION

La lettre de la direction expédiée aux travailleurs de Marion en grève est révélatrice : « En raison de la conjoncture économique actuelle et de la concurrence, il n'est pas possible d'aller au-delà de ces propositions, sans s'exposer à de sérieuses difficultés préjudiciables à tous. »

Comme par hasard cette lettre joue la même chanson que les plénipotentiaires du système Etat - Patron qui nous gouverne, quand ils pleurent sur la crise monétaire, font appel aux bonnes volontés pour que cesse l'escalade salaires - prix - salaires, sonnent l'hallali pour le franc et nous laissent entendre que la dévaluation c'est nous qui l'aurons voulue.

Il existe une coalition certaine Capital - Etat et une encore plus certaine collaboration d'appareils réformistes qui ont tous les moyens nécessaires à l'information des travailleurs et qui ne les emploient pas.

Ce qu'il faut faire savoir, c'est que les augmentations de salaires n'ont jamais été qu'un palliatif, c'est qu'on nous a trompés en mai 68 en nous faisant reprendre le travail même sur 20 % d'augmentation, les prix n'ont cessé de les rattraper, de prendre de l'avance, et la dévaluation est venue couronner le tout.

Ce qu'il faut faire savoir, c'est que le système est malade, qu'il ne peut soutenir le rythme de la course effrénée vers la dévaluation de toutes les valeurs, que la côte d'alerte du nombre de chômeurs est en passe d'être atteinte. On a peur de l'autogestion qui s'offre comme successeur, l'autogestion : où ni la monnaie, ni la faillite,

ni la concurrence ne peuvent poser de problèmes.

Mais ce qu'il faut dire, c'est que la bourgeoisie s'est forgée des armes ayant pour but de maintenir son règne envers et contre tout.

Nous ne sommes pas experts en économie, mais ce que nous pouvons affirmer c'est que les Etats occidentaux sont solidaires entre eux et qu'ils feront tout leur possible pour éviter toute crise économique, en premier lieu sur les travailleurs, en leur racontant des histoires (la carotte) et en expédiant les récalcitrants grossir les rangs des chômeurs (le bâton).

Ce qu'il faut dénoncer et refuser, c'est de jouer le jeu du système. Nous n'avons pas à comprendre les raisons du patron.

« L'intéressement » des travailleurs à l'entreprise nous le voyons dans la gestion directe et la transformation totale de cette entreprise selon les besoins et les réalités humaines.

Les augmentations de notre revenu nous ne les voyons que sous forme d'égalisation radicale des salaires et d'un boycott actif de la hausse des prix.

N'écoutons pas les sirènes patronales qui nous appellent vers les profondeurs noires de la connerie du bon domestique.

Nous sommes responsables et non boy-scouts. Nous sommes initiateurs, producteurs et créateurs mais non des « participants ».

Organisons le Secours Mutuel, solidarisons nos luttes, faisons jouer son véritable rôle au syndicat, celui d'embryon de la future société fraternelle.

P. M., Toulouse.

La « retraite » de Perpignan

Comme chacun le sait, les syndicats réformistes CGT, CFDT, FEN, organisent, depuis quelque temps et dans tous les azimuts, des défilés du type « la retraite à 60 ans ».

Perpignan n'a pas fait exception à la règle. Le groupe libertaire local a décidé de se joindre par solidarité au rassemblement prévu pour le 27 mai à 18 h 30, place

Rigaud, en face de la Bourse du Travail. Mal lui en aura pris.

Voyant que tout ce beau monde arbore ses drapeaux, ses banderoles, nous sortons le nôtre (le noir) non pas qu'on soit nationaliste mais y'a pas de raison, on existe et le règlement est le même pour tous, non ?

C'est pas l'avis du service d'ordre de la CGT-PC qui veut nous

exclure sans autre forme de procès ; mais par un mouvement tournant nous contournons le S. O. Furieux les cégétistes nous bousculent, arrachent nos drapeaux, piquent nos journaux et les déchirent et ce qui est un comble remettent aux flics deux de nos camarades, embarqués sans ménagements — cela va sans dire — direction le commissariat. Notons

au passage que les gens de la CFDT quoiqu'en désaccord avec la CGT-PC n'ont cependant pas levé le petit doigt pour nous défendre. Les enseignements de cette journée ?

En voulant jouer aux « dirigeants » de la classe ouvrière, la CGT-PC n'ont fait que trahir cette dernière une fois de plus, en allant jusqu'à collaborer ouvertement avec la police bourgeoise

Groupe Libertaire de Perpignan

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

24 JUN
1971
NUMERO 661
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA MONTÉE DU FASCISME

ITALIE : Devant la prise de conscience populaire les patrons « démocrates-chrétiens » reviennent à des valeurs sûres et éprouvées.

De la petite bourgeoisie au fascisme

Derrière l'obscur menace du chaos social, on trouve la peur d'une libération des forces qui bouillonnent dans l'inconscient, et qui risquent de faire exploser la civilisation. Les petits bourgeois éprouvent une aversion instinctive du désordre, qui s'explique par leur mode de vie. Ils mènent une existence étriquée, morne, et adoptent par réaction un code moral rigide, axé sur l'honneur et le devoir. L'obéissance, le respect de l'ordre social, l'épargne sont ancrés dans la mentalité petite bourgeoise.

Obligée de justifier sa condition la petite bourgeoisie fait de nécessité vertu. D'autre part, la morale petite bourgeoise s'enracine dans une structure familiale particulière : parmi toutes les couches sociales, les classes moyennes sont celles où les liens familiaux les plus serrés, et où la vie sexuelle est la plus réprimée. La nécessité de brider la sexualité des femmes et des jeunes filles engendre une morale d'autant plus obsessionnelle que le refoulement sexuel est plus intense. Aussi la perspective de désordres sociaux et d'un affaiblissement de la morale réveille-t-elle l'angoisse des pulsions

perverses qui fermentent dans l'inconscient du petit bourgeois.

L'influence de la famille autoritaire se répercute à d'autres niveaux : à côté de l'identification au père sévère, figure une fixation tenace à la mère, c'est-à-dire la persistance d'un cordon ombilical qui relie affectivement les fils à leur mère. Ils n'arrivent pas à s'en détacher, se montrent incapables de nouer des relations vivifiantes et ne deviennent jamais vraiment adultes. L'identification au père et la fixation à la mère empêchent l'individu de s'évader du cercle familial, ce qui se traduit par un attachement collant, pas nécessairement conscient, à la famille. Cette fixation au cercle familial préfigure les attitudes nationalistes, dans la mesure où la patrie s'identifie à la mère et au foyer familial. D'où cette idée ridicule, inlassablement ressassée par la droite, que le croisement entre races entraîne un abatardissement de la progéniture. Ce thème du déclin de la race due au métissage signifie entre autre l'angoisse du petit bourgeois de voir sa morale autoritaire, ses valeurs et ses privilèges sociaux, se dissoudre dans la prolétarianisation. En



De l'école à la famille, des livres de classe à la télévision, le pouvoir bourgeois et fasciste dispose des armes les plus puissantes et les plus insidieuses dans sa lutte contre le libre épanouissement de l'enfance.

effet la petite bourgeoisie s'est hissée à un niveau intermédiaire entre celui de la bourgeoisie et du prolétariat, à force de « travail et d'économie ». Aussi la crainte de voir leurs enfants épouser un ou une ouvrière reste-t-elle vivace chez eux. Le tabou du métissage signifie : pas de mariages avec les membres des classes inférieures ; race prenant ici le sens de classe et croisement entre classe voulant dire mésalliance.

La famille et l'école fabriquent des robots disciplinés, habitués à obéir, et qui ont besoin d'être dirigés. Une population conditionnée de la sorte abdiquera facilement son indépendance au profit d'un chef politique, surtout si celui-ci se présente comme un messie chargé de sauver la nation. Ceux qui ont peur de la liberté, peur qu'on leur a inculquée artificiellement,

sont prêts à se donner à un chef car cet abandon est tellement sécurisant. Remettre son sort entre les mains d'un chef prestigieux apporte un soulagement évident : on renonce à prendre des responsabilités, et on attend que la solution de tous les problèmes tombe du ciel. Le personnage ne perd pas son temps à argumenter, mais martèle ses auditoires avec des discours que font vibrer des cordes dans l'inconscient collectif. Il promet aux femmes de les reléguer au rang de pondeuses au foyer : elles votent en masse pour lui, car la perspective de la liberté sexuelle angoisse ceux et celles qui ont intériorisé la répression sexuelle. Il institue le culte de la famille, de la patrie, et de l'Etat. Il embrigade la jeunesse dans des formations para-militaires et

(Suite page II.)



S. N. C. F.

POURQUOI LA GRÈVE ?

Bien que l'ampleur et la vigueur de cette action suffiraient à démontrer que le mécontentement est grand chez les cheminots, on serait encore malgré tout tenté de poser cette question : Pourquoi cette grève ?

Surtout lorsque les travailleurs, les usagers du rail, les banlieusards qui empruntent ce moyen de transport chaque jour, subissent les flots de démagogie des représentants gouvernementaux et des commentateurs de la télé, des radios périphériques et rédacteurs de la presse réactionnaire.

M. Chaban-Delmas tente de faire croire que cette grève a d'autres raisons, que celles touchant les revendications des cheminots, car selon lui « on est bien obligé de constater que l'action en cours a certainement d'autres mobiles que la protection du pouvoir d'achat ».

La propagande gouvernementale est aussi diverse que mensongère.

Il y a 15 jours, lorsque les travailleurs manifestaient leur volonté d'aboutir à un abaissement de l'âge de départ en retraite et une augmentation du montant des pensions et retraites, ils reprochaient aux organisations syndicales d'être peu sérieuses.

Cette fois-ci, c'est la tentative d'accréditer cette massive action à une « grève politique ».

En définitif, cela rejoint le climat de peur et de violence qu'entretiennent le pouvoir et ses alliés afin de contenir les différentes actions conséquentes obligatoires du mécontentement général de la classe ouvrière.

En définitif, qu'en est-il ?

Par l'action massive qu'ils ont engagée, les cheminots démontrent d'une part qu'ils n'ont nullement l'intention de se laisser lier par un accord contractuel (1) dont les termes et engagements en plus ne

sont pas respectés par le gouvernement et la direction SNCF.

Que d'autre part les responsabilités sont faciles à situer. Depuis des mois, le mécontentement s'accumule chez les différentes catégories de cheminots. Il a pour origine la hausse des prix et l'intransigeance de la direction SNCF face aux revendications générales et particulières de ces travailleurs.

Ce que veulent les cheminots avant tout, c'est l'amélioration de l'accord salarial.

Ils sont conscients de la duplicité du gouvernement qui donne l'exemple de l'augmentation des prix.

Une mesure salariale immédiate capable de compenser la hausse réelle des prix, l'augmentation des allocations et indemnités ; l'attribution d'une prime de vacances ; l'arrêt de la compression des effectifs ; dans le cadre de l'amélioration des conditions de travail des cheminots et du respect de la notion de « service public » de cette entreprise nationalisée, le retour à la semaine de 40 heures dans l'esprit des acquis de mai et juin 1968, sont là les revendications essentielles des cheminots.

Doit-on en déduire qu'elles se situeraient dans le contexte d'une grève politique ?

Assurément non, et il sera difficile pour le gouvernement de poursuivre plus longtemps cette argumentation qui apporte un sujet de mécontentement supplémentaire chez les cheminots. Les revendications sont-elles illégitimes ?

Apparemment non !

De plus, elles pouvaient trouver solution à l'issue de négociations entre la direction SNCF et les fédérations syndicales de cheminots, le 9 juin dernier.

La SNCF a dit non à la satis-

faction des revendications des cheminots.

Elle et le gouvernement sont les seuls responsables de ce conflit.

Unis et déterminés, les cheminots seront vigilants et éviteront tous les pièges qui leur seront tendus et agiront pour que satisfaction soit enfin donnée à leurs justes revendications.

Syndicat CGT des Cheminots du Bourget Triage.

Syndicat CGT des Cheminots du Dépôt de Bobigny-Drancy.

Syndicat CFDT des Cheminots du Bourget Triage.

Syndicat FO des Cheminots du Bourget Triage.

(1) Souligné par nous.

**

Pauvre CGT et autres centrales réformistes. Telles sont les conclusions qui ressort du tract qu'ils ont distribué à l'utilisateur de la SNCF.

De bon cœur on renie les accords signés avec la direction voilà quelques mois. La base n'y est pas pour rien dans ce revirement des directions des fédérations de cheminots.

Mais il est visible que ces centrales restent maîtres de la situation sociale, et ne tolèrent d'autres mouvements que ceux qui ont été organisés par elles et en tout cas s'arrangent de telle sorte pour que la lutte ne déborde pas le cadre corporatif. Hier la RATP, aujourd'hui la SNCF. Pourquoi pas les deux à la fois ?

Renforçons nos syndicats révolutionnaires.

Créons-en où il n'en existe pas encore.

Vive la grève généralisée et gestionnaire.

Organisons la gestion directe des entreprises par les travailleurs.

UN CORRESPONDANT

De l'occupation des entreprises

(Suite de la page III)

inique du patronat, mais contre sa trop stricte et rapide application. N'est-il pas logique que le patronat se serve de ses outils selon son bon plaisir (les lois) ?

Quel devrait donc être le caractère décisif de ses occupations ? (qui ne devraient être, je le rappelle, que la véritable forme d'occupation des lieux, les producteurs étant maîtres sur leur lieu de production, l'utilisation légale actuelle n'étant que l'expression d'un abus consistant à entretenir par les gouvernants au service du capital).

Ce caractère sera manifestement appliqué, le jour où les travailleurs occuperont leurs locaux pour produire à leur profit les objets de consommation dont ils sont les géniteurs.

Les financiers ministériels déplorent la perte de productivité occasionnée par les grèves avec ou sans occupation.

Les travailleurs (producteurs et consommateurs) la déplorent mille fois plus encore, c'est la raison pour laquelle les ministères du profit capitaliste (privé ou d'Etat) doivent comprendre et admettre que, lorsque ceux-ci, d'abord et encore actuellement, occupent les locaux, c'est pour que la richesse sociale dont ils sont majoritairement les créateurs, doit faire l'objet d'une juste répartition « de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins ».

Ils doivent s'attendre (et nous invitons dès aujourd'hui tous les travailleurs à passer aux actes qui sont légitimes, on ne saura jamais suffisamment le répéter) à ce que l'occupation simple devienne rapidement une remise en marche des entreprises aux seuls profits des travailleurs qui répartiront eux-mêmes leurs productions grâce et par l'intermédiaire de leur syndicat.

Michel LE MAREC

DE LA PETITE BOURGEOISIE AU FASCISME

(Suite de la page I)

développe chez les jeunes le sens des valeurs guerrières. Il tient des discours plus ou moins « révolutionnaires » aux prolétaires et parle un langage rassurant pour les capitalistes. Sa doctrine a beau

être un fatras de contradictions, elle s'adapte à la psychologie des masses, car cette psychologie est pétrie d'éléments pathologiques engendrés par la répression sexuelle et par l'éducation autoritaire.

Claude LAPORTE

L'OCCUPATION DES ENTREPRISES est un droit légitime des travailleurs

Le délit, représenté par ces occupations d'usine, dont on les accuse, est en réalité celui des exploités qui utilisent celle-ci pour s'octroyer des privilèges monétaires grâce à des lois établies par leurs soins.

Pourquoi l'occupation est-elle un droit?

Tout le système des échanges à travers le monde est établie sur une monnaie papier dont la valeur d'échange est la production. Or, qui est le producteur, sinon le travailleur? Le fait qu'il soit le

producteur de toutes les denrées de notre société en fait le propriétaire légitime de tous les biens et lieux de production.

L'entreprise est un outil collectif, détourné par le patronat capitaliste et technocratique (qui ne représente pourtant qu'un faible pourcentage de notre société), à son seul profit; ceci grâce à un système de lois instituées à une époque où la majorité des travailleurs était illétrée et fut facilement dupée.

A l'heure actuelle ces mêmes lois, améliorées par des décrets tous plus insidieux les uns que les autres, laissent encore penser à la majorité des travailleurs qu'ils sont en situation illégale lorsqu'ils occupent pour des raisons de mécontentement l'outil collectif.

Il est clair cependant que depuis mai 1968, ce mode de lutte contre l'exploitation a un regain d'actualité, et le patronat n'hésite pas, lorsqu'il estime « ses biens » me-

nacés à avoir recours à la pression de sa loi (à Dunkerque, chez USINOR, par exemple, où le tribunal des référés a statué et ordonné l'évacuation des locaux).

Cette recrudescence n'a cependant pas le caractère décisif qui devrait selon nous, être celui de ces occupations. Il suffit de juger l'attitude des délégués CGT, FO, et CFDT, de chez USINOR pour s'en rendre compte. Ceux-ci ne s'élèvent pas contre la loi
(Suite page II)

PELLOUTIER LES BOURSES DU TRAVAIL

« Quand viendra l'heure de la justice historique, on rendra hommage aux entreprises si importantes que Pelloutier avait commencées; et ce grand socialiste sera illustre, alors qu'on aura, depuis longtemps, oublié ceux qui tiennent le premier rang dans nos parlements et qui représentent le socialisme aux yeux des bourgeois émerveillés. »

Georges SOREL.

Fernand Pelloutier naquit à Paris le 1^{er} octobre 1867. Il y mourut le 13 mars 1901. Il était issu d'une famille bourgeoise et protestante qui fut obligée de s'expatrier un assez long temps, en Allemagne, après la révocation de l'Edit de Nantes. Pelloutier fit ses premières études chez les frères de la Doctrine chrétienne à Paris, jusqu'au moment où ses parents s'installèrent à Nantes, puis à Saint-Nazaire. Il fut alors envoyé, ainsi que son frère Maurice, au petit séminaire de Guérande.

De complexion délicate, en butte aux brimades de ses maîtres, de surcroît mal nourri, il contracta, sous la férule, les germes de la maladie qui devait le terrasser. Impliqué dans un canular anodin il fut renvoyé pour avoir manifesté des idées subversives. Il acheva ses études au Collège de St-Nazaire (1883-1886). Adolescent, il collaborait déjà à la « Démocratie de l'Ouest », dont le fondateur était l'ouvrier typographe Eugène Couronné. Il écrivait également dans des feuillets littéraires. Il lisait énormément, autant pour parfaire sa formation intellectuelle que pour oublier la disgrâce dont il venait d'être frappé sous la forme d'un lupus tuberculeux à la face.

Acceptant courageusement la perspective d'une existence brève, se refusant à gagner quelques années au prix d'un repos qui n'était pas dans le sens de sa nature ardente et généreuse, Pelloutier se désolait sans compter.

En 1889, il fonde « l'Ouest Républicain », pour soutenir la candidature d'Aristide Briand, son aîné de cinq ans.

La maladie le force déjà à se retirer quelque peu de la lutte pendant la plus grande partie des années 1890 et 1891. Il prend cependant la direction de « La Démocratie de l'Ouest » et fait appel à des signatures socialistes connues, dont celles de Vaillant et de Guesde.

Il pourvoit à toutes les rubriques, malmène les autorités de sa plume incisive, s'en fait des ennemis dont le courroux enflera quand notre jeune socialiste fondera à St-Nazaire « l'Emancipation », organe de la section locale du P.O.F. (Parti Ouvrier Français).

En 1892, il est délégué des Bourses du Travail de Nantes et Saint-Nazaire, au fameux congrès de Tours, mis sur pied par la Fédération des Travailleurs Socialistes de l'Ouest (parti de Brousse). Il y fait voter le principe de la Grève Générale. Alors les tracasseries de ses camarades de Parti s'ajoutent à celles des bourgeois qui ne lui pardonnent pas d'être un transfuge de leur classe. Il n'en a cure. Ce-

pendant, il vient à Paris, où il ne tarde pas à collaborer à « l'Avenir Social » de Dijon et à « L'Art Social », et surtout à embrasser les idées libertaires.

En 1894, il entre à la Fédération Nationale des Bourses et soutient à nouveau l'idée de grèves générales au congrès National Ouvrier de Nantes. Il préconise désormais la lutte sociale sur le terrain économique et il écrit en collaboration avec Henri Girard, une brochure intitulée : « Qu'est-ce que la grève générale ? » L'attention du monde officiel et du monde ouvrier se porte de plus en plus sur lui.

En 1895, Pelloutier est désigné comme secrétaire de la Fédération des Bourses. Alors commence pour lui une période fantastique de labeur, de responsabilités et de tracas. Il assume tous les travaux du Comité Fédéral, une correspondance (il ne laissera aucune lettre sans réponse), tient le secrétariat du Comité d'action de la verrerie ouvrière, présente deux rapports très importants sur la Fédération des Bourses, au congrès de Nîmes. Il écrira dans de nombreuses revues : « La Société Nouvelle », (Bruxelles), « Les Temps Nouveaux », « L'Enclos ». Il donnera à « L'Art Social », en 1896, deux études : « L'Organisation corporative et l'anarchie », puis « L'Art et la Révolte ».

Il militait également avec les Chevaliers du Travail, groupés par chantiers, où collectivistes de toutes écoles y compris les anarchistes et les syndicalistes s'affrontaient parfois sans aménité. Il sera même le secrétaire de cette organisation, jusqu'au moment où elle disparaîtra en 1896. En 1897, il fonde une nouvelle revue mensuelle d'économie sociale « L'Ouvrier des Deux Mondes », organe central des Bourses où il donne de nombreuses et solides études. Pour limiter les frais, il se mit à composer lui-même toute la publication. Il rédigeait aussi son livre « La Vie ouvrière en France » qui devait paraître quelques mois avant sa mort.

Mais la maladie faisait son œuvre. Au retour du congrès de Rennes en 1893, il éprouve une première Hémoptysie. Il n'arrête pas pour autant son activité. Pour vivre, il faisait des travaux de copiste et de traducteur. Il publie même à la librairie ouvrière une brochure « Les Syndicats Ouvriers en France ».

En avril 1899, il consent à se reposer dans un pavillon des Bruyères de Sèvres. Il se remet sur pied et reprend toutes ses occupations. Une seconde Hémoptysie se déclare, plus abondante que la précédente. Grâce aux soins de sa famille, il s'en remet encore une fois.

Il obtient un poste d'enquêteur à l'Office du Travail, où il contrecarrera les projets anti-ouvriers du ministre Millerand. Mais cette position modeste, qui lui permettait tout de même de vivre, lui sera reprochée par les guesdistes. Durant l'hiver 1889, sa santé s'altère davantage : toux tenace, crises d'étouffement, hémoptysies continues, sueur abondante. Il ne lâche pas son travail de secrétaire Fédéral, établit le secours de route ou « Viaticum » et s'attache à l'Office National Ouvrier de Statistique et de Placement. Il se traînera jusqu'au congrès qui se tiendra à Paris en 1900. Mais à l'issue des travaux, il s'altéra pour ne plus se relever.

Dans d'atroces souffrances, il mourra le 13 mars 1901.

PAYSANS DE BRETAGNE DE L'ACTION DIRECTE A LA SOLIDARITE

Dans la nuit du 19 au 20 mai, un camion de collectage de lait se dirige vers l'usine de transformation Preval-Sapiem, à Pontivy pour y livrer son contenu. Dans la forêt de Camors, la route, barrée avec des voitures, est tenue par un commando d'une quarantaine de paysans, et, lorsque le camion se présente, il est arraisonné et 23.000 litres de lait sont déversés sur place. Le lendemain, l'un des manifestants, Jean Carel, 26 ans, agriculteur à St-Thuriau et président cantonal des Jeunes Agriculteurs, est arrêté et placé sous mandat de dépôt.

« Paysans en lutte... debout! »

Jeudi 3 juin, Jean Carel, comparait devant le Tribunal de grande Instance de Lorient; le procès débute à 9 heures. Dès 8 heures, en voitures particulières ou en cars, les premiers agriculteurs, venus de toute la région pour manifester leur solidarité à Jean Carel, se présentent. Après s'être heurtés aux forces de l'ordre bourgeois — une compagnie de CRS qui interdit l'accès au Palais de Justice — les manifestants se regroupent sur la place Jules Ferry et vers 10 heures dépassent le millier. Un tracteur et une remorque agricoles faisant office de podium, le meeting va pouvoir commencer. Un tract est distribué qui dit : « Pour sortir Carel de prison, pour défendre notre travail et pour construire une société où le désordre ne sera pas légalement organisé au profit du capitalisme, paysans et ouvriers luttons ensemble. »

Des responsables de la FDSFA (1) prenant la parole évoquent l'escroquerie dont sont victimes les producteurs de lait, le pouvoir d'achat des paysans et l'affaire Carel. Au terme des diverses interventions, un groupe de jeunes agriculteurs prennent le micro et entonnent : « Paysans en lutte... debout! » l'air nouveau qui commence à se répandre chez les paysans. A 11 h. 30 enfin, un cultivateur envoyé en délégué à

Le prix du litre de lait payé par les industriels du Morbihan reste inférieur de plus de 3 centimes au prix de mars (50 centimes au lieu de 53,30) alors que le prix européen a été relevé de 6 %. En Savoie, les producteurs sont payés 65 centimes du litre de lait arrivé à l'usine.

« Le prix ne correspond nullement au prix de revient du producteur, le mécontentement exprimé par la base, a entraîné les responsables à entreprendre une action spectaculaire afin d'attirer l'attention. » (J. Carel)

LA TERRE N'APPARTIENT QU'AUX HOMMES L'OISIF IRA LOGER AILLEURS.

(« L'Internationale »)

Le ministre de l'Agriculture, Cointat, commente les événements : « Ces manifestations déconsidèrent la profession agricole, qui est déjà suffisamment critiquée par l'opinion publique. »

De qui se moque-t-on ? Les agriculteurs dont le nombre décroît régulièrement depuis un siècle sont, de tous les prolétaires producteurs de richesses, les plus exploités. L'« opinion publique » selon Cointat ça doit être celle des flics — il y en a 1 pour 300 habitants, c'est-à-dire 3 fois plus que de médecins — des militaires, des curés, des politiciens et autres parasites qui font que dans cette société capitaliste pourrie ce sont ceux qui ne produisent rien qui consomment le plus, vivent aux crochets des travailleurs et nous dictent de surcroît, des règles de bienséance !

l'audience se hisse sur le podium pour rendre compte du jugement.

*Des nobles du temps des Jacques
aux puissances économiques
invisibles et aveugles*

C'est sous la triple inculpation de : a) participation à une action concertée de foire ouverte et participation solidaire à des voies de fait et destruction (en vertu de l'article nouveau 314 du Code pénal réprimant de tels faits); b) de gêne et entrave à la circulation; c) de rébellion, que le syndicaliste agricole Jean Carel comparait devant le tribunal.

La « justice » bourgeoise, lorsque les intérêts de la classe dominante sont menacés ne pardonne pas, cela n'est plus à démontrer, cf. les propos du procureur : « Il appartient au tribunal de faire entendre que la violence ne paye pas, même malgré les apparences », et celui-ci de requérir une peine de quatre mois de prison ferme et une suspension de permis de conduire.

L'avocat de la défense, maître Sabas, aura beau situer l'affaire dans son contexte économique et social, citer des chiffres éloquentes, citer aussi Montesquieu : « J'aime les paysans parce qu'ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers » et souligner que « le rôle de Jean Carel n'a été que celui d'un modeste exécutant mais que le petit paysan de Saint-Thuriau est en fait le symbole de

tous ses semblables, confrontés non plus aux nobles du temps des Jacques, mais à des puissances économiques invisibles et aveugles », Jean Carel sera condamné à quatre mois de prison, dont deux avec sursis et à six mois de suspension du permis de conduire.

*Le train de Quimper.—La flicaille
charge*

Cette annonce provoque des huées chez les manifestants — ils sont au moins 2 000 maintenant — et les plus jeunes se déclarent prêts à passer à l'action. Les chefs syndicaux prônent pour leur part l'action non violente : « Refusons de répondre à la provocation policière que constitue la présence des CRS devant le Palais de Justice et évitons les affrontements ». La promenade à travers la ville commence.

Un passage à niveau est occupé, et le départ du train en provenance de Quimper retardé d'une demi-heure. Vers 13 h. 45, le cortège, qui regagne son point de départ (le « podium » de la place Jules Ferry), passe devant le Commissariat central. Les mobiles, ces provocateurs, massés à l'intérieur, en surgissent et barrent la route; c'est le début de l'échauffourée. Des projectiles, bocks de bière, cailloux, fusent de toutes parts, un petit engin explosif est balancé sur les mercenaires du capital dont 8 sont légèrement blessés.

Les premières gouttes de pluie tombent; les dirigeants syndicaux tentent de dissoudre la manifestation : « Des consignes précises d'action vous seront données très prochainement... double but : libération de Jean Carel, augmentation du prix du lait ».

En fait c'est la pluie diluvienne qui fait se scinder les agriculteurs en deux groupes, le premier s'abritant devant la Poste, l'autre sous l'avent du Palais du Congrès. Les mobiles tentent de débuser ces derniers à grands coups de grenades lacrymogènes, les paysans se défendent avec des frondes.

Après avoir empesté le quartier les flics chargent, des poursuites s'engagent dans les rues voisines. Deux jeunes sont conduits au Commissariat pour « vérification d'identité » (vous savez ce que ces termes impliquent et la pluie aidant, la manifestation s'éteint petit à petit).

La révolte n'est pas forcément la révolution mais elle en constitue le premier stade. La nature et le déroulement de la manifestation le prouvent.

J. M. GARCIA

(1) Fédération départementale des Syndicats exploitants agricoles.

◆ Voir en pages VI et VII le document : BAKOUNINE ET LES PAYSANS.

De importancia universal: la Enciclopedia Anarquista, versión castellana

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 24 de Junio de 1971

TENEMOS un tesoro en las manos: 224 páginas del primer tomo de la Enciclopedia Anarquista. Se trata de una importante muestra en estado de pruebas; se trata de camino andado. Las páginas siguientes hasta el «Fin del I Tomo» están en la imprenta mejicana sujetas al inteligente ataque de los compañeros Benjamin Cano Ruiz e Ismael y José Viadiu, equipo competente en redacción, composición y disposición artística. Domingo Rojas, de momento se ha desglorioso del equipo enciclopédico para darse un rodeo por el mundo en prédica valorizada del proyecto, y es gracias a su presencia en Paris que podemos gustar el anticipo literario-anarquista de que damos referencia.

Confesamos que nosotros, los del «C. S.», habíamos hasta aquí tomado la empresa enciclopédica sin exceso de entusiasmo, casi casi a la expectativa. La Enciclopedia de Faure nos tenía preocupados, con todo el valor que la distingue, pues ella se paró al cerrar página en el IV tomo, y así los días y los años se han sucedido y Sebastián, el inmenso, no ha estado más en el tajo. Se lo llevó la penúltima época debido a que en este mundo nadie sobrevive. Y nadie, luego de él, se ha arrebuñado las mangas para modernizar la Obra cumplida, ningún grupo Solidarios ha procurado elemento prosaico para fundamentar una economía; ni los compañeros franceses se han preocupado del mayor libro de su — y nuestro — maestro, y ni siquiera la edición de Caracas, en lengua gala, ha sido adoptada por la F.A. que debía servir para esta cosa. Sin un compañero español — caraqueño — la edición francesa de la Enciclopedia no sería reimprimida ni en simple; en simple, porque debía ser, antes de entrar en máquina, purgada, modernizada, superada. Nadie osará sostener lo contrario.

Precisamente el gran acierto del equipo de Méjico, eficazmente ayudado por el compañero V. García, ha acometido la tarea de renovación enciclopédica apuntada. Eliminados los fragmentos parásitos, aseados por el tiempo, rechechos algunos de ellos e introducidas

muchas innovaciones y hechos históricos que S. Faure y sus contemporáneos no conocieron, puede decirse que la Enciclopedia Anarquista versión española va disponiendo del incentivo que adorna a toda obra en proa a la modernidad. Digase de una vez: la Enciclopedia Anarquista que se está edificando en Méjico se nos presentará remozada cual corresponde a los tiempos modernos y a lo que esperan de nosotros toda suerte de historiadores del pasado, el presente y el futuro anarquistas.

¿Comprenden ahora los compañeros suscriptores a la Obra, el por qué de un retraso que, al parecer, incomoda? ¿Se dan cuenta los compañeros de la ingente labor que pesa sobre una docena de inteligentes voluntades que no cesan, que no descansan, que no se darán respiro hasta que el primer tomo enciclopédico sea terminable y expedible a fines de diciembre de este año?

Pueden estar seguros suscriptores y abonados en ciernes que es mucho más importante el trabajo de los redactores de la E. A. que el humilde dinero cedido de antemano para cubrir los primeros gastos, puesto que la empresa ha comenzado sin blanca en el bolsillo colectivo. Pueden estar seguros los favorecedores directos de que la Obra está bien empezada y en el recto camino: hemos visto y analizado su contenido, muy importante, importantísimo incluso, en el capítulo Colectividades libertarias españolas, esa materia trascendente que hasta aquí se había tratado fragmentariamente, displicentemente. Y otra seguridad aún debe fijar constancia: sin la intervención desgraciada, impertinente, de tres compañeros americanos o americanizados, es probable que la mitad de la Enciclopedia Anarquista en castellano ya se hubiese servido a los lectores. Un gran editor, sin duda bien intencionado, se había ofrecido para editar la E. A. nuestra a la importancia de 20.000 ejemplares! La torpeza «marinera» siempre ha sido motivo de grandes naufragios.

Considérese, pues, el heroísmo de nuestros compañeros de Méjico y alguno de Caracas al tomar a su cargo la edición de

la colosal Obra que ya habían anunciado y que amenazaba fracasar por el desdichado detalle expuesto.

No desanimemos con regateos y desconfianzas a los osados anarquistas hispano-americanos que más dinero que nosotros gastan y por encima dedican a la Enciclopedia Anarquista las horas más preciosas de su existencia. ¡Ay-

démosle, cooperemos, aumentemos el número de suscriptores! Nosotros que tantos y tan colosales ejemplos anarquistas dimos en España, continuemos en el extranjero dando prueba de constantes, probos y realizadores. ¡A persistir, a redoblar esfuerzos para que la Enciclopedia Anarquista remozada sea un hecho cuanto antes!

Discos

Alguna vez he relatado, no me acuerdo donde, la definición que hizo Jaime Aragó de nuestro — o mi segundo — grupo joven:

— Compañeros: nuestros ideales son sublimes, insuperables. Pero... me caso amb séu, hi ha cada ximple!

Bueno. El grupo lo formábamos veinticinco compañeros, no importa si algunos con descuento; con la adición de que el teniente G.C. de línea aguardaba que fuéramos veinte para acusarnos — y reprimirnos — por asociación clandestina.

Pues dejando de lado ese escrupulo guardiacivilesco, citaré el caso de nuestro abnegado Arsenio que prolongaba sus clandestinidades en la cama de, y con, la mujer de un loco, no consiguiendo esta, son su nueva edición amorosa, sustraerse al imperio del rey Majareta.

Agustinet propagaba nuestros caros ideales usando pantalón sin bragueta, y Daimiel cumplía la misma noble misión pantalonado con la prenda tal confeccionada por él mismo por aquello stirneriano del bastarse a sí mismo; total para presentar pantalón propio a un grado a la izquierda y tres a la derecha. Inútil añadir que el efecto de A. y de D. en el público era de extrañeza si no de recelo.



Enciclopedia Anarquista en idioma cervantino. ¡Inscribámonos!

Un vendedor de cacahuetes nos tomó simpatía y acudía al grupo con la cesta manisera. No sufriendo que le probráramos gratis la mercancía, lo declaramos defensor de la propiedad privada y le rociamos ampliamente el contenido de la panera con tinta Lorilleux. Perdimos un adepto.

Félix, aprendiz de albañil, entró en el grupo para probar que sin Lorenzos ni Kropotkines podía ser tan anarquista como nosotros. — Apuntadme socio — dijo con toda la arrogancia de sus 15 años. Sin embargo, resultó bueno.

Fusté bailaba schotis y valsés muy serio puesto que llevaba «La Conquista del Pan» en el bolsillo de la americana. El no la había leído, pero las bailadoras lo tenían por joven ilustrado.

Melitón meditaba la sociedad igualitaria con reparto igual para cada ciudadano, de manera que la camisa unificada podía convenir al hombre de estatura mediana; pero mientras el pequeño la arrastraría por los suelos, al alto le llegaría justo al ombligo.

Quim debía leernos unas cuartillas suyas y no lo hizo — dijo — por haberse olvidado los orinales en casa. Cierzo, a pesar del equívoco. Tabarro como era, solía explicarte, pegajosamente, el drama «La muerte del tirano», y como no terminaba nunca se lo advertí malhumorado, a lo cual convino: — Esto es el fin del segundo acto. Mañana empezaremos el primero.

Lo que me hizo pensar que antes que matar al tirano habría que estrangular a sus impertinentes relatores.

Al fin la paja grupista se la llevó el viento, quedando el grano para la buena causa. Afortunadamente.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL VALORIZAR LA CURIOSIDAD

EN la tertulia, el giro de la conversación ha derivado a lo de estimar lo que es de esencia juvenil, ya independiente de los años que pesen en el físico del individuo. Ello ha ofrecido ocasión de aludir a una interviu que efectuó Azorín teniendo ya una edad cercana a los noventa años, con un periodista. Dijo en aquella ocasión el autor de «La Voluntad» que el hecho de ser joven, o viejo, depende de que se mantenga un latente anhelo de conocer, una constante curiosidad. Teniendo en cuenta una deducción como la expuesta, *viejo* puede serlo el hombre de treinta años, de talante apático, sin inclinación a conocer, a indagar. Y sensación de *juventud* puede darla un hombre de setenta u ochenta años, siempre atento a las novedades, siempre deseoso de informarse, de estar al corriente de las cosas.

El hecho de vivir supone experimentar sensaciones, adentrar en la imaginación, en la retina, ideas y visiones revistiendo aire de novedad. Quien es de un modo de ser completamente opuesto, entonces bien puede decirse que no vive, lo que hace es vegetar. Para vivir son convenientes los estímulos de la naturaleza que sean, susceptibles de hacernos la existencia pasadera. El idealista va en pos de la consecución de un anhelo, tanto más loable cuanto más humanamente excelsas sean sus características en el sentido moral. No importa que ante el lastre denso, compacto, de la realidad, aparezca como aspiración ilusoria lo que el sentimiento y la razón demanda. En el hecho de bregar en pos de honrosa finalidad halla compensación del esfuerzo la conciencia del individuo. Y para que así sea ha de vibrar en lo íntimo de la personalidad el férvido impulso de atalayar el horizonte social, de conocer, de saber aquello que acontece por ahí; de indagar lo que puede favorecer a las apreciaciones que uno mantiene en cuanto a concepciones idealistas.

La curiosidad puede quedar materializada en multiplicidad de facetas: al mirar el escaparate de una librería, al escuchar las noticias que prodiga el televisor, al dar ojeada al periódico o a la revista, al prestar atención y emitir juicio personal en conversación interesante, en visitar la pinacoteca cuyas obras pictóricas nos

ofrecen detalles que revelan lo que en sí es la belleza, en leer un libro del que tenemos impresión favorable, en escuchar la sinfonía o la sonata que nos permite percibir un cúmulo de sensaciones inefables, en admirar los encantos de la natura en distintas horas del día... Y así otros y otros motivos que pueden alimentar la curiosidad. Y es ello lo que refleja espíritu juvenil, independientemente de los años, pocos o muchos, que se Heven encima.

INDIVIDUALISTAS DE TODAS CLASES

El último número de «Le Monde Libertaire» reproduce el notable trabajo que con el denominativo de «La Síntesis Anarquista» dice a conocer en su día Sebastián Faura. En torno al mismo hubo abundante discusión, pero salvo ligeras variantes la coincidencia fue bastante generalizada. En efecto, como bien especificaba Faure, en las tres corrientes de un fundamental carácter ácrata: el anarcosindicalismo, el comunismo libertario, y el anarquismo individualista, puede haber un nexo que las haga armonizar en pos de fundamentales objetivos.

Probablemente ha sido entre los anarquistas individualistas que se han podido comprobar mayor cantidad de matices diferenciales. Claro que en el mencionado matiz idealista, como en todos, una cosa es *ser* y otra muy distinta *aparentar*. Además ha ocurrido también entre los denominados individualistas anarquistas que se ha sufrido una especie de *intoxicación mental* leyendo e interpretando de una manera capciosa, atrabiliaria, apreciaciones de Max Stirner y de Federico Nietzsche. Como consecuencias de lecturas mal digeridas, o queriendo hallar en dichos pensadores justificaciones a instintos perversos, o de bajo fondo burgués, ha habido veces que se ha podido notar algo así como el individualismo de la araña, aislada en su rincón, al acecho de su presa... Individualismo centrado solo y exclusivamente en el beneficio propio, al margen de toda consideración de valor ético, haciendo buena aquella conocida apreciación de los neo darwinianos consistente en la «lucha por la vida», frente a la cual expuso Kropotkin su fundamentado concepto del «apoyo mutuo».

Pero, pese a toda suerte de de-

formaciones, han habido elementos de solvencia intelectual dentro del anarquismo individualista, cuya acción y pensamiento han irradiado más allá de las restricciones de capilla y el egocentrismo excluyente. De ello nos dio prueba Han Ryner, siempre dispuesto a secundar, ya en la tribuna, bien en sus escritos, las campañas contra manifiestas injusticias, frente a las arbitrariedades del Estado, dimanando de un país ya de otro. En París vimos a Han Ryner tomar parte junto con oradores de otras tendencias en mítines importantes contra la represión en España durante la etapa de Primo de Rivera; frente a los ensañamientos persecutorios de los bolcheviques en Rusia, en favor de los perseguidos por la plutocracia norteamericana, etc. Armand, de acuerdo con Sebastián Faure, colaboró asiduamente en «La Encyclopédie Anarchiste», demostrando un selecto criterio ecléctico en la inserción de trabajos en las revistas fundadas por él. La compañera brasileña, también anarquista individualista, María Lacerda de Moura, tenía una depurada sensibilidad que le inducía a hacerse eco de todas las injusticias de dondequiera que procedieran. Su pluma vibraba de indignación ante todas las arbitrariedades. Individualista anarquista, inteligente y estudioso, lo fue Costa Iscar, quizás el primero que tradujo al castellano opúsculos de Armand, difundiendo también fragmentos de la obra maestra de Stirner «El Único y su Propiedad». Y hasta el fin de sus días Costa Iscar colaboró en nuestra prensa, con claridad positiva, sin ínfulas de suficiencia, estimado por los compañeros en general por su modo de ser leal, bien diferente al modo de ser arrivista de algún que otro *individualista anarquista*, amigo de arriarse al sol que más calienta...

Poco conocí a «Juan de Orán», fallecido recientemente. Nos saludamos en ocasión de una conferencia que di en Marsella. Al finalizar me hizo algunas observaciones que en nada alteraban el contenido de mi disertación. Me viene a la memoria una anécdota que refleja algo de su modo de entender el anarquismo individualista. Un buen amigo y compañero solía pasarle a máquina los trabajos que enviaba a este semanario. Cierta vez, el compañero aludido, habiendo recibido la noticia del fallecimiento de su padre, se hallaba apesadumbrado, sumido

en intenso dolor moral. Llegó «Juan de Orán» con unas cuartillas. Se le enteró del suceso acaecido. No debió conceder mucha importancia a la cosa cuando, dirigiéndose al compañero que de costumbre le copiaba los trabajos a máquina, y que entonces no estaba para artículos, diciéndole: «¡Bueno, bueno, pero yo a lo mío!» Y se disponía a leer sus cuartillas para que fueran copiadas. He ahí el individualismo que justamente se ha criticado: el exacerbado egoísmo del que *va a lo suyo*, sin parar atención al estado moral de los demás.

Otro caso original: En París, y en un café de la Plaza de la Bastilla, Armand y unos cuantos amigos solían celebrar reuniones mensuales, en las cuales se debatían temas de diversa naturaleza. El dueño del café no hacía pagar alquiler de la sala en la que tenían lugar las reuniones, pero era norma que cada uno de los asistentes hiciera una consumación de lo que fuera. En una de las reuniones acudió un furibundo *anarquista individualista*. El no quería dar un céntimo a ningún patrono, incluso tratándose del patrono del café. Se trató de hacerle comprender que usar un local ajeno suponía contribuir en algo. El hombre no se dio por convencido y abandonó la reunión: Su moral individualista consistía en usar lo de los demás, pero que nadie pudiera favorecerse de lo suyo. No faltan *superhombres* de tal naturaleza.

HEINE: GRAN POETA, REBELDE, ICONOCLASTA

Se nos anuncia una magnífica edición en francés de las «Obras completas» del gran poeta alemán Enrique Heine. Se ha dicho que después de Goethe, ha sido el poeta mejor que ha tenido Alemania. Es posible. También lo es que además de haber sido un gran poeta, en rebeldía, en espíritu revolucionario, superó al palaciego autor del «Fausto». En su poema «Los tejedores de Silesia», hace que los obreros insurreccionados, maldigan al patrón que les explota, a la religión que les engaña, y al Estado que les oprime. Heine odiaba el espíritu militarista de su país, y el borreguismo de las gentes. Amaba de los franceses su condición alegre e iconoclasta. Combatía la vulgaridad y el aburguesamiento. En cierta ocasión, al pasar la frontera les dijo a los aduaneros que registraban su equipaje: «Es inútil que busquen contrabando. Son las ideas que llevo dentro de la cabeza. ¡Y ustedes no pueden quitármelas!»

Hombres de la C. N. T.

JUAN PEIRO BELIS

Inciso autobiográfico

EL móvil de estrechar la amistad con Peiró fue debido a que, el que esto escribe, recaló de arribada forzosa a Badalona, donde entonces vivía nuestro personaje. La cosa fue así. Al acabarse el movimiento revolucionario de agosto de 1917, cuyo centro neurálgico fue el distrito 5º barcelonés, donde durante una semana no pudieron penetrar las fuerzas gubernamentales, al declinar la resistencia de los grupos revolucionarios empezó la invasión de policías y soldados que acabaron con las barricadas y dispersaron a los que las mantenían en activo. Al iniciarse la desbandada algunos compañeros les molestaban las armas que habían empleado en aquellos días de acción. Así, el autor de estas líneas pudo hacerse con tres pistolas destinadas a morar en las cloacas, pensando que de algo servirían. Desde luego no era una carga placentera llevar tal bultito en aquellas circunstancias, máxime que quien lo llevaba iba tocado de una indumentaria llamativa y no precisamente por su aseo. De forma que al divisar un tricorno o un policía uniformado, pensando en una posible detención, entre recelos e inquietudes el corazón no cejaba en dar saltos que reflejaban un estado de ánimo no muy placentero, puesto que predominaba el sentimiento de la derrota sufrida.

De esta conformidad, con más fatigas que satisfacciones, llegué hasta el Clot. En tales situaciones todo te parece un desierto. Después de una búsqueda tenaz, ya que toda nuestra gente andaba de estampida, tropecé con Juan Santacana, entonces presidente del Sindicato de Curtidores que, como es de suponer, no sabía tampoco en qué guarida meterse. Serían ya las seis de la tarde, de aquel sábado aciago, cuando con éste nos desayunamos con una «aragada» y un «llonguet» de su aportación, que nos supo a gloria. Después de este «refrigerio» emprendí de nuevo la marcha hacia Badalona en la búsqueda, imprecisa y eventual de un lugar de refugio. Al llegar allí, centros y sindicatos estaban cerrados. Tenía la dirección de algunos compañeros, pero nadie se hallaba en casa. Preguntar por Peiró, en tales momentos, era una temeridad inútil. Haciendo indagaciones, un individuo desconocido, sospechando que venía de huida de la capital, me ofreció una habitación que tenía

desocupada, donde pasé unos meses hasta despejar la situación de evidente peligro de detención.

Durante mi permanencia en la antigua romana «Baetulo», donde fui huésped de una familia excelente, de primer intento vendí las tres pistolas (que por los peligros y fatigas pasados en el transporte las creía de propiedad particular), cuyo importe sirvió para pagar unos días de estancia. Luego hallé la solución económica al poder dedicarme a la metalurgia, puesto que hacer de curtidor equivalía a que la policía me echara el guante. Por entonces la industria metalífera estaba en pleno auge, como servidora del belicismo guerrero francés. El compañero J. Piñol ejercía el puesto de encargado en un importante taller y me facilitó un empleo para cuidar una fresadora. Ni que decir que jamás había visto un artefacto semejante. Me dio las siguientes instrucciones:

«Cuando estés frente al aparato, si el patrón está presente, tiras simplemente de la manivela y ya la pieza estará colocada y al ponerse en marcha señal que todo está en orden».

Así lo hice y no hubo contratiempo alguno. En esas condiciones, vigilando sólo que la herramienta no pasara de la línea trazada por el maestro, pasé unas semanas, hasta que se despejó el horizonte represivo y de nuevo me pude incorporar al sucio y maloliente oficio de curtidor que me correspondía y que aprendí por ley de herencia.

Refiero estos actos no sólo para reflejar cómo intimé con Peiró, sino con el fin de poner en evidencia el sentido de solidaridad que imperaba entre los componentes del movimiento confederal, que se había infiltrado ya en la conciencia popular, cuya multitud sentía las luchas de la CNT como algo suyo. A los pocos días de permanencia en mi nueva estancia vino Juan a saludarme. Luego celebramos el encuentro con una comida, en plena campiña, de una paella a la valenciana, engullida con singular apetito y condimentada con gusto por el conserje del Centro Obrero. ¡Así era de atento y cordial aquel Juan asesinado por los falangistas en el odioso penal de San Miguel de los Reyes!

Los libros entre rejas

A partir de este momento nos veíamos con frecuencia. A pesar de sus múltiples ocupaciones

siempre tenía un momento para el diálogo. Recordamos ciertas conversaciones de tipo libresco. Por entonces estaba enfrascado con lecturas del sindicalismo revolucionario. Estaba al tanto de todo lo traducido y publicado en dicho sentido. A Peiró, como la mayoría de todos nosotros, su formación intelectual le correspondía al tiempo pasado en la cárcel, puesto que era el único sitio donde se podía leer con provecho. Una vez ya suelto, las reuniones y asambleas, el ajetreo sindical, absorbían todo el tiempo y no había manera de dedicarse a la lectura. Es verdad que en las cárceles ejercían la censura que, por lo general, los que la aplicaban se regían por el título o por el color de la portada. También tenían una serie de autores que estaban proscritos, pero lo cierto es que quienes la practicaban, oficiales de prisiones, se distinguían por su brutalidad; así, desde el punto de vista ideológico, no pocas veces prohibían la entrada de un libro amorfo y en cambio permitían el paso a otro que tenía interés, lo que contradecía el objetivo que perseguían, puesto que sus intenciones se cifraban en no dejar pasar ningún libro que pudiera sembrar inquietudes y rebeldías.

Los libros en la cárcel han desempeñado siempre un gran papel en favor de los presos, no sólo como elementos de cultura, sino también como terapéutica física. El preso que tiene afición a la lectura tiene una enorme ventaja sobre el que no le presta interés, puesto que le sirve de pasatiempo, de distracción y le hace olvidar que se encuentra recluido. La lectura del libro que se juzgaba interesante solía efectuarse en forma exhaustiva. En la hora de «paseo» se hacía el comentario verbal o se recurría al recado escrito recomendándolo a compañeros de otras galerías. Era frecuente que muchachos inaplicados, ausentes de toda inquietud intelectual, a fuerza de recomendaciones, de oír hablar de folletos y libros, empezaran por cultivar su trato y se convirtieran en militantes de provecho. No pocas veces se hacían más prosélitos en la cárcel que en la calle. Muchos elementos que llevaban una vida descarriada fueron atraídos a la lucha sindical dando un nuevo cariz más digno a su manera de vivir. Ello es así de afirmativo, que las cárceles han sido la verdadera universidad de los anarquistas y sus derivados, que podría aplicarse, como coeficiente mental, la siguiente regla:

por JOSE VIADIU

tanto tiempo preso equivale a tantos grados de cultura.

Con Peiró conveníamos que era un aspecto interesante de nuestra lucha, el hecho de que los comités pro presos y los sindicatos no cuidaran solamente de la parte material, o sea de facilitar una cantidad periódica a los familiares de los detenidos, sino que, a la vez, procuraran introducir libros adecuados en los lugares de reclusión que sirvieran para la elevación moral y social de los detenidos, acerca lo cual algo se hizo en dicho sentido durante su primer paso por el secretariado de la Confederación Nacional del Trabajo puesto que recordamos que el comité de dicho organismo publicó una circular, que mandó a todo el movimiento confederal, recomendando no desatender la educación del preso. De su estancia precisamente en la cárcel de Barcelona salió el folleto, escrito por él entre sus muros, «Trayectoria de la Confederación Nacional del Trabajo. Páginas de crítica y de afirmación», que fue recibido con intensas polémicas, en donde combate el exceso de doctrinarismo, que juzga se interpone al libre desenvolvimiento de la lucha sindical. Sus ideas y opiniones fueron discutidas desde todos los ángulos, de firme apoyo y de dura crítica, sin que nadie jamás pusiera en duda la sinceridad, la pulcritud moral e ideología del autor.

Por aquellos días las lecturas carcelarias, entre nuestra gente, prevalecían la literatura francesa y también sus teóricos del anarcosindicalismo. Emilio Zola, Octavio Mirbeau, Romain Rolland, Emílio Pouget, James Guillaume, Victor Griffuelhes... En castellano privaban Vargas Vila, Eduardo Zamacois, Felipe Trigo, Anselmo Lorenzo (uno de los más leídos), José Prat, Ricardo Mella... Las traducciones de Bakunin, Reclus, Hamon, Kropotkin, Malatesta, Grave, Faure, Malato... circulaban bastante. En teatro sobresalían Joaquín Dicenta, Angel Guimerá, Pérez Galdós, Santiago Rusiñol, Enrique Ibsen, Fola Igúrbide... Autores básicos de nuestro idioma, necesarios para lograr una mayor plenitud intelectual, como Pi y Margall, Ganivet, Costa, Dorado Montero, Delorme, Senador Gómez, etc., así como la Generación del 98: Ortega Gasset, Unamuno, Maeztu, «Azorín», Benavente, Valle Inclán, Pío Baroja..., (Pasa a la página 4.)

Hombres de la C. N. T.

JUAN PEIRO

(Viene de la página 3)

merecían una mayor dedicación que no se les prestaba y sólo eran gustados por minorías. La verdad es que la legión de reclusos, en sus diversas etapas, constituíamos un conjunto de lectores incipientes, de preparación defectuosa, donde lo exterior y fácil era más apreciado que lo útil y adecuado para adquirir una auténtica cultura.

Las editoriales barcelonesas que habían alcanzado mayor circulación, entre rejas, eran las de tipo popular: Maucci, Bauzá, Sopena, publicaciones de la Escuela Moderna. Los folletos editados por «Tierra y Libertad», lo que publicaba Federico Urales... La editorial «Prometeo» (Valencia), la Colección Universal de Espasa-Calpe (Madrid), las ediciones de Marín Civera y José Pastor (Valencia), Editorial «Vértice» (Tarragona), lo publicado por Mir (Mahón), etc.

Peiró no rehuía ningún tipo de lectura, pero a las novelas y a los temas de ficción prefería lo relacionado con su formación ideológica. Gozaba de su predilección lo que pudiera servirle para bifurcar nuevos horizontes, ampliar sus conocimientos, para luego divulgarlos en sus trabajos periodísticos. Sentía especial interés por la sociología, por los problemas económicos, por los teóricos del anarcosindicalismo, sin desdeñar al cooperativismo. En este orden se había asimilado «Progreso y miseria», de Henry George, así como «Los principios de economía política» y «La cooperación», de Carlos Gide, entonces en boga. Había dado sus vueltas a lecturas de Marx y Engels, lo que no había encajado con su temperamento y su manera de concebir el socialismo. Ni que decir, sus autores predilectos fueron los clásicos del anarquismo. Hablaba con fervor de Bakunin, Kropotkin y de Malatesta. Ellos fueron en parte sus guías, pasados por el agudo tamiz de su interpretación personal.

JOSE VIADIU

(Continuará)

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.

Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

REMEMORANDO

por JULIAN FLORISTAN

A UNQUE ya mucho se ha dicho sobre la revolución de julio de 1936, siempre quedan datos y aspectos más o menos inéditos sobre la misma.

Llegué yo al Bajo Aragón a fines de dicho año, para acudir días después al Congreso Confederado de Zaragoza en representación de Torre del Compte (Torre Libre en la revolución); el otro delegado propuesto no pudo asistir. Al regreso del mismo, informados los compañeros de la marcha del comicio, y sus acuerdos, el Comité comarcal de Valderrobres, radicado en Torre Libre, acordó organizar una serie de actos en diversos pueblos de la comarca en los que tomamos parte S. Carod, de Zaragoza y el firmante. El resultado fue crear buen ambiente donde apenas si existía y aumentarlo si cabe allí donde los compañeros venían actuando frente al fascismo, que cada día se mostraba con más descaro y cinismo.

Gran dificultad había para hallar ocupación por aquellos pueblos eminentemente agrícolas. Finalmente se me admitió en la reparación de la carretera de Tarragona a las Ventas de Valdealgorfa. Sumamente pesado para mí resultó, no acostumbrado a esos rudos trabajos para los que mi contextura física no estaba preparada. Así, aquellos días torridos de julio se me hacían interminables y los festivos eran insuficientes para recuperar fuerzas con el relativo descanso, pues los aprovechaba para ir a platicar con los compañeros y el recorrido de varios kilómetros había que hacerlo a pie.

En Valdetormo me hallaba cuando ya el 18 de julio no cabían dudas: falangistas, militares y clero habían comenzado el «alzamiento». Estando ese día después de cenar en el café — otro lugar de reunión no había — nos llegaron noticias más que alarmantes, mezcladas con la «orden» del alcalde — recibida de la Guardia civil de Calaceite — de: «Todo el mundo a dormir», coincidiendo ello además con la llegada al pueblo de un ex presidiario y era cuestión de evitar discusiones y acaso algo peor.

Aquella noche no pude cerrar el ojo. Tenía por cama un saco tendido en el suelo y que contenía más pulgas que paja. Antes de apuntar el día salí para la Torre, cruzando el río Matarraña por el puente de cemento del ferrocarril — cuyas obras estaban paraliza-

das desde hacía largo tiempo — de Val de Zafan a San Carlos de Rápita. Tampoco los compañeros allí habían dormido. Pasaron la noche en vela, observando posibles movimientos y la actitud de los terratenientes y fascistas del pueblo. Hubo entrevistas y reuniones entre compañeros, Comité comarcal y delegaciones de los pueblos que llegaban como podían, a campo traviesa, burlando a civiles y otros enemigos y chivatos.

El 20 sugerí concentrarnos allí todos los compañeros de la comarca dispuestos a todo evento. Razonadamente fue demostrada la dificultad de poder resistir cualquier embate del fascismo, rodeados como estábamos por los diversos puestos de la Guardia civil. El de La Fresneda, a 3 k., Calaceite y Valderrobres, 12. Cretas, a 6. Beceite, Monroy, Valdealgorfa.

Al atardecer comenzaron a pasar, aislados para mejor despistar, compañeros de La Fresneda con aquellos medios de que disponían escondidos entre aperos de labor, sobre algún borriquillo. Por la noche nos reunimos en el «Mas del Estudiant». Allí se tomó la decisión de, una vez reunidos de nuevo con los de Valderrobres, Beceite y otros en la estación de Cretas-Valderrobres, ya casi de madrugada, salir hacia Arnes (Tarragona), en fila para no dar que sospechar al puesto civilero de Cretas, cerca de cuyo pueblo era preciso pasar y seguir luego hacia Gandesa, donde esperábamos habría mayores posibilidades de resistir, armarnos y organizarnos. Por lo menos eso creíamos, desconociendo aún cual era la situación exacta, no sólo del resto de Aragón, sino que la de Cataluña, Castellón, Valencia...

Estando el 21 en Gandesa nos llegan noticias de que en Villalba de los Arcos, pueblecito cercano, en el cual toda la reacción se había sublevado. Acudimos varios grupos, siendo recibidos por un nutrido fuego por todas partes, sin ver al enemigo, bien pertrechado y parapetado en sus casas. Se tomaron precauciones, más ello no impidió nos mataran a bocajarro a un compañero de Alcañiz: impotente le vi caer a un metro delante de mí, de un tiro en la frente. Hubo que recurrir a lanzar cartuchos por puertas y ventanas. Ya tarde cesó la resistencia no sin perder ellos buen número entre muertos y heridos. Nosotros también hubimos de lamentar otras

bajas además del compañero muerto.

Vuelta a Gandesa. Algunos grupos de compañeros subimos a Horta de San Juan, pues era cosa de prever un posible ataque viniendo del Bajo Aragón, ya que la Guardia civil del distrito se había concentrado en Valderrobres — a unos 10 k. — al mando del teniente jefe de la misma. Desde Horta se dominaba una gran extensión. Debió ser el 23 cuando un grupo de jóvenes que se dijeron de la Esquerra, dando un poco la impresión de incontrolados, nos preguntaron por dónde podrían llegar mejor a Cretas. Tratamos de disuadirles, ya que sabíamos que en dicho pueblo estaban bien parapetados, día y noche, sin lograrlo. Veíamos avanzar el coche hasta que en un recodo de la carretera lo perdimos de vista; una serie de explosiones y tiros sueltos confirmó nuestro temor. Los que no resultaron muy heridos llegaron a pie horas más tarde.

Por fin supimos del triunfo rotundo de los compañeros de Barcelona primero y del resto de Cataluña sucesivamente. Y lo que para nosotros era primordial; una columna se formaba en Tarragona, dispuesta a liberar, para empezar, el Bajo Aragón, o sea nuestra comarca en primer lugar. El 25 llegó a Gandesa y nos fuimos agregando a ella, para lo cual hubo que requisar algunos vehículos. Al medio día pasábamos por Arens de Lledó, primer pueblo de Aragón. Pequeña alarma causada por unos vecinos temerosos que tratan de huir sin motivo. Los compañeros comprueban que no hay resistencia y esperan bastarse solos.

Llegada la columna — en parte compuesta de soldados de infantería — algunos guardias civiles al mando del teniente Ferrer y buen número de compañeros catalanes y aragoneses — al empalme de la carretera de Valderrobres a Calaceite, se prefirió continuar hacia el segundo, dejando de momento Cretas, no muy distante. El mando de la columna sabía que la Guardia civil de todos los diversos pueblos del alrededor había sido concentrada en Calaceite procedente de Valderrobres, acaso al saber se acercaban fuerzas por el sur. Así, al llegar cerca del montículo de San Cristóbal, desde la ermita de ese nombre comenzaron a tirar, unas veces por descargas cerradas y otras tiros sueltos. Compañeros audaces que conocían aquello, se desplegaron y con simples escopetas de caza

fueron obligando a los civilones a dar la cara y pronto a salir corriendo.

Antes de llegar a la carretera general, cerca ya de Calaceite, se intensificó la lucha, pues desde distintos lugares del pueblo tiraban sin cesar, incluso con fusil ametrallador (que no hubo manera de dar con él después). Y los parapetados en lo alto, en el castillo, dominaban fácilmente a los más osados. Una vez rodeado, pronto vieron que la resistencia era inútil. Hicieron ondear unos lienzos blancos, sin respetar ellos mismos lo que dicha señal representaba y mientras, los «valientes guardias» prefirieron huir a la desbandada y pese al cerco algunos lo lograron, entre ellos el teniente y su corneta-ordenanza. Estos fueron denunciados días después por los habitantes de un «mas», por temor sin duda a posibles consecuencias.

Cuatro buenas horas duró la lucha y los más acérrimos resultaron algunos pobres diablos, rastros de siempre a los cuales les costó ello la vida.

El 26 por la tarde tres grupos en camiones llegamos a Cretas. Algunos compañeros de allí lo hicieron por la mañana, sin hallar resistencia. Nos pidieron hiciéramos noche allí y habiendo corrido el rumor de que se nos quería envenenar, no hubo manera de que la mayoría quisiera ir a cenar a las casas destinadas. «Hacedles probar a ellos antes la comida». Ni por esas. Hubo que buscar unos jamones, pan y vino. La fatiga fue obligando después a buscar cobijo.

Como uno de los del grupo de la Esquerra se hallaba gravemente herido y la gangrena avanzaba, el médico del pueblo llamado Valiente creyó prudente la presencia del forense de Valderobres, Jesús Acero — «jefe» provincial de los cuatro que se decían comunistas —. Fuimos a buscarle. Retente, tuvo el compañero Cardona que amenazarle: «O vas inmediatamente, o te llevamos». Entre los dos colegas decidieron — lavándose las manos — su traslado a Tortosa, a donde pese a las afirmaciones de ambos galenos, llegó sin vida. Según parece, se trataba de un compañero de un pueblo cercano a Barcelona.

Corta estancia en Valderobres y otros pueblos de paso, continuando hasta Alcañiz, donde seguía la columna, llamada ya de Carod-Ferrer (más tarde 25 División). Salida para Alcoriza y Montalbán, con la intención de continuar hacia Calamocha y Teruel. Disuadido el mando, ignoro por quién, o por qué, alegando que algunos puentes habían sido

REMEMORANDO

destruidos. Regreso a Alcoriza, siguiendo luego por Andorra. Alloza a Oliete. Antes de llegar a Muniesa, nos vemos obligados a entablar fuerte tiroteo. Desde la iglesia tiraban con bala explosiva. Un compañero de Amposta recibió una, que le destrozó el brazo izquierdo cuando avanzábamos detrás de un simple colchón como parapeto... Se nos encarga de trasladarlo al hospital de Alcañiz, instalado provisionalmente en una iglesia. Cuando regresamos a la mañana siguiente, un avión enemigo nos lanzó algunas bombas no mayores de cinco o diez kilos, pero que fueron lo suficiente para sembrar el pánico. Hasta se habló de gases... Hubo que amenazar seriamente a los chóferes, que huían de vacío. En Oliete, tras una noche de reflexión, se organiza la columna algo más en regla y en retaguardia de la misma va una ametralladora sobre un camión. Cuando llegamos de nuevo a Muniesa, enormes llamas parecían envolver todo. Determinado grupo de compañeros de Valderobres se había apoderado el solo del pueblo.

La inactividad por un lado y el casi total desacuerdo con Carod del que yo no admitía su oposición, por otro, me tenían amargado. Dicen que el «orden y mando» y hasta un comienzo de dictadura se precisa en la guerra. Yo no lo creo así y de todas formas entonces estábamos en revolución. Algunos compañeros sabían de mi estado de ánimo y un buen día llegaron a Muniesa M. C. y F. T. a buscarme. Hube de dejar incluso una pistolilla del 6,35. O todo, allá por tu cuenta, sentenció uno.

Otro día hablaremos de la labor realizada, de la parte constructiva de la revolución, procurando redundar todo lo menos posible sobre aspectos que ya son relatados ampliamente en el libro que varios compañeros de la comarca de Valderobres decidimos publicar y que cuando estas cuartillas aparezcan ya estará seguramente en prensa. El lector estoy seguro de que verá en sus páginas plasmado lo que fue su propia contribución, o si no convendrá en que allí, como en otras comarcas y regiones de España, se sabía lo que se quería y cuando la ocasión fue propicia se supo poner en práctica con arreglo a las posibilidades del momento y a la cola-

boración y capacitación de todos, lo que hasta entonces había sido tildado de utópico: el comunismo libertario.

Y conste que frente al despego de algunos situados o que cuentan situarse, nuestro entusiasmo no se ha enfriado; todavía, tras los 35 años transcurridos, continuamos creyendo que sólo en comunismo libertario es posible solventar la

infinidad de problemas que atosigan al mundo. La economía capitalista, liberal o no, es incapaz de ello y acabará por declararse en quiebra total; la comunista — en sus diferentes tendencias marxistas — no ha hecho sino copiar todo lo peor de la otra y en lugar de liberar, esclaviza más todavía al trabajador, convertido en «robot» del partido único. Los ejemplos están a la vista del que quiere ver y observar.

Continuaremos otro día.

Mayo, 1971.

Notas de carnet

Siempre hay una filosofía para justificar la falta de valor.

Toda vida que está dirigida hacia el dinero es una muerte. El renacimiento está en el desinterés.

Todas las grandes virtudes tienen una faceta absurda.

Deseo expresar con el móvil de la peste el ahogo del que hemos sufrido todos, así como la atmósfera de amenazas y de destierro dentro de lo que hemos vivido. Quiero al mismo tiempo extender esta interpretación a la noción de existencia en general. La peste ofrecerá la imagen de aquellos que en la guerra han tenido la parte de la reflexión, del silencio, y la parte del sufrimiento moral.

El gran problema a resolver «prácticamente» ¿Puede uno ser feliz y solitario?

Existen entre los hombres más cosas para ser admiradas que cosas para despreciar.

Vivir con sus pasiones supone que uno las ha dominado.

La vida está obstruida de acontecimientos que nos hacen desear el llegar a ser más viejos.

Aquel que desespera de los acontecimientos es un cobarde, mas el que confía en la condición humana es un loco.

El arte tiene las condiciones del pudor. No puede decir las cosas directamente.

La primera facultad del hombre es el olvido. Mas es justo decir que incluso olvida lo que ha hecho de bien.

A los 30 años un hombre de-

bería saber dominarse; conocer la cuenta exacta de sus defectos y de sus cualidades, conocer su limitación y prever su desfallecimiento.

Yo no he sido hecho para la política puesto que soy incapaz de querer o de aceptar la muerte del adversario.

Me situó fuera de la enfermedad y de la renuncia levantando la cabeza con toda mi fuerza para respirar y para vencer. Es mi manera de desesperar y de remediar la desesperación.

Yo amo más a los hombres comprometidos que la literatura comprometida. Tener valor en el decurso de su existencia y talento en las obras no está mal. Además el escritor se compromete cuando quiere.

Si el hombre tiene necesidad de pan y de justicia, y hace lo que realiza para satisfacer esta necesidad, tiene necesidad también de la belleza pura, que es el pan de su corazón. Lo demás no es cosa seria.

Albert Camus

(Tradu. I. Luro).

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

Anarquismo
y anarquistas

PROPAGANDA OBJETIVA ANTENA

TRAS observaciones que no poco nos han hecho pensar, hemos llegado a la conclusión de que la propaganda libertaria debería remontarse e irradiar más ampliamente. No puede negarse el concurso ócrata en la difusión cultural e ideológica, pero nos parece que esta labor no se efectúa en la proporción y matiz que los momentos presentes requieren.

¿Problema económico? ¿Bajo nivel cultural en los propagandistas del ideal? ¿Ausencia de voluntad para exponer lo que se piensa? Todo muy discutible. Las respuestas a estos interrogantes no serían coincidentes, al formularlas varios individuos, y todas tendrían algo en que basarse para diferir. De todos modos consideramos, aprovechando las coincidencias, dándoles coherencia e impulso, la propaganda sería más brillante y efectiva.

En pro de nuestra tesis militan testimonios de algo muy selecto, amparado por voluntades pulcras y férreas, de las que no abunda. El calor colectivo, la asistencia mutua en aras a los fines comunes, reguramente podrían iniciar una etapa que hiciera comprender más y mejor los valores del anarquismo. Mucho diría en favor del ideal tener en cuenta los recursos indicados, si se buscara la manera de vigorizarlos. Iremos concretando.

Tal vez la falta de base económica cuente con alguna influencia adversa, pero no en la proporción de ser factor único e imponderable. Sin desmerecer lo que pesa ese fenómeno, siempre presente en el campo ácrata, seguramente no podrían cubrirse las ambiciones más vastas de expresión cultural, pero sí, con buena predisposición colectiva, se superaría el índice de difusión hoy existente.

¿Hay razones para opinar como lo hacemos? Nos parece que sí. Al igual que muchos de la vieja militancia libertaria, conocemos ejecutorias de abnegación privada que culminaron en resultados admirables. Algunos, no sólo se limitaron a sostener paladines de combate, sino que se libraron, también, a editar obras doctrinarias y filosóficas de gran influencia pedagógica. A esas conductas, desarrolladas dentro o al margen de la Organización, cabe rendir el respeto que merecen. La fecundidad del esfuerzo, de esa entrega a la siembra del ideal, ausente de signo comercial, tuvo frutos magníficos que se hicieron sentir internacionalmente.

¿Pasaron a la historia definiti-

vamente los ejemplos de voluntades tan tenaces? ¿No existen ya inteligencias tan claras y profundas como las hubo en esos «tiempos idos»? Si pusiéramos en tela de juicio la originalidad de pensamiento, entre los precursores del ideal ácrata y los que hoy nos erigimos en continuadores, el mérito correspondería a los que antaño ocuparon el escenario de la lucha. Entonces eran pocos, consecuentes y bien avenidos; dinámicos, por lo que la propaganda lograba felices resultados.

Divulgar una idea es más fácil que originarla. Lo último implica más dificultades, ingenio y esfuerzo. Casi siempre, a quienes lanzan la novedad se les moteja de «locos». En tanto que herederos, algo de esto repercute a los seguidores. Es obvio, pues, que en el terreno ideológico nos plazamos en una pauta trazada hacia objetivos concretos.

Indiscutiblemnte que nuestros precursores nos legaron algo sustancial y básico que no podemos dejar de reconocerles. Todos los argumentos de la época se apoyan en la plataforma que ellos forjaron; la solidez de sus conclusiones permanece inquebrantable. Por encima de tempestades revolucionarias, y de modernizaciones políticas que se aplican y al instante fracasan, todo lo que se apoya en el anarquismo sobrevive y prospera.

Siendo así, ¿qué otros objetivos pueden defenderse en nombre del ideal libertario? La tarea es sencilla y puede ser fecunda; debería enfocarse con amplitud y coherencia con miras a sus fines más elevados. Interpretada orgánicamente, o bajo responsabilidad privada, la difusión cultural de las ideas ácratas reclama una superior dinámica a la que hoy estamos imprimiendo.

El autoritarismo se niega a perecer. Sus imperativos los conjuga audazmente con sistemas políticos que antes pretendieron ir de la mano con el anarquismo. Y después de entre ellos haber llegado a *luchas fratricidas*, en las que la autoridad nada ha querido ceder de sus prerrogativas, todavía hay quienes fuerzan la situación para que las dos corrientes ideológicas formen un frente único. Ahí tienen los libertarios un ángulo de propaganda para remontarse y poner las cosas en su lugar.

Recordar y abonar ejemplos como los citados en párrafos anteriores no equivale a preferir tareas particulares a las colectivas, aunque ambas tiendan a la misma

finalidad. Lo interesante es, en nuestra opinión, que una necesidad perentoria y fundamental, se cubra por quien más pronto y mejor pueda subirla. De cualquier modo, en todo lo que sea factible, la inclinación de todo elemento ácrata debe influir hacia las realizaciones comunitarias.

Preferible es la última actitud citada porque ofrece posibilidades, más que cualquier otro sistema, de practicar el apoyo mutuo. Es un ejercicio que eleva el pensamiento y la moral; es la propaganda más amplia y sólida que puede llevarse a cabo en pro de objetivos comunes. Ningún método de relación humana existe para afrontar dificultades y corregir defectos mejor que ese contacto en la vida laboriosa y de responsabilidad colectiva.

El horizonte de signos simbólicos, agitados como expresión de amplia libertad humana, tendría que limitarse en favor de prácticas amplias y constantes. La imagen de algo realizado es más sólida y constructiva que las bellezas del pensamiento abstracto. Esta conclusión quedó confirmada por la ciencia y la psicología moderna, tanto en las labores de carácter profesional como en el amplio campo de la pedagogía.

Todo induce y aconseja plazarse en el concierto experimental. Ningún vehículo de difusión concreta tan bien el perfil de los objetivos que se quieren dar a conocer. Cuando se pretende demostrar las ventajas de una comunidad de carpinteros, de impresores o agricultores, puede ser sugestiva la exposición teórica o gráfica, pero lo convincente es la operancia profesional de quienes coinciden en pensamiento y acción.

Compete al arte literario o pictórico perfeccionar las imágenes, pero incumbe a quienes impulsan el cambio social presentar realidades superiores al status de estadísticas y propietarios. El anuncio perenne de lo que se pretende es una buena propaganda; la mejor siempre será el testimonio de lo realizado, o lo que se está realizando. El proceso de cambios es cada vez más acelerado; el espíritu constructor es quien mejor gozará las oportunidades de la historia.

Sería situarse opuestos a la realidad abogar por una forma o sistema de propaganda exclusiva. Obrar reflexivamente es una obligación de quienes repudian la presente y defienden estratos superiores. Del universo social que se conoce, aprovechable para un mun-

REPOSICION
DEL ARTICULO 18

MADRID. — Por decisión del consejo de ministros celebrado el día 11 de este mes, desde el lunes 14 rige de nuevo en toda España e islas adyacentes el artículo 18 del Fuero de los Españoles, suprimido hace seis meses con motivo de la protesta española contra la posibilidad de penas de muerte en un consejo de guerra tenido en Burgos contra una veintena de resistentes vascos. La opinión pública interpreta esta medida como una concesión al turismo extranjero, el cual es evidente que cuenta en España más que los españoles.

«NUEVOS ALTOS CARGOS»

MADRID. — Entre varios cargos de altura dispuestos en reciente decreto, figura el del nombramiento de embajador de España en la República de China, a favor del diplomático Miguel Angel Velarde y Ruiz de Cenozo. La noticia oficial no concreta si se trata de la China continental o la de la isla de Formosa.

UNANIMEMENTE ELEGIDO

MADRID. — Sin un solo voto en contra ha sido elegido procurador en Cortes Fernando de Liñán y Zofio. Excusamos decir que ha sido nombrado a dedo por el generalísimo Franco. Que la sincura le aproveche a Fernando.

«EN BOCA CERRADA
NO ENTRAN MOSCAS»

MADRID. — El ex ministro de Asuntos exteriores de Méjico, Antonio Carrillo Flores, se encuentra en Madrid. El señor Carrillo, que fue también ministro de Hacienda y embajador de su país en Washinton, es actualmente director del Fondo de Cultura económica de Méjico y su visita a Madrid, principal sucursal de este fondo, está únicamente relacionada con la promoción de dicha institución cultural. →

do de bienestar, nada debe retirarse o desconocerse. Estrecharíamos los márgenes de expansión que las sanas conquistas del hombre ofrecen a las nuevas generaciones; el esfuerzo no tendría la fecundidad deseada. Renovar, ampliar y superar, debería ser lema constante de los disconformes con la sociedad actual. (Continuará)

SEVERINO CAMPOS

El señor Carrillo Flores se reunió en dos ocasiones con el ministro español de Asuntos exteriores, señor López Bravo, una de ellas en Washington y otra en Filipinas.

EL MALHUMOR DE SAN JUAN

LA CORUNA. — Siete personas resultaron heridas de consideración durante la procesión del Corpus Christi en Rianjo. Mientras transcurría la procesión un cohete incontrolado cayó sobre otros cuatro en preparación, incendiándolos. Como rayos circularon sobre las cabezas de muchos feligreses dejando a nueve de ellos con pelo y cuero cabelludo quemados. Algunos arriesgan quedar ciegos. ¡Valiente sanjuanada!

OTRA GRACIA-DESGRACIADA DEL T.O.P.

MADRID. — El T.O.P. ha juzgado de un golpe a cuarenta santederinos acusados por la policía de delito de asociación ilícita. Hubiesen pedido autorización para asociarse, y no se la hubieran concedido. Veintiocho de los procesados fueron absueltos; los demás han cargado con penas de prisión que van de cinco años a seis meses y un día. Además, 10.000 pesetas de multa a cada uno.

CUNDE LA HUELGA DE LOS MEDICOS SIQUIATRAS

MADRID. — Continuado el paro de los médicos becarios de casi una veintena de centros sanitarios españoles.

Esta actitud, como se sabe, está motivada por el despido de veinte médicos becarios del Hospital psiquiátrico de Oviedo y en apoyo de una serie de peticiones profesionales y laborales.

Un portavoz de los médicos en paro ha manifestado que hoy se han celebrado asambleas en diversos centros madrileños cuyas direcciones habían invitado a los médicos residentes e internos en paro a reintegrarse al trabajo en un plazo de setenta y dos horas.

El plazo se cumplía hoy en la fundación de una asamblea, se ha decidido continuar el paro. Otro tanto ha ocurrido en la Clínica «Puerta de Hierro», Residencia Sanitaria «La Paz» y Gran Hospital, cuyos plazos se cumplen mañana por la mañana. La persistencia en tal actitud está motivada, agregó el portavoz, por la falta de decisiones para solucionar el conflicto. En el Hospital psiquiátrico de Oviedo han presentado su dimisión diez de los trece

ANTENA

médicos contratados y en el Hospital general de Asturias, los jefes clínicos han suspendido la polí-clínica — visitas a ambulatorios — y los residentes internos en paro, que venían realizando los turnos de urgencia, han dejado de hacerlo.

Los siete médicos internos de la Residencia sanitaria de Cruces-Baracaldo se han negado a abandonar el centro y continúan en su actitud de inactividad, en señal de solidaridad por la expulsión de sus compañeros de Oviedo.

BARRUNTABAMOS ALGO ASI

CADIZ. — Según Añoveros Ataún, obispo de Cádiz, «con motivo del cierre imprevisto de la frontera en La Línea de la Concepción, 4.800 obreros quedaron sin trabajo y un grupo de industriales tuvo que abandonar sus negocios en el Peñón. El alarde publicitario y las múltiples promesas de creación de puestos de trabajo, cuya realidad actual está lejos de lo prometido y esperado, han hecho que se vuelquen sobre el campo muchos hombres y no pocas familias a la búsqueda de colocaciones.

»Resultado de todo ello es el notable aumento del número de parados. El paro registrado actualmente es de 6.078. De éstos, 4.329 trabajadores pertenecen a la comarca y 1.749 son ex trabajadores del Peñón.»

SIGUE EL PARO MINERO

LEON. — Prosiguen, sin visos de solución inmediata, el conflicto minero planteado desde hace cuarenta días en las cuencas del Fabero y del Sil.

La situación es estacionaria al continuar sin trabajar unos 3.000 mineros de dichas cuencas que, como se sabe, iniciaron el conflicto como protesta por la ruptura de deliberaciones para el convenio del sector de la antracita.

HUELGA EN LA SEAT

BARCELONA. — Los trabajadores de esta casa constructora de automóviles hace tiempo rechazan los turnos de noche. Si no quieren caldo tres tazas, la gerencia ha amplificado las horas y el personal de noche, originando el abandono del trabajo inicialmente en el taller número 1; empezar huelguístico que afectó a 771

obreros y dio ocasión al despacho para despedir (ahora dicen licenciar) a 14 compañeros. Visto lo cual el paro se fue extendiendo a otras secciones hasta alcanzar, a fines de la semana pasada, un cupo de 8.000 huelguistas, previniéndose para la semana siguiente (la 3ª del mes de junio) el paro total en la «Seat» afectando a los 22.000 obreros y empleados que trabajan en la misma.

HISTORIETA DE NEGOCIOS

Las estadísticas del pasado año

registraron transacciones comerciales muy importantes. Según datos oficiales españoles, nuestras compras a Cuba rebasaron los 2.547 millones de pesetas y nuestras ventas los 2.562 millones. Azúcar y tabaco cuentan entre los principales productos importados por España. Nuestra exportación, por otra parte, fue muy diversificada, sin preponderancia abrumadora de un producto o productos determinados.

Sobre nuestras posibilidades y estudio de desarrollo, la presente Feria de muestras ofrece una incomparable visión general. En el momento de acoger a la representación cubana, se brinda la oportunidad de conocimiento directo de nuestra economía. Este contacto es importante.

COMUNICADOS

Por falta de espacio no entran en este número varias notas.

F. LOCAL DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Recordamos a todos los afiliados a esta F. Local que la asamblea regular tendrá lugar el día 4 de julio a la hora y lugar de siempre.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea, en nuestro local social, el domingo 27 a las 9 y media de la mañana.

F. LOCAL DE HOUILLENS

Convoca a todos los afiliados y simpatizantes a la asamblea general, que tendrá lugar el primer domingo día 4 de julio a las 9,30 de la mañana, en el lugar de costumbre.

RHONE-LOIRE ET ISERE-SAVOIE

Por la presente comunicamos a todas nuestras Federaciones Locales la celebración de una Jira de conjunto de nuestras dos Regionales para el domingo día 27 de junio en uno de los lagos del departamento del Isère.

F. L. DE PERPIGNAN

Continuando nuestras salidas a la naturaleza, comunicamos a todos los compañeros y simpatizantes que la próxima tendrá lugar a Tuchani el día 27 de junio.

Salida de los autocares a las 7,30 de la mañana, Plaza Arago. Cuantos deseen participar lo harán conocer a los compañeros Arroyo y Picón con el tiempo debido.

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del domingo 27 de junio 1971 a la playa de «L'Aiguade», Hyères.

Inscripciones en la secretaría local: 12, rue Pavillon, segundo piso. Precio de la plaza (ida y vuelta): 10 francos.

La salida de los autocares se efectuará del Cours St-Louis a las 6 de la mañana en punto.

FEDERACIÓN LOCAL DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 4 de julio de 1971. Dará comienzo a las 9,30.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el día 4 de julio. Se ruega la asistencia de todos los compañeros; hay orden del día para el próximo Pleno y asuntos interesantes.

CENTRO CONFEDERAL - PARIS

33, rue des Vignoles

Sábado 26 de junio a las 5 de la tarde: CONFERENCIA a cargo del compañero Domingo Rojas, de «Tierra y Libertad» de Méjico. Intercalada, una peroración magnetofónica del compañero José Viadiu sobre la presencia del anarcosindicalismo en España.

REVISTA «UMBRAL»

A cuantos compañeros y amigos deseen figurar en la agrupación de amigos de «Umbral» y aún no hayan llenado y enviado el Bole-tin de adhesión que a su tiempo recibieron, les rogamos encarecidamente que lo hagan hasta el 15 de julio próximo, pues hay que proceder al examen de dichos boletines para saber si por parte de los lectores ha de salir o no la revista. Luego la Organización se pronunciará según sea el resultado de la encuesta.

DESDE BENIFATO

Margaritas a puercos

EL diminuto Partido Comunista Español, se ha quitado la careta carnavalesca. Sin tapujos, a cara descubierta, se da el abrazo con lo peor de España: el militarismo. «¡Pueblo de Madrid, oficiales, soldados, por las libertades políticas, por una España democrática, avancemos hacia un efectivo acercamiento entre el pueblo y el Ejército!».

Dicen que la cabra siempre tira al monte, y así es. Decir lo contrario sería salirse por la tangente. No lo hacemos, porque conocemos la raíz del mal. El prurito autoritario, dictatorial, no arranca del Partido Comunista leniniano, sino des déspota Carlos Marx, autoritario al máximo, todo en una pieza, como nos lo demuestra la historia social y política del proletariado, en el transcurso de cien años.

Según el testimonio del socialista austriaco Carlos Menger, el propio padre de Marx, le acusa de «orgullosa, fanfarrón y autoritario». Y no creemos que su padre estuviese equivocado, ya que sus berrinches de nefasto orgullo, han producido y siguen produciendo pirámides de mal en las filas reivindicativas del proletariado, porque en lugar de apretar y unir filas, no han hecho más que separar y disgregar, retrasando así más y más la batalla vindicativa del triunfo del proletariado, porque esta clase de moscardones, no que esta clase de moscardones, no runrunen por amor a la justicia social, sino por amor a lucir el zurrón en sus espaldas y el cayado en sus manos, por el fastuoso prurito de ordeno y mando, como todo microbio político viejo o nuevo.

Marx, envidioso por naturaleza, todo lo que creía superior a él, le sacaba de quicio. A Proudhon y Bakunin, dos cabezas privilegiadas en sociología, les tenía inquina a reventar, y se mesaba y mordía de rabia, escribiendo panfletos hidrofóbicos contra éstos. Endiosado y fuera de sí ante una camarilla de mentecatos filibusteros, se rebajó tanto, que los celos de niño mal educado, le arrastraron a caer en el detestable y nefasto lodazal de la calumnia, impropio de un hombre de su talla intelectual, todo ello producido por un tonto prurito autoritario de ordeno y mando. Prurito intrincado y duro; camino espinoso, lleno de baches y viricuetos, hermanado con lo tiránico y despótico. Camino nefasto que siguen al pie de la letra sus «ma-

cosos» nietos, dividiendo así a los trabajadores manuales e intelectuales, y destrozando, si está en sus manos, todo acto reivindicativo de la clase trabajadora, que no colabore en pos del interés de su partido, como lo manda Carrillo y Lister, aparte de los atrabillarios trotskistas, maoístas y castrietas, chanchulleros y rémora social, vividores engreídos de la funesta y chabacana política mai llamada social.

No haremos uso del imperativo categórico kantiano. No le necesitamos para nada. Nos basta y nos sobra sabiendo que son los asesinos de todas las revoluciones y actos revolucionarios que no van encaminados a sacarles las castañas del fuego.

En cuanto se levanta un movimiento discolo y disconforme por el camino trazado por los turiferarios del comunismo: ¡Fuego por descargas y a destrozarlo todo!

No es asunto de retrotraernos a tiempos pretéritos lejanos. Los hechos son recientes, están frescos; todavía chorrean sangre; a la vista Hungría, Checoslovaquia y la revuelta parisina de mayo de 1968, transformándose en apagafuegos y contemporizando con el gobierno francés. Y no hay que hacer distingos entre partidos comunistas aunque se presenten en público con distinta cara, porque poco más o menos, se rigen con las mismas normas: falacia e hipocresía inveteradas.

Poco a poco llegamos al punto final. Pero no topamos como Don Quijote con la Iglesia, sino con el Partido comunista español, que lanza un pequeño manifiesto al pueblo de Madrid, llamando al ejército para darse el abrazo y confraternizar.

Los comunistas españoles no quieren un pueblo armado, le temen. Necesitan un ejército propio de ellos, para dominar al pueblo e implantar una dictadura férrea, no del proletariado, como ellos dicen, sino de un grupito de escogidos, pero con cabeza de chorlito.

El animal político no puede vivir sin rebaño. Y éste que sea tranquilo, sosegado y manso.

Tomás de Benifato

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad». de Caracas, 2 francos.

Ediciones de la Escuela Moderna canadiense

COMO un grito en el desierto, una declaración de guerra a nuestro medio, las ediciones de La Escuela Moderna canadiense — que a pulso y coraje corporiza y monopoliza el clan Alvarez Ferreras — complementan una nueva actividad. Incorporan al acervo de nuestro proselitismo la publicación de estudios determinantes de nuestro tiempo y afán anarquista en folletos de la esmerado tipografía que permiten sus prensas mimeográficas.

Bajo el signo de la Colección Piedra y Alarido, inicia esta labor con «La revolución social. Fuerza propulsora del siglo XX», del que es autor Francisco de Araujo, conventual prior dominicano de São Paulo (Brasil). A este reportaje viviente — que seguro encontrará la resonante acogida militante a que es acreedor — seguirán «Anatología miliciana», de Angel Samblancat y otro trabajo de hondo calado: «Cadenas para la revolución». Dos obritas de envergadura ciclónicas en cuanto al estilo samblancático y de mesurado y razonado estudio acerca del proceso y encadenamiento económico y social de la revolución, detenida en su ciclo evolutivo.

A estos trabajos, ya en curso de publicación, seguirán otros: todos de igual desenvuelto corte rebelde y atrevido y sana aventura en el plano que informa la Colección Piedra y Alarido. Alejados de temas polémicos, promete avanzar en iniciativas que insuflen vitalidad y aromnia ideológicas al progreso en el estancamiento en que lo encuentra 1971.

A tan simpática labor de conjunto se consagra un puñado de colaboradores:

Félix Alvarez Ferreras. Ediciones La Escuela Moderna. 834 3rd. avenue S. W. Zone I. Calgary (Alta) Canada.

Para facilitar tan heroica labor ha determinado expedir este selecto y precioso material de capacitación en paquetes conteniendo 10 ejemplares cada uno. En razón de su costa reducidísimo — cada folleto no alcanza al importe de un paquete de cigarrillos — se encarece a los compañeros y distribuidores en general formalizar directamente los pedidos, acompañados de su importe. Para cubrir los gastos de los distribuidores se concederán los descuentos habituales a librerías. Los beneficios que se obtengan permitirán mover

el marco de actividad, ya aumentando el número de páginas de los trabajos e incluso incorporar a la colección estudios de reputados compañeros, ambicioso programa de conferir a nuestra causa estudios sólidos, tratados por compañeros de gravitación universal en nuestras ideas.

Rogamos su divulgación, también en grado al homenaje a que tan amplia como original iniciativa cabe rendir a Alvarez Ferreras.

CAMPIO CARPIO

El folleto núm. 2, de la misma colección es «Francisco Ferrer y la pedagogía antiautoritaria», de Karl Schneider. Su precio es, igualmente, de 15 centavos de dólar c/u en paquetes de 10 ejemplares.

Servicio de Librería

«La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45 00
«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6 00
«El pensamiento político de Castela», Alberto Minguez	15 00
«La huelga», Isabel Alvarez de Toledo	16 00
Id. en francés «La grève»	21 00
«L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline	57 00
«La Revolución desconocida», Voline (en español)	20 00
«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6 00
«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas	33 00
Rosa Luxemburg	24 00
«Jacob», Bernard Thomas	25 00
«Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky	24 00
«Misère de la philosophie» et «Philosophie de la misère», Proudhon - Marx	8 50
«La révolution et la guerre de l'Espagne», Broué et Témime (cartonné)	39 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56



COMMUNIQUES

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche de mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesse anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT
Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats: 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan.
Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE U. D. B. du Rh. — 19° Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

AFFINITAIRES

JOURNEE DU PACIFISME INTEGRAL

15 août 1971

Le Rassemblement des pacifistes de la région ou en vacances dans le Midi aura lieu, comme l'an passé, le 15 août au domaine de Cybèle, à Figanières Var. Entrée libre.

Réunion plénière à 15 h. Exposition du Livre pacifiste, presse.

Détails et accès contre timbres en écrivant à
Domaine Cybèle. 83-Figanières.

Monsieur, madame, chers amis, Voudriez-vous nous faire l'honneur et l'amitié d'assister — ou de vous faire représenter — à notre Rassemblement du 15 août 1971, à Figanières (Var).

Nous croyons, en effet, votre action indispensable à la défense de la vie de l'homme, à la défense d'une paix véritable.

Les idées que vous défendez et que nous estimons essentielles doivent être mieux connues. C'est pourquoi nous mettons à profit les vacances où l'on a du temps devant soi (ces réunions sont très appréciées dans un lieu de détente dans la paix de la nature) pour faire connaître mieux vos idées, votre action, par l'exemple, par la parole, par l'écrit, à des personnes qui sont proches de vous mais ignorent ou comprennent mal votre action.

Vous pourriez participer à toutes les réunions si vous le désirez et notre exposition mettra en évidence vos publications, vos livres et tous documents que vous voudrez bien nous adresser.

Veuillez croire, monsieur, ma-

dame, chers amis, à nos sentiments dévoués.

André Poupeau

Pour la préparation et l'organisation de la journée écrire à André Poupeau : Domaine de Cybèle. 83-Figanières.

PERPIGNAN

La Libre Pensée communique

La Libre Pensée de Perpignan apporte à la connaissance des adhérents, sympathisants et lecteurs de la Galotte, du département, que la Fédération Régionale Languedoc - Roussillon organise une rencontre champêtre à Touchan (Aude) le dimanche 27 juin 1971.

Les camarades de tout âge et sexe désireux d'assister à la sortie régionale, sont priés de se faire inscrire pour organiser le mieux possible le transport collectif.

Pour l'inscription adressez-vous au local de la CNT, 46, rue de Quinze Degrés, Perpignan.

Suite au communiqué concernant l'article sur l'« Esotérisme », nous faisons savoir que les auteurs de cet article sont un groupe d'Etudes philosophiques.

Pour toute correspondance, s'adresser à Sala Georges, 29, rue du Stade, 66-Saint-Estève.

SOUSCRIPTION SPECIALE POUR LE SOUTIEN DU « COMBAT SYNDICALISTE »

Delorme J.-P.	20
Gioux Jacqueline	20
Le Marec M.	10
A. M.	10
Total	60

LIVRES L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire, 2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

«Mediterranée Rouge (Un nouvel empire soviétique?)» 23 00

«La Commune de Cronstadt» (recueil de documents comprenant la traduction intégrale des Izvestias de Cronstadt 9 00

DOCUMENTS

POUR UN COMMUNISME
LIBERTAIRE

BAKOUNINE

ET

LE PROBLEME PAYSAN AU XIX^e SIECLE

L'ouvrier des villes, plus éclairé que le paysan, trop souvent le méprise et en parle avec un dédain tout bourgeois. Mais rien ne met autant en colère que le dédain et le mépris, — ce qui fait que le paysan répond au mépris du travailleur des villes par sa haine. Et c'est un grand malheur, parce que ce mépris et cette haine divisent le peuple en deux grandes parties, dont chacune paralyse et annule l'autre. Entre ces deux parties, il n'y a en réalité aucun intérêt contraire, il n'y a qu'un immense et funeste malentendu, qu'il faut faire disparaître à tout prix. (Œuvres, II, 221-222, 70)

Les ouvriers des villes... doivent avant tout se rendre bien compte à eux-mêmes de la nature des griefs qu'ils ont contre les paysans. Quels sont leurs griefs principaux ?

Il y en a trois : le premier, c'est que les paysans sont ignorants, superstitieux et bigots, et qu'ils se laissent diriger par les prêtres. Le second, c'est qu'ils sont dévoués à l'empereur. Le troisième, c'est qu'ils sont des partisans forcés de la propriété individuelle.

C'est vrai que les paysans français sont parfaitement ignorants. Mais est-ce leur faute ? Est-ce qu'on a jamais songé à leur donner des écoles ? Est-ce une raison de les mépriser et de les maltraiter ? Mais à ce compte, les bourgeois qui sont incontestablement plus savants que les ouvriers, auraient le droit de mépriser ou de maltraiter ces derniers ; et nous connaissons bien des bourgeois qui le disent et qui fondent sur cette supériorité d'instruction leur droit à la domination et qui en déduisent pour les ouvriers le devoir de la subordination. Ce qui fait la grandeur des ouvriers vis-à-vis des

bourgeois, ce n'est pas leur instruction qui est petite, c'est l'instinct et la représentation réelle de la justice qui sont incontestablement grands. Mais est-ce que cet instinct de la justice manque aux paysans ? Regardez bien, sous des formes sans doute différentes, vous l'y retrouverez tout entier. Vous trouverez en eux, à côté de leur ignorance, un profond bon sens, une admirable finesse, et cette énergie de travail qui constitue l'honneur et le salut du prolétariat.

Les paysans, dites-vous, sont superstitieux et bigots, et ils se laissent diriger par les prêtres. Leur superstition est le produit de leur ignorance... Et d'ailleurs, ils ne sont pas du tout aussi superstitieux et bigots que vous voulez bien le dire, ce sont leurs femmes qui le sont, mais toutes les femmes des ouvriers sont-elles bien libres vraiment des superstitions et des doctrines de la religion catholique et romaine ? Quant à l'influence et à la direction des prêtres, ils ne la subissent qu'en apparence seulement, autant que le réclame la paix intérieure, et autant qu'elles ne contredisent point leurs intérêts. Cette superstition ne les a point empêchés, après 1789, d'acheter les biens de l'Eglise, confisqués par l'Etat, malgré la malédiction qui a été lancée par l'Eglise autant contre les acheteurs que contre les vendeurs. D'où il résulte, que pour tuer définitivement l'influence des prêtres dans les campagnes, la révolution n'a à faire qu'une seule chose : c'est de mettre en contradiction les intérêts des paysans avec ceux de l'Eglise. (Œuvres, II, 222-224, 70)

Le dernier et principal argument des ouvriers des villes contre les paysans, c'est la cupidité de ces

Ces textes rédigés par Bakounine il y a plus d'un siècle reflètent forcément une situation à une époque déterminée. Aujourd'hui, la réalité est différente : l'enseignement a marqué des progrès, dans les campagnes, et les ouvriers ont acquis des biens (auto, télé, frigo, qui, d'ailleurs les aliènent chaque

jour davantage et les rendent plus dépendants du capital qu'autrefois, tout au moins tant que la voie révolutionnaire n'aura pas été choisie). Mais les préjugés sont restés et les craintes de Bakounine quant au nationalisme allemand se sont révélées fondées... un siècle plus tard. J. M. GARCIA

derniers, leur grossier égoïsme et leur attachement à la propriété individuelle de la terre. Les ouvriers qui leur reprochent tout cela devraient se demander d'abord : Et qui n'est point égoïste ? Qui dans la société actuelle n'est point cupide, dans ce sens qu'il tient avec fureur au peu de bien qu'il a pu amasser et qui lui garantit, dans l'anarchie économique actuelle et dans cette société qui est sans pitié pour ceux qui meurent de faim, son existence et l'existence des siens ? — Les paysans ne sont pas des communistes, il est vrai, ils redoutent, ils haïssent les partageux, parce qu'ils ont quelque chose à conserver, du moins en imagination, et l'imagination est une grande puissance dont généralement on ne tient pas assez compte dans la société. — Les ouvriers, dont l'immense majorité ne possède rien, ont infiniment plus de propension vers le communisme que les paysans ; rien de plus naturel que l'individualisme des autres, — il n'y a pas là de quoi se vanter, ni mépriser les autres, — les uns comme les autres étant, avec toutes leurs idées et toutes leurs passions, les produits des milieux différents qui les ont engendrés. Et encore, les ouvriers eux-mêmes sont-ils tous communistes ?

Il ne s'agit donc pas d'en vouloir aux paysans, ni de les dénigrer, il s'agit d'établir une ligne de conduite révolutionnaire qui tourne la difficulté et qui non seulement empêcherait l'individualisme des paysans de les pousser dans le parti de la réaction, mais qui au contraire s'en servirait pour faire triompher la révolution.

Rappelez-vous bien, chers amis, et répétez-vous-le cent fois, mille fois dans la journée, que de l'éta-

blissement de cette ligne de conduite dépend ABSOLUMENT l'issue : le triomphe ou la défaite de la révolution. (Œuvres, II, 229-230, 70)

Quels sont les principaux griefs des paysans, les principales causes de leur haine sournoise et profonde contre les villes ?

1° Les paysans se sentent méprisés par les villes, et le mépris dont on est l'objet se devine vite, même par les enfants, et ne se pardonne jamais.

2° Les paysans s'imaginent, non sans beaucoup de raisons, sans beaucoup de preuves et d'expériences historiques à l'appui de cette imagination, que les villes veulent les dominer, gouverner, les exploiter souvent et leur imposer toujours un ordre politique dont ils ne se soucient pas.

3° Les paysans en outre considèrent les ouvriers des villes comme des *partageux*, et craignent que les socialistes ne viennent confisquer leur terre qu'ils aiment au-dessus de toute chose.

Que doivent donc faire les ouvriers pour vaincre cette défiance et cette animosité des paysans contre eux ? D'abord cesser de leur témoigner leur mépris, cesser de les mépriser. Cela est nécessaire pour le salut de la révolution et d'eux-mêmes, car la haine des paysans constitue un immense danger. S'il n'y avait pas cette défiance et cette haine, la révolution aurait été faite depuis longtemps, car l'animosité qui existe malheureusement dans les campagnes contre les villes constitue dans tous les pays la base et la force principale de la réaction. Donc dans l'intérêt de la révolution qui doit les émanciper, les ouvriers doivent cesser au plus vite de témoigner ce mépris aux paysans

BAKOUNINE ET LE PROBLEME PAYSAN

Ils le doivent aussi par justice, car vraiment ils n'ont aucune raison pour les mépriser, ni pour les détester. (Œuvres, II, 235-236, 70)

Les paysans... ne pèchent que par ignorance, non par manque de tempérament. (Œuvres, II, 216, 70)

Sachez-le bien, le paysan a en haine tous les gouvernements. Il les supporte par prudence; il leur paie régulièrement les impôts et souffre qu'ils lui prennent ses fils pour en faire des soldats, parce qu'il ne voit pas comment il pourrait faire autrement, et il ne prête la main à aucun changement, parce qu'il se dit que tous les gouvernements se valent et que le gouvernement nouveau, quelque nom qu'il se donne, ne sera pas meilleur que l'ancien, et parce qu'il veut éviter les risques et les frais d'un changement inutile. (Œuvres, II, 231-232, 70)

Enfin, travailleurs eux-mêmes, ils ne sont séparés des travailleurs des villes que par des préjugés, non par des intérêts. Un grand mouvement réellement socialiste et révolutionnaire pourra les étonner d'abord, mais leur instinct et leur bon sens naturel leur feront comprendre bientôt qu'il ne s'agit pas du tout de les spolier, mais de faire triompher et d'établir partout et pour tous le droit sacré du travail sur les ruines de toutes les fainéantises privilégiées du monde. Et lorsque les ouvriers, abandonnant le langage prétentieux et scolastique d'un socialisme doctrinaire, inspirés eux-mêmes par la passion révolutionnaire, viendront leur dire simplement, sans détours et sans phrases, ce qu'ils veulent; lorsqu'ils arriveront dans les campagnes non en précepteurs et en maîtres, mais comme frères, des égaux, provoquant la révolution, mais ne l'imposant pas aux travailleurs de la terre; lorsqu'ils mettront le feu à tout papier timbré, procès, titres de propriété et de rentes, dettes privées, hypothèques, lois criminelles et civiles; lorsqu'ils allumeront des feux de joie de toute cette paperasse immense, signe et consécration officielle de l'esclavage et de la misère du prolétariat, — alors, soyez-en bien certains, le paysan les comprendra et se lèvera avec eux. Mais pour que les paysans se lèvent, il faut absolument que l'initiative du mouvement révolutionnaire soit prise par les ouvriers des villes, parce que ces ouvriers seuls joignent aujourd'hui, à l'instinct, la conscience éclairée, l'idée, et la volonté réfléchie de la révolution sociale. (Œuvres, IV, 17-18, 70)

Ils marcheront avec eux aussitôt qu'ils seront convaincus que les ouvriers des villes ne prétendent pas leur imposer leur volonté, ni un ordre politique et social quelconque, inventé par les villes, pour la plus grande félicité des campagnes, aussitôt qu'ils auront acquis l'assurance que les ouvriers n'ont aucunement l'intention de leur prendre leurs terres.

Eh bien il est de toute nécessité aujourd'hui que les ouvriers renoncent réellement à cette prétention et à cette intention, et qu'ils y renoncent de manière à ce que les paysans le sachent et en demeurent tout à fait convaincus. (Œuvres, II, 239, 70)

Je n'ai jamais cru que même dans les circonstances les plus favorables, les ouvriers pussent jamais avoir la puissance de leur imposer la communauté ou bien la collectivité; et je ne l'ai jamais désiré, — parce que j'abhorre tout système imposé, parce que j'aime sincèrement et passionnément la liberté. Cette fausse idée et cette espérance liberticide constituent l'aberration fondamentale du communisme autoritaire, qui parce qu'il a besoin de l'Etat, aboutit nécessairement à la reconstitution du principe de l'autorité et d'une classe privilégiée de l'Etat. On ne peut imposer la collectivité qu'à des esclaves, — et alors la collectivité devient la négation même de l'humanité. Chez un peuple libre, la collectivité ne pourra se produire que par la force des choses, non par l'imposition d'en haut, mais par le mouvement spontané d'en bas, librement et nécessairement à la fois, alors que les conditions de l'individualisme privilégié: la politique de l'Etat, les codes criminel et civil, la famille juridique, et le droit d'héritage, balayés par la révolution, auront disparu.

Il faudrait être fou, ai-je dit, pour tenter d'imposer aux paysans, dans les circonstances actuelles, quoi que ce soit; ce serait en faire des ennemis de la révolution à coup sûr; ce serait ruiner la révolution. (Œuvres, II, 234-235, 70)

De quel droit les ouvriers imposeront-ils aux paysans une forme de gouvernement ou d'organisation économique? Du droit de la révolution, dit-on. Mais la révolution n'est plus la révolution lorsqu'elle agit en despote et lorsque, au lieu de provoquer la liberté dans les masses, elle provoque la réaction dans leur sein. (Œuvres, II, 239, 70)

Quel est le fondement, l'explication, la théorie de cette préten-

tion? C'est la supériorité prétendue ou réelle de l'intelligence, de l'instruction, en un mot de la civilisation ouvrière, sur la civilisation des campagnes. Mais savez-vous qu'avec un tel principe on peut légitimer toutes les conquêtes, consacrer toutes les oppressions? Prenez garde, les Allemands commencent à s'apercevoir déjà que la civilisation germanique, protestante, est bien supérieure à la civilisation catholique des peuples de race romande pris ensemble, et à la civilisation française en particulier. Prenez garde qu'ils ne s'imaginent bientôt qu'ils ont la mission de vous civiliser et de vous rendre heureux, comme vous vous imaginez, vous, d'avoir la mission de civiliser et d'émanciper forcément vos compatriotes, vos frères, les paysans de la France. Pour moi, l'une et l'autre prétention sont également odieuses, et je vous déclare que, dans les rapports internationaux, que dans les rapports d'une classe à une autre, je serai toujours du côté de ceux qu'on voudra civiliser par ce procédé. Je me révolterai avec eux contre tous ces civilisateurs arrogants, qu'ils s'appellent ouvriers ou Allemands, et en me révoltant contre la réaction.

Mais en les laissant partager entre eux les terres qu'ils auront arrachées aux propriétaires bourgeois, n'établir-on pas sur un fondement plus solide et nouveau la propriété individuelle? Pas du tout, car la consécration juridique de l'Etat lui manquera — l'Etat et toute la constitution juridique, la défense de la propriété par l'Etat, le droit de famille et le droit d'héritage y compris, devant nécessairement disparaître dans l'immense tourbillon de l'anarchie révolutionnaire. Il n'y aura plus de droits ni politiques ni juridiques — il n'y aura que des faits révolutionnaires.

Mais ce sera la guerre civile, direz-vous?

Oui, ce sera la guerre civile. Mais pourquoi stigmatisez-vous, pourquoi craignez-vous tant la guerre civile? (Œuvres, II, 242-243, 70)

La guerre civile, si funeste à la puissance des Etats, est, au contraire, et à cause de cela même, toujours favorable au réveil de l'initiative populaire et au développement intellectuel, moral et même matériel des peuples. La raison en est très simple: elle trouble, elle ébranle dans les masses cette disposition moutonnière, si chère à tous les gouvernements, et qui convertit les peu-

ples en autant de troupeaux qu'on pait et qu'on tond à merci. Elle rompt la monotonie abrutissante de leur existence journalière, machinale, dénuée de pensée. (Œuvres, II, 242-243, 70)

...Ne voyez-vous donc pas que les paysans sont si arriérés, précisément parce que la guerre civile n'a point encore divisée les campagnes. Les masses compactes sont des troupeaux humains, peu propres au développement et à la propagande des idées. La guerre civile au contraire, en divisant cette masse en partis différents, crée les idées, en créant des intérêts et des aspirations différentes. L'âme, les instincts humains ne manquent pas à vos campagnes, ce qui leur manque c'est l'esprit. Eh bien la guerre civile leur donnera cet esprit.

La guerre civile ouvrira largement les campagnes à votre propagande socialiste et révolutionnaire. Vous aurez, je le répète encore, vous aurez, ce que vous n'avez pas encore, dans les campagnes un parti, et vous pourrez y organiser largement le vrai socialisme, la collectivité inspirée, animée par la plus complète liberté.

Ne craignez pas que la guerre civile, l'anarchie, aboutisse à la destruction des campagnes. Il y a dans toute société humaine un grand fond d'instinct conservateur, une force d'inertie collective, qui la sauvegarde contre tout danger d'anéantissement, et qui rend précisément l'action révolutionnaire, le progrès, si lents et si difficiles. (Œuvres, II, 243-244, 70)

Ne craignez pas que les paysans cessent d'être contenus par l'autorité publique, et par le respect du droit criminel et civil, s'entredévorent. Ils essaieront peut-être de le faire dans le commencement, mais ils ne tarderont pas à se convaincre de l'impossibilité matérielle de persister dans cette voie, et alors ils tâcheront de s'entendre, de transiger et de s'organiser entre eux. Le besoin de manger et de nourrir ses enfants, et par conséquent la nécessité de labourer la terre et de continuer tous les travaux des campagnes, la nécessité de garantir leurs maisons, leurs familles et leur propre vie contre les attaques imprévues, tout cela les forcera indubitablement et bientôt d'entrer dans la voie des arrangements mutuels. (Œuvres, II, 245, 70)

Enfin, je ne dis pas, que les campagnes qui se réorganiseront ainsi, de bas en haut, librement, (Suite page VIII)

Libres OPINIONS REPONSE A EUGEN RELGIS

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Dans le numéro 656 du COMBAT SYNDICALISTE, on peut lire ceci : « A propos d'Esotérisme et de Mondialisme. Une lettre d'Eugen Relgis ».

En tant qu'auteurs de l'article sur l'esotérisme, nous avons cru bon de donner un éclaircissement au passage de l'article concernant Eugen Relgis. Comme lui-même l'a mentionné, nous avons relevé les textes le concernant dans deux numéros du « Courrier Interplanétaire ».

Nous n'avons pas ici l'intention de reprendre tout le texte de Relgis, mais seulement ce qui à nos yeux paraît le plus important. Par exemple ceci :

« Personnellement, je n'ai rien de commun avec l'esotérisme, avec ce mystérieux « Pacte synarchique », avec la maçonnerie, avec cette super-Eglise invisible... »

Nous ne mettons pas la parole d'Eugen Relgis en doute, et nous croyons en sa sincérité. Mais nous pouvons certifier que ce journal par son titre est un journal esotérique, et que l'ensemble de ses collaborateurs par leur langage sont des initiés aux doctrines esotériques. Ayant lu H. P. Blavatsky, Annie Besant et autres, ainsi que le livre de H. M. de Campigny « Les traditions et les doctrines esotériques » ; nous croyons pouvoir nous prononcer à ce sujet. Les mots qui reviennent le plus souvent sont : Planétaire, interplanétaire, éclairé, lumière, cosmogonie, symbiose, microcosme, macocosme, humanisme, humanisme intégral, humanitarisme, unité, extraterrestres, etc... Ainsi, quand nous lisons dans le numéro 75, sous la plume d'Alfred Nahon le texte suivant : « Nos lecteurs ont pu prendre connaissance dans notre numéro 75 d'un projet de manifeste pour un parti politique mondialiste et humaniste dont l'existence répond à l'appel pathétique de Teilhard de Chardin, nous estimons qu'en le fondant nous répondons à l'appel des extraterrestres qui depuis 20 ans nous exhortent à construire une Terre humaine unifiée, une vraie civilisation. » J'espère que c'est suffisant... Des gens qui correspondent avec les extraterrestres, ne peuvent être que des initiés aux doctrines esotériques. Il y a aussi autre chose : Dans chaque numéro de ce journal vous trouvez un communiqué Rose-Croix dont nous allons reproduire ici celui du numéro 75 : (Communiqué Rose-Croix. —

Les enseignements Rosicruciens sont destinés à tous ceux qui accepteront de les mettre en pratique dans le but de perfectionner leurs facultés intérieures et de maîtriser les obstacles quotidiens de la vie. L'Ordre Rosicrucien International A.M.O.R.C. sera heureux de recevoir les demandes de la part de ceux qui crient que le mérite et la sincérité déterminent le droit de posséder une telle sagesse. Un exemplaire de l'intéressante brochure « La Maîtrise de la Vie » vous est offert gratuitement. Que cette brochure soit le guide qui vous conduira jusqu'au domaine où vous pourrez élargir vos possibilités de pouvoir personnel. Adressez vos demandes à l'Ordre Rosicrucien A.M.O.R.C., 56, rue Gambetta, Villeneuve Saint-Georges (S. et O.), France.

Voici ce que dit Sédir au sujet des Rose-Croix : « Ainsi l'humanité depuis le jour lointain dans le temps où Dieu l'a envoyée dans le monde marche de tâtonnements en tâtonnements vers la maison du Père. Individuellement et collectivement les hommes ont reçu dans leur passé millénaire un rayon de la véritable Lumière. Mais la terre est constitutionnellement incapable de conserver longtemps sans le déformer le don que Dieu lui a fait : l'homme a le pouvoir de s'écarter du chemin qui lui a été tracé. Alors la Miséricorde envoie des êtres qui apportent un espoir ou un exemple qui viennent jouer auprès des créatures le rôle que remplissent les comètes dans le cosmos. Telle est la fonction des sociétés secrètes ; telle est la mission des messagers de l'Absolu notamment des Rose-Croix... »

« Ces sociétés secrètes créées à mesure qu'on en a besoin sont détachées par bandes distinctes et opposées en apparence professant respectivement et tour à tour les opinions du jour les plus contraires, pour diriger séparément et avec confiance tous les partis politiques, religieux, économiques et littéraires, et elles sont rattachées pour y recevoir une direction commune à un centre inconnu où est caché le ressort puissant qui cherche aussi à mouvoir, invisiblement, tous les sceptres de la terre. » (Sédir, « Les Rose-Croix » pages 18-19).

En ce qui concerne les deux numéros de ce périodique de 1966 reproduisant la lettre d'Eugen Relgis ; nous pouvons certifier qu'ils n'ont jamais été en notre pouvoir

ce qui fait que nous ignorions cette lettre.

Il y a encore un autre fait qui a pour nous de l'importance et que Relgis oublie de mentionner dans sa lettre à la rédaction ; c'est la collaboration dans ce gouvernement du monde d'André Gautier-Walter. Comme nous l'avons déjà dit dans notre article sur l'esotérisme, André Gautier-Walter a écrit un livre en 1966 aux éditions « La Table Ronde » ayant pour titre « La Chevalerie et les aspects secrets de l'Histoire », dont nous allons tirer quelques extraits. L'auteur (nous dit Gautier-Walter) parle ici donc de son expérience personnelle. Il fut aussi l'un des promoteurs du Mouvement Européen, du Mouvement Fédéraliste et du mouvement pour l'Eurafricaine. Ce qui ne l'a pas empêché de militer aussi dans un parti d'avant-garde... et dans plusieurs clubs politiques, sociétés de pensée, et d'action d'avant-garde. « Le passage de la monarchie pseudo-démocratique à la synarchie populaire a aussi ses militants et ses théoriciens dans d'autres pays. Il faudrait consacrer tout un livre à une « Histoire de la Synarchie ». Saint-Yves d'Alveydre, Jacques Weiss, Rudolph Steiner « Le triple aspect de la question sociale », l'ont esquissé chacun à sa manière. » (Page 209).

« Dante révèle le plan de cette

« synarchie » templière, qui inspira à Henri IV et à Leibniz, le fameux « Grand dessein » que notre XX^e siècle finissant doit réaliser. » (Page 31).

« Ce ne sera pas la première fois dans l'Histoire qu'une synarchie, un pluralisme de pouvoirs associés, corrigera l'autocratie des monarchies « républicaines. » (Page 313).

« La synarchie est une fonction d'analyse et de synthèse, de différenciation organique et de convergence de tout ce qui monte de la base des hommes vers le sommet de l'Etat. Elle est la fonction *synarchique*, ce mot signifiant étymologiquement, à la fois : *Gouverner ensemble* : sunarchéo, et *Gouverner selon les Principes*, les lois divines de l'Archétype social platonicien. »

« La synarchie sociale constitue une « nationalisation » de l'Etat, et sa « socialisation » par la remise effective, des pouvoirs souverains de gestion directe entre les mains qualifiées des élites populaires correspondant à chaque fonction sociale, et à chaque niveau de conscience. » (Pages 205-206).

Nous espérons qu'après cet exposé, le camarade Relgis aura compris pourquoi nous l'avons cité dans notre article sur l'esotérisme.

G. E. P.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

BAKOUNINE ET LE PROBLEME PAYSAN

(Suite de la page VII)

créeront dès le premier coup une organisation idéale, conforme dans tous les points à celle que nous imaginons, que nous rêvons. Ce dont je suis convaincu, c'est que ce sera une organisation vivante, mille fois supérieure et plus juste à celle qui existe présentement, et qui d'ailleurs, ouverte à la propagande active des villes d'un côté, et de l'autre, ne pouvant jamais être fixée, ni pour ainsi dire pétrifiée par la protection de l'Etat ni par celle de la loi — puisqu'il n'y aura plus ni loi ni Etat — pourra progresser librement, se développer et se perfectionner d'une manière indéfinie, mais toujours vivante et libre, jamais décrétée, ni légalisée, jusqu'à arriver enfin à un point aussi raisonnable, qu'on peut le désirer et l'espérer de nos jours. (Euvres II 246, 70).

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

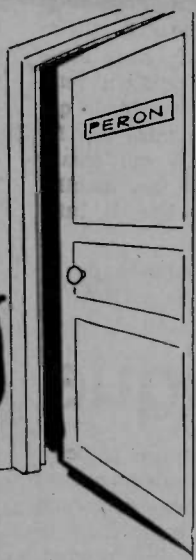
C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

1^{er} JUILLET
1971
NUMERO 662
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE



« REVOLUTION » MILITAIRE EN ARGENTINE

L'ultime trouvaille du général Lanusse

L'INSURRECTION DE CORDOBA

Les dirigeants syndicaux ont été dépassés. Aucun des partis ou organisations politiques qui utilisent des dirigeants ouvriers pour « descendre à la base », n'est ni aussi radicalisé ni autant déterminé politiquement que les masses ouvrières et étudiantes de Cordoba. Néanmoins on continue à permettre que la très-pour-le-dialogue CGT (1) trahisse ce mouvement insurrectionnel et le laisse isolé.

Le 29 mai 1969 les ouvriers et les étudiants de Cordoba ont été les acteurs d'événements qui déconcertèrent et inquiétèrent aussi bien la réaction que les prétendues « avant-gardes dirigeantes » qui aiment se situer le plus à gauche possible.

Le gouvernement, qui tentait de taire le mécontentement par l'application d'une discipline de caserne (version militaire de l'ordre) et les dirigeants syndicalistes, qui s'efforçaient de canaliser la protestation pour l'utiliser dans leur négociation, se trouvèrent face à un peuple qui ne resta pas à l'in-

(Suite page 11.)

Louis Lecoin est mort

Louis Lecoin devrait servir d'exemple à beaucoup de ceux qui s'affirment anarchistes.

En effet, nombreux sont ceux qui ne sont pas sortis de leur révolte et s'affirment cependant anarchistes. Louis Lecoin était anarchiste, il le disait et ce n'est pas clair que dans ce lot anarchiste il est nécessaire de savoir discerner le bon grain de l'ivraie.

Pour Louis la révolte pure fut l'étincelle qui lui fit prendre conscience. Ensuite cette conscience le guida toute sa vie dans les actes.

Nombreux sont ceux qui se retranchent derrière une pureté messianique puisque inappliquée lui firent griefs d'utiliser certaines portes pour obtenir la libération de camarades emprisonnés alors que sa conscience lui disait sim-

plement de mettre bas son orgueil s'il en avait eu un, car il savait, lui qui avait donné douze des plus belles années de sa vie aux prisons, que celles-ci étaient inconfortables et une dure épreuve morale pour l'individu.

On parle aussi du statut des objecteurs, dont il fut l'un des généraux, comme d'une loi scélérate, toujours avec ce même état d'esprit « puriste ». Bien sûr le statut est un pis-aller de théorie, mais dans la pratique c'est la possibilité, pour ceux qui ne veulent pas faire leur service militaire, d'éviter la prison. Naturellement la pureté anarchiste de certains reste résolument fermée à ce genre de conception. Il vaut mieux se couper de la réalité et vivre sur soi-même comme des courants-d'air violents par instants mais ne laissant rien de constructif même

en idée. Combien Lecoin aurait voulu que ses détracteurs amenent jusqu'aux faits des idées qui une fois appliquées auraient amené la libération de camarades emprisonnés, par exemple, tout en gardant cette pureté si chère à leur cœur.

Lecoin fut aussi un syndicaliste d'une grande activité du temps où la CGT faisait encore du syndicalisme.

Entre un Lecoin et une certaine frange du mouvement auquel il appartenait il y a le même chemin à parcourir qu'entre la révolte et la conscience individuelle et collective. Lecoin l'a franchi. Que ceux qui se réclament du même idéal fassent l'effort de la franchir et quittent la révolte qui les consume.

Michel LE MAREC

L'insurrection de Cordoba

(Suite de la page I)

térieur des limites des règles de leur jeu.

Mais en 1969, les gens répondirent à la répression en frappant plus fort qu'elle. Les gens débordèrent des voies de la « sagesse » où voulaient les enfermer les « dirigeants ». Ils répondirent enfin à la violence du système et à la trahison de ses représentants (auto-élus), par la juste violence de l'humilié.

Aujourd'hui, deux ans après cette explosion de révolte, nous constatons qu'elle ne fût que la première manifestation d'un processus révolutionnaire qui va bien au-delà, en les dépassant, de tous les programmes de toutes les tendances qui « ne veulent pas faire la révolution pour libérer l'homme, mais pour bel et bien s'installer au pouvoir ».

« Les conditions ne sont pas encore réunies, continuons à mener des actions pacifiques, à organiser des coalitions électorales, des débrayages et des grèves sans violence, organisons d'abord le parti, des foyers de guérilla pour la prise du pouvoir, occupons symboliquement les lieux de travail... » ; tout cela n'est que propositions et arguments qui situent les « avant-gardes révolutionnaires » très en-deça du processus de radicalisation et de maturité révolutionnaire de masses.

Lorsque la population de Cordoba contrôle la ville, détruit tout sur son passage rend évidente l'injustice du système et effectue des expropriations révolutionnaires, elle réduct au néant tous ces arguments et elle oblige les « avant-gardes » à forcer — infructueusement — le pas pour ne pas être trop dépassées.

Lorsque le peuple de Cordoba s'organise lui-même pour faire échec à la répression ou pour étendre l'insurrection à l'autre bout de la ville, il est évident que le mythe du « retard » des masses n'a d'autre but que la justification de l'existence d'un verticalisme superflu et châtéur.

Cordoba, deuxième édition, n'a pas été comme la première : la réponse de l'humilié devant l'abus. Mais cela fut l'action volontaire et consciente d'un peuple qui connaît sa force et qui repousse une structure qui l'opprime et une organisation reposant sur un verticalisme qui le limite.

Il a été démontré une fois de plus que la spontanéité créatrice des masses surpasse en contenu

révolutionnaire n'importe quel programme partisan.

Mais cette insurrection assumée en profondeur, en marge des directions et trahie par ces dernières, a aussi démontré LE BESOIN D'UN MOUVEMENT ORGANISÉ, D'UN SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE qui prolonge et concrétise de façon efficace une lutte authentiquement ouvrière.

Nous autres anarchistes, avons été et serons dans les luttes de Cordoba, élevant des barricades, peignant sur les murs des pensées libertaires, encourageant les assemblées populaires, y participant. Jour après jour, de nouveaux camarades nous rejoignent, qui

prouvent que la révolution n'est pas le privilège de minorités politiques éclairées, mais le besoin de tous.

Mais aussi bien à Cordoba que dans toutes les localités du pays, il est de la plus grande urgence pour nous, d'activer la formation d'organismes de démocratie directe, surgis de la base, sans schémas préétablis, qui puissent remplacer une structure syndicale qui n'unifie pas et n'organise pas les luttes ouvrières, mais qui essaye des les utiliser pour ses mobiles qui n'ont rien à voir avec la lutte de classes.

L'insurrection spontanée de la population de Cordoba emploie en

pratique, le modèle autoritaire de révolution. Mais Cordoba a été isolée et doit faire face à l'énorme appareil de répression. Cependant, le processus est en cours. Rosario, Tucumán, Catamarca ont vécu leur expérience.

Personne ne peut prévoir quand l'appareil sera définitivement dépassé, ni combien de temps mettra-t-on pour créer les organismes d'autogestion qui soient à même de mener cette insurrection à l'instant de la libération.

(Rédaction « La Protesta » Argentine. Mai 1971)

(1) En Argentine, la CGT est un bastion péroniste.

La vie économique argentine

L'Argentine est un pays en pleine expansion démographique (1850: 1 million d'habitants; 1968: 24 millions). Pays à vocation agricole, elle est encore orientée vers l'élevage et la production de blé.

Elevage

Dans les estancias immenses de la Pampa, alliant prairies naturelles et luzernières sont élevés 50 millions de bovins et 48 millions d'ovins. La viande, le cuir et la laine (4^e rang mondial) ont longtemps été destinées à l'exportation; avant 1940, 80 % de la production de viande étaient exportés contre 20 % aujourd'hui; les raisons: accroissement de la population et stagnation du cheptel par suite d'une absence de politique bien précise à ce sujet. Des mesures autoritaires — quoique récentes — destinées à limiter la consommation intérieure et non à promouvoir l'élevage abandonnée aux intérêts privés, n'amélioreront rien à long terme: 15 jours par mois le peuple argentin est privé de viande de bœuf, tout abattage étant interdit. Ici sont particulièrement mis en relief les contradictions de la société capitaliste: sous consommation intérieure, répression, devises, achat d'armes (France et USA), répression du mécontentement intérieur.

En 1970, la production de laine n'a pas dépassé celle de 1888! Pendant ce temps, l'Australie a multiplié la sienne par 4.

Culture

Autrefois grenier à blé du mon-

de, le pays ne couvre en principe (sauf récolte exceptionnelle) que ses propres besoins. Même remarque pour le maïs et le riz: dans la région de Corrientes, zone productrice de riz par excellence, sévisent toujours les « latifundios » aux mains de l'oligarchie terrienne soucieuse de conserver ses privilèges, d'où nécessité d'une révolution agraire.

Autres productions: coton, tournesol, lin, fruits, agrumes, olives, canne à sucre et vin (21 Mkl: 4^e rang mondial).

Industrie

Le pays est gêné par le manque d'énergie: faibles ressources en charbon, pétrole (surtout importé des USA).

L'hydro-électricité est importante dans la Sierra Córdoba, sur l'Uruguay et le Río Negro.

On trouve un peu de fer dans le Nord des Andes et en Patagonie; du zinc, du plomb, de l'or et du tungstène dans les Andes.

« Ferme de l'Angleterre » jusqu'à 1940, l'Argentine « bénéficiant » du conflit mondial, s'est efforcée de créer une industrie:

— *alimentaire*: abattoirs, conserveries, tanneries, minoteries, distilleries, huileries.

— *textile* (laine), couvrant les besoins nationaux.

— *métallurgie*: machines agricoles, automobiles (investissements étrangers, en particulier allemands). Création d'une sidérurgie, qui ne produit que 1 million de tonnes d'acier con-

3 prévus. Essor de l'industrie chimique après la 2^e guerre mondiale.

En conclusion, la meilleure production argentine est celle des générateurs: 801 (plus que l'Allemagne nazie: 627, les USA: 597, et la Russie « soviétique »: 603). Ce phénomène expliquera sans doute: a) les 13 dévaluations intervenues depuis 1955.

1955: dollar américain = 0,25 peso.

1971: dollar américain = 4,04 peso. b) la faible part que le commerce extérieur argentin occupe dans le monde:

En 1929, la participation argentine dans les exportations mondiales fut de 2,7 %. En 1970, sous Onganía, Leringston et Lanusse: 0,8 %. Les importations déclinent également: (même statistique), 1929: 2,2 %; 1970: 0,6 %.

Les économistes bourgeois voient, dans une industrialisation rapide et un manque de sources d'énergies et de capitaux, une « crise de croissance ». Nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une crise d'excroissances militaires, qui viennent se greffer comme des tumeurs sur le corps social du pays, occupant toutes les charges politiques et économiques désirables depuis la présidence de la Nation, en passant par les directions d'entreprises étrangères et argentines, jusqu'à celles des hôpitaux!

J.-M. GARCIA

16 juin 1971.

PELLOUTIER

LES BOURSES DU TRAVAIL

(Suite)

Le cas d'un réalisateur social sollicite toujours une curiosité particulière. On désire connaître chez un homme d'action quelle fut la part de l'idéologie et celle de la pratique. On se demande si un tel homme eut un commerce réel avec les grandes idées, si ses qualités d'organisateur se manifestèrent assez tôt ou assez tard, si elles furent servies ou contrariées par les événements. Pelloutier offre un exemple d'équilibre à peu près parfait entre l'idéologie et la pratique. Chez lui, elles s'alimentent sans cesse l'une l'autre tout en se contrôlant mutuellement. Le résultat est que le sujet est enrichi d'une belle culture et d'une expérience nombreuse. Le double aspect de l'univers mental de Pelloutier apparaîtra chaque fois qu'il définira l'action ouvrière et notamment celle des bourses du travail. Dans sa biographie d'Aristide Briand, Georges Suarez trouve le moyen d'écrire que Pelloutier avait une passion déréglée pour les idées. Si l'historiographe s'était donné la peine de compulser les archives syndicales ou même d'interroger d'anciens compagnons de la Fédération Nationale des Bourses du Travail, il s'en trouvait en 1938 en assez grand nombre, une telle opinion n'aurait jamais pris forme sous sa plume, sauf à réserver l'hypothèse de la mauvaise foi.

Pelloutier vivait avec les idées, cela était devenu sa seule joie. De son corps tassé par la maladie, cassé même comme s'il se fut agi d'un vieillard, son front large rayonnait, sa tête énorme se dressait. Et cet homme souffreteux aimait les conversations où il se montrait gai, d'esprit alerte, paradoxal même. Peu doué pour la tribune, il semblait qu'il échappât ainsi à l'artifice et à la légèreté qui éclatent trop souvent dans les discours des orateurs. Mais quelle revanche il prenait dans le bureau de la fédération ou près de sa chère bibliothèque (si péniblement constituée), ou encore parmi les amis, les camarades, les compagnons venus le voir ! Et quelle honnêteté, quelle application dans le travail !

Voyez-le écrivant ses livres : il accumule les documents, les analyse, les médite ; il fait le compte des idées et le bilan des arguments favorables. Il ne veut rien omettre. Il agglutinera même la matière de ses ouvrages en blocs compacts, malgré tout, des phrases étincelantes, où les mots sont toujours justes. Voyez-le préparant les travaux du comité fédéral, rédigeant un ordre du jour ou dressant le tableau des occupations d'un congrès ! Quelle conscience dans tout ce qu'il fait ! De l'enthousiasme, certes, mais jamais d'impulsion, de l'ardeur encore, mais jamais de colère, du sentiment enfin, mais jamais aux dépens de la raison, car, il l'a écrit maintes fois, il voulait que les hommes fussent essentiellement des « intelligences ».

Ces idées, un enchaînement logique rendant compte de l'évolution ascendante de son esprit et de son caractère ! Dès l'adolescence il prend contact avec la haute pensée et rien des différentes disciplines intellectuelles ne lui échappera. Il sera lui-même, ça et là, philosophe, historien, économiste. Sans doute y avait-il dans sa famille un atavisme de prises de positions politiques : son grand-père paternel, Léonce, avocat à Nantes, avait embrassé les idées libérales, s'était affilié à la charbonnerie, à la Société des droits de l'homme. Il avait même fondé en 1870 à Niort « Le Progrès des Deux-Sèvres », où figurait parfois la signature de Jules Guesde. Par contre, un grand-oncle de Fernand, Ulrich Pelloutier, fut un royaliste à toute épreuve, impliqué dans l'insurrection légitimiste de 1832.

Mais Fernand Pelloutier, d'abord radical, ne tardait pas à se sentir socialiste. Le devint-il par le propre mouvement de sa pensée ou bien à la suite des lectures qu'il fit de Marx et de bien d'autres philosophes sociaux ? Il est probable que les deux éléments d'évolution intervinrent dans le même temps.

Quoi qu'il en soit, il allait dégager lui-même, surtout pendant ses deux années de retraite de 1890 et de 1891, sa propre conception du socialisme et d'une façon plus générale de l'univers social et humain.

Attentif aux changements intervenus dans la mentalité ouvrière depuis la Commune, Pelloutier sut situer exactement l'époque où l'action parlementaire du Parti Ouvrier Français déçut bien des travailleurs. Il avait perçu également le jeu des marxistes qui, un peu avant le congrès ouvrier de Marseille, prirent leurs précautions « pour séparer définitivement les socialistes des syndicats, en attendant qu'ils pussent éliminer du Parti socialiste quiconque persisterait

à répudier la théorie, chère à Marx, de la conquête du pouvoir politique ».

Ce congrès de Marseille (1879) avait d'ailleurs créé le P.O.F. et l'avait nanti d'un double programme politique et économique, lequel visait à une « moralisation de l'Etat » et à l'obtention par des moyens légaux d'un certain nombre d'avantages pour les salariés. Bien entendu, l'appropriation et la gestion collective des biens de production et d'échange serait réalisée au travers de la conquête de l'Etat. Celle-ci n'interviendrait que si le prolétariat était préalablement organisé en parti politique distinct. Il n'était pas question de procéder à l'éducation économique des travailleurs, pas davantage de cultiver leur esprit d'initiative, ni de les préparer aux structures et aux modes de vie socialistes. La charte du Parti suffisait à tout et on devait s'en remettre aux leaders. C'était la facilité qui allait allécher toutes les ambitions et toutes les médiocrités, provoquer des scissions donnant naissance à des petites « sectes sans principes ». De proche en proche, la charte originale se vit amputer de telle ou telle de ses dispositions, le programme transitionnel du Parti, déjà fort atténué, ne fut plus qu'une expression radicale de gauche. Il n'y avait aucune raison pour que les électeurs portassent leur choix sur des nouveaux venus aussi peu originaux.

Mais l'aventure du possibilisme avait des conséquences plus directes encore. Des lois dites sociales, votées entre les années 1880 et 1892 (durée du travail, conseil des prudhommes, sécurité des ouvriers mineurs, labeur des femmes et des enfants, etc...) convainquirent le peuple « qu'elles étaient ou incomplètes ou inapplicables » et surtout « qu'elles ne pouvaient pas ne pas l'être, l'argent plaçant les hommes au-dessus de la loi, leur soumettant tous les pouvoirs, juridiques et politiques et (à défaut même de ces prérogatives) leur assurant la possibilité de rejeter sur la classe qui produit le poids des charges légales dont ils viendraient à être frappés. »

Peu à peu, des aspirations économiques directes se manifestent au sein du P.O.F. Elles se précisent après que les différentes tendances socialistes se furent divisées, jusqu'à l'émiettement, au lendemain du congrès de St-Etienne, en 1882. Dans les syndicats socialistes se produisit donc une évolution considérable. Ils créèrent leur propre programme économique, qu'ils désirèrent faire triompher par la voix de députés sortis de leurs rangs et maintenus sous leur contrôle. Cela ne voulait pas dire que les dits syndicats acceptassent de près ou de loin la méthode de propagande proposée par le Parti Ouvrier. Les syndicats socialistes révolutionnaires affirmèrent après 1882 deux volontés :

1° Ils considéraient que le programme économique (réformes diverses telles que réduction des heures de travail, repos hebdomadaire, abolition réelle du marchandage, suppression des bureaux de placement libres, des adjudications, etc...) passait avant le programme politique, qu'il devait même constituer un objectif unique ;

2° Que l'émancipation sociale, « loin de résider dans la prise de possession du pouvoir politique par la voie parlementaire, se trouvait dans la destruction violente de l'Etat ».

Ainsi, comme le notait judicieusement Pelloutier, tandis que : « Si le Parti Ouvrier comptait exclusivement, pour réaliser le sien (son programme) sur la formation d'une majorité parlementaire socialiste, les syndicats, au contraire, distinguant entre les articles de leur, n'abandonnaient à « la vigilance et à la sollicitude des pouvoirs publics » que ceux dont il leur était manifestement impossible de s'occuper eux-mêmes ; quant aux autres, ils émettaient la prétention de les faire respecter à l'aide de leurs propres moyens, n'ayant dans le zèle des administrations publiques qu'une confiance limitée ».

Il apparut alors à des hommes, qui étaient à la fois membres des associations ouvrières et du Parti ouvrier français, que les syndicats socialistes devaient être fédérés. Ainsi naquit en 1886 la Fédération nationale des syndicats. Elle aurait dû donner une vigueur nouvelle aux organisations adhérentes, dégager une expérience d'ensemble sur les institutions qu'elles avaient créées d'elles-mêmes, sur les moyens de lutte qu'elles s'étaient forgés. Il n'en fut rien et Pelloutier montrera dans son ouvrage posthume « Histoire des Bourses du Travail », que la nouvelle Fédération devint une machine de guerre du P.O.F., malgré les aspirations à l'autonomie que les syndicats socialistes avaient manifestées.

(A suivre)

LA DENONCIATION DE DIDEROT EST TOUJOURS ACTUELLE

EN 1971 L'ÈRE DES NÉGRISERS N'EST PAS ENCORE RÉVOLUTIONNÉE

— A eux les bidonvilles, les taudis ou les « foyers » sans confort des marchands de sommeil.

— A eux les travaux rebutants et pénibles.

— A eux les innombrables dé-marches et les contrôles de police.

La vie des travailleurs immigrés du 20^e siècle peut encore illustrer le scandale dénoncé par Diderot au 18^e siècle. L'Etat silencieux et complice encourage la traite sans dissimuler son mépris à l'égard des « déclarations de principe » impuissantes d'« humanistes en place » qui partent des droits de l'homme mais qui, au fond d'eux-mêmes, se foutent pas mal de tout cela en bons nantis qu'ils sont. Ils ne sont pas les seuls d'ailleurs, car en dehors des militants révolutionnaires et de quelques organisations réformistes, qui s'intéresse au sort des travailleurs immigrés ? Les « honnêtes gens » ? Le « bon » français moyen ?

Nul besoin de sondage d'opinion pour formuler la réponse : Bof !

..

Dans les éditions successives (de 1774 à 1781) de « L'Histoire des deux Indes » Diderot en appelle à la justice et à l'extermination des exploités. *

Résultat : un arrêt du parlement du 25 mai 1881 condamne le livre comme « tendant à soulever les peuples ».

Mais Diderot ne s'en tient pas

là, il va plus loin et condamne dans sa totalité l'idéologie du colonialisme. Il récuse les « bons despotes » et les « dictatures progressistes ». Si on refuse de l'entendre il en appelle aux armes :

« Il faut tôt ou tard que la justice soit faite... Peuples dont les rugissements ont fait trembler tant de fois vos maîtres, qu'attendez-vous ? Pour quels moments réservez-vous vos flambeaux et les pierres qui pavent vos rues ? Arrachez-les... »

Quelle que soit la stratégie qu'appelle la circonstance, il reste que, les revendications vitales n'étant pas assumées, tout homme possède un droit à l'insurrection. C'est ainsi que certaines réalités possèdent un caractère d'urgence. A Billancourt, à Ivry, à Vitry, à Pierrefitte, au foyer de la rue Charenton (12^e), à Pantin, dans tous les « foyers » installés par des négriers, c'est la même question, celle-là même que Diderot n'a cessé de défendre contre toutes les orthodoxies défaitistes : un rappel incessant que toute révolution qui n'inclut pas les « laisser pour compte » n'est pas une révolution mais un palliatif.

Le spectacle qu'offrent les négriers et les exploités (l'Etat et les patrons) est permanent mais ne nous contentons plus comme Diderot en 1774 de le dénoncer, battons-le de toute notre énergie et finissons-en avec tous les exploités. Que justice soit faite !

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, ilustraciones de interés 12 00

SUR LES ÉCRANS

Sacco et Vanzetti

Bravo au cinéma italien pour cette magistrale réalisation qui retrace la célèbre affaire qui bouleversa le monde entier pendant les années 20. Cela nous change de nos productions gangstérotiques nationales.

On peut peut-être regretter qu'aucun réalisateur américain n'ait été inspiré par ce drame qui s'est pourtant déroulé sur le territoire des Etats-Unis. Les moyens dont disposent les magnats d'Hollywood auraient sans doute permis une superproduction grandiose... quitte à trahir le sujet pour les besoins de la cause commerciale.

Giuliano Montaldo, italien, a parfaitement compris le drame de ses deux compatriotes, perdus dans cet immense pays affolé par le danger rouge, syndicaliste ou étranger et il nous a campé un Nicola Sacco (Ricardo Cucciola) et un Bartolomeo Vanzetti (Gian Maria Volonte) extraordinaires de vérité et de sobriété.

Pour mieux « coller » à l'époque, la scène du générique (une descente de la police américaine dans un foyer de travailleurs italiens) et celle de l'exécution finale ont été tournées en une seule cou-

leur, dans le style des bandes filmées de l'époque dont il est également fait usage, notamment en ce qui concerne les manifestations mondiales de solidarité.

Pour ce très bon travail, sérieux, honnête et respectueux — le mot n'est pas trop fort — merci à toute l'équipe à laquelle il faut adjoindre la chanteuse Joan Baez pour son émouvante chanson qui revient tout au long du film.

Un petit reproche toutefois... Le film, qui semble s'être attaché principalement à l'aspect judiciaire de l'affaire Sacco-Vanzetti, ne paraît pas avoir souligné l'aspect humain avec autant de force. Les sept ans d'emprisonnement passent bien vite sur l'écran. La grève de la faim faite par Sacco dans sa cellule de condamné à mort pendant vingt six jours et l'ultime sursis accordé *in extremis*, quatre vingt dix minutes avant l'exécution, pour finalement revenir à la mort douze jours après sont passés sous silence et c'est un peu dommage.

Cela n'enlève peut-être rien à la grandeur et à la beauté du film mais cela lui en aurait peut-être ajouté.

GERARD CONTE

Des nouvelles de Jean Carel et Roger Jaffré

Vers 15 heures, lors de l'attaque des CRS pour disperser les manifestants, Roger Jaffré tombe dans une flaque d'eau. Un CRS, tire à bout portant une grenade lacrymogène qui éclate près de son visage. Roger Jaffré, aide familial agricole chez ses parents à Kervignac, souffre actuellement de brûlures sur tout le corps et aux yeux. Depuis, il n'a pas encore recouvré la vue et ne perçoit que les ombres. Les médecins n'osent se prononcer sur son cas, jugé sérieux. Roger devra passer de longues semaines au centre hospitalier de Lorient.

Jean Carel, depuis son procès, a été transféré à Rennes. Seule sa famille peut lui rendre visite. Nous pouvons lui écrire, il trouvera le temps moins long, pour montrer notre solidarité : Maison d'Arrêt de Rennes. Bien entendu, son courrier est contrôlé.

Nous ne connaissons pas encore la date de renvoi du jugement en Cour d'Appel. Jean conserve, malgré tout un moral excellent et rappelle que chaque fois que l'on prend une responsabilité syndicale, il faut l'assumer jusqu'au bout quelles qu'en soient les conséquences ; il nous demande également de tenir bon sur le prix du lait.

Déjà, des voisins, aidés par quelques amis agriculteurs, ont pris en main les travaux de Jean Carel, qui lors de son retour ne sera ainsi point pénalisé sur son exploitation. Bravo à ce geste de solidarité.

Yves Le DANTEC

23 JUIN :

Jean Carel vient d'être mis en liberté par la Cour d'Appel de Rennes.

A ver quien reemplaza a ése

EL compañero Lecoin ya no existe. Se nos lo llevó la Parca, como a Armand, a Louvet, a Fayole, como a tantos otros. No queda otro recurso que resignarse a los carpetazos que propinan la edad y las enfermedades.

Cuando se es joven no se percibe el desgaste físico inherente a todo lo que vive, el hombre como las bestias, las plantas, las rocas, las aguas. Dispónese en juventud de sangre nueva, de impulso fuerte, de dinamismo. Y se hace, cuando no se es durmiente, o ente larvado. Porque el mérito del anarquista consciente es éste: el de darle marcha imparable al «motor» propio.

El compañero Lecoin era de éstos. Empezó la brega en edad primeriza y se ha extinguido en pleno ardor a sus ochenta y cuatro primaveras. Primaveras, porque el idealista verdad no conoce ni reconoce diciembres. La molicie queda para los insensibles, los estultos, a veces imbéciles. «Felices de vosotros los imbéciles, los que nada imagináis ni sentís nada», que cantaba Ghirardo.

Háblese ahora de tanto pacifismo como se quiera: Luis Lecoin fue un recalcitrante del antimilitarismo. Rechazó la disciplina siendo soldado, pasó meses de cárcel y años en presidio por mantener su convicción enhiesta. No desdenó, en el fragor del motín o de la acción solitaria, prodigar palos y recibirlos, si tal acción era precisa. No escondió jamás la cara, en ninguna ocasión comprometida opuso razones de ausencia. Cuando se habla del pacífico Lecoin de la huelga del hambre, los viejos policías que antaño lo detuvieron sonríen — nos imaginamos — sarcásticamente.

Nuestro menudo, nuestro gran Louis fue uno de los recios animadores de la tempestuosa manifestación del bulevar Malesherbes cuando Maura y Alfonso 13 hicieron fusilar a Francisco Ferrer Guardia. Esa enérgica y multitudinaria demostración del pueblo de París, secundada por los poderosos motines de Roma, Bruselas, Londres, Berlín, Praga e incluso Lisboa, lograron desacreditar al conservadurismo español y a la dinastía borbónica con el resultado imprevisto de un futuro republicano. La labor internacional obtiene resulta-

dos beneficiosos para todos los pueblos, a la corta o a la larga.

Cuando el crimen contra las personas de Sacco y Vanzetti perpetrado en los U. S. A. levantó la protesta mundial de todos recordada, Louis Lecoin fue uno de los sugeridores y fervientes cumplidores de esa manifestación parisina que tanta impresión causó y tanta repercusión tuvo en la prensa y en las cancellerías de todo el mundo. No por la consecución de 120.000 manifestantes como en el alud popular de 1909 contra la casa del Estado español en el bulevar Malesherbes, sino por la energía de un solo millar de anarquistas y «pelloutieristas» que «invadieron» el bulevar de los Italianos y agitaron en la plaza de la Concordia... rodeados por cinco mil guardias protectores de la Embajada americana con ametralladoras inclusive.

Ahora que el caso Sacco y Vanzetti ha reinvasado el área popular en ocasión de una película veraz que se proyecta, es bueno recordar que los Partidos Comunista y Socialista en la ocasión renunciaron a la protesta contra el asesinato judicial perpetrado en Boston tras haber prometido a Lecoin y compañeros participar masivamente en la demostración callejera. Bolcheviques y socialdemócratas podían, en 1927, aportar un cúmulo de participantes, dar a la manifestación «antiamericana» un sello de movilización popular que impresionara a los gobernantes. Pero por conveniencias políticas, Cachin y Blum retrocedieron, dejando a los anarquistas solos y a merced de los cinco mil guardias ante la Embajada norteamericana, donde fueron apaleados y de cuya vejación sesenta anarquistas con Lecoin al frente se vengaron convirtiendo en w. c. un lugar sagrado de la patria.

Del hecho Sacco y Vanzetti ya en París se coligió que el Partido Comunista particularmente, obedecía a su propia causa y no a las causas populares. En concreto, al P. C. de donde sea poco le interesa la inmoralidad de los poderes capitalistas, puesto que la va a suplantarse con la inmoralidad política suya. Como en 1927 el P. C. galó no tenía orden de apabullar a los

LECOMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 1º de Julio de 1971

EE. UU. por todos los medios, Sacco y Vanzetti podían perecer sin duelo moscovita por tratarse de anarquistas. En la Siberia, anarquistas los mataron a miles, y no iban los comunistas de todas partes a emocionarse por la electrocución de dos libertarios en una ciudad americana.

Para colmó de la estolidez, o de la crasa ignorancia, no hace tiempo leímos, en una hoja roncotipada de una célula P. C. de las afueras de París, que Sacco y Vanzetti fueron ejecutados en 1886 en Chicago, dando lugar esa bárbara ejecución cometida por el odioso capitalismo americano, a la consagración del 1º de Mayo... Spies, Lingg y demás compañeros no tienen audiencia histórica en los P. C. de barriada.

Lástima que nuestro querido Lecoin no haya podido manifestarse en este «renacer» de Sacco y Vanzetti por causas

de enfermedad. El, hombre conocedor y alertado, habría podido deslizar verdades sabrosas como él sabía hacerlo.

Su combate en favor de la objeción de conciencia es demasiado conocido para ser explicado. Es del dominio de todos. Su huelga del hambre (larga y dura de 25 días) fue famosa y fructífera, pero en resultado, ha contribuido a precipitar su muerte.

¿Habrán apreciado los favorecidos por la ley de objetos de conciencia el gesto generoso de nuestro vibrante compañero? La ingratitud, tan ampliamente acreditada en la especie bipeda, ¿será o no de nuevo reafirmada?

Sea lo que fuere, el caso es que hemos perdido un compañero imprescindible, con pocas esperanzas de que el vacío que deja nadie del mismo valor lo deje colmado.

JIRA INTER-REGIONAL

Para el 25 de julio en «Les Tavernes» (Gard), Route nº 110, a 10 km de Alès y 20 de Nîmes.

A las orillas del río Gardon, organizada como en años anteriores, por las CC. de R. del Hérault-Gard-Lozère y Provence.

Todos los compañeros de los departamentos limítrofes y asimismo todos los simpatizantes y amigos españoles en general, que deseen pasar un día de confraternidad libertaria, son invitados cordialmente a la Jira. Agua de los Cévennes para bañarse, pescar y hacer la paella; árboles con buena sombra, lugares históricos a visitar, «Prés France» con sus cañas bambúes gigantes, el «Musée du Désert», historia des «camisards» y otras cosas.

Juegos infantiles, radio crochet, etc.

Retener esta fecha, jóvenes y menos jóvenes. Con vuestra presencia daréis valor al espíritu de libertad con que imprimió aquel 19 de julio de 1936 el pueblo trabajador español, donde la Confederación Nacional del Trabajo dejó marcada una de las mejores páginas de la historia del pueblo obrero, por lo que continúa en la bre-

cha hasta conseguir la plena emancipación del pueblo español.

Todos a la Jira, una de las concentraciones mayores y libertarias del exilio.

Jira en el MACIZO CENTRAL

Por la presente, invitamos a todas las FF. LL., compañeros y simpatizantes de este Núcleo, a la jira anual en conmemoración del 19 de julio, que se celebrará en el estanque de Chancelade, el domingo 25 de julio de 1971.

F. L. DE PERPIGNAN

Concentración de Toulouse

En vistas de la concentración anual de Toulouse para la conmemoración del 19 de Julio, hacemos partícipes a los compañeros que deseen concurrir a la misma que ésta se efectuará el 25 de Julio. Para ello se organizarán los autocares correspondientes, deseando de todos nos lo comuniquen.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

NUBES OSCURAS EN EL HORIZONTE

YA no solamente para quienes hemos sufrido y sufrimos las consecuencias del totalitarismo de raíz fascista, tiene trascendental importancia el retorno del fascismo en Italia, la tiene para cuantos en el mundo sienten anhelos liberales, humanitarios. Nos hemos congratulado de que la corrupción, pese al brutal encono represivo, represente en el contexto del régimen imperante en España, a la manera de una erosión, generadora del acentuado descrédito llevando al fracaso de día en día. Pero si la conciencia cívica sensibilizada en un fervor de libertades públicas va desarrollándose, el fascismo propiamente dicho sabe que a plazo más o menos corto tiene la partida perdida. Y al darse en un país una tal característica en su vida social, es de comprender que quienes en otros países llevan intenciones de hegemonía reaccionaria, titubeen, vacilen, y hasta lleguen a abstenerse de lanzarse en sangrienta aventura de copo totalitario. A la inversa: si el país que sea el totalitarismo fascista toma desarrollo, avanza venciendo obstáculos, es un hecho que ha de animar, de envalentonar a los fascistas de otras partes.

La habilidad en difundir consignas y buscar contactos seguros ha llevado a los nuevos fascistas del Movimiento Social Italiano a un apreciable progreso en las últimas elecciones desarrolladas en el país. Ya incluso se permiten celebrar concentraciones en algunas ciudades importantes. No obstante desean, ahora en los inicios, ir con paso seguro, proceder con cierta cautela, no mover mucha bullanga, evitando ostentaciones simbólicas, gritos de tono provocador, himnos levantiscos y violencia demagógica. Los jefes ordenan una acción de tipo que se podría llamar subterránea. Les interesa ahora hacer número, ir engrosando efectivos, tomando posiciones. Lo demás, naturalmente, estiman que se hará después.

Ante la perspectiva de lo que puede acontecer en Italia, donde tan amarga memoria se conserva de lo que ha sido el fascismo, es de comprender que lo más inmediato y elemental ha de ser crear un potente frente de oposición por parte de sectores e individuos de pensamiento democrático, de ten-

dencias liberalmente progresivas. Y son en particular los trabajadores, quienes ya es sabido a la postre pagan más que nadie las consecuencias del totalitarismo, quienes han de poner el máximo empeño en impedir su desarrollo. Ante un peligro en perspectiva las enconadas diferencias apreciativas, las enmarañadas pugnas, son de un matiz suicida. Lo peor de todo es que ante el ensañamiento del enemigo común — y ello no pueden dejar de recordarlo muchos trabajadores italianos, como lo recuerdan los de otras partes — la mano en la mano, símbolo de leal compañerismo, por encima de las divisiones, en vez de haberse concertado en momento oportuno, haya tenido lugar en el ámbito del campo de concentración, en la cárcel, o ante el paredón de las ejecuciones.

RESONANCIAS DEL CONGRESO DE CARRARA

De un diálogo no recogido por medio del procedimiento magnetofónico, pero, no obstante, ajustado a la posible verdad, puede ser de interés transcribir el siguiente fragmento:

— ¿Es que tú no estás con los de allá?

— No, no estoy con los de allá.

— Así ¿es qué estás con los de acullá?

— No, no; tampoco estoy con los de acullá.

Entonces el tono del que pregunta toma visos de sentido entre impertinente e irónico:

— Luego tú no estás con nadie, ni te comprometes en nada.

— ¡Alto, amigo! Conociendo mis alcances, mis limitaciones, puedo decir con Antonio Machado lo de: «Converso con el hombre que siempre va conmigo...» «Mi soliloquio es plática con este buen amigo...» Y con ser ya ello bastante, luego busca uno la afinidad. Una afinidad, dentro de lo relativo, noble y leal, en el sentir y el pensar anarquista.

No es de creer que sea lo expresado un contrasentido, una aberración. Lo importante, hoy y siempre, es tener criterio propio, discutible si se quiere, pero sin llevar ciegamente el peso determinante de las influencias ajenas. Y obrar en pro de las ideas con discernimiento constructivo. No todos usamos idénticos métodos; no todos observamos los hechos desde el mismo ángulo apreciativo. Se

puede destacar una discrepancia de distintas maneras. Como una convegenia de fondo en los pareceres puede brotar de la conjunción de argumentos diferentes. Lo peor de todo siempre es la inhibición.

Es harto sabido lo de que al anarquista, se entiende al anarquista despierto, vivaz, no el individuo que perdura en el sueño de los justos, acoquinado, sin hacer otra cosa que recordar de vez en cuando, y con nostalgia senil, el tiempo pasado; para el anarquista nada de lo que al anarquismo se refiere puede serle ajeno. Y, al correr del comentario, nada de particular tiene que brote también el recuerdo de lo que fue, y hasta de lo que pudo ser el Congreso de Carrara. Antes de su celebración se dijo lo que se estimó adecuado. Poco después de su celebración se hicieron los comentarios propios del caso, naturalmente, según apreciaciones particulares o de grupo. Ahora bien: lo que uno ha considerado inadecuado es que en vez de una objetividad centrada en el razonamiento, por parte de algunos compañeros se usaran burlas rayando en la frivolidad. Por ejemplo, en apreciadas publicaciones, tales como «L'Internazionale» y «L'Adunata dei Refrattari», entre otras *agudezas*, pudimos leer que el valor que podía concedérsele al Congreso estaba ya en el hecho de que se celebrara en un teatro... Sin faltar incluso «la Prima Dona». ¡No, no es esta la manera de razonar una discrepancia!

Bastante antes del Congreso de Carrara, compañeros unidos por la semejanza de apreciaciones, cambiaban impresiones, con miras a un acrecentamiento de la acción anarquista internacional, buscando irradiar, dentro de lo posible, influencia ideológica. El tiempo fue pasando, y con él surgieron sensibles fisuras: de una parte originadas por el fallecimiento de queridos compañeros, como Hugo Fedeli y Felipe Alaiz. Otras motivadas por defecto de amistades endeables, que por motivos que quedan, podríamos decir, en la penumbra, siguieron la trayectoria que en geometría equivale a lo que son líneas divergentes...

Pero, sin presunción sea dicho, queda solera, pese al dolor moral de lo primero y a lo que haya podido haber de decepción en lo otro. Brotan y han brotado nuevas y leales amistades, cimentadas ade-

más en la afinidad. Se mantiene el convencimiento de la actuación. Y la convicción de que, si el clásico pudo aducir lo de «¡Ancha es Castilla!», también puede decirse que el campo del anarquismo es dilatado, y para todos hay tarea a realizar, sin pisarnos los talones unos a otros. Importa no dejarnos llevar de un pesimismo, o escepticismo, tan desolado, tan nihilista, que lleguemos a considerar como objetivo inalcanzable el que llegue un momento en que por encima de las pasiones, el buen sentido determine una general convergencia optimista y fraternal.

DOS FOLLETOS Y UN COMENTARIO

Ya sabemos que durante un periodo prolongado el compañero Alvarez Ferreras, radicado en el Canadá, aunando el tesón laborioso al criterio selectivo depurado y al buen gusto, en multicopista publicaba la revista «La Escuela Moderna». Ahora dicho compañero piensa proseguir en el empeño de afirmación ácrata editando, en el mismo procedimiento de impresión, una serie de folletos de indudable valor proselitista. Y los dos primeros hacen camino por ahí. Se trata de «La revolución social-Fuerza propulsora del siglo XX», del dominicano fray Francisco Araujo, con un prólogo de Campio Carpio. Y «Francisco Ferrer y la pedagogía antiautoritaria», de Karl Schneider. Ediciones La Escuela Moderna - 834, 3 th Avenue, S. W. Calgary Alberta (Canadá).

El primero de los citados opúsculos tiene la curiosa particularidad de que muestra como un religioso, encuadrado dentro de la Iglesia, en un rasgo de sinceridad, reconoce ya no solamente el profundo malestar social, del que son responsables el Estado y el capitalismo, sino inclusive la nefasta colaboración que por acción o por omisión, ha tenido la Iglesia en tal iniquidad. Araujo estima que para que cambie esta nefasta situación se impone la revolución social, mas afirma que la experiencia enseña que no son las soluciones comunistas las más apropiadas.

Parangona el autor del segundo folleto la enseñanza racionalista que propiciaba Ferrer con la pedagogía marxista, deduciendo el incuestionable valor moral de la primera. Serena y bien cimentada argumentación.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

Desde Madrid

España vista por dentro

TOMAR la vida en serio, es como engancharse al yugo de la pena y el sufrimiento. Fuera penas, lector amigo, y a reír tocan. Así se sube mejor el calvario de las desdichas, mengua su vivo amargor, lenitivo más llevadero. Lágrimas no, las aborrezco; prefiero la sonrisa satírica volteriana, viva y demoledora. Y si lo que voy a decir no viene a cuento, por la tangente iré en busca del «burro» de Buridan.

Don Juan Antonio Díaz-Ambroña, nos hace un espléndido regalo. Nos rememora el cumpleaños de un ante-proyecto: el veto de Fernández Miranda al mito de las asociaciones políticas, reemplazando a los antiguos partidos políticos de reingambre reaccionaria con paso de tortuga.

Los simpáticos filibusteros del franquismo hacen ver que detestan a la política de viejo cuño; pero no pueden vivir sin ella, como toda rata letrina. Su arte favorito es la confusión y embrollo para pescar a río revuelto.

En una dictadura, no ha lugar para el derecho natural y positivo. No existe más que el derecho de la fuerza, la ley del más bruto. Y... acabe con sus cuentos, señor Ambrona.

En una dictadura no existe ninguna constitución orgánica, sino monolítica. La Ley Orgánica del Estado, igual que el Fuero de los Españoles, no representan la voluntad soberana del pueblo. Al pueblo le dan ya el cocido condimentado con todas las salsas preparadas de antemano. Por eso declaramos nulo el artículo 16 del Fuero de los Españoles, por elástico y chamarrullero. «Todos los españoles son iguales ante la ley, y todos tienen libertad de expresión de pensamiento, de movimiento y asociación con fines lícitos.» Pero lícito es el tope, el impase, el hito en el que se estrella todo lo que se sale de la libertad dictada, de la norma férrea, de la cosa impuesta, agarrada, con pérdida de todo viso democrático reduciendo al individuo a la nada, como en toda buena dictadura, ya que una dictadura no tiene pegas; manda el amo, el dictador, sin remilgos de ninguna clase.

Todos los artículos de la Ley Orgánica del Estado y demás leyes, no son hijos legítimos de la voluntad soberana del pueblo, sino dictados férreos, bastardos, que hay que obedecer a la trágala, como dos y dos son cuatro. Por eso todo lo que huele a libertad y justicia

en el paraíso franquista, es «ilícito», señor Ambrona. Usted sabe, mejor que yo, que en la dictadura franquista, la negación de la libertad es absoluta.

En una tímida y titubeante democracia, si no hay libertad absoluta, al menos se vive en una relativa libertad, en la que el individuo se mueve y piensa. Entre dictadura y democracia no hay relación de convivencia, ya que son dos sistemas completamente diferentes y se repelen entre sí. Desde el punto de vista sociológico son dos mentiras cabales, aunque la democracia esté considerada como mal menor; pero resulta también un impase que dificulta y entorpece la buena marcha de las reivindicaciones obreras, que ustedes, los de la camarilla gubernamental apuñalan a mansalva. El pueblo español necesita menos cháchara y más pan de trigo; más libertad y más justicia, revueltas en una miaja de humanismo. Pero ustedes, señor Ambrona, llevan el humanismo en el forro trasero del pantalón..., que huele que apesta.

Dejen de bailar como marionetas mecanizadas en el Circo español, y hagan obra útil y sana, a fin de que coma el hambriento y beba el sediento.

El baile macabro del asociacionismo es innecesario, además de una comedia. Para justificar lo injustificable, no necesitan hacer tanta maniobra. Echen por la calle de en medio y asunto concluido. El público conoce bien tretas y martingalas, de tanto desvergonzado como hay en la viña del Señor.

Sabemos que la marioneta, como el robot, ni piensa ni tiene movimientos propios; se mueve cuando la estiran del cordel. Por tanto, si tienen ustedes algo de hombres, retiréense por el foro, y no se degraden tanto. El truco de las asociaciones no les salva de la degradación. Todos conocemos el juego del asociacionismo, caído en desgracia antes de nacer, y apaleado por los mismos perrillos falderos franquistas, demostrando que las asociaciones no son otra cosa más que perifoneos de adorno para despistar al incauto.

La dictadura cavernícola, clerical y cucarachera, ordenada por el papa y la O.I.T., allmañas de la misma camada, S. A., de ordeno y mando, coaligada con la Finanza y la alta Banca, amparada por el gobierno, para que resulte más fácil la explotación de la clase trabajadora.

Estamos curados de espantos.

No acatamos mentiras ni arrumacos. Sabemos andar sin engrases ni muletas. Sabemos que en España no existe ninguna clase de libertad. Mírese de frente o de perfil la dictadura española, no se ve ningún resquicio de luz; todo son tinieblas, despotismos, tiranías. El camino evolutivo está cerrado herméticamente. (1).

Nada que huelga a liberal es acatado ni lícito, en España. Tampoco a socialista ni anarquista; ni siquiera a sindicalismo que no sea el sindicalismo obligatorio gubernamental, fascista y reaccionario por los cuatro costados. Este sindicalismo vive como las esporas, en el aire. No puede enraizarse en las entrañas del pueblo trabajador, por mucho que se embadurne con un barniz de fina hipocresía, reluciente, brillante; pero que no atrae más que a los asnos, dignos de nuevos aparejos para que no le produzcan mataduras mientras tenga fuerzas para ir tirando del carro enganchado al yugo de la detestable esclavitud, obligada y bendecida por el papa.

La vara de feno es el sistema de toda dictadura, negra o roja. Lo mismo da pe que pa. Entre Kossiguin y Franco, poca es la diferencia, ya que han confraternizado con un nuevo «abrazo de Vergara», histórico también como aquél. Pues ya sereza en Moscú y se canta la tercera Internacional en la Puerta del Sol.

Flagelar al pobre y matarle de hambre, es obra santa y humana, mientras ustedes se tragan impuestos y presupuestos sólo por bailar el can-can en el Circo. El ejercicio parasitario, inútil, no produce renta. Consumir sin producir es una cosa fea. Y sus tareas, señor Ambrona, se traducen en eso: en obras terriblemente feas. Son ustedes una pléyade terriblemente numerosa de zánganos, sólo para enredar más y más la madeja, cargando de deberes al descamisado, y desnudándole de todo derecho. El derecho al goce, al disfrute de la vida, está de parte del que produce, no del vago, del que no trabaja. Dejen de ladrar y perder el tiempo miserablemente en el Circo, y hagan obra positiva. Reparen un poco lo que han destrozado y perdido. No se entretengan examinando si son galgos o podencos, porque se les escapa la liebre y pierden el rastro.

Dejen de maniobrar como tristes marionetas, y den el pasaporte a las ridículas asociaciones, queriendo demostrar lo indemostrable, haciendo de insulsos charlatanes,

para justificar habéres, honorarios y prebendas.

No trabajen ni suden tanto, porque eso es malo para la salud. Con la jornada mínima de ocho horas es suficiente, para todo aquel que se gane el pan con el sudor de su frente. Pues somos humanos y nos hacemos cargo de sus penas y sufrimientos, de sus horribles tribulaciones; pero no sigan el mismo camino, y tuerzan a la izquierda. No hagan caso a las charlas vacías que da Emilio Romero en la tele, porque de tanto pensar se quedarán calvos. Harán mejor escuchando al doctor Rodríguez de la Fuente, que es un hombre de ciencia.

La mar de España, está en plena agonía. Eramos acreedores europeos de «anchoas», y ahora somos deudores. La agonía de la mar, se enlaza con la agonía de la tierra. Todo está perdido, mar y tierra. La anchoa ha huido mar adentro, asqueada de sufrir un régimen ciego y despótico, como huyen los productos terráqueos por la misma causa. Ya no cosechamos ni una patata, ni un higo. El campo está yermo, la industria acabada y el comercio deshecho. Todo va parejo hacia el abismo; todo se hunde y desaparece, lo mismo que la anchoa de la mar. Y mientras crece el déficit de la balanza de pagos, las marionetas circenses se entretienen forjando inútiles leyes.

¡Basta ya de trampas, hijos del ayerno!

SIMPLICIO

SUPLEMENTO LITERARIO DE «SOLIDARIDAD OBRERA»

Para completar cuatro colecciones: Faltan solamente un ejemplar del nº 5 y dos del 91-92 (doble).

Para completar tres colecciones del semanario «Solidaridad Obrera» faltan dos ejemplares del nº 564; uno del 595 (equivocadamente 295, con fecha 16 de agosto); uno del 609; uno del 713, dos del 716, uno del 727, y dos del 755.

Las cuatro colecciones de «Umbral» ya están completas.

No enviar números no solicitados.

Gracias a los compañeros que nos han enviado números que encajan perfectamente en las colecciones.

Envíos a Juan Ferrer, 33, rue des Vignoles. Paris (XX^e).

Hombres de la C. N. T.

JUAN PEIRO BELIS

por JOSE VIADIU

IV

De Badalona a Mataró

EN el Congreso de la Confederación Nacional del Trabajo, celebrado en Madrid en diciembre de 1919, Peiró defendió vigorosamente la obra de la Federación Vidriera que poco tiempo antes había celebrado un Pleno extraordinario en Palma de Mallorca, con representación de todos los trabajadores nacionales, en el que se adoptó la resolución de reclamar a los patronos, de no importa lugar o sitio en que funcionaban sus fábricas, un salario igual para todos los trabajadores, de acuerdo con su cometido laboral, con el fin de evitar competencias, teniendo en cuenta el nivel de vida de cada lugar. Los patronos de Barcelona, pongamos por caso, alegaban que no podían competir con los de Gijón por la diferencia de salario que cobraban sus operarios. Con el fin de evitar esta dualidad y el desplazamiento de la industria en lugares de mano de obra más barata, el Pleno adoptó la resolución unificadora, que después de intensa resistencia patronal, culminó en un éxito resonante del proletariado del vidrio.

Inútil decir que el alma de esta campaña, que puso en vilo a la patronal vidriera, fue Peiró, que en la tribuna y en la prensa, así como en las asambleas sindicales, no cejó hasta lograr plenamente su objetivo. A raíz de la huelga que suscitó esta demanda, que fue bastante intensa, recordamos que la Federación Local barcelonesa llamó a varios militantes confederales que fueron emplazados en las fábricas de los industriales que habían aceptado las bases, con el fin de ejercer el debido control para que la producción no fuese destinada a fabricantes renuentes en admitir las peticiones sindicales. La labor de estos delegados consistía en revisar los libros de pedidos anteriores a fin de evitar que las salidas no fueran superiores a las que antes suministraban a sus clientes. Precisamente, el que firma, ejerció una de estas funciones en la industria que poseía un tal Rocha, enclavada en la calle de Entenza, y en donde por aquellos días, con sus quince años, empezó a trabajar la hija de Peiró, que creo que se llamaba Aurora, y que supongo se seguirá llamando. El hecho de que los patronos aceptaran de grado o por fuerza la intervención sindical en sus industrias es una demostración evi-

dente de la evolución que había sufrido la lucha social en los medios confederales, haciendo entrar en razón a una burguesía estulta y egoísta en la que predominaba el sentido brutal del amo con reminiscencias feudales.

Ello evidencia que nada se logra sin esfuerzo, y el de Peiró fue un caso insólito de actividad eficiente. Interviene con ideas propias en todos los comicios más destacados de la C.N.T. Escribe en la mayor parte de periódicos del movimiento libertario. Realiza varias giras de propaganda. Desempeña durante años los cargos de mayor responsabilidad orgánica... La verdad es que resulta difícil explicarse como un hombre pudo desplegar tanta capacidad de trabajo sin que jamás abandonara la fábrica, de cuyo salario dependían sus familiares. A base de artículos y discursos defiende la formación de los Sindicatos Unicos que vienen a representar un gran paso en el orden combativo y que marcan nuevos rumbos de reivindicación social. Fue actor en la gran epopeya que representa la célebre huelga de «La Canadiense», acto demostrativo del poder revolucionario del proletariado. Para ser más eficaz en la lucha, en 1920 traslada su residencia a Barcelona. Al poco tiempo de convertirse en capitalino fue detenido y encerrado en la cárcel, para luego formar parte en una de las caravanas de presos anarquistas y sindicalistas que transitaban por las carreteras españolas, custodiados por la repelente guardia civil, y que fueron reveladores de uno de los actos más denigrantes de la monarquía y del militarismo. El destino de Peiró fue Vitoria que, como los demás trashumantes, cubrió con una serie de agotadoras y torturantes jornadas.

El lector ya se habrá forjado la idea de que se trata del periodo de mando de los generales vesánicos Anido y Arlegui, o sea de la época más sombría y trágica que sufrió el movimiento confederal, cuyo comienzo empieza en noviembre de 1919. Sus primeros actos fueron clausurar los sindicatos. Asaltar los hogares proletarios cenetistas. Deportaciones en el Castillo de la Mola (Mahón). El alevoso asesinato del paralítico Francisco Layret, abogado defensor de presos sindicalistas. Las cárceles y barcos atiborrados de luchadores sociales. Aplicación de la Ley de Fugas. Creación de los Sindicatos Libres, institución de pistoleros al servicio de la Patro-

nal, respaldada por las autoridades oficiales, o sea gobernador, jefe de Policía y ministro de la Gobernación. Centenares de compañeros fueron vilmente asesinados... Pero también se llevaron por delante al presidente del Consejo de ministros, Eduardo Dato, que bajo su Gobierno se cometieron todo género de atrocidades, desmanes y crímenes contra los trabajadores sindicalistas, de lo que es un pálido reflejo, lo que venimos comentando, con el fin, confesado cínicamente por la plutocracia catalana, de descabezar el movimiento anarcosindicalista representado por la CNT.

Precisamente para poner en evidencia estos hechos y revelar al pueblo madrileño toda esta sarta de atropellos e infamias se habían organizado en Madrid una serie de actos en los que estaban indicados para tomar parte en ellos Juan Peiró y Libertad Ródenas. Los cuales se desplazaron de Barcelona para cumplir dicho cometido, pero que, al llegar el tren a Guadalajara, sin que hubiera suspensión de garantías, fueron detenidos una temporada en la cárcel del lugar para ser luego trasladados de nuevo a su punto de origen. Allí tuvieron un serio altercado con el general Arlegui, que fue quien dispuso su detención y su traslado. Inútil decir que los mitines solamente fueron aplazados. A los pocos días emprendían de nuevo la marcha, donde los compañeros armaron una serie de combinaciones que burlaron la vigilancia policiaca, celebrando con mayor éxito los actos anunciados, llegando incluso a ocupar, en determinado momento, la máxima tribuna del Ateneo de Madrid.

La «Soli» en Valencia

Fue el propio Peiró quien propuso al que firma, por acuerdo del Comité Nacional, que en vista de que se acrecentaba por momentos la detención de todo elemento cenetista y de que las sevicias e injusticias que cometían las autoridades barcelonesas, cada vez más descaradas e impunes, no podían ser referidas públicamente debido a la persecución sistemática que sufrían las publicaciones confederales, y de la prohibición gubernativa que pesaba sobre la «Soli», que se publicaba en Barcelona (que era el diario más leído por la clase trabajadora) que me trasladara lo más pronto posible a Valencia, y que, a como diera

lugar, apareciera allí «Solidaridad Obrera» diario.

Para realizar tamaña empresa se me facilitó un capital de unas cincuenta pesetas, lo suficiente para el viaje y la comida del día. Lo demás, el salir en bien del empeño y el resolver la cuestión del yantar diario corría a cargo de uno, pero la verdad es que todo salía bien en aquellos momentos de peligro y de auténtica fe en la lucha. El ambiente que se respiraba en tierras del Turia era muy distinto del que predominaba en la capital catalana. Aquí los republicanos figuraban como la fuerza política preponderante, cuya figura representativa era la de diputado Félix Azzati. Estos acogieron con benevolencia la aparición del periódico. Influyó mucho en ello que todo el pensamiento liberal peninsular estaba en contra del proceder de los dos nefastos jenízaros. Para la aparición de «Soli» se organizó una serie de reuniones sindicales para recoger fondos que dieron por resultado su próxima aparición. En la redacción figuraban Felipe Alaiz, Eusebio Carbó, Antonio Amador y otros. Es de razón que el periódico fuera el receptáculo cotidiano de cuanto ocurría en el movimiento confederal de toda la nación, y en especial del cariz cada vez más dramático que iba tomando la represión en Cataluña. Llegó a ser la expresión viva de la lucha sindical. En sus páginas se publicaban notas, manifiestos, circulares de los comités superiores (alguna de ellas redactada por Peiró). Fue un periódico de combate, tal como lo exigía el momento convulsivo en que se publicaba.

Como es de suponer no tardó en hacer su aparición la política represiva que patrocinaba desde el ministerio de Gobernación el indeseable Benigno Bugallal. En relación con el periódico, empezaron a llover denuncia tras denuncia. Se dio el caso de que hubo redactor que llegó a acumular quince procesos de los llamados por delitos de imprenta, lo que venía a implicar que se pasara más tiempo en llos judiciales que en redactar cuartillas. Por aquellos días se celebró también el proceso instruido por el atentado que costó la vida al conde de Salvatierra, en el que estaban implicados judicialmente

los compañeros Eusebio Carbó y «Román Cortés». La defensa, brillante y efectiva, estuvo a cargo de Eduardo Barriobero, que obtuvo su libertad. La reseña en la «Soli», la hizo Antonio Amador, que tenía agilidad para este trabajo. En realidad los encartados eran inocentes, pero no se podía confiar mucho en esta condición, puesto que hubo juez que dijo a cierto condenado por él a diez años de presidio: «Estoy convencido de que no has intervenido en este hecho, pero la condena actual es por las fechorías que has cometido en fechas anteriores.»

Por todas estas razones se comprenderá que la lucha contra el periódico era implacable, más por la presión de los políticos de Madrid y por la Patronal y autoridades barcelonesas, que por querencia de los mandatarios valencianos. Así que, en vista de que no podían lograr su objetivo de suprimir la «Soli» por presiones, de apariencia legal, echaron mano a desplazar a un grupo de pistoleros, alguno de ellos dirigente del Sindicato Libre barcelonés, para que eliminaran a sus redactores, pero en este caso el tiro les salió por la culata, como se dice vulgarmente, puesto que se invirtieron los papeles y los cazadores fueron cazados, ya que algunos de ellos fueron sepultados en tierra valenciana. Para tener una ligera noción de lo grave que fue la situación de Barcelona durante el mandato de Martínez Anido, bastará con decir que en su permanencia de cerca de dos años al frente del Gobierno civil, hubo más de doscientos atentados y se calcula que el número de víctimas inmoladas por sus sicarios, de trabajadores cenetistas, suman centenares.

La inquietante situación de violencia y criminalidad oficial mejoró algo con el cambio de Gobierno. Advino de presidente del Consejo Sánchez Guerra, quien, al conocer los pormenores del atentado contra Angel Festaña, que los pistoleros que lo habían gravemente herido, hacían guardia, con protección oficial, para rematarlo en cuanto le dieran de alta, y al enterarse a la vez de que la fracasada agresión contra Anido había sido prefabricada por un agente a sus órdenes (el confidente y policía Pellejero, que cayó en su propia emboscada por las pistolas de los sacrificados compañeros Claramonte y Bermejo) temió que la ola de sangre envolviera a su Gobierno, como lo había hecho en su anterior, y fue entonces cuando, de manera tajante, destituyó telefónicamente a los dos generales asesinos, con

Hombres de la CNT. JUAN PEIRO BELIS

la complacencia y el beneplácito de la opinión pública.

Estos hechos iban acompañados del levantamiento de la suspensión de garantías, circunstancia que fue aprovechada por el movimiento confederal para celebrar un Pleno en Zaragoza en junio de 1922. Este acto cenetista fue presidido por Peiró. Hubo un roce con el gobernador, que pretendía no autorizar dicha reunión, el cual tuvo efectividad gracias a la amenaza de la organización aragonesa en declarar la huelga general en caso de no ceder las autoridades a tan legítima petición. Los temas que se discutieron fueron el de deslindar la cuestión sindical de toda intervención de partidos políticos. Se hizo una interesante ponencia que fue aprobada por unanimidad. Luego, varios delegados que fueron a Rusia sostuvieron una apasionada discusión defendiendo cada cual sus puntos de vista correspondientes.

El acuerdo fue «la separación absoluta, inmediata y radical de la CNT, de Moscú, y el ingreso en principio a la Asociación Internacional de Trabajadores, que se estaba organizando en Berlín. El comicio terminó con un mitin en la Plaza de Toros de Zaragoza, repleta de proletarios.

Durante este tiempo la cuestión social continuó tensa. Continuaban las demandas obreras seguidas de huelgas parciales o totales, la burguesía insatisfecha del fracaso de sus planes de ataque anteriores maduraba nuevas combinaciones para acabar con todo vestigio de lucha social. Las crisis de los gobiernos se sucedían con breves intermitencias ineficaces. Los llamados partidos conservadores daban paso a los denominados liberales, cuyas etiquetas envolvían la misma mercancía o con pocas variantes. En este momento la solución apetecida por las clases adineradas era la del golpe de

Estado militaresco, que no se hizo esperar. Este llegó, con toda la faramalla de espadas y cruces, el 13 de septiembre de 1923, fecha en que el espadón Primo de Rivera, auspiciado por el felón Alfonso XIII y con el asentimiento global de la plutocracia española, impuso la dictadura militar que duró siete años. Sus inicios fueron, como era de esperar, en cerrar los sindicatos anarcosindicalistas, en prohibir sus órganos de divulgación ideológica y en meter en la cárcel a cuantos luchaban por la CNT. Este fue el objetivo esencial que perseguían los militares sublevados y sus inspiradores, como se irá viendo.

Aquí consignaremos que fue precisamente este año cuando Peiró se instala en Mataró, incorporándose a la dirección de la Cooperativa Vidriera, cuya dedicación a esta tarea vino a satisfacer uno de sus anhelos más deseados, como es el de poner en práctica lo que hervía en su mente y en su corazón.

(Continuará)

DISCOS

Hemos pensado a veces en el desprecio que se inflige a compañeros mentalmente desorganizados. No nos referimos a casos perdidos, sino a casos a no perder.

Viañú y yo nos hemos ocupado aquí mismo de Antonio Trullols el «Atorrante», más conocido en Barcelona por «Poeta loco». Y es que en verdad el excéntrico Trullols versificaba cuando quería, con dotes de vate que muchos rimadores de juegos florales para sí hubiesen querido. En prosas de provecho también era entendido, y cuando sobre ellas ejercía su demolidora crítica, ensuciaba a lápiz el papel impreso, vicio que le recriminábamos, pero cuyas rectificaciones al autor eran indiscutibles. Saco a Gastón Leval por testigo.

Loco, atorrante o «pótol», lo cierto es que Trullols era sensible a la amistad, al trato cordial de los compañeros. Y es por ese conducto fraternal que unos conseguimos que escribiera y hacerle trabajar, a este bohemio que cuando lo echaron de la Argentina incluso el presidente de la República suspiró satisfecho.

La suerte de reeducar a un compañero de comportamiento desastrado nos cayó nuevamente cuando en el lugar se nos acercó Jose Gardénes. Individuo más desatado que él no hemos conocido otro. Era gritón, pero capaz de

afirmar sus gritos con hechos, cosa que, en general, suele ocurrir al contrario. Mas, por vocinglero e irresponsable en asuntos de calderilla, los compañeros lo menospreciaban. Y no obstante, cuando la cárcel se abría para nosotros, Gardénes era el primero de ser entrado en ella. Lo digo porque en la casa pálida más de una vez coincidimos.

Yo le respetaba y trataba en amigo y me creía y se comportaba. Frenado por lo fraterno, llegó a afinarse el carácter. En la cárcel leyó mucho, alcanzando tam-

bién a escribir con sentido y provecho. No era compañero para arrojar a la basura. Gardénes no debía haber abandonado nuestro predio más o menos sosegado, pues sus cualidades habrían repercutido favorablemente en nuestro movimiento.

Entregado a la capital convivió con lo más estafalario que nos sigue, y no ganó nada, es decir, lo perdió todo: moral y vida.

Yo sé que, adentro de su caparazón de salvaje, Gardénes valía. Que no tenía miedo, eso lo saben los compañeros que en Casa Antúnez lo fusilaron por raterías, en vez de enviarlo al frente.

DISCOBOLO

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	33 526 95
Genique, Thiais	10 00
Ramos, id.	10 00
Francisco, id.	10 00
T. M., id.	10 00
Bernardo Peralta, id.	23 50
Un Maño, id.	8 00
José Arcal, id.	10 00
Granados, id.	20 00
J. Rodríguez, id.	20 00
F. Alvarez Ferreras, Calgary (Canadá)	33 13
Fco Lozano, Lastrème.	5 00

José Ramio, St-Florentin	10 00
Santolaria, Bengy,	20 00
José Díaz, Carpentras	10 00
Pedro Martín, Cordes	25 00
José Ponce, Le Mans	10 00
Pascual Usón, St-Sébastien	15 00
Pere Claramunt, Tolosa	6 50
Gracia, Sydney (Australia)	15 00
Rozas, L., Tolosa	300 00
F. L., St-Denis	20 00
Dieste, Combs-la-Ville	5 00
Oliveras, id.	5 00
Casals, id.	20 00
Mejías, id.	10 00
Torralba Sebastián	30 00
Suma y sugue	34 188 13

Anarquismo
y anarquistas

PROPAGANDA OBJETIVA

por Severino CAMPOS

(Continuación y fin)

¿Qué recursos ofrecen los tiempos modernos para la siembra de ideas ácratas? ¿Se han descubierto instrumentos superiores a los ortodoxos? En aras a mayor eficiencia, ¿conviene liquidar los métodos con que el anarquismo se enfrentó a su adversidad social? No se olvide, que si algunas innovaciones de altos vuelos lograron los medios de difusión, la repercusión favorable a las ideas libertarias es muy exigua.

Ahora, más que al iniciar este trabajo, al tema abordado le vemos margen más amplio. La siembra de ideas, hoy más que ayer, tiene cauces modernos que esperan la presencia de heraldos laboriosos. Su fecundidad depende de que, en todas las actividades de este orden, haya empeño en orillar emulaciones estatales y explotadoras. La ortodoxia de los alcores libertarios no ha perdido vigor y ascenso. Ningún tránsito a la ha desmerecido. Los visionarios talentosos del politicismo parlamentario nada lograron frente a lo ortodoxo.

¿Cuál es el motivo de esa permanencia incólume? No encierra ningún secreto providencial. De dudas saldrá todo aquel que abra las páginas históricas del Movimiento obrero, si en ellas sabe leer y reflexionar. Hasta hoy, ahí, más que en parte alguna, hallará los datos que revelan la persistencia y amplitud del anarquismo. En la medida de lo posible, en cada momento, en cada época, en cada lugar, se mantuvo operante la fuerza de liberación humana.

De hombre a hombre, de generación a generación, se ha ido transmitiendo la antorcha que hoy, muchas personas no adscritas al proletariado, saludan la luz manumisora de Acracia, que tantos agravios tuvo que soportar. Es una historia de fondo y perfil únicos; no tienen paralelo. Son páginas de lucha que registran grandes y emotivos sacrificios, nexos de solidaridad que ponen de manifiesto el intenso latir de los ideales defendidos.

¿Tiene algo que ver el azar con esta trayectoria? ¿Con los hombres que la ejemplarizaron? En ciencias sociológicas el azar no cuenta; los hombres, su talento y su sistema de vida sí. La propaganda objetiva, los ideales bien definidos, y la conducta de sus apóstoles, son factores elementales para que los pueblos hagan suyo, o rechacen, un ideal. Si en algunas contiendas la fuerza autoritaria determi-

na el triunfo, es solución provisoria. Nuevos ciclos se abren, en los que inteligencias vigorosas y el sentimiento de libertad inician su marcha y avanzan. Y en cada nueva etapa, irrumpen con dinamismo incontenible los propagandistas y sus paladines.

No yendó más allá, relacionado con el tema abordado, plácenos evocar algunas publicaciones que tuvieron existencia en tiempos de dificultades políticas bastante ásperas. Y sin embargo, por su precisión, su constancia y efectividad, del Movimiento Obrero español surgió una pléyade de elementos que, con un bagaje cultural adquirido más con afán que con método, se erigieron en positivos propagandistas de una era libertaria. ¿Hubo consecuencias favorables para las libertades populares? De todos son conocidas. Los hombres y los voceros de esa trayectoria merecen una remembranza afectuosa donde, según nuestro modesto parecer, en algunos casos no sobraría lo admirativo y reverente. Lejos de instar a la idolatría, pero sí al reconocimiento de lo bueno que hicieron por los ideales que nos son comunes.

¿Quiénes, de la vieja militancia libertaria, no recuerdan a «Redención»? En este vocero de Acracia, los libertarios alcoyanos de entonces se situaron en punto excepcional. Como exponente doctrinario, como sembrador de ideas, como propagandista sensato y clarividente, pocos lograron su índice. Y en términos también encomiásticos, ¿qué no podríamos decir de muchas otras publicaciones? «¡Despertad!», de Vigo; «Generación Consciente», de Valencia; «Acción Social Obrera», de San Feliu de Guixols; «El Productor», (Barcelona, época 1925); la «Revista Blanca», que cubre su última etapa divulgando lo más selecto del pensamiento ácrata.

Otros voceros podríamos aludir que hicieron honor a una propaganda objetiva y edificante. Acracia es un exponente que no deberán eludir quienes afronten la tarea de historiar el movimiento libertario de España. Verbo sencillo, asequible a las mentalidades de no mucha penetración filosófica, tuvo la virtud atractiva de adherir al campo libertario gente muy consecuente. No eran su debilidad los alardes literarios.

¿Y en qué lugar colocalemos a «Guerra Social», que nació y desapareció en Elda? Dirigida por el inolvidable Eusebio Carbó, entre distinguida colaboración amena, este paladín expone constantemente

el vasto horizonte cultural de su director, unido a la fragancia y temple excepcional de un temperamento que sorprende a los más cultos enemigos del anarquismo.

No evocamos ese pasado por exaltación nostálgica. Si «Guerra Social» se nos presentó un día, cuando por nuestra extremada juventud nada comprendíamos del anarquismo, y a continuación influyó en nuestra formación ideológica, en esa hoja, y otras que tuvieron existencia por aquellos tiempos, vibraba el contenido cultural y revolucionario que fomentaron elevadas conciencias y grandes acontecimientos. Es de necesidad imperiosa reivindicar e incrementar influencias tan positivas. Teniendo en cuenta, no obstante, que todo ello sólo sintetiza un aspecto de cultivo moral e intelectual que deberemos impulsar.

Sería contraproducente arrullarse en la esperanza de que cuando vengan tiempos mejores improvisaremos lo indispensable. No nos parece lógica esa composición de lugar. Si mucho conviene prever circunstancias que requerirán intervención decidida de los libertarios, tales como la estructura libre de la organización sindical, no es menos conveniente abrir amplios cauces de difusión ideológica mediante el factor cultural. Ciertamente que los voceros combativos están llamados a jugar un rol interesante, pero no bastan para la magnitud de la obra que nos compete efectuar.

Hay que llevar las inquietudes emancipadoras, también, a todos los horizontes pedagógicos. En ese terreno abrimos brecha, pero ampliamos y profundizamos poco. Pudo más la adversidad que la voluntad de sus apóstoles. En aras a nada se debe desistir, ya que, sin duda, hoy estamos en mejor dotación de elementos y de cultura para patrocinar la enseñanza. Es el campo donde lo constructivo es más lento pero más sólido; es la esfera de relación ambicionada por todas aquellas corrientes de pensamiento social que anhelan triunfar y perpetuarse; es donde la propaganda de toda idea tiene a su alcance los objetivos más importantes de la vida humana.

Por esa razón, bien comprendida y defendida por los evangelistas del oscurantismo, hubo interés en ahogar la magna obra que pusieron en práctica Giner de los Ríos y Ferrer Guardia. Necesario es no desconocer que entre los dos pedagogos citados había alguna diferencia de interpretación y finalidad, pero en el uno y el otro veía

el clero sus más peligrosos enemigos. Exenta de matiz político, era esa una propaganda tendente a las más amplias libertades del hombre. En ello radicaban sus objetivos principales.

Tales precedentes, mirados desde un punto de vista general, poco tienen ue rectificar para de nuevo ser utilizados. Múltiples serán los factores que deberán conjugarse, con el fin de que puedan difundirse eficazmente las ideas de auténtica libertad. Teniendo como base la prafatorma de un Movimiento libertario bien organizado, sin interferencias de intereses políticos, los resultados del esfuerzo común pueden ser muy buenos. A ello será necesario nos entreguemos con la máxima coherencia, si no queremos que corrientes autoritarias, sin escrúpulos, originen otro régimen de esclavitud similar al que hoy impera.

Con pluma ajena:

HE visto por esos mundos la película de Giuliano Montaldo «Sacco e Vanzetti». De dos maneras justifico y explico su éxito, en verdad, multitudinario. Por su calidad estética y por su fuerza de revulsión. Analizar la primera sería sobremanera interesante, puesto que el director anima, de manera personalísima, una temática cinematográfica tan manipulada ya como es la sucesión de un proceso judicial. El juego de presencias y evocaciones está tan hábilmente alternado que crea el ritmo exacto para impedir la monotonía de la «unidad de lugar» en que se mueve el filme. El otro juego, de alternancias se produce con sucesiones de escenas en color y en gris-blanco-negro. Además, está la interpretación, que es, en verdad, soberbia, tanto por lo que atañe a los personajes protagonistas — especialmente Jean Marie Volonté — como a los secundarios. Desde el punto de vista estético, pues, ésta es una película que hace época.

Pero su éxito está movido, ciertamente, por otra cualidad del filme, que atañe a su contenido. Con «Sacco e Vanzetti» asistimos a un resonante episodio que las gentes de mi edad recordamos con estremecimiento infantil. Durante siete largos años la justicia norteamericana forcejeó para convertir a estos dos anarquistas italianos — «revolucionarios» y lo que es acaso peor, *extranjeros* — en cabeza simbólica cuya destrucción,

«Ruta» de Caracas

Esta revista libertaria ha tomado muy buen camino. Nos sorprendió agradablemente con un conjunto de opiniones sobre la anarquía en su número 3 (segunda época) y ahora en su número 4 sus 28 páginas vienen llenas de comentarios sobre la variedad de utopías y ensayos anarquistas ideados a partir de San Agustín hasta las realizaciones prácticas de la modernidad, pasando por T. Moro, Godwin, Rousseau, W. Morris, J. Verne, Kropotkin, etc., pero apuntando el peligro señalado por U Thant al decir en un informe a la ONU: «La aplicación de la Tecnología para el desarrollo [...] origina el temor de que las computadoras contribuyan a la probabilidad de una sociedad futura dirigida por los tecnócratas.»

Todo un tema que a los idealistas no nos puede dejar indiferentes. — F.

SACCO y VANZETTI

por la pena de muerte, debía asegurar la continuidad de una sociedad democrática que creía atesorar todas las virtudes sociales. El clamor, documentado en filmes de la época, en torno al suceso fue, como se sabe, universal. ¿Intenta Giuliano Montaldo restaurar, a medio siglo del proceso, la misma tensión sociopolítica? El público italiano al que he visto aplaudir la frase «Yo sono italiano, io sono anarchico», ¿aplaudía la italianidad o la anarquía?

**

La macánica de la sucesión — lenta o abrupta — de las etapas sociológicas se produce, en efecto, «desde dentro». ¿Eran anarquistas las personas que aplaudían el mencionado pasaje de la película «Sacco e Vanzetti»? Probablemente, no; probablemente se movían por un ímpetu de justicia, por una exigencia de equidad que en el filme adquiere una fuerza de convicción realmente formidable. Lo que ocurre es que los tiempos que vivimos se aprestan a dar fe de una nueva etapa de esta constante que he formulado al principio de esta nota. ¿Por un fenómeno inconfesado de «mala conciencia»? ¿Por una secreta inquietud no claramente formulada? No podremos precisar. Pero yo diría que toda etapa social marcha hacia su autodestrucción por manera, digámoslo así, ineluctable.

Guillermo Diaz-Plaja

COMUNICADOS

F. LOCAL DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Recordamos a todos los afiliados a esta F. Local que la asamblea regular tendrá lugar el día 4 de julio a la hora y lugar de siempre.

F. L. DE OUILLENS

Convoca a todos los afiliados y simpatizantes a la asamblea general, que tendrá lugar el primer domingo día 4 de julio a las 9,30 de la mañana, en el lugar de costumbre.

FEDERACION LOCAL DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 4 de julio de 1971. Dará comienzo a las 9,30.

F. L. DE DRANÇY

Anuncia asamblea general para el día 4 de julio. Se ruega la asistencia de todos los compañeros; hay orden del día para el próximo Pleno y asuntos interesantes.

REVISTA «UMBRAL»

A cuantos compañeros y amigos deseen figurar en la agrupación de amigos de «Umbral» y aún no hayan llenado y enviado el Boletín de adhesión que a su tiempo recibieron, les rogamos encarecidamente que lo hagan hasta el 15 de julio próximo, pues hay que proceder al examen de dichos boletines para saber si por parte de los lectores ha de salir o no la revista. Luego la Organización se pronunciará según sea el resultado de la encuesta.

EXCURSION A LABESSONNIE (Tarn)

Se invita a todos los compañeros y simpatizantes a la Jira, que organizada por el Nucleo del Tarn, tendrá lugar el domingo 4 de julio en el embalse de Labessonnie (Tarn).

F. L. DE DREUX

Esta F. L. convoca a sus militantes a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 4 de julio a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

ANTIMILAGRO

DAX. — Un autocar de peregrinos españoles camino de la basílica de Lourdes, ha chocado contra un árbol cerca de Habas (Landes), resultando del accidente diez heridos graves y otros de menor importancia. Los peregrinos indemnes, renunciando a la Lourdes, regresaron a España.

TOMBOLA DEL LIBRO

Números premiados en el sorteo efectuado durante la fiesta el día 6 de junio de 1971:

Primer premio: 2297

2º 6335	3º 6847
4º 4221	5º 6096
6º 6362	7º 4119
8º 3904	9º 2064
10º 1806	11º 5174
12º 1505	13º 9511
14º 7703	15º 3154
16º 0128	17º 5999
18º 0197	19º 9745
20º 9513	21º 5397
22º 9574	23º 7047
24º 6407	25º 0559
26º 9550	27º 7046
28º 7407	29º 4759
30º 7935	31º 3159
32º 5479	33º 7910
34º 9995	35º 8210
36º 4513	37º 3077
38º 1159	39º 5051
40º 4715	41º 6081
42º 4602	43º 4093
44º 9114	45º 2636
46º 6906	47º 1224
48º 7486	49º 5336

50º 7922.

PREMIOS RECLAMADOS

2º, Monzón, 77-Souppes; 4º, Eduardo Marzal, 27-Bernay; 6º, Ramón Recasens, 33-Bordeaux; 7º, José Balmar, Nîmes; 17º, Capellas, París; 19º, T. Rodríguez, 41-Romorantin; 23º, Antonio Jodar, Maison Beauséjour, 83-Hyères; 27º, Manuel Vidal, París; 35º, Hurtado, París; 36º, Montero, Le Perreux; 37º, González, St-Ardevol (Ardèche); 4º, F. L. de Mâcon; 42º, Obdulio García, Greasque; 46º, Vicente Artés, 65-Lourdes.

Enviados también, todos los premios hasta hoy solicitados.

ACLARACION. — La nota que pusimos en el número 661 no ofreció claridad a algunas FF. LL. El caso es éste: Que cada F. L. que haya adquirido billetes que hayan resultado premios de conforma-

ción, debe reclamarnos un lote para cada compañero comprador, y no un lote global a títulos diferentes para la Local en sí, como se ha dado algún caso. Los lotes correspondientes serán enviados a la Local respectiva para que ella misma los distribuya a los beneficiados. En la reclamación no se olvide de incluir los billetes como justificante.

F. L. DE PARIS

Continuación de la Asamblea el día 4 de julio, con discusión del temario del Pleno Intercontinental. Se requiere máxima asistencia.

«TERRA LLIURE»

Buen nº 2 el presentado por la Regional Catalana CNT. Se lee con provecho.

Mas, una nota ocupándose de la Casa Sindical de París cifra el débito en 7.000 francos, cuando en realidad es bastante mayor. La cifra de 7.000 indica solamente las cantidades prestadas a devolver.

ADMINISTRATIVAS

—Gabriel Albiol, Limoges. Recibida carta. Obraremos como indicas.

—Salvador Pérez, Besançon. Recibido giro 3-3-71, de 80 frs. Pago hasta 31-12-71.

—Villarubia, Villeneuve Saint-Georges. De acuerdo con giros. Pagado hasta 31-12-71. Trataremos de retener tus envíos durante ausencia.

—Colominas, Maison de Repos, Hyères. Recibidos donativos, Prolocal 100 frs. y 100 Pro-Prensa.

—Antonio Jordán, Maison de Repos, Hyères. Recibida carta con boletos y los 5 francos. Enviamos premio 23.

F. N. I. F.

La Comisión N. de la I. Ferroviaria, convoca a sus afiliados de Francia e Inglaterra, Africa y América al Pleno que se celebrará en Toulouse, 4, rue Belfort, el día 25 de Julio, a las 9 y media.

Se ruega a las delegaciones se acrediten con credenciales o carnet confederal. Se aceptarán acuerdos por escrito.

EL DIA 25 DE JULIO EN TOULOUSE

GRAN CONCENTRACION CONFEDERAL

con motivo del XXXV aniversario de la Revolución de Julio de 1936.

Por la mañana: MITIN conmemorativo en el que tomarán parte destacados oradores del movimiento anarcosindicalista.

Por la tarde: FESTIVAL DE VARIEDADES a cargo de un numeroso elenco de artistas de fama.

Ambos actos tendrán lugar en el Palais des Sports, Place Dupuy.

Esperamos que compañeros, simpatizantes y amigos residentes en Toulouse, pueblos y departamentos limítrofes acudirán sin falta a esta demostración anual de fuerza que acostumbra a realzar la Confederación Nacional del Trabajo.

VIA LIBRE, PAGANDO

GERONA. — Con la inauguración del tramo (26 km.) Massanet-Gerona Norte, queda establecida comunicación directa por autorruta de Gerona a Barcelona. Actualmente se construye el tramo Gerona-Perthus para contactar con Francia. Cara al turismo extranjero, no a las necesidades comunicativas de los españoles.

ZAFARRANCHO CARRETERO

CASTELLON DE LA PLANA. — En un accidente de coche perdieron la vida cuatro personas, un hombre y tres mujeres, todos ellos militantes de la Cruz Roja Española. Tal ocurrió en las afueras de Oropesa. Las víctimas fueron recogidas por camilleros no cruzados.

BURGOS. — En las proximidades de Ona un auto del Estado chocó con otro escapando los viajeros oficiales con un susto de órdago, solamente. Estos eran el gobernador civil de la provincia, su mujer y un hijo.

LERIDA. — Percance automovilista en detrimento del obispo de esta diócesis, Ramón Malla Call. Viajando en compañía de su secretario el coche clerical dio cuatro vueltas de campana... en un terraplén. Monseñor sufrió rotura de huesos y magullamiento general y al secretario le ocurrió algo por el estilo.

RECOGIDA

MADRID. — La revista «Triunfo» fue denunciada y recogida por la policía. La nota oficial no explica el porqué de la despótica medida.

TIRAN A DAR

TENERIFE. — Durante la noche un grupo de antifranquistas colocaban propaganda inconformista en las paredes del pueblo de Galdar. Sorprendidos los pasquinos por la G. C., ésta tiró a dar hiriendo gravemente a una mujer. Otra muy conocida, Sagaceta de Ilordoz, fue detenida por esos guardias de tiro fácil e impune.

HUELGA GANADA

BILBAO. — Los siete médicos internos de la Residencia Sotomayor fueron despedidos por haber osado presentar reivindicaciones. Boicoteada la casa por los demás médicos de la ciudad, los siete galenos han visto levantada la sanción a fin de que el establecimiento residencial pueda funcionar con la normalidad debida.

A N T E N A

MOVIMIENTO HUELGUISTICO MINERO

LEON. — Prosigue la huelga de los antraciteros en las dos cuencas mineras de la provincia. El periodismo oficial cuenta con los dedos los obreros que se reintegran al trabajo, multiplicando ilusoriamente por cien cada caso de esquirolaje. Los trabajadores de la mina «Victor González» sostienen su huelga desde hace cincuenta días, y en la cuenca de Fabero sigue el paro unánime en «Combustibles Fabero», «García Simón» y «Valzalquillo».

FAMILIA NEGRA

GRANADA. — El nuevo obispo de Jaén, Miguel Peinado, fue consagrado en la catedral granadina por el cardenal y cuatro obispos. La misa la celebraron cinco curas hermanos del neobispo Miguel Peinado. Bien comida y peinada, la familia ésa.

DESOCUPAN LA FABRICA

SEVILLA. — Por cese de la empresa «Loscertales» más de un centenar de obreros y empleados quedaron sin trabajo. La gerencia fue tajante y el sindicato oficial y las autoridades prometieron y

no dieron, y los curas ofrecieron misa gratis. Disgustados, los despedidos decidieron ocupar la factoría, y en ella estaban hacia dieciocho días cuando irrumpió la policía en el interior del establecimiento para invitar a los huelguistas a evacuarlo de grado o por la fuerza. Ante tan elegante invitación los ocupantes se resignaron a ganar de nuevo la calle.

SINDICALERIA

MADRID. — Los jerarcas sindicaleros Guillermo Blanco, Eliseo Núñez y Pablo Herce, estrechamente conducidos por el abogado verticalista Mario Giménez España, se dirigieron a Londres para prestigiar los sindicatos de Franco con un baño de laborismo. Fueron recibidos y atendidos por Joseph Gormley, presidente del Sindicato de Mineros, y el diputado laborista Albert Roberts. Entre pillos anda el juego.

LA LEY DEL EMPUJON

MADRID. — Al hasta ahora director del diario «Arriba», Jaime Campmany, lo han despojado de su cargo, siendo sucedido por otro movimentalista que se pierde de vista: Félix Morales Pérez.

MOVIMIENTO BURSATIL

LISBOA. — Cuatro personas armadas cometieron un atraco en el Banco Pinto Magalhaes, llevándose dos millones de escudos (5.000.000 millones de pesetas). Como medida previa encañonaron y maniataron a empleados y circunstancias y luego abandonaron con suerte el lugar del suceso. Se supone que los cuatro pistoleros pertenecen a la Resistencia.

PONER EL DESPERTADOR A LA HORA

BARCELONA. — La Asociación Católica de Dirigentes ha discutido en asamblea «cómo despertar a los cristianos». Tal vez a porrazos, puesto que el opio religioso es contraproducente y el noble y sencillo despertador no es indicado para el orejismo taponado.

COSAS VEREDAS

ZARAGOZA. — La reunión anual de la entidad católica «Pax Christi» acordó conceder el premio «Memorial Juan 23» al objeto de conciencia José Luis Beunza, actualmente encarcelado por delito antimilitarista, es decir, «por haber contribuido con su acción a la causa de la paz y por simbolizar en su conducta el testimonio de todos los objetores de conciencia» según los pax- cristinos. De forma que la rivalidad con los Testigos de Jehová queda establecida.

EN busca de la unanimidad

SIGUIENDO la tradición el S. I. consultó las FF. LL. para que se pronunciaran por el carácter del próximo comicio; el resultado del referendum determinó la celebración del Pleno Intercontinental. Seguramente por tener en cuenta los enormes gastos que supone la celebración de congreso, pues aun teniendo en cuenta el acuerdo de ayudar a las FF. LL. que no pueden mandar delegaciones directas, es, en resumen, el conjunto orgánico quien tiene que dedicar cantidades que mermarían la ayuda a los presos y a los compañeros del Interior para poder continuar la lucha.

Las FF. LL. que se pronunciaron por el Pleno (y en este punto estoy identificado) se opusieron al Congreso porque, en realidad, las delegaciones indirectas, al no conocer las motivaciones que determinarían los acuerdos no pueden justificar ni argumentar perdiendo su justo valor.

Aun teniendo en cuenta estas consideraciones, en la Local de que formo parte me pronuncié

PARECER

por el Congreso, sin alguna convicción, pues tengo la impresión de que ni el Pleno ni el Congreso restablecerán el verdadero equilibrio orgánico, pues tomaremos acuerdos que aumentarán el almacén de los que tenemos incumplidos, pues repasados los archivos encontraremos acuerdos para solucionar y afrontar todas las soluciones y evitar los problemas.

El verdadero asunto radica en preguntarnos todos si en verdad luchamos por el mismo ideal y recordamos el compromiso que adquirimos al pasar los Pirineos de prestar ayuda a los presos y facilitar los medios necesarios a los compañeros del Interior para poder continuar la lucha contra el fascismo.

Los años del exilio tendrían que haber sido más que suficientes para considerar posiciones reconociendo el tiempo perdido en lo de mayorías y minorías, pues los que sistemáticamente se oponen a cumplimentar acuerdos por con-

siderarlos « imposición mayoritaria » o « dictadura » no quieren darse cuenta real que de forma alguna los más pueden someterse al trágala de los menos, pues si no hay más que una verdad ésta no puede ser patrimonio de un grupo de compañeros que por « infalibles » también están sujetos a equivocaciones. Es pues, a esta élite que yo me dirijo para, dando prueba de su pretendida capacidad, presente una solución que termine con los sistemas de votación y tomar los acuerdos por unanimidad aportando al diálogo los argumentos que unifiquen sentimientos e inquietudes. Si no son capaces de hacerlo será el reconocimiento de su incapacidad y que de una vez terminen de plantear problemas liquidando su guerrilla que, en verdad, resulta insopor- table.

Vignoles

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m. Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota : Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. teaux.

COMMUNIQUEES

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 1° Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan.

Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2. Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE U. D. B. du Rh. — 19° Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

AFFINITAIRES

JOURNEE DU PACIFISME INTEGRAL

15 août 1971

Le Rassemblement des pacifistes de la région ou en vacances dans le Midi aura lieu, comme l'an passé, le 15 août au domaine de Cybèle, à Figanières Var. Entrée libre.

Réunion plénière à 15 h. Exposition du Livre pacifiste, presse.

Détails et accès contre timbres en écrivant à

Domaine Cybèle. 83-Figanières.

Monsieur, madame, chers amis, Voudriez-vous nous faire l'honneur et l'amitié d'assister — ou de vous faire représenter — à notre Rassemblement du 15 août 1971, à Figanières (Var).

Nous croyons, en effet, votre action indispensable à la défense de la vie de l'homme, à la défense d'une paix véritable.

Les idées que vous défendez et que nous estimons essentielles doivent être mieux connues. C'est pourquoi nous mettons à profit les vacances où l'on a du temps devant soi (ces réunions sont très appréciées dans un lieu de détente dans la paix de la nature) pour faire connaître mieux vos idées,

vosre action, par l'exemple, par la parole, par l'écrit, à des personnes qui sont proches de vous mais ignorent ou comprennent mal votre action.

Vous pourriez participer à toutes les réunions si vous le désirez et notre exposition mettra en évidence vos publications, vos livres et tous documents que vous voudrez bien nous adresser.

Veuillez croire, monsieur, madame, chers amis, à nos sentiments dévoués.

André Poupeau

Pour la préparation et l'organisation de la journée écrire à André Poupeau : Domaine de Cybèle. 83-Figanières.

SOUSCRIPTION AU JOURNAL

Une souscription est ouverte pour soutenir le journal.

Les fonds peuvent être versés au CCP 20-990-10 Paris, de la CNT 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) en spécifiant bien « Souscription C. S. ».

Reçu au 24-6-71 :

Le Marec M. 20
Vidal V. 10
A. M. 10

Total 40

LES EDITIONS MASPERO ET LA REPRESSION

Après la condamnation de François Maspero par la Cour d'Appel à des peines d'amendes de 64.000 francs (64.000 anciens francs), ce qui constitue la septième condamnation en un an pour la publication de la revue *Tricontinental*, nous précisons l'état actuel des poursuites :

— François Maspero comparaitra à nouveau devant le tribunal correctionnel, 17° Chambre, le 30 juin, pour la publication de la revue *Tricontinental*.

— Il comparaitra le 8 juillet devant le tribunal correctionnel, 17° Chambre, pour la publication du *Petit livre rouge des lycéens*.

— Il a été en outre inculpé et entendu sur le fond par le juge Galmiche, sur plainte du Ministre de l'Intérieur, pour injures envers la police... etc., du fait d'un article signé par lui dans le dernier numéro de *Tricontinental*.

LIVRES L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire. 2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

DOCUMENTS

POUR UN COMMUNISME
LIBERTAIREVERS UNE STRUCTURE
NON AUTORITAIRE
DE L'ENFANCE

La première tâche dans la création d'une structure non-autoritaire des individus est l'éducation favorable à la sexualité des enfants.

En août 1921, la psychanalyste Vera Schmidt, de Moscou, fonda un jardin d'enfants où elle entreprit l'expérimentation d'une éducation correcte des enfants.

Ses expériences, publiées en 1924 dans la brochure « Education psychanalytique en Russie soviétique », montrent que ce que l'économie sexuelle (1) nous apprend aujourd'hui quant à l'évolution de l'enfance, s'était manifesté spontanément là-bas, grâce à une attitude de proximité à la vie et d'affirmation du plaisir. Son travail était entièrement orienté dans le sens d'une affirmation de la sexualité infantile.

Les grands principes du jardin d'enfants étaient les suivants : on apprenait aux éducatrices qu'il ne devait pas y avoir de punition, qu'elles ne devaient même pas parler durement aux enfants; la louange et le blâme étaient considérés comme des jugements incompréhensibles pour l'enfant, et n'ayant de sens que pour l'adulte. Le principe de la morale autoritaire était donc éliminé. Que mit-on à sa place?

Ce qui était jugé, ce n'était pas l'enfant lui-même, mais le résultat objectif de son action. Autrement dit, on disait que la maison dessinée ou construite par l'enfant était belle ou laide, sans le louer ou le réprimander de ce fait. S'il y avait une rixe, l'enfant n'était pas réprimandé, mais on lui montrait le mal qui était advenu à l'autre enfant.

Les éducateurs devaient se garder de porter aucun jugement sur la conduite ou les particularités de l'enfant. Les démonstrations violentes d'affection, baisers et embrassements, n'étaient pas autorisées. Comme le fait justement remarquer Vera Schmidt, ces démonstrations sont toujours desti-

nées à satisfaire l'adulte plutôt que l'enfant.

On se débarrassait ainsi d'un second principe néfaste de l'éducation moralisatrice autoritaire : car ceux qui se sentent fondés à battre les enfants se croient aussi fondés à les utiliser pour exprimer leur sexualité insatisfaite; ce qui se voit particulièrement bien chez les défenseurs acharnés de l'éducation familiale. Dès lors qu'on abandonne les mesures disciplinaires et le jugement moral, il n'y a pas de raison d'éponger avec des baisers le mal qu'on a fait avec des gifles.

Tout l'environnement était adapté à l'âge et aux besoins spécifiques de l'enfant. Les jouets et les matériaux étaient choisis en fonction du besoin d'activité de l'enfant et en vue de stimuler ses aptitudes créatrices; si les besoins de l'enfant changeaient, les jouets et les matériaux étaient modifiés en conséquence. Ce principe de l'adaptation du matériel au besoin, au lieu de l'adaptation inverse, est en parfait accord avec les conceptions essentielles de l'économie sexuelle, et s'applique à la vie sociale tout entière : les institutions économiques devraient être adaptées aux besoins, et non les besoins à l'économie existante. Ce principe d'économie sexuelle démontré dans les jardins d'enfants de Vera Schmidt, est l'opposé du principe moral autoritaire utilisé dans les écoles Montessori, où les enfants doivent pour ainsi dire s'adapter à un matériel préétabli.

Vera Schmidt disait : « Si l'enfant doit s'adapter à la réalité extérieure sans de grandes difficultés, il ne faut pas que le monde extérieur lui apparaisse comme quelque chose d'inamical. Nous essayons donc de rendre la réalité aussi attrayante que possible pour l'enfant et de remplacer tout plaisir primitif auquel l'enfant doit apprendre à renouer, par d'autres plaisirs cette fois rationnels. »

Cela signifie que, si l'enfant doit d'abord apprendre à aimer

cette réalité, il doit être capable d'une identification joyeuse à l'environnement : tel est le principe de l'économie sexuelle. Au contraire, le principe moral autoritaire tenta d'adapter l'enfant à un environnement hostile par le moyen d'un sentiment du devoir et à l'aide d'une pression morale. Si une mère ou un maître se comporte de telle façon que l'enfant l'aime spontanément, cela est conforme à l'économie sexuelle. Une exigence morale ou religieuse : « Tu dois aimer ta mère », qu'elle soit aimable ou non, est moralisatrice, autoritaire.

La nécessité de s'adapter à la vie sociale était préparée en de nombreuses façons chez ces enfants. Les obligations de la vie sociale émanaient des situations de la vie quotidienne et de la communauté des enfants elle-même, et non pas des décisions d'adultes névrotiques, ambitieux et privés d'amour. On expliquait simplement aux enfants pourquoi on leur demandait certaines choses; on ne leur donnait pas d'ordres. On les faisait renoncer aux satisfactions pulsionnelles qui devaient normalement être rejetées, en leur montrant qu'elles étaient contraires à une autre satisfaction, par exemple celle des désirs plus élevés, de l'amour des adultes, des camarades, etc. La confiance en soi et le sentiment de l'indépendance étaient développés et renforcés chez l'enfant, parce que ces enfants pourraient ainsi plus facilement s'adapter aux nécessités de la vie que s'ils eussent été guidés de l'extérieur. Ces constatations, malgré leur évidence, sont absolument incompréhensibles pour l'éducateur du type adjudant-chef. Le principe d'économie sexuelle de renoncement volontaire à un type de satisfaction devenu socialement impossible était également utilisé dans l'apprentissage de la propreté. Toute espèce d'interdiction de la part des éducatrices était proscrite. Les enfants ne savaient pas que leurs

impulsions sexuelles pouvaient être jugées différemment de leurs autres besoins corporels. Ils les satisfaisaient donc sans honte en présence des éducatrices, tout comme la faim et la soif. Cela évitait le besoin de secret, augmentait la confiance des enfants dans les éducatrices, favorisait leur adaptation au réel, fournissant ainsi une base solide pour le développement général. Dans ces conditions, les éducatrices avaient la possibilité d'observer pas à pas le développement sexuel de l'enfant, et de favoriser la sublimation de telle ou telle pulsion.

Vera Schmidt fait remarquer que l'éducateur doit sans cesse opérer sur lui-même. On put constater dans le jardin d'enfants que l'agitation ou le désordre chez les enfants était régulièrement le résultat d'attitudes névrotiques inconscientes de la part des éducatrices. Une éducation selon l'économie sexuelle est absolument impossible tant que les éducateurs ne se sont pas libérés d'attitudes inconscientes ou n'ont pas au moins appris à les connaître et à les contrôler. Cela devient immédiatement évident si l'on veut bien considérer que ce type d'éducation a un contenu concret.

Dans la culture dite occidentale, les mères et les nourrices ne peuvent tolérer que l'enfant ne soit pas habitué au petit pot dès sa première année. Dans le jardin d'enfants de Vera Schmidt, on ne faisait aucune tentative pour mettre l'enfant sur le pot « à intervalles réguliers » avant la fin de la deuxième année, et même à ce moment-là les enfants n'y étaient pas contraints, ni d'ailleurs réprimandés s'ils se mouillaient, ce qui était considéré comme quelque chose de naturel.

Cette place centrale de l'apprentissage de la propreté montre quelles conditions doivent être remplies avant même que l'on puisse songer à une éducation selon l'économie sexuelle. Celle-ci est irréalisable dans la famille, et n'est

VERS UNE STRUCTURE NON AUTORITAIRE DE L'ENFANCE

possible que dans la *collectivité d'enfants*. Alors que les *médecins* et *éducateurs ignorants* croient que mouiller son lit appelle une punition sévère (qui ne fait que créer une fixation à la perturbation), Véra Schmidt rapporte ce qui suit : une petite fille de trois ans souffrait d'une rechute d'incontinence au lit. On n'y prêta aucune attention et la petite fille redevint spontanément propre trois mois plus tard. Voilà encore un fait incompréhensible pour le pédagogue autoritaire; il n'en est pas moins évident.

« L'attitude des enfants, en ce qui concerne la propreté, écrit Véra Schmidt, est consciente et naturelle. Résistances et caprices ne s'y manifestent pas. Il n'y a pas de sentiment de « honte » lié à ces processus. Notre méthode paraît susceptible d'épargner aux enfants les dures expériences traumatisantes habituellement liées à l'apprentissage du contrôle sphinctérien. » (2).

En effet, l'expérience clinique nous apprend que la cause la plus fréquente des troubles graves de la pulsance orgastique chez l'adulte est l'apprentissage rigoureux de la propreté excrétoire. Elle crée une association du sentiment de honte avec la fonction génitale, ce qui perturbe l'aptitude à organiser l'économie de l'énergie végétative. Véra Schmidt avait parfaitement raison. Les enfants qui n'associent pas la honte avec les fonctions excrétoires ne développent pas ultérieurement de troubles génitaux.

Les enfants du *home* n'étaient nullement contrariés dans leur désir d'activité motrice : ils avaient ainsi la possibilité non seulement d'exprimer leurs tendances naturelles, mais aussi de les mettre en pratique, ce qui est en parfait accord avec l'idée de l'économie sexuelle que le libre exercice des pulsions infantiles est la condition de leur sublimation, donc de leur usage culturel, tandis que leur inhibition, provoquent le reflux, empêche leur sublimation.

Dans nos jardins d'enfants, au contraire, où les enfants sont rendus « aptes à la culture » et « adaptés à la réalité » par l'inhibition de leur activité motrice, les enfants de quatre, cinq ou six ans présentent une altération alarmante de leur comportement tout entier : au lieu de rester naturels, vivants et actifs, ils deviennent calmes et « bien élevés »; ils deviennent froids. Anna Freud, dans son livre *Psychanalyse pour Edu-*

cateurs, confirme cette observation, sans toutefois en faire la critique; qui plus est, elle considère ce fait comme inévitable, parce qu'elle a pour objectif conscient de faire de l'enfant un citoyen bourgeois. Ce qui se fonde sur l'idée fautive, commune à toute la pédagogie bourgeoise, que la mobilité naturelle de l'enfant est en contradiction avec son aptitude à la culture. C'est le contraire qui est vrai.

Une partie fort importante de l'exposé de Véra Schmidt est celle qui traite de la *masturbation*. Elle observa que les enfants se masturbaient « relativement peu ». Elle distingua fort justement deux sortes de masturbation : celle qui procède des *stimuli* (3) corporels d'origine génitale et qui ne sert qu'à la satisfaction du besoin de plaisir génital, et celle qui intervient comme « réaction à une humiliation, une perturbation ou une restriction de liberté. » La première forme ne pose pas de problèmes. La seconde provient d'un accroissement de l'excitabilité végétative dû à la crainte ou au dépit que l'enfant tente de décharger par le moyen de la stimulation génitale. Véra Schmidt saisit ce fait correctement, tandis qu'Anna Freud considère à tort la prétendue masturbation excessive des enfants comme une « libération pulsionnelle ». Il faut remarquer que, dans les conditions d'une éducation affirmant les pulsions, la masturbation se produisait « sans aucune dissimulation, sous les yeux des éducateurs ». Quand on connaît l'anxiété à l'égard de la masturbation qu'éprouve l'éducateur moyen, on comprend qu'il faille tout d'abord « éduquer l'éducateur » pour qu'il soit capable d'assister calmement à l'expression naturelle de l'instinct chez l'enfant.

De même, les enfants étaient tout à fait libres de satisfaire leur *curiosité sexuelle* entre eux. Ils pouvaient s'examiner mutuellement; en conséquence, leurs jugements concernant la nudité étaient « parfaitement calmes et objectifs ». « Nous remarquâmes que les enfants ne manifestaient pas d'intérêt pour les organes sexuels durant la nudité, mais seulement lorsqu'ils étaient habillés. » Lorsque les enfants posaient des questions sexuelles, on leur répondait avec clarté et véracité. Ils ne connaissaient, dit Véra Schmidt, ni autorité ni contrainte parentales. Pour eux, père et mère étaient des êtres idéaux, qu'ils aimaient. « Il est bien possible, écrit Véra Schmidt, que de bonnes relations

entre parents et enfants ne puissent ainsi se développer que si l'éducation s'accomplit en dehors du foyer parental. »

Alors que la pratique de ce jardin d'enfants, affirmant la sexualité et la vie en général, était tout à fait en accord avec l'économie sexuelle, les conceptions théoriques étaient divergentes. Exposant les principes de son *home*, Véra Schmidt parle du « dépassement du principe de plaisir » et de la nécessité de « le remplacer par le principe de réalité »; elle ne s'était pas libérée de la conception psychanalytique fautive d'une opposition mécanique entre le plaisir et le travail; elle n'avait pas reconnu que la réalisation du principe de plaisir est, à tous les stades, le meilleur facteur de sublimation et d'adaptation sociale. Son travail pratique contredisait en fait ses conceptions théoriques.

Un important facteur d'appréciation de ces tentatives collectivistes pour restructurer la nouvelle génération, nous est fourni par le destin que connut ce *home* d'enfants. Peu après sa fondation toutes sortes de rumeurs se répandirent dans la ville. On disait que des choses horribles s'y passaient; que, par exemple, les éducateurs pratiquaient la stimulation sexuelle prématurée des enfants à des fins expérimentales, etc.

Les autorités qui avaient agréé la fondation du *home* ordonnèrent une enquête. Quelques pédagogues et pédiatres parlèrent en sa faveur, les psychologues, bien entendu, furent contre. Le commissariat à l'éducation déclara que le *home* ne pouvait continuer à fonctionner, en alléguant le coût élevé de son entretien. En réalité il venait d'y avoir un changement dans la direction de l'Institut de Neuro-psychologie dont dépendait le *home*; le nouveau directeur, qui était aussi membre de la commission d'enquête, donna un avis défavorable; il alla même jusqu'à insulter le personnel et les enfants du *home*. Sur ce, l'Institut de Neuro-psychologie retira non seulement sa participation financière, mais aussi son patronage.

Au moment où le *home* allait fermer ses portes, un représentant de la confédération des mineurs allemands « Union » se manifesta et offrit, au nom des syndicats de mineurs allemands et russes, de soutenir le *home* financièrement et idéologiquement; depuis avril 1922 le *home* était approvisionné en vivres par le syndicat allemand et en charbon par le syndicat russe. Mais le *home*

n'en avait plus pour longtemps. Commissions, enquêtes et privation d'appui officiel le contraignirent à fermer ses portes. Il est significatif que cela se produisit à peu près à l'époque où l'étouffement général de la révolution sexuelle russe commençait à s'exercer.

Il ne faudrait pas non plus passer sous silence le fait que l'Association Internationale avait eu aussi une attitude mi-sceptique, mi-hostile, à l'égard de l'expérience de Véra Schmidt. Cette attitude négative annonçait déjà le développement ultérieur de la psychanalyse en une théorie *antisexuelle*. Néanmoins, le travail de Véra Schmidt était la *première tentative dans l'histoire de la pédagogie pour donner un contenu pratique à la théorie de la sexualité infantile*. A ce titre, elle revêt une importance historique, comparable, quoique sur une toute autre échelle, à la Commune de Paris. Véra Schmidt était, sans conteste, le premier pédagogue à avoir saisi, de façon tout intuitive, la nécessité et la nature d'une restructuration pratique de l'homme. Et comme toujours lors de la révolution sexuelle, les autorités, les « savants », les psychologues et pédagogues en place préparaient la régression et la défaite, tandis que les syndicalistes, sans aucun savoir théorique, montraient pratiquement qu'ils avaient compris l'enjeu du problème.

WILHELM REICH

(La Révolution sexuelle. — Collection 10/18, n° 481-482).

(1) Economie sexuelle : Structure de la vie sexuelle dans des conditions sociales déterminées, en un sens plus étroit, analyse scientifique de ces conditions à l'aide de la méthode matérialiste-dialectique.

(2) Sphincter : Muscle annulaire servant à fermer ou à resserrer un orifice.

(3) Stimulus : Excitant qui provoque une réaction physiologique ou psychologique.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

A PROPOS **LE COMBAT**

C.N.T. **SYNDICALISTE** A.I.T.

d'« **Ordre nouveau** » et du **reste**

Créé le 15 décembre 1919, il est l'héritier d'« Occident ». Il entretient des relations avec le MSI italien, le N.P.D. allemand et les phalangistes espagnols. Il est le plus important des groupes fascistes reconnus par le gouvernement.

Encadrés par des parachutistes et des retraités de l'O.A.S. en mal de baroud, spécialistes des fricfracs, les militants sont en général assez jeunes — 16, 17 ans —. On a pu le voir les 5 et 9 mars. Le 5, laquais du gouvernement, ils assuraient le service d'ordre du meeting « laissez-les vivre », présidé par le ridicule Dienesch.

Le 9, mêlés aux flics, ils assurèrent leur publicité en cognant sur les 7 000 contre-manifestants gauchistes décidés à empêcher leur regroupement. Si certains fumistes, tel Gérard Manatte — secrétaire de la Fédération autonome des policiers — s'étonnent de la mixité flics fascistes, ils auraient pu réfléchir également sur les 5 000 affiches collées dans Paris par « Ordre nouveau ».

A côté on peut citer « Jeune révolution » et « L'œuvre française, de Pierre Sidos, sans oublier

les clowns de l'« Action française » avec leurs jeunesse dissidente regroupée sous l'étiquette « Nouvelle Action française ». En tout 3 à 4 000 hystériques s'agitant dans le pays mais faisant pas mal de dégâts, et dont le seul moyen de l'affirmer est le choc de front avec l'extrême gauche. Là heureusement le rapport de forces est pour nous.

On les dit coupés de la population, or le fascisme quotidien va en s'intensifiant. Racisme anti-jeune, racisme dont les premières victimes sont les Nord-africains. Constitution en comité du Salut public à Montmorency, d'« honorables citoyens ». Les masses ont peur. Désordre, anarchie, les vieilles rengaines sont bien ressassées. Leur structure caractéristique bien établie par une éducation puisant à la pelle dans la psychologie collective les pousse à se mettre à genoux devant la première image sécurisante venue.

L'ordre nouveau? Nom trop brutal. Là le groupuscule n'a qu'une fonction d'intervention bien subtile. La structure fascinante pour l'exploité, elle aussi subtile, est ailleurs. Elle a le visage de

la légalité. Elle a son image de marque, son messie : De Gaulle. Ses figurants sont des anciens déportés, résistants, combattants. Des sacs d'os et de viande avec une armure de médailles et un slip bleu blanc rouge pendu au bout d'une lance pointue. Cette structure c'est le repli de Pompidou. Ce sont les CDR, les sacs fondés comme par hasard en mai 1968 en période dangereuse.

Leur implantation sur le pays est réelle. Ils sont la continuation de ce que l'on enseigne à l'école. Ils suivent bien le courant et entretiennent les vieux thèmes qu'ils dépoussièrent à tour de bras. Battant le rappel à l'ordre devant tout indice d'évolution, si faible soit-il, ils se signalent par une série de déclarations. Un Mitterrand dresse l'oreille et demande leur dissolution comme « instrument de la menace fasciste ». Ils attaquent les grévistes et s'en prennent aux syndicats qui font remuer le secteur public. Ils montent des prétendus mouvements d'opinion publique repris à grand frais publicitaires par le gouvernement et la télévision. Ainsi en novembre 1969 la CGT se croit obligée d'annuler sa grève de

l'EDF. Cela montre le fictif de sa « puissance face au gouvernement ». Pour tout couronner ils tiennent des congrès. Le dernier en date qui est déjà le 3e s'est tenu à Marseille les 15 et 16 mai. Il fut l'occasion de rendre hommage à la trilogie de Pétain : Travail, Famille, Patrie; et d'acclamer les vertues fascistes d'ordre, de devoir, de discipline, de sanction.

Les congressistes ont élaboré quelques principes qui font de celui qui les ignore « un être dangereux, déjà un anti-homme ». Après s'être réchauffé le cœur par des déclarations chauvines, ils préparent le terrain de leurs activités futures en demandant un contrôle sévère de la presse n'appartenant pas à la majorité. Mais une fois la clientèle élargie, les principes pourront être défendus par des milices armées. En plus de leurs activités officielles, les CDR et les SAC servent de police parallèle au régime. C'est un tort de se fier aux apparentes contradictions de la trilogie UDR, « ordre nouveau », CDR, elles s'effaceront quand la survie du capitalisme sera en jeu.

Claude LAPORTE

ABONNEZ - VOUS !

En France, en Suisse, de nombreux journaux de gauche disparaissent par suite de difficultés financières. Il est clair qu'un journal révolutionnaire n'utilisant pas les ressources de la publicité capitaliste ne peut se maintenir que grâce aux abonnés et à des souscriptions.

Le CS traverse une période difficile. Il est menacé de disparition pure et simple. Son avenir est entre vos mains. Une seule solution : ABONNEZ-VOUS !

JE DESIRE M'ABONNER AU COMBAT SYNDICALISTE	Trois mois	12 F	NOM	
	Six mois	23 F		PRENOM
	Un an	45 F		
	Abonnement de soutien à partir de	45 F		

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

8 JUILLET
1971
NUMERO 663
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

DEBATS D'OUTRE-TOMBE :



... Une démonstration de force.

LA DEMOCRATIE

Le débat à l'Assemblée Nationale sur les modifications de la loi de 1901 et le vote, attendu, qui l'a suivi, ont semblé bouleverser l'ordre démocratique et ont mis en panique les Mitterand et autres COMME SI LA LIBERTE RELLE D'ASSOCIATION AVAIT TOUJOURS EXISTE.

Kropotkine disait: « Les libertés ne se donnent pas, elles se prennent. » Il est vrai qu'el-

les peuvent aussi s'interdire — mais pour ce faire, la loi est bien obligée d'imposer par la force ses interdits, donc de prendre, elle aussi, des « libertés », mais contre LA LIBERTE.

M. Mitterand reproche aux modifications de la loi sur les associations le fait qu'on y inclue le principe de « l'autorisation préalable », le fait qu'une association ne pourra plus

être enregistrée automatiquement sur déclaration de sa part à la préfecture.

Constatons un fait précis. On a imposé des délais de préavis aux grèves, des mesures « anti-casseurs » pour prévenir les séquestrations, ainsi que les occupations d'usines. Nous avons tous pu constater que, depuis l'an dernier, la loi anti-casseurs n'a rien prévenu du tout, que la grève surprise

ET LA LIBERTE D'ASSOCIATION

est une arme employée toujours plus fréquemment par les travailleurs qui débordent les appareils syndicaux collaborationnistes.

Ce fait est révélateur d'un principe immuable. La loi est appliquée si la force est de son côté. Quand la loi est scélérate, la force qui l'appuie doit être implacable. Mais en France, l'Etat, tout en créant des lois scélérates, se voit toujours contraint de sauvegarder sa façade démocratique (de peur de « l'Anarchie »). Par ailleurs, la combativité des travailleurs ne fait que progresser depuis Mai 68.

Quand la loi est scélérate, la riposte des travailleurs ne peut être que L'ACTION DIRECTE. L'Action Directe bien menée, est un argument de poids, et seule elle peut apporter de nouveaux acquis à la classe ouvrière.

L'Action Directe est une dé-

monstration de force; elle seule peut remettre en cause l'ordre étatique en place, NON DES REFUS DE MODIFICATIONS DES TEXTES DE LOIS.

Il en résulte que, protester à la chambre, comme le fait M. Mitterand, contre la fascisation du régime — qu'avoir l'audace qui est celle des communistes, de dénoncer l'autoritarisme gouvernemental — tout ça ne rime à rien si, en dehors de l'échiquier parlementaire, on n'a ni la force ni la volonté de renverser l'Etat, de transformer les rapports entre les hommes, de supprimer l'exploitation et l'oppression, et de changer la vie.

NOUS AFFIRMONS QUE LE TEXTE MODIFIANT LA LOI SUR LES ASSOCIATIONS EST UNE ETAPE DE PLUS VERS UN TOTALITARISME FRANÇAIS.

Mais nous réaffirmons que, la démocratie, la liberté de

s'associer n'ont jamais été qu'un leurre. L'élément suprême des sociétés démocratiques c'est l'Etat. Quant à la liberté accordée aux associations, elle ne l'a jamais été qu'aux groupements dilettantes (ou de profit) qui, loin de remettre en cause l'Etat, jouaient dans sa cour de récréation sous son oeil bienveillant. Les autres groupements, et en particulier ceux des travailleurs qui sont les syndicats, n'ont pu vivre et s'organiser qu'en s'imposant par la force. Le droit de grève et tout le droit syndical ont été acquis par l'Action Directe. Seule l'Action Directe pourra les maintenir et les renforcer.

Nous réaffirmons enfin, que la lutte contre l'Etat n'est pas à la chambre des députés et que, si le droit d'association est un peu plus interdit par la loi, c'est en refusant l'interdit à la base que nous vaincrons

le totalitarisme et non pas en implorant, à leurs tables respectives, la charité de l'inquisiteur et la justice du bourgeois.

Pierre MERIC



... La lutte contre l'Etat n'est pas à la chambre des députés.

UNE PRECISION

Le 24-5-71, monsieur Christian Fouchet, ancien ministre, au cours du débat télévisé « A armes égales », qui l'opposait à Serge Mallet (PSU), répondant à son interlocuteur au sujet du soulèvement franquiste en Espagne, en 1936, a dit :

« Ce n'est pas contre la République, que le général Franco s'est révolté, mais contre les révolutionnaires, qui voulaient aller trop loin et trop vite. »

Si la République fut balayée, aussi, par la coalition des trois fascismes (italien, allemand et espagnol), ce qui était surtout visé en principe, par cette coalition fasciste, c'était le Mouvement libertaire espagnol, en particulier, et l'anarchisme international, de façon générale.

Etant donné l'élan qu'avait pris l'anarchisme en Espagne, son acceptation par le peuple, et sa puissance numérique, notre Mouvement était le point lumineux, qui à l'horizon, attirait l'attention et le regard de tous les déshérités de la terre, ayant soif de bien-être, de justice et de liberté.

Par voie de conséquence, il ne pouvait, à son tour, laisser indifférents les magnats de la finance, les potentats et les représentants de tous les Etats. Car l'instauration d'une société libertaire au-delà des Pyrénées (chose qui était possible et faisable, si on nous avait laissé encore cinq années) pouvait faire tache d'huile dans le monde, et porter le coup de grâce à l'actuelle société. Cela, il fallait l'éviter à tout prix. Et voilà le pourquoi, de l'intervention des uns et de la non-intervention des autres.

Tout cela n'est pas une trouvaille de ma part, comme vous pourrez le constater à la lecture d'une traduction de quelques passages d'une brochure, publiée en espagnol sur la préparation du soulèvement fasciste en Espagne. (Brochure éditée par « Tierra y Libertad », du Mexique, et que l'on devrait traduire en français, car elle vaut la peine d'être connue).

Rome et Berlin furent les premiers à réagir devant l'ampleur de notre Mouvement en Espagne, et une réunion fut convoquée à Berlin, où se décida le pacte d'aide à la Phalange.

A cette première réunion étaient présents : pour l'Italie, le comte Ciano; pour l'Allemagne, Himmler, Hess et Goering et, pour l'Espa-

gne, Sanjurjo, un avocat du nom d'Alvear, un représentant du cardinal Segura et du clergé espagnol, qui se faisait appeler Vicente Arregui, un représentant de la Phalange, portant le nom de Jesus de la Puerta Aviles, un représentant du capitaliste et contrebandier March et, un envoyé de Salazar.

Du texte de cette première réunion, je ne traduirai que l'intervention de l'avocat Alvear, ou plus exactement, une partie de son intervention, bien que tout ce qui fut dit, a son importance :

« En Espagne, les adversaires les plus tenaces que nous allons rencontrer, ce sont les anarchistes. Je ne dis pas cela parce que j'habite en Catalogne où ils sont très nombreux, mais à cause de leur convictions philosophiques, très profondément enracinées. Pour eux, seul l'idéal compte, et si nous ne triomphons pas par surprise, ils seront nos plus terribles adversaires. »

Quelque temps après eut lieu une deuxième réunion, également à Berlin, mais cette fois, seuls les allemands y assistaient. Il y avait là Himmler, Hess, Heydrich, Nielland, Goebels, Bohle, Wermke, Koerner et Rehmenn. (Ce dernier était à l'époque consul à Saint-Sébastien).

Heydrich, s'adressant au diplomate allemand, lui demanda d'informer les assistants de cette réunion, de la situation politique et sociale en Espagne. Voici un passage de l'exposé de Rehmenn :

« L'anarcho-syndicalisme est actuellement en Espagne le secteur décisif. L'abstention de la CNT aux dernières élections, a démontré que la vie interne de l'Espagne peut changer d'un moment à l'autre. Les syndicalistes de la CNT sont des gens très combattifs, et adversaires de tous les systèmes politiques. Ils sont essentiellement révolutionnaires et défenseurs d'un système économique qui, bien que jugé utopique par leurs adversaires, s'ils arrivent à l'instaurer en Espagne, la révolution universelle aura obtenu ses premiers fruits, et cela serait fatal pour tous les systèmes capitalistes. »

En avril 1935 fut convoquée une réunion définitive pour concrétiser le travail réalisé et déterminer

la date de la rébellion. Il fallait examiner également les effets que cela pourrait produire internationalement, ainsi que les positions que pourraient adopter les gouvernements anglais, français, belge et américain. Ceux-ci comptaient en Espagne de sérieux intérêts dans la sidérurgie, la métallurgie et les mines, et il fallait en tenir compte.

Dans cette troisième et dernière réunion, qui eut lieu toujours à Berlin, assistaient trois espagnols : Augusto Conde, Miguel S. Aguilar et Juan Olavarria. Pour l'Italie, toujours le comte Ciano et, pour l'Allemagne, Heydrich, Hess, Goering, Bohle, Wimke, Himmler et Nielland.

Hess parla surtout des généraux espagnols qui devaient prendre la tête du mouvement, et il dit :

« Nous pensons que vous comptez un peu trop sur la personnalité de Sanjurjo. Parmi les hommes de grande importance en Espagne, qui méritent toute notre confiance, nous n'en voyons que deux : le général Franco et le général Goded. Franco, c'est l'homme qui n'a jamais montré la moindre sympathie pour le régime républicain. »

Bohle avait été chargé de faire une étude sur les intérêts étrangers en Espagne. Voici une partie de la déclaration :

« Depuis les événements de 1934, les gouvernements français et anglais n'ont aucune confiance dans l'autorité du gouvernement espagnol, face à la poussée extraordinaire des forces syndicales, spécialement les anarcho-syndicalistes, qui conquièrent de jour en jour des positions extraordinaires, et une puissance numérique énorme. Nous ne devons pas omettre que la France et l'Angleterre ont d'importants intérêts minéro-métallurgiques en Espagne. C'est pourquoi il est indispensable de porter à l'esprit des capitalistes français et anglais que l'Espagne est au bord d'une transformation sociale de type anarchiste. Si nous arrivons à faire voir et comprendre aux capitalistes français et anglais que leurs intérêts en Espagne sont sérieusement menacés, leurs deux gouvernements ne verront dans notre intervention, et notre aide, aucun esprit de conquête, mais le désir et la volonté de vouloir anéantir le danger anarcho-syndicaliste en Europe. »

On pourrait continuer, mais je pense que cela suffit. L'affirmation de M. Fouchet confirme l'exposé de cette brochure, et l'exposé de la brochure confirme l'affirmation de M. Fouchet.

Il est nécessaire, après ce qui vient d'être dit, de faire connaître le comportement du pouvoir républicain espagnol envers les fascistes et envers les hommes du Mouvement libertaire. Il faut connaître ce comportement, car il est très édifiant et efface le doute qui pourrait surgir, selon lequel les fascistes auraient pu avoir des griefs à formuler envers ceux qui étaient au pouvoir à l'époque.

Théoriquement (je dis bien théoriquement) la République avait pris des mesures contre certaines congrégations religieuses, avait voté la réforme agraire, et avait séparé de l'armée certains officiers.

Pratiquement, il n'en était rien. La réforme agraire ne fut jamais appliquée, les congrégations religieuses ne bougèrent pas et les officiers militaires, gardèrent leurs soldes en entier. Donc, je pense, qu'ils n'avaient pratiquement pas à se plaindre. De plus, tous les généraux fascistes avaient des postes privilégiés, et même des postes - clef, avec la particularité que des villes comme Saragosse et Séville, où la CNT avait une influence certaine, avaient été placées entre les mains de généraux se disant républicains, mais qui avaient été gagnés au fascisme. Exemple : général Cabanellas, à Saragosse, républicain et franc-maçon de vieille souche; Queipo de Llano, à Séville, qui avait été proscrit ici en France, peu avant la proclamation de la République.

En juillet 1936 ces deux généraux ont fait sortir leur troupes aux cris de « Vive la République ! », ce qui provoqua une énorme confusion, et fit hésiter les uns et les autres dans les premières heures, et cela leur permit de prendre des positions-clef avant qu'on se soit rendu compte qu'ils étaient avec les factieux.

Contre les ouvriers de la CNT la République avait eu la main un peu moins douce. Pour vous en donner une idée, je vous dirais tout simplement que les « lois scélérates » votées par le République pour réprimer les grèves et les conflits avec les patrons, n'ont pas été abolies par le franquisme, qui continue toujours de les appliquer.

QUI S'IMPOSE

Quelques exemples : mai 1931, Largo Caballero, alors ministre du Travail (et secrétaire général de l'UGT), institua par décret-loi les Tribunaux mixtes. Cette loi avait servi pendant la dictature de Primo de Rivera, sous le nom de « Comités paritarios ». Elle spécifiait que tout différend surgi entre ouvriers et patrons devait faire l'objet d'un arbitrage. Cela représentait une atteinte aux principes d'action directe de la CNT. En plus de cette imposition nettement réformiste, il en découlait clairement la suppression du droit de grève, car ne pas accepter l'arbitrage c'était enfreindre la loi, et par voie de conséquence s'exposer à la persécution et à la fermeture des syndicats. Le 8 avril 1932 cette loi fut renforcée par une autre qui institua les « Associations professionnelles pour patrons et ouvriers ». Ceci représentait une autre attaque dirigée contre les syndicats d'industries, qui était la structure syndicale de la CNT depuis 1918.

On ne peut pas oublier non plus que pour réprimer toute grève, tout mouvement revendicatif ou toute manifestation, le ministre de l'Intérieur donna l'ordre aux forces de police et à la Garde civile, de tirer sans sommation, et que le président Azana, lui-même, ordonna aux forces de l'ordre : « Il faut tirer au ventre. Je ne veux ni de blessés ni prisonniers. »

La « Ley de Fugas » fut appliquée — déjà — en 1931, à Séville. C'était une pratique qui avait été instaurée sur l'ordre du général Martinez Anido à Barcelone, et qui consistait à abattre les détenus par derrière en disant après qu'ils avaient voulu s'évader. A Séville on trouva les détenus le lendemain avec les menottes. Le crime fut démontré, mais il n'y eut pas de sanctions contre les assassins.

On vota également une loi, dite de « Vagos y Maleantes », par laquelle, tout individu arrêté, qui ne pouvait justifier un emploi, pouvait être considéré comme malfaiteur et condamné en conséquence.

Cette loi fut conçue spécialement pour l'appliquer contre les hommes de la CNT, qui, victimes du chômage ou des repréailles du syndicat des patrons, étaient dénoncés par ceux-ci à la police, qui procédait à leur arrestation. Jugés, on les condamnait comme des malfaiteurs, en faisant bien ressortir dans les communiqués et comptes rendus à la presse, qu'il

s'agissait de membres de la CNT. Tout était organisé, et tendait, à les discréditer, aux yeux de la classe ouvrière.

Les fascistes donc, n'avaient aucun grief à formuler contre le pouvoir républicain du moment, et par conséquent, aucune raison de se révolter contre lui.

Les choses étant ainsi, il faut en conclure que M. Fouchet a raison, lors qu'il affirme que « Franco, ne s'est pas soulevé contre la République, mais contre les révolutionnaires, qui voulaient aller trop loin et trop vite. »

Toutefois, une précision s'impose sur le mot REVOLUTIONNAIRES, utilisé par M. Fouchet. Car outre les républicains et socialistes (qui étaient au pouvoir) et la droite fasciste, qui s'est révoltée, il restait encore deux courants d'opinion, auxquels, ce mot pour-

rait être attribué : les communistes et les anarchistes.

J'affirme, que les communistes en Espagne, étaient pratiquement inexistantes. Mais comme on pourrait m'accuser de partialité, je veux traduire ici-même, l'opinion émise par l'un des protagonistes de l'insurrection fasciste, qui assistait à la première réunion, (à celle dont j'ai fait mention plus haut).

A une question de Hess, sur les forces communistes en Espagne, Sanjurjo, répondit : « Les communistes, en Espagne, ne représentent aucune force; ils ne sont d'aucun danger; ne peuvent inspirer la moindre inquiétude. » Je pense que c'est net et clair.

Ainsi donc, tout ce petit monde écarté par les faits eux-mêmes, une seule force reste debout, et contre laquelle, les hordes fascis-

tes se sont révoltées : l'anarcho-syndicalisme. Les assistants aux réunions, l'ont bien précisé.

Nous finirons en disant, que cette intervention, ainsi que l'attitude cynique observée par ceux qui l'on tolérée ou approuvée, sont la preuve irréfutable que tous les Etats se valent. L'insurrection fasciste en Espagne, avait pour objectifs véritables : sauver les intérêts du capitalisme international; rétablir et imposer l'autorité de l'Etat, et anéantir l'esprit de liberté.

Les criminels ont atteint leurs deux premiers buts. Il est encore temps pour nous d'agir afin d'éviter que le troisième ne le soit également, et celui-ci préservé, rien n'est complètement perdu pour notre cause.

F. PEREZ

Le syndicalisme doit déboucher sur l'action dans les quartiers

Les anarcho-syndicalistes doivent prendre conscience du développement économique de notre société capitaliste.

En effet, l'usine est la base de la production économique de cette société. C'est aussi le terrain d'exploitation de l'ouvrier au bénéfice des capitalistes. Mais une chose est à constater :

- pour exploiter il faut produire,
- pour produire il faut obliger à consommer,
- pour obliger à consommer il faut aliéner.

Voilà le cercle vicieux de l'actuelle société : il faut aliéner pour consommer, alors la production continuera et l'exploitation des ouvriers s'accroîtra au profit de ceux qui nous gouvernent.

Donc, non seulement il faut s'attaquer à l'exploitation de l'ouvrier (rôle du syndicalisme), mais il faut détruire les racines d'alimentation de l'exploitation; c'est-à-dire la consommation et l'aliénation :

L'information (journaux, télévision, publicité).

L'éducation scolaire, familiale, militaire.

La consommation, les transports, la vie dans les HLM (la Courneuve) forment la base de la répression sociale.

Cette répression sociale, qui se fait sentir sans relâche dans la vie quotidienne des travailleurs, nous devons la combattre par des actions en rapport à ce terrain de luttes.

Le rôle du syndicalisme révolutionnaire est de continuer et d'intensifier les actions sur les

lieux de production en les prolongeant dans les quartiers afin de contrebalancer le processus économique de notre société, production - consommation, en obtenant la liaison dans nos luttes.

OUVRIERS, USAGERS, CONSOMMATEURS : PREPARONS ET ETUDIONS LES MODES D'ORGANISATION SUR CE TERRAIN DE LUTTES.

*Organisons l'Action Quartier
PAIN JOHAN, CNT, Dijon*

COMMUNIQUE

J'espère que de nombreux camarades comprendront la nécessité de cet appel à l'Action Quartier.

Je demande que tous les anarcho-syndicalistes, tous les militants CNT voulant participer à ce travail me contactent par l'intermédiaire de la CA, afin d'obtenir une liaison et une coordination sur les actions menées et à préparer, pour en tirer des conclusions tout en organisant des pro-

positions d'action et d'intervention (comme sur un quartier d'HLM de Dijon et l'action menée avec les FDJA par les camarades de Toulouse.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

'Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deux, 30 à la Bourse du Travail de Puteaux, dimanches du mois, à 9 h.

COMMUNIQUE

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2. Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE U. D. B. du Rh. — 19° Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

AFFINITAIRES

JOURNÉE DU PACIFISME INTEGRAL

15 août 1971

Le Rassemblement des pacifistes de la région ou en vacances dans le Midi aura lieu, comme l'an passé, le 15 août au domaine de Cybèle, à Figanières Var. Entrée libre.

Réunion plénière à 15 h. Exposition du Livre pacifiste, presse. Détails et accès contre timbres en écrivant à

Domaine Cybèle, 83-Figanières.

Monsieur, madame, chers amis, Voulez-vous nous faire l'honneur et l'amitié d'assister — ou de vous faire représenter — à notre Rassemblement du 15 août 1971, à Figanières (Var).

Nous croyons, en effet, votre action indispensable à la défense de la vie de l'homme, à la défense d'une paix véritable.

Les idées que vous défendez et que nous estimons essentielles doivent être mieux connues. C'est pourquoi nous mettons à profit les vacances où l'on a du temps devant soi (ces réunions sont très appréciées dans un lieu de détente dans la paix de la nature) pour faire connaître mieux vos idées,

vos actions, par l'exemple, par la parole, par l'écrit, à des personnes qui sont proches de vous mais ignorent ou comprennent mal votre action.

Vous pourriez participer à toutes les réunions si vous le désirez et notre exposition mettra en évidence vos publications, vos livres et tous documents que vous voudrez bien nous adresser.

Veuillez croire, monsieur, madame, chers amis, à nos sentiments dévoués.

André Poupeau

Pour la préparation et l'organisation de la journée écrire à André Poupeau : Domaine de Cybèle, 83-Figanières.

COMMUNIQUE DE

L' « ASSOCIATION GERMINAL »

L' « Association Germinal » informe ses adhérents, sympathisants et amis, que son assemblée générale aura lieu le dimanche 11 juillet à 10 heures, à la Colonie Germinal près de Montargis (Loiret).

1° Election du Bureau, 2° Réorganisation du travail, 3° Questions et problèmes divers.

SOUSCRIPTION AU JOURNAL

Une souscription est ouverte pour soutenir le journal.

Les fonds peuvent être versés au CCP 20-990-10 Paris, de la CNT 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) en spécifiant bien « Souscription C. S. ».

M. L. M. 10 F

A. M. 10 F

Total 20 F

LES EDITIONS MASPERO ET LA REPRESSION

Après la condamnation de François Maspero par la Cour d'Appel à des peines d'amendes de 64.000 francs (6.400.000 anciens francs), ce qui constitue la septième condamnation en un an pour la publication de la revue *Tricontinental*, nous précisons l'état actuel des poursuites :

— François Maspero comparaitra à nouveau devant le tribunal correctionnel, 17° Chambre, le 30 juin, pour la publication de la revue *Tricontinental*.

— Il comparaitra le 8 juillet devant le tribunal correctionnel, 17° Chambre, pour la publication du *Petit livre rouge des lycéens*.

— Il a été en outre inculpé et entendu sur le fond par le juge Galmiche, sur plainte du Ministre de l'Intérieur, pour injures envers la police... etc., du fait d'un article signé par lui dans le dernier numéro de *Tricontinental*.

DOMINGO 18 DE JULIO :

Jira Confederal al «Vieux Moulin», Pont de Tavernes (Gard), cerca de Nimes. Gran concentración. Diversiones, música, tómbola, posibilidad de bañarse. Ambiente libertario.

Retener la fecha : 18 de julio de 1971.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 8 de Julio de 1971.

El miedo al anarquismo

«El socialismo está de moda en ciertos sectores del pensamiento y de la enseñanza. Socialismo que, en la práctica, resbalaría para el comunismo autoritario, ya que el anarquismo es mera utopía, sin otro efecto que no sea el terrorismo con que los libertarios se proponen destruir las estructuras sociales existentes.» — *Marcelo Caetano, en su discurso de Setúbal, 20-6-1971.*

EN profesor estricto, es posible que Caetano se hubiese expresado inteligentemente. Como jefe de Estado, lo ha hecho desdichadamente. No pareció, en Setúbal, ser el hombre escogido por las «fuerzas vivas» de Portugal para ir corrigiendo, como si tal cosa, la política secular del hediondo Oliveira Salazar. No evidenció dirección política original puesto que se dejó llevar por la corriente de opinión que priva en las «altas esferas» de Europa.

Tanto en Portugal como en España el anarquismo tuvo vitalidad, incluso popularidad, merced a la predisposición libertaria de los trabajadores iberos ilustrados en 1868-1870 por Bakunin a través de Fanelli. Está históricamente establecido que el anarquismo, entonces incipiente en la Península, tomó carta de naturaleza, con definición clara y precisa, en los bordes del Manzanares, el Llobregat y el Tajo. De suerte que el obrerismo consciente de España y Portugal se sintió mancomunado durante tiempo para una aspiración común de libertad política y económica afectando ampliamente a las capas sociales de ambos países, las cuales desaparecerían ante el efecto de igualitarismo integral conseguido. El anagrama F. A. I. responde a esto.

Caetano, representante de la burguesía lusitana, que, avasada de lo decrepito y peligroso de las teorías reaccionarias en el mundo de hoy trata de cementar las grietas del edificio de la propiedad privada, no da pie con bola en la labor ardua que le ha sido asignada, y es natural que así sea, puesto que en estos tiempos de avance la sociedad injusta no

tiene apañó. Quedamos, pues, abocados a la perspectiva socialista que tanto puede derivar hacia lo autoritario (corregido y aumentado como en URSS y China) como hacia un socialismo inexpresivo cual el de Yugoslavia o el de Chile. En cuanto al socialismo anarquista, éste es harina de otro costal. «Es utópico», y en tal gratuita e interesada afirmación coinciden Salazar, Franco, Pompidou, Brand, Nixon, Kosiguin, Pablo VI, Castro, Bumedien y cuanto tipo enaltecido tire de las riendas del Poder. Sin embargo, «es realizable», en cuya aseveración acudimos nosotros, la minoría de practicistas, de experimentados, que, en razón a esta práctica y a esta experiencia, se nos ignora, se nos asfixia, por miedo a que una potente luz anarquista se desparrame sobre el universo autoritario imperante, dando motivo al despertar de millones de conciencias que hoy sufren cerrazón a causa de los dirigismos, tanto de los autocráticos, democráticos o comunistas, pero en todo caso imperativos y traumáticos.

La leyenda de la utopía anarquista fue destruida cuando la ideación suficientemente razonada del comunismo libertario, ya antes de ser establecido el comunismo autoritario. La leyenda de la imposibilidad práctica de una sociedad libre fue otra vez desvanecida con la presencia de las colectividades de trabajo cenetistas durante la guerra de España, merced a las cuales, Y SIN ESTADO NI CAPITALISTAS EN PRESENCIA, industrias de paz fueron transformadas en industrias de guerra, cuando el enemigo, esencialmente capitalista, tenía precisión de ser pertrechado por Hitler y Mussolini sin cuyo concurso el franquismo habría perdido la guerra. Y gracias también al colectivismo agrícola de los anarquistas, EN EL PEOR DE LOS CASOS LA TIERRA RINDIO COMO EN TIEMPOS DE PAZ, pese a estar confiado el

trabajo a hombres maduros, ya que la juventud estaba en el frente para reducir al ejército nazifranquista.

Otras pruebas de capacidad social-organizadora las tenemos en Israel, donde las colectividades de iniciativa popular son anteriores al Estado; en la Ucrania maknovista, cuyo radio de acción libertaria, integral, fue arrollado y liquidado por la ferocidad autoritaria de un zarismo (rojo) renaciente, al mando del generalísimo de la situación rusa de octubre 1917, León Trotski.

Es cómodo, señor Caetano, desacreditar oficialmente a los anarquistas cuando se les ha hecho la vida imposible durante una dictadura vieja de más de cuarenta años; cuando el Estado portugués, ya desde el presidente Costa hasta Caetano, pasando por el largo y fatídico túnel de Salazar, se ha destruido minuciosamente, encarnizadamente a la Confederação General do Trabalho, al diario anarcosindicalista «A Batalha», de Lisboa; al semanario anarquista (lo mejor escrito en portugués) «A Aurora», y desperdigado sistemáticamente el cupo humano libertario en cárceles, destierros (el tético Tarrafal, por ejemplo, sin nombrar eso tan bárbaro, incivilizado, de los cementerios prematuros, o improvisados.

Sintiendo adoración por el Estado, no es raro presenciar como el general Franco, el jesuita Salazar y ahora el profesor Caetano, acoden indirectamente al comunismo estatal atribuyéndole posibilidades de aguante y desarrollo, de «viabilidad social», al extremo de considerarlo presente en sus propios dominios universitarios, laborales, burocráticos, bancarios e incluso religiosos. Todo lo subversivo, inconformista o reticente, en España y Portugal es infaliblemente comunista autoritario, no existiendo, según Franco y Caetano, otras fuerzas políticas o sociales que se atraviesen al paso de las respectivas dictaduras. ¿Es que también el

republicanismo y la socialdemocracia hispano-lusitanas son utopías? ¿O es que no resulta anacronismo en los albores del siglo XXI agarrarse a la boya abollada y agujereada del Estado, al extremo de aceptar a éste en su fisonomía roja antes de que desaparezca? ¿Es utópica la felicidad, es utópico el bienestar de los hombres?

Señor Caetano, ¡apéese del burro, que estamos en la hora del supersónico y aún más: de la astronáutica.

Discos

Hoy ha muerto de repente una mujer y yo debía quedar indiferente.

No ha sido así, a pesar de que nuestro trato era de circunstancias, de estricto saludo:

— Bonjour, Madame T.

— Bonjour, Monsieur J.

La cosa del vecindario que se encuentra una vez al día en la escalera.

Sin embargo, su mirar era de aprecio. El mío, de simpatía. En una extraña ocasión yo debía perjudicarla — no por su culpa — y no lo hice. Fingi ignorar. Ella comprendió y me vio diferente del común de los vecinos. Yo adiviné en ella esa heroicidad muda de la mujer sin recursos que se desentraña por sacar adelante la familia.

Ella era proletaria y, evidentemente, sufría. De ello habrá muerto.

Sin saber, quizás, que el vecino de los altos, el peliblanco de los papeles debajo el sobaco, el que no frecuente tasca, el que no quiso perjudicarla, el que sólo le decía Bonjour, Madame T., era español anarquizado y, anarquizante.

Ignorándolo o no, estoy seguro que en posibles visitas intempestivas no me hubiese perjudicado.

Y es que, en casos, los sentimientos se expresan sin necesidad de palabras.

Hasta siempre, Madame T. Hasta siempre.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UN RAUDAL DE ESPERANZA

DECIA Unamuno: «Si no nos interesa la juventud, ¿qué es lo que nos puede interesar?» En efecto, independientemente de la edad, de los años que llevamos encima, de la experiencia acumulada, si en verdad nos consideramos amigos del progreso, es notorio que hemos de poner interés en la marcha, en el desenvolvimiento de la juventud, puesto que es ella la llamada a ofrecer nueva configuración al porvenir. Un día ha de llegar que el llamado «hilo de la existencia» le quede a uno cortado. Si antes tenemos la sensación de que existe conjunto juvenil susceptible de batallar por lo que nosotros hemos batallado, de superar si cabe el esfuerzo que nosotros hayamos realizado en la vida en pro de nuestras concepciones ideológicas, es indudable que mantendrá nuestro ser la placentera sensación de la esperanza.

Raudal de esperanza es el que se posesionó de quienes con sentimiento de libertarios, pudieron presenciar el desfile de protesta desarrollado en importante localidad contra el designio estatal de instalar un archiperfeccionado centro nuclear destinado a la guerra atómica. Miles y miles de jóvenes de ambos sexos, en actitud silenciosa pero repartiendo a su paso hojas impresas, llevando carteles, pancartas con rótulos alusivos, o sea hablando de la paz, aludiendo a la infamia de las guerras y de la violencia, proclamando el derecho a la libertad de los pueblos, maldiciendo el despotismo de todos los Estados, condenando todo género de explotación en perjuicio moral y material del individuo, denunciando el fascismo. Así en marcha de bastantes kilómetros hasta llegar a un lugar de concentración. El aire decidido, la expresión inteligente de aquel conjunto de masa juvenil, ofrecía la sensación que irradiaba de quienes saben a ciencia cierta lo que quieren.

Ya de un cuanto tiempo a esta parte manifestaciones de la naturaleza aludida podemos enterarnos de que tienen lugar en distintos países de uno y otro continente. Reflejan un estado de ánimo, por parte de un buen sector de juventud que revela su nobleza de corazón, sus laudables anhelos. Y no podemos hacernos idea de

que todo ello sea cosa endeble, pasajera, como nube de verano. ¿Es que tantos miles y miles no han de poder quedar solidez de ánimo, constancia en bastantes, pese a las deformaciones de otros, a los que lleguen a cansarse y a quienes la rebelión les pase como se va el sarampión del período infantil? ¿Por qué no hemos de creer que ha de haberlos, dentro del inmenso conjunto de mocedad descontenta, que persistan durante el resto de su vida manteniendo insobornable actitud de idealistas contra todas las injusticias sociales? Como ellos empezaron otros, hace ya un rimero de años. ¡Y han seguido manteniendo el mismo fervor de idealidad hasta el fin de sus días! ¡Y prosiguen en igual actitud otros que morirán amando el ideal! De ahí la base de esperanza que nos hace mantener el hecho de la actual rebeldía juvenil.

CUANDO EL LIBERTARIO SALE DE SU CASA

Para los antifascistas españoles bien sabemos que el exilio se ha ido prolongando. Pero también es verdad que en lo relativo a los libertarios en general, incluidos por supuesto, anarquistas y cenetistas, sin caer en puerilidades de tono optimista, ciñéndonos a la realidad, podemos congratularnos de que el desgaste no haya sido de proporciones que podamos considerar muy alarmantes. No, y de ello dan fe nuestras publicaciones y la persistencia de vínculos de organización. No obstante sería absurdo no tener en cuenta lo que en el largo camino del exilio hemos perdido y vamos perdiendo. Particularmente es la muerte, que por ley de naturaleza se va llevando a los más ancianos. Están los que se *cansan* de ser lo que fueron, o lo que dijeron ser, y se adaptan a la mediocridad de una vida *materialista*, insensibles a las palpaciones de la vida social. Se hallan también los que, como se dice de los cangrejos, van hacia atrás, ideológicamente adoptan posturas de un prosaico reformismo burgués. En resumen, que existen distintas facetas de desgaste que no pueden sernos indiferentes a quienes hemos tomado y tomamos las ideas en serio.

Indudablemente, al militante

libertario exiliado le cabe el desarrollar aquellas actividades de indole proselitista, de carácter cultural, que tiendan a dejar improntas de nuestro sentir y pensar entre aquéllos que nos desconocen. Procurar el obrar en un tal sentido, directamente, en apoyo de ello, es de considerar sea función estimable. ¡Ah, pero requiere iniciativa, dinamicidad actuante, pese a los años que se puedan haber alcanzado! Es normal que mensual, quincenalmente, o durante el período que así se estime, los miembros de las respectivas FF. LL. se reúnan cada una de por sí, estudiando, analizando los problemas inherentes al conjunto de la Organización, emitiendo juicios, tomando acuerdos, etc. Claro que no habiendo en todo lo relativo a la CNT misterios, secretos necesitados de ser dilucidados en cripta, no podemos tener temores de que se sepa por parte de profanos, lo que iniciamos y acordamos. Pero es también normal que nuestras cosas se traten en casa, en nuestras reuniones. Mas incuestionablemente cabe hacer algo más que acudir una vez al mes, o cuando sea, para leer y discutir una o las circulares que se presenten. Sí, cabe desarrollar otras actividades, por lo menos, naturalmente, el que así lo estime.

Se ha hablado muchas veces, y por lo tanto, no es una novedad, de lo que pueden representar para nosotros los ateneos, los centros culturales y recreativos, los grupos artísticos, etc. En ellos se puede desarrollar una tarea cultural e idealista estimable en resultados. ¡Pero han de crearse en donde no los haya, se ha de ingresar en ellos donde estén constituidos! No pocas veces uno ha recordado el adagio árabe que dice: «Si la montaña no viene hacia mi, iré yo hacia la montaña». Lo que a los efectos nuestros puede significar que si en estas tierras que para nosotros son de exilio, y donde existen miles y miles de emigrados económicos españoles, como todos sabemos, ellos, en su inmensa mayoría, por inconsciencia, desentiéndense de nosotros, hemos de ir a buscarles en donde se puedan encontrar, en donde ellos hayan ingresado o puedan ingresar. Para esto se precisa salir de casa, no quedarnos reclusos en una especie de *clan*, de *ghetto*, por así decir. ¡Hay

que ir a la búsqueda de posibles simpatizantes!

Es indudable que para evitar ciertos inconvenientes se ha de partir del principio de que en los ateneos o centros que se puedan formar, o en los que se hallen ya constituidos, las cláusulas de los reglamentos en vigor, en todo su articulado, descarten todo aquello que pueda significar resquicio de entrada para métodos totalitarios, dictatoriales, autoritarios. Es entonces que en terreno verdaderamente democrático se puede actuar. Los ha habido y los hay, centros de la naturaleza aludida en donde, aparte una mayoría de elementos sin formación ideológica alguna, están los de formación republicana, socialista, católica, comunista, sindicalista, anarquista. Y en un nivel de derechos iguales se pueden defender opiniones de un modo sereno, evitando los personalismos. Ha habido quien — y se pueden manifestar ejemplos al respecto — ha tenido un aconcepción ideológica hasta tanto no ha conocido lo que eran las ideas anarquistas. Y quienes nos desconocían han llegado a sentir simpatía por nosotros al contacto nuestro y de nuestros libros y publicaciones.

En España todos sabemos que existían los ateneos libertarios. En tierras del exilio podrían haberse creado. Se ha descuidado esta labor, como también se ha dejado la obra que realizaban los grupos teatrales, antes en abundancia, y ahora que hay más españoles, por ejemplo en Francia, de los que hubo en años pasados, es cuando menos existen. Es una realidad de la que no cabe inhibirse.

A lo expresado, que, repitémoslo, ni es nuevo, ni se pretende sea única solución al problema del necesario, hoy como ayer, proselitismo, es posible que se le puedan hacer objeciones, ¿qué cosa hay que sea perfecta? A la postre cada uno es libre de entender y obrar como le plazca. Pero hoy y siempre ha sido verdad lo que el movimiento se demuestra andando.

SACCO Y VANZZETI EN PRIMER PLANO

Como todo idealista ferviente, cada uno de ellos sabía que no moriría en vano. Sabían que al correr de los años el crimen que con ellos se cometió al matarles siendo inocentes quedaría patentado ante la conciencia pública. Hoy la gran artista Joan Baez, (Sigue en página 3, col. 1a)

Aquí y ahora

De Madrid al cielo

por Juan Español

ESO, al menos, dice el proverbio de los madrileños, semejante al de los napolitanos. Los madrileños creían o creen que (ver Nápoles, y después morir). después de vivir o ver Madrid, ya no queda nada digno de echarle la vista encima, excepto el Empíreo. También consideran con desgarro, chulapón y peyorativo que Madrid es Madrid, y el resto, las provincias. Todos los provincianos que hacen sus incursiones más o menos esporádicas a la Villa y Corte constituyen los «isidros», ellos mismos vergonzantes y acorralados de antemano por el palurdo apelativo. El ambiente de Madrid se supone que era o es un poderoso catalizador capaz de desencadenar las más inauditas reacciones en el psiquismo de los «parvenus», modelándolos y recreándolos, poniéndolos en circulación como recién salidos de fábrica. Pero no siempre debía ser así, porque a la hora de las bravas y de las bravatas, los madrileños sacaban de la manga aquello de «Fulano ha entrado en Madrid, pero Madrid no ha entrado en él». Los madrileños, en cualquier caso, nunca han estado dispuestos a las concesiones y son la mar de contradictorios, pues si bien admiten que Madrid en una especie de crisol para los provincianos, cuando alguno de éstos destaca y ya puede considerarse madrileño, le ensalzan negativamente a base de venenosas puyas como «Ese ya se ha soltado el pelo de la dehesa». Antes se decía que en Madrid se respiraba ozono, que es un oxígeno saturado a base de descargas eléctricas atmosféricas y a la síntesis clorofílica de los pinos de la sierra, pero ahora se respira dióxido de carbono expelido por

(Sigue de la pág. 2.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

hace vibrar de emoción a millares de espectadores cantando su «Balada de Sacco y Vanzetti». Y un realizador cinematográfico ha llevado a la pantalla con éxito formidable la tragedia de los dos anarquistas italianos. Y la mancha que pesa sobre el Estado yanqui ha ido tomando con el tiempo mayores proporciones. La torpeza gubernamental, como el caso Ferrer en España, al pretender anular la ideología matando a dos idealistas, no hicieron más que dar mayor impulso a la tendencia que tanto odiaban. No se puede ahogar eternamente la verdad.

el escape de los automóviles además de otros gases mefíticos de la industria. Sin embargo, con ser tan nocivos todos estos desechos de la transformación industrial, nunca lo llegan a ser tanto como la atmósfera viciada que el propio franquismo impone a los celtiberos. Los celtiberos no pueden, como exige la gimnasia sueca, hacer inspiraciones profundas, pues en lugar de efectuarse una intensa oxidación de la sangre en los pulmones, ocurriría la muerte por asfixia. Por consiguiente los españoles han de respirar al «ralenti» en evitación de mayores males. Su respiración, en lugar de ser torácica, es abdominal; por eso, en vez de ensancharse el pecho con movimientos rítmicos, lo que se ve es inflarse y desinflarse la barriga, mientras el diafragma casi está durmiendo la siesta. Los españoles, desde hace treinta años, estamos siendo lentamente envenenados con tóxicos variados que la sutileza y fantasía de los Borgia jamás pudieron soñar. Muchos tienen plena conciencia del hecho, pero la mayoría no advierte la gran tragedia que es la muerte del espíritu y de las ideas, mil veces peor que la muerte física, porque desaparecida la persona, todos los problemas para ella quedan reducidos a cero. El drama, el verdadero drama, está en vivir para asistir a la propia destrucción como antes de libertad y de razón. Si hay algo en la vida del hombre que pueda denominarse realmente trágico y desolador, es esta muerte aparente cuyos protagonistas, con delectación macabra, arrastran de un lado para otro como necrófilos autómatas. Pero lo peor de todo no está en los venenos que matan totalmente, sino en aquéllos que se limitan a una lenta intoxicación controlada. El peligro está, con toda evidencia, en que el tóxico dosificado se convierta en antídoto. Si esto se consigue, las personas quedan al completo arbitrio de sus manipuladores. Y entonces, el único recurso eficaz, es la acción de un enérgico revulsivo con riesgo de vomitar hasta el mismo estómago.

Pero me he apartado un poco de lo que en principio deseaba decir, y es que en esto de considerar a Madrid de un modo discriminatorio con respecto al resto del país, el propio Gobierno se halla incluido. No voy a referirme tan sólo a centralismos y dirigismos políticos y económicos, sino a

todo, pues a todo alcanza el poder absorbente del Estado ubicado en Madrid y personalizado en el Gobierno. El Gobierno debe creer que si hay alguien en España mayor de edad son los que viven en Madrid, pues como viven lo que se dice bajo su directo mandato ciudadano, están mejor «formados» (deformados sería lo correcto). Allí están los corifeos del régimen, las covachas ministeriales, policíacas y de la Administración total; allí está la «intelectualidad», que diría el chulapo; las sedes diplomáticas extranjeras; allí llegan los visitantes ilustres, allí se celebran los congresos de esto y de lo otro, las exposiciones artísticas, etc. Madrid es emporio de la putrefacción sublimada por la metafísica de la apariencia y el engaño. En tal tesitura el Gobierno tiene que encararse con un problema bifronte: la sujeción de ciertas fuerzas cuya sutileza y relevancia pudieran escapar a su control, y por otra parte, conceder un ápice de libertad a ciertas exteriorizaciones, con objeto de hacer ver a propios y extraños que el español no es un régimen tiránico, en particular en lo concerniente a la expresión artística, en la que los barruntos de rebeldía pueden ocultarse mejor bajo el ropaje del arte.

Esta es la razón, y no otra, de que los provincianos sigan siendo paletos con respecto a Madrid, de que sigan considerados como menores de edad y de que se les prohíba ver lo que en Madrid se ve. En principio la censura es total para el territorio español. No obstante, algunos espectáculos no estrictamente ortodoxos obtienen un ligero «laissez-passer» en la Villa del Oso y el Madroño por tiempo limitado y previos los cortes consiguientes. Ahora bien, si el espectáculo trata de desplazarse a provincias, el veto es total y absoluto. Por mencionar un solo caso, recuérdese lo que ocurrió con el «Tartufo» molieresco, modernizado por el también Llovet-Marsillach. Al cabo de cierto número de representaciones, y viendo la censura que el público lo acogía masivamente con complacencia, fue prohibido. La misma vicisitud para «Castañuela 70». De las provincias, ni olerlo.

Ahora se ha repetido el caso con «El círculo de tiza caucásico», de Brecht. Algunos periodistas mencionan estos casos desafortunadamente desde el punto de vista eufemístico de que todos

los españoles somos ya mayores de edad socialmente hablando, del provincianismo y del paletismo. Dicen que esa discriminación es injusta: «Si en Madrid puede verse, ¿por qué no en provincias?» Tales periodistas saben muy bien la oculta razón de todo ello, pero se lo callan. Pues no, no es lo mismo permitir que ciertas ideas se aireen en un reducido círculo que en la totalidad del área nacional. No olvidando que el precio de las localidades no está al alcance de todo el mundo. Pero ¿qué ocurriría si tales espectáculos fuesen televisados frecuentemente? Eso da una idea de la gran peligrosidad que encierra el permitir la expansión masiva de espectáculos «disgregadores». No, no es que el Estado nos considere a los españoles como unos perfectos cretinos, tal y como dan a entender tíbilmente los periodistas, o como subnormales, que es el nombre que ahora les dan a los idiotas o a los retrasados mentales. Precisamente porque el Gobierno sabe que no lo somos, los prohíbe. Eso de que el pueblo no está preparado para digerir la cebada propia de las «élites» es un sofisma que ya estamos más que cansados de oír y que sólo se esgrime para ocultar otros inconfesables motivos. Y además no creo que haya nadie capaz de parangonar a «Castañuela 70» con la «Metafísica», de Aristóteles. Lo que a los españoles se les ofrece en los espectáculos prohibidos por la censura es lo que entra por los ojos y los oídos sin dificultad alguna, casi sin esfuerzo mental; es lo que está ocurriendo aquí y ahora, la actualidad palpante y deprimente es lo que nos está sucediendo a todos día por día; es la repulsa a un estado de cosas que nos agobia y nos oprime; es la denuncia de un régimen represivo, de imposición y tiranía; es la verdad, sola, indefensa, inermes, sin comparaciones, sin apelativos, pero la gloriosa y martirizada verdad.

¡Ah! Pero el que desee estrujarse las células grises buscando una fundamentación innecesaria y especiosa de la realidad que gravita dolorosamente en su propia carne, puede ir a comprar «El Capital», de Marx. Está en las librerías. Es ya un clásico. Ha fenecido.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

V

La Cooperativa vidriera

No podría precisar lo que paso a decir. En relación con la Cooperativa Vidriera creo que alguien me dijo que su primer promotor, o sea el que la puso en marcha como tal, fue un hombre vinculado al cooperativismo, del que no me acuerdo como se llamaba. Me parece que me lo presentó el amigo Compte. Era un tipo alto, ya entrado en años, de carne enjuta que tenía una hija casada con un compañero de Mataró. Referente a su persona me dieron muy buenas referencias acerca de sus disposiciones administrativas y de su competencia en cuestiones industriales. Y me viene como un añejo recuerdo, que alguien dijo que si se hubiera dedicado a ganar dinero, que tenía capacidad para hacerlo en grande, pero que se trataba de un hombre desinteresado y que sentía y practicaba los ideales de un cooperativismo generoso y fraterno. Tal vez Bonsoms, Manent o algún otro de los amigos que por aquellos días convivían con Peiró, podrían aclarar el asunto que, por otra parte, no tiene mayor interés que el de recordar a un hombre bueno y abnegado si concuerda con lo que queda expuesto.

Cuando frecuenté la Cooperativa, instalada en la calle Rierot núm. 21, muy cerca de donde vivía Peiró con su familia, estaba regida por tres hombres de mérito: Cruixent, como encargado de la administración; Peiró, que actuaba como responsable de la producción, y el buen amigo Saña, que atendía la reparación de la maquinaria y que vivía en la misma fábrica. La marcha económica y moral de la Cooperativa ha sido idealizada en extremo; en realidad se trata de un organismo en el que intervenían hombres con virtudes y defectos como cada quien. La verdad, por lo que recordamos, es que no fueron pocos los quebraderos de cabeza y las energías extras que emplearon sus promotores para ponerla en condiciones viables de subsistencia. La prueba es que se vieron obligados a establecer la tasa de rendimiento, que creo fue a regañadientes de la propia dirección, presionada por los precios de competencia en el mercado, lo que obligó a la adopción de tal medida. También es verdad que el trato que recibían los cooperativistas era más humano, más retribuido y más digno que en cualquier otra empresa. Recuerdo que después del jornal algunos operarios continuaban laborando para efectuar trabajos artísticos

Hombres de la C. N. T.

por su cuenta. Desde luego esto daba la impresión de que la Cooperativa se sostenía con holgura. Así debía ser, puesto que ello dio lugar a determinadas creaciones de tipo cultural, como la biblioteca, la formación de grupos teatrales, y la fundación decorosa de la Escuela Racionalista, donde acudían todos los niños, fuesen o no sus padres socios de la Cooperativa. Por cierto que esta escuela funcionó largos años bajo la dirección de Miguel Campuzano, del apreciado Miguel, cuyo cuerpo descansa en tierra venezolana.

La característica de la producción de la Cooperativa era la fabricación de bombillas eléctricas, que en el mercado nacional estaban colocados entre los productores más acreditados. Es de deducir que Peiró se encontraba en plena satisfacción en este cometido, puesto que es indiscutible que para un hombre batallador como él, su ocupación en la Cooperativa vino a representar una mayor estabilidad en lo económico y en lo moral, ya que no pocas veces sus prolongados encarcelamientos y las incansables persecuciones, ponían en un brete las satisfacciones más apremiantes de sus familiares. Lo que es de suponer que a partir de ejercer dicho cargo, en caso de detenciones, no habría mermas en la percepción de un salario que cubriera las necesidades hogareñas. Pero, en su caso, con ser tan importante la cuestión económica, lo esencial era el desarrollo progresivo del horno del vidrio, que con tanto esfuerzo habían puesto a flote. En este proceso entraba también una cuestión de amor propio, puesto que Peiró, contra viento y marea y frente a un medio hostil, había defendido siempre el cooperativismo. Tenía la convicción, mantenida en diversas ocasiones, como veremos, de que era un arma de lucha formidable contra el poder económico de la burguesía, de momento, evitando la explotación directa como distribuidores; luego, atribuyéndole la misión de repartir la producción, como meta para sustituir con ventaja y equidad el llamado comercio de la sociedad actual.

Alguna vez, a la salida de la fábrica, recalamos en su hogar y nos sentamos a su mesa, siempre dispuesta a recibir sus anfitriones, con efusividad, a los amigos. En especial recordamos cierta vez que Peiró tuvo un serio percance al

tratar de arreglar un horno, lo que le costó cierto tiempo para reponerse. Era un placer respirar el ambiente familiar que se gozaba allí. El rostro de Juan se veía altamente gozoso y satisfecho al sentirse rodeado de los suyos. Sus rasgos cordiales y su expresión bondadosa se mostraban a flor de piel. Su compañera secundaba complacida las atenciones a sus huéspedes, propias de su consorte. Las conversaciones al final se generalizaban con auténtica liberalidad. Todo ello daba la sensación de un hogar armónico, de un conjunto fraternal y bien ajustado.

Su concepto del cooperativismo

«Claro que el cooperativismo que nosotros preconizamos no es el cooperativismo restringido, egoísta, degenerado, que hoy está en boga. Consideramos que el cooperativismo que reduzca sus objetivos a prescindir de intermediarios, al crédito y socorro en casos de huelga, paro y enfermedad, y al reparto de dividendos, nos parece cosa pobre, sin eficiencia emancipadora, sin espiritualidad, apenas sin valor elevado alguno. Pero un cooperativismo que, además de prescindir de los intermediarios — ello, aunque insignificante, es un golpe contra el sistema burgués — y de dar crédito en los casos de huelga, etc., destine el producto de sus beneficios a la cultura, a la creación de escuelas y a la propaganda de las ideas emancipadoras, nos parece un excelente medio directo de combate contra el capitalismo.

»Porque el cooperativismo, diga-se lo que se quiera, es un modo de lucha contra el capitalismo, no sólo en su aspecto de resistencia, sino también porque él será un instrumento precioso durante e inmediatamente después del hecho heroico de la revolución social. Ciertamente que no nos referimos al cooperativismo actual, vaciado completamente de los moldes socialistas estatales, de los cuales resulta la exaltación de todos los egoísmos individuales y la castración de la espiritualidad revolucionaria de las masas obreras.

»Y ved por dónde se deduce un motivo más para pronunciarnos abiertamente por el cooperativismo, pues si los anarquistas no podemos impedir que las masas trabajadoras, inducidas por lo que ellas estiman un sentido práctico

de la vida, vayan hacia él, hacia el cooperativismo, nosotros estamos obligados a intervenir en éste para evitar la deformación espiritual e ideológica de las masas, cosa fatal en sus perennes contactos con las preponderancias espirituales y tácticas de los socialistas y socializantes...»

»Puestos en el terreno de las concreciones diremos creer que el éxito de la revolución social descansará, en primer lugar, sobre los factores siguientes: a) Fuerza organizada para imponerse y defender la forma de posesión de la tierra y de todos los medios y útiles de producción. b) Preparación técnica para organizar la producción. c) Preparación relativamente suficiente para la distribución de lo producido para el consumo.

»El primer factor será, en todo caso, una resultante de las circunstancias, esto es, de las culminaciones del proceso evolutivo; el segundo será la consecuencia de lo que debe ser función técnico-profesional del sindicato, y el tercero, antes y en el momento del hecho revolucionario, no lo podemos hallar más que en la cooperativa, y digamos que ésta, como tal, habrá de desaparecer tan pronto como las comunas hayan creado sus propios medios de abastecimiento y distribución al consumo.»

Este breve extracto, de lo mucho que abarca la concepción peironiana del cooperativismo, que acabamos de hacer, explica su labor, su fervor y las realizaciones, llevadas a cabo en el horno de vidrio de Mataró, donde viene a realizar, en el terreno de la práctica, alguno de sus propósitos iniciales indicados ya en sus artículos. Es decir, según su manera de pensar y obrar, pone en acción el dicho: «si las palabras son hembras y los hechos machos», hay que convertir en realidades lo antes manifestado en letra escrita. Estos escarceos sociales puestos en marcha cooperativamente pueden resumirse: a) en propiciar un mejor nivel de vida a sus asociados; b) en lograr para los trabajadores un trato más digno y humano; c) en dedicar parte del superávit de la Cooperativa Vidriera a la obra de cultura y a la creación de escuelas, y d) en que los obreros adquirieran la experiencia necesaria para cuando tenga lugar el traspaso de la sociedad capitalista a otra de tipo libertario. Ello muestra que Peiró sabía el terreno que pisaba, o sea que

JUAN PEIRO BELIS

por JOSE VIADIU

la concepción ideal de un mundo luminoso, no le hacía perder el sentido de las necesidades inmediatas, a las que trataba de atender con sumo interés. Lo que todo ello viene a probar que estaba en el buen camino es que durante las jornadas revolucionarias que siguieron al memorable 19 de julio de 1936, bajo las directivas colectivistas y de los consejos de empresa, nada tuvieron que rectificar, ya que se habían anticipado a su implantación.

La dictadura en marcha

Ya hemos indicado que la primera disposición de los militares en el poder fue la de cumplimentar lo dispuesto por el capitalismo, o sea poner fuera de la ley a los sindicatos confederales y meter entre rejas a sus hombres más representativos. Las características de los generales que asumieron el poder fueron de un amorfismo absoluto, escogidos entre los más allegados a la realeza. Para comprender la tónica de su estructura basta con decir que Martínez Anido (primer asesino de obreros del reino) fue nombrado ministro de la Gobernación. Este conjunto de bellacos con charreteras fue presidido por Primo de Rivera, cuya mentalidad, de señorito andaluz, estaba más avezado en engullir manzanilla y en organizar farras que en el conocimiento del arte de gobernar. Por otro lado, esto no representaba ninguna novedad en la politiquilla española ya que los militares han sido siempre el cáncer corrosivo que ha hundido a España. Ellos, los derrotados en Cuba, Filipinas y en Marruecos, no han tenido más éxitos bélicos y de clase que los librados contra los inermes campesinos andaluces y extremeños (los más menesterosos), aplastándolos cuando hacían alguna petición a los amos del terruño; actuando de rompehuelgas contra los obreros que se agitaban en pueblos y ciudades, o rivalizando entre sí con disputas bizantinas, mediante el uso y abuso de los golpes de Estado, para la conquista del Poder. Ni que decir que todo ello era realizado con olor de santidad, bajo el signo de «Dios mediante», otorgado por la clerecía que se hermanaba con los espadones en hipocresía, estulticia y voracidad. Frente al golpe de Estado, que estaba asegurado de antemano, pero que se consolidó dos días después al constituirse el gobierno militar, el país adoptó una actitud expectante. La militancia confe-

deral que no había sido apresada celebró diversas reuniones en las principales localidades. Consecuencia de este cotejo, fue que el Comité Nacional mandó una circular que en síntesis venía a decir: Dadas las circunstancias represivas y el estado anormal que resienten los sindicatos, no podía contestarse adecuadamente declarando la huelga general revolucionaria. Los socialistas adoptaron una posición más o menos neutral en principio. Luego, alguno de sus jefes, por ejemplo Largo Caballero, llegó a colaborar con la dictadura al aceptar el cargo de consejero de Estado. En este sentido, precisa manifestar que Primo de Rivera normaba su política (si así puede llamarse este burdo juego) de tolerar e incluso respaldar al Partido socialista y a la UGT, mientras negaba el pan y la sal a la CNT, que si bien se atenuó el derramamiento de sangre y la matanza oficial de sus luchadores, no por ello cejaron las detenciones, los atropellos y las sevicias de la autoridad.

De forma que la militarada se impuso sin que nadie levantara la voz. Todas las castas sociales más reaccionarias entraban en el complot. Pasados los primeros momentos sorpresivos, el pueblo em-

pezó a reaccionar. En la oposición destacaron periodistas, intelectuales y estudiantes. En su crítica y acometividad figuraba en primer término el periódico «El Sol». Se hicieron populares «Las charlas» de Félix Lorenzo («Heliófilo») y las sarcásticas y demoledoras caricaturas de Luis Bagaría. Hubo desfile de algunos políticos desbandados del gobierno hacia Francia, que al ver que las amenazas no pasaban del tono declamatorio, no tardaron en regresar. El dictador y sus voceros aturdieron al país diciendo que de arriba abajo iban a moralizarlo todo. Hicieron una campaña truculenta contra los partidos políticos que se turnaban en el mundo, pero ningún ex ministro pisó los umbrales de la cárcel. Ampliaron los cuadros burocráticos con equipos de oficiales del ejército a los que calificaron como delegados gubernativos, cuya misión, sobre el papel, consistía en sanear las ayuntamientos, cuando en realidad se trataba simplemente de dar un momio a sus subalternos con el fin de que no chistaran. Fue tan vociferante la hinchada campaña moralizadora, que algunos infelices secretarios municipales que por haber cometido alguna pequeña irregularidad, estaban creídos que iban a

ser procesados, terminaron suicidándose. El resultado de esta farsa fue la irrupción de manadas militares incrustadas en empleos civiles, que se convirtieron en una plaga de langosta que asoló a los municipios.

En las diversas manifestaciones de oposición al régimen dictatorial no dejó de intervenir la CNT, ya fuese por iniciativa propia, o bien por invitación de grupos y partidos. Así tenemos que unos meses después de escalar el poder Primo de Rivera, o sea, a principios de 1924, aparece ya la silueta del inquieto y achaparrado Juan Peiró, que junto con otros compañeros asiste a una entrevista celebrada en Francia con Francisco Maciá, el futuro presidente de la Generalidad de Cataluña. Es éste uno de los sondeos conspirativos primerizos de esta época tan fecunda en actos de agitación y protesta. En este caso Peiró representaba al Comité Regional de la CNT. En la reunión, circunscrita a problemas catalanes, se debatió la cuestión de las formas de gobierno. La conclusión del criterio de la representación cenetista, fue la de que los sindicatos pudieran funcionar libremente y que se otorgara libertad a los miles de luchadores anarcosindicalistas que yacían en las ergástulas españolas.

(Continuará)

Servicio de librería

«La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45 00
«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6 00
«El pensamiento político de Castela», Alberto Minguez	15 00
«Misère de la philosophie» et «Philosophie de lo misère», Proudhon - Marx	8 50
Id. en francés «La grève»	21 00
«L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline	57 00
«La Revolución desconocida», Voline (en español)	20 00
«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6 00
«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas	33 00

Rosa Luxemburg	24 00
«Jacob», Bernard Thomas	25 00
«Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky	24 00
«La révolution et la guerre de l'Espagne», Broué et Témime (cartonné)	39 00
«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeaante Pike	11 00
«La revolución sexual», Wilhelm Reich	21 00
«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan	12 00
«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18 60
«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tents	15 00
«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo	24 00
«Grado elemental (poemas) Angel González	4 00
«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray	20 00
Idem, idem en francés	9 90
«La confesión» (L'Aveu), Arthur London	20 00
«La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante	48 00
«Los anarquistas», James Joll	18 00
«El Testigo», W. Chamberes	20 00
«Cazando el Elefante», G. Orwells	12 00
«Con el pan bajo el brazo», O. Danielo	10 00
«Yo escogi la Libertad», Kravchenko	16 00
«El furgón de cola», Juan Goytisolo	21 00
«Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne	35 00
«Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotski	21 00
Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, París (20) C.C.P., París 13 507 56	

Con pluma
ajena

Exceso de socialismos

por Joan FUSTER

EL vocablo «socialismo» se ha convertido casi en mágico y todo el mundo tiende a apropiárselo. Si no todo el mundo, sí que mucha gente y muy diversa. Aplicar el oído en el aula o la cafetería, abrid las páginas de vuestro diario habitual, examinad discursos, noticias y poemas, y tendréis la impresión de que la unanimidad se coagula en ello de una manera afabilísima. Se trata de una impresión equivocada, claro, mas no conseguís evitarla. Ciertamente no siempre os hablan de «socialismo». Hay personas que se limitan a manifestarse partidarias de «socializar» las cosas — banca, medicina, una industria, lo que sea —, y el hecho de preferir el verbo al sustantivo ya denota, quizás, un punto de cautela muy estimable. Tanto da, sin embargo. La situación que resulta del fenómeno es bastante extraña, confusionista. Lo advertimos en Cataluña y fuera de ella. En concreto me refiero a la mayoría de países no oficialmente socialistas. En el mundo capitalista — neocapitalista o paleocapitalista — donde crecen y multiplican las alegrías socialistas. Una aclaración, empero: descarto de estas reflexiones el socialismo de verdad, digo, el programa proletario. La efervescencia discutible se produce, precisamente, al margen de los intereses directos de la clase obrera. Vemos participar en ella a coroneles, tecnócratas, obispos, escritores, catedráticos de economía, e incluso algún burgués «dinámico»... No suelen coincidir en las motivaciones: frecuentemente unos se inclinan por estímulos éticos, otros por razones de eficacia material. Sin duda, en todos los casos hay una resolución «contra» la propiedad privada, lo cual sería la patente «socialista». De hecho, es un «contra» casi parcial. Las operaciones que al efecto se proponen acostumbra a ser segmentarias, y sólo en la medida que resulten técnicamente imprescindibles. En el vocabulario administrativo reciben el nombre de «nacionalizaciones», que parece un poco menos equívoco, ni lo olvidamos — ¡y tanto! — que la raíz «nación» designa nada más que al Estado. Y ahí tenemos establecida la trampa. Porque el Estado que nacionaliza un sector u otro de la propiedad privada continúa siendo el Estado burgués. El pedazo de poder económico que pasa de manos particulares a manos estatales, no cambia, por lo tanto,

fundamentalmente de existencia; o escasamente. Las nacionalizaciones que un día realizaron desde el gobierno los laboristas británicos en nada han alterado las estructuras íntimas de la sociedad. «Nacionalizar» no es «socializar». Pensemos que, de vez en cuando, la «nacionalización» constituye un instrumento típico de las burguesías inquietas cuando han de remover obstáculos difíciles: Les sirve, a veces, para destruir la fuerza de los grandes terratenientes feudales a través de «reformas agrarias» más o menos serias; la aprovechan para librarse del imperialismo extranjero, como ocurre cuando expropián las clásicas compañías mineras, petrolíferas, industriales, etc., que detentan los recursos indígenas básicos; o bien utilizan para transferir al erario público las pérdidas de un gran negocio necesario. La grotesca propensión a calificar de «socialistas» determinados regímenes autoritarios de África o algún

pronunciamento militar sudamericano procede de un quidproquó inadmisibles. Ni Nasser, ni Bureguiba, ni Bumedien representan ninguna tentativa auténtica de socialismo: las suyas son aún maniobras de una burguesía postcolonial que no acaba de salir del paso... De otro lado, en Europa misma hemos podido ver cómo los movimientos políticos de tipo fascista han esgrimido antes y ahora consignas «socializantes»: nacional-socialismo se denominaba, sintomáticamente, el de Hitler. Habría sido ridículo tomarlo al pie de la letra. Y aun hoy oímos a más de una exitada alegación en favor de «nacionalizar la banca», y otros trucos similares que tampoco engañan a nadie. En realidad, la evolución, o la creciente complejidad que va adquiriendo el capitalismo en sus nuevas formas, provoca una profunda rectificación en los venerables principios de la economía liberal. Creer, por ejemplo, que el neoca-

pitalismo significa aún una «economía liberal» sería una temeridad. La función del Estado, su intervención en la vida económica, es cada día más importante, más extendida, más sutil. En apariencia se diría que la propiedad privada sufre de ello las consecuencias, y no negaremos que se le exigen «sacrificios». Pero esto nada tiene que ver con el socialismo. El concepto romano, o, si se quiere «napoleónico», de la propiedad privada, no pierde posiciones: las que parece perder no son sino reajustes y refuerzos... En este contexto general las fórmulas de afirmación socialista corren, permanentemente, el peligro de diluirse en el vacío. No es casual que los viejos partidos que se abanderaban con la fórmula hayan entrado en crisis al mismo tiempo que se desata la epidemia de socialistas «segmentarios». Todo resulta ambiguo, o turbio, por este lado. Pero, por lo menos cara a las interpretaciones y a lo nitido de las polémicas, mucho convendría ser más prudentes en el uso de la terminología «socialista».

El fin del mundo o el triunfo de la técnica

NO cabe duda de que el mundo va hacia su fin. Alguien dijo, no recordamos si fue Heriberto Spencer, que nada se crea y que nada se pierde, pero que todo se transforma. También según mucha gente, la que cree, el mundo fue creado de la nada. Eso, nosotros, no lo hemos podido comprobar todavía, pero lo que podemos constatar es que el mundo, por las trazas que lleva va hacia su destrucción total.

Eso que se llama civilización, progreso, ciencia, técnica, etc., es ciertamente lo que ha puesto esta curiosa humanidad en condiciones para el suicidio.

La civilización es la que hizo del hombre primitivo un ser capaz de tallar el sílex; más tarde ese progreso continuó con el invento del fuego, que le permitió fundir el acero, y así, de descubrimiento en descubrimiento ha llegado el hombre a esta terrible época del invento atómico.

Inútil sería mencionar los estragos de la era atómica, basta con sólo pensar en el caso de Hiroshima, donde, 26 años después de aquel inhumano bombardeo, mueren aún seres que sin bomba podían vivir. Donde ese progreso asombroso de la técnica produce todavía en las familias, monstruos sin cabeza

¿Qué finalidad lleva, pues, esta monstruosa civilización? ¿A qué extremos podrá llegar esta borrachera de la técnica? Esa técnica ha tenido la virtud de transformar la maza del hombre de las cavernas, en la bomba atómica del supercivilizado de los rascacielos. He ahí el triunfo de la técnica. La que volverá a la nada este estúpido mundo.

¿Pesimismo? No. Esta es la desgraciada realidad.

No podemos resistir al deseo de extraer unos párrafos de un artículo de Alfonso Vidal y Planas, reproducido, ya en 1948, de «Cultura Proletaria», por «L'Unique», de Orléans. Dice así:

«¡Viva el fin del mundo! ¡Yo soy el verdugo justiciero!... ¡Vamos, humanidad, sube al patíbulo!... Al patíbulo que tu misma has erigido... Ahí te espero impasible, los brazos cruzados para colgarte. Esa será la primera vez que te sentirás elevada, suspendida allá arriba por el cuello. Y esa será también la más grande fiesta de la justicia que jamás haya sido celebrada. Los ángeles puros que se aprietan en tropel en los miradores de las alturas celestes, para ser testigos del espectáculo de tu ejecución, me gritarán: ¡Bravo!, mira bien la cuerda con la que voy a apretarte el cuello. Eres tú

quien la has tejido con el cáñamo seco y dura de la civilización. Tu civilización maldita.»

¡A ver si sale un día no un loco, sino un químico, gran técnico, que pueda con su propia técnica destruirse junto con esta estúpida y criminal humanidad, no para mandarla al otro mundo, sino para que desaparezca de verdad en la nada!

¿Sería ese un verdadero sabio?

Juan

EL TURISMO — A LA
INVERSA — ESPANOL

CIUDAD REAL. — La emigración laboral manchega, cada día más nutrida, actualmente prefiere Suiza. Francia y Alemania interesan menos. El «turismo» manchego modesto ha sido cebollero en los campos de Aragón, mientras otros de estos turistas de tercera se dirigen a Madrid, Bilbao o Barcelona para quedar allí definitivamente. Y así la tierra alcarreña se va poblando de lagartos.

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 29 de agosto: Jira Regional en la «Fontaine Mary-Rose», Grans (Bouches-du-Rhone).

Jira Inter - regional

Para el 18 de julio en «Les Tavernes» (Gard), Route n° 110, a 10 km de Alès y 20 de Nîmes.

A las orillas del río Gardon, organizada como en años anteriores, por las CC. de R. del Hérault-Gard-Lozère y Provence.

Todos los compañeros de los departamentos limítrofes y asimismo todos los simpatizantes y amigos españoles en general, que deseen pasar un día de confraternidad libertaria están invitados cordialmente a la Jira. Agua de Cévennes para bañarse, pescar y hacer la paella; árboles con buena sombra, lugares históricos a visitar, «Prés France» con sus cañas bambúes gigantes, el «Musée du Désert», historia des «camisards» y otras cosas.

Juegos infantiles, radio crochet, etc.

Retener esta fecha, jóvenes y menos jóvenes. Con vuestra presencia daréis valor al espíritu de libertad con que imprimió aquel 19 de julio de 1936 el pueblo trabajador español, donde la Confederación Nacional del Trabajo dejó marcada una de las mejores páginas de la historia del pueblo obrero, por lo que continúa en la brecha hasta conseguir plena emancipación del pueblo español.

(Por confusión se dio la fecha falsa del 25 de julio, y en el número 664, — compuesto de antemano — se repite el error. La fecha válida es, pues, la del 18 de julio).

Jira en el MACIZO CENTRAL

Por la presente, invitamos a todas las FF. LL., compañeros y simpatizantes de este Núcleo, a la jira anual en conmemoración del 19 de julio, que se celebrará en el estanque de Chancelade, el domingo 25 de julio de 1971.

DESPEDIDA A LECOIN

El martes 29 de junio tuvo efecto la incineración del compañero Louis Lecoin, de cuyo fallecimiento oportunamente dimos cuenta. En el recinto del Crematorio acudieron unas ochocientas personas comprendiendo una mayoría de compañeros de diversas nacionalidades y tendencias, y asimismo buen número de literatos, periodistas, artistas y abogados. LE COMBAT SYNDICALISTE estuvo representado, así como la CNT gala, la española y la Regional CNT catalana.

Lamentamos una vez más la desaparición de tan valioso elemento de la anarquía.

COMUNICADOS

SUSCRIPCION PRO-ESPANA

Mes de Abril

F. L. Garges les Goneses, 97,50; F. L. Houilles-Argenteuil, 212,50; Drancy: Valdenebro junior, 25,00; Antonio Valle, 10,00; F. L. de Dreux: Landeira, 30,00, Hernández, 10,00; Menéndez, 2,50; Carrasco, 10,00; Combs-la-Ville, compromisarios, 75,00. Paris: Antonio Utgé, 20,65; Ignacio Azaña, 10,00; Jesús Labastida, 5,00; F. L. de St-Denis, 15,00; F. L. de Aufferville, 50,00.

Mes de Mayo

F. L. de Combs-la-Ville, compromisarios, 46,00; Ivry, Grupo Químicos, 30,00; Gregorio Ibáñez, 20,00; F. L. de Dreux: Landeira, 30,00; Hernández, 10,00; Carrasco, 10,00; Menéndez, 5,00.

Mes de Junio

F. L. de Paris: Paco Francisco, 5,00; José Agulló, 10,00; José Ramos, 10,00; Gómez Martínez, 10,00; Joaquin Satué, 20,00; Francisco Vega, 20,00; Vicente Gutiérrez, 30,00; St-Denis: Ulloa, 4,00; F. L. Combs-la-Ville, compromisarios, 70,00; F. L. de Versalles, 20,00.

Total del trimestre: 932,15 F.

C. de R. Zona Norte

ADMINISTRATIVAS

Como sea que tenemos bandas avanzadas para el periodo de vacaciones, los compañeros y suscriptores que cambien de dirección no tengan en cuenta si reciben en la vieja residencia. El envío corriente se hará en la nueva dirección que den.

Miguel Foz, Montpellier (34). Rda. la tuya. Tu giro fue recibido el 12-2-71. Tanto tú como Martí, tenéis pagada la prensa hasta 30.6-71.

Guillermo Martínez, Montluçon-93: Rda. la tuya. Así tu giro para «Umbral» extra. Referente al semanario seguiremos enviando.

Eustaquio Salvador, Implay, Nièvre: Rdo. tu giro 2-7-71, 85 F. Pagas hasta el 31-3-72, ya que el año 70 lo pagastes con tu giro del 23-11-70.

España Antonio, Marséille-3. Rdo. giro y estadillo pagando «C. S.» nos 654 al 660.

Cruzado Francisco, Laneston-56: Rda. la tuya y giro 12-8-70 de 38 frs. Pago «C. S.» 30-6-71. De acuerdo.

F. LOCAL DE PARIS 33, rue des Vignoles

Continuación de la asamblea con el orden del día del Pleno

EL DIA 25 DE JULIO EN TOULOUSE

GRAN CONCENTRACION CONFEDERAL

con motivo del XXXV aniversario de la Revolución de Julio de 1936.

Por la mañana: MITIN conmemorativo en el que tomarán parte destacados oradores del movimiento anarcosindicalista.

Por la tarde: FESTIVAL DE VARIEDADES a cargo de un numeroso elenco de artistas de fama.

Ambos actos tendrán lugar en el Palais des Sports, Place Dupuy.

Esperamos que compañeros, simpatizantes y amigos residentes en Toulouse, pueblos y departamentos limítrofes acudirán sin falta a esta demostración anual de fuerza que acostumbra a realizar la Confederación Nacional del Trabajo.

intercontinental. No debe faltar ningún afiliado. Días 11 y 14 de julio a las 9 de la mañana.

CURSO DE GUITARRA Y BANDURRIA

En el Centro confederal de Paris, 33, rue des Vignoles. Comprenderá también enseñanza primaria de solfeo. A cargo de un profesor acreditado. Con las adhesiones pertinentes, podría el curso empezar en octubre.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Berthe et Jacques, Paris, 15 frs; Torralba, Fresnes, 5; Venta turrones, 5,50; Compañera Pozo, Paris, 20; Pérez, Sausset, 8,15; Pascual, Paris, turrones, 10; Francisco Lozano, Lastrene-33, 10; Ramio José, St-Florentin (Yonne), 10; Santolaria, Beugy, (Cher), 10; Pascual Usón, St-Sébastien-49, 10; Antonio López, Roanne, 10; Jaime Dufour, Osseja (P.O.) 5; Familia Faro, Paris, 20.

Total: 138,60 frs.

F. L. DE PERPIGNAN

En vistas de la concentración anual de Toulouse para la conmemoración del 19 de Julio, hacemos partícipes a los compañeros que deseen concurrir a la misma que ésta se efectuará el 25 de Julio. Para ello se organizarán los autocares correspondientes, deseando de todos nos lo comuniquen.

REGIONAL CATALANA CNT

Pleno general de delegados el 14 de agosto en Marsella, 12, rue du Pavillon, a las 9 noche. Invitados Agrupaciones y compañeros.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabian Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo al-

DISCO
«CHANSONS ANARCHISTES»
par les «4 Barbus». 28,00 F.
Pedirlo aquí.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior...	34 188 13
Servicio fotográfico	102 40
F. L. St-Denis, jornada 1° de Mayo	311 00
Beneficio bebidas	175 00
Compañero Pozo	10 00
Roanne, Antonio López	10 00
Hyères, Manuel Colomina	100 00
Roanne, Morales Guzmán	55 00
González Olivier	100 00
Garges-la-Gonesse	35 00

Suma y sigue .. 35 086 53

COMARCAL ALTO LLOBREGAT Y CARDONER (MANRESA)

Con el presente comunicado convocamos a todos los militantes y simpatizantes de la CNT en esta Comarcal a quienes sea posible acudir a Toulouse el 25 de julio 1971, a una reunión para tratar de la reorganización de nuestra Comarcal de origen. A las 9,30 de la mañana los compañeros Pedro Cano, de Manresa y Guillermo Codina, Manresa. Y Francisco Sánchez, de Sallent, estarán delante de la puerta del Palais des Sports, place Dupuy, para indicar el lugar de la reunión.

Todos los militantes o simpatizantes de nuestra Comarcal que no puedan acudir a dicha convocatoria, pueden relacionarse por correspondencia con los compañeros Pedro Flores, de Manresa, rue de l'Eglise 69, Millery. Vernalson o Guillermo Codina, Le Fort 09 Foix.

ESPAÑA VISTA POR DENTRO

ESTE mundo es un fandango, y el que no baila es un tonto. En fin, en síntesis, cada uno cuenta como le va la feria.

Para don Ignacio Coca, con su «Banco Coca», la vida se desliza maravillosamente suave y alegre. Su Banco prospera que da gusto; tanto, que se ve obligado a aumentar el capital y las sucursales. Además, por arte malabarístico, un diagnóstico estadístico, «da renta per cápita» se sitúa alrededor de los 818 dólares y un equivalente de 57,250 pesetas por habitante y año. Esto, si no es un diagnóstico enrevesado, de seguro que es una parábola, ya que Juan Homobono, que pertenece a la familia de los descamisados, está sin blanca, y se ve obligado para subsistir, a comer raíces, lagartijas y flores silvestres. Y de confort no hablemos: es ancho y largo, tiene por techo el Hotel de la Luna. Y no prospera como el Banco Coca. Toda su prosperidad la lleva bajo del sobaco en un manojo, a pesar de que suda y trabaja como un ladrón, tampoco es acreedor a recibir el latón honorífico al mérito del trabajo, ya que el ministro del monóculo sólo condecora a los zánaganos.

España no prospera solamente por las industrias que cierran, la agricultura fracasada y el comercio que fenece. España, hemos dicho muchas veces, que es una colonia extranjera. La sangre que circula por sus venas no es propia ni legítima, sino ajena a nuestro plasma sanguíneo, lo que produce un choque discordante, foráneo, que a corto plazo, se tragará a España entera, como si ésta fuese un pequeño huevo de Picazas. Pero como el agua turbia alegra al pescador furtivo, el banquero Coca se alegrará mucho, porque siempre habrá algún incauto pez que se enrede en su red, en perjuicio de Juan Homobono, falto de comida, la camisa rota y los cojones al aire. Y así no marcha bien España, don Ignacio. Que unos se harten y que otros tengan hambre, son malos síntomas, tiempos tempestuosos que barruntan fuertes borrascas en las capas bajas de la sociedad, compuesta de miseros y esclavos, prestos a levantarse airados contra tanta injusticia social, emanada de los verdugos de arriba, que después de una red tejen otra en forma de ley, para cazar incautos, como la recién parida sietemesina, «la simpática y bonita ley de orden público», exclusiva para ejercer la caza de obreros en rebelión, y prima hermana de la «ley de peligrosidad

social», ya que las dos leyes persiguen el mismo camino.

Don Antonio Carro Martínez dice: «La libertad no se mantiene a base de fuerza y dureza, sino por la ley». El señor Carro, aunque éste vaya sin mulo..., está en un formidable error, ya que la ley niega la libertad del individuo. En lugar de dejarle en libertad de movimientos, le ata y ahoga: lo anula. La ley caza y mata al conejo indefenso; el fuerte se la pone por montera. La ley, toda ley, no castiga más que los gruñidos del pobre Homobono que no tiene ni donde caerse muerto. Hablar de lo que es o no es ley, me parece sermón perdido. Es como echar canas al aire, o mocarse en la manga de la camisa. En síntesis: una tremenda aberración. ¿Qué podemos decir de una ley que en lugar de liberar, amarra; que en lugar de progresar, retrocede; que en lugar de buscar la luz, se hunde en las tinieblas, no tiene nada de democrata.

El sapo, aunque tenga gran parecido con la rana, nunca será ésta. Así le pasa a la ley frente a la justicia y al orden, cuando el orden dimana de ésta. Pero tropezamos con el triste caso, de que hay tantos órdenes como individuos, y cada uno cree que el «suyo» es el verdadero, cosa palmariamente reñida.

El orden del de arriba, no será nunca el mismo orden del de abajo, punto bifurcante de apreciaciones y conceptos, en donde se demuestra de que el orden impuesto por la ley, no es orden, cosa que salta a la vista.

Ante la «Ley de Orden Público», ni el estudiante puede mejorar sus estudios, ni el obrero pedir una migaja de pan, producto de su trabajo, ya que los artículos 19, 21, 22, 24 y 46 de dicha ley, le aprisionan y reducen a cero. Ley hecha exclusivamente para reprimir a obreros y estudiantes, y a todo aquél que piense un poquito en liberal.

Todo el conjunto de leyes españolas que existen, están hechas por los «alfareros» del privilegio; en perjuicio de Juan Homobono, para que éste no estorbe la digestión placentera de los de arriba, y por eso anteponen la holganza, al trabajo la riqueza, a la miseria; el hartazgo, al hambre y el tirano, al esclavo. Dicha ley, no tiene nada de ecuánime ni de justa; y concebida por obra y gracia de la estulticia franquista, para protección y provecho de los buitres Cocos, y defendida por los fantoches y filibusteros Emilios Romeros, con un triste y sucio pedazo de papel llamado: «Pueblo», para escarnio y desdoro de la Justicia.

SIMPLICIO

ANTENA

O COLECTIVIZAR O BOSTEZAR

LERIDA. — En la Seo d'Urgell una importante industria de leches y derivados está a punto de cerrar puertas dejando a 150 obreros y empleados sin trabajo. Además los suministradores de 50.000 litros de leche diarios arriesgan quedar con los bidones llenos y almacenados. Para intentar una solución al inminente conflicto todo el personal afectado se ha reunido, sugiriéndose la idea de una agrupación colectiva, es decir, sin dueños o siéndolo el conjunto. Es camino. Camino trazado por la Colectivización de la Industria Lechera CNT que tan buenos resultados ofreció durante la revolución y la guerra de 1936-39.

LA PROTESTA

MADRID. — El 22 de junio un fuerte grupo de jóvenes y no tanto se manifestó ruidosamente en la Ciudad Lineal, ostentando pancartas antifranquistas y banderas republicanas. El motivo de la manifestación era protestar contra el endurecimiento de la ley de orden público. Cuando llegó la fuerza represiva los manifestantes ya se habían retirado.

AL FIN PERDIO EL ALCAZAR

TOLEDO. — Ha fallecido José Conde Alonso, a consecuencia de las heridas que sufrió en un accidente de automóvil ocurrido el día 3 de junio y en el que también murió su esposa, Luisa Olazagasti Irigoyen.

Conde Alonso fue defensor del Alcázar, en cuya acción resultó herido. Diputado provincial, alcalde de la capital, procurador en Cortes, consejero nacional del Movimiento e inspector médico de accidentes del trabajo del Instituto Nacional de Previsión, había nacido en Toledo, el 23 de enero de 1913.

LA RELIGION COMUNISTA Y LA OTRA

VIENA. — Alrededor de 4.700 iglesias y «varios miles» de edificios eclesiásticos han sido devueltos por el Estado polaco a la Iglesia católica.

Esta devolución, que ya había sido aprobada en una sesión del Parlamento polaco, que ha votado el correspondiente proyecto de ley presentado por el Gobierno.

Se trata de los bienes eclesiásticos situados en los territorios ex alemanes del occidente de Polonia, donde el Vaticano no ha reconocido todavía las aspiraciones polacas de que se creara una jerarquía propia.

ANTICLERICALISMO DE RECHAZO

SEVILLA. — Una asamblea de obispos y sacerdotes analizó en esta ciudad la «Situación de nuestro pueblo ante el sacerdocio»:

«La ponencia, que analizó la situación religiosa de las tres clases sociales típicas (alta, media y baja), añadió que la aparición de una tendencia sacerdotal más comprometida con la problemática general del pueblo ha originado en la clase alta una reacción de neoanticlericalismo.

«Las clases medias, caracterizadas por su adhesión a la sociedad de consumo, siguen las prácticas religiosas, pero su fe no es muy comprometida y carecen en general de sentido comunitario, ven al sacerdote, generalmente, como elemento de adorno o como personaje más o menos útil social y financieramente.

«Finalmente, la ponencia agrega que la clase obrera, con o sin conciencia de tal clase, tiende a ver en el sacerdote un ser privilegiado por su carrera y por el contexto social superior que lo ampara, un hombre de casta unido por lo común a los ricos y poderosos. En los obreros con mayor conciencia de clase, el sacerdote aparece además como hombre anclado en el pasado; de postura conformista y evadido de los problemas concretos de su entorno social, por lo que se coloca ante él en postura de indiferencia o de rechazo.»

PERIODISTA PROCESADO

MADRID. — El periodista Julio Camarero, aficionado a los temas ruidosos, ha caído en las mallas del fuero militar por haber publicado un artículo diciendo que un fugitivo español de la guerra por un crimen que no cometió. El consejo de guerra lo ha condenado a medio año de cárcel.

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)
Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.
Precio: 5 francos.

PELLOUTIER

LES BOURSES DU TRAVAIL

(Suite)

Cependant, l'union corporative étroitement mutuelliste était dépassée. Déjà en 1876 la rupture entre les syndicats barberettistes (associations qui recherchaient la conciliation entre le Capital et le Travail) et les syndicats socialistes, était définitive. Les comités d'arbitrage pour le règlement des conflits sociaux n'avaient rien donné en faveur du salariat. Pelloutier l'exprime clairement : « Il n'était pas douteux que tôt ou tard les exploités, après avoir cherché de bonne foi la conciliation entre eux et le Capital, ne comprissent que cette conciliation est impossible et que l'un des deux facteurs de l'économie politique officielle doit disparaître. » La politique de la conciliation avait fait du faux mutuellisme de Barberet une organisation d'études anodines et d'autocharité ouvrière. Bientôt les travailleurs, devant le refus des patrons de discuter les conditions de travail, reprirent l'arme de la grève que beaucoup d'entre eux avaient condamnée au lendemain de la Commune, dans un souci d'apaisement et de prospérité générale.

Peu à peu, les syndicats, malgré bien des traverses, prenaient conscience de leur personnalité et de leur action autonome : arbitrage, action politique des partis ouvriers, telles étaient les étapes de leurs désillusions. Ils réalisaient qu'ils étaient des associations économiques, que leurs actes, en conséquence, devaient être aussi économiques. Pelloutier pouvait écrire : « Ainsi, dès la renaissance du mouvement ouvrier en France, deux conceptions se partagèrent les esprits, touchant le mode d'organisation et de lutte de la collectivité socialiste. L'une, professée par des hommes ignorants et routiniers (en dépit de leurs connaissances économiques), s'inspirait uniquement des faits visibles et, croyant que l'Etat, simple instrument de l'organisation sociale, en avait été l'artisan, le considérait comme indispensable au développement des sociétés et, par suite, tendait à augmenter ses attributions en y ajoutant celles de producteur et de répartiteur de la richesse publique.

» L'autre émane d'hommes chez qui l'intuition suppléait au défaut de science économique, considérait (avec Proudhon) que les fonctions sociales peuvent et doivent se limiter à la satisfaction des besoins humains de tout ordre et, constatant que l'Etat n'a pour raison d'être que la sauvegarde d'intérêts superflus ou nuisibles, concluait à son remplacement par la libre association des producteurs. La première de ces conceptions recommandait la conquête systématique; mais légale, de chaque fonction élective, la substitution du personnel politique socialiste au personnel politique capitaliste devant entraîner la transformation du système économique; la seconde parlait de mutuellisme, de coopération, de crédit, d'association et professait que le prolétariat possède en lui-même l'instrument de son émancipation. »

Analyse du mouvement ouvrier du dernier tiers du XIX^e siècle, premières conclusions, et voici Pelloutier au grand tournant de sa pensée.

La société socialiste sera Libertaire comme l'entendaient Proudhon, Kropotkine et Bakounine. Mais ce qui pouvait encore paraître flou chez ces philosophes sociaux se précise chez Pelloutier : les associations libres de producteurs (elles existent déjà), ce sont les syndicats; le principe fédératif, il sera réalisé dans la vaste fédération des organisations ouvrières : syndicats, bourses du travail, coopératives de production et de consommation. Il suffit d'insuffler à tous ces éléments l'esprit socialiste et libertaire pour « établir patiemment et silencieusement une série d'institutions économiques socialistes ayant pour conséquence d'éliminer mécaniquement les institutions capitalistes correspondantes ».

Dès lors, le combat social était placé sur le terrain économique, la lutte de classes perdait le caractère théorique du marxisme pour revêtir la forme d'une division réelle « créée par les souffrances morales et matérielles de chaque jour, particulièrement propre, par conséquent, à rendre de plus en plus aigu le conflit social. »

La mission du salariat devient claire et précise : « la classe ouvrière poursuit un double but : se protéger, d'abord, contre l'ex-

ploitation immédiate, diminuer la somme de labeur et relever les salaires « de famine » à quoi la réduit un système économique dans lequel la dépréciation progressive et constante des produits n'empêche pas le Capital de poursuivre toujours son augmentation; en second lieu, bâtir un Etat social où soit par la détermination d'une « valeur » scientifique et équitable des choses, (théorie collectiviste), soit par la suppression de toute valeur (théorie communiste), la totalité des hommes serait tenue de produire, où par la suite, l'effort collectif proportionnerait le labeur à la vigueur, assurerait l'existence à tous et rendrait inutile les rouages administratifs et politiques institués pour imposer le respect des privilèges. » (Pelloutier : « Les Syndicats Ouvriers en France », passage repris dans l'« Histoire des Bourses du Travail ».

Pour atteindre le but dualiste, une double organisation de la classe ouvrière s'imposait. En effet, l'association primaire, celle qui unit nationalement ou régionalement des salariés d'un même métier, ou de métiers connexes, ne peut opposer à l'exploitation que de faibles digues.

Pelloutier, répondant à Bernstein qui soutenait que le syndicat « peut et doit battre en brèche le profit industriel au profit du salaire », fait observer que cette action ne peut dans une certaine mesure, s'exercer que dans les limites de la loi des salaires, c'est-à-dire, jusque bien avant le point « où le profit industriel ne suffirait plus pour déterminer le Capitaliste à continuer son exploitation, et à plus forte raison, bien avant que le profit ne descendit à la hauteur d'un salaire. »

Même observation en ce qui concerne l'opinion de Bernstein, selon laquelle le syndicat peut « influencer sur le marché la situation de la force-travail ». Ne l'oublions pas, le marché s'encombre de bras, d'outils et de produits en quantité supérieure aux besoins. Devant cette situation, le syndicat *seul* est impuissant.

Mais alors, les ouvriers « s'organisent aussi pour réfléchir sur les éléments du problème économique, se fortifier en savoir et en énergie, se rendre, en un mot, capables de l'affranchissement auquel ils ont droit. »

Ils s'organisent aussi pour se concerter sur un terrain plus large, pour unir leurs efforts, les rendre cohérents et non particularistes, comme cela se passe quand ils sont purement corporatifs. Alors, en face de l'union de métiers, s'est constitué l'union de syndicats divers à base locale ou régionale; alors sont apparues les Bourses du Travail.

Pour achever le processus, et tout en maintenant le principe fédératif Pelloutier estimait qu'un minimum de discipline conduirait à une organisation de combat, plus charpentée que naguère, faisant face dans tous les sens. Ainsi serait créée la Fédération des Bourses du Travail, puis, après l'union de celle-ci, à la Fédération nationale des syndicats, à la Confédération générale du travail (congrès constitutif de Limoges en 1895).

Désormais, trois palliatifs à l'exploitation étaient assurés d'une certaine efficacité : a) le recours au pouvoir central, par pression locale sur les députés, (Pelloutier, homme pratique, ne s'élève pas expressément contre ce moyen d'action); b) la grève; c) la violence « qui seule peut mettre un frein à la violence ». Ce n'est pas tout; et la chose était possible, grâce aux bourses, le syndicat ne cesserait « de perfectionner le merveilleux réseau d'institutions à base mutuelliste, qui en attendant une problématique protection gouvernementale, leur permettrait de se protéger eux-mêmes, dans une certaine mesure, contre l'exploitation capitaliste. Ces institutions de défense prenaient aussi un autre caractère : elles étaient les organismes préfiguratifs de la société future, socialiste.

Tout était donc en place pour faire front à une exploitation capitaliste, d'autant plus forte que la dégénérescence de la bourgeoisie allait en s'accroissant. Pelloutier, dans l'« Art et la révolte », nous dépeint cette bourgeoisie semblable à ces « fruits malsains qui, mûris trop vite, se gâtent plus vite encore ». En cela, semble-t-il, ainsi que par ses allusions à la violence, il annonce Georges Sorel, qui l'encouragera dans sa mission.

(A suivre)

Appel à la classe

« L'erreur la plus tragique au monde fut la séparation de la politique et de l'éthique. » — SHELLEY.

Dans mon « Appel aux travailleurs » j'exprimais l'opinion que si les travailleurs veulent se libérer de l'oppression, il était nécessaire qu'ils cessent eux-mêmes de vivre comme ils vivent maintenant en luttant avec leurs voisins pour leur bien-être personnel et que, conformément à l'Évangile, ils devraient « agir envers les autres comme ils voudraient que les autres agissent envers eux-mêmes ».

La méthode que je suggérais déclenchait comme je m'y attendais une seule et même condamnation des gens d'opinions les plus extrêmes.

« C'est utopique, irréaliste. Reporter la libération d'hommes qui souffrent de l'oppression et de la violence jusqu'à ce qu'ils soient tous devenus vertueux signifierait — tout en reconnaissant l'existence du mal — de se condamner à l'inaction. »

Aussi, j'aimerais expliquer en quelques mots pourquoi je pense que cette idée n'est pas si irréalisable qu'elle paraît et, au contraire, mérite plus d'attention que toutes les autres méthodes proposées par les savants pour l'amélioration de l'ordre social. J'aimerais dire ces mots à ceux qui sincèrement — non pas en paroles, mais en actes — désirent servir leur prochain. C'est à de telles personnes que je m'adresse maintenant.

I

L'idéal de la vie sociale qui oriente l'activité humaine se transforme et, par suite, l'ordre de la vie humaine change également. Il fut un temps où l'idéal de la vie sociale était la liberté complète de l'animal grâce à quoi une partie de l'humanité, dans la mesure de son possible, dévorait l'autre au sens propre et au sens figuré. Puis vint un temps où l'idéal social fut la puissance d'un homme et les hommes défièrent leurs chefs auxquels ils se soumettaient non seulement volontiers mais avec enthousiasme — Égypte, Rome : « morituri te salutant ». Ensuite les gens prirent comme idéal une organisation de la vie dans laquelle le pouvoir était accepté non pas en tant que tel, mais pour la bonne organisation de la vie des hommes. La monarchie universelle

puis l'église universelle réunissant divers États sous sa coupe, furent des tentatives pour réaliser un tel idéal. Enfin vint l'idée de la représentation, puis celle d'une République avec ou sans suffrage universel. Actuellement, on considère que cet idéal peut être atteint par une organisation économique dans laquelle tous les instruments du Travail cessent d'être une propriété privée pour devenir la propriété de la nation toute entière.

Aussi différents que puissent être ces idéaux, leur application pratique postulait toujours le Pouvoir — c'est-à-dire une force coercitive obligeant les hommes à obéir aux lois établies. Le même postulat est encore implicite au jourd'hui.

On admet que le bien-être général sera réalisé par certaines personnes (les plus vertueuses d'après l'enseignement chinois, par l'oint ou l'élu du peuple d'après l'enseignement européen) lesquelles, investies de la puissance, établiront et maintiendront une organisation assurant à tous les citoyens la plus grande sécurité possible contre les empiètements mutuels sur le travail, la liberté et la vie de chacun. Outre ceux qui reconnaissent l'organisation étatique existante comme condition nécessaire de la vie humaine, certains révolutionnaires et socialistes, tout en considérant l'organisation étatique existante susceptible d'amélioration, acceptent néanmoins la toute puissance de l'État. C'est-à-dire, le droit et la possibilité de certains d'obliger les autres à obéir aux lois établies comme condition nécessaire de l'ordre social.

Cette situation est très ancienne et dure encore. Mais ceux qu'on obligea par la force à se soumettre à certains règlements ne considéraient pas toujours ces règlements comme les meilleurs. Par conséquent, ils se révoltaient souvent contre les personnes au pouvoir, les déposaient et, à la place de l'ancien établissaient un ordre nouveau qui devait, d'après eux, assurer un meilleur bien-être au peuple. Toutefois, comme ceux qui disposent du pouvoir sont toujours corrompus par ce pouvoir et, par suite, qu'ils utilisent cette puissance moins pour le bien-être général que pour leurs propres intérêts personnels, la nouvelle coupe au pouvoir a toujours été semblable à l'ancienne sinon, souvent un peu plus injuste.

Il en est toujours ainsi lorsque les révoltés renversent l'autorité existante. Par ailleurs, lorsque la victoire reste aux mains du pouvoir établi, ce dernier triomphe et augmente encore ses moyens de défense et outrage toujours plus la liberté des citoyens.

Il en a toujours été ainsi tant par le passé que dans le présent. Il est particulièrement instructif de considérer ces transformations dans l'Europe du XIX^e siècle. Dans la première moitié de ce siècle, les révolutions réussirent pour la plupart; mais les autorités qui remplacèrent les anciennes, Napoléon I, Charles X, Napoléon III, n'augmentaient pas la liberté des citoyens. Dans la deuxième moitié, après 1848, toutes les tentatives de révolution furent réprimées par les gouvernements. Instruits par les révolutions précédentes et les nouvelles tentatives, les gouvernements se retranchèrent derrière des défenses toujours plus développées, grâce à de nouvelles inventions techniques qui dormaient aux hommes des moyens inconnus jusqu'alors pour dompter la nature ou se combattre les uns les autres. Les gouvernements ont donc accru leur autorité et, vers la fin du siècle dernier, l'avait développé à un tel degré qu'il est devenu impossible de lutter contre. Les gouvernements se sont non seulement emparés d'énormes richesses ravies au peuple, ils ont non seulement recruté des troupes avec soin, mais encore pris en main tous les moyens psychologiques pour influencer les masses : la presse, la religion et par dessus tout l'éducation. Ces moyens ont été si bien organisés et sont devenus si puissants qu'il n'y a pas eu une révolution réussie en Europe depuis 1848.

II

Ce phénomène assez nouveau est très caractéristique de notre époque. Aussi puissants que furent les Néron, Gengis Khan, ou Charles le Grand, ils ne pouvaient pas supprimer les soulèvements aux frontières de leurs domaines et ils pouvaient encore moins diriger l'activité spirituelle, l'éducation et les tendances scientifiques, morales ou religieuses de leurs sujets; tandis que maintenant tous ces moyens sont aux mains des gouvernements.

Ce n'est pas seulement le « macadam » parisien ayant remplacé les pavés précédents qui rend

impossible l'édification de barricades pendant les révolutions de Paris, mais le même type de « macadam » établi dans toutes les branches du gouvernement de l'État pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. La police secrète, le système d'espionnage, la concussion de la presse, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, la photographie, les prisons, les fortifications, d'énormes richesses, l'éducation des jeunes générations et, par-dessus tout, l'armée est aux mains du gouvernement.

Tout est organisé de telle sorte que le plus incapable et le moins intelligent des gouvernements peu, par simple instinct de conservation empêcher les préparatifs d'un soulèvement et peut toujours, sans effort, réprimer les faibles tentatives de révolte ouverte qui sont entreprises de temps en temps par des révolutionnaires attardés dont les échecs ne font que renforcer la puissance des gouvernements.

Aujourd'hui, le seul moyen permettant de renverser un gouvernement est que l'armée, composée de gens du peuple, cesse de le soutenir après avoir reconnu l'injustice, la cruauté et le préjudice du gouvernement envers eux-mêmes. D'ailleurs, sachant que leur toute puissance réside dans l'armée, les gouvernements ont organisé sa mobilisation et sa discipline de telle sorte qu'aucune propagande dans le peuple ne peut détacher l'armée du gouvernement. Quelles que soient ses convictions politiques, aucun homme en service dans l'armée qui a été soumis à ce dressage hypnotique appelé discipline, ne peut éviter d'obéir aux ordres lorsqu'il est dans les rangs, pas plus qu'un œil ne peut éviter de ciller devant un coup. Les jeunes de vingt ans qui sont enrôlés et éduqués dans un esprit corrompueur ecclésiastique ou matérialiste et de plus « patriotique », ne peuvent pas refuser de servir de même que les enfants qui sont envoyés à l'école ne peuvent refuser d'obéir. Pendant une année de service, quelles que soient leurs convictions — grâce à une discipline habile, élaborée pendant des siècles — des jeunes sont transformés inévitablement en des outils soumis aux mains du pouvoir. Les quelques cas rares — un sur dix mille — de refus du service militaire sont le fait de soi-disant « sectaires » qui agissent ainsi par convictions

Ouvrière

religieuses non reconnues par les gouvernements. Par suite, dans le monde européen d'aujourd'hui, aucun soulèvement d'importance ne peut être organisé pourvu que les gouvernements désirent se maintenir au pouvoir. Ils ne peuvent évidemment pas ne pas le vouloir parce que l'abolition du pouvoir impliquerait leur chute. Donc, si quelque chose de ce type devait être organisé, il serait inmanquablement réprimé et n'aurait d'autres conséquences que la mort de nombreuses personnes irréfléchies et l'augmentation du pouvoir gouvernemental. Ceci peut ne pas avoir été remarqué par les révolutionnaires et les socialistes qui, suivant des traditions dépassées, sont emportés par la lutte qui est devenue pour certains une profession. Mais ceux qui considèrent librement les événements historiques ne peuvent pas manquer de le reconnaître.

Ce phénomène est assez nouveau et, par conséquent, l'activité de ceux qui désirent modifier l'ordre établi devrait s'adapter à ce nouveau rapport de forces dans l'Europe d'aujourd'hui.

III

La lutte qui s'est déroulée aux cours des âges entre l'Etat et le peuple parvenait au début à substituer les puissances l'une après l'autre à la tête de l'Etat. A partir du milieu du siècle dernier dans notre monde européen, la puissance des gouvernements établis devint telle, grâce aux développements techniques de notre temps, que la lutte fut trop inégale. Au fur et à mesure que le pouvoir devenait plus puissant, il révélait toujours plus ses contradictions internes que sont l'idée d'un pouvoir bénéfique et la violence à la base de toute puissance. Il devint évident que le pouvoir qui doit être aux mains des meilleurs pour être bénéfique, était toujours aux mains des pires individus. En effet, de par la nature même du pouvoir, qui consiste essentiellement dans l'utilisation de la violence envers son prochain, les meilleurs hommes ne pouvaient pas désirer le pouvoir, et par suite, ne l'obtenaient ou ne le conservaient jamais.

Cette contradiction est tellement évidente qu'elle semblerait bien connue de chacun. Cependant, la pompe entourant le pou-

voir, la peur qu'il inspire et l'inertie de la tradition sont telles que des siècles et même des millénaires passèrent avant que les hommes comprissent leur erreur. Ce n'est que ces derniers temps que les hommes ont commencé à comprendre — malgré la solennité dont s'entoure le pouvoir — que son essence consiste à menacer les gens de la perte de leur propriété, de leur vie et à réaliser ces menaces. Aussi, ceux qui, comme les rois, les empereurs, les ministres, les juges et autres, consacrent leur vie à cette activité sans autre objet que le désir de conserver leurs positions avantageuses, non seulement ne sont pas les meilleurs, mais sont toujours les pires individus et comme tels ne peuvent pas contribuer par leur pouvoir au bien-être de l'humanité. Ils ont toujours représenté au contraire, et représentent encore, une des principales causes des malheurs de la société. Le pouvoir, qui suscitait auparavant l'enthousiasme et la dévotion du peuple non seulement n'inspire plus aujourd'hui que l'indifférence, mais souvent du mépris et de la haine dans la plus grande et la meilleure partie de l'humanité. Cette partie la plus éclairée de l'humanité qu'on maintenait tout ce spectacle pompeux dont s'entoure le pouvoir n'est rien de plus que la chemise rouge et le pantalon de velours du bourreau, qui se distingue des autres condamnés parce qu'il prend sur lui la tâche la plus infâme et la plus immorale, celle d'exécuter les gens.

Le pouvoir, conscient du développement de cette attitude dans le peuple, ne s'appuie plus de nos jours sur des fondements élevés du droit sacré, des élections populaires ou des vertus innées des gouvernants, mais s'appuie uniquement sur la coercition. S'appuyant ainsi uniquement sur la coercition, le pouvoir perd toujours plus la confiance du peuple et, en perdant cette confiance, il est de plus en plus obligé de recourir à la main-mise sur toutes les activités de la vie nationale inspirant ainsi toujours plus de mécontentement.

IV

Le pouvoir est devenu invincible et ne s'appuie plus sur les fondements nationaux élevés du droit sacré, des élections ou de la

représentation mais uniquement sur la violence. Au même moment le peuple abandonne sa croyance et son respect dans le pouvoir et ne s'y soumet plus que parce qu'il est impossible de faire autrement. C'est précisément depuis le milieu du siècle dernier, à partir du moment où le pouvoir devenait invincible et perdait simultanément son prestige, qu'apparut parmi le peuple l'idée que la liberté — non pas cette liberté absurde prêchée par les tenants de la coercition lorsqu'ils affirment qu'un homme est libre alors qu'il est obligé sous la menace d'exécuter les ordres d'autrui, mais la vraie liberté suivant laquelle chaque homme peut vivre et agir selon sa propre volonté — de payer ou de ne pas payer les impôts, de faire ou de ne pas faire le service militaire, d'être amis ou ennemis des nations voisines, qu'une telle liberté était incompatible avec le pouvoir de certains hommes sur les autres.

D'après cet enseignement le pouvoir n'est pas comme on le croyait précédemment quelque chose de divin et de majestueux ni une condition indispensable de la vie sociale, mais simplement la conséquence de la violence brutale de certains hommes sur les autres. Que le pouvoir soit entre les mains de Louis XVI, du Comité de Salut public, du Directoire, du Consulat, de Napoléon, de Louis XVIII, du Sultan, du Président, du premier Mandarin ou du premier ministre ou de qui que ce soit, il reste le pouvoir de certains hommes sur d'autres et il n'y aura pas de liberté, uniquement l'oppression d'une partie de l'humanité par une autre. Par conséquent le pouvoir doit être aboli.

Comment l'abolir et, lorsqu'il sera aboli, comment organiser les choses pour que sans l'existence du pouvoir les hommes ne reviennent pas à l'état sauvage de la violence brutale entre eux ?

Tous les anarchistes — comme on appelle les propagandistes de cet enseignement — répondent assez invariablement à la première question en reconnaissant que si le pouvoir doit être vraiment aboli, il le sera non pas par la force mais par la prise de conscience par les hommes de son inutilité et de sa malfaisance. A la seconde question concernant l'organisation de la société sans le pouvoir, les anarchistes répondent de diverses manières.

L'anglais Godwin, qui vivait à la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle et le français Proudhon, qui écrivit au

milieu du siècle dernier répondent à la première question en disant que la prise de conscience des hommes est suffisante pour l'abolition du pouvoir. Le *bien-être général* (Godwin) et la *justice* (Proudhon) sont violés par le pouvoir et si l'on répandait dans le peuple la conviction que le bien-être général et la justice ne peuvent être obtenus qu'en l'absence de pouvoir celui-ci disparaîtrait de lui-même.

En ce qui concerne la seconde question, comment assurer l'ordre dans une nouvelle société sans le pouvoir, Godwin et Proudhon répondent que le peuple, guidé par l'idée du *bien-être général* (selon Godwin) et de la *justice* (selon Proudhon), trouvera instinctivement les formes de vie les plus rationnelles et les plus justes.

D'autres anarchistes, tels que Bakounine et Kropotkine, qui reconnaissent également la prise de conscience par les masses et la malfaisance du pouvoir et de son incompatibilité avec le progrès humain, considèrent néanmoins qu'une révolution sera probable et même nécessaire pour son abolition, révolution qu'ils recommandent aux hommes de préparer. A la seconde question, ils répondent par l'affirmation suivante : aussitôt que l'organisation étatique et la propriété seront abolies, les hommes organiseront naturellement des conditions de vie plus avantageuses, plus rationnelles et plus libres.

A la question relative aux moyens d'abolir le pouvoir, l'allemand Stirner et l'américain Tucker répondent pratiquement de la même manière. Tous deux pensent que le pouvoir périrait de lui-même, simplement en lui désobéissant et surtout — comme le dit Tucker — en n'y participant pas, si les hommes comprenaient que l'intérêt personnel de chaque individu est un guide légitime et parfaitement suffisant pour ses actions et que le pouvoir ne fait qu'empêcher l'épanouissement de ce facteur primordial de la vie humaine. Leur réponse à la seconde question est celle-ci : les hommes, libérés de la superstition et de la nécessité du pouvoir, trouveraient d'eux-mêmes les formes de vie les plus adéquates et les plus avantageuses pour chacun en suivant simplement leur intérêt personnel.

Tous ces enseignements sont parfaitement corrects sur un point : si le pouvoir doit être aboli cela ne sera en aucune manière par la force puisque le pouvoir ayant écrasé le pouvoir restera le pouvoir. L'abolition du

(Suite page VIII.)

APPEL à la classe ouvrière

B.D.I.C

(Suite de la page VII)

pouvoir sera obtenue lorsque, dans leurs consciences, les hommes auront réalisé cette vérité que le pouvoir est inutile et malfaisant et que les hommes ne devraient ni y obéir ni y participer. Cette vérité est irréfutable : le pouvoir ne peut être aboli que par une prise de conscience des hommes.

En quoi consiste cette prise de conscience? Les anarchistes pensent qu'elle peut être réalisée en considérant le bien-être général, la justice, le progrès ou l'intérêt personnel des hommes. Mais ils font abstraction du fait que tous ces facteurs ne rencontrent pas l'adhésion générale, les définitions mêmes de ce qui constitue le bien-être général, la justice, le progrès ou l'intérêt personnel sont interprétés d'une infinité de manières différentes. Or il est impensable que des gens qui ne sont pas d'accord entre eux et qui interprètent différemment les bases sur lesquelles ils s'opposent au pouvoir, puissent détruire un pouvoir si solidement accroché et si habilement défendu. En outre, le fait que des considérations de bien-être général, de justice ou de progrès suffisent pour que les hommes — libres de coercition, mais n'ayant aucun motif pour sacrifier leur bien-être personnel — s'organisent dans la justice sans violer leur liberté mutuelle constitue une hypothèse encore moins fondée. La théorie égoïste et utilitaire de Max Stirner et Tucker affirmant que si chacun suivait son intérêt personnel des relations justes s'établiraient entre tous, est non seulement arbitraire mais en complète contradiction avec ce qui s'est passé et se passe en réalité.

Ainsi, quoiqu'il reconnaisse justement que les armes spirituelles sont les seuls moyens de détruire le pouvoir, l'enseignement anarchiste, tenant d'une conception de la vie matérialiste et athée, ne possède pas cette arme spirituelle. Il en est réduit à des conjectures et à des chimères donnant aux avocats de la coercition la possibilité d'en décrier les véritables fondements par l'inefficacité des moyens proposés pour appliquer cet enseignement.

Cette arme spirituelle est simplement celle, connue depuis très longtemps, qui a toujours détruit le pouvoir et donné à ceux qui l'utilisaient une liberté totale et inaliénable. Cette arme n'est que ceci : une compréhension sincère de la vie dans laquelle, en reliant sa vie à l'éternité, l'homme ne

considère son existence terrestre que comme une manifestation fragmentaire de sa vie totale, en reconnaissant que son plus grand bien-être réside dans l'accomplissement des lois éternelles, il considère l'exécution de ces lois plus contraignante envers lui-même que l'obéissance à toute loi humaine, quelle qu'elle soit.

Seule une telle conception religieuse unissant tous les hommes dans la même compréhension de la vie, incompatible à toute subordination ou participation au pouvoir, peut vraiment détruire le pouvoir.

Seule une telle conception de la vie donnera aux hommes la possibilité d'organiser des formes de vie justes et rationnelles sans succomber à la violence.

Il est assez étrange que ce n'est qu'après avoir été convaincu par la vie elle-même de l'invincibilité du pouvoir et, à notre époque, de l'impassibilité de le renverser par la force, que les hommes sont arrivés à comprendre cette vérité si grossièrement évidente que le pouvoir et tous les maux qui en découlent ne sont que les résultats de la mauvaise vie des hommes et que, par conséquent, l'abolition du pouvoir et de son cortège de maux exige des hommes une vie meilleure.

Les hommes commencent à comprendre cela. Il leur reste à comprendre qu'il n'y a qu'un moyen d'établir une vie meilleure entre eux : la profession et l'application d'un enseignement religieux naturel et compréhensible à la majorité de l'humanité.

Seul la profession et la réalisation d'un tel enseignement religieux aux hommes d'atteindre l'idéal qui s'est éveillé dans leur conscience et vers lequel ils tendent.

Toutes autres tentatives d'abolition du pouvoir ou d'organisation sans pouvoir d'une vie meilleure parmi les hommes ne sont que des efforts inutiles qui ne les approchent pas des buts vers lesquels ils tendent mais les en écartent. (3).

LEON TOLSTOI

(1) Ce texte a été traduit du russe en anglais par I.F.M. et V. Tcherkoff, éditeur de la « Free Age Press. »

(2) Dans les prisons russes le bourreau est généralement un des condamnés, personne en général ne voulant remplir cette charge.

(3) Voir « Qu'est-ce que la religion ? »

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

La Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE

En règle générale, le capital vole aux ouvriers, aux employés, 8 à 10 heures de leur vie quotidienne, transport non compris.

Par ailleurs, la CNT se définit comme étant une organisation dont le but est de transformer (en l'améliorant) cette vie.

LE COMBAT SYNDICALISTE qui est son organe, n'emploie pas de journalistes professionnels, personne ne l'ignore.

Les articles sont tous rédigés par des militants bénévoles qui consacrent à l'action libératrice une grande partie de leur temps, alors que le commun des mortels songe surtout à se « divertir », cela aussi est connu.

Malgré tous les efforts, une demi-douzaine d'individus ne peuvent prétendre assurer la sortie d'un hebdomadaire comparable (en présentation et en contenu) à ceux bénéficiant : de la collaboration de professionnels, donc de spécialistes dans la rédaction, la mise en page et l'illustration, outre des moyens financiers considérables.

Nos principes devraient toujours nous interdire d'abandonner nos responsabilités à des « délégués », si parfaits puissent-ils sembler ; ils devraient aussi nous interdire de critiquer, gratuitement, une œuvre à laquelle on n'a pas voulu participer ; ils devraient enfin nous interdire d'adopter une attitude attentiste style petit-bourgeois.

La CNT propose que ses militants prennent leurs affaires en main et autogèrent la société.

Cette base ne serait-elle pas capable de publier et de gérer son journal ?

Il faut, si l'on veut que LE COMBAT SYNDICALISTE s'améliore, créer des Comités de Rédaction « C. S. » à l'échelle locale, qui préparent collectivement des articles sérieux sur tel ou tel problème.

A l'échelle individuelle les isolés doivent sortir de leur mutisme ; il est facile de constituer une documentation sur un sujet pour

lequel on se sent motivé, et d'envoyer au journal, de temps à autre, un article bien construit.

Par un effort constant nous montrerons que chez nous, en effet, la base a toujours raison, sinon, nous renonçons à nos principes, nous abdiquons et ne pourrions en aucun cas continuer à nous nommer libertaires.

J.-M. GARCIA

«Méditerranée Rouge (Un nouvel empire soviétique?)»	23 00
«La Commune de Cronstadt» (recueil de documents comprenant la traduction intégrale des Izvestias de Cronstadt ..	9 00
«De l'esclavage à la liberté»	5 50

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Rodue
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

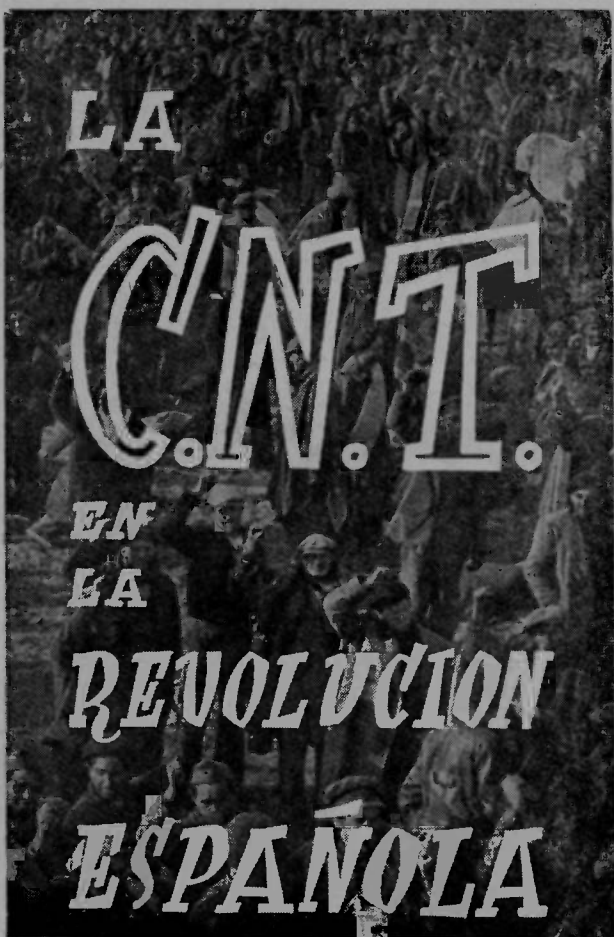
15 JUILLET
1971
NUMERO 664
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

19 JUILLET

IL Y A 35 ANS DEBUTAIT EN
ESPAGNE L'EDIFICATION D'UN
MONDE NOUVEAU



VAINCUS D'HIER,
VAINQUEURS DE
DEMAIN, SALUONS
NOS CAMARADES
DE LA C.N.T.-F.A.I.
EN LUTTE CONTRE
LA BARBARIE

Valorisation du socialisme et de l'anarchisme dans le mouvement révolutionnaire

C'est aux causes du mal, aux racines qu'il faut frapper, avec la conviction lucide qu'il y a une grandeur destructrice, qui est celle-là même qui naît de la certitude intense et conciente que nous portons en nous un monde nouveau à créer, qui pour être édifié et consolidé a besoin de ne laisser pas même une pierre où puissent prendre appui l'injustice et la barbarie.

Tous les textes sans mention d'origine de ce numéro sont tirés d'un article écrit pour la revue théorique « La Revista Blanca » par Germinal Esglesas, en janvier ou février 1936.

MARIANO R. VAZQUEZ
SECRETAIRE DE LA C. N. T.
PENDANT LA REVOLUTION



**AVANCER
DETRUIRE
CONSTRUIRE**

Comme la pensée humaine ne stagne pas et que l'humanité est obligée de vivre, le système social qui ne tient pas compte de cette évolution de la pensée et de l'indispensable satisfaction des nécessités individuelles, chaque jour plus complexes car on a de la vie une conception chaque jour plus ample, crée un malaise croissant entre ses composants et une dés-harmonie violente et irréductible, qui ne peut prendre fin qu'avec la transformation de ce système.

Lorsque le terrain sur lequel on doit construire est occupé par des vieux édifices en ruine et qu'il n'y a de meilleur endroit pour placer les nouvelles constructions, détruire pour construire est une opération aussi nécessaire qu'inévitable.

Le processus de transformation sociale, pour suivre son cours évolutif, doit détruire et détruire avec violence parce que la nature et la condition des matériaux imposent cette méthode; du contraire ils seraient des obstacles, de toute éternité. Mais la violence ne saurait être une fin en soi. Le but est d'édifier, de construire, de matérialiser les idéaux, d'idéaliser la réalité pour satisfaire l'esprit humain, la nature humaine, l'individu qui ne doit pas être en dessous de la société, mais à son niveau, puisqu'il la crée et, librement, la crée pour qu'elle le défende et non pas pour qu'elle le soumette à des devoirs supérieurs à ceux qu'il accepte librement.

VOIE LIBRE ET EXPEDITIVE

« On ne détruit que ce que l'on substitue. » Mais ce qui est inutile ne doit pas être substitué. On doit substituer ce qui est nécessaire, et dans la conceptualisation de ce qui est nécessaire, nous rencontrerons toujours de profondes divergences et des différences d'appréciation, ce qui doit volontairement nous incliner à renoncer aux exclusivismes systématiques et à établir une formule générale concordante et harmonieuse, en même temps que féconde : ample liberté d'expérimentation pour tous tant qu'elle ne signifie pas régression à de vieilles formes dépassées par le processus de transformation révolutionnaire. Car il ne s'agit pas de substituer pour le plaisir de substituer, mais de substituer pour perfectionner. Au moment de l'accouchement révolutionnaire, on ne va pas supplanter la vie d'un

vieux système moribond par un produit organique social de nature inférieure. La phase d'évolution doit être une chose effective, et non un escamotage du monde naissant, réglé par avance par des

décrets d'étroite portée théorique.

L'influence du vieux monde sera d'autant moindre que l'on saura se passer d'étapes de transition préconçues et de mesures transitoires. Nous devons fixer une finalité qui nous oriente, et non un but final qui nous barre le passage comme un nouveau préjugé que le temps aura rendu conservateur. Le « plus loin », c'est-à-dire, le dépassement

doit être une condition fondamentale à tout mouvement vital. Triompher maintenant, n'assure pas le triomphe de toujours. L'évolution et la révolution ne s'arrêtent pas sur des victoires éphémères. Quiconque ralentit le mouvement dans ce processus de développement est immédiatement distancé ; car la gestation des processus de transformation de la société est permanente.

L'ANARCHISME VALEUR ESSENTIELLE

Nous vivons en Espagne une période de profonde commotion sociale, répercussion de l'énorme transformation sociale qui se prépare dans le monde. L'anarchisme ne peut se résigner à jouer, sur le terrain hispanique où il compte avec une telle implantation, un rôle secondaire. Limiter l'action de l'anarchisme à la simple exposition théorique de l'idéal serait vouloir qu'il vive anémique dans la conscience populaire par manque

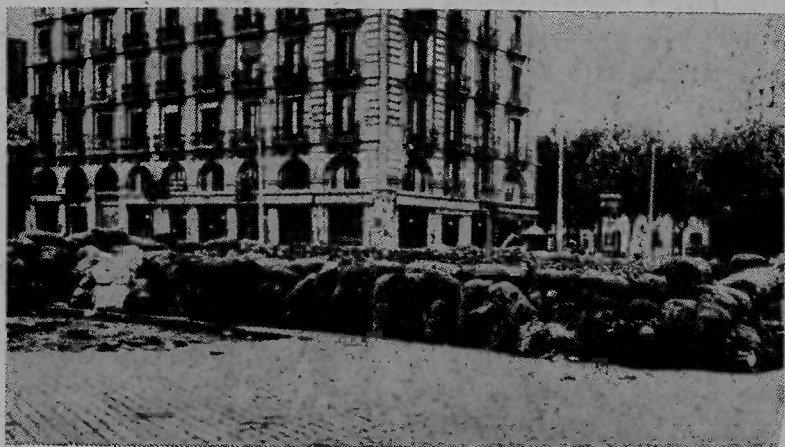
d'exercice social dynamique, aidant ainsi à ce que d'autres doctrines plus pratiques et actives, le supplantent. Dans l'histoire de la transformation sociale, c'est-à-dire, dans la réalité active de cette transformation, l'anarchisme, en Espagne doit et peut jouer un rôle important, un rôle primordial et décisif en se maintenant en contact direct avec les masses populaires, les saturant de sève libertaire, donnant une application po-

sitive à toutes les forces dont il dispose, sans chefs ni hiérarchies, imbattables guérillas de militants volontaires qui, avec l'appui et l'adhésion de la partie la plus saine du peuple, de la masse la plus consciente des travailleurs, peuvent donner l'élan à un vigoureux mouvement qui par son courage et son ardeur combative, par ses audaces et la hardiesse de ses conceptions, par le profond sens pra-

(Suite page IV)



BARRICADES A BARCELONE



Le 19 Juillet, à 5 h. du matin, toutes les sirènes de toutes les usines de Barcelone se mettent à hurler.

C'est le signal pour les militants de la C. N. T. et de la F. A. I. : les colonnes fascistes sont sorties des casernes.



Le 20 Juillet tombe le dernier point de résistance fasciste à Barcelone, la caserne d'Atarazanas. Il ne reste rien de sept régiments, de leur artillerie et de leur stratégie subtile que leur général, le meilleur de l'armée espagnole, a engagés imprudemment contre le peuple catalan.



« Solidaridad
Obrera »
du 19 Juillet.
On voit les
ravages de
la censure !

L'ANARCHISME
VALEUR ESSENTIELLE

(Suite de la page III)
tique qui l'inspirera, sans conces-
sions aux vieux préjugés autori-
taires, pourra se transformer en
axe, et non pas aller à la remor-
que, de l'activité rénovatrice.

LE FUNESTE
MESSIANISME

Et en cette heure historique, pas
même l'aile gauche du socialisme
ne sait se libérer des antiques
amarres. Il ne sait se passer d'ido-
les et de chefs. De même que le
marxisme en général fait de Marx
un pontife suprême et indiscuta-
ble et plus tard glorifie Lénine et
Staline, le socialisme espagnol a
été englué de pablisme et mainte-
nant lève un autel à la nouvelle
idole de circonstance : Largo Ca-
ballero. C'est le culte de l'idole,
du mythe, si pernicieux pour les
mouvements libérateurs. Qu'im-
porte que le dictateur s'appelle
Mussolini, Lénine, Largo Caballe-
ro ou « Passionaria », si le peuple
doit rester prostré à genou ? C'est
de ce servilisme envers le chef, le
messie, que l'anarchisme refuse de

Les titres :
A BAS
LE
FASCISME !
Camarades :
Il faut agir
à fond.
Le peuple en
masse doit se
lever comme
un seul homme
pour balayer
le fascisme.

(Suite page V)

FRANCISCO
ASCASO

Tué le 20 juillet 1936
dans l'assaut d'Atarazanas.



« J'ai toujours eu du goût pour les anarchistes es-
pagnols et je ne pense que ce soit chez moi vice de l'es-
prit, car je suis moins intéressé par leur idéologie que
sensible à ce qui compose leur personnalité forte : la
passion du risque, l'absolutisme de l'honneur, le faste
du sacrifice, l'acceptation de la mort violente comme
d'une nécessité biologique, l'orgueil de ne jamais con-
clure contre ses prémisses, la gentilhomme de la ré-
volte. »

HENRY TORRES
Avocat de Durruti et Ascaso
lors de leur procès de Paris.

BUENAVENTURA
DURRUTI
Tué le 7 novembre 1936 sur le
front de la Cité Universitaire
à Madrid.



D. SANTISALVA

Ni para nosotros, libertarios, ni para el Pueblo y la Historia de España, el 19 de Julio de 1936 ha caducado. España no es un pueblo de caducos, de consentidos; la reconciliación es un mito, un embuste. porque la situación indigna del 1 de abril de 1939 perdura. Nuestro país sigue sojuzgado y miserable. El español llano no vive: vegeta y sufre, y el 19 de Julio que se avecina es su única esperanza.

No se la quitamos.

LE COMBAT
C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 15 de Julio de 1971

DISCOS

Los días de Julio de 1936 fueron cálidos, cimeros y trágicamente hermosos. El pueblo hizo su revolución anarquista empezada en las barricadas del 27 de julio de 1909 en Barcelona. En 1936 el avechucho fascista desplegó alas sobre el cielo español y fue abatido, en Barcelona nuevamente, y en Madrid, Gijón, Valencia, Málaga, Bilbao, en muchas partes.

Pensamos, en estas horas lejanas y amargas, en la enorme cantidad de compañeros y demás hijos del Pueblo anónimamente pericidos en barricadas, trincheras y a pecho abierto. No eran notoriedad pública y claro, sólo los recuerdan parientes y amigos. Todo un drama. Hay fémures, coxis y calaveras desparramados por lo ancho de España, bajo unos palmos de tierra piadosa; cadáveres de los que nadie se acuerda, ese nadie publicitario que finge serlo todo. Y sin embargo, nuestros muertos olvidados resultan ser la mayoría silenciosa; ¡y tanto!

Tal lo decimos sin que el rípiro vaya a prendernos. El mundo es de los vivientes, lo sabemos; no es de los difuntos. Pero carga un poco el repetido mencionar de nombres... repetidos hasta que la gente los aprenda. «¡Héroes!» éstos, y los mostramos porque aún duran; y que duren; en personas de estima, no en entes superiores. Porque lo más super yace bajo tierra; no pudo siquiera alcanzar el exilio.

Además Durruti, Ascaso, Peiró; muy queridos nuestros. Todos sacrificados como los héroes que nadie menciona. Mas al citarlos queremos aludir al todo confederal y anarquista pericido, «esos» que no tienen nombre sino en la intimidad de sus deudos y amigos, «esos» que en las horas duras se batieron sin regateo y en las horas calmas se capacitaban para ser útiles en tiempo de paz en chabolas cercanas al emplazamiento de las ametralladoras cual lo vimos en el sector de Camarasa...

Cosa hermosa la nuestra, ¿verdad Antolín?

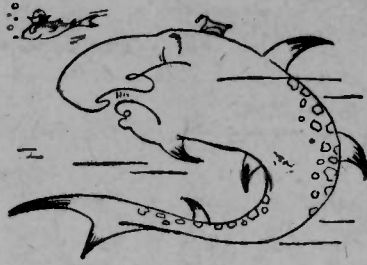
Pero Antolín no va a respondernos porque yace enterrado en un rincón del Pirineo, entre los anónimos, precisamente.

¡Qué hermosura de compañeros perdidos!

DISCOBOLO

XXXV ANIVERSARIO DE LA REVOLUCION Y LA GUERRA





BARCELONA, 18 Y 19

EL año pasado dimos en nuestras columnas una versión muy aproximada de lo que fueron los días 19 y 20 de julio de 1936 consecutivos a la subversión fascista iniciada en los cuarteles y secundada por los carlistas y la Falange. Era copiada de una obra publicada en España por el escritor Luis Romero. Pues de este mismo periodista ofrecemos hoy otra relación de aquellos sucesos que, sin desmentir en un ápice la relación primera, la abunda en otras facetas de detalle que, no por serlo, carecen de verdadero interés.

A LAS 5 DE LA MAÑANA. — Al amanecer, obedeciendo las órdenes recibidas, se abren las puertas del cuartel de Pedralbes y sale del recinto la primera de las fuerzas sublevadas. Tropas del Regimiento de Infantería de Badajoz cuyo coronel ha sido depuesto y arrestado.

En cabeza marcha una compañía al mando del capitán López Belda. De ella forman parte algunos voluntarios que han sido alistados en el Ejército y a los cuales se les ha proporcionado guerrera, casco y cartucheras, además de munición y fusil. Esta compañía tiene la misión de dirigirse a la Jefatura de la División, edificio actual de la Capitania, para apoyar la acción de los allí sublevados. Ha sido solicitada por el propio general Llano de la Encomienda, precisamente para cumplir una misión inversa: apoyarle a él frente a sus subordinados rebeldes.

El comandante mayor del Regimiento, don José López Amor, manda la pequeña columna que sale a continuación de la compañía de López Belda, y cuya misión es apoderarse de la plaza de Cataluña, de la Telefónica, y enlazando allí con otras fuerzas sublevadas, llegar hasta la Comisaría de Orden Público y la Generalidad. Está formada por una compañía de fusiles, una de ametralladoras, dos piezas de acompañamiento, otra sección de morteros, y a retaguardia, dos secciones más de voluntarios, falangistas en su mayoría. Unos 400 hombres en conjunto.

Del Regimiento de Caballería de

Montesa, acuartelado en la calle de Tarragona, salen tres escuadrones a pie. Uno avanzará por el Paralelo, otro ocupará la plaza de España, el otro se dirige hacia la plaza de la Universidad. Del cuartel de Artillería llamado de los Docks, han salido en camiones dos piezas con sus artilleros, al mando del capitán Sancho Contreras, y siguiendo un itinerario distinto del que se les había señalado, se dirigen hacia la plaza de España para incorporarse a las fuerzas de caballería.

Del 7º Ligerero, de San Andrés, arrancan cuatro camiones con dos secciones de fusileros; el capitán Dasi manda esta pequeña fuerza.

Tres escuadrones a pie del Regimiento de Caballería nº 3, llamado de Santiago, del cuartel de la Travesera, se lanzan a la aventura con su coronel al frente. Por la calle de Córcega avanzan hacia el «Cinco de Oros».

Ya está sublevada la mayor parte de la guarnición de Barcelona; la lucha no ha comenzado todavía. Son las 5,15 de la mañana del domingo 19 de julio de 1936.

LA REACCION. — Escofet y Guarner, desde su puesto de mando de la Comisaría de Orden Público, en la Vía Layetana, han ajustado su dispositivo. Fuerzas de Seguridad y Asalto atacarán en los puntos convenientes para aislar a las tropas que toman parte en el alzamiento y cerrarles el paso hacia sus objetivos.

Por iniciativa de Federico Escofet, el presidente de la Generalidad, don Luis Companys, se traslada desde el palacio de la Generalidad a la Comisaría de Orden Público, edificio que se considera más seguro frente al ataque, pues han quedado de retén dos compañías de Seguridad y dos de Asalto. A pesar de las precauciones, nadie está seguro del resultado de la lucha, que se considera incierto.

Una a una le llegan a Escofet las noticias de la sublevación de los regimientos. También ha salido sublevada una compañía de Ingenieros Zapadores del cuartel de Lepanto, y tres baterías del Regimiento de Montaña número 1, cuya misión consiste en apoderarse de la Consejería de Gobernación (actual Gobierno Civil), la estación de Francia, Correos y Telégrafos.

A los anarcosindicalistas concentrados en Pueblo Nuevo, junto al campo de fútbol del Júpiter, les llega asimismo la noticia de

que las tropas han salido sublevadas de los cuarteles y avanzan hacia el centro de la ciudad. Se organiza una columna informal, encabezada por los «líderes» del Comité de Defensa Confederal, precedidos por la ametralladora emplazada sobre un camión. Las sirenas de las fábricas convocan al combate a la militancia de las barriadas, y los obreros, con armas o sin ellas, se aprestan a la lucha. La columna del Comité de Defensa Confederal se dirige al Sindicato de la Construcción, en la calle Mercaders, donde se halla reunido el Comité Regional de la CNT, y después se distribuye y ocupa el centro de la ciudad, el casco antiguo. El Comité Regional se traslada al edificio del Fomento del Trabajo, del cual se apodera y allí se instala desde las primeras horas de la mañana. (No en la casa de Cambó, muy próxima, como por error suele escribirse).

Un grupo de militantes del FOUM, dirigidos por José Rovira, se encamina a la plaza de Cataluña, centro urbano y neurálgico de la ciudad. En distintas calles, en diferentes barrios, protegiendo las sedes de los partidos políticos o centros de barriada, patrullando, curioseando, se mueven paisanos con armas o sin ellas. La radio ha lanzado su voz de alarma; las sirenas con su angustioso ulular crean un techo de inquietud dramática a lo largo y a lo ancho de Barcelona.

Cuando callan las sirenas se hace un silencio subrayado por detonaciones espaciadas que suenan acá y allá. De pronto, fuertes descargas rompen la tensión de la espera.

EL PRIMER CHOQUE. — Cuatro camiones con unos cincuenta artilleros en conjunto han rodeado la ciudad por la parte alta y descienden por la calle de Balmes. Antes de alcanzar la Diagonal, los guardias de Asalto y el paisanaje les hacen unas descargas que les cogen por sorpresa y les causan numerosas bajas. Al capitán Dasi, que manda esta pequeña fuerza, lo hieren. Tratan de refugiarse en los portales, de defenderse. Son muertos, heridos, arrollados, hechos prisioneros. Los paisanos les arrebatan los fusiles, cartucheras, machetes, cascos. El primer choque se salda con un revés de los sublevados.

Una batería del mismo Regimiento — el 7º Ligerero — ha salido a estas horas del cuartel de

San Andrés y se encamina hacia el centro a enlazar con las demás fuerzas. Después seguirá a atacar a la Comisaría de Orden Público, y en último lugar, a la Generalidad. Mandan esta batería, con efectivos reducidos — unos setenta soldados — tres capitanes: Rellein, Montesinos y Torres Chacón, que va al frente de los artilleros a pie; además, seis tenientes.

Conviene hacer notar que en ésta, como en casi todas las unidades sublevadas, el número de oficiales es notoriamente superior a las plantillas reglamentarias, mientras que el de soldados es, casi siempre, de menos de la mitad de los que corresponde. Oficiales retirados, otros de complemento pertenecientes a familias barcelonesas, han sido convocados o se han presentado voluntariamente ofreciéndose para luchar.

Sobre el adoquinado de las calles del Ensanche resuenan las ruedas metálicas de piezas y armones y los cascos de los caballos.

AVANZAN ALGUNAS UNIDADES DEL EJERCITO. — De los tres escuadrones de Montesa, uno de ellos ha ocupado la plaza de España y desaloja su centro de paisanos que se repliegan hacia la calle de Cruz Cubierta. Los guardias del 15 Grupo de Asalto, que ocupan un cuartel en la propia plaza, no hostilizan al Ejército; su actitud parece expectante, incluso se diría que colaboran al mantenimiento del orden. No tardarán en atacar a las fuerzas de caballería. Las dos piezas de artillería de montaña del capitán Sancho Contreras llegan a la Plaza de España. El paisanaje comienza a dar señales de hostilidad y levanta barricadas.

El escuadrón que manda el capitán Santos Villalón avanza por el Paralelo; al llegar a la desembocadura de la Ronda de San Pablo un grupo de paisanos abre fuego. Los de caballería emplazan las ametralladoras y comienza la lucha. Asaltan el local del Sindicato de la Madera, en la calle del Rosal. Pero el avance se detiene. Hay bajas por ambas partes y el tiroteo se generaliza.

Otro de los escuadrones, el del comandante Gibert de la Cuesta, alcanza la plaza de la Universidad y enlaza allí con la columna de Infantería del comandante López Amor. Esta prosigue hacia la plaza de Cataluña, ocupa su centro, se apodera de la Telefónica. En ese momento comienzan los pri-

DE JULIO DE 1936

meros choques con guardias y paisanos.

También se dispara en la plaza de la Universidad. Las unidades del Ejército quedan fijadas en estos dos puntos, que, aunque con dificultades, enlazan entre sí.

La compañía de López Belda es tiroteada en la desembocadura del Paralelo, y al cruzar la Puerta de la Paz, por guardias de la 3ª Compañía de Seguridad, paisanos y unos carabineros apostados en el edificio de la Aduana. De la compañía de López Belda forma parte un contingente de falangistas voluntarios.

Desde el edificio de Dependencias Militares y desde el viejo cuartel de Atarazanas, cuyo derribo ya ha comenzado, se les protege cruzando fuegos sobre la Rambla y la Puerta de la Paz.

ATARAZANAS. — Las reformas proyectadas en la zona de la ciudad donde las Ramblas desembocan en la Puerta de la Paz y en el puerto, afecta al antiguo edificio de las Atarazanas; la demolición de cuyas partes no consideradas monumento histórico, está en marcha. Sólo alberga la plana mayor de la Brigada de Artillería y una parte del parque divisionario, más algunos pabellones de oficiales. Salvo algunos oficiales y el comandante, que se oponen al alzamiento sin demasiada energía, puede afirmarse que las escasas tropas que... (1) apellidados Gordo y Manzana, militantes de la CNT, que con apoyo de algunos cabos y soldados, abren una de las puertas traseras que comunica con la Puerta de Sta. Madrona, y grupos de anarquistas, combinados de antemano, irrumpen en el edificio

y apresan a los oficiales. Cuatro ametralladoras, un crecido número de fusiles y abundante munición, además de los prisioneros, es el botín de este golpe de mano. Los sargentos citados, más alguno de los artilleros y las armas aprensadas se emplearán contra los militares, sumando estos efectivos a los medios de que ya dispone el Comité Confederal de Defensa.

A la salida, los disparos que se les hacen desde el edificio de Dependencias Militares y la confusión subsiguiente, permiten al teniente Colubi penetrar de nuevo en el cuartel y unirse a un pequeño contingente, una sección del Regimiento de Badajoz que hacía guardia en otro lugar del edificio, y que un teniente de oficinas militares, don José Calderó, ya estaba organizando para la defensa.

A media mañana Colubi consigue un pequeño refuerzo. Una compañía, la 4ª de Zapadores, procedente del cuartel de Lepanto, le cede una veintena de soldados, con armamento y munición.

El resto de la compañía, que manda el capitán Busés, tiene como misión coadyuvar a la defensa del edificio de Dependencias Militares, donde están alojados: Auditoría de Guerra, Caja de Reclutas, Jefatura de Sanidad Militar,

(1) Aquí hay rotura tipográfica. Probablemente falta una línea. Al *que...* reprende un vocablo roto: *tos*, y salvo error, del texto se desprende la ilación siguiente: «las escasas tropas que se sublevaron fueron escindidas por dos sargentos, apellidados Gordo y Manzana...» (N.D.L.R.)

Fiscalía Militar y otros servicios de la División, en el cual se han reunido algunos jefes, numerosos oficiales y bastantes suboficiales, y escaso número de soldados.

CHOQUE EN EL «CINCO DE OROS». — Escofet y Guarner han concentrado una parte importante de su dispositivo defensivo-ofensivo en las inmediaciones del cruce del Paseo de Gracia con la Diagonal, donde se sabe que van a converger diversas unidades, y que es uno de los puntos claves de la ciudad. Tres compañías de Seguridad y un escuadrón de Caballería de Seguridad ocupan la zona. Procuran no mostrarse demasiado y mientras unos se mantienen en reserva para acudir donde convenga, otros se parapetan en azoteas y balcones.

Tres escuadrones a pie del Regimiento de Caballería de Santiago — un total de 200 hombres incluida la plana mayor — avanzan por la calle de Córcega. El coronel del Regimiento, don Francisco Lacasa, va con sus fuerzas; Doscientos paisanos que deben incorporarse a esta unidad, no se han presentado.

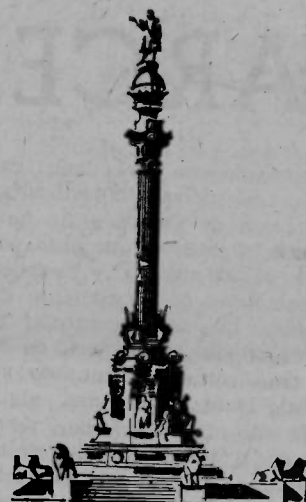
En cabeza, el 4º escuadrón del capitán Ortega Costa, con la sección de ametralladoras que, como los escuadrones marchan a pie, se han cargado hoy sobre automóviles.

Los guardias rompen el fuego y desbaratan los escuadrones, que se repliegan a la defensiva. Han sufrido bajas; no consiguen emplazar las ametralladoras, batidos sus servidores por intenso fuego de fusilería. Paisanos armados con pistolas, con escopetas, o con fusiles que acaban de arrebatarse a los artilleros en el cruce Diagonal-Balmes, apoyan a los guardias.

Las fuerzas del coronel Lacasa dejan pequeños destacamentos en algunas esquinas, rechazan un ataque de guardias de Seguridad a caballo, y se repliegan al edificio que ofrece mejores garantías de defensa: el convento de los carmelitas, que abre su puerta en el chaflán de Diagonal-Lauria.

Crecidas son las bajas, de una y otra parte. Las fuerzas del Regimiento de Caballería de Santiago quedan desde este momento cercadas y a la defensiva; no podrán cumplir los objetivos que se les habían señalado.

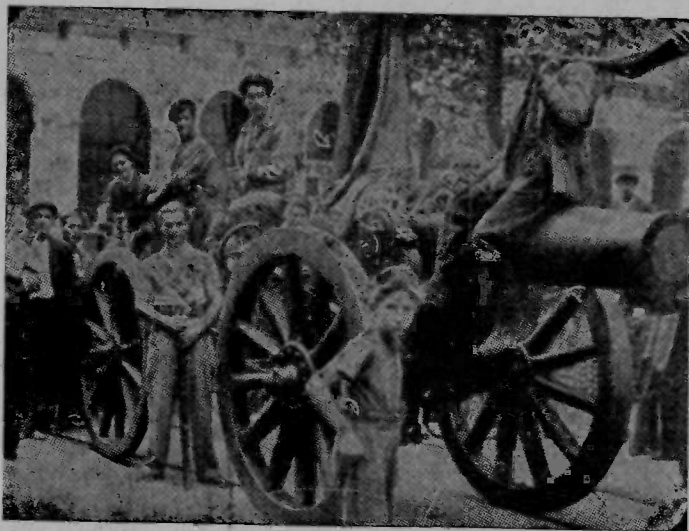
LA 4ª DIVISION ORGANICA. — ¿Está en verdad sublevada la División? Resulta difícil contestar categóricamente a esta pregunta



hasta bien avanzada la mañana. Mientras en las calles se bate la tropa y caen oficiales y soldados, el general Llano de la Encomienda se mantiene en su despacho y dispone de un teléfono desde el cual da órdenes encaminadas a combatir el movimiento insurreccional. En las primeras horas, el comisario de Orden Público, Federico Escofet, le ha anunciado que salían de los cuarteles las fuerzas sublevadas y requerido a que cumpliera la promesa de reducir las con unidades del Ejército, Llano de la Encomienda se ha declarado impotente; no consigue hacerse obedecer de la mayoría de sus subordinados. Pocos son quienes dentro del edificio divisionario están de acuerdo con él. Su propio Estado Mayor está sublevado, pero la disciplina y el respeto cuentan todavía y las discusiones, corteses o agrias, se hacen intempestivas y enojosas.

El capitán López Belda, que ha llegado con la mitad de su compañía — la otra mitad ha quedado en Dependencias Militares —, se incorpora a los sublevados y trata de mantener despejados los alrededores del edificio, que comienza a ser tiroteado desde diversos puntos.

GODED. — Durante las primeras horas de la mañana, el general Goded se ha apoderado de Palma de Mallorca, de cuya guarnición es comandante militar. Debe, de acuerdo con el plan de última hora, trasladarse a Barcelona para encabezar la sublevación de la 4ª División. Los hidroaviones que espera de la base de Mahón, están retrasándose, y por otra parte, la emisora barcelonesa «Radio Associació de Catalunya», de la cual debían apoderarse los sublevados, continúa e manos de la Generalidad y desde ella se anima a los combatientes gubernamentales, se incita al paisanaje a que luche contra el Ejército, y se proclama



BARCELONA, 18 Y 19

la derrota de éste en la lucha callejera. Las fuerzas inmovilizadas de la plaza de Cataluña no han llegado a la emisora, que dista poco más de 200 metros, y tampoco una compañía del Regimiento de Alcántara, que debía controlar la emisora «Radio Barcelona», en la calle de Caspe, ha alcanzado su objetivo; batida y dispersa, algunos de sus oficiales se han refugiado en el Hotel Ritz. El efecto psicológico de la radio es enorme; alienta a unos y desalienta a otros. Informaciones, verdaderas o falsas, arengas y proclamas, música y noticias, contribuyen a dar la sensación prematura de la derrota de los sublevados.

Hacia las 8 de la mañana el general de Caballería Fernández Burriel, que se ha hecho cargo provisionalmente del mando de las fuerzas sublevadas, consigue línea telefónica con Palma de Mallorca y comunicarse con el general Goded. Burriel está en el despacho del coronel Escalera, en el cuartel de Caballería de Montesa. Un capitán, que acaba de llegar de la plaza de España, da un parte optimista de la situación en aquel sector, ocupado por uno de los escuadrones del Regimiento, que no ha sido atacado por los guardias de Asalto. Burriel, cuya información general es defectuosa, transmite, generalizándola, la impresión optimista local, a pesar de que a esa hora ya se han producido diversos choques y la mayor parte de las unidades están inmovilizadas.

Cuando el general Goded se entera de que el general Llano de la Encomienda se ha opuesto al movimiento y lo dificulta por todos los medios, interroga, extrañado, que desde donde lo hace. La respuesta del general Burriel le sorprende e indigna. ¡Desde su propio despacho de jefe de División! «Trasládesse ahora mismo allí y proceda contra él». Burriel incita a Goded para que se presente a

Barcelona; la situación se le escapa de las manos y advierte que su mando no pasa de ser nominal.

En un coche blindado abandona el cuartel de Montesa. En la plaza de España las piezas de Sancho Contreras han disparado contra el paisanaje haciéndole una gran mortandad. Los de Caballería son hostilizados desde diversos puntos. La actitud de los guardias de Asalto está cambiando.

El auto blindado sigue por el Paralelo. El escuadrón de Montesa está fijado en las inmediaciones del «Moulin Rouge». Al capitán que lo mandaba, Santos Villalón, lo han herido gravemente. Un capitán de Asalto, Sinesio Darnell, se ha sumado a los de Caballería, pero los guardias que lo acompañaban han ido desertando.

Burriel continúa su camino entre disparos y peligros. Como él mismo puede observar, en el sector de la ciudad que recorre, la situación no es buena. Cada persona que se ve circulando por la calle, es un enemigo.

Tras una discusión con el general Llano de la Encomienda, la situación continúa sin resolverse. Burriel no quiere que se use la mano dura, prefiere contemporizar, apaciguar los ánimos. Entre los más exaltados está el capitán Lizcano de la Rosa.

FRACASA LA ARTILLERIA DE MONTANA. — Entre diez y once de la mañana, uno de los choques más sangrientos puede darse por terminado. Las fuerzas que más confiaban en un éxito inmediato, las baterías del 1º Regimiento, han sido vencidas. De la que salió en vanguardia, la que mandaba el capitán López Varela, no queda nada: muertos, heridos y prisioneros. Y entre estos últimos, el propio López Varela, que además ha sido alcanzado por los proyectiles. Los voluntarios civiles que iban en vanguardia, han muerto casi todos. Las piezas y las ametralladoras han caído en poder del enemigo.

La batería del comandante Fernández Unzué ha conseguido replegarse al cuartel. El Regimiento de Montaña está encerrado a la defensiva, con los efectivos mermados y la moral fuertemente afectada. El objetivo principal señalado a este Regimiento era apoderarse de la Consejería de Gobernación, en la plaza de Palacio (actual Gobierno Civil), donde suponían que estaría el mando de la resistencia gubernamental. Y, en efecto, además del consejero señor

España y sus colaboradores, se hallaban presentes allí el general Aranguren y el coronel Brotons, de la Guardia Civil, y otros militares que permanecen fieles al gobierno.

Desde antes del amanecer, y de acuerdo con sus jefes, el comandante García Gómez, jefe del 12 grupo de Asalto, ha distribuido sus fuerzas para prevenir un ataque procedente de la avenida de Icaria; es decir, el que sabían iba a desencadenar la artillería de Montaña, tal vez en combinación con el Regimiento de Alcántara, cuyo cuartel se halla en las inmediaciones.

Prevenidos y parapetados en distintos puntos, el más avanzado de ellos, la vieja plaza de toros de la Barceloneta, ha abierto nutrido fuego contra los artilleros, que sólo han podido emplazar sus piezas a costa de muchas bajas.

La popular barriada de la Barceloneta, — obreros portuarios, pescadores, marineros, metalúrgicos de Vulcano y de la Maquinistas, carpinteros de ribera... — en su mayoría anarcosindicalistas, han colaborado con la fuerza pública. Utilizando las carretillas eléctricas empleadas en la descarga de buques, y sirviéndose de unas pacas de papel procedentes de un vapor o prestas para el embarque, los «dockers» han levantado una fuerte barricada que cerraba el paso a las tropas y era al tiempo eficaz parapeto. Cuando algún cañonazo la deterioraba, con habilidad y rapidez la reconstruían. Esta barricada de los descargadores del muelle, de los habitantes de la marinera barriada de «L'Hostia», ha sido a la vez instrumento y símbolo.

Nuevas armas para el paisanaje: la mayor parte de ellas han ido a parar a manos de la CNT y la FAI. El comandante Gómez García, con buen contingente de sus guardias, ha sido requerido, para otra misión, y en la Comisaría de Orden Público ha sido felicitado por el propio Luis Companys.

Las fuerzas sobrantes y el pueblo, cada vez mejor armado, asedian ahora el cuartel de Artillería, sobre el cual han volado, y dejado caer alguna bomba, los «Breguet» de la Base Aérea del Prat, que manda el teniente coronel Díaz Sandino, que desde el primer momento se ha opuesto a la sublevación, encarcelando a varios sospechosos de sus oficiales. Los aviones vuelan sobre la ciudad; su eficacia combativa es es-

casa pero su influjo moral, considerable. Uno de los aparatos, pilotado por dos capitanes, al levantar el vuelo, por la mañana lo hizo en dirección a Pamplona; allí ambos se presentaron al general Mola.

LLEGA EL GENERAL GODED.

— Cuando hacia las 12 del mediodía amerrizan frente a las mismas instalaciones de la Aeronáutica Naval los cuatro hidros que traen de Palma al general Goded y a sus acompañantes, puede decirse que en la batalla que se libra en Barcelona la balanza se inclina en contra del Ejército.

En la plaza de la Universidad, el escuadrón de Caballería es hostilizado por guardias y paisanaje; se han producido bajas entre los militares y los falangistas, requetés y otros elementos afines que les apoyan. Los gubernamentales también han sufrido bajas, entre otros ha muerto Germinal Vidal, secretario general de la Juventud Comunista Ibérica adherida al FOU.

La plaza de Cataluña se ha convertido en campo de batalla. El comandante López Amor ha sido hecho prisionero por unos oficiales de Asalto, aprovechando unos momentos de confusión. Varios oficiales han sido muertos o heridos. Las dos piezas de acompañamiento se han mostrado casi ineficaces como arma combatiente. La columna sublevada más numerosa y mejor pertrechada ha sido detenida y sus hombres se baten a la defensiva al amparo de algunos edificios: Hotel Colón, «Maison Dorée», Casino Militar. Pequeños destacamentos ocupan el centro de la plaza protegidos por los jardines, el arbolado, los bancos, las fuentes. Guardias de Asalto y gran número de paisanos hostilizan al Ejército y le impiden cualquier movimiento.

Aprovechando los túneles del Metro, el comandante Gómez García con sus oficiales y unos 150 guardias, han acudido a reforzar las fuerzas de Asalto que luchan en la parte baja de la plaza; constituyen además una reserva, oculta, para emplearla en momento oportuno.

La batería del 7º Ligeró ha sido atacada por guardias de Asalto y paisanaje en la calle de la Diputación, y ha sido desbaratada a la altura de la calle de Claris (hoy parte alta de la Via Layetana). Las piezas han disparado a cero. Han muerto y han sido heridos varios oficiales. Muerto el capitán Montesinos, herido el capitán Reilein. Apuradamente se baten a la defensiva. Entre las fuerzas gubernamentales y los paisanos que las apoyan — como en todos los lu-



La opinión pública, hoy.

DE JULIO DE 1936

gares, una mayoría de anacosindicalistas — las bajas han sido también numerosas, pero las reservas, por lo que a la CNT atañe, son inagotables. Cada uno que cae tiene otro para reemplazarle. Se sacrifican hombres, no se permite que las armas permanezcan inactivas. Los guardias de Asalto atacan a los artilleros, utilizan a manera de barricadas los caballos muertos de la batería.

Algunos de los guardias civiles, que al mando del comandante Recas, han sido enviados para reducir a los de Caballería de Santiago, refugiados en el convento de los Carmelitas, se han incorporado a los defensores. Pero el convento no es más que un foco de resistencia sin eficacia militar apenas.

Desbaratada la artillería de Montaña, acosados los que ocupaban la plaza de España, disueltas dos compañías que salieron del Regimiento de Infantería de Alcántara, cercado el escuadrón del Paralelo, cortados por la amenaza de las ametralladoras anarquistas de las Ramblas, Dependencias Militares y Atarazanas son dos blocaos que medio dominan un sector extremo de la ciudad, y enlazan con dificultad con el edificio de la División.

Goded, en el muelle, es recibido por un grupo de oficiales y una sección de Zapadores, que le rinde honores; también se le presentan algunos oficiales de la Aeronáutica. El general antes de amerizar ha sobrevolado la ciudad; las noticias que recibe a su llegada, aunque tratan de ser optimistas, no consiguen disipar una nube de pesimismo que, sin mermar el entusiasmo, comienza a abatirse sobre el ánimo del propio general y de los sublevados que en siete horas de pelea no han conseguido ni uno solo de los objetivos importantes.

El coche que conduce al general Goded hasta el edificio de la División es tiroteado a lo largo del recorrido. El propio edificio se encuentra asediado.

La primera medida que toma es arrestar y aislar — allí mismo, en una habitación — a Llano de la Encomienda con quien cruza duras palabras.

Goded se coloca ante el plano de la ciudad, inquiere y recibe informes. Estudia el plan insurreccional de operaciones; en su fuero interno no lo aprueba. Tampoco está de acuerdo en como se ha desarrollado.

Después, trata de restablecer la situación.

Puesto en contacto con el general Aranguren intenta conseguir que la Guardia Civil se coloque a sus órdenes. Con el apoyo del millar y medio de guardias civiles

concentrados en Barcelona, todavía puede triunfar el movimiento. Aranguren se muestra decididamente hostil. Goded envía una orden escrita, con el membrete de jefe de la 4ª División Orgánica, para que los hidroaviones que ha llegado al puerto bombardeen la base aérea del Prat. La orden llega tarde: los hidroaviones, en vista de la actitud sospechosa de suboficiales y marinería de la Aeronáutica, han optado por regresar a Palma. Al teniente coronel Roldán, que manda el Regimiento de Infantería de Alcántara, le ordena que al frente de dos compañías se incorpore al cuartel de Artillería de Montaña, que está muy próximo, y salir protegiendo a las baterías a cumplir los objetivos en que se ha fracasado en el primer intento. La artillería, apoyada por fuerzas de infantería, podrá conseguir atacar y conquistar la Consejería de Gobernación.

Los esfuerzos del general Goded resultarán inútiles. Roldán consigue llegar con alguna fuerza al cuartel de los Docks, y penetrar aprovechando la sorpresa de los que lo asedian; pero lo cierto es que se halla rodeado y batido. La artillería de Montaña no podrá salir de nuevo a la calle.

Trata de conseguir refuerzos del Regimiento de Artillería de Mataró, de la guarnición de Gerona... No logra comunicar. Telegrafía a Palma y solicita el envío de tropas.

LA GUARDIA CIVIL. — Cerca de un millar de guardias civiles se han concentrado en las inmediaciones de la Consejería de Gobernación. Entre ellos dos secciones de Intendencia, mandadas por el comandante Sanz Neira, unos sesenta hombres en conjunto. Una fuerte columna está organizándose, y llegado el momento se pone en marcha.

Al frente, el coronel Escobar que avanza por el centro de la Vía Layetana, con el bastón de mando en la mano. Los guardias, y los soldados que ocupan el centro de la columna, marchan en doble hilera junto a las fachadas de ambos lados y con las armas apercebidas, a paso lento, casi de procesión.

El consejero España telefona a la Comisaría de Orden Público. Son informados el presidente Companys, el diputado Tarradellas y algunos otros políticos de la Esquerra que han ido concentrándose, de que la Guardia Civil ha decidido participar a la lucha con-

tra los sublevados. Escofet, Guarnier, Arrando, están convencidos de que la Guardia Civil ha decidido unirse a ellos, «manteniéndose en la legalidad republicana». Los elementos políticos no están tan convencidos; temen pueda tratarse de una arieta y se produce una viva tensión. Estos hombres decidirán la lucha y el espíritu de la Guardia Civil que se halla más próximo de lo que representan los sublevados que de la significación política del presidente Companys y de quienes le acompañan en el balcón de la Jefatura.

La Guardia Civil avanza, terca, prevenida, disciplinada. Los jefes han tomado una decisión: en algunos casos, quizás en el del propio Escobar, contrariando sus más íntimos sentimientos, y esa decisión que consiste en apoyar al Gobierno contra el Ejército sublevado, van a cumplirla. Si se efectuara un plebiscito entre este millar de hombres, una gran mayoría optaría por combatir al lado de los militares; pero esa consulta es imposible.

Cuando llegan ante el balcón que ocupa el presidente de la Generalidad y sus colaboradores, Companys lanza un viva a la República; el coronel Escobar da un cuarto de vuelta, saluda llevando la mano al tricordio, y en voz alta y firme, dice «¡A sus órdenes, señor presidente!»

LA TARDE. — A partir de este momento la batalla puede darse por decidida. Un millar de hombres disciplinados, entrenados, buenos tiradores, vendrán a apoyar la acción de los guardias de Asalto, cuyas reservas han tenido que ser empleadas y muchos de cuyos números empiezan a ser mirados por la fatiga y por la indisciplina, como consecuencia de la lucha y del ambiente revolucionario en que se ven envueltos. Los paisanos, los anarcosindicalistas en primer lugar, y asimismo los militantes del POUM, los socialis-

tas, comunistas y catalanistas, a medida que avanza la lucha, van consiguiendo nuevas armas. A pesa del desorden con que se mueven no dejan de ser fuerza combatiente eficaz, y representan además un apoyo de carácter moral para los guardias a cuyo lado luchan. En la calle, la totalidad de los elementos civiles. La Radio sigue animando a unos y desanimando a los otros: un arma psicológica que se emplea quizá por vez primera.

Los anarcosindicalistas dominan las barriadas y también el corazón del casco antiguo, y aseguran las comunicaciones de las fuerzas gubernamentales.

Ascaso, García Oliver y otros militantes, planean y dan el último asalto a los supervivientes del Escuadrón de Caballería de Montesa, que resistía en el Paralelo. Lo desbaratan, aniquilan, y se adueñan de su armamento.

Goded, encerrado en la División, se ve impotente para restablecer la situación; no dispone de reservas. Los cuarteles están asediados, y en el de Alcántara, los partidarios del Gobierno, al ser abandonado el edificio por el coronel Roldán se han hecho cargo del mando.

La Guardia Civil, secundada por fuerzas de Seguridad y Asalto, y por numerosos combatientes anarcosindicalistas y de otras organizaciones y partidos, se apodera de algunos edificios de la plaza de Cataluña y ataca en forma al Hotel Colón, donde se han refugiado los últimos oficiales, suboficiales y soldados que quedan de la columna que mandaba López Amor. Un tiroteo vivísimo, muchas bajas: el Hotel Colón se rinde.

Irrompe en la plaza de la Universidad la Guardia Civil y desarma y aprisiona a los fatigados defensores de la misma. El comandante Gibert de la Cuesta ha creído que el coronel Escobar y



ESPAÑA HOY. La mayoría silenciosa.

BARCELONA, 18 Y 19 DE JULIO DE 1936



La ley franquista

sus guardias civiles venian a apoyarlos.

El Escuadrón de Montesa, que ocupaba la plaza de España, se ha retirado a su cuartel de la calle de Tarragona.

A las cinco de la tarde Escofet conmina a la División para que se rinda. Ante la respuesta negativa se organiza el ataque. Se disparan contra el edificio unos cuarenta cañonazos, se le rodea y bate desde todos los puntos. El capitán Lizcano y el brigada Alvarez, desde la azotea manejan sendas ametralladoras. Desde los balcones también se hace fuego. Comienza a vacilar el ánimo de muchos y cunde la desunión. Algunos deciden rendirse: exigen como única condición hacerlo a la Guardia Civil. Nuevos disparos, confusión, y un ataque masivo en el que se confunden guardias, paisanos, soldados incorporados a las fuerzas gubernamentales, carabineros. Companys ha enviado al comandante Pérez Farrás para que se haga cargo de la persona del general Goded y le conduzca a la Generalidad. Alguien abre puertas; entran en tromba los asaltantes. Goded trata de suicidarse. Todos son hechos prisioneros.

FINAL ANTES DEL EPILOGO. — El presidente Companys se ha reintegrado al Palacio de la Generalidad; allí está con sus consejeros, colaboradores y hombres políticos que van presentándose.

Trata de convencer al general Goded para que, por radio, haga que se rindan los distintos focos que todavía resisten. Companys le recuerda que el 6 de octubre de 1934, cuando fue vencido y hecho prisionero, no tuvo inconveniente en dirigirse por radio a sus partidarios para evitar que siguiera un

ya inútil derramamiento de sangre.

Goded se aproxima al micrófono: «La suerte me ha sido adversa y he caído prisionero; si queréis evitar el derramamiento de sangre, quedáis desligados del compromiso que teniais conmigo.»

Está declinando la tarde; en toda la ciudad suenan aún disparos. Y columnas de humo ensombrecen el cielo. Arden Sta-Maria del Mar y San Pedro de las Puellas, arden San Cucufate y el convento de las Escolapios de San Antón. Arden otras iglesias y conventos. Los incendios han comenzado.

Los presos políticos y comunes, liberados de la cárcel, andan sueltos por la ciudad; se levantan barricadas. Se entregan algunos cuarteles, otros son asaltados.

En el 7 de Artillería de San Andrés y en la Maestranza, los militares y los paisanos, muchos de ellos monárquicos, resisten a los asaltos. Una muchedumbre los rodea. Un botín importante: de 20 a 30.000 fusiles y un sinnúmero de cartuchos; además, ametralladoras. Los anarcosindicalistas saben que si se apoderan de este armamento serán los amos de la ciudad. Y la mayor parte del mismo cae en sus manos.

EL DIA 20: EPILOGO. — Durante la noche se descansa; la fatiga se ha apoderado de todos los combatientes. No hay esperanza para quienes están cercados en Dependencias Militares, en Atarazanas, en los Carmelitas. Del cuartel de la Maestranza de San Andrés, algunos consiguen escapar. Durante la mañana se da el asalto final. En los Carmelitas se rinden, pero los guardias son desbordados y no pueden salvar la vida los prisioneros militares: militares y carmelitas mueren allí mismo.

Dependencias Militares se ve obligada a levantar bandera blanca. El capitán Mola, durante la noche, se ha suicidado.

La CNT y la FAI movilizan lo mejor de sus fuerzas para el asalto y conquista de Atarazanas. Cree, tal era la eficacia del fuego que desde allí se hacía, que los defensores son muy numerosos. No pasan de 30 o 40. Los miembros del Comité de Defensa Confederativa y la flor y nata de la militancia toman parte en el asalto. Francisco Ascaso trata de disparar con su pistola sobre uno de los sublevados que maneja, desde una ventana aspillera, un



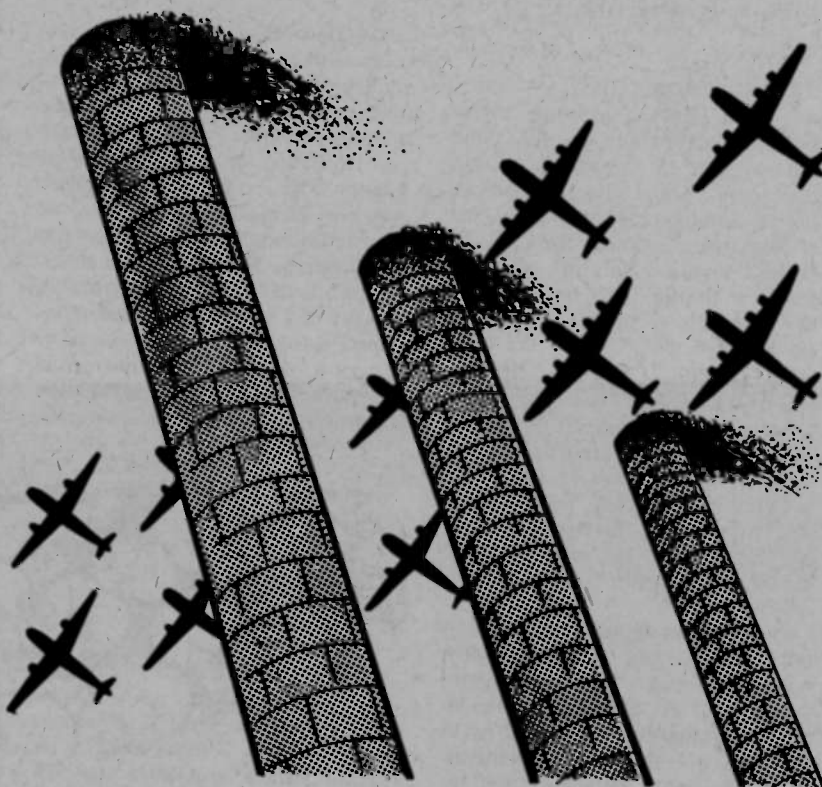
Escuela Nueva Unificada

fusil ametrallador. Una bala le alcanza en plena frente y le abate.

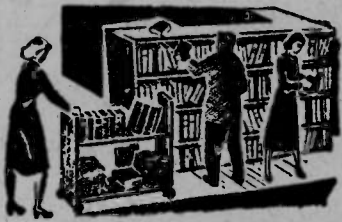
Durruti, García Oliver, Sanz..., todos ellos se lanzan sobre el edificio. Los defensores, por la parte delantera, abren las puertas y se entregan. El teniente Columbi cae muerto allí mismo, otros son hechos prisioneros.

La batalla de Barcelona ha terminado. Lo que comienza en esta mañana del lunes 20 de julio de 1936, es ya otra historia. — L. R.

MOT DE LA FIN. — Esta Redacción considera bastante objetivo el reportaje de Luis Rubio, lo que no evita la formulación de algunas observaciones. La cohesión de la Guardia de Asalto frente a los sublevados es indudable; pero sin la presencia masiva del pueblo cenetista, posible que la G. de A. no hubiese sido tan combativa. Los carabineros se adhirieron al pueblo primero en unos pocos individuos, después por espíritu (liberal, «anticarlista») de cuerpo. La G. C. (en la época, dicha Republicana), se decidió por la República cuando la balanza de los combates se inclinaba por aquella. La Capitania General fue conquistada por el pueblo cenetista, corriendo los disparos de cañón contra la casa, a cargo de un compañero de la Barceloneta apodado, desde este suceso, el Artillero. La muerte de Ascaso la atribuyen unos a su osadía, otros a la traición de los fortificados en Atarazanas que, tras ondear bandera blanca, descerrajaron sus tiros contra revolucionarios confiados. Muertos combatiendo en las cercanías de la puerta de la Paz, hay que considerar al concejal Coldeforns y un hijo suyo, ambos pertenecientes a la Esquerza. Y otros hijos del Pueblo que quedaron anónimos, caídos en Colón y en todas partes. En cuanto a la fuerza comunista organizada, ésta apareció en 25 de julio, cuando incluso las llamas de los templos estaban ya apagadas.



Barcelona, 1938.



LECTURAS

« LOS OLVIDADOS »

por J. HIRALDO

MUCHO se lleva escrito y hablado sobre el desarrollo y el origen de la última guerra mundial. Numerosos son los libros, los reportajes en periódicos y revistas que se han publicado. Incontables son también los testimonios de gentes que vivieron aquellos años de terror y de barbarie desencadenada por Hitler y Mussolini, que acreditan los crímenes, las torturas, el ensañamiento empleado contra los vencidos. En la pantalla del cine también se han proyectado diversas cintas cinematográficas en las que se han puesto de manifiesto las escenas escalofriantes de la guerra, el odio y la crueldad que abrigan en sus corazones los criminales que la provocaron y las fuerzas a su servicio.

Tragedia sangrienta que pagó la humanidad con cincuenta millones de muertos y otros tantos de inválidos para el trabajo.

En el combate librado contra la ola de terror desencadenada por el nazismo y el fascismo aliados en la liberación de los pueblos de Europa, de África y de Asia, que habían caído bajo su dominio, participaron hombres de muchas nacionalidades: franceses, polacos, rusos, húngaros, ingleses, belgas, americanos y otros.

A todos ellos se les reconoció su sacrificio, el derecho a incorporarse a sus respectivos países, juntarse con sus queridos familiares y reconstruir sus hogares deshechos o abandonados por causas de la guerra.

Sólo unos miles de luchadores que participaron en los más duros combates de todos los continentes, que sufrieron toda clase de persecuciones, todos los vejámenes que puedan imaginarse, que fueron prisioneros o murieron batiéndose contra el fascismo; y que se adelantaron de más de tres años para empuñar las armas en tierras españolas y combatir el despotismo y la tiranía de la reacción internacional, representada por Hitler, Mussolini y el felón Francisco Franco, fueron engañados, abandonados y olvidados, incluso hasta por los mismos que combatieron a su lado y los condujeron durante la guerra.

Ingratitud y olvido que aún siguen sintiendo los españoles exiliados.

En plan de historiar, de dejar constancia del inmenso sacrificio, de la contribución de sangre y de heroísmo de los españoles que participaron en la contienda, defendiendo la libertad y la justicia fuera de su país, y el dolor, la miseria, la crueldad vesánica que experimentaron los que sufrieron los tormentos de los campos de concentración de Alemania, de África y otros lugares. Antonio Villanova ha escrito un libro que lleva por título el que encabeza este comentario. Libro bueno, documentado, con varios planos de lo que fueron campos de concentración de Alemania y de África, donde sufrieron y perdieron la vida millares de españoles.

La obra es de gran tamaño. Cuenta con más de quinientas páginas de hermosa letra y excelente papel. Fuera de texto hay una copiosa ilustración de ciento setenta y una fotografías que acreditan los hechos que relata el autor con sencillez y cierta emotividad.

Buen acierto el de la editorial «Ruedo Ibérico» lanzando a la publicidad en lengua española tan valiosa obra.

Como es natural, Antonio Villanova se ha debido documentar bien antes de emprender la escritura de «Los olvidados». Después de finalizada la obra presenta una bibliografía de más de sesenta obras consultadas, sin incluir las muchas revistas y periódicos que señala.

El libro que comentamos pudiera haberse titulado también «Historia del exilio español», ya que abarca todo el conjunto de actividades que realizaron los españoles contra el nazismo, su participación directa en la lucha armada, la ignominia y las calamidades de los campos de concentración; la incompreensión y el desprecio que debieron soportar. Desprecio, humillación y escarnio que no vino sólo de la parte del enemigo declarado, sino que los países y los hombres que se decían amigos de los republicanos españoles, no los trataron ni los consideraron como seres humanos en ciertas épocas de amargo recuerdo.

Del recibimiento que tuvieron los combatientes de la contienda española en los países llamados democráticos ya se ha dicho bastante en periódicos y revistas. Es cosa que nadie ignora. Pero las nuevas generaciones que tengan la suerte de poder leer «Los olvidados» se podrán ilustrar amplia-

mente de lo que representó para los antifascistas, para los que resistieron al fascismo durante tres años, la pérdida de la guerra, del calvario que tuvieron que sufrir los que por la libertad de España y del mundo habían luchado.

El criminal Franco y sus colaboradores no tenían bastante satisfacción asesinando miles y miles de antifascistas caídos en sus manos, cuando España entera sentía la humillación de verse sometida a la voluntad de la Iglesia y de la casta militar, que mandaron a Ramón Serrano Suñer, cuñado del caudillo y su ministro de Gobernación, en septiembre de 1840, a Berlín para que incitara a las autoridades alemanas a aumentar la crueldad con los españoles antifascistas prisioneros. Así la matanza de españoles *recomendados* a Hitler por su íntimo amigo y colaborador Franco, fue refinada y cuantiosa. Sólo en el campo de concentración de Mauthausen dejaron la vida más de siete mil de los *recomendados*.

Que Hitler, Mussolini, Franco, Laval y demás colaboradores fueron directamente los principales responsables de la hecatombe que cubrió al mundo entero, es cosa cierta. Que su vesania y ambición de dominio costó millones de vidas humanas y ríos de sangre, es evidente. La historia los señalará como monstruos insaciables.

No obstante, cargar sobre ellos solos toda la culpa, es librar a los pueblos de la parte de responsabilidad que tuvieron en los desmanes causados más o menos directamente.

En Auschwitz, en 1944, se quemaban de cinco a diez mil cadáveres diarios. Se formaban montones, piras de miles de muertos o pasaban a los hornos crematorios. Solamente el día primero de agosto gasearon a cuatro mil gitanos, ocho mil judíos y novecientos rusos. Indudablemente que los antifascistas alemanes, los que se opusieron a la intronización del nazismo, pagaron con sus vidas el defender la libertad. Pero la indiferencia del pueblo alemán ante el dolor, las calamidades, la masacre diaria de los prisioneros, era manifiesta. No hubo ni una protesta, ni una voz que se levantase indignada por tanto crimen y en defensa de las víctimas. Y no es que ignoraba el pueblo alemán lo que ocurría dentro de los campos de concentración. El hedor nauseabundo de las emana-

ciones producidas por la cremación constante de cadáveres llenaba el espacio se hacía sentir por todas partes. Además se veían filas interminables de prisioneros que salían a trabajar a las fábricas de guerra, a la agricultura, a la construcción de carreteras y corte de leña.

Salvo las honradas y dignas excepciones, el pueblo francés, las masas productoras también fueron indiferentes ante la miseria y el dolor de los refugiados españoles que ocuparon durante muchos meses varios campos de concentración cerca de los Pirineos.

Interesa que esto se sepa, que no se oculte, ni se justifique, ni se excluya la responsabilidad de los pueblos, haciéndose cómplices del crimen con su silencio, y su cobardía.

Todo esto lo trata y lo comprueba Antonio Villanova en «Los olvidados». Fustigando certeramente la complicidad de los de arriba y la abulia, el desinterés que manifestaban los de abajo.

Para hacer un comentario de todos los aspectos que trata el libro, haría falta llenar muchas cuartillas y repetir cansinamente lo dicho ya otras veces por distintas plumas. Antes de terminar cabe manifestar que hemos notado una laguna en tan interesante y documentada obra. Antonio Villanova se ocupa ampliamente de todos los campos de concentración de distintos países donde sufrieron y murieron españoles. No sabemos si en «Los olvidados» se ha olvidado o no se ha querido molestar a los comunistas señalando que toda la tripulación del vapor San Agustín, después de llevar a Rusia más de *quinientas toneladas* de oro del tesoro español, fueron internados en el campo de concentración de Karaganda y de los cuales no se ha sabido que haya ningún superviviente. En cambio se habla de los españoles que pelearon en el ejército ruso y fueron condecorados en reconocimiento a su heroísmo; del buen trato y la acogida fraterna que dispensaron los rusos a los españoles liberados de los campos de concentración alemanes. En general todo lo que de la URSS dice Antonio Villanova en su documentada obra, en plan de elogio hacia la «patria del proletariado» no es coincidente con lo escrito por Valentín González («El Campesino») en su libro «La vida y

ELEGIAS

Sombras profundas

MINGO FEDERAL. — No pensaba, intuía, la calle le parecía su hogar de piso duro donde circulan el necio, el chulón, el hombre probo; el formal, el carterista y la víctima del robo.

Mingo, del Pueblo era, y su corta o larga espera la tanscurría silente, empapándose de Barrio y estudiando a la gente, agitada o displicente que da alma al laberinto llamado Distrito Quinto; llamado Distrito Quinto por vaho de vino tinto y damas de vida airada y hombres de vida enhiesta jamás dados a la siesta y con energía presta. A su paso los conventos, las iglesias, sus votos y juramentos ejercidos tras las rejas, pierden estólicas quejas y seguridad de años, pues Mingo tiene reños y queda siempre en la espera de lo que siente en la entraña. — la mismísima de España — en pos de la Nueva Era.

Mingo no lee el diario porque es reaccionario cuanto huele a dietario. Mingo es revolucionario a toda altura del cielo; con su fuego funde el hielo del ser multitudinario que, casi siempre dispuestos, pulula por todo el Barrio; lo sabe la ley oculta, lo sabe la guardia civil: por cada hijo de gruta de Mingos hay quizás mil. En cada fuerte asonada emerge la barricada con amor de adoquinado. No veréis en el Distrito penetrar uniformado. Un solo Mingo, tres Mingos, dominan la calle estrecha. Otros Mingos pistoleros obturan de Rambla a Brecha. Los Azules de Alpargata desbordan las Barriadas; por abandonos de España banderas son arriadas, siendo entonces que la fiera — circumspecta como era — penetra ya en el Distrito a «reprimir el delito» soltando su andanada contra toda barri-

cada en fortín abandonado. En lo alto del Castillo, Mingo será fusilado.

TRAJE AZUL Y ALPARGATA BLANCA. — Es joven y decidido con el aplomo debido y expresión sencilla y clara. Nadie le cohibe y para, nadie le atarda el paso; del consejo no hace caso puesto que el consejo avieja, y él no es hombre de queja: alguna vez fracasado, con epílogo de reja. Pero siempre esperanzado en «la social que viene», en el ideal que tiene venido del anarquista, un viejo que tiene vista, que sufriera en el Castillo: por hombre honrado, no pillo. El joven de Traje Azul, Alpargata y Gorra bene afiliado a la Cene por amor sindicalista, empuja la reconquista del pan que nos escasean, del vivir que regatean al obrero los tiranos, encofetados enanos con ideas homicidas que ocupan avenidas de palacios insolentes, dejando a las pobres gentes apretadas en tugurios, sometidas a augurios de muerte lenta y eterna, puesto que son criaturas ya malditas por los curas y penadas por las leyes, por democracias y reyes y exprimidas por el Amo. Por ello el Joven fue al Ramo del Fabril o la Madera con la energía entera empleada en el tajo, digo en todo trabajo de sudor, de polvo y humo, con ardor cabal y sumo, en labor de todo el día, o en vuelco de tranvía y calor de barricada y de iglesia incendiada y gloria de Barriada y triunfo del tesón en haz de Revolución que crepita ya en el Centro, o de Barcelona adentro, donde otros compañeros, esenciales obreros, resisten al enemigo, muy armado — bien lo digo — para defender al Amo, en perro «que sus pies lamo».

Llega ya la Barriada y disparando a la brava les acoda a los del Centro, yendo Barcelona adentro; y terminada la liza nuestra gente fraterniza menos un herido incierto. Traje Azul el joven bravo, no está herido: está muerto. — J.F.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO
(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

« Los Olvidados »

la muerte en Rusia». Ni con lo que señala Jesús Hernández en «Yo fui ministro de Stalin», ni con lo que afirma Vicente Monclús en su documentado libro «18 años en la URSS».

Salvo este olvido de Antonio Villanova, en todo lo demás nos ha satisfecho «Los olvidados», libro digno de leerse y de consultar su copiosa documentación.

J. HIRALDO

EL DIA 25 DE JULIO EN TOULOUSE

GRAN CONCENTRACION CONFEDERAL

con motivo del XXXV aniversario de la Revolución de Julio de 1936.

Por la mañana: MITIN conmemorativo en el que tomarán parte destacados oradores del movimiento anarcosindicalista.

Por la tarde: FESTIVAL DE VARIEDADES a cargo de un numeroso elenco de artistas de fama.

Ambos actos tendrán lugar en el Palais des Sports, Place Dupuy.

Esperamos que compañeros, simpatizantes y amigos residentes en Toulouse, pueblos y departamentos limitrofes acudirán sin falta a esta demostración anual de fuerza que acostumbra a realizar la Confederación Nacional del Trabajo.

COMUNICADOS

GIRA EN EL MACIZO CENTRAL

Por la presente, invitamos a todas las FF. LL., compañeros y simpatizantes de este Núcleo, a la gira anual en conmemoración del 19 de julio, que se celebrará en el estanque de Chancelade, el domingo 25 de julio de 1971.

COMARCAL ALTO LLOBREGAT Y CARDONER (MANRESA)

Con el presente comunicado convocamos a todos los militantes y simpatizantes de la CNT en esta Comarcal a quienes sea posible acudir a Toulouse el 25 de julio 1971, a una reunión para tratar de la reorganización de nuestra Comarcal de origen. A las 9,30 de la mañana los compañeros Pedro Cano, de Manresa y Guillermo Codina, Manresa. Y Francisco Sánchez, de Sallent, estarán delante de la puerta del Palais des Sports, place Dupuy, para indicar el lugar de la reunión.

Todos los militantes o simpatizantes de nuestra Comarcal que no puedan acudir a dicha convocatoria, pueden relacionarse por correspondencia con los compañeros Pedro Flores, de Manresa, rue de l'Eglise 69, Millery. Vernaison o Guillermo Codina, Le Fort 09 Foix.

F. L. DE PERPIGNAN

Concentración de Toulouse

En vistas de la concentración anual de Toulouse para la conmemoración del 19 de Julio, hacemos partícipes a los compañeros que deseen concurrir a la misma que ésta se efectuará el 25 de Julio. Para ello se organizarán los autocares correspondientes, deseando de todos nos lo comuniquen.

Los compañeros Arroyo y Picón, como el secretariado local en el

domicilio social, son los encargados de ello.

NUCLEO DE PROVENZA

PROGRAMA DE JIRAS PARA 1971
Domingo día 25 de julio: Jira Inter-Regional en el «Vieux-Moulin», Pont-de-Tavernes, cerca de Alés (Gard).

Domingo día 29 de agosto: Jira Regional en la «Fontaine Mary-Rose», Grans (Bouches-du-Rhone).

Servicio de Librería

- «La crisis del Movimiento comunista de la Kominform a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún 45 00
 - «Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis) 6 00
 - «El pensamiento político de Castela», Alberto Minguez 15 00
 - «Misère de la philosophie» et «Philosophie de lo misère», Proudhon - Marx 8 50
 - Id. en francés «La grève» 21 00
 - «L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline 57 00
 - «La Revolución desconocida», Voline (en español) 20 00
 - «Qu'est-ce que la propriété», Proudhon 6 00
 - «Louise Michel» (biographie), Edith Thomas... 33 00
 - Rosa Luxemburg 24 00
 - «Jacob», Bernard Thomas 25 00
 - «Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky 24 00
 - «La révolution et la guerre de l'Espagne», Broué et Témime (cartonné) 39 00
- Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56

LE MESSIANISME

(Suite de la page IV)

manière implicite et expresse, dont les masses laborieuses qui luttent pour leur émancipation, les peuples qui désirent secouer un joug pour ne pas choir sous un autre, doivent savoir se défendre. Un mouvement social fécond ne peut pas être lié uniquement à un homme comme conducteur des autres. C'est le peuple, les masses populaires qui doivent se mettre en marche d'elles mêmes et qui d'elles mêmes peuvent s'occuper de tout sans nul besoin de constituer de gouvernements provisoires, d'attacher la vie sociale aux diktats de l'homme providentiel.

« Pour moi, la République est encore oppression et tyrannie » a dit Pi y Margall. « La République, affirme Friedrich Engels, signifie accentuation progressive de la lutte de classes directe, claire et sans voiles, entre la bourgeoisie et le prolétariat jusqu'à la crise finale. » Dans ces conditions, comment comprendre la collaboration avec les partis de gauche gouvernementaux si ce n'est en sacrifiant les conquêtes du peuple, sans trahir sa cause, puisqu'il

faut supposer que la bourgeoisie et les partis bourgeois de gauche démocratique ne sont pas dépourvus à ce point d'intelligence et de sens de conservation préalables indispensables qui leur assurent leur prééminence et la survie du système d'iniquité sociale qu'ils défendent, pour s'exposer à être écartés au moindre coup d'audace de leurs alliés socialistes?

Le système économique a un grand pouvoir d'attraction sur les masses populaires, et les combinai-

sons électorales, les blocs politiques n'y peuvent rien. La vieille vérité de la Première Internationale reste vraie, là où il n'y a pas d'émancipation économique, il ne peut y avoir d'émancipation politique. Et les tendances du mouvement ouvrier internationaliste et du mouvement prolétarien espagnol et trouver des formules de convergence en marge des campagnes et compromis électoraux et du parlementarisme, qui veut cet

(Suite page VI)

**Le fascisme est vaincu...
la révolution commence !**

LES**COLLECTIVITÉS**

République et démocratie ne sont pas des solutions

(Suite de la page V)

idéal d'égalité économique dans un milieu politique non étatique d'égalité, doivent se mettre en marche.

Que la balance politique s'incline vers la gauche démocratique est

une chose qui ne doit ni déplaire ni enthousiasmer les travailleurs conscients. Tant mieux si on peut passer par certaines expériences, parce qu'ainsi il sera possible d'ouvrir les yeux du grand nombre qui les ferme volontairement

et on verra qu'aucun changement ne vient de ceux que les travailleurs doivent détruire pour ne pas être les victimes d'une économie de l'offre et de la demande dans un système démocratique qui, tout en leur concédant théoriquement tous les droits, ne leur permet pas de vivre, encore qu'ils

soient majorité, comme des hommes dignes, peut leur refuser le pain et l'abri et à l'extrême, quand ils meurent matériellement de misère, alors qu'il y a abondance de tout en leur concédant théoriquement une aumône de sécurité sociale qui légitime la plus inique des exploitations.

VICTIMES DE LA BARBARIE FASCISTE

Les deux
plus grands
poètes espagnols
du XX^e Siècle.

FEDERICO
GARCIA
LORCA

Fusillé à Grenade



ANTONIO
MACHADO

Mort d'épuisement aux
premiers jours de l'exil.

Valorisation de l'anarchisme par les anarchistes

eux-mêmes

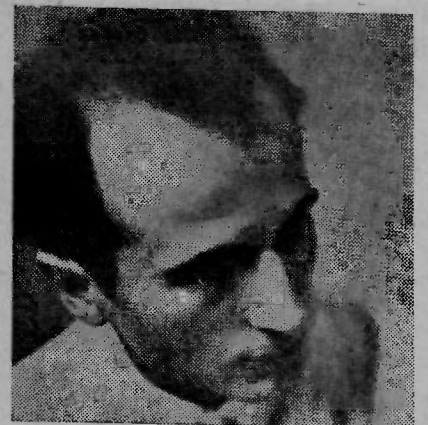
La valorisation de l'anarchisme en cette heure doit être l'œuvre des anarchistes eux-mêmes. Notre pouvoir de pénétration dans les masses populaires doit être le fruit de notre propre limpidité interne. « Vivre une vie autre de celle que tous vivent; être intérieurement et extérieurement plus lumineux, plus beaux; savoir nous comporter avec les autres hommes, avec les plantes, avec les animaux, avec les créations des arts et de la nature, sans nul besoin de gouvernements, de lois et de préjugés, rien que par nous mêmes, par notre profonde et féconde culture; conquérir la liberté, être dignes d'elle; l'avoir et la vivre, sans

sauter une ligne, sans nous obscurcir de l'ombre d'un cheveu: blancs, absolument blancs; limpides comme la surface du verre », comme le dit Antilli, sera toujours un exemple vivant, une affirmation pratique de l'idéal anarchiste, qui doit enflammer et passionner l'âme des masses populaires, cette âme qu'elles ont pour qui sait la mettre en vibration et qui a des résonances si sonores qu'elles dominent parfois les cimes des siècles, extasiant les nouvelles générations avec l'écho d'harmonies aussi fécondes que durables. Mais l'anarchisme doit avoir une activité sociale multiple et décisive.

◆ Aucun avantage, aucune amélioration immédiate ne doivent nous satisfaire. Le dépassement doit être notre orientation fixe, le nord, le guide de notre effort, jusqu'à la réalisation de la société affranchie et émancipée.

CAMILO
BERNERI

Anarchiste italien assassiné
par les communistes
au cours des « événements de mai 1937 »
à Barcelone.



VICTIME DE LA BARBARIE COMMUNISTE

La solution libertaire, affirmation positive

Au-delà du socialisme autoritaire, l'anarchisme, doctrine taxée d'individualiste par ceux qui n'ont pas pénétré son profond contenu social solidariste, a proposé ses solutions. Et elles ne sont pas utopiques. L'égalité économique, fondamentale dans le socialisme non dénaturé, n'a jamais été dissociée par les anarchistes de sa finalité politique : la suppression de l'Etat. Dans un nouvel Etat, même s'il devait se qualifier de prolétarien, les anarchistes ne pourraient

sous aucun prétexte participer et ils se trouveraient soumis, contrairement à sa volonté, à ceux qui exerceraient le Pouvoir, lesquels ne seront jamais les anarchistes. Egalité économique, disparition de l'Etat, sont deux objectifs que les anarchistes ibériques ne doivent pas abandonner et qu'ils doivent propager partout. La démagogie révolutionnaire du socialisme marxiste ne doit pas étouffer les consignes qui sont fondamentalement révolutionnaires et qui doivent

susciter l'adhésion enthousiaste de tous les opprimés et de tous les spoliés.

« La conquête des droits politiques (suffrage universel, liberté de presse, liberté d'association et de réunions publiques, etc.)... », conquête qui n'est possible que lorsque le niveau de la pression populaire et non la force des votes exige davantage, respectable chez ceux qui n'ont pas perdu la foi en ces choses, ne doit pas être considéré comme une étape indispensable

pour la conquête de l'égalité économique et de l'égalité politique en anarchie.

C'est Lénine lui-même qui l'a écrit :

« Toutes les révolutions antérieures n'ont fait que perfectionner la machine gouvernementale, alors que ce qu'il faut, c'est l'abattre, la détruire. »

C'est maintenant que nous pouvons apprécier la justesse des observations d'Engels accablant de ses sarcasmes cet absurde accouplement des mots « Liberté et Etat ».

Il correspond par conséquent à l'anarchisme espagnol, s'il ne veut voir gaspillé l'effort de plus d'un demi-siècle de propagande et d'action révolutionnaire, qu'à l'aube d'une transformation politico-sociale dont les éclats ne sont pas lointains, les générations qui vivent en terres d'Ibérie ne soient pas subjuguées par une nouvelle autorité et par une nouvelle exploitation, qu'elle se dise fasciste, vaticaniste ou socialiste autoritaire.

GERMINAL
ESGLEAS



RIEN N'EST OUBLIE TOUT CONTINUE !

SOLIDARIDAD OBRERA

España -- Primera quincena de abril 1957 -- Número 42

GESTAS FECUNDAS

Barcelona, como en sus mejores épocas, ha dado con sus últimos hechos y sucesos un magnífico ejemplo de valor cívico de colectiva dignidad humana. Lo ha dado con claridad y serenidad impresionantes. Un pueblo que bajo la dictadura se manifiesta así, entero y unánime, EXISTE. Frente a él, el tirano tiene que ceder. La batalla en sus resultados finales no es dudosa. Franco la tiene perdida.

El plebiscito, consciente, sentido, es rotundo: **TODO EL MUNDO EN LA CAPITAL CATALANA SE HA MANIFESTADO CONTRA EL FRANQUISMO.** Hasta los "incondicionales" al Caudillo le fallarán a la hora de la verdad. El plebiscito de la Ciudad Condal es el plebiscito de España entera. Por eso Madrid, sintiendo como propia la causa, ha lanzado, manifestándose también en la calle, este grito simbólico: "¡Viva Barcelona! ¡Viva la Libertad!"

Son Castilla y Cataluña que se muestran hermanadas en la protesta, lo son Vasconia y Andalucía; lo es

España entera de uno a otro confín.

España quiere vivir, necesita vivir. Ningún país civilizado puede vivir sin libertad.

¡ABAJO EL FRANQUISMO!

Este es el clamor que sale del pecho de todos los españoles, aunque haya aun alguno que se contenga de gritarlo a pleno pulmón. Este clamor, hondo, que aun los más sordos oyen, con todo y aparentar ignorarlo, da escalofríos al tirano. Hoy menos que nunca, tiene Franco opinión alguna favorable en el país. Su sistema de gobierno está desacreditado. Lo están sus procedimientos. Se halla el franquismo absolutamente descalificado para pretender seguir al frente de los destinos del pueblo español.

El tambor marcial de Franco y de la Falange resuena a eco fúnebre.

Sobre España se anuncia una nueva aurora: la de la **LIBERTAD.**

Fac-simile
d'un numéro
clandestin de
« Solidaridad Obrera »,
au moment de la grève des
transports à Barcelone.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

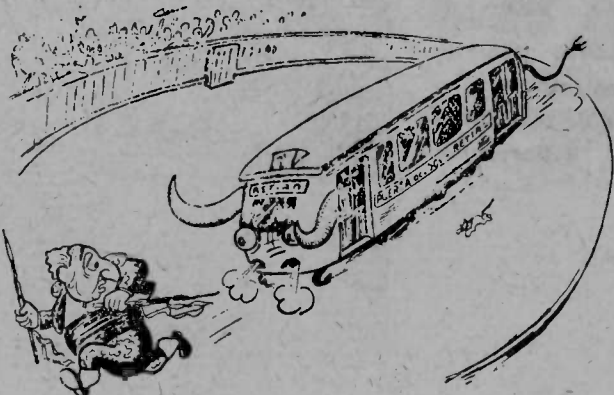
ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à **LLOP Roque**
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL.

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)



SOLIDARITE OUVRIERE !

Numéro en date du 4 Septembre 1910

Año IV

Barcelona 4 de Septiembre de 1910

Epoca 2.ª - Núm. 39



Publicado por el Sindicato de los Trabajadores de la Imprenta y la Edición.
 Redacción y Administración: Merced, 19, principal, Barcelona.
 España: Un trimestre 1 peseta. Extranjero: Un trimestre 3 pesetas.
 Número suelto 5 cts.

Congreso Obrero Nacional

Fac-simile d'un
 exemplaire
 historique :
 il annonce
 la décision prise
 par le Congrès Ouvrier
 national
 réuni
 du 30 octobre
 au 1^{er} novembre
 au Palais
 des Beaux Arts
 de Madrid,
 de grouper
 l'ensemble des
 anarcho-syndicalistes
 espagnols
 au sein d'une
 Confédération.
 La C. N. T.
 va naître !

De hecho glorioso en los anales del proletariado español puede calificarse el Congreso Obrero Nacional, celebrado los días 30 y 31 de octubre y 1.º de noviembre, en el Palaciu de Bellas Artes.

Un hábito vivificante de emancipación ha creado las asambleas de este Congreso haciendo entrever, aun á los más descreídos, que la emancipación humana es cosa fácil y haecce die, si para su consecución aun han sus esfuerzos todos los explotados.

Cual piedra blanca en el negro camino de las reivindicaciones obreras, puede señalarse este Congreso.

Los representantes del serrano, de la fábrica y del taller se han demostrado en estas Asambleas parcos en el decir, concisos en sus peroraciones, demostrando un alto sentido justiciero de la realidad de las cosas.

Ni una voz ha desentonado en este junto armónico de la clase obrera; hablaron todos: expusieron unos sus teorías evolucionistas, pintaron otros las verdades de la acción directa, y una y otra escuela, la revolucionaria y la pacifista, fué escuchada con respeto y consideración, por el numeroso público que asistió á las deliberaciones.

El haber concurrido al Congreso delegados de las diferentes regiones españolas, y el haberse adoptado en su primera sesión el acuerdo de que Solidaridad Obrera pasara á ser Confederación Nacional Española, demuestra bien palpablemente que los obreros, convencidos por experiencia propia de la inutilidad de los medios indirectos, se pronuncia decididamente por la acción sindical revolucionaria único medio que ha de elevar el nivel intelectual de la clase obrera y llevarla á su completa emancipación social.

Los que un día y otro día en libros y periódicos venían pregando la desunión de los obreros, habrán visto claramente que tal desunión no existe, que el explotado de hoy, con su conciencia de sus derechos sociales, lanza á el cielo sus pequeños tiquisquis y se encamina resuelto y decidido por el recto camino de su liberación, sin importarle un bledo los aullidos de la justicia capitalista, que ve con rabia é impotencia que á pesar de todos los obstáculos que se

oponen á la emancipación del obrero, éste, resuelto y decidido lo alcanzará en plazo no lejano, pese á quien pese, caiga quien caiga.

Algo más pudiéramos decir sobre el Congreso Obrero Nacional, pero la premura del tiempo y la falta de espacio nos priva hoy de ser más extensos, reservándonos para números sucesivos el tratar con mayor extensión de los trascendentales acuerdos adoptados en el mismo y limitándonos por hoy á decir:

¡Laboramos, compañeros!

Primera sesión

En el salón de Bellas Artes comenzó sus tareas el pasado domingo el Congreso Obrero Nacional, bajo la presidencia interina del Consejo de Solidaridad Obrera.

Abierta la sesión por el compañero Negro, secretario general de la Federación

actas y la comisión rechaman á los correspondientes á la Unión de Obreros Mecánicos y á los Obreros Tipógrafos, ambas de Barcelona, por considerárselas amarradas.

Algunos compañeros piden la palabra con objeto de tratar de esto, acordándose suspender toda discusión hasta la próxima sesión.

Después de repartido á cada delegado el carnet de identidad, se pasa al somerolamiento de las ponencias, que han de dictaminar sobre los temas presentados al Congreso.

TEMAS Y PONENCIAS

Acto seguido y por unanimidad, fueron elegidos los compañeros que á continuación se expresan con objeto de formar las ponencias de los temas, á cuyo efecto se agruparon en cinco secciones diferentes, corriendo á cargo de cada una de ellas la dictaminación de tres temas, con objeto de facilitar las tareas del Congreso, y la discusión de los temas presentados.

Primera ponencia

TEMAS.

1.º. Es de necesidad la confederación para el sindicalismo que Solidaridad Obrera ha de ser una Confederación Nacional.

2.º. Una vez organizada la Confederación Nacional del Trabajo, precisa la constitución de Federaciones de Oficios y Similares.

3.º. Conveniencia de que los obreros estén organizados por artes y oficios. — Que los oficios similares se concentren á su objetivo cuando obtengan federaciones.

Ponentes: J. Casco, Carpintero de Barcelona; J. Durá, Agricultor de Ségo; J. Bellis, Artes y Oficios de Badalona; J. Ferré, Arte de elaborar madera, de Terrasa; J. Paig, Unión de grabadores en cilindros de Barcelona; J. Carreras, Barbero de San Martín; J. Zeller, Federación Obrera de Zaragoza.



Obrera, se] procede al somerolamiento de la comisión revisora de actas, resultando elegidos los compañeros Vicente Plaza, por los encuadernadores y similares; Rafael Bernabeu, Unión Arte Textil de Alcoy; Pedro Martí, Sindicato Obrero de Joyería y Platería; Timoteo Herer, Oficiales Tipógrafos; Juan Bautista Esteve, Centro Obrero de Hujalanc; Tomás Sala, Peluqueros y Barberos «El Progreso»; y Julián Esteban, Altilles de Barcelona.

Acto seguido se procede á la revisión de

Acto seguido se procede á la revisión de

34 928

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

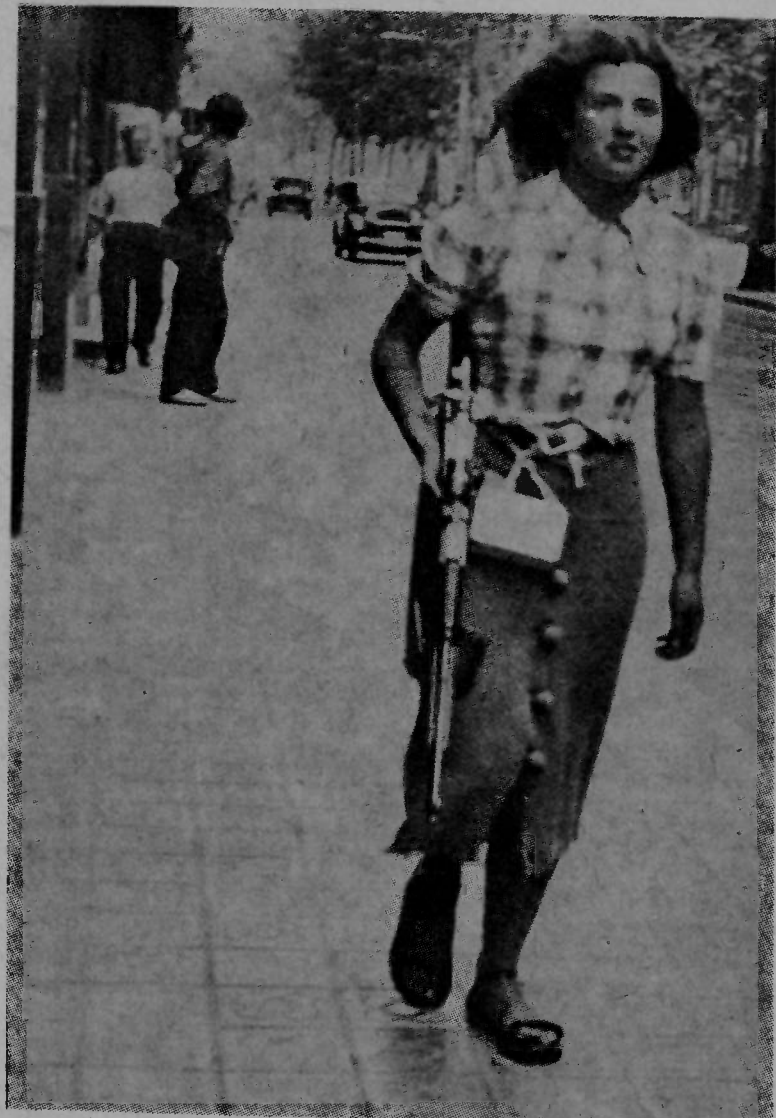
22 JUILLET
1971
NUMERO 665
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

FRANCO DOIT MOURIR POUR

QUE LES ESPAGNOLS VIVENT

SALVADOR
DE
MADARIAGA



1936 - Le peuple en armes sur les «ramblas» de Barcelone

EN PAGES
INTERIEURES,
LE RECIT DES
TORTURES POLICIERES
AU PAYS BASQUE

INSTRUMENTS ET METHODES DE TORTURE

I Instruments utilisés par la police et la Garde civile dans les interrogatoires

A) Matraque de caoutchouc de 25 cm de long et 3 cm de diamètre (1). Employée généralement par la Brigade sociale pour tous types de coups, en particulier pour les coups répétés, destinés à rendre la chair ou les muscles endoloris au point de ne pouvoir les toucher à cause de l'hématome qui s'ensuit.

B) Matraque de caoutchouc, en tuyau strié de 35 cm de long et 3 cm de diamètre. Employée généralement par la 551^e compagnie de la Garde civile de Saint-Sébastien. Cette matraque s'utilise pour tous types de coups, pour chatouiller et surtout pour rendre les mollets enflés à force de coups répétés : on commence doucement, mais au bout d'un moment la peau et la chair prennent une teinte violacée et, quand on frappe, la douleur est encore plus forte et terriblement aiguë. Cet instrument a un double effet, physique et psychologique : étant donné la terrible douleur de la chair pétrie, la seule vue de la matraque fait parfois perdre connaissance.

C) Matraque de caoutchouc de 75 cm de long et 2,5 cm de diamètre; elle est élastique. Employée par la Garde civile et par la Brigade sociale. Elle sert à donner de grands coups sur le dos, les reins, les jambes, etc. Le caoutchouc est élastique et il prend les formes du corps, ce qui augmente la douleur, recouvrant une grande surface.

D) Manche de bêche (en bois) de 80 de long et de 4 cm de diamètre. Employé pour divers coups sur le corps, mais spécialement pour piler la plante des pieds quand les prisonniers sont couchés sur une table. Il est aussi employé pour frapper les doigts et les ongles aussi bien des mains que ceux des pieds.

E) Masse de carrier de 2 kg, tête de fer rouge forgé et manche de bois. Employé par la Brigade sociale de Bilbao. Son but est de piler les orteils. Généralement, on attache le prisonnier déchaussé puis on soulève la masse à une hauteur variable pour ensuite

la lâcher sur les orteils jusqu'à ce qu'ils se brisent.

Renseignement du 8 décembre 1968

II. Méthodes

Le tabouret. Méthode employée par la 551^e compagnie de la Garde civile de Saint-Sébastien.

Le détenu, les mains attachées dans le dos, est obligé de se placer sur un tabouret, regardant le plafond. Parfois il s'allonge à plat ventre, parfois sur le dos. Il est maintenu dans cette douloureuse position très longtemps, parfois des heures entières.

De cette façon, il est tantôt frappé sur la plante des pieds, tantôt sur tout le corps. Quand il est « endurci », ils le jettent à terre où ils le piétinent, pour être ensuite à nouveau hissé sur le tabouret dans la même position. Cette méthode est employée dans le but de fatiguer et d'exténuer le prisonnier, pour le « préparer », comme ils disent.

La douleur est très grande et aiguë dans tout le corps, en particulier dans la colonne vertébrale, qui parfois reste touchée. (Renseignement du 13 août 1968)

La baguette. Méthode employée par la 551^e compagnie de la Garde civile de Saint-Sébastien.

Le malheureux détenu est lié, pieds et mains, à une table, les pieds déchaussés. Un policier le frappe sur la plante des pieds avec une baguette d'acier dont le diamètre varie plus ou moins; parfois il frappe avec les matraques en caoutchouc.

Pendant que l'un frappe, il arrive qu'un autre monte sur la table, s'asseyant sur le prisonnier ou le piétinant. Cette torture dure parfois pendant des heures.

Les baguettes d'acier provoquent une douleur terrifiante. Les pieds enflent et la douleur parcourt tout le corps. Quand les pieds deviennent à demi sensibles, au bout de plusieurs heures, le détenu est obligé de les mettre dans l'eau froide pour recommencer à nouveau.

(Renseignement du 18 juillet 1968)

La baignoire. Méthode de tor-

ture employée par la 551^e compagnie de la Garde civile de Saint-Sébastien.

Cette méthode consiste à immerger la tête du prisonnier dans une baignoire. Il a les mains attachées par des menottes, et cette immersion a pour but de provoquer une asphyxie temporaire. Parfois, on lui met la tête dans une bassine d'eau, d'autres fois dans un évier, dans un lavabo ou même dans une cuvette de w. c. et ensuite on vide la chasse, ce qui a pour effet de terroriser le détenu, par l'action conjuguée de l'eau et du bruit. Pour cette torture, quatre ou cinq policiers se réunissent : trois se chargent de retenir et de plonger la tête du prisonnier, les autres le questionnent et le frappent. Normalement, la tête est immergée une ou deux minutes avec l'intention d'angoisser et d'effrayer le prisonnier. Mais le jeu préféré des tortionnaires est de frapper le prisonnier sur les reins avec leurs matraques ou avec leurs poings quand le détenu a la tête dans l'eau; il est ainsi obligé d'ingurgiter de très fortes gorgées d'eau par la bouche et par le nez, ce qui entraîne des réactions bien connues.

Cette torture est menée pendant des heures, interrompue par des coups ou d'autres tortures. L'effet est terrible pour beaucoup et très dangereux pour ceux dont la santé n'est pas très bonne. La sensation ressentie est une sensation d'angoisse et d'étouffement absolu. Le manque d'air d'une part, d'autre part les poumons et les voies respiratoires qui se remplissent d'eau produisent des haut-le-cœur et des quintes de toux. Les poumons donnent l'impression de se brûler, puis d'éclater; en outre, l'eau avalée semble bouillir au tréfond de soi.

(Renseignement du 15 juillet 1968)

Le balancement. Méthode employée par la Garde civile de Saint-Sébastien.

Le détenu est pendu par les pieds à une certaine hauteur du sol, parfois plusieurs mètres, et on le menace de le lâcher dans le vide. Mais en général le détenu est pendu au ras du sol et frappé dans cette position, sans aucun

ménagement. Ils le frappent la plupart du temps sur les côtes, les reins, les testicules, etc., et le balancent en tous sens, dans le but de l'étourdir et l'effrayer.

La douleur causée par les menottes ou la corde sur les chevilles est extrême, et généralement provoque un rapide évanouissement.

(Renseignement du 31 décembre 1968)

Le petit caillou. Méthode employée par la Garde civile de Saint-Sébastien et la Brigade sociale de Bilbao.

Le prisonnier est dévêtu de son pantalon et est ainsi contraint à s'agenouiller sur de fins cailloux ou sur des billes d'acier de diverses tailles. Pour cette torture comme pour toutes les autres, le prisonnier est attaché par des menottes aux mains et aux pieds, et cela très souvent.

Quand le détenu est sur ces cailloux ou billes d'acier, il est obligé de marcher à genoux. Très souvent les policiers montent sur ses jambes, exerçant une pression telle que les pierres s'enfoncent jusqu'à l'os. D'autres fois, le détenu est frappé avec les matraques sur les jambes et les cuisses.

La méthode du « petit caillou » est également employée pour la plante des pieds. Le détenu est obligé de marcher pendant des heures, les pieds déchaussés, dans les cours du commissariat, tandis que les policiers lui assènent de forts coups de matraque sur les orteils et autres parties du corps. (Renseignement du 30 novembre 1968)

Coups sur les ongles. Méthode employée par la 551^e compagnie de la Garde civile de Saint-Sébastien.

Le prisonnier doit subir des coups continus sur les ongles des mains et aussi sur ceux des pieds.

(1) Ces chiffres sont évidemment approximatifs, de même que ceux donnés plus loin dans différents témoignages de victimes de la répression.

Instruments et méthodes de torture

Un policier prend les mains attachées et les pose sur le bord d'une table, un autre frappe progressivement les ongles et les doigts avec une matraque en caoutchouc ou en bois. Il arrive un moment où les doigts sont terriblement endoloris ; il devient presque impossible de les effleurer, tant la douleur est grande et profonde.

Cette torture dure parfois très longtemps, mais en général ils l'appliquent par courts moments, s'arrêtant pour recommencer si le détenu s'obstine à ne pas avouer.

La méthode est employée comme système définitif pour que le détenu avoue, craignant de subir à nouveau la torture. Certains prisonniers perdent leurs ongles après ces traitements.

(Renseignement du 8 septembre 1968)

La pendaison. Méthode employée par la Garde civile et la Brigade sociale de Bilbao.

Elle consiste à pendre le prisonnier à une corde fixée au plafond ou ailleurs. Le prisonnier a les mains attachées par des menottes, et la corde est fixée à la chaîne des menottes, qui pénètrent dans les poignets de telle sorte que le fer rencontre l'os. Cela est pénible à supporter, mais la douleur arrive à son plus haut point quand le détenu est frappé à coups de matraque et qu'on le tire vers le bas.

Quand il reste longtemps pendu par les menottes, il perd connaissance, aussi les policiers ont-ils l'habitude de garder le détenu au ras de sol, de sorte que, dès qu'il commence à s'évanouir, il soit rapidement reposé sur le sol pour être à nouveau hissé. Dès que le détenu est soulevé, il ressent la douleur de façon brutale non seulement aux poignets, mais également il la sent parcourir son corps, depuis ses mains jusqu'à ses pieds. Si cette torture dure plus de quinze minutes, le malheureux devient infirme, ses mains ne fonctionneront plus pendant plusieurs jours, et la douleur durera plus de deux mois. On court aussi le risque d'avoir un os ou un tendon abîmés pour toute la vie. Parfois, la police laisse les détenus très longtemps comme des cadavres, elle appelle cela « préparation à avouer ».

Parfois le détenu est pendu, mais ses pieds déchaussés touchent le sol. Il est alors vigoureusement frappé avec des matraques de caoutchouc sur lesorteils, les

ongles, et pour éviter que ses doigts ne soient écrasés contre le sol, il se voit obligé de les lever ; c'est alors que tout le poids de son corps repose sur les os du poignet, entraînant des contorsions douloureuses.

(Renseignement du 14 décembre 1968)

La chaise. Méthode de torture employée par la Brigade sociale et la Garde civile de Guipúzcoa et de Bilbao.

Cette méthode consiste à asseoir le détenu sur une chaise. Pour éviter tous ses mouvements, on l'attache par les chevilles aux pieds de la chaise, tandis que lui sont mises les menottes aux poignets, derrière le dossier.

La torture consiste, l'homme sur sa chaise au centre d'une pièce, à l'encercler par quatre ou cinq policiers qui continuellement le frappent au visage et sur le corps avec leurs matraques ou leurs poings, tandis qu'un policier qui est installé juste derrière la chaise le saisit par les cheveux en forçant la chaîne des menottes avec son pied.

La douleur la plus intense est produite par les fers des menottes qui s'enfoncent jusqu'aux os des poignets et des mains. La pression que le policier exerce sur elles est variable ; bien souvent, c'est de tout son poids qu'il pèse dessus.

La douleur est si forte que généralement le détenu perd connaissance ; pour éviter cela, la pression varie du minimum au maximum et inversement.

Cette torture dure généralement trois à quatre heures par jour ; les poignets sont terriblement blessés, ils sont très souvent écrasés, l'os apparaît parfois, complètement brisé.

Après la torture, le prisonnier est soigné pour pouvoir y être soumis à nouveau le lendemain. Quand il perd connaissance, on lui pose des poches de glace ou d'eau froide.

(Renseignement du 8 décembre 1963)

La gymnastique. Méthode employée dans les commissariats de la Brigade politico-sociale de Bilbao et de Saint-Sébastien et dans les bureaux de la Garde civile.

Cet exercice de gymnastique consiste à se soulever et se baisser, à la force des poignets, sans plier la taille, menottes aux mains ; il est surnommé « mili ». Le détenu

est effectue sous les coups de pied, de poing et de matraque.

En général, celui qui n'est pas habitué à cet exercice, ne peut pas le répéter plus de vingt fois. Arrivé à ce chiffre, le corps refuse d'obéir aux bras, qui s'affaissent et que l'on ne peut redresser. Dans cette position, le détenu est en proie à un déplorable état physique et moral ; c'est alors que les tortionnaires emploient au maximum les coups, les menaces, les cris et les insultes, de façon à commencer ensuite l'interrogatoire.

Parfois, sous le prisonnier, se trouve placé un portrait de Franco, et il est obligé de le baiser à chacun de ses mouvements.

Cette méthode est considérée comme une des plus éprouvantes au point de vue physique et moral, et elle est pratiquée pour predisposer le détenu à l'interrogatoire.

(Renseignement du 13 janvier 1969)

Le crayon et l'ouverture des doigts. Méthode de torture employée par la 551^e compagnie de la Garde civile.

« Le crayon » : méthode consistant à introduire un crayon entre les doigts de la main (les mains sont auparavant attachées) et à le faire tourner continuellement d'un mouvement rotatif. Au bout d'un moment, la chair devient sensible et l'enduit qui recouvre le crayon se colle à la peau, entraînant une vive douleur.

« L'ouverture des doigts » consiste à écarter les doigts de la main avec une baguette de 30 mm de diamètre. Les os de la main sont écartés jusqu'à la luxation, et les tendons sont tellement forcés que la douleur est très pénetrante et très longue.

(Renseignement du 24 décembre 1968)

La scie. Méthode employée par la 551^e compagnie de la Garde civile de Saint-Sébastien.

Il y a, à la 551^e compagnie de la Garde civile, un atelier de menuiserie, au rez-de-chaussée de l'immeuble. Dans cette menuiserie, on trouve, entre autres choses, une machine qui possède une scie circulaire de 50 cm de diamètre environ.

Le sergent Lopez et un autre de ses agents ont l'habitude de faire descendre les détenus, menottes aux mains, dans ladite menuiserie. Après avoir mis la scie en marche, ils traînent les malheu-

reux qui se trouvent entre leurs mains jusqu'à elle. La torture consiste à approcher le cou et la tête à quelques millimètres de la lame qui fait un bruit infernal en même temps qu'elle provoque un nuage de sciure.

L'effet produit sur le détenu est terrifiant. Le fait d'être approché brutalement de la scie en marche provoque, outre le danger de mort, les coups, le bruit, la sciure, etc., une sensation extrême de panique et de folie.

(Renseignement du 17 août 1968)

Les chatouilles. Méthode de torture employée par la Garde civile au 551^e P. C. de Saint-Sébastien et autres commissariats.

Torture facile à imaginer : l'effet des chatouilles sur ceux qui y sont sensibles est bien connu.

Le détenu est immobilisé par un ou deux policiers, ou attaché, pendant qu'un autre cherche les centres nerveux les plus sensibles. Quand ils ont découvert ces points, ils ne laissent plus le détenu en paix, le torturant avec divers objets.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le détenu ne rit pas : il geint et il crie. Les chatouilles ont un tel effet que beaucoup de torturés ont le système nerveux complètement délabré. Parfois les policiers, pris d'inquiétude, n'osent pas poursuivre l'application de cette méthode.

(Renseignement du 15 octobre 1969. Référence : M. T. n° 18)

Les planchettes. Méthode de torture employée par la Garde civile et la Police secrète de Vitoria.

Cette méthode consiste à serrer, entre deux tablettes, les mains et spécialement les articulations des doigts.

Les tablettes sont munies de vis avec écrous, qui passent entre les doigts. Les écrous sont serrés progressivement.

La douleur devient très vite horrible. Les tortionnaires l'intensifient en continuant à serrer les écrous. La douleur la plus forte est produite par des coups donnés sur les tablettes avec un quelconque objet. Les doigts restent si contractés et endormis qu'ensuite le moindre mouvement est très douloureux.

Cette torture est pratiquée pendant des heures. Parfois le détenu est remis en cellule avec les tablettes. Les mains libérées sont

(Suite page IV.)

Instruments et méthodes de torture

(Suite de la page III.)

affectées d'un tremblement continu durant plusieurs jours.

(Renseignement du 23 janvier 1969. Référence : M.T. n° 17)

La bicyclette. Méthode de torture employée au commissariat de la Brigade d'investigation sociale de Bilbao.

Cette méthode consiste à faire marcher le détenu à croupetons avec les mains dans les menottes en dessous des cuisses, dans une position ridicule.

Généralement, on oblige le détenu à tourner autour d'une table pendant que les policiers le frappent avec des matraques, à coups de poing et de pied. Le détenu glisse continuellement sur le sol, mais est obligé d'avancer pour ne pas être piétiné, ce qui lui arrive quand il tombe évanoui.

Cette torture est appelée « bicyclette » parce que, dans les sous-sols de la BIS, il y a une bicyclette sur laquelle un policier a l'habitude de monter pour frapper et faire glisser le détenu qui avance dans cette posture pénible et ridicule.

Cette torture est très employée, car la police estime que, étant donné l'incommodité et le ridicule de la posture, le détenu est moralement déséquilibré, se sent humilié et amoindrit en même temps que physiquement épuisé.

La table d'opération. Méthode de torture employée par la Brigade d'investigation sociale de Bilbao.

Cette méthode est une variante au cours de laquelle le détenu couché sur la table et tenu immobilisé, est contraint d'avaler de l'eau sale ou tout autre liquide par les narines et la bouche, en sorte que ses poumons se trouvent rapidement envahis.

Le détenu se trouve ainsi entre les coups et les sévices, avec les voies respiratoires obstruées et une sensation intense de brûlure interne.

Quand cette méthode est appliquée aux femmes, les policiers, au lieu de les attacher à la table, les maintiennent avec leurs mains, tripotant ainsi les prisonnières sur toutes les parties de leur corps avec l'intention de rendre leur martyre plus douloureux.

Le robinet. Méthode employée par la 551^e compagnie de la Garde civile de Saint-Sébastien.

Cet appareil est un tube de fer

de 70 mm de long sur 23 mm de diamètre. Une vis y est soudée à droite sur un orifice percé sur le côté. Un boulon traverse le bout et se visse et se dévisse à volonté.

On passe cet appareil au doigt du détenu (menottes aux mains) et l'on serre progressivement avec la clef. La torture consiste parfois à serrer et relâcher la vis, qui s'enfonçe dans la chair ou dans l'ongle; parfois on serre cet appareil plus ou moins, et cela pendant des heures.

On connaît cet appareil également sous le nom de « arrache-ongles », car celui qui y est soumis perd ensuite son ongle. Il blesse également l'os avec risque de complication.

(Renseignement du 20 août 1968.)

Ecrasement des doigts. Méthode employée par la 551^e compagnie de la Garde civile de Saint-Sébastien.

Elle consiste à presser les pouces sur la partie inférieure des oreilles, entre la nuque et les extrémités de la mâchoire.

Cela ressemble un peu à une prise de jiu-jitsu employée dans le système de l'auto-défense. La police s'en sert d'une façon plus brutale, appuyant sans considération jusqu'à placer les doigts dans une des parties les plus sensibles du corps humain.

La douleur provoquée est intense, au point de pouvoir faire perdre connaissance si la pression est continue. De plus, après cela, la douleur persiste pendant plusieurs jours.

(Renseignement du 18 octobre 1968.)

Les chaînes. Méthode de torture employée par la Garde civile et la police secrète dans les postes de Bilbao, Vitoria, Pampelune et Saint-Sébastien.

Cette méthode consiste à serrer les chaînes au maximum sur les poignets. De cette façon, les mains ne reçoivent plus le flux sanguin; elles deviennent glacées et prennent une couleur grisâtre ou bleuâtre.

La douleur est intense et profonde. Elle devient encore plus aiguë lorsqu'on imprime des secousses aux chaînes, dont l'acier peut alors pénétrer jusqu'aux os.

Le détenu est parfois soumis aux « chaînes » des jours entiers. Souvent, après plusieurs semaines, les mains restent mortes et tremblantes. Et il est facile de rencontrer des torturés portant de profondes cicatrices aux poignets.

♦♦

Les principales scènes de torture se déroulent dans les commissariats de police. Dans ces locaux, jusqu'à une date récente, la garde à vue était illimitée. Elle a été également illimitée durant les longs mois de l'état d'exception. Actuellement, elle est de 72 heures, au cours desquelles le prévenu est livré, sans défense, à l'arbitraire de la police.

Dans les prisons, les sévices sont différents : réduction de nourriture, mise en cellule au secret, dopage, tels sont les moyens de coercition habituellement utilisés.

Cependant, durant l'état d'exception, des prisonniers ont été transférés de la prison au commissariat pour y être à nouveau torturés.

De nombreux prisonniers restent physiquement marqués pour la vie. Beaucoup souffrent de traumatisme permanent. Certains sont devenus fous. Sans doute y a-t-il eu aussi des décès, mais ne possédant que des probabilités, nous préférons ne rien affirmer.

III. Les interrogations et leur technique psychologique

Les interrogatoires menés aujourd'hui par la Garde civile et la police secrète sont difficiles à décrire. Chacun d'eux est différent du précédent, chaque interrogatoire dépendant de plusieurs facteurs, notamment :

- importance du prisonnier,
- conjoncture politique au moment de l'arrestation,
- caractéristique des tortionnaires,
- résistance et formation du prisonnier,
- affaire dont le prisonnier est accusé,
- temps dont disposent les tortionnaires.

Ces facteurs et d'autres font varier les caractéristiques de l'interrogatoire. Cependant tous suivent en général un même processus, selon les mêmes méthodes, et varient en intensité et en durée.

Les interrogatoires, en règle générale, ont pour base la brutalité et la torture : torture physique et torture psychologique. La seconde est un effet de la première, et celle qui donne les meilleurs résultats.

1. Description d'un interrogatoire (1)

Pour se faire une idée de la façon dont se déroulent les interrogatoires, rien ne vaut la lecture d'une confession directe d'un prisonnier interrogé au 551^e P.C. de la Garde civile de Saint-Sébastien, dans l'avenue Zumalacarregui.

Arrestation

Je fus transporté au P.C., menottes aux mains, comme un criminel. Le seul fait d'avoir les mains attachées avec des chaînes froides me diminuait, me remplissait de terreur et me faisait penser que bientôt tout serait fini pour moi.

On me sortit de la voiture en me bousculant et en m'insultant. Chaque brutalité, chaque insulte m'atteignait terriblement dans le fond de moi-même. Leur effet était plus psychologique que physique. Eux le savent et en profitent.

Quand je montait l'escalier dans ces conditions, quelques policiers (tortionnaires) me saluèrent avec des sourires de mépris et de haine. Tous semblaient avoir des figures de rat et de crapaud. Il semblait qu'on ait choisi ceux qui avaient les visages les plus hideux. Quand ils ouvraient la bouche, c'était pour vomir des insultes contre moi, contre ma patrie, (2) contre ce qu'il y a de plus sacré pour mon peuple. L'un ne disait rien et me regardait avec pitié.

Les locaux du P. C.; premier jour

Quand on m'introduisit dans l'immeuble, on me fit trébucher dans un couloir sur un fusil-mitrailleur, silhouette noire, posé sur un trépied antiaérien qui était installé là pour impressionner les « visiteurs ».

Ensuite, on me fit passer par des couloirs et des pièces, et ceux qui se trouvaient là me regardaient et m'insultaient. On me donna une chaise et on m'invita à « méditer » face à un mur. Cette méthode est utilisée avec tous parce que, dit-on, elle démo.

(1) Les sous-titres sont de la Rédaction.

(2) C'est un basque qui parle.

(Suite page VIII.)

DENTRO de su variedad, este número resultará ser enjundioso. Despréndese de él el sabor libertario peculiar de la América de habla hispana, con alientos literarios de Slienger (estudiante), Daniel Moreno (periodista), Stefan Baciu (escritor emigrado). De Europa ofrecemos a Max Nettlau y a Rudolf Rocker asociados, finalizando el número una hermosa y cruda estampa de la España irredenta firmada Ken Davis.

El compañero leerá este «Combat» con agrado.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 22 de Julio de 1971

BAKUNIN EN MEXICO

Texto universitario presentado por
C. Slienger

La necrología que a continuación damos a conocer, se publicó en el periódico «El Socialista», año 7, nº 188, domingo 22 de octubre de 1876. Nota que aparece sin firma y que probablemente fue tomada de la prensa obrera española, que a su vez la hizo traducir del francés. «El Socialista», el primero de los periódicos que en el estadio de la prensa mexicana elevaba su voz en favor del que sufre olvidado de sus semejantes (1), era una publicación sin periodicidad uniforme, redactada y creada por obreros impresores, tenía como sub-título: «Periódico semanario destinado a defender los derechos e intereses de la clase trabajadora»; y más tarde: «Órgano oficial del Gran círculo de obreros de México». Considerado además como vocero de la Asociación Internacional de Trabajadores (2), y con una tirada de 3.400 ejemplares en 1876.

El texto ocupa dos columnas en la segunda plana, y en su composición se utilizó el tipo conocido como *breviario*. En cuanto a su contenido, presenta las características siguientes:

- Siguió a Hengel (sic).
- Observó el terror de Polonia dominada, y tanto se impresionó que abandonó la carrera militar.
- Se dedicó a la filosofía con su amigo Belinski.
- En 1846 visitó el Occidente... y el año siguiente fue a París.
- Alianza de la Democracia socialista.
- Internacional de Trabajadores.

(1) Miguel Tagle. — Discurso pronunciado a nombre del «Socialista», en el 2º aniversario de la Sociedad de socorros mutuos de impresores. In: La Firmeza, A. II, nº 3, enero 23 de 1875. Pág. 2.

(2) Carta remitida por Will Vast al Gran círculo de obreros de México. In: M. Díaz Ramírez. — «Apuntes históricos del Movimiento obrero y campesino de México». 1844-1880. Mex. Fondo de cultura popular. 1939. Pág. 50.

g) Cuando se proclamó en París la Commune... y cuando cayó se volvió a Locarno.

El día 1º de julio ha muerto en Berna el célebre socialista Miguel Bakunin, a la edad de 62 años.

fue cuando se dedicó a la filosofía con su amigo Belinski, y prosiguió con ahínco el estudio de todas las ciencias.

En 1846 visitó el Occidente y permaneció en Alemania estu-



Este hombre extraordinario, a quien un corresponsal del periódico local «La Imprenta», llama el primer revolucionario del mundo, no perteneció jamás a la escuela filosófica nihilista, como dicho corresponsal asegura, y por el contrario siguió a Hengel cuando en su juventud se dedicó a estos estudios especulativos, concluyendo por declararse ateo posteriormente. Ruso de nación e hijo de una familia aristócrata, siguió sus estudios en la Escuela de artillería de San Petersburgo y fue oficial del ejército ruso sirviendo en sus filas en las provincias polacas. Allí observó el terror de Polonia dominada, y tanto se impresionó que abandonó la carrera militar y tomó odio implacable al gobierno del zar. Entonces

diando Metafísica, y el año siguiente fue a París, de donde le expulsó el ministerio de Guizot, pero tuvo tiempo de hacer amistad con Proudhon y la célebre George Sand. Tomó parte activa en los movimientos revolucionarios que estallaron en Alemania en 1848; y cuando fueron dominados, siguió agitando en combinación con Manzini en Italia y otros revolucionarios en Francia y Hungría, como eran Ledru-Rollin y Koussuth. Dirigió la insurrección de Dresde, y aunque se hizo dueño de la ciudad, bien pronto los prusianos llegaron con fuerzas y se capituló, cayendo Bakunin en poder de las tropas. Condenado a muerte, le fue conmutada la pena por prisión perpetua, que debió sufrir en una

fortaleza de Austria y en la que pasó varios años, hasta que reclamado por el soberano legítimo, el zar Nicolás, el cual deseaba guardarlo de un modo más seguro, al efecto fue encerrado en una fortaleza de San Petersburgo, donde permaneció ocho años y donde se resintió su robusta salud a causa de los rigores de su larguísima prisión, pero sin que se debilitara en nada su energía. Aunque el emperador Nicolás había declarado que no saldría vivo de su encierro, su hijo Alejandro II quiso mostrarse menos severo y le conmutó su pena por destierro perpetuo a Siberia. Cuatro años después se fugó, y a riesgo de ser fusilado atravesó a pie, y en medio de vicisitudes interesantísimas, la China y el Japón, embarcándose para América.

En 1861 llegó a Londres, donde volvió a empezar, unido a Herzen y a Ogareff, la propaganda revolucionaria. Tomó parte en la insurrección de 1863 en Polonia, y se propuso levantar a los aldeanos de Lituania contra el zar, pero la expedición no abandonó las riberas de Suecia y no pudo realizar su plan. Después fue a Italia, donde esperaba reunir a sus antiguos amigos de 1848 y reconstituir un haz de fuerzas revolucionarias, pero estos amigos estaban ya fríos, ocupando posiciones oficiales unos, y otros gozando tranquilamente de puestos distinguidos en la sociedad. Fundó, sin embargo, en Nápoles, el periódico «Libertà e Giustizia», donde desarrolló su programa.

En 1867 fundaron los demócratas de varias naciones, la Liga de la paz y de la libertad, y convocaron un congreso en Ginebra, donde Bakunin asistió con la esperanza de impulsar a estos hombres por un camino francamente revolucionario, y aunque trabajó en este sentido durante un año, el congreso siguiente, reunido en Berna en 1868, tuvo una minoría socialista, por lo que se separó con sus amigos de la tal Liga, y constituyeron una nueva asociación que tomó el nombre de Alianza de la Democracia Socialista, cuyo programa fue redactado por Bakunin. Las secciones de esa asociación se incorporaron a la Internacional de Trabajadores.

En 1869 fijó su residencia en
(Termina en pág. 2, 1ª col.)

MÉXICO

Los intelectuales y la Revolución de 1910

por Daniel Moreno

DURANTE mucho tiempo se sostuvo, con razón, que la contribución literaria o política de los intelectuales al movimiento social y político de 1910 fue muy limitada. Fenómeno claramente explicable si tomamos en consideración que la formación de aquellos hombres se había realizado durante el propio régimen porfirista que durante más de tres décadas se instauró en el país. Pocos años después del movimiento, Federico González Garza señaló este fenómeno en su libro «La Revolución Mexicana. Mi contribución político-literaria». Sin embargo, la escasa participación de los hombres de pensamiento no había sido debidamente estudiada sino hasta la aparición de un libro de muy reciente edición: «Intellectual Precursors of the Mexican Revolution, 1910-1913». Su autor es James D. Cockcroft y lo dio a las prensas del Instituto de Estudios Latinoamericanos de la Universidad de Texas.

Señala Cockcroft que su obra es un estudio de los intelectuales de la Revolución Mexicana, con especial referencia a cuatro personajes de San Luis Potosí, que jugaron un papel importante en el movimiento precursor. Se refiere al ingeniero Camilo Arriaga, al profesor Librado Rivera, al periodista y poeta Juan Sarabia y al licenciado Antonio Díaz Soto y Gama. Seguramente que muchos de los intelectuales de nuestros días, artepuritas o *in*, fruncirán el entrecejo al ver que un acucioso investigador llama intelectuales a estos personajes. Además, se examina con detenimiento a uno de los precursores cuya actividad cobra cada día mayor interés. Ricardo Flores Magón, principal dirigente del movimiento precursor del Partido Liberal Mexicano, de



1906 a 1911, que luego derivó hacia el anarquismo, pero que no dejó de mantener una actividad vigilante sobre el movimiento revolucionario, hasta los mismos días de su muerte.

También se incluye un buen análisis de las ideas de don Francisco I. Madero, fundador y director del Partido Antirreeleccionista, autor de un libro fundamental para explicar el derrocamiento del general Díaz. Seguramente que ante la opinión del autor del libro que reseñamos, las tumbas de algunos intelectuales del porfirismo, como Francisco Bulnes — recientemente estudiado por Martín Quirarte —, o del senador huertista Emilio Rabasa, se removerán incómodos al ver cómo considera Cockcroft al autor de «La sucesión presidencial de 1910».

La obra a que aludimos se integra en tres partes: la primera se dedica a los intelectuales en el medio social del porfiriato. Sobre ello hace un examen de la estructura económica y social del estado de San Luis de Potosí, importante no tan sólo porque en su capital se efectuó el importante congreso liberal convocado por Camilo Arriaga, sino porque muchos de

los precursores concurren a ese congreso y, algunos, eran originarios de esa entidad o estaban ligados íntimamente a ella, como Soto y Gama, Librado Rivera, el propio Arriaga, Juan Sarabia y otros. Se habla también de la formación de las coaliciones políticas y del trasfondo social en el que se desarrollaron los intelectuales revolucionarios. Hace un agudo análisis de los científicos y señala el interés que tuvo la formación de la Unión Liberal.

Como es sabido, la Unión Liberal, fundada en 1892 por don Justo Serra, Rosendo Pineda, Miguel S. Macedo, Joaquín D. Casasús, José Yves Limantour, fue el intento más serio por darle articulación a la posible — que nunca cristalizó — nueva política del porfirismo. Los términos usados en el manifiesto de dicha agrupación, abundantes en el uso de la palabra ciencia, fue el motivo por el que sus autores fueron denominados «científicos», en un principio de una manera irónica, pero que, como recuerda Antonio Manero, en el antiguo régimen y la revolución, ellos acogieron con gran satisfacción Madero, Arriaga, Soto y Gama y los intelectuales que hemos mencionado, en torno de la clase media que se había formado durante la dictadura porfirista, merecen especial referencia.

La segunda parte del volumen se dedica a examinar a los intelectuales como precursores, en la etapa 1900-1910. Como indicamos, investiga en particular al Estado de San Luis Potosí, dentro de la nación, con los clubs liberales y las más vastas coaliciones. Después pasa al examen y la pista de los liberales en el exilio, con sus divisiones y el programa del Partido liberal mexicano (1904-1906). Sabido es el enorme influjo que tuvo ese programa, no solamente durante la lucha, sino dentro del Congreso constituyente

de Querétaro; y cómo muchos de los antiguos magonistas combatieron con la pluma, con la palabra y con las armas, en la revolución. Solamente conocemos una obra que analice con mayor intensidad esta etapa: la de Ethel Duffy Turner, viuda del gran periodista Ralph Turner, que la publicó hace casi dos lustros: «Ricardo Flores Magón y el Partido liberal mexicano», (1) libro que pide con urgencia una nueva edición.

Capítulos especiales merecen las acciones y golpes que dieron los simpatizantes del Partido liberal mexicano entre 1906 y 1903, lo mismo con las armas que en la lucha social. Esta parte concluye con las divisiones y coalición frente a don Francisco I. Madero.

La tercera parte se dedica a un nuevo aspecto de los intelectuales revolucionarios, en particular sus divisiones y polémicas. Y como epílogo, la guerra civil de 1910 a 1917.

El volumen se completa con varios apéndices, dedicados al Programa del Partido liberal mexicano, 1906; un glosario para los lectores en inglés, y una cronología de los precursores del movimiento iniciado en 1910. Una vasta bibliografía, hemerografía y documentación fundamentan la investigación.

Por contraste, es pertinente apuntar que mientras en varias de las grandes revoluciones, como la inglesa del siglo XVII, la francesa de 1789, o la rusa del presente siglo, los hombres de ideas representaron un papel progresista, la mayoría de los intelectuales mexicanos hicieron un triste papel; y algunos, como José Juan Tablada o Salvador Díaz Mirón, descollaron por su servilismo para el tirano Victoriano Huerta.

(1) El Partido Liberal Mexicano era una organización libertaria animada por los hermanos Ricardo y Enrique Flores Magón, Feo. de P. Araujo, Librado Rivera, Juan Sarabia, Práxedes G. Guerrero y otros (véase el órgano «Regeneración»). El guerrillero campesino Emiliano Zapata coincidía con el P. L. M. al grito de «¡Tierra y Libertad!». — NDLR.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

Bakunin en México

Ginebra, desde donde dio un vigoroso impulso a la propaganda socialista de Suiza. Fundó el periódico «L'Egalité», y colaboró en «Le Progrès», de Locle, ocasionando con sus escritos la ruptura entre los socialistas del Jura con los radicales políticos. Asistió al y fue el que más contribuyó al congreso internacional de Basilea triunfo en que él obtuvo el colectivismo.

Obligado por las asechanzas de la policía a dejar Ginebra, se retiró a Locarno, y de allí partió a Lyon para tomar parte en el movimiento revolucionario que

estalló en esta localidad en 1870. Hizo cuanto pudo por sublevar las provincias de Francia, cuando se proclamó en París la Commune, a fin de ayudarla, y cuando cayó, se volvió a Locarno, triste y abatido.

Son numerosos los folletos y escritos que ha publicado en varios idiomas, y últimamente se dice que escribía sus memorias. Por los brevísimos detalles que acabamos de exponer de su biografía, se comprenderá que sería un documento útil para todo el que desee conocer la historia de los últimos treinta años, y lo original de sus ideas.

C. SLEINGER

En individuo independiente

Tristan Marof hace el balance del medio siglo

EN los primeros años de la década de los 20 un joven boliviano se hizo famoso con sus libros en Europa. En una época en la cual el término *boom* no había sido inventado, obra como *La justicia del Inca*, y *El ingenuo Continente Americano* habían merecido comentarios altamente elogiados en diarios y revistas del Viejo Mundo, firmados por Henri Barbusse, Pio Baroja, Miguel de Unamuno.

El autor se llamaba Tristán Marof y en pocos años iba a hacerse famoso también en Latinoamérica, no sólo a través de sus libros, sino también por su dedicación a la idea socialista y a la justicia social.

Gabriela Mistral, Miguel Angel Asturias, Manuel Ugarte, José Vasconcelos, Mariano Azuela y José Carlos Mariátegui han comentado entusiastamente sus libros y han escrito sobre sus luchas, cuando las dictaduras bárbaras lo perseguían y lo condenaban a muerte.

Marof regresó a Bolivia, donde antes de la segunda guerra mundial, trató de organizar el movimiento socialista libre, transformándose en precursor de las revoluciones sociales y de sus «ideólogos», que enseguida se apoderaron de sus ideas y de sus lemas. No se debe olvidar que ha sido Tristán Marof el primero a emplear las palabras «minas al pueblo; tierras al indio» en una época en que la reacción estaba en el gobierno y muchos de los escritores de Latinoamérica adulaban a los tiranos y a los caudillos.

Su voz valiente trató de ser silenciada. Sus libros fueron pirateados, sus ideas robadas. Pero Tristán Marof siguió su camino con la tranquilidad del deber cumplido, amenazado y atacado por stalinistas y fascistas.

Ahora, retirado en la ciudad boliviana de Santa Cruz de la Sierra, escribe sus libros y siembra su jardín, sin editores, pero con muchas ideas, y siempre con un estilo brillante y cortante, como un arma.

Editores, ¿para qué? Los tienen los Severo Sarduy y los demás compinches del boom.

Con su visión excepcionalmente lúcida y con su larga experiencia de auténtico revolucionario, hace ahora el balance de medio-siglo de literatura y de lucha.

El resultado no es siempre animador. Pero su contenido vale como una lección de dignidad y ta-

lento, y un indicador de caminos en un mundo cada vez más sin rumbo.

Stefan Baciu

La Entrevista

Baciu: Algunos de sus libros (*La justicia del Inca*, *Wall Street y Hombre*) han hecho de Vd. el primer escritor boliviano de circulación internacional. ¿Como tal, cuál es su opinión sobre la literatura boliviana en estos días del llamado boom de la literatura latinoamericana? ¿Y qué tal el boom en general?

Marof: Hay muchos escritores suramericanos que tienen popularidad en este momento no sólo en América sino también en los círculos literarios de Europa. Influye esto, según la tendencia que tengan. Los comunistas se han apoderado de todos los escritores izquierdistas y los han llevado a su lado, utilizándolos para su propaganda. Les traducen sus libros a idiomas extranjeros y las editoriales en muchas partes del mundo están en manos de comunistas y de capital del mundo comunista. Eso pasa en Europa y en los Estados Unidos. Sus distribuidores trabajan en la mayoría de los países en revistas y diarios, exaltando a sus servidores literarios.

De ahí la fama de muchos de los que hoy día figuran en la literatura suramericana a parte de que tienen talento; eso no quiere decir que no hayan cientos como estos favorecidos y desgraciadamente ignorados o poco conocidos. Le voy a citar un ejemplo: Miguel Angel Asturias fue un escritor liberal, transformándose poco a poco en izquierdista y comunizante. Obtuvo el Premio Lenin de los soviets y luego por sus relaciones y vínculos sociales y políticos el Premio Nobel. Colaboraron todos sus amigos esparcidos en el mundo entero. Quien debía llevarse ese premio en justicia es Jorge Luis Borges, argentino; tiene calidades exclusivamente literarias por encima de Asturias.

Por otra parte ese llamado boom a que Vd. alude es transitorio y humano. Obedece a la corriente nuevo-clerc o hippie. Hay que esperar a que América del Sur madure y tenga filósofos y artistas de verdad. ¡Tal vez muy tarde!... El mundo es una unidad y en el año dos mil habrán nuevas formas de literatura y de gobierno.

Baciu: ¿Cuáles son, según su opinión, los escritores más representativos de Bolivia hoy día? ¿Son bastante conocidos en el exterior? (Si no, ¿cuáles son las razones?)

Marof: No hay escritores representativos de Bolivia en el extranjero porque es un país que vive encerrado en sus montañas y en sus costumbres, que no tiene contacto ni con sus vecinos. La literatura de Bolivia es ignorada. Eso no excluye que no hayan valores y de los mejores. Siempre han habido. Uno de los escritores más conocidos es Fernando Díez de Medina que tiene calidades y ha escrito muchos libros y colabora en revistas extranjeras. El boliviano es localista y vive su mundo aldeano. Sus escritores no influyen sino cuando se mezclan en la política virulenta. No son cotizados literariamente porque no hay público selecto ni lectores. Aquí los hombres se definen como hombres y de otra manera no valen. El escritor griego Kazantzakis describe a los griegos en una forma parecida en sus novelas. No tenemos prensa que sea una expresión mundial ni que haga críticas y comentarios de fondo. Los periodistas son pobres diablos de información que no se ocupan de libros ni de la cultura.

Rarisimo el escritor que viva de sus escritos y sea escritor profesional. Se muere de hambre. El periodista sobrevive porque está con todos los gobiernos. No tenemos casas editoriales no tenemos *La Nación* ni *La Prensa* de Buenos Aires para hacernos propaganda. Vivimos en la orfandad literaria y también política. Los escritores no son ricos y mendigan puestos para sobrevivir. En estas condiciones no puede haber literatura. El boliviano no conoce idiomas, no lee libros extranjeros en su texto original. No tiene mundanidad ni sociabilidad. Por eso desconfía de la mayoría de las personas. Su pobreza espiritual le hace aflorar complejos y es tan creído que piensa que puede resolver cualquier cosa sin estudiar y por intuición. Tanto escritores como políticos que gobiernan creen que son «superiores» y la mayoría fracasan y nadie los recuerda. Esa es la literatura y esa la política...

Baciu: Mirando desde una perspectiva histórica, después de más de tres décadas pasadas, ¿cómo ve Vd., mi querido Don Tristán, lo

Entrevistado por Stefan Baciu

que suele llamarse la «literatura boliviana de la Guerra del Chaco»? Hágame el favor de sintetizar su posición de escritor y militante en aquella época, en medio de la intelectualidad boliviana. Se trata, naturalmente, de dos aspectos diferentes de un problema.

Marof: Durante la guerra del Chaco, Bolivia asistió a una matanza en la que hubo 50 mil muertos de cada lado. Yo estaba en el extranjero en ese tiempo. Me persiguieron sañudamente y me condenaron a muerte por el gobierno del Presidente Salamanca que aparecía en Bolivia como «gran intelectual y hombre de Estado». La mayoría de los intelectuales de ese tiempo fueron a filas y se emboscaron en los comandos militares para hacer coro a los militares corrompidos e ineptos que dejaron sacrificar miles de humildes indios, mientras ellos se emborrachaban y los intelectuales hacían versos y festejaban las derrotas. ¿Cómo puede brotar una literatura en estas circunstancias? Más tarde llegaron al gobierno los militares con los intelectuales que les habían servido y se transformaron en «socialistas» para evitar el movimiento revolucionario de verdad que estaba inculcado en el dolor de la guerra. Aparecieron más tarde algunas novelas y escritos acusatorios pero no hicieron efecto. Ninguna tuvo calidad y por eso no se los recuerda. (Hay que advertir que el boliviano es cerradamente nacionalista y no admite críticas a sus errores). Acepta los hechos friamente y busca acomodo. De otra manera se muere de hambre, porque tampoco le gusta trabajar y luchar. ¿No tiene horror a la muerte pero teme a la vida!...

Yo escribí un libro en la Argentina que se tituló *Tragedia del Altiplano* que fue muy leído pero no aprovechado. Tuvo muchas ediciones y ahora no lo recuerdan. Es comentado por escritores americanos del sur y ahora se ocupan los norteamericanos de darle algún valor sociológico e histórico. En Bolivia muy pocos lo comentaron porque no hay comentaristas ni historiadores. (Hay una academia de la Lengua compuesta

Tristan Marof hace el balance del medio siglo

de zopencos y de individuos diminutos que se complacen en reunirse para mirarse su pequeñez).

Se me tuvo once años exiliado en el extranjero y se me tiene todavía hoy porque no tengo expresión libre como desearía, escribir y criticar so pena de caer en la miseria o en la prisión. Se me aplaude a escondidas y tampoco hay editores que puedan darle a uno el valor de su trabajo. Pero eso no tiene la menor importancia. Soy filósofo y hombre del mundo. Puedo vivir en cualquier parte y servirme a mí mismo.

Siempre viví solo y hui de las

madrugada. Se cambia todo como un guante, y se vuelve al comienzo después de un breve tiempo porque lo que interesa es el botín... no la ideología. (Se hacen programas, se pronuncian discursos como humo de pajas pero todos están atentos al negocio o los negocios del Estado). Bolivia en un 80 % depende del Estado. Por eso no hay partidos políticos ni pueden haber si todos dependen del cordón umbilical del Estado. Los únicos partidos que subsisten son el Ejército y el Clero, ambos mantenidos por el pueblo. Los días son una pálida representación

o de conejo. Siles fue derrocado por el general Ovando que padece de sarampión en la vejez y comienza a leer «manuales marxistas» en compañía de jovencitos marxistoides y confusos que creen que Bolivia, país pobre y con un presupuesto que no llega a los cien millones de dólares puede ser una nación independiente y soberana cuando no lo es ni Francia con tradición de más de diez siglos. Todo es cuestión de equívoco y de no conocer donde uno pone el pie. El asunto no se arregla con discursos ni con proclamas; se precisan millones de dólares que

ría de los que cita. Tal vez el único sincero fue César Vallejo que murió en la miseria en París. Gabriela Mistral, Premio Nobel, la conocí en los Andes. Tenía enorme personalidad y gran calidad humana. Una lástima que nunca encontró marido. No había marido para ella: era muy enorme. En un libro de Roger Peyrefitte, escritor francés, llama a Miguel Angel Asturias «Premio Nobel de la Banana». Pablo Neruda tan elogiado por los comunistas y los que no lo son olvidan que fue un cantor y un esbirro de Stalin, el tirano más sangriento de la historia. Neruda tiene talento poético y cerebro obturado. No sabe que es política ni marxismo pero es útil a los comunistas como otros. Sucedió lo mismo con Diego Rivera gran pintor y guerrillero de palabras, tan versátil que un día era stalinista y otro trotskista, vanidoso como nadie y monstruoso físicamente, con la pretensión de que todas las mujeres bellas se le enamoraban.

No podría decirle quien es el escritor que representa América Latina. Hubo un tiempo que fue José Vasconcelos, combativo, sincero y pobre como que lo vi en Buenos Aires muriéndose de necesidad después de haber sido ministro de Educación en su país, uno de los grandes ministros de América. Podría ser literariamente Jorge Luis Bergés de enorme talento y con una valentía peculiar para defender sus ideas, aun mezclada frecuentemente la ironía y la burla del mundo y de las cosas presentes, incluso del mundillo de escritores que pululan en la Argentina.

En Bolivia vivió don Franz Tamayo poeta espectacular y algunas veces profundo con mayor personalidad para su tiempo. Su obra es desconocida en el continente pese al esfuerzo que hacen los bolivianos para que sea internamente conocido. Bolivia es un país de montañas y las montañas impiden la expansión del pensamiento. No obstante Tamayo ha sido analizado por un crítico inglés, Osborne, bastante bien.

Los escritores suramericanos están en el comienzo. No hay filósofos, no puede haber porque no hay desarrollo industrial suficiente ni técnica, ni inventos. Se reducen al escándalo: son narradores de un medio pobre, pervertido y corrompido políticamente. Esos nombres tienen brillos actualmente; son leídos pero caerán en el olvido como ha sucedido con la generación de Rubén Darío, de



peñas y de los circulitos literarios donde se reúnen para elogiarse y echarse en el suelo mediocramente. Claro que he tenido muchísimos amigos fanáticos que me han estimado y defendido, y muchos enemigos que deseaban mi muerte, pero sobrevivo...

Baciu: Desde 1952 Bolivia ha tenido, según los «computos» oficiales, nada menos que 3 revoluciones. Existe una novela de la Revolución Boliviana, ¿cómo es, por ejemplo, la novela de la Revolución Mejicana, con autores como Mariano Azuela, Martín Luis Guzmán, etc.? Si no la hay ¿por qué?

Marof: Bolivia es el país de las «revoluciones». En realidad son golpes de mano y sorpresas a la

de la realidad. No hay sino información: *se carece de pensamiento*. Por otro lado pueden ser suprimidos cualquier momento o se les niega divisas para comprar papel. Sucede con frecuencia que las llamadas «revoluciones» salen de las filas del gobierno, porque todo el mundo tiene deseo de mandar y de poder. A Paz Estenssoro le hicieron la oposición Lechín y Siles Zuazo hasta derrocarlo con la complicidad de dos generales: Ovando, Jefe de las FF. AA. y Barrientos, Jefe de la Aviación. Barrientos gobernó Bolivia como una hacienda. Le sucedió un maniquí, el señor Siles Salinas, hombre débil que no podía mandar y que estaba sometido al ejército. Tampoco tenía personalidad y se dedicó a los viajes y a sonreír con esa risa de ratón de experimento

no los tiene Bolivia. Finalmente se recurre a los rusos y se cree infantilmente que ellos darán la panacea de salvación de una República mediterránea. ¡Tenemos experiencia de lo que les ha pasado a los países que caen en manos de los buenos amigos rusos! Se cambia un amo por otro.

Baciu: Entre los escritores latinoamericanos de hoy hay varios nombres de fama mundial: Gabriela Mistral, Miguel Angel Asturias (dos Nobel), Pablo Neruda, César Vallejo. Sea como fuere, son los más mencionados; ¿faltan — a su juicio — nombres de primera línea al lado de éstos? ¿Cuál es el más representativo de todos para el Continente Ingenuo?

Marof: He conocido a la mayo-

Tristan Marof hace el balance del medio siglo

Santos Chocano, de Díaz Mirón, de González Martínez, de Herrera Reissig, de Lugones, de Jaime Freire. En los pueblos aldeanos los recuerdan como los mitos de piedra y las leyendas por falta de imaginación, de crítica y de valores nuevos que se impongan con valentía y talento universal, no aldeano ni local. El mundo actual es pequeño y sabemos lo que pasa en el último confín del mundo tanto en literatura como en política y economía; pero los enanos del mundo subdesarrollado quieren competir con las computadoras y la técnica simplemente por la tendencia a la subversión y al pasto de la aldea.

Es natural que en la mayoría de los países subdesarrollados existan grandes talentos desconocidos en todos los terrenos de la inteligencia. Simplemente son ignorados. El aparato comunista eleva a los cuernos de la Luna a talentos de sexto orden, les publica sus libros, les paga y les hace propaganda. El mundo democrático los ignora porque no hay diario que se ocupe de ellos, ni revistas, ni crítica. Se gastan millones de dólares en tonterías y se regalan 500 millones a Paz Estenssoro para que haga el experimento de una «revolución» frustrada en Bolivia.

Una sola revista formal y seria no existe en Sur América con material de investigación que contradiga la propaganda marxista que está hoy día entre los estudiantes y agitadores pagados castros.

Baciu: Vd., Marof, ha sido uno de los pioneros latinoamericanos en el difícil y amargo camino socialista en la década de los años 20, con una conciencia nitida y clara del problema. ¿Cuál ha sido la evolución del socialismo? ¿Cuál es su situación hoy día en Latinoamérica?

Marof: En 1930 los jóvenes suramericanos creíamos en un socialismo americano y luchamos por él en el terreno de la teoría y de la acción con desinterés y un idealismo que no existe ahora. Poco a poco el ideal socialista fue decayendo, intervenido por los agentes soviéticos que pretendían hacerse servir, poniendo «el partido» al lado de Rusia y eliminando a los que no se sometían. El resultado fue que el comunismo fue apoderándose de los cuadros no al servicio de la idea sino del Soviet como se hacía en tiempos del zarismo, cambiando de nombre. Los más ingenuos y los más ser-

viles se pusieron a sus órdenes. Ya no hubo teoría ni lucha ni desinterés; hubieron individuos rentados y agentes descarados de los Soviets que recorrieran los pueblos y pretendían dar órdenes.

Baciu: Como uno de los primeros y más lúcidos «anti-imperialistas» del Continente («Tierras al indio, minas al pueblo»), ¿cómo ve Vd. la ola de anti-imperialismo de nuestros días? ¿Cuál es el imperialismo más peligroso? ¿Cómo se puede y debe combatirlo?

Marof: Se precisa una teoría seria, estudiada y elaborada a la luz de las cifras y de los hechos para ser anti-imperialista, pero sucede que en la actualidad hay dos clases de imperialismo: el financiero que se introduce a los países pobres y los manipula, y el rojo que se apodera de los pueblos y de las naciones y los somete a su influencia no sólo política sino económica. Se precisa ser idiota o un imbécil para no distinguir cual de los imperialismos es más peligroso. Y eso lo ven los propios intelectuales rusos que son condenados y perseguidos en el territorio del Soviet.

Baciu: ¿La lucha de guerrillas, que desde 1956 sacude uno u otro país, puede inspirar una literatura revolucionaria?

Marof: La lucha de guerrillas desde 1956 ha inspirado una literatura de propaganda sensacionalista sin contenido, más bien como negocio que como esfuerzo literario. Muchos editores comercian con los escritores que tienen que inventar y exagerar para dar tinte a sus escritos.

Baciu: Si hubiera de comenzar nuevamente su combate, sus luchas, sus exilios, sus andanzas, sus aventuras, seguiría Vd. el mismo camino? ¿Cuál es el balance de medio-siglo de sus luchas políticas y literarias?

Marof: El balance de un revolucionario es trágico. Lo que me ha sucedido a mí en mi vida les ha sucedido a miles y miles de hombres en la tierra que han muerto, han sido torturados y se han sacrificado. El espíritu de uno no muere, pero en el dolor y la miseria ha aprendido mucho. Volvamos a pelear pero poniendo la libertad de expresión, la libertad como don de la humanidad como bandera sin dejarnos engañar por los burócratas que aparecen después y se convierten en amos. ¡Li-

teraria y políticamente estamos encadenados!...

Baciu: Vd., Tristán Marof, es uno de los últimos de la generación de Haya de la Torre y José Carlos Mariátegui; ¿cuál es su mensaje a la juventud de Bolivia y de Latinoamérica?

Marof: José Carlos Mariátegui y Haya de la Torre lucharon por un ideal americano. No tuvieron suerte o no pudieron por circunstancias adversas o simplemente no se les comprendió en su integridad.

Si José Carlos Mariátegui hubiera vivido lucharía por un Continente esclarecido con economía y libertad. No se habría sometido a la burocracia que da órdenes a ras del suelo. Ni se juntaría con

los que han convertido la revolución en un negocio.

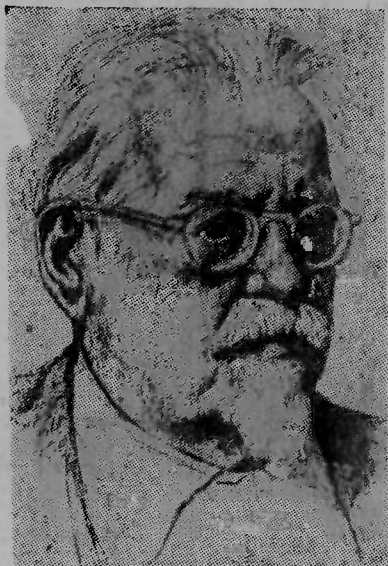
Todo lo que vemos actualmente es gris y caricaturesco. Enanos que quieren ser grandes, literatos que han hecho de la literatura un modo de vida, pagados por unos o por otros, políticos ladrones que se han vuelto «revolucionarios» para asaltar el tesoro. Militares sin luces que juegan a la «revolución», aprovechados como *tontos útiles*, pero con las manos libres para aprovecharse de las pocas rentas de los pueblos miserables.

Contra todo esto debemos luchar y luchar diariamente sin miedo, hablando lo que es el imperialismo rojo y el capital financiero. Necesitamos claridad mental y seriedad. Creo que ya somos mayores y responsables.

Servicio de librería

«La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45 00	«La revolución sexual», Wilhelm Reich	21 00
«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6 00	«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan	12 00
«El pensamiento político de Castelao», Alberto Minguez	15 00	«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18 60
«Misère de la philosophie» et «Philosophie de lo misère», Proudhon - Marx Id, en francés «La grève»	8 50	«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tents	15 00
«L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline	21 00	«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo	24 00
«La Revolución desconocida», Voline (en español) «Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6 00	«Grado elemental (poemas) Angel González	4 00
«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas	33 00	«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray	20 00
Rosa Luxemburg	24 00	Idem, idem en francés	9 90
«Jacob», Bernard Thomas	25 00	«La confesión» (L'Aveu), Arthur London	20 00
«Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky	24 00	«La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante	48 00
«La révolution et la guerre de l'Espagne», Broué et Témime (cartonné)	33 00	«Los anarquistas», James Joll	18 00
«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeaante Pike	11 00	«El Testigo», W. Chamberes	20 00
		«Cazando el Elefante», G. Orwells	12 00
		«Con el pan bajo el brazo», O. Danielo	10 00
		«Yo escogí la Libertad», Kravchenko	16 00
		Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.F., Paris 13 507 56	

La gran colección de Max Nettlau⁽¹⁾



Lo que más deprimía a Nettlau después de la primera guerra mundial, fue el destino de su inmensa colección de libros, folletos, revistas y documentos raros, que durante su larga vida había reunido en todos los países, hasta que la guerra puso fin a su incansable afán de coleccionista. Esta colección, única en su género, la más grande y variada en el campo del socialismo libertario, comprendía más de 40.000 impresos en los diversos idiomas. Muchos son los que han oído hablar de ella — yo mismo he visto gran parte en Londres —, pero contados son los que sospechan con qué celo y cuán metódicamente Nettlau se empeñó en reunirlos. Por eso vale la pena saber de su propia boca de qué manera aquella enorme colección llegó a formarse.

En una larga carta que dirigí a Siegfried Nacht, el 13 de junio de 1920, Nettlau describió en detalle la historia de sus actividades de coleccionista, tan significativa de la forma en que procedía en sus investigaciones.

«He cargado con una cantidad enorme de documentos que adquirí de la manera más varia y compleja — escribe —. He ensanchado excesivamente los límites de ese campo, primero a causa de mis estudios, en segundo lugar por la propaganda que encontraba en torno mío y, finalmente, por una natural disposición para conservar todo cuanto me caía entre manos. No llegué a semejantes resultados inmediatamente, sino paso a paso. Veía cómo en las bibliotecas muchas veces sólo se encontraban las obras principales sobre tal asunto, y cómo el deseo de ahondar tropezaba inmediatamente con infinitos huecos; como la literatura de folletos, revistas, volantes, las más de las veces se pierde o se dispersa y sólo puede

ser reunida laboriosa y fragmentariamente, sin hablar de manuscritos, cartas y demás documentos, ni de la tradición oral que tan pronto se pierde. Por eso he procurado, desde un principio, coleccionar ese material tan difícilmente obtenible, y muchas veces he dejado de adquirir obras principales porque éstas no se pierden y son fáciles de hallar en las grandes bibliotecas. Ambicionaba reunir «expedientes» de las innumerables partes que forman el conjunto del progreso de la historia humana; todo lo relativo a las diversas ideas, movimientos, destinos individuales, etc., comenzando con los primeros artículos o folletos, con toda la polémica, las discusiones, todos los periódicos, y terminando con las obras definitivas, con revistas, cartas, apuntes históricos, bibliográficos, etc., y con recortes, representaciones gráficas tales como caricaturas, incluyendo el más insignificante cartel o volante. Naturalmente, no me era posible lograr mi meta sino hasta cierto punto y en unas pocas materias; mas al principio había esperado que, una vez ordenado en esta forma mi cuantioso material, su existencia pudiera impulsar a otros a incorporar el suyo a tal archivo común e internacional, en cuanto hubiera perdido su importancia momentánea que les obligara a protegerlo en vista de posibles persecuciones; archivo que yo siempre concebía como cosa que separar lo más pronto posible del accidente pasajero de mi persona, a condición de que hubiera una base segura para tamaña empresa. Por de pronto continué comprando y lo sigo haciendo hoy en la medida de mis reducidísimos posibilidades. Esto le explicará el volumen exorbitante de mi colección, pues no trataba yo de conservar el material tan sólo en su última fase, como folleto o libro de carácter ya definido, sino incluso en su estado de iniciación, de difusión y en todas sus ramificaciones. Muchas veces he pensado en aquellos modelos fracasados de locomotoras, que no se deben a Stephenson y que pueden verse en el South Kensington Museum, de Londres. Debido a que el sistema de Stephenson prevaleció, todos los demás quedaron ignorados. Y sin embargo, se les coleccionó. Lo mismo sucedió con todos los movimientos sociales fracasados y olvidados, excepto unos cuantos que finalmente supieron imponerse. La solución me parece ser la siguiente: cualquier

educación y formación progresivas deberán ser iniciadas con los movimientos principales y el material más moderno; pero no obstante debe haber lugar, en la enormidad del universo, para una o algunas colecciones históricas en las que se diera asilo a los socialismos fracasados, semejantes a aquellas locomotoras no inventadas por Stephenson. Siempre he sentido mayor simpatía por las causas perdidas que por las triunfantes, y por eso no he menospreciado ninguno de estos testimonios por insignificantes que pareciesen. Nunca he aspirado a la homogeneidad; bien al contrario, solía alegrarme de lo diverso, y eso beneficiaba a la colección, que diríase remontábase en esa especie de sistema fluvial socialista hasta sus más íntimos arroyos, dirigiendo su interés ora hacia las corrientes que se van enarenando en las estepas, ora a aquéllas que parecen tragadas por las rocas, para reaparecer de pronto en un lugar inesperado. En cambio, siento disminuir mi interés por el movimiento tan pronto como lo veo convertido en un río grande, porque entonces ya no corre peligro de perderse y no necesita ya de mis débiles esfuerzos.

«La colección se amplió más por el hecho de que yo dejé de limitarla, como hice al principio, a la literatura anarquista y revolucionaria en un sentido estrecho. Durante años había yo renunciado a los antiguos testimonios, y así perdí la ocasión de adquirir datos valiosos, pérdida tanto más sensible cuanto que, en las últimas décadas del siglo pasado, esta literatura aún podía adquirirse a precios modestos. Me desquité luego, allá por el año 1900, en Londres y París, pero ya era tarde para comprar impresos alemanes de aquel período. Así y todo, hice cuanto pude para conseguir antiguos documentos y mi colección los tiene en gran número. Después concentré mi atención sobre la literatura social-demócrata, por lo menos la de los principales países, teniendo que renunciar a innumerables libros por ser caros o carecer de gran interés histórico o teórico. El sindicalismo resultó bien representado gracias al gran número de revistas que yo recibía a través de los años y por medio de los «cuadernos de intercambio», y que he ordenado con arreglo a sus especialidades: la pedagogía, el antimilitarismo, el neomalthusianismo, la literatura moderna, etc. Luego, particularmente en

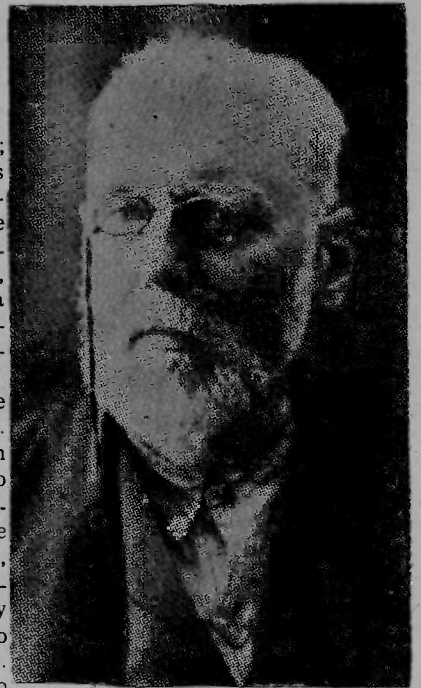
por Rudolf Rocker

París, tuve la oportunidad de coleccionar, en forma más intensa, la literatura radical francesa a partir de la gran Revolución hasta 1870, y la inglesa desde el siglo XVIII. Después recogí todo lo referente a las reformas sociales, todo lo descriptivo en el terreno de la sociedad, los libre-pensadores, las mujeres, la paz, las cooperativas, las nacionalidades, temas sociológicos de cualquier índole, como también toda huella de ideas libertarias, todo lo relacionado con la historia de las revoluciones, etc., mostrando siempre predilección por salvar cosas olvidadas, relegadas a la oscuridad a expensas de las bien conocidas.

«En esto la guerra, la que me sorprendió en Viena, donde residía desde abril de 1914, procedente de París. Y fue en Viena donde pasé todos los años de la conflagración mundial. Así, pues, me vi alejado de mi colección; afortunadamente, esos años los amigos de París y, según creo, también los de Londres, continuaron conservando para mí muchas cosas, en parti-

(1) Como una contribución excepcional que marcará un jalón señero en la bibliografía histórica y sociológica de nuestra época, el *International Instituut voor Sociale Geschiedenis* (Instituto Internacional de Historia Social) de Amsterdam, ha puesto en marcha una empresa que esperábamos ansiosamente: la edición de los archivos de Miguel Bakunin, tesoro invaluable que formaba parte de la monumental colección del gran historiador Max Nettlau. Han aparecido ya dos magníficos volúmenes, con textos en el idioma original en que los escribió quien fue llamado, a justo título, «el más grande revolucionario de todos los tiempos». Resulta de interés, a nuestro juicio, ofrecer la presente nota, perteneciente al libro biográfico de Rocker sobre el sabio austriaco («Max Nettlau, el Herodoto de la anarquía»). Es, por otra parte, el menor de los homenajes que se puede brindar a quien, con su apasionado trabajo y sacrificios de todo género, ha hecho posible conservar una riqueza inmensa, de la que ahora el meritorio Instituto citado extrae y pone a disposición de los estudiosos, a través del libro, el pensamiento vivo de Bakunin.

La colección de Max Nettlau



hilo no quedó roto por completo.»

A continuación Nettlau relata cómo durante y después de la guerra había descubierto y puesto a salvo gran número de libros, folletos y viejos documentos de gran valor, los que depositó en el desván de su casa. De esta manera, su colección se vio aumentada por piezas descubiertas, a menudo, en las bodegas de traficantes con papel de deshecho, donde hubieran desaparecido para siempre. Ahora bien, aquel imponderable caudal de documentos, reunido en el curso de tantos años, se hallaba distribuido en cuatro países. Ciento veinte y una cajas estaban almacenadas en Londres a cargo de un agente de transportes; treinta cajas de gran tamaño, en París; treinta y cuatro cajas de menor tamaño se encontraban en Munich, y el resto lo guardaba en su casa de Viena. A eso deben añadirse los grandes bultos de libros que había confiado a no menos de setenta y cuatro amigos suyos.

Siempre había tenido la intención de incorporar esa enorme colección a una biblioteca especializada del continente europeo, y varias veces había dado pasos en este sentido, siempre sin resultados, pues no pudo nunca decidirse en cuanto al lugar más conveniente. Así, pues, pagó durante aquellos años el almacenaje en Londres, París y Munich, hasta que la inflación que siguió a la guerra le privó de los medios para continuar pagando. Finalmente, en 1920, no le quedó más remedio que dirigirse a Siegfried Nacht y Harry Kelly, de Nueva York, quienes, en unión de otros amigos norteamericanos cubrieron gran parte de los gastos de almacenaje y salvaron la colección. Posteriormente, Emma Goldman, A. Berkman y yo logramos persuadir al Dr. M. A. Cohn, de Nueva York, para que se hiciera cargo de estos gastos; pero al cabo de algunos años, Cohn, duramente afectado por la gran depresión económica que había estallado en los Estados Unidos, ya no pudo seguir suministrando los fondos necesarios. Y otra vez Nettlau volvió a pasar trances penosos, hasta que por fin pudo ser depositada la mayor parte de la colección en la finca de un amigo acomodado, que vivía en Suiza, de donde pasó, en 1936 o 1937, si no me equivoco, al Instituto de Historia Social, en Amsterdam.

Durante todos aquellos años sufría Nettlau verdaderos suplicios por la suerte de su preciosa colección. Durante la primera guerra

mundial toda propiedad alemana en Inglaterra o en Francia fue confiscada o puesta bajo control del Estado, y Nettlau vivía en continuo temor de que la atención de las autoridades de aquellos países pudiera fijarse en sus cajas de libros, almacenados en las agencias de transportes de Londres y París. Por eso tuvo que observar, aun después de la guerra, el mayor secreto en todo cuanto emprendió respecto a la colección, temiendo que cualquier paso decisivo pudiera conducir a la pérdida de la misma. Quizá obrara con prudencia excesiva, pero tal cautela es harto comprensible, pues se exponía a perderlo todo. Aquellos años fueron de verdadera angustia para él. En la citada carta, escribía a Siegfried Nacht:

«Ya ve Vd. cómo mi pequeña colección ha resultado ser un mueble grande y embarazoso — no ya un mero caballo (*steckenpferd*) significa en alemán la chifladura de los coleccionistas [N. del Trad.], sino toda una manada de caballos bravos, que me están aplastando a causa de la horrenda reducción del poder adquisitivo de nuestra moneda en el extranjero. Se divide aproximadamente de la manera siguiente: *Anarquismo*: libros y folletos, 3.200; revistas, 1.200; *Literatura libertaria* (incluyendo el sindicalismo revolucionario, etc.): 1.300 ediciones y 600 revistas. *Socialismo*: 10.500 ediciones y 2.750 revistas. *Reforma social*: 2.000 ediciones y 2.300 revistas. *Literatura política radical*: 13.000 impresos, incluyendo las revistas.

«Son, pues, en total más de 36.850 impresos, sin contar varios miles de publicaciones de tendencias menos marcadas, con lo cual la colección asciende — cuando no excede — a los 40.000 impresos. Y aún queda por sumar a eso, miles de impresos de menor cuantía.

«Hay más de 10.000 periódicos y revistas, representados algunos con un sólo número, con varios ejemplares o en series completas, todo lo cual llena cajas enteras. Todo lo expuesto da una ligera idea del verdadero volumen de la colección.»

Bien se comprende cuánta preocupación debíale causar a Nettlau esta colección, cuando, al terminar la primera guerra mundial, se encontró con que ya no podía costear su almacenaje. Tan pesada carga no dejó de abrumarle durante todos aquellos años, hasta 1936. Intentó más de una vez incorporar la colección a alguna biblioteca extranjera, donde podía

esperar que se conservara intacta; mas en las difíciles circunstancias de entonces, también ésta resultaba una empresa arriesgada, ya que Nettlau no quería confiar su tesoro sino a una institución que, además, de garantizarle la buena conservación del mismo, lo dedicase al uso que él le había destinado.

Allá por el año 1931 o 1932 se le ofreció una solución al problema. El Instituto de Historia Social, en Amsterdam, se declaró dispuesto a custodiar la colección en las condiciones deseadas por Nettlau. Le ofreció una suma muy aceptable, dado las circunstancias de entonces, pagadera a plazos anuales, y que de un golpe le hubiera librado de todos sus apuros pecuniarios. Además se le concedía el derecho de disponer libremente, hasta su muerte, de cuanto documentación necesitase para su trabajo, y aun el de guardar una parte de su colección en Viena. Cuando el trato quedaba ultimado satisfactoriamente por ambas partes, y el director del Instituto, profesor Posthumus, se había trasladado a Viena, surgió un obstáculo inesperado.

Nettlau había informado al profesor Posthumus de la existencia de un testamento suyo, en el que legaba la colección a la «Preussische Staatsbibliothek» de Berlín. Por consiguiente, el profesor Posthumus insistió en que modificase o revocara aquel testamento durante su estancia en Viena, demanda perfectamente legítima, puesto que actuaba como representante de una institución pública, cuyos intereses debía defender. Si hubiese conocido mejor a Nettlau, es probable que hubiera tomado en cuenta ciertas particularidades de su carácter, y le habría explicado la razón de su demanda evitando herir la sensibilidad de nuestro amigo. Lo cierto es que Nettlau, delicado en exceso en estas cosas, lo entendió mal, interpretando como prueba de desconfianza lo que no era más que una formalidad legal. Se disgustó y rompió el contrato ya firmado. Fue imaginarse la impresión que le causó al profesor Posthumus tan precipitado gesto. Nettlau se mostró sordo a todos sus requerimientos y tuvo el profesor que regresar a Amsterdam sin haber llegado a ningún arreglo.

Posteriormente, el Instituto, deseoso de llevar a Nettlau a una consideración más serena del asunto, envió a Viena otro representante, conocido por Nettlau como correligionario suyo. También es-

ta tentativa resultó infructuosa. Como consecuencia de todo esto Nettlau tuvo que cubrir, durante cuatro años más, los gastos de conservación de su colección. Al fin se logró poner las cosas en su lugar después de las debidas explicaciones, y la colección fue incorporada al Instituto de Amsterdam, y así, en 1937, Nettlau, por vez primera en su vida, pudo ver seguro y reunido en un lugar adecuado su querido tesoro.

**

Triste fue el fin de su vida, como el de Kropotkin en Rusia y el de Malatesta en Italia. Tuvo que apurar el cáliz hasta el más amargo residuo. Tras la desesperada lucha por la desnuda existencia, que llenó todos sus días desde fines de la primera guerra mundial, sobrevino la catástrofe de Alemania, luego la gran tragedia de España, que le conmovió profundamente y que destruyó sus últimas esperanzas por el porvenir de Europa. Después siguió la invasión de Austria, cerrándole el camino de vuelta a Viena, donde había conocido tantos años dichosos y otros de gran angustia. Finalmente, se desencadenó la avalancha de la barbarie fascista a través de toda Europa; la segunda guerra mundial y el último golpe: la pérdida de todo aquello a lo que había consagrado su vida. La obra de una vida grande y fecunda fue despiadadamente aniquilada. No sólo perdió Nettlau sus muchos y valiosos manuscritos y anotaciones, sino también su inmensa colección, cuya conservación tantas horas de angustia le había costado después de la primera guerra mundial. Los bárbaros pardos se la llevaron a un lugar desconoci-

La colección de Max Nettlau

do, junto con tantos otros tesoros literarios del Instituto de Amsterdam: 1.600 armarios llenos de libros y documentos. Nada quedó, excepto las piezas raras, que los directores del Instituto, en sabia previsión de lo que había de suceder, enviaron a tiempo a Inglaterra. Por entonces, se ofreció a Nettlau la oportunidad de mandar a Oxford las partes más preciosas de su colección. Incluso se lo propusieron; pero no podía separarse de lo que tanto tiempo había echado de menos. Acaso menospreciaba el peligro o no creyera que los nazis se atrevieran a invadir Holanda. El que tuviera que pasar aún por esto y presenciar cómo su preciosa colección y gran parte de la obra de su vida le eran robadas por unos canibales, sintió que lo pudiera impedir, fue verdaderamente doloroso para él.

La dirección del Instituto de Historia Social de Amsterdam laboró durante largos años, con el fin de recuperar su propiedad. Estos esfuerzos fueron, finalmente, coronados por el éxito. Una parte de las colecciones de libros se encontraron en Holanda, aunque la mayor parte fue hallada en Alemania. Actualmente, toda la valiosa biblioteca está reunida nuevamente en Amsterdam, donde se efectúa el trabajo de ordenamiento y clasificación. Tomando en cuenta que Nettlau había depositado los manuscritos de sus últimos libros en el mencionado Instituto, cabe suponer que esos originales se hayan salvado.

En la persona de Max Nettlau, el movimiento libertario del mundo entero perdió uno de sus más leales y eminentes paladines. Ha desaparecido de nuestras filas un hombre difícilmente reemplazable, dado las actividades a que se dedicó. La labor de su vida se plasmó en una obra de importancia verdaderamente internacional. Si su existencia no fue aventurera, pero sí de trabajo incansable y de vasta investigación. Muy raras veces puede realizarse una tarea tan magna como la que él se impuso, con tanto amor, tanto celo, tanta tenacidad, paciencia y ejemplar honradez. Hombre de rectitud impecable, de grandes y nobles convicciones y de profundo sentimiento humano nunca renunció a su independencia personal y libertad de pensamiento, y no es aventurado decir que en su larga vida jamás escribió un renglón que no estuviera de acuerdo con su conciencia. Indulgente hacia los demás, severo consigo mismo, se trazó una vida según su propio diseño, sin pedir que sirviera de modelo a otras personas.

Por esos yermos

EN esta aldea que data de hace 600 años, situada en las montañas de España, como en muchos sitios aislados en una tierra tan antigua, el siglo XX es algo que uno no puede encontrar sin andar a caza de él.

España llegó a la era del espacio y de la minifalda hace una década, pero en Bohoyo la vida continúa transcurriendo en gran parte como hace siglos.

Aunque no puedan cambiar los hábitos de vida el siglo XX está extrayendo la vida de Bohoyo. La juventud aldeana, ansiosa de conocer lo que existe en el mundo exterior, se marcha tan pronto como terminan los estudios escolares a los 14 y 15 años. La aldea hace 20 años tenía dos mil residentes y actualmente hay alrededor de 1.100.

Lo mismo está ocurriendo con muchas otras aldeas españolas. Una y otra vez alguna pequeña quinta antigua se ofrece en venta.

Bohoyo, un caserío compacto de cabañas de piedras que datan de hace siglos, se congrega alrededor de una pequeña plaza en un diminuto valle de 11 kilómetros en las montañas de Gredos, de la parte central del país.

Nazario Martín, después de 47 años de trabajar arduamente con la espina dorsal inclinada, presentaba un aspecto sombrío en esa plaza, al decir: «Nuestros niños están recibiendo mejor educación de la que se nos dio a nosotros. A los 14 años, por lo menos, saben leer y escribir y hacer las cuatro reglas (suma, resta, multiplicación y división). Esto fue algo que nosotros nunca pudimos hacer en nuestra niñez».

Otro individuo por ahí cercano golpeó su bordon en el suelo y dijo burlón: «Sí, y luego le dicen a uno en la mismísima cara que no les agrada la forma en que nosotros vivimos y que se van a marchar a la capital.»

«La capital», para los bohoyenses es cualquier ciudad más allá de El Barco de Avila, la aldea del mercado por las montañas de Gredos, sobre el camino nacional 110.

Esa mañana, en Bohoyo, como en cualquier otra mañana durante muchos años, había comenzado a las 5 a. m., con las pisadas de las pezuñas de las cabras sobre la tierra y la piedra y el tintinear de los cencerros. Las cabras de Bohoyo, centenares, salían a los pastizales, y uno puede poner sus cabras de Bohoyo.

El sol acababa de dorar el cielo sobre los picos de Gredos cuando los hombres de Bohoyo, a horca-

Cuento veraz de Bohoyo

jadas en diminutos asnos o a pie, llevando herramientas y comida, salieron para otra faena más de 18 horas entre las matas de alubias o árboles frutales que hay por todas partes del valle y las laderas bajas de las montañas. Los alimentos consistían en jamón curado o salchichas y pan duro. El arroyuelo de una montaña les proporcionaría de beber. Sus ropas manchadas y maltratadas y sus sombreros negros llenos de manchas blancuzcas de sudor.

Habían dejado atrás las cabañas de gruesas piedras en las que la vida tiene como centro principal la gran cocina. Algunos pisos eran de azulejos pero en su mayoría de ladrillo y piedra. En un rincón de la mayoría de las cocinas hay fogones de piedra ennegrecida y sobre ellos los leños arden y el humo asciende para salir por un hoyo en el techo.

Las esposas, con vestidos negros, las manos enrojecidas por las duras faenas, llevan grandes ollas de hierro al fogón. Cuando es día de lavar, se llevan grandes bultos de ropa sucia a los arroyos cercanos en las montañas; nadie lava ropa en Bohoyo.

Luego los chiquillos comienzan a gritar rumbo a la escuela y los viejos reumáticos de la aldea empiezan a tomar asiento en la plaza llena de sol. Por todas partes las amas de casa acuden a la fuente a llenar un cubo o jarra de barro, mientras algunas se dedican a la charla. Muchas con sombreros de paja tejida a mano, algunos de un curioso estilo con el ala caída por detrás para resguardarse el cuello. Al frente, como adorno bien prendido, un trozo de tela en forma de corazón asomando orgulloso hacia arriba.

Por la noche los pastores de la aldea traen de regreso las cabras a la plaza. Estas buscan sus casas sin necesidad de ser arriadas, expresando sus quejas por las estrechas calles.

Mucho después del oscurecer en esta temporada de cosecha, los hombres regresan de los campos, sudorosos y cansados. Después de un rápido lavatorio afuera de las casas, se dirigen hacia el más cercano viñedo a «echar un trago» mientras otros se quejan de las cosechas, del tiempo y del dinero, y luego a casa a cenar y a acostarse.

Los bohoyenses comen las grandes alubias blancas, que cultivan para comerciar, las patatas y algunas legumbres de los pequeños huertos en las laderas, además de sus jamones curados y

salchichas. Quizá dos veces por semana las amas de casa van a la tienda a comprar un poco de ternera o puerco para dar sabor a la olla del puchero, o el pan duro en forma de disco, de la región.

Aunque el buen vino abunda en España, la gente de Bohoyo bebe el agua fría de la montaña. Como manjar a veces se gastan unas pesetas en una gran jarra de vino para la familia y en los días especiales del verano suelen llevar al borrico de la familia hasta los Gredos a recoger hielo para su vino.

Cuando viene el domingo, el campesino viste su traje negro, cortado a la antigua, y su sombrero negro, del cual uno de ellos dijo: «Creo que lo conseguí cuando tenía 25 años» y para la mujer, un vestido negro de mejor calidad, para después de la misa volver a guardar las ropas para otra semana más o sacarla para alguna boda.

Bohoyo se encuentra a menos de 160 kilómetros de Madrid y así uno puede encontrar el siglo XX, con sólo mirar. Ahí está la luz eléctrica, en un desnudo bombillo con un largo cordón. Cuando termina la cena, el ama de casa de Bohoyo desengancha el cordón y se lleva la luz a su alcoba. La gente de Bohoyo es frugal.

«Tendríamos que comprar más cordón y otro bombillo, si queremos más luz», explican sencillamente.

También hay aparatos televisores y dos cantinas. Cuando se exhiben corridas de toros o partidos de fútbol, los hombres acuden ahí, piden un pequeño vaso de vino y observan ávidamente. Cada casa tiene una radio de transistores, pero rara vez lo conectan, excepto algún jovencito hambriento de excitación que sueña con ir a la ciudad.

Un abogado de 26 años, Pepe Martín, que dejó su aldea de Avila hace 11 años para estudiar en Madrid, conoce ese sueño: «En la ciudad si uno quiere trabajar puede convertirse en alguien y educar a sus hijos, que alguna vez pueden graduarse en la universidad».

Tan sólo en Madrid hay 300 jóvenes de Bohoyo con tal sueño

KEN DAVIS

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.

Puede pedirse en esta Administración, 12 frs.

PELLOUTIER

(Suite)

C'est ici, je crois, qu'il faut parler de ce qui fut une véritable « révélation pour le « parti syndical » ; la grève générale. Cette idée n'était pourtant pas une innovation. Préconisée par Owen en 1832 en Angleterre, elle avait été agitée au sein de la Première internationale, également par les sections belges de l'AIT en 1869. Celles-ci la voyaient comme le résultat d'une extension; d'une répétition, d'une interprétation des grèves locales; dans ces conditions, une grève générale « avec les idées d'affranchissement, qui règnent aujourd'hui, ne peut qu'aboutir à un grand cataclysme qui ferait peau neuve à la société ». En 1888 au congrès de Bordeaux de la Fédération nationale des syndicats, la notion se précisait à la diligence des anarcho-syndicalistes : « en refusant le travail, les ouvriers anéantiraient d'un seul coup la puissance de leurs maîtres... la grève partielle ne peut être qu'un moyen d'agitation et d'organisation; seule la grève générale, c'est-à-dire la cessation de tout travail, ou la révolution, peut entraîner les travailleurs vers leur émancipation.

A l'occasion du 1^{er} Mai 1890, l'ouvrier menuisier anarchiste Tortelier déclarait : « Ce n'est pas une manifestation pacifique que nous voulons; il faut que ce grand mouvement porte profit, il faut qu'il en sorte l'idée d'une grève générale pour aboutir à la journée de huit heures en attendant mieux. N'allons pas voir les députés, c'est inutile, ils ne feront jamais rien pour nous. »

Il est probable que les indications du congrès de Bordeaux, et de Tortelier, furent matière à méditation pour Pelloutier durant sa retraite de 1890 et 1891. Il repensa l'idée de cette grève générale. Il lui enleva le caractère empirique qu'elle avait auparavant. Tout naturellement, dans son esprit, la grève générale devait être la manifestation énergique et étendue du prolétariat organisé en unions locales, régionales et plus tard confédérales. La grève partielle était l'arme du syndicat isolé ou de la fédération de métiers. La grève générale était celle de l'union des syndicats divers. L'évolution est caractéristique : non seulement la grève générale, mieux que le bulletin de vote, permettra aux travailleurs d'obtenir satisfaction pour une revendication très importante et revêtant un caractère d'universalité, mais peu à peu elle fera cortège à la préfiguration socialiste qui s'élabore dans la Fédération des Bourses. Et plus tard elle apparaîtra comme le point culminant de l'émancipation du salariat sous la forme d'une grève générale expropriatrice. Chose curieuse, quand Pelloutier présenta une résolution sur la question au congrès socialiste de Tours, en 1892, il mettait à la disposition du « parti ouvrier » dont il faisait partie, cette nouvelle arme. Il estimait qu'elle était pacifique et légale et de loin préférable aux moyens traditionnels, révolutions sanglantes et barricades qui avaient toujours tourné au détriment des travailleurs.

Même argumentation par la bouche de Briand, alors l'ami de Pelloutier, au congrès de Marseille tenu la même année par la Fédération nationale des syndicats. Bien entendu Pelloutier, comme il l'indique dans son « Histoire des Bourses du Travail », devait modifier de nombreux passages de sa proposition initiale.

J'insiste sur un point : comme je l'ai déjà écrit, la grève générale était en accord avec les nouvelles tendances de l'organisation ouvrière mais elle contribuait aussi au « relèvement des énergies individuelle ». Avant G. Sorel, Pelloutier perçut le volontarisme syndical. L'énergie pelloutiérienne, c'est la violence de Georges Sorel. Dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit pas de brutalité, ni d'effusion de sang, mais d'une volonté d'intransigeance (dans la revendication) et de scission (dans l'organisation) que manifesteront à tout instant le monde du travail.

La volonté, d'ailleurs, se manifestera par l'action et la réflexion. Ce sont là les conditions de l'humanisme syndical, de cet humanisme qui dénonce le poids des institutions sur les hommes, qui est confidant des « souffrances et des plaintes du prolétariat », qui vise à « égaliser les conditions et à donner à chaque être la satisfaction qu'exigent tous ses besoins ». En un mot, qui aspire à donner à donner à chacun « la vie libre sur la terre libre! »

Mais ce volontarisme et cet humanisme ouvriers ne sont pas possibles sans un minimum d'organisation.

Libertaire, Pelloutier ne cessera de communiquer cette idée

aux « anarchistes demeurés en dehors de l'action syndicale. Il les adjurera de respecter ceux qui croient à la mission révolutionnaire de prolétariat éclairé, de poursuivre plus activement, plus méthodiquement et plus obstinément que jamais l'œuvre d'éducation morale, administrative et technique nécessaire, pour rendre viable une société d'hommes libres. » (Lettre aux anarchistes, 2 décembre 1899).

D'ailleurs Pelloutier, dans son étude sur « l'organisation corporative et l'anarchie », (1856), montrera les correspondances étroites qui existent entre ces deux conceptions de l'émancipation ouvrière : Réduction de la fonction sociale à la satisfaction des besoins, inutilité des gouvernements; entente libre entre les hommes, émancipation du peuple par lui-même; gestion non-autoritaire c'est-à-dire sans contrainte; ateliers libres où la coercition ferait place au « sentiment du devoir ». Mêmes buts, en somme, mais moyens différents. L'activisme anarchiste de Pelloutier est à la fois collectif et individuel. Il s'oppose à l'activisme sentimental et purement individualiste de certains anarchistes.

Quoi qu'il en soit, le volontarisme et l'humanisme de Pelloutier ne sont pas confortables. Les prolétaires organisés doivent être les sauveurs de l'humanité par les chemins de la révolte constante et bien loin des sentiers de la politique. Ils s'exaltèrent dans la connaissance de l'univers et d'eux-mêmes, par l'éducation et l'action, la prise de conscience de leurs capacités. Ainsi Pelloutier pouvait encore écrire sa lettre aux anarchistes :

« Partisans de la suppression de la propriété individuelle, nous sommes en outre, ce qu'ils ne sont pas (les politiciens), des révoltés de toutes les heures, hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat), et les amants passionnés de la culture de soi-même. »

Ne perdons pas de vue ce fait : Pelloutier découvre l'importance essentielle, pour le mouvement ouvrier, de l'union locale ou régionale des syndicats divers, c'est-à-dire, de la Bourse du Travail, puis de la Fédération nationale des bourses. Son idéologie, sa sentimentalité se porteront vers ces deux organismes pareils à des aimants. Il les animera certes, les développera en nombre tout en les perfectionnant, mais il en tirera, aussi, les hautes satisfactions d'une finalité positive. Bourse du Travail et Fédération nationale des bourses, soit l'univers de Pelloutier en action, en voie de réalisation. C'est l'organisation du prolétariat, pratique et libertaire, qui entre sur la scène sociale.

Organisation pratique, c'est-à-dire qu'elle offre aux ouvriers une série d'institutions propres à les préserver de l'exploitation capitaliste dans l'immédiat. Organisation libertaire, c'est-à-dire qu'elle n'assujettit ni les groupes ni les individus à des ordres, pas même à des directives, qu'elle laisse le champ libre à l'initiative et à la critique, qu'elle respecte enfin le principe fédératif dont le terme caractéristique est la collectivité locale.

J'examinerai ces deux aspects d'un problème dont on peut dire qu'il était nouveau à la fin du XIX^e siècle, puisqu'il s'attachait à une organisation ouvrière *sui-generis*, qui n'avait pris aucune référence aux conceptions bourgeoises ni aux schémas étatiques que les socialistes de parti empruntaient à la tradition.

La bourse fédérée existait avant que Pelloutier n'assumât le secrétariat fédéral. L'idée de confronter, en un même lieu offres et demandes de travail, comme cela se passait pour les valeurs ou les marchandises, d'au la notion commune de Bourse, naquit, semble-t-il, en 1870, dans un projet déposé devant les représentants de la municipalité parisienne. Aucune suite ne fut donnée au mémoire, pas davantage d'ailleurs à ceux qui virent le jour, sur le même objet, au cours du XIX^e siècle.

Il fallut attendre 1886 pour que l'idée fût définitivement admise par le conseil municipal de Paris (rapport Masureur), en suite de quoi la Bourse du Travail de la rue Jean-Jacques Rousseau était confiée aux syndicats parisiens dans les premiers jours de l'année 1887. D'autres bourses furent créées, d'une manière d'ailleurs indépendante, à Nîmes, Marseille, Saint-Etienne, etc. En 1891, il en existait quatorze en France.

L'initiative de la Fédération nationale des bourses revient à des membres parisiens du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (fraction allemande dissidente du P.O.F.). Ils prirent langue avec des membres de la bourse de Saint-Etienne; et c'est dans cette ville que se tint, en 1892, le premier congrès fédéral. L'article 1^{er} des statuts de la F.N.B. s'exprimait ainsi :

(A suivre.)

LEON TOLSTOÏ

SA VIE ET SON ŒUVRE

« Les anarchistes ont raison sur tous les points : dans la négation de l'ordre établi et dans l'affirmation que, sans autorité, il ne pourrait pas y avoir de violences pires que celles exercées par l'autorité dans les conditions actuelles.

» Mais, demande-t-on habituellement : qu'y aura-t-il à la place des gouvernements? Il n'y aura rien. Une chose qui a été longtemps inutile et par suite superflue et nuisible sera abolie. Un organisme sans fonction étant devenu malfaisant sera détruit. »

Ce sont deux citations tirées au hasard de l'œuvre d'un des plus grands écrivains de tous les temps. Il est généralement décrit comme un anarchiste chrétien. Cependant il fut capable non seulement de rejeter le titre d'anarchiste mais également — du point de vue théologique l'épithète de *chrétien*. En effet, il fut excommunié par l'Eglise Orthodoxe Russe de sorte qu'il n'avait aucun droit *légal* à ce titre — ce qui ne le gênait nullement — on peut même affirmer que, dans un sens, c'est lui qui excommunia l'Eglise Russe.

Eltzbacher, dans son livre « L'anarchisme », décrit Tolstoï comme un anarchiste idéaliste, spontané, effréné, obstiné et récalcitrant pour autant que cela signifie quelque chose.

Les questions

Tolstoï posait toujours des questions. Il était captivant lorsqu'il questionnait, analysait et approfondissait, mais lorsqu'il pensait avoir trouvé la réponse à tout il devenait ennuyeux. En rendant compte de « La sonate à Kreutzer » en 1928, St. John Ervine écrivit : « La sonate à Kreutzer » fut écrite en 1889 à une époque où Tolstoï l'artiste avait pratiquement abdiqué devant le moraliste et prenait déjà moins de plaisir à son travail de création qu'à son travail de propagande. L'abdication ne fut jamais totale, l'artiste survécut et d'une manière très inattendue s'éleva et insista pour être vu et entendu... Si Tolstoï n'avait pas été le grand artiste qu'il était mais simplement le moraliste qu'il aspirait d'être toute son œuvre serait maintenant aussi morte que lui-même. Les deux grands romans « La guerre

et la paix » et « Anna Karenine » (1876) sont remplis de problèmes fortement autobiographiques et de dilemmes humains. « Résurrection », écrit en 1900, fut une œuvre écrite pour recueillir des fonds pour les doukobors. Un vieux péché de Tolstoï y était amplifié en une gifle énorme sur l'âme russe. Mais dans « Résurrection » Tolstoï connaissait la réponse aux dilemmes humains qui résidait dans l'expiation et la salvation. Tolstoï tomba dans le piège d'une description du « démon de la concupiscence », si artistique et si vivante que John Bellers (le quaker anglais, entre autres, accusa Tolstoï d'immoralité. Tolstoï écrivit à Bellers une lettre d'excuse où il concluait : « Je crois que nous serons jugés par nos propres consciences et par Dieu, non pas pour les conséquences de nos actes, mais sur nos intentions et j'espère que mes intentions n'étaient pas mauvaises. Sincèrement vôtre Léon Tolstoï. »

Les questions réapparaissent à travers l'œuvre de Tolstoï dans les titres de ses essais, sermons, lettres, pamphlets ou paraboles : « Pourquoi donc continuons-nous à vivre ainsi ? » « Pourquoi continuons à faire ce qui nous semble mal ? », « Que devons-nous faire ? » « Pourquoi les hommes s'abêtissent-ils ? » « Satan peut-il rejeter Satan ? », « Qu'est-ce que la religion ? », « Comment vous sauver ? », « Combien de terre un homme a-t-il besoin ? », « Qu'est-ce que l'art ? ». A un moment Tolstoï résuma les problèmes de la vie en six questions : 1) Pourquoi je vis ? 2) Quelle est la cause de mon existence et de celle des autres ? 3) Quel est le but de mon existence ou de celle des autres ? 4) Qu'est-ce que signifie la différence entre le bien et le mal que je ressens, pour quelle raison est-elle en moi ? 5) Comment dois-je vivre ? 6) Qu'est-ce que la mort, comment puis-je trouver mon salut ?

Il se demanda également (dans l'« Esclavage de notre temps ») : « Est-il juste que des gens ne puissent pas utiliser la terre appartenant à d'autres qui ne la cultivent pas ? A propos des impôts on dit que les gens doivent les payer parce qu'ils sont institués avec le consentement géné-

ral, bien que silencieux, et qu'ils sont utilisés pour les besoins publics et le bien de chacun. Est-ce vrai ? Est-il vrai que les gens ne doivent pas utiliser les objets qui leur sont nécessaires lorsque ces objets sont la propriété d'autrui ? ». Tolstoï répondit non à ces trois questions et conclut : « Autrefois des gens établirent des lois permettant à certaines personnes d'acheter et de vendre d'autres personnes, de les posséder et de les faire travailler, l'esclavage existait. De même aujourd'hui les gens ont institué des lois de telle sorte que les hommes ne puissent pas utiliser la terre qui appartient à d'autres, doivent payer les impôts qu'on leur demande et ne doivent pas utiliser les objets considérés être la propriété d'autrui — c'est l'esclavage de notre temps ». Est-ce qu'un homme avec de telles convictions peut être autre chose qu'un anarchiste ?

Les débuts

Léon Nikolaïevitch Tolstoï naquit en 1828 à Yasnaya Polyana d'une famille noble. (C'était sept ans après la mort de Napoléon et trois ans après la répression des « Décembristes », l'organisation révolutionnaire russe). Le fait que Tolstoï comme beaucoup d'autres libéraux (notamment Herzen, Bakounine, Kropotkine) étaient membres de l'aristocratie terrienne est souvent un sujet de railleries parmi les opposants de l'anarchisme, sarcasmes que répercutaient d'ailleurs Bakounine et Kropotkine. C'est Kropotkine, je crois, qui écrivit : « Les seules activités ouvertes à un aristocrate russe sont : soit l'armée, soit la révolution. » C'était en partie par boutade, mais le dilemme est toujours présent pour une personne aisée ou de rang social élevé sont les opinions sort authentiquement révolutionnaires. S'il s'accroche à ses biens il est bien blâmé pour son échec dans la réalisation de son idéal révolutionnaire et s'il cède, il est blâmé comme philanthrope idéaliste cherchant à soutenir le système social. S'il abandonne toute lutte — à supposer que cela soit possible —, il est blâmé pour son exhibitionnisme et pour sa caren-

ce dans l'aide financière au mouvement. En résumé, il ne peut pas gagner et Tolstoï, le comte révolutionnaire, était né perdant.

En 1843 Tolstoï quittait l'Université de Kazan sans prendre son diplôme, enflammé par les idées de Rousseau et des autres philosophes révolutionnaires français. Il tenta d'améliorer le sort des serfs de ses propriétés en créant des coopératives chargées d'atténuer l'effet des famines endémiques. Dévoquant la libération des serfs en 1861, il libéra ses propres serfs mais fut chagriné de leur manque de reconnaissance. Plus tard dans sa vie il formula cette expérience ainsi : « Les riches feront n'importe quoi pour les pauvres, excepté de les soulager ».

En 1852, en ce qui semblait presque être une tentative pour échapper à l'ennui, il s'engagea comme officier d'artillerie dans l'armée du Caucase. Dans l'armée, il développa son talent d'écrivain avec des descriptions de la vie militaire dans « Les cosaques » (1856), « Les envahisseurs », « Prisonnier au Caucase » (1862), « Le raid et scènes de Sébastopol ». La plupart de ces scènes de la vie militaire étaient imprimées dans les magazines russes et donnèrent à Tolstoï une grande réputation littéraire. De ses expériences militaires, il tira une haine profonde de la guerre et de la violence qui devint dans une certaine mesure plus déterminante pour sa philosophie que le littéralisme biblique dont il fit plus tard le fondement de son pacifisme.

En 1857 il quitta l'armée et voyagea à travers l'Europe. Toujours plongé dans l'introspection et l'autocritique, il tint un journal où il révéla ses pensées intimes (à la J.-J. Rousseau). Comme la plupart des jeunes de son âge et de son milieu, il jouait, s'endettait buvait et fréquentait les prostituées. Plus tard, comme beaucoup de pécheurs sur le repentir, il exagéra le péché pour accroître le salut. Dans « Notes d'un garçon de billard » (1852) — on pense irrésistiblement au mot d'Oscar

(1) Traduction du pamphlet anarchiste n° 6, de « Freedom Press », 846, Whitechapel High Street, Londres.

LEON TOLSTOÏ

SA VIE ET SON ŒUVRE

Wilde, « l'adresse au billard est la marque d'une jeunesse mal employée » — Tolstoï écrit : « Dieu m'accorda tout ce qu'un homme peut espérer : richesse, noblesse, intelligence et de hautes aspirations. Mais je ne désirais que m'amuser et souillais dans la fange tout ce qui était bon en moi... Je ne suis pas deshonoré, ni ruiné, je n'ai commis aucun crime, mais j'ai fait pire : j'ai perdu mes sentiments, ma raison, ma jeunesse ». En 1862, il fit ce qui apparaissait comme un mariage heureux avec Sonia Behers et s'établit pour mener la vie d'un gentilhomme campagnard et d'un écrivain. Dans l'entrefaite, il s'essaya à l'éducation paysanne, dirigea ses propriétés et fut même magistrat pendant un certain temps. Toutefois, le mariage n'était pour Tolstoï qu'un succédané à son « ardeur » et il le considéra comme « l'acte le plus insensé de sa vie ».

Il révéla ce qui se passait sous les apparences dans « Anna Karénine » (1876) où Lévine est un portrait autobiographique avec ses incertitudes et ses questions intérieures.

Auparavant, il avait passé cinq années (1864-1869) à écrire son chef-d'œuvre « La guerre et la paix », en dépit de ses occupations et de l'accroissement continu de sa famille (il eut quatorze enfants malgré son horreur du sexe).

L'œuvre et la vie

Il prit l'idée de la « cure de travail » dans un livre manuscrit (interdit par la censure) de Timothée Bondareff, un paysan sibérien appartenant à la secte des « Hommes du sabbat ». Sans curieusement la secte de Bondareff tirait ses enseignements de l'Ancien Testament alors que Tolstoï tirait surtout les siens du Nouveau Testament. Les idées de Bondareff sont résumées dans : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu es issu ».

Dans son pamphlet sur l'enseignement de Bondareff, Tolstoï écrit : « L'enseignement de Bondareff nous ramène dans le domaine des activités pratiques à

un devoir élémentaire inéludable : le travail manuel. Il montre que l'accomplissement de ce devoir n'empêche rien, ne présente aucun obstacle et par là même sauve les hommes des malheurs du besoin et du vice. Tout d'abord, l'accomplissement de ce devoir met un terme à l'abominable division de l'humanité en deux classes qui se haïssent et, par ces concessions mutuelles, dissipe cette haine. « Le travail manuel », dit Bondareff, « nivellera les hommes et coupera les ailes à la sensualité et à la luxure. Il est impossible de labourer ou de creuser des puits en habit, avec des mains blanches et en se nourrissant de mets délicats. Cette activité dans un travail sacré commun à tous unira les hommes. »

La doctrine du travail manuel est reprise par Ruskin et Gandhi, qui furent tous deux influencés par Tolstoï, qui le fut d'ailleurs lui-même par Ruskin. Cette doctrine laisse une impression factice comme toutes les doctrines de reconnaissance du prolétariat ou « tendant vers le peuple », ont toujours engendré dans les mouvements de gauche. Quoiqu'il s'habilla comme un paysan presque toute sa vie, Tolstoï appartenait tout de même à la haute aristocratie terrienne. Ruskin remarque : « Me voilà essayant de réformer le monde, je suppose que je devrais commencer par moi-même. J'essaie de faire le travail de Saint Benoît, je devrais être un saint. Cependant, je vis entre un tapis turc et un Titien et je bois autant de thé que je peux en avaler. » Tolstoï réalisa plus souvent et plus profondément les contradictions de sa vie, mais il vécut néanmoins dans la grandeur. Jusque dans l'ultime et pathétique renoncement qui le conduisit à sa mort, où il fut accompagné par un disciple médecin.

Les écrits religieux

A partir de 1879-1880 Tolstoï entreprit une série d'écrits religieux commençant par « Une confession » suivi de « Critique d'une théologie dogmatique », « Union et traduction des quatre évangiles » et « Ce que je crois ». Sonia, la femme de Tolstoï écrivit à sa

sœur en 1879 : « Léon travaille toujours, comme il dit, mais hélas !, tout ce qu'il produit sont des dissertations philosophiques ! Il lit et réfléchit jusqu'en avoir mal à la tête. Et tout ça pour prouver que l'Eglise ne se conforme pas à l'Evangile. Il n'y a pas dix personnes en Russie qui s'intéresseraient à un pareil sujet. Mais il n'y a rien à faire. Mon seul espoir est qu'il en réchappe bientôt et que cela passe... comme une maladie. » Turguenev, sur son lit de mort, écrivit à Tolstoï : « Mon ami, revenez à la littérature ! Ce don vous vint de la même source que tout le reste. » Les écrits religieux de Tolstoï furent interdits en Russie pour leur hostilité à la religion d'Etat représentée par l'Eglise Orthodoxe. Toutefois des copies manuscrites circulèrent. L'édition de « Ce que je crois », publiée en 1884, fut limitée à 30 copies (ce qui était faisable sans autorisation de la censure) et cependant la police confisqua ces exemplaires. Deux des livres furent publiés en russe à l'étranger et rentrés en contrebande en Russie. Lorsque « Ce que je crois » fut saisi, Sonia écrivit : « J'espère qu'après cela il se calmera et n'écrira plus rien de la même veine. » Cependant Tolstoï était déjà en train d'écrire « Que doit-on faire ? »

« Que doit-on faire ? »

D'après Léon Derrick (dans « Tolstoï : sa vie et son œuvre »), dans « Que doit-on faire ? » Tolstoï a donné un aperçu significatif et émouvant de sa propre expérience et de ses réactions au cours de sa tentative pour résoudre le problème de la misère, suivi par une attaque en règle de l'ordre social, qui rend possibles de telles choses et il concluait avec ses nouvelles idées socio-religieuses pour améliorer la situation. Dans cette œuvre il écrit : « Lorsqu'une société tolère la coercition violente d'un homme par un autre, le rôle de l'argent comme moyen d'échange des produits du travail laisse place au moyen le plus commode pour exploiter le travail d'autrui » et, plus loin, « l'asservissement d'un homme par un autre est toujours basé entièrement sur le fait qu'un homme peut obliger

un autre à lui obéir... Si un homme donne tout le produit de son travail aux autres, reçoit une nourriture insuffisante, abandonne ses enfants au travail forcé, s'il délaisse la terre et s'il consacre toute sa vie à des travaux exécrales sur des objets dont il n'a besoin, comme cela se passe tous les jours sous nos yeux (dans ce monde que nous appelons cultivé uniquement parce que nous y vivons), il est sage qu'il le fait uniquement parce qu'il est menacé de mort s'il ne le fait pas.

Poursuivant son résumé de l'œuvre de Tolstoï, Léon Derrick relève : « L'esclave existe lorsque la violence est légalisée et en ce qui concerne les masses, il est assez indifférent que cette violence soit exercée par une armée d'invasisseurs, la propriété légale de l'esclave ou par les précepteurs d'un gouvernement collectant les impôts avec l'aide de la police ou de la soldatesque lorsque leurs exigences sont repoussées. »

D'après Tolstoï, la propriété signifie « Les produits du labeur humain glissent de plus en plus hors des mains des masses laborieuses dans les mains des oisifs... L'argent est une nouvelle forme d'esclavage qui se distingue de l'ancienne uniquement par son impersonnalité, par l'absence de toute relation humaine entre le maître et l'esclave... L'essence de l'esclavage consiste à tirer profit du travail d'autrui par la force, il est assez indifférent que ce profit soit basé sur la propriété de l'esclave ou sur la propriété de l'argent indispensable à l'autre homme. »

Pour résumer l'enseignement de Tolstoï Eltzbacher écrit : « On doit rendre le bien pour le mal, donner le superflu à son voisin sans rien prendre de lui dont nous n'ayons besoin. En particulier ne pas acquérir d'argent, se débarrasser de celui qu'on a, ne pas acheter ni louer, et, sans reculer devant aucun travail, suffire à ses propres besoins par son travail. Ce qui signifie, en particulier, qu'on doit refuser l'obéissance aux exigences anti-chrétiennes de l'autorité étatique. » La plupart de ces enseignements se retrouvent dans « Que doit-on faire ? »

(A suivre.)

(Suite de la page IV)

ralise, du fait que le prisonnier reste quelquefois des heures à regarder le mur pendant que les policiers crient, insultent, citent des faits, téléphonent, etc. A moi, cela ne me fit pas beaucoup d'effet, mais les nerfs sont mis à rude épreuve.

Celui qui me regardait avec pitié s'approcha trois fois de moi et, jouant au « brave type » (il y en a toujours un qui tient ce rôle), me fit entendre que j'étais perdu et qu'il fallait me confesser, ce en quoi il m'aiderait.

Ensuite commença la danse : ils me posèrent mille et une questions avec une grande habileté, changeant la signification des paroles, embrouillant les faits, laissant les réponses en suspens, citant des faits erronés. Entre chaque question, des coups. Après les coups, questions rapides et courtes (cela est dangereux pour celui qui n'y est pas habitué). Ensuite, des photos et encore des photos de militants connus et inconnus. Observation attentive du regard afin d'y percevoir la plus petite réaction.

Puis, confrontations avec d'autres prisonniers. Ici, à chaque échec de leurs tentatives, des coups, des coups de pied jusqu'à tomber sur le sol où on me piétina comme un chien. Après cela, alors que je pouvais à peine respirer, des insultes, des menaces, et toutes sortes de paroles sales et grossières. Celles-ci me frappaient en plein cœur. Ceux qui les prononçaient y mettaient tout leur fiel. J'en souffrais plus que des coups. Elles avaient pour effet de me déséquilibrer et de me faire divaguer.

Quand l'un d'eux se fatiguait, un autre le remplaçait et, quand tous étaient fatigués, ils me faisaient faire de la gymnastique, et cela des heures entières, sans une seconde de répit, au rythme des matraques dont ils me donnaient une volée de coups quand je tombais en défaillance (j'ai perdu quatre kilos en trois jours).

Soudain entra un nouveau venu ; on sortait un tas de papiers et de photos, et l'on me disait avec le sourire : « Enfin nous avons des preuves... » « Tu es perdu... maintenant oui, tu vas te mettre à table », etc. Ou bien le nouveau venu disait, prenant un air surpris : « Mais celui-là, comment l'avez-vous pris? » — « Tu ne te souviens pas de moi? »

Tout cela, dans l'état d'épuisement et de terreur dans lequel je me trouvais, me confondait et me faisait douter de moi-même (les policiers étaient en civil et en uniforme).

D'autres fois, un policier en civil entra. Il claquait la porte et distribuait des coups de matra-

que sur tout ce qui se trouvait sur son passage. Il criait, ordonnant à tous de s'en aller, disant qu'il se chargeait de moi, qu'il me détruirait, m'arracherait les yeux, me tuerait, et je ne sais quoi encore.

Cela me donnait le vertige et, à moitié mort de peur, je croyais que je devenais fou sous les coups de matraque accompagnés de coups de pied dans les côtes, de fortes secousses, d'insultes, de prises de judo, etc.

Première nuit

On avait fait de moi le loque humaine n'ayant qu'un désir, celui de mourir. Alors vint la nuit.

La nuit, dans ces circonstances, est une chose terrible. Sa seule présence fait impression. Et plus encore lorsque l'on sait les tortionnaires libres de vous faire une « visite désagréable ». Les premières heures de la nuit sont les plus pénibles. Les policiers éprouvent haine et mépris à l'égard du détenu torturé ; fatigués, cherchant à terminer leur travail le plus vite possible, ils intensifient la torture ; ils deviennent comme fous et veulent à tout pris arracher une confession : avant tout, ils craignent qu'après avoir travaillé, ce soit au policier leur succédant que le torturé fasse des aveux. Ils veulent être les seuls bénéficiaires.

Ainsi le silence sépulcral de la nuit se remplit de cris de terreur et de folie. Toute la méchanceté de l'homme s'abat sur un autre homme défait, épuisé.

Vers les 3 heures du matin, tous, fatigués, s'en allèrent, non sans avoir laissé deux gardes chargés de me « préparer » pour le jour suivant.

« Préparer », cela signifie : maintenir toute la nuit le prisonnier en mouvement, sans dormir, l'obliger à faire de la gymnastique, lui donner des coups de matraque et lui imposer des postures inhumaines. De temps en temps, on lui dit : « Dors jusqu'à demain », et le prisonnier plus mort que vif s'écroule n'importe où pour dormir. Mais trois minutes ne se sont pas écoulées qu'il est frappé brutalement et jeté à terre. Aussitôt on le met debout et, avant qu'il ne soit réveillé, on lui pose quantité de questions. Cela est terrible. La raison chavire vers la folie, surtout quand on n'a pas dormi pendant plusieurs jours (pour moi, cela a duré trois jours et trois nuits à la suite.)

Deuxième et troisième jours

Le matin arrivent les tortionnaires, toujours de « mauvaise humeur ». Leur premier soin est de demander si le prisonnier s'est

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Instrumentes et méthodes de torture

« mis à table ». Si on leur dit que non, ils se jettent sur lui comme des fauves. Ils ne posent pas de questions, mais frappent avec haine et rage, ils frappent fort.

Ensuite, pendant qu'ils tiennent un conseil pour décider de la marche à suivre, ils chargent l'un d'eux de me corriger jusqu'à me laisser à moitié mort, pour qu'ils puissent alors commencer les interrogatoires.

A mesure que le temps passe, ils prêchent le faux pour savoir le vrai. Ils commencent par montrer des objets : preuves matérielles, pièces à conviction, instruments divers, et à citer des faits dans l'espoir que le prisonnier s'effondre.

Quand ils n'obtiennent pas les résultats escomptés, ils font des propositions : « Si tu dis ceci ou cela, nous te pardonnerons » ; « si tu dénonces un tel, nous te blanchirons de telle accusation », etc.

Lorsque, fatigués de tout, ils constatent leur échec, ils semblent soudain devenir fous et se livrent alors à toutes les brutalités, à des tortures sadiques et ils passent la main à des spécialistes.

Ceux-ci se chargent d'appliquer toutes les méthodes : la pendaison, le tabouret, les menottes, la chaise et tant d'autres.

J'ai subi des horreurs ; j'ai vu mes mains devenir bleuâtres parce que le sang n'y arrivait plus ; j'ai

vu mes os ensanglantés apparaître sous les chaînes ; quand les poignets s'ouvrirent, je sentis que mes nerfs craquaient et que j'allais sombrer dans la folie. Je n'aspirais qu'à la mort et je me jetai comme une bête sur le sol pour me briser la tête ; mais les tortionnaires, sachant ce qu'ils faisaient, se précipitèrent sur moi, me relevèrent et continuèrent à me torturer.

Fait curieux et montrant à quel point de délabrement moral j'étais arrivé, les policiers qui m'attrapèrent lorsque je voulus me rompre la tête, au lieu de m'inciter à ne pas recommencer, intensifièrent leurs menaces, leurs insultes et le reste, me disant qu'en cas de récidive ils me « corrigerait » deux fois plus durement. Cette menace a un effet calmant et ôte, sur le moment, l'envie de recommencer.

Peu de temps après, on entreprit de me soumettre aux « chatouilles ». J'ignore l'effet que peut avoir cette torture sur les autres, mais pour moi ce fut terrible. Je pense que, s'ils avaient continué, j'aurais succombé. Sans doute préféreraient-ils me voir vivant et ils s'arrêtèrent au bout d'un moment, mais le déséquilibre des idées et des notions augmenta encore.

(A suivre.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-84
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenav-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, œuvre d'un dessinateur de grand talent 12 00

3498

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

29 JUILLET
1971
NUMERO 666
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE



TRANSPORTS GRATUITS

Loin d'être une utopie, la gratuité des transports entre dans le contexte des applications immédiatement réalisables et apparaît comme étant la seule solution réaliste qui permettrait d'englober pour les surmonter, tous les problèmes posés par l'asphyxie progressive de nos grandes villes.

LA GRATUITE C'EST LA SOLUTION AUX PROBLEMES DES TRANSPORTS ET DE LA CIRCULATION

La solution aux problèmes des transports doit être du même coup celle du problème de la circulation dans les zones urbaines.

pidité entre le lieu sanctionnant la fin du trajet transporté et le lieu où le voyageur désire se rendre. Ensuite le confort matériel et moral de ce moyen de transport.

Tous les autres avantages apparents doivent être considérés comme secondaires par une analyse objective entre les conditions de transport actuelles et les nouvelles.

Exemple : Une demande de transport sans correspondance en prenant pour critère le fait qu'avec sa voiture personnelle on effectue le même transport dans cette condition, serait irrationnelle, car au niveau du véhicule individuel le moindre carrefour avec ou sans feu tricolore peut et doit-être assimilé

à un système de correspondance. Nous sommes cependant loin d'une réalisation idéaliste des transports en commun (cependant que pour leurs améliorations nous devons toujours avoir bien à l'esprit cet idéal). Dans l'état actuel des choses nous devons concilier le présent à l'idéal et créer de toutes pièces les solutions qui nous permettront d'y parvenir. Sur ce point, il est clair qu'interdire l'accès des grandes villes à tous les véhicules individuels (ou collectifs lorsque ceux-ci ne sont pas eux-mêmes du nombre de ceux qui servent à ce transport) est une solution qui doit être appliquée. Le mot « Interdire » peut sembler excessif, mais il ne l'est pas. Il suffit de penser au rythme où vont les choses

plus de véhicule en excès, cela est une bonne chose, certes, mais n'enlève pas le fait que tous ces automobilistes doivent tout de même se déplacer, et que même avec la gratuité du transport ceux-ci ne pourront pas se déplacer du fait de la surcharge actuelle des transports en commun (surtout dans les zones urbaines).

UTOPIE

OU

REALISME ?

les mauvaises conditions de transport ainsi que le chômage, que la modernisation des modes de transport crée ou entretient au même titre que toutes les branches de notre industrie.

LE MECONTENTEMENT EST GENERAL ! POURTANT...

Il est regrettable que la plupart des organisations ouvrières entretiennent et diffusent des solutions fausses, des jugements faux, en prenant pour critère le mécontentement concrétisé par la multitude des mouvements ou actes, qui, spontanément ou organisationnellement apparaissent de plus en plus fréquemment sous l'action des usagers, mais aussi quelquefois il faut le dire, des employés des transports en commun.

Des groupuscules gauchistes au PCF en passant par le PSU, tous réclament la carte hebdomadaire payée par le patronat. Ils sont rejoints en cela (comme pour les satisfaire) par le gouvernement qui, s'est empressé d'établir une règle nouvelle qui, si elle ne porte pas le même nom, aboutit à un résultat presque similaire.

Adopter la gratuité des transports avec tout ce que cela implique comme bouleversement sans porter remède aux problèmes de la circulation vouerait à l'échec, l'espoir recherché.

L'idéal serait bien entendu que les personnes qui asphyxient nos villes avec leur automobile trouvent le pendant, dans le transport en commun gratuit, de ce qu'ils recherchent en choisissant pour se déplacer leur automobile. Naturellement des avantages objectifs. Fort heureusement ceux-ci sont rares et sont, en définitive, les mêmes que pour les utilisateurs de nos transports en commun actuels.

Tout d'abord la rapide rencontre entre le lieu d'habitation et celui du moyen de transport. Ensuite la même ra-

lé à un système de correspondance.

Nous sommes cependant loin d'une réalisation idéaliste des transports en commun (cependant que pour leurs améliorations nous devons toujours avoir bien à l'esprit cet idéal).

Dans l'état actuel des choses nous devons concilier le présent à l'idéal et créer de toutes pièces les solutions qui nous permettront d'y parvenir.

Sur ce point, il est clair qu'interdire l'accès des grandes villes à tous les véhicules individuels (ou collectifs lorsque ceux-ci ne sont pas eux-mêmes du nombre de ceux qui servent à ce transport) est une solution qui doit être appliquée. Le mot « Interdire » peut sembler excessif, mais il ne l'est pas. Il suffit de penser au rythme où vont les choses

CHACUN DE CEUX QUI, SOIT GOUVERNEMENT, SOIT DIRIGEANT DU REFORMISME SYNDICAL Y VA DE SON EPOUVANTAIL CONTRE LA GRATUITE DES TRANSPORTS

Il est nécessaire d'établir dans quelle mesure la gratuité des transports n'est pas une utopie contre ses adversaires conscients ou inconscients.

L'établir est très simple, l'appliquer l'est beaucoup moins, cela n'empêche pas qu'elle soit immédiatement réalisable à la condition de bien organiser sa mise en application.

(Suite page 11.)

Tribune Libre

Sur la Franc-Maçonnerie

Nous entendons souvent dans les milieux libéraux des propos au sujet de la franc-maçonnerie; et ces propos semblent insinuer, sinon certifier que la franc-maçonnerie et l'anarchisme ne font qu'un. Il y a là une très grave erreur qu'il faut essayer de dissiper. La franc-maçonnerie, comme toutes les sociétés secrètes ou initiatiques est hiérarchisée, et il n'y a pas seulement que la hiérarchie des grands dans la même société, sinon la hiérarchie établie entre les sociétés secrètes. Le système anarchiste, au contraire, est basé sur des principes d'égalité complète. Donc il y a incompatibilité entre les deux. Ce qui revient à dire qu'un militant

anarcho-syndicaliste qui est aussi franc-maçon, est en opposition directe avec les principes anarchistes, car il doit s'incliner devant la hiérarchie des grades régissant cette société initiatique.

Nous allons essayer, par des textes extraits d'ouvrages concernant la franc-maçonnerie, de prouver ce que nous avançons :

« On prétend que la maçonnerie spéculative est une organisation initiatique, et qu'elle affirme par là-même, sa conception démocratique et élevée au-dessus du monde profane. Ses membres, qui forment une « élite », ne peuvent « se profaner » dans des principes égalitaires ou démocratiques, étant donné que la maçonnerie est

une hiérarchie et que tous ses grades et fonctions sont bien distincts.

Les obligations d'un F.M. Extraits des anciennes archives des loges répandues sur la surface de la Terre pour être lues lorsqu'on fait un nouveau frère ou quand le maître le juge à propos

I. — Touchant Dieu et la religion.

Un maçon est obligé, en vertu de son titre, d'obéir à la loi morale; et s'il entend bien l'art, il ne sera jamais un athée stupide ni un libertin sans religion. Dans les anciens temps les maçons étaient obligés dans chaque pays,

de professer la Religion de leur patrie ou nation quelle qu'elle fût; mais aujourd'hui laissant à eux-mêmes leurs opinions particulières, on trouve plus à propos de les obliger seulement à suivre la religion, sur laquelle tous les hommes sont d'accord. Elle consiste à être bons, sincères, modestes et gens d'honneur, par quelque dénomination ou croyance particulière qu'on puisse être distingué : d'où il s'ensuit que la maçonnerie est le centre de l'union, et le moyen de concilier une sincère amitié parmi les personnes qui n'auraient jamais pu sans cela se rendre familières entre elles.

(Suite page III.)

UTOPIE OU REALISME ?

(Suite de la page I.)

Les adversaires, réformistes syndicaux, qui s'esclaffent devant « l'utopie » que représente à leurs yeux cette gratuité, après une rapide « analyse » vous disent tout de suite que celle-ci provoquerait un intense chômage. En fait, les poinçonneurs, receveurs et autres agents de contrôle des paiements n'auraient plus de raison d'être. Ce à quoi il est aisé de répondre que cet état de choses entraînerait une économie sans provoquer de chômage, bien au contraire et je m'empresse de l'expliquer.

Tout d'abord pourquoi la gratuité apporterait en définitive une économie?

Tout simplement parce que 60 pour 100 des charges que supporte l'ensemble de la société sont dues aux diverses formes de contrôle. Dans le domaine des transports c'est particulièrement vrai en raison du contrôle des paiements qui s'y effectue et qui de ce point de vue coûte des sommes considérables.

Le contrôle est une « industrie » qui emploie des gens et grève gravement le capital productif des sociétés par les frais qu'il occasionne. Il faut des travailleurs pour fabriquer les machines avec lesquelles seraient fabriqués les titres de contrôle, des travailleurs et des machines pour effectuer ce contrôle, lesquelles machines auraient également utilisé une partie de la main d'œuvre sociale à leur fabrication, sans compter les études nécessaires pour améliorer la

qualité de ce contrôle, les systèmes de cheminement (dans le métro, par exemple) qu'il est nécessaire également d'utiliser pour remplacer ce contrôle. Faites vous-même ou essayez de faire le tour des systèmes de contrôle qui écrasent notre société et vous admettez sans aucun doute possible que la gratuité c'est du bénéfice.

Vous comprenez du même coup que ceux qui se prétendent les porte-parole de la classe ouvrière dans sa lutte contre le capital, apparaissent comme n'ayant pas même posé le problème dans le contexte de la lutte des classes dont ils s'enorgueillissent d'être les tenants, mais bien au contraire, comme étant partisans de la collaboration de classe, à une nuance près, la même que celle préconisée par Mussolini dans l'Italie fasciste, en préférant une solution boiteuse, à la solution radicale.

Pourtant, qu'est-ce que le chômage sinon le blocage de la production ou de tous autres éléments utilisant une main d'œuvre (ou utilisée par celle-ci), dans le seul but de freiner, voire d'interdire, tout mouvement d'argent ou production d'ampleur dans un secteur qui risque, si le chômage n'est pas appliqué, de provoquer un déséquilibre dans la balance des profits capitalistes.

Le capital n'ayant rien à gagner de la gratuité des transports, bien au contraire, à long terme, c'est le premier pas vers la gratuité généralisée et bien entendu celle-ci

ne peut absolument pas leur convenir.

Pour cette raison, et parce qu'il n'a pas actuellement intérêt à augmenter son capital - chômage, il surenchérit, pourrait-on dire, et par l'intermédiaire des sbires qui ne fera que rétablir la taxe sur les transports payée par les entreprises qui avait été supprimée à la suite des événements de mai 1968.

Le chômage

Après avoir établi que la gratuité amènerait une économie, donc un bénéfice (j'entends bénéfice de loisir puisque des travailleurs seraient libérés de leur tâche se recycleraient dans d'autres branches permettant la réduction des heures de chacun pour une même production), il faut établir pourquoi même en dehors de la possibilité du recyclage cité plus haut, le chômage n'est qu'une vue de l'esprit.

Il est clair que la cessation de l'utilisation des véhicules individuels pour les transports journaliers amènera un nombre considérablement accru de voyageurs aux transports en commun, qu'il faudra bien transporter. Pour cela il sera nécessaire de fabriquer de nouvelles voitures qui emploieront pour leur réalisation une main-d'œuvre plus importante. Ensuite pour le fonctionnement et l'entretien de ses voitures il faudra de nouveau conducteur ou agent de conduite et du personnel spécialisé pour leur entretien.

Ainsi il est clairement établi que le chômage n'est qu'un faux problème posé par ceux qui n'ont pas envie de faire les efforts nécessaires pour améliorer les conditions de vie des travailleurs ou du moins leur apporter ce qui leur permettrait d'améliorer celles-ci de son gouvernement, s'empresse de mettre à l'étude un système entre autres, bien entendu, les conditions des transports.

Bien sûr, il n'est pas question de passer d'un mode de transport à un autre du jour au lendemain. Cependant il devrait l'être dès aujourd'hui, en ce qui concerne la production des nouvelles voitures qui suivront à ce transport, cela puisqu'il faut de l'argent, en utilisant les budgets sottement perdus par les services de contrôle de paiement en appliquant dès maintenant la gratuité et en recyclant tout ce personnel ainsi que celui de l'armée. Faire une propagande intensive pour informer les gens de la nécessité de condamner le transport individuel dans les villes (du moins tant que ne sera pas trouvé le moyen qui permettra ce type de transport, sans les risques de pollution, sans les risques d'embouteillages). Ceci pour assurer le bien-être individuel support d'une bonne gestion collective.

Les transports gratuits seront un test pour la construction d'une société basée sur la gratuité par le syndicalisme des moyens de productions, de répartitions, d'échange, et de consommations.

Michel LE MAREC

SUR LA FRANC-MAÇONNERIE

(Suite de la page II)

II. — Touchant le magistrat civil, suprême ou subordonné.

Un maçon est un paisible sujet des puissances civiles, en quelque endroit qu'il réside ou travaille. Il ne trempe jamais dans les complots et conspirations contraires à la paix et au bien d'une nation. Il est obéissant aux magistrats inférieurs. Comme la guerre, l'effusion du sang est la confusion ont toujours fait tort à la maçonnerie, les anciens rois et princes en ont été d'autant plus disposés à encourager ceux de cette profession à cause de leur humeur paisible et de leur fidélité. C'est ainsi qu'il répondait par leurs actions aux pointilles de leurs adversaires, et qu'ils accroissent chaque jour l'honneur de la fraternité, qui a toujours fleuri pendant la paix. C'est pourquoi s'il arrivait à un frère d'être rebelle à l'Etat, il ne devait pas être soutenu dans la rébellion. Cependant on pourrait en avoir pitié, comme d'un homme malheureux : et quoique la fidèle fraternité doive désavouer sa rébellion et ne donner pour l'avenir ni ombrage ni le moindre sujet de jalousie politique au gouvernement, néanmoins s'il n'était point convaincu d'aucun autre crime, il ne pourrait point être exclu de la loge, et son rapport avec elle ne pourrait être annulé.

G. Serbanesco. — *Histoire de la francmaçonnerie universelle. T.I.I*

Le temps des « bouffeurs de curés » et des « suppôts de l'enfer » est révolu, bien révolu. L'Eglise catholique et la maçonnerie ont désormais compris qu'il fallait faire front devant le matérialisme athée, leur ennemi commun. On peut combattre vaillamment pour la défense de la même cause, sans s'astreindre pour autant au « commandement unique ».

Non seulement on ne mange plus du prêtre, mais des dialogues s'amorcent entre spiritualistes : Albert Lantoin et le R. P. Berteloot, par exemple. Tout récemment, un jésuite est reçu dans une loge de Laval.

Bien sûr, les obédiences se chamaillent toujours. Bien sûr, se prolongent de vaines querelles autour de la régularité. Bien sûr, les Anglo-Saxons continuent leur politique impérialiste... Il n'empêche que la franc-maçonnerie

française peut envisager l'avenir avec confiance.

(« Les authentiques fils de la lumière ». — Ed. La Colombe)

Le prêtre en chaire parle de ces êtres immondes et abjects qui travaillent dans l'ombre, dans ces assemblées que préside Satan en personne. Le maçon dénonce le cléricisme comme la source de tous les maux. Ils savent très bien l'un et l'autre que c'est bati-foilage, qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'ils disent, mais cela leur permet d'exister, et c'est l'essentiel. Si le prêtre n'avait pas le franc-maçon, il serait obligé de l'inventer et si le franc-maçon n'avait pas le jésuite à dévorer, de quoi vivrait-il, je vous le demande ? Ainsi, ces deux ennemis apparaissent nécessaires l'un à l'autre, qui n'ayant pas grand-chose à apporter à l'humanité, tonnent et fulminent sans être dupes de leurs discours.

Le vrai miracle, c'est que la maçonnerie ait pu durer. Car il faut remarquer que quelles que soient ses fautes, ses défaites, son attitude parfois suspecte, son plan de domination et de conquête du pouvoir, elle a résisté avec souplesse aux insurrections et aux changements de régimes. Depuis la chute de Louis XVI, nous avons eu en France trois moyens de gouvernement répartis en dix changements de régimes qui ont fourni une trentaine de constitutions. A ce jeu de l'échiquier qui fait tourner sa cage avec l'illusion de la course, la maçonnerie n'a pas été usée. Elle a salué de cris joyeux, gouvernements, régimes, constitutions en balançant des ascensoirs sous le nez des empereurs, des rois ou des ministres républicains, sans jamais être prise au feu de son enthousiasme.

(« Batailles maçonniques »,

F. Pignatel. — Ed. La Caravelle)

Au Grand Orient, cependant, la tendance est plus politique, ce mot étant pris dans un sens assez large car le règlement interdit toute « intervention maçonnique » dans la lutte des partis. Prudente mesure au demeurant : du PSU à l'UDR, tous ces partis sont représentés au sein du Grand Orient.

La question gaulliste

« L'U.D.R. ne possède pas actuellement plus de huit ou neuf députés maçons et encore seraient-ils moins si l'on soustrayait de ce groupe les simples apprentis. En

revanche, si l'on pouvait additionner les maçons qui se sont succédé depuis 1958 dans les gouvernements du général de Gaulle, probablement serait-on surpris de l'importance de leur nombre.

Du premier ministre de l'Intérieur, M. Emile Pelletier, à MM. Guy Mollet, Max Lejeune, Jean Berthoin, Yvon Morandat, aujourd'hui directeur général des Charbonnages de France, à Philippe Dechartre, secrétaire d'Etat à l'Équipement, il faudrait sûrement les dix doigts pour les compter. Probablement ce chiffre n'a été dépassé que par celui du bureau politique de l'ex-Fédération de la Gauche démocrate et socialiste où siégeaient treize maçons n'ayant il est vrai, aucune attache avec les loges.

Mais la comparaison ne vaut pas grand-chose car c'est à l'effectif d'un seul gouvernement qu'il conviendrait de comparer ce pourcentage. Or M. Guy Mollet ayant siégé successivement dans les cabinets de Gaulle et au bureau de la FGDS, là encore apparaîtrait un signe de contradiction. C'est donc sous un autre angle et par rapport à la prise de pouvoir de 1958 que la « question gaulliste » doit être envisagée. Au mois de mai 1958, la majorité du G. O. a incontestablement un réflexe de « défense républicaine ». Plusieurs loges contresignent d'ailleurs un « manifeste » allant dans ce sens et hostile au général de Gaulle. Le Conseil de l'Ordre adresse une circulaire à toutes les loges les mettant en état d'alerte. Jusqu'au 25 mai, les députés maçons eux-mêmes tiennent à peu près fidèlement la ligne. Toutefois, à la G.L.D.F. dont le grand maître est alors l'ancien « pied-noir » maître Richard Dupuy, la « solution de Gaulle » apparaissait dès le 13 mai, comme pouvant sauver l'Algérie. Le 25 mai, changement d'attitude au G. O. : M. Guy Mollet écrit à Colombey-les-deux-Eglises pour obtenir des assurances ; il engage d'autre part le président du Conseil Pflimlin à prendre contact avec le général. Dans la nuit du 28 au 29 mai, à lieu au domicile du conservateur de Saint-Cloud l'entrevue des présidents des deux Assemblées, MM. Le Troquer et Monnerville, avec l'exilé de Colombey. Le lendemain, c'est M. Guy Mollet lui-même qui est reçu par de Gaulle dans sa propriété de Lorraine. « Il vécut là, dira-t-il, un des plus grands moments de sa vie. » La suite est connue : le dimanche 1^{er} juin, le gouvernement

est constitué Charles de Gaulle, président du Conseil désigné, à l'investiture de l'Assemblée par 329 voix contre 224 (dont 147 communistes et progressistes, 49 socialistes et 18 radicaux). Deux jours plus tard, il obtient les pleins pouvoirs par 350 voix contre 161. En dehors des communistes, seule une poignée de députés restera fidèle à ses convictions et parmi elle, MM. Pierre Mendès-France et François Mitterrand qui ne sont plus ou pas maçons.

A Alger, en 1943, le général de Gaulle avait rétabli la maçonnerie dans ses droits. Il n'imaginait pas alors que quinze ans plus tard elle lui rendrait le service de faciliter son retour d'exil. Il serait sans doute revenu au pouvoir de toute manière. Mais sans l'empressement de MM. Gaston Monnerville et Guy Mollet, il eût probablement été privé de « l'onction » républicaine à laquelle il tenait. Telle est du moins une partie de la vérité car si ces deux maçons ont largement contribué à « légaliser » le « processus » de mai 1958 et à entraîner le consentement de leurs collègues du Parlement, la peur des centurions a joué aussi un rôle non négligeable.

Le G. O. d'ailleurs se ressaisit vite. Au convenant de septembre, le grand maître Robert Richard continue, certes, à justifier la participation des frères au nouveau régime mais les élections législatives de novembre rejettent la majorité des maçons dans une attitude de méfiance puis d'hostilité. La situation des obédiences reflète pendant cette période le trouble du pays. Le G. O. est dans l'opposition par haine du pouvoir personnel mais il collabore avec le pouvoir établi et approuve la politique algérienne. En 1959, son Conseil de l'Ordre fera par exemple remettre au chef de l'Etat un mémoire dans lequel il l'engage à négocier avec la rébellion. Quant à la G.L.D.F. à l'origine plus ou moins gaulliste, par solidarité avec l'Algérie Française, sa majorité tourne à l'hostilité au régime au fur et à mesure qu'il apparaît que l'on se prépare à négocier avec le F.L.N.

(Alain Guichard, « Les Francs-Maçons », Ed. Grasset.)

Nous n'avons pas l'intention de nous étendre davantage, notre but étant de démontrer que la Franc-Maçonnerie et l'Anarchisme sont en complète opposition ; nous croyons, avec ces textes avoir apporté des preuves suffisantes.

G. E. P.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche de mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota : Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. teaux.

COMMUNIQUES

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin

— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 1. Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan.

Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE U. D. B. du Rh. — 19° Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

AFFINITAIRES

JOURNEE DU PACIFISME INTEGRAL

15 août 1971

Le Rassemblement des pacifistes de la région ou en vacances dans le Midi aura lieu, comme l'an passé, le 15 août au domaine de Cybèle, à Figanières Var. Entrée libre.

Réunion plénière à 15 h: Exposition du Livre pacifiste, presse. Détails et accès contre timbres en écrivant à

Domaine Cybèle. 83-Figanières.

Monsieur, madame, chers amis, Voudriez-vous nous faire l'honneur et l'amitié d'assister — ou de vous faire représenter — à notre Rassemblement du 15 août 1971, à Figanières (Var).

Nous croyons, en effet, votre action indispensable à la défense de la vie de l'homme, à la défense d'une paix véritable.

Les idées que vous défendez et que nous estimons essentielles doivent être mieux connues. C'est pourquoi nous mettons à profit les vacances où l'on a du temps devant soi (ces réunions sont très appréciées dans un lieu de détente dans la paix de la nature) pour faire connaître mieux vos idées,

vos actions, par l'exemple, par la parole, par l'écrit, à des personnes qui sont proches de vous mais ignorent ou comprennent mal votre action.

Vous pourriez participer à toutes les réunions si vous le désirez et notre exposition mettra en évidence vos publications, vos livres et tous documents que vous voudrez bien nous adresser.

Veuillez croire, monsieur, madame, chers amis, à nos sentiments dévoués.

André Poupeau

Pour la préparation et l'organisation de la journée écrire à André Poupeau : Domaine de Cybèle. 83-Figanières.

SOUSCRIPTION AU JOURNAL

Une souscription est ouverte pour soutenir le journal.

Les fonds peuvent être versés au CCP 20-990-10 Paris, de la CNT 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) en spécifiant bien « Souscription C. S. ».

J. G., Puteaux 10 00
J. P. D., id. 10 00
Le Marec M. 10 00

Total 30 00

LES EDITIONS MASPERO ET LA REPRESSION

Après la condamnation de François Maspero par la Cour d'Appel à des peines d'amendes de 64.000 francs (6.400.000 anciens francs), ce qui constitue la septième condamnation en un an pour la publication de la revue *Tricontinental*, nous précisons l'état actuel des poursuites :

— François Maspero comparaitra à nouveau devant le tribunal correctionnel, 17° Chambre, le 30 juin, pour la publication de la revue *Tricontinental*.

— Il comparaitra le 8 juillet devant le tribunal correctionnel, 17° Chambre, pour la publication du *Petit livre rouge des lycéens*.

— Il a été en outre inculpé et entendu sur le fond par le juge Galmiche, sur plainte du Ministre de l'Intérieur, pour injures envers la police... etc., du fait d'un article signé par lui dans le dernier numéro de *Tricontinental*.



Se habrán dado cuenta nuestros lectores y colaboradores que en este periodo estival y de vacaciones proseguimos ofreciendo los cuatro números confeccionados de antemano, es decir, los 664, 65, 66 y 67, todos ellos enjundiosos, pero desprovistos de la actualidad que distingue a nuestro semanario. Pasado el periodo de vacaciones establecido (del 15 de julio al 15 de agosto), nuestra publicación quedará de nuevo normalizada.

Paris, 29 de Julio de 1971.

EL SOCIALISMO ANARQUISTA

La idea anarquista es negación terminante de toda sistematización dogmática. Presupone la libertad sin reglas, la espontaneidad sin trabas. No es simple negación política, sino filosofía completa que explica los hechos y sus causas, que estudia los fenómenos y las ideas sin salirse de la relatividad de todas las cosas, que resume, en fin, la experiencia y la ciencia — en realidad son una misma — en un conjunto armónico de adquisición ideal y práctica al propio tiempo. Su método de investigación positiva es la antitesis del doctrinarismo religioso, político y filosófico.

Su método no se funda en prejuicios ni admite nada *a priori*; porque aun del positivismo científico no retiene sino lo que la demostración ha establecido incontestablemente y rechaza todo lo que tiene de sistematización doctrinal, no queriendo hacerse solidario de inducciones que el tiempo y la experiencia pueden destruir. Pero ¿carece en realidad de método filosófico, que es todo lo que la ciencia puede exigir?

..

El socialismo anarquista sigue su propio método, opuesto a todo dogmatismo, y no establece *a priori* principio alguno; no generaliza los comprobados *a posteriori* sino hasta donde lo permite la ciencia adquirida, y no se presta a la sistematización cerrada de los acontecimientos, negándose a toda aventura filosófica porque entiende que la ciencia es un cuerpo de conocimientos de continua formación cuyo ciclo no se cerrará jamás.

Por eso, en la contienda de espiritualistas y materialistas, por ejemplo, rechaza juntamente ambos dogmas. Hay en la investigación de los fenómenos un punto donde toda doctrina flaquea: es aquel punto en que los linderos de lo absoluto se presenta cortando el paso a nuestra limitada inteligencia. Cuando el materialismo,

(*) Trabajo publicado en la revista *Natura* de Barcelona (números 7 y 8, junio 1904) y como primer capítulo de *Ideario*, tomo I de las «Obras completas de Ricardo Mella» (Gijón, 1926).

saliéndose de la ciencia, intenta franquearlos, toca a lo arbitrario, y en este momento preciso es cuando la filosofía anarquista se diferencia fuertemente de la dogmática. Quedase con el inmenso arsenal de los conocimientos científicos que forman el bagaje del materialismo y se aleja de cualquier intento de explicación metafísica que trate de cortar el nudo más bien que de deshacerlo. No se satisface con los fáciles decretos de la pseudociencia.

Del mismo modo no se suma el anarquismo a ninguna escuela ni deja que se le encasille en el sensualismo, en el positivismo, en el idealismo, etc., en cuanto significan doctrina cerrada, método de exclusión. No desconoce el importante papel que en la vida representan los sentidos ni olvida que la idea, a su vez, es esencial al desenvolvimiento del individuo y de la humanidad; reconoce que todos los fenómenos se verifican siguiendo direcciones precisas y en condiciones determinadas, que la naturaleza no pertenece al capricho ni a lo arbitrario, afirma como objeto de la vida el placer y la comodidad para el cuerpo, para la sensibilidad y para la inteligencia; posee por la ciencia la certeza de que el Universo, desde el más microscópico de los seres hasta las inmensas moles que innumerables recorren el espacio, es una cadena estrechamente tramada de causas y efectos en perpetua y múltiple conexión, pero aborrece el exclusivismo enfático peculiar al dogmatismo de estas escuelas y no quiere con ellas resolver de plano, bajo un punto de vista particular, el problema de un más allá tanto más lejano para el hombre cuanto más se aproxima en sus adelantos y en sus conquistas. Por eso no entran en su filosofía las fáciles generalizaciones de tales escuelas; no entra la sistematización de elementos del conocimiento cuya trabazón es puro artificio cerebral; no entra la caprichosa unificación del Universo en un solo fin y en un solo propósito, porque en este punto otra vez la metafísica trata de salvar los abismos que separan lo cognoscible de lo incognoscible, lo puramente relativo de lo absoluto. Para la filosofía anarquista no hay una verdad inmutable, una cien-

por RICARDO MELLA

cia absoluta, sino verdades que varían en el tiempo y en el espacio, concepciones relativas de la justicia y parciales realizaciones de la ciencia. Si tal verdad y justicia o ciencia absoluta existieran, careciendo los hombres de medios para descubrirlas y verificarlas, su existencia sería nula y de ningún efecto para la humanidad. Que el hombre se forje estas concepciones absolutas, que conciba, sin determinarlas ni definir las, la idealidad de lo perfecto, no autoriza la afirmación de su existencia como hecho real tras el que debemos correr inútilmente sin tregua ni descanso.

El positivismo moderno es buen ejemplo de cómo se cae fácilmente en el dogmatismo, aun cuando se trate de sistematizaciones científicas. Hase verificado que el desenvolvimiento biológico sigue ciertos particulares modos de evolución. Y apenas verificada esta conquista de la ciencia se ha intentado a porfía generalizar la evolución lanzándose algunos a construir por analogía la evolución de la sociedad, la evolución de las instituciones, la evolución de las costumbres, conforme a puntos de vista particulares y sin cuidarse de otra cosa que de acomodar los hechos a las teorías en lugar de acomodar éstas a aquéllas. A la hora presente la teoría evolucionista es el dogma filosófico y científico que se impone en los dominios del saber, de tal modo que, por una reversión muy explicable en los dominios de la metafísica, ha venido el positivismo a reconstruir, bajo nuevas formas, la antigua teología y estamos en riesgo evidente de una nueva escolástica. Las viejas cuestiones de lo relativo y lo absoluto, de Dios y el mundo, de la materia y el espíritu, del libre albedrío, etc., renaciendo con nuevos bríos han permitido que la fatuidad reaccionaria haya cantado la bancarrota de la ciencia.

Por la educación recibida, el pensamiento no se satisface sino con ideas definitivas, con estados definitivos, trasunto de sistemas cerrados que la humanidad no suministra y son simple producto de la abstracción cerebral, fácil al



dogma de los saltos mentales. Y no se satisface el pensamiento, porque no habiendo sido educado para confesar su impotencia no obstante su limitación imaginativa, salva arrogante los más formidables obstáculos a trueque de decretar ufano la consumación de todas las cosas en la concepción única, inmutable y eterna de su fantasía privilegiada.

..

El anarquismo no sistematiza, no tiene dogma y carece ciertamente de metafísica, no de filosofía. Su filosofía arranca de este principio por doquier demostrado: la ciencia es un cuerpo de conocimientos en perpetua formación. Nada hay en ella de definitivo, de un modo absoluto, nada que a manera de enciclopedia comprenda el Universo entero y sus fenómenos. Es «un conjunto de hermosos jirones» agrupados parcialmente según relaciones bien establecidas, pero «sin trabazón sistemática» que abarque todo el conjunto de los hechos y las ideas. Y esta filosofía tan pertinazmente negada al anarquismo, que no es una idea definitiva, sino la iniciación definitiva del libre desenvolvimiento de las ideas y de las cosas, esta filosofía es lo único positivo que puede entresacarse de la inmensa labor de todos sus sistemas, de todos sus particularismos de escuela, de todas sus diferencias doctrinales, brota con singular persistencia la característica común atribuida por nosotros a todas las investigaciones: la relatividad de los conocimientos que en hermosos jirones prueban lo absurdo de cualquier sistematización definitiva.

El anarquismo, que recoge esta resultante común y labora por ensanchar el campo de los conocimientos, se coloca en el firme terreno del método puramente científico. La experiencia ha probado

EL SOCIALISMO

que cuando se traspasan los linderos de esta resultante común, se cae necesariamente en la metafísica de lo absoluto y entonces la investigación marcha sin rumbo por los libres espacios de la imaginación.

..

Nuestros ideales son la resultante experimental de cada momento, en vista de los hechos pasados y presentes que afirman la eliminación del mal conocido para el porvenir. No es necesaria al desenvolvimiento de las facultades del hombre la metafísica. Es por el contrario, fuerte obstáculo. Cuando el cerebro se llena de vaguedades de lo desconocido, pierde la verdadera noción de la realidad. Las quintaesencias de lo absoluto son la antesala de la demencia. Los individuos de constitución excepcional que resisten a la tendencia patológica de ciertas investigaciones, hacen muy grandes obras de gimnasia intelectual, pero nada de provecho, nada efectivo ni útil para sus semejantes.

Para el desenvolvimiento de nuestras facultades, especialmente las intelectuales, requiere estudio serio y continuo de la naturaleza, análisis minucioso de los hechos y de las cosas. En lugar de correr tras las fantasmas del número (1), tras la ilusoria penetración de la íntima naturaleza de los seres vivientes, es necesario educar el cerebro en la inquisición de los fenómenos, en el examen de todas las manifestaciones reales de la vida, comenzando por las más pequeños e insignificantes sucesos para concluir por las amplísimas series de causas y efectos que explican el general funcionamiento del universo. Las ciencias naturales hacen grandes progresos por medio de este método. La economía, la sociología, la filosofía propiamente dicha, avanzarán resueltamente el día en que a este método se plieguen, purgándose de toda tendencia trascendente. A este fin propende con fuerza el socialismo anarquista y por ello afirma en primer término la necesidad de que todos los hombres puedan desenvolverse ampliamente, estudiando a este objeto nuevos métodos de convivencia social.

Sus principios fundamentales son, en resumen, los siguientes:

(1) La cosa en sí. Lo que se halla más allá, fuera y aun en oposición a lo sensible. La definición de la cosa en sí es kantiana.

1. Todos los hombres tienen necesidad de desarrollo físico y mental en grado y forma indeterminada.

2. Todos los hombres tienen el derecho de satisfacer libremente esta necesidad de desarrollo.

3. Todos los hombres pueden

ra que se constriña la expansividad del organismo humano, monstruosidad se comete. El hombre, todos los hombres tienen necesidad, por naturaleza, de desarrollo físico y mental; tienen socialmente derecho a este desarrollo.

¿Cómo traducir a la práctica

chosos reglamentos de algunos hombres, ni más ni menos hombres que el resto de los humanos. Tanto valdría probar la necesidad de que los astros se movieran a nuestro antojo o de que la sangre circulase por las arterias según un plan particular nuestro.

Todo el universo se desenvuelve conforme a condiciones particulares suyas en conexión con otras condiciones de relación y ambiente. Estas condiciones son objeto de estudio para la ciencia; sería absurdo, aun conocidas, codificarlas; demencia, codificarlas sin conocerlas.

Toda contradicción a las llamadas leyes de la naturaleza lleva consigo el correctivo adecuado. Quien abusa de su fuerza física, quien se excede en el gasto de sus energías, halla el correctivo en el aniquilamiento de su organismo, en la anemia y en la tisis. Quien no administra bien su fuerza cerebral, paga con la impotencia el derroche de su fuerza. Superfluos son todos los reglamentos que sancionan estos principios. Dañosas todas las leyes de los hombres que a ellos no se conformen.

Dentro, pues, de las autonómicas condiciones de cada existencia individual, el hombre, todos los hombres son libres de satisfacer sus necesidades de desenvolvimiento.

¿Supone esta afirmación que el hombre puede por sí mismo subvenir a todas aquellas necesidades?

De ningún modo. No es menester que hagamos excursión alguna por los dominios de la historia y de la sociología para probar que de la impotencia del individuo aislado ha surgido la comunidad de los hombres, ha brotado lo que se llama sociedad. Aun cuando la existencia individual es posible fuera de la comunidad, no es cuestionable la ventaja de ésta por lo que ensancha la esfera de acción de aquél y por los beneficios que le reporta.

Por eso cuando decimos que todos los hombres pueden satisfacer libremente la necesidad de integral desenvolvimiento, agregamos la petición de principio: «por medio de la cooperación o comunidad voluntaria».

La colaboración forzosa es el medio de convivencia social practicada casi universalmente. Bajo distintos nombres, se ha considerado y se considera necesaria la esclavitud de la mayoría de los hombres para la producción de



satisfacerla por medio de la cooperación o comunidad voluntaria.

Razonemos brevemente.

Cada individuo nace con determinadas condiciones de desarrollo, sean o no susceptibles de determinación. Por el hecho de nacer, y de nacer con aquellas condiciones, tiene necesidad, o en términos políticos, tiene el derecho de desenvolverse libremente. Cualesquiera que sean las condiciones en que se coloque, su organismo entero propenderá a expansionarse en todas direcciones. Querrá sentir, pensar y obrar con entera libertad. La necesidad de todas estas cosas es su propio ser. Si se limitara su crecimiento físico por medios cualesquiera todo el mundo calificaría este hecho de verdadera monstruosidad. Si se limita su desenvolvimiento sensitivo, intelectual o moral, deberá en buena lógica decirse otro tanto. No ocurre así en nuestros días. Mas, no obstante, el principio es evidente, pues de cualquier mane-

este principio?

La tradición nos ha legado sus reglamentos, impuestos primero por la voluntad del príncipe, remachados después por el derecho divino de los parlamentos mediante el escamoteo de la soberanía individual.

Algunos hombres han querido y quieren todavía que cada uno se mueva al compás impuesto, plense con arreglo al metro de arbitrarias legislaciones, sienta al diapason de la música gubernativa y obre con arreglo al patrón único de la sapiencia oficial. De hecho, lo que querían y quieren es que la multitud no sienta, ni piense, ni obre nunca por su propia cuenta y por su propia voluntad. La teoría se ha inventado para los inferiores, para los que nacen y viven y mueren en la dependencia de la astucia política y de la explotación económica.

Nadie ha probado la necesidad ni la justicia de esta subordinación de la naturaleza a los capri-

ANARQUISTA

las cosas indispensables a la vida. Poco importa la proclamación de la libertad del trabajo, porque con el nombre de proletario el esclavo perdura. El que carece de propiedad en nuestras sociedades individualistas, vive obligado a someterse a la libertad y su fuerza productora al que mejor le paga. El salario es el precio de la servidumbre. Se contrata actualmente en el mercado público al jornalero poco más o menos como se contrataba antes al esclavo. Si la demanda sobrepasa a la oferta, el obrero puede hacerse pagar regularmente el alquiler de su fuerza. Si la demanda es inferior a la oferta, el precio de alquiler baja y queda a unos cuantos la libertad de despedirse en la disputa por el apetecido mendrugo. Los más deben resignarse a perecer de hambre. Tal es el resultado efectivo de las conquistas democráticas.

..

Se ha afirmado la libertad como una cosa legible, como una bella fórmula perdida entre la hojarasca ampulosa de la literatura política. Se ha afirmado la igualdad como una ecuación impuesta a la realidad por la sola virtud del rigorismo de sus términos. Se ha afirmado la fraternidad como una mística aparición de sentimientos novísimos cuya propiedad inmaculada consistía en limar, por arte de magia, todas las asperezas de la vida común. Y no se ha tenido la resolución de llegar hasta el fondo verdadero de estos principios, no se ha tenido el valor de traducirlos en hechos. La humanidad se contentó con las palabras y se pasa sin su bello contenido.

La propiedad y el gobierno, el antagonismo de intereses y la desigualdad de condiciones, todo subsiste a través de tremendas sacudidas revolucionarias y anula las afirmaciones de la democracia. Es menester llegar al socialismo para percatarse de que la libertad es un mito sin la cooperación voluntaria entre los hombres; que la igualdad es un contrasentido sin la supresión de la propiedad individual; que la fraternidad es imposible sin la desaparición previa de cuanto en la lucha cotidiana pone a unos hombres enfrente de los otros. Es menester llegar al anarquismo para advertir cuán radicalmente cualquier sistema de gobierno de unos hombres por otros imposibilita toda

solución de igualdad y de libertad y cierra el paso al porvenir.

La libertad efectiva de sentir, pensar y obrar en sociedad con entera independencia, no es traducible prácticamente más que por la facultad común a todos los hombres de poder cooperar según su voluntad a los fines que puedan o quieran proponerse. Esta facultad supone necesariamente la igualdad de medios, cuya expresión completa es la comunidad de todas las cosas, formulada, metodizada según las opiniones, las tendencias y las necesidades de los asociados. La fraternidad solamente puede producirse por medio de la identidad de los intereses.

Dejad al hombre en libertad de asociarse y cooperar voluntariamente a todos los fines de la vida; hacedle posible la adopción de los medios indispensables a la realización de aquellos fines, y el hombre, todos los hombres, podrán dedicarse y se dedicarán de hecho a la producción de cuanto sea necesario a su integral desarrollo.

El método de cooperación forzosa ha hecho que la mayor parte de los humanos se vea constreñida a trabajar bestialmente para que unos cuantos puedan permitirse el

lujo de rebasar los términos de todo desarrollo necesario. El método de la cooperación voluntaria hará que todos los hombres se consagren espontánea y solidariamente a la producción racional de cuanto sea indispensable a la existencia. La naturaleza, que puso al lado de las necesidades la fuerza productora, obrará por mill organizaciones coercitivas y empujará al trabajo, al ejercicio útil de la fuerza, mejor que cualquier género de coacción organizada.

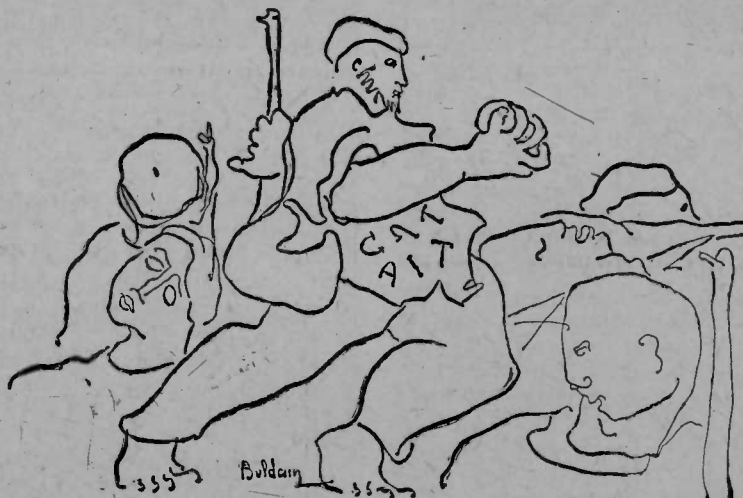
Lleguemos hasta el fin o será preciso borrar del programa de las aspiraciones humanas las palabras que tantas veces han llevado a los hombres de generosos sentimientos al sacrificio de su existencia en holocausto de sus anhelos de justicia.

Si, pues, en conclusión no damos esquema del porvenir, establemos en cambio los principios fundamentales de una nueva práctica, libre a todas las iniciativas y a todas las experiencias, cuya resultante será el producto del estado de desenvolvimiento de los hombres en cada momento de tiempo y en cada lugar de espacio.

Ricardo MELLA



Ayer, hoy y siempre



Discos

Mi amigo Catalánico está orgulloso de su exilio, igual que un Jaime I sentado en su poltrona, orgullo que más o menos comparto.

No comparto el vivir Cataluña en todas partes menos en Cataluña. Porque el país no está pegado a las suelas de nuestros zapatos, nosotros, trashumantes o sedentarios que seamos. El país no se llama exclusivamente Puig, Roig, Reig, Créixems, Colluspina. El país no es el individuo estricto. El país será nuestro al ser de todos, o no se sacudirá las cadenas centralistas. El país catalán será acogedor y suma de libertades para todos, o no será de nadie: el invasor por detestado de los invadidos, el invadido por hosquedad hacia el hermano ibero que se le aproxima.

«Lliurem Catalunya de les urpes del franquisme.» Hagámoslo. Pero también las demás regiones están azarpadas y entre todos somos pocos.

«Autonomía no. Independencia.» Pobres fanáticos de «Cap d'Estopa», no habéis comprendido aún la esencialidad de la Federación de Autonomías Ibéricas, la F.A.I. de nuestro interesante vecino Felipe Alaiz, «Felip d'Albalat» por más señas.

«Nosaltres sols.» Solos no iríamos más allá del aislamiento pernicioso. Hoy se viaja hacia la Luna y no hay que quedar pegado a la luna de Porquerisses.

«L'Estat Català» con Barcelona centralista, igual a Madrid absorbiendo la vitalidad moral y física de toda España.

¿«Catalunya lliure», libre de Castilla, con añoranza de reyes, condes y «consellers», es decir, con los sarcófagos de Poblet en el corazón del catalán moderno? ¿Estado catalán para copiar los Estados de otros países? ¿Cataluña libre en pleno olvido de la revolución social que necesitan, los explotados, los igualitarios? ¿Estado catalán para entronizar la Dinastía de los «Betes y Fils»?

Estoy seguro que al catalanismo involucionado, regresivo, una Cataluña libertaria lo dejaría exiliado en su propio país cual ocurriría en las épocas del Sindicato Único y del 19 de Julio más famoso.

Cataluña libre, ahora mismo, pero con amplitud de abrazo, de criterio, de visión actual y futurista.

Lo demás, «romanços».

DISCOBOLO

SOLIDARIDAD

El hombre posee, como propiedad fundamental, necesaria, el instinto de su propia conservación, sin el cual ningún ser viviente podría existir, y el instinto de conservación de la especie, sin el cual ninguna especie hubiera podido formarse y prolongarse. Es naturalmente impedido a defender su existencia y su bienestar, así como el de su progenitura, contra todo y contra todos.

Los seres vivos tienen, en la naturaleza, dos maneras de asegurarse la existencia y de hacerla más apacible: por una parte, la lucha individual contra los elementos y contra los otros individuos de la misma especie o de especie diferente; por otra, el apoyo mutuo, la cooperación, que puede ser llamada asociación para la lucha contra todos los factores naturales contrarios a la existencia, al desenvolvimiento y al bienestar de los asociados.

No podríamos, en estas páginas, indicar la parte respectiva de esos dos principios: la *lucha* y la *cooperación*, en la evolución de la vida orgánica.

Nos basta consignar cómo, en la humanidad, la cooperación — forzosa o voluntaria — ha llegado a ser el único medio de progreso, de perfeccionamiento, de seguridad, y cómo la lucha — que ha permanecido atávica — ha llegado a ser completamente inapta para favorecer el bienestar de los individuos, y produce, al contrario, el mal para todos, tanto para los vencedores como para los vencidos.

La experiencia, acumulada y transmitida por generaciones sucesivas, ha enseñado al hombre que, si se une a otros hombres, su conservación es más segura, y su bienestar mayor. Así, como resultado de la lucha misma por la existencia, empeñada contra la naturaleza ambiente y contra los individuos de su especie, se ha desarrollado en los hombres el instinto social, que ha transformado completamente las condiciones de su existencia. Por la fuerza de ese instinto, el hombre pudo salir de la animalidad, llegar a una potencia muy grande y elevarse tan por encima de los otros animales que los filósofos espiritualistas han creído necesario inventar para él el alma inmortal e inmaterial.

Numerosas causas coincidentes han contribuido a la formación de ese instinto social, que, partiendo de la base animal del instinto de conservación de la especie — que es el instinto social limitado a la familia natural —, ha llegado a un grado eminente de intensidad y de extensión, para constituir en

lo sucesivo el fondo mismo de la naturaleza moral del hombre.

El hombre salido de los tipos inferiores de la animalidad era débil y estaba desarmado para la lucha individual contra las bestias carnívoras. Pero como tiene un cerebro capaz de un gran desarrollo, un órgano apto para expresar con sonidos diversos las diferentes vibraciones de su cerebro, manos especialmente adaptadas para dar la forma deseada a la materia, debía sentir muy pronto la necesidad y las ventajas de la asociación; aun se puede decir que salió de la animalidad solamente cuando llegó a ser sociable y adquirió el uso de la palabra, que es a la vez consecuencia y factor poderoso de la sociabilidad.

Como el número de los hombres era relativamente limitado al principio de la humanidad, la lucha por la existencia de hombre a hombre era menos áspera, menos continua, menos necesaria aun fuera de la asociación, lo que debía favorecer mucho al desenvolvimiento de los sentimientos de simpatía y permitir que se comprobara y se apreciara la utilidad del apoyo mutuo.

Finalmente, la capacidad adquirida por el hombre, gracias a sus cualidades primitivas aplicadas, en cooperación con un número más o menos grande de asociados, de modificar el medio ambiente y de adaptarlo a sus necesidades; la multiplicación de los deseos, que aumentan con los medios de satisfacerlos y se convierten en necesidades; la división del trabajo, que es la consecuencia de la explotación metódica de la naturaleza en provecho de la humanidad, han hecho de la vida social el medio ambiente necesario al hombre, fuera del cual no puede vivir sin caer en un estado bestial.

Y por el refinamiento de la sensibilidad, consecuencia de la multiplicidad de las relaciones; por la costumbre tomada en la especie gracias a la transmisión hereditaria durante millares de años, esa necesidad de vida social, de cambio de pensamientos y de afectos entre los hombres, se ha convertido en un modo de ser preciso de nuestro organismo. Se ha transformado en simpatía, en amor, y subsiste independientemente de las ventajas materiales que la asociación produce, a tal punto que, para satisfacerlo, se afrontan toda especie de sufrimientos y aun la muerte.

En resumen, las enormes ventajas que la asociación aporta al hombre; el estado de inferioridad física (no proporcionado a su superioridad intelectual) en el cual se encuentra frente a la bestia, si permanece aislado; la posibilidad de asociarse a un número cada vez mayor de individuos, en relaciones cada vez más íntimas y complejas, hasta extender la asociación a toda la humanidad, a toda la vida; la posibilidad, sobre todo, de producir, trabajando en cooperación con los otros, más de lo que es necesario para vivir; los sentimientos afectivos, en fin, que se derivan de todo eso, han dado a la lucha por la existencia en el hombre un carácter enteramente diferente del de la lucha que existe en los demás animales.

Sea lo que fuere, hoy se sabe — las investigaciones de los naturalistas contemporáneos nos aportan cada día nuevas pruebas de ello — que la cooperación ha tenido y tiene, en el desenvolvimiento del mundo orgánico, una parte muy importante, que no sospechaban los que querían justificar, bien injustamente por lo demás, el reino de la burguesía por las teorías darwinianas, porque la distancia entre la lucha humana y la lucha animal es enorme y proporcional a la distancia que separa al hombre de los otros animales.

Los otros animales combaten, sea individualmente, sea más bien en pequeños grupos duraderos o transitorios, contra toda la naturaleza, incluyendo los demás individuos de su propia especie. Aun los animales más sociables, como las hormigas, las abejas, etc., son solidarios entre individuos del mismo hormiguero o de la misma colmena, pero son indiferentes hacia las otras comunidades de su especie (cuando no las combaten). La lucha humana, al contrario, tiende a ensanchar cada vez más la asociación entre los hombres, a solidarizar sus intereses, a desarrollar el sentimiento de amor de cada hombre por todos los hombres, a vencer y a dominar la naturaleza exterior con la humanidad y para la humanidad. Toda lucha directa para conquistar ventajas, independientemente de los demás hombres o contra ellos, contradice la naturaleza social del hombre moderno y tiende a empujarle hacia la animalidad.

La *solidaridad*, es decir, la armonía de los intereses y de los

sentimientos, el concurso de cada uno al bien de todos y de todos al bien de cada uno, es el único estado en el cual el hombre puede explicar su naturaleza y alcanzar el mayor desenvolvimiento y el mayor bienestar posible. Es el fin hacia el cual marcha la evolución humana; es el principio superior que resuelve todos los antagonismos actuales, insolubles de otro modo, y hace que la libertad de cada uno no encuentre el límite, sino el complemento, las condiciones necesarias a su existencia, en la libertad de los demás.

«Ningún individuo — decía Miguel Bakunin — puede reconocer su propia humanidad, ni por consiguiente realizarla en la vida, sino reconociéndola en los demás y cooperando a su realización para los demás. Ningún hombre puede emanciparse si no emancipa con él a todos los hombres que le rodean. Mi libertad es la libertad de todos, puesto que yo sólo soy realmente libre, libre no solamente en idea, sino en hecho, cuando mi libertad y mi derecho encuentran su confirmación y su sanción en la libertad y el derecho de todos los hombres, mis iguales.

»La situación de los demás hombres me importa mucho, porque, por independiente que me parezca mi posición social, fuese yo papa, zar, emperador o primer ministro, soy siempre el producto de lo que son los últimos hombres; si son ignorantes, miserables, esclavos, mi existencia es determinada por su ignorancia, por su miseria y por su esclavitud. Yo, hombre instruido e inteligente, por ejemplo, soy estúpido por su estupidez; yo, valeroso, soy esclavo por su esclavitud; yo, rico, tiemblo delante de su miseria; yo, privilegiado, palidezco delante de su justicia. Yo, que quiero ser libre, no lo soy, porque alrededor de mí todos los hombres no quieren aún ser libres, y, no queriéndolo, llegan a ser para mí instrumentos de opresión.»

La *solidaridad* es, pues, la condición en la cual el hombre alcanza el más alto grado de seguridad y de bienestar; por consiguiente, el egoísmo mismo, o sea la consideración exclusiva del propio interés, dirige al hombre y a la sociedad humana hacia la solidaridad; o, mejor dicho, egoísmo y altruismo (consideración de los intereses de los demás) se confunden en un solo sentimiento, como se confunden en un solo interés el del individuo y el de la sociedad.

Pero el hombre no podía pasar en un salto de la animalidad a la humanidad, de la lucha brutal de hombre a hombre a la lucha soli-

MALATESTA

daria de todos los hombres, fraternizados, contra la naturaleza exterior.

Guiado por las ventajas que ofrecen la asociación y la división del trabajo que de ella resulta, el hombre evolucionaba hacia la solidaridad; pero su evolución ha encontrado un obstáculo que ha cambiado su dirección y le ha hecho desviarse aun hoy de su fin. El hombre descubrió que podía, hasta cierto punto, y para las necesidades materiales y primordiales, las únicas que sentía entonces, realizar los beneficios de la cooperación sometiendo a su capricho a los demás hombres, en lugar de asociárselos; y como los instintos feroces y antisociales, heredados de antepasados simiescos, eran todavía poderosos en él, obligó a los más débiles a trabajar en su provecho, prefiriendo la dominación a la asociación. Tal vez aún, en la mayor parte de los casos, fue explotando a los vencidos como el hombre llegó por primera vez a comprender los beneficios de la asociación, la utilidad que el hombre podía obtener del apoyo del hombre.

El convencimiento de la utilidad de la cooperación, que debía conducir al triunfo de la solidaridad en todas las relaciones humanas, condujo, al contrario, a la propiedad individual y al gobierno, o sea a la explotación del trabajo de todos por un puñado de privilegiados.

Era sin embargo la asociación la cooperación, fuera de la cual no hay vida humana posible; pero era un modo de cooperación impuesto y regulado por algunos, en su interés particular.

De ese hecho se deriva la gran contradicción, que llena la historia de los hombres, entre la tendencia a asociarse y a fraternizar, para la conquista y la adaptación del mundo exterior a las necesidades del hombre y para la satisfacción de los sentimientos afectivos, y la tendencia a dividirse en tantas unidades separadas y hostiles como grupos determinados por las condiciones geográficas y etnográficas, como posiciones económicas, como hombres que han logrado conquistar una ventaja y quieren asegurársela y aumentarla como hombres que esperan conquistar un privilegio, como hombres que sufriendo por una injusticia o por un privilegio se rebelan y quieren emanciparse, existen.

El principio «cada uno para sí», que es la guerra de todos contra todos, ha venido, en el curso de la historia, a complicar, a desviar, a paralizar la guerra de todos con-

SOLIDARIDAD

tra la naturaleza, única capaz de producir el bienestar de la humanidad, porque ésta no puede tener su completo desarrollo sino basándose sobre el principio «todos para uno y uno para todos».

La humanidad ha sufrido males inmensos por esa intromisión de la dominación y de la explotación en el seno de la asociación humana. Pero, a pesar de la opresión atroz a la cual fueron sometidas las masas, a pesar de la miseria, a pesar de los vicios, de los delitos, de la degradación que la miseria y la esclavitud produjeron en los esclavos y en los amos, a pesar de los odios acumulados, a pesar de las guerras exterminadoras, a pesar de los antagonismos de los intereses artificialmente creados, el instinto social ha sobrevivido y se ha desarrollado. Como la cooperación ha sido siempre la condición necesaria para que el hombre pueda luchar con éxito contra la naturaleza exterior, es a pesar de todo la causa permanente de la unión de los hombres y del desarrollo del sentimiento de simpatía entre ellos. La opresión misma de las masas ha hecho fraternizar a los oprimidos entre sí. Sólo por la fuerza de la solidaridad, más o menos extensa, que existe entre los oprimidos, han podido éstos soportar la opresión y ha resistido la humanidad a las causas de muerte que se han introducido en su seno.

Hoy el desarrollo inmenso que ha alcanzado la producción, el aumento de las necesidades que no pueden ser satisfechas sino por el concurso de un gran número de hombres de todos los países, los medios de comunicación, la costumbre de los viajes, la ciencia, la literatura, el comercio, la guerra misma han reducido y reducen cada vez más a la humanidad a un solo cuerpo, cuyas partes, solidarias entre sí, no encuentran su plenitud y la libertad de desenvolvimiento sino en la salvación de las demás partes del todo.

El habitante de Nápoles está tan interesado en el saneamiento de los cuchitriles de su ciudad como en el mejoramiento de las condiciones higiénicas de las poblaciones de las orillas del Ganges, de donde viene el cólera. La libertad, el bienestar, el porvenir de un montañés perdido en las gargantas de los Apeninos, no dependen solamente del estado de bienestar o de miseria en el cual se encuentran los habitantes de su al-

dea, ni de las condiciones generales del pueblo italiano, sino también del estado de los trabajadores en América o en Australia, del descubrimiento que hace un sabio sueco, de las condiciones morales y materiales de los chinos, de la guerra o de la paz que se hace en África, en resumen, de todas las circunstancias, grandes o pequeñas, que, en un punto cualquiera del mundo, influyen sobre un ser humano.

En las condiciones actuales de la sociedad, esa vasta solidaridad que une a todos los hombres es, en gran parte, inconsciente, puesto que surge espontáneamente de los conflictos de intereses particulares, mientras que los hombres se preocupan poco o nada de los intereses generales. Esa es la prueba más evidente de que la solidaridad es la ley natural de la humanidad, que se explica y se impone a pesar de todos los antagonismos creados por la constitución social actual.

Por otra parte, las masas oprimidas, que jamás se han resignado completamente a la opresión y a la miseria, y que, hoy más que nunca, se muestran sedientas de justicia, de libertad, de bienestar, comienzan a comprender que no pueden emanciparse sino por la unión, la solidaridad con todos los oprimidos, con todos los explotados del mundo entero. Comprenden, en fin, que la condición *sine qua non* de su emancipación es la posesión de los medios de producción, del suelo y de los instrumentos de trabajo, o sea la abolición de la propiedad individual. La ciencia, la observación de los fenómenos sociales, demuestran que esta abolición sería de una utilidad inmensa para los privilegiados mismos, si solamente quisieran renunciar a su espíritu de dominación y concurrir, con todos, al trabajo para el bienestar común.

Ahora bien; si un día las masas oprimidas se negaran a trabajar para los demás; si tomaran a los propietarios la tierra y los instrumentos de trabajo, y quisieran servirse de ellos por su cuenta y en su provecho, es decir, para todos; si no quisieran sufrir más la dominación, ni de la fuerza brutal, ni del privilegio económico; si la fraternidad entre los pueblos y el sentimiento de solidaridad humana, reforzado por la comunidad de intereses, pusieran fin a las guerras y a las conquistas, ¿cuál sería aún la razón de ser de un gobierno?

Abolida la propiedad individual, el gobierno, que es su defensor, debería desaparecer. Si sobreviviera, tendería continuamente a reconstituir, bajo una forma cualquiera, una clase privilegiada y opresiva.

La abolición del gobierno no significa ni puede significar destrucción de la conexión social. Bien al contrario, la cooperación, que hoy es forzosa, que hay es indirectamente en beneficio de algunos, será libre, voluntaria y directa en beneficio de todos, y llegará a ser por ello mucho más intensa y eficaz.

El instinto social, el sentimiento de solidaridad, se desarrollará hasta el más alto grado; cada hombre hará todo lo que pueda por el bien de los demás hombres...

Del libre concurso de todos, gracias a la agrupación espontánea de los hombres según sus necesidades y sus simpatías, de abajo arriba, de lo simple a lo compuesto, partiendo de los intereses más inmediatos para llegar a los más generales, surgirá una organización social que tendrá por fin el mayor bienestar y la mayor libertad de todos, que abarcará toda la humanidad en una fraternal comunidad, que se modificará y se mejorará según las modificaciones, las circunstancias y las enseñanzas de la experiencia.

Esa sociedad de hombres libres, esa sociedad de amigos, es la *Anarquía*.

Servicio de Librería

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, œuvre d'un dessinateur de grand talent	12 00
«La huelga», Isabel Alvarez de Toledo	16 00
«La sociedad y la anarquía» Ponciano Alonso	1 00
«Les collectivisations en Espagne»	6 00
«Paradigma de una revolución», Abel Paz	6 00
«¿Socialismo o burocracia?» (prólogo de Lorenzo Torres), Karol Mozelewski y Kacek Kuron	11 00
«Los problemas de la revolución española», Andrés Nin	21 00
«¡Ay de los vencidos!», (testimonio de la guerra de España, 1936-1939, Luis Bazal	12 00
«El asedio de Madrid», R. G. Coldny	30 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56

EN la historia de los pueblos frecuentemente hay hombres turbios, completamente faltos de escrúpulos que, debido a una especial coyuntura del momento, afectan, más o menos marcadamente, acontecimientos de unos años o una época de la vida de los mismos pueblos. Un día surgen de súbito, nadie sabe exactamente de donde; más tarde desaparecen, igualmente de golpe. El historiador, aunque no olvidando la base social que un día hizo surgir aquellas personas, tampoco puede negligir la personalidad de los que en los hechos fueron los factores de una política o unas determinadas actuaciones. Por mínimas o pequeñas que fuesen, cabe que la vida de aquellas personas, sus trayectorias individuales, lleguen a ser conocidas con el máximo de detalles. Porque, con frecuencia, la pequeña historia respectiva puede revelar detalles difíciles de prever o descubrir pistas, tan escondidas, que apunten hacia otros resultados.

Tal es el caso del llamado *barón de Koenig* que, en las postrimerías de la primera guerra mundial y a primeros del año de aquella posguerra, tuvo en Barcelona una parte muy destacada en el terrorismo social. Nombrado con frecuencia en las obras de los especialistas o en las memorias de los que vivieron en aquellos años, lo cierto es que el *barón de Koenig* queda siempre envuelto en una nebulosa. Y es que la misma razón de ser del personaje exigía que fuera así.

ESPIONAJE, OBRERISMO Y «ATENTADOS SOCIALES»

La guerra mundial de 1914-1918 tuvo para Cataluña una particular trascendencia. Debido a las necesidades de toda suerte que los aliados tuvieron, las fábricas catalanas trabajaron a todo tren para aprovisionar a aquéllos. En resultado se produjo un tal enriquecimiento, que la nueva exuberancia económica terminaría por permitir la consolidación de muchas de las conquistas que, en nivel más elevado, se realizaban. Nuestro país, hasta entonces semi-arrinconado, salía al mundo; un mundo deshecho, destrozado, pero mundo europeo, en suma, y justamente por ésto: porqué el tal mundo estaba deshecho, a Cataluña le fue fácil cumplir un rol en el mismo.

Durante los años de la «guerra europea» Cataluña, particularmente Barcelona, emprendieron una carrera desenfrenada al goce de la vida. Barcelona fue la ciudad de Europa que substituía al París de fin de siglo. A Barcelona acudían los múltiples nuevos

La verdadera personalidad

ricos europeos que querían derrochar dinero en lujos y francachelas. Todas las celebridades, desde los artistas más diversos a los jerifaltes de la alta sociedad, acudían a Barcelona donde aun era posible la alegría cara a la que estaban acostumbrados.

Debido a la guerra la economía catalana creció en cantidad, calidad, volumen y extensión, de forma que a Barcelona se llegó a producir de todo. La industria catalana ya no era la temerosa y balbuciente industria del año 1888, sino una fortísima economía industrial que había acaparado al mercado español en toda suerte de productos manufacturados y que trabajaba para el extranjero a marchas forzadas. El crecimiento de Barcelona fue extraordinario, tomando la ciudad el carácter de capital internacional.

El enriquecimiento conseguido por la burguesía catalana hizo que todo el mundo tomara — o, por lo menos, tratara de hacerlo — aires



ANGEL PESTAÑA

de gran señor. En cambio, los trabajadores continuaron en las mismas condiciones difíciles anteriores, y aun agravadas por la subida de precios y la escasez de algunos productos con los cuales muchos mercadeaban enviándolos al extranjero. Como quiera que, en general, la burguesía no admitía cambio alguno, en tanto los trabajadores reclamaban una parte en el incremento de la riqueza colectiva, las luchas sociales aumen-

taron. Y el hecho de que por Barcelona pasaban personajes mundiales de toda especie, hizo que registraran en aquella todas las palpitaciones mundiales. Barcelona se convirtió, como Madrid, en uno de los focos de los espías beligerantes. Y de la mescolanza que ello implicaba, surgieron una serie de intrigas a favor de unos u otros, que se confundieron tanto con el contrabando y los negocios turbios como con las cuestiones sociales y las luchas políticas que, como es lógico, formaban e informaban la vida cotidiana del país. Con todos aquellos elementos explosivos a la vez, más la serie de aventureros y gentes dudosas que poblaban Barcelona, nada extraño que lo que empezó siendo lucha ideológica y de intereses económicos degenerara pronto en lucha sangrienta. La primera víctima fue el fabricante de espoletas para obuses, José-Alberto Barret y Monet, asesinado el 8 de enero de 1918 cerca de la Escuela Industrial de la que era profesor (1). Barret era presidente de la Societat de Indústries Mecánicas Consolidadas establecida en la Carretera del Port, Hostafrancs. Pese a todas estas ligazones patronales, consta por testimonio del sindicalista Angel Pestaña, «que en los talleres de casa Barret no existía conflicto obrero cuando lo mataron». (2).

Según Pedro Foix, los sindicalistas fueron falsamente acusados «de ser autores del repulsivo atentado». (3). De todas maneras, si bien los más probable es que el industrial fue asesinado porque sus talleres trabajaban noche y día para los aliados y casi a diario remitían a la frontera cargamentos de obuses, otra vez Pestaña aclara la situación con detalle: «El inductor que aparece más dibujado — y lo digo porque tengo pruebas fehacientes de su intervención, (4) fue Eduardo Ferrer, entonces presidente del Sindicato Metalúrgico y que fue muerto más tarde en la calle de Ferlandina acusado de ser confidente de la policía.» Ferrer, como presidente

de pistoleros que mataron a Barret, pretendiendo justificar el asesinato diciendo que «cada vez que los obreros presentaban reivindicaciones a sus patronos, si éstos no accedían a las peticiones era porque Barret les coaccionaba para que las rechazaran».

El caso, de por sí grave, mucho más lo era para el Sindicato; porqué, como quedó claro en el curso del sumario instruido poco tiempo después, Ferrer era confidente de la policía al servicio del comisario Bravo Portillo. «Y como éste estaba a las órdenes del espionaje alemán — añade Pestaña — era a éste que le convenía deshacerse de Barret... Lo más miserable de la conducta de aquellos individuos: Ferrer, Bravo Portillo y el resto, fue tomar al Sindicato obrero metalúrgico como cobertura, ya que en su nombre fue pagado y apareció como por él patrocinado, un hecho que había sido determinado en las oficinas alemanas de espionaje.» (5).

En junio de 1918 Pestaña volvió a la carga sosteniendo desde las páginas de «Solidaridad Obrera» una intensa campaña contra el col del Sindicato, buscó y pagó al gru-

(5) Aquí llegado, el autor de este artículo afirma, a mi entender gratuitamente, que en los medios obreros de la Confederación la infiltración del espionaje alemán era «profunda». Lo dijeron aliadófilos porque nuestra Sociedad de Constructores de Carruajes, fiel a sus principios antimilitaristas, se negó a construir culatas de ametralladoras para un beligerante. Francia, que las había encargado. La acusación de que la redacción de «Soli» estaba mediatizada por el dinero alemán la sostuvo el entonces sindicalista Salvador Quemades, influyente en Artes Gráficas, sindicato que estaba en pugna con la administración del diario porque aquella resistía aceptar, por falta de fondos, las tarifas de salario que le eran exigidas. Se acusó de alemanistas al director Borobio, sin pruebas concretas; y a los dignos José Negre, Manuel Andreu y Emilio Viñas, redactores, sin prueba ninguna. Evidenciado como sucio de dinero alemán fue el también periodista Francisco Jordán, pero asesinado en 1922 por los pistoleros de Martínez Anido. Cuantos afirmaron que la «Soli» de entonces estaba mediatizada por «el oro alemán» cometieron una injusticia. Pestaña ni Quemades no probaron nada a este respecto. — Juan Ferrer.

(1) Miguel Sastre y Sama. «La esclavitud moderna».

(2) «Lo que aprendí en la vida», M. Aguilar editor, Madrid, s. f., pp. 171-174.

(3) «Apòstols i mercaders. Quaranta anys de lluita social a Catalunya», Edicions Sara Llorens, Méjico, 1957, p. 85.

(4) Pestaña: «Lo que aprendí en la vida».

del Barón de Koenig

misario Bravo Portillo, demobstrando documentalmente que aquél policía, valido de su cargo oficial, comunicaba al agente alemán Barón de Rolland la salida de diversos buques aliados que zapaban del puerto de Barcelona cargados de material de guerra. El barón de Rolland emitía la información a los submarinos alemanes, que seguidamente hundían los navíos que podían. Ante semejante escándalo, Bravo Portillo fue separado del cuerpo y sometido a prisión (6).

LA BANDA DE KOENIG

No es sino hacia esa época que logro tener conocimiento, preciso y seguro, de las actividades del barón de Koenig, aunque involucrándolo en hechos anteriores. Blasco Ibáñez, en 1925, lo explicaba así en uno de sus panfletos (7) contra la Dictadura: «Los alemanes, para asustar a los fabricantes de Cataluña, que trabajaban para Francia, organizaron otra partida de bandidos encargados de arrojar bombas a las fábricas y asesinar a sus propietarios, si ello era posible. Esto, que parece sacado de una novela de Ponson du Terrail, no puede ser más exacto. Esa banda la mandaba un titulado barón de Koenig. Cabe decir, que si el barón de Rolland, encargado de suministrar a los submarinos alemanes, fue un personaje auténtico, ese barón de Koenig era un antiguo camarero de hotel, un tipo rocambolesco que había hecho su carrera a fuerza de asesinatos. La banda del barón de Koenig cometeo sus crímenes atribuyéndolos a los anarquistas o a los terroristas. Así mató al fabricante Barret, profesor de la Universidad catalana, hombre entusiasta de los Aliados y que dedicó sus talleres a la fabricación de efectos para las tropas francesas. Y si no mataron a

(6) Pestaña utilizó osadamente en «Soli» cartas comprometedoras para Bravo Portillo que el abogado Ramón Aguiló no se atrevió a publicar en «La Lucha». Por lo demás, Bravo Portillo salió de la prueba con dos meses de cárcel. — J. F.

(7) «Por España y contra el rey», Edit. Excelsior, París, 1925, pp. 35-36. Trátase de la reedición conjunta de dos folletos y diversos artículos. La cita consta en el folleto «Una nación secuestrada», que, en las ediciones francesa e inglesa lleva el título de «Alfonso XIII desenmascarado».

más industriales aliadufilos fue porque éstos tomaron grandes precauciones. El comisario de policía Bravo Portillo actuaba de acuerdo con el titulado barón de Koenig, de manera que esta circunstancia le proporcionó la inmunidad completa. Además, éste policía le facilitaba al aventurero Koenig toda suerte de informes. Al terminar la guerra y encontrarse sin trabajo, el facineroso alemán se ofreció con toda su banda a los industriales conservadores y agresivos, para matar trabajadores fomentadores de huelgas, empezando desde aquél momento el periodo de asesinatos y represalias entre uno y otro bando.»

Digamos, que leyendo textos de la época o las obras de quienes se han ocupado tiempo después, no queda muy claro si al principio fueron una o dos las bandas que realizaron aquellos hechos. Como hemos visto, Blasco Ibáñez parece afirmar que la banda la había iniciado el propio Koenig. Balcells adopta una opinión más matizada: «Un aventurero, el espía alemán barón de Koenig, era el jefe de la banda, de la que era figura relevante el ex inspector de Policía Bravo Portillo, conocedor de los medios sindicalistas y de los confidentes que en ellos pululaban, fue utilizado por el capitán general Milans del Bosch para localizar, controlar y detener a los militantes de la CNT.» (8). Y habla, por consiguiente, de «la banda de Bravo Portillo y el barón de Koenig».

Los dos sindicalistas que han escrito sobre la cuestión, Foix y Pestaña, opinan de otro modo. Según Foix, la primera banda de pistoleros fue creada por el policía español (9), y algunos años después el alemán creó la suya, que, aseguraba, «actuaba en competencia con la que dirigía Bravo Portillo, celoso del éxito (10) que la otra obtenía». Pestaña, en cambio, habla de una primera banda, la de Koenig, con actuaciones de escasa importancia, reorganizada después de la excarcelación de Bravo Portillo. Explicación que, en parte, también apunta Balcells en la referencia dada y a la cual, en tér-

(8) Albert Balcells, «El sindicalismo en Barcelona (1916-1923)», Edit. Nova Terra, Barcelona, 1965, p. 112.

(9) El nacimiento de Bravo Portillo tuvo lugar en Cuba. — J. F.

(10) Obra de Balcells citada, página 86.

minos generales, nos adherimos igualmente; sin perjuicio de que no haya de admitirse la existencia de una banda anterior creada por los alemanes, posiblemente por Koenig, que, como se sabe por un testigo de procedencia francesa que más adelante citaremos, ya actuaba en 1915 en Barcelona. Trátase, seguramente, de la gaviilla de barateros que, como explica Blasco Ibáñez, obedecían a los alemanes para asustar a quienes tratasen de denunciar el avituallamiento clandestino de los submarinos del Kaiser que se efectuaba en las costas catalanas. Si hay que creer al novelista valenciano, exactamente en el año 1915, al ir él a Barcelona por primera vez durante la guerra europea, estuvo en un tris de ser asesinado por una de aquellas bandas sostenidas por los alemanes... (11).



Bravo Portillo

Resumiendo pues, a base de varias testificaciones conseguidas, opinamos que los hechos, en líneas muy generales, se desarrollaron como sigue:

Poco después de acabada la guerra llamada europea, «un aventurero alemán, Fritz Stallmann, que según Foix, ostentaba el título de barón de Koenig, nacido en Potsdam en 1874 ofreció sus servicios a la Federación Patronal, comprometiéndose a terminar de una vez con el desorden social de Barcelona con la condición expresa de ser pagado con generosidad y ser puesto bajo la protección de las autoridades; Miró y Trepas fue el introductor del barón de Koenig en la Patronal y también uno de los que con más abundancia subven-

(11) Id. de id., p. 41.

cionaron al aventurero alemán. «De todas maneras en el primer tiempo» lo que más hacían era apalear a algún trabajador que caía a sus manos; detenerlo y ponerlo a disposición de la policía; reclutar confidentes y agentes provocadores; colocar petardos en la vía pública; guardar las espaldas y acompañar a determinados patronos; estar al servicio de la Patronal por lo que a ésta se le sugiriera». Pestaña — del cual son estas palabras — añade que el organizador de aquel servicio confidencial, «no era barón ni jamás lo había sido; era un aventurero al servicio del espionaje de los Aliados contra sus primeros amos, después.» (12).

El «barón» reclutó gente para su banda en los bajos fondos sociales, entre el clásico *lumper-proletariat*, aquella capa de población incesantemente salida de las clases y grupos diferentes que a causa de la situación en que se desenvuelven sus entes, siempre están dispuestos a salir a flote librándose a las ocupaciones más ruines. Figuraba como jefe de la cuadrilla Antonio Soler, alias «Mallorquin» (13), ex presidiario, chulo y ladrón de oficio; hombre particularmente peligroso porque desconfiaba incluso de su sombra.

La banda empezó actuando como auxiliar de la policía y escoltando a determinados empresarios. Dedicóse, luego, a detener trabajadores que — siempre según las informaciones históricas de que he podido servirme — maltrataba de palabra y obra, incluso delante de la policía, que lo dejaba hacer. Después organizó los primeros atentados contra sindicalistas notables; mas, por carencia de orientación o quizás de osadía para cometerlos, no pasó de los intentos y los tanteos. La salida de Manuel Bravo Portillo de la cárcel invirtió la situación. Terminada la huelga de La Canadiense (1919), el capitán general, Milans del Bosch, llamó a Bravo Portillo para nombrarle policía oficioso con poderes especiales para vigilar, perseguir y encarcelar sindicalistas. Explica Balcells (14) que «Julio Amado, gobernador civil de Barcelona de mediados de agosto a mediados de septiembre 1919, escribió al ministro de Gobernación, Burgos Mazo, transmitiéndole la información de uno de los seis agentes, que Bravo era jefe de la policía patronal, que las oficinas de la banda estaban en la calle Septembrina número

(12) Obra de Balcells citada, pp. 80-84.

(13) Este sujeto fue ajusticiado por los anarquistas. — J. F.

(14) Ibidem.

La verdadera personalidad del Barón de Koenig

71, y que Bravo recibía de la Federación Patronal 6.000 duros mensuales librados por un intermediario.»

La primera manifestación señalada de la nueva etapa de la banda, inicio de la ejecución de un plan minuciosamente trazado y destinado al exterminio de los sindicalistas designados, fue el asesinato de Pablo Sabater Llorós, conocido por «Tero», presidente de la Sección de Tintoreros del Sindicato Tèxtil, la noche del 19 de julio de 1919. Los asesinos, ayudados al parecer por el hijo de un fabricante de automóviles de Barcelona, fueron Luis Fernández y Antonio Soler. Mas el proceso y las investigaciones, contando con la protección y las subvenciones de que disponían, chocaron con toda suerte de dificultades. La banda llegó a ser numerosa. Sus hombres cobraban 15 pesetas diarias de jornal, con prima especial por cada atentado cometido. Era, como dijo Pestaña, «la industrialización del crimen». Dividida en dos o tres grupos de acción, cada uno de éstos actuaba a las órdenes de su jefe natural, que a su vez recibía las órdenes de Bravo Portillo.

La reacción entre los trabajadores no se hizo esperar, en toda la Cataluña republicana, liberal y obrera atemorizada, pues cada cual temía que le llegara el turno fatal. En septiembre del propio año del asesinato de Sabater y otros sindicalistas, Bravo Portillo era cosido a balazos por dos ejecutores del campo obrerista, y dos días después moría de igual manera Eduardo Ferrer, ex presidente de la Metalurgia y confidente del antiguo comisario de Policía.

Koenig asumió el cargo máximo de la banda de pistoleros, que, de momento no redujo sus actividades con dirección plena y total. Mantuvo la unidad de sus elementos (se hablaba de unos sesenta) y actuó durante el otoño y el invierno siguientes. Pero de golpe, en la primavera de 1920 la banda quedó disuelta, con fecha exacta difícil de precisar. Parece que, como dice Balcells, sus componentes «llegaron a abusar de la protección que les habían dispensado algunos elementos patronales anunciando y simulando falsos atentados para que sus servicios siguieran considerados necesarios». (15).

En 5 de mayo se había iniciado en Madrid el gobierno conservador de Eduardo Dato, hecho que abrió un nuevo periodo de tregua con las organizaciones obreras. Doce días después, refiriéndose al último asesinato cometido por los pistoleros de Koenig (dos sindicalistas asesinados en el «Pes de la Palla»), el representante de la Federación Patronal barcelonesa en Madrid declaraba que sus representantes nada tenían que ver con la actuación de los pistoleros, cuyos actos condenaban y solicitaban sus ejecutores fuesen castigados. (?)

A fines del mismo mes, o ya en el curso del siguiente, Koenig era expulsado de España «por no tener la documentación en regla». Nada se volvería a saber del aventurero. Dejaba, empero, el mal precedente de sus actuaciones que, originales o no, introdujeron en Cataluña el veneno del «terrorismo social», irracional y destructivo como, posteriormente, sería reconocido por los personajes ecuanimes tanto de izquierdas como de derechas. El daño irreparable de los atentados del que fueron complacientes algunas figuras representativas de la política española (y de más allá de la misma) dejó a Cataluña partida por enmedio, con riesgo de que la llama loca prendiera más allá de nuestra región. El sistema de atentados «a tanto la pieza» no terminaba, quedando vigente e incluso perfeccionado con la aparición del tristemente célebre «Sindicato libre», de creación aún más oficial que no lo fue la banda del barón de Koenig.

(Este trabajo terminará en el número próximo.)

SERVICIO DE LIBRERIA NOVEDADES

«Hijos sanos y robustos» ..	5 00
«Ancho es el mundo», Sinclair Lewis ..	15 00
«El asedio de Madrid», R. G. Colodny ..	30 00
«La Revolución sexual», W. Reich ..	21 00
«Crisol de España», Henri Barbusse ..	16 00

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.

Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

Sobre la envidia

por Bertrand RUSSELL

Después de las preocupaciones, uno de los factores más importantes de la desgracia es la envidia. Yo diría que la envidia es una de las pasiones humanas más universales y profundas. Se advierte ya en los niños, al cumplir un año, y todo educador debe tratarlo con el más respetuoso cuidado. La más ligera apariencia de favorecer a un niño a expensas de otro es instantáneamente observada y sentida. Todo el que trata con niños debe adoptar una justicia distributiva absoluta y rígida. Pero los niños no hacen otra cosa que expresar con un poco más de sinceridad la envidia y los celos (una forma especial de envidia) que las personas mayores. La emoción es tan común en los adultos como en los niños...

Entre la mayor parte de mujeres respetables, la envidia desempeña un papel muy importante. Si viajamos en el Metro y una mujer bien vestida entra en el coche, observamos la mirada de las demás mujeres. Veremos que todas, con la probable excepción de las que van mejor vestidas, la miran con malevolencia y procuran sospechar cosas malignas. La afición al escándalo es una expresión de esta malevolencia general, y lo que se dice contra otras mujeres es inmediatamente creído, aunque tenga las más fútiles probabilidades. Una moralidad elevadísima ayuda a producir los mismos resultados; se envidia a los que tienen la posibilidad de faltar a ella y se considera virtuoso que se castiguen sus pecados. Esta manifestación particular de virtud en su propia recompensa.

Sin embargo, entre los hombres puede observarse lo mismo exactamente, con la excepción de que las mujeres miran a todas las demás mujeres como sus competidoras, mientras los hombres, por regla general, hacen esto con los de su misma profesión. Lector: ¿has cometido alguna vez la imprudencia de alabar a un artista en presencia de otro artista, o hablar bien de un político del mismo partido, o de hacer el elogio de un egiptólogo ante otro egiptólogo? Si lo has hecho, en el noventa y nueve por ciento de los casos habrás producido una explosión de celos. En la correspondencia de Leibnitz y Huyghens hay una porción de cartas lamentándose del hecho supuesto de que Newton se había vuelto loco. «No es triste — decía el uno del otro — que el genio incomparable de Mr. Newton

se haya apagado por la pérdida de la razón?» Y estos hombres eminentes, carta tras carta, derraman lágrimas de cocodrilo con manifiesta fruición. Desde luego que no ocurrió el hecho que hipócritamente comentaban, aunque algunas muestras de su conducta excentrica dieran origen al rumor.

La envidia es la más desafortunada de todas las peculiaridades de la naturaleza humana; la persona envidiosa no sólo quiere hacer daño, y lo hace siempre que puede con impunidad, sino que ella misma se hace desgraciada a causa de su envidia. En vez de gozar de lo que tiene, sufre de lo que tienen los demás. Si puede, les priva a otros de sus beneficios, lo cual es para él tan deseable como procurárselos para sí mismo. Si se da rienda suelta a esta pasión es fatal para el ejercicio más útil de aptitudes excepcionales.

Gancho en ristre

Los hombres son incompatibles con los dioses. — *Kándida el Joven*.

Quando veo á dos hombres correr en sentido opuesto, pienso que por lo menos uno de ellos se equivoca. — *Ossel*.

El ladrón cualificado menosprecia las puertas abiertas. — *Séneca*.

Unamuno: ¿Cree usted en la inmortalidad del alma? *Rusínol*: Si le place discutiremos esto cuando haya dos fiestas.

No puedo leer un solo capítulo del Código Penal sin sentirme aludido. — *Ciudadano*.

No todo lo sepultado está muerto. — *Heine*.

Sólo existen dos clases de lenguas: las muertas y las moribundas. — *Dr. Klein*.

No hay que rechazar las recompensas, los títulos, los cargos oficiales. Lo que hay que procurar es no merecerlos. — *Cocteau*.

Anarquista con el «an» vacilante, pa'l gato. — *Rovellat*.

Quien no es habiendo sido, pierde el nido. — *Penido*.

PELLOUTIER

LES BOURSES
DU TRAVAIL

(Suite)

« Une Fédération est formée entre les Bourses du Travail. Elle a pour but :

« 1° D'unifier et de faire aboutir les revendications des syndicats ouvriers.

« 2° D'étendre et de propager l'action des Bourses du Travail dans les centres industriels et agricoles.

« 3° De nommer les délégués au secrétariat national du travail.

« De réunir tous les éléments statistiques et de les communiquer aux Bourses adhérentes, et, en même temps, de généraliser le placement gratuit des travailleurs des deux sexes et de tous les corps d'Etat. »

Auparavant, les délégués avaient repoussé « d'une façon absolue l'ingérence des pouvoirs administratifs et gouvernementaux dans le fonctionnement des Bourses, ingérence qui s'est manifestée par la déclaration d'utilité publique, qui n'a été proposée par le gouvernement que pour nuire à leur développement. »

Tel était l'outil que l'on plaça dans les mains de Pelloutier en qualité de secrétaire, en 1895.

Immédiatement il se met à la tâche, d'arrache-pied ; et il rédige sa *Méthode pour la création et le fonctionnement des Bourses du Travail* (octobre 1895). Déjà comme animateur, il s'était imposé au congrès de Nîmes de la même année. Il y avait défendu l'idée selon laquelle les forces ouvrières devaient se grouper, au moins temporairement, d'une manière compacte et disciplinée (1), pour faire triompher la révolution sociale. Dans sa *Méthode* c'est l'organisateur qui se manifeste. Pour la constitution d'une Bourse il envisage deux cas : syndicats isolés ou syndiqués déjà fédérés localement. Il établit les budgets des Bourses d'après leur importance (quatre catégories), indique les postes comptables essentiels, signale les formalités administratives, les rapports qui doivent exister entre la Bourse, formule nouvelle, et la Fédération locale des syndicats, formule ancienne. Il rappelle à grands traits la vie et le fonctionnement d'une Bourse et pour plus de détails, renvoie aux bulletins officiels des Bourses et à l'annuaire publié en 1892 par celle de Paris. Il souligne le rôle coordinateur du comité fédéral national. En préambule, il avait montré le lien que la Bourse constituait entre les syndicats de base, le facteur d'unité qu'elle représentait pour conduire à la révolution sociale ; enfin, « l'école d'économie sociale » qu'elle était, en même temps qu'une société de résistance à l'exploitation capitaliste.

Mais c'est dans son ouvrage posthume qu'il décrit, par le menu, l'œuvre des Bourses du Travail : « Les services créés peuvent se diviser en quatre classes : 1° *Le service de la mutualité*, qui comprend le placement, les secours de chômage, le viaticum ou secours de voyage, les secours contre les accidents ; 2° *Le service de l'enseignement*, qui comprend la bibliothèque et l'office de renseignements, le musée social, les cours professionnels, les cours d'enseignement général ; 3° *Le service de la propagande*, qui comprend les études statistiques et économiques préparatoires, la création des syndicats industriels, agricoles, maritimes, des *sailor's homes*, des sociétés coopératives, la demande de conseils de prud'hommes, etc. ; 4° *Le service de « résistance »*, enfin, qui s'occupe du mode d'organisation des grèves et des caisses de grève, et de l'agitation contre les projets de loi inquiétants pour l'action économique. » (« Histoire des Bourses du Travail », Alfred Costes, éditeur, 1946).

Attardons-nous un peu sur ces diverses formes d'activité. Les anciens modes de secours, en usage dans les chambres syndicales corporatistes, ressortissaient à une charité humiliante. La F.N.B. cherche à leur donner un caractère de mutualisme proudhonien. Ainsi, le secours du chômage « est considéré comme le paiement d'une dette de solidarité contractée par les syndicats les uns envers les autres, et surtout comme le moyen de soustraire le chômeur aux offres de travail déprécié. » Ainsi, également du viaticum qui devient, par les soins de Pelloutier, un viaticum collectif, réservé aux syndiqués, réglementé par les intéressés eux-mêmes. Dès lors, le danger d'une armée de trimardeurs professionnels était écartée. Le possesseur d'un viaticum devait faire constater son passage dans les Bourses situées sur son itinéraire et dans les ateliers dont les adresses lui avaient été fournies par les responsables. Chaque Bourse administrait elle-même sa caisse de viaticum « alimentée par une capitation mensuelle de 10 centimes imposée à tous les syndiqués. »

L'Office national de statistique et du placement complétait le système. Il avait été créé sous le signe d'exigences économiques et sociales dont souffraient les ouvriers : Pelloutier y insiste : « Contre les crises, les associations ouvrières sont désarmées : la transformation économique seule en rendra le retour impossible ; mais elles peuvent en atténuer les effets en réalisant enfin ce que, depuis la révolution, tous les économistes sociaux, tous les gouvernements démocratiques projetaient d'accomplir : la création du marché du travail. »

On comprendra aisément que Pelloutier ait vivement recherché à établir des universités ouvrières dans les Bourses. Elles possédaient déjà une bibliothèque où d'ailleurs « la qualité l'emporte souvent sur la quantité » ; ou encore « comme d'instinct » elles « sont allées aux œuvres les plus propres à épurer le goût, à élever le sentiment, à étendre les connaissances de la classe ouvrière. »

Mais la bibliothèque traditionnelle doit être complétée par une bibliothèque technique et surtout par un office de renseignements où les travailleurs trouveraient « les germes de vie qui ont amené la prospérité de certaines associations et la cause de mort des groupes qui n'existent plus (propositions de la « Solidarité » des travailleurs de Bagnères-de-Bigorre).

Le musée du travail, lui, serait un enseignement par lui-même les phénomènes sociaux et d'en dégager toute la signification. Or, quel autre moyen que de lui mettre sous les yeux la substance moyenne de la science sociale : les produits et leur histoire ? »

Mais l'éducation ouvrière s'accomplit aussi au moyen de la presse corporative. Pelloutier constate qu'elle est dénudée d'intérêt et peu lue. La responsabilité de cette situation incombe aux secrétaires des Bourses, à qui il revcnaît de susciter parmi leurs adhérents les collaborateurs précieux que nous y avons trouvés nous-mêmes et qui auraient tantôt exposé les conditions de la vie ouvrière, tantôt raconté le syndicat, noté ses points faibles, mis en lumière ses avantages, énuméré ses succès, ou recherché les causes de ses défaites, initié, pour tout dire d'un mot, à l'activité syndicale et ceux qui l'ignorent et ceux qui la méconnaissent. »

Les cours d'enseignement dans les Bourses ont un caractère ou général ou technologique. Parfois des professeurs d'université apportent leur contribution. Mais l'ambition de Pelloutier était plus haute. Il désirait annexer à chaque Bourse une école « tenant le milieu entre l'école primaire et la section d'enseignement « moderne » ou « spécial ».

Et de conclure sur ce point : « Les cours institués par les Bourses du Travail n'ont pas seulement pour effet de faire de « bons ouvriers » ; ils ont, disait au mois d'août 1855 l'administrateur de la Bourse du Travail de Saint-Etienne chargé de présider la distribution des prix, ils ont pour avantage d'élever le cœur de ceux qui les suivent. »

La propagande fut d'abord menée dans le domaine industriel. C'était une conduite sage. Mais Pelloutier, intuitif, comprit combien il y avait d'intérêt à ne pas particulariser les travailleurs des villes par rapport aux travailleurs des champs et de la mer. Sous son impulsion, en 1896, le comité fédéral entreprit une campagne agraire et prit le soin de se renseigner auprès de socialistes ruraux. Des syndicats agricoles furent formés, qui comprenaient les ouvriers de la terre et les propriétaires possédant au maximum dix hectares en cultures diverses et un hectare à vigne à complant. Le programme des nouvelles associations était d'action économique et de propagande socialiste : disparition des louées publiques, comités d'arbitrage, étude des conditions du métayage et fermage, établissement de baux types, organisation et encouragement des entreprises du travail en commun (transport au marché, pacage collectif, création de coopératives de production, mise sur pied d'équipes de labeur, achat général d'outils, d'engrais, diminution des frais d'exploitation, etc.). En outre, les syndicats agricoles devaient rechercher les acquéreurs de produits terriens et s'employer à augmenter les biens communaux. Les efforts conseillés par le Comité fédéral des bourses devaient servir « à montrer expérimentalement les avantages que comporte le travail en commun » et (la preuve étant faite que le système capitaliste empêche toute amélioration durable du sort de la collectivité humaine), de faire perdre aux travailleurs des campagnes « l'amour aveugle et désormais sans objet de la propriété parcellaire. »

(A suivre.)

TOLSTOÏ

SA VIE ET SON ŒUVRE

La vie et le mariage

Les difficultés pour réconcilier les préceptes et la pratique ont toujours hanté Tolstoï — comme beaucoup d'entre nous — et conduisaient à de profondes querelles avec sa femme, beaucoup plus pratique et attachée aux choses de ce monde. Il comprenait son point de vue et en outre, il éprouvait de grandes difficultés dans les problèmes sexuels. Dans « La sonate à Kreutzer » (1889), il écrit cette phrase digne de Reich qu'on pourrait épingler sur la bannière du Mouvement de libération de la femme : « L'émancipation de la femme ne réside ni dans les collèges ni au parlement, mais dans la chambre à coucher. »

Comme la plupart de ceux qui aspirent à la sainteté et en dépit de ses 14 enfants, Tolstoï aspirait à la chasteté. Dans sa postface à « La Sonate à Kreutzer », il écrivait : « la chasteté n'est pas une règle, ni un précepte, mais un idéal ou plutôt l'une des conditions de l'idéal. Or un idéal n'est vraiment un idéal que lorsque sa réalisation n'est possible que dans l'imagination, lorsqu'il ne semble réalisable qu'à l'infini et, par conséquent, lorsque la possibilité de l'atteindre est infinie. Si l'idéal pouvait être atteint ou si nous pouvions nous convaincre de l'avoir atteint, ce ne serait plus un idéal ».

La commercialisation de ses œuvres littéraires constituait une autre source de conflits avec sa femme. Dans son élan le plus idéaliste Tolstoï pensait que le monde entier devait partager ses idées gratuitement. En fait beaucoup de ses œuvres publiées en Angleterre par la Free Age Press portent explicitement « Aucun droit réservé ». Or sa femme qui avait non seulement la tâche ingrate de diriger la maison et de s'occuper des enfants mais encore celle de recopier à la main toutes ses œuvres à partir des manuscrits surchargés, pensait qu'elle avait le droit de veiller à ce que la vente de ses livres bénéficie à elle-même, aux enfants et, bien entendu, inévitablement à Tolstoï lui-même. Elle marchandait avec âpreté et dans de nombreux cas elle publia et distribua des livres elle-même afin de maximiser les bénéfices.

Les Doukobors et la famine

Bien entendu de nombreuses œuvres de Tolstoï furent interdites en Russie, mais les Tolstoïens présents ou passés (comme Aylmer Maude) en assurèrent la publication à l'étranger. La plupart furent publiées « Aucun droit réservé » par la Free Age Press. Dans le cas de « Résurrection », Sonia Tolstoï céda les droits d'auteur qui permirent aux Doukobors (une secte religieuse anti-militariste persécutée) d'émigrer au Canada où, comme le remarque Georges Woodcock, « malheureusement leur persécution repris bientôt ».

La femme de Tolstoï était toujours prête à l'aider dans ses projets d'ordre pratique. En 1891 et 1892, elle l'aida à combattre la famine en créant des soupes populaires distribuant la nourriture gratuite à 1.500 personnes par jour.

Non content de cette charité Tolstoï écrivit dans un journal que les pauvres mouraient de faim parce que les riches étaient trop bien nourris. Cet article fut censuré en Russie mais imprimé à l'étranger. Certains extraits déformés furent reproduits dans un journal réactionnaire russe et le Ministre de l'Intérieur prit l'affaire en main. Sonia qui avait des accointances à St-Petersbourg contre-attaqua par des voies officielles. Elle persuada Tolstoï d'écrire une lettre désavouant l'article déformé sur la famine mais cet article ne fut pas publié non plus. Toutefois Sonia le fit dupliquer et distribuer par centaines en Russie et à l'étranger.

D'après Henri Troyat, dans sa vie de Tolstoï, la tante de Tolstoï en parla au Tsar et lui dit : « Sire, on se prépare à vous demander de faire emprisonner dans un monastère le plus grand génie de la Russie » ; « Tolstoï ? », demanda le Tsar. « Oui Sire ». « Serait-il en train de comploter un attentat contre ma vie ? », demanda le Tsar en souriant. Plus tard le Tsar dit au Ministre de l'Intérieur, « Je vous demande de ne pas toucher à Tolstoï. Je n'ai pas envie d'en faire un martyr et de déclencher un soulèvement général. S'il est coupable, tant pis pour lui ».

Le royaume de Dieu

En 1893 Tolstoï termina *Le Royaume de Dieu est en vous*, dans lequel il exprime le plus clairement sa position de chrétien « anarchiste » non-résistant. Tolstoï pensait que l'anarchisme impliquait spécifiquement un engagement dans la violence et par conséquent il le rejeta. D'ailleurs, au même moment, les anarchistes matérialistes et anti-autoritaires rejetaient généralement la religion. Dans un sous-titre au *Royaume de Dieu*, Tolstoï expliqua sa conception de « la chrétienté, non pas comme une doctrine mystique mais comme une nouvelle conception de la vie ».

La définition de l'anarchisme comme un « matérialisme » n'est pas nécessaire. Au contraire, l'anarchisme lui-même pourrait être défini comme une religion ; c'est-à-dire une croyance qui ne peut pas être prouvée scientifiquement. En effet, l'anarchisme implique une sorte de panthéisme, la foi indémontrable en une certaine fraternité de l'homme. Comme le fit Laplace, nous pouvons rejeter le concept de religion et en particulier la religion de Tolstoï comme « une hypothèse superflue ». Dans le meilleur cas, Tolstoï fait ce qui est juste pour des raisons fausses et, au pire, son activité est inoffensive.

Discuter de Tolstoï en ignorant « Dieu » serait un peu comme *Hamlet* sans le prince (dans son obstination, Tolstoï aurait sans doute préféré Hamlet ainsi). Tolstoï perdit l'amitié de Gorki lorsque ce dernier devint marxiste. En 1900, Gorki écrivait à Tchekov : « Léon Tolstoï n'aime pas les hommes. Non, il ne les aime pas. En vérité, il les juge trop sévèrement et cruellement. Je n'aime pas son idée de Dieu. Est-ce un Dieu ? C'est une idée du Compte Léon Tolstoï, ce n'est pas Dieu, ce Dieu sans lequel les hommes ne peuvent pas vivre. Il dit qu'il est anarchiste, oui dans une certaine mesure. Mais quoi qu'il rejette certains règlements, il en met d'autres à leur place, non moins sévères et ennuyeux pour les hommes. Ce n'est pas l'anarchisme, c'est l'attitude autoritaire d'un gouverneur de province. »

En 1893 *Le Royaume de Dieu* fut

évidemment interdit par la censure, mais de nombreuses copies circulèrent bientôt et le livre fut traduit et publié à l'étranger. Dans ce livre, il condamne l'Eglise pour son hostilité à l'enseignement du Christ. « Les Eglises en tant qu'associations qui affirment leur infaillibilité, sont des institutions anti-chrétiennes. Mis à part le nom, les églises catholiques n'ont rien de commun avec la chrétienté. En fait ce sont deux entités hostiles et complètement opposées. Les Eglises représentent l'arrogance, la violence, l'usurpation, la rigidité et la mort. Tandis que la chrétienté est humilité, pénitence, soumission, progrès et vie ». Tolstoï trouva dans le Sermon de la Montagne l'essence de l'enseignement chrétien et soutint que, par son alliance avec l'Etat, l'Eglise était devenue le principal obstacle au bonheur humain sur la terre (Troyat). C'est sur ces bases que Tolstoï fonda sa doctrine de non-résistance.

La non-résistance

Tolstoï n'est pas l'initiateur de cette doctrine, il fut influencé par le livre d'Adin-Ballou sur *la Non-Résistance Chrétienne* (1846) et par William Lloyd Garrison, le champion de l'anti-esclavagisme américain, dans son livre intitulé *Non-Résistance*. Ils furent d'ailleurs eux-mêmes influencés par la doctrine des Quakers (Société des Amis). Il convient de remarquer que la doctrine de Tolstoï est très différente de la doctrine de résistance non-violente. En fait dans son rejet de la résistance, on peut y voir une philosophie du désespoir « d'humilité, de pénitence et de soumission ». A ce propos en 1897, Tolstoï écrivit dans son journal : « La non-résistance au mal est importante parce que c'est un moyen pour l'homme de développer son amour. C'est également le seul remède contre le mal qui est absorbé, neutralisé et arrêté dans son progrès, de même qu'une balle de caoutchouc contre un mur ne peut poursuivre son mouvement que si elle trouve de la résistance et demande un milieu qui absorbe son élasticité. Le Christianisme actif consiste non pas à créer quelque chose de neuf mais à absorber le mal ». Il y a peu de chance que Tolstoï eut approuvé l'adap-

T O L S T O I

SA VIE ET SON ŒUVRE

tation de ses idées par son disciple Gandhi dans le *Satygraha* et la résistance non-violente avec ses multiples interprétations et ses nombreux adeptes. On peut être certain toutefois que Tolstoï aurait reconnu l'échec des doctrines de non-résistance dans le monde d'aujourd'hui. En 1887 Tolstoï dit à Georges Kennan qui venait de visiter les révolutionnaires exilés en Sibérie, « les révolutionnaires que vous avez vu en Sibérie entreprirent de résister au mal par la violence et quel est le résultat ? Amertume, misère, haine et effusion de sang. Les maux contre lesquels ils prirent les armes existent encore et ils subissent de surcroît une foule de souffrances qu'ils n'avaient pas précédemment. Ce n'est pas de cette façon que le royaume de Dieu pourra être établi sur la terre. L'histoire entière du monde est une histoire de violence. Bien entendu vous pouvez citer la violence qui s'oppose à l'agression. Toutefois, vous constatez certainement qu'il y a une infinie variété d'opinions dans la société sur ce qui constitue l'injustice et l'oppression. Donc si vous concédez une fois à un homme le droit de recourir à la violence pour résister à ce qu'il considère l'injustice, étant lui-même le juge, vous autorisez alors chacun à faire valoir ses opinions de la même manière et obtenez inévitablement le règne universel de la violence ». Ceci aurait été certainement le jugement de Tolstoï sur la Révolution russe et sur des événements plus proches de nous.

On peut débattre du fait que les doctrines de non-résistance ou de résistance non-violente soient des moyens de transformation sociale, qu'elles soient des tactiques efficaces ou des stratégies recommandables. Mais une chose est certaine : le besoin de sortir du cercle vicieux de la violence et de la haine, et Tolstoï propose un moyen d'y parvenir.

Maitre et Serviteur

Tolstoï écrivit ensuite *Maitre et Serviteur*, en 1895. Cette œuvre fut la cause d'une nouvelle querelle avec Sonia pour savoir qui devrait en organiser la publication. A deux reprises, en proie à des crises d'hystérie, Sonia se sauva dans la neige voulant, disait-elle, mou-

rir de froid comme le personnage de *Maitre et Serviteur*. Elle eut finalement gain de cause et *Maitre et Serviteur* fut publiée dans la revue de son choix. A cette dégradation de leur relations s'ajouta une autre tragédie lorsque leur fils Ivan mourut de la scarlatine.

Maitre et Serviteur raconte les aventures d'un riche et d'un pauvre pris dans une tempête de neige et obligés, devant leur mort imminente, de découvrir leur égalité et leur interdépendance. L'œuvre connut un immense succès qui provoqua chez Tolstoï cette réflexion amère, « Comme je n'entends que des compliments et aucune critique à propos de *Maitre et Serviteur*, cela me rappelle l'histoire du prêtre qui, surpris par une tempête d'applaudissements à la fin d'une phrase, s'arrêta brusquement et demanda : « Ai-je dit quelque chose de mal ? » Mon histoire n'est pas bonne, j'aimerais en écrire une critique anonyme ».

Qu'est-ce que l'Art ?

Au cours de l'été 1895 Tcherkov, un des disciples de Tolstoï, écrit : « Tolstoï a appris à aller à bicyclette. N'est-ce pas incompatible avec l'idéal chrétien ? » Tolstoï ne le pensait pas. A plusieurs reprises il avait renoncé à manger de la viande et à chasser. Il avait condamné le tabac, désapprouvé le cinéma et approuvé la chasteté dans la quête de la perfection chrétienne. Après l'« affaire » de Sonia avec un pianiste, Tolstoï façonna sa haine des « œuvres d'art » en une doctrine chrétienne où son puritanisme sous-jacent réapparut. Confirmé par une découverte précédente du fait que ses paysans n'aimaient pas Chopin, il construisit sa théorie de l'art dans laquelle l'œuvre ne doit pas seulement être techniquement réussie, mais avoir également un sujet valable et un point de vue moral élevé. Si Tolstoï contribua pour quelque chose à la révolution bolchevique, ce fut bien par cette préfiguration de la théorie du Réalisme Social.

Tolstoï admirait Dickens désapprouvait Shakespeare, Baudelaire Verlaine, Mallarmé et Maeterlinck. Il approuvait Sully Prudhomme (qui venait d'obtenir le prix Nobel) et Leconte de Lisle. Il

désapprouvait Monet, Manet, Renoir, Sisley et même Pissarro — cet autre anarchiste ! Il désapprouvait Beethoven, Schumann, Berlioz, Litz, Wagner et Tanayev — le pianiste de Sonia. La publication de *Qu'est-ce que l'Art* déclencha une violente controverse autour de Tolstoï. Ce devait d'ailleurs être sa dernière œuvre philosophico-religieuse. Il est absurde d'évaluer l'art avec cet étalon religieux. George Orwell dans un essai *Lear, Tolstoï et le Fou* prend Tolstoï à partie en lui demandant de préciser sa pensée à propos des absurdités sur Shakespeare. D'une manière assez curieuse, on trouve dans une remarque de *Qu'est-ce que l'Art* un paragraphe inspiré par Eric Gill, un autre crypto-anarchiste chrétien, « Nous sommes habitués de ne considérer comme art que ce que nous entendons ou nous voyons dans les théâtres, les concerts et les expositions, ainsi que les bâtiments, les statues, les poèmes et les romans... » Tout cela n'est qu'une petite partie de l'art par lequel nous communiquons entre nous dans la vie. Toute vie humaine est remplie d'œuvres d'art de toutes sortes — depuis les berceuses, les plaisanteries, les mimiques, les décorations, l'habillement, les ustensiles, jusqu'aux offices religieux, aux bâtiments, aux monuments et aux processions triomphales, tout est activité artistique ». Une idée semblable est résumée par l'expression de Coomaswamy, « L'artiste n'est pas un homme particulier mais tout homme est un artiste particulier » ; elle est reprise par Herbert Read dans *To Hell with Culture* (La culture aux orties). Ici encore nous trouvons Tolstoï exprimant une idée juste pour une mauvaise cause.

« Résurrection »

Après avoir posé ses principes de l'art, Tolstoï termina en 1900 *Résurrection* qu'il avait commencé en 1895. Les droits d'auteur de cette œuvre servirent à financer l'émigration des Doukobors au Canada. *Résurrection* ne fut pas seulement censuré par les autorités tsaristes mais également banni en Angleterre des librairies ambulantes Mudie et W. H. Smith. Toutefois une version dramatique de l'œuvre eut un tel succès que

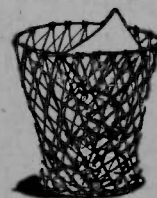
Messers. Mudie et W. Smith s'inclinèrent devant l'opinion et l'argent du public. Neklioudov, le héros du roman, est encore un autoportrait de Tolstoï, un propriétaire terrien influencé par les idées de Henri George. Dans sa biographie de Tolstoï, Troyat relève les défauts du système de Henri George dans lequel, comme dans tous les projets de réforme monétaire, « pour réaliser une telle redistribution, il serait tout d'abord nécessaire d'effectuer de profondes transformations, en particulier de changer le gouvernement ou, en d'autres termes, d'opérer une réforme politique radicale avec, probablement, effusion de sang ». Neklioudov accomplit le rêve de Tolstoï en se débarrassant de son argent et de ses biens et en partant pour la Sibérie avec la fille qu'il déshonora. Tolstoï fut plutôt honteux du succès de son roman et il écrivit, en légère contradiction avec les théories de *Qu'est-ce que l'Art ?*, « Je suppose que, de même que la nature a doté certains hommes avec l'instinct sexuel pour la reproduction de l'espèce, elle a pourvu d'autres d'un instinct artistique qui semble être aussi absurde et aussi impérieux... Je ne vois pas d'autres explications au fait qu'un vieil homme de soixante dix ans qui n'est pas complètement idiot, se consacre à une activité aussi futile que l'écriture des romans. »

Après *Résurrection* Tolstoï écrivit divers articles et pamphlets d'actualité dont deux contributions « anarchistes » très importantes : *L'Esclavage de notre Temps et Patriotisme et Gouvernement*. Il écrivit *Tu ne tueras point* après l'assassinat du Roi Humbert par l'anarchiste Bresci.

(A suivre)

Conservez-vous propre...

de revendications



LES TORTURES AU PAYS BASQUE

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

(Suite)

Quand les spécialistes du « bâton » sont fatigués, on reprend les interrogatoires. Trois ou quatre bêtes sauvages assoiffées de sang, spécialistes en discours et assez bons psychologues, mettent à profit leur vingt ou trente ans d'expérience. Ils sont habiles, prennent leur temps et ont surtout l'avantage d'avoir en face d'eux un être anéanti physiquement et moralement. Celui-ci est incapable de réagir, de se concentrer, de penser...

Quand, dans ces circonstances, ils m'empoignaient pour l'interrogatoire, je croyais devenir fou. Tantôt ils me parlaient correctement, tantôt ils me menaçaient de trente ans de prison. Soudain ils me déclaraient que je n'avais rien à craindre, que mon cas était simple. Comme on m'accusait d'être un chef, l'un d'eux s'approcha pour me proposer un arrangement : il me disait que, si j'avouais avoir hissé un drapeau [basque], tout s'arrêterait là, que ce qui leur importait c'était de remplir leurs dossiers. J'eus envie de dire oui et j'étais presque convaincu que l'on me disait la vérité.

Brusquement se présentait un autre policier qui passait une heure à m'insulter. Le prisonnier perd pied, il ne sait plus où il en est; les notions de vérité, de raison, de patrie, de résistance, de camarades, etc., deviennent confuses.

Vient ensuite un autre policier qui tient un discours politique : il explique combien notre lutte est absurde et finit par faire douter de soi-même. Et pendant ce temps se succèdent des questions rapides, à double sens.

2. Généralités

Pour chaque interrogatoire, on change de pièce et d'enquêteurs. Ce fait, qui paraît simple, a une très forte portée psychologique parce que, chaque fois que le détenu est changé de pièce, il lui vient à l'esprit des idées monstrueuses. La même chose advient lorsque les policiers se succèdent; le torturé, bien qu'il paraisse avoir perdu toute conscience, est pris d'une frayeur terrible devant l'inconnu. Ainsi suffit-il qu'on le change de pièce ou d'étage pour que la terreur lui fasse perdre la tête. La police le sait bien, et c'est pourquoi on passe les jours et les nuits à changer de place. Et cela est

plus grave encore lorsqu'on vous descend à la cave ou à la scie mécanique servant à couper le bois et dont on approche le cou du détenu après l'avoir mise en marche.

L'attente est une des tortures des plus horribles du point de vue psychologique. Ainsi la police annonce l'arrivée d'un nouveau tortionnaire, un transfert, l'application de la « loi de fuite », de nouveaux interrogatoires, la possession de nouvelles preuves, l'arrestation de camarades, etc.

Dans l'esprit du prisonnier, ces faits prennent des proportions gigantesques, et il semble qu'une espèce de masse pesante et hérissée de pointes s'empare du cerveau et le tourmente, et qu'il n'y ait aucun effort capable de l'en arracher. [...] C'est quelque chose de terrifiant, d'impossible à définir.

Aussi les journées sont-elles sans fin. Moi, je suis resté trois jours, mais d'autres ont été retenus trente jours sans sortir des locaux, subissant journalièrement les plus horribles tortures.

Ce facteur temps « qui ne s'écoule pas », fait partie de la torture psychologique. Beaucoup de militants ont eu le système nerveux disloqué à la seule pensée qu'ils ne sortiraient jamais de là, et ils ont parlé. Cela atteint son maximum pendant les « états d'exception » lorsque le détenu reste dans les caves pendant plusieurs semaines et même plusieurs mois sans espoir de sortir.

Dans mon cas, il n'y avait pas état d'exception. La loi dit alors que tout détenu doit, dans les 72 heures qui suivent son arrestation, ou être mis en liberté ou présenté au juge. Cependant, dans l'Etat espagnol, cette loi et d'autres sont bien souvent bafouées.

En ce qui me concerne, c'était pareil, puisque dès le premier jour ils m'avaient convaincu que je n'en sortirai jamais vivant, les lois pouvant être tournées; ainsi, dans les 72 heures, ils me lâcheraient dans la rue, mais pour m'arrêter immédiatement après, et ainsi de suite; ce qui leur permettait d'être en règle.

LIVRES

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM »

3 francs l'exemplaire,

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

APRES LA GREVE DES CHEMINOTS

La grève des cheminots qui vient d'avoir lieu entre le 10 et le 20 juin a quelque chose de tristement rocambolesque.

Les meneurs bolcheviques de la Fédération CGT des cheminots en ayant le mouvement sur l'unique « prime de vacances » ne pouvaient pas agir mieux pour écœurer et décourager leurs troupes.

Pouvait-on prendre une telle revendication au sérieux pour engager la lutte sociale ? Non ! Et c'est parce qu'ils savaient bien cela, que les dirigeants cégétistes s'engagèrent dans cette voie. C'était un moyen sûr pour que la grève tourne en « eau de boudin ».

Après avoir repris le boulot, la queue entre les jambes, nos bolcheviks n'hésitent pas à dire que la défaite est due aux autres. Mais chacun sait, qu'à la SNCF la CGT est largement majoritaire et possède presque la totalité des délégués du personnel. On voit donc à quoi peut servir cette unité sous la coupe du Parti communiste.

Pour engager la lutte sociale, il faut d'autres arguments que la mendicité d'une « prime de vacances ».

Les essayeurs de paillassons qui se rendirent rue Saint-Lazare pour

discuter avec le directeur, n'ont même pas eu l'audace de parler des 40 heures, revendication autrement importante que quelques francs d'augmentation aussitôt noyés dans la hausse des prix.

La CGT a donné, une fois de plus, la preuve de son incapacité. Incapacité voulue et entretenue par le Parti communiste, qui ne tient pas du tout à ce que les travailleurs marquent des points.

Les hommes de M. Marchais aspirent uniquement aux bonnes places et sont décidés à avoir des tovaritchs ministres.

La grève des cheminots était un coup de sonde pour voir si les travailleurs suivaient aveuglément même pour des âneries prossières.

Ils n'ont réussi qu'à semer la confusion dans les esprits, à décourager tous mouvements spontanés.

Ils ont regonflés quelques fanatiques qui croient que le Parti a toujours raison.

Mais le clan des fanatiques ne fait pas le poids.

Ceux qui croient encore que la CGT a quelque chose de commun avec le syndicalisme révolutionnaire sont bien à plaindre.

Raymond BEAULATON

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

«Méditerranée Rouge (Un nouvel empire soviétique?)» 23 00

«La Commune de Cronstadt» (recueil de documents comprenant la traduction intégrale des Izvestias de Cronstadt .. 9 00

«De l'esclavage à la liberté» 5 50

LES SOURCES DES CONFLITS
GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Malle.

Demandez-la à l'Administration du journal.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

5 AOUT
1971
NUMERO 667
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

LA BRIGADE INTERNATIONALE

Travailleurs, chercheurs, individus tenaillés par un malaise auquel vous n'entrevoiez qu'une seule issue : « Changer la vie » ... il est temps de rejeter définitivement et globalement la plus inextricable jungle de compromissions et d'hypocrisie : le Mouvement Communiste International.

Bakounine avait dénoncé clairement le danger des théories du savant Marx : ses dénonciations sont toujours actuelles.

Au Chili les communistes prennent le pouvoir par la voie parlementaire, nationalisent les entreprises (se les appropriant à quelques uns au nom du « prolétariat » mais certainement pas à son bénéfice), se mettent à la remorque de Moscou et créent des complots comme le commun des fascistes, pour décapiter toute opposition révolutionnaire.

En Tchécoslovaquie on « normalise » et en Pologne on « tranquillise ».

En France on chlorophormise les mouvements de grève, on enferme les luttes à la base dans les ghettos de revendications particulières, on divise pour régner, on parlementarise pour bouffer sur le dos des adhérents, des syndiqués et des votants.

Coûte que coûte, l'Internationale Communiste a décidé de conquérir l'Etat. Et quand elle a l'Etat en mains, elle utilise toutes les possibilités d'hégémonie qu'il offre — l'impérialisme économique, la répression des insurrections, le mo-

Ceci est un article anti - « communiste »

nolithisme de l'expression, l'uniformisation des manifestations de la vie. Comment encore penser qu'elle va laisser dépérir un si magnifique outil pour le règne de ses savants et de ses hommes de paille.

En URSS des voix s'élèvent, des intellectuels produisent des œuvres « contraires au régime ». Ils ont droit aux foudres de Zeus.

En Espagne d'autres intellectuels produisent d'autres œuvres que l'on refuse presque immédiatement d'éditer. Ils connaissent ensuite le chemin de pénitence qui va de Montserrat aux géôles de Madrid et de Barcelone.

Que le fascisme soit de Staline ou de Franco il conduit vers le même univers de bêtise et d'esclavage. Que le socialisme soit « national » ou bien qu'une Internationale Communiste (la III^e bien sûr) en fasse son monopole — l'aboutissement est le même et il n'a rien à voir avec le Socialisme et la liberté.

Les faits le prouvent. La Pasionaria (qui n'a jamais passionné que les stali-

niens et les victimes de leur bourrage de mou) et Carrillo se sont plus ou moins ralliés au « Printemps de Prague ».

Moscou a prévu leur succession, notamment avec Lister (l'assassin dans le dos des collectivités espagnoles). **CAR MOSCOU SE PREPARE A RENOUER DES RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC LE GOUVERNEMENT ESPAGNOL**, et entend bien préparer un PCE entièrement à sa botte dans le cadre de cette entreprise. C'est logique après tout, non !

Le meeting qui s'est récemment déroulé à Paris, avec la

Pasionaria, était loin de regrouper les 50.000 personnes annoncées. Il n'y avait en réalité que 6 à 7.000 personnes. Il était bien plus monstre par toutes les hypocrisies dissimulées derrière sa façade, que par son ampleur.

LA BRIGADE INTERNATIONALE DES TRAITRES EST TOUJOURS EN ACTIVITE.

Travailleurs, ces incommensurables fumistes se prétendent le produit de l'histoire — il est grand temps de foutre l'histoire à la poubelle et eux avec.

Pierre MERIC

EN PAGES INTERIEURES :
Documents pour un
communisme libertaire
PRESSE LIBERTAIRE
ET PRESSE D'INFORMATION

DOCUMENTS

POUR UN COMMUNISME
LIBERTAIREPRESSE LIBERTAIRE
ET
PRESSE D'OPINION

(Cette étude est parue dans le numéro 262 de « Défense de l'homme », dont le directeur est Louis Dorlet (« Défense de l'homme », B.P. 53, Golfe Juan, Alpes maritimes-06)

Exposer les incohérences et mal-faisances des régimes inégalitaires dans lesquels nous sommes toujours incorporés malgré nous; repérer et dévoiler les trucages et mystifications employés par les dirigeants pour perpétuer ces régimes en dépit des récriminations des masses, c'est le devoir qui incombe à la presse libertaire.

A l'opposé de la grande presse commercialisée et politisée, la presse libertaire est libre de toutes contraintes. Ses rédacteurs sont bénévoles, elle n'imprime aucune publicité payée, elle ne touche aucun subside, elle n'emarge à aucun fond ouvert ou secret. Elle vit exclusivement de ses abonnés, et de l'aide occasionnelle de ses partisans et amis. Elle peut donc se permettre de commenter en toute liberté nombre d'incidents que la grande presse, qui se dit d'information, mais qu'il serait plus exact de qualifier d'occultation, se voit obligée de déformer ou de passer sous silence.

La presse libertaire se veut « débourreuse de crânes ». Elle s'efforce de pénétrer les véritables intentions des puissants, de démêler leurs intrigues et de dénoncer injustices et abus dont sont victimes encore un trop grand nombre de nos contemporains. Elle s'associe aux études et recherches tendant à l'établissement d'une société offrant le maximum de bien-être à tous les vivants indistinctement, et non pas à une catégorie plutôt qu'à une autre. Elle ne cherche pas à éblouir par le

verbiage ou par les artifices de rhétorique. Ses commentaires sont exprimés en langage simple et clair, à la portée de toutes les classes, humbles ou cultivées. Ce en quoi elle se distingue de la grande presse courante qui, insidieusement et d'accord avec les pouvoirs, s'efforce de brouiller les idées de façon à ce que le menu peuple ne s'aperçoive pas du total manque d'égards avec lequel, il est noté, tel un troupeau inconscient, par des mauvais guides politiques et religieux.

Pour bien saisir le vrai rôle de la grande presse dans la conduite du monde, il est indispensable de faire son procès, en commençant par poser une question capitale : « La grande presse, dite d'information, est-elle au service des gouvernants ? Ou sont-ce au contraire les gouvernants qui sont asservis aux puissants et richissimes magnats de la presse moderne ? Et dans ce dernier cas, quel rôle jouent les éminences de la presse dans les destinées des peuples ? »

Des grands organes, tant français qu'étrangers, très peu sont entièrement indépendants. Tous ou presque, sont inféodés à des partis politiques, soit à des puissances religieuses, soit à des puissances d'argent. Ou encore, à quelque mystérieuse autorité vaguement soupçonnée sous la dénomination de « pouvoirs occultes ».

La grande presse ne discute pas avec ses lecteurs, elle les flatte. Par la pratique de la sous-vérité et de la réticence, tous les organes à grande diffusion empêchent leurs lecteurs d'accéder aux réalités trop souvent déprimantes de l'existence. En appuyant sur l'émotivité égocentrique et conformiste, opposée à la saine raison,

ils se font les complices des religions, même quand ils prétendent les combattre.

L'exemple le plus frappant des menées insidieuses, des fourberies dont la presse se fait l'auxiliaire, se rapporte aux guerres, à leur préparation et à leur conduite. C'est la grande presse qui exalte le patriotisme unilatéral, qui prône l'obéissance et le sacrifice, qui glorifie les chefs d'armée, qui impute toutes les tares imaginables à l'adversaire et garde le silence sur les crimes de ses proches nationaux ou partisans.

En temps de paix — de paix relative s'entend — étant donné que nous vivons en perpétuel état de préparation de guerre — la presse s'ingénie à stériliser les réflexes de son public en consacrant le gros de ses colonnes à d'ineptes exposés de politiciannerie partisane, à ces jeux d'enfants pour grandes personnes que sont les manifestations sportives, aux spectacles, aux modes; à l'auto, aux futilités du jour. Et bien entendu, aux publicités dont elle tire le gros de ses bénéfices.

Nous sommes présentement à la veille d'événements catastrophiques, la presse ne nous a même pas encore révélé contre quel prochain ennemi sont prévues les forces de frappe. Pour nos trois dernières guerres nous savions au moins qu'elles devaient exterminer jusqu'au tout dernier ces « infâmes boches » depuis devenus nos meilleurs copains. Nous ne sommes autorisés à voir que ce qui ne peut être caché, et devons tirer nos propres conclusions. La presse se tait, ou bien nous renseigne à faux.

Par ces reportages incitant à l'imitation, la presse se fait complice de bien des drames et des

crimes. Un exemple typique : la drogue. Sans l'inopportune intervention de la presse qui tout en prétendant s'indigner ne rate aucune occasion de relater les exploits des trafiquants et d'agoucher les convoitises en insistant sur les énormes profits qu'ils récoltent, il est assez probable que, les opium, héroïne, haschich, marijuana et autres hallucinants seraient restés confinés à l'Orient, où il en était fait usage depuis des siècles sans avoir jamais sérieusement tenté les européens.

Les magnats de la presse ne se contentent pas d'éditer des quotidiens. Ils sont propriétaires accessoirement d'hebdomadaires et revues qui fournissent de plus amples détails sur les événements sensationnels. Pour la presse en général, mais plus particulièrement pour ses publications subsidiaires, le crime crapuleux est une aubaine de choix. C'est à qui délectera son public des détails les plus croustillants. Les drames de la misère par contre n'ont droit qu'à quelques lignes, quand ils ne sont pas purement et simplement ignorés. De même les suicides, surtout dans les régions touristiques, où cela pourrait faire trop triste effet sur les estivants ou hivernants.

Qu'en notre époque supra-scientifique et hautement intellectuelle, hommes et femmes éduqués se laissent toujours attendrir par les histoires bêtes des aventures sentimentales ou matrimoniales de quelque vedette publicitaire, au point que presses à sensation et presses dites « du cœur » puissent tirer à des millions d'exemplaires, cela dénote bien leur efficacité dans l'abêtissement de nos contemporains.

(Suite page V)



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota : Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. teaux.

COMMUNIQUE

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin

— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Sect. on française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 1. Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan.

Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE U. D. B. du Rh. — 19° Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

AFFINITAIRES

JOURNEE DU PACIFISME INTEGRAL 15 août 1971

Le Rassemblement des pacifistes de la région ou en vacances dans le Midi aura lieu, comme l'an passé, le 15 août au domaine de Cybèle, à Figanières Var. Entrée libre.

Réunion plénière à 15 h. Exposition du Livre pacifiste, presse.

Détails et accès contre timbres en écrivant à
Domaine Cybèle, 83-Figanières.

Monsieur, madame, chers amis, Voudriez-vous nous faire l'honneur et l'amitié d'assister — ou de vous faire représenter — à notre Rassemblement du 15 août 1971, à Figanières (Var).

Nous croyons, en effet, votre action indispensable à la défense de la vie de l'homme, à la défense d'une paix véritable.

Les idées que vous défendez et que nous estimons essentielles doivent être mieux connues. C'est pourquoi nous mettons à profit les vacances où l'on a du temps devant soi (ces réunions sont très appréciées dans un lieu de détente dans la paix de la nature) pour faire connaître mieux vos idées,

votre action, par l'exemple, par la parole, par l'écrit, à des personnes qui sont proches de vous mais ignorent ou comprennent mal votre action.

Vous pourriez participer à toutes les réunions si vous le désirez et notre exposition mettra en évidence vos publications, vos livres et tous documents que vous voudrez bien nous adresser.

Veillez croire, monsieur, madame, chers amis, à nos sentiments dévoués.

André Poupeau

Pour la préparation et l'organisation de la journée écrire à André Poupeau : Domaine de Cybèle, 83-Figanières.

TOLTOÏ

sa vie et son œuvre

(Suite de la page VII)

diminue pas la valeur de son combat. Beaucoup pensent même qu'il fut d'autant plus efficace. Il est juste de reconnaître que les révolutions russes de 1905 et 1917, ou la lutte des Indes pour l'indépendance, doivent beaucoup à l'enseignement de Tolstoï. Il est dommage que les leçons de Tolstoï n'aient été apprises qu'à moitié et la dette envers lui jamais reconnue.

Ouvrages consultés : *Tolstoï*, de Henri Troyat. *Tolstoï : His life and Work*, de Léon Derrick. Routledge 1944. *Anarchisme*, de Paul Eltzbacher. Freedom Press 1960, (épuisé). *On Civil Disobedience and Nonviolence*, Signet Paberback (USA) 1967. Et de nombreuses œuvres de Tolstoï trop nombreuses pour être mentionnées.

MARCELLIN

DANS SES

ŒUVRES

(Suite de la page VIII)

sur le patronat, mais perte de salaire pour l'ouvrier.

Il faut bien peser l'action à déclencher, la faire comprendre aux travailleurs, ceci est du ressort de la propagande, et une fois l'action lancée qu'elle soit continue.

Les vrais syndicalistes, les anarcho-syndicalistes, les libertaires, devraient arriver à s'entendre pour créer cette force ouvrière capable de tenir en échec l'Etat, le patronat et c'est dans leurs possibilités. A l'œuvre, donc.

A. L. L.

LE NEANT MONETAIRE

Dans le troc préhistorique, l'un des deux objets échangés fut souvent, dans le but de faciliter les échanges, un coquillage, une plume rare, un morceau de bronze, d'argent ou d'or. Ce morceau de métal fut par la suite calibré en pièce : telle fut l'origine de notre monnaie.

Certaines personnes firent profession d'en prêter pour en tirer un profit. Les prêteurs reçurent aussi de l'argent d'autrui, soit pour le faire « travailler », soit pour le conserver à l'abri du vol dans un coffre. C'est ainsi que naquirent les banques. La remise d'or aux banques s'effectuait contre remise d'un reçu nominatif. Pour éviter d'inutiles manipulations de métal précieux, ces reçus commencèrent à circuler à titre de monnaie. Ils furent donc remplacés par des reçus au porteur : le billet de banque était né. Il représentait un certain poids d'or que le porteur du billet pouvait retirer quand il le désirait.

La circulation des billets, moins encombrants que le métal, devint de plus en plus importante, et celle de l'or de moins en moins, ce qui permit aux banques d'émettre beaucoup plus de billets qu'elles avaient d'or en dépôt. Les banques créaient ainsi de la monnaie-papier, appelée aussi monnaie fiduciaire, sans courir le risque, à condition toutefois que les porteurs de billets ne vissent pas tous en même temps retirer de l'or.

En 1800, une nouvelle banque fut créée, dont le titre « Banque de France » était génial, car les générations successives allaient croire qu'elle était la Banque de la France, la Banque du Peuple Français, alors qu'elle n'était qu'un établissement privé, comme toutes les autres banques.

Chaque banque émettait ses propres billets. En 1803, Napoléon accordait à la Banque de France le privilège d'émettre seule des billets à Paris. Ce privilège fut étendu à la France en 1848. La « nationalisation » de la Banque de France, réalisée en deux étapes, en 1936 et en 1945, ne changea pratiquement rien à sa nature d'établissement privé et rentable.

À la déclaration de la première guerre mondiale, il s'avéra que les besoins militaires exigeraient de fantastiques sommes d'argent qu'il était impossible de créer sans un énorme apport de métal précieux. De plus, les non-combattants s'empressaient d'échanger leur billets

contre de l'or. Dès le 5 août 1914, le gouvernement fut dans l'obligation de décréter le moratoire et le cours forcé. Le moratoire instituait une suspension provisoire (qui demeura définitive...) du paiement en or des billets, et le cours forcé obligeait légalement tous les individus à accepter ces billets en paiement de marchandises ou de dettes.

En instituant la non-convertibilité en or des billets, le moratoire brisait le corset d'or qui empêchait la monnaie de se dilater au rythme des progrès scientifiques. Grâce à cette mesure, la production fut gigantesque. Malheureusement elle était destinée au supplice des hommes. La production de paix fut réduite au strict indispensable. L'équilibre entre un volume croissant de monnaie et un volume décroissant de marchandises se rétablit nécessairement par la hausse verticale des prix.

Actuellement, toutes les banques prétent de l'argent sous forme de crédit qui s'inscrit sur la fiche de compte courant (appelé aussi « dépôt à vue » ou encore « compte en banque ») des emprunteurs. Les possesseurs d'un compte règlent surtout leurs dépenses en émettant des chèques qui débitent (diminuent leur propre compte et créditent (augmentent) celui de leurs fournisseurs. Cette circulation invisible de monnaie d'un compte à un autre est très pratique, aussi remplace-t-elle de plus en plus l'utilisation des billets, ce qui permet aux banques d'accorder beaucoup plus de crédit (10 fois plus aux USA) qu'elles ont de billets en dépôt. Les banques créent de cette façon de la monnaie-crédit appelée aussi monnaie scripturale ou encore monnaie bancaire.

Crédit et billets sont une seule et même chose, puisqu'ils s'échangent l'un pour les autres. En effet, il suffit au possesseur d'un compte d'émettre un chèque à son nom pour transformer son crédit en billets à sa banque pour les transformer en crédit.

La monnaie est donc créée par les banques en accordant des crédits à leurs clients. Cette monnaie s'annule, évidemment, au remboursement des crédits accordés. À chaque heure du jour, les banques créent et annulent de la monnaie. Si, sur l'ensemble du territoire, en un temps donné, il est octroyé par les banques plus de crédits qu'il leur en est remboursé, il y a création de monnaie appelée par certains « inflation ». Dans le cas

contraire, il y a « déflation ». Le volume monétaire varie donc constamment. Tantôt il augmente, tantôt il diminue. Il est à l'image de la marée montante : chaque vague monte et descend, mais le flot monte toujours.

Complétons ces explications abstraites par des chiffres, en milliards d'anciens francs, extraits du Bulletin Mensuel de Statistique :

Disponibilités monétaires au 31-12-63 : Billets en circulation, 5.578 ; Monnaie divisionnaire en circulation (pièces), 177 ; Dépôts à vue : 9.221 ; Total, 14.976.

Au 31-12-64 : Billets en circulation, 5.954 ; Monnaie divisionnaire en circulation (pièces), 199 ; Dépôts à vue, 10.039 ; Total, 16.192.

Création de monnaie en 1964 : Billets en circulation, 376 ; Monnaie divisionnaire en circulation (pièces), 22 ; Dépôts à vue, 818. Total, 1.216.

Avant de commenter ces chiffres, précisons que tout billet sortant d'une banque diminue d'autant le compte d'un client : de la monnaie-crédit est transformée en monnaie-papier qui figure dans la rubrique « Billets en circulation ». Réciproquement, tout billet remis à une banque augmente d'autant le compte d'un client : de la monnaie-papier est transformée en monnaie-crédit qui figure dans la rubrique « Dépôts à vue ». Ce billet ne figure plus dans la rubrique des billets en circulation, sinon la monnaie serait recensée deux fois. Il en est de même pour la monnaie divisionnaire (pièces). Les billets et les pièces détenus par les banques ne sont pas en circulation ; ils sont neutralisés et ne figurent pas dans la statistique ci-dessus.

Interprétons maintenant ces chiffres, grosso modo. En 1964, le crédit accordé par les banques a été supérieur de 1.216 milliards au crédit qui leur a été remboursé. La transformation de crédit en billets a été supérieure de 376 milliards à la transformation inverse de billets en crédit, et de 22 milliards pour les pièces. Les 376 milliards de billets nouveaux ont été imprimés par la Banque de France et prêtés par elle, en grande partie, aux banques. Comme nous le remarquons, notre monnaie est mise en circulation sous la forme de dette. L'emprise des banques sur l'économie et la société est absolue.

Les 16.192 milliards de monnaie en circulation le 31 décembre 1964 ont-ils une garantie ? — Avant

1914, les billets pouvaient s'échanger soit contre de l'or aux guichets des banques, soit contre les marchandises en vente sur le marché. Ils étaient convertibles en or et en marchandises, ils avaient donc une double garantie. Depuis le moratoire de 1914, les seuls gages de la monnaie sont les marchandises, la production. L'or n'est plus utilisé que dans la balance des paiements internationaux où il ne joue plus, d'ailleurs, que le rôle d'une marchandise d'appoint. Les banques continuent cependant à émettre notre monnaie comme si elles assuraient encore un apport d'or en gage de cette monnaie nouvelle. Elles émettent ainsi à leur profit exclusif, au prix du papier imprimé ou d'écritures comptables, une monnaie-papier-crédit qui est la propriété légitime de la société tout entière, puisque cette dernière en fournit le seul gage : la production.

La dévaluation d'une monnaie ne se fait pas par rapport à l'or, absent des monnaies, mais par rapport aux monnaies étrangères, dans le but d'augmenter les exportations. Quand on nous dit : « Le franc (ancien) ne vaut plus que 1,8 mmg d'or », cela ne signifie pas du tout que chaque franc vaut encore 1,8 mmg d'or, comme nous le croyons tous à tort. Cela signifie, en langage vrai, non équivoque et non tronqué : 1,8 mmg d'or vaut 1 F dans le calcul de la convertibilité du franc en monnaie étrangère et dans la balance des paiements internationaux.

Résumons-nous. Le moratoire a chassé l'or de la monnaie. Elle n'a donc plus de valeur intrinsèque. Avec les billets, elle n'est plus matérialisée que par des coupures de papier colorié sans autre valeur intrinsèque que celle d'images d'Épinal. Avec le crédit, elle est complètement dématérialisée et n'est plus que des chiffres abstraits inscrits sur des fiches de comptes courants.

Autrefois, les faux monnayeurs fabriquaient de la fausse monnaie avec du vil métal. Aujourd'hui, il n'y a plus de fausse monnaie, ni de faux monnayeurs. Il n'y a plus que de la monnaie légale ou illégale, et des monnayeurs légaux ou illégaux. Les monnaies légale ou illégale rendent exactement les mêmes services, à condition toutefois qu'il y ait des marchandises à vendre en contrepartie de l'une et de l'autre. Sans ces marchandises, elles pourraient prendre tou-

(Suite page V)

A LOS LECTORES DE ESTE SEMANARIO,--Nuestra voluntad se ejerce en todo momento, lo tenemos probado. Pese al cierre de la imprenta por vacaciones, los compañeros recibirán el periódico regularmente. Pero no el número correspondiente al 12 de agosto, que no pudimos preparar por avería de una máquina. No hay más remedio que disculparnos.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 5 de Agosto de 1971

El anarquismo comentado por arquistas

NO por todos; sí por algunos. En la revista «Destino», por referencia.

En LE COMBAT SYNDICALISTE se dio aviso de la intención «destinataria» sobre el comentario del anarquismo. Lo que ha venido; en dos números, uno afectando a los «anar» de otros países, y otro refiriéndose a los ácratas españoles.

En ambos relatos abunda el «tripas al aire» con estruendos y rasgueos. Firmado: Comercio. El anarquismo vuelve a ser actualidad y a esa las empresas burguesas convienen en explotarla. No así las editoriales comunistas, que no se ocupan de las barbas de Bakunin si no es para chamuscarlas fructuosamente; ellos — los comunistas — que en julio de 1936 carecieron de cerillas para incendiar templos, esa afición anarquista.

Desconsiderando el número 1753 que «Destino» destina al *sang i fetge* desarrollado en Italia, Francia, Inglaterra, Estados Unidos y extensiones, (allá el ravacholismo se las entienda con la publicación barcelonesa), a nosotros compete, entendemos, comentar, aunque sea someramente, cuantas barbaridades o aciertos las páginas de la 23 la 46 de «Destino» nº 1754 contienen sobre el anarquismo peninsular.

Abre la puerta de tal «anarquista» una escalofriante explosión... dibujada, ocurrida en 17 de noviembre de 1904 en la confluencia calle Fernando-plaza San Jaime, Barcelona. Terrorismo, entonces, no idea futurista. La historia prometida degenera en historieta, haciendo temer la inminencia del chismorreo. ¿Qué tenía que ver la campaña terrorista del paniaguado de la policía, Juan Rull, con el anarquismo militante y benefactor del obrero? Nada. Quien insinuó posibilidades aclaratorias de los atentados callejeros en Barcelona fue mister Arrow, investigador imparcial que eliminó la tesis de un anarquismo terrorista centrandolo, en cambio, su atención en tres posibilidades distintas: reconquista por el Estado español del crédito perdido por

los tormentos y ejecuciones de anarquistas inocentes ocurridos en Montjuich en los años 1893 y 1896; lucha aldeana de Madrid contra Barcelona por asuntos de prestigio urbano; propósito centralista de ahogar en ciernes el desarrollo de la «Renaixença» catalanista. Los anarquistas, amigos del pueblo, no tenían porqué hacerse odiar de la ciudad cometiendo barbaridades como las que unas potencias ocultas, definitivamente ignoradas, hacían cometer a la familia Rull. La presentación que del tema ha hecho «Destino» es burda y terriblemente anacrónica. En otra ocasión la imparcialidad debe aconsejarle otro pórtico.

Que el movimiento anarquista hispano contiene solera y base, lo indica que en lugar de ser exclusivamente proletario, conjunción de entes en estado de pobreza, lo demuestra el que hayan constatado en su seno Narciso Monturiol, el dibujante Pellicer (que albergó en su domicilio al primer comité de la Internacional), Anselmo Lorenzo, Celso Gomis, Vola, José Farga Pellicer, Salvachea, Pellicer Paraire, Serrano Oteiza, Llunas, Juan Montseny, Quintanilla, Ricardo Mella, Pedro Corominas, Fernando Tarrida del Mármol, José Prat, Trinidad Soriano, doctores García Viñas, Sentión, Isaac Puente, hermanos Alcrudo; los literatos José Martínez Ruiz (Azorín), Julio Camba, Ramiro de Maeztu, Mario Aguilar, Juan Puig y Ferrater, Ramón Acín, Felipe Alaiz y muchos más que hurgando poco encontraríamos. Que parte de estos valores del saber se hubieran apartado de la anarquía por los sinsabores que tal vocación suele acarrear, eso es una historia de refectorio y cama muelle, y otras tranquilidades huidas de tranca, mas no negación de los mejores días de sinceridad y entrega que tales señores tuvieron. Precisamente un cronista de la situación franquista que en su juventud actuó en nuestra compañía, en un rapto de sinceridad que tuvo en 1945 nos escribió desde su rancho oficial a nuestra orgullosa situación de exilio, que la época más digna de su vida fue la de cuando actuara en anarquista. Reflejo de

uno, parejo a otros estados de conciencia.

Por su parte, Miguel Jiménez de Parga no anda desorientado al afirmar que si Madrid y Cataluña ofrecieron caución dinámica al movimiento internacionalista ácrata, Andalucía le aportó — individualidades aparte — la corporalidad más robusta. Cierto, el societarismo andaluz era especialmente agrario y pululado por braceros en necesidad permanente, en tanto las corporaciones sociales de Barcelona y su provincia eran eminentemente industriales. Madrid, organizacionalmente se que dó en entelequia hasta el momento en que (1888) hastiado por tanto fracaso en Barcelona, Pablo Iglesias se trasladó a la capital de España llevando a cuestras su anémica UGT, del mismo modo que el toledano Anselmo Lorenzo se había radicado en Barcelona para desarrollar mejor su pensamiento de emancipación integral de los trabajadores.

Pese a su limitación, el esbozo que M. J. de P. hace del internacionalismo acrático de España, yendo del Congreso de Barcelona (1870) al Congreso de Córdoba (1872), es aceptable en sus perfiles y fijación de las posiciones obrera. Lo que sigue a la época (Congresos de Sevilla, Córdoba y Zaragoza de la Regional Española de los años 1882-83-84) fue la consecuencia menos provechosa, y tal vez más dura (represiones por la revolución de Jerez y asunto provocador de la Mano Negra), que determinó, junto con la facilidad de actuación conseguida por la UGT, el semi-parón anarco-societario con recaída en Cataluña por mor de los fusilamientos de anarquistas y pánico consiguiente en los años 1893-96, con el renacer marcado por la huelga general revolucionaria declarada seis años después (1902) en prólogo a la revolución de 1909 (de represión sañuda) y fundación de la Confederación Nacional del Trabajo en 1910... con clausura canalejista en 1911 para un resurgir cenetista en 1914, desembocante al potente Sindicato Unico de 1918. Como se ve, no es del todo fácil extinguir al anarcosindicalismo.

Miguel Angel Aparicio, es justo.

La reacción española nunca tuvo necesidad de importar procedimientos represivos, como afirmara D. A. de Santillán, por tenerlos propios y abundantes. Los casos de la Mano Negra y el proceso Ferrer en Barcelona son asaz concluyentes. No es, pues, el anarquismo — afirma juiciosamente Aparicio — producto indirecto de la dureza gubernamental y burguesa, sino motivo fundamental de la generosidad ultrancista de los hombres, añadimos nosotros. El gran sentido humanista de la Alianza Democrática, seguido del interés por restablecer el derecho social de los trabajadores a cargo del anarcosindicalismo, más la oposición viril a la guerra efectuada en 26 de julio de 1909 por los anarquistas, ponen de relieve el sentido moral, desprendido y objetivista de nuestro movimiento libertario.

Fanelli acudió a España en 1868 para traer la buena nueva, cierto, pero en 1856 en Andalucía ya había aparecido una publicación anarquista. Fanelli, el enviado de Bakunin, despertó interés en determinados individuos hasta entonces perspectivas, y en la ocasión determinados, lo que indica existir levadura. Que los internacionalistas primerizos se las entendieran casi por signos con el italiano Fanelli, vale como anécdota sonrisera, no como aportación de datos. Anselmo Lorenzo conocía el idioma francés y asimismo Fanelli, además de que el habla italiana no está más lejos que la lusitana de la expresión española.

Aparicio reconoce, plausiblemente, la estructura federalista de la primera Federación Regional Española adicta a la Internacional, ala izquierda. Tratándose de una organización de abolengo ácrata no podía ser de otra manera. Entre nosotros lo que mejor cuenta es el individuo y el nexos social a establecer para servir al individuo, a los individuos. No hay dirección, caudillaje, entre personas con los mismos derechos y aspiraciones. Natural, pues, que la CNT de 1910 siguiera la traza federalista, o autonomista, de la FRE, su predecesora. La cima nacional depende de las regiona-

La anarquía comentada

les, como éstas concretan la voluntad de las federaciones locales y las FF. LL. la de los sindicatos regidos en asambleas por los afiliados. Lógico, como la lógica misma; y tan cierto como la estima de nuestro proletariado hacia Francisco Pi y Margall, traductor de las teorías antiautoritarias y autonómicas de Proudhon, que tan bien se posaron sobre el espíritu emancipador de los trabajadores españoles.

La definición burguesa de la I República desencantó a los candidatos obreros que de ella esperaban bienandanzas imposibles de obtener sin pasar por la revolución social. De igual modo, y con mayor motivo, fracasaría una II República dedicada a satisfacer al capitalismo habiendo sido traída por el pueblo. Este no tiene más remedio que confiar en sí mismo acogiéndose a las experiencias anarquistas que le muestran el exacto camino. Integrándose a una dictadura comunista, sería el salto atrás para revivir el despotismo tradicional hispano. Como si Fernando VII se hubiese declarado «socialista» sin soltar espada ni argolla. A Stalin también se le consideró «deseado».

Rafael Abella da el efecto de un recitador colegial para agradar al maestro. Ha leído mucha cosa referente a la vida y milagros de Ferrer Guardia y a la existencia de la Escuela Moderna, más conocida por Racionalista. Ferrer era hombre movido y a todo relator burgués le ofrece relato sumo con tanta conspiración, tanto viaje, tanto amar, anarquizar, y educar a su manera. ¿Por qué de otra? Al padre Claret no le dio por recomendar la enseñanza laica a su discípula Isabel II.

Como ciertos frenólogos, Abella recurre al sabiazco de declarar a Ferrer pedagogo mediocre. Nunca Ferrer se había estimado enorme. Era sencillo y, lo que cuenta para el caso, objetivo. No se pretendía con méritos de Alta Escuela, pues con ejercer su práctica racionalista le bastaba. Educar en amistad con los alumnos y prepararlos, insensiblemente, para su futura conducta de hombres. Abella se papapeta a efecto: «No era Ferrer un intelectual dotadísimo para la acción, como Trotski, ni un teórico con el magno sentido histórico de Lenin. Su cultura era insuficiente, su nivel doctrinal limitado. Era astuto, reservado, y su actitud, huérfana de cualidades desbordantes que sitúan en

el vértice de los grandes traumas históricos, tendía más a la revuelta que a la revolución.»

¡Vaya fregado! Con abuso, a Abella se le ocurre que Ferrer Guardia trataba de ser personaje, caudillo de una revolución que, por falta de entendederas, le resultaría revuelta, motín, algarada. Con la agravante de no ser «conductor de masas» y ser, en cambio, «fanático poseído de una idea absoluta», o fija. ¿Cómo a Abella, simple lector de textos, no contemporáneo de la época, se le han ocurrido unas afirmaciones tan secas? Trascendiendo de éstas, aunque sea escondidamente, un ascendente marxista, le vamos a decir al lector Abella que sin la indisciplina de las tropas del zar en el frente de Minks (febrero de 1917) la revolución rusa habriase determinado incierta, además de que la revolución la empezaron los soldados, la siguieron los campesinos, y seguidamente los obreros y ciertos intelectuales... en ausencia de los superdotados y magnéticos revolucionarios Trotski y Lenin, que en el momento crucial se hallaban en el extranjero perfumando las barbas del dios Marx.

Ferrer era un «limitado», Abella conviene en ello. Porque Béraud y Lapouge juzgan a Ferrer, sin haberlo conocido, «abrupto y primario y sin una real envergadura doctrinal». Tranquilamente, ambos señores aceptan la tesis del tribunal militar que juzgó a Ferrer para condenarlo a muerte: que su hombre a fusilar creó la Escuela Moderna para hacer matar personas y quemar templos en los días trágicos (26, 27, 28, 29 y 30) de julio de 1909. Habiendo aún más: Gerald Brenan, laberíntico en las cosas de España, interpreta doctoralmente a Ferrer como individuo «pedante de estrechas miras y con pocas cualidades atractivas». Ni Ferrer era presumido corto de vista ni Brenan y Abella le hubiesen confiado sus respectivas e idolatradas esposas. No hay modo de interpretar de otra manera.

El «memo» de la Escuela Moderna resulta serlo el ingeniero textil, Mateo Morral, adscrito por vocación a la Escuela racionalista, perdidamente enamorado de la vistosa Soledad Villafranca, compañera de Ferrer, y por la cual, en atroz desengaño, les echó una bomba a Alfonso XIII y a su dama reciente, dos personajes que nada tenían que ver — suponemos — con llas peripecias amorosas

del ex fabricante de Sabadell. ¿Es así que se escribe la historia, señores Abella, Hurtado y Cia? Si — según un amigo de Morral y nuestro —, ese anarquista sabadellés ya había arrojado un explosivo contra Alfonso XIII en París el año 1905, habría motivos para pensar que el rey de España se divertía contrariando los amores de Mateo con Soledad y que el suspirante dinamitaba a destajo a Su Majestad por consejo de la Sole. Como vodevil, la suposición cae de primera. Mas, ¿por qué persistir en agritudice el capitulo? Pasemos, pues, a la exposición de Antonio Padilla Bolívar.

Este señor hace un recuento de los desafueros anarquistas. No a la manera de Bravo Portillo, sino como estadístico sagaz, como inventariador capacitado. La Asociación Internacional de Trabajadores habria sido eliminada por la Regencia, y la Regencia pagaría. «No hay Patria sin Monarquía», se dijo en las alturas. Pues todo ello sería atacado con explosivos, balazos y puñaladas por los anarquistas. Abrir quirófanos y apuntalar edificios. El 25 de octubre de 1878 Alfonso XII fue acometido a pistoletazos por el anarquista vicense Juan Oliva Moncasi, sin resultado. Definición oficial y publicitaria de Oliva Moncasi: «Cretino». Sin embargo, cretinamente lo agarrotaron. Al compañero Francisco Otero le falló la pistola con que iba a matar al propio Alfonso el día 30 de diciembre de 1879, siendo igualmente ejecutado. Ambos pretendían vengar a los presos de la Monarquía renaciente, muertos a centenares en La Carraca.

Su hijo Alfonso XIII fue atentado a la bomba en 1905 en París, y en 1906 en la calle Mayor de Madrid, este último ciertamente a cargo de Mateo Morral, el cual se suicidó. Acusados del intento de regicidio en París lo fueron los anarquistas españoles Vallina y González, el francés Charles Malato y otro anarquista, inglés. Resultaron absueltos por haberse demostrado su inocencia.

En 1913 el anarquista catalán Rafael Sancho Alegre descerrajó tres tiros de pistola contra Alfonso XIII durante una revista militar. Le desviaron la puntería y lo detuvieron. Estuvo 18 años en presidio y falleció en el exilio. Evidentemente, Sancho Alegre trató de vengar a los cinco fusilados en Montjuich (1909) al fogonero Sánchez Moya, ejecutado por in-subordinación en un buque de

guerra español en el puerto de Lisboa (1911).

Personalmente nosotros hemos frecuentado, a los diez años, la Escuela Moderna, sin que en esta aula hayamos percibido alientos a dinamita ni aprendido a tirar al blanco ni de cuchillo. Al contrario, allí aprendimos a pensar, a desarrollar independencia y sentimientos en estima a la Naturaleza y a la criatura humana. Quien diga lo contrario sin haber pasado por la Escuela racionalista, le han enterado en la sacristía.

Volvamos a los atentados anarquistas, que los historiadores adscritos a Banca y Bolsa conocen tanto como ignoran las filosofías humanistas de Godwin, Tolstói, Robin, Reclus, Kropotkin, Sebastián Faure, Niewenhuis, y tantísimos otros. Paso al estruendo y a la puñalada trapera, a la consecuencia clínica, al estropicio. La Iglesia, el Estado y el Capital son angélicos, merengue puro. Se ha visto cómo los Borbones españoles han sido tiroteados, dinamitados, desgarrados y vilipendiados por el «irracionalismo anarquista». ¡Pobre sociedad, que sin anarquistas en años y siglos anteriores se las pasara tan felices! Precisó la aciaga presencia de esos seres situados «entre el fanatismo y la demencia» (Nazario González) para que la paz social fuese turbada a Abella Antonio Padilla Bolívar ayuda a sacar recuento.

Registranse atentados «sociales» anteriores al 1868, no clasificables como «anarquistas». No hay organización ácrata, entonces. Espasmos de la lucha social, desesperos concretos en resultancia a un estado de miseria. En ello murieron los burgueses Muntané y Sol y Pedris en Barcelona. Aparecidos, los anarquistas se instituyen en organización violenta en Andalucía, y sagaz en Cataluña. No obstante, la «mano de obra atentatoria» la ofrece la región catalana y en algo menos la aragonesa. Menos mal que la tenebrosa Mano Negra de Jerez fue invención reaccionaria, cual lo reconoce Padilla; y que las teorías igualitarias de Kropotkin no eran inspiradoras de tremebundismos traumáticos. Sin embargo, una detonación ocurrida en la Federación patronal mientras se celebraba una reunión de maestros albañiles para aprovisionar esquilaje a las obras, ocasionó media docena de heridos graves. Se ignora si el autor del estropicio había leído «La conquista del Pan» y «Campos, Fábricas y Talleres».

por arquistas

Vicens Vives insinúa que el terrorismo barcelonés podría empezar con la venida de emigrantes aragoneses (aldeas enteras) en 1886 e instalados (amontonados) en Pueblo Nuevo, Barcelona. Pero aquí la discusión toma nuevo giro, que en otra ocasión reemprenderemos por nuestra cuenta.

Según el policía Carlos Conti, en 1894 los anar-terroristas organizados eran unos 300, lo que ya es contabilidad. Paulino Pallás — uno de los «socios» el 24 de septiembre de 1893 arroja una bomba contra el general Martínez Campos, quien recibe ligeras heridas. En cambio el generalicida es ejecutado (solo, amigo Padilla, no en compañía de Archs). ¿Moraleja? Pallás trató de vengar a los centenares de prisioneros muertos por la Restauración en La Carraca, más el fracaso del Xic de la Barraqueta en su defensa de la República en Vallvidrera frente a Martínez Campos. Antes de ser fusilado Pallás predijo: «La venganza será terrible».

Y lo fue, según las dos bombas que cayeron al patio de butacas del teatro Liceo pocos días después de la ejecución de Paulino, resultando diez y seis ricos muertos y muchos más heridos. Ignorado el autor del estropicio, la autoridad dirigió su espíritu de venganza contra un grupo de anarquistas, fusilando a seis compañeros inocentes del hecho apellidados Cerezuela, Archs, Sábata, Codina, Bernat y Sogas. Cerezuela, Borrás, Ruggiero, Fruitós, Bernich, Alcoy y Natcher fueron horriblemente torturados, al extremo de que Cerezuela acusó a sus compañeros decalvario ante un dolor irrisorable (1), Borrás se suicidó y Bernich, Alcoy y Natcher murieron al poco de ser excarcelados, a causa de los martirios sufridos. En cuanto al autor del atentado liceísta, Domingo Salvador, éste fue descubierto y detenido un par de meses después de la ejecución y martirio de dichos anarquistas, logrando Salvador ser bien tratado de los esbirros por haber fingido conversión a la religión católica. Antes de ser agarrado se justificó de haber engañado a los jesuitas, máximos engañadores.

Aquí llegados, contamos una anécdota cierta. Tras la tragedia del Liceo, el primer agente de la autoridad entrado en la sala para auxilios o detenciones, fue el guardia civil José Castro, que por su rapidez de intervención fue distinguido con galones de cabo y

derecho a treinta días de asueto, que pasó en Graus (Huesca). Allí, en la tasca de costumbre, pasó horas jugando a las cartas con tres amigos de infancia, uno de ellos llamado Domingo Salvador, individuo que se había refugiado en Graus después de haber sembrado el terror en la ópera de Barcelona. Cuando el propio Castro (ya ex-sargento de la GC. y ahora (1920) jefe de a policía municipal de Igualada) nos contaba la extraña ocurrencia, añadió, aún preocupado: «¡Si lo hubiese sabido! Con la fuerza que entonces tenía...»

Las barbaridades terroristas de la policía en el Campo de la Bota, en el Gobierno Civil y en el Castillo de Montjuich, fueron levemente replicadas — D. Salvador aparte — por un parlante de una de las víctimas, Ramón Murull, quien atentó contra la vida del gobernador civil Larroca, causándole una herida por disparo en una mejilla. Murull fue a su vez torturado y luego condenado a 17 años de presidio, en el cual murió. Como se ve, la crónica de los atentados tiene derivaciones que escapan a nuestros modernos narradores. Un amigo de Morull falleció también a consecuencia de los tormentos soportados.

La Bomba de Cambios Nuevos arrojada contra una procesión en día de Corpus sigue siendo de procedencia ignorada. Se culpa vagamente a anarquistas italianos, a un francés: François Giraud, y a Tomás Ascheri, pero en concreto, humo, humo y plomo, en los cuerpos maltrechos, suplicados, del propio Ascheri, Luis Más, Antonio Nogués, José Molas y Juan Alsina, y heridas e imposibilidad física en las humanidades de Sebastián Suñé, Francisco Callis, Francisco Gana y docenas más. El crimen autortario de Montjuich esta vez fue replicado por Angiolillo matando al presidente del Consejo de Ministros Antonio Cánovas del Castillo. El ejecutor pereció en el cadalso sin asomo de arrepentimiento. Tal vez avergonzado de la justicia oficial del país, el capitán de caballería, José Morales Fernández, que había defendido a Nogués, puso fin a la situación pegándose un balazo en la sien.

El cardenal Casañas, de identidad política con las autoridades represoras, tras haber recibido un

(1) Se retractó ante el pelotón y pidió perdón a sus compañeros de muerte.

liquido en los ojos, iba a ser blanco de un afilado cuchillo que esgrimía el anarquista José Sala y Comas. El cardenal salió indemne del percance y horas después moría Sala en la celda carcelaria donde lo habían reducido. Parte médico: «En el cerebro del difunto se aprecian señales de una gran conmoción que hacen presumir la causa del fallecimiento.» En 1922 su protección a los pistoleros del «Sindicato libre», al cardenal Soldevila le costó más caro que a Casañas: la vida.

Antonio Maura heredó la trayectoria reaccionaria del Poder y en presidente del Consejo de ministros recibió en Barcelona el 12 de abril de 1904 una puñalada del anarquista Miguel Artal, acción que no dañó al primer ministro por haberse protegido con una cota de malla. Más que en 1904, en octubre de 1909 la acción de Artal pareció mejor justificada. Manuel Posa disparó unos tiros al propio Antonio Maura correspondiendo a los absurdos fusilamientos de Baró, Mallet, Hoyos, García y Ferrer Guardia después de los sucesos antimilitaristas de julio de 1909. Nuevamente el presidente del Consejo salió ileso; mas lo cierto es que a Maura el clima de Barcelona no le era saludable.

La muerte del presidente del Consejo, José Canalejas Méndez, sorprendió a la opinión por no conocersele, aparentemente, delito reaccionario. CANCELÓ la represión de Maura liquidando las penas aplicadas a revolucionarios, instituyó la Ley del Candado limitativa, en algo del poder de los curas, y promulgó el servicio obligatorio a base de soldados de cuota (tres meses en filas) que integraría al cuartel a los jóvenes ricos, cosa que antes no ocurría. Ciertamente, el acto de Manuel Pardiñas (no Pardiñas) no se explica sin pensar en el fusilamiento del cabo marino Sánchez Moya, que encabezó una insubordinación incruenta al grito de «¡Viva la República!» en el puerto de Lisboa (1911), y en la adopción canalejística del procedimiento del brazalete militar contra huelguistas inventado por Briand en Francia en ocasión de una huelga de ferroviarios en el país vecino. Por culpa de la militarización de ferroviarios españoles en edad de servicio y de reserva, los huelguistas MZA, Red Catalana, perdieron el conflicto ganable que en 1912 sostuvieron con la poderosa empresa. Se juega con fuego

y lo justo es atenerse a las consecuencias, lamentables, pero consecuencias.

No añadiremos nuevos hechos y más consideraciones, señores de «Destino». La historia sigue su curso, y el resultado de ello no podemos preverlo nosotros ni nadie. Ni el destino del pueblo español, siquiera.

Más lo que en nosotros cuenta es la persistencia, la pertinacia y la resistencia al infundio. La idea es justa y alguien presenciara su triunfo. En parte, nosotros ya lo hemos presenciado

JUAN FERRER

« UMBRAL » 101

Siguen llegando boletines de suscriptores para el 102 y sucesivos (previstos, no seguros), a la velocidad de la diligencia, no la del tren expreso. Cuantos compañeros y amigos acaricien la idea de añadirse al grupo de suscriptores de apoyo deben remitirnos el boletín de inscripción cuanto antes, pues se va acercando la hora de decidir.

Y entre tanto una advertencia: Cuando envíen la nota de suscripción no añadan dinero para el ejercicio de 1971. El número 101 cierra las suscripciones con fecha del 31 de diciembre de 1970, exactamente.

Y ahora la canción con ritornelo: Unos 250 suscriptores de «Umbral» no han recibido el 101 de la revista. Habíamos advertido con tiempo que así procederíamos con los morosos que no se pusieran al corriente. Háganlo, y el «U-101» ipso facto les será servido. Nuestras publicaciones no viven del aire del cielo.

Seguimos recibiendo criterios. J. C. B., desde España, cree que «La revista U-101 es muy buena y me complace felicitaros. Todo el texto es de primera calidad e imagino habrá sido bien acogido por todos los amigos.» Por su parte, V.G. G., de Venezuela, nos da un ¡bravo! por el número último de «Umbral», añadiendo que «es soberbio desde los empedradores (la cubierta) al diseño moral del artista Lamolla (página 96)».

Esperamos las críticas para dar, igualmente cuenta de ellas.

« LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA »

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

Grupo Estudios Sociales de Melbourne (Australia)

Información y Propaganda

De las noticias que hoy día se ocupan prensa diaria, radio y televisión, es el enfriamiento entre Australia y la USA. El mismo ha sido debido a la última maniobra llevada a cabo por los americanos en favor de la China comunista y contra Australia, con referencia al negocio del trigo, que hasta esta fecha ha sido enviado por valor de 100 millones de dólares al año.

Esto ha cogido de sorpresa a Cambera, colocando a Australia en el papel de una tercera parte perdedora, y por su parte Cambera envía a la China roja un equipo de Ping-Pong y Washington ha invitado a un equipo mixto chino a participar en el campeonato de tennis. A todo esto se añade el criterio de españoles de Melbourne, que exponen: 32 años esperando a los rusos para liberar a España del yugo franquista, y ahora resulta que España, que hasta aquí se ha pavoneado de ser la primera en combatir al comunismo, envía un equipo de fútbol a Moscú. Para sus jugadores prepara España banderas, gorras y bufandas con los colores nacionales, y para que no falte nada, el yugo y las flechas de la Falange, con la cruz y la espada. Como, a la recíproca la estancia de los rusos en Madrid será de varios días, se organiza un atrayente programa, con visita a monumentos, catedrales, museos y teatros.

..

La decisión de un tribunal despoja de sus tierras a aborígenes en favor de una empresa Suiza, para explotar los recursos naturales de la Península de Goven, en la zona de reserva para los nativos de Australia. En una decisión que con seguridad provocará una acerba controversia nacional. El juez Blackhurn, del tribunal supremo de Northern Territory, desestimó el recurso interpuesto por los aborígenes de la Península de Goven contra el Gobierno del Commonwealth de Australia y la empresa minera Suiza Nablaco Pty. Ltd. para impedir que esta última invierta 310 millones de dólares en la explotación de los inmensos depósitos de bauxita que hay en dicha reserva.

En su decisión de 262 páginas, el juez Blackhurn rechaza una alegación de los aborígenes de que dicha tierra les fue legada por sus antecesores, y sostiene que cuando el capitán Arthur Phillip reclamó la posesión de Australia

en Sidney Cove (1788), toda pulgada cuadrada de territorio en la colonia se convirtió en propiedad de la corona inglesa. Con todo esto el tribunal repudia el argumento aborígen de que dicha Península es propiedad tradicional de los naturales de Australia.

Recientemente, y a partir de la

«solución» del juicio sobre los terrenos de Goven, el primer ministro machaca que en aquél se declaró que las once tribus aborígenes no tenían derecho a las tierras que ya se están minando en Yirikala. Los ancianos de las tribus se sientan alrededor del fuego en el campo, y por la noche, en

la remota aldea de Yirikala, y discutiendo la historia de Australia con su abogado, que les explica las razones legales por las que el juez Blackhurn, desechó las reclamaciones. La tierra para los intrusos y el indio que trague leyes y decretos.

V. RUIZ

Pensamientos « viejos »

SOBRE LA DIVERSIDAD

En el «reino de las libertades», el buen orden proviene, precisamente, de que no hay ningún orden impuesto de antemano, ningún convenio preconcebido; de ahí a partir del punto en que se detiene la moral positiva, la mayor diversidad posible en las acciones, la mayor variedad, aun en los ideales perseguidos. La verdadera autonomía debe producir la originalidad individual y no la uniformidad universal.

Cuantas más doctrinas hayan bien dispuestas a disputarse al principio la preferencia de la humanidad, mejor será para el acuerdo futuro y final. La evolución en los espíritus, como la evolución material, es siempre un tránsito de lo homogéneo a lo heterogéneo: realizáis la unidad completa en la inteligencia y anuláis a ésta: moldead los espíritus de acuerdo al mismo plan, dadles las mismas creencias, la misma religión, la misma metafísica, igualdad exactamente el pensamiento humano e iréis precisamente contra la tendencia esencial del progreso. Nada más monótono e insípido que una ciudad con las calles bien alineadas y todas iguales; los que se imaginan la ciudad intelectual de acuerdo a ese modelo, se imaginan un contrasentido. Se dice: «la verdad es una; el ideal del pensamiento es esa misma unidad, esa uniformidad». Vuestra verdad absoluta es una abstracción; en la realidad todo es infinitamente múltiple. De esta forma, cuanta más gente haya que piense diferente, mayor será la suma de verdad que terminarán por abarcar y en la que finalmente se reconciliarán. No hay que temer, pues, a la diversidad de las opiniones, por el contrario, es preciso provocarla: dos hombres tienen opiniones contrarias, quizá sea mucho mejor; están

mucho más en lo cierto que si ambos pensarán lo mismo. Cuando varias personas quieren ver todo un paisaje, no tienen más que un medio, volverse de espaldas unas a las otras. La verdad es como la luz, no llega a nosotros desde un solo punto, nos los reflejan todos los objetos a la vez, nos hiere en todos los sentidos y de mil maneras: sería preciso tener cien ojos para recoger todos los rayos. La humanidad en conjunto tiene millones de ojos y orejas; no le aconsejes cerrarlos o dirigirlos hacia un solo lado, debe abrirlos todos a la vez y volverlos hacia todas las direcciones; es preciso que la infinidad de sus puntos de vista corresponda a la infinidad de las cosas. La variedad de las doctrinas prueba la riqueza y la potencia del pensamiento: también esta verdad, lejos de disminuir con el tiempo, debe aumentar los detalles, aun cuando llevase a un común acuerdo. La división en el pensamiento y la diversidad en los trabajos intelectuales son tan necesarias como la división y la diversidad en los trabajos musculares: esta división del trabajo es la condición de toda riqueza. En otro tiempo, el pensamiento se hallaba infinitamente menos dividido que en nuestra época: todos estaban imbuidos por las mismas supersticiones, por los mismos dogmas, por las mismas falsedades: cuando se encontraba a un individuo podía decirse de antemano y sin conocerlo: «He aquí lo que cree»; se podían contar los absurdos que su cabeza encerraba, hacer el balance de su cerebro. Aun en nuestros días muchas personas de las clases inferiores o superiores se hallan en ese estado: su inteligencia está modelada de acuerdo a un tipo convenido. Felizmente, el número de esos espíritus inertes y sin elasticidad disminuye cada día: cada uno tiende a dictarse su ley y su creencia, ¡ojalá podamos lle-

gar un día en que en ninguna parte haya ortodoxia, quiero decir, fe general que engloba los espíritus; en que la creencia sea absolutamente individual, en que la heterodoxia sea la religión verdadera y universal! La sociedad religiosa (y toda moral absoluta parece la última forma de la religión) esa sociedad enteramente unida por una comunidad de supersticiones es una forma social de las antiguas épocas, que tiende a desaparecer y que sería extraño tomar por ideal. En materia de religión o de metafísica, el verdadero ideal es la independencia absoluta de los espíritus y la libre diversidad de las doctrinas.

Marc Guyau

(Traducción de Juan).

A QUIEN CORRESPONDA

Estimados compañeros de LE COMBAT SYNDICALISTE: Salud y revolución social.

Soy un ciudadano español, residente en París, que leo con agrado, semanalmente, vuestro periódico. Soy libertario, discípulo de Durruti — que murió asesinado alevosamente por defender siempre la libertad de nuestro país, que actualmente está atrofiado, adocenado, embrutecido por la demagogia franquista del deporte.

¿Creéis que vale la pena tratar de hacer despertar al pueblo español del letargo futbolístico?

Yo creo que sí, que es la única forma de crear un boicot al franquismo, despertando la conciencia de clases frente al monopolio estatal, que a través de la prensa, la radio y la televisión, fomenta la polémica futbolística como válvula de escape para el populacho, haciéndole comulgar con la pelota subvencionando el balompié e incrementando como más eficaz

La policía industrial de los Estados Unidos

Las referencias que se manifiestan en el presente reportaje no son de ahora; tienen ya algunos años. Los métodos han variado, pero en el fondo el sistema es el mismo. Se ha perfeccionado la habilidad en los procedimientos, a tono con el mayor desarrollo del compleja industrial; continúa la inmoralidad en los recursos puestos en práctica por la burguesía. Los datos que siguen constituyen antecedentes harto reveladores a este respecto.

Sabido es que el desarrollo de la gran industria ha creado, para determinados grandes «trusts», la obligación de organizar una policía particular susceptible de ser utilizada en caso de huelga, al margen de la policía del Estado, contra sus propios obreros. Es éste uno de los aspectos más sensacionales que reviste en el siglo XX la lucha de clases.

Por esta razón en los Estados Unidos, país de enormes trusts y empresas colosales, el último baluarte de la industria se halla en la organización de una policía secreta, utilizado con vistas al manejo oculto y la opresión sistemática del proletariado.

«¡La policía al servicio de la industria!» Esta idea fue objeto de profundo estudio por parte del Bureau de Investigaciones Industriales, de Nueva York. Los resultados fueron publicados, hallán-

instrumento político de recurso popular.

Ahí tenéis a esa camarilla franquista del Real Madrid con sus jerifaltes Bernabeu (cerdo burgués) y ese cínico chulo que se llama Muñoz.

Esos son importantes bastiones del régimen franquista para atrofiar la mentalidad del pueblo español mediante el fútbol, que aporta importantes dividendos al Estado y es, a la vez, instrumento de política de acercamiento internacional.

«Deportes hasta en la sopa», se titula una columna de uno de los semanarios humorísticos españoles.

Yo la titularía: «El fútbol como opio del pueblo español».

Creo sinceramente que merecería la pena intensificar una campaña de prensa que repercutiera en el pueblo español, levantando el velo de este hábil y sucio juego de la política franquista.

De esta forma surgiría una política distinta que diera cauce a una conciencia libertaria.—*Liber*

dose actualmente al alcance de todo el mundo. El que fue encargado de esta encuesta, Mr. Sidney Hourard, consiguió demostrar que el espionaje industrial era de necesidad pública, que había sido ya aplicado y se hallaba en vías de aplicación en todos los grandes negocios, y que constituía el medio más eficaz de destruir los sindicatos o anulando en gran parte su influencia, desvirtuando la acción de agitadores y organizadores.

Existían dos clases de policías industriales: una empresa tan vasta como la Steel Trust, poseía regularmente un personal propio; para asuntos de escasa importancia se servían de agencias, como la *Harmonizers and Conciliators* y *Service Corporativus*. Algunas de estas grandes agencias llegaban a alcanzar una cifra de negocios fantástica: la *Pinkerton National Detective Agency*, entre otras, y la organización de William Buvas, tenían cada una treinta y cinco sucursales diseminadas a través del país. La *Corporation Auxiliary Company* se había especializado en la colocación de sus agentes en el corazón mismo de los sindicatos, enviando regularmente a sus clientes un boletín periódico de todas las informaciones recogidas por ellos en el país.

Hubo R. I. Coach, que se jactaba de poseer todos los sindicatos de su ciudad, aduciendo hallarse en condiciones de poder facilitar diez mil esquiroleros en una huelga. Otra agencia policíaca de Nueva York afirmaba poder movilizar otros tantos en setenta y dos horas. La *Sherman Service Inc* pagó la suma de 258 dólares de impuesto sobre la renta por el ejercicio de un año.

Tales agencias de detectives multiplicaban la publicidad de la gran prensa de información así como la de tipo comercial, haciendo por carta sus ofrecimientos de servicios. «Si usted lo desea — escribía la *Dunn National Agency of Detroit* — colocaremos en su fábrica trabajadores de todos los oficios, éstos le informarán al detalle de los movimientos que, eventualmente, puedan producirse entre su personal. Estamos en condiciones, si usted así lo pide, de poner a su disposición guardas especiales para hacer abortar toda tentativa de huelga, como también librarle de la enojosa tarea de vigilar a los empleados que no sean de su entera confianza.»

Era así como los detectives en cuestión entraban en las fábricas, trabajaban en promiscuidad con

los demás empleados, consiguiendo hacerse nombrar miembros de los comités de los sindicatos, acaparando los puestos responsables, y, al mismo tiempo, enviaban diariamente a sus patronos un informe detallando todo lo relativo a la acción sindical. En casos frecuentes (particularmente en Akron, Ohio) los trabajadores llegaron a descubrir que todos los que desempeñaban cargos sindicales estaban a sueldo de una gran agencia policíaca.

En un principio la utilidad de esta clase de agencias radicaba en la intervención en las huelgas una vez declaradas. Luego ya tomaron tácticas de establecer corrientes de división entre los trabajadores. Señalemos la declaración que hacía la *Corporation Auxiliary Company*: «En todas partes donde nuestro sistema ha sido aplicado durante un lapso de tiempo razonable, se han logrado resultados positivos: el número de los afiliados a los sindicatos ha disminuido y numerosos sindicatos locales han sido disueltos. Hemos llegado a hacer desaparecer los agitadores y jefes de movimiento, todo ello de una manera

tranquila, casi siempre sin alteraciones.»

La *Sherman Service* anunciaba que: «Nuestros agentes han llegado a ocupar las más altas actuaciones en el interior de los sindicatos y a conducir su acción en provecho de los patronos.»

¿Se declara una huelga? Es la agencia de policía la que suministra a los patronos tipos aventureros que actúan como guardas de la Compañía. El trabajo efectuado por los famosos detectives de Balwin en las minas de Colorado y Virginia, dio buena fe de ello.

Se podrían comparar los grandes industriales norteamericanos a los antiguos barones feudales: cada uno hallaba en su feudo la ayuda y protección de sus vasallos. La única diferencia es que en la Edad Media el borón guerreaba contra todos los barones. Los barones industriales guerrean contra una clase que podría destituirles de sus prerrogativas.

Entretanto, las filas del proletariado hirmigueaban de confidentes y provocadores, colocados para sembrar entre los trabajadores el odio y la discordia.

N. Scott

Servicio de Librería

«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00	«Arquitectura del verso». Pérez Cunis	5 00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	7 50	«Aurora Espléndida», Jack London	5 00
«Ayude a su médico», Varios	3 50	«La Ley de Prensa de Manuel Fraga», Gonzalo Dueñas	12 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25	«El Sudeste asiático», Víctor García	10 00
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00	«El sindicalismo en Barcelona», Balsells	10 00
«Pañuelo Libertario»	10 00	«Historia del fascismo español», S. G. Payne	27 00
Arthur London: «L'Aveu»	32 00	«Sangre Negra», Richard Wright	20 00
«Orígenes de la forma e el arte», Herbert Read	16 00	«Síntesis de la literatura argentina», Alvaro Yunque	8 00
«La Comunidad de los estudiantes», Paul Goorman	8 00	«La Iglesia católica y la Alemania nazi», Guenter Lewy	27 00
Sergio Vilar: Protagonistas de la España democrática. La oposición a la dictadura (36-39)	51 00	«Historia de las agitaciones andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00
Obras Completas, García Lorca	80 00	«La Catedral» (texto completo), Blasco Ibáñez	21 00
«Artículos de costumbres», M. de Larra	3 50	«Pequeño Diccionario de la Desobediencia», L. Franck	12 00
«Aspectos de la América actual», Vallina	2 50	«El Testigo» (el caso Hiss), Whittaker Chambers	20 00
«Así termina la noche», Remarque	7 50	«Yo escogí la libertad», V. Kravchenko	15 00
Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París»	10 00	«En el País del Kibutz», H. Desroche	16 00
«Aguas tenebrosas», F. M. Cocréll	5 00		
Pierre Broué et Emile Témimé: «La révolution et la guerre d'Espagne»	39 00		

Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

La verdadera personalidad del Barón de Koenig

(Continuación y fin)

EL CORONEL LEMOINE

En los años que siguieron al fin de la segunda guerra mundial, el Estado francés fue escenario de una serie de procesos por colaboracionismo con los alemanes y espionajes de toda suerte, que abundaron en exceso y de los que ni tan sólo se libraron los mejores y más famosos agentes que militaban en el corazón de la Resistencia. Los diarios de la época nos dan repercusión de tales resonantes hechos.

Uno de estos asuntos implicó a la baronesa von Einem, que en 1948 un tribunal militar francés había absuelto de la acusación de espionaje en favor de los alemanes. Pero en el curso de los debates, y toda vez que aquél proceso involucraba a una serie de personajes importantes, el 26 de febrero de 1948 el diario «France-Soir» publicó un artículo extraño, lleno de errores flagrantes en demasia para ser involuntarios, y a la vez atiborrado de informaciones claras y exactas que (como acostumbra suceder en Francia) revelaban que su autor había conseguido acceso a determinados ficheros policíacos y que, muy probablemente, el escrito le había sido «inspirado» extraoficialmente para servir «exigencias de la causa». Los errores consistían en afirmar que el jefe del espionaje alemán, almirante Canaris, «era un griego nacionalizado alemán» y que Mata Hari significaba en árabe «ojo de la mañana». Pero el resto del artículo, firmado Yves Rameau, revelaba conocimientos directos de determinadas historias, por conductos que el autor se guardaba muy mucho de manifestar. Los incidentes de la Comisión investigadora del asunto llamado «de los generales», que hizo mucho ruido dos años después, acabaron de perfilar la personalidad de Yves Rameau. Tratábase, en realidad, de un judío alemán llamado Zweig, verdadero confidente de la policía que el director de la «Sureté» de entonces, Berteaux, calificó de *pequeño espía*. Según el comisario Berger, jefe directo de Zweig-Berger, éste se había especializado en la caza de espías nazis. (16) Era, pues, indiscutible que tenía ligazón con los medios del espionaje

(16) Cf. diarios parisinos del 17 de junio de 1950. En particular, «Le Monde» del 22 de junio.

francés. Por ello parece tener importancia su parte testimonial, que ahora veremos. La baronesa von Einem, culpable de traficar con divisas y de transferencias fraudulentas de fondos en favor de judíos refugiados (no afectos al espionaje), en 1939 se había visto complicada con un personaje turbio llamado coronel Lemoine, conectado con el *deuxième bureau*. Véase acto seguido lo que de «Lemoine» decía el artículo de Yves Rameau:

«De origen alemán, (había nacido en 1867 en Hannover, se llamaba Rudolf Stallmann y había sido nacionalizado francés en 1926) era hombre alto que, a los 70 años, ofrecía el tipo de un aristócrata prusiano. Dándose aires de superioridad en un gran despacho de la *rue de Lisbonne*, recibía a los antinazis que habían conseguido evadirse de Alemania, proporcionándoles papeles falsos o bien hacía, con una leve indicación a la policía francesa, que se les negara o anulara el permiso de residencia.

»Muchos refugiados políticos habían encontrado muy ambigua su actividad. Frecuentemente sucedía que Lemoine volvía a enviar sus visitantes a Alemania para misiones muy sospechosas. También decían que llegaba a expulsar de Francia a determinados refugiados ricos que se negaban a ofrecerle dinero. Un día dos de éstos dieron parte a la policía: «Ya nos ha sustraído 500.000 francos», aseguraron. Pero el ministerio del Interior respondió que aquellos dos hombres, «agentes alemanes», con su denuncia calumniosa intentaban crear dificultades al mejor y más acreditado de los agentes franceses.

»En realidad Lemoine era maestro en todos los géneros de bandaje. Obligado en 1897 a separarse de su familia a consecuencia de una demanda judicial, detenido en Niza y expulsado en 1902, autor en 1907, en el Transvaal, del asesinato de un diamantista; estafador y turiferario profesional en Londres, Amsterdam y Spa, con el nombre de barón de Koenig; encarcelado en 1910 en Alemania a raíz de un escándalo de juego en un casino, detenido en Londres con la identidad de von Robsdel, jefe de una banda de estafadores internacionales en la Costa Azul a eso del 1915, jefe en 1915 de una milicia civil encargada en Barcelona de reprimir como fuera la acción del sindicalismo, he aquí

una lista de «servicios» como hay pocas.

»En 1919 von Koenig, que en Buenos Aires se había casado con una señorita Lemoine, hija de un conocido médico parisino, «estaba a las órdenes del capitán Février del Servicio de Información francés en Barcelona»; siendo igualmente agente de Hortwig, espía alemán. Regresado a París en 1920, se halló implicado en estafas importantes y en un famoso chantaje ejercido contra un rajá. El *deuxième bureau* seguía protegiéndolo. Finalmente, hoy se sabe que Koenig libraba secretos militares y los nombres de nuestro servicio secreto al almirante Canaris. En 1943 residía en el hotel Louvois. Detenido en Berlín tras la derrota alemana, fue liberado debido a una orden misteriosa, y murió, Koenig, también misteriosamente, unos días más tarde en Baden-Baden.»

Estas debieron ser, pues, las líneas generales de la vida y de la muerte, tan extrañas, de tan enigmático personaje. Otro testigo que le conoció solamente como «coronel Lemoine», se ha ocupado de su colaboración con el contraespionaje francés. Se trata del escritor más o menos fascista, Lucien Rebatet, que en su libro «Les Décombres» (17) explicando su actividad en 1939 como movillado por aquel servicio de informaciones, menciona al *monsieur Lemoine* dedicado a la falsificación de documentos en un suntuoso apartamento de la *rue de Lisbonne*, describiéndole así: «Lemoine era un viejote alto y magro, austeramente vestido, con la grave pose de un *clergyman*. Pero detrás de sus lentes se emboscaban un par de ojos verdes, puntiagudos y huidizos, que designaban, elocuentemente, a un señor cinco o seis veces condenado, por lo menos.»

Este, en efecto, debía ser el aspecto del hombre culpable de la muerte de tantos sindicalistas catalanes asesinados por la «banda del barón de Koenig». Protegido hasta última hora por el espionaje francés, aunque trabajando también para los alemanes, Stallmann debía ser el que en el calé de la profesión se denomina «agente doble»; es decir, un agente que, actuando de manera eficaz, para un determinado país, sirve en realidad los intereses supremos de otro país, con cuya conducta puede

(17) pp. 342 y siguientes.

perjudicar, o no, al país que lo ocupa. Dentro la gama de posibilidades que el hecho comporta, la pregunta inevitable es: ¿qué hacía en verdad en Barcelona el agente doble franco-alemán? Ya terminada la guerra europea, ¿qué clase de servicios podía prestar al capitán Février? Ciertamente, ¿qué hacía en 1920 en Barcelona este agente del espionaje militar de los franceses? Las respuestas a estas y otras preguntas que surgen a partir de 1918 aclararían, seguramente, muchos de los sucesos de nuestro pasado inmediato. Hoy por hoy, estas aclaraciones no las tenemos; pero — no falta quien lo dice — pensar en lo insospechado ya es ponerse en camino de conocer las cosas que se ignoran.

JORDI VENTURA

(Traducido del catalán por Juan Ferrer).

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior 35 086 53

F. L. Thiais, Giménez	10 00
Idem, Joaquín Alastruc	10 00
París, Luis Fajardo	20 00
Idem, Bermejo	20 00
Idem, Amelia Marcellán	12 00
Idem, José Ramos	10 00
Idem, Francisco Tarragó	10 00
Idem, José Abelló	14 00
Idem, Paco Francisco ..	5 00

Total: 35 198 03

ADMINISTRATIVAS

Aznar Valero, Montereau. Recibido tu giro 23 F. Pagado «C. S.» hasta 30-6-71.

Ballesteros, Nevers. Rda. la vuestra. Giro llegó bien a destino. De acuerdo sobre suscripción compañero Clemente, 3er trimestre 71.

Jean Folch, Montignac (24). Rdo giro 33 F. «C S», h. 30-6-71 y «Umbral» núm. 101.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

Con pluma ajena

Resultado: desierto

CUANDO lei la convocatoria de los VI Juegos Florales de Ciudad Cornellá, uno de los temas me dejó estupefacto. Se trataba de versificar sobre «Les lloances de l'antic pagès que cantant i xiulant feia el treball amb germanor».

Ante tal proposición, pensé que sólo había dos explicaciones: la malicia — el premio iba dirigido a alguien que ya había compuesto unos versos sobre este tema —, o la tremendamente ingenua, la que llevaba a imaginar que, efectivamente, «les lloances a l'antic pagès que cantant i xiulant feia el treball amb germanor» era algo que podía interesar a posibles concursantes.

He estado esperando que saliera en los periódicos el veredicto, y acabo de enterarme de que eso de las «lloances» ha quedado desierto, lo cual me ha permitido respirar tranquilo. Habría sido muy triste que alguien se hubiera tomado en serio esto de loar al antiguo payés que cantando y silbando realizaba su trabajo con hermandad. Por favor... «toquem una mica de peus a terra».

La persona que tuvo el «acudit» de incitar al público a que escribiera sobre este tema, ¿cómo habrá reaccionado ante este «desierto»? ¿Cómo reaccionamos todos cuando descubrimos que aquello que nosotros considerábamos importante se hunde en la total indiferencia de los demás? El peligro está en creer que los demás son unos imbéciles o unos infelices, que el mundo va de mal en peor, que muchos «shorts» y pocas «lloances de l'antic pagès que cantant i xiulant feia el treball amb germanor»...

También ha quedado desierto el tema «A la tradició com valor espiritual del poble». No me extraña. Basta estar un poco al corriente de la poesía — y la canción, y la novela, y la pintura, y etcétera — aparecida en estos últimos años para comprender que las obras de calidad se encuentran en la línea opuesta: «La renovació com valor espiritual del poble». La tradición es muy importante, pero se da la casualidad de que hoy día inspira ya versos muy malos; prácticamente, la tradición está desierta. En cambio, capacidad de renovación, de transformación, de actualización o revolución de un pueblo, es sin duda un índice mucho más elocuente de su valor espiritual auténtico. Sobre este planteamiento es posible obtener versos mejores. Y en vez del

«antic pagès» que etcétera y etcétera, el «paleta d'avui que fa la feina descontent i renegant perquè encara no té pis» es un tema que, siendo vivo, provocará unos versos de mayor calidad.

¿Qué interesa a los demás; he aquí la gran pregunta. Una pregunta indispensable para quienes pretenden, precisamente, hacer un favor a los demás. Hacer un favor a nuestro gusto no tiene ninguna gracia. Querer premiar a los demás a base de que defiendan nuestro punto de vista suele acabar mal. Hoy nadie cree que valga la pena mover un dedo — o escri-

bir un verso — para alabar al antiguo payés, aunque cantaba y silbaba; en todo caso, el payés de hoy es el que importa, el que puede poner en marcha nuestra reacción poética, solidaria y social.

¿Qué interesa a los demás; he aquí la insoslayable pregunta. Para evitar que ocurra lo que sucedió en Madrid hace dos años, cuando altas autoridades del Estado presidieron un acto organizado por la Fundación del Centro de Educación Especial San Luis Gonzaga. El acto, decía la crónica, «tenía como objeto realizar deter-

minadas exhibiciones de los niños subnormales acogidos...» Y lo que sigue es aún más angustioso: el acto se cerró con unos Coros del Colegio Nacional de Sordomudos de Madrid, «que pese a sus deficiencias interpretaron brillantemente diversas canciones del folklore español.»

El payés que cantando y silbando efectuaba su trabajo con hermandad, y los sordomudos que interpretaban brillantemente canciones populares. La Catalunya Rosa y la España Negra.

Resultado: desierto.

Josep Ma Espinàs

Esperanta kroniko

Un diccionario de esperanto completo ilustrado

Esperado desde hace mucho tiempo, el Diccionario de Esperanto completo e ilustrado apareció a fines de Julio de 197, en ocasión del 43º Congreso de Sennacieca Asocio Tutmonda (Asociación supranacional de los trabajadores esperantistas).

Esta importante obra de 1.344 páginas, sólidamente encuadrada, de formato parecido al del «Petit Larousse» se debe a la perseverante iniciativa de esta organización y a la asidua colaboración de una pléyade internacional de lingüistas y competentes esperantistas, de todas disciplinas. Muy ampliamente enriquecida y particularmente en las ramas científica, técnica y filosófica, con relación a las precedentes ediciones del diccionario explicativo, ella constituye en adelante la autoridad lingüística del mundo esperantista.

Otra edición de Julio de 1970 es el primer número de la serie «Dokumentoj de Internacia Kunlaboro» (96 páginas, editado por la «Universala Esperanto Asocio», bajo los auspicios de «Internacia Asocio de Juristoj»). Contiene la traducción esperantista de la carta de la ONU y del estatuto de la «Audiencia Internacional de Justicia».

Así, pacientemente pero sin tregua, los esperantistas preparan los medios que permitirán poner fin a las confusiones y despilfarros de todo género, debidos al absurdo y oficial Babelismo, que ellos quieren reemplazar por la solución simple anacional, apta en todos los

casos: a cada cual su lengua materna y además el Esperanto.

El lector deseoso de obtener informaciones sobre la lengua Esperanto y su estudio, puede dirigirse a:

SAT-AMIKARO, 67, av. Gambetta, París, 20º (Francia)

Para los cursos de Esperanto en lengua española, escribir a:

Nereida Martínez, 36, rue du 4 septembre, (91) Igny (Francia).

Cuando se aprovecha un dolor para deslizar la ofensa

Firmado Suzy Chevet en el número 173 de «Le Monde Libertaire», se escribe tranquilamente que entre las representaciones anarquistas en el entierro del malogrado compañero Louis Lecoin figuraron «les animateurs du journal des anarchistes espagnols F. L.», lo cual es una falsedad consciente, puesto que ese grupo «frentista» se representa a sí mismo.

Revienta tener que ocuparse de esas estupidas disonancias, de las pequeñeces de una triste dama que no ignora la verdad del caso, y que soslaya adrede la presencia aquel día en el Colombarium, de

LE COMBAT SYNDICALISTE, la CNTF y la CNTE, y en cambio da relieve a CFPDT, CGT-FO, a sindicalistas de circo, a pastores protestantes y a la biblia en pasta.

Amigo director del «M. L.», ¿adónde iréis a parar con esa anarquía «chevetizada»?

Juan FERRER

Realizaciones libertarias

ENCICLOPÉDIE ANARCHISTE.

reedición de la realizada por Sebastián Faure y unos sesenta colaboradores. Impresos y servidos hasta hoy: 20 cuadernos.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA.

Basada en la anterior, pero remozada y ampliada, o sea puesta al día. Probable aparición del primer tomo: Primero de enero de 1972.

EMPRESA DE CULTURA LIBERTARIA en el Centro Confederal de París, 33, rue des Vignoles. Con secciones de canto y música, discofilia, cine, sesiones magnetofónicas, salón de lectura, excursionismo proselitista y otras amenidades. Ideas a formalizar pasadas las vacaciones.

Prensa libertaria a propagar intensamente

TIERRA Y LIBERTAD de México.

CENIT de Toulouse.

UMBRAL de París.

LE COMBAT SYNDICALISTE de París.

ESPOIR de Toulouse.

AIT, portavoz de la Asociación Internacional de los Trabajadores.

TERRA LLIBRE, Boletín de la Regional Catalana CNT.

Y cuantos folletos y libros se refieran a la CNT y a la anarquía.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

NOVIAS DE LA REVOLUCION

MUCHO es lo que se ha escrito, bien lo sabemos, en torno a la etapa revolucionaria de 1936. Pero los acontecimientos fueron de tal magnitud que siempre quedan detalles para referir, consideraciones que hacer, comparaciones que establecer, matices dignos de ser puestos de relieve. Generalmente se hace mención a las vicisitudes de la lucha, a las estructuras y antagonismos de sectores político-sociales. También, sin la amplitud necesaria, de las colectivizaciones y de la socialización. Sería de interés, ya en el aspecto sentimental, y en celebración del grado de esfuerzo desarrollado, hacer mención de la labor femenina que se extendió en todo el panorama social de la guerra y de la revolución. ¡Buen libro cabría escribir en torno al particular!

Recordamos a aquellas muchachas valerosas, llevadas de espíritu romántico, que vistiendo el «mono» azul, iban como milicianas a batirse contra el fascismo. Entre ellas las había de formación intelectual, como la profesora y escritora Simone Weil, diestra, magistral, en sus labores de pedagogía y filosofía, torpe en el manejo del fusil. Pero deseando dar de sí, en favor de la causa de la libertad. Otras, en los hospitales de sangre, en las trincheras, de curando, aliviando con frases de aliento a los heridos. Recordamos las mujeres que en la retaguardia pusieron toda su voluntad y esfuerzo en reemplazar a los hombres que acudían a los frentes. En tierras de Aragón, en Andalucía, en la vega murciana, en la llanura manchega, y en los campos levantinos, cuidaban la tierra, atendían a los ganados, sudaban bajo el sol, el aire y las lluvias.

Madres, compañeras, hermanas de los que calan en la lucha frente al enemigo, resistían con heroica resignación el dolor moral ocasionado por la pérdida del ser amado. Ya no verían más la sonrisa del hombre con el que tantas veces platicaron y en el que cifraron esperanzas. Pero la tristeza quedaba un tanto atenuada ante la reflexión al considerar que quizás el ser querido que había perdido la vida representaba un sacrificio necesario en evitación del triunfo de la odiada tiranía fascista.

Y entre tantas y tantas actividades femeninas, recordamos a las muchachas de un taller dedicado a la confección de camisas para los milicianos que se batían en los frentes. Ellas se esmeraban en su trabajo. Querían que aquellos bravos combatientes pudieran usar camisas bien cosidas. Pero un detalle simpático era que cada una de ellas quería hacer como una ofrenda a los que batallaban por la justicia social. Y en la camisa que terminaba, en la parte correspondiendo al corazón, ponían su nombre bordado en hilo decolor. Así todo conjunto de nombres bellos, poéticos, iban unidos a las camisas destinadas a los milicianos. Rosa, Nieves, Armonía, Azucena, Leonor, Primavera... Cuando un combatiente se ponía una de aquellas camisas leía un nombre femenino. Adivinaba unos ojos y un corazón saturado de ilusiones y bondad. Aquella prenda interior la tomaban como obra de una novia desconocida. Novias desconocidas, novias de la revolución eran para los luchadores, mujeres abnegadas, de entre las que brotaron hechos de admirable recordación.

NUESTRA REVOLUCION DESCONOCIDA

En ocasiones se ha dado a entender que reiterar las referencias en torno a la gesta del 36 es repetir algo ya sobradamente conocido, y que de ello no pueden hacerse comentarios revistiendo originalidad. Es una apreciación que uno estima muy discutible. Pero está un hecho merecedor de la máxima atención: es el desconocimiento en el sentido internacional de lo que representó la revolución, de sus realizaciones, del derroche de heroísmo, de la tenacidad que hizo falta para resistir. Claro, para los que fuimos actores, en un sentido, ya en otro, de la acción revolucionaria, el comentario se basa sobre hechos experimentados. Para los que no lo vivieron es de comprender que partan de referencias. ¡La falta de referencias para darlo a conocer internacionalmente!

Una prueba concluyente la tenemos en el hecho de que la inmensa mayoría de aquellos trabajadores franceses que vivían durante el período revolucionario de España apenas si tienen noción de lo que aquello representó. Y si esto ocurre en lo que se refiere a un

país vecino, como lo es Francia, ¿qué diremos de los productores habitando en países lejanos o en otro continente? Nosotros hablamos de algo conocido, vivido, pero ¿cuántos millones y millones hay que no tienen la menor idea de tan trascendental acontecimiento! Teorizar, exponer conceptos fundamentando las bases de un ideal es obra de interés para los idealistas, como es el caso nuestro, pero precisar detalles vividos, explicar el desarrollo de los hechos, es mucho más importante todavía. ¡Y es lo que más nos hace falta!

Hace falta ofrecer referencias demostrativas para persuadir a las gentes de que no es una utopía, un sueño descabellado, pensar en realizar las condiciones para la puesta en marcha de una sociedad más equitativa que la presente. Hace falta evidenciar que se ha podido crear, pese a innumerables inconvenientes, un sano campo de experimentación de vida libre, de existencia social liberada de yugos políticos y económicos. Puede demostrarse que incluso se ha llegado a suprimir el dinero, base de las mayores iniquidades. Se pueden ofrecer detalladas referencias de lo que fueron las colectividades de Aragón en las que el dinero no existía y en donde se convivía en condiciones de fraternal compañerismo.

Hechos como los ocurridos en Francia y en el año 1968 pueden acontecer en diversos países, pueden presentarse de un modo inopinado. Si aquellos productores manuales e intelectuales que se hayan lanzado a una huelga general de envergadura tienen noción de lo que pueden realizar, de lo que se ha realizado en otras partes y en determinadas circunstancias, la cosa supone ya el poder avizorar una orientación para no quedarse estancados a la mitad del camino. Un punto de referencia para poder seguir adelante. Y hasta si cabe, superar lo que en España se pudo efectuar en período de revolución. Duele notar que un intento laudable queda fracasado por falta de iniciativas, por ausencia de una capacidad determinante en un plan de realizaciones inmediatas. En España se había criticado el que, durante la etapa de la República en particular, se editaran folletos, opúsculos poniendo de manifiesto lo que podía ser el comunismo libertario. Se creía que todo ello

no era más que fárrago inconsistente, huera teoría.

Cabe decir que ante la piedra de toque de la realidad mucha parte de lo establecido en definiciones teóricas resultó inadecuado, pero también se ha de manifestar que ello constituyó una incitación a la puesta en marcha de obra social transformadora. Y no cabe duda de que los hechos acaecieron, y la reacción frente a los mismos fue rápida y determinante. ¿Hubiera sido igual de no haber existido toda una literatura de alcance sociológico libertario? Parece ser que no.

El anarquismo internacional, si en verdad se esfuerza en llevar por delante una acción de positivo alcance realizador, evitando situaciones conflictivas entre militantes, hará bien en tratar de condensar en un opúsculo lo fundamental de la revolución de 1936. Opúsculo que debería ser traducido a varios idiomas, procurando su mayor difusión. Se ha de hacer lo posible para que en las más inquietas zonas de brega social, de unos y otros países, no sea desconocida una revolución de tan alto alcance emancipador como lo fue la que comentamos.

CRITICOS DE LA REVOLUCION DE 1936

Todo es susceptible de ser discutido, todo merece ser examinado. Pero ha de ser aconsejable sopesar bien lo que se dice, examinar antecedentes y ver el lado determinante de las circunstancias. No olvidar tampoco que criticar los hechos cuando ya se está bien lejos de ellos, cuando han entrado ya en el pasado, no es igual que tomar partido en el preciso momento de su eclosión. No faltan por ahí libros cuyos autores, tomando pose de empingorotados sociólogos aducen que aquello debió hacerse de tal modo, que lo otro requería actuar a la inversa... Y ellos cuando la ocasión determinativa se presentó, hacían como los «aficionados», que desde la barrera dictaminan el curso de la lidia. Cuando los críticos son de la acera de enfrente ya se sabe lo que cabe esperar de ellos. Si de libertarios se precian no es lo mismo, cabe meditar lo que se dice y hasta como se dice. Tampoco es cosa de escribir para decir algo si es que no se tiene algo que decir.

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

PRESSE LIBERTAIRE ET PRESSE D'OPINION

(Suite de la page 11)

Mais revenons à notre presse libertaire. Nous disions donc qu'elle s'efforce d'exposer les vérités toutes crues sur les perfidies auxquelles ont recours les maîtres, tant civils que religieux ou militaires, pour diriger le troupeau humain, depuis sa naissance jusqu'à son trépas.

Malheureusement la vérité vraie, sans ambages, il est bien rare qu'elle soit bienvenue. Un vieux proverbe met en garde : « Qui dit la vérité doit avoir un cheval sellé pour s'enfuir au plus vite ». La vérité déplaisante est ce qu'il y a de plus dur à enfoncer dans les crânes. Le soi-disant civilisé préfère de loin le mensonge qui le flatte à la vérité qui le consterne. Le policier, le gendarme se rengorgent quand on les félicite de leur tâche de gardiens de l'ordre ils font la moue quand on leur fait observer que l'ordre dont ils sont les gardiens consiste à protéger l'exploiteur contre l'exploité, le repu contre le démuné. Est-il un fiscal qui aime à s'entendre reprocher qu'il « parasite » sur le dos du producteur ? Que pense le bureaucrate quand on lui démontre que ses paperasses ne sont que des enquiquineries dont l'unique but est de fournir un prétexte à son emploi ? Que répond l'officier, le militaire quand on lui rappelle que la guerre est son gagne-pain ? Comment réagit en son for intérieur le propriétaire de l'armement ? Quels sont les sentiments du *pater familias* quand on essaye de lui faire comprendre que sans son apport en chair à massacre les guerres d'extermination seraient impraticables ?

Tous ces citoyens finiront bien un jour par reconnaître leurs propres erreurs. Mais pas avant d'être retraités. Ce n'est que lorsqu'ils seront quittes des soucis de la matérielle et qu'ils disposeront d'amples loisirs qu'ils pourront se permettre de réfléchir à tête reposée et se débarrasser de leurs préjugés. En attendant, s'ils

ne tiennent pas à se sacrifier en martyrs, il leur faut bien appliquer l'axiome : *primum vivere, deinde philosophare*. Vivre d'abord, philosopher après.

Il est donc compréhensible que ce soit chez les personnes d'un certain âge que les idées et théories libertaires rencontrent le plus de sympathie. Ces idées, parce que justes et logiques finiront bien quand même par rallier les jeunes qui, présentement encore tiraillés par des idéologies souvent opposées et confuses, ne distinguent pas toujours clairement ce qu'ils veulent ? Ils ont conscience cependant que la vieille civilisation capitaliste judéo-chrétienne est dépassée, et que son trépas est imminent.

Faisons donc confiance à un avenir qui ne peut être distant ? Nous sommes arrivés à la bifurcation des chemins, et à moins que nos dominateurs ne se décident à en finir pour de bon en ordonnant la désintégration de la planète, il faudra bien que le genre humain se résolve à adopter une civilisation vraiment humaine, établie sur l'application littérale et effective — et non plus à rebours comme cela se pratique maintenant des idéaux de liberté, fraternité et égalité.

Ne nous leurrions cependant, ne croyant pas que cela sera aisé. C'est toute une mentalité encroûtée au cours de longs siècles de servitude, d'antagonismes, de rivalités, de mensonges qu'il s'agira de réformer.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreuil

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Le néant monétaire

(Suite de la page IV)

tes les deux le chemin de la corbeille à papier. Mais une telle éventualité n'est pas à craindre avec les machines automatiques et les cervaux électroniques générateurs d'abondance. Il y a même « surproduction », visible dans tous les magasins, où des marchandises de toute nature s'entassent dans les rayons, du plancher au plafond.

Il est humiliant pour tous d'entendre les commerçants ou les producteurs se plaindre du marasme des affaires et de les voir se livrer à une publicité effrénée pour trouver de nouveaux clients, alors que des dizaines de millions de personnes s'empresseraient de les dépanner si elles étaient suffisamment pourvues de morceaux de papier coloré. Bien entendu, il n'est pas question de permettre aux personnes démunies de tout d'imprimer la monnaie qui leur permettrait d'occuper les places vides des trains, des paquebots et des avions et d'acquérir les marchandises excédentaires, inutilisées, perdues pour tous, sans profit pour personne. Mais pourquoi le permettre aux personnes juridiques que sont les banques privées ou « nationalisées », dont le but est de réaliser des profits, et non de faciliter l'écoulement complet des marchandises et l'utilisation maximum des services ?

En théorie, idéalement, la monnaie devrait être émise au bénéfice de tout producteur mettant une marchandise en vente, puisque l'apport de cette marchandise nouvelle sur le marché garantit et justifie une émission de monnaie correspondante. Par contre, elle devrait être retirée de la circulation au premier achat puisqu'une marchandise correspondante serait retirée du marché. Mais la production automatique gigantesque possible grâce aux progrès fatuels et en progression accélérée de la technique, permet d'enrichir non seulement les producteurs, mais tous les êtres humains, à condition d'en finir avec notre économie échangiste inadaptable à une production de plus en plus automatique et abondante.

Pratiquement, les banques sont à socialiser. La monnaie serait alors émise en créditant le compte de tout être humain du montant de son revenu social. Elle s'annulerait au premier achat afin d'équilibrer la consommation et la production poussée au maximum. Ainsi utilisée dans une économie des besoins notre monnaie ne se-

rait plus qu'une monnaie de consommation permettant le libre choix par chacun des marchandises à sa convenance.

Le mot « franc » pourrait être remplacé par le mot « point ». Le billet de 100 francs serait un bon de 100 points avec lequel son porteur pourrait se procurer une marchandise valant 100 points. Mais ne soyons pas intransigeants sur des mots, car franc est synonyme de point, le billet actuel de 100 francs n'est plus autre chose, en vérité, qu'un bon de consommation de 100 points.

Cependant, nous laissons écraser par des structures financières et comptables fondées sur des bons et du vent-crédit. Notre économie échangiste est un géant de plomb aux pieds d'argile. Il fait de nous des agités à l'activité incessante, bien souvent inutile, nuisible, parasitaire, pléthorique ou immorale, afin d'arracher au maquis échangiste les bons de consommation nécessaires à la vie. Assoiffés d'argent, obsédés par le souci de nous en procurer le plus possible, tant est grande notre peur d'en manquer, nous ne pensons même pas nous poser de simples questions dont la réponse nous apporte le moyen d'en finir tous avec nos soucis d'argent : D'où vient-il ? Qui le fabrique ? Au profit de qui ? Quelle est sa garantie ? Comment entre-t-il en circulation ?

Les banques savent à quoi s'en tenir, aussi ont-elles créé en 5 ans, de 1960 (compris) à 1964, 7.715 milliards de monnaie-papier-crédit. Elles enchainent la société en lui prêtant la monnaie qui est sa propriété légitime puisqu'elle en fournit la contrepartie : la production. Gravons cette grosse farce dans notre esprit, pour nous en souvenir quand nous serons assaillis par les soucis d'argent, ou quand nous verrons tant de pauvres gens manquer de tout devant des boutiques pleines de marchandises excédentaires : *Les banques nous martyrisent avec l'argent qui nous appartient.* Quand nous prendrons tous conscience de notre humiliation, de la honte de notre soumission passive à des structures dégradantes, la mutation sociale sera un jeu mené dans la joie de conquérir notre liberté économique, dans toute la mesure permise par la technique productive.

Marcel Dieudonné, Ed. L'Homme Libre, 11, rue de la Résistance, 42-St-Etienne

PELLOUTIER

LES BOURSES DU TRAVAIL

(Suite)

Le Comité fédéral choisit ses fourriers parmi les artisans ruraux, car ils avaient l'oreille des paysans.

La propagande auprès des marins était plus malaisée. Il fallait lutter contre les marchands d'hommes, ces parasites des matelots, retour de croisière, des armateurs et des mareyeurs. Les pêcheurs établis à leur compte avaient une longue tradition d'individualisme, et ceux qui avaient été prolétarisés s'estimaient vaincus d'avance devant la coalition de leurs antagonistes naturels. Deux faits incitèrent la comité fédéral à agir : la création des maisons de marins, et celle des coopératives de production et de consommation. Les premières étaient bien austères et les secondes ne paraissaient pas dignes de leur nom. Il importait donc de donner aux intéressés des organismes vraiment à eux. Mais il fallut se rendre à l'évidence : le marin, à cause de son genre de vie, était insaisissable. Cependant, Pelloutier estimant « que le temps est un grand maître » espérait, en 1900, obtenir d'aussi bons résultats avec les travailleurs de la mer qu'avec ceux des champs.

C'est probablement au sujet de la propagande maritime que Pelloutier discerna l'intérêt d'une action coopérative des Bourses. En effet, n'avait-il pas projeté de mettre en relations pêcheurs et Bourses (Fédération) des sociétés ouvrières de consommation de Paris ? En outre, il avait observé l'évolution qui s'était produite tant dans la coopérative que dans le syndicat. Ces deux associations ouvrières s'étaient mutuellement méprisées. Or, tandis que les coopératives rompaient avec leurs conceptions étriquées, « les syndicats percevaient la nécessité de compléter leur œuvre de lutte par une œuvre d'économie, de ne pas travailler seulement à la protection du salaire, mais aussi à l'élimination des causes d'affaiblissement de la puissance d'achat ». A cet égard, la fondation de la verrerie ouvrière « où coopérateurs et syndiqués se rencontrèrent à l'extrême surprise de M. Jaurès, pour manifester à l'égard du mouvement socialiste parlementaire de graves défiances », fut un test remarquable.

Pelloutier brosse, au sujet de la rencontre des coopératives et des syndicats et de leur interaction, un tableau détaillé ; arrêtons-nous-y un instant. La Fédération des bourses devait être appelée à guider les syndicats dans la constitution de sociétés coopératives. Il convenait de réformer des statuts vieillis. Aussi le congrès fédéral de Rennes, en 1898, acceptait-il les modifications ci-après : 1° Suppression de tout travail aux pièces ; 2° Substitution au salaire proportionnel de la répartition égalitaire usitée dans la plupart des commandites typographiques ; 3° Suppression de toute différence de traitement entre les sociétaires et les auxiliaires ; 4° Recherche par les coopératives de production de la clientèle des sociétés de consommation, mais voici un autre point de vue des Bourses du Travail : « Elles entendent, en matière de production coopérative, créer non un capital aliénable, que quelques ouvriers pourraient se partager tôt ou tard, mais créer un capital de mainmorte laïque qui rende peu à peu au travail, considéré comme personne morale, la totalité de la richesse publique. » Ainsi, sur le chemin qui mène au socialisme économique, les Bourses appliqueraient en leur sein le principe selon lequel les instruments de production sont propriété sociale.

Les Bourses du travail ayant organisé le prolétariat autour d'institutions qui lui étaient propres, se sentirent assez fortes pour lancer un défi au monde bourgeois. Et c'est par la plume de Pelloutier que, le 1^{er} Mai 1896 elles firent trembler les privilégiés : « Volontairement confinées jusqu'à ce jour dans le rôle d'organisatrices du prolétariat, les Bourses du Travail de France entrent désormais dans la lutte économique et, à cette date du 1^{er} Mai, choisie depuis quelques années par le socialisme international pour formuler les volontés de la classe ouvrière, viennent exposer ce qu'elles pensent et le but qu'elles poursuivent.

« Convaincues qu'au mal social les institutions ont plus de part que les hommes, parce que ces institutions, en conservant et accumulant les fautes des générations, font les hommes vivants prisonniers des fautes de leurs prédécesseurs, les Bourses du Travail déclarent la guerre à tout ce qui constitue, soutient et fortifie l'organisme social. » Ce manifeste serait à reproduire en entier... Il suffit peut-être de rappeler que la Fédération nationale des Bourses donna le ton à la C.G.T. nouvellement constituée, que les idées de Pelloutier,

son action et celle des Bourses allaient contribuer d'une manière décisive à l'édification de cette doctrine sociale qu'est le syndicalisme. Et dans quel esprit ? Dans un esprit libertaire, Pelloutier devait écrire que la Fédération des Bourses était un Etat dans l'Etat. Il corrigea cette définition trop lapidaire en montrant l'ambition qu'avaient les Bourses « de constituer dans l'Etat bourgeois un véritable Etat socialiste (économique et anarchique), d'éliminer progressivement les formes d'action, de production et de consommation capitalistes par des formes correspondantes communistes ». Aussi bien, Pelloutier était-il convaincu que la Bourse exprimait remarquablement les besoins de vie commune qui caractérisent les prolétaires à l'échelon d'une ville ou d'une région. Elle pouvait être considérée comme cette commune socialiste en formation dont les communalistes de 1871 avaient été les protagonistes. La Fédération des Bourses pouvait bien être la fédération des communes socialistes en puissance. Car le comité fédéral n'exerçait aucune autorité. Lui-même avait une organisation libertaire. Pelloutier y insiste : « L'expérience eut bientôt convaincu tous les membres qu'entre hommes sérieux et désintéressés il n'est point besoin de pion, chacun se faisant honneur de respecter la liberté de discussion et même (sans faire fléchir ses principes) de maintenir les débats sur le ton de la causerie. » Et les Bourses avaient vraiment leur autonomie. Le Comité fédéral n'était qu'un intermédiaire attentif, empressé à établir les contacts entre elles. Le programme des délibérations du C. F. montre que toutes les initiatives étaient admises sur un pied d'égalité : a) Etude des questions soulevées par la correspondance ; b) Etude des projets émanant de l'initiative du Comité ; c) Etude des projets émanant des Bourses du Travail. En outre, jamais les renseignements ou les indications fournis par le Comité fédéral n'ont revêtu un caractère obligatoire.

Cependant, des remous s'étaient produits au sujet du maintien du siège national à Paris. Des adhérents de province, et comme par hasard il s'agissait de socialistes de parti, voyaient une entorse aux principes de fédéralisme et de décentralisation. Pelloutier, esprit pondéré et observateur, opposait à ses contradicteurs que les Bourses avaient sur les dits principes des idées plus pratiques que sentimentales. Il leur disait : « Sans doute, nous sommes fédéralistes ; sans doute, nous ne devons cesser de revendiquer l'autonomie communale, la division des pouvoirs, la diminution de l'autorité centrale ; mais ces revendications, devons-nous nous les appliquer à nous-mêmes ? Evidemment non, sous peine d'être des dupes. Combiner nos efforts pour affaiblir la classe exploitrice, disputer au Pouvoir central aujourd'hui cette attribution, demain cette juridiction, un autre jour cette prérogative : c'est là, en effet, la tâche qui nous incombe ; mais en même temps qu'il travaille à l'affaiblissement de ses ennemis, à la désagrégation de la centralisation gouvernementale, le prolétariat doit accomplir la concentration de ses propres forces pour augmenter de plus en plus ses chances de victoire et hâter l'heure de la transformation sociale. La révolution faite, il n'y aura plus d'Etat, par conséquent plus de centralisation. » Les coups ne pouvaient être portés efficacement qu'à Paris. Par ailleurs, comment recruter dans une ville quelconque les militants formant le Comité Fédéral ; comment, loin de la capitale, suivre de près l'évolution de la situation économique et sociale du pays et du monde ; comment ne pas échapper à une mainmise des socialistes politiques si le C. F. s'installait en province (certaines Bourses étaient allemandes, d'autres guesdistes ou blanquistes) ; comment enfin ne pas tenir compte des particularités du système ferroviaire français (axé sur la capitale) pour la réception et l'acheminement de la correspondance ?

Quelles perspectives Pelloutier prévoyait-il pour les Bourses ? Dans l'immédiat, il conjecturait une extension du mouvement (1) dans le système capitaliste et un perfectionnement de sa technique d'organisation. De ce dernier point de vue, il désirait surtout que la Fédération nationale possédât un journal complet, une sorte d'encyclopédie vivante, facilement assimilable par les lecteurs et servie par un corps de correspondants sérieux et dévoués. Il pensait tous les jours à ce musée d'économie sociale dont chaque Bourse utiliserait une section. Il songeait aussi à une bibliothèque roulante de renseignements sur la législation, l'enseignement et les méthodes de propagande.

(A suivre)

(Suite)

« Tu ne tueras point »

Dans *Tu ne tueras point*, Tolstoï écrit : « Lorsque des Rois sont jugés et exécutés comme Charles I, Louis XVI ou Maximilien du Mexique, ou tués dans un complot de palais comme Pierre III, Paul et toutes sortes de Sultans de Shahs et de Khans, l'événement est généralement passé sous silence. Mais lorsque l'un d'entre eux est tué sans jugement, ni dans un complot de palais, comme Henri IX, Alexandre II, Carnot, l'Impératrice d'Autriche, le Shah de Perse et, tout récemment, le Roi Humbert, de tels meurtres déclenchent surprise et indignation parmi les Rois, les Empereurs et leurs semblables. Comme s'ils étaient ennemis du crime, comme s'ils n'avaient jamais profité du crime n'y avaient jamais participé et n'avaient jamais donné l'ordre d'en commettre. Pourtant le moins coupable de ces rois assassinés tel que Alexandre II ou Humbert, furent coupables du meurtre de dizaines de milliers de personnes tuées sur les champs de bataille, sans compter ceux exécutés à l'intérieur ; tandis que des centaines de mille et même des millions de personnes ont été tuées, pendues, battues à mort ou fusillées par les Rois et les Empereurs les plus cruels. » Aussi Tolstoï refuse-t-il aux gens le droit à l'indignation à propos du meurtre de Rois d'Empereurs et de Présidents. D'autant plus, dit Tolstoï, que la statistique des crimes montre qu'il y a à peu près un Roi par cent mille ou peut-être par million de personnes du peuple qui, elles, sont tuées par ordre ou avec le consentement des Rois et des Empereurs. Cependant Tolstoï récuse l'utilité de tels actes puisque à l'Etat comme à l'hydre, repousse une nouvelle tête chaque fois qu'on en coupe une. Il conclut ainsi : « Nous pouvons par conséquent empêcher les gens de tuer les Rois et de se tuer les uns les autres, non pas par le meurtre — les meurtres ne font que renforcer la toute puissance de l'Etat — mais en éveillant les hommes de l'erreur dans laquelle ils sont maintenus. »

« L'Esclavage de notre temps »

L'Esclavage de notre Temps fut réimprimé en 1948 par la Porcupine Press, parmi une série de pamphlets anarchistes et révolutionnaires avec une introduction par George Woodcock. D'après George Woodcock « cette œuvre résume les opinions sociales plutôt que religieuses de Tolstoï et, en considérant les maux de la société

Tolstoï, sa vie et son œuvre

actuelle, il développe une accusation concise et formidable de la propriété, de la loi, du gouvernement et de l'esclavage qu'ils produisent. Critiquant le Socialisme orthodoxe, il présente un nouvel idéal pour une transformation radicale par l'action d'individus responsables, basé sur le rejet de l'autorité aussi bien que de la violence ». L'une des conclusions de Tolstoï est... « toutes les abrogations pratiques et théoriques des lois maintenant une forme de l'esclavage sous une forme mieux adaptée ». Il définit ainsi la législation : « les lois sont des règlements établis par les personnes qui gouvernent au moyen de la violence organisée et d'après lesquels les contrevenants peuvent être soumis à des violences, à la perte de leur liberté ou même à l'assassinat ».

L'Excommunication de l'Eglise

En février 1901 le Saint Synode Russe lança l'anathème, « Dieu a permis à nouveau qu'un faux prophète apparaisse parmi nous : le Comte Léon Tolstoï, auteur mondialement connu, Russe de naissance et Orthodoxe par le baptême et l'éducation. Le Comte Tolstoï égaré par son orgueil a osé dans son insolence s'opposer à Dieu, au Christ et à ses héritiers » et ainsi de suite, concluant, « en conséquence l'Eglise ne le reconnaît plus parmi ses enfants et ne le réintégrera pas tant qu'il ne sera pas revenu en communion avec elle par le repentir ». Mais déjà Tolstoï avait réussi à exclure l'Eglise Orthodoxe Russe en tant qu'Institution Chrétienne et il était si endurci dans son hérésie qu'il avait peu de chance à soixante treize ans de rejoindre l'Eglise. L'Etat Soviétique (qui fait une affaire d'Etat du culte de Tolstoï) a pu racheter plus rapidement et revenir en communion avec l'Eglise Orthodoxe pour les besoins de sa propagande et pour des buts militaires. Le jour de son excommunication, Tolstoï fut acclamé par la foule dans la rue et inondé de télégrammes et de lettres de félicitations. Dans une lettre au Synode Tolstoï répondit entre autres « Je crois qu'il est en moi comme je suis en Lui ». (les majuscules sont de l'original).

« Hadji Mourad »

Après une sérieuse maladie et une convalescence en Crimée où il eut la visite de Tchekov et Gorki, Tolstoï retourna dans sa fa-

mille à Yasnaya-Polyana en 1902. Il écrivit *Hadji Mourad* et, là encore, il sut que son œuvre ne passerait pas la censure pour ses commentaires sur Nicolas I et sur le traitement des tribus du Caucase par les Russes. Il la mit de côté en 1904 et elle ne fut publiée qu'en 1912, deux ans après sa mort.

En 1903 il écrivait dans son journal : « Je vis dans le luxe et l'inactivité physique et par conséquent je souffre continuellement du remords. Cependant je me console à la pensée que je vis en bon terme avec ma famille et que j'écris des pages qui, je pense, sont importantes ».

Il écrivit non seulement *Hadji Mourad* mais également une pièce de théâtre intitulée *Le Corps Vivant*, des articles, des historiettes et une correspondance importante avec des personnalités éminentes. Tolstoï était devenu ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui une célébrité dont on sollicitait les opinions du monde entier — et même de Russie. Quoique les censeurs du Tsar découpaient inmanquablement tout ce qui leur paraissait séditieux, même ses œuvres censurées proclamaient ce qu'on n'osait pas dire à haute voix. D'autre part, ses manuscrits circulaient sous le manteau en Russie et — de par leur origine même — assumaient plus d'importance que ses publications. On peut même dire que les œuvres de Tolstoï furent plus lues dans la Russie Tsariste, où elles étaient bannies, que dans la Russie Soviétique où une reconnaissance est accordée du bout des lèvres à Tolstoï comme précurseur de la Révolution.

Malheureuse famille

Assez ironiquement, ce fut l'insistance de Tolstoï à écrire des œuvres politico-religieuses qui, dans une large mesure, empêcha les querelles d'éclater ouvertement à propos des droits d'auteur ou des questions d'argent entre lui et sa femme. Les œuvres qui étaient bannies par les censeurs du Tsar ne pouvaient pas rapporter d'argent en Russie et ne pouvaient amener que des procès compliqués longs et amers sur les droits de propriétés, de reproduction et d'héritage, jusqu'à la mort de Tolstoï fuyant le domicile conjugal en 1910. Ses « disciples » qui s'attroupaient autour de lui comme des guêpes autour du miel contribuaient à donner un aspect halucinant, Dostoïevskien et Tchekovien à Yasnaya Polyana.

Décrire ces querelles reven-

draît à énumérer les effets de la propriété, du mariage, d'une famille abusive et d'une société accaparante sur un homme aspirant à la sainteté et sur une femme méritante, préoccupée de sa famille, et sans aucun doute névrosée. Il est banal de dire que Tolstoï fut hypocrite dans ses compromissions. Mais c'est précisément parce que l'humanité doit affronter journalièrement de telles compromissions que la société et la vie doivent être réformées. Nous ne pouvons pas vivre en société sans compromis et c'est ce qui rend les efforts de Tolstoï vers la sainteté si émouvants et son échec si douloureux et si apparent. Le fait que nous ne puissions pas vivre comme nous le voulons rend encore plus nécessaire la transformation de nos vies et du système social et le mérite de Tolstoï est de nous avoir montré le moyen d'y parvenir. Son échec glorieux est plus inspirant que le succès sordide de bien d'autres.

L'Anarchisme de Tolstoï

Il nous reste finalement à répondre à la question : Tolstoï était-il anarchiste ? Il ne répond pas à certains critères essentiels : l'anti-religion ou l'absence d'autoritarisme personnel. Mais il passe le test des critères assez complexes d'Eltzbacher. Ceci suppose comme semblent le penser Eltzbacher et certains autres, qu'il existe un révélateur, type papier tournesol, permettant de caractériser les anarchistes. L'institution de tels tests nous conduirait à l'inquisition, à une chasse aux sorcières et à des scènes pathétiques d'auto-critique comme dans les procès soviétiques des années trente, ou comme celles du journal de Tolstoï.

Faisant abstraction des doctrines simplistes selon lesquelles est anarchiste qui se dit tel ou bien que tout anarchiste représente son propre type d'anarchisme, doctrines qui ont, par ailleurs, quelques mérites, nous pouvons accepter la définition de Sébastien Faure, citée par George Woodcock dans son prologue à *L'Anarchisme*. « Celui qui rejette l'autorité et la combat et lutte contre eux. Le fait qu'il ait pu accepter l'autorité de l'enseignement religieux de la bible peut être cité comme un argument à charge. Mais il convient de se souvenir que pour faire cadrer ses doctrines avec ce qu'il pensait, il émit sa propre traduction des Evangiles, qui démontra que Léon Tolstoï avait raison contre toutes les traductions précédentes.

Qu'il luttât sans violence ou comme il le pensait « sans-résistance » (alors même que sa propre existence fut résistance), ne

(Suite page III)

VII^{ème} CONGRES NATIONAL DU P. S. U.

B.D.I.C

Le gauchisme, c'est-à-dire la gauche de la gauche, vient de tenir son congrès à Lille. Et c'est un bien. Car les conclusions que l'on peut en tirer vont permettre de démystifier le sérieux de l'entreprise révolutionnaire de ce parti aux yeux de jeunes libertaires souvent attirés par l'apparente efficacité de l'action de certaines de ses actions. La motion Rocard donne un éclairage inattendu pour beaucoup au but final que, tout bien réfléchi, le PSU se propose.

Cette motion comporte trois points principaux :

1^o Ce qu'on pourrait appeler la matière première, c'est-à-dire les travailleurs : « La tâche de l'heure, pour des révolutionnaires, est non seulement de fournir une réponse claire aux questions que pose le mouvement réel des masses, mais encore de leur fournir les moyens de cette réponse. » Evidemment ceci part de bons sentiments pour un jeune bourgeois rêvant d'évangéliser les masses laborieuses. Mais de la part de monsieur Rocard? Il est quand même ahurissant de penser que tous ces braves prolétaires du PSU sont persuadés que la classe ouvrière n'attendait qu'eux pour connaître enfin le sens de son combat. Ou bien, alors... Oui, car il y a un « ou bien, alors ». C'est le moyen envisagé évidemment pour cette fameuse tâche : « Notre parti doit développer son intervention dans les luttes qui se déroulent sur le terrain de la production. Ceci suppose notamment la multiplication des groupes d'entreprise et de la capacité de ceux-ci. » Là déjà on voit pointer l'anguille sous la roche. Et quelqu'un de très mauvaise foi pourrait bien croire qu'il ne s'agit plus tellement de diriger le combat que d'en profiter. Mais dans quel but? Ce qui nous conduit au deuxième point.

2^o Le but : « La phase de prise du pouvoir, c'est-à-dire celle qui a pour objet la chute du pouvoir bourgeois et de mettre sur pied un pouvoir de transition... » Et c'est tout, une brutale chute à

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

plat comme celle envisagée pour le pouvoir bourgeois. Rien de nouveau sinon remplacer un pouvoir par un autre. Pas d'idée neuve pour un parti neuf. Du déjà entendu, de l'habituel jargon politico-révolutionnaire. Et cette idée de prise du pouvoir qui nous emmène enfin au troisième point, le seul véritablement pour lequel se sont dérangés quelques jeunes gens du PSU.

3^o Le moyen : « Il en résulte qu'il ne peut y avoir de programme de gouvernement commun entre le parti communiste et nous, en vue par exemple d'un accord de premier tour à des élections. » Et nous y sommes. Trois ou quatre jours de congrès pour ce résultat : une tactique électorale. Car qu'on le veuille ou non, de cette fameuse motion Rocard c'est tout ce qu'il en sort : l'art et la manière de faire des députés, et la promesse pour le PSU de s'octroyer une part du gâteau. D'abord l'intégrité du pur révolutionnaire, mais au premier tour, camarade. Quant au second tour, alors, là, on verra bien la meilleure manière de s'arranger.

Et voilà. Un tour de passe-passe, pas autre chose. Du battage, de la réclame, et au bout les élections. Comme les autres, comme tous les autres. Par tous les moyens. Et c'est ce dont s'apercevront à leurs dépens les jeunes libertaires ou anarcho-syndicalistes qui auront cru que faire alliance dans l'action avec des sections PSU était agir dans un sens purement révolutionnaire. Faire alliance, cela chacun est juge. Mais ce qu'il ne faut surtout pas, c'est être dupe, aider le PSU lorsque les hasards de sa propagande l'amène à déclencher une campagne contre la police, c'est bien et nous avons des ennemis communs, mais il faut garder la tête froide et savoir agir au moment précis où cette campagne se transforme en classique appel au peuple : « Votez pour nous! »

Révolution? Part du gâteau?

Il est hors de doute que beaucoup de sympathisants ou membres du PSU voient en lui le seul parti révolutionnaire. Il faut leur ouvrir vite les yeux, ce n'est qu'un parti comme les autres, et si, désespérément, ils cherchent avec qui faire la révolution, qu'ils poussent notre porte. Nous leur expliquerons que la révolution ne se fait pas avec, ni pour quelqu'un, elle se fait, tout simplement.

L. SEGERAL

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

MARCELLIN DANS SES ŒUVRES

A Brest, le 1^{er} juillet s'est déroulé le procès de huit commerçants ou artisans pour action menée contre un autre qui lâchant le groupement CDCA gardait son poste à la tête de la CANCAVA, caisse de retraite des artisans. Le CDCA luttant pour l'amélioration des retraités qui sont excessivement basses, malgré les forts versements effectués à cet effet.

Le CDCA ayant proclamé sa solidarité les huit inculpés, les CRS, les gardes mobiles vinrent en grand nombre renforcer la police locale, pour maintenir l'ordre public, c'est le jargon employé par tous les gouvernements pour camoufler la répression.

En 1789, 1830, 1848, 1851, 1871, sous l'occupation allemande, c'est sous cet euphémisme que les gens au pouvoir et leurs subordonnés tentèrent de briser la révolte populaire ou réussirent à la mater dans le sang.

A l'extérieur, ce fut et c'est la même chose : Varsovie 1794, Varsovie 1831, les Dèkabristes au début du règne de Nicolas 1^{er} la Saxe, l'Autriche 1848, la Pologne 1863 et de nos jours Salazar, Mussolini, Hitler, Franco, la Grèce des colonels, les dictatures marxistes.

Mais ces messieurs de la V^e République, sont-ils qualifiés pour parler de l'ordre public? Car leur régime est né de manifestations violentes à Alger en 1953 et sous la menace de porter leur action en France, Coty, alors président de la République, au lieu de défendre la 4^e République menacée par les trublions appuyés par les parachutistes de Massu, s'employa à renverser le gouvernement, amenant ainsi le sieur de Gaulle à en prendre possession.

D'où il résulte que Pompidou, Chaban-Delmas, Debré et Cie, sont totalement disqualifiés à prendre des sanctions contre toutes manifestations, car, prêchant d'exemple, ils devraient se prendre au collet et se mettre à la disposition des tribunaux sous l'inculpation de menées tendant à la guerre civile en France.

Revenons à Brest. Les forces policières se répartirent dans divers point de la ville et à ses abords,

bloquant l'arrivée de milliers d'amis des inculpés, massées aussi ces forces entourant la sous-Préfecture, la Chambre de Commerce, le Palais de vindicta sociale appelé de Justice, tandis qu'un hélicoptère tournoyait au-dessus de ce quartier résidentiel englobant le Cours d'Ajot.

Malgré l'interdiction de manifestation, de nombreux Bretons parvinrent à se grouper dans cette artère, s'asseyant ou debout, le tout très calmement, discutant entre eux, mais cela ne faisait pas l'affaire du préfet Holstein, un nom bien breton et un fort groupe de CRS vint renforcer ceux faisant face aux manifestants.

Rapidement, sitôt mis le casque sur la tête, ils lançaient des grenades lacrymogènes sur les protestataires silencieux. Il y a eu incontestablement provocations de la part des forces policières, se sachant en force devant quelques centaines de manifestations. Malgré cela, ils n'arrivèrent pas à disloquer les attroupements tant au Cours d'Ajot que dans diverses rues et c'est vers 13 h. que les manifestations cessèrent, mais le Tribunal resta protégé jusqu'à vers 18 h.

Que devons-nous en conclure?

1) Eviter de localiser une action annoncée depuis plusieurs jours, car aussitôt les CRS, gardes mobiles sont amenés en force et rapidement sur les lieux de l'agitation. 2) Si l'action locale doit être faite, qu'elle le soit prompte, prenant à l'improviste les chefs de la police.

Concernant le problème des travailleurs, des salariés, ce n'est pas par négociations qu'ils aboutiront à satisfaire des revendications amenant réellement une amélioration sensible à leur sort, il faut reprendre les actions préconisées par l'ancienne CGT d'avant 1914, G. Yvetot dans sa brochure l'« ABC syndicaliste » les indique : grèves, manifestations de rue, boycottages, sabotages, antimilitarisme, mais ajustées à la situation actuelle.

Les grèves de 24 heures, voire de 48 heures, à notre époque, coïncident à une fête du 15 août, à Pâques, etc., donc sans effet

(Suite page III)

3 4 28

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

19 AOUT
1971
NUMERO 668
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LUTTE PERMANENTE

LYCEE DU PONTEL - CLERMONT - FERRAND

Après l'interruption momentanée des activités du CAL, nous vous communiquons la formation d'un groupe d'action libertaire au Pontel. Nous nous efforcerons tout au long de la parution de nos feuilles, de dénoncer les actions crapuleuses de l'administration qui nous opprime, nous lycéens aussi bien que vous professeurs et agents de service.

Nous, lycéens, avons à subir la botte d'une administration de plus en plus fascisante. Beaucoup d'événements en témoignent.

Lors du pseudo « vol » d'un transistor et d'une certaine somme d'argent les deux lieutenants de l'administration, les sieurs Poplino et Popoye se sont empressés d'accuser les élèves et de procéder à des fouilles minutieuses de casiers. Quant à la véracité du « vol » elle est encore à vérifier. N'était-ce pas pure provocation pour inculper les membres du CAL, qui s'étaient introduits parait-il, de nuit dans les bâtiments pour distribuer des tracts ? Ou simplement une vile manœuvre pour désolidariser les internes ? Poplino n'a-t-il pas conseillé aux pensionnaires de se moucharder les uns les autres ?

Egalement au Pontel, répression sexuelle camouflée par un semblant de mixité. Lycéens et lycéennes ne peuvent se rencontrer qu'aux heures et lieux indiqués par l'administration. Il leur est également impossible d'organiser des soirées mixtes. Ne parlons pas de la dernière soirée à laquelle était invitée toute la canaille administrative. Heureusement, quelques instants auparavant, au

cours d'un mouvement spontané, nos camarades internes ont brisé le règlement qui les retenait à leur cour et ont rejoint dans un élan de solidarité la cour des filles où c'est ensuite déroulé un sitting. On peut dire que ça a bien emmerdé l'administration. Aux dernières nouvelles le comportement anormal de certaines filles attesterait du profond malaise sexuel qui résulte de cette mixité si peu effective.

Au lycée du Pontel, seule est autorisée la lecture de « La Montagne », du « Figaro », et, bien sûr, des mensuels de l'UJP. Autrement sanctions...

Propagande interdite sauf pour Lermite, ancien élève de terminale, venu vendre ses carnets UJP pendant une récréation. Ceci sans être aucunement molesté, sauf, peut-être, par l'excès de bienveillance de l'administration.

Au Bahut droit de fumer pour les premières terminales... et les autres ? Obligés de fumer cachés dans les chiotes ?

Egalement droit de sortie le jeudi, que pour ces mêmes classes, les autres ne sont-ils pas assez mûrs pour sortir ?

Mais à côté de toute cette crevue administrative, surveillants généraux, proviseur, etc., il y a aussi l'intendance : jeudi, 29 avril, plusieurs internes, garçons et filles, malades... et la musique continue : tous les jours Patate, Patate, Patate. Quand l'intendance va-t-elle cesser de nous servir des cochonneries ? Quel est le résultat de leur grévette du lundi 3 mai ? Une augmentation des pensions. Que font les parents

d'élèves Cornec ou Armand ? Accepter comme ils ont déjà accepté le 7 500 F de frais divers (déjà confondus avec le reste de la pension.)

Vous, professeurs, l'école, le lycée, toute l'éducation nationale en tant que institutions d'Etat, vous encouragez à prendre des initiatives et des décisions personnelles, mais de façon à ne pas heurter l'administration. Vous n'exercez plus qu'une profession bureaucratique impersonnelle. Le peu de liberté qu'il vous reste n'est qu'un résidu. Le domaine laissé à voter initiative est tout ce que les décrets de l'Etat, le corps enseignant, ou le Jojo n'ont pas encore accaparé. Souvent vous exigez l'obéissance d'office sans vous préoccuper des motifs et des particularités des individus, les conduisant à adopter un comportement conforme à l'argumentation scolaire — comportement d'enseignant, d'inférieur — Vous vous faites ainsi les complices du pouvoir, le lycée est devenu une usine à citoyens-veaux où vous nous habituez à notre aliénation future dans la société capitaliste.

Votre enseignement, lui-même est dénué de tout sens. L'apprentissage de situations conformes à la vie réelle a été escamoté par celui des situations scolaires artificielles, situées. On a subdivisé les contenus de la compréhension du monde, on les a isolés les uns des autres, détruisant ainsi toute cohérence. Tout l'enseignement est assujéti aux buts aliénateurs de l'Etat, il est mis en forme, interprété abusivement, et son action dosée arbitrairement.

Vous, professeurs, quel a été le résultat de votre dernière action contre le gouvernement et la loi Debré ? La loi est passée. Ce n'est pas ces actions bidons qui apporteront une solution au problème actuel. Le combat n'est pas à côté des réformistes. Seule l'action directe révolutionnaire vaincra.

Vous agents de service, à Thiers comme ailleurs, vous êtes les victimes de l'Education nationale et par là-même, du gouvernement. Vous êtes exploités, soumis à des conditions de travail pénibles, humiliés par vos supérieurs. Pour vous comme pour les professeurs et comme pour nous, lycéens, le combat n'est pas à côté des réformistes et des soi-disant révolutionnaires, mais dans l'action directe par le syndicalisme révolutionnaire.

En attendant une solidarité effective avec les enseignants et les agents de service, nous, lycéens et lycéennes, organisons la lutte contre l'administration, ses brimades et le servage moral qu'elle nous impose, avant-goût de la société aliénante qui nous attend.

Nous ne sommes pas des veaux, tous solidaires nous vaincrons, dès à présent, lutte permanente contre l'administration, pour la liberté de réunion et de propagande, contre la répression sexuelle préparant le moule d'un citoyen servile, contre l'augmentation des pensions, nous ne sommes pas fils de nantis, pour une nourriture décente, contre un enseignement désuet au service de nos futurs exploités.

Section libertaire du Lycée du Pontel

Le repos des « GUERRIERS » pourvu qu'il n'y ait pas de révolution à Paris en Août ; tous les authentiques professionnels sont en vacances !

AUX CHEMINOTS

N, I, NI, C'EST FINI !

Les cheminots, tête basse, confus mais un peu tard reprennent du poil de la bête après onze jours de grève pour rien, et moins que rien, pour du vent. L'échec de la grève est total sur toute la ligne. Beaucoup de bruit pour rien. Autant en emporte le vent. On fera mieux la prochaine fois, n'est-ce pas?

Et comme les cheminots, ainsi que la grande majorité des travailleurs, sont des gens très obésissants, et qu'ils sont respectueux de la discipline imposée, et de l'ordre établi, de l'ordre bourgeois, dont les bergers, et les fonctionnaires syndicaux à la Séguy, Deschamps, Bergeron, Argalon, Massabiaux et autres, m'as-tu vu du syndicalisme, sont les dignes représentants de tous ces tricheurs qui nous abusent et nous domptent et nous rabâchent les oreilles, nous avons repris le travail Gros-Jean comme devant et la rage au cœur et la vague impression d'avoir été joués et bafoués une fois de plus par toute la clique des fossoyeurs du syndicalisme allant de FO à la CGT en passant par la CFDT.

Toutes ces centrales syndicales dites « représentatives » — oh,

combien! — sont à la solde de l'Etat gaulliste, qui leur octroie de mirobolantes subventions pour nous gruger, nous conditionner, nous environner, nous encadrer. Elles sont en même temps les filiales des partis politiques qui leur dictent la marche à suivre. Tous ces gens-là : bureaucrates et fonctionnaires syndicaux, politiciens de tous acabit s'entendent comme larrons en foire avec le gaullisme qu'ils disent combattre.

Alors, camarades cheminots, ne trouvez-vous pas que cette comédie a assez duré? Ne trouvez-vous pas que nos méthodes d'action sont périmées, qu'elles sont dépassées? Pensez-vous encore et estimez-vous que nous devons continuer à nous laisser mener comme un troupeau de moutons par tous les faux frères et les faux jetons des centrales syndicales à la solde du capital?

Et si nous prenions conscience, une bonne fois pour toutes, de notre force, et qu'à la base nous organisions la lutte d'une manière coordonnée et efficace, et que par l'action directe nous imposions nos droits par de nouvelles méthodes d'action pour faire rendre

gorge à l'Etat Moloch, à l'Etat totalitaire et technocratique qui nous enserre un peu plus chaque jour dans son étouffement?

Nous pouvons mettre au point une action formidable et pourtant bien simple et absolument efficace qui nous assurerait une victoire complète et totale sur le gouvernement. Elle est à portée de nos mains. C'est à nous, à la base, de la mettre en branle avec intelligence et volonté.

La solution est trouvée. Il y a plus de 20 ans que nous la préconisons, à la CNT. C'est la grève générale gestionnaire, c'est-à-dire la prise de possession de notre outil de travail, qui est notre raison d'être, par la mise en service des chemins de fer gratuits, service public au service du public, par tous les cheminots au profit de la collectivité. Ce que veut dire que tout en nous considérant comme grévistes nous faisons rouler les trains de voyageurs sans faire payer les usagers; nous enregistrons les bagages, ainsi que tous les autres colis que ces mêmes usagers nous confient, gratuitement; que nous expédions les wagons de marchandises, gratui-

tement, par simple étiquetage comme à l'ordinaire.

Cette action sera payante, camarades cheminots. Elle sera très populaire, car nous aurons pour nous et avec nous tous les travailleurs des autres corporations ainsi que toute la population qui souffre comme nous de la cherté de la vie, des injustices et des iniquités sociales, et que se plaignent à juste titre de nos grèves tournantes, le plus souvent politiques et partisans et que le gouvernement, la direction SNCF et les centrales syndicalistes laissent pourrir.

Voilà ce que nous proposons, nous cheminots de la Fédération des Travailleurs du Rail - CNT pour nous assurer la victoire. A vous de décider et de prendre position avec nous. Nous avons marre de tous les larbins, de tous les fossoyeurs du syndicalisme, traitres à la cause ouvrière. Le syndicalisme doit être apolitique, fédéraliste et gestionnaire.

En attendant que cette action, que cette méthode de lutte prenne forme dans l'esprit de tous les travailleurs et pour résorber une partie du chômage qui sévit en

(Suite page III)

PELLOUTIER

LES BOURSES DU TRAVAIL

(Suite et fin)

Mais Pelloutier allait plus loin. Avec les militants les plus avertis, il voyait dans les Bourses et leur Fédération les chevilles ouvrières de la société socialiste libertaire. Dépassant, peut-être inconsciemment, ce syndicalisme exclusif de producteurs qui devait être le credo des syndicats après le congrès Cégétiste d'Amiens (1905), il apercevait le lien étroit qui existait entre la production et la consommation. Il voyait les Bourses effectuant le recensement des besoins, distribuant au vu de cet inventaire la tâche de production aux divers syndicats de producteurs. Il voyait encore les Bourses établissant les statistiques indispensables à toute économie. Et le Comité fédéral articulait le tout, facilitait les contrats entre associations, mettait en rapports coopératives de production et coopératives de consommation. Déjà, nous l'avons vu, ces idées étaient partiellement réalisées, à l'occasion de la propagande agraire et maritime. Elles devaient conduire l'homme à « ordonner son existence d'une façon plus conforme aux instinctives aspirations vers le studieux repos ». (Rapport de la Bourse du Travail de Nîmes, 1896).

Mais Sorel nourrissait des craintes qui furent malheureusement justifiées bien plus tard : « Il ne sera pas facile, écrivait-il, de continuer cette œuvre dans le même esprit, parce que cette administration est fort contraire à tout ce que nous sommes habitués à voir faire autour de nous; il faudra que le Comité Fédéral reste fortement empreint de sentiments révolutionnaires pour que cela puisse durer. »

..

Pelloutier disparu, les Bourses vont peu à peu perdre toute originalité. Delesalle, en 1908, dans un article du « Mouvement Socia-

liste », se plaint de leur apathie; il en voit une des causes dans une certaine politique de subventionnisme (il reprochera d'ailleurs discrètement à Pelloutier d'y avoir aidé). Après le congrès confédéral de Montpellier (1902), la F. N. B. devenait un rouage de la C.G.T., sous le titre de « Section des Bourses »; puis en 1912, il ne s'agissait plus que de la « Section des unions départementales ». Là étaient les véritables causes de la dégénérescence.

Aussi bien, la plupart des services que les Bourses avaient créés devenaient-ils caducs. L'Etat, jaloux peut-être de la réussite pelloutiérienne, organisait ses propres institutions sociales : chômage, accidents du travail, placement, statistiques, assurances sociales, puis sécurité sociale, enseignement professionnel, etc.

En 1932, la C.G.T. formait le centre confédéral d'éducation ouvrière : l'Institut supérieur ouvrier et les collèges du travail allaient voir le jour. Les résultats d'après Georges Vidalencq, ne procurèrent pas aux professeurs « une satisfaction sans mélange ».

Cependant, la Bourse du Travail peut reprendre un grand rôle dans la perspective d'un nouveau syndicalisme. Certes, Pelloutier n'a pas formulé le syndicalisme des consommateurs, mais il a situé les tâches des Bourses en matière de consommation.

Faisons se rencontrer producteurs et consommateurs dans des Bourses du Travail et de la consommation, qui sont à créer, et repensons le syndicalisme à partir de cette rencontre. Ce serait bien dans le sens du pragmatisme pelloutiérien. Encore conviendrait-il que la classe ouvrière, et, plus généralement le monde salarié, apprennent vraiment « la science de son malheur ».

(1) Nous verrons plus loin que cette affirmation n'était pas contradictoire avec la formule libertaire.

BILLETE.—Vacaciones. Un mes de fiestas. Oreo de mar o de montaña, contemplación viciada, ocio social decretado. Y eso ha prendido incluso en nosotros, revolucionarios de una pieza. Lerroux vocingló «un poco de revolución cada día». Nosotros damos prédica revolucionaria once meses al año.

Y, si la fecha caudal cae en agosto, ¿pediremos a la historia que se aguante hasta septiembre?. — J. F.

París, 19 de Agosto de 1971

Comicios en la canícula

CONGRESO INTERNACIONAL ANARQUISTA. —

Contra lo que indica un cronista de «Le Monde», el mismo tuvo lugar a puerta abierta, sin concesión a situaciones de melodrama. Fue ello en los días 1 al 4 de agosto, mediante abigarrada concurrencia de delegados afluídos de diversos continentes y en casos de enormes ciudades. Fácil fue, en aquellos cálidos días, estrechar manos a compañeros con fluido de fraternidad asiática, americana, africana o europea. Delegaciones impensadas resultaron numerosas cual es el caso de Escandinavia, Escocia, Alemania, Portugal, Latinoamérica, etc.

La tónica del Congreso fue, cual era de esperar, discursiva y apasionada. El anarquista tiene facetas diversas que no pueden confrontarse sin choque, pasionalidad sólo evitable en condición de Partido, diga-se colegiado o férreamente dirigido. No admitida la autoridad en nuestros medios, el forcejeo es inevitable y necesario. Constatada: la leve intrusión del virus marxista, que hay que exterminar antes no prenda. Otra experimentación: en el Congreso Esperantista en París ocurrente en los mismos días, el acuerdo era más posible por unidad de lenguaje, y ello mucho dice.

Presentado el agobio del tiempo, el Congreso se despachó, acertadamente, en tareas que se irán exponiendo. De momento señalemos que la CRIFA, o comisión gestora de la Internacional, residirá en Italia contra una opción inglesa y ante una renuncia parisina.

PLENO INTERCONTINENTAL DE LA C.N.T. ESPAÑOLA. — El ambiente populoso y marino de Marsella, esa capital más mediterránea que gala, ha sido impregnado durante unos días de aliento hispano - confederal - libertario, por decirlo de un tirón. Mucho pelo blanco, cierto.

pero con ideas rojinegras sin tapujos. El contraste del negro que se cubre de armiño, guasearán algunos. El contraste de lo anarquista con la sociedad conformista, afirmamos, seguros, nosotros.

Cabelleras blancas las vimos abundantes en el Congreso Esperantista, y sin embargo la Lengua Internacional para todos es una idea joven, de porvenir indiscutible. Cabezas rubias, de pelo alborotado, las observamos en número mayoritario en el Congreso Internacional Anarquista, lo que afirma renovación y continuidad de lucha, al mismo tiempo. En la C.N.T. hispana el «atrezzo», la característica personal es lo de menos, interesando el vigor y la seriedad mantenidos, lo más.

Definiciones del Pleno no las damos. Ellas irán viniendo. Ningún confederal, ningún desconfederal a la moda del día (la misma de la España de Maricastaña) quedará sin conocer nuestros desvelos y nuestras concreciones; y nuestras esperanzas fundadas en la verdad anarcosindicalista que sostenemos y nuestra fe en el futuro libertario de Iberia.

Felicitémonos de que las sesiones del Pleno hayan sido laboriosas, y seleccionadoras de opiniones, alguna vez encontradas, presentadas con lógica federalista, por las Organizaciones regionales. Dentro de lo posible, los núcleos exiliados, del interior y ultramarinos, han hecho acto de presencia, y las operaciones sesionísticas — repetimos — han sido provechosas.

Tal vez el próximo comicio sea determinado Congreso. Así lo deseamos para una mayor amplitud de miras y — ¿por qué no? — de despliegue de fuerzas, que, pese a las adversidades, aún las poseemos.

Como se verá cuando con venga.

PLENO DE LA REGIONAL CATALANA C.N.T. — Un Ple-

no modesto en la forma, fraternal y fructífero en el fondo. Es así que ha sido consumada la reunión mayor de los confederales de Cataluña en exilio.

Al mismo han concurrido compañeros que en los tiempos heroicos de la C.N.T. adquirieron relieve, y otros compañeros que ilustraron el esfuerzo de los hombres de la Confederación durante las épocas de guerra y de continuidad en el exilio. Del informe servido a las delegaciones regionales, comarcales y en casos individuales, se desprende la actividad insonora, pero cauta y grandemente efectiva, de la Comisión y resto de compañeros actuantes en París, Toulouse, Marsella, Lyon, Perpignan, Hyères y otras localidades, traduciendo ello, junto con el contacto de Comité a Comité (y queda sobreentendido), la perspectiva de nuevas Agrupaciones en toda la amplitud del Exilio, como pre-

mio que la Regional Catalana cenetista merece por su historia, su perennidad y la fidelidad a los ideales de absoluta emancipación obrera.

Sin visos de exageración, la Regional Catalana ha salido muy remozada de la breve e intensa reunión que en cualquier parte del mapa del exilio ha tenido. Su Boletín ha obrado de nexo a la par que ha suscitado energía nueva, y la cooperación decidida con el interior ha convencido a las delegaciones, así como la posición laboriosa y apartadora de infundios que la C. de R. ha tenido, concretando el resurgir de una Regional libertariamente ejemplar y activa entre las Regionales.

..

Conclusiones que sacamos de los tres comicios: ¡ADELANTE EN TODOS LOS TERRRENOS!



«... tienen, — por eso no lloran, — de plomo las calaveras...»

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

LA COBARDIA DE LOS DROGADOS

HEMOS podido leer recientemente algunas publicaciones en las que se hace mención de un acentuado crecimiento de la toxicomanía, el empleo de la droga en distintos países, singularmente en los Estados Unidos. No es de ahora la inclinación al respecto de los «paraísos artificiales». Algunos poetas y escritores de relieve, como Baudelaire, Coleridge, Gautier, llegaron a ensalzar en grado superlativo lo que incluso llegó a perjudicarles de un modo acentuado. Pero es posible que sea ahora cuando la droga ha tomado un mayor desenvolvimiento, constituyendo un problema de agudo matiz psicológico.

Es entre la juventud que la toxicomanía hace los mayores estragos. Es suficiente el hecho de que superficialmente la prohibición se manifieste para que persista tan lamentable inclinación. Los motivos que suelen aducir quienes mayor inclinación tienen al respecto son de una muy simple motivación: Se aduce que ante un mundo sembrado a cada paso de arbitrariedades, en el que la existencia se hace penosa, las drogas alejan al individuo de lo absurdo para hacerle dichoso unos momentos, gracias a la embriaguez que origina el drogarse. Como puede fácilmente comprenderse, ello está muy lejos de representar una solución a lo que es malestar social. Es más bien una huida, una renunciación, una cobardía en último término. De ahí que haya dicho un sociólogo: «Las drogas, puerta del fracaso de los jóvenes rebeldes».

En definitiva, pese a la aparatosa de algunas leyes restrictivas, a los Estados les interesa mucho más comprobar el reblandecimiento e inhibición de una juventud inclinada a la droga que la pujanza insurgente de los jóvenes que en plena serenidad y responsabilidad, atacan a lo que son raíces de los privilegios, desmascaran y combaten los preceptos de una moral oficial que sirve para justificar las guerras, la explotación del hombre, que tiende a fosilizar el más abyecto conformismo ante todo un estado de cosas denigrante. Los drogados se embrutececen y dejan que las cosas sigan como van. La dicha que durante unos breves momentos les aleja de las injusticias es algo

baladi, como la satisfacción que en la Antigüedad ofrecían los tiranos al pueblo, y que se condensaba en las crueles escenas del circo.

El alcohólico se considera feliz al encenagarse en el vicio. Y el vicioso es candidato a la más abyecta degradación. De ahí la trascendental importancia de las campañas antialcohólicas. Importa buscar convencer a quienes todavía no han llegado al más bajo grado de abyección dentro de la toxicomanía de que el mal que perciben en la vida social no es por conducto del embrutecimiento y la cobardía como ha de poder combatirse con eficiencia.

EL PREPARAR IDEALISTAS

Entre algunas plausibles iniciativas que hemos podido notar expuestas en el umbral del comicio de la CNT nos ha complacido la exhortación a desarrollar cursillos de capacitación de militantes. No se trata de una novedad, ya que en diversos periodos se ha intentado algo acerca del particular. La intención ha sido siempre laudable, ya independientemente de la voluntad de aquéllos que hubieran hecho muy bien en inscribirse en tanto que alumnos de los aludidos cursillos. Y dejemos de lado el hecho de tener más o menos años, puesto que siempre se ha dicho, y es cierto, que en todas las edades se puede aprender si en ello se pone empeño.

Es harto sabido que para el militante predispuesto para obrar en favor de las ideas son diversas las formas que pueden abarcar su actuación, ellas acordes con su idiosincrasia, con su peculiar modo de ser. Se actúa difundiendo, repartiendo periódicos u octavillas; conversando y hablando de las ideas en un corro de un rincón de zona urbana o bien en la tertulia del café. Pero no se puede olvidar la importancia que tiene la propaganda escrita así como la propaganda oral. Acerca de este último extremo, decía Sebastián Faure — y en tanto que formidable orador y conferenciante estaba facultado para decirlo — que el orador dedicado a la difusión de nuestras apreciaciones ideológicas se forma, se crea a base de constancia, de preparación. Igual se ha dicho en relación al que Alaiz, ironizando, había llamado «arte de escribir sin

arte». Todo es cosa de ejercicio y de un previo estudio harto asequible, por descontado poniendo en ello un cierto grado de voluntad. Compañeros franceses, en París — ya se ha mencionado alguna vez en estas columnas — lo vienen realizando con acierto y excelentes resultados.

Naturalmente, sin restar eficiencia a quienes de costumbre vienen haciendo una tal labor, es de considerar que sería de desear el que firmas nuevas se unieran a las habituales, en tanto que colaboradores de nuestras publicaciones; sería de desear que nuevos compañeros, en tanto que oradores de mitin o conferenciadores, secundaran con su actividad a los que ya conocen. Constituiría como una revitalización del conjunto de la acción libertaria. Representaría una ayuda eficiente en todos aquellos matices más necesitados de no ser descuidados.

Sabemos que existe en no pocos casos una predisposición natural en el ejercicio de ciertas funciones. Nuestro movimiento social se ha nutrido casi siempre de autodidactas, de elementos que sorteando toda suerte de dificultades, yendo incluso a salto de mata, rodando de prisión en prisión, a fuerza de querer han conseguido alcanzar una meritoria preparación cultural. Pero ello no quita para que se puede hoy y siempre, facilitar el camino para el que estime necesario el prepararse base de recoger la experiencia, el conocimiento de otros, como el aprendiz de una profesión halla consejo y provechosos recursos de aquéllos que ya dominan la profesión. No olvidemos que en España los ateneos libertarios desempeñaron una misión estimable en lo relativo a la preparación de militantes. En diversas localidades y en el seno del ateneo libertario, compañeros con cierta preparación facilitaban un tanto de conocimiento doctrinal y cultural particularmente a las muchachas y muchachos que frecuentaban los locales donde se reunía la militancia, jóvenes y veteranos.

Claro está que siempre son más las iniciativas que el viento se las lleva que aquéllas tomando pie en la realidad. A sabiendas de que es así, cabe no obstante exponer criterios de un orden constructivo. A veces lo que en cierto periodo pasa desapercibido le llega una ocasión favorable, prende en la atención de algunos, y como la

bola de nieve que rodando acrece su volumen, así llega a cuajar una idea que tiene añejos antecedentes. Vale más ser pródigos que escasos en lo de tener propensión a presentar proyectos, iniciativas de una o de otra índole. Reiterar, significar la importancia de los cursillos de capacitación de militantes queda como una tarea estimable. Las formas de desarrollarla no son de un carácter uniforme. Pero ello sería cuestión de estudiarse y plantearse a los interesados, si se diera el caso de que un número regular de elementos se ofrecieran al Secretariado de Cultura de la C.N.T. en tanto que alumnos.

EL EJEMPLAR CASO LECOIN

Se ha hablado bastante de Lecoin con motivo de la infausta noticia de su fallecimiento. Y no era para menos al tratarse de uno de los elementos libertarios de un valor excepcional. Superviviente de la «belle époque», alentaba en él ese espíritu romántico de los idealistas de pies a cabeza, sin trampa ni cartón. De ahí la coincidencia en el elogio en la prensa internacional ácrata, en los compañeros en general. Incluso sectores político-sociales diferenciados del anarquismo han declarado un pésame de respeto hacia el veterano libertario que nos ha dejado para siempre.

Y no obstante lo que se ha dicho acerca de Luis Lecoin, cabe poner bien de relieve su caso *excepcional*. Lecoin no era lo que se dice un escritor. Cuando escribía lo hacía con estilo limitado, de escaso vuelo, de poca profundidad. ¡Ah, pero él había fundado publicaciones, las había dirigido, tanto en periódico como en revista, dándoles continuidad y seguridad en lo económico. No era orador, pero había logrado organizar resonantes actos públicos, para llevar a cabo campañas de protesta contra injusticias cometidas en uno y en otro país. Había sabido desplegar eficaces resortes de protestas, empizando por sacrificarse él primero que nadie, como en el caso de los objetores de conciencia.

Lecoin fue un potente organizador, inteligente, decidido y, sobre todo, leal. De ahí que no tuviera enemigos entre aquéllos cuyos ideales compartía.

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

LA modificación a la ley de Orden Público que estos días se «debate» en las Cortes franquistas me ha sorprendido hojeando, nada menos, la «Fenomenología del espíritu» y la «Filosofía del Derecho» de nuestro empecinado y teutónico Hegel. Que alguien emprenda semejante marathon en el último tercio del siglo XX podrá parecer, además de anacrónico, inútil. Pura pérdida de tiempo. Y si esto sucede a principios de verano, con 30 grados centígrados a la sombra, resultará casi inaudito. Pero hay que convenir, sin embargo, que Hegel es el primero en ofrecernos una interpretación dialéctica de la historia, de la que luego partirá Marx, y que es el programador oficial del Estado omnipotente, aunque Hitler lo repudiara en última instancia. Pero quien lee a Hegel se ve constreñido a leer las reacciones contra su filosofía racional, y una de esas reacciones es la del positivismo y la de aquéllos que postularon la creación de la sociología como tal. Por consiguiente nos vemos metidos de hoz y de coz con el gallo Comte, con Saint-Simon, Stahl, Lorenz von Stein, De Maistre, etc. El primero, sobre todo, hace renuncia expresa de la metafísica, de la religión y de la escolástica. La fuente de donde ha de nacer la pauta de nuestro quehacer es la experiencia y la observación, es decir, la praxis social. Mas al final, tanto él como sus próximos teóricos, vienen a coincidir en que las leyes sociales, como las de la naturaleza, son inmutables e incoercibles, no se pueden cambiar, sólo tienen un camino: el Estado. Este será susceptible de reformas, tendrá menos flexibilidad, pero al final tendremos Estado. Comte dice, por ejemplo, que la filosofía positiva es la única capaz de luchar contra «la fuerza anárquica de principios puramente revolucionarios» y que sólo ella puede llegar a absorber la doctrina revolucionaria actual. Denuncia «las extrañas y extremadamente peligrosas» teorías y esfuerzos dirigidos contra el orden de propiedad existente, basados en una «absurda utopía». Los detentadores del poder habrán de percatarse que el positivismo también tiende a «consolidar todo poder en las manos de quien lo posee, sea quien fuere». Y entona este himno a la obediencia: «Qué dulce es obedecer cuando se disfruta de la felicidad... de estar convenientemente eximidos de la urgente responsabilidad de la dirección general de nuestra conducta, por sabios y valiosos dirigentes» Stahl va más allá. Dice que «durante siglo y medio la filosofía ha fundado la

AQUI Y AHORA

autoridad, el matrimonio y la propiedad, no en los mandamientos de Dios, sino en la voluntad y el consentimiento del hombre.» Toda filosofía que «derive el universo natural y moral de la razón humana, es decir, de las leyes y atributos del pensamiento» mina el orden existente y merece exterminarse. Añade: «Tiene que haber un derecho diferente para el hombre, la mujer y el niño, para el obrero sin educación sujeto a la ley y el señor de la tierra exento de jurisdicción. El derecho tiene que diferir según el sexo, la edad, el estamento o la clase.» Y apunta esta burda contradicción: «La igualdad de los hombres no excluye distinciones y grados, desigualdades de derechos efectivos y hasta desigualdades de status legal.» Agrega: «El hombre no es un ser absolutamente natural. Es un ser creado y limitado y, por lo tanto, dependiente del poder que le dio la existencia y del orden de vida y de las autoridades, a través de las cuales este poder lo instaló en la existencia. Por consiguiente, estas autoridades tienen plenos poderes sobre él, aun sin su consentimiento.» Von Stein postula una lucha entre sociedad y Estado, en la que éste siempre acaba por imponerse, ya que la sociedad es competitiva, egoísta, en la que todos propenden a independizarse a base de poseer los medios que han de hacer dependientes a los demás. La sociedad de Stein es una sociedad clasista, pues «los que poseen el material del trabajo como propiedad suya poseen además lo que aquéllos que no tienen ninguna propiedad necesitan para adquirirlo. En la utilización de su fuerza de trabajo, estos últimos dependen de este requisito previo, a saber, el material (de trabajo), y como este material es una propiedad sobre la cual no se puede trabajar sin el consentimiento de los propietarios, se desprende de esto que todos los que no poseen más que fuerza de trabajo *dependen de los que poseen la propiedad.*» «La relación general e inalterable en la sociedad es la relación entre una clase dominante y una clase dependiente.» No citamos a Hegel ni a otros muchos porque sería interminable e innecesario.

Si es necesario, de todos modos, traer aquí esas citas para ofrecer una cierta y sangrante similitud con el Estado español, con sus leyes y la aplicación de las mismas, como la de Orden público que citamos al principio. El Es-

DURA LEX

por Juan Español

tado español él mismo se denomina de «derecho», pero debe ser únicamente porque existen leyes, las cuales pueden ser las del difunto Duvaller y su colega también difunto Trujillo, por citar ejemplos actuales y limitados. Un Estado de Derecho (y esto lo saben hasta los niños de teta) es aquél donde la libertad y el propio derecho ciudadano poseen un mínimo de garantía para ejercerse. Y nada de esto ocurre en España, pues o la ley es clara y estrictamente draconiana o viene enmascarada con travesti democrático. En ambos casos el resultado es el mismo: el derecho burlado y la libertad aherrojada.

La presentación de la modificación de la ley de Orden público es de aquéllas que pueden denominarse de descaradas y sin tapujos. Una enmienda a la totalidad hecha por un procurador en Cortes, para que fuera devuelta al Gobierno, fue derrotada por mayoría absoluta, excepto el voto contrario del propio enmendante. Este, el señor Escudero Rueda, argumentó que sería un error gobernar con una filosofía que fundamente en el «poder físico», y más aún, en el poder físico de coacción la esencia del poder de mando del Estado. Solicitó que las funciones punitivas fueran de exclusivo pertenencia del poder judicial y nunca de las decisiones meramente gubernativas. «La integración del pueblo — dijo — sólo puede venir aportando elementos naturales de colaboración, no estableciendo nuevas normas de represión.» El fiscal del Tribunal Supremo defendió la ley diciendo que nadie había hablado de represión. El era partidario de la normalidad constitucional y del respeto a las personas, pero eso nada tenía que ver con el mantenimiento del orden público y el libre desenvolvimiento de las instituciones, es decir, si tenía que ver en el sentido de preservarlas. Naturalmente echó mano del consabido tópico de los manejos internacionales en conexión con el mantenimiento del orden y la salvaguarda de la paz.

El hecho escueto es que mediante ley, los españoles hemos de atenernos a los informes policíacos, a la decisión caprichosa y arbitraria de los alcaldes, gobernadores, director general de seguridad, ministro de gobernación y el propio Gobierno, los cuales podrán multar con cantidades

desde 5.000 hasta un millón de pesetas y tener bajo arresto hasta tres meses sin formación de causa cuando dicho arresto sea sin costas, pero que si los multados no tienen solvencia económica, serán arrestados a su vez como condonación de la multa.

En el artículo 24 del Proyecto se dice: «El Gobierno podrá acordar que para el acceso a los centros en los que estime resulta de interés para la conservación del orden público, y a los cursos, actividades y pruebas que los mismos realicen, se aporte certificado de buena conducta expedido por las correspondientes autoridades gubernativas provinciales.» Con tales garantías veremos si las aulas en el mes de octubre no se hallarán vacías de estudiantes. Probablemente asistirán los hijos y parientes de los alcaldes, gobernadores y comisarios de policía. Si la docencia universitaria ya era de por sí clasista y para los hijos de papá, esta disposición de la nueva ley viene a colmar la medida. No obstante, y para más burla, el artículo 5 dice así: «Todos los españoles tienen derecho a recibir educación e instrucción y el deber de adquirirlas, bien en el seno de la familia o en centros privados o públicos, a su libre elección. El Estado velará para que ningún talento se malogre por falta de medios económicos.» La misma contradicción con el artículo 17 del Fuero de los Españoles, que señala: «Los españoles tienen derecho a la seguridad jurídica.» Por otra parte, cuando un español sea multado, si se advierte que ya tiene antecedentes policiales o penales y que es sumamente peligroso para el orden social, las autoridades gubernativas podrán incrementar dicha multa en un 50 por 100 sobre la estipulada por la ley.

Estamos, pues, ante un retroceso a la barbarie jurídica y a la más ominosa tiranía estatal. El código civil, trasnochado y todo como está, concede personalidad jurídica por el mero hecho de nacer, sin más. Pero ahora no basta eso; ahora se necesita un certificado de buena conducta para ser persona, buena o mala. Para ello no se precisan jueces, ni tribunales, ni jurisprudencia: sobra con la baba biliosa de las autoridades gubernativas, la sádica masonería de la todopoderosa Administración y los perros de presa que guardan el orden público. De este modo de distribuir justicia a las «dettres de cachet» no existe diferencia alguna. Sin embargo, basándose en estas coordenadas medievales, el gobierno franquista habla con todo cinismo de la política española de integra-

(A la pág. siguiente)

Hombres de la C. N. T.

VI

Conspiraciones y sucesidos

ES cosa sabida que la implantación de la dictadura tuvo su origen, además del propósito de aplastar el movimiento anarco-sindicalista, en evitar discusiones en la prensa y en silenciar algunas voces atrevidas que en el Congreso de Diputados patentizaban la intervención directa del Rey en el fracaso de la guerra de Marruecos (expediente Picasso). La acción de los militares españoles en Africa tuvo su derrumbe inicial y ruidoso en julio de 1909 con la derrota fulminante del ejército en el Barranco del Lobo. Este hecho puso en evidencia la incapacidad de los mandos, mientras el gobierno reclamaba miles de reservistas para cubrir las bajas sufridas. Ello dio lugar a que

se levantaran protestas indignadas en toda España, y a la llamada «Semana revolucionaria», cuyo escenario tuvo por marco la ciudad de Barcelona, con agitaciones colectivas, quema de conventos e iglesias, escaramuzas entre pueblo y ejército, con muchas víctimas civiles. Así las ansias de dar fin a la sangría africana fueron aplastadas por los jenízaros triunfantes. Pasada la tormenta las autoridades emplearon toda clase de métodos por acallar la indignación popular. Docenas de anarquistas fueron deportados, sumaron centenares los detenidos y en Montjuich fueron ejecutados Miguel Baró, Eugenio del Hoyo, Antonio Malet y Ramón Clemente (el infeliz «Carbonerillo», acusado de haber bailado con una momia). Estos procesos y condenas a muerte, según apreciaciones de la opinión pública, fueron considerados como un pretexto infame, fraguado por el títiro siniestro de Javier Ugarte, fiscal del Tribunal Supremo, que sirviera de preludeo para así poder apresar y fusilar a Francisco Ferrer, contra el que se habían acumulado todos los odios de la reacción, toda la saña virulenta que atesoraba la plutocracia española.

Sin embargo, a pesar del descontento del pueblo, de sus manifestaciones violentas contra la guerra de Africa, nada se hizo para modificar los planes bélicos y militarescos de los gobiernos, siempre sometidos a los mandatos de espadaones clérigos. En el orden oficial jamás tuvo voz ni voto la opinión pública. En este caso se trataba de respaldar la inversión de unos millones de pesetas en la explotación de minas, hecha por un grupo de capitalistas. El derroche de vidas en las soleadas, áridas y abruptas tierras africanas, también era sostenida con el fin de que algunos militares paniaguados, serviles a la realeza, pudieran recorrer con rapidez el escalafón, como el caso de ese felón y asesino de Francisco Franco, que a los 33 años ostentaba el grado de general. Durante mucho tiempo el ejército español no pudo acallar a los rifeños rebeldes, hasta el punto de que cuando Abd-el-Krim organizó y puso en marcha a la tribu de los beni-urriageles, las tropas españolas no dejaron de correr hasta llegar a los umbrales de Melilla (1921), capital del Protectorado. Ello fue consumado después de haber capturado centenares de prisioneros y destruido batallones enteros,

culminando esta serie de operaciones con el desastre de Monte-Arruit, que tuvo como epilogo el suicidio del general en jefe Fernández Silvestre, protegido de Alfonso XIII. Poco tiempo después Abd-el-Krim, en vista del éxito alcanzado contra el ejército español, se metió también con los franceses. Entonces ambos estados mayores organizaron un ataque combinado que acabó con la legión de rebeldes, siendo preso su cabecilla por las tropas francesas que comandaba el general Pétain, quien lo confinó a la isla de Reunión, hasta que en 1947 el gobierno francés le concedió permiso para que radicara en Francia, ocasión que él aprovechó para fijar su residencia en El Cairo. Estos hechos, como hemos indicado, fueron los elementos principales para implantar la dictadura de Primo de Rivera.

A este dictador no puede juzgarse como reaccionario ni menos atribuirle el calificativo de liberal, ya que mejor se trataba de un sujeto extraño a todo principio político, con evidentes muestras de hacer buena la frase atribuida a Luis XV: «Después de nosotros el diluvio». Pasado un tiempo, la dictadura fue hostigada por intensas corrientes de oposición. Durante los siete años de su existencia, los militantes sindicalistas y anarquistas fueron repetidamente encarcelados. Bastaba un suceso cualquiera, por insignificante y extraño que fuese al movimiento confederal para que fueran asaltados sus hogares y detenidos sus moradores. Otra acentuada característica de este periodo fue también el de la delación, ya que formaban un ejército los espías que el régimen tenía a sus órdenes, y quienes pululaban por cafés, bares, universidades y centros populares, dedicados a la caza de quienes denostaban al Directio militar, donde todos los generales componentes del tinglado bailaban al son que indicaba su presidente. Pero ello no impedía que fuera aumentando el número de opositores y que se conspirara de veras, ya que cada partido a sector tenía sus lugares de reunión, figurando entre ellos los cuartos de banderas. Los rumores, referidos a la participación de militares jóvenes e incluso generales, dispuestos a terminar con la Monarquía, eran cada vez más insistentes. Muchas de estas versiones no tenían el menor fundamento, pero no por ello dejaban de ser un

corrosivo que iba minando al régimen y llevaba a mal traer al fantasmagórico generalato encaramado en el poder, obligando al dictador a que hiciera declaraciones y rectificaciones a diario que aumentaban su descrédito.

Los primeros choques

A partir del pronunciamiento militar fueron muchos los luchadores cenetistas que pasaron a Francia, entre ellos Peiró, que después de una nueva detención logró pasar la frontera. Allí estuvo una temporada trabajando en un horno de vidrio, pero su temperamento inquieto y su sentido de responsabilidad hicieron que pronto volviera por sus pasos y se sumara a la lucha clandestina, en la que intervino de una manera interna. Entre el grupo de emigrados anarcosindicalistas residentes en Francia, en noviembre de 1924 circuló el rumor de que iba a producirse un movimiento revolucionario en España. La procedencia de tal noticia, que correspondía al detalle con las normas convenidas por el comité de enlace, jamás pudo saberse con certeza quién la mandó, atribuyéndose a provocaciones de agentes del ministro de la Gobernación, Martínez Anido. El hecho consiste en que se recibió un telegrama señalando la fecha concreta para iniciar la insurrección. A tal fin, varios grupos de compañeros, que vivían sobre ascuas esperando este momento, sin pensarlo mucho se dispusieron a pasar la frontera para incorporarse a la lucha revolucionaria, pero resulta que en las inmediaciones de Vera de Bidasoa fueron interceptados por fuerzas de la guardia civil y Carabineros que los querían apresar. A ello se opusieron los insurgentes originándose un tiroteo en el que perecieron dos guardias y otro que resultó herido.

Horas después, con la aparición de nuevas fuerzas oficiales en la escena, se organizó la caza de los grupos revolucionarios, en donde perecieron dos de ellos y varios heridos, siendo detenidos más de treinta, que fueron conducidos a Navarra. El día 14 del mismo mes se celebró un consejo de guerra en la ciudad de Pamplona. Antes del juicio hubo una discusión en la prensa, en la que incluso alguna autoridad aportó datos concretos de que los participantes en la acción revolucionaria habían sido víctimas de una aña gaza policíaca, dando lugar este convencimiento a

DURA LEX

(Viene de la página 3)

ción europea, de la modificación progresista y progresiva de las instituciones, de la lenta pero segura evolución hacia la democracia, de la participación, la paz y el orden sociales. ¿Es posible que exista alguien, de fuera o de adentro, que no se rinda aún ante experiencias tan evidentes?

Hace ahora precisamente 200 años que Casanova, el legendario amante de todas las europeas, con motivo de sus andanzas por España, vio certera y proféticamente nuestro problema, cosa extraña en un hombre de su clase y ocupación. Después de dos tumultuosos siglos, sus palabras siguen teniendo una actualidad y vigencia sorprendentes y terribles. En el capítulo XXIX, volumen 3º, de sus «Memorias» (La Pléiade. Gallimard), dice lo siguiente:

«O Espagnols! quand vous viendra une impulsion générale, mais forte, qui vous réveillera de votre léthargie et rendra à votre énergie assoupie tout le nerf dont elle est susceptible! Aujourd'hui, peuple misérable et digne de pitié, inutiles au monde comme à vous-mêmes, que vous faut-il? Une révolution, un bouleversement total, un choc terrible, une conquête régénératrice; car votre atonie n'est pas de celles que l'on détruit par des moyens simplement civilisateurs; il faut le feu pour cautériser la gangrène qui vous ronge.»

Y en efecto, esa terapéutica es la que España necesitó y sigue necesitando.

JUAN ESPAÑOL

JUAN PEIRO BELIS

por JOSE VIADIU

a que el fallo condenatorio no fuese excesivo, pero el gobierno, insatisfecho por lo que juzgaba benignidad de la condena, remitió la causa al Tribunal Supremo, quien inculcó al juez e impuso una multa y arresto al jurado que intervino en el fallo. En la nueva revisión fueron varios los condenados a presidio y tres de ellos sentenciados a la pena capital, pero los ejecutados fueron sólo dos, puesto que el tercero, antes que le condujeran al suplicio sus verdugos, se arrojó de un tercer piso al patio, muriendo poco después.

Por esta fecha también, y respondiendo al mismo objetivo de acabar con la dictadura militar, grupos de elementos confederales, en connivencia con algunos militares del interior, intentaron un asalto al cuartel de Atarazanas (radicado al lado del puerto barcelonés y cerca de donde años más tarde encontró la muerte Francisco Ascaso en lucha también contra el militarismo). En esta empresa hubo una colisión entre revolucionarios y gentes de uniforme en la que resultaron un guardia muerto y otro herido. Ello dio lugar a que se practicaran detenciones en masa de elementos confederales. Dos de los detenidos, Llácer y Montejo, fueron condenados a la pena de muerte, siendo ejecutados el día 10 de noviembre de 1924 en el patio de la Cárcel modelo «para que sirviera de ejemplo a los centenares de presos allí reclusos.»

Pero el resultado fue contrario a los fines que perseguían, ya que cada suceso de esta naturaleza tenía la virtud de incrementar la lucha acentuando las conspiraciones y unificando el sentir del pueblo contra la dictadura. Durante el año 1925 fueron varios e importantes los sucesos ocurridos. En Madrid se reunieron gran número de oficiales del ejército, que se pronunciaron resueltamente contra las instituciones oficiales. Primo de Rivera disolvió el Directorio militar para dar paso a un gobierno mixto de civiles y militares que fue recibido con ostensible desgana por la opinión pública. No permitió más partido que la Unión patriótica, fundada por sus corifeos. Algunos monárquicos y militares del sector llamado liberal, dándose perfecta cuenta del peligro inmediato que corría el régimen y en especial para salvar a la realeza, trataron varias veces, sin resultados positivos, de acabar con el predominio

del dictador. En este período hubo también dos conatos de huelga del arte fabril y de los metalúrgicos en Barcelona. Hubo un atentado fallido contra Alfonso XIII en Garraf, encabezado por Compte y otros elementos separatistas de izquierda. Por actos calificados de subversivos fue disuelto el Cuerpo de Artillería, que vino a dividir más al ejército. Fueron detenidos varios militares, entre ellos el general López Ochoa, los coroneles Pardo y García y muchos oficiales artilleros que luego fueron condenados a prisión.

El proceso de descomposición dictatorial seguía su curso acelerado. En junio de 1926 tuvo lugar una importante conspiración que fue llamada «La noche de San Juan» en la que intervinieron varios generales, los políticos conde de Romanones, Miguel Villanueva, Alcalá Zamora y otros figurones dinásticos, resentidos por haber sido desplazados del poder por la dictadura. En esta ocasión fue consultada la CNT, condicionando su colaboración en el sentido de que una vez efectuado el alzamiento militar se declararía la huelga general. Su intervención quedó reducida a la solicitud, en caso de triunfo, que fueran puestos en libertad todos los presos políticos y sociales. La sublevación falló porque las corporaciones militares comprometidas, en el momento decisivo, no se lanzaron a la calle. Ello dio lugar a que se iniciara un proceso ruidoso en el que fueron inculcados el general Aguilera, el teniente coronel Bermúdez de Castro, los capitanes Juan Pera, Fermín Galán, el abogado Eduardo Barriobero, los compañeros Eleuterio Quintanilla, Baldomero del Val y varios más. El Comité nacional de la CNT, que en estos momentos residía en Asturias (Gijón), fue encarcelado en su totalidad. Por mostrar el gobierno un interés marcado en castigar con dureza a los procesados, se produjo un gran alboroto nacional. En este asunto también sonaron los nombres de intelectuales como participantes en la conspiración, pero todos los esfuerzos y arduos de las autoridades resultaron baldíos sin que pudieran concretar responsabilidad alguna.

La verdad es que la dictadura, en estos momentos, estaba ya metida en un callejón sin salida. Por estos días, precisamente, a Primo de Rivera se le ocurre aparecer en Barcelona desafiando la impopularidad a la que era

acreedor. Así, al descender del tren en el apeadero del paseo de Gracia, el compañero Domingo Masachs (persona excelente, vegetariano y esperantista), por resolución propia, se abalanzó cuchillo en mano contra el dictador siendo detenido su impulso, apresado y condenado a varios años de presidio. También tuvo mala fortuna un intento propiciado por Francisco Maciá, quien llegó a reunir gran número de refugiados catalanes dispuestos a pasar la frontera e internarse en Cataluña, plan que fracasó debido a la intervención de la policía francesa, que detuvo a sus principales inspiradores, siendo todos ellos procesados. También, por entonces, se urdió, entre policías y militares, el llamado complot del Puente de Vallecas. En este caso el centro de la acción fue Asturias. Se acusó a la militancia cenetista de estar en conexión con los emigrados anarcosindicalistas en Francia para organizar un movimiento revolucionario y un atentado personal que acabara con el dictador y sus satélites. Este proceso, según los que urdieron la trama, tenía el propósito de declararlos responsables a como diera lugar. Para que se inculparan entre sí apelaron a toda clase de vilezas: detenciones masivas, condenas injustas, vejámenes y torturas. Para ello basta decir que varios presos mostraron de por vida señales de las heridas sufridas: uno se volvió loco y otro se suicidó durante el curso de la causa. El proceso fue interminable y no fueron pocos los que pasaron años entre rejas.

Aquí pasamos ya al acto final de esta tragicomedia que tuvo como actor principal al ex ministro conservador José Sánchez Guerra. Este señor se refugió en Francia desde el principio del Directorio, puesto que sabía que los militares nunca le perdonarían, y menos Martínez Anido, el que hubiera destituido a éste por teléfono cuando asesinaba impunemente a cenetistas en Barcelona. Al desembarcar en Valencia, con el propósito de levantar a la nación contra la Dictadura, fracasó en su intento debido a que el capitán general de esta región, Castro Girona, se negó a secundar sus planes. Al ser detenido se declaró con firmeza único responsable, siendo procesado y puesto luego en libertad.

Poco después daba fin el bullicioso y a veces dramático episodio dictatorial, y a que quienes se habían entronizado lo despidieron

a puntapiés, haciendo bueno aquello de Calderón de la Barca: «Que el traidor no es menester siendo la traición pasada.»

Peiró, que intervino en la mayor parte de actos conspirativos, aparece de nuevo aquí dando explicaciones en el Congreso de la CNT, que se celebró en Madrid en 1931, dando cuenta de la participación que tuvo dicho organismo en el último episodio contra la Dictadura. Se expresó así:

«Por entonces yo era secretario del Comité nacional. Este estaba dispuesto a no unirse con los elementos políticos, pero resultaba que en el mismo pleno en que se discutía el asunto del pacto con Maciá, se formalizaron unos comités de acción compuestos por grupos anarquistas y elementos confederales. Eran unos comités mixtos. Y mientras el Comité nacional se guardaba mucho de establecer contacto con los políticos, los comités de acción mantenían relaciones con ellos y con los militares. Y ocurrió que Sánchez Guerra, residente en París, llamó a un compañero que no tenía ninguna representación y que lo visitó como simple particular. Este compañero, ya de regreso, llamó al que habla, no al Comité nacional, y le informó de lo ocurrido en París. Y claro está, se nos decía que ante la inminencia de un movimiento revolucionario, creyendo que se realizaría con o sin la Confederación, debíamos decidirnos. Y fue entonces, ante la inminencia del hecho, pensando que la Confederación sería arrastrada al movimiento, el Comité nacional aceptó en principio mantener dicho contacto con París y designó al compañero Bruno Carrera para que estuviese al tanto de lo que se trataba de hacer. Y entretanto, como el Comité no estaba facultado para tratar con políticos, creíamos que podíamos salvar nuestra responsabilidad convocando a un pleno nacional, y que éste aceptase la responsabilidad en todo caso. De acuerdo con ello se convocó un pleno nacional, que tuvo lugar el 29 de julio de 1928. Y aquel pleno, por unanimidad, incluída la delegación de Castilla, convino en establecer una inteligencia con políticos y militares. Ahora bien, el trato que ambos hicieran la revolución y que nosotros los secundáramos, y que si la Confederación tenía posibilidad de continuarla, más allá de donde fuesen los políticos, que la continuaríamos...»

«Cuando se dio el golpe en el

(Termina en la pág. 6)

CINE

« SACCO Y VANZETTI »

ES un hecho insólito el poder asistir a una película cinematográfica donde los principales protagonistas interpretados fueron dos anarquistas asesinados por la plutocracia americana. Ello lo ha conseguido admirablemente Giuliano Montaldo con extraordinario éxito. Pues «Sacco y Vanzetti» se llevó el primer premio en el festival internacional cinematográfico celebrado en Cannes recientemente.

El drama comienza el año 1920. Año que fueron detenidos y culpados de doble crimen cometido contra los pagadores de una fábrica de South Braintree, pequeño pueblo, cercano de Massachusetts (Estado de Boston).

Por aquellos años tumultuosos, de huelgas y conflictos sociales, la América de los grandes trusts se encontraba en crisis. Los negocios capitalistas no daban el beneficio deseado. La vida era cara y varios millones de trabajadores se encontraban en paro forzoso. El descontento de los asalariados se generalizaba un poco más cada día. Los emigrados italianos y de otros países, dentro de la penuria que sufrían, más que servir de rompe-huelgas, de dejarse explotar despiadadamente por el capitalismo voraz, se percataban de que su puesto estaba al lado de los trabajadores americanos para poder ofrecer mayor resistencia a las muchas injusticias que debían soportar continuamente. Los grupos anarquistas italianos eran numerosos. La propaganda de las ideas cundía y se exteriorizaba en periódicos y revistas.

En tal situación social, con la atmósfera densa que lo cubría todo, la lucha entre los oprimidos

HOMBRES DE LA C. N. T.

(Viene de la página 5)

mes de enero, sin avisar previamente a la Confederación, en Barcelona nos encontramos con el problema planteado con sólo ocho horas de anticipación. El domingo se nos dijo: «Mañana se va al movimiento», es entonces cuando el Comité nacional llama a los compañeros y hace la preparación debida. Y como lo convenido era que la CNT no se movería sin antes ver a los militares en la calle con sus piezas de artillería, cuando se nos dijo que saliéramos a la palestra con nuestras fuerzas, contestamos con un no, puesto que no se había cumplido con lo prometido.»

(Continuará)

y los opresores se agitaba y tomaba incremento. La represión contra los revolucionarios, contra todos los que exigían su derecho a la vida, se multiplicaba en numerosas ciudades. Las primeras víctimas fueron los emigrados italianos. A los extranjeros era más fácil de condenar y de hacerlos responsables de los desmanes que venían ocurriendo. Para esos trabajadores llegados de Italia que veían en América el país del trabajo, de la libertad y el goce de la vida para todos, las decepciones que debían experimentar al enfrentarse con las realidades de la vida, debieron ser numerosas y terribles. Las ilusiones y la confianza fueron trocadas por la inseguridad y el miedo. Algunos intentaban, cual Sacco, volver a su país de origen, pero el no tener dinero para costear el viaje los hacía permanecer allí y enfrentarse con la situación desesperante que los acechaba por todas partes.

En aquel mes de mayo de 1920, la burguesía americana se sentía cada día más insegura; temía perder sus privilegios y desaparecer de la dirección del país. Y antes de que esto les llegara, tenían que dar un ejemplo de firmeza, algo que sirviera de escarmiento a los explotados, que calmara sus exigencias reivindicativas, y que al mismo tiempo diera su satisfacción y confianza a los poderosos.

Así tramaron la detención de Bartolomeu Vanzetti, vendedor ambulante de pescado, y de Nicolás Sacco, zapatero, empleado en una fábrica de calzados. Dos trabajadores anónimos entre la multitud irredenta que llegaron a América con la gran ilusión de que iban a mejorar su situación trabajando. Así lo demuestra ampliamente Giuliano Montaldo en tan excelente película. Donde pone en evidencia la perversa imaginación de la plutocracia, que debía llevar a los dos anarquistas proletarios a la silla eléctrica. Crimen que conmovió al mundo entero.

En todas las grandes ciudades de todos los países hubo grandes manifestaciones, choques sangrientos con las fuerzas armadas, para manifestar la protesta contra las autoridades americanas y la solidaridad con las víctimas inocentes. Fue entonces cuando el abnegado Luis Lecoin y otros anarquistas consiguieron que un millón de parisinos se lanzaran a la calle pidiendo la libertad de los procesados.

La prensa decente, periódicos y

revistas de signo liberal y libertario clamaban a los cuatro vientos la inocencia de los acusados y pedía que los dejaran libres. Plumas como las de John Dos Passos, Upton Sinclair, Bertrand Russell, Alberto Einstein, George Fr. Nicolai, Romain Rolland, Han Ryner y otros, se sumaron a la protesta; denunciaban la parcialidad, la intención fría y bien calculada del tribunal que condenó a los dos proletarios italianos.

Desgraciadamente, las manifestaciones y los mensajes de protesta no consiguieron el resultado que se deseaba, y el que algunos hombres, más o menos influyentes en la política se habían confiado obtener sensibilizando al gobierno americano.

Este trágico drama nos lo hace vivir intensamente «Sacco y Vanzetti», magníficamente interpretado por Ricardo Cucciolla y Gian Maria Volonte.

Así se nos presenta el tribunal de Dedhan con su repulsivo juez Thayer, el fiscal Katzmann y demás miembros del jurado que, irremisiblemente, debía condenar a la última pena a los dos anarquistas. Los miembros del jurado estaban influenciados profundamente por el espíritu racista y el odio a las ideas y a los hombres que se oponían al conservadurismo. De ahí que asesinaran a Sacco y Vanzetti a sabiendas de que eran inocentes del crimen que se les imputaba, pero eran anarquistas y de raza italiana.

Con todos los detalles característicos se presenta el clima político y social de aquella época y la verdad histórica es respetada con todas sus consecuencias.

Van desfilando los testigos de la acusación, unos preparados, otros comprados, para que acusaran falsamente a los encartados. Mientras que los testigos de la defensa tenían el defecto de ser italianos, trabajadores honestos, y por ello no eran atendidos debidamente.

Se perfila cómo el proceso estaba tramado de antemano. Sacco y Vanzetti han de pagar el delito que no habían cometido. A medida que pasan las imágenes se van disolviendo las pocas esperanzas que había en que se haría justicia a última hora. La crueldad refinada del jurado se va cerrando sobre los procesados hasta declararlos culpables. La suerte de las víctimas está en manos de unos hombres malvados, sin corazón ni conciencia. Es el momento impresionante donde el drama alcanza

por J. HIRALDO

toda su fuerza intensa. El desvelo que demuestran los compañeros y amigos de las víctimas, los del comité de defensa, buscando firmas, testigos, todo lo que se les ocurría para salvarlos de la muerte; el esfuerzo del abogado defensor, que quería deshacer la trama y salvar a los defendidos; la movilización del proletariado mundial le dan a la película su verdadera dimensión de tragedia.

Fotografías de aquella época demuestran la inmensa corriente de simpatía y de solidaridad hacia los condenados. Miles y miles de telegramas, de cartas, de hojas, llegaban diariamente al gobierno americano protestando por la condena.

La composición poética cantada por la voz armoniosa de Joan Baez pone una especie de ternura, de sentimiento en el desarrollo del drama que conmueve a los espectadores.

Sacco y Vanzetti fueron asesinados. La historia se encargará de reivindicarlo al mismo tiempo que condenará a sus asesinos.

Con el «¡Viva la anarquía!» que pronuncia Vanzetti al momento de ocupar la silla eléctrica, se pone final a tan interesante e histórica película.

EL DRAMA DE LOS DESHEREDADOS

MADRID. — El obrero Antonio Pérez González se inscribió en la Cooperativa de Viviendas de Ntra. Sra. de la Esperanza, con la esperanza de poseer casa decente para él y su familia. Siendo candidato a un apartamento vacío, esperó durante tres meses que el mismo le fuese concedido, pero la junta inspirada por Santa Esperanza cedió el piso a un burócrata de la situación, Julio E. Infantes Navarro, quien, por otra parte, ya disfrutaba de otra concesión pareja cedida por la Cooperativa hacía unos meses. Entrados Pérez González y Esteban Infantes en agria disputa, el desesperado Pérez mató a su contrincante de unos disparos. El fiscal le pide 33 años de presidio y un millón de pesetas para indemnizar a la familia del muerto.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.

Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

«Reflexiones de un revolucionario»

DIRAN que debiera atenerme a un punto determinado de mi relato, pero eso me pondría en un verdadero aprieto. Póngase a hablar de no importa qué tema, y antes de un cuarto de hora se ha pasado revista a toda la política internacional, tan ligadas se encuentran las cosas unas de otras que nadie puede vivir indiferente ante la tragedia de los demás por insignificantes y alejadas que éstas se encuentren.

Esta realidad y mi impreparación nos obliga a vivir pendientes de una promesa que trataré de cumplir en lo posible. Desde luego puedo afirmar que yo no he consultado otros archivos que la experiencia de una lucha vivida con la pasión del desespero frente a una situación injusta y cruel cuya fatal semejanza con la presente nos hace temer que los hechos terribles que en otra época vivimos, vuelvan a repetirse enlutando a las familias, los pueblos y las naciones enteras.

Como siempre, ha sido el socialismo la antesala de todas las dictaduras, rojas o blancas. Su fracaso permanente sirve de justificante a los tiranos en potencia, que se basan en el descontento popular para imponer sus apetencias genocidas.

En fin, volveremos a nuestro punto de partida sin dejarnos llevar por el pesimismo de una situación cada día más catastrófica.

Para mí la ilusión es una cosa necesaria en la vida, sin la cual la vida sería absolutamente insípida. Yo estoy completamente convencido de que ella es una virtud que vigoriza el espíritu del hombre. Gracias a esa esencia espiritual el hombre transforma su propia naturaleza y hace frente a los peligros sin detenerse ni aun a riesgo de su propia existencia. No cabe la menor duda de que dentro de la criatura humana vive un heroísmo sin par que aplicado a la justicia es el origen de admirables gestas que de por sí tienen vida a través de los tiempos.

Para mí el verdadero heroísmo y la verdadera grandeza reside en la gente sencilla, que sufre y trabaja, soportando las cargas fabulosas que sus gobernantes hacen pesar sobre ellos, sin demostrar cansancio ni fatiga, hasta que el abuso y la injusticia les hacen estallar en amplia rebelión. Cuando esto sucede el progreso social

avanza. Y pese a las campañas ignominiosas y a las terribles represiones que el fracaso de las mismas ocasiona, ellas provocan grandes mejoras porque la acción de los pueblos es el germen de la misma vida que se aparta de la acción política para entrar de lleno en su cauce natural del que son desviados los pueblos por los vividores del orden social.

Por esa razón creo en los pueblos. Sin ellos no hay acción regeneradora posible. Lástima que el veneno de la discordia haga de ellos pasto fácil de los mercaderes del pensamiento.

Volviendo otra vez atrás, y en evitación de que nadie pueda formar un equivoco sobre mi mujer, e incluso sobre mi familia, diré que mi mujer sufre la psicosis de toda criatura de pueblo, los complejos de una educación que dura generaciones no pueden desaparecer en unas decenas de años, máxime cuando el mal ejemplo se ha extendido a la escala mundial y el falso principio de la «convivencia pacífica» parece se ha extendido a todas las teorías sociales sin darse cuenta de que el lobo siempre llevará mejor parte que la oveja en caso de desavenencia.

Mi mujer es una parte del pueblo. Con sus múltiples virtudes y con sus grandes defectos. Es natural que ésta sufra las influencias que la marea social aporta a toda criatura que no tiene una formación personal de carácter ético que le inmunice contra las defecciones que toda lucha trae consigo.

En eso está el principio de toda lucha revolucionaria, no decepcionar a los pueblos para que éstos en la comparación encuentren la diferencia que existe entre una acción sana de carácter social y la política interesada de todos los vividores del sudor de los pueblos.

Diríamos que en lo general todo revolucionario debe obrar y pensar así, sin lo cual su acción es nula. El pueblo es un sujeto influenciado lo mismo para el bien que para el mal. Está en la acción de las minorías selectas entusiasmarlo y exaltarlo, preparándolo para acciones de gran envergadura. Esos momentos raros, producto de una incubación permanente en que las grandes multitudes pierden su docilidad y pasan a ser artesanos de sus grandes destinos, que suelen, por lo general, formar época.

Dicho esto, diré que mi mujer es una mujer de casa. ¿Saben lo que es una mujer de casa? Solemos llamar UNA MUJER DE CASA — y permitan que lo diga con mayúsculas — a esas mujeres encargadas de administrar los pocos dineros que los hombres de mi categoría solemos llevar cada semana, y en muchas ocasiones cada quince días, a casa.

Hay que rendir pleitesía a esos pequeños cerebros, dejando de lado aquellas otras mujeres excepcionales—que también las hay—. Debemos rendir pleitesía he dicho, porque ellas son la base de toda sociedad organizada, cuya economía depende absolutamente de su coraje y de su capacidad administrativa.

Cuantas pequeñas cuentas, que suponen grandes ecuaciones, tienen que hacer para llevar a buen puerto tan frágil economía, las naciones enteras dependen de ellas, de su ecuanimidad y de su profundo sentido de la justicia.

Esa y no otra es la razón de su enorme importancia en la lucha revolucionaria, su atracción y captación es punto vital para el éxito.

HORIZONTES

Pensamientos viejos

CUANDO se opone en el hombre lo que tiene como cosa propia a lo que le es dado, se puede hacer la objeción que percibimos todas las cosas en la armonía universal y jamás aisladamente; que nuestras impresiones nos vienen únicamente de objetos existentes alrededor nuestro, que solamente son, pues, hechos incontestables. La objeción no alcanza, pues existe una gran diferencia entre los pensamientos y sentimientos, que están despiertos en mí y los que me son dados.

Dios, la inmortalidad, la libertad, la humanidad, etc., se impregnan en nosotros desde la infancia, como sentimientos y pensamientos que conmueven más o menos fuertemente, nuestro interior, sea que nos dominan inconscientemente, sea, en naturalezas más ricas, que se manifiestan bajo forma de sistemas y de obras de arte, pero son impresiones que nos son dadas y no provocadas en

nosotros, porque creemos en ello y debemos defenderlo.

Así, pues, es menester distinguir entre los sentimientos que me son dados y los que solamente se han despertado en mí. Estos últimos son mis propios sentimientos. Mientras me pavoneo con los primeros, que los cuido en mi parte de herencia, que los cultivo y de los cuales estoy poseído.

¿Quién pues, más o menos conscientemente, no ha notado que toda nuestra educación tiene como objeto provocar en nosotros sentimientos, de sugerirnos en lugar de dejar ese cuidado a nosotros mismos pase lo que pase? Así, atiborrados de sentimientos sugeridos somos declarados «mayores». Se impele a los jóvenes en rebaño a la escuela con el fin de que aprendan los viejos estribillos y cuando saben de memoria las chacharías de los viejos, se les declara «mayores».

Frente a toda cosa o toda palabra que se presente a nosotros, no

tenemos el permiso de expresar lo que podríamos o quisiéramos expresar, por ejemplo: el nombre de Dios no puede inspirarnos pensamientos chuscos, sentimientos irrespetuosos, se nos está prescrito e indicado lo que debemos pensar y sentir, y como lo debemos hacer.

Mi alma y mi espíritu están regulados de la manera como los demás lo entienden, no como yo mismo lo quisiera, tal es el sentido de la salvación del alma. ¡Cuánta pena se necesita ante tal o cual palabra para llegar a procurarse un sentimiento propio, para poder reírle en la cara a aquél que espera de nosotros una actitud santa y un semblante afligido!

Todo lo que nos es sugerido nos es extraño, no nos es propio, es «cosa sagrada» y es difícil hechar fuera el terror sagrado que ante ella experimentamos.

Max Stirner

(Del «Único y su propiedad», traducción de JUAN).

HOY, ANTENAZO

LISBOA. — El presidente Caetano afirma que «Desde que estoy en el Gobierno ninguna queja por torturas a presos pudo ser comprobada.» Señal de que fueron comprobadas las de la época salazarista.

SANTAREM (Portugal). Depósitos de municiones militares estallaron uno tras otro el 19 de julio. Se rumorea una sedición cuartelera, que el Gobierno niega. Por lo menos, un acto de sabotaje Lisboa tendrá que admitirlo.

LISBOA. — Tres mil empleados bancarios han manifestado por las calles de la ciudad contra la detención y procesamiento de su presidente, Daniel Gabrita. Otros empleados banquistas de Oporto y Coimbra se han asociado a la protesta de sus compañeros lisboetas.

MADRID. — Al cabeza de turco de Matesa, Juan Vilá Reyes, el fiscal le solicita, por 417 delitos de falsedad, 4 de estafa y uno de cohecho, 1.288 años de encierro y 8.500 millones de pesetas de indemnización al Estado. Apunta *i no tiris*.

AMMAN. — Cara a Israel, los fedayin anduvieron en Jordania como Pedro por su casa, llegando a tratar al reyezuelo Hussein de intruso. Para demostrar lo contrario, éste, en acciones escalonadas, ha llegado a arrojar de Jordania a los fedayin que han quedado con piernas enteras. Cortado el escape a Siria, esos fedayines no han tenido otra opción que la de refugiarse en terreno israelí, precisamente el del enemigo capital designado por los palestinos. Cosas veredes...

WASHINGTON. — La Casa Blanca y las Siete Puertas mantienen coloquio diplomático. Para concretar puntos Nixon irá a Pekín a entrevistarse con Mao. Juego de pillos. Con esto USA pone en un brete a la URSS, opuesta al imperialismo maoista, igual que el maoísmo imperial se opone al imperialismo moscovita, y ambos países comunistas se atraviesan al imperialismo americano. Cada uno de estos tres imperios dispone de la bomba hidrógena. ¿Habrán carambolas mortíferas, o chalaneo meramente diplomático? Quién estará lo verá.

ZARAGOZA. — El 18 de julio

de ogaño ha coincidido con la declaración de una epidemia de cólera en varias localidades de la cuenca del río Jalón. La fatídica fecha no puede producir otros resultados que hambres, pestes, muertes y humillaciones. El cólera parece terminado. La cólera, no.

MADRID. — El 18 de julio, en el Palacio de la Granja, el vicepresidente de la República norteamericana, mister Agnew, alzó la copa en alto, junto con el tirano Franco, en celebración del fratricidio franquista del 18 de julio de 1936.

PAMPLONA. — Malestar en la industrial «Pamplonica». Dura desde el 30 de junio por despido de obreros. Secciones enteras permanecen paralizadas y el conflicto no tiene visos de solución debido a la intransigencia burguesa.

BARCELONA. — En la recepción de Capitanía General por el 18 de julio, el alcalde por real orden franquista, Porcioles, manifestó que «el 18 de julio significa la apertura de nuevos cauces gloriosos para nuestra patria, haciendo posible este periodo brillante que en toda la historia de España no tiene punto de comparación.» Una gansada, desde luego. Pero una sinceridad que habrá que tener en cuenta.

MADRID. — Endurecida la Ley de Orden Público, la policía podrá permitirse el guardar en sus dominios presos preventivos hasta 40 días. Las multas de 80.000 pesetas se pagarán con tres meses de cárcel en caso de «insolvencia».

IBIZA. — Centenares de «hippies», policías y guardias civiles han sostenido un violento encuentro con resultado de cincuenta heridos y 56 «hippies» encerrados en la cárcel de Palma de Mallorca.

HABANA. — No es dulce la vida cubana. Pese a las jornadas «patrióticas» de 13 horas, la recolección de la caña valdrá este año por 5.924.335 toneladas de azúcar en lugar de las 11.000.000 previstas por Castro y las 6.650.000 que exigen las necesidades del país y las mínimas de exportación.

WASHINGTON. — Ahora resul-

ta que Nixon y la alta Banca española desean que Franco resigne prontamente el Poder en favor de Juan Carlos de Bombón.

JARTUM. — El lunes 19 de julio el militar Hacham el Atta depone al jefe de Estado Numeiry por un golpe de fuerza, y el jueves siguiente Numeiry derriba del Poder a Atta por otro golpe de Estado. Ambos milicos en nombre del pueblo, perfectamente ausente de esa tragicomedia. En el juego Atta ha perdido la cabeza.

MADRID. — Tres obreros ferrallistas han sido detenidos por provocación a la huelga entre sus compañeros. Tratóse, también, de aumento de sueldo.

OVIEDO. — Conflictos sociales en Talleres de Moreda (490 operarios), y en Trefilería SIA (340 obreros), ambos de Gijón, por informalidades burguesas.

MADRID. — En acto de servicio murió el capitán de la G. C. Antonio Tostón. Tostón ya no está, pero tostón (franquista) queda.

MADRID. — Ha sido detenida una mujer que en dos años hurtó por valor de millón y medio de pesetas en comercios de la calle de Serrano. No se metía en otras calles, tratando de vengar en calle rica a los barrios «subdesarrollados».

NARBONA. — Pleno desconfederal celebrado. Extrañas asistencias. Junio royanista, una, Partido Sindicalista (o sindicalista partido) otra. Tres presencias por viajes gratis. Criticomania vieja, acuerdos precarios. Alguna trifurca. Unanimidad para corromper lo más posible.

BURGOS. — Por un acto de sabotaje la resistente vasca María T. Arévalo Larrean, 21 años, ha sido condenada en consejo de guerra a 25 años de presidio. Es la rúbrica del fascismo.

PERPINAN. — En una gruta de la Caune d'Aragó, cerca de Tautavel, unos paleontólogos han descubierto un cráneo humano viejo de 200.000 años. Los peritos lo asimilan al pitecantropo, pero nosotros poseemos elementos para proponerlo « francis - francolius - caudillalis », cavernarius de El

Pardo. Y que el «hombre de Tautavel» dispense si hay agravio.

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — En un sermón castrense disparado por el general Franco, éste ha dicho que las guerras con apoyo de Dios tienen probabilidad de ser ganadas.

Ya suponíamos que Dios era belligerante al lado de sus inventores. Hay que ser reconocido.

COMISION DE RELACIONES DE LA FEDERACION N. I. FERROVIARIA

Como estaba previsto, el 25 de julio ppdo., coincidiendo con la fiesta anual que celebra el Núcleo del Alto Garona, se celebró en Toulouse el Pleno de la Federación convocado por la Comisión de Relaciones.

Al mismo asistieron numerosas delegaciones e individualidades de diferentes departamentos de Francia y pueblos limítrofes.

El Pleno examinó el amplio informe de la Comisión y de una manera especial con referencia a la situación en Francia, sin omisión de los ferroviarios refugiados en otros continentes, que siguen interesándose por la existencia de la Federación.

El Pleno aprobó la gestión de la Comisión y a la unanimidad reelegió a la Comisión para un nuevo periodo de gestión de dos años.

A la vista del interés despertado por toda la organización por el valor constructivo de las federaciones de industria en la futura sociedad, se sintió la necesidad de sostener la continuación de la Federación en el exilio, con los principios y finalidades, paralelos con los de la Confederación Nacional del Trabajo, iniciando una activa propaganda pública para divulgar el alcance cenetista de tipo económico social.

Con la presente nota informamos a todos los compañeros de la Federación que para relacionarse con la Comisión, deben seguir empleando la misma dirección que se venía empleando a nombre del secretario, 33, rue des Vignoles, París (20°).

EL SECRETARIO



Enciclopedia Anarquista en idioma cervantino. ¡Inscribámonos!

DESDE BENIFATO

Margaritas a puercos

NUNCA segundas partes fueron buenas... Pero soy hombre, y el hombre es el único animal que tropieza dos veces con la misma piedra. Y más siendo benifatense.

Benifato es un pueblo pequeño de montaña. Enganchado a ella como un cesto a la pared. Desde él se domina todo el valle: Beniardá, Benimantell y el mismo Castillo de Guadalest, declarado monumento nacional. El terreno es intrincado, muy quebrado, pero de vista pintoresca.

Para entrar en materia, haciendo ¡fi! al materialismo histórico, diremos el «alter ego» de los nietos de Carlos Marx, al menos en teoría, trabajan para que la propiedad privada o individual cambie de propietario y pase a manos del Estado patrono, naturalmente siempre que el Estado patrono sea dominado por el indiscutible partido comunista.

La disecación del Estado no hay necesidad de hacerla. Propios y extraños la conocen. Es el gobierno de una nación, entretejido, compuesto de ministros, diputados, senadores, burócratas, magistrados, ejército, policía y como apéndice final, la religión cloriformista, conjunto de parásitos improductivos. Pero que nadie se asuste, porque si el Estado en manos de la burguesía es un mal grave, en manos de los comunistas será un gran bien. Un gran bien, porque ya ningún obrero tendrá derecho a quejarse, con un gran fardo colgado al hombro lleno de deberes, sin ningún derecho. El Estado será el único que mande, administre y gobierne. El derecho individual no existirá; el individuo se habrá perdido, fundido en el Todo. Transformado el Estado en Dios todopoderoso, y habiendo transformado a los individuos en masa amorfa, éstos, en lugar de ganar han perdido toda la integridad de sus personalidades, pasando a ser una manada o rebaño de borregos, dirigidos por nuevos malos pastores, salidos a la palestra por generación espontánea, más despóticos y con muchos más defectos que los gobernantes anteriores.

La clase trabajadora pierde en el cambio. De un sistema burgués, ha pasado a un sistema autocrático. En el sistema burgués podía escoger dueño. En el nuevo sistema no le cabe esa opción, ya que el nuevo patrono es el Estado, dueño y señor de vidas y haciendas, y exento de responsabilidades ante la sociedad, porque ésta no

existe, fuera del grupo dictatorial que ordena y manda.

Muerto el perro se acabó la rabia. Desaparecida la burguesía se acabó la competencia existente, pasando a ser todo monopolio del Estado. Vivir dentro de un Estado comunista autoritario, es mil veces peor que vivir dentro de un Estado burgués constitucional. En un Estado constitucional, por poco que le den al individuo, le dan el derecho del rebuzno. El Estado comunista autoritario, no da eso.

Aunque me llamo Tomás, no soy Tomás de Aquino, sino un Tomasito cualquiera, siquiera sea de Benifato. Pero digo las cosas tal como las siento, sin adornos ni amaños. Para mí, refractario a todo tinte de autoridad, no busco mi centro fuera de mí, sino en mí mismo. Lo mismo me da que a esta clase de entes se les llame Dios como Estado, y repito con Bakunin: «Si Dios existe, yo no existo, y si yo existo, Dios no existe».

Un comunista amigo mío tiene la manía de comparar la organización del Estado comunista al organismo humano, cosa en mi sentir, disparatada.

La función fundamental y básica de la célula en el tejido celular del organismo humano es de condición forzosa, obligada. Superpuesta a una función mecánica, no puede interrumpir su función mecánica o es su muerte, y la muerte de su compuesto: el hombre. De la misma forma, todos los grupos humanos, grandes o pequeños, están formados por la célula-individuo. Pero esta célula-individuo, con relación al grupo, no tiene función obligada, sino libre, de relación, sin menoscabo ni daño para el grupo que se agrega o disgrega, como pasa con la célula orgánica. Si el cerebro es el colector receptor de todas las vibraciones subjetivas y objetivas que el cerebro refleja y transmite al exterior por medio de la palabra, con la célula piramidal que le da órdenes al organismo humano, y siendo como es un movimiento operatorio mecánico, no hay causa para que sea comparado a la función de un organismo social, que la célula-individuo tiene una función de relación voluntariamente libre, no mecánica.

Que perdone mi amigo comunista que le diga que está en un completo error. El Estado no puede ser nunca un «cerebro» que dirija a la sociedad, con la agravante de que en el gobierno nunca están los mejores sino antes al

contrario, toda la estulticia social llena de rebabas y defectos humanos y sociales, particularmente vosotros, los nietos de Marx, con vuestro materialismo histórico y vuestro tiránico obrar.

A mi ese materialismo histórico no me intriga, paso de largo sin hacerle caso. Ya tuvo a tiempo sus revisionistas con Bernstein, Menger, Labriola, Asturaro, etc.. De vuestra «bandera», deberíais quitar la hoz y el martillo; es una vergüenza que sigáis usando tal emblema, porque en lugar de segar cebada y trigo, habéis segado muchas cabezas refractarias a vuestro modo de pensar. Vuestra conducta histórica es horrorosa, chorrea sangre.

Los detergentes ya no sirven para borrar tanta mancha. Ni siquiera una máquina lavaplatos

podrá poner en limpio vuestra conducta. Os gusta, estimado amigo, revolcaros por el cieno como a vuestro simpático hermano, que al menos da morcillas: el cerdo.

Tú te crees un superhombre, un gran político, un pastor de talla de preclara inteligencia, hombre indomable, con cualidades de mando y administrativas, pronto a resolver limpiamente toda clase de problemas por intrincados que éstos sean, pero yo que te conozco desde la infancia, sé que toda tu sabiduría se reduce a cero, y no sabes resolver ni tus pequeños problemas, ¿cómo vas a resolver los problemas de los habitantes de una nación? No seas tonto, amigo mío, deja el zurrón y toma las alforjas, te sientan mejor.

Tu amigo,

Tomás de Benifato

DISCOS

Franco ha resignado sus poderes de jefe de Estado en favor de Juan Carlos, caso de que él viaje por el extranjero (cosa que jamás ocurre) o se ponga enfermo. La posibilidad de su muerte, no la menciona.

Tanto ha intervenido en la defunción de otros, que la suya, más que posible, segura, le horripila. Si materialista, le duele perder la vida; si deista, le espanta rendir cuentas ante el «ser supremo». ¿La muerte? Siempre bien alejada; sin embargo, se acerca aceleradamente...

Si, señor Franco. Las Parcas te tiran de las patas cuando duermes; y no durmiendo te absorben la mente.

Tú, tus médicos y cortesanos decís y repetís que la salud te inunda, que el sol va a lucir para ti una millonada de días. Pero de noche y a solas los fantasmas de la muerte danzan, sarcásticos, en tu espíritu. Morir habemus, y para resistir — crees — bastaría con amontonar cadáveres de otras personas.

Tal vez las mismas que se ocupan, fructuosamente o no, de tu glorioso entierro; las mismas que se libran a conjetura diaria sobre el progreso de tus enfermedades... mortales.

Treinta millones de españoles y otros tantos de extranjeros preparan in mente la felicidad de tu entierro; en pro o en contra, millones de seres humanos te desean

mucha enfermedad y buena muerte, caudillísimo Franco.

Tu entierro hará época; más mísera carroña pudrirá en la fosa, como los cueros exánimes de tus muchas víctimas.

Menta viajes insólitos y días de cama obligados, no a la muerte. A ésta no convocarla, puesto que acude por sí sola, amigo Franco.

DISCOBOLO



- «El Izquierdismo, remedio a la enfermedad del comunismo (Paris maya-junio 1968)», Cohn Bendit 36 00
- «Mediterrané Rouge (Un nouvel empire soviétique?)» 23 00
- «La Commune de Cronstadt» (recueil de documents comprenant la traduction intégrale des Investias de Cronstadt 9 00
- «De l'esclavage à la liberté» 5 50

LA CURA DEL ODIO

II

Cuando la ya fuerte potencia de amar a las cosas humanas no encuentra su cauce natural en una sociología práctica y vivida, la repulsa del ambiente conduce a las juventudes a despilfarrar estas fuerzas hacia cometidos absurdos, irreales y harto precoces. Con calificativos diversos acechan a la juventud muchedumbre de inclinaciones que conducen al desvarío y a las obras inútiles. En tal caso, la fuerza moral del amor social adopta las modalidades filosófico-religiosas de los cultos ancestrales y las no menos dañinas creencias precoces de un panteísmo fetichista y confuso, que se adelanta inmaduro y vacilante hacia los ideales de un lejano porvenir. Este amor enfermizo y místico a una naturaleza y a las cosas inquinadas cuando hay tanto dolor que liquidar y tanta injusticia que abatir, es, sencillamente, una desviación estéril de la necesidad de amar que se sale de la órbita natural y eficaz y que se parece no poco a las debilidades de ciertas mujeres por los falderillos y otros animaluchos no muy nobles. Semeja también al desespero del pobrecillo de Asis, que ante la indiferencia de los hombres por las cosas celestiales dirige su prédica a los animales. Unos y otros desean prodigar el bien, pero malgastan sus afectos por no saber buscar el campo para sus cultivos.

Indiscutiblemente, cada uno de esos ciclos amatorios ha sido un fin en lo pretérito, un objetivo natural de la existencia, cada uno de los cuales ha aportado a la personalidad humana el desarrollo de las virtudes que constituyen el magnífico mosaico de los temperamentos humanos. El desequilibrio de esas pasiones en el tiempo ha forjado poderosamente las diferencias individuales, diferenciaciones que a su vez, son el más seguro fundamento de la libertad contemporánea y futura.

El remoto ascendiente del hombre comenzó a amarse a sí mismo, como medio de defensa contra las cosas; cimentó, así, el ineludible principio de la libertad individual.

Con Freud o sin él, la madre comienza amando al niño como una parte de su propio ser. La vena sexual que las modernas doctrinas dicen descubrir en el amor maternal, sería la confusa reminiscencia del remoto ascendiente prehumano unisexual o bisexual. En el matriarcado nace el amor a

la familia, y su consecuencia más acentuada es la fijación de los tipos y caracteres humanos.

Nadie tiene derecho a elegir el camino de la maldad. Y ser indiferente a las sollicitaciones de la vida social equivale a tomar el camino del mal, porque se pierde el norte de la vida y las acciones se extravían en cometidos que pueden resultar altamente perjudiciales al bien público.

Toda vez que el espíritu de humanidad, es decir el amor en su último progreso no preside todos

los amores y todas las acciones de los hombres, el individuo es presa segura de los odios que se armen en las mil garras de la colectividad y que provocan la reacción del odio individual. Es así como el individuo obra con egoísmo brutal hasta cuando ama intensamente, porque para servir a los fines de su amor ataca, a ciegas, los intereses colectivos, y con ello empozoña su vida y labra su infelicidad moral.

Así, pues, la única terapéutica del odio es el amor a la humani-

dad, porque cuando vibra intensamente concurre a regir, conformar y substanciar todas las modalidades de los deseos humanos, regulándolos en una armonía natural que liquida las pasiones odiosas, elevando el espíritu del hombre hacia las alturas de una existencia moral donde la felicidad del individuo puede ser inmensa, ya que es humana, es decir, que se cimenta y nutre en la humanidad, a cuyo bienestar coadyuva, al mismo tiempo que satisface todos sus deseos y pasiones.

Sensibilidad y firmeza

SER sensibles para captar las corrientes del pensamiento que pueden contribuir a la emancipación de la humanidad, debe ser condición de los amantes de la libertad y ser firmes como la roca para no flotar en el vaivén de la borrasca, debe ser conducta de los que se dicen anarquistas.

Mantenerse firmes para resistir envolventes oleajes para no pocos compañeros equivale a mantenerse quietos, lo que ocasiona al Movimiento desavenencias sin razón de ser. Y examinar las causas de tales desavenencias debe ser preocupación constante.

Dejarse influenciar por otros movimientos que se dicen sociales pero que están lejos de serlo, es lo equivoco a no pocos compañeros. Corrientes que se iniciaron como sociales y que, trepando sobre montones de creyentes y adherentes alcanzaron las cumbres del poder, ya por vías parlamentarias o dictatoriales, en cuanto que el movimiento de influencia anarquista dió la impresión de no haber evolucionado de su punto de partida. Los que no saben comprender la obra de las ideas y su movimiento, sin púlpitos, oradores infalibles y representantes diplomados, se sienten atacados de parálisis, y no pocos, para «moverse», se embarcan en las naves que conducen a Moscú, Pekín o a las altas finanzas.

Otra equivocación que desalienta es la de tomar parte por el todo. Compañeros que se iniciaron en el fragor de la lucha, orientados por el sistema orgánico desde el grupo local, regional a lo internacional, con sus publicaciones que dan cuenta del continuo luchar, al ver pulverizado el

sistema orgánico, silenciado el ruido de la revolución, que daba la impresión de estar a la vuelta de cada esquina; desplazados en el exilio, obligados a moverse en la clandestinidad o a no poder moverse en las presiones, no pocos luchadores pierden la voluntad para la acción o, lo que es peor, ingresan en los movimientos tolerados porque nada hacen por la emancipación de la humanidad. La vacilación de los compañeros se debe a que no se preocupan por conocer el historial del movimiento de influencia anarquista y su trascendental valor; corrientes que fueron cortadas por brutales persecuciones, pero que a pesar de ello resurgieron porque en su misión emancipadora no han sido ni serán reemplazados por ideología ni movimiento alguno.

La verba revolucionaria que actualmente se emplea en las corrientes izquierdistas también produce vacilaciones en compañeros de escaso temple y corta visión. Con su lenguaje revolucionario a los izquierdistas no los anima otro propósito que el de conquistar el poder para continuar su obra. Si mejores condiciones de vida se van adquiriendo a pesar de todo, no es por los que tienen o aspiran al poder, sino a pesar de ellos.

Aquello de llegar de un salto al final, que consiguió formar corriente en la infancia del movimiento anarquista en los periodos en que éste apenas puede moverse, también produce vacilaciones en los que no alcanzan a comprender que el ansia de libertad que nos anima no es de un día ni una época, es de todas las épocas en las generaciones que se suceden.

Si el movimiento llegara de un salto a la meta final, sólo quedaría un colorido entierro.

Para no romperse la cabeza en estudiar las proyecciones y la misión de las ideas finalistas, no pocos buenos compañeros creen que es suficiente que se enarbolan como finalidad del movimiento consignas de comando; al revés de la idea de que debe estar comprometido el combatiente.

En los periodos de crisis con su merma de afiliados, los que se sienten vacilar aconsejan que para no separarse de la masa hay que descender al nivel de la misma. Y los que siguieron y sigan tal ruta se volvieron o se volverán masa. En suma, que en los periodos críticos como el que nos toca vivir es necesario una gran dosis de sensibilidad para solidificarse en las ideas que realmente coinciden con la liberación de todos los humanos, y tener aguante de roca para no ser arrastrados por la borrasca.

Serafin FERNANDEZ

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno « L'Internationale » los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

BIBLIOGRAFIA

L'Espagne Libertaire 1936-39⁽¹⁾

Las soluciones positivas que dio el pueblo español a los problemas de construcción de una nueva sociedad tras una revolución, han sido frecuentemente olvidados por unos y muy criticados por otros.

La crítica que por otra parte se ha venido haciendo no se ha basado en una documentación seria, ni ha tenido en cuenta la totalidad de las circunstancias que la envolvieron.

El libro de Gastón Leval nos aporta, a este respecto, aparte de su testimonio de excepción, una documentación de primera mano, que además de poner luz a muchos aspectos todavía oscuros, actualiza históricamente una experiencia que en la práctica es desconocida por las nuevas generaciones revolucionarias.

La obra de Gastón Leval constituye un estudio detallado del colectivismo agrario y de la socialización industrial, precedidos de unas setenta páginas que son dedicadas a la historia y evolución de las ideas libertarias en España.

Esta aportación intelectual por su sencillez y valor humano, unida a «L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire» (2) de Frank Mintz, más científica y estructurada, por su conducción de tesis

doctoral, así como «Collectivisations — recueil de documents —» (3), constituyen ya un material de base, sino completo, si suficiente para que los nuevos revolucionarios puedan estudiar documentalmente la obra constructiva de la revolución española.

La publicación por Editions du Cercle de «La España libertaria» y de «Bakounine, ou le Démon de la Révolte» (4), ponen en auge las experiencias y el pensamiento libertario respondiendo así a una necesidad que se venía haciendo palpable desde hace algún tiempo.

(1) «L'Espagne Libertaire», Gastón Leval. «Archives Révolutionnaires», precio 35 francos.

(2) Editorial Béliabte, precio 30 francos.

(3) Ediciones CNT, Toulouse. 1965, precio 6 francos.

(4) «Bakounine ou le Démon de la Révolte» de Fritz Brupbacher, traducido del alemán y comentado por Jean Barrué. «Archives Révolutionnaires».

Nota: Todos los libros citados están en venta en nuestro Servicio de Librería.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE SAINT-DENIS

La F. Local de Saint-Denis convoca a los compañeros afiliados de esta Local a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 5 de septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Donde se tratará el informe de nuestra delegación al último pleno del Núcleo y sugerencias a aportar para la confección del orden del día para el próximo pleno del Núcleo a celebrar el mes de octubre próximo.

Se recomienda la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el día 5 de septiembre para tratar del orden del día del próximo pleno regional a la hora y sitio de costumbre.

SYNDICAT DES METAUX DE LYON ET DE VILLEURBANNE

Nous communiquons à tous les camarades que la permanence des samedis après-midi au Palais du Travail de Villeurbanne ne pourra être assuré pendant tout le mois d'août à cause de la fermeture annuelle des vacances.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 5 de septiembre, 33, rue des Vignoles, Paris.

Se ruega la asistencia de todos.

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 29 de agosto: Jira Regional en la «Fontaine Mary-Rose», Grans (Bouches-du-Rhone).

DONATIVOS PRO «COMBAT SYNDICALISTE»

F. L. de Combs-la-Ville :

Juan Casals	100 00
Justo Villanueva	250 00
Ignacio Azcona	20 00
Fernández	10 00
Cambra, Rafael	10 00
José Monzón	10 00
Gabriel Morales, Paris ..	55 00
Rodríguez, Aubervilliers	10 00

Total — 555 00

CURSO DE GUITARRA Y BANDURRIA

En el Centro confederal de Paris, 33, rue des Vignoles. Comprenderá también enseñanza primaria de solfeo. A cargo de un profesor acreditado. Con las adhesiones pertinentes, podría el curso empezar en octubre.

CORRESPONDENCIA

Compañeros A. López y Juan Brugués, de Le Fort-Foix y Mane respectivamente: Recibidos los ejemplares de prensa que nos habéis enviado, todos buenos. Las colecciones van siendo encuadernadas con esmero por compañeros de Burdeos. En la Exposición del Libro Libertario figuraron las encuadernaciones de «Soli», «Le Combat Syndicaliste», «Espoir», «CNT» y «Suplemento Literario de Solidaridad Obrera». Entre todos la labor se cumple.

«La crisis del Movimiento comunista de la Kominform a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45 00
«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6 00
«El pensamiento político de Castella», Alberto Minguéz	15 00
«Misère de la philosophie» et «Philosophie de lo misère», Proudhon - Marx ..	8 50
Id. en francés «La grève» ..	21 00
«L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline	57 00
«La Revolución desconocida», Voline (en español) ..	20 00
«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6 00
«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas ..	33 00
Rosa Luxemburg	24 00
«Jacob», Bernard Thomas ..	25 00
«Bakounine» (la vie d'un révolutionnaire), Kamins-	

Servicio de librería

ky	24 00
«La révolution et la guerre de l'Espagne», Broué et Témime (cartonné)	39 00
«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeante Pike	11 00
«La revolución sexual», Wilhelm Reich	21 00
«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan ..	12 00
«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18 60
«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tents	15 00
«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo ..	24 00

«Grado elemental (poemas) Angel González	4 00
«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray	20 00
Idem, idem en francés ..	9 90
«La confesión» (L'Aveu), Arthur London	20 00
«La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante	48 00
«Los anarquistas», James Jo'l	18 00
«El Teñigo», W. Chambers ..	20 00
«Cazando el Elefante», G. Orwells	12 00
«Con el pan bajo el brazo», O. Danielo	10 00
«Yo escogí la Libertad», Kravchenko	16 00

«El furgón de cola», Juan Goytisolo	21 00
«Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne	35 00
«Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotski ..	21 00
«Yo escogí la libertad», V. Kravchenko	15 00
«En el País del Kibutz», H. Desroche	16 00
Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (20).	

«Tierra y Libertad» en París
Compañeros: Leer y propagar el órgano del anarquismo clásico que aparece en Méjico. Se halla en venta en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Paris (20).
O pedirlo al corresponsal Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93-Drancy. CCP La Source 32.440.99.



¡Así es de bella la naturaleza, a la que tú en estos días de ocio canicular le dedicaste las más arrobadas miradas! Pronto, si no ponemos remedio, estos rincones serán estercoleros, donde la suciedad y la inmundicia sean los únicos camperos.

El fotógrafo revive su descanso estival, dejando constancia «de lo que fue». Estamos seguros, que para mejor recuerdo de tus días de esparcimiento, también dirigiste tu objetivo hacia otros rincones paradisíacos de ciudades, playas, montes o campiñas, que en los días de frío invierno pondrán una nota de calor y alegría rememorando «tu» película veraniega.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2^e UNION REGIONALE

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3^e dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Billot, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota : Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deux à la Bourse du Travail de Puteaux dimanches du mois, à 9 h. teaux.

COMMUNIQUES

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI^e UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin

— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolentes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 1^{ers} Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan.

Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2. Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE U. D. B. du Rh. — 19^e Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

AFFINITAIRES

JOURNEE DU PACIFISME INTEGRAL

15 août 1971

Le Rassemblement des pacifistes de la région ou en vacances dans le Midi aura lieu, comme l'an passé, le 15 août au domaine de Cybèle, à Figanières Var. Entrée libre.

Réunion plénière à 15 h. Exposition du Livre pacifiste, presse. Détails et accès contre timbres en écrivant à

Domaine Cybèle. 83-Figanières.

Monsieur, madame, chers amis, Voudriez-vous nous faire l'honneur et l'amitié d'assister — ou de vous faire représenter — à notre Rassemblement du 15 août 1971, à Figanières (Var).

Nous croyons, en effet, votre action indispensable à la défense de la vie de l'homme, à la défense d'une paix véritable.

Les idées que vous défendez et que nous estimons essentielles doivent être mieux connues. C'est pourquoi nous mettons à profit les vacances où l'on a du temps devant soi (ces réunions sont très appréciées dans un lieu de détente dans la paix de la nature) pour faire connaître mieux vos idées,

vos actions, par l'exemple, par la parole, par l'écrit, à des personnes qui sont proches de vous mais ignorent ou comprennent mal votre action.

Vous pourriez participer à toutes les réunions si vous le désirez et notre exposition mettra en évidence vos publications, vos livres et tous documents que vous voudrez bien nous adresser.

Veillez croire, monsieur, madame, chers amis, à nos sentiments dévoués.

André Poupeau

Pour la préparation et l'organisation de la journée écrire à André Poupeau : Domaine de Cybèle. 83-Figanières.

AUX CHEMINOTS

N, I, NI C'EST FINI

(Suite de la page II)

France et partout dans le monde, dans ce monde concentrationnaire et pour stopper la compression des effectifs à la SNCF nous demandons :

1) L'application immédiate de la semaine de 40 heures et mise en vigueur à brève échéance de la semaine de 30 heures.

Equivalence des heures de nuit — 6 heures de nuit équivalent à 8 heures de jour — par récupération de repos supplémentaires à la disposition des agents.

2) La retraite à 50 ans pour tous (roulants ou non).

3) La compression de la hiérarchie par une augmentation de salaire dégressive allant de la base au sommet. Il n'y a aucune raison valable que certains messieurs qui se croient supérieurs touchent un salaire mirobolant allant jusqu'à 600 00 F par mois et plus et que les autres, ceux qui peinent vraiment soient des indigents.

DEFENDRE LA HIERARCHIE C'EST TRAHIR LE PROLETARIAT

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

La Fédération des Travailleurs du Rail CNT, héritière de la Charte d'Amiens, que la CGT a trahie, vous invite à venir discuter de mettre au point une action cohérente, coordonnée sur des bases sérieuses.

La Fédération des Travailleurs du Rail - CNT

TRIBUNE LIBRE



LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Il y a trois ans, en France, on pouvait encore parler de mouvement anarchiste. Aujourd'hui on ne sait plus très bien délimiter ce qui est anarchiste et ce qui ne l'est pas; toutes sortes de canards créent des variétés libertaires et tendent à se défendre d'être restées anarchistes. Tout se disperse et les chapelles ainsi créées, plutôt que de sombrer dans la confusion, recherchent des certitudes (parfois dans le marxisme, parfois dans la recherche, si ce n'est le délire en cercle fermé.)

Les deux tentatives les plus connues d'organisation du mouvement anarchiste ont été la « Synthèse », de Sébastien Faure, et la « Plate-Forme », d'Archinov.

On a d'une part reproché à la « Synthèse » de délimiter artificiellement trois courants — communisme libertaire, anarcho-syndicalisme et individualisme — et d'être inspirée d'un esprit franc-maçon. Ce reproche est fondé.

On a par ailleurs reproché à la « Plate-Forme » d'Archinov de vouloir riposter sur son terrain au Parti bolchevik, et de prendre par là-même un certain caractère autoritaire. Ce reproche semble également fondé. Il faut lire à ce sujet les critiques d'E. Malatesta et de Camillo Berneri.

Je m'explique.

L'anarchisme n'est, dans ses élans originaux, pas du tout divisé en tendances, mais constitué d'une diversité très riche de réflexions et d'actes qui animent de façon particulière chaque individu, en le portant plus ou moins vers tel ou tel autre mode d'engagement.

Ces réflexions et ces actes caractéristiques d'une façon d'être et de vouloir être anarchiste ont toujours permis aux libertaires de se reconnaître entre eux (ne serait-ce que leur manière très particulière de se fâcher).

Des penseurs, tels Stirner, Nietzsche, E. Armand, ont approfondi l'aspect de l'affirmation individuelle de l'anarchisme. Mais l'individualisme en tant que courant n'a pas de raison d'être.

D'autres, tels Bakounine ou Fernand Pelloutier, ont, dans l'action, élaboré une appréhension communiste libertaire de la réalité, ainsi qu'une méthode anarchiste syndicaliste de lutte préparant, dans la présent, la future société libertaire et communiste.

Mais le communisme libertaire ainsi que l'anarcho-syndicaliste n'ont pas de raisons d'être en tant que courants distincts.

Les libertaires ont à s'organiser entre eux, en premier lieu, selon la méthode syndicaliste révolutionnaire pour :

— lutter directement pour déborder l'Etat, les appareils totalitaires et renforcer quotidiennement l'organisation (par l'obtention d'adhésions directes ou bien tacites).

— riposter efficacement à la répression de l'Etat et des appareils en question en développant un Secours mutuel véritable entre les membres de l'organisation.

— développer une pratique communautaire préparant à l'auto-gestion de tous les aspects de la vie et des rapports entre les hommes.

En second lieu, les anarchistes, reprenant, prolongeant et remettant en cause le travail des Stirner, Bakounine, F. Pelloutier, et autres, se doivent de constituer des groupes d'étude, se doivent de confronter leurs approfondissements et d'opposer ainsi une force de pensée et de sens libertaire face aux aspects les plus sournois et les plus habiles de la totalitarisation des rapports humains.

Par le syndicalisme révolutionnaire, par la révolution de la vie quotidienne, les « Uniques », les « Surhommes », les créateurs, de parias deviendront mouvement pour se retrouver dans un même camp se renforçant sans cesse.

La genèse des chapelles provient d'abord de ce que l'on a confondu diversités avec divergences.

Je ne parle pas de reconstituer la « Synthèse »; car il n'est pas question de synthétiser le gauchisme, le collaborationnisme et l'immoralisme (considérés en tant que démarche et non en tant que courants regroupant des individus).

Ce que j'appelle « gauchisme », pour un anarchiste, c'est le fait de trouver quelques séductions dans la solidarité théorique du marxisme, de vouloir déborder le stalinisme à gauche et de se retrouver finalement complètement rouge avec un peu de noir sur la hampe du drapeau.

Ce que j'appelle « collaborationnisme », c'est cet esprit qui nous demande de nous jeter à la mer pour la transformer en chair humaine, de discuter de Front uni

avec ceci, cela, de tâcher de transformer de structures qui, soit s'intègrent au système, soit sont en train de crever; la « Confrontation fructueuse » avec l'immensité marine et la « Participation » à ses tempêtes ne peuvent nous conduire tôt ou tard qu'à une seule chose, nous noyer.

Ce que j'appelle « Immoralisme » c'est la tendance à vouloir faire, à vouloir être contre l'idéologie bourgeoise. Etant donné que cette idéologie est fondée sur la dialectique entre le Bien et le Mal, l'attitude Immoraliste fait le Mal et s'intègre ainsi à ce jeu dialectique; elle conduit le plus souvent à ériger nos névroses en dogmes révolutionnaires.



L'Anarchisme c'est le refus des savants, et c'est la route barrée structurellement à tous les ambitieux. La science anarchiste c'est la résultante des consciences individuelles se confrontant dans une dynamique en constante évolution.

Archinov prônait la Responsabilité collective et la méthode collective d'action. Nous les voulons, mais non à tout prix. Il n'est pas question pour nous d'apparaître homogènes vis-à-vis de l'extérieur ni d'agir de façon homogène. Ce serait s'offrir comme un groupuscule à côté d'une foule d'autres groupuscules.

Nous nous adressons aux gens qui font la démarche libertaire, et la démarche libertaire consiste d'abord à rechercher l'unité dans le respect de la diversité.

Qu'est-ce que l'Unité dans la diversité ?

Nous pouvons, dans le cadre Syndicaliste Révolutionnaire, établir une Charte Théorique Commune, établir des statuts déterminant nos relations structurelles (auxquelles chacun adhère). Mais nous devons (et ce n'est qu'entériner un fait) respecter et faire vivre l'autonomie des structures de base, l'originalité des manifestations individuelles, des actions de groupe, qui se font selon l'expression créative de chacun et de chaque association permanente ou occasionnelle. Nous sommes quelques-uns à vouloir ce travail à la CNT.

Par ailleurs, tous les groupes anarchistes d'étude, d'action... peuvent établir des contacts locaux, créer des unions libertaires régionales (désignant des commissions de relations). Ces structures

peuvent établir entre elles le contact théorique au moyen d'un unique Bulletin de confrontation permanente, peuvent provoquer l'unité d'action dans l'autonomie en diffusant toutes propositions pratiques au moyen de circulaires « hors-chapelle ».

Nous pourrions ainsi déborder la confusion actuelle qui règne sur le plan anarchiste en France. Le verbalisme gratuit des couvertures de nos canards deviendra pression efficace.

Nous pourrions développer une riposte autonome rejetant tout compromis avec la gauche ou les structures étatiques, et nous avancer sérieusement vers la création d'une Organisation Fédéraliste Anarchiste en France.



Les contacts régionaux se développent.

Le travail hors-chapelle a déjà été mis en pratique.

Il sera question de la création d'un Bulletin de Confrontation Permanente en Octobre 71.

La CNT devient une réalité agissante.

A nous de créer l'unité dans la diversité.

PIERRE MERIC

3, rue Merly, Toulouse.

4-7-71.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

26 AOUT
1971
NUMERO 669
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

CRISE ECONOMIQUE...

Périodiquement, on nous rebat les oreilles avec des rumeurs alarmistes de crise monétaire, on agite devant les masses apeurées le spectre de la crise économique de 1929.

Ne nous laissons pas émouvoir par ces faux problèmes dont la fonction est de masquer les vrais (hausses généralisées, scandales politico-financiers en chaîne, terrorisme policier, etc...). Disons-le tout net : il n'y a pas de crise économique, il n'y a qu'une « crise » financière créée de toutes pièces par les spéculateurs capitalistes.

abondant et peu demandé (le dollar). D'où la réévaluation du yen (que la Banque Japonaise a tenté d'éviter par des achats massifs de dollars). C'est l'application directe de la loi de l'offre et de la demande.

Quels sont les avantages de cette réévaluation pour les Etats-Unis, grands vainqueurs de la « crise ». D'une part, les spéculateurs purs peuvent revendre leurs yens et réaliser ainsi un bénéfice en dollars exactement égal au taux de la réévaluation japonaise (les

« monnaies flottantes » n'étant que des monnaies dont le taux de réévaluation par rapport au dollar varie chaque jour en fonction de la loi de l'offre et de la demande). De l'autre, les américains favorisent l'équilibre à venir de leur balance commerciale puisque, les monnaies « étrangères » étant plus fortes, les produits importés aux Etats-Unis coûteront plus cher (l'augmentation étant au minimum égale au taux de réévaluation de la monnaie « étrangère ») alors que les produits américains ex-

portés coûteront moins cher (dans la même proportion). Enfin, les gros porteurs de dollars qui ont acheté des yens ou des marks ont la possibilité, s'ils ne veulent pas les vendre immédiatement, d'investir leurs yens et leurs marks en actions de sociétés allemandes et japonaises, lesquelles sont en pleine expansion et rapportent souvent des dividendes plus importants que la plupart des sociétés américaines. Comme on le voit, les gros capitalistes gagnent sur tous les plans !

MECANISME DE LA « CRISE » ACTUELLE :

Les gros porteurs de dollars achètent des yens en grande quantité (en mars, il s'agissait de marks), créant ainsi une rareté artificielle de cette monnaie en même temps qu'ils inondent la place financière de Tokyo de dollars. Conséquence logique en système capitaliste : le produit raréfié et très demandé (le yen) prend de la valeur par rapport au produit



Prolétaires
quand en
finirons - nous
avec les
jeux
d'argent ?

... OU
**BLUFF
INTERNATIONAL ?**

COMMUNIQUES

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL
Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE
Permanence : le 3^e dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e). Métro : Anvers ou St-Georges.
Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.
Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX
Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).
Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.
Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.
Nota : Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LYON ET DE VILLEURBANNE
Nous communiquons à tous les camarades que la permanence des samedis après-midi au Palais du Travail de Villeurbanne ne pourra être assurée pendant tout le mois d'août à cause de la fermeture annuelle des vacances.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE
Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE
Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE
Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.



SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT
Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.
Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse
Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.
— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débat, sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics
Union Locale des Syndicats : 46,

rue des Quinze Degrés, Perpignan.
Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE Union Locale Lorient-Lanester
Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE
Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R. UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE U. D. B. du Rh. — 19° Région
J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX
Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS
(Les 5 faces de Bellone)
Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.
Demandez-la à l'Administration du journal.

«El Sudeste asiático», Victor García 10 00
«El sindicalismo en Barcelona», Balsells 10 00
«Historia del fascismo español», S. G. Payne 27 00
«Sangre Negra», Richard Wright 20 00
«Sintesis de la literatura argentina», Alvaro Yunque 8 00
«La Iglesia católica y la Alemania nazi», Guenter Lewy 27 00
«Historia de las agitaciones andaluzas», Juan Díaz del Moral 15 00
«Pequeño Diccionario de la Desobediencia», L. Franch 12 00
«El Testigo» (el caso Hiss), Whittaker Chambers 20 00
«El furgón de cola», Juan Goytisolo 21 00
«Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne 35 00
«Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotsky 21 00
«Yo escogí la libertad», V. Kravchenko 15 00
«En el País del Kibutz», H. Desroche 16 00
«La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún 45 00
«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis) 6 00

«El pensamiento político de Castela», Alberto Minguez 15 00
«Misère de la philosophie» et «Philosophie de la misère», Proudhon - Marx 8 50
Id. en francés «La grève» 21 00
«L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline 57 00
«La Revolución desconocida», Voline (en español) 20 00
«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon 6 00
«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas 33 00
Rosa Luxemburg 24 00
«Jacob», Bernard Thomas 25 00
«Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky 24 00
«La révolution et la guerre de l'Espagne», Broué et Témime (cartonné) 39 00
«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingearre Pike 11 00
«La revolución sexual», Wilhelm Reich 21 00
«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan 12 00
«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard 18 60
«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tents 15 00
«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo 24 00
«Grado elemental» (poemas) Angel González 4 00
«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray 20 00
Idem, idem en francés 9 90
«La confesión» (L'Aveu), Arthur London 20 00
Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

C.N.T.

A.I.T.

REMEMORACION (1)

REMEMORAR es revivir. Existiendo, persistimos tesoneramente en nuestra lucha manumisora de siempre. Hoy, en 1971, como en 1936.

con toda su bravura a la avalancha conjugada del fascismo nacional e internacional al mismo tiempo que, demoliendo arcaicas estructuras opresoras, injustas, ultramontanas y reaccionarias, abría amplios y profundos cauces a la revolución social constructiva, creadora.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris 26 de Agosto 1971

En el XXXV aniversario de la revolución española

La revolución española, a treinta y cinco años de distancia, sigue resplandeciendo en el horizonte social hispano y mundial como una constelación de esplendorosas luminosidades, promesas y esperanzas de un mañana que será. Señala ella, al proletariado y a los pueblos, seguro y perenne norte libertario orientador.

La de julio 1936-39 ha sido la revolución de un pueblo que, alzándose virilmente contra el fascismo, con la firme resolución de aplastarlo, defendiendo heroicamente sus libertades y derechos, inició la más grandiosa gesta de transformación social, económica y política en la España contemporánea. El pueblo entero, unido a la acción, hizo frente

El feudalismo se hundía. El capitalismo se desmoronaba. El Estado se resquebrajaba; perdía poder. Un nuevo orden social y de convivencia humana aparecía en todos los lugares, en toda la tierra española no hollada por las hordas de la Cruzada.

En donde preponderaban confederales y anarquistas, la revolución era de notorias y netas características libertarias. Lo era en su interpretación ideal, realista y práctica. En su voluntad realizadora, a pesar de todos los obstáculos y dificultades de aplicación. Socialización y colectivización. Gestión y administración directas. Producción y distribución en manos de los trabajadores. Concertación libre, solidaria. Asamblea abierta. Federalismo funcional. Impulso e iniciativa determinante de abajo a arriba. Libertad e igualdad social. Fue revolución de individualidades conscientes, de masas anarquizadas, dentro del conjunto multitudinario informe, entrenadas en la acción y animadas y adoctrinadas principalmente por la Confederación Nacional del Trabajo y por la Federación Anarquista Ibérica, que fueron las que lucharon con más denuedo, abnegación y dinamismo. Bajo su impulso se pugnaba por abrir las más anchurosas vías al socialismo ácrata, al comunismo libertario.

AFIRMACION Y PRESENCIA

Fue derrotado el pueblo español por sus enemigos seculares y por la conjura infame internacional, pero no se ha dado nunca por vencido. Vive. Mantiene sus sueños ideales y sus esperanzas. En su resurgimiento es posible que una vez más asombre al mundo. Porque es uno de los pueblos que jamás ha dicho no al más allá...

Por su parte, la C.N.T., la F.A.I. y la F.I.J.L. no han cejado, ni cejarán, de comba-

tir al fascismo entronizado en España ni a sus sucedáneos emparentados.

Hoy, en 1971, tras todas las experiencias de lucha, rectificando para siempre todos los yerros de colaboración gubernamental circunstanciada, la C.N.T. y el anarquismo ibérico organizado, militante, no quieren apartarse del camino renovador y libertario que trazó la revolución de julio. Su posición concreta y positiva se centra en su voluntad de continuarla, de marchar hacia adelante siempre, ensanchando cada día más las conquistas, radicalizándolas, extendiendo las realizaciones constructivas al mismo tiempo que continúan su acción y la lucha para derrocar la tiranía que actualmente aherroja a España y todo totalitarismo que de nuevo intentara implantarse en nuestro suelo.

REALIDAD Y ASPIRACION

No queremos sumarnos a ningún concierto claudicante. No podemos integrarnos a los sistemas estatales, capitalistas, de opresión y de explotación del hombre por el hombre, de alienación ni de sujeción humana. Sea cual fuere el contexto europeo y mundial, la fuerza de los grupos de los Estados y sinarquías que conspiran constantemente contra la libertad de los hombres y de los pueblos, queremos una España independiente, libre, justa, libertaria. Seguimos siendo revolucionarios. Quiéranlo o no los componedores, los pragmáticos, los vencidos, los posibilistas que utilizan todos los artilugios de la semántica «democracia», la situación en España sigue siendo revolucionaria. Y para poner remedio a los grandes males presentes de nuestro país, herencia de todo un largo pasado endémico y de decrepitud, hay que hacer lo posible para que esa revolución salvadora y creatriz madure y se desarrolle.

Hay que sacudir todas las inercias, todas las modorras, todas las indecisiones paralizantes. Espíritu, corazón y voluntad, más alertas, más ardientes, más tensos que nunca, individual y colectivamente, masivamente, deben manifestarse vigorosamente, reciamente, vibrando en el dinamismo revolucionario de la nueva creación española, que continúa gestándose y que debe alcanzar las más elevadas cimas y tener todas las audacias realizadoras.

Como en julio de 1936; como fue proclamado con lucidez premonitoria en el magno Congreso confederal de mayo del mismo año, en Zaragoza; como lo rubricó el Congreso de la C.N.T.-M.L.E. celebrado en mayo de 1945, en París, el primero de un exilio que todavía dura; como ha sido confirmado por todos nuestros comicios posteriores, expresando una voluntad colectiva consciente, una línea de posición y conducta consecuentes en este XXXV aniversario de la revolución española, continuando nuestro combate contra el franquismo opus-deista-clérigo-castrense, reafirmamos nuestro ideario y nuestros objetivos inmediatos y finalistas. Y persistimos en plasmarlos en realidades, a la luz de la grandiosa revolución española de julio de 1936-39, de todas sus enseñanzas y de nuestras propias experiencias de la lucha ininterrumpida que sostenemos, cara al porvenir, para bien del pueblo y la emancipación de los trabajadores, por la libertad de todos los seres humanos.

Por la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, el Secretariado Intercontinental

Exilio, julio 1971.

(1) Trabajo publicado con retraso por haber llegado a destiempo a la Redacción.

«BENEFICIARIOS» DEL
ESFUERZO DE LOS
TRABAJADORES EN EUROPA



Españolitos que venís al mundo, una de las dos Españas os partirá el corazón.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA DIGNIDAD Y EL MIEDO

ES indudable que siempre se puede aprender de los hechos de la vida; siempre se pueden entresacar deducciones de los acontecimientos de los que se es testigo. En lo que se refiere a la actual España fascista, como tal, carente de las más elementales libertades cívicas, sometida a la brutalidad policiaca, cárcel de todo el que ha intentado decir la verdad, ¿qué es lo que no se ha dicho señalando una tan calamitosa realidad? ¿Es que no se ha difundido en todos los idiomas la tiranía imperante en España? ¿Acaso no se ha repetido innumerables veces lo que supone para la vigencia de tan repudiable régimen el hecho de que el Estado franquista adquiriera acopio de divisas, gracias al turismo, explotando las bellezas naturales del país? Se ha invocado al deber de solidaridad del proletariado internacional, pidiendo una concertada acción de repudio internacional contra el franquismo. Se han repetido llamamientos a la conciencia de las gentes de espíritu liberal... ¡Y como si nada se hubiera dicho, como si la situación político-social de España en nada afectara a la sensibilidad de las personas honradas, de uno o de otro país, millones de turistas han invadido cada año, en periodo veraniego, el suelo hispano!

Hemos podido comprobar estos días pasados el alboroto promovido por el hecho de haber surgido en tierras de Aragón ciertos bacilos generadores del cólera. Naturalmente, es de comprender que el Estado franquista haya removido cielo y tierra, haya empleado la coacción y el soborno, haya invertido millones en el asunto en el plan de ofrecer la sensación de que se haya hecho lo indecible con tal de contener el sobresalto del turismo, con tal de no perder reputación con el consiguiente impacto de la detención del chorro de divisas.

No obstante; el recelo, la impresión del momento, ha producido su efecto en el hecho de que bastantes turistas que se encontraban en España cuando los hechos resultaron públicos, enseguida hicieron sus maletas, precipitando el regreso, otros que se disponían a ir a España cambiaron de ruta; marchando hacia Italia, Suiza, u otras partes. De haber

proseguido la versión de los primeros momentos, pese a las vacunaciones, el descalabro en el negocio turístico hubiera sido de tremendas consecuencias, rudo golpe para las finanzas del fascismo español.

Y en torno de todo ello las deducciones son bien simples: contra un régimen ignominioso, en plan de combatirlo, poco vale el recurrir a los llamamientos en demanda de manifestar lo que supone la dignidad humana. ¡El miedo es lo que mayormente conmueve y determina un apartamiento, un distanciamiento que tendría que ser motivado por los sentimientos de justicia y solidaridad! Todo ello, indudablemente, induce a la reflexión por parte de cuantos han batallado, batallan y han de batallar en pro de las libertades de los pueblos de Iberia.

UTOPIAS Y REALIDADES

Siguiendo el laudable empeño emprendido por la revista «Ruta», en su nueva etapa, de ofrecer en cada número un tema determinado, visto desde diversos ángulos apreciativos, nos ha complacido leer el número cuatro dedicado a «Las Utopías», interesante ensayo escrito por el compañero Víctor García. Avala la interesante y acertadamente condensada documentación del texto, el buen gusto de las ilustraciones que le dan un mayor realce. Es lo que puede comprobar quien directamente tome contacto con la publicación dirigiéndose al Apartado 61-661, Este-Caracas 106 (Venezuela).

El autor inicia su relación expositiva plasmando unas breves consideraciones al respecto de lo que motivó en el pasado el anhelo de dar forma literaria a lo que Martín Buber definió como «imagen del deseo»; sueños, evocaciones bordadas de bellas imágenes, tendiendo a descartar en alas de la imaginación, una realidad injusta, para proyectar el deseo hacia un horizonte de encantadoras ilusiones. Pero la realidad, el mundo presente, — y en ello coincide con Rita Falke, «Utopías de ayer y de hoy» — nos conduce hacia un futuro por vías de una acentuada angustia ante lo que puede devenir la humanidad de no conseguir hacer frente al peligro del totalitarismo aliado a la pujanza atómica. Lo que, como define Jaspers, solamente puede realizarse a base de un cambio, de una trans-

formación de la sensibilidad individual.

Si admitimos la concepción ibseniana de la necesidad de fraguar un ideal para hacer la vida pasadera, lo que es fundamental en los anarquistas, a no ser que se mantenga la posición nihilista de un Georges Palante, filósofo pesimista a carta cabal, manifestando en sus obras que desde la sociedad hasta el individuo todo está corrompido, y no hay solución, lo que, consecuente con su criterio, adoptó la resolución de suicidarse. De no caer en tal pendiente de renunciamento, cabe, o mejor dicho es una *deber vital*, el que por encima del panorama sombrío que de cara al futuro nos presenta un Orwell con sus utopías «Animal Farm» y «1984», se busque siempre mantener la ilusión de una evolución de acrecentada perfección.

De ahí que, pese a los vaticinios poco halagüeños expuestos por escritores y hombres de ciencia, en lo que al futuro hace referencia, Víctor García aduce: «Siempre debería haber, pues, el constructor de utopías en la lectura de las cuales nos refugiaremos más de una vez, deseosos de acompañar al visionario en la búsqueda de la sociedad ideal, rebasando el vivir cotidiano actual y concibiendo regímenes donde los hombres vivan en armonía.» Y en el intento de concebir modelos de sociedad dotada de ventajas superando el presente, son innumerables los proyectos, las «utopías» que se han hilvanado y que desde los tiempos más remotos se definen en las páginas de los libros. El autor nos ofrece una relación, ya no solamente de aquellas más conocidas, como lo son las de Platón, Tomás Moro, Campanella, sino incluso de autores menos conocidos, como Patrizi, Münster, Doni, para conocer sus escritos requiriendo un afán de investigación nada común.

Por supuesto, entre las múltiples facetas que se pueden señalar en las utopías en general las hay de un cariz marcadamente autoritario, como por ejemplo la especificada por Platón en su «República», en otras campea una atmósfera de libertad, como lo esbozado por Rabelais o lo expuesto por Voltaire. Y en los tiempos modernos son de interés los conceptos expuestos por William Morris y Bellamy. No obstante el pesimismo que trasciende de algunos libros

de Wells y de Orwell; a pesar de la retahíla de relatos puestos en boga por los actuales maestros de la llamada «ciencia-ficción», ensamblando horrores en torno a la etapa atómica en que nos desenvolvemos, las utopías, los sueños proyectados hacia un mañana mejor, no han de borrarse del horizonte mental. Incluso un marxista de reconocido relieve intelectual, como Lucien Goldmann, en su obra «Marxismo y ciencias humanas», manifiesta que la utopía es la esperanza que se piensa y que filosóficamente puede tener un fundamento, aunque no lo sea positivamente.

En el ensayo de Herbert Marcuse «El fin de la utopía» el citado pensador considera que la civilización presente tiene ya los medios adecuados para que ese anhelo de transformación social expuesto por los autores de utopías sea ya un hecho comprobado. Dice: «Todas las fuerzas materiales e intelectuales que pueden contribuir a realizar una sociedad libre, en efecto, están presentes. Si ellas no obran es a causa de la movilización total de la sociedad establecida contra la posibilidad de su propia liberación.» Indudablemente; son los factores regresivos, cuyo estado fundamental estriba en la inconsciencia. ¿Y qué mejor batalla, y noble ambición y motivo de existir que el de los anarquistas en favor de la justicia, incluso, al choque con la realidad, que parezca una utopía?

SAMBLANCAT RECORDADO

Ya se ha señalado en esta sección la estimable labor que realiza el compañero Alvarez Ferreras, (Ediciones la «Escuela Moderna», 834, 3th. Avenue S. W. Calgary, Alberta, Canadá) publicando folletos en los que se apuntan temas de interés. Ahora se trata de presentar, escogidos por Campio Carpio, y con el título «Antología miliciana», una selección de textos de Angel Samblancat.

La prosa rica y viril de nuestro querido escritor aragonés compone en la selección mencionada todo un semillero de pensamientos de generosa orientación libertaria. Como Felipe Alaiz, Angel Samblancat era también anarquista de temperamento. Podía también haber medrado de haber entrado en el redil de los escritores y periodistas de condición reverencial. Prefirió pasar calamidades antes que doblegarse a los amos del dinero. ¡Buen acierto el recordar a Samblancat!

AQUI Y AHORA

Política y desarrollo

por Juan Español

LÓPEZ RODÓ, el genio de la planificación económica española, ha escrito un libro cuyo título es el de este comentario. Ante todo, y más que nada, se trata de la más gloriosa y triunfalista defensa del Estado y del capitalismo; de un Estado fuerte, indivisible y centralista; de un capitalismo absorbente, manipulador y decisorio. Las teorías de López Rodó nos lo configuran escuetamente como un déspota de la ilustración y la economía: su mundo es un mundo abstracto de cifras, índices de producción, niveles de renta, mejor distribución de la riqueza, promoción de toda clase de desarrollo, etc., pero donde el elemento humano, el factor hombre, queda prendido y desdibujado en el gigantesco engranaje de la producción y el consumo, encadenado fatalmente a él, sin poder decisorio alguno y sin libertad de acción para superarse y llegar a ser lo que tiene que ser. Después del general repudio que el capitalismo y la sociedad burguesa han hecho de las teorías marxistas sobre el materialismo histórico, causa sorpresa ver cómo todos los intentos de los primeros se perfilan y convergen para demostrar que el materialismo es la condición primera y básica de la libertad del hombre, que un elevado nivel de renta personal ponen a éste en condiciones de realizarse plenamente, dejando atrás como arrumbados y periclitados los distingos clasistas y cualquier clase de conflicto social. El problema, pues, queda radicado en un mero problema económico, pero un problema resuelto desde arriba y sin los de abajo, cuya solución consiste en producir mucho y consumir bien, y donde la libertad se limita a qué cosa de las muchas que al hombre se le ofrecen con insistencia puede optar.

Naturalmente López Rodó se las da de liberal, pero sólo en materia económica y en el sentido, no de «dejar hacer», sino como respeto a la prepotencia del capital, de la libertad de mercado y, en ciertos casos, una «leve» intervención estatal moderadora cuando el predominio de aquél pone en peligro la estabilidad del sistema. Todo el programa de López Rodó al servicio del bienestar ha de llevarse a efecto dentro del capitalismo, respetando en lo posible los principios de la iniciativa privada y de la propiedad privada, así como la libertad de mercado. «El Plan en modo alguno pretende suplantarse la decisión empresarial, su genio creador...» «El Plan representa un

esfuerzo de autodisciplina a escala nacional: disciplina del Estado, que es salvaguardia para todas las sanas iniciativas del empresario privado; disciplina del capital, que es garantía (?) para el mundo del trabajo que no puede seguir con el papel de pariente pobre en el diálogo social...» «No creo en la socialización de los medios de producción...» Según nuestro encartado (y es para asombrarse) el capitalismo es la «garantía para el mundo del trabajo». Pues si los trabajadores están como están en todo el ancho mundo con tales «garantías», ¿cómo estarían si no las tuvieran? Entiende la libertad del hombre como «la posibilidad de moverse con autonomía y eficacia en la vida social, y para lograrlo son esenciales las condiciones de vida que asegura una buena Administración: viviendas, transportes, abundancia en el mercado, facilidad de empleos, nivel adecuado de salarios y de precios, previsión social...» Todo el resto le importa un bledo, y a lo más que llega es a decir que «resultará necesario abordar a largo plazo los problemas específicos de una planificación de la educación popular capaz de asimilar los nuevos niveles de renta.» Es decir, una educación dirigida a deglutir las mejoras económicas que tenga a bien conceder el desarrollo capitalista. ¡Menudo cometido para algo que se precie denominarse «educación»! La educación, para López Rodó, no es un fin en sí mismo como realización humana, sino algo accesorio que contribuye al mejoramiento de la producción y a la eficacia tecnológica según los términos capitalistas. Y así, dice: «... la falta de capacidad de los centros docentes puede constituir para el desarrollo económico del país un estrangulamiento tan grave como la escasa formación del ahorro interior o la escasez de divisas.»

Todo el Plan ha de transcurrir dentro del orden, pero claro, no un orden concebido a base de una estabilidad social conseguida dentro del marco de la libertad, sino un orden interpretado en sentido negativo, es decir, como ausencia de toda oposición, cuya posible existencia el Estado prevé y se apresura a estrangular drásticamente allí donde aparece. Añade: «El Plan es eminentemente social. Su objetivo es una sociedad de hombres libres, solidarios, no en la oposición agresiva, sino en el orden; no en la coacción, sino en el bienestar.» Y remacha: «Es mi-

sión del Derecho establecer el orden, y el orden se basa siempre en unos pocos principios fácilmente reducibles a la unidad.» En efecto, unos cuantos principios demagógicos que se reducen a la unidad de los fusiles, el encarcelamiento y la tortura de cualquier «oponente».

El Estado, y se entiende el Estado duro y férreo, es el principio del orden dentro del Derecho. La democracia es una entelequia. Toda su fraseología de realizaciones está en la línea del autoritarismo. Por ejemplo: «La política de obras públicas requiere continuidad y una Administración fuerte...», «... la función del gobierno requiere agilidad, facultad de decisión, firmeza y continuidad...» «Más que frenar al Poder, lo que hay que hacer es moverlo, empujarlo para que colme un ambicioso programa de realizaciones.» Dice que la Administración decimonónica respondía al principio de la división de poderes, a una concepción geométrica y antihistórica, y que la representación orgánica no sólo anula la persona, sino que, en contraste con la palabrería decimonónica, es la mejor manera de respetar y servir a aquélla. Las constituciones liberales, todas ellas, desde el año 1812 hasta 1931, responden a este esquema político-jurídico un tanto fantasmagórico en el que se esfuma nada menos que la idea de gobierno como centro motor del Estado, relegándolo a un simple y mero instrumento bajo la equívoca denominación de «poder ejecutivo», condenado a la paralización en virtud de una teoría tan famosa como inexacta, según la cual es preciso que el poder pare al poder.

Excusado es decir que López Rodó cree y está integrado en las minorías selectas, o dicho con un galicismo, es un elitista. Esa poderosa Administración con la que él sueña, brazo ejecutor de un no menos poderoso Estado, debe estar dirigida por unos pocos hombres capaces y geniales divididos en gabinetitos proyectistas, comisioncitas técnicas, etc., que serán los órganos de planificación, dirección y ejecución. El hace mención reiterativa, eso sí, de «los hombres del desarrollo»; pero en ninguna parte alude al pueblo trabajador como parte integrante de esos hombres del desarrollo. Ni siquiera se le puede adscribir la frase del despotismo ilustrado «todo para el pueblo, pero sin el pueblo.» La suya debe ser «al pueblo, lo que sea; pero sin el pueblo.»

Esta es, a grandes rasgos (no

merece más atención tampoco), la teoría socioeconómica de nuestro hombre, que es la de una mentalidad fría y calculadora, maquiavélica en sus medios, medieval en sus fines. Una textura moral que transparece hasta en su apariencia física, en la que el rostro se muestra con cierto hieratismo catatónico, y donde los ojos, más bien exoftálmicos, miran con inmovilidad de ofidio pero, a la vez, con inexpressión bovina. Su hablar es lento, medido, sin inflexiones, mas siempre enfático y autosuficiente, como el que está muy por encima de todo el resto de los mortales.

Como final diré que, en una entrevista televisada, un periodista le preguntó si no sería un grave riesgo una tan gran inversión de capitales en la aceleración del desarrollo, con el riesgo del alza de precios y, por contra, la congelación de los salarios. Contestó que no veía ningún peligro y que no sólo había que pensar en los salarios, pues existen otros muchos problemas más urgentes: la educación, la construcción de viviendas, las carreteras, ah! y la «pollution». No nos olvidemos de la polución, que se ha convertido en la coartada de los economistas españoles. Pero si antes hemos de morirnos de hambre, ¿por qué hemos de temer morir por contaminación atmosférica?

ADMINISTRATIVAS

—Diego Domínguez, Auch (Gers) Recibida la tuya. De acuerdo. Pago a Toulouse año 71, 45 francos, «C. S.».

—Manuel Rivas, Poitiers. Recibida la tuya 9-1-71. Recibido giro 25 frs., pago «C. S.» hasta 30-6-71.

—Violette Faro, Paris (19). Recibido cheque 66 frs., pago «C. S.» año 71. Los 20 frs. sobrantes pasan a Pro-Ancianos.

—Catena, La Roche-sur-Faron (H. G.). Recibida la tuya. Giro el 3-2-71, 23 frs., pago «C. S.» hasta el 30-6-71. Talón enviado por error.

—P. Guijarro, Castelnaud-Lenz. Recibida la tuya. Tu giro 33 francos. Pago «Umbral» núm. 101 y «C. S.» hasta el 30-6-71.

—F. García, La Grau (83). Recibida la tuya. Pasada nota a la Sección, correspondiente. La reclamación es anterior al giro 23-6-71. Pago «C. S.» hasta 30-6-71. Total giro 18 + 2,50 frs.

INCISO EXTEMPORANEO

Hombres de la C. N. T.

A QUI paso a referir que siempre hemos tenido una especie de inquietud moral, de íntima zozobra por no haber dedicado a Peiró sino un estudio completo de cuanto bueno hizo en su paso por la lucha social, en el seno de la C.N.T., si al menos hacer una tentativa, prestar la atención debida para destacar lo más importante de su labor y de su persona. A partir de haber circulado en México la noticia de su asesinato por los sabuesos de Franco, y pasada la primera impresión torturante, que mejor deprime que sirve de estímulo, tracé un artículo, a él referido, que se publicó en la «Soli» mexicana, luego fui invitado a dar una conferencia sobre su vida y su obra en el *Orfeo Catalá*, que tuvo lugar en la sala de reuniones. Algo también publiqué en la «Soli» de París, pero todo junto me parecía pobre y deleznable comparado con sus auténticos merecimientos. Así que, a partir de este momento, de manera incidental, iba recogiendo datos y llevaba ya escritas unas cincuenta cuartillas, que cuando me dispuse a continuar lo hecho, no las encontré ni a sol ni a sombra, por más que lo removí todo. Entonces sentí cierta desgana en escribir y abandoné el asunto, pero siempre seguía latente en mi pensamiento que se trataba de un deber incumplido. En el transcurso de los años el reconocimiento subsistía acentuado por no haber dado cima a mi trabajo.

Cuanto acabo de decir remueve en mi interior el hecho de hacer ciertas evocaciones, una especie de inciso extemporáneo, que puede que no sea más que un desahogo personal, ideas deslabazadas, o tal vez reminiscencias de vieja retórica digna de arrinconarse en el desván, pero lo cierto es que uno arrastra, como si fuera un peso muerto, este tipo de preocupaciones: la de creer que no hay derecho a silenciar lo que puede distraer, aleccionar o interesar a otras personas. La realidad es que a veces percibo indicaciones que me recuerdan ciertos deberes a cumplir, que estoy quedando mal con muchas gentes, que algo de lo visto y oído, de lo vivido, me obliga a referir peripecias y hechos de amigos y compañeros, presentes o ya idos, o si, en ocasiones se agolpan a la mente rasgos físicos, ocurrencias, sucesos, tipos, y otras yerbas que, con su incesante recuerdo, demandan que se hable de ellos, que se mencio-

nen ciertos actos en relación con su persona. Algo así como lo que le ocurría al cazador de ecos, de Mark Twain, que hasta no interesar a alguien, en no transmitirle al oído la tonadilla, el estribillo, chiste, anécdota, etc., que bullía en un caletre, no se sentía liberado de su pesadilla. Otro aspecto, el más esencial, es el de hacer revivir a las personas con quien se ha convivido, cuyos ecos de su paso por la vida no se pierdan del todo, que un destello que denota inteligencia, bondad, amor, dignidad o heroísmo, ocupe el lugar merecido en el recuerdo de existencial que tal vez pasarían desapercibidas sin una rememoración pertinente.

Ahí van unos rasgos de esta naturaleza.

..

Además he olvidado a un individuo alto, desmadejado, algo pecososo, de unos veinte años, tipo norteño, que cierta mañana paseábamos nuestras hambres (así, en plural) por el puerto barcelonés. El me instaba para que fuéramos de polizontes en un barco cualquiera, alegando que, por mal que nos fuera, no podía irnos peor de como nos iba. Tenía razón, pero no pudo convencerme, tal vez por carecer de espíritu aventurero, o por sentirme demasiado atado a un terruño que nada tenía de grato. El hecho es que, al ver que no podía convencerme, nos despedimos para trepar la escalerilla de un barco dinamarqués. Me quedé esperando largo rato con la convicción de verlo descender arrojado como un perro, pero no fue así. Zarpó la nave y quedé viendo cómo se perdía en el horizonte dejando unos surcos entre blancos y azulados que se iban esfumando hasta perderlos de vista. Nunca supe de dónde venía ni cómo se llamaba. Fue una relación de unas horas entre dos desarrapados, pero luego no podía ver el mástil de una embarcación que no me acordara de él. Muchas veces, en el deambular callejero, me ha parecido reconocerlo. Y aún ahora, después de haber transcurrido más de sesenta años, su presencia física y sus palabras continúan latentes en mi memoria.

..

A este sí lo conocí desde su juventud. Ejercía el oficio de barbero y respondía a las iniciales de J. C. Con su esfuerzo, junto

con el trabajo en la fábrica de su compañera, había logrado tener un modesto establecimiento de su profesión con el que subvenía a las necesidades familiares. Algunas veces habíamos compartido el pan y la sal. Durante los años convulsivos, de trastrueque de todos los valores (1936-1939), al encontrarnos hablaba indignado contra la violencia desatada por sus propios compañeros (ó al menos así se llamaban). Les increpaba y recurrió a todos los recursos para evitar desmanes, hasta que, impotente para atajar este morbo, abandonó la partida y se refugió en su casa. Vino luego el desastre, y junto con la legión de vencidos en la guerra, emprendió la marcha hacia la frontera. Pero, según versión, sea por sentirse enfermo, por considerar que ningún mal había hecho, o por lo que fuere, retrocedió a su lugar de origen. En mala hora lo hizo, ya que al apoderarse del pueblo los falangistas, fue uno de los primeros en ser torturado y fusilado, en plena vía pública.

Desde luego, por ser un hombre altamente bondadoso, no merecía este calvario expiatorio, el mismo que sufrieron tantos miles. Por tratarse de un amigo querido, con su evocación mandamos un sentido recuerdo a todos los que fueron sacrificados en las mismas o parecidas circunstancias.

..

El sujeto que hace esta referencia, por entonces no tenía oficio ni beneficio y siempre fue un despistado incorregible. Para evidenciar que era puro camelo aquello de «Barcelona es bona si la bosa sona, y tan si sona com si no sona Barcelona es bona», hacía mención de haber conocido en sus barrios bajos los hospedajes más inhóspitos y desmantelados que pueden darse. Hablaba de «Cal Jaume», (calle San Sadurni), donde por veinticinco céntimos facilitaban un catre en una sala donde los ronquidos eran compartidos con otros treinta fulanos. Además tenía el pequeño inconveniente de que había de colocar la ropa de uso personal debajo del cuerpo. Así y todo, muchas veces al despertar había desaparecido. El despojado no tenía derecho a reclamar.

Otro lugar más económico radicaba en la calle Mediodía. El precio de estancia por noche eran diez céntimos. La habitación consistía en un departamento espa-

cioso ocupado por larga banca y una cuerda que tenía la largura de aquella. Los parroquianos no tenían más que pagar la «perra gorda», sentarse y apoyar la cabeza al cordel. A la mañana, a una hora determinada, soltaban el punto de apoyo ¡y a vivir! El aseo personal podía hacerse en la primera fuente que saliera al paso.

Aquí hacía referencia a los «taulons» (una especie de depósito de tablas de madera colocadas en forma de triángulo en su parte superior, donde había un hueco y por allí se colaban sus moradores). La asistencia era gratis, pero tenía su parte desagradable. A lo mejor los guardias de seguridad, sin orden judicial de cateo domiciliario, cargaban con todos los durmientes y los mandaban de quincena a la Cárcel Modelo. Allí las incomodidades no eran menores, ya que las molestias del frío y de la intemperie eran suplidas por la abundancia de hemipteros y las insolencias de los guardi-

..

El compañero de quien pasamos a ocuparnos respondía por F. P. Ejercía de peluquero, pero su característica no respondía a la de rapabarbas que, por lo común, suelen ser verbosos y charlatanes. Este sabía callar o hablar según el momento y las circunstancias. Como hombre recatado que era, en la peluquería de postín que trabajaba nadie sospechó jamás de sus afinidades anarquizantes, lo que le permitió prestar buenos servicios al movimiento confederal. Fueron varios los perseguidos por causas graves que salvaron el pellejo gracias a su colaboración, escondiéndoles en su propio hogar o en otros sitios. Fue tanto su recato que nunca tuvo tropiezo policiaco alguno y eso que arriesgó mucho. Ya hace años desaparecido. Merecería algo más que estas simples líneas, aunque representen un recuerdo emocionado.

..

A. R. eran las siglas que correspondían a su nombre y apellido. Vivía con su madre, ya entrada en años, de la cual era su sostén. Tenía más afición al cine y al teatro que a las luchas sociales, pero convivía con sus primos, que si eran significados en las contiendas cenetistas, con quienes salía con frecuencia. Tal vez fuese ésta su desgracia, puesto que no era conocido como militante.

JUAN PEIRO BELIS

por JOSÉ VIADIU

Cierto día lo balacearon los pistoleros oficiales y fue recogido mal herido en una calle cualquiera. Y lo que no hicieron las balas, matándole de una vez, lo completaron los médicos, puesto que no ofrece duda que éstos lo abandonaron a su suerte, cuando menos, dejando que las heridas se infectaran, si es que no colaboraron en su infección, lo cual era de pensar dadas las materias sépticas que cubrían sus llagas ya agusanadas. Ello tuvo por escenario el Hospital Clínico, allá por los días que los mercenarios de la plutocracia catalana tenían patente de corso para matar a mansalva a la militancia de la CNT. A tales grados de abyección y bajeza habían llegado quienes se enfrentaban con los trabajadores sindicalizados.

La última impresión que me causó la víctima subsistirá de por vida.

..

¿Cómo no recordar a aquel metalúrgico que su seudónimo respondía a las iniciales D. R., compañero de cautiverio en la Mola, que tan buena actuación tuvo a su paso por la Federación Local barcelonesa y en la huelga de la Canadiense y que luego se pasó al marxismo? Nunca supo las razones de esta mutación, ya que a partir de su separación de la C.N.T. jamás nos relacionamos de nuevo, pero sí tengo que decir que lamenté vivamente que nos abandonara. Lo veo aún al ser trasladado a cumplir condena, en la estación del Norte de Valencia, conducido por la Guardia civil en dirección a San Miguel de los Reyes, donde pasó varios años de presidio. Como siempre tuve la impresión de que su cambio de ideología no fue interesado ni por sacarle provecho, de ahí que lo haya recordado con simpatía y afecto.

..

Aquí se trata de un compañero cuyo nombre de pila empezaba con M, no recuerdo ahora el apellido. De muy joven pertenecía al arte fabril, del que fue un activo militante. Cierta vez, quienes indicaban a los mercenarios los nombres de las víctimas del día, pusieron el suyo en lista. Estos se personaron en la fábrica donde trabajaba para asesinarlo, como ya lo habían hecho con otros, pero él, ojo avizor, se les adelantó y mandó al destasadero a sus presuntos verdugos. El orga-

nismo confederal lo mantuvo escondido durante un tiempo, para mandarlo luego rumbo a la Argentina. Allí, sea por hambre o por lo que fuere, empezó por dar muestras de desequilibrio mental. Pasó de nuevo a Barcelona en compañía de sus padres, pero no pudo ser. Hubo que internarlo en el manicomio de San Baudilio del Llobregat. Lo vi unas veces paseando solo. Traté de hablarle, me miró con fijeza sin contestarme. Lo mismo me dijeron que hacía con sus familiares. Sin embargo, parecía sostener un diálogo consigo mismo, un torturante soliloquio que seguramente se prolongaría hasta el fin de sus días. Aún lo veo como si fuera una esfinge trágica: Alto, desgarrado, los ojos hundidos, un esqueleto viviente.

..

Era éste un tipo singular. Nos conocimos en la cárcel barcelonesa. Lo nombraban por un mote que empezaba con A. Se trataba de un individuo bregado en diversas lides frente a policías y cuanto representaba autoridad. De ahí que al producirse el descalabro guerrero en Cataluña, siguiera la ruta de los acosados hacia lo desconocido. Pero aquí pasamos a describir un suceso anterior que tuvo su desarrollo en la barriada de San Andrés. Por allí pululaba un polizonte cuya contextura moral fluctuaba entre chulo, prestamista y donjuán, que se distinguía por perseguir a los trabajadores sindicados. Cierta día, a nuestro ex compañero de celda se le presentó un comerciante diciéndole que dicho sujeto atosigaba a su mujer con proposiciones, amenazas e insolencias, y para librarse de tal bicho le ofrecía una cantidad respetable. Nuestro hombre alegó que no era un matarife profesional. No obstante, poco tiempo después ambos se encontraron frente a frente. El caso fue así: En las afueras de la población merodeaba una tribu de gitanos que eran apremiados por la policía para que se largaran. El sujeto de marras capitaneaba a la patrulla hostigadora que expulsaba a la gitamería. El conocido por A., que presenciaba la escena, vio cómo aquél dio varios golpes a una viejecita que protestaba, y le increpó por su proceder. La réplica del policía fue: «Si no te largas habrá también para ti».

Nuestro personaje se retiró sin chistar, pero aquellas palabras fueron su sentencia de muerte.

Un poco más tarde lo encontraron tendido en la calle con unas balas incrustadas en el cuerpo.

..

Este A. P. fue un enamorado de los libros con pasión desbordante, más allá de los límites prudenciales, incluso de las propias necesidades familiares. Fue un gran amigo de la lectura, pero sintió más la música, la que escribía con mayor atingencia y dedicación que la prosa. Su biblioteca y su casa estaban abiertas a todos los trashumantes. Comprensivo, generoso, solidario, rebosante de auténtica bondad. No creo que sea excesivo al decir que su conducta, su cordial convivencia, armonizaban plenamente con su anarquismo, más que propagado, sentido y enraizado en su propia sangre. Hombre e idea, acción y pensamiento, se completaban. Supe de

su deceso en Francia hace años. Nunca le dediqué unas simples líneas, pero siempre me acordé de él con afecto. Aunque tardío, sirva este insignificante recordatorio como agradecimiento a los ratos pasados con lecturas propiciadas por él y por algunas indicaciones hechas en los balbuceos de mi siempre deficiente formación literaria e ideológica.

..

Al terminar esta retahíla, este mundillo de sombras, reminiscencias, recuerdos, rememoraciones, etc., pido perdón a los lectores por tal extravío. Junto con estos duendes y otros muchos no desarchivados todavía, que poblaban mi sesera, sobresalía la silueta de Peiró. Creí que a éste no le parecería mal figurar en tal compañía. De ahí que les metiera este embuchado.

(Continuará)

S.I.A.

CONSEIL NATIONAL

Voici les listes des dons que le Conseil National a reçu pendant ce trimestre (du 1^{er} avril au 30 juin 1971):

Pour les Mutilés de la Guerre d'Espagne

De Santiago Ferraz, 20; de Eduardo Vives (Groupe Libertain de N. Y.), 137 frs.

Total, 157,00 frs.

Le Groupe Libertain de N. Y. a envoyé aussi, cinq caisses de vêtements pour les Mutilés.

Nous prions les camarades Mutilés de venir chercher la somme mentionnée plus haut et les vêtements, 4, rue Belfort.

Dons en espèces, reçus pour les nécessiteux

Salvador Ripoll, 10; Cousin Louis, 16; Enrique Martín, 100; Manuel Gálvez, 80; Uche Nadal, 15; Agustín Cerqueira, 20; Amis de Venissieux, 150; Salvador Fonturbel, 27,55; Frank Rodrigo, 27,55; E. Bernardine, 55,10; Santiago Ferraz, 19; Amis de Brive, 30 frs.

Total reçu dans le courant de ce trimestre: 550,00 francs.

Le Conseil National a donné au cours de ce même trimestre, 710,00 francs.

Dons reçus pour les victimes de la repression

J. Beneito et Amis de l'Australie, 135,43; Léon Rozas, 350; G. C. (Divers Amis), 1.490; Coronel, 20; Fraction Libertaine de S.A.T. (Esperantistes), 160; Magnani Remo, 10; Guillén et Torner, 20; CNT et SIA de Pamiers, 180; Juridique du Secrétariat Intercontinental de la CNT, 542,90; Section SIA de Toulouse, 542,90 francs.

Total reçu pendant ce trimestre: 3.451,23 francs.

Le Conseil National a donné :

Pour les victimes de la repression en Italie, 350,00 frs.

Pour les victimes de la repression en France, 3.509,00 francs.

Total : 3.859,00 francs.

Le Conseil National

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno « L'Internationale » los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

18 DE JULIO DE 1936

¿ EL POR QUÉ ?

DESDE el día 17 de julio de 1936 empezó a ser oficialmente admitida por el gobierno republicano - socialista la iniciación de la insurrección militar en Canarias y Marruecos. No obstante, hay que constatar que desde principios de año existía de hecho un estado de guerra civil y la insurrección militar era notoria dos meses antes. La fecha representa únicamente el momento en que los militares, anunciando públicamente la rebelión, se lanzan con las tropas a la calle.

Desde octubre de 1934 era notorio que la reacción española trataría, por todos los medios a su alcance, de avasallar al pueblo español. Los síntomas eran alarmantes. Desde la prensa cenequista y siendo redactor de «Tierra y Libertad», de Barcelona, escribí que España se hallaba ante una encrucijada. Decíamos en aquellas históricas fechas que se planteaba el dilema siguiente: *Revolución social o fascismo*. Y así sucedió.

El gobierno, presidido por Casares Quiroga, procuró, desde el primer momento, restar importancia a la sublevación, con el objeto de que el proletariado no interviniera en la contienda. El día 18 de julio hacía comunicar oficialmente al país: «Se ha frustrado un nuevo intento insurreccional. El gobierno declara que el movimiento está circunscrito a determinadas ciudades del Protectorado y que nadie, absolutamente nadie, se ha sumado en la Península a este absurdo empeño. En estos momentos las fuerzas de tierra, mar y aire de la República que, salvo la triste excepción señalada, permanecen fieles al cumplimiento del deber, se dirigen contra los sediciosos para reducir con inflexible energía un movimiento insensato y vergonzoso.» El día 19 aún insistía en una nota dada a la prensa a las tres de la tarde: «Estas medidas, unidas a las órdenes cursadas a las fuerzas que en Marruecos trabajan para dominar la sublevación, permiten afirmar que la acción del gobierno bastará para restablecer la normalidad.»

Estas últimas palabras revelan toda la conducta seguida por el gobierno y por el Frente popular. Era bien manifiesto el propósito deliberado de evitar que los trabajadores interviniesen, dando a la pelea contra los militares sublevados un cariz muy distinto del que deseaban el gobierno y los enchufistas de la República de

1931, que hasta el postrer momento rindieron honor a la Ley de Vagos y Maleantes.

Es del dominio público, y así pasará a la historia, a pesar del fantasmagórico gobierno republicano radicado en el exilio y en espera de que alguien le saque las castañas del fuego para volver a las andadas, y nadie puede ponerlo en duda, de que Casares Quiroga dio órdenes a los gobernadores de que no entregasen las armas al pueblo. Y hasta en Cataluña, bajo el feudo de la Generalidad, los Mozos de Escuadra salieron a la calle a recuperar las armas que grupos de anarquistas y cenetistas habían arrebatado a las armerías de la capital catalana y de las dotaciones de los barcos atracados en el muelle barcelonés, y eso sucedía horas antes de la heroica resistencia de la clase trabajadora, que se plantó en la calle frustrando la felonía del gobierno central y el cretinismo de los hombres de la Casa de los Canónigos, que desde el patio de los Naranjos temblaban ante la gesta popular.

Como caso chusco quiero recordar que el editorial de «Solidaridad Obrera» del 18 de julio de 1936 fue tachada íntegramente por la censura, puesto que llamaba a los trabajadores a empuñar las armas.

No puede achacarse toda la culpa a un Casares ni a los hombres que figuraban en los puestos de mando. La razón histórica por la que fue posible la sublevación militar con la aquiescencia y la cooperación de los altos jerarcas de la Iglesia católica y de toda la reacción española, con el aporte del fascio italo-alemán — como gendarmes del capitalismo internacional — hay que buscarla en sus prolegómenos: la política antibroterista seguida por los hombres del 14 de abril no podía conducir a otra cosa que a la España negra; estaba percatada de que las únicas fuerzas que podían barrerles el paso estaban perseguidas y acorraladas. Y esto, indudablemente, les dio alas para la rebelión. La reacción se percató del temor a las masas que reinaba en los centros gubernamentales.

Los relatos episódicos hacen datar los primeros preparativos de la época en que Franco fue jefe del estado mayor del Ejército republicano y Gil Robles ministro de la Guerra en que se buscaron complicidades y subvenciones en Roma, Berlín y Lisboa, en que

agentes alemanes e italianos colaboraron desde largo tiempo con los presentes verdugos del pueblo español. No cabe duda de que tan larga preparación conocida hasta su más mínimo detalle por el gobierno republicano, al quedar impune fue una demostración categórica de que el gobierno estaba dispuesto a cruzarse de brazos ante una insurrección encabezada por la espada y el crucifijo. Esto dio alientos a los conspiradores.

Como reverso de la medalla a los trabajadores revolucionarios se los había deportado a la Guinea española y baleado en Arnedo, Castilblanco, Casas Viejas, Parque de María Luisa de Sevilla, huelga de la Telefónica, octubre asturiano, masacre hecha en Asturias por los generales asesinos. Al cabo de dos años reincidían los mismos generales ensangrentando todo el país con la aquiescencia de republicanos y socialistas. Los dirigentes republicanos y el propio Indalecio Prieto y quizás también el «Lenin español», o sea, Francisco Largo Caballero, prefirieron el triunfo de los cuartos de banderas antes de que la clase trabajadora a través de sus organizaciones de clase se hiciese dueña de la situación barriendo al Ejército, la Iglesia y los políticos de toda laya.

No es necesario devanarse los sesos para llegar a la conclusión de cuanto ocurría en el área peninsular facilitó el paso al fascismo. Esta es la responsabilidad histórica que pesa sobre la República abriñena que advino sin sangre y que luego ha costado torrentes. Y lo que no debe prosperar, y a ello nos opondremos los hombres de mayo de 1937 descendiendo de nuevo a la calle, es que se trate de embaucar a la clase trabajadora con otra república burguesa.

Ahora, como en 1936, el dilema es categórico: revolución social o fascismo. Es el mismo dilema que se plantea en Italia y en el mundo entero.

El pueblo italiano se halla como España en 1936. El gobierno italiano, integrado por socialistas y demócratas cristianos se cruzan de brazos ante el avance del fascismo. El duce contemporáneo, llamado Almirante, reúne millares de personas en actos públicos con la aquiescencia de los gobernantes, que prefieren encarcelar a anarquistas y «gauchistas» a enfrentarse con los fascistas. Desde luego, el Partido comunista italiano es el

por JAIME BALIUS

principal culpable, pues obstaculiza toda labor revolucionaria, pues trata de incorporarse al ejército gubernamental.

Que nadie tache de inoportunos los ataques a la gestión republicana, pues estamos percatados de que de reproducirse situaciones análogas se comportarían de idéntica manera. En mayo de 1937 los republicanos se aliaron al Partido comunista para barrer a la CNT.

Si algún día se pueden exigir responsabilidades se las tendremos que pedir a quienes nos han llevado al peor de los desastres que registra la historia de España.

La tragedia española debe servir de ejemplo a todos los pueblos europeos que están amenazados por la bestia fascista. No se debe olvidar que la democracia burguesa es la antesala del fascismo que hoy cuenta con un aliado poderoso. Con el capitalismo de Estado ruso.

No olvidar la enseñanza española, de ese pueblo heroico y magnífico.

El grito de Burgos tuvo la virtud de movilizar a toda Europa en diciembre de 1970. Se ha olvidado lo que representó Burgos, aquel grito surgido del país vasco. Se ha hecho de nuevo el silencio. Y el fascismo vuelve de nuevo a la carga. Los asesinos del pueblo español son cortejados y respaldados por la reacción mundial.

Para vencer al fascismo hay que hacer la revolución social. No vacilemos compañeros, de lo contrario Europa volverá a hundirse en las tinieblas de una noche sin fin, tal como nos ha ocurrido a los españoles. Volquemos todas nuestras fuerzas para salvar a España y así salvaremos a Europa.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.

Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

«LAS JUVENTUDES
LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J. J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

La jornada confederal en Toulouse

(Crónica de nuestro enviado especial)

A TRAIADOS por el deseo de ver amigos y compañeros, junto con la curiosidad y sobre todo registrar las emociones que se registran con nuevos encuentros que se registran cada año en la tradicional jornada confederal, percibida y familiariza con la población, hemos salido al tiempo que se cernía la noche, de la Gare de Austerlitz en un tren kilométrico, para llegar a la ciudad de las violetas a las primeras horas de la mañana del 25 de julio, donde en recordatorio de la fecha histórica del mes citado de 1936 se celebra la anual concentración confederal, y donde convergen delegaciones y grupos de las ciudades más lejanas y sobre todo en grado superlativo de los departamentos cercanos a Toulouse y del Alto Garona mismo, sumando un conjunto que, extendido en la ciudad, crea una novedad y una nota que da la sensación de encontrarnos en la tierra que nacimos. Por su parte la ciudad, muy acogedora, por el costumbrismo de todos los años y marcada simpatía, se asocia a la remarcable fiesta de los refugiados de la CNT, auténticos antifascistas.

Es para ver estos hombres que, guiados por el instinto y la emoción del triunfo, después de haber derrotado en el mes de julio de 1936 a las guarniciones de Barcelona, Madrid, Valencia y otras muchas capitales de provincia y pueblos, que hemos realizado tan largo y molesto viaje.

Hemos descendido por las llanuras fértiles, de las que se percibe el olor a mies seca hasta Orleans, donde ya la noche ha aconsejado a las gentes entregarse al reposo. Seguimos a marcha vertiginosa, dejamos atrás Châteauroux y poco tiempo después llegamos a Limoges, la ciudad de la porcelana. Cruzamos un tren que se dirige hacia Paris, cuyos viajeros afluyen a las ventanillas por la presencia de nuestro convoy y por el número de viajeros que optan por el nuestro hacia el Mediterráneo, que, incansable, se lanza hacia Brive-la-Gaillarde, en cuya estación de correspondencia para Bordeaux y Clermont-Ferrand deja una carga apreciable.

El calor y la pesadez de la noche nos hace desear al final de nuestro viaje y con ese deseo y mayor moral pasamos Cahors, la ciudad de Gambetta; poco después Mon-

tauban. Empieza a señalarse el alba. Nos hemos puesto en la ventanilla. Se percibe el agradable olor de las frutas abundantes. Ha avanzado la hora dibujándose el nuevo día, dejando verse el canal, que sigue rumbo paralelo con la vía, y pocos minutos después entramos en la inmensa estación de Toulouse en la que pondremos pie a tierra finalizando nuestro viaje de ida, después de agradables encuentros con amigos y compañeros que nos son muy queridos.

Son las cinco y media; en la rue Bayard ya hay algún café abierto; me siento delante del Hôtel Victoria. Tengo sueño y cansancio. Pienso lo pronto que cogería el sueño, pero no iré a la cama para no perder el placer de encuentros emotivos y de recoger lo más importante a esta breve crónica.

Así que después de desayunar y dar un vistazo a «La Dépêche», he seguido la calle que se cita más arriba hasta la plaza del Capitol, donde ya se pone el mundo en movimiento, he torcido a la derecha dirigiéndome hacia el Garona por el puente de St-Cyprien, que yo atravesaba en 1939 cuando trabajaba en una fundición de hierro hasta que «nuestros amigos» de la rue Rémusat me sepultaron en el célebre Campo de Vernet de Ariège, por tres años y medio.

Como todas las capitales de Francia y del mundo, Toulouse también se ha transformado con altos edificios de delicado gusto arquitectónico y unos colores verde claro que les aporta luz y una atracción superior a los de París.

Son las 8,30 y tenemos que celebrar una importante reunión con los consecuentes ferroviarios en exilio, y sin pérdida de tiempo me dirijo al sitio convenido y allí me encuentro a Estallo y poco después a la Fragueta, llegado de Grenoble, Ecija de Roanne, Sánchez, que organizó un escuadrón de caballería confederal, y tantos otros que no se citan, por no presentar tan larga lista de nombres.

No han faltado los abrazos, las preguntas por los queridos familiares y en medio de una entente de lo más cordial, se han examinado los problemas interesados y finalizada esa importante tarea, nos hemos ido a comer, para ir a la fiesta confederal que se celebra en el Palais des Sports por la tarde, donde tendremos ocasión de ver nuestro consecuente elemento.

Son las 15 horas, la canícula descarga sus rayos solares; en la

entrada de la puerta del local que se cita se concentra una muchedumbre de variado tipo mixto, pues junto a los compañeros con su cabellera blanca, se mezcla una juventud de 25 a 30 años de ambos sexos, de franceses y españoles, con sus hijos y nietos de diferentes edades.

¿Quiénes son esos venerables personajes? Esos son los hombres gestores de la revolución española, que denigraron los Ibarnegaray y toda la reacción confabulada contra nosotros. El tiempo y las conductas honradas, han demostrado hasta aquellos detractores interesados que aquella población que se cita en la fecha que atravesó los Pirineos, eran gentes laboriosas, sensibles, inteligentes, cuya sobriedad y sensatez merecieron respeto y aprecio del pueblo francés, que nada tiene de común con los gendarmes y policías que nos persiguieron en los primeros tiempos, siguiendo instrucciones de los que forman parte de los que nos enviaron los mercenarios que citamos, y que poco tiempo después atacaron a Francia y sumieron al mundo en la más sangrienta desgracia y una minoría de aquellos refugiados pagaron su gratitud a Francia alistándose en los batallones de marcha primero y más tarde en el maquis y en la división blindada del general Leclerc.

Han pasado los años, se cernió la trágica noche sobre España y aquellos luchadores jóvenes en aquella época, venciendo la trage-

dia del éxodo en los campos improvisados en las playas del Mediterráneo, con vigilancia de senegaleses y de otros países africanos, fueron entregados incondicionalmente a los «fermiers»; otros alistados a los batallones de marcha, otros, por su misión y gestión en la revolución, los confinaba la policía en campos especiales, desde los cuales, con la intervención de Serrano Suñer, fueron llevados a los campos de exterminio alemanes, al igual que Peiró, Companys, Zugazagoitia y otros fueron entregados a Franco para que los fusilara, lo que no se hizo esperar.

Mas los que no cayeron en la desgracia, superaron todas las contingencias, y como además poseían una ética y una moralidad excepcional, junto con una capacidad profesional en todos los ramos de la producción arrocera en la Camarga y otras zonas cercanas del Mediodía de Francia, donde se desconocía ese cultivo.

Pero lo más saliente y esperanzador para nosotros, que por la edad estamos cerca de tomar el definitivo billete de ida al final de la vida, es ver en la fiesta concentración de Toulouse, un amplio plantel de jóvenes de ambos sexos, identificados con el sublime ideal anarcosindicalista, sola garantía de una auténtica transformación social, impulsada por el trabajo útil, la libertad y la justicia.

DELHI

Toulouse, julio 1971.

Solidaridad contra la tiranía

Todas las víctimas de la represión autoritaria, millones de seres que sufren en el mundo los efectos de la justicia burguesa, que para los oprimidos es un estado permanente de injusticia, toman alientos y reviven con entusiasmo sus esperanzas y deseos de lucha al sentirse reconfortados con el apoyo y la simpatía de los demás compañeros.

Etienne Guillemau, de quién todo cuanto se diga será poco para ensalzar sus cualidades humanas, ha tenido recientemente un tropiezo con la «justicia» y en prueba de simpatía ideológica o personal, se abrió una suscripción en su favor para cubrir los gastos de abogados. La suscripción quedó cerrada inmediatamente después de haber reunido la suma correspondiente.

He aquí los compañeros que han contribuido para pagar estos gastos:

B. Net, 50, «Terra Lliure», Toulouse, 1.000, B. Cher, D. Dier, 120, Mtre D. 20, Amis de Toulouse, 190, Gabr. 40, F. X. 10, B. Loc. 10, X. X. X. 160 francos.

Total: 1.600,00 francos.



Enciclopedia Anarquista en idioma cervantino. ¡Inscribámonos!

El 18 de Julio con los núcleos del Hérault - Gard - Lozère y Provenza

Las CC. de RR. del Hérault-Gard-Lozère y de Provenza, han celebrado fraternalmente, como lo vienen haciendo desde hace varios años, la Conmemoración del 19 de Julio de 1936, fecha de la revolución española, en la que los trabajadores españoles demostraron, en la casi totalidad del territorio español, la inutilidad que representa, en todas las naciones, mantener un ejército profesional en armas, que aparte sus fantásticas cargas para el presupuesto nacional, son poco menos que un cerro a la izquierda, cuando los trabajadores decididamente se lo proponen. Como sucedió en aquel entonces, y como sucederá siempre que los trabajadores de todas clases tomen en manos sus propios destinos.

Las Comisiones y núcleos citados pueden sentirse orgullosos de la cantidad y de la calidad del personal que consiguieron reunir en su tradicional jira inter-regional.

Hubo muchos viejos y semiviejos en años, que no en espíritu, pero también hubo muchos jóvenes de ambos sexos, que pudieron aprender mucho de lo que les impide saber la ley del silencio, o la verdad deformada, que de todo hay.

Ellos pudieron aprender en nosotros la verdad de una batalla interrumpida desde hace treinta y cinco años.

Si las democracias del mundo entero tuvieron un verdadero respeto de la justicia, no jugarían con la manutención del fascismo internacional, que no otra cosa es el sistema imperante que gobierna actualmente España, pero las democracias han perdido, si alguna vez lo tuvieron, el significado de la decencia política, por eso trafican insensiblemente con los verdugos de más de un millón de trabajadores españoles.

En fin, no se trata de repetir lo que incesantemente hemos venido repitiendo durante tres decenios. Se trata de demostrar la labor positiva que la militancia confederal y anarquista puede cumplir cuando toda ella tiende a un mismo fin.

Cuando esta militancia se invierte exclusivamente en combatir al tirano y dar grandeza y realce a sus actividades, los locales se llenan y los sitios agradables como «Le Vieux Moulin», situado en *Les Tavernes*, cerca de Alès (Gard) resultan prácticamen-

te insuficientes sin querer con ello decir que no se tuvieron el máximo de comodidades que se necesitan en esas salidas campesinas. Hubo restaurante bien servido y económico, excelente; «buvette», libros, revistas, aguas para bañarse y para los amantes de la pesca; juegos y radio popular, donde cantó y bailó quien quiso, todo ello en un magnífico día de verano; salvo a últimas horas de la tarde, que una lluvia de verano obligó a partir antes de lo previsto, por la mayoría, sin que ello pueda ser un motivo que desmerezca en nada la concentración.

Sitios como le «Vieux Moulin» podrían ser tenidos como lugares de encuentro de los compañeros que viajan por todo el país. Posiblemente ello avivaría la fraterni-

dad, que sólo nos ofrece oportunidad, parece, en las épocas de las jiras.

¿Habrá tantos sitios agradables que podrían tenerse en cuenta, y que permitieran llevar a nuestros simpatizantes? Claro que sí. Siempre que los problemas onerosos que el enemigo trata de introducir entre nosotros no cuajaran y nos dedicáramos a la propaganda libertaria y a la captación de nuevos simpatizantes (que en el orden general de la emigración no faltarían); siempre que las palabras de justicia y fraternidad se convirtieran en hechos, como así resultó la gran concentración que ha reunido al gran compañerismo del Hérault, Gard y Lozère y los compañeros del Núcleo de Provenza, la CNT ganará terreno.

QUE EL EJEMPLO CUNDA

El compañero Floreal Samitier dio una charla que, no por corta, fue menos interesante; se ocupó de los sucesos de España en 1936 y dijo: que no por haber vivido aquella fecha memorable era por él menos sentida. La acción de los trabajadores españoles que tuvieron el coraje y la dignidad de enfrentarse a sus explotadores y verdugos, debe quedar en pie para acciones futuras.

Habló a la juventud presente para que ésta se dé cuenta de que fue por un mundo mejor que nuestra revolución sobrevino, siendo por esta misma causa que seguimos luchando sin otro interés que ver nuestro país a la altura de un pueblo altamente desarrollado, socialmente hablando. Y terminó incitando a la lucha y a la constancia, por la conquista de la dignidad humana.

En suma, una gran jornada libertaria que nos reintegró al hogar sumamente satisfechos.

HORIZONTES

Discos

Conozco la existencia de pederastas y por «prejuicio burgués» la olvido lo posible. Otros, más libres de prejuicios, o descocados, acentúan la «importancia social» de los asexualizados. Indudablemente, cada cual está en derecho a utilizar pluma o cuerpo «a los fines y efectos consiguientes».

Lo sorprendente aquí es que ciertos de... esos, hayan formado un «Front Homosexual d'Action Révolutionnaire», y será por una tal denominación «viril» que un colega revolucionario de París concede amistoso comentario a lo que denomina «L. c. des autres».

Bueno, bueno. Creo que a ninguna persona equilibrada interesará este motivo esferoide, por aureolado que lo ofrezcan.

Si el amor natural es un prejuicio burgués, bendito sea el prejuicio que nos permitió venir al mundo. Si el roce carnal entre personas es inevitable, en amor se practica de macho a hembra. Es juego normal, completo, satisfactorio. Es ley de existencia, contacto racional, exigencia feliz de naturaleza. El hombre cabalgado por el hombre, la mujer cabalgada por la mujer, es tan estúpido y aberrativo como la sociedad capitalista misma.

El «sólo para hombres», el apartamiento absoluto de la mujer en ambiente masculino, es asunto de

teatro católico, de sacristías y conventos donde la contención estalla cargando todo su furor lascivo sobre el sorprendido novato o la candida novata. Es así que el equivoco sexual toma proporciones colosales y degradantes en los establecimientos religiosos, y fácil es localizar individuos en la vida civil marcados por haber participado, en su juventud, en comunidades vaticanistas.

La pederastia sería lógica si la primera pareja del mundo hubiese sido masculina. Mas, ¿cuál de ambos conjuntos habría soltado hijos? Afortunadamente allí estuvieron macho y hembra y la fricción para hijos quedó justificada y sublimada.

Que el contacto homosexual evita facilitar mano de obra útil al capitalismo, eso no puede decirse sin ofender a Malthus, a Bulffi, a S. Faure, a E. Humbert, propagadores del amor intersexual sin consecuencias nativas.

Si Poncio Pilatos, Stalin e Hitler no cortejaron «sarasas», quizás fue en lo único que acertaron. Esta abstracción o repudio del mariguismo no lo anotamos en nuestro capítulo de quejas. Las demás calamidades de los tres sujetos citados, esas sí, las clasificamos para un odio eterno.

A nadie le cortaremos, drásticamente, sus gustos, ya que el indi-

viduo manda en sí mismo. Pero por prudencia, esa perversión quien la padezca debe guardarla escondida en los pantalones en vez de hacer gala de la misma.

En casa llegamos a comprender un «tercer mundo», no un «tercer sexo». Los hermafroditas, deformes de nacimiento, pena tienen. No así los sujetos dotados que se pasan alegremente del bello sexo en sus saturnales «amorosas».

¿Acción revolucionaria de... inversos? ¿Intangibilidad de los «gustos»? Imagino la fruición alcohólica, droguista, descuidada y homofóbica, formando sociedad o sociedad aparte.

¡Que no me apunten socio!

DISCOBOLO

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Recuerdos de una vida ejemplar

DESDE mi tierna juventud, conocí al hombre, al cual me voy a referir. Tenía yo entre 8 y 12 años, cuando en los inviernos que mi padre podía dispensarse de mí, en sus trabajos, me hacía ir a la escuela del pueblo, con el interés que aprendiera por lo menos a leer y escribir, para poderme valer en la existencia de mi persona al avenir.

Este hombre — repito — conocía a mi familia de años, contaba 25 años más que yo, éste era Agustín Martín, conocido por Agustín el Herrero, a consecuencia de que trabajaba en una fragua. Parece como si entre los seres humanos (y no humanos), se manifestara entre sí algo atractivo, donde se puede observar el magnetismo que influencia entre los hombres como en los animales, que en el curso de la vida llega a forjarse algo — que no es el lugar aquí a considerar o desmenuzar — es afección, simpatía, amistad, respeto familiar — si tomamos en consideración la familia —, no llego a descifrarlo; ya que desde aquellos imberbes años, cada vez que yo encontraba a Agustín en el camino que va de Utrillas a los lavaderos que es donde estaba el taller que él trabajaba, en las calles de Utrillas, o donde quiera que fuere, Agustín, siempre me hablaba, con aquellos ojos brillantes y voz serena, sonando sus palabras en mis oídos como si fueran melodías penetrantes en los tiernos sentidos de mi ser, que acostumbrado a los ruidos del yunque y la fragua hablaba algo fuerte, hasta fuera de su trabajo, cuando hablaba con alguien, se ponía en posición como en presencia de la fragua que atendía al que hablaba, al mismo tiempo que observaba el fuego de ésta o el hierro que tenía al rojo vivo; sin CAP ni estudios académicos (ahora también hay academias para forjadores) era un ejemplar en su oficio y considerado como tal, nunca pude observar que despegara sus labios con palabras huecas, todas tenían un sentido fácil a comprender de humano, noble y sociable.

Los tiempos fueron pasando y también nos veíamos más a menudo, en las conversaciones que a veces yo lo encontraba con otros (confieso que a lo primero yo no comprendía nada). Más tarde lo comprendí, ya que muy joven llegué a diferenciar las ideologías, siempre hablaban de Socialismo o de éste o aquél de los líderes socialistas; a mí nunca me habló de

Socialismo, ni de sindicatos, hoy a los 40 años compruebo que tenía mucha razón de actuar así, a un cerebro joven, vacío de experiencias, lleno de ilusiones, muchas veces, por no decir todas, irrealizables, cada vez que lo tienes frente a frente a ti le das una ración de revolución, de sindicalismo, de lo que tu estás convencido que para ti es lo mejor, ese joven pronto tuerce la esquina para salvar el tostón en la calle u otro lugar, y esto lo tenía Martín, claro que hablaba de socialismo, de sindicalismo, y de muchas cosas, pero sabía en el momento oportuno que debía hacerlo, y sin hablar de esas cosas hacía obra revolucionaria, y la prueba que en España como en el exilio gozaba de la simpatía de los jóvenes y menos jóvenes para charlar un rato donde quiera que fuera, el fenómeno es el mismo, Hoy los años y las circunstancias no son las mismas, fácilmente te dice un joven, «es que vosotros porque hicisteis la revolución hacéis una diferencia con los demás»; y es cierto que hay algo de eso, tenemos compañeros, que en cuanto encuentran un joven entre nosotros ya están cargándole la cabeza de las azañas que hicimos en la revolución o que hizo él, y yo estoy de acuerdo con Martín; hay que hablar de todo y según en qué momentos, y no hacer de mestrucos, que las circunstancias y la vida con la convivencia, hace venir las simpatías de los jóvenes a los viejos.

No quisiera caer en la idolatría, con este extenso recordatorio, que tampoco quisiera lo fuera tanto. Pero esperando su necrología de la F. L. de Bagnères de Bigorre a la cual pertenecía y ésta no la veo en nuestra prensa, mi conciencia no me deja tranquilo y tengo que hacerlo después que la Parca se lo llevó, en nombre de la Comarcal de Utrillas.

Hasta la sublevación fascista fue un excelente militante de la UGT, era uno de los del grupo que representaba la UGT, sin desmerecer a los otros, quizás el más puro y el que mejor comprendía la lucha social y el espíritu que reinaba en aquellos años en España.

Al sublevarse los militares fascistas, fue de los primeros en hacer acto de presencia y defender el pueblo de Utrillas, rodeado por las fuerzas facciosas y que del cual nunca se apoderaron hasta el final de la contienda, (el que haya leído en síntesis lo vivido aquellos días en el pequeño folle-

to «Comarcal de Utrillas») se percatará de aquella situación y también encontrará algo de la contribución de Agustín en la Colectividad.

Desde el primer día tomó parte en los Comités, y estaba presente en todos los lugares que le era posible y su presencia necesaria, en aquellos días de vida y muerte. ¿Cuántas noches no se acostó en cama? No eran momentos de dormir. ¿Cuántos malos ratos le hizo pasar a su excelente compañera? que a pesar de estar de acuerdo, sufría como muchas madres y mujeres de España en un barullo como aquél que no se veía muy claro, y la mujer a pesar de todo es maternal y madre de los hombres.

Corto de estudios, pero de grandes conocimientos morales, desde la primera Asamblea General constitutiva de la Colectividad, fue nombrado del Comité de Abastos en representación de la CNT donde tuvo una actuación intachable. La última vez que le vi en su casa el año pasado, me decía, entre otras cosas: «... un día cuando llegué a la Cooperativa, los que se ocupaban de la carne, habían preparado el reparto del día, y X me dijo: ahí te hemos guardado un paquete para ti. Yo lo miré y llamé a los otros y les dije, ¿No os da vergüenza de hacer eso? ¿no son iguales los que están trabajando en la mina, que vosotros que estáis aquí aprovechando esa ocasión? Yo comeré carne, judías o garbanzos lo mismo que los que no están empleados aquí en la Cooperativa, y si no hay para todos, basta que yo esté en el Comité de Abastos para ser el último a percibir mi parte.»

Estaba fuerte de salud, pero me confesó que ya era muy viejo y que su último viaje podía ser de un momento a otro, aunque no lo pareciera; y en efecto a primeros de abril de este año en curso, dejó de existir a consecuencia de un derrame de sangre en la cabeza.

Con hombres como Martín, se podía tener la seguridad de ir a la revolución para hacerla en todos los sentidos constructivos. Todos los bienes que poseía de casas, tierras y demás por herencias de familia, ya que venía de una de las familias bien aposentadas, todo lo dio a la Colectividad; no ha lugar a dar señales de ello ya que es sabido de todos los vecinos de la comarca.

Las pocas veces que lo vi después, siempre lo encontré con la misma moral y las mismas esperanzas; no creo tuviera muchos enemigos; a decir de algunos que estuvieron por los Pirineos, la casa de Martín era la casa de todos los originarios de la Comarca de Utrillas y de la CNT. Sus deseos no pudo conseguir, que mismo con su edad avanzada, se sentía con ánimos todavía de ir a España sin Franco y ponerse otra vez al servicio de la causa del Pueblo y para ello tenía cosas preparadas.

No lo pudo lograr; uno más que dejamos en tierras del exilio, antes que claudicar bajando la cerviz, y uno menos que tenemos en la Comarcal y la CNT, que quizás sea difícil remplazar.

Vaya mi sentido pésame a su compañera, hija e hijos, de éste que les abraza y por la Comarcal de Utrillas.

J. FORTEA

Servicio de Librería

«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	10 00
«Ayude a su médico», Varios	3 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00
Arthur London: «L'Aveu» ..	32 00
«Orígenes de la forma e el arte», Herbert Read	16 00
«La Comunidad de los estudiantes», Paul Goorman ..	8 00
Sergio Vilar: Protagonistas de la España democrática	
La oposición a la dictadura (36-39)	51 00

«Pañuelo Libertario»	10 00
Obras Completas, García Lorca	80 00
«Artículos de costumbres», M. de Larra	3 50
«Aspectos de la América actual», Vallina	2 50
«Así termina la noche», Remarque	7 50
Henrich Koechlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París»	12 00
«Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell	5 00
Pierre Broué et Emile Témimé: «La revolution et la guerre d'Espagne ..	39 00
«La Ley de Prensa de Manuel Fraga», Gonzalo Dueñas	12 50
«La Catedral» (texto completo), Blasco Ibáñez ..	21 00

LEXICON: COLERITA

LOS baturricos de Rueda, Lumbiaco y Epila están en desgracia. En cambio, dícese de otrora que su comarca fue rica y sana con el Sindicato Unico Azucarero de la Confederación Regional de Aragón, Rioja y Navarra.

Hoy no da la remolacha ni para endulzar la puntita de la lengua, el jugo es menos que las aguas y el Jalón cumple a maravilla lo dicho por el maño biólogo don Ramón: «Nuestros ríos van al mar sin que aprovechemos su líquido.»

La industria remolachera, su transformación, conserva, transporte y consumo dicen que bajó espantosamente en la dietética del aragonés o español. Y mientras, los planes de trasvase de ríos no pasan de proyectos o canales a lo Santa Isabel.

Al Jalón lo hicieron célebre los romanos de César Augusto, el bilbilitano Marcial desde Roma, cantando como provincial del imperio sus sátiras penibéticas civilizadoras de bárbaros, y Dicenta hijo con «Los de Aragón», o eso de «la Maria» y «la Dolores».

Ahora la última pericia es este colerita de los maños de Calatayud, que impresiona tanto al Diabolo mundo de Espronceda. En el Medievo se comprendía... Ya nadie lo entiende... Aquellos zamarras de cruzados, guerreros y peregrinos podían salir de Châtelet, de Notre-Dame y llegar a Compostela con tanto hedor como apestados para que se les pusiera un «botafumeiro» en la nave con que incensiar su piojera...

La vieja España carga con todos los morbos aunque sean asiáticos. ¡Vaya flagelo! Entonces venían del Celeste Imperio o Sol Naciente con su «mal amarillo», como después cargamos con la lepra, el tifus, gripe española e italiana. Vivimos la Edad Media. Los lazaretos de Saint-Lazare, Salpêtrière o San Juan de Dios no daban abasto.

Hoy debe ser distinto. ¿Cuál será este virus? Si nos atenemos a los antiguos griegos, «kholé» es bilis y «haima» sangre que da la «cholemia» o «kholera». La enfermedad es muy contagiosa por epidérmica, su vibrión colérico o bacilo de coma. Tenemos diarreas, vómitos, dolores, abatimiento, hidropesía, delgadez hasta lo magro, terrible bajón del pulso, etc.

Contra esto se cuenta con el antibiótico, la higiene, dietética, los sulfamidas, calcificaciones, todas las vitaminas habidas o por descubrir, cosechar en el árbol, fabricarlas, en fin, industriosa e inteligentemente.

A España le falta eso, almacenamiento, vigilancia sanitaria, riego en lugar de sequías y secanos, que la tierra no cruja por sequedad, organismo humano bien templado por regímenes culto-sanitarios, económicos, morales, etc.

En 24 horas no más se repiten «casos clínicos» alarmantes en la provincia de Zaragoza. Ni Cristo está enterado... Callan el gobierno y sus servicios médicos e informativos. La novedad provino de agencias extranjeras, radio - televisiones, la O.M.S. Esta Organización Mundial de la Salud da su grito de alarma muy comedidamente.

La «tele» forastera se instala en los Pirineos y aeródromos para interrogar a los turistas. Nadie sabe nada. Ninguno ha sido vacunado. Se asombran. Las autoridades españolas prefieren ocultarlo todo y las divisas. Sólo cuando llega el escándalo se deciden a vacunar a quien lo pida, sin decir que falta vacuna.

En Soria se pone furiosa la gente por la falta de suero y rompe los cristales de los establecimientos públicos. La Benemérita sirve para algo: cargar, herir y detener manifestantes.

Los madrileños hacen cola desde el alba a la noche para poder vacunarse porque sólo hay un laboratorio que fabrique suero anticolérico. Los maños ven cómo se pudren legumbres y frutas que todos desprecian por transmisoras posibles de la epidemia, mientras que el agua mineral se vende escandalosamente de «straperlo».

El veraneante internacional refluye a las fronteras, aeropuertos y barcos que le devuelvan a su punto de origen. Los familiares llaman a los que veranean y se tuestan al «sol de España».

Ya no es la azucarera Epila, sino la bella Rosas en peligro. Uno ha dicho: «El 22 tuvimos una tormenta que nos inundó, el suelo no chupaba, faltó agua para beber, lo que devenía fermentado para propagar el virus». Todavía el 23 dice un señor: «He permanecido allí. Ignoraba lo del cólera».

Francia se bate tomando medidas. Institutos, Centros, Academias de Medicina, puestos fronteros dan inyecciones a granel. Los automóviles llevan la mariposa de «vacunado». El certificado se exige al que va para allá. A los que vuelvan después de agosto se les pedirán certificados también de las autoridades hispánicas. El

«stock» francés anticolérico es inagotable. La farmacopea francesa, igualmente, fabrica sin cesar sueros y vacunas.

Nadie, pues, atravesará los Pirineos atlánticos u orientales, descenderá del avión o de un buque si no viene vacunado con certificaciones competentes. Quien puede sentirse indispuerto o con síntomas del daño, recibirá su debido tratamiento galo.

El vibrión del Tor ha sido descubierta cerca del Ebro, desde Reinosa a Amposta. La corriente del río de los iberos puede llevar sus poluciones a comarcas nórdicas, céntricas y meridionales. De lechos fluviales y de las marismas ha salido el suerotipo Ogawa.

No es secreto que las guarniciones y poblados del Marruecos español, que fueron de repatriación a la Península, han traído al

continente los virus de aquellos presidios.

En la Edad Media se daba el cólera por las miserables malas vidas regimentadas en «ghettos» nacionales o particulares, enemigos del progreso, imbuidos de fibias y fobias, siendo un «handicap» para la doliente humanidad.

Nos explicamos que San Luis no pasease por el Barrio Latino porque desde la Sorbona le arrojaban los bacines y que muriera como un zamarrón de cruzado colérico al pretender redescubrir las ruinas de Cartago.

Ya no son los tiempos del santo hijo de Blanca de Castilla, ni vamos en galeras para los Santos Lugares... Hoy nos sirve la civilización con su labor, cultivo e higiene de las buenas costumbres, agua sana, buenas semillas, insecticidas, flumigeros, baño, ropa limpia, peluquería dietética, me-

DESDE MADRID

España

ASTA ya de gollerías y triunfalismo. Donde no existen hechos reales, no hay desarrollo. Tirar la piedra y esconder la mano, es de cucos o cobardes. Hay que dar la cara a los hechos sean buenos o malos. Aborrecemos a los charlatanes. Nos fastidian los huecos y vacíos, flotan sobre el agua como el corcho. España necesita hombres de pelo en pecho, sinceros y con ganas de trabajar, comenzando y terminando aunque sea obligadamente a rajatabla. Los paños calientes no solucionan nada, embrollan más las cosas. Una reforma agraria tibia, que más que justa sea tímida, se encuentra en el mismo trance de la reforma agraria de la 2ª República, que fracasó por miedo de rozar la epidermis a los «latifundistas», amos del agro español, y detentadores de la riqueza, cerrando el paso a todo progreso renovador del agro, con vistas a un futuro más ecuánime y justo, no con miras a un mejor reparto de riquezas, sino para que todo el cúmulo y acervo social, producto de generaciones de trabajadores anteriores y posteriores, riquezas y capital, pase a manos de la Sociedad, para el disfrute y goce igualitario de toda la humanidad.

No habrá reforma agraria a fondo; no puede haberla, mientras no se desmantele el tinglado que mantiene al agro como en los tiempos del arco y la flecha, o los tiempos

romanos, que aún perdura, en esta retrasada España, la forma de cultivo de moros y romanos.

No seguirán nuestros consejos; somos anarquistas y tenemos diferente forma de concebir las cosas, pues no concebimos que un palmo de tierra pueda tener dueño, si es verdad que la tierra es antes que el hombre. No obstante, y a pesar de que las niñas bonitas del franquismo hagan tanto uso del escapulario, tenemos por seguro que no se emplearán a fondo en la reforma agraria, por el mismo temor de los mequetrefes de la República, de no rozar la epidermis de los latifundistas.

Terminemos con el grito del feriante: «¡Pasen, señores, pasen; la comedia continúa!»

**

Los triunfalismos, no pegan, despegan. No hacemos el cojo y el ciego; lo estamos. La propaganda que hace la tele española, además de insulsa, es desastrosa. Escuchando y mirando este canal de falsa propaganda, en España vivimos poco menos que en «jauja», y la realidad es que estamos con agua al cuello; apunto de ahogarnos.

«La Feria Internacional de Muestras de Barcelona se abre más por el coraje de sus rectores que por el impulso de la reactivación», lo que nos demuestra que

EN EL JALON

dicina hasta electrónica, rayos X, ultravioleta, helioterapia, hidroterapia, sintéticos, etc. Los átomos prevén y curan.

¿Por qué morimos tan estúpidamente? Porque el civilizado recurre a la inyección o la droga que, como lo antirrábigo, es un grito de muerte. Rabias y cóleras van con él toda la vida.

Pluriempleos, sudores, fatigas, dieta, anti-higiene, sin confort, iletrados, mal instruidos, deficientemente educados, amoralistas, ambiciosos, falta de tocado, nada de dentífrico, poco jabón, ni ducha siquiera, hacinamientos, sed de poco, o mucho, o demasiado, hácenos hidrófobos, hipocondriacos, misógenos, misántropos, palurdos, barbudos, peludos con pieles de carnero sucio.

vista por dentro

el empresario español está acobardado, lo ve todo negro y no se atreve a dar un paso, porque sabe que lo dará en falso. Las glorias del desarrollo industrial español, enseñan el plumero.

Si como dice el profesor Halistein, el tratado preferencial es un atajo para alcanzar más pronto el mismo desarrollo que los países pertenecientes al Mercado Común, con un pero... ancho y largo.

«El objetivo de acortar distancias respecto a otros países se enuncia fácilmente. Pero yo no sé si todos somos conscientes del esfuerzo que supone. Por lo que se refiere a la industria, el sexto plan francés prevé un crecimiento anual del 7,5 por 100 para el producto industrial. Pues bien; si quisiéramos llegar a igualar el producto industrial por habitante francés y español en un plazo de cincuenta años, nuestro producto industrial tendría que crecer durante dicho período a un ritmo constante del 10,4 por 100. Y si sólo creciera un punto por encima, es decir, al 8,5 por 100, tardaríamos ciento cuarenta y dos años en alcanzar el mismo grado de desarrollo industrial que Francia». López de Letona, ministro de industria.

Las expresiones del señor Letona nos hacen ver claro que no es oro todo lo que reluce. El campo empresarial español, sigue aún en mantillas y sin limpieza, los paña-

II

El hispano medio o bajo carece de lo elemental. Si tiene vacaciones no sale de su corral para que le den los aires de la montaña o las brisas oceánicas. Tal vez carezca de dinero, pero trabaja fuerte todo el año. Quizá sea tan mediterráneo que no guste de oreografías, mares u otras civilizaciones que sus fiestas folklóricas, Semana Santa, corridas de toros o estadios deportivos.

Claro que las canículas se las pasa el «nacional» en su tórrido medio, donde se sabe que se agota el agua corriente, que se fabrican helados de cualquier compuesto manual sospechoso, que se amalgaman con parientes que van de *vacación*, alquilando piezas por un cuarto de ochavo a los atorantes veraniegos y cobrándose

les rezuman suciedad por los cuatro costados. Necesitan, como primeras materias, mucho detergente... y hacer menos el asno, propagando lo que ellos mismos no creen. Industriales, agricultores y comerciantes, viven en la oscuridad, en un revoltijo, un aprieto y no saben por donde salir, encerrados en un laberinto, como me decía un industrial ha poco, que les da asco tanto cacareo, de un crecido desarrollo, que de tan minimizado, no se ve por ningún lado. No existe más que falacia y fanfarronería, obra propia de cabezas vacías, de inteligencias romas, con los pañales sucios.

En casa está todo por hacer, por ordenar. No hay más que embrollo y oscuridad. La ecuanimidad no existe. El amo es el atropello, el señor de espada y cuchillo, que hace de su capa un sayo y atropella a moros y cristianos, sin hacer caso omiso si brota o no la sangre. La sangre, no de los de arriba, sino de los de abajo, aunque salpique también a la clase media, médicos e intelectuales, como está ocurriendo en estos momentos con la clase médica, que hay más de mil de ellos parados en 23 hospitales, en señal de protesta por el atropello del hospital psiquiátrico de Oviedo; y ha seguido, como una cadena, van las huelgas en el campo del trabajo: Sevilla, Barcelona, Sestao y León.

SIMPLICIO

la cocina española, rival de la francesa.

Los forasteros invaden el solar solariego de los españoles pobres, hacen subir los precios de las mercancías, hoteles y pisos. El transporte urbano, automovilístico o férreo sube tanto como las telecomunicaciones interurbanas. Paradores de lujo, balnearios fantasmales son para el rico y extranjero a quien se le rinden máximos honores, premios, nombradías sin fin.

El pobre del interior paga los platos rotos... Y escupe sangre de tisis, membranas agujereadas, pulmones deshechos, bilis, rabia. La lengua se le ahoga, anuda la garganta, el gástrico tose sus esputos, el cogollo del alma se le estrangula, su cuerpo entero toma la coma del virus. En el entre-sijo, nervios, hígado, corazón, estómago, colón, parasimpático, linfa escarlata, secreciones, glóbulos, venas, arterias, espina dorsal, cerebelo, se vuelven humores.

¡Allá van vómitos a chorro! Cualquiera revienta por endósmosis. Entramos en la endocrinología de nuestro Maraño padre. Al celtibero le falta colesterol, que viene del griego «kholé» bilis, y «steros», sólido, «kolesteros». Porque el sólido no le va en su fisiología la anatomía se le resiente óseamente y la biología e histología — ¡cuitado Cajal! — se consume por desgastes precipitados de tejidos resecos, enjutos, mal regados sanguíneamente.

No será herético reconocer que los «nacionales» son propensos a la granulación, avariosis, tumores, hemorragias, devoluciones, males de boca, oído, vista por descalcificaciones. Y, no obstante, ¿dónde están nuestros otorrinolaringólogos?

En patología médica, el colesterol debe abundar al 2 por 1.000 o más. Si queda en 1,5, las neuronas se debilitan, formándose en el sistema circulatorio sanguíneo una masa de cálculo sinuoso, cristal o piedra, que obstruye los vasos con espasmo del paciente. Dicho cuerpo se precipita en la vesícula y vías biliares con su peso, bulto, dolor, angustia, delirio del afectado. Sobrevienen calenturas, escalofríos, depresiones atónicas de pánico. La arterioesclerosis hace su aparición: miembros deformados, inútiles, postración, el enfermo a merced de doctores, parientes que le hagan todo.

De ahí a los complejos de Edipo, Mandel o Freud no hay más que un tilde. Pueden sobrevenir esta-

dos psíquicos graves: alienación, rencor, odio, envidia, suicidio, homicidios, auranasia.

Eso pasa con las condiciones burguesas de vida social y de los Estados aunque no sean capitalistas. El «climax» político, la servidumbre material, las humillaciones, soberbias, autoritarismos, males conducen a un estudio de psicología experimental y comparada dentro del marco de la sociología positiva o la lógica.

Indigentes, malhumorados, infelices, descontentos, enfermos, explotados, oprimidos, ignaros contra voluntad pueden mostrar pasiones humanas que les sofoquen o trastornan de arriba abajo: gastro-intestinal, biliosidades, sueño, pesadillas, apetito, gustos, ideas estéticas, eticismo, carnes escualidas.

Cuando quedamos en puro hueso, ni la farmacia de Hipócrates o de Galeno nos cura. Una colitis, espasmo, bronquitis, miocardio, congestión, aorta nos mata con agina de pecho, descarga biliosa, explosión de ira que rabia.

En Lazaretos de la Medicina legal, en Leprosorias del comercio insano entre criaturas indefensas, en la industriosa tiranía de secos desalmados, subconscientes, infra-humanos, en la nación árida, espesa, cadavérica de antaño u ho-gaño, el osario de nuestras estepas es sudario de bubónica peste de cruzadas o cruzados hediondos de mala fe e impericia funcional.

Los ríos están por trasvasar. Las comarcas mueren de resacas. Pueblos vacíos y que se venden. Camus denuncia la peste que todo lo invade. Entre fraticidas Trastamaras y Borbones restauradores, oigamos a Joan Roiz:

*Esta es Castiella,
que faze é desfaze a los homes.*

Un día son los agrios del Levante Feliz que llegan a la frontera picados por la filoxera y tienen que ser rechazados. Ya vemos la naranja «española» que comemos en estos mercados extranjeros, sin comparación con la de Haiffa. Otro son los toros rechazados por su piojera y hedor nauseabundo. Otro más les corresponde a los gatos... Porque exportamos felinos. No sabemos si se exportan ya las ratas para los monteses de pura raza. Ahora toca el cordón sanitario a varones, mujeres y niños.

No hay grajea ni inyección posible para tanto. Ni Dios salva a los *nacionales* del cólico miserere.

Tomás CANO RUIZ

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad». de Caracas, 2 francos.

DESDE MELBOURNE (Australia) CARTA ABIERTA

AUSTRALIA ha vivido varios días de agitación subversiva con ocasión de la visita de un equipo de rugby sudafricano. La campaña fue motivada por el hecho de que, quienes representaban a dicho equipo eran blancos, cuando según la opinión de los australianos debían de ser negros o mestizos, que son los aborígenes del país citado.

Sus habitantes comprenden tribus bantúes, asiáticas, mestizos y europeos. Los nativos son en su mayoría fetichistas o mahometanos. Las lenguas oficiales del país son dos, el afrikander y el inglés. En el año 1961 se independizó y bajo la presidencia de Carlos R. Swart, cambió el nombre de Unión Sudafricana por el de República Sudafricana, pero sigue controlado y administrado por Inglaterra.

Este país vive esclavizado bajo el dominio de los blancos; allí existe la diferencia entre blanco y negro; estos últimos no pueden concurrir a ninguna parte que concurren los blancos, como es sala de fiesta, cines, teatros, en los transportes públicos tienen que ir separados unos de otros; no pueden formar parte en ninguna clase de deportes entre los blancos; el ser negro en ese país es un crimen en plena era espacial.

Se ejecuta, se tortura, existen los apaleamientos, las condenas a prisión y toda la gama de un estado criminal como el que domina en España; el sudafricano sufre el mal, en medio del mayor silencio para vergüenza de las Naciones Unidas, a pesar de haber reconocido los derechos humanos del hombre. Hemos de tratar de salvar lo que se pueda de este pueblo indefenso, si es que no queremos caer hasta el fondo más bajo de la indignidad.

Grandes manifestaciones han sido hechas en Adelaide, Melbourne, Sydney, Camberra y Brisbane. En esta última ciudad se vieron obligados a tener que poner el estado de emergencia. En señal de protesta los sindicatos declararon una huelga de 24 horas; 125.000 obreros dejaron de trabajar.

La venida a Australia del equipo de rugby le cuesta al gobierno, según su propia declaración, más de 150.000 dólares. Dicha suma se ha invertido en bonificaciones de desplazamiento de la fuerza pública para proteger al equipo sudafricano. Mientras tanto, el ministro de Educación nacional se lamenta de que no tiene medio

económico para darle una solución al problema de educación.

Mientras las organizaciones de izquierda australianas defienden los derechos de los aborígenes de los sudafricanos, cosa que la vemos muy bien y con mucha simpatía, en el mismo Australia se despoja de sus tierras a los aborígenes en favor de una empresa suiza.

Hay que limpiar en primer lugar la propia casa y luego ir a limpiar la del vecino.

**

El día 4 tuvo lugar una de las huelgas más importantes hechas por los ferroviarios australianos. Ha sido paralizado totalmente el tráfico de trenes en todo el país durante 48 horas. Su petición es un aumento en su salario de 20 dólares más a la semana, ya que la vida ha subido un promedio del 60 por 100 en lo que va de año.

Todos los ramos de los respectivos sindicatos se levantan pidiendo reivindicaciones, transporte por carretera, los mineros, los portuarios, los del metal, la

construcción, madera, agua, gas y electricidad. La Federación de Maestros también anuncia declararse en huelga; los obreros despiertan del letargo en que han estado sometidos.

Los gobernantes se desgañitan hablando de los peligros que se ciernen sobre la vida institucional, que para ellos es, naturalmente, un paraíso terrenal, y ponen el grito en el cielo cuando advierten un despertar en la conciencia de los trabajadores que expresan el propósito de interrumpir, aunque sea por unas horas, el ritmo normal de la producción.

El gobierno no quiere ver este grave problema que tiene encima; en el descenso económico es un desequilibrio social que ya veníamos informando. Mientras se pedía de apretarse el cinturón a la clase trabajadora, los señores ministros y parlamentarios se aumentaron el sueldo. La inflación de Australia es la guerra del Viet-nam.

Por el grupo,

Vicente RUIZ

NECROLOGICA

JOSE SERRES

En el pueblo de St-Laurent de la Salanque (P. O.), ha dejado de existir, el 2 de julio de 1971, a la edad de 80 años, el compañero José Serres, natural de Pinell de Bray (Tarragona).

Relatar lo que fue la vida del malogrado compañero José Serres, llenaría páginas y páginas por lo activa, fecunda y llena de peripecias.

Desde mucho tiempo antes del levantamiento fascista del 19 de Julio del 36, combatió la reacción de su localidad y en todo lugar y ocasión le cupo, con la fe y energía que le caracterizaban. A partir de los primeros momentos de la Revolución y de la guerra, todos sus esfuerzos fueron dirigidos al bien colectivo y necesidades de la lucha, sin regateos de sacrificios.

Creada la Colectividad en Pinell de Bray, estuvo al frente de la misma por la que trabajó incansablemente sin desfallecer ni un solo instante, cumpliendo con su deber de militante confederal, entregándose en vida a la obra de la CNT, a la que militó desde su juventud. Llegada la hecatombe dirigió — camino del exilio — la caravana

salida de su localidad dando ánimos a sus componentes para que no desfallecieran. Llegado al exilio, como tantos miles, sufrió las consecuencias del mismo con todos los rigores consecuentes, sin librarse de los campos de concentración que nos fueron ofrecidos a la llegada. Luchó contra las fuerzas de ocupación, formando parte de los maquis, ya que los enemigos eran los mismos que determinaron la guerra española.

Después de la liberación, se aposentó en algunos pueblos del departamento, siendo apreciado por todos los que pasó, aposentándose definitivamente en St-Laurent de la Salanque, donde fue querido de toda la localidad.

El entierro del malogrado compañero Serres fue civil y, al mismo, le acompañó todo el pueblo.

A la viuda, Purificación Amposta, hijos: Marcel, Francisco, Daniel y familiares les damos nuestro más sentido pésame — con el de la CNT —, y les acompañamos en su sentido dolor, por lo que queremos en vida al compañero Serres, al que deseamos que la tierra le sea leve.

Corresponsal

Saint Pons 24 de junio 1971.

Querido compañero Viadiu: Me obliga escribirte al leer en LE COMBAT SYNDICALISTE tus trabajos: «Hombres de la CNT — Juan Peiró Belis».

Me congratulo del historial que haces sobre el también amigo y llorado, para mí Maestro Peiró.

Pero... he visto algo que no cuaja, y como debe ser interés de todos el que la Historia se escriba lo más exactamente posible, es por ello que me permito hacerte algunas observaciones, las que lejos de darte por aludido, creo agradecerás. Veamos:

En tu primer trabajo, «C. S.» nº 658 fecha 3 de junio 1971, al principio de tu narración dices que Juan Peiró Belis murió en el Penal de San Miguel de los Reyes (Valencia) en 1942. Y más abajo escribes que fue asesinado el 27 de julio (error que cometió también «Umbral» al cual hice también observar).

Es que, de nuevo en LE COMBAT SYNDICALISTE nº 661 fecha 24 de junio 1971, dices que Juan fue asesinado por los falangistas en el odioso Penal de San Miguel de los Reyes.

Yo he escrito diversas veces con relación a la muerte del amigo y compañero Peiró. He salido al paso diversas veces también dejando bien marcados los puntos sobre las iés.

Si bien lejos de Valencia, «he vivido» de cerca todo el proceso que terminó con el asesinato de uno de los hombres más íntegros: Juan Peiró Belis.

Este Hombre fue juzgado (pantomima). Después ejecutado (asesinado), el día 24 de julio de 1942.

Peiró fue ejecutado junto con 7 compañeros más el 24 de julio 1942, en el Campo de Paterna (Valencia).

Tengo fotos de su tumba, con fotocopia de un documento certificando fechas.

Creo, querido compañero, que te satisfará el que te observe lo que creo es mi deber, a fin de que en lo sucesivo podamos todos escribir como merecen los casos.

Recibe compañero mi fraternal saludo y siempre a tu disposición.

J. BASSONS

Le Directeur de la publication

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreuil

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Mercado de carne humana

HACE unos días llegó a mis manos, sin saber cómo, una revista abulense dedicada exclusivamente a los trabajadores emigrantes de España, y al leerla, en lugar de causarme satisfacción me produjo lo contrario. Por curiosidad copié algunos párrafos que ponen de manifiesto, aunque no lo digan, la inferioridad de estos obreros: «Alemania ayudará a la especialización en España de los futuros emigrantes», según una crónica publicada en el «Nuevo Diario» de su corresponsal en Bonn, José V. Colchero.

Pena produce su lectura por la desventaja en que se encuentra el que va a dejar el pellejo en la Alemania Federal, (con este nombre se conoce esta república occidental después de la derrota de Hitler y su régimen, aunque eso del federalismo está también tan gastado al aceptarlo el capitalismo, que no hay que creer lo que dice, sino lo que hace), resultando que el trabajador hispano ignora todo y no se le puede comparar, por este complejo, con el alemán, por lo que se le ha de educar, con la idea de que la explotación pueda aumentar la producción.

He aquí otro de los párrafos: «Alemania va a cooperar con ayuda económica y técnica, a la especialización en España de obreros que quieren ir a trabajar en este país. Para la formación de obreros especializados, se trasladarán en fecha próxima a Madrid dos expertos de la Oficina Federal de Trabajo de Nuremberg.»

Y más adelante continúa: «La formación de especialistas no sólo tendrá el apoyo oficial de España y de la República Federal, sino también el de los empresarios alemanes que después se beneficiarán directamente de la capacitación del nuevo personal. Sin embargo, por el momento el primer paso se dará con la organización de «Círculos Coordinadores» entre autoridades locales y representante de trabajadores extranjeros.» Esto a mi entender, el obrero extranjero allí no tiene flauta que tocar, porque no falta ningún músico a la orquesta, y sólo le queda bailar al son que le toquen. La personalidad del obrero emigrante es nula y ha de ajustarse a lo que quieren los explotadores. Poco más o menos es lo que ocurre en el resto del mundo capitalista.

Sabemos también que hace unos meses el director general del Instituto de Emigración, Antonio Rodríguez Acosta, estuvo en Alemania Occidental o de Bonn, para ver la manera en que han de

ultimar, seguramente, los detalles ser tratados los esclavos españoles, porque lo son al ser vendidos directamente por esa institución emigratoria, logrando con este procedimiento aumentar la economía del franquismo.

Los «Círculos Coordinadores», desde luego, serán los centros de la coacción moral y material del obrero extranjero, al que le cerrarán el camino de la protesta. Por lo visto, tanto un gobierno como el otro, están montando el andamio a las mil maravillas, para que no pueda salir nadie del laberinto de la explotación.

¿Qué ha hecho entonces de España el régimen de la «paz y tranquilidad». Ideal la forma de dar salida para otras fronteras a la mercancía humana y quitarse de encima el peso del paro forzoso, al mismo tiempo que se beneficia de unos centenares de millones de dólares, arrancados guapa y miserablemente del sudor de los trabajadores ibéricos, obligados a salir de España para buscar el mendrugo de pan en otros países.

Lo más curioso del caso es, que tanto en Alemania, como en Suiza, etc., etc., todo lo que atañe al obrero extranjero no lo soluciona directamente éste, sino la «Comisión de Emigración prevista en los

Convenios vigentes entre ambos países», aceptando lo que sea sin pestañear, so pena de ser objeto de una grave reprimenda.

Para ilustrar mejor a los lectores, damos a continuación el resultado estadístico de los trabajadores españoles que se encuentran diseminados entre los cinco continentes del mundo. Si los números no nos engañan hay en América 2.169.401. En Europa 1.224.773, En África, 59.225. En Australia (Oceania) 18.541 y en Asia 6.147. En total 3.478.077 que se han visto obligados a marchar, porque quieren vivir y no morir de consunción, de hambre. La miseria les ha empujado a tomar esta resolución.

Pero... Hay que ver. Hay que ver lo que se legisla en España para que sus hijos, auténticos productores: obreros del brazo y del cerebro — particularmente los del brazo — huyan lo más pronto posible de ella, ofreciéndoles — sin rubor alguno — la dicha y el bienestar en países desconocidos, cosa que, aunque no sea cierta del todo, pican muchos de ellos, deseosos de salir a respirar aires más puros.

Según informaciones recogidas se está estudiando una ley sobre la emigración, que tratará de distinguir a la que se extiende por

Europa y a la que va a América, considerando a los que se aposentan en ésta distintamente a la que se establece en Europa, porque es aquí donde ahora se dirige la «trahumante mano de obra». Así, con todas las letras. En adelante será España un gran criadero de esclavos de los señores explotadores de no importa que continente o nación.

Las provincias españolas que más emigrados han salido para el extranjero son: Granada, Málaga, Almería, Huelva, Cádiz y Orense con un 1 por ciento de la población. La Coruña, Pontevedra, Valencia y Madrid, en los ocho primeros meses de 1970, emigraron más de 3.400 de cada una. Estos botones de muestra son suficientemente claros para darse uno perfectamente cuenta de lo bien que tratan al obrero los autores «de la paz y tranquilidad» y fusilamientos de miles y miles de españoles por el sólo delito de no pensar como los jefes fascistas.

Todo eso han logrado los trabajadores españoles desde que los inquisidores modernos bajo las órdenes de Franco, están en el Poder: las cárceles siguen estando abiertas para los que no se resignan a acatar la soberbia, el cinismo y la tiranía franquista, no para la clase que hoy rige los destinos de país tan rico y miserable.

MINGO

COMUNICADOS

F. LOCAL DE MARSELLA

Organiza autocares para la jira a la *Fontaine Mary Rose* (Grans) del domingo 29 de agosto de 1971.

Precio de la plaza : 8 francos ida y vuelta.

Salida de los autocares : se efectuara del *Cours St-Louis* a las 7 horas.

F. L. de ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar el domingo 5 de septiembre a las 9,30 de la mañana en el lugar de *costumbre*.

El informe del delegado al pleno regional y otros importantes asuntos a discutir necesita la presencia y la puntualidad de todos los compañeros.

CURSO DE GUITARRA Y BANDURRIA

En el Centro confederal de París, 33, rue des Vignoles. Comprenderá también enseñanza primaria de solfeo. A cargo de un profesor acreditado. Con las adhesiones pertinentes, podría el curso empezar en octubre.

F. LOCAL DE SAINT-DENIS

La F. Local de Saint-Denis convoca a los compañeros afiliados de esta Local a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 5 de septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de *costumbre*.

Donde se tratará el informe de nuestra delegación al último pleno del Núcleo y sugerencias a aportar para la confección del orden del día para el próximo pleno del Núcleo a celebrar el mes de octubre próximo.

Se recomienda la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 5 de septiembre, 33, rue des Vignoles, París.

Se ruega la asistencia de todos.

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 29 de agosto: Jira Regional en la «*Fontaine Mary-Rose*», Grans (Bouches-du-Rhone).

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el día 5 de septiembre para tratar del orden del día del próximo pleno regional a la hora y sitio de *costumbre*.

«Tierra y Libertad» en París

Compañeros: Leer y propagar el órgano del anarquismo clásico que aparece en Méjico. Se halla en venta en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, París (20).

O pedirlo al corresponsal Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93-Drancy. CCP La Source '32 440.99.

PARADEROS

A instancias de su familia solicitamos noticia referente al actual paradero de Jacinto Encabo Moreno, nacido en 1894 en Orillares, municipio de Espeja San Marcelino (Soria). Residió en Igualada desde 1922, hizo a nuestro lado la guerra y estuvo en los campos de Argelès y Agde a partir de 1939. Últimas noticias de él: desde Curmont, por la Coquille (Dordogne), fechadas en 18-4-1942. Informes a esta Redacción.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1,50 F.

A todos los héroes y mártires de las jornadas de mayo de 1871.

I

AQUELLOS de la Comuna de París en este primer centenario, valen por una eternidad; cada uno por lo que fue, son un presente continuo en la órbita del ejemplo: Carlos Delescluze, Teófilo Ferré, Eugenio Varlin, Luisa Michel, Eliseo Reclus, Malon, Fränkel, Vallès, Gustavo Flourens, Vermorel, el general Dombrowski, Raul Rigault, Serizier, Lucipia, Duval, Pindy, Baudoin, Durand, Johannard, Champy, Millet, Assi, Gerardin, Cavalier, etc.

Los citados, personalidades, miembros elegidos de la Comuna, intelectuales, empleados, obreros, elegidos sin distinción de clase; fusilados, muertos en combate o deportados, todos ellos y los miles y miles inmolados, han demostrado a todas las generaciones del mundo como hay que morir para vivir mejor. Raza de próceres en todas las edades. Hombres niños perforados, niños hombres prematuros, cosecha de cadáveres del mes de las flores. Sus rostros embadurnados de muerte clavados en vizcosos charcos. Los encajonados en el rustro ataúd con derecho al último aseó, ojos cerrados, manos cruzadas y un sudario cubriendo horribosas heridas, éstos... aún tuvieron funerales en regla y postrimeras despedidas. Morir en las barricadas, les fue un buen privilegio, la Parca les sorprendió en el iluminado entusiasmo del combate, con la esperanza en la victoria. Los demás cayeron en la fúe resoluta del instante, la batalla perdida pero la causa ganada; porque a un ideal no se le asesina. Cada personaje fue un gigante de entereza y moralidad de hombría y honradez, como Delescluze, delegado de guerra en el Ayuntamiento y Luis Eugenio Varlin uno de los fundadores de la Internacional, miembro del Comité Central del 18 de marzo, delegado de finanzas y delegado de la guerra. Estos genios, son un libro a parte. Varlin tuvo una muerte de Nazareno: El domingo 28 de mayo, denunciado por un cura vestido de paisano, fue detenido en la rue Lafayette por el teniente Sicre que le ató las manos detrás, llamó a cuatro soldados, el cortejo tomó la rue Rochechoir, después de la calzada de Clignancourt y hasta la rue de los Rosales subiendo el calvario de Montmartre, Varlin seguido de una turba de gente, insultado, apaleado, escupido y vejado como un Cristo, acelerado el paso por una chusma venida no se sabe de dónde, el ojo colgándole fuera de la órbita, lloviéndose

La Commune de París

las injurias de todas las partes, Varlin, el sano Eugenio Varlin que llevó siempre una vida austera y ejemplar de perfecto anarquista, supo morir gritando ¡Viva la Comuna! Cayó de lado, la multitud aplaudía, el teniente Sicre le quitó al cadáver ensangrentando un reloj de plata regalado por los obreros que tanto le querían: Así segados como el trigo desaparecían centenares y miles de hombres de la Comuna.

En todas las puertas de París, un fragor de batalla, olor de pólvora negra y diálogo macabro de cañones. La Villa del Sena no admitió nunca la capitulación ante los Prusos, ni la humillación del 4 de septiembre en Sedán. Cayó el segundo imperio, después de cuatro meses de sitio sufrió hambre y peste, proclamó la República, pero el 29 de enero del 1871 la bandera alemana ondeaba en todos los fuertes y lomas principales de la capital.

El 28 de enero se reunió en la alcaldía del tercer distrito una comisión para redactar los Estatutos de un Comité Central, afín de tomar las armas contra el agresor teutón. Los prusos entraron el primero de marzo y el 17 las tropas francesas de Thiers intentaron coger los 417 cañones guardados en los parques de París, el pueblo los rescató, fue el principio de una lucha, el preludio de una fraternización con la Guardia Nacional y la tropa, fue la famosa jornada del 18 de marzo.

La cronología se diseñó fatídica. Todos los acontecimientos por pequeños o grandes que fueran tomaron las mismas proporciones en aquel año trágico, haciendo de la Comuna una de las más dolorosas epopeyas de los tiempos, y no se sabe aún, lo que fue más espantoso, si la lucha noble y heroica de los federales o la represión sanguinaria que la sucedió.

El 1º de abril los versalleses bombardearon París sin previo aviso, la capital vivía en la euforia de la proclamación solemne de la Comuna. El pueblo votó por la libertad integral, la alegría fue total en aquel 26 de marzo, las canciones salían de los pechos, de nuevo Francia demostró al mundo el camino de la emancipación.

El entusiasmo duró poco. París que tuvo que comer perros, gatos y ratas después de haber sufrido el hambre y el cerco de los prusos, después de haber tenido a los teutones aparcados con armas, carros y arreos en la Plaza de la Concordia entre el Sena y el Louvre, la hermosa ciudad era bombardeada desde el Mont Valérien,

no por la artillería alemana, sino por la francesa.

Una lucha fratricida a muerte y dos mundos distintos uno contra el otro. Al principio, la lucha fue espontánea, con la instintiva percepción de la población un poco excitada por los primeros fusilamientos de las tropas de Thiers, que con frialdad implacable liquidaba los prisioneros.

Poco a poco la batalla de barricadas fue dirigida por hombres conscientes de su responsabilidad, compañeros heroicos combativos, organizadores de renuevos, vigilantes y sanos como Varlin, que aun llevando a su cargo la vida material de París y el Ejército de la Comuna, aun teniendo a su responsabilidad las cámaras obreras y en parte la comisión del trabajo que dirigía Fränkel. Llevaba una vida modesta; vestimientos sencillas, y para comer, iba siempre al restaurante comunal que él mismo había fundado.

Se sometieron al Ayuntamiento todas las alcaldías de París pasando al Comité Republicano y al Comité Central de la Guardia Nacional la defensa de París y la organización de la nueva sociedad.

Desde aquel 26 de marzo solemne día de la proclamación de la Comuna, salieron todas las medidas de urgencia emanadas de los elegidos del Comité Central: Decretos de amnistía, medidas sociales para humanizar la vida de los trabajadores, programa gigantesco, levantado sobre las ruinas del viejo mundo, y alternativas de soluciones energéticas para salvar momentos graves.

La Comuna vivió el tiempo necesario para despertar a los hombres ese prurito de vergüenza que se siente cuando no se hace nada por mejorar la suerte de los que sufren. Ya dijo Julio Vallès: «Pase lo que pase, nuestra generación queda satisfecha de su obra: Hijo de infortunios, tu serás un hombre libre.»

En los setenta y dos días que duró la Comuna, las frases de Vallès quedaron grabadas para siempre, por haber contribuido aquella lucha desesperada a conmover el corazón de todos los tiempos, y a transmitir una experiencia dolorosa; pero útil y constructiva.

Las más importantes medidas fueron las del 16 de abril, en la que el bando ordenó la confiscación de todos los talleres abandonados por los patronos y puestos de nuevo en servicio, por las asociaciones cooperativas de trabajadores.

Entretanto, el tiempo trabajaba para Thiers, que escapó de París

para poder embestirlo mejor, gracias a la complicidad de Bismark, que le permitió reorganizar el Ejército de Versalles con la devolución de 60.000 prisioneros. De esta forma como se dijo anteriormente los versalleses pudieron atacar la capital, después de haber tomado los principales fuertes y fusilar sistemáticamente a todos los prisioneros. A la Comuna se le reprocha de haber negligido la ocasión de entrar en Versalles y aplastar en el huevo a sus reacios adversarios. No se sabe como hubieren maniobrado los prusianos casi dueños de la capital. El intento fue hecho el 3 de abril, con varias columnas lanzadas por Issy, Neuilly, Meudon y Châtillon.

Desde aquel tardío intento dispersado por la artillería de Mont Valérien, los bravos federales no sufrirán más que derrotas, saldadas con inmensos charcos de sangre de cuerpos caídos. Todos los fuertes circundantes a la noble capital de Francia fueron perdiéndose en fatídica cronología de combates, en hecatombes de comuneros fusilados. La sangre corría por las calles, al pie de los muros, por los jardines públicos; sangre terrible escapada de los cuerpos acribillados.

A París se le filtraba la muerte entre las grietas de la realidad. Los federales habían arrastrado los cañones a todas las entradas de la capital. La pólvora crepitaba incesantemente, rugían al unísono las gargantas de acero, barruntos tenaces de muerte atenazaban los aires, la irreversible voluntad de vencer, generalizaba más la matanza. Se apiñaban las barricadas en enjambres de fusiles y chasquidos de plomo. Francia y el mundo auscultaban el diálogo macabro de los obstinados combatientes. El espíritu comunero se iluminaba en las ciudades principales de la República naciente: Le Creusot, Lyon, St-Etienne, Toulouse, Marseille, Narbonne. En Hyde Park de Londres, 30.000 manifestantes. En Alemania, Bélgica, España, Hungría, Suiza, Italia y Estados Unidos. La llama encendida iluminó las lejanas capitales del mundo. Los federales llevaban la convicción de vencer y después, la certeza de morir, no como una derrota evidente, sino por el honor de haber combatido hasta la última gota de sangre por una causa noble, por un ideal inmortal. Loemos a los internacionales Fränkel, hijo de Hungría, a la rusa Isabel Dimitrieff, al polaco, Dombrowski y al italiano Cipriani, que supieron ser integros servidores de la causa popular, hasta el último instante de sus vidas. **VOLGA MARCOS**

(Continuará)

3428 2^{ème} semestre

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

2 SEPTBRE.
1971
NUMERO 670
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

FORMATION D'UNE COMMUNAUTE AGRICOLE ANARCHISTE

1. BUT DE LA COMMUNAUTE

Une communauté est un groupe de personnes qui veulent vivre ensemble, par affinités, c'est-à-dire en partageant tout, le travail, les joies, les problèmes, la propagande politique, etc... L'idéal anarchiste veut que l'on brise l'égoïsme sous toutes ses formes :

- égoïsme du profit sans partage,
- égoïsme familial,
- égoïsme de la propriété, de la possession.

Montrer que nous pouvons vivre à 10, 20, 30, en mettant tout en commun est déjà un acte politique, car nous refusons l'esprit imposé par l'Etat et la bourgeoisie : « Aies ton petit boulot, ta petite famille, ta petite bagnole, fais mieux que ton voisin, il est ton ennemi ! »

Nous refusons cette escalade du profit capitaliste et de la société de consommation. Nous refusons tout gouvernement, tout ce qui supprime la liberté individuelle. Nous refusons encore l'existence du patron et de n'importe quel chef. En communauté, chacun assume sa responsabilité, les décisions étant prises en commun, après délibération de l'ensemble.

Le simple fait qu'une communauté peut vivre, prouve que l'anarchie est applicable, que le mouvement peut s'étendre.

La communauté tend à devenir collectivité. C'est par l'exemple qu'elle le deviendra (collectivité : basé sur les méthodes de l'Espagne Révolutionnaire et création d'une section agricole au syndicat C.N.T.).

Nous n'imposons rien, nous montrons l'exemple, afin que d'autres agriculteurs viennent se joindre à nous, ou pour qu'ils se groupent en véritables coopératives, tentant d'échapper à la main-mise de l'Etat.

ACTIVITES ECONOMIQUES

1. LA CULTURE :

Les produits obtenus sont sains et naturels, puisque cultivés sans produits chimiques (utilisation du fumier animal).

2. L'ELEVAGE :

Principalement chèvres, vaches, abeilles : production de fromages, de miel, etc...

3. L'ARTISANAT :

Travail du bois, du fer, tissages, etc...

Nous ne voulons pas vivre spécialement en autarcie, mais nous écarter totalement du circuit commercial habituel. Pour cela nous produirons le plus d'aliments de base possibles.

Le surplus de nos produits sera échangé :

- avec les diverses communautés,

— avec les camarades anarchistes vivant en ville,

— sous forme de troc avec les agriculteurs de la région.

N. B. : En cas de crise sociale, don aux ouvriers en grève dans les usines, pour assurer une coordination ouvriers-paysans,

Pourquoi échanger le surplus, et ne pas les vendre ? Les chiffres parlent d'eux-mêmes :
Vin payé 0,70 F au vigneron; revendu 2 ou 3 F au consommateur.

abricots payés 0,50 F au producteur catalan; revendu 3 F à Lille.

Qui empêche la différence ? Tomates, pommes de terre jetées, car le capitalisme vit de la surproduction et du gaspillage.

Aussi, c'est en évitant les circuits traditionnels (impôts, taxes, intermédiaires) que nous affaiblirons l'Etat, en matière économique.

PROPAGANDE ANARCHISTE

1) En expliquant la vie de notre communauté et nos

idées dans un journal que nous composerons nous-mêmes.

2) En resserrant les liens de tous les camarades anarchistes de la région, (ronéo, tracts, manifestations, etc...)

8) Formation d'une grande bibliothèque politique, où chacun pourra puiser ce dont il a besoin.

4) Activités culturelles : poésie, musique, théâtre révolutionnaires.

5) Relations enfants-adultes : école libre inspirée de Summerhill. Nouvelles méthodes d'éducation.

6) A plus longue échéance conférences agricoles et politiques dans les villages.

N. B. : La communauté appartient à tous ceux qui y viennent partager notre travail, notre vie à tous les camarades sympathisants; nous sommes en contact direct avec la C.N.T. à Paris.

COMMUNAUTE ANARCHISTE
66 - par Villefranche-du-Conflent.

En pages intérieures :
« LE PROBLEME DE LA DISTRIBUTION
DES ANCIENNES HALLES DE PARIS »

POUR UN AMENAGEMENT DES HALLES DANS L'INTERET DES PARISIENS

Le plan d'aménagement des Halles adopté par le gouvernement et la majorité au Conseil de Paris ne nous satisfait d'aucune manière.

Le projet, étudié uniquement en fonction des intérêts des spéculateurs immobiliers, n'est ni humain ni social. Il est contraire aux besoins des habitants des Halles et à ceux de l'ensemble de la région parisienne.

Mettre les parisiens devant le fait accompli en détruisant des logements, des monuments sans leur demander leur avis, et sans même leur expliquer ce qui sera construit à la place, est inacceptable.

Nous exigeons que soient immédiatement suspendues les opérations et les mesures exécutoires du plan actuel d'aménagement du quartier des Halles et des secteurs limitrophes.

1) Pour les 1 500 familles expropriables nous exigeons pour tous ceux qui le désirent, le maintien dans des logements réhabilités (ravalement et mise en état sanitaire) ou le relogement dans le quartier soit dans des HLM, soit dans des immeubles anciens acquis par la ville de Paris.

Dans tous les cas, la participation financière des familles devra tenir compte des faibles ressources d'une grande partie d'entre elles.

Nous exigeons des équipements collectifs répondant aux besoins des habitants (crèches, écoles, dispensaires, sport...).

2) Il faut sauvegarder la vocation culturelle du centre de Paris qui s'est affirmée d'une façon vivante, originale ces dernières années.

Il faut des équipements répondant aux besoins d'une expression populaire des arts, des lettres, des spectacles et des rencontres.

Nous demandons qu'un tel aménagement tienne compte des pavillons de Baltard, témoins d'une architecture reconnue.

3) Le RER constitue un équipement nécessaire dont la réalisation technique et les moyens financiers ne doivent pas être confondus avec ceux de l'aménagement du quartier.

Elle devra être assurée dans les cinq prochaines années ainsi que sa jonction avec la ligne de Sceaux, sans que soit perturbée la vie quotidienne de la population.

4) Nous exigeons le maintien du square des Innocents et l'intégration de nouveaux espaces verts plantés d'arbres, répartis sur l'ensemble du secteur.

5) Il faut stopper la spéculation financière. Nous refusons l'aliénation du domaine de la ville, l'implantation du Centre international du Commerce et de tout équipement similaire, de bureaux.

Les parisiens, les habitants du quartier, les associations concernées doivent faire valoir leur point

de vue. Nous réclamons la constitution d'une commission extramunicipale auprès du Conseil de Paris qui permettra la consultation, l'information, le contrôle de tous.

Les parisiens veulent pouvoir participer aux décisions qui les concernent.

Les organisations :

L'Association des Commerçants et Artisans des Halles.

L'Association de Parents d'Elèves Jussienne.

Le Comité de Défense des Habitants du Secteur des Halles (Fédération des Locataires de Paris-

Association Nationale des Copropriétaires).

L'Union des Champeaux.

La Confédération de Défense contre les expropriations.

La Confédération générale du Logement.

Les Amis de la Terre.

Le Mouvement pour le Droit à la Ville.

Les Unions départementales CFDT et CGT, l'UNEF.

Les Fédérations de Paris du Parti Communiste, du Parti Socialiste, du PSU, de la Convention Socialiste et d'Objectif 72.

(Tract distribué lors de la manifestation).

CE RIDICULE QUI NE TUE PAS !

Tract subversif visant à déclencher un processus de révolution socialiste distribué par : le Syndicat d'Initiatives des Halles, 58, rue Rambuteau, Paris (1er)

Oui, parisiens, vous pouvez encore aider à la sauvegarde des Halles. Lisez l'appel ci-dessous, signez-le de votre nom et mentionnez votre adresse, pliez-le en 3, affranchissez à 50 cts. et adressez-le au président de la République, Monsieur Pompidou, via le Syndicat d'Initiative.

Vous êtes parfaitement libre d'agir ou de ne pas agir, mais rappelez-vous que si chaque voix s'exprime, le résultat est au bout.

Monsieur Pompidou,

Encore un Parisien qui vous appelle pour sauver le quartier des Halles.

- Non aux bureaux,
- non à l'hôtel de luxe,
- non aux tours de logement de haut standing,
- non aux dalles de béton,
- non au forum souterrain,
- non aux conventions si peu précises qui ne bénéficient qu'aux seuls spéculateurs qui aménagent Paris,
- non aux expulsions des habitants.

Je vous supplie d'employer votre cœur et votre pouvoir pour transformer le projet officiel en projet culturel.

- Oui au Musée d'Art Moderne à condition qu'il ne prive pas les locataires de logements,
- Oui à l'attente jusqu'à ce que le Musée soit fini avant de décider l'aménagement du carreau des Halles,
- Oui au maintien des Pavillons pendant cette attente pour leur emploi culturel immédiat,
- Oui au Métro en sape,
- Oui aux réhabilitations, restauration et animation du Quartier des Halles.

Espérant que vous prendrez toutes les décisions nécessaires, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération

Signature...

A LA
S. N. C. F.

VACANCES...

Depuis le début juillet, les durs de durs de la Fédération CGT des cheminots sont en vacances. Les préoccupations des travailleurs du

rail on verra ça en octobre pour le petit épisode du grotesque roman qui consiste à faire parler un peu de la « grande CGT ».

En vacances, la plupart de nos bolcheviks de la CGT, faute de pouvoir se payer des vacances sur les bords de la mer Noire, vont se bronzer et manger la « paella » sur la Costa Brava. Faute de Kossiguine on va voir Franco. Faute d'aller vers la Peste on va vers le Choléra.

A la fin des vacances chacun reprendra son train de vie minable en espérant que Séguy et Massabiau resoudront tous les problèmes.

Vont-ils se réveiller ces cheminots qui depuis vingt-cinq ans sont cocufiés, baffoués, trahis. Comprendront-ils enfin que l'émancipation des travailleurs ne peut-être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

R. J. SOURIAUT

La moda de las vacaciones

TENEMOS derecho a vacaciones y a cualquier otra ventaja que la modernidad y el trabajo traen consigo. Tenemos derecho a todo más que los holgazanes, por ser, los obreros, artesanos de la producción que sostiene a la especie.

Tenemos derecho a todo, menos a holgar en el cometido transformador, revolucionario. La canícula la sufren igualmente los tiranos y no cejan ni un minuto en su obra destructora. Son constantes en el mal, en el daño que inflingen a los otros. ¿Por qué nosotros, rebeldes conscientes, adocotrados, hemos de poner sordina («veraniega») a nuestro grito de combate, y por qué hemos de acallar, por unas semanas, el combate de todo el año?

Ciertamente, la modorra estival no debe prender en casa. El empuje confederal ha sido recio y constante, en todo tiempo, porque no ha conocido pausa ni reposo. Se descansa yerto debajo la tierra, no de pie sobre la misma.

Perfecta ha sido la actitud de este año: nos hemos movido amplia y satisfactoriamente. Hemos celebrado Plenos varios y numerosas excursiones de expansión libertaria. Salas amplias y espacios libres. Hemos confraternizado con compañeros de varios países, preferentemente con italianos y portugueses. También con castellanos y catalanes entrañables. Juntos nos hemos comunicado nuestros afanes y los proyectos.

Ellos — de Roma, de Buenos Aires, de Costa Rica, de Vieira, de Castilla y de Cataluña — nos han enterado de su situación para enterarles nosotros de la nuestra. En todas partes el estudiantado se interesa por el anarquismo y en la parte obrera el anarcosindicalismo reprende. Es un goce constatar como el mundo no se para, como las ideas de libertad recobran el brio de antaño. El mundo no muere con nosotros, pese a que nuestra egolatría nos induzca a creer lo contrario. Todo va bien porque no anda peor, compañeros, va que lo peor es el pesimismo, de los años o los criterios caídos, de las mentes y los colores de juventud ajados.

Cierto también lo es, que en este repajolero exilio gran parte de nuestra juventud ha fracasado. En pleno impulso, ha frenado, se ha sentado y dormido. Ha sido inanición, no descanso. En parte se debe a «la deshidratación» ideológica de «dos viejos», gritones y malhumorados al punto de alejar a la muchachada que se nos iba acercando.

Ahora que estamos libres de... rezongones, ¿acertaremos en llenar la casa con juventud de la que queda, gracias al buen ejemplo de «dos de siempre?».

Discos

Luisa. No la operística del compañero Charpentier para un amor libre.

Luisa lo merecía, ese amor, y sufrirá de tal carencia hasta su último día.

Porque Luisa era una muchachita guapa, de faz y contornos puros. Y además ingenua, ese polen de ilusión que se paga caro. Ya, Luisa lo sabe.

No escribo esto para ella, sino para recordármela. Es grato reflejarse notas y escenas de antes.

Una vez ingenuamente me presenté a un elegante primo suyo:

— Mi pariente «gente bien».

Yo y el pariente sonrojamos algo. Luisa sonrió satisfecha de suyo.

Ella se inclinó por el amor de un compañero. Por él trabajaba en nuestro cuadro escénico y frecuentaba nuestras excursiones. Su adorado iba para intelectual acartonado y su corazón asomaba polonórdico. El de ella, digno del trópico. Debajo de un pino él le recitaba Schopenhauer e Ibsen y a ella se le antojaba poética tal lectura, estando la poesía en su corporal deseo.

Su amado se certificó iceberg y abandonó a Luisa. También a las ideas, y a Schopenhauer, a Ibsen. La muchacha quedó muy disgustada, pero linda y apetecible como siempre. Otro la aprovechó casando con ella como dios manda. En la víspera de eso, tan triste, la muchacha se lo indicó a Iceberg por si acaso, pero Iceberg permaneció inmovible. Consumado el legal incesto, Iceberg entró en cálculos y sustrajo a Luisa de la ca-

LECOMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 2 de Septiembre 1971

Ediciones de la Escuela Moderna Canadiense

«Francisco Ferrer y la Pedagogía Antiautoritaria», de Karl Schneider, es el título del segundo folleto presentado en su colección Piedra y Alarido.

A la consagración exitosa de «La Revolución Social fuerza propulsora del siglo XX», de Francisco Araujo que ya «La Prensa» de Buenos Aires en su edición del día 4

de julio acusó recibo del mismo, se agrega ahora este estudio del compañero Schneider, joven estudioso alemán de la última promoción y entusiasta de la racionalista Escuela Moderna que aún tiene por pionero (precursor) y epigono en el mundo entero al pedagogo Francisco Ferrer. Pues no obstante los avances pedagógicos en su forma esquemática y presentación visual de planos y fórmulas, el valor moral predominante en aquella tentativa de principios del siglo, perdura, crece y se ensancha en el panorama universal.

Igualmente, y como es de práctica, este folleto se expide en paquetes conteniendo 10 ejemplares cada uno y el precio uniforme se ha fijado en un dólar y medio. Resulta un equivalente de quince centavos de dólar cada folleto.

El compañero editor anuncia que durante el mes de julio pasado ya tendrá impreso la «Antología Milicianas», de Samblancat y «Cadenas para la revolución». Pretende resucitar del olvido la samblancática figura ecuménica y libertaria del singular e inconfundible trovador aragonés de nuestros tiempos. Con igual propósito el compañero Vicente Sierra, Apartado 30.027, Caracas (Venezuela), tiene también en prensa la «Sirga para los mártires».

Se encarece a los grupos y compañeros la divulgación de estas publicaciones de vibración joven, hondo arraigo y contenido libertario para sacar del marasmo proselitista a nuestra demorada acción emancipadora.

Los pedidos de ejemplares de las Ediciones «La Escuela Moderna» canadiense pueden formularse directamente al infatigable compañero: Félix Alvarez Ferreras, 834, Avenue S. W., Calgary I (Alberta) Canadá.

También a esta Administración al precio de 1 F.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

INTELECTUALES DE LIMPIA CONCIENCIA

CUANDO, hace ya años, uno leía el libro de Julien Benda, «La trahison des clercs», la conocida filípica contra los intelectuales, por su cobarde aquiescencia belicista en la guerra del 1914, por su rastrero comportamiento en favor de la plutocracia, dominadora del mundo, en verdad que se ponían pocas esperanzas en los llamados a ser «guías espirituales» de los pueblos. No obstante, bregando contra la vileza de la gran mayoría, hubo intelectuales como Romain Rolland, Nicolai, Zweig, Tomás Mann, entre otros, que no traicionaron, levantando enhiesto el concepto de la dignidad humana.

Un prosaico, un espeso materialismo diríase que lo invade todo, pero el clamor de protesta de unos, la constante acción manumisora de otros, la difusión de ideas humanitarias, justicieras, hace efecto, clava su impacto en la conciencia de muchos. Y podemos congratularnos de que también entre los intelectuales, generalmente bien aposentados, poseedores de buen sostén en lo económico, hoy destaque el incortiformismo ante las arbitrariedades del actual mundo social. Nos lo evidencia el hecho de que, a pesar de la brutal represión imperante, bastantes intelectuales han firmado, en la España franquista, manifiestos de protesta contra el régimen. Y la actitud lealmente inconformista también ha destacado en otros países.

El caso Pinelli, el avieso maniobrero de la política italiana buscando crear a modo de cortina de humo, para ocultar hechos incalificables, y tratando de poner trabas persecutorias a los anarquistas, en tanto que los neofascistas campan por todas partes, va levantando oleadas de indignación. Y es entre los intelectuales italianos que se perfila con trazos enérgicos un frente de oposición al fascismo y en contra del proceder policiaco, obstaculizando el que se haga luz acerca del supuesto suicidio de Pinelli. De ahí la importancia de que en una publicación del renombre de «L'Espresso», haya aparecido una contundente declaración contra el gobierno y la magistratura italiana, documento avalado por centenares de firmas, que representan lo más vital de la cultura del país.

Para nosotros, libertarios, no existe una apreciación denotando reverencial criterio de superioridad al respecto de los intelectuales y en menoscabo de los obreros manuales. Estimamos que unos y otros se complementan y son merecedores de idéntico respeto. Pero ante el hecho, observado algunas veces, de que ciertos trabajadores, u obreros manuales propiamente dichos, han sido rebeldes y amigos de la justicia hasta tanto no han podido gozar de ciertos bienes materiales, aburguesándose tan pronto como los han nobtenido, es de importancia, conviene señalar el hecho de que la dignidad, que es, en definitiva, lo que honra al ser humano, está por encima de los beneficios materiales, de las consecuencias de orden económico. Lo que, en suma, destacan con su actitud rebelde, noble y leal, todos los intelectuales aludidos.

¿DEL HOMOSEXUALISMO EN AMBIENTE LIBERTARIO?

A lo largo de la vida, como suele decirse, uno ha tenido ocasión de comprobar cosas de toda naturaleza, de verdes y de maduras. De ahí que nada llegue a sorprendernos, ya nada nos causa sorpresa. En la fraterna publicación ácrata «Le Monde Libertaire» destaca como colaborador, o redactor, Arthur Mira-Milos, a través de cuyos trabajos diríase que alienta la obsesión de ser *original*, una especie de dilettantismo como aquello de «épater le bourgeois». Hace algún tiempo el elemento en cuestión hacía una definición *sui-generis* del anarquismo, tan *intelectualizada*, tan *estilizada*, tan desprovista de contactos *obreristas*, de *vulgaridad*, que el *anarquismo* en cuestión a la postre no era ni carne ni pescado.

Ahora, en el último número de «Le Monde Libertaire», o sea el correspondiente a los meses de julio y agosto, Mira-Milos nos habla de un organismo que lleva por nombre Frente Homosexual de Acción revolucionaria. Dice que por primera vez unos pederastas, en Francia, han creado una agrupación, a la que considera «subversiva», contra la sociedad... Dicho informador anda despistado en la materia no obstante el hacernos el panegírico de la pederastia. No es cosa nueva. Hace ya treinta ó cuarenta años unos cuantos *revolucionarios* de esta naturaleza se reunían en París,

incluso llegaron a publicar una revista, titulada «Inversions», que a la postre fue prohibida por las autoridades. Su *guía espiritual* era el escritor André Gide, no solamente pederasta, sino defensor acérrimo de tal inclinación, y cuyo libro «Corydon» movió no poca polvareda. Los elementos en cuestión no solamente reivindicaban el derecho a llevar adelante su sistema de relaciones, sino que inclusive trataban de anormales a los que repudiábamos los tejamañes de los que el ambiente popular en España por lo menos, llamaba «sarasas» y «maricas», entre otros epítetos por el estilo.

Libre es, por supuesto, quien considerándose anarquista, y en prensa anarquista, pretenda hacer la apología del homosexualismo, de los pederastas. Ahora bien, que no se nos venga aduciendo que tenemos prejuicios quienes no aceptamos, quienes sentimos incluso repugnancia por todo lo que huele a «mariconería». En su libro «Poetas en Nueva York», alude Federico García Lorca a los «maricas de las ciudades — de carne tumefecta y pensamiento inmundo —, madres de lodo, arpias, enemigos sin sueño — del Amor que reparte coronas de alegría.» Gide tuvo la indelicadeza de establecer matrimonio «blanco», dejando a su esposa sola, avergonzada, humillada, para andar con jovencetes que, a saber a qué precio colmaban sus libidinosos gustos. ¡Y anormales eran los hombres del sexo femenino!...

La ciencia nos ha dado a conocer que la predisposición sexual en el individuo es una cuestión de hormonas. De ahí los hombres afeminados, vulgarmente tildados de maricas; y las mujeres con influencia masculina, vulgarmente llamadas marimachos. La expresión, el gesto, las maneras, denotan a la legua tales *interferencias*. ¿Son normales elementos de tal naturaleza? ¿Es una aberración la relación de quienes se hallan en tan especiales condiciones, relación sentimental o sexual entre ellos? Nos parece que los interesados son a dilucidarlo. Ahora bien: querer hacer del homosexualismo algo así como un *timbre de gloria*, darle un carácter *revolucionario*, meter un tal revoltijo en el seno del ambiente libertario, lo considera uno absurdo. Como absurdo es que el «anarquista» Mira-Milos pretenda dar peso a sus apreciaciones en favor de la pederastia aduciendo lo siguiente:

«Las relaciones entre homosexuales tienen la indiscutible ventaja de que en ningún caso se crea carne de cañón o mano de obra a disposición del capital.» ¡Como si no existieran múltiples recursos para evitar en las relaciones sexuales de hombre y mujer el inconveniente de la procreación no deseada!

¡Que les pregunten a las mujeres, a las compañeras en general, lo que piensan de esos elementos de mirada lánguida, de andares y gestos remilgados, que rehuyen el contacto femenino! Ellas se burlan, o desprecian, a una tal categoría de hombres. Como complemento de su femineidad, anhelan en el hombre su virilidad, su masculinidad, que, por supuesto, nada tiene de común con la predisposición del bruto. Lo ideal es que el efecto sexual vaya unido a la afección sentimental. ¡Y mucho peor de poder ir ello agregado a la afinidad intelectual!

No se puede por menos que señalar lo que de incongruente trate de aproximarse al anarquismo. Se han acercado, o intentado acercarse, maoístas, crististas, marxistas libertarios... ¡Valiente cosa si se acercaran también los maricas *revolucionarios*! ¡Lagarto, lagarto!

RELIGIS EN SU «CALENDARIO»

Cuando quien escribe lo hace al compás del corazón, a medida que el sentimiento se une a los dictados del cerebro, el escritor es esencia vital de su propia obra. En el amigo Relgis todo su *yo esencial* late en las páginas del bien presentado volumen: «Hojas de mi calendario», que me llega del Uruguay. Ediciones «Humanidad». Calle Gavoto, 903, ap. 7. Montevideo.

Ofrecer una idea del libro citado equivaldría a evocar esas imágenes en la función del caleidoscopio, llenándonos la retina del paso de formas siempre variadas, siempre aleccionadoras, siempre ricas en detalles sugerentes: impresiones de lectura, notas de viaje, reflexiones acerca de la vida y los seres, reflejos de encuestas, detalles del tono de reportaje, glosas de matiz biográfico, Profusión de nombres, de figuras, que para bien o para mal han alcanzado relieve en el mundo. Y todo ello referido de un modo ameno, cordial, al compás del corazón.

LA ANARQUÍA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

II

Los decretos generosos y humanitarios se fueron sucediendo con la persuasión de crear un mundo nuevo, como un testamento social legado al futuro por quienes tenían que caer de forma inmisericorde.

Morir en combate, linchado, fusilado, a ciegas, sumariamente, morir en ese torbellino expeditivo de horda humana, que deja de ser humana para sacar de sus instintos la crueldad sanguinaria del animal selvático.

A finales de mayo, cuando el cerezo daba las últimas pinceladas a sus frutos, la Comuna moría: Barrio por barrio los cañones vomitaban su agonía. Moría sin capitular, de muerte homérica o wagneriana en un crepúsculo de sangre. ¿Qué fue de los 6.507 oficiales y 162.647 suboficiales y soldados que todavía contaba el 2 de mayo? ¿Qué fue de los 126 batallones de la Guardia nacional que el 26 de marzo podían contar las comisiones de distrito, el comité central y los delegados de la asamblea de guerra? Todo se fue perdiendo en el torbellino del continuo combate. Las delirantes llamadas del comité de salud pública al pueblo de París no cesaba en sus bandos de llamar ¡A las armas!, a todos los ciudadanos mientras el verdadero ejército comunero se iba perdiendo en una continua cascada de humillante muerte, con sus pechos rotos, perforados, rostros de niños mayores manando sangre, sin ataúdes ni aseos mortuorios, cadáveres caídos, retorcidos a lo largo de los muros, calles barricadas, cementerios, cuerpos segados en la postrera expresión de sus actos o compungidos de agonías interminables, hombres, mujeres, niños. El histérico exterminio no respetó ni edad ni sexo. Cadáveres boca abajo, pegados al pavimento o a la tierra que se les iba a tragar o mirando fríos la tenebrosa eternidad.

La Comuna, por su parte, hizo pocos fusilamientos: dos generales versalleses muertos el 6 de abril ante las barricadas de Neuilly. Monseñor Darboy, arzobispo de París, el abad Deguerry, cura de la iglesia de la Magdalena, el vicario general Lagarde, algunos guardias de la paz y guardias republicanos, detenidos el 18 de marzo; el presidente de la cámara de casación, Bonjean, unos cuantos curas detenidos en fragante delito, algunos policías, unas decenas de civiles enemigos de los federales; en total 52 rehenes detenidos más bien para moderar las ejecuciones de los versalleses, y al final fusilados en ese torbe-

LA COMMUNE DE PARIS

por VOLGA MARCOS

llino de muertes decididas por los hombres a las cuales ni el destino ni la piedad ni el razonamiento más lógico, nada pueden nunca hacer.

El mismo Marlin no pudo impedir aquellas ejecuciones, inclusive la multitud o el populacho siempre cobarde se hicieron cómplices de estas muertes y de las que por consiguiente hicieron los versalleses al entrar en París.

Aquel domingo del 28 de mayo, en la esquina de la rue Saint-Maur, rue Parmentier y rue Oberkampf, se combatía todavía; el último cañón de los federales gemía su agonizante estertor, su último disparo fue tirado en la calle de París, la barricada cayó a la una de la tarde, rue Ramponeau, sólo quedaba como combatiente un guardia nacional.

Fuera de París resistía el fuerte de Vincennes, cuyo jefe de legión, Fallot, y sus 350 hombres no quisieron rendirse. El 27 de mayo, un coronel de estado mayor fue a negociar la capitulación, el guardia, general de ingenieros y artillería, Merlet, anunció que haría saltar el fuerte antes que rendirse; Merlet murió el domingo por la mañana; la capitulación fue aceptada el lunes, los versalleses entraron a las tres de la tarde. Por la noche, en las fosas del fuerte, nueve oficiales fueron pasados por las armas, todos los defensores más o menos sufrieron la misma suerte o la deportación. Otra dura lección que nos da la Comuna, de no rendirse jamás al enemigo.

Así terminó la última gran epopeya del proletariado en un siglo fructuoso de revoluciones con la de junio de 1848.

La última semana comenzó el 21 de mayo, el pueblo de París escuchaba un concierto pro viudas y huérfanos. Lefrançais, que había visitado la región de la puerta de Saint-Cloud, apercibió en sus propias trincheras a los versalleses, envió a Delescluze un parte que se perdió, las tropas adversarias entraban poco después en la capital y el día 22 el V cuerpo de ejército, que mandaba el general Clinchant, ocupaba la Muette. ¿Qué había ocurrido? Los defensores se fiaron demasiado de su causa invencible. Un traidor, Ducatel, viendo la plaza desierta, subió al bastión 64, agitó su pañuelo gritando: «¡Podéis entrar, no hay nadie!» Los versalleses, por pequeños grupos se filtraban por el viaducto y el bulevar Murat. A medianoche llegaban a los Campos Eliseos. A

des pasaban del límite racional. Se fusilaba por multitudes sin interrupción en los parques y jardines de toda la capital; se fusilaba en las calles, en los patios de los cuarteles; hasta en la Ópera se fusilaba. Una apatencia de muerte zumbaba en los fusiles, en los espacios las escalofriantes descargas secas, brutales, segaban la vida como el trigo.

El árbol de la Comuna, como un gigante se fue desmoronando después de haber dado al futuro sus frutos sociales.

«La naturaleza — dijo Eliseo Reclus — es avara de frutos y generosa en flores. Para un árbol sano, cuántos capullos abortados, cuántas flores quemadas y marchitas, cuántos frutos caídos antes de tiempo.»

La grandiosa epopeya no podía terminar con su propio exterminio; los pintores y poetas de aquellos tiempos y del futuro la llevarán en las alas de la inspiración como un monumento vivo y perenne. Jean-Baptiste Clément, nacido en Boulogne el 30 de mayo de 1836, fue el aeda de las canciones populares, de los himnos de la tierra y del sudor humano, de «Los tiempos de las cerezas», que inmortaliza su célebre canción, porque los cerezos maduran a finales de mayo, el mes de las terribles matanzas. Clément fue miembro elegido de la Comuna. Junto a él, otro poeta, Eugène Pottiers, poeta cancionero, autor de «La Internacional», nacido en París el 4 de octubre de 1816. El poeta de «La Internacional» será el inspirador de las hermosas canciones de combate, de la insurrección vivida y de las revanchas venideras.

*On la tuée à coups d'chass'pot,
A coups de mitrailleuses,
Et roulée avec son drapeau
Dans la terre argileuse.
Et la tourbe des bourreaux gras
Se croyait la plus forte,
Tout ça n'empêche pas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte!*

Traducido en su esencia argótica resulta «muerta a tiros de fusil, a tiros de ametralladora y enrollada en su bandera en la arcillosa tierra.» La turba de los grasientos verdugos, creyéndose los más fuertes, no lo impidieron, Nicolás, ¡que la Comuna no ha muerto!»

Después en otra canción significa «que el árbol de la libertad, con sus ramajes elevados, toma siempre sus raíces en los adoquines», pero, según Reclus, «cuántos frutos caídos antes de tiempo.» Las cerezas no llegaron, los árbo-

(Pasa a la página 4.)

Cosas superficiales

HEMOS llegado a creer que estamos sometidos a un régimen de abstinencia de cuanto a política se refiere, y estamos equivocados si pensamos que al pertenecer a la sociedad nos vemos precisados a observar lo que sin término de tiempo se nos presenta con aire tranquilo o amenazador.

Los cambios que se suceden en el mundo de la política, que nunca son radicales ni profundos, sino superficiales, no dejan de tener interés para los hombres estudiosos y revolucionarios, capaces de realizar obras de verdadera transformación social.

Las palabras, indudablemente, se las lleva el viento, pero los hechos no son las palabras sino la práctica, lo que se ha realizado. Lo que pueda realizarse es posterior.

El estado de desmoralización de los pueblos es muy sintomático y

debe hacernos reflexionar y tomar medidas que faciliten los trabajos para el día de mañana, día que no debemos despreciar por las consecuencias que podrían sobrevenir al final de cualquier suceso popular, sea éste social o político.

Confiar en que todo llegará y que todo será arrollado por la fuerza del pueblo revolucionario, es algo ingenuo, porque son los primeros momentos los que más valen para los de después.

Sí, sí que debemos interesarnos por conocer cómo piensan y actúan los pueblos frente a la presión ejercida por el capital para mantener su poderío, su dirección. Sí, debemos estar al corriente de las fluctuaciones que se operan tanto en el orden sin-

dical como en el económico. Sí, podemos establecer una forma de lucha, de actuación, que nos permita desarrollar el plan racional y de continuidad, frente a todos los inconvenientes que surgen en el diario vivir.

No hacer nada es ser partidario del escepticismo. Nunca el pirronismo debe ser recomendado a nadie, porque es la negación de la esperanza, de la credulidad a todo lo que verdaderamente puede ser realizable, dando de lado a todo lo que significa religión, Iglesia...

Pero la manera que hay ahora de apreciar y juzgar las cosas por quienes son los «llamados» a fundar la «nueva sociedad», ofrecen poca garantía de estabilidad ni siquiera de que puedan realizar mejora tan importantísima, porque esos fundadores son políticos y capitalistas. Nosotros, que sólo soñamos con cambiar totalmente y de verdad todo lo que hoy esclaviza a la humanidad, por un régimen altamente justiciero y equitativo, sin Estado ni leyes que coarten la libertad, acabando con todos los privilegios y distinciones jerárquicas y jerarquizadas, nos vemos envueltos en una serie de inverosimilitudes que, a fuerza de pensar, de razonar y ver las situaciones momentáneas del modo en que se desenvuelve el negocio del armamentismo, por ejemplo, nos produce algo así como desprecio a todo ese tráfico internacional que continuamente se sucede entre las naciones beligerantes o no, para constituir una pirámide de muertos inocentes, puesto que así lo quisieron y lo quieren los grandes magnates de la industria y del comercio, que son los únicos que en gran escala se benefician de estos negocios para el genocidio colectivo.

Mirándolo, pues, con los ojos de la razón o de la lógica, es un caso que se presta a poder enjuiciar a la humanidad, ya que nada en concreto hace ésta para impedir que suceda lo que sucede en el mundo, víctima de todas las catástrofes políticas y sociales. El principal interés que induce a estas calamidades radica, naturalmente, en la habilidad que los protagonistas desarrollan, y en los pocos escrúpulos que hay en ellos, conscientes al mismo tiempo que duren los acontecimientos que han provocado para poder invertir los medios necesarios que ya han contabilizado. Lo que aquí decimos otros lo han dicho también antes, y otros han hecho también lo

mismo que otros hacen ahora. Es la repetición, no la innovación.

Para estar, como se dice, al día, ha de vivirse en el día y no en la noche permanente. Ha de verse la luz, no lo que la impide llegar hasta nosotros. He aquí una de las cuestiones que por su índole tiene su importancia, y no pequeña. No podemos considerarnos conocedores de todos los conocimientos, porque es un mito, pero a veces nos engañamos, redundando en peligro nuestro.

Cuando se llega a conclusiones que no son las que nosotros esperamos, sufrimos alguna decepción y solemos ser víctimas de sus efectos, cosa que al afectarnos hondamente, la decepción se aumenta y las consecuencias son peores.

Las reacciones, sean las que sean, tienen sus virtudes y sus contrariedades, pero denotan sentimiento, inquietud y ansia vital para enfrentarse contra el autor o autores de tales arreglos. Nadie puede escapar, si no es un hombre desequilibrado, a los contrastes de las interpretaciones y de los hechos, que de manera general acostumbran a aparecer en la vida del individuo que no duda de la evolución, se presente ésta violentamente o no. Los contrastes nacen de la comparación que se hace de cosas opuestas, es entonces cuando se comprueba la diferencia que hay entre ellas. Aplicado esto a los movimientos políticos y sindicales, económicos y sociales, podemos deducir, con claridad meridiana, lo que en sí contiene su análisis.

Por últimos miramientos que entrañan necesidades que no pueden eludirse, no se debe, si la ocasión no se presta, emplear procedimientos que nada más acarrear contrariedades difíciles de conformar o soportar por las características diversas de cada una y de todas, sin que se logre el equilibrio que se busca para poder armonizar los trabajos a realizar. Es mejor la espera que la precipitación, siempre y cuando que la solución no sea rápida porque así lo exijan, los acontecimientos, pero se ha de empujar sin cesar hacia el objetivo.

Es indudable que todo cuanto surge de la sociedad no podemos tomarlo con indiferencia; por el contrario, debemos conocerlo en la forma y en el fondo, y seguirlo de cerca, con el fin, por nuestra parte, de prepararnos lo más posible para saber a qué atenernos, que la vida es el barómetro de nuestras acciones, y la sociedad el resultado de esas acciones.

El hombre de más o menos edad, joven o viejo, ha de intere-

(Pasa a la página 5.)

La Commune de Paris

(Viene de la página 3)

les chorreaban sangre en el jardín de Luxembourg. Las alheñas de los parques caían segadas a balazos tras la carne humana, las plantas rampantes llevaban un atracán de sangre y cerebro salpicado.

Máximo Vuillamé, teniente federal, escritor, periodista y fundador de «Le Père Duchêne», nos describe con líneas rápidas y observadoras, esta apocalíptica matanza. El mismo escapó milagrosamente del piquete de ejecución del siniestro jardín del Luxembourg, dejando a la humanidad «Los Cuadernos Rojos», diario de un federal.

¿Quiénes osaron hablar de los mártires cristianos? Quién no conozca los treinta mil fusilados de la semana trágica y los cuarenta mil deportados, no sabrá jamás a donde están los verdaderos mártires sin promesas de paraísos y sin recompensa de dioses falsos.

Los miembros de la Comuna, tuvieron sus divergencias como en una buena democracia, entre los elegidos del Comité central, los blanquistas y radicales, los de los clubs diversos, prudhonianos, bakuninistas o internacionalistas. Sus enseñanzas son ejemplos inagotables de honradez y buena fe. La critican siempre sus detractores de no haber sabido aprovecharse de los fondos del Banco de Francia, en títulos, joyas, billetes, lingotes, valores y títulos en depósito de un total de 2.180.000.000 de francos. De haber empleado una buena parte de este capital, la hubiesen criticado igualmente,

tildando a sus hombres de vulgares aprovechadores.

El Centenario de la Comuna, fue celebrado en Paris, como factor de todos los tiempos y una inquietud en las generaciones conscientes. A cuatro pasos de la Mutualidad, donde entre otros buenos oradores se oía la voz pletórica y fecunda, el verbo claro y sin ambages de Federica Montseny, a pocos metros de los oradores, la Plaza Maubert con sus nuevas simetrías, un paisaje distinto, pero el mismo espacio donde 100 años atrás las barricadas se defendían con una tenacidad desesperada, un fragor de lucha decidida, y por el suelo cubiertos de sangre, ramos de cadáveres, combatientes y fusilados, el odio y la muerte en la fría comunión que la postró el hombre.

Allí mismo en la Plaza, por la encrucijada de Saint Michel y Saint Germain, la Comuna de Luisa Michel, más buena y noble que cualquier santa, la Comuna de Julio Vallès, Gustavo Courbert, Flourens, Varlin, Reclus, y de tantos poetas, artistas, sabios, pensadores, hombres de valor incorruptible. Aquella homérica Comuna, moría palmo a palmo de su hermosa muerte transcendental.

Paris quedó roto como si Atila hubiera parado arrastrando todo a su paso.

La Semana sangrienta concluyó con los federales en la resolución ciega del exterminio, derribando el árbol de la libertad, pero dejando sus raíces bajo los adoquines.

VOLGA MARCOS

París, junio de 1971.

Dinero, poder y trabajo

La mentira puede ser considerada como la médula de la historia oficial de todos los países. A ciertos historiadores se les embarullan los datos con sus propios sueños, deseos y fantasías y le salen deformados sus asertos. Cosa parecida le acontece a los escritores de biografías, de sí mismos o de los demás. Se miente, la mayoría de las veces un tanto inconscientemente. La verdad y la justicia, que son altos atributos de la dignidad humana, escasean en los libros de historia. Y más resalta su ausencia cuando se describe a los fundadores de la nacionalidad. Existe notoria propensión a magnificar ideas y hechos de los llamados padres de la patria.

Los ejemplos nos vienen de todos los rincones de la tierra. Se pondera y se exalta con exageración el historial de los titulados pomposamente: «nuestros gloriosos muertos».

Cuando se abren las páginas de la historia de un país de resaltante posición mundial, por ejemplo, Estados Unidos, encontramos afirmaciones increíbles acerca del patriado, diciendo que los hombres fundadores de la Nación eran enemigos de las diferencias sociales. El cuento de que todos los hombres eran iguales, no se ajusta a las guerras contra los indios y la

Cosas superficiales

(Viene de la página 4.)

sarse, debe interesarse, de todo lo que sucede en la sociedad y no tumbarse, como vulgarmente se dice, a la bartola.

El hombre, con todas sus facultades no debe eludir lo que directa o indirectamente, le atañe, su misión no ha de ser otra que la de investigar y conocer lo que ignora, para no ser polichinela del otro que ignora menos.

Nosotros no debemos ni podemos pues, prescindir del camino que diariamente vamos abriendo, ni de la siembra que expandemos todos los días. Y si esto es un estimulante de gran valor moral para los hombres que no se doblegan ante nadie ni por nada al ser conocedores en mayor o menor cuantía de lo que ayer sucedió y de lo que hoy sucede, ha de seguirse batallando, estudiando y descubriendo.

Hagamos individual y colectivamente lo que debemos hacer para ir preparando el choque violento que indudablemente llegará, como llegó en España.

MINGO

compra y venta de los negros esclavos. Libertad, igualdad y fraternidad suenan bien en los discursos y decoran los textos constitucionales de todas las llamadas democracias, como simples palabras. La realidad es lo opuesto: opresión, privilegios, explotación.

Lo evidente es la gran importancia del dinero y cuanto influyó en la mayoría de los hombres fundadores de naciones. El patriotismo fue menos activo que la ambición de riqueza. El «cuánto tienes, tanto vales» es la norma de la estimación social. En América del Norte, centro máximo del capitalismo, país pionero de la codicia de dinero y poder, lo económico resaltó siempre. En el desenvolvimiento social de los Estados Unidos, el rasgo dominante ha sido acumular riquezas por cualquier medio, con desprecio de la justicia y la moral. Pero, Francia, Inglaterra y otros países llamados grandes, no se quedaron atrás en el camino egoísta e imperialista.

En algún texto histórico leemos, sin asombrarnos de ello, que *«en mitad del siglo IX, la piedra de toque para el aprecio social en los Estados Unidos era el tener dinero»*. Y el clima económico actual del mundo no es distinto. El dinero lo domina y lo pudre todo, ahora como antes, en todas partes. Los derechos humanos son incompatibles con la esencia del capitalismo, que es la codicia, y donde impera la explotación del hombre por el hombre no hay lugar para la moral.

Algunos economistas quieren convencernos que el mundo capitalista evolucionó y que el Dinero dejó de ser el dominador de los pueblos y el máximo corruptor que fue en otros tiempos. Así, el economista inglés Keynes, afirma que, «se exagera mucho la fuerza que tienen los intereses creados, si se les compara con el empuje gradual que adquieren las ideas».

La verdad es que Don Dinero y el Poder están soldados el uno al otro, tanto en el sistema capitalista como en el comunista. Actualmente el Estado es todo y el hombre casi nada. No importa que en vez de millones de monedas de oro, el Estado aparezca teniendo deudas. Según el informe actual del Comité de finanzas de los Estados Unidos, la deuda nacional hasta el mes de junio será de 300.000 millones de dólares. El presupuesto de gastos del Estado, este año, es de 92 mil millones. Pero no hay que engañarse. La riqueza y el po-

der, no son opuestos ni están divididos.

Los pueblos, explotados y oprimidos, dan razón de esta afirmación. Por alguna razón, el Estado fabrica y controla la moneda.

Del dinero y del Estado no pueden provenir normas de sentido humano ni moralidad. El dinero sigue teniendo sus privilegios, su condición de corruptor y envilecedor, hasta tal punto que convierte en mercancía y prostituye lo más noble y bello de la vida: el amor. ¿De dónde vienen las riquezas millonarias, cómo se acumularon y dominaron? Ríos de lágrimas y rutas de sangre, trampas, dolos, arterias y crímenes es la respuesta. Hay una verdadera riqueza: la dignidad humana. La libertad, la justicia, el advenimiento de una organización solidaria y creadora del bienestar para todos. Desventuradamente, el culto del Dinero y del Estado persisten sobre el mundo. Se nos dice que el clima moral, en Estados Unidos, ha variado. Que hoy hay vallas para los fraudes, los robos, las combinaciones de explotación despiadada de los trabajadores, por los multimillonarios. No existen los gangsters de las finanzas, los Vanderbilt, los Morgan, los Gould, los Rogers, los Rockefeller, los Ford. Sus descendientes siguen ahora por rutas más humanas y de sentido moral, porque la organización obrera ha ido mellando el poderío, poco menos que absoluto, del Dinero. Bien quisiéramos que así sucediese y el trabajo norteamericano organizado fue uno de los más enérgicos luchadores en la última mitad del siglo XIX. Luego, el nacionalismo y la política lo envenenaron, lo infectaron también de codicia. Las organizaciones obreras actuales de Estados Unidos también son poseedoras de millones de dólares, detentadoras de riquezas y han dado la espalda a todo idealismo revolucionario social. Los trabajadores norteamericanos — con excepción honrosa de los núcleos que aún luchan y siembran en la IWW (Trabajadores Industriales del Mundo), se mueven puramente por ambiciones económicas del momento, conformándose con alquilarse al mejor precio, colaborando en la servidumbre al Estado. En lugar de enfrentar al sistema capitalista, igual que al comunista, y suprimir radicalmente toda explotación y dominación del hombre por el hombre, creando un mundo nuevo, son asociados en los crímenes,

las injusticias, los abusos del imperialismo del dinero, que medra y se sostiene originando la miseria y la opresión en todas partes, pasando sobre los pueblos.

En Estados Unidos hubo un economista — Thorstein Veblen — que en los años iniciales de nuestro siglo, tuvo la honestidad de decirle a su pueblo la verdad, denunciando la falta de sentido moral y la ausencia de rebeldía frente a la conducta de los ricos. En un libro que fue muy criticado y combatido — «La Teoría de la clase ociosa» — dijo: «Las actividades de la clase ociosa, el ganar la riqueza por la fuerza, llegaron a ser consideradas como honrosas y dignas. De ahí por contraste, la pura idea del trabajo quedó manchada por el estigma de cosa poco digna». Denunció como lo más degradante del hombre el vivir de lo ajeno y honrar y justificar el espíritu de rapiña. El impacto fue directo, afirmando que «una comunidad que admira y encubre la fuerza y las hazañas brutales, no puede beatificar el trabajo del hombre». Y completando sus críticas y respondiendo a los defensores de los ricos, que afirman que estos no son ociosos y que trabajan también, les dio la lección que merecían, expresando: «que su trabajo era de pura piratería, porque se apoderaban de las que habían de ser sus riquezas por la fuerza o por la astucia, sin participar en la producción auténtica mediante el sudor y la destreza».

Nosotros damos al trabajo la dignidad que merece, puesto que es la creación, el impulso revolucionario que ha de cambiar las condiciones sociales del mundo. No vale quién explota y quién manda, sino quién piensa, siente y actúa como un trabajador manual o intelectual, científico, técnico, educador, artista, que pone sus esfuerzos y su inteligencia al servicio de la humanidad.

TATO LORENZO

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

VIII

Disensiones y otras yerbas

En los últimos años de dictadura la CNT pasó momentos críticos motivados por la falta de acción sindical, la dura represión y serias divergencias entre la militancia confederal. En un pleno celebrado en Barcelona se discutió con calor si debía actuarse (frente al predominio militar) junto con los políticos o bien si el organismo confederal debía obrar por su cuenta y riesgo. Después de una racha de verbosidad, salpicada de disputas, se llegó al sutil acuerdo de no aceptar pactos con los políticos, pero si inteligencias con los demás sectores sólo en casos decisivos. En otra reunión celebrada en Blanes, las discusiones se exarcebaban, con opiniones encontradas, perfilándose una dualidad de pensamiento y de acción de la que luego hablaremos. Por entonces, junto con otros elementos confederales, Peiró firmó un manifiesto de «Inteligencia Republicana» que fue motivo de gran alboroto. Muchos militantes juzgaron tal acto como una contravención a los acuerdos orgánicos. De este tiempo es también la publicación de una serie de artículos suyos aparecidos en el «Despertar» de Vigo, convertidos luego en folleto, con prólogo de Salvador Quemades y epílogo del infortunado José Villaverde (asesinado en julio de 1936 por las hordas del franquismo), cuyo título, «Ideas sobre sindicalismo y anarquismo», ya indica que el autor trata de señalar las diferencias y convergencias que debían existir en ambas concepciones ideológicas y de lucha acerca de las cuales haremos mención en su lugar debido. Este librito, que es uno de los intentos más sólidos para dar una base estructural a la CNT, fue publicado en Barcelona por el grupo «Solidaridad».

Por aquellas fechas, esta crisis tuvo otra manifestación. Angel Pestaña (que de actitudes extremas y radicales iba pasando a otras de tipo conservador y acomodaticio) sostenía que de momento, para dirimir las cuestiones obrero-patronales y lograr la legalización de los sindicatos cenetistas, sería conveniente aceptar los comités paritarios, de añeja tradición en la UGT. Peiró se opuso a tal criterio con argumentos de buena ley en una tanda de artículos que aparecieron en «Acción Social Obrera» de San Feliu de Guixols (que por entonces, dada la escasez de publicaciones por las medidas represivas, era una especie de portavoz del movimiento confederal), abogando por las tácticas

libertarias que informaban al sindicalismo revolucionario. Previo acuerdo orgánico, en agosto de 1930, fue nombrado Peiró director de «Solidaridad Obrera», figurando como redactores Eusebio Carbó, Agustín Gibanel, Ramón Magre, Pedro Foix y Sebastián Clará, que más tarde, los tres últimos, pasaron a formar parte de diversos partidos políticos de izquierda. Aquí debo consignar que Peiró tuvo la atención de invitarme a que formara parte de la redacción. No acepté, pero sí colaboré mientras él estuvo de director que, por desacuerdo con imposiciones del Comité Regional, renunció a las postrimerías de 1931.

La cuestión más grave fue planteada en lo referente a la participación del anarquismo en la organización sindical. Las discusiones se pusieron al rojo vivo, en las que a esta distancia juzgamos que predominó más la pasión irreflexiva, los afanes hegemónicos, que el más elemental buen sentido. Sin duda, también, en los orígenes de esta pugna, o sea en su causa íntima, a más de pretender delucidar la finalidad mencionada, que se refiere a precisar una línea de conducta para normar las teorías y prácticas de la CNT, existían de por medio otros propósitos inconfesados: intolerancia, personalismos, rivalidades, y por parte de alguno, el interés marcado de que el movimiento confederal involucionara hacia fines electorales y políticos, como fue evidenciado por el principal promotor de esta agria polémica (que motivó la escisión del grupo llamado de los treinta, por ser dicho número los que firmaron el manifiesto que expresaba la causa de su disentiimiento), Angel Pestaña, contribuyó mucho en forzar la situación con la idea preconcebida de ir preparando el terreno, para dar paso, en su tiempo, a la constitución del partido sindicalista, que no se hizo esperar.

Desde luego también creo que la totalidad de los firmantes ignoraban tal propósito y que obraron así por otras razones, como lo prueba el hecho de que ninguno de ellos llegó a secundar sus directivas. No creo equivocarme al decir que mucho contribuyó en su resolución la actitud dominante e impositiva de ciertos grupos, algunos de ellos llegados de Francia, que irrumpieron en la CNT imponiendo sus opiniones y sentir, más con estridencias, que con aportaciones constructivas. Siempre hemos creído que el interés de los

«oposicionistas», entre ellos el de Peiró, por lo general consistía en poner en claro la adopción de normas que dieran solidez al movimiento sindical, alejándolo de interpretaciones capciosas y personales. En cierta forma, se trata de dos criterios o concepciones siempre latentes en el seno del movimiento confederal: la de quienes opinan que el sindicalismo debe ser un elemento de liberación económica de las clases trabajadoras sin estar sujetas a tutelaje alguno, ya sea político o filosófico, respetando el criterio de las multitudes en las rutas a seguir en cada momento de su historia, basándose en que los estatutos confederales consignan que en el sindicato caben todos los explotados «sin distinción de ideas políticas y religiosas, de raza y color», lo cual impide, según su apreciación, la imposición de ningún «ismo». En el otro plano, existía el temor de desviaciones politiqueras de parte de algún opositor. De ahí que se juzgara a tal criterio como indefinido y amorfo; alegaban que, de acuerdo con normas tradicionales basadas en resoluciones de congresos y en principios aceptados por las mayorías, los sindicatos deben estar orientados por el ideal anarquista, empleado como un instrumento de lucha para lograr la edificación de una sociedad basada en objetivos anárquicos. Es decir, que sin olvidar las necesidades inmediatas de obreros y campesinos, que esencialmente debía prepararse con fines revolucionarios que hagan pronto propicia la liberación de las multitudes laboriosas de la esclavitud del capitalismo y del Estado. Aquí es obligado reconocer que la savia nueva que advino dio nuevo impulso a la acción.

En breve síntesis, eran más o menos las descritas las divergencias entre ambos grupos, en los que es probable que al acentuar la oposición entre ambos polos, predominara más la retórica y la pasión que el contenido esencial, ya que no serían tan drásticas ni tan irreconciliables dichas tendencias cuando en mayo de 1936 en Zaragoza, se discutió el asunto, se limaron asperezas y se hizo la unidad orgánica en la CNT Peiró intervino en forma destacada para tal logro.

De Berenguer a la República

Antes de entrar en detalle en el período que encabeza este apartado, vamos a dar un breve repaso

mencionando a algunos de los actores que en forma más intensa contribuyeron al derrumbe de la dictadura, ya que equivaldría a llenar varias páginas de nombres pretender enumerar a todos los que intervinieron en el juego peligroso de combatir el imperio del sable. La panorámica conspirativa de estos años fue altamente sugestiva, dando sabor y aliciente al quehacer cotidiano. Entre los sectores que en esta brega ocuparon primeros lugares figuran la militancia cenetista y los grupos anarquistas, sin dejar de lado, como ya hemos dicho, a estudiantes, periodistas e intelectuales. De nuestra gente recordamos a la militancia de Asturias encabezada por Eleuterio Quintanilla; de Tolosa, a Isaac Puente; de Madrid, a Mauro Bajatierra; de Almadén, a Pedro Vallina, de Zaragoza, a los hermanos Alcrudo; de Galicia, a Villaverde; Galo Diez en el norte, Ramón Acín en Huesca... En Cataluña ocupó un lugar esencial Juan Peiró, tanto por su dinamismo como por el cargo de secretario del Comité Nacional de la CNT que desempeñó durante mucho tiempo. También acuden a la memoria los nombres de algunos de los compañeros detenidos reiteradamente en este período en lo que se refiere a Barcelona. Entre ellos recordamos a Patricio Navarro, Felipe Alaiz, Angel Pestaña, Eusebio Carbó, García Birlán, Hermoso Plaja, Progreso Alfarache, Manuel Sirvent, Pedro Massoni, Bernardo Pou, Jaime R. Magriña, José Ollé, Francisco Arin, etc. Desde luego, son muchos más los que tienen derecho a figurar en esta lista, pero aquí nos limitamos a citar sólo a unos cuantos nombres que acuden a la memoria por su paso en las ergástulas y por haber desempeñado distintos cargos en los comités confederales.

También los republicanos hicieron lo suyo para propiciar el derrumbe del régimen dictatorial. Del medio barcelonés figuran Francisco Maciá, Luis Companys, Marcelino Domingo, Jaime Agudé, Lluhi Vallescá... Angel Samblancat, que durante estos años fue de pueblo en pueblo despotricando contra lo estatuido. Los grupos socialistas y las logias masónicas. Individuos del POUM como Tomás Tussó y Joaquín Maurín. El criminólogo Félix Antigas, huésped largo tiempo de Montjuich. Eduardo Layret (hermano del asesinado por Martínez Anido). Ni que decir que fue altamente eficaz la actuación de algunos mi-

JUAN PEIRO BELIS

litares, entre los que, a citas anteriores, hay que añadir: coroneles Maganda, del Rosal y Arin; capitanes: Arturo Menéndez, Ramón Franco (hermano del «caudillo» y «felón» Francisco, que por no desmentir el linaje de traidores, de furibundo revolucionario republicano, se puso luego al servicio del «generalísimo», y que en una de sus incursiones cayó al mar con su avión, después de haber ametrallado los hogares desmantelados de la Barceloneta), E. Pérez Farrás, J. García Miranda, Díaz Sandino, Eduardo Medrano, Pérez Salas, Vicente Guarnier y varios más. Entre ellos una de las figuras de más valor, fue la del también ingeniero Alejandro Sando, técnico eminente, hombre de creaciones meritorias, con varias realizaciones importantes en su haber. Recordamos alguna de sus intervenciones durante el proceso conspirativo, cuyas ideas siempre iban más allá del hecho violento y de la conquista del poder, con amplia visión de grandes planes para el futuro. Murió poco después de haber sido liberado del Castillo de Montjuich.

Uno de los capitanes más decididos, que antepone la revolución inmediata e inaplazable por encima de todo, era Fermín Galán, autor de un libro bastante discutido por nuestra gente en aquellas fechas. En él pregonaba la destrucción de las instituciones caducas, amparadas bajo las denominaciones de monarquías y repúblicas con su séquito palabrero de un liberalismo inoperante, para establecer una sociedad racional que tuviera por cimientos la libertad y la justicia distributiva y moral. Su título, «Nueva Creación», viene a reflejar su sentir, sus ideas y propósitos: desconfianza plena en las estructuras existentes y nuevos trazos para encauzar a la humanidad hacia rutas más perfectas y armónicas. Su autor logró tener cierto crédito entre los elementos confederales, en especial con quienes formaban parte de los comités revolucionarios. Estando preso en Montjuich había trazado los planos para apoderarse de Barcelona, poseído de la convicción de que este intento tendría la virtud de levantar en vilo a toda España. Remachó el clavo insistiendo en que los comités superiores de la CNT declarasen la huelga general revolucionaria, mientras él cuidaría de la parte militar. Peiró, como secretario del Comité Nacional, y otros elementos confederales, tuvieron serias discu-

siones para hacerle disuadir, lo mismo que a sus seguidores, mostrando la imposibilidad de llevar a cabo tales intentos. Hasta que poco después, terminado su encierro (profundamente decepcionado por no haber podido realizar sus objetivos), como castigo de sus superiores fue trasladado a Jaca, convencido el gobierno de que allí sus intentos serían inoperantes. Pero no fue así, lo que no pudo llevar a cabo en la capital catalana lo realizó en esta población fronteriza; sublevó a la guarnición, pero las fuerzas gubernamentales frustraron su intento, siendo detenido y procesado, junto con su compañero de armas, el también capitán García Hernández, sometidos a un consejo de guerra fulminante ambos fueron ejecutados el día 15 de septiembre de 1930. (?)

Este hecho produjo un gran revuelo nacional y puede decirse que la sentencia de muerte de ambos capitanes arrastró a la fosa a la monarquía que a partir de este hecho fue ya un cadáver viviente. Al mismo tiempo se sublevaron también el grupo de aviadores de Cuatro Vientos (Madrid). A todo ello siguieron conatos huelguísticos, disturbios callejeros, con publicaciones de manifiestos confederales, republicanos y socialistas (éstos, juntamente con su organismo sindical la UGT, a medida que se iba vislumbrando el final de la dictadura acentuaban actitudes más firmes al lado de la oposición). El resultado final de este trastrueque de agitaciones fue que el 12 de abril de 1931, se convocaron elecciones municipales con el carácter de consulta popular, cuyo balance fue una avalancha de votos antimonárquicos en todas las poblaciones de mayor importancia, a tal extremo, que el propio presidente del gobierno, almirante Aznar, vino en declarar que el voto nacional había sido contrario a la monarquía. Sin incidentes de importancia se efectuó el traspaso de poderes, dos días después del proceso electoral se proclamó la república, mientras Alfonso XIII y sus familiares, con sus inmensas riquezas, traspasaban la frontera hacia Francia, sin el menor contratiempo, como si se tratara de turistas de primera clase, sin que hicieran la liquidación debida de daños, abusos, latrocinios y crímenes inferidos al pueblo español.

Fue un cambio totalmente eufórico como si se tratara de arte de magia. El gobierno monárquico, desmoralizado y sin fuerza a quien

por JOSE VIADIU

confiar, no tuvo más remedio que aceptar la decisión de los votantes y así pasamos de la corona real al gorro frigio sin los cambios radicales que exigía la nueva situación. En cuanto pasó el fervor popular y se hubo disipado el entusiasmo colectivo, los nuevos gobernantes lo hallaron todo tan plácido, tan cómoda su instalación en el poder, que en seguida se olvidaron de antañonas propagandas, de las más elementales promesas en lo que se refiere a realizaciones

sociales, que habían hecho públicas días antes, haciendo bueno el aforismo que reza: «Parto sin sangre oveja muerta.» Lo que no se hizo esperar a muy largo plazo.

Así fue, como iremos viendo, como se fue agotando la confianza del pueblo, por etapas de espera, pasando de una desilusión a otra mayor, hasta quedar sin reservas. El mismo ritmo siguió «Solidaridad Obrera», por entonces dirigida por Peiró. Primero de expectación para observar la obra del gobierno; luego, al comprobar la inanición, la palabrería, la irresolución gubernamental, empezó la crítica a la política republicana, hasta que a finales de año la dirección del periódico pasó a otras manos.

(Continuará)

En torno a las Casas de Reposo y de Jubilados

POR la importancia que están adquiriendo las Casas de Reposo y jubilados, se vierten muchas opiniones, y lo que se va a decir es una más.

Los sistemas de ayuda a los ancianos viene de lejos. Lo que hay de nuevo, para las gentes que adquieren un mayor grado de civilización, es que esa ayuda no puede ser considerada como una «dimosna por Dios», sino una pequeña recompensa a los que han trabajado 20, 30, 40 y hasta 60 años.

Aunque el trato que se da en dichas casas deja que desear, si se tiene en cuenta, que hay países que aún no ha sido abolida la esclavitud (aún existe el trato de negros y de blancas) estas casas se las ha de considerar como una conquista de la moderna civilización.

La ayuda oficial a viejos e inválidos, de tiempos lejanos estuvo confiada a monasterios, municipios, asilos «de misericordia» en los que se cuidaban mucho de las almas, muy poco o nada de los cuerpos, lo que les ocasionaba muertes prematuras.

El trato en las casas modernas está determinado y limitado a un presupuesto. Debido a ello para 50 o más pensionistas hay sólo un cocinero con ayudante, un camarero, y plato único con pequeñas variaciones. Solamente con mejor economía podría variar este sistema. La cantidad de alimento está calculado para el sostén físico de cada pensionista, sin tener en cuenta el gusto particular de cada uno. El biftek jugoso que gusta a la mayoría de las gentes a los es-

pañoles les causa disgusto. Y la cocina individual, según en qué lugares de acogida de seres que ya no pueden valerse de sus fuerzas en la mayoría de casos resulta imposible.

Asimilar y supeditarse a reglamentos y costumbres por las que se rigen estas casas, también es costoso para no pocos. A los unos les gustaría que hubiera timba de juego con su banca. Otros echan de menos el ambiente de taberna con sus riñas, arañazos, y reparto gratuito de puñetazos, en medio de todo lo cual, hay también los que, a pesar de su edad y su carencia de títulos escolares, conservan una dosis de buen sentido, determinando un ambiente llevadero. Los que peor lo pasan, al principio son los faltos de sentido de sociabilidad y comunicativo, al verse separados de sus familiares y entre desconocidos.

Otras dificultades para mejor conllevarse en estas casas son inevitables. En ancianos la merma de vitalidad disminuye las facultades reflexivas. La visión del juicio final les aterra. Para escapar a lo inevitable, piden cambio de casa, de Hospital, de médico y de medicinas. Este estado de delirio en no pocos acelera el momento final y mueren anticipadamente. En suma, que estas casas, sin ser el soñado paraíso, para muchos viejos e inválidos sin familia son un mal menor.

Serafin FERNANDEZ

«CHANSONS ANARCHISTES», par les «4 Barbus». 28,00 F. Pedirlo aquí.

Por los fueros de

El malabarista Daniel Guérin, que se empeña en conciliar el marxismo con el anarquismo, que es tanto como querer que coexistan el agua y el fuego, ha publicado un libro intitulado «Ni Dieu ni Maitre», editado por las Ediciones Maspéro, que es el editor de múltiples ediciones marxistas. Pero lo que no concibo es que la querida compañera Federica Montseny haya picado el anzuelo comunista y que nos endilgue un extracto del susodicho libro en «Espoir» del 25 de julio. Yo no me lo explico.

La compañera Federica Montseny, en su famosa «Mise au point» se lamenta de la crítica despiadada que se ha hecho contra la participación de la CNT en el gobierno, en el curso de la revolución española. Ella aconseja que es necesario informarse y que es necesario saber comprender y tratar de explicarse el porqué. A los 35 años de la epopeya hispánica quien se manifiesta en semejante forma es que no ha sacado la menor enseñanza del traspies dado por la CNT. Y agrega que se lapida a los hombres y «sobre todo a la mujer», que fueron conducidos por la fuerza de las cosas a ocupar puestos en el gobierno.

No se explica esa alusión a la mujer. No caben diferencias de sexo. Somos anarquistas o no lo somos. En los medios anarquistas no existe la discriminación sexual. La mujer es un militante con los mismos derechos y deberes que el hombre. Eso es exactamente lo mismo que en nuestros medios no hay jóvenes ni viejos. Todos somos anarquistas y militantes y compañeros.

Desde estas mismas columnas he publicado dos artículos, gracias a la buena acogida del compañero Juan Ferrer, diciendo textualmente que la participación gubernamental fue una traición y una entrega descarada de las conquistas de julio de 1936.

No se trate de endosar la culpa a Horacio Prieto. Este individuo, que escudándose en su hijo ha querido presentarse como la eminencia gris del período 1936-1939, era fusilable en España como tantos otros y así hubiésemos salvado la revolución, y el fascismo habría sido derrotado.

¿A qué viene eso de moderados y extremistas? Dice F. Montseny que López y Peiró representaban a los moderados y que ella y García Oliver a los extremistas en las poltronas ministeriales. En los medios anarquistas no hay moderados ni extremistas. Hay tan sólo anarquistas.

La verdad es que no fue consultada la base por más que se alegue que asistieron a las reuni-

nes los elementos más destacados de la CNT y de la FAI. Fue una decisión tomada entre bastidores. No existía ninguna razón para tomar precipitadamente una medida de tal género. Los compañeros que se hallaban en el frente de Aragón no fueron consultados y la base sindical y los grupos de la FAI fueron escamoteados.

Si el Pleno de Regionales se inclinó por el Consejo Nacional de Defensa, cómo se explica que no se respetara la inconformidad de incrustarse en el armazón del Estado? Los anarquistas podemos ir a la cárcel, morir como murieron Obregón, Ascaso, Sabater, Buenaventura Durruti y Peiró, cuyas vidas son dignas de ser cantadas por un Plutarco. Podemos morir en el exilio, en los campos de concentración, en el maquis, o en el hospicio, pero ostentar el cargo de ministro, eso es inconcebible. La CNT en Cataluña era dueña absoluta de la situación. «A F. Montseny le parece que de haber obrado por nuestra propia cuenta era tanto como un golpe de Estado.» ¿Es que no existían los comités de defensa, las patrullas de control y los sindicatos y el fervor popular, que se había volcado masivamente al lado de la CNT, y el cinturón obrero de Barcelona?

Se habla en la «Mise au point» del malestar que produce la lectura de la colección de «Solidaridad Obrera» de la etapa revolucionaria, y yo que figuraba como redactor junto con Alejandro Trilabert, Fontaura y otros, debo aclarar que hay que distinguir la «Soli» cuando era director Liberto Callejas de la «Soli» dirigida por Jacinto Toryho. Mientras figuró Callejas de director se defendieron siempre las conquistas del julio cenetista y enaltecidos y propagados los principios anarquistas. Pero cuando Jacinto Toryho fue impuesto director de «Solidaridad Obrera», por los contrarrevolucionarios incrustados en los comités, o sea por la camarilla que no perseguía otro objetivo que despojar la auténtica CNT, entonces no sólo se defendía la militarización, como insinúa F. Montseny y algo más. Se leía diariamente en la «Soli» camarada Prieto y camarada Negrin. Digámoslo todo: Entraron a formar parte de la Redacción de «Solidaridad Obrera» hombres de reputación dudosa, como Cánovas Cervantes y Leandro Blanco, ex redactor de «El Debate». Era imposible convivir en la «Soli». Yo me fui. Y fue

precisamente en una reunión celebrada en la casa CNT-FAI para tratar de imponer la autoridad de Toryho que Mariano Vázquez afirmó de una manera ostentosa que nunca había salido tan bien la «Soli» como durante la dirección del sucesor impuesto a Liberto Callejas.

Respecto al portavoz de la Regional catalana, quiero añadir que ningún redactor, ni el director Jacinto Toryho, quisieron afiliarse al Sindicato de la Prensa de la CNT. Es más, siendo yo vicepresidente de nuestro Sindicato de Prensa impugnamos orgánicamente la presencia de Leandro Blanco en la «Soli». Fuimos desestimados. Como que se alude a los acontecimientos de mayo de 1937, vamos a hablar detenidamente, puesto que es una fecha histórica que siempre ha sido soslayada.

La purga realizada en Rusia cuando el fusilamiento de Zinoviev, Kamenev, Bujarin y de una gran cantidad de individuos de la vieja guardia bolchevique, representaba el período álgido de la contrarrevolución. Esto ocurría en semanas o en algunos meses anteriores al choque ocurrido en Barcelona. Si la burocracia rusa se afirmaba en el poder anegándose en sangre no iba a permitir que en Europa subsistiera un foco revolucionario capaz de encender el continente europeo. Por esta razón se trató de acabar con los anarquistas catalanes. La réplica de la clase trabajadora fue categórica. Y era a la sazón que la Agrupación de los Amigos de Durruti armamos el gran alboroto cuando, a raíz de la orden de «Alto el fuego», dada por los ministros de la CNT, lanzamos un manifiesto tratando de «traidores y cobardes» a los comités responsables de tal orden. Dicho manifiesto fue repartido por toda la capital catalana por los miembros de la Agrupación y por las Juventudes Libertarias.

Mayo de 1937 es el Kronstadt español. Solamente podía surgir en Cataluña, teniendo presente la potencialidad de la CNT. Y así como en Rusia los marinos y los trabajadores de Kronstadt se levantaron al grito de «Todo el poder para los Soviets», la Agrupación de los Amigos de Durruti reclamaba «Todo el poder para los Sindicatos», y lo hicimos públicamente en los numerosos pasquines pegados en todos los lugares de la urbe barcelonesa y en el manifiesto que lanzamos y que logra-

mos imprimir en el fragor de la pelea.

La Agrupación de los Amigos de Durruti es muy poco conocida y ha sido objeto de críticas malévolas. Desde «CNT» de Madrid, siendo director el compañero García Pradas y desde «Castilla Libre», siendo director Eduardo de Guzmán, que hoy forma parte de la cuadrilla de renegados de Madrid, y desde «Fragua Social», de Valencia, se nos atacó de una manera despiadada.

Luego vino el úkase de los comités superiores decretando nuestra expulsión, que fue rechazada por la base, en las asambleas sindicales y en un pleno de grupos de la FAI celebrado en la Casa CNT-FAI.

Dejemos lo episódico, pero hay que hacer historia y que sea veraz.

La Agrupación de los Amigos de Durruti tiene su origen en la oposición a la militarización. Fue la Agrupación de Milicianos de Trelsa que se trasladó en masa a Barcelona. Al frente de la «A. de Trelsa» figuraba el compañero Eduardo Cervero. Coincidieron, pues, en la retaguardia catalana, un crecido número de compañeros del frente de Aragón, que entendían que de ninguna de las maneras se podía renunciar al espíritu libertario de las milicias. Recordamos con gran cariño a los compañeros Progreso Ródenas, a Pablo Ruiz, a Marcelino Benedito y otros, para no hacer interminable la relación de los compañeros que, con armas y bagajes, se trasladaron a la capital catalana. Se tomó el acuerdo de crear una agrupación en Barcelona y se optó por cobijarse bajo el símbolo de Buenaventura Durruti. Pertenecieron también a la Agrupación durrutista los compañeros Alejandro Trilabert, Francisco Carreño, Máximo Franco, delegado de la división Rojinegra, Ponzán, Santana Calero, y muchos más.

A medida que la contrarrevolución iba arrinconando las conquistas de julio nuestra Agrupación hacía sentir su protesta. Quiero recordar que con un mitin de la CNT celebrado en la plaza de Toros Monumental, en Barcelona, acudió una nutrida representación ostentando visiblemente un gran lienzo en el que figuraba la libertad de Maroto y de todos los presos antifascistas víctimas del stalinismo. Celebramos varios actos públicos denunciando la amenaza de la contrarrevolución

la verdad

encabezada por el Partido comunista, obedeciendo órdenes de Moscú. ¿Qué hacían los cuatro ministros de la CNT en el gobierno de Largo Caballero? No hacían otra cosa que respaldar moralmente la arremetida del P. C. que desembocó en mayo de 1937, y gracias a la sangre generosa de los anarquistas se evitó que cayera el baluarte cenetista en manos de la GPU. Fue asesinado el anarquista italiano Camilo Berneri. En «Espoir», Floreal Castilla dice que Camilo Berneri fue el líder de la oposición en mayo. Es un error. Camilo Berneri publicaba «La Lutte de classes», pero no tuvo una participación activa. Quienes pusieron la carne en el asador fueron los hombres de la Agrupación de Amigos de Durruti. Fueron los mineros de Gallent quienes levantaron la barricada en la rambla esquina a la calle del Hospital, junto al local de nuestra querida Agrupación. A los pocos minutos de

haberse iniciado el tiroteo en la Telefónica el fragor del combate resonaba en la arteria más popular de Barcelona. El episodio es sobradamente conocido. Se aceptó la tregua sin garantías. Nuestros militantes CNT, y FAI fueron entregados a la represión. Las cárceles las llenamos los combatientes de mayo. Se formó el gobierno Negrín con un ministro de la CNT, el compañero Segundo Blanco, que al parecer fue impuesto por el propio Negrín. Nos hallamos en pleno triunfo contrarrevolucionario. *He ahí el resultado de la colaboración.*

El pacto germano-soviético estaba gestándose, y para su conclusión había que liquidar la pelea en suelo español. Los comunistas y los agentes de Moscú ocupando los puestos clave en la dirección de las operaciones militares provocaron el hundimiento de los frentes. Jesús Hernández, en su libro intitulado «Yo fui ministro de Stalin», revela el cri-

men cometido con el pueblo español. Realizaron operaciones descabelladas que provocaron desastre tras desastre. La alevosía comunista culmina en la batalla del Ebro, donde quedó cancelada la pelea.

Desde luego, orgánicamente, no existe problema, puesto que la colaboración ha sido condenada y se han reconocido los errores. Por eso he querido replicar a Federica Montseny, que fue de una manera inconsciente a hacer el juego a los colaboracionistas. Hace poco lei en «Comunidad Ibérica» un artículo de Ramón Alvarez, que fue secretario de Segundo Blanco en el gabinete Negrín, que afirmaba en el artículo en cuestión que los actuales colaboracionistas se inspiran en las huellas que dejó la colaboración gubernamental de los años treinta.

No sé cómo se le ha ocurrido a la querida compañera Federica Montseny publicar esa «Mise au point», que seguramente habrán aplaudido los comunistas y que ha servido a Daniel Guérin de propaganda para su libro de marras, que halló la buena acogida del marxista Maspéro.

JAIME BALIUS

PESADILLA

Vagabundo, sonámbulo, perdido por la geografía bajo el Sol sin rumbo ni reposo ni consuelo almacenando hiel va el español.

Despóticos eunucos le gobiernan entre cárcel, mentiras y cadenas remilgados teóricos le escupen panaceas de pútridos principios.

Obediencia, temor y patriotismo droga babosa en cálices de oro crucificando a cristo cada día y mojado bizcochos en su sangre.

Buscando en las mazmorras a los [reos dándoles confesión después la [muerte y enseñando a la historia el es- [queleto de un régimen que duerme sobre [tumbas.

Cada pobre un poeta y cada verso un grito de angustiada rebeldía mientras sigue su obra la barbarie crucificando a España cada día.

Mendigo de justicia en los caminos con el sólo calor que le dá el Sol como un clamor de guerra conte- [nida y un poema de amor... va el es- [pañol.

E. de SOTO

NOTA BIBLIOGRAFICA

de Pedro Vallina. Ediciones «Tierra y Libertad». Méjico.

Se trata en esta ocasión del segundo tomo de las memorias del excelente compañero que en vida fue el doctor Vallina, muy conocido en nuestros medios anarquistas. Viene, el libro en cuestión, juiciosamente prologado por José Vliadiu y probablemente finalizado por el doctor R. López de Haro, gran amigo y colaborador profesional de Pedro. La presentación que ha dado al *bouquin* la casa editora es enco- miable. La distribución de los trabajos queda perfectamente en su punto, la presentación conjunta es buena, las ilustraciones documentales abundan, y el papel se nos antoja de lujo por tratarse del que en el *argot* editorialista se llama *couché*, y valga ese otro galicismo. Para dar relieve a la figura de Vallina, «Tierra y Libertad» no se ha andado con rodeos, no ha reparado en gastos. Por éxito que tenga este segundo tomo «memorialista» de Pedro, apostamos cien contra cero que la casa, en la ocasión, no se recu- pera.

Sábase que estas Memorias Va-

« Mis memorias »

llina las escribió a ruegos del compañero Plaja. «No puedes irte del mundo sin dejar constancia escrita de tu azarosa y provechosa vida», y nuestro médico, cruzada la frontera de los 90 años, se agarró a la pluma para plasmar ejemplo sobre cuartillas. Más o menos como lo que González Pacheco dijo de Anselmo Lorenzo: Se arrojaba de la cama al escritorio para no arrojarse por el balcón a la calle.»

Y aquí tenemos ahora, merced a presiones y desvelos de variados compañeros, el resumen completo de una existencia libertaria tanto o más larga que lo que va de siglo. Ello es tan cierto como el sol que nos alumbraba. Créase que los viejos militantes de ahora «hemos tenido» Vallina desde el nacer a las ideas hasta ahora que «el de siempre» se nos ha extinguido, lo cual es importante, en esta época de claudicaciones.

Mas lo estrictamente cierto es que nuestro malogrado Pedro nunca dejó de darnos referencia de su estar en la lucha acrática de todos sus tiempos. Acuérdesse el lector de la «Crónica de un revolucionario con rasgos de la vida de Fermín Salvochea», editada por «Solidaridad Obrera», de

Paris, y aun así de otro manual parejo publicado por la propia «Tierra y Libertad» hispano-azteca. Sin resonancias de ego, Vallina acostumbraba a revivir lo presenciado y «bailado» mediante relato directo, lo que hizo que a muchos se les antojara que el Yo vallinesco campara por sus respetos en las páginas que él dejaba escritas, no habiendo tal, o habiendo, a lo sumo, una cuestión de perspectivas si no de estilo. Cuantos han tratado de cerca a Vallina son unánimes en considerarlo de una modestia extrema.

En el último volumen de sus Memorias Pedro nos sirve, en realidad, una crónica de la guerra civil española análoga al sistema relator que usara su gran amigo Mauro Bajatierra referente al frente de Madrid. Como Mauro, Vallina se produce objetivamente, sin retóricas ni soflamas, dándose la particularidad de que el último cuenta facetas de la guerra de muchos ignoradas por haberse desarrollado en ámbitos semi ignorados. Excepto la terrible tragedia de Sigüenza, las impresiones de Pedro recaen sobre la provincia de Cuenca, con la secuela de retroceso y pérdida de la contien-



Enciclopedia Anarquista en idioma cervantino. ¡Inscribámonos!

da visto y sufrido desde el Este de la Península.

El libro alcanza unas 270 páginas, y a guisa de colofón los «tierreros» han adosado al contenido una serie de artículos del autor como para puntualizarle criterio y carácter. Va también, antes de López de Haro, algo sustantivo de Federica Montseny, Domingo Rojas y Juan Ferrer, más cierta correspondencia sostenida por el maestro (ya se nos escapó), con René Lamberet.

Como la edición se va a agotar prontamente, rogamos a nuestros amigos que alcancen su ejemplar (15 F.) cuanto antes. — J. F.

LAYRET - SEGUI

NADIE les discute a los comunistas autoritarios el arte de falsear la historia en provecho suyo. Poco le costaría a un émulo de la URSS asegurar que Marx inventó el pararrayos y que Lenin estuvo en América antes que Colón la descubriera. La invención del motor a explosión (¿por qué no la del «tio-vivo»?) se debió a una previsión, si no predicción del gran Karl en la página 69, capítulo 100 de «El Capital» biblizado o «Biblia» capitalizada. Infundio tras infundio. San Ignacio o un aventajado discípulo suyo, en su tiempo lo dejó dispuesto más o menos: «Calumnia, que algo queda».

En el caso que va a ocuparnos no se trata de moscuteros solamente. En atribuirse al «Noi del Sucre» el marxismo almagreado no está solo; otros sectores se lo disputan adosándolo unas veces a Luis Companys y otras a Francisco Llyret, dos de los abogados utilizados por la CNT en la defensa de compañeros amenazados de muerte o de largos años de presidio, servicio leal que no les dio — *ni els mils!* — categoría de defensores exclusivos de la sindical anarcosindicalista, puesto que otros abogados sostuvieron con igual abnegación, a veces mayor, la causa de confederales en situación judicial comprometida. Hay que acordarse, obligada y justiciaramente, de los letrados Vallés y Ribot, Guerra del Río, Barriovero, Serrano Batanero, los del Val, tío y sobrino; el militar Galcerán Ferrer, Joan Casanovas, Angel Samblancat y otros que en este momento no acuden a nuestra memoria. Queda naturalmente en estima el esfuerzo tribunalicio de Layret y Companys en favor de nuestros presos, sin que ello suponga situación de exclusiva.

En cierta ocasión (1) salimos al paso a catalanistas, pumistas, izquierdistas y «esquerristas» para afearlos su propensión a ganchar la figura del «Noi» para integrarla al saco del partido respectivo. Intención macabra, puesto que se ronda un cadáver con aviesos fines. ¿Qué cuesta dejar la memoria de quien no nos pertenece, en el ambiente político o social que en vida le fue propio? Nada, cuando las intenciones son rectas. Mucho, si la apetencia partidista es desahogada.

Sobre Salvador Seguí nos hemos ocupado suficientemente. (2) para

(1) Ver el nº 2 de «Terra Lliure», época actual.

dejar su silueta moral bien perfilada, al extremo de que a estas alturas toda extorsión sobre la memoria y la posición ideológica del Noi nos parece descocada, si no cínica. Si los sectores tal y cual carecieran de valores obreristas, porque no los fabricaban. Ganar adhesiones *post-mortem* no creemos que honre a nadie.

LA ASAMBLEA DEL «CENTRE D'UNIO REPUBLICANA»

En 1919 el obrerismo de Cataluña, de aspiraciones netamente anarcosindicalistas, estaba en ebullición peligrosa. Con el lock-out en puerta y la influencia de una revolución proletaria consumada en el oriente europeo, igual en España se podía alcanzar la finalidad presumida que sufrir un desastre. La luz roja de la lejana Rusia permitía un entusiasmo que la carencia de información fidedigna limitaba. Confederalmente se desconocía la exactitud política del hecho ruso, y el miedo a favorecer al enemigo capitalista llegaría al punto de hacer vacilar al Congreso de la CNT tenido en Madrid en días de diciembre 1919 y enero 1920, donde los delegados adhirieron provisionalmente nuestra sindical a la Internacional III, o sea la moscovita.

En esta situación Francisco Layret, prohombre de un sector republicano catalanista venido a menos a partir del fallecimiento de Vallés y Ribot, pero con focos de resistencia en Figueras, Sabadell y Barcelona, ideó la celebración de una Asamblea con la pretensión indisimulada de atraer sangre nueva (léase obrerista) al partido, evidentemente aburguesado en unos tiempos en que, según la expresión del gobernador Bas a su regreso a Madrid, «en Barcelona no se mueve ni una hoja de árbol sin la voluntad... del Sindicato Unico.» La resurrección del «Partit d'Unió Federal nacionalista Republicana» reclamaba, a juicio de Layret, la asimilación de la multitud sindicada previa radicalización socialista del partido. Hombre de resoluciones y de criterio abierto, con el triunfo de su fórmula habría conquistado el Sindicato Unico para la política de izquierdas y la intervención del Unico en el logro de leyes «revolucionarias» favorables

(2) «Salvador Seguí, su vida, su obra»; revista «Umbral»; «Terra Lliure» nº 3, época actual.

al proletariado. Tal vez a éste interesante personaje la revolución no le hubiese desplazado, pero en ello sus importantes colegas del Ampurdán, de Lérida, Barcelona y provincia y demás, no lo habría seguido como no lo siguieron en la aplicación del acuerdo de la Asamblea del Paralelo («Centre d'Unió Republicana») relativo a la adhesión del Partido a la Internacional de Moscú.

Con fundamento relativo, el historiador José Termes califica esa resolución «layretina» de la Asamblea del Paralelo de «reacción por-bolchevique», calificativo que, con guante blanco, rechaza el entonces alcalde de Figueras, R. Noguera Comet (3) en los siguientes términos:

«La proposición de tal acuerdo fue presentada a la Asamblea general ordinaria del Partido (4) celebrada a la caída del mes de noviembre de 1919 en el Centre d'Unió Republicana del distrito VII de Barcelona, instalado en la calle del Marqués del Duero (Paralelo) delante del Teatro Cómico. En aquel año el directorio del Partido — que se había constituido poco antes tras el fracaso del Bloc Republicà Autonomista — lo formaban los señores Marcelino Domingo Sanjuán, diputado a Cortes por Tortosa, presidente; Francisco Layret y Foix, diputado a Cortes por Sabadell, vicepresidente, y vocales: Alfredo Perenya, diputado provincial por Lérida-Les Borges; Luis Companys y Jover, entonces concejal de Barcelona por el distrito V, y Augusto Pi y Sunyer, diputado a Cortes por Figueras. Secretario general sin voto lo era el que firma. Puedo asegurar al señor Termes que al confeccionarse el orden del día de la susodicha Asamblea solamente estaban presentes tres miembros del directorio, «constando, pues, en la ausencia, Marcelino Domingo y Pi y Sunyer.»

Queda claro que el intrépido Layret se precipitó en su deseo de ingresar el P.R.C. a la III Internacional (que por lo demás debía interesarle menos el relumbrón de ésta que la fuerza efectiva y más cercana del Sindicato Unico), y claro está también que Layret tuvo empeño en que presenciaran las sesiones privadas de una entidad republicano-burguesa los cenetistas invitados por el «layretismo» para que se encontraran

(3) Revista «Serra d'Or», febrero 1968.

(4) Partit Republicà Català.

entre el público, o bien que acudieron, como el que escribe estas líneas, atraídos por la originalidad del tema que iba a debatirse. Siempre que he recordado aquellas sesiones (dos, por lo menos) no he dejado de pensar que Layret mejor se dirigía a los Seguí, Arin, Piera, Barrera, Viadiu, Mas Gomeiri, Valero, Quemades, Rebull y otros, para interesarles, que a sus compañeros de Asamblea, entre los cuales alcanzamos recordar al propio Noguera y Comet, a F. Layret, M. Domingo, G. Alomar, A. Perenya, A. Pi y Sunyer, L. Companys, como personas de relieve.

Republicanamente la Asamblea resultó fría por desinterés de varios delegados, como bien afirma Noguera (5) pero álgida y brillante durante la intervención contradictoria de Francisco Layret y Augusto Pi y Sunyer, ayudado éste por Noguera en numerosas pero más cortas intervenciones que las de su amigo Pi. A la acaloración no se llegó en ningún momento, pero sí la argumentación de una parte y otra fue abundante, como abundante, o total resultó el silencio de M. Domingo, G. Alomar y Alfredo Perenya, este último pareciendo algo sorprendido por el motivo del debate. En cambio Luis Companys, si es cierto que defendió la tesis de Layret, dio la impresión de hacerlo escasamente convencido. Tanto fue así, que el propio Francisco, tras haber conseguido precario voto de adhesión a la Tercera, terminó el asunto días después con un penoso «deixem-ho correr» (5) visto que el «triunfo» de su tesis correspondía a él solo.

Por otra parte, el «público sindicalista» no emitió bravos ni manifestó reticencias por estar allí en plan especulativo para saber qué camino se trazaba la política regional de avance. Nadie con deseos de arrojar luz sobre el pasado pora comprenderlo, puede afirmar que de la célebre Asamblea del Paralelo hubiese salido ningún compromiso público o privado entre Layret y la «plana mayor» del cenetismo. La decepción de Layret lo prueba y la despreocupación de la Confederación Regional del Trabajo (CNT) lo reafirma. Pese a las intenciones del noble Layret los militantes «calificados» de la CNT en Barcelona consideraron la susodicha Asamblea un aconteci-

(5) Noguera y Comet, en el artículo citado.

o como se desescribe la historia

miento pasajero que directamente no les afectaba. La preocupación de entonces era la guerra social aguda que con la Patronal el Sindicato Unico sostenía.

Algo debería decirles a los comentaristas fáciles el hecho de que la adhesión republicana catalanista a la III Internacional quedara en agua de borrajas, o como agua hirviendo arrojada al suelo para que se enfriara y perdiera. Layret renunció — lo repetimos — a su proyecto no obstante ser aprobado, más por la indiferencia mostrada por los cenetistas que por la prevista y natural resistencia del republicanismo pairalista. Lo que cuesta de encajar es la tergiversación que asegura que Layret quedó en contactos con Salvador Seguí particularmente, con vistas a constituir el Partit Obrer Català que a Layret le traía de cabeza. Esto, que es puro infundio, pues carece de fuente de origen, ha servido, años mediante, para extender una cortina de humo cuyos efectos dañan la integridad moral de Seguí, hombre que jamás fue apéndice de Layret, de Companys ni de nadie, pues no andaba escaso de personalidad determinante ni de clara ideología, desde luego anarquista. Tanto Pere Foix, ex-cenetista (6), como un tal Angel Aragón (7) comunista gregario, insisten el uno en que «Seguí llegó a dar su conformidad en figurar en las elecciones de diciembre de 1920 en una candidatura en conjunto con Layret, habiendo decidido formar un partido socialista catalán», y el otro que «... pese a los acuerdos adoptados por la CNT en el Congreso celebrado en 1919 contra la unidad con la UGT, Layret insistió en la necesidad de la unión de los trabajadores cerca de los cenetistas que influenciaba, y entre los que destacaba Salvador Seguí, con quien, a despecho de su tradición sindicalista (no anarquista), mantenía cordiales relaciones.» Volviendo al amigo Foix podríamos interpretar su *boutade* al deseo de verse acompañado en el resbalón político que diera, y referente al Angel sin alas que nos ocupa, su vuelo es obligadamente corto por miopía y servilismo. Escribe lo que le ordenan. Hay que ver cómo este hombre traza a capricho la figura de un

(6) Pere Foix, libro «Apóstols i mercaders», libro editado en Méjico.

(7) Revista «Nous horitzons», apareciente en Méjico.

Francisco Layret que, en el fondo, le es completamente desconocido. (Con el mismo tujé el «Noi del Sucre» puede resultarle sindicalista no anarquista (¿qué conoce Aragón de la finalidad cenetista?), con desconocimiento supino de las prédicas del «Noi» en centenares de actos, concretadas, por así decirlo, en dos conferencias pronunciadas en Mahón un año y medio antes de su muerte.

Tampoco la amalgama que propone Termes (8) ofrece garantía histórica, cosa bastante rara en un hombre especializado en la rebúsqueda de materiales auténticos. El mismo se había ocupado de Seguí en términos convenientes, al extremo de haber sostenido una acérrima polémica con alguien que desfiguraba la condición anarcosindicalista de nuestro compañero. En mayo de 1968 unos catalanistas de París le prohibieron ocuparse en Sala Pleyel de Salvador Seguí y fue lástima, pues allí en discusión amigable podríamos haber dejado al «Noi» en el terreno que, moral e históricamente, le corresponde.

Es singular ese interés republicano y marxista en atribuirse una adhesión de persona que políticamente les fue desafecta. Y como saben que su razonar no es verosímil, terminan con un dar a entender que, «de no haber muerto prematuramente, Seguí hubiese sido diputado».

Que se diputen, esos previsores, a sí mismos.

JUAN FERRER

(8) «El Noi del Sucre» iba con frecuencia al domicilio de Companys, donde cada semana solían reunirse con Layret, Barrera, Bottella, Viadiu y otros. («Serra d'Or» número correspondiente al mes de marzo 1971. Pues todos los nombrados conocían mejor los caminos que conducían a los sindicatos y al Café Español que la trayectoria que llevaba a casa de... los abogados que defendían por cuenta del Comité Pro Presos. El propio Barrera no negaría esto. (Aditamento del autor).

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

DESDE EL BRASIL

Vivir para ver

NOTICIAS como éstas no nos sorprenden, pues ya estamos acostumbrados a tantos entuertos que, uno más, no nos emociona. Sabemos por demás la táctica que vienen usando los grandes jerarcas que desde Moscú vienen constantemente dando las consignas del día para que, así todo el movimiento comunista (internacionalmente se entiende) puedan saber a que atenerse en cualquier circunstancia.

Además de no sorprendernos, en esta ocasión los mentores del comunismo (?) nos dan una mano para que los campos queden debidamente deslindados y al mismo tiempo para que no haya equívoco y se pueda apreciar en qué campo se defiende los intereses de los oprimidos.

Si en diversas ocasiones y a veces repitiéndola hasta la saciedad, hemos dicho que los jerarcas del comunismo moscovita se hallan en contraposición en cuanto se refiere a los intereses y las ansias de libertad de la clase trabajadora, los hechos nos vienen día a día dando la razón. Hoy, una vez más nos vemos reforzados en nuestras sanas interpretaciones. Como creemos que vale la pena aprovechar el papel y al mismo tiempo no creemos ser necesario el andar con mucha retahíla, vamos al grano que es lo que en fin interesa.

Todo lo que dejamos dicho nos lo confirma el órgano oficial del Partido comunista ruso, el diario «Pravda», en su edición del 31 de julio, que dirige una advertencia a todos los movimientos (aquí no se queda corto), «a todos», de los países occidentales para que se manifiesten contra los anarcosindicalistas. Según el mencionado órgano, esa forma de huelgas tienden a provocar una paralización econó-

mica. Aún dice más; considera esas huelgas, «no suficientemente políticas». Después de estas declaraciones, los clarines del moscovismo se habrán quedado descansados.

Por lo visto, a los habitantes de la Patria del proletariado, les duele que la economía de los países capitalistas se lesione o se paralice. Teniendo en cuenta, que entre estos países todos capitalistas, (por supuesto entre ellos los propios rusos) se encuentran los imperialistas, los totalitarios, los fascistas, que ya no lo son más, como por ejemplo, franquilandia que ha tiempo se encuentra en cordiales relaciones con los hombres de Moscú.

No creemos sea necesario proseguir mencionando otras lindezas más, aparecidas en el mencionado órgano moscovita, para muestra un botón basta.

Como se puede apreciar existe una gran diferencia entre la acción directa preconizada y defendida en los medios anarcosindicalistas y los métodos empleados por los marxistas de todas iglesias.

Para terminar, el mencionado diario sale zumbando contra todos los revisionistas, «los ideólogos» del grupo revisionista italiano «Manifiesto» y contra el francés Roger Garaudy. En fin, el famoso artículo no deja títtere con cabeza.

Todo esto nos da a entender que el rebaño se está desmembrando y como consecuencia de esta desbandada, el rebaño ya no es tal, y no teniendo más necesidad de pastores se libera del yugo de los jerarcas creándose así conciencia propia, alejándose del tutelaje de jefes, por muy rojos que éstos se llamen.

BUSCADOR

ADMINISTRATIVAS

—B. Moreno, Cl.Ferrand. Recibido giro 50 frs. Pago «C. S.», 31-12-71.

—Ayora, Agde. Recibida la tuya. De acuerdo con cuenta P. Escuin. Anotados en tu ficha por falta datos. Para el 70, 30 frs. y 40 frs. para el 71. Faltan 8 frs. del año 70 y 5 frs. del 71 para quedar completos los años en cuenta Escuin.

—Bartell, Ontario (Canadá). Recibido cheque 50 D. Pago envío Li-

breria. «Umbral» 31-12-70 y «C. S.» hasta el 30-6-71, avión.

—Arrondo J., Dijon. Recibido tu giro 45 frs. pago año 71. Se recibió tu giro 70 el 29-9-70.

TOMBOLA DEL LIBRO

Los compañeros poseedores de alguno de los premios del sorteo, que los reclamen.

Los premios de consolación por los boletos no premiados que no hayan sido solicitados lo hagan para poder cerrar el capítulo Tombola.

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

F. L. de ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar el domingo 5 de septiembre a las 9,30 de la mañana en el lugar de costumbre.

El informe del delegado al pleno regional y otros importantes asuntos a discutir necesita la presencia y la puntualidad de todos los compañeros.

CURSO DE GUITARRA Y BANDURRIA

En el Centro confederal de París, 33, rue des Vignoles. Comprenderá también enseñanza primaria de solfeo. A cargo de un profesor acreditado. Con las adhesiones pertinentes, podría el curso empezar en octubre.

F. LOCAL DE SAINT-DENIS

La F. Local de Saint-Denis convoca a los compañeros afiliados de esta Local a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 5 de septiembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Donde se tratará el informe de nuestra delegación al último pleno del Núcleo y sugerencias a aportar para la confección del orden del día para el próximo pleno del Núcleo a celebrar el mes de octubre próximo.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 5 de septiembre, 33, rue des Vignoles, París.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el día 12 de septiembre, para tratar del orden del día del próximo pleno regional a la hora y sitio de costumbre.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Anuncia asamblea general para el día 5 de septiembre, en el lugar y hora de costumbre.

PRO-COMPANEROS ANCIANOS

Cuartiellas, St-Astier, 10; Antonio López, Roanne, 10; Isidro Casals, Combs-la-Ville, 30; C. Quesada, Aix-en-Provence, 10; J. Gil, idem, 10; J. Gómez, idem, 10; M. R. Ureña, idem, 10; Benjamin Alonso, idem, 10; Manuel Ortiz, idem, 10; Peincede, La Charté, 28; Antonio López, (2a vez), Roanne, 10; Berthe et Jacques (2 veces), Paris, 20; Venta Turrón, 5; M. Hernández, Dreux, 18; Angel Soto, St.-Denis, 5; Rodríguez, idem., 5; Vicente Rodríguez, Paris, 20; F. L. Ivry, 5; Bermejo, Genevilliers, 12; María Homs, Paris, 10; V. Montané, Sarcelles, 4; Rodríguez, (2a vez), St-Denis, 10.

Total: 242,00 francos.

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior...	35	198	03
A. López, Roanne ..	10	00	
Sebastián Cardona, Auch	30	00	
Isidro Casals, Combs-la-Ville ..	30	00	
J. Martínez Muñoz, Angoulême ..	5	00	
Ciriaco Quesada, Aix-en-Provence ..	20	00	
Joaquín Gil, idem.	20	00	
Jaume Flixecuc, Paris ..	100	00	
Juan Tomás, Biogat....	10	00	
Noël Cosio, Lille	2	35	
Miguel García, Corbas	47	00	
Mme Imbernón, Ingre..	5	00	
Enrique Castillo, Béziers	10	00	
Alejandro Caillet, St-Etienne	30	00	
Planas Constant, Nice..	100	00	
A. López, Roanne	10	00	
J. Romera, Ottmarsheim	10	00	
Nuevo, Meudon	10	00	
Basilio Martin, Bagnolet	7	00	
Matosa, Ivry	8	00	
Berthe et Jacques, Paris	10	00	
A. Moreno, Grenade ..	20	00	
Número 65, idem.	10	00	
D. Ros, idem	5	00	
Puigvert, idem	10	00	
Berlanga, idem.	10	00	
Suma y sigue	35	737	38

SUSCRIPCION DE AYUDA A «LE COMBAT SYNDICALISTE»

De los compañeros de la F. L. de Aufferville, residentes en la Maison de Retraite de Souppes:

Serafin Fernández ..	25	00
Miguel Souté	5	00
Gregorio de la Cruz..	5	00
Eustaquio Teruel..	5	00
Llobet Mata	2	50
Mariano Castán	2	50
Juan Terrada	2	50
Francisco Valldeneu ..	2	50
F. Rull, Burdeos	20	00
R. Llop, Paris	20	00
Jaquín Amela, idem.	50	00
Francisco Isgleas, Asnières	10	00
Total	150	00

«Tierra y Libertad» en París

Compañeros: Leer y propagar el órgano del anarquismo clásico que aparece en Méjico. Se halla en venta en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, París (20). O pedirlo al corresponsal Eugenio Valdenebro, 5, rue Marle-Louise, 93-Drancy. CCP La Source 32 440.99.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la próxima reunión tendrá lugar el domingo día 19 de septiembre a la hora y en lugar de costumbre.

Servicio de Librería

«Averroes» (Biografía), E. Renan	6	00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	10	00
«Ayude a su médico», Varios	3	50
«Ayude a su médico», Varios	2	25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9	00
Arthur London: «L'Aveu»..	32	00
«Orígenes de la forma e el arte», Herbert Read	16	00
«La Comunidad de los estudiantes», Paul Goorman	8	00
Sergio Vilar: Protagonistas de la España democrática		
La oposición a la dictadura (36-39)	51	00
«Pañuelo Libertario»	10	00
Obras Completas, García Lorca	80	00
«Artículos de costumbres», M. de Larra	3	50
«Aspectos de la América actual», Vallina	2	50
«Así termina la noche», Remarque	7	50
Henrich Koechlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París»	12	00
«Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell	5	00
«La Ley de Prensa de Manuel Fraga», Gonzalo Dueñas	12	50
«La Catedral» (texto completo), Blasco Ibáñez ..	21	00
«El Sudeste asiático», Victor García	10	00
«Historia del fascismo español», S. G. Payne...	27	00
«Sangre Negra», Richard Wright	20	00
«Síntesis de la literatura argentina», Alvaro Yunque	8	00
«La Iglesia católica y la Alemania nazi», Guenter Lewy	27	00
«Historia de las agitaciones andaluzas», Juan Díaz del Moral	15	00
«Pequeño Diccionario de la Desobediencia», L. Franco	12	00
«El Testigo» (el caso Hiss), Whittaker Chambers ..	20	00
«El furgón de cola», Juan Goytisolo	21	00
«Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne	35	00
«Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotsky	21	00
«Yo escogí la libertad», V. Kravchenko	15	00
«En el País del Kibutz», H. Desroche	16	00
«La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45	00
«Encuesta América - Euro-		

pa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6	00
«El pensamiento político de Castela», Alberto Minguez	15	00
«Misère de la philosophie» et «Philosophie de la misère», Proudhon - Marx	8	50
«La Huelga», (Duquesa roja)	16	00
Id. en francés «La grève»	21	00
«L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire», «La Révolution Inconnue», Voline	57	00
«La Revolución desconocida», Voline (en español)	20	00
«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6	00
«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas..	33	00
Rosa Luxemburg	24	00
«Jacob», Bernard Thomas	25	00
«Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky	24	00
«La révolution et la guerre de l'Espagne», Broué et Témime (cartonné)	39	00
«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingearante Pike	11	00
«La revolución sexual», Wilhelm Reich	21	00
«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan	12	00
«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18	60
«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tetens	15	00
«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo	24	00
«Grado elemental (poemas) Angel González	4	00
«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray	20	00
Idem, idem en francés	9	90
«La confesión» (L'Aveu), Arthur London	20	00
«La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante	48	00
«Los anarquistas», James Jo'l	18	00
«Hijos sanos y robustos» ..	5	00
«Ancho es el mundo», Sinclair Lewis	15	00
«El asedio de Madrid», R. G. Colodny	30	00
«La Revolución sexual», W. Reich	21	00
«Crisol de España», Henri Barbusse	16	00
«Yo escogí la Libertad», Kravchenko	16	00
«El Testigo», W. Chambers	20	00
Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, París (20).		

HALLES :

Une sympathique mini-manif

Avec la ferme intention de me pointer aux halles en observateur, le 12 juillet, date de la manif contre les démolitions du bâtiment, « boulo, métro, chrono », je fus là bien avant l'heure.

Or donc, à 18 h 15, sous l'ombre de St-Eustache d'une part, de l'autre, face au pavillon condamné, un des groupes de manifestants en puissance, mais qui n'en peut, se désolaient du peu d'affluence. Cependant, les promoteurs avaient bien fait les choses. Que l'on juge, par la pléthore d'organisations signataires du tract reproduit ci-contre.

De la voiture qui allait précéder le peloton du 1/4 d'heure de footing, la voix d'un responsable invite les disciplinés volontaires en vue de cette mascarade à se ranger pour le « défilé ». (Textuel de la bouche du conseiller).

En tête, gonflée de sa volontaire impuissance active (sauf, pour encasser le pognon) la Fédération des locataires, (Bd. Richard Lenoir) semble flatée d'avoir à conduire ce monome.

Péniblement, (et comme nous le comprenons en ces temps de vacances et de canicule) ces nombreuses associations, fortes chacune, sans doute d'une dizaine de permanents rassemblent, oh... disons 500, voire 800 personnes. La CFDT a elle seule en compte bien autant.

En ce soir de paupérisme militant réfos, les « penseurs » de cette courte et triste pèlerinage, regardant d'un œil suspicieux le flux grandissant des habituels indésirables gauchistes. (Ceux-ci peu nombreux eux-mêmes, 500 ou 1.000). Mais, par contradiction (sans doute dialectique) se félicitent cependant de leur apport.

16 h. 30 : Les hypocrites et les dupes s'ébranlent sur l'avis du maître de cérémonie. Les contestataires laissent partir, tenant (comme je les comprends) une distance territoriale... Secours Rouge en tête, gauchistes et anars suivent. Le premier groupe, (mlaualants, attentistes et réfos), scande bien « les halles doivent rester » et semblables procès d'intention, pas méchants. Eux ! les contestataires, s'exaltent sur un motif fort à propos « les casseurs ne sont pas les payeurs ».

Donc !... Le « groupe-puscule » (La tête) parti pour un tour, croit peut-être que cette « bizantine » marche, sera payante. (Les anars; ont ils un sexe ?)... Le cir-

cuit achevé, le minutage s'étant avéré par trop restreint, manque de robots-manifestants, on repart pour un deuxième périmètre.

Satisfait de sauver la face devant la population des halles, personne parmi l'alliance hétérogène, larmoyante et résignée ne pense à vouloir se débarrasser des gauchistes, qui en ce soir de fiasco, servent, en leur esprit, de figurants. (Un tract, d'autre part, du dur syndicat d'initiatives des halles, 98, rue Rambuteau, supplie Monsieur Pompidou, d'employer son cœur et son pouvoir pour transformer le projet officiel en projet culturel. Il termine en priant Monsieur le président d'agréer l'assurance de haute considération). Ce syndicat évidemment ne s'est pas mouillé à faire corps avec les autres protestataires. Cependant, tout ce monde, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, (air connu).

Le caractère de cette manif, mi figue mi raisin, avait eu bien soin de ne point déployer ni torchons tricolores ni drapeaux rouges. Seul le P. S. avait ce drapeau qu'ils ont sali depuis longtemps.

On peut à la CNT se montrer et à bon droit peu confiant, quant au contenu révolutionnaire de la CFDT; il n'empêche que nous pouvons la saluer de son initiative vexatoire à l'adresse des pantins d'obédience PCF, petits bourgeois, et autres formes de blablablismes. La glorieuse tête de cortège, marche à en croire qu'elle inaugurerait autour des halles un nouveau « six jour », quand la CFDT (pourtant partie prenante dans la complicité pour ce « monstre rassemblement » s'engoufre dans une allée du pavillon menacé, laissant les 500 ou 800 rigolos mecs, figés de surprise.

Aussitôt, au pas de gymnastique les gauchistes et anars rejoignent la CFDT. Le pavillon vibre d'une Internationale dont pâlisent les délaissés du *groupeuscule* conscient de son impuissance ce soir-là.

Ne prétendons pas que par cette claque jamais, ni CGT ni PCF ne s'en relèveront. Cependant, qui sait si un jour...? Souvenons-nous d'une manifestation où les courageux réformistes étaient partis à l'heure pile. Le cortège s'enfuyait tel un chien avec une casserole attachée à sa queue, afin de semer les gauchistes. Cela était à la manifestation contre Nixon.

Ce n'est qu'un début. Continuons le combat.

COMMUNIQUES

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL
Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunes anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA REGION PARISIENNE (SUERP)

Se réunit tous les mercredis à 18 h 15 au siège (39, rue de la Tour-s'Auvergne, Paris (9°), tél. TRU 78-64) pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART (SUMA)

Les réunions ont lieu tous les samedis dès 16 h. au siège de la CNT. Une permanence juridique est assurée; téléphonez au 255 03-78.

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en

cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écoeurés par les attermoissements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolentes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des Degrés, 66-Perpignan.

L' ETAT B.D.I.C

L'Etat n'a ni corps ni volume, et pourtant, il t'écrase.

L'Etat t'oblige à prendre un nom, qu'il enregistre ensuite pour mieux t'asservir. Il te prend à ta naissance et ne te lâche plus, même après la mort.

L'Etat opprime, exploite, persécute. Celui qui est son serviteur, ne peut être ni ton ami ni ton allié.

L'Etat, c'est le Fisc. Il t'impose sans te consulter, et aucun ouvrier n'échappe à cette imposition.

L'Etat dépense sans rien gagner, et consomme sans rien produire : l'Etat est un parasite.

L'Etat est l'ennemi de la Liberté. Par conséquent, tous ceux qui sont partisans de l'Etat, sont aussi les ennemis de la Liberté.

L'Etat déclare la guerre. Toi, tu la supportes, tu la fais, et après tu payes tous les dégâts.

L'Etat commande. Toi tu obéis. En lui obéissant, tu ne peux être libre. Tu es son esclave.

L'Etat est un gouffre qui engloutit tout : argent et hommes.

L'Etat, c'est comme la Pieuvre géante. Il étend ses bras jusqu'au recoins les plus éloignés. Sans un éveil constant et une lutte permanente, impossible de contrecarrer ses effets nuisibles.

L'Etat ne peut être conquis; celui qui te dit vouloir conquérir l'Etat, pour le détruire ensuite,

(comme le disaient Marx et Lénine), est, soit un imposteur qui essaie de te tromper pour vivre à tes dépens, soit un pauvre type qui ne sait pas ce qu'il dit.

L'ETAT EXISTE PARCE-QUE TU CROIS EN LUI. C'est-à-dire, en son utilité. Tu crois qu'il t'aide et c'est toi qui le fait vivre avec ton argent et ton effort. Tu crois qu'il te protège, toi et les tiens, et c'est toi qui lui sert de protecteur en le servant. Le jour où tu cesseras de croire à l'utilité de l'Etat, celui-ci, cessera d'exister à son tour.

Avec la disparition de l'Etat, (de tous les Etats sans distinction) disparaîtront également : l'inquiétude du lendemain, l'inflation, le chômage, la retraite de misère pour les vieux, l'exploitation de l'homme par l'homme, la guerre et toutes les calamités dont souffre l'humanité.

Ce jour-là, les noms : Liberté, Egalité, Fraternité, auront trouvé leurs vrais sens, et ne seront plus des vains mots. L'homme, vivra sans patries ni frontières, connaissant ses devoirs et ses droits.

Ce jour-là, la société Libertaire sera née, et avec elle, naîtra la joie de vivre. La terre deviendra une seule patrie, et l'humanité une grande famille heureuse.

F. PEREZ

Aux Ponts et Chaussés de Lorient

Des journées de dix-neuf heures

Les auxiliaires routiers des Ponts et Chaussées de la Subdivision de Lorient (Service Routier) qui composent la majorité du personnel travaillant sur les routes font en effet un horaire d'été qui s'étale du 1er avril au 1er octobre sur 10 heures de travail par jour.

A notre époque cela semble impensable.

Durant cette période du 1er

avril au 1er octobre il est vrai que le samedi est chômé. Mais il se peut qu'en cas d'urgence il soit demandé au personnel de faire des heures supplémentaires et de travailler le samedi.

Ce n'est pas le cas en ce moment, mais s'il y avait obligation le personnel accomplirait alors 60 heures ou plus par semaine. Cela s'est d'ailleurs produit dans les années passées.

La moyenne d'âge des ouvriers est de cinquante ans environ. Il faut qu'ils soient présents le matin à 7 heures au chantier par leurs propres moyens.

Il faut donc ajouter le temps de route à ces dix heures de travail.

Quand on ne peut pas disposer de son vélomoteur il faut faire le trajet à bicyclette.

La distance du domicile au chantier est parfois d'une dizaine de ks. Parcours à effectuer par tous les temps deux fois par jour. L'on peut se demander s'il est vrai qu'une chose semblable se passe dans une administration telle que les Ponts et Chaussées.

J. QUEUDET

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Ecrits du temps passé

« Je suis profondément triste en écrivant ces lignes; nous glissons sur une pente qui fatalement conduit à l'abîme. En votant une loi d'exception contre les anarchistes, la Chambre française oublie cette belle maxime : « Chercher le juste pour trouver l'utile », qui devrait être la maxime de tous...

...Avec cette loi, toute personne peut être condamnée; un fragment de cet article, tronqué par un ennemi, peut être dénaturé et présenté comme une apologie du crime! Et bien, non!, cent fois non, je n'approuve aucun crime,

« En présence de ce gouvernement infâme, négation de toute morale, obstacle à tout progrès social, en présence de ce gouvernement meurtrier du peuple et violateur des lois, de ce gouvernement né de la force et qui doit périr par la force... Le Français digne du nom de citoyen ne sait pas, ne veut pas savoir s'il y a quelque part des semblants de scrutin, des comédies de suffrage universel... S'il y a un troupeau

mais je blâme énergiquement les arbitraires...

...En publiant ces lignes, je n'ai cédé à aucun esprit de parti; j'ai agi sous l'impulsion de mon cœur et de conscience; en suivant les préceptes de Paul Louis Courier : « Laissez-dire, laissez-vous blâmer, emprisonner, condamner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée; c'est un droit, c'est un devoir. »

(Extrait de « La Gazette du Village », journal républicain de la Chartre-sur-Loir. Août 1894)

qui s'appelle le Sénat et qui délibère et un autre troupeau qui s'appelle le peuple et qui obéit... En présence de Mr Bonaparte et de son gouvernement, le citoyen digne de ce nom ne fait qu'une chose et n'a qu'une chose à faire : charger son fusil et attendre l'heure.»

Manifeste des Proscrits
Jersey, 1852

(Victor Hugo, Faure, Fombertaux)

URUGUAY: De nouvelles méthodes d'action directe

A Montevideo, les grévistes d'une verrerie ont réduit cette dernière en décombres. Ce fut la digne réponse à la police qui essayait de les déloger de l'intérieur de l'usine.

F. Carranza, «Tierra y Libertad».

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F
à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LÉ MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

9 SEPMBRE.
1971
NUMERO 671
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA FRANCE PAYS DE LA LACHETE ET DES SCANDALES

Il y a encore des gens qui sont fiers de se dire français. Ce pays qui fut le berceau de la liberté, qui connut les pionniers de la révolution sociale est décidément devenu le pays de la lâcheté.

Les scandales fleurissent comme le poison du capitalisme et de la politique. Le seul droit qui existe encore, c'est celui du plus fort.

Les scandales sont devenus la monnaie courante d'un système étatique en putréfaction. Nous assistons à la dégénérescence d'une société qui se sclérose dans la pourriture. C'est si évident qu'il n'est pas besoin de démonstration pour

convaincre l'homme du peuple, celui qui la crève avec son minimum vital.

Les scandales financiers, l'enrichissement des ministres, des élus, des politiciens et des bonzes syndicaux n'est plus à démontrer. Les éléments qui se voulaient révolutionnaires en mai 68 voient leurs rangs de plus en plus contaminés par la peste politique.

Les causes de cette putréfaction de la société résident dans le système capitaliste et dans ses corollaires que sont la politique et l'Etat.

Pour en sortir, une seule solution logique s'impose, avec la disparition rapide et violente du capital et du profit, la nécessité de détruire l'Etat quel qu'il soit. Le prolétariat doit se secouer et abattre un système condamné par la nature.

Lorsque des hommes et des femmes vivent chichement il est lâche d'attendre une solution d'une majorité issue des bulletins de vote.

La nuée de parasites qui constituent la cohorte des maquereaux de la politique et de la finance n'ont pas le droit de continuer de vivre grassement sur le dos de ceux

qui n'ont que le droit de travailler, d'obéir et de payer.

Peuple, veux-tu donc attendre encore que la vieillesse et la mort arrivent sans que tu aies connu les joies de la vie. Veux-tu attendre que te soit inoculée la lâcheté qui gagne le pays comme le choléra et qu'on appelle ici hiérarchie ?

Peuple veux-tu continuer à te prostituer pour que des pieuvres vivent de ton travail et de ton sang ?

Prolétaires, il est grandement temps de vous secouer et de passer à l'action directe

TRIBUNE LIBRE

LA C. N. T.

Sa vitalité, sa grandeur et son activité, seront l'œuvre de ses mêmes militants, à condition bien entendu, qu'ils veuillent faire de l'œuvre positive et rentable en matière syndicaliste révolutionnaire constructive : *FORMER DES SYNDICATS*.

Ces syndicats devront influencer les militants, à se présenter aux élections de délégués du personnel de l'usine ou de l'entreprise; ceci afin que sa personnalité veille à ce que les accords syndicaux et lois sociales soient respectés par les employeurs. Le délégué devra aussi, propager le syndicalisme parmi les travailleurs et informer le bureau du syndicat ou de l'Union locale de l'activité du syndicat dans l'entreprise et les anomalies de la part de l'employeur ou bien de quelque camarade de travail.

Les bureaux des syndicats ou Unions locales, devront à chacune de ses réunions, faire paraître au journal officiel de la CNT, les échos des entreprises pour information des travailleurs et lecteurs du journal.

Chaque mois, les Unions locales si elles sont organisées par régions devront fournir un rapport de leurs activités à la région, et la région informera le bureau national.

La correspondance organique: les unions locales devront diriger au bureau de la région, lequel la transmettra aux autres unions, au Comité national (CAN) et vice-versa la réponse.

Chaque année pourrait avoir lieu un congrès régional pour étudier des nouvelles suggestions présentées par les syndicats et faire un analyse du travail qui se fait et qui reste à faire du congrès national échu.

Si les militants veulent bien prendre en considération mon exposé, je pense que la CNT pourrait prendre sa place au sein des travailleurs.

Réfléchissez camarades de la CNT et tous au travail.

Jean GIL

Perpignan.

Rives-Henrys sera-t-il Ministre des Finances ?

LE PARTI DE L'« EGALITE » !

« L'Humanité » est la béquille des esprits paralytiques comme la tisane Untel est le soutien du cœur.

Est-ce dire que les fabricants de ce journal qui dispense des baourdisés sont de fieffés imbéciles ?

Non ! Ce n'est pourtant pas l'envie qui nous en manque; car chacun sait que « l'Huma » ne vit qu'avec l'appui financier de la publicité capitaliste.

Nous savons que les chefs du Parti Communiste se parent des dehors de l'imbécilité dans l'intention d'égarer une clientèle imbécile.

Nous ne saurions trop engager les membres inférieurs du parti, comme les électeurs, à aller jeter un coup d'œil du côté de la place du Colonel Fabien. Si leur esprit n'a pas encore été complètement anéanti par les effets de la propagande, ils pourront devant les luxueuses automobiles, les escaliers de services et les moquettes de la maison de verre et d'aluminium, faire quelques réflexions savoureuses sur le vocable « égalité ».

COMMUNIQUES

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2^e UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3^e dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA REGION PARISIENNE (SUERP)

Se réunit tous les mercredis à 18 h 15 au siège (39, rue de la Tour-s'Auvergne, Paris (9^e), tél. TRU 78-64) pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART (SUMA)

Les réunions ont lieu tous les samedi dès 16 h. au siège de la CNT. Une permanence juridique est assurée ; téléphonez au 255 03-78.

SYNDICAT UNIFIE DU BATI- MENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota : Pendant les travaux en



cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI^e UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Sect. on française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les atteroiements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte

d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

AFFINITAIRES

Confrontation anarchiste

A l'occasion du Congrès International qui s'est tenu à Paris du 1^{er} au 4 août 1971, diverses entrevues ont eu lieu entre des groupes autonomes anarchistes appartenant ou non à la FA, à l'UFA ou à d'autres organisations nationales.

Après quelques échanges de points de vue sur le fond, nous sommes tombés d'accord en particulier sur le principe d'autonomie du groupe et sur notre rattachement au terme « Anarchiste ».

Nous avons décidé en commun du tirage d'un « Bulletin de Con-

frontation Permanente », pour un regroupement de nos efforts, pour une évolution de la pensée et des tactiques anarchistes, vers la création d'un lien fédératif de tous les groupes autonomes anarchistes de France, lien élaboré en commun, coordination et tactiques remises en question en permanence.

Ce bulletin rallie déjà une vingtaine de groupes dispersés sur tout le pays.

Les équipes qui l'ont pris en main considèrent n'assurer exclusivement qu'une simple fonction administrative.

Une seule règle :

Ne peuvent collaborer au bulletin que ceux qui règlent leur abonnement. Le reste doit découler d'une conscience individuelle (textes pas trop longs, pas de polémiques injurieuses, pas de petits communiqués publicitaires, etc...).

Structures du Bulletin :

1) Une Commission Technique, — qui reçoit les textes, la correspondance, les bulletins et publications internationales,

— qui expédie les textes à l'équipe de tirage et assure une rubrique « Informations Internationales »,

— qui tient la trésorerie et le fichier et expédie les adresses à l'équipe de tirage.

2) Plusieurs équipes de tirage et d'expédition du bulletin en rotation (qui se sont désignées en août 71 à Paris).

« Confrontation Anarchiste » est autogéré par nous tous et nous espérons que d'ici un an des rencontres auront lieu sur tous les plans et que d'autres équipes prendront le relai.

♦♦

1^{er} Bulletin à paraître début octobre 1971.

La publication sera si possible mensuelle. Abonnement : 15 F. pour 10 numéros.

Tâchez de verser le plus tôt possible des abonnements de soutien, plusieurs abonnements pour chaque groupe.

« Confrontation Anarchiste », Commission Technique; écrire à : Pierre Meric, 3, rue Merly, 31 - Toulouse.

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno « L'Internationale » los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestraba que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

EN EL EXILIO MENOS QUE EN NINGUNA OTRA PARTE NO SE EXPLICA LA MODORRA. SE ES ACTIVO O SE PIERDE SIGNIFICADO. EN ESPAÑA LA C.N.T. Y EL ANARQUISMO RECOBRAN AUGE ENTRE LA JUVENTUD. SE PIENSA ALLI EN EL ACRAATISMO. ¿NO VAMOS A PENSAR AQUI EN ESA ESPAÑA NUEVA A FIN DE APORTARLE NUESTRO CONCURSO?

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 9 de Septiembre 1971

Un aniversario de tantos

13 de septiembre de 1923

CON memoria y años uno se acuerda de esta fecha, fatídica, por ser un eslabón de los varios que forman la cadena de golpes de Estado comunes a la reacción española cuando la política del momento no se ajusta a sus estrictos — y pésimos — deseos. El golpe esta vez lo dio el general Primo de Rivera, a la sazón capitán general de Cataluña, por encargo de sus mandatarios y so pretexto de sanear la política y la economía españolas y reducir «las exigencias del obrerismo revolucionario.» Como se recordará, Alfonso 13, rey constitucionalista, se asoció a la aventura dictatorial de Primo.

Vista la Dictadura de Francisco Franco, a la de Miguel Primo los antifranquistas la damos en llamar Dictablanda por la distancia de ésta en sacrificios humanos, comparada con la del sangriento megalómano de El Pardo. Hay razón en ello, aunque los confederales tengamos que atravesar cinco cadáveres de compañeros nuestros al crédito supuestamente humanista del progenitor del «Ausente».

El gesto del general Primo disponía del antecedente del general Pavia, que en enero de 1874 disolvió, a espada, las Cortes republicanas de la época. En la primavera de 1932 el general Sanjurjo intentó, malogradamente, sublevar el país contra la II República en la ciudad de Sevilla, gesta impopular y cavernaria que en 18 de julio de 1936 repetiría con más suerte otro general felón, Francisco Franco Bahamonde, sin preocupación del juramento republicano que hiciera ante el «altar de la Patria» y otros cuentos.

Como se ve, la desgracia de España siempre anida en los cuarteles, bendecidos por la Iglesia y opíparamente sobornados por la plutocracia. La España regresiva no tolera sobre la piel de toro ni un solo paso de avance, y toda pretensión en este sentido ha

de costarle, a la población, raudales de sangre.

Miguel Primo de Rivera fue «benigno» por no haber encontrado resistencia en su paseo militar de 1923, y tal vez por no poseer el instinto sádico de su colega Franco. Por el resto, la justificación de la militarada septembrina tra-



tó de esconder el móvil de la misma, a saber:

La aplastante derrota que Abd-el-Krim infligió en 1921 desde Beniurriaguel hasta las puertas de Melilla al Ejército español, se debió a venalidades de jefes y oficiales de la guarnición, que habrían vendido hasta a su madre para aportarse recurso monetario. En la circunstancia, muchos rifeños rebeldes aparecieron armados con máusers y los puntos de apoyo (blockaus) españoles no resistieron más de dos días faltos de agua, víveres, municiones y medicamentos no obstante lo carísimo que Marruecos le costaba al erario público. Dispendio de gran abuso al que se unió la falta de temple de los cuadros de mando, los cuales se rindieron en Annual, Monte Arruit y en todas partes bajo promesa de serles respetadas las vidas. En cambio, miles de soldados fueron pasados a cuchillo por las turbas moras ébrias de sangre y de triunfo... ¿Nadie se acuerda ya, en las altas esferas mi-

litares franquistas de que la oficialidad de graduación prisionera fue «comprada» con dinero del naviero republicano Echevarría en vista de que Alfonso 13 negó potestad al Gobierno a hacerlo «por lo cara que cuesta la carne de gallina»?

Ante la presión del país, el Parlamento planeó indagar las causas del desastre del Riff, encargando tal misión a una junta de entendidos presidida por el general Picasso. ¿Nadie se acuerda en la cúspide militar de España, del Expediente Picasso? ¿No? Pues la cordedad de memoria a veces es oportuna. Picasso y sus compañeros, tras unos meses de estudiar el asunto, emitieron informe plenamente condenatorio para la Comandancia de Melilla, el Estado Mayor supremo del Ejército, y el Ministerio de la Guerra. Y cuando el Expediente Picasso se iba a ventear en las Cortes, los militares dieron el cuartelazo primorriveresco, y ya dueños del Poder, hicieron desapare-

cer para siempre el comprometedor documento picassiano. Esta es la verdad y no otra. Esta es la verdad y al cenetismo no le podían achacar propósitos subversivos por haber sido criminalmente tratado en su baluarte catalán, y mediante los generales Martínez Anido y Arlegui (¡siempre los generalotes en el origen de las tragedias de España!) infligiéndole unos quinientos muertos y unos diez mil prisioneros, deportados y perseguidos. No podía haber, el general Miguel Primo, procedido por afanes de moralidad puesto que la suya de hombre de Jerez dado al rico mosto jerezano, no resistía comparación con la probidad de conducta de un Sánchez Guerra, un Alcalá Zamora y otros prohombres de la Monarquía que, por disgusto de la felonía real, derivaron en republicanos. Ni podían aducir pura intención reformadora del país los Calvo Sotelo y los militares Sanjurjo, Franco y Mola, vendidos a Juan March, a Hitler y a Mussolini con cuyo dinero, mercenarios y pertrechos de guerra, declararon contra España la más trágica guerra civil que la nación ha padecido.

La fecha del 13 de septiembre de 1923 en 1971 es casi desconocida, pero no la maldad de los militares cavernarios, por culpa de los cuales desde el francés (1815) en España no han cesado los conflictos internos a fin de que nos matemos unos a otros, pues así suponen recobrar el prestigio que les quitaron, a espada, los San Martín, Bolívar, Sucre y Miranda; los Aguinaldo, Maceo y Abd-el-Krim... ¡Claro! Es más cómodo pelear contra compatriotas mal armados que dar pecho a ejércitos exteriores acorazados.

¡Militares! Vuestro oficio está en quiebra y comprendemos vuestra «tragedia»: si soltáis sable sois incapaces de empuñar martillo...

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francs.

El reciente Pleno de Marsella

Como anunciado, el mismo tuvo lugar los días 14, 15, 16, 17 y 18 de agosto de este año. Pese a las discusiones — por lo demás laboriosas — de rigor, el comicio se desarrolló fraternalmente y bajo la tónica netamente confederal.

Cada regional expuso la situación moral y numérica que le afecta, destacando la nota de crecimiento del núcleo rosellonés por causas de traslado de compañeros del interior de Francia a tierras cercanas a España a medida que se acusa la vejez.

La situación de Zona Norte ocupó particularmente la atención del Pleno por los asuntos Centro Confederal, Publicaciones, Proyecto de Cultura y Plan regional de propaganda junto con el núcleo de Normandía.

De los acuerdos a los puntos del Orden del Día, resaltan:

La aprobación de todos los Informes de Gestión por todos los Núcleos, salvo uno.

Por acuerdo del Pleno, el S. I., elaborará un documento que se hará público. En él se recogerá el sentir de la Organización reunida, sobre los problemas actuales que provoca la sociedad capitalista y modo de superarlos en la sociedad Comunista Libertaria del porvenir.

Se mantiene la Alianza Sindical Española, aunque se conviene en reconocer, la calmosidad de la misma en el exilio.

Que nuestra prensa debe ser ayudada y propagada. Llevando al ánimo de todos la obligación ineludible de cumplir con el pago de las suscripciones y mantenerse al corriente de ellas.

Que la Historia de la CNT va adelante en su proyecto de edición. Que los compañeros se suscriban a la adquisición del primer tomo, que se procurará salga durante el curso del año 1972.

Todas las delegaciones al Pleno se manifiestan de acuerdo con el empuje que se intenta dar al Proyecto pro Cultura y finalidad que se persigue.

Se pasará a referéndum de las FF. LL. un dictamen administrativo que propone el aumento del precio del sello único de 0,75 frs. Hay además un acuerdo en firme de aumentar la aportación pro España en 0,50 frs. Se recomienda encarecidamente la adquisición del sello pro ancianos.

En responsabilidad y armonización militante el pleno acuerda ratificar los acuerdos de los plenos intercontinentales de Marsella

y Burdeos, años 1967 y 1969 respectivamente.

Para los cargos del S.I. han sido elegidos — estando en espera de la contestación que den los interesados — los compañeros Esgleas, para secretario general; Llansola para secretario de Coordinación, y Subirats para secretario de Cultura y Propaganda. Lugar de residencia, Tolosa. Director de «Es-poir» Federica Montseny.

En el análisis y discusión del orden del día del Congreso de la A.I.T. se tomaron importantes acuerdos encaminados a hacer eficaz la propaganda oral y escrita. Para cumplir su cometido, se convino proponer al Congreso aumentar el precio del sello semestral que pasaría de 2,50 a 3 frs. Por otra parte, que el boletín de la A.I.T. tenga un precio de venta.

En el punto noveno se rechazó el anexo a los estatutos. Y se elaboró un dictamen sobre «Toma de posición cara al progreso técnico y social de la transformación de la sociedad.»

Que se procure crear secciones de la A.I.T. en todos los países que se pueda.

Relaciones también con el sector afin de la FORA. Con jóvenes disidentes de la SAC y con la IFA.

Como secretario general de la AIT, la sección española elige al compañero Muñoz Congost.

Una revista: «Umbral», de París

EN un derroche sin paralelo en publicaciones nuestras y con alarde tipográfico y financiero, tales cual si se tratara de un legado para la posteridad, con motivo del centenario de números aparecidos de esta nuestra revista en el corazón mismo del continente europeo, sus editores nos regalaron un extraordinario de cien páginas plétóricas de rico material en el quehacer del pensamiento literario y libertario.

A los elogios adecuados, correspondientes al deslumbramiento, cabe sumar ahora el otro extra de «Umbral» 101, igualmente de 100 páginas rebosantes de textos literarios y otros que informan las cosas vivas de nuestro mundo social. En la práctica, es una continuación de aquel acontecimiento para dar a conocer al mundo que, aun dentro de los problemas de todo orden que nos atosigan, nuestro movimiento tiene hombres que piensan, dinamismo, conceptos de responsabilidad para con el proselitismo. Porque estas demostraciones de potencialidad no se encuentran en la calle. Son el producto de un movimiento serio, sano y responsable en el que hay que creer o rabiarse. Que acomete fieramente y se planta con sus armas en el combate de la vida frente a los extremismos espúreos y a los nacionalismos subdesarrollados del nazifascismo democrático que invade el horizonte.

Estos dos números extra de «Umbral» vienen, justamente en una circunstancia bien triste para el porvenir de nuestras publicaciones. A la hace años suspendida «Cultura Proletaria», de Nueva York, se agrega ahora, luego de cincuenta años de existencia, la desaparición de «L'Adunata». Nos quedamos en aquel baluarte

del norte con «España Libre», que editan las S. H. Confederadas y lo que, de tanto en tanto, nos hace llegar la colonia judía. Revistas de alcurnia, de contornos universales en sus temas y continente como lo fue en su corto periodo de vida «Tomorrow», no nos quedan. Por ello que el derroche emotivo de «Umbral» nos llena de optimismo, diciéndonos que no todo está muerto. Que nuestros hombres aún pelean en todos los frentes. Y lo que hoy demuestran con la presencia de «Umbral» pueden hacerlo mañana con una o varias editoras de nuestro contingente idealista a sembrar por el universo de nuestras ideas y artes.

Hasta tanto no soplen otros vientos de fronda, el movimiento libertario español, con sus trincheras en París, proyecta publicar durante el año dos números extras de «Umbral». Para nutrir esta extraordinaria subsistencia los compañeros, admiradores y admiradoras y amigos han constituido una agrupación de Amigos de «Umbral». Persiguen de este modo conseguir el doble de suscriptores y cotizantes que posibiliten nutrir esta utopía asequible a un número selecto de personas admiradoras de lo bello en el mundo.

Particularmente, estimamos que la aparición de «Umbral» era la que coincidía con las aspiraciones unánimes del lector selecto de esta singular publicación. Si por razones que no están a nuestro alcance hay que alterar su aparición periódica, estimamos que tal vez haciéndolo en forma bimestral, estaría más cerca del público lector. Alargar ya ese periodo, importa un espacio demasiado largo, a nuestro ver, que hace olvidar a los lectores la existencia permanente de una revista tan

arraigada ya en el consenso y hábito de nuestro público.

De todas maneras, con excepción de «Cenit», el movimiento está huérfano de una publicación de forma y fondo que irradie nuestras ondas a través del planeta. Con una faceta amplia de interpretaciones que distinguen a «Umbral», desde París como una segunda Torre Eiffel, con pulso dirigido a lo nuestro, como una punta de lanza al corazón de los microorganismos que dividen a los hombres, los núcleos y los pensamientos en nuestra edad nuclear.

Al elogio amplio y ancho que corresponde, felicitamos a los editores y a cuantos han hecho posible este milagro del exilio ibérico en suelo de Francia que, en una nueva celebración de la toma de la Bastilla nos recuerdan conmovedoras hazañas revitalizadoras en los campos de las libertades y de donde medio millón de los mejores combatentes españoles sueñan, luchan hasta el fallecimiento para que tan crueles hechos no se repitan jamás en el mundo.

Por «Umbral», por los animadores de tanta iniciativa deslumbrante en este bonancible 14 de julio de 1971, salud.

CAMPIO CARPIO

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo

Precio: 1 franco.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA «DOLCE VITA»

SERIA injusto, evidenciaría ausencia de sensibilidad, desentimientos humanitarios, estimar que, en el orden social, el «dolor universal» como lo denominaba Sebastián Faure, ha desaparecido de la tierra. Hay una terrible realidad de la que tenemos idea bien superficial al leer los periódicos: es, literalmente, la situación de hambre, del extenuador pauperismo, que aflige a millones y millones de seres en todas partes del mundo, en particular en tierras del Asia y en África. Sabemos que diariamente perecen miles y miles de seres humanos que de no existir la arbitrariedad social elevada a un grado monstruoso no morirían. Ello debería inducirnos a la reflexión, meditando la parte de responsabilidad que a cada uno nos alcanza.

Pero tomando como referencia lo dicho: como hecho innegable y como deber profundamente humano, incitador a la lucha en favor de la justicia, no podemos obviar una realidad que precisamente abona el valor, las consecuencias relativas, producto de la lucha secular en pro del bienestar social. Quienes nacidos y desarrollados en ambiente proletario, llevan a cuestas más de medio siglo, saben muy bien lo que suponía en sus años de juventud el poder gozar de algunos momentos de asueto en el decurso de una vida de agobios en la cadena implacable, como un sino fatal, del duro trabajo cotidiano. No había vacaciones. Llegaba la primavera, transcurriera el verano, para el proletario la monotonía de las forzadas ocupaciones a beneficio del explotador no cesaban, un día y otro día. A lo sumo, se ofrecía los domingos el poder asistir un rato al cinematógrafo, algunas veces al teatro, o al recreo del baile de modestas condiciones. Comer conejo o pollo era cosa excepcional y asequible a fuerza de restricciones durante el año, en contadas festividades. Viajar, admirar otros horizontes que los de todos los días con cansina monotonía nos era dable observar, era cosa utópica. La vida para el trabajador quedaba circunscrita a ser un «valle de lágrimas». ¡Trabajar, sufrir, con ausencia de esperanzas!

Sí, sí, la «dolce vita» como dicen los italianos, existía, pero era algo destinado a los ricos, a los explotadores, a los parásitos de la sociedad. Ellos eran los que viaja-

ban, los que podían permitirse el lujo de pasar el verano bañándose en las playas, admirando las bellezas de la montaña, aspirando la delicia de los aires puros de la madre natura. Ellos eran los únicos con posibilidades para pasar una, dos, tres, o las semanas que fueran, tomando reposo a pleno aire y sol. El obrero, no lejos de la humilde vivienda tenía que contentarse con pasar, a lo sumo las horas del domingo en el seno de la natura. ¡Las vacaciones eran cosa de los adinerados!

Millones de trabajadores hacen vacaciones, viajan, pueden permitirse el placer de admirar museos y lugares emporio del Arte. Millones de trabajadores pueden descansar unas semanas en el seno de la natura. Pueden comprar libros y frecuentar espectáculos selectos. Para millones de obreros ya la existencia no es un «valle de lágrimas». Ha sido la incesante lucha secular, que ha mejorado la situación de muchos millones de seres humanos. Pero el fondo del gran problema social: la explotación del hombre por el hombre, subsiste. Y sobre todo importa señalar el peligro, la inmoralidad de que el tener la panza contenta, a muchos millones de obreros, les anule todo sentimiento de solidaridad y dignidad humana. ¡Equivalent a salir de la miseria para entrar en un prosaico, en un bajo embrutecimiento burgués!

LOS HEREDEROS DE NUESTRA CONDUCTA

Ya es harto sabido el principio científico de que en la natura nada se pierde; todo se transforma en las normas que rigen el mundo de la física y la química. Y bien en lo moral, en lo que atañe a las relaciones humanas, a los vínculos que determinan ejemplaridad de conductas tampoco se pierde lo que se ha sembrado, lo que ha sido prodigado con tenaz empeño, con el corazón henchido de nobles sentimientos. Para el anarquista que lo es de un modo entrañable, sintiéndolo de manera intensa, como algo que emerge de la conciencia, sus palabras, sus hechos, todo el contenido de su conducta no queda marginado, no se pierde en el vacío, germina y se desarrolla. Y un buen día el que sembró, el que fue ejemplo de limpia y señera actuación recibe la grata sorpresa de ver encarnar en otro, o en otros lo que con dichos y ejemplos esparció en el ambiente social que le fue familiar.

Hemos pasado los libertarios unos días de ajeteo, de comicios, de viajes, de vistarnos compañeros a otros. Haciendo bueno lo expresado en el párrafo anterior, y como característica ejemplar, uno puede citar a manera de referencia el vivo contento, la emoción del compañero J., ya veterano, ya curtido por los años, pero con cerebro e impulso juveniles al topar en tierra de exilio con la presencia de uno de quienes en la España de hoy, en la boca del lobo que supone el régimen de infamia preponderante, luchan en favor de la CNT, batalla en pos de ir dejando certeros impactos, acá y acullá. Y el joven compañero llegado del Interior le ha expresado al compañero «viejo» la satisfacción de considerarse discípulo suyo... ¿Queréis satisfacción mayor para el que ha batallado decenas y decenas de años sin desfallecer, sin darse por vencido o cansado? ¡Es la satisfacción del que comprueba que su esfuerzo no ha pasado como efímera nube de verano, como hoja otoñal que el viento se la lleva!

Y la satisfacción del apreciado compañero J. al encontrarse con un discípulo, con un continuador de la obra que desarrolló en España hace ya un montón de años, es idéntica a la de otros muchos compañeros que en circunstancias parecidas han podido cerciorarse del ritmo de continuidad seguido por la tarea que años pasados llevaron a cabo en uno o en otro sentido. Conocimos el director de una de nuestras publicaciones libertarias que, al examinar el conjunto de las cartas de lectores decía: «¡Ahora ya puedo morir tranquilo!» Su tranquilidad, su contento tenía como base el comprobar el hecho de que elementos desconocedores del ideal leyendo el periódico mostraban interés por ir conociendo las ideas, los conceptos desarrollados en sus páginas. ¡Era la alegría de hacer prosélitos!

Cuando en nuestros medios se habla del militante queda obviado que la actuación puede ser de diversas características. Actuar es hacer, significa obrar. Y ello abarca múltiples aspectos: toda una gama de características acordes con el modo de ser de cada uno. Actúa el que escribe en un periódico y el que difunde, propaga dicho periódico. Actúa el que da una conferencia, o perora en un mitin y el que prepara el local o el lugar donde los actos aludidos han de celebrarse. Actúa el que

recaba ayuda solidaria y aquel que ofrece en dicho sentido lo que buenamente puede. Se actúa emitiendo una opinión en un comicio, o en asamblea, como se actúa también en la tarea de convencer, de persuadir, en la simple, en la corriente conversación. ¡Muchas son, bien lo sabemos, las formas de actuar!

No vale engañarse, andar por las ramas, o salir por peteneras: el militante, el idealista ácrata no puede concretarse a quedar rezagado, o aletargado, manteniendo a la manera de una gelatinica simpatía en pro del ideal. Quedar en lo de dejar hacer, dejar pasar, sin pena ni gloria viendo como pasan los días. ¿Qué herencia moral, qué herederos pueden en el sentido idealista quedar como producto de la inercia, del abandono, de la desidia o de la abulia? Podríamos citar algunos nombres de compañeros que han sido, que hicieron y que dejaron de hacer, pero el letargo se los ha tragado. Cuando alguna vez alguien nos dice aquello de: «yo continuo siendo el que fui», en verdad que nos escamamos un poco y pensamos: «¿Será ello un pretexto para justificar una paulatina retirada?»

El idealista de formación anarquista obra acorde con sus convicciones y con su conciencia. Sabe que obra bien, tiene la satisfacción de lo que se llama el deber cumplido. Obra independientemente de como pueden obrar los demás, incluso manteniendo, o diciendo mantener un mismo ideal. En ocasiones adquiere valor de efectividad lo de «ni son todos los que están ni están todos los que son...» En todas partes, en todos los tiempos, en toda especie de ideales ha habido o hay aquellos de los que se puede decir que en lugar de dar luz dan humo... Pero ¿qué le puede importar en sentido de amilanarle, de acogitarle, a quien está convencido de ser consecuente en hechos e ideas? El sabe y le satisface tener la convicción de que si otros obran mal él obra bien.

Con naturalidad, con complacencia íntima de ser consecuentes, vayamos haciendo camino, viviendo como idealistas de un espíritu vital, amasado con nuestra sangre, con el contenido de nuestra existencia la esencia del ideal. Y sin que necesitemos forzar las notas, al ir actuando iremos, casi insensiblemente dejando la herencia de ideas y hechos; el ejemplo de nuestra conducta. ¡Y solamente así un ideal como el nuestro ha de poder ir venciendo toda suerte de vicisitudes en pos de un futuro (A la pág. 4, col. 1)

Su labor periodística

DE Peiró no puede decirse que fuese un periodista brillante ni que estuviera en posesión de un vocabulario espléndido, ni de un estilo literario fluido, pero sí que tuvo un léxico claro y preciso, con el que, sin tonalidades declamatorias, lirismos inadecuados ni párrafos confusos, decía lo que quería decir. En pocas palabras, su dominio del idioma no era muy amplio, pero sí ajustado a las ideas que expresaba.

Por lo general, la escritura del hombre que se ha forjado a sí mismo se encuentra limitada por falta de recursos expresivos, debido a que su insuficiencia cultural, la carencia de una educación básica, se refleja siempre en su estilo, ya sea por forzar la frase o por no encontrar el vocablo

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 3)

cada vez más en armonía con las definiciones y las experiencias cosechadas por los pensadores que dentro del anarquismo sentaron verdades que lo fueron ayer, que lo son ahora, y que lo serán mañana!

WALTER SCOTT Y LA HISTORIA

El segundo centenario del gran novelista de formación inglesa, cuyo nombre encabeza estas líneas, nos rememora el mérito excepcional que le fue atribuido a la mayor parte de sus novelas: el plantear temas de ficción con argumentación, con recursos superando muchas veces a los relatos de los propios historiadores. Rehuyendo los caminos trillados, Walter Scott removía archivos, se introducía en el secreto de colecciones privadas y sacaba a relucir datos, detalles que muchas veces los bien pagados historiadores oficiales, para no herir susceptibilidades, procuran evitar. Hay una frecuente adulteración de la historia. Caen en ella quienes se atienen a los intereses creados y a las «reputaciones consagradas».

En España tuvimos un escritor, Diego San José, que también, como el conocido novelista inglés, supo buscar la verdad removiendo papeles viejos guardados en el secreto de casi inviolados archivos. Expresó verdades poco gratas al franquismo, que le castigó con saña. La verdad no siempre la dicen los historiadores. Un novelista, Walter Scott, nos lo demostró hace ahora doscientos años.

FONTAURA

preciso, lo que impide que la oración escrita tenga la agilidad y la precisión exactas, fallas que en realidad vienen a ser la base de todo trabajo correcto, bello y agradable, que es de uso corriente por quienes tienen un justo dominio del arte del buen decir.

Pues bien, estas incertidumbres en que se debate el hombre que no ha tenido escuela ni profesores, es mucho más acentuada en el nacido en Cataluña que se dispone a escribir en castellano, puesto que tiene que sustituir todo lo aprendido en el hogar y en la calle, que han sido sus únicas escuelas y que en realidad es todo lo que conoce y sabe, por la adopción de un lenguaje nuevo, el cual debe aprender del principio al fin hasta adquirir su dominio, lo que no todos logran, pues abundan los catalanes que, poseedores de un léxico dinámico y preciso en su idioma nativo, no dan pie con bola en el habla de Cervantes. Ello se puede ilustrar recordando que en el periódico «El Sol», de Madrid, fueron varios los escritores, que por su valor y crédito en el uso del lenguaje que estructuró Pompeyo Fabra, fueron llamados a colaborar, haciendo allí sus escarceos periodísticos en un idioma que no era el habitual y del que no todos salieron bien de la prueba. Creemos ser justos al decir que mientras unos salían airoso en su cometido, sentando cátedra de excelentes prosistas, como José Carneri y Lorenzo Ribera, otros, como Rovira Virgili y Carlos Soldevila, de magnífica factura en el manejo de su lengua, se convertían en inhábiles, o sea que les faltaba vida y calor a cuanto redactaban en castellano. Al menos es ésta la impresión que tengo de aquellas viejas lecturas.

Pero como éste no es un tratado de arte para escribir correcto, es preferible no meternos en honduras y dejarlo por la paz. Así que nos limitamos a esta simple disquisición para señalar lagunas que todos venimos padeciendo. Lo dicho viene en resumirse en que la carencia de una cultura normativa, seguido de no tener el dominio de un idioma que no ha sido alimentado en el pecho de la madre y en los juegos con otros niños, o que no haya sido pronunciado habitualmente en las manifestaciones del vivir diario, siempre suele convertirse en un lastre, en un inconveniente que incluso muchos profesionales de mérito no han podido superar. A este efecto recordamos cierto

mitin que tuvo lugar en la calle de la Costanilla de San Pedro (Madrid), presidido por Evelio Boal (nacido precisamente en Valladolid) con su dejo castizo, de justa precisión en el decir, lo que contrastaba con violencia con los demás oradores que iban desfilaro por la tribuna, puesto que todos pedían disculpas por su expresión indebida: éste por ser andaluz; aquél por ser catalán, y un tercero, por haber nacido en Galicia... Lo que no deja de ser un defecto que muchos arrastramos de por vida.

Todo lo dicho viene en relación de que la cultura de Peiró tenía por base lecturas castellanas, ya que muchas de las obras de su predilección ideológica y social no habían sido editadas en catalán. Además suman centenares las cartas, artículos y trabajos efectuados en lenguaje castellano, en comparación de ciento a uno con lo que publicó en el idioma de Guimerá. Sin embargo, sin dejar de reconocer que tenía cierto dominio en ambos idiomas y que por el uso debía serle más fácil y asequible el que más había cultivado, sospechamos, no obstante, que tenía más sabor, mayor vivacidad y precisión cuando empleaba su idioma nativo. En este renglón cabe recordar sus importantes colaboraciones aparecidas en «Combat», «La Rambla», «Cataluña» (del que fue director) y «La Llibertat», donde publicó una serie de artículos que más tarde se publicaron en un libro titulado «Perill a la reraguarda» (que lamentamos no tener a mano por expresar su propio pensamiento) los cuales tuvieron repercusión internacional, y que, dicho con brevedad, denunciaban abusos, despilfarros y hechos reprobables, cuyo conjunto mostraban que su autor era persona atenta, que trataba de mejorar el ambiente al afrontar los problemas que el pueblo sufría, y que a la vez tampoco ignoraba que la guerra y la revolución lo mismo se podían perder en los frentes de batalla que por rivalidades de grupos, ambiciones hegemónicas y afanes dictatoriales, perpetrados en la retaguardia.

A más de lo dicho, su trabajo en la pluma tenía dos facetas especiales, en las que había prestado toda su atención: la de instituir una estructura que librara a la CNT de interpretaciones capciosas, o sea que tuviera solidez por su propia base constitutiva. Su preocupación consistía en

establecer unas normas ideológicas por las que se rigieran los sindicatos cenetistas en su orden interno y en relación con la sociedad en general. Así llega a formular un cuerpo de doctrina de práctica sindical que culmina en la publicación de un opúsculo titulado «Trayectoria de la Confederación Nacional del Trabajo». En relación con su contenido las polémicas fueron tormentosas y perdurables. Pero ahí quedan sus escritos que, en cualquier época que se haga historia de las luchas sociales serán de consulta obligada por quienes quieran conocer uno de los ángulos principales en que se debatió el movimiento confederal.

Acerca de este extremo hablaremos detenidamente más adelante con la aportación de sus propios textos.

De momento haremos mención de sus elaboraciones en cuanto se relaciona a la redacción de ponencias, puesto que seguramente no hubo ningún comicio, pleno o congreso, desde la fundación de la CNT, en la que Peiró no figurara en la redacción de temas relacionados con los asuntos más importantes que se debatían. Uno de estos trabajos, de los más trascendentales que salieron de su pluma, fue el que se refiere a la creación de sindicatos y federaciones nacionales de industria, cuyo texto está insertado en la Memoria del Congreso de la CNT, celebrado en Madrid en 1931 (que no reproducimos en su integridad por considerarlo inadecuado publicarlo en un periódico semanal, ya que ocuparía varias páginas), y que en realidad sus ideas y propósitos fueron aplicados durante el periodo revolucionario 1936-1939, sirviendo de norte a los consejos de empresa que mantuvieron el curso de la producción industrial en el proceso revolucionario. Pero si creemos que su reproducción íntegra, junto con el mentado «Trayectoria de la Confederación...», «Ideas sobre socialismo y anarquismo», añadiéndoles algunos de sus artículos de carácter polémico, crítico e ideológico, podrían formar un volumen interesante del pensamiento peironiano, que juzgamos sería una verdadera aportación para poder apreciar, en un aspecto apreciable y meritorio, parte del contenido táctico, estructural e ideológico que informaba a la Confederación Nacional del Trabajo.

Ahí va un resumen de la ponencia mencionada:

JUAN PEIRO BELIS

Sindicatos y Federaciones de Industria

«El Sindicato de Industria acoge en su seno a todos los trabajadores de una industria determinada, sin distinción de especialidades profesionales. Una idea general sobre lo que a juicio nuestro ha de ser el Sindicato de Industria de la Edificación nos servirá de ejemplo y guía.

«Este Sindicato deberá estar integrado por los albañiles, ladrilleros, picapedreros, canteros, mosaístas, cerrajeros, fontaneros, colocadores de cristales, cementistas, yeseros, estucadores, caleros, pintores, en fin, por todas aquellas especialidades profesionales que tienen un enlace directo con las industrias de la edificación, tales como los respectivos peonajes y otras que deberán ser clasificadas como similares a dicho ramo por los propios interesados, de acuerdo con los organismos superiores.

«Cada una de estas especialidades profesionales ha de constituir, dentro del sindicato, una sección con personalidad y autonomía propias, es decir, con facultades inalienables para autodeterminarse sobre los intereses morales y económicos profesionales de orden particular de cada sección. En las iniciativas y actividades desarrolladas por una sección profesional, ésta ha de ser completamente autónoma para orientarlas y realizarlas como sigue:

«Primero. Convocando y celebrando reuniones y asambleas generales de sección por libre y exclusiva iniciativa de la justa técnica de la misma.

«Segundo. Resolviendo por cuenta propia todas las diferencias y litigios profesionales y económicos que se susciten entre la sección y la burguesía respectiva y,

Tercero. Modificando y mejorando las condiciones de trabajo cada vez que lo estime justificado y conveniente.

«Cuanto queda enunciado y también lo que se estime relativo a los intereses particulares de la sección, podrá ser realizado con las limitaciones siguientes:

«a) Poniéndose de acuerdo con el comité general del sindicato con el fin de que facilite el local donde han de celebrarse las reuniones y que financie los gastos que ocasiono la celebración de las asambleas.

«b) Hacer uso de la propia autonomía sin quebrantar la de las demás secciones sindicales.

«c) No tomar resolución alguna

que pueda comprometer los intereses generales del sindicato, esto es, que la sección profesional no pueda declarar ninguna huelga, a menos de ser un caso de dignidad sindical, sin la previa autorización de la asamblea general del sindicato.»

A continuación dedica un apartado en el que destaca la importancia que tienen las secciones, que por su enlace vienen a constituir el siguiente enlace: individuo, sección y sindicato, cuya estructura es de pura esencia federalista, ya que el sistema de funciones y actividades se establece de abajo a arriba, con el respeto debido a los intereses morales, sociales y económicos de cada una de sus partes. Señala que cabe admitir que las secciones pueden y deben afirmar su personalidad y gozar de plena autonomía en el orden de sus iniciativas y actividades en lo que concierne a sus intereses técnico-patronales.

En otro aparte indica el papel específico que debe desempeñar el sindicato y que se condensa así:

«a) Por la función de su comité, el sindicato es el punto concéntrico de las relaciones entre las distintas secciones que lo componen y, por tanto, es el administrador general de todas las secciones.

«b) Siendo las secciones completamente autónomas para regirse por sí mismas en la defensa y mejora de sus intereses técnico-patronales, las funciones directivas del sindicato, ejercidas por su comité, no pueden empezar hasta el momento en que convenga armonizar las relaciones y actividades de conjunto de las secciones, funciones que, en caso de conflicto huelguístico, han de ser traspasadas al comité de huelga integrado por la sección o secciones interesadas en el pleito.

«c) El sindicato, por la gestión de su comité, es el órgano que, por medio de la federación nacional, pone a sus componentes en relación con los trabajadores similares del resto del país, sin distinción de profesiones de la localidad, comarca, región, ya sea nacional o internacional, mediante el canal de los organismos generales como las federaciones locales y comarcales y las confederaciones regionales y la nacional...»

Dedica varios párrafos en explicar cuál es la misión de los comités de fábrica y de taller y dice:

«Es incuestionable que en algunos talleres no encontraríamos más que una característica indus-

trial homogénea, pero no así en una fábrica donde exista. Por el contrario, en la casi totalidad de las fábricas están en actividad diversas especialidades profesionales. Y si cada sección profesional tiene personalidad propia en el seno del sindicato, es natural y lógico que esta misma personalidad, en cuanto a las funciones representativas de la misma, destaque en la fábrica, taller obra, etc...»

Traza una visión del sindicato industrial en su conjunto. Visto de abajo arriba el sindicato es así:

«a) Los trabajadores de una fábrica, taller, mina, obra, etc., todos ellos adscritos a un sindicato, designan a uno o más delegados de cada una de las características profesionales, los cuales componen el comité del establecimiento industrial, quienes de común acuerdo con sus poderdantes, o sea de todos los trabajadores, tienen facultades para atender y resolver todos los asuntos de orden interior que no afectan a los intereses generales de las secciones o del sindicato.

«b) Los comités de distrito o de barriada son los órganos de enlace entre los comités de fábrica y taller y los comités o juntas de sección del sindicato.

«c) Las secciones sindicales son la expresión profesional de las ramas industriales, cuyas secciones tienen personalidad y autonomía propias para resolver por sí mismas cuantas cuestiones técnico-profesionales les interesen directa y exclusivamente.

«d) El sindicato es el nexo que une las secciones por medio de un sistema federal de relaciones de un pacto de solidaridad moral y económica frente al capitalismo y al Estado.

«e) El comité general y sus delegados representan al sindicato en el orden de las relaciones exteriores, ya sea ante la federación nacional de industria y demás organismos superiores dan carácter sindical, ya sea ante las instituciones del Estado.»

Luego sigue el trazo que regula la federación nacional de industria que resume así:

«a) Reunir a los sindicatos de la industria X sobre un plano nacional con el objeto de ponerlos en condiciones de enfrentarse con la agrupación nacional capitalista de la misma industria.

«b) Coordinar la acción industrial de los sindicatos sobre un plan de defensa y mejoras técnico-

por JOSE VIADIU

profesionales y de seguridad, higiene y salubridad en los centros de producción.

«c) Formar estadísticas generales sobre un movimiento nacional de la industria representada, en los asuntos siguientes:

1º Procedencia y coste total de las materias primas. 2º Coste de la mano de obra. 3º Precio del producto puesto en plaza. 4º Cálculo de los beneficios obtenidos por el capital, deducidos los impuestos de Estado, etc. 5º Mercados habituales del producto. 6º Organización actual del trabajo y posibles formas del futuro.

«d) Ser parte de los consejos de economía anexos a las centrales sindicales, nacional e internacional, como asimismo del consejo de economía de la federación internacional de industria, en el caso de que exista y forme parte de ella.

«e) Ser auxiliar de las centrales sindicales de manera incondicional, en este caso de la CNT y la AIT en cuantos informes pidan.»

A continuación vienen varios párrafos que hacen referencia al sistema de relaciones, a la autonomía sindical, a los atributos de la federación nacional para continuar con lo que sigue:

«La Federación nacional de industria, pues, sirve para concentrar las iniciativas y la acción del proletariado, convertido en secciones por industrias, sobre un plano nacional de oposición al capitalismo, y sirve, asimismo, para preparar, sobre una base práctica, la estructuración del aparato económico del mañana. Cada federación nacional de industria, como expresión de su respectiva actividad industrial, es una parte del gran aparato económico que ha de asegurar la subsistencia de la colectividad y el éxito de la revolución social. Para esta finalidad revolucionaria, el conjunto de las federaciones nacionales de industria forma el todo del mecanismo productor de riqueza.»

Lo que a grandes rasgos, según su propia expresión, resume así:

«a) El comité de fábrica o taller, convertido en consejo, al estallar la revolución se apoderará del establecimiento industrial, campo, mina, etc., y lo pondrá en funciones bajo su dirección y administración.

«b) El comité general del sindicato de industria será el encargado de organizar la ayuda de un establecimiento o centro industrial para con otro, y será, asimismo, el que cuidará de establecer relaciones continuas con los sindicatos de la misma industria del res-

(A la pág. 6, col. 1.)

Chile al aire

Ahora terremoteados

por MIGUEL MALONGO

ESTAMOS terremoteados. El terremoto lo destruye todo y no construye nada. Casas viejas, galpones, puentes, plantas eléctricas y modernos edificios: todo cae y nada se levanta a su paso de tragedia. Es algo así como la locura terráquea en marcha inmisericorde.

Se podría similar el terremoto, con la Coca-Cola, y el cuento chino-comunista del Estado «salvaor». Tales entes también destruyen vidas y haciendas, sin dar nada a cambio: sólo destrucción y muerte. (Muerte a látigo vivo o por estupidez colectiva, que viene siendo lo mismo: muerte y destrucción en suma). ¿Crear? ¿Re-construir? ¿Vitalizar al ser humano? Eso resta para las calendar griegas, si en los manes del terremoto se confía.

Un terremoto social — agregamos, por ejemplo —, calcinará las conquistas obtenidas en base a mil sacrificios, si, para paliarlo, apenas ha de contarse con verborreas de líder, se llame líder Fidel, líder Mao — o Allende líder —. Etcétera.

Eso puede tumbar montañas al

HOMBRES DE LA C.N.T.

(Viene de la página anterior)
to del país, por medio de la federación nacional, y cuidará además de mantener, por conducto de los organismos locales, toda clase de relaciones de solidaridad y de interdependencia con los sindicatos de la localidad.

»c) La federación nacional, será el regulador de la industria de su jurisdicción tanto en el orden técnico-profesional como en el económico e industrial, siempre desde el punto de vista nacional, y estará continuamente para los efectos de atender las necesidades de la producción, del consumo y del cambio con el exterior, en relaciones directas con la confederación nacional de sindicatos, y así con la confederación nacional de comunas, en caso de que existan...

Creemos que con lo transcrito va lo esencial de su pensamiento. Luego estructura y señala las funciones orgánicas de la federación local de sindicatos de la confederación regional y la nacional y también en el aspecto administrativo.

Se manifestaron en pro de la ponencia redactada por Peiró, después de apasionada discusión, 302.343 afiliados; 90.671 en contra, con 10.957 abstenciones.

JOSE VIADIU

(Continuará)

arroyo; pero será siempre incapaz de levantar un pétalo de rosa a la altura de las angélicas narices de un pueblo que aspira a menor explotación del hombre por el hombre en cualquiera de sus formas.

Y no se nos acuse de repeticiones, pues si los manes de la mentada explotación, día a día, hora a hora, minuto a minuto, nos monserguean con sus ruedas de molino, alguna vez que otra tendremos derecho ¿verdad?, a decir nuestras verdades, que son las verdades de los esclavos de toda la vida, de toda la historia, desde que el mismísimo planeta empezó a rumiar la maldita manera de hacer posible la «belleza» del mandón encastrado, contra la fealdad de los que sumisos se entregan en aras de una sociedad podrida, como consecuencia de los que quieren vivir a costa del esfuerzo y la sangre ajenas (como las sanguijuelas).

Aquí no valen discursos, no valen ideologismos, no valen teoremas, no valen aspavientos tras-pistoleta, no valen verborreas de ninguna especie. Aquí sólo cabe dar ejemplo en la obra imaginaria de la verdadera libertad, justicia y fraternidad para todos y cada uno, ¡pues todos somos hermanos! ¿O no?

Según la parla inmundiciada del presi de la res-pública, unos somos «hermanos» y otros no. ¿Quiénes nacieron de vaca, quienes de cerdo, quienes de perro, quienes de mono, quienes de pantagruélicas secuencias? ¡Vaya usted a saber! Pero el líder todo lo sabe y todo lo comprende (lo mismo que lo sabe y lo comprende el canibal de El Pardo: ni más ni menos). El Estado soy yo — dijo el diablo —, (y este tipísimo se cree también un diablo: aquel diablo azul; éste, diablo rojo; Franco, diablo negro...) Y, ¿hasta cuándo los pueblos consentidos y estúpidos continuarán aguantando diablos de ésto, lo otro y lo de más allá?

— Olvidalo, muchacho. No me vengas con el viejo cuento de que predicamos en desierto, y de que sólo la ametralladora conquistará nuevas potencias. Eso puede ser cierto en la tesitura que tú creas conveniente; pero hay que hacer frente también a la terremoteada inmundicia con otras armas, con las armas de la vida, ¿comprendes?...

— No mucho. A los Ogros, tarde o temprano, habrá que cagarlos a puro balazo limpio. Lo haremos mucho mejor a sabiendas de que ellos se baten en retirada a puro balazo sucio, ¿cierto?

— Tampoco es muy cierto eso a nuestra mala manera de ver las cosas.

— Se trata de abatir el Estado y el Capitalismo a un tiempo; de hacer la Revolución Social, el comunismo libertario, el socialismo de

veras o — lo mejor de lo mejor sería —, el anarquismo puro y simple que acabase de una vez por todas con tanta malignidad, con tanto embrollo estatal-capitalista. por una cierta y mejor sociedad humana, sin amos y sin esclavos.

— ¡Salud, hermano...!

Nota bibliográfica

«Ideologías del Movimiento Obrero y Conflicto Social»

por Jorge N. Solomonoff,
Edit. Proyección, Yapeyú,
321, Buenos Aires, República Argentina (1).

Por la materia social argentina que este interesante libro trata, tal vez el enunciado no encuadre la amplitud del contenido. Bien es verdad que la proligidad de materias dificulta en grado sumo la concreción de los temas flotantes: «formación» de la sociedad argentina con razas dispares, paso de lo primario a lo moderno, establecimiento de la propiedad privada, reducción del nativo, implantación de nueva corriente humana, etc. Por la densidad «de época» y de acontecimientos social-económicos que denodadamente el autor abarca, sentamos constancia del esfuerzo compilador y analítico y del resultado adquirido.

Todo empieza con la colonización de América por los españoles, según fórmulas de dominación y estabilización arcaicas. Capitanes que se erigen en propietarios de las riquezas y las tierras del indio, poco dados, ellos, a la cultura del agro en su vicio de tratar la vida a punta de lanza, dando lugar a la extraña consecuencia del indio «merodeando» en sus propios e infinitos yermos, hasta que irrumpe el hacendismo, acaparando tierras para sembrarlas y cosecharlas, preferente la pampa húmeda, o cercana al estuario platense.

Sin población humana suficiente, la casta reciente de explotadores del suelo atrajo mano de obra extranjera provocando corrientes migratorias procedentes de la vieja Europa, preferentemente de Italia, España, Irlanda, Turquía, Rusia, etcétera, dando tipo de nación organizada y creciente a esa Argentina conseguida a sablazos por el independentista y general San Martín, ese valor que antes que el general Bolívar pronunciara la frase histórica de haber «arado en el mar», la adelantó yendo

a refugiar su decepción en un lugar cualquiera de Francia. (A este respecto añadimos, incidentalmente, haber abandonado el cadáver de nuestro compañero Bernardo Pou en el mismo cementerio donde San Martín estuvo enterrado durante treinta años.)

El libro de Solomonoff es igualmente instructivo en la descripción del proceso social (formación nacional, economía balbuciente y características de la misma; fenómeno migratorio, jungla política, inicio del obrerismo e incipiente y destellos idealistas del mismo...) de la nación argentina, quedada a su libre albedrío tras la proclamación, en 1810, de la Independencia. La documentación expuesta para afirmar las tesis es tan copiosa como ilustradora, no induciendo, empero, a que el lector saque provecho particular para su índole (capitalista, marxista, libertaria) del amplio, imparcial y objetivo estudio abarcante de 300 páginas cumplidas.

Con ser tal la abundancia de textos rumbiosos y a la vez atractivos, nosotros preferimos, tras la relación de causas y efectos que del enfoque de lo inorgánico social a la sociedad capitalista concreta. la evidencia de un resurgir obrerista influenciado por emigrados anarquistas acudidos de Europa. Apasionados que somos... — J. F.

(1) El lector hallará este libro en la Administración del «C. S.» al precio de 15,00 francos.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

ABC Sindicalista

A la manera de Georges Ivetot
Versión original de Juan Ferrer

1 PROEMIO. — La corriente obrera anarcosindicalista contiene tanta historia, razón de ser, y contenido futurista, que ningún esfuerzo claudicante ni oposición de francos enemigos bastarán para dejarlo en olvido.

En efecto, todo estamento adverso a la emancipación moral, física y económica del proletariado, trátase de religiosos, burguesistas, «neutros», acomodaticios, republicanos sin más, autonomistas patriotas, socialistas parlamentarios, comunistas rusófilos o chinófilos y demás fauna sedienta de poder y fanáticamente adscrita a la idea de Estado, observan fidelidad absoluta al complot del silencio decretado contra la fuerza siempre nueva y tenazmente emancipadora del anarcosindicalismo, inspirada ésta por los adelantados de la Internacional que sellamaron Miguel Bakunin, James Guillaume, Anselmo Lorenzo, Amílcar Cipriani, Fermín Salvochea, Luisa Michel, Rafael Farga Pellicer, Enrique Malatesta, que, junto con otros adalides de la emancipación integral de los trabajadores, consumieron sus preciosas existencias atizando fervorosamente la llama de la insurrección consciente, la revolución contra la burguesía y el Estado, la única en casos producida, y en adelante a producir en todo el mundo para asentar definitivamente la paz, la igualdad y la justicia sobre la tierra.

2 QUE ES LA CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO. — Organización sindical española creada el 1910 en Barcelona (Congreso de Bellas Artes) pero con precedentes en 1883, que se conoció con el nombre de Federación Regional Española, título heredado de la Sección Española de la Internacional fundada en 1870 en el Teatro Circo Barcelonés de la ciudad indicada.

En sus dos épocas la F.R.E. fue drásticamente disuelta por las autoridades monárquicas, en 1874 a la caída de la I República, y en 1884-85 a fuerza de represiones sangrientas con motivo de un motín campesino en Jerez de la Frontera con la consecuencia de cinco campesinos agarrotados, y últimamente a pretexto de un asunto de Mano Negra inventado por los terratenientes y la policía, y que terminó con el estrangulamiento de ocho trabajadores de la tierra.

En 1894 la reacción española torturó y fusiló a seis anarquistas en el Castillo de Montjuich y en 1896 repitió el drama de martirios y fusilamientos contra otros ácratas en número de cinco. El enemigo capitalista hizo lo posible para que la F. R. E. no se reprodujera.

Entretanto la Unión General de Trabajadores, reformista, podía actuar debido a su actitud colaboradora con el Estado. En 1910 los sindicatos no ugetistas decidieron agruparse para fundar una sindical que los interpretara.

3 SER CENETISTA. — Indica ser afiliado a la C.N.T. (Confederación Nacional del Trabajo), reunión de sindicatos en lucha contra el Capital. Ser cenetista equivale a ser consciente de la responsabilidad adquirida al tomar carnet confederal; y a dedicarse formalmente al sindicato sin obedecer a presiones políticas reformistas debilitadoras de la fuerza obrera; y llevar a la mente ideas redentoras; y ser solidario con los compañeros, en el trabajo y fuera del mismo; y secundar toda huelga, defender toda reivindicación de clase, o queja justificada, en el despacho junto con otros compañeros de labor; y aceptar el cargo de delegado sindical en la explotación respectiva cuando se le designe para ello; y asistir regularmente a las asambleas, asumir cargos administrativos, cooperar en el desarrollo de la propaganda y en las acciones pro presos, desalojados o despedidos. En una palabra, ser cenetista supone adoptar voluntariamente la causa de los trabajadores en el sentido de la emancipación integral de los mismos.

4 EL SINDICATO EN SI. — Tiene por objeto inmediato la defensa de sus representados, la mejoración constante de las condiciones económicas, morales, higiénicas y de respeto a los mismos en los trabajos y en el dominio de la opinión; más el propósito de abolir, a la larga, el sistema de explotación que ejercen los capitalismo burgués y comunista.

Las juntas administrativas son de elección colectiva renovables por mitad cada año. En caso de huelga se nombra comisión especial que obra de consuno con la junta, y ambas según expresión mayoritaria de las asambleas.

El Sindicato carece de líderes, quedando cada afiliado en su derecho intrínseco de elemento indispensable.

El sindicado tiene contraído el compromiso de apoyar cuantas acciones de lucha y solidaridad emprenda el Sindicato.

Las cotizaciones de desarrollo sindical, propaganda y otros deberes, son establecidas en reunión general.

La idea finalista del Sindicato es el comunismo libertario, igualador de posiciones sociales.

Ninguna política militante, incluso marxista, tiene cabida en el Sindicato. Las intervenciones pro-estatales son consideradas nefastas y peligrosas para la finalidad redentora del proletariado.

5 SINDICATOS DE INDUSTRIA. — Antes del 1917 en Barcelona existían sociedades de resistencia para cada especialidad (en la de la Madera, carpinteros, ebanistas, torneros, aserradores, pianistas, modelistas, etc.) y además de barriada, dando solamente en dicho Ramo un cupo de 22 sociedades obreras con ligambre no efectiva. Simil aplicable al resto de profesiones asociadas. En las ciudades catalanas menores proliferaban las sociedades de Albañiles, de Peones, de Ladrilleros, de Mosaístas y Tuberos, de Cemerteros y Yeseros, de Canteros, lo que se expone en nuevo ejemplo. El sindicato único regía por naturaleza en las localidades de escaso número de habitantes.

Con la formación del Sindicato Único de los Ramos de la Madera, de la Construcción, de la Piel, de la Metalurgia... del 1917 al 1918, la Confederación quedó mejor estructurada y más eficiente. Modernamente ello se ha dado en llamar Sindicatos de Industria, con ensayo federativo que viene de antiguo en Vidrieros, Carpinteros y Ebanistas, Agricultores, Ferroviarios, Comunicaciones y Luz y Fuerza. Las Federaciones de Industria se revelaron insustituibles y generalizables en 1936-38 al permitir coordinaciones productoras, de enlace y gestión que la burguesía y los partidos juzgaron imposibles de alcanzar sin la intervención del Estado.

El capítulo confederal de las FF. de Industria lo trató muy bien el compañero Juan Peiró, del cual quedan escritos al alcance del que esto leyere.

CAPITULOS QUE COMPLETAN ESTE TRABAJO :

Proemio. — Qué es la CNT. — Ser cenetista. — El Sindicato en sí. — Sindicatos de Industria. — La Federación Local. — La Federación Regional. — Característica federalista de la CNT. — Característica del cenetista. — La condición irreligiosa. — La condición apolítica. — Acción Directa. — Rechazo del Estado. — La huelga parcial. — La huelga solidaria. — La huelga general. — El boicot. — El label. — El sabotaje. — Propaganda objetiva. — La ayuda mutua. — Ensayos colectivistas. — Cooperativismo. — Enseñanzas de la Revolución española. — La técnica de nuestros días. — La moral del compañero. — Orden y desorden. — Libertad contra dictadura. — Contra la resurrección de la Edad Media. — Un solo patriotismo: el universal. — Con las alas desplegadas.

CASTRO Y FRANCO ESTAN DE MORROS

MADRID. — La comisión comercial cubana que mantenía tratos con el gobierno franquista para reformar el convenio hispano-cubano, se ausentó de España sin dar el «hasta luego», al parecer incomodada por las exigencias de la parte española, una de ellas la reintegración de los bienes y capitales incautados a raíz de la revolución cubana.

LA EDAD TERCERA

MADRID. — El 10 por 100 de la población española tiene más de 60 años de edad. 91.000 ancianos están recluidos en asilos donde comer sopa con rezo. En residencias de pago sólo está el 1 por 1.000 de los ancianos, y el resto campa como puede en la soledad de cada uno o en el seno familiar casi siempre en la cola y cumpliendo ingratos menesteres. Las pensiones para ex trabajadores van de 200 a 2.000 pesetas mensuales, superando las inferiores. Así el problema de la vejez obrera se va resolviendo por el recurso «natural» de las defunciones.

LA EDAD TERCERA

OVIEDO. El ministro movimientista Fernández Miranda declaró en la rueda de Prensa sostenida por él el 25 de agosto en una sala del Gobierno civil: «Las asociaciones de acción política como grupos ideológicos son incompatibles con el sistema franquista.»

Ya lo sabíamos, pero no cae mal esta franqueza del movimientista ministerializado Fernández.

CALDO ESCASO Y MALO

MADRID. — La cosecha de vino se anuncia reducida al 40 por 100 de lo normal debido a la sequía de este año y al flagelo del mildiu.

ENCIERRO DE PROTESTA

MADRID. — Los quince médicos del Hospital Siquiatra de la Ciudad Sanitaria se mantuvieron unos días encerrados en una dependencia, junto con una parte del personal auxiliar, para reclamar de las autoridades de Sanidad: la no disminución de camas para enfermos; desplazamiento de los servicios de capellanía (parásitos) para aumentar las facilidades del servicio humanista; atención inmediata en los casos de enajenación aguda; reposición de todo el personal auxiliar y sanitario, con título o sin él; que en adelante las disposiciones de la Diputación provincial cuenten con el

ANTENA

conocimiento y la conformidad del personal facultativo siquiatra; y, garantía por escrito de estas modestas condiciones requeridas.

DISTINCION NACIONAL MERECEIDA

BARCELONA. — El falangista Antonio Casas ha sido distinguido por el caudillo con el ingreso en la Orden Imperial del Yugo y las Flechas, y provincialmente con la Medalla de Plata del Mérito Deportivo por haber impulsado el equipo de fútbol de Vallbona de les Monges, de cuya pueblo (999 habitantes) el ilustre Casas es alcalde por imposición del Movimiento.

ALJO DE ARMAS

GINEBRA. — En Suiza solamente se habla de los anarquistas para decir barbaridades de los mismos. Ahora a tres de ellos — desde luego detenidos — se les «ha ocupado un stock de armas consistente en 22 fusiles con otras tantas bayonetas y 12.000 balas, y 8.000 proyectiles para revólver. Además planos de la ciudad y fichas personales, etc., etc.

¿No habrá, la policía ginebrina, registrado su propio cuartel en vez de un domicilio de anarquistas?

CONTRA EL SANTO OFICIO

MADRID. — Unos 325 intelectuales y artistas de renombre, madrileños y barceloneses, el 21 de agosto remitieron una carta abierta al ministro de Información, Sánchez Bella, protestando enérgicamente contra la injusticia y la opresión ejercidas sobre el libro, la prensa, el teatro, el cine y la canción, dejando al país fuera de curso incluso en la más elemental libertad de expresión. Dos piezas escénicas de éxito probado, «Castañuelas 70» y «Retablo de un flautista», así como comedias de Molière, Jean Genet, Brecht, e incluso «Luz de Bohemia», de Valle-Inclán.

«ARZA P'ARRIBA»

MADRID. — Alzas del 15 al 25 por 100 en los transportes (trenes, tranvías, Metro, autobuses) han sido dispuestas por el gobierno a partir del 24 de agosto. El precio de los diarios ha pasado de 4 pesetas a 5. Hay protestas, y en algunos lugares — que la información no cita — ha habido vuelcos

y quema de autobuses. Los jornales no han experimentado aumento alguna y váyase lo uno por lo otro. «Siempre p'atrás»...

ACTUALIDAD TURISTICA

ALICANTE. — En Torremolinos se ha venido abajo un hotel Rovira (tres estrellas) y los que han salido indemnes o levemente heridos de los escombros cuentan haber visto las estrellas. Lo trágico es que la catástrofe ha ocasionado cuatro muertos.

INFORMACION CONTRA INFORMATICA

MADRID. — El ministro de Información ha informado nuevamente de su estado de malhumor suspendiendo temporalmente «Sábado Gráfico» y «Triunfo», prohibiendo la entrada en el país de «International Herald Tribune», dos exposiciones de pinturas, y varios recitales de canciones, particularmente uno de Basilio Patiño por su composición «Canciones para un fin de guerra».

En cuanto al desenlace de la reprimenda a Julio Camarero, jefe de redacción del diario «Pueblo», por haber afirmado que a un republicano se le condenó a muerte por un crimen que no había cometido, la autoridad militar lo ha resuelto infligiendo al acusado medio año de arresto en la prisión de Carabanchel.

ANTIFRANQUISTAS VASCOS CONDENADOS

BURGOS. — Seis jóvenes acusados de pertenecer a la organización ETA fueron condenados en 31 de julio y en consejo de guerra por intento de sabotaje. Luis Urquiza Arrasate a 21 años de presidio y sus cinco compañeros de calvario a penas menores que eso.

En el mismo tribunal inquisitorial al día siguiente fueron condenados «por terrorismo»: Lucio Solaguren Uruchurta a 21 años de encierro (como Urquiza Arrasate); otros cuatro inculcados, a 15 años de prisión, y cinco procesadas por «delito de conspiración», o de pensamiento, fueron «sancionadas» con penas de seis a doce meses de cárcel. Un energúmeno que durante el juico gritó desde el público: «Viva España, traidores», obtuvo una sonrisa de satisfacción del tribunal vengativo.

Postales de Verano

A Abecé, Reus: Esos propalan que el débito de las Vignoles no conseguiremos enjugarlo.

Que Saint-Denis, su vecino, les haga buenos.

A Becede, Paris: La cosa no está cerrada. Es él que está encerrado por falsificación de documentos. Con una honradez de su parte: no complicó ni fa ni ce en su exclusivo delito.

P.D.: Falsificar papeles es menos que falsificar principios confederales; creo.

A Cedeé, Londres: Cierto: para el cuatrienio 1972-1975 el Plan de Desarrollo prevé una gran impulsión para la Noble Industria del Libro Español (NILE).

Con previsión de un Congreso de escritores celebradero en una Cárcel Modelo durante doce meses seguidos.

A Deefe, Calaf: Te equivocas: El cóncave de marras tuvo lugar en Narbona, y según referencias el conjunto salió robustecido.

A Efege, Nueva York: Hui del sol de Paris y el de Toulon me dejó incendiado. Regresado, la lluvia de Panamá me hizo el efecto de un avión «Canadiar». Se disfruta...

A Fegei, Tokio: Terminadas las vacaciones los compañeros quedamos enfrentados con una tierra de labor ingente. A nuestra disposición: un tractor y una cama.

Veremos lo que se escoje.

VERA NIEGO

ACLARACION OBLIGADA

Regresados de vacaciones encontramos en el «C. S.», núm. 670, un escrito polémico del compañero Jaime Ballus, que por su indole hubiésemos querido que pasara en un Boletín interno, puesto que ahora y siempre hemos sido partidarios de no dar recurso, aunque sea indirecto, a gentes que se nos enfrentan por sistema.

Advertido lo cual nos cumple ofrecer estas páginas a la compañera Montseny para que replique por alusiones. Con la advertencia para ésta y Ballus, de que no prolonguen el «encuentro».

En cuanto a Horacio M. Prieto, nos atrevemos a retirar, por cuenta nuestra, los fusiles de madera que Ballus le encaró, seguramente en un arrebató de malhumor. Se puede disentir de quién sea y por lo que sea, pero usando fórmulas convenientes.

Nada más, ni nada menos, que todo eso.

Cancho de Nevis y Sierra de Invernes

RADIANTE y sugestiva, apuesta y serena la diversa formación que se halla, felizmente, a tonos, de las Unst y Fetlar a St-Helier, y en cuya loable variedad figuran, entre apreciados adalides, vigías, cimeros y miradores, el gallardo y generoso príncipe de Nevis, de 1.343 metros de altura, y los solícitos caballeros de la Sierra de Invernes, con sus vivos panoramas. Cristal de estímulos. Orbits de aderezos. Carmen de esmeros. Admirable rosalia de leyendas, secretos, fantasmas, rasgos, costumbres y tradiciones.

Con sumo agrado, al buen juicio de Claude Augé, los iberos constituyen, en mérito y alcance, el pueblo más antiguo y denodado que menciona la Historia, principalmente, en la Europa occidental. Para Drioux y otros autores, ellos representan, en timbre, una expresiva fracción varia del amplio encaje semítico. Del Asia meridional, a las grises y azarosas movididades primarias, tribus iberas, en arroyo, aparecieron en sitios balcánicos del río Maritza, antes Hebro; por el norte de Italia; en la península de los picos Mulhacén, Veleta, Aneto y Moncayo; por el sur de Francia y por el norte del Africa. Así, en ventura, por algunos puntos de la Gran Bretaña. De igual modo, en el claro entendimiento de Ch. Leroy, los celtas suponen una recla y abigarrada porción del vasto conjunto indogermánico. Posible, oriundos de las inmediaciones de Pamir, en su nomadismo alcanzaron los airoso terrenos de la Europa central. Acto seguido, briosas uniones de importancia, en sus fogosidades, consiguieron situarse en Francia, en España y en las Islas Británicas. Entre los pétreos símbolos, el dolmen, el menhir, el cromlech y el mallus. Del cuadro céltico, los gael, en la Caledonia, viejo nombre de Escocia. Asimismo, los bretons, al Somerset, Devon y Cornwall; los gallois, al North y al Southwales, y los erses, por Escocia y por Hibernia, nombre añejo de Irlanda. Destacan, de los celtas, representaciones megálíticas en Dartwoot, Grimspod, Pedruth, Helston, Dacre, Tavisstock y otros lugares. Entre los ágiles moradores del territorio escocés, los pictos, que tuvieron la entrañable afición de pintarse.

Los fenicios, en movimiento desde las comarcas de Choaspés y Chat-el-Arab, se establecieron en el Líbano hacia el siglo XXIV de la Era anterior, donde formaron ciudades intensas como Azad, Tiro, Aco, Tripoli, Biblos, Sidón

y Berito. Avidos y osados navegantes de Tiro, a su salida del Mediterráneo, se dieron a la fundación de Gader (Gades, Cádiz), en mágica bahía, por el 1.200 de la Era anterior. En un plazo bastante corto, la nueva plaza vino a ser un adminículo auxiliar y un ardiente y positivo centro comercial de géneros y metales con las islas Casitérides (Scilly), cual, igualmente, con otras prendas y estadias del enlazado británico. Por el siglo XIII de la mencionada Era, a impulso, el mundo griego tuvo las dichas de un extraordinario desarrollo. Entre las luces y valias, Zante, Quio, Assus, Focea, Abydos, Rodas, Mileto, Cnido, Bedrún y Mugla. Hacia el año 600, los intrépidos nautas focenses iniciaron la fiela y tornasolada Massilia (Marseille). Así, la Emporion, Rhoda (Rosas), etc. De la inolvidable Emporion existen mosaicos, estatuas, vasos, monedas, sarcófagos, cisternas y restos de murallas y de edificios. Más tarde, por el año 300 de la Era anterior, el hábil navegante marsellés Piteas, con sus afanes, a suerte, estuvo por las costas de Inglaterra.

En punto de célebres colinas, al Tiber, la impresionante Roma, de cuyos albores los poetas, en gracia, nos legaron una divina composición, más o menos, fue una empresa de ramnenses, de sabinos y de lúceres o etruscos, hacia el siglo noveno de la Era anterior. A índole, en el golfo de Túnez, al norte de la Goulette, al sur de Sidi bu Saïd y al oeste de Mateur y de Tebourda, la emocionadora base de Cartago vino a ser originada por los fenicios, en móvil, por el año 600 de esa Era de agudas resoluciones. Dominadas por sus inmoderaciones, celosías y arrebatos, entre la ciudad del Aventino y Cartago en gran manera, no fue posible un sentido probo y constante de aveniencia, amistad y convenio. Probable, si así se entiende, porque el oráculo les hizo presente que el prodigioso e invencible Marte, hijo de Júpiter y Juno, enamorado de Rhea Sylvia, vestal, hija de Numitor, rey de Latinum, del que la sede fue Alba Longa, les observaba con apego y gentileza, que, en sostenido despliegue, hacia el sur, las partidas romanas llegaron a situarse por los cálidos terrenos de Policastro, Belvedere, Cosenza, Terina, Oppido y Catanzara. A la sazón, en Sicilia se encontraban, con sus ánimos, los vigorosos cartagineses. Por igual, en la

parte siciliana de Leontium y Siracusa, Hierón y sus arqueros. De la misma forma, por el lado de Mesina, los incansables mamerinos, que consiguieron el apoyo de los romanos, a interés, en situaciones de aprieto. Las incidencias en progresión. Combates en Himera, Palermo, Marsala, Trapani, etc. En un estado de cosas enmarañado y ennegrecido, Cartago vino a dar la orden de que Amilcar Barca y sus tropas pasaran a las remarcables soleras de la Península Ibérica. Después de los grandes episodios de Sagunto, del Tesino, Trebia, Trasimeno y, en fin de cuentas, de todos los férreos acontecimientos de la segunda serie y del tercer periodo de las llamadas guerras púnicas, inmediatamente, Roma, venciendo la resistencia de los boiens, de los aramans, de los lisgónos y de los insubros, llevó a efecto la organización de las comarcas cisalpinas. Con sus atributos, en el orden de las emplitudes, las renantes centurias se fueron prestando por los risueños sectores del Tinée, Aygues, Bleone, Ardèche, Gard, Hérault y Aude. Así, entre otros, del Asse, Var, Agout, Durance, Verdon, Tarn y Ariège. En beneficio, Aix-en-Provence vino a ser iniciada por el cónsul Caius Sestius Calvinos, con el nombre de Aquae Sextiae, en razón de sus aguas minerales, de elogio. Por el sur de Tarbes y no lejos de Lourdes, Bagnères de Bigorre, es los comienzos, se llamó Vicus Aquensis. Castres, en lo primero, fue un campamento de las cohortes romanas. Por el año 55 de la Era anterior las galeras de Julio César, en dos expediciones, abor-dados las costas británicas del Chalk Country. En los tiempos de César Octavio Augusto hubo las provincias cesáreas y senatoriales. Bélgica y Bretaña estuvieron en las primeras, con la Cilicia, las Mauritánias, La Lionesa, la Pamfilia, los Alpes, la Galtia, la Aquitania, la Numidia, las Mesias, el Epiro y la Capadocia. Así, la Tarraconense, las Germanias, la Dalmacia, la Asiria, la Retia, la Lusitania, las Panonias, la Armenia, la Mesopotemia, la Noria, la Arabia, la Siria, la Tracia, el Egipto y la Judea. En las segundas se hallaron la Bética, la Narbonense, la Iliria, la Sardaña, la Cirenaica, la Sicilia, Chipre, etc. Cosstantino dividió el imperio en cuatro grandes prefecturas, y de las msas, aquella de las Galias, a signo, tuvo incluida la Britania,

antiguo nombre de las Istias Británicas. Se encuentran sotabilidades romanas en Chester, Windermere, Haltwhistle, Cirencester, Hexham, Ambleside, etc.

A mediados del siglo V, los yutas, de la península dasesa de Jutlandia, se presentaron en la isla Thanet y por el litoral de Whitstable, Sheernes, Deal y Margate. En el mismo sentido de concurrencia, los anglos, del Sleving, y los sajones, del Holstein, se extendieron por los términos de Southwold, Mablethorpe, Cromer, Seaford, Hove, Southend, Yarmouth, Brighton, Skegness, Hythe, Barton y Folskestone. A un tanto, en el 1066, los normandos, en ansias, consiguieron el dominio de Inglaterra, en periodo de importancia.

Como lindos nenúfares, en síntesis, las adorables islas Walney, Aran, Orcades, Bardsey, Coquet, Lundy, Hebrides, Wight, Stokolm, Holy, Mainland, Ramsey, Scilly, Farne, Man y Bute. En la fuerte audacia de los salientes, los cabos y puntas de Wrath, Duncansby, Kinnaird, Start, Land's End, Flamborough, Clear, Micen, Lizard, Malin, Spurn y Prawle. A obsequi, en cariño, los golfos y las bahías de Lunan, Bridington, Cardigan, Morecambe, Bank, Solway, Bridgwater, Swansea, Forth, Carmarthen, Lorn, Donegal y Clyde.

Miguel JIMENEZ

Esta impresión céltica terminará en el número próximo.



Enciclopedia Anarquista en idioma cervantino. ¡Inscribámonos!

**«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»**

**Disco microsuro 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.**

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1,50 F.

Ideales eternos

SETENTA años en la vida de cualquier pueblo en nuestra civilización suponen la agotadora tarea de transformar en sus más mínimos detalles las condiciones socioeconómicas, psicológicas, étnicas y hasta manera de pensar. Es un batallar persistente de la gota contra la roca, por modificar caracteres, la perspectiva histórica y trazar rumbos al horizonte de su futuro.

El caso de México, con disponer de un antecedente autóctono y anímico de acentos más pronunciados en el continente, demuestra hasta que punto puede influir la persistencia de divulgar principios sanos y sostenernos como ejemplo para sacar del estancamiento, de la inferioridad soterrada a una irredenta colectividad ennoblecida por el sufrimiento y el dolor. Los déspotas, desde la antigüedad hasta nuestros días, lo saben y aplican el procedimiento, sin darle respiro al emisor de sus prédicas ni al oyente a quien van dirigidas.

70 años en la existencia publicitaria de «Regeneración», como órgano del Partido Liberal Mexicano, en un comienzo, y desde principios de nuestra centura como portavoz orientadora de la Revolución después, el sostenimiento de los predicados de libertad, igualdad y fraternidad, que recibiera un siglo antes de la Revolución francesa e hizo suyos, obliga al estudio de aquel roceso histórico para sacar del anonimato, y traerlos al plano de la discusión, ideales que el tiempo está resurgiendo. Esto concita a nuestros pensadores, sociólogos, literatos a su divulgación, descubrirlos del mausoleo de apóstoles y mártires donde duermen el reposo de la eternidad y revivirlos en toda su grandeza y esperanza. La ingratitud del tiempo regulado por el materialismo de los hombres pareciera empeñado en mantenerlos en el encierro, bajo llave, para que no repitan otro suceso transcendental.

Desde el último encarcelamiento de Ricardo Flores Magón, su epigono y visionario inspirador, han transcurrido más de 50 años. Medio siglo en que la envalentonada justicia yanqui se había ensoberbecido con las horcas de Chicago. Parecía mucho tiempo inactiva hasta que descargó sus iras sobre Tom Mooney y necesitaba emborracharse en el crimen para reducir a piltrafa a Ricardo Flores Magón. No descansó hasta que expiraba en una celda de sus cárceles, impidiendo la divulgación de su enfermedad y hasta la comunicación a familiares y amigos de su dece-



so. No se detuvo hasta verlo difunto para, recién entonces, ya inofensivo, devolverlo, no un héroe, un libertador de conciencias, un poeta de acendrado idealismo, sino un cadáver a México para que lo depositara en el Panteón de sus Hombres Ilustres. Pocos años después, el caso Sacco y Vanzetti renovó con lujo de detalles el desprecio de sus jueces y gobernantes hacia ciertas normas de conducta e integridad moral de hombres y pueblos satélites que incurren en la herejía de levantarse de su condición subdesarrollada y enfrentarse a cualquier capitán avanzado de aventuras en el Far West.

47 años van a cumplirse desde que murió en una celda norteamericana Ricardo Flores Magón, el profeta que inspirara la Revolución mexicana y tanto aportara en contenido ideológico y vigor para su triunfo. Pensamos que los hombres libres, la intelectualidad, trabajadores y obreros en general están en deuda con la memoria de Flores Magón, el lapidario de invasores y tiranos. Creemos que, al margen de la interesada justicia de conquista, de los intereses capitalistas y la gigantomanía de sus trusts, cartels financieros y su industria pesada, los sindicatos de clase en cuyos hombros descansa la economía norteamericana y las libertades que conculcara Flores Magón, debieran abocarse a divulgar esta obra y vida de un hombre limpio, una conciencia noble y un espíritu rectilíneo que nos enseña cómo se lucha por los ideales y se defienden al sacrificio de su propia vida.

De igual modo, la intelectualidad mexicana e iberoamérica toda encuentra un motivo singular para identificarse con la mentalidad de uno de sus hijos más preclaros, atesorado de principios que son nuestros, de ayer, hoy y de siempre. Su contribución a aquel movimiento revolucionario en el amplio contenido de la libertad, señala rutas y pautas a los demás pueblos continentales y del mundo.

La divulgación de la obra de Ricardo Flores Magón debe ser difundida, especialmente en aquellos sectores donde se pretende ocultarla, sacarla de la circulación para que se olvide, tan luego en un momento singular del mundo que está naciendo. **C. CARPIO.**

Colectivización y guerra

«En lucha por la libertad contra el fascismo»

Se trata de un folleto muy interesante escrito con poco método en lenguaje directo, por los compañeros de la Comarcal de Utrillas adscrita a la CNT por el entremedio de la Regional de Aragón, Rioja y Navarra. La relación que ofrece este opúsculo maño respira sinceridad y nobleza por los cuatro costados, posición difícil de obtener de una situación de gran peligro y apasionamiento brutal cual lo fue la lucha a que nos abocó el hispano-fascismo en 18 de julio de 1936.

Los prolegómenos de aquella feroz contienda son explícitamente relatados en el folleto, quedando en relieve la posición caciquil de los dueños de la riqueza, y el despertar — preferentemente confederal — del agro y de la minería utrillenses. El anuncio descarado de una próxima acción fascista agudizó el instinto de defensa del proletariado de Utrillas y comarca, acumulando el compañerismo consciente cuanto armamento pudo, cabe decir que primitivo. Ante las bandas falangistas y civilescas que a partir del 19 merodeaban por la comarca en busca del número suficiente para dar el asalto a la hullera utrillense, los mineros del lugar echaron mano a 20 toneladas de dinamita para procurarse bombas de mano y de gran explosión para hacer frente a dañosas y previstas ocurrencias. Por esta vena favorable se comprende que esta comarcal turolense se sintiera fuerte pese a la pérdida republicana de las ciudades mayúsculas aragonesas: Teruel, Zaragoza y Huesca; como se comprende, asimismo, que la revolucionaria y fiel Utrillas no fuera al encuentro de las fuerzas fascistas organizadas, por cortedad de fuegos, igual que éstas no se atrevieran a penetrar en un pueblo ciertamente inconquistable por lo angosto y explosivo de sus entradas. Aparte el asesinato de 18 revolucionarios de Pancrudo consumado en el Toril turolense, se puede decir que la guerra de tres meses fue de observación de enemigo a enemigo en tierras que los ríos Martín, Cabra, Rambla y Esteruel bañan.

En cuanto a la parte constructiva, en el lugar fue corazonadora: colectivización de las minas, del agro y de la artesanía, con condiciones de igualdad para todo colectivista, familias consideradas. Fue el ensueño de igualdad reali-

zado, la premisa de una sociedad justa y perfecta para el día de mañana; el ensayo de una sociedad anarquista ya, en su inicio, experimentada. Se perdió accidentalmente la causa, que no perdimos frente a la reacción española, sino ante el fascismo europeo solidarizado y coherente. Pero el primer hito de acracia, en España quedó fijado.

Para una mayor ilustración del lector, en el folleto en cuestión figura, con muy buen acuerdo, una carta geográfica del terreno sobre la cual pueden seguirse las operaciones del enemigo, y las de los revolucionarios.

No cerraremos esta nota sin puntualizar que, monografías como ésta, deberían menudear en nuestros medios para saberse toda la verdad de nuestras realizaciones en la España libre durante más de dos años.

Con ruego final a los compañeros Miguel y Florián, para que en una segunda ocasión que se nos promete no dejen trabajar a la imprenta sola, pues son, ambos, buenos cazadores de gazapos. — J. F.

«Comarcal de Utrillas (Teruel). En lucha por la libertad contra el fascismo (1936-1939)», documento veraz de nuestra revolución, cuesta en nuestra Administración 3,00 francos.

LIBROS

- «El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, œuvre d'un dessinateur de grand talent ... 12 00
- «La Comunidad de los estudiantes» (Una desafiantemente crítica a la estructura actual de la educación), Paul Goodman .. 8 00
- «Hacia una comunidad cooperativa libre», M. A. Angueira ... 12 00
- «Enseñanzas de la revolución española», Vernon Richards ... 24 00
- «La estabilidad del latifundismo», Juan Martínez Alier ... 42 00
- «Orígenes del anarquismo en Barcelona (prólogo de J. Vicens Vives), Casimiro Martí ... 15 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.F., Paris 13 507 56



De mi calendario

NO es tan fácil — y a veces resulta desastroso — navegar entre la Scila de izquierda y la Caribdis de derecha, en estos tiempos en que todo intelectual « bienpensante » cree que debe comprometerse en alguna parte: en un partido político, un grupo que proclama la misión salvadora de su « líder máximo », un movimiento llamado de liberación nacional o de justicia social. Estos intelectuales, movidos más bien por intereses inmediatos que por ideales que les parecen perdidos en lejanías, se olvidan de que la verdadera, si no la única adhesión activa, la asociación más eficaz en sus formas solidaristas, es la de un individuo a otro. Asociación libremente aceptada, sin obligaciones ni sanciones « legales », renovada únicamente por la cooperación de todos los días, y cuyo fin, a la vez elemental y supremo, es la *humanización* de las relaciones entre los seres humanos.

**

Medicina humanista. — Este título encabeza algunos artículos del doctor H. Herscovici de París, muy activo como investigador de la biología humana y la profilaxis de las enfermedades sociales. Problemas que siempre me han preocupado como humanitarista, en mis empeños por la paz y la libertad. Un médico, empero, puede tratar estos problemas de un modo positivo (higiene, psicotécnica, educación sexual, etc.) aplicando los principios humanitaristas directamente, con mucha eficacia, en los actuales convulsiones y trastornos políticosociales.

Contestando a este médico, le he escrito, entre otras cosas: « Salidos de la misma pequeña ciudad anidada en las faldas de los Cárpatos rumanos, he encontrado en usted, inesperadamente, después de tantos años, y separado por el Atlántico, a un discípulo y compañero. Aquí, en Sudamérica, todavía no he hablado a alguien que pueda manifestar una comunión de ideas y aspiraciones, como la que se me ha revelado por la lectura de sus escritos. Si yo fuera a París — ¡qué sueño! — podríamos aclarar muchas cosas, y aun ampliar nuestras tareas, puesto que yo estoy acercándome al final de mi camino, mientras usted está en plena madurez y acción. »

Encontrar a un compañero que llegue a ser más tarde un continuador, éste es el íntimo anhelo de todo hombre consagrado a idea-

les que lo sobrepujan y que se realizan paulatinamente, a través de las generaciones. El médico, combatiente en el *maquis* durante la segunda guerra mundial, ha perdido muchos parientes y amigos, deportados por los nazis en los horrendos campos de exterminio. Comprendo, pues, su devoción apasionada para con nuestras aspiraciones de paz, justicia y libertad — para la humanización del hombre — y por qué ha escrito conmovedoras páginas tituladas: « Para que muera la Guerra. »

En la misma carta le dije: « Quizá, es así que tuvo que ocurrir: volver a encontrarle, a usted, con tantas afinidades intelectuales y éticas, y recobrar la esperanza de que mi exilio no ha roto todos los lazos con Europa y nuestro país natal. Todo vuelve, más tarde o más temprano, a su punto de partida. Es el eterno retorno, pero renovador. Ya lo he expresado en « Fray Bentos », uno de mis poemas sudamericanos: »

¿Quién ha mentido que el tiempo corre y nunca vuelve al lugar de su partida?

Y porque de poesías se trata, le envío la copia que me pide, de *El Profeta*. He escrito este poema, mejor dicho: esta imprecación, durante la primera guerra mundial. Pero el poema se ha comprobado de una manera tremendamente profética en el « diluvio rojo » de la segunda guerra, como una maldición anticipada contra Hitler y todos los otros verdugos del hombre libre y los carniceros de los pueblos pacíficos. »

**

De un cuestionario, recibido de un periódico argentino, reproduzco dos preguntas y mis respuestas:

— ¿Cuál es el libro que quisiera haber escrito y que no escribirá jamás?

— Los libros (no el libro) que no escribiré jamás, son los que he concebido, meditado o soñado, que he vivido en algunos instantes de concentración creadora. Como en la Naturaleza, que desparrama en vano tantos de sus innumerables gérmenes, semillas y óvulos, sólo algunas ideas, algunos conceptos se desarrollan y fructifican en el mundo del pensamiento humano.

— ¿Cree que se va creando una separación cada vez mayor entre la ciencia y la literatura?

— Creo que esta separación entre ciencia y literatura es más bien ficticia que real. La verdadera ciencia, que abarca todos los domi-

nios de la investigación y de la creación humanas, no puede ignorar la literatura. Muchos científicos han escrito obras literarias valiosas. No solamente « novelas de anticipación ». Y los literatos no pueden prescindir de los aportes científicos, de los tesoros de conocimientos, de ideas, conceptos, hipótesis y verdades que tanto influyen en el hombre contemporáneo. Si la ciencia investiga las realidades de la vida, la literatura no puede reflejar o expresar estas realidades si desconoce lo que la ciencia ofrece a todos por su método ejemplar de trabajo, es decir, por la observación y la experiencia.

**

El poeta — el verdadero — no necesita las muletas de un prólogo, sino las alas de su libre inspiración. Sus propias alas, para alzarse hacia sus anhelos y sus visiones, y realizarse a sí mismo.

Así he contestado a un joven peruano que me había pedido « algunos renglones » para un libro de poemas. « Le enviaré los originales, si usted está dispuesto a leerlos... Siempre fraternalmente dispuesto. ¡Pero en letras de molde! Sólo el autor puede enaltecer su poesía, y no una firma ajena. De un prólogo, por « renombrado y autorizado » que sea.

**

Siempre interesan a un autor las opiniones del lector desconocido (no del crítico de profesión), sobre todo si aquél sabe escudriñar un tema. Confieso que me agrada más el *no* que el *si*. Por eso, la controversia resulta inevitable: « No comparto »; « No estoy de acuerdo »... El debate puede ser provechoso para los dos. Para el autor, que descubre cómo se refleja su pensamiento en otra conciencia. Y para el lector que — saliendo de su anonimato — puede lograr a descubrir sus propias posibilidades críticas o sus potencias creadoras.

**

Acabo de leer un artículo de crítica literaria del profesor español en exilio Luis Capdevila, titulado « Oficio triste ». Sin referirme al tema de la novela analizada (« Oficio de muchachos » de Manuel Arce) pienso y siento que el verdadero oficio triste es el del escritor. Del escritor independiente, que se empeña en concretar sus ideas en hechos. Y particularmente del escri-

por EUGEN RELGIS

tor europeo o americano que tuvo que abandonar su país, perseguido por la tiranía política, militar y policiaca, para salvar con su vida la libertad de pensar y de crear. Errante de una capital a otra, de un continente a otro; él vive y se sobrevive por esa perseverancia lúcida, activa, sin esperar recompensa alguna, ni reconocimiento público, para seguir trabajando sin olvidar sus ideales, y luchando por sus « utopías » que, no obstante, echan raíces en las realidades de todos los días. Ya lo dijo de otro modo y en otro siglo Guillermo el Taciturno, que — a pesar de su sabiduría — no manejaba la pluma de escritor, sino la espada de soberano desafortunado.

Discos

Burdeos 1945.

Compañero Venuti iba a crear un similitudinario, y para conseguirlo fuimos convocados una veintena de presuntos maestros. A cada cual el inspirador le confió cátedra adecuada a sus merecimientos; yo opté por la condición de alumno. Modestamente Venuti se irrogó la presidencia del centro cultural en ciernes, sin barruntar que una docena y más de los presuntos profesores la ambicionaban cada uno para sí.

En la reunión de segunda convocatoria solamente acudimos los convocantes: Venuti, un servidor, y Solanes, titular de la cátedra de Economía.

Previsor, Solanes reclamó 36 camisas.

Yo. — Con 4, el hombre económico queda cumplido.

El. — Camisas, o bolsas de papel, para meter las lecciones.

Noblemente, retiró la observación por inoportuna.

Logrado acuerdo, Venuti apunta la posibilidad de cosechar dátiles en la gélida Siberia, según experimentaciones científicas de última hora.

Solanes se adhiere a tan heroica previsión, en su fervido deseo de ser útil a la economía nacional y extranjera.

Siendo que mis dátiles proceden del trópico, opongo un «pero» para significar que la unanimidad en este punto no queda establecida.

Pagamos la consumación al cafetero, y ya en la calle coincidimos en que el frío es invernal y el calor veraniego.

Aún hoy, yo no lo niego.

DISCOBOLO

Le problème des transports

Quoi qu'en disent nos patriotes, les transports, et particulièrement les chemins de fer en France sont en dessous de tout. Il n'y a que l'Espagne de Franco qui peut se vanter d'avoir une situation ferroviaire aussi dégueulasse que la France. Et encore l'Espagne, malgré son régime a fait quelques améliorations depuis 20 ans.

En France, on supprime, on tranche, on coupe. Et cela n'a pas vu le jour avec le pouvoir gaulliste. Depuis la fin de la guerre la Direction de la SNCF, aidée en cela par toute la hiérarchie a mené une politique de désagrégation du réseau ferroviaire français. On se souvient au lendemain de la libération la collusion entre Tournemaine, de la CGT et Lemaire, directeur de la SNCF.

Le plan Freycinet en 1883 prévoyait un large développement du réseau et en 1936 nous étions parvenus au chiffre de 41 000 kms de voies ferrées qui sillonnaient le territoire. Depuis 1946 on a pris le contre-pied du plan Freycinet pour en arriver aujourd'hui à réduire de moitié le kilométrage des lignes, sans compter l'ineptie de l'exploitation des lignes qui ont survécu.

Le but des dirigeants de la SNCF est de faire toujours plus de profit au détriment de la notion de service public. On fait des trains de plus en plus longs, mais de moins en moins nombreux. Pour la banlieue on réduit le nombre de voitures aux heures dites creuses, obligeant les usagers à s'entasser comme des sardines à toutes les heures de la journée.

Pour nous, à la CNT, notre position est nette, c'est la hiérarchie qui porte l'écrasante responsabilité de la gabegie actuelle. C'est en effet la direction et sa hiérarchie qui ont essayé depuis plus de 25 ans d'influencer les gouvernements successifs et n'oublions pas que les premiers coups sombres dans le réseau ferroviaire commencèrent en 1946, alors que des ministres communistes étaient au gouvernement gaulliste.

Seule une Fédération unique des transports peut permettre de mettre fin à cette faillite et permettrait d'exploiter, non pas pour le profit qu'on peut en tirer, mais pour le bien du public les lignes fermées du réseau Freycinet.

Les petites lignes de province doivent renaître avec des dessertes nombreuses par petit autorail ou trains courts. Chaque villageois

doit pouvoir trouver 5 ou 6 trains aller-retour pour se rendre à la grande ville la plus proche et aussi y trouver des correspondances avec les grands axes.

La vigilance de tous, usagers et cheminots peut seule faire échec à la politique de gabegie des profiteurs.

Il ne suffit pas de processions sans lendemain contre les hausses des tarifs, les transports et en

particulier les chemins de fer sont aujourd'hui une nécessité publique, comme l'air et la lumière. Par conséquent nous devons lutter pour des transports gratuits et dignes de ce nom.

Dans de nombreux pays d'Europe les voitures de 2e classe ne comportent que trois places par banquette, seule la SNCF continue la fabrication de voitures à quatre places par banquette. Pour

les magnats du rail, l'usager est du bétail, juste bon à payer. Moins de trains et de plus en plus de monde entassé dans les voitures. Voilà ce que veulent les hautes sphères de la SNCF.

Il faut mettre fin à cette ignoble situation, et pour cela un seul moyen : l'action directe.

R. J. SOURIAUT

HISTOIRE...

En 1902, alors que la grève était considérée comme un acte contraire à la loi, il y a eu en France 512 grèves avec 212 000 grévistes.

Malgré l'intervention de l'armée et de la police les patrons capitulèrent dans 111 cas. 184 grèves se terminèrent par des compromis et 217 furent des échecs entraînant une répression contre les travailleurs.

Dans le bâtiment notamment les grèves avaient pour but la diminution des heures de travail.

Aujourd'hui, 70 ans ont passé. Combien sont ceux qui ont le courage de se dresser contre la loi?

Pour l'entente des forces anarchistes

Nous sommes partisans d'une entente efficace entre tous les membres de la famille anarchiste.

Rien de plus nécessaire, de plus naturel que l'idée d'une bonne coordination de nos efforts. L'idée anarchiste n'a pas besoin d'être enrégimentée pour traduire ses aspirations.

S'il existe des nuances entre les anarchistes — et il en existe car nous sommes l'idée de la liberté — elles ne portent pas sur les principes anti-autoritaires, anti-hiérarchiques. A ces principes tous

les anarchistes dignes de ce nom adhèrent sincèrement.

C'est sur les moyens de réaliser l'entente que les vues peuvent diverger.

Pour quelques uns peu important les conditions d'une entente. Peu important les idées, les méthodes, les intentions et le comportement des participants. Ce qui compte c'est de réunir les uns et les autres dans une organisation. Après quoi tous les problèmes semblent résolus.

Cette conception, nous paraît être singulièrement dangereuse pour l'idée anarchiste même.

L'entente des anarchistes vaudra, en qualité, en durée et en efficacité ce que valent les principes sur lesquels elle aura été fondée et les éléments qui l'auront permise.

C'est préparer des lendemains douloureux que de négliger ces réalités.

L'entente des forces anarchistes n'est pas une fin, c'est un moyen. Un moyen apporté aux anarchistes pour les aider à accomplir leur mission historique.

Du fait que l'entente des anarchistes poursuive la libération de l'homme par la révolution libertaire et égalitaire, les méthodes qui ne témoignent pas du respect de la personne humaine, la vie humaine, la vérité et les mots si durs soient-ils doivent être pros crits.

Telles sont les idées générales que les anarchistes ne doivent pas perdre de vue s'ils veulent une entente efficace.

Si une loyauté et une volonté égales répondaient aux nôtres, l'entente de la famille anarchiste serait vite réalisable.

BEAULATON

L'impérialisme soviétique

L'Union Soviétique est un pays capitaliste comme les autres. La preuve nous en est donnée avec les événements qui se passent au Soudan et dans les pays arabes.

Au moment où les chefs communistes sont exécutés au Soudan, l'Union Soviétique indique que le millier de techniciens soviétiques resteront au Soudan jusqu'à la fin de leur contrat. Moscou comme les pays capitalistes fournit du matériel de guerre (avions, blindés, armes, etc...) au Soudan et à la Lybie qui pourtant affirme sa position anti-communiste.

Il ressort donc, pour Moscou que les intérêts financiers de l'Etat Soviétique passent avant le bien-être des peuples et la sauvegarde de ceux qui constituent les Partis Communistes dans le monde.

Marchais a pu dire le 28 juillet en citant Fidel Castro : « L'ennemi essentiel c'est l'impérialisme, l'allié essentiel c'est l'Union So-

viétique. » Ceci n'enlève rien à la couardise des chefs du Parti Communiste français.

L'Union Soviétique est un Etat impérialiste comme les autres.

C'est au nom de l'adoration de cet impérialisme que le P. C. Français et la CGT ont couvert Budapest, la Tchécoslovaquie et le Soudan. Les maigres protestations de Marchais pour donner le change n'enlèvent rien à la chose.

Souvent bien embarrassé devant certains événements, le PC et la CGT ne veulent à aucun prix lâcher l'Union Soviétique, car c'est elle qui paye et permet à toute la cohorte du Comité Central de vivre en bons bourgeois pendant que les ouvriers font les frais de toutes les compromissions.

Mais ceux qui restent lucides n'admettront jamais de faire le jeu des impérialismes et en particulier de l'impérialisme soviétique.

R. B.

Lettre ouverte à M. Pompidou

Président de la République

Ces jours-ci un membre de l'Union d'Athées m'ayant demandé d'envoyer à notre très cher Président, une requête de son organisation pour qu'elle puisse s'exprimer à l'ORTF, accaparée le dimanche matin par les religions, j'ai acquiescé et transmis leur demande, mais accompagnée de quelques mots dont voici le texte :

« Un de mes amis m'ayant demandé de l'appuyer dans sa requête, ci joint le texte étant de plus d'accord sur le fond, j'ai l'honneur de vous l'envoyer sans me faire aucune illusion quant à son succès.

D'ailleurs parviendra-t-elle à vous ? Un de vos braves secrétaires, chefs de cabinet, etc., aura la mauvaise joie de l'intercepter et de la mettre au panier, comme il se doit d'ailleurs en ce régime si républicain.

Oui, j'ai la conviction que les pétitions les plus sensées, si elles ne sont pas appuyées par des mouvements genre 1830 ou février 1848, ne sont pas prises en considération par les gouvernements.

Ces jours-ci, ô ironie, vos ministres Marcellin et Pleven, garants de l'« ordre public » et des lois, dans leur précipitation d'étranglement des libertés d'association, ne se sont pas aperçus qu'ils se mettaient en contradiction avec la Constitution de la Ve République, viennent de recevoir un soufflet retentissant du Conseil Constitutionnel et se sont couverts de ridicule. On doit en rire dans les ambassades étrangères à Paris et aussi ailleurs.

Monsieur le Président de la République, j'ai tenu à exprimer les sentiments d'un Finistérien de souche bretonne et né dans ce département où vous allez passer vos vacances, cet été. Peut-être

aurai-je réponse? Dans cette réponse veuillez recevoir, Monsieur le Président de la République, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. »

Voilà donc le texte intégral et il me répugnait d'employer le mot « dévoués » figurant dans celui de l'Union des Athées, qui ne pouvait concorder avec l'opinion que j'éprouve à l'égard de tous ces hommes politiques si haut perchés soient-ils.

Aujourd'hui, d'ailleurs, dans le Télégramme de Brest du 23 juillet, je lis, que malgré les promesses faites par le préfet du Finistère et du conseiller général de Fouesnant, au groupement des petits commerçants et artisans du Finistère, dont certains faisaient la grève de la faim dans une église de cette ville, où séjourne en ce moment Pompidou, pour protester contre la condamnation à la prison avec sursis, telle une épée de Damoclès suspendue au dessus de leur tête, de 8 adhérents, que le président de la République recevrait une délégation, ce dernier fait savoir qu'il n'aura pas le temps de la recevoir.

Or, dans le même numéro, on le voit accompagné de son épouse, se prélasser dans un fauteuil et répondant aux questions des journalistes, à Fouesnant même; démonstration éclatante de l'esprit de la V^e République. Le président du CDCA-CID-UNATI du Finistère, l'un des condamnés, devant la violation des promesses faites à son organisation a décidé de réunir son bureau. Affaire à suivre.

Conclusion pour tous et surtout les travailleurs: S'organiser solidement dans des mouvements d'action directe, en dehors de toute tutelle politique, religieuse afin de ne pas être bafoués.

LA C. N. T. EST LA,
A VOTRE DISPOSITION,
RENFORCEZ-LA !

A. LE LANN

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Les animaux malades de la peste

Mais non, ne chiez pas si mal votre vieille ville, Parisiens, il existe encore des petites fermes modèles dans le 8^e... Car, qui n'a pas rêvé, une heure de sa vie, de visiter un jour l'une de ces secrètes ruches organisées, ces volantes mesquines de quelques grosses abeilles, soigneusement sélectionnées qui se voient cracher au zénith de chaque mois, tous les miels de ce monde...

Et qui ne sait rêver, un soir, de crever d'un coup de dard ou de griffes, les deux yeux de veau d'un sous-directeur, d'étripier sans façons un cochon de chef-comptable, ou encore à la tombée de la semaine, avant le retour au logis, de basculer raide, l'ours d'ingénieur en chef...

Bien sûr, cela ne se fait pas à froid, dans son malheur, ou à main levée, mais cela mérite peut-être déjà d'être rêvé.

Les bêtes, comme chacun sait, ont elles aussi leur foi. Elles croient « sauvagement » à leur propre existence, qui est la vérité même de leur grasse allure, et le fruit lourd d'une faim goulue.

Comparativement, et avec la même ferveur, petits et gros chefs d'entreprise ont une foi; plus ou moins bien développée, suivant le reposoir sur lequel leur bon dieu a bien voulu les laisser choir, un jour, pareils à une poignée de vers que l'on jeterait en l'air au loin, dans le délire vague de les voir peut-être retomber sur des pattes...

Mais contrairement au vers, ceux-là gobent délibérément poules, dindes et pintades, après avoir soigneusement tout d'abord, par le chantage des lois de la vie, physiquement ensuite, quand sonne éperdument pour eux, l'heure céleste de reprendre encore du poil de la bête...

En vérité, ces animaux lancinants et mornes, qui meurtrissent notre terre depuis des siècles, détruisent systématiquement la « nature » dans son expression la plus vraie et absolue, recèlent des phénomènes, pourvus de 2 pieds et 2 bras, tous bénéficiaires d'un air profond de bêtise, plus une cer-

velle, considérés plutôt facilement identifiables, et après réflexion et déduction, assimilés à des hommes jusqu'à preuve du contraire.

Si tous les êtres libres, osaient souvent rire à fond de l'espèce dirigeante-avilissante, ils finiraient sans doute par prendre peur des mots et des idées; et nous n'avons certes pas besoin de cette horreur, quand il s'agit de s'humilier à croire, que nous avons, et devons encore garder les porcs ensemble.

Marie Angèle MATEU

LIVRES
L'ANARCHIE
de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :

GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

16 SEPMBRE.
1971
NUMERO 672
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Rentrée des classes

Le Ministre de l'Education Nationale peut être fier de lui: l'enseignement se dé-

ANARCHIE ou PAGAILLE

L'assimilation du terme anarchie aux termes pagaille, désordre social, chaos économique et politique, est devenue chose courante. Cette élucubration est aussi bien le fait du vulgaire ignorant que du journaliste le plus auto-suffisant ou même du technocrate le plus diplômé.

Le but de ces propos est donc, non pas de déconsidérer l'anarchie, mais bien de tirer la conclusion que la spécialisation si intellectuelle soit elle, ne donne pas forcément un brevet de culture. Beaucoup de grands hommes, de génies même, n'avaient aucun diplôme : Léonard de Vinci, Edison, les frères Lumière, notre savant Jean Rostand, furent ou sont des exemples d'individualités de grande culture peu ou pas diplômés du tout.

Mais les responsables de ces propos sont la radio-télévision française et un collaborateur occasionnel de cet organisme d'« information » : un jeune et certainement brillant ingénieur des Travaux publics qui le 27 juillet dernier, s'est manifesté devant les étranges lucarnes au sujet de l'urbanisation du bord de mer sur

la Côte d'Azur. Parlant de ces immeubles, véritables mastodontes de ciment armé qui se multiplient sur les plages, ce jeune homme tout frais émoulu d'une grande école invoqua à plusieurs reprises pendant sa courte séquence le mot anarchie pour se référer au désordre urbanistique. Bien entendu, il ne fit aucune référence aux intérêts privés et sordides des sociétés promotrices ni à l'irresponsabilité des organismes qualifiés de l'Etat ; ni à la notion des profits scandaleux qui président à cette pagaille. Mais si ces organismes d'Etat bureaucratés qui n'ont rien à voir avec l'anarchie, ne voient pas ces atrocités ambiantes, les populations de la côte, à travers des comités ou des associations se donnant pour mission la sauvegarde des sites naturels, interpellent les maires, les conseillers généraux, les députés, les sénateurs, les préfets concernés. (Sans résultat apparent puisque les constructions monstrueuses continuent et prolifèrent).

La preuve est faite une fois de plus que les doléances et les aspi-

(Suite page 11.)

grade au même rythme que se perfectionne l'aliénation des enfants.

Lire en p. 4
une étude sur
l'Amérique latine

Souscription
pro
COMBAT
SYNDICALISTE

Baranda, Violette	40 00
Laurent, Louis	20 00
Le Marec, Michel	40 00
Mangin, Pierre	5 00
Carité, Jean Marc	5 00
Chambard, André	10 00
Gilioli, Renzo	55 00
Gilioli, Equo	55 00
Garcia, J. Marie	5 00
Mahé, Maurice	5 00

Total : 240 00

TRIBUNE LIBRE

A MES JEUNES CAMARADES

Dans le numéro 666 du COMBAT SYNDICALISTE j'ai pu lire avec intérêt un article de G.E.P. sur la « Franc-Maçonnerie ».

On ne dira jamais assez que l'anarchisme et la Franc-Maçonnerie sont deux conceptions totalement opposées. Le seul fait de la hiérarchisation des loges est un des arguments qui rend incompatibles anarchisme et Franc-Maçonnerie.

Il ne s'agit pas de dire ici que les francs-maçons soient des imbéciles, nous dirons plutôt que ce sont des malins.

Il n'est pas rare de voir des francs-maçons professer des idées dites « avancées », mais qui s'accommodent très bien du système capitaliste et vivent grassement.

Albert Camus fut un des éléments représentatifs de la maçonnerie, ses écrits sont revendiqués par toutes les couches dites « progressistes » de la société. Cependant ce n'est pas insulter la mémoire de Camus que de dire qu'il

était bien pourvu et qu'il pouvait se permettre certains écarts sans craindre la misère.

La Franc-Maçonnerie est en quelque sorte une espèce de religion dont le caractère secret, ou plus exactement fermé, permet d'agir de manière occulte sur les leviers du gouvernement et des administrations (au même titre que les jésuites).

Nous nous en sommes rendu compte en ce qui concerne la SNCF. En 1946 à la fondation de la CNT, une Fédération des Travailleurs du Rail qui prend rapidement de l'importance s'attaque de face aux hiérarchies. Comprenant aussitôt le danger, la Franc-Maçonnerie fait donner ses hommes dès 1947 pour enrayer le développement de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT.

Dès le début de 1948 c'est notre camarade Braconnier, de la gare d'Argentan qui est menacé de licenciement parce qu'il a signé

un tract contre les exactions de la hiérarchie locale.

A la même époque, alors que j'assure le secrétariat de la Fédération, je reçois les menaces d'un inspecteur (voir le « Cri du Cheminot » de mars 1948) ainsi que celles d'un chef d'arrondissement notoirement franc-maçons.

Le 5 août 1949, le chef du service de l'exploitation de la région du Sud-Ouest, un nommé Girette convoque notre camarade Fernand Robert, membre du bureau de la FTR et lui déclare : « Vous êtes considéré, au « point de vue professionnel, comme un agent hors pair, mais vous êtes un emmerdeur (sic) avec votre syndicat révolutionnaire. Vous jetez le trouble dans le service et cela doit cesser. Je vous déplace par mesure disciplinaire. » Quelques minutes après Girette se reprend et

ajoute : « J'ai été grossier, j'ai voulu dire que vous constituiez une gêne pour le service. Vous devez savoir ce que je veux dire. »

En clair cela signifiait que ces messieurs voulaient mettre fin au développement du syndicat CNT de Paris-Austerlitz.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Cependant la hiérarchie franc-maçonne de la SNCF n'aurait rien pu faire si elle n'avait pas trouvé le joint qui était d'introduire ses hommes au sein même de notre organisation.

Un individu qui avait œuvré pendant la guerre dans les Commissions de la Charte du Travail de Pétain, était parvenu à se faire admettre au sein du bureau fédéral en abusant de notre bonne foi et de notre naïveté — à l'épo-

(Suite page III.)

LIVRES PARUS

« Espagne libertaire 36-39 »
Gaston Leval

Encore un bouquin sur les anars espagnols. C'est le troisième en moins d'un un après les « Anarchistes espagnols et le pouvoir » et « L'Auto-gestion en Espagne révolutionnaire ». Personne ne s'en plaint après le silence trop longtemps perpétré.

Celui-là diffère à mes yeux des précédents parce que l'auteur a été un témoin et un acteur dans cette Espagne libertaire 36-39. Il peut parler à la première personne alors que les autres ne sont plus que des archéologues de l'histoire, d'une histoire qui a peut-être un H majuscule mais qui est moins vivante que ce que nous raconte souvent avec passion l'auteur.

Leval décrit ce qu'il voit : les collectivisations agraires, industrielles. Les noms des villes, des villages sont cités. Les détails abondent. Comment élève-t-on les poules à tel endroit. Comment sont rétribués les travailleurs, sur quel critère, comment est la vie quotidienne... C'est cela l'important !

Alcoy, cité de l'industrie textile collectivisée, est décrite, un croquis nous aide à comprendre. Les réactions des individus nous sont rendues, touchantes et captivantes. Par la bouche de quelques uns de ces anonymes qui font les révolutions, Leval rend le témoignage vivant et poignant de tout un peuple laborieux en lutte.

On sent que l'auteur a voulu

rendre son ouvrage aussi clair et aussi vivant que possible. Il ne s'agit pas là d'un témoignage brut : le livre est divisé en six chapitres. Le dernier traite même de la collectivisation russe soviétique comparée à la collectivisation espagnole des paysans et ouvriers. Tout cela est étayé de chiffres, de statistiques. Non pas que chiffres et statistiques soient si importants mais on sent que ce que dit Leval est véridique parce que les noms des villages existent, parce que les noms des villes industrielles existent, parce que cela a été vécu par des millions d'hommes dont certains vivent encore parmi nous.

Leval a soigné son ouvrage, ayant conscience de l'importance du témoignage qu'il rendait : L'ESPOIR, l'organisation du peuple par lui-même, sans chefs, sans bureaucrates, sans partis. Cela n'est pas utopique, même si comme le dit Leval, tout ce qui a été fait en Espagne n'est pas transportable mécaniquement, cela a existé aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie, Leval nous le montre. Cela a existé et cela existera à l'encontre de tous les bureaucrates et autres cons patentés. Sans ça on ne serait pas là.

M. FABRE

« Espagne libertaire 36-39 », éditée conjointement par les Editions du Cercle et les Editions de la Tête de Feuilles. Collection « Archives révolutionnaires ». Prix : 35 F.

Anarchie ou pagaille

(Suite de la page I.)

rations populaires ne sont nullement considérées en système étatique, c'est-à-dire enarchie. Par contre en situation d'anarchie les intérêts des populations étant prioritaires cette gabegie ne serait plus possible.

Je regarde depuis plus de vingt ans un parc de seize hectares avec un château immense, moderne et aménagé, avec de grandes dépendances habitables. J'ai souvent entendu dire par les simples gens du quartier que ce domaine ferait un bon lieu de retraite pour de vieux travailleurs ou pour y créer une institution d'enfants handicapés, etc. Seul un gardien hante ces parcs et ces jardins. La propriété privée étant sacrosainte en état d'anarchie on ne peut pas y toucher. En quelques jours d'anarchie les vœux de la population seraient satisfaits.

C'est un exemple qu'on peut multiplier à l'infini et dans tous les domaines de la vie sociale.

Je ne voudrais pas terminer cet article sans rappeler que : si un savant comme Elisée Reclus a pu

affirmer que « L'anarchie est la plus haute expression de l'ordre. »

— Si un grand sociologue comme Giovanni Bovio a pu écrire que « L'histoire va vers l'anarchie »,

— Si un Jean Rostand et un Jacques Monod dans leur pensée philosophique expriment, sans se déclarer « anarchistes », des idées contraires à l'étatisme libéral ou marxiste, c'est parce que ces hommes de science ne sont pas cantonnés dans leur spécialisation, mais qu'ils ont largement débordé leurs travaux scientifiques et la chose apprise, ont acquis une culture éclectique qui leur a permis de comprendre les problèmes du devenir humain dans les sociétés. Ceci explique aussi l'inculture de beaucoup trop de technocrates qui sont, eux, les prisonniers de leur spécialisation en même temps que les esclaves bien nourris des puissances d'argent qui commandent notre étrange civilisation basée sur l'Etat ou l'anarchie.

C. PLANAS

Nice, 1971.

De la panorámica española y mundial y de nuestros objetivos inmediatos y mediatos

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 16 de Septiembre 1971

SUBSTANCIADO EN MARSELLA

El Pleno adopta la siguiente moción:

Considera:

La panorámica española es de fácil análisis a pesar de cuanto se afirma para mostrar la complejidad de los problemas del presente y del futuro hispano. La política del país se debate hoy entre las ambiciones de fracciones que son:

1º De un lado los herederos del golpe de Estado fascista, manteniendo la persistencia de las estructuras modificadas en parte y aparentemente para hacer el juego de las circunstancias internacionales (Opus Dei y afines).

2º Elementos que, participando de manera directa en la misma sublevación y encontrándose hoy desplazados por este juego de adaptaciones pretenden hoy presentar posiciones discrepantes con el mismo cuando en realidad los guía el deseo de hegemonía Falange Española y los Requetés, en posturas diferentes hoy).

3º Fracción esclerótica de las viejas tendencias monárquicas de las altas clases del privilegio, representadas por algunos militares y parte de la Banca.

4º Fracciones múltiples de quienes, habiendo colaborado igualmente en el Movimiento fascista, tras un pretendido arrepentimiento, pero buscando en realidad una adaptación más flexible a las instancias internacionales, se presentan como fracciones liberales y reformadoras.

Hay en esa fracción una parte de las nuevas generaciones que, no habiendo vivido el drama español, intentan hacer tabla rasa de los problemas que lo originaron y que siguen sin embargo vigentes en el tablero social y político español.

5º Movimientos obreros nacidos al calor del descontento, mediatizados por la influencia religiosa, y en franca competencia con las fuerzas del comunismo, engarzados hoy en lucha por la supervivencia en

colaboración disimulada con las fuerzas empeñadas en ahogar las aspiraciones revolucionarias de los desposeídos.

6º Una gran parte del pueblo que se da en decir despolitizado, y en realidad adormecido, como drogado por la apatía y la resignación que dan más de treinta años de política negativa.

8º Alguna proyección de estos movimientos, deformados por una clandestinidad consentida y alimentada por el régimen, como el naciente movimiento sedicentemente socialista de Tierno Galván.

9º Las minorías revolucionarias representadas por nuestras organizaciones.

Nuestra acción es simple y en todas las ocasiones la mentira de pretendidas soluciones políticas que, aunque incorporando posiblemente nuestro pueblo al concierto de los países llamados democráticos, no harían sino prolongar el statu quo de la explotación y de la miseria moral y material.

Comprobado el fracaso del régimen, que aún y a pesar de su pretendida evolución no ha sabido resolver ninguno de los problemas de la existencia social y material del pueblo

español, colocándolo a la zaga de los países de Europa, en el aspecto de las realizaciones sociales, hacer patente que todo cambio político internacional y aun de estructuras, representaría un cambio de jefatura política.

Que las potencias del dinero y las presiones del capitalismo nacional e internacional, impedirán toda realización capaz de sacar a nuestro pueblo del camino de la medianía y de la miseria.

Que la solución a los problemas de la vida española no se encontrará sino dentro de un cambio profundo del sistema social que nos rige y ello es únicamente posible a través de una revolución que ponga en manos del pueblo los medios de la producción y de la coexistencia social sin presencia autoritaria ni de élites directoras.

Con respecto a la panorámica mundial, las consideraciones, coincidentes con lo indicado precedentemente, serán breves.

El mundo llamado industrial y los países subdesarrollados se encuentran, aun cuando se pretende lo contrario, colocados en un mismo plano de sumisión, con formas quizá distintas y con graduación relativa en cuanto a medios de existencia.

Encastrada la existencia de los pueblos en el juego de las hegemonías de los imperialismos soviético y norteamericano, se pretende hoy, en la farsa de las convenciones, establecer un tercer sector de influencias a conceder al comunismo chino.

Este reparto de influencias, enajenando la libertad de los pueblos, refuerza el aparato autoritario existente y pretende suprimir toda veleidad de liberación. Se pretende colocar a los pueblos del mundo en el dilema de la elección entre males diferentes y negar la existencia de posibilidades de manumisión, de solución fuera de las que pretende presentar la fuerza de los autoritarismos.

El mismo tercer mundo, que pareció en un momento poder establecer una fuerza distinta, se encuentra por la

acción de los primeros, entregado a una situación degradante.

Los regímenes que encontramos en los países africanos y asiáticos, son el ejemplo más flagrante de cuanto afirmamos. En la mayoría de ellos la existencia de partidos únicos, de sindicales únicas y de supresión de todas las libertades establece la gestación de fascismos disimulados, de totalitarismos que, titulándose unos progresistas, otros tradicionales o liberales, no son sino la proyección de las áreas de influencia.

La mediatización de los mismos movimientos titulados de liberación en estos lugares por las diferentes fracciones existentes hoy del marxismo totalitario, representan un peligro de desviación de los destinos de una humanidad libre.

Es misión inmediata de nuestro Movimiento, en acción solidaria con los movimientos anarquistas y anarcosindicalistas del mundo entero, a través de los organismos internacionales existentes, de propagar y difundir la verdad de estas realidades, y aun participando, como es nuestra obligación, en todos los combates por la libertad del mundo, insistir día tras día y momento tras momento en la necesaria liberación del hombre que comienza con la supresión de la autoridad, denunciando las ambiciones de ciertas minorías sólo guiadas por el afán de dominación de un partido o una fracción.

Nuestros objetivos mediatos están definidos por la realización de la revolución social libertaria.



Lírica de liber-precaria de St-Denis



Enciclopedia Anarquista en idioma cervantino. ¡Inscríbá-

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Demandez-la à l'Administration du journal.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

GUARDADORES DEL ORDEN

A cosa no tiene mayormente importancia si tenemos en cuenta que es un hecho corriente y moliente en todas partes y en todas las épocas. Pero conviene subrayarlo siquiera sea para el buen aleccionamiento de quienes dan alguna importancia a la altisonante fraseología de los empeñados en lo de entonar loas a quienes dentro del complejo aparato estatal, pretenden ser los guardadores del orden. Y si tenemos en cuenta aquello de «Por sus frutos los conoceréis», los hechos, claros y concretos, apoyan sobradamente las opiniones que nos son familiares.

Acaba de ver la luz, en los Estados Unidos, el que denominan Informe Knep, mediante el cual se descubren toda una serie de actos de corrupción, de los que se acusa en particular a la policía de Nueva York. El escándalo ha sido enorme. Aquellos implicados en los hechos denunciados van desde gentes de un elevado rasgo jerárquico hasta tipos que solamente llegan a la categoría infima del último mono. Evidentemente, en razón del rango y distinción los beneficios han debido tomar mayor importancia.

¿Los hechos? Pruebas al canto, se ha evidenciado que cierto número de policías recibían sumas importantes de dinero de parte de los traficantes de drogas. Han venido haciendo como si no estuvieran al corriente de los negocios de la llamada «trata de blancas» y de la prostitución en general. Coadyuvaban a los trapicheos de las mesas de juego. Todo ello ha de haber alcanzado proporciones inusitadas al estallar como una bomba el escándalo. Se dice también que cuantos, ya de tiempo ponían empeño en lo de descubrir la verdad, los inclinados a denunciar todas las características de la corrupción fueron amenazados de muerte. Se dice también que en algunas declaraciones en torno al «affaire» ha ido implícito el resentimiento, la venganza de algunos al verse excluidos de los repartos producto de la corrupción.

El Informe Knep indica que la corrupción no predomina solamente en Nueva York sino que incluso se extiende por diversas zonas del país, singularmente en aquellas capitales de una mayor importancia. Podría agregar que, más o

menos disimulada, es una característica social que existe en todas partes. Detalle elocuente que ya de por sí evidencia la sobrada razón que nos asiste a cuantos razonamos la tremenda inmoralidad personificada por el Estado.

EL COMENTAR UN COMICIO

Es de comprender que ya habiendo tenido lugar el último Pleno de la C.N.T. los comentarios abarquen diversas dimensiones. Ello, en ambiente nuestro, es natural que ha de revestir el criterio personal, independiente, que a fuer de libertarios nos ha de caracterizar.

Al trazar estas líneas todavía las FF. LL. no han recibido las Actas del aludido comicio. Naturalmente, es a tenor de ellas que han de poder precisarse los detalles pertinentes. No obstante *grosso modo*, se tiene noticia de lo esencial. Como en todos los actos de una tal naturaleza, sean unas u otras las conclusiones, los acuerdos establecidos, raramente el asentimiento es unánime. No puede serlo al dar como buena la norma de fijar resoluciones por el procedimiento de la votación, en un plan de definición mayoritaria.

Ya independientemente de los comentarios que sugiera en su conjunto del Pleno recién pasado mes de agosto, cabe el abundar en consideraciones al respecto del procedimiento, de la índole del comicio celebrado. Como otros muchos compañeros, el firmante expuso de un modo sereno y razonado la conveniencia de que el comicio que se hallaba en ciernes fuera congreso y no pleno. Celebrado ya, tras haberse anunciado que por mayoría se había acordado que en este año 1971 también fuera pleno, nos encontramos que los argumentos expuestos por los que aconsejábamos congreso se hallan reforzados. Pruebas no faltan, y a ellas podemos recurrir. ¿Cuál será el carácter que tendrá el comicio venidero? ¿Quién lo sabe? ¿Pueden acontecer tantas cosas en el periodo de dos años! Pero si la experiencia ha de servir, puede servir para algo, este año es de estimar apoya todavía más, como se ha apuntado, el que se termine ya con el procedimiento de los plenos, recurriendo al de los congresos.

Ya antes de la celebración del último comicio, en reuniones de núcleo a los efectos de discutir el Orden del Día, afectando a toda

la Organización, se topó con el escollo de que algunos puntos no podían ser abarcados de un modo exhaustivo debido a que cabía el hecho de su modificación radical. Y lo que aconteció en el aspecto parcial es de comprender que pasara también en el orden de lo general. Nada es inamovible en la vida. Los acuerdos de un congreso puede otro congreso anularlos o darles diferente configuración. Tiempos y circunstancias varían, y es al compás de ello que se ha de obrar. Decir: «¡Ah, esto no podemos abordarlo porque obedece a lo que se definió y estructuró en un congreso!» Es ponernos cortapisas a nosotros mismos, es crear un valladar que nos impida el paso. De ahí lo ecuaníme, lo de contundencia libertaria, reflejado por un congreso.

Hablamos de nuestro amor a la libertad, a la libre y amplia manifestación de toda la base en lo relativo a nuestra C.N.T. Es ya un lugar común el hacer mención de ello. Todos estamos conformes en dicha premisa. Si es así, ¿cómo no poner todos el mayor empeño en que sean todas las FF. LL. las que puedan emitir su juicio, su criterio, sin tener que amoldarse a los acuerdos globales? Con frecuencia, — y afortunadamente sea siempre así — suena en nuestras reuniones el concepto anarquista. Es por los motivos esbozados que un comicio de los nuestros, toma mayor afinidad con el criterio anarquista al ser congreso que no si se le ha dado características de pleno. Tenemos, la experiencia de que en la gran mayoría de las FF. LL. los acuerdos se toman por unanimidad, tras de las pertinentes deliberaciones. Es menester que, en todo lo posible, no queden ahogadas por la añeja «ley de mayorías» las apreciaciones de los compañeros, de los libertarios, puntos de apoyo de nuestra Organización.

Si, harto lo sabemos, acostumbra a presentar una objeción de matiz financiero cuando se ponen impedimentos a la celebración de los comicios en carácter de congresos. Suele argüirse lo de que ocasionan gastos, que sobrecargan las posibilidades económicas de las FF. LL., singularmente aquellas que cuentan con escaso número de afiliados. Nos parece un argumento de poco peso el de justificar con el temor de los gastos la no celebración de congresos. Siendo la modalidad de que se haga un

comicio cada dos años, es de creer que el desembolsar fondos no es cosa frecuente. Pueden en dos años, incluso las FF. LL. de menos afiliados, haber recogido poco a poco lo que pueda resultar como gastos el comicio que se vaya a celebrar. En realidad, y en un sentido general, la militancia libertaria exiliada no se encuentra en las condiciones de verdadera necesidad, en lo económico, que se sufrían en España hace medio siglo o más. ¡En aquel periodo sí que se podía hablar de sacrificios en lo relativo a conseguir dinero, restado de las necesidades más imperiosas! ¡Y no obstante se obtenía, y las tareas de propaganda y de solidaridad no experimentaban quebranto!

En lo relativo a la preparación del último comicio celebrado, podríamos citar a diversas FF. LL. de bien reducido número de adherentes que, convencidos de lo bien fundado de su determinación, votaron porque se hiciera congreso en lugar de pleno. No les hizo titubear una cuestión de dinero ante lo que consideraban justo, lógico, necesario a todos los efectos. Esperamos que la reflexión haga madurar al criterio de todos, y en los comicios sucesivos, lo que el buen sentido aconseja.

ARRABAL CONTRA EL FASCISMO

En la película de Arrabal «¡Viva la muerte!» notamos las estridencias, los alucinantes caprichos del surrealismo, el enfoque exacerbado de los tópicos de la acostumbrada «españolada», pero hay que reconocerle al autor el haber acertado a reflejar la brutalidad del militarismo franquista, el embrutecimiento de las gentes por conducto del fanatismo religioso. ¡Toda una infamante leprosería de defectos que ofrece un triste panorama moral del país!

El tema: la mujer, corrompida por el fanatismo que denuncia el marido a los fascistas; las aberraciones de tipo sexual, el calvario del niño que tiene como estigma el ser hijo de un militar que actuó en las filas del Ejército republicano, todo gira como un torbellino entre escenas de una crudeza repelente y que posiblemente han contribuido a la buena acogida del filme. Independientemente de su realización, de la más o menos discutible interpretación que se deriva de las imágenes, nos complace el hecho de que, una vez más, se ha buscado señalar la brutalidad del franquismo.

CON PLUMA AJENA

Aumenta el número de los detenidos políticos en Portugal

LISBOA («The New York Times»). — Una organización de ayuda a los presos políticos anunció ayer que el número de detenidos políticos portugueses se ha duplicado durante los primeros siete meses del año actual. La organización ha formulado también la acusación de que en Portugal se estaba produciendo «una ola brutal» de detenciones.

La Comisión Nacional de Ayuda a los Presos Políticos afirma en un comunicado difundido desde sus oficinas generales de Lisboa que al principio de este año existían 79 presos políticos en el país, entre los que se incluían los que estaban cumpliendo sentencia y los que se hallaban sujetos a detención preventiva.

La Comisión revela que el 15 de agosto esta cifra se había aumentado considerablemente, ya que el número de detenidos ascendía ya a 160. La Comisión dice que de estos 160, 70 están cumpliendo sentencias, pero los otros 90 se hallan bajo detención preventiva. Estas cifras se refieren únicamente al territorio metropolitano, y no incluyen los detenidos políticos existentes en las colonias africanas de Portugal.

Esta Comisión Nacional, compuesta por abogados prestigiosos y por profesionales de todo tipo, ha formulado la acusación de que «esta ola brutal» de detenciones realizada por la PIDE-GDS (la Policía portuguesa de Seguridad) en los últimos meses ha cambiado de una manera sustancial la imagen de la represión policiaca en nuestro país, no sólo en el número de detenciones sino también en la categoría de las personas que se ven privadas de libertad.

«El encarcelamiento indiscriminado, los sufrimientos físicos y las torturas, la sistemática negativa a poder acudir a la ayuda de un abogado, así como otras ilegalidades cometidas con los detenidos, forman parte de una política constante del Gobierno; pero recientemente ha llegado a tal grado de intensidad y ferocidad que parece indicar que la Policía de Seguridad está apoyada por el Gobierno».

Este comunicado se ha difundido en forma de «un llamamiento a los portugueses» para que contribuyan con ayuda financiera, de forma que la Comisión Nacional pueda cumplir con las necesidades planteadas con la «nueva situa-

ción». La Organización se encarga de facilitar asesoramiento jurídico a los detenidos y también ayuda financieramente a las familias de los presos políticos.

Como se funda y mantiene una dictadura. — Nicaragua, «feudo» de los Somoza

La abolición de la Constitución y la disolución del Congreso, posibles maniobras del actual presidente para mantenerse en el poder.

La dictadura ha sido implantada en Nicaragua ocho meses antes de que expirara el mandato del actual presidente de la República, general Anastasio Somoza. Tal es el resultado de la abolición de la Constitución y la disolución del Congreso. La oposición al actual Gobierno piensa, no sin fundados motivos, que esta acción es un intento de procurar la reelección y, en definitiva, la estancia en el poder de un miembro de la familia Somoza.

En efecto, los Somoza dominan la escena política de Nicaragua desde hace 35 años. En mayo de 1936, Anastasio Somoza — por entonces jefe de la Guardia Nacional — tras haber derrocado al presidente Sacasa, hace que el Congreso elija a Juan Brenes Jarquín. En las elecciones del año siguiente resultaría vencedor el propio Somoza. En 1947 le sucede Leonardo Argüello, pero Somoza no permitiría más que 25 días esta situación constitucional. Le derroca y promociona a la presidencia de la República a Benjamín L. Sacasa. Al año siguiente releva a éste y coloca en su lugar a Víctor Manuel Román y Reyes, quien muere en 1950. Anastasio Somoza ocupa, entonces, la presidencia personalmente. En septiembre de 1956 es asesinado.

La dinastía, sin embargo, sigue en el poder. Luis Somoza Debayle sucede a su padre. Al año siguiente es elegido constitucionalmente. La Constitución (que ahora ha sido abolida), es reformada: se prohíbe la reelección consecutiva del presidente o de alguna persona de su familia. En 1959, tras unos intentos revolucionarios, Luis Somoza suspende las garantías constitucionales e impone la ley marcial en todo el país. En las elecciones de 1962 triunfa René Schick, quien fallece el 3 de agosto de 1966: ocupa la presidencia Lorenzo Guerrero. El 5 de febrero de 1967 se celebran nuevas elecciones. Vencedor el general Anastasio Somoza

(hijo), jefe de la Guardia Nacional.

Ahora, abolida la Constitución y disuelto el Congreso, será formada una Asamblea Constituyente de 100 miembros: 60 del Partido Liberal Nacionalista (el de Somoza) y 40 del Partido Conservador. Esta Asamblea habrá de deliberar sobre una nueva Constitución a partir del próximo 15 de abril. Está previsto — se anuncia — que sean nombrados dos miembros liberales nacionalistas y un conservador para que asuman el Gobierno cuando el mandato de Somoza, de 5 años, termine el 1 de mayo del próximo año.

No obstante, y a la vista de los últimos ocho lustros de la historia del país y también tras la consideración del momento en que la Constitución (con el peculiar e importante detalle de la no reelección antes mencionado) ha sido abolida, no resulta descabellado deducir que la reelección del actual presidente — naturalmente de acuerdo con el oportuno reajuste constitucional — cuenta con muchas posibilidades entre las que puedan barajarse para el futuro de Nicaragua.

Incierto futuro y triste sino de este pequeño país — 139.000 kilómetros cuadrados; 1.750.000 habitantes — centro-americano. — («La Vanguardia»).

Propósito de «anarquizar» el Estado

Las bases de una nueva sociedad

El general Velasco Alvarado, presidente del Perú, dijo en su discurso de Lima:

«En el mundo conflagrado en que vivimos, en tránsito de una a otra época de la historia del hombre, las naciones que no trazan su propio destino serán definitivamente avasalladas. Tal es la disyuntiva en el futuro continente iberoamericano. Nuestra problemática, fundamental y nuestros fundamentales intereses difieren en esencia de los de las grandes potencias económicas. Sus rumbos históricos no pueden ser los nuestros. Pertenecen a muy distintas realidades.

Como países secularmente atados al dominio económico extranjero, el nuestro no puede dejar de ser un camino de lucha antiimperialista.

Aquí estamos tratando de forjar nuestro propio camino sin olvidar jamás que, ahora más que nunca, toda revolución verdadera es tarea creadora de sus hombres.



Nuestra revolución responde por entero a las necesidades más hondas del pueblo del Perú. Persigue la construcción de un ordenamiento estructuralmente distinto al que nuestro país conoció en el pasado. No queremos modernizar el sistema tradicional porque no intentamos conservarlo. Estamos sentando las bases de una nueva sociedad en el Perú. Aspiramos a crear una democracia social de participación plena en la cual todas las instituciones respondan al mandato y al control de quienes las integran; una sociedad donde las decisiones surjan de los hombres y mujeres que forman las bases institucionales del país, y no de una superestructura política o gubernamental que en los hechos mantendrá fundamentalmente los mismos elementos de alienación de sistema tradicional que estamos combatiendo.

La característica definitiva del orden socio-económico contra el que nuestra revolución ha surgido radica en su esencial deshumanización; es su capacidad de limitar y destruir la auténtica y creadora libertad de los seres humanos. Ningún modelo alternativo que en realidad conlleve la ominosa continuidad de estos rasgos sustantivos del sistema que ya conocemos, nos parece aceptable. Por eso preferimos una solución cualitativamente diferente que ponga al hombre concreto y real en el centro mismo de la preocupación y del quehacer políticos de la sociedad.

De lo anterior se desprende que nuestra revolución se sitúa en una posición en la que confluyen valores humanistas, libertarios, socialistas y cristianos.

EL «C. S.» APOSTILLA. — Incluso los hombres de Estado van reconociendo el fracaso del Estado. Ridículo que ciertos iconoclastas de ayer «evolucionen» hacia el Estado.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«¡A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

Confederación contra desconfederación

por ROVELLAT

«Hay que defender a la CNT contra los descentizadores.» — Pleno de Marsella, 14-8-71.

POR desagradable que sea el tema alguna vez hay que tocarlo. Nos imaginamos la espuma que levantará nuestra ocurrencia, pero aquélla se disipará y la atmósfera se revelará nítida cual se debe.

Hasta aquí era tabú ocuparse de la Escisión nº 2 en nuestra prensa. «Dejarles que griten, ya callarán.» Pero no callan, pues su ocupación es la de promover barullo, disasociar y apolillar lo que queda de la gran central sindical española; la de publicar boletines de confusión y agravio incansablemente, poniendo, los boletíneros, cuidado especial en que su prosa corrosiva penetre en todas partes y por todos los medios. Una constancia digna de mejor causa.

La CNT, desde que apareció en 1910, ha sido combatida por una diversidad de contrarios conscientes de que una novedad revolucionaria podría perjudicarles gravemente en sus intereses materiales y políticos. Desde el ataque polémico a la delación y la calumnia, los adalides de la Confederación han aguantado todo, lo han visto y sufrido todo. Pero han dado y cuantas dificultades de opinión y de represión se les han planteado han sabido digna y bravamente superarlas. No hay razón, pues, de que hoy las cosas ocurran de otra manera.

Cierto que duele en lo más profundo del ser entrar en liza contra «compañeros de toda la vida», que por odios y abandonos van dejando de serlo. Pero exacto también, que a muchos de los que actualmente pisotean bandera anarcosindicalista en la CNT no se les ha perdido nada porque en su esencia no la han vivido, porque son «anarquistas» de guerra, porque los clásicos de la anarquía les importan menos que el tute y el vermout con tapas, porque su mentalidad de líderes indiscutibles les ofusca; porque a muchos de ellos la guerrera de capitán o comisario se les ha pegado a la piel y ni cristo con o sin barba les disuade de que son más importantes que «los de la galería». ¡Ché puche!

En toda Organización importante surgen problemas, y lo cuerdo es tratar de solventarlos SIN ROZAR LOS FUNDAMENTOS MORALES DE LA MISMA. Y deci-

mos así, porque la Escisión nº 2, igual que la primera, basó su oposición en la criticomanía de personas para derribar, una tras otra, a las «figuras» que estorbaban. ¿Con qué finalidad? Anarcosindicalista, desde luego, pero... nombrando ministro CNT en el gobierno español en el exilio, aceptando la participación del cenetismo en el tinglado «sociológico» del Estado, simpatizando con las degeneraciones asoista, royanista y anteriores del interior, aunque recriminándolas cuando se evidencia que han fracasado; arruinar la armonía confederal imposibilitando el trato fraterno. ¿No hay, pues, confusión de intereses morales (in) entre la Escisión 1a y la 2a? ¿No se aprecia la existencia de escisionistas profesionales, más la innovación de traga escisionistas en 1945, en 1971 tagados ellos por el escisionismo permanente?

En 1962 se estableció la unidad confederal, arteramente por parte de dirigentes que no señalamos porque se señalan ellos mismos, con aceptación complacida por parte de compañeros de buena voluntad y por ésta misma propensos a engaño. Nosotros, los recelosos por sendas lecciones recibidas, no hicimos oposición alguna en aras a una reconciliación hermosa (?) que, a la postre — y conste que mucho lo lamentamos — ha dado el resultado pútrido de una nueva escisión que ha llevado hacia el reformismo sin reforma y con destroce, a una serie de compañeros que parecían inmunes en cuanto a degeneración ideológica.

Si en los varios — indiscutibles y arrogantisimos — jefes de la Esci. 2 hubiese honradez de propósitos, plantearían cuestiones de fondo en vez de encastillarse en quisicosas, en escarabajear los problemas royendo conductas ajenas, encontrando hermosos y querubínicos a sus allegados y feos y repugnantes a sus opositores, los cuales han de ser dados al latrocinio, a la falsía y al cohecho, en tanto sus acólitos resultan, al decir, dechados de honradez, si bien a algunos de entre ellos no les confiarán, por nada del mundo, la llave de la caja administrativa.

Mal camino ha tomado la Escisión empecinada. Se sirve de la procacidad y de los individuos turbios — que todos conocemos — para aumentar la colla. Inunda los continentes con escritos irresponsables para destruir una sin-

dical que no consiguen hacer suya. Hay compañeros nuestros desconocidos fuera de su estricto elemento, pero que en Italia, Argentina y demás lugares del planeta ya se sabe que son lo peor de España... Incluso Franco es *peccata minuta* ante la ogrosidad de quienes se oponen a que la CNT derive en una pobre y pateable cosa. ¿Dónde va, en síntesis, la Escisión, que sus inspiradores no lo dicen nunca? ¿Dónde iría a parar la CNT en manos de los que tanta saña ponen en denigrar al cenetismo «insumiso»?

Hora sería ya de que los com-

pañeros embarcados en la precaria nave de la Desconfederación tomaran tierra para salvarse. ¿O es que son tan sumisos, tan resignados como para esperar la voz fatídica del sálvese quien pueda? Si estima queda por el anarcosindicalismo, ¿por qué no demostrarlo fehacientemente?

Si defecto hubiere en casa, es en casa que hay que arreglarlo. En el último Pleno de Marsella ha habido contradicción, sin que nadie se haya comido a nadie. Se ha dicho lo decible, y determinado en regla; sin rasguños a la fraternidad, en querencia completa. Porque en la CNT se es así, no habiendo de ser de otra manera.

Nota bibliográfica

«EL COCOLICHE»

Por Avenir Rosell, *Distribuidora Iband, Paysandú, 876, Montevideo (Uruguay)*

CABE decir, antes de todo comentario, que nuestro amigo Avenir (sabadellés uruguayizado) está madurado en asuntos léxicográficos. Fuerte en su profesión doctora: la taquimecanografía, le sobra razón para profundizarse, o entrometerse, en los arcanos del idioma, y en más, la resultancia hispano-italiana del mismo en ambas orillas del estuario del Plata y dimensiones, y queda aludido el modismo «Cocoliche». Acostumbrados en español a la pureza idiomática, nos place, sin embargo, la donosa expresión criollo-gauchesca alcanzada de nuestras lecturas del Hernández de «Martín Fierro», o *Quijote* de la Pampa; del gráfico Florencio Sánchez; del lírico Alberto Ghirardo, y del nuestro próximo González Pacheco (*próximo* por trato directo, en 1915), linyera en la gran llanura literaria a pesar de que al propio Rosell le parezca la expresión «gonzalopachequista», la menos matizada.

De hecho, el autor de «El Cocoliche» se arranca en disputa ilustrada con un compadre en saberes tales, ahondando uno y otro en el origen del modismo «cocoliche» aplicado, al fin, al idioma resultante de la colonización hispana, y con el tiempo maculado por «eso» importado por la corriente napolitana y lombarda, fuerte ella para acentuar (¿o corromper?) la condición hispano-guaraní del idioma oficializado, introduciendo

voces apócrifas que el tiempo ha determinado típicas.

Leyendo el estudio y las aportaciones de Rosell, comprendemos el influjo, primero cómico, luego intrusivo y algo absorbente, de la alteración italiana del castellano, ya mediatizado — con razón — por los nativos, presunción que nos ahinca en el criterio — esta vez propio — de que el tango nació de la tristeza del napolitano, presa de la envolvente soledad de la pampa, en rechazo — el tango — de la tan dulce como angustiada vidala.

Seguro que la intervención de los lingüistas terruñeros consiguió marcar con yeso blanco sobre pizarra negra la expresión *cocasse* italiana, o cocoliche, que fue del sainete a la literatura «verdad» por entrada franca conseguida de la actualidad literaria. Mas en fin de cuentas, a nosotros, que nunca nos conseguimos un pasaje para la América que fuere, la penetración «tana» en el diálogo hispano-indio nos parece lo menos poética posible. Con la impronta gauchesca en el idioma nos contentaríamos.

Librito, «El Cocoliche», a aprovechar por todo lector amante del verbo y del estro sudamericano.— J. F.

«El Cocoliche» lo encontrará el lector en la librería de este semanario al precio de 2,00 francos.

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

DESDE MADRID

España vista por dentro

El ser que aparenta regir los destinos de una nación, no es el efectivo gobernante, sino un ente, la caricatura de un Estado en decadencia que se agarra donde puede para no perder el mando de los que le empujan por detrás, como Franco, Hitler y Mussolini. En realidad el único gobernante es el Papa, que gobierna temporal y espiritualmente, hasta inclusive en la Rusia soviética, con un turbión fatalítico arrastrado por una religión basada en la nada, en un falso ente, denominado Dios, que pasa de largo por encima del noveno mandamiento y se niega a sí mismo.

El cristianismo es una de las religiones peores que existen, además de ser una religión de muertos, que no pueden ir a gozar de las delicias del cielo, más que un número limitado de cristianos escogidos por la mano experta del Ser Supremo.

Está visto que yo no soy de los escogidos, por eso voy de bache en bache y de tumbo en tumbo, lo mismo que el Judío errante. Los escogidos son de harina candéal; yo de una materia gris, muy parecida al sebo, materia que tuerce el curso de mi vida en sentido peyorativo. Por dicha causa, parece que las cosas se escapan de la mano y me conducen hacia el abismo cayendo en un torrente labiríntico sin posible salida, como todo mortal condenado a ir a parar a las calderas de Pedro Botero, ya que mi curso de vida, en lugar de ir mejorando ante la vejez, empeora.

Según la farándula triunfalista gubernamental, todos los españoles tenemos cuatro llaves: la del piso, la del coche, la del chalet y la de la caja fuerte. Pero yo no sé por qué clase de arte, si por el de birlibirleque, mis cuatro llaves están completamente oxidadas, inservibles; y no me aprovechan para nada, ya que no puedo abrir ninguna puerta.

Busqué un cerrajero entendido en abrir cajas fuertes. Y... quedé admirado porque abrió las cuatro puertas en un santiamén. Con ansia suprema esperaba el momento de ver abierta la puerta de la caja fuerte, creyendo que su contenido sería el fin de mis tribulaciones. Pero ¡oh, desengaño!, todas mis esperanzas se esfumaron en espirales como el humo, lo que me condujo a un estado de pasmo; de confuso horror.

Mi piso es muy parecido al Hotel de la Estrella; mi coche a mis zapatos; mi chalet en el mar

o la montaña, a la cueva de Altamira; y mi caja fuerte a un agasajo subrepticio, como una cosa baladí que es y no es en el mismo instante, rompecabezas sin solución. El chasco fue grande. Mi caja fuerte no contenía ni lo mínimo para ir de veraneo, excepto unos cuantos sacos repletos de penas, miseria y hambre. Disconforme en el asunto, miré mi libro de «Entradas» y no había más que un asiento de mil pesetas mensuales, renta que me cede el Estado después de haber trabajado desde los siete años hasta los setenta. Y no valen las quejas si se quiere seguir recibiendo tal limosna. Es condición imprescindible ser obediente y manso, para que el rebaño no se exalte y agite clamando al cielo por un robo tan patente, aprobado y bendecido por la Santa Madre Iglesia. Justo lo que se gasta el ministro de Tra-

bajo en una cena, para vergüenza de propios y extraños, después de haber hecho tanto ampuloso discurso y haber dado tanta voltereta en el hemicycle español, cenáculo de haraganes que despilfarran a chorro el erario español, producto del que se gana el pan con el sudor de su frente..., despojándosele en medio de la calle, como el que se viste con ropa ajena.

Visto mi estadillo de cuentas, consulté con mi conciencia, y decidí veranear en el Retiro madrileño, y te aseguro que, amigo lector, a pesar de la dura cama y la poca comida, se está muy bien.

Consulté a mis antiguos amigos Platón y Aristóteles, además de a Buchez, Ott y Arnaud, que a pesar de no ser ni bregar en el campo anarquista, me aconsejan que no es bueno retroceder hacia

el campo borreguil, como algunas ratas de mala estirpe, sino obrar y caminar siempre con impetu hacia la luz, en pos de la libertad y la emancipación integral del individuo, haciendo oídos sordos a todo cacatúa interesado en que se perpetúe el régimen de la esclavitud, del que vive de rositas tanto holgazán. Oído tal consejo, sigo con mis trece, pero con más dificultades, ya que el alza de precios del transporte y toda clase de artículos han ido agravando mi precaria situación económica, coronando tal situación miserable la entrada de turistas que, si bien enriquecen al ya rico, empobrecen más al ya pobre.

Por todo este embrollo y malabarismo económico, mi renta de mil pesetas mensuales ha quedado reducida a quinientas.

Federico BOLERA



Todos los años al aproximarse estas fechas, el Consejo Nacional de Solidaridad Internacional Antifascista, se impone el deber de editar el calendario que, además de cumplir los requisitos encomendados a tales publicaciones, añade a su contenido algo esencial para el conocimiento de sus compradores que lo esperan ininterrumpidamente año tras año a sabiendas de que con su adquisición cumplen también un tributo sincero a la causa de la solidaridad humana.

Conscientes del valor que tiene el apoyo moral que nos ofrecen los compañeros para continuar editando el calendario, nos preocupa la composición del mismo y quisiéramos que cada año respondiese con creces por su contenido, al favor que nos dispensan al adquirirlo.

El calendario del 72 ofrecerá a todos sus compradores la oportunidad de conocer el desarrollo y finalidad de nuestra Organización, sus medios de acción, sus luchas y la constante preocupación de sus militantes por atender en la medida de lo posible a la realización del ideal que une en la fraternidad a los seres que sufren privaciones, injusticias u otros males que crea la sociedad actual.

Calendario para 1972

La solidaridad, base de nuestra existencia como organización, viene siendo ejercida entre nosotros silenciosamente, aunque podemos asegurar que no por ello pierde efectividad práctica la labor que realizamos. Gran cantidad de enfermos en los hospitales, o en sus domicilios o ya sean ancianos recluidos en las casas de reposo, se sienten reconfortados en el aspecto moral más que materialmente, cuando les llega el mensaje de SIA en forma de una carta amistosa o de un pequeño donativo, portador del recuerdo de la Organización que compone su gran familia: Los compañeros de SIA.

Nuestra misión en tanto que organismo de ayuda a los necesitados antifascistas, que equivale a decir, opuestos al autoritarismo, se siente respaldada y protegida por la acción solidaria de los que compran nuestro calendario. La ganancia que reporta contribuye a facilitar nuestra labor en beneficio siempre de los que tienen necesidad de alguna ayuda moral o material, quienes son atendidos con el esmero y la consideración que se merecen.

La importancia de nuestra obra en su aspecto material, radica principalmente en la aportación que recibimos de nuestros adherentes y en el beneficio que sole-

mos tener todos los años con la venta del calendario, pudiendo decir que es ésta última la principal fuente de ingresos que tenemos para nuestro desenvolvimiento.

Por esta razón nos dirigimos a todos los antifascistas, a todos los que aman la libertad y se sienten inclinados a combatir las causas que dañan el ejercicio de ella, para pedirles su apoyo si no de una manera permanente, que sea al menos una vez al año, cosa que podrán realizar sencillamente comprando nuestro calendario.

Los pedidos a SIA, 4, rue Belfort. 31-Toulouse.

CONSEJO NACIONAL

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo

Precio: 1 franco.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

UN PASEO POR LA RAMBLA

A los compañeros M. Alcón, B. Cano Ruiz, D. Rojas y J. Viadiu, con la sonrisa presta.

La vida de la persona tiene dos caras, una apacible, otra ceñuda; o una natural y otra risueña, según inclinaciones. Criterio adoptable para la tranquilidad del individuo: provocar la alegría, que la tristeza acude sin llamarla. Pequeña y necesaria filosofía útil a todo luchador por la causa que sea y que en Banca y Bolsa no contabilicen.

El versismo es recomendable al efecto; no el de égloga, el de lloriqueo, el merenguista; el satírico, el burlador, el sonrisero. Introducido en ese jardín de flores picantes, el firmante superó amarguras y momentos difíciles. Al contrincente formal se le devuelve argumento; mas al informal, al mordiente, con una ráfaga de pareados irónicos, quemantes, se le deja mudo y tieso: acarcamulado. Porque al polemista abusón y pedante la poesía de humor sugerente lo absorba, desarma y tumba. Una ducha de enormes cuán gráciles decires no la aguanta Don Pelma. Está comprobado.

Victor Balaguer, que dio folletines de capa, espada y trabuco como «Don Juan de Serrallonga», no desdenó, por otro lado, letrar canciones de esquina: facilitó catalanadas de intención molesta para Don Clodoaldo. Traduzcamos:

«No nos dejan decir «setze»
ni beber con el porrón
ni ponernos barretina
ni bailar el sardanón.
Servimos ya de payasos,
por ellos (1) trabajaremos
y cuando los Clodos (2) rian
nosotros, pues, lloraremos»

Y que la sombra de Balaguer dispense la versión española aproximada, y los centralistas nos indulten por el regionalismo pasajeramente invocado.

C. Gumá tuvo lira preclara y jocosa emitiendo verdades y sonrisas en su columna poética de «La Campana de Gracia». Por actualista su producción semanal y añosa ha quedado atrás para ignorancia — lamentable — de las presentes generaciones. Como un resueño gumariano a Juan Usón (*Juanonius*) le placiera (en existencia, ¡ay! que ya no disfruta) rumo-

(1) Los centralistas.

(2) Otra vez los del Estado centralizado.

rear otra vez la husmeante gesta (3) del policía 1913, con un catalán (¡Usón, tan maño!) inevitable:

«Muixoni, no el destorbeu
que està seguint una pista;
ha sentit un pet molt fort
i ara cerca l'anarquista.»

Adaptación: «Silencio, no perturbarlo — que está siguiendo una pista — ha oído un ¡bum! muy fuerte — y ahora busca al anarquista.»

Anónimo tiene agudezas imprevisitas, a veces excelentemente musicadas. (Un tal Durán andó en ello). Para el caso tenemos una mazurca de autor desconocido referente a la pérdida por España de las Islas Filipinas, la cual se dio en boga anticlerical por la península:

«Aquel fraile Nozaleda
inquisidor filipino,
para guardarse la espalda
hacia la España se vino;
aposentado en Valencia
allí se le contestó
que cultivan unas chufas
malas para Monseñor.»

Excusamos decir que en catalán esta octeta queda más redonda; pero hémosla cuadrículado para que la comprenda todo el mundo.

Es posible que Serafi Pitarra lanzara vilanos al aire parecidos al dedicado, años después, al nefasto cardenal Nozaleda. Echegarriano en lo del «Sitio de Girona», malas lenguas aseguran que a Pitarra le quedaron horas de reserva para verdear problemas de alcoba para solaz de porteras y monjas inconsolables.

«Jep de Jespus» (Joan Serra Constansó) colaborador durante un cuarto de siglo en «La Campana de Gracia», con la desgracia de que Joan Torrent de «Destino» lo haya ignorado en favor de Angel Festaña, que campaneó sin gracia en ella durante seis meses en castellano traducido; «Jep de Jespus», repetimos, durante «anys i panys» animó versolarmente estudiantinas, caramellas, parlamentos festivos, carnavales y otros excesos populares, dando vida a un pueblo hondonado, reducido, que sin chispas de humor habría sufrido asfixia. Varias muestras podríamos aducir de nuestro «Jep de Jespus» o «Joan del Noia», pero en aras a la concisión nos limitaremos a una agudeza antigodonista — Godó, cacique de comarca, ru-

(3) Frente a un escusado.

cio adinerado, enteco y orgulloso — Véase:

«No t'estiris
ni t'arransis
a davant de cal Morrut;
és un lladre,
és un pilló
que et robarà la salut.»

(No te estires ni encojas frente la casa Morrut (malcarado). Es un ladrón, es un pilló que robará tu salud.)

En nuestra larga experiencia ciudadana hemos dado con un poeta tan sencillo como certero, cazabaja él, como si las pensara cabales andando por la calle. Se llamaba Pablo Trullés y se motejaba «Pau Picallana» para sacudir al vulgo, a la beatería, a las gentes de morigeradas costumbres. ¿Se trata de oirlo? Probemos:

«Les filles de can Mateu
tenen mare prop dels frares
i és tan cert com hi ha Déu
que en lloc d'un tenen molts pa-
[res.]»

Que aproximadamente resulta eso: «Las hijas de Don Padrós — tienen madre muy creyente — y es cierto como hay Dios — que cada una de las dos — tienen padre diferente.»

Mordaz e ingenioso Picallana. Muerto, ya no sacude, pero lana queda para que la sacudamos los herederos de los años 20.

Recurriendo de nuevo a Anónimo habrá que celebrarle sus puyas contra la ñoñez clerical, ese defecto que en catalán gráfico se concreta en «carrincloneria». No queda hoy en Cataluña atisbo de primavera sin que aparezca un aluvión de poetas «sucrecandis», o azucarados, que tras invocar a la Virgen de consuetud se atacan invariablemente al «ametller florit» (almendro en flor), motivando, el ripio, la réplica mordaz del que cantó iracundo:

«Ametller florit
roncant dintre el llit
veig els angelets
llargaruts, estrets...»

¿Y lo de la niña gentil rimada con abril? Esta vez en castellano la fábula salió así del maitrecha:

«Niña gentil,
rosa de abril,
he sabido que tu padre es sargen-
[to retirado
de la gua... guardia civil.
Yo te amaré

por JOAN del PI

con loca fe,
con lo lo lo lo
¡café!»

Por el estilo un conspicuo de la citada «Campana de Gracia» se halló por azar rodeado de beatas en un tren de la Compañía del Norte camino de Montserrat. Ellas iban en pequeña romería al real monasterio y el conspicuo se añadió a ellas en plan fervoroso de la Moreneta. Y así acaudilló los rezos, los aves marías y el ruja el infierno, brame Satán... de aquella comitiva de fealdades que el intruso sometió a fervor cantábil intensivo ya en el tren, en el camino de Olesa a Monistrol, y montaña arriba a pie... Ellas no descansaban en sus cantos al Señor y a la Virgen, y cuando en un rellano rupestre les acomodaba un ligero descanso, el pio campanero se lo impedía con ruegos de fervor franciscano, aduciendo que la subida era la cuesta del cielo. Y más padrenuestros y avemarías y ruja (en castellano de Tuixent, *ruca*) hasta perder el aliento, en cuyo sensible momento ese conductor de devotas paternalmente imponía:

— Vamos hijas, un poco más de *ruca*...

Llegados arriba el «campanero» desapareció subrepticamente abandonando a sus ovejas, más que sentadas, tendidas al suelo.

En nuestro elemento libertario, aparte Juan Usón hemos tenido vate de grande y fino humor en Moisés López, comentarista poético de la actualidad en «CNT», diario de Madrid. No podemos ofrecer ejemplo moiseniano, pero sus estrofas quizás aún resuenen en el recuerdo de compañeros más afortunados en memoria. Personalmente lo he conocido y aseguro tratarse de un hombre socarrón y agudo dentro del mejor buen sentido. En 1919 fue partidario de absorber a la U.G.T., y siendo menudo, estirado y ronco el ugetismo despechado le llamaba «absorbente» y «alcalde Ronquillo».

En mi tierra me cupo conocer muy de cerca al vate festivo que firmaba Kunitu. Tenía, el hombre, la costumbre de no reprimir sus ímpetus risoteros, fuese ante una ridiculez sacramentada o una notabilidad local mayestática. Su inquina contra la cursilería lo desafortunaba en versologías punzantes, pero graciosas, al extremo de cosechar, a veces, situaciones de pe-

DEL HUMOR

ligro. Como Gumá, Usón y Picalana, Kunitu arremetía en toda ocasión contra la rutina secular del pueblo. Una vez se dirigió a los vocacionales de la Pascua personalizándolos en uno:

«Tu que has fruit eixes festes fas una fètor que empestes puix que n'estàs enfiat. Tens la faç esgrogueïda i els ulls et surten del cap.»

Cuya aproximación es como sigue: «Tu que has gozado estas fiestas — con tu halo me molestas — porque estás indigestado. — Tienes la faz amarilla — y el mirar desorbitado.» Concluyente, ¿no?

A los coristas de ágape, bota viantera y duras obligaciones de tajo, les endilgó a su vez esta tonadilla:

«Cantem que el treball dóna vida, esllomats de massa fer; cantem-ne la glòria humida d'això que en diuen l'obrer.»

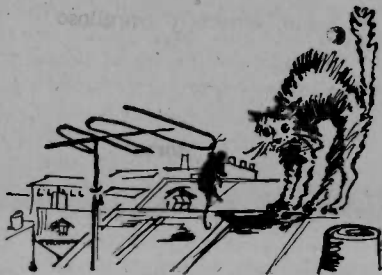
O visto bajo el prisma de Cervantes: «Cantar que el trabajo da vida — flojos por no ser de acero — cantar la gloria jodida — de eso que llaman obrero.»

En Francia y en antiescicionista confederal, Kunitu en 1945 aún se destapó de la siguiente manera ante un amigo que, por reniego de sí mismo, dejó de serlo:

(En música alemana de la época):

«Escolta barjaula el que ara et diré: no hi ha més problema que Fai-Ceneté. Si portes paper i llàpic t'apuntaràs, ara aquests quatre mots: ets un nas de mocs. (Coro) Ets un nas de mocs!»

Vaciemos ya el resto y que la «ramblada» derive en enjundiosa. El dilecto poeta Luis de Tapia aplicó su estro a la crítica donosa y exacta a la actualidad política, que nosotros sepamos en «El Imparcial» y el «Heraldo de Madrid». Sus áticos y sonriseros decires eran diariamente buscados por los lectores antes que las informaciones sensacionales. Luis de Tapia, hombre de corazón exuberante, reafirmó sus amistades españolas en el exilio, refiriéndose una de ellas a otro Luis: el Capdevila, también amigo nuestro y a cuya amabilidad debemos la publicación, ahora mismo, de una composición tapiana rigurosamente inédita. Veámosla:



«DEDICATORIA

Para Luis Capdevila, que ocupa en mi amistad primera [fila y que también en cosas de mollera está en fila primera.

Talento y corazón es Capdevila y hoy alianza tal ya no se estila. Luis de Tapia»

Hay un banco para la meditación cerca de mí y en él tomo asiento; el banco ingrato y acogedor (a la fuerza ahorcan) del Exilio.

« Antología Milicianiana »

de ANGEL SAMBLANCAT

ESTE es el título del cuaderno nº 3 que, en su colección Piedra y Alarido acaba de dar a publicidad las ediciones de La Escuela Moderna canadiense. Se trata de un nutrido tomito de 20 páginas que en pletóricas prosas recoge algunas facetas del pensamiento multiforme de Angel Samblancat. Va precedido de una semblanza emotiva del autor, con la emoción a que es acreedora la inquestionable figura de este distinguido poeta amigo.

Como en las anteriores ediciones de *La revolución social, fuerza propulsora del siglo XX* y *Francisco Ferrer y la pedagogía antiautoritaria*, estos folletos se expenden en paquetes de diez ejemplares, al precio uniforme de un dólar y medio cada paquete. Esto es, a razón de quince centavos de dólar cada folleto.

Con este esfuerzo de tan pocos para los muchos, los editores se proponen despertar el interés por la sana y bella literatura libertaria, poniendo al alcance del lector de más modestos recursos el conocimiento del pensamiento moderno que tiene algo que decir.

«Antología Milicianiana» es el anticipo a «Elegía para los Mártires», del mismo autor que tiene en

Hoy el compañero lector me permitirá una nota banal: Murió en mis lares Ana Ramón, esposa de Vicente Ruiz («Valencià»), curtidor, buen cantador callejero, y fanático del tapete verde. No mucha cosa. Entonces, para valorizar a su consorte (a su viuda desde hacia cuarenta años) añadiré que Ana dejó de existir a los 96 años, buena hazaña para una mujer anónima, sólo superada, en «mi» esfera, por el notable Eduardo Zamacois, fuerte de 98 años, y que por muchos idem. Con el aditamento, en lo tocante a la mujer del relato, que fue hermana de José Ramón (Saparó), y ello ya es cachito de historia.

Sepamos: José Ramón se inició rebelde en los medios federales de su juventud y en 1900 concretó su inconformismo en Ceuta, siendo soldado. De tal manera que allí constituyó, con una docena de igualadinos como él y asimismo militares, un grupo anarquista. (Otro grupo anarquista habría en Ceuta, en 1918, a base del sargento Cou-

ceiro, gallego, Sergio León, andaluz, Odón, y Cuadras Paragüer, ambos igualadinos, al que el grupo de Igualada sirvió centenares de folletos).

Regresados a sus lares los grupistas de Ramón aumentaron su volumen colectivo llegando, al parecer, a agrupar unos cuarenta compañeros, que, poco a poco, se descompañerizaron de Acracia para entregarse de lleno a la organización obrera de la cual fueron base, y José Ramón individuo predominante debido a sus dotes personales en oratoria, escritura, y en la responsabilidad de la lucha. Sin Saparó la Sociedad Obrera no concebía actividad alguna en aquel tiempo de analfabetos interesantísimos. El era la reflexión, éstos el gesto; como si dijéramos, la voz responsable y los ejecutores. En las huelgas más duras del curtido José Enrich y José Ramón fueron dos personajes imprescindibles. Con ellos, de las 10 horas y media de 1900 se fue a parar a las 8 en 1915. ¡Con cuanto sacrificio, con cuanta convicción y entusiasmo!

El daño que el hermano de Ana nos hizo fue derivar en republicano sin renunciar al obrerismo. Lucha social de todo el año menos en día de elecciones. Había que vencer a la burguesía con la huelga y a la reacción con la papeleta.

En absurda protesta, la mita del grupo anarquista de primeros de siglo se desgajó hacia el lerrouxismo porque Ramón había optado por el salmeronismo. En resultado, política de bandería y neutralización liber-política del sindicato. Hay que haber vivido aquello para obtener un desenredo de mangleja. Porque en la lucha los contendientes se aunaban, mas en las asambleas de paz era la guerra constante. Hasta que aparecimos los jóvenes (avant i fora, jovent!) y dejamos al anarcosindicalismo en su lugar preciso, máxime que los «viejos» fueron desapareciendo, respetuosamente, y no con bravuconerías al estilo de los renunciantes de ahora mismo. Pensando en Ramón y en la gente sindical de su época, la estima de corazón nos sube a la cara. Ese propio Saparó, en proa a nuevas renunciaciones, se me acercó una vez para decirme: «Veo en ti lo que yo siempre debía haber sido».

He aquí la rememoración a la que obliga la muerte de una dama proletaria fallecida a la extraordinaria edad de 96 años.

prensa Vicente Sierra — Apartado 30.027 — Caracas 103 — Venezuela. Rogamos formular los pedidos, acompañando su importe para facilitar el trabajo de expedición, directamente a:

Félix Alvarez Ferreras, 834, 3rd. Avenue S. W. - Zone 1, Calgary, Alta (Canadá).

Con esta iniciativa los editores pretenden estimular en otros entusiastas y repetir el ensayo de «La Brochure Mensuelle» que, hace años y en lengua francesa publicara en París, durante tanto tiempo, el veterano e inolvidable compañero Bidault, todo ello dirigido a la formación de una revolucionaria conciencia social. La acogida que en nuestros medios despierte la aparición de estos folletos, de factura típicamente democrática y por ello de tan reducido costo, será índice de promovidos fines de alto calado, incluyendo el de convertirla en una editorial de fondo para nuestro movimiento.

«Antología Milicianiana» de Angel Samblancat no necesita otra recomendación para hacer su lugarcito en el bolsillo y la biblioteca de cualquier compañero y amigo inteligente.

CAMPIO CARPIO

DISCOBOLO

Cancho de Nevis y Sierra de Invernes

(Continuación y fin)

En gala y victoria, el relevante gráfico del Thames nos muestra la imponente urbe de London, con el British Museum; la City; el Hyde Park; las universidades; el arco de Wellington; la National Gallery; los Institutos; la Wallace Collection; los teatros Gaiety, Apollo, Drury Lane, Wyndhan, Adelphi, Covent Garden, Princes, etc., la estatua de Nelson; los museos Albert y Wellcome; Piccadilly; el Zoo, los parques Green, St James, Holland, Regent's y Lane; el puerto, los docks y el dulce barrio de Chelsea. Asimismo, las activas localidades de Bristol, Gloucester, Oxford, Reading, Tottenham, Hertford, Dunstable, Windsor, Chettenham, Kemble, Bedford, Aylesbury, Barnett, Eton, Bambury, Weybridge, Enfield y Willesden. Por su lado, la afortunada esfera del Clyde nos procura, en tinte, los acogedores predios de Glasgow, Rothesay, Paysley, Motherwood, Muon, Larnark y Dumfries. A dádiva, el escalofrío conglomerado del Mersay nos expone, en mucho, las vehementes plazas de Liverpool, Manchester, Northwieck, Feetwood, Lancaster, Rochdale, Clitteroe, Wallasay, Chester, Morekambie, Aintree, Oldham, Wigan, Burnley, Rudford y Creve. De igual, en fruto, la luminosa cohesión de Lowlands nos destina los simpáticos lares de Edinbourg, Kirkcaldy, Abordeen, Montrose, Fraserburgh, Keith, Stonehaven, Nairn, Mundee, Forfar, Carmoustie, Inverbervie, Perthz, Cupar, Largo y Aboyne.

Con sus buenas instalaciones, los puertos de Glasgow, Cardiff, Liverpool, Dundee, Portsmouth, Swansea, Hull, Dundalk, Grimsby y Plymouth. Al igual, Cork, Aberdeen, Devonport, Ayr, Tynemouth, Ellesmare, Bristol, Hastings, Holyhead, Weymouth, etc.

En ofrenda, el excelente grabado del Ulster nos alcanza, entre varias, las considerables prendas de Belfast, Downpatrick, Armagh, Eniskillen, Omag y Londonderry. A color, la sonriente Ansa del Leinster nos presenta los desvelados asientos de Dublin, Roseommar, Carrick, Westport, Ennis, Maryborough, Sligo, Longford, Trim, Managhan y Kildare. En arranques, el prestigioso emblema de Midlans nos indica las bondadosas residencias de Nottingham, Leicester, Northampton, Shresbury, Hereford, Warwick, Oakham, Worcester, Newcastle, Evesham,

Oundle, Mansfield, Newark, Stafford y Derby. A merced, la querida estampa del South Wales nos proporciona los fraternales puestos de Cardiff, Haverfordwest, Penarth, Caerphilly, Brecon, Cardigan, Presteign, Bridgend, Carmarthen, Tradedgar, Builth, Lampeter, Pembroke, Montmouth, Nearth y Aberdare. En corola, el alabado concierto del Northumberland nos abarca las cordiales estadias de Newcastle, Durham, Darlington, Alnwick, Morpeth, Sunderland, Tynemouth, Blyth, Walker, Gateshead, Hartlepool, Allendale, Hexham, Stockton, Wosler y Corbridge. A presteza, la fragante composición del Eastern England nos prodiga los resueltos lugares de Northwick, Colchester, Cambridge, Lincoln, Walsham, Grimsey, Marquet, Gainsborough, Ely, Wisberg, Ipswich, Felixtowe, Sunbury, Boston, Crantham y Wallden.

Con sus arrogancias, los montes Black, Nebis, Snowdon, Cambrian, Dhui, Lawers, Cheviot, Errigan, St Michel, Paninos, Arlow, Wiwis, Donard, Ross, Arrans y Slieve. En premio, los ríos Thames, Mole, Backwater, Yare, Clyde, Trent, Axe, Lowen, Spey, Soar, Derwent, arun y Wire. Por igual, el Tone, Itching, Aire, Calldew, Lea, Blithe, Nith, Tafft, Wey, Tyne, Kent, Lune, Rother, Barrow, etc.

A encomio, la resplandeciente unidad del Yorkshire nos facilita, entre otros, los plácidos besantes de York, Barnsley, Harrogate, ponderado agrupamiento del Munster nos consagra las vibrantes piezas de Cork, Typperary, Watarford, Bantry, Kilarney, Westford, Clommel y Traley. A nervio, a ignea circunscripción del Cumberland nos dedica los valiosos estuches de Carlisle, Whitehaven, Longtown, Penrith, Ravenglass, Windermere, Appebbh, Cartmel, Ambleside, Maryport, Dalton, Kendal y Grange. En carácter, el apreciado núcleo del Devon nos reúne las amorosas villas de Exeter, Paignton, Ilfracombe, Plymouth, Bradninct, Devonport, Barnstaple, Exmouth, Tonnes, Harland, Tavistock, Clovelly, Beer, Turquays, Brixham y Salcombe. A trofeo, la diamantina parte de Highlands nos otorga los candorosos puntales de Inverness, Glefinnan, Layre, Dumbarton, Oban, Cromarty, Hemsdale, Cambeltow, Inveraray, Kingussie, Andrishalg, Dornoch, Wich, Dungwall, Crieff, y Brora. En realce, el selecto dibujo de Chlk Country nos ensalza las curiosas viñetas de Ghildford, Canterbury, Maids-

tone, Chichester, Brighton, Hosingts, Whisntable, Ramsgate, Dover, Mangate, Folkestone, Richmond, Brosley, Chatam y Lewes.

Cos sus aires y sus acentuadas tentaciones, los castillos de Warwick, Carnavon, Holy Island, Glamis, Tintagel, Balmoral, Carlisle, Breamer, Richmond y Caerphilly. De igual, Alnwick, Warkworth, Rising, Harlech, Abbotsford, Stokesay, Raby, Windsor, Bernard, etc.

A lustre, la estimable conexión de Borders nos engloba, entre varios, los finos rosetones de Dumfries, Haddington, Coldstream, Innerleithen, Eymouth, Thornhill, Crawford, Peebles, Annan, Jedburgh, Hawik, Galeshiels, Melrose, Welsow, Greenlow y Mussele. En alabanza, el distinguido esmalte de Forets Country nos comprende las amables plantas de Winchester, Bournemouth, Salisbury, Havant, Blarfort, Dorchester, Abenbury, Portsmouth, Devizes, Fareham, Eastleigs, Poole, Andover, Portland, Southampton y Windorme. A lauro, la atrayente pintura del North Wales nos abraza los esmerados circulos de Caernarvon, Beaumaris, Bethesda, Welshpool, Montgomery, Criccieth, Aberdaron, Dolcelley, Harlech, Mold, Ruthin, Llandudno, Denbigh, Bangor, Wrexham y Corwen.

por Miguel JIMENEZ

En júbilo, el bello mosaico de Cornwall nos destina las elementales enseñas de Truro, Falmoult, Bodmin, Delabele, Callington, Fowey, Liskeard, Launceston, Newquay, St Austelf, Redruth, Newlyn, Postleven, Lizard y Bude. A favor, la rutilante orla del Somerset no sincluye los típicos sitaliaes de Taunton, Yeovil, Bridwater, Windcanton, Burnham, Itchester, Glastonbury, Weston, Crewkerne, Watchet, Langport, Cheddar, Wells, Radstock, Bath y Frome.

En el marco vital de alcaices figuran, en si, principalmente, los cereales, las manufacturas de tabacos, los ganados, las fábricas de quesos, los hilados, las patatas, los licores, las peras, los curtidos, las cerezas, las manzanas y las aguas minerales. De la misma forma, el carbón, los mármoles, la decoración, la refineries, el aluminio, las fábricas de papel, el estaño y las construcciones metalúrgicas.

Nuestro profundo saludo a quienes, delante de personas exiladas, hicieron todo lo posible por entenderlas, al buen fin de mitigar sus dolores y angustias y de prestarles un eficiente servicio.

Necrológica

JOSE SENDER

El compañero José Sender, natural de Alcolea, 57 años de edad, nos dejó para siempre el día 6 de mayo.

Sender empezó a militar en la Organización desde muy joven, en Tarrasa (Barcelona). A la hora de nuestra contienda contra el fascio, se enroló en la 26 división, donde fue herido.

A nuestra entrada en Francia, 1939, sufrió los rigores de los campos de concentración (como, por lo general, todos) y desde uno de ellos fue deportado al campo de Mauthausen, donde igualmente purgó cautiverio durante cuatro años. A su liberación, de nuevo reintegrado en Francia, siempre activo, se incorporó nuevamente a nuestras filas, desempeñando cargos frecuentemente, con dinamismo apasionado. Era de carácter sobrio y ameno, apreciado por

todos, de conducta intachable, activo y brillante en actuaciones en el campo de nuestras ideas, dispuesto siempre no importa en qué momento cuando de defender a la Organización se trataba.

La muerte le sorprendió tras sólo unos días de enfermedad, ocupando en ese momento el cargo de secretario en esta F. Local de Riom, pueblo donde tenía su residencia.

El entierro fue civil, con asistencia de numerosísimo acompañamiento: compañeros, patriotas de todas las tendencias y franceses, más una fuerte delegación de la fábrica donde trabajaba (Michelin), que le acompañó a su última morada.

A su compañera, hijos y nieto, hacemos partícipes de nuestro sentimiento y tristeza por la irremediable pérdida.

F. L. de Riom

COLERA NO, COLERA SI

BARCELONA. — 107 médicos adscritos a los hospitales de esta ciudad han publicado un documento en el cual afirman haber tratado varios casos típicos de cólera en los citados establecimientos. Encolerizada, la Dirección general de Sanidad negó veracidad a la existencia de cólera en España. Intervenidas otras autoridades médicas, dicha Dirección ha terminado por reconocer la presencia de la peste en una docena de casos, «con alguna defunción», en Barcelona, además de algo colérico presente en Valencia. La Organización mundial de sanidad interviene en la cosa, mientras Francia e Italia — por ahora — exigen ciertas condiciones para dar entrada en sus países a los viajeros procedentes de España. Nuestros votos para que las pestes colérica y fascista sean rápidamente eliminadas de la Península.

LOCK-OUT CON GUARDIAS CIVILES

BARCELONA. — Del polígono Badia, en construcción en Barberá, fueron expulsados a viva fuerza por la G. C. unos 1.500 obreros que se habían declarado en huelga por reivindicaciones. La empresa (Cubiertas y Tejados) se negó redondamente a la concesión de ventajas, decidiendo los obreros ocupar las obras mientras la gerencia de Cubiertas y Tejados no se apeara del burro. En estos instantes el conflicto continúa, a pesar del «desahucio».

INCENDIO EN LA ECONOMIA OBRERA

BARCELONA. — En la villa de Rubí un incendio redujo a ruinas la factoría «AEG», quedando 375 obreros sin trabajo y sin perspectiva de salario. La empresa promete que la fábrica será reconstruida, pero entretanto el personal tendrá que reemplazarse en otras ocupaciones o ir al prado a pastar como las cabras.

LA PROTESTA DE LOS MEDICOS (1)

MADRID. — Los catorce médicos que se encerraron en la «Ciudad Sanitaria Francisco Franco», pabellón siquiátrico, fueron despedidos por la autoridad «sanitaria» por indisciplina. En réplica a esta absurda medida, los 300 médicos de la citada «Ciudad» se han encerrado con sus compañeros para apoyarles la causa. A

(1) Véase nuestra nota «Encierro de protesta», aparecida en el número 671 del «C. S.».

ANTENA

estas horas afluyen al Sindicato Médico de Madrid sendas protestas contra la Dirección hospitalaria de la Diputación provincial, entre las que se cuentan la del personal doctorado del Hospital Siquiátrico de Oviedo, 74 médicos de Barcelona, la plantilla entera del Hospital Alonso Vega de Madrid, etc. Como se ve, el conflicto toma importancia nacional y nadie comprende cómo la Diputación provincial de aquí pueda encastillarse en un criterio que fue moderno en 1371.

MONUMENTARAN A PEP VENTURA

FIGUERES. — Un puñado de vecinos amigos de la tradición sardanista ampurdanesa, tratan de levantar una estatua al compositor Pep Ventura, fundador de la «sardana llarga», equivalente a la modernización y salvación de esa danza. Por el momento la suscripción popular se encamina a las 900.000 pesetas. Para obtener el permiso de monumentar al músico más popular de la provincia de Gerona, y además crédito artístico de Cataluña, el gobierno de Madrid ha debido ser enterado de que Pep equivale a José y que este José Ventura nació en Andalucía en vez de Cataluña.

LA PAZ EN CORBERA

BARCELONA. — En el pueblo de Corbera del Llobregat existe una calle que la regimentalización ha bautizado de la Paz (la franquista, naturalmente). Dándose la circunstancia de que, desde que la citada vía ha sido oficialmente declarada pacifista, la guerra (la discordia) entre vecinos no termina nunca, al extremo de que cuando el muy ilustre ayuntamiento se propuso pavimentar la calleja temió abocar en la calzada carretadas de piedra para que las enemistades del lugar no la usaran como proyectiles. Hasta que a última hora se ha conseguido una tregua de los beligerantes en espera de que la calle de la Paz sea definitivamente pavimentada.

MOVIMIENTO BURSATIL

BARCELONA. — Manufacturas Hispano - Suiza de Refrigeración, de Sabadell, ha presentado expediente de crisis. Pide la suspensión de contratos de trabajo de 607 de sus empleados durante tres meses. Otros no serían afectados

por ser cuadros intermedios o estar al servicio de la maquinaria.

— Publicidad S. A. ha hecho suspensión de pagos con un activo de 6,6 millones y pasivo 4,2 id. Quiebra de Mobiliaria y Construcción S. A. con 4,3 y 2,5 millones. Idem Camilo Gilbert Pujol, con 9 y 3,1 millones. El hundimiento más importante del mes es el de Ibindo S. A., con 25 y 19 millones de pesetas respectivamente.

— La peseta baja un 14 por 100 con relación al franco francés.

— Juan Carlos de Bombón trata de vender el palacio de la Magdalena (Santander), en su personal provecho. Este palacio fue edificado en los años 10 de este siglo con dinero estrictamente santanderino.

DOS ANIVERSARIOS

BARCELONA. — Se ha celebrado anodinamente el centenario del nacimiento del compositor Amadeo Vives en su pueblo natal de Collbató, al pie de Montserrat. Vives estuvo ausente de la mandanga en materia y en espíritu.

Por otra parte, en San Andrés de Palomar se está organizando el programa para celebrar el nacimiento, hace un siglo, del poeta y dramaturgo Ignacio Iglesias.

Que tenga más suerte que Vives.

TRESCIENTOS ARTISTAS E INTELLECTUALES CONTRA LA CENSURA

PARIS, (OPE). — Eu correspondal particular en Madrid, informa a «Le Monde» (27 de agosto) sobre la noticia que encabeza esta información.

Dice que 325 artistas e intelectuales de Madrid y Barcelona se han dirigido en carta abierta al ministro de Información en la que «protestan enérgicamente contra la injusticia y la opresión que reina en el mundo artístico y cultural». Pide «la supresión de la censura y el restablecimiento de la libertad de expresión».

Citan nombres de varias de las producciones que han sido víctimas de la censura. Entre los firmantes hay cineastas como Juan Antonio Bardem y Elías de Querejeta, actores como Fernán Gómez y autores como Alfonso Sastre.

«Entre las múltiples prohibiciones de que son víctimas—dicen—figuran las mutilaciones en las películas ya terminadas.» También se quejan de las incautaciones de libros, diarios y revistas y

de la clausura de exposiciones y prohibiciones de recitales.

UNA VIEJA HISTORIA QUE VUELVE A SER SACADA DEL CAJON POR EL FRANQUISMO

PARIS (OPE). — El diario americano de esta capital, «International Herald Tribune», publicó el 21 de julio una información según la cual la Administración Nixon está tratando de persuadir a Franco que abandone el Poder y lo traspase al príncipe Juan Carlos, para, entre otras cosas, hacer posible el ingreso de España en la OTAN, objetivo que viene persiguiendo Washington desde hace mucho tiempo sin resultado práctico alguno, por la oposición con que tropieza tal idea en algunas cancillerías europeas, que no han olvidado que el franquismo es una reliquia de los regímenes establecidos en Italia y Alemania por Mussolini e Hitler.

SOCIALISMO EGIPCIO

EL CAIRO. — El gobierno ha decidido sancionar en diferentes grados a los organizadores de la huelga ocurrida en agosto de este año en el complejo siderúrgico de Heluán, barriada de El Cairo. Incluso los directores de la fábrica, sospechosos de complicidad con los huelguistas, han sido licenciados. Los trabajadores acusados de haber incitado a sus compañeros a abandonar el trabajo, por orden gubernamental quedan despedidos. La sección sindical y el comité de la Unión Socialista Árabe (partido único) del establecimiento, ha sido disueltos.

Sin embargo, el movimiento de paro desatado unánimemente por los obreros tenía carácter estrictamente reivindicativo, logrando un desenlace favorable. De donde la reprimenda que ha sufrido la gerencia de parte del gobierno «socialista» de Egipto.

CATOLICO HAUBTMANN

PARIS. — El religioso Pedro Hauptmann, que acaba de morir despeñado en un arrecife manchego (de la Mancha francesa), era un hombre de alta escuela que se había especializado en el estudio de la figura y la obra del anarquista Proudhon. En un Instituto católico sostuvo una tesis sobre «La vida y la obra de Proudhon» y otra secundaria sobre, «La filosofía social de Proudhon». Otra tesis desarrollada, siempre en el mismo Instituto, versó sobre «La influencia del pensamiento alemán en Proudhon». En libros a Hauptmann se le conocen dos: «Las relaciones personales de Marx y de Proudhon», y «Los carnets inéditos de Proudhon».

A B C SINDICALISTA

6 LA FEDERACION LOCAL. — Para pueblos de 4.000 habitantes o menos es recomendable la asociación en Sindicato Unico o de Oficios Varios, conteniendo en su seno Sección campesina y otra recogiendo a los obreros comprendidos en actividades industriales. Las localidades mayores que eso, pueden organizarse en Sindicatos profesionales formando con ellos la Federación Local, que comprenderá un delegado de cada organismo adherido. Externamente las expresiones industrial y campesina pueden adherir a la Federación interprofesional que les compete. Cada conflicto social afectando a un Sindicato local será apoyado por el resto de Sindicatos. En la C.N.T. la causa de uno es la causa de todos.

7 LA FEDERACION REGIONAL. — Es el nexo de las FF. LL. cuyo comité regional contribuye al sostenimiento y solidez del Comité Nacional de la Confederación.

El comité regional es elegido en asamblea de delegados de Federaciones Locales, y en ningún caso el comité regional resultante traspasa los límites de las funciones de relación, administración, sugerencia y de propaganda que le incumben. Su ámbito de expansión es el regional y en lo nacional la Región interviene mediante su delegado para el impulso general conjunto, y para la preparación de los comicios generales que, en definitiva, rigen los destinos y fijan las normas esenciales de la C.N.T.

8 CARACTERISTICA FEDERALISTA DE LA C.N.T. — Nuestra sindical, que arranca del individuo intrínseco y de la potestad de cada Sindicato y Federación Local, repudia las normas centralistas tan caras a las fuerzas de dirección y dictatoriales. Para el cenetista, Madrid es cabeza de las Castillas, como Zaragoza lo es de Aragón, Barcelona de Cataluña, y así por lo que sigue. Por caso, la Regional catalana no es catalanista, sino consciente de su fatalidad geográfica. Nadie nace donde quiere, en la parte del mundo que sea. La Regional catalana no repudia el suelo original y estima la identidad de las demás regiones. Siempre ha aceptado a la inmigración de trabajadores con los brazos abiertos. El problema de nuestras Regionales no es político, es social, no reconociéndose, en la CNT, fronteras ni ningún otro prejuicio nacionalista. Por comunidad de intereses morales y físicos, los obreros de una región son hermanos de los obreros de otras regiones, quedando nuestra posición al respecto, muy distante de la de los políticos que se dan al juego regionalista, que en caso de suerte, dejaría a la clase obrera del país en la situación de explotados de siempre.

Confederalmente se concede personalidad determinativa a la Región, la cual, al unísono con las demás Regiones, solidificaría la unidad moral y de intereses ibéricos, previa rotura del yugo tradicional del centralismo. En una palabra, solidarización de las regiones, no sujeción de las mismas por el poder que sea.

9 CARACTERISTICA DEL CENETISTA. — El afiliado a la C.N.T. sabe en qué Organización milita. En ella es dueño de sus acciones y su pensamiento no encuentra límite. Ni su personalidad sufre mengua en ningún sentido. Delega o es delegado, lo primero por determinación propia. No admite soberbias presidenciales ni tolera a los autoendiosados. Cada cual en cenetista es su dueño; y un valor personal; un participante al común en igualdad de deberes y derechos. El cenetista se manifiesta como tal ante burgueses, encargados y obreros sumisos, sin asustarle las consecuencias represivas. Reprime, con los compañeros de tajo, todo conato de injusticia, presiona siempre para que la dignidad del productor sea respetada. En el Sindicato se produce, en todo caso, en individuo consciente, ora impulsando intentos de superación cultural y realizadora, ora velando para que los principios laborales y de Organización no sean transgredidos.

El cenetista cabal nunca elude responsabilidades, siempre impugna al espíritu de rebaño cuando éste muestra el hocico. No puede, el confederal, ser confundido con un ente cualquiera. Personalidad no le sobra, pero en ningún caso le falta.

10 LA CONDICION IRRELIGIOSA. — La C. N. T. es adversa al infundio religioso. Su concepción de nueva sociedad elimina al mito deísta. La religión procede del miedo a los elementos naturales que resintió el antropoide, cuya pusilanidad no puede prolongar la raza evolucionada. Ninguna observación científica prueba la existencia de seres fantasmagóricos en la tierra como en el cielo. El firmamento es para los astros, la tierra para los hombres. Se va a la luna a curiosear, no a descubrir altares de dios y sus santos. El culto al «ser supremo» es la mácula de la sociedad moderna. La vida no es artificio, sino expresión natural, racionalista. «La idea de dios perdió la felicidad de los hombres» (Ferrer Guardia), aserto opuesto a la vil sentencia de «siempre habrá pobres y ricos», esa condena bíblica dictada por la religión contra los trabajadores de todas las épocas. Puesto que:

La Iglesia es rica, y los iglesianos.

La Iglesia ha ejercido la tiranía, y ha ayudado a la barbarie militar a sobrevivirse.

La Iglesia se basa en el infundio, el drama, la expoliación, la tortura y la muerte, y más allá de la muerte misma. Es esencialmente inmoral y humanicida.

La Iglesia tiende a desaparecer empujada por el Progreso. Cada día pierde un año de prestigio.

La Iglesia hoy, intenta salvarse por el doble juego de la mística y el revolucionarismo. Intento desesperado que no oculta su proverbial hipocresía.

Las llamas horrendas e inextinguibles del Santo Oficio prendieron, al fin, en los santuarios de la religión españoles en 1833, 1909, 1932 y 1936 en: «justo castigo a su perversidad».

En consecuencia, la C.N.T. es atea y racionalista, y si algún rutinario con carnet frecuenta templos, el Sindicato no se lo impide, como impediría que la novelaría religiosa tratara de introducirse en nuestro seno por una cuota pagada.

«Sin dios ni amo, el hombre puede ser dichoso».

11 CONDICION APOLITICA. — La política es el arte de vivir con Estado para eternizar la diferencia de clases. El político elegido dispone leyes, códigos y decretos para galvanizar al Estado, enemigo del individuo. Toda fórmula y forma estatal son opuestas a la felicidad del pueblo.

La C.N.T. es esencialmente pueblo, y productor por añadidura. Sin producción, no hay sociedad posible. Ahí cada cual debería pastar como los conejos. La vida emerge del surco y de la ingeniería, no de la legislatura y de la notaría. No hay, pues, engaño a estas alturas: el trabajo lo es todo, la gobernación es nada; y menos que nada, nociva.

Cuenta más un parecillo que una ley concienzuda y barbada.

Los candidatos hacen votar en nombre del pueblo para sacar recursos de guardia civil contra el propio pueblo. Que los elijan sus próximos parientes.

El Sindicato es apolítico por deberse en estricto a la cuestión social. El Sindicato es apolítico por estar al margen de las candidaturas electorales donde se ventilan intereses ficticios, apócrifos y egoístas; donde se persigue un fin de continuidad burguesa con espejos relucientes para cazar incautos.

El sindicalista incipiente abandona la política en la calle al poner pie en el Sindicato. El Estado, la reacción, el liberalismo, el reformismo, el revolucionarismo chillón y los obreros sumisos, están contra los intereses del proletariado emancipador, y éste va a defenderse por su cuenta del oneroso cuento estatal. Más claro, agua.

A B C SINDICALISTA

12 ACCION DIRECTA. — «La emancipación de los trabajadores es obra de los trabajadores mismos.»

Confederalmente, Acción Directa no supone hematomas ni tripas al aire cual propalan por ahí necias propagandas. Refriegas imprevistas pueden ocurrir en no importa qué liza ciudadana. Acción Directa es prescindir, en los conflictos entre el capital y el trabajo, de intermediarios, a saber: gobiernos, institutos legalistas, diputados, alcaldes, laudatarios, entrometidos y correveidiles, todos ellos importanciándose a sí mismos y a menudo servidores de la Patronal. Además:

Con medieros las bases obreras siempre sufren merma a causa de la transigencia exigida. La intermediación reduce la confianza del obrero en sí mismo y en la del esfuerzo colectivo, empalideciendo la fe sindical.

Contrariamente, la observancia de la acción directa consigue siempre más, y más pronto, que la acción torcida. Cuando en 1919 la Monarquía legitimó la jornada diaria de 8 horas, la C.N.T. y algunos sindicatos ugetistas ya la habían conquistado en la calle.

Por disposición de la C.N.T. en 1936 (antes de la guerra) no se trabajaban horas extras y el destajo iba desapareciendo, y sin embargo el nivel de vida era superior, en las regiones industriales, al de 1971. En situación de enfermedad el salario venía íntegro en muchas fábricas de Cataluña y se iba generalizando por todo. Sin la victoria del franquismo, la situación del obrero español actualmente sería la más adelantada del mundo.

13 RECHAZO DEL ESTADO. — El Estado es aglutinamiento de las fuerzas preponderantes de la sociedad actual; es la quintaesencia del autoritarismo, la negación máxima de la libertad individual y colectiva. El Estado es la sucesión de los regímenes despóticos y vigentes en la antigüedad, y su delito (su razón de ser) es la manutención de la desigualdad y el infortunio humanos. El Estado es cavernario, democrático o marxista, sin dejar de ser en ningún caso la injusticia permanente contra la clase productora. El Estado concreta un mundo inproductivo al 60 por 100 cargado sobre un mundo productivo al 40 por 100. El Estado es el gendarme, el capitalista, el militar, el juez, el alguacil, el burócrata, el aristócrata, el tendero, el agiotista, el ruletero, el lotero, el recaudador de contribuciones en todo y respecto a todo.

El Estado es la guerra, el agio, el soborno, la soplonería, la injusticia, la venganza, la indignidad, el engaño, el escarnio, la miseria, la muerte.

El Estado es el enemigo del pueblo y el sindicalista no lo vota. Lo votan los inconscientes y los cómplices.

14 LA HUELGA PARCIAL. — Suele declararse en un establecimiento de trabajo por asuntos de dignidad frente a la dirección, por mejoras regateadas y en vigencia en otros sitios, o para sentar un precedente de mejoración y adelanto que prenda en los demás establecimientos del ramo. También puede comprenderse parcial una huelga afectando un solo oficio de la localidad, es decir, no afectando a otras profesiones.

En ambos casos compete a la Federación Local en peso ayudar a los huelguistas, a las cargas de gestión y a la eventualidad de presos. La unión hace la fuerza. La burguesía no descuida esta premisa; nosotros tampoco.

15 LA HUELGA SOLIDARIA. — Existiendo conflicto en el Sindicato X, los trabajadores no afectados han de verlo con simpatía. Moral obliga. No constan directamente en la pugna, pero pueden meterse en ella por acuerdo federal en casos de represión, de esquirolaje mayor, de presión de burgueses, tenderos y caseros, o para salvar el conflicto abocado a la pérdida por la causa que sea. En tales casos de defensa, humanidad yestima proletaria, la huelga

solidaria es recomendable, necesaria, y en ocasiones fructífera.

Además, el sentimiento de cohesión entre explotados con la huelga solidaria queda fortalecido.

16 HUELGA GENERAL. — La suspensión general del trabajo puede motivarla una situación previa provocada por las agresiones patronal y autoritaria. Ejemplos: la de 1916 con motivo de las huelgas de metalúrgicos y edificadores en Barcelona, y la de 1919 a raíz de la detención militar de 200 electricistas de la Canadiense, luego recluidos en el Castillo de Montjuich. Puede igualmente mediar paro general por demostración antimilitarista (oposición al embarque de reservistas para Marruecos en julio de 1909 en el puerto de Barcelona, y en 1914 en el puerto de Málaga), y solidarias según lo fue la de adhesión popular a los metalúrgicos huelguistas de la ciudad condal en 1902.

Cuando las huelgas generales estallan por efervescencia «auténtica», pueden traducirse en indicios de revolución cual ocurrió en los indicados paros de 1902 y 1909, y (añadimos), en el de agosto de 1917 debido al movimiento de protesta popular levantado por políticos de izquierda contra la Monarquía, y que tuvieron que substanciar en la calle las sindicales U.G.T. y C.N.T. por abandono republicano de la dirección del movimiento.

Para mantener su eficacia, el recurso a la huelga general no debe ser malogrado abusando del mismo. En cambio, empleado a tiempo y contando con la simpatía del pueblo, es propenso a determinar una situación revolucionaria con probabilidades de éxito. El advenimiento de una sociedad libre y sin clases no se concibe sin una situación previa de huelga general de gran impulso.

17 EL BOICOT. — Arma eficaz al alcance de los trabajadores siendo — como es debido — concienzudamente empleada. Boicot a las firmas industriales, comerciales u oficiales recalcitrantes a las condiciones morales y de retribución previamente establecidas. Provocando el vacío en torno a la casa tal, a la tienda cual, o a la oficina de gobierno incriminada, las puertas de tales establecimientos arriesgarían quedar definitivamente cerradas. Cuando obreros y empleados comprendan la real eficacia del boicot publicado, utilizarán éste con el tacto y la exactitud requeridos.

A veces la burguesía replica al boicot con el pacto del hambre (lock-out), de cuya conducta está comprobado se pueden derivar situaciones inesperadas afectando tanto al proletariado como a la sociedad capitalista. No le es conveniente a ésta jugar con fuego.

18 EL LABEL. — Ejercicio sindical en las empresas para afirmar la presencia moral de la Organización en los dominios de la productividad. Todo producto elaborado debe ir marcado con el sello (label) del Sindicato de la profesión, en garantía social de aquél. Se trata de una modalidad conducente a acreditar la capacidad obrera para regir la sociedad según el concepto igualitario y libre pagado a partir de la I Internacional.

En Francia el label suele ir estampado en publicaciones y etiquetas comerciales.

En principio, las materias defectuosas para el consumo o elaboradas por personal no asociado (no labeladas) deben ser rechazadas por él.



COMUNICADOS

REGIONAL CATALANA

Agrupación de París

Anuncia Reunión general para el sábado 25 de septiembre a las 4 de la tarde en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles (Metros Avron y Buzenval), para tratar del siguiente e importante orden del día:

1º Relación del Pleno Regional del 14 de agosto celebrado en Marsella.

2º Constitución de la Comisión de Relaciones recaída en París.

3º Vista la aceptación creciente de «Terra Lliure», ver si conviene sacar este Boletín en tipos de imprenta.

4º Renovación de cargos en la Agrupación local.

5º Ruegos, preguntas e iniciativas.

Quedan invitados los compañeros adscritos a la Regional y también los simpatizantes. Hay mucha obra a realizar y ganas de cumplirla, y cuantos más seamos más cundirá el esfuerzo colectivo. *Sempre costa amunt, i mori la mandra!*

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la próxima reunión tendrá lugar el domingo día 19 de septiembre a la hora y en lugar de costumbre.

«Tierra y Libertad» en París

Compañeros: Leer y propagar el órgano del anarquismo clásico que aparece en Méjico. Se halla en venta en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, París (20).

O pedirlo al corresponsal Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93-Drancy. CCP La Source 32 440.99.

F. L. DE PARIS

Secretaría Cultura y Propaganda

Esta secretaría dando comienzo a las actividades que le son propias invita a todos los compañeros y simpatizantes y en particular a todos los españoles emigrados, a la conferencia que dará el compañero Tomás Cano Ruiz, con el atrayente tema, «Las Dos Españas», el día 19 del corriente a las 9,30 de la mañana en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles. (Metros Avron y Buzenval).

TOMBOLA DEL LIBRO

Ultimo aviso:

Los compañeros poseedores de alguno de los premios del sorteo, que los reclamen.

Los premios de consolación por los boletos no premiados que no hayan sido solicitados lo hagan para poder cerrar el capítulo Tombola.

El Administrador

PARADERO

Se desea conocer el paradero de Joaquín Villanueva. Pregunta por él Eduardo Badenas. Quien pueda dar noticias de este compañero que lo comunique a la dirección siguiente: Pedro Bernabeu, Cité du Sainneuc, Bâtiment M. 1. nº 9. (12) Décazeville.

Es para transmitirle noticias urgentes de sus familiares de España.

ADMINISTRATIVAS

José Gil, Pamiers (09). Rdo tu giro de 87 frs. Pagas con él «C. S.» hasta nº 665, no hasta nº 674, como indicas en talón. Ultimo número pagado, 21-6-71, iba del 648 al 658. De haber otro giro entre estas dos fechas, indica cantidad y día.

Josefa Guerrero: Con tu giro de 117 frs, pagas «C. S.» del 30-6-69 al 30-6-71 y «Umbral» hasta el 101. hasta el 101.

Planas C., Nice. Rdos, giros Librería y donativos Jean Calandre. Pasan a secciones correspondientes.

Librería: F. Soldevilla, Tours. Ahora disponemos del tomo 2º de las «Memorias» del doctor Vallina. Más adelante dispondremos también del 1er tomo. Ya dirás si enviamos el segundo.

F. L. DE DREUX

Son convocados todos los afiliados a la Asamblea General ordinaria el domingo 3 de octubre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

Figurando en el temario el estudio del Orden del Día de nuestro Pleno y la situación del «C. S.», esperamos la presencia y puntualidad de todos los sostenedores.

F. L. DE PARIS

Esta F. L. invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 26 de septiembre a las 9 y 30 de la mañana en su local social, en la que se discutirá el orden del día de nuestro Pleno Regional, y en el que hay problemas que necesitan la colaboración de todo el mundo para resolverlos de una vez si es posible.

AVISO: El compañero que a primeros de agosto me confió un donativo de 20 francos debería relacionarse conmigo lo antes posible. — Juan Ferrer.

Tributo a Mariano Rubio

SIEN ser partidario de llorar a los muertos no puedo resistir la tentación de dedicar unas líneas al desaparecido Mariano. Este, por no rendirse al cuartel — la escuela del crimen — emigró a la Argentina en 1910. En su vida andariega, su influencia en los lugares que frecuentaba era notoria. En una misión orgánica en Río Negro, a unos 1.200 kilómetros de la capital, conocí personalmente a Rubio. Era en 1928, en el momento en que se estaba ventilando uno de los episodios que ponen a prueba el temperamento anarquista.

Rubio había militado en Bahía Blanca, contra una burguesía salvaje y feroz de la que no era posible defenderse a manos limpias. Para evitar un desorden... se trasladó a Río Negro con otros compañeros, donde entonces había una buena organización. Allí encontraron la manera de practicar el comunismo anárquico. Con tal fin se dividieron en dos grupos y ocuparon dos islas — tierra de nadie — en la bifurcación del caudaloso río.

La productividad de aquellos lugares es tan óptima que solamente encontrándose allí se la puede calcular. Pero puestos en el tajo se dieron cuenta de que para desarrollar una producción de la que la comuna diera ejemplo, había que mecanizarla, lo que a base de créditos era posible, de lo contrario sólo se podía vegetar, comiendo bien trabajando casi nada. Uno de los grupos se mecanizó. Y en la medida que logró una floreciente economía se olvidó de las ideas y de la lucha. El grupo del que formaba parte Mariano no se mecanizó ni se conformó con vegetar y abandonó la isla. Y emprendió, Mariano, la vida andariega y combativa.

No recuerdo en qué fecha Rubio estuvo en Quilmes, a 25 kilómetros de la capital, trabajando de ladrillero, donde fue encarcelado y torturado en las catacumbas de Bernal de tenebrosos nichos, donde los españoles *civilizaban* a los «salvajes». Y aunque el comisario Melitón, que dirigía las torturas, fue ajusticiado, otros no mejores le sucedieron. Mariano fue deportado a España. En su pueblo de la provincia de Almería no pudo encontrar trabajo para ganarse la vida, y por no vivir a expensas de sus parientes se trasladó a Barcelona. En la construcción de un camino que se construía en el Bajo Montseny se le pudo encontrar trabajo, y pronto estalló el movimiento.

Unos jóvenes tocados por ideas anarquistas que no sabían explicar, rodeando a Rubio organizaron el sindicato único, para lo cual al compañero Rubio se le secaba la boca mándoles explicaciones. Mariano, siempre adverso a figurar en lugares distinguidos, bajo la presión de los jóvenes quieras o no, fue obligado a ocupar el primer puesto del Comité revolucionario en el pequeño municipio.

Pasado a Francia fue prisionero de los nazis cuando la invadieron, haciéndole trabajar en la región vasca. Después de la liberación se situó en Marsella. Debilitado por los achaques, ganarse la vida con su sudor le era muy duro; los parientes, compañeros y simples conocidos, hacían lo posible para que a Mariano no le faltara nada. Pero él pasaba privaciones para no ser una carga para nadie, y menos para la organización.

Rubio, entre los que lo trataban de cerca irradiaba una simpatía natural difícil de explicar.

Aunque por lo que conozco se aproximaba a los 80, y a la muerte se la ha de aceptar como ley natural, a los que lo hemos tratado a Mariano de cerca, su fin nos deja un amargo sabor.

SERAFIN FERNANDEZ

LIBROS

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, œuvre d'un dessinateur de grand talent	12 00
«La Comunidad de los estudiantes» (Una desafiante crítica a la estructura actual de la educación), Paul Goodman ..	8 00
«Hacia una comunidad cooperativa libre», M. A. Angueira	12 00
«Enseñanzas de la revolución española», Vernon Richards	24 00
«La estabilidad del latifundismo», Juan Martínez Alier	42 00
«Orígenes del anarquismo en Barcelona (prólogo de J. Vicens Vives), Casimiro Martí	15 00
«La huelga», Isabel Alvarez de Toledo	16 00
«La sociedad y la anarquía» Ponciano Alonso	1 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, París (20) C.C.P., París 13 507 56

COMMUNIQUES

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3° dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA REGION PARISIENNE (SUERP)

Se réunit tous les mercredis à 18 h 15 au siège (39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°), tél. TRU 78-64) pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART (SUMA)

Les réunions ont lieu tous les samedis dès 16 h. au siège de la CNT. Une permanence juridique est assurée ; téléphonez au 255 03-78.

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota : Pendant les travaux en



cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h. 30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolentes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte

d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

LIVRES

- «Averroes» (Biografía), E. Renan 6 00
 «Aventuras del Barón Münchhausen» 10 00
 «Ayude a su médico», Varios 3 50
 «Ayude a su médico», Varios 2 25
 «Aquí comienza el alba», S. Terry 9 00
 Arthur London: «L'Aveu» 32 00
 «Origenes de la forma e el arte», Herbert Read 16 00
 «La Comunidad de los estudiantes», Paul Goorman 8 00
 Sergio Vilar: Protagonistas de la España democrática

- La oposición a la dictadura (36-39) 51 00
 «Pañuelo Libertario» 10 00
 Obras Completas, Garcia Lorca 80 00
 «Articulos de costumbres», M. de Larra 3 50
 «Aspectos de la América actual», Vallina 2 50
 «Así termina la noche», Remarque 7 50
 Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» 12 00
 «Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell 5 00
 «La Ley de Prensa de Manuel Fraga», Gonzalo Dueñas 12 50
 «La Catedral» (texto completo), Blasco Ibáñez 21 00
 «El Sudeste asiático», Victor García 10 00
 «Historia del fascismo español», S. G. Payne 27 00
 «Sangre Negra», Richard Wright 20 00

Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (20).

A MES JEUNES CAMARADES

(Suite de la page II.)

que nous étions jeunes, pleins d'enthousiasme et il était facile d'abuser de notre bonne foi.

Cet individu se rendit à notre insu au ministère des Transports et essaya de faire endosser à la Fédération du Rail les marchandages qu'il avait mis en route.

Nous ne reviendrons pas sur la dégradation qui suivit, certains syndiqués de la Fédération des Travailleurs du Rail, devant les agissements de certains francs-maçons qui avaient réussi à s'infiltrer dans nos rangs perdirent courage; le but était en partie atteint.

Je crois qu'il était nécessaire de rappeler ces quelques exemples pour que nos jeunes camarades, qui veulent que la CNT retrouve sa force et son efficacité ne fassent pas preuve de la même naïveté qui fut la nôtre il y a une vingtaine d'années.

Il faut être très circonspect sur les adhésions. Notre camarade Giget a mis en garde contre des éléments douteux qui tentent de s'infiltrer dans la CNT et dans nos milieux anarchistes. Le mouvement anarcho-syndicaliste de la CNT s'adressant davantage à tous les travailleurs en est d'autant plus vulnérable.

Je pense que ces quelques réflexions seront utiles à nos jeunes camarades pour mener à bien le travail de titan qu'est la rénovation du syndicalisme révolutionnaire.

AMERIQUE LATINE :



LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Un miroir aux images floues

(Première partie)

A l'Est du paradis : l'Uruguay

Dans le contexte global de l'Amérique Latine, divers phénomènes, apparus ces derniers temps sur le plan politique, économique et social, ont obtenu par gravitation propre la dénomination européenne de « Continent chaud » (« Le Monde », 16 mai).

Peut-être l'Uruguay, réceptacle d'orientations dispersées, est-il le pays qui a commencé à jouer un rôle d'acteur et d'avant-garde dans l'aggravation de ses contradictions de classes; le malaise économique et social, produit fondamental d'une toujours plus grande dépendance infrastructurale et superstructurale a engendré l'organisation clandestine la plus puissante de ces latitudes-ci. Sur le même modèle et avec des origines communes (dans son sous-bassement) que le FLN algérien, est né dans la République orientale, le Mouvement de Libération Nationale « Tupamaros ».

Une longue trajectoire aux innombrables faits à son crédit a tenu et tient en échec Jorge P. Areco, lui administrant parfois des coups plus sérieux que ceux qu'il recevait sur le ring pendant sa période de boxeur.

L'affrontement de pouvoirs déjà surgis des principes de l'instauration des « Mesures d'urgence de sécurité », a montré l'Uruguay plongé dans une série de conflits où les acteurs ont été fondamentalement les étudiants, qui conjointement au mouvement ouvrier qui a répudié le réformisme et la prudence des mal nommées organisations de gauche, ont exacerbé les esprits des fonctionnaires du genre d'Ulises Pereyra Reverbel, en assénant de douloureux coups aux organismes de sécurité.

Aujourd'hui, face aux proches élections présidentielles, les « rouges » (*colorados*) virent au bleu de panique en voyant que les atouts sont tombés de leur manche et que ce jeu est clair; la réélection de Pacheco Areco serait le détonateur d'une explosion telle qu'ils ne désirent point en imaginer la portée.

Pendant ce temps, en tant que réaction au fonctionnement de la

gauche, la droite a fortifié peu à peu son caractère organisationnel, réussissant à provoquer de graves affrontements parmi les étudiants de l'Université et du secondaire, conjointement à une désagrégation des milieux laborieux.

Par ailleurs, parallèlement à la division des facteurs de pouvoir de fonds, ceux de forme boycottent l'assemblée législative qui devait suspendre les mesures d'urgence, par une motion du sénateur Vasconcellos, manœuvre utilisée pour que le pouvoir, officiel développe une campagne contre le « front élargi », formé du PC oriental, des socialistes, des démocrates - chrétiens, d'un secteur dissident du parti « *colorado* », d'un autre du parti « *blanco* » et d'indépendants de gauche.

La continuité de l'état de siège atténué permet au gouvernement de poursuivre l'œuvre commencée depuis longtemps : interner dans des prisons militaires ou déporter des citoyens, empêcher les rassemblements politiques, saisir les organes d'information, prohiber la diffusion de certaines nouvelles « considérées attentatoires » à la sécurité de l'Etat, et en outre fomenter convenablement les attentats que commettent les sectes de droite.

LES CRIS DES HAUTS PLATEAUX : LA BOLIVIE (1)

Après la mort de « Che » Guevara et dans des conditions économiques de plus en plus défavorables par le fait, a) que les piliers du développement bolivien : l'industrie minière et le pétrole se trouvaient aux mains de sociétés yankees; b) d'une production agricole dominée par le « latifundio » (2) absolument néfaste, René Barrientos (un autodidacte en la matière) se trouva soudain dans la position du danseur de corde, de laquelle il finit par tomber avec grand fracas.

Une fois consommée la « révolution » dirigée par le général Ovando Candia (éduqué au Pentagone), ce même individu surgit en tant que prétendu leader des masses avec l'intention de vérifier quel résultat peut lui apporter une nouvelle expérience populiste et, à l'occasion, avec celle de

racommoder les valeurs pour assurer « des intérêts » qui ne sont pas ceux du peuple.

La radicalisation rapide du bassin minier déjà en état de soulèvement à l'époque de Don René et un important secteur des campagnes en lutte ouverte contre les « latifundistes », incita le nouveau régime à voir à gauche, par stratégie, mais des intérêts en jeu, surtout au sein des forces armées, déterminèrent d'abord un virage difficile vers la modération, puis la conception du coup d'Etat avorté grâce à la COB (Central Obrera Boliviana) et toutes les organisations étudiantes en armes pour la défense de ce qui avait été conquis jusqu'alors.

Avec Torres au pouvoir, le processus historique se montre irréversible; au-delà des faiseurs de coups d'Etat du style Miranda, et des trahisons du Parti communiste bolivien, qui passe son temps à se situer, le peuple a décidé de jouer le rôle d'acteur qui lui revient, depuis ses premières expériences avec le MNR (Mouvement National Révolutionnaire) et sa réforme agraire avortée dans le style de celle de Jacobo Arbenz au Venezuela, en passant par la guérilla du « Che », par « Inti Peredo », etc. pour arriver peut-être à l'expression suprême d'un processus révolutionnaire comme l'Assemblée Populaire, ce peuple démontre de façon définitive qu'il n'est plus disposé à être l'objet de dupes et que fondamentalement Torres n'est point la « petite fille gâtée » comme il le prétend, mais un simple instrument qu'il est nécessaire d'utiliser aujourd'hui en raison des circonstances particulières dans lesquelles le processus se trouve engagé.

Malgré la signature de traités et d'accords d'aide technique et scientifique avec l'URSS et la dénonciation de tentatives de coups d'Etat de l'aile droite du MNR, le gouvernement sait parfaitement que tant la COB que la Centrale Universitaire Bolivienne, ne veulent en aucune manière se compromettre avec l'Etat, et que pratiquement elles agissent de façon totalement autonome, comme le démontrent deux faits d'une importance révélatrice : l'appel de la COB auprès de ses 200 000 affil-

liés à prendre les armes pour riposter à une déclaration des organisations patronales demandant le contrôle de supposés excès syndicaux (elles ne veulent pas que les ouvriers contrôlent la production); et par ailleurs la réalisation de l'Assemblée Populaire.

Le peuple, en dehors des intrigues de la mort de Barrientos, et par-dessus les intérêts en jeu, a dit son dernier mot : *ça suffit*. L'Assemblée populaire ne se limitera pas à examiner les actes de gouvernement, mais elle décidera.

« La Protesta », Buenos Aires. —
Juillet 1970

Prochain article : « Chez les Incas ». — Le Brésil.

(1) A la lumière des événements qui ont conduit au coup d'Etat fasciste de la fin août, la Rédaction présentera dans un prochain numéro une analyse de la situation présente en Bolivie.

(2) *Latifundio* : Grande propriété cultivée par des ouvriers agricoles pour le compte d'un propriétaire non résident (Italie, Espagne, Amérique Latine).

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 — COP 8684-78
Paris.

Articles en français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F
à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

23 SEPTBRE.
1971
NUMERO 673
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

MADRID :

25.000 ouvriers du bâtiment en grève. Un ouvrier abattu d'une balle dans le dos.

Depuis le mercredi 15 septembre, les chantiers de plus de cinquante travailleurs sont « gardés » par la police armée ou la garde civile, ultimes remparts de la « démocratie organique ».

Le 13 septembre, Pedro Patino, 33 ans, ouvrier en bâtiment a été assassiné d'une balle dans le dos par la garde civile, alors qu'il distribuait des tracts appelant à la grève. Jaime Miralles avocat monarchiste, soutenu par 35 autres avocats madrilènes a porté plainte : puisque la version officielle précise que l'ouvrier a été blessé « au moment où il attaquait un garde civil », cette balle n'a pu être logée dans le dos de la victime que parce que cette dernière fuyait, au contraire. Les trois militants témoins de la scène — et emprisonnés — pourront-ils être interrogés par les avocats ? A dire la vérité, en Espagne franquiste, on risque beaucoup.

Tandis que la « benemérita » tire sur des ouvriers dans défense, la grève se développe rapidement touchant plus de 25.000 personnes ce mercredi 15 septembre.

Le mouvement vient d'atteindre Barcelone où 1.000 ouvriers de la même branche sont également en grève. Dans le centre de la ville des centaines de jeunes ont balancé des cocktails Molotov contre la façade d'une banque et ont été dispersés par la police. Quelques arrestations ont été opérées.

- Augmentation des salaires.
- Réduction de la journée de travail.
- Liberté de réunion et d'expression.
- Amnistie pour les travailleurs détenus et condamnés pour leur activité syndicale.

J.-M. GARCIA

Le procès de Burgos est fini, mais le fascisme continue en Espagne.

ROMANCE DE LA GARDE CIVILE ESPAGNOLE

... Tienen y por eso no lloran de plomo las calaveras. Con el alma de charol. Vienen por la carretera...

(C'est parce qu'ils ont une tête en plomb — qu'ils ne pleurent pas. — Avec leur âme de carton bouilli — ils viennent par la route.)

Federico García Lorca, fusillé par la garde civile en août 1936.)

BARCELONE

Un camarade traduit devant un tribunal militaire : il risque la peine de mort.

Sauvons Julián Millán !

Julián Millán Hernández, jeune militant libertaire, est en péril.

Arrêté en octobre 1967, dans le train, pendant le trajet Port-Bou-Barcelone, il a été torturé dans les geôles du Commissariat principal (Jefatura) de police de Barcelone, où on lui a arraché de fausses déclarations sur des faits qu'il n'a pas commis.

Devant le juge militaire de la Première Région, Millán a rétracté ces aveux arrachés par les sévices imposés par des tortionnaires au service du régime fasciste espagnol.

Mais en vain : Millán Hernández, après trois ans d'emprisonnement, doit comparaître devant un tribunal militaire.

Le franquisme lui en veut. Millán risque la peine de mort. Agissons vite, dans un élan de solidarité internationale, pour l'arracher aux griffes des bourreaux franquistes.

Manifestons et faisons campagne pour cette vie en danger !

Sauvons Julián Millán !

C.N.T. D'ESPAGNE EN EXIL
Secrétariat Intercontinental

Príncipes o Caudillos juego de pillos

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 23 de Septiembre de 1971

A Juan Carlos Borbón los españoles le llaman El Tonto, y váyase a saber si es verdad. Por su intento de venta propia — mejor impropia — del Palacio de la Magdalena edificado con dinero santanderino, Carlitos se revela como un aprovechado de primera intención.

Que su protector El Caudillo lo haya preparado como sucesor suyo nada tiene de particular, puesto que los años joroban y día viene que la jiba no se puede soportar. La omnipotencia de un tirano nunca llega al beneficio mágico de sobrevivirse por encima de las generaciones. La tragedia de los soberbios es la de ser sólo omnipresentes durante un tiempo. Fenecidos les sucede la estatua de piedra o hierro que el tiempo convertirá en polvo o chatarra.

No siendo electo Juan Carlos, debería serlo Juan segundo, Jaime, Hugo o Perico de los Palotes. Lo difícil para Franco es dejarse en herencia de franquismo auténtico. ¿Cómo hacerlo? Su categoría de hombre bajo palio, de aproximado o Dios, no llega a la virtud de conocer el destino de su régimen. Una tiranía apellidada (Stalin, Hitler, Mussolini, Franco, Trujillo, etc.) pierde aborigen al ser sucedida por un Kruschev, un Badoglio, un Stroesner (por su disgusto, en destierro) un Juan Carlos cualquiera, un Balaguer de baja estofa. Franco ha de resignarse a ser abatido por la vejez ya que no ha podido abatirlo la opinión española.

Juanito Carlitos Borbonitos, después del entierro de su maestro tendrá que desenvolverse a tenor de las lecciones aprendidas..., asesorado por una corte de plutócratas, cardenales y entorchados. ¿Qué dará de sí esta turbia mezcla? Habrá que estar allí para verlo y, en la ocasión, deshacerlo. La idea de dictadura queda enhiesta aun en el supuesto o esperado óbito. Ogros carlistas han gritado esta vez en Montejurra: «Mataremos más rojos que flores hay en España». Su lema intransigente: Dios, Patria, Rey y Fueros (D.P.R. y F.; ¿Duros, Pesetas, Reales y Fandangos?) no les exime de meter en primer plano la idea de

matar enemigos caudales. Después acudiría el distraerse jugando al tute de reyes. Hay oposición carlista y falangista fanática a un régimen de más o menos libertad en España, y si J. C. de Borbón nos es ofrecido en espantajo por Washington - El Pardo, el trogloditismo ultra derechista lo derribará — medios tiene — para retrocedernos a la trágica situación del 1º de abril de 1939. El problema de la sucesión de Franco es delicado y pensar que un reyecito, una

recomendación americana, o una entente incruenta entre las posiciones político - actuales de nuestro país puede contener la corriente española hacia el precipicio, es soñar buñuelos sin harina.

Por mandato integrista Franco cortó la vida progresiva de España con aporte bélico y fiduciario extranjero, y al extranjero (y al pueblo español) corresponde ahora de-

sarraigar de nuestro suelo a la Inquisición realista y cardenalicia modernamente devenida fascista.

Piense Francia — por ejemplo — que en España continúa vigente la dictadura infernal implantada por los Cien Mil Hijos de P., o de San Luis, y que ya sería hora de que saldara la deuda que hace 148 años tiene contraída con el verídico pueblo español.

El libro y su continente

«La Oposición Obrera — De Kronstadt a Danzing — 1921-1971»

Textos de Alejandra Kollontay y Víctor Serge, con un prefacio de Pier Carlo Masini.

Con motivo de cumplirse el 50º aniversario de estos acontecimientos que trastocaron el rumbo político de nuestra sociedad, las ediciones «Azione Comune», de Milán han dado a la estampa un hermoso volumen de 105 páginas, de una tipografía moderna que vienen distinguiendo los libros de esta editorial italiana.

Carlo Masini le antepuso un emotivo prefacio en homenaje a los combatientes de Kronstadt levantados contra el vasallaje soviético de Lenin, Trotsky y Zinoviev, a los que Víctor Serge acusa como responsables directos del aplastamiento de la flota del Báltico. La palabra de Carlo Masini recuerda la palabra de orden «todo el poder a los soviets», sin reservas ni restricciones mentales.

Con la Comune de París del 1871 y con todas las Comunas posteriores, como la de Mónaco en 1919, de Barcelona en 1937, la de Varsovia en 1944 y la de Budapest en 1956, Kronstadt ha tenido su destino: una vida efímera de una república libertaria con el derrumbamiento de Petrogrado lo mismo que de Versalles. El comunismo ruso no ha sabido liberarse. Tres hombres han sido los enemigos de la base naval que resistiera las acometidas de Tucachevsky para sucumbir sus libertades a manos del enemigo poderoso surgido de una revolución proletaria que suponía un amanecer para el mundo.

Pier Carlo Masini nos dice que

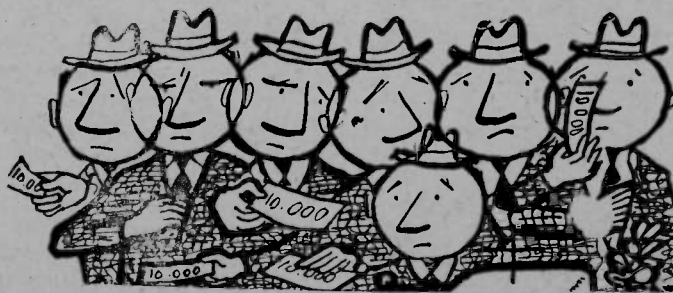
en diciembre de 1919, un viejo tren militar norteamericano, en Buford, transportara 247 revolucionarios de diversas nacionalidades y fe política, expulsados de los Estados Unidos como «indeseables» y traidores, regresando a la nueva tierra prometida, la República de los Soviets que tomaron como patria de adopción. Su arribo se celebró con una gran fiesta: embanderamiento, cantos, abrazos y lágrimas. Eran revolucionarios, socialistas, comunistas, peregrinos que ingresaban a Rusia llevados en alas de la tangible utopía libertaria. Entre ese conjunto de personas viajaban Alejandro Berkman y Emma Goldmann. Berkman y Goldmann han intervenido en la contienda de Kronstadt y milagrosamente han salvado la vida, escondiéndose en Europa, siendo acogidos por Inglaterra. Uno de los héroes más destacados de otra tragedia fue Néstor Mackno, maestro de escuela y estratega nato que luego de haber saltado sobre Danzing ha podido pisar tierra firme en París donde falleció deseme-

ñándose como obrero en una fábrica.

La ciudad fortaleza que fue Kronstadt era una de las poderosas bases navales de Rusia. El descontento general por el curso de los acontecimientos que dirigían la dictadura del proletariado contra el proletariado que los soviets debían redimir y con ello, la economía y las libertades de aquel pueblo militante, tuvo el consuelo histórico de ser considerada con «honor y gloria de la revolución rusa» por la restauración de la democracia de los soviets. Muchos de aquellos combatientes han muerto gritando «Viva la Internacional Comunista. Viva la Revolución Mundial». Así terminaron los que fueron hundidos en aquel carácter insurreccional, uno de los más bellos ejemplos para Oriente y Occidente y cuyo recuerdo nos hizo posible «Edizione Azione Comune», Via Farini 40 — 20159 Milán, que a otros ha sumado nuevos laureles editoriales.

CAMPIO CARPIO

ESPAÑA HOY



La verdad es esa:
la avaricia de pesetas
aquí se llama MATESA.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PSICOLOGIA DE LA CONVERSACION

La etapa de vacaciones suele llevar consigo el grato desplazamiento, por el tiempo y la distancia. Con unos y con otros agrada el cambiar impresiones, enlazar la conversación, aflorando temas en diálogo sosegado, a compás del temperamento de cada uno.

Indudablemente, cada uno es como es; y así se manifiesta en la relación con los demás. Va en ello el carácter: mesurado, superficial, atento, ególatra, retraído, limitado, tímido... ¡Toda una gama de matices que en ocasiones son, como estimaba Proust, diferentes y contradictorios en un mismo individuo! Está el grado de cultura, luego lo relativo a la inteligencia, propensión natural que se diferencia de la preparación intelectual. Todo ello son los factores que condicionan el interés que pueda ofrecer la conversación.

Lo importante al conversar es hacerlo con naturalidad, ofrecerse cada uno como es, hablando con llaneza, sin empaque, sin aires de suficiencia, sin aparentar lo que no se es. A la postre, y a lo largo de la conversación, al que aparenta, al que finge, se le suele ver la hilaza, apareciendo aquello que ha pretendido ocultar. Acontece también que quien abusa de la locuacidad llega a expresar lo que desea e inconscientemente lo que no desea. No siempre en el aceleramiento verbal el cerebro puede controlar lo que la lengua expresa.

Debe usarse en la conversación cierto grado de paciencia y una manifiesta cortesía, que en nada se aparta de la naturalidad. El individuo de cierta formación cultural al conversar con quien de cultura anda ayuno es aconsejable el no tratar de avasallar, de imponer el peso de los conocimientos cuando se trata de una conversación cordial, amistosa. También está puesto en razón el no abusar de la facilidad expresiva, de la locuacidad, al conversar con los demás. Hay el que habla, habla, habla, sin permitir al que con él, o a los que con él conversan, el que tengan un momento, un resquicio siquiera para poder emitir una opinión, una simple idea. La conversación del que posee *chispa*, amenidad en decir las cosas, en recordar hechos, resulta agradable en extremo. Pero tam-

poco es cosa de *acaparar* todo el tiempo, haciendo del diálogo un interminable monólogo.

Creo que fue Pascal quien manifestó que incluso del hombre más ignorante se puede aprender algo. Si somos observadores, sea cual fuere el grado de nuestra cultura, la mayor o menor locuacidad que nos anime, haremos bien en, al tiempo que los otros por nuestras palabras nos conocen, nos interpretan, tratan también nosotros de conocer e interpretar el sentir de los demás, permitiendo que se expresen en el curso de la amistosa charla, o conversación.

TRABAJAR SIN EXPLOTADORES

Todos hemos podido leer en la parte francesa de este semanario, en el número 679 del mismo, y en la primera página, el proyecto de una comunidad agrícola anarquista. Ni que decir tiene, el proyecto en cuestión es sumamente interesante, y lo importante es que alcance a plasmar en una progresiva realidad. Siempre hemos considerado, en tanto que anarquistas, una manifiesta paradoja el ser convencidos adversarios de la sociedad capitalista, de la explotación del hombre por el hombre... ¡y tener que poner el despertador a la hora para no hacer tarde en lo de ir a trabajar para un patrón!

Los compañeros que piensan llevar por delante la comunidad aludida se nota que están animados de buenos propósitos. Hablan de aliar el trabajo independiente a la tarea cultural y a la acción solidaria. Leemos y aprobamos: «El simple hecho de que la comunidad puede vivir, prueba que el anarquismo puede aplicarse, que el movimiento puede extenderse». Hay expresiones que evidencian la juventud, la imprecisión en el uso de algunos términos que les caracteriza. Así al emplear la palabra «política», que a nosotros nos saca de quicio por lo que hemos notado ha representado siempre en la vida social. Leemos y subrayamos la palabra: «...al meterlo todo en común es ya un *acto político*, pues nosotros rehusamos el espíritu impuesto por el Estado y la burguesía...» También manifiestan: «Formación de una gran biblioteca *política*, donde cada uno podrá sacar aquello que necesite». Si atacamos a los políticos, si com-

batimos la política, ¿a cuenta de que propiciar un *acto político*, y *biblioteca política*, cuando el término *social* es más adecuado y no ofrece dudas? Pero pasemos al detalle y destaquemos la loable intención.

Independientemente de los resultados, lo esencial está en emprender algo en el terreno de la emancipación económica. Fracase o no, el intento ya de por sí es estimable. Armand, contra el sentido pesimista de los que hablaban de los fracasos de las iniciativas de emancipación económica en ambiente libertario, advoca que no tenemos en cuenta los innumerables fracasos que emergen de las iniciativas de tipo burgués y capitalista. Reiterados fracasos han impedido no pocas empresas de tipo burgués y capitalista el llegar a plasmar en productiva realidad. ¿Cómo extrañarnos de que intentos hechos por libertarios no hayan dado el resultado apetecido?

Cuando se ha vivido la experiencia de poner en funciones de producción comunidades o colectividades de tipo agrícola e industrial; cuando se ha estudiado detenidamente el proceso evolutivo de realizaciones de esta naturaleza se está, evidentemente, en condiciones para poder saber a qué atenernos en torno al particular. ¡Nada de escepticismo: realismo! He ahí lo que se ha de tener en cuenta al intentar obrar.

Cuentan, indiscutiblemente, las condiciones materiales cuando se va a la creación de una realización de matiz económico. Pero juegan de un modo preponderante los factores de consistencia moral. Todo es relativo, bien lo sabemos, en la existencia humana, pero dentro de lo relativo, hay que buscar las coincidencias. Ellas pueden derivar de la afinidad en los caracteres, el aunar voluntades evitando los motivos de fricción. Hay que evitar el egoísmo individual. se ha de aunar el esfuerzo, sin amenguar uno en perjuicio del otro, dando cada uno lo que pueda ofrecer. Tener un sentido de la máxima solidaridad, de un efectivo apoyo mutuo en todo y por todo. De no estar bien enraizadas las esbozadas condiciones ya antes de empezar puede asegurarse el fracaso, o el nefasto aburguesamiento, que es peor.

Hemos visto fracasar colectividades de tipo industrial, creadas

por sedicentes compañeros libertarios, por el motivo de que en ellas casi cada uno quería especializarse en tareas lo más descansadas posible, rehuyendo el trabajo de peonaje, dado que implicaba mayor esfuerzo físico. El querer diferenciarse, el no avenirse a realizar cada uno lo adecuado a sus condiciones, sin darle a ello exclusividad. Originaba agrias discusiones, hasta llegar, a la postre, a la disolución. Hemos visto comunidades dedicadas a las tareas agrícolas que, por dar cabida a enrevesados egoísmos, han concluido como el famoso Rosario de la Aurora, casi a palos..

Es agradable, resulta muy simpático el comprobar cómo en momentos de euforia hay compañeros que lanzan la proposición de crear un ambiente social de reducida vida en común. Se teoriza, se ensamblan proyectos a cual más atrayente... Pero luego aparece el hacerle frente a la realidad. Y entonces se originan los bandazos, los tropezones. De ahí la importancia de conocer bien el camino que se pretende seguir, y sobre todo, que se conozcan bien aquéllos que pretenden hacer marcha juntos.

KRUSCHEV EN SU OCASO

El que fue dictador, muerto Stalin, en el «Paraiso del Proletariado», reflejó en su manera de ser, las marrullerías que hay dentro del marco de la política. Evidenció también cuán relativas son las glorias humanas, como suele decirse. En vida del tirano, fue sumiso seguidor y amanuense suyo. Y a la muerte de Stalin, entonces, seguro de la impunidad, lanzó pelladas de lodo contra aquél a quien había servido. Pero llegado a la cúspide del Poder, la vanidad le hinchó de tal manera que no alcanzó a adivinar a quienes le iban a derrumbar del pedestal: Había sido zorruno, pero otros lo fueron más que él. Amargas reflexiones acerca de la política debió hacer en el ocaso de su existencia.

¡Buen libro se podría escribir reflejando la brutal insensibilidad, las marrullerías, el criminal egocentrismo de los dictadores: rojos, pardos o negros!

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opusculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1,50 F.

Era obligado ocuparse de...

ANTONIO PEREIRA. — Contra lo que apellido indica, no era portugués, sino italiano. Y cenetista español por más señas. Y deslízamos el terrible vocablo «era» porque Pereira falleció en Italia en 16 de marzo de 1969. En verdad, estábamos en deuda con el amigo, y así nos lo ha recordado constantemente su familia.

Bueno; pues vamos a pagarla trasladando a estas páginas la crónica que le dedicó el querido Umberto Marzocchi en «Umanita Nova»:

«PEREIRA, UN MILITANTE DE VIDA DIFÍCIL. — Como teníamos indicado, Antonio Pereira, «El Italia» como afectuosamente le llamaban sus compañeros de lucha en el frente revolucionario de la España republicana, murió en la fecha que indicamos tras haber cumplido cuarenta años de actividad anarquista y sindicalista en los cuales entran los años de revolución española.

Salido de Italia en 1928 huyendo de la persecución fascista, y tras una estancia de dos años en Francia, se fue a España en 1932, donde tomó contacto con los grupos anarquistas de la barriada de Sans, Barcelona, participando ya en el motín de octubre de 1934 motivado por el famoso «bienio negro», o reaccionario. En julio de 1936 fue de los primeros en salir a la calle para combatir a los generales rebeldes, habiendo tomado parte particularmente en el asalto al cuartel de Atarazanas con Durruti y Ascaso, y donde perdió la vida este último compañero.

Organizada la Milicia partió al frente agregado a la Columna Ortiz, tomando parte en la toma de Caspe y combatiendo en el Cañal, frente a Belchite. En 1937 fue instructor en la escuela de guerra de Barcelona, mas el inmovilismo le disgustaba. Comandante del IV Batallón, 116 Brigada de la División 25, compuesta en general por hombres de la CNT-FAI, Pereira nuevamente demostró dotes excepcionales de combatiente ingenioso y audaz. Uno de sus hechos salientes (que ahora pertenecen a la historia, pero que confieren a nuestro amigo un merecido prestigio) fue su acción propia en la batalla de Teruel. Las brigadas de Lister y el Campesino no habían conseguido penetrar en profundidad sino dejando sobre el terreno muchas bajas propias, siendo por recurso estratégico que la unidad mandada por «El Italia» ocupó la ciudad.

Antonio Pereira luchó hasta el fin de la guerra. Después de una retirada de decenas de kilómetros, la fuerza de Pereira fue a parar a Valencia, y llegada a Alicante resultó prisionera de las fuerzas fascistas italianas, cuyos jefes se interesaron por saber quién era «El Italia». Ninguno de los 25.000 hombres vencidos lo conocía... y fue gracias a esta magnífica solidaridad que Pereira salvó la vida. Encarcelado en el castillo de San Fernando alicantino, fue torturado por no dar los informes que sus verdugos de él esperaban.

Trasladado al campo concentracionario de Elche, mediante una estratagema común en aquel campo, consiguió escapar hacia Barcelona, refugiándose luego en la pequeña república de Andorra. Apenas transcurridos seis meses regresó a España, cayendo preso y siendo encarcelado en Lérida, de cuya cárcel lo sacaron para internarlo en el campo de concentración de Miranda de Ebro, luego a la cárcel de Burgos, a la de Madrid y a la de Toledo, donde logró la libertad vigilada después de un año de retención.

Luego vivió durante tres años con papeles falsos en Barcelona, donde en 1945 lo encontramos secretario del Comité de Defensa de la CNT, para Cataluña, Aragón y Baleares. De nuevo arrestado — esta vez con su compañera — él fue ingresado en la Cárcel Modelo y ella reducida a los sótanos de Jefatura por varios días pese a su estado interesante. Al salir del antro la compañera consiguió regresar a Italia, donde tiempo después se le reuniría Antonio.

Aposentado en Ventimiglia, Pereira militó activamente en la F.A. italiana y en la USI, contribuyendo al desarrollo de nuestro Movimiento global y colaborando en diversas publicaciones anarquistas italianas y españolas. En el Congreso de Ancona (1967) formó parte de la C. de C. de la FAI y asimismo tomó a su cargo la relación de la FAI con el movimiento obrero y el secretariado de la USI.

La circunstancia de Pereira es la del hombre de valor, cual ocurre con otros tantos hombres excepcionales en los que fue pródigo la España del 1936 al 1939. El prestigio adquirido en la lucha, la personalidad del anarquista combatiente, la inteligencia lúcida y pronta ligada a un instinto rebelde, estos fueron los motivos que dieron relieve a la personalidad de Pereira, que por la ejemplaridad de la obra, y el corazón ardiente y

bueno, nos había granjeado su simpatía y afecto, y es así que hemos querido recordarlo, sobre todo en espíritu de juventud — a la que él tanto amaba —, crédito, ejemplo y fuerza para la lucha contra la opresión que sea.

Por su voluntad y la de su fa-

milia, sus restos fueron incinerados el 21 de marzo en el Ara del cementerio de Savona, siendo trasladadas las cenizas al cementerio de Ventimiglia.

Condolencias a su compañera e hijas, de parte de «Umanita Nova». — U. M.

Hasta aquí el emocionado relato de Marzocchi. En otra oportunidad aportaremos nuestra opinión propia. — F.

DE LAS HORAS VERANIEGAS

La jira provenzal de la Aygade

HYÈRES

Como cada año, también en éste ha tenido lugar la jira confederal a Hyères playa de la Aygade. De buena mañana buen número de autos familiares comenzaron a llegar a sitio. Pronto se fueron presentando autocares de Aix-en-Provence, Marsella y Draguignan. Autos particulares acudieron muchos más, buscando la gente llegada acomodarse bajo la sombra.

Se instalaron altavoces y presto se dio marcha a los mismos: avisos, recomendaciones, música. Parece que no, y el artificio ayuda a crear ambiente. Antes del mediodía un autocar partió en busca de los compañeros alojados en el Beauséjour. Todos ellos acudieron, excepto los aquejados de enfermedad excesiva, a contar entre ellos el compañero Vidal, que cada año veíamos tocado con la gorra durrutiana con las siglas CNT-FAI. Estos compañeros compartieron la comida fraternalmente con las «collas» que se disputaban el complacer a sus amigos invitados.

Tras un corto reposo de digestión, el secretario de la Comisión de Relaciones de Provenza dirigió la palabra exaltando la presencia de tanto compañero y también la de refugiados económicos y expresando los objetivos de lucha y finalista de la Confederación, así como su empeño para el derrocamiento de la tiranía fascista que sufre España.

Seguidamente fue el radio-gancho, es decir, el micrófono libre al alcance de todos. Irrumpe Aragón con enérgicas, agradables y guitarradas jotas cantadas a dúo por los hermanos Pilar y Pedro. Sucedió a lo baturro el aroma de Andalucía por cantos de Rosa, también armonizada a guitarra. Por sorpresa vino a caldear más el ambiente la pareja de baile formada por el compañero «Sevillano» y su

vistosilla hija, que puntearon y re-voltillaron bien, estimulados por la cantaora Rosa. Conchita no quiso ser menos y zapateó bulerías y demás buenos días. En resumen, un éxito, sin necesidad de ganchar a nadie.

Balance de la jornada de la Aygade: un día agradable, fraternidad remachada, nuevas conocencias establecidas, y presencia de españoles «de ahora» que adquirieron libros y revistas nuestros que en su vida no habían visto. Que lo lean con provecho, deseamos.

A las 7 vespertinas empezó el desfile de cada cual a su procedencia, entre palabras y estrechones de mano fraternales.

F. ZAPATER

Escrito en Draguignan al llegar de la Aygade. Excusa: Esta pequeña fuente informativa ha encontrado en el «C. S.» un involuntario dique de contención. Hasta ahora, que se ha abierto la compuerta... — F.

CONLLEVANCIA

MADRID. — Ante un notario de Barcelona se firmó el acta de constitución de la primera empresa hispano soviética, la Sovispan, encargada de abastecer a los pesqueros soviéticos que operan por Canarias. En la nueva sociedad participan dos sociedades españolas: «Tabacos de Filipinas» y «Vapores Suardiaz».

DESGANA

MADRID. — De una encuesta realizada por el ministerio de la Vivienda, resulta que el 45 por 100 de los residentes en Madrid quisieran cambiar de ciudad.

DESDE MADRID

España vista por dentro

por FEDERICO BOLERA

HEMOS dicho muchas veces y repetimos hoy, que la problemática del gobierno fascista español se reduce sólo a discursos huecos y cantos de sirena. Una política sin sentido, irreal. En toda la obra furibundesca de los monterillas españoles, no hay nada de cosecha propia ni de positivo. Todo lo que dicen y hacen, todo es hojarasca, agua de borrajas, argumentos prestados, dados ya de baja en el tiempo y el espacio, por pasados de moda y caducos, ya que el desarrollo y el bla, bla, bla, de sus empalagosos discursos se esfuman y pierden en el vacío. No hay tu tía; la reforma agraria del ministro de Agricultura, señor Allende y García-Báxter, no es más que un simple mito, igualmente que la reforma agraria comenzada por la segunda República que, antes de llevarla a cabo, hizo marcha atrás presionada por las derechas, que se estaban rehaciendo del susto recibido por el golpe semi-mortal que les dio el pueblo soberano.

Ninguna reforma nos inspira confianza, a pesar de que las aceptemos, porque no son más que lenitivos sin pies ni cabeza, que no resuelven nada, como no sea enganchar más eslabones a la cadena de la esclavitud, y hacer a ésta más larga y duradera, y mucho más larga y costosa la subida del calvario lleno de espinas que tiene que subir el pobre paria, aquí caigo y allá me levanto, siempre derrengado y hambriento, mal nutrido y sin fuerzas para ir tirando del penoso carro de la vida, sin ninguna clase de aliciente como estímulo para seguir viviendo.

No hay derecho a ninguna clase de reforma pequeña o grande. Esto lo sabemos todos los que como yo, pertenecemos al «clan» de destripaterrones, por no haber llegado a su debido tiempo al tren rápido terrestre, para encaramarnos en los vagones de primera clase, y apropiarnos de lo que no es nuestro, como hicieron y hacen sinvergüenzas y desalmados, dejando a los rezagados en tierra, con dos palmos de narices, y el plato del banquete de la vida vacío.

Los rezagados yacemos en el cuarto trastero o en el rincón del olvido. Pero reconocemos que no es nuestra la culpa de que no seamos los primeros ocupantes, ni tampoco los últimos, ya que las generaciones se suceden unas a otras, por lo que no es justo que alguien se apodere de lo que no

es suyo, y haga de ello su propiedad, con uso y abuso, dejando al resto de los seres humanos en plena estacada, sin ningún medio para subsistir, lo que justifica nuestra disconformidad y rebelión, en busca de nuestra participación en el banquete de la vida, ya que si la tierra no la ha hecho ningún sastre, sino que es un regalo que la naturaleza le ha hecho al hombre, éste puede hacer uso de ella, pero no abuso, lo que en justicia le prohíbe que se apodere de un solo palmo y lo haga propiedad suya, lo que nos induce a negar el derecho a la reforma agrícola, señor Allende, y a su utilidad social, porque si la reforma beneficia en algo a unos, lesiona a otros, lo que es de todo punto injusto.

Tratadistas como Guillermo Godwin, H. Spencer, si no dicen radicalmente como Proudhon que la propiedad es un robo, aseguran, como el doctor Enrique Lluvia, que la propiedad privada es de todo punto ilegítima, y el primer ocupante no puede arrogarse el derecho de hacer de un palmo de tierra, propiedad suya. Sería una cosa sumamente injusta, porque la tierra es de todos y de nadie, y no admite ninguna clase de repartos, ya que en éstos siempre hay seres lesionados.

Según Cicerón, citado por Proudhon, «la tierra es como un gran teatro, en el que el individuo no puede desdoblarse y ocupar varios asientos a la vez, sino uno solo, y terminada la función, pierde el derecho de ocupante, pasando éste al ocupante de la segunda función». Y dejando aparte el predio injustificado del primer ocupante, las trifulcas históricas nos muestran en carne viva, que de aquéllos ya no quedan ni los rabos, y que la propiedad privada no está siempre en las mismas manos, sino que cambia a menudo, no por los fueros legales, sino por el engaño, la especulación y la fuerza, lo que priva a usted, señor Allende, toda autoridad para hacer reforma alguna, basando a ésta dentro de la justicia, ya que si la tierra es un regalo que la naturaleza ha hecho al hombre, es de la comunidad y no del individuo.

Llegados a este punto, señor ministro, todos sus discursos con respecto a la reforma agraria, están de sobra. «La tierra debe ir a parar a manos de los agricultores, no de la especulación» — dice usted. Pues no, señor ministro. La tierra no debe ir a parar a manos de especulación ni de los

agricultores ricos, para que usen y abusen del pobre bracero, y no siquiera del agricultor pobre. La tierra es patrimonio de la comunidad, y a su seno debe volver, ya que nadie tiene el derecho de apropiarse de una cosa que no ha sido creada por él.

Las galeradas gubernamentales ya no convencen a nadie, aunque estén a la orden del día, por haber perdido toda eficacia positiva. El tocados charanguero ha perdido su eco de latón, enmudecido, muertas sus vibraciones de corta y larga distancia, pues no hay parangón ni antinomia, es la muerte justa por inanición de la reforma agraria, comedia para embaucar papanatas, creada por el anquilosado caletre de los famosos ministros de Franco, superdotados en malabarismos circenses, marionetas de trapo, pócima falácica, abrevadero de puercos, refugiados en el gran circo español, con miras a chupar del bote.

La espúrea cosecha de caricatos es lo que más abunda entre los mandos españoles. Miopes cuando no ciegos de remate, se amontonan formando prámide, y disputándose a dentellada limpia, a ver quién se hace eco con la mejor tajada, de lo poco que en España queda de los españoles, ya que si no vamos desnudos, vestimos con taparrabos. La poca tierra que nos queda, es tierra baldía, yerma, sembrada de tomillos y cardos, que mal podrá el señor ministro reformar nada; y tocante a la industria que no sea del extranjero, no tenemos más que maquinaria anticuada, inservible, y un telar sin lanzadera, que ha dado mucho que hablar..., por ser una de las causas del desfaldo de Matesa. Todo esto y algo más, lo sabe el ministro de Agricultura español, el señor Allende.

La tierra no debe ni puede ser parcelada, señor ministro, ni por usted ni por nadie. Apoderarse de un palmo de tierra es robar a la comunidad presente y futura, absurdo y crimen a la vez. No hay ninguna ley humana que sea justa, ya que todas son convencionales, dando derechos infinitos a un grupito de privilegiados, y deberes al grupo mayor, de donde nace la propiedad privada, con todos sus destellos onerosos de explotación y tiranía, que recaen sobre las espaldas de Juan Lanas.

No hay derecho de que por simple chanza, yo nazca en cuna dorada y mi vecino en cuna de junco crudo y desheredado de la fortuna, siendo de carne y hueso

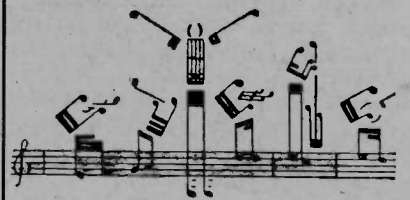
igual que yo, sin opción ni derecho a ningún goce, como no sea el derecho al goce del simple paria: nadar en la superabundancia del sufrimiento y la miseria, único derecho concedido por los altos mandos de esta maldita sociedad burguesa, a Juan Lanas y familia.

Sabemos y damos por descontado que la reforma agraria para usted no es más que un simple pasatiempo, una burda comedia. Y en su trama, no está usted solo. Van confabulados con ella hasta los ministros de Dios en la Tierra, respaldando al inclito Franco, sembrando el campo de mentiras, transgrediendo de esa forma descaradamente el octavo y noveno mandamiento celestial, arrojados con el cáliz y la mitra, que ya no representan la luz solar, sino la charca nauseabunda, desde donde maniobran estos malditos sarrazenos, fabricados con materia de corcho, y creados ex profeso para poner en ridículo al mismo Jesucristo, no por treinta dineros, sino por un simple plato de lentejas y ganándose el pan con el sudor de la frente ajena, con falsos malabarismos, indignos del mismo Judas Iscariote.

El Dios trino continúa su marcha con sus tres pilares inseparables: Estado, Burguesía e Iglesia. Tres fuerzas coaligadas para aplastar todo movimiento reivindicativo del proletariado, contra quienes debe luchar éste con impetu revolucionario y sin descanso.

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.



ANTENA

CRUZ DE FUEGO

OVIEDO. — Según Oifra en la catedral se ha encontrado un «arsenal». Contiene fusiles, obuses, bombas de aviación y cascos de acero. Según la agencia oficial proceden de la guerra civil española.

NO HAY PARON EN LA LUCHA

BARCELONA. — Paro en la Universidad de Tarrasa. No se trata de estudiantes, sino de trabajadores en las obras que se efectúan en aquel centro docente y que solicitan mejores condiciones de trabajo: el cien por cien del salario real en caso de baja por accidente, enfermedad o jubilación.

ARRIBA ESPAÑA Y LOS PRECIOS TAMBIEN

MADRID. — El coste de la vida aumenta sensiblemente en España. Desde el martes día 24, el precio de los periódicos ha pasado de 4 a 5 pesetas (32 y 40 centimos franceses respectivamente) o sea aumento del 25 por 100. Esto coincide con una subida general de los principales servicios públicos: 25 por 100 en los autobuses; 35 en los tranvías y se espera, de un momento a otro, el aumento en las tarifas del Metro. Se dice que el próximo consejo de ministros se pronunciará por un aumento en los transportes de viajeros por carretera, entre un 10 y un 20 por 100.

Las comunicaciones telefónicas urbanas, en la práctica, también han subido, ya que desde el 15 de junio no se tarifican como conferencias sino como unidades de 3 minutos. En total, las alzas han sido del 15 por 100 en los meses últimos.

El aumento de tarifas en los servicios públicos es tanto más impopular cuanto no va acompañado de un aumento de salarios. Se da el caso de que una familia de cinco personas tenga que gastar alrededor de mil pesetas por mes (80 francos) en autobús, lo que representa el 15 por 100 del gasto total y casi el 25 por 100 del salario mínimo interprofesional, caso éste en el que se encuentran un millón de trabajadores según las estadísticas oficiales.

DETENCIONES EN ONATE Y VITORIA

SAN SEBASTIAN. — El 29 de agosto pasado, domingo, un grupo formado por ocho muchachos y muchachas, que se habían reunido en el monte de Araoz, cerca de Oñate, fue rodeado por varios números de la Guardia civil. Cinco de ellos cayeron en manos de los guardias. Los demás pudieron escapar.

En los días siguientes, la policía detuvo a muchos jóvenes antifranquistas, especialmente en Vitoria.

ESTUDIANTES FRENTE A CUALQUIER DICTADOR

«Lanzada de moro izquierdo le atraviese el corazón.»

Marcaís con vuestras gestas las huellas del heroísmo queriendo echar de España al mórbido fascismo.

Vuestro continuo impulso en defensa de la libertad va pasando a la historia con nervio y sinceridad. No olvidar al campesino de esa España baldía, si la pretendéis regada con lágrimas de alegría. Para enseñarle a España Derecho y Economía hay que imprimirle libros de libre filosofía.

Dionisio Crespo

Rendido homenaje

La torpe e incapaz ingratitud humana está retaceando hasta mismo el elogio incuestionable hacia las personalidades, los hombres y militantes de la periferia que han hecho tanto, algo se acercaron a la trinchera de nuestra liberación. Hasta a eso ha descendido lo que antes fue considerado altruismo, como sello de dignidad y admiración. A tan profunda inoperancia nos sepultamos que la gracia, la admiración hacia los otros se está midiendo con cuentagotas, como una lástima. Alguien, sin embargo, tiene que luchar contra esa aberración que a todos mancilla.

Recientemente supimos del fallecimiento en el Uruguay de Roberto Coteló. Sentimos en el alma la pérdida de tan destacado militante de nuestras ideas, que deja un cráter abierto en el páramo de la desilusión social que abate aquel país hermano. Anteayer ha desaparecido Cristóbal Otero, que nos mantenía despiertos en la esperanza que a toneladas vamos perdiendo.

Más tarde se fue también Tato Lorenzo, otro de los baluartes libertarios en aquel Uruguay anarquista, librepensador y libérrimo que, con Azzareto, nos tenían intimamente frenados, sujetos a los desvíos involuntarios del tronar social. Con ellos aprendimos a admirar a los hombres, a las ideas y a las acciones y a calibrar personalidades de las pocas de antes, que pensaban a la manera antigua, pero que dieron, desde dentro o de afuera de la Federación Obrera Regional Uruguaya un nombre respetable al

anarquismo y una bandera de libertad para aquella nación.

Estos cuatro compañeros, en poco tiempo desaparecidos, suponían diques al totalitarismo contaminador de la juventud uruguaya. No interesan los años de militancia, sino las ideas y los entusiasmos puestos a su contribución. Carece de significación mayor si eran muchos o pocos los que los seguían. Lo que interesa es que era el suyo un pensamiento firme, un ideal sin torceduras que alguien esté empeñado en desdibujar, en consumir ideológicamente. Suponían una personalidad que rompía ataduras al régimen de podredumbre capitalista que hizo crisis en aquella «Jerusalem libertada» que espera la palabra para la acción.

Todo lo que allí ocurre nos duele de muy cerca. Cualquier inquietud que no pueda materializarse es tropiezo y cada victoria que no podemos alcanzar en la plenitud del pensamiento, una derrota nuestra. A la ingratitud del homenaje que no hemos tributado a tan nobles figuras, sumamos nuestra admiración de compañeros de ayer y de siempre.

CAMPIO CARPIO

Necrológica

FELIX CUENDE

Nos appena dar esta noticia: el compañero Félix Cuende, militante vasco, falleció de un ataque cardíaco mientras montañeaba por el Alto Loira. Muerte impensada porque no es interesante pensar en ella. A nadie interesa el no ser, pero eso llega, dejando rastro de dolor en la familia.

Antes de la guerra Cuende formaba parte de la CNT en la región Norte. Cumplió como bueno y luego hizo la guerra adscrito al Batallón Bakunin, que peleó en la provincia cántabra y en Vizcaya. Caido prisionero de los fachas fue condenado a muerte e indultado para endosarle la cadena perpetua. Pasó años de encierro y obtenida la libertad vigilada le faltó tiempo para ganar, como pudo, la tierra francesa.

Aquí reingresó en la CNT, a la cual, indudablemente rindió servicio. Con la nota-falsete de entrar en el declive confederal por otros propiciado. Sosegado como era el amigo Cuende, no debía dejarse llevar por los esfuerzos bis que pierden unidad al movimiento libertario. No lo estimó así, y lo sentimos por él y por nosotros.

Sin embargo Félix Cuende no era rencoroso. Tampoco nosotros. Siendo así que en la hora postrera que le cupo hemos resentido de golpe su ausencia.

Y así se lo comunicamos públicamente a su familia. — F.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

S.E.A.

prepara su Calendario para 1972

X

Panorámica de la República

MUCHOS de estos sucesos que vamos a relatar fueron vividos por Peiró, no en calidad de espectador indiferente, ya que si tuviéramos a mano la prensa de aquellos días podríamos apreciar los hechos a través de sus propios comentarios y críticas que vendrían a valorizar estas referencias históricas. Por entonces (ya separado de la dirección de «Soli», en plena floración del «treintismo» y el movimiento confederal con fisuras por los llamados «sindicatos de la oposición»), no dejó de continuar su tarea, ni silenció su pluma, ya que ese momento parten sus colaboraciones en «La Rambla», «La Tierra», «El Trabajo» y otras publicaciones en donde enjuicia las fluctuaciones y traspies de los dirigentes del nuevo régimen, sin abandonar el renglón polémico en el que defiende su posición diferencial que él confería al sindicalismo y al anarquismo, así como en relación con la estructura orgánica que debía darse a la CNT. En sus artículos de aquellos días, reconocía que la República había heredado de la Monarquía un pesado lastre que los gobernantes republicanos, veleidosos e incompetentes, no supieron o no quisieron liquidar. Estos, que en su mayoría tenían una concepción tipo clase media aburguesada, no tuvieron una visión de las realizaciones sociales que el pueblo demandaba y que ellos, por deber y por promesas hechas, venían obligados a satisfacer.

A partir del triunfo, los nuevos amos del poder inventaron el término «juricidad» para usarlo de pretexto y tumbarse a la bartola; se entregaron a una euforia desorbitada, a una demagogia verbosa, sin enfrentarse a los verdaderos problemas, mientras cundía el descontento en las multitudes hasta dejar a la República inerme e indefensa. Los males que sufría España en aquella época (salvando las distancias de tiempo y la evolución que su curso implica) son idénticos a los que padece en la actualidad: militarismo, oligarquía y clericalismo. En los tiempos monárquicos existía un ejército pretoriano, servidor de los intereses de la realeza, que se distinguían más como mayordomos y ayudas de cámara de la Casa Real que en calidad de valientes y aguerridos en los campos de batalla. Su incapacidad militar se amalgamaba con el afán de lucro, lo que les convertía en criados de los mandones y caciques de turno. El ejército español era inepto para toda acción bélica, lo que explica su neutrali-

dad en la primera guerra mundial, y en cuanto a su «Legión Azul» al servicio de Hitler, fue mejor un estorbo que un medio eficaz de combate en la lucha, en la segunda hecatombe guerrera que desangró a Europa.

La evidente prueba de su descrédito la tenemos en que fueron arrojados de todas partes en donde pusieron la planta de sus pies. Primero, de todo el Continente Americano, por la acción viril de los pueblos; luego los echaron de Cuba, Filipinas y Marruecos (hasta que concertaron el pacto con Francia) cuyos fracasos vinieron a representar el descenso de España a potencia de cuarto orden; en especial cuando unas docenas de cabileños, que sólo disponían de armas primitivas, en las encrespadas tierras rifeñas, derrotaron repetidamente a los ejércitos monárquicos. De hecho, a partir de 1898, o sea de cuando la derrota de las mesnadas pretorianas (nos referimos a los mandos) en suelo cubano, el ejército no fue más que una taifa de matapanes al servicio de la Monarquía, de plutócratas y burgueses, o que medraban al socaire del Estado. Los únicos éxitos logrados desde entonces fueron frente a labradores extremeños o andaluces que en sus luchas pedían un poco más de pan a los amos de la tierra, o bien en las capitales españolas: Madrid, Zaragoza, Sevilla, Bilbao, Barcelona..., actuando de esquirolas, con su brazaletes rojo, en la huelga ferroviaria, ametrallando al pueblo cuando protestaba contra la estúpida y criminal guerra de Marruecos (la que sirvió de pretexto para que fusilaran ignominiosamente a Francisco Ferrer), o reprimiendo con sus máusers el movimiento revolucionario de 1917, donde el pueblo pedía simplemente que se abaratara el costo de la vida...

Y bien, ¿qué hicieron los mandatarios de la República para extirpar a este cáncer que tenían incrustado en lo más vulnerable de su constitución estatal? ¿Qué medidas tomó este señor Azaña que en sus «Memorias» despotrica contra tirios y troyanos, entonces ministro de la guerra, para acabar con los baluartes adictos a la Monarquía? ¿La causa de las futuras sublevaciones y del hundimiento final de la República, no radicará precisamente en no haber saneado al ejército de los enemigos del régimen cuando estaba en su momento de poder? En vez de una profilaxis a fondo se entretuvo en promulgar la Ley de Retiros que con-

cedía sueldo íntegro a quienes se retiraran, pudiendo hacer uso del uniforme militar, concediéndoles carnet para viajar gratis, siendo autorizados para que se dedicaran a la profesión deseada. El hecho es que estos gajes fueron aprovechados por algunos oficiales adictos y por muchos indiferentes, mientras los monárquicos y reaccionarios quedaron incrustados en el nuevo régimen esperando el momento oportuno para destruirlo. ¿Qué, acaso el señor ministro confiaba en su palabra de «caballeros» por haber jurado que eran adictos al régimen? La verdad es que los timoneles de la República fueron estultos e irresponsables al no acabar con un generalato pretoriano del que nadie ignoraba que eran sus enemigos irreconciliables... Y para colmo ¿cómo se concibe que dieran el mando de tropas a gentes como ese Sanjurjo (sublevado el 10 de agosto de 1932) o a Franco, Goded, Mola, Yagüe, etc., (del golpe de Estado del 19 de julio de 1936) todos ellos de marcada filiación monárquica y fascista?

Este solo renglón es una prueba evidente de su incapacidad para gobernar, pero lo peor es que siguieron el mismo ritmo con otros sectores de la misma calaña. El trato con la plutocracia, de tipo francamente absolutista, tiene trazos parecidos con los seguidos con los militares. Los plutócratas apelaron a todos los recursos para crear un estado de opinión propicio a la represión y a la dictadura. El mismo procedimiento lo usaron ya para entronizar a Primo de Rivera. La táctica consiste en que todas sus ramificaciones nacionales político-económicas operen simultáneamente para propiciar una situación de malestar social: despidos en masa, presión contra los trabajadores organizados, la prensa a su servicio abultando los hechos y deformando los conflictos sociales, los banqueros restringiendo los créditos con el fin de provocar el desempleo en el campo y las ciudades, o sea fomentando cuanto pueda sembrar inquietud y desconcierto. Estos recursos y otros más fueron empleados por la plutocracia para acabar con una República pusilámne y conservadora, cuya aportación máxima, en la solución de los graves problemas nacionales, consistió en sustituir, en las fiestas y recepciones oficiales, la «Marcha Real» por el «Himno de Riego». En realidad los dirigentes republicanos se convirtieron en sus cómplices y servidores por

inercia, incompreensión y cobardía, ya que de haber empleado una décima parte de las energías y saña represiva que dedicaron en combatir a obreros y campesinos, en especial al anarcosindicalismo y a la CNT, las hubieran empleado en terminar con el predominio de banqueros, generales, aristócratas, terratenientes, obispos y grandes consorcios, se habrían ahorrado ríos de sangre y tal vez subsistiría aún la República.

El hecho es que al autorizar la propaganda verbal y escrita durante los últimos tiempos de la Monarquía, los republicanos y socialistas que luego formaron el equipo del primer gobierno del nuevo régimen, prometieron acabar con los monopolios, siendo rudamente combatida, por Indalecio Prieto y comparsas, la International Telephone and Telegraph, mejor conocida por «La Telefónica», a la que calificaron de «mayor vergüenza nacional», llegando a la amenaza de que sería expropiada por el Estado. Debido precisamente a estas campañas, existía un ambiente hostil contra dicha entidad, lo que determinó que obreros y empleados organizaran el Sindicato Nacional de Teléfonos, presentando una demanda que en lo esencial consistía en que la empresa otorgara a los trabajadores un contrato de trabajo, puesto que estaban ocupando sus puestos sin la menor garantía, lo que culminó con la huelga. ¿Qué hicieron los mismos hombres que con su demagogia provocaron tal estado de agitación ya convertidos en gobierno? Después de ejercer éste toda clase de amenazas y presiones contra los obreros de la empresa, éstos se vieron obligados a aceptar un laudo redactado por el ministro de Comunicaciones, pero pasaron meses, «La Telefónica» no hizo el menor caso del documento ni del gobierno, y todo quedó reducido en un vulgar y ridículo recurso para aplastar la huelga.

Fueron varias las empresas y consorcios (la mayor parte de ellos extranjeros) que la propia gente del gobierno calificaron de nocivas al erario nacional. Entre ellos figuraban los traficantes en minería, «La Canadiense», «La CHADE» (explotaciones eléctricas), «Banca Rothschild» (transporte ferroviario), «La Azucarera», «Compañía Arrendataria de Tabacos», «CAMPSA» (petróleos), «Consorcio Almadrabero», y otras más que, en mezcolanza con la banca española e internacional, no sólo comandaban en la economía, sino que, a la

Hombres de la C. N. T.

JUAN PEIRO BELIS

por JOSE VIADIU

vez, regían su política. Y si es verdad el dicho que reza que «tripas llevan pies», también lo es el hecho de que dichas empresas, teniendo en su mano los resortes económicos, manejaban a discreción a los gobernantes republicanos, por no cumplir éstos los compromisos contraídos con el pueblo, puesto que antes de advenir la República hicieron hincapie, centenares de veces, que toda esta clase de abusos y robos, que se cometían al amparo del poder, serían desterrados de la vida política nacional, pero la verdad es que continuaron manipulando en toda clase de negocios sucios, con la agravante de que en el nuevo régimen, les acompañaban otros compadres, éstos ya disfrazados con gorro frigio.

Un caso ruidoso de aquellos días fue el que se refiere al «Pirata del Mediterráneo», Juan March. Este fue un tipo singular en su género: rapaz, insaciable, inescrupuloso. De contrabandista corriente, en franca pugna con los carabineros se convirtió en jefe de grupo, desplazando físicamente a los que se interponían en su camino. De tal condición, se transformó en distribuidor general de tabaco en las llamadas plazas de soberanía. La dictadura de Primo de Rivera le confirió patente de corso para obrar allí a sus anchas, actuando como una especie de virrey en el Marruecos español. Allí adquirió a su manera, tierras, edificios, minas... a su antojo. Compró la compañía naviera «La Transmediterránea» que era utilizada para el traslado de soldados y elementos bélicos, en contrato directo con el gobierno. Para la defensa de sus intereses adquirió dos periódicos en Madrid: «La Libertad» e «Informaciones». Con el gobierno de la República tuvo sus bajas y sus altas. Su momento difícil fue cuando el ministro de Hacienda, Jaime Carner, lanzó el ultimátum de: «O la República acaba con March, o éste acaba con la República». Entonces lo metieron en la cárcel, pero respetaron todos sus intereses. Transcurridos unos meses y siendo presidente del gobierno Martínez Barrio, March, acompañado del alcaide que lo guardaba, se fugó de la cárcel para radicar una temporada en uno de los mejores hoteles de París. Luego volvió a sus dominios tan inexpugnables como antes, para financiar el golpe de Estado de los militares sublevados, hasta convertirse en el principal banquero de éstos durante la guerra que, con el soporte de Hitler, Mussolini y el Papa,

sostuvieron contra el pueblo español.

El otro pie del banco que quedó impune fue el clericalismo, que liado siempre con militares y plutócratas, ha sido una verdadera plaga para las clases laboriosas. El primer choque que se produjo en las Cortes Constituyentes fue en relación con el problema clerical. En la discusión parlamentaria se habló de la disolución de las órdenes religiosas, de la incautación de sus bienes, y también de la extinción del presupuesto destinado al culto y clero, pero todo terminó en buenas intenciones. Ello dio origen a enconadas disputas entre el sector conservador-«agrarista» (que de agrarios nada tenían) y buena parte de diputados mayoritarios poseídos de un criterio más radical; pero en vista de que no se encontraba una solución satisfactoria a ambos grupos, se propuso la redacción de una nueva ley que sería discutida en ocasión más propicia. Ello dio lugar a que dimitiera el catódico Alcalá Zamora y que ocupara la presidencia el «intocable» Manuel Azaña, el indiscutible conocedor de los clásicos que parodiando el Pedro Crespo de «El alcalde de Zalamea», dijo que «si alguien tiraba la silla, él tiraría la mesa», pero que en la hora de los hechos, resultó ser un simple y vulgar declamador.

Así que después de estos sucedidos lo acometido por el gobierno en este sentido quedó reducido a la separación de la Iglesia del Estado (vista con buenos ojos por el Vaticano) y su complemento, la ley de confesiones y congregaciones, que en nada afectaron al poder clerical, siendo, por otra parte, legalizadas las órdenes religiosas que sumaban centenares. La verdad es que toda la política gubernamental republicana fue puro chalaneo, una serie de intrigas de baja condición. Azaña, Prieto, Giral, Maurra, Lerroux, Alcalá Zamora, hasta llegar a Gil Robles, izquierdas híbridas y derechas rapaces, en franca disputa por la conquista del poder, sarta de pendencias triviales, importándoles un camino los anhelos de un pueblo sediento de justicia. Agrias polémicas en relación con el Estatuto de Cataluña cedido por los centralistas (o sea por la casi totalidad de la representación nacional) con rencores escondidos y manifiesta desgana. La Reforma Agraria, una de las grandes decepciones nacionales, no pasó de ser un recurso dialéctico para tranquilizar a las multitudes. Las propiedades y terrenos de la Igle-

sia, desde antes del triunfo republicano, ya estaban puestos en nombre de particulares adictos al régimen. Los terratenientes, las grandes haciendas, todos los explotadores del campesinado fueron respetados y no sufrieron el menor daño sus propiedades. Por ley, sólo se dictó la expropiación de tierras a la grandeza española, o sea a quienes pueden permanecer cu-biertos ante el Rey, que representaban una minoría insignificante entre los poseedores importantes del suelo hispánico. Esta disposición del ministro de Agricultura, Marcelino Domingo (que tanto había alborotado en la oposición), vino a ser el indicativo de que la República no sería otra cosa que

la continuación de la Monarquía, representada por gentes más vociferantes. Ante esta evidencia, advino la reacción popular, especialmente secundada por el anarcosindicalismo y la CNT, frente a la amalgama de intereses sórdidos, de ideas anacrónicas, de estructuras que sólo favorecían a los poderosos, y que el conformismo de los gobernantes republicanos venía a continuar y a robustecer. ¡De ahí la gran desilusión!

Lo que es una lástima como decimos anteriormente, es que esta relación no pueda ir salpicada por las propias palabras de nuestro amigo, ya que Peiró enjuició con criterio ecuánime y preciso estos acontecimientos.

(Continuará)

Discos

Dicen que falleció Nikita Kruschev. Cuando nació la troika se ocupó del asunto: sus ilusionados papás, cuatro parientes y tres vecinos, y hubo bastante. En la hora de su muerte no bastan dos millones de páginas de periódicos para publicarlo. Luego será el silencio absoluto. La historia rusa es de fabricación dirigida. Para el P.C. (b) lo enfrentado o postergado nunca ha existido.

Si a Nikita le debemos algo es la destrucción del mito stalinista. Siempre da placer ver ídolos de cristal romperse contra el duro suelo. Lerroux, M. Primo de Rivera, Alfonso 13, Sanjurjo, Mola, Hitler, Mussolini, Togo, Stalin, F... jón, Franco no! Aún le quedan bequillas Made in USA, ¡qué caso!

Nikita nos desencantó prontísimo al darle cuerda a la dictadura bolchevique. Recayó la desesperanza rusa; la revolución del 17 quedó definitivamente malograda. Vino a salvar al Estado y éste, que periclitaba, quedó más fuerte y lozano que nunca. La inyección marxista ha dejado a los pueblos más estatalizados que jamás. Con los Hoenzollern, los Habsburgo y los Romanov, el Estado hoy no sería una institución petrificada, o galvanizada, acorazada. La omnipotencia estatal reviene de Lenin, Trotski, Stalin y... Kruschev. Hoy el talento de este ex primero se mide con un zapato sonoro que exhibió en el salón mayor de la ONU. Especie de oración fúnebre risueña que a nosotros no nos en-



ternece. Ni las muecas antinikitescas de ciertos, ahora.

Veamos, veamos: ¿Por qué la presencia de Kruschev en París nos llevó a Córcega y a unas islas atlántico-galas a una quincena de españoles antifascistas? Quien más quien menos de nosotros peleó en España y se comprometió en el exilio contra el nazi-fascismo. Caídos en esa red absurda de la prevención autoritaria, ¿por qué el diario totalitario «L'Humanité» nos trató, embusteramente, de fascistas; por qué «L'Express», «Combat» y «Le Monde Libertaire» no osaron defendernos? ¿Temieron comprometerse ante el vocerío comadresco de la «krutchevitzina» francesa? ¿Por qué los gobernantes de la hora nos involucraron en la política francesa, a nosotros que nunca nos metemos en ella?

Sólo «Le Monde» y «Paris Jour» se hicieron mini-eco de nuestra protesta indignada.

Había que decirlo algún día y sin aguantar vela en el sobrevenido entierro de Nikita, puesto que ni habíamos sido invitados a la fausta fiesta de su nacimiento.

DISCOBOLO

A B C SINDICALISTA

19 EL SABOTAJE.—Procedimiento drástico architemido de la burguesía y las autoridades. La inutilización de instrumentos de riqueza pone fuera de quicio a los enemigos de la clase trabajadora.

Recurso que no debe proliferar, no obstante, en situaciones consideradas normales; pero que no debe ser descuidado en momentos cruciales. El sabotaje es recomendable en casos de:

1°. — A mala paga mala labor (lenta o perniciosa).

2°. — Inutilización de útiles y productos elaborados en caso de huelga perdible por exceso de esquirolaje, o de boicot obrero comprometido por resistencias burguesistas.

3°. — Obstaculización consciente del trabajo para abatir el orgullo del patrono o director sin necesidad de declarar la huelga.

4°. — Destrucción de enseres fijos o circulantes ante un conflicto perdible por la cohesión de patronos, autoridades y obreros acarnerados. Ejemplo: En la huelga de tranvías de Barcelona durante la República, todas las líneas llegaron a funcionar «normalmente», pero la quema diaria de coches indujo a la Compañía a tratar con el Sindicato, resultando de ello las bases aprobadas, la readmisión de 2.000 despedidos, y la excarcelación de presos.

20 PROPAGANDA OBJETIVA. — El estado de la clase obrera en general aparece amorfo por causas de rutina secular más la perniciosidad del actualismo político y marxista. Meter luz libertaria en mentes obreras es más difícil que amontonar gentes a lo comunista autoritario, esa rama «sociológica» que, más que conciencias despiertas, reclama adhesiones supinas.

La fe libertaria reside en el hombre libre, no en el voto, el gregarismo, la cédula de persona regimentada.

Sin embargo, no es difícil levantar estados de ánimo interesantes mediante propagandas ejercidas entre los jóvenes. ¿Cómo?

1°. — Por la palabra ajustada a la conducta, en la familia, el sindicato, el trabajo, y la calle.

2°. — Utilizando libros, opúsculos, periódicos, revistas, manifiestos, carteles, álbumes, mariposas, inscripciones y demás recursos, impresos y orales, perfectamente adoctrinados, claros y que respondan a la actualidad social y al futuro libertario.

3°. — Haciendo, que tanto la propaganda escrita como la hablada prescindan de retóricas vanas, de alhacas y pedantismos. Objetivismo ante todo.

4°. — Utilizar el teatro, el cine, la música, el arte en todas sus facetas; el excursionismo popular, el magnetofonismo, la discografía, los cursos diversos, las peñas de amigos, las reuniones de estudio, el mitin, la conferencia, la confrontación de pareceres, la escuela racionalista para niños (1), la escuela del militante, la extensión fraternal con compañeros de otros países.

En la propagación inteligente del anarcosindicalismo reside el porvenir de nuestra causa.

21 AYUDA MUTUA. — Precisa, entre nosotros, la estima de compañero a compañero. No quedar insensible ante el amigo caído en las garras de la miseria, de la justicia, de la maledicencia, de la enfermedad, de la vejez extrema; ante el joven compañero expuesto al vicio, la joven madre abandonada, la familia desahuciada, la familia con el deudo principal sin trabajo, etc., etc.

Obligado es sentir que el compañero es hermano por afinidad de pensamiento, de actuación, y por el riesgo común a todos los luchadores por la misma causa.

(1) Con preparación para la Alta Escuela. La Escuela Natural del Clot solía enviar sus alumnos más despedidos a la Normal de Maestros para que aprendieran el profesorado.

El aprecio verdad al compañero elimina envidias, suposiciones gratuitas, desapegos incomprensibles, estados de malhumor ilógicos cuando no fratricidas.

El compañero verdad tiene un gran valor en nuestros cuadros y frente a la enorme y múltiple oposición con que hemos de chocar — y chocamos — los libertarios cenetistas.

La conducta recta, el respeto que nos debemos y la integridad del conjunto, induce a todo compañero de preparación sindical y anarquista, a practicar, entre nosotros, el estimable beneficio de la ayuda mutua.

22 ENSAYOS COLECTIVISTAS. — El colectivismo judío (kibutzim) tiene la costumbre de contratar terrenos yermos para que los jóvenes principiantes aprendan a desarrollarse por propio esfuerzo. Una vez adiestrados en el cultivo de la tierra, pasarán a los kibutz de Israel, donde aplicarán la destreza adquirida. Mientras el suelo en preparación no da fruto, esas colectividades de prueba suelen dedicarse también a manufacturas de géneros de punto o metálicas en labor de suplemento, que luego venden en mercados próximos o negocian en Israel mismo. De qué obtener recurso inmediato de subsistencia. Cuando la tierra ofrece, pueden ser dos las fuentes de ingresos.

Los cenetistas podríamos obrar parecidamente, y en casos en el exterior español ya se ha hecho. El ensayo colectivista de Aymare entendemos se perdió por haberse puesto la palabra entre la tierra y los colectivistas. Habrá que aprovechar la experiencia.

Quedan brazos dispuestos e intenciones creadoras en nuestros medios para que nuevas e inteligentes dedicaciones al trabajo libre y directo sean ejercidas. Por el ahirco peculiar en nuestros compañeros, el resultado material de la empresa o empresas no sería desconsiderable. Pero el beneficio superior lo obtendríamos en la preparación de colectivistas prácticos con vistas al próximo futuro de España. La Cooperativa del Vidrio de Mataró fue un experimento colectivista en régimen burgués, y sin embargo dio óptimo resultado.

23 COOPERATIVISMO. — La C.N.T. no acepta la cooperativa de consumo según los principios utilitarios de la Rochdale, ni los de soporte huelguista consignados en la base múltiple de la U.G.T. de antiguos días, sino de acuerdo con la tesis expuesta y aplicada por Juan Peiró Belis y sus compañeros. En vez de cooperar para un tanto por cien beneficiario del socio, los cooperadores confederales dedicarán la ganancia anual a la fundación y aguante de escuelas propias, colonias infantiles, bibliotecas de edición y lectura, contribución a las obras sindicales, de solidaridad e iniciativa.

La cooperación con fines industriales, aparte fondos de función y aplicación de la misma, igual puede destinarse a la práctica generosa recién descrita, pues la dispersión egoísta del superávit alcanzado equipararía la cooperativa confederal con no importa qué empresa capitalista. Igualmente, considerar la cooperativa de consumo como un motivo de libreta de Caja de Ahorros reduciría al cooperador a la categoría de tendero de puerta estrecha.

De todas maneras, la cooperación industrial o de consumo, en la sociedad actual no exime de contribuir a las cargas del Estado, quedando las previstas ganancias asaz limitadas. Salvarlas, pues, en inmejorable sentido.

24 ENSEÑANZAS DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA. — Al ganarnos el fascismo español la partida, una de sus inmediatas medidas fue destruir la obra constructiva de la C.N.T., única realizada porque los demás sectores antifranquistas desconsideraron esta obligación de época. La teatralidad política les cumplía.

La barbarie triunfante descolectivizó fábricas, talleres, tajos, haciendas agrícolas, entregando todo a los antiguos

A B C SINDICALISTA

dueños. Fusiló a miles de colectivistas por el hecho de serlo, y perdió en presidios y trabajos forzados a muchos más, y a los sobrevivientes les vigila incluso el respiro para que silencien lo ejemplar de su épica gesta futurista.

Pese a ello — ¡tan doloroso! — el mundo sabe, pues relatos quedan, que unas 100.000 hectáreas de terreno seco o de regadío colectivizadas superaron netamente las cosechas de anteguerra a pesar de que gran cantidad de brazos jóvenes bregaban en las trincheras. Con la adición de que nuestro campesinado libre labraba y segaba a veces tierras lindantes con las líneas de fuego. Las colectividades se organizaron según la idiosincracia de cada pueblo; mas en todo caso el nivel de vida y de obligaciones fue idéntico para cada familia. Los conductores del trabajo eran elegidos en asamblea y para un tiempo determinado. El producto del esfuerzo común era valor único, quedando la moneda localmente inservible. Los servicios públicos comprendían el reparto vecinal de bienes (viveres, ropas, vivienda), sanidad, conservación urbana, aguas potables y suministros al frente de lucha, más el desarrollo de la cultura. Las personas de edad gozaban de los mismos derechos que las válidas, quedando eliminadas la miseria, la caridad y otras humillaciones tan caras al clericalismo y al señoritismo. Las colectividades campesinas fueron ejemplo de cómo sin dios, amos y leyes se puede vivir.

Las colectividades industriales resultaron asimismo ejemplaristas. Entre otros, la Construcción tuvo el gran papel de fortificar los alrededores de Madrid para defenderlo, con tanto acierto, que el cinturón de piedra madrileño fue el último baluarte republicano que cayó en manos de la insurrección nazifalangista. Industrias importantes del país fueron transformadas en ídem de guerra, y los ramos del Transporte, Comunicaciones, Madera, Metalurgia menor, Sanidad, CENU, (1), Profesiones Liberales, etc., laboraron lo indecible a fin de que su colectivismo rindiera lo suficiente en bien del pueblo a quien servían.

Sin la feliz presencia de las Colectividades, la guerra 1936-39 no habría sido más que un conflicto bestial provocado por el fascismo. Intervenida en primer plano la Confederación, la feroz pugna tuvo consecuencias creadoras, y por lo mismo, perdurables como hecho de voluntad y de capacidad sindicalista revolucionaria.

25 LA TECNICA DE NUESTROS DIAS. — La I Internacional fue contemporánea de la aparición del ferrocarril, en plena era del caballo. La C.N.T. (versión:

(1) Escuela Nueva Unificada.

tercera de la F.R.E.) en su renacer de 1910 coincidió con la vulgarización del automóvil, más o menos la del aeroplano.

Mecánicamente la distancia entre 1910 y 1971 es inmensa: los transportes por tierra, aire y mar son rapidísimos, al extremo de que en tres días se llega a la Luna; pero la situación social del hombre poco ha variado. En consecuencia, el ideario anarcosindicalista sólo merece retoques secundarios, de adaptación material a los avances del progreso.

Antaño fábricas y talleres, enormes, contenían hormigueros humanos. La fuerza a vapor y una máquina por explotado implicaban cantidades de mano de obra considerables. Contrariamente, a teóricos, técnicos, químicos, ingenieros, arquitectos, etc., les cumplía un lujoso pero reducido despacho, en cada factoría, o tajo importante. Actualmente las grandes fábricas se aplanan (un fabril en 1971, cincuenta fabriles en 1910) y los edificios de funcionarios se elevan a 50 metros sobre el nivel del suelo. Planeadores, delineantes, escribientes, electrónicos, a las órdenes de una dirección invisible, forman incuestionablemente la «masa obrera» de hoy. Un ingeniero mayor tiene a su servicio hasta cincuenta ingenieros menores, igual que un químico superior dispone de una plantilla de servidores igualmente doctorados. La Universidad, ya democratizada, se ha convertido en fábrica de gentes de saber, y no la criticamos. En lo manual, los especímenes de «profesional» y «peón» retroceden empujados por la nueva ola de productores diplomados. La sociedad se aproxima al momento crucial de un mundo de artificio, tal vez necesario, puesto en marcha electrónica o atómicamente con una simple presión: a dedo.

El cenetista reconoce la circunstancia y cuando oye decir «hay que adaptarse a las exigencias del progreso», considera a los dicentes en atraso pernicioso si no en sistemáticos de un malestar cenetista. En todo momento la C.N.T. se ha acomodado a las conquistas de la Ciencia, y si en su actuación vital de durante treinta años de España, por imperativo de los tiempos ha sido magníficamente obrerista, en ningún comicio se pronunció por el obrerismo estricto, al contrario: para integrarse personalidades dispersas simpatizantes, abrió el Sindicato de Profesiones Varias, transformado en Sindicato de Profesiones Liberales antes de guerra y durante la misma, conteniendo en su seno ingenieros, agrónomos, geólogos, técnicos, astrónomos, normalistas, médicos, arquitectos, delineantes, periodistas, dibujantes y pintores, músicos, y demás afiliados de méritos sucesivos.

El mundo práctico puede avanzar cuanto debe, que lo que es a la C.N.T. nunca la llevará a la cola.

Es en ideas que el mundo sabio, y el menos que eso, siempre la encontrará en cabeza.

LA LUCHA CONFEDERAL EN ESPAÑA

C.N.T.

En la ODAG, después de seis semanas de lucha, se vuelve al trabajo... Más de 500 obreros empezarán a trabajar dos días por semana.

¿Cobrarán lo que se les adeuda, que es el importe de los salarios de varias semanas?

Unas fábricas cierran, disminuyen los días de trabajo, hacen quiebra; otras empresas realizan pingües beneficios.

Los platos rotos los pagamos siempre los trabajadores y nuestras familias.

Nuestra situación desastrosa continuará mientras dure el régimen franquista-opusdeista.

A.I.T.

¡UNAMONOS Y ACCIONEMOS!

¡Por la JUSTICIA SOCIAL!

¡POR LA LIBERTAD!

Federación Local de Sindicatos C.N.T. de Sabadell.

C.N.T.

¡TRABAJADORES!

En la fábrica «Soler y Torras», los obreros no ceden. En otras empresas se mantiene igual actitud, con entereza y dignidad.

La huelga contra la carestía de la vida está más que justificada. Somos nosotros mismos, todos unidos, que debemos poner fin al caos

económico y al desbarajuste social presente.

Federación Local de Sindicatos C.N.T. de Sabadell.

C.N.T.

A LOS TRABAJADORES AL PUEBLO

Sabadell, en el aspecto social, nos da en la actualidad un ejemplo patente de lo que los trabajadores podemos esperar del régimen corrompido y tiránico que desde tantos años tiene aherrado a nuestro Pueblo.

Bajo su amparo la burguesía, los patronos, las empresas cometen toda clase de abusos y atropellos.

«Cubiertas y Tejados», «Autónomo

A.I.T.

mas de Bellaterra», «Llobet y Bosch», «Palau» y otros congéneres aprovechan de la situación.

En todas partes hay despidos. El número de encarcelados aumenta.

¿Hasta cuándo ha de prolongarse tanta arbitrariedad?

Los jerarcas sindicales son cómplices de ella. Nada podemos esperar de la C.N.S.

¡TRABAJADORES! ¡UNAMONOS EN LA ACCION PARA ACABAR CON TANTOS DESMANES!

¡TODOS A UNA PARA DEFENDER NUESTROS DERECHOS Y LIBERTADES!

Federación Local de Sindicatos C.N.T.

EL CONFLICTO MEDICO PARECE TERMINADO

MADRID. — Con la aceptación de la Diputación de crear un comité técnico del que formen parte igual número de funcionarios que de psiquiatras (con voz y voto), para la reestructuración de la asistencia psiquiátrica en la provincia, ayer finalizó el conflicto médico suscitado hace 19 días en las clínicas psiquiátricas de la Ciudad sanitaria provincial. Igualmente finalizaron sus reclusiones solidarias los 2.500 médicos encerrados en dieciséis hospitales españoles.

La decisión de la Corporación madrileña se dio a conocer en el transcurso de una asamblea de médicos de la propia Ciudad sanitaria, que se celebró en el mediodía de ayer, y que había sido motivada por otro escrito elaborado por los psiquiatras, los médicos representantes del «Francisco Franco» y el doctor Hidalgo Huerta, director técnico del hospital.

LA SITUACION

En las clínicas de la calle Ibiza, 43, donde se inició el conflicto, todos los médicos se han reincorporado a sus puestos de trabajo, si bien ninguno ha recibido notificación oficial e individual de su readmisión y del fin de las sanciones. Durante el día de hoy realiza el servicio de guardia uno de los médicos despedidos y gran parte de ellos se hallan descansando del ajeteo de los días de vacaciones. Las 56 camas bloqueadas han dejado de estarlo, procediéndose a efectuar nuevos ingresos de enfermos mentales agudos conforme éstos van llegando a las clínicas.

Por otro lado, aunque el doctor Hidalgo Huerta manifestó ayer que inmediatamente se formaría la comisión técnica para la reestructuración y se comenzarían en seguida las reuniones de estudio, esto no ha sucedido todavía, ignorándose por el momento quienes serán los psiquiatras que aportarán el criterio técnico a la cuestión. Parece ser que éstos serán elegidos democráticamente por todos los miembros de la plantilla de Ibiza, 43.

Se colige de todo ello que los médicos le han ganado el pleito a la Diputación provincial.

CERRAR LOS OJOS PARA NO VER

MADRID. — La autoridad sanitaria principal se esfuerza en querer demostrar que no hay epidemia de cólera en España, tratándose solamente de casos aislados y leves sin trascendencia

ANTENA

colectiva. «Hay que terminar con esta preocupación infundada del cólera», dice la D. G. de S., sirviéndose, a renglón seguido, de la aseveración del director general de la Organización Mundial de Sanidad radicada en Ginebra, M. G. Candau; aseveración que expresa que «La vacuna anticolérica produce una falsa sensación de seguridad, pero el modo de luchar contra el mal es el saneamiento del medio ambiente». Medio o entero, el caso es que en Barcelona son tratados actualmente 21 casos de cólera en tres hospitales.

LA C.O.C.I. AFIRMA:

ZARAGOZA. — Que «una de las situaciones más delicadas que hemos vivido es la de ahora debido a la epidemia de cólera en el Jalón, la pérdida de la vida a causa del mildiu, y las inclemencias atmosféricas.»

Y si rezáramos a la Pilarica, ¿no apañaría algo de eso?

DESGRACIA FERROVIARIA

MADRID. — El «Talgo» Málaga-Madrid cogió por detrás a un mercancías entre las estaciones de Marmolejo y Arjonilla, resultando el maquinista y su ayudante y cuatro pasajeros muertos. Además los consiguientes destrozos.

La máquina del «Talgo» había sido solemnemente bendecida.

REUNION DE RABADANES

MADRID. — En estos días hay reunión conjunta de obispos y sacerdotes en el seminario menor de Madrid. No emerge por ahora conclusión alguna, pero la moraleja que se va perfilando es ésta: «La sociedad nos huye en reactor. ¿Cómo la conseguirá la Iglesia si aún no ha superado la época de la diligencia?»

LA EDIFICACION

MADRID. — En obras existentes en la carretera de la Playa, Canillas, Parque Zoológico y otros puntos distantes unos de otros, se ha producido paro en las mismas en reclamo de mayor salario y medidas de seguridad en el trabajo. Los parados son unos diez mil y la Guardia civil ha ejercido coacciones, llevándose además unos veinticinco huelguistas detenidos. Por el Estado es siempre la burguesía quien tiene razón.

Huelga decir que el sindicato oficial de la edificación también está contra la acción de los trabajadores.

EL OFICIO DE MATAR

MADRID. — Cuatro jóvenes fueron sorprendidos por la Guardia civil colocando en paredes y troncos de árboles propaganda no agradable para el régimen. Los guardias trataron de detener a los cuatro «delincuentes», y a Pedro Patiño, que no podían alcanzar, le dispararon unos tiros, matándolo.

La manera clásica de guardar el orden de los que lo desordenaron todo en 18 de julio de 1936.

HINCHA QUE DESHINCHA

MADRID. — Los alquimistas de la Estadística oficial predicen para Madrid y provincia en 1980 una población de 4.962.739 habitantes; Barcelona y secuela 4.508.078. En otras provincias la cuenta les será adversa, pues verán mermados sus efectivos humanos. Se trata de Albacete, Avila, Badajoz, Burgos, Cáceres, Córdoba, Cuenca, Granada, Guadalajara, Huelva, Lugo, Orense, Salamanca, Soria, Teruel, Toledo y Zamora. Poco a poco nos iremos amontonando todos en un par de focos, dejando el resto del país completamente vacío.

GRAN DRAMA

NUEVA YORK. — Más de mil prisioneros cumpliendo condenas en el presidio de Attica se sublevaron contra la dureza del reglamento y el personal de guardia. Una reivindicación que sostienen igualmente los reclusos de otras penitenciarias norteamericanas. Los rebeldes tomaron nueve empleados en rehenes y mataron a uno. La fuerza pública embistió el penal en manos de los revoltosos y tiró a dar matando a 33 de éstos y a 8 rehenes. Por consiguiente, hay marejada en el pueblo estadounidense, y el correspondiente español Angel Zúñiga se aprovecha de ello para acusar al rey Hussein, protegido de USA, de dictador notorio. Pero Zúñiga se olvida de citar al dictador Franco, también protegido de Washington.

LO JUSTO Y LO INJUSTO

TARRAGONA. — Entrar en la catedral tarraconense cuesta 20

pesetas. Es un centro religioso equiparable a un circo de comediantes. Sólo que en éste únicamente trabajan los artistas y en la iglesia mayor de Tarragona comediantes igualmente los «paganos». Hasta el día en que el templo quede vacío. Entonces volverá la entrada gratis y el pagar en los cepillos y en la azafata de las ánimas.

SITUACION ALARMANTE

BARCELONA. — El pabellón siquiátrico del Hospital de San Pablo y la Santa Cruz resiente insuficiencia de medios económicos, al extremo de haberse publicado en la prensa la siguiente nota:

«Ante la situación por la que atraviesa el Instituto Mental de la Santa Cruz, 45 personas, que en la tarde del domingo visitaron a sus familiares internados, firmaron un escrito que fue entregado a la Prensa. En el mencionado escrito se hace un llamamiento a la opinión pública y a los organismos directamente relacionados con el problema para que se resuelva la situación de sus familiares enfermos.

»También los enfermos del mencionado centro hospitalario han firmado una carta en la que se pone de relieve la delicada situación por la que atraviesan.»

PERFORADORAS «KATTUSKA»

BARCELONA. — Llegó la maquinaria rusa para las obras de los túneles del Tibidabo; en el mismo barco vino un par de máquinas «offset».

CUNDE EL RUMOR...

MADRID, (OPE). — El Boletín Económico y Financiero estima que los gobiernos amigos de España, tales como el de Washington, desean que la transmisión de poderes se haga en Madrid en vida del general Franco porque si tuviera lugar después de una muerte repentina o de enfermedad grave, podría derivarse de ello una lucha que conviene evitar.

CRITERIO

MADRID. — El filósofo Julián Marias ha declarado: «La táctica de violencia nunca a la larga tiene porvenir. Me parece un camino desastroso para quienes la ejercen. Esos actos son más bien un signo de impotencia.»

MEJOR AGUJAS

BARCELONA. — En la catedral se ha originado un incendio, concretamente en el sillón destinado al arzobispo, que representa a los franquistas.

VENTANA ABIERTA

MORIR CON LAS BOTAS PUESTAS

MADRID, (OPE). — Antonio Ruiz ha publicado en «Cuadernos para el diálogo» un artículo sobre los que trabajan en Madrid hasta 14 o 16 horas diarias, al que pertenecen las consideraciones que siguen:

«Al trabajador no le queda otro camino que el de las horas extraordinarias, la jornada de siete de la mañana a once de la noche, con una hora para comer, que tampoco es fija. El trabajador, en una ciudad superior al millón y medio de habitantes, no puede hacer, según los médicos, una jornada superior a cinco horas y media, porque es tal el desgaste del sistema nervioso, que ese organismo jamás podrá recuperarse en lo sucesivo. ¿Por qué, entonces, en una ciudad como Madrid, de tres millones y medio de habitantes, se vienen haciendo jornadas de catorce y dieciséis horas?

Antonio Ruiz enumera a continuación las causas y consecuencias del fenómeno, diciendo: «El trabajador trabaja más de ocho horas, porque, en caso contrario, el jefe le despiden y deja de comer. Indudablemente, al trabajar 14 y 16 horas, el trabajador hace una obra antisocial porque le quita el puesto de trabajo a un compañero y le obliga a estar en paro o irse a Alemania. Sin duda también, el trabajador, trabajando tantas horas, no hace vida de hogar por faltar de casa desde muy temprano por la mañana hasta muy entrada la noche, y mina su salud. Pero ¿qué remedio? Si trabaja ocho horas no come o le despiden, y si trabaja dieciséis horas, se muere trabajando.

A esto le llamo yo — concluye Ruiz — morir con las botas puestas.

CONTRA LA PRESENCIA DE PARLAMENTARIOS FRANQUISTAS EN LA CONFERENCIA DE LA UNIÓN INTERPARLAMENTARIA

PARIS, (OPE). — El grupo interparlamentario de la República española, al reunirse en esta capital el 3 de septiembre, la 59 Conferencia de la Unión Interparlamentaria, M. André Chandenagor, una carta de protesta por la presencia de «parlamentarios» franquistas en dicha Conferencia, concebida en los siguientes términos:

«Los parlamentarios que asisten a este Congreso y la opinión pública que sigue con interés sus tra-

bajos tienen derecho a ser informados de que los procuradores de las Cortes de Franco no forman parte de una auténtica Cámara legislativa, en cuanto que:

Las Cortes no tienen poder legislativo, pues que constitucionalmente el jefe del Estado ejerce en España el poder político supremo e indivisible.

La mayoría de los miembros de las Cortes lo son por designación directa de un poder ejecutivo que no fue instalado ni se renueva periódicamente mediante consulta electoral libre, o proceden de organismos administrativos y de sindicatos únicos del Estado.

La escasa minoría de procuradores de elección directa, apenas el 20 por 100, son en realidad elegidos por sufragio restringido de los cabezas de familia y solamente entre candidatos que hayan prestado previamente su adhesión a los principios inmutables del partido único y totalitario ahora llamado Movimiento Nacional.

Los partidos políticos no están legalmente autorizados; la oposición libre se considera delictiva; los órganos de expresión están mediatizados cuando no mediatizados por el gobierno; no existe posibilidad de que la oposición ilustre al cuerpo electoral, luego no hay ni puede haber elecciones libres ni Parlamento representativo de la voluntad popular.

Nosotros, que fuimos un día activos y entusiastas miembros de la Unión Interparlamentaria, lamentamos que también esta entidad incurra en los ardidés semánticos que hoy desnaturalizan y degradan a la mayoría de las organizaciones internacionales, y al denunciarlo creemos velar por los prestigios, tradiciones y porvenir de la democracia representativa y de la Unión Interparlamentaria.»

2.000 CIUDADANOS

MADRID. — Dos mil ciudadanos han firmado un escrito dirigido a la presidencia del gobierno, en el cual se pide que sea retirado de las Cortes el proyecto de ley de Orden público. Fundamentan su petición, esencialmente, en que el proyecto otorga a la Administración una amplia discrecionalidad en la aplicación de penas de privación de libertad, superiores a las de arresto menor; suprime la posibilidad de la remisión condicional de las penas a quienes incurran en determinados delitos; exige el certificado de buena conducta para el acceso a centros docentes y eleva la cuantía de las multas.

Los más o menos

«Siempre presumió de grupo el renacuajo.»

(Samaniego)

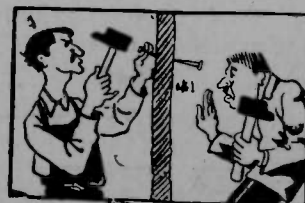
Ellos son los más (1) siendo menos; son los más puros habanos; son la mar de «simpaticos» ricos tipos que logran con buen esmero un dinero cuya honesta procedencia tiene ciencia pues que les sobra talento y mucho cuento y además son atildados y engolados y la mar de distinguidos esos idos que se sienten algo popes como el López que considera leal ser reata «vertical»; ellos son la mayoría en la casa de la tía en donde lo libertario da rosario en relamiendo el anís de la marca «Saint Denis». La cosa tiene salero: el compañero he ahí su enemigo, digo cual un cajero de Banco sin franco, pues la Cene como está rendimiento no les da. (¿Es que van de Cene abajo a destajo?) Ya no hay vuelta de hoja: poca cuerda, y flojía, mas si creen que entusiasman se engañan pues la mandanga «expulsado» no ha calado, y dárselas de vestales no hay tales; para payasar con arte serlo todo, no en parte. ¿Qué son más?, así lo digan y solos sigan y bailen en cuerda floja ya que su causa es: coja.

Un año después serán diez contando con los dedos de los pies.

Eso es.

ROVELLAT

(1) Le groupe «Marie Louise» dixit.



Prensa recibida

«Mujeres Libres», de Londres, en su número 27. Hasta aquí publicación voluntariosa, a partir del 27 comprometida al partido desconfederado por extraña indiscreción de la buena S. B.

«Esere o non sere?», folleto de Domenico Pastorello, acompañado de un «testamento» en tres lenguas, y varios artículos. (13, Fos-sur-Mer, France).

«Regeneración», tomada en cargo por la juventud anarquista mexicana. En tales manos el periódico ha devenido vibrante, y: protestatario contra el crimen de muerte sufrido por 40 estudiantes, baleados por la fuzza fascista-gubernamental llamada «Los halcones». «Regeneración» es un grito de justicia. (Corresponder a Galileo Campos, Apartado 9090, México D.F., México).

«Ruta» en su n.º 5, con una «Incidencia al anarquismo» llenando 35 páginas de la revista. En esta «Ruta» se ve el esfuerzo imponente de un grupito de compañeros. (Apartado 61.881, Este, Caracas 106, Venezuela).

«Cenit», 4, rue Belfort, Toulouse. La siempre interesante revista bimestral ya cercana al número 200, que esperamos celebrará con un número extra.

«Agonía y Mixtificación Proletaria», (en tema peronista); «Antología miliciana» de Angel Samblancat, y «Francisco Ferrer y la pedagogía», de Karl Schneider; en magnífico esfuerzo de cuadernos acometido por Ediciones La Escuela Moderna (834, 3th Avenue, S. W. Calgary Alberta (Canadá), en su colección Piedra y Alarido.

«Tierra y Libertad», la siempre admirable revista que publican nuestros compañeros hispano-mexicanos en la capital azteca.

Como se comprueba, los compañeros trabajan en todos los continentes y bajo todos los climas.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Fuente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	35 737 38
F. L. Drancy	35 00
Alejo Vázquez, París	20 00
Guillén, idem.	40 00
F. Picón, Perpiñán	5 0
Enriqueta Mayral	50 00
José Gracia, Vitry	15 00
Aportación Administrativa	250 00
Antonio Usach, Amiens	10 00
Bebidas	200 00
Paco Francisco, París	5 00
B. García, Fontainebleau	12 35
S. Fernández, Aufferville	25 00
Miguel Sauté, id.	5 00
Gregorio de la Cruz, id.	5 00
Eustaquio Teruel, id.	5 00
Lloret Mata, id.	2 50
Mariano Castán, id.	2 50
Juan Terrada, id.	2 50
Francisco Baldeneu, id.	2 50
F. L. St-Denis.	30 00
Mejías, Combs-la-Ville.	10 00

Suma y sigue 36 467 73

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea general el domingo 3 de octubre, en el local y hora de costumbre. Se ruega máxima puntualidad y asistencia.

F. L. DE ST-DENIS

La F. L. de St-Denis, convoca a los compañeros afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 10 de octubre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

Se encarece la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE DREUX

Son convocados todos los afiliados a la Asamblea General ordinaria el domingo 3 de octubre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

Figurando en el temario el estudio del Orden del Día de nuestro Pleno y la situación del «C. S.», esperamos la presencia y puntualidad de todos los sostenedores.

F. L. DE PARIS

Esta F. L. invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 26 de septiembre a las 9 y 30 de la mañana en su local social, en la que se discutirá el orden del día de nuestro Pleno Regional, y en el que hay problemas que necesitan la colaboración de todo el mundo para resolverlos de una vez si es posible.

AVISO: El compañero que a primeros de agosto me confió un donativo de 20 francos debería relacionarse conmigo lo antes posible.

— Juan Ferrer.

COMUNICADOS

RUEGO

El compañero Alias Antonio, Cité Gambre, Bt. 5, nº 4-19, Brive, encarece a los amigos y compañeros que en fecha fin de enero a septiembre 1943, se encontraban en la región del Havre trabajando en la organización TODT, al servicio (obligado) de los nazis, quieran escribirle a fin de ponerse en contacto con él, pues necesita un suplemento de información para las gestiones que realiza en Alemania en demanda de indemnización.

«Tierra y Libertad» en París

Por su labor, por su propaganda, es el vocero que representa al anarquismo español e internacional. He aquí la lista de compañeros y suscriptores que le ayudan: Juan Giménez, 20 frs.; Joaquín Satué, 20; Julián Gil, 20; Erich Gerlach (RFA), 20 marcos; A. Orellana 30 frs.; Sebastián Pérez, 20; Miguel Sancho, 45.

Pedir «T. y L.» a 33, rue des Vignoles, París (20°), o al correspondiente: Eugenio Valdenebro: 5, rue Marie-Louise (93) Drancy. CCP La Source. 32.44099.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

Esta F. Local invita a todos sus afiliados a la asamblea ordinaria que se celebrará el día 10 de octubre a las 9,30 horas de la mañana en el local social. Dada la importancia de los asuntos a tratar esperamos vuestra puntual asistencia.

Orden del día: Lectura y discusión del orden del día del pleno departamental, e informe de los acuerdos del Pleno Intercontinental de Núcleos.

REGIONAL CATALANA Agrupación de París

Anuncia Reunión general para el sábado 25 de septiembre a las 4 de la tarde en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles (Metros Avron y Buzenval), para tratar del siguiente e importante orden del día:

1º Relación del Pleno Regional del 14 de agosto celebrado en Marsella.

2º Constitución de la Comisión de Relaciones recaída en París.

3º Vista la aceptación creciente de «Terra Lliure», ver si conviene sacar este Boletín en tipos de imprenta.

4º Renovación de cargos en la Agrupación local.

5º Ruegos, preguntas e iniciativas.

DONATIVOS A LE COMBAT SYNDICALISTE

F. L. de St-Denis: Angel Soto, 20,00; José Nolla, 10,00 Mayo Ferrán, 10; Pedro Narváez, 10; Angel Catalán, 20; Sanmartin, 5,00; Antonio Climent, 5,00; Pablo Muñoz, 5,00; Cozar, 5,00; Rodríguez, 10,00. Total 100,00 frs.

París: Vázquez, 10,00; Palau, 30,00; Galán, 10,00; XX, 10,00; Una más, 10,00; Casals, 10,00; Genique, 15,00 frs. Total 95,00 frs.

SUSCRIPCIÓN PRO COMPANEROS ANCIANOS

F. L. de St-Denis: Angel Soto, 5,00; José Nolla, 5,00; H. Rodríguez, 5,00; M. Rodríguez, 10,00. París: Pozo, 20,00; Torralba, 5,00; Roanne: Antonio López, 10; Nice: Jean Calandre, 50,00. Total 110,00 frs.

REGIONAL CATALANA

El Boletín «Terra Lliure» está presto para ser remitido a los compañeros que lo deseen. Recepción gratuita. Informes de interés confederal siempre de cara a la tarea constructiva. Única hoja libertaria escrita en catalán, muy bien recibida en elemento propio y ajeno. Ningún compañero de la región catalana puede quedar indiferente. Escribir al 33, rue des Vignoles, París (20°).

F. LOCAL DE LYON

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la asamblea mensual ordinaria que tendrá lugar el primer domingo de octubre día 3, a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre. Por la importancia del informe, se ruega puntual asistencia.

ADMINISTRATIVAS

F. Local de St-Denis paga deuda de J. D. La Plaine St-Denis hasta el 30-6-71, que causó baja en dicha fecha.

Servicio de librería

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, œuvre d'un dessinateur de grand talent	12 00	«En el País del Kibutz», H. Desroche	16 00
«La Comunidad de los estudiantes» (Una desafiante crítica a la estructura actual de la educación), Paul Goodman	8 00	«La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45 00
«Hacia una comunidad cooperativa libre», M. A. Angueira	12 00	«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6 00
«Enseñanzas de la revolución española», Vernon Richards	24 00	«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6 00
«La estabilidad del latifundismo», Juan Martínez Alier	42 00	«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas.	33 00
«Orígenes del anarquismo en Barcelona» (prólogo de J. Vicens Vives), Casimiro Martí	15 00	«Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky	24 00
«La huelga», Isabel Álvarez «La sociedad y la anarquía» Ponciano Alonso	1 00	«La révolution et la guerre en Espagne», Broué et Témime (cartonné)	39 00
«El furgón de cola», Juan Goytisolo	21 00	«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeaante Pike	11 00
«Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne	35 00	«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan	12 00
«Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotski	21 00	«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18 60
«Yo escogí la libertad», V. Kravchenko	15 00		

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, París (20) C.C.P., París 13 507 56

BRESIL: FAIM, PRISON... ET L'INDUSTRIE LOURDE

A droite, et pas seulement en matière de géographie (si l'on examine la carte de face), le Brésil se débat entre une série d'aspirations d'une hétérogénéité extrêmement significative : à partir d'une quête d'affermissement à l'extérieur il tente de se projeter comme l'axe fondamental et décisif du triangle latino-américain.

Avec des conceptions d'une pureté digne de Janio Quadros (qui fut renversé), la diplomatie de Garrastuzú Medici joue sur au moins deux tableaux dans le paramètre de la compétition pour le soubassement infrastructural, où le libre échange s'allie sans vergogne à un nationalisme ultramontain pour le plus grand profit des classes dominantes.

A la complaisance de la part de la France, les exigences du développement poussent les « cariocas » à négocier aussi avec l'URSS.

Bien entendu ceci s'explique par le jeu d'intérêts nettement économiques : le système des pays « socialistes » entretient des échanges avec 61 pays du « tiers-monde », mais 10 d'entre-eux s'octroient une part de plus de 50 %. L'Asie, dans ce domaine est en tête avec 60 %, suit l'Afrique avec 30 % et enfin l'Amérique Latine avec 10 %.

Tous ces pays sont déficitaires dans leurs rapports avec les pays « socialistes », en moyenne de 707 millions de dollars, 31 % revenant à l'URSS, 17 % aux pays du CAEM (COMECON), et 52 % à l'Asie, surtout la Chine Populaire.

C'est dans le cadre des crédits dont les taux d'intérêt sont très faibles, comparés à ceux pratiqués par les USA, et qui vont de 2,5 à 4 % que s'insèrent les rapports avec le Brésil. A la suite d'un accord récemment signé, les « soviétiques » exporteront sur le Brésil, de l'équipement lourd pour l'industrie électrique, destiné à la construction de l'usine hydroélectrique de Capivara, dans dans l'Etat de San Pablo.

Parmi les contrats, on remarque celui signé par ENERGOMACHE, pour l'URSS, et CESP (Centrais Eléctrica de Sao Paulo), concernant la vente de quatre turbines hydrauliques : le Brésil répliquera par 75.000 tonnes de café entre 1971 et 1975.

Si nous ajoutons à cela une mis-

sion italienne pour l'industrie métallurgique, et les contacts maintenus avec les ministres des Affaires Etrangères de Colombie, Vénézuéla, Equateur, Panama, Pérou, Bolivie et surtout du Paraguay, nous avons les éléments nécessaires pour embrasser d'un coup d'œil les intentions du clan de Brasilia.

La stratégie est, si l'on veut, simple : il tente de fortifier sa structure potentielle interne pour offrir à l'extérieur une image plus positive, afin d'obtenir l'hégémonie du triangle sud, un objectif qui lui permettrait de mener une politique plus logique et traiter avec les USA sur un pied d'égalité, ou bien d'harmoniser ses intérêts avec ceux des yankees.

Mais si l'on veut parvenir à cela, histoire de soigner « l'image de la maison », certains faits embarrassants doivent recevoir une rapide solution : réduire à néant de façon exemplaire toute tentative de troubler l'« ordre » intérieur, c'est-à-dire liquider le manière efficace les rumeurs (et les preuves faisant foi) de tortures sauvages et les « fuites » faisant état de 11.000 prisonniers politiques et sociaux ; cela revient à accroître encore davantage la censure de fer qui pèse sur la presse et de recouvrer la domination d'une organisation lancée avec l'approbation de l'armée : l'Escadron de la Mort, une secte qui pratique l'épuration politique et morale par l'assassinat des opposants, ouvriers et étudiants, qui protestent parce que les terres et l'industrie sont aux mains de 5,7 % de la population globale, PARCE QUE L'ON VEND DES ESCLAVES, ET PARCE QUE L'ON MASSACRE DES INDIGENES AU MOYEN DE LA « GUERRE » BACTERIOLOGIQUE, pour leur enlever le peu de terres où ils survivent.

Par ailleurs, le taux d'analphabétisme est le plus élevé de ce triangle sud qu'ils prétendent dominer diplomatiquement, et la pauvreté au Brésil est déjà toute une institution avec l'aiguillon de la faim comme capital.

Envers et endroit d'une classe cléricale qui ne cessera d'épuiser et d'exploiter avec un acharnement féroce comme les piranhas qui vivent dans ses fleuves.

Mais d'autres MARIGHELAS et d'autres JOAO PALMEIRAS naîtront, que ce soit dans les Favelas, dans les champs ou dans les usines, dans l'esprit de chaque brésilien exploité et « en marge », comme ils surgissent chez les étudiants vénézuéliens, au-delà des négociations sur le pétrole, par l'exemple des étudiants morts en Colombie, ou comme par celui de l'Uruguayen Liber Arce, des Argentins Pampillon, Cabral, Bello, par l'exemple de Córdoba, Rosario, Tuca-

mán, peut être sous la forme d'un Camilo Torres... liste interminable de martyrs qui nous rappellent à chaque instant des faits, des noms, des lieux, des mouvements accélérés, des étapes brûlées et aussi que l'histoire avance à en faire trembler dans leur fauteuil les bourgeois grassouillets, les responsables de la faim et de la misère, les traîtres à leur classe et à l'esprit révolutionnaire qui l'anime.

« La Protesta », — Buenos-Aires, Juillet 1971.

La semaine prochaine, les lettres des prisonniers politiques Brésiliens.

LA REPUBLIQUE DES TOVARITCHS

Le Parti Communiste qui est le parti des pauvres, comme chacun sait, s'est installé dans son nouveau siège, place du Colonel Fabien.

C'est un building digne des grandes firmes capitalistes qui selon le trésorier du parti ne coûte pas moins de 60 millions. Il y a des gens qui doivent avoir de belles pe-

tites fortunes au P.C. pour engloutir de telles sommes.

Dans cet immeuble la hiérarchie est respectée car les bureaux de Duclos, Waldeck-Rochet et Marchais sont revêtus de moquettes et les subalternes doivent se contenter de lino.

C'est ça la République des camarades.

BRUITS DE BOTTES

Selon certaines informations, l'URSS envisagerait sereinement l'éventualité d'une prochaine guerre mondiale.

Le gouvernement de Moscou aurait même mis au point les cartes de restrictions en matière de ravitaillement pour les populations des pays que l'armée rouge pourrait occuper.

Nous ne savons pas ce qu'il y a de fondé dans ces informations

mais nous n'en sommes pas étonnés outre mesure.

Le voyage de Andreï Gromyko à la Nouvelle-Delhi et le prochain voyage de Nixon à Pékin ne constituent pas un bon présage pour la paix du monde.

Chacun est en train d'assurer ses positions militaires. On a déjà vu cela en Europe en 1938.

Les travailleurs marcheront-ils pour une nouvelle tuerie ?

R. J. S.

L'ETAT c'est le désordre

B.D.I.C

L'Etat est né avec l'exploitation de l'homme par l'homme. A l'origine du monde — si origine il y a — les premières peuplades entretenaient des relations pacifiques. Les hommes se groupaient en tribus pour la chasse et pour cultiver la terre. Les moyens nécessaires pour vivre étaient mis en commun et la propriété personnelle n'excédait pas les peaux de bêtes pour s'habiller et la caverne pour le logis.

L'espèce humaine se multipliant, certains individus pensèrent qu'ils pouvaient tirer profit du travail des autres. Parce qu'ils étaient plus forts physiquement, des hommes s'instituèrent les chefs de petites communautés. Puis alliant leurs forces les uns aux autres ils s'imposèrent aux régions pour finalement constituer des nations ou Etats.

L'Etat est donc bien le produit de la force, c'est lui qui institua la richesse et la pauvreté.

Lorsque les anarchistes et les anarcho-syndicalistes proclament aujourd'hui que l'Etat c'est le désordre ils ne font qu'affirmer une vérité évidente. Inutile de récrire l'histoire, l'époque que nous vivons prouve avec éclat les méfaits de l'Etat et de ses institutions : gouvernements, administration, armées, églises, etc...

Nous pourrions considérer que chaque individu sur la terre a droit de disposer comme bon lui semble de sa personne et d'un petit coin de terre pour y installer son logis à son gré.

Et bien non ! L'Etat commence dès la naissance à vous enregistrer à l'état civil, vous êtes immédiatement mis en carte pour ne pas échapper au service militaire, aux impôts, au travail imposé. Vous êtes tributaire de l'argent. Vous n'êtes donc pas libre.

En bon citoyen, vous travaillez, vous vous pliez aux obligations militaires, vous payez vos impôts. Vous pensez que vous pourrez disposer à votre gré du salaire que veulent bien vous octroyer vos exploités.

Et bien là encore vous vous trompez. Si vous pouvez acquérir avec votre argent une centaine de mètres carrés de terre moyennant une redevance d'environ 30 % à l'Etat, vous n'aurez le droit d'y construire votre logis que si cela convient aux princes qui nous gouvernent.

Vous devez établir des plans conformes aux bons vouloirs de l'Etat.

Vous devez déposer une demande de permis de construire qui restera un mois ou deux dans les dossiers de l'administration et lorsque le permis vous sera octroyé les prix ayant augmenté vos moyens financiers ne vous permettront plus de faire la construction envisagée.

Il en est de même si vous voulez avoir une automobile, on vous oblige à passer l'examen du permis de conduire (1) — qui comme tous les examens ne prouve absolument rien —. Pour l'obtenir vous devez aller à l'auto-école et payer près de 100.000 anciens francs. Il est bien rare si vous n'avez pas payé cette somme d'obtenir le permis, sauf si vous avez des relations.

Il est courant également de voir des vieux qui « oublient » de percevoir les prestations ou pensions auxquelles ils ont droit faute de connaître tous les mystères de l'administration. On répond à cela que des associations sont là pour les renseigner, mais ces associations ne renseignent que si on leur paye des cotisations. On reprend d'une main ce qu'on donne de l'autre et cela démontre l'incapacité et l'inutilité de l'Etat.

L'Etat aussi prône la stabilisation des prix, mais c'est lui le premier qui augmente les tarifs des transports, ceux des PTT, ceux du gaz et de l'électricité et les impôts sur les salaires.

Les exemples de toutes sortes, prouvant que l'Etat est maléfaisant et nuisible ne manquent pas, et il faudrait un gros volume pour tout dénoncer.

C'est donc pour cela que nous luttons et ne cesserons jamais de lutter pour que disparaisse l'Etat.

Tant que les peuples iront voter pour cautionner l'existence de l'Etat, tant qu'ils ne se soulèveront pas pour détruire cette bête maléfaisante le bonheur ne régnera pas sur la terre.

Raymond Beaulaton

(1) A propos du permis de conduire les automobiles, il est à remarquer que les anarchistes qui conduisent sont les plus scrupuleux pour le respect du code de la route, que nous ne pouvons assimiler à une loi ou règlement mais seulement à une convention pour assurer la sécurité des uns et des autres aussi que les principes élémentaires du savoir vivre.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

AMERIQUE LATINE

Un miroir à deux faces

Chez les Incas

Un peu en arrière sur la route encombrée de la révolution, le Pérou sans connaître les péripéties de sa sœur de l'« altiplano » (la Bolivie, cf n° précédent), prétend lui aussi avoir sa place à la table des avant-gardistes qui veulent voir les Etats-Unis.

Après le renversement de Belaunde Therry, le Pérou de Velasco Alvarado entame un processus de changement de structures, qui transparaît surtout dans la fameuse réforme agraire de « Don » Arturo Frondizi (qu'il ne songea cependant jamais à appliquer en Argentine) et au-delà d'une expérience populiste, le processus péruvien ne prend pas une valeur importante dans le contexte latino-américain, à moins qu'il soit analysé d'un certain point de vue qu'implique le fait qu'une étape soit brûlée : car celle-ci par contre laissera des éléments positifs dans la conscience populaire.

La marge de manœuvre dans laquelle évolue l'impérialisme se rétrécit de plus en plus. Le Pérou, sous l'angle de la progressivité modérée a atteint un point de non-retour, non en raison des intérêts de la classe dirigeante, mais à cause du peuple qui peut compter sur ses éléments d'avant-garde, qui dans le reste du continent sont des valeurs d'exception.

L'expérience fondamentale de la réforme agraire laissera un arrière-goût qui, le temps aidant, tendra à altérer ces mêmes structures qui, imposées dans des circonstances déterminées, ne pourront offrir d'alternative de fond sur la base socio-économique du Pérou, dans le processus irréversible dans lequel il se trouve engagé historiquement.

Tandis que le processus se développe en Bolivie, il est stationnaire au Pérou avec des hauts et des bas qui transparaissent dans les derniers symptômes de malaise ouvrier, notamment dans le secteur des mines. Si l'on tient compte que l'entreprise en question est privée et

que ces symptômes n'apparaissent pas de façon généralisée, il sera relativement facile pour Velasco Alvarado, par l'application de mesures d'étatisation, de continuer dans la voie tracée, sans que le danger de stabilisation de la « révolution » atteigne d'alarmantes proportions, surtout au moment où un appui de la Chine Populaire vient d'être obtenu dans le domaine de l'exportation de farine et d'huile de poisson.

En page III, LE BRESIL, PAYS DE L'« ESCADRON DE LA MORT »

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :

GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F
à LLOP Rodue
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

30 SEPTBRE.
1971
NUMERO 674
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

REPRESSION POLICIERE OU PATRONALE

Deux formes d'action de l'idéologie dominante



CONSEIL NATIONAL DU PATRONAT FRANÇAIS
31, AVENUE PIERRE I^{er} DE SERBIE - PARIS (16^e)

Paris, le 23 juin 1971

LE PRÉSIDENT

CONFIDENTIEL

Mon cher Président,

Alors que la conjoncture économique française garde une orientation dans l'ensemble satisfaisante, avec une balance commerciale positive et un taux d'épargne, notre attention se concentre sur les dangers qui reculent en revanche l'augmentation excessive des salaires et des prix ainsi que certains développements de l'agitation sociale.

Pour ce qui concerne les hausses, le rythme enregistré depuis le début de l'année, environ 10 % l'an pour les salaires et 5 % pour les prix, a été inférieur à celui observé en Allemagne en Italie, et en Grande-Bretagne. L'évolution constatée chez nos principaux voisins, ne saurait nous rassurer si elle continue à se poursuivre.

- PAGES II et VII « Sauvons Julian Millan »
- PAGE III L'affaire Perrier
- PAGES IV et V La répression patronale.
- PAGE V Lettres des prisonniers politiques brésiliens.

CNT SOLIDARITE INTERNATIONALE **AIT**

TRADUIT DEVANT LE TRIBUNAL

Sauvons

**MILITAIRE DE MADRID,
CE JEUNE LIBERTAIRE
RISQUE LA PEINE DE MORT**

Julian MILLAN!

Détenu et torturé depuis
4 ans, il peut être jugé
et assassiné à tout moment

(Barrer avant coller avec un trait en couleur)

L'AFFAIRE PERRIER

Nous avons reçu des syndicats CGT et CFDT du Trust Perrier la lettre suivante :

SYNDICATS CGT et CFDT
SOURCE PERRIER
30 - VERGEZE

Chers camarades,
Veuillez trouver ci-joint les explications sur l'affaire PERRIER, à son stade actuel.

A vous d'en tirer les conclusions que vous jugerez nécessaires, afin

D'apporter, dans la mesure de vos moyens, une solution positive pour nous aider, au nom de tout le mouvement syndical, à remporter notre juste combat, contre la répression patronale.

Avec nos salutations syndicalistes.

Pour la CFDT, Roger Rattier.

Pour la CGT, Jean Daumas.

Réponse du «CS» :

Syndicat CGT / Syndicat CFDT
V/lettre du 16-9-1971.

Licenciement de 9 délégués.

Chers camarades,

Le Comité Intersyndical de rédaction du COMBAT SYNDICALISTE est d'accord avec les termes dans lesquels est rédigé le tract sur « l'affaire PERRIER ».

A notre niveau, en un premier temps, nous publions dans notre hebdomadaire l'information telle que vous nous l'avez transmise.

Simultanément nous alertons toutes nos Unions Régionales et locales et les pressons d'examiner cette affaire pour coordination éventuelle sur le plan national afin qu'une action de propagande puisse être entamée (tracts, affiches).

Seule une action de grande en-

vergure de toute la classe des travailleurs peut en effet stopper cette escalade du patronat et de l'Etat, son émanation, vers un fascisme criant déjà, tant dans la rue et dans l'entreprise que dans l'utilisation à sens unique des mass-média telles que la télévision, la grande presse bourgeoise, la radio, etc.

Nous considérons que ce moment est décisif dans l'histoire de la lutte syndicale et nous sommes conscients que si le capital réussit son coup, ce sera là un siècle de luttes ouvrières si durement menées qui sera pratiquement balayé par le biais d'une simple jurisprudence.

Dans l'attente d'informations de votre part sur le déroulement local de ce conflit, recevez nos salutations syndicalistes révolutionnaires.

U. L. DE TOULOUSE

Le dimanche 3 octobre 1971, se tiendra une importante réunion de l'Union Locale CNT à la Bourse du Travail à 9 h 30. Ordre du jour prévu : Compte-rendu du Congrès National. — Compte-rendu du CCN de juillet. — Lecture des circulaires et discussion. — Propagande locale. — Solidarité avec nos camarades italiens et espagnols. — Responsabilités U. L. — Cotisations. — Préparation de la rencontre VI^e U. R. — Questions diverses.

Le secrétariat.

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

SYNDICATS CGT et CFDT
SOURCE PERRIER

30 - VERGEZE

Affaire PERRIER... SUITE

Le Tribunal de Nîmes et le droit de grève

En Juin 1970, un mouvement de grève a paralysé les Sources d'Eaux Minérales du Trust Perrier, telles Vergèze, Contrexéville, Montigny, Plancoët, ainsi que les filiales de Vichy et St-Yorre.

A la reprise du travail, la Direction met à pied 2 Délégués CGT à Contrexéville et demande au Comité d'Etablissement de se prononcer sur leur licenciement.

Le Comité d'Etablissement refuse.

La Direction se tourne alors vers l'Inspecteur du Travail des Vosges qui refuse également.

La Direction, entêtée, dépose un recours hiérarchique auprès du Ministre du Travail qui confirme la décision de l'Inspecteur du Travail.

Saisi de l'affaire, le Tribunal de Mirecourt condamne la Direction à réintégrer les deux Délégués,

1 an après, celle-ci s'oppose toujours à cette réintégration.

Dans le même temps, cette même Direction demande la résolution judiciaire du Contrat de Travail de 10 salariés à Vergèze, dont 9 délégués et représentants du personnel CGT et CFDT en utilisant l'article 1184 du Code Civil.

Violant délibérément le droit de grève pourtant inscrit dans la Constitution, le Tribunal d'Instance de Nîmes vient de prononcer la résiliation du Contrat de Travail de 5 délégués CGT et CFDT qui sont ainsi licenciés pour faits de grève.

Les syndicats OGT et CFDT de Vergèze ont fait appel contre ce verdict scandaleux qui attaque franchement le droit de grève des travailleurs et la protection des délégués des entreprises.

Seul cet appel surseoit à l'exécution du jugement et permet aux licenciés de continuer momentanément à travailler.

L'appel est fixé au 27 octobre 1971.

D'autre part, la Direction a fait appel contre le maintien du contrat de travail prononcé pour les 4 autres délégués qui voient leur situation ainsi rendue incertaine. La Direction abandonne les poursuites contre la dixième personne (sans engagement syndical), prou-

vant par là même son acharnement contre la CGT et la CFDT.

Les faits de grève reprochés ne sont pas des déprédations, des insultes, des vols de faits... NON !

Ce que le tribunal reproche aux 5 délégués licenciés, c'est d'avoir pris leurs responsabilités pendant le mouvement de grève.

Ils sont licenciés en tant que délégués et représentants du personnel, et non en tant qu'ouvriers n'ayant pas exécuté leur contrat de travail.

Ce jugement est très grave pour le mouvement syndical tout entier, et c'est un pas de plus qui vient d'être franchi dans le processus de durcissement du régime.

Ainsi, par ce jugement, le Tribunal d'Instance de Nîmes emboîte le pas à la tendance réactionnaire et fascisante du régime actuel. Le Tribunal de Nîmes vient de prendre une lourde responsabilité devant l'histoire du monde ouvrier.

Seul un bloc unanime de la masse ouvrière pourra faire reculer les adversaires de la démocratie et de la liberté.

Actuellement, le Gouvernement et le patronat veulent avec l'aide de leur appareil d'Etat répressif, domestiquer les syndicats et intégrer de force les travailleurs dans cette nouvelle Société dont ils ne veulent pas.

En accord avec les Confédérations, les Fédérations, Unions Départementales, Unions Locales, des initiatives ont déjà été prises sur le plan de la protestation.

Des réunions d'information ont eu lieu, mais nous pensons qu'à l'approche du 27 octobre, il faut encore davantage accentuer l'action à tous les niveaux pour faire échec à ce jugement inique.

Travailleurs, réveillez-vous avant qu'il ne soit trop tard !

Unissez-vous pour faire échec à ces funestes projets.

COMMUNIQUES

VI^e UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

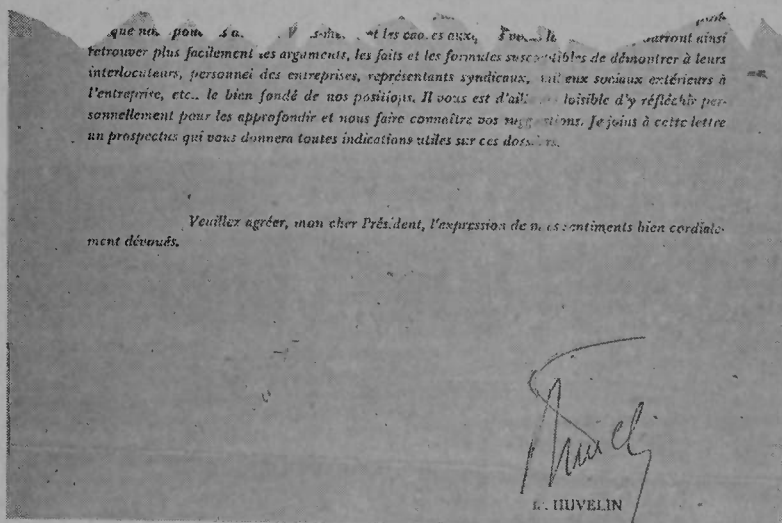
Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

LIVRES

«Averroes» (Biografia), E. Renan	6 00
«Aventuras del Barón Munchhausen»	10 00
«Ayude a su médico», Varios	3 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00
Arthur London: «L'Aveu»..	32 00
«Origenes de la forma e el arte», Herbert Read	16 00

LA REPRESSION

Nous publions ici le texte complet de la circulaire « confidentielle » du CNPF dont nous reproduisons le début et la fin en « fac-simile ».



CONSEIL NATIONAL DU PATRONAT FRANÇAIS

Mon cher président,

« Alors que la conjoncture économique française garde une orientation dans l'ensemble satisfaisante, avec une balance commerciale positive et un taux élevé d'épargne, notre attention se concentre sur les dangers que recèlent en revanche l'augmentation excessive des salaires et des prix ainsi que certains développements de l'agitation sociale.

Pour ce qui concerne les hausses, le rythme enregistré depuis le début de l'année, environ 10 % l'an pour les salaires et 5 % pour les prix, a été inférieur à celui observé en Allemagne, en Italie, en Grande-Bretagne. L'évolution constatée chez nos principaux voisins, ne saurait cependant nous rassurer car, si elle contribue à favoriser nos échanges, elle implique aussi un effet dangereux d'entraînement. De plus, les réactions qu'elle appelle naturellement ont dès maintenant commencé à se traduire, en Allemagne au moins, par un ralentissement sensible de la hausse au mois d'avril.

Face aux périls de l'inflation, le ministre des Finances a exprimé sa volonté de s'appuyer sur une économie en expansion et

d'écarter pour le moment, dans cet esprit, toute mesure générale de blocage. C'est une attitude réaliste car la crainte d'une telle mesure tend à jouer comme un facteur psychologique de hausse, ajoutant ses effets à ceux des multiples pressions qui s'exercent sur les prix de revient. Le maintien du système de surveillance de prix en vigueur ne saurait, toutefois, être considéré que comme un moindre mal correspondant à une période exceptionnelle et la liberté complète est le seul régime capable d'assurer un véritable épanouissement de notre économie, en conformité avec le fait de la Communauté Economique Européenne et l'abaissement général des barrières douanières.

Il n'en reste pas moins que la tendance actuelle, en se prolongeant, créerait une situation dangereuse qui pourrait, d'ailleurs, amener les pouvoirs publics à réagir de diverses manières. C'est pourquoi, il nous paraît nécessaire de chercher avec le gouvernement des formules de nature à tempérer les hausses par des contrats professionnels comparables à ceux qui avaient été mis en œuvre pour sortir du plan de stabilisation de 1963. Mais la modération progressive des hausses de prix et de salaire suppose que, de son côté, le gouvernement s'interdise

des charges nouvelles portant sur les entreprises et grevant notamment les salaires. Nous regrettons, à cet égard, la décision prise pour le financement du déficit des transports de la région parisienne et le taux excessif prévu pour la taxe de formation en 1972. Plus récemment, le ministre de l'Economie a, il est vrai, donné des assurances publiques sur une « pause fiscale ».

Dans ces conditions, une politique de concertation sur les prix a été considérée par notre Conseil Exécutif et notre Assemblée Permanente souhaitable en vue de prévenir des difficultés aggravées à la rentrée d'automne. Je demande à tous les chefs d'entreprise de soutenir par leurs propres efforts, l'action ainsi envisagée; elle devrait pouvoir nous apporter un régime moins contraignant et plus équitable que celui des dépôts de barème.

En examinant les perspectives de septembre, nous devons tenir compte aussi d'une tension sociale qui s'exprime par des conflits localisés et du contexte nouveau que crée désormais l'approche des élections législatives. La grève des chemins de fer, en particulier, tant par ses conséquences matérielles que par la nouvelle atteinte portée à la politique contractuelle, est un symptôme préoccupant.

Cette situation nous commande de redoubler d'attention et de prudence vis-à-vis des problèmes que continuent à poser par ailleurs les campagnes relatives à l'avancement de l'âge de la retraite. Le gouvernement a pris nettement position en décidant à la fois d'écarter des mesures générales et d'assurer ses responsabilités propres pour ce qu'est de l'amélioration des pensions et du règlement des cas d'incapacité.

Reste la question des salariés privés de leur emploi entre 60 et 65 ans. En vue de la négociation que nous sommes — nous l'avons dit depuis longtemps — disposés à ouvrir sur ce point, nous allons procéder à des consultations successives avec celles des organisations syndicales qui ont admis le principe d'une discussion limitée à ce seul problème, dans l'esprit de la Conférence de Grenelle. Nous n'accepterons pas d'étendre ces consultations aux autres centrales — en l'occurrence la CGT et la CFDT — sans avoir obtenu d'elles au préalable l'assurance que ce cadre ne sera pas débordé.

Il s'agit d'éviter que la confusion des compétences ne conduise indirectement à l'ouverture d'un débat général dépassant les responsabilités propres du CNPF. C'est une position fondamentale qui sera réaffirmée très clairement dans notre réponse aux organisations intéressées.

Nous regrettons, par ailleurs, que la distinction entre le domaine de la négociation paritaire et celui de l'intervention législative ait été insuffisamment respectée par les pouvoirs publics, à propos de la formation et du perfectionnement professionnels. Bien que la discussion parlementaire ait permis d'apporter certains aménagements aux projets gouvernementaux, notamment en ce qui concerne la nouvelle charge financière imposée aux entreprises, il reste que les dispositions de l'accord paritaire de juillet 1970 ont été, sur plusieurs points, fâcheusement déformées et que la politique conventionnelle a reçu, de ce fait, également, une atteinte regrettable.

Sur le plan international, nous suivons naturellement de très près le déroulement des négociations relatives à l'élargissement du Marché Commun. A ce sujet, nous nous préoccupons tout particulièrement des relations nouvelles qui devront s'établir entre la Communauté et les pays non candidats à l'adhésion complète. A l'approche des discussions qui s'engageront à ce sujet le mois prochain pour définir la position de la Communauté, nous avons marqué nettement, dans un communiqué à la presse, notre hostilité à des accords qui conduiraient la CEE à se diluer dans une simple zone de libre échange. Un tel danger ne peut être évité que par l'acceptation générale du principe de l'Union douanière et aussi de disciplines communes permettant une harmonisation des conditions de concurrence. J'avais dès l'été dernier indiqué au ministre des Affaires étrangères l'importance que nous attachons à ce problème et je viens à nouveau d'intervenir auprès de lui dans ce sens. Je pense aussi que l'UNICE, que nous avons également saisie, devrait bientôt prendre position comme nous sur cette grave question.

Sur ces questions mais bien plus encore sur les aspects sociaux d'une conjoncture complexe et instable, nous devons marquer de plus en plus nettement les posi-

Convicción, juventud, dinamismo

EN la vida práctica juventud no quiere decir sólo pocos años, sino vocación y energía para aplicarla. Ser joven en lo físico no implica serlo en todo. Abunda en todas partes esa muchachada que se aplica y estraga únicamente en deportes, llegando a la cuarentena exhausta de intenciones o dedicación moral. Un deportista sin más que el deporte, pese a su vigor de cuarentón socialmente queda viejo. Ya no sirve para el campeonato, e impreparado para lo demás queda, ciudadanamente, reducido a la categoría cero. El juego de las ideas le es extraño.

El joven idealista ése sí, es altamente notable. Tiene sentimientos nobles y a tal nobleza se dedica. Su deporte es la lucha social, y mejor si su lucha es anarquista. Impulso y convicción lo animan y de su fuerza de actuación logrará fruto: la cosecha de prosélitos, por lo menos.

Con años tantos o cuantos encima, el individuo es provechoso o inocuo en el quehacer cotidiano. Si se adopta una causa sin conocimiento de ella, o no poniendo el alma en ella, esa organización adoptada puede devenir decrepita, y suerte de los colegas constantes y empecinados si la colectiva en caso se salva. Con muchos o escasos años a cuestas, es preciso, obligado, conocer y sentir la posición social adoptada, en la CNT más que en otras partes por tratarse de una federación de individuos, y en ningún caso de meros adictos a bandería política que da primacía al voto, o a escuadrones comunistas con militancia cuartelera.

Para ser cenetista precisa ante todo una estima hacia el ser humano, y con mayor motivo al compañero con el cual se pueden compartir horas de lucha férvida, días de drama fortísimo, y en casos el pan de la cárcel. Para ser cenetista «solamente», hay que poseer temperamento, conciencia de clase, conciencia de lo que se defiende y la finalidad que el sindicalismo libertario persigue. Para ser sindicalista «solamente», precisa una vocación... no diremos de mártir ni de héroe, pero sí de dedicación entera a la causa de los trabajadores, frente al borreguismo, a la burguesía, a la policía, a los directores, a los caseros, a los religiosos,

al hambre, a las persecuciones y, a la triste posibilidad de perder la familia. Todo ello es duro, lo admitimos, pero es ley de natura: o rebelarse u obedecer; o ser persona íntegra o integrarse a la ley del bulto.

Por experiencia adquirida sabemos que el compañero — de 15 a 80 años, por lo menos — convence al obrero con el ejemplo, por su conducta, su humanismo, su cordialidad, su acento fraternal en todos los tratos: de trabajo, de amistad, de reunión, de vecindad, de familia, de sindicato. Nunca el compañero confederal se pretende mejor y más interesante que otro compañero, puesto que cada cual da de sí lo que puede dar, según sus disposiciones naturales. Sin ser talentados, los compañeros cenetistas de toda época han atraído mucho trabajador a los sindicatos,

LA PENA DE MUERTE. A los condenados a muerte por fusilamiento se les vendan los ojos. Es una costumbre piadosa para evitar que el condenado vea un espectáculo tan deprimente y no se vaya del mundo con una mala impresión.

GEOGRAFIA. Africa empieza en Marruecos y Europa termina en los Pirineos.

LONGEVIDAD. Los hombres sin vicios conocidos viven muchos más años.

LITERATURA INFANTIL. ¿Conocen el cuento de «Ali Babá y las cuarenta inmobiliarias»?

OTRO REFRAN. A Dios rogando y con el Opus dando.

GEOGRAFIA. Si Francia fuera España, el himno nacional «La Marsellesa» se llamaría «La Parisina».

CANTOS DE SIRENA. Como todo el mundo lo sabe, los cantos de las sirenas atraen a los hombres para luego acabar con ellos. Especialmente las sirenas de las fábricas.

PLEGARIA CAPITALISTA. Bienaventurados los mansos porque ellos me permiten vivir como en el cielo.

UNA FRASE HISTORICA. Cuando Lincoln dijo aquello de que «No se puede engañar a todos todo el tiempo» nos estaba engañando.

LOS PAISES. Se habla de la «madre patria», de los «países hermanos», y nunca de los «países

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 30 de Septiembre 1971.

han conquistado mejor que nadie la vía pública, y obtenido más adhesiones positivas que no importa qué sector político. En el propio exilio: ¿qué organismo de refugiados puede aducir un cupo importante de afines, y unas realizaciones positivas cual las que podemos mostrar nosotros pese a los 32 años que aquí nos han llovido encima? En parte los demás son y han hecho, pero sin conseguir la importancia material nuestra, habida pese a la enormidad de oposicionismos, tropiezos e inconveniencias que de todas partes acuden a nuestro encuentro. Pues bien: con menos firmeza, con déficit de convic-

ción, con desmedulación de ideas en nuestros cuadros, la vitalidad realizadora que aducimos sería inexistente.

Y en punto final insistimos: Para acreditar y desarrollar un movimiento humano bien intencionado como el cenetista, no vale exhibir la aritmética de los años, sino el realzar la condición idealista, consciente, leal, activa y fraternal del compañero, de los compañeros.

Lo demás (lo pragmático, lo discursivo, lo enfático, lo espejista) leña para un fuego de verano.

Objetivismo, sencillez y armonía: he aquí el secreto de toda empresa libertaria.

ESPIGUEO

primos», que son muchos ésos, por lo menos en relación con los Estados Unidos.

EL DINERO NO DA LA FELICIDAD. A pesar de sus muchos millones, Nelson Rockefeller no ha conseguido saber mover las orejas.

PROBLEMA SOCIAL. Si diez albañiles construyen un edificio de cuatro pisos en seis meses, ¿cuántos albañiles serán necesarios para que, juntando los sueldos de cinco años, puedan comprar uno de esos pisos?

CURIOSIDAD GEOGRAFICA. Han sido detenidos tres afluentes por la izquierda del río Duero, por inundación ilegal.

LOS REFRANES. Lo de «Dame pan y llámame tonto», podría aceptarse si el pan nos lo dieran.

CUESTIONES DE ENSEÑANZA. A mí me enseñaron a ser hombre de provecho para la sociedad..., pero nadie me enseñó cómo lograr que la sociedad fuera de provecho para mí.

EL DIA DEL PADRE. En general, en las inclusas se celebra poco el día del padre

CUESTIONES DE ENSEÑANZA. Yo soy mucho más inteligente que mis amigos. Lo malo es que ellos piensan igual de sí mismos.

LA JUVENTUD. A los que me dicen que la juventud es una enfermedad que se cura con los

años, les diría que la vejez también, y para siempre.

FUERON LOS NERVIOS, CLARO. Oído en la Televisión: «Televisión española es una de las mejores televisiones de España.»

LOS NIÑOS. El llanto de un niño es lo más enternecedor del mundo la primera media hora.

LOS CARTELES DE LOS COCHES. En uno de esos carteles que ahora suelen colocar en la ventanilla trasera de los coches, leí ayer uno que decía: «Zoy español... cazi na». Y me pareció que no hacía falta pregonarlo; ya lo sabíamos.

UNA TEORIA PELIGROSA. Si se sienta usted a la puerta de su casa a esperar que pase ante ella el cadáver de su enemigo, corre el peligro de que algún día el enemigo vea pasar ante su puerta el cadáver de usted.

GUSTOS. Gustar a todo el mundo, lo que se dice todo el mundo, no lo ha conseguido ni el jamón serrano.

BIENAVENTURADOS. Bienaventurados los que pasan hambre y sed de justicia, porque además pasarán hambre y sed de la otra.

LA SUERTE. A esta gente que proclama con orgullo que no cree en la suerte, les desearía que hubieran nacido en Las Hurdes.

LA COSA ESA DE LA LUNA. El hombre ya ha pisado la Luna. Creo que es lo único que le quedaba por pisar.

(Pasa a la pág. 7.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CUANDO EL FRANQUISMO («PROGRESA»)

Y A sabemos que es en la etapa estival cuando a España van y de España vienen turistas extranjeros, españoles que viven por ahí, en tanto que emigrados económicos, e incluso otros que no son ni una cosa ni la otra, por aquello que ya decían los piadosos abuelos de antaño: «De todo hay en la viña del Señor». Es normal que los comentarios sean «a gusto del consumidor», para decirlo en una de esas cómodas frases hechas que evitan meternos en cavilaciones. Para la inmensa mayoría de extranjeros, e incluso de algunos que no lo son — puntalicemos bien lo de algunos para no erizar sensibilidades sutiles en extremo — el comentario queda casi vinculado a la cancioncilla francesa, ahora algo en boga :

*J'ai bien mangé, j'ai bien bu!
J'ai la peau du ventre bien tendue!
Merci! Merci!*

¡Comer y beber bien y, naturalmente, agradecer que ello dure!... ¡Ah, y que al cólera no le dé por fastidiar!

Al margen de los que podemos calificar de personas con gustos sibaríticos, quienes ya es de comprender que no se preocupan de saber si en Guadalajara se han montado seis fábricas o si en Vigo hay más barcos pesqueros, están aquellos que exclaman con diti-rámico admirativo: «¡Oh, aquello ha progresado!» ¿Por qué no llamarle «progreso» a la colonización? ¡Total la diferencia es de cuatro letras! La inversión de capitales extranjeros en la industria y el comercio, en la construcción de hoteles y viviendas, aparte las bases militares, saben hasta los pacíficos hurdanos que es algo apabullante. Algunos, al parecer enterados, aducen que las inversiones extranjeras, según la ley que a ello hace referencia, no pueden depasar a las inversiones de capitales del país. Otros, ya más al corriente, replican que la ley es un cuento. Entre ellos Eliseo Bayo, en una serie de reportajes, evidencia, pruebas al canto, la realidad de la colonización dentro del sector de la economía nacional. Lo cual corrobora aquella añeja aseveración de que las leyes son como telas de araña, que detienen al mosquito o a la mosca, pero el obeso moscardón suele romperlas al primer envite.

Si el hecho de colonizar a España se le quiere dar el nombre de «progreso», es una paradoja que no sean miles y miles los españoles, emigrados económicos, regresando a la «madre patria». No, prefieren continuar en el país donde se hallan. ¡Y todavía no ha parado el raudal de españoles en plan de cruzar el Pirineo para ir a vivir al extranjero! Y es menester hacer constar el olvido en que incurren quienes parecen admirar el «progreso» franquista: la ausencia de las más elementales libertades cívicas, que casi ya gozan todos los países civilizados e incluso los que están por civilizar. Claro que para algunos esto es un detalle de poca importancia...

SOBRE EL CRITERIO INDEPENDIENTE

No vale el confundir los conceptos, dando un sentido opuesto, o diferente, a lo que tiene un significado bien determinado. En ocasiones es con una definida intención que el individuo, dando ambigüedad a la expresión, busca definirse. De ahí la importancia de ir a la precisión de conceptos con miras al equívoco, ya sea éste consciente o inconsciente.

En ambiente de libertarios alguna vez hemos oído formular una apreciación por parte de alguno cuya trayectoria en orden de conducta y actividades hemos considerado no era aconsejable. El caso de manifestárenos: «¡Yo soy de un criterio independiente!» Y ha resultado que la supuesta «independencia» no era otra cosa que una simple inhibición; un sistematizado desentenderse de todo y de todos en lo relacionado con las ideas de formación ácrata. Algo así como *escurrir el bulto*, despreocuparse, no tomar responsabilidad alguna ni en lo bueno ni en lo malo. Libre es el individuo de tomar una u otra determinación, de obrar en un sentido o en otro. Pero ya en el plan de analizar apreciaciones, procedimientos, es normal el especificar, y poner cada cosa en su lugar.

Ser independiente equivale a no estar *penitente*, esto es depender moral o materialmente, de otros. No estar subyugado, perdiendo con ello el valor propio, la intrínseca personalidad que corresponde a cada uno. De ahí que el hombre libre, el que rechaza toda sujeción, procure ser independiente. No lo es el que se hace seguidor de otro, o de otros, al abdicar de

su valor personal, al atenerse a un *mot d'ordre*, a una consigna, determinada por una predisposición a obedecer, a dar como buena una opinión sin pasarla antes por un previo examen.

Hombre independiente lo es quien examina el pro y el contra en relación a las ideas y los hechos. Analiza, reflexiona, pero *toma posición* afirmando su sentir, guste o deje de gustar a los de acá o a los de acullá. Propio del anarquista es el ser independiente, manifestando sin vacilar lo que se considera censurable por los motivos que fueren. Entre nuestros clásicos, esto es, entre los que podemos denominar pensadores anarquistas, si examinamos sus escritos veremos que ya no solamente manifestaban su sentido crítico y sus censuras al respecto del adversario, sino que incluso señalaban lo que dentro del ambiente idealista en que moral e intelectualmente se desenvolvían estimaban que no iba bien. Y que lo expresado no es hablar por hablar nos lo confirman los textos de Ricardo Mella, de Errico Malatesta, de Gustav Landauer, para no citar más que unos pocos. Ellos razonaban y señalaban dónde estaba el mal y la manera que estimaban era necesaria para corregirlo.

Tampoco es cosa de confundir la independencia con la *criticomania*; aquello de verlo todo mal; aquello de censurar en otros lo que llegado el caso de estar en el mismo lugar no se ha sabido hacer mejor. Mirar también de enfocar los problemas, ya no solamente por el lado demoleedor, sino aunando a la fase de demolición aquella que tienda a construir, a crear, a reformar. Algunas veces hemos comprobado el que se ha presentado a la manera de un *memorial de agravios*, pero sin acompañar a todo ello un realce de tarea positiva en tanto que obra saneada a realizar. Cuesta poco sistematizar la bulanga demagógica, ya no solamente contra el adversario (cosa que a la postre tiene su excusa) sino inclusive contra el que dentro de casa difiere de lo que se entiende de otra manera. En casos así la pasión ciega, nubla las luces del entendimiento.

Tengamos un criterio independiente, esto es, *personalidad propia*, juicio recto, sin dar bandazos a diestra o siniestra por inseguridad de criterio, por au-

sencia de claro discernimiento. Es así como podemos ser anarquistas en el verdadero significado del adjetivo. Désele las vueltas que se quiera, del anarquismo no hay catorce modalidades excluyéndose una a la otra. No, anarcosindicalista, comunista libertaria, anarquista individualista, son características que parten de una misma base fundamental. Sebastián Faure lo especificó de un modo claro y concluyente al escribir su «Sintesis anarquista». Una y otra modalidad va contra el Estado, sea cual fuere su denominativo; contra todo colaboracionismo con políticos de toda laya; contra la explotación del hombre por el hombre; contra toda clase de mixtificaciones de matiz religioso; frente a todos los organismos que sirven de soporte al presente sistema social. En favor siempre de la verdad, de la lealtad, del humanitarismo, por la fraternidad y el apoyo mutuo. Nos parece que es así como se puede obrar con criterio independiente, siendo anarquista.

PAUL VALÉRY, O LA ARISTOCRACIA INTELLECTUAL

Ya no solamente en Francia sino «aillieurs» se celebra, dentro del mundillo literario e intelectual, el centenario del Paul Valéry, el aventajado discípulo de Mallarmé. Como su maestro, fue un poeta de expresión abstracta, de alambicada concepción cerebral. Uno de sus críticos aduce que Valéry empezó su poema «Agathe» en donde se esforzó en describir las manifestaciones de una conciencia al borde del insomnio y del sueño. Durante años ensayó muchas veces realizar su cometido sin poder conseguirlo. ¡Difícil poesía la suya, siempre en pos de la abstracción! En tanto que pensador, en libros como «Miradas acerca del mundo actual», «La idea fija», o «La tertulia con el señor Teste», notamos expresa ideas originales, diríase que vive en un mundo alejado de la realidad, enamorado de una inasequible pureza... En tanto que intelectual de prestigio, incluso no estando siempre de acuerdo con sus ideas, uno prefiere a Sartre. A lo menos él actúa en la calle.

JULIO MILLAN HERNANDEZ
Este joven compañero arriesga pena de muerte en España. ¡Agitemos para arrancarlo de las garras de los fanáticos del «¡Viva la muerte!»

Hombres de la CNT

JUAN PEIRO BELIS

XI

La otra cara de la República

Aquí nos vamos a referir a la parte represiva, que en algunos de sus artículos combatió, con indignación y agudeza, Juan Peiró. La verdad es que este aspecto tuvo más resabios, recovecos, prejuicios, rencores y odios que los manifestados en público. En la entraña del problema hallamos que los hombres de la República odiaban todo lo que provenía de Cataluña, y de una manera morbosa a cuanto representaba la CNT. Dejemos de lado a los Lerroux y Gil Robles, por ser cosa sabida su enemiga, para referirnos a Manuel Azaña e Indalecio Prieto. Estas pasiones estaban más generalizadas entre los socialistas que entre los republicanos, sin ubicar en tal clasificación a hombres como Besteiro, de los Ríos, Araquistain, Ovejero, etc., pero sí a la mayoría de directivos del partido y de la UGT. Fuese por su tendencia centralista por pugnas ideológicas o por la sombra que les hacía la pujanza sindical de la CNT y el crédito de que gozaba entre la clase trabajadora, el hecho es que no podían ver de cerca ni de lejos nada referente al movimiento confederal. El que tenga dudas puede desterrarlas leyendo, de don Manuel, «Velada en Benicarló» o en sus «Memorias», y en relación con don «Inda» puede hacerlo dando un repaso a sus artículos publicados en «Excelsior» o en la revista «Siempre», de México, donde puede apreciarse que no desaprovechaba la menor ocasión para zaherir a la CNT.

Ello puede que explique en parte lo ocurrido en España durante el los años 1931-1936, o sea durante el período de gobierno republicano. ¿Qué puede esperarse de unos gobernantes cuyos actos sean presididos por el rencor sistemático contra el sector más dinámico y exigente del proletariado, que no se conformaba con retórica y paños calientes? Sería interesante que algunos críticos e historiadores que censuran la actitud de la CNT durante la República, que antes se formulaban preguntas como las siguientes: ¿Hubiese existido la oposición cenetista si el gobierno hubiera abordado la reforma agraria, eliminado el peli-gro militar, limitado el predominio clerical, emprendido mejoras sociales, etc., tal como predicaban siendo opositores a la Monarquía?

¿Acaso este incumplimiento de la palabra dada, su inutilidad como hombres de gobierno, su inhibición de las realidades que vivía y sufría el pueblo español, no fueron el principal aliciente para fomentar la rebeldía de las multitudes? Estos hechos y otros, como el «enchufismo» desafortado de algunos personajes de la situación; los vínculos de gobernantes con las grandes empresas; el desempleo acentuado por el cambio de régimen, sin la menor acción gubernamental para combatirlo; las enconadas disputas de unos grupos contra otros en el Parlamento a la búsqueda exclusiva del poder; blancos y rojos (que no eran tales) saturados de personalismos y de rivalidades mezquinas, que obligaron a Ortega y Gasset a hablar del «tono agrio de la República», ¿no evidencian estos sucesos que la dama del gorro frigio había caído en manos de unos señores que nada supieron hacer con ella y que la dilapidaron estúpidamente?

Siempre hemos creído que esta «señora» merecía mejor suerte, conductores más eficientes y responsables. El pueblo había puesto sus ansias ideales y de mejora en el cambio de régimen y pronto quedó desencantado ante el proceder de sus nuevos guías. El proceso de su decadencia es perfectamente claro. Las reformas prometidas permanecen estancadas. Pasa el tiempo y todo sigue igual que durante la Monarquía. Primero cunde el desaliento, y luego brota la protesta. A ésta, los gobernantes no hallan otra salida que la represión, y con ello se acentúa la agitación en la ciudad y en el campo. Los mandatarios, en vez de tomar medidas para atenuar el malestar, mandan a sicarios y se acuña la frase de «mátalos en caliente». Al correr los días el fervor popular fue diluyéndose, el crédito se atenúa, la confianza desaparecía, y la República, que era pueblo, que no era más que pueblo, quedó inerme y a merced de los enemigos. ¡Esto es lo que no supieron, no pudieron o no quisieron comprender los dirigentes republicanos!

La expresión de este descontento, de esta franca lucha contra lo estatuido, del sentir nacional de protesta de las clases desheredadas, fue recogido y representado por la CNT, como antes lo había sido frente a todas las fuerzas represivas de la Monarquía, y como lo fue después en las jornadas de-

cisivas del 19 de julio de 1936 contra los militares sublevados. Era su misión y no podía ni debía renunciar a ella. La verdad es que la visión de los gobernantes republicanos fue siempre borrosa. Su intento fue el de utilizar el poder para desde allí nulificar a la organización confederal en su carácter subversivo, de convertirla en un coro de eunucos supeditado a sus directivas. Aquí también enfocaron mal los dispositivos. Si la Monarquía, usando los procedimientos más enconados y siniestros no pudo domesticarla, ¿por qué tenían que ceder, ante el uso exclusivo de la fuerza bruta a mandatarios, los cuales, su formación aburguesada, cerrados a toda innovación, desatendieron los anhelos populares y malograron las ansias de transformar a una España feudal, vetusta y clerical, en otra de tipo moderno y avanzado?

La experiencia pasada hubiera podido servirles de lección acerca del carácter tesonero e indomable de la CNT para no reincidir en los mismos defectos y abusos que cometieron sus antecesores los monárquicos. La solución no era otra que adoptar rutas más acordes con el sentir de las mayorías, o al menos mostrar que sus deseos, que sus realizaciones y propósitos iban dirigidos a tal fin. Seguro que nadie esperaba de ellos, de los directores políticos del llamado «bienio rojo», una revolución de carácter social, pero sí que pusieran en práctica la suya, la revolución característica de la burguesía, rompiendo con las estructuras predominantes desde los tiempos de los Reyes Católicos, que consistía, como ya hemos dicho, en acabar con el caudillismo militar, la influencia clerical, repartir las tierras de una aristocracia parásita y antisocial... Es decir, transformar un concepto medieval de subsistencia para adoptar modelos de uso corriente en Europa.

No creemos que fuese mucho pedir ni difícil de realizar, pero les faltaron agallas y desatendieron todos los indicadores para seguir tal camino y prefirieron marchar por las rutas tradicionales de la violencia, del palo y tentetieso, siempre en uso contra los obreros en los anales represivos españoles. Y así, por no desmentir lo habitual, fue derramada la sangre proletaria y campesina en el Parque de María Luisa (Sevilla), Pasajes (Guipúzcoa), Castilblanco (Badajoz), Arnedo (Logroño). La tumultuosa huelga de la Telefónica (Madrid), los graves sucesos de Zaragoza, las

por JOSE VIADIU

provocaciones policíacas en el Sindicato de la Construcción de la calle Mercaders y en la Jefatura de Policía (Barcelona). La implantación del «comunismo libertario» en Figols, atribuido a la CNT. (Por cierto?, de dónde vino y a dónde fue a parar aquel minero, llamado Prieto, promotor del conflicto?) En esta pugna antagónica entre la CNT y autoridades republicanas, pensamos que influyó mucho, en agudizar el problema, la malevolencia que tenían los socialistas al comprobar que sus fuerzas iban desfilando de sus filas desatendiendo los mandatos de sus ministros incrustados en el gobierno. También puede considerarse la insidiosidad de agentes provocadores incrustados en las fuerzas gubernamentales que se excedían adrede en sus medidas represivas con el fin de incitar los ánimos del pueblo contra el gobierno. ¿No hubo algo de eso en el luctuoso y vesánico episodio de Casas Viejas?

(Continuará.)

Necrológica

JOSE COROMINAS

Tras larga y penosa enfermedad dejó de existir el día 5 de septiembre de 1971, en el Hospital general de Nantes, el malogrado compañero José Corominas, de 55 años de edad, natural de Tarrasa, provincia de Barcelona. Pertenecía a la F. L. de Nantes desde hacía 25 años.

De muy joven se incorporó en la CNT, y a la vez formó parte de la FIJL, siendo consecuente y activo militante anónimo. Cumplidor de sus deberes orgánicos estuvo siempre en contacto con la organización por difíciles que fueran las circunstancias, aportando su ayuda moral y material en todo momento.

El entierro fue civil. Gran número de amistades francesas y de amigos y compañeros le acompañamos a su última morada.

La Comisión de Relaciones de Bretaña y la Federación Local de Nantes se asocian al dolor que en estos momentos aflige a su compañera y demás familiares por la pérdida irreparable de nuestro recordado amigo y compañero Corominas.

F. L. de Nantes.

A B C SINDICALISTA

26 LA MORAL DEL COMPAÑERO. — El crédito del militante de la Confederación proviene de la seriedad de éste. El trabajador es frecuentemente desilusionado por charlatanes, políticos camuflados, sindicalistas flexibles, socialistas parlamentarios, comunistas de regimiento y otras hierbas orticarias. En la C.N.T. como en otros panoramas, se ha visto de todo, ha habido lastre.

Es el saldo que expele todo organismo en funciones, es la sobra humana inadaptable al motivo genroso de la Confederación y por ello se autosegrega.

El compañero definido aguanta el Sindicato en su fondo más que en la forma reglamentaria. Acepta estatutos porque la autoridad los exige, pero él se rige por la idea, haciendo de la idea conducta. En el trabajo ajusta ésta a las condiciones vigentes; en el Sindicato sugiere y propone, interviene en comisiones, asambleas y ponencias, apoya iniciativas, impulsa la huelga, brega contra la patronal y los traidores, oculta perseguidos, comparte su pan con el hambriento, aguanta cárcel, destierros, despidos y calumnias. En ocasiones se enfrenta con la muerte.

En compensación nunca solicita un «enchufe», ni que lo voten. Es fiel a su pensamiento, no se desvía de su trayectoria ácrata.

Los trabajadores le comprenden y respetan.

La C.N.T. es, gracias a miles de compañeros como ése.

27 ORDEN Y DESORDEN. — Esencialmente, la C.N.T. es antiautoritaria. Está por la libertad contra la dictadura. En julio de 1936 representó la libertad desencadenada, y pocos meses después, cara al fascismo en las trincheras, tuvo que observar la retaguardia maleda. Un comunismo de tenderos y mini-burgueses, el capitalismo esperanzado, la política sin horizontes y la reacción camuflada, coincidieron en el propósito de liquidar a la C.N.T. antes que al franquismo, porque el ensayo de socialismo integral del anarcosindicalismo no convenía a esos grupos conservadores y menos a los Estados extranjeros, la URSS y los USA en primer plano. Aún hoy (1971) nuestra sindical es sañudamente combatida «desde fuera y desde dentro». Hay rencor y miedo en la sociedad vieja contra la sociedad nueva. El ejemplo de heroicidad y de practicismo libertario de los hombres de la C.N.T., toda la gama de contrarios trata de asfixiarlo con el complot del silencio.

Nosotros queremos al trabajador libre en sociedad libre. Aniquilado el Estado, la sociedad será confederalmente reorganizada, como dicho, a base de Regiones convergentes, anexas entre sí.

Cada Región obrará autónomamente y siempre de acuerdo con las necesidades globales de la nación, ya en el aspecto productivo, ya en la coyuntura «política». Sobre el terreno se hallará la concordancia prevista y las regiones atrasadas recibirán impulso nivelador de las avanzadas. No formulamos programa porque hay experiencias y textos publicados al respecto.

Las localidades campesinas podrán organizarse, si tal es su deseo, en Municipios Libres, siempre de concierto con el sistema social convenido con las demás aglomeraciones. La causa de uno es la causa de todos.

Para contrastar nuestro orden con el desorden autoritario, vamos a puntualizar que en una localidad de nuestra conciencia fuerte de 16.000 habitantes, durante los años de la revolución y la guerra no conoció ni un solo delito crapuloso no obstante la ausencia virtual de fuerzas represivas; y ello a pesar de unos comunistas de mala ley que organizaban disturbios utilizando elementos de la 5ª Columna que el P. C. local presentaba como «pueblo».

El mito de la ley a los autoritarios les sirve de magnífico pretexto para mantener a la sociedad en verdadero desorden.

28 LIBERTAD CONTRA DICTADURA. — La panorámica revolucionaria de hoy no satisface. Parte de la juventud emite inconformismos cuyo trasfondo respira autoridad y dictadura. El gazpacho (si Andalucía lo prefiere, «sanfaina») marxista-leninista, sumerge a muchos jóvenes en un mar de confusión. Según ejemplos, Mayo 1968 no está digerido. Los barricadistas de aquellos días de París sintieron impulso inconformista contra algo que va mal y cuyo remedio no se les acudió por falta de orientación precisa.

Pasó un tiempo y ciertos líderes al parecer efímeros se han convertido en hitos de partido. La historia de siempre: unos sacrificios que deben ser recompensados. Los muchachos de buena fe en mayor parte siguen inmersos en el baño maría. Marx, Lenin, Trotski y Mao les sirven de meta y así la revolución infortunada capta prosélitos. Tal vez esta situación inversa dentro de un tiempo encuentre a no tardar nueva réplica «mayista».

Por qué el marxismo ha detenido, con sus frecuentes oportunismos, contradicciones y oposiciones, el curso de la revolución social verdadera. El proletariado emancipador nada le debe al Marx que adosó un partido socialista a la corona real inglesa y motivó una socialdemocracia kaiseriana (1914) prolongada en antiespartaquista bajo la concreción personal de Noske. La revolución proletaria universal nada le debe al comodón Marx (Bakunin podía explicarle peligros revolucionarios) al ofrecernos en 1918 la secuela bolchevique cuyos líderes Lenin y Trotski firmaron la paz con el kaiser Guillermo II para luego establecer la férrea dictadura que acabaría a sangre y fuego con las comunas libres de Ucrania y Kronstadt, dando después facilidad de aparición al esclavista y megalómano Stalin, uno de los sátrapas más crueles que han conocido los siglos. Comulgar, pues, con el socialismo autoritario es aceptar el absurdo de que revolución y reacción es la misma cosa. Proclamarse trotskista equivale a solidarizarse con la contrarrevolución rusa; decirse maoísta es reivindicar la negra memoria de Stalin, del cual Mao Tse-tung se proclama discípulo.

En la URSS, en China y otras democracias con espuelas, el pueblo no tiene derecho ni a sindicatos propios. Allí el Sindicato es una dependencia del Estado, como en la España franquista. En China, lo mismo. No hay pan con libertad y alegría en los países avasallados. En la URSS y en China no priva el sentido internacional porque ambas naciones mantienen el régimen de fronteras con el prejuicio nacionalista agazapado tras ellas. Los imperios de Las Siete Puertas y del Kremlin se sobreviven por encima de las dos revoluciones marxistas.

Ni dictadura del proletariado existe en ambos países, sino proletariado sometido a dictadura. La hoz y el martillo o el águila imperialista, ¿qué más da?

29 CONTRA LA RESURRECCION DE LA EDAD MEDIA. — Los sectores político-burgueses están médularmente agotados; carecen de perspectiva. Su economía particularista está en quiebra. Su pacifismo con fronteras los confunde con el neonacionalismo soviético, o comunista, generador de nuevas pesadillas guerreras. El poder militar antaño representado por la Rusia zarista y la Alemania de los junkers, ogaño se concreta en otras dos potencias acaparadoras de la actualidad y peligrosamente armadas conocidas por URSS y USA. Dos políticas opuestas que han perdido distancia entre ellas. Y aún asoma China. En suma, dos comunismos y una autocracia representativa, en peligro único que la humanidad afrontará con la revolución social o perecerá aplastada en nombre de la Ley, el Derecho, la Paz, la Democracia, la Internacional y otras zarandajas. La religión del Estado abocará fatalmente a los pueblos a un tal apocalipsis si no se opera la reacción a tiempo. Demócratas y marxistas nos llevan a la Edad Media modernizada con rumbo proletario, porque el proletariado no ha dejado de ser ni en

ABC SINDICALISTA

régimen dorado capitalista ni en régimen rojo comunista. En Washington y Madrid, como en Moscú y Pekín, la ley tiene fuerza de naranjero dejando en pie el imperio del más fuerte. Ambas organizaciones sociales son caprichosas y agresivas por naturaleza, no importando que a veces semejante calamidad agite el farolillo socialista.

Picando en el ejemplo, incluso incipientes Estados africanos, asiáticos y afro-americanos osan catalogarse de socialistas todo y conservando prejuicios ancestrales. Por ejemplo, que nadie se atreva en la R.A.U. poner en duda la existencia de Alá; que ningún osado afirme en La Habana que Castro es un ídolo de manufactura grupista. Ambas franquezas podrían costar caras.

30 UN SOLO PATRIOTISMO: EL UNIVERSALISTA. — Asi como el conjunto popular ibérico podría resumirse en una Federación de Regiones, asimismo los países de cada continente deberían reunirse en federaciones Europea, Africana, Asiática, Oceánica y Americana, con vistas a constituir la Confederación Universal de Pueblos basada en los principios del bien para todos, sin propiedades particulares, ni fronteras fratricidas, ni seducciones imperialistas, ni desigualdades entre los hombres; con pan, casa, ilustración, respeto, libertad, amor y tanta felicidad como sea posible para la criatura humana sin distinción de raza ni color.

Desde nuestro prisma interesa, ante todo, la dignificación de la especie, la reintegración del individuo a su verdadero sino. Si el bípedo se ha distinguido de los cuadrúpedos por el fenómeno natural de la inteligencia, recuperemos la cordura abandonando la tesis absurda del hombre enemigo del hombre.

bre, bajeza en la que las especies inferiores no incurrirán jamás porque su destino eterno está fijado.

Si el hombre moralmente no se eleva, este mundo está destinado al reinado de las fieras.

... Si las explosiones hidrógenas no se las llevan al cuerno igual que a nosotros.

31 CON LAS ALAS DESPLEGADAS. — Dicho queda que la C.N.T. adscrita a la Asociación Internacional de Trabajadores se preocupa por la emancipación moral y física de los mismos, más del hombre en general.

Figurémonos el beneficio incalculable de la humanidad reivindicada y hermanada: Todas las riquezas del planeta serían propiedad del común; quedando automáticamente superadas las regiones gregarias o pobres actualmente consideradas del Tercero y Cuarto mundos. Sin empréstitos militares ni fortunas dilapidadas en locos menesteres, los bienes sociales se acrecentarían colosalmente, y mucho más trabajándose de acuerdo en la búsqueda y extracción de nuevos elementos de riqueza hasta aquí desconocidos, pero que la sociedad conocerá, incluso en su actual estado de injusticia, merced a los adelantos de la ciencia. La conquista del sistema Solar que tanto atrae sería más fácil y menos costosa aunados todos los sabios de la tierra, y el insondable caudal de tristezas y amarguras que provocan los sistemas estatales, se agostaría a medida que renaciera la sonrisa por el goce de vivir.

Rasando el vuelo, el anarcosindicalismo se contentará estableciendo el comunismo libertario, modelo de organización social sin pobres ni ricos y con garantía suficiente para un amplio disfrute de la vida.

¿La anarquía? ¡Ah, sí!; ese es el sol del futuro.

El «ABC» Sindicalista como instrumento de propaganda

Con el punto 31 de este folletón termina el contenido del mismo. Treinta puntos precisos, el sindicalismo confederal expuesto concisamente y al alcance de todos los estados de inteligencia. Era un arma que nos faltaba y que puede estar al alcance de los compañeros y organismos para enterar a unos y refrescar la memoria a otros. El «ABC Sindicalista» sería religado en folleto y expedido al precio lo más económico posible para facilitar la propaganda. Como se ha visto, el «ABC Sindicalista» contiene las siguientes materias:

Proemio. — Que es la Confederación Nacional del Trabajo. — Ser cenetista. — El Sindicato en sí. — Sindicatos de Industria. — La Federación Local. — La Federación Regional. — Característica federal de la C.N.T. — Característica del cenetista. — La condición irreligiosa. — La condición apolítica. — Acción Directa. — Rechazo del Estado. — La huelga parcial. — La huelga solidaria. — La huelga general. — El boicot. — El label. — El sabotaje. — Propaganda objetiva. — La ayuda mutua. — Ensayos colectivistas.

— Cooperativismo. — Enseñanzas de la Revolución española. — La Técnica de nuestros días. — La moral del compañero. — Orden y desorden. — Libertad, no dictadura. — Contra la resurrección de la Edad Media. — Un solo patriotismo: el universalista. — Con las alas desplegadas.

OBRAS ESPECIALMENTE RECOMENDADAS

«Nacionalismo y Cultura»,
Rocker.
«Tipos Españoles» (2 t.),
Alaiz.
«Quinet», Alaiz.
«Historia del 1° de Mayo»,
Dommanget.
«Memorias» (2 t.), Vallina.
«Paradigma de una revolución»,
Abel Paz.
«Les Collectivisations en Espagne».
«Orígenes del anarquismo en Barcelona», C. Martí.
«Bakunine», Kaminsky.
«Espagne Libertaire», Gaston Leval.
Disco «Chansons anarchistes», par les 4 Barbus.

UNA ESTRELLA HA SALIDO EN MI CIELO

Una estrella ha salido en mi cielo
que parece una estrella fugaz,
la materia que arde en su seno
despide luces de gran claridad.

Esa estrella de potente brillo
que pérfidas nubes vienen a ocultar,
son las luces que trazan el camino
el buen camino a la humanidad.

Quisiera tener un poder infinito,
para esas nubes lograr disipar,
y marchar con el pueblo oprimido
hacia el mundo de la libertad;

y en sitio tan bello encontrarnos
con la justicia y la fraternidad
y con seres que no quieran el mando
y que tampoco se dejen mandar.

Esa estrella que ha salido en mi cielo
que brilla con tanta intensidad,
nacer ha hecho en mi sentimiento
una aureola de amor fraternal.

J. GOU



Cuadrilla bandolera

por JAIME BALIUS

Y A estamos acostumbrados a las noticias de carácter sensacional montadas con gran lujo de detalles por los periodistas lacayunos al servicio del capitalismo internacional.

Mucho se habló del ping-pong a raíz de la ida de unos jugadores de tenis de tabla a Pekín. Al silenciarse el timo pekinesco salió a relucir que Mao Tse-tung estaba en tratos con los imperialistas norteamericanos para liquidar lo del Viet-nam a cambio de ventas financieras y económicas.

Luego le tocó el turno al viaje de Apolo XV a la Luna. El mundo estuvo pendiente de un pequeño automóvil, el jeep lunar. Pero ahora la cosa es más seria. La Casa Blanca decidió el 15 de agosto que quedaba cancelada la convertibilidad del dólar en oro. Desde el preciso instante en que Nixon anunció la suspensión de pagos, o sea el embargo del oro, es decir, de los escasos lingotes de oro que restan en Fort-Knox, no se ha parado de hablar del dólar y por ende del marco, del franco, del yen, del florín...

La mayoría de los mortales no conceden mucha importancia a tal alboroto de cadenas de información puesto que en la mayoría de los hogares no se siente la falta del oro o del dólar, pues lo que se echa de menos es un pedazo de pan o un hogar decente donde cobijarse. No obstante que somos enemigos del oro y de lo que se esconde detrás de ese vil metal y de todas las monedas, es conveniente saber de dónde procede el oro y a dónde va y su porvenir como aplicación industrial y no como cobertura de las máquinas de billetes que simbolizan la explotación, la miseria y el dolor de la humanidad entera.

Según la Banca de Reglamentos Internacionales, en 1970 se han extraído 41,4 millones de onzas del metal amarillo, la mayor parte en Africa del Sur, el país del Apartheid, es decir, país esclavista en donde los africanos son tratados bestialmente por los blancos detentadores del poder. La extracción del oro de las minas auríferas es matizada por la presencia de guardias de la empresa, que cachean, y si existen sospechas se suministran vomitivos. Es decir, un trato de galeras.

El resto del oro procedente del Canadá, de Estados Unidos, de Japón, de Ghana, de Australia, de Filipinas... El conjunto de esta producción contabilizada a 35 dólares la onza representa 1.450 mi-

llones de dólares. ¿Dónde va el oro? A las Bancas centrales y al Fondo monetario internacional y al mercado libre. Una parte del oro es absorbido por la demanda industrial. El consumo industrial del oro va en aumento.

Se desarrolla de una manera espectacular encontrando múltiples empleos en la electrónica, en la astronáutica y hasta en la construcción. Los cohetes que viajan por el espacio llevan cierta cantidad de oro y no es de extrañar puesto que pertenecen al campo electrónico.

Los dentistas también recurren al oro. Y se emplea también en los objetos de arte.

Si el oro tiene una función social cuando se emplea en la industria, se convierte en algo asqueroso y es el símbolo de la injusticia social cuando pasa a ser una forma de ostentación de riqueza, poderío y privilegio, que es el caso de las joyas. En lo que va de siglo la profunda conmoción social que ha subvertido los cimientos del capitalismo ha motivado que la gente adinerada ya no tenga confianza en los billetes ni en nada por temor a ser expropiados y buscan codiciosamente el oro. Desde el mes de mayo de 1968, que fue un mes de gran inquietud, el oro es seriamente disputado en los templos del capitalismo o sea en las Bolsas de Valores, o de cambios.

Quiero destacar un hecho de sí elocuente y que dice mucho en favor de los actores del mismo. Me refiero al asalto al Palacio de Verano del rey Hasan II de Marruecos. Ocurrió que los alumnos de la Academia Militar arrebataron a los comensales joyas y encendedores de oro, que arrojaron al suelo, los pisaron y escupieron encima, en desprecio al lujo.

Al producirse la gran estafa anunciada por Nixon, casi al unísono de su proyectado viaje a la China no hay quien haya dicho la verdad. Todos los estados capitalistas a pesar de declarar a unas monedas flotantes y a otras fijas no han hecho otra cosa que defender el dólar, y eso es comprensible puesto que la caída del dólar sería el desquiciamiento de todo un sistema basado en la especulación y en el fraude. En las variaciones de cotización de las divisas son los magnates de la finanza quienes realizan ganancias fabulosas. La balanza de pagos de Estados Unidos hace tiempo que revisite caracteres de catástrofe.

Todo esto podría arreglarse en-

tre congéneres pero las contradicciones entre los Estados dificultan un arreglo. Para que la balanza comercial pudiera equilibrarse tendrían que imponer salarios de hambre y jornadas de trabajo agotadoras. Pero es que se da el caso de que la gran empresa Chrysler tiene una filial en el Japón en donde fabrica automóviles a un costo ventajoso y luego los coloca en el mercado norteamericano. Todas las grandes empresas yanquis están interesadas por doquier en todos los trasts sean europeos o de cualquier continente. Los dólares y los llamados eurodólares que tienen la condición de préstamo o de empréstito de Banca a Banca, es decir, que son una especie de título bancario que permiten una mayor fluidez para toda clase de especulaciones, dan mayor rendimiento a los hambreadores precisamente a los países donde hay salarios de hambre y en donde existen condiciones agotadoras en el trabajo y en los lugares donde el trabajador no disfruta del menor derecho como es el caso de España, Portugal y Grecia y en todos los países de la América Latina, Asia y Africa.

El subsecretario americano de asuntos monetarios ha dicho en el curso de una conferencia de prensa que la crisis actual que afecta a la divisa del gran Imperio afinado en el Wall-Street no tiene exclusivamente un origen monetario y comercial, sino que lo que está en juego es la repartición de los gastos en la defensa del mundo occidental. Esta es la verdad, que es tanto como decir que el dólar es ya impotente para oponerse a la revolución social que acecha en su propio país. La economía yanqui se resiente indudablemente de los millones de dólares convertidos en bombas para borrar de la faz de la tierra al Vietnam, como de los gastos improductivos que representan las bases militares, y de los millares de millones que cuestan los viajes a la Luna. Todo ello lo orillarían el gangsterismo yanqui si no se hubiera relajado el ejército destacado en Indochina. Soldados que se hallan en el Asia del Sudeste prefieren disparar contra sus jefes que contra los combatientes del Vietcong. En el Canadá hay miles de jóvenes desertores así como en Suecia y en la propia Francia. Eso es lo que no tiene arreglo. Es la juventud de Estados Unidos y el hondo problema racial, que es esencialmente social, agregando los millones de trabajadores en paro forzoso, lo más grave de la crisis, pues al parecer si el dé-

ficit de la balanza comercial alcanzase 20 mil millones de dólares representaría un 2 por ciento de su producto nacional total.

La falta de confianza radica ante todo en los acontecimientos que pueden producirse en EE. UU. si el ejército norteamericano en Indochina persiste en su actitud de no pelear. Si pueden retirarse de Indochina se aumentará el paro forzoso pues habrá que convertir la industria que trabaja para la guerra a pesar de los envíos masivos de armas al rey Hussein de Jordania con tal de que ataque a los palestinos, para ello no regatean dólares, y los envíos de armamento a Israel con el objeto de hallarse cerca de los intereses que giran en torno del oro negro o sea el petróleo.

La tasa impuesta por la Casa Blanca a los productos importados afectan particularmente a Alemania del Oeste y al Japón que son dos gigantes industriales que han invadido el mercado del Tío Sam. Es una guerrita comercial que nos inclinamos a creer que no tendrá gran trascendencia pues el país del Mikado como la Alemania de Willy Brand están llamados a tomar el relevo de las tropas norteamericanas. Los japoneses en Asia y los alemanes en Europa, del brazo de la Europa de los Estados tratarán de jugar el papel que hasta ahora ha jugado el gendarme del capitalismo.

La humillación sufrida por el dólar habrá servido para ganar muchos millares de millones. Ha sido una jugada de gangsters que no se detienen ante el genocidio de los pueblos ni ante el crimen. En el asesinato de Ben Barka están implicados los agentes de la C.I.A. Entre gangsters anda el juego que hacen oscilar las monedas y asaltan las riquezas de los países de tal forma que Al Capone y Dillinger quedan chiquitos ante esa taifa de ladrones de levita. Y mientras, el cochino de Mao-Tse-tung aguarda que pueda encajar algo del dólar humillado pues los rusos ya poseen fábricas norteamericanas en el Volga.

El capitalismo posee un signo de cambio que es artificioso y que tiene la virtud de facilitar la acumulación de riquezas mal adquiridas. La moneda engendra la corrupción, la prostitución, el tráfico de la droga, el crimen, etc., etc.

La Nueva Sociedad que se está alumbrando, en medio de un parto doloroso, tendrá como signo de cambio el trabajo y desaparecerán toda la cuadrilla de gangsters encaramados en el Estado.

AIRES DE BARCELONA

UNAS HORAS
EN LA RAMBLA

No hay duda de que a los supervivientes de la guerra, y diríamos mejor de la posguerra, tiempo nos sobra para aburrirnos. Con reducción de horas de trabajo ahora me encuentro con escasa aplicación del tiempo si no me cae en manos una publicación o un libro deseado, esto es, al gusto propio. Cierta que en cierta manera soy forastero en éste mi lugar de nacimiento, por «haber hecho el exilio» durante años. Hay por aquí mucha edificación «funcional», en enormes manchas de cemento agujereado y sin arquitectura alguna, semejante a la fabricación casera al uso en todas partes. Reus, París, Londres, Nueva York, ¡qué más da!

Soy como extranjero en mi tierra, pero en mis horas sin papel a leer ni espectáculo a frecuentar me doy el consabido rodeo a punta de alpargata, y me hallo, en el centro y barriadas, con lugares de antañona referencia. Hostafranchs, Gracia, Clot, Carretera de Mataró, incluso el Pueblo Seco, doy con calles tristes y envejecidas que, no obstante serlo, aprecio por darme ellas una visión de anteguerra.

Lo mejor de ello las Ramblas, sin duda. Viniendo de los Campos Eliseos de París o del Prado de Marsella, indudablemente eso de los Estudios, las Flores, Santa Mónica, etc., se restringe, aparece estrecho y larguirucho, anticuado. Pero conviene que se mantenga así porque place, porque es íntimo, y además justifica nuestros setenta años...

Y nos recuerda nuestra mocedad con El Siglo (que el humo se llevó), el Liceo antaño abordable por el quinto piso, el Teatro Principal antes de ser quemado por tres veces, la editorial de atrevimientos «López», o Librería Española; los rollizos puestos de flores de antaño, no amanerados como los de ahora; el concurso de enjalgadores, mozos de cuerda, vendedores de loros, pájaros, perros; y aun gritones de prensa, músicos, el urbano con «medalla de aceite» en alguna parte de la guerrera, el apurado que zigzaguea entre la multitud paseante, frenético y sin destino previo; y más allá, en el vértice del muelle, los barqueros que invitaban a fuera de escollera para presenciar una escuadra inglesa que no estaba sino en el engaño que ayuda a ganarse la vida...

Sentado en una silla bajo los plátanos no me molestaría que los gorriones soltaran algo de supues-

Suscripción pro-local social
en París
COMISION DE RELACIONES

ZONA NORTE

Suma anterior...	36 467 73
Aportación Administración Julio-Agosto...	500 00
Muñoz Pablo, París...	10 00
Compañera Pozo, id...	10 00
Llop Roque, id...	20 00
Grau Salvador, id...	10 00
Romero, id...	10 00
Paco Francisco, id...	10 00
García G. José, id...	10 00
Barba Pablo, id...	12 00
Sanagustín, id...	25 00
Lamberet M., id...	25 00
F. L. de Drancy...	25 00
Bebidas...	190 00

Suma y sigue... 37 324 73

C. de RR. ZONA NORTE
Donativos Pro-España

Julio de 1971:

F. L. Garges-le-Gonesse, 110,00; F. L. de Thiais: Genique, 14,50; Ortiz, 10,50; Ramos, 10; Francisco, 10; T. M., 10; José Arcañ, 10; David, 10. F. L. de París: Carbó Mariano, 10; Ibars Antonio, 10; J. Ramos, 10; V. Gutiérrez, 20; F. Tarragó, 10; J. López, 30; Llop Roque, 20; Montoliu Juan, 15. F. L. Houilles-Argenteuil, 172,50; F. L. de Drancy, 50. F. L. de Dreux: Landeira, 50; Hernández, 10; Cáceres, 10; Lorenzo, 5; Carrasco, 5. F. L. de Amiens: Antonio Usach, 10. F. L. de St-Denis, 45.

Septiembre 1971:

F. L. de París: Cozar, 5; Muñoz E., 10; Climent A., 10; Rodríguez M., 10; Molla J., 5; Soto Angel, 5; F. L. de Versailles: Palau, 20; F. L. de Combs-la-Ville: Compromisarios, 95; F. L. de Drancy, 30; F. L. de Houilles-Argenteuil, 202,50. F. L. de París: Compañera Pozo, 10; Amela Joaquín, 50;

to. Los pájaros son más soportables y simpáticos que los hombres.

Pasa ante mí la multitud abigarrada, a mi parecer, más plomiza, lenta y deshumanizada que la de antaño. No percibo inquietud de interés en eso... «prefabricado» por el franquismo. Alguien se sienta a mi lado y quedo me ofrece lectura insospechada: «La Revista Blanca», que agradecido adquiero. El hombre se despide sonriente y es por ahí que no lo interpreto «comerciante». El se va y otros vienen, Rambla abajo: una veintena de manifestantes con pancarta que ridiculiza a Nixon. Son comunistas y nadie les hace caso, ni siquiera la policía. Solamente yo, que me levanto y me marchó extrañado a casa.

UN DE SANS

COMUNICADOS

Llop Roque, 20; Pérez Sebastián, 10; Sanagustín, 25; Lamberet, 20; Fernández Aquilino, 10; López Castro Lib., 10; López Salvador, 10; López José, 30.

ADMINISTRATIVAS

Francisco Martínez, Angulema. Rda. carta, el giro de 25 frs, 20 pasaron a «Terra Lliure» como indicabas. Se hizo el cambio de dirección. El recibo doble fue debido a haber bandas avanzadas. Recibirás normalmente.

Juan Siles, Rennes: Rda. la tuya. Enviados libros Tómbola correspondientes. Se hará como indicabas envío.

Vicente Ruiz, Melbourne (Australia): Rdos. todos vuestros giros. Último por cambio 134,40 frs., 103,65 a Librería, 21,35 a «C. S.» y 10 frs. a «Umbral». Enviados todos los libros disponibles.

Antonio Jiménez, Sidney (Australia): Rdo. cheque 42 DA, distribuidos como indicabas. El de 20, recibido a su tiempo.

—Antonio Pascual, St-Esteve (66). Tan pronto tengamos el tomo I de «Mis Memorias» del Dr Vallina, te lo enviaremos. Tomada nota para envío.

F. L. HOUILLES - ARGENTEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que para discutir el orden del día del próximo pleno del Núcleo, tendrá lugar el domingo 10 de octubre a la hora y lugar de costumbre.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea general para el domingo 3 de octubre, hora y lugar de costumbre, para estudiar temario y tomar acuerdos para el próximo pleno regional.

SIA, DE PARIS

Donativos recibidos: Navarro, de Lyon, 5 frs. Rodríguez, de St-Denis, 10 frs. Total 15 frs.

F. LOCAL DE ROANNE

Se convoca a todos los afiliados a la reunión general ordinaria que tendrá lugar en nuestro local social el domingo 3 de octubre a las 9,30 de la mañana.

PRO «COMBAT SYNDICALISTE» David Fuentes, Thiais, 10; Franca, St-Denis, 5; Montoliu, París, 10; F. L. de Combs-la-Ville, rectifica la lista de donativos aparecida en «C. S.» del 11-9-71. Dos nombres no aparecieron; la lista de cinco donantes es como sigue: X X, 10; Uno más, 10; J. Casals, 10; A. Terraza, 10; A. Mejías, 10.

Pablo Rodríguez, St-Denis 8 frs.

Marcos Alcón, Juan Font y Antonio Díaz, de Méjico, 150 frs. Total 158,00 frs.

S. I. A. DE MONTAUBAN

Hace un llamamiento a todos los compañeros y amigos amantes de la solidaridad para que den su adhesión a la misma. El vacío que a través de los años, sea por compañeros desaparecidos o bien alejados de esta localidad, hacen de que nuestro organismo se encuentre falto de la ayuda moral y material que en otras épocas SIA tenía.

Creídos que nuestra llamada será tomada en consideración y estima por todos, aprovechamos este comunicado para invitaros a una asamblea que tendrá lugar el domingo día 10 de octubre a las 10, en el Café de la Comedia (Place du Théâtre), invitando a la misma las secciones limítrofes. Para adhesiones a SIA dirigirse a Juan Coronel, Amado Canalis, Sanz Ramón o a Juan Torner.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 10 de octubre de 1971. A las 10 en punto de la mañana.

F. L. DE PARIS

Continuará la asamblea el domingo 3 de octubre a las 9 y media de la mañana, en su local social, 33, rue des Vignoles, Paris-20 (Metros Avron y Buzenval).

F. LOCAL DE ORLEANS

Esta F. Local convoca asamblea para el domingo día 3 de octubre a las 10 de la mañana, en el lugar de costumbre, rue des Pen-sées.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea general el domingo 3 de octubre, en el local y hora de costumbre. Se ruega máxima puntualidad y asistencia.

F. L. DE ST-DENIS

La F. L. de St-Denis, convoca a los compañeros afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 10 de octubre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE DREUX

Son convocados todos los afiliados a la Asamblea General ordinaria el domingo 3 de octubre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

F. LOCAL DE LYON

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la asamblea mensual ordinaria que tendrá lugar el primer domingo de octubre día 3, a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

POR DELANTE O POR DETRAS

MADRID. — La Dirección General de Seguridad ha desmentido que al obrero Pedro Patiño la G. C. lo matara por la espalda (signo de que huía) sino de frente (signo de que plantaba cara). El detalle no preocupa a la familia del muerto, sino el hecho de que su deudo haya sido asesinado, al huir o al no quedarle ni tiempo de volverse, pues el disparo del guardia agresor fue rápido. Al cadáver de Pedro Patiño no se le encontró arma alguna.

GRANDES AGUAS SE PUBLICAN

BARCELONA. — Mientras en veintisiete provincias españolas la sequía es enorme, en esta provincia el día 20 de septiembre se desató una tormenta de agua, granizo y viento que ocasionó serias inundaciones y destrozos en Martorell, Tarrasa, Mollet, y pueblos vecinos a los que dejamos nombrados. En Esparraguera se registró la cantidad de 308 litros de lluvia por metro cuadrado, agua que fue a parar al río Llobregat. Este en la parte baja inundó el Mercabarna (mercado al por mayor) los talleres de la S. E. A. T. y el Campo de Aviación. En todas las zonas afectadas por el diluvio hay líneas ferroviarias y carreteras rotas, cables telefónicos y conductores de fluido derribados, dejando los servicios suspendidos. El polígono industrial de Martorell (ex terreno melocotonero vecino al río) quedó inundado y las casas para obreros del propio polígono resultaron inundadas a la altura del segundo piso, quedando 500 personas en situación comprometida. No obstante fueron salvadas con barcas por denodados vecinos. La intervención de las autoridades se limitó a levantar acta de los prejuicios y de la defunción de 23 personas en diferentes lugares inundados.

EL FASCISMO NO DESARMA

SAN SEBASTIAN. — De un discursillo, soltado por Franco (a) El Caudillo, entresacamos la siguiente expresión hitleriana: «La unidad de los ejércitos, de los generales, jefes, oficiales y suboficiales de los mismos, es permanente porque el enemigo no ha muerto, y tenemos que vivir en constante tensión.»

Como es sabido, el enemigo para Franco es el pueblo español.

EL PRINCIPE DE ZARZUELA

MADRID. — El príncipe Juan Carlos acaba de salir de la clínica de la Puerta de Hierro, donde le



corrigeron una inclinación al 49 % del tabique nasal. Ahora Su Alteza (1,86 m.) solidifica esta obra de casi albañilería naricera en su residencia del palacio de la Zarzuela.

LA RELIGION RETROCEDE

MADRID. — Publicado en la prensa:

«Reunida la Comisión episcopal de Enseñanza y Educación religiosa, ha examinado atentamente la evolución del proceso de aplicación de la reforma educativa en los últimos meses; ha estudiado sobre todo los resultados obtenidos hasta ahora de sus múltiples gestiones ante las autoridades civiles y educativas acerca de los problemas que se plantean a los centros docentes no estatales y a la enseñanza religiosa y a su profesorado, y las graves dificultades con que se tropieza en muy diversos aspectos.»

Los obispos reunidos han constatado, a la luz de algunas de las recientes disposiciones legales y de diversas decisiones tomadas por los organismos oficiales, que en el horizonte de este sector de la vida de la sociedad y del catolicismo español aparecen factores desalentadores.»

CUANDO LOS PERROS DEJAN DE SER FIELES

LOGRONO. — Se ha iniciado una batida en el valle de San Millán de la Cogolla (Alta Rioja) contra las manadas de perros que asolan la región y ponen en peligro los rebaños de animales domésticos.

Desde hace algún tiempo un numeroso grupo de perros de caza recorre en manada, todos los alrededores de San Millán para buscar alimentos. Hasta el momento se ha dado cuenta ya de la muerte de cuarenta ovejas y dos vacas, cuyos restos fueron encontrados después de que los perros atacaron los rebaños.

Según han manifestado los vecinos de la zona, se trata de unos cien perros de caza que hasta hace algunos meses permanecían en San Millán para su alquiler o venta a los cazadores que llegan todas las temporadas de las provincias limítrofes y de la propia Rioja.

Acuciados por el hambre y permanentemente agrupados llegan a desplazarse incluso a otras regio-

nes lejanas de San Millán. Según los pastores de la zona, son más peligrosos que los propios lobos, puesto que conocen las costumbres humanas y, especialmente, los movimientos de los rebaños.

LA AMISTAD HISPANO-MARROQUI

CADIZ. — Unas «vedettes» rápidas del gobierno cherifiano han apresado una decena de barcos de pesca españoles en alta mar a la altura de Kenitra, y en vistas de Larache, en cuyo puerto han sido conducidas las embarcaciones apresadas.

NO ABONARAN EL CANON

MADRID. — Las agrupaciones de empresarios transportistas de Madrid han acordado no abonar la diferencia en el aumento del 83 % en el canon de coincidencia, a consecuencia de la crisis económica por la que atraviesa el sector.

LA QUIMERA DEL ORO

MADRID. — En la reserva minera del valle de Alcudia (Ciudad Real) se han podido reconocer indicios de antimonio, níquel, bismuto, cobalto, manganeso y hierro, según se afirma en la ponencia presentada por los peritos Crespo Lara, López Vilches, Paz Pérez y Rey de la Rosa en el Congreso Hispano-Luso-Americano de Geología Económica que actualmente se celebra en Madrid.

En dichas investigaciones se ha encontrado también la presencia de oro diseminado en la masa de unos conglomerados del primer periodo geológico de la edad primaria, completamente desconocido hasta ahora. Parte de estas mineralizaciones tienen origen hidrotermal y están relacionadas entre sí.

La misma ponencia afirma que los antiguos mineros que reconocieron el valle de Alcudia dedicaron casi exclusivamente su atención a los yacimientos de plomo y zinc.

Las investigaciones realizadas a finales del siglo pasado y primeros del presente tuvieron como base los numerosos trabajos efectuados en la edad romana y como fruto las explotaciones de San Quintín, El Horcajo, Villagutiérrez y Diógenes (aún en activo), en las que

se ha producido galena argentífera con alto contenido de plata.

RUIZ JIMENEZ

MADRID. — El catedrático Joaquín Ruiz Jiménez ha sido intervenido quirúrgicamente en la clínica de Puerta de Hierro.

El señor Ruiz Jiménez padecía una afección a la garganta. Fue intervenido por el doctor Federico Guillermo Kuster, jefe de la sección de Otorrinolaringología del mencionado centro. La operación duró unos sesenta minutos, con resultado feliz.

HISTERIA JUVENIL

BARCELONA. — En una representación de canto «psicodélico» habida en el parque de Montjuich el público joven se arrebató y desató en meneos y chillidos hasta el desorden colectivo. Presas de entusiasmo histérico los numerosos «fans» de los ases que se producían en el tablado provocaron una serie de caídas y avalanchas que determinaron un pánico tal que el teatro se vació en menos de cinco minutos. Estela de esta prueba de locura: una mujer muerta por desnuque y ocho jóvenes de ambos sexos atrozmente pisoteados. Estos últimos fueron conducidos al Hospital de la Cruz Roja.

LOS REYES BELGAS EN VIENA

VIENA. — Balduino y Fabiola andan por aquí entre recepciones y exhibiciones públicas y de corte. Con tal motivo la prensa gregaria incurre en cursilerías increíbles, de la siguiente naturaleza: «Los enamorados del Trono»; «Fabiola está hermosa vestida con los colores de la bandera nacional austriaca»; «El romanticismo español asoma en los ojos de la gran soberana belga»; «La reina Fabiola ha conquistado el corazón de los vieneses»...

No es posible que los hombres de la capital austriaca hayan perdido la noción de la belleza femenina. Esos periódicos mienten.

MAO

ROMA. — Catorce turistas italianos han sido autorizados por Pekín para darse un rodeo por la China, pero con itinerario reservado por la agencia china Luxing Shge. A cada expedicionario la agencia le ha entregado un ejemplar del «Libro Rojo» de Mao, no como un devocionario, sino para salir de apuro mostrándolo cada vez que la policía del país les intercepte el paso para indagaciones.

PATRONALE

EN DOUZE POINTS

par
J. M. GARCIA

tions et responsabilités patronales auprès d'une opinion souvent désorientée. Mais il est essentiel que l'action du CNPF à cet égard soit relayée par nos organisations et par chaque chef d'entreprise; c'est pourquoi parmi les moyens de notre politique d'information, nous avons fait une place importante à l'aide apportée à chacun de vous pour qu'il s'exprime autour de lui, dans son entreprise et auprès de tous les milieux avec lesquels il est en contact. Aux « Notes et Arguments » diffusés mensuellement à plus de 100.000 exemplaires, aux sessions d'expression orale d'entraînement à la télévision, d'information dans l'entreprise, aux opérations « porte ouverte », nous ajoutons deux nouvelles réalisations sur lesquelles je tenais à appeler votre attention.

La première est directement liée à des préoccupations actuelles; il s'agit de vous proposer la mise en place, en temps normal, d'un dispositif vous permettant d'informer immédiatement les salariés et l'opinion en cas de tension limitée à votre entreprise ou plus étendue. Nos fédérations vont en être saisies dans quelques jours.

La deuxième a pour objet d'aider les chefs d'entreprise à développer une politique active d'information sur différents sujets économiques et sociaux ayant une portée doctrinale. Un groupe de spécialistes connaissant bien l'entreprise et son environnement a établi à cet effet un ensemble de « Dossiers argumentaires ». Chacun d'entre eux est présenté sous une forme volontairement didactique, comportant l'exposé d'un thème, les critiques faites à nos thèses et les réponses que nous pouvons donner. Vous-même et les cadres auxquels vous les remettez pourront ainsi retrouver plus facilement les arguments, les faits et les formules susceptibles de démontrer à leurs interlocuteurs, personnel des entreprises, représentants syndicaux, milieux sociaux extérieurs à l'entreprise, etc., le bien fondé de nos positions. Il vous est d'ailleurs loisible d'y réfléchir personnellement pour les approfondir et nous faire connaître vos suggestions. Je joins à cette lettre un prospectus qui vous donnera toutes indications utiles sur ces dossiers.

Veillez agréer, mon cher président, l'expression de mes sentiments bien cordialement dévoués. — P. HUVELIN. »

Ce document publié à la veille des vacances, révèle les grandes lignes de la stratégie à court et moyen terme du patronat et explique certains accords, certains faits récents. Un accent particulier est mis sur les « dangers » recelés par une « augmentation excessive des salaires et des prix », et 8 des 12 points de la circulaire sont consacrés à « certains développements de l'agitation sociale », à des conseils et des tactiques présentés pour y faire échec, c'est-à-dire, en un mot à l'organisation de la répression sur les lieux du travail.

SALAIRES ET PRIX

Dans une interview à France-Inter, le jeudi 2 septembre, le vice-président du CNPF, Ceyrac, a estimé que le pouvoir d'achat des salaires ne pouvait progresser au rythme de 5 % comme durant la période de 12 mois qui a précédé le 1^{er} juillet 1971, sans mettre en péril l'économie française (traduisons : sans porter atteinte aux privilèges et aux superbénéfices du Capital national).

Le mardi 14 septembre, les quelques 200 délégués du patronat français ont accepté de limiter pendant 6 mois, la hausse : les prix des produits manufacturés ne devraient pas augmenter de plus de 1,50 % durant ce laps de temps, et les marges seraient bloquées (en valeurs relatives). En échange, le gouvernement s'engage à ne pas alourdir les charges des entreprises capitalistes (c'est la PAUSE FISCALE annoncée), jusqu'au 1^{er} avril et peut-être au delà, si la conjoncture le permet.

Le gouvernement aurait promis aussi au CNPF, de rendre la liberté de fixer les prix, selon l'évolution du coût de la vie, dès le mois d'avril, à l'expiration donc de ce « contrat ». Satisfaction sera donnée dans ce domaine à M. Huvelin, l'homme pour qui « la liberté complète est le seul régime capable d'assurer un véritable épanouissement « de son économie ». Platon aussi dissertait sur la République, la Liberté et la Démocratie, dans une Grèce antique esclavagiste, en utilisant les mêmes sophismes.

LES SYNDICATS

A cette réunion a été soulevée également la question de « l'opportunité d'associer les syndicats ouvriers au plan proposé ».

LA FORMATION DES ROBOTS

Le 8 septembre, Ceyrac, déjà nommé, a présenté à la presse la somme des découvertes patronales : un livre blanc sur la « Formation des hommes dans la société moderne », fruit, paraît-il des discussions de 27 groupes de travail réunis à Lyon en octobre 1970, lors des premières assises du patronat. Ceyrac a déclaré avec le plus grand sérieux : « Ce texte n'est pas un document historique ou d'archives; c'est la charte élaborée par le patronat pour mener à bien une des tâches fondamentales de notre société : former des hommes aux métiers d'avenir. » Pas besoin de dictionnaire Patron/Ouvrier ou Exploiteur/Exploité pour saisir la haute portée philosophique de cette tirade.

Cet opuscule de 38 pages est d'une lecture utile, mais pas divertissante du tout :

On peut y glaner çà et là quelques réflexions : « l'éducation des attitudes, l'apprentissage du raisonnement, des méthodes de travail... sont gravement négligés. »

Plus loin il est préconisé de substituer aux examens de fin de cycle d'enseignement, une SÉLECTION à l'entrée, des TESTS d'aptitude et une observation continue des jeunes.

Le souci majeur de ces messieurs semble être cette « tendance actuelle à introduire dans les enseignements techniques, notamment au niveau du baccalauréat de technicien davantage d'enseignements de type classique au détriment de la formation professionnelle, dans le but de permettre aux diplômés du technique d'accéder à des cycles d'enseignement supérieur. »

La suppression de la classe de Philosophie figurait au programme de l'OAS, justement parce qu'elle développait l'esprit critique. Ici on ne va pas aussi loin, mais c'est bien le même esprit : les robots sont bien plus maniables lors-

qu'ils ne disposent que du savoir utile à créer les richesses du Capital, comme ça pas de danger de contestation ni de révolution.

Enfin, la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans subit une attaque sournoise dans le même genre : « l'apprentissage ne doit pas être automatiquement repoussé après 16 ans, mais doit chaque fois que le sérieux de son organisation le permet, être admis comme partie de la scolarité obligatoire. » A 16 ans, donc, le fils du prolétaire doit être absolument mûr pour le cycle « dodo, métro, boulot », l'instruction c'est pour les riches qui nous serviront de guides suprêmes.

C'est ainsi que le CNPF avance « quelques suggestions afin de rapprocher l'Université de l'industrie et pour assurer le développement de l'éducation permanente » par lui, pour lui, bien entendu.

UN EXEMPLE DE DEMAGOGIE ET DE REPRESSION PATRONALE : LE CAS DE BERNARD LISCIA

Dans le n° 24 de l'agence de presse « Libération », Maurice Clavel, son animateur, fait état d'une lettre adressée le 23 août par Jean Lefol, directeur adjoint des Chantiers de France-Dunkerque à son ami Marcellin. Cette lettre concerne les « agissements » d'un ancien ouvrier des Chantiers, le « gauchiste » Bernard Liscia :

« J'ai déjà eu l'occasion de m'adresser à vous au moment où des activités gauchistes dirigées par le repris de justice Bernard Liscia, bien connu des services de police, désorganisaient l'entreprise dont je suis directeur général adjoint et étaient à l'origine de sabotages entraînant mort d'homme, sans que ceci ait malheureusement pu être prouvé.

» Ce même Bernard Liscia, en fuite puis arrêté, semble se trouver maintenant en liberté provisoire et sa présence aux portes de notre chantier m'a été rapportée à plusieurs reprises. (...)

» Je viens, au nom des travailleurs de notre entreprise, vous demander une action immédiate ayant pour but de mettre définitive-

(Suite page VI)

Lettres du Brésil

« Nous sommes de jeunes Brésiliens emprisonnés au DOPS de Recife (1). Nous avons décidé d'écrire cette lettre tout en sachant les risques que nous courons.

» Plusieurs d'entre nous ont été témoins du sauvage assassinat d'Odiás Carvalho, et nous sommes exposés au même sort. Odiás est arrivé au DOPS le 30 janvier 1971. De 7 heures du soir à 2 heures du matin, il fut soumis sans interruption aux plus viles tortures : principalement coups de pied et de poing à la tête, au ventre, sur les testicules et les reins, provoquant une paralysie de l'appareil urinaire.

» Lorsqu'il regagna à 2 heures du matin la cellule, nous pûmes constater qu'il avait été frappé à vif à coups de fêrule (2). Après qu'il eut été jeté dans sa cellule. Silvestre (Commissaire du DOPS) vint le chercher et les tortures se poursuivirent jusqu'à 4 heures du matin. Odiás passa cinq jours sans manger, à gémir. Le 5 février au soir, il fut transporté à l'hôpital. Le 10, nous fûmes réveillés par les cris de son épouse prise d'une crise de nerfs, pleurant sa mort. C'est ainsi que nous avons appris le fait. Les murs de la cellule conservent encore des taches de sang. Même torturé jusqu'à sa mort, il resta ferme et courageux.

» Notre situation est désespérée. On nous a torturés pendant quatre jours. La mort d'Odiás a interrompu ces tortures, qui peuvent reprendre à tout instant, surtout qu'il y a parmi nous des témoins de l'assassinat de sang-froid d'Odiás.

» La pratique des tortures est chez nous systématique, et non pas exceptionnelle. Ici même, il y a avec nous un jeune, Alberto Vincius Melo do Nascimento, qui a été torturé dans le Parana et à Sao-Paulo. Il fut battu, soumis au « pau de arara », aux électrochocs sur les organes génitaux, l'anus, les pieds et les mains. On lui cassa la jambe à coups de matraque, et on le laissa sans plâtre pendant dix jours. Il resta au secret du 29-1 au 11-2 1971.

» Dénonçant ces faits, nous savons que nous nous exposons à des représailles, mais nous savons aussi que le sacrifice d'Odiás et le nôtre ne seront pas inutiles, car avec nous ne disparaîtra pas l'idéal de justice et de liberté.

» Nous espérons que ces lignes

trouveront un écho auprès de ceux qui aiment la justice et la liberté, et que quelque chose sera fait. »

DOPS de Recife, 2 mars 1971.

(Suivent les signatures, dont celles de trois femmes.)

(1) DOPS : Police politique au Brésil.

(2) Instrument souvent utilisé pour le châtimement des esclaves.

..

Depuis un an, le Living Theatre séjournait au Brésil : il s'agissait de préparer un spectacle comprenant 150 pièces sous le titre commun : « L'héritage de Caïn ». Trois représentations avaient été déjà données avec le concours d'étudiants et d'écoliers brésiliens. Alors qu'elle avait été invitée au festival d'OFROPRETO, la troupe fut brusquement décommandée, subit une première perquisition, suivie d'arrestations le 1er juillet. Puis deux jours plus tard, la police arrêtait d'autres membres de la troupe, dont Julian Beck et Judith Malina ses principaux animateurs. L'incarcération continue surtout après la déclaration des 15 membres depuis la prison de Belo Horizonte, le 14 juillet. Une pétition internationale fut envoyée au président Medici et à de hautes « autorités » du gouvernement et de la police. En voici le texte :

« Julian Beck, Judith Malina et treize membres de leur groupe international (ressortissants des pays suivants : Brésil, Pérou, Etats-Unis, Canada, Australie, Autriche, Portugal, République fédérale allemande) sont en prison au Brésil depuis le début de juillet. Le Living Theatre est l'une des compagnies théâtrales les plus célèbres et les plus importantes du monde. Nous exigeons du gouvernement brésilien la libération immédiate de tous les membres du groupe. »

Parmi les signataires de la pétition française, on relève les noms de : MM. J.-P. Sartre, H. Langlois, M. Clavel, M. Foucault, J.-L. Godard, A. Calder, C. Roy, du R.P. Michel de Certeau s.j., Mmes M. Casarès, S. Benmussa et D. Seyrig.

Belorizonte : 14 juillet.

La déclaration de Julian Beck et Judith Malina :

« Le Living Theatre s'est rendu au Brésil parce que des artistes brésiliens lui ont demandé de soutenir leur lutte de libération dans un pays dont ils décrivaient la situation comme « désespérée ».

» Nous avons dit oui parce que nous croyons que le temps est venu pour les artistes de commencer à faire don de la connaissance et du pouvoir de leur talent, aux damnés de la terre.

» Au Brésil, nous avons tenté, en mettant à contribution notre art dans son expression la plus haute et en nous adressant aux plus pauvres d'entre les pauvres, aux ouvriers d'usine, aux mineurs et à leurs enfants, d'étendre le champ de la conscience et de révéler la nature de l'univers.

» L'exercice de notre art dans ces secteurs tabous a fait s'abattre sur nous la colère des forces de la répression; et nous nous trouvons présentement accusés de subversion et, d'autre part, de détention et de trafic de drogue.

» Nous ne souffrons pas — au sens où souffrent soixante-dix millions d'hommes dans ce pays, quotidiennement torturés par la faim; mais nous sommes maintenant prisonniers du camp ad-

verse dans la lutte à la vie à la mort que nous menons en vue de libérer entièrement les facultés de la conscience sur cette planète.

» Nous lançons un appel pressant à nos amis, à nos alliés, partout dans le monde, pour qu'ensemble ils nous apportent toute aide possible, une aide de toute nature; pour qu'ils fassent pression, de toutes les manières, afin que nous soyons remis en liberté et que nous puissions continuer à développer et à exercer notre art au service de ceux qui sont les prisonniers de la pauvreté. »

Les intellectuels ont réagi spontanément, et tant mieux, devant les faits en usant de leurs moyens : condamnation épistolaire et platonique tout en sachant fort bien que le gouvernement brésilien ne pourrait maintenir longtemps en prison les « artistes » — valeur bourgeoise par excellence — sans voir pâlir à l'extérieur son prestige, à l'heure où il en a le plus besoin. Mais qui a protesté — et agi — pour la libération des prisonniers de Recife? Les intellectuels?, les hommes de lettres? Les organisations ouvrières? Personne! Décidément le peuple brésilien ne peut dans ce cas compter que sur lui-même et poursuivre la lutte armée qu'il mène depuis des années.

J.-M. GARCIA

La répression patronale

(Suite de la page V)
vement hors d'état de nuire cet individu.

» Il serait, en effet, impardonnable pour tous ceux qui ont des responsabilités quelconques, moi compris, que Liscia puisse poursuivre ses activités, avec les conséquences qu'on leur connaît.

» La création d'un comité d'auto-défense ne pourrait qu'être la conséquence d'un regain d'activités gauchistes à Dunkerque, à moins que vous n'y mettiez personnellement bon ordre. »

M. Clavel juge, dans le premier éditorial publié par A.P.L. ce document « tristement précieux ». Il écrit :

« Ce texte implique et avoue que, pour un certain patronat il n'existe plus désormais ni République, ni droit, ni justice, ni loi, ni Etat, mais la force nue, prête à tout, le seul problème étant de savoir qui, du patron ou du ministre, consi-

déré ici comme un exécutant, l'exercera.

» Et deux autres questions s'ensuivent avec évidence :

» 1) Ce texte rentre-t-il sous un article du code ? Sommer ouvertement un fonctionnaire public de violer la Constitution et la loi par la séquestration, le sévice ou le meurtre, est-ce simplement un acte inconscient d'inculture et de barbarie, ou un délit ?

» 2) Le respect de la République, des droits de l'homme, du droit, de la loi, de la justice et du fonctionnement régulier de l'Etat n'a-t-il cours, chez un certain patronat, que tant que ces valeurs et ces institutions lui permettent, ou lui assurent, une domination paisible sur le peuple ? »

Depuis, Jean Lefol a précisé avoir reçu une réponse « satisfaisante » de Marcellin (nous n'en doutons pas). Il a aussitôt distribué à tous les ouvriers des Chantiers Navals de Dunkerque une photo de Bernard Liscia !

« Ça prouve à tous les JUDAS Qu'si ça marche de la sorte, Ils sentiront dans peu, Nom de Dieu Qu'la Commune n'est pas morte »

J.-M. GARCIA

QU'EST-CE QUE LA C. N. T. ?

B.D.I.C

Fondée en décembre 1946, la CNT fait suite à la CGTSR d'avant-guerre, comme section française de l'AIT.

La CNT adhère à l'AIT, qui se réclame des principes de la Première Internationale.

Face aux centrales politiques, confessionnelles, la CNT est la seule qui ait conservé son caractère apolitique et qui n'ait subi aucune influence extérieure.

Pourquoi se syndiquer ?

Parce que le patronat s'organise pour grignoter les avantages acquis à grand-peine par les travailleurs, et qu'il est nécessaire à ceux-ci de s'organiser également. Par ailleurs le Patronat et l'Etat sont des institutions qui compliquent la gestion économique et sont parfaitement inutiles. Il appartient donc à un mouvement syndical exempt de toute influence politique et religieuse d'œuvrer à la disparition de ces deux institutions pour que leur soit substituée une gestion de l'économie dans laquelle les travailleurs auront la place qu'il leur revient afin que soit réalisée l'économie syndicale.

Structure de la CNT :

La structure générale de la CNT ne permet pas la rééligibilité indéfinie des responsables dans leur fonction. Tous les militants vivent d'un salaire qui ne résulte pas des cotisations des adhérents. Tout responsable exerce ses fonctions syndicales bénévolement. Il n'y a donc pas possibilité de constitution d'aristocratie de fonctionnaires à l'intérieur de l'Organisation (permanents syndicaux appointés), laquelle lorsqu'elle existe finit toujours par décider de l'orientation de l'Organisation au mépris de la volonté exprimée par leurs adhérents.

Où va l'argent des cotisations ?

Cet argent est réparti entre les frais de propagande notamment éditions diverses (brochures, affiches, journaux, etc...). A la solidarité : aide aux grévistes, assistance aux militants poursuivis

(tous conflits de travail) résultant d'action syndicale.

La ventilation des fonds perçus est contrôlable en tout temps par les adhérents qui en feraient la demande.

Nos revendications présentes

Parce que le seul moyen de pression dont disposent les travailleurs pour abaisser les prétentions patronales et les emprises de l'Etat sur leurs droits à l'existence se trouve sur les lieux du travail par la manifestation de leur force d'inertie, c'est-à-dire la grève. C'est par la pression économique et directe donc en passant par l'action directe que les travailleurs pourront obtenir quelque chose d'effectif. Lorsque leurs délégués s'aventurent dans des controverses pacifiques avec les représentants des pouvoirs publics, invariablement ils sont menés à des conceptions qui n'auraient pas lieu si les entretiens se limitaient aux rapports entre employeurs et travailleurs.

Il arrive également que les travailleurs voyant leur représentant discuter fraternellement avec les pouvoirs publics s'imaginent que le maximum est fait pour leur bien-être, alors qu'il n'en est rien. Les temps que durent les discussions, les dispositions à la lutte dans lesquelles se trouvaient ces travailleurs finissent par s'effriter et au moment où les accords sont conclus ils ne contiennent plus rien, ou presque, de ce qui avait motivé l'élection au départ.

Dans de trop nombreux cas les militants qui fréquentent trop assidûment les ministères et leurs antichambres, cherchent à se faire des situations au détriment de ceux qu'ils ont prétendu servir.

Dans la mesure où les travailleurs manifestent vraiment leur présence, l'intervention des ministères ou de leurs préposés s'avère inutile car le patronat préfère traiter promptement plutôt que d'attendre l'issue de pourparlers dont la durée pourrait nuire à ses intérêts.

Ces quelques précisions sur ce qu'est la CNT confirment l'efficacité de l'action directe de même que l'inefficacité de la politique et du fonctionnarisme syndical.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

DU SYNDICALISME BRETON

Pauvre syndicalisme ! Il devient de plus en plus lamentable, ne sait que gémir, que participer à des mascarades militaristes, sous le couvert de « libération ».

Où est-il ce mouvement qui était le point de mire de toute la France ? Tombé entre les mains de politiciens, de gens ne connaissant rien des luttes de cette époque, où les militants, non les fonctionnaires syndicaux, comme c'est le cas actuellement, payaient de leur personne, bravaient patrons, gouvernants, tribunaux.

Dans le « Télégramme de Brest », du 6 septembre, le responsable de la CGT se lamente parce que la Direction d'une entreprise refuse de recevoir des délégués. « On n'a jamais vu ça, s'écrie-t-il, en général, si les patrons ne sont pas d'accord, ils acceptent au moins de discuter. » Et il fait allusion aux libertés syndicales bafouées dans diverses usines. Les responsables CFDT, FO, constatent l'avilissement des salaires dû à la hausse du coût de la vie, mais sans apporter la volonté de réagir avec fermeté.

Aussi le journaliste Rivier, qui les a contactés, considère que l'agitation se limitera à des actions isolées, donc sans effet sur le régime actuel, alors qu'une action énergique groupant toutes les professions devrait être engagée avec des revendications très importantes, démontrant au gouvernement et au patronat que le monde du travail n'est pas dupe des belles paroles de ses ennemis de classe.

Ce qui caractérise le mouvement syndical breton, c'est que, faisant fi des décisions des congrès de la CGT d'autrefois, il n'hésite pas à renier l'esprit internationaliste, en prenant part à des actes militaristes, dans l'arsenal même, en présence des autorités maritimes, et ce, depuis quelques années.

Dans le « Télégramme de Brest » du 16 septembre, que lit-on ? « Les syndicats CGT, FO, CFTC, organisent vendredi 17 septembre, une cérémonie devant une pierre qualifiée de monument, à l'occasion de la fin du siège de Brest, septembre 1944, commémorant

la lutte contre les nazis hitlériens (sic). Il est bon de noter que celui de la CFDT ne sera pas représenté à cette bouffonnerie.

Mais que penser des responsables CGT et FO se réclamant de la vieille CGT authentiquement antimilitariste ; il n'y a qu'à lire le « Nouveau manuel du soldat », édité par la F. des B. du T., l'ABC syndicaliste de G. Yvetot, pour se rendre compte de la décrépitude morale de ces syndicats.

D'ailleurs, à lire le « Télégramme de Brest » de ce jour 17 septembre, l'appel lancé par la CGT, le PCF, le PS, la FEN, le SNI, etc., à la population, pour se rassembler hier, en bas de la rue de Siam, en vue de manifester contre le procès de Marrakech, a réuni une soixantaine de gens, c'est dire combien toutes ces organisations ne sensibilisent plus les populations.

Les syndicalistes révolutionnaires, les libertaires français, comprendront-ils qu'ils perdent leur temps et leur argent à adhérer à ces groupements et qu'ils devraient se tourner vers la CNT, centrale syndicaliste existante, la renforcer. Qu'ils regardent du côté de l'Italie, du Mexique, où un gros travail de propagande se réalise et porte ses fruits, grâce à la valeur et à la ténacité des libertaires. Qu'en France, il en soit de même. Il suffit de vouloir.

A l'œuvre, camarades.

A. LE LANN

Note : Pour rendre plus intéressants « Espoir » et LE COMBAT SYNDICALISTE, auprès des travailleurs français, les Unions Locales CNT, voire les militants, devraient informer par ces journaux ce qui se passe sur le plan social dans leurs villes.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3498

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

7 OCTOBRE
1971
NUMERO 675
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

CHILI: LA BUREAUCRATIE REFORMISTE AU POUVOIR

Avant les élections de septembre 1970, il existait au Chili une certaine appréhension quant à l'attitude que pourraient adopter les forces armées, le grand capital et les grands propriétaires terriens face à un éventuel triomphe du candidat de l'Unité Populaire. On craignait non seulement les réactions probables de ces secteurs locaux, mais encore les pressions de l'impérialisme yankee, dont les intérêts sont grands dans le pays.

Un soulèvement redouté ou beaucoup de bruit pour rien

Compte tenu de cette appréhension, le Mouvement de la Gauche Révolutionnaire (MIR) (1) qui ne participe pas à l'Unité Populaire, mais qui a conservé des contacts avec cette dernière et lui a prêté un appui critique — prenait position, dans un manifesté diffusé avant le mois de septembre, en ces termes : « La Gauche doit se décider à prendre le pouvoir pour défendre une victoire qui lui appartient historiquement. Il faut dire au peuple ce qui va arriver : malgré un triomphe électoral, le pouvoir ne lui sera pas remis, mais devra être conquis. Il faut organiser et préparer sur le plan politique, organique et militaire, la défense du triomphe électoral et à partir de cela, la lutte pour la conquête du pouvoir par les travailleurs. »

De toute évidence, le soulèvement était tenu pour inévitable. Cependant la seule tentative importante, menée « à bien » par la droite, une fois connu le résultat des élections, fut l'assassinat de Schneider, le commandant en chef d'une armée, parfaitement légaliste. Il y a bien eu des manœuvres d'agents américains en

rapport avec des éléments locaux, mais elles furent peu remarquées et n'ont de toute façon débouché sur rien. Allende fut élu grâce aux voix du Parti Démocrate Chrétien et le gouvernement fut remis suivant les normes. Il existait sans aucun doute un accord d'appui réciproque pour le candidat arrivant en tête.

De toute manière, ces craintes n'étaient pas sans fondements, quoique il est fort probable qu'elles aient été exagérées de façon délibérée. De là l'utilisation contradictoire de ce thème par Allende lui-même : d'un côté c'est la crainte, de l'autre la sécurité. Dans ce petit jeu alternant, tantôt il déclare sa pleine confiance aux forces armées, tantôt il dénonce la conspiration de la droite, la pression d'intérêts étrangers à le renverser et ainsi de suite.

Si vraiment on a autant de confiance en ces forces armées il y a lieu de se demander pourquoi le soulèvement est si redouté ? Bien entendu, cette confiance n'est pas totale et ses appels répétés, aux traditions chiliennes, ses contacts réguliers avec des officiers des trois armes, s'inscrivent dans une manœuvre astucieuse ayant pour but de les engager de plus en plus devant l'opinion publique. Il manque aux militaires chiliens la pratique de la conspiration, la tradition du coup d'Etat, de sorte que s'ils y ont songé, ils en ont perdu l'occasion, et que s'ils y pensent présentement, il leur faudra le préparer.

Au bout de six mois de gouvernement d'Unité Populaire, cependant, les craintes qui sûrement étaient apparues au sein des forces armées ont dû se dissiper dans de notables proportions. Maintenant les militaires savent qu'il

n'est pas tellement redoutable ce gouvernement Allende. Aujourd'hui il est bien plus raisonnable de penser que si demain les militaires destituent Allende, ce ne sera point à cause de sa gestion gouvernementale, mais par peur des initiatives populaires et du processus insurrectionnel qui se développe actuellement dans certains secteurs de la classe des travailleurs et chez les étudiants. Mais par ailleurs, les militaires ont conscience que l'Unité Populaire s'évertue de freiner ce processus et que c'est elle qui est la plus en mesure d'y réussir, tout au moins transitoirement.

La soi-disant originalité de l'Unité Populaire

Conséquemment au triomphe obtenu et au gouvernement reçu, Salvador Allende a souligné la sagesse de la gauche chilienne d'avoir choisi la voie électorale. C'est à cela qu'il se rapporte de temps à autre, de façon insistante et réitérée en s'appuyant sur des conditions de temps et de lieux. Dans cette prêche, il y a toute une revalorisation du parlementarisme, mais Allende parle comme s'il était question de quelque chose de neuf d'une découverte propre à la gauche chilienne, d'une voie inédite dans la lutte

sociale. « Il est indispensable que chaque travailleur du Chili — a-t-il déclaré le 29 janvier — chacune de nos compagnes et les jeunes de notre patrie, considèrent la signification historique, je le répète, de cette voie originale ouverte par la victoire populaire obtenue dans les assemblées de septembre... »

Allende veut convertir le triomphe électoral en un élément propre à freiner les tendances insurrectionnelles invoquées, utiliser ce succès pour sa propagande et en faire un pôle d'attraction. C'est pour cela qu'il s'est empressé de recueillir l'article, d'un journaliste américain dans lequel il est soutenu que le triomphe de l'Unité Populaire préoccupe les militaires de la NATO à cause de sa possible imitation en Italie, par exemple. Commentant cet article, Allende déclare : « C'est-à-dire que l'Unité Populaire se trouve projetée dans le contexte politique mondial, dans le but d'indiquer que ce que nous autres avons fait peut être imité dans d'autres pays et avoir sur le plan mondial de grandes repercussions. » Et après, comme s'il voulait atténuer les soi-disant craintes de l'état-major quant à une modification dans l'équilibre des forces européennes, il annonce avec le plus grand

(Suite page II)

- PAGE IV Nouvelles du Japon
- PAGE V Eléments de législation sociale
- PAGE VIII Contre la centrale atomique de Bugey

CHILI

« Lénine a dit que l'extrémisme est une trahison du socialisme » S. ALLENDE

(Suite de la page 1)

sérieux : « Nous, nous n'exportons pas l'Unité Populaire, mais si l'Unité Populaire se réalise dans des pays de l'Amérique Latine ou d'autres continents, à la bonne heure, ces peuples et ces pays en endosseront la responsabilité. »

Un vieux chemin sans surprises

Cette prétention à l'originalité semble vouloir plonger dans l'oubli les longues et passionnées controverses sur le parlementarisme et l'action directe, le réformisme et la révolution, polémique historique qui, non seulement a opposé marxistes et anarchistes, mais en outre a atteint les propres rangs marxistes. De plus, elle semble ne pas vouloir se rappeler les fameux fronts populaires, qui patronnés par Moscou, gouvernèrent en France et en Espagne et celui qui au Chili même, sur la base des partis socialiste, communiste et radical, triompha en 1938 et porta à la présidence le radical Pedro Aguirre Cerda.

Ce chemin dans lequel s'engage l'Unité Populaire au gouvernement, est un vieux chemin sans surprises. Les issues de cette voie sont telles, qu'elles ont fait dire à Léon Blum, en une réflexion nostalgique, que, ou bien on reconsidère les tactiques révolutionnaires proposées par Michel Bakounine, ou l'on continue à être les honnêtes gérants du capitalisme (et Blum savait, comme les socialistes anglais, qu'il existe de nombreuses façons de gérer le capitalisme, puisque étant premier ministre du Front Populaire en France, il avait soutenu le Comité de Non Intervention, laissant ainsi toute liberté d'action au fascisme européen et au franquisme afin qu'ils écrasent la révolution espagnole en 1936-39).

Par ailleurs, indépendamment des précédents théoriques et pratiques, il faut se souvenir que le pouvoir central préférera toujours que les aspirations populaires soient canalisées par le biais de partis vers l'intérieur du jeu électoral de la démocratie bourgeoise et non dans des mouvements utilisant l'action directe. Avec un parti politique, si opposant soit-il ou aussi révolutionnaire qu'il puisse le prétendre, il reste la possibilité de négocier. Le parti, avec

sa structure et sa hiérarchie, est le substitut néfaste de l'organisation populaire. En revanche, avec un mouvement révolutionnaire, il n'y a pas de négociation possible. Pour ces raisons, il faut bien remarquer que l'Unité Populaire parvenait à revaloriser la voie électorale et parlementaire, on n'aurait réussi qu'à attacher un boulet de plus au processus révolutionnaire de l'Amérique latine.

Réformisme socialiste dans le cadre de la structure capitaliste

Le gouvernement de l'Unité Populaire a un net et ferme caractère réformiste. Allende lui-même l'a souvent précisé, mais nous préférons citer son discours devant le 20^e Congrès du Parti Socialiste, tenu à La Serena, en janvier dernier, car en cette occasion il s'adressait à ses propres camarades et aux nombreuses délégations venues de l'extérieur : « Nous avons gagné par les voies légales, nous avons vaincu par un chemin établi dans le cadre du jeu des lois de la démocratie bourgeoise et c'est par ces voies que nous allons entreprendre les grandes et profondes transformations que le Chili réclame et dont il a besoin. » Cette idée typique de la social-démocratie, il l'a sans cesse ressassée depuis qu'il assume le pouvoir.

Après le triomphe, au Congrès de La Serena, de la tendance dirigée par le sénateur Altamirano — considéré plus « à gauche » à l'intérieur du parti —, la presse d'opposition fit un grand tapage et se mit à spéculer sur les éventuelles pressions du nouveau secrétariat afin que soit « accéléré » le processus de socialisation. Voici la réponse d'Allende à un journaliste : « Le sénateur Altamirano connaît les engagements contractés par le Parti Socialiste, et c'est en fonction de ces engagements que je suis à la présidence de la République. Nous avons dit que les transformations et les changements s'opéreront dans le cadre de la démocratie bourgeoise. Le président du Chili, c'est moi. Je n'ai qu'un seul engagement et qu'une seule obligation : remplir le programme de l'Unité Populaire et dans la voie que nous nous sommes tracés. A cela, personne ne m'y fera renoncer. »

Il y a quelques semaines, pressé par les étudiants de l'université de Concepción, il a dû se défendre : « Lénine a dit que l'extrémisme est une trahison du socialisme. Vous êtes en train de siffler Lénine. Nous voulons faire une révolution sans coût social et en accord avec notre histoire. »

C'est de la sorte qu'Allende s'enfonce dans des contradictions linguistiques et idéologiques. Dans le cadre de la démocratie bourgeoise, il n'y place pour aucune révolution. D'ailleurs, aucun des participants à l'Unité Populaire ne pense, ne serait-ce que confusément à une révolution véritable. Les objectifs de base de ces partis sont l'élimination de la puissance économique nord-américaine au Chili (et par voie de conséquence son influence politique) et l'élargissement des fonctions de l'Etat dans le domaine de l'économie, des finances, des services, en renforçant et en perfectionnant, donc, la bureaucratie partisane. Comme le disent tous les dirigeants de l'Unité Populaire, son attaque sera axée sur les grands capitaux monopolisateurs. Quant au reste, la propriété est inviolable et garantie.

Le centre et la droite appuient l'Unité Populaire

Comme une telle ligne d'action n'implique ni révolution ni socialisme, l'Unité Populaire fera route pendant de nombreuses étapes avec les autres partis et acteurs politiques (avec tous ou avec certains selon les affaires). En réalité, elle est appuyée depuis qu'elle assume le pouvoir par les fractions les plus à droite. Ceci se comprend parfaitement si l'on prend l'exemple du cuivre.

Le montant total des investissements nord-américains au Chili s'élève à un milliard de dollars, dont 600 millions dans les mines de cuivre. Le Chili fournit à la Anaconda 80 % de ses profits mondiaux et 22 % de ceux de la Kennecott (toutes deux ont leur siège aux USA). Le total des exportations à titre de comparaison s'élève à un peu plus de 1 milliard de dollars.

80 % de ce chiffre (c.à.d. à peu près 800 millions de dollars) est constitué par les ventes de cuivre. Disposer de ces devises est fondamental pour le pays. C'est pour cela que depuis de nombreuses années, et quoique lentement,

l'Etat chilien a réalisé un certain progrès dans l'acquisition de cette énorme richesse monopolisée par les yankees. Le précédent gouvernement démocrate-chrétien, quoique dans des conditions financièrement désavantageuses, avait porté la participation du Chili à 51 % des actions des grandes entreprises minières.

Le gouvernement d'Unité Populaire a présenté un projet de réforme de la constitution afin de pouvoir nationaliser ce qu'ils appellent la « Gran Minería » du cuivre.

Contrairement à ce que l'on pouvait supposer, le projet a été adopté par les députés et les sénateurs de toutes tendances y compris d'extrême droite. L'initiative la plus importante de l'Unité Populaire, donc, sera approuvée à l'unanimité. En effet, cette mesure correspond à une nécessité nationale et est la condition requise pour pouvoir manier l'appareil d'Etat, quel que soit celui qui se trouve à son sommet. L'impérialisme yankee a envahi d'autres secteurs de l'économie et asphyxie le pays. Il va de l'intérêt de tous les partis politiques d'éliminer, au moins en partie, cette puissante présence. Voilà qui explique l'accord général.

Bien entendu, l'élimination des yankees de la grande industrie du cuivre constitue un acte positif et il est d'une importance capitale pour le Chili de pouvoir disposer de la totalité des devises des exportations. Mais comprenons-nous : pour le Chili, pour le pays, pour la nation. Mais pas nécessairement pour les Chiliens, c'est-à-dire pour TOUS les Chiliens. Cela dépendra de l'utilisation et de l'usage des devises en question. Dans beaucoup de pays, d'importants secteurs de l'économie sont nationalisés depuis assez longtemps et cela n'a pas modifié le sort de la classe laborieuse. Car nationaliser n'est pas, non plus, socialiser.

La même chose pourrait être dite à propos de la réforme agraire, qualifiée de « bourgeoise » par un congrès de paysans, récemment tenu à Cautin. Sur ce point, bien sûr, l'accord n'est pas général, non qu'on y entrevoie des conséquences révolutionnaires, mais parce qu'il touche des intérêts locaux et que ces intérêts se défendent et font pression. Dans ce domaine, cependant, on peut aller jusqu'à envisager les encouragements

UNE BUREAUCRATIE PATERNELLE ET CHARITABLE

CHILI

ragements des yankees. La réforme agraire est la grande recette de tout pouvoir central pour tout le monde sous-développé. C'est en réalité la grande recette de la bourgeoisie depuis la révolution française jusqu'à nos jours. La réforme augmente le nombre de petits propriétaires, crée des tampons de sécurité pour n'importe quel régime, et peut obtenir un accroissement de production. Mais la réforme agraire est le substitut fossile de la grande révolution agraire, nécessité non seulement pour le Chili mais aussi pour l'Amérique latine et tout le tiers-monde.

La bureaucratie paternelle et charitable

Il est des faits qui, au-delà de toute statistique, révèlent de façon certaine le drame de tout peuple. C'est aussi le cas du Chili : Il suffit d'y aller pour s'en rendre compte. La pauvreté est épouvantable. Un tableau vieux et connu, mais plus ou moins critique, plus ou moins désespérant selon les régions, les pays, les zones.

L'Unité Populaire a fait face à ses nécessités les plus urgentes avec l'esprit d'une société de bienfaisance.

C'est ce qui se passe, par exemple, avec la distribution gratuite d'un demi-litre de lait à chaque Chilien en âge scolaire. Ce fut une des premières mesures « sociales » appliquées par le gouvernement : « Grâce à nous, ce demi-litre de lait est devenu réalité et tout au long du Chili, nous avons semé dans l'espoir des enfants affamés la possibilité d'un adoucissement par l'émotion et l'affection. »

Une phrase de circonstances pour une coopératrice d'école rurale, mais elle appartient aussi à Salvador Allende et a été prononcée au Congrès Socialiste de La Serena : une charitable version bourgeoise de la justice faite au nom du socialisme, de la révolution sociale. Si l'on connaît ce fait, et d'autres, ces propos d'Allende, dans une conférence de presse, ne sont point déplacés. « On ne peut jamais qualifier son propre travail : je peux dire néanmoins que notre démarche est honnête, sincère et charitable. » Du moins, personne ne saurait

mettre en doute sa démarche charitable.

Le pire c'est que tout cela : demi-litre de lait, train sanitaire, contingents touristiques, est fait avec ostentation, à grands renforts de publicité, comme si vraiment on menait à bien un travail social. On finit par en arriver à la falsification grossière d'événements quotidiens, visibles pour tout le monde : « Nous en avons terminé avec le lait de première catégorie et celui de seconde; nous en avons terminé avec le pain pour les riches et le pain pour les pauvres. Un seul lait et un seul pain pour tous. » Cela est ingénu, c'est idiot. Les boulangeries sont pleines de variantes salées ou sucrées que les pauvres ne peuvent acheter. Et même si cela était vrai, même si la soi-disant qualité unique était étendue à d'autres articles, il est évident que c'est celui qui gagne le plus qui peut aussi acheter le plus. Mais la majorité des Chiliens gagne peu, très peu.

En effet : la situation salariale reste pratiquement la même. A partir du 1er janvier de cette année, les ouvriers et employés du secteur public et ceux du secteur privé, ne bénéficiant pas de convention collective, ont reçu en vertu de la loi 17.407 une modique augmentation de 3 ou 5 % selon qu'ils gagnaient deux salaires de base (ou moins) ou un salaire de base (ou moins). Ce salaire de base, ou vital, est de 600 escudos. Un secteur conventionné comme celui du bâtiment a signé un contrat collectif, avec les salaires suivants : manœuvres, 25 escudos par jour; ouvriers spécialisés, 30; ouvriers qualifiés, 37 et ouvriers professionnels, 42. Quiconque a été au Chili, sait que ce sont là des salaires de misère. Aux corporations qui ont voulu obtenir de plus importantes augmentations, le président socialiste a répondu par les arguments faisandés de n'importe quel président capitaliste : « Ce n'est pas possible parce que cela impliquerait des entraves et des embûches pour le gouvernement dans son désir légitime de vaincre l'inflation. » Vers la révolution par un chemin différent

Bien entendu, ce chemin ne conduit pas du tout à l'amélioration, à l'ascension économique et moins encore à la libération sociale.

Déjà, beaucoup de Chiliens commencent à s'apercevoir que pour l'Unité Populaire aussi, il y a d'abord l'Etat, la défense de la monnaie, le contrôle des secteurs économiques stratégiques, la modernisation des forces armées, le perfectionnement de la bureaucratie, les projets ministériels, les compromissions internes, l'équilibre international, etc., et loin de tout cela, l'homme en chair et en os, le travailleur qui supporte, le peuple qui souffre. Et quelques uns de ces Chiliens se sentant frustrés exigent des solutions, occupent les terres, s'installent dans les maisons inhabitées. Ils en ont assez de la misère et de l'oppression.

Dans les rues de Santiago et d'ailleurs, une consigne semble résumer toute leur colère, toute leur lassitude, toute leur indignation, leur violent et juste désir de changement : « UN FUSIL OU DE LA MERDE ». C'est-à-dire : la révolution ou de la merde, ou encore : des changements profonds, rapides et vastes, ou les

éternelles ordures, la triste survie et une perspective sombre.

Le gouvernement les accuse sévèrement. Pour l'Unité Populaire aussi, ce sont des perturbateurs, des agitateurs, des « contre-révolutionnaires ». Car la bureaucratie est petite, mesquine, peureuse et veut que la vie soit réglée à son image.

Au Chili comme dans toute l'Amérique latine et dans le Tiers-monde, il est indispensable que le peuple apprenne, que seul un réformisme trompeur peut trouver place dans le cadre paralysant de la démocratie capitaliste et que ce n'est qu'en faisant éclater ce cadre et en détruisant sa structure qu'il sera possible de s'engager dans la large et profonde voie d'une authentique révolution sociale.

GROUPE « LA PROTESTA », DE BUENOS AIRES

(1) Movimiento de Izquierda Revolucionaria.

SAUVONS Julian MILLAN!

Traduit devant le tribunal militaire de Madrid, ce jeune libertaire risque la peine de mort.

Détenu et torturé depuis 4 ans, il peut être jugé et assassiné à tout moment.

Les difficultés des transports parisiens CONTRE LES SUCEURS DE SANG

Le ministre des Transports a annoncé dernièrement qu'un « projet de loi est en cours de rédaction pour substituer au système actuel une *autorité* unique des Transports de la région parisienne ». Comme si une « autorité » quelconque pouvait améliorer quelque chose. Il suffit de voir l'incapacité de ceux qui dirigent la SNCF et la RATP et leur coura- dise devant les gouvernements de toutes sortes depuis vingt-cinq ans.

Mais sans attendre davantage, le ministre des Transports a décidé une augmentation des tarifs du métro, autobus et trains de banlieue pour fin août alors que son collègue ministre des Finances déclarait en janvier dernier qu'aucune augmentation des tarifs publics n'aurait lieu pour freiner la hausse des prix. Ou bien il y un menteur dans l'histoire, ou bien le gouvernement est un ramassis d'incapables ou de profiteurs. Et nous penchons pour cette dernière affirmation. Les déclarations des hommes politiques sont toujours des attrape - nigauds. Comme de vulgaires boutiquiers nos princes nous rabâchent depuis un quart de siècle qu'il s'agit de « rentabiliser » ce service public que sont les transports. Nous ne reviendrons pas sur l'ineptie de tels arguments. Tous les services publics que ce soient les transports, le gaz, l'électricité, l'eau, les postes, le logement doivent être gratuits.

Mais au train où vont les choses, nous serons bientôt taxés sur l'air qu'on respire, bien qu'on puisse déjà considérer que les impôts de toutes sortes et en particulier les impôts sur les salaires sont en réalité une taxe nous autorisant à vivre dans la société actuelle. On nous taxe pour tout, même pour pisser. Si vous n'avez pas le rond et que votre envie vous oblige à pisser contre un mur vous serez coffré pour attentat à la pudeur.

C'est ça la grandeur, c'est ça la France.

Dans un pays où le plus pauvre des ministres est milliardaire, où des députés de tous les partis amassent de colossales fortunes, des hommes et des femmes crèvent la faim et vivent dans des bidonvilles.

Le ministre a dit également que

la hausse des tarifs des transports augmentera les investissements de 50 % en 1972. Investir des fonds veut dire placer de l'argent pour en tirer profit. Il n'est donc pas question pour ces messieurs de développer rapidement les transports en commun dans la région parisienne et encore moins dans le reste du pays. Il s'agit uniquement d'engager quelques travaux « rentables » mais n'ayant rien à voir avec l'intérêt du public.

On fait des trains plus longs pour entasser davantage de monde et pour que ça rapporte toujours plus, alors qu'il faudrait des trains plus nombreux.

Toutes les activités de ceux qui règnent sur la société actuelle est basée uniquement sur le projet, et le plus triste c'est toute cette hiérarchie administrative qui en bon chien de garde du capital se prête au jeu.

Le travailleur doit non seulement donner ses forces mais il doit payer toujours plus. Il doit redonner d'une main ce qu'il reçoit de l'autre.

Pour cette hiérarchie de la SNCF, c'est un plaisir sadique que de faire payer l'utilisateur, et cependant ils sont nombreux les chefs de services et chefs de gare syndiqués dans les organisations « représentatives ». Pourtant s'ils le voulaient, les politiciens qui gouvernent ne pourraient pas augmenter les tarifs ni dégrader davantage le réseau ferroviaire. Mais ils ne le veulent pas. Forts du pouvoir que leur délègue le capitalisme tout puissant ils incitent les agents et en particulier les contrôleurs à dresser toujours plus de contraventions — il y en a des dizaines de milliers chaque année dans toute la France — qui augmentent d'autant les recettes c'est-à-dire le profit.

Les pétitions et les pleurnicheries des syndicats officiels comme la CGT, la CFDT ou FO n'empêcheront pas les profiteurs de pomper davantage dans les poches des travailleurs, seule l'action directe révolutionnaire non seulement des usagers, mais aussi des travailleurs de la SNCF et de la RATP peut être payante.

Il ne suffit pas de protester contre l'augmentation des tarifs, il faut lutter pour la gratuité to-

tales des transports publics : électricité, gaz, eau, logement.

Il faut aussi que le réseau des transports soit de plus en plus dense, aucun village, aucune bourgade ne doivent être isolés, l'homme de la campagne doit pouvoir se déplacer comme celui des villes.

Le problème ne concerne pas seulement la région parisienne.

Pour cela il faut que les travailleurs prennent conscience de leur force et ne se contentent pas de suivre comme des moutons.

Raymond Beaulaton

NOUVELLES DU JAPON

Une information du camarade Augustin S. MIURA

« A mort les marchands de la mort », « A bas les industries d'armes de guerre ». C'est avec ces slogans inscrits sur des banderoles qu'à la fin de mois de mai 1971, environ 300 pacifistes se rendent à l'assemblée générale des porteurs d'actions de la Compagnie des industries lourdes Mitsubishi. Auparavant, chacun d'eux a acheté une action de la Compagnie précitée afin de pouvoir user du droit à la parole au cours de cette assemblée générale.

Les manifestants se dirigent vers le lieu de la réunion en scandant : « Non à la pollution », « Désarmement au Japon », « Pas un seul de nos frères vietnamiens ne doit être tué avec des armes japonaises ».

La Compagnie Mitsubischi, déjà prévenue, a mis en place une bande de nervis et de fascistes pour empêcher les pacifistes d'arriver jusqu'au bout.

Soudain, c'est le choc brutal et la mêlée générale.

Pendant ce temps, les « appariteurs musclés » de la Compagnie en profitent pour cadenasser les accès afin d'empêcher l'intrusion des manifestants, mais ceux-ci ne sont pas découragés pour autant, ils s'élancent et enfoncent les portes d'entrée de l'immeuble.

Maintenant, c'est au corps à corps qu'ils pénètrent dans la place; néanmoins il leur est impossible d'occuper l'estrade et ils décident de s'installer sur les

bancs réservés au public.

Naturellement, la Direction de la Compagnie expédie à toute vitesse l'ordre du jour et supprime les débats, car les manifestants continuent sans relâche de scander à pleine voix des mots d'ordre pacifistes.

A noter que des faits similaires se sont déjà déroulés à Osaka en novembre 1970 lors de l'assemblée générale des actionnaires de la société anonyme de production d'azote Nitrogen.

(Rappelons que cette Compagnie est responsable de la grave épidémie dénommée « maladie de Minamata », qui fut provoquée par les évacuations sans aucun contrôle d'eau mercurielle organique).

Les pacifistes et les malades contaminés par la dite épidémie avaient, là aussi, acheté chacun une action de la Compagnie pour avoir la possibilité de s'exprimer, mais la tenue de la réunion fut arbitrairement réduite à un rapide simulacre de débat par les dirigeants de la Compagnie.

On sait que la récente prospérité japonaise est basée sur ces sortes d'industries, ceci de même que dans bien d'autres pays. En fait, il apparaît très clairement que dans l'actuelle structure économique et sociale du Japon, est toujours en place un capitalisme féodal tenant les travailleurs en un moderne esclavage.

ES LA HORA DE DESPABLIARSE

Nunca la modorra, la concusión, han podido ser justificadas ni en tiempos considerados calmos. Nunca la actividad errónea, por improductiva o casi, ha podido ser comparada con más justicia a una fábrica de mucho rodar y escaso conseguir. En España, concretamente, hay entablado un maratón entre los sectores que aspiran a suceder al franquismo en la conducción del país. Los centros oficiales de la C. N. S. (o sindicatos «verticales», aunque en realidad horizontales) son objeto de la codicia de sindicalismos de abigarrados colores, sujetos a la ley del camaleón. Todos los sindicalismos espúreos que ogaño se manifiestan tratando de explotar el supuesto vacío moral de España, por aquello de que en tierra de ciegos el tuerto es el rey, piensan entrar cada uno primero en las sedes del sindicalismo franquista una vez desaparecido «el caudillo», y por ahí quedar en sindicalismo oficial, esto es, de Estado, dejando a los sindicalistas concurrentes en el arroyo o en locales secundarios, inadecuados, donde emprender gestión obrerista con todas las desventajas de los llegados tarde. Que ello es así o llegaría a serlo, no cabe duda, como tampoco hay lugar a dudar que ante la temida presencia del anarcosindicalismo, o más popular: del cenetismo, los sindicalismos apócrifos que ahora se agitan en el exilio y en la península aunarían su esfuerzo para impedir el desarrollo de la C.N.T., la gran sindical española que consiguió un máximo de bien ganada popularidad en el país, al extremo de haber privado en la panorámica obrerista nacional por espacio de un cuarto de siglo por lo menos, y no hablemos de la época de la I Internacional y su secuela del 1883.

Partidos y partidillos, grupos y peñas al día sueñan con ganar la delantera en la competencia entablada para alcanzar el summum sindical, para acaudillar obreros al quedar éstos descaudillados de Franco. Todos se proclaman indispensables y de arraigo multitudinario en su delirio de conquistadores de masas, cuando la verdad es que el pueblo los observa con indiferencia soberana. No se aboca, ciertamente, el pueblo, a una empresa francamente cenetista,

porque si bien la intuye la desconoce en gran parte por no haberla vivido, estando el gaje en que la han vivido (dos viejos), muchos de los cuales por ella han muerto, después de haberla servido antes, en y después de la guerra. Las probabilidades de un renacer cenetista son positivas, ¡ah!, pero nuestros oponentes son muchos y osados, no dudando nosotros en afirmar que el saldo falangista del posfranquismo se aunará con comunistas, «comisionistas», autónomos, desconfederales y otras hierbas dañosas, de común acuerdo con las fuerzas burguesas y social-cristianas, para impedir nuestro renacer o cortarlo si el renacimiento confederal es inevitable.

Y como no hablamos a humo de pajas, emitimos la afirmación de que actualmente el franquismo tolera mini-manifestaciones comunistas, que, como registra un correspondal nuestro en el número anterior de este semanario, aparecen en fantasma y desaparecen del mismo modo, ante la indiferencia de la policía presente en «el lugar del suceso». Trátase de un grupo protestatario anarcosindicalista, y las porras y las pistolas de la «pasma» no permanecerían enfundadas. En el orden publicitario el periodismo sedicentemente contestatario no nos concede beligerancia alguna, y cuando se ocupa de nosotros (cuando rompe a nuestro respecto la ley del silencio!) es para fregar en las narices del público... naricero, bombillas anarquistas del siglo XIX, tan anacrónicas ante el terrorismo napalm de la actualidad rusa, americana y... franquista. Y cuando al periodismo ramplón se le indaga el por qué de su enemiga a los anarcosindicalistas y su tolerancia cómplice con los comunistas, responden invariable y rabiosamente que con los comines uno puede entenderse, que con los anarqueros no hay modo».

Y no es sólo en ambiente intelectual de cuadra (la cuadra es extensa) que se nos ataca y «fumiga»; es en las librerías de toda España donde se comprueba incluso la complicidad del régimen en la expansión de las corrientes marxistas. En los escaparates libreros de mayor y menor enjundia (incluso en las bibliotecas de negocio de los monasterios popularizados),

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 7 de Octubre de 1971.

el paseante curioso de novedades literarias halla toda suerte de obras de Marx, Engels, Laffargue, Lenin, Trotski, Mao, Liebnick padre, y de toda una nube de marxistas en la que no falta Marcuse. Pero en cuanto a Bakunin, Proudhon, Kropotkin, S. Faure, A. Lorenzo, Malato, Grave, Pelloutier, Adrián del Valle, F. Urales, R. Mella, J. Prat, etc., con ser tan densa y acreditada su obra y tan certeros, demostrados, sus puntos de vista, esos escaparates no muestran nada, absolutamente nada, y cuando en un ensayo tímido de sociología libertaria unos bien intencionados tratan de editar en España la obra documental, histórica de Lorenzo, «El Proletariado Militante», la autoridad lo impide. No queremos con nuestro señalar, que la propaganda marxista sea impedida en España, pero sí puntualizar que, trato de favor, en la España actual pue-

de obtenerlo relativamente todo sector socializante que no se adjetive «anarquista».

Siendo ello así, y manifestándose en el interior una corriente popular derivando hacia el anarcosindicalismo, ¿qué derecho nos queda a nosotros, confederales en exilio, a permanecer «acaracolados», en tanto los compañeros de allá están semi-imposibilitados de arrojar al surco obrero y estudiantil propaganda a manos llenas, esto es, grandes cantidades de libros, folletos y demás elemento impreso? ¿Dónde están, compañeros, ese fondo de propaganda, esas ediciones hechas acá — que no pueden hacerse allá — para contrarrestar la avalancha estatal y borreguista que actualmente cumplen en nuestro malhadado país todas las fuerzas reaccionarias que lo afligen?

Meditemos la circunstancia, que vale la pena.

El compañero Julián Millán en peligro

La justicia nazi-falangista es insaciable. Advenida con una riada de sangre desatada por Franco-Hitler-Mussolini, no cesa de clamar penas de muerte como Marat dicen lo hacía. Pero, pobre Marat, ante la vesania fascista de nuestros pasados y presentes días, queda sin mácula e inocente como un querubín de tres años reclamando bizcochos y chocolate derretido. Indudablemente, Carlota Corday ya fue fascista.

No hace mucho, un alud justiciero internacional salvó a unos vascos de ETA de perecer en el patíbulo. Hubo un respiro; mas los pobres condenados sepultados quedan en los presidios, nadie sabe en qué secretas y malévolas condiciones. La muerte lenta, con sufrimientos, suele ser más cruel que la muerte rápida. La justicia franquista es ruin y vengativa. No hay modo de que atempere mostándose imparcial y justa, cosa imposible, por otra parte, dada la procedencia inmoral, nazi-fascista de la misma. Sin el totalitarismo en el poder, no hay delito en ETA ni en Granada y Delgado. Sin embar-

go, los «etanos» pudren su sangre en lóbregos encierros y Granada y Delgado fueron agarrados sin haber dañado a nadie, esto es: por delito de opinión, y sin protesta de comunistas y políticos del mundo porque lo anarquista español daña los espíritus comprendidos en la gran mandanga democrática internacional.

Y he aquí peligro, compañeros: En la defensa de Julián Millán Hernández arriesgamos quedar solos, razón de más para que alcemos desmesuradamente la voz y agitemos rudamente, estruendosamente, hasta despertar las energías populares dormidas para adjuntarlas a nuestro concurso humanitario con el fin de salvar al joven Julián Millán Hernández, convicto y confeso de delito típico antifranquista. Como los de ETA, como Delgado y Granada, sin la permanencia fatal del nazi-franquismo en España, Julián habría sido libre y normal ciudadano, no podría haber sido considerado, ni en sueños, delincuente peligroso para la sociedad.

(Sigue en la página 2.)

Hombres de la CNT

La verdad es que uno se resiste a creer que se puedan impartir órdenes tan crueles e inhumanas. Sin embargo, todas las evidencias señalaron como principales responsables del apocalíptico holocausto, al presidente del Consejo de ministros, Manuel Azaña; el ministro de Gobernación, Casares Quiroga; al director general de Seguridad, Arturo Menéndez, y como «heroico» ejecutor, el capitán Rojas. El origen fue una protesta de carácter nacional contra la política social del gobierno, planteada por la CNT, que tuvo repercusiones en varias ciudades y pueblos, lo que vino a demostrar su insatisfacción por la obra gubernamental. Las primeras noticias del suceso se refirieron a una colisión sin importancia ocurrida en un pueblo gaditano entre un grupo de campesinos y la fuerza pública. Pasaron unos días entre dimes y diretes imprecisos, hasta que cierta parte de la prensa, no adicta al régimen, empezó a descender el velo y poner al descubierto la magnitud de la fechoría. La verdad fue la de que dichos gobernantes habían dado instrucciones categóricas a sus subalternos de que era necesaria la ejemplaridad de un escarmiento, y de que en caso de refriega «no hubiera heridos ni prisioneros», como así lo atestiguó luego el capitán que mandaba las fuerzas. El drama fue así: los guardias de asalto (institución represiva creada ex profeso como garantía del régimen republicano) fueron mandados al lugar indicando con el fin de restablecer el orden. Una vez en funciones, trataron de cercar a los que protestaban, hasta lograr que se refugia-

ran en la choza de uno de ellos, llamado «Seisdedos». Ya acorralados, la «hazaña» fue fácil, prendieron fuego a la cabaña y en paz! Los ejecutantes pensarían que los muertos no hablan, pero éstos dieron mucho que hablar. Allí murieron calcinados más de veinte personas, entre familiares y compañeros de lucha de quien allí moraba, todos ellos hombres de campo que, al advenir la República, tal vez pensarían que había llegado el momento ansiado de su liberación.

Pero no fue así, la República les trajo la muerte. En cambio, agazapados al régimen medraron sus verdaderos enemigos. A partir de este trance doloroso, las Cortes Constituyentes empezaron a languidecer y el gobierno de Azaña emprendió el camino del descenso. El crimen de Casas Viejas fue también una puñalada traperera a la República. A las derechas les sirvió de estímulo y se prepararon ya por entrar en acción. Los cavernícolas se refocilaron de gusto viendo que la tarea represiva del gobierno les allanaba el camino para su retorno. Hubo debates en el Parlamento, terminando con la promesa de hacer averiguaciones. Los organismos de la CNT movilizaron a sus afiliados y se dieron actos de protesta. El curso de la política oficial parecía normal, pero en realidad la tragedia de Casas Viejas produjo un hondo impacto nacional que, además de evidenciar el repudio del pensamiento liberal y humano contra tales desmanes, indicó también el declive del llamado «bienio rojo» (calificativo de batalla y perfectamente gratuito que las derechas otor-

garon a la coalición republicano-socialista encaramada en el poder), puesto que los reaccionarios cogieron por los pelos esta oportunidad hasta dar el traste con el gobierno.

La verdad es que sólo puede explicarse la rabiosa oposición derechista al gobierno de Azaña teniendo en cuenta la mentalidad cerril, feudalista y presentuosa, francamente regresiva, que era distinción esencial del conservadurismo español, puesto que en realidad se trataba de un gobierno hecho a su medida, de un gobierno que en todos los órdenes venía a ser la continuación de los anteriores, de los monárquicos. La prueba es que, aparte la verbosidad, dejó intactos los puntos esenciales que podían afectar a la plutocracia: no hubo reforma agraria, el poder del clero no fue limitado, los militares enemigos permanecían incrustados en el nuevo régimen, y las empresas extranjeras continuaban siendo las manipuladoras de la economía del país. Tal vez el motivo que les decidió para hacerles frente fue una cuestión de vanidad, de orgullo, de rango. Por ejemplo, ¿cómo el vizconde de Gavilanes iba a tolerar el ser gobernado por un socialista? O el obispo de Mastuerza, vacío y despreciativo, como todos los de su jerarquía, ¿en nombre de qué razón tenía que alternar con gentes que usaban gorro frigio? O bien, el generalito que calzaba con tacones altos, que blasonaba de haber convivido con la realeza, hinchado y estúpido, ¿cómo podía dejar de pensar que nada tenía en común con la «gentuza» republicana? Es probable que esta fase, que tiene trazas de ser grotesca y ridícula, pura faramalla, haya tenido más importancia en acentuar la pugna derechista, que todas las obras efectuadas por el gobierno de Azaña, puesto que cuanto legislaron fue de índole francamente conservadora. De ahí la protesta incansante y continuada de la opinión libre que esperaba la solución de los problemas candentes que soslayaron con intrigas y palabrería.

En cambio, cabe referir que durante el período del «bienio rojo» fue aprobada una ley equivalente a la que trató de implantar Antonio Maura en su última estancia en el poder, la llamada «Ley contra el terrorismo», que el clamor de protesta nacional obligó al político monárquico a que se hiciera atrás. Sin embargo, aquella poco difería en sus propósitos de la aprobada por la mancuerna Aza-

ña-Prieto, o sea la titulada «Ley de Orden Público», puesto que sirvió para apresar a cuantos mantenían un criterio opuesto al del gobierno. Nosotros no olvidamos que en ciertos momentos la persecución fue tan intensa y sistemática como antes lo había sido durante la Monarquía. Desde el primer momento todo lo que llevaba el sello de la CNT fue objeto de un ensañamiento especial. Por pueril que fuese el acto o hecho, patrocinado por esta central sindical, se trataba de petición, demanda, huelga, etc., fue siempre considerado como ataques al régimen, con la aplicación de la referida ley al canto. También sería interesante contrastar el número de denuncias que sufrió «Solidaridad Obrera», así como otras publicaciones confederales, y también la cantidad de procesados por haber cantado las verdades del barquero. De paso, podemos consignar que si el esbirro Martínez Anido mandó a la Mola a treinta y seis militantes cenetistas, el gobierno de Azaña facturó muchos más a Bata, en plena Guinea africana. Entre ellos figuraban Ascaso y Durruti, que ambos murieron con las armas en la mano luchando contra el fascismo y por la libertad del pueblo español.

**

Esta narración ha tenido la virtud de hacernos recordar cierta charla tenida con Peiró, en un bar de Montinartre, en que desfilaron éstos y otros hechos dejándonos sumidos en un estado de nostalgia, tristeza y amargura.

(Continuará)

NOTA: En el número 669 de «C. S.» se publica una «Carta abierta», dirigida al firmante, en la que J. Bassons aclara que Peiró fue ejecutado, junto con siete compañeros más, el 24 de julio de 1942, en el Campo de Paterna (Valencia). La cita dada por mí, del día 27 del mismo mes, es la que va inserta en el trabajo biográfico titulado «Pensamiento de Juan Peiró», publicado en México, por Ediciones C.N.T. No obstante, por los datos que aporta, es de creer que J. Bassons está en lo cierto.

Agradecido por la advertencia.— Viadiu.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS
(Les 5 faces de Bellone)
Demandez-la à l'Administration du journal.

Julián Millán, en peligro

(Viene de la página 1)

Por su parte, el compañero Julio Millán Hernández fue detenido entrado en España por Port-Bou y acusado acto seguido por la policía de haber regresado al país con propósitos terroristas. Esto, que consta en el sumario instruido en Barcelona bajo reconocimiento del propio acusado, fue desmentido ante el juez, descubriendo a la par que su fabulosa «confesión» le fue arrancada con martirios insufribles. Al parecer insensibile, el magistrado en cuestión entregó lo actuado al Tribunal para que éste determine la suerte de Julio, que amenaza ser dramática, camino de crimen judicial. Los ofi-

cientes de la justicia franquista, duros como el pedernal y ciegos a la manera del La Cierva que para fusilar a Ferrer Guardia se tapó los oídos contra las voces de la razón, parece que hicieron suya la infortunada frase de un dependiente de Segismundo Moret: Alejandro Lerroux, que cuando su amigo Canalejas fusiló al republicano Sánchez Moya tuvo el cinismo de declarar que «a mí no me temblaría el pulso para firmar una pena de muerte». Nosotros sí, temblamos ante la idea de que el joven Julio pueda ser inmolado en aras al fascismo persistente en España merced a la indiferencia, si no a la complicidad, del mundo «libre» o soviético. ¡Agitemos!

LAS OBRAS Y LOS DIAS

LA DE DIOS ES CRISTO

Y A desde antes de iniciarnos a andar hemos aprendido aquello de que la curiosidad es un principio de sabiduría. Y si el saber las cosas supone base inicial para de ellas tener idea y poder emitir un juicio que refleje nuestro sentir, ¿qué tendrá de particular que en ocasiones se ojeen esos periódicos y revistas que diríase hacen olor de sacristía y llevan la bendición católica, apostólica y romana? ¿Cómo, de no ser así, podríamos tener idea sobre los católicos, de lo que hacen y de lo que piensan? Y si tenemos en cuenta que ha habido y hay «sacerdotes obreros», y «sindicatos cristianos», deduciremos que al estar el catolicismo dentro de ambiente de productores, hemos de sacar la conclusión de que, al serlo también nosotros, mucho ha de importarnos conocer el comportamiento de unos sujetos «camaradas de lucha».

No hace mucho, en ocasión de un acto público de propaganda antifascista, en el que se atacó la nefasta influencia del capitalismo y de los que están en connivencia con la plutocracia en general, un grupo de curas jóvenes y seglares, terminado el acto, felicitaron a uno de los oradores, aduciendo que ellos, a fuer de cristianos, tenían un elevado concepto de la justicia, en contra de la plutocracia y sus acólitos. Se les felicitó por el hecho de que pensarán así. Pero se les hizo la salvedad de que ellos a la postre se atenían a directrices emanando de Roma, del Vaticano, de la «Santa Madre Iglesia». Y todo el mundo sabe — se les hizo notar — que la Iglesia es riquísima; que la Iglesia está siempre con los que mandan. De ahí el que no se enfrente con el Poder, ya sea fascista, como en España; ya sea comunista, como en Rusia y otras partes.

Pero resulta que en el plan sindical y hasta revolucionario, nos salen los católicos, o cristianos si se prefiere mejor, para decirnos que ellos no están con el Vaticano, pero sí se amparan en Cristo. Y ya entonces nos metemos — o se meten — en el formidable lío de que Cristo es Dios, o Dios es Cristo. Aducen que se les ha de respetar la creencia. Cuesta poco hacerlo, pero lo más centrado en la razón es decirles a esos «sacerdotes progresistas», a los «obreritos cristianos», que al creer en un «Dios Todopoderoso» han de admitir forzosamente la responsabi-

lidad del tal dios, con el Cristo incluido, en el sufrimiento humano, en la explotación del hombre por el hombre, al respecto de todas las arbitrariedades que existen en la vida social de los pueblos.

Moralmente y científicamente hoy más que nunca la idea de «Dios» anda de capa caída. Es la gran preocupación de la «Santa Madre Iglesia», católica, apostólica, y romana. Y a estas alturas no cabe lo de «curas rebeldes» y «trabajadores cristianos». Es lo que hay que demostrarles a quienes, por ingenuidad, o por lo que fuere, no han llegado todavía a comprender que a través de la Historia hay motivos sobrados para estar de los dioses y de sus representantes hasta la coronilla.

EL ESPERANTO Y LOS LIBERTARIOS

Que el bueno de Zamenhof, llevado del espíritu romántico muy de su época, creyera que al universalizarse una lengua única como el esperanto, podrían evitarse las guerras entre las naciones, puesto que los hombres de un país y de otro llegarían a entenderse, tiene su justificación. Entrada en las vías del «progreso incesante» dentro de apreciaciones terminantes, y no se había examinado lo suficiente el hecho de que se pudiera achuchar a las gentes a guerrear bajo consignas de ideología. De ahí las guerras civiles entre personas hablando la misma lengua.

No obstante, hay que reconocer las notables ventajas de una lengua como el esperanto. El hecho de celebrarse comicios con representaciones de quince o veinte países, entendiéndose todos a la perfección; y hasta prodigándose discursos adornados con todas las galas de la oratoria, es ya de por sí ventaja singular. Para leer textos producidos de diversos idiomas, para viajar, para escribir y ser entendido de chinos o suecos, de un modo nada difícil. Hay que manifestar, y los esperantistas curtidos en esa lengua anacional son buenos proselitistas, y saben explicarlo de mil modos, el esperanto es fácil de aprender, poniendo en ello una apropiada atención.

Para todos los fines aludidos, y otros que se podrían apuntar, el esperanto ha sido captado por gente de cada sector. Comunistas y fascistas hacen respectivamente su propaganda en esperanto. Existe, con carácter anacional, por supuesto, una importante organi-

zación con sede en París: la SAT (Sennacieca Asocio Tutmonda), de un notorio carácter liberal. Cabe ahora preguntarse: ¿Cómo es que por parte de los anarquistas no se ha hecho lo pertinente para llevar por delante una campaña internacional por conducto del esperanto? Si los demás lo hacen, ¿por qué no hacerlo también los libertarios? Hay que señalar que hubo un sector anarcoesperantista organizado e incluso con órgano de expresión periodística. ¡Ah!, pero los años de depresión moral que tras la guerra de 1914 afectaron a la generalidad de tendencias sociales de vanguardia, afectaron también a los militantes de orientación anarquista dentro del mundo esperantista. Ocurrió que otras tendencias, tras el colapso derivado de la guerra, se rehicieron. No así la organización anarquista esperantista.

Algunos, mucho mejor que el firmante, pueden, si les place, ofrecer detalles a este respecto. Detalles del motivo que les determinó a abandonar la acción anarquista esperantista, perteneciendo incluso en el seno de la SAT. Lo cierto es que recientemente, debe de hacer un par de años aproximadamente, un íntimo grupo de libertarios consideraron que había trabajo interesante a realizar dentro del ambiente esperantista. Y crearon, o resucitaron, si se quiere mejor así, el organismo que antes existía. Se han publicado boletines de relación y orientación, también algunos folletos de propaganda. Y lo que al nacer, o renacer, parecía conjunto insignificante, ha ido tomando consistencia, y actualmente la Liberecana Frakcio cuenta con número muy superior de afiliados al de algunas secciones de la CRIFA, de la que ella, la Frakcio, tiende a formar parte.

Hay una dificultad, no imposible de resolver, pero que es menester tener en cuenta. Los componentes del anarcoesperantismo organizado están desperdigados entre diferentes países. No es fácil el tomar contactos personales y dilucidar reposadamente los problemas que se puedan suscitar, los cambios de impresiones. No obstante, al tener diligencia, al obrar con voluntad dinámica, la relación epistolar, el boletín de la fracción: «Liberecana Ligilo», puede suplir la referida deficiencia. Es cosa elemental, es harto sabido que si se quiere hacer progresar una iniciativa, que no peca de

descabellada, hace falta constancia en el impulso realizador.

Convengamos también que no es igual extender simplemente y entregar un carnet a un afiliado que requerir el aprendizaje y dominio de una lengua, por fácil que sea, como es el caso del esperanto. Pero en el mundo suman miles y miles los esperantistas de todas edades. Con más o menos lentitud el esperanto progresa. Y si agregamos la particularidad de que dentro del ambiente libertario español hay quien (su modestia me induce a no indicar su nombre, por otra parte repetido en las crónicas que sobre el esperanto se insertan en nuestra prensa) reúne condiciones didácticas estimuladoras, a la par que lo hace abierto de par en par el corazón a las ideas que nos son queridas. Y que haremos bien en difundirlas por todos los medios que nos sean posibles. Y el esperanto es uno de ellos.

LAS GOLONDRINAS DE «TERRA LLIURE»

El día que dejemos de ser un poco poetas, esto es, imaginativos, estaremos perdidos. ¡Habremos naufragado en un mar de vulgaridades y de prosa rutinaria! Conviene dar alas a la fantasía. Y la fantasía nos hace soñar que las golondrinas que alegran la viñeta de «Terra Lliure», el boletín de la Regional Catalana CNT, pueden llevar en el pico, en la lengua de Maragall y de Espriu, el mensaje de aliento ácrata que allí han de poder captar con viva satisfacción. Cuando en Gerona, los déspotas del régimen han decretado, hace pocos días, la suspensión de una publicación editada en la lengua vernácula de la región, puede ser conveniente que se facilite en lo posible que puedan leerse ejemplares de «Terra Lliure». Máxime si tenemos en cuenta el hecho de que el Ampurdán ha sido siempre cuna de anarquistas en potencia.

Nueve trabajos hemos podido leer, llenando el contenido de «Terra Lliure» en su nuevo período: Una referencia de la Plenaria de la Regional Catalana, un comentario, «mise au point» a una publicación del Interior, un interesante trabajo que, en su día, escribió Salvador Seguí, un artículo acerca de la religión, otro en torno a la presencia de compañeros de otras regiones en el seno de la Catalana, un panegírico de nuestra calidad de exiliados, comentarios breves, y una justificación del esperanto. Y ahora, en la lengua natal de Pompeyo Gener, decimos a «Terra Lliure»: «Endavant sempre!»

Las «dos Españas»⁽¹⁾

Como se anunció, tuvo lugar este acto con numerosa asistencia y bastantes mujeres. Fue una mañanita soleada y dominguera. Peralta, diciendo que Tomás no necesita presentación.

Hermandades Machado

Como está en íntima familia y evoca a los Machado: símbolo dual de España, la anti-España o las Españas románticas y eternas. Manuel canta al vino, sentimiento, alegría, «no teniendo más notas la guitarra mía». Ahí se agota. Pudo cantar por carceleras como por soleares, pues fue oficial de Prisiones. Acabó uncido al carro del César.

Antonio canta al paisaje y la casticidad unamunesca. «El doble es la guerra... Las hayas son las leyendas de crímenes y batallas... Las olmedas nos han visto jugar y nos verán meditar.» Reflexión de todos. Emblema fatal, trágico, extrahumano del «españolito que viene al mundo», que lo «guarde Dios» porque «una de las dos Españas» le «partirá el corazón.» Vivió obsesionado, del 1936 al 39, por un tal don Julián.

Historia no tan vieja

La del puñal y último goda. Wamba y Ataulfo se matan por reinar. Han vencido a Roma y sus Provincias, sintiéndose fuertes para imponerse a España. Rodrigo mata a Witiza por lo mismo del más bruto y soberbio rey. Además destierra medio Toledo al Hacho, rinde de promesas a Lucinda la Cava y nunca le ciñe su diadema imperial. La cuitada se confiesa al padre, don Julián, que es gobernador de Ceuta. El conde don Julián de la Cava maquina su venganza de doble corazón — el suyo y de su hija — partido. Compromete a sus presos y a Tarik en son de guerra a través del estrecho de Gibraltar. Allí van naves con potros árabes, infantes guerreros y el rayo...

Punta Europa fue terrible escenario, perdiéndose Rodrigo al frente de su tropa, pasándose el obispo don Hoppas a los invasores con todo su cuerpo de ejército leal a su soberano goda. Es Guadalete, un río insignificante que ha hecho grandiosa su corriente, fama del

campo de Jerez y a toda la vasta nación hispana. El viejo Continente se estremecerá por el Guadalete. En dos años cubren los invasores un territorio que los romanos tardaron 200. Y llegan hasta Poitiers. Solo Martel pudo hacerles repasar el Pirineo, pero fijaron sus estandartes desde Punta Europa a los Picos de Europa.

Con el fin de los godos terminaron eso de «la sangre azul» que escandinavos o germánicos se creen e impusieron a cuchillo en la imperial Toledo contra antitritarios, nestorianos, arrianos, agnósticos, panteístas. Hasta la crueldad se manifestó en eso de circuncisos y anticircuncisos, habiéndose partido el país entre «marranos» y «persas» o «apostólicos».

La feroz Reconquista

Sobre traiciones está hecho nuestro mapa físico y político. Nuevas guerras de fe púnica y con cruel imaginación. Desde Covadonga, siete siglos guerreando y en poder ganar aquel terreno nacional perdido en 24 meses. Pelayo, reyes que se implantan en León, Asturias, Galicia falazmente. Zamarrones pastores ambiciosos lanzándose en forma de M o N sobre la Península. Monarcas y «valientes» favoritos paladines de esa mentida fe se reparten lo que roban: montes de pastos, bosques, huertas, poblados, vecindarios. Nace el Mayorazgo con sus latifundios y señores feudales de horca y cuchillo, el derecho de pernada, sobre la vida y la hacienda.

Nuestro teatro está lleno de tales honras, perfidias, estupro contra el llano y los labradores a quienes se les arruina o somete por la fuerza primero y el papel de notario que legaliza robos y herencias después. Ese es el origen de la propiedad y del derecho codificado.

El más bruto hace la moral

Leyes, fortunas, matrimonios, coyundas, costumbres, moralidades, religión, autoridad; todo tiene esta horma de zapato. Esos reinos cantábricos se preciaban vanamente de regirse por antiguas normas romanas escritas.

Castilla rompe con sus nórdicos vecinos para regirse por la palabra dada y sus jueces Ansúrez, Lainez, Lain Calvo. Con todo lo carnice

de Fernán González, ambas Castillas se mantuvieron con el derecho consuetudinario. Recordemos sus municipalidades, fuero civil, el rango de pronunciar el «Castellano» o la «Castellana». ¡Cuántos antiguos desterrados llevan tales nombres gentilicios a través de ambos mundos!

Mas regiones tan secas no hacen milagros. Se habla de Siberia española. Sin agua ni arbolado. Apenas una casucha de adobes en la lejania. La sementera parece puro sarmiento. Oquedad infinita. Las Tierras de Vino, entre Zamora, Palencia y Toro, llevan el eufemismo de Tierras de Pan... «Pan llevar» o de «garbanzos». La geopolítica debe ser otra cosa para los tolmos.

Famosos ríos y cultivos

Un trazo sobre el río y el terruño. El Duero hace el puerto de Oporto. El Tajo a Lisboa. ¿Qué harían los lusos si nosotros aprovechásemos esos lechos fluviales? Tendrían que valerse del Mar de la Paja o del Atlántico. Vivan tranquilos nuestros hermanos. Carecemos de ingenieros para servirnos de tales corrientes salidas de madre. El Ebro, Júcar, Segura, Guadalquivir, Taibilla, Palaresa, Segre, Llobregat y tantos, esperan trasvases desde miles de años. El Guadiana no riega ni la Mancha. El Guadalquivir empanaña por la sartén de Lebrija, entre bueyes y vacas malolientes. Son el ganado de Miura, Veragua, Concha Sierra, Tovar, para la Fiesta Nacional.

Ese culto y esa crianza decapitan la repoblación forestal que traería masas líquidas atmosféricas para presas, arroyos, manantiales, ríos, empresas hidráulicas, producción eléctrica, salud y riqueza. Y cuando no, a cañonazos se rompen nubes. O electrolíticamente se saca agua del gran lumínar de los manes y océanos. El español precisa con qué lavarse las lagañas.

Borboneando con la Fiesta del Arbol

Desde Fernando VI y Carlos III se viene enseñando en Primaria a cantar al árbol «que voy a plantar...». No que planto. El gerundio *plantando* sería mejor. Porque de Junquera a Granada o de Irún a Teruel no vemos ni un «arbol d'agrément». ¡Qué diferencia con

Francia! Allí nuestro algarrobo, alcornoque, castaño, etc. ¡Pueblo de alcornoques! Cines e industrias marchando con gasógenos. Villas, comarcas sin un simple generador de energía. De todo hacen leña. Talas a granel. Paseos sin sombra. Sierras ocre y tostadas. Almagre en las almas. El leño o palo por combustible y política al uso.

Los gobiernos se dan y ofrecen al público Fiestas del Verdeo o de las Minas. No veréis ni un agricultor ni minero en ellas, sino «Chocolatito», las de Utrera o la mismísima y tan salada Niña de los Peines.

«Le coq» cartesiano

Gracias a él contamos con prestaciones de energía eléctrica y el recién difunto M. Armand nos ha trazado el novísimo tendido de vía. La ingeniería española brilla por su ausencia. Dagobert nos impone un rey ibérico a cambio de oro. ¿Cuál? España tiene pero que mucho plúmbeo plomo. Carlomagno nos lleva a mal traer con sus impositivas «marques» Catalana e Hispánica.

Conocemos la «Canción de Roland», Oliveiros o Gaiferos echando llama por mil cuernos, pero ignoramos quién es Bernardo del Carpio con aquellos astures, navarros, aragoneses, castellanos que vencen al Emperador de Occidente en Roncesvalles.

El gallo, siempre vigía del «Paso de la Casa», partiendo corazones por el amor de Dios. Ahí están los grandes hechos de armas para confirmarlo: Clavijo, Barbastro, las Navas de Tolosa. Los franceses quieren retirarse porque sus «partenaires» hispanos son unos zortos o lobos sin gota para enjuagarse. Espléndidos botines de fincas, ciudades, regiones, doncellas. Miles para los de Gascuña, que tienen familia. Miles para Constantino-pla... Pues, ¿ignoráis que el Sultán iba aliado con los cruzados católicos? Y millares para el Capitán del Papa. Tanto estandarte extraño figurando en las glorias patrias.

Puro cartesiano esté Duguesclin, con sus caballeros galos mercenarios, que lucha en Montiel, achucha a Enrique contra Pedro, pone a Pedro debajo de Enrique, éste mata al hermano con un puñalito la mar de goda, y dice el francés: «Ni quito ni pongo rey, pero sirvo a mi señor.»

Duelo de las Españas partidas

(1) Conferencia pronunciada por el compañero Tomás Cano Ruiz el 19 de septiembre en la Federación Local C.N.T. de París.

Las « dos Españas »

en dos: legítima y bastarda. Felipe IV parte a trozos Barcelona. Felipe V la remata con 100.000 balas de cañón y 40.000 bombas. Destruye 1.500 casas. Erige la Ciudadela sobre escombros de 31 calles. Traslada la Universidad a Cervera y aquellos catedráticos hacen antología: «Lejos de nosotros la funesta manía de pensar.»

Será Julio Senador Gómez quien hable de Castilla en escombros y Ortega y Gasset de esta nuestra infeliz España invertebrada.

¿Qué fue la independencia?

Historias o haya machadistas de felonías. El Príncipe de la Paz declara la guerra a la Convención por hermandad borbónica con el Capeto aguillotinado. Nada por la «boulangère» por ser austriaca. Entre las Casas de Austria y Borbón, bien nos luce el pelo. Después don Manuel de Godoy hace las paces con la Revolución francesa y ofrece a Napoleón el pase por España para que ataque a los ingleses en Portugal, a cambio de que reciba el trono de los Braganzas. Doña María de Braganza tendría que verlo.

Goya ha pintado — como artista y protagonista — todo lo que vino, hasta desterrarse y morir en Burdeos. Fernando VII traicionando a sus padres, su motín de Aranjuez, suspensión de clásicos, prensa, universidades, Biblioteca Nacional, hecho pedazos la Ley Sálica que trajo tantas guerras civiles y su apelación a los Cien Mil Hijos de San Luis para que le librasen de los héroes de la Independencia o de todos los «enciclopedistas».

¿Por qué fuimos tan machos con Marat y tan castrados con Angulema? Américo Castro se remonta mucho en torno a la España conflictiva de caracteres, credos, razas, leches, sangres. Sánchez Albornoz apunta a España como enigma histórico. Ved de descifrarlo vosotros por la meditación. Mas, desde Fernando de Rojas y «La Celestina» — los polvos de la madre Celestina —, no hay Cristo que tenga espectroscopio para analizar nuestro fagocito, leucocito, espermatozoide, si somos «rojillos» o somos «hemofílicos» en este torbellino de migraciones que se entrecruzan en nuestro promontorio ibérico, ora viniendo de Oriente, ora de Occidente, o bien de África.

¡Adios todo!

Entre Carlos I y Carlos II, Consejos de Sangre, depuraciones raciales, tormentos religiosos, inquisiciones sobre apellidos, parentescos, familias antiguas, pensamientos sensibilidades, quehaceres. Una retrospectiva ancestral que viene de la cueva de don Pelayo y de su hermana la infanta. Diría que nace con Recaredo y también una hermana suya, convertidos donatistas de «Al César lo que es del César y a Dios lo que es Dios.»

El Pueblo, nada. En todo caso, sangre, sudor, lágrimas. Unamuno llama a eso «Oidium theologium». La población baja de 20 a 10 millones. Sabemos que los iberos eran incontables y además desparramados ultrapirinaicamente. Tenían grandes comunidades de bosques, prados, huertas, pesca abundante, mucha caza, alamedas que añora nuestro Machado, buenas lluvias, «pays que no hoviera otro igual ni tal.»

¡Aquí viene la gorda! Pérdida del Franco Condado, Foix, Provenza, Rosellón, Países Bajos, Milanesado, Nápoles, Túnez, Argelia, Oceanía, América, Gibraltar. Desde Medina Sidonia, con la «Invencible» de Felipe II, hasta Trafalgar, en cuyas manos del francés Villeneuve se puso la escuadra, sabíamos la suerte de la Marina. Cavite, Santiago de Cuba, fanfarria contra yanquis. Y, ahora, el yanqui tiene su Rota de bases en el mismísimo corazón roto de España.

Criba de Euclides

Partidos fantasmas. Ministerios alucinados. Saltos mortales. Guerritas o neutralidades que matan. Nación que odia la estadística y agoniza por eso. Espionitis. Lujos. Vanidad de vanidades. Impericia. Desdén. Avaricia. Cupón de Banco. Ni técnica, ni industria, ni agro, ni comercio, ni arte, ni talento.

Importaciones en 1914:
1.089.175.000 pesetas.
Exportaciones en 1914:
918.336.520 pesetas.
Importaciones en 1920:
1.465.000.934 pesetas.
Exportaciones en 1920:
1.060.536.900 pesetas.

Llegaron los negocios y las bancarrotas con la Dictadura impuesta por Alfonso XIII y sus gene-

rales para librarse del crimen de Marruecos. Los abandonistas reciben hoy la razón, pues están perdidas aquellas plazas — menos dos presidios —, la Guinea y todo el testamento africano de Isabel, Cisneros, Fernando, y el Gran Capitán Gonzalo de Córdoba. Arribaron las urnas:

40.000 ediles republicanos

39.000 ediles monárquicos.

No juguemos con la Niña bonita. «Esta tierra a diestras» y «esta a siniestra.» Más sufragios por las almas de nuestros manes penates del Frente Popular:

4.206.156 la izquierda.

4.000.000 la derecha.

Creo éramos 30.000.000. Estallamos por la mitad. Guerras a quien viene muerto de milenarios de guerras. Si con Dagoberto pagamos en plomo, ahora van a Moscú 4.000.000.000 pesetas-oro y hacemos de Rusia la primera exportadora. La renta queda en 3.000.000.000 y un déficit de 1.000.000.000.

Deuda permanente. Italia: 300.000.000 de liras. Inglaterra: 3.200.000 de libras esterlinas. Suiza: 12.000.000 de francos. Portugal: 50.000.000 de escudos. Banco de España: 30.600.000 pesetas-papel.

España del éxodo

Ido el hombre, ido el erario. Colón cargado de cadenas. Expulsiones incontables por los Reyes Católicos. Huesca arrasada en 1616. «La canción del Emigrante» que se oye por el Mediterráneo, Europa Central, Nuevo Mundo, Asia, Extremo Oriente. Nunca pagaron nada a sus verdugos, pero ahora bien que pagan. La emigración actual es la mayor exportación del régimen:

Por aparatos, 21.000.000 pesetas.

Por comestibles, 17.000.000.

Por emigrantes, 20.000.000.000.

Si Europa tiene 70 investigadores científicos por 100.000 habitantes, España cuenta con 7. El hacendista Letona augura 142 años antes que España alcance a Francia en desarrollo. Caricatura de «La Vanguardia»: «Pues yo que no compro gasolina, no cojo taxis ni autobuses, no utilizo la electricidad, no telefono, no compro periódicos, no bebo, no voy en tren, no escribo cartas, apenas como..., en fin, no creo que la vida esté tan cara.»

Aquí yace...

150 años atrás eran los neofernandistas de la Regencia. ¿Y ahora? El Regente. Larra — pobrecito hablador de «Figaro» — estaba en «Día de Difuntos» o 1836. Siglo después — 1936 —, todos yaciamos...

«Campanas, vosotras también váis a morir colgadas». Urna cineraria con inscripción de campo santo: «Aquí yace media España; murió de la otra media.»

Nuestro neo-felipido reza: «Mia o de nadie. Mataré media España.»

Y aquí yace doña Isabel de Mondónedo, muerta muy joven por meterse el dedo... en la nariz.

Lírico final

Simulando una clásica bellota en la mano, termina a lo Quijote: «Dichosos siglos, siglos dichosos a los que los antiguos pusieron el nombre de dorados y no existía lo «tuyo» ni lo «mío».

¡Esta es nuestra España!

Salva de aplausos y apretones de mano. El presidente anuncia actos como éste. En el puchero quedó algo por decir, y no leído. Meridiano de las 12 y nos fuimos a yantar.

Repórter SPARTARIO

Carta de amigo

Calgary 24 de septiembre 1971.
A la Revista «Umbral», 33, rue des Vignoles, Paris-20, Francia.

Estimados compañeros:

Sirvan estas cuatro líneas para comunicaros el desep de figurar en la Agrupación de Amigos de «Umbral» y aquí adjunto os envío mi suscripción anual y el formulario debidamente compuesto y firmado para los efectos. El resto del dinero que sirva para la ayuda del COMBAT SYNDICALISTE o para aquello que mejor entendáis. Desde luego, una revista seria y valiosa en su contenido literario, en formato y tipografía excelente como es «Umbral», no deja de ser una buena bofetada para el franquismo quien se imaginó siempre que el idealismo ácrata había desaparecido. Debemos confirmarle que se equivocó duramente aportando toda nuestra ayuda, unos más otros menos, a esa revista que los compañeros parisienses componen con tanto cariño y voluntad y que tanto prestigia al anarquismo. ¡Trabajo excelente e higiénico, amigos! No perdáis vuestras esperanzas que aquí estaremos para apoyaros los que pensamos que la humanidad aún está por civilizar.

Con saludos bien fraternos.

Félix ALVAREZ FERRERAS

Mejor no aludirnos, amigo

EL socialista J. Vila Cuenca, en un artículo titulado «Cuando los perros se muerden», se destapa contra los políticos Niceto Alcalá Zamora y Alejandro Lerroux. Está bien que la haga, y además está en su derecho. Pero se trata de Vila Cuenca y de un particular punto de vista «vilconquense» manifestado, como de paso, y de la siguiente manera: «El apoliticismo que la Federación anarquista ibérica inoculara en gran parte del proletariado catalán hizo posible que Lerroux fuera diputado al lado de don Nicolás Salmerón, al que trató de imponerse y del que se separó cuando se fundó, en 1906, la Solidaridad Catalana...»

Holgaría decir que la FAI, nacida en 1927, poco tuvo que ver con las andanzas de Lerroux y Salmerón en 1904 y 1906, deslíz que anotamos (también de paso), porque el motivo de esta aportación es otro.

En efecto, y como bien afirma Vila Cuenca, «Alejandro Lerroux se destapó como político en Cataluña, adonde lo mandó un gobernante monárquico, don Segismundo Moret, para que mediante todos los recursos que pudiera emplear, principalmente la demagogia (...), aplastara al incipiente movimiento catalanista que empezaba a tomar cuerpo a finales de la época decimonónica.»

Verdad en la cual convenimos, pues siempre ha sido tal nuestro convencimiento de hombres en todo tiempo incrustados en la actualidad. Pero verdad a medias, socialista Cuenca, porque don Ale tenía encomendada otra misión consistente en alejar del acratismo, siempre popular en Barcelona, a la multitud trabajadora, de donde el quid de su demagogia «revolucionaria». Y quizás, hilando más delgado, podríamos atribuir a la malignidad del centralismo la campaña terrorista contra Barcelona artísticamente atribuida a los anarquistas, para coadyuvar a la labor anarquicida de Lerroux y al propio tiempo reivindicar el honor monárquico maltrecho en Montjuich por mor de unas torturas y unos fusilamientos ocurridos en el fatídico castillo en las carnes de unos puñados de anarquistas. Como el anarquismo ha sido la bestia negra de casi todos los demás sectores públicos, el anarquismo ha sufrido lerrouxismo de distintas tendencias, la Unió Socialista de Catalunya una de ellas, según lo expresado por Joaquín

Xirau al profesor Abelardo Fábrega en la plaza de Cataluña el 14 de abril de 1931 en presencia mía y de Daniel Alcaide. Veamos la «joaquinada»: «Tenemos ya preparados a 33.000 obreros para fundar en Cataluña la UGT y así desplazar a esos sindicalistas de Distrito V.» Claro que esos «sindicalistas» de barrios bajos, o más marxista: «lumpenproletariat», éramos los confederales. Fábrega palideció porque Xirau a mí y a Alcaide no nos conocía. Luego, la actitud 1931 de la USC (en 1936 fácilmente confundida en el aborto comunista denominado PSUC) puede justamente interpretarse «lerrouxista».

Igual caso para un enviado de la U.G.T. a Igualada durante la II República. Tanto en esta población como en la parte más evolucionada de la comarca la influencia libertaria fue predominante entre los trabajadores a partir de la fundación de la A.I.T. (1870) en el Teatro Circo Barcelonés; de tal suerte, que las intromisiones mutualistas, social-católicas o social-políticas siempre fueron consideradas rémoras por el proletariado consciente del lugar. Así cada renacer asociacionista en Igualada, Carme, La Pobla de Claramunt y Capellades, localidades ellas constando — como dicho — en los anales de la I Internacional, fue decididamente anarcosindicalista y, en envergadura, nunca sindical-católico (esfuerzo de 1907 prolongado hasta el 1917 y reanudado por pistolas en tiempo de Martínez Anido) ni ugetista en el intento de un J.V.C., el cual, con espíritu evidentemente lerrouxista, acudió a Igualada a sentar base ugetista con el personal esquirolo de la casa constructora «Cinto», cuya empresa se hallaba en conflicto con el Sindicato del Ramo de la Edificación. Este detalle de protección a obreros traidores a sus compañeros de clase, sirve para descubrir las intenciones amorales, desafortunadamente partidistas, de quienes a tales extremos recurren, y suerte tuvo el J.V.C. que unos obreros impresores, desentonados del todo obrerista, acodaron al enviado J. V. C. para ese embrollo sindical pronto presidido por un cartero «socialista» llamado Villar, sujeto que en 1936 abocó esa parodia de U.G.T. igualadina al saco del P.C., y cuya Federación ugetista-comunista se agenció la adhesión de 13 mil obreros en un pueblo como el nuestro que en la época no excedía de 7.000 personas consideradas mano de obra...

Todo el saldo reaccionario que en nuestro lar quedó tras el 19 de julio del 1936 ostentaba carnet pretendidamente ugetista, y toda ba-

jeza, toda obstrucción y toda proyección a tenderos y burgueses llevó la marca «Villar», individuo que a J. V. C. no le fue ni minimamente desconocido.

Igual que J. Vila Cuenca puede descubrir, con facilidad suma, la identidad del «lerrouxista» J.V.C.

FERRER DE IGUALADA

Espiguelo ⁽¹⁾

(Viene del núm. anterior)

LOS CEROS. — En qué país vivimos que los ceros para ser algo, han de estar a la derecha.

¿QUE ES EL FASCISMO? El fascismo es el régimen político que obliga a sus súbditos a estar manos arriba.

LA RELIGION. La religión sirve para ayudarnos a resolver una serie de problemas que no tendríamos si no existiera la religión.

INGENUIDAD. Hay gente que aún cree que la norma «Circule por la derecha» es de tráfico.

TRISTE REALIDAD. En todas partes cuecen habas. Y además siempre los mismos cocineros.

UNA FRASE HISTORICA. Lo bueno, si breve, dos veces bueno.

EL DINERO Y LA FELICIDAD. El dinero sí, da la felicidad. Lo que no la da es tener que ganárselo.

LOS DERECHOS DE LA MUJER. En la misma sociedad en que vivimos creo que es muy fácil concederle a la mujer los mismos derechos que tiene el hombre. Piden tan poco...

EL PROBLEMA DE LA ENSEÑANZA. Los sueldos de los maestros nacionales son, como es lógico, aptos para menores de 14 años.

SOBRE LA PARTICIPACION EXTRANJERA. Para trabajar en el extranjero pronto ya no será necesario que los obreros españoles salgan de España.

NUEVO REFRANERO. A coche flaco todo son multas... Es la gente más apagada la que necesita — y obtiene — «enchufe»... A Dios rogando y con el suelo especulando... A buen hambre no hay pan duro, y a buen dinero tampoco.

Joaquín PERICH

(1) Del refranero «Autopista», publicado en España.

Discos

«Uno de Gracia», un singracia, un desgracia, un graci-oso, quiere, en un anónimo que un servidor se ocupe de un terrible, odioso e insufrible burgués so pretexto del torpe burgués, atrás, atrás.

Pues bien, lo hago. Ese burgués no está en la C.N.T. Lo estaba siendo obrero, y no siéndolo, ha rendido más servicio a la Organización que cien burgueses sin dinero al estilo de «Uno de Gracia», o... de Cagarral de Arriba. A un hombre que ha sido el banquero más especial del mundo: prestar, con dinero muy sudado a sabiendas de que éste no volvería y por postres terminar en hombre maldito, lo insulta y mancilla, vanamente, un cualquiera, un escondido, un anónimo, un despechado, un ridículo, un envidioso, un servidor de hederosa causa.

Más solidaridad, arrojo y desprendimiento ha tenido ese ex cenetista incriminado, que cien desencenizados con carnet y con tripa burguesa.

Enviad de eso con remite falso, vosotros, los falsos. Vuestra triste causa resentirá más pronto el vacío.

DISCOBOLO

OBRAS DE AVENIR ROSELL

(Nano de Sabadell)

Que los compañeros pueden adquirir en esta Administración:

«De lo taquigráfico», 2,00 frs.

«El Cocoliche» (dialecto sudamericano), 2,00 frs.

«Sismando», diálogo lexicográfico, 2,00 frs.

«La taquigrafía en las Cortes de Cádiz», 2,00 frs.

«De re tzchigráfica», 2,00 frs.

Además de Braulio Solsona: «4 gascones y su contrafigura», 3,00 francos.

Advertencia: De cada título se dispone de pocos ejemplares.

COMUNICADOS

S. I. A. DE MONTAUBAN

Hace un llamamiento a todos los compañeros y amigos amantes de la solidaridad para que den su adhesión a la misma. El vacío que a través de los años, sea por compañeros desaparecidos o bien alejados de esta localidad, hacen de que nuestro organismo se encuentre falto de la ayuda moral y material que en otras épocas SIA tenía.

Creídos que nuestra llamada será tomada en consideración y estima por todos, aprovechamos este comunicado para invitaros a una asamblea que tendrá lugar el domingo día 10 de octubre a las 10, en el Café de la Comedia (Place du Théâtre), invitando a la misma las secciones limítrofes. Para adhesiones a SIA dirigirse a Juan Coronel, Amado Canalis, Sanz Ramón o a Juan Torner.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 10 de octubre de 1971. A las 10 en punto de la mañana.

F. L. DE ST-DENIS

La F. L. de St-Denis, convoca a los compañeros afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 10 de octubre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. HOUILLES - ARGENTEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que para discutir el orden del día del próximo pleno del Núcleo, tendrá lugar el domingo 10 de octubre a la hora y lugar de costumbre.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

Esta F. Local invita a todos sus afiliados a la asamblea ordinaria que se celebrará el día 10 de octubre a las 9,30 horas de la mañana en el local social. Dada la importancia de los asuntos a tratar esperamos vuestra puntual asistencia.

Orden del día: Lectura y discusión del orden del día del pleno departamental, e informe de los acuerdos del Pleno Intercontinental de Núcleos.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general de afiliados para el día 17 de octubre, a las 9, a fin de discutir el orden del día regional. Por la extensión y el interés del mismo, se recaba asistencia y puntualidad a los compañeros.

COMMUNIQUE

S'est ouvert à Nice, un local : 11, rue Colonna d'Istria, sous l'égide du: *Cercle d'Etudes et de Recherches Sociales*.

Adresser toute correspondance : B. P. n° 329, Dons, participations financières, prises de contact, livres et journaux sont les bienvenus. C.C.P. Marseille 53 29-04.

PRO COMBAT SYNDICALISTE

J. Bellés, Clermont-Ferrand, 10; E. Milá, 10; Pedro Peralta, Paris, 10; F. L. de Garges, 30; Paco Francisco, 7; V. Gutiérrez, 20 frs. Total: 87,00 francos.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rues des Vignoles
EN PREPARACION, para el día 24 de octubre a las 3 de la tarde: Sesión de VARIEDADES y «Cine Amateur» con fines solidarios. Informaremos en números sucesivos de este semanario.

EN ESPAÑA

Elección de procuradores familiares : borregos votantes, 31 %. Censo no votante, 69 %.

Amnistía de Franco: a favor de los encartados de MATESA, no de la oposición.

Servicio de librería

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, œuvre d'un dessinateur de grand talent	12 00	rána», S. G. Payne	35 00
«La Comunidad de los estudiantes» (Una desafiante crítica a la estructura actual de la educación), Paul Goodman ..	8 00	«Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotski	21 00
«Hacia una comunidad cooperativa libre», M. A. Angueira	12 00	«Yo escogí la libertad», V. Kravchenko	15 00
«Enseñanzas de la revolución española», Vernon Richards	24 00	«En el País del Kibutz», H. Desroche	16 00
«La estabilidad del latifundismo», Juan Martínez Alíer	42 00	«La crisis del Movimiento comunista de la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45 00
«Orígenes del anarquismo en Barcelona» (prólogo de J. Vicens Vives), Casimiro Martí	15 00	«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6 00
«La huelga», Isabel Alvarez de Toledo	16 00	«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6 00
«La sociedad y la anarquía» Ponciano Alonso	1 00	«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas ..	33 00
«El furgón de cola», Juan Goytisolo	21 00	«Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky	24 00
«Los militares y la política en la España contempo-		«La révolution et la guerre en Espagne», Broué et Témime (cartonné)	39 00
		«Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeante Pike	11 00
		«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan	12 00
		«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18 60
		«La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante	48 00
		«Los anarquistas», James Jo'v	18 00
		«Hijos sanos y robustos» ..	5 00
		«Ancho es el mundo», Sinclair Lewis	15 00
		«El asedio de Madrid», R. G. Colodny	30 00
		«La Revolución sexual», W. Reich	21 00
		«El Tábigo», W. Chambers	20 00

Actividades de los jóvenes anarquistas de España ¡ Boicot a las elecciones sindicales !

Trabajadores, compañeros:

Los fascistas y los tecnócratas del Opus en el poder, se disponen a poner en práctica la Ley Sindical, aprobada a espaldas de los trabajadores, con la farsa de las Elecciones Sindicales.

Estas elecciones son una trampa para:

— Integrar a la clase trabajadora en el sistema capitalista.

— Reprimir mejor al movimiento obrero.

Ante ello, la clase trabajadora ha de responder con el boicot a las elecciones.

La experiencia nos demuestra que:

1) La CNS es un instrumento de los patronos y del Estado.

2) La C.N.S. sirve para reprimir, controlar y eliminar los hombres más combativos del movimiento obrero.

Participar en las elecciones sindicales es:

— Convertir unos compañeros en comparsas del «sindicato» fascista (si son honrados) entregarlos a la policía.

— Debilitar el movimiento obrero.

— Hacer el juego al régimen.

Frente a la trampa que nos tienen los capitalistas, impongamos nuestras propias formas de orga-

nización, sin intermediarios «políticos». Creemos comités y celebremos Asambleas Libres, siguiendo el ejemplo de Harry Walquer, Pegaso, Maquinista, Faesa, etc.

Vayamos hacia la creación de un Sindicato Revolucionario de Clase que nos permita pasar a una Sociedad basada en la Autogestión de los medios de producción.

¡NO A LA C. N. S.!

¡SI A LA C.N.T.!

¡BOICOT A LAS ELECCIONES SINDICALES!

GRUPOS ANARQUISTAS

Mayo de 1971.

Estas elecciones en toda España fueron un fracaso

Pedidos y Giros a Roque LLOP,
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P., Paris 13 507 56

INUNDACION DE MISERIA

BARCELONA. — La catastrófica inundación del 20 de septiembre que a tantas industrias ha perjudicado, dejó a 36.000 obreros en paro forzoso, entre ellos el personal de los talleres «Seat».

MOVIMIENTO COLECTIVISTA

LAS PALMAS. — Han entrado en vigor los estatutos de la Fundación Laboral Canaria de Autobuses, sociedad colectiva sucesora de la empresa SALCA.

Los trabajadores, en número de 450, se encontraban en paro hacia 45 días como protesta por falta de pago de varias semanas de salario que les adeudaba la SALCA. Para liquidar la situación, esa empresa ha hecho concesión administrativa de sus bienes a la citada colectiva FLCA para que prosiga el servicio.

De momento esta organización operaria será considerada eximida de pagos contributivos. Suerte.

— En Piera (Barcelona) funciona desde hace tiempo una colectiva de industriales panaderos. El pan de toda la población se elabora diariamente en un horno común, turnándose periódicamente todos los panaderos.

VANGUARDISMO

SEVILLA. — En la industria metalúrgica particularmente, los despidos de personal, incluso el técnico, menudean, al extremo de que ese personal calificado ha aprobado «enérgicas conclusiones» tendentes a resolver la situación que los reunidos han concretado en una «Sevilla, vanguardia del paro forzoso».

En la firma «Inmenasa» el trabajo se aguanta por concesión empresarial de jornales bajos, hecho que repudia el personal con paros alternados en las secciones. Pese a los mismos, el despacho eterniza la solución del conflicto oponiendo a la petición de mayor sueldo un regateo tras otro.

Tampoco hay entente entre obreros y burgueses en la «Caplan». Sus 250 obreros huelgan hace cinco semanas, y ahora más que nunca después de rechazar el laudo propuesto por la jerarquía del Sindicato oficial.

DAMIANO RECURRE ANTE EL SUPREMO

MADRID. — Cipriano Damiano González, condenado en 1954 a quince años de presidio por delito cenetista, y en 1964 castigado en rebeldía a cuatro años de la misma pena, en 1970 fue condenado de nuevo por «horrendos» delitos de clandestinidad, propaganda «ile-



gal» y uso de nombre supuesto. Recientemente Damiano ha entablado recurso contra la última pena que el TOP le impuso (y la cual está cumpliendo) interponiendo recurso ante el Tribunal Supremo tanto para librarse de las secuelas anteriores como de la sentencia última: seis años, seis meses y un día de encierro más 35.000 pesetas de multa, dureza judicial-franquista propia para derribar a un individuo — ya excesivamente atropellado — para toda la vida.

DESTOLEDIZACION DE TOLEDO

TOLEDO. — El censo ciudadano de Toledo y su provincia más reciente (31-12-1970), arroja un total de 477.732 habitantes de derecho y 468.925 de hecho. En 1950 la población total toledana llegó a 527.500 almas. Dándose la circunstancia de que el censo de 1925 equivalía al de 1970, esas cifras revelan la pérdida, por causas de emigración, de unos 50.000 habitantes.

La gente se va de Toledo; pero el Alcázar y las grandezas de pergamino quedan.

POLI ARMADA VENCE A NORUEGA

SANTANDER. — En un bar de la Cuesta del Hospital hubo trifulca entre unos clientes y un marino noruego tripulante del mercante «Norse Transporter». Personada, la «poli-arm.» arremetió contra el extranjero a tiros dejándole bueno para la casa de salud de Valdecilla.

PROCESADOS POR SEDICION

MADRID. — Catorce obreros de la Construcción complicados en la declaración de hace dos semanas, han sido encartados y encarcelados por disposición del juzgado de Orden Público, por delito de sedición. Lo absurdo de esa calificación lo revela el hecho de que los obreros procesados no hicieron más que declararse en huelga reivindicativa y tratar de que la secundaran compañeros de trabajo.

SE TERMINO LA CORREA

MADRID. — Ha fallecido por enfermedad Antonio Correa Vegli-sson, ex gobernador de Barcelona en los primeros años victorials, haciéndose notable por sus provocaciones a los vencidos y su dureza fascista en la aplicación de ór-

denes recibidas o inventadas. Ponce avisado, aprovechó el cargo para redondearse una fortuna en artes de «nigulis-nigulis», quedando enchufado en la Cooperativa Lechera SAM, de Santander, cuando sus excesos de gobernador barcelonés no los pudieron tolerar el capitán general y otras jerarquías menos elevadas, y por tanto, imposibilitadas de alcanzar los frutos para zorra de brinco fácil, la Correa Vegli-sson, verbigracia.

OTRO VICTORIAL AL CESTO

TARRAGONA. — En la localidad de Vendrell ha fallecido el falangista invencible Jaime Bofill Queraltó, jefe de centuria falangista en la guerra civil y siete años alcalde por la gracia de Franco en la propia población de Vendrell. Fue patrocinador del descenso del «Ángel del campanario», cúspide deteriorada por el tiempo que el cura de la parroquia hizo reparar pagando, naturalmente, los vendrellenses. Esta operación de quita y pon que realizó un helicóptero americano, acreditó ante los fieles, incluso los más narizotas, que los ángeles del Dios todopoderoso no saben volar.

MOTIN TRAS AGUACERO

BARCELONA. — El pueblo de Cornellá de Llobregat quedó muy afectado por las inundaciones últimas en los barrios Almada, Riera y Zona Baja. Todo perdido en tierras de cultivo y casas de habitar, junto con los enseres y ropas. Además en los lugares urbanos hollados por la furiosa corriente, todo revuelto y enlodado, sin que la primera autoridad municipal se dignara levantar el dedo para remediar la situación en lo posible. A raíz de lo que, unas quinientas personas damnificadas se sentaron frente a la alcaldía imposibilitando el tránsito. Reacción del alcalde: llamar a la guardia civil para el consiguiente despeje. Pero más público acudió a sentarse en el lugar de la protesta, dificultando las maniobras «pacíficas» que iba a emprender la G. C. En vista de lo cual el alcaldazo cornellense apareció en el balcón para prometer satisfacción a los mil perjudicados que, tras las avenidas del Llobregat, tienen que soportar a un alcalde que se ríe del río por que habita lejos del mismo.

ELECCION DE PROCURADORES

MADRID. — Las elecciones de procuradores del llamado «tercio familiar» han transcurrido — como era de esperar — ante la indiferencia ciudadana. Cada candidato debe jurar fidelidad al Movimiento y quedar parado a la menor indicación del «caudillo».

LE ROBAN EL AUTO AL DIRECTOR GENERAL DE SEGURIDAD

MADRID (OPE). — Según «Ya» los robos de automóviles proliferan. Debe ser cierto. Y uno de los últimos robado ha sido el del Director general de Seguridad.

U THANT INSATISFECHO

NUEVA YORK. — En visperas de su cese en el cargo después de diez años, U Thant examinó minuciosamente la ONU y declaró que la organización había tenido más fracasos que éxitos en su cuarto de siglo de existencia y formuló una recomendación a los países miembros.

Con lenguaje dolido el antiguo diplomático birmano sentenció: «En pocas palabras, las Naciones Unidas, después de diez años o más de financiar las operaciones de mantenimiento de la paz con déficit, deben muy pronto afrontar el hecho de que son una organización en quiebra.»

Pese a que esta frase la aplicó U Thant exclusivamente a la agobiante situación financiera de la ONU, el resto de su testamento rezumaba el mismo pesimismo.

El secretario general utilizó las 125 páginas de su introducción a la memoria anual a la Asamblea general para revisar la actuación de la organización internacional desde su ascensión al cargo.

Su resumen fue lapidario: «Me he visto obligado a comunicar más fracasos que éxitos en materia política y más decepciones que satisfacciones ante el resultado de nuestros esfuerzos concertados.»

«Al volver la mirada sobre los últimos años, no puedo evitar de concluir que las naciones más poderosas muy pocas veces han demostrado ser capaces de superar la sospecha, el temor y la desconfianza que emanan de sus diferentes ideologías, objetivos y concepciones acerca de lo que es más beneficioso para el mundo.»

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

ELEMENTS DE LEGISLATION SOCIALE : LES CONSEILS DE PRUD' HOMMES

Les Conseils de Prud'hommes sont des tribunaux créés spécialement pour régler les conflits individuels qui naissent à l'occasion d'un contrat individuel de travail ou d'un contrat d'apprentissage.

Les principales interventions auprès des prud'hommes sont relatives : aux congés payés, à l'indemnité de licenciement, aux dommages et intérêts pour renvoi abusif, au certificat de travail, au salaire, etc.

Les conseils de prud'hommes sont créés quand l'importance de la vie économique d'une région en démontre la nécessité (1).

La création est de droit quand elle est demandée par le Conseil municipal de la commune où il doit être établi après avis favorable des conseils municipaux des communes devant composer la circonscription projetée.

Organisation

Le conseil peut être divisé en sections distinctes et autonomes (section des professions industrielles, des professions commerciales, des professions agricoles, etc.).

Les conseils de prud'hommes sont à base paritaire, c'est-à-dire composés d'un nombre égal de conseillers prud'hommes patrons et de conseillers prud'hommes salariés. De ce fait, le nombre total des membres ne peut être impair (minimum de conseillers : (12).

Election

Les conseillers prud'hommes sont élus pour six ans et renouvelés par moitié tous les trois ans (2).

Les prud'hommes salariés sont élus par les électeurs de leur catégorie, les prud'hommes employeurs par les électeurs employeurs.

Pour être électeur (3) il faut :
— être âgé de 21 ans,
— exercer depuis trois ans une des professions visées par le décret instituant le conseil et résider depuis un an dans la circonscription du conseil,
— être inscrit sur les listes électorales politiques.

Pour être éligible il faut :
— Etre âgé de 25 ans ;
— savoir lire et écrire ;

— exercer depuis cinq ans la profession et résider depuis 3 ans dans la circonscription du Conseil ;
— être inscrit sur les listes électorales politiques.

Après élection, les conseillers prud'hommes prêtent serment. Pendant les audiences, ils portent sur le côté gauche de la poitrine une médaille, signe de leur fonction.

Fonctionnement

La personne qui s'estime lésée se rend au secrétariat du Conseil des prud'hommes du lieu où est située l'entreprise, pour savoir si sa demande est recevable (c'est-à-dire si elle est de la compétence du Conseil) ; si oui, le secrétaire (4) convoque les parties en audience de conciliation.

Ne rien omettre dans la rédaction de la demande, car le Conseil de Prud'hommes ne peut statuer que sur les faits qui lui sont soumis. Ne pas oublier qu'il est impossible d'engager un second procès quand la cause a été jugée.

1^o Conciliation (séance hebdomadaire).

Le bureau se compose d'un prud'homme employeur et d'un prud'homme salarié. Ceux-ci s'efforcent de trouver une solution de compromis pour régler le différend qui oppose employeur et salarié.

Les parties doivent se rendre en personne devant le bureau de conciliation (loi du 26 février 1949), mais chacune peut se faire assister par une personne de la profession, par un avocat ou un délégué syndical.

L'audience n'est jamais publique.

2^o Jugement

Si la conciliation échoue, ou si le défendeur ne comparait pas, le différend est porté devant le bureau de jugement. Le bureau est composé d'un nombre toujours égal de patrons et ouvriers (minimum 2 prud'hommes patrons, 2 prud'hommes salariés).

Les parties peuvent non seulement se faire assister, mais aussi se faire représenter (5) par une personne de leur choix (avocat, avoué, etc.).

L'audience est publique. (Le huis-clos peut être ordonné si les

débats sont de nature à produire du scandale, mais le prononcé du jugement est toujours public.)

3^o Appel

Si le chiffre de la demande dépasse 1 500 frs. les parties peuvent faire appel devant la cour d'appel dans les 15 jours qui suivent le jugement. (Le différend sera jugé à nouveau.)

Autres attributions du Conseil de Prud'hommes

En plus du règlement des conflits individuels, nous avons vu que les Conseils de prud'hommes ont les attributions suivantes : recevoir les exemplaires des contrats d'apprentissage, des conventions collectives, des règlements intérieurs.

(1) S'il n'existe pas de Conseils de prud'hommes, les juges d'instance assument leurs fonctions.

(2) Pour le premier renouvellement, tirage au sort des prud'hommes qui sont remplacés pour la première fois.

(3) L'inscription des électeurs est opérée par les soins du maire (art. 24, livre IV du Code du Travail). L'élection a toujours lieu un dimanche dans la première quinzaine de novembre.

(4) Il est attaché à chaque conseil un ou plusieurs secrétaires. Le secrétaire « assiste et tient la plume » aux audiences de conciliation et de jugement. C'est un fonctionnaire nommé par arrêté préfectoral.

(5) Le conseil peut exiger la comparution personnelle des parties.

Les clowns tristes

Le 15 septembre dernier, Giscard, ministre des Finances se produisait sur les lucarnes de la télévision. Notre homme, avec un air sérieux déclara sans honte qu'un effort allait être fait pour les vieux et que désormais le minimum de pension est fixé à 10 frs par jour.

Les individus qui nous gouvernent, dont Giscard n'est qu'un des maillons sont bien des rigolos, mais des rigolos qui ne prêtent pas à sourire.

Il faut que les individus comme Giscard aient de l'estomac pour proclamer de telles inepties et le plus triste c'est que des gens qui se veulent intelligents, des intellectuels, des économistes, des sociologues, prennent au sérieux de telles déclarations.

10 frs par jour, cela veut dire 300 frs par mois, alors que le prix d'un loyer dans le plus sordide taudis est au minimum de 100 ou 150 frs ; que le kilo de beurre tourne autour de 15 frs. ; que la livre de tomates est de 1 fr. et plus, sans compter les prix du chauffage, de l'électricité et même de l'eau. Que reste-t-il en fin de mois à un vieux travailleur qui n'a que 300 frs par mois à dépenser ?

Monsieur Giscard ne nous fait pas sourire.

Combien monsieur Giscard dépense-t-il chaque jour pour l'entretien de ses propriétés ?

En parlant de Giscard, nous ne faisons pas de personnalisme, car tous, de droite à gauche, sont des rigolos de la même trempe.

Qu'il nous disent, tous ces faiseurs de morale, ceux qui fixent le minimum de pension à 10 frs, comme les syndicaux qui font les gros yeux pour que le salaire minimum vital soit garanti, qu'ils nous disent ces clowns tristes ce qu'ils dépensent par tête de pipe au restaurant lorsqu'ils sortent du Conseil des ministres, du Comité Central ou de la Commission Administrative du syndicat représentatif ?

Qu'ils nous le disent ces dégueulasses, qui imbus de leurs importance n'ont même pas la pudeur de se cacher pour se livrer à leurs opérations gastronomiques. 10 frs par jour ! Même pas une gargote qui pue le grouillon ne fait de repas à moins de 10 frs.

Ils auraient tort de s'en faire, les clowns tristes de la finance et de la politique. Les vieux, accablés après une vie de labeur, ne peuvent plus produire, la société leur

(Suite page VI)

Une jeune femme au visage tuméfié

Après l'arrestation d'une jeune femme à la gare Saint-Lazare lors de la manifestation du 19 août dernier contre la hausse des transports, un lecteur de Saint-Germain en Laye, M. Jean Devaux, ingénieur géologue, a adressé au journal « Le Monde » la lettre suivante, publiée le 7 septembre.

« Je vous écris, à la suite du docteur Cambé (« Le Monde » du 29-30 août), pour confirmer que les faits relatés par lui sont strictement conformes à ce que j'ai moi-même observé et subi.

» Allant prendre mon train pour Saint-Germain, où je réside, je me suis trouvé au milieu de manifestants scandant : « Non à la hausse ! ». Sans rien voir de répréhensible à ce slogan, je l'ai repris avec de nombreux usagers mêlés aux manifestants. C'est alors qu'un personnage en civil, m'agrippant par les vêtements, me poussa dans un fourgon non sans

que je proteste véhémentement contre une telle agression de la part d'un individu que rien d'apparent ne signale comme un policier.

» C'est dans le car que je vis d'autres personnes arrêtées : une jeune femme au visage tuméfié qui protestait contre les coups qu'elle avait reçus lors de son interpellation ; un homme se disant médecin (et exhibant une carte le certifiant) réclamant à cor et à cri — en vain — qu'un gradé vienne le libérer pour qu'il aille prendre normalement sa garde ; un jeune homme arrivant de province avec une valise : il avait été interpellé lorsqu'un agent avait tapé sur l'appareil d'un touriste étranger qui prenait des photos et parce qu'il avait aidé en maugréant ce touriste à se redresser.

» UN COUP DE POING SUR LA BOUCHE. — Au bout d'une heure d'attente dans le car, les agents ont voulu réintégrer celui-ci et nous ont enjoint de nous lever ou de nous asseoir sur les genoux les uns des autres ; je protestai en disant (textuellement) : « On n'est pas dans le métro ici ! ». A quoi l'agent qui était à mon côté a répliqué par un coup de poing sur la bouche, ce qui m'a valu des lèvres tuméfiées pendant plusieurs jours. Mes protestations n'ont rencontré qu'un silence amusé.

» N'est-il pas superflu d'ajouter que par cette répression imbécile, cette violence gratuite et « à froid » c'est la police elle-même qui engendre cette inimitié (c'est un euphémisme) que nombre de gens lui portent et dont elle se plaint ? Et, non moins évidemment, que, par-delà sa police, c'est le système lui-même qui est mis en cause ?

» Du car, les derniers slogans que j'ai entendus n'avaient plus trait aux hausses des prix des transports. C'était : « Liberté d'expression ! ».

Cette lettre démontre une fois de plus le rôle de la police : avilir et abaisser la personne humaine par l'utilisation de méthodes que n'auraient point désapprouvées les SS de l'Etat nazi.

Au fait, seraient-elles mortes ces bonnes résolutions du début de l'année, vous savez, du jour où la flicaille est descendue dans la rue pour chercher à établir « le dialogue » avec la population, pour montrer un visage engageant et bon enfant et faire entendre qu'en aucun cas ils n'étaient ces vilaines gens dénoncées par les « gau-

chistes ». Les passages à tabac ? des bobards, voyons ! Les morts par suite de sévices subis dans les locaux de la police ? des calomnies fomentées par l'étranger !

Bien entendu, Jean Devaux ne s'y trompe pas : « C'est le système lui-même qui est mis en cause. »

Il faut donc supprimer toute police destinée à protéger tous les systèmes d'exploitation capitaliste (privé ou d'Etat). Nous ne sommes pas assez utopistes pour croire à la liquidation par un gouvernement quel qu'il soit, de ce précieux organisme qui assure son pouvoir, tout comme l'armée. En état d'inégalité économique (et sociale) ces forces de répression sont nécessaires pour la survie de nos patrons, de nos maîtres et en un mot de la belle famille bourgeoise du profit institutionnalisé.

C'est que la vie c'est parfois

comme au cinéma : dans le film : « Les assassins de l'ordre », on voit un juge mener une enquête contre des policiers accusés d'avoir tué un homme dans un commissariat. Le juge perdra : les policiers, les jurés sont bien du « côté du manche », c'est-à-dire avec l'exploiteur.

Dans un système comme celui qui nous est imposé, et dans une époque où le fascisme et ses techniques progressent lentement mais sûrement, la population doit se maintenir constamment en alerte, sur pied de guerre pour limiter la répression en un premier temps, puis à l'occasion d'un rapport de forces favorables, implanter la seule justice qui soit réelle : l'égalité économique et le respect de la vie humaine à l'échelle planétaire.

Roger Veinante. — J. M. Garcia

Les clowns tristes

(Suite de la page V)

fait encore une fleur de pouvoir survivre quelque temps avant d'aller rejoindre la fosse commune.

Mais les plus jeunes, ceux qui bossent pour un maigre salaire, voient-ils que dans quelques années ce sera leur tour ? Esclaves au boulot toute leur vie, eux non plus n'échapperont pas au triste sort des 10 frs. par jour. Certains auront un peu plus, peut-être 30 ou 40 frs. par jour. Le problème sera le même.

Luttant contre cette misère, en miséreux au milieu des miséreux, les anarcho-syndicalistes et les anarchistes (pas ceux qui se disent anarchistes pour être à la mode) sont qualifiés d'utopistes par ceux qui le ventre plein ont pour seule préoccupation de prêcher le calme et la résignation.

Il n'y a rien d'utopiste que de dire que cette triste situation doit avoir une fin. Cette fin viendra uniquement de l'action directe de ceux qui souffrent, par la suppression, violente s'il le faut, de l'Etat et des princes qui nous gouvernent, mais pas pour les remplacer par d'autres.

Au-delà du gouvernement, il n'y a rien, il n'y a que l'anarchie, c'est-à-dire l'égalité économique et sociale dans une société où l'argent maudit aura disparu.

R. B.

LIVRES PARUS

« Journal d'un éducateur », Jules Celma.

En ces temps-ci pas mal de bouquins sortent ayant pour sujet la pédagogie, la critique de l'éducation traditionnelle. Mais si la plupart font état d'idées et de théories, rares sont ceux qui sont la description d'une pratique — révolutionnaire, qui plus est ! — Or, le livre de Celma, c'est cela même : la description d'une pratique révolutionnaire. Le sous-titre de l'ouvrage nous indique qu'« entre octobre 1968 et juin 1969 un jeune instituteur donne la liberté à ses élèves. Qu'en font-ils ?

Celma nous montre une évidence de gosses : l'école ce n'est pas la liberté. La preuve : lorsque les enfants peuvent faire ce qu'ils désirent, ils font tout sauf « travailler ». Enfantin, pas vrai ?

Un par un, ou tous à la fois, Celma attaque et démolit les préjugés bien enracinés. « Que personne ne s'y trompe, l'Ecole a été rendue obligatoire et gratuite parce que cette solution correspondait alors aux intérêts de la classe de la bourgeoisie... » Et d'un pour l'école laïque de la F.E.N. !

« L'école est la SNCF de la vie. Le mensonge, la soumission, la nazification sont les pièces essentielles d'un jeu cruel que l'enfant doit apprécier coûte que coûte et où il est la victime désignée. » Pof !

L'éducateur n'est plus que la « voix de son maître » (le pouvoir, l'idéologie dominante). Vlan !

Mais au-delà des préjugés Celma raconte ce qu'il voit : les gos-

ses ont déjà (8-9 ans) une vie sexuelle débordante. Les dessins esquissés par eux, librement, nous le montrent sans équivoque. Cela n'est pas nouveau et la plupart des psychanalistes le reconnaissent. Ce qui est nouveau c'est d'avoir permis à cette vie sexuelle de s'exprimer, d'avoir abattu tous les murs de tabous qui entouraient la « chose ». Celma a fait ça dans sa classe, où les seuls murs n'étaient plus que ceux de la classe. Il va de soi que Celma est un criminel, un maniaque, et un dangereux pervers. D'ailleurs la morale de l'Etat l'a sanctionné comme il le méritait : renvoyé de l'Education nationale, procès, 2.000 francs d'amende et 1 mois de prison avec sursis.

Comme dirait « Charlie-Hebdo » : Jules Celma n'est plus le beau jeune homme au front pur que certains d'entre vous ont peut-être connu. Il est affligé d'un casier judiciaire.

A lire également à la fin du bouquin les réactions par lettre des enseignants publics à l'époque dans le « Fait Public » après la publication d'un article de Celma dans ce même hebdomadaire. Ça paye !

Pour moi Celma est cent fois plus dangereux pour le Pouvoir que tous les Geismar, et les Kri-vine réunis. Son livre est une petite bombe qui coûte 15 francs, (c'est chéro !). Ça se lit vite (137 pages) et c'est publié aux Editions du Champ Libre (Collection Symptôme). Et ils en sont déjà au 3^e tirage.

M. FABRE

COMMUNIQUES

VI^e UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin
 — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.
 — Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

2^e UNION REGIONALE

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA REGION PARISIENNE (SUERP)

Se réunit tous les mercredis à 18 h 15 au siège (39, rue de la Tour-s'Auvergne, Paris (9^e), tél. TRU 78-64) pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART (SUMA)

Les réunions ont lieu tous les samedis dès 16 h. au siège de la CNT. Une permanence juridique est assurée ; téléphonez au 255 03-78.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota : Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h.



30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : le 3^e dimanche du mois à 9 h 30 et tous les samedis de 16 heures à 20 heures à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e). Métro : Anvers ou St-Georges.

Les camarades militants et sympathisants des syndicats et des jeunesses anarcho-syndicalistes de la région parisienne sont invités à contacter nos permanences pour les informations, adhésions, cotisations, réunions, ainsi que pour la diffusion et la rédaction du « C. S. ».

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les atermoiements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 1^{ers} Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46,

rue des Quinze Degrés, Perpignan.
 Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

DANS L'ENSEIGNEMENT

Une réunion visant à coordonner l'action des camarades travaillant, de près ou de loin dans l'enseignement aura lieu le mercredi 20 octobre 1971 au 33, rue des Vignoles. Tous les camarades ou sympathisants intéressés sont invités.

C. A. C.

La Commission Administrative Confédérale se réunit le 1^{er} vendredi de chaque mois à 18 h 30, au siège : 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Ce communiqué remplace les convocations individuelles adressées autrefois.

C. C. N.

(Comité Confédéral National)
 Le prochain C.C.N. se tiendra à Montpellier le samedi 30 octobre. A la même date et dans la même ville débutera le Congrès de l'AIT (30 et 31-10 et 1-11-71).

Les U.R. ne pouvant, par suite d'un cas de force majeure, se déplacer doivent faire connaître leurs positions par courrier au Secrétaire Confédéral qui transmettra.

U. L. DE MARTIGUES

Pour tout contact et toute correspondance s'adresser à : Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivó, 17, rue des Tours, 13-Martigues.

Qu'est-ce que le C. C. N. ?

Les orientations de la C. N. T. sont définies par les Syndicats réunis en Congrès (tous les deux ans jusqu'ici, et bientôt tous les ans).

Dans l'intervalle de ces Congrès, la Confédération est administrée par le Comité Confédéral National (C.C.N.) réuni chaque trimestre et qui ratifie ou non les décisions de la Commission Administrative.

Originalité du C.C.N.

C'est l'application dans les faits des principes du Fédéralisme : le C. C. N. est composé de 1 représentant par région (il y a 20 régions) élu par la base et porte-parole de celle-ci.

Ainsi dans ces Assemblées indispensables à la vie de l'organisation, les régions sont placées sur pied d'égalité, puisque chacune y dispose d'une voix. Le problème des « minorités » est ainsi réglé dans l'intérêt général, chacun pouvant se faire entendre.

Ajoutons que cette Assemblée, contre-poids du Congrès des Syndicats (1 voix par syndicat) évite tout autoritarisme de la part de la C. A. C. (Commission Administrative Confédérale) grâce à sa représentation radicalement différente. Elle n'a, enfin, pas d'équivalents dans les autres centrales syndicales.

J.-M. GARCIA

L I V R E S

«El Izquierdismo, remedio a la enfermedad del comunismo (Paris, maya-junio 1968)», Cohn Bendit	36 00
«Mediterranée Rouge (Un nouvel empire soviétique?)»	23 00
«La Commune de Cronstadt» (recueil de documents comprenant la traduction intégrale des Izvestias de Cronstadt	9 00
«De l'esclavage à la liberté»	5 50

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire. 2 francs à partir de dix exemplaires.
 S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

ENERGIE LE COMBAT

ATOMIQUE C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Quand la décision a été prise de construire la centrale du Bugey, et quand les travaux de construction ont commencé, seules quelques personnes du public étaient informées des menaces extrêmement graves que l'industrie atomique dite « pacifique » fait peser sur la santé des générations présentes et futures. On étouffait la voix des savants isolés qui tentaient d'alerter l'opinion.

Ceci explique que nous n'ayons commencé de manifester notre opposition au fonctionnement de Bugey 1 qu'à quelques mois du départ de ce fonctionnement.

C'est aujourd'hui seulement que nous pouvons le faire, alors qu'un vaste mouvement international de protestation s'amplifie en Suisse, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Autriche, où le comité des médecins de Basse-Autriche a obtenu la suspension des travaux de construction d'une usine atomique près de Vienne, et aux Etats-Unis, où les ligues de citoyens ont obtenu l'abandon de six projets en 1970. On prévoit déjà que l'opposition américaine interdira désormais la construction de toute nouvelle centrale aux Etats-Unis. Et c'est précisément ce qui explique que les capitaux internationaux poussent à une nucléarisation accélérée de l'Europe : il faut que la prolifération des complexes atomiques précède la prise de conscience qui se dessine, afin que dans dix ans nous soyons placés devant l'irréparable comme devant un fait accompli.

Certains auront amassé des fortunes, mais l'avenir de l'humanité sera définitivement compromis. Car les techniques modernes permettent, en y mettant le prix, de lutter contre les autres formes de pollution, mais aucun moyen chimique ou biologique ne pouvant venir à bout de la pollution radioactive, on ne peut compter que sur un seul facteur : le temps. Or, certains isotopes à longues périodes resteront dangereux pendant des millions d'années.

Il a six ans, au début de l'édification de Bugey 1, aucun des militants du Comité « Bugey - Cobayes » ne savait que les mensonges publicitaires de l'EDF recouvraient une réalité effroyable. Nous vivons dans une caricature de démocratie. Notre mouvement vise autant à mettre en évidence la scandaleuse sous-information

d'un public qui n'a jamais part à aucune décision le concernant, qu'à alerter ce public sur les conséquences d'une politique qui fait passer les profits de quelques-uns avant la survie de tous.

Nous demandons que soit suspendue la décision de mise en route de l'usine atomique Bugey 1 jusqu'à ce que l'EDF ait accepté le débat public et contradictoire que nous lui avons proposé.

Questions posées à l'EDF, au CEA, au gouvernement, à l'armée et au capitalisme international

— Que crachera la cheminée de Bugey 1 dans l'air que nous respirons ?

— Le réchauffement des eaux du Rhin devant être de 1° en aval de la centrale de Fessenheim, quel sera le réchauffement des eaux du Rhône en aval de la centrale prévue à Peyrieu et des cinq prévues sur le site de Loyettes ?

— Pourquoi fait-on des prélèvements périodiques de sol, d'herbe et de lait dans les exploitations agricoles voisines de Bugey 1 ?

— Pourquoi une usine atomique doit-elle être abandonnée au bout de 25 ans de fonctionnement ?

— Qui a payé les puissantes sirènes d'alarme toutes neuves offertes aux villages voisins de la centrale ?

— Quelles sont les directives du plan Orsec - Radiations, prévu pour la protection et l'évacuation de la population en cas d'accident ?

— Pourquoi un plan Orsec puisqu'on nous assure qu'il n'y a aucun risque ?

— Le problème de l'élimination des déchets étant insoluble de l'aveu même des techniciens de l'EDF, de quelle sorte de « miracle de la science » attend-on, en haut lieu, sa solution ?

— Quel est le coût de la construction d'une usine atomique et pour qui une telle opération est-elle rentable ?

— Quel sera le prix de revient du kilowatt nucléaire si l'on tenait compte de toutes les dépenses engagées dans sa production, de l'extraction du minerai au stockage, au refroidissement et au retraitement des déchets ?

— Le plutonium produit par les premières piles électriques nucléaires ayant servi à fabriquer la bombe A, et la bombe H n'utili-

sant pas de plutonium, à qui vend-on le plutonium inutilisé par la Défense Nationale ?

— Quelles sont, proportionnellement, la part de l'EDF et la part du CEA (c'est-à-dire de l'armée) dans l'administration d'une centrale nucléaire ?

— Quels sont les savants indépendants de l'EDF, du CEA, du gouvernement, de l'armée et du capitalisme international, qui ont apporté la contradiction au docteur David Lilienthal, ancien président de la commission américaine de l'énergie atomique, auteur de la phrase suivante : « L'atome pacifique est la plus dangereuse et la plus mortelle des techniques que l'homme ait jamais conçues » ?

— Que pensez-vous faire, dans les mois qui viennent, pour rassurer les gens que nous inquiétons ?

Reprise des activités du Comité antinucléaire

Après la pause des vacances, qui suivit la marche de protestation du 10 juillet face à la centrale nucléaire de Saint-Vulbas, le « Comité d'information et de sauvegarde Bugey-Cobayes » annonce la reprise de ses activités.

Rappelons que Bugey-Cobayes a été fondé par un groupe d'habitants de l'Ain et de l'Isère pour protester contre la mise en marche, en novembre prochain, de la centrale thermo-électrique nucléaire « Bugey 1 » de 500 mégawatts et les projets d'installation de 2 400 000 mégawatts nucléaires au total sur le site de Loyettes.

La centrale nucléaire « Bugey 1 » est située au bord du Rhône, sur la commune de Saint-Vulbas (Ain), à égale distance de Crémieu, Maximioux, Lagnieu.

Cette installation, selon le Comité, ferait peser des menaces certaines sur la santé des populations proches et notamment sur leur capital génétique (risque de malformation des nouveau-nés) du fait de la pollution radioactive de l'air, de l'eau, du sol et des chaînes alimentaires.

La marche du 10 juillet, orchestrée par l'hebdomadaire Charlie-Hebdo, avait rassemblé 15 000 personnes venues de toute la France et de l'étranger (estimation de l'ORTF aux actualités télévisées) mais la participation locale avait été faible.

Du 4 septembre au 17 octobre, soit pendant six semaines, et 24

heures sur 24, le comité se propose d'installer, face à la centrale, un piquet de ses militants, par roulement de 5 à 6 personnes au minimum. Parallèlement, d'autres petits groupes rayonneront autour pour une campagne de sensibilisation et d'information.

Le but de cette présence insistante est de « poser le problème », tant au plan local que national. Le comité rappelle à ses militants les principes de non-violence sur lesquels repose son action, et leur recommande la vigilance face à toutes les provocations et tentatives d'exploitation politique. Les rassemblements ne devront jamais causer d'entrave à la circulation, ni risquer de troubler le repos des gens ou de gêner leur travail de quelque manière que ce soit.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :

GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

« Misère de la philosophie »
et « Philosophie de la misère », Proudhon - Marx 8 50
« L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire »,
« La Révolution Inconnue »,
Voline 57 00

3498

B.D.I.C

LE COMBAT

14 OCTOBRE
1971
NUMERO 676
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ESPAGNE 71

A l'heure où Millán Hernández doit comparaître devant un tribunal militaire pour répondre de faits qu'il n'a pas commis, il est bon de se demander où en est la fameuse « libéralisation » annoncée par le régime franquiste depuis dix ans.

L'ARSENAL LEGISLATIF DE LA REPRESSION

L'ARSENAL LEGISLATIF DE LA REPRESSION

Depuis cinq ans, l'Etat d'exception a été proclamé à plusieurs reprises dans le pays. L'Etat d'exception, c'est l'abrogation de l'article 18 du « Fuero de los españoles » du 17 juillet 1945, époque où le franquisme avait plus que jamais besoin d'adopter une façade démocratique, au moment de l'écrasement de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, ses alliés de 1936.

Du aux circonstances, cet article précise que :

« *Aucun espagnol ne pourra être arrêté, sauf dans les cas et les formes prévues par les lois.* » Et que « *dans un délai de 72 heures, tout détenu sera mis en liberté ou remis à l'autorité judiciaire.* »

Ces garanties fort minimes, peuvent être supprimées du jour au lendemain, mais il y a mieux : témoin cette lettre, dont nous citons les principaux passages, adressée au journal « Le Monde », par Mme Alvarez Toledo, plus connue sous le nom de duchesse de Medina Sidonia :

« *Les autorités espagnoles ont rétabli le lundi 14 juin l'article 18 du « Fuero de los españoles », suspendu après le procès de Burgos. Mais cette mesure a été précédée le 4 juin par l'entrée en vigueur de la loi dite de « danger social », qui avait été approuvée en août 1970. Il s'agit d'un texte répressif, et non pas « éducatif » comme l'affirme le gouvernement. Il aggrave les effets de la loi sur « les*

vagabonds et les mendiants » à laquelle il prétend se substituer.

La loi de « danger social » sera appliquée par des juges directement nommés par le ministère de la justice. On sait ce que cela veut dire puisqu'il n'y a pas de séparation des pouvoirs entre le législatif et le judiciaire. Outre ceux qui attentent à la morale ou « se conduisent de manière imprudente », tomberont sous le coup de cette loi ceux qui « forment des groupes et manifestent avec une évidente prédisposition au délit », ceux qui portent « des armes ou des objets » dénotant une « utilisation supposée en tant qu'instruments d'agression », ceux qui « entretiennent des rapports suivis avec des délinquants », assistent « à leurs réunions » ou ont déjà été condamnés trois fois.

En vertu du paragraphe 9 de l'article 2 de la nouvelle loi, seront frappés « ceux qui, avec un mépris notoire des bonnes coutumes ou du respect dû aux personnes et aux lieux, se comportent d'une façon insolente, brutale ou cynique, causant un préjudice à la communauté, ou du mal aux animaux, aux plantes ou aux choses ».

Les peines prévues par la loi vont de la privation à vie du permis de conduire à « l'internement dans des établissements de rééducation ou de travail ». La durée de l'éventuel internement est fixée par l'article 5 « au moins trois mois et trois ans au plus ». Mais l'article 35 ajoute que la détention, dans le cas d'un inter-

nement dans un établissement de rééducation « ne sera suspendue que lorsque les éducateurs ou les surveillants du « dangereux social » estimeront qu'il est guéri de sa tendance ».

Parmi les mesures de la nouvelle loi, deux au moins annulent en fait les libertés définies par le « fuero ». Il s'agit de l'interdiction de résider dans les lieux fixés par le juge et de la « réquisition des biens mobiliers et immobiliers ». Il y a là une contradiction qui permet de maintenir le pays dans un état d'exception permanent. »

C'est certainement ce qui a fait dire au général Garicano Goni, ministre de l'Intérieur, le 10 mai dernier :

« *La récente apparition de mouvements subversifs conseille le maintien de la suspension de l'article 18 de la charte des Espagnols... et dans une proportion de 99 % les Espagnols ne se sont pas aperçus de sa suspension.* » Et pour cause !

Le mardi 20 juillet, les Cortès, cette parodie de parlement, ont adopté un projet de loi prévoyant une nette aggravation des peines d'amendes pour les auteurs « d'infractions contre l'ordre public ». Ce projet, qui modifie la loi d'ordre public du 30 juillet 1959, permet au gouvernement

d'imposer des amendes atteignant un million de pesetas, c'est-à-dire cinq fois plus que ne le permettait la législation précédente, à des personnes qui auraient trouble « l'ordre public », comprenez « l'ordre nouveau » installé dans le sang, il y a 35 ans.

Rappelons que ces peines ne concernent que des délits mineurs, non passibles du tribunal !

Une certaine publicité a été faite autour du décret d'amnistie du 1er octobre : il affecte théoriquement les peines inférieures à 6 mois de prison et particulièrement les trois anciens ministres, un ancien sous - secrétaire d'Etat et les directeurs généraux condamnés lors de l'affaire Matesa (où plus de 10 milliards de pesetas avaient été détournés); ainsi tout ce beau monde se trouve « blanchi », tandis que les membres de l'ETA resteront encore 30 ans dans les geôles de la dictature « organique », où sont enfermés plus de 6.000 détenus « politiques ».

- Prochains articles :
- La répression politique.
 - La répression intellectuelle.
 - Le franquisme présent en France et au Maroc.
 - Les structures de la dictature.

J. M. GARCIA

En page III d'ANGELA DAVIS
JULIAN MILLAN

Le procès de J. Kébadian, c'est aussi celui de l'usine Valentine

PARIS, 4 octobre. — (A. P. L.)—

Cet après-midi, le procès de Jacques Kébadian est appelé devant la 14^e Chambre correctionnelle. La semaine dernière, une pétition de plusieurs cinéastes protestait contre son inculpation (APL n° 39-30 sept). Voici des extraits de la déclaration qu'il fera cet-après-midi au tribunal :

« Le 8 juillet 70, je distribuais des tracts devant les usines Valentine, avec d'autres camarades. Nous avons été agressés par un commando d'agents de maîtrise et autres mercenaires du Syndicat Autonome, armés de matraques. Ce n'est pas la première fois que je distribuais des tracts; ce n'est pas la première fois non plus que ces hommes à la solde du patron essaient de matraquer toute liberté d'expression. Une dizaine de jours auparavant, ils avaient déjà tendu un guet-apens pour frapper les militants sauvagement. Car le secret de Valentine est bien gardé. A peine veut-on le dévoiler avec des tracts qu'on se fait agresser par un commando qui sort de l'usine pour faire régner à l'extérieur le même terrorisme qu'à l'intérieur. A Valentine, c'est une tradition : ils se vantent d'ailleurs dans leurs tracts de faire leur police eux-mêmes. Et le commissariat d'Asnières fonctionne en parfaite coordination avec le service d'ordre de Valentine. C'est moi qui ai fait deux mois de prison à la Santé. Je suppose qu'il vous est impossible de comprendre ce qui s'est passé le 8 juillet 70, devant la porte des usines. Pour comprendre il faut y avoir travaillé. (...)

Si vous aviez été ouvrier aux usines Valentine vous auriez découvert au magasin 8 chefs pour 50 ouvriers, anciens paras ou anciens d'Indochine, gendarmes en retraite. Ces bras croisés nous surveillent comme des prisonniers. Il y en a toujours un derrière notre dos : « une parole de trop... allez au bureau! Le tonnage baisse parce que c'est trop dur... allez à la porte! Si vous aviez travaillé aux usines Valentine, vous auriez découvert cette armée de mouchards achetés par la direction pour créer la suspicion et diviser les travailleurs. Si vous aviez été ouvrier aux usines Valentine, vous auriez découvert ces hommes de main recrutés dans les SAC, qui ont le droit de se promener dans l'usine et aux alentours,

une matraque ou un pistolet dans la poche (...).

Pour fabriquer ses « belles peintures », Valentine n'utilise pas des bons produits naturels. A l'usine Valentine tous les jours sont manipulés des produits toxiques, extrêmement dangereux pour la santé de ceux qui les approchent. Aux laboratoires, à la fabrication, aux matières premières, à la cuisson, tous les jours et sans aucune sécurité sont manipulés des poisons qui peuvent entraîner des accidents très graves. Nous pouvons vous procurer la liste de ces produits et vous affirmer qu'aucun d'entre eux n'est déclaré à la Sécurité Sociale. C'est pourquoi, pour la Direction, la vérité n'est pas bonne à entendre.

Il faut être avec les travailleurs de la soude pour voir leurs mains d'écorchés vifs. Ils n'ont même pas le lait obligatoire qui est la protection minimum contre les vapeurs de soude. Dans les labos, il n'y a pas d'aération, et quand les ouvriers ont des troubles, le chef et le médecin, complices, se contentent de les changer d'atelier sans pour autant changer les conditions d'hygiène. Ils ont fixé une limite minimum de globules rouges, au-dessus de laquelle on est obligé de travailler. Et quand ça ne va vraiment plus, quand l'ouvrier se sent asphyxié, il est jeté à la porte, et on lui demande d'aller crever en silence dans son pays natal. Car chez Valentine les maladies professionnelles, ça n'existe pas.

Voilà de quoi est faite la vie quotidienne d'un ouvrier à Valentine. Et vous comprendrez qu'il y a de bonnes raisons de lutter pour que ça change (...).

« Plus le mensonge est gros, plus il a de chances de convaincre », disaient les hitlériens. Et la Direction de Valentine, qui ne manqua d'ailleurs jamais en 1940-1945 de fournir aux nazis des tonnes de peinture pour camoufler le fameux mur de l'Atlantique, n'est plus à une couche de mensonge près pour peindre la vérité. Ils ont essayé tous les moyens : par la calomnie, en disant que les maoïstes voulaient mettre le feu à l'usine; par la matraque en empêchant toute expression à la grille de l'usine. On ne manque pas d'exemples aujourd'hui en France qui montrent à la complicité de patrons et des services de Marcellin pour se débarrasser des militants (le cas Bernard Liscia)...

Monsieur le président, messieurs, vous aurez à juger aujourd'hui Valentine, une usine qui a travaillé pour les nazis, une usine qui accumule ses profits sur la maladie et la mort des ouvriers, une usine où règne le racisme et le terrorisme.

Monsieur le président, messieurs, vous aurez, vous aussi, à décider si vous êtes aujourd'hui au service de Valentine. »

N. B. : Jacques Kébadian a été condamné, le 4 octobre, à deux mois de prison avec sursis.

Notre raison d'être

(Suite de la page VIII)

violent systématiquement, non, loin de là. Nous souhaiterions que la transformation sociale de la société puisse se faire sans violence, et sans effusion de sang. Mais hélas ! Allez dire aux puissants de la Terre, de faire preuve d'humanité; allez leur dire que nous devons être tous des frères libres et égaux. Ils vous riront au nez.

Ainsi donc, devant cette attitude inhumaine des puissants et possédants, si nous voulons que l'humanité puisse vivre un jour en liberté, la Révolution Sociale est indispensable. Tout le reste n'est que de la mendicité, et cela est la négation totale et absolue de l'anarchisme.

Admettre une pareille conception des choses, c'est tuer dans l'œuf l'esprit de liberté chez l'homme. C'est vouloir notre suicide, et je ne pense pas que nous soyons disposés à nous faire Hara-kiri, pour faire plaisir à quelques-uns, même si ces quelques-uns sont des camarades.

Permettez-moi, de vous citer quelques lignes d'un livre, dont l'auteur, n'est autre, que l'ancien éditorialiste de Radio-Luxembourg, Jean Grand Mougins. Nom du chapitre du livre : « On ne tue pas la liberté ! » Voici ce qu'il dit : « Vous avez beau faire, il n'y a pas de mot plus explosif. Quiconque ne se place pas dans le sens de la liberté joue perdant. Tout ce qui restreint la liberté se condamne à échouer, même s'il marque des points au commencement. Rien de plus contagieux que la liberté. Avec la liberté on peut conquérir le monde. »

Je crois que c'est net et clair. Et si ceci, est l'opinion d'un journaliste qui n'est pas anarchiste, comment pourrions nous, nous autres anarchistes, avoir une optique plus bornée sur la puissance et la valeur réelles de la Liberté ?

Ainsi donc, si avec la Liberté on peut arriver à conquérir le monde, ceci veut dire, que c'est un explosif, beaucoup plus puissant, que celui de la bombe A et de la bombe H.

Essayons donc de réveiller le sentiment de Liberté dans l'homme, au lieu de vouloir le tuer. C'est notre devoir.

Je dis bien : Essayons de réveiller ce sentiment dans l'homme. Ce qui importe, c'est cet homme ou ces hommes qui sont ou qui peuvent être susceptibles d'aimer la liberté, au point de tout donner pour elle. Ces hommes sont nos frères, et ensemble, nous pouvons envisager l'avenir.

C'est peut être une tâche ardue et difficile, mais elle n'en sera que plus intéressante, et elle n'est pas au-dessous de nos forces et possibilités.

Rien de ce qui est facile à conquérir n'a de l'intérêt ou du charme. Plus une chose est difficile à conquérir, et plus elle nous attire et nous passionne. Si la liberté pouvait se conquérir facilement, elle n'aurait pas cette valeur de puissance magique, qui pousse les opprimés à lui offrir leur vie, qui est un capital si précieux.

Conquérir la liberté, c'est le rêve de toute l'Humanité même si elle l'ignore. Nous avons contribué de toutes nos forces, à faire naître ce rêve et à l'alimenter en tout temps et par toutes les latitudes, et ce n'est pas aujourd'hui que nous ferons marche arrière. Alors, si dans le présent il y a un certain « avachissement », parce que tout contribue à le créer, nous, nous devons redoubler nos efforts pour réveiller ce sentiment là où il serait mort, et pour le faire naître, là où il n'aurait jamais vu le jour.

Cela est, non seulement notre devoir, mais aussi notre raison d'être.

F. PEREZ

D'Angela Davis à Julian Millan

Dans le cadre de la « récupération » des mouvements révolutionnaires de « gauche », le P.C., sous le couvert du Mouvement de la Jeunesse Communiste, a organisé le dimanche 3 octobre une démonstration de masse, de la Place du Colonel Fabien à la Bastille, groupant 20.000 personnes selon la Préfecture de police, et 60.000 d'après « l'Humanité ». L'objet de cette manifestation (1) était d'apporter un soutien à la révolutionnaire américaine Angela Davis, emprisonnée par le régime fasciste de Washington, et appelée à comparaître le 1^{er} novembre devant un tribunal dont le jugement peut l'envoyer à la chaise électrique.

LA RECUPERATION DES MORTS

C'est probablement ce triste objet, — qui rappelle la terrible fin des deux anarchistes italiens, tués en 1927 —, qui a donné l'idée aux têtes du Parti, de revendiquer Sacco et Vanzetti. Dimanche, en effet, plusieurs pancartes rappelaient le nom des deux martyrs; en outre des groupes chantaient la fameuse ballade tirée du film, de façon trop insistante et réitérée pour que

cela puisse être porté au crédit d'une spontanéité qui a quitté le Parti depuis belle lurette.

Malgré tout, l'ouverture ne va pas trop loin, et dans son commentaire, si « l'Humanité » cite bien Sacco et Vanzetti, elle ne se risque point à prononcer le mot tabou : « anarchistes ».

Un document prouverait si besoin était, qu'il s'agit là de récupération sordide de type parfaitement stalinien : « La Tribune du Réseau Ferré », organe de la CGT à la RATP, publie dans son numéro 11 et en dernière page l'annonce suivante :

« Une page d'histoire du mouvement ouvrier ». Le film : Sacco et Vanzetti.

(Suit un baratin de quelques lignes, où les idées défendues par les deux « anars », ne sont même pas abordées; puis après, un avis selon lequel la direction du cinéma capitaliste Rex accorde aux syndiqués CGT, sur présentation de la carte, une réduction de 2,50 francs...).

LES MARCHANDS DU TEMPLE

Au PC, on a le sens des affaires.

Dimanche après-midi, c'était une véritable braderie : outre les tee-shirts « politiques » (Nixon assassin — Libérez Angela Davis), des affiches à l'effigie de la révolutionnaire, des badges à coller, ont été vendus par milliers !

On a vu aussi, outre les habituels drapeaux tricolores, bleu, blanc, rouge, un tracteur tirant une cage symbolique, placée sur un podium où devant des fresques géantes, une demi-douzaine de jeunes cocos, singeant la musique de jazz des noirs américains, s'efforçaient de marquer les contre-temps en battant des mains. Vers la fin, il a été procédé, à l'acte révolutionnaire par excellence : un lancer de ballons jaunes dans le ciel.

Il est connu que le cirque bien fait attire les foules : « l'Humanité » conclut son commentaire, en signalant que 1562 jeunes ont au cours de la Manif, adhéré aux Jeunesses Communistes; les pauvres, ils ne savent pas où ils fouettent les pieds ! Car au PC, la tolérance n'existe toujours pas, témoins nos militants qui se sont fait refouler par le « service d'ordre », alors qu'ils distribuaient un tract pour que soit — aussi — libéré Julián Millán Hernández.

J.-M. GARCIA

(1) Cette promenade ne prévoyait même pas comme objectif l'Ambassade américaine : faut être légaliste.

Au métro

La grève des conducteurs de trains

Ça bouge au métro. Nous sommes les plus fermes partisans de l'action, mais il semble avant même que la lutte soit engagée que la CGT manœuvre pour faire foirer le mouvement comme c'est son habitude. Un tract distribué par le syndicat CGT du réseau montre bien que ce dernier essaye de semer la confusion.

Dire que « les agents des trains et des stations ne réclament pas autre chose que de retrouver leur place dans la grille hiérarchique, cela signifie qu'on admet implicitement qu'il y en a qui gagnent gros et d'autres moins.

Vouloir que la retraite soit équivalente à 70 % du salaire réel c'est bien, mais nous préférons que la retraite soit égale pour tous qu'il soit ingénieur ou poinçonneur (1).

Nous remarquons aussi que la CGT reprend, mollement, une de nos revendications, qui date de-

puis plus de 20 ans. La CGT dit : « Exigeons 30 jours de congés en été plus une période de travail en congés en hiver ». Notre revendication à nous à la CNT est de deux mois de congés annuel, soit un mois en une seule fois en été et 30 jours à la libre disposition du personnel.

Et nous insistons sur le fait que pour nous ces revendications ne doivent pas se cantonner au seul personnel de la RATP, mais à tous les travailleurs.

30 septembre 1971.

(1) Les poinçonneurs ou poinçonneuses, reçoivent 1 100 francs en début de carrière, 1 315 francs en fin de carrière. Il s'y ajoute une prime d'environ 50 francs. En fait, la majeure partie de poinçonneuses sont des auxiliaires très temporaires dont le salaire dépasse rarement 1 110 francs bruts.

SAUVONS

JULIAN MILLAN!

Traduit devant le tribunal de Madrid, ce jeune libertaire risque la peine de mort.

Détenu et torturé depuis 4 ans, il peut être jugé et assassiné à tout moment

On parle de créer bientôt un fichier des conducteurs d'automobiles. Encore une façon d'épingler, de cataloguer, de numérotier plusieurs millions d'individus. Il faut bien trouver un moyen d'occuper les fonctionnaires de la police, des préfectures et des ministères, sinon à quoi servirait l'Etat. On parle de plus en plus de limitation de vitesse, mais on construit toujours des bolides. Ne serait-il pas plus simple de fabriquer des moteurs ne permettant pas de dépasser une certaine vitesse?

**

Selon les médecins anglais, la liberté de l'avortement instituée il y a quelques années en Angleterre sauve la vie de 60.000 femmes chaque année. En France on punit l'avortement, c'est-à-dire qu'on manque d'assistance à plus de 60.000 femmes en danger de mort.

**

Un copain avait pu acquérir, en pleine campagne, 300 m² de terrain. N'ayant pas les moyens de construire un luxueux bungalow il y installa une baraque en bois pour s'y loger. L'Etat, par l'entremise du permis de construire lui cherche des poux dans la tête. Ce copain n'a pas les moyens de payer un loyer, si on rase sa baraque il devra coucher à la belle étoile, à moins qu'il aille mettre son poing sur la gueule au démolisseur. La question sera alors réglée, notre copain sera logé par l'Etat dans une prison modèle.

Et on nous parle de liberté en France.

**

Le désordre monétaire ne portera pas atteinte aux profits des industriels français, ce qui veut dire que ce sont, comme toujours, les travailleurs qui vont en faire les frais.

Ce doit être cela que nos princes appellent la participation?

**

Ce n'est plus un secret pour personne. Aujourd'hui tous les politiciens de l'extrême droite à l'extrême gauche, toute la grande presse, du « Figaro » à l'« Humanité », sont au service de la haute finance.

C'est ce qui a fait dire à un politicien que « l'intervention de l'Etat apparaît nécessaire dans le capitalisme du 20^e siècle ». En effet, la haute finance est très satisfaite de la collaboration des syndicats officiels comme CFTD,

CGT, CFTC, CFT et FO, pour que les investissements soient financés par l'Etat, c'est-à-dire par les contribuables dont les salaires constituent la grande majorité.

Il n'est pas rare d'entendre dire, par des personnages de la haute finance, que Séguy est considéré par eux comme un bon P.D.G. Et l'autre jour, lorsqu'il déclarait à la télévision à la suite de la manifestation de la Place Clichy : « L'augmentation des transports est un fait acquis, nous allons donc lutter contre les augmentations à venir », il montrait son vrai visage.

On ne fait pas mieux dans le domaine du jésuitisme.

Chronique scandaleuse

A propos de jésuitisme, le général des Jésuites va en Russie. Il est certain que là-bas il se sentira chez lui.

**

Le gouvernement du Front Populaire chilien, qui groupe socialistes et communistes, vient de faire appel à l'Espagne franquiste pour la construction d'un complexe sidérurgique.

Les politicards se ressemblent tous et c'est bien la preuve que si l'union de la « gôche », de Mitterrand - Marchais arrive à prendre la place de Pompidou, ce sera blanc bonnet et bonnet blanc. Tous à mettre dans le même sac à la porte à coups de pied au cul. Tous les gouvernements doivent disparaître.

**

« La guerre se fait plus facilement quand on a Dieu pour allié » a déclaré Franco à Saint Jacques de Compostelle.

Nous savions déjà que l'alliance du sabre et du goupillon a toujours été parfaite. Le guignol de Rome n'a d'ailleurs pas démenti les propos de Franco.

**

La France demeure, avec l'Espagne de Franco, le dernier pays d'Europe occidentale à conserver la peine de mort. C'est-à-dire que le fascisme se maintient en Espagne et est en gestation en France. Il n'est que de parler avec les habitants des pays voisins pour se convaincre que pour le monde qui a encore la possibilité de libre examen, la France et l'Espagne constituent les bastions du fascisme en Europe occidentale.

Parlant des scandales financiers où sont compromises plusieurs personnalités de l'UDR, le journal « La Nation » écrit « qu'il y ait eu des erreurs d'exécution c'est l'évidence. Mais l'erreur n'est pas crime, même en politique. » C'est par erreur que ces messieurs ont rempli leurs poches et ce n'est pas un crime de faire crever de faim des milliers de travailleurs et de vieux. Ben, voyons.

**

Depuis la fin de la guerre, le Parti communiste n'a pas cessé de se vanter d'être le parti de la résistance à Hitler, c'est certaine-

**

ment pourquoi il a choisi de mettre à sa tête un volontaire du travail en Allemagne nazie, le sieur Georges Marchais.

« Les ouvriers et employés qui ont quitté arbitrairement une entreprise sont soumis au tribunal et, selon décision du tribunal du peuple sont passibles d'un emprisonnement de deux à quatre mois. »

(Décret du Présidium du Soviet Suprême).

Le Parti communiste français a longtemps déclaré qu'il était le parti des 75.000 fusillés. Les chiffres officiels publiés par la Direction des Services de Recherches de Crimes de Guerre établissent à 29.660 le nombre des victimes des exécutions nazies en France. Aujourd'hui le P. C. a mis une sourdine.

**

Il fut dévoilé en 1948 que de nombreuses personnalités du Parti communiste possédaient en commun avec des personnalités soviétiques plus de 99 % des actions dans les banques soviétiques centralisées dans la Banque commerciale pour l'Europe du Nord. Mais comme tous les chefs politiques des autres partis avaient aussi leur petit magot dans une banque quelconque, l'information en question fut vite étouffée par la presse aux ordres.

Le nouvel immeuble du P. C. a coûté environ un milliard. Les adhérents du PC ne sont pas des miséreux, à moins qu'il s'agisse de l'appui d'une « Garantie Foncière » quelconque.

**

Le hasard a voulu que je surprenne une conversation entre un moniteur d'auto-école et un inspecteur du permis de conduire.

Il s'agissait d'une femme qui était recalée pour la 5^e ou 6^e fois à l'examen du permis de conduire. Cette femme a un enfant handicapé physique et rêve d'acheter une vieille 2 CV pour pouvoir conduire son fils à l'école.

L'inspecteur disait : « Je crois que nous aurions pu lui donner le permis cette fois, elle va se décourager et abandonner. »

Le moniteur répondit : « Rien à craindre, elle en a besoin ; je peux encore lui tirer une bonne dizaine de leçons. »

Ces paroles illustrent bien la mentalité de la société pourrie. Tant que la femme en question pourra payer on prolongera les leçons. Le permis de conduire, comme le reste est une histoire de gros sous. Si vous avez les moyens de payer vous êtes certain de l'avoir vite, sinon il faudra attendre que ces braves moralistes de la route aient réussi à faire toucher les doublures de votre porte-monnaie.

Comme pour tous les examens : suppression pure et simple du permis de conduire. Liberté pour tous.

Ce n'est pas le permis de conduire qui empêche les dingues de la route de rester des dingues.

**

L'inutilité des diplômes a été démontrée par cet homme qui s'était installé médecin — à Marseille, je crois — et qui n'avait aucun diplôme.

Le pire c'est qu'il guérissait les malades.

L'ordre l'a fait poursuivre devant les tribunaux.

Où irait-on si chacun se permettait de soulager les souffrances sans en avoir reçu l'autorisation de la loi?

R.J.S.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)
Demandez-la à l'Administration du journal.

El Calendario español chorrea sangre por todas sus hojas. No hay día pretérito indemne de una catástrofe guerrera, de unos fusilamientos, incluso de un genocidio. Los coleccionadores de efemérides tristes están desbordados.

Y aún la historia clérigo-homicida en nuestro país continúa. Se vera hasta cuando, porque horizonte claro no se percibe. Apunta en lontananza un neoclericalismo: el comunista, y habrá que evitarlo. España necesita respirar libre algún día y para siempre.

LECOMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 14 de Octubre de 1971

Pro Julián Millán Hernández.



La represión fascista en España pide nuevas víctimas. Julio Millán, joven libertario, corre peligro de ser asesinado por las hordas de Franco.

SIA, ante este nuevo atentado al derecho a la vida de los seres humanos, apela a la conciencia universal para que se movilice en favor de este joven como hizo antes en favor de los vascos.

Mientras al fascismo no se le oponga una barrera de fuerza no cesará de causar víctimas.

En tiempos de Mussolini, el foco principal de la peste fascista era Italia, de donde partió su influencia perniciosa extendiéndose por el mundo. Franco, discípulo aventajado de la escuela fascista-hitleriana, continúa con el beneplácito de los demás Estados, ya sean capitalistas o comunistas, aquella política de violencia que aprendió de sus maestros Hitler y Mussolini para silenciar la oposición.

35 años de dictadura lleva sufriendo aquel pueblo sin que la nueva generación que ha surgido después de la contienda, pueda exteriorizar su pensamiento en el campo social o en la política. Lo que en otras naciones es un deber de ciudadanía cuyo cumplimiento se recomienda, allí es un crimen que el franquismo no perdona. El pensar es de hombres y el franquismo no quiere hombres. Quiere autómatas o animales que sopor-

ten todas las vejaciones sin proferir protesta alguna.

Tal categoría de hombres, una especie tan rebajada de sentimientos humanos, esa condición absurda que el fascismo pretende crear, no lo logra sin alguna resistencia y el que se resiste en defensa del derecho inviolable de la dignidad humana es considerado por el fascismo como un ser

anormal o algo peor que no tiene derecho a la vida.

El fascismo, del que Franco conserva su más pura esencia, pretende eliminar a todo lo que moralmente no se le doblega. Eso hizo ayer y eso haría hoy si no encontrase una resistencia seria que lo impidiese.

Por eso SIA, que conoce las entrañas de la fiera y sabe hasta dónde

puede llegar en su afán de sangre, pide al mundo que se manifieste en favor de esta nueva víctima que ha elegido el franquismo.

¡Salvemos a Millán y hagamos por salvar a todos los que caen entre las garras sangrientas de los tiranos que oprimen a los pueblos!

CONSEJO NACIONAL

S.I.A. en la palestra

El franquismo embozado en Méjico

Reproducción de uno de los volantes que están circulando profusamente en España, declarando el boicot a la «Operación Culturama México 71».

¡TODA ESPAÑA CONTRA LOS
COMPLICES DE LA CENSURA!
¡BOICOT A LA «OPERACION
-CULTURAMA MEXICO 71!»

Del 2 al 12 de octubre próximo está anunciada la consumación, en el recinto del ministerio de Información y Turismo, de una sedicente Feria de libros, artesanías y música mexicanos, titulada «Operación Culturama México 71», y que en realidad no es más que una sucia maniobra de respaldo al régimen de oprobio que sufrimos los españoles. La emigración española republicana en México, en Argentina y en Francia, los centros republicanos, el Partido Socialista Obrero Español, Acción Republicana Democrática Española, la Unión General de Trabajadores, y la Confederación Nacional del Trabajo, han expresado públicamente su enérgico repudio a dicha «Operación Culturama». Intelectuales, obreros y estudiantes españoles estamos protestando actualmente — con más insistencia que nunca — contra la abominable censura ejercida, cada vez con más brutalidad, por el Ministerio de Información y Turismo. Por ello resulta más indignante la

organización, en estos momentos, de una maniobra como la citada «Culturama México 71».

¡Solidaridad con los escritores, universitarios y editores mejicanos que se han opuesto, mayoritariamente, a la «Operación Culturama México 71!»

¡Boicot nacional a la «Operación Culturama México 71!»

¡Boicot permanente a los editores vendidos al régimen que mantiene aherrojado al pueblo español!

¡Boicot a los editores vendidos al régimen asesino de cientos de miles de españoles!

¡Boicot a los editores vendidos al régimen asesino de escritores y de universitarios!

¡Boicot a los editores vendidos al régimen que envió al exilio a Antonio Machado, a León Felipe, a Juan Ramón Jidénez, a Luis Cernuda, a Emilio Prados, a Manuel Altolaguirre, y a tantos y tantos miles de nuestros mejores poetas, escritores, universitarios!

¡Boicot a los editores vendidos al régimen que persigue sistemáticamente a nuestros mejores poetas, escritores, periodistas, universitarios, residentes en España!

¡Boicot a los editores vendidos al régimen que mantiene en la cárcel o en el ostracismo a nuestros mejores artistas!

¡Boicot nacional y permanente a los editores que participan en la «Operación Culturama México 71!»

Las organizaciones democráticas españolas, que nos vemos obliga-

dos a defender la libertad de expresión y los derechos humanos en la clandestinidad, invitamos a todos los españoles, a todos los que sientan respeto por el libro, manifiesten, de la forma que juzguen más eficaz y oportuna, utilizando todos los medios que estén a su alcance, su protesta en contra de los sedicentes editores que quieren utilizar los libros como instrumento de respaldo a un régimen que nació y que vive bajo la consigna de «¡Mueran la inteligencia!».



Hombres de la CNT

JUAN PEIRO BELIS

XII

Una producción interesante

SI algún día un editor se decidiera a publicar lo más adecuado y selecto de Juan Peiró, descartando lo inactual y lo que no ofrezca perspectivas históricas, no me extrañaría que su producción llegara a completar unos seis volúmenes, que no dejarían de ser una valiosa aportación al conocimiento de los tiempos en que se inician en España contiendas obrero - patronales ininterrumpidas, que pronto alcanzan destellos intensos dramáticos. Ello nos hace concebir que el día que se haga la luz en el problema español, o sea cuando desaparezca este engendro gorillesco y clericaloide que ahora impera, pensamos que serán planteadas de nuevo las cuestiones sociales latentes en todo el mundo, y que será precisamente entonces cuando la figura de Peiró pueda adquirir el relieve que merece.

Además, que juzgamos indispensable el conocimiento de sus trabajos para todo individuo que pretenda tener una visión global de lo ocurrido en aquellos días y de la actuación de la Confederación Nacional del Trabajo en los acontecimientos más destacados de este siglo, en el ámbito peninsular, puesto que en sus páginas se comentan las estructuras orgánicas de dicho organismo, sus teorías y prácticas, así como el cúmulo de sucesos vinculados en las luchas sociales, de las que fue destacado actor, todo ello reflejado, discutido, censurado o elogiado por su pluma, siempre atenta e incisiva, respaldada por unas convicciones firmes e inalterables. Dado el caso de que alguien se decidiera a realizar la idea de poner de nuevo en circulación las publicaciones peironianas, según apreciación personal, seguirá el proceso que a continuación se indica:

Empezaría para hacer un llamado a compañeros para ver si alguno de ellos me prestaba parte o el total de sus trabajos. En caso negativo o incompleto, me lanzaría a hurgar en las hemerotecas españolas, en especial a la búsqueda de los periódicos mencionados en estos trabajos, por ser donde Peiró dejó más hondas huellas de su paso por la vida. De primer intento haríamos una selección de cuanto publicó en la «Colmena Obrera» (primer periódico que estuvo a su cargo), don-

de se refleja el ambiente social de luchas (proletariado y burguesía) circunscritas a una población catalana, pero que, por lo común, son la expresión de mentalidades e intereses contrapuestos en no importa el lugar. Por entonces (aunque sea una característica tradicional) las clases poseedoras no abrían la mano, por no dar, ni los buenos días; no podían tolerar el hacer la menor concesión a las peticiones de los obreros. Era tanto una cuestión de orgullo como de interés lo que impulsaba sus negativas a rajatabla. Se trataba de un caso irracional que tenía por divisa el que imperaba en la realeza, modificada a su gusto: «Amo por la gracia de Dios», y con ella pretendían cerrar a cal y canto toda innovación, toda mejora que tratara de mermar su categoría de dueño absoluto o que simplemente tratara de superar el infimo nivel de vida y la esclavitud por las que estaban condenados quienes labraban sus tierras o elaboraban interminables horas de labor a en sus talleres y fábricas. Esta actitud es natural que encontrara su contrapartida. Los trabajadores se endurecieron en la lucha y supieron defender sus propios derechos e intereses. La cerrazón absolutista y despótica de la burguesía dio origen al desarrollo de la violencia, llegando muchas veces hasta el sacrificio de la propia vida, como así fue en centenares de combatientes, y entre los cuales es un edificante ejemplo el de Juan Peiró.

Luego seguiríamos escarbando en «El Vidrio», donde los horizontes se amplían hasta englobar a la totalidad de una industria de carácter nacional, de cuya estructura y de la eficaz labor de nuestro biografiado ya hemos hablado, pero aquí, como un inciso, que es probable que sea más gráfico y expresivo que cuanto podamos decir, pasamos a referir una anécdota (que el autor de estas líneas presencié).

Lo ocurrido fue de la traza que sigue:

En uno de los barrios madrileños más típicos, y en modesto restaurante, estábamos con Peiró varios amigos: Salvador Seguí, Libertad Ródenas, Moisés López, Salvador Quemades y otros. Cuando estábamos engulliendo unas viandas, se presentó un compañero desconocido (por lo ocurrido supimos se trataba de un vidriero), acompañado de un niño al parecer de cinco años de edad. Llamó

a Peiró y ante todos nosotros le dijo:

— Aquí te presento a Peiró Alvarez.

O sea que al chico le había puesto por nombre su apellido. Peiró se ruborizó hasta las orejas. No sabía qué decirle. Por fin, balbuceó:

— ¡Por qué has hecho esto! ¡Ponle otro nombre! ¡Este es mi apellido!

A lo que el supuesto Alvarez, replicó:

¿Y eso qué importa? ¿Acaso los creyentes no ponen a sus hijos los nombres de sus santos predilectos, a veces sin fundamento alguno? ¿Y quién ha hecho más por nosotros y por nuestros hijos que tú, que San Peiró?

Más o menos así anduvo el asunto. El admirador de Juan se sentó junto a todos nosotros a tomar su taza de café. ¡Se le notaba altamente satisfecho de su hazaña!

Aquí va otro paréntesis. No puedo recordar este hecho, la reunión de aquellos amigos, sin que me invada una viva emoción. ¡Tengo que confesar, sin el menor asomo de hipocresía, que al ver, al contrastar, que de todos los compañeros allí reunidos, en una sencilla comida cotidiana, soy el único superviviente, siento como un íntimo remordimiento, como si les hubiese estafado, como si no tuviese derecho a una supervivencia tan estúpida y vacía como la mía, en comparación con lo que algunos de ellos hubieran podido rendir!

Bueno, pero como los lamentos nada resuelven, tenemos que emprender de nuevo la marcha refiriendo como completáramos los tomos con lo escrito por nuestro Juan. Continuaríamos, pues, con lo que tiene publicado en relación con el cooperativismo, que tanto llegó a preocuparle; para pasar a lo que hace referencia a la estructuración de la C.N.T., para entrarle a cuanto hace mención a sindicalismo y anarquismo, sin olvidar la serie de artículos publicados en «Acción Social Obrera» que, bajo el título de «Deslinde de campos», arremetía contra la tendencia de Angel Pestaña, que preconizaba «circunstancialmente» la intervención del movimiento confederal en los «Comités paritarios» de corte reformista, y sujetos a las determinaciones de los delegados estatales, defendiendo las normas clásicas de la C.N.T., basadas en el sindicalismo revolucionario a base de la acción directa y demás

por JOSE VIADIU

complementos. Lo que sería difícil poder acoplar a esas ediciones es el trabajo más intenso realizado por él, o sea el de su correspondencia dirigida a particulares, secciones de sindicatos vidrieros y en general, que, de conservarse en algún archivo sindical o particular, podría mostrar, si no el conjunto de una tarea ingrata y pesada, sí al menos, un muestrario de su sentido persuasivo, de su afán proselitista, de sus claras dotes de orientador.

En cambio, si es más fácil hallar casi la totalidad de los manifiestos salidos de su pluma, que no dejan de ser un documento histórico de un momento dado. Otra de sus tareas más premiosas y difíciles, dada la premura en que deben redactarse, es la elaboración de ponencias en plenos y congresos, donde era ya tradicional que fuese Peiró el encargado de redactarlas. Estas pueden hallarse en las «Memorias» publicadas de estos eventos. Aquí añadiríamos, en volúmenes separados, sus publicaciones en catalán aparecidas en «Combat», «L'Opinió», «La Rambla», «La Llibertat», donde figuran los artículos recogidos en un libro que se titula «Perill a la reraguarda», también el editado en Francia bajo el rubro de «Problemas y Cintarazos», junto con la conferencia dada en el Teatro Apolo de Valencia, denominada «Del ministerio de industria al horno del vidrio», así como algunos trabajos sueltos, de mérito permanente, diseminados en otras publicaciones, y que no encajan en los aspectos que acabamos de mencionar.

Damos fin a este prontuario, más o menos completo, para referirnos a uno de sus temas capitales, o sea discurrir acerca de la «Trayectoria de la Confederación Nacional del Trabajo», empezando con hacer un extracto del «Prólogo» (que nos causa pena tenerlo que mutilar por razones de espacio), ya que se trata de un trabajo excelente, que a los 47 años de distancia, puesto que fue escrito en la «Prisión Celular de Barcelona, en agosto de 1925», es de candente actualidad en los medios confederales de nuestros días, lo cual es una triste prueba de que el tiempo ha transcurrido sin dejar la menor huella.

(Continuará)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

UN INTELLECTUAL DE MUCHOS QUILATES

NO para todos el intelectual es un hombre como los demás, en tanto que ser humano sometido a necesidades. Para algunos tal apreciación es harto prosaica y requiere dejarla de lado. Para algunos el intelectual no puede tener la prestancia requerida si la *i* inicial de la palabra no es una mayúscula bien tiesa y encopetada. En España se han criado algunos de tan sublime condición. Uno de ellos ha sido Ernesto Giménez Caballero. Estuvo en Italia cuando el duce se hallaba en su apogeo. Regresó saturado del empaque y la presantura del «signore Benito». Convencido de que además de intelectual, podía llegar a ser a la manera de un vigía, de un profeta, en la tierra de España. La camisa azul, la boina color tomate maduro, en la Plaza de Toros de Alicante, ante unos miles de presos bien guardados, el intelectual E.G.C. tomó la palabra para decir que al fin todos éramos españoles, y que debíamos en lo sucesivo luchar unidos: España, Italia y Alemania, tres naciones proletarias, contra las naciones burguesas tales como Francia, Inglaterra y Estados Unidos... ¡Sus exhortaciones y vaticinios le salieron mal!

Ya años antes, queriendo ser «guía espiritual de la juventud» fracasó, fue incomprendido... ¡Amargado, solo, «ante la tumba de Larra»! Publicó una revista: «El Robinsón Literario de España», y no obstante el tener buenos padrinos, pronto se dio a conocer la defunción de ella. ¡Y el mundo no se conmovió! Su Yo, en tanto que escritor, vigía de toda una nación, no era reconocido y admirado. Y entonces probó el darse a conocer en otro sentido. Y escribió un libro con el título bien elocuente, nada menos que le puso de nombre: «Yo, inspector de alcantarillas». ¡Y no tuvo la prensa mundial la delicadeza de ocuparse de su obra! ¡Ni siquiera adjudicarle una cosa tan vulgar como el Premio Nobel de Literatura!

Creíamos que el Intelectual Ernesto Giménez Caballero, gran admirador de Mussolini y amigo íntimo de José Antonio Primo de Rivera, olvidado de todos, estaba ya muerto y enterrado. Pero no, no, todavía vive. He aquí un fragmento que corresponde a una crónica que recientemente le pu-

blicaron en el diario «Tele - Express», de Barcelona:

«¡Invulnerable nuestro sindicalismo nacional! Invulnerable. ¡Si! Porque responde a la raíz o genuidad de nuestra patria, que, a través suyo, la acción obra de Dios se manifiesta sobre España. Y ~~la~~ salva. Ese sindicalismo nuestro es invulnerable contra todo ataque o confusión de totalitarismo, de socialcristianos, de demócratas. De totalitarios, porque su jefe natural, el del Estado, no totaliza nada, como fervoroso y humilde servidor de Dios que es.» Decididamente, el Intelectual E.G.C. tiene bien merecido que le nombren limpiabotas oficial del jefe del Estado. Otros, con menos méritos que él lo han sido.

EL BALUARTE MILITAR FRANQUISTA

Que Franco, ya físicamente gastado, arrugado como una pasa, haya dicho que seguirá manteniendo el timón de la nación hasta su muerte, no es cosa de extrañar a nadie. Tampoco hay quien crea que el estafermo que le acompaña como figura decorativa, llegue a pintar, ni como rey ni como nada. Son unos cuantos generales los que llevan y piensan llevar la batuta, con caudillo o sin caudillo. Como en todas partes, y en España posiblemente más que en otras, es la casta militar la que constituye el sólido baluarte de la reacción. Ya se ha dicho que los generales mueren en la cama. Valientes, heroicos, esforzados... ¡con la piel de los demás! Cuando los demás, los pobres soldados, achuchan, en tanto que ellos están a cubierto de las balas. Ya incluso en el sentido castrense, en la acción bélica, los generales españoles, fanfarrones, hinchados de estúpida vanidad, solamente han sido buenos para dirigir operaciones militares contra gentes casi inermes, como en la guerra de Cuba y en la guerra de Marruecos. ¡Ah, y sobre todo muy aguerridos los generales, para hacer ametrallar a los propios españoles, a los trabajadores, las manos desnudas exigiendo justicia!

Sabemos que el más rancio fascismo hispano encarna en todos esos fantoches que en actos conmemorativos lucen el charol, mostrando entorchados, cruces y medallas, arrastrando el sable y luciendo el garbo. Pero sabemos también que a la postre esos tipos no son nada si no fuera que

cuentan con el pueblo, con los hijos del pueblo, que acuden al cuartel para ponerse a sus órdenes en todo y por todo. He ahí la fuerza, el valor, el prestigio de los que blasonan de ser los que mantienen el «honor de la patria». La paradoja es bien simple: se apoyan, se sirven de sus propias víctimas: en su gran mayoría la clase trabajadora. Y ahí está el baluarte del fascismo español: el militarismo, los generales, que tras cortina lo manejan todo.

Conviene que todo el antifascismo español, y nosotros los libertarios en particular, nos preguntemos todos: ¿Es que el baluarte del militarismo es inexpugnable? Seríamos apocados y fatalistas si lo creyéramos así. No, no es inexpugnable: Es una cuestión de tácticas. Tan difícil como se quiera, pero el militarismo puede minarse, puede crearse una erosión persistente y aguda dentro de la fortaleza castrense. Antes de ir al cuartel, en el cuartel, y concluido el servicio militar, importa hacer hincapié en lo que el soldado representa para el apoyo de un régimen de tiranía; hay que explicar lo que la sublevación puede representar en apoyo de las clases laboriosas, si se plantea un movimiento revolucionario. Se ha de remachar bien contra quienes se han de usar las armas en una acción subversiva en que los generales den órdenes de ametrallar al pueblo.

El Estado no puede considerarse seguro y potente de contar tan sólo con elementos mercenarios, ya se trate de la Guardia civil, de la policía, etc. Precisa de la masa compacta integrada por los soldados, por los que en su inmensa mayoría son explotados. Y es, puede ser una tarea magnífica la de mostrarles a las juventudes estudiantiles y obreras la importancia del antimilitarismo como medio revolucionario. Demostrarles que el héroe no es el que se deja matar por los intereses de la plutocracia, por el capricho de un fante con galones de general o de cualquiera otra gradación militar. ¡Héroe es el que se niega a obedecer, el que se insubordina contra los jefes!

En su libro, «Le Fil de l'Épée», escribió Charles de Gaulle: «Es cierto que a veces, los militares, exagerando la importancia relativa de la inteligencia, descuidan el servirse de ella.» En España ha

habido pocos militares capaces de afrontar con inteligencia los problemas del país. Uno lo intentó: el capitán Fermín Galán, fusilado por haber querido ponerse del lado del pueblo, en contra de la rancia y reaccionaria casta militar. Pero Galán se encontró solo, abandonado en la hora suprema, incluso por aquéllos que con él habían conspirado: los políticos. Para nosotros, los libertarios, hoy como siempre, se nos ofrecen distintos frentes de actuación. Unos pueden dar mejor resultado que otros, es lo normal, pero lo que ha de tenerse en cuenta es el no caer en la negligencia de descuidar hacer lo pertinente para abrir brecha en lo que es baluarte sólido del régimen: el militarismo.

Por ahí, por algunos países, se está empleando una estrategia antimilitarista minuciosa, inteligente en todos los detalles. Se trata de elementos cuyas doctrinas nada de común guardan con las apreciaciones nuestras. Pero es el hecho de socavar un régimen, yendo directo al corazón del mismo, lo que es digno de tenerse en cuenta por lo que supone de tácticas eficientes.

HAUPTMANN Y EL TEATRO REVOLUCIONARIO

Se ha reeditado recientemente en España una obra que hacía muchos años que estaba agotada en librerías, ya antes de la etapa franquista. Se trata del drama más conocido del notable dramaturgo alemán cuyo nombre encabeza estas líneas. Es la obra «Los tejedores de Silesia». A primeros de siglo, cuando el teatro social de tendencia revolucionaria descollaba en Europa y América, la citada pieza teatral fue traducida en diversas lenguas, obteniendo un éxito delirante las representaciones. Al igual que «Los malos pastores», de Octavio Mirbeau, fueron consideradas obras maestras del teatro revolucionario. En el drama de Hauptmann destaca la acción insurgente, promovida por la desesperación de los explotados. El incendio, las llamas destructoras, transforman en humeantes escombros la vieja fábrica, símbolo de la explotación del hombre por el hombre. Es la revolución de quienes desean comer. Los tejedores famélicos que, según el poema de Heine, tejen y tejen su mortaja...

Hoy se trata de popularizar otra especie de teatro revolucionario: Se intentan poner en escena obras en que destaque el peligro de embrutecimiento que supone el aburguesamiento proletario. ¡Vale la pena tenerlo en cuenta!

FONTAURA



Los jóvenes anarquistas

El proceso de Burgos es inconcluso. La lucha continúa.

A pesar de las maniobras recuperadoras del Estado español las pasadas jornadas combativas de Noviembre-Diciembre 70 son un importante paso adelante hacia la liberación del pueblo trabajador de la Península Ibérica. Así como la oleada de huelgas en los primeros meses del presente año constituyen un significativo avance de las luchas de la clase trabajadora (Harry Walker, Maquinista, Faesa, Pegaso, etc... en Cataluña) a las que han seguido otras también destacadas en diversas localidades de España, surgiendo intentos de democracia directa expresados por las Asambleas obreras y los comités. No paralizándose el combate en los meses veraniegos sino que con las luchas de la Seat en Barcelona, de los obreros de la Construcción con sus huelgas en Cataluña y Madrid (siendo asesinado a tiros por los guardias de la patronal un obrero en la huelga de la Construcción de Madrid) se agudizan los conflictos en el presente otoño con el incesante aumento del coste de la vida, con la agravación que supone la subida de precios de los transportes urbanos en Madrid y Barcelona así como el aumento de un cinco por ciento en los precios de la RENFE, y la negociación de nuevos convenios colectivos en las empresas que producirá una avalancha de luchas obreras en los meses venideros.

La acción de los anarquistas durante este verano

En los últimos dos años se va

forjando entre la juventud española de nuevo un movimiento anarquista que toma forma organizada. Coincidiendo con la aparición en diversas localidades y regiones de España de núcleos y grupos autónomos anarquistas, que realizan un proceso de clarificación al mismo tiempo que ensayan la acción revolucionaria, coordinados entorno a la plataforma de seis puntos del primer número (agosto 70) de «Tribuna Libertaria», estudiados profundamente y concretados en posteriores conferencias, hay un proceso inverso de escisiones y esclerosis en el seno de los diversos partidos y grupúsculos vanguardistas que se reclaman del marxismo-leninismo, aparte del desprestigio que continuamente se ganan los carrillos con su reformismo, sus maniobras oportunistas y su participación en las elecciones «sindicales» para ganar puestitos dentro de la C.N.S.

Después de la campaña pro-boicot a las elecciones «sindicales» verticalistas de mayo por la militancia anarquista, al mismo tiempo que otros sectores obreros de carácter revolucionario no definidos ideológicamente en una postura concreta, a finales del citado mes y a principios de junio fue decidida una campaña de agitación en las zonas turísticas por los grupos anarquistas que en ellas se mueven. Las acciones de agitación realizadas han sido mucho más numerosas y efectivas de lo que se creía al comenzar el verano con un balance positivo que demuestra la certeza de los análisis y estrategias sobre el fenómeno turístico (propio del capitalismo moderno) de la militancia anarquista en la actualidad, haciendo todos los po-

sibles para que el próximo verano sea muy calentado por la agitación en las costas turísticas de España. La solidaridad revolucionaria mundial entre la juventud contestataria, la concienciación revolucionaria de la población costera subyugada y la explosión del institucionalizado fenómeno turístico por sus propias contradicciones que deben agravarse luchando en su propio feudo, son los objetivos de los jóvenes anarquistas en la campaña de agitación entre los turistas.

Las luchas actuales

Septiembre de 1971 comenzó agitado por la huelga de los obreros de la construcción en Madrid, teniendo su prolongación en las calles del centro de la villa con violentas manifestaciones de protesta contra el asesinato del joven obrero Pedro Patiño, así como en oposición a la abusiva subida del precio de los autobuses madrileños. Simultáneamente en Barcelona y provincia pararon en defensa de sus reivindicaciones de clase explotada y oprimida un millar de trabajadores de la rama de la Construcción.

Aprovechando la temporada de conflictos oportunistamente se mueven los carrillos, empezando su gira de propaganda al Partido con el intento de hacer una huelga general de los transportes urbanos para el viernes 17 de septiembre en Barcelona bajo sus directrices. El llamamiento fue difundido el jueves y vistos los objetivos sectarios con la agravación de las pocas garantías de seguridad que el PSUC ofrece a los participantes en sus acciones de cara a la represión ninguna organización ni grupo de extrema izquierda se hizo eco de su convocatoria. Tanto la huelga de transportistas (chóferes de los autobuses urbanos) como el boicot de los usuarios o los intentos de parar por el sabotaje el metro así como el tráfico por las calles de la ciudad no tuvo el éxito que esperaban los «comunistas» con su manobreo aventurista, a pesar de algunas acciones aisladas de sus comandos. Desde su convocatoria se vio el claro propósito de engañar al pueblo con la existencia de unas «comisiones obreras» que sigan las consignas de Carrillo y que tengan una fuerza considerable cuando la realidad (prueba de ello es el elevado porcentaje de boicot en las elecciones «sindicales» demostrado por los obreros de Cataluña) es que

en Barcelona las «comisiones» son un fantasma limitado a un simple y reducido aparato de militantes del partido comunista. No confundamos este engaño bobos con las «Plataformas de Comisiones Obreras» sector mayoritario de carácter más revolucionario que se separaron de la dirección de los carrillos, con una postura independiente y un carácter de lucha intransigente contra la C.N.S. en las empresas. Debemos de notar que como organización obrera hay mucho confusiónismo en su seno pero no puede negarse a sus militantes la eficacia de su campaña contra la elección de enlaces y jurados para los «sindicatos» verticalistas. No habiendo llegado la propuesta «comunista» a la población barcelonesa por habérsela sacado de la manga sin ningún ligazón con las aspiraciones de las masas y conociéndose el sectarismo partidista de tal intento, afirmamos que una huelga general, tanto de un ramo como a nivel local o nacional, debe prepararse minuciosamente adoptando una estrategia revolucionaria de acuerdo con las aspiraciones populares y jamás como maniobra de politiquería. No obstante en tal caso señalado creemos que teníamos el deber como miembros del pueblo de participar activamente en la huelga en el caso poco probable de que hubiera estado en las masas desbordándose sin respetar los sucios propósitos del carrillismo.

El franquismo-opusdeista que gobierna el Estado español convoca a elecciones a procuradores en Cortes por el tercio familiar para el 29 de septiembre, sorprendiéndonos el adelantamiento a tan pronta fecha por lo cual suponemos que detrás de la maniobra para una acción de su política a los meses venideros. La militancia anarquista se ha movilizó para realizar diversas acciones propagandísticas (pintadas, pasquines, pegatinas, octavillas, etc.) denunciando el carácter antipopular de las urnas y llamando una vez más a proseguir en la importante acción directa del proletariado, que conquistando por sí mismo sus derechos a la asociación y a expresarse libremente en la lucha clandestina sin necesidad de serle concedidas oficialmente por las leyes del Estado, ha realizado con el BOICOT a las elecciones «sindicales» del pasado mayo, 40 % de abstenciones con numerosísimos votos en blanco producidos en las empresas que se votaba bajo la coacción policiaca o las amenazas

¡Manifestémonos contra la represión!

Las importantes luchas que el pueblo trabajador de España mantuvo con motivo del proceso de Burgos (Diciembre 70) son un paso adelante por una sociedad libre e igualitaria. Nadie puede mantenerse al margen. ¡Luchemos!

Contra:

- La ley «Sindical» y la ley de Orden Público;
- La Represión (detenciones, apaleamientos, suspensión de actos públicos, torturas, procesos y asesinatos del terrorismo estatal) y el Estado de Excepción.

Por:

- Una confederación sindicalista revolucionaria de los trabajadores, una C. N. T.
- Una sociedad de Libertad, Justicia, Autogestión y Democracia Directa.

¡VIVA EL COMUNISMO LIBERTARIO!

Grupos Anarquistas de las Comarcas Gerundenses.

españoles en la brecha

de despido por los patronos. La continuación de la brecha debe ser el boicot masivo en las elecciones del 29 de septiembre, en las que suponemos que solo votará la clase dirigente que vive del trabajo del pueblo asalariado (1) siendo el Estado y sus urnas hechas para estos que viven de la opresión y la explotación del hombre por el hombre. Aunque se tenga esta agradable suposición de abstencionismo no está nunca demás que los compañeros hayan hecho recordar en la calle que «votar es negar tu personalidad», «votar es traicionarte», «trabajador: no votes el 29 de septiembre!»

Actualmente, y a la vez que la propaganda abstencionista, los grupos autónomos anarquistas y la militancia de la C.N.T. han comenzado a moverse en la clandestinidad que impone la dictadura militar-clerical-capitalista para el logro de una extensa y efectiva campaña solidaria con el compañero Julián Millán Hernández, víctima de una maquinación policíaca con grave peligro de ser asesinado por los verdugos del Estado, luchando y aunando esfuerzos para liberarle. Simultáneamente a estas actividades contra el Consejo Militar de Guerra por «banditaje y terrorismo» al joven libertario Millán, que es de esperar tenga su prolongación fuera de España, se espera por parte de los grupos autónomos anarquistas que actúan en Cataluña («Negro y Rojo», «Kronstadt-71», etc...) consoliden su coordinación federalista y estrechen lo más posible las ligaduras con todos los compañeros y círculos aun no organizados, hasta alcanzar un movimiento coherente que haga más fuertes y más eficaces las actuaciones de los anarquistas, junto al pueblo trabajador. Es de desear que los compañeros de las demás regiones de la Península hagan otro tanto en el mismo sentido.

Septiembre 71.

Notas sobre la prensa clandestina editada por los anarquistas de la Península ibérica

● Está a punto de aparecer el número cinco de «TRIBUNA LIBERTARIA», que viene apareciendo desde agosto del 70 en España como «Portavoz Anarquista comprometido en el actual proceso de clarificación ideológica y acción revolucionaria», habiéndose ya editado cuatro números y un suplemento

(1) Esta previsión se ha confirmado. (C. S.)

dedicado a los «Principios del Sindicalismo Revolucionario — Estatutos de la A.I.T.»

● Desde junio pasado los compañeros levantinos comprometidos en «la clarificación ideológica libertaria y la agrupación de militantes para la acción revolucionaria» sacan una «Edición Anarquista del Este ibérico» denominada «TIE-

RRA LIBRE», de la cual han aparecido tres números y un suplemento durante el verano, esperando poder editar próximamente su cuarto número.

● En varias comarcas y regiones de España hay proyectos de sacar cuando más pronto se pueda nuevas publicaciones de prensa

sa ácrata, así como se está habiendo de publicar prensa obrera de exposición anarquista en las fábricas para el Movimiento Obrero específicamente tratando de los problemas y luchas en las empresas al mismo tiempo que proponiendo formas de democracia directa en las organizaciones sostenidas del combate proletario.

Por un combate antimilitarista

«¡Milicianos, siempre!
¡Soldados, jamás!»

ENTRE los grupos anarquistas que actúan en la Península Ibérica se está planteando una amplia campaña de carácter permanente contra el Ejército y el servicio militar, denunciando la aberración militarista y explicando el carácter de defensa del capitalismo que tiene la casta militar así como el Ejército. Algunos compañeros ya han empezado las actividades de propaganda antimilitarista pretendiendo convertir la lucha por la paz en guerra contra el capitalismo y su aparato estatal.

En el pasado mes de marzo los compañeros de Valencia lanzaron un manifiesto sobre el caso Beunza afirmando la postura antimilitarista del anarquismo revolucionario, expresando su desacuerdo con la objeción de conciencia como postura religiosa o filosófica pequeño-burguesa y preconizando la objeción al Ejército por convicción revolucionaria al tiempo que recomendaban prepararse para la «rebelión activa y el sabotaje al aparato» de los militares. Después la militancia libertaria de otras regiones ha estudiado la movilización antimilitarista a gran escala propuesta por los compañeros valencianos de «Bandera Negra», siendo uno de los temas de agitación continua y progresiva que un sector de anarquistas españoles pretenden sea general para toda la militancia desde el momento actual.

Como réplica al Ejército, aparato de represión al servicio de la oligarquía que enyuga al pueblo trabajador, debemos de irnos preparando para la Insurrección Armada inevitable para lograr el triunfo de la Revolución Social. De las organizaciones que vayamos gestando y de las experiencias adquiridas en los enfrentamientos con las fuerzas represivas del Estado debemos de ir forjando el esbozo revolucionario de la auto-

defensa popular que avance hacia la formación de potentes milicias armadas de la clase trabajadora que eviten con su acción decidida que el poder de la oligarquía (alianza clerical-militar-capitalista) se reorganice una vez el levantamiento popular desborde el poderío de estos opresores y explotadores.

La preparación de milicias del pueblo por un lado y la minación del tinglado castrense por otro, — clarificando entre la juventud llamada a filas el verdadero sentido represivo, alienante, criminal y oligárquico que tiene el Ejército para que éste se subleve contra los mandos militares en caso de ser movilizados para tirar sus armas contra su pueblo, y que con-



trariamente una sus armas a las filas de los trabajadores honrados a la lucha —, son los objetivos de la campaña antimilitarista a desarrollar intensamente. Es una cuestión básica en la preparación de la Revolución Socialista Libertaria.

Manos a la obra pues, compañeros.

Septiembre 71.

Plus de tourisme en Espagne

Ouvriers et étudiants étrangers en vacances en Espagne, ne restez pas aveugles et ne cantonnez pas votre lutte émancipatrice à vos seuls pays et lieux de travail. Mais au contraire, étendez la lutte de classes révolutionnaire partout, en vous unissant au peuple espagnol qui mène son combat pour la libération.

Dès maintenant, ici sur la Costa Brava, solidarisez-vous avec la population exploitée et opprimée. La solidarité internationale dont vous avez fait preuve dans vos villes et villages en manifestant contre le procès de Burgos, en décembre dernier, aujourd'hui doit être exprimée par des actions révolutionnaires et des protestations pour la dénonciation du fascisme-opusdésiste et du système d'exploitation capitaliste actuel.

Si vous voulez l'émancipation intégrale de l'homme; si vous voulez une société libérée de toute répression et aliénation; si vous voulez vivre dans un monde juste et égalitaire, ne restez pas sourds à cet appel des anarchistes et syndicalistes révolutionnaires espagnols qui combattent pour un socialisme libertaire et autogestionnaire en Espagne et dans le monde entier.

Vive la Solidarité Internationale Révolutionnaire et antifasciste !

Ouvriers et étudiants du monde entier : même combat !

Groupes Anarchistes Révolutionnaires,

Costa Brava, juin 1971.

13 DE OCTUBRE DE 1909

por MIGUEL FOZ

SUPONGO interesante recordar a la personas de memoria frágil la biografía del gran maestro racionalista Ferrer Guardia, fusilado sin causa justificada, hace justo sesenta y dos años.

Francisco Ferrer Guardia nació el 1º de enero en Alella, Cataluña.

De niño, y como hijo de familia católica, perteneció al coro de la iglesia de localidad donde nació.

En uno de sus primeros trabajos, Ferrer, siendo muy jovencito, estuvo empleado en una tienda de ropas en Barcelona, cuyo patrón era librepensador y acérrimo enemigo de la Iglesia. Bien pronto Ferrer se ganó la simpatía de su patrón y éste inició con él una amistad que habría de cambiar radicalmente el pensamiento de Francisco. Como resultado de ese trato amical el empleado abrazó fervientemente el anticlericalismo impertérrito de los últimos decenios del siglo pasado.

En 1886 hubo un pronunciamiento militar encaminado a proclamar la República, cuyo jefe era el general de brigada Villacampa, en el que Ferrer participó activamente. Fracasado el intento, nuestro biografiado se refugió en París. Una vez en Francia tradujo algunas obras que juzgó útiles a la lucha anticlerical que se mantenía en España a pesar de los encarcelamientos y persecuciones que sufrían los librepensadores. Unos años después, para ganarse los medios de supervivencia, Ferrer ofició de profesor de idiomas (español especialmente) en el Liceo Condorcet (hacia 1895). Durante ese tiempo trabó amistad con la señora y señorita Meunier, madre e hija, parisinas ricas que le requirieron para lecciones de nuestro idioma como preparación a un viaje por España que pensaban hacer. En el decurso de estas lecciones hubo algún choque, aunque cortés, por ambas partes, entre las ideas fervientemente católicas de Meunier y las concepciones irreligiosas de Ferrer, por cuya circunstancia él tuvo ocasión de exponer a ambas mujeres sus anhelos de crear una escuela libre del oscurantismo religioso. En esta lucha de ideas emergió Ferrer Guardia (no sin haberse registrado frialdad en algunos momentos) y la señorita Meunier testó en favor de Ferrer, dejándole una respetable fortuna con el encargo de invertirla en la realización de una escuela ajustada a los ideales que Ferrer le había expuesto con argumentos positivos.

En 1901 entró Ferrer en posesión

de la herencia y ya en uso de la misma se buscó colaboradores de la categoría de los Ch. Letourneau, Paraf-Javal, Eliseo Reclus, P. Kropotkin, J. Grave, C. Malato, obteniendo en España la entusiasta colaboración de Fabián Palasí, Ramón y Cajal, Enrique Lluria, N. Estévez, Odón de Buen, Pi y Arsuaga, Martínez Vargas, A. Lorenzo, y ayudado sobre todo por Clemencia Jacquinet, Soledad Villafranca, Cristóbal Litrán y José Casasola, entre otros.

El 8 de septiembre de 1901, con profesorado debidamente preparado y textos propios, en un bonito local de la calle de Bailén (Barcelona) se inauguró la Escuela Moderna. El sueño de Ferrer era ya realidad y el ejemplo cundió. Las llamadas escuelas laicas, que algunas sociedades obreras de apoyo mutuo y cooperativo venían manteniendo sin ideales pedagógicos definidos y basadas simplemente en la ausencia de la religión en sus asignaturas, tuvieron un franco cambio favorable a los métodos de la Escuela Moderna. Y los libros editados por ésta eran solícitamente escogidos por ese movimiento de escuelas que querían emanciparse, esencialmente, del férreo dominio de la Iglesia y del Estado en las actividades de la educación. Méritos más que suficientes para merecer el odio más acendrado del clericalismo español y vaticanista.

El 31 de mayo de 1906, en la boda del rey Alfonso XIII, camino de regreso, estalló una bomba lanzada por Mateo Morral, ex empleado en la sección de librería de la Escuela Moderna. Con este motivo ésta fue clausurada por el gobierno y Ferrer encarcelado y procesado, pidiendo el fiscal que se le aplicara la pena de muerte. Esta vez se salvó de las garras del fanatismo católico, dueño absoluto de España, gracias a la enorme presión de la opinión internacional, movida oportunamente por la librepensamiento de todo el mundo. Empero, las aulas racionalistas permanecieron cerradas por orden judicial, dedicándose Ferrer a sacar nuevas ediciones escolares ensanchando su cuadro de colaboradores, cual es el caso de Reclus con «El Hombre y la Tierra», y Kropotkin con «La Gran Revolución».

La corta vida de la Escuela Moderna fue siempre notable en la sembrar de ideas modernas, hasta que el clero consiguió su clausura definitiva, por la época.

Los resultados obtenidos por los nuevos métodos habían sido, repe-

timos, altamente satisfactorios y la satisfacción se manifestó implícita en padres, profesores y alumnos, creándose un clima de fervor y cariño hacia la Escuela particularmente en Cataluña; cariño y fervor que se extendían esperanzadoramente por toda España y otras partes del mundo, contándose en octubre de 1909 con sesenta y tres escuelas racionalistas esparcidas por toda España.

Entre tanto, como consecuencia de la política colonial del clásico y tenebroso reaccionarismo español, los desastres en el Rif exigieron nuevas levas de jóvenes que sacrificar en holocausto a los intereses capitalistas y jesuíticos encarnados en Alfonso XIII y su camarilla. En Barcelona, para oponerse al envío de más tropas al matadero rifeño, el pueblo se

rebeló, ocurriendo la célebre semana trágica. Aplastada la rebelión las fuerzas negras del clericalismo y la burguesía no se sintieron satisfechas con la enorme represión y las numerosas detenciones decidiendo suprimir a Ferrer, haciéndose la ilusión de que con ello terminarían con su obra de enfrentamiento intelectual con la sociedad de miseria, de orgullo, de vanidad, de maldad, de explotación de falsas creencias, latrocinios, guerras, desigualdades, parasitismos y otras calamidades por el estilo, sucedible por otra sociedad más igualitaria, perfecta, equitativa, es decir, más en consonancia con el derecho humano.

Es por eso y no otra cosa que el gran humanista Francisco Ferrer Guardia fue fusilado en los fosos de Montjuich (Barcelona) el 13 de octubre de 1909.

S. I. A., RESUMEN INFORMATIVO

de la gestión administrativa del Consejo Nacional durante el trimestre julio - septiembre.

COMO nota sobresaliente citaremos la del calendario este año, cuya venta ha superado los beneficios de los años anteriores. La población francesa lo ha acogido con bastante simpatía por haberse tratado en él un tema de interés primordial: la Comuna de París.

Carteras se han vendido muy pocas y hemos de hacer constar que van a terminarse sin que varias Secciones y Grupos de Amigos nos hayan hecho un solo pedido. Quizás sea nuestra la culpa por no haberlas anunciado suficientemente. Las carteras tienen buena presentación, con el anagrama SIA. El precio de 4 francos no puede decirse que es caro, teniendo en cuenta además, que si hay algún beneficio, éste se emplea como todas nuestras ganancias, en las obras de solidaridad. A menos ganancias, compañeros, menor será nuestra aportación a los compañeros necesitados. Quedan pocas carteras. Los pedidos que exceden la cifra de 10 ejemplares tienen una reducción del 10 %.

Tarjetas postales se vendieron el año pasado más de 2.000. No se gana mucho en ellas, pero compensa el trabajo. Esperamos que este año, cuando se vayan aproximando los días de felicitación, no nos echéis en olvido.

Con respecto a los sellos de la «Campaña de invierno» quisimos

suprimir la coacción que suponía el enviarlos sin que mediase el pedido previo por las Secciones, como parece que se venía haciendo, y hemos salido defraudados.

Tenemos también insignias de SIA, cuyo precio por unidad es de 1,50 frs. Si el pedido excede la decena tiene un descuento del 20 %.

A continuación presentamos las listas de los donativos que hemos recibido durante el trimestre:

Para los necesitados de SIA

De Manuel Colominas, 100 00 frs.; Amis de Barlarga, 30,00; Miguel Durán, 10,00; Cousin Louis, 100,00; Julián Floristán, 50,00; Aquilino Gainzairain, 10,00; Carlos Mendía, 20,00; Rosario Tenas, 20,00; Amis de Vic-Fezensac, 10,50; Ripoll Salvador, 10,00; Santiago Ferraz, 20,00 frs.

Total recibido: 389,50 frs.

El C. N. ha dado durante el mismo tiempo, 1.545,00 frs.

Para varios necesitados de SIA, 545,00 frs.

Para ancianos y enfermos, de Jurídica de la CNTE en el exilio, 1.000,00 frs.

Para víctimas de la represión

Amis de Vic-Fezensac, 50,00 F., Etienne Guillemau, 82,00; Cousin Louis, 100,00; Subirats, 120,00; Anónimo, 10,00; Cerver André, 50,00; Raoul Olivera, 50,00; Manrique Victor, 10,00; Julia Celma, 200,00 frs.

Total recibido, 672,00 frs.

CONSEJO NACIONAL

El libro y su panorama

Alessandra Kollontai — *L'Oposizione Operaria, da Kronstadt a Danzica* — 1921/1971 — 105 páginas — Edizione Comune — Milano — Via Farini 40 — Prezzo L. 800.

TUVIMOS conocimiento de «La oposición obrera en Rusia» hace más de medio siglo, en la versión castellana de Torralba Beci. Eran momentos en que la humanidad del mundo entero tenía los ojos puestos en la Revolución rusa, que se debatía contra los ataques de la burguesía y capital internacionales, las dificultades económicas por el boicot impuesto por varias naciones europeas, pero que tenía un baluarte inexpugnable en el proletariado de todos los países. Lo poco que sabíamos de la realidad iba filtrándose a través de uno que otro documento escapado a la censura de las naciones capitalistas, uno de los cuales era «La oposición obrera, de Alejandra Kollontay.

Este alegato en favor de las libertades públicas, contra el burocratismo político y estatizado que iba minando los principios básicos de la revolución, fue difundido a través del mundo hasta el fallecimiento de la autora. Partiendo de allí, se prohibió su circulación en las esferas del comunismo internacional, a medida que se entronizaba el poder dictatorial que este documento denunciara en 1921 ante el 10º Congreso del Partido.

Después del gobierno de Kerensky, los socialistas revolucionarios, sindicalistas y anarquistas e idealistas de diversas gamas del liberalismo fueron exterminados por la dictadura burocrática que trepó las oposiciones y constituyó un puente gendarme contra las aspiraciones sociales y económicas de la clase trabajadora y la libertad. Los mencionados cabecillas poco a poco se encargaron de ir separando la intelectual que tenía algo que decir, que pensaba en los verdaderos intereses populares, partiendo de una democracia de abajo arriba, partiendo de los sindicatos, creadores de la revolución y de la economía soviética.

Los nombres de Tasin, Plejanov, Bujarin, Kuzmin, Kalinin y los demás revolucionarios conscientes de la primera época, incluyendo a Gorki, fueron raleados. El aparato comunista los ha separado con la misma indiferencia que el régimen capitalista anterior. La revolución social en el mundo quedó en manos de aprovechadores, técnicos de la burguesía y aspirantes a puestos de figuración. Los miembros leales a la causa fueron desapareciendo de la escena. La responsabilidad del movimiento que-

dó en muy pocas manos limpias. El idealismo que el levantamiento general había provocado, insuflando entusiasmo hasta al pensamiento burgués, fue saboteado. Las aspiraciones de liberación del proletariado mundial, para devolver al pueblo el espíritu de sus libertades revolucionarias, decayó tanto y más a medida que el Poder se tornaba más absolutista.

«La oposición obrera en Rusia» es uno de los documentos expurgados por el santo sínodo comunista. Y hubiera desaparecido si acaso no existieran bibliotecas en el Occidente que lo conservaran como reliquia de una gran frustración, de una desilusión quebrando ideales, personas e instituciones y volviendo al hombre a su condición de esclavo del partido, de la maquinaria estatal, de la gigantomanía nacionalista del imperialismo soviético. Las recomendaciones de Alejandra Kollontay al 10º Congreso constituyen una recusación casi directa al comportamiento político de sus dirigentes que ponían en peligro los destinos de la revolución. Las palabras pronunciadas, de manera tan clara como tadas a la verdad, desde la acción restrictiva del movimiento sindicalista, de las libertades como de los sucesos que llevaron al levantamiento de la flota del Báltico, cobran un valor grande en nuestros días, medio siglo después de pronunciadas. A través de ellas pudimos comprobar que no todo estaba podrido en Dinamarca. Que la revolución continuaba su curso ascendente.

«La libertad siempre es la libertad», dijera Rosa Luxemburgo, militante inteligente de primera línea que cayera abatida por la barbarie reaccionaria en la comuna alemana. El complejo de la libertad, el juego de la democracia por la que el género humano viene luchando desesperadamente desde los albores de la historia, allí quedaron sepultos como una verdad irrefutable en lo infinito del proceso que convirtió la República soviética en uno de los despotismos más despreciables de la tierra.

«La oposición obrera en Rusia de Kronstadt a Danzing» que ha tenido tan buen acierto a hacer conocer al mundo latino Edizioni Azioni Comune en idioma italiano, viene a resucitar antiguos ideales espirituales y reconfortantes aun medio siglo después de tanto suceso adverso. Supone un manifiesto espíritu insurrecto que no muerde y un grato recuerdo de los de antes para las nuevas generaciones surgidas de las mejores tradiciones libertarias de todos los tiempos.

CAMPÍO CARTIO

COMMUNIQUE

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rues des Vignoles
EN PREPARACION, para el día 24 de octubre a las 3 de la tarde: Sesión de VARIEDADES y «Cine Amateur» con fines solidarios. De momento JEHAN JONAS y secuencias en filme a cargo de Capellas y Jehan Jonas.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general de afiliados para el día 17 de octubre, a las 9, a fin de discutir el orden del día regional.

SIA DE PERPIGNAN

Invita cordialmente a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea que tendrá lugar el 31 del corriente a las 9,30 de la mañana, en el local de la CNT, 46, rue de Quince Degrés.

Más que nunca es necesario el concurso de todos para ayudar a los perseguidos y víctimas de la reacción.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo día 24 de octubre, en el lugar de costumbre a las 9 en punto de la mañana. Asuntos de máxima importancia a tratar, por lo que se requiere la presencia de todos los afiliados y máxima puntualidad.

F. L. DE PARIS

Día 17 de octubre a las 9 y media en punto, continuación de la asamblea para discutir el orden del día del Pleno próximo. Encarrecida la asistencia.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca reunión para el próximo domingo 17 de los corrientes. Lugar y hora de costumbre.

PRO «COMBAT SYNDICALISTE»

M. Durán, *Tournefeuille*, 10; J. Villanueva, *Combs-la-Ville*, 20; Ramos, *Ivry*, 10; N. Grau, *Paris*, 10; Amela, *id.*, 10; Paco Francisco, *id.*, 5 francos. TOTAL: 65,00 F.

NOTA ADMINISTRATIVA

Por sernos de urgente necesidad, rogamos a los suscriptores que no hayan pagado aún el 1º Semestre del año en curso, lo hagan lo antes posible. Igual decimos a los paqueteros que tengan números atrasados por satisfacer.

Repetimos a los atrasados de más de un año en su suscripción, que el coste de la tirada hay que pagarla semanalmente y que sean consecuentes con sus compromisos.

Referente a Librería, también rogamos hagan efectivos los envíos pendientes de pago.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior .. 37 324 73

Martínez Luis, París....	15 00
Martínez Antonio, id.	10 00
Pastor Pedro, id.	8 00
Bayo	8 00
T. Marcellán, Thiais, ..	25 00
Pedro Peralta, París ..	15 00
Una Roquerola, id.	10 00
F. L. Garges le Gonesse	20 00
Tarrago Francisco, París	10 00
Tomás M a r c e l l á n	
Aant. Martínez, id.	10 00
Thiais	15 00
Fuentes David, id.	20 00
Anónimo, id.	5 50
Harnaiz, id.	10 00
Victor Roqueta, Murat	29 00
Antonio López, Roanne	10 00
Charbonneau, Villeparisis	20 00
Lacruz, Dreux	5 00
F. L. Melun	20 00
Juan Bellés, Clermont-Ferrand	10 00

Suma y sigue .. 37 600 23

LISTA PRO COMPANEROS ANCIANOS

Grupo Químicos de Ivry, 100; Venta Turrone, 5. Total, 105 F.

CORREO DE REDACCION

Por falta de espacio quedan artículos por publicar.

Las cartas voluminosas que se nos envían deben ser debidamente franqueadas. Cada exceso de peso nos cuesta 1,10 francos de recargo.

REGIONAL CATALANA - C.N.T.

Con fecha del 9 de octubre ha quedado constituida la C. de R. de la siguiente forma: *Secretario*, Bagés; *Vice-secretario*, Capellas; *Cultura y Propaganda*, Ferrer; *Organización*, Amela; *Adjuntos de la Agrupación de París, Roda y Riambau*.

Próximamente, Agrupaciones y compañeros aislados recibirán circular, y Acta del Pleno Regional celebrado este verano en Marsella.

«Terra Lliure» a partir del próximo número saldrá de imprenta con colaboraciones de Francia y Cataluña.

Las relaciones de esta C. de R. con el S. I. siguen perfectas y fructuosas para la causa.

La Comisión de Relaciones.

33, rue des Vignoles, París (20).

MOVIMIENTO BURSÁTIL

BARCELONA. — Suspensión de pagos de «Electodomésticos Vivó Torras S. A.», con activo de 40,9 millones y pasivo de 36. En el activo la parte principal es la de mercaderías con 10,5 millones. En el pasivo figura como principal acreedor la firma Vivó Vidal y Balasch con 27,3 millones. Otros acreedores son Aismalibar con 1,8 millones, Delegación de Hacienda con 1,1, Davi, S. A. con 0,6 y Plástica con 0,4.

Otra suspensión de pagos reciente es la de la firma barcelonesa Estergras, S. A. Activo de 42,5 millones y pasivo de 33,4.

Principales acreedores son José Guirao con 9,4 millones, Banco de Crédito Industrial 6,4, Banca Catalana, 2,2, Odila Gumá 1,8 y prodesa 1,7.

La suspensión de pagos más importante de las que llevamos reseñadas, tuvo lugar en nuestra ciudad el pasado lunes. Nos referimos a la presentada por Comercial de Maquinaria y Construcciones, S. A., con activo de 48 millones y pasivo de 40. Ha correspondido la tramitación el Juzgado nº 21.

TRASPASO DE FONDOS

SAN SEBASTIAN. — En dos millones y medio de pesetas se calcula el importe del atraco efectuado en la sucursal del Banco de Vizcaya en la localidad guipuzcoana de Vergara. Tres jóvenes penetraron en las oficinas del Banco citado, en la más céntrica calle de la localidad, y una vez dentro sacaron tres metralletas con las que intimidaron a los empleados y al poco público que allí se encontraba, diciéndoles en vascuence que estuviesen tranquilos, que no les iba a pasar nada. A punta de metralleta introdujeron a todos los allí presentes en un cuarto y cerraron la puerta. Después procedieron a llevarse el dinero de la caja.

EL TOREO DE CAPA CAIDA

CORDOBA. — Vamos a ver:

Córdoba, cuna de toreros, ¿tiene verdadera afición a la fiesta nacional? Los críticos coinciden en que existe buena afición, pero muy escasa. Existen núcleos de aficionados que saben de veras lo que es la fiesta de los toros. Pero, por otra parte, existe lo que podíamos llamar aficionado de taberna y medio, el hombre que habla mucho y va poco o nada a la plaza, el hombre que confunde la opinión con el apasionamiento. La juventud no le presta singular atención a esta clase de festejos; cuen-



ta con otros medios de distracción, y hasta más económicos. El aumento demográfico de Córdoba no ha sido proporcional en cuanto a crear nuevos aficionados.

En resumen: crisis para el mundo de los toros en Córdoba. Poca afición, que nunca llena ese nuevo coso de Los Califas.

FIGURAS DE CERA

MADRID. — Se está montando un museo de figuras de cera interpretando a personajes célebres de la historia, el arte y la literatura. «Estarán» Quevedo, Lope de Vega, Calderón de la Barca, Cervantes, Rodríguez de la Fuente, García Lorca, entre otros literatos; Colón, Isabel nº 1, Alvarado, Cabeza de Vaca, Valdivia, H. Cortés, Pizarro, Almagro, y otros despanzuradores; Bolívar, Artigas, San Martín y algún otro atiza-españoles. Sigue abierta la lista.

DATOS ESTADÍSTICOS

BARCELONA. — A una cifra superior a los cincuenta millones de pesetas se elevan los daños ocasionados en el servicio telefónico de Cataluña por las inundaciones sufridas en esta región los pasados días.

La provincia más afectada ha sido la de Barcelona, donde la reparación del material dañado y la mano de obra ascienden a unos veinte millones de pesetas.

La compañía Telefónica ha restablecido ya las comunicaciones de las 353 localidades afectadas por las inundaciones, que produjeron la incomunicación de unos doce mil abonados y el corte de varios cables coaxiales y de otras líneas urbanas e interurbanas. En la actualidad han sido franqueadas provisionalmente todas las averías y se trabaja intensamente para consolidar o sustituir las instalaciones afectadas.

Otro temporal de última hora ha desbordado de nuevo al Llobregat, contándose de momento dos muertos, cosechas rematadas por el pedrisco (particularmente en el Prat), nueva interrupción de líneas eléctricas y otra inundación del Campo de Aviación Muntadas.

LOS AMORES DE MADRID CON SOFIA

MADRID. — El primer cónsul de la República Popular de Bulgaria acreditado ante el Gobierno

español, señor Stanko Rangelov, ha llegado a Madrid, procedente de París, al objeto de ponerse al frente de la representación consular y comercial de su país.

El intercambio de cónsules entre ambos países fue acordado el 4 de junio de 1970 en París, mediante acuerdo firmado por los embajadores de España y Bulgaria en la capital francesa. En virtud de este acuerdo Luis Arroyo Aznar se trasladó a Sofía el pasado marzo como ministro plenipotenciario de España ante el Gobierno búlgaro.

Con anterioridad a este convenio se había firmado otro interbancario por el que se regirán las relaciones comerciales. En el pasado junio el subsecretario de Asuntos Exteriores, don Gregorio Fernández de Valderrama, efectuó un viaje oficial a Sofía, donde firmó un nuevo acuerdo comercial de carácter intergubernamental por el que se prevé el cambio del sistema de moneda «clearing» por el de moneda convertible.

Por otra parte, los directores generales de Aviación Civil de España y Bulgaria firmaron también en Sofía, en el pasado febrero, un acuerdo por el que se prevé el establecimiento de un servicio aéreo regular entre las capitales de ambos países.

ESTATUA A FRANCO

SEVILLA. — Antes de que el «caudillo» se vaya de este mundo sus amigos sevillanos quieren que el fulano se vea en estatua. Por ahora proceden a la recogida de dinero.

Por lo que va a durar, lástima de piedra trabajada. Hoy la inmortalidad no alarga más de un lustro, no respetando nadie el lustre.

LA COMEDIA

MADRID. — Franco ha recibido un telegrama de felicitación del Papa por la promulgación de un decreto de amnistía. Pablo el de Roma se ha adelantado, pues si bien hay amnistía no hay amnistiados. Aparte los complicados en la estafa Matesa, ya indultados de antemano.

NO LO EMBARCAN FACILMENTE

MADRID. — En una recepción que el general Julio S. Díaz-Ben-

jumea presidió en honor del jefe del Estado Mayor del Aire francés, general Gabriel Gauthier, le fue dicho a Monsieur que «Si en el mundo se desatara una tempestad, Francia y España tendrían que navegar en la misma nave.»

Prudentemente el general Gauthier dijo cualquier cosa, pero se guardó de reservar pasaje para el viaje que le era propuesto.

CONGRESO SOBRE LA EMIGRACION GALLEGA

LA CORUNA. — Las fuerzas vivas (léase inertes) de la región han tenido Congreso «emigratorio» para proponer al gobierno la adopción de las siguientes medidas: 1) Suspensión de las causas de la emigración gallega. 2) Reducción de trámites burocráticos que se exigen a los emigrantes. 3) Que ningún gallego vaya al extranjero sin conocer el abecedario y las cuatro reglas. 4) Garantizar a los emigrantes las condiciones sociales que disfrutaban en la España (que abandonan por miseria).

En corrillos los congresistas se felicitaron mutuamente por el conocimiento de un problema español que la ignorancia inglesa, alemana, francesa, belga y suiza desconoce para sus propios países.

HUELGAN 2.000 MINEROS

OVIEDO. — Un total de 2.000 mineros han faltado hoy al trabajo, entre el primero y segundo turno, en la cuenca del Nalón, pertenecientes a siete explotaciones de la empresa nacional minera «Hunosa».

En el pozo «Sotón», donde se inició el paro el pasado viernes, han faltado hoy al trabajo, entre los dos turnos, 473 productores; en el pozo «San Mamés», 172; en el pozo «Venturo», 170; en el pozo «Entre-go», 191; en el pozo «Cerezal», 70; en el pozo «Llascara», 232 y en el pozo «Fondón», que se unió al paro por la tarde, 71. Y etc.

A raíz del conflicto, algunos grupos de mineros de la cuenca del Nalón han enviado escritos a la Dirección de la empresa en los que solicitan mejoras salariales, así como que se les garantice el 100 por ciento de los ingresos en caso de enfermedad o accidente, aunque ello supusiera — añaden en sus escritos — un aumento en los descuentos.

Como de costumbre, la Compañía ha recurrido a la represalia despidiendo a 1.369 huelguistas, por cuya razón se prevé una extensión del paro.

HACIA UNA VIDA MEJOR

Por Fontaura.

Precio: 5 francos.

ELEMENTS DE LEGISLATION SOCIALE:

Les conflits collectifs du travail

Conciliation et arbitrage

Les conflits individuels opposant un employeur et un salarié sont du ressort des Conseils des prud'hommes. Les conflits collectifs sont plus graves. Ils sont réglés par une procédure spéciale : la conciliation d'arbitrage ou la médiation.

LES CONFLITS COLLECTIFS

1° La grève

C'est la cessation du travail, pour un temps plus ou moins long par la totalité ou une partie des salariés d'une ou plusieurs entreprises pour faire triompher certaines revendications.

Toléré par la loi de 1864, le droit de grève est reconnu aux ouvriers, employés et fonctionnaires par la Constitution de 1958.

Certains jugements de tribunaux (jurisprudence) reconnaissent que la grève est illicite si :

— la grève est déclenchée sans avertissement ;

— la grève est causée pour des motifs non professionnels ;

— les grévistes occupent les locaux de travail (grève « sur le tas ») ou portent atteinte à la liberté individuelle de travail.

Depuis quelques années une forme nouvelle de grève a vu le jour : la « grève perlée ». Les ouvriers sont présents à l'usine, mais freinent volontairement la production.

La loi autorise l'employeur à calculer le salaire en fonction de la production réelle sans tenir compte du salaire minimum interprofessionnel de croissance (SMIC) (1) et même à rompre le contrat de travail pour inexécution.

A noter, la loi du 31 juillet 1963 relative à certaines modalités de la grève dans les services publics :

— Pour le personnel civil d'Etat, des départements et des communes de plus de 10.000 habitants, le personnel des entreprises ou organismes chargés d'un service public, la cessation concertée du travail doit être précédée d'un préavis qui doit parvenir 5 jours francs avant le déclenchement de la grève à l'autorité hiérarchique de l'organisme intéressé. Des arrêts de travail par échelonnement successif ou par roulement concerté ne peuvent avoir lieu.

(1) Vu l'imprécision de la loi du 11 février 1950, c'est aux tribunaux de juger de la faute.

— Quel que soit le mode de rémunération, la cessation du travail pendant une durée inférieure à une journée de travail donne lieu à une retenue égale à la rémunération afférente à cette journée.

Les divers syndicats voient en cette loi une facilité pour le gouvernement d'ordonner et d'organiser les réquisitions et estiment qu'elle porte atteinte au droit de grève reconnu par la Constitution.

2° Le Lock-out (1)

C'est la fermeture des usines par les employeurs pour imposer aux salariés certaines conditions de travail. Relativement rares, ils ont connu une certaine recrudescence en 1967 (usines Dassault à Bordeaux, Berliet à Lyon, Chantiers de l'Atlantique à Saint-Nazaire).

LE REGLEMENT DES CONFLITS COLLECTIFS DE TRAVAIL

Le règlement des conflits collectifs a été précisé par la loi du 11-2-1950, le décret du 5 mai 1955, la loi du 26 juillet 1957 et le décret du 18 juillet 1958.

A) Conciliation (obligatoire).

Dès qu'un conflit survient, grève ou lock-out, il doit être soumis obligatoirement aux procédures de conciliation.

La partie la plus diligente (employeur ou travailleurs) adresse au président de la commission de conciliation, rédigée sur papier libre et indiquant les points sur lesquels porte le litige.

Mais la procédure de conciliation peut être engagée par le ministre des affaires sociales, l'inspecteur divisionnaire du travail ou le préfet du département.

Les requêtes sont inscrites à leur date sur un registre spécial, ouvert respectivement au ministère, dans chaque inscription divisionnaire et dans chaque direction départementale du travail et de la main-d'œuvre.

Les commissions nationales, régionales et départementales de conciliation comprennent des représentants des pouvoirs publics, 3 représentants des employeurs et 3 représentants des travailleurs.

Les membres représentant les

(1) D'un mot anglais : « fermer complètement ».

employeurs et les travailleurs sont nommés pour 3 ans par arrêté du ministre du travail sur propositions des organisations syndicales les plus représentatives des employeurs et des travailleurs. Un nombre double de suppléants est désigné.

Lorsqu'un accord est intervenu devant une commission de conciliation, procès-verbal en est dressé et notifié immédiatement par le président de la commission aux parties. Il est communiqué au ministre des affaires sociales et au préfet.

Si la conciliation échoue, le conflit peut être résolu :

- par arbitrage,
- par médiation.

B) Arbitrage (facultatif).

Les deux parties se mettent d'accord pour le choix d'un arbitre dont elles s'engagent à respecter les décisions.

La convention collective, s'il en existe une, peut établir après accord entre les parties la liste des arbitres auxquels seront soumis les différends.

C) Médiation

La procédure de médiation peut être engagée par le ministre des affaires sociales ou par le président de la commission de conciliation agissant soit à la demande de l'une des parties, soit de leur propre initiative.

Le médiateur (1) a les plus larges pouvoirs pour s'informer de la situation économique des entreprises et de la situation des travailleurs intéressés par le conflit. Il peut requérir des parties la production de tout document ou renseignement (d'ordre économique, comptable, financier, etc.) et peut recourir aux offices d'experts. Aussi est-il tenu au secret professionnel.

Le médiateur convoque les parties et dans un délai de 15 jours leur soumet sous forme de recommandations motivées des propositions en vue du règlement du litige.

La recommandation du médiateur doit être appliquée. Dans le cas contraire, le rapport pourrait être publiée au « Journal Officiel » (2) indépendamment des sanctions qui seraient prises contre la ou les parties défailtantes. (Cette procédure fut appliquée pour la première fois lors des conflits de l'été 1955, à Nantes et dans de nombreux

ses entreprises lors des événements de mai et juin 1968.)

COUR SUPERIEURE D'ARBITRAGE

C'est l'équivalent de la Cour de Cassation. Elle seule peut annuler les décisions des arbitres. Elle statue sur le plan national.

(1) Les médiateurs sont désignés par le ministre des affaires sociales et choisis en fonction de leur autorité morale et de leur compétence économique et sociale.

(2) Sauf si les deux parties demandent que cette publication n'ait pas lieu ou qu'elle soit différée.

Le 15 octobre 1971 à 20 h 45,

SALLE DE LA MUTUALITE

en hommage à Louis Lecoin,

GRAND GALA

organisé par les Amis de Louis Lecoin. Entrée : 15 frs. Ouverture des portes à 20 heures.

Un programme éblouissant avec :

Glenmor (le barde breton) — Colette Renard — Jacques Debronckart — André Valardy — Claude Rehaut — Paco Ibáñez — Monique Moreli — Jean Rigaud — Simone Bartel — Les Frères Ennemis — Consuelo Ibáñez — Orchestre Antillais « The Witness of Soul » — The Dusty Aristocracy — Brigitte Sauvane — Allocution par Jean Gauchon.

LIVRES

« Misère de la philosophie » et « Philosophie de la misère », Proudhon - Marx 8 50
 « De l'esclavage à la liberté » 5 50
 « La Révolution Inconnue », Voline 57 00
 « Méditerranée Rouge (Un nouvel empire soviétique?) » 23 00

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire. 2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

TRIBUNE LIBRE

IL N'Y A PAS DE CRISE DE L'ANARCHISME

C'est devenu, pour certains esprits une sorte de maladie infantile de parler de malaise dans le mouvement anarchiste.

Le camarade Pierre Méric, dans son excellent article du COMBAT SYNDICALISTE du 19 août n'échappe pas à cette maladie.

Quoi qu'on puisse en dire : Il n'y a pas de crise de l'anarchisme.

Nous le disions déjà il y a une vingtaine d'années : « Ce qu'il y a c'est l'invasion de certains milieux — ou plus exactement d'une certaine littérature — par des néo-anarchistes, et même de faux anarchistes, plus ou moins décidés à transformer l'idéal et le mouvement en un vague magma de politiques gauchistes. »

La revendication égalitaire et libertaire de l'anarchisme est infinie, autant que le progrès lui-même est infini. Ce qui est la détermination essentielle par laquelle chaque individu assimile et manifeste ses propres conceptions anarchistes non seulement avec son degré de maturation idéologique, mais aussi selon les tendances de sa propre psychologie individuelle.

C'est pourquoi, à l'unité que nous propose Méric nous préférons, et de loin, l'entente dans la diversité.

Nous constatons avec satisfaction que Méric rejoint notre point de vue — que nous exposons depuis 15 ans — lorsqu'il écrit : « Il n'est pas question pour nous d'apparaître homogènes vis-à-vis de l'extérieur, ni d'agir de façon homogène. »

Il y a cependant contradiction entre cette affirmation et la phrase suivante, qui veut que : « la démarche libertaire consiste d'abord à rechercher l'unité en ajoutant pour mieux faire passer le mot : dans le respect de la société. »

Ne croyez pas qu'il s'agit d'une vaine querelle, car les mots ont leur importance.

L'unité c'est un tout, un bloc, et nécessairement pour faire un bloc il faut souder, c'est-à-dire rendre impossible toute liberté de mouvement.

Au contraire, l'entente permet à la diversité de s'exprimer librement.

L'établissement des contacts individuels et locaux, la création d'unions régionales, c'est précisément ce que nous faisons depuis plus de 15 ans (l'union libertaire de la Loire, l'Alliance des anarchistes et anarcho-syndicalistes de l'Ouest en sont des preuves) et ce n'est pas notre faute si des esprits chagrins se complaisent dans des « chapelles » et qu'au lieu de venir renforcer notre action dans ce sens ont cru, il y a peu d'années, qu'il était possible de nous embrigader dans une organisation.

Cette différence entre organisation et entente (ou alliance) est celle qui délimite l'anarcho-syndicalisme de l'anarchisme, sans pour cela les opposer.

L'anarcho-syndicalisme, s'il est un mouvement dont la doctrine est anarchiste, a une forme organique par sa base syndicaliste.

L'anarcho-syndicalisme et l'anarchisme peuvent très bien se compléter l'un et l'autre, mais si l'anarchisme prend une forme organique, il n'a plus de raison d'être. Il ne lui reste qu'à s'amalgamer à l'anarcho-syndicalisme.

L'alliance des anarchistes dans la diversité qu'est la libre entente, fait son chemin. Elle est ouverte à toutes les bonnes volontés, elle est prête à tous les contacts.

Il ne peut donc y avoir de crise de l'anarchisme.

L'anarchisme, malgré et contre tous, est incroyable.

Raymond Beaulaton

QU'EST-CE QUE LA C. N. T. ?

Navré de ne pas être d'accord avec le camarade Jean Gil lorsqu'il dit dans le numéro 671 du « C. S. », qu'il faut se présenter aux élections de délégués du personnel.

La CNT doit laisser ce rôle mineur à ceux qui en croquent : les syndicats officiels et subventionnés.

Sur le plan du syndicalisme ouvrier, la CNT est là pour main-

tenir la continuité de la philosophie anarchiste.

Nous devons nous refuser de nous enfermer, comme les syndicaux réformistes dans la poursuite de mesquines revendications catégorielles rendues chaque jour plus vaines par les capitulations répétées.

La CNT est philosophiquement contre les hiérarchies sociales, parce qu'elles sont la base des inégalités sociales. Mais nous ne sommes pas assez aveugles pour n'être que contre une seule hiérarchie : celle des hauts salariés. Nous sommes autant hérissés contre les petites hiérarchies, celles qui, de l'aveu même de ceux qui en profitent, sont créées et maintenues pour diviser et régner.

La CNT l'a dit dès son origine ; elle se refuse à toute collaboration, sous quelque forme qu'elle se présente, y compris les commis-

sions paritaires et la délégation du personnel. Seule la délégation directe du syndicat peut être envisagée avec des délégués momentanés, révocables à tout instant par les syndiqués eux-mêmes. Ce ne peut être le cas des délégations élues qui sont là pour un temps déterminé par la loi.

Présenter des candidats aux élections de délégués, c'est capituler.

Au lieu de perdre votre temps à vouloir être délégués, vous feriez mieux de constituer des syndicats avec des équipes connaissant un peu les codes — en particulier celui du travail — et d'emmerder les patrons avec leurs propres textes. Pas besoin d'être élus pour cela.

C'est là qu'est la véritable éducation syndicaliste - révolutionnaire.

MAXIME

EXIGEONS TOUT

Ouvriers, agriculteurs, commerçants, artisans ou propriétaires, nous sommes tous soumis au même régime rétrograde par l'ambition personnelle de nos administrateurs.

Au boulot :

— les concurrences du Marché Commun obligent les agriculteurs à détruire une partie de leurs récoltes : le gaspillage est le fruit du capitalisme international;

— les artisans et les commerçants, accablés par les impôts, sont condamnés à disparaître;

— les travailleurs salariés sont très mal payés en comparaison du coût de la vie. Constamment menacés par le chômage, ils donnent au travail le plus clair de leur temps.

En vacances :

Arrivée dans des camps de vacances où pendant un mois on s'occupera de se dorser les cuisses au soleil, d'écouter la radio-abrutissement, de prendre un pot en famille ou entre copains, de se ballader le soir juste avant d'aller se coucher.

Quand on aura fait ça 31 jours sur 31, on devra tristement retrouver les queues et les bouchons de l'aller, retrouver son petit appartement, son petit boulot et toutes ses petites habitudes malsaines. On ne pensera plus déjà qu'au prochain mois d'août : ce sera reparti pour onze nouveaux mois !

Voilà la vie telle qu'elle nous est

proposée. On sera toujours un peu surpris des hausses des prix et des nouvelles lois faites pendant notre absence. Mais nous en avons l'habitude de râler et de ne jamais agir : cette fois y'en a marre ! Nous n'acceptons plus cette pseudo vie que l'Etat veut nous faire mener sagement à force de répression fasciste. Nous dénonçons cette civilisation au profit des trusts bancaires et des Etats décadents : un simple agent urbain perçoit 1.600 F par mois et a sa retraite à 55 ans alors qu'un salarié de base est payé 3 F 80 de l'heure. Combien doit percevoir un préfet, un ministre ou un président ?

Les structures de la présente société sont périmées. La conscience révolutionnaire du travailleur gronde dans l'ombre : le jour approche où elle resplendira à la lumière de la Justice et de la Liberté véritables.

Nous devons commencer :

Nous, agriculteurs, groupons-nous en coopératives de production agricole et de consommation, régies par des comités nommés par les coopérateurs pour un laps de temps à déterminer, ces coopératives supprimeront les intermédiaires entre le producteur et le consommateur qui s'enrichissent au détriment des agriculteurs.

Nous, artisans et commerçants,

(Suite page VII)

COMMUNIQUES



VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

SYNDICAT UNIFIE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

2° UNION REGIONALE

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA REGION PARISIENNE (SUERP)

Se réunit tous les mercredis à 18 h 15 au siège (39, rue de la Tour-s'Auvergne, Paris (9°), tél. TRU 78-64) pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART (SUMA)

Les réunions ont lieu tous les samedis dès 16 h, au siège de la CNT. Une permanence juridique est assurée; téléphonez au 255 03-78.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillo, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h.

30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

INTERPROFESSIONNELLE

Les réunions sont fixées au 3ème dimanche de chaque mois à 9 h 30.

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Commission Juridique

1er Samedi de chaque mois à 14 h. 30.

**

Prochain exposé-débat :

« Les retraites de la Sécurité Sociale et les retraites complémentaires », par les camarades Conte et Wahl.

Invitation cordiale à tous.

PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolantes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la

correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

DANS L'ENSEIGNEMENT

Une réunion visant à coordonner l'action des camarades travaillant, de près ou de loin dans l'enseignement aura lieu le mercredi 27 octobre à 20 h., au 33, rue des Vignoles. Tous les camarades ou sympathisants intéressés sont invités.

C. A. C.

La Commission Administrative Confédérale se réunit le 1er vendredi de chaque mois à 18 h 30, au siège : 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Ce communiqué remplace les convocations individuelles adressées autrefois.

C. C. N.

(Comité Confédéral National) Le prochain C.C.N. se tiendra à Montpellier le samedi 30 octobre. A la même date et dans la même ville débute le Congrès de l'AIT (30 et 31-10 et 1-11-71).

Les U.R. ne pouvant, par suite d'un cas de force majeure, se déplacer doivent faire connaître leurs positions par courrier au Secrétaire Confédéral qui transmettra.

U. L. DE MARTIGUES

Pour tout contact et toute correspondance s'adresser à Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivo, 17, rue des Tours, 13-Martigues.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

EXIGEONS TOUT

(Suite de la page VI)

luttons contre la fiscalité trop importante par tous les moyens possibles, organisons-nous en comités de défense.

Nous, salariés, faisons prendre conscience à nos camarades de bureaux, d'usine de chantiers que nous devons tous nous unir pour lutter contre l'Etat. Faisons-leur comprendre que l'anarchie n'est pas le désordre mais l'organisation rationnelle des ressources économiques : « A chacun selon ses besoins ». Sans plus; mais au moins !

Montrons à tous les exploiters capitalistes ou « communistes », que nous sommes la seule force réelle. Sans notre travail, ces parasites ne peuvent rien :

Exigeons tout !

GIL

«El Izquierdismo, remedio a la enfermedad del comunismo (Paris maya-junio 1968)», Cohn Bendit ...	36 00
«La Commune de Cronstadt» (recueil de documents comprenant la réduction intégrale des Izvestias de Cronstadt ...	9 00
«Las Enfermedades mueren»	4 00
«La revolución sexual», Wilhelm Reich	21 00
«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tents	15 00
«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo	24 00
«Grado elemental (poemas) Angel González	4 00
«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray	20 00
Idem, idem en francés	9 90
«La confesión» (L'Aveu), Arthur London	20 00
«Crisol de España», Henri Barbusse	16 00
«Yo escogí la Libertad», Kravchenko	16 00
«El pensamiento político de Castelao», Alberto Minguez	15 00

Confédération Nationale du Travail

Section française de l'A. I. T.

POURQUOI LA CONFEDERATION
NATIONALE DU TRAVAIL ?

Est-ce une organisation ouvrière ? Est-ce un nouveau syndicat ? Quels avantages peut-elle offrir aux travailleurs par rapport aux centrales dites « représentatives » ? Autant de questions que se posent les ouvriers qui, trop habitués à considérer le syndicat comme une agence ou un cabinet juridique, ont une idée complètement faussée sur le rôle et les possibilités du véritable syndicalisme.

Essayons donc de rétablir la vérité.

LE SYNDICALISME

Est une association née de la nécessité, pour les travailleurs, de mettre sur pied leurs propres organes de défense et de combat contre la société d'exploitation capitaliste.

Dès les premiers congrès ouvriers il fut bien établi que le syndicalisme devait combattre jusqu'à l'abolition des classes et des privilèges. De plus l'action devait se mener en dehors de tous les partis politiques et en opposition avec ceux-ci, afin que la société nouvelle soit l'œuvre des forces productrices et créatrices; associant ainsi harmonieusement les efforts des manœuvres, des techniciens et des savants, orientés constamment vers le progrès et le bien-être collectif.

PRINCIPES FONDAMENTAUX

Qui nous sont essentiels et ardemment préconisés par des syndicalistes comme Griffuelhes, Peloussier, Yvetot ou Pouget au sein de la C.G.T. et abandonnés ensuite par les dirigeants politisés de cette centrale, restent pour la C.N.T. les meilleurs garants de l'émancipation de la classe ouvrière.

La C.N.T., constituée après la libération, en 1946, s'est toujours donné pour tâche de mettre en garde les travailleurs contre le danger que représente le déviationnisme dans la lutte syndicale. Elle considère qu'on ne peut remettre en cause le principe de base du syndicalisme authentique déclarant que : *L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.*

Pendant ce temps les centrales dites « représentatives » s'intègrent lentement mais sûrement

dans les rouages de l'Etat et du système capitaliste.

COLLABORER C'EST CAPITULER

Les commissions X ou Y, le conseil économique, le commissariat au plan, le conseil du Marché Commun, l'Organisation Internationale du Travail, CODER, etc., autant d'étapes franchies par les « chefs » pour rompre avec le passé du syndicalisme. Quand aux adhérents fidèles de ces centrales, ils se contentent de suivre des mots d'ordre visant à forcer le dialogue de leurs dirigeants avec le patronat ou l'Etat. Les débrayages d'avertissement, les pétitions, les grèves perlées, partielles, rotatives, tournantes, sont autant de renoncements mis à profit par le capitalisme.

Délimiter à l'avance la durée d'une grève est aussi absurde que délimiter à l'avance la durée d'un combat. La C.N.T. estime qu'une grève qui n'est pas menée jusqu'au bout n'est pas une grève. Les répétitions de telles erreurs à l'ère de l'automation ne font que précipiter les travailleurs dans l'inquiétude du lendemain et épuiser leur combativité.

GUERRE A L'EXPLOITATION

Face à la menace d'une automation uniquement au service des exploiters et qui accentue le chômage et les cadences infernales, les travailleurs doivent opposer LA GESTION OUVRIERE des moyens de production et de distribution. Une réduction importante de la durée du travail pouvant ainsi équilibrer plus harmonieusement les rapports humains et laisser aux loisirs et à la culture la place qui leur revient.

Mais n'attendez pas que la C.N.T. vous fasse des promesses. Nous n'obtiendrons que ce que nous serons en mesure d'arracher aux privilégiés du système actuel. Aussi nous nous regroupons au sein de la C.N.T. avec la ferme conviction que toutes les initiatives individuelles, fondues en une seule volonté collective, s'affirmeront dans notre lutte pour une émancipation totale du prolétariat.

— Pour l'égalité économique et sociale.

— Pour le respect intégral des libertés individuelles.

— Pour l'abolition totale des castes et des privilèges.

— Les décisions doivent venir de la base et d'elle seule.

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

NOTRE RAISON D'ETRE

L'évolution fulgurante dans certains domaines scientifiques, a jeté un peu de désarroi chez des hommes, de milieux divers. Le nôtre, le milieu libertaire, n'a pas échappé à ce désarroi, puisque ça et là, on entend de temps à autre des voix qui appellent à la réflexion. Non pas, paraît-il, quant à la valeur intrinsèque des principes, mais quant aux méthodes de se comporter et d'agir.

L'atome surtout, incite certains à se demander, si on n'est pas dépassé par les événements, et si à de nouvelles circonstances, il ne serait pas nécessaire d'appliquer des méthodes nouvelles.

Ainsi donc, on ne discute pas la valeur intrinsèque des principes, mais on s'en prend aux méthodes. Seulement voilà. L'ombre suit le corps. L'un est le produit de l'autre. La cause produit l'effet, et celui-ci est à l'image et à la mesure de celle-là. L'un ne va pas sans l'autre. Vouloir modifier l'effet, sans que la cause soit elle-même modifiée, me paraît impossible à envisager.

Si l'on veut modifier les méthodes, c'est que notre optique du problème social a changé, et dans ce cas, il se pourrait, qu'en même temps que les méthodes, les principes, prennent aussi un coup par la bande. C'est sans aucun doute le résultat le plus probable.

Les circonstances ont bon dos. Etant quelque chose d'impersonnel, on peut tout leur attribuer sans se voir opposer le moindre démenti. Que ne font pas les circonstances ! C'est l'issue de secours de toutes nos fautes, et de toutes nos faiblesses.

Que les Etats aient de nouvelles armes, chaque jour plus puissantes, c'est la vérité. Mais quand avons nous eu la prétention de comparer les armes des révolutionnaires à celles de l'Etat ? L'Etat a toujours possédé un armement des milliers de fois supérieur et plus puissant que celui que les peuples ont pu avoir, et pourtant, il ne nous est jamais venu à l'idée de dire, que la Révolution Sociale était irréalisable. On croyait en elle. On l'a toujours considérée

indispensable, pour conquérir la Liberté. Car c'est de cela qu'il s'agit.

Il y a seulement quelque temps, on voyait la Révolution Sociale à portée de la main, et aujourd'hui, à cause de nouvelles armes, surtout les atomiques, qui se généralisent de plus en plus, la Révolution Sociale, devient pour quelques uns, un cauchemar et une véritable et nouvelle utopie.

Avant c'étaient seulement nos adversaires qui nous considéraient utopiques. Maintenant, le concept d'utopie, qui paraît avoir perdu du terrain chez l'adversaire, veut petit à petit pénétrer parmi nous. Seulement, ce qui était vrai pour les autres est aussi vrai pour nous-mêmes : ce qui est utopie aujourd'hui, peut être réalité demain. Ne l'oublions pas.

On n'est pas partisan de la Révolution Sociale parce que l'on est

(Suite page II.)

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :

GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roue
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

21 OCTOBRE
1971
NUMERO 677
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE LOGEMENT : LUTTE DE CLASSES

Travailleurs,

Vous avez construit vos syndicats pour lutter contre l'exploitation et la répression dont vous êtes victimes dans vos entreprises, et pour préparer l'émancipation du travail car vous savez que ces entreprises vous appartiennent du fait que c'est vous qui produisez les richesses.

Mais l'exploitation et la répression vous poursuivent jusque chez vous, vos femmes et vos enfants en sont les victimes autant que vous-mêmes, 24 heures sur 24.

DANS L'HABITATION.

Là, vous êtes isolés contre les « propriétaires » et gérants, car vous n'avez pas la force collective que vous confère le syndicalisme dans votre usine.

Vous cherchez à vous loger à la mesure de vos moyens : les bidonvilles d'H.L.M. vous sont offerts comme perspective, avec droit à la dépression nerveuse ultérieure.

Vous voulez autre chose qu'un H.L.M. dégueulasse : les agences immobilières vous attendent au virage, avec des commissions d'un mois de loyer ou plus, avec deux ou trois loyers de « caution » qui vous seront volés lorsque vous quitterez l'appartement. Pendant que vous y habitez, vous avez droit à travailler le tiers ou même la moitié du mois pour le loyer.

La répression ne s'arrête pas là. Pas question de faire du bruit, l'isolation phonique n'est pas rentable pour les promoteurs, donc il n'y en a pas. Vos enfants feront dix, quinze ou vingt étages à pied car l'emploi de l'ascenseur, s'ils ne sont pas accompagnés, leur est interdit, et une installation d'interphone n'est pas rentable. Quand vos enfants jouent devant l'immeuble (s'il reste de la place qui n'est pas occupée par

des bagnoles), c'est la lettre du gérant : « Veuillez interdire à vos enfants de jouer à cet endroit ». Si cela ne vous plaît pas, c'est comme à l'usine : la porte.

Pourtant, le sol et le cadre bâti vous appartiennent autant que vous appartiennent vos usines.

Pour mettre fin à cet état, utilisez les moyens que vous vous êtes donnés dans vos entreprises : LE SYNDICAT ET L'ACTION DIRECTE.

L'ennemi, ce n'est pas le voisin un peu bruyant, l'ennemi de classe, c'est le « propriétaire » capitaliste, c'est le gérant — son garde-chiourme —, c'est l'agent immobilier et c'est tout autre parasite du logement.

Engagez la lutte contre cette coalition et constituez en liaison

avec la C.N.T., des SYNDICATS DE LOCATAIRES (1).

A l'augmentation du loyer et aux expulsions :

Répondez collectivement par la grève du loyer.

A la spéculation sur le logement :

Répondez par l'occupation massive des appartements vides.

Aux interdictions des « propriétaires » :

Opposez la force collective organisée.

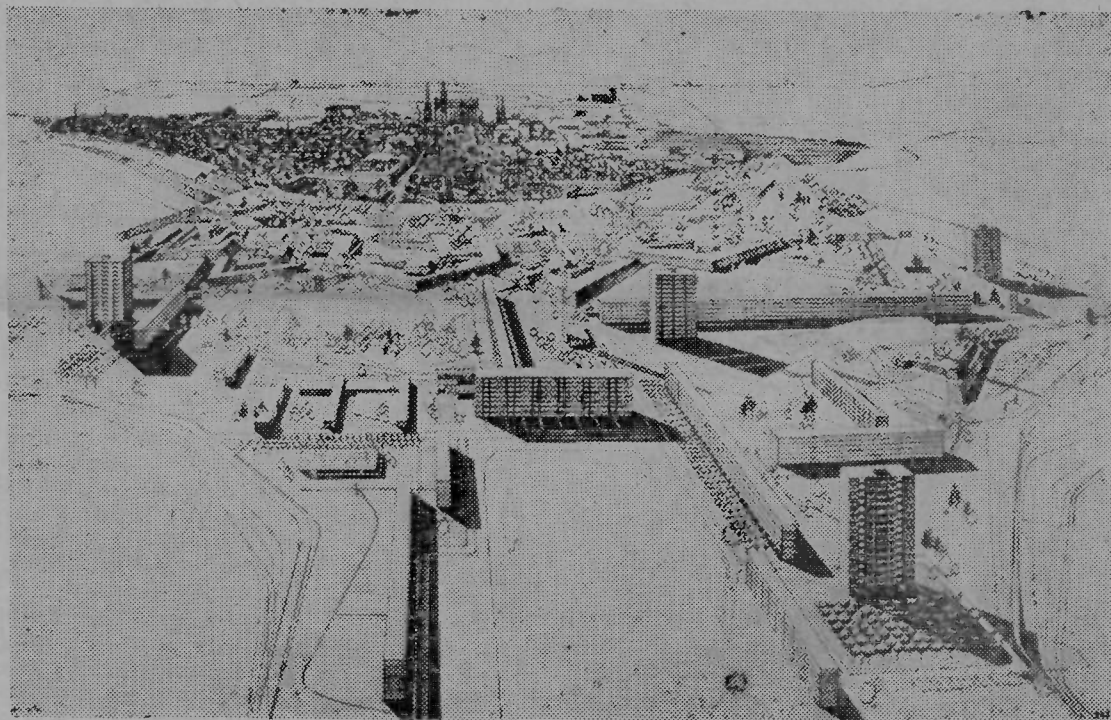
« La terre n'appartient qu'aux hommes,

L'oisif ira loger ailleurs ».

Producteurs, à l'œuvre!

C. NARDI

(1) NDLR : Sous la forme légale d'associations régies par la loi du 1^{er} juillet 1901.



PAGE II et III : NOUVELLES D'AMERIQUE

PAGE V et VI : LA GREVE DU METRO

NOUVELLES

DECLARATION DE PRINCIPES DES INDUSTRIES WORKERS OF THE WORLD

La classe ouvrière et la classe patronale n'ont rien de commun. Il ne pourra y avoir de paix aussi longtemps que la faim et le besoin régneront sur des millions de travailleurs tandis que quelques individus formant le patronat jouiront seuls de toutes les bonnes choses de la vie.

Entre ces deux classes, une lutte est nécessaire qui durera jusqu'à ce que les travailleurs s'unissent autant sur le terrain politique que professionnel, qu'ils s'emparent des biens qu'ils produisent par leur travail et qu'ils les conservent grâce à une organisation économique de la classe

ouvrière qui ne soit affiliée à aucun parti politique.

L'accumulation rapide du capital et la concentration du pouvoir économique en des mains de moins en moins nombreuses rend les syndicats de métiers incapables de contester le pouvoir toujours grandissant de la classe capitaliste, parce que de tels syndicats entretiennent un état de choses permettant à l'intérieur d'une même profession d'inciter telle catégorie de travailleurs à se dresser contre telle autre, aboutissant ainsi à leur défaite commune dans la guerre pour les salaires. Les syndicats de métiers aident les capitalistes à dupes les

travailleurs en leur donnant à croire que la classe ouvrière a des intérêts communs avec les patrons.

Ces tristes conditions ne peuvent être transformées et les intérêts de la classe ouvrière défendus que par une organisation formée de telle façon que tous ses membres appartenant à une même industrie, ou si nécessaire à toutes les industries, cessent ensemble le travail chaque fois qu'a lieu une grève ou un lock-out dans un secteur professionnel, en sorte qu'une agression contre un seul soit une agression contre tous.

Au lieu de la devise réactionnaire : « Une bonne paye quotidienne pour un bon travail quotidien », nous devons inscrire sur notre étendard le mot d'ordre révolutionnaire : « *Abolition du salariat !* » C'est la mission historique de la classe ouvrière que d'en finir avec le capitalisme. L'armée de la production doit être organisée non seulement pour la lutte de tous les jours contre les patrons, mais pour assurer la production quand le capitalisme aura été renversé. En nous organisant par industries nous créons les structures de la société nouvelle dans la carcasse de l'ancienne...

A propos de la révolte d'Attica

*Liberation News Service —
22 septembre — Attica*

LNS publie dans son bulletin du 22 septembre une interview de William Kunstler, avocat des Panthères Noires, qui avait fait partie du Comité des Médiateurs à Attica.

Kunstler explique dans cette interview que les autorités pénitentiaires avaient affirmé à plusieurs reprises leur version suivant laquelle les otages avaient été massacrés par les détenus. Quelques heures à peine après le massacre, un certain nombre de détenus avaient, en particulier, été désignés à un groupe de parlementaires comme les coupables de

ces crimes. Kunstler précise :

« Il y avait parmi eux un grand type noir — Frank Lott —. Il fut désigné comme le détenu qui avait émasculé l'un des otages, Michael Smith ».

Or, ce Michael (ou Mike) Smith, auquel les détenus étaient censés avoir réservé un traitement particulièrement atroce, se trouve être justement le gardien qui avait déclaré, au cours de la conférence de presse organisée par les détenus pour permettre aux otages de s'exprimer :

« Nous sommes traités convenablement. Nous avons des matelas, tandis que les prisonniers dorment par terre. Je suis cent pour cent d'accord avec eux ».

des travailleurs américains, tout en poursuivant la guerre du Vietnam. Avant la visite du président, le Conseil municipal de Détroit avait passé à une forte majorité une résolution réaffirmant l'opposition à la guerre du Vietnam des citoyens de la ville qui exigent « le retrait immédiat et total des troupes et du matériel américain ».

« La guerre, poursuit cette résolution, continue à drainer les ressources et les hommes de la ville de Détroit. »

De son côté, la section locale de la grande centrale syndicale AFL-CIO avait appelé les travailleurs à exprimer leur opposition à la guerre et à la politique économique de Nixon par une grande manifestation le jour de sa visite. Mais à la dernière minute, les deux plus grands syndicats — celui des travailleurs de l'automobile (UAW) et celui des camionneurs (IUT) refusèrent leur soutien à cette manifestation. Selon le président de l'UAW, Léonard

Woodcock, « ce n'était pas le moment d'offenser le chef de l'Etat ». Malgré la défection de leurs dirigeants, 5 000 ouvriers descendirent dans la rue le 23 septembre. Il y avait parmi eux des travailleurs en chômage, des grévistes refusant de plier devant le gouvernement et le patronat, mais aussi des membres de sections dissidentes des grands syndicats. Des travailleurs d'âge mur, noirs et blancs, sobrement vêtus, côtoyaient de jeunes gauchistes aux cheveux longs. Les banderoles proclamaient des mots d'ordre contre la guerre et le blocage des salaires, mais aussi contre le racisme, les brutalités policières et le massacre d'Attica. Au même moment, dans un grand immeuble de verre et d'aluminium, Nixon déclarait aux capitalistes qui l'acclamaient avec enthousiasme : « Je suis pour le profit, parce que les profits signifient l'accroissement des emplois. »

Les travailleurs disent NON à Nixon

Détroit — centre de la gigantesque industrie automobile, fief d'un des plus puissants syndicats américains, l'UAW (United Automobile Workers) — a vu se dérouler la semaine dernière (le 23 septembre), une manifestation combative des travailleurs en colère contre la politique militaire et économique de Nixon.

Le président était l'invité de l'Economic Club, association groupant les grands capitalistes de Détroit, à qui il était venu expliquer le sens de ses récentes mesures draconiennes — blocage des salaires, aménagements fiscaux pour les entreprises, etc., visant à assurer la « stabilisation » et à « sauver le dollar » aux dépens

Grève des mineurs

Dans son bulletin du 6 octobre 1971, *Liberation News Service* publie l'article suivant :

« L'industrie de la houille est entièrement paralysée aux Etats-Unis depuis le 1^{er} octobre.

80.000 mineurs, contrevenant aux « décrets Nixon », ont entamé une grève sauvage au moment même où les dirigeants de leur syndicat,

l'United Mine Workers of America, négociaient un nouveau contrat de trois ans.

Ce nouveau contrat, qui prévoit une augmentation des salaires, des prestations de Sécurité Sociale et de la retraite, néglige par contre un certain nombre de revendications importantes des mineurs.

D'AMÉRIQUE

Ceux-ci exigent le renforcement des mesures de sécurité, une pension pour les invalides du travail et pour les veuves de mineurs et surtout le droit d'élire leurs propres dirigeants syndicaux.

En effet, conformément à une loi datant de 1930, dix-neuf des vingt et un secrétaires de fédérations locales sont nommés par le ministère du Travail, et non élus par les mineurs. Ceux-ci exigent en outre le droit de ratifier eux-mêmes les contrats qui sont actuellement votés et signés par les seuls dirigeants.

Une coalition d'organisations de base des mineurs — mineurs partisans de la démocratie (Miners for Democracy), « Black Lung Association » (Association des Poumons Noirs), et « Disabled Miners and Widows Association » (Association des Mineurs Invalides et des Veuves de Mineurs) soutient cette grève et est décidée à la poursuivre après la signature du contrat pour forcer le syndicat à entamer des négociations sur ces revendications.

La presse « Underground » inquiète le pouvoir

Le journal « underground », *Berkeley Tribe*, a récemment reçu la photographie d'un bulletin mensuel publié à Washington par un organisme intitulé « National Media Analysis Inc. ». Ce bulletin, destiné à la CIA et à d'autres organisations officielles, analyse régulièrement toutes les publications indépendantes et underground.

Le bulletin précise que pour être classé dans la presse « underground », un journal doit préconiser la révolution par la violence; s'attaquer au « système » en tant que tel et non à des individus ou des groupes coupables d'abus; se référer, pour justifier la subversion et la violence, à une loi transcendant celle de l'état, etc.

« Nous sommes convaincus, déclarent les auteurs de ce rapport, que la presse underground exerce une influence énorme — directe aussi bien qu'indirecte — sur les jeunes entre 15 et 25 ans ».

Les auteurs du bulletin procèdent tous les mois à l'analyse du contenu d'un échantillon des journaux underground. Voici quelques unes des conclusions intéressantes de cette analyse :

— Parmi les sujets traités le plus souvent et avec le plus d'insistance, celui des « groupes ethniques minoritaires », qui ne venait qu'au 23ème rang au début de l'année, a récemment atteint la deuxième place. Ce regain d'intérêt est dû principalement aux « violents conflits raciaux », ainsi qu'aux « programmes et déclarations des militants noirs dans leurs communautés ».

— Une grande place est égale-

ment accordée à la « justice », aux « tribunaux », à cause des nombreux procès politiques actuellement en cours.

— Le sujet le plus populaire, qui vient régulièrement en tête, est celui de la « révolution », de la transformation totale de la société et de ses valeurs.

Les auteurs concluent que la presse « underground », qui a pris une extension spectaculaire ces dernières années, comme le mouvement de la nouvelle gauche dont elle est l'expression, « a contribué de façon déterminante à la formation des attitudes à l'égard de la guerre du Vietnam, des mœurs sexuelles, de la musique rock, de l'écologie », etc. Cette influence continuera à s'accroître, la mort de certains journaux étant plus que compensée par la naissance d'autres. La presse des Lycées, en particulier, connaît un essor impressionnant. On constate, en outre, que la presse « underground », comme le mouvement en général se livre actuellement à un effort de réflexion et d'approfondissement intellectuel, et qu'à l'aspect folklorique et spectaculaire est en conséquence, accordé, moins de place.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Demandez-la à l'Administration du journal.

LES GENDARMES DU MONDE SERONT-ILS BATTUS CHEZ EUX ?



Communiqué du Weather Underground

Quatre jours après le massacre d'Attica, une bombe avait explosé à Albany, dans l'immeuble où se trouvent les bureaux de l'administration pénitentiaire de l'Etat de New York et de son directeur Oswald.

L.N.S. publie dans son bulletin de 25 septembre un communiqué du groupe clandestin « Weather Underground », qui revendique cette action et l'explique en ces termes :

« Tout le monde sait maintenant que le massacre de lundi n'était pas inévitable. Si notre société était civilisée, le pouvoir n'aurait pas besoin de tuer ceux qui revendiquent leur liberté et demandent à être traités avec le respect dû à tout être humain. Attica est une prison où 85 % des détenus sont Noirs ou Portoricains. Tous les gardiens et les administrateurs de la prison sont blancs. Il ne s'agit pas de l'erreur d'un bureaucrate stupide, mais bien de la méthode utilisée par une société dirigée par des racistes blancs pour maintenir sa suprématie... L'assassinat en masse n'est pas rare dans ce pays : c'est le fondement de l'impérialisme américain. Nous avons été

témoins, de notre vivant, du meurtre de 4 jeunes filles noires tuées par l'explosion d'une bombe à Birmingham, en Alabama. Nous avons vu des étudiants noirs abattus à coups de fusil à Orangeburg, en Caroline du Sud, et à Jackson, au Mississippi. Nous avons été les témoins de Watts, de Newark et de Detroit. L'Amérique a assassiné Malcom X, Martin Luther King et Fred Hampton et, il y a 15 jours, les autorités californiennes abattaient George Jackson. Nous avons vu tirer sur des étudiants blancs à Berkeley et à Kent State...

Cette nuit nous avons attaqué le bureau central du « New York State Department of Corrections » à Albany. Demain, des millions de gens à New York et dans le pays tout entier vont manifester contre cette tuerie raciste. Nous continuerons à faire payer pour leur crime les Rockefeller, Oswald, Reagan et Nixon. Notre seul souhait est de pouvoir en faire plus pour prouver aux courageux prisonniers d'Attica, de San Quentin et à tous les autres galériens du 20e siècle qu'ils ne sont pas seuls dans leur lutte pour le droit de vivre. »

JACQUES KEBADIAN condamné à deux mois de prison avec sursis

PARIS (APL 4 octobre). — Jacques Kebadian, arrêté à la porte des usines Valentine à la suite de son licenciement et de celui de Jean Point, et inculpé de coups et blessures pour s'être opposé, quelques jours auparavant, à une attaque de la police patronale contre des militants devant l'usine, est passé devant la 14^e chambre correctionnelle, hier 4 octobre.

Pendant deux heures trente, Jacques Kebadian, les avocats et les témoins ont dénoncé l'usine Valentine (cf « C. S. » n° 676). Des ouvriers de DBA (Air équipement) ont dénoncé les manœuvres de la police patronale de Valentine. Un interne des Hôpitaux de Paris a déposé les conclusions d'une enquête faite par des médecins sur la toxicité des produits utilisés à Valentine et sur les accidents graves qu'ils entraînent. Marin Karmitz a apporté le soutien des cinéastes à J. Kebadian et Michèle Manceaux, journaliste, a apporté le témoignage suivant :

« En tant que journaliste, j'ai effectué pendant le mois de février 1971 une longue enquête sur les conditions de sécurité du travail en France. J'ai découvert là un domaine honteux qu'un haut fonctionnaire, M. Jean-Marc Clerc, conseiller technique du ministre du Travail qualifie lui-même d'« amoral ». Il dit : « Tout le monde se cache les yeux parce que personne ne peut avoir la conscience tranquille. Les risques se multiplient sans que les anciennes maladies professionnelles comme la silicose, le benzolisme, le saturnisme disparaissent. La sécurité, actuellement, c'est du replâtrage ». Aux usines Valentine comme ailleurs, la toxicité des produits utilisés est démontrée, les maladies professionnelles particulièrement nombreuses. Mais M. Pierre Bois, directeur régional de l'Inspection du Travail, affirme qu'il ne peut obtenir aucune composition chimique des produits. Ces compositions chimiques sont demandées par l'Inspection du Travail mais elles ne sont pas exigibles comme en pharmacie. Aussi ne sont-elles jamais communiquées par les entreprises (...). M. Pierre Bois dit : « Il y a une complicité latente pour ne pas vraiment attaquer le problème, pourtant, les risques sont de plus en plus graves. Certains cas devraient être traduits en correctionnelle, mais comment

prouver l'intention volontaire. Nous aurions des relaxes. » Ces propos du directeur général de l'Inspection du Travail ont d'ailleurs été publiés dans « Le Nouvel Observateur » du 22 février 1971. Sans démenti. Au contraire. Un abondant courrier a suivi la publication de cette enquête. Ainsi, cette lettre d'un secrétaire général CFTD, M. J. Martin : « Votre enquête décrit la triste réalité découlant d'une société qui malgré ses évolutions, tient le plus grand compte du développement du profit au détriment de l'intégrité physique, voire de la vie des hommes. (...) »

(...) Ce que j'ai rencontré au cours de cette enquête, c'est avant tout la peur et le silence. Tel haut fonctionnaire que son intégrité et son sens de la justice avaient conduit (...) à me recevoir me fit promettre de lui conserver l'anonymat. Ce haut fonctionnaire de la Caisse Assurance-Maladie m'expliqua que le comité d'administration de cette caisse est composé de 18 membres dont 9 représentants du CNPF. (...) : « Pour nous empêcher d'appliquer des sanctions à une entreprise où nous avons relevé 153 infractions, nous avons reçu des pressions de 3 côtés différents. » Il me décrit les manœuvres illicites des directions d'entreprises pour ne pas déclarer les accidents et les maladies à la Caisse Assurance-Maladie. (...) Pressions sur ce fonctionnaire qui craint des représailles s'il dévoile son identité, pressions sur les inspecteurs du travail, pressions sur les médecins et, bien sûr, surtout, pressions sur les travailleurs. Il n'est pas trop fort de dire que, dans bien des cas, les accidents du travail sont des assassinats et les usines des camps de mort lente. Deux méthodes sont utilisées pour imposer silence : des primes d'hygiène ou des primes de sécurité. Ainsi paye-t-on à des hommes le sacrifice de leur santé. Le ministère du Travail s'oppose à ces pratiques mais aucune législation n'a été prévue pour les empêcher.

L'autre méthode est purement et simplement la menace. Tel ouvrier est menacé d'expulsion de son logement s'il déclare que sa fracture ou sa brûlure est survenue à l'usine. Combien d'ouvriers ai-je entendu qui m'ont raconté comment ils étaient déclarés « ma-

lades » s'ils allaient consulter à une vingtaine de kilomètres alors que les médecins de l'usine les forçaient à poursuivre leur travail. Les médecins du travail eux aussi sont mieux traités par la Direction s'ils ne diagnostiquent pas les maladies professionnelles.

Jacques Kebadian s'est courageusement battu pour que cesse ce scandale, particulièrement évident aux usines Valentine. Avec les travailleurs et surtout les travailleurs immigrés, toujours affectés aux postes les plus pénibles et qui constituent 80 % du personnel de Valentine, Jacques Kebadian a résisté aux pressions les plus musclées des chefs mis en place pour faire supporter l'insupportable. (...) Il est clair que la violence ne vient pas de celui qui est accusé aujourd'hui. La violence commence dans ces conditions de travail criminelles qui obligent des êtres humains à vendre même leur santé ; la violence se poursuit dans la menace brutale d'ouvrir la bouche. Comment ne pas répondre par la violence quand on n'a pas d'autre moyen de se faire entendre.

Chaque fois que l'on veut simplement aider le peuple à se faire entendre, la violence d'un système

qui se défend s'abat sur ce délit : s'approcher du peuple est déjà un délit. Pour m'être rendue professionnellement aux usines Renault à Flins (...), j'ai été 4 jours plus tard arrêtée à 6 h. du matin. Et retenue pendant 6 h. sous le simple prétexte que l'on avait relevé à Flins le numéro minéralogique de ma voiture. Mon appartement a été perquisitionné. Qu'y cherchait-on? Sans doute à faire taire la voix des ouvriers de Flins qui venaient de s'opposer à leurs chefs. Comme ceux de Valentine s'opposent à leurs agents de maîtrise. Condamner Jacques Kebadian, c'est vouloir apporter une pierre de plus à ce mur de silence. C'est même aller à l'encontre de la Direction de l'Inspection du Travail (...) Pour Kebadian, pour tous ceux qui vivent dans ces conditions inhumaines ou pour ceux qui seulement s'en approchent, la preuve de l'intention volontaire est éclatante. Alors, justice s'impose. Il suffirait à la Cour d'enquêter sur place pour acquitter Jacques Kebadian.»

Jacques Kebadian a été condamné à deux mois de prison avec sursis. Il avait déjà fait deux mois de prison préventive à la Santé.

LE PROBLEME DE L'EMPLOI

NEVERS (APL 4 octobre). — En avril 71, les premières rumeurs concernant de futurs licenciements circulent dans l'usine Thomson de Nevers. De mai à juillet, la direction licencie les ouvriers professionnels en commençant par ceux qui étaient chargés de l'entretien ; elle met à la retraite anticipée certains ouvriers de plus de 60 ans. Mais, en même temps, on constate que de nombreux OS sont embauchés. Ce double mouvement permet à la direction d'atteindre la catégorie des établissements à plus de 2.000 employés, ce qui lui permet de toucher la prime d'Etat correspondante, soit plusieurs millions. En même temps, les licenciements visent les ouvriers les plus combattifs et servent à briser les luttes en cours sur les cadences et les salaires. Par ailleurs, le

plan de rentabilisation de l'usine prévoit que certains services fermeront avant mars 72. L'usine se spécialisera dans la fabrication des moteurs destinés à l'usine Brandt de Lyon. Cette mesure entraînera le licenciement de 600 personnes. A la mi-septembre, la direction a déclaré compter sur les départs volontaires (en moyenne 30 à 40 par mois pour l'été). En même temps, les malades sont licenciés, les jeunes qui reviennent de l'armée ne sont pas repris.

A l'usine Alfa Laval, une des plus grosses de la région, 60 licenciements viennent d'être annoncés. Avant les vacances, il y avait déjà eu 73 licenciements. A ce propos, les syndicats avaient organisé une manifestation vers la Préfecture et la Chambre Patronale. Il

Asociación Internacional de Trabajadores

DENTRO de poco nuestra A.I.T. va a celebrar Congreso. Tiene Orden del Día propuesto y delegados dispuestos para las sesiones. La A.I.T., continuadora de la Internacional primera, existe, actúa y trata de desarrollarse.

— La A.I.T. es insignificante — se arguye —; es pequeña.

No hay enemigo pequeño, y esto lo aseveraría el propio tirano Franco. No hay enemigo pequeño, menos aún si su propósito es grande. La A.I.T. encarna el principio de liberación humana pasando por la emancipación de los trabajadores, y este propósito, inmenso, es único en los anales del proletariado. El proletariado emancipador está en casa, en la A. I. T. anarcosindicalista, constando tal belleza de propósito, en nuestra intersindical, no en otra. La C.I.O.S.L. es reformista y aburguesada, abandona la situación de los trabajadores en la escala inferior con cocina al aceite de cacahuete; la F. S. M. es un engaño comunista de escaso valor puesto que de 60.000.000 presumidos adherentes, 52 mil de ellos yacen sumisos, postrados, insignificantes, a los pies de los gobiernos comunistas. El resto de sindicales o sindicalismos son igualmente de una docilidad, de un gregarismo definitivos, no quedando otra esperanza en el mundo del trabajo que anhela ser libre en política y en economía, que la Asociación Internacional de Trabajadores.

¿Que hoy esta Asociación no es entidad potente? Lo es en potencia porque tiene porvenir ante las otras sindicales de porvenir cerrado, de horizonte perdido. Las sindicales, los sindicalismos de partido y gobierno; las entidades obreras «autónomas» sin más aspiraciones que las puramente profesionales, es decir, egoístas, marginadas de los intereses morales y económicos de las grandes multitudes productoras, están igualmente destinados al fracaso mortal que aguarda a las falsas organizaciones político - obreras arreadas por el marxismo en sus acepciones socialdemócrata y comunista. Cuanto no sea unificación de los trabajadores para un fin de emancipación total, de desaparición de clases; todo lo que no signifique lucha clara y precisa para

terminar de una vez y para siempre con toda desigualdad social y con la velada reimplantación de los regimenes de oprobio aunque sea con ostentaciones «reformadoras» y «positivistas», pero ocultando mal la cola del Estado, está condenado a fracaso eterno, a desaparición implacable por imperativos de progreso social indetenible. La hora de la paz con guerras, de buen vivir para unos y deficiente vida para otros, de logro de posiciones supuestas, de libertad con descuento en la hora del balance, de la superioridad de unos en detrimento de la integridad moral de otros, todo eso ha terminado en las conciencias y terminará en los hechos.

No ahora mismo porque la A.I.T. numéricamente es insuficiente; pero siendo tanto su vigor de ideas, y tan rápido el descrédito de las normas marxistas tutti colorí, la inteligencia mundial ya busca en Bakunin la solución verídica que en Marx no ha encontrado.

La anarquía tiene porvenir abierto, y nuestra A.I.T. está enmarcada en ella.



LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 21 de Octubre 1971

Fiesta Fraternal y Solidaria

El domingo 24 de octubre a las 3 de la tarde tendrá lugar en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles (Metro: Avron o Buzenval), una TIPICA FIESTA CENETISTA, organizada por la Comisión de Iniciativas, animada por el compañero ROLDAN y prestigiada por los números que a continuación se expresan:

1. Presentación del espectáculo.
2. Debut del cantante y guitarrista

CLAUDE RENOUD

joven fuerte en arte y estilo.

3. Número de arte pupular a cargo de la cancionista ANNIE COSTA, acompañada a la guitarra por El Muchacho.
4. El formidable cantor de inconformismos

JEHAN JONAS

muy conocido en nuestro ambiente por acertadas actuaciones y decidido espíritu solidario.

Además tendremos otros números interesantes.

En segunda parte:

Manipulaciones artístico-cinématicas a cargo del propio amigo Jehan Jonas.

Exhibición de vistas en colores expresando placeres de viaje por países exóticos. Realizador: Capellas.

Entrada libre.

Compañeros y familiares no dejarán de concurrir a esta primera fiesta de post-vacaciones. El señuelo de la misma será la Casa Confederal que ya tenemos terminada.

Invitación extensiva a todos, y en especial a los trabajadores españoles.

La Comisión

Paris, octubre 1971.

El ridículo no mata, pero deja malparado

BARCELONA, octubre 1971.

— Es notorio que las ciudades de Sabadell y Tarrasa se aproximan tanto que, si no se tocan de Oeste a Este respectivos, es por un profundo barranco que por ahora lo impide. De todos modos actúa un sistema de mancomunidad solidario para diversos servicios, encaminado, al propio tiempo, a desbrozar inconvenientes para alcanzar la fusión o confusión total de ambos intereses municipales. A tal respecto parece que en comisión de estudios para ese futuro algo anda resoluble. No así el escollo de la denominación, que se presenta arduo en sobremanera. Sabadell aceptaría el recorte «Saba», pero Tarrasa no se aviene a lo de «SabaTa»,

exigiendo «SabaTarra», provocando la disconformidad sabadellense por entrar media letra de más en favor de Egara. Por donde aparece el recurso catalán, que viene a dar «SabaTerr», solución que no es tal por abundar en una «r» de arrastre y por reincidir en un nombre desabrido. «TerraSabad» tampoco conviene por su inclinación judía y por hacerles perder, a los del Pla de l'Os, la delantera; y «S-T/C (Sabadell-Tarrasa/Cataluña) lo rechaza Madrid por dejar medio Vallés fuera de España. «S-T/C-E» parecería alusión a un club deportivo de mediocre categoría, y aguzando el ingenio los hay que proponen «Ta-Sa», alusión contributiva que desagrada, y que se rectifica

por «SaTa», igualmente pateable por sus resonancia japonesa. Y así nos andamos en dudas y con jeturas en espera de la solución del problema de Palestina, para que luego la ONU se ocupe en solucionar el magno intríngulis de la capitalidad del Vallés Occidental, Cataluña, España.

CORRESPONSAL



Hombres de
la C. N. T.

JUAN PEIRO BELIS

(Sigue del número anterior)

Felipe Alaiz escribe:

«Es evidente que la crítica sindical se ejerció casi siempre de manera arbitraria. A lo largo de las jornadas sindicales, en épocas de represión, y más señaladamente al decrecer cada período de lucha aguda y normalizarse relativamente la vida de los sindicatos, surgieron en la prensa de nuestros medios, en las reuniones y en la propaganda, distintas expresiones críticas que nada tenían que ver con la verdadera crítica.

«Surgió el crítico desconocido, especie de fiscal dedicado a la tarea de culpar a todos menos a él mismo de reveses y equivocaciones. Al propio tiempo actuó de crítico pedante repleto de fórmulas y apelaciones retóricas, indocumentado y gestero que aburrió con frases interminables empapadas de pretensión y misterio, a los amigos de la verdad lisa y llana.

«Con tales críticos alternó el hombre iracundo, autor de manotadas en el aire y hasta de calumnias, dogmático y sectario, cuyo destino es el triste destino de los que curan la hipercloridria y prefieren vivir bajo la dictadura de sus jugos gástricos con la grotesca pretensión de hacerla sufrir a los demás.

«No faltó el catastrófico ni el mesiánico; tampoco el de fantasía desbordante que todo lo ve como una serie de milagros en perspectiva. El que faltó casi siempre fue el crítico, el verdadero crítico.

«Los temas de oposición desarrollados con una vocación admirable de pesadez, ocuparían gruesos volúmenes de literatura tan difusa, desnivelada y arbitraria, que si se admite tan sólo a la beligerancia dialéctica — y esto con toda clase de protestas y reservas —, habría que empezar por combinar ese enunciado, verdadera desembocadura del turbión crítico: No existe historial de la Confederación, pero en cambio hay un grueso volumen que es su fe de erratas.

«Frente a ese furor crítico que no respondió ni responde ciertamente a ningún interés ideal, hubo un gran núcleo que atribuía al sindicato una significación a valor de lotería que automáticamente podía producir aumentos de salario o reducción de horario; y nada más.

«El descontento sistemático con la palabrería a todo pasto, correspondió a la conformidad, sistemática también, y se entabló una lu-

cha entre impulsos internos e intermitentes y externos. Se produjo un tradicionalismo desgastador y las represiones hicieron lo demás. ¿Qué restaba? Restaba el hombre constructivo, capaz por su laboriosa vida ejemplar, de ser ejemplo nuevamente, el que critica sin «claque», sin miedo y sin tacha, pero que también es capaz de crear y de mejorar. Ese hombre no está en la cumbre ni en la hondonada. Es sencillo, natural y poco hablador. Lo encontraréis por los talleres, por las fábricas, en el campo y en la mina. Frecuentemente lo encontraréis también en la cárcel.

«Mucho tiene que criticar. Y lo hace con una convicción decidida, sin regatear ninguna verdad por desagradable que sea. Pero junto a la crítica, está la medida del bien posible, la concepción constructiva, el dato perfilado, dispuesto a extenderse en la realidad y en la estadística, y la visión del núcleo confederal como organismo y no como mecanismo.»

♦♦

Aquí nos saltamos todo un apartado, cosa que no haríamos si se tratara de la publicación de un libro, ya que no tiene desperdicio ni su estilo ni su contenido. Seguimos con la prosa alazana:

«Peiró es un activista y un hombre de realidades. Pero entendámonos. Porque la palabra «realista» se adjudica por ahí a cualquier hombre que confunda la realidad con la prisas para mandar. Hombre de realidades decimos en cuanto aspira a que sus ideales tengan efectiva realidad no determinada por este estúpido mesianismo revolucionario que todo lo fía a la ortografía de letras mayúsculas, sino realidad comprobable y auténtica, calidad y categoría de progresión ideal.

«Peiró puede ostentar en su sindicato, en la organización de su ramo, en las publicaciones profesionales, en los comités de relaciones, en el ambiente mismo del trabajo diario donde se desarrolla su actividad, una labor constante hecha con perseverancia y fe, todo ello sin cesar su intervención en las cuestiones de orden general, que tantas veces aclaró y fijó con criterio vigoroso y solvente.

«Este pequeño libro resume sus puntos de vista en la hora actual. Como verá el lector, hay páginas incisivas, de acre y honda crítica y afirmaciones para el tiempo futuro. Su opinión sobre la imposibilidad de que los anarquistas acaparen los sindicatos es, entende-

por JOSE VIADIU

mos, fundamentalmente libertaria. La vida sindical se informa por los anarquistas como ejemplo y no como imposición. Sería completamente risible imponer el deber de ser anarquista a nadie; tan risible como llamarse anarquista y ejercitar dictaduras desde la junta o desde el público.

«El anarquista está en el sindicato y en la cooperativa no como un convidado de piedra, sino como hombre activo que en el contraste diario de las tácticas y procedimientos acaba por convencer. De lo contrario, hay que prestar escasa confianza a la substancia anarquista de los adheridos a un sindicato, aun cuando atruenen los aires con alaridos, discursos y arengas.

«No solamente los sindicatos. La ciencia y el arte, la inventiva humana, la misma vida de relación, todo lo que responde a la iniciativa del hombre y a su capacidad libre, camina hacia auroras esplendorosas. Y el ideal está lejos y el camino es difícil y largo, también es cierto que el convencimiento allana los obstáculos. Si caminamos hacia el infinito, seamos eternos descontentos de nuestra obra para mejorarla, pero acometamos cuidadosamente cada jornada. Sin ese cuidado, sin ese afán de efectivas realidades, nuestra obra se esfumará día tras día.

«Porque la realidad no es encamamiento al ambiente ni al fatalismo conformista. Las tierras profundas que guardan el beneficio del agua, son cosas reales, y sin embargo, jamás lo serán para quien no procura el alumbramiento del agua. Si la fraternidad es un ideal, ¿cómo es posible que se camine hacia él mediante calumnias y gestos de odio? Realidad puede ser el libre acuerdo. Realidad puede ser el apoyo mutuo, la consecuencia, el hábito de estudio y el anhelo ascendente. ¡Mengua ideal el de quien crea que el ideal es sólo tema de discurso o de traca!...

«Con lo dicho basta y aun sobra como prefacio. Quisiera contagiar al lector la buena impresión que este pequeño libro me ha producido. Pero no es necesario porque los temas, tan candentes hoy, reproducirán con seguridad mi opinión por directa lectura. Y nada más que consignar mi deseo de buena acogida y de provecho ideal.»

(Continuará.)

SIN ANIMO DE POLEMICA

Y con referencia a un escrito del compañero Julián Floristán con referencia a la toma de Muniesa (Teruel)

Dice Floristán: «Determinado grupo de compañeros de Valderrobres se había apoderado él solo del pueblo.»

Pues, no, compañero Floristán. La Columna Carod-Ferrer se dividió en Alcorisa, unos para Montalban-Utrillas, donde teníamos nosotros el centro de resistencia de todos los pueblos que dominábamos, es decir, que no habían caído en manos del fascismo; y el resto se dirigió para Oliete, dirección Muniesa; y el día ocho de agosto, el grupo que se dirigió para Utrillas llegaba a éste lugar, estando entre otros, Saturnino Carod y el teniente de la Guardia Civil, Ferrer.

También estaban los compañeros Castán y Logroño, así como Clemente. Estos tres últimos fueron encargados de utilizar el pequeño tren que nosotros estábamos blindando, para atacar el día siguiente a Muniesa, por Oliete unos, con el tren blindado los otros.

Después de marchar Carod y Ferrer fue cuando, por un procedimiento muy nuestro, desarmamos a la Guardia Civil, con lo que reforzamos nuestro armamento, y ayudados de esto fue, cuando, si mal no recuerdo, el 9 de agosto que se preparó el primer ataque, donde los compañeros de Utrillas tuvieron varios heridos que fueron curados de urgencia en el Hospital de Utrillas; y fue el día 10 cuando fue tomada Muniesa, y ateniéndome a la verdad el que había organizado la resistencia fecha de Muniesa era el sargento de la Guardia Civil del citado pueblo, que pudo darse a la fuga. El que suscribe no tomó parte activa en este hecho por llevar el brazo derecho inutilizado de un balazo recibido unos días antes en un choque tenido con uno de esos grupos que manejaba el citado sargento, por lo cual los compañeros me dieron la faena de trasladar heridos, que eran conducidos al Hospital de Alcañiz.

Así, pues, quede claro esto: que Muniesa se tomó con la participación de los compañeros que subieron por Oliete y el tren minero de Utrillas.

JULIO AYORA

Nota: Esta aclaración corresponde al nº 661 de COMBAT SYNDICALISTE.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AQUEL MONSTRUO LLAMADO CELOS

*¡La maté porque era mía!
Y si volviera a nacer,
¡otra vez la mataría!*
Copla popular.

L'aire otoñal, suave, de la pequeña villa provinciana ha experimentado una recia sacudida a tenor del acontecimiento. La tendera, el boticario, el agente de contribuciones, el dueño del bar, el sepulturero, ¡todo el mundo ha comentado el hecho! Un marido ha degollado a su esposa. Un caso de celos, Shakespeare le hace decir a un personaje de su drama «Otelo»: «La celosía es un monstruo que se engendra a sí mismo y nace de sus propias entrañas.»

En verdad que a fuerza de ser corrientes, ya no se da importancia a los llamados «crímenes pasionales». En la prensa diaria, en los «magazines» donde se cultiva el sensacionalismo, constantemente se mencionan dramas originados por la celosía. Generalmente es el hombre, impuesto de su papel de *propietario*, el que no puede consentir que su mujer deje de quererle. Y es cosa tan enraizada en las costumbres que incluso hay mujeres que diríase se sienten orgullosas de que el marido, el *su yo*, se sienta celoso. Una célebre cortesana, que dicen tenía mucha experiencia de la vida, Ninón de Lenclos, manifestaba: «Las mujeres detestan al celoso a quien no se ama, pero les enojaría que no fuera celoso a quien ellas amen.»

Es harto sabido que la celosía, desde tiempo inmemorial ha dado tema a la literatura para desarrollar las más intrincadas peripecias, desde la tragedia hasta la comedia vodevilesca. Y es que en la celosía se puede percibir un lado serio y otro cómico. Al celoso le resulta dificultoso arrancar de su fuero interno la obsesión que le domina. En tertulia de café, decía una vez Santiago Rusiñol: «El celoso lo ve todo, menos lo que es». Y en un sentido agorero, Voltaire escribía en su obra «La Henriade»: «La Celosía, de rostro pálido, livido, sigue con paso vacilante a la Sospecha, que le sirve de guía.»

Armand se hizo viejo escribiendo, bregando en el «combate contra la celosía», tratando de convencer, a diestra y siniestra, que si bien el individuo puede decir, en son de propietario, *mis zapatos*,

mi pluma, mi paraguas, objetos inanimados, ya no es lo mismo al tratarse de otro ser que, como él, tiene facultad y discernimiento para pensar y obrar, y por lo tanto es libre, y no hay quien, en buena lógica, pueda considerarse *su propietario*. Pero el celoso empecinado parece que no le entren las razones. De ahí que ocurran casos como el que explicaba el escritor William Faulkner: «Yo he conocido a un señor que se pasó seis meses sin abrazar a su esposa, y, sin embargo, mató a un amigo suyo porque intentó hacerlo.»

LA PREPARACION DE COMICIOS LIBERTARIOS

El tema, indudablemente, ofrece margen para enlazar comentarios: Con no mucho intervalo de diferencia se han celebrado tres comicios de carácter libertario: el Internacional de Federaciones Anarquistas, el de la C.N.T. y el de la A.I.T. Acerca del resultado de cada uno bastante se ha dicho. Y, por supuesto, mucho más se puede decir. Pero ahora vamos a exponer algunas reflexiones relativas a lo que es primordial a la celebración de cada comicio: su preparación.

Así de golpe, aludir a los preliminares de un comicio parece cosa de poca densidad. Se puede aducir: «¡Ya se sabe que importa, como función previa, discutir lo que constituye el Orden del Día correspondiente!» En efecto, es así, pero hay una realidad que no se puede soslayar, y que manifestarla nada tiene de tono pesimista, ni menos derrotista. Es el hecho de la precipitación, el acumulación apresurado en lo de tomar determinaciones. Para cuantos tienen veteranía en todo lo relacionado con el ambiente ya anarquista, o bien anarcosindical, es conocido como se llevan a cabo las asambleas y las reuniones afinitarias en la mayoría de las veces. Se da el caso de tener que dar respuesta, casi de modo inmediato, a toda una serie de temas, cada uno de los cuales requeriría un examen detenido.

Y siguiendo el hilo de estas reflexiones se puede también decir que sería de mucha importancia, repitámoslo, pese a que se ha dicho muchas veces, el que, sin esperar por así decir, la vigilia de un comicio, de un modo reiterado se celebraran, dentro el marco de lo local, de lo regional, o nacio-

nal, reuniones destinadas a discutir, a establecer cambios de impresiones en torno alguno, o algunos de los temas, que por ser vitales en el orden de las ideas, ya es sabido que han de ser abordados en un comicio. Ello traería como consecuencia el desbrozar posibles confusiones, el tener el militante un horizonte de percepción más claro, más ajustado a la lógica derivada del conjunto de sugerencias.

Todo tiene, por descontado, su pro y su contra. Interesa también el dilucidar lo que pueda obstaculizar una labor prometedora. En efecto, más de una vez hemos sido testigos de que en reuniones celebradas al objeto de debatir uno o varios temas determinados, por deficiencias al enfocar la discusión, por no haber centrado bien el debate, se ha caído ya en el escollo de los personalismos, o en remontar por los cerros de Ubeda, sin que ello guardara relación con el objetivo perseguido. Como consecuencia de la derivación equivocada, en unos la reunión ha degenerado; en tanto que en otros ha cundido el disgusto, la decepción. Nadie ha de poder afirmar que necesariamente se haya de topa con el obstáculo mencionado. Si hay una norma establecida de antemano; si el buen sentido prevalece, todo puede ir de un modo correcto, y por ende los resultados han de ser satisfactorios.

Sería absurdo, y en grado superlativo, pretender regular la vida cotidiana, así como la relación en ambiente de compañeros, en función constante y exclusiva de estrictas observancias de esencia discursiva en lo relativo a las ideas que se sustentan. Hay que dar espacio a la distracción, incluso a bagatelas que nos distancian de la preocupación moral o material. ¡También el recreo, la diversión, es vida! Admitiendo lo dicho, queda por decir que algunas veces que en el local social — cuando se tiene —, en el café, en domicilios particulares, diríase que entre compañeros el tiempo transcurre sin casi nada que decir, podría buscarse cauce para la amenidad aleccionadora, instructiva. ¿Por qué no comentar un libro, un artículo de revista o de periódico? ¿Por qué no crear una zona de interés para así vencer el aburrimiento o la abulia?

El militante, o el idealista libertario, si así se prefiere, lo es

por complacencia de serlo, en todas las etapas de la vida; joven o viejo, tiene ante sí problemas y una panorámica social para incitarle a pensar y a obrar. Sería conveniente crear vías de estímulo para captar nuevas sensaciones, mediante las que pueda elaborarse en el fuero interno de cada uno el fruto de un plausible discernimiento. Es por ello que cabe tener en cuenta lo antes expresado. Es así como se puede estar preparado para los comicios en perspectiva. Y es así también como ha de adiestrarse el militante en el arte de mantener el grano de las ideas, sin caer en el exceso de dar preponderancia a la nuera hojarasca de las palabras.

CELLINI, EL AVENTURERO GENIAL

Este año ha hecho cuatro siglos que en Florencia dejó de existir uno de los hombres de vida más atrabiliaria y de genio artístico más elevado que el mundo ha conocido. Benvenuto Cellini fue un elemento disoluto, pendenciero, cinico, ambicioso, soberbio, cruel... Pero artista genial en orfebrería; escultor magistral, cuyas obras, entre las que destacan el «Perseo», en la plaza de la Señoría, de Florencia, la «Ninfa de Fontainebleau», que adorna el frontón del Castillo de Anet, en Francia, el «Cristo», del Escorial, son verdaderas maravillas de insuperable perfección.

El caso de Cellini evidencia los paradojas que puede ofrecer la naturaleza, uniendo en un solo ser lo abyecto y lo sublime. Ya en otro aspecto, tenemos el caso de un tipo degenerado, embrutecido por las constantes borracheras, yendo de taberna en taberna, cayendo por las calles como un guinapo. ¡Y ese hombre se llamó Paul Verlaine, el más representativo de los poetas de su siglo!

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en *rezo*.

Diferentes actividades de los

MUCHO han cacareado los representantes de nuestro régimen, por gracia de Dios y desgracia de los españoles, respecto a la supuesta socialización de la empresa SALTUV. Resultaba jocoso ver los alardes socialistas del antiguo ministro de trabajo Romeo Gorria, uno de los personajes españoles menos sospechoso de ser progresista.

Si Romeo decía que la empresa de autobuses y tranvías SALTUV estaba gestionada directamente por los obreros, lo lógico era pensar todo lo contrario. Sin embargo, olvidándonos de momento de este pobre hombre fijémonos en los detalles de esta pretendida empresa «Laboral».

Antes la empresa capitalista se llamaba Compañía de Tranvías y Ferrocarriles de Valencia: CTFV. Vilalonga, Rincón de Arellano y otros conocidos capitalistas eran los propietarios de la misma.

Cuando empieza a no ser demasiado rentable la empresa surge la feliz idea de la participación de los trabajadores. El sector rentable se lo queda la banca Villalonga (empresa VASA). La parte arruinada para los trabajadores. Como publicidad del régimen era interesante.

Y aquí entra en juego Juan López, ex militante de la Confederación del Trabajo (CNT) y ministro durante la guerra civil. Juan López, un vividor ahora con la nueva faceta de cortesanos de la dictadura militar que soportan los trabajadores españoles, desempolvó un proyecto de la CNT: la socialización de los transportes urbanos de Valencia, redactado por los obreros de la empresa en 1937; le dio una serie de retoques, haciéndolo adaptable para el actual sistema político vigente, al que se le podrá decir de todo menos socialista, o sea evitando que la gestión directa de los trabajadores, sea directa, y que la gestión la lleven los trabajadores.

La organización madre de la SALTUV, fue la FULTUV; una especie de hermandad con fines de promoción de viviendas para obreros, de conceder jubilaciones, de dar becas de estudio a los hijos de obreros, ayudas económicas, etc... Mas lo curioso es que no cuenta con fondos. No tiene ni una peseta. La SALTUV le dedica un pellizquito de sus beneficios y con cuatro becas y otras tantas pensiones, termina toda la labor de promoción de la FULTUV. O sea, que es una especie de parche más que una ayuda real.

A los obreros y usuarios de SALTUV

La empresa tiene 1.700 obreros. Cada obrero tiene dos acciones, luego en total hay 3.400 acciones obreras. Del total de unas 20.000 acciones que tiene la empresa realiza convenios colectivos como cualquier otra empresa capitalista con los trabajadores, ¿Qué es de las 16.000 acciones restantes? ¿a quién pertenecen? Nadie lo sabe, pero todos los trabajadores de SALTUV saben que quien manda allí es Villalonga. Y que lógicamente, ellos se quedan con menos de la quinta parte de los beneficios netos de la empresa. El montepío de tranvías de la antigua empresa, unos 30 millones de pesetas, desapareció con ésta. ¿Qué fue de este Montepío que pertenecía íntegro a los trabajadores? Villalonga, este sucio capitalista, conoce muy bien el paradero del Montepío: ¡sus propios bolsillos!

Olvidemos a este cochino ladrón y vayamos a otro punto: las jubilaciones. Los jubilados de la antigua empresa capitalista cobran más que los de la nueva empresa «Laboral», siendo que éstos últimos han trabajado más y producido más a la empresa.

Además, cada uno se jubila con una pensión distinta. Esta arbitrariedad beneficia en función de lo servil que se comporta un trabajador. Juan López no tiene casa propia en Valencia, por eso se hospeda (en el Hotel Astoria! La historia de la clase trabajadora se escribe con sudores, privaciones y sangre. Juan López se dedica al comercio de este sudor en beneficio de los capitalistas valencianos más puercos. Juan López es un indeseable judas del mundo trabajador.

Veamos los métodos «socialistas» de dividir a la clase trabajadora: el primero es la diferencia de salarios. De menor a mayor sueldo: cobradores, conductores y los que nada hacen ni saben: revisores.

Otro es el privilegio a un sector de los obreros: la sección de Administración. Trabajan 6 horas de jornada más otras dos que se cotizan como extras.

Todos los demás trabajadores trabajan las 8 horas de jornada. Una continua preferencia hacia esta sección ha separado completamente el personal administrativo del resto. Cuando vienen delegaciones extranjeras lógicamente van a la administración.

Cuando vino a visitar a la em-

presa del brazo de Juan López esa figura tan popular como es Juan Carlos, prueba palpable de la degeneración biológica de la dinastía borbónica, el personal administrativo, los revisores y sus familias fueron contentos a aplaudir.

Al personal de las cocheras se le obligó a asistir y soportar la desagradable experiencia que es ver a Juan Carlos. Lo que confirma que esta empresa «socializada» permite la más amplia libertad al obrero: La libertad de escoger al tarado Juan Carlos e irse.

De tan bien que están los trabajadores en SALTUV no se comprende cómo quieren pasarse a la VASA y ser unos normales asalariados, a menos de que aquí cobren más como efectivamente pasa.

¿Pero quién está en la dirección? Desde luego ningún obrero, sino un ex combatiente de la División Azul, enchufado por Muñoz Grandes (un tal Nacario Bolado), a la vez traidor a cierta militancia obrera.

¿A quién se debe la subida de los autobuses, que sólo perjudica al trabajador que los usa? ¿A quién se debe la nueva programación de desvío de las líneas que van a los pueblos cercanos a Valencia, que ha perjudicado tanto a los trabajadores que viven en estos pueblos al no encontrar vivienda asequible en Valencia?

Los capitalistas a quienes debemos tantas horas de trabajo ¿nos han dado alguna vez algo más que sus sobras? ¿Por qué no pedimos la auténtica gestión por parte nuestra de la empresa con el único medio eficaz de que disponemos: la huelga y el boicot? Un capitalista nunca nos impondrá un auténtico socialismo, nos usará como tapadero o como cebo.

La socialización de las empresas sólo la pueden llevar a cabo los propios obreros.

Por el porvenir de los hijos, por la gestión obrera de las fábricas, las tierras y los servicios, au autogestión.

Por la emancipación integral de la clase trabajadora.

Grupo anarquista «Banderá Negra».

1º de Mayo de 1971, jornada

EL 1º de Mayo la clase trabajadora del mundo entero conmemora el sacrificio de cinco militantes obreros de Chicago (USA) en 1886. El Tribunal burgués que les condenó a morir — al servicio de la empresa MacCormick — pretendía ahogar en ellos la conciencia de clase del proletariado. En su sucia maniobra no podía comprender que el asesinato de aquellos trabajadores serviría de ejemplo permanente para todos los explotados de la Tierra. A partir de aquel año, de la ejecución de aquellos anarcosindicalistas, se tomaría como una gran jornada de lucha y solidaridad internacional de la clase obrera.

En España, y a pesar del régimen fascista que soportamos, desde que la clase obrera perdiera la guerra revolucionaria de 1936-1939, estos días son motivo para plantear unas jornadas reivindicativas contra la explotación capitalista.

Este año, nuestra lucha se centra contra la represión, duramente incrementada a partir de la clamorosa protesta de todo el pueblo, durante los meses de noviembre

y diciembre, que logró salvar la vida a los seis militantes de la ETA.

La suspensión del Artículo 18 del Fuero de los Españoles, con las consiguientes persecuciones, detenciones, encarcelamientos y toda clase de arbitrariedades, significa un atentado más del Estado a nuestra condición de hombres y de trabajadores. Para nadie es un secreto las torturas a que son sometidos, por los agentes de la Brigada Político-social, los mejores hijos de nuestro pueblo.

La Oligarquía (Alianza militar-clerical-capitalista), hizo aprobar a SUS Cortes la denominada Ley Sindical en contra de la clase obrera. Ahora nos convoca a unas elecciones «Sindicales». A pesar de lo que digan los vividores y enchufistas de la CNS, a pesar de la colaboracionista actitud del Partido Comunista Español, la respuesta de los trabajadores sólo puede ser una: abstenerse de participar en esas elecciones, dentro de un «sindicato» que no es tal, sino una oficina del Estado, y por

grupos anarquistas españoles

DE los muchos temas que se tratan en los pasillos y asambleas — cuando no se pierde el tiempo en votaciones y declaraciones generales — muy pocos se refieren a la Universidad en cuanto tal, a su organización y su funcionamiento. Con ello se desprecia la experiencia concreta de los estudiantes, permaneciendo el malestar sólo como sentimiento y convirtiéndolos en frustrados conformistas preocupados en asegurarse un « porvenir respetable » o en activistas alocados seguidores del último dogma. Y, sin embargo, es precisamente la Universidad el lugar efectivo para una experiencia de la sociedad concreta, allí donde las contradicciones de la organización autoritaria de los intereses particulares y excluyentes se manifiestan y donde la acción comunica directamente con la sociedad global. Esperar conseguir la resolución del malestar estudiantil desde fuera, es desconocer que en la sociedad cualquier punto es centro.

Por estas fechas se hace evidente a la mayoría que los exámenes constituyen una de las funciones de la Universidad; en-

Todo aquel capaz de asignar una puntuación a un texto es policía

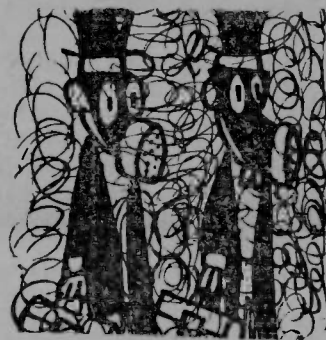
tregados a empollar los libros de texto descubren también cómo, por muchas que sean las declaraciones, la enseñanza se reduce a memorización, pues las preocupaciones de los estudiantes no tienen nada que ver con las cosas que estudian y en esto se dan la mano quienes, fieles a las recomendaciones familiares, quieren acabar pronto la carrera y quienes se interesan por comprender la existencia de los hombres: para los unos y para los otros, la enseñanza de la universidad es pura verborrea.

Mucho de ese malestar circunstancial de los estudiantes lo produce la inseguridad y la arbitrariedad de los exámenes, pero cuando se reivindicán otros métodos (mayor control de los profesores, grupos reducidos en las clases, participación de los estudiantes en la calificación o hasta la desaparición de los mismos) se está pidiendo todavía mayor control de los profesores, es decir, de una enseñanza unilateral, e ilu-

sionándose con la idea de que los exámenes son accidentales a la enseñanza tal como se imparte en la Universidad; sólo que hasta la misma clase magistral es consecuencia de los exámenes; más todavía, la Universidad es, y sólo es, examen.

Pues, ¿qué son los exámenes? La respuesta para una pregunta; la pregunta que sólo tiene una respuesta. Quien monopoliza la autoridad para decidir cual es la respuesta única es el profesor. El estudio se limita a conocer y memorizar esa respuesta para luego, y precisamente en virtud de esa memorización, olvidar. Las clases machaconamente insisten en la domesticación de los alumnos para que se acostumbren a relacionar las preguntas con las respuestas admitidas; y tan perfectamente definidas las preguntas y las respuestas que se ha podido establecer la duración de los cursos y las carreras, así como la separación de unas y otras. Y es que, a través de los exámenes es como se adapta a los estudiantes para lo que luego encontrarán: los criterios industriales de rendimiento y productividad. En esto sí que los estudiantes y los obreros sufren la misma opresión, pues si los obreros ejecutan su movimiento especializado en umbrales fijos sin poder detenerse a contemplar su propia actividad y la de los otros, también los estudiantes están obligados a dar cuenta periódicamente de su rendimiento intelectual. Todo intento de relativizar una pregunta, hacer cuestiones de los presupuestos de la ciencia, perderse en las múltiples relaciones que los objetos establecen entre sí, sería condenado como improductivo.

La verdad de la Universidad no es la de introducir en el saber, como declaran sus celosos defensores, los profesores, sino la de hacer exámenes. El profesor que califica puntillosamente con 7,6; 3,75, etc., al patentizar tanta objetividad en la puntuación, dice la verdad acerca de la enseñanza, pues tanta precisión sólo puede conseguirse cuando las respuestas están perfectamente definidas y son cualificables los elementos que la componen, de manera que la totalidad de esos elementos merecerá un 10, y la parcial enumeración, puntuaciones intermedias.



Pero ¿cómo se establece fuera de su declaración ideológica fundamental: lugar del saber, haciendo del profesor el único vehículo de conocimiento, con sus apuntes y autores recomendados, impidiendo la comprobación y cotejación con los hechos?

Y ¿para qué los exámenes? Para establecer una separación entre quienes en virtud de los exámenes han conseguido un título y quienes no lo tienen. El título es la propiedad que pretenden los universitarios cuando mantienen la universidad; y es por la vigencia que el Estado concede a los títulos impartidos por la Universidad cómo éstos pueden ejercer su derecho, lo mismo que los documentos de propiedad respaldados por el Estado. Y es que los catedráticos durarían en sus puestos justo el tiempo de echar a correr si el Estado — la represión autoritaria — no velara cuidadosamente para que sólo quienes han recibido un papelote con membrete y firmas pueden ejercer determinados trabajos; y por mucho que los catedráticos liberales quieran desligarse de las fuerzas policíacas en un caso concreto es su misma función la que persiste por obra y gracia del Estado. Los exámenes constituyen uno de los instrumentos de selección de la sociedad y los títulos son el marchamo identificador del privilegio.

Por ser los exámenes, entonces, la policía interna de la Universidad, quien esté contra cualquier tipo de policía no puede desentenderse de los exámenes.

Si mediante el análisis aparece claramente la Universidad como institución destinada por el Estado a la integración de los deberes y los individuos al orden establecido y los exámenes como el mecanismo de su funcionamiento, no podemos sino boicotearlos. ¡Boicot a los exámenes!

Grupo anarquistas Universitarios

de lucha de los trabajadores

tanto ineficaz para resolver nuestros problemas y que además ha demostrado ser un instrumento antiobrero en manos de nuestros enemigos de clase: los capitalistas.

¡Ni un sólo Enlace ni Jurado a la CNS! Debemos seguir el claro camino marcado por los trabajadores de las grandes empresas como Harry Walker, Maquinista, Macosa, Faesa... que han demostrado que fuera de la CNS es posible desarrollar una Organización de clase mediante asambleas libres que eligen a sus delegados, pudiendo éstos ser destituidos en todo momento por los trabajadores.

Este es el verdadero medio para reconstruir la Central Obrera inspirada en los métodos del *sindicalismo revolucionario*, de tan gloriosa tradición en nuestro país, y a través de ella ir gestando nuestra definitiva liberación de la explotación capitalista y la opresión del Estado, implantando una Democracia Obrera basada en la Autogestión de los medios de producción y administración de la Sociedad por nosotros mismos: los trabajadores.

Compañeros: Celebremos el 1º de Mayo, luchando. Reforcemos nuestra conciencia de explotados y revaloricemos nuestra concepción de hombres libres.

— Contra la represión y la nueva ley de «Orden Público».

— Por la libertad de los presos político-sociales.

— Por la abstención en las elecciones «Sindicales».

— Por la Central Obrera Sindicalista Revolucionaria.

Pensemos en los heroicos pueblos que luchan por su libertad: en la Indochina y en la Palestina anti-imperialistas, en el Quebec y el Uruguay guerrilleros, en el proletariado de Polonia y en la batalla que libra contra el «Capitalismo de Estado» y seamos solidarios con el pueblo bengalí que está siendo exterminado criminalmente.

¡Viva la clase obrera libre!

¡Viva el 1º de Mayo, jornada de lucha y solidaridad internacional de la clase trabajadora!

Grupo Anarquistas de Barcelona

1º de Mayo de 1971.

La gracia de dios en España

SI tenía que ver a Harry — y no me quedaba más remedio que verlo — tenía que verlo en España. A Harry no le importa quien hace las leyes de un determinado país, y de España le interesa la guitarra, el sol y el brandy. Harry no se preocupa por el Caudillo, cuya efigie está en todas las monedas (las pocas que hay) con la inscripción de que el Caudillo es Caudillo «por la gracia de Dios».

Hace treinticinco años el pueblo de España, o su mayoría, trató de salvar su pobre república del Caudillo y sus amos nazi-fascistas, escogiendo el morir de pie antes que vivir de rodillas. Ahora vive de rodillas, y después de treinticinco años allí existe una nueva generación para la cual Guernica es el nombre de una ciudad provinciana situada en alguna parte, allá en el Norte.

Una nueva generación, a la vez, de turistas americanos, a la que poco le importa quien hace las leyes del país, a la que se suman otras nuevas generaciones de turistas franceses e ingleses — ingleses jubilados ubicados en el sol — gente que (mejor dicho, sus padres) en otra ocasión manifestaron ruidosamente frente al Quai d'Orsay y Whitehall, gritando «¡Vergüenza!» por la política de «No Intervención» que permitiera a los nazis y a los fascistas encaramar al Caudillo en España. Y también hay turistas alemanes, naturalmente. Siempre los alemanes.

No quería ir a España de nuevo, por lo menos mientras el Caudillo gobierne por la Gracia de Dios. Después de treinticinco años todavía estaba gritando «¡Vergüenza!», ahora debido a la actitud de Nixon ya que todos los miembros de su gabinete, a excepción de dos, han ido a rendirle homenaje al soporte marino del Oeste mediterráneo con el que esperan luchar unidos un día contra los rusos. (Sus soportes marinos del Este, en Grecia y Turquía, son, naturalmente, déspotas anti-comunistas también).

Pero no tenía más remedio que ver a Harry así que a España fui.

Me imagino que esta clase de boicot secundario o terciario es ridículo; ¿a quién preocupa (si yo mismo no me preocupo) si yo voy a España o no voy? ¿Al Caudillo? Ha tenido veinticuatro millones de visitantes extranjeros este verano (para un país de 35.000.000 de habitantes) y España es, en la actualidad, la cima turista de Europa. Tengo amigos americanos que pensaban que yo no debía ir a Ale-

mania después de la guerra, pero tenía amigos alemanes saliendo vacilantes de los campos de concentración y las cárceles. Y ¿cómo podía darles una lección a los alemanes si no era yendo y enseñándoles?

Ahora tengo yernos checos en Praga y pienso ir a visitarlos en breve. Mis yernos no comprenden lo de los boicots secundarios y tampoco les gustan los muros. A mí tampoco.

Pero España era diferente. Me repugnaba el ir. Sin embargo, tenía que ver a Harry y tuve que ir.

Me imagino que significaba algo (por lo menos para él mismo) cuando Thomas Mann abandona a Alemania y dice: «Allí donde estoy, allí está Alemania», lo mismo que cuando Pablo Casals deja España y se niega a regresar. Pero estos son hombres famosos, y era algo propio de ellos, a sus países de nacimiento, los que estaban boicoteando. Sin embargo ¿dónde fueron a parar? Casals, viviendo en Puerto Rico y por ende «soprotando» algo parecido en el Viet Nam que lo que el Caudillo hizo en España.

Además, el Caudillo es, actualmente, un despotismo viejo, un despotismo «suave». La prensa extranjera es asequible; a la prensa española le está permitido el informar objetivamente sobre los asuntos extranjeros (y lo hace); y no hay censura implacable en el correo (sería imposible con todo el aluvión de extranjeros que allí se halla). Desde el momento que el mundo latinoamericano considera a España como la Madre Patria, el Caudillo y Fidel intercambian sus embajadas y llevan a cabo un importante comercio.

Es sólo en los asuntos domésticos donde no hay libertad. Los derechos constitucionales, al igual que en Rusia, son una burla y su suspensión en tiempos de emergencia resulta una burla todavía mayor. Cuando hay protesta, ésta es violenta; hay unos pocos graffitti menos en las paredes que en el resto de occidente a excepción de Suiza donde no hay nada que señalar. A los setentinueve años, el Caudillo, bajo la influencia de la organización católica Opus Dei, re-presenta una moderación autócrata frente a los generales qui piensan sobrevivirlo.

Este último verano vio una afluencia tal de turistas que en la frontera el control aduanero y policial los detaban pasar en oleadas interminables con un gesto de impotencia que implicaba un: «¡Ir todos al diablo!», sin permitirles en-

señar el pasaporte inclusive. El país solemne se halla, incongruentemente, lleno de amasijo chata-rrero, igual que New Jersey o Phoenix. Un amigo mío se siente feliz yendo por los restaurantes, a lo largo de la Costa de Esto y la Costa de Aquello diciendo: «¿Sirve Vd. a los españoles?» o «¿Habla Vd. español?».

España es el único país barato que queda en Europa y un europeo puede ser rico allí (y un americano todavía más).

Un país solemne, pétreo, y un país seco al mismo tiempo. «El

agua corre monte arriba», de los campos desnudos de los campesinos de Castilla a los jardines de flores de los ricos encaramados en las colinas. Un país de terrible gente pobre sobre cuyas espaldas los turistas montan a precio barato. Por la Gracia de Dios — y de Truman, Eisenhower, Kennedy, Johnson y Nixon y, antes que ellos de Hitler y Mussolini — Vd. puede vivir y reir en España con tal que haya perdonado y olvidado Guernica.

No tiene ni porque perdonarlo, basta olvidarlo.

MILTON MAYER

(Traducido del inglés por V. G.)

LEXICON

El fa y la fu

DE garrocha, Franco salta «Tras os Montes» y pone pie en el «Métro» de París.

En las estaciones hay un infante gordinflón, a lo Rubens de flamenco, haciendo caca. Con una mano tira de «Lotus» para limpiarse, «plus doux, plus résistant».

Otra mano, más fina, ha escrito en la tira: «Arriba Franco». El palote vertical es alfonsino. Recuerden la española letra del último rey por ahora.

No se comprende. Porque «arriba» era España y «viva» para Franco. Asombroso que ya no se remiren las evocaciones y que haya gritos sin signos de admiración. ¡Pobre ortografía y puntuaciones!

Pase que el francés ponga admiración al final, pero es intolerable que el español no la use al comienzo ni en los finales, por lo menos.

Con dos, quedamos contentos. No cabe duda que se quiere pelear hasta con la RENFE de la avenida Neuilly, cuyas fachadas se cubren con «abajos» y «mueras» de dobles o triples admiraciones. Aquellos «sages» empleados ni las lavan con sulfumán. Saben los de Paris-Valencia que viven en la patria del aire que respiran, como Saint-Exupéry. Además, aquí les tratan bien.

La RATP retirará sus diplomáticos de Santa Cruz por semejante españolada, la cual no respeta su edicto contra el «graffiti», ni se intimida ante multas, correccionales, expulsiones, etc. ¡Empedernidos y contumaces!

Mucho ha degenerado el graffito desde Pompeya, Herculano, Nínive, Sodoma, Gomorra y Babilonia. Estos «esgrafistas» la toman con la gran Babylone-Montparnasse de la vieja Lutèce.

El viajero Paris-Valencia ve, des-

de Irún al Albarracín, menos necrópolis... Lo que se pretende es enterrar a los Mariscales de Francia, de Gaulle, Pompidou... Amén de ganar los cipreses de Foix, Rosellón, Provenza, San Quintín... «Parisi» ya fue ganado por Hitler. No por Mussolini ni Franco.

Ahora quieren ganarse el «Lotu» porque lo que tienen es estraza o abrasiva lija. «O Século», «Bairro Alto», «Miradouro», «Tourade». Gamero rejoneando sin siquiera una Marianinha, Amalia del «fado».

Curros, Murgía, «La Casa de Troya», «Concepción Arenal, La Pardo Bazán, Don Ramón, el maestro Mateo; todos se rien de estos de los «croques» de cabeza contra la piedra de Santiago para que se les avive la mente y corazoncito.

«Jardin Novelesco», «Esperpentos», «Ruedo ibérico», rias, prados, vacunos. Aquel tren Madrid-La Coruña estropea mucho. Irredentismo gallego sin terminar. Los trenes Madrid-X llevan demasiado humo sucio a las provincias, Liendres de toro, incluso, cejijuntó, burriciego, berrendo para «épater» «parvenus».

«Marius» o «Le canard enchainé» gastan mejor papel que todo eso... «Vosse excelência». Rosalía de Castro en «Soledades»:

Tño un-ha sede, un-ha sede...

Los desentrañados galleguitos de sus entrañas recuerdan la Confederación Galaica y su portavoz: «¡¡¡Tierra!!!» ¡Así se escribe! ¡Clamor! ¡¡¡Grito de Combate!!! Como Núñez de Arce y su «conciencia nunca dormida...»

¡Irmandades de Fala! ¡Dulce Lirica Gallega! Desde Finisterre, Ortegal y San Vicente a Tarifa u el Orbe... Tomás Cano Ruiz

COMUNICADOS

SIA DE PERPIGNAN

Invita cordialmente a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea que tendrá lugar el 31 del corriente a las 9,30 de la mañana, en el local de la CNT, 46, rue de Quince Degrés.

Más que nunca es necesario el concurso de todos para ayudar a los perseguidos y víctimas de la reacción.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el domingo día 24 de octubre, en el lugar de costumbre a las 9 en punto de la mañana. Asuntos de máxima importancia a tratar, por lo que se requiere la presencia de todos los afiliados y máxima puntualidad.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes, a la Asamblea general que se celebrará el primer domingo de noviembre día 7 a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre. Se ruega puntual asistencia de todos.

F. L. DE MELUN

Convoca asamblea extraordinaria para el sábado 23 de octubre en el lugar y hora de costumbre.

Dado el temario a discutir de suma importancia se requiere que todos los compañeros que componen la Local hagan acto de presencia.

ADMINISTRATIVAS

— Victor Roqueta, Murat. Giro recibido el 3-9-71 (100 frs.). Se hizo la distribución indicada y se pasaron a Pro Local 29 frs.

— Julián Olmos, Marsella. Recibida la tuya y giro 30 frs. Pagas «C. S.» hasta el 31-12-71 y los 7 francos restantes pasan a Pro Local, como indicas.

— Román Francisco, Puteau. Recibido giro 23 frs. Pago «C. S.» hasta 31-12-71.

— Santidrián, 64-Bollène. Recibido giro Librería saldo. Pasan a Pro Local resto indicado, 15,35 frs.

SUSCRIPCION PRO «UMBRAL» Y «COMBAT SYNDICALISTE»

F. Local de Evreux, 25,00; F. L. Houilles-Argenteuil, 125,00 F.
TOTAL: 150,00 frs.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Paris: Berthe et Jacques, 10,00; Saint-Denis: A. Soto, 5,00; M. Rodríguez, 5,00; F. L. de Fontainebleau, 15,00; Thiais: Solá P. 5,00; Ramos, 10,00; J. Alastruy, 10,00.

Tota: 60,00 Francos.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	37 600 23
José Arcal, Thiais	10 00
Solá, P., id.	10 00
Un Mañó, id.	20 00
Ortiz, id.	10 00
X X, id.	50 00
Rodríguez, id.	20 00
Francisco, id.	10 00
B. Peralta, id.	26 00
Jiménez, id.	10 00
Genique, id.	10 00
Joaquín Alastruy	10 00
Granados, id.	10 00
Fuentes, id.	10 00
Soto, St-Denis	20 00
Rodríguez, id.	10 00
F. L. Fontainebleau	20 00
Santidrián, Bollène	15 35
Julián Olmos, Marsella	7 00
A. Jurado, Labrugère	7 00
F. L. de Houilles	50 00
Berthe et Jacques	10 00
A. Sánchez, Pierrefitte	10 00

Suma y sigue 37 955 58

F. L. DE PARIS

Sábado 23 a las 4 y media de la tarde, y domingo 24 a las 9 y media de la mañana, CONTINUACION de la Asamblea para terminar con el Orden del Día del 30-31.

NOTA ADMINISTRATIVA

Por sernos de urgente necesidad, rogamos a los suscriptores que no hayan pagado aún el 1º Semestre del año en curso, lo hagan lo antes posible. Igual decimos a los paqueteros que tengan números atrasados por satisfacer.

Repetimos a los atrasados de más de un año en su suscripción, que el coste de la tirada hay que pagarla semanalmente y que sean consecuentes con sus compromisos.

Referente a Librería, también rogamos hagan efectivos los envíos pendientes de pago.

REGIONAL CATALANA - C.N.T.

Con fecha del 9 de octubre ha quedado constituida la C. de RR.

Próximamente, Agrupaciones y compañeros aislados recibirán circular y Acta del Pleno Regional celebrado este verano en Marsella.

«Terra Lliure» a partir del próximo número saldrá de imprenta con colaboraciones de Francia y Cataluña.

La Comisión de Relaciones

Servicio de librería

«El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, oeuvre d'un dessinateur de grand talent	12 00	«Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis)	6 00
«La Comunidad de los estudiantes» (Una desafiante crítica a la estructura actual de la educación), Paul Goodman	8 00	«Louise Michel» (biographie), Edith Thomas	33 00
«Hacia una comunidad cooperativa libre», M. A. Angueira	12 00	«Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky	24 00
«Enseñanzas de la revolución española», Vernon Richards	24 00	«La révolution et la guerre en Espagne», Broué et Témime (cartonné)	39 00
«La estabilidad del latifundismo», Juan Martínez Alier	42 00	«Vae victis» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingearante Pike	11 00
«Orígenes del anarquismo en Barcelona» (prólogo de J. Vicens Vives), Casimiro Martí	15 00	«Capitalismo moderno y revolución», Paul Cardan	12 00
«La huelga», Isabel Alvarez de Toledo	16 00	«Muerte después de Reyes» (Relatos de cautividad en España), Manuel Amblard	18 60
«La sociedad y la anarquía» Ponciano Alonso	1 00	«La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante	48 00
«El furgón de cola», Juan Goytisolo	21 00	«Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne	35 00
«Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotsky	21 00	«Yo escogí la libertad», V. Kravchenko	15 00
«En el País del Kibutz», H. Desroche	16 00	«La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún	45 00
		«La revolución sexual», W. Reich	21 00
		«El Tángico», W. Chamberes	20 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P., Paris 13 507 56

NECROLOGICA

RITA PRUNES

Era una mujer brava, corazonada, que ha dejado de existir afeerrada a la vida hasta la última consecuencia. No debía morir tan pronto, pero la vida le ha sido dura en el exilio. Para subsistir con su compañero y el hijo ha trabajado rudamente, ha soportado, con el compañero, privaciones e inconveniencias «legales», todo eso que incomoda, y reduce la salud poco a poco, hasta la consecuencia inevitable del expiro. A los refugiados Franco nos ha fusilado a cinco, a diez, a treinta años vista.

Rita y su compañero — de nuestro amigo Juan Jové se trata — en su trasiego han sembrado muchas flores para recoger sendas es-

pinas. La patria natural los arrojó — como a todos nosotros — de su seno y la patria de adopción nos acogió en extraños. Como para sonarse en los mapas patrios.

Podríamos decir, en ritual, que Rita ha muerto de tal enfermedad o de la otra. Y no: ella y docenas de miles de expatriados han fallecido aquí a causa de una enfermedad única: las privaciones con excesos de trabajo. Rita era mujer para llegar fácilmente a los 80, y por defecto social no ha depasado los 65. La sociedad nos debe alguna cosa.

Jové y su hijo Marcel saben que pueden contar con el aprecio entero de

FERRER Y ELVIRA

ACCIDENTE DEL TRABAJO

SANTIAGO DE CHILE. — Mientras efectuaba un acostumbrado paseo fue agredido a balazos y herido de pronóstico reservado, Juan Pérez Gómez, cónsul franquista en la República de Chile. Los agresores — dos — desaparecieron sin dar color político a la agresión que habían realizado. Tampoco robaron nada a la víctima.

DATOS ESTADISTICOS

LAS PALMAS. — Esta canaria ciudad, que cuenta con unos 60.000 habitantes, tiene igualmente un censo de 1.000.000 de ratas y ratones, correspondiendo a cada vecino 16 y medio de esos roedores. Más de cien especialistas raticidas van a emplear unos 50.000 kilos de productos antráticos de un coste calculado en tres millones de pesetas, aparte los sueldos que devengarán los citados especialistas. Canarios: si hay que desratizar a las Islas, empecemos por las ratas de sacristía, de gobierno civil, de sindicato, por ser peores que las de naturaleza.

NO ROMPIERON LOS PUENTES

MADRID. — Alarmado el gobierno por la fuga hacia La Habana de la comisión comercial cubana que realizaba tratos con el ministro de Hacienda franquista para establecer nuevas condiciones de comercio recíproco, se decidió rápidamente enviar a Gregorio Socorro a la isla caribe en plan de socorro a la industria tabacalera española mayormente. Una vez en Cuba, Socorro ha sido socorrido por Castro con la promesa de que España seguirá recibiendo el cupo de cinco mil toneladas de hoja elaborada para que las cigarreras de Canarias nos sirvan puros canarios con tabaco cubano. Por donde se ve que Socorro no regresó socorrido de la gran isla antillana.

MINEROS ASTURES

OVIEDO. — Las huelgas declaradas contra la Hunosa prosiguen con tendencia al aumento. Dando pruebas de cerrazón, dicha empresa continúa en su absurda táctica de despedir huelguistas. Hasta ahora tiene 10.000 de licenciados... Los mineros afectados se rien de tamaña inocentada, pues no serán los burócratas del Movimiento quienes van a moverse en el interior de los pozos.

El movimiento de paro ha repercutido en las empresas privadas propietarias de las minas Eskar, Santa Teresa, La Camocha, y en los pozos de la firma Solvay y Compañía.

ANTENA

Por su parte, la empresa en suspensión de pagos reglamentada, Hullasa, devenga sus salarios a los obreros con sumo retraso, causando malestar en los perjudicados. En cuanto al servicio de Ferrocarriles de Langreo, éste se ha normalizado por haber, la empresa, depuesto su actitud de despido contra 187 ferroviarios.

HUELGA DE CONCEJALES

LAS PALMAS. — No pudiendo aguantar más el despotismo municipal del alcalde, cinco concejales de los siete que componen el Ayuntamiento de Tijarana no acudían a las sesiones dándoles, el poncio, de baja como ediles. A lo que han respondido los dos concejales restantes haciéndole también el vacío al alcalde. Para no quedar absolutamente solo, éste ha amenazado al alguacil por si pensara sumarse a la huelga.

NADIE ESTA CONTENTO

MADRID. — Los maestros de escuela de Las Palmas se quejan porque el Estado les adeuda más de 200.000 pesetas.

Los ingenieros agrícolas protestan contra el decreto de atribuciones aprobado en consejo de ministros el pasado mes de agosto y cuyo contenido (que los técnicos agrícolas consideran lesivo) no ha sido retirado. Una de las consecuencias de este inconformismo es la dimisión de Antonio Jiménez Salazar, presidente del Colegio Oficial de Ingenieros Agrícolas.

LOS OBREROS MANIFIESTAN

PAMPLONA. — Un fuerte grupo de trabajadores manifestó el sábado por la tarde por las calles del casco viejo de la ciudad que afluyen a la plaza de la catedral, denunciando la complicidad de las autoridades con la burguesía en los conflictos entre el capital y el trabajo, y reclamando a gritos la libertad sindical. La policía intervino con porras, pero los manifestantes persistieron en su empeño protestatorio por las calles Curia, Estafeta, Navarrería y plaza del Castillo, donde dieron la demostración por acabada.

EL FASCISMO ES ESO

SANTO DOMINGO. — Una banda fascista, que se distingue hace meses por su campaña de asesinatos contra personas de tendencias liberales, aguardó la salida

de jóvenes asistentes a una entidad cultural, matando alevosamente a cinco de ellos en la campaña tras haberlos metido de fuerza en unos coches. El gobierno Balaguer, beneficiario de esta política de crimen, dice que se preocupa de poner coto a estos «excesos».

EL DRAMA DE LA INEXPERIENCIA

BARCELONA. — En esta ciudad una muchacha, Asunción Rodríguez, abandonó el hogar «para vivir su vida». Se refugió en casa de una amiga, y ambas frecuentaban jóvenes a la moda del día. Juventud moderna. Asunción y la amiga mantenían tratos estrechos con un par de señoritos que a la postre vivían de expedientes. Los coches con los que paseaban a las «niñas» eran de sustracción reciente. Una noche las dos parejas regresaron al domicilio de las jóvenes para ofrecerse un «piscoblabis». Surgió una escena de celos y ambas muchachas salieron abofeteadas y magulladas. Llorosa y humillada, Asunción cogió un cuello de botella rota del suelo y lo clavó en el cuello de uno de

los verdugos, desangrándolo a muerte. Resumen de la existencia joven y alocada de Asunción: 12 años y un día de presidio y 300.000 pesetas de indemnización a la familia de la víctima. Y el mundo sigue su curso cayendo, la experiencia, al vacío.

DRAMA DE EXCLUSIVA OBRERA

BARCELONA. — Dos pintores llamados José Caballé y José Ibars se hallaban pintando una fachada a la altura de un quinto piso. Fue en el paseo de San Juan. De pronto se rompió un cable de suspensión del andamio y ambos obreros se estrellaron contra el suelo. Asunto de funeraria. La justicia social en España más que en otra parte, anda fugitiva.

EL ESTADO SACROSANTO

EL FERROL. — 28 personas comparecerán ante el Tribunal Criminal lisboeta acusadas de actividades contra la seguridad del Estado, anuncia un comunicado oficial de allí.

La Policía de seguridad portuguesa ha detenido a un cierto número de personas en los últimos meses, acusadas de actividades subversivas contra el Estado.

El comunicado hecho público hoy señala que más personas, que ya están detenidas, serán juzgadas próximamente

DISCOS

Aunque el sol no pare de salir y ponerse, en años de años y siglos de siglos, el amor sigue existiendo. Las personas pasan; el amor queda.

Compañero Bonico se ocupaba el otro día de amor libre, puesto que todo anarquista ha de ocuparse de amor liberado.

— ¿La has catado? — le pregunté.

— Creo, — me respondió — pero duda queda. En estado de «pureza de alma» desaproveché ocasiones desvergonzadas, parece, siendo frutos que no comí teniéndolos al alcance de la mano. A las beldades debió parecerles imbecilidad lo que yo interpretaba formalidad reglamentaria. Que el amor no se aquilata, lo colijo ahora. Una vez entré en hogar compañero y el hombre me incitó a practicar el amor con su mujer, veladamente, por supuesto. A pretexto de mostrarme un libro, ella me condujo a la alcoba, y el libro era el de la vida. Me encogí, lo digo. Aquello no era amor. Además el usuario legal de la cama no andaba lejos del lugar. Acordeonado,

me dirigí a la escalera, que descendí sin darme cuenta de los pedregales. Algún tiempo después comprendí que el osado matrimonio necesitaba de mí como de un caballo de remonta. El aparejamiento, con toda su gimnasia no conseguía hijos. También, en mi conducta de Quijotito, liberé a una prostituta de un lupanar y, liberada, ella se metió en otro. Lo que se dice trabajar por las Tutas.

— Alguna vez, ¿has suspirado, Bonico?

— Románticamente por una beldad, por vos, por tres beldades, una para cada caso. Amor poético sin osadía, quedando sin amor de noche y de día. Me las imaginaba hadas, y otros se las llevaban y les llenaban el sagrario de los hijos, advirtiéndome la soledad que el amor no es metafísico, sino directo. Cuando me desvergoncé, estragué. No obstante, es menos lo recogido que lo perdido. El amor es una sinfonía desatada y quien trata de imponerle reglas y compases acaba por atraerse el ridículo. En suma, se han vivido amores. Pero al amor reflexivo, no lo reconozco.

— Ni yo tampoco, Bonico.

DISCOBOLO

LA GREVE DANS LES SERVICES PUBLICS

« Roulons l'Etat Patron »

La solution aux grèves impopulaires :

Les transports gratuits

L'Etat, le pire des exploiters

Tous les travailleurs du secteur privé savent que : toute « grève commencée un quart d'heure après remise d'une pétition réclamant des avantages professionnels » est licite.

Les camarades exploités par les entreprises d'Etat, cyniquement baptisées « services publics », sont les victimes d'une véritable discrimination introduite par la loi bourgeoise du 31 juillet 1963.

C'est ainsi que lorsque les intéressés « font usage du droit de grève, la cessation concertée du travail doit être précédée d'un préavis » émanant « de l'organisation ou d'une des organisations syndicales les plus représentatives sur le plan national, dans la catégorie professionnelle ou dans l'en-

treprise, l'organisme ou le service intéressé. »

Ce préavis « précise les motifs du recours à la grève », et « doit parvenir cinq jours francs avant le déclenchement de la grève à l'autorité hiérarchique ou à la direction de l'établissement, de l'entreprise ou de l'organisme intéressé ».

D'autres dispositions relatives à la limitation du droit de grève, dans le secteur public, mais dont l'énumération devient vite fastidieuse pour le lecteur, sont prévues par le législateur capitaliste, dans cette loi 63.777 du 31-7-63.

Il faudra bien un jour, pourtant la briser cette loi-carcan du prolétariat, qui sert si bien les intérêts des classes dirigeantes contre les aspirations du peuple, canalisées il est vrai par les bureaucrates du « syndicalisme » autonome, voire réformiste.

La grève catégorielle

Une grève, dans la fonction publique, doit à tout prix bénéficier du soutien populaire, à plus forte raison lorsque la résistance « patronale » l'oblige à être longue et parfois illimitée.

Lorsque les métros ou les trains ne roulent plus, lorsque les enseignants obligent les gosses à rester à la maison, pour ne citer que deux cas précis, il est évident que le premier à « trinquer », c'est le peuple.

Les richards se déplacent dans leurs bagnoles à polluer, et quand il n'y a pas classe, les fils des bourgeois (dont beaucoup fréquentent des établissements privés), ont toujours une gouvernante ou une bonne derrière le cul, pour s'occuper de leurs petits caprices. Pas les fils de prolos, car la mère aussi travaille à l'usine ou au bureau.

Alors, à ce moment-là, les habitudes sont rompues. Les vieillards obligés de marcher à pied, les ou-

vriers-et les employés qui ne possèdent pas de moyen de locomotion, les jeunes qui se rendent à l'école, subissent une gêne. Les salariés, s'ils arrivent en retard au boulot, voient leur salaire diminué et leur fatigue accrue. Dès lors qu'ils subissent un préjudice, ils ont tendance à prêter attention aux nouvelles diffusées, ne serait-ce que pour savoir quand le « service » en question recommencera à fonctionner.

Mais dites-nous, *qui possède l'information télévisée ? Qui possède l'information radiodiffusée ? Qui possède la presse à grand tirage ? Qui possède les mercenaires appointés colleurs d'affiches anti-grève ? En un mot, qui possède des leviers capables de faire basculer l'opinion publique ?*

La réponse est claire, travailleurs, aussi claire que le sont les manœuvres des fascistes UDR, CDR et autres, dont l'art de la démagogie n'a d'égal que leur désir d'écraser le peuple.

C'est alors que ces pourritures développent leurs sophismes, leurs affirmations mensongères : tantôt le bureau exécutif de l'UDR s'élève hypocritement « contre la lourde gêne imposée à l'ensemble de la population... par le mouvement revendicatif... », tantôt ce sont les CDR qui « restent confondus devant tant d'inconséquence » de la part des comités d'usagers (qui soutiennent les grévistes). Ces histrions vont jusqu'à plaindre « sincèrement les usagers mis à pied ».

Malgré les précautions prises, et le temps aidant, le venin fait son chemin, d'autant plus qu'il s'appuie sur une situation réelle. Car il est vrai que les usagers sont habitués à être entassés, au détriment de la sécurité la plus élémentaire (songeons à ce qu'il arriverait en cas d'accident pendant les heures de pointe), à être roulés dans des conditions bien plus désastreuses que ne l'est le bétail

« — Vous avez quand-même des salaires non négligeables, 2.300 F par mois en moyenne, d'après la Direction.

— Quoi ? Tenez, voici ma feuille de paye : cinq ans d'ancienneté, traitement mensuel net : 1.681 F.

— Voici la mienne, vingt ans d'ancienneté : 2.002 F. »

en route vers l'abattoir, mais il n'en est pas moins évident que *l'habitude* est prise. Bien entendu tout le monde n'est pas résigné, et certains s'organisent, mais dans sa majorité, le public reste passif parce qu'*accoutumé*. Il en va autrement lorsque le moyen de transport est *coupé net*.

C'est ce très important facteur psychologique qui doit entrer en ligne de compte dans la préparation de n'importe quelle grève touchant le domaine de la fonction publique.

Une grève populaire : viser la caisse. Ou une étape vers la gratuité des services publics

Dans le type de grève classique, les données sont les suivantes :

L'argent n'entre pas chez le patron. Mais le matériel, immobilisé, ne se déprécie pas, et le peuple-utilisateur est mécontent ; en outre il y a les « jaunes », au besoin les intérimaires, et selon les cas le contingent militaire réquisitionné.

Les travailleurs syndicalistes-révolutionnaires de la C.N.T. préconisent la tactique suivante :

LES TRAINS ROULENT, mais L'ARGENT N'ENTRE TOUJOURS PAS : le matériel du fait qu'il est utilisé, se déprécie (amortissement nécessaire) ; la grève coûte plus cher à l'Etat-patron, et bénéficie indiscutablement de l'appui populaire, qui en outre peut intervenir éventuellement en cas de mobilisation des forces répressives (il y a plus de 300 stations de métro à Paris, et combien d'issues !)

Oui cher lecteur, nous le savons, nous sommes des utopistes, comme certains esclaves romains lorsqu'ils entretenaient leurs compagnons de misère sur les moyens de sortir de leur triste état.

Mais à quoi mènent les revendications parcellaires, les syndicats de métiers, catégoriels ? A la con-

(Suite page VI)

à NEVERS

est question du transfert de l'usine à Bordeaux.

A Imphy, à la SFAC-Creusot-Loire, dans la plupart des ateliers, les horaires sont descendus à 40 heures par semaine. Dans d'autres, ils sont passés de 48 à 44 h par semaine. A l'ETA, l'usine Pelican, on fait moins de 40 heures.

Plus aucune usine de la région n'offre d'embauche. La dernière mine, « La Machine », va bientôt fermer.

Pour ce qui concerne l'agriculture, l'aménagement du Parc du Morvan entraîne la liquidation des petits paysans. Selon les plans du conseil général, la Nièvre doit devenir un « territoire de loisirs ». A Magny-Cours, par exemple, on vient d'aménager à grand frais un circuit automobile, golf, piscine, terrain d'aviation...

Un conducteur parle de la grève du métro

PARIS (APL 8 octobre). — On a dit un certain nombre d'inexactitudes à propos de la grève en cours chez les conducteurs du métro. Un conducteur en grève a répondu à nos questions. Sans reprendre l'historique du mouvement, nous ne retiendrons que ce qui peut permettre de rétablir les faits.

— Comment a démarré la grève ?

« C'est le Syndicat Autonome qui a démarré la grève. Dès le départ, il a dit qu'il la faisait seulement pour les conducteurs et qu'il donnerait l'ordre de reprise si d'autres catégories s'y associaient. Ils ont dit qu'ils voulaient seulement une amélioration de la grille de salaire des conducteurs. Les autres

syndicats, sur cette position, ont suivi sur les mêmes revendications « car le Syndicat Autonome, qui est le syndicat-maison, compte 1.800 conducteurs sur 2.200. »

— Quelle est la participation des conducteurs ?

Hier, la presse disait qu'il y avait 7 rames sur 175 qui roulaient. C'est faux : aux heures de pointe, il y a entre 400 et 500 rames. Rien que la ligne 2 en compte 40 aux heures de pointe. Ça change quand même la proportion !

Il y a quelques jaunes qui roulent. Mais ils le font en se foutant de la sécurité. Mercredi matin, ils ont fait rouler deux trains sur la ligne 5. Comme ils étaient

trop chargés, les ressorts ont craqué.

Ils ont peur. Sur la 1 (Vincennes Neuilly), ils ont mis un inspecteur dans la loge (cabine) arrière, et deux agents de maîtrise avec un chef de train dans la loge avant. Ils ont peur que les jaunes se fassent abîmer, mais surtout qu'il y ait des sabotages.

Comme il y a eu cette année un recyclage de la maîtrise, il est question de mettre à conduire des agents de maîtrise pour briser la grève. »

— Les conducteurs sont-ils des privilégiés ?

« C'est vrai qu'on gagne plus que les autres. Mais pas 230.000 comme on a dit. En moyenne, c'est 180.000 par mois. Il y a une chose qu'on dit jamais, c'est qu'on est aussi mécaniciens. Quand il y a une rame en panne, on la dépanne nous-mêmes et personne d'autre.

On a des services qui sont vraiment durs à supporter, avec des horaires décalés sans arrêt : 40 % des services sont des services à coupure. Par exemple le « mixte » : on le prend à 7 h du matin jusqu'à 8 h le soir, avec une coupure de 5 h. Comme on ne peut pas rentrer à la maison, ça nous fait 13 h plus le transport en dehors. Il y a aussi le « petit premier » qu'on prend à 5 h 1/2 le matin jusqu'à 9 h 1/2 et de 11 h 45 jusqu'à 15 h. Tout ça, c'est pour dégager les trains avant les heures de pointe et les garer après.

On dit que c'est facile de con-

UNE GREVE SECTORIELLE
IMPOPULAIRE, ET MENEÉE
PAR PAS MOINS
DE 16 SYNDICATS.

duire un métro mais, aux heures d'affluence, il y a 1 minute 50 entre les rames. Il faut drôlement surveiller les signaux, parce qu'on se suit de près. Sans compter la chaleur dans les loges, avec le vieux matériel qui chauffe. »

— Et les autres catégories ?

« Pour le moment, il faut surtout voir les chefs de train. Eux, ils gagnent en moyenne 130.000 par mois. Il y en a qui voudraient se mettre en grève. Ceux de Balard ont débrayé mercredi midi. Ils ont repris ce matin à cause du chantage qu'on leur fait : pas d'autre catégorie en grève, sinon l'autonome reprend. En plus, on leur dit que s'ils font grève, ce sera pour soutenir les conducteurs, alors qu'ils ont eux aussi des revendications à eux. Alors les syndicats acceptent le chantage.

— Et pour la suite ?

Ce qu'on demande, c'est une réunion commune. On est beaucoup à vouloir une réunion générale de tous les dépôts et de toutes les catégories de personnel. On nous répond toujours que c'est impossible, à cause du chantage du Syndicat Autonome. On voudrait savoir ce qui se passe dans les autres dépôts. Mais, par exemple, personne n'a fait de tract pour nous dire que les chefs de train de Balard avaient arrêté. On l'a appris par téléphone.

LA GREVE DANS LES SERVICES PUBLICS

(Suite de la page V)

solidation matérielle et « intellectuelle » du système capitaliste, et lorsque les revendications se font plus pressantes, mais que la masse n'est pas organisée ? Au fascisme.

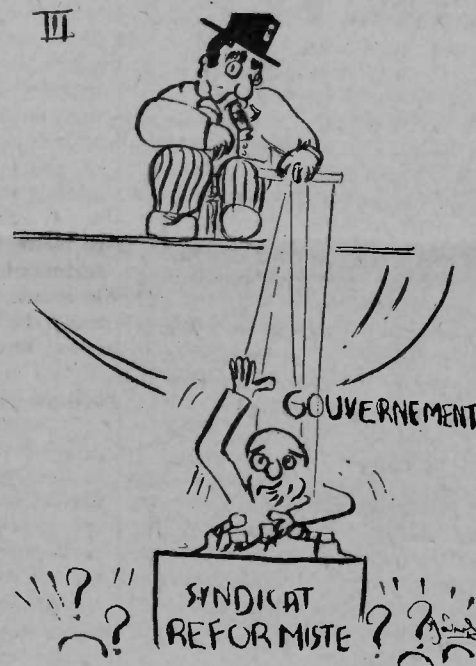
Les actions d'une certaine envergure impliquent nécessairement la destruction des syndicats-bidons, l'auto-gestion des luttes prolétariennes débouchant sur l'appropriation des moyens de production par les travailleurs, seuls détenteurs légitimes de ces biens qu'ils ont créés.

Alors, il faut s'organiser, mais ne pas déléguer ses responsabilités et par voie de conséquence son pouvoir, véritable démission dont

l'exemple le plus négatif est l'élection de députés ou de « chefs » syndicaux, incontrôlables pendant la durée de leur mandat.

La CNT possède des structures propres à l'auto-organisation des producteurs, sans tutelle bureaucratique, orientant la cellule de base : le syndicat. C'est une véritable confédération, au sens étymologique du mot, où chaque syndicat et chaque région conservent leur autonomie. Mais les structures ne sont rien sans les hommes qui les animent. C'est l'esprit de responsabilité qui compte, et la C.N.T. contribue à le développer.

UN GROUPE DE MILITANTS



COMMUNIQUES

VI^e UNION REGIONALE Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin
— Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

SYNDICAT DES SERVICES DE SANTE DE LA R. P.

Les camarades travaillant dans les établissements hospitaliers, ou services médicaux de la région parisienne sont priés d'entrer en contact avec les camarades du syndicat à l'Union Locale de Puteaux.

SYNDICAT UNIFIE DU BATI- MENT ET DES TRAVAUX PUBLICS DE LA R. P.

Les camarades sont invités à se présenter à la réunion qui aura lieu tous les premiers dimanches de chaque mois.

2^e UNION REGIONALE

SYNDICAT UNITAIRE DES EMPLOYES DE LA REGION PARISIENNE (SUERP)

Se réunit tous les mercredis à 18 h 15 au siège (39, rue de la Tour-s'Auvergne, Paris (9^e), tél. TRU 78-64) pour coordonner à la base les différentes luttes syndicalistes qu'il a entreprises. Tous les sympathisants et militants sont invités à venir prendre part à l'action.

SYNDICAT UNITAIRE DES METIERS D'ART (SUMA)

Les réunions ont lieu tous les samedis dès 16 h, au siège de la CNT. Une permanence juridique est assurée ; téléphonez au 255 03-78.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. DE PUTEAUX

Bourse du Travail, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux (Hauts-de-Seine).

Syndicats : des Services de Santé, des Métaux, de l'Enseignement et Interprofessionnel.

Permanence : tous les samedis de 17 à 19 heures, et les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois de 10 à 12 heures.

Nota: Pendant les travaux en cours la Permanence de l'U. L. est assurée dans les locaux provisoires du 33, avenue du G. De Gaulle de Puteaux.

SYNDICAT DES METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Réunion générale : tous les deuxièmes dimanches du mois, à 9 h.



30 à la Bourse du Travail de Puteaux.

INTERPROFESSIONNELLE

Les réunions sont fixées au 3^eme dimanche de chaque mois à 9 h 30.

UNION REGIONALE DES SYNDICATS DE LA REGION PARISIENNE

Commission Juridique

1^{er} Samedi de chaque mois à 14 h. 30.

**

Prochain exposé-débat :

« Les retraites de la Sécurité Sociale et les retraites complémentaires », par les camarades Conte et Wahl.

Invitation cordiale à tous.

PERPIGNAN

La Confédération Nationale du Travail, Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, fait savoir aux camarades cheminots de Perpignan et de la région des Pyrénées Orientales qui en ont assez et qui sont écœurés par les attermolements, les tergiversations, les mascarades, les parodies et les trahisons des centrales syndicales réformistes dites « représentatives » complices de l'Etat bourgeois dont elles acceptent de mirobolentes subventions, qu'une Section syndicale de la Fédération des Travailleurs du Rail CNT, est en formation à Perpignan.

La CNT rappelle à tous les camarades cheminots et à tous les travailleurs qui n'ont pas perdu le sens véritable du syndicalisme qui doit être révolutionnaire, apolitique, fédéraliste et gestionnaire et qui se réclame de la Charte d'Amiens que c'est au sein de ce syndicalisme que l'on peut mener la lutte pour l'émancipation complète de l'homme. Prenez contact avec notre Union locale CNT.

Permanences, tous les dimanches matin de 9 h à 12 h au siège social : CNT-AIT, 46, rue des 1^{er} Degrés, 66-Perpignan.

Syndicat Unifié du Bâtiment et de Travaux publics

Union Locale des Syndicats : 46, rue des Quinze Degrés, Perpignan. Permanence : les samedis, de 17 h à 19 h. Les dimanches, de 10 h à 12 h.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la

correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56-Lorient.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

19^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19^e Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE BORDEAUX

Le Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux, fait savoir à tous ses adhérents et sympathisants qu'une permanence est à leur disposition tous les samedis de 17 à 18 h. à son siège, 42, rue de Lalande (ancienne Bourse du Travail) Bordeaux.

DANS L'ENSEIGNEMENT

Une réunion visant à coordonner l'action des camarades travaillant, de près ou de loin dans l'enseignement aura lieu le mercredi 27 octobre à 20 h., au 33, rue des Vignoles. Tous les camarades ou sympathisants intéressés sont invités.

LIVRES

«El pensamiento político de Castelao», Alberto Minguez 15 00
«El Izquierdismo, remedio a la enfermedad del comunismo (Paris maya-junio 1968)», Cohn Bendit ... 36 00
«La Commune de Cronstadt» (recueil de documents comprenant la traduction intégrale des Izvestias de Cronstadt .. 9 00
«Las Enfermedades mueren» 4 00
«La revolución sexual», Wilhelm Reich 21 00
«La nueva Alemania y los viejos nazis», T. H. Tents 15 00
«Así fue la defensa de Madrid», general V. Rojo 24 00
«Grado elemental (poemas) Angel González 4 00
«Historia de la Comuna de 1871», Lissagaray 20 00
Idem, idem en francés 9 90
«La confesión» (L'Aveu), Ar-

C. A. C.

La Commission Administrative Confédérale se réunit le 1^{er} vendredi de chaque mois à 18 h 30, au siège : 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Ce communiqué remplace les convocations individuelles adressées autrefois.

C. C. N.

(Comité Confédéral National)

Le prochain C.C.N. se tiendra à Montpellier le samedi 30 octobre. A la même date et dans la même ville débutera le Congrès de l'AIT (30 et 31-10 et 1-11-71).

Les U.R. ne pouvant, par suite d'un cas de force majeure, se déplacer doivent faire connaître leurs positions par courrier au Secrétaire Confédéral qui transmettra.

U. L. DE MARTIGUES

Pour tout contact et toute correspondance s'adresser à Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivo, 17, rue des Tours, 13-Martigues.

SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT

Les camarades sont invités à venir aux permanences pour apporter leur concours à la réalisation du Syndicat de l'Enseignement de la R. P.

SOUSCRIPTION POUR

« LE COMBAT SYNDICALISTE »
Michalak Pierre 10 00
Quer Joachim 7 00
Le Marec Michel 5 00
Delpeuch Théodore 20 00
Guia Adolphe 20 00
Darbois Georges 5 00
Garcia Jean-Marie 50 00
Total présente liste ... 117 00

tur London 20 00
«Crisol de España», Henri Barbusse 16 00
«Yo escogí la Libertad», Kravchenko 16 00
«La Comunidad de los estudiantes», Paul Goorman 8 00
Sergio Vilar: Protagonistas de la España democrática La oposición a la dictadura (36-39) 51 00
Obras Completas, García Lorca 80 00
«Artículos de costumbres», M. de Larra 3 50
«Aspectos de la América actual», Vallina 2 50
«Así termina la noche», Remarque 7 50
Henrich Kochlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» ... 12 00
«Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell 5 00
«La Ley de Prensa de Manuel Fraga», Gonzalo Dueñas 12 50
«La Catedral» (texto completo), Blasco Ibáñez .. 21 00

Des plans de bateaux brûlés dans un bureau des chantiers de Dunkerque

DUNKERQUE (APL 8 octobre). — Dans la nuit du jeudi 1^{er} octobre au vendredi 2, un groupe de personnes a pénétré dans le bureau d'un ingénieur des Chantiers de Dunkerque, dont le sous-directeur est M. Jean Lefol, bien connu pour sa correspondance avec M. Marcellin.

Le bureau de l'ingénieur a été mis à sac, et des plans d'un bateau détruits par le feu.

Cette action a lieu dans un con-

texte tendu à l'intérieur des chantiers. Depuis quelques temps en effet, la répression des chefs s'est faite plus sévère. Un ouvrier par exemple s'est fait licencier la semaine dernière parce qu'il fumait alors que c'est interdit sur le chantier. Deux chefs d'équipe ont été remis à leur place par des ouvriers qu'ils provoquaient.

La direction des chantiers n'a fait aucun commentaire sur cet incident.

RENAULT: 100 «Pistoletteurs» en grève

BILLANCOURT (APL 4 octobre).

— Le lundi 4 octobre dans la matinée, une centaine de pistoletteurs des chaînes «laques» et «apprêt» ont débrayé au 5^e étage de l'île Seguin, à l'usine Renault-Billancourt. Ils protestaient contre l'augmentation des cadences intervenue le jour même. Ils sont allés tous ensemble au bureau de M. Vacher, chef du département des chaînes, pour exiger la diminution des cadences, mettant ainsi directement en cause le principal responsable de l'augmentation des cadences. Celui-ci était absent de son bureau. Les ouvriers sont alors remontés dans leur atelier, où ils se sont rassemblés pour envisager dif-

férentes formes d'action pour le lendemain : laisser passer une voiture sur quatre sans y toucher ; faire des bavures systématiquement ou poursuivre la grève. Des délégués de la CGT (cinq au total) se sont présentés à cette assemblée alors que, jusque là, le mouvement s'était déroulé en dehors de toute présence syndicale. Lorsqu'ils ont voulu prendre la parole, les ouvriers se sont dispersés en leur disant qu'ils n'avaient pas besoin d'eux. Lorsque les ouvriers sont revenus à leurs postes, la cadence est passée à une voiture toutes les cinq minutes, alors qu'avant le débrayage il y avait plus de 50 voitures à l'heure.

LE LOGEMENT

Il y a en France 60 % de logements construits avant 1914, 23 % entre 1914 et 1938 et 17 % seulement depuis la fin de la dernière guerre mondiale. Compte tenu des destructions provoquées par cette guerre on peut donc dire que les constructions des vingt dernières années ne dépassent pas 10 %.

Il y a plus de 400.000 logements surpeuplés. Or la baisse de la construction ne fait que s'accroître et les logements neufs ont des

loyers qui ne sont pas à la portée des bourses des travailleurs.

De plus le travailleur qui veut construire par ses propres moyens son logis sur un bout de terrain se heurte à de multiples tracasseries administratives : Permis de construire pour édifier une malheureuse cabane et annulation de ce permis au bout d'un an si la construction n'est pas terminée conformément aux prescriptions de la loi.

Des avions de l'administration sillonnent le ciel pour prendre des photos du sol et si sur une de ces photos un toit nouveau apparaît en pleine campagne ou au fond d'une cour, aussitôt toute la mafia administrative arrive sur les lieux pour dresser procès verbal contre celui qui a eu l'audace de vouloir se loger selon ses faibles moyens. En plein fascisme, on vous le dit. Les hommes libres de ce pays accepteront-ils encore longtemps le règne des gangsters qui nous gouvernent ?

X X

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM », 3 francs l'exemplaire, 2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Les inspecteurs du Travail et de la Main d'Œuvre

Les inspecteurs du Travail sont assistés de contrôleurs du Travail et de la Main-d'œuvre et de Médecins inspecteurs qui veillent plus particulièrement à l'hygiène et à la sécurité des travailleurs.

Fonctions des inspecteurs du Travail

1^o Contrôler l'application de la législation du travail :

Conventions collectives, travail des femmes et des enfants, surveillance des apprentis, contrôle des registres que doit tenir l'employeur, questions d'hygiène et de sécurité, etc. C'est leur rôle le plus important.

2^o Répondre aux demandes de renseignements :

Formulées par les employeurs et les salariés.

Si un inspecteur du Travail refuse de donner suite à une demande qui lui est formulée, l'intéressé peut s'adresser directement à l'Inspection divisionnaire du Travail dont le rôle consiste à contrôler et à coordonner les Directions départementales du Travail de son ressort.

3^o Assumer des fonctions d'arbitre en cas de conflit entre employeurs et salariés :

(Ex. : application des conventions collectives, licenciement d'un délégué au comité d'entreprise, etc.).

4^o Etablir des statistiques : (Ex. : accidents du travail, marché du travail).

5^o Etablir un rapport annuel : Transmis au ministre des Affaires sociales sur l'application de la législation du Travail dans la circonscription dont ils sont responsables.

Droits des inspecteurs du Travail

Les inspecteurs du Travail contrôlent l'application des lois :

1^o En effectuant des visites dans les entreprises.

Ils peuvent pénétrer dans les établissements de jour comme de nuit. L'employeur qui refuserait de les recevoir commet un délit (art. 178, livre II, code du travail).

2^o En se faisant présenter les

documents nécessaires à leur contrôle : règlement intérieur, registre des entrées et sorties du personnel, livre de paye, etc.

Aussi les inspecteurs du Travail sont-ils tenus au secret professionnel (art. 102, livre II du code du travail). Ils ne peuvent dévoiler les secrets de fabrication dont ils pourraient avoir connaissance au cours de leurs visites (art. 378 du code pénal).

Certaines activités échappent à leur contrôle :

- Travail domestique,
- Travaux agricoles et forestiers,
- Etablissements dépendant de la Défense nationale,
- Exploitations minières, etc.

Ces trois dernières activités étant soumises au contrôle de fonctionnaires spécialisés.

Sanctions

Les inspecteurs du Travail qui constatent une infraction aux lois du travail peuvent :

1^o Donner un avertissement, qui sera porté sur le registre des « mises en demeure » dont la tenue est obligatoire. Le plus souvent un délai est accordé à l'employeur pour se mettre en règle.

2^o Dresser procès-verbal. Le procès-verbal est adressé au Parquet qui « poursuivra ».

3^o Décider à titre exceptionnel de la fermeture d'un établissement présentant de graves dangers d'exploitation.

L'adresse de l'Inspecteur du Travail doit être affichée dans l'entreprise.

L I V R E S

«Misére de la philosophie» et «Philosophie de la misère», Proudhon - Marx	8 50
«De l'esclavage à la liberté»	5 50
«La Révolution Inconnue», Voline	57 00
«Méditerranée Rouge (Un nouvel empire soviétique?)»	23 00
«Qu'est-ce que la propriété», Proudhon	6 00

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

28 OCTOBRE
1971
NUMERO 678
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Un million de morts ça ne leur suffit pas !

LA CLIQUE NAZIE DE FRANCO-LA-MUERTE

QUI BAILLONNE TOUTE LIBERTE D'EXPRESSION
QUI TORTURE DANS SES GEOLES
PLUS DE 6000 PRISONNIERS POLITIQUES

QUI TIRE SUR LES OUVRIERS
S'APPRETE A CONDAMNER LE MILITANT LIBERTAIRE

JULIO MILLAN HERNANDEZ

DEPUIS 4 ANS IL ENDURE LES SEVICES DES TORTIONNAIRES FRANQUISTES

- Le laisserons-nous lâchement assassiner ?
- Ou mourir à petit feu dans les cachots fascistes, comme les accusés de Burgos ?

ESPAGNE 71

LIBERTE D'EXPRESSION

ET REPRESSION INTELLECTUELLE

« Maintenant j'écris comme si j'étais idiot, car c'est la seule attitude lucide que puisse admettre un intellectuel soumis à une organisation de la culture précairement néo-capitaliste. »

Vázquez Montalban.

« Tout espagnol pourra exprimer librement ses idées, tant qu'elles ne porteront pas atteinte aux principes fondamentaux de l'Etat. » (Article 12 du « Fuero de los Españoles » du 17-7-45.)

La loi franquiste regorge de ce genre de sophismes, destinés à attirer la complaisance des dites « démocraties » bourgeoises; ses motivations sont d'ordre purement politico-économique (adhésion au Marché Commun, signature d'accords commerciaux).

Cette loi (qui n'est qu'un exemple parmi tant d'autres), acquiert toute sa signification lorsqu'on sait que l'« Etat » en question est le pire de tous : l'Etat totalitaire nazi.

Dès lors, les citoyens peuvent dissenter en toute sécurité sur la technique de la pêche à la ligne, c'est tout.

Depuis 1936, la répression n'a cessé de s'abattre sur tout ce qui est manifestation de la liberté d'es-

prit. Outre les intellectuels cités dans le texte de Louis Parrot, il convient d'ajouter le nom de Miguel Hernández, mort en 1942 dans la prison d'Alicante, à l'âge de 32 ans. Il avait été livré par la police portugaise à la police espagnole alors qu'il tentait de se réfugier à l'ambassade du Chili, afin de pouvoir rejoindre dans son pays, le poète chilien Pablo Neruda.

D'autres poètes ont connu l'exil comme León Felipe, Luis Cernuda (tous deux morts au Mexique), Raphael Alberti et bien d'autres.

Aujourd'hui, il est difficile pour la dictature d'assassiner ouvertement les intellectuels, ce sort est réservé aux ouvriers en révolte et aux militants de l'opposition. (1).

La répression est malgré tout toujours présente dans ce domaine et nombreuses sont les œuvres d'auteurs ibériques éditées à l'étranger (France, Italie, Argentine, Mexique, Uruguay). Les meilleurs romans de Juan Goytisolo sont interdits, les manifestations de la culture basque, catalane, étouffées.

En outre, dans ce pays où l'hypocrisie officielle est insupportable, il paraît des « Œuvres complètes » qui en fait sont mutilées : les « Œuvres complètes de Blasco Ibañez sont amputées (Collection

Aguilar), de même que celles d'Antonio Machado (Collection Austral). La tragédie de Garcia Lorca : « Yerma », le drame de la femme stérile, a été éditée en disque « Regal 33 LCX 138/9 », il y manque, par rapport au texte cette phrase : « — Mais Dieu n'existe pas ». Ces exemples, vérifiés personnellement, ne sont pas uniques.

« Nous savons désormais qu'un monde n'est pas viable où la force ignorante est investie des pleins

pouvoirs; que l'art ne peut fleurir là où la liberté ne règne pas; et que le devoir de tout être conscient est de faire barrage contre les dogmes de mort et d'asservissement. » (Armand Guibert). C'est pour cela que nous sommes libéraux.

J.-M. GARCIA

P. S. — Encore une fois, le 18 octobre à Barcelone, la police a chargé à cheval et ouvert le feu sur les ouvriers de la SEAT.

FEDERICO GARCIA LORCA

Il y a trente cinq ans que Federico Garcia Lorca est mort et l'histoire offre peu d'exemples d'une gloire aussi pure que celle qui s'est attachée au nom et à l'œuvre du poète andalou. Sans doute parce que Lorca fut l'un des premiers morts de cette guerre mondiale dont la guerre espagnole ne devait être que le premier épisode, et qu'il fut l'un des plus illustres. Il était conforme à ce hideux ordre de choses qui vit triompher le plus triste des régimes qu'ait jamais connus l'Espagne, que cette œuvre de répression, de régression, débutât par l'assassinat d'un homme qui incarnait justement cet esprit de liberté et de poésie dont ce régime est la négation. De fait, à mesure que les provinces espagnoles tombaient aux mains des rebelles — n'est-ce pas le nom qu'il convient de conserver aux « nationalistes », en dépit de toutes les convenances? — on ne savait plus rien d'elles. Un jour vint où l'on ne sut plus rien de l'Espagne tout entière. Ses poètes étaient muets. A Salamanque, leur vieux maître Miguel de Unamuno avait succombé à l'accablement. La plupart des intellectuels espagnols s'étaient réfugiés en France, en attendant de quitter l'Europe.

Tout au commencement, Federico Garcia Lorca avait été fusillé. Vers la fin, lorsqu'en février 1939, après une résistance qui fit l'étonnement du monde, la République Espagnole fut vaincue, et que la neige se mit à tomber sur les Pyrénées, Antonio Machado mourait à Collioure, de privations et de désespoir. Et, dès lors, un silence de mort retomba sur l'Espagne.

Et c'est dans ce silence qu'a grandi la légende du poète fusillé, que son nom n'a cessé de croître. Ce nom qui symbolise, et avec quelle noblesse!, le héros de notre temps, le camarade qui est tombé tout près de nous, il n'est de jour où il ne retentisse aux oreilles des maîtres actuels de l'Espagne, comme un reproche et comme un avertissement. En faisant exécuter Lorca, ce sont les sentiments les plus chers au peuple espagnol que les généraux rebelles avaient voulu atteindre; ils n'ont fait que de les rendre plus forts. C'est sur la mort de Lorca que Franco a établi son régime; c'est elle qui causera un jour sa perte; le seul souvenir du poète assassiné est aujourd'hui aussi puissant qu'une armée.

Louis PARROT

PANORAMA (INCOMPLET)

DES ATTEINTES A LA LIBERTE D'EXPRESSION EN ESPAGNE

MAI

Le tribunal de l'« Ordre Public » de Madrid engage des poursuites contre le chanoine José María González Ruiz, pour un article intitulé « Christ-guérillero ou Christ-Roi », publié dans la revue « Sábado Gráfico », du 24 avril. Il est affirmé que la publication in-

criminée souhaite provoquer un affrontement entre espagnols. Le chanoine en question avait déjà signé un article critiquant la spiritualité de l'Opus Dei, et avait été relaxé en mars 1969 à la suite d'un autre article : « Christianisme et Révolution », par le même tribunal.

(Suite page III)

Les syndicats ouvriers

De tout temps les travailleurs voulurent s'unir pour défendre leurs droits. Ils se heurtèrent fréquemment au pouvoir établi. Ce n'est qu'en 1884 (loi Waldeck-Rousseau) que la liberté d'association fut reconnue; cette loi fut complétée par la loi du 12 mars 1920.

Au cours des événements de mai et juin 1968 l'une des plus importantes revendications ouvrières concernait la liberté syndicale au sein des entreprises. La loi du 27-12-1968 satisfait en partie seulement ces revendications.

Définition :

Les syndicats sont des associations libres qui ont pour objet la défense des intérêts professionnels, moraux et sociaux de leurs membres.

Les syndicats peuvent être composés de personnes exerçant la même profession ou des professions concourant à la création d'un produit ou objet déterminés (ex. : industrie automobile).

Il existe souvent pour une même profession plusieurs syndicats de tendances différentes.

Tout salarié de l'un ou l'autre sexe, français ou étranger, peut adhérer au syndicat de son choix s'il est âgé de 16 ans révolus (1).

Création d'un syndicat :

Les syndicats peuvent se constituer librement, mais les fondateurs doivent déposer à la Mairie de la localité les Statuts et les noms des responsables de l'organisation syndicale.

La loi reconnaît la légalité des sections syndicales à l'intérieur des entreprises de plus de 50 salariés. L'employeur ne peut entraver leur activité.

Conditions exigées pour être délégué syndical :

- être de nationalité française ou ressortissant des pays du marché commun,
- être âgé de 21 ans révolus,
- travailler dans l'entreprise depuis un an au moins. Ce délai peut être réduit à quatre mois en cas de création d'entreprise.

Dès l'élection, les noms des délégués syndicaux doivent être

affichés sur les panneaux réservés aux communications syndicales. Les fonctions de délégué syndical peuvent se cumuler avec celles de délégué du personnel, de délégué au comité d'entreprise ou de délégué au C.H.S.

Le licenciement d'un délégué syndical ne peut intervenir qu'avec l'accord de l'inspecteur du Travail.

La formation des travailleurs salariés appelés à exercer des responsabilités syndicales peut être assurée, soit :

- par des centres spécialisés directement rattachés aux organisations syndicales les plus représentatives;
- par les instituts d'université ou de faculté.

L'Etat apporte une aide financière à la formation des travailleurs. Des crédits sont inscrits à cet effet au budget du ministère des Affaires sociales. Des bourses peuvent être accordées.

Pour bénéficier de l'aide prévue, les organismes doivent établir des programmes préalables de stages ou de session précisant les matières enseignées et la durée de la scolarité.

Groupement des syndicats :

Les syndicats pour affermir leur action peuvent se grouper en Unions et Fédérations.

1° Fédérations :

Elle regroupent les syndicats de même activité professionnelle (ex : métallurgie). Les syndicats des métaux s'unissent en Fédérations départementales, régionales ou nationales.

2° Unions :

Elles regroupent les syndicats locaux ou régionaux de diverses professions mais de même tendance.

3° Confédérations :

Elles regroupent Unions et Fédérations de même tendance.

Les syndicats ont le droit :

- de passer des contrats (art. 15, Livre III du Code du Travail),

- d'acquérir des biens (loi du 12 avril 1920),
- d'agir en justice pour défendre leurs intérêts (art. 10, Livre III),
- de créer des œuvres sociales, des sociétés de secours mutuels, etc.,
- de donner leur avis aux Pouvoirs publics sur les questions d'ordre professionnel,
- de collaborer à l'élaboration des conventions collectives,
- d'informer leurs adhérents de l'activité syndicale (affichage dans les entreprises, journaux syndicaux, réunions, etc.),
- de décréter et d'organiser la grève, etc.

Certaines de ces activités représentent des dépenses très lourdes. Aussi les travailleurs syndiqués versent-ils des cotisations dont le montant, fixé au cours des congès, est proportionnel à leur salaire.

Exercices du droit syndical :

L'affichage des communications syndicales s'effectue librement sur des panneaux réservés à cet usage. Copie de ces communications syndicales doit être adressée à l'employeur.

Les informations syndicales (journaux, tracts) peuvent être librement diffusées dans l'enceinte des entreprises aux heures d'entrée et sortie du personnel.

A partir de 200 salariés un local

doit être mis à la disposition des sections syndicales. Les adhérents de chaque section syndicale peuvent s'y réunir une fois par mois en dehors des heures de travail.

Pour accomplir leurs tâches syndicales les délégués disposeront pendant leur temps de travail de :

- 10 heures par mois (entre 150 et 300 salariés),
 - 15 heures par mois (plus de 300 salariés).
- Ces heures sont payées.

L'employeur ne peut refuser à son salarié, représentant syndical, le renouvellement de son contrat de travail de durée déterminée que pour un motif sérieux et légitime (J. O. 14 novembre 1969).

Dissolution des syndicats :

Le syndicat peut être dissous :

- sur décision de la majorité de ses membres,
- par ordre de justice pour infraction aux lois.

Les syndicats d'une même ville, s'ils ne possèdent leurs propres locaux, se réunissent à la Bourse du Travail.

(1) Tout salarié peut adhérer au syndicat de son choix, s'en retirer quand il désire ou n'adhérer à aucun syndicat (circulaire ministérielle du 19-12-1956).

Des affiches rouges,
format 40 x 60,
on été imprimées
avec le texte de la
première page de
ce numéro.
Demandez-les au
Journal.

POURQUOI LE PROCES DE MONTPELLIER LE 31 AOÛT ?

RESUME DE FAITS

Avant les vacances, un groupe gauchiste parisien (FJL : Front de libération des jeunes) décide d'organiser un « camp sauvage » dans la région de Montpellier. Des membres locaux du FLJ choisissent la plage de Palavas, pour le mois d'août (je ne peux dans ce résumé être exhaustif sur tous les faits, ni critiquer cette « expérience », des textes sont en cours). Je me bornerai à dire ce que je sais. Donc, le 3 août doit commencer le « rassemblement », dans les dunes de Maguelone; la préfecture interdit le rassemblement le 3 au soir mais les 500 jeunes qui sont sur place y restent. Le lendemain matin à l'aube, 5 h., des compagnies de CRS interviennent pour faire évacuer « calmement » le camp. Mais quelques enrégés résistent et ont lieu quelques affrontements provoquant des blessés. La police avait ordre de ne pas faire d'arrestation. Les jours après, malgré l'interdiction, quelques dizaines de « jeunes » essaient de relancer le camp, mais en vain. L'interdiction reste valable. Le dimanche 8 août, il ne reste presque plus rien, sinon un embryon assez lamentable de « camp sauvage ». Tout semble pour le mieux, mais à Paris, vive réaction devant le nombre de flics blessés (23!), la police prépare une action de représailles pour trouver des « coupables » qui paieront « pour les autres », et pour rassurer les flics. Personnellement j'arrive à Palavas le dimanche après-midi (parti de Toulouse le samedi en stop) où tout semblait fini.

Je décidai donc de continuer mon voyage le lendemain lundi vers l'Italie. J'arrive crevé, et je me couche dans les dunes, à 1 km du présumé « camp ». Le lendemain, lundi 9 août, je suis brusquement réveillé vers 4 heures du matin, par des CRS, je suis surpris. Il fait encore nuit. Je n'ai pas le temps de comprendre et je dois suivre les CRS (bien équipés). Ceux-ci ratissent toute la côte (sur 10 km, entre 01 et 06 h. du matin, près de 500 flics). Impossible de fuir ou de résister. A 6 h., tous les jeunes qui se trouvaient dans les parages sont « parqués » et gardés à la mitraille, sous les

insultes des CRS; les flics ont ordre de choisir une trentaine de « coupables » (sur 150 arrestations, dont il n'y avait qu'une trentaine peut-être de jeunes, présumés être du « camp »).

Ces trente sont conduits *manu militari* à la gendarmerie de Castelnau Le Lez (9 h.), (Montpellier), où a lieu un contrôle très approfondi et des « confrontations » avec des CRS et des gardes mobiles qui sont supposés nous reconnaître (facilement, car ce sont eux qui viennent de nous arrêter). Je suis « dénoncé » par un lieutenant de garde mobile, mais il n'est pas certain de me reconnaître. Peu après, par vérification approfondie, la police apprend que je suis un militant connu, alors pour me coincer, elle fait appel au faux témoignage d'un CRS qui, lui, « jure me reconnaître formellement », sans trop préciser bien sûr. Après 48 h. de garde à vue, une ultime confrontation « pour me faire avouer » se transforme « en passage à tabac », mais je garde le silence. Les coups pleuvent et je finis par me retrouver dans la cellule de la gendarmerie. Pour justifier ce passage à tabac, je suis poursuivi pour « outrages » (sic). Je ne suis pas le seul dans ce cas. Finalement, le mardi 10 au soir, nous ne sommes plus que 13 inculpés, dont moi qui suis apparemment le seul « militant » connu. Le mercredi matin nous sommes 9 à être déferés au parquet. Un passe en flagrant délit : amende; un autre en liberté provisoire... On se retrouve à 7 le soir en prison.

Le juge d'instruction a ordre de ne pas nous mettre en liberté provisoire, malgré les demandes. Pendant huit jours nous resterons presque « au secret » : courrier retardé, pas d'informations... Huit jours pendant lesquels nous sommes tondus, fichés, contrôlés, mesurés, pesés, etc. Finalement le procès a lieu le 31 août; pendant ce temps il nous fut presque impossible de trouver des témoins pour la défense, seuls des amis (sur 7 arrêtés, il y a 2 mineurs dont le cas est jugé à part). Sur 5 inculpés, un seul reconnaît les faits, 2 étaient présents sur les lieux sans participer aux bagarres, et

2 étaient absents. Dans mon cas, le procureur me charge en citant quelques cas d'arrestations (4 cas) et me dénonce comme « agitateur professionnel qu'il faut éliminer », révélant par là que le véritable motif est purement politique. Malheureusement j'ai des témoins, malgré que je n'ai pas de témoins formels. Entre le mardi 3 août au matin et le mercredi 4, après midi, puisque je partais de Paris pour Toulouse en auto-stop. Le verdict est donc 2 jours plus tard : 2 septembre : 2 relaxes Chica et Martin; 2 avec sursis (3 mois) Ben Rhadi et Marie et 2 mois fermes pour Benalet, qui est en tôle jusqu'au 12 octobre. Depuis le vendredi 2 sept., un autre camara-

de est en préventive pour « complicité » dans un bombage, et attend toujours d'être jugé.

La bourgeoisie a profité des vacances pour frapper fort, la solidarité est très faible et nous espérons qu'elle va commencer à se manifester réellement. Pour ce qui est de mon cas, si je suis relaxé en appel, les flics ont bien d'autres motifs pour me poursuivre, surtout qu'ils constituent un dossier à charge (certainement depuis 65, donc 7 arrest.)

Mais mon cas est indissociable des autres; aussi devez-vous exprimer votre solidarité pour les 5 inculpés.

MARTIN HENRY

APRES PALAVAS... LA REPRESSION

A la suite du procès de Palavas qui s'est déroulé le mardi 31 août et dont le verdict a été rendu le vendredi 3 septembre, le parquet a décidé de faire appel à minima pour essayer de coincer les inculpés. Le premier procès s'étant passé pendant les vacances, le soutien financier et actif fut très faible. (Rien du FLJ). Les accusés n'étaient pas des militants ordinaires, mais des « marginaux » ou « militant libertaire actif » (Martin) qui risquent de fortes peines. Nous devons compter sur nos propres forces et faire appel à la solidarité pour un soutien financier urgent et si possible un soutien « politique ».

Le camarade Henry Martin se trouve dans une position difficile, il doit rechercher de nouveaux témoins qui l'ont vu entre le mardi 3 et le matin du mercredi 4 où il faisait du stop entre Paris et Toulouse. Ces témoins sont très importants car ils peuvent prouver que le camarade Henry Martin n'a pas pu se trouver à Palavas le mercredi matin lors des affrontements avec les forces de police. Tant que ces témoins ne seront pas retrouvés, l'accusation peut prouver théoriquement qu'il aurait participé aux affrontements en prenant le train. Pour cela il faut de l'argent, et le premier

procès n'a pas été complètement payé à cause de l'absence de solidarité. Les avocats menacent de ne pas plaider lors du procès en appel, si d'ici là leurs honoraires n'ont pas été payés; d'autre part, si le camarade Henry Martin ne peut pas trouver ces témoins, il risque au minimum un an dont 6 mois fermes.

Il existe un comité de soutien auquel vous pouvez envoyer de l'argent pour les camarades :

Mme Annie le Carrer, cité « Les Escholiers » App n° 1, avenue de la Justice, à Montpellier (34). Compte bancaire au nom de Mme Annie Le Carrer Crédit Agricole Mutuel (CCP n° 36). Numéro de compte 121 0024 17 à Montpellier.

Un comité de soutien est en train de se constituer à Toulouse, pour l'instant on peut contacter les camarades de Martin Henry.

Nous communiquerons dès que possible l'adresse du comité de soutien pour donner de plus amples informations.

Le procès devrait avoir lieu le 10 novembre à Montpellier. Martin risque au maximum deux ans fermes.

Toulouse, le 20-9-71.

Soutien des camarades libertaires.

Fascismo latente. La fuerza franquista tira a mansalva sobre la multitud en Barcelona

LA factoría de automóviles «Seat», instalada en la Zona Franca del puerto, es la más importante del ramo que existe en España. Se ocupan en ella 24.000 operarios, entre los que abundan — y es natural — elementos insumisos. De hecho, la «Seat» es la «Fiat» italiana, casa de origen y mantenimiento fascista. Impedida de aplicar sus procedimientos intolerables en Italia, la empresa se desahoga contra los trabajadores que emplea en España, país políticamente sometido a las viejas normas de Mussolini. Abusando de la tolerancia franquista, «Seat»-«Fiat» se excede frecuentemente en sus desconsideraciones hacia el personal que explota, con la desventaja (que la gerencia no admite) de tropezar en su fábrica de Barcelona con el elemento obrero más decidido de la capital, lo cual explica que tanto la gerencia «Seat» como las autoridades españolas tengan ojeriza contra un personal fundadamente refractario, dando lugar a periódicas fricciones que en esta ocasión han trascendido grandemente a la vía pública.

El origen de los sucesos del lunes 18 de octubre fue la presentación en los talleres de un grupo de mecánicos y empleados despedidos en el pasado mes de julio en represalias por un conflicto social interno afectando a la totalidad del establecimiento. No conformados con esa drástica medida, tan cara al fascismo, los perjudicados recurrieron al sindicato oficial en vano. Servidos por abogados, los recurrentes consiguieron un laudo judicial dándoles derecho a recuperar sus plazas perdidas, y esto y no otra cosa confirmaron los despedidos el 18 de octubre. Mas, al disponerse para el ejercicio del trabajo, los cabos de vara que la empresa tiene diseminados por todas las secciones se arrojaron sobre los mal llamados intrusos para arrojarlos a la calle violentamente, a cuya acción chulesca correspondieron los agredidos defendiéndose, y siendo defendidos por centenares de compañeros de trabajo, resultando

vencidos los «vigilantes». Altamente ofendido por su fracaso de justicia fascista en su imperio «seatino», el despacho recabó el concurso de la policía Armada, acudiendo ésta compacta y provista incluso de ametralladoras. Emplazadas éstas en los exteriores estratégicos, el grueso de la fuerza se avalanzó hacia el interior de los talleres expulsando de los mismos (tras haber atacado al «enemigo» con gases) a más de 6.000 trabajadores, ya convertidos en huelguistas por solidaridad a sus compañeros despedidos. Sin embargo, unos 800 hombres quedaban dentro con ánimos de incautación de la fábrica, y su expulsión violenta, unida a la efervescencia reinante en el exterior, motivó una sucesión de fricciones entre obreros y policías que el mando de éstos decidió terminar disparando a mansalva contra un espeso grupo de trabajadores allí estacionado, seguramente inconformista, pero en situación expectante. Disuelto el humo de las descargas se apreció la existencia de hombres derribados a balazos: diez o doce huelguistas, uno de ellos tan grave que a estas horas ya habrá fallecido; siete menos graves, y los restantes de pronóstico reservado.

Conocida la noticia en Barcelona, los ánimos de la población se encrespaban.

El turno obrero de las 2 de la tarde, que por costumbre es recogido por autobuses de la «Seat» en la plaza de España, rehusó subir a los vehículos, organizándose en manifestación de varios miles de almas Gran Vía abajo, más uniéndose a la demostración numerosos viandantes que en aquellos momentos por allí transitaban. Esta columna protestataria chocó con la Policía Armada a la altura de la calle de Urgell, siendo a la postre dislocada, pero acudiendo centenares de estos hombres a otros lugares álgidos de la protesta de Barcelona contra el despotismo de la «Seat» y las autoridades. De ello resultó otra manifestación que agitó la calle de Pelayo, la plaza

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 28 de Octubre 1971

de Cataluña, la calle de Fontanella, plaza de Urquinaona y Via Layetana, en cuya última vía estacionaron ante la CNS para prorrumpir en gritos de «traidores», «fascistas» y otros justificados epítetos, al propio tiempo que conseguían penetrar en la casa. También aquí la manifestación fue atacada por la P.A.

Es de notar que en la Gran Vía se agregaron a los manifestantes centenares de estudiantes universitarios para proclamar su solidaridad con los trabajadores manuales.

Según relación de testigos presenciales, la policía ha procedido a la detención de más de 200 barceloneses, la

mayoría de los cuales se creerán puestos en libertad condicional para disminuir la tensión popular provocada por el fascismo italiano en connivencia con las autoridades españolas.

En la hora de escribir estas líneas el paro es total en la factoría «Seat», abriéndose la esperanza de que los obreros y empleados despedidos serán readmitidos de acuerdo con la disposición judicial más arriba indicada.

Es al compañero muerto al que nadie devolverá la vida. El despotismo burgués - autoritario siempre conduce a negros resultados. — Corresponsal.

Discos

DE unos años para acá vengome fijando en eso de la arquitectura lisa, gigantesca, al baño de cemento crudo. En esa población-seta caben ya 40.000 habitantes, en otra población mastodóntica la encajonada será de 60.000 cabezas, respirantes en 120.000 agujeros - nichos, que para humanizar llamaremos nidós.

Más agradables las acumulaciones caseras de la posguerra primera — 1920 — huyentes de la casita 1850, pero arquitectónicas por fuera, hogareñas por dentro. Claro que hogareñas también lo son las actuales; pero más desahabadas que las cuarteladas del 20, do las fachadas lucían ladrillo y salientes. Lo de ahora no luce y eres tú quien saldrias, y de estampía.

Yo no saldre de eso y lo otro porque no me dan cabida en ello. Yo anto por esos mundos analizando estilos y arquitecturas y termino mis deducciones en un palomar — o menos — de un cuarto piso. Muy barato... que había sido. No mejor mis condiciones de habitabilidad, pero el casero mejora su percepción a mi costa, protegido por centenar y medio de leyes y disposiciones que revientan al comentarista de un urbanismo vario, sin que la feroz república del habitado tenga la urbanidad debida para alojar en decencia a éste que hace once años opina sobre casas y cosas,

estéticas y delineaciones, y ha de circunscribirse a estancia bajo tejado, porque sus presuntos favorecedores vivientes en un cinco piezas, carecen de estilo, estética y cibernética para ilustrar a ese «mansardista» que no tiene vocación de tal y que algunas veces las da por comentar la belleza del paseo de Gracia o de los Campos Eliseos para olvidar el zaquizamí que lo estucha en anticipo del agujerito que lo contendrá en el Columbarium del Père Lachaise... si se lo alquilan a precio módico.

DISCOBOLO

EL CONFLICTO MINERO

OVIEDO. Prosiguiendo su comedia la Hunosa ha levantado el despido pronunciado contra 9.393 huelguistas, pero manteniendo el pacto del hambre contra los 617 que completan el cupo de 10.000 hombres en huelga. La risa es inmensa, y sarcástica. Sólo se reincorporaron algunos fonderos del pozo «Cerezal», no siendo seguro que trabajen mañana. Ninguno de los 8.835 «indultados» ha roto la consigna de huelga. En la zona de la minería privada se ha integrado al movimiento huelguístico el personal de las minas «Escar» y «María Teresa», de la parte de Mieres.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CARCELES Y CARCELEROS FRANQUISTAS

ANTE el caso Julio Millán es un deber humanitario, para todos los que de humanitarios se precien; un deber singularmente para los libertarios, el movilizar voluntades, el apelar a todos los recursos posibles para tratar de que le llegue lo peor al joven compañero citado. Haría falta, evidentemente, sensibilizar a la opinión pública en favor de una víctima de un régimen oprobioso. Pero ocurre que al tratarse de un anarquista no es igual que cuando se está encartado en proceso contando con buenos padrinos. Si es así, suelen echarse las campanas al vuelo, y la prensa de gran circulación pone el grito en el cielo. No obstante, desde luego, tampoco es cosa de cruzarse de brazos. Por lo menos, la prensa libertaria internacional ha sabido poner bien de relieve el caso de una descarada felonía. Y es de estimar el haber establecido contactos con organismos de esencia liberal, como aquéllos que propugnan la observancia mundial de los Derechos del Hombre.

Habla Montaigne en sus «Ensayos» de que para funciones que se estiman necesarias en un país, y que la gran mayoría, por la índole de ellas rehusan hacerlas, hacen falta elementos de naturaleza muy especial por sus instintos insensibles al dolor ajeno, hasta por su brutal manera de ser. Y bien, en España, bajo la tutela del fascismo franquista, los elementos en cuestión, polizontes y carceleros en especial, son bien *escogidos*. Primero ocuparon cargos de una tal naturaleza aquéllos que salidos del hampa, de los bajos fondos, se incorporaron a la lucha al lado del fascismo, en plan de «matar más rojos que flores tienen mayo y abril», con afán de desvalijar y aprovechar todo lo posible al conquistar pueblos y aldeas. Al concluir la guerra, a gentuza de este jaez, destacados por su bestial comportamiento, los fueron colocando en funciones policíacas y de guardianes de cárceles. ¡Y ya es de comprender cual ha podido ser el comportamiento de tales sujetos al respecto de los presos! Tratándose de empleos que ni se suda ni es preciso ser inteligente para desempeñarlos, muchos hijos de los elementejos en cuestión siguen idéntica ocupación que sus

padres. Han heredado, en buena parte, el instinto de perversión y de gandulería. Habida cuenta de tales antecedentes, fácil es colegir la categoría moral de aquéllos que a sueldo del fascismo franquista ejercen funciones de *cançerberos*.

Cuando llegue el día que España se vea liberada de la lepra social del fascismo, los historiadores, entre otras materias a tratar, podrán también dedicar más de un capítulo a describir, por su singular característica, la vida en las cárceles franquistas y los procedimientos empleados por polizontes y carceleros.

LA LIBERTARIA FAMILIA DE ELECCION

El amigo y compañero Mario Mantovani ha dedicado, en las páginas de «Umanità Nova», un detenido y afectuoso recordatorio a la compañera Leda Rafanelli, fallecida a la avanzada edad de noventa y un años. ¡Vida larga y aprovechada la de esa mujer de esforzada condición autodidáctica! Opúsculos, libros, artículos, conferencias, tal fue la aportación al anarquismo de una idealista de corazón y de cerebro, que aprendió, tras una infancia pensca, a leer y escribir a la edad en que la mayor parte tienen ya una formación consolidada.

Mantovani — y es lo que nos interesa ahora abordar como tema — destaca una expresión que le era familiar a Leda Rafanelli: «Los compañeros son la familia de elección.» Me recuerda la expresión que Armand había puesto preponderante atención en lo que él también llamaba «familia de elección». Especificaba con acopio de argumentación que por encima de los tan llevados y traídos «vínculos de sangre», que fundamentan los «lazos de parentesco», hay algo de mucha más importancia, algo de un sentido más lógico, más ajustado a las normas de afecto y consideración: es la afinidad, la hermandad de sentimientos, la semejanza en captar fundamentales apreciaciones. ¡He ahí los afectivos, los verdaderos *lazos familiares*! Es ello lo que puede constituir una verdadera *familia de elección*. ¿Qué confraternización positiva, trascendente, puede haber entre el individuo, pongamos por caso, de sensibilidad ácrata con el familiar de ideas, de sentimientos completamente diferentes e inclu-

so antagónicos en algunos casos? Sea de uno o de otro orden el grado de parentesco, cabe decir que existiendo diferencia fundamental en el sentir, en el modo de ser, ha de ser raro el hecho de que pueda haber un *afecto entrañable*. Cuenta, más que otra cosa, el simple contacto que se deriva de las costumbres, de la rutina, de las convenciones de la vida social.

Los anarquistas — aducía Armand — constituimos a manera de una *fauna*, una *especie*, que se diferencia fundamentalmente de los demás, de aquéllos que no comparten nuestro pensar. De ahí que entre los afines pueden establecerse verdaderos lazos afectivos. Todas las virtudes que en sentimiento ético conferimos al ideal anarquista pueden tener una efectiva realidad entre compañeros. No hay nada que pueda poner valladar de contención a las relaciones de matiz moral, económico, estético, cultural, sexual, recreativo, entre compañeros. No hace falta esperar a una civilización del año dos mil para vivir un clima de afinidad, para crear vínculos de familia de elección. Nada ni nadie puede usurparnos esta libertad. Libertad para enseñarnos unos a otros; libertad para ayudarnos, poniendo en práctica el kropotkiniano concepto del apoyo mutuo; libertad para establecer relaciones sexuales; para llegar a un acuerdo en lo del asueto; para lo relativo a núcleos de trabajo independiente; para los procedimientos de lucha o proselitismo. En fin, toda una gama de actividades, de funciones, que nada tienen de común con hábitos rutinarios de la vida.

Ahora bien: para una identificación en plan de familia de elección, es menester *tomar en serio* las ideas, sentirlas de manera visceral, por así decir; jamás como un huero diletantismo, como snobismo intrascendente, a la manera del que se hace socio de un centro recreativo, sin otra objetividad que la de pasar el rato. Hay expresiones que, a fuerza de usarse, llega que se bastardean, y cualquier quidam toma infulas adjetivándose de aquello que está bien lejos de ser. En la etapa revolucionaria del 1936, en la que dentro del campo antifascista abundaban los emboscados, los espías, los saboteadores, y el denominativo de «compañero» o de «camarada», lo empleaban tirios y troyanos, los que

llevaban buen propósito y quienes lo tenían torcido, se hizo popular el decir, unas veces en broma y otras en serio: «¿Camarada (o compañero) de qué, granuja?» Cuando alguna vez oímos que fulano o perengano se ha apartado de nuestro ambiente, que «se ha cansado de actuar» y ha dejado las ideas, en seguida acude a la mente la deducción de que el cansado lo estuvo ya siempre, y si se arrimó a nuestro ambiente fue por una disciplicente curiosidad, no por *sentir*, no por tener una sensibilidad afinada a las ideas. El que es idealista ácrata de verdad, de convicción, *no se cansa nunca*; persevera hasta el fin de sus días. Como la compañera Leda Rafanelli, anarquista hasta la muerte, ocurrida hasta poco menos de tener un siglo de existencia.

Si, obligados a vivir en el seno de una sociedad envilecida, podemos los libertarios vivir nuestra vida dentro de lo relativo, ¿por qué no elegir familia de idealistas, que puede ser más sólida y placentera en convivencia que la otra?

DE GAUDI A LE CORBUSIER

Ha sido clausurada recientemente la Exposición que con el denominativo de «Les pionniers du XXe siècle», y dedicada a la Arquitectura, tuvo lugar en el Palacio de las Artes Decorativas, de París. Se concedió una acentuada importancia a la obra arquitectónica del catalán Antonio Gaudí. En notas de prensa acerca del artista arquitecto mencionado, fallecido en Barcelona hace cuarenta y cinco años, se ha dicho que fue «un genio insólito de la Arquitectura»; se ha manifestado que fue el «arquitecto de lo fantástico», poseedor de «una cierta sensibilidad surrealista». Ciertamente, a tenor de las obras principales que le conocemos: el Templo de la Sagrada Familia, el Parque de Güell, la «Pedrera», ofrece la sensación de algo medieval, de fisonomía rara, misteriosa, concentrada, densa. Sí, sí, Gaudí, aquel hombre de rostro ascético, de mirada humilde, devoto practicante, que, un día en la diestra, iba a las procesiones de Corpus y de Semana Santa, debió de ser un genio. Pero puestos a escoger, a uno le complace singularmente la arquitectura de un Le Corbusier, o Walter Gropius. Formas arquitectónicas regulares, en pos de la claridad, de la luz, del sol, sin las contorsiones de lo barroco y conceptual.

Cuidado los jóvenes

No ser objeto de arrastre,
no ser arrastrados

A veces a los añosos se los achaca el supuesto defecto de machacones, de «sabiondos», de «mestretites». Sabemos lo estricto y con frecuencia lo que la experiencia ha enseñado. Por haber nacido con adelanto a otros, hemos vivido lo que «los últimos» habrán de vivir, lo cual nos apunta ventaja. No se trata entonces de darse un plumero sino de servir consejo que puede ser aprovechado.

En estas mismas columnas han aparecido tópicos comunistas al ejemplo de «pequeño burgués» (los anarquistas rusos, calificados de pequeños burgueses, fueron exterminados a miles en la URSS por Trotski primero, por Stalin después); «imperialismo» en sentido unilateral (Norteamérica); «Socialismo» desganchable del anarquismo, puesto que a tantas interpretaciones se presta; y «lucha de liberación» con referencia al forcejeo árabe en Palestina.

Es importante y definitivo que las promociones libertarias de los años setenta sepan sacudirse la propaganda arrolladora y pegajosa del Kremlin y de las Siete Puertas. Lo pequeño burgués es una frase manida que les ahorra a los comunistas ascender al terreno de la argumentación, de las demostraciones; y que es, en concreto, el «calumnia que algo queda» de los adeptos de San Ignacio de Loyola, con la desventaja para éstos de no poseer un aparato gigantesco de difusión cual lo tiene el capitalismo imperialista marxista, leninista, gran batutero de millones de animales a dos patas. ¿Se ha oído hablar en España del «bourrage de crânes»? En caso negativo, piénsese en un millón de españoles con la mollera atiborrada de serrin franquista, más o menos lo que les ocurre a los comunistas certificados. Urge, pues, en anarquista, despegar de ello, no quedar pegados, no quedar uncidos, claro es, sin darse cuenta. Individualidad y conciencia ante todo. De lo contrario habría que abandonar conciencia y tomar partido. Las llamas del Mayo parisino alumbraron también a la muchachada de España, ¡pero atención! Aquello se apagó y del rescoldo aprovechan nuevos presidentes de partido. Lo sólido, y por sólido, minoritario, tiene rumbo anarquista inequívoco.

Imperialismo y colonialismo eco-

nómico lo hay en la entraña de las grandes potencias, como lo hubo en las naciones que en 1945 arriaron potencia. Norteamérica y la URSS estuvieron en la guerra de liberación contra el yugo nazifascista, y, triunfantes y orgullosas, nada les ha interesado deslindar campos en España, y si el Tío Sam introdujo a Franco en la ONU, Tío Stalin permitió sin voto en contra que el sádico de El Pardo entrara en la misma. Aparentemente Moscú y Washington se combaten en Viet del Sur y en Oriente Medio, pero conejillos de Indias lo son los indochinos, algunos judíos, y menos carne popular americana. En otros frentes ocultos el norteamericano y el eurosiberiano se sonríen a codo, y que los imbéciles sigan creyendo y matándose.

Socialismo... ¿Cuántos hay, de socialismos? El socialdemócrata, el totalitario, el árabe, el Vaticano, el primorriverista, y lo que te rondarán, morena. Hay socialismo «ersatz» para gustos y disgustos, y verdadero en lejanía de intenciones. Con la confusión «socialista» reinante ser socialista no compromete a nada porque su bandera ha derivado en camaleónica. Más tajante, más veraz que el remoquete socialismo lo es el vocablo anarquismo y ello ha de bastarnos. De lo contrario, vayan nuestros simpáticos muchachos del neo-ambiente anarquista a predicar socialismo igualitario en Africa, en China, en la Europa eslava, en la Siberia partida en dos mitades comunistas por el río Amur, y ya veremos si regresan a sus lares con la cabeza entera. Y lucha de liberación en el Oriente Medio... ¿Se nos explica ello? ¿No hay en Israel una experiencia libertaria anterior al Estado, y no quedan en la parte «liberadora» millonada y media de «felhas» y otro millón y medio de parias, y no flota en el ambiente atrocemente rutinario la presencia de Alá igual que en la evolucionada Israel campean las barbas del viejo Jehová, incluso en las escuelas? Malo que los judíos se apoderaran de todos los territorios vecinos, y peor que los árabes arrojaran al mar Mediterráneo a todo un pueblo merecedor de paz y tranquilidad como todos. ¿Cuándo todos esos países serán pueblos en vez de Estados, garantías de igualdad y no focos de guerra?

En anarquista no puede jalearse un atraso por encarnado que sea el pavellón enarbolado por los «irredentos». Imperialismo de nadie y para nadie y no contra uno

Ante el Congreso de la A. I. T.

EN el próximo Congreso de la AIT se ha de procurar que no sea un comicio más: repliando acuerdos que por desacierto o deficiencias no se cumplen, lo que hace ineficaces los esfuerzos que tales congresos ocasionan. El valor de los principios y finalidades de la AIT está cada día más probado. Pero en la manera de divulgarlos existe una lamentable deficiencia que es necesario superar sobreponiéndose a falsas teorías que se hicieron rutina, entre otras la dialéctica clasista que limita las proyecciones de la AIT y sus secciones. Además no des-

cuidar la penosa situación de la clase obrera del mundo atrasado, ya que la de los países de gran desarrollo económico no es la más desdichada. Las ideas anarquistas, con la finalidad de la AIT, deben ser divulgadas en todos los sectores de la sociedad, porque la misión de la AIT no es la de emancipar a una sola clase sino la de emancipar a toda la humanidad.

El mejoramiento del asalariado en falaz dialéctica marxista también debe ser examinado, porque asalariado lo es hasta el Papa para embrutecer, como lo era Stalin para asesinar, y a la AIT no puede interesarle la emancipación de estos personajes sino el hacerlos desaparecer como tales.

Reunir rebaño tampoco es misión de la AIT. Su misión es la de formar hombres que sepan luchar sin dejarse arrebatar. En cumplimiento de tal misión, ya que en nuestros días existe una confusión y los laboratorios falsificadores se perfeccionan, las ideas anarquistas, para no perderse en la oscuridad como una doctrina más, han de anteponer a toda concepción confusionista, puesto que en sus proyecciones para enfocar y resolver problemas no tienen límites.

Si la propaganda y la firme posición deben preocupar a todas las secciones, para el consejo de la AIT, ello debe ser preocupación primordial, porque su propaganda, por medio de compañeros dispersos por todo el mundo debe de llegar a todos los rincones. Con este fin, dentro de los limitados recursos el manifiesto es lo más apropiado por éste o aquel acontecimiento que conmueve a la opinión pública: declaración de guerras, dictaduras, etc, poniendo especial interés en las juventudes y orientándolas.

Frente a las sindicales que desempeñan el papel de sirvientas de partido y de Estados, más los falsos anarquistas que en ellas militan, la AIT no debe guardar silencio. Se debe adoptar clara posición y denunciar a los farsantes como a vulgares mercenarios. En suma, que en cada Congreso se debe hacer un esfuerzo mental para que no sea un congreso más sino un nuevo empuje a emprender.

Serafin FERNANDEZ

HACIA UNA VIDA MEJOR

Por Fontaura.

Precio: 5 francos.

CASI TURISMO ESPAÑOL EN FRANCIA

GERONA. — Hasta 80.000 han sido los españoles regresantes de Francia, en donde «veranearon» un mes... trabajando en la vendimia. ¿Cuándo los franceses vendrán a España a vendimiarse en el Panadés, el Priorato, Cariñena, la Rioja y en Jerez de la Frontera?

AUN LA «IMENASA»

PAMPLONA. — Sigue en pie el conflicto de la casa «Imenasa» con centenares de obreros parados. Los trabajadores aceptarían un aumento de 25.000 pesetas por asalariado por un solo año para reajustar de nuevo los salarios de acuerdo con el continuo encarecimiento de la vida. Por ahora la patronal no se aviene.

...Y LA «IMASA»

SEVILLA. — No hubo avenencia ni conciliación entre los representantes de la Empresa Imasa con la de los obreros en huelga. Los primeros dieron muestras de intransigencia y los segundos de endurecimiento recíproco. La CNS insiste en que los trabajadores depongan su actitud, pues ya ganarán huelgas en el cielo.

en tolerancia para otro. Frases hechas, «slogans», consignas, en definitiva: órdenes, no las necesitamos, es decir, las despreciamos. Tenemos entendaderas y por ellas nos regimos. Tenemos palabra propia y a su verdad nos acogemos y a su influjo procedemos.

El corral apesta y los anarquistas lo evitamos, y cuando es posible lo arrasamos.

En trabajo de higiene.

ROVELLAT

La voz de los

La abstención popular del 29 de septiembre (55 %)

EL Estado franquista, con todos los medios de comunicación de masas en sus manos, hizo una fuerte campaña política de propaganda para la participación masiva en las elecciones consumadas el 29 de septiembre, con motivo de ser votadas las candidaturas a procuradores de Cortes por el «tercio familiar».

La propaganda abstencionista lanzada a la calle desde la clandestinidad era insignificante ante el gran aporte de propaganda franquista por las elecciones estatales, pero siguió desarrollándose la acción directa del pueblo trabajador que, a pesar de las coacciones y las presiones de la patronal y el Estado, hizo un boicot que a nivel nacional tiene un promedio de más del cincuenta y cinco por ciento de no-votantes, de los que controla el censo electoral.

Es significativo el hecho de que las ciudades y provincias de España con su desarrollado grado de clandestinidad de la lucha de la clase trabajadora, siendo el porcentaje de las provincias rurales con un grado más bajo de lucha social y donde las masas están más dominadas y reprimidas por la reacción el de más alto porcentaje de votantes de España. Según cifras gubernamentales el número de votantes más bajo ha sido en Guipúzcoa, con un 26 %, con Sevilla (30 %), Madrid (31 %), León (32 %), Vizcaya y Guadalajara (33 %); siendo en Teruel de un 72 % y Soria con una participación del 73 % las provincias de más votantes, es digno señalar que son provincias donde las oligarquías y sus fuerzas represivas tienen totalmente sometidos a su misera población rural. En la región catalana la media de abstencionistas ha sido de un 55 a 60 %; teniendo en cuenta las grandes campañas propagandísticas que han llevado a cabo las candidaturas cristiana - democráticas, carlistas y falangistas con demagógicas promesas y estridentes slogans el mayor número de votantes ha sido en las poblaciones rurales, con lo que se ve un boicot total por parte del proletariado industrial.

Ha sido el elevado boicot del 29 de septiembre un paso más en la lucha contra el sistema de opresión y explotación, así como

una muestra pública del grado de conciencia de los trabajadores españoles afirmando con su desprecio a las urnas la naturaleza revolucionaria de las clases trabajadoras.

Por último creemos necesario señalar el alto número de votos

La consolidación opusdeísta en la dictadura de Franco

En el gran montaje de la plaza de Oriente, en Madrid, ya escenario de las afirmaciones franquistas de 1945 y de diciembre del año pasado, no sido el definitivo triunfo político del Opus Dei en su conquista del régimen de la dictadura de Franco. En este 1º de octubre el Opus ha recogido los frutos de su labor en el gobierno franquista aprovechándose de los restos falangistas que se movilizaron junto a los sectores más ultrarreaccionarios del ejército para defender la integridad de la dictadura fascista que la oligarquía nos impone desde más de treinta y cuatro años, que era convulsionada por las acciones masivas de cariz revolucionario en las pasadas jornadas de noviembre y diciembre 1970. Liquidada la vieja guardia de burócratas falangistas y sustituida por jóvenes tecnócratas del Opus Dei se ha consolidado el rápido proceso que comenzó con el golpe de Estado opusdeísta del 29 de octubre de 1969. Con el Opus y sus afines en el poder estatal el capitalismo español y el imperialismo yanqui ven salvados sus intereses que la vieja guardia fascista, por su anacronismo de los años 30 ya no ofrecía suficiente garantía en la situación actual.

Con la afirmación de continuidad integrista de voces del propio Franco ha quedado clarificada la posición política del Opus Dei de seguir la obra franquista sin ninguna clase de concesión aperturista o democrática parlamentaria. También se ha visto que por el momento no hay una confianza en la firmeza del régimen para hacer un traspaso de poderes a la Monarquía de Juan Carlos para la próxima legislatura de las Cortes del próximo noviembre, pues aunque el rey sea el conti-

nuador con el Opus de Franco, parece que van a dejar más tiempo al general en el timón del Estado «con Dios al lado».

Parece que este Dios es el latino del Opus. La imposibilidad de hacerse, quedando ahora reales las ambiciones de los políticos «demócratas» y «comunistas» de unas «libertades democráticas» de parlamentarismo capitalista para «después de Franco». ¿Qué hay pues? La única alternativa posible es una movilización de masas populares que alcance la revolución social, sin fases intermedias de Estado democrático. Para el capitalismo y la reacción no hay otra solución política para España que la dictadura militar-fascista, ayer con la Falange y hoy con el Opus Dei. Para el proletariado, el campesinado pobre y el estudiantado revolucionario sólo las luchas de clases y basadas en la acción directa transformadora, conducirá a un cambio en España que no será político sino socialista y libertario.

Los gritos de «Opus, no, Franco, sí» y las pancartas de «La única obra, la obra de Franco», y «Opus Dei, jamás», de bandas falangistas y piñaristas (de Blas Piñar), que se manifestaron por las calles madrileñas, después del discurso de Franco en el 1º de octubre, son el gemido moribundo de los fachas clásicos contra el pujante, que siempre se aprovecha de estos trasnochados fascistas, neo-fascismo opusdeísta, más refinado que el joséantoniano, mussolinista e hitleriano. Modo que valorar tenían con el indulto de Franco hecho a favor de los opusdeístas del «escándalo Matesa» estos falangistas que lo denunciaban, perdiendo, en represalia, los últimos cargos que les quedaban en el gobierno.

El indulto es pues favorecedor

de los ladrones de Matesa, y de no existir este motivo no lo hubiera promulgado Franco, por más cuento de este «año compostelano» y del 35 aniversario de su caudillaje. Esta amnistía que tanto ha cacareado el carrillismo es ya una realidad, el Opus Dei es su beneficiado y los revolucionarios presos continúan encarcelados. Para los seis condenados vascos del proceso de Burgos no hay amnistía franquista ni para el compañero Julio Millán, que su cabeza peligró en Madrid. Con la aceptación de entrada en las insignificantes reducciones de pena a los condenados con anterioridad al veintitrés de septiembre de 1961 (artículo cuarto del indulto) y con las exclusiones del artículo segundo, «los que durante el cumplimiento de su condena hubieren incurrido en una falta muy grave o dos o más graves», quedan exceptuados del indulto (por haber ido a celdas, que es un castigo arbitrario, uno ya queda excluido de la «gracia» franquista), así como los condenados en rebeldía, vemos el insignificante alcance que tiene para los revolucionarios prisioneros. Siendo sólo reducida la pena a la mitad de los condenados desde seis meses, sin excederse a los dos años; de una cuarta parte las penas superiores a dos años, sin exceder de doce; y de una sexta parte a los superiores a doce años, con excepción de aquellas condenas en que se ha conmutado decreto, publicado en el «Boletín Oficial del Estado», hasta el día 23 de septiembre del presente año, cuando el elevado número de combatientes en las jornadas de noviembre - diciembre 70 que cayeron detenidos están aún pendientes de ser procesados, por lo que sus condenas que se presienten, por las peticiones fiscales, que el partido «carrillista» y sus comparsas dejen ya de una vez de hacerse propaganda con la demagógico consigna de que «lucha por la amnistía», pues el pueblo ibérico ha visto ya que son las supuestas «amnistías» que pueden dar los que le explotan y si intenta rebelarse para ser un pueblo libre, le encarcelan y asesinan a sus mejores hijos.

El sufrimiento de tantos compañeros y combatientes antifascistas que se pudren en las cárceles franquistas debe de estimular nuestra acción revolucionaria para que intensificando la lucha

de los ladrones de Matesa, y de no existir este motivo no lo hubiera promulgado Franco, por más cuento de este «año compostelano» y del 35 aniversario de su caudillaje. Esta amnistía que tanto ha cacareado el carrillismo es ya una realidad, el Opus Dei es su beneficiado y los revolucionarios presos continúan encarcelados. Para los seis condenados vascos del proceso de Burgos no hay amnistía franquista ni para el compañero Julio Millán, que su cabeza peligró en Madrid. Con la aceptación de entrada en las insignificantes reducciones de pena a los condenados con anterioridad al veintitrés de septiembre de 1961 (artículo cuarto del indulto) y con las exclusiones del artículo segundo, «los que durante el cumplimiento de su condena hubieren incurrido en una falta muy grave o dos o más graves», quedan exceptuados del indulto (por haber ido a celdas, que es un castigo arbitrario, uno ya queda excluido de la «gracia» franquista), así como los condenados en rebeldía, vemos el insignificante alcance que tiene para los revolucionarios prisioneros. Siendo sólo reducida la pena a la mitad de los condenados desde seis meses, sin excederse a los dos años; de una cuarta parte las penas superiores a dos años, sin exceder de doce; y de una sexta parte a los superiores a doce años, con excepción de aquellas condenas en que se ha conmutado decreto, publicado en el «Boletín Oficial del Estado», hasta el día 23 de septiembre del presente año, cuando el elevado número de combatientes en las jornadas de noviembre - diciembre 70 que cayeron detenidos están aún pendientes de ser procesados, por lo que sus condenas que se presienten, por las peticiones fiscales, que el partido «carrillista» y sus comparsas dejen ya de una vez de hacerse propaganda con la demagógico consigna de que «lucha por la amnistía», pues el pueblo ibérico ha visto ya que son las supuestas «amnistías» que pueden dar los que le explotan y si intenta rebelarse para ser un pueblo libre, le encarcelan y asesinan a sus mejores hijos.

El sufrimiento de tantos compañeros y combatientes antifascistas que se pudren en las cárceles franquistas debe de estimular nuestra acción revolucionaria para que intensificando la lucha

anarquistas españoles

logremos más rápidamente la victoria emancipadora, liberando de las cárceles a todos los revolucio-

narios y víctimas de la represión fascista del Estado que están encarcelados.

Solidaridad internacional con el compañero Millán

En vez de cacarear demagógicamente supuestas «amnistías» es una acción eficaz la lucha por salvar a los militantes ETA procesados en Burgos con agitación de masas llevada hasta la violencia revolucionaria con el apoyo del pueblo. Pero no fue lo suficiente poderosa como para conseguir su liberación de las cárceles.

Es un deber revolucionario, dando por dicho el compañerismo solidario, recoger las experiencias de las jornadas finales de 1971, con motivo del proceso de Burgos, para reemprender el camino comenzado hasta conseguir ver totalmente libre y seguro el compañero libertario Julio Millán Hernández, no escatimando esfuerzos en la lucha por la proclamación de su completa inocencia, afirmando el carácter de maquinación policiaca que es su proceso, y para arrancarlo de las

manos del verdugo así como de las elevadas condenas que puedan caer sobre su persona.

La campaña por su liberación que se inicia en España y ya lleva varias semanas desarrollándose en Europa, tiene un carácter internacionalista solidario. Así pueden ver el pasaje que atraviesa la frontera pirenaica de manera gráfica, pues los contornos de la carretera de Le Perthus a Perpignan, paso hispano-francés, está repleto de visibles letreros pintados en francés y castellano de apoyo y lucha para salvar de la represión estatal al joven libertario Julio Millán. Es un comienzo que no deseamos que se quede en tal, por lo que es imperioso actuar con mucha rapidez, antes que sea demasiado tarde, pues el Consejo de guerra no espera a que decidamos movilizarnos.

Octubre comienza con malestar

La incesante subida del coste de la vida y la iniciación de las negociaciones de nuevos convenios colectivos en las empresas hacen que en estos días de octubre el movimiento obrero emprenda nuevas luchas por sus derechos de clase y una vida mejor. La situación se agrava con la interminable racha de procesos contra detenidos en las luchas del año pasado y el presente, que tendrán lugar este otoño y el próximo invierno, así como la inhumana situación de las centenas de familias proletarias que en Cataluña se han quedado sin trabajo y sin cobijo a causa de las inundaciones que ha sufrido la región.

Los sin casa ya han comenzado a movilizarse, como en el caso de Cornellá (provincia de Barcelona) que pidiendo comida y casa, como necesidad urgente para subsistir sólo han tenido como respuesta de los poderes la agresión de las fuerzas represivas del Estado.

Mientras los mineros asturianos están otra vez en la brecha, quizá marchando hacia una lucha obrera mayor que la de la huelga de primeros de 1970. Según cifra oficial (entiéndase de la patronal

y el Estado) ya son más de ocho mil los obreros de las minas en huelga.

Para radicalizar más el descontento del pueblo el imperialismo USA se afianza cada día más en el dominio tanto económico-social como político y policiaco en España. El Estado yanqui es el aliado incondicional de las dictadura franquista - opusdeísta, sosteniendo la actual situación política de España para que no se frustren los planes del capitalismo imperialista USA y de la oligarquía nacional de sufrir cualquier convulsión revolucionaria que pudiese en peligro el paso del capitalismo burgués al nuevo capitalismo moderno de corte tecnocrático y burocratizado en los grandes monopolios. Los monopolios en España son en la mayoría propiedad de capitalistas yanquis, por lo que el Estado norteamericano (o norteamerikkono, como escriben los rebeldes portorriqueños, negros y chinos), defiende con todos sus medios los intereses de su capitalismo de común acuerdo con los oligarcas españoles.

Las presiones políticas al Estado franquista y las acciones econó-

micas a la economía nacional son ejemplos del dominio USA en España, a más de las importantes bases militares y policiacas que el Estado yanqui tiene en nuestro suelo ibérico. Según noticias de este verano el Senado USA ha aprobado doscientos millones de dólares para la base «Radio Liberty» (playa de Pals-Ampurdán), así como se rumorea el proyecto de construir otra nueva empresa de la serie de los CEA, y mucho más potente, en la costa catalana. ejército USA, tienen la misión de interferir las emisoras extranjeras o clandestinas que defienden verdades sobre la situación del pueblo ibérico al mismo tiempo que radian programas de propaganda imperialista, dirigidos por los agentes de la CIA.

Así que las empresas de capital yanqui en España son fervorosamente protegidas por bases militares USA que son puente de sus guerras imperialistas contra los pueblos indochinos y demás que resistan las agresiones yanquis, y de bases policiacas de la CIA, además de servir a la defensa violenta, en caso de insurrección popular, al régimen dictatorial opusdeifranquista que impone las oligarquías (alianzas clérigo-militar-burguesas).

La lucha contra el imperialismo USA y todos los imperialismos posibles es la lucha contra el capitalismo en todas sus formas; es pues una lucha social de carácter revolucionario y autoritario alejado de todo juego político. La independencia de los pueblos ibéricos no se alcanzará con un político frentepopulista ni de carácter nacionalista (error de los movimientos de liberación nacional de sentido neo-burgués o bolchevique) sino que todo será posible con la revolución socialista autogestora y libertaria de carácter total (social, económico, cultural y administrativo), por lo cual la lucha contra el imperialismo es una lucha revolucionaria contra el Estado (con todo su aporte represivo de militares, policías, guardias, políticos, burócratas, tecnócratas, etc.), y el capitalismo con todas sus secuelas (estatales, burocráticas, etc.).

Toda acción contra la oligarquía nacional es una acción contra el imperialismo, y toda acción contra el imperialismo es una acción contra la oligarquía nacional (sin distinguir entre burgueses, militares o curas nacionalistas o ligados directamente al im-

perialismo). Hay que dejar a los tenderos las reaccionarias tendencias de unir burgueses «liberales y nacionalistas» con el proletariado, el campesinado pobre y el estudiantado insurgente, para los revolucionarios sólo hay un frente: el obrero - campesino - estudiantil coordinado por la base.

Ya que citamos el pronunciamiento insurgente de sectores estudiantiles e intelectuales (todos ellos trabajadores no manuales) debe señalarse que la universidad, los institutos y las escuelas ya han abierto sus puertas al curso 71-72. Habiendo comenzado las asambleas libres de estudiantes en algunas universidades, parece que el curso será agitado tanto en la universidad como en la enseñanza media.

Los exámenes de selectividad impuestos a los bachilleres que quieren acceder a la enseñanza superior, basados en una selección policiaca - académica del estudiantado no siendo aptos los que parecen algo rebeldes o sean des-pabilados) en la universidad de Barcelona. Mas la expulsión de la enseñanza superior en los institutos de los profesores no numerosos que fueron a la huelga general, en defensa de sus reivindicaciones, durante el pasado curso 70-71. Son factores radicalizadores de la agitación que desde hace algunos años convulsiona la enseñanza en España, llevando al estudiantado a tomar consciencia cada vez más revolucionariamente tomando sus luchas un carácter social.

El funcionamiento de la democracia directa mediante la asamblea libre que da todo el poder a los estudiantes; la transformación de la universidad en un centro de agitación revolucionaria constante; la expulsión de la policía y del profesorado reaccionario; el boicot a los exámenes y la destrucción de la misma universidad como institución clasista, represiva y alienante, que debe morir junto a todas las instituciones existentes en la presente sociedad de opresión y explotación del hombre por el hombre, son los objetivos que los universitarios anarquistas persiguen en su lucha actual en la universidad. Marchándoles a la zaga los compañeros de la enseñanza media.

SEAT : Los trabajadores de la Confederación Nacional del Trabajo y de la F.A.I. ocupan el lugar de honor que les corresponde.

Memorias de Pedro Vallina

NO, nadie puede aplastarlo con el silencio, porque ha pasado por la vida, dejando sus huellas petrificadas en la roca libertaria. El Doctor Vallina nació en Gualdalcánar, provincia de Sevilla, el 29 de Junio de 1879, y murió en Méjico a los 91 años.

Su forma de escribir fue sencilla, en su contenido profundo y acción espontánea, en lo que afirma con profusa zoología de curas, guardias civiles, caciques, terratenientes, militares, policías y políticos, en un tablero de caza del solar ibérico.

Continuamente perseguido antes y después de la República, detenido o desterrado, testarudo en el pensamiento, orientador de fechas, determinado de ejemplos; tal fue el doctor Pedro Vallina.

Escribió sus memorias con la facilidad del presente, imbuido de conocimientos, y testigo de tragedias; llevando el sufrimiento de nuestro pueblo en su profesión humanitaria.

Su vida ha sido siempre un encadenamiento de hazañas en favor de los menesterosos y explotados contra todos los malandrines y sinvergüenzas de la sociedad burguesa. Así pasó por el suelo hispano igual que Alonso de Quijano enderezando entuertos, provocando legítimas luchas o curando dolencias.

Desterrado en Peñalsordo que califica de Siberia extremeña, por su conducta se hizo querer y respetar en todos los rangos sociales. Más tarde lo confinaron en Siruela en la que combatió el Carbunco, la superstición y el hambre.

Su peregrina existencia nos la relata en su libro, con un estilo ingenioso y llano poniendo en recua psicodificada a sus personajes buenos o malos como el guiñol lionés: generales fanfarrones, criminales con espoletas, clérigos odiosos y demás titeres que barre la inexorable escoba de la muerte.

La obra se divide en dos tomos enriquecidos de comentarios amenos y presencias a lo lago de una vida ejemplar, ilustrados con la vida coetánea de los anarquistas más representativos del siglo presente.

La primera persona del verbo está claramente definida con lógica freudiana, justificada desde que el hombre tiene uso de razón. Son momentos vividos y explicados en la exaltación del hecho, como un personaje de Fuenteovejuna, en la secuencia impresionable del drama, con un prurito de acción y hermosura rústica en donde se expresa simultáneamente en una misma persona, el doc-

tor, el idealista, el combatiente, y el pueblo humilde de España.

El segundo tomo de «Las Memorias», es tan interesante como el primero; ambos editados por los compañeros de «Tierra y Libertad» de Méjico, llevan la finura y la ilustración que merece Vallina. El último aparecido recientemente, está encabezado por la gratitud a la familia del doctor anarquista y a los compañeros colaboradores de la edición: Xóchitl Vallina (nieta), René Lamberet, doctor López de Haro, Paulino Díez, José Viadiu, B. Cano Ruiz y Domingo Rojas, elogiando el esfuerzo de éstos por contribuir en la propaganda de nuestras ideas, principalmente con la elaboración del periódico «Tierra y Libertad».

Vallina, exégeta de anarquismo arremete sin tregua contra el poder clerical. Enemigo de la gangrena social, impiadoso contra la incuria capitalista y sus representantes, era, sin embargo todo bondad y amor para los enfermos pobres, los oprimidos y desvalidos, los desheredados: los indios, y hasta el final de sus días no cesó de sembrar el bien a su alrededor, con las ideas anarquistas, que las representó en todo instante como inseparable evangelio.

Su vida, escrita en el crepúsculo de los años, ha sido siempre un halo de esperanzas, vivificando los regueros de sus ancianas arterias con destellos de entusiasmo y afirmaciones inquebrantables. Harto difícil es llegar a la senectud mirando la vida con el mismo prisma que en la juventud. El doctor Pedro Vallina ha sabido animarla por el sendero recto y convencido de los ideales anarquistas.

Es así que los abuelos nos relatan sus hazañas quedándonos perplejos de la cinecológica expresión del pasado sin añadiduras ni mitologías innecesarias. Vemos nuestra guerra en las «Memorias» de Vallina, sintiéndonos más jóvenes por el hecho de que debió llevar continuamente los ánimos de viejo luchador hasta la tumba.

Nadie de sus detractores se atreverá a juzgar si un doctor en la guerra debía o no, estar armado, cuando los curas infamantes, asesinos y anatemas de la parte de Franco, iban muchos con armas para matar a los pobres infelices que caían en sus garras.

Vallina, fortifica el lenguaje épico, subrayando el heroísmo del pueblo. Resalta los errores políticos y administrativos de la República Española, y las divergencias de los partidos.

Se nota el abismo de nuestra revolución, pero no el final de nues-

tra tragedia, por haber ido continuamente hacia lo desconocido de la cruda realidad sin quebrantar la entereza del refugiado.

Así su libro no adolece de causas sino de efectos, con el doloroso exilio de la flor revolucionaria del pueblo, el desastre de todo un país, el drama de los hombres que no pudieron o no quisieron dejar España, como Eduardo Barriobero, que los verdugos fascistas asesnarón a garrote vil.

Sus temas diversos, llevan el juego de una edad más joven. Admirra, dedicándoles una merecida biografía, a los hombres justos y buenos para el pueblo como Bartolomé de las Casas, misionero filántropo español que acompañó a Colón al Nuevo Mundo, y defendió a los indios contra la brutalidad de los conquistadores (1475-1566), y como el cura Hidalgo, iniciador de la independencia mejicana, fusilado con Allende, Aldama y 27 compañeros más. (1753-1811).

Se puede trazar un paralelo entre Vallina y Luis Lecoin, muerto en París este mismo verano. Vallina, fue un luchador, llevando simultáneamente la acción con el verbo, la fuerza arrolladora y violenta por el progreso. Lecoin fue siempre un pacifista notorio, admirador de Ascaso y Durruti y otros hombres de acción; con Pierre Odeon les visitó en Barcelona el año 1931. Ambos han llevado a sus espaldas el peso de todo un siglo de lucha, con sus dictadores, guerras multicidas, políticos fanfarrones, locos embaucadores y criminales, chauvinismo criminal y otros ismos envenenados de frases bien pronunciadas.

Ambos han escrito paralelamente sus memorias, el luchador francés titula a las suyas «Le Cours d'une Vie».

En Vallina hay una fuerza de sentir, decir, pensar y razonar en el fuego de la violencia, en la sinceridad de la acción, y la necesidad precisa de contarse. Sus páginas llevan las imágenes patéticas de la tragedia ibérica. Una vida puesta en la pantalla de los acontecimientos con sus personajes buenos y malos sin resabios de odio. La lógica y el ideal no llevan rencor porque son la exactitud del teorema.

El libro de Vallina hay que leerlo, por el hecho de conducirnos a horizontes siempre nuevos y con estampas goyescas, en una guerra de exterminio y una revolución limpia y específica, concluyendo con un presente hostil en el engañoso escenario de la sociedad burguesa.

VOLGA MARCOS

PROPAGANDA

EL sindicalismo de principios de siglo, al preconizar la revolución proletaria por vía directa, esboza la teoría de su desarrollo partiendo del individuo dentro de las secciones locales, formula la necesidad de la huelga revolucionaria internacional y concluye en que una vez paralizado el trabajo y suprimido el capitalismo debe facilitarse la reintegración de todos los individuos a la vida activa de los pueblos tan luego se reanudara en todos los sectores, condición *sine qua non* para afianzar la revolución y consolidar la nueva sociedad, organizada y orientada hacia una economía saneada, de distribución equitativa de los beneficios modernizando la máquina productiva de cara al porvenir que suprimiría los defectos capitalistas y estatales con el máximo de eficacia para atenuar las miserias humanas de toda índole y por vía de consecuencia aumentar la alegría de vivir.

En aquella época, pese a las diferencias de tipo salarial, la masa proletaria era la clase social opuesta al capitalismo. Su solidaridad estuvo siempre presente como la esperanza en un mañana mejor gracias a la revolución triunfante.

La guerra del 14-18 dio los primeros ramalazos a ese concepto de solidaridad fraternal. Ramalazos consistentes en que la revolución rusa parecía aniquilar en el espíritu de los explotados que veían en ella el principio del fin de un reinado de ignominia. La historia nos señala el fracaso de aquella revolución, debido a la abstracción completa que se hizo de la personalidad humana, fundiéndola toda ella para sacar del crisol autoritario al hombre robot, ejecutor pasivo de los designios de una dictadura que en nombre del proletariado mataba las aspiraciones esencialmente liberadoras.

El capitalismo se sintió circunstancialmente tranquilo. Aquella revolución no invadiría los países mantenidos bajo su férula.

Sin embargo, con el rodar del tiempo, a las revoluciones que en los países occidentales se iban dando cita con caracteres más consonos con los principios del sindicalismo revolucionario que aspira a liquidar la miseria de los pueblos, el capitalismo oponía procedimientos paramilitares, generadores del fascismo, preferido por las democracias burguesas opuestas a un cambio radical de la situación política, social y económica de Europa. La guerra segunda fue la rúbrica del acuer-

SINDICALISTA

do, tácito o no, de la gran familia capitalista. Si hasta entonces sólo una infima minoría consideraba que vale más evitar una huelga grande cediendo infimos dineros a las pretensiones obreras, después de la guerra se convino en lo otro, llevando simultáneamente la acción hacia varios objetivos, entre ellos, y no es el menos importante, el soborno moral y económico de elementos sedicente defensores de la clase obrera, logrando establecer teóricamente la semana de 40 horas, con posibilidad de aumentarlas previo pago de los porcentajes que conocemos, generadores de ambiciones y puerta abierta a jornadas de hasta sesenta horas semanales con, de forma confusa, la autorización del destajo. Consecuencia: disminución del concepto de solidaridad; esfuerzo del individuo para aumentar sus ganancias triplicando su propia explotación; en manos del patrón, en pos de intereses propios gracias a la ridicula manía de enriquecerse, iniciando de forma aguda la oposición interna en el seno de los trabajadores y el consiguiente desvío del compañerismo.

A este fenómeno sucede la proliferación de las diversas formas salariales aumentada por la mano de obra procedente de países de nivel económico deficiente y que es satisfactorio para esos pobres explotados comparando sus posibilidades entre el país de origen y el país adoptado. Se crea así, en el autóctono, el complejo de superioridad sobre los emigrados con el consiguiente desarrollo patriótico.

El capitalismo explota el aguijón del aburguesamiento. La sociedad dicha de consumición ridiculiza al individuo que soslaya necesidades imaginarias disfrazadas de confort. Se agudiza la manía de copiar mal al burgués en lo mucho que tiene de mediocre, dejando de lado lo poco bueno que pueda tener. Se crean, en fin, interminables categorías. Todo el mundo es asalariado. El técnico, el presidente, el ingeniero, el director general, el ministro y el peón. Nacen las jerarquías proletarias de cuartel; se amodorra el sentimiento de solidaridad y el espíritu de clase.

El sindicalismo de colaboración alimenta ese estado de cosas, fija su mirada en posible afianzar sus puestos de mando. Mientras, vive de expedientes cerrando el horizonte de verdaderas posibilidades revolucionarias. El enemigo común ha desaparecido. Cada una

por Fernando FERRER

de las categorías proletarias compone una entidad que soslaya la vecina cuando ésta solicita un compromiso de ayuda para obtener las ventajas de aquella.

Sería conveniente que el sindicalismo revolucionario reaccionara para poner al descubierto el error en que está sumida la clase obrera, sacando su propaganda del círculo vicioso que termina el circuito donde lo empezó. Hay que salir de él. Dar a conocer los conceptos que le animan. Pensar que la propaganda debe producir mejores resultados si se dirige directamente a individuos y grupos en busca de horizontes claros y abandonar de una vez esa costumbre de regar sobre mojado...

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN PARIS

La Federación Local de Paris, invita a todos los españoles, así como a todos sus adherentes, a la conferencia que se celebrará el día 7 a las 10 de la mañana en nuestro local social, 33, rue des Vignoles, Paris (20), metro Buzenval o Avron, a cargo del compañero Tomás Cano Ruiz, con un tema siempre de actualidad y que nos lo presentará con el título de «Guerras inciviles».

ASAMBLEA. La celebrará esta misma Local el 14 de noviembre.

SIA DE PERPIGNAN

Invita cordialmente a todos sus afiliados y simpatizantes a la asamblea que tendrá lugar el 31 del corriente a las 9,30 de la mañana, en el local de la CNT, 46, rue de Quince Degrés.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes, a la Asamblea general que se celebrará el primer domingo de noviembre día 7 a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre. Se ruega puntual asistencia de todos.

NOTA ADMINISTRATIVA

Por sernos de urgente necesidad, rogamos a los suscriptores que no hayan pagado aún el 1º Semestre del año en curso, lo hagan lo antes posible. Igual decimos a los paqueteros que tengan números atrasados por satisfacer.

Repetimos a los atrasados de más de un año en su suscripción, que el coste de la tirada hay que pagarla semanalmente y que sean consecuentes con sus compromisos.

Referente a Librería, también rogamos hagan efectivos los envíos pendientes de pago.

París, fiesta confederal del 24

Buen golpe de vista en la sala y programa cargado en el escenario. El travieso Roldán abre las cortinas — el acto — invitando a la concurrencia a presenciar cosa buena a cambio del aplauso sin regateos. Irrumpe Jehan Jonas ante el respetable soltándonos en cade-

na diez bravas canciones en veinte minutos, excelentes composiciones para contribuir a la liquidación de la sociedad inaguantable que debemos aguanar por ahora, hasta la hora del remedio. Después de él Annie Costa, cantante llena de vigor y expresión artística. Es buena para inocular arrebatos a los oyentes; y fogosa. Está en el camino expresivo del propio Jonas, salvó alguna escapada eslava. Héctor la ha acompañado con la seguridad y justeza que lo distingue. Les sucede el caricato Desmoulins, muchacho que se pinta solo imitando a personajes «cassés», políticos y a otros. Nos dio unos Dali, Delmas, Pompidou, Michel Simon, Raynaud, Debos, Chevalier, Trenet y otros, veraces, y algunos con música y todo. Como los anteriores fue muy aplaudido, porque Roldán había tenido razón en lo del aplauso. Salió la Tani, muchacha francesa, a cantar un «Vamos a la playa», un «Carnavalito» y otras sudamericanas, más una mexicana, en un castellano muy aceptable. Sería que la guitarra bruja de su acompañante, Héctor, le insuflaría el ambiente «manito», o de Hispanoamérica. Bien por Tani y su maestro. Claude Renoud salió — como la Tani — por primera vez en público. Claude prescindió del respetable para concentrarse en sí mismo e hizo bien, porque cantando «para sí» cantó, y guitarré, lindamente para todos. Lleva consigo un género seleccionado que ejecuta con pasión y rasgo consciente. Su voz, de tinte abaritonado, se identifica felizmente con la armonía de su guitarra. Ejecutando lo gró de la sala un silencio significativo: se estaba pendiente del arte del muchacho. Con el mismo placer lo oiremos otras veces.

Cerró la sesión el cineasta de la casa, Capellas, haciéndonos pasar un rato placentero con escenas de una tribu donde el plato fuerte es gato peludo y los postres gusano crudo. Suerte del Charlot que acto seguido nos aventó el vaho de la mala cocina con travesuras de las suyas signadas «Charlot usurero».

Resumiendo, una fiesta de marca mayor, y si algún bachito notamos fue el de un Héctor que tiene la guitarra exuberante de canciones y que — no lo dudamos — nos hará oír otro día. Y, hasta otra fiesta, confederales y artistas. — F.

Servicio de Librería

EDICIONES NUESTRAS

«El Quijote de Alcalá, Puyol	2 00
«Romancero de la Libertad, Gregorio Oliván	2 00
«Crisis del socialismo», José García Pradas	2 00
«La Revolución y el Estado, Idem	2 00

Antologías universales:
5 frs.

«El amor y la amistad». Cien autores diferentes sobre el tema. «Cultura y civilización», «La Libertad», «La Historia»	20 00
«El Poseedor romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Influencias burguesas en el anarquismo», Fabri	1 00
«Pablo o el discurso del hombre libre», F. Moro	
«Debate imaginario Marx-Bakunin»	1 00
«Entre campesinos», Malatesta	1 00
«La revolución desconocida», Voline	20 00
«Nacionalismo y cultura», Rocker	20 00
«Obras completas», Rafael Barret, 3 vols.	23 00
«Teatro de González Pacheco», 2 vols.	16 00
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	3 00
«Salvador Seguí, su vida, su obra»	3 50
«Obras de Felipe Alaiz», 3 vols., «Quinet», «Tipos españoles» tomos I y II 6 frs. vol.	18 00
«El lugar de las ideas libertarias», Max Nettlau	1 00
«Les sources des conflits guerriers», A. Maille	1 00
«Histoire du Chant de l'Internationale», Hem Day	1 00
«A los jóvenes», Kropotkin	1 00

PRO COMBAT SYNDICALISTA

F. L. de Drancy, 20; F. Cobos, Paris, 10; Torner, Paris, 10; Vázquez, Paris, 10; Francisca Vega, Le Perreux, 10; Joaquín Satué, Le Perreux, 10; F. L. de Garges, 10.
TOTAL: 80,00 francos.

Enciclopedia Anarquista en idioma cervantino. ¡Inscribámonos!

DESDE MADRID

España vista por dentro

Las cosas artificiales, huecas, no tienen nunca un valor conciso y positivo. Que una riada se desborde producida por una lluvia torrencial, tiene su valor positivo, pero no si se produce por una lluvia metálica y no llega a hincharse el río, porque la lluvia no es torrencial, sino pequeñas borrascas intermitentes, que no llenan el cauce del río, como transporte gratis, una comida de hambre y quinientas pesetas, sacadas del erario nacional, producto del sudor de estos mismos papanatas que se desplazan a Madrid desde provincias, sólo por la santa aberración de gritar en este día primero de octubre en la plaza de Oriente de esta Villa y Corte «¡Viva Franco!» Pero como hecha la ley hecha la trampa, muchos, al llegar a Madrid han hecho marro como le hace el conejo al perro que le persigue, y en lugar de ir a gritar a la plaza de Oriente «¡Viva Franco!» se han ido a visitar a sus parientes. Cosa más natural, ya que Franco no les da más que palo y poco pan.

Una vez más han fracasado los adictos o no al régimen franquista. Franco no se va, se queda. Lo ha dicho sin ambages ni tapujos, bien claro. No deja el poder como creían los llusos y profetas de corcho. Seguirá dirigiendo la orquesta española, batuta en mano, mientras le quede un adarme de hálito y resuelle, contra viento y marea, si no por su propia voluntad, por la voluntad de los que le ordenan tras la cortina.

Don Juan Pelotas y Santiago Carrillo pueden esperar sentados un poco más de tiempo. Don Juan, con su demacrada Monarquía, de corte y calco franquista, y don Santiago, con su plerórica dictadura del proletariado, paraíso terrestre, de corte y calco ruso. La espera no les molestará ni les hará daño a ellos, ni tampoco al pueblo español, avezado a las lides sociales. Para Carrillo veo un peligro: que Lister y la Pasionaria le pisen un callo y le tuerzan su carrera política. Todo esto no son más que pequeños escollos, tropezones, hitos sin importancia que a Franco no le hacen la más mínima mella, para seguir campante y campechano usando su estricto mandato, con la severidad acostumbrada.

En los trámites del sistema político español no se perciben síntomas ni muestras de ningún giro hacia la revolución democrática. Sigue el mismo rumbo archiarcaico, con ainquilosis crónica, siem-

pre en dirección a la vieja política de Fernando VII, oscurantista y regresiva, en busca de reforzar las cadenas de la esclavitud, como viene haciendo Franco con su despótico sistema fascista, durante tantos años, arrebatando con ayuda extranjera todas las mejoras y libertades que el pueblo inermemente frente a las aves de rapina, y abriendo la espita a éstas para que sangren y exploten mejor al pueblo.

Franco no quiere partidos políticos. Son una rémora. La razón le sobra, pero él no lo hace mejor que los partidos políticos, sino mucho peor. Un tanto engreído porque algún guasón le ha llamado, no es más que un rechoncho renacuajo sin «chicha ni limoná», simple baratija sin mérito alguno, que, si como decía Hitler, en su ejército no hubiera llegado nunca a sargento, en política cero menos cero. Sin embargo alardea de que España es una democracia cristiana, quizá porque la Iglesia le lleva desvergonzadamente bajo palio, como si fuese «algo», de lo poco que es, pero algo hay de meritorio en su constitución física: un don escondido acompañado de una hipocresía refinada que engaña al son del medio día. Cuando menos esperas sale el hombre rechoncho y enano y, con su mangoneo se basta y sobra para gobernar a palo seco, la isla barataria. Para esa clase de menesteres se pinta solo. Por supuesto, es el mago más grande de la historia. De la bocamanga de su chaqueta se saca a chorro continuo procuradores, ministros y gobernantes, como un prestidigitador saca duros de la nariz del hijo de su vecino.

Franco posee la suma potestad sobre vidas y haciendas. Su poderío es extremo, no tiene principio ni fin. Elige en el reducido sistema planetario de su barriga, 97 cargos principales del Estado. Al presidente del gobierno le deja elegir 6, como simple limosna, y se guarda el resto para elegir a los presidentes de altos tribunales y consejos de... Justicia, Estado, Justicia militar, Cuentas del Reino y Economía nacional. A seguido elige representantes de la organización sindical, de municipios, de la familia, de Ceuta y Melilla; rectores de las universidades, del Instituto de España y Consejo superior de investigaciones científicas. Todos los cargos elegidos por el jefe del Estado son cargos natos.

Toda esta basura es hijo de la bastarda Ley orgánica del Estado,

huérfana, y de padres desconocidos, de corte democrático, según la también famosa OIT, para ayudar y darle la mano a una dictadura cien por cien fascista, como la dictadura española.

No es política lo que necesita el pueblo, sino pan y libertad. Y la política no da pan, lo quita. La política es el modo y forma de enredar y engañar a los pueblos para mejor explotarlos y exprimirlos como a un limón. Es el trasquileo a estilo borreguil, del manso y callado pueblo.

La política ha sido en todos los tiempos, es y será, puro mangoneo, cloroformo adormecedor, batalla de zánganos prestos a chupar la sustancia melosa producida por el esfuerzo de trabajo de los desheredados, cohibidos y acoquinados porque todo se les viene encima, sin ánimos ni valentía para revoltarse, preparar la revolución social y romper las negras cadenas de la esclavitud, así como dos y dos son cuatro. Para morir tonsurado como un borrego, tanto da morir con las botas puestas, en son de guerra contra tiranos y tiranía.

Federico BOLERA

ANTENA

LA CONLLEVANCIA

MADRID. — La Compañía «Hispanoil» ha firmado un acuerdo con la URSS para la importación a España de 250.000 toneladas de petróleo crudo. Este contrato supone la reanudación de unas que el pasado año se habían operaciones entre Madrid y Moscú que el año pasado se habían interrumpido. Según se desprende, es previsible que en 1972 la importación de petróleo será incrementada. La hoz, el martillo y la cruz amontonados.

SIGUE LA HUELGA

PAMPLONA. — Hace ya cinco semanas que la huelga en la casa «Industrias Metálicas Navarra» persiste, afectando a 759 obreros y empleados. El conflicto estalló el 14 del pasado mes de septiembre y la fábrica fue cerrada dos días después en vista de que no se presentaba esquirolaje. Ha habido contacto entre la empresa y los trabajadores, hasta ahora sin resultado.

MINI-JULIO

TARRASA. — Unos desconocidos montados en auto arrojaron una bomba incendiaria contra la iglesia de San Lorenzo, del barrio idem, desapareciendo con gran algazara de gritos subversivos e himnos revolucionarios. El templo sólo resultó con la puerta destruada.

SEMANA DE DIALOGOS SUSPENDIDA

BILBAO. — La autoridad gubernativa ha decidido suspender la I Semana de Pensamiento Cristiano y Diálogo.

La Semana que organiza el Instituto de Pensamiento Cristiano y

Diálogo e iba a tener una duración de seis días, se iba a desarrollar bajo el título de «El vivir cristiano en el mundo en desarrollo».

Entre otras conferencias, estaban previstas las siguientes: «Inhibición cívico-política del ciudadano en nuestra sociedad en desarrollo», por don José Luis Aranguren; «Liberación y servidumbre de la familia», por don Enrique Miret Magdalena; «Los mecanismos económicos de nuestra sociedad en desarrollo», por don Juan Velarde Fuentes; «Dimensión política de la existencia cristiana» y esfuerzo por el desarrollo», por el padre don José María de Llanos; «El trabajo en nuestra sociedad en desarrollo», por don Alfonso Carlos Comín; «Fe y realización integral del hombre de la sociedad en desarrollo», por don José María Rovira; «Sexualidad humana y vida política», por don Andrés Tornos, y «Manipulación y liberación sexual en nuestra sociedad en desarrollo», por don José Comblin Piniillos.

LASTIMA DE ESFUERZO

ZAMORA. — Unos funcionarios de la Penitenciaría de esta ciudad han descubierto una mina de escape que iban preparando unos presos no identificados, pero que la dirección del penal designa prematuramente con los nombres de los sacerdotes Juan Echave Garitacelaya, condenado a 30 años «por bandidaje» y a 20 «por terrorismo», y el también cura Julián Calzada Ugalde, condenado a 12 años por rebelión militar. Dicho director cree que el intento de fuga iba a favorecer a ambos religiosos; por ello los ha denunciado.

LUTTES OUVRIERES

La Courneuve: Boycott de la cantine de Babcock (APL)

Le lundi 4 octobre commençait à l'usine Babcock, de la Courneuve, le boycott de la cantine par les ouvriers. Cette action faisait suite à une augmentation de 25 centimes du prix des repas, la semaine précédente.

Pendant 10 jours, le boycott a continué, à l'initiative d'un « Comité de lutte cantine » qui s'est constitué à l'usine. Le 12 octobre, le Comité de lutte, qui a organisé tous les jours une cantine sauvage devant l'usine, distribuait un tract intitulé « C'est pas fini » :

« La lutte que nous menons aujourd'hui depuis plus d'une semaine, et que nous continuons, était basée initialement sur l'augmentation de la cantine. En fait, notre lutte dépasse largement le problème des 25 centimes. Le problème de la cantine comprend aussi celui du cadre, de l'ambiance, de la qualité du repas, du service.

Nous voulons que le repas soit un moment de pause; nous ne voulons pas retrouver à la cantine les conditions des ateliers. C'est pour ça qu'à midi, nous discuterons autour d'un cahier de revendications. Nous ferons de ce cahier un instrument dans la lutte et pour la lutte ! (...)

Pour couvrir le déficit de la cantine sauvage (le Comité de lutte annonçait 373,77 F de déficit le 12 octobre), une collecte a été organisée hier devant l'entreprise. Elle était accompagnée d'un tract déclarant notamment :

« Hier nous avons pris l'initiative d'une collecte destinée à soutenir financièrement le boycott engagé. Nous avons recueilli 270 F (la porte TY n'ayant pas été ouverte, elle le sera aujourd'hui). C'est une première victoire qui couvre les 3/4 du déficit (ceci est la meilleure réponse aux calomnies du PCF). La lutte continue, le soutien financier aussi (...)

Hier midi, comme par hasard, la commission cantine s'est agitée. Alors que nous sommes en lutte depuis une semaine, elle ne trouve rien de mieux que de quémander notre avis (un avis très objectif, bien sûr). A la question « Avez-vous déjà été satisfaits de la cantine? », nous répondons par notre lutte depuis 10 jours. Qu'elle s'adresse au Comité de lutte, il a en mains les cahiers de revendications rédigés par les travailleurs en lutte. Et ça continue. Que tous viennent s'exprimer!

Un grand nombre d'entre nous a compris que le seul moyen de faire céder le patron, c'est la lutte et non les questionnaires. Les problèmes de la cantine, c'est l'affaire de tous : rejoignons le boycott!

Le patron ne veut pas entendre parler des travailleurs en lutte : les travailleurs en lutte sauront se faire entendre!

S'il pleut : tous au premier étage de la cantine, nous y servirons le repas. »

que les ouvrières : elle dissimule un magnétophone derrière les grilles pour espionner les grévistes. Heureusement, quelques jets de pommes pourries auront raison des apprentis espions.

Autour de l'usine, l'organisation de la solidarité continue : des collectes sont faites et les ouvrières d'UGECO, qui rentrent dans leur 5e semaine de grève, sont résolues à tenir tant qu'elles

n'auront pas obtenu une augmentation horaire de 25 centimes. Rappelons que, dans cette usine, le salaire moyen est de 700 F par mois, soit de moitié inférieur à celui d'un OS du Mans.

P. S. — Le travail a repris le 21 octobre. Selon la CFDT, le personnel obtient au 1^{er} novembre les 25 centimes d'augmentation horaire qu'il revendiquait.

Antibes: Naissance d'un comité d'action horticulteurs-travailleurs

Après les chutes de grêle catastrophiques du 10 juin 1971, les organisations syndicales traditionnelles ont été impuissantes. Les Pouvoirs publics n'ont guère lâché que de belles promesses, sinon des refus ou des silences. Le Comité National refuse encore à ce jour d'indemniser les plus touchés par les calamités naturelles. La Caisse régionale du Crédit agricole a donné son accord pour des crédits à long terme mais, au niveau national, on n'a encore rien annoncé : l'hiver approche et des milliers de serres ne sont toujours pas reconstruites.

Les horticulteurs de la région viennent de constituer un Comité d'action, en liaison avec la population d'Antibes, qui a déjà réalisé deux affiches et un tract, déclarant notamment : « Horticulteurs, travailleurs, agissons!

Le 10 juin 1971, il grêle. Les horticulteurs, désarmés, voient s'anéantir le fruit de leur travail. Le bilan est catastrophique : 4 milliards de dégâts. Certains peuvent, au prix d'un immense effort de travail et d'un nouvel endettement, remettre en état leur exploitation. D'autres sont définitivement ruinés et sont obligés de quitter leur métier. Même pour les horticulteurs les mieux assurés, les sommes touchées ne représentent qu'une partie des dégâts, sans compter le travail supplémentaire de remise en état et la perte des récoltes.

Chacun a pu constater la lenteur, la faiblesse de l'aide des Pouvoirs publics.

A ce jour, les sinistrés ne peuvent bénéficier d'aucune indem-

nité malgré les promesses faites et ils vont payer 1/2 milliard de TVA...

L'importance de cette catastrophe est due au fait que les horticulteurs n'ont pas pu, comme ils le faisaient par le passé, utiliser les fusées anti-grêle. Cette interdiction de fait est la conséquence du passage des avions au-dessus d'Antibes et non, comme cela se faisait avant, au-dessus du Cap.

Contre les spéculateurs, les paysans défendront leur outil de travail : la terre.

Pourquoi la société capitaliste laisse-t-elle tomber les paysans? Parce qu'ils occupent des terrains qui sont convoités par les requins de la spéculation foncière... Dans la perspective actuelle, seules quelques grosses exploitations très industrialisées subsisteront, toutes les autres seront transformées en résidences secondaires. Car il est « préférable » aux yeux des gouvernants de ruiner les travailleurs de la terre et d'empêcher de dormir les travailleurs de la ville que de gêner la poignée de privilégiés du CAP (...). Pour préserver « le site résidentiel du CAP », la municipalité a préféré détourner la destination horticole des collines en y construisant environ 3 000 logements (Pierre-feu, Croix-Rouge, St-Jean, Peyrefeu, etc...).

Le droit au repos est aussi un droit des travailleurs. Aucune objection technique n'empêche les avions d'éviter la zone horticole et la ville d'Antibes. Laisserons-nous cette poignée de privilégiés nous imposer leur loi? Exigeons le détournement des avions pour le repos des Antibois. Exigeons le détournement des avions et la

Nantes: La lutte des ouvrières d'UGECO

En grève depuis le 15 septembre, les 350 ouvrières de l'usine UGECO (Confection d'uniformes civils et militaires) occupent toujours l'usine (APL n° 46). Sur les murs de l'usine, elles ont inscrit : « Ici, usine en grève depuis le 15 septembre, la lutte continue : Bérard (le patron de l'usine) on t'aura! »

Le 12 octobre, pour durcir leur lutte, les ouvrières décident d'organiser un piquet de grève. Quelques heurts se produisent avec des « jaunes » et la maîtrise. Les

grévistas accrochent des pancartes d'explication et chantent une chanson qu'elles ont écrite elles-mêmes. Lorsqu'un chef veut pénétrer dans l'usine, elles bloquent sa voiture et l'empêchent d'entrer. Alors que les délégués du personnel suivent le mouvement et y participent activement, les permanents syndicaux locaux, qui n'ont pas été consultés pour organiser le piquet de grève, manifestent leur désaccord.

Le 13 octobre le piquet est plus solide encore. La maîtrise provo-

Antibes :

(Suite de la page V)

sécurité des travailleurs de la terre. Paysans, habitants, même combat ! »

Des réunions publiques organisées par le Comité d'action, doivent avoir lieu sur les thèmes suivants : « La terre, notre outil de travail. A bas la spéculation

foncière effrénée. La balise doit être déplacée sur la mer pour la sécurité et le repos de tous les travailleurs. »

Les horticulteurs annoncent qu'ils manifesteront leur colère par des manifestations de masse et des tirs para-grêles « illégaux ». Jusqu'à ce que les pouvoirs publics cèdent.

Dunkerque :

Agression contre un ancien ouvrier des chantiers

Le vendredi 8 octobre, à 20 h 15, un ancien ouvrier des Chantiers navals de Dunkerque, Maurice Debeire, 33 ans, échafaudier, militant maoïste, a été victime d'une agression. Il sortait d'un café, 17, avenue Foch, situé près du domicile surveillé d'une militante. En faisant démarrer son vélomoteur Cady, il remarque une 4 L blanche, stationnée en face des garages Scechelles, qui allume ses phares. Quelques minutes plus tard, la voiture le rattrape au passage à niveau de Rosendaël et se met à rouler derrière lui à 30 km heure.

Arrivée près d'un terrain vague, la voiture se met à sa hauteur et s'y maintient, en le serrant de plus en plus à droite, jusqu'à ce que l'ouvrier tombe sur le côté de la route. La voiture s'enfuit avant que le cyclomotoriste ait pu relever son numéro d'immatriculation.

Le 9 octobre, M. Debeire va porter plainte contre X au commissariat de Rosendaël. Là, le commissaire et les agents présents se moquent de lui en s'esclafant : « On veut vous tuer ? ». Rires... « Vous portez plainte contre X ? Qui c'est X ? » La plainte n'est pas reçue. Deux Solex étaient passés au moment de l'accident ; on ne fait pas appel à témoin.

C'est la deuxième agression du même genre : déjà, le samedi 25 septembre, dans l'après-midi, la mère d'un jeune militant roule en mobylette avec sa fille sur son porte-bagage. Une DS, conduite par un agent de police en uniforme (qui n'est pas en service on le saura plus tard), roule derrière elle en klaxonnant. La femme se range pour la laisser passer. La voiture ne double pas mais fait des zigzags. Puis elle se met à sa

hauteur, serre à droite. La conductrice tombe avec sa fille. Elle a le palais défoncé et ses dents de devant sont déchaussées. Un certificat médical confirmera ses blessures.

Le lundi matin, elle va au commissariat de Graveline pour porter plainte pour tentative d'assassinat. Le commissaire étant absent, c'est le sous-brigadier qui reçoit sa déposition. Des agents sont présents. Sa plainte ne fait que susciter ces commentaires : « Vous êtes une menteuse ! Vous êtes folle ! » Puis : « De toute façon, l'agent a déjà fait son rapport et vous n'aurez pas gain de cause. » Comme elle insiste, le ton monte : « Vous êtes l'ennemi public numéro 1... Le suspect numéro 1... On vous a à l'œil ! » « — Je suis suspecte de quoi ? Je suis une femme d'ouvrier. Je n'ai rien fait.

— « On a remarqué que vous circuliez beaucoup trop. »

— « Je fais ce que je veux ; de toute façon, je travaille et, maintenant, il faut bien que je fasse mes courses. »

Un des agents faisait tourner sa matraque et ricanaît : « Alors, vous voyez, ce n'est pas un pistolet ! » Son mari, qui l'accompagne et qui a un pied dans le plâtre à la suite d'un accident, est bousculé.

Si l'on se souvient que M. Lefol, directeur général adjoint des Chantiers de Dunkerque, a lancé contre Bernard Liscia un appel à M. Marcellin pour que l'on « mette hors d'état de nuire cet individu » et qu'il a déclaré au « Monde » avoir reçu de M. Marcellin une « réponse satisfaisante », on peut penser que M. Lefol est « satisfait » !

LA LIBERTE D'EXPRESSION EN ESPAGNE

(Suite de la page IV)

JUIN

Le psychiatre Nicolas Caparrós est poursuivi pour avoir mené une enquête scientifique sur la sexualité en milieu étudiant. Des milliers de réponses, classées et analysées par le jeune psychiatre en collaboration avec des étudiants, devaient être publiées. Le juge a estimé que certaines des questions étaient « scandaleuses ».

— Le quotidien « Noticiero Universal » connu pour son attitude critique à l'égard de la municipalité de Barcelone, est vendu à une banque. En Espagne, lorsqu'un journal est vendu, ses collaborateurs le sont en même temps ; les journalistes du « Noticiero Universal » déclarent qu'ils en ont assez d'être considérés comme de « simples têtes de bétail ». Leurs confrères espagnols sont nombreux à leur apporter leur soutien par télégramme.

— La pièce de Brecht : « *Le cercle de craie caucasien* », qui fait salle comble à Madrid depuis deux mois, et a été bien accueillie par la critique, est interdite par le ministère de l'« information » et du tourisme. L'amiral Carrero Blanco, l'âme damnée de Franco, avait jugé le spectacle « subversif et dissolvant ». Dans les mêmes conditions, le « *Tartuffe* », de Molière, avait été interdit en province, parce qu'il avait paru plein d'allusions aux technocrates de l'Opus Dei !

— Le peintre Antoni Miró, accusé d'« attentat à la pudeur et aux bonnes mœurs », pour deux œuvres exposées pendant l'été à Benidorm et retirées par le ministère de l'information, est acquitté.

— Julio Camarero, rédacteur en chef de « Pueblo », est condamné par un tribunal militaire à 6 mois de prison, pour « calomnie contre l'autorité et injure à l'institution militaire ». Julio Camarero relate l'aventure d'un soldat républicain, réfugié en Argentine, condamné à mort en Espagne par un tribunal militaire, pour un crime qu'il n'avait pas commis, et qui avait vécu 23 ans, fuyant la police.

— Le vendredi 15 juin, la police de Madrid se livre à un raid dans une galerie de peinture qui exposait des œuvres de Picasso, Dali, Miralles, Serrano, Chirico, Tapiés, Saura, etc... sur le thème « Eros et l'art actuel en Espagne ». Une dizaine d'œuvres sont remplacées par cet écriteau : « *Censuré*

par ordre gouvernemental ». Deux paires de mannequins, sortis d'un grand magasin, mais enjolivés dans la tradition surréaliste, sont envoyés dans un placard pour « *pornographie et cannibalisme* ».

— La revue « Triunfo » est suspendue pour 4 mois, elle doit payer une amende de 250.000 pesetas, pour « *attentat aux bonnes mœurs* ». Un numéro spécial d'avril présentait une étude sur le mariage, que les lecteurs français auraient jugé bien anodine.

AOUT

— 42 acteurs madrilènes expriment dans un message collectif, leur solidarité avec le groupe Tabano, dont les représentations du « *Retable du joueur de flûte* », restent interdites à Madrid.

— Le ministère de l'« information » décide de retirer la subvention qu'il devait accorder à une compagnie. Nuria Espert, l'une des actrices de la troupe, avait tenu un rôle dans le film d'Arrabal « *Viva la Muerte* ». Article de « YA » : « *Après Viva la Muerte, Nuria Espert ne peut prétendre se présenter sur une scène espagnole, et encore moins travailler dans des théâtres officiels.* » (Nuria Espert est l'une des meilleures tragédiennes espagnoles.)

— 325 intellectuels de Madrid et de Barcelone remettent une lettre ouverte au ministre de l'« information » : ils « *protestent énergiquement* » contre l'« *injustice et l'oppression* », et réclament « *la suppression de la censure et le rétablissement de la liberté d'expression* ». Outre ce qui est exposé plus haut, ils citent le cas de « *Castagnettes 70* », pièce retirée de l'affiche à Madrid, celui des « *Bonnes* » de Jean Genet, « *Lumière de Bohème* », de Valle Inclán, interdits en province.

Les artistes s'élèvent contre les multiples prohibitions dont souffrent les scénarios cinématographiques, les mutilations infligées à des séquences essentielles pour la compréhension des films, et les interdictions que les autorités font peser sur les films déjà achevés. Ils citent pour exemple les « *Chansons pour après une guerre* », de Basilio Patino. Ils terminent en regrettant les saisies de livres, les suspensions de quotidiens, la fermeture d'expositions de peinture, l'interdiction de récitals de chanteurs.

Du syndicalisme F. O. breton

Le Congrès de l'U.D. du Finistère de F.O. s'est tenu le 10 octobre à Brest. Il arrive à point pour confirmer l'article paru le 30-9 dans le COMBAT SYNDICALISTE.

La médiocrité des revendications (même immédiates), la position face au problème de la Paix, le refus de la transformation de la société capitaliste par la suppression des rapports salariat/patronat, l'absence d'action anti-militariste, tout cela démontre avec éloquence le manque de dynamisme de cette centrale.

La motion adoptée évoque l'emploi, les prix, les salaires, les retraites, la « Sécurité Sociale », la fiscalité, la crise monétaire, l'enseignement, la culture, les problè-

mes de la femme, le droit syndical.

La motion sur la paix est bien de nature à faire frémir d'épouvante les Debré, Dassault et Cie. : « Il n'y a pas de progrès véritable et de liberté assurés, en dehors du règne de la paix ».

Les lecteurs se rendront compte qu'avec un pareil programme, on ne risque pas de faire la révolution ! A aucun moment il est question d'action concertée des travailleurs que ce soit pour le triomphe des revendications ou la suppression des armements, bien au contraire, c'est l'ouverture de discussions qui est préconisée.

Lorsque l'on sait qu'autant la CGT actuelle que F.O. se réclament de la CGT syndicaliste révo-

lutionnaire du passé, — celle qui recommandait l'action directe : boycottage, sabotage, grève générale, antimilitarisme — (voir le document joint,) on peut aisément mesurer le gouffre qui les sépare. Voilà qui explique lumineusement pourquoi le patronat, les gouvernements, se moquent des déclarations des leaders des centrales syndicales aux pieds d'argile.

Alors, il reste la CNT, assez faible il est vrai, mais qui doit devenir une force, par l'adhésion des syndicalistes d'action directe, venant de F.O., de la CGT, enfin persuadés de l'inutilité de leurs efforts à remettre sur « la bonne voie », ces deux centrales.

A. LE LANN

A bas le fascisme SAUVONS JULIO MILLAN

Le fascisme n'est pas mort !

Il règne dans l'Espagne opprimée depuis de longues années sous le régime franquiste.

Pas de liberté pour le peuple espagnol.

Aucun droit pour les citoyens.

La « garde civile », les « grises », la police, les « brigades spéciales » surveillent tout.

Ils ont carte blanche.

Les ouvriers, les intellectuels, les étudiants, ils sont tous persécutés.

On tue des grévistes qui défendent leur gagne-pain et qui se montrent solidaires envers leurs camarades.

Bagnes et prisons regorgent de captifs.

L'AMNISTIE DE FRANCO EST UN LEURRE !

La torture est le lot quotidien des détenus politiques.

Les Tribunaux spéciaux « d'ordre public », les Tribunaux militaires fonctionnent et frappent avec de dures peines.

Maintenant, c'est le jeune militant libertaire JULIO MILLAN HERNANDEZ qui doit comparaître devant l'un de ceux-ci.

Il risque une lourde peine !

Il est innocent !

Agissons tous et vite, énergiquement, pour le sauver !

A bas le franquisme !

Vive le peuple espagnol qui lutte pour sa liberté ! AIDONS-LE !

La solidarité, c'est notre devoir et c'est aussi le plus beau des gestes humains !

Association Internationale des Travailleurs.

Solidarité Internationale Antifasciste.

Confédération Nationale du Travail d'Espagne en Exil.

(La rédaction est certain que le lecteur passera outre les quelques imperfections techniques de cette petite chanson composée par ce camarade, dont la langue natale n'a pas été le français, et voudra bien apprécier l'essentiel : Le FOND.)

Aux camarades de l'Ouest

Considérant que le train de vie des travailleurs ne cesse de se dégrader, les procès contre divers camarades et les appels émanant de comités de soutien locaux, en fonction aussi des nouvelles encourageantes en provenance du Mexique, d'Italie et de notre propre région, je lance l'appel sui-

vant en tant que secrétaire régional de la Solidarité Internationale Antifasciste :

Tous les libertaires, les syndicalistes, les écœurés par la passivité des Centrales dites représentatives ou partis politiques, ne doivent pas, face aux actions gouvernementales tendant à restreindre les libertés individuelles, face à la brutalité grandissante des polices couvertes par les Marcellin et autres Pleven, se contenter de constater

les faits, mais doivent réagir en nous contactant, pour accroître leur force.

A Brest, les camarades se réuniront le 7 novembre, à 10 h. à l'OJC rue Lamotte-Picquet, pour renforcer la Solidarité Internationale Antifasciste, et pour établir un programme d'action sociale. Tous ceux de l'Ouest, peuvent écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29-Brest.

Aux militants de la C.F.D.T.

(Suite de la page VIII)

coup de travailleurs qui avaient placé en vous l'espoir d'un renouveau du syndicalisme français. Voulez-vous les décevoir ?

Voulez-vous être assimilés aux traitres qui en 1936, 1947 et 1968 proclamaient qu'il « faut savoir terminer une grève » ?

La CGT a été assassinée deux fois.

D'immenses espoirs révolutionnaires sont nés dans la classe ouvrière en Mai 1968.

Camarades de la CFDT, les travailleurs vous regardent,

NE PARTICIPEZ PAS A L'ASSASSINAT DU SYNDICALISME OUVRIER !

C. NARDI

CHANSON

Je ne peux pas t'écrire,
Car je suis en prison;
et ce n'est pas le pire,
Car on dit que je conspire
Pour faire la révolution.

Mais voici quelques présages
Que je vois à travers mes barreaux :
Sous un ciel gris plein de nuages,
Des gens qui sont très sages,
Et pourtant si malheureux !

Tant qu'il y aura du gratin,
Ce sera la même rengaine :
Il y aura le peuple qu'on enchaîne,
Et pour continuer le festin,

On l'accusera de mauvaise graine.

Le taudis ayant été notre tanière,
Pour finir nos jours, nous avons
[l'hôpital ;

Mais parfois un tribunal
Nous envoie finir aux galères,
Si nous avons un IDEAL.

Non ! Je ne peux pas t'écrire,
Car je suis en prison,
Et ce n'est pas le pire,
Car on dit que je conspire
Pour faire la révolution.

Samit Serrano Vincent

Réfugié espagnol, et ancien maquisard. Hébergé à la Résidence de la Colagne, 48-Marvejols.

je désire
m'abonner
au COMBAT
SYNDICALISTE

TARIF

3 mois	12 F
6 mois	23 F
1 an	45 F
Abonnement de SOUTIEN à partir de	50 F

(cocher le montant correspondant)

(écrire en capitales, svp)

Nom

Prénom

Adresse

règlement joint à : Michel WAHL, 35, rue Lamarck, Paris (18°)

C C P 8684-78 - PARIS

Un appel du Secrétariat de l'I.F.A.

SAUVONS
JULIO MILLAN HERNANDEZ

Le secrétariat de l'Internationale des Fédérations Anarchistes a récemment reçu des nouvelles, de la part des camarades de la Fédération Anarchiste Ibérique, indiquant que, même si le jeune libertaire Millán Hernández n'était pas condamné à la peine de mort par l'horrible « Garrote vil », il tomberait sous le coup d'une lourde condamnation.

En accueillant l'invitation de la F. A. Ibérique à continuer la campagne de solidarité en sa faveur et contre le fascisme espagnol, que nous avons déjà commencée, ce secrétariat adresse un appel chaleureux et fraternel aux fédérations et aux groupes anarchistes qui adhèrent à l'IFA, aux anarchistes disséminés par le monde, afin que dans chaque pays soient organisées des manifestations de protestation contre les gouvernements et l'Eglise qui soutiennent le régime de Franco, et une campagne énergique de solidarité pour sensibiliser l'opinion publique et l'inciter à exiger la libération de Julio Millán Hernández.

Voici 4 ans, en ce mois d'octobre 1971, que notre camarade a été enterré vivant dans un cachot de l'Espagne franquiste. Tout en étant faussement inculpé de faits

qu'il n'a pas commis, il risque d'être assassiné ou enfermé dans une prison pour le reste de son existence.

La fausse justice franquiste est près de s'abattre sur lui, et il est notoire que le tribunal militaire ne livrera pas un procès d'équitable justice.

Pour la dignité de l'Espagne antifranquiste et du monde civilisé, Julio Millán Hernández ne doit pas donner sa vie au bourreau ni sa liberté au pénitencier. Il ne doit pas être victime, comme l'ont été les martyrs déjà immolés, de Julián Grimau à Manuel Barrancos, et de Joaquín Delgado à Francisco Granados Gata.

Seules, notre solidarité internationale, la protestation énergique contre l'honteuse connivence des gouvernements soi-disant démocratiques et l'Eglise avec le régime de Franco et l'indignation de l'opinion publique, peuvent sauver notre camarade.

Le Secrétariat de l'IFA invite les camarades espagnols à l'informer ponctuellement, et tous les anarchistes à prendre sérieusement en considération cet appel à la solidarité internationale.

Pour le Secrétariat de l'IFA
Umberto MARZOCCHI

Italie, 9-10-71.

Aux militants de la C.F.D.T.

Camarades,

Comme chez Renault, comme à la SNCF, la grève des conducteurs du métro s'est terminée par un échec.

Pourtant, ce n'est pas la combativité des travailleurs qui manquait à ce mouvement.

ALORS, C'EST QUOI ? ?

Ne serait-ce pas plutôt la combativité des organisations syndicales qui fait défaut ?

Si le pouvoir a cherché par une formidable propagande à l'ORTF à rendre ce mouvement impopulaire, n'était-ce pas votre devoir que d'utiliser toutes vos possibilités de propagande et d'information pour éclairer les usagers sur les conditions de vie des conducteurs du métro et les motifs de leur mouvement ? Il n'existe pas un seul Parisien qui croirait que ces travailleurs sacrifient dix jours de salaire simplement parce qu'ils trouvent ça drôle, de « faire grève » !

Par un travail d'explication et d'information auprès des usagers vous auriez non seulement déjoué

la manœuvre gouvernementale désormais classique, mieux, vous auriez contribué ainsi à une prise de conscience plus large parmi les travailleurs de la région parisienne.

Les menaces proférées par Chaban, sont elles une raison pour demander aux travailleurs en lutte de reprendre le travail alors que leurs revendications ne sont pas satisfaites ?

Est ce que ces menaces pèseraient plus lourd dans votre décision que la justice sociale ?

La trahison de la CGT en Mai 1968, alors que TOUT était possible, l'avez vous déjà oubliée ?

Viennent ensuite la grève des O.S. du Mans, puis celle des cheminots et maintenant celle des conducteurs du métro. Chaque fois, l'ORTF a pu dire que les syndicats avaient réussi à encadrer les « éléments incontrôlés » et que c'est grâce aux syndicats que le travail a repris.

Camarades, en Mai 1968 vous aviez gagné la confiance de beau-
(Suite page VII.)

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

LIBRES OPINIONS

LETTRE OUVERTE

Chers camarades d' « Action Directe »,

Avez-vous bien réfléchi à votre projet de créer encore un journal — un de plus ! — Ne croyez-vous pas que leur nombre est déjà trop grand par rapport à nos forces idéologiques, matérielles et financières ? Créer de toutes pièces un nouveau journal, vous ne l'ignorez pas, représente un effort très important qui serait sans doute au-dessus de nos possibilités.

Vous êtes des membres des JAS de la CNT. « Espoir » et LE COMBAT SYNDICALISTE en sont les organes « officiels ». Or vous savez qu'ils manquent de collaboration et que deux pages seulement d'« Espoir » et du COMBAT SYNDICALISTE sont rédigées en français. Pourquoi cela ? N'y a-t-il pas des camarades capables de le faire ? Ne croyez-vous pas, qu'au lieu de créer de nouvelles publications il serait préférable de porter tout notre effort sur des journaux déjà sur le terrain du combat social, et qu'ils ne manquent ni de collaboration écrite, ni d'aide financière ?

Evidemment, et cela est un fait indéniable, notre presse a des défauts, mais n'est-ce pas parce que nous ne lui portons pas tout l'intérêt nécessaire ?

Nous pensons donc, et nous vous le disons en toute franchise, qu'en tant que partisans d'un syndicalisme révolutionnaire, notre devoir est d'apporter notre plus grand appui aux journaux déjà existants, en attendant qu'une solution réellement unifiante aboutisse à un organe libertaire unique.

Nous croyons que c'est à ce prix que nos journaux pourront paraître plus complets et plus intéressants et que nous accomplirons un travail vraiment positif.

Fraternellement,
Groupe Libertaire de l'Etang de Berre

Pour tous contacts, écrire : Raph de Vivo, 17, rue des Tours. 13.Martigues.

La rédaction souscrit entièrement à votre point de vue.

Outre les arguments développés dans votre lettre et qui reflètent la réalité du problème, nous estimons bon d'ajouter qu'un mensuel

du fait du délai et de la fréquence de parution a bien évidemment moins d'impact qu'un hebdomadaire qui peut coller davantage à l'actualité. LE COMBAT SYNDICALISTE est l'un des 2 hebdomadaires qui restent en vie dans le mouvement libertaire de ce pays. Autant dire que nous ne ménagerons pas nos forces pour améliorer son contenu et sa présentation. Vous avez l'esprit assez « pratique » pour en connaître les conditions nécessaires : *collaboration active de tous les militants*, tant du point de vue de la rédaction d'articles d'actualité, que de l'apport financier.

A partir de cela, rien ne s'oppose à ce que LE COMBAT SYNDICALISTE paraisse sur 16 pages et illustre de bandes dessinées et de photographies. Encore faut-il que nous ayons quelque chose à dire, et ce quelque chose ne peut être que le reflet des luttes entreprises par nos syndicats contre l'exploitation capitaliste, sous toutes ses formes, et dans tous les domaines de la VIE.

Fraternelles salutations.

J.-M. GARCIA

SIEGE SOCIAL	
39, rue de la Tour-d'Auvergne Paris (IX ^e) - Tél. : TRU 78-44	
Administration : Michel WAHL	
35, rue Lamarck - Paris (18 ^e)	
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78	
Paris.	
Articles en français :	
GARCIA Jean-Marie	
39, rue Lourmel	
PARIS (15 ^e)	
ABONNEMENTS :	
Trois mois	12 F
Six mois	23 F
Un an	45 F
à LLOP Roque	
33, rue des Vignoles, Paris (20 ^e)	
C.C.P. 13.507-56. Paris	
Tél. : PYR 46-86	
Tél. Imprimerie : 235 27-73.	

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

4 NOVEMBRE.
1971
NUMERO 679
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL. • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LUTTES OUVRIERES

Paris : Victoire de 50 travailleurs immigrés

PARIS (APL 19 oct.) — 72, rue Quincampoix, Paris (3^e), 50 travailleurs immigrés (maliens, sénégalais et mauritaniens) habitent un hôtel meublé correct, à peu près propre et en très bon état. Ils sont locataires et paient leur loyer régulièrement.

Cela ne satisfaisait pas les spéculateurs de l'immobilier qui s'intéressent de plus en plus à la rue Quincampoix et à la rue Chapon. Pour tenter de les expulser, l'hôtel est proclamé en faillite. La manœuvre est frauduleuse : les locataires payant entre 75 F par lit s'ils sont 8 par chambre ou 300 F par mois s'ils sont seuls, l'immeuble rapportait environ 4.000 F par mois à son propriétaire.

Pour se débarrasser plus vite des locataires, le syndic, gérant de l'hôtel jusqu'à sa vente, fait couper l'eau, le 23 septembre. C'était un excellent prétexte pour les faire expulser, au besoin par la police, que les services d'hygiène de

la ville de Paris auraient appelée à la rescousse.

Comprenant cette manœuvre, après avoir discuté avec des militants de l'Association de Défense des Locataires et du Secours Rouge du quartier, les locataires décident de se défendre. Ils portent plainte contre le syndic.

Le Tribunal des Référés leur a donné raison sur tous les points. le mercredi 13 octobre. Non seulement le tribunal leur a fait rétablir l'eau en 48 h., mais il a déclaré que le syndic (magistrat assermenté) gérant de l'immeuble qui est proclamé en faillite, avait commis un « acte frauduleux », et l'a remplacé par un autre syndic.

Les habitants de cet hôtel deviennent maintenant des locataires à part entière, au même titre que les autres habitants de la rue. C'est la première victoire dans ce quartier contre une tentative d'expulsion abusive faite par les spéculateurs de l'immobilier.



Solaise : Agression fasciste aux grévistes

SOLAISE (APL 21 oct.) — A l'entreprise de transports routiers Charles André, de Solaise, une grève commence le 18 octobre. Elle fait suite à un préavis déposé dans les délais légaux. Les ouvriers commencent à mettre banderoles et pancartes. La Direction intervient aussitôt, et demande d'enlever les affiches : le piquet de grève refuse.

Peu de temps après, un com-

mando de douze personnes arrive en voiture, et tire des coups de feu en l'air. Une bagarre générale s'ensuit. L'un des assaillants, M. R. Morillon, délégué du Syndicat Indépendant, est blessé.

A la suite de cette agression, une constitution de partie civile vient d'être faite à Solaise, pour protester contre cette « entrave à la liberté syndicale ».

(Suite page 11)

ESPAGNE: La C.N.T. et l'A.I.T. appellent à la grève générale révolutionnaire et à l'appui populaire aux luttes des travailleurs de la S.E.A.T.

(Tract distribué à Barcelone)

LUTTES OUVRIERES

Rennes: Le directeur de « O. E. I. » séquestré

RENNES (APL 21 oct.). — Depuis le milieu de la semaine dernière, les ouvriers des dépôts de Rennes et Fougères de l'entreprise « Omnium Electrique Industriel » de Saint Etienne, sont en grève avec occupation des locaux. Lundi matin, l'Union des syndicats CFDT avait appelé une réunion du personnel en grève à Fougères. Cette réunion devait décider de l'action à mener à la suite d'une lettre envoyée par la direction à tous les ouvriers. Dans cette lettre, la direction offrait à chaque ouvrier une augmentation, en échange de la reprise du travail.

Devant cette provocation, les grévistes décidaient de durcir l'action, et se rendaient tous à Rennes. Quand le directeur de l'agence, M. Poncin, regagnait son bureau vers 10 heures 15 mardi matin, des grévistes l'accompa-

gnaient. A midi, on lui interdisait la sortie, en même temps qu'une banderole était déployée sur la façade : « Non à l'exploitation et aux bas salaires ! 33 ans de présence, 4,75 F de l'heure ! »

Alors qu'il préparait le nécessaire pour que le directeur passe la nuit dans les bureaux, un ouvrier expliquait : « Vous comprenez, lui, c'est la première nuit qu'il va passer ici, tandis qu'il y a des copains qui sont, depuis plus de 12 nuits, à coucher dans l'entreprise à Fougères, et personne ne s'en inquiétait. On avait vraiment l'impression qu'on voulait faire pourrir la situation ».

Mais vers 20 heures 30, un commissaire et de nombreux policiers en civil encerclaient l'immeuble et envahissaient les escaliers. Ils menaçaient d'expulser les grévistes « manu-militari ». Ceux-ci quittaient alors les lieux.

Dijon: Septième jour de grève à la « S. S. »

DIJON (APL 20 oct.). — Un mouvement de grève s'est déclenché, mercredi 13 octobre à la Caisse Primaire de Sécurité Sociale de Dijon. Il a fait boule de neige dès le lendemain : la caisse régionale Vieillesse, l'URSSAF, le service médical sont entrés dans l'action. La proportion des grévistes dans l'ensemble des organismes sociaux atteignait rapidement 50 %.

Cette grève fait suite à la non application de la convention collective (art. 12 et 39), aux sanctions répétées contre des militants syndicaux, aux restrictions des libertés syndicales.

Malgré les promesses des directeurs de recevoir le 15 une délégation, celle-ci trouve porte close et, en plus, la présence des forces de police. Aucune manifestation susceptible de troubler l'ordre public ne s'était produite.

Les grévistes ripostent immédiatement : durcissement et extension de la grève. La direction, tout en reconnaissant que « les textes, vieux de 25 ans, sont d'une grande imprécision », interprète à son

avantage la convention régissant l'exercice du droit syndical dans l'entreprise. Elle refuse de discuter si le travail ne reprend pas.

Les syndicats concernés réagissent différemment : FO dirige l'action, la CFDT la soutient ; la CGT, elle, a publiquement appelé le 17 à la reprise du travail. Jusqu'à maintenant, il n'a pas semblé que cette consigne ait été suivie.

La presse locale, qui n'a jamais approfondi les raisons de la grève, s'efforce de la rendre impopulaire : photos d'assurés sociaux en attente devant les bureaux fermés (« Les Dépêches », 16-10). Attaques ouvertes : « Un conflit qui n'a que trop duré » (...) « qui risque de porter préjudice aux intérêts de l'ensemble des travailleurs et familles de la Côte d'Or » (« Le Bien Public », 18-10).

Parmi l'équipe de direction on retrouve le directeur, ex-militant socialiste, le président du conseil d'Administration, secrétaire local CGC, qui a appelé la police. La plupart ont refusé le contact avec les grévistes.

Vincennes: Le comité de grève remporte deux victoires

VINCENNES (APL 22 oct.). — En grève depuis le 1er juin, les vacataires du personnel administratif se battent pour la stabilité de leur emploi et de celui du personnel de nettoyage de la faculté.

A ce sujet, ils viennent de publier le communiqué suivant :

« Réunis le jeudi 14 octobre, la commission budget-locaux, réunissant les représentants des départements, après un débat de 4 heures et demie, a décidé de demander au Conseil :

- de résilier le contrat qui le lie à Arcade
- de proposer le choix aux travailleurs du nettoyage entre l'embauche par l'université, dans le cadre du statut et toute autre solution qui recueillerait l'adhésion des travailleurs.

Les discussions, qui ont démontré la nécessité politique et la possibilité pratique de l'embauche directe des travailleurs, et le vote massif de la commission (26 pour, 2 contre, 7 abstentions ou refus de vote) sont la concrétisation de

l'évolution de la situation en faveur du Comité de grève.

En effet, en une semaine, 14 collectifs enseignants (Arts plastiques, Cinéma, Eco-Po, Etudes littéraires anglaises, Italien, Linguistique, Maths, Musique, Philo, Psychanalyse, Sciences Po, Socio, Théâtre, Anglo-Américain) ont fait connaître leur position en faveur des revendications des grévistes, notamment en ce qui concerne le service du nettoyage et le refus d'être considérés comme des chômeurs (sans caisse de chômage) entre le 31 juillet et la reprise du travail.

Sur ce deuxième point, le Conseil a également cédé du terrain : ne pouvant faire cautionner le licenciement de femmes enceintes, il a été obligé de délivrer les papiers nécessaires à la prise en charge par la Sécurité sociale des grossesses de deux grévistes.

Ces deux victoires sont le fruit de la mobilisation qui se développe autour du Comité de grève et du Comité de soutien, concrétisée par la présence des enseignants de plusieurs départements aux côtés du piquet de grève (...).

Rennes encore: Séquestration aux Usines Pouteau

RENNES (APL oct.). — En grève depuis le 13 octobre, les ouvriers des Etablissements Pouteau, une des plus grosses entreprises de bâtiment de la région, qui emploie 3 000 ouvriers dont 260 à Rennes, se sont rendus en masse hier au siège social de l'entreprise, rue de la Santé, à Rennes.

Une délégation a été reçue par la direction et lui a remis une lettre collective des ouvriers exigeant :

- Une augmentation horaire de 35 centimes pour tous
- Une indemnité de transport : 4 F par km et par mois ; 20 F pour tous par mois pour la zone de Rennes (4 km à partir de la gare)
- Une indemnité de repas : 5 F par jour

— Une heure d'information sociale et économique pour les travailleurs

— Congé-éducation payé (loi du 23-7-57, arrêté du 30-9-61)

Cette entrevue n'a donné aucun résultat. Tous les ouvriers présents, une cinquantaine environ, ont alors décidé d'occuper les locaux du siège social.

C'est ainsi que, depuis hier 19 h, six membres de la direction et de la maîtrise sont séquestrés. Les ouvriers se sont barricadés à l'intérieur du siège social : meubles et tuyauteries poussés contre les portes, fenêtres bloquées avec des planches clouées. Ils entendent ainsi se préparer à toute intervention policière pour les déloger de là. Des drapeaux rouges et une grande banderole proclamant : « Pouteau en grève avec

Luttes ouvrières

séquestrations. Les ouvriers en ont marre de l'esclavage », ont été placés sur la façade du bâtiment.

De plus, les ouvriers ont fait appel au soutien des étudiants. Ceux-ci dès le début de la grève, les avaient aidés dans l'organisation de collectes. Aussi, hier soir, plusieurs dizaines d'étudiants se trouvaient devant l'immeuble : c'est eux qui prévinrent les familles grévistes, qui s'occupèrent du ravitaillement. Pour cela, les ouvriers ont installé un treuil qui hisse la nourriture dans des caisses jusqu'à l'étage.

Ce matin, des affiches manuscrites ont été collées sur la façade et sur les autres chantiers de la ville pour expliquer leur action.

Ce matin également, le directeur général de l'entreprise de Pouteau, de Laval, a fait savoir aux séquestrateurs qu'il était prêt à négocier à condition que tous les membres de la direction et de la maîtrise soient relâchés. Les ouvriers ont opposé un refus catégorique à ces propositions et ont annoncé leur intention de continuer leur action jusqu'à accepta-

tion de toutes leurs revendications.

Les ouvriers tiennent à faire savoir, contrairement aux fausses rumeurs et fausses informations qu'ils avaient repris le travail — qui ont circulé — une radio périphérique annonçait ce matin qu'ils sont déterminés à aller jusqu'au bout. A 13 h 30 aujourd'hui, la séquestration continuait et le moral des grévistes est élevé.

Le soutien extérieur s'amplifie : des débrayages de solidarité ont eu lieu ce matin sur les autres chantiers. L'entreprise Omnium Electrique, de Fougères, continue la grève, des contacts ont été pris avec des paysans de la région rennaise pour organiser le ravitaillement des grévistes.

On ne note aucune présence policière aux abords du siège social, sinon quelques officiers des Renseignements Généraux. L'ultimatum du directeur de Pouteau de Laval prenait fin à 12 h. Or, à 13 h 30, la situation reste identique. Les séquestrateurs de Pouteau sont décidés à continuer jusqu'à la fin pour imposer leurs revendications.

Les éditions Maspéro assurent la 2^e édition de la

« GRANDE MYSTIFICATION » de C. Kamitatu

Les Editions F. Maspéro nous font savoir que, malgré l'interdiction dont a été frappé le livre de l'ancien ministre congolais Cléophas Kamitatu, « La Grande Mystification du Congo Kinshasa », elles viennent d'assurer la 2^e édition de cet ouvrage. Cette édition est précédée d'un nouvel avertissement de mise au point de l'éditeur.

Dans le même temps, le juge Galmiche convoquait François Maspéro pour lui signifier son inculpation d'« outrage à chef d'Etat étranger » (le général Mobutu).

Le 12 octobre, le Tribunal de Correctionnelle a confirmé la condamnation de François Maspéro à 18.000 F d'amende et deux mois de prison ferme pour la publication du « Petit livre rouge des écoliers et lycéens ».

Le 8 novembre, le Tribunal de Correctionnelle doit se prononcer au sujet de l'article de « Tricontinental » : A propos de la liberté

d'expression : « Des C.R.S. et des S.S., des Goebbels, des Marcellin et autres assassins », qui constituait l'éditorial de l'édition française du n° 3.1970 de « Tricontinental », et pour lequel François Maspéro est poursuivi pour « outrage envers la police ».

N. B. — LE COMBAT SYNDICALISTE, qui vient de recevoir « La grande mystification du Congo Kinshasa », invite ses militants à le lire pour chronique dans ce journal.

SIA de TOULOUSE

Invite tous ses adhérents à l'assemblée qui aura lieu dimanche 14 novembre à 10 heures du matin, au siège social de la CNTF (Bourse du Travail), 3, rue Merly.

Afin d'approfondir comme il se doit tous les thèmes à l'ordre du jour et pour la bonne marche de la solidarité, la présence de tous les adhérents est indispensable.

Nous vous prions de respecter l'heure.

COMMUNIQUES

TOUS LES MILITANTS ET SYMPATHISANTS SONT INVITES A VENIR PRENDRE PART A L'ACTION DANS LES SYNDICATS, AUX ADRESSES ET HORAIRES INDIQUES CI-APRES :

2^e UNION REGIONALE

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, (9^e). Tél 5.8 78-64

UNION LOCALE DE PARIS

— Syndicat Unifié des Employés de la R. P. : chaque mercredi à 18 h 15.

— S. U. P. C. I. A. (Créateurs, Interprètes, Artistes).

UNION LOCALE DE PUTEAUX-92

Bourse du Travail, 22, rue Roque de Fillo.

— Syndicat du Bâtiment (S. U. B. T. P.) : 1^{er} samedi de chaque mois de 16 à 19 heures.

— Syndicat des Métaux : 2^e et 4^e samedi du mois de 16 à 19 h.

— Syndicat de l'Enseignement : 3^e samedi du mois de 16 à 19 h.

— Interprofessionnelle, formation des syndicats des Services de Santé, des Travailleurs du Rail, etc... : dernier samedi de chaque mois.

Permanences pour informations, adhésions, cotisations, bibliothèque, LE COMBAT SYNDICALISTE, le samedi de 16 à 19 heures.

3^e UNION REGIONALE

(Yonne, Côte d'Or, Nièvre, Saône-et-Loire)

Pour tous contacts : Johan Pain, Cité Paul Bert, Apt. 131. 21 - Dijon.

5^e UNION REGIONALE

(Gard, Hérault, Lozère, Aveyron)

Pour tous contacts : Robert Corbières, 2 impasse des Petits-Houx. 34 - Montpellier.

6^e UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Bourse du Travail, Place Saint Sernin, 31 - Toulouse

— Permanence des Syndicats : le dimanche matin, le lundi soir à 18 h. 30.

— Causeries-débats : Le jeudi à 18 h. 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

46, rue des Quinze Degrés, 66 - Perpignan.

— Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux Publics : le samedi de 17 à 19 h., le dimanche de 10 à 12 heures.

— Fédération des Travailleurs du Rail : le dimanche de 10 à 12 heures.

8^e UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX ancienne Bourse du Travail, 42, rue de Lalande, 33 - Bordeaux.

— Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux : le samedi de 17 à 18 heures.

11^e UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BREST

(Finistère et Côtes du Nord) Pour tous contacts : A. Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 - Brest.

UNION LOCALE DE LORIENT

(Morbihan et Ile-et-Vilaine)

Pour tous contacts : J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56 - Lorient.

UNION LOCALE DE NANTES

(Loire-Atlantique et Vendée)

Pour tous contacts : Y. Biget, 41, rue des Garennes, 44 - Vertoux.

17^e UNION REGIONALE

(Ain, Isère, Drôme, Ardèche, Haute-Loire, Loire, Rhône)

UNION LOCALE DE LYON-VILLEURBANNE

Palais du Travail, salle 2, 69 - Villeurbanne.

— Syndicats du Bâtiment et de la Métallurgie : le samedi de 16 h à 17 h. 45.

19 UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Salle 3, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13 - Marseille.

Permanence tous les jours de 18 à 20 h., et chaque samedi après-midi.

UNION LOCALE DE MARTIGUES

Pour tous contacts : Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivo, 17, rue des Tours, 13 - Martigues.

LE COMBAT SYNDICALISTE

La Commission Nationale de Rédaction et Administration du journal invite les militants et sympathisants intéressés par la diffusion des idées syndicalistes-révolutionnaires à prendre contact avec elle, durant sa permanence chaque samedi, à partir de 14 heures.

33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
Tél. PYR 46-86.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

REPRESSION

LE NOUVEAU MANUEL DU SOLDAT

Georges Yvetot, fils de gendarme et orphelin, élevé par l'Œuvre des Orphelins d'Auteuil, était typographe. Il devint anarchiste par l'influence de Pelloutier et se spécialisa dans l'action antimilitariste. Il fut le successeur de Pelloutier comme secrétaire de la Fédération des Bourses de 1901 à 1918. Pendant une grande partie de cette période il joua un rôle considérable, fut maintes fois emprisonné et condamné notamment en 1907 et 1908. Il fut le créateur du Sou du Soldat et de l'Alliance Internationale Antimilitariste. En 1914 il abandonna toute activité syndicale et ne prit aucune part à la lutte des factions. Il fut éliminé du Comité Confédéral en 1918. Il participa ensuite aux campagnes pacifistes, reparu en 1938, signa le manifeste « Paix immédiate » en 1939, et mourut dans la misère en 1942, à l'âge de 74 ans.

La lâcheté morale, l'habitude de se soumettre et de trembler, voilà donc ce qu'on rapporte des casernes.

C'est en sortant du régiment que des hommes sont capables de faire des traîtres à la classe ouvrière en devenant des policiers ou des jaunes.

Mais l'armée a un autre rôle, c'est celui d'être la gendarmerie nationale.

Ce sont des soldats qui sont en-

voyés dans les grèves, fusil chargé, baïonnette au canon. Ce sont eux qui sillonnent les rues de galopades et de charges, quand, chassés du travail par la rapacité patronale, les travailleurs pensent avec raison que leur place est dans la rue. Et ce n'est pas seulement avec ses fusils que l'armée vient en aide au capital. Les soldats remplacent encore les ouvriers dans les grèves. L'armée de la nation, l'armée composée de fils du peuple est contre le peuple, au service du patron. L'armée prête sa force meurtrière au patron et elle remplace l'ouvrier en grève.

Hypocritement, les gouvernants disent que l'armée assure la liberté du travail. C'est faux. Elle assure le triomphe de l'exploiteur contre l'exploité.

En attendant de servir à la guerre étrangère, le soldat, en effet, sert encore et sert surtout à la guerre sociale. Gouvernants et possédants ne reculent jamais devant l'emploi de la force quand ils craignent pour leur pouvoir ou pour leur argent. Notre Histoire, comme celle de tous les pays d'ailleurs, est toute sanglante des preuves de cette vérité. Dès que les enfants du peuple réclament un peu plus de liberté et un peu plus de bien-être, c'est à coup de fusil qu'on leur répond. Sans parler des grandes hécatombes — comme celles de 1830, 1848 et 1871 — où les prolétaires roulent par mil-

liers sous les balles des défenseurs de l'ordre, il ne se passe pas d'année sans qu'il y ait, ici ou là, quelque massacre d'ouvriers.

Chaque fois que des travailleurs tentent d'obtenir, par la grève, quelques maigres avantages, une petite amélioration à leur sort, c'est à la troupe qu'ils ont affaire. A chaque pas, le gréviste se heurte au soldat.

Nous sommes les prolétaires, c'est-à-dire ceux qui portent aujourd'hui tout le poids, toute la tristesse de la société. L'armée, avant tout, est le soutien de cette société. Et le comble c'est qu'elle se recrute parmi les plus misérables, les plus souffrants de la domination capitaliste.

Du jour où la meilleure partie des travailleurs, les conscients, voudront réclamer leur part de richesses sociales dont ils sont les producteurs, canons, fusils, baïonnettes seront envoyés contre.

Les fils et les frères des travailleurs deviendront des assassins s'ils n'ont pas le courage de refuser de tirer, de refuser leur participation au massacre.

Voilà où aboutissent finalement les grandes tirades sur la patrie, les phrases ronflantes sur le Drapeau. Quand nous venons faire étalage d'un chauvinisme imbécile, nous ne faisons donc que justifier, que consolider entre les mains des exploiters et des gou-

vernants, cette force invincible contre nous.

Que des bourgeois s'épanouissent à voir défiler des militaires, drapeau et musique en tête, qu'ils s'attendent sur leur bonne tenue et leur air martial, rien de plus juste, puisque ces braves garçons vont monter la garde à la porte des banques, des usines, des chantiers, des ministères. C'est la sécurité des coffres-forts, l'éternité des privilèges qui passent. Comment ceux qui ont les coffres-forts et détiennent les privilèges ne se découvriraient-ils pas ?

Mais nous autres, nous, qu'on mitraille dans les rues pour un oui ou pour un non ! Pour nous le bataillon qui passe ne peut être que la servitude. La servitude et la honte, car dès qu'il endosse la livrée du soldat, l'homme du peuple trahit, malgré lui, les siens. Le prolétaire soldat, c'est l'homme du peuple dressé à la défense des riches et des puissants, équipé et armé contre ses frères.

Le militarisme, en dehors de son but, de sa raison d'être, a encore un autre motif pour nous être odieux. C'est ce qu'il fait de nous, c'est ce qu'il nous coûte.

L'armée n'est pas seulement l'école du crime, elle est encore l'école du vice, l'école de la fourberie, de la paresse, de l'hypocrisie et de la lâcheté.

Le Nouveau Manuel du Soldat
G. YVETOT

Gaston Jambois, insoumis, est recherché

SARREBOURG (APL 20 oct.). —

Gaston Jambois, normalement affecté au 23^e régiment d'infanterie à Metz, a refusé de suivre son ordre de route. De ce fait, il est recherché depuis le 2 août pour insoumission.

Dans une déclaration qu'il a écrite pour motiver son refus de faire son service militaire, il déclare notamment :

« Lettre au peuple et non à qui de droit ».

» Issu de la classe ouvrière, et moi-même ouvrier, militant révolutionnaire, ennemi des autorités économiques (le capital) et politiques (Etat), je ne peux sans renier ma classe et mes convictions répondre par l'affirmative à « l'ordre » que je viens de recevoir, celui de me rendre au 23^e régiment d'infanterie à Metz.

» Au nom de ma liberté personnelle et de la liberté du peuple, je refuse de me soumettre à qui que

ce soit, et encore moins à notre cher ministre de la démençe nationale (Debré confirme d'ailleurs l'impression générale que les pays ont à leur tête des individus chez qui les psychiatres ne manqueraient pas de reconnaître des signes de dérangement mental). Je ne reconnais pas à l'Etat le droit de disposer de moi, de mes forces, de ma conscience... Je ne reconnais aucun droit à l'Etat et pense ne rien devoir à cet état qui m'exploite et contre lequel je lutte. Je refuse de m'écraser, de ramper devant des salopards qui ont gagné leurs galons et médailles en assassinant les peuples d'Indochine et d'Algérie.

» Je refuse de devenir de la viande à caserne et, plus tard, de la viande à bien voter.

» (...) Je refuse une armée dont un des buts cachés est l'embrigadement de toute une jeunesse de Mai 68. Le pouvoir a eu très peur et maintenant il essaie de reprendre les choses en main. On a ramené le service à 12 mois pour faire passer la suppression du sursis. A 18 ans, un jeune est plus maléable qu'à 25 ans. Et l'on préfère des adolescents pour en « faire des hommes » (dans une chaude camaraderie virile) que des hommes pour ne plus rien en faire du tout.

» Tout le monde a déjà entendu parler des bataillons disciplinaires, des FFA (le 24^e Groupe des Chasseurs Mécanisés de Tubingen...). Et quand ça ne suffit pas, c'est Fort Aiton, où des gars pre-
(Suite page V.)

La fuerza confederal es indetenible

A raíz de la huelga de la casa SEAT de Barcelona la fuerza confederal se ha patentizado de nuevo. De nuevo, porque en La Maquinista Terrestre y Marítima la C.N.T. mantiene su prestigio, que viene de antiguo. En 1902 esa manufactura de máquinas ferroviarias estuvo en el centro de las resistencias opuestas: patronal y obrera, y en 1910 se repitió la suerte, con choques fuertes en uno de los cuales cayó derribado el ingeniero mayor de la casa y al propio tiempo accionista importante de la misma. En 1921 la puerta central de La Maquinista fue vigilada pistola en mano por hordeños de Martínez Anido, pero la cohesión y la valentía de los operarios valió para que los asesinos a sueldo del Gobierno Civil fueran echados de su puesto como perros sarnosos.

Hoy La Maquinista, como El Vulcano (calderas para naves marinas) ya no ocupan lugar predominante en la Metalurgia barcelonesa. Ni la Hispano-Suiza, enclavada en Sagrera-San Andrés, casa asimismo de abolengo confederal-libertario. Modernamente ha aparecido la SEAT, factoría automovilística que da empleo a 24.000 manuales y empleados. Sin que La Maquinista arriependón anarcosindicalista — lo hemos anticipado —, la SEAT entra en el campo de lucha con el empuje que le permite su importante cupo de personal asalariado. Quieran o no quieran la burguesía y las autoridades, las grandes concentraciones proletarias (modernamente imprescindibles) suponen un foco incubador de inconformismos derivando a revolucionarios pero que, tocados de cenetismo, se convierten en fuerza consciente, resultado extremadamente halagador para la orientación libertaria del movimiento obrero. Con premisas sindicales turbias o inconcretas, todo esfuerzo de los trabajadores se malogra a mitad del camino; son «movimientos de masas» intervenidos por la gitanería política que va desde la Iglesia al confesionario comunista, pasando por lo «autónomo», lo «degalista», y lo «colaborador» del cenetismo ful, o vergonzante, de los cismáticos de la C.N.T., última modalidad puesta a prueba por quien o quienes sean para acabar con

una sindical que ni Dato ni M. Primo de Rivera ni Azaña ni Pestaña ni Franco han podido con ella. Y es que ningún enemigo nuestro se da cuenta de que en la panorámica de la vida los hombres pasan y las ideas recias y justificadas quedan. En la C.N.T. ha habido defecciones que han recogido el catalanismo, el azañismo, el P.S., el P.C. y el ostracismo. Mas la parte sana ha superado al 1 por 1.000 lo escoriado, y aquélla, de consuno con el tiempo y las ideas, mantienen

DESDE MADRID

HAY días en que no se puede salir a la calle. El piso está helado, resbaladizo, como le pasó a don Allende por la calle de Alcalá. Resbaló, y dando titubeos cayó de bruces, pero no sufrió ningún impacto. Se levantó, y no sangraba ni echaba mocos por la nariz. Siguió su camino tan campante como siempre, hacia el campo, que es su sitio, pues hay que decir que el señor Allende es ministro de Agricultura. Pero como es natural el señor ministro no sabe plantar una remolacha y tampoco distingue una trufa de una chufa. De seguro haría horchata valenciana de trufas en lugar de chufas y se quedaría tan tranquillo. Desconoce por completo la cría caballar. De lo que sí entiende un poco, no mucho, es de la cría de cerdos. Los cerdos abundan en España y de ello alguna esquirra le toca al señor Allende, aunque él se lo calle. No obstante, se le pueden perdonar algunos detalles leves, de poca importancia, ya que para ser ministro de Agricultura no es necesario comer paja todos los días.

Según don Javier Martín Artajo, acostumbrado a comer acelgas, el señor Allende es joven e iluso. El señor Allende, con su reforma agraria, quiere retroceder para engarzar su reforma agraria con la reforma agraria de la República, por lo que don Javier le afea su conducta, ya que don Javier es una eminente inteligencia con ribetes zanahoreros.

Don Javier asegura, con sus firmes datos zanahoreros, que no fueron las derechas las disconformes con la reforma agraria republicana, sino los anarquistas, sindicalistas revolucionarios y los

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 4 de Noviembre de 1971

el calor vital del organismo nuestro, el mismo, el único que logrará alcanzar la meta de la redención total del proletariado.

Mientras los demás intentos sindicales (UGT aparte) son flor de un día destinadas al estercolero acumulado por las décadas vencidas, la C.N.T. se mantiene y mantendrá erecta

y pujante gracias al estado de conciencia de los trabajadores de Cataluña y demás regiones ibéricas, a los que se han agregado los propios universitarios que han llegado a ver en la C.N.T. una solución eficaz para dejar al homo hispanus en la situación de dignidad y derecho que le corresponde.

España vista por dentro

socialistas, los que le dieron la puntilla mortal a la República. Las derechas sólo salieron de su covacha a salvar a España, que estaba completamente perdida, con tanto desbarajuste, galimatías peor que la Torre de Babel, y ganamos la partida.

Le oí decir al señor Allende en unas declaraciones que la reforma agraria debía haber comenzado en el siglo XVII. Mientras que don Martín Aratajo no es partidario de ninguna reforma agraria, sino de que continúe todo tal como está. La propiedad privada para él es el todo. Más amante del latifundio que del minifundio, no quiere más que fincas rentables. Equivocadamente, cree más rentable al latifundio que al minifundio, pero la tierra, como todas las cosas, si no se le dan no da. De ahí la equivocación del señor Artajo. Un gran número de latifundios baldíos no crían más que aliagas, romero y tomillo, acotado para diversión de los hijos de papá, mientras que los minifundios llevan un esmerado cultivo, por la cuenta que les tiene a sus dueños, hacen que dichas tierras rindan al máximo, desmintiendo los conceptos atrabiliarios y convencionales del señor Martín Artajo, heraldo y a la vez héroe de la oreja de cerdo frita, aunque no tenga conocimientos profundos de la fauna porcina.

Disconforme con don Javier y el ministro señor Allende, no acepto ni la reforma agraria ni la propiedad privada. Toda reforma lleva consigo gérmenes incrustados en su propia carne de reminiscencias reaccionarias que obstaculizan la evolución progresiva de la libertad del ser humano. Cuantos más propietarios existan, pequeños y grandes, más

difícil se hará la revolución libertadora del individuo, ya que cuando se le dan a un individuo intereses a guardar, de revolucionario se transforma en reaccionario, haciendo así la revolución libertadora más angustiosa y costosa. Además la tierra debe pasar a manos de las comunidades humanas, ya que pertenece a todos y a nadie en particular. Y repetimos una vez más con J. J. Proudhon: «La propiedad es un robo».

Federico BOLERA

Circulado en Barcelona

LA C. N. T. Y LA A. I. T. RECLAMAN: HUELGA GENERAL REVOLUCIONARIA, APOYO POPULAR A LA LUCHA OBRERA DE LA S. E. A. T.

LOS JOVENES

C.N.T. A.I.T. A LOS TRABAJADORES AL PUEBLO

Nuestra acción debe continuar.

En las fábricas y empresas, en la calle, en todas partes.

Prosigamos la lucha por nuestras reivindicaciones y contra el régimen que nos atropella.

¡Viva la libertad!

Confederación Nacional del Trabajo.

XIII

«A tirios y troyanos»

A SI se titula el artículo de Juan Peiró que viene a continuación del «Prólogo» de Felipe Alaiz en el librito «Trayectoria...». En este trabajo ataca en especial a los comunistas como réplica a una campaña mendaz y sistemática que éstos sostenían en contra de la militancia sindical de tendencia anárquica, a la vez que señala que no hay derecho a confundir, con intención malévola, la labor que realiza la C.N.T. con lo que representa el ideal anarquista. Ello lo podrá apreciar el lector a través de su lectura, ya que después de esta breve disección, lo publicamos íntegro (o por mejor decir tal como lo dejó la censura, puesto que fue publicado con recortes durante la dictadura de Primo de Rivera). En las fechas en que la escribió Peiró, el comunismo español no era más que un embrión, un feto, que surgido de la irradiación de la triunfante revolución rusa y subvencionados por sus dirigentes, sus contados emisarios trataban de sonsacar (y a veces lo lograban) elementos sindicales de la CNT. De esta cantera salieron el primer secretario general del «partido», José Díaz, que más tarde se suicidó o «suicidaron», arrojándose o arrojándole de un elevado piso a la calle, terminando así su existencia. Y entre otros, Manuel Adame, Hilario Arlandis, Desiderio Trillas, etc.

A continuación va lo que dice Peiró en el artículo mencionado:

«Como cosa humana e hija de las circunstancias, que en estos últimos tiempos han sido gravísimas, la Confederación Nacional de Trabajo de España pasa por una honda crisis espiritual y de efectivos. Su pasado, sus grandezas, no dicen nada a los que un afán de partido y un sospechoso servilismo al conjuro de exóticos designios, les llevara a descender al plano de las innoblezas, de las calumnias sistemáticas contra unos hombres indefensos y contra unas colectividades confinadas a la ilegalidad. A la ocasión la pintan calva y, asidos al único y efímero cabello que les brinda un momento adverso a la CNT de España, los taifas pregoneros de un comunismo difuso, incomprensible e inexistente, locos y espumarajeando febrilmente para ganar tiempo, este tiempo de indefensión en que yacen sus adversarios, se han dedicado a todo, incluso a la denuncia...

«Nosotros nos reclamamos a la serenidad, no hemos de salir de ella, porque necesitamos tener el suficiente valor — y el valor sin

Hombres de
la C. N. T.

JUAN PEIRO BELIS

serenidad no es valor — para, en las páginas que siguen, decir sin eufemismos y sin escudos retóricos, que ello es de cobardes (la cobardía ha sido una gran determinante de este momento histórico de la CNT), y lo que harto tiempo hemos callado; y, sobre todo, querremos enfocar algunos de los problemas que hasta el presente, por desidia o por nefastas contemporizaciones, nadie se atrevió a abordarlos de frente.

**

«Pero antes queremos dejar sentada una afirmación.

«Nuestros adversarios los flamantes comunistas, mantienen con tesón, sospechosamente, la prédica de que la causa fundamental de la presente crisis de la CNT emana de la hegemonía directriz ejercida en ella por los anarquistas, a los cuales, por su ignorancia — según los pregoneros de un comunismo de importación — de las realidades históricas, políticas y económicas, les atribuyen inexorablemente la responsabilidad de los fracasos de los movimientos huelguísticos de 1923 y la falta de comprensión de los problemas planteados por la postguerra y por el movimiento de reacción del capitalismo internacional. No se dieron soluciones a estos problemas ni se venció en aquellos movimientos, y como los anarquistas dirigían y disponían de la CNT, ellos, dicen los comunistas, son los responsables, los fracasados, los incapaces, hasta los enemigos del proletariado.

«Pues bien, nosotros decimos que los anarquistas conscientes de las ideas y del valor moral e in la actual sociedad — han estado, desde hace algunos años, en pequeña minoría en las directivas de la CNT. Nosotros no pretendemos ni debemos erigirnos en expendedores de patentes, pero tenemos el derecho y aun el deber de proclamar que el que uno se llame anarquista a sí mismo, no es ninguna razón para serlo en efecto. Son inmensa legión los que un día ellos mismos se catalogaron como anarquistas, y muchos son, por cierto, cuya absoluta incomprensión de las ideas, por su espíritu aprisionado entre prejuicios dogmáticos, por su temperamento, por sus actos y sus vicios, los colocan y están en el polo opuesto al anarquismo, y, por consiguiente, no pueden ser ni son anarquistas.

**

«La guerra, siquiera sea transitoriamente, ha cambiado muchas

cosas, ha aportado un sentido de exaltación de recónditos sentimientos. Los pueblos sumidos en la zozobra por la espantosa y trepidante conmoción mundial, han sido contagiados por esa expresión de fuerza, por ese sentido de violencia que al mundo aportara la guerra más feroz y horripilante que registra la historia universal.

«En la guerra y después de ella, se ha demostrado que el derecho, la libertad y la democracia son figuras retóricas, principios abstractos a cuya práctica de positiva curación son opuestos por naturaleza el actual sistema social-político-económico y la psicología de las clases directoras de la sociedad. Por el contrario, bien patente ha quedado que la realización de la suprema justicia, según las convenciones de cada sector en pugna, tiene efecto por una expresión de fuerza, asentándola sobre la máxima violencia, pues que ningún pueblo actor en este horrible vórtice triturador de millones de seres humanos, ha fiado la presunta justicia de la causa a los postulados del derecho, la libertad y la democracia. La pugna de intereses políticos y económicos, gestada y embrollada siempre por las diplomacias, que, más que al servicio de los respectivos países, lo están en aras de las concupiscencias oligárquicas del capitalismo, no tienen otra manifestación que ésta: la violencia.

«Todo es violencia. Y los pueblos que han visto cómo la guerra se desataba por el capitalismo y en su beneficio exclusivo, tal vez por la magnitud de la catástrofe y las trágicas consecuencias para la economía internacional, como nunca, han comprendido también que ellos eran las únicas víctimas en la guerra y en la paz. Es más; por ello vieron claro y llegaron a esta conclusión: la sociedad presente, como sus antecesoras, está basada en la violencia; las leyes se fundamentan en la violencia; la aplicación de las leyes, los órganos de gobierno, la autoridad, el orden social, las jerarquías, la propiedad, el salariado, la miseria y hasta la moral..., tienen por base la violencia.

«Y la violencia fue exaltada a la categoría de religión, incivil y salvaje, pero religión.

**

«Concretémonos a España, si queréis, a Barcelona.

«Como un film que nos recuerde una época de la que nos separan algunos años, pasan por nuestra

mente las escenas de dolor y de vergüenza de que fueron teatro las más industriosas ciudades españolas. El estallido de la guerra produjo en nuestra burguesía un pánico horrible. El absentismo en la industria y en el comercio tuvo la más cobarde y criminal de las manifestaciones. Las masas obreras desahuciadas del trabajo, presas de la miseria y de la desesperación, pero resignadas, iban por ahí en imponentes manifestaciones pidiendo pan y trabajo. Y a la vez que asistíamos a ese espectáculo indigente, la burguesía daba la sensación de estar fuertemente abrazada a sus arcas de caudales, guardando para sí la integridad del trabajo acumulado por el esfuerzo de la colectividad, la cual — la historia y los hechos de cada día lo demuestran —, si bien tiene derecho a producir, a crear riquezas para otros, no lo tiene a que éstos expongan «su» capital; lo que probó entonces y prueba en toda ocasión que en España, sobre todo, el capital no es un factor activo y de arriesgo en el orden de la producción; lo único positivo es el trabajo actuante, el esfuerzo de los trabajadores.

«En fin, los mercados en el verano de 1914, cerráronse al comercio por la sacudida producida por la guerra; y la burguesía, lejos de mostrar su solidaridad para con los creadores de sus riquezas, cerró sus fábricas, se fue al campo y a las playas de moda, dejando a sus explotados abandonados a su suerte, envueltos en el hambre y el dolor del hogar.

«Pero el mundo recobró la serenidad, y a España le llegó lo insospechado, la época de las vacas gordas. Llovieron las demandas, se cumplió la ley fatal de la sociedad capitalista, la burguesía cotizó los productos hasta lo fabuloso, elevóse el costo de la vida en su consecuencia, y las clases obreras continuaron sin obtener un alza en sus salarios, que resultaban salarios de hambre. Y la necesidad, con exigencias inaplazables, empujaba de continuo a los trabajadores a formular peticiones económicas, que siempre eran negadas con sarcasmo por la burguesía. La negativa fue un sistema comprobado, empezaron las huelgas y no tardaron en aparecer los primeros destellos de las violencias que han legado a Barcelona el renombre de «ciudad roja» (censura).

«Las huelgas entonces eran de resistencia pasiva; la paz, el

por JOSE VIADIU

orden público jamás eran alterados. Pero los obreros tampoco cedían jamás, y otro tanto hacía la burguesía. Mas como a ésta la agobiaba la necesidad de trabajar, la solución para romper la resistencia de los obreros encomendábalas a las autoridades (censura).

»El procedimiento era sencillo: se declaraba una huelga, y si ésta se prolongaba, sus directores eran encarcelados o perseguidos; y las masas, desorientadas — pues la persecución era tenaz contra todos los que osaban asumir la dirección de la huelga —, se sometían al arbitrio ajeno. Este procedimiento fue sistematizado de tal suerte, que no les quedó a los obreros otro camino que el de la violencia. Y la violencia tuvo sus quiebras, pero con mucho superaron los éxitos. Y los éxitos fueron gestando esas legiones de jóvenes audaces, plétóricos de espíritu insurgente, subversivo, catastrófico... Y nosotros decimos que la audacia y el espíritu de insurgencia son valores inapreciables para llevar un ideal al triunfo, pero no son un ideal, no serán jamás expresión de las esencias del anarquismo, que representa una suma de valores morales que repelen todo sentido de violencia sistemática.

»Los audaces y los insurgentes, sí; éstos sí han tenido la mayoría de los gestos directivos de la CNT. Pero los anarquistas conscientes, los equilibrados y responsables, fueron en minoría exigua los que ocuparon puestos directivos en la organización. ¿Qué importa que ellos se llamen a sí mismos anarquistas? ¿Son por ello anarquistas? ¿Han de serlo precisamente porque son audaces e insurgentes?...

»Para atribuir a los anarquistas la responsabilidad de la crisis porque atraviesa la CNT, los comunistas dirán que sí, mintiendo a sabiendas; y, mintiendo, seguirán asegurando que anarquistas son los que desde los años mil han ocupado las directivas del organismo nacional. Y a eso sólo nos cabe replicar que el problema filosófico - económico - político - social visto por los anarquistas es algo más, mucho más complejo y elevado que el problema testicular que propios y extraños plantearon a la CNT de España.»

Reproducimos en su totalidad este trabajo de Peiró porque viene a representar el punto neurálgico de su actitud, el reflejo de su pensamiento en toda su intervención sindical a través de los años.

(Continuará)

El nuevo eje Washington, Pekín, Moscú

LOS sátrapas del Kremlin, que ante el anuncio del viaje de Nixon a Pekín habían manifestado cierto malhumor acusando de traición a los chinos, o de complicidad con el imperialismo norteamericano, se han dado prisa en replicar negociando el acuerdo sobre Berlín concluido el 23 de agosto entre las cuatro potencias victoriosas del Reich hitleriano. Al propiciar la calma europea Este - Oeste, Moscú se asegura la tranquilidad de las fronteras occidentales del imperio staliniano, que le permite concentrar sus fuerzas militares a lo largo de los 7.900 kilómetros que separan la URSS de la China maoizada. La Casa Blanca, o sea Nixon, que trata de ganar las próximas elecciones presidenciales, el acuerdo sobre Berlín le servirá, teniendo presente la debilidad del dólar, para plantear, a los Estados europeos que deben sufragar en mayor cuantía los gastos que ocasiona la presencia de las tropas norteamericanas en Europa, y si no aceptan el cambalacheo las tropas norteamericanas volverán a sus bases, puesto que la URSS es un socio más del capitalismo de Estado en el área internacional.

El comunicado, del 23 de agosto de los cuatro vencedores del nazismo, URSS, Estados Unidos, Francia y Gran Bretaña, lleva a la memoria las principales fechas que jalonan o enmarcan los 27 años de crisis que de 1925 a 1971, han caracterizado la historia de Berlín. Hasta la muerte de Stalin, en marzo de 1953, la Unión Soviética ha multiplicado los golpes de fuerza, por ejemplo el bloqueo de Berlín, del 24 de junio de 1948 al 12 de mayo de 1949. Por entonces la China jugaba el papel de satélite del Kremlin y no existía la preocupación actual por la seguridad en Siberia.

Después de la muerte de Stalin, y hasta 1967, Nikita Kruschev intentó varias veces, por la fuerza, imponer un cambio en el *statu-quo* de Berlín lanzando un ultimátum el 25 de noviembre de 1958 exigiendo la evacuación de las tropas anglo - franco - americanas y la creación de una ciudad libre de Berlín completamente desligada de la Alemania del Oeste, es decir, de 1961 N. Kruschev cesa de amenazar a Pekín y, por lo tanto, el Kremlin, tenía que preocuparse de su frontera oriental y suelta prenda en el lado occidental.

El reciente acuerdo sobre Berlín es la resultante del nuevo pacto

germano - soviético, que constituye la consumación de la política de cara al Este patrocinada por Willy Brandt, que es ni más ni menos que un instrumento de la gran burguesía alemana.

La Alemania del Oeste, por mediación de Adenauer, selló su reconciliación con el Occidente europeo a través del pacto franco-alemán, obra de Adenauer - De Gaulle. Pero el Este tiene un símbolo y una realidad, que es el río Elba, convertido en frontera y en materia de evocaciones históricas. Largo de 1.100 kilómetros, el río Elba, después de la desmembración de Alemania, las cuatro quintas partes de su curso discurren por territorio comunista y aproximadamente, tan sólo 200 kilómetros en República Federal, de los cuales una centena la separan de la Alemania del Este. El Elba es el río más auténticamente germánico de toda la Alemania, y desemboca en Hamburgo en un estuario de 105 kilómetros que conduce sus aguas, sus navios, sus mercancías y su mensaje al mar del Norte. Es por lo que representa el Elba que Willy Brandt rinde visita a Brejnev. Así como el Elba es toda una tradición en la historia germánica, el Rhin es multinacional y oeste - europeo. Aunque el río Elba no sea exclusivamente alemán, pues su fuente parte de la Bohemia - Checoslovaquia, sobre la vertiente meridional de la montaña llamada de los Gigantes. La importancia histórica radica en que sobre el Elba se han encontrado repetidas veces germanos y eslavos para aliarse o bien para batirse. Para recuperar históricamente lo que representa el río Elba dos hombres se destacan: el socialista W. Brandt, firmante del Tratado de Moscú — defensor acérrimo de la inteligencia con el Este —, quizá pensando en la reunificación de las dos Alemanias. El otro, enamorado del río simbólico es el magnate de la prensa alemana, Axel Springer, a quien se señaló cuando el atentado contra el líder estudiantil Rudi, como responsable de la agresión. Los estudiantes berlineses arremetieron violentamente contra el enorme edificio que posee Springer frente al museo levantado por la Alemania del Este.

Dejando de lado el aspecto romántico que hemos trazado en torno del añorado río germánico, existen razones de más peso para acreditar el pacto germano-soviético o mejor dicho tratado de

amistad que ha tenido como corolario el acuerdo cuádrupartita de Berlín.

Desde luego existen precedentes en el Tratado de Rapallo y en el pacto rubricado por Ribentrop - Molotov.

Existen razones de tipo económico, o sea la búsqueda de mercados para la poderosa industria alemana. Los mercados del Occidente son insuficientes, tienen que inclinarse al Este. Por esta razón los grandes magnates de la industria alemana empujan a Willy Brandt hacia el Este y máxime después de la tasa impuesta por Nixon a las importaciones. Posiblemente los rusos traten de sacar ventajas políticas como el Tratado de Seguridad Europea, que les garantizaría el *statu-quo* de la actual Europa Oriental, que es un feudo ruso con la aquiescencia de los Estados con etiqueta democrática. Las transacciones de la Alemania Federal con los países del Este representan menos del 5 por 100 del comercio alemán. Es un mercado que puede agrandarse mucho si W. Brandt está dispuesto a hacer el juego de Moscú, que ante todo reclama créditos ventajosos.

El papel que «el hombre de Estado», con marchamo socialista, ha de jugar para defender los intereses de los grandes trusts capitalistas es exactamente el mismo que han jugado Harold Wilson y Clement Atlee — socialistas —, que fueron unos fieles servidores del imperio inglés. El actual jefe del gobierno de la República Federal Alemana en los años treinta era un militante destacado del Partido Socialista Independiente que venía a ser una especie de POUM alemán, que tenía un marcado matiz anti-stalinista. Y Willy Brandt, hallándose en España, se salvó por casualidad de la GPU. Y la paradoja le lleva a Crimea a estrechar la mano de Brejnev, que es el nuevo Stalin con otro estilo que sólo cambia la forma, pero es tan liberticida como Stalin y queremos añadir como Kruschev. Una vez más se confirma que desde el Estado sólo se puede servir a la reacción y ser un perfecto reaccionario. De eso existen hasta pruebas.

JAIME BALIUS

(Terminará en el núm. próximo.)

Enciclopedia Anarquista en idioma cervantino. ¡Inscríbamonos!

La agitación popular vista por

ASTURIAS:

Siguen en paro 7.308 mineros

OVIEDO, 13. — En el primer relevo de esta mañana seguían afectados por el paro 7.308 mineros, sobre una plantilla total aproximada de 10.000, en las cuencas mineras asturianas.

Y continúan el paro en minas de «Solvay», empresa en la que 301 trabajadores, de un total de 573, están sancionados con suspensión de empleo y sueldo hasta mañana.

Por otra parte, se han unido al paro en el primer turno de hoy 305 trabajadores de la empresa privada «Hullasa», de la localidad de Taverga, y que cuenta con una plantilla de 411 productores. Esta nueva anomalía se debe al malestar existente entre los trabajadores de «Hullasa», ya que éstos, por dificultades económicas de la empresa, no cobrarán sus salarios correspondientes al mes de septiembre hasta los días 20 o 22 del actual, en lugar de hacerlo como es norma el día 10 de cada mes. Jueves, 14 de octubre 1971

Peticiones de los trabajadores de la Banca privada

MADRID, 13. — Desde finales del pasado mes de septiembre, en que fue denunciado el vigente convenio colectivo nacional o interprovincial de la Banca privada — que expira el 31 de diciembre próximo —, han comenzado a estudiarse, a nivel de empresa, las peticiones de los propios trabajadores del sector, que ascienden a unos 100.000 en toda España.

En medios laborales bancarios se estima que la sección social o Unión de Trabajadores Técnicos de la Banca que discuta el convenio próximo será la misma que estudió el convenio anterior, aunque fue repudiada por 17.000 trabajadores de la Banca, que firmaron un escrito en este sentido.

En cuanto al aumento salarial existen dos puntos. El primero de ellos se refiere a la parte fija, correspondiente al aumento de productividad y al aumento del coste de la vida. El segundo es una parte variable, consistente en el importe aproximado de dos pagas, repercutiendo de forma diferente según cada categoría profesional.

Se pide una jornada igual de trabajo para todos, que los sábados, así como todos los días de los

meses de junio, julio, agosto y septiembre, sea de ocho de la mañana a catorce horas, en vez de durar hasta quince horas como ocurre actualmente.

Se pide igualmente la distribución de bienes y se solicitan treinta días de vacaciones para todo el personal, a disfrutar entre los meses de junio a septiembre.

Otro punto que se estudia es el pago de las horas extraordinarias al cincuenta por ciento, unificándolas completamente, y ascendiendo al cien por ciento en los meses de junio a septiembre.

En cuanto a la jubilación se estima — según sondeos realizados entre los propios trabajadores —, que la petición irá formulada sobre la base de cuarenta años de servicio, con un sueldo del cien por ciento, o a los sesenta años de edad, con igual jubilación del cien por ciento.

Alarante problemática en la provincia de Córdoba

CORDOBA, 13. — «Si hemos de relacionar los problemas más acuciantes de Córdoba, hay que empezar por esa cifra casi constante de ocho a diez mil trabajadores en paro, cifra que es aún más significativa si tenemos en cuenta la continuidad de la corriente migratoria y la alarmante proliferación de los expedientes de crisis», ha declarado al diario «Córdoba» el presidente del Consejo Provincial de Trabajadores.

(De «La Vanguardia Española»)

ASTURIAS:

Un pozo más se suma al paro minero

OVIEDO 15. — El paro minero de la cuenca hullera asturiana afecta ya a 7.854 trabajadores, sobre una plantilla aproximada de unos 11.500 mineros, incluidas «Hunosa» y las empresas privadas, en el primer turno de la jornada de hoy.

En lo que se refiere a empresas privadas, el paro voluntario, afecta a la empresa minas de Solvay, donde han faltado al trabajo 105 productores, y a «Hullasa», en la que han faltado 185 trabajadores. Parece ser que el paro en esta última explotación no está relacio-

nado con el conflicto que afecta a la zona central de Asturias, ya que se trata de una protesta por la tardanza que está registrando el cobro de sus salarios, que percibirán el día 20 ó 22 del presente mes y no el 10 como venía siendo habitual.

Respecto a la empresa nacional «Hunosa», tiene en la actualidad 5.098 productores suspendidos de empleo y sueldo, la mayor parte de ellos hasta el próximo día 17, inclusive, y otro grupo perteneciente a los pozos Barredo, Monsacro, San Victor, San José y Llamas, hasta el día 24, también inclusive.

Un pozo más de «Hunosa» se ha sumado hoy al conflicto. Se trata de mina Llamas, de la zona del Caudal. 285 trabajadores se han unido hoy voluntariamente a los trabajadores en paro. Con ello, la citada empresa nacional tiene afectados por el conflicto 22 pozos, de un total de 27. En estos 22 pozos solamente trabajan 2.925 productores.

Por otra parte, «Hunosa» ha pasado ya al seguro temporal de desempleo a 2.180 trabajadores.

(De «La V. E.»)

BILBAO:

Conflicto en la empresa «Harino-Panadera»

BILBAO, 15. — Más de tres mil kilos de pan quedaron almacenados en la planta baja de la empresa «Harino-Panadera» de Bilbao, que diariamente fabrica quince mil kilos de pan.

Este almacenamiento inesperado se debió a que la fabricación de pan se inició demasiado tarde para que la totalidad de dicho producto pudiera ser vendido. Los obreros no acudieron a sus puestos de trabajo hasta las cuatro de la madrugada, cuando normalmente solían hacerlo a las dos.

La reglamentación laboral del ramo establece que la entrada al trabajo se deberá llevar a cabo no antes de las cuatro de la madrugada, pero el gran volumen de fabricación de algunas empresas panificadoras exigía el adelanto de la hora de comienzo del trabajo. Por estas causas se convino una prima de 80 pesetas por esas dos horas de adelanto, pero los traba-

jadores piden en la actualidad un aumento de cien pesetas sobre las ochenta que cobran.

Por su parte, la empresa, al parecer, considera que dicho aumento escapa a sus posibilidades económicas y los trabajadores han decidido prescindir de las dos horas mencionadas y acudir a su trabajo a las cuatro de la madrugada, tal y como está establecido legalmente. De ahí, los considerables retrasos que se han producido en el abastecimiento de pan a los puestos de venta.

Es posible que trabajadores de otras empresas panificadoras se unan a la postura adoptada por la plantilla de la «Harinopanadera» de Bilbao.

(De «La V. E.», 16-X-71)

BILBAO:

Manifestación de mujeres pidiendo escuelas

BILBAO, 15. — Alrededor de cuarenta mujeres con sus respectivos hijos se han manifestado este mediodía en el barrio bilbaíno de Ollargán, pidiendo de los organismos competentes mayor atención al problema de escuelas que tiene planteado dicho barrio.

(De «La V. E.», 16-X-71)

BARCELONA:

El alumbrado de las calles, encendido durante el día

Domingo, 17 de oct. — Desde el viernes, Barcelona brilla «como un ascua de luz», especialmente de día, en que las bombillas lucen con todo su esplendor, superadas ya las horas nocturnas, porque los faroleros parece que están empeñados en querer cobrar más.

Son trabajadores de la Empresa Eléctrica Secesa, algunos de los cuales tienen encomendada esta función de encender y apagar faroles. Menos mal que antes de presentar sus reclamaciones le dieron al interruptor y las luces quedaron encendidas.

Sin entrar ni salir en las razones de querer ponerle luz al sol, hay quien dice que los caballeros del interruptor dependen de una empresa concesionaria del Ayuntamiento, y que si la empresa mueve las nóminas de sus empleados

SEAT: Huelga, represión.

la prensa burguesa

(del 14 al 21 octubre, por el Comité de Redacción del «Combat Syndicaliste» en España)

será a reservas de que el Municipio mueva también la concesión.
(De «La V. E.»)

T. O. P.

MADRID, 16. — La sala segunda del Supremo ha confirmado una sentencia del Tribunal de Orden Público por...

En las proximidades del Teatro Real y del Palacio de Exposiciones y Congresos de Madrid, con motivo del festival de Eurovisión, hicieron presencia algunos de los llamados «comandos», en los que formaban José Villaseñor Díaz Maroto, José Luis Calderón Herranz y Fernando Guerra Martínez.

No ha podido comprobarse que los citados llegaron a producir efectiva alteración de la normalidad callejera.

El Tribunal de Orden Público condenaba a cada uno de los citados, en el fallo de la sentencia, como autores de un delito de asociación ilícita, a seis meses y un día de prisión. Y les absolvía de un delito de desórdenes públicos y daños, que también les fuera imputados.

Recurrieron los condenados contra la sentencia del Tribunal de Orden Público, y su recurso ha sido desestimado.

Insultos a agentes de la autoridad

Otra sentencia del Tribunal de Orden Público ha sido confirmada por el Supremo. Este segundo texto judicial relata:

Había sido anunciado un festival de la canción para las seis de la tarde del 30 de mayo de 1970, en la Escuela Superior de Ingenieros de Telecomunicación de Madrid.

Gran número de estudiantes se concentraron en las inmediaciones del centro docente, con tal motivo, y el acto fue suspendido, por lo que surgieron incidentes en los que tuvo que intervenir la fuerza pública.

La policía armada llamó la atención a Fernando Moya Fernández, al cual pidió la documentación, y éste insultó a los agentes.

Condenaba la sentencia a Fernando a tres meses de arresto, como autor de un delito de insulto a

agentes de la autoridad, y le absolvía de un delito de desórdenes públicos, que también le fuera imputado.

Igual que en el caso anterior, el condenado recurrió contra la sentencia del Tribunal de Orden Público, y su recurso ha sido desestimado. — José Martín Morales.

(De «La V. E.»)

VALENCIA:

Sigue en pie el conflicto en la «Unión Naval de Levante»

VALENCIA, 16. — Se ha cerrado sin avenencia el acto de conciliación celebrado en la Organización Sindical para solucionar el conflicto colectivo declarado por la Delegación de Trabajo de Valencia entre la empresa Unión Naval de Levante y su plantilla de productores, que es aproximadamente de 1.500 personas.

Las causas aducidas para la declaración de conflicto colectivo son tres: la primera guarda relación con la negativa de la empresa a abonar a los trabajadores las diferencias salariales que resultan de aplicar la resolución de la Dirección General de Trabajo de julio pasado, por la que se desestimaba el recurso interpuesto por la empresa contra una resolución de la Delegación de Trabajo de Valencia, según la cual era declarada nula la fórmula del valor-hora existente para el cálculo de las horas extraordinarias, y en su lugar se indicaba ser de aplicación y vigencia la establecida en la Ordenanza Laboral y el Decreto 1844-60. Como consecuencia de ello, la empresa debería abonar las diferencias por atrasos, que ascienden a más de treinta millones de pesetas, y a la vez poner en práctica un valor un valor de las horas extra muy superior al actual. Contra ello, la empresa ha entablado recurso contencioso-administrativo y los trabajadores, por su parte, acogiéndose a que los actos administrativos — agotada la vía de reclamación gubernativa — son ejecutivos, exigen el abono de atrasos y la puesta en vigor de los nuevos valores-hora, solicitando por ello la declaración de conflicto colectivo, según la legislación vigente.

En segundo lugar, los trabaja-

dores exigen que se revise el anterior convenio colectivo de empresas, por haber sido rebasados los salarios en tres categorías por la aplicación del nuevo salario mínimo en abril último. Finalmente, solicitan también que el abono de los quinquenios se efectúe en la forma prevista por la Ordenanza Laboral, y no con un valor fijo de seis pesetas como hace la empresa.

(De «La V. E.»)

El paro minero en Asturias sigue en aumento. En el turno de ayer, el paro afectaba ya a 8.353 trabajadores

OVIEDO, 16. — Siguiendo la tónica de días pasados, 302 mineros más han faltado voluntariamente al trabajo en el primer turno de la jornada de hoy, habiéndose extendido el conflicto a otras dos explotaciones de la empresa nacional «Hunosa», «Urbies» y «Santa Bárbara», de la zona del Turón. El número total de mineros que están en paro en las cuencas asturianas se eleva ya a 8.353.

De éstos, 5.524 productores están sancionados con suspensión de empleo y sueldo hasta el día 17, inclusive. El resto está sancionado hasta el día 25. Los primeros pertenecen a las zonas de Sama, Siero y Nalón, y pozos «Pelio», «San Nicolás» y «Tres Amigos».

Por otra parte, «Hunosa» ha pasado al seguro temporal de desempleo a 2.290 de sus trabajadores.

La situación en los pozos de explotación es, según las últimas noticias, la siguiente: de un total de 29 pozos, «Hunosa» tiene afectados por el actual conflicto a 24, que son los llamados «Carrío», «San Mamés», «María Luisa», «Samuno», «Cerejal», «Sotón», «Venturo», «Entrego», «San Luis», «Modesta», «Fondón», «Santa Eulalia», «Llascaras», «Pumarabule», «Mosquitera», «Tres Amigos», «San Nicolás», «Monsacro», «Barrero», «Llamas», «San Víctor», «San José», «Urbies» y «Santa Bárbara». Actualmente trabajan en estas explotaciones 2.958 mineros tan sólo.

La única zona de «Hunosa» cuya situación laboral esté normalizada, es la de Aller.

Por lo que se refiere a empre-

sas privadas, continúa el paro parcial en la empresa «Minas de Solvay», de la localidad de Mieres, donde faltan 95 productores, y en la empresa «Hullasa», en la que han faltado 142 trabajadores.

(De «La Vanguardia Española», 17-X-71).

— De esta semana daremos las noticias de la prensa burguesa, tendenciosas y reaccionarias como podemos ver, que publicamos en LE COMBAT SYNDICALISTE por la razón de exponerlas y recordando que los compañeros que están encarcelados no pueden leerlas, pues de la misma manera que nosotros las cortamos para nuestra prensa libertaria, en las cárceles la Dirección penitenciaria les recorta de los periódicos burgueses que entran en ellas, exceptuando de esta exposición las noticias referentes a los combates que la clase obrera libra en Barcelona y en la región catalana con motivo de la agresión criminal de la policía, llamada a disparar por la patronal, contra los obreros de la SEAT (Zona Franca de Barcelona) pues ya las daremos aparte en lo referente a estas importantes jornadas de lucha proletaria.

El Comité de Redacción en España.

BARCELONA:

No hay clases en la Facultad de Derecho

Mientras las actividades académicas se desarrollaron con bastante normalidad en los diversos centros de la Universidad, en la Facultad de Económicos se registra inasistencia a clase y en la de Derecho ayer no hubo clase.

En el tablón de anuncios de esta Facultad apareció un anuncio dando cuenta de los acuerdos adoptados por la Junta de Facultad en la sesión celebrada el día 15, que acordó suspender las actividades académicas en vista de la situación existente en la facultad. Los acuerdos fueron comunicados por el rectorado.

(De «La V. E.»)

La protesta es contra la permanencia de los grises en las facultades universitarias, manifestando profesorado y estudiantado que

lock-out, solidaridad obrera. ¡Hasta la victoria!

Propaganda en Provenza

Charla dada por el compañero Tomás Martínez en la reunión de la Comisión de Propaganda de la Zona A, celebrada el 10 de octubre en Pelissanne (B. du Rh.)

CON el título «Nacimiento del Partido monárquico en España y su actuación», el compañero Tomás Martínez dio una charla que fue escuchada con sumo placer por los asistentes a la reunión. Empezó el compañero Martínez remontándose a los tiempos de Felipe III y Carlos II, hablando de la obediencia de España dominada por la religión con la abolición de todo principio democrático y de libertad. La Monarquía en nuestro país es la guerra civil continuamente. Desde el advenimiento al trono, a principios del siglo pasado, de Fernando VII, el rey perverso, aliado a las hordas del clericalismo y a los verdugos absolutistas hasta el período de Alfonso XIII, el rey traidor.

Durante el reinado de Fernando VII, existe una lucha de los hombres republicanos y liberales de aquel tiempo digna de admirar. Fernando VII se ensaña con los patriotas que lucharon contra la invasión napoleónica. Se pueden citar los nombres de Porlier, Mina y Torrijos. También hay que hablar del crimen cometido contra Mariana Pineda, muerta en el patíbulo.

En los siete años de guerra civil son los cabecillas Zumalacárregui y Cabrera los que incendian y destruyen salvajemente todo lo que encuentran a su paso.

Llegamos al reinado de Isabel II, caracterizado por las frecuentes pronunciamientos y sublevaciones. Los fusilamientos de liberales están a la orden del día. Fusilamientos en Alicante en 1843 y en Ansó en 1844. En 1845 son fusilados Zurbano y sus dos hijos y en 1848 se fusila en masa a los liberales de Madrid y Barcelona. Continuando con esta misma actuación son fusilados cien liberales en Arahál y en 1865, en la célebre noche de San Daniel, hay más de doscientas víctimas entre muertos y heridos, en plena Puerta del Sol. En 1866 los oficiales Ventura y Mas son pasados por las armas en Barcelona y en esa misma fecha es fusilado en Palencia Copeira del Villar.

En 1867 el garrote vil funciona en Badajoz. En la misma fecha ocurren los fusilamientos de La Loja y el de los sargentos republicanos que en número de sesenta y seis caen ante el pelotón

de ejecución en el cuartel de San Gil, en Madrid.

Llegamos al año 1873 con el advenimiento de la Primera República. En ella se destacan hombres como Pi y Margall, Salmerón, Echegaray, Castelar, Fernández de Córdoba y Becerra. Estos hombres íntegros lucharon por la libertad del pueblo español.

Con la Restauración se inician de nuevo las persecuciones contra los liberales. Hay levantamientos republicanos en 1873 y en 1883 que, desgraciadamente, fracasan. En 1886 se levanta en armas Villacampa y en 1889 se produce en Alcalá de Chisvert la última sublevación republicana del siglo pasado, que sufre la misma suerte que las anteriores.

Durante la época de Cánovas del Castillo arrecian las persecuciones contra los hombres de signo liberal. Los profesores liberales son depuestos de sus cargos. Se produce la expulsión de Ruiz Zorrilla. Son expulsados de sus cátedras Giner de los Ríos y Azcárate. Se ponen impedimentos para que Joaquín Costa y Alfredo Calderón sean catedráticos. Se molesta a don Manuel Cossío y se persigue con ensañamiento constante a Dorado Montero, catedrático de Salamanca, constantemente vejado por el obispo, inspector de la enseñanza según el Concordato. Es declarado pecado el liberalismo por el padre Montaña, preceptor del rey y se impone la enseñanza obligatoria del catecismo. Reinado de incompetencia y fanatismo fueron los gobiernos de la Restauración.

El estruendoso escándalo de las dehesas reales en la época sagastina, los sucios negocios del ayuntamiento de Madrid en tiempos de Cánovas, la corrupción administrativa del cacique andaluz Romero Robles, cuando en Andalucía el latifundio mayor de España son los signos de un período nefasto.

Ocurren después los desastres de ultramar y la Monarquía empeñada en enviar hasta el último soldado a gastar la última peseta. Son abolidas las libertades de prensa, el derecho de reunión ya no existe, la magistratura está sometida al caciquismo político. Corrupción política y administrativa, arbitrariedad e injusticia. He ahí la obra de la Monarquía borbónica. Los hechos históricos demuestran irrefutablemente que la Monarquía ha sido en España, la violencia, el desorden, la cárcel y el patíbulo.

Termina el compañero Martínez

diciendo que se ha podido constatar que la Monarquía española desde su nacimiento y a través del tiempo, siempre ha operado con los mismos métodos. Los reyes se han sucedido, han cambiado los hombres, pero no han variado los procedimientos. En nuestra época de cultura y de progreso, el déspota Franco sigue con su régimen la misma actuación que ha seguido la Monarquía desde sus orígenes.

Al final de la charla se abrió un debate en el que intervinieron la mayoría de los asistentes a la reunión dando su opinión sobre lo expuesto en la misma o añadiendo aspectos diferentes sobre lo que es la institución monárquica. En general, todos estuvieron de acuerdo en considerar que la restauración monárquica en España no puede solucionar los problemas básicos que el país tiene planteados y que lo que urge es prepararse para posibilitar un cambio fundamental de sus estructuras sociales y económicas.

CORRESPONSAL

Carta al compañero Serafín

LEI con atención tu artículo de tributo al querido compañero Mariano Rubio, insertado en la «C. S.» núm. 672 del 16 de septiembre.

Referente a sus años pasados en la Argentina, ninguna objeción haré, dado que tú, más que yo, lo puedes atestiguar, por haber pasado los dos partes de vuestra vida luchando por aquellas tierras.

Pero en lo que respecta a las actividades de San Celoni, villa a la que durante la guerra se le dio el nombre de Baix - Montseny, ignoras y minimizas a la organización y a la vieja militancia.

Rubio no organizó el Sindicato Unico, como tú dices, y poniendo los puntos en donde corresponden, aclararé que, en el 1917, ya se formó el Sindicato Unico, dada la actividad del ramo de Construcción y del Fabril y Textil.

Recuerdo los nombres de Libertad Ródenas, Rosario Dulcet, Jaime R. Magriñá y otros, los que habían venido a tomar parte en los mítines organizados en aquella época. También, por primera vez, conocí a Salvador Seguí, que en tanto que pintor de oficio, vino a trabajar unas semanas en San Celoni.

Rubio vino a San Celoni en el 1935, y trabajó durante unas semanas en las tareas del campo, y después se fue a trabajar en la carretera que va del pueblo de Campins a Santa Fe del Montseny, la cual se ensanchaba y se prolongaba hasta el pueblo de Viladrau, casi a la cúspide del Montseny.

Haciendo honor a la verdad te diré que el número de afiliados había menguado bastante y con Rubio decidimos hacer campaña de propaganda en vista de captar a los que trabajaban en dicha carretera.

Organizamos una asamblea un domingo, la cual dio sus frutos. Se nombró como presidente a Rubio, yo como secretario y a Mandil como tesorero. Componía el sindicato en aquella época unos cuarenta afiliados, y más tarde se nombró secretario a Melchor Besa, que tú has conocido en Marsella.

La mayoría de los afiliados eran compañeros que trabajaban por cuenta de la empresa Carbonell, de Hospitalet, en los trabajos de la doble vía entre Cardedeu y Breda (20 km).

Dejando como aclarado si Rubio organizó o no el sindicato, ahí va lo que sigue:

Rubio no ocupó el primer puesto del Comité revolucionario, como tú afirmas. Formó parte, como es de suponer, del Comité en tanto que delegado por la CNT. Fue un individuo de mala calaña, llamado Francisco Misse, que en representación de la Esquerra fue nombrado presidente. Dicho Comité lo componían dos representantes por la Esquerra, dos el PSUC, uno por los Rabassaires, tres por la CNT y dos por la FAI, ya que el grupo Spartacus designó a sus representantes.

Y cuando más tarde se organizaron los llamados ayuntamientos, lo componían tres por la Esquerra, dos por el FSU, uno por los Rabassaires y tres por la CNT. Continuó en el cargo representativo del ayuntamiento un representante de la Esquerra, es decir, el que ostentaba el primer puesto en el Comité de triste memoria por las peleas habidas entre nosotros, algunas veces a tal extremo de encarnarnos con las pistolas en la mano.

Rubio, al igual que Besa, no fueron hechos prisioneros por los alemanes en la zona donde estaban Rubio y Besa y los hermanos

CONFERENCIA EN PARIS

La Federación Local de Paris, invita a todos los españoles, así como a todos sus adherentes, a la conferencia que se celebrará el día 7 a las 10 de la mañana en nuestro local social, 33, rue des Vignoles, Paris (20), metro Buzenval ó Avron, a cargo del compañero Tomás Cano Ruiz, con un tema siempre de actualidad y que nos lo presentará con el título de «Guerras inciviles».

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el 14 de noviembre a las 9 y media de la mañana para tratar de

Fernández

Mandil; a éstos los entregaron a los gendarmes y requisicionados los hacían trabajar a cortar leña en los bosques, pero estaban libres y cobraban sueldo.

Después de mi deportación a Mauthausen, que duró cuatro años y medio, encontré de nuevo a Rubio y Besa en Marsella, los cuales me ayudaron unos días, ya que yo llegué sin un céntimo en el bolsillo, y al mismo tiempo se ocuparon para encontrarme trabajo. Con Rubio trabajé en la misma empresa durante seis años y medio, yo como albañil, que es mi profesión, él como peón hasta el día de su retiro.

Por fin agregaré que a Rubio jamás se le tuvo que ayudar, y la ayuda que se le proponía algunas veces, la rechazaba alegando que nada le hacía falta. El era de temperamento modesto y económico; además se arreglaba a su manera confiando a un retorno próximo a España. De haber continuado viviendo, el día 28 de diciembre hubiese cumplido 79 años.

J. SERRA MONRABA

RAMILLETE DE NOTICIAS

ESPAÑA — El crítico de arte Moreno Galván y el pintor Eusebio Sempere han sido detenidos por haber intervenido en el homenaje a Picasso en términos no gratos para el régimen. Se les exigen 250.000 pesetas de multa o tres meses de cárcel en caso de no satisfacerla.

— Para evitar la entrega del diario «Madrid» a Valero Bermejo y a L. Valls y Taberner, dos testaferros del gobierno, los redactores de la publicación y su director se han constituido en

COMUNICADOS

los acuerdos regionales y otros asuntos.

ADMINISTRATIVAS

Pedro Quiles, Castelnauron (31). Rda. la tuya. Hecho cambio. Tus dos giros fueron recibidos, pagando el 1º y 2º semestres del 70. Debes lo que va del año 71.

Calvo E., Alès (30). Rdo. giro 80 frs. y anteriores. Pago hasta 31-12-71 (nº 687). Enviaremos como indicáis.

J. Murria, Servian. Rdo. giro 38 frs., pagando «C. S.» hasta el nº 665.

Moreso Manuel, Riom-les-Montagnes (15). Rdo. giro 45 frs. Para nosotros pagas h. 30-6-71. Tu último giro, 7-8-70, pagastes hasta 30-6-70 «C. S.». Di si hay otro giro.

Bassa, River (13). Rda. la tuya. Hecho cambio al compañero Martin durante su estancia en Vence.

F. LOCAL DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar en nuestro local social el domingo 7 de noviembre a las 9,30 de la mañana. Los asuntos a tratar, de gran interés para la marcha de la F. L., requieren la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE DREUX

Participa a sus afiliados que el 7 de noviembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre habrá asamblea general para tratar de asuntos solidarios, del local de Paris y de los acuerdos regionales de Zona Norte.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes, a la Asamblea general que se celebrará el primer domingo de noviembre día 7 a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

CENTRO CONFEDERAL DE PARIS

33, rue des Vignoles. Metro Avron o Buzenval

DOMINGO 7 DE NOVIEMBRE A LAS 3 Y MEDIA DE LA TARDE:

Visto el éxito de la última fiesta ofreceremos otra, esta vez cinematográfica con la película

LA SEL DE LA TERRE debidamente sonorizada. Se trata del formidable éxito de los cineastas Biberman y Wilson.

Antes de reflejar el filme hará la presentación del mismo un compañero.

Para finalizar la sesión: Tablado libre a los espontáneos.

Entrada libre.

LA REDACCION A SUS LECTORES:

Se nos ha observado la desaparición de nuestras páginas de una firma española de relieve: la de «Juan Español». Observación que nos obliga a declarar que nosotros — ni posiblemente nuestro estimado colaborador — somos causantes de este lapsus lamentable.

Por otra parte, nuestros compañeros y amigos se habrán percatado de que colaboración española no falta en estas páginas. Y aún habrá más; seguro.

Por exceso de material esta semana prescindimos de la crónica del compañero Fontaura.

CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

El compañero José Muñoz Congost iniciará el Ciclo de Conferencias 1971-72 del Núcleo de Provenza de la C.N.T., el domingo día 28 de Noviembre 1971, a las nueve y media de la mañana, en la Bourse du Travail de Marseille, 13, rue de l'Académie, disertando sobre el palpitante tema: «La crisis social y económica española y la posición del anarcosindicalismo».

La situación real y caótica en que se encuentra la España franquista será desmenuzada por el orador y la tribuna será libre.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza invita a todos los compañeros de sus Federaciones Locales, simpatizantes, antifascistas amigos de la cultura y a los jóvenes de ambos sexos en general, a la Conferencia de la C.N.T.

DE NUESTRA CORRESPONSALIA DE ESPAÑA

(Viene de la página 5)

permanecerán en huelga hasta que la policía esté fuera de la Universidad. Creemos que durará tiempo esta huelga pues la policía está muy bien instalada en las Facultades.

NECROLOGICA

PEDRO ESCUDER

Era un bravo compañero que desgraciadamente tuvimos que enterrar el 25 de octubre en un pueblo perdido en tierras del río Marne. Había muerto en accidente de coche, ese cáncer de las carreteras. En la preocupada comitiva figurábamos unas cuarenta personas, bien repartidas en ambos sexos. El féretro iba cubierto de flores sobre la bandera roja y negra que tanto, por sus ideas, Escuder había estimado.

Oriundo de San Esteban de Litera, Pedro había militado con todas las consecuencias en la Comarcal de Binéfar - Monzón, habiéndose distinguido siempre por su abnegación y arrojo en defensa de la causa proletaria bajo el prisma anarcosindicalista. Venida la guerra actuó fuerte en los meses de revolución desde Patru-

llas de Barbastro. Activó luego en colectividades, puesto que si nada le arredraba, menos el trabajo que otra cosa. Perdida España se refugió en Francia, donde pasa las peripecias comunes a todos. En la clandestinidad, y en la luz pública amanecida con la derrota de los alemanes, militó constantemente en la CNTE, causando baja en ella cuando intervino el desacierto de la «unidad confederal», que tanto había de contribuir a dividirnos peor que nunca. Escuder tenía vista. Al reingresar en nuestros medios eludió la contagiada F.L. de Paris para entrar en la de Thiais, donde abonó cuatro años de cuotas en Paris insatisfechas. Y a nuestro lado le tuvimos siempre hasta su postrer día.

El dolor de su compañera Marina es el de todos nosotros, sus compañeros. — F.

IMPRESIONES

NO se puede prejulgar cómo finalizará la cuestión que, desde finales de la segunda guerra mundial, se viene debatiendo entre las potencias que se disputan el comercio internacional.

Todas las entrevistas, todos los viajes que unos y otros llevan a cabo no resuelven en concreto nada, todo lo dejan a resolverlo posteriormente, porque así conviene a todos los provocadores de las guerras que actualmente están en curso y otras que se están preparando a pesar de propagar la paz sin deponer las armas, e inventando nuevos artefactos mortíferos con arreglos a las fórmulas descubiertas o fabricadas por la ciencia. Ironía de los tiempos modernos.

Cansados estamos ya de leer en la prensa y demás instrumentos de la publicidad los encuentros y cambios de impresiones habidos entre las naciones tal y cual para resolver éste o aquel litigio, interinamente parece quedar solucionado, pero poco tiempo después renace y se vuelve a hablar de lo mismo que ayer se habló, descubriéndose entonces lo que antes se encubrió para dar paso a otras cuestiones de mayor interés, no solucionándolo tampoco, por causas que sólo ellos saben, tratando siempre de no alarmar al público que sigue de cerca todos los chanchullos y movimientos de las cabezas estatales o gubernamentales.

Nada nuevo es todo lo que vamos relatando, pues a poco que hayamos leído en periódicos y revistas, sin olvidar a la televisión y a la radio, principales elementos de la propaganda siglo XX, las idas y venidas de presidentes y ministros de las potencias interesadas en los negocios, podemos llegar a la conclusión de que nada sabemos de lo que ellos saben. Sólo podemos formarnos algunas hipótesis de lo que hayan tratado. De lo demás...

La opinión pública sólo se entera de cosas superficiales, no de las profundas, porque, como no está presente en ninguna de esas reuniones a puerta cerrada, no puede juzgar con certeza lo tratado y ha de conformarse con lo que los reunidos digan.

Los movimientos bélicos, todos los movimientos bélicos son estudiados con antelación por quienes más tarde dan las órdenes de ponerlo en práctica. Una guerra no es esporádica, sino pensada, reflexionada y analizada durante tiempo y tiempo, esperando el

momento propio para declararla. No se puede creer en la época que vivimos, lo que en otras épocas se creyó. La guerra es el fruto de un estudio frío y criminal. De este estudio parten los pactos y las entrevistas, los apretones de manos y abrazos «iraternales» entre los gobernantes de los pueblos. Es una madeja tan antigua que a nadie puede engañar ya, por lo mucho que es conocida y saber dónde está el peligro y fin del hilo que la compone.

Por más que se diga y por mucho que se haga para evitar esas degollinas colectivas, esos asesinatos en masa, ese terrorismo salvaje, porque la guerra es la bestia sedienta de sangre humana, siempre será poco para que el mundo se revuelva contra los autores de tantos desastres en vidas humanas e intereses de los pueblos en general.

Miles y miles de veces hemos dicho nosotros, dónde se encuentra la causa de todo el mal que padece la humanidad, miles y miles de veces han dicho los anarquistas, dónde mora y cómo se la puede combatir y vencer, pero el mundo no es una caja de bombones sino una aglomeración de tres mil millones o más de personas; de éstas unos mil millones no saben leer ni escribir, y algo menos que, sabiendo leer y escribir, se los puede catalogar también como analfabetos. Con semejante porcentaje no puede esperarse gran cosa en favor de una transformación social, aun que ésta fuese momentáneamente.

No hay que esforzarse mucho para llegar a esta definición. Los pueblos son siempre pueblos, y las minorías han de trabajar tesonera y más defensores de sus derechos y deberes, de todos sus derechos y deberes. El día que los pueblos sean auténticos protectores de la libertad y de la justicia, los sistemas capitalistas y todos los Estados desaparecerán por la imponente fuerza de los trabajadores y de los hombres de avanzada social. Hoy está mucho más cerca que ayer, de que el mundo experimente la gran sacudida subversiva que desde hace siglos se viene acumulando. El progreso técnico-industrial es factor a examinar y sacar conclusiones.

Estas impresiones no carecen de verismo debido a cuanto se sucede y vamos viendo en el mapa geográfico, político y económico de las naciones desarrolladas o no, del mundo terrestre y también del es-

pacial o conquista del cosmos desconocido.

Hay ganas de llegar hasta conquistar el rubicundo Febo, centro de nuestro sistema planetario. Las inversiones que se hacen con este fin son fabulosas, a pesar de padecer hambre más de la mitad del mundo. Son las consecuencias de las constituciones que rigen los destinos de las Naciones terrenales, marítimas y espaciales. No hay ninguna excepción, todas tienden a dominar a los pueblos, domesticándoles como animales. Por eso las guerras amenazan continuamente, y nunca se verá la humanidad, libre de tal bestialidad, sino se decide a formar el bloque que resista y venza a esos ataques de «fiera» armada hasta los dientes. Como ejemplo y según «El Instituto Internacional de estudios estratégicos de Londres», el equilibrio de las fuerzas armadas, en parte del mundo, es el siguiente:

Estados- Unidos, 2.700.000; Rusia, 3.375.000.

Estados Unidos, 1.054 misiles. Rusia, 1.510.

OTAN, 7.750 tanques y 2.850 aviones.

Rusia, 21.700 tanques y 5.630 aviones.

En Europa: Estados Unidos, 300.000 hombres.

Rusia, 31 Divisiones: 20 en Alemania Oriental, de éstas, 10 Divisiones de tanques, 2 divisiones también de tanques en Polonia. En Hungría 4 divisiones, de éstas, 10 de tanques y en Checoslovaquia 5 divisiones.

Al Este de los Urales la URSS tiene 41 divisiones. En la frontera chino-soviética 33 divisiones, de éstas, 10 de tanques y en la Mongolia 2 divisiones.

La China cuenta con 20 misiles balísticos, que pueden alcanzar, cada uno, 1.600 kilómetros de distancia. 30 bombarderos T.U. 16, con un radio de acción de 2.250 kilómetros.

En el próximo Oriente, Israel cuenta con 374 aviones de combate, mientras que Egipto tiene 523 y 250 tanques, más que en 1970. De 15.000 a 20.000 «Consejeros» militares soviéticos, 150 aviones Mig-21-J., pilotados también por los soviéticos que aseguran el control de 65 emplazamientos de misiles Sad 3, conteniendo cada uno de estos misiles 4 lanzadores.

Todos esos elementos de destrucción son los que el mencionado Instituto de Londres da como efectivos en 1971, pero, según se desprende del balance anual, aumentan cada año y se hace difícil poder calcular los que se fabricarán hasta que estalle otra conflagración mundial.

Y propagan la paz. ¡QUE SARCASMO!

MINGO

DISCOS

HA caído en nuestras manos una trabajosa «declaración unitaria y trascendental» hecha por sempiternos enemigos de la unidad confederal. Los hay constantes en la pésima cosa de usar y pudrir cuanto tocan.

Ese proyecto septembrino de «unidad» forjado en Cataluña se coció y condimentó en junio de 1971 en Narbona (¿Cataluña?), de manera que ese puchero está en condiciones de ser arrojado a la «poubelle», puesto que inédito queda por no haberlo deglutido, ni siquiera catado, ni los propios comensales... narboneses. Escandalosamente unidos, los fautores de tres o cuatro divisiones anuales, los creadores intensivos de comités unitario - disgregacionistas, desde 1945 a 1971 acumulan fétido aliento para ir restando, dividiendo y rezongando en nombre de la sacrosanta Unidad de por la mañana, que habrá que disolver por la tarde. En profesionales del desarreglo, en cizañistas sistemático - profesionales, ésos

no se desmentirán nunca, en única constancia que les queda.

La cacareada «unidad confederal» ya vimos que pésimo resultado amagaba, y caras agritudonas reaparecen por ahí insinuando más unidad con gracias de señora ajada. Fracasados en su 69 intento, de nuevo los «unitarios» dejarán caer, rasgados, sus velos de vestales trapudas y de pie de metro menos 40 centímetros.

Y tendrían que saber morir en belleza, los unituriferarios Su moral decrepita, pringada, merece ser jubitada, fallecida. Piensen en el inmortal «unidos hasta la tumba», siendo llegada la hora del gran tumbó.

La unidad de composanto les conviene. Por muerte civil, añadamos.

En fin, silencio, que fantasmas pasan; con pendón lúgubre indicando «declaración unitaria y trascendente», para dar camelo a la gente.

No contar con el óbolo de:
DISCOBOLO

MILITARISTE

fèrent avaler des lames de rasoir pour crever, ou encore Scylla, près de Djibouti, où Fort Aiton est considéré comme du gâteau.

» Non content de cet embrigadement de la jeunesse (mais peut-être cela ne suffit pas), le pouvoir se prépare aussi au combat de rue. Certains régiments, notamment le R.M.T. de Montléry, participent à des exercices de « maintien de l'ordre » en cas de guerre civile. Les appelés jouent bien sûr le rôle des étudiants et se font joyeusement casser la gueule par les CRS et gradés réunis. Un jour, ce ne sera plus sur des étudiants que les flics cogneront, mais sur le peuple en colère. A moins que...

» Je refuse une armée qui fait peser tout le poids de ses dépenses sur le dos des travailleurs (qui paie les impôts ?), alors que les grandes boîtes de matériel de guerre se remplissent bien les poches (Matra : Floirat, Berliet, Sud. Aviation : Dassault).

» Je refuse une armée qui engloutit le quart du budget alors que les gens ont un besoin urgent d'hôpitaux, d'écoles, d'équipements sanitaires et sociaux...

» Je refuse une armée qui, pour

s'entraîner à se battre contre le peuple, expulse des populations entières de leurs terres (plateau de Larzac - Haute Provence).

» Je refuse une armée qui emmerde le monde par ses explosions atomiques qui font encourir un grand péril à l'humanité au nom d'une politique de dissuasion.

» A quand l'apocalypse ?

» Je refuse l'armée parce qu'elle est un fossé entre les peuples qui ne demandent qu'à se comprendre, s'aimer, s'entraider... Les guerres n'ont jamais été que de sombres marchandages entre les capitalistes internationaux.

» (...) La révolution a commencé avec le premier rebelle, avec le premier qui a refusé le service militaire, avec le premier qui a lutté contre l'exploitation, le premier qui a balancé un pavé dans la gueule de celui qui voulait l'enchaîner, le premier qui a crié : Liberté !

» Et la révolution continue chaque fois qu'un patron est séquestré, qu'un ouvrier sabote la production, qu'un Sylvain Puttemans ou un Joël Chapelle disent : « Merde à l'armée, merde à l'Etat, vive la révolution ».

TRAVAILLEUR, reprends ta place !

Doit-on être dupe encore longtemps ? Cette guerre organisée, ce massacre collectif qui depuis quelque temps déjà, au Pakistan, fait couler beaucoup d'encre et beaucoup de sang. Et aujourd'hui, tout cela finit, on connaît le vainqueur et le vaincu, comme d'habitude. Et bien sûr, comme d'habitude toutes les nations s'en sont préoccupées. Que de larmes versées, que de cœurs gros, que de sentiments humanistes ! Toujours un peu tard, bien sûr, mais vaut mieux tard que jamais comme dirait l'autre. Et notre chère patrie, toujours avide de pureté, de justice et de fraternité, à l'image de son drapeau, se veut d'être en tête du peloton de secours, comme il y a trente deux ans elle l'a été pour les réfugiés espagnols.

Allons Français, rappelez-vous

ce magnifique accueil réservé aux troupes par les CRS de 39, serviteurs de Daladier. Aucun IBERIQUE ne l'a oublié.

Et revoici cette mère patrie repartie pour la croisade des humbles, le secours aux pauvres victimes de la guerre. Mais, il ne faudrait quand même pas se mélanger les pinceaux, car le bon Français, honnête citoyen ne s'y retrouve plus ; mais alors, plus du tout ! Comment voulez-vous qu'il voit quelque chose de clair dans tout cela ? Il sait la France un pays guerrier comme il y en a peu ; il voit la France poursuivre une politique antisociale ; il la voit aussi participer à la course à l'armement, et d'un autre côté, porter la bonne parole : « la paix dans le monde », sans pour cela être gêné d'avoir été la troisième

puissance à fournir le Pakistan en avions militaires, tanks et armes diverses. Ces messieurs vous diront certainement : « il faut que commerce se fasse ».

Mais nous, travailleurs, doit-on supporter encore longtemps d'être les serviteurs de ces canailles ? L'homme a le droit à la vie et au travail, et l'espérance des opprimés n'apparaîtra que lorsque l'opprimeur aura plié genoux. Et les hommes qui furent si merveilleux dans le courant de l'histoire, quand tous se sont levés en même temps, pour faire naître un nouvel espoir de liberté et d'amour ! Aujourd'hui, à chaque moment du jour nous nous apercevons que tout nous a été repris, mais si bien repris, que personne ne s'en rend compte.

Travailleur, reprends ta place.

A GRENOBLE ARRESTATION DE « MAX »

Grenoble, 16 octobre 1971.

Chers copains,

Un ami à nous s'est fait arrêter le 27 septembre, au Campus Universitaire de Grenoble : c'est Jean « Max » Bernard ; une vingtaine de flics l'attendaient.

Cette arrestation a été suivie de celle d'un de nos bons copains, Jean-Paul Koroloff (« Popov », qui était très ami avec Max ; le « Dauphiné Libéré » l'a surnommé « L'adjoint de Max ».

« Max » est un déserteur de la Légion ; il risque 3 ans de bagnage militaire plus 4 ans de Légion qu'il lui reste à tirer, et quelques mois pour affaires civiles.

Popov était un individu qui gênait beaucoup les flics, car c'est un virulent, combattant « notre » société pourrie ; alors, il a fallu qu'on lui procure un mandat d'arrêt quelconque. On a profité d'un incident récent qui s'est déroulé à la résistance Berlioz du Campus de Grenoble.

Popov voulait offrir une rose, arrachée sur la pelouse, au directeur-flic de la Résidence ; celui-ci refuse, Popov le gifle, l'autre se barricade dans son bureau. Popov en défonce la porte et y pénètre.

De tout ceci découle le mandat d'arrêt :

- Violation de domicile.
- Destruction de matériel pouvant servir à la décoration (c'est la rose arrachée).
- Bris de clôture.

Les flics pouvaient très bien l'arrêter chez lui, mais ils ont préféré le faire dans un lieu public où se retrouvent de temps en temps les copains (Café de la Banque), afin de montrer qu'ils sont « les plus forts » et de créer une psychose.

Popov risque de 8 mois à 4 ans ! C'est un copain qui a milité à la CNT à Lyon pendant 68.

Nous pensons que l'histoire de Max doit être dénoncée et que nous devons tout faire, selon nos moyens, pour libérer Max et Popov.

Vous pouvez écrire à Max :
Jean - Max Bernard, Prison Saint-Joseph. (38) Grenoble.

NDLR. — J. P. Koroloff a été remis en liberté provisoire le 21 octobre. Pendant son séjour à la Prison St-Joseph, il a été systématiquement « questionné » sur les activités des gauchistes de Grenoble.

Tu as créé la machine et elle se joue de toi. Tu as fait naître le progrès et il s'est retourné contre toi. Doit-on appeler progrès une bombe qui raye de la carte les trois quarts des peuples. Personne n'a le droit de disposer de la viande humaine comme des paquets de chiffons. C'est aux hommes, et aux hommes seuls de réagir lorsqu'ils auront pris conscience de leurs problèmes, de comprendre qu'ils ne peuvent plus marcher dans ces farces, qu'ici tout leur appartenance, tout est à eux, et non pas à une équipe de gros bonnets endimanchés qui se permettent de disposer du monde, avec tout ce que cela représente.

MICHER GORNES

(Groupe libertaire de l'Etang de Berre)

MAX, par lui-même

Je m'appelle Max. Je suis rentré à l'orphelinat en 1956, au Foyer départemental de La Côte St-André. J'avais 7 ans. Je suis ressorti à 17 ans et demi, fin 1964. Quand j'étais à l'école, j'étais pas fort ni intelligent. La discipline était serrée car on était 1 200 à avoir des revues de slip au pied du lit, des fois toute la nuit. Quand le directeur passait, on recevait une trempe et une douche froide. On mangeait très mal : un pain de cinq jours, des barres de chocolat dures comme du caillou. Sur notre col de chemise, on avait comme initiales : F. D. (Foyer Départemental). Les gens de la ville ne pouvaient pas nous voir. Ils nous considéraient comme des bandits. C'est faux. Il y avait chez nous des gars de toutes les espèces.

On travaillait dans les fermes pendant les vacances. On était payés au mois mais quand on avait fini de bosser, on ne voyait jamais où était passé l'argent gagné par notre propre sueur.

On marchait à la trique ou il fallait s'évader. C'était entouré de murs comme une caserne.

Quand j'ai eu 17 ans, je suis sorti. Je ne savais pas ce que c'était que des papiers : on nous a jamais appris les contrats, les feuilles de paye et tout ça.

Les civils nous disaient : « Tu cherches du travail? ». Et avant même de t'embaucher, ils regardaient comment on vivait et d'où on sortait. Et alors, si on sortait de l'Orphelinat, ils n'avaient pas confiance, encore moins que si on sortait de prison.

Sans pouvoir travailler, on tombait vite dans les bas-fonds : Comme les gens disent, « on était les voyous ». Et après, on vole pour manger ou on rentre en tôle. (Pour Max, ce fut le centre de « redressement »...)

La société bourgeoise qui nous réprime, nous les orphelins, en nous mettant dans les foyers qui ne nous donne pas du travail, n'oublie pas, après, à 19 ans et demi de nous envoyer à l'armée. Pour vivre enfin comme les autres? Non! Pour en baver? Oui!

J'ai fait mes seize mois comme tout le monde et j'ai terminé en mai 1968. Je suis retourné au Jardin de Ville rejoindre les copains. Alors, on a vu des étudiants qui venaient nous chercher (je peux vous le dire, c'était la FER, les trotskystes, qui ont fait l'AJS après) qui nous font faire des commandos et des bagarres contre

tous leurs ennemis. Ils nous utilisaient comme des pions. Après, je suis parti à la Légion, fin 1968. Des classes à la Légion où ils nous font faire la pelote, le tombeau et mieux : ils attachent un déserteur derrière une jeep, passent en première et le gars doit courir derrière. Dans tous les régiments ils le font encore.

On fait les 15 kilomètres à moins de 58 minutes la tenue de combat et le sac plein (en tout 10 kilos). Et puis, pour 25 francs par mois, ils nous faisaient payer même du linge. Lorsqu'il y avait une revue de paquetage et qu'il y avait une tache sur une chemise, il fallait en acheter une autre, tout l'argent passait dans

le paquetage ou pour se raser parce que quand il n'y plus de produit à raser et que la barbe pousse, le sous-officier nous frottait la gueule avec deux cailloux.

Fin 1969, je suis parti, j'en pouvait plus physiquement et moralement. Je suis revenu sur Grenoble. Je suis retourné voir les copains. On a donné un coup de main aux immigrés pendant Seyssinet.

Et puis, aux barricades de juin 70 on était là avec les étudiants. Et l'AJS, les mêmes qui nous avaient déjà lâché en 68, nous ont encore lâché. Ils ont trahi, comme d'habitude, les jeunes en révolte qui se battaient contre les CRS.

C'est eux qui voulaient faire évacuer Berlioz pour que les flics puissent prendre les jeunes à la sortie.

Et puis, après, comme ils n'avaient pas été avec ceux qui se battaient, ils ont commencé à faire courir des bruits dégueulasses. Ils m'ont traité de flic et tout ça parce qu'ils me connaissaient et qu'ils savaient que j'étais contre eux depuis mai 68. Ils sont même allés jusqu'à porter plainte et me dénoncer aux flics, comme les fascistes qu'ils sont. Mais tous mes copains de bagarre savent qui je suis, et c'est eux seuls qui peuvent me juger, pas les flics et leurs copains.

KIDNAPPING POLICIER

Lundi, 27 septembre.

12 h. — Max vient au restaurant universitaire « Diderot », sur le Campus. Il serre quelques mains, discute avec quelques copains.

12 h 15. — Pour une raison mal éclaircie, Max quitte le restaurant d'un pas décidé en direction de la résidence Berlioz. A cette heure-là de nombreux étudiants déambulent sur la route qui mène du restaurant à Berlioz. Plusieurs témoins qui ont assisté de près ou de loin au kidnapping permettent de le reconstituer.

Un étudiant : « Quelques étudiants marchaient de chaque côté de la voie 16, allant au restaurant universitaire ou en revenant. Brusquement, du terrain vague surgirent une vingtaine de personnes. Je m'arrêtai, intrigué. C'étaient des hommes jeunes, de 20 à 25 ans. Ils étaient habillés comme des étudiants : pull, veston. Ils portaient chacun un objet ressemblant à une matraque. Ils traversèrent la voie 16 en courant. De l'autre côté, un étudiant en pull marine, barbu (il s'agit de Max), n'a pas bougé. Comme les autres témoins, il ne comprenait pas ce qui se passait. Tout d'un coup, cet étudiant sentit le dan-

ger, il fit quelques mètres en avant, courut dans l'autre sens, il bondit ensuite vers les champs. Mais c'était trop tard. Il tomba. Il était déjà assailli de coups de pieds et de matraques : un tel acharnement dans la violence, il faut le voir pour y croire. Ensuite, ils le traînèrent vers les champs, le relevèrent pour le pousser brutalement hors du campus. Puis ils disparurent derrière les maisons avec leur victime en direction de l'avenue Gabriel Péri. La violence n'est pas une chose naturelle chez les étudiants. Alors, qui sont ces gens?

« Paris-Match » parle du « campus de la peur », mais qui vient faire peur? Et peur de qui? Peur de quoi?

Un autre témoin, qui marchait à la même hauteur que Max, affirme : « Un de ces hommes m'a pointé vers le ventre un revolver à canon long (peut être muni d'un silencieux) et m'a menacé en me disant : « Ferme là ou on te flingue! »

Des témoins s'étant précipités au restaurant « Diderot » pour appeler à l'aide, de nombreux étudiants coururent vers le lieu de l'enlèvement mais c'était pour constater que les kidnappeurs étaient déjà loin.

UN PEU D'HISTOIRE

Devant le Congrès du Parti Communiste en juin 1945, Maurice Thorez fustigea avec violence « ceux qui ne prennent pas au sérieux le grave problème de la dénatalité ».

Pour le Parti Communiste, faire des gosses, c'est révolutionnaire, il est vrai que pour éviter que ces gosses deviennent des crève-la-faim, Thorez déclara dans le même Congrès :

« Le Parti Communiste assurera au peuple une armée républicaine soumise à l'autorité suprême de l'assemblée nationale. »

On a entendu les mêmes propos dans la bouche de de Gaulle 15 ans après.

Il est vrai qu'en 1945, Maurice Thorez était Vice-Président du Conseil du gouvernement de Gaulle et plusieurs cocos étaient ministres.

Jean Argences

LE DIMANCHE 7 NOVEMBRE sera projeté le film de Biberman et Wilson,

LE SEL DE LA TERRE

à 15 h 30, 33, rue des Vignoles, Paris (20). Métro Avron et Buzenvald.

Exactions et violences policières à Grenoble

1970 : Après la révolte des travailleurs immigrés de Seyssinet, tentative d'enlèvement contre Pierre et Claire Blanche sur le campus.

Mai 1971 : Deux voisins de Pierre Boisgontier interpellés sous la menace de revolvers dans le quartier des Mimosas (simple confusion) un jeune travailleur rentrant chez lui en mobylette est coincé et renversé par une voiture de flics (encore un « sosie » de Boisgontier).

Pendant la grève de la faim (riposte à l'agression fasciste du 28 mai à « Diderot »), les flics tirent sur la voiture de quatre camarades qui sortaient du centre St-Marc. Ils ont porté plainte; on attend toujours la suite.

Juin 71 : Place Grenette, enlèvement par les flics, sans aucun motif, de Luc Baylion et chantage grotesque : « On vous libère si Volodia Shashaani (responsable de Secours Rouge) se rend ».

Jean Rosio, assistant à l'IEP, est poursuivi par une DS blanche avec 6 hommes à bord (flics ou CDR?) un soir sur le campus.

Septembre 71 : Lundi 27, Jean Max Bernard est kidnappé (assommé et emmené sans connaissance) par une vingtaine de flics.

Jeudi 30, un autre jeune qui venait souvent sur le campus (surnommé Popof) est enlevé en plein café (Café de la Banque) par les flics.

LA LEGION qu'est-ce que c'est ?

C'est une machine d'enfer qui a deux entrées. L'une est pour les jeunes, les « loulous », dont la société des riches veut se débarrasser. Le chantage est bien connu : « Ou tu restes en tôle ou tu fous le camp à la Légion... ». L'autre entrée, c'est pour les crapules, pour les tueurs, les escrocs, les anciens SS, les sadiques. Pour avoir le droit de voler, de piller de torturer, sous la protection des lois, ils vont à la Légion. On les a envoyés massacrer en Indochine, à Suez, en Algérie. On les envoie maintenant au Tchad pour protéger les capitalistes. Ce sont des tueurs professionnels qui ne savent qu'obéir et que l'on lance contre les hommes et les peuples décidés à défendre leur liberté les

armes à la main. Le jeune qui s'est fait avoir au chantage de la Légion, qui ne veut pas devenir un tueur mercenaire n'a qu'une solution : désertir et foutre le camp à l'étranger.

Car, s'il est repris en France, il est foutu, on le transformera en cadavre et ce seront les autres, les crapules professionnels, qui se chargeront de lui.

La Légion, c'est tout ça : une machine à tuer. Celui qui essaye d'échapper à la machine, s'il n'a personne pour l'aider est un condamné en sursis.

Il ne faut pas que Max retombe entre les mains de la Légion.

RHONE-ALPES

PRO « C. S. ET « UMBRAL »	Idem : X	50 00
F. Local de Fontaine-bleau	Idem : M. T.	20 00
F. Local Saint-Denis: Climent	David Fuentes	10 00
Idem, M. Rodriguez	R. Llop, Paris	30 00
F. Local de Thiais : Rodriguez	F. Roda, Thiais	10 00
	Total	190 00

Libres Opinions Jeunes et Vieux, tous ensemble vers l'anarchie

« La génération montante est basse de plafond. C'est forcé qu'elle s'y cogne. » Ces mots de Clément Ledoux dans le « Canard Enchaîné » éclaircit de tout leur éclat l'époque que nous vivons.

Loin de nous de donner des leçons de morale à la jeunesse et encore moins de faire du racisme anti-jeune.

On emploie d'ailleurs souvent le mot racisme pour justifier pas mal de choses, même les entraves à la liberté.

Dès qu'on fait une classification entre individus — même si l'on émet seulement des critiques — on peut être qualifié de raciste. Nous mêmes, anarchistes, sommes racistes à notre manière puisque nous sommes contre la race des sales cons qui nous exploitent et solidaires des pauvres cons d'exploités dont nous faisons partie.

Pour en revenir à nos moutons, c'est-à-dire aux propos de Clément Ledoux, il s'est avéré que les termes jeunes et vieux, s'ils peuvent être attribués à la constitution physique de l'individu ne doivent pas entrer en ligne de compte en ce qui concerne leur comportement.

Ils est parfaitement normal que les jeunes s'amuse et occupent leurs loisirs à des activités offrant une dépense d'énergie supérieure à celle des anciens. Malheureusement, dans un bon nombre de cas l'énergie employée par certains ampute bougrement sur la liberté des autres. « L'homme ne devient réellement tel, que lorsqu'il respecte et qu'il aime l'humanité et la liberté de tout le monde, et que sa liberté et son humanité sont respectées, aimées, suscitées et créés par tout le monde. »

Que les fans de Johny Halliday aillent pousser leurs hurlements dans une salle, nous n'y voyons aucun inconvénient, bien que cette frénésie hystérique rappelle les manifestations des foules de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste. Mais que des jeunes pétaradent avec leurs motos dans les rues à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il y a un net empiètement sur la liberté des autres.

Nous voyons avec tristesse ce qui reste de mai 68, les jeunes durs ont vieilli; ils se sont incrus-

tés dans la société bourgeoise, les uns sont avocats, les autres médecins ou encore chefs de grandes entreprises et vivent sur le dos des travailleurs.

Nous en voyons encore aujourd'hui qui essayent de prendre contact avec nos camarades pour essayer de les entraîner dans les rouages de la politique. Pour eux, la révolution, c'est de trouver un « bon chef » qu'ils suivront et applaudiront. Parce que la hiérarchie est ancrée en eux comme un virus dont il ne peuvent se débarrasser.

« L'Express », il y a quelques mois indiquait que des jeunes « anciens combattants de mai 68 » avaient rejoint en nombre imposant les rangs des loges maçonniques. C'est significatif sur la mentalité d'une « génération basse de plafond ».

Les générations précédentes n'ont d'ailleurs pas grand chose à lui envier, mais ils étaient beaucoup moins nombreux les profiteurs de la société qui avaient fait leurs premières armes du côté de la révolution.

On dira que la jeunesse trahie et bernée en mai 68 a bien le droit de croire aujourd'hui que les alouettes vont tomber toutes rôties. Non. C'est à la fois de la lâcheté et de la trahison. En agissant ainsi la génération de mai 68 est aussi méprisable que monsieur Séguy, qui manœuvra avec l'espoir que le temps passant, les « révolutionnaires » de mai 68 rentreraient dans le rang.

Si Séguy n'a pas gagné de nouveaux adeptes, la révolution sociale n'a cependant pas été de l'avant.

La situation s'en trouve pourtant clarifiée, ceux qui restent forment le levain de la révolution anarchiste.

C'est pourquoi le mouvement anarchiste et anarcho-syndicaliste ne doit pas tomber dans cette erreur de classification entre les jeunes et les vieux. Notre mouvement doit être composé d'hommes et de femmes libres et égaux quels que soient leurs âges.

C'est à cause de cette discrimination que la « génération qui monte est basse de plafond ». A l'anarchie de le relever.

R. J. SOURIAUT

Pour la constitution de syndicats C. N. T.

MODELE DE STATUTS

C.N.T. — SYNDICAT DE ... (1)

I. — BUT ET COMPOSITION

Art. 1 — Il est fondé entre tous ceux qui adhèrent aux présents statuts, un syndicat qui prend pour titre : SYNDICAT DE ... (1). Sa durée est illimitée. Son siège est fixé à ... (2). Il pourra être transféré ailleurs sur simple décision du Conseil Syndical.

Le syndicat a pour buts : la défense des intérêts moraux et matériels des travailleurs, l'établissement et l'étude des moyens propres à l'aboutissement de leurs revendications, le resserrement des liens de solidarité et d'union entre ses membres, l'organisation de la lutte contre l'exploitation capitaliste, l'instauration d'un système économique et social basé sur le travail libre par la syndicalisation des moyens de production, de répartition et d'échange, selon la devise : « de chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins ». Le syndicat adhère à la Fédération de ... (3), ainsi qu'à la Confédération Nationale du Travail, affiliée à l'Association Internationale des Travailleurs.

Art. 2. — Sur le plan local, comme sur celui de l'entreprise, il pourra être créé des sections techniques. Dès qu'elles en auront la possibilité, ces sections devront se constituer en syndicats rattachés à la Fédération.

Art. 3. — Le syndicat s'interdit toute discussion et toute activité, qui ne soient pas d'ordre strictement syndical.

II. — ADMINISTRATION

Art. 4. — Le syndicat est administré par un Conseil composé d'au moins ... (4) membres désignés par l'Assemblée Générale. Ce Conseil choisit dans son sein un Secrétaire Général responsable de l'exécution de ses décisions et chargé de le représenter en toutes circonstances. Le Secrétaire Général a la faculté de désigner pour l'assister dans l'exercice de son mandat, autant d'adjoints qu'il est nécessaire, ceci sous son entière responsabilité, pour la durée et dans la mesure qu'il juge utiles. Le Conseil Syndical est élu pour ... (5), et à la majorité des deux tiers des membres inscrits. Le mandat du Secrétaire Général est immédiatement révocable sur décision de l'Assemblée Générale, prise à la majorité des deux tiers. Les conditions d'éligibilité des

membres du Conseil sont déterminées par les lois en vigueur.

III. — ADMISSION, RADIATION, OBLIGATIONS

Art. 5. — Après examen de la demande et enquête s'il y a lieu, l'admission est prononcée par l'Assemblée Générale à la majorité des deux tiers.

Art. 6. — La radiation peut être prononcée contre tout membre du syndicat qui, sans excuse valable, n'acquittera pas ses cotisations ou n'assistera pas aux assemblées.

Art. 7. — Tout adhérent doit : 1°) assister aux assemblées; 2°) soutenir en toutes circonstances les revendications formulées ou prises en considération par le syndicat; adresser toutes informations utiles; 4°) souscrire un abonnement à l'organe confédéral.

IV. — RESSOURCES

Art. 8. — Les ressources sont constituées par les cotisations de ses membres. La cotisation ne peut être fixée à un taux inférieur à celui d'une heure de salaire.

Art. 9. — Sont exonérés de la cotisation, les syndiqués privés partiellement ou totalement de leurs moyens d'existence, par suite de circonstances indépendantes de leur volonté.

V. — CONFLITS

Art. 10. — Tout conflit à l'intérieur du syndicat sera porté devant le Conseil Syndical. Appel pourra être fait devant l'Assemblée Générale.

VI. — MODIFICATION DES STATUTS

Art. 11. — Les présents statuts ne peuvent être modifiés que par l'Assemblée Générale à la majorité des deux tiers des inscrits. Il en est de même pour la dissolution du syndicat. Dans ce cas, l'Assemblée désignera une commission de trois membres pour la liquidation de l'actif.

Prochain numéro :

Code du Travail. — De l'objet des syndicats professionnels et de leur constitution.

- (1) Nom du syndicat.
- (2) Adresse exacte.
- (3) Nom de la Fédération d'Industrie (Bâtiment, métallurgie, etc...).
- (4) 3, 5 ou 7 membres.
- (5) Durée du mandat (6 mois, 1 an, etc...).

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

POMPIDOU A BREST

Il y a de ces gens allant de ville en ville, aux frais des contribuables, y prononçant des discours boursoufflés, dont ils ne pensent pas d'ailleurs le moindre mot, jouissant de voir tous ces officiels dans l'obligation d'y être présents, tous ces badauds avalant les pires balourdises, qui sont tellement infatués de leur personne, qu'ils arrivent à se prendre pour des êtres supérieurs à leurs contemporains.

Quand Pompidou déclara lors de la revue navale de Toulon, qu'il ne fallait plus restreindre le budget des armées afin que la France puisse être prête à résister à toute agression, il oubliait ou feignait d'oublier qu'étant premier ministre, et devenu président de la République, il a autorisé et autorise les arsenaux, les usines d'armement à construire des sous-marins, des vedettes navales, à fabriquer des avions de combat, tanks et canons pour tous les pays qui en désirent.

Ce qui fait, qu'à l'occasion d'un conflit guerrier, éclatant avec une nation quelconque, les soldats et la population française seraient éventuellement victimes d'engins meurtriers vendus par nos industries; mais allez donc parler logique à Pompidou, Debré, Giscard, etc., du moins leur faire reconnaître publiquement ce qui est l'évidence même.

Donc, Pompidou sera à Brest le 22 octobre, il pérera, mais pour lui, qu'on voit à la télévision prendre des bains de foules, comme tout chef d'Etat qui se respecte (Mussolini, Hitler, Staline, etc., l'ont précédé dans ce genre d'exhibitions), tout un tas de précautions est pris pour assurer sa sécurité : aucune auto ne devra stationner dans les diverses artères où passera son cortège, les habitants des immeubles de ces rues places ne devront recevoir que les responsabilités, parents ou amis, de placer à leurs fenêtres tout objet mobile. Il est défendu de monter aux arbres, sur les échafaudages, de jeter des tracts, confettis, serpentins, bouquets, fleurs.

C'est à croire que sa popularité, à écouter la radio, la télévision, à lire la presse d'information est loin de recueillir l'unanimité,

voire la majorité de la population et les raisons ne manquent pas : essais criminels de bombes atomiques en Océanie, la montée des prix décidée par son gouvernement, les scandales financiers où sont mêlés des personnalités de sa majorité, tout cela ne peut qu'exciter l'indignation populaire.

A l'appel de la CGT, diverses organisations se sont réunies pour faire connaître leur opinion aux Brestoises sur la venue de Pompidou dans notre ville. Sur les 9 présentes, 6 sont d'obédience « communiste », de telle façon et c'est leur habitude, d'être majoritaires pour toutes décisions et le tour est joué.

Ne pas oublier que Pompidou est un peu leur élu lorsqu'en 1969, le sinistre J. Duclos et ses amis invitèrent, eux toujours partisans de participer à tous votes, même en régime de dictature (nos amis espagnols en savent quelque chose), leurs électeurs à s'abstenir, à fin qu'ils n'apportent pas leur bulletin à Poher, adversaire du régime de la Ve. Aussi Pompidou, à la grande joie du maire de Brest, celui qui insista pour qu'une place de notre Brest porte le nom de l'aventurier Napoléon III, ne sera pas trop inquiet à circuler; il est vrai que les gardes mobiles, les CRS y seront amenés en forces imposantes.

Plus que jamais, une force syndicaliste, en l'occurrence la CNT, se démontre nécessaire pour amener les populations à savoir prendre leurs responsabilités, à comprendre que leur situation économique-sociale ne sera réellement améliorée qu'en agissant en dehors des partis politiques, de l'Etat.

A. LE LANN

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

32428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

11 NOVEMBRE
1971
NUMERO 680
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE CRIME LEGALISE

Les ouvriers des chantiers navals mènent l'enquête sur la mort de leur camarade

DUNKERQUE (APL 28 OCTOBRE). — Le 21 octobre, un accident mortel a eu lieu à bord du « Cétra », sur les Chantiers navals de Dunkerque : un ouvrier meurt noyé dans une citerne du « Cétra ». Cet accident s'inscrit dans une série noire à Dunkerque :

dans la nuit du dimanche au lundi 11 octobre, un ouvrier est tué à Usinor par de l'acier en fusion, deux autres sont gravement brûlés. Dans la semaine qui suit deux ouvriers, dont l'un à l'entreprise Delattre Levivier, font des chutes mortelles.

(Suite page 11)

Vives réactions après la mort du jeune insoumis J. P. LALANNE

VERDUN (APL 28 OCT.). — Le 25 octobre Jean-Pierre Lalanne était trouvé mort, pendu dans une des cellules du quartier disciplinaire de la caserne de Verdun. Il était arrivé la veille à la caserne, menottes aux poignets, pour avoir refusé de porter l'uniforme. A propos de sa mort, le Comité de soutien aux insoumis a déclaré :

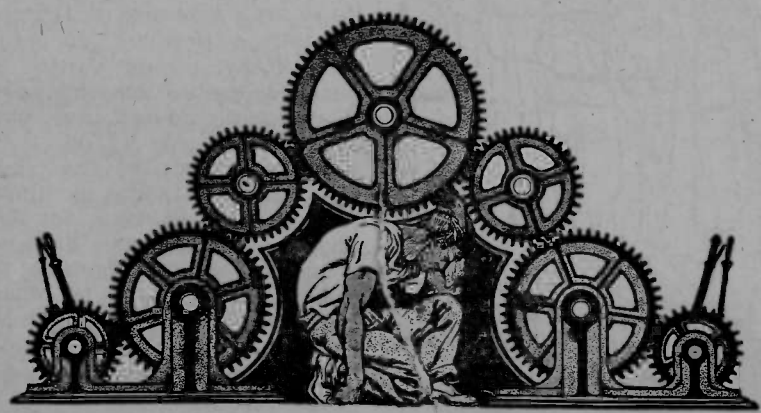
« Au nom d'un honneur, d'une patrie et d'un ordre dont les jeunes n'ont que faire, l'armée, le 25 octobre 1971, a fait une victime de plus : Jean-Pierre Lalanne qui, comme Sylvain Puttemans et Joël Chapelle, refusait l'embrigadement au nom de la liberté de l'individu, au nom de sa liberté. Le Comité de soutien aux insoumis s'élève avec la plus grande vigueur contre cette éternelle atteinte à la liberté individuelle qu'est l'armée. »

Une autre victime des militaires : JOEL CHAPELLE

Pour ceux qui l'aurait oublié, rappelez-vous un peu. Arrêté le 7 mai 1971 pour insoumission (après deux ans de cavale), Joël Chapelle est jugé le 29 juillet 71, à la caserne de Reuilly et condamné à dix mois de prison ferme. Il est successivement incarcéré à Fresnes, puis à Fleury-Mérogis, « prison modèle » qui compte à son actif le record du nombre de suicides et qui tout récemment a fait parler d'elle, après l'affaire de Clairvaux, pour la brutalité bestiale de ses geôliers.

Depuis la mi-juillet, Joël « bénéficie » du statut spécial de détenu politique. Oui, oui, il y a bien des guillemets de part et d'autre de « bénéficie », car ce verbe est un bien grand mot en ce qui concerne Joël, et probablement pour d'autres.

En effet, les avantages ainsi (Suite page 111)



LE CRIME

Les ouvriers mènent l'enquête à Dunkerque

Devant la multiplication de ces « accidents », les ouvriers maoïstes des Chantiers navals ont organisé une enquête populaire pour déterminer les vraies responsabilités. Face au silence total de la Direction des Chantiers navals sur l'accident du 21 octobre, ils expliquent la raison de cette enquête :

« Pourquoi on veut savoir ?

Parce qu'en faisant la vérité, on montre à tous ceux qui nous traitent comme des chiens qu'on ne veut plus de ça. Parce que si on sait comment s'est passé l'accident, on peut en tirer, nous ouvriers, une règle de sécurité qui sera un premier pas vers un règlement ouvrier de sécurité dans le chantier...

» Voici ce que nous proposons :

» 1° Que tous les ouvriers se prononcent sur la réalité de ce

qui est écrit plus haut (les faits). Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux ?

» 2° Que les ouvriers, en particulier ceux du Cétra, recueillent minutieusement les faits, en discutent. Que ceux des ateliers et des autres bateaux aillent s'informer eux-mêmes auprès de ceux du Cétra.

» 3° Que tous les éléments soient centralisés et nous donnons au fur et à mesure les résultats de l'enquête. (...)

» 4° Commençons à analyser les causes de cet accident pour en tirer une règle de sécurité. Ce sera un premier pas vers un programme ouvrier sur la sécurité.

5° » Déterminer qui est coupable, et il faudra le juger nous-mêmes pour venger la mort du camarade. »

Comité Bolivien de Résistance Antifasciste

Le Secrétaire Général de la C.O.B. assassiné

BOLIVIE (APL 26 OCT.). — Deux mois après le coup d'Etat d'extrême droite contre le gouvernement du général Torres, la répression impitoyable s'abat sur les militants qui tentèrent de créer un pouvoir populaire et de s'opposer à la montée du fascisme en Bolivie :

« Le Comité bolivien de résistance anti-fasciste dénonce devant l'opinion publique internationale, devant les organisations syndicales, les organisations des juristes et toutes les organisations démocratiques et anti-fascistes, un nouveau crime commis par la dictature militaire fasciste qui gouverne notre patrie.

René Higuera del Barco, secrétaire général de la Centrale ouvrière bolivienne (C.O.B.), secrétaire exécutif de la Fédération départementale des enseignants de la La Paz et militant révolutionnaire, a été assassiné dans le camp de concentration de la jungle « Alto Madidi », où près de 200 prisonniers politiques et syndicalistes subissent l'exil et la torture. Cela depuis les premiers jours de la dictature militaire fasciste en Bolivie.

René Higuera a été arrêté le 23 août dernier et envoyé au camp de concentration « Alto Madidi », en pleine jungle. Il faisait partie du premier groupe des emprisonnés.

En dépit de la mise en garde de la Fédération départementale des enseignants de La Paz, dans son communiqué n° 29; en dépit aussi du mauvais état de santé du professeur Higuera aggravé par la torture et la détention dans une région tropicale insalubre, ce qui était connu de la Croix Rouge bolivienne et du délégué de la Croix Rouge Internationale, le gouvernement n'a pas assisté médicalement le dirigeant syndical. Il a obtenu son objectif : la mort de René Higuera del Barco, restant sourd aux appels de ses collègues et de sa famille.

Nous dénonçons l'emprisonnement de près de 200 patriotes boliviens dont les conditions d'hygiène et d'incarcération sont les mêmes. Nous dénonçons les intentions de la dictature militaire fasciste qui tente la liquidation physique du mouvement syndical, progressiste et antifasciste bolivien.

Paris, le 22 octobre 71 ».

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

8 ouvriers abattus en 2 ans par la police espagnole

Où est-il l'esprit de solidarité faisant jaillir des protestations innombrables pour sauver la liberté, la vie d'hommes ou femmes inquiétés pour leur activité : Gorki, Spiridonova en régime tsariste; F. Ferrer, Ascaso, Durruti sous la monarchie espagnole, E. Rousset à Biribi, Sacco et Vanzetti aux Etats-Unis et réussissant à en sauver plusieurs ?

En Espagne les inculpés de Burgos ont eu la vie sauve, mais ne bénéficieront pas de réduction de peine; ils resteront toute leur vie dans les « presidios »; en ce moment, il y a le cas du jeune libertaire J. Millán menacé de mort par un tribunal militaire, sur des fausses accusations.

Aux Etats-Unis, c'est celui d'A. Davis et de dizaines de milliers d'insoumis; en Italie, c'est celui de plusieurs libertaires dont Valpreda, amis du « suicidé » de la Préfecture de police de Milan, Pinelli, en décembre 1969, accusés d'être responsables des terribles explosions de Milan; en Russie,

c'est celui des intellectuels envoyés dans les bagnes de Sibérie ou internés dans les maisons de fous; et en France le gouvernement ne ménage pas ses coups aux jeunes subversifs.

La S.I.A. fondée en 1937, pour soutenir les authentiques antifascistes espagnols dans leur lutte contre le franquisme, continue son œuvre en aidant les victimes des gouvernements et considère que tous ces crimes de lèse-humanité existent en raison de la passivité, de la lâcheté collective de la majeure partie du monde civilisé qui permettent aux hommes du « Pouvoir » d'accomplir leurs méfaits.

Il est temps que les hommes et les femmes ayant le sens de la liberté, se ressaisissent, unissant leurs efforts pour plus de justice, davantage de liberté.

La S.I.A. les invite en conséquence à lui apporter leur concours, leur adhésion.

Ecrire au secrétaire : Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29N Brest.

Le Comité de soutien aux objecteurs de conscience réclame une inculpation



BESANÇON (APL 28 OCT.). — A la suite de la condamnation à 150 et 300 F d'amende, le 11 octobre 1971, à Bressuire, de Jean Marie Bouny et Roger Parisot, le Comité de soutien aux objecteurs de conscience déclare dans une motion :

« Pour la première fois sans doute dans l'histoire du droit français, deux personnes ont été condamnées à des peines d'amende pour avoir fait connaître à leurs frais un texte de loi. Elles avaient distribué un tract intitulé « Fais un service civil », reproduisant les dispositions essentielles de

(Suite page III)

LEGALISE

**Comité de soutien
aux objecteurs
de conscience**

(Suite de la page 11)

la loi plus communément connue sous le nom de « Statut des objecteurs de conscience ».

Or à Besançon, le CSOC a à maintes reprises diffusé des tracts sur l'objection de conscience, dont celui-là même qui a valu une condamnation à 2 objecteurs à Bressuire. A maintes reprises, il a fait connaître le statut des objecteurs de conscience lors de débats organisés dans les Maisons pour Tous de Besançon. Nos tracts étaient toujours signés, nos réunions annoncées par voie d'affiches et de communiqués signés dans la presse locale.

Y aurait-il deux poids, deux mesures?

C'est pour tirer cette question au clair que nous déclarons publiquement avoir commis les mêmes « délits » que les personnes condamnées et inculpées, et réclameons un procès public.

RENNES (APL 25 OCT.). — Depuis une semaine l'usine Bernard Faure (740 ouvriers) de St-Nicolas-de-Redon connaît un mouvement de grève tournante d'une ou deux heures pour des revendications salariales.

L'entreprise Bernard Faure est une usine sous-traitante à 90 % de Citroën. Comme l'usine-mère risquait de manquer de sièges de GS et d'Ami 8, une « opération » exceptionnelle a été montée par la direction. Dans la matinée du samedi 23, une dizaine de camions, bien protégés par plusieurs dizaines d'hommes, ont été utilisés pour déménager des sièges terminés ou en cours de finition. Talkie-walkies, stations de relais sur la route qui mène de Redon à Rennes, service d'ordre : tout avait été prévu par la direction pour mener à bien l'« opération ».

Le déménagement s'est déroulé en l'absence des ouvriers...

La CFT justifie l'«opération récupération»

REDON (APL 28 OCT.). — La nuit du samedi 23 au dimanche 24 octobre un « commando » s'introduisait dans l'usine Bertrand Faure, qui fabrique les sièges pour les véhicules Citroën, de l'usine de Rennes, et qui était en grève. Il récupérait le stock de sièges pour l'amener à Rennes par camions.

« Ouest-France » titrait le 25 octobre : « Citroën déménage le stock de sièges de GS et d'AMI 8 à l'aide de camions ». Il se confirme aujourd'hui que l'opération a été organisée avec le soutien actif du syndicat indépendant

CFT, de Citroën - Rennes. Celui-ci, dans un communiqué, justifie ce qu'il appelle « l'opération - récupération ». Il explique qu'on ne pouvait laisser mettre « en péril la sécurité de l'emploi de 13 500 ouvriers de Citroën ». Cette action est donc donnée en exemple par le CFT pour illustrer sa conception de la défense des ouvriers. Le communiqué de la CFT conclut : « Le syndicat national indépendant des salariés de Citroën, quant à lui, souhaite que le développement industriel d'Ille-et-Vilaine s'intensifie, mais pas à n'importe quel prix. Les emplois créés doivent apporter la sécurité des travailleurs et non pas être à l'origine de conflits sociaux dont la classe laborieuse est toujours la première victime »

**PATRONS ET SALARIES
COMPLICES !**

Joël CHAPELLE

(Suite de la page 1)

obtenus, ne lui sont systématiquement pas accordés. C'est pour cette raison que du 1^{er} au 8 octobre, Joël fait grève de la faim. Dans une lettre datée du 2-10-71, il demande :

1. Que tous les livres qui lui ont été amenés lui soient remis, car le régime spécial lui permet de recevoir tous les livres qu'il désire, sous seule réserve qu'ils n'aient pas été censurés en France.

2. Que, comme les droits communs, il lui soit autorisé d'assister aux séances de cinéma.

3. Qu'il lui soit donné possibilité le dimanche de prendre, comme les autres jours de la semaine, ses promenades dans une grande cour et non dans une courte disciplinaire.

4. Qu'il lui soit permis de prendre ses promenades en compagnie d'un ou plusieurs autres détenus bénéficiant comme lui

d'un régime spécial. (Il avait déjà exprimé le désir de prendre ses promenades en compagnie d'un autre détenu politique, militant d'Occident — que voulez-vous? faut faire avec ce qu'on a —, qui de son côté avait fait la même demande).

5. Qu'il soit donné suite, ou pour le moins réponse, à ses demandes de cantine « exceptionnelle ». En l'occurrence, à celle concernant l'achat de quatre piles pour transistor et d'une brosse à cheveux.

6. Qu'il lui soit permis de prendre deux douches par semaine, une seule ne pouvant suffire à assurer l'hygiène d'un corps, même si celui-ci est la propriété d'un détenu.

7. Que les journaux auxquels il est abonné lui soient donnés sans retard. Le régime spécial lui donnant droit de recevoir quotidiens, hebdomadaires et mensuels de son choix, pourvu qu'ils n'aient pas

fait l'objet d'une interdiction dans les trois mois qui précèdent leur envoi.

Il précise en outre : « J'ai reçu notification du fait que le vague-mestre prétend ne pas recevoir l'hebdomadaire « Charlie-Hebdo », je ne peux donc pas vous tenir responsables du fait que je ne le reçois plus depuis la mi-août, date à laquelle j'ai reçu le premier numéro. Néanmoins, vous conviendrez qu'il est pour le moins étrange que les services postaux égarent systématiquement tous les envois qui me sont faits de cet hebdomadaire. D'autant plus étrange, pour ne pas dire que ça tient du miracle, qu'il semble que ce soit aussi le cas pour le « Monde Libertaire », mensuel auquel je me suis récemment fait abonner et dont le premier exemplaire devrait m'être parvenu fin septembre. »

Après ces huit jours de grève de la faim, Joël a obtenu satisfaction sur les 1er, 2ème, 5ème et

peut-être 7ème points. Pas grand chose donc.

A noter aussi que son pourvoi en cassation lui a été refusé. Dans cinq mois, si comme nous le pensons, Joël refuse une fois de plus l'incorporation, il sera à nouveau jugé et risquera alors 2 ans de prison.

Joël, même en prison continue à lutter; il faut l'aider, le soutenir. Vous pouvez en particulier, lui écrire à l'adresse suivante : Joël Chapelle (détenu 13.561, Bât. D3, 7, avenue des Peupliers, 91-Flcury-Mérogis.

Ça lui fera plaisir, il est toujours réconfortant de recevoir du courrier d'amis, même inconnus.

N'oubliez pas non plus Sylvain Puttemans. Sylvain est en tôle pour les mêmes raisons, condamné à deux ans de prison. Ecrivez-lui : Sylvain Puttemans, cellule 117, écrou 5.687, Section D, 1^{er} Etage, 59-Maison d'arrêt de Loos.

J. L.

LUTTES OUVRIERES

Bordeaux:

Michelin en grève

BORDEAUX (APL BORDEAUX 25 OCT.). — Les ouvriers de l'usine Michelin Bassens, en grève depuis 15 jours (revendications : augmentation de salaires, primes de panier, etc...), ont manifesté tout l'après-midi du 21 octobre dans

le centre de Bordeaux avec des pancartes « Michelin peut payer ». Ils distribuaient un tract expliquant leurs revendications et prouvant que Michelin - Bassens peut effectivement payer. La grève se poursuit toujours.

Huit Supermarchés en grève

BORDEAUX (APL 28 OCT.). — Vendredi 22 octobre, à l'appel du syndicat CFDT, les employés de 8 super-marchés Suma de la région bordelaise se mettaient en grève. La CFDT explique les raisons de la grève :

«... Un employé de magasin gagne 690 F par mois, pour 40 heures de travail hebdomadaire. Une caissière doit vivre avec 710 F pour le même temps de travail et la responsabilité de 4 à 5 millions anciens par semaine.

Aucune prime ne s'ajoute à ces salaires, sauf une prime de fin d'année de 5 %. Plus le chiffre d'affaires augmente, plus le personnel diminue (deux cents emplois en moins en deux ans) »

Un comité de grève s'est constitué, composé de syndiqués ou non, de délégués syndicaux et de mili-

tants de base élus par tous les travailleurs. La CFDT dénonce les méthodes employées pour briser la grève :

« L'intimidation par la menace, des directeurs de magasin à leurs employés et par constats d'huissiers qui cherchent à faire croire aux grévistes que la grève est illégale.

La division, en dressant les travailleurs les uns contre les autres... »

Elle annonce d'autre part qu'elle continuera la grève jusqu'à satisfaction des revendications, et rappelle :

« Tous les travailleurs demandent : pas de salaire inférieur à 900 F., ce qui fait 160 F. d'augmentation uniforme pour tous.

Un treizième mois intégral ».

4 points demandés, plus une garantie en cas de maladie. Le 15 juin, le travail reprend.

La direction de l'usine demande donc « pour faute grave », le licenciement des 9 délégués pour avoir organisé et dirigé l'occupation, alors que 900 ouvriers de l'usine l'avaient décidée. Le jugement vise précisément le statut et la fonction de représentant du personnel des 9 délégués. Les 5 délégués condamnés à être licen-

ciés (4 autres ont été relaxés, ainsi qu'une ouvrière) ont fait appel contre ce qui est « une atteinte directe au droit du travail », et « qui emboîte le pas à la tendance réactionnaire et fascisante du régime actuel ».

L'ensemble du personnel de l'usine Vergèze a décidé de faire grève aujourd'hui, et mercredi toute la journée. Ce soir, à 18h30, se tiendra un meeting à la Bourse du Travail de Nîmes.

Les professeurs du SNES solidaires

MONTPELLIER (APL 27 OCT.). — Aujourd'hui 27 oct. a lieu, à Montpellier le procès en appel du jugement rendu par le tribunal d'Instance de Nîmes, en sept. 70, et qui condamnait 5 délégués de l'usine Perrier - Vergèze à être licenciés pour fait de grève. C'est une attaque directe à la fonction de représentant du personnel et de nombreux groupements ont protesté contre ce procès. Parmi eux les professeurs du SNES du Gard ont déclaré :

(...) « Les faits sont simples et clairs, car les arguties juridiques ne peuvent masquer la volonté du patronat et du gouvernement de porter atteinte à l'exercice du droit de grève inscrit dans la

constitution. Les enseignants sont sensibles à cette atteinte aux libertés fondamentales des travailleurs. Les personnels du second degré qui s'élèvent contre l'absence des garanties statutaires de catégories d'enseignants comme les maîtres d'internat et surveillants d'externat intérimaires et les maîtres auxiliaires qui peuvent être licenciés à tout moment, sont solidaires des travailleurs de Perrier. Ils sont solidaires de la journée d'action organisée par les UD, CGT, CFDT, FEN du Gard, portant en particulier sur les thèmes suivants : arrêt de toute répression, réforme du droit de licenciement, liberté des travailleurs et des citoyens. »

Nîmes:

Débrayage à l'usine Perrier

NIMES (APL 25 OCT.). — Mercredi 27 octobre aura lieu l'appel du jugement rendu par le Tribunal d'Instance de Nîmes, le 18 septembre 1970. Ce jour-là, le Tribunal de Nîmes « statuant en matière prud'homale, avait condamné au licenciement 5 délégués du personnel de l'usine Perrier, à Vergèze. L'appel, suspensif, leur a permis de travailler à l'usine jusqu'à aujourd'hui (« C. S. » du 30-9-71).

Le jugement fait suite à une plainte déposée par M. Epry, P.-D.G. de la Société générale des grandes sources d'eaux minérales françaises, M. Epry demandait le licenciement de 9 délégués et

d'une ouvrière après la grève, en juin 70, menée par les ouvriers de l'usine Perrier.

Le 4 juin, la grève démarre à Vergèze avec occupation de l'usine, votée par 90 % du personnel. Ils demandent une diminution d'horaires, une augmentation des salaires, la garantie du pouvoir d'achat, une garantie d'augmentation de 2 % par an.

Deux jours plus tard, à la demande de la direction qui en fait un préalable aux négociations d'ensemble, l'usine est évacuée « pour ne pas porter tort au mouvement de l'ensemble des usines ». Les négociations s'engagent et, le 13 juin, la direction accorde les

Les communiqués syndicaux dans « Le Courrier de l'Ouest »

ANGERS (APL 25 OCT.). — M. Poinot, rédacteur en chef du « Courrier de l'Ouest », a fait parvenir aux rédacteurs de ce journal la note de service suivante :

« Quand un communiqué émanant des organisations syndicales d'une entreprise et faisant état d'un conflit du travail (quelles que soient sa nature et sa gravité) nous parvient tel quel, il ne doit absolument pas être publié sans qu'il soit accompagné de l'avis de la direction de l'entreprise.

Si ce communiqué est remis à

une rédaction, il appartient à cette rédaction de faire le nécessaire avant d'adresser la copie au secrétariat de rédaction (cette méthode s'applique également aux conférences de presse des organisations syndicales). Si ce communiqué arrive dans la soirée au secrétariat de rédaction soit directement soit par l'intermédiaire d'un correspondant, il faut surseoir à sa parution et le retourner à la rédaction concernée.

J'insiste tout particulièrement sur l'application stricte de cette procédure. »

INTERES POR « LE COMBAT SYNDICALISTE »

Por la ingrancia de los morosos la revista «Umbral» ha sido suspendida. Por el mismo motivo la existencia de este semanario pelagra, a cuyo peligro no nos resignamos. Urge que cuantos lectores y amigos reciben LE COMBAT SYNDICALISTE sin jamás entablar contacto con nuestra Administración, lo hagan a lo más tardar hasta el 4 de diciembre de 1971. De lo contrario el envío les será suprimido.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 11 de Noviembre de 1971

En la España fascista

«Tenemos que recuperar a los profesores que andan dispersos por el extranjero, para incorporarlos a la enseñanza.»

DE esta manera se ha pronunciado el Ministro de educación franquista. Toda una revelación que pone de manifiesto la escasez del profesorado español; algo que ha venido ocultándose, porque los intereses del régimen, opuestos a los del pueblo, así lo reclaman.

Las deficiencias de la enseñanza, ¿quedan circunscritas solamente al número de profesores? El señor Palasi, al hablar del tema, ha pasado por alto muchos aspectos de fundamental importancia. Sabe él, que por esos motivos, el silencio ha sido alterado muchas veces y en distintos lugares. Y si cierto es que en el Magisterio español las lagunas son profundas y endémicas, nunca lo fueron tanto como desde que impera el actual régimen.

Los derechos de la sana enseñanza, en España, son menoscabados y agredidos desde distintos ángulos gubernamentales. La conducta de los Poderes es una provocación constante a la dignidad docente. Sin quitar responsabilidad en tal acción a otras instituciones, los dos principales agresores son el ejército y el clero. Ambos absorben, en recursos económicos, lo que a la enseñanza del pueblo corresponde. Si esta anomalía tuvo carta legal en todos los gobiernos habidos en el país, jamás fue tan agresiva como ahora.

Faltan profesores. ¿Quién lo duda? Y los que hay, a tenor de la capacidad que tienen sus colegas de otros países, ¿cuál es su grado de conocimientos en las disciplinas que enseñan? A ese factor ha conferido poco valor la potestad gubernamental. Y como consecuencia nos encontramos, que en el curso de 1969-70, «de cerca de 40.000 alumnos matriculados», en los principales centros universitarios, sólo hubo «2.279 nuevos matriculados».

¿A qué se debe esa baja proporción que llegó a la meta? No es difícil hallar las causas. La ense-

nanza, en los dominios del generalísimo afronta muchas deficiencias negativas. Desde los párvulos a las materias más elevadas de la Universidad, la historia no registra épocas peores que la presente. Puede alegarse que, como ahora, hubo otros tiempos en que las esencias culturales estuvieron a merced del clero. Y todos conocen que, bajo esa férula, el universo cultural opacó todas sus bellezas atractivas.

Al igual que en el ayer sombrío, triste y trágico, la dinámica intelectual del pueblo es constreñida por la dogmática. No tolera abrir caminos a la superación; para la existencia del hombre no reconoce otro horizonte que las creencias en una divinidad que la moral y la ciencia rechazan. La fe nunca afrontó la formación del hombre desde bases científicas y humanistas.

En informaciones y exhortaciones docentes, el ministro de educación es la figura visible. Habla de los problemas pedagógicos con elevado tono, a veces con vehemencia. ¿Sentimiento o demagogia? ¿Algo pensado por él? Se equivocan quienes crean lo último. Antes que el titular del ministerio haga manifestaciones públicas, en las cumbres eclesásticas se le ha elaborado lo que tiene que decir y hacer. Nada se dirá ni hará que la comisión de prelados no dé su asentimiento.

El cultivo intelectual del pueblo español está condicionado por su peor enemigo. La ciencia y la moral, que deberían ser elementos de aplicación para embellecer las artes, humanizar la vida del hombre y liberarlo, están minimizadas en aras a la exaltación de la fe. Esas dos fuerzas bienhechoras, únicas capaces de vitalizar el intelecto y sensibilizar el corazón, carecen de respeto y divulgación.

Cumplen su misión los ultramontanos. A la juventud estudiosa, afanosa de saber, de forjar y descubrir realidades humanistas para sus semejantes, se le ocultan las maravillas de las modernas conquistas del intelecto libre. Ahí, en la España de los generales mediocres, obispos y arzobispos de mentalidad primitiva, las letras

y razonamientos han de llevar el impacto y tufo de sacristía.

No, señor Palasi. Aunque usted llame a los profesores hispanos, pocos, o ninguno de los que hay allende la frontera, volverán al país. No quieren ser colaboradores, y responsables en parte, de una obra cultural de signo decadente e inhumano. A las alturas que nos hallamos en el siglo XX, dado el impulso habido por todas partes del saber, el movimiento cultural de la actual España tiene su lugar en los museos. Lastimoso, pero cierto. El hemisferio docente del ciclo franquista está invadido por una epidemia que tiene su origen en la arrogancia clerical y el despotismo militar.

¿Volver los profesores que hay en el extranjero? ¿Vana ilusión! Más probable es lo contrario. Si muchos de los que hay en el país pudieran salir, ¡qué a gusto le harían! Los 2.400 profesionales de la enseñanza hispanos, que actualmente ejercen en Estados Unidos y otros miles esparcidos por el mundo, son irrecuperables mientras en España no rija otro sistema pedagógico.

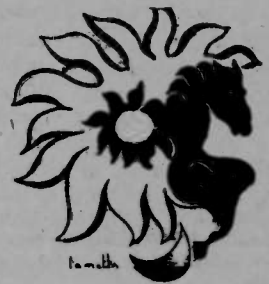
No será escuchado el ministro de Educación, que tan leal servidor es a las consignas de Franco y de la Iglesia. Será imposible atraer a esos maestros de vocación que en el extranjero están mejor que en su tierra. Todos ellos, desde la condición más humilde a la más elevada, en el ejercicio de la enseñanza, ya gustaron la libertad y respeto que jamás tuvieron bajo la férula de curas y militares. Por otra parte, la remuneración de que gozan en el extranjero les permite cubrir necesidades que en España no podían ser atendidas.

Aunque por impotencia o prudencia se soporten, es mucha gente quien repudia los oficiales métodos didácticos. A nadie escapa ser una irrisión aquello de «independencia universitaria». Los rectores de las universidades, como los directores de planteles escolares, se desenvuelven bajo los lineamientos del ministro de Educación; y éste, ocioso es repetirlo, ya sabemos cómo y a quién obedece.

¿Puede continuar España la

por Severino CAMPOS

pauta cultural a que está sometida? ¿Hay probabilidad de un cambio que la eleve y dignifique? No debe perderse la esperanza, pero ese objetivo no se logrará mientras persista el régimen vigente. Cada árbol da su fruto; el fascismo no puede dar otra cosa que lo que da.



Discos

Hoy, variaciones sobre la amistad:

El más amigo de Menguis, es Menguis mismo.

Amigo se es por hechos, no por decires.

Cuando se profesa amistad uno no se da cuenta de ello.

El desinteresado de verdad, al «des» nunca lo pierde.

Jamás confundir amistad con manzanas agrias.

La amistad sincera es sinfonía y la ficticia paludismo.

Dame un amigo y toma cien enemigos.

Amigos, pero sin descuento.

El falso amigo se interesa más por tu monedero que por el suyo, que siente protegido por tu nobleza.

La amistad calculada es infecta. Lo infecto no es afecto.

En efecto.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

PICASSO Y EL FORJADOR

HA pasado el ceremonial, la trompetería periodística, el revuelo publicitario en torno al homenaje a Picasso, uno recuerda cierto «homenaje» que en una ocasión, hace unos años, un español, de oficio forjador, no sé si refugiado, quiso hacer al autor de «Guernica». El hombre, ducho en su oficio, con seguridad que nada entendía en pintura, ni en arte en general. Tampoco tenía ni había tenido la menor relación con Picasso. Pero consideró que el celeberrimo pintor estimaría el trabajo que pensaba enviarle. ¿Es que creía que el conocidísimo artista, dueño de millones, obtenidos con la venta de sus cuadros, se descolgaria enviándole aunque solamente fuera medio milloncello? ¿Pensó que el pintor, repleto su taller de telas terminadas, y de cuadros en esbozo, se dignaría enviarle al forjador una simple pieza pictórica, que incluso siendo de poca monta, al llevar la firma del malagueño resultaría cotizabile, y susceptible de obtener con ella un capital? ¿Es que el pobre forjador quería hacer oferta desinteresada? ¿Cualquiera puede conocer el fondo de la conciencia humana!

Lo cierto es que el obrero aludido, a su manera, ideó el hacer una obra maestra elaborando un yunque en miniatura. Buscó acero apropiado, forjó con todo cuidado la pieza; a conocidos de taller encargó el fresado, el pulido, la parte torneada. Con máximo cuidado, tanto o más que el orfebre trata una pieza delicada, frágil, así nuestro forjador manejaba su obra. Pasó días hasta considerarla concluida, cuidando un detalle, repasando el otro; mirando, emirando el yunque, que, a fuerza de bruñirlo y retocarlo, parecía de plata brillante. Ya luego fue cuestión de preparar un estuche apropiado. El y buenas amistades, en plan de asesoramiento, recorrieron establecimientos de la ciudad, casas especializadas en la materia. Al fin pudieron encontrar algo de una exquisita, lujosa, presentación. Con un cuidado especial, sin olvidar depositar junto al yunque una tarjeta conteniendo esmerada selección de frases laudatorias y la oferta del objeto. El paquete fue enviado certificado al domicilio habitual del renombrado pintor. ¡Y el forjador, anhelante, el corazón contraido, esperó el resultado!

Pasaron unos días, unas semanas, unos meses... ¡La decepción fue aplastante! Tanto trabajo, tanta ilusión... ¡Y el forjador no recibió ni tan siquiera un acuse de recibo! Y es que el buen hombre no tuvo en cuenta que un «genio», un «monstruo sagrado», no es accesible a un pobre obrero cualquiera, incluso ofreciendo lo que, para una eminente celebridad repleta de millones, no puede tener otro valor que el de simple chuchería. Además los «genios» de la condición de un Picasso, o de un Dali, no disponen de tiempo para entretenerse en atenciones dimanando de un cualquiera: Tienen sus admiradores, sus clientes. Personas honorables, provistas de un sólido carnet de cheques...

NUEVO OPUSCULO DE PROPAGANDA

Esta vez «Ruta», la conocida publicación ácrata venezolana, ha querido traducir al castellano, incluyéndolo en su último número, el trabajo del compañero inglés Nicolás Walter, que en la revista inglesa «Anarchy», apareció con el título «About Anarchism». Traducida al francés con el denominativo de «Pour l'Anarchisme», a cuenta del «Centre International de Recherches sur l'Anarchisme». Hay una traducción italiana. La aludida en castellano lleva por título: «Incitación al Anarquismo».

En su día, y en estas mismas columnas, se hicieron unos breves comentarios acerca de la edición francesa. Por cierto que en la presentación del opúsculo el autor manifiesta: «Si mis lectores no hallan algo para criticarme, me consideraré fracasado.» Nada nos autoriza a considerar que se trata de falsa modestia. Lo cierto es que pocos autores admiten que se pongan reparos a los trabajos que han dado a luz. Si se admitiera que todo es relativo, no habría dificultad en admitir observaciones de cualquier naturaleza que fuera. Pero el amor propio es pasión dominante. De ahí que escasas veces tropecemos con expresiones como la que se ha citado. No obstante es de considerar que no sean consideraciones críticas de fondo las que se le hagan a Nicolás Walter.

Se percibe al leer el opúsculo mencionado una acusada movilidad expresiva en lo que atañe a

las definiciones, tendiendo a condensar de un modo claro y escueto los conceptos apreciativos. Acertadamente se rehuyen las digresiones, amasadas con indudable buen sentido, pero evidenciando el exceso de peso de los razonamientos. Ejemplo de ello nos lo ofrece la lectura de Godwin, tomando su conocida obra, «Investigaciones acerca de la justicia política». Nos hallamos ante un denso conjunto de digresiones sesudas, centradas en la lógica del razonamiento, pero que en nuestros días en que la vida trascurre rauda, casi a compás de las imágenes que nos ofrece el televisor, la propaganda no puede dejar de tener en cuenta, máxime al dirigirse al gran público, la fase moderna del vivir cotidiano: Sobre este particular es de considerar acertada la manera en que desarrolla el autor el enfoque de sus apreciaciones.

De acuerdo con el autor en lo que se relaciona con cierta etapa de terrorismo que en definitiva contribuyó — ya lo expuso en su día Luis Fabbri con acopio de argumentos — desfigurar el anarquismo. Pero no puede aducirse, como hace el autor, que exista todavía aquel estado psíquico de violencia. A no ser que se quiera cargar sobre el anarquismo, en tanto que movimiento social, el *energumenismo* de algunos que del anarquismo no conocen nada. Hay un apartado cuyo enunciado es: «Lo que los anarquistas quieren». Se aduce que «es difícil decir lo que quieren los anarquistas», y que «no se atreven a hacer proposiciones». Por lo visto el autor ignora que dentro de las hipótesis, en el ambiente libertario de uno y otro país, se han esbozado diversas formas — sobre el papel, claro está — de organización social libertaria. En lo relativo a España se podrían enumerar trabajos de Ricardo Mella, de Isaac Puente, de Martínez Rizo, etc. En Francia hay escritos de esta naturaleza hechos por Sebastián Faure, Bastien, Armand. En lengua inglesa, muy próximas al anarquismo, están las utopías de Bellamy, de Morris, de Wells. Pero, por encima de las hipótesis, más o menos ajustadas a la realidad, se pueden citar las realizaciones vividas en la Revolución de 1936. ¡En todo ello, que el autor no ha tenido suficientemente en cuenta, excelente base de propaganda!

Decir, dentro del ambiente ácrata que no es posible reconciliar los extremos, o sea individualismo y comunismo es agudizar una diferencia que no alcanza tanta importancia como pretende el autor. Seguramente, Nicolás Walter ignora el estudio que en su día presentó Sebastián Faure con el denominativo de «La síntesis anarquista». Unas reflexiones muy bien centradas al objeto de mostrar que entre comunistas libertarios, anarquistas individualistas, y anarcosindicalistas, hay los suficientes vínculos de unidad para no temer los escollos originados por las discrepancias. Además, con muy buenos razonamientos, de acuerdo con Tarrida del Marmol, Max Nettlau dejó expuesto y por él aceptado lo del «anarquismo sin adjetivo». Y es que en realidad, en tanto que libertarios, y en el decurso de nuestra vida y actividades, brota en cada uno la psicosis de tipo individual, y otras el sentir colectivo el que nos da impulso, nos anima.

En suma, no obstante lo expresado, y algo más que podría argüirse en son de reparo, «Incitación al Anarquismo», puede hacer buena labor. Y esperamos que la haga.

¿RETORNO A NIETZSCHE?

De unos pocos años a esta parte, abundan los libros escritos comentando la compleja personalidad intelectual del autor de «Zaratustra». Incluso se reeditan sus obras en ediciones económicas y en volúmenes de esmerada presentación. Años atrás se leía a Nietzsche por un cierto snobismo de captar ideas que aparecieran como atrevidas y contradictorias. Incluso, por defecto de interpretación, se le atribuían opiniones contrapuestas a su modo de ser, a los propios pensamientos del discutido filósofo alemán. Y sus obras se dejaban, olvidadas, en los anaqueles de las bibliotecas.

Se habla de la «sociedad de consumo», que embrutece a los cerebros; se alude a la «alienación de las masas»; al «frio cesarismo estatal», ya sea de derechas o bien de izquierdas: Nietzsche había previsto tales síntomas, los había combatido al señalar la «crisis de valores». Quizás sea útil releer al filósofo que mejor que Unamuno, captó el «sentido trágico de la vida».

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»

«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

Idólatras no, realistas bueno

TODA decisión precipitada es susceptible de reforma. Todo acuerdo atinado se diluye en la lógica de los hechos.

En la exaltación de los personajes libertarios no hay idolatría dado el carácter sano de aquélla. No hay Iglesia ni Kremlin en nuestros medios. Durruti, Reclus, Nettlau, Lorenzo, Mella, Kropotkin y cien otros, son citados en casa por su obra, no por su aureola. Esos nuestros son oro puro, idea consubstanciada en ellos. Borremos de nuestra historia la presencia de doscientos anarquistas calificados, y en efecto quedaremos casi huérfanos. Toda obra de arte necesita sus artistas, no sus tantos.

Porque la anarquía no es solamente estruendo Nuestro estruendo se aminora ante la presencia de nuestros grandes pensadores... y ejecutores.

Cuando se cita a Durruti se mienta el impacto de la CNT en la historia contemporánea de España. Cuando se menciona a Ferrer Guardia se recuerda el motivo de la Escuela Moderna y el estado de Inquisición perenne posibilitado en España por el catolicismo militante. Cuando se cita a Eliseo Reclus se le señala al mundo el valor moral inmenso de la anarquía. Contrariamente a nuestro precipitado pensar, el nombre de Ferrer Guardia ennoblecía salas de Bolsas de Trabajo francesas y a su memoria emerge del corazón de Bruselas un monumento más Escuela Moderna que Quico de Alella. El acto mayor del Pleno Confederal de Marsella 1971, ha tenido lugar en una Sala Francisco Ferrer, precisamente.

Los nombres de nuestros estimados maestros y gigantes de la Revolución Social no son equiparables a un santoral imbécil como todos los santorales. Para meter serrín leninista o fascista en las mulleras vacías, hay que gritar constantemente «Lenin, Lenin, Lenin» o «Mussomussomussolini»; o «Tojotojotojo», y así las gentes se enteran diez o doce veces al día que tales gentes existen. Por ahí anda la idolatría, compañeros. Porque en casa, cuando se cita a Bakunin se levanta la Interracional anarquista sin necesidad de gritar «Bakunin» con eco repetido como se vocea en todo el mundo de hoy «Marx, Marx, Marx y siempre Marx» durante todo el día y todos los días y semanas, y meses y años.

Dejémonos de ocuparnos de nuestros grandes compañeros, y

sus nombres se borrarán de consuno con su obra. Porque: «El Capital, El Capital y El Capital» y nunca «La Conquista del Pan», con o sin repique.

De haber sido comunista o católico, Paco Ascaso ya dispondría de la categoría de Gran Caudillo. Fue anarquista, y los anarquistas tememos mencionar su nombre para que no se nos tome por idólatras. Al lado de Teresa Claramunt la Lola del cuento es un zapato viejo, y sin embargo hay Lola y se acabó Teresa. ¿Quién la recuerda? Casi nadie porque era anarquista.

No somos idólatras, pero tenemos fusión de rojinegro. No somos idólatras, pero por miedo a serlo no nos cerremos el camino, que hartos lo hacen nuestros peores y abundantes enemigos.

JUAN FERRER

RAMILLETÉ DE NOTICIAS

BARCELONA. — Huelgan 6.000 operarios y escribientes de la casa Radiadores Roca, enclavada en el término municipal de Gavá. A 5.000 la Empresa los ha despedido si no se reintegran al trabajo. Comedia que hay en todo drama. Día vendrá en que los trabajadores despedirán a los explotadores, pero para siempre.

— Otro despido carcamal en la casa «New Pol Domar» de Martorellas. Causa: los 250 manuales solicitaron aumento de sueldo y la Empresa aplazaba la respuesta. Paro, pues, de brazos caídos, los días 22 y 30 de septiembre y el 2 de octubre. Nueva presión obrera seguida de paro absoluto y licenciamiento de 25 huelguistas. Tiesura de los huelguistas con despido de todos ellos... y huelga de un día por solidaridad en delineadores y técnicos.

— La huelga de Autobuses parece resuelta. El paro se efectuó desconsiderando las órdenes de las autoridades sindicales. Esperamos noticias directas de nuestros informadores.

ADMINISTRATIVAS

— Gallart, SIA, Nimes. Recibida carta. De acuerdo giros. Pagado hasta el nº 675 con el giro del 12-10-71.

— Ballesteros, Nevers. Pagos compañero Clemente, que sepamos no hemos reclamado nada. Los giros recibidos, como detallas.

COMUNICADOS

CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

El compañero José Muñoz Congost iniciará el Ciclo de Conferencias 1971-72 del Núcleo de Provenza de la C.N.T., el domingo día 28 de Noviembre 1971, a las nueve y media de la mañana, en la Bourse du Travail de Marseille, 13, rue de l'Académie, disertando sobre el palpitante tema: «La crisis social y económica española y la posición del anarcosindicalismo».

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el 14 de noviembre a las 9 y media de la mañana para tratar de los acuerdos regionales y otros asuntos.

«EL VERDUGO» EN PARIS

Todo un poema de humanidad e ironía concebido y magníficamente realizado por Berlanga. Hora y media recreándonos los espectadores con las salidas de los personajes. Nunca un tema negro ha sido tratado — que sepamos — con tanta donosura y colores si son no son risueños. Porque en el tema los cadáveres, los ataúdes, las coronas y los séquitos llorosos, proliferan. El argumento no se presta a manifestaciones risueñas, y sin embargo la risa brota espontánea en el público a pesar de tristezas y crespones. Los enterradores tratan la materia que trasladan igual que el carpintero utiliza la madera. Hay arte y atrevimiento en «El Verdugo» y a Berlanga lo felicitamos aunque sea tardíamente.

Este filme, antecedido por «Un chién andalou» de Buñuel se vio el pasado domingo con gran complacencia en el Centro Confederal. Plácese a la comisión de iniciativa, y hasta otro éxito. — F.

F. LOCAL DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 21 de noviembre a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia del orden del día se ruega la presencia de todos los afiliados.

F. LOCAL DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros afiliados de esta Local a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 28 de noviembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre, donde se tratará del informe de nuestra delegación al último pleno.

F. LOCAL DE DRANCY

Celebrará reunión general el domingo 21 de noviembre para dar cuenta de los acuerdos regionales recién establecidos. Conviene la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE THIAIS

Convoca asamblea general para el domingo 14 de noviembre a las 9 y media de la mañana en el local de costumbre. Se ruega máxima asistencia y puntualidad.

CORREO DE REDACCION

— Zaplana, Lyon, A. G. B. no mantiene ninguna relación con nosotros desde que está en la Argentina. Ignoramos, pues, su dirección.

A los amigos de LE COMBAT SYNDICALISTE

NOS referimos exclusivamente a los que aprecian nuestra publicación, la reciben durante años, y jamás la apoyan ni solicitan ser baja de la misma. Hasta aquí hemos podido ser generosos; en adelante no lo seremos; no podemos. No se den por aludidos los colaboradores ni los compañeros incapacitados para los pagos, por imposibilidad reconocida. Pero los demás dejarán de recibir nuestro semanario a partir del 2 de diciembre de 1971 si no dan señales de vida a la Administración del «C. S.».

La Redacción y la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE

F. L. de Garges (F. I.), 10; Francisca Vega, Le Perreux, 10; Joaquín Satué, idem, 10; Grupo Químicos, Ivry, 40; Vázquez, Paris, 10; Torner, idem., 10; F. Cobos, 10; F. L. de Drancy, 20; Jean Calandri, Nice, 100; M. Rodríguez, St-Denis, 20; Juan Montoliu, Paris, 10; Roque Llop, idem. 20; Valor, Chartres, 5 francos.

Total hasta este día 1.874,00 F.

Ultimo, 5-10-71 (12 frs.), hasta el 31-12-71.

— Florentino Entrialgo, 81-St-Juery. Recibidos carta y 2,00 frs. en sellos. Imposible encontrar los folletos que pedías. Dispón de los 2,00 francos.

PRO

«LE COMBAT SYNDICALISTE

Constado hasta el nº 679: 1.599,00

La lucha social en Barcelona

Compañeros de todo el mundo: ¡Atención a la hora roja y negra en Barcelona! La tensión social sube de grado provocada por la tacañería patronal y por la disposición violenta de las autoridades. Los trabajadores no pueden aguantar más las provocaciones de capitalistas y policías y la entreza de los proletarios en lucha puede despertar, en cualquier momento, la criminalidad del enemigo.

Huelgan los trabajadores de la SEAT estimulados por los paros de adhesión de los trabajadores de Zaragoza, Madrid, Asturias, de las Comarcas del Vallés Occidental y el Oriental, de Manresa, Badalona, Cornellá, Hospitalet y otras localidades de los alrededores de la capital catalana. Huelgan asimismo los 4.000 empleados de Autobuses, que mantienen paralizada la circulación municipal en la superficie.

Reina entusiasmo renovador al margen de los sindicalismos de entelequia, colaboradores, o de renuncia finalista. La C.N.T. recobra sus fueros aumentando así el empuje y la consciencia de clase de los trabajadores.

Por la revolución social: ¡Adelante!

LOS DE HOY Y LOS DE SIEMPRE

Cataluña, noviembre, 1971.

En Barcelona, huelga general de autobuses

EL sábado 30 de octubre, la población barcelonesa quedó sorprendida al comprobar que por las vías públicas no circulaba ni un solo autobús de línea. Todos los servicios estaban desatendidos por haberse declarado en huelga el personal de Transportes de Barcelona SPM. La desavenencia entre los asalariados y a la Empresa era patente hacia días a causa de la tacañería de la última, que no se aviene a ninguna reivindicación obrera y amenaza constantemente con represalias. Así la circulación autobusera el citado día 30 paró en seco y la población tuvo que andar a pie o apretujarse en el Metro, cuya circulación no cubre todos los barrios en la medida que lo hace el servicio rodado de superficie.

El lector comprenderá la importancia de la huelga de autobuses al considerar que el servicio de tranvías, antes tan importante, actualmente está completamente extinguido. Para limitar los efectos del paro, las autoridades acumularon toda suerte de recurso rodante, dando incluso autorización insólita a camionistas particulares para que efectuaran traslados regulares de viajeros sobre recorridos de autobuses. Pocos esquiroleros que intentaron salir con coches de los depósitos de Zona Franca y Levante, fueron abucheados y en casos apaleados por los huelguistas. La huelga atrapó incluso el día de «Todos los Santos», obligando, la eventualidad, a muchos ciudadanos a

dirigirse andando hacia los cementerios con la corona en bandolera. En la hora que escribimos estas líneas la huelga de autobuses prosigue.

150 PERSONAS SIGUEN VIVIENDO EN GRUPO ESCOLAR

CORNELLÁ. — Ciento cincuenta personas que se quedaron sin hogar en las recientes inundaciones, viven todavía en el grupo escolar que se habilitó para albergarles y comen aún de lo que el municipio adquiere a su cargo en el mercado de San Ildefonso de esta ciudad.



DE NUESTROS

80 PROFESORES SE DECLARAN EN PARO ACADEMICO

SALAMANCA. — Un grupo de unos 80 profesores no numerarios de la Facultad de Filosofía y Letras han acordado declararse en paro académico como consecuencia de la situación profesional en que se encuentran.

Los citados profesores han enviado una carta al rector magnífico de la universidad salmantina, en la que exponen las razones de su actitud. En su escrito, los afectados señalan los siguientes puntos:

1. Que en carta dirigida por el rector al profesorado no numerario, con fecha 9 de junio de 1971, en contestación a un escrito anterior de dichos profesores, prometió que antes del 10 de julio los profesores no numerarios tendrían el nombramiento para el presente curso.

2. Que en la fecha actual todavía no han recibido ni contrato ni nombramiento ninguno por el que puedan tener conocimiento de sus derechos y obligaciones para el presente curso.

3. Que no se consideran ni con obligación ni con derecho a ejercer ninguna función académica, mientras no tengan el pertinente contrato o el nombramiento para ello.

Por otra parte, los profesores firmantes añaden que, en consecuencia, no van a impartir clases teóricas ni prácticas ni a cumplir ninguna función académica hasta que no obre en su poder dicho nombramiento y contrato.

La carta añade que, una vez recibido el contrato y nombramiento, discutirán las condiciones de los mismos y comunicarán al rector de la universidad las correspondientes conclusiones.

Finalmente los firmantes solicitan que cuanto antes y para que no sufran menoscabo grave la enseñanza y las actividades de la facultad, el rector se digne entregar a cada profesor su contrato y nombramiento en que se especifiquen derechos y obligaciones de los interesados.

El grupo de profesores no impartieron hoy sus enseñanzas.

Debe recordarse que varios profesores interinos no numerarios fueron despedidos de su empleo, como represalia del Estado y del «ministerio de Educación» a su participación en las huelgas re-

MOVIMIENTO

vindicativas de profesores no numerarios del curso 70-71.

¡Solidaridad con los profesores no numerarios despedidos!

NOTA DEL RECTORADO DE LA FACULTAD DE DERECHO

BARCELONA. — El rector lamenta que la facultad haya adoptado una decisión tan grave como la inmediata suspensión de actividades académicas, creando una situación que cierra, de hecho, posibilidades de gestión para intentar resolver el problema.

El rector, inepto catedrático, es un famoso reaccionario que ha agravado la represión fascista en la universidad.

¡Abajo el rectorado!

HOJA VOLANTE TRADUCIDA DEL CATALAN

Barcelona 18 de octubre:

Los despedidos de la SEAT que según la magistratura del Trabajo tienen que ser readmitidos, ante la actitud hostil de la Empresa penetraron en los talleres ocupando la factoría de la Zona Franca, con la adhesión de los 6.000 trabajadores del primer turno. La policía, alertada por la Empresa, se presentó en la factoría intentando desocuparla empleando para ello gases lacrimógenos y disparando sobre la multitud obrera. Después de tres horas de lucha fueron recogidos gran número de heridos, entre ellos uno de pronóstico muy grave (atravesado por cuatro balas) y practicadas numerosas detenciones. Por la tarde los trabajadores del segundo turno estacionados en la Plaza de España para ir a reunirse con los del primero mediante autobuses de la Empresa, no se presentan en la SEAT para dedicarse a una gran manifestación de diez mil personas brutalmente disuelta por la policía tras unas horas de forcejeos.

Martes 19 de octubre:

Unos 600 huelguistas de la SEAT intentan penetrar en la Universidad Central y las fuerzas del «orden» desordenaron la comitiva. Sin embargo, se producen asambleas en todas las Facultades; y huelgas en varias empresas como Enasa, Macosa, Hispano Olivetti, Pegaso, Lámparas Z, Philips..., y

corresponsales de España

ESTUDIANTIL

aún numerosas manifestaciones de estudiantes y obreros en la Via Layetana, Plaza de Cataluña, Plaza de España, etc. En la SEAT el turno de la tarde que había acudido al trabajo ocupa nuevamente los talleres, viéndose violentamente expulsados por la policía.

Miércoles 20 de octubre:

Continúan las asambleas, las huelgas y las manifestaciones en la ciudad. Compañeros estudiantes patentizan su solidaridad a la clase obrera: discusiones sobre la actualidad y el futuro revolucionarios, asambleas mixtas, resistencia colectiva.

Contra la represión y la resistencia gubernamental burguesa, obreros y estudiantes unidos en la misma lucha.

Esto es el principio; el combate prosigue.

LOS DE HOY

Cataluña octubre 1971.

Octavilla elaborada en las asambleas de los estudiantes de Enseñanza Media y C.O.U. (Curso de Orientación Universitaria) de varios Institutos de Barcelona y su provincia, no controlados por ningún partido político, en los cuales se está gestando un amplio movimiento por la base de carácter libertario.

Servicio de Librería

EDICIONES NUESTRAS

«El Quijote de Alcalá, Puyol	2 00
«Romancero de la Libertad, Gregorio Oliván	2 00
«Crisis del socialismo», José García Pradas	2 00
«La Revolución y el Estado, Idem	2 00
«El amor y la amistad». Cien autores diferentes sobre el tema. «Cultura y civilización», «La Libertad», «La Historia»	20 00
«El Poseedor romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Influencias burguesas en el anarquismo», Fabbri	1 00
«Pablo o el discurso del hombre libre», F. Morc	
«Debate imaginario Marx-Bakunin»	1 00
«A los jóvenes», Kropotkin	1 00
«Entre campesinos», Malatesta	1 00

La huelga Minera. Recapitulación

(Hasta el 28 de octubre)

OVIEDO. — Unas trescientas mil toneladas de carbón valoradas en unos cuatrocientos millones de pesetas se han dejado de extraer en las explotaciones de Hunosa desde que hace veintiocho días dio comienzo el conflicto laboral en la cuenca minera asturiana. El conflicto se originó en el pozo «Sotón» a consecuencia de un problema de precios de destajos.

Posteriormente, día a día, han ido sumándose a la anomalía laboral distintas explotaciones pertenecientes a las cinco zonas minera - hulleras con que cuenta Hunosa, y en la actualidad, la empresa se encuentra prácticamente paralizada, ya que el personal que viene realizando sus tareas normalmente está empleado en trabajos de conservación.

Esta anomalía ha afectado también al escaso sector privado de la minería de hulla asturiana. Sin embargo, en este campo se ha observado una inestabilidad de tipo intermitente, con paros y reincorporaciones al trabajo dentro de las distintas empresas.

Dejando a un lado ya la postura de inasistencia adoptada por los trabajadores de las minas de Asturias, es preciso analizar el conflicto desde el punto de vista económico, dado que en este terreno el paro ha tenido, hasta el momento, una considerable repercusión.

Vamos a referirnos a la empresa nacional Hulleras del Norte, puesto que ésta representa más del noventa por ciento de la minería asturiana y, a fin de cuentas, es la que ha tenido una anomalía más continuada.

En el transcurso de estos días de conflicto y teniendo en cuenta que la mitad de los trabajadores se encuentran sancionados con suspensión de empleo y sueldo hasta el primero de noviembre, se han dejado de extraer unas trescientas mil toneladas de carbón por lo que a Hunosa se refiere. Ello equivale a una pérdida en pesetas que ronda en los cuatrocientos millones.

Según cálculos, en el trascurso de este mes, los obreros dejarán de percibir en concepto de salarios, y sin contar las cargas sociales, entre los ciento cincuenta y los ciento sesenta millones de pesetas.

Hay que recordar que la plantilla de Hunosa afectada por una u otra forma por la anomalía

laboral, se eleva a unos trece mil productores, en números redondos.

Asimismo se ven afectados en considerable medida los ingresos que por este personal devenga la Seguridad Social, puesto que al estar planteada la cuestión en las minas de Asturias como lo está en



estos momentos, este organismo no percibirá las cotizaciones de los mineros que se encuentran bien sancionados o en desempleo.

(De la «V. E.»)

C. N. T.

A. I. T.

A la huelga general

La situación social con más de catorce mil mineros de Asturias en Huelga General y muchas empresas paradas por las huelgas de sus obreros en el resto de España, ha llegado a un punto explosivo en Cataluña, radicalizándose la lucha revolucionaria de la clase trabajadora como respuesta directa a la agresión criminal y violenta que la patronal lanzó contra los obreros con el asalto policiaco a balazos y con gases lacrimógenos de la fábrica SEAT en la Zona Franca (Barcelona) el pasado 18 de octubre. A los trabajadores ya sólo nos queda una respuesta, que debe ser masiva como las pasadas jornadas de noviembre-diciembre 1970, que es el combate por los objetivos de liberación finales: *liquidación del Estado y el Capitalismo con todas sus secuelas por medio de la acción directa y la autogestión de nuestras luchas.*

En la hora presente, partiendo del análisis de la realidad de nuestro combate, la lucha de nuestra clase, la acción directa de los trabajadores debemos expresarlo por medio de paros progresivos, de manifestaciones en la calle, de enfrentamientos y barricadas contra las fuerzas represivas del Estado y la patronal hasta alcanzar la HUELGA GENERAL REVOLUCIONARIA, en que las Asambleas ocupen los lugares de trabajo, y grupos de combate se incauten de los edificios públicos y las comunicaciones y se organice la autodefensa popular mediante piquetes de defensa (resistencia, control y ataque).

Marchemos unidos por la base y organizados de abajo arriba, a la Huelga General Revolucionaria, Activa, Armada e Indefinida hasta vencer. Paremos nuestro trabajo de explotados y oprimidos por la patronal, dictadura oligárquica (alianza clerical-militar-capitalista), para trabajar para nosotros mismos y para la colectividad libre haciendo pasar en nuestras propias manos, sin intermediarios burócratas, los medios de producción, los servicios, las tierras y la misma administración comunal. Acabando así con la explotación y el gobierno del hombre por el hombre, para que empiece el socialismo Autogestionado, Federalista y Libertario.

¡Luchemos por la liberación inmediata de todos los detenidos y presos político-sociales! Denunciemos la maquinación policiaca contra el joven libertario JULIC MILLAN HERNANDEZ, impidiendo que el Estado le asesine y logrando su liberación completa. ¡Abajo el terrorismo estatal! ¡Guerra al bandidaje capitalista!

— La Revolución se hará no con los partidos, sino a pesar de ellos, pues la *emancipación de los trabajadores será la obra de los trabajadores mismos* o no será emancipación.

— Con el anarcosindicalismo para que todo el poder sea de los Consejos Libres y NO de los partidos políticos.

— Por el Comunismo Libertario: organicemos manifestaciones, paros y piquetes de autodefensa.

¡VIVA LA HUELGA GENERAL REVOLUCIONARIA!

Por la Confederación Regional del Trabajo de Cataluña de la Confederación Nacional del Trabajo (CNT) y la Asociación Internacional de los Trabajadores (AIT): Las Federaciones Locales del Ampurdán.

Con la solidaria adhesión de los Grupos Revolucionarios Autónomos Anarquistas de la Comarca.

Hombres de
la C. N. T.

JUAN PEIRO BELIS

XIV

Comentando la «Trayectoria...»

DAMOS el suficiente énfasis a este librito por ser la piedra de toque del pensamiento de Juan Peiró. Publicaremos un resumen a sabiendas de que muchas veces no podrá ser la plena expresión de su contenido, pero en vez de hacer una disección propia, que podría dar lugar a discusiones y polémicas, trataremos de que sea el propio autor quien haga el resumen, procurando escoger lo más adecuado para facilitar la comprensión del lector.

Capítulo primero. Va precedido del siguiente título: «La Confederación Nacional del Trabajo de España es un organismo económico». Del cual extractamos la síntesis que sigue. Lo que haremos también en los demás capítulos.

«Ahora bien; los anarquistas, como militantes de la C.N.T., tienen el deber y el derecho de exponer y propagar su ideal y sus principios y de orientar los movimientos que en la organización se operen, con arreglo a las modalidades tácticas en armonía con sus convicciones libertarias. En justa reciprocidad, a otro tanto tienen derecho los no anarquistas, siempre que en su ideario admitan la lucha de clases. Lo que a los anarquistas les precisa tener en cuenta es que para exponer y propagar las ideas libertarias y orientar a las multitudes con arreglo a las mismas ideas, no es necesario que, de derecho, la CNT sea anarquista. Es más, admitido que pudiera serlo jamás se llegaría a ello por la imposición de las ideas, puesto que las ideas impuestas al individuo se le hacen odiosas a éste, que, por una aberración muy generalizada, suelen medirlas por la bondad de quien las propaga...»

Capítulo segundo. O sea: «La finalidad ideológica es un valor variable por los congresos.» Entre otras cosas dice:

«Una colectividad de trabajadores constituida para la consecución de fines económicos solamente, que sólo aspire a reducciones de jornada, mejoras en los salarios, procurar la promulgación de leyes sociales, reforma de las existentes; unos trabajadores que se conformen con ello y con esa legislación que concede irrisorias y sarcásticas pensiones a la vejez por retiro del trabajo, etc., no sólo renuncian a su emancipación

económica, sino que, además, abdican a su progreso moral e intelectual y su bienestar económico en la sociedad capitalista...»

«Y la conclusión es ésta: Siendo la CNT por su carácter de organismo económico de clase, un conjunto heterogéneo, en ella no puede ni debe haber una finalidad ideológica permanente ni un hermetismo en el orden de las ideas...»

«No se trata de dar o de reconocer la personalidad de esas minorías; se trata, sí, de no desconocer que esas minorías existen. Y si aquí conviniérase en que la finalidad ideológica de la CNT es un valor permanente, inmutable, equivaldría a proclamar que las minorías han de estar sojuzgadas, sin la esperanza de que un nuevo congreso pueda alterar el contenido ideológico de la Confederación. ¿Meditó alguien sobre el significado de una vida sin esperanza?»

«Admitamos que el absurdo puede producirse y, si queréis, podréis sojuzgar y oprimir a esas minorías mientras lo sean. Lo que nadie podrá evitar, si el caso se presentara algún día, es que esas minorías, al trocarse en mayorías — y ello cabe en lo posible — den a la CNT una nueva «declaración de principios» en completa concordancia con sus sentimientos ideológicos, distantes del comunismo libertario.

«Irreflexivamente, se nos podrá replicar que, llegado ese caso, los anarquistas estarían en el derecho de abandonar la CNT. Indiscutiblemente, pero también lo están ahora los no anarquistas. Y si al pasar de mayoría a minoría hubiera siempre de implicar el que ésta abandonara la organización, se confirma lo que venimos manifestando, esto es, que la existencia de la Confederación sería, como serio valor representativo, completamente imposible.

«Estas palabras finales bastan para dejar comprender que la finalidad ideológica no puede ni debe ser permanente, y ello es para los anarquistas una cuestión de honradez y de respeto a los mismos principios libertarios.»

Capítulo tercero. Bajo el signo de «La hegemonía espiritual la usufructuarán los más capacitados y morales» expresa:

«...los problemas en que ha de entender la Confederación no se reducen a una cuestión testicular, sino a un problema de hondos estudios de historia, del proceso evolutivo del mundo de la pro-

ducción y del consumo, de las necesidades sentidas por el proletariado y la posibilidad de satisfacerlas, del desarrollo moral e intelectual y colectivo de los trabajadores en relación con el sistema político - económico - social presente, y de otras muchas cuestiones trascendentales que no se resuelven solamente con audacias y con violencias sistemáticas, sino con esfuerzo cerebral, con reflexión, con serenidad, sintiendo todo el peso de las responsabilidades morales, de las que no puede sustraerse el individuo por respeto a la colectividad...»

«En definitiva, el sentido de la realidad nos descubre que frente a los propósitos de negar la personalidad y la existencia de las minorías de oposición, éstas se traducen ya en un hecho inevitable, a despecho de las xenofobias, y el tiempo nos dirá que la lucha por la hegemonía espiritual en la CNT dará sus óptimos frutos. La hegemonía la ejercerán los que encarnen un mayor sentido de capacidad, un mayor sentido de responsabilidad en todos y cada uno de los aspectos colectivos y morales; y el afán por encarnar a estos valores, despertará nuevos sentimientos en los individuos, que irán elevándose hacia las más serenas y altas regiones de la moral, de la responsabilidad individual, de la inteligencia.

«Con ello habrán forzosamente de ganar la CNT y la causa libertaria.»

Capítulo cuarto. En el que habla acerca de: «Revisión de las tácticas de lucha». Aquí entresaca estos bellos párrafos que pasamos a copiar:

«Veamos lo que, extractando el folleto de Max Nettlau, «La responsabilidad y la solidaridad en la lucha obrera», nos ha dicho el llorado Anselmo Lorenzo en su libro «Hacia la emancipación»:

«Hasta ahora sólo se han promovido huelgas por cierta tendencia egoísta, a las que la opinión ha concedido la simpatía de la compasión a veces atenuada por la consideración de las pérdidas patronales. Hasta las huelgas llamadas de dignidad por ofensa de un patrón a un obrero, y las de exclusiva solidaridad para apoyar a los compañeros en lucha, tienen carácter egoísta de clase. Huelgas por altruismo y por sentimiento de justicia, no se usan; son aún desconocidas, y conviene plantearlas con urgencia para dar a la asociación obrera una idea más elevada de su importancia y de su

trascendencia, y emanciparla de la pequeñez rutinaria en que procura retenerla el socialismo parlamentario...

«Bella, noble y altamente simpática se presentaría la huelga de un sindicato de panaderos, fideeros, licoreros o confiteros, por ejemplo, por negarse a manipular y mezclar substancias reconocidamente nocivas para la salud, con el objeto de adulterar en peso, color o sabor, los productos para el alimento del público, la de varios sindicatos de la unión de constructores, que se negaran a edificar tugurios y hacer chapuzas en habitaciones viejas, inhabitables; la de un sindicato tipográfico que se negara a imprimir un periódico clerical o furibundo burgués; la de un sindicato de zapateros que se negara a hacer calzado con suela de cartón y materiales de desecho para el negocio de un contratista proveedor; la de tejedores, que se negaran a hilar y tejer fibra resultante de ropas usadas e infectas; la de dependientes de comercio, que no se prestaran a engañar al público acerca de la calidad, el peso y la medida de los productos a la venta.

«Negarse a hacer un trabajo falso, malo, antisocial; fortificarse en un baluarte de justicia, haciendo conocer al público cómo se le engaña, se le roba, se le envenena y se fundan las grandes fortunas, y sostener estas huelgas con el apoyo de la solidaridad y el recurso del boicot y el label, honraria a los trabajadores que las emprendieran y las sostuvieran, asegurarían su triunfo y atraerían a la opinión, sino para el reconocimiento y la aceptación del ideal emancipador.»

Luego de hacer Peiró un estudio de las tácticas de lucha que deben emplearse, añade:

«...Con la acción que preconizamos, se lograría hacer comprender a las clases medias, que el sindicalismo revolucionario y el anarquismo, muy lejos de perseguir finalidades exclusivistas de clase, con exclusión de las demás clases no confundidas con el proletariado, van en pos de nuevo estados de convivencia presididos por la más amplia y pura justicia social y por los postulados de redención humana, mediante la absoluta igualdad económica y política aplicada a todos los individuos.»

«Los espíritus inquietos que contribuyen en las directivas de las organizaciones obreras, más que propensión a las audacias, están obligados a poseer estos conocimientos acerca del mecanismo económico de la sociedad, necesarios para la aplicación del boi-

por JOSE VIADIU

cot y el label, el cual precisa, además de una plena conciencia del derecho del trabajo y de la necesaria y lógica elevación colectiva y moral de los trabajadores; y tanto más lo están el estudio de los diversos aspectos del sabotaje, arma preciosa y eficazísima, de sorprendentes resultados aplicada científica y habilidosamente, a cuya táctica, por fatalidades históricas ineludibles, le está reservando un papel importantísimo en las luchas de un porvenir inmediato; fatalidades históricas que exigen ya ahora la comprensión de que la práctica del sabotaje no implica necesariamente, en todas las ocasiones, el empleo de procedimientos catastróficos, sino arte, mucho arte y habilidad resultantes del estudio de los procedimientos de la lucha de clases»...

(Continuará)

El nuevo eje Washington, Pekin, Moscú

(Continuación y fin)

No se inquietan los EE. UU. por el viaje de W. Brandt. El juego está perfectamente delimitado. La URSS, con anterioridad negoció con los americanos el más importante contrato después de la segunda guerra mundial. Bajo reserva de ciertas modalidades han sido presupuestados 700 millones de dólares para la construcción de una fábrica gigante de camiones que sobre las orillas del Volga será capaz de fabricar 150.000 camiones pesados y 100.000 motores Diesel por año. El emplazamiento de esa fábrica gigante, financiada por Norteamérica, es vecina de una gran fábrica de automóviles de la FIAT junto a un pueblo al que se le ha dado el nombre de Togliati, líder comunista italiano tiempo ha fenecido.

Para la Unión Soviética, muy atrasada en transportes por carretera, urgía la construcción del gran complejo industrial de Kama. La visita que hizo H. Ford a Rusia estaba relacionada con ello, pero el secretario de Defensa, M. Laird, se opuso a tal proyecto, puesto que Rusia estaba suministrando camiones al Viet-nam. Acudieron, en ausencia del magnate H. Ford, el gigante industrial alemán Daimier-Benz y por los japoneses Toyoka y un consorcio internacional y europeo del que forman parte Renault, Fiat. La firma Renault se quedó y al parecer los otros candidatos dejaron el terreno libre a Washington, que acabó arreglándose con Moscú a base del siguiente cálculo: El primer camión que salga del complejo industrial de Kama será para el año 1975. De aquí a entonces, con la aquiescencia manifiesta de Mao y de Brejnev, está también calculado que Washington y sus cómplices, los totalitarismos ruso y chino, ya habrán ahogado al Vietnam y no habrá impedimento para seguir vertiendo dólares para ayudar a sus compinches a salir del atasco económico en que se hallan.

Willy Brandt ha negociado con Brejnev, pero con anterioridad el jefe del gobierno soviético recibió una delegación de la Alemania del Oeste dirigida por un caracterizado dirigente de la casa Krupp y de la que formaban parte representantes de las más grandes firmas alemanas. De manera que el gobernante socialista no hace otra cosa que dar el visto bueno a los acuerdos ya concertados entre los rusos y los magnates germanos que están satisfechos de tener lacayos con marchamo socialista.

El mercado de la China se lo disputan todos los magnates de la industria. La China, con sus 700 millones de habitantes es un bocado que le caería a gloria a la balanza comercial norteamericana. Pero es el Japón quien se halla a la cabeza con un equivalente de quinientos millones de dólares. La participación de los otros países industrializados es muy inferior.

El militarismo chino está interesado solamente en comprar material para equipar una fuerte industria pesada, y pasarán probablemente algunos años antes de que la industria ligera tenga prioridad sobre el armamento. Este es el pecado mortal de Mao, que ha motorizado el país y el nivel de vida de la población está supeditado como en Rusia a la casta militar. Los norteamericanos

saben sobradamente que el mercado chino es para mañana, pero Nixon, para retirarse del Vietnam necesita el concurso de Mao, y como la cosa es urgente irá a Pekin. Y por ello China pasará a ser un miembro más de la Internacional capitalista.

Desde luego no creo que se haya dado una época en los anales de la humanidad tan inmoral y asquerosa. Los españoles tenemos motivos más que suficientes para clamar a voz en grito que los integrantes del nuevo Eje, incluyendo a Willy Brandt, son unos perfectos amorales. De todos modos se van delimitando los campos. El marxismo ha sido enterrado por el propio Mao.

La Meca del marxismo, que se la disputaban Moscú y Pekin se convertirá en un satélite del Pentágono. Quizás Tirana (Albania) reivindicque el honor que ya no interesa a Mao ni a la cuadrilla del Kremlin.

Los anarquistas estamos de plácemes, pues la apostasía de la hoz y el martillo pasará a la historia como el corolario de dos contrarrevoluciones que en su inicio fueron estranguladas. Sólo queda en pie el anarquismo, que no ha defraudado, puesto que el sentimiento que está más enraizado en el hombre es el amor a la libertad y a la justicia. De los anarquistas depende el devehir de la humanidad. El marxismo se ha pasado al campo capitalista, que era el lugar que le correspondía como a Estado de raigambre capitalista. La formación del nuevo Eje es tanto como un nuevo Yalta. Si Roosevelt, Winston Churchill y Stalin de limitaron sus zonas de influencia es de temer que la Alianza del Pentágono con Moscú y Pekin tendrá por base una redistribución de dominio.

Lo que ha motivado el viraje en redondo de la Administración Nixon, es el temor a una arremetida popular, que el mismo temor que comparten Brejnev y Mao. Es así como se ha de conceptuar el chalaneo internacional que hace temer días sombríos a no ser que los pueblos tomen la palabra.

JAIME BALIUS

«Tierra y Libertad» en París

Compañeros: Leer y propagar el órgano del anarquismo clásico que aparece en Méjico. Se halla en venta en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, París (20).

O pedirlo al corresponsal Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93-Drancy. CCP La Source 32 440.99.

DESDE TOULOUSE Aclaración que se impone

Compañeros todos:

De distintos lugares los compañeros preguntan y me piden aclaraciones, acompañándolas de sobres por ellos recibidos, depositados en distintas estafetas de Correos de Toulouse y en los que se encuentran libelos completamente inorgánicos.

Esos sobres llevan como remite M. Santos, 4, rue de Belfort, Toulouse.

Siendo aún secretario de Organización en el Secretariado Intercontinental de la CNT, me veo en la obligación de precisar que soy ajeno totalmente a esa cobarde maniobra confusionista y desorientadora.

Creo innecesario insistir acerca de los compañeros que siguen fieles a nuestra Organización y a cuanto ella representa para que

no se dejen sorprender por procedimientos tan ruines.

Si los libelos salen de Toulouse, no pueden tener otros autores más que los tráfugas, ex libertarios, empecinados en sembrar, cueste lo que cueste, el grano de la discordia entre nosotros.

Fraternalmente,

Manuel SANTOS

MITIN PRO MILLAN en Lyon

Organizado por esta C. de R. y la Agrupación Local de S.I.A., el domingo día 28 del presente mes se celebrará un MITIN en solidaridad al compañero JULIO MILLAN HERNANDEZ.

Dada la situación general en que se encuentra España y a los acontecimientos acaecidos últimamente en ella, rogamos a los compañeros en general que reserven este día para patentizar nuestra oposición a lo que dentro y fuera de nuestro país se gesta en contra de los intereses de nuestro pueblo, demostrando con nuestra presencia que los años y las traiciones no han mermado nuestra actividad. C. de R. Rhône-Loire.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille, 1,50 F.

CALENDARIO



para 1972

Pronto a aparecer

España vista por dentro

VOLNEY dice que un historiador bueno debe ponerse en el fiel de la balanza. Ser objetivo, no subjetivo. El subjetivismo pierde la sinceridad del historiador. El partidismo ciego, y la pasión, transformándose en fanatismo, ahoga y confunde el discernimiento y aboca al historiador a tergiversar los hechos históricos como a un pelele mentiroso y vacío. A lo que añade Max Nordau: «Vivimos dentro de una tupida red de mentiras: mentira religiosa, moral, política, económica etc.; y quizá la mentira más grande sea la mentira histórica. No hay ningún historiador que sea objetivo y diga la verdad del hecho histórico a secas, escueto, desnudo, prueba fehaciente de que no existe el historiador verídico.

La madeja de la historia está tan enredada, que es un maremagnum de embrollo; y al leer historia se embrolla uno mismo.

Sin necesidad de hacer muchas investigaciones históricas, recurriendo sólo a unas cuantas historias no muy adentradas en la historia de la humanidad. cómo por ejemplo: de la revolución inglesa, la francesa, la rusa y recientemente la española, los embustes históricos se amontonan formando pirámides. De la revolución española podemos decir que ningún historiador ha dicho la verdad. No han hecho más que enredar más la madeja, desfigurando los hechos.

Estando en estas disquisiciones asoma Franco el hocico por la ventana de la derecha y espeta: «Todo eso que dicen ustedes no es más que filosofía barata. No hay más que una verdad histórica de la revolución española, y esa verdad la tengo yo en el bolsillo y no la suelto por nada del mundo, ya que es mía y la tengo «patentada» para que nadie ose husmear sus bordes siquiera. Y como yo me llama Franco la pura verdad es ésta: Yo he venido con la espada, igual que Jesucristo, no a traer la paz, sino la guerra. Yo, lo mismo que Fernando VII, y al igual que todo hombre de Estado, la promesa, la mentira y el engaño son un lecho mullido para escalar la cúspide de mando; pero todo se olvida cuando uno llega arriba. Mas si como yo, llega uno con mala entraña, dispuesto para arrasarlo todo, todo lo que huele a evolución y progreso, a luz y vida, arrancando de cuajo todo progreso adquirido por la clase obrera.»

La lucha del pobre contra el

rico no es de ahora. Es una cadena vieja. Luchaban el ilota, el paria, y lucha ahora el proletario. Es una lucha tenaz y feroz: unos agarrados como lapas al privilegio, los otros nadando en el vacío, porque no tienen ni dónde caerse muertos.

«Siempre habrá pobres y ricos, explotados y explotadores, tiranos y esclavos, verdugos y ahorcados. Y que el acto de espoliar a los de abajo por los de arriba, siempre será un acto de paz y justicia.

»Siguiendo las doctrinas cristianas, y agarrados a las mismas palabras de Jesucristo, decimos como él: «El que no está conmigo está fuera de mí, arrojadlo al fuego como un sarmiento seco. Y eso es lo que hago yo con todo aquél que huele a rojo, porque sé de buena tinta que no está conmigo. Por eso no me conmuevo si se mata a los obreros por la espalda o de frente, lo mismo que si el tribunal militar condena a la pena capital al joven Julio Millán en plena flor de la vida. Y... es que para mí, avezado como todo militar en la escuela del crimen, el matar a uno o un millón, no tiene importancia. Todo esto lo digo sin arrumacos de conciencia, naturalmente, ya que para mí, la vida de un rojo

tiene menos valor que la de un conejo».

Hay un adagio que dice: «Los pueblos tienen el gobierno que se merecen». Por eso el pueblo español soporta a un gobierno despótico y a una dictadura infamante ejercida por un pelele sin talla ni caletre, que ha preparado ya de antemano su relevo con un rey sin plancha ni cartón. Con un rey de paja.

Don Juan Pelotas, aunque representando la Monarquía adicta al Movimiento nacional fascista, que ya ha juramentado, sus movimientos serán cortos y espaciados, condicionados por los de detrás cortina. Y servirá como el mismo Franco: de pelele.

Mientras en España tengamos gobernantes de paja obedeciendo a los rapaces extranjeros que se la están comiendo como un manjar exquisito, España irá de mal en peor, muriendo poquito a poco de inanición, si el pueblo en peso no se levanta airado y barre tanta escoria.

De momento el pueblo está acoquinado. Ha perdido eso... que ponen las gallinas. Y sincronizado con el hambre y la esclavitud se dirige, con santa mansedumbre, hacia el matadero.

FEDERICO BOLERA

ANTENA

LANERIAS DEL ALCALDE LANA

TENERIFE. — El alcalde de esta ciudad, Lana Pérez, ha destituido del cargo de concejal y teniente de alcalde a Lemus Izquierdo, por haber éste desentonado del «coro de salvajes» interpelando a Lana respecto al proyecto de recogida de basuras y desratización, para cuya concepción se había servido a los ediles una solfa única de acato obligatorio. Además Lana critica a su antagonista Lemus por apellidarse también Izquierdo, teniendo que ser hombre de derechas.

FRACASA EL PLENO EMPLEO

SEVILLA. — Según datos oficiales, actualmente hay en Sevilla 18.000 obreros y empleados sin ocupación. La industria flaquea y los despidos de personal son frecuentes. «Imasa» trata de desprenderse de 103 trabajadores, causa mayor del paro de la casa; «Loscertales» quiere eliminar a 193 de sus asalariados y 163 ídem

la «Hispano - Aviación», mientras numerosos talleres de menor cuantía van aflojando la nómina de sus empleados. Por ahora hay calma entre los sin trabajo, limitándose a tararear el «Se va, se va, el pan de Alcalá». Con tal de que el estribillo dure...

«IMENASA» YA NO AMENAZA

PAMPLONA. — Los 750 obreros y empleados de «Imenasa» se han reintegrado al trabajo después de mes y medio de huelga. Los veinte despidos la empresa los ha retirado pero salvando el amor propio manteniendo un principio de castigo contra los readmitidos consistente en tres semanas de suspensión de empleo. Quedan en plan de realización los aumentos de salario, que dependen de un acuerdo final entre el personal y la gerencia.

DOBLE CAIDA

SAN SEBASTIAN. — En el cementerio de Villafranca de Ordicia estalló una bomba al pie de la Cruz de los Caidos, destruyéndola. Se ignora si los Caidos se levantan, o fueron levantados.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — El TOP condenó en agosto de 1969 a Antonio Iriyoyen, María Otero, Fernando Colodrón y Angel Mullor a penas de un año de prisión y 10.000 pesetas de multa a los dos primeros y a nueve meses y 2.000 duros también de multa a los segundos, por el horrendo delito de haber arrojado hojas antifranquistas en la vía pública. Ahora el Tribu.Super. ha refrendado dichas penas.

— También por propaganda ilegal (haber pegado hojitas antirégimen en las paredes) el fiscal del TOP reclama imposición de la pena de 3 años de prisión y 25.000 pesetas de multa a los ciudadanos Jorge Artajo y Antonio Moreno.

— El director de cine y dibujante humorístico, Manuel Summers, ha sido procesado «por escarnio a la religión». Como en tiempos del Santo Oficio, Summer había publicado en la revista «Sábado Gráfico» unas caricaturas con pie alusivo que fueron acogidas con mal humor por el clero. «Sábado Gráfico» fue confiscado por la policía en el número expresado.

REACCION CONTRA EL FUTBOL

SAN SEBASTIAN. — Unos desconocidos, al parecer hartos de la importancia banal que el balompié asume en España, atacaron con ladrillos, desde una alfara casera, a la techumbre de una de las tribunas del campo, ocasionando destrozos en la misma y salpicando a la muchedumbre «presencial» del partido Real Sociedad y Real Madrid con cascos indirectos. Más de tres mil entusiastas del esfuerzo deportivo ajeno se lanzaron desparvidos hacia las salidas del estadio, por si las moscas, o los cascos.

SE VAN ACERCANDO

CADIZ. — Los buques soviéticos «Georgy Chacharin» y «Aktash» hicieron escala en el puerto de Algeciras el 1 de noviembre en curso. Para que la marinería rusa pudiera frecuentar los establecimientos comerciales, la autoridad ordenó a los comerciantes abrir sus tiendas a pesar de la fiesta de «todos los santos». Parece que es intención del gobierno franquista el sustraer al puerto de Gibraltar la frecuentación de barcos rusos que allí hacen escala, en beneficio de los puertos españoles. Como se ve, después de ganar Canarias la flota rusa toca puerto español en la península.

TRIBUNE LIBRE

SYNDICALISME ET LIBERTE

Les conducteurs du métro, après 9 jours de grève, se sont trouvés complètement isolés, abandonnés et trahis...

Jamais la scission entre les travailleurs et les organisations syndicales, qui n'est pourtant pas nouvelle, n'était apparue de façon aussi éclatante.

Jamais la complicité fondamentale entre les organisations syndicales qu'elles soient et la logique capitaliste n'avait été aussi visible.

On peut penser ce qu'on veut des travailleurs en général, et des conducteurs du métro en particulier, on peut penser ce qu'on veut des syndicats... Il est désormais impossible de prétendre que les syndicats sont l'expression des travailleurs.

Il est devenu évident pour TOUS qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, que la lutte des travailleurs et la lutte des syndicats obéissent à des mobiles, des préoccupations et des objectifs différents. Les syndicats, dès l'origine, étaient les organismes de la lutte économique des travailleurs. Ils luttaient pour la promotion de la classe ouvrière dans le cadre du capitalisme. Ils se sont formidablement développés car l'essor du capitalisme permettait dans cette phase d'obtenir par la lutte des avantages réels et importants, en restant dans le cadre réformiste.

Même quand ils revendiquent, ils ne sortent jamais du cadre capitaliste. Ils ne luttent pas pour l'abolition du salariat, mais pour sa généralisation. Totalement incapables de comprendre le mouvement spontané des travailleurs ils abandonnent la lutte lorsqu'elle menace l'équilibre du système. « Soyez réalistes... camarades ! »

Mais de plus en plus, le patronat et l'Etat ont besoin d'eux pour assurer un fonctionnement régulier du système économique. D'ailleurs ils distribuent les subventions, paient et favorisent la formation des cadres, donnent des avantages de carrière, y compris dans l'Etat (Conseil économique, Inspection du travail). Ils octroient des « Libertés syndicales » dans l'entreprise qui sont refusées aux simples travailleurs et qui permettent aux organisations d'exercer leur contrôle (parole, affichage, tracts, déplacements, crédits d'heures, permanents, etc...).

Certes, les cas de répression anti-syndicale de la part de patrons

attardés et menacés, surtout en province, ne sont pas rares, mais ce sont des exceptions qui tendent à disparaître, car de plus en plus les tribunaux, l'inspection du travail et les autres patrons font pression contre ces attardés, et le droit syndical est imposé par l'Etat.

Chacun sait à la RATP qu'il y a beaucoup de syndicats, mais peu de syndiqués !

Maintenant les divers syndicats vont essayer de se rejeter la responsabilité les uns sur les autres, comme d'habitude.

Ils ne feront pas oublier, qu'ils ont rendu un très grand service au gouvernement qui hésitait à employer la force de peur de réaction de solidarité.

Ils ne feront pas oublier, qu'après avoir lancé la grève, ils l'ont sabotée, en imposant la reprise contre la volonté des grévistes grâce à leur pouvoir de manipulation.

Quant aux grévistes, parce qu'ils faisaient confiance aux syndicats, parce qu'ils n'étaient pas organi-

sés à la base, parce qu'ils n'avaient rien pour tirer un tract, convoquer une réunion, appeler à une assemblée générale, ils ont été contraints de céder.

Maintenant c'est eux qui vont payer !

Quant aux syndicats, tant à la RATP qu'à l'échelon national, ils peuvent être assurés de voir bientôt leur droit renforcé et les « libertés syndicales » augmentées, par la loi.

Mais les conducteurs ne seront pas seuls à payer. Leur défaite est grave pour tout le monde. Pourtant, officiellement, leur grève était purement catégorielle !

Ils ont suivi la politique que tous les syndicats ont cultivée à qui mieux mieux à la RATP : le corporatisme, la hiérarchie, la course aux grades, etc...

Mais l'automation détruit les bases de ces revendications. La direction s'attaque aux avantages acquis par les conducteurs parce qu'elle n'a plus besoin de ce ty-

pe de carotte pour les faire marcher.

Elle les tient directement par l'automation donc : fini les concessions, fini le rôle du syndicat autonome — le lardin est congelé.

Les conducteurs ont subi un grave échec parce qu'ils sont restés dans l'ornière catégorielle, parce qu'ils ont laissé la direction de la grève à des dirigeants incontrôlables.

Mais grâce aux conducteurs du métro, grâce à leur détermination, une page est tournée...

— Ils ont fait éclater aux yeux de tous l'impasse du syndicalisme classique.

— Ils ont perdu des illusions, mais ils ont ouvert la voie !

Vive les conducteurs du métro !
(Article rédigé en commun avec le Comité d'Usagers « Paris-Sud »)

●
Nous appelons à l'ABSTENTION MASSIVE le mois prochain aux élections professionnelles du réseau ferré de la RATP.

LA FIN DES ILLUSIONS !

Pourquoi ?

1° Parce que les travailleurs de la RATP doivent dès maintenant par tous les moyens en leur pouvoir, rejeter toutes les formes d'organisations « ouvrières » où les patrons sont présents ! « L'inféct conseil de discipline », où le patronat juge les travailleurs en compagnie des syndicalistes. Les conneries de la « commission de classement » qui préparent les ta-

nellement tant il craignait que les centrales syndicales perdent le contrôle de leurs troupes ils ont ainsi fait comprendre à tout le pays que quelque chose était en train de changer.

Il faut éviter de se trouver coincé comme eux, alors que les menaces que l'automation fait peser sur le personnel sont très graves.

SYNDICALISME ET LIBERTE

ERRATUM :

Rectificatif : COMBAT SYNDICALISTE n° 679 du 4 novembre, page 3 : « Séquestration aux Usines Pouteau ».

Il était écrit :

« Les ouvriers tiennent à faire savoir, contrairement aux fausses rumeurs et fausses informations qu'ils avaient repris le travail — qui ont circulé — une radio périphérique annonçait ce matin qu'ils

sont déterminés à aller jusqu'au bout. »

Il y a lieu de lire :

« ... contrairement aux fausses informations qui ont circulé — une station périphérique annonçait ce matin qu'ils avaient repris le travail —, qu'ils sont déterminés à aller jusqu'au bout. »

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser de cette intervention de lignes.

La Rédaction

DOCUMENTS

LE POURBOIRE

Les syndicats ont toujours combattu le pourboire dans les professions où il est employé.

Il ne semble pas qu'ils aient

trouvé beaucoup d'écho chez les intéressés. Didaret fut, après la scission de l'après-guerre, le secrétaire fédéral de l'Alimentation (CGT).

IL EST TYRANNIQUE

Le fait que la pratique du pourboire est moralement obligatoire pour le public des hôtels, cafés, restaurants, le rend tyrannique et odieux. Les voyageurs de commerce, les usagers des grands hôtels, les clients des restaurants, les locataires des petits hôtels, les consommateurs des cafés, brasseries et bouillons savent et connaissent les différents moyens en usage chez les employés pour forcer, solliciter, réclamer le pourboire ou faire comprendre qu'il est notablement insuffisant pour le travail effectué, les soins apportés au service, la difficulté ou la longueur du service lui-même, etc.

Qui peut blâmer ou reprocher ces moyens savamment et discrètement mis en vigueur par les employés d'hôtels, cafés, restaurants et bouillons, puisque tous travaillent sans aucune garantie de rétribution ?

Nous disons que c'est à ces vieilles méthodes et à ces vieux principes qu'il faut s'attaquer ; ils sont la cause de cette sorte de tyrannie, de contrainte que le public subit et qui contribue tant à l'indisposer à l'égard des travailleurs des hôtels, cafés et restaurants.

LE POURBOIRE ET LE PERSONNEL FÉMININ

Nous devons dire aussi que nombreux sont les clients qui, spéculant sur l'appât du pourboire, se permettent beaucoup de privautés à l'égard des serveuses, filles de salle, commises ou femmes de chambres ; cependant, la réputation de ces femmes nous oblige à dénoncer ces faits et à indiquer ce qui les détermine, certains en faisant cela, de servir une cause juste.

Nous connaissons par expérience l'état d'esprit qui anime un assez grand nombre de consommateurs, parce que dispensateurs du pourboire.

Trop souvent le public se croit des droits qu'il n'a pas : c'est ainsi que découlent les abus d'autorité, les écarts de langage vis-à-vis des employés chargés du service.

Parmi tous les abus provoqués par le pourboire, celui contre lequel nous nous élevons véhémentement, ce sont certains procédés, certaines manières trop répandues à l'égard des employées femmes, de la part des donateurs.

Vis-à-vis d'une employée, certains consommateurs qui donnent un pourboire s'octroient des licences qui rendent ce mode de salaire véritablement scandaleux.

Que ce soit en hôtel pour les femmes de chambre, en restaurant pour les serveuses, en limonade pour les filles de salle, les pratiques sont identiques ; les consommateurs croient permises des libertés de langage et autres qui ne seraient pas tolérées dans aucun au-

Sous le prétexte que garçons coiffeurs, de café, ouvreuses dans les spectacles, chauffeurs de taxi et autres livreurs, sont des travailleurs, nos amis « anars » (et autres révolutionnaires) se montrent souvent d'une largesse imbécile.

Bien avant la guerre, le syndicat CGT des garçons de café, limonadiers et restaurateurs proposait à ses adhérents la suppression du pourboire, voulant le remplacer par la « dignité d'un salaire ».

Comme de bien entendu, ces honorables mendigots (en règle générale), ne souhaitaient point « la dignité du salaire » ! Quémander, ne les ravalait pas au rang du sous-prolétariat. Mais ils n'avaient même pas l'excuse de s'inspirer des formes de mendicité autoritaire employées aux Indes par exemple. Sans doute ignorent-ils cette philosophie qui veut que le quémandeur ne s'abaisse pas à larmoyer, mais exige le don de l'interpellé.

C'est ainsi que mettant en pratique le vieil adage « l'argent n'a pas d'odeur », il leur semblait aberrant de faire entrer en ligne

Le syndicat contre le pourboire

tre genre de commerce, car les patrons y mettraient bon ordre ; alors que des patrons de l'industrie hôtelière, cafés et restaurants, l'admettent, considèrent certaines libertés du client à l'égard de l'employée comme une obligation qu'elle doit subir si elle est soucieuse de son intérêt personnel et de celui de son patron.

Dans aucun autre genre de commerce, le personnel féminin n'est astreint à tolérer, à subir les libertés et licences du public comme dans cette industrie. Les employées supportent souvent ces choses pour ne pas déplaire aux patrons qui les occupent et aux clients qui les rétribuent ; mais nombreux quand même sont les incidents qui se produisent et se terminent généralement par le renvoi ou le départ de l'employée.

De tous les méfaits du pourboire, celui-ci est le plus immoral.

Supprimer le pourboire-salaire sera donner à ces travailleuses une indépendance plus grande vis-à-vis des clients, les libérer d'une sujétion, leur éviter bien des vexations, des contraintes qu'elles doivent masquer gracieusement.

Quant au public, n'ayant plus à donner ce pourboire qu'il considère comme lui donnant le droit à ces privautés, il sera moins enclin sans doute à considérer ces travailleuses comme n'étant pas aussi dignes de son respect que d'autres.

Il en résultera certainement un relèvement moral général.

R.-H. DIDARET

(Le Pourboire dans les hôtels, cafés, restaurants)

Réflexions sur le pourboire

de compte toute morale dans ces problèmes de monnaie. Dame ! Le pognon c'est le pognon !

Nous comprenons fort bien ce qui, en ce problème, peut tourmenter la majorité des loufiats. L'argument, à première vue, semble valable, mais il est tout simplement confondu « finalité » et « moyen ». Il s'agirait de ne pas rendre de comptes au percepteur.

En premier lieu, le régime du forfait, jusqu'il y a environ 25 ans s'était montré relativement accommodant. Depuis, nos astucieux servants, remplacés dans bien des cas par des serveuses, n'entolent plus le percepteur aussi facilement que le cochon de client. C'est au tour de ce fonctionnaire de marcher sur les brisées du loufiat ; ce dernier, dans la belle tradition des grands seigneurs de la servitude, s'est vu ramené à un certain minimum cependant bien supérieur au pouvoir d'achat de la plupart des ouvriers : ouvriers, employés et petits fonctionnaires.

Si nous nous élevons contre cette réticence des intéressés envers le salariat, nous tendons malgré tout la main à ceux qui n'ont ja-

mais soutenu la forme du pourboire. Il nous faut cependant DENONCER l'emploi généralisé de ce mode de rétribution quand bien même il y aurait dans cette corporation des sympathisants de la CNT ou des adhérents (et ils existent).

Certes, nous avons affaire à des travailleurs, qui ont — comme les autres — leurs problèmes humains, mais il n'est pas concevable que nous acceptions cette situation propre à faire naître, — chez le débutant —, entretenir — chez l'ancien —, l'individualisme égoïste. De toute évidence, le salaire fixe n'atteindra jamais le taux d'escroquerie de la rémunération au pourboire.

L'obligation du pourboire est d'essence autoritaire. Cette taxe d'un travailleur imposée à un autre travailleur est une véritable ignominie. Le riche se soumet d'autant mieux à cette loi arbitraire, qu'elle le flatte, qu'elle lui permet d'amoindrir un serviteur. En fait, il y a achat de soumission ; plus de serviles individus feront de courbettes, plus le riche



De l'objet des syndicats professionnels

Les syndicats professionnels ont exclusivement pour objet l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles.

Art 1er. Il est interdit à tout employeur de prendre en considération l'appartenance à un syndicat ou l'exercice d'une activité syndicale pour arrêter ses décisions en ce qui concerne notamment l'embauchage, la conduite et la répartition du travail, la formation professionnelle, l'avancement, la rémunération et l'octroi d'avantages sociaux, les mesures de discipline et de congédiement.

Il est interdit à tout employeur de prélever les cotisations syndicales sur les salaires de son personnel et de les payer au lieu et place de celui-ci.

Le chef d'entreprise ou ses représentants ne devront employer aucun moyen de pression en faveur ou à l'encontre d'une organisation syndicale quelconque.

Toute mesure prise par l'employeur contrairement aux dispositions des alinéas précédents sera considérée comme abusive et donnera lieu à dommages-intérêts.

Ces dispositions sont d'ordre public.

Réflexions sur le pourboire

se sentira en situation de puissance.

Si l'on abandonne toute référence à la notion de moralité, il y a celle, bien matérielle, de perte de pouvoir d'achat du travailleur classique, à cause d'une ribambelle de pourboires à distribuer à une autre classe — privilégiée — de travailleurs. Enfin, il est urgent de persuader ces « débrouillards », que le système « D » n'a que trop vécu. La solution individualiste — quoi de plus individualiste que le bourgeois ? — est périmée.

Ces combats d'arrière garde, dans ce secteur réactionnaire, retardent l'avènement de la société libre et égalitaire pour laquelle nous travaillons.

LE POURBOIRE EST UNE FORME RETROGRADE DU SALARIAT.

LE SALAIRE EST LA CONDITION DE SURVIE D'UNE SOCIÉTÉ CAPITALISTE RETROGRADE.

LUTTONS POUR L'ABOLITION DU SALARIAT ET DE TOUTE FORME D'ESCLAVAGE.

DARBOIS

Art. 2. Les syndicats ou associations professionnels de personnes exerçant la même profession, des métiers similaires, ou des professions connexes concourant à l'établissement de produits déterminés, ou la même profession libérale, peuvent se constituer librement.

Art. 3. Les fondateurs de tout syndicat professionnel doivent déposer les statuts et les noms de ceux qui, à un titre quelconque sont chargés de l'administration ou de la direction.

Ce dépôt a lieu à la mairie de la localité où le syndicat est établi, et, à Paris, à la préfecture de la Seine. Il est renouvelé à chaque changement de la direction ou des statuts.

Communication des statuts doit être donnée par le maire ou le préfet de la Seine au procureur de la République.

Art. 4. Les membres de tout syndicat professionnel chargés de l'administration ou de la direction de ce syndicat doivent être Français, jouir de leurs droits civils et n'avoir encouru aucune des condamnations prévues aux articles 15 et 16 du décret organique du 2 février 1852.

Art. 5. Les femmes mariées exerçant une profession ou un métier peuvent, sans l'autorisation de leur mari, adhérer aux syndicats professionnels et participer à l'administration ou à la direction.

Art. 6. Les mineurs âgés de plus de seize ans peuvent adhérer aux syndicats, sauf opposition de leur père, mère ou tuteur. Ils ne peuvent participer à l'administration ou à la direction.

Art. 7. Peuvent continuer à faire partie d'un syndicat professionnel les personnes qui ont quitté l'exercice de leur fonction ou de leur profession, si elles l'ont exercée au moins un an.

Art. 8. Tout membre d'un syndicat professionnel peut se retirer à tout instant de l'association, nonobstant toute clause contraire, sans préjudice du droit, pour le syndicat, de réclamer la cotisation afférente aux six mois qui suivent le retrait d'adhésion.

Art. 9. En cas de dissolution volontaire ou prononcée par justice, les biens de l'association sont dévolus conformément aux statuts ou, à défaut de dispositions statutaires, suivant les règles déterminées par l'assemblée générale. En aucun cas, ils ne peuvent être répartis entre les membres adhérents.

COMMUNIQUES

TOUS LES MILITANTS ET SYMPATHISANTS SONT INVITÉS A VENIR PRENDRE PART A L'ACTION DANS LES SYNDICATS, AUX ADRESSES ET HORAIRES INDIQUÉS CLAPRÉS :

2^e UNION REGIONALE

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, (9^e). Tél 5.8 78-64

UNION LOCALE DE PARIS

— Syndicat Unifié des Employés de la R. P. : chaque mercredi à 18 h 15.

— S. U. P. C. I. A. (Créateurs, Interprètes, Artistes). Permanence téléphonique au n° 255 03-78.

UNION LOCALE DE PUTEAUX-92

Bourse du Travail, 22, rue Roque de Fillol.

— Syndicat du Bâtiment (S. U. B. T. P.) : 1^{er} samedi de chaque mois de 16 à 19 heures.

— Syndicat des Métaux : 2^e et 4^e samedi du mois de 16 à 19 h.

— Syndicat de l'Enseignement : 3^e samedi du mois de 16 à 19 h.

— Interprofessionnelle, formation des syndicats des Services de Santé, des Travailleurs du Rail, etc... : dernier samedi de chaque mois.

Permanences pour informations, adhésions, cotisations, bibliothèque, LE COMBAT SYNDICALISTE, le samedi de 16 à 19 heures.

3^e UNION REGIONALE

(Yonne, Côte d'Or, Nièvre, Saône-et-Loire)

Pour tous contacts : Johan Pain, Cité Paul Bert, Apt. 131. 21 - Dijon.

5^e UNION REGIONALE

(Gard, Hérault, Lozère, Aveyron)

Pour tous contacts : CNTF-SIA, 21, rue Vallat, 34-Montpellier.

6^e UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Bourse du Travail, Place Saint Sernin, 31 - Toulouse

— Permanence des Syndicats : le dimanche matin, le lundi soir à 18 h. 30.

— Causeries-débats : Le jeudi à 18 h. 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

46, rue des Quinze Degrés, 66 - Perpignan.

— Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux Publics : le samedi de 17 à 19 h., le dimanche de 10 à 12 heures.

— Fédération des Travailleurs du Rail : le dimanche de 10 à 12 heures.

8^e UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX ancienne Bourse du Travail, 42, rue de Lalande, 33 - Bordeaux.

— Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux : le samedi de 17 à 18 heures.

11^e UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BREST (Finistère et Côtes du Nord) Pour tous contacts : A. Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 - Brest.

UNION LOCALE DE LORIENT

(Morbihan et Ile-et-Vilaine) Pour tous contacts : J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56 - Lorient.

UNION LOCALE DE NANTES

(Loire-Atlantique et Vendée) Pour tous contacts : Y. Biget, 41, rue des Garennes, 44 - Vertoux.

17^e UNION REGIONALE

(Ain, Isère, Drôme, Ardèche, Haute-Loire, Loire, Rhône)

UNION LOCALE DE LYON-VILLEURBANNE

Palais du Travail, salle 2, 69 - Villeurbanne.

— Syndicats du Bâtiment et de la Métallurgie : le samedi de 16 h à 17 h. 45.

19 UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Salle 3, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13 - Marseille.

Permanence tous les jours de 18 à 20 h., et chaque samedi après-midi.

UNION LOCALE DE MARTIGUES

Pour tous contacts : Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivo, 17, rue des Tours, 13 - Martigues.

LE COMBAT SYNDICALISTE

La Commission Nationale de Rédaction et Administration du journal invite les militants et sympathisants intéressés par la diffusion des idées syndicalistes-révolutionnaires à prendre contact avec elle, durant sa permanence chaque samedi, à partir de 14 heures.

33, rue des Vignoles, Paris (20^e) Tél. PYR 46-86.

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

POMPIDOU à BREST

(Suite)

Comme il fallait s'y attendre, surtout côté CGT, les syndicats (sauf la FO qui n'a pas voulu faire quoi que ce soit concernant la venue du président à Brest) déclarèrent, malgré leur mot d'ordre de grève de 24 heures, suivi d'ailleurs par plusieurs milliers de travailleurs, qu'ils ne voulaient pas contrarier le séjour de Pompidou.

C'est ce qui ressort de l'article paru dans « Le Télégramme de Brest » du 19 octobre, rendant compte des déclarations faites par la CGT. Je lis ceci : « Depuis hier on est certain que la grève de 24 heures ne perturbera pas la visite officielle du chef de l'Etat. A la CGT, on se dit, en effet, résolu à ne pas céder à d'éventuelles provocations et on affirme que, comme d'habitude, « le service d'ordre du syndicat fera son travail ».

Tout en ne voulant pas gêner le chef de l'Etat, ils organisèrent un meeting qui réunit plusieurs milliers de participants, surtout des jeunes et qui s'est déroulé dans la monotonie, les orateurs ne faisant que relater la situation sociale régionale connue de tous, par les communiqués de la presse locale. Ce ne furent que paroles; aucun moyen d'action efficace ne fut proposé et pour cause : il ne fallait pas gêner le tyran Brejnev se rendant à Paris pour s'entretenir avec Pompidou, et chacun sait que la CGT, par le truchement de ses dirigeants, est aux ordres du totalitarisme moscouitaire.

Venons maintenant à Pompidou; des forces de CRS évaluées publiquement à 2.000, de nombreux policiers en civil renforçant ceux déjà sur place, prirent leurs dispositions. Ils bloquèrent les issues de Brest, empêchant les campagnards invités par leurs syndicats de se rendre au meeting cité plus haut, place Albert 1^{er}; les jeunes gens de la Cité Universitaire sise de l'autre côté du pont du Bouguen, reconnus ou semblant en être, étaient interpellés, embarqués dans des cars et envoyés au dehors de la cité; d'autres CRS étaient massés pas loin du meeting et dans d'autres lieux; tous les 5 mètres de chaque côté des artères où devait

passer le cortège présidentiel, il y en avait. Ce qui n'a pas empêché quelques centaines de jeunes camarades, faisant fi des mots d'ordre de la CGT, groupés devant la mairie, de démontrer leur mécontentement, en conspuant Pompidou, en chantant l'« Internationale », ce qui n'allait pas tout seul, les policiers étant là, en force. Notre cher maire et notre président n'en furent pas enchantés et ce dernier exhala sa mauvaise humeur, en feignant le dédain.

Les rituelles poignées de mains, surtout celles des enfants, à en juger la photo du « Télégramme de Brest » du 23, les attitudes souriantes de circonstances ne sont que façade et masquent le flot de ses préoccupations, dont celles des scandales financiers où sont impliquées des personnalités de son clan. Qu'il sache, lui qui sort de l'Enseignement que le clinquant n'est pas or.

Mais que penser d'un homme qui prétend assumer la défense du pays, contre les éventuels ennemis et qui permet aux industries étatiques et capitalistes de leur vendre tout le matériel de guerre qu'ils désirent, au risque de les voir, un jour le manipuler contre les populations françaises; par anticipation n'est-ce pas se mettre dans la situation d'intelligence avec l'ennemi, qui en temps de guerre se traduit devant les Cours martiales.

Oui, qu'en pensent notre président, Debré et consorts? Nous savons que ces ventes sont très fructueuses pour les Dassault et Cie, et participent largement à l'équilibre commercial avec le monde extérieur.

La visite à Brest démontre que cette région est automatiquement sacrifiée, devenant l'objectif n° 1, en ce sens qu'elle groupe le 1^{er} arsenal de France. L'escadre de l'Atlantique, la base aéronavale de Landernau, la base des sous-marins atomiques, l'Ecole Navale (formation des officiers); beaucoup de ses habitants ne se rendent pas compte de cette épée de Damoclès suspendue sur leur tête.

C'est dire le gros travail que nous avons les vrais syndicalistes, les pacifistes, les libertaires à ac-

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Nouvelles actions des paysans

AGEN (APL 28 OCT.). — Il y a environ deux semaines, dans plusieurs villes du Lot et Garonne on pouvait lire des inscriptions peintes sur les murs et le long des routes : « 50 % ou misère et bagarres », « 50 % ou misère et luttés ». Les paysans victimes des tornades qui ont dévasté le département annonçaient ainsi leur volonté d'obtenir le 50 % d'indemnisation pour les récoltes détruites.

Dans la nuit du lundi 25 au mardi 26 octobre, des poires écrasées et du fumier ont été déversés devant la sous-préfecture de

Villeneuve-sur-Lot; du purin a été renversé dans la cour de la préfecture d'Agen; des bouteilles de purin ont été lancées contre les fenêtres de la sous-préfecture de Marmande.

Le 30 septembre, la FNSEA avait rassemblé 2 000 agriculteurs dans une manifestation, pour les mêmes revendications. Mais ces actions, présentées comme un « ultimatum aux pouvoirs publics, sont revendiquées par des paysans « organisés de façon autonome ». Ils annoncent d'ailleurs d'autres actions plus dures s'ils n'obtiennent pas satisfaction.

JAPON

Une assemblée des anarchistes et anarcho-syndicalistes japonais s'est tenue le 2 octobre 1971 à Tokyo, où fut rappelé le souvenir des camarades Sakae Osugi et Daijiro Furuta, qui furent assassinés par l'Etat.

En janvier 1972 une grande assemblée des camarades japonais se tiendra à Kobe, au cours de laquelle la camarade Fusako Hirayama fera un long exposé sur la position actuelle du Mouvement anarchiste international.

complir; cela nécessite le concours de tous pour arriver à la démilitarisation des cerveaux. A l'œuvre donc.

A. LE LANN

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (LX) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18°)
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15°)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20°)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

je désire
m'abonner
au **COMBAT**
SYNDICALISTE

TARIF

3 mois 12 F
6 mois 23 F
1 an 45 F

Abonnement de SOUTIEN à
partir de 50 F

(cocher le montant correspondant)

(écrire en capitales, svp)

Nom
Prénom
Adresse
règlement joint à : Michel WAHL 33, rue Lamarck, Paris (18°)
C C P 8684-78 - PARIS

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

18 NOVEMBRE.
1971
NUMERO 681
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ARMEE : ECOLE DU CRIME



Jean-Pierre Lalanne, vous connaissez ? Au cas où vous ne liriez pas les journaux bourgeois, ce en quoi vous auriez tort, rappelons les faits.

Jean-Pierre, 21 ans, anti-militariste convaincu, tout comme Sylvain Puttemans, Joël Chapelle, Gaston Jambois, etc..., était bien décidé à ne porter l'uniforme sous aucun prétexte.

Lors de son passage de sélection à Limoges, il déclare qu'il refusera de porter l'uniforme. Appelé sous la serpillière tricolore au début du mois d'octobre, il ne se présente pas et est déclaré insoumis.

Le 24 octobre il est arrêté et conduit à la caserne du 94^e régiment d'infanterie de Verdun, à Etain (20 km de Verdun). Devant le chef de corps, Jean-Pierre confirme son refus. Il est alors conduit dans les locaux disciplinaires de la caserne. Jean-Pierre annonce qu'il va entamer une grève de la faim. Et finalement il se donne la mort en se pendant dans sa cellule.

Le Comité de Soutien aux Insoumis passe à l'Agence de Presse « Libération » un communiqué accusant l'armée d'avoir tué Jean-Pierre.

(Suite page 11)

LA REVOLUTION SOCIALE

- passé par: - La grève générale des travailleurs
- L'insoumission des appelés
 - La révolte des femmes

LIBERATION

La grève des mineurs se poursuit aux U. S. A.

« Plus de 100.000 mineurs, en grève depuis le 30 septembre à midi, continuent à paralyser complètement l'industrie houillère aux Etats-Unis.

Bill Worthington, mineur du Kentucky, nous a parlé de la mine, de la grève et du syndicat dont il est membre depuis 34 ans.

« Le métier de mineur est un des plus dangereux du monde. Très peu de mineurs sont « intacts » lorsqu'ils prennent leur retraite... Il leur manque quelques doigts, ils ont le dos tout tordu à force de travailler pliés en deux la plupart du temps et presque tous ont la « maladie du poumon noir » (la silicose) après 20 ou 30 ans dans la mine.

Les mines de charbon sont le tombeau d'un si grand nombre de mineurs qu'on préfère oublier le chiffre. Quelquefois nous travaillons à plus de 10 kilomètres du puits de la mine. La poussière de

charbon s'accumule très vite à cette distance et comme la ventilation est insuffisante, l'explosion est inévitable.

Ces hommes seraient encore vivants aujourd'hui si la compagnie avait installé un système de ventilation convenable. Et il faut voir comment certains des contremaîtres manient la dynamite... Ils mettent les bâtons de dynamite et les détonateurs pêle-mêle dans des sacs et les entassent dans les wagonnets. Si le wagonnet déraile, ou même s'il y a une secousse assez forte, eh bien... c'est fini.

La compagnie ne veut pas dépenser un sou pour la sécurité. Il faut voir dans quel état est notre matériel ! Il y a tout le temps des courts-circuits et on se trouve tout à coup dans l'obscurité et sans ventilateurs.

J'ai moi-même les « poumons noirs », mais le médecin de la mine dit que mon cas n'est pas assez

sérieux pour avoir droit à des allocations. J'ai été passer un examen médical. On m'a fait passer une radiographie, c'est tout. Ça a duré 10 minutes. Un de mes amis docteur m'a dit que de toute façon les rayons X ne détectent pas la silicose.

La base ne dispose d'aucun moyen de signifier son accord ou son désaccord au sujet d'un nouveau contrat. Boyle a constitué un comité de 300 membres, pour la plupart choisis par lui-même, qui ratifie le contrat.

« Nous ne savons même pas qui

NOUVELLES...

J'ai travaillé toute ma vie pour la compagnie houillère et maintenant que je suis malade d'avoir respiré la poussière de charbon, je n'ai droit à aucune compensation. Tous les mineurs subissent le même sort. »

Les mineurs exigent des congés de maladie payés, une pension d'invalidité, ainsi que pour la famille des mineurs tués. L'augmentation de salaire, également réclamée, est considérée comme un problème secondaire par la plupart des mineurs.

L'un d'eux a déclaré : « Nous avons toutes les chances de tomber malade, d'être blessés ou tués dans la mine. Nous ne reprendrons pas le travail si nous n'obtenons pas des compensations pour tout cela. »

Un autre mineur dit : « Il y a des années que nous demandons que la sécurité soit améliorée dans les mines afin de diminuer le nombre d'accidents et de ne pas être tous estropiés quand nous prenons notre retraite... La plupart des accidents se produisent par la faute de la compagnie. Elle doit être considérée comme responsable. »

Les mineurs savent qu'ils devront se battre durement pour leurs revendications. Beaucoup considèrent que leur première tâche consiste à assainir leur propre syndicat. Ils soupçonnent le président de l'*United Mine Workers*, Tony Boyle, d'avoir négocié avec la compagnie un accord qui ne tiendrait aucun compte des revendications de la base et serait une véritable trahison.

sont ces gens », dit un mineur, « Nous exigeons le droit de prendre nous-mêmes notre décision au sujet du contrat. Tous ceux qui travaillent à la mine doivent avoir leur mot à dire. »

La grève dure maintenant depuis un mois et les patrons des houillères désirent aboutir rapidement à un accord. Les distributeurs et les usines qui utilisent le charbon comme combustible ont pratiquement épuisé leurs réserves. La grève fait perdre des millions de dollars tous les jours aux Etats où sont situés les mines.

Les organisations indépendantes de mineurs comme les « *Miners for Democracy* » et « *Black Lung Association* » continuent à faire pression sur le syndicat pour qu'il soutienne leurs revendications. Quant au président du syndicat, Tony Boyle, il est attaqué en justice pour fraude électorale par plusieurs fédérations locales. Tony Boyle avait annoncé son intention de débarrasser le syndicat de ses éléments corrompus et de le démocratiser. Quelques semaines après l'élection, Yablonski, qui cherchait à prouver qu'il y avait eu fraude électorale, avait été assassiné. »

Signalons la parution régulière aux E. U. du journal anarcho-syndicaliste « *Industrial Workers* » organe de I.W.W.

ARMEE, ECOLE DU CRIME

(Suite de la page 1)

Le Comité de Soutien à Sylvain Puttemans et Joël Chapelle, dans une brochure qu'il vient d'éditer accuse lui aussi l'armée et pose des questions :

« 1) Un individu qui se décide d'entamer une action anti-militariste sanctionnée par une grève de la faim, peut-il, dans un bref délai, sous un prétendu état dépressif, arrêter son action et se pendre ?

« 2) Un individu qui se trouve dans un état dépressif, doit-il être isolé dans une geôle ou bien mis sous contrôle médical permanent ?

« 3) Les idées anti-militaristes de Jean-Pierre étant connues des autorités militaires, son cas était-il tellement inattendu pour que celles-ci ne sachent que faire de lui ?

« 4) Selon la version officielle, J. Pierre était contrôlé par les services pénitenciers et médicaux toutes les quinze minutes ; com-

ment ces services n'ont-ils pu empêcher ce « suicide » ?

« 5) Comment se fait-il que les résultats de l'autopsie ne soient pas parvenus aux journaux ? »

Avec les comités de soutien aux insoumis, nous devons, plus que jamais lutter contre cette forme d'aliénation qu'est l'armée, toujours au service de ces messieurs du grand capital. Les libertaires vont-ils encore longtemps laisser interner et assassiner leurs camarades qui refusent l'embrigadement ? Non, cela n'a que trop duré.

Revenons à Joël Chapelle et Sylvain Puttemans. Si vous ne l'avez pas fait, il est encore temps de leur écrire, leurs adresses sont dans le dernier « C. S. ». Vous pouvez aussi les aider financièrement, envoyez vos sous au journal qui transmettra ; même si vous n'avez que 100 baïles à filer, nous ne cracherons pas dessus.

J. L.

NEWS SERVICE

Le Mouvement des Femmes revendique un attentat à la bombe

Un rapport récent du FBI désignait les groupes radicaux blancs comme « le principal agent de subversion » avec les Panthères Noires. En effet, des dizaines de groupes blancs clandestins organisés sur le modèle des « Weathermen » ont commis en 2 ans plusieurs milliers d'attentats contre des sièges de sociétés travaillant pour la guerre d'Indochine, des centres de recrutement de l'armée, des ambassades de pays fascistes, des commissariats de police, etc.

Dans son bulletin du 27 octobre,

Liberation News Service relate une action de ce type :

« Le 15 octobre au matin, une bombe a explosé au Centre d'Etudes Internationales du Massachusetts Institute of Technology et provoqué quelques dégâts. Il n'y avait personne à ce moment-là dans ce Centre, chargé par le gouvernement d'une grande partie des recherches pour la lutte contre les mouvements révolutionnaires.

Le lendemain, le quotidien *Boston Globe* recevait un communi-

qué du groupe féminin Proud Eagle Tribe (Tribu de l'Aigle Fier), revendiquant cet attentat. Ce groupe qui revendique également l'attentat commis l'automne dernier contre le Centre des Affaires Internationales, à l'Université de Harvard a déclaré que le dernier attentat visait le bureau de William Putnam Bundy, conseiller du gouvernement en ce qui concerne la guerre aérienne en Asie du Sud-Est.

Le communiqué déclare notamment :

« ... le système se compose de personnes, de personnes ayant des noms et un visage, des personnes responsables de leurs actes... Les personnes désignées par les Pentagon Papers sont toujours en place comme conseillers, ces assassins

sont professeurs dans les universités qui se disputent leurs services; les magazines sont fiers de les compter parmi leurs rédacteurs, ils vivent en toute tranquillité. De nouveaux visages et de nouveaux noms les ont remplacés dans le gouvernement Nixon, mais la même politique continue.

Les frères Bundy, Rusk, Lodge, Clifford, Taylor, Westmoreland, Wheeler, Kissinger, Rostow et MacNamara, pour ne parler que de quelques uns d'entre eux, mènent une vie paisible. Il y a divers moyens de les harceler : peut-être que votre professeur ou votre voisin s'occupe de recherche contre-révolutionnaire. Vous passez peut-être tous les jours devant son bureau. Nous avons choisi William Bundy. »

... D'AMERIQUE

GRANDE - BRETAGNE

Que veut la « Brigade de la Colère » ?

Explication du terrorisme

ANGLETERRE (Agitrop, 4 Nov.)

Le 31 octobre, le groupe révolutionnaire anglais « Angry Brigade » (Brigade de la Colère) a revendiqué l'attentat commis contre le 32^e étage de la Tour des Postes à Londres pour protester contre l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché Commun.

Nouvel attentat, lundi 1^{er} Novembre dans une caserne, pour protester contre la politique du gouvernement britannique en Irlande du Nord. Personne n'a été blessé par ces deux attentats. En 18 mois la « Brigade de la Colère » a revendiqué 28 actions, la plupart étant des attentats à l'explosif.

La « Brigade de la Colère » n'a publié aucun manifeste politique en dehors des communiqués accompagnant ses actions. A titre de document en voici quelques extraits où elle s'explique sur ses actions et leur but.

« Communiqué n° 5 : nous ne sommes pas des mercenaires. Nous attaquons la propriété, pas le peuple. Carr, Rawlins (Commissaire de Police depuis 43 ans, notamment aux Colonies, victime d'un attentat le 30 Octobre 70), Waldron (procureur, ancien militaire, victime d'un attentat en septembre 70) seraient tous morts si nous l'avions voulu.

» Les fascistes et les agents du gouvernement sont les seuls à attaquer le public, citons l'attentat incendiaire qui a grièvement brûlé 5 noirs à la West Indian Party au sud de Londres. La démocratie britannique est basée sur plus de sang, de terreur et d'exploitation qu'aucun empire dans l'histoire. Elle a une police brutale dont les crimes contre le peuple sont tus par les moyens d'information.

Maintenant c'est le gouvernement qui a déclenché une brutale guerre de classes.

L'« Industrial Relations » Bill de Carr (loi visant à réglementer les grèves) est en fait une guerre dé-

clarée. Nous avons commencé à riposter : la guerre sera gagnée par la classe ouvrière organisée. Avec des bombes. »

« Communiqué n° 6 : (... Combien de Rolls Royce (la firme a déposé son bilan) (...), combien de lois anti-syndicales, faudra-t-il pour démontrer que quand le capitalisme est en crise, la classe dominante ne peut réagir qu'en attaquant le peuple *politiquement*.

» Mais le système ne s'effondrera pas, ou ne capitulera pas de lui-même.

» De plus en plus d'ouvriers le comprennent aujourd'hui : ils passent de la conscience syndicale au militantisme politique offensif. En une semaine un million de travailleurs ont fait grève (...).

» Notre rôle est d'approfondir les contradictions politiques à tous les niveaux. Nous n'y arriverons pas en nous concentrant sur des « issues » ou en utilisant des platitudes socialistes diluées.

» En Irlande du Nord l'armée britannique a trouvé un terrain de

manceuvres : les gaz toxiques et les balles de Belfast seront demain à Derby et à Dagenham.

» Notre attaque est violente, notre violence est organisée. Savoir si la révolution sera violente n'est pas le problème. La lutte militante organisée et le terrorisme organisé vont de pair. C'est la tactique du mouvement révolutionnaire de la classe ouvrière.

» Là où deux ou trois révolutionnaires s'organisent pour des actions violentes, là est la Brigade de la Colère. Les révolutionnaires partout en Angleterre utilisent déjà son nom pour faire connaître leurs actions contre le système.

» Aucune révolution n'a été gagnée sans violence. Les structures et le programme d'une nouvelle société révolutionnaire doivent être incorporés dans toute base organisée à chaque moment de la lutte. De même la violence organisée, doit accompagner chaque moment de la lutte, jusqu'à ce que la classe ouvrière révolutionnaire, en armes, rejette le système capitaliste.

BERLIET: Un ouvrier licencié abusivement, « réintégré » par ses camarades

LYON (APL 2 NOV). — Le 27 septembre dernier, à l'atelier des semi-remorques de l'usine Berliet-Montplaisir, un copeau pénètre dans l'œil droit d'un ouvrier algérien, M. Boumerzoug, lui brûlant l'intérieur de la paupière et la cornée. L'infirmier de service, après quelques soins, le renvoie au travail avec un cache-œil : il faut l'intervention de ses camarades de travail pour qu'il soit mis en accident du travail. Le copeau était en effet resté dans la paupière, et de plus le travail de tourneur que fait Mr Boumerzoug exige une vue parfaite.

Cinq jours d'arrêt de travail lui sont accordés, mais la direction refuse de prolonger son congé de maladie, alors que sa vue n'est pas rétablie et que son médecin traitant lui a accordé une prolongation pour maladie, et a demandé au médecin du travail d'accorder un congé supplémentaire. Entretemps, Mr Boumerzoug est licencié officiellement pour absence injustifiée. Il faut préciser que Mr Boumerzoug était connu dans l'usine pour avoir été actif dans la lutte contre les mauvaises conditions de travail à son atelier.

Judi dernier, Mr Boumerzoug se présente devant la porte de l'usine. Entouré de ses camarades d'atelier il entre et se présente à la pointeuse. Ses camarades lui donnent un carton sur lequel ils ont écrit : « Boumerzoug, réintégré par les ouvriers ». Toujours accompagné d'une vingtaine d'ouvriers, il se rend ensuite à son atelier et demande à son chef de lui confier un poste de travail. Renvoyé au chef d'atelier, monsieur Martinez, il entre dans le bureau de ce dernier, accompagné d'un autre ouvrier algérien et d'un ouvrier maoïste, Xavier Mezerette, tandis qu'une foule importante les attend à la porte. L'entrevue ne donne aucun résultat. Mais X. Mezerette reçoit le lendemain son avis de licenciement.

Pour protester contre cette mesure, l'atelier de X. Mezerette effectue un court débrayage. De nombreuses réactions ont lieu dans l'usine.

Pour la CGT le licenciement de Mr Boumerzoug est légal et il n'y a rien à faire. D'autre part, un responsable CFDT a déclaré que « s'ils licencieraient des gens comme

eux, c'est qu'ils en avaient bien plus peur que des syndicalistes ».

Pour les ouvriers révolutionnaires du Comité de lutte Berliet-Montplaisir, ces licenciements rentrent dans le plan des 500 licenciements prévus par la direction et dans une période où on note un fort accroissement des accidents du travail dans l'usine :

« Nous avons constamment dénoncé le danger présenté par des machines vétustes et sans protection. Nous luttons pour des conditions de travail décentes. Cette inconscience, plutôt cette rapacité à faire des « économies à la tonne » de la direction Berliet font

que les ouvriers sont blessés, quelquefois tués (Ravier aux forges de Venlssieux) en travaillant.

Mais là encore, la direction Berliet se dégage de toutes ses responsabilités en usant de pratiques illégales vis-à-vis de l'Inspection du Travail (pourtant si compréhensive à l'égard du patron). Les ouvriers blessés sont renvoyés au travail et à Berliet Montplaisir, pour faire valoir ses droits, il faut quelquefois se rendre à l'hôpital par ses propres moyens. Les montages défectueux sont immédiatement changés après l'accident pour éviter les poursuites.

Notre copain Boumerzoug a été victime de ces pratiques écœurantes, en particulier de la part du médecin de Berliet, dont l'inféodation à la direction n'est plus à démontrer. Il lui fixe un rendez-vous tardif chez l'occuliste du travail. Entre temps, il est licencié.

(...) Ces nouvelles méthodes de la direction Berliet rentrent dans le cadre d'une agression sur les travailleurs, sans précédent.

Il faut les dénoncer auprès de la population pour, avec son appui, déjouer l'offensive patronale.

LEGISLATION SOCIALE (suite)

De la capacité civile des syndicats professionnels

Art. 10. Les syndicats professionnels jouissent de la personnalité civile. Ils ont le droit d'ester en justice et d'acquérir sans autorisation, à titre gratuit ou à titre onéreux, des biens, meubles ou immeubles.

Art. 11. Ils peuvent, devant toutes les juridictions, exercer tous les droits réservés à la partie civile relativement aux faits portant un préjudice direct ou indirect à l'intérêt collectif de la profession qu'ils représentent.

Art. 12. Ils peuvent affecter une partie de leurs ressources à la création d'habitations à bon marché (à loyer modéré) et à l'acquisition de terrains pour jardins ouvriers, éducation physique ou hygiène.

Art. 13. Ils peuvent librement créer et administrer des offices de renseignements pour les offres et les demandes de travail, créer, administrer ou subventionner des œuvres professionnelles, telles que institutions professionnelles de prévoyance, laboratoires, champs d'expériences, œuvres d'éducation scientifique, agricole ou sociale, cours et publication intéressant la profession.

Les immeubles et objets mobiliers nécessaires à leurs réunions, à leurs bibliothèques et à leurs cours d'instruction professionnelle sont insaisissables.

Art. 14. Les syndicats peuvent

subventionner des sociétés coopératives de production ou de consommation.

Art. 15. (L. 17 avr. 1957). Ils peuvent passer des contrats ou conventions avec tous autres syndicats, sociétés ou entreprises. Sont seules admises à discuter les conventions collectives les organisations de travailleurs constituées en syndicats conformément au présent titre, à l'exclusion des associations quel qu'en soit l'objet. Tout contrat ou convention visant les conditions collectives du travail est passé dans les conditions déterminées par le chapitre IV bis du titre II du livre Ier du présent code.

Art. 16. S'ils y sont autorisés par leurs statuts, et à condition de ne pas distribuer de bénéfices, même sous forme de ristournes, à leurs membres, les syndicats peuvent :

1° Acheter pour les louer, prêter ou répartir entre leurs membres tous les objets nécessaires à l'exercice de leur profession, matières premières, outils, instruments, machines, engrais, semences, plantes, animaux et matières alimentaires pour le bétail;

2° Prêter leur entremise gratuite pour la vente des produits provenant exclusivement du travail personnel ou des exploitations des syndiqués; faciliter cette vente par expositions, annonces, publica-

tions, groupement de commandes et d'expéditions, sans pouvoir l'opérer sous leur nom et sous leur responsabilité.

Art. 17. Les syndicats peuvent être consultés sur tous les différends et toutes les questions se rattachant à leur spécialité.

Dans les affaires contentieuses, les avis du syndicat sont tenus à la disposition des parties, qui peuvent en prendre communication et copie.

Art. 18. Il n'est dérogé en aucune façon aux dispositions des lois spéciales qui auraient accordé aux syndicats des droits non visés dans le présent titre.

BAGNEUX-SUR-LOING

DEFAITE OUVRIERE

Après une longue grève et 12 jours d'occupation des verreries « Sovirel » à Bagnaux-sur-Loing les travailleurs ont repris le travail sans avoir obtenu quoi que ce soit.

C'est sous la pression des dirigeants locaux de la CGT et de la CFTC que la grève a été suspendue.

Les travailleurs accepteront-ils encore longtemps d'être trahis par ceux qui prétendent les représenter ?

R. J. S.

AHORA MISMO LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

Paris, 18 de Noviembre 1971

DE vez en cuando conviene centrar la atención a cuantos problemas nos atosigan y a las circunstancias que nos rodean. La CNT nunca ha sido una entidad durmiente, o indiferente a la vida que palpita en los trabajos, en el ambiente de la calle. La CNT es afirmativa, siempre lo ha sido, porque sus hombres han sabido interpretar las ansias del pueblo poniendo alma y cuerpo en el fuego de las reivindicaciones. Diversas veces lo hemos afirmado y afirmándolo seguiremos en tanto la verdad cenetista sea la de siempre.

Cara a la realidad política de España chocamos ahora con un enemigo siempre fascista, mas sin la franqueza de 1940 por estar mediatizado por el dólar en lugar del marco por mor de la derrota de Hitler. Franco ha hecho transiciones cara al extranjero sin que en nada transija en el interior español, que sigue dominando a su antojo. La suerte de España radica en la sangre nueva, en la juventud que no sintió en piel propia la quemazón horrible de la guerra y la sanguinaria represión de los «triumfales». Por inexperta que esta juventud se revele, en ella, en su resurgir, ciframos nuestras esperanzas. Lo reciente: las huelgas de La Maquinista, la Seat, los Autobuses, los Radiadores Roca, en Barcelona; las huelgas carboneras de Asturias, tan ejemplares; la protesta obrera y la regionalista de Euzkadi, y los síntomas de rebeldía proletaria estudiantil e intelectual manifestados en lugares cruciales de España, inducen a pensar que el torchón del antifranquismo ya no lo aguantamos en propiedad los exiliados, sino el pueblo español, que en conciencia se va reencontrando con el interesante pueblo de ayer... a pesar de las bandas de falangistas salvajes que aún destruyen librerías y exposiciones y amenazan de muerte a obreros, artistas, estudiantes y escritores «convictos» de antifascismo.

En lo estrictamente nuestro permanecemos en la necesidad de revalorizar la Asociación I. de Trabajadores, versión bakuninista de la Internacional Primera, frente a las sindicales e internacionales aglutinadoras de multitudes arrebatadas, desmentalizadas, inconscientes, dirigidas hacia fines de

gubernación y dictadura impropios del sindicalismo de clase y de renovación social absoluta. Urge que compañeros y organismos afectos al anarcosindicalismo hagan el cuadro ante la avalancha de sindicalismos pútridos, de libertarismos degenerados, de cenetismos con la brújula tan perdida que tanto pueden derivar en políticos como en colaboradores con lo que o quienes sea. El mérito de la CNT ha sido siempre la fran-

queza tanto en palabra como en actuaciones, tanto en colaboraciones revolucionarias como en su alejamiento de compromisos estatales.

Cara al porvenir sin dejarse seducir por la ley del número, por la enormidad del bulto, siempre esperando que la ver-

dad histórica del anarcosindicalismo prevalezca en España y en el mundo porque la tenemos probada. No somos ya caballeros de la quimera, como se nos calificaba antes. En un 19 de julio famoso nuestra suerte futura la dejamos establecida.

Un Congreso de trascendental importancia

por SERAFIN FERNANDEZ

PESE a la crisis de valores, los efectivos de la AIT que no se dejaron ganar por la apatía ni desviar por el confucionismo, se reunieron una vez más animados por el espíritu clarividente y optimista que caracterizó a los tiempos heroicos. La merma de efectivos no amedrenta a los capaces de seguir la ruta, porque los mermados y escindidos, si algo fueron dejaron de ser un valor. La AIT no se revela como una gran masa, la AIT es una luz que despierta a la masa para que deje de serlo. Pese a ser la Internacional menos numerosa, es la más perseguida por todos los poderes y la más calumniada por toda suerte de arrivistas, e incluso de fermentados anarquistas.

Las corrientes de pensamiento y acción que luchan por el mejoramiento de tal o cual sector de la población, son varios. Los que bregan por el bienestar de todos los hombres son la AIT y los afines de finalidad anarquista.

En el examen de gestiones pasadas se constató que mucho y bueno quedó para hacer por falta de recursos, problema que las secciones deben tener en cuenta.

Con respecto a la cantinela de la autogestión, que se puso de moda como algo nuevo, se aprobó una tesis elaborada en el último Pleno de la CNT, que define con claridad lo que el movimiento de finalidad anarquista debe entender por autogestión. En «Manera de fortalecer a la AIT» se expusieron ideas tendentes a desbordar el radio de acción llevando, por los medios posibles, las ideas y el espíritu de asociación a los países más lejanos como a los más cercanos, por medio de manifiestos a distribuir por compañeros que andan por todos los continentes denunciando injusticias con lo que conmover a la opinión pública y excitar a los pueblos a luchar con-

tra las mismas; contra las guerras en especial llamando la atención a la juventud que los ambiciosos de poder y de lucro hacen asesinar en su exclusivo provecho.

Sobre los países subdesarrollados se expusieron opiniones precisas. Para la AIT son subdesarrollados los pueblos que por falta de evolución se debaten en la extrema miseria, como así las naciones que por una civilización degradante, tiranizan a los seres más débiles.

Por haberse organizado en la Argentina una FORA que actúa al margen de los principios de la Federación Regional Argentina y de las orientaciones de la AIT, pero pretendiendo incorporarse a la mis-

ma, hubo debate. Con documentación abundante se probó que la FORA escindida no respeta la orientación ni las tácticas de la FORA del V Congreso. Por tal razón se resolvió no darle cabida en la AIT y reconocer a la FORA consecuente con los principios, con la recomendación de que sean los compañeros que realmente se sienten foristas quienes se pongan de acuerdo y a tono con la finalidad anarcosindicalista. En suma, que este mortal estima que fue un Congreso de trascendental importancia.

Papel recibido

«Canto contigo, Libertad». Manojó de poesías escogidas y presentadas por Campio Carpio. Opúsculo deleitable editado por la

«Escuela Moderna» de Calgary, Canadá.

Boletín «CIRA» del Centro de Indagaciones sobre el anarquismo, Beaumont 24, 102, Lausanne (Suiza), en su número 23. Noticia de los acopios de materiales que efectúa. Algunos «miembros de honor» indeseables por corruptores del anarquismo.

«Revue Neuchateloise» en su número dedicado a «L'anarchisme dans les montagnes», con buenos trabajos sobre la I Internacional y los internacionalistas. Presentación lujosa. Dirección: Case Postale 906, 2001, Neuchatel (Suiza). Precio 6 frs. suizos. (Mencionar: números 55/56.)

«Cenit», nº 199, con buen material de propaganda y estudio. El 200 debiera darlo extraordinario para celebrar un notable esfuerzo y favorecer la introducción de la propaganda en otros medios que el nuestro, máxime no constando ya «Umbral» en la lista.



El mundo es impertinente.
¿Por qué lee esa gente?

Hombres de
la C. N. T.

JUAN PEIRO BELIS

por JOSE VIADIU

(Fin del capítulo XV)

Capítulo quinto. Se denomina: «Valor de la organización». Después de un interesante examen acerca de la necesidad de que los trabajadores se asocien, seguido de un análisis de la potencialidad orgánica de la CNT y sacando un ejemplo aleccionador del movimiento sindical italiano, nos dice:

«El espíritu evolucionario predominante jamás ha reparado en la necesaria delimitación de las funciones propias de uno y de otros, y esto ha traído como consecuencia el que, en las tempestades sociales desencadenadas en cualquier zona de España, no sólo se hundiera la organización local en lucha, sino que en el hundimiento o serio quebranto de ésta, ha seguido igual suerte la CNT. Pocas veces se tuvo en cuenta que este organismo es, salvo en los casos excepcionales, un cuerpo consultivo que debe moverse en un plano superior y con cierta independencia en las luchas parciales que no han de alterar los problemas fundamentales. ni aun los de orden general. Algunas veces se hizo dejación de las propias funciones, se rebasaron otras, y no faltó quien las usurpara absurdamente, y los hechos, que no hubieran pasado de ser simples accidentes, adquirieron proporciones de trascendencia gravísima y derivaron muchas veces hacia consecuencias funestas para la organización. Y ello que es tan pernicioso porque representa hundir hoy lo que habrá de reconstruirse mañana, se mira con la mayor naturalidad, como una consecuencia lógica e inevitable de los postulados de la CNT»...

Las normas federalistas requieren otras actuaciones más ecuánimes, responsables y reflexivas que las que, generalmente, informaran a los comités hasta aquí. Y éstos deben ser ampliados con un número suficiente de individuos capaces de atender las múltiples y diversas misiones encomendadas, procurarles sólida estabilidad, rodeárseles de autoridad, para que, además de firme sostén de la personalidad proletaria ante el enemigo, sean la convergencia y el nexo del sindicalismo español y el lazo de las relaciones internacionales»...

Capítulo sexto. Bajo el rubro de «Sentido de la construcción» nos cuenta:

«Antes de 1917 a nadie escanda-

lizaban las alusiones a la llamada dictadura del proletariado consignadas en la obra escrita de Carlos Marx. Para que nos escandalizáramos, no sólo los anarquistas, sino también los mismos marxistas, ha sido necesario que esta dictadura tuviera realización — no aquilataremos en qué grado y forma — como corolario del hecho ruso. En nosotros, los anarquistas, es un sentido de libertad lo que produce la explosión adversa a la dictadura del proletariado, sentimiento muy justo y no conformado a nuestro ideario, que excluye de sí todo principio de dictadura porque ella, sea individual o colectiva, es antítesis de la libertad y la negación de nuestras fórmulas igualitarias»...

Luego sintetiza, en precisos y claros conceptos los conocimientos esenciales para estructurar la vida social desde un punto de vista libertario, de sumo interés, y termina así:

«En conclusión: Expuestos estos motivos como simple estimulante a pensar, vamos a otro tema, recordando que, para la conquista del patrimonio común de la humanidad no bastan el derecho y la fuerza materiales para la sujeción de su personalidad individual y de clase deben buscarlos, de una u otra forma, donde quiera que estén.»

Capítulo séptimo. Este apartado va dedicado a «El cooperativismo como obra constructiva».

En trabajos anteriores ya hemos hablado de la devoción de Juan Peiró por el cooperativismo, publicando una breve referencia de este mismo trabajo. Por ello haremos de nuevo un breve resumen dado lo amplio del tema, que igual a los demás es lamentable no publicarlo en su integridad. Empieza con el extracto del concepto que tenían los internacionalistas en el congreso celebrado en Barcelona en 1870. A continuación del dictamen siguen las conclusiones, seguidas de comentarios del autor, como el que va a continuación:

«...Y es que así tiene tanta importancia como la industria y la agricultura, ya que éstas dependen del buen sentido y de la mejor organización de aquél, la distribución de los productos en la sociedad futura tendrá asimismo que ser tan importante como la articulación de la producción, no por lo que respecta a facilitar el desenvolvimiento de ésta, sino porque la distribución organizada

será un elemento de orientación del pueblo desde el primer momento de la revolución, en cuanto a la previsión de víveres (ya sabemos en cuánto depende de ello el triunfo de una revolución), y porque, además, la cooperativa ha de ser indefectiblemente el medio de distribución de la nueva sociedad redimida del capitalismo y del Estado»...

Capítulo octavo. El que trata sobre «El sindicalismo y la cooperativa». El estudio es sustancioso acerca de la función que pueden desempeñar ambos organismos de lucha liberadora, para terminar con los párrafos que a seguido se insertan:

«Mas, por encima de todo, hay una cuestión capitalísima, una razón de ser: la CNT, que aspira a desplazar al capitalismo, a transformar en sus bases a la sociedad presente, está obligada a preparar el mañana realizando una labor constructiva, un bosquejo de la nueva sociedad, ya que las obras tangibles, siquiera sean esbozadas, tienen más de positivo y convincente que todos los raudales de dialéctica, valor único hasta ahora en nuestras propagandas y en nuestros actos.

«Hemos señalado al sindicato como agente que ha de asegurar la continuidad de la producción, siquiera sea en la transición del régimen capitalista a la sociedad futura, y el agente de distribución de la producción al consumo y para el intercambio de productos creemos que, indefectiblemente, no puede ser otro que la cooperativa.

«La cooperativa será mañana un fin social y este fin social puede ser acelerado en su realización aprovechando para ello los medios económicos y, por ende, las posibilidades que hoy ofrece la cooperativa.»

Capítulo noveno. Es este último de sus trabajos que contiene este tomito y que se titula «Renovarse o perecer», cuya esencia de su contenido puede resumirse en lo siguiente:

«El sindicalismo encarnado por la CNT va hacia el desplazamiento de la sociedad capitalista. (...tachado por la censura gubernativa). Por esta razón, en correspondencia a los imperativos de la lógica, hemos defendido, defendemos y defenderemos siempre el comunismo libertario como corolario de la trayectoria de la CNT. La defenderemos porque es

el sistema económico más justo y humano y porque, además, ello es el fundamento de una sociedad moral, política y socialmente superior y sumamente humana y justa. Lo defenderemos, pero rechazamos la misión de imponerlo en forma alguna a aquellos trabajadores que no están aún en estado de comprenderlo y aceptarlo, puesto que nosotros, quizá por ser más tibios, o tal vez porque nos guste andar con paso más seguro, pretendemos conquistar a esos trabajadores por la propaganda que resulte de la inteligencia, del sentido de ponderación, de la ejemplaridad moral de las actuaciones de los anarquistas en las organizaciones sindicales.

«En fin, el comunismo libertario, como finalidad ideológica de la CNT, por ser el sistema económico humano y justo por excelencia, debe ser defendido por los anarquistas y hacer porque sea aceptado por todos los trabajadores. Pero declarar los sindicatos como organismos francamente anarquistas, subordinar cerradamente la acción sindical a los preceptos doctrinarios del anarquismo, en tanto subsista la sociedad capitalista, y por ende, sea necesaria la lucha de clases impuesta por los determinismos económicos, por ser la negación de las posibilidades de organizar esta lucha, dichas declaraciones y subordinación deben ser rechazadas por los propios anarquistas.

«Lo interesante será siempre el contenido espiritual y no el continente y ello no se conseguirá nunca pegando etiquetas en el frontispicio de la CNT y subordinando a ésta preceptos cerrados, sino por actuación que acrediten en los anarquistas dotes de inteligencia, de reflexión, de responsabilidad, de honradez.

(Continuará)

Compañero:

No olvides que el compañero JULIO MILLAN HERNANDEZ puede ser condenado a muerte en España. Colabora en la protesta.

«Tierra y Libertad» en París

Compañeros: Leer y propagar el órgano del anarquismo clásico que aparece en Méjico. Se halla en venta en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, París (20).

O pedirlo al corresponsal Eugenio Valdenebro, 5, rue Marie-Louise, 93-Drancy. CCP La Source 32 440.99.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

GALERIA DE ESPERPENTOS

LA al reverso de la medalla, tras el lado dramático, repulsivo por el brutal proceder castrense y la zorruna hipocresía de la Iglesia, asoma en la vida de figuras y figurones de la España de hoy, la ridiculez, lo grotesco y risible. El ambiente popular se presta a todo: A mantener y apoyar una huelga «prohibida», clavando con ello una cuña al corazón del Estado fascista imperante, que a burlarse de todos los fantoches que lucen el garbo en el país, bien escoltados, bien guardados, gracias a la perruna vigilancia de polizontes, amaestrados y cebados para desempeñar tan *honrosa* ocupación.

Al parecer, la revista madrileña «Triunfo» se la ha cargado con todo el equipo por haber cometido algo más grave que un sacrilegio de los que la Iglesia no deja pasar de ninguna manera. ¡Nada menos que imaginarse una caricatura en donde aparece el «Caudillo», pequeño, arrugadito, poquita cosa, dándole la mano al representante del gobierno norteamericano: un tío alto, fuerte, grueso, poderoso, con sonrisa de triunfador! El contraste ha resultado tan evidente que los «botafumeiros» (nombre que dan en Galicia a quienes, en las iglesias, o donde fuere, a la manera de monaguillos, se ocupan de incensar a los santos, a las vírgenes, a obispos o cardenales) caudillales pusieron el grito en el cielo. ¡Casi nada si se enteraba el amo y señor de El Pardo! Y en seguida echaron la caja de los truenos contra la citada revista.

Es ya cosa corriente la irrisión, la chacota que se hace al respecto del príncipe Juan Carlos, con su función de trasto decorativo. Para unos es el «Memo», para otros es el «Tonto», con «mucho planta y poca uva». En un reciente reportaje («Le Monde», hecho por uno de los redactores del diario que visitó España hace unos días, el autor viene a decir, muy formal, que el príncipe en cuestión no es tan tonto como parece, ya que en cierta ocasión que, en plan particular, le hicieron notar lo de conto, el ilustre personaje se dice que respondió: «Es que si no me portara como tonto ya me hubieran echado».

La revista francesa «Historia» ha dedicado recientemente un

número a la «Guerre de l'Espagne». Es a manera de una ensayada de artículos, compuestos por diversos autores, donde se dicen cosas acertadas, y otras que alcanzan el rango de majaderías. Un articulista de los que seguramente en Burgos le dieron bien de comer, habla en tono reverencial de doña Carmen Polo de Franco, presentándola como una dama a la que se podía considerar como una de las mujeres más bellas de España... Aquí ya no cabe más que decir como los folletínistas de antaño cuando no querían expresar, o referir, algo desorbitado: «¡Corramos un velo!»

Valle Inclán, que tanta gracia y mordacidad sabía poner al describir, con su pluma maestra, los «esperpentos», haría un libro magnífico, para añadir a los de su «Ruedo Ibérico», reflejando el modo de ser de los numerosos esperpentos, figurones de la España actual.

SOBRE EL CONFLICTO DE LAS GENERACIONES

El tema es de los de una perenne actualidad; lo que ocurre es que como en otras cuestiones, varía la manera de enfocarlo, y hasta se desbarra algunas veces, saliendo por peteneras, o por los cerros de Ubeda, cosa muy distinta de ceñirse a la realidad. Convidan a tratar el tema las reflexiones que suscita el enunciado y motivaciones del mismo que se dan para los próximos «Coloquios de Montserrat». Como los de otras veces, suponemos que tendrán un tono de pronunciada especulación intelectual, con algo de barniz de catolicismo pseudo liberal.

Conflicto de generaciones es, dicho de un modo claro y llano, las diferencias de comportamiento entre jóvenes y viejos. Afecta a todo el mundo, pero nosotros, los libertarios, tenemos bastante que hacer en ver la cosa en y desde nuestro campo. Si la experiencia sirve para algo, ella nos demuestra de un modo bien elocuente, y ceñido a la realidad, que el problema, el *móvil conflictivo*, no es una cuestión de edades. No, es una cuestión de personalidad, de dignidad, de voluntad, de inteligencia, de sentimiento, de convicción. Y esas condiciones, no lo echemos en olvido, se tienen, o no se tienen, tanto si se trata de quien se ufane de tener dieciocho

primaveras como el que lleve ya a costas setenta y cinco u ochenta otoños. Para nosotros, idealistas, cuenta el que lo es siendo joven, como el que continúa siéndolo en la edad de viejo. Para nosotros, idealistas, si hay un dualismo jóvenes - viejos, o veteranos, que parece sonar mejor, no es de sreeer sea difícil de resolver. Si en unos y otros hay formación y personalidad de *militantes anarquistas*, las diferencias interpretativas pueden dimanar de concepciones culturales, sociológicas, que representen una faceta *nueva, moderna*, de actuación. Siempre y cuando la diferencia, los polos opuestos no sean libertad - autoridad, liberación - opresión, en cuyo caso ya no puede haber homogeneidad anarquista, en los demás matices es relativamente fácil el ponerse de acuerdo.

Sociólogos, pensadores de ahora, enfocan los problemas sociales, la psicología individual y colectiva, analizando lo que algunos denominan «sociología de las aspiraciones». Se parte de las nuevas estructuras, o sea de la denominada «sociedad de consumación» que no solamente tiende a hacer del individuo un «robot», quitándole la libertad, sino que inclusive se trata de anularle el *deseo de libertad*. Juegan en todo ello móviles complejos. En torno al particular hay una serie de figuras, conocidas en el mundo de la investigación intelectual, que se han preocupado, o se preocupan de todo ello. Podemos citar a Lewis Mumford, Erich Fromm, Bertrand Russell, Herbert Marcuse, Chombart de Lawve, Albert Camus, Martin Buber, Jean-Paul Sartre, Simone Weil, Herbert Read, Karl Jaspers, y otros más que se podrían citar. Todos ellos han dejado libros escritos. Se pueden captar de ellos apreciaciones favorables al anarquismo, como en su tiempo lo hacían los que han sido nuestros maestros: Kropotkin, Reclus, Mella, Gori, Prat y tantos otros. Asimilaban para el anarquismo ideas que notaban en elementos intelectuales de su tiempo, favorables a nuestro sentir.

Habiendo en nuestro ambiente gente joven, en más o menos cantidad, que tiene años por delante, puede, si es un tanto estudiosa, asimilar por ahí lo que a los ya de una edad avanzada les viene difícil investigar, dados los

achagues que lleva consigo la edad. ¿Es que en tal caso puede haber *problema generacional anarquista*? Es cierto que han surgido algunas diferencias en lo relativo a la acción revolucionaria. El ímpetu juvenil es lo apropiado para la acción *insurgente*. Pero lo que ya no puede ser aconsejable es obrar a tontas y a locas; lanzarse a turbias aventuras pseudo revolucionarias con no importa quién. Sacarle las castañas del fuego al que luego ha de ser enemigo. ¿Dónde puede conducir la bullanga *revolucionaria* maoísta, castrista, titista, trotskista, etc.? Públicamente se ha dicho que el Che Guevara fue traicionado por los de su mismo partido. ¿Qué puede devenir una *mezcolanza marxista - libertaria* en el terreno de la acción revolucionaria?

Antes de fijar posiciones, antes de dejarse llevar del impulso pasional, que también lo han tenido, en su tiempo, compañeros que hoy tienen setenta u ochenta años, es bueno examinar lo que en el sentido de la lucha armada ocurrió en Rusia y en España entre totalitarios y libertarios. Ello es muy aleccionador para evitar el caer en toda suerte de trampas, bien cubiertas de demagogia. La acción revolucionaria de los libertarios ha de hacerse con libertarios. Lo demás es prestarse al juego de aquéllos que no sepan, o no quieran, distinguir.

CENTENARIO DE LA (REVISTA DE OCCIDENTE)

En la línea de cultura y espíritu liberal, que le dió su fundador y director, en la primera época, José Ortega y Gasset, ha cumplido «Revista de Occidente», en su segunda época, el primer centenario. Cien números han sido publicados. Pocas, bien pocas publicaciones, han de vanagloriarse, como la citada, de pulcritud intelectual y de un elevado sentido de la civilización, por encima del cieno, la vulgar chatarra representada en lo moral por el ambiente cuartelero, policiaco y clerical, predominando en la infortunada España. El actual animador de la citada publicación, Paulino Garagorri, ha manifestado en el curso de una entrevista con un joven periodista lo siguiente: «Ortega aspiraba en sus «Propósitos» iniciales, a que la revista llegase a ser «el recinto tranquilo y correcto donde vengán a asomarse todos los espíritus resueltos a ver claro», y yo quisiera que al mantener abierta esa posibilidad, entre tantos otros signos adversos, sea también un testimonio de nuestro tiempo.

FONTAURA

Escribe nuestra Redacción en España

Varsovia-Madrid.

Màs negro que el carbón

POR segunda vez los mineros polacos traicionan a los mineros asturianos. Por segunda vez los gobiernos polaco-comunista e hispano-fascista se dan la mano para aniquilar los formidables movimientos reivindicativos de los trabajadores del subsuelo español. En las huelgas de la minería de la segunda mitad del año 1970 un mínimo de ocho cargos carboneros de Polonia desembarcaron miles de toneladas de hulla en el puerto gijonés del Musel. El efecto de esta solidaridad antiobrera pactada y consumada por ambos poderes dictatoriales fue fulminante: los complejos industriales, o siderúrgicos de Avilés y La Felguera se salvaron de cerrar sus puertas, de apagar sus hornos, cortando a los asturianos mineros la esperanza de obligar al patrono Estado a reconocerles el derecho de vida tanto en el aspecto económico como en el de seguridad mayor en el trabajo. Tanto el sindicato oficial como la burguesía delegada aducen el déficit enorme que sobre la empresa Hunosa recae y que, en consecuencia, los trabajadores, ya que no contribuyen a enjugar la deuda con porciones de su salario, no les queda otro «derecho» que el de apretar un poco más el cinturón y confiar a San Antonio la evitación de los accidentes de mina.

Hoy, en las primicias del tercer mes de huelga negra, cuando precisamente las acumulaciones de hulla en los almacenes de ambas siderurgias se extinguen, no quedando en el día de hoy — 7 de noviembre — más carbon que para tres semanas, se difunde por todas las cuencas mineras la desagradable noticia de la traición de la minería comunista polaca que, manejada y ordenada por su gobierno marxista-leninista-cuentista, se aviene a picar carbón con destino nuevamente al puerto del Musel para reventar a sus hermanos proletarios españoles en lucha contra el capitalismo y en fuerza sorda, pero efectiva, contra una tiranía original de la maldita trilogía (estamos tentados a llamarla troika) Mussolini-Hitler-Franco.

Las toneladas de carbón que el gobierno de aquí ha perdido durante la huelga alcanzan la enorme suma de 380.00 toneladas, estimándose que los seis cargos

polacos que se aproximan a hélice apresurada a Gijón pueden desembarcar una compensación inicial de 60.000 toneladas de hulla, quedando el temor de que el trato Varsovia-Madrid valga por una sucesión de expediciones carboneras capaces de cubrir las necesidades de los altos hornos avileses y felguerinos, sobre todo los primeros puesto que los de Mieres-La Felguera están normalmente en actividad reducida. Si esta previsión se confirma no cabrá otra solución que declarar la huelga general en siderurgia para evitar que por culpa del franquismo y el comunismo polaco aliados los mineros astures resulten vencidos.

Hay una Federación Sindical Mundial por esos mundos «democráticos populares». Presume de 65.000.000 de afiliados. ¿De qué sirve? De nada, ni siquiera para emplasto. Los sindicatos obreros en terrenos comunistas son meras dependencias de los gobiernos, igual que lo son los sindicatos verticales del gobierno Franco. Con razón que les sobra lo dicen los mineros astures: «En esta ocasión, como en la anterior, las barbas de Marx y de San José Obrero se rozan».

PACHIN

Oviedo, 7-12-71.

BILLETE AL EXILIO

CATALUNA. — El movimiento cenetista se reorganiza fuerte. En localidades industriales de esta región la simpatía hacia la Confederación se acrecienta a medida que los obreros van conociendo la historia vibrante de una sindical anarcosindicalista que la autoridad ha, celosa y draconianamente, escondido; aunque a decir verdad la antorcha del anarquismo la han recogido mayormente jóvenes universitarios ayudados por otros jóvenes técnicos y manuales, pero inteligentes y decididos. Y no se crea en el exterior que la llamada del anarquismo actual alumbró sólo a estas tierras mediterráneas, sino que la vibración rojinegra sacude los ambientes de Aragón, Castilla, Valencia, Asturias, Vizcaya, Andalucía, apareciendo ya en otros lugares gracias a la acción proselitista de nuestros numerosos grupos.

T. L.

La lucha en las comarcas gerundenses después del 18 de octubre

EL movimiento solidario de la lucha obrera de SEAT y la generalización de los combates no ha quedado estancado en Barcelona y su provincia, sino que se ha extendido, con carácter de agitación revolucionaria en toda Cataluña.

En las comarcas gerundenses se comprendió inmediatamente el alto alcance que tenían las jornadas de combate iniciadas con el asalto y masacre de la policía, mandados por la patronal, contra los obreros de SEAT en el 18 de octubre. Fue asesinado de ocho balazos el obrero Antonio Ruiz Villalba (fallecimiento reconocido por Gobernación varios días después de ser enterrado). En estas tierras se ha comenzado la extensión de la lucha mediante la organización de campañas de agitación revolucionaria y de información clandestina al pueblo trabajador.

En la ciudad de Gerona, en la pasada semana, aparecieron pintadas, acompañadas de dibujos de puños cerrados, que daban vivas a la lucha obrera de SEAT, a la huelga, al combate proletario y a la revolución socialista. Además de las fachadas de calles fueron pintadas las paredes exteriores de la Escuela del Magisterio, la Casa de Cultura (que alberga la Facul-

tad de Filosofía y Letras de la Universidad Autónoma de Gerona) y el Instituto de Enseñanza Media, como llamados de la unión del estudiantado a la lucha proletaria. En la citada Facultad de Filosofía y Letras fueron colgados carteles informativos sobre la situación de obreros y estudiantes en Barcelona y en la empresa SEAT. Por las calles aparecieron siembras de octavillas que llamaban a los trabajadores a generalizar las luchas y las huelgas, así como a la formación de grupos de combate proletario y piquetes de autodefensa.

Asimismo en el Ampurdán los grupos revolucionarios autónomos anarquistas y las Federaciones Locales de la CNT-AIT se han ampliamente movilizado, uniendo la lucha pro liberación de Julio Millán Hernández con la extensión y radicalización del combate de la clase trabajadora, mediante la agitación y los paros, hasta que se alcance la huelga general revolucionaria dirigida por los trabajadores mismos hacia los objetivos de liberación finales.

En Figueras, así como en otras localidades, han aparecido letreros y octavillas de la CNT y los grupos anarquistas. Tenemos noticia de la amplia difusión de pintados y adhesivos llamando a que los trabajadores «Luchemos por liberar al libertario Julio Millán». Así como aparecieron grandes letreros pintados en la madrugada del jueves 28 de octubre con leyendas como «A la huelga general», «Autogestión», «Acción directa», «Franco, asesino», «Solidaridad con la lucha obrera de SEAT», «Estamos con Julio Millán», «CNT-AIT», y...al mismo tiempo que las entradas de las empresas estaban repletas de carteles pegados con el texto «CNT-AIT: A la huelga revolucionaria», «¡Viva el apoyo popular a la lucha obrera de SEAT!».

Ultimamente, el jueves 4 de noviembre han aparecido sembradas las calles figuerenses con un manifiesto de las Federaciones Locales del Ampurdán de CNT-AIT, con la adhesión de los grupos anarquistas de la comarca llamando a luchar hacia la huelga general revolucionaria en vista de la situación objetiva de lucha en Cataluña.

6-11-71.

EL REGIMEN DE LA MUERTE

BARCELONA. — El obrero gravemente herido en los sucesos de la factoría SEAT falleció en un hospital a causa de sus ocho heridas por disparos efectuados a quemarropa y estando el agredido completamente indefenso ante la poderosa fuerza armada que atacó a los huelguistas seatinos. El guardia que azorado o cobarde le agredió, declaró ante el juez haber alcanzado a su desconocido enemigo con un solo disparo, cuando en verdad el cuerpo del interfecto presentaba ocho heridas por bala, seis de consideración y dos mortales de necesidad. Este huelguista asesinado por la Poli Armada se llamaba Antonio Ruiz Villalba y su edad frisaba entre los 33 y 34 años. Temerosa de su crimen, la autoridad prohibió a los diarios ocuparse del fallecimiento del herido y de anunciar por escuela familiar la defunción con día y hora del entierro. — N.R.

Toma de posición ante el progreso técnico y social y hacia la transformación social de la humanidad

Dictamen aprobado por el Pleno Intercontinental de la C.N.T. española (Marsella, agosto 1971) y en el Congreso de la A.I.T. celebrado en Montpellier a fines de octubre del mismo año.

a) Tácticas y formas de acción.

El XIV Congreso Internacional de la AIT, considerando que la evolución de las técnicas puestas al servicio de las oligarquías de la explotación, no aporta elementos nuevos en el problema crítico que presentan las estructuras sociales y económicas de la sociedad presente:

Ratifica integralmente su Declaración de principios y tácticas así como el texto completo de los actuales Estatutos de la AIT.

Sus métodos de lucha son la su objetivo finalista el comunismo libertario.

Descarta una vez más toda posibilidad de acción revolucionaria y emancipadora, dentro del marco de las instituciones y estructuras socio-económicas del Estado capitalista o del capitalismo de Estado marxista.

Afirma que, al correr de los años, el anarcosindicalismo sigue siendo el principal impulsor en el camino de las transformaciones revolucionarias.

Importa, pues, abarcar y estudiar los aspectos que la evolución técnica, científica, industrial, económica e intelectual, plantea a los hombres que aspiran a transformar la sociedad.

EL CONGRESO DECLARA QUE:

El progreso técnico y científico que se registra en una parte de la humanidad solamente implica el reconocimiento táctico de la situación de atraso, en que se encuentra la mayoría de los pueblos, abocados a un estado de depauperación permanente que facilita y protege la situación de privilegio de los países llamados industriales, en sus realizaciones de colonialismo económico.

La explotación de la miseria de los países subdesarrollados, creada e impuesta por la decisión unilateral de supremacía de la mercadería elaborada sobre el producto bruto, acrecienta en proporción geométrica la diferencia entre las disponibilidades de existencia de

unos pueblos y las posibilidades de subsistencia de otros.

De la misma manera que en cada pueblo, en cada país, el privilegio permanente de las minorías del abuso, se asienta sobre la pobreza y la limitación de posibilidades de la mayoría explotada.

El falaz argumento de un aumento del nivel de vida en las poblaciones de los países llamados ricos, supone la dependencia cada vez más estrecha de los explotados, de las estructuras económicas y sociales del capitalismo industrial.

El aumento de necesidades artificiales de la civilización establecida sobre la base de un consumo absurdo y agobiante de productos superfluos, da nacimiento a una falsa imagen de prosperidad social.

Como ayer, hoy, el trabajador sólo tiene derecho y acceso al disfrute de una parte reducida del producto de su trabajo.

Y en esa carrera desenfrenada al logro de las comodidades que las técnicas de cada día pueden ofrecerle, se suprime el libre albedrío del individuo, se le ata al carro de una creciente ansiedad, superior a los medios que la sociedad capitalista le facilita, y hace de él siervo de aceptada servidumbre a cadencias de vida hábilmente impuestas.

Por otra parte, el crecimiento sin medida de las técnicas industriales, sin otro control o regulación que el del beneficio para las potencias financieras, coloca a la sociedad entera ante la amenaza agobiante del embrutecimiento de los hombres y de todo ser vivo, emponzoñados por el envenenado medio ambiental artificial y sucio en el que se desenvuelve física y moralmente.

Con todo y con ello, esta imagen del mundo industrial rico, no es más que una faceta de la panorámica desconsoladora de la vida social en estos países.

Entre el obrero que se cree «emancipado» en esta sociedad de falsas realizaciones y el mundo de miserias que rodea las grandes ciudades industriales, cual cinturones de hambre crónica física y moral, se crea un foso de clases que rompe los lazos de la solidaridad entre los explotados del mundo.

Contra estas diferencias, contra esta esclavitud de los cuerpos y de las conciencias, se levantan

hoy las nuevas generaciones, en manifestaciones de espontánea expresión de reivindicaciones vitales.

La comprobación de esta realidad lleva al Congreso a las siguientes conclusiones:

El progreso industrial aprovecha únicamente a las minorías del Poder y de la Finanza, esclavizando al hombre, atándole al ritmo anormal de las técnicas y del maquinismo.

El anarcosindicalismo militante preconiza que las posibilidades técnicas de la sociedad sean puestas a disposición de la humanidad entera, sin distinción de fronteras, razas y continentes.

El perfeccionamiento prodigioso de las técnicas permite una disminución sensible de las obligaciones del hombre hacia la sociedad y un aumento de sus horas libres que aseguren su expansión y superación permanentes.

La explotación racional de las disponibilidades de la producción, en manos de los trabajadores, detendrá el despilfarro que caracteriza la economía del sistema social vigente y creará un saneamiento moral y material del medio ambiente.

Ello no será posible sin un cambio profundo de estructuras que rompiendo con las bases vigentes de los capitalismo, privado y de Estado, estableciendo el principio de la sociedad universal y poniendo las fuentes de producción en manos del pueblo trabajador.

La revolución social y libertaria pondrá las técnicas al servicio del hombre liberándole de las cadenas de la dependencia que hoy le sujeta al servicio de la máquina.

La definición de esta posición neta de la AIT exige, cual complemento de un todo solidario, la continuidad en la lucha diaria por las reivindicaciones inmediatas, en el seno del mundo del salariado:

- Reducción de los horarios de trabajo,
- Financiamiento de las mejoras sociales a cargo exclusivo de las empresas capitalistas y administración exclusiva igualmente a cargo de los organismos de los trabajadores,
- Supresión en este aspecto de la intervención del Estado.
- Supresión de los impuestos sobre los salarios,

- Garantía de existencia digna a no importa qué edad (vejez, enfermedad, accidente),
- Demistificación de los objetivos claudicantes de los sindicalismos reformistas,
- Denuncia de la colaboración gregaria de éstos con las estructuras capitalistas,
- Acción de orientación de las nacientes rebeldías que en todos los lugares intentan romper la cota de mallas del funcionamiento sindical,
- Acción directa en los lugares de trabajo; lucha social permanente, acción social de preparación de conciencias libres.
- Y para una revalorización y reconocimiento de nuestra Internacional, el Congreso decide la edición de opúsculos en varios idiomas de divulgación de los Principios de la AIT, de sus Estatutos, síntesis histórica y acuerdos fundamentales de sus congresos.

b) Definición de la autogestión revolucionaria (principio anarcosindicalista).

EL CONGRESO DECLARA:

Término surgido de la evolución progresiva de las relaciones humanas, la autogestión no es una concepción nueva. Llamóse ayer en España (1936-1939) *Colectivización y socialización*.

Es la base económica de los Principios del anarco-sindicalismo: Tierra, talleres, herramientas y útiles en mano de los productores, sin otro control que el de la misma base productora.

La autogestión es uno de los aspectos de la revolución social libertaria y no se puede concebir fuera del marco de la misma.

El Congreso niega el carácter de autogestión a las pretendidas realizaciones de tipo marxista que se desenvuelven actualmente bajo el ojo vigilante del Estado o de las minorías de un partido.

Niega igualmente este carácter a toda experiencia parcial en determinadas ramas de la producción, dependiendo de sectores centralizadores del Estado, como es el caso de las experiencias yugoeslavas.

La autogestión económica sin la libertad integral del individuo es un contrasentido. La autogestión controlada por elementos extraños a la producción, es una mascarada

(Termina en la página 6)

TOMA DE POSICION DE LA C.N.T. Y LA A.I.T.

(Viene de la página 5)

da tendente a engañar a los productores.

La autogestión rechaza toda clase de tutela política.

La autogestión ha de ser general, abarcar todas las ramas de la producción poniendo en manos de las organizaciones económicas de los trabajadores la gestión, la coordinación, la estructuración regional, nacional e internacional si cabe, la distribución y el cambio de los productos sobre la base de la solidaridad libertaria.

MITIN EN PARIS

Para protstar contra la detención prolongada (4 años) y medio) y de la probable condena a muerte del compañero Julio Millán Hernández, las C.N.T. francesa y española anuncian un

GRAN MITIN

para el 5 de diciembre en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenval.

DESDE MADRID

España vista por dentro

CHINITAS a don Francisco, obligadamente. Digo obligadamente, porque hay un adagio que dice: «Por la boca muere el pez». Y Franco muere precisamente, por eso, por bocazas.

Hace ya algunos años que se habían terminado los rojos. Ya todos éramos españoles cabales y completamente perfectos, sin defectos ni mancha alguna: todos hermanos. Pero no sé por qué causa ni motivo, renacen resquemores, brotes híbridos, enemigos del régimen de Franco, antiespañoles, cosas éstas casi increíbles, dentro de un régimen tan bueno y suave, lleno de pan, libertad y alegría como es el régimen de don Francisco... sin un pero, ni defecto alguno.

No tenemos el por qué meternos a redentores de entuertos. Las torpezas históricas, los hechos macabros, torpezas y hechos macabros continuarán siendo, sangrantes en carne viva, para que las genera-

ciones presentes y futuras puedan cotejar y juzgar los hechos de unos y otros. En lo tocante y referente a la revolución española, se habla y escribe mucho sobre ella, pero la verdad sigue durmiendo el sueño de los justos, en los anaqueles y estanterías de los archivos y bibliotecas, esperando tiempos mejores a que pase el deshollinador y haga una esmerada limpieza de paja y polvo, para que refluya la verdad con limpieza a la luz del día, para que se vea claro quiénes son españoles y quiénes no.

El enemigo no renace, como dice Franco. El enemigo de un régimen cruel y despótico, franquista, no renace ni puede renacer, porque ha existido siempre y existirá, hasta que dé el certero puntapié en el trasero del régimen franquista, leproso y antiespañolista.

Todos los regimenes sin base sólida, fuera de las costumbres del pueblo, que para gobernar a éste necesitan del látigo, son regimenes sin cuerpo que bailotean en el aire, y la menor ráfaga de viento se los lleva aparatosamente sin dejar rastro de ellos, por una carcoma invisible y demoledora que socava sus falsos cimientos sin parar un instante, con tesón e ímpetu, hasta el término de su justiciera obra. Lo único antiespañol que existe en España es el régimen franquista. No puede ser español un sistema que lleva a España al abismo, vendiendo su suelo al extranjero. Norteamérica es hoy la verdadera ama de España. A los españoles no nos queda de nuestro suelo ni la punta del rabo. Hemos quedado más pelados que una bola de billar. Por eso el verdadero pueblo español no ha estado nunca ni puede estar con Franco, rémora y basura que se aguenta en el aire por la fuerte dureza del látigo a punta de bayoneta.

Si como nos enseña la sociología, los pueblos se desenvuelven y rigen por normas morales, mejor dicho, costumbres, sus sistemas cambian a medida que éstas evolucionan, arrastrando consigo toda clase de arcaísmos, que ya no sirven, como no sea para obstaculizar el camino, causa del nacimiento de toda dictadura, sea del color que sea, como nos lo demuestran la dictadura española y la rusa, en las que Koseguyn y Franco se dan la mano como verdaderos amigos.

Servicio de librería

- «El franquismo o la muerte civil de un militar moribundo», Vázquez de Sola, oeuvre d'un dessinateur de grand talent 12 00
- «La Comunidad de los estudiantes» (Una desafiante crítica a la estructura actual de la educación), Paul Goodman .. 8 00
- «Hacia una comunidad cooperativa libre», M. A. Angueira 12 00
- «Enseñanzas de la revolución española», Vernon Richards .. 24 00
- «La estabilidad del latifundismo», Juan Martínez Alier 42 00
- «Orígenes del anarquismo en Barcelona» (prólogo de J. Vicens Vives), Casimiro Martí 15 00
- «La huelga», Isabel Alvarez de Toledo 16 00
- «La sociedad y la anarquía» Ponciano Alonso 1 00
- «El furgón de cola», Juan Goytisolo 21 00
- «Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne 35 00
- «Literatura y revolución. Otros escritos sobre literatura y arte», L. Trotsky 21 00
- «Yo escogí la libertad», V. Kravchenko .. 15 00
- «En el País del Kibutz», H. Desroche .. 16 00
- «La crisis del Movimiento comunista de la Komintern a la Kominform», T. I. Prefacio de Jorge Semprún 45 00
- «Encuesta América - Europa», (Invitación, selección, historia y resumen de Eugen Relgis) 6 00
- «Louise Michel» (biografía), Edith Thomas.. 33 00
- «Bakunine» (la vie d'un révolutionnaire), Kaminsky 24 00
- «La révolution et la guerre en Espagne», Broué et Témime (cartonné) 39 00
- «Vae victis!» (Los republicanos españoles refugiados en Francia, 1939-1944), David Wingeaante Pike 11 00
- «La prodigiosa aventura del Opus Dei» (Génesis y desarrollo de la Santa Mafia. Anexo con lista de sus afiliados), Jesús Infante 48 00
- «Los anarquistas», James Jo! 18 00

DE NUESTROS OLVIDOS

NUESTROS 32 años de exilio nos han enseñado muchas cosas. A unos, para desentenderse y cubrir su desgana, alreando el tópico de que la CNT no responde a lo que debiera, según ellos. Otros carentes de la solidez de un sentimiento hacia las ideas que dijeron ayer amar y defender, atribuyen a nuestro movimiento una crisis inexistente a todas luces. Es cierto que van desapareciendo en la senectud natural, muchos de nuestros queridos adalides del anarquismo y de la CNT. Pero también es cierto que NADA, en ABSOLUTO, obliga al buen militante, al honrado luchador que ayer fue el que hoy carece de la consecuencia de que hizo gala, a cantar la decadencia de nuestros movimientos.

En España, sin nosotros, también palpitan ansias, deseos insatisfechos en ciertas escalas sociales alejadas del movimiento obrero manual, o cenetista, de conocer, de abreviar estas ansias en las fuentes de nuestra historia.

Profesores, estudiantes, obreros de fábricas y talleres, no hallan materiales suficientes para orientar sus anhelos. No pueden abreviar en las fuentes de nuestra historia para conocer los orígenes, causas y determinantes de nuestra gran tragedia social. Y buscan y rebuscan hasta donde les es posi-

ble para lograr este propósito.

Algunas veces, logran hallar materiales que les orienten hacia caminos desconocidos por estas generaciones que tanto ansian conocer el pasado social de nuestro pueblo, porque los actuales sistemas, y nociones políticas y sociales, no hallan satisfacción adecuada a su insaciable sed de verdades y de justicia.

Empiezan a publicarse bajo censura, algunos libros que hablan de lo nuestro de los movimientos obreros, pero se carece de los mejores instrumentos de nuestra historia. Y los solicitan, y en parte consiguen satisfacer sus ansias mediante la procura de algunos libros nuestros que adquieren como pueden.

Hay que hacer algo para que estas inquietudes sean satisfechas, teniendo en cuenta que ello constituye la promesa de un futuro que encamine al hombre que allí quedó siendo niño, por el camino de la libertad. Hay que batir como sea la influencia de los falsos redentores que desde Moscovia llenan el país de literatura plagada de eufemismos que los embadurnan con tópicos fáciles de ser digeridos como dulce pan de amor y fraternidad, como saben hacerlo los aliados comunistas de Falange y otros.

H. PLAJA

Tomás de Benifato

Pedidos y Giros a Roque LLOP,
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P., Paris 13 507 56

LEXICON

¡Ufa, Ufa!

NADIE se acuerda del «Tren expreso», de Campoamor, viniendo o volviendo de París: «Habiéndome rotado el albedrío...» Pero ahora nos encontramos con una de sus «Doloras» o «Humoradas» patéticamente filosóficas.

Emigrados portugueses, hispanos, europeos, africanos, negros, blancos, amarillos o cobrizos llegan a este país por sus trenes expresos o marítimos. Es de dudar que ninguno venga en avión porque los fletes son caros pasajes para pobres.

Marsella, Sète, Burdeos, Le Havre, Gare du Nord, de Lyon, de l'Est, d'Austerlitz, reciben esta mano de obra de que carece Francia en virtud de que sus mujeres saben componérselas para parir poco o nada. Además tienen el «Planing familiar» que le han enviado las pelirrojas inglesas.

¿Cómo se las gobiernan tales extranjeros? El problema de conciencia trae a mal traer a los urbanistas, sociólogos y hombres de doctas humanidades. No entraremos en minúsculas proporciones para que el lector deje de enojarse con tristeza y los pensadores filántropos carezcan de mayores motivos de turbación.

El bodrio sabe de caldo en que se alimentan muchos males, sopa de misero, guiso mal aderezado. especie de sangre de cerdo con mezcla de cebolla que sale morcilla. Eso ni tiene comparación con los «pastiches» y «mélanges» de Proust.

Nuestros semejantes — cuanto más lejanos más próximos — se debaten como los animales políticos del Estagirita o las pjaras de Epicuro... ¿Qué tiene de hogar, y no digo «dulce»? ¿Qué confort e ilustración gozan? ¿Dónde están los medios confortables corporal y moralmente? ¿Han encontrado la comunidad espiritual que les saque del «guetto»? Parece que «L'Assommoir», de Zola es su solaz cobijo.

Era secreto a voces que muchos escribas se dedicaban a traficar con estos hombres y sus miserias materiales, ya desde que intentaban emigrar en sus puntos de origen. Todos asesores, facilitando el tráfico a través de las fronteras, disponiendo de Consultorios más o menos legales en materia jurídica de emigración, empleo, papeles de residencia temporal o definitiva en esta República.

Como quiera que todas las profesiones y todos los menesteres se cobran o pagan, tales fariseos embolsan cantidades de moneda

muy considerables por sus «buenos oficios» particulares. Mucho más grave es la traída clandestina o la entrada ilegal de estos emigrantes, bajo exigencias de *mon-tones* de plata o billetes.

Sabemos que los centros de beneficencia privada, en manos de católicos, protestantes, cuáqueros o aconfesionales y laicos, ven agotadas sus posibilidades por la multitud que traspassa el Pirineo, ya sea con pasaporte o sin él. «El hambre de España llama a nuestras puertas», dicen esos franceses. Y será verdad.

La Cité está llena cada día de estos miserables a lo Víctor Hugo en busca de legalización documental que les permita vivir aquí no más sea temporalmente. Vienen poetisas, institutrices dispuestas a hacer de «bonnes» y poder ayudar a sus viejos que quedaron allá. Llegan campesinas, aldeanas, sirvientas que quieren servir para todo. Pueblos hispano-portugueses que se vacían, quedándose allí los gerontes e infantes. Aldeas, villas, comarcas puestas en pública subasta.

Ahora resulta que, por todas estas desgracias, se descubren traficantes con título de policía o comisario en fuga con muchísimos millones de francos. ¡Qué le vamos a hacer! Infinidad de Cartas de Residencia o de Trabajo resultarán falsificadas y nulas. Ni suponer queremos que los así burlados hayan de sufrir actualmente las menos consecuencias. Sus dificultades o anomalías oficiales — si fueron extraoficialmente engañados con estafas — tienen que regularizárseles hoy sin el menor daño. Voltaire en persona da lecciones en su «Candide».

Los baturricos son especiales en sus cosas, yendo en medio de la vía con su pollino delante y ellos a pie. Detrás les viene resoplando un tren expreso, mixto o de mercancías. Y ellos — sin volver la «testa» — exclaman: ¡Ufa!, ¡ufa! Como no te apartes tú...»

TOMAS CANO RUIZ

F. LOCAL DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 21 de noviembre a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia del orden del día se ruega la presencia de todos los afiliados.

COMUNICADOS

AGRUPACION LIONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la reunión que se celebrará el domingo 21 del corriente en el local y hora de costumbre.

F. LOCAL DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 28 de los corrientes a la hora y sitio de costumbre.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Sanhaja, de Vitry, 10 frs.; Federación Local de Drancy, 10; F. Local de Thiais: Ramos, 10; Diestruy, 10; P. Solá, 5; F. Local St-Denis: A. Soto, 5; M. Rodríguez, 5; París: Bertha et Jacques, 10; F. Local Fontainebleau, 15.

Total 80 frs.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 28 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca reunión para el día 21 domingo, hora y lugar de costumbre.

Informe de los delegados al Pleno del Nucleo.

Se ruega la asistencia unánime.

F. L. DE OULLINS

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la Asamblea General que se celebrará el primer domingo de Diciembre día 5 a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

DONATIVOS PRO S.I.A.

M. R., St-Denis, 10; Pozo, 10; Llop R., París, 5; Gutiérrez, 4,50; M. R., St-Denis, 10; Malouvier, 9; Segura Manuel, 5; Valor, Chartres, 5 frs.

TOTAL: 58,50 francos.

F. LOCAL DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros afiliados de esta Local a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 28 de noviembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre, donde se tratará del informe de nuestra delegación al último pleno.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	37 555 58
F. L. de Drancy	20 00
Cobos, París	10 00
Teléfono, id.	40 00
F. L. St-Denis	10 00
J. Villanueva, Combs-la-Ville	10 00
A. Mejias, id.	10 00
P. Dieste, id.	10 00
A. Terraza, id.	10 00
J. Casals, id.	20 00
P. Oliveras, id.	5 00
X X	5 00
Beneficio general fiesta del 24-10-71, Centro Confederal de París	766 14
Beneficio general de la sesión de cine	305 60
Suma y sigue	39 177 32

F. L. DE PERPIGNAN

Comisión de Cultura y Propaganda

El Calendario S.I.A. está próximo a aparecer. Se ruega a todo compañero, amigo y simpatizante de la CNT y de SIA que desee obtener el Calendario SIA 1972 se dirija si así lo cree conveniente a esta Comisión: CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés, 66-Perpignan.

Este comunicado sirve igualmente para todas las Federaciones Locales de la CNT de los Pyrenées Orientales que deseen obtenerlos por nuestro intermedio que nos digan las cantidades que quieren.

Se pone en conocimiento de todos, que los beneficios que resulten por el descuento serán entregados en su totalidad a la section de SIA de Perpignana.

Por la Comisión de Cultura y Propaganda, *el Secretario*.

CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

El compañero José Muñoz Congost iniciará el Ciclo de Conferencias 1971-72 del Núcleo de Provenza de la C.N.T., el domingo día 28 de Noviembre 1971, a las nueve y media de la mañana, en la Bourse du Travail de Marseille, 13, rue de l'Académie, disertando sobre el palpitante tema: «La crisis social y económica española y la posición del anarcosindicalismo».

F. LOCAL DE DRANCY

Celebrará reunión general el domingo 21 de noviembre para dar cuenta de los acuerdos regionales recién establecidos. Conviene la presencia de todos los afiliados.

EN LA
ESPAÑA
FASCISTA

El tráfico de narcóticos

HACE algunos años, antes de la era franquista, cuando se publicaban estadísticas que respondían a la verdad y se comentaban en la prensa libremente, se aseveraba que el pueblo español era uno de los pueblos más sanos y de mejores costumbres. Hasta dónde llegaron nuestras observaciones y nuestras lecturas, el hecho quedó confirmado. El problema de las drogas apenas si existía; el alcoholismo no había dejado sentir grandes estragos.

Los tiempos han cambiado. Año tras año, las juergas escandalosas, asiduas, eran acontecimientos de palacio y de plutócratas. En esta materia, la historia de la dinastía borbónica tiene capítulo especial. Hoy, en base a especiales tácticas políticas, a afanes de acrecentamiento económico, a amplios intereses de gentes que ayer fueron paniaguados, el panorama español es lastimoso. El cordón sanitario que dividía lo popular y lo aristocrático se rompió. La corrupción de antaño, condición y fermento de castillos y cotos palaciegos, ha invadido las zonas humanas de tradición humilde.

Tiempo ha nos llamó la atención una nota periodística. En ella se decía que «las autoridades competentes habían decomisado una cantidad elevada de contrabando de drogas que se distribuían por España»; que en este servicio, a más de los agentes españoles, habían intervenido elementos de la brigada especial que para esos efectos «tiene en Madrid la embajada norteamericana».

Aunque no del todo algo nos sorprendió la intervención yanqui. Pecamos de ingenuos. Creímos que la España de Franco, donde tanto se exalta al patriotismo, la autosuficiencia política y económica, los agentes de Washington sólo habían logrado prerrogativas en las bases. Deploramos el grado de ignorancia en que estábamos. Ahora ya sabemos, concretamente, con datos, que Norteamérica interviene en el ejército, en la marina, en la aviación, en la policía, en las finanzas, en la industria y en el comercio.

¿Efectos de esta intervención? Deplorable. Años ha que el patriotismo de los dictadores hispanos quedó al descubierto. Ayer fueron alemanes e italianos, fascistas ambos; hoy los absorbentes y determinantes son los gringos, no de mejor condición política que sus predecesores. Sus influencias

son funestas dondequiera que ubican sus intereses; lo ocurrido en Filipinas y Cuba no cuenta para Franco y su cohorte.

En estos momentos, España es lugar de cita y concentración de los principales narcotraficantes del mundo. Desde ese extremo del continente europeo, en otros tiempos contenido popular de buenos hábitos, gente renuente a los vicios que más deterioran la vida, se introducen en Europa los enervantes venenosos que van destrozando a la juventud. Al paso que camina ese fenómeno, pronto España será otro Estados Unidos.

El fiscal del Tribunal Supremo, señor Fernández Herrero Tejedor, no debe desfigurar la situación; el problema de las drogas ya rebasó lo grave y entró en lo alarmante. Los datos que sobre esa materia se dan a conocer son inquietantes a la sana opinión. Y eso que no se revelan los aspectos de gravedad, muy interesado el gobierno español en que no vean la luz del día.

«El capítulo más importante de esta materia — habla el fiscal del Tribunal Supremo — es el del tráfico, principalmente de cannabis y heroína. Este último monopolizado por poderosas organizaciones internacionales, con grandes medios económicos y técnicos a su disposición, tienen a nuestro país como lugar de paso.»

¿Lugar de paso? El señor Herrero, que sabe cuál es, oculta la verdad. ¿Por qué procede así? Es comprensible. En el tráfico de narcóticos España es lugar de grandes negocios. Y este problema no se ataca a fondo, porque el gobierno tiene una buena participación. El informe oficial confiesa que el caso de la cannabis es diferente, porque una buena parte de ella se destina al consumo en el interior de nuestro país...» Luego, pues, no se ignora el destino de la maldita droga.

Se confiesa tener conocimiento de que los principales lugares de introducción de esos narcóticos son los puertos de Canarias, Norte de África y Sur de la Península, principalmente Algeciras, Málaga y Almería. Y en punto al consumo, Madrid y Barcelona son los principales clientes. Sin desconocer, y tener muy en cuenta, que muy importantes negocios en este tráfico, se están haciendo en los más concurrentes centros turísticos, como son la Costa del Sol y Baleares, especialmente Ibiza y Formentera.

Ante los agentes que invaden esos escenarios ¿es tolerancia lo que existe? ¿Complicidad oficial? No cabe duda que de todo. Lo cierto es que el ritmo ascendente de este movimiento corruptor está dando mucho que hablar. En voz baja se dice quiénes son, cómo y cuándo actúan los traficantes. La policía cubre el expediente efectuando algunas detenciones, pero su estancia en la cárcel, no tratándose de presos sociales es corta. Unas veces el dinero, otras «personas bien relacionadas» abren fácilmente las puertas de reclusión a los maleantes.

En 1970 se decomisaron 585 kilos de narcóticos. En sus declaraciones, el fiscal del Tribunal Supremo indica que esto es irrisorio; no llega al 10 por 100 del movimiento total. Esto supone una cantidad fabulosa de drogas en circulación. La deducción es que en este ajeteo el personal traficante asciende ya, y en ritmo progresivo, a varios miles. Las brigadas denominadas de represión, frente a los narcotraficantes son exiguas e incompetentes.

En 1968, en este campo de la peor delincuencia fueron detenidos 380 individuos; en 1969 la cifra es de 601, para llegar, en 1970, a 1.249. Se asegura que los instructores e impulsores de este movimiento corruptor, son en su gran mayoría extranjeros, principalmente norteamericanos. Y no obstante, en ese margen de la delincuencia común, en el último periodo que señalamos se apresaron 753 españoles.

¿Qué hacer ante este problema? Contrariamente a la opinión del fiscal del Tribunal Supremo, hemos afirmado que la expansión de las drogas en España reviste condición alarmante. No es sólo el turismo lugar de colocación y consumo. El mismo informe asevera que también los narcóticos han invadido los centros decentes. Una encuesta ha dado como resultado que en un colegio de enseñanza media, en Vizcaya, un 20 por 100 de los alumnos son drogadictos.

Se señala también la existencia de grandes grupos juveniles, constituidos exclusivamente para el uso de las drogas. Y entre otros, se da el testimonio de una de 65 personas detenidas en Madrid en el mes de marzo. En los medios juveniles dedicados a prácticas tan detestables, los alucinantes tienen preferencia. «Y se señala a veces el uso del LSD 25 y otros

alucinógenos, más peligrosos que la simple grifa».

¿De dónde vienen todas esas nocivas influencias? ¿Quién y por qué se fomentan? Iremos ocupándonos de ello.

Severino CAMPOS

Discos

LA ironía profunda de Bergluga en «El verdugo» nos hizo pensar en otro humorista formidable de nuestra compañía llamado Benigno Bejarano. La tinta de su pluma destilaba verdades sonrientes sin perder línea, sin marcar coraje en ningún vocablo. El carcamalismo en cada decir de Benigno quedaba malparado, y tanto se diera el hombre al humor constante, que el formalismo social le había desaparecido. Murió trágicamente en cualquier Mathausen alemán, y no debió hacerlo tan tristemente como otros compañeros de tragedia. Lo pensamos...

En ciertas páginas hemos puntualizado las bellas conductas, los gozosos «sobresaltos» de humor que enriquecieron las anónimas existencias de Arturo, Cisquet Gravat i Mingo de Manresa. Era una fortuna departir con ellos, recibir la lluvia de gracias de ellos, tan ocurrentes, tan sarcásticos sin hincar diente, tan nobles burladores que empezaban «la sesión» burlándose sonrientemente de sí mismos. Sin embargo, la Parca también se cebó brutalmente con estas donosas y estimables existencias.

También nosotros nos hemos proporcionado ratos agudos, de agudezas surgidas espontáneas de esa cosa que es la vida. Beneficio lo hay en tal conducta, que ciframos en el logro de la sonrisa fácil, de la risa ocasional, no permanente, expresión insana que quizá idiotice.

Mas uno pone años, y los años arrugan la faz y la sonrisa se borra. Tal vez muy adentrada persista, y a ratos insista, dando música interior, que no todo cristo registra ni comprende.

Pero tanto monta el malhumor... multitudinario, que sonreírse la fachada al vulgo se le antoja delito.

Y ya que es así, delinquiremos siempre para esquivar hasta el límite la amargura. Bejarano, Arturo, Cisquet y Mingo, muy queridos nuestros, opinarían de la misma manera. — DISCOBOLO.

Avortement Contraception

Ce petit livre pratique (1), autant par son condensé que par son format (10 x 18) s'adresse à tous et à toutes, aussi bien au profane qu'à l'initié. D'une rédaction simple, ce livre se veut d'être un « document d'information technique mis à la disposition des hommes dans le domaine des rapports sexuels et de leurs conséquences ».

« Il est publié au moment où la presse, bourgeoise tente de reprendre à son compte la libération de la femme, l'avortement « thérapeutique », la « révolution sexuelle ». Il suffit pour s'en rendre compte de citer la loi sur le divorce en Italie, « les Etats généraux de la femme », les articles de l'« Humanité », du « Monde ».

Il nous apparaît donc aujourd'hui nécessaire d'apporter à chacun les réflexions qui s'imposent dans ce domaine où la connaissance des problèmes sexuels reste encore une porte fermée pour beaucoup trop de personnes, d'où l'échec quasi total, et à plus ou moins longue échéance, d'une vie parsemée de déceptions. Semble-t-il normal de nos jours que le libre choix de nos actes soit mis en cause par une morale vieille de 20 siècles, renforcée par des contraintes de toutes formes, telles que la politique des Etats en quête de futurs consommateurs et charlatans vendeurs de vent sous forme de pornographie? Que chaque être puisse choisir sa destinée, sans pour autant craindre les effets engendrés, la maladie, le déshonneur, l'autorité, autant de choses qui avilissent l'homme, le cloisonnent dans des problèmes insolubles, l'empêchent de jouir librement des plaisirs de l'existence.

Nous ne devons pas reculer

devant l'avenir, mais au contraire, penser aux nouvelles générations qui ne demandent qu'à être informées et cela le plus largement possible et c'est avec encore plus de facilité que nous pourrions faire connaître nos idées sur l'amour libre, si chacun de nous peut aider à diffuser des informations concrètes sur l'exactitude des problèmes, et non pas appuyer un semblant d'émancipation aux seuls avantages de l'actuelle bourgeoisie.

Pour information, nous signalons aux camarades intéressés, qu'une Association est en cours de formation au sein de la CNT. Son but est de développer entre ses adhérents la connaissance la plus large possible sur les possibilités d'utilisation des moyens et produits contraceptifs actuellement sur le « marché ».

A noter que les lois françaises en vigueur sont autres que celles qui régissent la Grande Bretagne et que cette situation nous apparaît mériter une enquête pragmatique sur l'actuelle situation.

Pour tout contact, les camarades sont priés de s'adresser à la Rédaction du « C. S. ».

(1) Edité par Recherches Universitaires, 6 bis, rue Bézout. — Paris (XIVe). Numéro spécial hors-série. Prix 4 F.

LE COMBAT SYNDICALISTE a reçu les ouvrages suivants édités par la même Association (service de presse) :

N° 1, « Milieu étudiant et classes sociales.

N° 2, « L'inadaptation ».

N° 3, « Guide du régime étudiant de Sécurité sociale ».

N° 4, « Le VIe plan ».

Hors-série, « Avortement, Contraception ».

LES FRANÇAIS XENOPHOBES ?...

GRENOBLE (APL 31 OC.). — L'entreprise RMO est une entreprise intérimaire florissante de Grenoble. Depuis deux ans, elle a conquis un énorme marché en payant 5 F de l'heure un travailleur temporaire, alors qu'elle facture 12 F. De très nombreux immigrés y sont employés, et l'entreprise semble profiter de leur méconnaissance du français pour « oublier » des heures de travail.

Le 25 octobre, l'un d'eux, employé pour le nettoyage des places de marché, se voit retirer trente heures sur sa fiche de paye. Il aurait pris un acompte, ce qui est faux. Comme il proteste, un chef de RMO, cravaté, l'injurie en arabe, et lui lance le sempiternel « Si tu n'est pas content, retourne chez toi... » Ils en viennent aux mains, il faut les séparer.

COMMUNIQUES

TOUS LES MILITANTS ET SYMPATHISANTS SONT INVITES A VENIR PRENDRE PART A L'ACTION DANS LES SYNDICATS, AUX ADRESSES ET HORAIRES INDIQUES CLAPRES :

2° UNION REGIONALE

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, (9°). Tél 5.8 78-64

UNION LOCALE DE PARIS

— Syndicat Unifié des Employés de la R. P. : chaque mercredi à 18 h 15.

— S. U. P. C. I. A. (Créateurs, Interprètes, Artistes). Permanence téléphonique au n° 255 03-78.

UNION LOCALE DE PUTEAUX-92
Bourse du Travail, 22, rue Roque de Fillol.

— Syndicat du Bâtiment (S. U. B. T. P.) : 1° samedi de chaque mois de 16 à 19 heures.

— Syndicat des Métaux : 2° et 4° samedi du mois de 16 à 19 h.

— Syndicat de l'Enseignement : 3° samedi du mois de 16 à 19 h.

— Interprofessionnelle, formation des syndicats des Services de Santé, des Travailleurs du Rail, etc... : dernier samedi de chaque mois.

Permanences pour informations, adhésions, cotisations, bibliothèque, LE COMBAT SYNDICALISTE, le samedi de 16 à 19 heures.

3° UNION REGIONALE

(Yonne, Côte d'Or, Nièvre, Saône-et-Loire)

Pour tous contacts : Johan Pain, Cité Paul Bert, Apt. 131. 21 - Dijon.

5° UNION REGIONALE

(Gard, Hérault, Lozère, Aveyron)

Pour tous contacts : CNTF. SIA, 21, rue Vallat, 34-Montpellier.

6° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Bourse du Travail, Place Saint Sernin, 31 - Toulouse

— Permanence des Syndicats : le dimanche matin, le lundi soir à 18 h. 30.

— Causeries-débats : Le jeudi à 18 h. 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
46, rue des Quinze Degrés, 66 - Perpignan.

— Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux Publics : le samedi de 17 à 19 h., le dimanche de 10 à 12 heures.

— Fédération des Travailleurs du Rail : le dimanche de 10 à 12 heures.

8° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX
ancienne Bourse du Travail, 42, rue de Lalande, 33 - Bordeaux.

— Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux : le samedi de 17 à 18 heures.

11° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BREST
(Finistère et Côtes du Nord) Pour tous contacts : A. Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 - Brest.

UNION LOCALE DE LORIENT

(Morbihan et Ile-et-Vilaine) Pour tous contacts : J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56 - Lorient.

UNION LOCALE DE NANTES

(Loire-Atlantique et Vendée) Pour tous contacts : Y. Biget, 41, rue des Garennes, 44 - Vertoux.

17° UNION REGIONALE

(Ain, Isère, Drôme, Ardèche, Haute-Loire, Loire, Rhône)

UNION LOCALE DE LYON-VILLEURBANNE

Palais du Travail, salle 2, 69 - Villeurbanne.

— Syndicats du Bâtiment et de la Métallurgie : le samedi de 16 h à 17 h. 45.

19 UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE
Salle 3, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13 - Marseille.

Permanence tous les jours de 18 à 20 h., et chaque samedi après-midi.

UNION LOCALE DE MARTIGUES

Pour tous contacts : Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivo, 17, rue des Tours, 13 - Martigues.

LE COMBAT SYNDICALISTE

La Commission Nationale de Rédaction et Administration du journal invite les militants et sympathisants intéressés par la diffusion des idées syndicalistes révolutionnaires à prendre contact avec elle, durant sa permanence chaque samedi, à partir de 14 heures.

33, rue des Vignoles, Paris (20°)
Tél. PYR 46-86.

COLONIE « GERMINAL »

Nous informons tous nos camarades et partisans de la Colonie « Germinal », qu'un trésorier a été désigné pour les cotisations et dons. Les cartes d'adhésion sont au prix de 5 frs. et 10 frs. pour la cotisation annuelle.

Pour obtenir ces cartes s'adresser au camarade Basilio Garcia, 25, rue des Bois, 77 - Fontainebleau.

ENVIRONNEMENT

LE DOCTEUR BOMBARD ACCUSE

Lessives et enzymes

TOULON (APL 3 NOV.). — Le 30 septembre une dépêche tombait sur les téléspectateurs annonçant un changement radical dans la vente des lessives : interdiction de vendre des détergents non biodégradables à partir du 1er octobre. Dépêche invariablement courte et sans commentaire, quelles que soient les agences ; pourtant la nouvelle valait d'être commentée. Quant aux journaux, inutile de préciser qu'ils lui réservèrent un accueil discret, propre à ne pas froisser leurs annonceurs publicitaires.

Le docteur Alain Bombard reste très sceptique, méfiant. Il a bien voulu nous donner son point de vue, pour nous permettre de faire ce que d'autres n'ont pas fait :

« Cette loi rendant les détergents biodégradables obligatoires est une très vieille loi, puisqu'elle a été votée il y a cinq ans ; le décret d'application a été pris par Jacques Chaban-Delmas au tout début de l'année 1971 : il rendait ces détergents biodégra-

dables obligatoires à partir du 1er octobre 1971, laissant ainsi un laps de temps suffisant aux fabricants pour écouler leurs stocks. Il y a quelques mois j'étais surpris de constater que les grandes marques continuaient une publicité tenace et chère à la télévision. Je pensais que ces maisons, devant changer radicalement de formule dans les semaines à venir, n'avaient pas intérêt à dépenser autant d'argent pour promouvoir des produits appelés à disparaître.

Par ailleurs, j'étais également inquiet de n'avoir pas vu d'avis officiel précisant l'interdiction de vente à une date déterminée, et donnant la constitution biologique des nouvelles lessives qui devaient être fabriquées en remplacement. Aujourd'hui... »

Aujourd'hui, peu de doutes subsistent. Le docteur Bombard soupçonne une escroquerie menée de concert par les trois grands fabricants français et les « pouvoirs publics »... si tant est qu'on puisse les dissocier.

L'escroquerie légale

« Vous continuez comme moi à voir les mêmes publicités vantant les mêmes marques à la télévision. Certes on ne parle plus d'enzymes, mais on ne parle pas non plus de lessives bio-dégradables. Quand on sait que chaque formule fait l'objet d'un dossier déposé au ministère de la Santé, on est en droit de penser que s'agissant des mêmes marques et mêmes critères publicitaires, il s'agit également des mêmes produits. Rien n'est changé. C'est une vaste escroquerie dont les consommateurs continueront à faire les frais ! »

Le docteur Bombard s'appuie sur une constatation efficiente pour accuser :

« Il m'est arrivé de voir, après le 1er octobre, surtout dans les « grandes surfaces », des lessives non bio-dégradables proposées à la vente. Je me suis alors renseigné auprès du directeur du magasin et même auprès des représentants. On m'a répondu que le 1er octobre était le début de la période d'un an pendant laquelle il était encore permis de commercialiser ces lessives, avant leur interdiction complète. C'est entièrement faux ! On nous berne... »

Ceci sans parler de ce fameux décret d'interdiction. Article qui vaut son pesant d'or. Il est prévu que des détergents non biodégradables pourront légalement être fabriqués dans l'avenir à condition qu'ils soient vendus à des pays étrangers dont la loi en tolère l'emploi. Ainsi irons-nous polluer nos voisins lointains d'Afrique et d'ailleurs. Marché mirifique en perspective...

Ce qui fait éclater Alain Bombard :

« C'est délirant. Je l'ai dit, je le répète : il faut que les hommes comprennent que l'espèce humaine est une, qu'elle doit être solidaire. Peu importent les couleurs, les positions sociales. Nous sommes en face d'un problème politique mais surtout social, anti-racial. Tant que l'humanité n'aura pas surmonté la maintenance du principe de supériorité raciale, tant que le monde entier ne sera pas peuplé de métis, nous irons à notre perte. Lors d'un récent voyage en Afrique, je me suis

rendu compte que les gens qui étaient racistes (qu'ils soient blancs ou noirs), sont cons et malfaisants ».

L'état, les trusts, l'argent, l'état... Le ministère de l'Environnement pourra-t-il briser la boucle infernale? Le docteur Bombard ne veut pas être défaitiste

« ...Il est évident que pour le moment, ce secrétariat d'Etat ne fait pas grand-chose. Je veux penser que c'est le fait de son manque de crédits. Ces crédits, comme on l'ignore souvent, font partie de ceux du ministère de la Défense nationale. Je ne crois pas que ces crédits, dont l'environnement a tant besoin, seront effectifs dès demain... Peut-être sera-ce pour plus tard. En tous cas, je pense personnellement que la France aurait plus besoin d'un ministère de l'Environnement avec des crédits du ministère de la Défense nationale, que d'un ministère de la Défense nationale avec des crédits pour la force de frappe... »

« Pour une maternité libre,
une contraception et un
avortement libres et
gratuits,
participez à la marche internationale
des femmes, le samedi 20 Novembre,
à 14 heures, place de la République.
Cette manifestation est placée sous
l'égide

— Du Mouvement de Libération des Femmes
— Du M. N. A. »

TRIBUNE LIBRE

La C. N. T. Française

Au lendemain de la guerre, en 1945, la CGT est rapidement colonisée par le Parti Communiste, qui dispose de moyens financiers considérables, et inonde les usines et les chantiers de la propagande bolchevik. Soi-disant ennemis des tendances à l'intérieur de la CGT, les communistes font bloc derrière la V. O., étouffant « Le Peuple », organe de la CGT.

Les anarcho-syndicalistes sont rassemblés autour de la Fédération Syndicaliste et son organe « L'Action Syndicaliste ». Ils s'opposent à la politique du « retroussiez vos manches », prônée par les ministres « communistes ». Les communistes accusent les anarchistes de faire de l'activité fractionniste, et les exclusions des militants anarchistes se multiplient.

Privés du droit de parole à l'intérieur de la CGT, les militants de la Fédération Syndicaliste se réunissent en Conférence Nationale, le 4 mai 1946 à Paris, et après avoir procédé à l'étude de la situation syndicale à la suite du Congrès Confédéral de la CGT d'avril 1946, considèrent :

1°) que le Congrès de la CGT a enlevé toute valeur revendicative et d'action à la CGT, devenue l'appendice politique du Parti Communiste;

2°) que le fait de renier, à la fois l'affirmation d'unité faite par le Congrès d'Amiens... de nier les buts pour lesquels la CGT fut constituée et de lui substituer l'action parlementaire et gouvernementale, de permettre au parti communiste d'utiliser la masse confédérale pour atteindre des buts politiques de gouvernement... tout cela détruit l'unité organique et morale du mouvement syndical.

Pour ces motifs, les camarades réunis à Paris le 4 mai 1946, déclarent que le syndicalisme est définitivement mort à la CGT, et qu'il y a lieu, pour le faire revivre, de constituer sans délai une nouvelle confédération.

En conséquence, et considérant que tous les efforts ont été tentés la CGT, et que ces efforts ont échoué, les militants de la Fédération Syndicaliste décident de transformer cette dernière en CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL.

« L'Action Syndicaliste » du 1^{er} juin 1946 écrit « Cette centrale du syndicalisme révolutionnaire français s'appelle, comme sa glorieuse sœur aînée espagnole, qui sut porter si haut le renom du syndica-

lisme révolutionnaire dans le monde et réaliser, en Aragon, la première société syndicaliste : la CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL. »

Ainsi est née la CNT Française.

Depuis sa fondation, la CNT française a connu des hauts et des bas. Résolument libre et anti-étatiste, elle ne possédait pas, dès sa naissance, l'appui financier qui permit à la CGT, puis à FO et à la CFTD, de répandre à profusion une propagande qui coûte cher. Mais, contre vents et marées, la CNT a pu survivre et maintenir l'idée anarcho-syndicaliste.

Aujourd'hui, surtout depuis mai 1968, le syndicalisme révolutionnaire a retrouvé un intérêt nouveau dans la jeune génération.

Il s'agit donc de rebâtir la maison de l'anarcho-syndicalisme sur des bases ne permettant plus aux actions néfastes de s'accomplir.

Le syndicalisme doit avoir pour tâche de faire l'éducation sociale de l'ouvrier pour l'amener à être un individu émancipé.

Le syndicalisme révolutionnaire, devenu libre dans la CNT, se débat encore dans une crise : crise de faiblesse dans les moyens.

Il coûte cher de faire marcher un mouvement syndical, et pour trouver de l'argent, il faut l'aide de tous les syndiqués. Mais le syndiqué ne doit pas être seulement un contribuable, il doit participer directement à la vie syndicale.

C'est un fait que la CNT a repris les méthodes de la vieille CGT, des Pelloutier, des Griffuelhes, des Poujet, où l'idée révolutionnaire donna son souffle puissant aux premiers syndicats; il faut néanmoins se convaincre que nous ne sommes plus en 1900, et que les méthodes de lutte doivent être adaptées à la société moderne.

En rendant immuable le respect des statuts, on fait du conformisme à bon marché, et on finit inévitablement par mener le mouvement dans l'ornière du centralisme.

Si on veut rénover le syndicalisme révolutionnaire, il faut d'abord le décentraliser, tout en le rendant solidaire.

Prenons garde de ne pas retomber dans l'erreur qui noie toute initiative dans la paperasserie administrative.

Une autre erreur, c'est que le syndicalisme, même le plus révo-

lutionnaire, n'a pas su prendre en main la défense des plus malheureux, et laisse souvent les plus pauvres en dehors de sa sphère d'action. Il ne faut pas oublier qu'il y a encore dans ce pays, qui se veut évolué, des hommes qui se demandent le soir, s'ils vont pouvoir manger le lendemain. Une transformation sociale ne se fera pas sans eux et si elle n'est pas à leur avantage.

Il est certain que la CNT pose comme base essentielle, l'égalité économique et sociale. Plus de hiérarchie, même droit à l'existence pour tous les hommes. C'est bien pourquoi elle doit chercher à rassembler en premier lieu les plus malheureux.

On a trop vu, notamment en

mai 1968, des jeunes étudiants venir au syndicalisme révolutionnaire ou se réclamer de l'anarchisme par dépit. Dépit, parce que leurs diplômes ne leur attribuent pas une place au soleil dans la société. Ils pensaient que le syndicalisme révolutionnaire, voire l'anarchisme, serait un terrain où leur arrivisme et leur fromagisme leur permettraient d'exploiter la crédulité de l'ignorance des travailleurs pauvres. Ils pensaient devenir des meneurs d'hommes et ont commis les mêmes erreurs que les marxistes.

Le syndicalisme révolutionnaire ne peut puiser sa vitalité que là seulement où elle existe, c'est-à-dire dans le peuple.

R. J. SOURIAUT

Chronique scandaleuse

Le dimanche 24 octobre des quêtes avaient lieu sur la voie publique pour les vieillards.

Noble initiative, diront les « gens bien »...

Nous sommes cependant en droit de nous demander où passe tout cet argent. Déjà, la vignette auto avait été instaurée pour venir en aide aux vieux. Pauvres vieux, que ne fait-on pas en votre nom ! Il n'est que voir la gestion des Maisons de Retraite.

Dans la plupart de ces Maisons de Retraite on demande un prix de pension variant entre 15 et 25 francs par jour.

Et toutes les Maisons de Retraite homologuées reçoivent des subventions. Un grand nombre de pensionnaires sont logés dans des chambres collectives.

J'ai visité une de ces Maisons de Retraite, les repas doivent y être pris à heures fixes : 11 h et 18 h; celui qui arrive une demi-heure en retard devra se passer de manger. Il en est de même pour celui (ou celle) qui n'est pas rentré à 20 h; il devra rester dehors. Pas question d'aller au cinéma le soir.

Le Directeur de la publication
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Les chambres individuelle ressemblent à des chambres d'hôtel, mais la pension y est plus chère que dans les collectifs.

Le repas du soir consistait en une soupe de légumes, un petit morceau de boudin, de la purée de pommes de terre, un morceau de fromage et une poire. Je dois dire que c'était propre et bon. Les vieux ne mangent pas tellement, les prix des deux repas — midi et soir — peuvent à tout cas s'élever à 5 F au total, plus mettons 1 F pour le café du matin, cela fait 6 F; il reste donc de 10 à 20 F pour location d'un lit. Et lorsqu'on sait que le personnel des Maisons de Retraite est très réduit, on est en droit de se demander à qui ça profite.

On attend une réponse!

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

À LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

QUARANTE ANS APRÈS SACCO ET VANZETTI

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

PINELLI ET VALPREDÀ

« Deux ans après le massacre de Milan, la fenêtre par laquelle a été lancé Giuseppe Pinelli reste ouverte sur le fascisme »

Le 8 décembre 1970, nos camarades anarchistes de Rome collaient sur les murs de la capitale italienne une affiche affirmant :

« *Gli assassini di Pinelli sono protetti dal potere* ». (Les assassins de Pinelli sont protégés par le pouvoir)

Deux ans après la massacre de Milan, la haute société italienne ne semble pas pressée de vouloir faire la lumière. La presse aux ordres, que ce soit en Italie ou ailleurs, évite soigneusement de parler de l'affaire.

Cependant devant la pression internationale qui grandit, la magistrature italienne a décidé d'exhumer la dépouille de notre camarade Giuseppe Pinelli. On se demande pourquoi on a attendu deux ans pour faire cette enquête?

En effet, depuis longtemps on a la quasi certitude que Pinelli fut assassiné par un coup de karaté à la base de la nuque avant d'être jeté de la fenêtre du 4^e étage du siège de la police. Les flics-assassins sont déjà accusés de ce crime, mais tous jouissent de la liberté et de la tranquillité.

Nous ne sommes pas experts et nous ignorons si deux ans après, le cadavre de Pinelli pourra révéler la preuve de ce coup de karaté. Nous ne nous faisons pas

d'illusions sur la justice bourgeoise, et la lenteur avec laquelle l'enquête est menée prouve qu'on cherche un moyen sinon d'innocenter les flics du moins de minimiser les faits.

Un autre anarchiste, Valpreda, est maintenant en prison depuis deux ans, sans qu'aucune preuve ne soit retenue contre lui et la date de son procès n'est pas encore fixée. Valpreda envisage de faire la grève de la faim.

Le 13 octobre dernier, devant les menaces fascistes de la justice bourgeoise, qui met en péril la vie de Valpreda, les anarchistes de Rome ont manifesté sur la place de St-Jean de Latran, sous la statue de St-François d'Assise, avec cette banderole entourée de drapeaux noirs : « *Les bombes sont mises par les fascistes payés par les patrons* ».

Une large distribution de tracts affirme : « *Valpreda est innocent* », « *Justice pour Valpreda* », « *Vengeance pour Pinelli* », « *Les anarchistes ne sont pas des accusés, ils seront des accusateurs* ».

Et c'est bien parce qu'elle a peur que d'accusés, les anarchistes deviennent accusateurs, que la justice bourgeoise maintient Valpreda en prison sans procès.

De nombreux jeunes camarades ont déclaré qu'ils feront la grève de la faim par solidarité avec Valpreda et les anarchistes accusés

sans preuve. La situation devient de plus en plus tendue et les tenants du pouvoir porteront seuls la responsabilité de ce qui peut se passer comme ils portent la responsabilité des attentats de Rome et de Milan de décembre 1969. Un de nos vieux camarades anarchistes a déclaré : « Les anarchistes sont non-violents, mais ils ne sont pas des chrétiens qui tendent l'autre joue. A la violence autoritaire nous répondons par la violence anarchiste. Il faut que cela soit

dit, même si l'on n'est pas compris. »

La justice bourgeoise cherche toutes les provocations; elle a délégué auprès des camarades anarchistes de Milan un certain George Rosario Mondì, provocateur sorti de prison où il était pour vol et qui vint proposer aux copains anarchistes de faire sauter la prison de « Regina Coeli » de Rome où sont incarcérés Valpreda et ses compagnons anarchistes. Mais les copains ne sont pas tombés dans le piège et l'ont démasqué.

Valpreda interviewé dans sa prison par un rédacteur de « L'Espresso » a démontré son innocence et démasqué la perfide et absurde machination policière de la magistrature et du gouvernement.

Mais malgré toutes ces manifestations, malgré les déclarations de Valpreda publiées par « L'Espresso », le pouvoir et sa magistrature laissent faire et laissent le temps s'écouler espérant que Valpreda mourra d'épuisement.

Quarante ans après Sacco et Vanzetti laissera-t-on ce nouveau crime se perpétrer sans réagir ?

Comme le disent nos camarades de Rome : « *Deux ans après le massacre de Milan, la fenêtre par laquelle a été lancé Giuseppe Pinelli reste ouverte sur le fascisme.* »

La brochure que nos camarades italiens ont éditée pour dénoncer les manœuvres fascistes de Millan, l'assassinat de Pinelli et la détermination abusive de Valpreda a été tirée à 300.000 exemplaires.

Informations Internationales AOA

je désire
m'abonner
au COMBAT
SYNDICALISTE

TARIF

3 mois	12 F
6 mois	23 F
1 an	45 F
Abonnement de SOUTIEN à partir de	50 F

(cocher le montant correspondant)

(écrire en capitales, svp)

Nom
Prénom
Adresse
règlement joint à : Michel WAHL 35, rue Lamarck, Paris (18^e)
C C F 8684-78 - PARIS

3 4 28

B.D.I.C

LE COMBAT

25 NOVEMBRE
1971
NUMERO 682
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE FASCISME :

**Une idéologie
qui tue - aussi -
par personne
interposée**

Une déclaration platonique des Nations Unies a déclaré 1971 « année internationale pour combattre le racisme et les discriminations raciales ».

Dans ce pays, le verbiage violemment raciste d'une certaine presse ouvertement fasciste, commence à produire les effets que l'on pouvait craindre.

Des travailleurs immigrés sont assassinés : Ali Gacem à Boulogne, Djellali Ben Ali à Paris. Certains « disparaissent ». D'autres sont menacés, brutalisés. Tous subissent des brimades de la part d'une partie de la population, intoxiquée par les torchons financés par les patrons. (Le célèbre : « Si t'es pas content, retourne dans ton pays »).

La C.N.T. est solidaire de tous les exploités quelle que soit leur race ou leur nationalité, et ne connaît qu'un ennemi : LE CAPITAL. C'est lui qui finalement ira loger ailleurs.



**LE RACISME DOIT PERIR
AVEC LE SYSTEME D'EXPLOITATION QUI LE SECRETE
LUTTONS AVEC LA C. N. T.
CLASSE CONTRE CLASSE
POUR UN SOCIALISME LIBERTAIRE**

LUTTES

Publication d'une brochure : « La mort aux chantiers de France - Dunkerque »

PARIS (APL 11 NOV.). — Le Comité de vigilance sur les pratiques policières (Comité constitué à l'issue de la Conférence de presse du 30 juin 71 sur l'interdiction du « Procès populaire de la police ») a publié une brochure rédigée par Geneviève Clancy, Jean-Pierre Faye, Alain Jouffroy, Bernard Noël, Jérôme Peignot, Serge Sautreau, André Velter, intitulée « Le cas Lefol. La mort aux chantiers de France-Dunkerque ».

Dans l'« Avertissement » les auteurs indiquent le contenu de ce dossier :

« L'Affaire Liscia et le Cas Lefol — la campagne d'accusations sans preuves lancée par Lefol, directeur général adjoint des Chantiers de France - Dunkerque, contre Bernard Liscia, pour met-

tre sur le compte de « sabotages » politiques les accidents du travail mortels survenus sous sa responsabilité — toute cette chaîne de faits, et de récits dans la presse, ne constitue qu'une voie d'accès à la réalité violente du travail ouvrier et des luttes de classe dans les usines et dans les chantiers.

C'est pourquoi aux développements de l'Affaire Liscia proprement dite (...) s'ajoutent ici des documents sur la situation actuelle, où le travail ouvrier plus que jamais subit cette insécurité et cette violence. Des enquêtes ultérieures éclaireront ce qui est exposé ici. »

Une rubrique « rend manifeste la complicité entre les provocations patronales et le pouvoir policier ».

Les ouvriers de l'usine Renault s'organisent en comité de chaîne.

BILLANCOURT (APL 11 NOVEMBRE). — Vendredi dernier, c'était la paye à Renault-Billancourt. Dans l'île Seguin, au 5e étage, à l'atelier peinture, la paye était inférieure de 150 F à celle du mois précédent. Aussitôt, toute la chaîne des « pistoletteurs » — les voitures sont peintes au pistolet — débrayait et défilait dans tous les étages avant d'aller en masse au bureau du chef d'atelier, M. Vacher.

Le lendemain matin les pistoletteurs se réunissaient en assemblée générale pour tirer les leçons de leur mouvement de la veille. Un d'entre eux raconte :

« Chaque fois qu'on est parti en grève pour imposer quelque chose, les syndicats nous ont dit : « On va s'en occuper à votre place ». Et à chaque fois, on n'a rien eu. Alors ce qu'on veut, c'est être sûr de ne pas perdre de

l'argent pour rien. Ce qu'on veut c'est des vrais responsables de chaîne, c'est tout le contraire d'un syndicat. On a choisi quatre gars, les plus combattifs, un de chaque nationalité : Arabe, Français, Portugais, Espagnol.

Dès que quelque chose se passe, on se réunit sur la chaîne, et on envoie le responsable de chaîne au bureau *dire ce qu'on veut*. On ne reconnaît qu'eux, et si le chef ne veut pas le recevoir, on y va tous. Les responsables de chaîne, c'est différent du délégué. Entre gars de chaîne, on se noté. Le responsable de chaîne travaille au milieu de nous, on contrôle ce qu'il dit. Il n'a pas 25 heures payées par mois pour aller au café...

Ce qu'on sait maintenant, c'est que si on veut quelque chose, il ne faut plus laisser se fermer la porte sur délégués et patrons.

Les pistoletteurs ont en outre

décidé lundi matin d'un règlement de ces responsables de chaîne :

« Les responsables de chaîne seront les camarades les plus combattifs.

— Ils seront élus par l'assemblée générale de chaîne, et révoqués par elle à tous moments.

— Ils doivent rendre compte des réunions avec le chef d'atelier.

— Seule l'assemblée a le droit de juger et est souveraine, les responsables de chaîne ne sont pas un nouveau syndicat ».

L'élection finale des responsables de chaîne a eu lieu mardi à l'atelier des pistoletteurs.

Plus de 2000 personnes rendent hommage à Djellali Ben Ali

PARIS (APL 8 NOV.). — Dimanche 7 novembre à 14 heures, plus de 2 000 personnes portant un œillet rouge à la boutonnière, se sont rassemblées, à l'appel des comités de soutien à la résistance palestinienne et du Secours Rouge 18e, dans le square de la Chapelle (18e), pour rendre hommage à Djellali Ben Ali, jeune Algérien de 15 ans et demi, assassiné le 26 octobre d'une balle de carabine dans la tête par un concierge raciste.

Devant un auditoire composé pour la plupart de travailleurs immigrés, notamment de travailleurs arabes, plusieurs personnes ont pris la parole :

D'abord le jeune frère de Djellali (10 ans), a crié « qu'il ne faut pas laisser passer d'autres crimes racistes ». Des travailleurs sénégalais ont proclamé leur solidarité avec leurs frères arabes dans leur lutte contre le racisme. Un ouvrier français du Comité de lutte Renault a rappelé le combat commun des travailleurs français et immigrés tant dans les usines que dans les quartiers pour faire la lumière et la justice sur les crimes racistes et pour s'organiser dans des groupes anti-racistes.

Après des interventions du Père Gallimardet, un prêtre du 18e, ami des travailleurs immigrés, et d'un membre de la Ligue des

Droits de l'Homme, une avocate, Me Didner-Sergent, a déclaré : « Une fois de plus, le fascisme a tué. Au nom de tous nos camarades français qui vous accueillent dans ce pays comme des frères, au nom de tous les avocats, qui, à la Cour comme ailleurs, ont lutté pour soutenir le FLN, j'affirme que nous continuerons à être de votre côté et à vous soutenir contre le fascisme. » Une intervention des comités Palestine a souligné le lien entre la résistance palestinienne et ceux qui luttent contre le racisme ici, en promettant que Djellali serait vengé. Après quelques mots du père de Djellali, très ému, une minute de silence a été observée, sionnante, avec plus de 2 000 poings levés.

Le meeting s'est terminé aux cris de « Nous vengerons Djellali », « Le racisme ne passera pas ». Une partie des participants, avec à leur tête des travailleurs immigrés et des enfants portant des couronnes de fleurs et des drapeaux palestiniens et algériens, s'est dirigée vers le 53, rue de la Goutte d'Or. Les policiers ont bloqué la rue et n'ont accepté de laisser passer que cinq personnes avec des fleurs. La manifestation s'est progressivement dispersée, cependant que de nombreux groupes de discussion se formaient.

Grève à Millau

MILLAU (APL 7 NOV.). — Jeudi 14 novembre, les ouvriers de l'usine Henfer réunis dans un meeting organisé par l'intersyndicale, ont décidé de se mettre en grève malgré les hésitations des

syndicats. C'est dans cette usine que 5 ouvriers, récemment licenciés avaient entrepris une grève de la faim pour dénoncer les conditions de travail dans l'usine, et exiger leur réintégration. Les

OUVRIERES

ouvriers en grève ont demandé aux cinq grévistes de la faim de suspendre leur action pour venir se rejoindre dans la lutte. C'est pourquoi les cinq licenciés ont arrêté leur grève de la faim.

Les ouvriers d'Henfer veulent de meilleures conditions de tra-

vail; ils exigent des bleus, des bottes et des gants pour les protéger, en particulier à l'atelier de soudure; pas de salaire horaire à moins de 4,50 F; la suppression de la catégorie manœuvre; la réintégration des cinq ouvriers licenciés.

Avertissement des ouvriers à un chef d'atelier de Berliet

LYON (APL 10 NOV.) — A l'atelier des semi-remorques de l'usine Berliet - Montplaisir, un ouvrier, M. Boumerzoug, était licencié pour « absence injustifiée », alors qu'il était en congé de maladie à la suite d'une grave blessure à l'œil. Le 28 octobre dernier, M. Boumerzoug pénétrait dans l'usine avec ses camarades de travail et allait voir M. Martinez, chef d'atelier, pour protester contre ce licenciement abusif. Le lendemain, un des ouvriers qui étaient entrés dans le bureau de M. Martinez, M. Xavier Mezerette, connu pour ses idées révolutionnaires, était licencié également. (« C. S. » n° 681).

A la suite de ces deux licenciements, le Comité de lutte Berliet-Montplaisir qui regroupe les ouvriers révolutionnaires de l'usine a adressé sous forme de tract une lettre ouverte au chef d'atelier M. Martinez, le 9 novembre :

« Nous vous rappelons tout d'abord que vous avez reçu un avertissement en octobre 71 pour de multiples motifs. A la lutte des ouvriers des semis pour obtenir des conditions de travail décentes, vous avez répondu par des sanctions (avertissement, mise à pied individuelle, convocation à la direction, etc.). Vous, qui ne tolérez pas qu'on tue une pièce, vous acceptez que des blessés soient renvoyés au travail dans vos

ateliers. Vous avez changé les montages défectueux tout de suite après l'accident pour éviter les poursuites de l'inspection du travail et vous avez fait du chantage auprès des témoins. De plus, une enquête auprès des ouvriers de vos ateliers a montré que tous étaient mécontents de votre conduite. Ingénieur maison, payé au moins quatre fois plus que les ouvriers, vous mangez leur pain. Votre travail consiste à compter jusqu'à 787 et à réprimander tous ceux qui n'arrivent pas à ce chiffre fatidique. Ayant les mains blanches, vous ne connaissez rien à la pratique et vous embêtez tous ceux qui travaillent. Renfermé et sournois, vous êtes incapable d'entretenir des relations humaines; en bref, vous avez tout de l'associal. Cependant, nous sommes peinés de déposer un deuxième avertissement dans votre dossier pour les motifs suivants : Vous licenciez un accidenté du travail. Vous licenciez hypocritement ceux qui s'insurgent contre la présente injustice. Vous mutez d'office des ouvriers à Venissieux.

Si nous avons été jusqu'à présent excessivement patients, c'est que nous croyons en l'homme et en ses possibilités de se rééduquer. Mais n'abusez pas de notre clémence, sinon nous serions dans la douloureuse obligation de sévir. »

Le mouvement de libération des femmes soutient la grève des SUMA

BORDEAUX (APL 7 NOV.) — Vendredi 22 octobre, à l'appel de la CFDT, les employés des huit super-marchés SUMA de la région bordelaise, se mettaient en grève. Malgré les menaces de la direction, les multiples mesures d'intimidation, les travailleurs, hommes et femmes, sont en grève illimitée jusqu'à satisfaction de leurs revendications : pas de salaire inférieur à 900 F., un 13e mois intégral.

A propos de cette grève, le Mouvement de Libération des Femmes de Bordeaux a fait connaître sa solidarité :

« La lutte des travailleurs et des travailleuses de SUMA continue. Face au chantage et aux manœuvres de l'intimidation du patron (procureur, huissiers, police), les grévistes sont déterminés à continuer la lutte.

Le patron espérait qu'une grève à majorité de femmes ne durerait pas. Mais les ouvrières de SUMA

montrent qu'elles savent lutter contre l'exploitation comme les femmes de Troyes et de Nantes-Ugeco.

Après onze jours de grève contre les bas salaires, la lutte ne peut s'arrêter. Les travailleuses iront jusqu'au bout. Le MLF soutient la lutte des femmes en grève à SUMA; leur combat est celui de toutes les travailleuses contre l'exploitation et la surexploitation (les salaires les plus bas, double journée de travail).

Les femmes sont non seulement exploitées sur leurs lieux de travail, mais opprimées dans leur famille. Comme à SUMA, les femmes s'organisent dans la lutte du prolétariat contre le patronat, et s'unissent pour prendre en main leur propre libération.

Soutenons la grève des travailleurs de SUMA, aidons la solidarité des femmes contre l'exploitation et l'oppression ».

LEGISLATION SOCIALE

(Suite de la page VIII)

gués du comité d'entreprise les membres du comité d'hygiène et de sécurité.

Les délégués peuvent faire afficher les renseignements qu'ils ont pour rôle de porter à la connaissance du personnel, d'une part, sur des emplacements obligatoirement prévus et destinés aux communications syndicales et, d'autre part, aux portes d'entrée des lieux de travail (art. 13, loi du 16 avril 1946).

FONCTIONNEMENT

L'employeur est tenu de recevoir les délégués :

— au moins une fois par mois,
— sur demande motivée (remise écrite d'un exposé des faits 43 heures avant l'audience).

Un local est mis à la disposition des délégués du personnel. L'employeur leur accorde 15 heures payées par mois pour exercer leurs fonctions.

Ces 15 heures ne constituent pas un forfait mais une limite. Un délégué ne peut réclamer le paiement d'heures non effectivement utilisées.

LICENCIEMENT DE DELEGUES

Les conditions requises pour le licenciement d'un délégué du personnel sont les mêmes que pour le licenciement d'un délégué au comité d'entreprise. (Prochain (« C. S. »)).

Quand il n'y a pas de comité d'entreprise (établissement groupant moins de 50 salariés), le licenciement d'un délégué du personnel, d'un ancien délégué ou d'un candidat aux fonctions de délégué doit être soumis à l'inspecteur du travail dans les 48 heures.

(1) Les délégués du personnel ont parfois un rôle consultatif (ex. : le règlement intérieur doit avant publication leur être soumis dans les entreprises ne groupant pas 50 salariés).

Le calendrier pour 1972 est paru.

Demandez-le à l'Administration

SIA

CHRONIQUE

Grève des objecteurs en service civil

NANTES (APL 10 NOV.) — Le 8 novembre dernier avait lieu à Nantes une manifestation des objecteurs de conscience et de ceux qui les soutiennent. 7 d'entre eux observaient depuis 15 jours une grève de la faim dans l'Eglise St-Luc, de Nantes, pour alerter l'opinion sur l'objection de conscience. Lundi 8, plus de 1 000 personnes se regroupaient autour de 30 jeunes enchaînés, parmi lesquels Dominique Valton, insoumis et Armel Gagnard, déserteur. Après des incidents violents entre policiers et manifestants, les 30 enchaînés, dont plusieurs ont eu les poignets cassés à la suite des heurts, ont été interpellés : D. Valton et A. Gagnard ont été arrêtés et déferés à la Sécurité militaire.

A la suite de cette manifestation, les objecteurs de conscience

et les comités de soutien, le comité nantais de soutien à Gagnard et Valton ont fait la déclaration suivante :

« Les objecteurs de conscience en service civil se déclarent solidaires d'Armel Gagnard (déserteur) et de Dominique Valton (insoumis) arrêtés à Nantes le 8-11-71 à 18 h 30, avec 25 camarades enchaînés par solidarité, au cours d'une manifestation non-violente (...)

« Les objecteurs de conscience déclarent également solidaires de tous les inculpés et emprisonnés en lutte contre le service militaire. Pour exiger l'obtention du statut d'objecteur, quel qu'en soit le motif et le moment, les objecteurs en service civil se mettront en grève pour une semaine d'action et d'information à partir du samedi 13 novembre.

6000 personnes manifestent contre l'extension du camp du Larzac

MILLAU (APL 7 NOV.) — Samedi 6 novembre à 14 heures, 6 000 personnes se sont réunies sur la grande place de Millau pour protester contre l'extension du camp militaire du Larzac (sa superficie passe de 3.000 à 14.000 hectares). Plus de la moitié des manifestants étaient des paysans en colère, descendus de tout le plateau du Larzac; on notait aussi la présence des ouvriers de l'usine HENFER en grève, et celle de nombreux jeunes de Millau et des environs.

Après de longs discours des or-

ganisations agricoles et syndicales, les manifestants partent vers la place du Commerce. Là, alors que diverses organisations recommandaient la dispersion, plus de 3 000 personnes décident de continuer la manifestation, et se rendent dans le quartier des HLM de Millau où les gens aux fenêtres les applaudissent. Aux cris de « Debré salaud, le peuple aura ta peau », « Millau crève, l'armée l'achève », « Ouvriers, paysans, même combat », les manifestants reviennent vers le centre de Millau où ils se dispersent.

Anniversaire bousculé

Paris, Ecole Normale Supérieure

Quelques élèves pendant la cérémonie officielle déposent devant le monument aux morts une gerbe portant l'inscription :

« A nos morts, de la part des marchands de canons »

Puis ils entonnent l'Internationale.

Saint-Dizier

Un drapeau rouge avec faucille et marteau apparaît subitement en tête du cortège qui se rend au Monument aux morts.

Saint-Benoit (près de Poitiers)

Le drapeau tricolore accroché au fronton de la mairie est remplacé par un drapeau rouge.

La petite Rosselle (Moselle)

Des croix gammées sont peintes au minium sur le Monument aux morts.

Metz

Des inscriptions obscènes (sic, le « Monde ») sont faites sur le Monument aux morts.

Enfin, je vous conseille, si vous ne l'avez déjà fait, de lire le dossier sur l'armée, que publie « Politique Hebdo » dans le numéro 2 de sa nouvelle formule.

LALANNE, JAMBOIS, PUTTEMANS, CHAPPELLE

Communiqué du CSSPJ-C

10 NOVEMBRE : Le Comité de Soutien aux Objecteurs de Conscience, les Comités de Soutien à Sylvain Puttemans et Joël Chapelle appellent tous les antimilitaristes à venir exprimer leur soutien aux insoumis, Puttemans, Chapelle, Gagnard, Valton, Jambois et autres, le 11 novembre à 15 h, place de l'Etoile.

A l'occasion de cette manifestation une couronne sera déposée à la Tombe du Soldat Inconnu en mémoire de Jean Pierre Lalanne, insoumis, suicidé le 25 octobre. Gaston Jambois, insoumis et recherché par la police, déposera lui-même la couronne.

Judi 11 novembre : Il y a 150 personnes autour de la place Charles de Gaulle, alors qu'on n'en espérait pas une trentaine.

Les flics (presque aussi nombreux) avaient bien préparé leur coup.

Du côté des manifestants ce n'était pas le cas : inorganisés au possible, ils ont été incapables d'envisager une solution de échange, l'action ne pouvant se dérouler comme prévu, de par le dispositif policier en place; incapables de rassembler les 150 types disséminés autour de la place, inespérés mais prêts à agir, qui n'y ont même rien vu au moment de l'action.

Mieux encore : un camarade dont les organisateurs avaient

prévu qu'il prendrait des photos de l'action et, qui donc, était plus que quiconque attentif, n'a rien vu non plus.

Autour de la place d'étranges dialogues :

- T'as vu quelque chose?
- Non, et toi?
- Moi non plus.

On savait que quelque chose avait eu lieu, mais quoi?

En effet, ce n'est qu'une dizaine de copains qui, partis de l'avenue Carnot (le seul endroit où il n'y avait pas de flics), ont traversé en courant la place avec leur gerbe, en gueulant des slogans anti-militaristes, ameutant ainsi les flics, qui étaient déjà sur eux, matraque au poing, lorsque la gerbe fut déposée. Violence extrême des flics qui ont frappé à qui mieux mieux.

Sur la gerbe on pouvait lire :

« A Jean-Pierre Lalanne, tué par les autorités pour avoir refusé de servir »

(« Combat », 12 nov. 1971).

Pour finir, quelques arrestations aux alentours.

L'action a duré à peine trois minutes, tabassages compris. Pour tant les journalistes en ont parlé. Nous pouvons leur dire grand merci.

Ce dont ils n'ont pas parlé,



MITIN EN PARIS

El 5 de diciembre pro JULIO MILLAN HERNANDEZ, A las 9 y media de la mañana en el CENTRO CONFEDERAL. Anunciaremos oradores en nuestro próximo número.

Con el debido respeto

JAMAS se nos ha acudido la torpe idea de meternos en la política de nuestro país de acogida. Quizás en una sola ocasión, por cierto asaz dramática, nos ocupamos de política francesa adentrados en el maquis, o en comités conspirativos, o en relaciones con elementos de combate urbanos con fines de contrariar, hostigar y vencer al enemigo común que era el hitlerismo, o la fuerza alemana de ocupación en Francia. Aunque cronistas de hoy lo oculten o disfracen, los primeros tanques de la división Lelerc que llegaron al Hôtel de Ville eran tripulados por combatientes españoles republicanos. Pero en fin, este capítulo de la historia de Francia ya parece haber entrado en la oscuridad, y aquí quedamos los españoles libertarios manteniendo impertérrito combate contra el nazifascismo sobreviviente en el malhadado país que es nuestra España. Que estamos opuestos «eternamente» al régimen de tiranía español incubado en Roma y Berlín hace cuarenta años, no lo negamos y aun lo proclamamos a los cuatro vientos para que el mundo liberal olvidadizo se imponga de que su ética, deficiente, no concuerda con la Declaración de los Derechos del Hombre; y como insinuación válida ya basta.

Porque lo que nos calienta los nervios es el envío a Córcega, en días pasados, de varios compañeros porque un señor bolchevique apellidado Brejnev vino a parisear durante una semana. Tres compañeros búlgaros y tres españoles antifranquistas, que sepamos, fueron extrañados a la isla corceña como en 1960 fueron reducidos allí, durante un mes, una docena de españoles republicanos y anarquistas y siete cenetistas búlgaros (ya que también éstos disponen de CNT) para evitar — dijeron las autoridades — la posibilidad de un atentado personal contra un

señor kremlinista llamado Kruschev.

¿Por qué, preguntamos, estas previsiones fuera de ley, porque esa siembra de intranquilidad en hogares penosamente reconstituidos tras haber abandonado, sus componentes, por rechazo del despotismo, a su propio país? ¿Es que Kruschev no pereció en atentado en París por sabia precaución de la policía? ¿Es que Brejnev no tuvo suceso mortuorio en Lutecia gracias al externado de extranjeros en una isla acogedora, al parecer, de asesinos imaginarios? ¿Quién puede suponer, con fundamento de causa, que los ciudadanos del mundo reducidos en la isla citada están afectados de instinto homicida?

Nadie. Sin embargo, a un individuo se le ficha como criminal en ciernes una y dos veces, y la acusación neblinosa cobra visos de delito madurada en un cajón de prefectura. Un inspector ha archivado el atestado y un sucesor lo consulta, y la bola de ilusión de uno cobra cuerpo y solidez a criterio de otro. Ahí un viaje forzado con expulsión transitoria de Francia, y aquí otro viaje obligado a la isla mediterránea, quedando obtenido un criminal al X por ciento. La bola puede crecer y la desgracia final del cuitado puede ser conseguida ocasionando la desazón en el seno de una familia honrada, y la pérdida de estima en el vecindario, más el despido posible en el lugar de trabajo. Total para cubrir un expediente formulario y enterarle al Partido Comunista mundial de que unas autoridades se preocupan de la feliz digestión de unos señores todopoderosos que, tratando de cortar digestiones y tal vez el hilo de existencias ajenas, no se paran en barras.

Nosotros, también víctimas en anterior circunstancia de esas desatentadas previsiones, nos cumple expresar públicamente nuestra solidaridad y nuestra estima a los tres com-

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 25 de Noviembre de 1971

se un rodeo por este suelo de Paname.

... Con el deseo concreto de que si en otra ocasión a Koy-sigyn o a otro magnate moscovita le da la idea de medir su altura con la torre Eiffel, se deje en paz a los extranjeros que en este país no dan guerra por ser su problema nacional el que les preocupa.

DESDE MADRID

España vista por dentro

CUANTO más miramos a España por dentro, más oscura y sucia la vemos. La ególatra farándula, sigue su marcha cada vez más vacua y torcida. No hay ningún ministro que valga medio camino. Los ministros de la vivienda y educación y ciencia valen poco más o menos lo mismo. No son más que dos batracios, fantoches presumidos, que uno fabrica chabolas y el otro analfabetos, que el tiempo se ha encargado de darnos la razón.

El desarrollo de España es grande, fecundo y formidable; es el no va más de la *farberia* española. Construimos muchos castillos en el aire, sin base ni cimientos, sólo de «boquilla», de ahí que al menor soplo de viento se venga todo abajo como un coloso de pies de barro.

Cacareamos mucho; pero sin poner ningún huevo. ¡Hay que ver lo que se ha propalado sobre la enseñanza gratuita y la completa escolarización! ¡Ya sobran escuelas y maestros! Y la realidad cruda es que ni hay ni lo uno ni lo otro. Sólo en Madrid, hay alrededor de medio millón de niños sin escolarizar, con tanto ministro, tanta comedia y tanta mierda.

DOSCIENTAS CUARENTA MADRES PROTESTAN

De «Madrid»:

«Las madres se congregaron ante la puerta del Colegio Nacional Barcelona, de la Ciudad de los Angeles. Protestaban pacífica, pero rotundamente. Algunas llegaron, pasillos adelante, hasta el mismo despacho del director.

»— Nos han dejado a los hijos en la calle.

»Y en la calle estaban las chicas y los chicos — doscientos cua-

renta en total —, que comenzaron a asistir a clase el pasado día 15 y el pasado día 17 tuvieron que dejar de asistir.

»— ¿Qué vamos a hacer ahora? Hay algunos colegios privados en el barrio, pero son muy caros y, además, no hay plazas. Todo esto ha sido debido a una denuncia.

»Eran cien mujeres hablando casi a la vez. Se oía de todo y no se entendía nada. Pero se repetían los ataques al Ministerio y a la propaganda que se ha hecho, en la que se viene a decir: «Estudia. Hay puestos escolares...»

»— Nos han engañado. Han anunciado esto más que un detergente y mire cuál es la realidad.

»El problema surgió el pasado mes de enero, cuando se publicó en el «Boletín Oficial del Estado» una resolución de la Dirección General de Enseñanza Primaria en la que se decía, entre otras cosas: «Queda terminantemente prohibido el cobro de cuotas por cualquier concepto...» «No se podrá prolongar la enseñanza oficial más de los límites establecidos en el calendario escolar...»

»Las madres conocen la disposición y la califican de «absurda». El director me dijo:

»— Resulta que aquí, en Ciudad Los Angeles, puede haber siete mil niños en edad de bachillerato. Quizá algunos menos. Y aquí no hay instituto ni sección delegada tampoco. ¿Dónde van los niños? Hay dos soluciones: llevarlos al Instituto de Orcasitas o al de Embajadores, que son los más cercanos.

»Las madres habían advertido antes:

»— Pero allí tampoco nos los admiten porque no hay plazas.

(Termina en la pág. 2.)

En torno al Sínodo

I

Razón atea

T IENEN razón los de la generación actual y estaban en lo cierto nuestros predecesores. Hay que combatir la Iglesia, cuyo gigantismo juega con todos los peones imaginables para aferrarse a la existencia y sobrevivir al caos de sus contradicciones puestas oficialmente de relieve en 1963 con el Concilio Vaticano II, sucesor del Concilio del mismo nombre nº 1, de 1870, en el que fue proclamada la infalibilidad pontificia. El último concilio fue una confesión eclesiástica, — a regañadientes de sus discursos, o entre líneas de sus escritos —, del mal bimilenario infligido al mundo so pretexto de guiarlo física, moral e intelectualmente, con el fatalismo sibilino de la humildad y el redentorismo del « eterno omnipotente ».

En Italia, sede del catolicismo imperante, el advenimiento de la República fue saludado con esperanzas de libertad religiosa y augurios de emancipación de la tutela clerical. Augurios que hacían prever con optimismo la caída de la Iglesia tradicionalista y cavernícola o, cuando menos, obligarla a una mutación que la hiciera inconfundible en contraste con las seis primeras décadas del siglo.

DESDE MADRID

(Viene de la página 1)

»Probablemente las clases hubieran seguido este año. Pero alguien presentó una denuncia en el Ministerio que en principio no iba en contra de las clases.

»— Lo que sucedió — dice el director — fue que a un padre se le cobraron los derechos de matrícula en el instituto. Los cobró un maestro, porque los maestros hacen las matriculas a petición de los mismos padres. El denunciante creyó que la cantidad era ilegal porque está harto de oír que la enseñanza es completamente gratuita. Esto ya se ha aclarado. Pero ahora por la denuncia no es posible que sigan aquí las clases de bachillerato. Ha sido una segunda consecuencia.

»Las madres, fuera, seguían indignadas:

»— ¿Con qué cabeza se ha dado esa disposición? Nuestros hijos están en la calle. Si aquí no dejan dar clases, que vengan los del Ministerio, que dicen que sobran plazas, y nos vuelvan la papeleta.»

Federico Bolera

Papas castrenses

Con sus escuadras de palo y tentetieso, Pio XI hizo temblar los estamentos político-sociales que no se sometían a su prepotencia. Animó el eje Roma-Berlín y apadrinó «ante mortem» el caos terrible de la segunda guerra grande. Anatemizó la España republicana con su: «Rerum Novarum» y lanzó sus huestes en la batalla para crear su deseada «era nueva», manteniéndola con la punta de las lanzas.

El 11 de febrero de 1939, las banderas de los buques anclados en Port-Vendres fueron izadas a media asta. La ironía de alguno de los desgraciados que desembarcamos ese día en aquel puerto, aumentaba la angustia de la derrota; aquél signo de luto que se quería por la muerte de la República Española obedecía a la de aquél papa, al que sucedió el tétrico Pio XII, de quién Hochcutch, en su libro: «La Iglesia Católica y la Alemania nazi», hace un retrato que no tiene desperdicio.

A su muerte se desatan las lenguas descubriéndose secretos sin confesión anterior posible y, ¿dónde está la castidad? La hermana de la caridad que fuera su ángel guardián, salió de estampía con el canario que amenizara su vida en común.

La desaparición de Pio XII cierra un capítulo cargado de veleidades, concomitancias y responsabilidades execrables, entre ellas la guerra y los campos de exterminio; experiencias que habrán marcado toda la humanidad por varias generaciones.

Juan XXIII conciliador y Pablo VI equilibrista

Ocupa Juan XXIII el trono pontificio apareciéndosele dos alternativas: mantener la Iglesia prepotente o anunciar el concilio de Vaticano II con el que se inicia el mar de fondo que actualmente agita la Iglesia. A su muerte desaparece con él la personificación del simbolo renovador de la Iglesia y aparece Pablo VI, heredero de un cúmulo terrible de responsabilidades insoslayables con las que le obligan a enfrentarse las protestas que claman por el renacimiento de una pureza neo-cristiana capaz de echar a las llamas las páginas vergonzosas de la historia del clero, que rezuma sangre inocente y escandalosos proedimientos rebosantes de cerrilidad.

El reciente Concilio abrió las esclusas del inconformismo. Sus pro-

legómenos, la ventana hacia una aventura cuyas consecuencias — que toman forma aguda — las calculan y procuran controlar los magnates eclesiásticos con el sínodo actual.

Intermedio español

La Iglesia se halla siempre en contradicción consigo misma. Buscar textos para demostrar esta veracidad aparece innecesario. Basta haciendo el balance en lo que va de año y, saltando por las veredas de las discusiones actuales, partir del proceso de Burgos. ¿A qué bueno retroceder más?

En aquél momento, comprometida por los hechos y además porque tiene que valorizar los acuerdos de Vaticano II, levanta la voz en favor de los encartados. ¡Cuidado! Levantan la voz, en España, concretamente, los eclesiásticos del estado llano, que han obtenido el verde de las altas jerarquías que aconsejan serenidad y piedad, cuando de lo que se trataba y podían, era ayudar a darle el golpe mortal al régimen. Mas, ¿cómo era posible tras los compromisos adquiridos a lo largo de la historia del franquismo? ¿No se paseó al generalísimo bajo el palio a cambio del estatuto de «Sociedad Perfecta»?

Al socaire de la situación se quería borrar el recuerdo de la terrible experiencia de 1936-39, esa losa insoportable que los curas rascos tratan de levantar con actos que puedan ser interpretados por el pueblo como emanantes de espíritu de sacrificio y deseos de conciliación. A ello iba destinado el sermón leído el último jueves santo por 180 curas navarros denunciando la represión «que se extiende actualmente sobre nuestro país», pidiendo además el «cese inmediato de la misma, la suspensión de todas las sanciones y la anulación de los despidos; el restablecimiento inmediato del artículo 18 de la Constitución, cuya suspensión en diciembre de 1970, permitió el ejercicio de una injusta represión»; piden, en fin, la instauración en España «de una paz verdadera, fruto de la justicia, en la que puedan hallar su lugar las libertades personales, políticas y sindicales del pueblo». Hasta el mismo monseñor Larrauri ha visto «con sus propios ojos» las trazas de las torturas en la carne de algunos detenidos.

Hemos tomado el ejemplo que precede porque Navarra ha sido siempre baluarte del dogmatismo católico. Allí nació lo de «¡Viva

Cristo Rey» personificado en Franco, de cuyo Estado los eclesiásticos perciben los sueldos, contradiciéndose, desde luego, porque, según algunos historiadores de la presunta existencia de Cristo, éste nunca se humilló ante los potentes para pedir dinero. Pero, ¿por qué no estuvieron al lado del pueblo durante el trienio 36-39 cuando se luchaba precisamente para defender y ampliar las libertades que ellos ayudaron a aniquilar y que ahora exigen?

Perturbadores y humildad innecesaria

Simultáneamente, en la misma época, denunciando la tempestad que agita al mundo, Pablo VI se exclama: «La propia Iglesia, ¿no se halla acaso, acá y acullá, sacudida, doctrinal y disciplinariamente por corrientes perturbadoras que buscan en vano presentarse como el soplo auténtico del espíritu vivificador?»

Notemos ese *buscar en vano*. Porque el Papa, pese a todos los rumores y presiones, se reserva el derecho de castigar con tal de mantener la intangibilidad de la Iglesia. Por otra parte, no aparece acaso irónico cuando, dirigiéndose a los deficientes mentales reunidos en Lourdes les dice: «Entre los hombres a menudo embriagados por el rendimiento y la eficacia, vosotros estáis ahí con vuestra simplicidad y vuestra alegría, con vuestra mirada que solicita un amor gratuito, con vuestra capacidad maravillosa de comprender los signos de ese amor y corresponderle con delicadeza. NOS, nos inclinamos ante la paciente valentía con la que habéis sabido enfrentarnos con vuestra situación.»

Conociendo las causas que originan la mayoría de esas desgracias y existiendo posibilidades científicas de evitar su proliferación, esa declaración aparece por lo menos de mal gusto. Porque la ciencia permite reducir en gran proporción el engendro y en última instancia el nacimiento de seres condenados de antemano al sufrimiento, al que no pueden enfrentarse con valentía a causa de su inconsciencia. Esas declaraciones sólo confirman la imposición tozuda que no da paso libre a la ciencia, que podría evitar ese «admirable sacrificio», y son testimonio de una mentalidad deplorable que hace aceptar los sufrimientos provocados por una política demográfica que no neutraliza la proligidad de los etílicos y otros tarados, proveedores de desgracias sociales.

Fernando FERRER

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CUANDO LOS MALOS TIENEN RAZON

NO se trata de una «boutade», de un salida de tono de querer exagerar la nota. Nada de ello: los malos, los elementos que por su historial, por su conducta, son merecedores de toda suerte de vituperios, de las más restallantes censuras, puede darse el caso, puede acontecer, que en circunstancias, en hechos determinados, metidos a *moralizadores*, tengan razón; precise confesar que dicen verdad...

Y vaya sin dilación la prueba al canto, la demostración de lo apuntado: Hace unos pocos días una alta jerarquía de la Unión de Repúblicas Soviéticas, hizo un viaje oficial a Francia. La prensa nos habló de las medidas especiales que fueron tomadas por el gobierno, a fin de impedir sorpresa desagradable para figura de tanta solvencia. Ya no solamente precedió la llegada del encumbrado dignatario un bien nutrido equipo de «ángeles guardianes», sino que la vigilancia fue reforzada y alejados aquellos que se estimó podían mover zaragata, aun no deparando incluso la cosa de algunos silbidos al paso del cortejo oficial. Por supuesto, nada pasó de extraordinario, y todo quedó en calma.

Más todavía, por lo visto, quedan «rusos blancos». Seguramente deben usar enormes barbasas patriarcales, y su edad debe andar cercana a la del bíblico Matusalén. ¡Y todavía sienten la nostalgia del Sagrado Imperio de los zares! ¡Aquello sí que hacía papel relevante por su seriedad en el conjunto de países europeos! ¡Vaya nobleza, vaya aristocracia, la rusa! ¡El más insignificante de los «mujiks» podía sentirse orgulloso de tener señores de tanta prestancia y abolengo! Ahora, en el período comunista — ¡horror de los horrores! — Rusia había llegado al nivel de la más baja regeneración. ¡Era la vergüenza de todos los países civilizados! Y el folleto anticomunista de los «rusos blancos» registra las leyes, los procedimientos, las argucias, las persecuciones, las deportaciones, la falta de libertades cívicas que aprisionan al pueblo eslavo. Las diferencias en los salarios, las jerarquías; las diferencias en lo relativo a la enseñanza, la rígida fiscalización política, el embrutecimiento por el trabajo. Todo lo

que ya sabemos quienes hemos venido siguiendo la evolución de la revolución, popular en un principio, y encajonada después en los peores moldes dictatoriales.

Y la paradoja, el contraste, se percibe al comprobar que elementos — los «rusos blancos» — que en su día, y ocupando cargos en su país, debieron hacer más mal que la peste, tengan ahora completamente razón al evidenciar las arbitrariedades infinitas de los comunistas. Al fin y al cabo, ellos en tanto que zaristas, engarzados a las tradiciones nacionalistas, no engañan a nadie. ¡Ellos no levantaban rojas banderas de libertad y de justicia social! Malos, por serlo, son aquellos que hacen las cosas mal. Pero peores aún los que falsifican la verdad y traicionan, como hacen los comunistas.

¿PATERNALISMO, O ESCLARECIMIENTO IDEOLÓGICO?

No se ha terminado de hacer referencia a la juventud. Y es que el tema tiene muchísima envergadura, ofreciendo distintas facetas para el enfoque, cada una de ellas susceptible de sus más y sus menos. Hemos de partir del principio de que no se llevan por parte de los compañeros veteranos, metidos dentro de una redoma las fórmulas exactas para el enfoque y resolución de todos los problemas que asomen a lo largo de nuestra actuación de militantes, sin discriminación de edades.

Cuenta para algo la experiencia cuando pueden, a través de ella, hacerse parangones. La experiencia en el estudio, y la que se saca dando empujones y recibiendo coscorriones al paso de los años. Todo vale, todo tiene su mérito. Lo que ya asevera escasa magnitud es la simple improvisación, desdeñando la teoría y la práctica. Y es lo que algunas veces se percibe por ahí. Ello acaece cuando se cae en la conclusión de considerar que amar la libertad es una equivalencia de hacer lo que al individuo le da la gana. Y al tener esta interpretación ocurre lo de que, al socaire de conatos de protesta, se haga el juego a quienes viven atentos a lo de «en río revuelto ganancia de pescadores».

No cuadra a todos el papel de bomberos, el de apagar los impulsos de rebelión que son propios, o deben ser propios de la mocedad. Es en particular desde los dieciocho a los veinticinco años,

que se está en el plan de volar las etapas; que se tiene predisposición para la acción arriesgada, para todo aquello que pueda redundar en bien de las ideas. Quienes hemos vivido esa etapa, no es cosa de que vayamos a poner valladar de objeciones a quienes sienten el acicate de la acción. ¡Y el motor de la acción hace falta hoy día en muchos países! Tampoco es cuestión de embarcar a nadie, haciendo lo del famoso Capitán Araña, tantas veces nombrado, que embarcaba a los demás, exhortándoles a ser valientes... ¡pero él se quedaba seguro y tranquilo en tierra!

Hay que orillar al tratar con la gente moza, el aire *paternalista*. Importa no tomar aires de mentor; el no pretender estar en el *fiel de la balanza*. Muchos jóvenes, de los que se ocupan de problemas sociales, consideran que quienes, como ellos, no andan con piernas ligeras y pronta disposición para el alboroto, es que están rezagados, viviendo fuera de la realidad. De ahí la necesidad de una confrontación seria y asidua entre jóvenes y veteranos. De la confrontación leal puede venir la acoplada inteligencia susceptible de aunadas iniciativas. Es posible que un muchacho que ha bregado frente a la airada, a la cerrada acción policiaca de zona urbana o de parajes rurales, sepa detalles de estrategia, poco corrientes, para difundir la propaganda y evitar la acción de los *mastines* del capitalismo. Pero ello no supone, no debe suponer para un libertario, que «maoísmo», «stalinismo», «deninismo», «guevarismo» y tal, sean de una estructuración más moderna y realista que el anarquismo.

¿Modernos los que andan siguiendo a la línea textos que la ciencia ha demostrado su inconsistencia? ¿Modernos los que han asesinado a los antiguos compañeros de ruta, para así poder actuar a sus anchas? ¿Modernos los que se han portado y se portan peor que el capitalismo más reaccionario? ¿Modernos los que niegan la evolución humana al pretender estratificar todo el aparato del partido, negando el derecho a la crítica?

He ahí unas pocas interrogaciones, basadas en la estricta realidad comprobable, para que las tengan en cuenta algunos de los jóvenes que pudiendo ser libertarios convencidos déjense

llevar de la hueca demagogia marxista. Algunos de esos jóvenes que estiman que se ha de hacer la revolución como sea y con quienes sea. Tengan bien en cuenta los que así noten las cosas que, dentro del conjunto de «grupúsculos» marxistas, ha habido y hay luchas tenaces. Las ha habido en Venezuela, en el Brasil, en Guatemala y en otras partes. Téngase también presente que el propio «Che» Guevara fue traicionado por sus propios compañeros, no es novedad, puesto que se ha dicho en prensa comunista. ¿Puede ser laudable empresa para gente moza el *deslizarse* en tal avispero de pasiones enconadas?

Sin ser paternalistas, sin querer atraer por el peso de los años, se le puede demostrar a la juventud que en el ambiente libertario ciertas novedades apestaban como pescado podrido. ¡Llevan el virus del autoritarismo, germen de todos los males sociales! Esclarecer ideas y tácticas es una cosa. Andar con sonsonete paternalista y querer tener razón a toda costa, es ya bien diferente.

EL REALISMO DE ANDREIEV

Han transcurrido estos días cien años tras el nacimiento del escritor ruso Leónidas Andreiev. Se ha dicho que en lo que a su obra se refiere, ha experimentado a la manera de un eclipse. En efecto, apenas si se habla de él. Recientemente una editorial francesa ha editado una selección de relatos, encabezados por el que lleva como título «Los siete ahorcados». Algo de lo más patético que se ha escrito en torno a la pena de muerte. Se reeditan, del conjunto de los más importantes escritores rusos, obras de Gorki, de Dostoiewski, de Tolstoi, de Chejov, pero se tiene olvidado a quien, en talento, en originalidad, y sobre todo, en fondo social, bien puede equipararse con los citados. En España, allá por la segunda decena del siglo, se tradujeron y publicaron la mayoría de obras de Andreiev: novelas, cuentos y teatro. Su realismo dejaba en nuestro fuero interno intensa sensación. Con vivo colorido ofrecía el contraste entre el ensueño idealista y la brutal realidad, como en el caso de aquel astrónomo, que absorto en los misterios del cielo, no veía la revolución que conmovía a su país.

Resumen de dos semanas de lucha

En este octubre (1) la lucha social calienta España, pues hay huelgas en Pamplona, en la región andaluza, en Bilbao, y la huelga general de los mineros asturianos apoyados por obreros metalúrgicos, obreros de la construcción y pequeños tenderos. La lucha en Asturias reivindica mejoras salariales, convenios colectivos favorables a la clase trabajadora, libertad para los presos político-sociales, cese de la subida de precios, etc...

Mientras, en Cataluña comienza el mes con las luchas que desde hace meses sostienen los obreros del ramo textil, el ramo del metal y de la construcción. Será el lunes 18 de octubre en que estallará la lucha con un carácter radical y masivo. El detonante de la explosiva situación que desde meses se mueve el Movimiento Obrero, juntamente a otros sectores de trabajadores y del estudiantado, es el combate que desde junio sostienen los obreros de la SEAT (fábrica de la Zona Franca de Barcelona) contra la patronal. La mecha es encendida por la criminal y violenta represión con que la dirección empresarial de la SEAT responde a la ocupación, por la Asamblea de los obreros, de la fábrica.

La SEAT (Sociedad Española de Automóviles de Turismo), empresa filial de la FIAT adquirida por el Estado español, es la mayor fábrica del ramo del metal (sector del automóvil) de Cataluña, trabajando en ella 24.000 obreros repartidos en tres turnos (mañana, tarde y noche) de ocho mil obreros, que se trasladan por medio de autobuses desde la plaza de España a la Zona Franca donde está situada la factoría SEAT.

Después de las jornadas de noviembre-diciembre de 1970; continuándose en la brecha con las huelgas del Metal de primeros de año (Harry Walker, Macosa, Maquinista, Pegaso, etc...); siguiendo el motín popular de Santa Coloma; confirmando la radicalización de la lucha de la clase trabajadora con el 40 % de abstenciones, más los numerosos votos en blanco, de las «elecciones sindicales» de mediados de mayo... se produce la huelga de más de cuatro mil obreros en la SEAT, siendo la primera parte del combate revolucionario de carácter masivo de estos días.

Antecedentes

Primero hubo paros para cobrar las 600 pesetas que les costó la empresa; siguió el boicot a las

(1) Correspondencia recibida en noviembre (NDLR).

«elecciones sindicales» de la CNS que hubo en el taller 5, en contra de las candidaturas a enlaces y jurados que presentaban los «carrillos» (FSUC - CC OO) con su política de «centrismo» en la CNS y política colaboracionista de legalizar su «partido» y sus «comisiones» en el tinglado burgués y estatal; luego son despedidos dos obreros por haber ido al lavabo durante el turno de producción, sus compañeros van a la lucha; hay paros hasta conseguir 7 minutos cada dos horas para poder ir al lavabo; finalmente 4.000 obreros paran totalmente en el taller nº 1 y la sección 114 del taller 7, contra la imposición del turno de noche obligatorio.

La empresa SEAT decide extender el turno de noche obligatoriamente al taller 1, que consta de 4.000 trabajadores. Los obreros de este taller se niegan a aceptar esta medida y presentan un pliego de firmas pidiendo la supresión del turno obligatorio de noche. Pero el legalismo que supone esta acción pacífica de corte reformista no tiene resultado alguno. La patronal señala a 35 obreros para que el próximo lunes, 7 de junio, inicien el turno nocturno.

El lunes se presentan por la mañana, y no les dejan fichar, negándoles el trabajo. Todo el taller para en solidaridad con sus compañeros, corta el turno obligatorio de noche. Otros talleres, como los 4, 5 y 7, realizan una serie de paros en apoyo al taller 1. La sección 114 del 7 (400 obreros) se lanza al paro total. Paulatinamente, la empresa tiene que parar la producción en todos los talleres por falta de material que provenga del taller 1.

El viernes, la empresa, tras algunos titubeos y *al ver que la lucha no estaba organizada solidariamente*, opta por responder con mano dura: Despiden a 14 obreros, expedienta a 1 jurado y 3 enlaces «sindicales».

El sábado, al ver que las luchas continúan, la empresa despide a 11 obreros más y sanciona a otros 3 cargos «sindicales», suspendiendo de empleo y sueldo, por dos días, a todo el taller 1.

Sanciones, despidos y lock-out son las primeras respuestas de la empresa a las reivindicaciones inmediatas de los obreros. Son la brutal represión desencadenada por la empresa tras nueve días de valerosa lucha obrera. La «normalidad» impuesta por los capitalistas mediante la represión y la coacción encadenan a los obreros de SEAT al turno obligatorio de

noche si quieren continuar como asalariados, para no morir de hambre. Pero la lucha prosigue, sólo ha sido el comienzo.

Lecciones de la lucha

La represión desencadenada por la empresa, apoyada por la legislación franquista, la policía y la guardia civil, muestra claramente el cariz que tomarán las luchas en el presente período, de lo cual emerge la necesidad de organizar la autodefensa. A la violencia policiaca y fascista de la patronal sólo podemos contestar con la violencia revolucionaria masiva y generalizada, expresada orgánicamente por el sindicalismo revolucionario y la autogestión de las luchas de la clase trabajadora con los principios de acción directa, la organización federalista de abajo arriba y el apoliticismo ácrata que tiene como única medio la acción directa revolucionaria.

La lucha de junio en la SEAT surge poco después de terminar «oficialmente» el estado de excepción, que expiró desalentado por el movimiento revolucionario y las acciones masivas que con su promulgación no cesaron, sino que se extendieron. Pero ahora imponer la reforma de la ley de Orden público y del Código penal, con lo cual resucita con carácter permanente el estado de excepción, de forma velada, a los pocos días. Aquí está la «mano dura» de los empresarios, que no vacilan en practicar sanciones y despidos en masa, como en la Maquinista, Maccsa, Harry Walker, Inter y SEAT en los últimos meses; y se debe recordar la reunión que tuvieron algunos destacados empresarios a principios de año, en que acordaron una serie de medidas represivas muy tajantes. La represión es el arma esencial de los capitalistas para mantener sus privilegios y aumentar sus beneficios.

En SEAT, para preparar la vuelta al trabajo, la empresa envía la policía armada (los grises) y la guardia civil para que rodeen la factoría; entonces hacen entrar a los obreros en fila india, siendo registrados y cacheados por los vigilantes. Mientras, dentro de la empresa impone un control carcelario muy rígido, siendo vigilado suspicazmente por los esbirros de la empresa: una banda de cerdos compuesta por encargados vigilantes, maestros, jefes de equipo, ingenieros, etc. Cuando se abre el taller 1 y la sección 114 del taller 7, es un miércoles gris

para los obreros sancionados, por esperarles un verdadero ejército de aquellos esbirros del capital, que mediante todo tipo de coacciones, cogen a los obreros uno por uno y los obligan a trabajar, mientras a enlaces y jurados no les dejan entrar en la factoría.

Una importante lección, tanto como los conocimientos sobre la actual fase represiva y su necesidad autodefensa contestatarios, fue que en la lucha obrera en SEAT fue el papel de enlaces y jurados, de cara a la organización del movimiento obrero y de la postura abstencionista de los trabajadores de conciencia revolucionaria. Los enlaces y jurados, recién elegidos en mayo, con su insistencia en moverse por los cauces legales en la CNS, con sus idas y venidas de «sindicatos», con sus negociaciones y diálogos en la mesa de la patronal y con los verticalistas no se preocuparon en ningún momento de organizar la lucha, ni impulsar la generalización en toda la factoría. La fuerza y la eficacia de la lucha no está en el legalismo ni en CNS, sino en la organización clandestina y el combate revolucionario que es donde reside la fuerza y la eficacia de la lucha de los trabajadores. Un enlace o jurado sólo tiene dos alternativas en la CNS: venderse, o si se piensa actuar honradamente, se suicida y mata la lucha de la empresa, pues su situación abierta la hace blanco de la represión; el haberse presentado a «elecciones» ha servido para ficharle la «bofia» primero, para despedirlo la empresa después. Los enlaces y jurados sólo tienen un medio para no continuar traicionando al movimiento obrero, y es dimitir. La defensa de Carrillo y comisiones obreras, de tener cargos en la CNS, pone a éstos al lado del Estado y de la patronal, y por lo tanto son enemigos de la clase trabajadora, son unos vendedores obreros y unos traidores al proletariado. Por lo tanto no debemos respetar a ningún Carrillo o sus comparsas, sino que desde ahora debemos de combatirlos, como ya combatieron los trabajadores al PCE, PSUC y sus aliados durante las jornadas de mayo de 1937 en Barcelona.

En la lucha de junio en SEAT, como ya se vio en la huelga de 45 de Harry Walker, falta unificar la lucha por la base, en contra de los partidos políticos y sus jugadas maquiavélicas y sectarias. Siendo irrealizable una victoria total en una sola empre-

obrera en Cataluña

A cargo de nuestra Redacción del Interior.

sa, pues el capitalismo está ligado entre sí, todo aquél que tenga un sentido revolucionario debe actuar acorde con necesidades reales que hay que extender a las luchas de forma generalizada, no quedando aislados en un taller como en el caso de SEAT sino generalizándose por todas las factorías, por todo el sector, toda la localidad, la provincia y la región hasta alcanzar la huelga general revolucionaria el nivel de todo el país. Hay que extender inmediatamente el inicio de una lucha, en una empresa o una localidad, un amplio movimiento activo de solidaridad. Si al Estado y a la patronal les interesa mantener aislada la lucha, impedir su generalización, por la misma razón los obreros y revolucionarios deben hacer todos los posibles, aunar esfuerzos, porque la lucha se extienda al máximo, generalizando las huelgas, los combates, cuanto sea posible.

En la primera embestida de la SEAT, reformistas y Carrillos fueron desplazados por la lucha misma, y cayeron en descrédito entre la multitud proletaria ya valorizada con las experiencias del combate. Movimientos de solidaridad se hicieron sentir, aunque tímidamente y no de la forma blufista y triunfalista como los presenta la LCR (IV Internacional en España) que a más se los hace arbitrariamente suyos. Los trotskistas, tan enemigos de la «espontaneidad», hacen gala de organización disciplinada y centralista gracias a los movimientos espontáneos; es una gran contradicción, propia de quienes juegan demagógicamente, y esto comprende a todos los grupúsculos partidos políticos que van desde los Carrillo hasta los variados pardillos maoístas, con el oportunismo y el bluff espectacular, pero vacío. Vicios políticos en los que los anarquistas jamás debemos caer si queremos llamarnos por tal nombre.

El juicio « magistratura »

A primeros de agosto, coincidiendo con unas huelgas de los obreros de la construcción, se desarrolla el juicio que han puestos los obreros despedidos de SEAT a la empresa ante la Magistratura del Trabajo. Esta medida legalista promovida por los Carrillo y enlaces y jurados sindicales de SEAT, es una vuelta a las clásicas medidas antiobreras que el PSUC y sus comisiones tienen el vicio politiquero de llevar al campo legal de los burgueses y al Estado,

las luchas revolucionarias del proletariado, siendo infinitamente comprobado que las derrotas de la lucha obrera y las victorias de la patronal transcurren en la mesa de las negociaciones de la CNS y sus tinglados, así como es una realidad más que sabida que sólo somos el movimiento obrero por un solo medio: la acción directa revolucionaria.

Hay manifestaciones obreras en la Vía Layetana, el centro de Barcelona, ante la CNS y delante la Magistratura, adquiriendo carácter revolucionario con afrontamientos con la policía, siendo gracias al desbordamiento de los obreros revolucionariamente concienciados, que no se someten a las consignas de la política reformista del PSUC.

Cuando los anarquistas y sindicalistas revolucionarios denunciábamos la política de «enronque» con la CNS, predicada por «cinco-puntistas», Carrillo, Bandera Roja, pradistas, etc., como alta traición a la clase trabajadora con motivo de la lucha por el boicot a las elecciones sindicales del pasado mayo, añadíamos que ser elegido enlace o jurado sólo sirve para que la policía los fiche y la empresa los conozca, quedando les únicamente dos alternativas: venderse o, si son honrados, ser despedidos por los patronos y encarcelados por el Estado. En el caso de SEAT se daba una confirmación más a nuestras predicciones, pues nueve cargos sindicales, recientemente estrenada su función, fueron despedidos de SEAT, dos semanas escasas después de ser elegidos, a más de pasar por la comisaría. Y ahora recurrieron al Estado para que fuera «justo» y los devolviera al empleo quitado por la patronal, olvidando que el Estado no es más que el soporte político y represivo de la patronal. Catorce obreros más de base, sin tener cargo sindical alguno, habían sido igualmente despedidos, pero no por legalistas, sino por haberse jugado el empleo asistiendo a las luchas proletarias por sus intereses de clase explotados y oprimidos. Estos últimos fueron enredados por los cargos sindicales y Carrillo a presentar denuncias a la Magistratura por despido impropio.

El día del juicio, la policía armada cerca los alrededores de la Magistratura. Sólo unos pocos obreros logran entrar en la sala: el resto, muy numeroso, se manifiesta, siendo violentamente agredido por los «grises».

Al no poder los abogados conseguir un acuerdo con la empresa para que los despedidos sean readmitidos, solicitan que sean indemnizados. La empresa acepta pagarles para que así se callen y tengan veintitrés obreros menos que conocen como luchadores del movimiento obrero, a pesar de que los cargos sindicales hayan hecho los posibles para que la huelga de junio no se extendiera por todos los talleres de la factoría.

A esta resolución de indemnización de la Magistratura los Carrillo y demás traidores al proletariado la consideran una victoria de la clase obrera, cuando la victoria verdadera hubiese sido que la huelga se extendiese por toda la SEAT, y en vez de emplearse los derrotistas caminos del legalismo y la CNS, se hubiera empleado la acción directa autogestionándose la lucha obrera.

De esta lección los obreros de SEAT y demás empresas de Barcelona y la región catalana, tomaron decisión de emplear métodos revolucionarios en la huelga por su propia emancipación, contra la cual los Carrillo intentan, fracasando en el intento, sacarse de las mangas una huelga del transporte en Barcelona a mediados de septiembre, en un desesperado intento de controlar con su dirección reformista el movimiento obrero catalán. A partir de ahora las cosas seguirán caminos más revolucionarios, más abiertos, más combativos. La base obrera, sin jerarquías burocráticas, irá gestando nuevos combates que, a nuestro entender, son en Cataluña superiores a las huelgas generales de 1952 y 1956 en Barcelona, y a las jornadas de noviembre - diciembre del 70, pues tanto en 1952, que cayeron gran número de militantes de la CNT-AIT, y todo el resto fue una lucha reivindicativa, así como las jornadas barcelonesas de 1956, en ambos casos los trabajadores luchaban contra la subida de precios, en las jornadas de noviembre-diciembre se luchaba contra la represión policiaca que masacró al estudiantado barcelonés; en la calle se gritó: «¡Burgueses asesinos!», «¡Policías, asesinos!», «¡Han matado un estudiante!», y en defensa de unos militantes de un partido político, el ETA, quedando en un sentido antirrepresivo y político, pero sólo adquiriendo carácter social con la incorporación del movimiento obrero en las luchas y con las huelgas (Harry Walker, Macosa, etc.), y los desbordes revolucionarios por parte



30 años de paz en España

de militantes anarquistas («Negro y Rojo», CNT-AIT, jóvenes anarquistas, etc.), con la llamada a luchar por la huelga general revolucionaria a partir de la jornada revolucionaria del 10 de diciembre en Barcelona. No obstante el carácter revolucionario y de acción directa que nosotros hicimos todos los esfuerzos para dar al movimiento de noviembre-diciembre 70, no fue suficiente, con todo y teniendo en cuenta el desbordamiento de los grupúsculos políticos de carácter bolchevique y el reformismo del PSUC, por la espontaneidad de masas.

Pero a partir del 18 octubre 71, en la lucha obrera de SEAT, y su extensión en la calle, las fábricas, los barrios, el estudiantado y las poblaciones de Cataluña, es cuando la liberación del pueblo trabajador en España toma nuevos rumbos, basados en la acción directa revolucionaria y la generalización de las luchas. Esperamos que las lecciones sobre las deficiencias del paso adelante de las jornadas de noviembre-diciembre sirvan para dar muchos más pasos adelante en la lucha libertadora después del inicio de este movimiento del 18 de octubre. (Proseguirá en el próximo número)

BOLETIN «TERRA LLIURE»

En la segunda semana de diciembre próximo aparecera el cuarto número de este Boletín trimestral órgano de la Regional Catalana CNT en el exilio. Dada la aceptación que tiene este vocero interior de la R.C., nos hemos visto precisados a aumentar la tirada. Para no quedarnos cortos en la misma, rogamos a los compañeros que lo quieran recibir sin haberlo hasta aquí recibido, que nos envíen solicitud lo antes posible. Igual encargo a Agrupaciones y corresponsales que deseen aumento de ejemplares. Dirigirse al compañero Evaristo Bagés, en la dirección del Boletín.

NOTICIAS DE BARCELONA

PRESOS POR DELITO DE
OPINION

Los ciudadanos Montserrat Fraison Fernández, José Ordeix Dordal y Félix Martí Abel, han sido detenidos por agentes de la brigada política especial por haber manifestado francamente sus convicciones antifranquistas. A los tres se les ha incoado proceso por crimen de opinión.

MAS DELITO DE ESE

Sospechados de haber organizado o intervenido en una reunión antifranquista celebrada «en un lugar de Cataluña» por elementos de diversas tendencias, han sido multados José Andreu Abelló y José Solé Barberá con la increíble suma de 500.000 pesetas, y con 100.000 Mariano Vila-Abadal Vila-plana, Alejandro Cirici Pellicer y Juan M. Vallbé Ribera, todos ellos intelectuales de significación catalanista. Como quiera que no han satisfecho las «mordidas» intentadas por la voraz Jefatura Superior de Policía, los cinco multados han sido encarcelados.

FALLECIO UN ANTIGUO
COMPANERO

Se trata de Emilio Viña González, periodista que fue de la primera redacción de «Solidaridad Obrera» diario junto con Manuel Andreu, José Negre, José Borobio y Francisco Jordán. Viña llevó con sumo acierto la sección «Ecos», columna diaria en la que mantenía la crítica de la sociedad y de las ocurrencias diarias, con fino gracejo. Firmaba «Gonzalvi» y por Gonzalvi era conocido en los medios cenetistas de la época (1916-17). Para dar una idea del humorismo de Viña recordaremos dos ecos suyos que hicieron — con muchos otros — lo que ahora se llama «impacto». Habiendo en la puerta del Centro Obrero donde «Sol» se redactaba una pareja de guardias de Seguridad para exigir la filiación de los concurrentes a la casa, a Gonzalvi le preguntaron el por qué de su venida al Centro, respondiendo él que por sus obligaciones de reportero. Un guardia quedó a oscuras, pero el otro le iluminó — según un eco del preguntado — de la siguiente manera: «Está claro, ¿Reportero? Pues segundo portero.» Cuando el Cuerpo de guardias de Seguridad se quejó en la Prensa de la insuficiencia de sueldo (16 reales por día) y con obligación de costearse el casco y los zapatos, Gonzalvi intervino en otro eco aconsejando a los guardias: «Aquí se puede ahorrar algo, pues usando cascos sobran los zapatos.»

Abolir las barreras lingüísticas

EL pequeño paseo de la Tierra a la Luna llevado a cabo por Apolo XI sigue suscitando numerosas reflexiones. Ello ha principalmente demostrado que los progresos esenciales de la técnica tienden a perfeccionar cada día más los medios de comunicación.

Esto empezó en la prehistoria con la invención de la rueda, que hizo posible la creación de la larga serie de diferentes vehículos, desde los carromatos a tracción animal hasta los automóviles más modernos. Otras relevantes etapas son la invención de la locomotora por Stephenson, la del avión por los hermanos Wright y en fin la realización de las aeronaves, que abrió la era de los viajes cósmicos.

Si la técnica ha contribuido de esta manera a facilitar el desplazamiento de la materia, ella ha hecho igualmente posible la transmisión de la información, bajo todas sus formas: por código gráfico (telégrafo), sonora (teléfono) y visual (televisión). En este plan la electrónica ha desempeñado un papel de primer plano. Esto empezó con la telefonía sin hilos en 1895, prosiguió con la radio-difusión (1922) para, pasando por las diversas fases del desarrollo de la televisión, llegar a la noche del 21 de julio de 1969, en la que de una distancia de cerca de 400.000 kms llegaron hasta la Tierra imágenes en color y fueron vistas, por medio de la mundovisión, por más de 500 millones de telespectadores.

La técnica ha borrado las fronteras. Ella ha unido todos los puntos de nuestro globo. Y no obstante las barreras aún subsisten, dividiendo la humanidad en un gran número de agrupamientos distintos, que se manifiestan recíprocamente, sino hostilidad, si por lo menos una penosa incompreensión. Estas son, por supuesto, las barreras lingüísticas.

En las exposiciones y congresos internacionales la maldición de Babel influye pesadamente sobre la eficacia de los trabajos. Cuando yo presido las asambleas generales de la UIPRE (Unión Internacional de la Prensa Radiotécnica y Electrónica) que reúne colegas de diez y siete países, yo resiento más que

Viña se marchó de nuestro elemento cuando abusivamente unos del Arte de Imprimir acusaron a dicha redacción de germanófila. Al morir, Viña formaba parte de la empresa editora del «TBO». Estaba en la edad de 83 años.

CIAO

nunca el pesar de no poder utilizar una sola lengua, para dirigir los debates. Una lengua auxiliar, esencialmente destinada a servir en las relaciones internacionales y que, por lo mismo, no pretenda de ninguna manera ocupar el lugar de las lenguas nacionales, que constituyen el precioso patrimonio de cada país. Una lengua neutra, que no pertenezca a ninguna nación particular, y sirva a la humanidad entera. En fin una lengua fácil de aprender, de una agradable sonoridad y de una tal precisión y riqueza, que ella se preste a la expresión de todos los pensamientos, ya sean científicos, técnicos o poéticos.

Esta lengua existe. Es el Esperanto. Yo la he aprendido, por mi parte, hace cincuenta años y la he practicado frecuentemente, la he enseñado y he escrito con ella muchos artículos y un libro, que fue traducido en veintidós lenguas.

¿Lengua artificial? Error. Es una síntesis de las principales lenguas europeas, con un neto predominio de raíces latinas. Lengua lógica en su estructura y — aún que parezca paradójico — fácil de aprender, todo y poseyendo el más extenso vocabulario, capaz de expresar los matices más sutiles del pensamiento. ¿Cómo? Gracias a un sistema de prefijos y sufijos que permite formar, a partir de una raíz, un gran número de vocablos. La experiencia prueba que en un año escolar, a razón de dos lecciones por semana, los niños aprenden con facilidad el Esperanto.

Imaginémonos lo que sería nuestro mundo si la enseñanza del esperanto fuera introducida simultáneamente en todas las escuelas del mundo. Desde entonces se evitarían todas las pérdidas de tiempo que lleva consigo el estudio de varias lenguas extranjeras. Las publicaciones científicas y técnicas podrían aparecer en una sola lengua, para el mundo entero. Los congresos internacionales harían igualmente uso de la lengua Internacional. La televisión usaría el Esperanto en las emisiones directamente difundidas por satélites (esta nueva técnica ha sido el objeto principal del reciente «Symposium» Internacional de Televisión que ha tenido lugar en Montreux (Suiza), y de manera general, en todos los programas de Eurovisión y Mundovisión. Y sin ninguna dificultad un joven japonés podría hacer una declaración de amor a una joven italiana.

Pero, desgraciadamente, estamos

bien lejos de este ideal estado de cosas. El Esperanto no está suficientemente difundido. En nuestros días esta lengua es practicada por un número relativamente limitado de clarividentes idealistas, que han tomado conciencia de la necesidad de este instrumento de comprensión universal. Pero la ONU que debería extender en el mundo entero la introducción del Esperanto en los programas escolares, la ONU que ha recibido con tal fin una petición avalada con millones de firmas, y entre ellas las de los más eminentes eruditos y escritores del mundo entero, la ONU no ha hecho nada en este sentido.

¿Quiere esto decir que este organismo busca a imponer el inglés como idioma internacional? Esto haría correr el más grande de los peligros a los países no anglosajones porque, con la lengua, penetran también las maneras de pensar y de vivir. Además, la hegemonía de una lengua nacional permite privilegios de orden económico que van de par con el predominio intelectual. Hay ahí una gran amenaza para nuestra cultura.

Yo no he esperado a leer los donosos escritos de Etienne Clavando en la picota al francés (francés cargado de anglicismos) para luchar contra la polución de la lengua francesa por los barbarismos. Los que leían nuestras revistas antes de la última guerra recordarán cuanto yo vituperaba contra términos técnicos tan necios como «self de choc». Como se sabe, yo nunca he cesado en esta lucha. Yo persisto en creer que el mejor medio de proteger las lenguas nacionales de la invasión de vocablos extranjeros, es la adopción de una lengua internacional neutra.

Mientras tanto, e incluso aunque no hubieran otras razones para pensar así, la insuficiente difusión del Esperanto me hace dudar seriamente de la cordura humana.

E. AISBERG
(Toute l'Electronique)

Para todos informes sobre el Esperanto escribir a: SAT-Amikaro, 67, av. Gambetta, Paris, 20^e (Francia).

Para los cursos Español-Esperanto, dirigirse a: Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-IGNY (Francia).

Compañero:

No olvides que el compañero JULIO MILLAN HERNANDEZ está próximo a ser condenado.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 28 de los corrientes a la hora y sitio de costumbre.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 28 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE OULLINS

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la Asamblea General que se celebrará el primer domingo de Diciembre día 5 a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. LOCAL DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros afiliados de esta Local a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 28 de noviembre a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre, donde se tratará del informe de nuestra delegación al último pleno.

F. L. DE PERPIGNAN

El Calendario S.I.A. está próximo a aparecer. Se ruega a todo compañero, amigo y simpatizante de la CNT y de SIA que desee obtener el Calendario SIA 1972 se dirija si así lo cree conveniente a esta Comisión: CNT-AIT, 46, rue des 15 Degrés, 66-Perpignan.

Este comunicado sirve igualmente para todas las Federaciones Locales de la CNT de los Pirineos Orientales que deseen obtenerlos por nuestro intermedio que nos digan las cantidades que quieren.

Se pone en conocimiento de todos, que los beneficios que resulten por el descuento serán entregados en su totalidad a la sección de SIA de Perpignana.

Por la Comisión de Cultura y Propaganda, el *Secretario*.

TURRONES DE ESPAÑA

Habiendo ya efectuado pedido de este producto cuyo resultado económico va a la suscripción pro compañeros ancianos o inválidos, rogamos a cuantos compañeros deseen adquirir este producto que adelanten sus pedidos. Las clases serán de Jijona, Alicante, Mazapán y Yema. También habrá pañecillos piñonados. Los precios los publicaremos una vez nos sean conocidos.

S. I. A. — TOULOUSE

El domingo, 5 de diciembre 1971, a las 3 de la tarde, en la Sala del Cinema Espoir, 69, rue du Taur, S.I.A. presenta un gran ESPECTACULO ARTISTICO, con la colaboración del prestigioso Grupo «Terra Lliure», bajo el siguiente programa:

Primera parte: Pieza en dos actos de Carlos Arniches, «DONDE LAS DAN, LAS TOMAN», con nutrido reparto de actores.

Director artístico: J. Vives.

Segunda parte: El Grupo «San Francisco», con danzas folklóricas; Tina Prat, canciones modernas; José Jordana, barítono; Pedro y Susana, pareja de baile español; Lolita Martín, en su repertorio de canciones españolas; Martí, canciones populares; Miguel Galarza, cantante y rapsoda, acompañado por Monterde con armónica; Pianista: Mme Galcerán; el espectáculo será presentado por la simpática, Tina Prat.

CIERRE DE UNA EXPOSICION DE PICASSO

LONDRES (OPE). — «La segunda exposición de arte con obras de Picasso cerró sus puertas el sábado pasado después de haber sido

destruidos por unos bárbaros, grabados de Pablo Picasso que valían 35.000 libras esterlinas — decía «The Times» el 8 de noviembre en un despacho de su corresponsal en Madrid —. La Exposición Skira fue cerrada anoche después de haber sido atacada en la noche del viernes la Galería Theo, ataque que se cree que fue realizado por el grupo neofascista de los guerrilleros de Cristo Rey. El director de la Galería Skira ha manifestado que la ha cerrado en señal de duelo por la destrucción de la Colección Vollard, a la que tenía por uno de los pilares fundamentales del genio de Picasso. Otra razón podría ser el temor de una agresión parecida.

La policía dijo ayer que habían sido detenidas ocho personas en relación con la destrucción de los dibujos de la Galería Theo. Pero no se ha practicado ninguna detención en relación con los ataques llevados a cabo por activistas derechistas contra librerías que exhiben obras de autores izquierdistas, según manifestaciones hechas por los propietarios de las tiendas.»

S. I. A. — MONTAUBAN

Invita a todos sus adherentes y a la Colonia española en general a asistir por la mañana del domingo 28 de noviembre a las 10 horas a una interesante CONFERENCIA que disertará el compañero Floreal Samitier bajo el tema «Solidaridad hoy» en la sala Sellier de la Maison du Peuple. Y por la tarde a las 15 horas 30 en la Gran sala, el renombrado Grupo Artístico «Terra Lliure» de Toulouse dará una representación teatral bajo el siguiente programa:

Primera parte: Pieza en dos actos, de Carlos Arniches «DONDE LAS DAN, LAS TOMAN».

Segunda parte: Espectáculo de VARIEDADES con la participación de: El Grupo «San Francisco», con danzas folklóricas; Tina Prat, canciones modernas; José Jordana, barítono; Pedro y Susana, pareja de baile español; Lolita Martín, en su repertorio de canciones españolas; Martí, canciones populares; Miguel Galarza, cantante y rapsoda acompañado por Monterde con armónica; Pianista: Madame Galcerán. El espectáculo será presentado por la simpática Tina Prat.

No dudamos que la Colonia española acudirá numerosa a nuestra fiesta solidaria que tanto enaltece la consecuencia de S.I.A. y para aplaudir al no menos consecuente «Terra Lliure» de Toulouse. Recordamos al mismo tiempo que nuestro Organismo tiene preparada la tradicional FIESTA DEL NINO.

Para invitaciones, al compañero Horacio de Paz, 33, rue Delcassé, 82-Montauban.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el 28 de noviembre para tratar asuntos regionales y administrativos. Rúégase la asistencia de todos los afiliados.

LA SUERTE RESERVADA A LOS GENIOS

La figura del ingeniero Carlos Buigas es del conocimiento mundial a partir de las fuentes acuáticas-luminosas que fue el número mayor de la Exposición universal de 1929 y luego otras genialidades por el estilo realizadas en diversas capitales del extranjero. Pues bien; su ilusión de durante diez años es la edificación de un Teatro Integral agua-luz-música-verso cuyos planos a todo detalle tiene depositados en el Ayuntamiento de Bar-

ADMINISTRATIVAS

—Joaquín Murria, 34-Servian. Recibida carta. Giro 38,00 frs. Pago hasta el nº 676. De acuerdo.

—César Cuello, 69-Jenage. Recibido giro 50 frs. pago «C. S.» hasta 31-12-71. Referente a lo otro te lo enviaremos tan pronto los haya de nuevo.

F. L. DE ST-ETIENNE

Celebrará asamblea el día 4 de diciembre a las 17 horas en el local de costumbre, rogando la presencia y puntualidad de todos los compañeros.

CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

El compañero José Muñoz Congost iniciará el Ciclo de Conferencias 1971-72 del Núcleo de Provenza de la C.N.T., el domingo día 28 de Noviembre 1971, a las nueve y media de la mañana, en la Bourse du Travail de Marseille, 13, rue de l'Académie, disertando sobre el palpitante tema: «La crisis social y económica española y la posición del anarcosindicalismo».

Servicio de librería

«Enseñanzas de la revolución española», Vernon Richards	24 00
«La estabilidad del latifundismo», Juan Martínez Alier	42 00
«Orígenes del anarquismo en Barcelona» (prólogo de J. Vicens Vives), Casimiro Martí	15 00
«La huelga», Isabel Alvarez de Toledo	16 00
«La sociedad y la anarquía» Ponciano Alonso	1 00
«El furgón de cola», Juan Goytisolo	21 00
«Los militares y la política en la España contemporánea», S. G. Payne	35 00
Pedidos y Giros a Roque LLOP.	
33, rue des Vignoles, Paris (20)	
C C P. Paris 13 507 56	

celosa Promesas, el alcalde Porcicles le ha hecho cien, pero la concreción del Teatro Integral no llega. Entre tanto, Boigas recibe homenajes charangueros con colocaciones de lápidas, toma de vermouths de baratillo y dedicación de diplomas tipo colegial, sin que el asunto de la vejez le sea resuelto, teniendo que vivir con limitación de recursos en un modesto piso en la localidad de Sardañola, donde las «fuerzas vivas» lo alientan pero no alimentan. Si los hados no lo protegen, Boigas morirá cubierto de gloria, simplemente.

BASTANTE público y algunas mujeres para oír esta disertación de Tomás Cano Ruiz en el Centro Confederal de París el día 7 del actual noviembre. Presidió nuestro veterano Peralta y durante dos horas escuchamos episodios nacionales con sus glosas.

«**TODOS A UNA**»

El orador empieza con «Fuenteovejuna», drama civil de una comarca cordobesa en 23 de abril de 1476. Asegura que Lope de Vega, Calderón y Cervantes están en cuarentena por el régimen franquista, cuyas piezas como la citada, «El Alcalde de Zalamea» o la «Numancia» sólo se representan en claustros universitarios.

La comarca de Fuenteovejuna es fértil, está regada por el Guadiato, Zúcar y Membezar, entre labradores muy honrados. La Corte les ha enviado un gobernador muy lechuguino y enamorado que castiga a las labradoras de cualquier edad. El Mayor de la Orden de Calatrava, don Téllez Girón, es amo de vidas y haciendas. Su protegido Gómez de Guzmán viola desposadas, ejerciendo su derecho de pernada. Alcaldes, regidores, vecinos asaltan la comendaduría y nada dejan vivo.

Acuden inquisidores castellanos para reprimirlo todo con su tropa, deteniendo al vecindario y sometiendo a cada uno de la población. En el potro del tormento, el juez pregunta a uno por uno: «¿Quién mató al Comendador?». Y todos van contestando por su turno: «Fuenteovejuna, señor». Pasa al martirio un niño, se le yace idéntico interrogatorio y responde lo mismo. Fuera de sí, el inquisidor le somete con todas las clavijas, esta duda: «¿Fuenteovejuna...?»

— «¡Todos a una!» — replica el zagal. Una reata de prisioneros se hace con todos camino de Valladolid — cuerdas que tanto hemos visto antes y después en guerras o represiones —. El relator confiesa a los reyes lo «convenientemente» que fueron interrogadas las víctimas. Los reos murmuran viendo las figuras reales y éstas con el índice ordenan que semejante «ralea» sea libertada porque no se puede condenar a «todo un pueblo» por un «crimen de lesa majestad». Más el genocidio ha sido permanente, en la guerra como en la paz, por culpa de los reinos.

Ahí están Amsterdam, Coventry, Varsovia, Salónica, Lidice, Oradour, Guernica, Santander, Mérida, Barcelona, Nules, «La Gitani-lla» cervantina, horra de sangre mora.

GUERRAS INCIVILES

7 DE NOVIEMBRE DE 1936

Se recuerda que estamos en el 35º Aniversario de la defensa de Madrid, bajo cuya invocación tenemos el acto. ¡Madrid teatro de «humanicidios»! Franco dice tomarlo el 7, bajo palio. Radio Burgos repiquetea: «Las últimas horas de Madrid». Mola cree que su «Quinta Columna» le dará en bandeja las llaves de la Villa. Cuatro columnas de Yagüe, Varela, Monasterio caen sobre Navalcarnero, el Cerro de los Angeles, Illescas, Getafe, Carabanchel, el Manzanares, puentes de Toledo y Segovia, Moncloa, Rosales, la Modelo, etc. El caudillo quiso celebrar la Fiesta de la Raza en la capital, pero sus «sabios» generales le han hecho fracasar desde el 12 de octubre hasta hace 35 años.

El 8 se lanzan a fortificar 20.000 voluntarios. El 9 circulan 4.000 taxis del Sindicato transportando personas y materiales al frente. Fenómeno igual al de Gallieni cuando con los autos parisienses contiene el avance alemán de 1914. Llega Durruti, en medio de un delirio universal, y afirma la 26 en la Casa de Campo, Ciudad Universitaria, Puerta de Hierro, Puente de los Franceses, etc. Cae como Leónida en Termópilas. El mando enemigo desespera y decide arrasar la ciudad. La Legión Cóndor, la artillería italiana lo harán sádicamente. Por el parque del Oeste asaltan los árabes, legionarios, navarros, falangistas, requetés, San Quintín, rehuyendo barriadas obreras, combates cara a cara, en calles y plazas públicas.

En la Ciudad Universitaria es un cuerpo a cuerpo, al arma blanca, piso por piso. Se fusila, ayorca, injuria y vuela a fuerza de dinamita de los mineros catalanes, aragoneses o cartageneros, cayendo muertos por todas partes. La ausencia de táctica obliga a Franco a masacrar la Telefónica, museos, hospitales, escuelas, mercado de la Cebada, a la población civil, 24 horas sobre 24. Un millón de habitantes, 500.000 refugiados de la provincia, 300.000 más que buscan abrigo. 5.000 muertos en una jornada y miles de heridos. El revés que Mera y Salvat han dado en la Alcarria a los rebeldes, se lo cobran sin honor entre paisanos indefensos o ciudades abiertas. ¿Qué leyes de guerra son éstas? ¡Muerte que pregonan!

Tres años en tardar invadir

tales estrategias un pueblo desarraigado, pero con alma homérica. «Genios» comparables a Carlomagno saben menos que un cadete.

CUADROS DE AYUDA EXTRANJERA

Cuentan los desleales con 60.000 soldaditos de plomo en 1936 y 800.000 al final. Italia les sirve 240.000 armas ligeras, 10.000 ametralladoras, 7.635 coches, 2.000 cañones, 1.672 toneladas de bombas, 50.000 hombres, 763 «pavas» y fabuloso dinero. Alemania les proporciona 6.000 aviadores, 16.000 de tropa, 120.000.000 en suministros y 88.000.000 en plata. Portugal envía 20.000 combatientes, camiones, equipos y sirve de red con el exterior. Irlanda una división y material.

Los leales son 91.000 luchadores en 1936 y 450.000 al final. Rusia manda 81.000.000 de rublos, 9.000 coches, 4.000 camiones, 703 cañones, 731 tanques, 242 aviones, bastantes técnicos que sirvieron de poco. Francia envía 25.000.000 de cartuchos, 500.000 granadas, 20.000 fusiles, 300 ametralladoras, 200 aviones, 47 cañones de 75 y 10.000 hombres. México remite 100.000 fusiles, alimentos, sanidad, equipos. Los internacionales eran unos 35.000.

Hubo Verdunes en Bilbao, San Sebastián, Irún, Badajoz, Guada-Tortosa, San Mateo, Vinaroz, Nu-Tortosa, San Mateo, Vinaroz Nules, Tajo, Segre, Jarama, Arganda, Villanueva de la Reina. Muchos bancos de ensayo en ciudades mártires como Barcelona. Millones de muertos, 30.000 bombardeos, 300.000 ejecutados. Millares caídos en represiones, escuelas, cines, teatros, caserones, cuerdas, prisiones amontonadas. Triunfó la punitiva escuela de Cadarso y Galo Ponte, sin piedad para los «pietistas» de Concepción Arenal — paisana de los Franco — Do-rado Montero, Salillas, escuela jurídico-moral española de nuestro Siglo de Oro con Vitoria a la cabeza. Un Alfonso de Valdés se preguntaría: «¡Oh cristianos, cristianos! ¿No tenéis vergüenza de llamaros cristianos, viviendo peor que moros o brutos animales?»

250.000 casas fueron pulverizadas, 183 ciudades, millares de fincas, talleres, joyas de arte tesoros nacionales, líneas telefónicas, ferrocarriles, carreteras, puer-

públicos, materias primas, colegios, etc.

¡QUE INCIVILIDAD!

Los anales guerreros están a nuestra vista. Rota la Ley Sálica, todo fue una «rota» para nosotros. Mayorazgos y primogénitos pelean con hermanos, hermanos y «primos reales» por el cetro. La tercera guerra civil cayó sobre la I República. Destrozada ésta por Pavia, Primo de Rivera, Martínez Campos, Cánovas y Sagasta, se acabó aquella. Mas los carlistas se repartieron la Administración pública. Ninguno de ellos fue molestado a pesar de sus crímenes comunes: Zumalacárregui, Cabrera, Santa Cruz. Don Carlos estaba contento con la Restauración y sus gobiernos alfonsinos. Las dos guerras civiles anteriores del mismo siglo concluyeron amigablemente entre abrazos como el de Vergara entre Maroto y Espartero.

La laureada de San Fernando que luce Franco trae su miga de «Cuarteles Reales» peores que el del Pretendiente en Tolosa. Ahora se le echa un pegote con la testamentaria a favor de Juan Carlos, cuyo señor padre no renuncia a rey. Fernando quemó a Córdoba como Nerón a Roma y Omar la Biblioteca de Alejandría. Muere con la «candela» en la mano, y reparte su reino entre sus varones y hembras. Sancho el Mayor despoja a sus hermanos y hermanas de los reinos de León, Galicia, Toro, Zamora. Su furor le lleva a encerrarlos y que mueran ciegos en sus mazmorras. Delante del cerco de Zamora lo mata Vellido Dolfos, y tenemos Burgos sin soberano. A un monarca que se hace jurar en Gadea le sale discolo Rodrigo Díaz:

Por besar mano de rey no me tengo por honrado —. Porque la besó mi padre me tengo por deshonrado.

Sentimiento antirreal y de repúblico. ¡Adiós tradición que nos imponen! Noviembre de Todos los Santos. «El Tenorio», de Zorrilla. Convidados de piedra. La Duquesa de Castilla envenenando a su hijo por linfomanía con un morazo. Don Sancho la recluye en Oña y funda los Monteros de Espinosa para que guarden el Palacio de Oriente... Franco los suprime por la guardia mora, medroso de furores uterinos que puedan violarle como fantasmas de ultratumba.

De semejantes diabolismos se ocupan de la Cueva, de Castro, Lope, Tirso, de Rivas, de los Herreros, Donoso Cortés y el psico-análisis o «tremendismo».

(Terminará en el próximo número)

ANTIMILITARISTE

c'est de la suite au commissariat :
Un copain raconte :

« Les flics n'ont pas trouvé de papiers sur nous, on les avait planqués dans nos godasses.

- Ton nom ?
- Gaston Jambois.
- Et toi ?
- Jambois.
- Ah, c'est la famille ! Pré-nom ?
- Gaston.
- Vous êtes jumeaux ?
- Oui.

— Date de naissance ?
— La même.
— T'habites où ?
— Comme lui.
— Mais ils se foutent de notre gueule, ils s'appellent tous Gaston Jambois.

C'est tout juste s'ils ne nous ont pas jeté du commissariat à coups de pied dans le cul.

De fait, d'après l'avocat, les flics ont dû recevoir l'ordre d'étouffer l'affaire, espérant ainsi qu'on n'en parlerait pas. Et bien, c'est fait. »

11 Novembre à Brest

Quand est-ce que finiront les mascarades militaristes en ce jour ? C'est un problème que les pacifistes, adversaires de toutes les armées se posent. Leur nocivité sur l'opinion publique est manifeste et sert surtout à faire accepter le dilapidé budget dit de la défense nationale pour le grand profit des usines d'armement et pour la gloire des officiers se pavanant dans leurs armes, se figurant être au-dessus des civils, tout comme au temps des monarchies.

Les massacres de l'infanterie (dixit le général Pershing) lancés à des centaines de mètres contre les fortifications allemandes (Morhange, août 1914), dans les batailles de Longwy, de Charleroi, de la Marne, de l'Aisne, de l'Yser, de Verdun, de la Somme, du Chemin des Dames, dus au déclenchement de cette guerre 1914-1918 voulue par tous les impérialistes à la tête desquels figurent bien sûr, les sinistres Poincaré, Delcassé, les exécutions sommaires, les condamnations sans nombre par les cours martiales, les conseils de guerre, le million et demi de morts, les invalides, les veuves, les orphelins, les ruines dans les régions du Nord, de l'Est, tout cela est oublié officiellement. Ne reste que la parade devant les Monuments aux morts, élevés dans les communes à cet effet et dont bon nombre furent inaugurés par Poincaré-La Guerre, celui-ci sans pudeur devant la présence des veuves, des orphelins.

Ce qu'il y a de sinistre bouffonnerie dans ces spectacles, c'est l'anachronisme même que souligne le commentateur du « Télégramme de Brest » du 12 novembre, soulignant le peu d'assistance

à la revue rituelle. Anachronisme, c'est certain, du fait que, depuis des années, par l'Alliance Atlantique, les navires de guerre allemands, conjointement avec les français, belges, anglais, norvégiens, participent aux manœuvres navales ; ce qui est vrai pour la marine, l'est pour l'armée.

C'est encore « Le Télégramme de Brest » du 12 novembre qui m'en apporte la preuve. Que lit-on dans la chronique maritime ? Brest : L'escorte allemande « Rommel » (un nom symbolique de la guerre 1939-1945), séjournera à Brest du 12 au 14 novembre ; Cherbourg : Le navire - école « Deutschland », séjournera en ce port du 12 au 14 novembre. Ces deux exemples démontrent la stupidité des parades militaristes de ce jour, parades auxquelles, comme par hasard, le PC, par le truchement de l'ARAC, Association d'anciens combattants donne son appui.

Que lit-on dans « Le Télégramme de Brest » du 11 novembre ? Un appel de l'ARAC invitant ses adhérents à participer aux cérémonies du 11 novembre, invitant les collecteurs des deux sexes à se réunir dans un local pour la vente du « bleu », tout comme l'UNC, le bleu étant l'uniforme de l'infanterie métropolitaine, remplaçant lors de la guerre 1914-1918, le pantalon rouge, après les tueries citées plus haut, du moins les premières.

C'est dire l'importance des ennemis de la paix, des réactionnaires soutenus par les admirateurs du tyran Brejnev. Ce qui est mieux, de la part de ces derniers, c'est qu'ils célèbrent une époque où les Poincaré, Clemenceau, Foch, etc., préparaient

tout pour renverser le régime des soviets, lançant des troupes de l'armée d'Orient, et la flotte de la mer Noire contre les révolutionnaires, afin de rétablir le régime tsariste, soutenant les Denikine, Wangel, Kolback ; les communistes ont bonne mine dans ce 11 novembre.

La passivité de partis politiques, des grandes centrales syndicales

devant le 11 novembre ne peut que démontrer leur impuissance. Restent les syndicalistes, les libertaires, les pacifistes, fidèles à leur esprit internationaliste. C'est de leurs activités que viendront l'abolition des parades du 11 novembre et la destruction de ces monuments, le plus souvent sans valeur artistique, comme celui de Brest.

A. LE LANN

COMMUNIQUES

TOUS LES MILITANTS ET SYMPATHISANTS SONT INVITES A VENIR PRENDRE PART A L'ACTION DANS LES SYNDICATS, AUX ADRESSES ET HORAIRES INDIQUES CI-APRES :

2° UNION REGIONALE

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, (9°). Tél 5.8 78-64

UNION LOCALE DE PARIS

— Syndicat Unifié des Employés de la R. P. : chaque mercredi à 18 h 15.

— S. U. P. C. I. A. (Créateurs, Interprètes, Artistes). Permanence téléphonique au n° 255 03-78.

UNION LOCALE DE PUTEAUX-92
Bourse du Travail, 22, rue Roque de Filloil.

— Syndicat du Bâtiment (S. U. B. T. P.) : 1^{er} samedi de chaque mois de 16 à 19 heures.

— Syndicat des Métaux : 2^e et 4^e samedi du mois de 16 à 19 h.

— Syndicat de l'Enseignement : 3^e samedi du mois de 16 à 19 h.

— Interprofessionnelle, formation des syndicats des Services de Santé, des Travailleurs du Rail, etc... : dernier samedi de chaque mois.

Permanences pour informations, adhésions, cotisations, bibliothèque, LE COMBAT SYNDICALISTE, le samedi de 16 à 19 heures.

3° UNION REGIONALE

(Yonne, Côte d'Or, Nièvre, Saône-et-Loire)

Pour tous contacts : Johan Pain, Cité Paul Bert, Apt. 131, 21 - Dijon.

8° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX
ancienne Bourse du Travail, 42, rue de Lalande, 33 - Bordeaux.

— Syndicat Unique du Bâtiment de Bordeaux : le samedi de 17 à 18 heures.

5° UNION REGIONALE

(Gard, Hérault, Lozère, Aveyron)
Pour tous contacts : CNTF-SIA, 21, rue Vallat, 34-Montpellier.

6° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Bourse du Travail, Place Saint Sernin, 31 - Toulouse

— Permanence des Syndicats : le dimanche matin, le lundi soir à 18 h. 30.

— Causeries-débats : Le jeudi à 18 h. 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
46, rue des Quinze Degrés, 66 - Perpignan.

— Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux Publics : le samedi de 17 à 19 h., le dimanche de 10 à 12 heures.

— Fédération des Travailleurs du Rail : le dimanche de 10 à 12 heures.

UNION LOCALE DE MARTIGUES
Pour tous contacts : Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivo, 17, rue des Tours, 13 - Martigues.

INTERPROFESSIONNELLE

Assemblée Extraordinaire, rue de la Tour Tour d'Auvergne le dimanche 5 décembre à 9 h 30.
Présence indispensable.

CONGRES DES SYNDICATS DE LA 2° U. R.

LE 11 ET LE 12 DECEMBRE A 10 HEURES
BOURSE DU TRAVAIL DE PUTEAUX

Brochure

« SPECIAL INSOUSSION »
S'adresser : Michel Debronde, 141, rue des Prisonniers, Paris-18.

JAS - CNT

Assemblée Générale des ex-JAS pour liquidation de la trésorerie. Jeudi 25 novembre 1971 à 21 heures, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9.

LE COMBAT CONTRE LA POLLUTION CAPITALISTE

ETATS-UNIS :

Le mouvement contre les mines à ciel ouvert

Aux Etats-Unis le « mouvement écologique » se double aussi d'une dénonciation des sociétés qui dégradent définitivement la nature pour assurer leurs profits. LNS dans son bulletin du 6 novembre rapporte :

Hazard (Kentucky). — Dans les collines de l'est du Kentucky les mines à ciel ouvert ont pollué l'eau, décimé les forêts, et rendu la terre des montagnes stérile. Les habitants des Appalaches se sont unis pour mettre fin à cette destruction.

« Ils vont transformer le Kentucky en plaine ». « A ce rythme là la terre ne servira bientôt plus à rien, le gouvernement pourrait aussi bien construire un barrage et inonder toute la région », disent les habitants.

Les mines à ciel ouvert n'ont vraiment commencé qu'en 68; à la différence de l'extraction par galeries elles appauvrissent la terre. Pour atteindre le charbon, les compagnies utilisent de la dynamite et des bulldozers. Ils ont tracé une route aussi large qu'une autoroute pour permettre aux énormes camions de passer plus vite et aux bulldozers de continuer à creuser.

Un professeur d'une école de la région brandissant une bouteille d'eau : « J'ai pris cette eau dans la mine — dit-il — hier, j'ai mis un petit clou dans la bouteille et vous pouvez voir ce que l'eau en a fait en une nuit : il est complètement rouillé et tordu. Avant qu'ils commencent l'exploitation à ciel ouvert dans la région je pêchais dans la rivière, maintenant il n'y a plus rien de vivant.

« Au-dessus de la route vit une famille de huit enfants — continue M. Comb —; ils ont tous des ulcères. Leurs parents ne peuvent plus les laisser jouer dans la rivière et vous n'avez pas besoin d'ingurgiter beaucoup de cette

eau pour attraper des maladies. La quantité d'acide est si élevée qu'elle ronge votre estomac. »

A la différence des mines profondes, quand il pleut sur les mines à ciel ouvert l'acide dévale des flancs de la colline en des milliers de ruisselets empoisonnant les rivières et inondant la vallée. « Chaque arbre est un petit barrage, explique M. Comb, mais je prédis que nous n'avons pas vu le pire s'ils continuent à extraire à ciel ouvert. »

Les compagnies minières sont supposées « reconstituer » le terrain après l'avoir exploité. La loi les oblige à replanter les collines et recouvrir de terre la couche de charbon. En fait leurs tentatives de reconstitution sont faites n'importe comment ou pas du tout. Jusqu'à maintenant aucun projet n'a jamais abouti. Les compagnies parlent des millions de dollars de recherche technologique entraînés par la remise en place des terrains.

GRENOBLE :

LE COMITE ANTI - POLLUEURS INTERVIENT AU SALON

GRENOBLE (APL 12 NOV.) —

Le 11 novembre, vers 16 heures, une vingtaine de personnes du Comité anti-pollution de Grenoble se sont emparées des installations de sonorisation du Palais des Expositions (Halt-Expo). Malgré une très vive opposition du personnel de garde, ils ont réussi à dénoncer publiquement par haut parleur la présence d'un stand de l'entreprise PROGIL au Salon de l'Antipollution.

Ils ont distribué un grand nombre d'exemplaires d'un tract sur lequel on pouvait lire :

La rade de Brest c'est bien joli à ce qu'il paraît; pour ma part je ne connais pas le coin, mais c'est le seul endroit où les huîtres soient belles (en bonne santé, quoi) ne sentent même pas le pétrole, et, en ce qui concerne la coquille St-Jacques, ben ma mère c'est pas mal non plus... Mais me direz-vous, c'est quoi au juste ton article ?...

Alors moi je vous répondrai :

Eh bien mes amis, c'est dans un coin aussi chouette que Monsieur le Sinistre Debré a décidé, comme un grand, d'implanter une belle raffinerie de pétrole; il est donc évident que dans un endroit pareil se trouve la plus belle forêt, toute verte, toute pleine de vrais arbres, où tous les Brestoises et Brestoises vont pique-niquer le dimanche et les jours de grève.

Une forêt qui couvre une super-

ficie de cinquante hectares, et vingt cinq mille sapins viennent d'y être plantés...

Entre Guipavas et Saint Divy, c'est bien là; pas dans un vieux champ de tir militaire, à Pen-crain-la-Martyre, qui couvre plus de trois cent hectares de landes incultivables, et se trouve à 10 km. de la mer (donc, risque pas de polluer !)...

Il faudra expulser 60 paysans propriétaires, et plus de 300 fermiers, M. Lombard, Député UDR, Maire de Brest, est personnellement partisan d'implanter l'usine en ce lieu...

L'implantation en cet endroit est bel et bien décidée, avec obstination Debré trépigne, faut pas contrarier les « pouvoirs publics »...

(Suite page VII)

« Amis visiteurs, ne vous laissez pas tromper. Lorsque vous passerez devant le stand de PROGIL, rappelez-vous qu'il est le premier pollueur de toute la région, et un danger permanent ». Le tract reprend ensuite les principaux griefs de la population de Pont-de-Claix contre PROGIL : « PROGIL prend la population pour sa poubelle..., PROGIL sacrifie la sécurité au profit. Le stand de PROGIL est truqué ». En effet, PROGIL présente au Salon une tour de dépollution comme une réalisation modèle de l'usine de

Pont-de-Claix, en omettant simplement de dire que cette tour a été débranchée et ne sert plus. « Le Salon est truqué, il est organisé par les principaux pollueurs ». Le tract conclut : « Assez de baratin sur la pollution. Les pollués doivent s'en prendre aux pollueurs ».

Quelques minutes plus tard, les forces de police intervenaient alors même qu'un grand rassemblement se formait devant le stand de PROGIL. Malgré un filtrage sévère de la sortie du Salon, les policiers n'arrêtaient personne.

FERNAND
PELLOUTIER :

Lettre aux anarchistes

Nous avons jusqu'ici, nous, anarchistes, mené ce que j'appellerai la propagande pratique (par opposition avec la propagande purement théorique de Grave) sans l'ombre d'une unité de vues. La plupart d'entre nous ont papillonné de méthode en méthode, sans grande réflexion préalable et sans esprit de suite, au hasard des circonstances. Tel qui la veille avait traité d'art, con-

férençait aujourd'hui sur l'action économique et méditait pour le lendemain une campagne antimilitariste. Très peu, après s'être tracé systématiquement une règle de conduite, surent s'y tenir et, par la continuité de l'effort, obtenir dans une direction déterminée le maximum de résultats sensibles et précieux.

Ce que je demande donc, c'est (non pas certes l'unité de pensée).

mais le choix ferme par chacun de nous, à la lumière de sa propre conscience, d'un mode particulier de propagande et la résolution non moins ferme d'y consacrer toute la force qui lui a été départie.

Les syndicats ne croient plus que médiocrement à l'efficacité et, par conséquent, à l'utilité des réformes partielles, qu'elles soient d'ordre économique, et ils croient encore moins à la sincérité des parlementaires.

Je crois seulement en premier lieu, que, pour hâter « la révolution sociale » et faire que le prolétariat soit en état d'en tirer tout le profit désirable, nous devons, non seulement prêcher aux quatre coins de l'horizon, le gouvernement de par soi-même, mais encore prouver expérimentalement à la foule ouvrière, au sein de ses propres institutions, qu'un tel gouvernement est possible, et aussi l'armer, en l'instruisant de la nécessité de la révolution contre les suggestions étonnantes du capitalisme.

Je demande, en second lieu, à ceux qui pensent autrement que nous sur l'avenir des unions ouvrières, la neutralité bienveil-

lante à laquelle nous avons droit, et toute la ténacité et toute l'ardeur dont ils sont capables à ceux qui admettent, dans des proportions diverses, l'utilité de l'organisation syndicale.

Les syndicats croient avoir une mission sociale à remplir et au lieu de se considérer soit comme de purs instruments de résistance à la dépression économique, soit comme de simples cadres de l'armée révolutionnaire, ils prétendent en outre, semer dans la société capitaliste même, le germe des groupes libres de producteurs par qui semble devoir se réaliser notre conception communiste et anarchiste. Devons-nous donc, en nous abstenant de coopérer à leur tâche, courir le risque qu'un jour les difficultés ne les découragent et qu'ils ne se rejettent dans les bras de la politique?

Tel est le problème que je soumetts à l'examen des camarades, avec l'espoir que ceux qui l'auront résolu dans le même sens que moi n'épargneront plus leur temps ni leurs forces pour aider à l'affranchissement des esprits et des corps.

F. PELLOUTIER

Tout pourrir, tout polluer, tout tuer

(Suite de la page VI)

Eh ! Eh ! Oui bien sûr, t'as vu le truc, non !

Derrière la rade, entre les bananiers, le « Redoutable » est là, sur les planches, alors c'est la surprise, le génie français, du grandiose de Debré; il s'avance superbe, robuste, traînant ses neutrons, O gloire ! le monde se lève sur l'occident émerveillé et sauvé, la foule enthousiaste forme un raz-de-marée autour du chef-d'œuvre occidental, enfin bref, c'est l'émotion, l'envoûtement. Donc je disais, le O « Redoutable », gloire de notre bourse, bien à l'abri sous la rade de Brest.

Et voilà le premier pommier secoué, the big question, in the Baba... Eh ! Eh ! Quand on sait que cette industrie ne profitera jamais au type du coin, et ne créera pas de nouveaux emplois, du moins pas avant 1980, mais l'exode rural et l'émigration auront déjà eu lieu depuis belle lurette, et je ne parle pas de la pollution.

Alors pour qui ? Pourquoi ? cette industrie, qui n'a aucune utilité au développement de la région, où les emplois (à court terme) ne seront que pour des spécialistes, entièrement automatisés : on a besoin seulement de techniciens...

Eh ! Mais y'a encore plus secret, ben ouais, ma'me la concierge : les sous-marins nucléaires français, pièces essentielles de la force de frappe se cachent là !... (oula-la ! divulguer des secrets pareils ???) et chaque fois que le « Redouta-

ble » veut quitter son nid pour aller faire couler un peu les chalutiers, il est détecté par les radars de l'autre « Redoutable » d'en face.

Or... le plus con des cons sait qu'un sous-marin nucléaire atomique qu'il soit redoutable ou pas, même au plus fort, avec Pompidou à l'intérieur, ça ne sert strictement à rien : il n'a aucune valeur stratégique.

Alors si j'ai bien compris moi-même, la raffinerie ne servirait qu'au « Redoutable » ? (que j'aime son nom) et n'aurait pour but que d'attirer les gros navires, provoquant ainsi un intense mouvement qui rendrait moins aisé le repérage du copain.

C'est ce qu'ils appellent du top secret, et je me demande quelle betterave veut-on nous faire avaler ; c'est certainement le VI^e plan qui commence avec ses gaspillages à la Villette, à la je me fous de vous ; ils n'ont guère le temps de penser à ce qui se passera dans dix ans ; seul le lendemain immédiat les obsède, le prestige, ainsi que de durer le plus longtemps possible, tout en faisant joujou au presse-boutons. Brestois, Brestois vous qui avez le bonheur de ne pas avoir de travail, O joie en cas de conflit nucléaire, d'être à la pointe de l'avant-garde en matière de pollution. Car ces sinistres et burlesques personnages nous gouvernent et pensent pour nous. Tout ira bien demain (bien entendu) et si l'air que nous respirons est noir, visqueux, ce n'est rien que la sinistrose gauchiste ?...

Bon c'est fini, s'il y a des erreurs ou des lacunes je serai ravi de l'apprendre ainsi que de recevoir toutes critiques.

J. GARCIA

Des troupes franquistes

Selon des renseignements reçus des milieux militaires de cette capitale, le gouvernement portugais, par l'entremise du ministère des Armées et à l'abri du « Pacto peninsular », est en train de préparer des casernes en territoire portugais et tout au long de la frontière, pour y faire séjourner des bataillons de l'armée espagnole. Les buts de cette installation de troupes étrangères seraient les suivants :

1. Stimuler et serrer la bonne entente entre les armées du Portugal et de l'Espagne d'un côté et de l'autre entre les soldats franquistes et la population civile portugaise (foncièrement hostile à toute forme de domination impérialiste de Madrid).

2. En prévention d'une révolte armée contre le régime de Lisbonne.

3. Afin de permettre l'envoi de renforts portugais contre les mouvements de libération des colonies de Guinée - Bissau, Angola et Mozambique.

Ainsi, à l'abri d'un accord, passé en temps de paix, entre les deux gouvernements, les troupes fascistes de Madrid n'auraient pas à franchir la frontière pour écarter toute tentative d'établissement d'un régime démocratique au Portugal. Elles y seraient déjà installées et Madrid pourrait alors faire avancer des renforts pour porter aide à ses troupes et aux citoyens espagnols résidents au Portugal. Cela donnerait à Madrid un excellent aibi diplomatique pour une agression typiquement impérialiste contre le Portugal. C'est là, sans aucun doute, une des raisons fondamentales de l'installation des bataillons franquistes au Portugal.

L'installation des troupes d'Espagne au Portugal prouve ceci : que les gouvernements de Madrid et de Lisbonne croient possible une révolte au Portugal. Il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tort. Mais cela n'empêchera pas la révolution.

FPL

Le Directeur de la publication :
JEAN-MARIE GARCIA

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LES DELEGUES DU PERSONNEL

La désignation de délégués du personnel était prévue par la loi du 24 juin 1936 sur les conventions collectives. En fait, il faudra attendre la loi du 16 avril 1946 pour que se généralise l'élection de délégués du personnel.

L'élection des délégués du personnel est obligatoire dans tous les établissements occupant régulièrement plus de 10 salariés : entreprises agricoles, commerciales, industrielles, professions libérales (loi du 16 avril 1946).

Le nombre de délégués, élus pour 1 an et rééligibles, varie avec le nombre de salariés de l'entreprise :

de 11 à 25 salariés : 1 titulaire, 1 suppléant ;

de 26 à 50 salariés : 2 titulaires, 2 suppléants ;

de 51 à 100 salariés : 3 titulaires, 3 suppléants ;

de 101 à 250 salariés : 5 titulaires, 5 suppléants ;

de 251 à 500 salariés : 7 titulaires, 7 suppléants ;

de 501 à 1.000 salariés : 9 titulaires, 9 suppléants ;

au-delà de 1.000 salariés, 1 titulaire et 1 suppléant par 500 salariés supplémentaires.

Remarque : ne pas confondre « délégué du personnel » et « délégué syndical », (« C. S. » n° 678).

ELECTION

Les élections ont lieu au scrutin secret.

1° Pour être électeur ou électrice, il faut :

a) avoir 18 ans (les travailleurs étrangers sont électeurs),

b) travailler depuis six mois dans l'entreprise,

c) ne pas avoir subi de condamnation.

2° Pour être éligible, il faut :

a) être de nationalité française

et avoir 21 ans ; les étrangers titulaires de la carte de résident privilégié sont éligibles,

b) savoir lire et écrire,

c) travailler dans l'entreprise depuis douze mois,

d) ne pas avoir subi de condamnation,

e) ne pas être parent ou allié du chef d'entreprise.

Nota. — Les ascendants, descendants, frères, sœurs et alliés au même degré du chef d'entreprise ne sont pas éligibles.

Un ordre du jour est établi 3 jours avant la réunion et remis aux délégués. A l'issue de la séance, un procès-verbal est établi.

Quiconque aura porté ou tenté de porter atteinte, soit à la libre désignation des délégués, soit à l'exercice régulier de leurs fonctions, sera puni d'une des peines prévues par la loi.

ATIBUTIONS

1° Leur mission essentielle est de présenter aux employeurs les réclamations individuelles ou collectives du personnel (hygiène, sécurité, salaires, etc.) (1). Mais les salariés conservent le droit de présenter personnellement leurs réclamations.

2° Ils doivent saisir l'inspecteur du travail de toutes plaintes ou observations relatives à l'application des prescriptions légales ou réglementaires dont ils sont chargés d'assurer le contrôle.

3° Ils sont appelés avec le comité d'entreprise, s'il en existe un, et dans le cas contraire, de communiquer à l'employeur toutes les suggestions propres à améliorer les conditions de travail et d'assurer avec le chef d'entreprise, le fonctionnement de toutes les institutions sociales de l'établissement.

4° Ils désignent avec les délégués

(Suite page III)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ITALIE

LA VERITE ?

Dans les derniers jours d'octobre un avocat, ancien fidèle de Mussolini du nom d'Ambrosini s'est suicidé — ou a été suicidé — en se jetant d'une fenêtre du 7^e étage de la Polyclinique Gemelli à Rome.

Ambrosini avait fait de très importantes déclarations sur les origines, la préparation et l'exécution des attentats fascistes accomplis en Italie en 1969 et particulièrement sur ceux de Milan et de Rome le 12 décembre 1969.

Ambrosini avait remis au ministère de l'Intérieur d'Italie des notes prouvant d'une manière irréfutable que les attentats avaient été l'œuvre des bandes fascistes, et

pour expliquer son geste de dénonciation de ses amis fascistes Ambrosini écrivit : « Je demande pardon à tous. Je suis fatigué. Je ne renie pas mon passé. »

Malgré ces preuves apportées par un des complices des attentats de Rome et de Milan, la « justice » italienne continue à garder en prison nos camarades anarchistes sans qu'aucune preuve ne soit retenue contre eux.

En Italie, comme partout, le pouvoir couvre les fascistes.

Le pouvoir est maudit, il a peur de la liberté, de l'anarchie et ne recule devant aucun crime.

Information Internationale AOA.

Le « procès » de Valpreda

Aujourd'hui 10 novembre, nous apprenons que Valpreda, après 2 longues années de détention pour implication SANS LA MOINDRE PREUVE, dans l'affaire des attentats de 1969, devrait être jugé à partir du 20 janvier 1972 !

Dans cette « République antifasciste » issue de la résistance, tout le monde, du gouvernement à la police, en passant par les magistrats, connaît les véritables criminels. Mais voilà, il est bien difficile d'œuvrer pour la JUSTICE et d'être en même temps complice de la racaille néo-fasciste, ultime recours d'un capitalisme en crise.

Dans cette sinistre comédie baptisée « procès » pour les bonnes consciences, prendront part :

— 265 témoins de l'accusation,

— 120 avocats, dont 90 POUR LA PARTIE CIVILE (c'est-à-dire contre nos copains innocents) ;

— 2 AVOCATS SEULEMENT assureront la défense de Valpreda et des autres camarades inculpés !

— plusieurs centaines de journalistes italiens et étrangers sont attendus.

Seulement, les inévitables magistrats viennent de s'apercevoir qu'aucun local n'est pas assez vaste pour contenir pareille assistance. Combien de temps faudra-t-il aux assassins du peuple pour trouver l'endroit adéquat ?

Juste le temps nécessaire semble-t-il, pour que Valpreda, déjà malade, épuisé par 2 années de souffrances, de détention injuste, disparaisse avec la vérité.

Si les crapules d'Italie et d'ailleurs espèrent s'en tirer ainsi, elles se trompent. La violence cynique et organisée du capital italien ne restera pas sans réponse ! Les crimes ne resteront pas impunis !

En Italie, avec Valpreda, en Espagne, avec Millán Hernández, en Grèce, en Bolivie et dans tous les Etats totalitaires, nous luttons contre le fascisme.

Pour la justice, pour l'émancipation du prolétariat, pour la dignité humaine !

Rome 10.11.71.

je désire
m'abonner
au COMBAT
SYNDICALISTE

TARIF

3 mois	12 F
6 mois	23 F
1 an	45 F
Abonnement de SOUTIEN à partir de	50 F

(cocher le montant correspondant)

(écrire en capitales, svp)

Nom
Prénom
Adresse
règlement joint à : Michel WAHL 35, rue Lamarck, Paris (18^e)
C C P 8684-78 - PARIS

34 28

B.D.I.C

LE COMBAT

2 DECEMBRE
1971
NUMERO 682
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE



REISER

EDITORIAL

Chômage ouvrier et concentration capitaliste

Le système capitaliste, conçu pour asseoir la domination économique, et par suite politique, d'une minorité nantie — aux dépens d'une majorité de travailleurs —, n'a jamais eu, ne peut avoir, et n'aura jamais un visage humain.

Le cas de la SNOA/PROMODES (voir nos informations en page II) n'en est qu'un parmi tant d'autres : le Capital assure son développement — parfois de façon sauvage — par ses propres lois, mais toujours au détriment du peuple : diminution d'emplois, de ressources, donc de liberté économique, du travailleur. Lorsque ce développement est sauvage ou au contraire lorsque la crise économique approche, les formelles libertés politiques sont elles-mêmes violées.

Les modalités de la concentration du capital, c'est-à-dire des entreprises, peuvent varier d'un point à l'autre. Il n'en est pas moins vrai que ce processus de concentration est irréversible dans le cadre du système actuel, de même que celui de la prolétarianisation croissante des patrons les moins favorisés dans la concurrence sur le marché capitaliste.

Sur le terrain social, il est donc évident que le CAPITAL conserve l'initiative. Dès lors il est impossible d'admettre que les classes exploitées puissent prétendre, dans les conditions présentes, être en position offensive. Moins que jamais, elles ne peuvent renverser le système capitaliste.

Tout au plus, on peut affirmer que depuis plus de 50 ans, les classes laborieuses ne font que se DÉFENDRE, QUE FREINER le développement capitaliste par le biais de syndicats ouvertement réformistes.

BILAN DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ

Selon certains, la condition ouvrière se serait améliorée. Il faut bien se mettre dans la tête qu'il ne s'agit que d'une illusion.

— Le Capital n'a jamais lâché que des avantages à court terme qui en fin de compte assurent son plein développement : augmentations de salaires hiérarchisées qui favorisent une certaine consommation et même le gaspillage.

— L'apparition du machinisme,

de l'automatisme, la rationalisation de l'esclavage en usine, ont fait baisser les prix de revient et augmenter la productivité, mais le prolétaire n'a hérité que de QUELQUES MIETTES.

En résumé, le travailleur consomme peut-être davantage, mais travaille toujours AUSSI LONG-TEMPS dans des conditions impossibles (industrie).

Depuis 1936, si les salaires ont été multipliés par 1.000, la durée du travail n'a que peu diminué : la loi des 40 heures n'est toujours pas appliquée !

En dernière analyse, le Capital pour se perpétuer a surtout besoin de robots qui n'ont pas le temps de penser. C'est le cycle bien connu : METRO, BOULOT, DODO... avec pour certains, le BISTROT et le TIERCE, SANS OUBLIER le LAVAGE DE CERVEAU RADIO-TELEVISÉ.

LES PALLIATIFS

Pour éviter de réduire le temps de « travail » en dépit des progrès techniques, le Capital a eu recours à des subterfuges :

— les « industries » parasitaires : banque, assurance et autres institutions financières, appui et régulation des mécanismes du marché, comme le crédit.

— la bureaucratie d'Etat improductive, qui doit son existence aux contradictions du système : chômage, ASSEDEC. A l'inverse, les services publics non rentables se détériorent : transports en commun.

— de véritables entreprises de destruction, bénéficiant des dernières découvertes scientifiques sont créées : polices, armées et force de frappe mettant le monde en danger permanent d'extermination violente.

— les loyers, hors de prix, obligent les masses laborieuses à travailler davantage. Dès lors la spéculation foncière, véritable cercle vicieux, ne connaît plus de limites.

DE NOUVEAUX DANGERS

— Maintenant il est bien connu que les industries capitalistes pourrissent le globe. Les effets de

la pollution de l'atmosphère, de la terre et des eaux sont incalculables. Naturellement, le peuple sera le premier à payer les conséquences du désordre capitaliste qui mutilé la nature.

— Les ressources naturelles de la planète s'épuisent rapidement, à un rythme en progression constante. En un seul jour, les énergies amassées pendant des centaines de milliers d'années de transformations d'éléments organiques, sont gaspillées. Ici encore, ce seront ceux qui n'ont pas le pouvoir économique qui seront les premiers frappés.

On a souvent dit que le Capital considérait l'homme comme un chien. C'est partiellement faux. On peut concevoir une certaine affection pour l'animal. Le Capital, incapable par nature de sentiments humains, nous traite comme des objets : machines à produire, machines à consommer. Ce n'est que lorsque nous nous révoltons contre ce système abject que nous sommes tenus pour des bêtes sauvages avec l'acharnement que l'on sait de la part des forces de « l'ordre bourgeois ».

Parqués dans des bidonvilles ou au mieux dans du béton, la prison nous guette quand ce n'est pas la liquidation physique pure et simple.

Il y a trente cinq ans il était question de « vivre à genoux ou de mourir debout ». Aujourd'hui, c'est bien pire : nous crèverons sur place, sans même nous en rendre compte.

LES RESPONSABLES

Il est facile de se décharger de ses responsabilités sur tel ou tel dirigeant politique ou syndical. La responsabilité précisément est COLLECTIVE. Devant une réaction d'ensemble, une véritable prise en main de leurs propres intérêts par les classes exploitées, les actions néfastes d'individus ne peuvent s'accomplir.

Formellement, cependant, la division entre action syndicale et action politique a été déterminante dans cette dégradation de la conscience des travailleurs face aux problèmes posés.

On sait aujourd'hui à quoi l'é-

lectoratisme impénitent des partis « ouvriers » a conduit. Forcés de séduire, pour attirer à grands coups de démagogie, des classes différentes, et de concilier des intérêts parfois contradictoires, ils sont devenus tout à fait inconsistants. Aucun ne réclame plus l'abolition du salariat !

Les politiciens ont, dès le début, tenté de noyauter l'unique forme d'organisation à la fois prolétarienne et révolutionnaire : le syndicalisme.

Comme ils se l'étaient proposé, ils ont fait du syndicat « la courroie de transmission » vers le parti. A force de lui impartir un rôle exclusivement économique ils l'ont réduit à l'état défensif — à la rigueur réformiste — à l'image de leurs propres partis vidés de toute substance radicale.

L'AVENIR

Les réformes, en dernière analyse, ont aménagé le système en le rendant plus supportable. En fait elles l'ont consolidé.

Seule, une révolution sociale, économique et politique en même temps, pourra en finir avec l'esclavage matériel et intellectuel.

— Par la grève générale, elle fera passer les locaux et les outils de production, de la classe capitaliste aux travailleurs (autogestion). Elle établira la gratuité des loyers.

— Elle anéantira les structures et brisera les forces politiques au pouvoir, paralysera et détruira les forces de répression : polices, armées, « justice » bourgeoise.

Pour ce faire, le syndicalisme REVOLUTIONNAIRE devra lui-même mener SA propre politique, EN DEHORS DES PARTIS et en s'abstenant de toute forme de tractation avec le pouvoir en place.

Il devra préparer et organiser les travailleurs afin QU'EUX-MEMES :

— détruisent ce système caduc ;
— remplacent les vieilles structures par une société libérée de l'économie de marché, du salariat, de toute forme d'exploitation.

Ce jour là seulement, la notion d'être humain doté de sensibilité et d'intelligence, pourra acquérir une signification.

J.-M. GARCIA

Les patrons attaquent...

Normandie: Pourquoi les licenciements de la SNOA ?

Le licenciement général du personnel (350 personnes) du dépôt de Carpiquet, de la Société Normande-Ouest d'Alimentation, est prévu par la direction de cette entreprise pour le 31 décembre.

La SNOA est une société anonyme, dont une filiale, la SMGS (Société des Magasins à Grande surface) gère le Mammouth de Caen. La société PROMODES, qui gère CARREFOUR, (elle verse 0,10 % du chiffre d'affaires à la famille Fournier, qui possède la chaîne de tous les Carrefour de France; en échange, elle a droit d'utiliser le nom Carrefour et de s'approvisionner à la centrale d'achat des Fournier) vient de prendre la majorité des actions de la SNOA.

Mammouth et Carrefour, qui jusque là se faisaient concurrence, appartiennent maintenant tous les deux à Promodes. Elles auront donc le même magasin de dépôt des marchandises, d'où les licenciements prochains.

Un camarade, directement concerné par ces licenciements, nous apporte son point de vue :

« La Société normande d'alimentation a son siège à Caen dans la zone industrielle de Carpiquet.

Avant la guerre d'Algérie, la Société est une entreprise moyenne comprenant 120 magasins de distribution. Elle a placé à sa tête un directeur d'une grande valeur, sur le plan capitaliste.

A la suite des événements, la Société a la « chance » de voir un certain Piqué (propriétaire des Vins Karafon et d'immenses domaines en Algérie) lui offrir une confortable somme d'argent frais.

Piqué, dont l'influence grandit dans la Société, s'arrange pour liquider le directeur commercial cité plus haut, qui est « mis à la retraite ».

En 1968, la SNA décide de s'agrandir. Elle prend à sa charge les Nouvelles Epiceries du Nord (NEN), que Piqué avait déjà achetées et menées à la faillite.

Piqué, entouré d'anciens dirigeants des NEN et d'autres tout aussi incapables, est à la tête dès lors d'un important fief commercial s'étendant de la Normandie à la frontière belge.

L'équipe en question gère telle-

ment bien la SNOA, que la majorité des actions viennent d'être vendues au groupe Promodes, qui détient le monopole total du commerce d'alimentation dans la région normande.

Les licenciements

Il y a un mois, face à cette « concentration », les syndicats présents : CFDT et CGC, ont décidé ce qu'ils ont appelé une grève « silencieuse » sur le tas d'une demi-heure après l'heure de sortie normale !

Le 27 octobre, il y a une autre grève, mais de 10 à 11 heures cette fois. Les employés s'étaient massés devant l'entrée des bureaux; les

délégués les ont invités à reprendre le travail dans l'attente d'une réunion d'information prévue pour 16 heures.

Au cours de cette réunion, le délégué CFDT a informé le personnel de la décision de la nouvelle direction : licenciement général au dépôt de Carpiquet.

En fait, 120 personnes seraient « reclassées » dans les entreprises Promodes, à des salaires inférieurs à ceux pratiqués par l'ex-SNOA.

59 employés du service commercial seraient maintenus : Promodes ne connaît pas en effet le commerce succursaliste, par contre il connaît bien celui de gérant libre.

On peut donc supposer que ces employés ne sont conservés que pour permettre à Promodes de liquider ce qui reste de « gérants à la commission » pour en faire des « gérants libres ». Ces derniers auront donc toutes les charges du commerce, et le Capital ne partagera plus ses bénéfices.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est le sort du reste du personnel (195 employés). Ils devront se débrouiller par eux-mêmes; autant dire qu'ils sont condamnés au chômage, du moins temporairement.

Si la SNOA est morte, Piqué, lui, acquiert la clientèle du trust Promodes dont le réseau s'étend de Brest à Lille. »

... ripostons !

Berliet-Venissieux : La direction doit replacer un ouvrier licencié

LYON (APL 23 NOV.). — Le 3 novembre dernier, aux usines Berliet - Venissieux, un ouvrier portugais, M. Del Moral, sortait du travail avant l'heure, sans autorisation, à l'atelier VLO. Le 4 novembre, il apprenait son licenciement de la bouche de M. Morel, chef d'atelier, particulièrement connu des ouvriers pour ses idées réactionnaires. Le 5 novembre, deux débrayages de protestation avaient lieu dans les deux équipes, un le matin, un le soir. Le directeur faisait savoir aux ouvriers que réponse définitive serait donnée le lundi suivant. Le lundi, M. Morel apprend aux ouvriers que le licenciement de M. Del Moral est confirmé. Cette réponse rencontre l'hostilité générale.

C'est ainsi que le mercredi 10 novembre, au soir, les travailleurs de VLO s'organisent pour demander des comptes sur ce licenciement à M. Morel, qui justement se trouvait de surveillance. Pendant la dernière heure de l'équipe du soir, à 22 h., 150 ouvriers prennent à partie M. Morel en lui disant : « Tu as des gosses, toi?

Si tu étais licencié, comment tu faisais pour nourrir tes gosses? » M. Morel ne répond rien; alors tous les ouvriers présents l'avertissent : « Si la semaine prochaine Del Moral ne reprend pas le travail, c'est nous qui te licencie-

rons ». M. Morel s'enferme dans son bureau et disparaît.

Huit jours après, la direction des usines Berliet retrouve un emploi à Del-Moral dans une usine toute proche, avec même une qualification supérieure.

Nevers : Action directe

NEVERS (APL 20 NOV.). — Ce jeudi, 18 novembre, avant la rentrée de l'équipe du matin, quatre pointeuses ont été bloquées avec une poignée de sable par un groupe de la Milice anti-licenciement de l'usine Thomson. C'est pour protester contre la suppression prochaine de 450 emplois que cette action a eu lieu. Dans un communiqué, la Milice anti-licenciement explique son geste :

« La direction veut 450 emplois en moins parce qu'elle veut rendre l'usine « rentable », en fait accroître les profits du patron. Elle ne licencie pas, elle cherche à licencier les ouvriers et les ouvrières en les écoeurant. Comment? En nous faisant produire

plus avec moins de personnel; la discipline renforcée, le vol sur la paye; les bonis (prime à la production) ont été diminués pour une bonne partie des ouvriers au mois d'octobre.

Bloquer les pointeuses, c'était attaquer la discipline. Le 8, beaucoup se sont fait réprimander parce qu'ils avaient des retards. C'était attaquer le vol sur la paye : une minute de retard vaut un quart d'heure en moins sur la paye, et pourtant le travail se fait pareil. La Milice s'est donné pour but de résister aux licenciements. Elle appelle la population de la Nièvre à résister comme à la Thomson, au plan de liquidation de la Nièvre. »

POUR UNE LUTTE SUR LES LIEUX DE SURVIE

LA GREVE DES LOYERS

Quoi de plus naturel que de refuser de payer son loyer, lorsqu'on est mécontent de celui-ci. Et c'est ce qu'ont fait les locataires d'HLM de Besançon, à qui l'on présenta une note complémentaire des charges de l'année 1969-70.

C'est en réunion extraordinaire que l'ensemble des locataires décida, le 5 mai 1971, le plus simplement du monde de ne plus payer des loyers.

L'Office municipal n'apprécia guère le goût de cette plaisanterie, et n'hésita pas à envoyer à chaque locataire une lettre de bon principe..., et recommandée. Rien ne fut changé; au contraire, une Association de défense fut créée, et le montant des loyers versé à un service contentieux jusqu'à ce que l'Office ait eu l'amabilité d'assurer certains travaux d'entretien, ce qui semble normal, surtout lorsqu'on apprend que les bâtiments de cette cité sont construits depuis 12 ans, et qu'aucune réparation importante n'a été faite depuis.

Ce qui en résulte par logique, c'est que certains matériaux se trouvent dégradés et que les petits ennuis ne cessent d'augmenter. Quant aux odeurs dues au manque d'entretien des vide-ordures, seuls les gens de mauvaise foi peuvent y résister.

Pourtant cette cité, qui pourrait être une cité de rêve à la Chalandon, n'est pas des plus dépourvues; elle comprend notamment une maison pour tous, un centre ménager, une garderie d'enfant, une école maternelle, un centre commercial, des parcs de stationnement, quelques plates bandes d'un vert passé, et comble de tout, un arrêt d'autobus. Pourquoi se plaindre? On trouve à portée de la main ce qu'il faut pour vivre heureux... du moins pas malheureux.

Seulement voilà, les locataires de cette cité ne sont, en moyenne, que des gens de modeste condition, il est donc difficile de leur faire admettre une augmentation des charges, due à une mauvaise prévision de l'Office et que vu les augmentations du coût de la vie, il leur semble indéniable que les charges continueront d'augmenter (pour le chauffage 20 %

période allant d'avril à octobre). Ne pouvant abdiquer devant une telle augmentation, l'Office explique cette hausse par l'augmentation du prix du fuel. Seulement voilà, l'ordinateur a déraillé car le chauffage de la cité est prévu pour du charbon et non du fuel. Pas de chance, monsieur le maire adjoint, qui entre nous soit dit, est socialiste, et par ricochet président de l'Office d'HLM.

Mais la meilleure reste pour le dessert : les charges locatives sont actuellement de l'ordre de 50 % des loyers, qui eux ne subissent pas d'augmentation, mais les allocations - logement restent calculées d'après les loyers, charges non comprises. Voyez un peu le travail.

C'est avec sympathie et admiration que nous soutenons ce mouvement de locataires en mau-

vaise posture, et proposons à tous ceux logés à la même enseigne d'utiliser ce moyen qui fait ses preuves : la grève des loyers. Et si l'on vous cherche des poux dans la tête n'hésitez pas à former des associations avant que cette bonne vieille loi de 1901 ne soit à jamais une épave du code civil ainsi que les autres vieilles lois républicaines revues et corrigées par Marcellin et Cie. J.-P. D.

La solidarité des habitants empêche une expulsion

POITIERS (APL 9 NOV.) —

Vendredi 5 novembre, le syndicat des habitants des « Couronneries » apprend qu'un ménage et ses cinq enfants doit être expulsé de son logement HLM le lundi 8 novembre, entre 8 et 9 heures du matin : ils n'ont pas payé de loyer depuis cinq mois. On ne laisse à la famille que 48 heures pour vider les lieux. Le Syndicat des habitants des Couronneries organise des actions de protestation :

Samedi 6, il appelle la population à venir s'opposer à cette expulsion scandaleuse en organisant une occupation permanente de l'entrée de l'immeuble.

— Dimanche 7, il organise une distribution de tracts dans les

boîtes à lettres des immeubles et sur le marché de la ZUP.

— Lundi 8, vers 7 heures 45, des affiches sont apposées à l'entrée des écoles de la ZUP. A huit heures, une trentaine d'habitants occupent la cage d'escalier. Toutes les heures, les habitants se relayent, et à 9 heures, une délégation va informer l'Office des HLM et demande une suspension de la procédure.

— 10 heures 30, la délégation rapporte les résultats de la démarche : le directeur de l'Office accepte de suspendre la procédure d'expulsion. Mais cette décision risque dans les prochains jours d'être remise en cause par le Conseil d'administration de l'Office.

Avant de disperser la manifestation, le syndicat des habitants demande à tous de rester vigilants et de se tenir prêts à s'opposer à toute nouvelle tentative d'expulsion.

Le Syndicat des Habitants déclare notamment :

« Les entreprises, notamment l'entreprise Hernandez, bien connue à Poitiers, font des fortunes en construisant cette ZUP. Mais on décide froidement d'expulser sous les ponts, des familles parce qu'elles ne versent pas scrupuleusement tous les mois près d'un quart de leurs ressources à l'Office HLM. Une telle expulsion dans ces conditions est proprement un scandale. Les habitants sont fermement décidés à s'y opposer ».

LIBRAIRIE

Le Service LIBRAIRIE fonctionne tous les jours de 18 à 20 h, et le samedi à partir de 17 h, au local confédéral, 39, rue de la Tour-d'Auvergne.

Les commandes de tous les ouvrages sont acceptées. En cas d'absence, glisser les bons de commande dans la boîte à lettres.

Brochure

« SPECIAL INSOUMISSION »

S'adresser : Michel Debronde, 141, rue des Prisonniers, Paris-18.

Contestation paysanne à Beffes (Cher)

TOURS (APL, 23 NOV.) — Le 20 novembre, une vente aux enchères publique, décidée par autorité de justice à la suite d'un différend ayant opposé M. Paul Perot, exploitant agricole au lieu dit Colombiers à Beffes (Cher), et un concessionnaire de matériel agricole, devait se dérouler à Colombiers. Mais, à l'heure prévue, une centaine d'agriculteurs du canton étaient réunis dans la cour de l'exploitation, pour manifester

leur solidarité à M. Perot. C'était une manifestation silencieuse, mais aucun acquéreur ne se fit connaître et la vente que devait faire Me. Morlon, huissier de justice à Sancerre, n'a pu de ce fait avoir lieu.

En raison de l'abondance d'articles et d'informations d'actualité, la rubrique « Législation sociale » (Comité d'entreprise) est reportée à la semaine prochaine.

Millán en el índice

HAY que machacar fuerte hasta que la víctima de turno: JULIO MILLAN HERNANDEZ, sea arrancada de las manos de sus victimarios. Hay que ser incansables en la denuncia mundial del nuevo escándalo judicial que prepara la autoridad franquista.

Hace cuarenta meses que nuestro joven compañero ingresó en las ergástulas de Franco sin que la justicia que en España mandan hacer se haya molestado en cumplir sus propios requisitos legales juzgando a un procesado una vez cumplido un periodo procesal que nunca debe exceder de un año no presentando, el caso, complicaciones imprevistas, y el de Millán no las presenta. Millán fue apresado inmediatamente de regresar a España desde Francia, encerrado, inquisitoriado, y por ende obligado con procedimientos bárbaros a confesar un propósito de delito que firmó para evitar torturas peores que podían llegar hasta la muerte. A presión fuerte al joven Millán se le forzó a confesar una intención preterrorista, quedándose a probar a sus acusadores la veracidad de la misma, no siendo difícil dilucidar que, con garantías judiciales de defensa, al acusado y a su defensor les sería fácil acusar a la policía de inventora de una acusación conducente a la pérdida de un hombre, dada la insensibilidad y el servilismo policiaco.

En Julio Millán la autoridad 1939, emergida de un gran lago de sangre humana, ve a un enemigo más de los que encarnan el espíritu confederal y anarquista del 19 de Julio de 1936. Bien estaría para el régimen que los actores directos de aquella memorable jornada se fueran extinguiendo por vejez o cansancio ya que, por no haber sido alcanzados por el enemigo en 1939, no pasaron por el piquete de ejecución junto con 200.000 infelices compañeros que al final y después de la guerra cayeron en sus garras. Bien estaría para el franquismo que la juventud se desentendiera por completo de los principios revolucionarios e igualitarios de la Confederación, para dejar a ésta en simple recuerdo del pasado. Pero no; en la juventud prende la llama del ideal anarquista y esto el franquismo no

lo resiste. Puede tolerar las diferentes expresiones del marxismo, siempre fieles al Estado; mas no puede admitir la resurrección del acratismo en la época moderna, ella, tan necesitada de cielo abierto, de libertad inmensa, de vía libre y futurista, de horizonte superhumano y, por lo tanto, nihilista en cuanto a la raíz autoritaria.

La juventud libertaria, el elemento ácrata todo, deben considerar el caso Millán como de vida o muerte. Matando o enterrando en un presidio a este muchacho anarquista, el franquismo pretende « desca-bezar » a nuestro movimiento juvenil, cuando nuestra intención jurada es salvarlo, desarrollarlo e imponerlo. Como visto, la partida es fuerte, compañeros, y ello implica jugarlos el todo por el todo en la contienda, esta vez judicial, que el enemigo nos tiene planteada.

PARA SALVAR A JULIO MILLAN HERNANDEZ

Mitin de protesta

en el Centro Confederal de París (33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenvald), el domingo 5 de diciembre a las 9 y media le la mañana.

Harán uso de la palabra los siguientes compañeros :

UN REPRESENTANTE DE LA C.N.T.F.

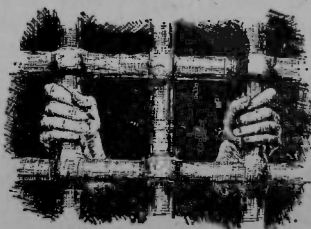
RAMON FINSTER, joven libertario.

FRANCISCO ISGLEAS, por la C.N.T.E.

JOSE MUNOZ CONGOST, por la A.I.T.

La Confederación Nacional del Trabajo espera que todos los compañeros de París y extensiones, y todos los antifascistas en general, acudirán a este acto para demostrar que, ante la injusticia que prepara el franquismo contra JULIO MILLAN HERNANDEZ, lejos de dejarnos insensibles nos concita a redoblar nuestros esfuerzos en pro de una España sin tiranos ni verdugos.

Que el domingo 5 de diciembre de 1971 nadie se quede en casa. ¡Todos al Mitin!



LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 2 de Diciembre de 1971.

DESDE ALICANTE

A sablazo limpio

NUNCA segundas partes fueron buenas, dice el refrán, aunque yo haga caso omiso de tales refranes, ya que dejé de ser supersticioso hace bastante tiempo, pues lo mismo me dan ocho que ochenta, supuesto que estoy curado de espantos, y no me afectan ni mitos ni tampoco santos. No obstante, para mí, esta misiva es la segunda parte de mi misiva anterior dedicada a Franco.

Franco, vejestorio parecido a una pitrafa humana, atiesa las

orejas, aguza el oído y ve enemigos y fantasmas por todos lados. Acuciado por sus crímenes, comienza a padecer manías persecutorias como Martínez Anido, cosa que no le está mal a un cochino escorpión como él.

A don Francisco, a la hora de la muerte, ya muy próxima, no le valdrán arrumacos ni zalemas para entrar en el cielo. San Pedro no le abrirá la puerta, sabedor de su sucio atestado, a pesar de ser avalado por la Iglesia. Tampoco los eclesiásticos suelen entrar en el reino del cielo por mucho que recen aquí en la tierra.

El asunto no es cuestión de tiras y aflojas sino de justicia. Justicia que Franco ha trocado en crimen, acompañado de una ralea de facinerosos incluida la Santa Madre Iglesia. El pecado no se lava ni cura con hipócritas plagios. Siempre quedan en él asperezas y rebabas que no se pueden limar, coagulada la sangre de sus inocentes víctimas. La España de Franco ha sido y sigue siendo un horno crematorio, no igualado por Hitler en sus macabros campos de tanta y tanta aberración, impropias de una civilización moderna, en la que el hombre ha puesto ya los pies en la Luna. Franco oprime descabelladamente al auténtico pueblo español. Opresión que se reproduce en tenaz e impetuosa rebeldía, que va socavando los cimientos de un nefasto y montado sablazo limpio, que debe acabar de la misma manera, ya que «el que a hierro mata, a hierro muere.» Los dioses mueren por falta de creyentes; los regímenes igual. El garrotazo vence, pero no convence. Por lo tanto, el carnicero Franco y su grupo de matarifes, no harán perdurar más su régimen a base de asesinatos, sino todo lo contrario, socavarán más aprisa sus cimientos para que se venga abajo más pronto, como todo aquello que se monta sobre arena movediza.

Segar vidas porque sí, sin causa ni motivo, ni siquiera ninguna razón de Estado, además de ser

(Pasa a la página siguiente.)

XV

Remanso entre sombras

SIRVAN estos breves relatos como una especie de oasis donde descansa la caravana antes de reemprender la marcha hacia nuevos rumbos. Lo que sigue no son más que ecos que están extinguiéndose. Es como una especie de necesidad que tiene cada quisque de vaciar su mundo interior en el que se diluyen y amalgaman recuerdos, nostalgias, sueños, ilusiones desvanecidas que, quien las almacena, no se conforma en que no sean divulgadas, que queden soterradas para siempre. De ahí que demanden salir a plena luz para no caer del todo en el olvido.

Desde luego, este no es el caso de Peiró, puesto que su silueta, su persona, está perfectamente trazada y reconocida, no por lo que nosotros podamos decir en estos retazos biográficos, en estos perfiles tratados con afecto, sino por merecerlo así su hombría, su dignidad, su honradez y por las empresas acometidas por él en su paso por la vida. Es un hecho indiscutible que Peiró está ya incorporado a la historia del socialismo, en el dramático y emotivo movimiento confederal. Podemos afirmar, no sabemos cuando, ni si será mañana o más tarde, lo que no dudamos es que reaparecerá en toda su plenitud, que en los anales de las luchas de la C.N.T. de su tiempo ocupará uno de los planos preeminentes.

En estos pequeños bocetos sólo pretendemos mostrar inquietud

por esta multitud de gentes ignoradas que se deslizan en la penumbra, que sólo pueden ser recordadas por un rasgo, por unas palabras, por un hecho intrascendente, o también por quienes han acometido alguna hazaña ignorada que, tal vez de no ser referida, se perdería sin remedio.

**

Aquí tenemos a esta mujer, delgada, enfermiza, arrastrando una existencia agotada por el esfuerzo de servir a los demás. Si, aquí está con más años que dinero, con mayores desengaños que satisfacciones. Su habitación, un cuartucho enjalbegado, con la cabida justa de una camita, acompañada de una mesita de noche al lado. Ese fue su refugio a partir de que los pistoleros oficiales asesinaron a su hijo, que era su ilusión y su sostén: el lazo único que le unía a la tierra, puesto que, frágil y ligera, al quedarse sola, no tardó en seguirle.

En una pequeña repisa estaba un despertador que repetía su monótono tic-tac.

El visitante la interpela:

— ¿No la molesta ese ruido acompasado e incesante de este reloj?

A lo que contesta:

— ¡Ay, no! Sin él me sentiría más sola.

Será todo lo absurdo y pueril

A SABLAZO LIMPIO...

(Viene de la página 1)

una torpeza de bulto, es una infamia. Obrando así no se congratian con nadie, ni con Dios ni con el hombre; pecado mortal para un ente que hace profesión de fe católica, como el benemérito Franco, llevado por la Iglesia bajo palio, como un igual a Dios, demostrando así de una forma clarividente que la dictadura franquista y la Iglesia son hermanas gemelas, y que para nada sirven los mandamientos quinto y octavo, como no sea para escarnecerse ellos mismos, con sus falsos votos de fe católica y cristiana, ya que siguen el mismo sendero de la Inquisición antigua con más refinamiento y crueldad, importándoles un bledo si el reo es culpable o inocente, como el joven Julio Millán Hernández, víctima propiciatoria de un régimen detestable, que va jineteando sobre una pirámide de muertos inocentes, sin más delito que el de haber querido pensar libremente,

te, como el joven Julio Millán Hernández, que está en peligro de que le borren del libro de los vivos, si los hombres de corazón del mundo no se levantan con airada protesta, como se hizo cuando el proceso de Burgos.

La horda franquista sigue con sus fechorías y seguirá, mientras no tropiece con un fuerte muro de contención que le haga rechinar los dientes de un fuerte manotazo. El abismo entre pueblo y régimen se ensancha. La cuerda se atiranta con peligro de que se rompa por la malla más floja, ya que todo en esta vida tiene sus límites.

Para los que luchamos por la libertad de los pueblos e individuos, el cansancio no cuenta. La lucha es inherente a nuestro cuerpo; es carne de nuestra carne y nuestra propia vida. Por eso no nos llega nunca el cansancio, por tenaz y fuerte que sea nuestra lucha, para derrumbar titeres y aplastar mitos.

TOMAS DE BENIFATO

HOMBRES DE LA C. N. T.

que quieran, pero estas palabras jamás se han borrado en mi mente. Para mí fue una verdadera lección de humildad y de conformación. Salí del cuarto pensando: — ¡Con cuán poco se conforman los desdichados!

**

Este de quien nos vamos a referir fue natural de Vallmoll (Tarragona). Sus iniciales fueron P. S. Se distinguió siempre por poseer una sensibilidad a flor de piel. A pesar de tener el oficio de escultor, se especializó en las cuestiones del campo por afecto a los campesinos. Su seudónimo de «Anteo» fue repetidamente estampado en publicaciones confederales, especialmente en «Solidaridad Obrera». De constitución física endeble, el rudo trabajo de desbastar piedra, junto con el paso por las cárceles, minaron pronto su salud, adquiriendo la tuberculosis, que fue su compañera inseparable durante largos años. También es probable que su supervivencia se prolongara gracias a los atentos cuidados del doctor Jaime Queraltó, quien siempre sintió afecto por sindicalistas y anarquistas, por la campaña que éstos hicieron en su favor. Siguiendo la ruta de los demás exiliados, P. S. anduvo por Francia, siendo huésped de varios hospitales. Tenía un gusto especial para hacer sus cosas, tanto en su profesión, como en la escritura. Ya en convalecencia de su enfermedad hizo algunas miniaturas y camafeos que merecieron la aprobación de los entendidos. En cuanto a sus trabajos periodísticos, recuerdo que cierta vez el escritor Francisco Iribarne, que tenía olfato para apreciar los valores literarios, y que era hombre muy parco para el elogio, después de leer un artículo suyo, le oí decir:

— «No tendría ningún inconveniente en firmarlos».

Lo cual, dada su competencia y maestría, no dejaba de ser un elogio de calidad, lo que refrendamos a los treinta años de su desaparición.

**

Ya que viene a cuento dedicaremos unas líneas al nombrado Iribarne. Era un hombre alto, algo inclinado de espaldas, de andar cansino. No gozaba de muy buena salud ni de lo demás tampoco. De talante reconcentrado y solitario, daba la impresión de que su paso por la tierra no le había sido muy propicio. De cuando relatamos, estaba de redactor en

«La Lucha», periódico de combate que comandaban Francisco Layret y Lluís Companys. El redactor jefe era Paco Aguirre (con quien nos hemos encontrado por este México). Las crónicas de aquél iban firmadas con el seudónimo de «David Copperfield», después editadas en libro, como merecía por su pulcritud y corrección literaria. Su recuerdo lo aparejamos (sólo con el carácter de escritor) con los de Marius Aguilar, Luis Capdevila, «Amichatis», Angel Samblancat, Salvat Pappas-seit..., en quienes sus trabajos periodísticos y literarios dejaban cierto sabor de preocupación humana, de amor a la libertad, de independencia personal, por el hecho de no estar sujetos a ningún clan político y de conservar un anhelo de superación literaria y social.

El lugar de creación de F. I. eran las mesas del «Círculo Español». No sé si el tintineo de platos y tazas y los ruidos incesantes le servían de estímulo o es que no tenía otro lugar más apropiado para escribir. Algunas veces habíamos deambulado por aquel bullicioso «Faralelo» animado entonces por la atracción de las Meller y las «Chelito», y hasta un anochecer en que no apareció más por allí.

**

Aquí pasamos a referirnos a un enciclopedista cuyos nombre y apellido empezaban con J. A. Que nosotros sepamos, entre sus ocupaciones figuraban: Alpargatero, corredor de seguros, comerciante, marinero, fabricante de buñuelos, periodista, camarero, viajante de licores, concejal (este último cuando el ayuntamiento barcelonés estaba «colectivizado»), o sea aprendiz de todo y oficial de nada. También hubo un tiempo que se dedicó a la venta de trajes a medida. El tropiezo que tuvo en este empleo no fue precisamente por falta de clientela, sino por insuficiencia de plusvalía (que diría Carlos Marx) de parte del patrón. Muchos de estos clientes eran contortulios del Ateneo Libertario. El dueño de la sastrería se alarmó al ver el déficit en la lista de cobros. Fue por ello que suspendió el servicio del «agente de ventas» no admitiéndole ninguna transacción comercial. Por lo visto sus principios no concordaban con los preceptos evangélicos que recomiendan vestir al desnudo.

Recordamos que el cobrador se presentaba todos los sábados, dando vueltas de una mesa a otra,

JUAN PEIRO BELIS

por JOSE VIADIU

sin levantar una sola cuota. Lo curioso, es que cierto día, uno de los clientes se enfrenta al sastre que le apremiaba en cobrar (se trataba de un abrigo que había usado todo el invierno) y en forma irónica y gesticulante le increpa:

— ¡Me devuelve las diez pesetas de mi primer pago y aquí tiene usted su inservible prenda!

..

Esta tragicomedia dista mucho de ser griega, puesto que su acción tuvo lugar en la Barceloneta. El protagonista era un individuo esquelético, nervioso e impulsivo que había cruzado todos los mares en las prácticas de su oficio, pero que siempre recalaba en el puerto de la magna Barcelona, hasta que por la edad no le daban trabajo. Era más conocido por sus seudónimos de «Gran Bohemio» y «Barlovento», con los que firmaba sus artículos siendo redactor de «Solidaridad Obrera». Era de conducta tan excéntrica que por no molestar incluso prescindía de satisfacer sus necesidades más elementales. En el paseo Nacional, donde pasó sus años postreros, había dos o tres compañeros que eran dueños de restaurantes que se habían ofrecido para que fuera allí a comer, lo que siempre rehusaba. Solía pasar con un mínimo de comida y un máximo de esa mixtura que llaman café.

El origen del drama que pasamos a narrar, fue debido a que Aragón solía asistir con su buñolería a la feria porteña y obsequió a varios compañeros a una comilona en su barraca. Barbosa, Paulino, Llabrés, Navarro, Grau (o sea el actor principal de esta narración). El anfitrión echó la casa por la ventana y preparó un caldo extremadamente suculento. En el caldero flotaban pechugas, carnes, embutidos..., un festín pantagruélico. Nuestro hombre, habituado a su taza de café, encontró sabrosa la sopa y se desbordó engullendo un plato tras otro. El resultado fue dramático. Su estómago débil e inhabituado a tal cantidad de grasa y proteína no lo pudo resistir. Enfermó y a los pocos días se separó para siempre de sus amigos y de su barrio predilecto.

Uno de los asistentes le puso el siguiente comentario:

— «El mundo está lleno de sorpresas. En este caso habrían fallado todos los magos, pitonisas y adivinos. ¡Nadie hubiera podido vaticinar que el «Gran Bohemio» moriría de un hartazgo!»

..

Era éste, cuyas iniciales omitimos, un individuo perteneciente al Sindicato de Banca y Bolsa, poco conocido por su actuación sindical. Se trataba de un hombre robusto, de facciones correctas, bien proporcionado, que podía catalogarse como lo que llaman un buen mozo. Tendría, al conocerlos, unos treinta años, de carácter concentrado y poco propenso a adquirir amistades. Vivía con su madre viuda, siendo hijo único. Nos conocimos dando vueltas en las librerías de viejo. A lo largo de varios encuentros me di cuenta de que los libros que escogía se referían a cuestiones de sexología: Gregorio Marañón, André Gide, Oscar Wilde..., por ahí iban sus gustos. Después de una relación continuada resultaba agradable su trato, puesto que era ágil de pensamiento y captaba pronto un asunto cualquiera. A través de diversas conversaciones llegué a intuir que algo anormal ocurría en su fisiología, hasta que cierto día vino a confesarme que tenía inclinaciones por la sodomía. Fue una confesión hecha con pena y amargura. Añadió que había recurrido a la medicina, al deporte, a la psiquiatría, y que no había podido vencer esta anormalidad. Un día, sentados frente a una taza de café, me dijo:

— «Antes que llegar a la degradación de ir a la conquista de hombres en cines, espectáculos o urinarios me pegaré un tiro».

Efectivamente, dejamos de vernos durante una temporada, para una mañana leer en la nota roja de un diario barcelonés la noticia de su suicidio. Lo que luego comprobamos y cuya impresión aún perdura.

..

Este amigo, J. S., compañero de lucha y de brega del «Tero», Martí, el «Llenas», etc., de los tiempos heroicos del Sindicato del Arte Fabril barcelonés, que en el movimiento revolucionario de 1936-1939 fue el intendente responsable que cuidaba del cuartel militar de Pedralbes, durante la odisea emigratoria, que todos padecemos, vino a recalcar en aquel inhóspito desierto denominado «Corral de los Indios» (República Dominicana), donde ya morábamos una docena de militantes confederales, condenados a remover, sembrar y cultivar un suelo fértil, cuyo esfuerzo humano convertían en inútil e improductivo la gran cantidad de gusanos, bichos y plagas que

devoraban los productos una vez nacidos o en pleno desarrollo. Allí estuvo nuestro hombre cultivando su parcela, ilusionado de momento al ver brotar las primeras plantas, para luego sufrir la gran decepción al contemplar cómo eran devastadas por las legiones de hormigas y cucarachas de todo tipo y naturaleza. Con él estaba Carmen, la compañera que juntos habían capeado todas las tormentas en la dura contienda sostenida en las luchas sociales de la Barcelona confederal y anarquista. Dedicado al terruño, iban pasando los días con el ansia de salir de aquel pozo, hasta que hizo presa en él la enfermedad endémica que padecía casi toda la población: el paludismo. A nuestro amigo lo encontró debilitado y sin reservas (sol quemante, esfuerzo agotador y alimento deficiente), por cuya causa sufrió un desvanecimiento. La noticia corrió por toda la colonia. Se trataba de encontrar una inyección para reanimarle, pero en ninguno de los bohíos (morada de los refugiados) nada había que fuera eficaz para tal caso. Fue para ir en busca de algo que le hiciera reacciones, que el compañero P. C. se puso en marcha hacia la población vecina en busca de un reactivo, pero cuando éste llegó era ya tarde.

¡Por las dudas de si estaba aún con vida, se aplicó el inyectable a un cadáver!

..

Esta referencia va sin indicación alguna, ya que si diéramos el nombre sus enemigos dirían que es verdad, mientras que sus partidarios me acusarían de difamador, y el asunto quedaría igual. No faltaría tampoco quienes pensarían que era envidia o malquerencia, cuando a la distancia de tantos años, no queda nada de la una ni de la otra, puesto que lo que paso a decir es tan verdad como que soy hijo de mujer. El comentario hace mención a un compañero que fue muy destacado en las lides sindicales, que de posiciones extremas, o sea de un anarquismo virulento, iba desliziándose hacia convencionalismos politiqueros de lo más corriente y trasnochado. Esta vez, en el curso de una reunión - conferencia celebrada en Sabadell, en su relación hizo tal dejación de cuanto caracteriza a nuestra ideología, trituró de tal forma nuestras tácticas de lucha, que durante el viaje de retorno a

Barcelona (que hicimos los dos juntos) no pude menos que increparle por cuanto había dicho en su discurso. El hombre se defendía con el intento de justificar su nueva actitud. Por mi parte, insistía tratando de demostrarle que no me tragaba el anzuelo y que no creía en milagros ni en conversiones. Pasamos largo rato entre preguntas y réplicas, y ante mi tenaz persistencia me dijo:

— «La verdad es que hasta el presente el problema económico del hogar lo ha resuelto mi compañera y ahora tengo ocasión de resolverlo por mi cuenta. ¡Y no la voy a dejar ecapar!»

Efectivamente, nuestro hombre tuvo su cargo representativo y fue justificando su involución con reiteradas afirmaciones de que su nueva concepción era la justa y liberadora.

Que cada cual atribuya el hecho a quien quiera. Yo no digo más.

..

En los años duros de las contiendas confederales era bastante difícil la fidelidad a las ideas y la continuidad en la lucha. Ello explica muchas deserciones inspiradas más por temor físico que por el convencimiento de que fuese mejor la nueva ideología o partido que adoptaban. También hubo casos de inconformidad por la tónica de violencia imperante, que por imperativos íntimos repudiaban. La verdad es que el movimiento confederal, por lo común, estaba metido en un círculo de fuego que, salirse de él sin contestar debidamente, equivalía a claudicación y a dar la razón al carnívero frente y contra los corderos que estaban representados por nosotros, lo que obligaba a que se mostraran los dientes de vez en cuando. Tampoco hay que desestimar los que fueron atraídos por el triunfo de la revolución rusa, que carentes de una formación ideológica y desconocedores de que podía ser peor una burocracia estatificada que el propio capitalismo (al menos en el sentido de gozar de libertad), quedaron deslumbrados por propagandas truculentas y se convirtieron en satélites de la llamada dictadura del proletariado, que a más de medio siglo de su implantación y dominio ha quedado plenamente evidenciado que se trata de un tipo oligárquico y patriotero con ansias de que su raza alcance el dominio universal.

(Termina en la página 7)

CONTINUACION DE LA RESEÑA

(Ver el nº anterior del «C. S.»)

Lunes, 18 de Octubre de 1971:

Los despedidos de Seat deciden pasar de una vez a la acción, se acaban los legalismos reformistas. Comienza la lucha directa. En el primer turno, de la mañana, se presentan en la factoría de la zona Franca los obreros despedidos, entre los que hay algún oficinista. Al entrar, el control inquisitorial de los vigilantes descubre la identidad de alguno de los despedidos por los vigilantes, pero los seis mil obreros del turno les defienden y apoyan su entrada en la factoría. Es el comienzo. Los obreros se declaran en huelga, paralizando todos los talleres. El primer turno se declara en Asamblea Obrera y ocupan la fábrica, (es como se empieza una huelga revolucionaria), pasando a controlar la Seat con su paro activo. Hacia el medio día la policía armada rodea militarmente la fábrica, la empresa los ha llamado para desalojarla del poder obrero. Comienza el enfrentamiento. A 13 h. la Policía Armada, metralleta en mano, cabeza encasquetada, rostro cubierto por una máscara de plástico resistente, porra al lado, traje gris y provistos de gases lacrimógenos comienzan su agresión criminal contra los obreros.

Un helicóptero sobrevuela la factoría, mientras los policías que transporta dirigen las operaciones de asalto a la Seat por radio al tiempo que filman los movimientos de los obreros. Es todo un asalto militar contra la resistencia proletaria. Hay un primer choque, solo seiscientos obreros pueden resistir el desaloje de la fábrica haciéndose fuertes en el taller 1, rechazando la agresión de los grises. En la sección de pintura se hace retroceder a la policía. Un chivato es cogido por los obreros mientras telefona a los directivos sobre la situación en los talleres y los propósitos de tener ocupada indefinidamente la Seat por sus trabajadores. La empresa abre a la policía una puerta trasera, entrando los grises a saco de forma traidora; es la violencia del Estado y la patronal.

La entrada de la policía se hace a caballo, al tiempo que arrojan contra los obreros bombas de gases lacrimógenos y se disparan balazos. Los ocupantes resisten lanzando aceite graseoso contra la caballería, pero las balas ocasionan numerosos heridos, uno de ellos con un balazo en la cara, y otro, llamado Antonio Ruiz Villalba, recibe ocho balazos en el abdomen que cuando escribimos estas líneas ya ha fallecido (otro proletario asesinado por la policía servidora de

la patronal!), las detenciones son considerables, siendo los detenidos acusados de «rebelión militar» (?). A porrazos y golpes de culata son arrojados fuera de la Seat los obreros que van siendo acorralados, hasta que la policía deja vacía la factoría.

Por la tarde, a 14 h. los obreros del primer turno que han sido expulsados por la policía se unen a sus compañeros del turno de la tarde, que se esperan en la Plaza de España para ser recogidos por los autobuses que diariamente les

llevan a la Zona Franca para trabajar en Seat. Al ser informados de los hechos los 6.000 obreros del turno de la tarde marchan en manifestación proletaria, de diez mil participantes. Esta gran manifestación avanza por la Gran Vía, en dirección al edificio de la CNS, gritando esloganes de información y lucha. Al llegar a la altura de la calle Urgel, los manifestantes son violentamente atacados por una carga de los grises. Pero, los obreros siguen en la calle manifestándose.

llas y son pintados carteles en que se informa del verdadero carácter de la lucha en Seat, y los hechos de la jornada anterior.

El continuar la huelga, no fue decidido en la factoría, tomada por la policía, sino en las paradas de la Plaza de España. El turno de la mañana inicia, una vez acordada la continuidad de su lucha, dirigirse en manifestación hacia el centro de la ciudad. Los grises cargan violentamente contra ellos en la avenida del Marqués de Duero. Se reagrupan los obreros y continúan manifestándose por la ciudad e intentan entrar nuevamente en la Universidad Central, pero la policía lo impide. No obstante, esta vez, los estudiantes rompen el cordón policiaco y se unen a los obreros, para marchar juntos en manifestación hacia la Plaza de Cataluña. Los estudiantes gritan vivas a la Clase Obrera y solidaridad con la lucha proletaria de la Seat.

En las facultades universitarias hay asambleas sobre la situación en la Seat. Apareciendo carteles, letreros pintados y numerosas octavillas en toda la Universidad barcelonesa. En los Institutos de Enseñanza Media comienza la movilización con motivo de la lucha iniciada el lunes.

Hay huelgas de solidaridad con Seat en varias empresas, como «Enasa», «Macosa», «Hispano Olivetti», «Pegaso», «Lámparas Z», «Philips», etc...

Las manifestaciones de obreros y estudiantes se extienden en un frente común por el centro de Barcelona, hasta reagruparse en la Vía Layetana, siéndoles cortado el acceso a la CNS por las fuerzas de la policía armada.

Por la tarde, un 75 % de la plantilla del turno acudió a la Seat, para nuevamente ocupar los talleres, pasando a reemprender la huelga activa del lunes de sus compañeros matutinos. Los grises los expulsaron violentamente de la factoría.

Miércoles, 20 octubre. — El periódico del «Movimiento», llamado «Solidaridad Nacional», publica un editorial en que se expresa violentamente contra el inatiz revolucionario de la lucha obrera de Seat y su apoyo popular, citando una octavilla de la recién fundada «Liga Comunista Revolucionaria», sección española de la IV Internacional (trotskysta), encabezadas con la hoz y el martillo a la manera de los trotskystas, que llama a marchar hacia la construcción de «piquetes de defensa» y «desta-

Resumen de dos semanas de lucha

La traición de los «carrillos»

Al iniciarse, la manifestación tiene proyectado pasar por la plaza de la Universidad para que el estudiantado se una a su combate obrero. Pero, como que los «carrillos» tienen un sectarismo superior a toda efectividad de la lucha de los trabajadores, anteponen su interés de hacer creer que el movimiento obrero de Seat es cosa de su Partido, enviando unos «carrillos» a la Universidad Central para informar de los sucesos y del proyecto de la manifestación o rra al grupúsculo de militantes universitarios del P. «S.» U. C., siendo silenciada la noticia al estudiantado, para que los estudiantes maoistas, trotskystas y anarquistas no radicalicen más la manifestación. Sólo unos pocos crápulas del P. «S.» U. C. salen de la Universidad antes que la policía, sospechando la venida de los obreros, cerrara todas sus puertas y estableciera un cordón de grises alrededor de esta Universidad Central.

Los obreros llegan a la Plaza de la Universidad y se encuentran con la policía que les aguarda, sin que los universitarios se puedan unir a su combate debido a la maniobra traidora de los «carrillos», que ha traicionado a la manifestación proletaria. Los estudiantes sienten las cargas de los grises, las carreras, los porrazos, los gritos de «¡Policía asesino!» y «¡Lucha en Seat!», que lanzan los obreros, mientras ellos se encuentran impotentes, encerrados dentro de la Universidad. Es grave el hecho que la represión, durante este nuevo curso académico, se haya acentua-

do hasta tal punto que los grises montan guardia en medio del patio de Filosofía y Letras de la Central, así como que entren en las aulas siempre que les da la gana. La Universidad ahora ya tan sólo funciona como fabricadora de cuadros para la Clase dirigente gracias a la ocupación permanente de la policía armada de la misma.

El acontecimiento de la Plaza de la Universidad es de una doble enseñanza, por un lado el «carrillismo» ha traicionado a la Clase trabajadora y mostrado su carácter de políticos sectarios y anti-obreros, y por otra parte es un hecho trascendental el que la clase obrera de Cataluña no sea hostil al estudiantado radicalizado, sino que acude a la Universidad para que se una a su lucha contra el capitalismo.

Los obreros continúan su manifestación por la calle Pelayo, atraviesan el centro de Barcelona y entran en la Vía Layetana, pasando a ocupar los bajos de la CNS en que celebraron los manifestantes una asamblea.

El turno de noche se negó a trabajar indefinidamente, uniéndose a la lucha de sus compañeros. Cabe destacar que la clase trabajadora se haya solidarizado espontáneamente en defensa de sus compañeros despedidos. Es muy importante que los obreros se hayan enfrentado a los grises, defendiéndose de las agresiones criminales de la policía, haciendo varios heridos entre las fuerzas policiacas, es la resistencia y la autodefensa del proletariado.

El acodo estudiantil y obrero y la «Soli-Na»

Martes, 19 Octubre. — El turno de la mañana prosigue la huelga, la empresa Seat declara el lock-out dejando suspendidos de empleo y

sueldo por seis días los 6.000 obreros del turno matutino.

Desde la madrugada, por toda la ciudad, son distribuidas octavi-

obrera en Cataluña

A CARGO DE NUESTRA
REDACCION DEL INTERIOR

camentos de combate proletario», clamando «Soli Na» para una extrema represión policiaca contra el Movimiento Obrero. Se ve que a los de esa «Soli-Na» no les basta que se masacre a balazos, quieren que se asesine a cañonazos a los trabajadores que desean vivir como hombres libres!, para liquidar la subversión.

El movimiento solidario con el combate obrero de la Seat se extiende en numerosas empresas, destacan huelgas como en «Cipalsa» (con un paro de 500 obreros metalúrgicos, de las 9 h. hasta las 13 h), «Tuparin», en Sant Joan Despí (en que paró toda la plantilla), varias empresas de Cornellá (del mismo ramo metalúrgico) fueron paradas por sus obreros, otras fábricas de la provincia fueron al paro. Además hubo huelgas y asambleas en las facultades uni-

versitarias; los alumnos de Bachillerato Superior y de C. O. U. del Instituto «Joanot Martorell» (Esplugas de Llobregat) iniciaron la huelga después de votada en asambleas estudiantiles; también hubo asambleas en otros Institutos de Barcelona; los obreros de la construcción, de las obras de la nueva «Universidad Autónoma» de Bellaterra, han ido indefinidamente a la huelga; etc., etc...

En la Seat continúa por parte de los obreros su lucha, mientras que la empresa prosigue con su lock-out, con nueva suspensión de empleo y sueldo seis días al turno de la mañana, y de los obreros de los turnos de la tarde y noche, con dos días de suspensión de empleo y sueldo. Han continuado en Barcelona las manifestaciones, algunas espontáneas y otras relámpago.

de su traidora jugarreta del lunes, tienen el desprecio y la hostilidad de los universitarios. Pasa no comprometer su quimérico «pacto por la libertad» con la burguesía, a los carrillos les interesa controlar la lucha de Seat para llevar el conflicto hacia la traición en el legalismo de la CNS, y parar la huelga de los obreros, una vez reanudado el trabajo comenzarían con el tinglado legalista del Estado y la patronal que volvería la situación (con más despidos, presos y un asesinato) como antes de emprenderse la acción directa de los despedidos, el 18 de octubre.

En Sabadell, los obreros textiles de la «Bossier, S. A.» se han declarado en huelga, siguiendo las enseñanzas del camino trazado por los compañeros de Seat, contra el despido de cinco obreros como «acción ejemplar» de la empresa contra las protestas sobre las condiciones de trabajo peligrosas y antihigiénicas.

Viernes, 22 de Octubre. — La lucha continúa en la Seat, el 95 % de la plantilla del turno de la tarde se presentó en la factoría después que cesara la suspensión de la empresa de dos días de empleo y sueldo. Entraron a los talleres, después de atravesar en fila india un severo cordón policiaco, para declararse de nuevo en huelga. La policía armada los arrojó de la fábrica nuevamente ocupada. La empresa volvió a reprimirlos con otro lock-out hasta el próximo lunes. Con lo que se refiere al turno nocturno, éste no se presenta pues los obreros se niegan a aceptar esta imposición de la empresa, que desea aumentar el ritmo de producción para colaborar al mercado mundial de «Fiat», falta de automóviles a consecuencia de las luchas obreras de Italia y Argenti-

na en sus factorías. El boicot al turno nocturno es indefinido, los obreros saben que en caso de normalizarse el mercado de la «Fiat» la producción de «Seat» sería estancada, pasando a ser despedidos un gran número de obreros, por sobrar plantilla y producción.

Según leemos en la prensa burguesa, cuatro detenidos de Seat en el 18 de octubre han sido pasados por la policía al TOP; otros ocho obreros detenidos por la misma causa han pasado a disposición del juzgado militar, acusados de enfrentarse a las agresiones criminales de los grises, esperando el Consejo de Guerra; mientras seis obreros, según las citadas fuentes, continúan en la Jefatura de Policía, en la que todos sabemos a las torturas que son sometidos por la Brigada Politico-social de esta tristemente célebre Jefatura de la Via Layetana. Hay, según las informaciones de compañeros de detenidos, muchos más encerrados en los calabozos de la Via Layetana con motivo de las actuales jornadas de combate, pero estas informaciones, así como las de numerosos procesos que el TOP realiza estos días en Madrid con fuertes penas de cárcel, son silenciadas por la prensa burguesa y estatal.

En muchas empresas de Barcelona y provincia hubo presos de solidaridad con la lucha de Seat, como por ejemplo en la «Siemens» (1.500 obreros parados durante tres horas por la mañana) o en «S.A. Elsa» (en que toda la plantilla paró durante más de una hora), estas dos empresas están ubicadas en Cornellá.

En toda la ciudad de Barcelona y cercanías hubo manifestaciones de carácter «fantasma» o «relámpago», que viene a ser lo mismo, con pintadas y distribución de octavillas, llamándose a intensificar la lucha revolucionaria y a apoyar a los obreros en huelga de Seat y otras empresas que van a la huelga.

Pese a la prensa y a la «bofia» la lucha prosigue

Jueves, 21 Octubre. La Oligarquía catalana está preocupada por el auge y la radicalización de la lucha proletaria. «La Vanguardia Española», portavoz monárquico de la burguesía de Cataluña, teme por la generalización del combate del mundo obrero, por lo que publica un editorial de la dirección en que llama al «entendimiento» y a la «paz» ciudadana al mismo tiempo que se solidariza con su colega «Solidaridad Nacional» reproduciendo el apartado contra la L.C.R., haciendo una llamada a la acentuación de la represión policial contra la militancia revolucionaria de la clase trabajadora bajo el lema «Alertar conciencias», recordando a los privilegiados los peligros que se corren con la extensión de la lucha de clases y la pérdida que la burguesía sufrió con la Revolución del 19 de Julio. Es de señalar que «La Vanguardia» cae en la fascista puerilidad de marcar a la lucha obrera de la Seat como «una conspiración internacional» que «mueven hilos extranjeros», olvidando premeditadamente que el conflicto surgió como protesta al turno nocturno el pasado junio. Una vez más queda claro que la clase dirigente tiene dos máscaras que según le conviene se pone la «aperturista» o la «ultra-fascista», uniéndose todos los privilegiados en «santa alianza» cada vez que la clase trabajadora les amenaza con acabar con su situación de opresores y explotadores.

La Seat continúa cerrada, entre la huelga obrera y el lock-out de la empresa. La policía vigila la factoría como si fuera una cárcel. Las empresas filiales de la Seat están también en huelga. Los obreros de «Condiessel», en San Cugat del Vallés, han ido a la huelga en solidaridad con la lucha de Seat. Los obreros de la construcción de la nueva «Universidad Autónoma» de Bellaterra continúan en huelga apoyados por grupos de estudiantes. La situación de combate continúa entre el estudiantado, con huelgas, asambleas, carteles y octavillas en las Facultades y los Institutos, entre éstos últimos hay agitación con paros y asambleas en «Milà y Fontanals» y «Emperador Carlos», en Barcelona, y en el «Joanot Martorell», en Esplugas de Llobregat. Las manifestaciones siguen por la ciudad. La lucha continúa...

Mientras tanto, el jurado de empresa de Seat se reúne con los jefes verticalistas (Garrido, Alcaina y De Paz, con quienes el proletariado espera hacer justicia tan pronto como comience la Revolución). Los «carrillos» también están preocupados por el matiz revolucionario que toma la lucha de los trabajadores, después del 18 de octubre, ya que han sido arrollados por el proletariado por más que repitan demagógicamente que la «huelga de Seat es una propiedad privada del Partido de Carrillo». En la Universidad los militantes del P. «S.» U. C., después

El «carrillismo» echa agua al vino

Mientras los «carrillos», que hacen todos los posibles para dominar la lucha de Seat sin conseguirlo y no presentan más alternativa que ir a las negociaciones verticalistas después de volver al trabajo, están realizando una campaña de convocatoria a una de sus clásicas concentraciones «suicidas» en la plaza de Cataluña, a las ocho de la noche del sábado. Llaman a los «ciudadanos» de Barcelona a ir en «procesión» pacífica, violentamente reprimida por los grises que la esperan, para que de cara a la prensa extranjera el espectáculo, sin ninguna garantía para

los participantes, montado por el P. «S.» U. C. parezca que el «carrillismo» es el propietario de la huelga y la lucha de Seat. Una jugada similar a la convocatoria de «huelga general del transporte urbano» en el pasado septiembre, en que se aprovechaba del conflicto de los obreros de transportes urbanos para echar agua a su molino de cara al «prestigio» de los «carrillos» en el extranjero, aún que aquí todo el mundo sabe que su aparato está totalmente desligado de las luchas del proletariado. Es con manifestaciones
(Termina en la página 6)

Dos semanas de lucha obrera...

inesperadas y rápidas, bien protegidas por piquetes de autodefensa, como se desconcierta a la policía y se hace ir para atrás al capitalismo, no con «procesiones» que llevan al matadero, de las convocatorias a la Plaza de Cataluña en las jornadas de Noviembre-Diciembre 70 y del último 30 de Abril tenemos una experiencia que nos hace opinar contra tales convocatorias abiertas, por más desbordaciones que logramos hacia posturas radicales y por más grises que hicimos retroceder no fueron lo suficiente importantes como las víctimas que tuvimos los manifestantes, apaleamientos y detenciones en cantidad.

Una manifestación importante fue la «fantasma» de las ocho y cuarto de la noche en la avenida de Madrid confluencia con la carretera de Sans, formada por trescientos jóvenes que arrojaron gran cantidad de octavillas llamando a la radicalización y generalización de la lucha, así como expresar su solidaridad con los obreros de Seat. Habían varias pancartas y piquetes de defensa que cerraron las calles con «cócteles molotov». Duró veinte minutos hasta que llegaron los vehículos de la policía armada.

Sábado, 23 Octubre. — La Seat permanece cerrada por el lock-out de la empresa contra la huelga obrera y las ocupaciones de los talleres.

A las ocho de la noche el número de manifestantes concentrados en los alrededores de la Plaza de Cataluña no eran numerosos como en las convocatorias de Noviembre y Diciembre de 1970. En Portal del Angel se formó una manifestación con alguna pancarta que fue atacada por los grises, produciéndose varios detenidos y buen número de aporreados con violencia. Otra parte de manifestantes gritaron su solidaridad con los obreros de Seat por la calle Puertaferriera. El despliegue policiaco era enorme. Ser herido o detenido era fácil.

Una manifestación de unos trescientos participantes se desarrolló de forma «fantasma» desde la calle Montaña y el Paseo Maragall bajando durante diez minutos hasta Puig y Fabra en que se disolvió momentos antes de llegar la policía. Los grises persiguieron a los manifestantes, llegando a detener a algunos transeúntes como sospechosos. Entretanto un grupo de defensa de la manifestación rompió los cristales de una agencia oficial de Seat y le lanzó varios «cócteles molotov», incendiando

la agencia citada. Antes la manifestación había volcado un coche lujoso aparcado.

Por otra parte, por la prensa burguesa, nos hemos enterado que en los barrios de Sant Gervasi y de Las Corts, (calles Modolell; compositor Bach, justo a la calle Valero; y Rocafort-Paris) fueron lanzados varios «cócteles molotov».

Numerosos paros de apoyo a la lucha de Seat se produjeron en Barcelona. La jornada fue siguiendo la escalada de agitación iniciada el pasado lunes.

Domingo, 24 octubre. — La situación en el mundo obrero continúa con el carácter de la pasada semana, en Seat sigue el lock-out de la empresa. Todo hace suponer que la semana venidera será muy movida, el lunes se prepara...

Hace cosa de veinte años, unos cuantos amigos del arte y de las ideas, observando el cuadro de las necesidades físicas y morales de la ciudad de Toulouse, nos constituimos en agrupación lírica para acrecentar el compañerismo, atraer público natural y el ajeno a corriente libertaria y obtener, al propio tiempo, resultados económicos favorables a SIA. A la sazón operaban en la localidad dos grupos teatrales «nuestros»: el Iberia y el Juvenil, el primero titular de la Federación Local CNT y el segundo representando a la FIJL de la época.

Público lo había en Toulouse, y podía haberlo. Como sala de referencia disponíase de la del Cine Espoir, centro de los socialistas franceses en el cual se acogían privilegiadamente los socialistas españoles. Incomodados por nuestra proximidad libertaria, estos últimos trataron de echarnos del Espoir inventando la calumnia de que guardábamos explosivos debajo del escenario. El senador Aubin les paró el carro a nuestros embaldos compatriotas...

Mientras tanto el Terra Lliure atrata nuevo público en casa y vaciaba sus resultados de taquilla (como el Iberia, como el Juvenil) en el arca de SIA. Los secretarios de época: Batet, Pujol y Vivé quedaron impuestos de esta verdad roqueña. Para llenar el mes con representaciones familiares y benéficas faltaba un cuarto grupo; pero al Iberia, en el colmo de la incomprensión, le sobraban dos. El

Necrológicas

JUAN BLASCO

La Comarcal de Valderrobres en el Exilio tiene que añadir otro nombre más a la lista de los que la muerte nos va arrancando, Juan Blasco, natural de Valjunquera (Teruel), muerto en Mondonville (Hte-Garonne) a los 57 años de edad; nació el 8 de diciembre de 1913.

Sin ser un compañero destacado orgánicamente hablando, fue no obstante un ferviente cenetista, que indefectiblemente cumplía con la organización, dispuesto siempre a acudir con su óbolo allí donde fuera necesario, en la medida de sus posibilidades.

Aunque nunca había pensado en que su vida podía quedar en cualquier momento truncada, (falleció mientras dormía, sin que sus fa-

miliares: Encarna — Viuda Puyo — y el compañero Ricardo V. se apercibieran de nada hasta bien entrado el día siguiente, domingo, extrañados de no verle), tenía dicho que su deseo era el de ser enterrado civilmente y así se realizó el día 14-6-71. Murió el 12.

Otro compañero anónimo de los tantos que fueron, son y serán la gran fuerza de nuestra Confederación Nacional del Trabajo, nos dejó para siempre.

Redoblemos nuestro esfuerzo los demás continuando la obra emprendida por nuestros antecesores, en pos de la emancipación de todos los explotados, de España y del mundo entero.

Por la Federación Comarcal de Valderrobres en el Exilio: *El secretario de relaciones: J. F.*

DISCOS

Juvenil pereció boicoteado y el Terra Lliure subsistió por mérito propio y haber sabido agenciarse público «de recambio». Disponía ante todo de un elenco juvenil hermoso, para bailes regionales, zarzuelas, coro y verso, todo de casa. Los ensayos eran cordiales y estimuladores; los corazones salían de ellos rebosando satisfacción y compañerismo. Sin la saña de compañeros que jamás comprenden, Terra Lliure habría sido una incubadora de libertarios por frecuentación de jóvenes de ambos sexos.

Ello marcó constancia, confianza, devoción a un propósito. Sólo falta, ogaño, que la agrupación T. L. aguante el arte y la vocación por las ideas, pues ello marcaría una consecución del valor moral en las personas reunidas al efecto.

Mi estima entera a Terra Lliure escénica, y a Terra Lliure escrita. Que la belleza de esos dos vocablos conjuncionados continúe manifestándose por esos mundos, en tanto el mapa de Iberia se vaya sacudiendo el manto de tiranía que la cubre y asfixia.

DISCÓBOLO

CALENDARIO



para 1972

5 francos.

LUIS BLANCO HA MUERTO

Disminuido físicamente por dos largos años de penosa enfermedad, fue hospitalizado en un estado ya grave y durante quince días se debatió contra la muerte, para dejar de existir el día 17 de noviembre a las tres de la mañana.

Sin duda alguna, sus preocupaciones por la Organización a la que mucho quería y tanto dio de su persona, le hicieron olvidar los cuidados que su estado requería y eso contribuyó a precipitar el funesto desenlace, pues de unos meses a esta parte lo veíamos pensativo y meditabundo como si un mal moral profundo lo minara y hubiera truncado su recio carácter, sin que por eso olvidara las fechas de nuestras asambleas a las que no faltó mientras pudo tenerse en pie.

No queremos alargar mucho esta nota necrológica enumerando los méritos del gran compañero que acabamos de perder, ya que su larga y continua actuación en el exilio y en España, como militante y como hombre es sobradamente conocido.

Que la tierra te sea leve compañero Blanco.

Tu paso por la F. L. de Dijon deja huellas imperecederas en los que a tu lado hemos tenido la suerte de amar y defender la C.N.T.

A su compañera, hija y familia del finado con los que compartimos el dolor que les aflige, nuestro más sincero pésame.

F. LOCAL DE DIJON

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	39 177 32
Ganzarain, Pavic (Gers)	8 00
M. G. Po, París	20 00
Enriqueta Milá, id.	13 00
José Luis Gómez, id.	5 00
Vicente Suárez, id.	10 00
Antonio Mestre, id.	15 00
Amelia Marcellán, id.	3 00
Joaquín Satué, id.	10 00
Francisca Vega, id.	10 00
Antonio Masalias, id.	10 00
Antonio Segura	10 00
Juan Colomer id.	10 00
Ferrer Coll, Montauban	10 00
Rufi Invernón, Ingre	7 70
Ripoll, Villablard	10 00
Landeira, Dreux	20 00
Menéndez, id.	10 00
Lacruz, id.	5 00
Hernández, id.	10 00
Greorio Ibáñez, París	30 00
Antonio Trenc, id.	20 00
Domeque, Fleurance	5 00
Suma y sigue	39 419 02

TURRONES DE ESPAÑA

Habiendo ya efectuado pedido de este producto cuyo resultado económico va a la suscripción pro compañeros ancianos o inválidos, rogamos a cuantos compañeros deseen adquirir este producto que adelanten sus pedidos. Las clases serán de Jijona, Alicante Mazapán y Yema. También habrá pañecillos piñonados. Los precios los publicaremos una vez nos sean conocidos.

F. L. DE OULLINS

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la Asamblea General que se celebrará el primer domingo de Diciembre día 5 a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE ST-ETIENNE

Celebrará asamblea el día 4 de diciembre a las 17 horas en el local de costumbre, rogando la presencia y puntualidad de todos los compañeros.

NOTA NEGRA

El compañero C. Ginés Sancho pasa por el doloroso trance de haber perdido su excelente compañera. El entierro de la misma tuvo lugar en El Havre a mediados de noviembre.

Renovamos, con tan penoso motivo, nuestra estima al compañero Ginés y familia. Y fortaleza ante y por encima de todo. — F.

S. I. A. — TOULOUSE

El domingo, 5 de diciembre 1971, a las 3 de la tarde, en la Sala del Cinema Espoir, 69, rue du Taur, S.I.A. presenta un gran ESPECTACULO ARTISTICO, con la colaboración del prestigioso Grupo «Terra Lliure», bajo el siguiente programa:

Primera parte: Pieza en dos actos de Carlos Arniches, «DONDE LAS DAN, LAS TOMAN», con nutrido reparto de actores.

Director artístico: J. Vivés.

Segunda parte: El Grupo «San Francisco», con danzas folklóricas; Tina Prat, canciones modernas; José Jordana, baritono; Pedro y Susana, pareja de baile español; Lolita Martín, en su repertorio de canciones españolas; Martí, canciones populares; Miguel Galarza, cantante y rapsoda, acompañado por *Monterde* con armónica; Pianista: Mme Galcerán; el espectáculo será presentado por la simpática, Tina Prat.

F. L. DE ROANNE

Convoca todos sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar en su local social el domingo 5 de diciembre 1971 a las 9 y media de la mañana.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Advertimos que el número 4 tendrá aparición en el mes en curso. Cuantos no lo reciban y deseen recibirlo urge que nos manden las señas. El Boletín es servido gratuitamente con fines de propaganda. El tamaño que vamos a sacar es especial para meterlo en sobre, y los compañeros comprenden.

Pedidos a «Terra Lliure», 33, rue des Vignoles, París (20).

PARIS. ACTIVIDADES DEL CENTRO CONFEDERAL

Noche del 31 de diciembre: VELADA FRATERNAL con fines solidarios. Canto y otras expresiones artísticas; refrigerio. Inscribanse los compañeros y familias en la secretaría de S.I.A.

Tarde del 9 de enero: FIESTA DEL NIÑO a cargo de SIA, Atracciones y reparto de juguetes a los pequeños.

No olvidar ambas fechas.

Le Directeur de la publication:
JEAN-MARIE GARCIA

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)



Una docena de altos personajes complicados en la estafa «Matesa» han sido indultados a pesar de haber picoteado en los fondos del Estado. Al joven JULIO MILLAN HERNANDEZ tras 4 años y pico de cárcel provisional se trata de condenarlo a 35 años de presidio por un delito imaginario de terrorismo.

¡Hay que salvar a JULIO MILLAN HERNANDEZ!

VIADIU. — Viene de la pág. 2)

El advenimiento de la República también ocasionó algunas bajas en las filas de la CNT. Hubo sus polémicas y discusiones entre las que podrían llamarse la línea dura y la transigente. Unos sostenían la tendencia de que era necesaria una tregua para que se afianzara el nuevo régimen por creer que éste representaba un avance en relación con la Monarquía borbónica, y por ello se mostraban opuestos a toda acción sindical. El otro sector, el más numeroso, entendía que había llegado la hora de que los nuevos amos del poder cumplieran las promesas hechas en la oposición y que trataran de satisfacer las más elementales necesidades de un pueblo que carecía de todo. De ahí que el quedar éstas incumplidas, a cada nueva decepción, se iba acentuando la divergencia entre la CNT y los mandatarios republicanos, hasta llegar a los extremos represivos ya mencionados, y otros que serán referidos al hablar del «bienio negro».

También se dieron casos de individuos, no muy numerosos por cierto, que conectados con elementos republicanos con mando, se alistaron a sus filas en espera de que los mandones en turno les arrojaran un «hueso». Nos consta que Peiró fue bastante asediado para que diera el salto hacia el republicanismo, con la promesa de que «podía entrar por la puerta grande». En este sentido fueron varios los intentos que hicieron para que pasara el Rubicón, lo cual demuestra que desconocían su inalterable invulnerabilidad, su sentido ético insobornable. Para los elementos cenetistas destacados era bastante asequible obtener un cargo, ya que los republicanos estaban interesados en que se produjeran defecciones con el fin de debilitar el movimiento confe-

deral. ocasión que algunos aprovecharon.

Un caso típico de este género fue el del compañero X. En un atardecer, mientras nos paseábamos por los jardines del paseo de San Juan, me suelta que se había inscrito en el partido de Azaña. Creído que bromeaba le insistí hasta que me enseñó el carnet de socio. A renglón seguido de hacerme esta confesión, el diálogo, poco más o menos, fue como sigue.

— No tienes vergüenza. Un individuo de tu significación en las luchas confederales, si no se encuentra a gusto en este medio, lo que menos puede hacer es alistarse a un partido socialista. Sólo así puede disimular un poco que el cambio no tuvo otra finalidad que el miedo personal.

— La verdad es que no tengo vocación de mártir, pero creo que tienes razón.

Efectivamente el hombre se dio de baja del azañismo y se afilió al comunismo. Aquí tuvo ocasión de figurar, desempeñó cargos oficiales y fue un vocero de eso que llaman «Partido».

¡No sé, a través del tiempo transcurrido, tengo la convicción de que, a pesar de sus diatribas contra sus antiguos compañeros de lucha, jamás se ha encontrado mejor moralmente que cuando estaba en nuestras filas!

Aquí se apela de nuevo a la comprensión de Peiró con la inclusión de estas narraciones extrañas al cometido biográfico e histórico. Ello no tiene mayor objetivo que el de aligerar la temática narrativa, como si se tratara de un entreacto teatral, en que la gente descansa y fuma un cigarrillo. ¡A la vez es probable que, de poder alternar, se encontrara a gusto con algunos de los que fueron sus amigos!

(Continuará)

LA BARBARIE CRISTERA

BARCELONA. — Alrededor de las dos de la madrugada del lunes, unos desconocidos lanzaron tres botellas de líquido inflamable en el interior de las galerías de arte «Taller Picasso», sitas en la calle de la Plata, en el barrio gótico.

Esta sala de exposiciones está situada junto al edificio donde vivió Picasso, desde los 14 a los 18 años, en donde el ayuntamiento colocó una placa conmemorativa del cumpleaños del artista.

Las botellas de líquido inflamable fueron lanzadas a través de una ventana lateral, y las llamas se propagaron inmediatamente por el interior de la sala, destruyendo gran parte de las obras del pintor italiano Ricardo Vaccaro, que actualmente exponía en el citado taller. Por el contrario, no había ninguna obra de Picasso expuesta, por lo que supone que el atentado va dirigido contra el valor simbólico del mismo.

CRISTO REY NO CONOCE A REY CRISTO

De «La Vanguardia», de Barcelona: « Madrid, 22. — « No conozco ni dirijo, por consiguiente, ni tengo relación alguna con los llamados «Guerrilleros de Cristo Rey », afirma en « Fuerza Nueva » Blas Piñar, consejero nacional por designación directa del jefe del Estado.

El señor Piñar desmiente así una información distribuida por la agencia italiana de noticias Ansa, en la que se decía que «siete guerrilleros de Cristo Rey — grupo que dirige el procurador Blas Piñar — habían destruido 24 grabados de Picasso.»

Hace constar además el señor Piñar que el único movimiento al que ha prestado su adhesión y del que forma parte como consejero nacional designado por S. E. el jefe del Estado, es el Movimiento nacional, que el propio jefe del Estado preside. Igualmente señala que conoce a través de una edición alemana una colección de grabados de Picasso «de pésimo gusto, obscena y gravemente ofensiva para el jefe del Estado español y del Movimiento nacional».

Finalmente afirma que «si los jóvenes — sean o no «Guerrilleros de Cristo Rey» — que intervinieron en el episodio a que se alude en la noticia de Ansa conocían la citada colección, me explico, aunque no justifico, el acto, que realizarían, según estimo personalmente, llevados de su patriotismo y de su fervorosa y entusiástica adhesión a Francisco Franco».

ANTENA

CASI CULTURA

SANTA CRUZ DE TENERIFE. — El profesorado femenino de Política, Educación física y Hogar, de la provincia de Tenerife, inició un paro académico de carácter intermitente y duración indefinida. Dicha actitud obedecía a la no resolución de los problemas económicos que plantearon recientemente.

Según informó un portavoz del referido profesorado, impartirán un día de clase y permanecerán dos en paro, así por tiempo indefinido hasta que no se resuelva su situación.

LA ESTRADA (PONTEVEDRA).

— Unos seiscientos estudiantes de enseñanza básica no pueden asistir a clase durante la jornada completa por falta de aulas.

Se da el caso de que los varones tienen que asistir a las clases por la mañana, mientras que las jóvenes lo hacen de tres a siete de la tarde.

500.000 PERSONAS AFECTADAS POR LA GRIPE

MADRID. — Casi 500.000 personas han sido afectadas durante estos días por la gripe en Madrid, según cálculos de la «Hoja del Lunes». Las industrias, las oficinas, el comercio y todos los centros de trabajo en general — agrega — se han visto afectados por la epidemia, que no es alarmante.

Tras indicar que no existe una medicación específica para su tratamiento y que en un 60 por 100 de los casos la vacuna no consigue ninguna inmunización, el semanario concluye afirmando que la epidemia actual se limita a causar fiebre, tos y molestias en garganta u oídos durante varios días.

OTRO DESTROCE

VITORIA (OPE). — El sábado por la noche, a las 10,25, se registró una explosión en la Delegación central de Sindicatos, sita en la calle de Samaniego. La sacudida fue tremenda, «conmoviendo siete pisos», dice la prensa. El delegado, José de Celis Moreno, dijo que las puertas de su vivienda — sita en el último piso — habían quedado descajadas. No hubo más que daños materiales, pero de mucha consideración. Media hora antes estuvo reunido

el Consejo de empresarios en el segundo piso.

POLICIA MONTADA, MANGAS DE RIEGO Y DETENCIONES

PARIS, (OPE). — El diario americano de esta capital, «International Herald Tribune», publicó el 18 de noviembre un despacho de la agencia Reuter, fechado en Madrid, que decía lo siguiente:

«La policía montada y otros guardias que manejaban potentes

mangas de riego, impidieron que celebraran los estudiantes de la Facultad de Derecho de la Universidad de Madrid un mitin organizado para protestar contra la tortura ejercida por la policía con los presos políticos.

Según han manifestado fuentes estudiantiles, la policía detuvo a varios manifestantes después de haber cercado el edificio donde debía tener lugar la reunión que el gobierno había prohibido.

Las mismas fuentes han manifestado que se acordó celebrar esta reunión hace tres semanas, con objeto de discutir la Ley de Orden público, el Código criminal y «la tortura practicada por la policía con personas ilegalmente detenidas.»

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España

Denunciamos una ignominia

A los mutilados et inválidos que combatieron en el Ejército de la República que residen en España se les sigue considerando, a los treinta y dos años de haberse terminado la guerra, como «enemigos de la patria» que no merecen respeto, atención ni ayuda. Se les reconoce la calidad de «ciudadanos» para que cumplan con todas las obligaciones impuestas por el Estado, pero no se les garantiza ninguno de los derechos a que su condición especial debería hacerles acreedores.

Desde 1939, son los parias de una sociedad y de un régimen que se caracterizan por su injusticia, por la falta total de sentimientos y por el crimen cometido en la persona de millares de heridos de guerra republicanos a los que se dejó en el más completo de los abandonos por haber combatido en las filas de los «vencidos». A los que por azar o por convicción lucharon en las de los «vencedores», se les reconocen derechos y ventajas: a los demás, a los que también perdieron sus miembros, quedaron ciegos, o paráliticos, o sufrieron heridas que les disminuyeron físicamente por el resto de su vida, el Estado Español, contrariamente a lo que ha sucedido en otros países, sigue manteniéndoles en el olvido en función de una discriminación que es una verdadera ignominia.

Es por ello que dirigimos este llamamiento a todas las organizaciones nacionales e internacionales, a todas las personalidades que siguen creyendo en la justicia y a los hombres de buena voluntad en general, para que protesten cerca de las autoridades españolas, reclamando para los mutilados e in-

válidos republicanos que residen en nuestro país, los mismos derechos que se conceden a los disminuidos físicos que combatieron en las filas del que se denominó ejército «nacionalista».

A todos les pedimos que insistan para que cese la discriminación y para que en su triple condición de heridos de guerra, de hombres y de ciudadanos, los mutilados e inválidos del Ejército de la República en España sean considerados en todos los aspectos (pensiones, prótesis, reeducación, empleos, etc...) como españoles con derecho a gozar de todos los beneficios estipulados por la ley.

La Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio, nada reclama del régimen franquista. Nuestra calidad de exiliados prueba que individual y colectivamente no le reconocemos ninguna autoridad, puesto que el Estado español usurpó por las armas la soberanía nacional, instaurando en el país un sistema de gobierno que nunca fue sancionado por la voluntad popular. Pero no podemos ni debemos olvidar a los mutilados e inválidos republicanos que residen en España, no podemos dejar de señalar la injusticia de que son objeto, ni olvidar que el régimen español les somete a una infamante e ignominiosa discriminación.

La protesta internacional que sugerimos puede servir su causa y sus derechos, confiando plenamente en el apoyo y la solidaridad de quienes participan, como nosotros, de un profundo deseo de Justicia.

EL COMITE NACIONAL

Burdeos, noviembre 1971.

LES LIVRES

« LIBRES ENFANTS
DE SUMMERHILL »

EDITIONS MASPERO

Ce livre n'est pas nouveau; il est sorti voilà dix ans. Mais on peut dire qu'il a été le premier d'une série qui depuis a fait fortune : celle des livres pédagogiques « Nouvelle vague », destinés au grand public, alors que, dans le passé, ce genre d'ouvrage était réservé à une minorité d'enseignants restant en vase clos, exception faite pour Freinet.

C'est une expérience vécue qui est décrite ici. Il ne peut en être autrement, de façon valable, en pédagogie. Le sujet en est une école qui existe toujours dans la banlieue de Londres : l'école privée du professeur Neill, à Summerhill.

L'auteur a cinquante ans de pratique environ puisque son école existe depuis les années 20 ! Aujourd'hui c'est un vieillard toujours aussi individualiste et anti-conformiste.

« Libres ! » En quoi sont-ils libres donc, ces gosses de Summerhill ?

Libres, parce que d'après l'auteur, ils font tout ce qu'ils veulent. Ainsi on laisse donner libre cours à tous leurs dévouements et même on les provoque. Jusque là il n'y a rien de bien original : on connaît. (Voir livre de Celma, « Journal d'un éducateur »).

Mais, bien sûr, l'intérêt est de connaître les méthodes, les résultats, la théorie. La première partie du livre est consacrée à une description de l'école et à un exposé des idées de l'auteur, qui nous apparaît sans préjugés, plutôt empiriste. Cela est plutôt positif et semble favorable, si l'on considère tous les idéologues aux préjugés, aux principes bien enracinés, qui sévisent un peu partout !

La deuxième partie est peut-être la plus intéressante puisque les problèmes sont étudiés là un par un : le rôle des parents, la sexualité, le savoir enseigné, le travail, le jeu, etc. Pour les premiers, Neill, l'auteur, n'est pas tendre : les parents auraient le plus souvent un rôle néfaste parce qu'ils ne savent pas. Quant au second problème, délicat à cause d'une légalité et d'une morale bel et bien existantes, il n'y aurait jamais eu de difficultés malgré la mixité de l'école !

A Summerhill, les enfants ne travaillent jamais : ils jouent parce que, nous dit Neill, un enfant n'a d'autre plaisir que le jeu, le travail est pour lui anti-naturel.

Les internes de cette drôle d'école (car il ne faut pas que les « élèves » subissent les influences pernicieuses de l'extérieur !) sont égoïstes et c'est normal : plus il est jeune, moins un enfant accepte les frustrations de leur jouissance. Il n'éprouve en effet aucun plaisir à donner ce qui à eux-mêmes leur plaît.

Mais ce ne sont là que quelques passages parmi d'autres plus anti-conformistes encore.

On peut ne pas être d'accord avec Neill parce qu'il est « individualiste bourgeois », utopique, etc.

Mais ces idées n'ont guère d'importance quand la pratique et les résultats, sont intéressants. C'est le cas pour l'« école », de Summerhill : de nombreuses expériences ont depuis été faites dans ce sens, surtout dans les pays scandinaves. En France, il n'y en a pas à ma connaissance.

Un livre hygiénique en tout cas, à lire et à faire lire absolument !

M. FABRE

COMMUNIQUES

TOUS LES MILITANTS ET SYMPATHISANTS SONT INVITES A VENIR PRENDRE PART A L'ACTION DANS LES SYNDICATS, AUX ADRESSES ET HORAIRES INDIQUES CI-APRES :

2° UNION REGIONALE
39, rue de la Tour d'Auvergne.
Paris, (9°). Tél 5.8 78-64

UNION LOCALE DE PARIS
— Syndicat Unifié des Employés de la R. P. : chaque mercredi à 18 h 15.

— S. U. P. C. I. A. (Créateurs Interprètes, Artistes). Permanence téléphonique au n° 255 03-78.

UNION LOCALE DE PUTEAUX-92
Bourse du Travail, 22, rue Roque de Filloi.

— Syndicat du Bâtiment (S. U. B. T. P.) : 1^{er} samedi de chaque mois de 16 à 19 heures.

— Syndicat des Métaux : 2^e et 4^e samedi du mois de 16 à 19 h.

— Syndicat de l'Enseignement : 3^e samedi du mois de 16 à 19 h.

— Interprofessionnelle, formation des syndicats des Services de Santé, des Travailleurs du Rail, etc... : dernier samedi de chaque mois.

Permanences pour informations, adhésions, cotisations, bibliothèque, LE COMBAT SYNDICALISTE, le samedi de 16 à 19 heures.

3° UNION REGIONALE
(Yonne, Côte d'Or, Nièvre, Saône-et-Loire)

Pour tous contacts : Johan Pain, Cité Paul Bert, Apt. 131. 21 - Dijon.

5° UNION REGIONALE
(Gard, Hérault, Lozère, Aveyron)
Pour tous contacts : CNTF-SIA, 21, rue Vallat, 34-Montpellier.

U. L. DE NIMES
Permanence chaque samedi après-midi, 16, rue des Orangers.

6° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Bourse du Travail, Place Saint Sernin, 31 - Toulouse

— Permanence des Syndicats : le dimanche matin, le lundi soir à 18 h. 30.

— Causeries-débats : Le jeudi à 18 h. 30.

8° UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX
ancienne Bourse du Travail, 42, rue de Lalande, 33 - Bordeaux.
— Syndicat Unique du Bâtiment Assemblée Générale des ex-JAS

de Bordeaux : le samedi de 17 à 18 heures.

11° UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BREST
(Finistère et Côtes du Nord) Pour tous contacts : A. Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 - Brest.

UNION LOCALE DE LORIENT
(Morbihan et Ile-et-Vilaine)
Pour tous contacts : J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56 - Lorient.

UNION LOCALE DE NANTES
(Loire-Atlantique et Vendée)
Pour tous contacts : Y. Biget, 41, rue des Garennes, 44 - Vertoux.

17° UNION REGIONALE
(Ain, Isère, Drôme, Ardèche, Haute-Loire, Loire, Rhône)

UNION LOCALE DE LYON-VILLEURBANNE
Palais du Travail, salle 2, 69 - Villeurbanne.

— Syndicats du Bâtiment et de la Métallurgie : le samedi de 16 h à 17 h. 45.

19 UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Salle 3, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13 - Marseille.

Permanence tous les jours de 18 à 20 h., et chaque samedi après-midi.

UNION LOCALE DE MARTIGUES
Pour tous contacts : Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivo, 17, rue des Tours, 13 - Martigues.

LE COMBAT SYNDICALISTE
La Commission Nationale de Rédaction et Administration du journal invite les militants et sympathisants intéressés par la diffusion des idées syndicalistes-révolutionnaires à prendre contact avec elle, durant sa permanence chaque samedi, à partir de 14 heures.
33, rue des Vignoles, Paris (20°)
Tél. PYR 46-86.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
46, rue des Quinze Degrés, 66 - Perpignan.

— Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux Publics : le samedi de 17 à 19 h., le dimanche de 10 à 12 heures.

— Fédération des Travailleurs du Rail : le dimanche de 10 à 12 heures.

INTERPROFESSIONNELLE
Assemblée Extraordinaire, rue de la Tour d'Auvergne le dimanche 5 décembre à 9 h 30.
Présence indispensable.

Comment faire pour couler
un canard militant ?

- Ne pas s'abonner.
- Ne pas le diffuser.
- Ne pas envoyer d'informations d'actualité.

A B A S

HALTE A LA REPRESSION MILITAIRE

Dominique VALTON : arrêté le 8 novembre (insoumis), le statut des objecteurs lui ayant été refusé.

Armel GAINARD : arrêté le 8 novembre (insoumis), le statut des objecteurs lui ayant été refusé.

Joël CHAPELLE et Sylvain PUT-TEMANS : (insoumis) actuellement en prison.

Roger PARISOT et Jean-Marie BOUNY : condamnés le 11 septembre pour avoir distribué le statut des objecteurs de conscience.

François JANIN et Jean-Michel FAYARD : (bientôt insoumis), demande de statut refusée pour motif politique.

Jean-Jacques MARTIN : 6 mois de prison militaire pour avoir refusé de briser la grève des conducteurs du métro.

Gaston JAMBOIS et bien d'autres pour insoumission.

Jean-Pierre LALANNE : suicidé à la caserne d'Etain, etc., etc..

de Grève des Objecteurs de Conscience.

Mais la manifestation n'aura pas lieu, en effet, samedi 20, dès 14 h 30, d'importantes forces de police stationnent aux environs de la Porte Saint-Martin (une vingtaine de cars). Le rapport de forces est nettement en faveur des flics. Dès qu'ils arrivent, les éventuels manifestants sont appréhendés et entassés dans les paniers à salade. Pris un par un, il leur est impossible de résister.

Certains provoquent les flics ; tel ce jeune objecteur qui brandit sous leur nez une pancarte portant un slogan anti-militariste. La plupart n'ont même pas le temps de provoquer, ou plutôt, leurs vêtements, la longueur de leurs che-

veux ou simplement leur jeunesse, sont une provocation suffisante.

Mais la manif avortée n'est pas sans utilité dans ce quartier populaire. Les passants s'inquiètent : « que se passe-t-il ? » « Pourquoi arrête-t-on tous ces jeunes ? » Ils lisent également les affiches anti-militaristes collées de fraîche date et que sans cette action ils n'auraient peut-être jamais lues.

Ce déploiement de forces démesuré prouve que les actions anti-militaristes de plus en plus fréquentes emmerdent le pouvoir. Mais, samedi, c'est ce même pouvoir, qui par sa répression sans commune mesure avec les événements (puisque les événements n'ont pas eu lieu) a fait la meilleure propagande anti-militariste. J. L.

Tous ces cas ne sont pas isolés

A l'intérieur des casernes, les soldats du contingent sont quotidiennement victimes de brimades et d'humiliations multiples.

Il est clair que la répression gouvernementale se fait de plus en plus sentir. Il ne s'agit pas de se laisser écraser, il nous faut faire face à la répression militaire.

Tous ces camarades ont refusé à un moment de se soumettre à la discipline militaire. Tous les jours des jeunes refusent de ramper devant des gradés qui ont gagné leurs galons en assassinant les peuples d'Indochine et d'Algérie.

Nous refusons le rôle économique de l'armée en temps de paix. Pendant les conflits sociaux c'est elle que l'on utilise pour briser les grèves : (éboueurs, métro, bus, musées, PTT, etc...).

Le pouvoir prend peur de la recrudescence de l'anti-militarisme de la jeunesse. Cette année, par exemple, il a dû accorder le statut des objecteurs de conscience à près de 300 jeunes, alors que 40 seulement en avaient bénéficié en 1970.

Malgré les récentes déclarations de Debré, constatant la faible ampleur de l'objection de conscience et, l'insuccès de la propagande gauchiste, il essaie avec Marcellin de reprendre les choses en main.

Ainsi le service a été ramené à 12 mois en supprimant les sursis (un jeune de 18 ans étant plus malléable qu'à 25 ans).

Des jeunes ayant eu des activités politiques se retrouvent « par hasard » réformés ou exemptés.

De plus, il existe encore des ba-

tailions disciplinaires (les FFA) dont le 94 R.I. d'Etain, là où se trouvait Jean-Pierre Lalanne... Curieuse coïncidence...

Et quand cela ne suffit pas c'est Fort-Aiton, où des gars avaient des lames de rasoir pour aller à l'hôpital et échapper à l'enfer quotidien. Il y a aussi bien d'autres bagnes comme celui de la CILA près de Djibouti où Fort-Aiton est considéré comme du gâteau.

Par ailleurs, cette armée fait peser tout le poids de ses dépenses (1/4 du budget) sur le dos des travailleurs, alors que les fabricants d'armes se remplissent les poches (les patrons de MATRA, DAS-SAULT, BERLIET...)

L'armée s'entraîne aussi à se battre contre le peuple : manœuvres de Monthléry en mai dernier où les gardes mobiles ont fait la démonstration, devant les soldats du contingent, de la manière de réprimer les insurrections populaires.

Elle expulse des populations entières de leurs terres (Plateau du Larzac en Aveyron), organise la terreur nucléaire (PC atomique du Mont-Verdun près de Lyon, accroît les risques de pollution radioactive (explosions nucléaires de Mururoa).

Four arrêter l'escalade de la répression et en solidarité avec tous les emprisonnés, des objecteurs de conscience effectuant un service civil se mettent en grève.

Une manifestation était organisée le samedi 20 novembre 15 h. (Porte Saint-Martin) par le Comité

SUISSE :

Diversification et politisation de l'anti-militarisme

(APL 18 Nov.) — Depuis deux ans environ l'opposition à l'armée tend à se diversifier et se politiser.

Dans le cadre du mouvement antimilitariste, un projet de loi soutenu par 50.000 citoyens en faveur d'un service civil devra être soumis à un référendum. D'autre part, il est à remarquer que différentes communes du pays s'opposent à l'implantation sur leur territoire de nouvelles installations militaires.

Cependant, le mouvement antimilitariste est surtout sensible chez les jeunes appelés dont un nombre croissant se réclame de l'objection de conscience pour des raisons politiques (rôle répressif de l'armée). Un rapport de la Société des Officiers de Zürich précise à ce sujet que plus de 50 % de jeunes appelés sont anti-militaristes. L'objection de conscience se fait collective ainsi que la défense des objecteurs, ce qui bloque la justice militaire qui n'a rien

prévu dans ce cas. Elle prend les formes suivantes :

— des pétitions collectives de soldats sont adressées aux autorités, dénonçant la justice militaire, des tracts anti-militaristes sont distribués aux portes des casernes.

— pour protester contre la discipline et les mauvaises conditions de vie, des élèves de différentes écoles militaires ont entrepris des grèves de la faim et refusé d'obéir. Dans le Jura un sabotage d'installations militaires a été enregistré.

— A Zürich a été édité un automne 71 un journal anti-militariste en langue allemande : « Offensiv », « journal de soldats pour des soldats ».

Devant le développement de l'objection politique, l'armée multiplie les mesures répressives : ouverture du courrier, fouilles, mutations de soldats dans des unités de langue différente.

L'ARMÉE

Une loi traduite devant un tribunal

COMMUNIQUE

Questions préalables : A-t-on jamais vu un anarchiste poursuivi pour divulgation d'une loi ? Si oui, que signifie alors la liberté de la presse ?

Car, fait sans précédent, la loi passe en jugement ! « Fais pas le Zouave » (publication anarchiste et antimilitariste la plus lue de la presse underground) est attaqué pour publication de la loi n° 63 1255 du 21 décembre 1963, « relative à certaines modalités d'accomplissement des obligations imposées par la loi sur le recrutement ».

Ce n'est pas n'importe quelle loi, puisque obtenue à la suite de la grève de la faim de l'anarchiste Louis Lecoin (alors âgé de 73 ans) elle établit le statut des Objecteurs de Conscience dans l'hexagone.

Nul n'est censé ignorer la loi,

dit le Code, pourtant le compagnon libertaire Paul Chenard, militant à la Fédération Anarchiste est accusé d'avoir divulgué ce texte officiel car, comme le stipule l'article II du statut : « est interdite toute propagande tendant à faire bénéficier autrui des dispositions de la présente loi ».

C'est un comble ! Faire le boulot du Journal Officiel devient un délit ! La légalité est prise en flagrant délit de contradiction. Mais il y a pire : c'est le ministère des Armées, co-signataire du statut (parafé par M. Messmer alors ministre des armées) qui est l'accusateur de « Fais pas le Zouave ». Est-il utile d'ajouter qu'un autre signataire a pour nom Georges Pompidou (à l'époque premier ministre) ?

Mais ces gens ne sont peut être pas normaux et à défaut de les en-

fermer peut-être méritent-ils des soins.

Ces contradictions de l'Etat n'empêchent pas que le compagnon anarchiste Paul Chenard, ajusteur, deux fois soldat, (pour avoir compris que l'armée n'est pas le gage de notre indépendance mais la garantie de notre servitude), qui a mis son nom sur « Fais pas le Zouave » encourt 6 mois à 3 ans de prison plus 360 F à 10.000 F d'amende.

C'est sans doute au nom de leurs réalisations (guerres d'Indochine, d'Algérie, du Tchad, bombes atomiques, sans compter les livraisons d'armes au monde entier) que ces gens d'Etat traquent la liberté d'opinion et bâillonnent l'information.

La presse doit comprendre dans son entier que c'est attaquer le droit à l'information que d'interdire la publication d'une loi qui

permet à chaque jeune de choisir en connaissance de cause entre la vie militaire et la vie civile.

Sans cela, à quand l'interdiction du Dalloz ? (1).

LES AMIS DE « FAIS PAS LE ZOUAVE », de la Fédération Anarchiste.

SOLIDARITE : CCP 14 277 86 Paris. Préciser : Amis de « Fais pas le Zouave », de la Fédération Anarchiste, 3, rue Ternaux, Paris (11). Tél. 805 34-08.

(1) Code Pénal.

NDLR : La CNT, organisation syndicaliste révolutionnaire, décide de son action dans l'indépendance absolue à l'égard des partis politiques, des sectes philosophiques et autres groupements extérieurs.

Cependant, la rédaction a cru bon de publier le communiqué des « Amis de Fais pas le Zouave ». C'est une question de simple solidarité devant la répression de l'Etat bourgeois.

ETATS UNIS: L'équipage du « Coral-Sea » tente de bloquer le navire

Le mouvement anti-guerre aux Etats-Unis s'étend à toutes les couches de la société : manifestations de GI's, de femmes, des minorités nationales. Témoin cette correspondance reçue :

Le conseil municipal de Berkeley (California) a promulgué le 11

novembre par 6 voix contre une, un décret accordant l'asile à tous les déserteurs. Cette décision fut une réponse directe au mouvement « stop our ship » (SOS. Arrêtez notre bateau), animé par des officiers et marins du porte-avions « Coral Sea ». Le conseil municipi-

pal de Berkeley a voté l'ouverture d'un local dans la ville pour tous les déserteurs et a donné des ordres à la police de la ville pour lui interdire d'aider la police fédérale et la police militaire dans les enquêtes et arrestations des déserteurs à Berkeley.

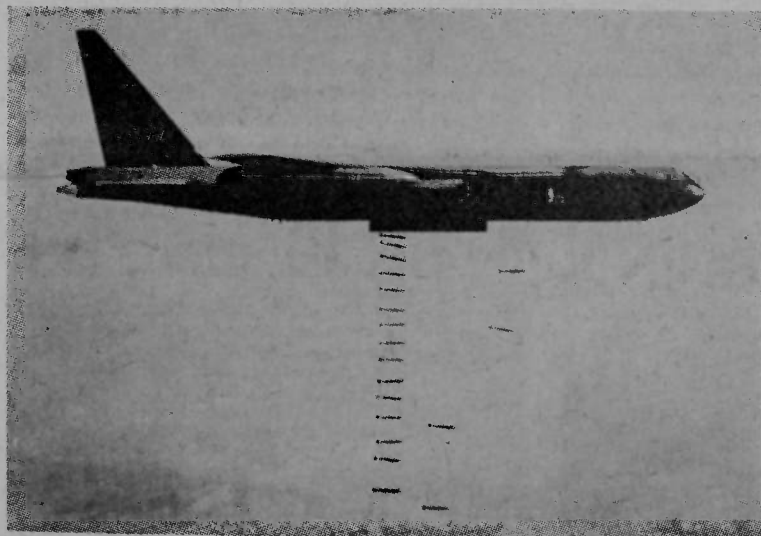
Au cours de son dernier voyage, qui a duré 10 mois, le « Coral Sea » a attaqué des convois, et pendant l'invasion du Laos plus de 100 raids d'avions par jour ont été lancés à partir de ce navire. L'équipage comprend 4 500 hommes dont 1 200 ont signé la pétition « Stop our Ship » pour s'opposer au retour dans la zone du Viet-nam.

Finalement le porte-avions « Coral Sea » est parti le 16 novembre malgré les protestations de plus de 1 200 manifestants et en laissant un nombre indéterminé de membres de l'équipage qui avaient refusé de partir. Juste avant le départ du « Coral Sea » le capitaine William H. Harris a déclaré : « Je suis sûr qu'il manquera quelques marins - mais on peut donner à cela beaucoup de raisons... ». (APL 18-11).

A Rennes: Un an de prison pour désertion

RENNES (APL 23 NOV.) — Vendredi 19 novembre, le jeune Bienvenu a été condamné par le Tribunal permanent des Forces armées de Rennes, à un an de prison ferme, pour avoir refusé le 20 octobre 1970, de porter l'uniforme. Le 16 août de cette année, il avait réitéré son refus devant le lieutenant colonel de l'unité. Déserteur, il avait été condamné à 4 mois de prison. Lors de l'audience, comme il demandait à bénéficier du statut d'objecteur de conscience, il s'attirait cette réponse de la part du président : « Vous n'êtes quand même pas anormal à un degré tel que l'armée ne puisse pas vous prendre ».

Bienvenu a été condamné à un an ferme pour « refus de porter l'uniforme et les armes ».



BOMBARDIER U.S. AU VIET NAM

B.D.I.C

« Communisme »... 22, Voilà le Gros Jacques

Pour services rendus à l'Etat soviétique, Jacques Duclos a été dernièrement décoré de l'« Ordre de Lénine ».

Dans son livre « Le mouvement communiste en France 1919-1939 », Léon Trotski disait que Jacques Duclos était responsable de la police soviétique (Guépéou) en France.

La dernière visite de Brejnev en France a fait déplacer un escadron de pieds plats soviétiques et la liaison entre la Tour Pointue et les Services spéciaux soviétiques n'aurait-elle pas été assurée par Jacques Duclos ?

En effet, le journal d'un ancien ministre communiste, Auguste Lecœur, écrit : « Duclos a, en effet, toujours eu un rôle un peu à part. En plus de ses tâches politiques officielles, il assurait (et sans doute assure-t-il toujours, malgré son âge) la liaison avec les Services spéciaux soviétiques. »

Ce qui explique que la loi anticasseurs ne peut pas entrer en ligne de compte en ce qui concerne Duclos.

Les poulets, qu'ils soient russes ou français, s'entendent à merveille dans une même volière et il n'est pas question de se tirer dans les pattes entre confrères.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Dimanche 5 Décembre
à 9 h., 33, rue des Vignoles - Paris (20) Métro Avron

MEETING

de solidarité avec

Julio Millan Hernandez

...et « anti - communisme »

Le F. B. I. et la chasse aux sorcières

ETATS UNIS (APL 19 Nov.). — L'entrée de la République Populaire de la Chine à l'ONU, présentée par les chinois comme une « victoire des peuples du monde » n'a pas satisfait certains. C'est ainsi que l'on a vu au Japon une manifestation de 300 personnes réclamant « l'Indépendance de Taiwan ».

Aux Etats-Unis aussi, des manifestants ont été signalés. Maintenant le FBI demande aux résidents du quartier chinois de Boston de « préserver l'héritage de sa liberté ». D'après le bulletin du LNS du 13 Novembre dernier :

« Depuis quelques semaines, les habitants du Chinatown (quartier chinois) de Boston trouvent sur les murs de leurs immeubles une affiche rédigée en caractères Chinois,

à l'exception des lettres FBI et d'un numéro de téléphone imprimé en rouge.

Voici la traduction du texte de cette affiche : « AVIS DU FBI : Maintenant que vous êtes résidents permanents des Etats-Unis, vous ne jouissez pas seulement du système démocratique de ce pays, mais vous avez aussi le devoir de préserver l'héritage de la liberté.

Vous connaissez par expérience l'esclavage et les souffrances infligés par un régime communiste. Vous devez donc être pleinement conscients de la valeur et de l'importance de la liberté, et de la terreur du communisme.

Aux Etats-Unis, les communistes se livrent constamment à des activités secrètes, et tentent de saper notre liberté traditionnelle. Le

FBI s'est toujours montré vigilant et vous pouvez collaborer à cette tâche d'anti-communisme en vous conformant à ces directives :

- 1) Si vous apprenez par hasard l'existence d'agents communistes ou maoïstes qui essayent d'espionner, de saboter ou de s'infiltrer, veuillez téléphoner le plus vite possible au bureau du FBI de votre localité. (Vous trouverez ce numéro dans les deux ou trois premières pages de votre annuaire).
- 2) Vous ne devez rapporter que des faits et non des rumeurs.
- 3) Vous ne devez rapporter que ce que vous savez et ne pas tenter d'entreprendre votre propre enquête, car une enquête ne peut être menée que par des experts. Toute enquête menée par des personnes non qualifiées n'est pas

seulement dangereuse pour elles, mais risque de mettre les suspects sur leurs gardes.

Pour toute information ou correspondance, prière de vous adresser à notre bureau local. Le numéro de téléphone est 742-5533. Signé : Hoover, directeur du FBI. »

Boston n'est pas la seule ville où des affiches du FBI ont fait leur apparition dans le quartier chinois. On avait déjà signalé leur apparition dans les rues de Chinatown de San Francisco.

D'autre part, il y a quelques semaines, le journal en langue chinoise de New York, « China Tribune », publiait un article qui, tout en conseillant aux lecteurs de ne pas « avoir affaire aux communistes », parlait de « l'action extraordinaire » du FBI. »

- Pour un hebdo syndicaliste révolutionnaire
- Pour les 16 pages, pour des illustrations

Abonnez-vous dès aujourd'hui

je désire m'abonner au COMBAT SYNDICALISTE	TARIF		(écrire en capitales, svp)	
	3 mois	12 F	Nom
	6 mois	23 F	Prénom
	1 an	45 F	Adresse
	Abonnement de SOUTIEN à partir de	50 F	règlement joint à : Michel WAHL 35, rue Lamarck, Paris (18°)	
	(cocher le montant correspondant)		C C P 8684-78 - PARIS	

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

9 DECBRE.
1971
NUMERO 684
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE



La Paix en marche... ...ou crève

Afin de terminer les hostilités au Viet-Nam, les impérialistes américains se dépêchent d'assassiner le peuple vietnamien pour que la paix du monde soit sauvegardée. En Espagne, bastion du capitalisme yankee, Franco tient parole en appliquant à la lettre sa déclaration de Tétouan du 27 juillet 36 : « Je suis prêt à fusiller la moitié de l'Espagne pour arriver à mon but », aidé par deux pays fascistes et les pays signataires de la non-intervention.

Maintenant, il termine sa sale besogne avant de crever, en massacrant tous ceux qui osent se révolter. Là aussi la paix du monde est sauvegardée.

La France au Tchad laisse les traces de la civilisation française qui a pour devise : « marche ou crève ».

Mais tout va bien ! Le nombre des chômeurs s'accroît de jour en jour en Amérique ainsi qu'en Europe, et en France en particulier.

Vous ne voulez pas vous révolter ouvriers, cheminots, fonctionnaires qui dormez douillettement et faites les sourds ? Vous avez raison, pliez l'échine, comptez sur « les Autres » : vos patrons vous méprisent d'autant plus que vous êtes plus lâches. Vous avez peur des sanctions ? On vous obligera bientôt à savoir mourir au champ d'honneur... **ET VOUS OBEIREZ**, par habitude. Vous vous ferez tuer, victimes de vos pantoufles et du coin du feu, éternels objets du dédain des « Grands ». C'est bientôt que vous aurez aussi VOTRE monument.

JEAN MUZAS

TOUT POUVOIR EST MAUDIT

LOUISE MICHEL

Le Meeting de Solidarité avec J. Millan Hernandez

« Nous ne nous faisons pas d'illusions car nous connaissons la bête féroce qui est en face de nous ».

(Un avocat espagnol défenseur des antifranquistes.)

« Un combattant pour la liberté est toujours innocent. »

(Balkanski.)

« En Millan c'est le mouvement libertaire tout entier que Franco veut frapper. »

(Muñoz Congost, secrétaire de l'A. I. T.)

La semaine prochaine, compte-rendu complet du meeting et le point sur l'affaire Millan-Hernandez.

CERISAY: Manifestation contre le lock-out de l'usine Cousseau

CERISAY (Deux Sèvres) (APL). L'usine de confection Cousseau, à Cerisay (Deux Sèvres) emploie 200 ouvrières dans des conditions particulièrement pénibles. Une grève, provoquée par une accélération des cadences consécutive à une commande de l'armée, se terminait le 13 octobre par un accord signé entre la direction et la section syndicale CFDT de l'usine. Une enquête policière effectuée sur la grève avait avorté, 80 ouvriers d'une usine voisine, l'usine Heuliez, s'étant rendus eux aussi au commissariat en exigeant d'être interrogés. Quinze jours après l'accord, des menaces de licenciement sont lancées par la direction, le temps de travail est réduit, des ouvrières accusées « d'aller trop souvent aux toilettes » reçoivent un avertissement, des délégués sont mutés : le 19 novembre, la direction dénonce l'accord du 13 octobre.

Lundi 21 novembre, avec l'appui du syndicat CFTC qui ne regroupe que les hommes de la maîtrise et du coupage, M. Cousseau lance l'épreuve de force : à 14 h 15, la CFTC lance un mot d'ordre de grève, et demande à M. Cousseau de prendre des mesures contre « certains membres du personnel qui empêchent la bonne marche de

l'entreprise ». Quelques minutes plus tard, M. Cousseau coupe le chauffage et l'électricité et annonce le lock-out de l'usine « à cause des discussions qui existent au sein du personnel ».

A 14 h 30, les ouvrières sont dehors, et les plus actives pendant la grève se voient interdire l'accès au car de ramassage. C'est ainsi qu'une centaine d'entre elles retournent à pied à Cerisay, sous les rafales de neige. Arrivées à Cerisay, elles se réunissent aux Halles, d'où elles sont expulsées par la municipalité, et continuent leur réunion dans les locaux paroissiaux.

Mardi 23 novembre, à 18 heures 30, à l'issue d'un meeting de dénonciation de M. Cousseau, de LA CFTC ET DE LA MUNICIPALITE COMPLICES plus de 1.000 personnes partent en manifestation aux cris de « Cousseau au poteau ! », « Turbet Gestapo ! » (M. Turbet, bras droit de M. Cousseau, NDLR) « Les patrons à la chaîne, libertés syndicales ! » A la suite de la manifestation, un cortège de plusieurs dizaines de voitures s'est rendu à Cirières, où habite M. Cousseau, pour faire connaître à la population son attitude envers les ouvriers de Cerisay.

Comité de défense des habitants du 22, rue Lourmel

Nous voulons attirer l'attention des habitants du quartier sur la situation suivante :

Depuis un an environ, des bruits selon lesquels nous devions sous peu être relogés circulaient dans notre immeuble, qui compte 48 habitants dont 12 retraités dont les retraites vont de 300 à 500 F par mois.

Le plan d'urbanisme prévoit la démolition de cet immeuble, qui a fait l'objet d'une promesse de vente à un promoteur qui veut, semble-t-il, construire un immeuble de luxe à la place.

En conséquence, nous recevons l'un après l'autre la visite d'émissaires d'une Société de Transaction qui, pour tenter de nous faire partir, a proposé à plusieurs personnes le même appartement (au 7^e étage sans confort et sans ascenseur à des personnes de 70 ans et plus).

La loi ne nous protège pas. Si elle contraint le propriétaire à nous reloger, la loi ne l'oblige pas à le faire dans le même quartier.

Nous sommes donc, à plus ou moins brève échéance, menacés

d'expulsion et d'exil en banlieue. Nous ne voulons pas quitter notre quartier où nous vivons et travaillons depuis des dizaines d'années.

Cette déportation guette tous les gens de l'arrondissement, qui se trouvent dans le même cas, puisque c'est tout l'arrondissement, tout le front de la Seine et ses arrières que l'on va démolir pour construire des bureaux et des appartements de luxe.

Si nous tous, qui sommes menacés savons nous unir et résister, nous pouvons imposer l'arrêt des démolitions spéculatives et inutiles, la construction de logements sociaux et un relogement correct dans le quartier. Ce qu'il nous faut, c'est un Comité de Défense par immeuble menacé.

Prenez contact avec notre Comité. Permanence : Tous les jeudis de 18 h 30 à 19 h 30, chez madame Blondeau, 22, rue de Lourmel, Paris (15^e).

Ou écrivez à la même adresse. Tous unis nous serons plus forts.

Pérou: Répression « populaire »

De très graves événements se sont produits le jeudi 11 novembre 1971 dans la mine de cuivre de Cobriza, exploitée par la Compagnie nord-américaine Cerro de Pasco Corp.

Le Comité Solidarité - Pérou (France) communique à ce sujet les précisions suivantes :

« Huit mineurs ont été tués par balles, plus de 20 blessés gravement et 55 mineurs ont été jetés en prison. Ces événements se sont produits à l'occasion d'une grève générale revendicative, décrétée par 14 syndicats, groupant plus de 13 000 mineurs. L'avocat des syndicats miniers en grève, Gerardo Ledesma, a été également arrêté. »

Le Comité indique, que :

« Une répression sauvage a frappé les enseignants en grève. Les principaux dirigeants des syndicats ont été brutalement déportés en Europe, sans même pouvoir emporter une valise. Sept professeurs et un étudiant, Rolando Brena, président de la commission nationale de la Fédération des Etudiants du Pérou, se trouvent actuellement sans ressources à Madrid.

Le dirigeant paysan Hugo Blanc, arrêté à Lima, n'a été relâché de prison que pour être déporté au Mexique.

Jacqueline Lobaton, secrétaire générale du CODDEH, veuve du commandant de guérilla, Guillermo Lobaton, et Nique de la Puen-

LES LIVRES

« Réforme et mystification agraires en Amérique Latine » de Michel Gutelman

Au milieu du siècle dernier, la « révolution » industrielle capitaliste n'a pratiquement pas atteint le Mexique, qui reste un pays essentiellement agricole et d'artisanat.

Chez les indiens, la propriété, dans le sens romain du terme, est inconnue : groupés en communautés, ils cultivent la terre avec des moyens archaïques qui ont peu évolué depuis la conquête espagnole.

C'est surtout sous la dictature de Porfirio Diaz (1884-1911), que le capital se développe : l'industrie prend un essor, les communications s'amplifient, le système bancaire s'organise et les capitaux étrangers affluent.

A cette époque, l'industrialisation du pays ne peut s'accomplir qu'aux dépens de la petite paysannerie.

Pour faciliter ce processus, la propriété privée est brutalement

introduite, au moyen de tout un arsenal législatif.

Les communautés indigènes sont dépouillées de leurs terres.

Pour l'équipe de technocrates (*cientificos*) qui entoure Porfirio Diaz, il s'agit de créer de vastes exploitations capitalistes « rentables » grâce à une main d'œuvre abondante et peu coûteuse.

Si dans nombre de domaines fonciers subsistent des rapports, exploitateur - exploité de type féodal, la politique de Diaz est adaptée en réalité aux conditions de temps et de lieu du développement du capitalisme.

Cependant, la brutalité de ce processus, les contradictions politiques mises à jour (600.000 paysans prolétarisés entre 1895 et 1910, révoltes permanentes réprimées dans le sang) provoquent la révolution de 1910.

C'est alors que débute la grande mystification de la réforme agraire.

pement du capitalisme. Dans sa forme la plus radicale, elle aboutit à la disparition totale du latifundisme, à la suppression de la propriété privée de la terre par nationalisation. Ce fut la solution choisie par Cárdenas à la fin des années 30.

En fait, selon les rapports de

forces et l'acuité de la lutte de classes, l'attitude officielle des différents gouvernements oscille entre ces deux voies extrêmes.

Ainsi s'expliquent les modifications de la législation agraire et le rythme de distribution de terres aux paysans dépossédés.

RESULTATS ET CONSEQUENCES

Les grands propriétaires ont constamment tourné la loi visant à redistribuer des parcelles aux communautés (*ejidos*) ou aux particuliers démunis.

1) En utilisant des prête-noms (*pseudo - morcellement*) alors qu'en fait les terrains n'appartiennent qu'à un seul individu, de grands domaines sont ainsi restés à l'abri de toute réforme; parfois ils ont pu se reconstituer.

2) En ne cédant que des terres pauvres parfois tout à fait incultes.

Si l'Etat a assuré la mise en valeur de certaines régions (travaux d'irrigation), ces dernières ont surtout été acquises par le grand capital qui bénéficiait ainsi d'investissements collectifs supportés par la masse des travailleurs.

Puisqu'il n'a jamais été question de supprimer l'économie de marché, un processus de différenciation sociale s'est opéré : les paysans les plus démunis, incapables de capitaliser, d'investir, souvent à cause de l'exiguïté des parcelles, ont rejoint le prolétariat. A l'opposé une puissante classe de possédants s'est formée, bénéficiant des derniers progrès dans le domaine du matériel agricole.

Même dans les « *ejidos* » une bureaucratie commanditée par l'Etat s'est emparée des leviers de commande; de nouvelles classes sont apparues représentant des degrés divers dans la pauvreté.

Enfin, l'épuisement qualitatif et quantitatif des terres cultivables, doublé d'une démographie galopante laisse prévoir un profond remaniement des structures agraires, mais toujours dans le cadre du système bourgeois.

Sur le terrain, le chômage s'accroît, le nombre de salariés augmente de même que celui des « *braceros* », qui périodiquement vont vendre « leur travail » dans le sud des Etats-Unis.

Dans toute l'Amérique Latine, la réforme agraire a mystifié les milieux de gauche, voire les groupes révolutionnaires.

L'expérience mexicaine prouve que non seulement le capital peut supporter une réforme agraire, mais encore que celle-ci fortifie son développement.

La solution réside dans une remise en cause totale du système social.

C'est ce que démontre Michel Gutelman à travers une analyse solide de la réalité politique et économique mexicaine. Un livre très documenté, indispensable même pour les non-initiés aux questions agraires.

J.-M. GARCIA

(1) Série « Documents et recherches d'économie et socialisme », n° 5.

Editions François Maspéro.

« La terre à ceux qui la travaillent »

et humaniste »

te, secrétaire général de la Fédération des Etudiants du Pérou, viennent d'être arrêtés à Lima.

Le climat répressif s'aggrave de jour en jour au Pérou. Cette répression contre le peuple péruvien est un attentat grave contre les élémentaires droits de l'homme, d'autant plus scandaleuse qu'elle est exercée par un gouvernement qui se dit « populaire et humaniste ».

Le Comité de Solidarité - Pérou (France) demande qu'il soit tenu au courant des démarches faites pour dénoncer la répression.

Adresser les lettres à Gérard Suberville, 3 rue des Beaux - Arts, Paris (6e).

Cette phrase exprime et résume les revendications petite-bourgeoises de la majorité des paysans mexicains en 1910.

En effet, il ne faut pas perdre de vue que la bourgeoisie n'a jamais perdu le contrôle de la révolution. Si certaines de ses tendances se sont opposées dans la lutte pour le pouvoir, en s'alliant le prolétariat rural ou urbain, elles sont parvenues à un équilibre, un compromis. A cet égard la réforme agraire et ses vicissitudes constituent un exemple caractéristique.

Dès lors, puisque le système dans son ensemble n'est pas remis en cause, il reste, selon Michel Gutelman, deux issues :

- 1) La voie du développement libre du capitalisme sur la base des latifundios se transformant en grandes exploitations capitalistes.
- 2) La voie paysanne du dévelop-

ENSEIGNEMENT

MONTPELLIER : Un Professeur de Philosophie suspendu

Le 13 Novbre, un professeur de philosophie (assistant), monsieur Morali, a reçu du ministère de l'Education nationale une notification selon laquelle il était suspendu (sans motif mentionné) de son assistantat dans le supérieur à la faculté de lettres de Montpellier. Alors que lui-même l'ignorait il aurait été nommé fictivement dans un lycée. Une vive réaction des étudiants de philosophie s'est opposée à la quasi complète indifférence du corps enseignant. Seul un communiqué laconique du SNESUP a paru dans la presse.

La suspension est d'autant plus étonnante qu'aucun chef d'accusation n'est formulé officiellement par le ministère et que monsieur Morali s'est vu, au début de l'année en cours, accorder un renouvellement de contrat d'assistant par la section de philosophie.

Sa position résolument « anti-mandarin » et « anti-chien de garde », ainsi que certains penchants libertaires quant à son comportement, sont sans doute à l'origine de cette mesure illégale. Il va sans dire que monsieur Morali bénéficiait de l'estime de bon nombre d'étudiants. De plus, le doyen de la faculté n'a jamais caché ses intentions à l'égard du professeur. Après avoir obtenu la Légion d'Honneur à la suite du « vidage » des groupuscules de leurs locaux du campus, l'année dernière, le doyen espère sans doute ainsi gagner encore plus la faveur de Guichard. Un dirigeant d'une fédération de parents d'élèves de la région, ne serait pas étranger à cette nouvelle mesure répressive. L'hypothèse de la provocation

n'est pas exclue du fait que Morali aurait été nommé sans le savoir, depuis octobre, dans le secondaire, alors que la signification de cette mesure n'intervient que maintenant.

De toutes manières, si cette mesure illégale reste sans réponse, le fait constitue pour le ministère un sondage type. (Cette mesure se généralisant par la suite).

Fort heureusement les étudiants de philosophie, après s'être réunis en assemblée générale le 17 novembre, ont décidé à la quasi unanimité d'entamer une grève de protestation « reconvertible » dont les modalités pourraient être d'un type spécial. (L'hypothèse d'une extension de la grève aux autres sections était prévue).

Des étudiants de Montpellier

NANTES : L'unité pédagogique d'Architecture va-t-elle disparaître ?

NANTES (APL, 26 NOV.). — Les étudiants de l'unité pédagogique d'architecture de Nantes se posent la question : « Veut-on la fin de l'unité pédagogique d'architecture de Nantes ? » Refusant de fonder leur « formation sur les problèmes esthétiques de l'architecture au service de l'argent », les étudiants de l'UP d'architecture ont depuis trois ans mis en place un enseignement « au service du peuple et des plus défavorisés ». C'est ainsi que plusieurs travaux ont été effectués, du genre :

— projet d'« école ouverte pour empêcher la construction des bâtiments standardisés s'opposant à la pédagogie que pratiquent les instituteurs »,

— proposition de relogement pour une cité ouvrière de planches

de démolition,

— exposition itinérante sur les causes réelles des problèmes du relogement en France,

— projet d'aménagement d'un sous-sol d'immeuble en maison de jeunes pour grand ensemble.

Depuis trois ans, les autorités ministérielles, préfectorales et municipales ont procédé à des enquêtes administratives, bloqué les crédits... En juin dernier sept professeurs étaient licenciés. A la rentrée, le ministère des Affaires culturelles décidait de supprimer les bourses d'étude. A propos de ces événements, les élèves de l'UP d'architecture de Nantes déclarent notamment :

« Notre démarche professionnelle ne plaît guère au pouvoir, qui veut que nous suivions SA politique du logement et de la construction en général, pour arriver à ses fins et tenter de saboter notre enseignement.

» Nous ne sommes pas prêts à laisser tomber ni les usagers ni les travaux faits avec eux depuis trois ans. L'assemblée générale des élèves a voté la levée immédiate des licenciements qui endorment la ligne pédagogique de l'UP architecture ».

Depuis le 11 octobre, la rentrée n'a pu se faire faute de professeurs. Des conférences, des débats ont eu lieu quasi quotidiennement pour faire connaître le problème. Le 15 novembre les élèves ont voté une liste de professeurs comprenant sur les 12 à pourvoir les sept professeurs licenciés. Depuis, disent les étudiants : « Nous attendons la décision du ministère ».

ITALIE : Les assassins de Pinelli sont démasqués chaque jour davantage

Le 17 novembre, l'Institut de Médecine légale de Pavie, a publié le rapport des experts et avocats à la suite de l'examen de la dépouille de notre camarade Giuseppe Pinelli.

Deux fractures ont été constatées sur le corps martyrisé de Pinelli, une à la vertèbre cervicale, la seconde à la 2^e vertèbre.

On est autorisé à confirmer que la fracture de la vertèbre cervicale proviendrait bien d'un coup de karaté donné par les flics.

Le dimanche 14 novembre un important meeting au Théâtre Elisée, à Rome, a rassemblé une

grande foule qui a manifesté en faveur des anarchistes innocents et maintenus en prison.

Malgré tous ces faits probants de la culpabilité des flics et de l'innocence des anarchistes pour les attentats de 1969 le Congrès du Parti républicain italien, qui s'est terminé le 14 novembre à Florence, a refusé une motion présentée par certains de ses adhérents qui accusaient les forces de l'ordre d'« homicide volontaire sur Pinelli ».

Les loups ne se mangent pas entre eux.

Informations internationales AOA

je désire
m'abonner
au COMBAT
SYNDICALISTE

TARIF

3 mois	12 F
6 mois	23 F
1 an	45 F
Abonnement de SOUTIEN à partir de	50 F

(cocher le montant correspondant)

(écrire en capitales, svp)

Nom

Prénom

Adresse

règlement joint à : Michel WAHL, 35, rue Lamarck, Paris (18^e)
C C P 8684-78 - PARIS

Momento crucial

NO nos cansaremos de repetirlo: Estamos en la hora de la Propaganda, así, con mayúscula. La generación nueva lograda por el franquismo, de nueva sólo tiene la sangre, no los deseos. El terror y la ignorancia sembrados a voleo por el régimen total de hace más de treinta años ha conseguido una España generalmente híbrida. Franco está lejos de haber conquistado la adhesión de los españoles y cerca de haber conseguido el desprecio o la indiferencia de todos ellos. Pero esa misma indiferencia nos afecta también a nosotros por desconocer, ellos, nuestros ideales y nuestras realizaciones, todo esto muy por encima de la actualidad ciudadana de nuestro país debido al corte brutal de la opinión evolucionada operado por el fascismo. Que la moral de España en 1936 era superior a la de 1971 nadie osará dudarlo. Por ello es preciso, en bien de un mañana próximo y de ahora mismo, que federales y libertarios tratemos de reivindicarla para, inmediatamente, superarla por exigencia de esos treinta y cuatro años dramáticamente perdidos.

Por lo que atañe a nosotros, confederales y anarquistas, urge afinar conductas y cohesionar esfuerzos. Ni un minuto más puede ser desperdigado en tiquismiquis ni en dilaciones y vanas discurserías. Las reuniones de cajón en el cajón quedan, en tanto franquismos, comunismos y otras tropas ventajistas trascienden a la calle obteniendo una audiencia pública que a nosotros nos arrincona paulatinamente. No es que en casa se carezca de fuerza reactiva; es que sus pobladores nos hemos acomodado al esfuerzo «normal», a mantener nuestro ritmo, cada vez más acompasado por las defunciones, las desapariciones, los pases del Rubicón, dolencias que siempre han aquejado a todos los movimientos de opinión en el país de naturaleza donde había recobro, ventaja inexistente en tierras lejanas, tanto, que nos separan de la realidad española.

Inpongámonos, compañeros, de la necesidad de virilizar nuestro Movimiento para empotrarlo en el corazón de España. Allí la gente se mueve, se agita en luchas del trabajo

contra el capital, de la inteligencia contra el crasismo oficial, y en tales combates no faltan compañeros nuestros, antiguos o novatos, singularmente estos últimos. Tienen, nuestros compañeros de allí, necesidad de nuestra ayuda, y el dársela entera justificará nuestro peinar canas en el destierro. Basta de pleitear inútilmente. Obrar, pero en efectivo.

ANTENA

CHOQUE ENTRE POLICIAS Y ESTUDIANTES

MADRID. — Los estudiantes volcaron varios vehículos, entre ellos uno de la policía, y luego han sido dispersados por la policía montada dentro del recinto de la Universidad de Madrid, que se encuentra en las afueras de la capital de España.

Al proceder así se estaban manifestando los estudiantes contra la prohibición por el gobierno de una reunión que habían proyectado para protestar contra los ataques que los extremistas de la derecha lanzan contra las galerías de arte que han celebrado el 90 aniversario del nacimiento del pintor Picasso.

LA LIBERTAD DE IMPRENTA

MADRID. — Al no poder el gobierno apoderarse del diario «Madrid», editado por los redactores asociados, por disposición oficial «Madrid» ha sido suspendido.

LA VIDA BARATA

BARCELONA. — La fábrica Iberia Radio de esta ciudad ha ardido completamente, muriendo en la extinción del incendio los bomberos Camilo Roiger, Emilio Monfill y Máximo del Valle. El ayuntamiento resolvió indemnizar a la familia de cada bombero muerto con 54.500 pesetas. Barata la vida... humana.

FIN PROVISIONAL DE UN CONFLICTO

BARCELONA. — La firma industria alemana Motores Benz (1.300 trabajadores) rechazó de plano un aumento de salario pedido por sus asalariados. Estos hicieron un plante y la policía acudió a desalojar a los protestatarios. Surgido un forcejeo trece

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 9 de Diciembre de 1971.

Reflexiones

— La violencia en sí no es un ideal, por esto mismo debe ir siempre acompañada de la idea,

pues es una necesidad en el caso de legítima defensa.

— Los gobiernos, las guerras, las destrucciones, las intrigas, ese torrente del mundo que arrastra a los hombres lejos de sí mismos.

— Maquiavelo supo hacer un arte de la maldad de los hombres, puesto que su libro «El Príncipe», en lugar de enseñar a vivir como seres sociales, sólo enseña a reinar y a tiranizar.

— Si bien se da una confianza ciega a todo lo que es absurdo, se desconfía siempre en compensación de todo lo que es natural.

— Es menester hacer en física como en geometría, buscar la solución de los problemas, y sólo creer en las demostraciones.

— Poder prohibirse cualquier cosa dañina es además un signo de juventud, de fuerza vital.

— Ante todo, nada de pensar. Nada hay más comprometedor que un pensamiento.

— Según parece, el valor consiste en no permitir jamás a la acción estar influenciada por el miedo.

— La gloria es ese instinto de hinchazón ridiculizado en la fábula de la rana y el buey. La gloria, dice la escritura, sólo conviene a Dios, que él solo no puede exagerarse porque es infinito: *Dignus est accipere... gloriam*. La gloria es tan aborrecible en la nación como en el individuo.

— Ante todo el cristiano debe reconocer su indignidad, rebajarse ante su Dios, aceptar la mortificación y la disciplina, convenir en que ha merecido toda especie de afrenta y de castigo. Su primer acto, el primer movimiento de su corazón, es un acto de contrición, una súplica de perdón, un recurso a indulto.

— Si la razón es un don del cielo, y que se pueda decir otro tanto de la fe, el cielo nos ha hecho dos reglas incompatibles y contradictorias.

— ¿Quién sabe si este bipedo deformado, más bien degradado, que se llama todavía un hombre, y que no tardará en perder ese nombre deformándose un poco más, no es la imagen de una especie que se va?

— Empujar juntos, no pensar juntos.

JUAN BUSCADOR

obreros fueron detenidos y procesados por atentado a la autoridad. Surgió el paro general de la casa y los huelguistas se han reintegrado de nuevo al trabajo una vez los compañeros detenidos fueron puestos en libertad provisional. Gancho queda, pues, para la avivación del conflicto.

PAROS EN RUBI

BARCELONA. — Los hubo el 29 de noviembre en la fábrica Del. fintex (Ramo del Agua), 240 trabajadores, y en Material Clínico, S.A., 250 metalúrgicos. Exigen aumento de salarios.

LA MINA SE ATRÁVIESA

MANRESA. — Los mineros de Sallent con sus familias el 28 de noviembre se acumularon en la carretera de Manresa a Berga, lugar de Potasas Ibéricas, para protestar contra la inexistencia de un paso subterráneo que permita cruzar la carretera sin peligro para mineros y sus mujeres y niños. En menos de dos años ha habido en dicho sitio unas quince personas atropelladas.

MAS LIBERTAD DE PRENSA

ZARAGOZA. — La edición de noviembre de la revista «Esfuerzo Común» ha sido secuestrada por las autoridades por haber en el número de octubre criticado la insuficiencia del indulto promulgado por el gobierno.

CALEFACCION CIUDADANA

MADRID. — Indican de Eibar haber estallado una bomba en los bajos del Ayuntamiento, y de San Sebastián informan haberse atentado con explosivos contra una casa de modas, la cual anteriormente había sido expropiada dos veces.

¿Por qué el Esperanto?

UN mundo nuevo se halla en gestación, como consecuencia de los progresos técnicos: los intercambios se aceleran, los medios de transporte y de comunicaciones suprimen las distancias, el menor acontecimiento que se produzca en cualquier rincón del globo puede ser conocido en seguida del mundo entero. ¿Los pueblos se hablan lo mismo más cercanos unos de otros? ¿Tienen contactos directos entre ellos? ¿Pueden organizarse en un plan mundial y manifestar su ideal común de paz, de libertad, de fraternidad? No, y esto por dos razones: los inmensos medios actuales y principalmente los de la información se hallan en manos de la oligarquía, que los emplea para sus propios fines; y entre los pueblos sigue establecida una barrera sólida: la de las lenguas.

¿Cómo comprenderse, entenderse, concertarse sin un traductor, un intérprete — no siempre fiel y sobre todo no universal — sin las máquinas traductoras, que se hallan muy lejos de ser exactas, según dicen los que asisten a las conferencias internacionales, y transforman a los hombres en animales extraños a la rebusca de un sexto sentido, a través de cascadas, hilos y otros objetos complicados? Aprender dos o tres lenguas extranjeras es difícil e insuficiente, incluso tratándose de lenguas muy extendidas y además requiere mucho tiempo y los acontecimientos van deprisa. Así, pues, la necesidad de una lengua internacional viene a ser de más en más urgente. Y esta lengua existe: es el *Esperanto*.

El Esperanto, que existe desde hace más de 80 años, ha hecho ya sus pruebas con éxito en todas las actividades de orden práctico, humano, cultural y artístico; tiene que ser la lengua de todos los que resienten con acuidad la necesidad de tener contactos directos con hombres de lengua diferente. El esperanto, que es a la vez lógico y expresivo, estable y susceptible de evolución y de adaptación, se halla a la disposición del asiático y del europeo, del africano y del americano. Gracias a él, el obrero puede hablar al obrero, el maestro al maestro, el estudiante al estudiante... y el anarquista al anarquista.

A menudo se oye decir: ¿Por qué no se enseña el esperanto en las escuelas? ¡Ah! Es que los gobiernos, que han comprendido bien el valor del arma así puesta

a la disposición del pueblo, no lo quieren. Y a todas las peticiones, a todas las sugerencias, ellos oponen la resistencia pasiva, la conspiración del silencio...

Por lo demás, Zamenhof, creador del Esperanto, que fue un humanista y un idealista no desprovisto de sentido práctico, no se equivocó al decir, ya en 1910: «El fin hacia el cual nos dirigimos, puede ser logrado de dos maneras: ya sea por los esfuerzos de individualidades convencidas, ya sea por decretos gubernamentales. Según parece es la primera la buena, porque en tales cuestiones la consagración y el apoyo gubernamental sólo intervienen cuando ya todo el trabajo está hecho».

Y el trabajo se hace gracias a las asociaciones mundiales de individualidades privadas quienes, convencidas del valor de su lengua universal, trabajan sin descanso para su máxima difusión. Una de

ellas es muy indicada para acoger a los anarquistas: es SAT (Sennacieca Asocio Tutmonda: Asociación mundial de carácter anacional). Su fin principal no es la enseñanza del esperanto, labor que realizan otras asociaciones especializadas, sino la utilización inmediata de esta lengua por los trabajadores de todos los países para la confrontación de sus ideales, de sus problemas, y para la busca de las soluciones. No se debe esperar a que todo el mundo sepa el esperanto para servirse efectivamente de él, sino que es en seguida, que es preciso empezar.

SAT no se titula «internacional», el internacionalismo reconoce la existencia de las naciones y sólo tiene por fin el crear buenas relaciones entre ellas, o solamente entre algunas de ellas. SAT, anacionalista, ignora las naciones como ella ignora las razas; ella

sólo reconoce a los hombres, que tienen necesidad, cada vez más urgente, de comprenderse y de entenderse, para hacer que termine el dominio de la oligarquía y crear un mundo al fin pacificado y fraternal. Esta claro que los miembros de SAT no tienen la ingenuidad de creer que el Esperanto no forma parte de las armas indispensables para lograr tal fin. No solamente porque es un factor de comprensión mutua, sino también porque reúne las cualidades para crear una cultura universal, cual cimiento indispensable que pertenece a todos.

¿Utopía? Pero, «la utopía de ayer es muy a menudo la realidad de mañana».

Para todos informes sobre el Esperanto y su estudio, así que sobre el anacionalismo de SAT, escribir a SAT - Amikaro, 67, avenue Gambetta, París (20e). (Francia).

Para los cursos español-esperanto dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre (91) Igny (Francia).

Defensa de Millán Hernández, en París

EL MITIN DEL 5 DE DICIEMBRE

Buena animación el domingo último en el Centro Confederal de París con motivo del mitin pro compañero Julio Millán Hernández. La información del mismo la daremos en el próximo número por carecer de espacio en éste. En la

brecha — o tribuna — estuvieron Isgleas, un letrado español, Balkanski y José Muñoz Congost. Las peroraciones, vivisimas y el público excelente. Con propaganda más amplia el acto habría resultado un desborde.

COMUNICADOS

LES AMIS DE HAN RYNER

Le n° 103 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru. (3, Allée du Château, 93-Pavillons s-Bois). Au sommaire : Marguerite Audoux et « Marie-Claire », par Roger Buvril. Centenaire de Marcel Batilliat. « Songes perdus » de Han Ryner, par Ixigrec, et réponse de Han Ryner. « Le Cinquième Evangile » de Han Ryner, par M. C. Poinsot, etc.

Dimanche 12 décembre, à 14 h 45 réunion des Amis de Han Ryner, salle des « Amis » 114 bis, rue de Vaugirard, sous la présidence d'Elie Broïda, Vice-président des A. H. R. Causerie de Louis Simon : « Un ami de Han Ryner, le philosophe Louis Prat »; et Emile Souze : « Mon vieil ami m'a dit... 50 souvenirs de Paul Barthet ». Invitation cordiale aux sympathisants.

CORREO DE REDACCION

— A cuantos compañeros nos solicitan la manera de suscribirse a la «Encyclopédie anarchiste» (nótese: en francés) deben dirigirse a Escoubet Gérard, 7, rue du Muguet, 33-Bordeaux.

— La sección española de este semanario carece de espacio para publicar el copioso material que recibe; los colaboradores que se nos enfadan deberían comprender nuestro apuro.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1,50 F.

Servicio de Librería

EDICIONES NUESTRAS

«El Quijote de Alcalá, Puyol	2 00
«Romancero de la Libertad, Gregorio Oliván	2 00
«Crisis del socialismo», José García Pradas	2 00
«La Revolución y el Estado, Idem	2 00
«El amor y la amistad». Cien autores diferentes sobre el tema. «Cultura y civilización», «La Libertad», «La Historia»	20 00
«El Poseedor romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Influencias burguesas en el anarquismo», Fabbri	1 00
«Fablo o el discurso del hombre libre», F. Moro	
«Debate imaginario Marx-Bakunin»	1 00
«A los jóvenes», Kropotkin	1 00
«Entre campesinos», Malatesta	1 00
«La revolución desconocida», Voline	20 00
«Nacionalismo y cultura», Rocker	20 00
«Obras completas», Rafael Barret, 3 vols.	23 00
«Teatro de González Pacheco», 2 vols.	16 00
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	3 00
«Obras de Felipe Alaiz», 3 vols., «Quinet», «Tipos españoles» tomos I y II	
6 frs. vol.	18 00

Las obras y los días

por FONTAURA

LOS AMARGADOS

PODRIAMOS decir que constituyen una variedad especial, una *fauna* de elementos que se diferencian fundamentalmente de los demás mortales. Se les puede observar desde un ángulo sesudamente científico, o psicológico, si se quiere. Y se les puede ver también desde un ángulo festivo, caricaturesco. Creo que fue Arniches quien escribió uno de sus mejores sainetes titulándolo «Don Quintín el Amargao». Burla chocante al respecto de elementos de tal condición.

Ya sea escribiendo, en las misivas que conlleva la vida de relación, bien en la conversación, el individuo que se halla, podríamos decir, inmerso en la hiel del constante descontento, en el amargor del disgusto permanente. Todo lo halla mal, todo le parece desacertado, todo estima que es nefasto. Es como una obsesión que le impulsa, que le hace transformar la sensibilidad a la manera punchosa de un erizo... ¡Inútil razonar con el individuo constantemente amargado! ¡Todo, todo está mal! Y esa *intoxicación* de humor amargo que lleva en su ser la refleja por doquier. ¡Pobre del que asimila lo que suelta y suelta sin descanso el amargado inveterado! ¡Es como para volverse tarumba! ¡Es como para odiar al mundo y las gentes, y largarse el afectado en pos de un lugar desierto en cualquier rincón de la Tebaida!

Que el mundo no anda a la perfección, que las cosas muchas veces salen torcidas en lugar de derechas, no vamos a negarlo. Son aseveraciones que seguramente se han venido haciendo desde que los seres humanos vamos por la tierra. Pero veamos: ¿Es una solución el amargarse la existencia y amargar la existencia de los demás? Albert Camus manifestaba que si reconocemos el hecho de que hay cosas que no van como es debido, ello debe ser motivo para que pongamos interés en lo de coadyuvar, con aire decidido, en pos de una transformación. Ya mucho antes, Anselmo Lorenzo había dicho: «Si la sociedad en que vives es injusta, ahí estás tú para mejorarla.»

El individuo constantemente amargado, a la postre nos da la sensación de sufrir de un estado patológico, en suma: de ser un

enfermo. Obrando de un modo ecuánime, con sensatez, si la vida nos ofrece decepciones, si el trato con otros nos ha defraudado, hemos de considerar que el mundo no ha cesado de dar vueltas, que las gentes no son todas iguales en bien y en mal. De ahí la importancia que supone el luchar, el bregar contra todas las irregularidades. El exceso de hiel envenena a quien no acierta a desprenderse de ella. ¡Es el caso de los amargados!

HACER HISTORIA

En torno a la vida, al desenvolvimiento de algunos países en sus funciones vitales; acerca de lo que fundamentalmente ha sido la actividad social en otros, hemos leído estos días pasados algunas obras de historia. Son lecturas aleccionadoras puesto que reflejan la experiencia de lo que ha sido un ambiente determinado, centrando los motivos de que no haya podido ser de otra manera. Así el reciente libro de Antoni Juglar: «La España que no pudo ser». Nietzsche, siempre dispuesto a buscar el lado irónico de no pocos conceptos que por serios son tenidos, decía que el historiador, a fuerza de mirar hacia atrás, termina también adquiriendo un modo de ser, un hábito de ir hacia atrás, como los cangrejos. Claro, una de tantas «boutades» a las que el autor de «Humano, demasiado humano», era aficionado.

No obstante no pocas veces, al leer un libro de historia, si hace referencia a cierto período social que tuvo un relevante ascendiente; si el presente ya no guarda relación con lo que hubo, con lo que representó la etapa pasada, el estado de ánimo es deprimente. Si decimos con aire un tanto compungido: «¡Entonces sí que existía movimiento, efervescencia inconformista, en tanto que ahora ya no queda nada!» He ahí la nostalgia, la tristeza de evocar un pasado floreciente en acciones reivindicativas, comparándolo con el momento actual, ausente de aquella vibración que llegó a infundir impulsos de rebelión, acicate para la lucha social en otros meridianos inclusive. Es el caso de la Argentina, acerca de cuyo dinamismo insurgente, reivindicador, singularmente en lo relativo a la Federación Obrera Regional Argentina, la FORA, se

ha reeditado un libro, en cuyas páginas se glosan todas las grandezas, los más laudables empeños de aquel conocido organismo anarcosindical. Y es evidente que para cuantos han conocido el impulso que para la propaganda representaba «La Protesta», y lo medular en cuanto a ideas ácratas, «El Suplemento», el valor cultural de las ediciones de libros, resulta triste comparar el pasado con el presente. ¡Ayer tanto, y hoy tan poco!

Claro está que en relación a la Argentina, ni hemos de echar en olvido la terrible sangría de las represiones, el empeño puesto por la plutocracia del país en derrocar lo que para ellos no podía ser tolerado, ya que llevaba en su entraña el fervor anarquista de una profunda transformación social. Los compañeros actuando en aquellas tierras experimentaron rudos golpes por parte del enemigo. El Estado, draconianamente dictatorial, el capitalismo tradicionalmente rapaz, han hecho todo cuanto han podido en plan de diezmar las filas del organismo que para ellos representaba un mayor peligro. Incluso, a base de una chabacana demagogia para pobres de espíritu, el «peronismo», desvió el concepto de la dignidad en las reivindicaciones sociales.

La historia, en lo relativo al apogeo de la FORA, se ha podido escribir, destacando sus aciertos. Si, si, un pasado que bien podemos llamar glorioso... Pero es algo que quedó atrás. Contar la historia, si, si, es bueno, es útil, pero: ¿Y si se procurara *hacer historia*? Si se pusiera el mayor empeño, naturalmente por parte de los interesados, en coordinar esfuerzos, en *eliminar dificultades*, en pos de abrir cauces de acción. Sabemos que la militancia libertaria argentina supo enfrentarse con situaciones de intenso enfoque represivo. La FORA dio ejemplo de viril resistencia frente a los adversarios. Temple de luchadores lo hay en tierras del Plata. Si la cohesión, el buen acuerdo entre los compañeros todos, llegara a plasmar en la realidad; si el buen sentido alcanzara a *eliminar dificultades* que no pueden ser insoslayables, con más o menos esfuerzo, con mayor o menor posibilidad de afianzamiento, el anarcosindicalismo llegaría a abrir nuevas páginas para que en ellas hicieran historia futuros historiadores.

No podemos contentarnos los idealistas con el goce de evocar bienandanzas del pasado. No podemos conformarnos en lo de vivir del recuerdo, vanagloriarnos del pasado y quedarnos marginados como si todo quedara ya concluido con los blasones del tiempo que fue. Tampoco es cosa de rozar lo imposible, como lo sería esperar de elementos curtidos por los años, con seis, con siete, o con ocho décadas encima, desarrollen actividades que requieren la agilidad física de la mocedad. Pero, cabe a los veteranos aportar puntos de mira que no representen un freno, que no obstaculicen la acción de la gente joven, capaz de estudiar, y capaz también de impulsar la corriente de tono subversivo. Escribamos, leamos, demos a la historia relatada el valor que le corresponde, pero hoy como ayer, en el presente como en todos los tiempos es aconsejable, como se pueda, y donde se pueda, *hacer historia*, intervenir en los acontecimientos, darles el cauce que pueda ser conveniente al ideal que defendemos, abrir camino hacia el futuro por conducto de la acción.

NESTOR MAKHNO Y LA GUERRILLA

Siguiendo el laudable empeño de presentar obras de fibra anarquista, y apropiadas a los tiempos que corremos, Ediciones «La Flaccola», de Ragusa, han presentado la primera traducción en italiano del notable libro de Makhno: «La revolución rusa en Ucrania». Obra que pudimos leer hace ya años en versión castellana. Es la odisea de un puñado de compañeros que durante una serie de meses tuvieron en jaque y ocasionaron sensibles derrotas a las tropas zaristas de Denikin y de Kolchak. Cuerpos de ejército bien pertrechados, vencidos por la audacia y el idealismo de los guerrilleros ucranianos que acompañaban a Makhno. Los bolcheviques vieron en ellos valiosos auxiliares. Ensalzaban su valor, les consideraban héroes de la resistencia, hermanos de lucha.

Pero Makhno y quienes con él combatían eran anarquistas, y querían hacer de la Ucrania un territorio verdaderamente libre. ¡Oh, la cosa se ponía fea, aquellos campesinos no querían saber nada de dictaduras! ¡Estaban, nada menos que contra Lenin y sus secuaces! ¡Y los que habían sido considerados, heroicos defensores de la libertad, fueron tildados de «bandidos»! Y las guerrillas contra los zaristas hubo que emplearlas también contra los comunistas.

LA LABOR DE NUESTROS MUCHACHOS

Tribuna Libertaria⁽¹⁾

ANTES que nada hemos de aclarar que «Tribuna Libertaria» no surge como un grupo más, chauvinista y sectario, sino que, como el mismo nombre indica, quiere ser una tribuna libre del pensamiento libertario adaptado a la sociedad actual. Al mismo tiempo que los militantes que nos organizamos a su alrededor, superando cualquier grupúsculo, luchamos con todas nuestras fuerzas por el desarrollo del movimiento libertario y de la clase obrera desde un punto de vista unitario y revolucionario.

Creemos que para la puesta al día del pensamiento y acción libertaria, y sacarlo del actual eclipse en que se encuentra, es necesario someter la ideología y los principios teóricos a un análisis exigente, y ello no en función de unos principios sentimentales o éticos, sino en la medida que respondan al requisito fundamental de toda doctrina revolucionaria: la de construir la herramienta capaz de transformar la sociedad e implantar el socialismo.

Para lo que es preciso ver al anarquismo como una doctrina abierta, con una labor de revisión (dando a esta palabra su verdadero sentido de reelaboración constructiva) constante, es decir, de análisis metódico de todos y cada uno de los postulados ideológicos, a partir de lo cual podamos ocupar un puesto en la acción revolucionaria, en la medida que se reestructure la teoría libertaria, se elabora un programa, nos pronunciemos con decisión respecto al Estado, la violencia revolucionaria, la construcción del socialismo, las relaciones con otros movimientos revolucionarios, etc.

Pero todo este proceso de puesta al día del pensamiento libertario no puede hacerse a nivel de confrontación ideológica de diversas escuelas del pensamiento, lo cual sería pedante y libresco, al mismo tiempo que antidialéctico, sino mediante la unión de la teoría y de la práctica revolucionarias, que solamente se puede conseguir en la medida que nos integremos en la lucha de clases y participemos en la acción creadora de las masas. Pero para ello hace falta que los distintos grupos y militantes libertarios, que están volviendo a surgir en los últimos tiempos, sobre todo a nivel local, nos vayamos coordinando y creando las bases que nos permitan ir hasta la unifica-

ción y formación de la organización libertaria a escala nacional.

Y para concluir hemos de declarar, para evitar falsas interpretaciones, que no pretendemos ser más que uno de tantos grupos libertarios que en este momento surgen en el país, viendo que nuestra tarea es totalmente transitoria en el actual proceso de formación tanto de los órganos revolucionarios de la clase obrera como en la organización específicamente libertaria.

Creyendo que la tarea actual se ha de orientar hacia la coordinación del movimiento libertario, exponemos seguidamente unos puntos mínimos a partir de los cuales podamos entrar en discusión con otros grupos en una trayectoria unificadora:

1º. — El empleo de la ACCIÓN DIRECTA como medio de enfrentamiento, violento o no violento, sin la participación de intermedia-

rios, de los trabajadores contra el Estado y la patronal.

2º. — Aceptación del apoliticismo ácrata o lo que también puede llamarse política obrera antiburocrática, que es la negación de participar en los organismos burgueses (estatales, parlamentarios, corporativos) o burocráticos (partidos políticos) y el empleo en la lucha de la acción directa.

3º. — Frente a la represión permanente del capitalismo, tanto clásico como estatal, los trabajadores sólo pueden llegar al socialismo mediante la Huelga General Revolucionaria y la consecuen- te Insurrección Armada, cruenta o incruenta. La violencia no surge porque el hombre lleve en sí la maldad, sino como componente inevitable de la lucha de clases, por lo cual su empleo será necesario hasta que lleguemos a la sociedad sin clases, en la cual si terminarán todas las guerras.

4º. — Dado que el capitalismo

está organizado a escala mundial y que cualquier intento revolucionario aislado será combatido por la burguesía de todo el mundo, los trabajadores de todos los países, superando los mezquinos «intereses» nacionales, hemos de luchar unidos por el triunfo de la revolución mundial.

5º. — La revolución tiene como objetivo la destrucción total de Estado y la implantación de la democracia autogestionaria ejercida por los consejos de trabajadores que tomarán posesión de todos los medios y bienes de producción.

6º. — La militancia libertaria se ha de organizar democráticamente de abajo arriba mediante la libre federación de grupos autónomos.

(1) Se trata del editorial de presentación del periódico clandestino «Tribuna Libertaria» que se edita en España. — Nota del «C. S.».

Lo que muerde el tiempo

La tela negra ha caído sobre Dijon, escamoteando la existencia de mi amigo Luis Blanco.

De mi amigo, sí, aunque ciertos que cooperaron en el entierro partidista dado al maestro de todos, Eleuterio Quintanilla, se dignen ofenderse por este «atrevimiento» mío.

Blanco durmió en mi casa como yo dormí en la suya. En albas excursiones compartimos mochila y sonrisas frescas de juventud idealizada. Recorriendo altísimo, abrupto y oloroso sendero (en el fondo, la cristalina corriente del Carme, gracia acristalada de la Candia) yo deslizaba ocurrencias, Blanco (nuestro Blanco Negro) me precedía conformado, siguiéndonos de cerca Peret Mateu con esfuerzo resignado, torpe palomo que muchos años de encierro habían desentrenado. El resto: tertulia bulliciosa procedente de Igualada (Cuatre Casas en punta), Esparraguera, Tarrasa y Barcelona. Badalona lo eran Blanco y un inseparable compañero suyo, de nombre eternamente inconocido.

Algo antes hubo los tiempos iniciales (¿1926?) de Sol y Vida en completo de juventud, dechado de arrogancia masculina y de gozosa hermosa femenina. Más antes aún, habían sido las excursiones instructivas con el grupo Investigación Pedagógica, con Costa Iscar y el aristócrata Roig en

cabeza. De una subida al Tibidabo recordamos la madre de los Mateu y la madre de otro compañero también hundido en un presidio de la época. ¡Admirables madres de todos, por la grandeza de corazón que atesoraban!

A Blanco lo vimos siempre en todo esto, en los plenos de bosque, de cine, en los congresos regionales. Lo vimos en el exilio, como siempre recogido en sus pensamientos, escasamente discolos, siempre bien intencionados, fervorosamente cenetistas. Pudimos incurrir en diferencias pasajeras que cuarenta y cinco años de trato indefectiblemente provocan.

Pero jamás nuestras caras dejaron de sonreírse ni nuestras manos de estrecharse, sin hibridez, calurosamente. Dos compañeros que siempre se reconocieron compañeros, holgando otro adjetivo.

Actuando él de secretario general del S. I. requirió, para equis cometido, mi modesta presencia, arrancada de París. Satisfacción común deducida, él quedó en Toulouse y yo puse cuerpo en el tren, ambos con la sonrisa prístina robada a las limpias aguas de Santa Cristina y de la riera Carme.

Cuando muere un amigo Blanco es forzoso dañar corazón sensible con acibar negro.

JUAN FERRER

Inmersa en el profundo pozo de los martirios yace Cuba sin luz. Faz en agonía; inerme ante las furias de la fil satrapía, perdidos sus jazmines, sus rosas y sus lirios.

En su cárcel oscura padece los delirios de los encadenados Prometeos del día. Su boca de coral se ha plegado sombría, sus pupilas reflejan parpadeos de cirios.

Sus hijos la contemplan desde largas distancias preparando las armas; a impulsos de las ansias de arrancarla del antro de la fría serpiente.

En los picos agrestes de nuestras cordilleras para el rescate digno, se encienden las hogueras cuyas lenguas de fuego coronarán su frente.

Estrella SOLITARIA

Miami.

C
U
B
A

La estafa bolchevique

HACE cincuenta y cuatro años que a orillas del Neva, el acorazado «Aurora», disparando sus cañones contra el palacio de los zares, en San Petersburgo, anunciaba el despertar del pueblo ruso. Los marineros del acorazado «Aurora» se adelantaron a los planes del estado mayor bolchevique.

La revolución rusa se puso en marcha despertando simpatías y esperanzas en el mundo entero. Pero Lenin y sus adláteres ahogaron el anhelo de libertad manteniendo en pie el Estado zarista. En una palabra, que fue secuestrada la libertad. El octubre rojo se inicia en la noche del 6 al 7 de noviembre de 1917, pero según el calendario ruso correspondía al 24-25 de octubre.

Si la gesta sublime de los parias rusos no hubiese sido estrangulada por el sentido autoritario y despótico, auspiciado por los bolcheviques, hubiese trascendido al mundo entero.

De haber tenido un carácter marcadamente libertario, todos los pueblos, sin excepción, se habrían levantado al unísono.

El camelo marxista todavía tiene bastante auditorio y ello hay que atribuirlo a la ignorancia. Los marxistas alegan el desarrollo económico y las conquistas de la ciencia rusa, por ejemplo, las hazañas espaciales. Y aceptando que hayan aumentado la producción de carbón, acero, petróleo, electricidad y cemento, ¿dónde se hallan la libertad y la justicia social que puso en pie al pueblo ruso en aquellos diez días que estremecieron al mundo?

Lenin, en su libro «El Estado y la Revolución», señala que el Estado será una pieza transitoria, pero es que los comunistas rusos han erigido el Estado más poderoso y repulsivo de cuantos existen.

¿Y el pan? La sociedad soviética presenta todavía un desequilibrio enorme entre la ciudad y el campo, entre la remuneración del trabajo intelectual y la remuneración del trabajo manual, entre la producción industrial y la agrícola, entre el nivel técnico y el standard de vida para que se pueda afirmar que se hallan en vías del socialismo. En la URSS impera el capitalismo de Estado. Y en la URSS los trabajadores laboran para mantener los privilegios de la casta incrustada en el poder. En una palabra, los trabajadores rusos, tanto los de la ciudad y del campo, tienen un

nivel de vida bajísimo y desde luego muy inferior a los trabajadores de la Europa Occidental, mientras que los patronos estatales poseen mansiones en las orillas del mar Negro y disfrutan de marcados privilegios que es un escarnio y una afrenta para los trabajadores que viven en condiciones casi infrahumanas.

Queremos sentar la afirmación de que una revolución que parte de las entrañas del pueblo, si tolera privilegios está condenada a perecer y también que los trabajadores, a través de sus organismos de clase, no pueden ser excluidos de la dirección económica y política del país, en ningún instante.

El stalinismo fue el producto o resultante de las ambiciones y de los egoísmos de los burócratas y de los jefes del Partido comunista y todos cuantos usufructúan ilegalmente los frutos de una revolución que fue traicionada por Lenin y sus corifeos. Es lógico, pues, que el stalinismo sea un sucedáneo del leninismo. Lenin queda bien catalogado a raíz de su exclamación: «La libertad, ¿para qué?»

Esa es la mentalidad del autócrata y de cualquier hombre de Estado. Luego, Stalin sigue las pisadas de Lenin y Kruschev, cuando la masacre de Budapest, en 1956, responde a la escuela leninista, y la intervención en Checoslovaquia es del mismo género.

Si en Rusia la revolución fue ahogada al socaire del dogma marxista, la mistificación repercutió por doquier, destrozando el movimiento obrero en el mundo entero. Han hecho y hacen el juego al capitalismo. Nosotros preguntamos, ¿dónde estaría el capitalismo de no haberse impuesto la mentira bolchevique?

La contrarrevolución rusa se opuso y se opone abiertamente a las conquistas revolucionarias del proletariado mundial por el temor de que la revolución llegue a las puertas de la URSS y contagie al pueblo ruso, que ya está hartado de soportar un régimen degenerado hasta la médula.

Hemos observado atentamente a través de la pequeña pantalla de la televisión el viaje principesco del secretario general del PC soviético. Sus gestos y sus ademanes dan la impresión de ser un tarufo. La burguesía francesa lo acogió como un gran amigo. Le alojaron en el Trianón, lugar de reyes, pero que también sirve, por



lo visto, para cobijar a los plebeyos, siempre y cuando sean agentes incondicionales del capitalismo como es el caso de Brejnev, un ex metalúrgico.

De la misma hechura que Brejnev son los jefes comunistas de no importa qué país. Hoy los partidos comunistas reciben gajes de la burguesía, puesto que se han convertido en el parrarrayos de toda posible tormenta popular, y son más reaccionarios que muchos sectores que defienden abiertamente el sistema capitalista. Si la revolución rusa de octubre expropió al capitalismo extranjero y se batió con coraje contra los ejércitos extraños y contra los ejércitos de Koltchach, Denikin y Wrangel financiados por el exterior, hoy al cabo de 54 años de aquella magnífica gesta popular los marxistas rusos, siguiendo las huellas de los zares recurren al capitalismo extranjero para levantar la economía que si no es próspera es porque los trabajadores están sometidos a un trato de esclavitud sin disfrutar de ningún derecho.

La mentira bolchevique va acercándose a su fin. Los manicomios son destinados a los no-conformistas. En los campos de trabajo y en las cárceles hay también muchos opositores. Y en el curso de la segunda guerra mundial toda Europa escuchó los gritos de revuelta de ciertas nacionalidades del Cáucaso y del Asia Central. Creyendo escapar al yugo del Estado ruso algunas de las nacionalidades oprimidas por el imperio pan-ruso mandaron a sus hijos a combatir, en contrasentido, en las legiones de Hitler. A raíz de las batallas del Volga a millares franquearon la frontera.

Es indudable que toda conmoción social que desemboque en un sistema o régimen que no respete la persona humana, es decir, los derechos inalienables del individuo, cae en el fracaso más estrepitoso.

Y de todo ello se pueden vanagloriar los turiferarios de Marx y de Lenin.

JAIME BALIUS

CALENDARIO



para 1972 5 francos.

Discos

La popularidad de un servidor escampa. Por correo. Cartas de amor hace medio siglo no las recibo. Anónimas, ahora.

Anónimo parece serlo el limbótico, suerte de cerdo errante. Escribe en la sombra tristes sombrerías y sobrerías como estas:

«Pobre tipo, vengo de saber tus bibeas escritas y io soy fiero y capable de desirte cong a la cara porque siempre concretizo. Por tus discos te averas babardero y pienso en el dia feliz de tu deceso.»

Pues vaya exceso, reclamando respuesta. Esta: Si vienes de saber vete a ignorar, y si eres fiero que te enjaulen. ¿Eres capable? Pues que te capen o capeen. Cong sueña a gong y en catalán a ronc. Y ahcra a moio de Bartrina; Si quieres ser concreto como dices, no concetices, Cong, no concretices. Y siendo rico tipo como eres, averigua, no avéres. ¿Babardero en baba-clabardero? Eso es viscoso, don Cero. El pienso para ti lo quiero. Mi deceso te vale un rezo porque tú no verás eso, ¡cabezo!

DISCOBOLO

ANADIDO: El retrato «macanudo» sale aguado y tartamudo. (Vale).

PARIS. ACTIVIDADES DEL CENTRO CONFEDERAL

Noche del 31 de diciembre: **VELADA FRATERNAL** con fines solidarios. Canto y otras expresiones artísticas; refrigerio. **Inscribáanse los compañeros y familias en la secretaría de S.I.A.**

Tarde del 9 de enero: **FIESTA DEL NIÑO** a cargo de SIA, Atracciones y reparto de juguetes a los pequeños.

No olvidar ambas fechas.

En torno al sínodo

(Continuación)

Iglesia y Academia

CON su artículo «Una Iglesia que se equivoca de siglo», aparecido en agosto, el académico francés, M. Druon, lanza una enorme piedra al charco de aguas corrompidas. Leyéndole recordamos el anticlericalismo militante y equilibrado que hemos hallado en muchas plumas cristianas, condenadas y excolmugadas, y en otras diversas tendencias hasta llegar a las anarquistas, a quienes los adversarios y enemigos tratan de exaltados cuando les fallan los argumentos para combatir al anarquismo, ese «coco» al que meten mano para todas las excusas de violencia a que se entregan en toda época los gobernantes de cualquiera denominación que sea.

«Asistimos asombrados — dice el autor — a este seísmo interno, tan repentino y tan incomprensible que daría crédito, por poco, a las leyendas proféticas, a S. Malaquías, sobre el número de plazas para los retratos de los papas en San Pedro extra-muros. Con más seriedad no se puede dejar de recordar que en la antigüedad se recortaba el tiempo histórico en tantos ciclos de unos dos mil años y cambiaban de culto cada vez que cambiaban de era.»

Digamos, al pasar, que esa opinión la comparten los historiadores de tendencia cristiano-marxista, partidarios de Mao, al considerar que China recorta su historia en periodos independientes unos de otros, aceptando como nueva la era que empieza con la llamada revolución cultural, que tiene mucho de *cultural*, de culto, puesto que al anterior sucede el presente a su dios personificado en Mao Tsé-tung.

«Una Iglesia — dice el académico — tiene por vocación el dispensar certitudes y no la de extender la duda. Los filósofos están destinados a poner perpetuamente las cosas en cuestión; los sabios, de proceder de interrogante en interrogante y hacer que la verdad que profesaban ayer será el error que se honrarán en demostrar mañana.» A lo que nos permitimos añadir que para la Iglesia, confesar sus errores equivale a dar un golpe terrible al dogma y a la fe.

La situación de la Iglesia es difícil debido a la profanación de que es objeto por parte de los creyentes, más aún que por los

otros. Quizá porque necesitan hacerse escuchar, cosa harto difícil, habida cuenta que han perdido mucho crédito a los ojos del mundo, en la misma medida que éste ha ganado en conocimientos científicos y en lógica razonada. Y cuando Druon nos dice que «lo sorprendente es que la profanación ya no escandaliza al pastor, sino que la indiferencia del pastor, por contra, escandaliza al increyente», pensamos que será porque en muchos pastores la fe haya sido herida por el impacto de la duda, restando en ellos la fuerza demostrada por sus predecesores, capaces de amotinar toda su grey para imponer su credo.

Según Druon «... La querrela de las artes en la Iglesia (el escritor pasa revista general, rápidamente, a todos los aspectos que le parecen interesantes), no es de ayer. San Bernardino fulminaba contra el abate Suger porque éste gastaba demasiado para la arquitectura y el adorno de las iglesias. Pero si San Bernardo predicó una cruzada en la que Francia enterró su dinero, sus hombres y su prestigio, arriesgando incluso perder su independencia, Suger, en cambio, salvó la unidad francesa y nos dejó las catedrales góticas.» Y es que por encima de la fuerza bruta está el hombre creador, que se manifiesta a través del arte en oposición a la inconsciencia destructora y avasallante.

«A Dios pertenece elegir y hacerse carpintero, pero no a su vicario. Nosotros esperamos que el cura sea humilde por sí mismo. Pero no por Dios. Si el niño carpintero está en el inicio de los Evangelios, Cristo en majestad está en el corazón de la Iglesia. Y puesto que el cura decidió parecerse a Cristo, ¿por qué quiere apartar una de esas dos imágenes? ¿Sería acaso una cuestión de fe, y que es menos difícil creer en el niño, en su taller, que en el Dios resucitado entre los rayos de la gloria?» (...) «Hace 16 siglos bien sonados que la Iglesia ha dejado de ser revolucionaria; 16 siglos que ha obtenido lo que era su ambición y su voluntad iniciales: suplantando las religiones precedentes y modificar la filosofía del Estado. 16 siglos que ella ya no es una fuerza de subversión, sino un poder, componente, o colaborando con los otros poderes en una sociedad a cuya construcción ha contribuido.»

«Si la revolución permanente y la pureza contestadora hubiesen

sido su verdadera vocación, es bajo Constantino el Grande que hubiera convenido a la Iglesia de rechazar un estatuto oficial y condenar al tirano en lugar de hacerse reconocer por él. Es en el momento de la donación de Pépin el Breve que hubiera debido rechazar las posesiones temporales. Es al iniciarse las Cruzadas que hubiera tenido ventaja recordando aquello de «No matarás». Es bajo el pontificado del Renacimiento que un poco menos de ostentación le hubiera servido, con un poco más de virtud; es en la época de la trata de negros que ella habría podido defender la igualdad sagrada de las criaturas humanas; es durante el siglo 19, cuando se enyugaba a los niños de 10 años al telar, que los obreros trabajaban 12 horas seguidas y que la burguesía alojaba a sus empleados en habitaciones carentes del mínimo de confort indispensable, es entonces que la Iglesia habría podido manifestar, protestar, fulminar; y es ayer, en tiempos de Dachau y de Buchenwald, que ella habría quizá podido proferir el anatema que, por mucha atención que hayamos podido conceder a nuestros oídos entre dos bombardeos, no hemos oído.»

El párrafo no tiene desperdicio, como tampoco lo que le sigue:

«...Pero las diversas izquierdas católicas ¿son verdaderamente tan revolucionarias como se imaginan ser? Es claro que no — decimos nosotros —; porque para mostrarlo deberían renegar de todo, lo que equivale a hundir la Iglesia. Y ésta: «... en la acción de sus alas más avanzadas o las más avanzadoras, ¿no cede acaso a una de sus más viejas tendencias, que es la de aproximarse al poder sea cual sea?...»

Afirmación sin vuelta de hoja. Aunque conduzcan el carro del Estado los políticos que han sido «oficiamente» sus enemigos. Bien es verdad que al referirnos a los que denuncian la religión como siendo el opio del pueblo, arriesgamos prolongarnos si quisiéramos estudiar cómo y por qué ambas concepciones llegan a concordar, por lo que dejamos al lector el análisis de la similitud de actitudes. Aserción que reverdece la filosofía del ateísmo de siempre, porque: «... bajo el manto de una generosidad social muy tardía, en lo que debemos convenir, ¿no hay acaso una inconsciente, pero muy vasta mojigatería?» «¡Volemos al socorro de los débiles... precisa-

mente en el momento en que dejan de serlo, y por si acaso pueden llegar a ser absolutamente los más fuertes!»

Para terminar esta rápida incursión por entre los párrafos de Druon, añadamos, citado por él, la declaración de monseñor Calmels: «No basta con meterse en la dirección de donde sopla el viento para ir derecho.» Todo esto y muchas cosas más, le hacen decir ésta que creemos palabra acertada: «Por la propensión que muestra el clero, desde hace algún tiempo, pero reciente no obstante, en equivocarse de siglo hay un medioevo en el aire.»

Fernando FERRER

(Continuará)

Para las fiestas próximas

Podemos servir toda clase de obras en francés y en español. Clásicos y modernos en ambos idiomas, en rústica y en lujo.

«Obras completas», García Lorca	80 00
«Obras completas», Blasco Ibáñez (3 vols.)	210 00
«Obras completas», Cervantes	70 00
«Obras completas», Amado Nervo (2 vols),	130 00
«Obras escogidas», Rudyard Kipling	60 00
«Obras escogidas», Rabindranath Tagore	60 00
«Obras escogidas», J. Ramón Jiménez	60 00
«Qvo Vadis?», E. Sienkiewicz	36 00
«La Divina Comedia», Dante	36 00
«Obras escogidas», Rosalía de Castro	45 00
«Obras completas», Francisco de Quevedo	70 00

Varias :

«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	20 00
«Las últimas banderas», Angel de Lera	30 00
«El proceso de Burgos» (en francés y en español), Kepa Salaberri ..	33 00
«Los olvidados» (los exilados españoles en la segunda guerra mundial), A. Vilanova	52 00
«L'Espagne libertaire», Gaston Leval	35 00
«Bakounine», E. H. Carr ..	45 00

Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P., Paris 13 507 56

COMUNICADOS

VELADA CONFEDERAL EN PARIS

En signo de fraternidad libertaria. Tendrá lugar de las 9 de la noche del 31 de diciembre a las 5 y media de la madrugada en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

En el Programa figuran: Canto, cine, intervenciones espontáneas, música y refrigerio con turrones españoles de variadas clases, panecillos, etc.

Para la buena organización de la fiesta compañeros y familiares deben inscribirse personalmente en el Centro o pasar encargo por teléfono precisando el número de personas a anotar. Señas del teléfono: PYR 46-86.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Advertimos que el número 4 tendrá aparición en el mes en curso. Cuantos no lo reciban y deseen recibirlo urge que nos manden las señas. El Boletín es servido gratuitamente con fines de propaganda. El tamaño que vamos a sacar es especial para meterlo en sobre, y los compañeros comprenden.

Pedidos a «Terra Lliure», 33, rue des Vignoles, Paris (20).

F. LOCAL DE DRANCY

Celebrará reunión general el día 19 de diciembre en la hora y lugar de costumbre. Encarecida la asistencia de todos.

A NUESTROS LECTORES

Cuantos coleccionen el «C. S.» deben anotar el 683 en el número próximo pasado.

S.I.A., REGION PARISINA

A todos los Grupos de Amigos de SIA de la región y a todas las FF. Locales de la CNT de Zona Norte les hacemos un llamamiento, así como a todos los simpatizantes en la obra solidaria de SIA.

Todos a una tenemos que poner el máximo interés en que este año no quede un solo CALENDARIO de SIA por vender. Todos conocéis el prestigio que ello le da a SIA por la seriedad en su contenido y por la propaganda que con él se hace de la causa antifascista y en particular de las ideas de emancipación que son las nuestras.

Esperamos, pues, que hagáis rápidamente vuestros pedidos a este Comité Regional para que nadie se quede sin él.

Suscripción pro-local social en Paris

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior ..	39 419 02
Pozo, Paris	20 00
Daniel Cebrián, id.	10 00
Joaquin Blanco, id.	50 00
Mateo, id.	10 00
Anselmo Ramos, id.	10 00
Bernardo Peralta, Thiais	10 00
T. Marcellán, id.	10 00
Rosendo Serrarols, Paris	20 00
M. Pérez, Saucet-les-Pins	10 00
Severo Urrea, Alfortville	20 00
Suma y sigue	39 589 02

VENTA DE TURRONES PRO ANCIANOS E INVALIDOS

Precios por tableta:

Jijona, 7 frs.

Alicante, 6.

Mazapán, 6.

Yema, 6.

Panecillos, 0,70 pieza.

Cofre con 4 piezas de turrones variados y 12 panecillos, 30 frs.

En esta Administración. Preferible contra reembolso.

PARADERO

Se desea conocer el paradero del compañero que se encontraba en los años 1936-1939 en Badalona y al que sólo se le conocía por el apodo de «El Sevillano».

Si alguien puede dar noticias de este compañero, dirijase a Aurora Gómez, Cité du Saillenc, bâtiment M-1, n° 9, (12)-Decazeville.

F. L. DE ST-DENIS

Tendrá reunión general el domingo 19 de diciembre para resolver temas de interés. Lugar y hora, los de costumbre. Se estimará la concurrencia de todos los compañeros.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Gregorio Ibáñez, Paris, 20; Berthe et Jacques, Paris, 10; Rodriguez Manuel, St-Denis, 10; Mateo, 10; Pérez Mantecón, Saucet-les-Pins, 10; F. L. de Drancy, 15; Francisca Vega, Le Perreux, 5; Joaquín Satué, Le Perreux, 5; Nadie, 10.

Total: 95,00 francos.

NECROLOGICA

ORENCIO BOSQUE

La Regional de Aragón, Rioja y Navarra en el exilio sigue pagando su tributo a la parca. Hoy se trata del compañero Orencio Bosque, natural de Maella (Zaragoza), fallecido en Fontreal (82) Moissac, a los 70 años pasados de edad. Desde hacía tiempo se hallaba enfermo, pero siguiendo un régimen apropiado y con los cuidados de los familiares (su compañera Pilar e hijos) fue burlando a la muerte, hasta el 6 de octubre de 1971, en que, rodeado de ellos, se despidió de todos para siempre, ya que en ningún momento perdió el conocimiento.

Conoci al compañero O. Bosque durante el congreso celebrado en Zaragoza en mayo de 1936 y como él acudió como delegado por el Sindicato Unico de Maella y yo representando el de Torre del Compte, Comarcas de Vadderobres, que él conocía bien por ser todo ello parte del Bajo Aragón, en la ribera del Matarraña. nuestra amistad puede decirse cuédo allí sellada.

Orencio, con su hermano Ernesto, vilmente asesinado por las hordas — sí, hordas —, comunistas del fatídico Lister cuando invadieron toda aquella parte del Bajo Aragón liberado — y no precisamente por ellos — del fascismo, su primo Emilio y otros compañeros, organizaron definitivamente el sindicato adherido a la Confederación Nacional del Trabajo allá por el 1931, una voz

declarada la «República de Trabajadores», que tanto nos persiguió durante los años de su existencia.

Como la mayoría de trabajadores del Bajo Aragón, era Bosque pequeño propietario, por lo que además de lo que el fisco le exigía, era también un explotado al tener que ganar parte del sustento propio y el de los suyos trabajando para uno u otro terrateniente de aquéllos que derrochaban el sudor ajeno en Caspe o Zaragoza bien al abrigo de intemperies y de preocupaciones económicas.

También Orencio sufrió las acometidas de aquellos vándalos, sedicentes comunistas, no obstante pudo capearlas e ir manteniendo la colectividad con los demás compañeros hasta la llegada de los otros vándalos: los franco-fascistas, en 1938, tras la rotura del frente de Aragón.

De su estancia y compartimiento en Francia, los compañeros de su Federación Local y Núcleo podrán hablar con más conocimiento de causa.

Añadamos que su entierro fue civil, sin flores, el féretro cubierto con la bandera rojinegra, como eran sus deseos.

A toda su familia y amistades nuestro más sentido pésame por su irreparable pérdida. Nuestra Regional también ha perdido un buen y convencido compañero más.

JULIAN FLORESTAN

CONFERENCIA EN BURDEOS

Inauguración del Ciclo de conferencias de la F. L. de Burdeos, para el domingo, día 12 de diciembre, a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a cargo del compañero Muñoz Congost, que disertará sobre el tema: «La crisis del campo, problema fundamental del presente y futuro español».

Quedan invitados todos los compañeros y simpatizantes de estos actos culturales.

RUEGO DE S.I.A.

Se ruega a los que adquirieron el calendario 1971 y no lo han pagado todavía, que liquiden antes de hacer los pedidos de este año. El retraso del cobro nos causa serios inconvenientes para el cumplimiento de nuestros compromisos a la hora de iniciar los preparativos para la edición de los años siguientes.

CONSEJO NACIONAL

AVISO

El compañero José Giné Folch, residiendo en Francia, Cournonterral (Hérault), queda muy agradecido a los tres compañeros que le han enviado noticias desde América (B.E.R.) y de Israel (Cis. Ar.) y otro de Francia (R.F.S.M.), con saludos ácratas a todos. Vuestro y de la causa libertaria, José Giné Folch.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea general el domingo 12 a las 9 y media de la mañana en el lugar de costumbre. Se ruega máxima asistencia y puntualidad.

GUERRAS INCIVILES

(2ª parte de la conferencia del compañero T. Cano Ruiz, dada en el Centro Confederol de Paris)

LA MANIA DEL FUSIL

CURZIO MALAPARTE triunfa con su «Técnica del golpe de Estado». Franco es posible que no haya leído ni «El Príncipe», de Maquiavelo, que ilustró a Lorenzo el Magnífico o a Fernando de Aragón. Oficial africanista, no usa textos. La fusilada es su mejor, cabe única razón. El y sus pares son culpables del desastre marroquí. Cortaron orejas y miembros viriles de moros, que sublevaron a las kábilas. En la punta de las bayonetas chorreaban sangre las cabezas árabes.

Gracias a Lyautey pudieron desembarcar en Alhucemas y recuperar las plazas perdidas en 1921. Ellos atizaron el pronunciamiento de Primo de Rivera, que le hizo dictador. Así se salvaban de responsabilidades, sumiéndose a Alfonso el Africano. Para Galdós, los cuartos de banderas son la academia de los pronunciamientos. Todo eso trajo a la segunda República como reacción, los golpes de Sanjurjo y las conspiraciones hasta 1934. En octubre de ese año, Franco dirige la punitiva operación contra Barcelona y Asturias, ordenando se cace a las «alimañas».

Director de la Academia militar, nombra profesores de judo para educar a los cadetes con exclusión de toda obra sobre el arte de la guerra, desde Tito Livio a Maquiavelo, Federico II Clausewitz, Napoleón ou otro cualquiera. Si los alemanes usan un «dossier» y los franceses o anglosajones hacen dos en sus planes por si les fracasa uno, él carece de «dossiers» e inspira en su imaginación. Carne humana, material pesado aplastante; eso es todo en su técnica. Los cadetes desbaratan manifestaciones y huelgas en Zaragoza a fuerza de puños. Clausurada la Academia, arenga a los jóvenes para que se mantengan hechos un haz de fuerza. Su estado mayor y los militares que le sirven como gobernantes han salido de aquella promoción de cadetes y alféreces de complemento que él instruyó. Algunos deliran por la zarzuela «Doña Francisquita». Otros son sádicamente refinados y crueles. Todos tienen callos en la conciencia y mano durísima.

La División Azul y Muñoz Grandes dan ejemplo. La cruzada

es hechura. El caudillo felicita a Hiro-Hito cuando conquista Manila. A Roosevelt le conmina para que no entre en guerra contra el Eje. A Hitler le garantiza «un millón» de tropa. Vigia desde el Hacho, regodéase con el transporte que pasa a la Península. Borgoñés, pronata, alfonsino, capaz del saco de Roma como Carlos I, su *progenitor*.

BARDULIA Y SUS REVESES

No es el ejército quien ocupa nuestro país, sino unos cuantos oficiales. Incivildades ultramarinas nos llevan de rota en rota. Andes, Ayacucho, Filipinas, Cuba, la Conchinchina. Se fusila a Rizal, se persigue a muerte a Martí — cuyos libros son un monumento literario - poético —, a Federico García Lorca. Crimen por dolquiera. Generaciones que surgen indignadas del pretorianismo. Soldados al servicio de minas del Rif o de la burguesía. Succiones del erario público. Sangre-sudor.

«Burgos podridos» con concilios guerreros. Contra - Reforma que nos consume. Alba y Juan de Vargas con sus Consejos de Sangre, que horrorizan en los Países Bajos. Y «donde no se ponía el sol», se ha hecho noche, todo es luto. 21 Repúblicas y otras naciones que se vuelven contra la «madre patria». En vano que el Consejo de la Hispanidad quiera imponer la *pax franquista*, ni dentro ni fuera.

«Cabdillos» mortales *homiceros*. Odios viejos. Franco, desengañado en su candidatura por la ultramontana Cuenca. Políticos despreciados por pedir una investigación de bienes en la Casa Franco desde 1914 a 1922. Familia castrense, pero no togada, que consigue reinar y gobernar sin miramientos de sus gallegadas.

Sufrimos una septimania epica a lo Gotha. Tribunals o Cortes en perpetuo juicio de Dios, «tregua de Dios», milenarios, «la fin del mundo ha llegado». Y se pelean por el sexo de los ángeles. Enfrente se oponen los gremios, juntas, hermandades, concejos y justicias, como los Lanuza, caballeros de la libertad, municipalidades pactando con otras naciones, repoblación física o forestal.

Contra los «magnus balileus» están los maestros, oficiales y aprendices con sus cajas, estandartes, sellos. Si caen segadores, pecheros, agermanados, comuneros, Peris, Mocholi, Sorolla, Lorenzo, Maldonado, Padilla, no falta

un Juan Bravo: «¡No muero por traído, sino por defender el bienestar y la libertad del pueblo!» Dicho a la mismísima jeta del verdugo.

ISABELINOS, ALFONSINOS, CERDUNOS

Ricardo León tiene su «Casta de hidalgos» o «Alcalá de los Zegries», con testimonio de «El último Abencerraje», de Chateaubriand, así como de Hurtado de Mendoza, prisionero en Chinchilla, autor de «Las guerras civiles de Granada».

Don Juan cede la corona a su vástago Enrique el Impotente, que tiene una hija bastarda: Juana la Beltraneja. Se supone que la reina es amante de don Beltrán de la Cueva. El hermano real Alfonso se rebela en pos del cetro. La hermana Isabelita lo quiere para ella y los isabelinos gritan a los alfonsinos: «¡Muere, puto!» A caballo toma la hembra el trono, monta el Estado central y la unidad nacional con un inquisidor como Cisneros haciendo estragos.

Juanistas, enriqueistas, alfonsistas, beltranejistas, todos sufren el yugo y las flechas de S. M. Católica, que hoy llevan los Camisas de Falange. Es una herencia de familia bizantina y que se mata.

Esa Inquisición tuesta a los españoles, impone el testamento africanista, sostiene a los grandes capitanes espadachines y provoca su éxodo a extrañas latitudes. Estallan luchas en la Alpujarra, Motril, Baza, Guadix, Sierra Filambres, Murcia, Levante, Aragón, Levante, Aragón, la Mancha, Toledo, las Vascongadas.

Volvemos a lo de la Cerda o donjuanismo en zapatistas generales. Primos, hermanos, tíos, parientes, legitimistas, bastardos que pugnan por reinar. Pendones de Castilla que ultrajan la morada bandera. Más de un pendón mujeriego, andrógino, epiceno de marca nacional o sistema presente bisexual político.

VENAL CRISTIANDAD

El caudillaje aprende de Bugallal, Montero Rios, Calvo Sotelo, Fernán Pérez, Andrade, Lerma, Gasilonga y la gallegada. Con el azor del «homicero» Fernán González, engaña, sirve y se aprovecha de 200 familias prepotentes. Su testamentaria la recogen los «Guerrilleros de Cristo», potentes, integristas, la retranca, el

«dedo de Dios». Nos pone al borde del cataclismo con sus «Rotas».

La pista de 1934 es de doble carrera. Ni ellos ni nosotros llegamos al fin y las metas son diferentes. Urge capacitarnos para contender pronto. Los artificieros se van a ver en seguida en el territorio de sus entrañas. Las potranças tienen pocos menesteres de servicio ni con apremios serviles a sus dispensadores extranjeros. Un telegrama hace reír de servidumbre a Hitler por Paulino Hermenegildo Teódulo Franco Bahamonde regiamente. Como Carlos I con Francisco I y el Delfín de Francia, hace almoneda o rehén de todo.

Citas. Isaías: «Convertirán sus espadas en arados...» Quevedo: «Al español más le hace la lealtad que la patria, al extremo de dejar de ser español en dejando de ser leal.» Ganivet: «Una nación que cria hijos que huyen por no transigir con la injusticia, es más digna por los que se van que por los que se quedan.» Albio Tibulo: «Guerras, horror de las madres. ¡Contra la guerra!»

HOMENAJE A MACHADO Y A MILLAN

Don Antonio, inmolado con su madre a lo Gorki o los Gracos:

Mas otra España nace, la España del cincel y de la maza.

El acto se pone bajo el auspicio de Julio Millán Hernández, que sufre por estas conflagraciones y malos efectos de monstruosidades jurídicas.

Repórter SPARTARIO

A EUGEN RELGIS

En su LXXXVI aniversario

Es él y está en su centro. El pensamiento — es dinámica fuerza. Luz de vida —. La humanidad le duele. De ahí su herida —. Dialoga con el tiempo y con el viento.

Suyos son el crecer y la creación. — En todo está su razonar atento —. En su carne y su hueso es uno y ciento —. Así entre sus iguales. Viril la ensoñación.

Ahora ve la cumbre desde sus altos años —. Y un dolor que le muerde transfórmase en pasión—. Se dirige al hermano, seguro en sus escaños.

El hombre y sólo el hombre espera y es campana —. Y al no poder del todo callar su corazón — en una rosa roja se quema su mañana.

Héctor SILVA Y URANGA

Montevideo, 1971.

Chronique Antimilitariste

Pourquoi je serai insoumis

C'est au moment où j'ai pris conscience du rôle de l'armée, que j'ai décidé individuellement d'être un futur insoumis (insoumission = refus total de l'armée). Je refuse l'armée qui défend les privilèges sociaux et économiques de la classe dominante aux dépens de la classe prolétarienne; l'armée est en effet, utilisée pour briser les grèves (un jeune soldat a refusé de conduire les camions militaires destinés à remplacer le métro en grève), réprimer les émeutes insurrectionnelles et défendre le capital contre les tentatives d'autogestion ouvrière. Je refuse de subir les conditions d'abrutissement imposées par la hiérarchie militaire. Il y a un an, j'avais pris cette position d'insoumission et m'apprêtais à le faire seul; je n'avais pas entendu parler de groupe susceptible de développer l'information à ce sujet, ni de soutenir la lutte des insoumis. Depuis, Sylvain Puttemans a refusé totalement le rôle que voulait lui faire jouer l'armée, rôle de marionnette au service de la classe dominante. A partir de ce refus s'est développé une campagne d'explication sur le rôle de l'armée. Le 6 juin 71, une quinzaine de personnes accompagnées de 200 sympathisants, brûlent leurs papiers militaires en soutien à S. Puttemans, Chapelle, etc.

Depuis, d'autres cas d'insoumission se sont révélés : Gaignard, Valton, Jambois et Bienvenu. L'insoumission n'est plus un cas isolé et individuel; des comités de soutien se forment et organisent manifestations, explications, soutiens financiers. L'armée et ses cadres fascistes prennent peur, commettent des erreurs (l'octroi à certains individus de gauche du

de l'organisation du soutien actif aux insoumis (l'affaire J.-P. Lallanne). Pourtant, de nets progrès sont à enregistrer : développement de l'information (le 11 novembre, 71, les comités de soutien aux insoumis déposent une gerbe à l'Arc de Triomphe en mémoire à J.-P. Lallanne, tué par les autorités), un soutien financier plus sérieux aux insoumis emprisonnés. A partir de ce moment, aucune autorité quelle qu'elle soit, ne pourra me faire changer d'avis ni m'impressionner par sa répression

Car certain qu'une action de solidarité et d'explication sera faite, je refuse d'effectuer mon service militaire et me consacre entièrement à la destruction de toute société autoritaire. — J. D.

Lettre des objecteurs de conscience au Ministre

PARIS (APL 26 Novembre). — Le 25 novembre, le Comité de Grève des Objecteurs de Conscience (actuellement en service civil) a adressé la lettre suivante à M. Michel Debré :

« Monsieur le Ministre de la Défense Nationale,

» Depuis plusieurs mois, de nombreuses demandes d'obtention du statut d'objecteur de conscience ont été arbitrairement refusées. N'ayant pu obtenir le statut, nos camarades Dominique Valton et Arnel Gaignard ont été arrêtés respectivement pour insoumission et désertion. D'autres seront prochainement dans le même cas.

Nous dénonçons par ailleurs tous les cas de répression envers ceux qui luttent contre la militarisation à l'intérieur des casernes et à l'extérieur (Sylvain Puttemans, Joël Chapelle, Gaston Jambois, Jean Jacques Martin, Jean Pierre Lallanne qui s'est suicidé (?) dans sa caserne)

Nous réclamons la possibilité pour tout individu d'obtenir le statut quel que soit le motif et le moment de sa demande. Nous exigeons une information légitime sur celui-ci (art. 11 qui interdit toute propagande).

C'est pourquoi nous avons fait une semaine de grève destinée à informer l'opinion publique, semaine qui devait se terminer par une manifestation le samedi 20 novembre, Porte Saint Martin. Bien que très nombreux sur les lieux de cette manifestation, la répression policière (180 arrestations arbitraires) et le blocus de la presse (aucun communiqué) nous ont empêché de faire part à l'opinion publique des emprisonnements et des poursuites dont nous sommes victimes.

En conséquence, nous continuerons notre campagne d'information jusqu'à ce que nous nous fassions entendre, quels que soient les moyens que nous devons prendre. »

ARIZONA: Lutte des militaires noirs contre l'armée

ETATS-UNIS (APL 25 NOV.). — Un aspect important du malaise général dans l'armée américaine se manifeste à travers les luttes des soldats noirs contre la structure et le rôle de l'armée actuelle et aussi contre la discrimination raciale. A ce sujet nous avons reçu la correspondance suivante (17 novembre) :

L'armée américaine a arrêté 137 des militaires (hommes et femmes) noirs à la suite des luttes contre

statut de réformé), préfèrent étouffer plutôt que d'être obligés de faire des procès publics. Cependant, un manque de liaison certain existe encore au niveau

la discrimination menées à Fort McClellan. Parmi les 137 arrêtés, tous étaient noirs et 72 d'entre eux étaient des femmes du Corps féminin de l'armée. Ils étaient inculpés pour conduite indisciplinée, destruction des biens de l'armée, refus d'obéissance et pour tenue négligée. Fort McClellan est le principal centre d'entraînement pour les recrues du Corps féminin de l'armée. Ce sont les femmes qui dirigeaient ces luttes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 — CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel
PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (03)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
JEAN-MARIE GARCIA

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

La plus grande évasion de l'Histoire de la prison de Crumlin Road

« Republican News », journal de l'IRA Provisional, à Belfast, relate par le menu cet événement dans son numéro du 20 novembre.

Le plan de l'action était préparé depuis plusieurs semaines. Grâce à leur coordination, les combattants de l'IRA se sont introduits dans la forteresse de Crumlin Road, « la plus redoutable d'Irlande et de Grande-Bretagne », et en ont délivré 9 détenus politiques :

« A 11 heures, deux voitures se garent dans Clifton Park Avenue, qui longe un des côtés de la prison. Une section de volontaires approche des grilles de protection,

et pratique une ouverture, progresse jusqu'au mur d'enceinte et envoie des échelles de corde aux prisonniers, qui attendent de l'autre côté. A ce moment, un signal convenu avertit les prisonniers que tous se déroulent selon le plan prévu. Grâce aux échelles de corde, 9 d'entre eux parviennent à escalader le mur et retrouvent la liberté. »

Cette action menée à l'heure où se développe la grève des loyers et la lutte politique, semble démontrer l'efficacité de la résistance militaire qui « frappe de plus en plus durement les troupes britanniques ».

TRIBUNE LIBRE

Savoir ce qu'on veut

Les « syndicats » officiels sont satisfaits. Les bonzes de la CGT peuvent s'admirer le nombril. Tout semble rentrer dans le rang. Le tovaritch Pauwells, secrétaire de la Fédération CGT de l'EDF-GDF a pu dire, sans se sentir gêné le moins du monde : « Nous avons atteint les objectifs que nous nous étions fixés : l'accord est efficace et avantageux pour les agents. »

L'objectif en question c'est de maintenir la hiérarchie des salaires et la réduction de une heure par semaine des horaires de travail en 1972.

Belle victoire en vérité ! Nous ne doutons pas que les « victoires ! » pour la SNCF, la RATP et toutes les autres corporations seront du même tonneau.

Pour ne pas être en reste, les curetons de la CFTC font chorus en déclarant qu'ils « s'opposent aux surenchères syndicales ». C'est à qui sera le plus plat, le plus dégonflé.

L'accord est donc parfait entre les chefs « syndicaux » et le pouvoir. Les uns et les autres rabâchent que la « CONDITION OUVRIÈRE » peut être améliorée, mais aucun ne dit que l'on doit LA SUPPRIMER.

Cette attitude des « syndicats officiels » était prévisible. En effet, les élections approchent et d'une part, pour gagner des voix, on ne tient pas à effrayer l'opinion par des mouvements sociaux et d'autre part, la « gôche » espère bien accéder au pouvoir. Là est tout le mystère de l'attitude actuelle des « syndicats » aux ordres.

Demain, on ne manquera pas de nous dire que la « gôche » hérite de la mauvaise politique Gaullio-Pompidolienne et qu'il faudra redresser la finance, relever le pays !

Ouai ! Nous avons déjà entendu cela à chaque occasion. Nous avons vu où cela nous a conduit : la condition ouvrière est toujours aussi humble.

Nous ne parlons pas de cette faune qui court après la carotte, qui se pousse des coudes, et qui se marche sur les pieds dans ce couloir obscur de la hiérarchie, qu'il

A BAS LES LECTEURS PASSIFS

LE COMBAT SYNDICALISTE n'est pas « Paris-Jour » ou « France-Dimanche », encore moins « l'Humanité ».

Participons tous à la consolidation d'un journal qui est notre seul moyen d'expression...

est convenu d'appeler aujourd'hui la petite ou la grande maîtrise. Nous parlons de ceux, et ils sont encore nombreux, qui se demandent le 15 du mois comment ils vont pouvoir vivre pendant la seconde quinzaine.

Il y a en France, environ 500.000 chômeurs, mais on oublie, volontairement, de dire qu'un nombre aussi élevé d'hommes et de femmes qui travaillent ont une situation économique et sociale qui n'est pas supérieure à celle d'un chômeur. Ce qui fait, pour qui sait compter, en y englobant les familles, trois ou quatre millions de créves la faim dans un pays qui se dit grand.

Et croyez bien que nous ne parlons pas à la légère. On n'est pas miséreux seulement parce qu'on ne mange pas à sa faim, mais aussi parce qu'on loge dans des taudis, parce qu'on va au boulot à pieds ou avec un vieux vélo parce que le métro coûte trop cher, parce qu'on marche avec des chaussures éculées qui doivent durer dix ans, etc... et nous ne parlons pas des immondes bidonvilles.

Pendant ce temps, la France de Pompidou, de Giscard, de Rives-Henry, de Mitterand, de Rocard ou de Marchais, lance des fusées, construit des sièges mirobolants pour le parti, fabrique des avions où pas un ouvrier n'aura la possibilité de mettre les fesses au cours de sa putain de vie.

La grandeur de la France est faite pour les grands, pas pour les petits. Et ce sont pourtant sur ces petits que comptent les grands pour asseoir leur grandeur.

C'est donc à nous de faire face. Nous sommes assez nombreux pour faire entendre nos voix et imposer notre volonté de sortir de la merde.

L'anarchie ne se situe ni à droite, ni au centre, ni à gauche, mais en dehors et en face. Nos méthodes se doivent de sortir du cadre du syndicalisme traditionnel pour devenir le pôle d'attraction de la RESISTANCE ouvrière.

Ce n'est qu'à ce prix que nous parviendrons à faire de la grande famille anarchiste une réalité vivante.

Chacun doit prendre conscience de la tâche qui est la nôtre. Chacun doit y participer activement.

Nous vous laissons face à vos responsabilités. Nous, nous prenons les notes et sommes prêts à les assumer.

Raymond Beaulaton

COMMUNIQUE

TOUS LES MILITANTS ET SYMPATHISANTS SONT INVITES A VENIR PRENDRE PART A L'ACTION DANS LES SYNDICATS, AUX ADRESSES ET HORAIRES INDIQUES CI-APRES :

2° UNION REGIONALE

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, (9°). Tél. 5.8 78-64

UNION LOCALE DE PARIS

— Syndicat Unifié des Employés de la R. P. : chaque mercredi à 18 h 15.

— S. U. P. C. I. A. (Créateurs téléphonique au n° 255 03-78.

UNION LOCALE DE PUTEAUX-92 (Interprètes, Artistes). Permanence Bourse du Travail, 22, rue Roque de F'llol.

— Syndicat du Bâtiment (S. U. B. T. P.) : 1° samedi de chaque mois de 16 à 19 heures.

— Syndicat des Métaux : 2° et 4° samedi du mois de 16 à 19 h.

— Syndicat de l'Enseignement : 3° samedi du mois de 16 à 19 h.

— Interprofessionnelle, formation des syndicats des Services de Santé, des Travailleurs du Rail, etc... : dernier samedi de chaque mois.

Permanences pour informations, adhésions, cotisations, bibliothèque, LE COMBAT SYNDICALISTE, le samedi de 16 à 19 heures.

3° UNION REGIONALE

(Yonne, Côte d'Or, Nièvre, Saône-et-Loire)

Pour tous contacts : Johan Pain, Cité Paul Bert, Apt. 131. 21 - Dijon.

5° UNION REGIONALE

(Gard, Hérault, Lozère, Aveyron)

Pour tous contacts : CNTF. SIA, 21, rue Vallat, 34-Montpellier.

U. L. DE NIMES

Permanence chaque samedi après-midi, 16, rue des Orangers.

6° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE Bourse du Travail, Place Saint Sernin, 31 - Toulouse

— Permanence des Syndicats : le dimanche matin, le lundi soir à 18 h. 30.

— Causeries-débats : Le jeudi à 18 h. 30.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN 46, rue des Quinze Degrés, 66 - Perpignan.

— Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux Publics : le samedi de 17 à 19 h., le dimanche de

10 à 12 heures.

— Fédération des Travailleurs du Rail : le dimanche de 10 à 12 heures.

8° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX ancienne Bourse du Travail, 42, rue de Lalande, 33 - Bordeaux.

— Syndicat Unique du Bâtiment Assemblée Générale des ex-JAS

de Bordeaux : le samedi de 17 à 18 heures.

11° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BREST (Finistère et Côtes du Nord) Pour tous contacts : A. Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 - Brest.

UNION LOCALE DE LORIENT (Morbihan et Ile-et-Vilaine)

Pour tous contacts : J. Queudet, 42 D, rue du Général Frébault, 56 - Lorient.

UNION LOCALE DE NANTES

(Loire-Atlantique et Vendée) Pour tous contacts : Y. Biget, 41, rue des Garennes, 44 - Vertoux.

17° UNION REGIONALE

(Ain, Isère, Drôme, Ardèche, Haute-Loire, Loire, Rhône)

UNION LOCALE DE LYON-VILLEURBANNE

Palais du Travail, salle 2, 69 - Villeurbanne.

— Syndicats du Bâtiment et de la Métallurgie : le samedi de 16 h à 17 h. 45.

19 UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Salle 3, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13 - Marseille.

Permanence tous les jours de 18 à 20 h., et chaque samedi après-midi.

UNION LOCALE DE MARTIGUES

Pour tous contacts : Georges Fondacci, chez M. Raphaël Devivo, 17, rue des Tours, 13 - Martigues.

LE COMBAT SYNDICALISTE

La Commission Nationale de Rédaction et Administration du journal invite les militants et sympathisants intéressés par la diffusion des idées syndicalistes-révolutionnaires à prendre contact avec elle, durant sa permanence chaque samedi, à partir de 14 heures.

33, rue des Vignoles, Paris (20°) Tél. PYR 46-86.

COMMUNIQUE

Recherche pour Mémoires et thèses journalières, circulaires, manuscrits relatifs à la CGT-SR, 1926-1939. Faire offre achat, prêt ou don à Jean Maitron, Université de Paris, Centre d'Histoire du Syndicalisme, 16, rue de la Sorbonne, Paris (V°).

RENNES : Violents incidents au cours de la manifestation de soutien au docteur Caro

RENNES (APL 24 nov.). — Le 23 novembre avait lieu au Conseil d'Administration de la Fondation Santé des Etudiants de France, la désignation de deux psychiatres pour la clinique Burloud à Rennes, en remplacement du Docteur Caro, licencié, et du Docteur Benayoun, démissionnaire par solidarité avec le Docteur Caro. Le Comité de Soutien à Burloud

avait appelé le même jour à une manifestation de solidarité avec le Docteur Caro, à 18 heures, près du Centre Universitaire de Rennes Beaulieu. Plusieurs centaines de personnes avaient répondu à cet appel.

A cause de la présence de nombreuses forces de police, un premier mot d'ordre de dispersion était donné. Mais un regroupe-

ment effectué vers 19 heures au Restaurant Universitaire Fougères reformait une manifestation qui partait vers le Centre de la ville aux cris de « *Burloud vaincra, Burloud vivra !* », « *Les cadences font les malades !* », « *Pas de psychiatres-flics !* » Le cortège fut à un moment cerné par les policiers, qui chargèrent de deux côtés à la fois : de brèves, mais dures bagar-

res avaient lieu; plusieurs étudiants étaient blessés, plusieurs interpellés. Des manifestants réussissaient cependant à se regrouper sur la Place Sainte Anne, et à défilier pendant un quart d'heure. La dispersion se faisait alors sans incident.

Ceux qui croient que l'affaire Caro est une exception liront avec profit l'article qui suit.

A BAS LES FLICS EN BLOUSE BLANCHE

Le 31 août dernier, en plein jour et en présence de plusieurs malades, Gérard Hof, exerçant comme interne titulaire de l'hôpital du Vinateur à Bron (69) depuis un an et demi, écrit sur les murs de l'hosto des graffitis dénonçant les aspects répressifs de la psychiatrie.

La réaction de l'administration ne se fait pas attendre : la police arrive sur les lieux avec un mandat d'amener contre Gérard Hof. Ainsi le directeur avec l'aide de la police profite de cette occasion pour se débarrasser d'un gêneur : Gérard est en effet un de ceux qui ont dénoncé le plus violemment dans l'hôpital les pratiques des flics au service du pouvoir capitaliste; notamment l'exploitation scandaleuse des malades par des entreprises privées sous couvert d'Ergothérapie (le travail comme activité thérapeutique devant permettre la réintégration), l'utilisation des hôpitaux comme lieu d'essai de produits pharmaceutiques, que veulent commercialiser à leur profit les laboratoires privés.

En Psychothérapie, comme ailleurs on n'arrête pas le progrès : on scientifie l'assassinat; la Chimiothérapie, véritable chef d'œuvre de l'arsenal du psychiatre est de plus en plus préférée aux bonnes vieilles méthodes jugées trop barbares (électrochocs, douches glacées, coma insulinique, camisole de force, etc...). Elle a l'avantage d'être une arme douce, propre, efficace, et de calmer l'angoisse du soignant en même temps que celle du malade. Le fait que ces drogues soient distribuées de façon massive et systématique n'est rien d'autre qu'un moyen facile de se décharger de la responsabilité

des malades et d'en faire des objets peu encombrants et réduits au silence. De plus, en supprimant l'agressivité, elles ôtent au malade toute possibilité de lutter contre le pouvoir du psychiatre.

Le médecin est le dieu de la société asilaire : lui seul décide du traitement à donner, du travail à confier, de l'état de santé du malade et de son droit à sortir car c'est en fait à ses yeux que le malade doit guérir. En face de lui le malade n'a qu'un seul droit, celui de se taire. Le Grand Manitou a seul le droit à la parole car il est sain, grand, fort, «normal» et surtout il sait sur le fou ce que personne d'autre ne sait.

Tout le traitement psychothérapeutique a pour fonction de remettre les malades (individus désinsérés et inadaptés) dans un circuit dit «normal» où ils ne pourront vivre qu'en acceptant l'aliénation au travail (métro, boulot, dodo) et à la consommation (acheter plus pour vivre heureux). En ce sens l'ergothérapie, sous le prétexte thérapeutique a pour fonction véritable de faire travailler les malades à l'intérieur de l'hôpital pour des commandes extérieures qui seront vendues mais dont ils ne toucheront pas le bénéfice. Ainsi l'essentiel est de rendre le malade à ses anciennes conditions d'exploitation et de rentabilité en le maintenant dans un système d'automatisme créé par le travail, automatisme qu'il devra garder après la sortie sous peine de retour à l'asile.

Le sujet est donc considéré en voie d'amélioration dans la mesure où il parvient à produire : être adapté signifie travailler et être rentable.

Infirmiers (ères), médecins psychologues, assistants sociales, n'acceptez plus d'être les chiens de garde de cette société pourrie; prenez vos pinceaux et vos micros et criez aux malades qu'avec vos paroles, vos soins, vos médicaments vous ne pouvez rien, si ce n'est leur faire accepter cette vie de con. Dites leur que votre rôle c'est de les renvoyer en état de produire, à l'ennui et à la misère de leur exploitation quotidienne. Dites leur au contraire que s'ils

s'emmerdent, s'ils sont fatigués, déprimés, angoissés, s'ils se sentent mal dans leur peau et si tant de névropathes se pressent en vain aux portes des médecins et des psychiatres, c'est que cette société les rend malades ! Le jour où des millions de gens se découvriront en déséquilibre avec leur milieu social, il n'y aura pas assez de thérapeutes pour les réadapter ni assez de flics pour les matraquer : ce sera la révolution.

LA MANIFESTATION DES FEMMES A WASHINGTON

(Suite de la page VIII)

involontaire à la suite de son avortement. D'après les termes de sa condamnation, elle doit, soit se marier avec l'homme avec lequel elle a vécu, soit retourner chez ses parents : elle a décidé de retourner chez ses parents.

Son avocate, Nancy Stearn, prit également la parole et lança un appel pour qu'une agitation incessante ait lieu dans les bureaux administratifs et dans les assemblées élues afin de mettre un terme aux lois sur l'avortement.

Parmi les autres orateurs, on note la présence de Mme Carole Henderson Evans, organisatrice du mouvement des femmes du New England, membre du Mouvement de Libération des femmes de Boston et organisatrice des manifestations du printemps dernier contre la guerre. Elle demanda à ses camarades de dire au gouvernement : « *Laissez-nous mener nos existences comme nous l'en-*

tendons, faire de nos ventres ce que nous voulons : laissez-nous vivre en paix sans vous mêler de nos affaires !

Beulah Sanders, présidente du Welfare Rights Organisation (Association pour les droits aux avantages sociaux), condamna les docteurs américains qui stérilisent les mères qui se trouvent à l'Assistance sociale sans leur accord et à leur insu. « *Ce ne sont pas les bébés qui sont la cause de la pauvreté, ce sont eux qui sont victimes de la pauvreté* », dit-elle. Le docteur Barbara Roberts, qui pratique des avortements libres dans une clinique de Washington D. C. encouragea les manifestantes : « *Dites à tous ces vieillards du Congrès, dites à cet homme inqualifiable de la Maison Blanche qui baratine sur la sainteté de la vie alors qu'il lance du napalm sur nos camarades vietnamiennes, que nous n'accepterons plus les lois injustes de ce pays.* »

NOTRE PHOTO DE LA PREMIERE PAGE

Marche internationale des femmes, le 20 novembre, place de la Nation à Paris.

Des manifestantes brûlent les symboles de leur aliénation : la loi et Dieu. PHOTO J. M. GARCIA—(APL)

LE COMBAT
C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Le combat des femmes pour leur émancipation

Mouvement pour la liberté de l'avortement

SUEDE : Marche internationale des femmes

L'action pour l'avortement libre a été « récupérée » sous diverses formes qui tendent à lui substituer l'avortement thérapeutique. Or, il y a une différence qui n'est pas de degré, mais de nature ; l'avortement thérapeutique, aussi libéral soit-il, impose encore une réglementation du droit des femmes à disposer de leur corps et de leur vie. Il ne faut donc soutenir aucun projet posant des conditions, quelles qu'elles soient, à l'avortement. Ce qu'il faut obtenir c'est l'abrogation pure et simple de la loi.

Il faut souligner que cette loi, qui est discriminatoire, puisqu'elle ne vise que les femmes, a été faite en 1920, à une époque où les femmes ne disposaient pas encore du droit de vote. Les femmes ne doivent donc pas se sentir liées par elle.

Ne reconnaissant pas la loi, il faut refuser également la pseudo-justice, qui permet de l'appliquer et entraver l'action de celle-ci par tous les moyens.

La liberté de l'avortement est la première étape de la libération des femmes car l'interdiction de l'avortement n'est qu'une des oppressions matérielles qui contraignent les femmes et les forcent à se vivre exclusivement comme des épouses et des mères.

La plupart des femmes n'ont pas la possibilité de décider de leurs maternités ni des conditions dans lesquelles les enfants seront élevés. Ces conditions s'appellent aujourd'hui la famille, c'est-à-dire, entre autres, 50 heures de travail ménager non rétribué par semaine.

Le combat pour l'avortement n'est donc qu'un moment et un aspect, mais fondamental, de la lutte contre l'exploitation des femmes. Cette exploitation a lieu en particulier par le biais de la famille. Il faut donc refuser que la maternité soit obligatoire, et que la responsabilité des enfants incombe exclusivement aux seules mères.

Cette lutte n'est pas limitée à la France.

Dans tous les pays capitalistes avancés se développent des mouvements révolutionnaires qui s'attaquent aux structures patriarcales qui sont celles de notre société ; cette lutte doit être la même partout.

Considérant que chaque femme, quelle que soit sa classe sociale ou ses conditions de vie, a le droit de décider librement et consciemment de la procréation, l'Association se fixe comme objectif :

1) l'abrogation de tous les textes législatifs ou réglementaires portant répression de l'avortement :

- loi du 27 mars 1923 ;
- décret, loi du 29 juillet 1939 ;
- décret du 5 octobre 1953, etc.

2) La généralisation, la gratuité et la totale liberté de la contraception.

3) La défense de ceux ou celles qui seraient l'objet de sanction ou poursuite sur le plan administratif, social ou judiciaire en raison de leur action en faveur de la liberté de l'avortement et de l'abrogation de la législation répressive qui s'y rapporte.

« Choisir », 171, rue de l'Université, 75, Paris (7^e). Tél. 7052148.

SUEDE (APL, 23 NOV.). — A l'occasion de la marche internationale des femmes pour l'abolition des lois contre l'avortement des manifestations se sont déroulées le 20 novembre 1971 à Paris et dans diverses capitales. De Stockholm on nous signale que :

« Environ 75 militantes et sympathisantes du « Groupe 8, ont manifesté durant une heure et demie devant le siège du parlement, situé au centre de la ville. Parmi les slogans scandés ou reproduits sur les nombreuses pancartes citons : « Avortement libre », « Avortement sans terreur paperassière », « Avortement sans douleur », « Etre maître de son ventre », « Le droit des enfants à être désirés, avoir une place dans une crèche, une vie sans oppres-

sion ». Les spectateurs, très nombreux, ont fait un bon accueil à la manifestation.

Rappelons qu'une commission parlementaire a déposé récemment au ministère de la Justice les conclusions de son enquête sur la question de l'avortement commencée en 1965 et qu'une proposition de loi visant à simplifier la procédure abortive sera déposée devant le parlement au printemps 1972 ou 1973.

N. B. : Le « Groupe 8 » doit son nom au groupe initial de huit femmes qui, au printemps 1969, commença une agitation pour la libération des femmes. Il publie un bulletin national et est organisé en groupes locaux. Adresse : Svartmangatan 8, 111, 29 Stockholm, Suède. »

ETATS UNIS: Manifestation des femmes à Washington

« Toutes les femmes doivent lutter pour l'abolition des lois qui limitent le droit à l'avortement parce que j'aurais horreur qu'une autre camarade passe par l'enfer où je suis passée », a dit Shirley Wheeler devant 3 500 personnes venues manifester à Washington contre les lois sur l'avortement et la stérilisation forcée.

Le 20 novembre était un jour d'automne frileux et pourtant une foule de personnes sont venues de loin, comme de l'Université de Texas, celle de l'Etat de Floride,

du Michigan, du Collège Quokland (Michigan), de Case Western Reserve, de l'Université de Chicago et de l'Université d'Illinois ; d'autres de Boston, de Washington (DC) de Tennessee et de New Haven.

La manifestation, organisée par la Women's Abortion Coalition (WONACC : Association Nationale des Femmes pour l'Avortement Libre) était encore plus justifiée après la récente condamnation de Shirley Wheeler pour homicide

(Suite page VII)

GFP 3428

B.D.I.C

LE COMBAT

16 DECBRE.
1971
NUMERO 095
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

CIRCULAIRE GUICHARD,

CIRCULAIRE SCELERATE

En plein mois d'octobre, le ministre de l'Education Nationale envoie à tous les chefs d'établissements une circulaire confidentielle, qui du fait d'une indiscretion ne le restera d'ailleurs pas.

Cette circulaire est la cause de tous les maux du Ministre qui depuis doit faire face à l'agitation constante des lycéens tant à Paris qu'en province. Nous ne donnerons ici qu'une analyse succincte de ce texte.

« Les proviseurs doivent interdire aux élèves de tenir toute assemblée générale pendant les heures de cours et ne doivent surtout en aucun cas discuter avec eux. » Nous approuvons fortement M. le ministre : si les proviseurs ne peuvent discuter avec les élèves, si ce n'est avec leurs délégués (la participation, etc...) les élèves peu-

vent dorénavant ne plus adresser aucun mot à ces représentants du ministère qui les considèrent comme moins que rien. Le texte précise que la seule solution pour les responsables des établissements, est de remettre à leur famille ces petits garnements qui refusent de suivre régulièrement leurs cours. On voit ici l'intention provocatrice de cette circulaire qui arrive à un moment où le calme régnait à peu près partout dans les lycées.

Le ministre donne même le droit au recteur de fermer un établissement si le nombre des élèves n'assistant pas aux cours est trop élevé pour permettre des sanctions individuelles.

Ces élèves rendus à papa - maman devront signer, ainsi que

EN PAGES VI ET VII :

LES LUTTES DANS LES
PRISONS EN FRANCE
ET DANS LE MONDE



HUVELIN
+ GUICHARD
= ENSEIGNEMENT

« Le technique c'est déjà l'usine »

Manifestation
lycéenne le 1-XII-71
à Paris

(Photo APL)

Les luttes

EN BANLIEUE...

Sarcelles

(APL, 3 décembre). — En solidarité avec les 3 élèves exclus de Montaigne et pour l'abrogation de la circulaire Guichard, environ 200 lycéens se sont mis en grève mercredi 1^{er} décembre au lycée de Sarcelles. Jeudi, après une information plus développée, le chiffre des grévistes atteint 500.

Malgré la surveillance constante de l'administration et les manœuvres de démobilisation de l'UNCAL et du SNES, les grévistes défilent chaque jour dans le lycée, passent des films révolutionnaires, font des affiches et des tracts destinés à la population de Sarcelles pour expliquer leur mouvement. Un Comité d'information a été créé par les grévistes eux-mêmes pour faire connaître à tous les élèves la vérité sur le racisme, les luttes dans les usines, et les scandales de la vie quotidienne.

Noisy-le-Sec

Le lycée de Noisy-le-Sec vient de faire six jours de grève. Un important travail d'explication a été réalisé sur la population, (tracts, affiches, discussions). L'administration a, à plusieurs reprises, menacé de fermer l'établissement : elle a aussi convoqué un certain nombre de parents d'élèves.

Montreuil

A Montreuil, le lycée a été per-

de grève. Il a été prononcé une menace d'exclusion contre un camarade.

Bondy

Comme à Villemomble, la grève

A propos de l'affaire Guiot

Pour répondre à une question souvent posée pendant cette semaine de grève : y a-t-il une comparaison à établir entre le mouvement actuel et la mobilisation importante l'année dernière pour l'acquittement de Gilles Guiot, élève du lycée Chaptal ?

Pourquoi la quasi-totalité des lycéens qui s'étaient mobilisés pour la libération de Guiot, ne reprennent-ils pas la lutte à l'occasion de la circulaire Guichard ?

Le cas de l'élève Guiot s'offrait à la verve de chaque lycéen, fut-il ou non, révolutionnaire. Il suffi-

rait d'aller voir, pendant la grève, le lycée Chaptal pour être renseigné sur la « tête » du mouvement. Les élèves de préparatoires se disant « apolitiques » contrôlaient les entrées. La plupart des lycéens luttait pour la personne même de Guiot et non contre l'injustice.

Le mouvement de ces derniers jours est très différent, plus politique, et pour cette raison beaucoup moins suivi par les lycéens. Ceux qui se battaient uniquement pour Guiot, ne se battent pas aujourd'hui contre la circulaire Guichard.

turbé par une grève. On nous signale qu'environ 30 « meneurs » et leurs familles sont convoqués à la suite de cette grève.

Villemomble

Le lycée n'a pu, vu les conditions locales, ne faire qu'un jour

n'a pu être poursuivie au delà de 24 h. L'explication de la circulaire Guichard a été très importante malgré tout.

...ET EN PROVINCE

Lyon

Les lycées Antoine Charrial et Pierre Brossolette ont entamé une grève le lundi 29 novembre pour protester contre la circulaire Guichard. La grève était largement suivie.

Au CET Bront-Auto, la grève qui a éclaté ce même lundi avait pour support d'autres revendications :

- aménagement du foyer,
- installation d'un préau,
- libertés politiques,
- suppression des brimades physiques.

Marseille

La mobilisation partie le 24 novembre du lycée Thiers à Marseille, pour la réintégration d'un lycéen et contre les notes confidentielles du ministre, s'est étendue pendant la semaine suivante. Les lycéens se sont plusieurs fois heurtés avec les flics. Depuis de nombreuses manifestations ont eu lieu.

Massy — Lycée de la Poterne

La grève a été votée le 1^{er} décembre à 13 h par près de 300 élèves sur les 600 que compte le lycée. Elle se poursuivait les jeudi et vendredi. L'UNCAL a vainement essayé de saboter l'action. Les élèves grévistes ont reçu un avertissement chez eux.

A bas les manœuvres d'intimidation de l'administration !

Argenteuil

Le mercredi 1^{er} décembre, la grève a été votée dans le lycée technique et le CET Victor Pui-seux. Les lycéens ont envoyé des délégations dans les autres lycées de la région.

Une manifestation regroupant plusieurs lycées a eu lieu le 2 décembre dans la banlieue nord.

Au Raincy

La situation fut très confuse. Au lycée, la grève ne semble avoir atteint qu'une infime minorité d'élèves. Toutefois dans un CET de la ville, un journal a été édité par les grévistes.

(1) L'UNCAL, (Union Nationale des Comités d'Action Lycéens) est un syndicat lycéen contrôlé par les Jeunesses communistes.

Circulaire Guichard

(Suite de la page 1)

leurs parents une promesse comme quoi ils s'engagent à ne plus inciter leurs petits camarades de classe à refuser l'ordre moral inculqué aux enfants dans les écoles de la République.

M. Guichard ajoute à son texte une note drôle : « Le droit de grève n'est réservé qu'aux salariés ».

Mais dès la première application de ce texte, la réaction ne se fit pas attendre : ce fut la grève dans un très grand nombre de lycées.

Le détonateur de la vague d'agitation que connurent les lycées fut la suspension et le renvoi définitif de trois élèves du lycée Montaigne qui avaient appelé les lycéens à assister à une assemblée générale contre la reprise en main par l'administration du lycée, A.G. qui devait avoir lieu pendant les heures de cours. Une vive solidarité se développa immédiatement à Montaigne, puis gagna rapidement les lycées du Quartier Latin : Henry IV, Charlemagne, Louis le Grand, etc. Le mouvement se propagea très rapidement à d'autres lycées parisiens : Condorcet, Chaptal, Balzac, Villon. Les établissements de banlieue mirent plus longtemps à réagir. Il faut mettre ceci sur le compte de l'isolement géographique.

La province tient un très grand rôle dans ce mouvement. Très nombreux étaient les lycées qui avaient entamé des grèves pour des motifs locaux et qui ajoutèrent à leurs revendications l'abrogation de la circulaire.

Sancerre

SANCERRE (Cher) (APL 1^{er} Déc.) — Depuis ce matin, le lycée de Sancerre est en grève, elle a été votée à une grosse majorité au cours d'une A. G. réunie dans le lycée. Le lycée est en grève illimitée pour exiger la réintégration des trois élèves exclus de Montaigne et protester contre la circulaire Guichard.

Enseignants enseignés

Seine-Saint-Denis

La répression s'abat aussi sur les enseignants. L'année dernière près de 10 enseignants ont été suspendus avec ou sans traitement. L'un des derniers cas est celui de Mme Bensimon du CES Marcel

Lycéennes...

Lycéen, n'attends pas l'usine pour te révolter

Après une longue période de calme le lycée Romain-Rolland a été l'objet d'une agitation ces derniers temps.

Le mercredi 17 novembre, des bombages sont effectués sur la façade du lycée : ils seront rapidement recouverts. Le jeudi suivant ce sont des graffitis dénonçant le rôle répressif du lycée et de sa directrice, Dupré, qui sont inscrits dans les W. C. La réaction de Dupré est simple : elle les ferme aux lycéens, ces derniers réagissent vivement. Lors d'une réunion des délégués, elle soulignera que ces slogans sont l'action « d'obsédés ».

Les élèves du lycée contactent des camarades de la région, et le jeudi 2 décembre, des bombages et un collage d'affiches sont pratiqués à l'intérieur du lycée.

Le vendredi à 8 h, quand les élèves arrivent, les flics sont là, et le lycée est fermé. A 9 h, toutes les peintures refaites et le calme revenu, le lycée était fin prêt pour accueillir ses élèves.

Les slogans étaient restés gravés malgré tout dans l'esprit des lycéens car la minorité qui les avait vus n'a pas manqué de les faire circuler. On pouvait notamment remarquer :

— « Lycéen, n'attends pas l'usine pour te révolter », « Regarde bien ton prof et tu verras un flic », « Si ton père est de droite, tu seras orphelin ».

Les lycéens ont formulé un certain nombre de revendications :

- Liberté d'expression,
- Panneaux d'affichage.

Solidaires !

Cachin à Blanc-Mesnil. Aucun : raison n'a accompagné cette suspension, mais il est probable que c'est à la suite de son refus d'être inspectée, que Mme Bensimon a été victime de cette mesure répressive. Ses élèves boycottent les cours de son remplaçant.

- Suspension de toute discipline fasciste et raciste,
- Une salle de réunion pour les élèves,
- Démission de Dupré.

Le but que les utilisateurs du lycée se sont fixé : son autogestion.

CORRESPONDANT

Le « Regroupement des mères célibataires » dénonce l'ostracisme dont elles sont victimes

PARIS (APL 2 Déc.). — Il y a en France pour accueillir les futures mères célibataires, des Maisons Maternelles ou Hôtels Maternels. Les mineures enceintes dont les parents ne veulent plus ou qui sont sous la dépendance d'un juge sont donc casées là, sans savoir où on les enverra accoucher ; le plus souvent elles seront réparties dans les hôtels maternels disponibles. A propos de l'inauguration par Mlle Dienesch, secrétaire d'Etat, d'un nouvel hôtel maternel, l'As-

sociation « Regroupement des mères célibataires », association qui regroupe des « femmes non mariées et mères afin de pouvoir traiter de problèmes spécifiques à leur situation », nous communique :

« Dienesch vient d'inaugurer en grande pompe un nouvel hôtel maternel, véritable prison, seul refuge possible pour la grande majorité des mères célibataires. »

Cette inauguration prouve que (Suite page V)

et étudiantes

NOUVELLE SOCIÉTÉ : Davantage de flics pour cogner que de médecins pour soigner

Chez les étudiants en médecine, l'instauration d'une « sélection » en fin de première année provoque une vive émotion. Un mouvement de grève touche huit centres hospitalo-universitaires (C.H.U.) sur dix à Paris, et plusieurs autres en province.

Une manifestation groupant environ 2.000 personnes a défilé dans Paris, le lundi 6 décembre.

Une délégation des étudiants tenait de discuter avec les policiers casqués et munis de boucliers et de mousquetons massés Boulevard St-Germain, afin que le cortège ne soit pas bloqué.

C'est alors que de la foule retentirent les cris : « Nous sommes tous la délégation ».

La manifestation avait été interdite par la préfecture de police, comme étant de nature à « troubler l'ordre public ».

QUI TROUBLE L'ORDRE PUBLIC ?

La France, avec 124 médecins pour 100.000 habitants, occupe le 18^e rang mondial, derrière la Grèce et l'Espagne !

Chacun d'entre vous a pu subir les attentes interminables dans les

cabinets médicaux ou dans les consultations d'hôpitaux publics, et par là même constater les carences de la médecine :

— Un médecin généraliste travaille en moyenne 63 h par semaine.

— Il est courant qu'une infirmière de nuit ait à s'occuper de près de 100 malades.

L'ÉGALITÉ DEVANT LA MÉDECINE EST UNE FICTION ! Il existe 2 sortes de médecine : une pour ceux qui peuvent payer (cliniques privées de luxe, spécialistes à 150 F la consultation) et l'autre pour le reste de la population (salles communes attendes épuisantes chez les médecins).

UNE POLITIQUE COHÉRENTE

Ce système d'organisation de la médecine n'est pas le fait du hasard. Il répond à la nécessité pour le gouvernement d'assainir le secteur de la santé selon les critères de la rentabilité. Ainsi la récente réforme hospitalière vise d'une part à transformer les hôpitaux en centres commerciaux, d'autre part à céder au secteur privé la MÉDECINE RENTABLE.

CONTRE LA SÉLECTION : GREVE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

Les mesures ultra sélectives prises à l'encontre des étudiants en médecine s'inscrivent dans la même logique. C'est-à-dire l'élimination de 2 étudiants sur 3 entre la 1^{re} et la 2^e année, et pour ceux des années supérieures, la suppression progressive des stages de formation hospitalière.

Sélectionner aujourd'hui les étudiants en médecine, signifie restreindre demain le nombre des médecins en France. Ce qui permettra au gouvernement de réduire le nombre des actes médicaux d'abaisser le coût de la santé.

Si les étudiants en médecine sont en GREVE à Paris et en province

— CONTRE LA SÉLECTION, — POUR UNE VÉRITABLE FORMATION HOSPITALIÈRE, et s'adressent à vous, c'est qu'ils veulent pouvoir demain satisfaire aux réels besoins de la santé de la population.

NON A LA SÉLECTION. POUR UNE MÉDECINE AU SERVICE DE LA POPULATION.

Soutenons les comités de grève des étudiants en médecine.

La grève au Lycée Balzac

A la suite des événements de *Montaigne* les groupes politiques du lycée appellent à une assemblée générale. Après l'intervention de quelques militants convaincus, la grève est votée par une très large majorité de l'A.G. Dès ce moment-là, les groupuscules commencent leur récupération, le comité de grève n'est constitué que de leurs militants. Les lycéens écoutent leurs interventions bouche-bée. A l'A.G. de 13 h 30, même cirque :

c'est le spectacle lamentable qui commence; les orateurs s'écoutent parler.

Mercredi 1er décembre, la grève continue et déjà les politiciens de tous bords parlent de victoire, de mouvement de masses...

Fait troublant, un tract signé « Balzac en grève » est distribué. Mais qui l'a fait?, par qui a-t-il été approuvé? Une chose est sûre, ce n'est pas par l'assemblée générale.

« Tout le pouvoir à la base »

L'après-midi, la manifestation se déroule dans le calme. Les organisations discutent du parcours avec les forces de l'ordre. (Merci beaucoup, M. Marcellin, pour nous avoir permis de nous promener pendant plus d'une heure).

Jeudi, c'est déjà différent; l'UNCAL, qui jusqu'ici n'avait cessé de proclamer le caractère aventuriste de ce « mouvement », pense qu'effectivement il faut lutter contre la répression. Ses formes de lutte restant, bien entendu, en retrait des volontés de l'A.G. Le comité de grève tient la situation bien en main. Très rarement, il est question de voter sa réélection ou même sa modification.

Vendredi 3 décembre, l'UNCAL distribue un tract des plus récupérateurs (c'est dans leurs habitudes). La ligue communiste affirme qu'une victoire totale a été remportée par le mouvement. Les

manifestations décentralisées, organisées dans Paris rencontrèrent une popularité différente de la part des lycéens. D'après le comité de grève, 5 furent organisées : une à Denfert - Rochereau, une au Quartier Latin, une dans le 17^e, le 9^e, une autre très importante dans le 13^e. Il est bon de préciser que dans la plupart des cas la ligue communiste a pris la direction de ces manifestations. Celle partie de « Balzac » fut un chef-d'œuvre dans le genre : pendant plus d'une heure, le service d'ordre de la ligue à « Balzac », de *Révolution* et autres organisations, qui voulaient la manifestation structurée, improvisèrent un itinéraire fantaisiste selon on ne sait quel critère.

Jusqu'à ce vendredi la grève fut qualifiée de victoire par tous les membres du comité de grève. Il n'en est plus de même le samedi matin...

Quand la « LIGUE » et l'UNCAL se rencontrent

A l'assemblée générale du samedi 4, à 8 h., la mobilisation, au lycée Honoré de Balzac, était, à peu de choses près, la même que celle du jeudi matin. (Le jeudi étant un jour où de nombreuses classes n'ont pas cours, et le samedi les cours commençant souvent à 9 h. et 10 h.).

Les premières prises de parole à cette A.G. furent une tentative d'analyse du mouvement engagé depuis mardi au lycée Balzac, les interventions étant longues, les lycéens fatigués par les manifestations de la veille, n'écoutaient que d'une oreille. Mais bientôt, la remise en cause de la grève à Balzac, fut lancée à l'assemblée par les membres du comité de grève. Il est significatif de remarquer que ce comité était composé par

une majorité de membres de la Ligue.

Très vite l'assemblée s'échauffait; le comité de grève s'isolait du reste des lycéens en disant : « La grève risque de s'effiloche, il faut l'arrêter avant qu'elle ne soit minoritaire ». Les lycéens protestaient, mais le coup porté à leur moral et à la mobilisation était irréparable. L'assemblée se sentait trahie par les « têtes » qu'elle avait élues à l'A.G. du mardi.

Le semblant d'unité était brisé. Le comité de grève s'expliquait :

— Les cinq jours de grève sont une victoire relative, car la circulaire Guichard n'a pas été appliquée.

— La grève n'est pas la seule

forme de lutte à la disposition des lycéens.

Finalement, l'assemblée générale décida d'appeler les lycéens à une A.G. le lundi suivant à 8 h.

Quant à la « victoire relative » annoncée par un membre de la Ligue, c'est se contenter de peu que de la proclamer. Lancer une grève avec, comme mot d'ordre, « Abrogation de la circulaire Guichard », et vouloir l'arrêter parce que cette circulaire n'a pas été appliquée pendant cinq jours de grève, ne ressemble pas à une victoire.

Au lieu d'avancer dans ses revendications la Ligue recule.

Quant à l'affirmation que « la grève n'est pas la seule forme de lutte à la disposition des lycéens », je crois être encore à l'A.G. de mardi, le premier jour de grève à Balzac, quand l'UNCAL se prononçait contre cette grève en disant exactement la même chose.

Pour la majorité des lycéens présents à l'A.G. de ce samedi matin, il était évident qu'il ne fallait pas reprendre les cours à

Honoré de Balzac, alors que certains lycées de banlieue, voyant le mouvement se durcir à Paris, s'étaient mis en grève jeudi et vendredi.

Si la grève cessait à Balzac (qui est un lycée d'avant-garde dans le mouvement lycéen), comment espérer l'extension du mouvement dans les établissements qui hésitent encore à se lancer dans la lutte? Voyant les lycées les plus importants reprendre les cours, ceux qui travaillent encore ne peuvent manquer de se féliciter de ne pas s'être engagés dans un mouvement si éphémère.

Comment s'expliquer l'attitude de la Ligue? (1). Aurait-elle peur de perdre le contrôle des lycéens en lutte? Comment peut-elle, après une attitude semblable, critiquer les positions conservatrices de l'UNCAL? (2).

(1) Ligue communiste : tendance trotskyste.

(2) UNCAL : Mouvement sous la coupe du P. C.

LYCEE HONORE DE BALZAC Paris, le 1^{er} Décembre 1971

Le Proviseur

aux parents des élèves du 2^e cycle.

J'ai le regret de vous informer des faits suivants:

Le Lycée H. de Balzac a été perturbé hier MARDI 30.11.1971 par des assemblées générales et des grèves d'élèves du 2^e cycle.

Aussi je vous rappelle, qu'en application des lois et règlements de l'Education Nationale et aussi du règlement intérieur que vous avez signé, le lycée est d'abord un lieu de travail; qu'à ce titre les assemblées générales d'élèves durant les heures de cours sont interdites ainsi d'ailleurs que les grèves.

Aussi je vous engage à m'aider pour que cesse rapidement cette situation préjudiciable aux études de vos enfants. Dans une courte année scolaire, le temps perdu ne peut se rattraper.

En conséquence, le contrôle des classes sera fait rigoureusement et vous serez tenus informés des absences de vos enfants.

J'espère qu'avec votre aide, le Lycée retrouvera rapidement le calme indispensable aux études et au succès. S'il en était autrement, je serais obligé de prendre des mesures indispensables pour le retour au calme.

Veuillez agréer, Monsieur, Madame, l'expression de mes sentiments dévoués.

Le Proviseur,

L'élève . . . [redacted] était absent le Mercredi 1^{er} décembre :

Le Matin
l'après-midi

VU, le Conseiller Principal d'Education,

B. B. B. B.

Conejillos de Indias

TENEMOS guerra en la Bengala de Oriente entre pakistaneses de una parte y bengalíes e hindúes de otra. Sin solución al sangriento cuan eterno conflicto indoasiático, y siempre encendido el polvorín de Oriente Medio, una tercera guerra ha trágicamente estallado.

La ONU y su Consejo de Seguridad no sirven para nada, y gracias que no servirían para agravarlo todo.

La actualidad quemante de estos tiempos no nos disuade de que los pueblos del llamado Tercer Mundo no actúen de «conejillos de Indias». Las grandes potencias se sirven de ellos para consumir a bajo precio aviesos propósitos, para ventilar a costa ajena negocios internacionales. En extrema izquierda se grita tesoneramente que Vietnam del Sur, Laos, Camboya, etc., sufren zarpaço imperialista americano, siendo así que esas naciones reclaman ser libres. Pero detrás de ellas, tirando los hilos, están los imperios soviético y chino, y entre aquéllos está el imperialismo americano atizando la guerra, matándose los indochinos de aquí y de allá por los intereses y con armas de Pekín, Moscú y Washington. Mao, Brejnev y Nixon disponen cada cual por su lado, y los conejillos de Indias mueren a cientos cada día. Conquistaran esos países asiáticos la independencia nacional, y continuaría su dependencia a Pekín, a Moscú o a Washington. Gobernados y explotados de todas maneras.

Ahora es el ciclo sangriento de Bengala. Los infortunados hijos de este país hace un año sufrieron las consecuencias de un ciclón con casi un millón de muertos y veinte de sinistrados. Pakistán, dueño de Bengala, no socorrió a los bengalíes damnificados y Europa y América les hicieron caridad. África intervino poco por estar en tarea armamentista, proa a su propia y mortífera necesidad.

Indostán protege a Bengala para oponer al Pakistán enemigo una sólida barrera. China y Norteamérica tratan de atraerse el Pakistán para lograr en Asia una fuerza opuesta a la URSS. Moscú acoda a Indostania para poner un aliado suyo en la retaguardia china. Todo un juego de pillos

que los conejillos de Indias del lugar pagan con bienes y vidas.

No sería extraño que de esta nueva contienda Bengala nación resultara independiente. Bengala pueblo continuaria misera y en atraso, puesto que cada bengalí que expone su vida ante el fuego pakistanés

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 16 de Diciembre 1971

no reclama su libertad política y económica, sino un gobierno providencia.

Ni el Estado nuevo — ¡uno más! — ni las cancillerías de

Nueva Delhi, de Pekín, de Moscú, de Washington, sacarán de apuro a los bengalíes. La piel, si, es fácil que se la saquen. ¡Con tenaza!

Por la libertad de Julio Millán Hernández

Mitin en el Centro Confederal de Paris

CON buen aspecto de sala tuvo lugar el mitin de propaganda en favor del compañero Julio Millán Hernández, preso en España y expuesto a una grave pena por un delito de fabricación policiaca. Presentó el acto un compañero de la CNT-Zona Norte, cediendo la presidencia al compañero:

FRANCISCO ISGLEAS, quien presentó de lleno el caso antijurídico de la prisión y el encartamiento del joven Millán Hernández, víctima de los servidores del Estado español inclinados a crear delitos para perder a antifranquistas. Opina no cejar hasta que la justicia al uso abandone el proceso urdido contra la persona de Julio Millán Hernández. Cede la palabra al letrado español:

A. G., no representando a entidad alguna, pero que acude aquí por estima a los derechos del hombre, ahora nuevamente burlados en nuestro país a costa de ciudadano Millán Hernández. Hay que rendir favor a este oponente a la situación política actual de España. En el terreno jurídico el procesado en cuestión está bien asistido por un letrado sobrio y capacitado, pero en la extensión pública la defensa se hace en el exterior porque en el interior es imposible hacerla. Se ha recurrido, por parte de abogados entre los cuales el orador se cuenta, a los buenos oficios de la Liga Internacional de los Derechos del Hombre, de consuno con la L. de los D. del H. francesa, esperándose de ambas una labor satisfactoria. Una conferencia de Prensa dada en París parece haber dado escaso resultado, puesto que sólo el diario «Le Monde» le ha dado relieve. La denuncia internacional formulada por una fracción de la abogacía española comprende, aparte Millán, otros dos casos de antifranquistas empapelados. Existe el pro-

posito de que acudan a presenciar el juicio personalidades francesas, alemanas y americanas... tras haberse cumplido la denuncia contra el caso Millán, cuya repercusión podría determinar represalias sobre la economía franquista, a cuyo bajón el régimen es extremadamente sensible. Por su parte, el procesado rectificó ante el juez instructor las autoacusaciones que le fueran arrancadas mediante malos tratos. No hay, entonces, constancia de pruebas, pero un tribunal presionado por la autoridad política puede condenar a pesar de que Millán haya exigido careo con sus victimarios sin que esa satisfacción le haya sido dada. Como no hay fecha fijada para la vista de la causa, es previsible que la autoridad judicial dé largas al asunto o convoque juicio precipitadamente para perturbar las disposiciones de los abogados exigentes de una verdadera normalidad jurídica. Dicho lo cual el presidente cede la palabra al compañero

GEORGES BALKANSKI, representando a la CNT búlgara.

Puede haber en el proceso Millán malignidad franquista y tal vez algo de inexperiencia en nuestro compañero. Mas lo evidente es que el joven Millán confesó un delito inexistente presionado por la tortura, en cuyo caso la provocación y el delito corren a cargo de la justicia española. Incluso delirando, en la España de hoy no cabría opción a castigo por emanar, dicha justicia, de la fuerza bruta. A buen decir, la justicia verdadera está en las ansias del pueblo, y ella permanece sin aplicación por ahora.

Cuando un desfacedor de entuertos afronta la justicia regida por el general Franco, el sentido común indica que no debe ser reprimido. Es el complot del 17 de julio de 1936 el que merece el espa-

cazo de la justicia del pueblo. Si unos generales juraron en falso, es a ellos que hay que reprochar delito. De lo contrario, en este mundo al revés sólo los inocentes merecerían ser pasados por el garrote. ¡Bonita justicia la del actual régimen de España!

Que Millán se haya acusado de terrorista no tiene importancia. Los propios verdugos confesarían haber envenenado a su madre si los martirizaran. (1). En su soledad carcelaria Millán no ha tenido otro contacto que el de carceleros y sayones de la Inquisición española. Con ello la audiencia internacional podría quedar bien ilustrada.

En la incertidumbre de las fases íntimas del proceso, lo seguro es que nosotros estamos obligados a producir su defensa a toda consecuencia. Dormidas como están las democracias, castrados como están en general los sindicatos obreros, e intervenidas las personalidades estatales del mundo en sucios negocios con el Estado franquista, no queda otro recurso que el nuestro para elevar el sentido de la justicia.

Las propias masas populares embrutecidas no se nos opondrán, pero permanecerán sordas, lo que tanto da: nosotros gritaremos la verdad mal se enojen las masas, los poderes, los partidos vergonzantemente partidarios del terror blanco, pardo o rojo, según convenga. Ignoramos si nuestra campaña será eficaz, pero sabemos que podría serlo. En todo caso se trata de un deber a cumplir que en éste y demás mítines se cumple, amén de otras demostraciones populares. Puede que nuestra voz penetrante perfore los oídos de la

(Sigue en la página 2)

(1) El caso del entero Sebastián Suné no se repite con frecuencia. — F.

satrapía española y que un temor a represalias políticas y económicas que podrían derivarse obligue a aquel juez, a aquel tribunal y a aquel gobierno, a devolver al compañero Millán a nuestro lar libertario. Quien sabe. Y si nuestra protesta filtra por las paredes del calabozo que retiene a nuestro compañero, tanto mejor para él y para nosotros.

¡Salud, compañero Julio Millán Hernández!

J. MUNOZ CONGOST, secretario general de la A.I.T., pudiendo transparentar en él — advierte — el militante español de siempre, que ha vivido con la CNT española la orgullosa aventura libertaria de la revolución de Julio de 1936 con lo más sano del pueblo español. Hemos sufrido toda suerte de avatares, hemos registrado duelos e incluso deserciones. Pero pese a todo ahí estamos enhiestos y dispuestos a romper una lanza contra la injusticia. Ahora mismo nos oponemos al enemigo que trata de perder a un inocente, el compañero Millán, hundiéndolo bajo tierra o en un presidio para toda la vida, continuando así un rosario de violencias contra el derecho humano. La moda o la necesidad franquista es aparentar aplicación al liberalismo, pero con camisa de Falange, SS, o americana, el franquismo es fascismo sobreviviéndose; es, en suma, el encarnizamiento del capitalismo español e internacional contra el miedo que le infundió el gran Congreso confederal de mayo del 36 en Zaragoza. Millán es un compañero de tantos, pero la justicia franquista ve en él a la CNT. Recientemente, esa pretendida justicia ha promulgado un indulto que ha dejado a los sociales y políticos intramuros hasta que se pudran, y al propio Millán no lo ha excarcelado pese a sufrir prisión abusiva desde hace cuatro años y más por tenerlo comprendido en el número de presos en estado de perenne represalia, cosa que no ha ocurrido con los gubernamentales promotores de la Matesa, los más grandes estafadores del siglo... y génesis indudable del indulto hace poco promulgado por Franco. Ello obliga a levantar un clamor de justicia buscando interés internacional que la imponga. Clamor nuestro, de todas maneras, que puede ir no lejos como se desea, tanto por endurecimiento del régimen totalitario que nos ocupa como por la levedad o conformismo de las grandes sindicales obreras sujetas en cada país al carro del Estado. Así las grandes tragedias del mundo pueden aparecer como espectáculo en la Televisión y de relato en la gran prensa, pero sin levantar

MITIN PRO MILLAN EN PARIS

actitudes, sin solución de continuidad, quedando la injusticia y el dolor de los pueblos en injusticia y dolor persistentes y sin extinción posible. A eso conduce la falta de humanismo, la inexistencia de un verdadero estado de opinión. Los sindicalismos domeñados no vibran, no ejercen, sólo lloriquean o cumplen su protesta con un mero comunicado, ocurriendo así porque la gran masa de afiliados, ignorante del anarcosindicalismo, ha sucumbido al egoísmo, han trocado el sentido de emancipación social por la ganancia hogareña de cachivaches modernos que los atan más al carro de la explotación vulnerando condiciones de trabajo antes alcanzadas con esfuerzo de lucha y ahora renunciadas por el trabajador mismo por causa de un estilo de vida falso de una finalidad engañosa proveniente de su dejación, de su borreguismo político y sindical que le pierde dignidad de hombre libre e incluso sentido de solidaridad nacional y mundial. Solo es sensible a la minimización de su causa, y dado, por ende, al agradecimiento por la protección del Estado. Su valor de hombre de trabajo ya no cuenta, convirtiéndose en el «lumperproletariat» de los marxistas de tanto acatar las rastreras teorías del propio marxismo. El sindicalismo vulgar acata a la OIT y en ella coinciden sindicatos socialdemócratas, cristianos, comunistas y ahora chinos y chinófilos, y si ello daña a las multitudes trabajadoras, en cambio a los grandes trusts capitalistas y estatales les favorece. De donde se desprende que el carbón arrancado de la entraña de la tierra por el proletariado polaco pueda ser transportado a España para reventar la huelga de los denodados mineros asturianos directamente explotados por el Estado franquista.

El caso Millán no es único. Es una víctima más de la España retrógrada, no convenientemente atosigada por los demócratas. Y es que en España el dualismo se concreta en comunismo o anarquismo, quedando el liberalismo sin la convicción de antaño, y en situación de arrollo por la riada mundial marxista. Situación de peligro y también para nosotros, que habremos de medirlo y vencerlo mediante el instinto libertario del proletariado hispano. Nos abona el 19 de julio famoso; nos contraría la sumisión del progresismo a la fatalidad marxista y que en España y en el extranjero silencia la injusticia del caso Millán por-

que éste no es comunista, sino confederal y anarquista.

No obstante, la CNT en el interior labora, sin trompetas, con hechos; contra un doble enemigo llamado silencio concretando al franquismo y la opinión fabricada. Favor lo obtiene un sindicalismo absurdo, secuela del régimen. Cuanto huelga a AIT, mutismo cómplice. En 1936 no existía peligro comunista y después del 19 de Julio tirios y troyanos lo situaron en primer plano. Igual ahora. Burgos cuajó, y en buena hora. El caso Millán es en gran parte desconsiderado para no favorecernos de rechazo. Si el enemigo es constante, ¿por qué no hemos de serlo nosotros? Estamos solos, pero nos hacemos — y algunos otros nos hacen — compañía. Experimentamos además un renacer juvenil en España, Méjico, y Francia mismo. Muchas publicaciones libertarias ilustran este renacimiento. El Boletín «AIT» alcanza fácilmente Asia, Africa y América, amén de Europa. Algo se levanta en el mundo para afrontar a los capitalismos burgués y comunista.

La acción pro Millán no debe ser episódica, sino continuada. Probemos una vez más nuestra constancia. Que no haya remisos, apatías, en nuestras filas. Pensemos que gran cantidad de compañeros en España no exceden de los 33 años. Que éste no sea un mitin más, sino una abulia menos.

En España el monigote Juan Carlos sólo interesa al franquismo para reafirmarse, y a la oposición que aceptaría dejar de serlo para quitarse una opresión y luego ejercer la suya con guante blanco: contra la CNT, de hierro; como siempre. Mas nosotros seguimos siendo. Ser, no dejar de ser. Estamos precavidos contra la revolución de palacio. Persistimos en el lema de que arriesgar es obrar.

El orador estima que la Revolución del 36 sigue sin paridad, orgullo de realizadores que debiera mantener en pie a todo cenetista superviviente, pues es mejor continuar que acarcamarse. Muñoz Congost manifiesta una condena contra la modorra con la cual este repórter está de acuerdo. Nuestro ejemplo es único y no debe malograrse; menos en nuestras propias manos.

ISGLEAS cierra el acto con un breve resumen de lo emitido. Remacha que sólo la CNT en España conservará su carácter intrínseco pese a que en ese país un cecista sea siempre un presunto delincuente, que es el caso de Mi-

llán ahora, como lo serán otros compañeros más adelante. No creemos en reformadores tipo «antifranquista» de la especie de Gi Robles, Ruiz Jiménez y Satrústegui. Creemos en la CNT que, de puro perseguida, siempre acaba por contar con el asentimiento del pueblo.

El acto terminó en eclosión de entusiasmo, y ganas de no retroceder en la campaña pro Millán Hernández y por la CNT siempre. — F.

Calendario SIA para 1972

Nos ha visitado el Calendario de SIA para 1972. Otra satisfacción en esta vida tan propensa a las satisfacciones.

SIA anagrama lo de Solidaridad Internacional Antifascista, locución que hombres regresivos califican de anticuada por no darse cuenta de que por anicuidados ellos.

Siendo vigente el fascismo, en España, en Grecia, en Portugal y casi existente en otras naciones, no hay por qué recusar la voz opuesta al fascismo, puesto que éste es, y, dolorosamente, el apoyo internacional al antifascismo ha sido. Hay antiguallas calamitosas que se sobreviven sostenidas por las grandes potencias, y hay buenas intenciones actuales que se marchitan bajo el ciego democrático y los golpes bajos del ex antifascismo que presume actualismos de tumba roída y orinada por las décadas.

SIA en pie rejuvenece y magnífica, se yergue en voz de trueno para despertar a los olvidadizos del fascismo, y a quienes no lo ven por cierre cobarde de los ojos. Por eso SIA hace bien aporreando anualmente a yomenfutistas y renegados a golpes de Calendario.

El comunalista de 1971 fue soberbio y éste de 1972 sigue siéndolo bajo otro tema, consistente en una glosa de los grandes amigos galos de SIA, con la tri te secuela de nuestro ingreso en calidad de refugiados en Francia. La portada (en tricolor) es sencillamente hermosa, destacando de ella — es nuestro parecer — el humanísimo «Quijote» de Lamolla.

El Calendario SIA para 1972 lo encontrará el lector en la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE, 33, rue des Vignoles, París (20°); en la de nuestro colega «Espoir», en la Secretaría general de SIA, 4, rue Belfort, 2° étage, 31-Toulouse, y en las Agrupaciones SIA. Pese a su presentación extra, este Calendario, (en francés o en español) sólo cuesta 5,00 francos.

Las obras y los días

por FONTAURA

AIRE DE CONQUISTADORES

HABIAN subido al tren en Aviñón, no lejos de la cual ciudad trabajaban, en calidad de peones, en importante fábrica de productos químicos. Eran tres. Pepe, Ambrosio y Julián; edad de veinticuatro a veintiocho años. Iban a París en plan de presenciar un muy orquestado espectáculo de cante y baile flamenco. Al mismo tiempo, para poder decir que conocían la capital de Francia. Una vez pasados Lyon y Dijon, el coche se fue aligerando de pasajeros. Dos compartimentos separados del suyo, había cuatro muchachas españolas, de dieciocho a veinte años, estudiantes. Venían de España e iban a París. Se percataron de que había plazas sin ocupar en el compartimento de ellas. Dijo uno: «Ahí van unas gachis guapas como un sol. ¡Vamos a camelarlas! Tú, Pepe, que tienes más labia, comienza la conquista, que nosotros ya te ayudaremos».

Ya de acuerdo los tres, se presentaron en el compartimento donde ellas se hallaban. Pepe, muy sonriente, muy acaramelado, preguntó si tendrían inconveniente en que tomaran asiento junto a ellas. Respondieron que no, que no ponían ningún reparo. Dos de las cuatro llevaban cada una un libro: Una edición francesa de las poesías de Aulard, y un ensayo, en inglés, acerca de Freud. Habían estado discutiendo al respecto del conocido poeta, que de un modo tan admirable había plasmado el valor de la libertad, extrañándose de que sus amistades, los comunistas, fueran tan distintos en valorizar tal palabra. De Freud habían comentado lo que estimaban de un valor científico, separándolo de lo que creían puro delirio fantasista. Cuando llegaron los tres españoles habían hecho una pausa. Callaban. Sentáronse los tres y Pepe tomó la palabra. Hablaba con ampulosidad vehemente, sonriente, pavoneándose, encantado de sus atrayentes dotes, de su palique. En voz baja dijo uno a su compañero: «¡Vaya tío con buena labia!» Ellos habían venido a Francia por conocer, por ver mundo. Ellos estaban orgullosos de ser españoles. ¡Ellos representaban la España verdad! Las mujeres francesas se quedaban bobas admirándoles, por su garbo de españoles y por su pali-

que. ¡Ah, pero ellos no se dejaban camelar! ¡Donde hubiera una española, que se retiraran todas las francesas! Hablaba, fijos los ojos en ellas, admirado de su propia elocuencia. Ellas callaban. Mirábanse una a otra, y en sus labios se dibujaba una sonrisa irónica.

Pepe proseguía *camelando*. Quiso ser más insinuante. Dando una mirada a los dos libros, entre las manos de las muchachas, dijo muy ufano: «Ya veo que tienen ustedes dos libros. Naturalmente libros de amor... Permitanme que les diga que los libros calientan la cabeza, aunque sean libros de amor. El amor, los españoles, queremos vivirlo, olvidando los libros. Y, sobre todo, cuando nuestros ojos miran a unas muchachas guapas y...». No pudo concluir. Una de las chicas interrumpió decidida y en tono desdenoso, para decir: «¡Pare un momento, haga el favor!» Y habló lenta, pausada. Dijo que todo lo que habían oído, ella y sus amigas, era como la espuma de la cerveza, todo hueco y vacío, insustancial. Manifestó que, al fin y al cabo, a ellos no se les podía reprochar el ser casi analfabetos, el carecer de oficio o profesión; el haber abandonado la tierra natal para poder comer y vestir mejor en otras partes. Había motivos que justificaban sus sensibles deficiencias... Ahora bien, lo que ya no podía admitirse era que alcanzaran el ridículo hasta considerarse como valores españoles, pudiendo servir de modelo, ¡tristes modelos del atraso de España! Ridiculez de considerarse «conquistadores»; ellos que tenían la cobardía de no querer hablar contra el régimen de oprobio español, incluso hallándose en el extranjero por temor a las represalias; por miedo a que les pasara algo cuando fueran a fanfarronear, a lucirse, en el pueblo del que eran hijos. Ellos habían tomado del extranjero lo más banal: los aperitivos, el poder comprarse traje y buenos zapatos, el tener facilidades para adquirir un automóvil... No, la España no, la encarnaban ellos. No podían representar nada de la España eterna, por sus valores morales e intelectuales. No, en todo caso, la España de un valor estimable, la representaban los jóvenes obreros y los estudiantes que, unidos, batallaban contra la policía, soporte del fascismo. Honraban la España, en todo caso, aquellos que en el

extranjero buscaban instruirse, y se asimilaban ideas de libertad y de justicia. «¿Y qué es lo que defienden ustedes? El mendrugo, la comida que en España no han podido comer, como la engullen en el extranjero». «Ustedes, por supuesto — prosiguió la misma muchacha — ignoran quién fue Marañón. De saberlo, conocerían su interpretación acerca de la pobreza mental, de la insignificancia, de quienes no pueden vanagloriarse de otra cosa que de aspirar a ser conquistadores de mujeres». Habían llegado a París, el tren amortiguaba la marcha. Ellas recogieron unas carteras y alguna maleta. Salieron del compartimento. Una de ellas, dirigiéndose a los tres compadres, les dijo: «¡Salud y que se diviertan!»

Ellos respondieron al saludo. Quedaron sentados, como anonadados. Uno de ellos dijo:

«Pepe, esta vez hemos dado en hueso!»

Y el Pepe respondió:

«¡Coño, con las gachis! ¡Y no lo parecían!»

REFRACTARIOS DE CATEGORIA

El libro de la escritora italiana Emilia Rensi (Edizioni «La Fiaccola» de Ragusa), que acaba de aparecer, lleva por título: «Di contestazioni in contestazione». Se trata de una aportación original, documentada, y de un estilo literario ameno, en relación a la «contestación», al espíritu de insurgencia que brota por doquier. La autora nos dice en el «prólogo» del libro: «Chi non «contesta» oggi? En efecto, la disconformidad alcanza un desarrollo formidable. Y lo más extraordinario es el hecho de que manifiestan un latente descontento no pocos que materialmente se hallan en situación de acomodados».

El mérito del libro citado estriba en que su autora ha querido plasmar en breves páginas el sentir inconformista, contrario a la sociedad de su tiempo, de elementos que por su saber, por la aureola intelectual que les caracterizaba, podían haberse excusado el papel de «contestatarios». Se nos habla de Erasmo de Rotterdam, cuyo «Elogio de la locura» levantó todo un clamor de opiniones contradictorias. Alude a Milton, cuyo «Paraíso perdido» es una contundente andanada contra el empeño

dictatorial, autoritario, nada menos que del Padre Eterno. Saca a relucir la conocida obra de Swift: «Viajes de Gulliver», hábil y magistral crítica al respecto de todo el orden social. Se habla de Leopardi, en cuyas «Memorias», «Recuerdos de infancia y de adolescencia», les da un recio varapalo a todos los métodos de educación, que tienden a yugular la personalidad del individuo. Alude a Henry David Thoreau, aquel hombre de recia personalidad moral que, viviendo en el bosque, lejos de la civilización, elaboró todo un conjunto de principios en defensa de la libertad y contra los prejuicios de toda naturaleza. Cita y se extiende un tanto en torno a la personalidad de Krishnamurti, el hombre que se negó a ser endiosado por discípulos fanatizados. Al propio tiempo Emilia Rensi hace referencia a las descollantes figuras de la antigua Grecia: Epicteto, Epicuro, Diógenes, etc. Pensadores que desdenaban los placeres derivados de la riqueza. La riqueza que ellos rechazaban, como Sócrates felicitándose de no tener necesidad de aquellos bienes que a tantos y tantos les trastornaban.

La autora podía haber agregado otras figuras, otros refractarios, a los que en su libro quedan reflejados. Pero de por sí ellos, los que nombra, ponen de relieve lo que supone de estimable y de aleccionador la unión del talento y la dignidad humana.

LA SENSIBILIDAD CRITICA DE ANDRE GIDE

La reedición, en colección popular, de los «Feuillets d'automne», de André Gide, interesante conjunto de estudios críticos alrededor de figuras valiosas en el mundo de la literatura, nos hace pensar en el peculiar modo de ser del escritor citado. De una cultura vastísima, de una sensibilidad excepcional; crítica sagaz, certera, la suya. Pero nos resultaba repelente cuando leíamos sus novelas, sus ensayos, en los que pretendía justificar la pederastia. Considerábamos el drama de su esposa, una prima suya abandonada, olvidada, mientras él se lanzaba a otra clase de afectos...

Gide emprendió campañas estimables en favor de los indígenas de las colonias de Africa, como los del Congo, contra los abusos del comunismo ruso... Pero dado su modo de ser, se le tenía poca simpatía.

Cómo opinan los jóvenes anarquistas de España:

PRINCIPIOS DEL ANARQUISMO

EL anarquismo es una teoría social que busca la emancipación del individuo, su bienestar, su libertad, en el seno de la sociedad.

En filosofía, partiendo de la interpretación física del universo, es materialista. Todo es explicable en términos de materia movimiento, energía y cambios. reacciones, mutaciones y evoluciones de ellos.

El individuo, por tanto, es materia, en un ente físico. El individuo tiene detrás de él evoluciones, regresiones, mutaciones, cambios físicos y químicos. Tiene detrás una historia, un desarrollo, una ciencia. Nace en una sociedad determinada por estos factores o influencias y otros que constituyen su mundo exterior. De éste toma conocimientos, capta, actúa. Por lo que está determinado en parte por la sociedad en que vive. Como ente físico viviente, en un determinado grado de desarrollo, aprende, razona, elige. Posee una mente y una voluntad para pensar y hacer, que le diferencian de cualquier otro individuo. Es único. Su materialidad inmediata es distinta. No se puede reducir o cambiar a otro.

El medio que le rodea, le es hostil, en todo momento puede provocar su muerte.

Para vencer esta fuerza, necesita de fuerzas de otros: de su multiplicación, de su progreso (de ellos), que será a la vez su progreso (de él). Por tanto necesariamente, es sociable.

El anarquismo tiene en cuenta esos dos factores: la individualidad y la sociabilidad.

Por su estructura fisiológica, sus relaciones con el medio y con los otros individuos, el individuo es capaz de crear. Y es en esta creación en lo que el individuo se desarrolla. Usa de la sociedad para crear más, mejor, más rápido, y esta sociedad no está determinada por nada, surge espontáneamente del individuo como respuesta a un estímulo, a un pensamiento o voluntad, a una necesidad.

La historia de la humanidad avanza, retrocede, se estanca a través de una serie de factores objetivos: las relaciones de producción, los estados psíquicos colectivos, la superestructura social, las fantasmagorías teológicas, etc. Es determinista.

Pero las consecuencias de estos factores objetivos no son inevita-

bles. A menudo pueden ser contrarrestados por factores subjetivos. El anarquismo admite la voluntad como motor de la historia. En este caso es voluntarista, lo que tiene que ver con la unicidad del individuo.

Como es materialista, rechazará cualquier interpretación empírica o religiosa.

Respecto al progreso. — El anarquismo basa el progreso histórico, humano, en la ciencia, técnica y demás productos del conocimiento humano (arte, psicología, etc.).

Ciencia. — Rechaza toda construcción «a priori», toda teoría previa. Acepta el método experimental, ensayista, como único método científico y el método inductivo, con el cual, partiendo de los hechos demostrados, establece relaciones, saca leyes, las investiga y así sucesivamente.

En Economía, autogestionaria y socialista. — La tierra no es propiedad de nadie. La sociedad de individuos la usufructúa. Igualmente el capital. Por tanto, la economía se basa en un uso colectivo del capital y la tierra. (Si no consideramos la tierra como capital). Medios de producción, mercancías, signo de cambio.

La autogestión es la propia de los productores y consumidores de los medios de producción y distribución (de fábricas, tierras y productos). Esta sugestión es igualitaria, libre y organizada de abajo a arriba. La autogestión tiene que ser global, existir a todos los niveles de la sociedad.

Todos los individuos asociados determinan libremente sus intereses voluntariamente, sin intermediarios y conscientemente.

La asociación se basa únicamente en el pacto libremente consentido y aceptado.

La distribución de la riqueza no tiene como medida el tiempo de trabajo, la calidad de lo producido o la cantidad de lo producido (colectivismo) sino las necesidades, de acuerdo con la fórmula: «Cada cual toma lo que quiere de lo que abunda y si es escaso, se distribuye equitativamente (según las necesidades).

Situación actual. — La sociedad actual, consecuencia de una concatenación de hechos históricos, no sirve para la real emancipación del individuo. La situación es que se halla esclavizado por ésta. Y no

sólo está sin poder hacer lo que quiere, sino que también sin saber o conocer lo que puede hacer, está privado de libertad y alienado.

Sin embargo hoy más que nunca existen posibilidades y conocimientos para que esto sea así.

Por eso el anarquismo pretende hacer al hombre consciente de sus propias posibilidades, activar su capacidad creadora, consciente y voluntaria.

Dos cosas se oponen a esto: la jerarquización de poder político y su existencia misma y la propiedad privada, productos de la violencia y el robo y como consecuencia de los dos, la servidumbre del trabajo asalariado, la desigualdad de la distribución de la riqueza. Y la división de la sociedad en clases y castas.

Medios. — Es evidente que para conseguir su objetivo el anarquismo debe destruir todo poder y abolir la propiedad privada, lo que le enfrenta en una lucha total contra los dominadores.

Repudia toda organización, postura o acción jerárquica. Por jerarquía se entiende toda estratificación de poder.

Por tanto niega la posibilidad revolucionaria a partidos o sectas.

Aboga por las asociaciones federales surgidas espontáneamente del pueblo: sindicatos, federaciones de industria, consejos de fábrica, consejos de campesinos, etc.

Por acción espontánea se entiende la acción respuesta a un estímulo que la provoca, por ejemplo, en un momento determinado, en una crisis pueden encontrarse zonas en las que desaparecen la forma de poder que había y no es sustituida por otra. Se llama espontánea a la acción popular que tiende a organizar la vida económica social, culturalmente, etc., respuesta a un estímulo que es la necesidad, incluso la supervivencia, al margen de todo poder para organizar la lucha, la resistencia, la ayuda mutua, la distribución y la producción.

La misión de los anarquistas es la de dar orientación revolucionaria o impedir burocratismos, jerarquizaciones, procurar el control de las asociaciones para los asociados, crear centros de educación libre, de estudios, de propaganda, organizar comités de

Publicado en TIERRA LIBRE publicación clandestina.

defensa y hacer estallar en el seno de las masas la revolución. El único vínculo de unión, entre militantes y que deben transmitir a las asociaciones del pueblo es la solidaridad, basada en la ayuda mutua, el mutuo acuerdo y la autodisciplina.

El anarquismo repudia toda participación política y en general cualquier acción que desvirtúe, desvíe o destruya la idea revolucionaria.

Toda acción que indique distanciamiento o separación de las masas, autoritarismo, creación de élites, cualquier acción que acepte como norma el orden establecido. El anarquismo niega cualquier derecho a la existencia de, orden actual. Reconoce su existencia por la fuerza que lo sostiene.

El Estado. La Revolución. — Es la superestructura social que representa el poder. Sus dos pilares, el organismo burocrático que dicta las leyes y el organismo represivo que las hace ejecutar. Representa el poder de una clase económica, de una capa o sector social (técnicos, miembros de una casta dirigente, militares clero, etc.), según la infraestructura social (propiedad privada, propiedad feudal, propiedad estatal, etc.).

Muchos anarquistas llamaron a esta tarea liquidación social. La lucha contra el Estado es una lucha continua y constante que sólo tiene fin con su desaparición. Pero el Estado no se mantiene aparte, constantemente influye sobre los dominados y sometidos enajenándolos. Esta labor acaso es mucho más intensa que la posible labor concienciadora de los militantes, y sólo se debilita con las crisis del poder que el Estado sufre continuamente, o sea que hay que provocar crisis fuertes en las bases del Estado a la vez que una labor de concienciación; pero ni siquiera así es suficiente, pues usará todos los recursos posibles represivos. Hay que socavar el aparato represivo, provocar su desintegración y ya con la fuerza popular, primer paso de la liberación colectiva, efectuar la liquidación social.

La consolidación del nuevo orden anárquico se efectuará con la sustitución del Estado por la superestructura igualitaria, basada en el trabajo libre, emancipado, y en la participación de todos a todos los niveles de la sociedad, y con la progresiva eliminación de restos de la reacción en general.

El siguiente paso es la sociedad de hombres libres, sin clases ni castas: la anarquía.

En torno al Sínodo

por Fernando FERRER

(Continuación)

REACCION

Es evidente. Numerosas personas le replican. Y nos permitimos extraer y comentar algunas de esas réplicas, en las que no falta la demagogia que quiere a menudo velar la literatura. Veamos, sino:

«La religión es un producto humano en el que se cristaliza el esfuerzo del hombre para dar un sentido a la existencia, mientras que el Cristianismo es una Revelación. La Iglesia, por su naturaleza, se interesa por los valores de conservación; el cristianismo es un mesianismo tendido hacia un porvenir, ya presente en misterio en el corazón de la fe. Si no fuera más que una religión de ceremonia, de música, de cuerda sabiduría natural, de estímulo a plegarse bajo la necesidad, muchos curas tradicionales, de vanguardia o contestatarios, habrían dejado la Iglesia hace tiempo.»

Hay contradicción y mezcla. Porque los católicos han pretendido dar a su religión la imagen tan manoseada de Cristo — al que nos referimos para dar un sentido a la conversación, aun sabiendo las dudas existentes sobre su historicidad. Y en cuanto a los curas que han abandonado la Iglesia convencidos de la impostura religiosa, es harto sabido qué clase de insultos y de provocaciones les han perseguido para hacer de sus vidas un verdadero calvario, valga la imagen para entrar en el contexto de lo que estamos refiriendo.

Un sacerdote dice que se acusa a la Iglesia de Francia de ser «un doble del Estado» y se exclama: «No, gracias. El Estado hallará otros gendarmes para garantizar las leyes y proteger los bienes (...) transformarnos en la levadura de que necesita pasta no nos hará desmerecer del Evangelio, sino tan sólo del ministerio de Gobernación y del diccionario de la Academia...», de lo que puede deducirse que la sofística sale con buena salud del seno de los seminarios, porque, aunque se rebele ese sacerdote, la historia y los hechos afirman y confirman que la Iglesia ha sido siempre el gendarme poliforme, perseguidor de los que han pugnado para liberarse del dogma religioso y de la opresión estatal. Y no le va muy atrás a la zaga el laico que dice:

«...Es aberrante continuar pretendiendo que Francia sea la hija

primogénita de la Iglesia. A los ojos de Cristo eso sería más bien una estafa. A los de la humanidad, cuando se sabe que esa hija — aunque adulta — no halla más que cañones para alimentar a los hambrientos, convendría mejor llamarla según el lenguaje de los profetas: una prostituta.»

Otro, echando por entre zarzales: «Que muera la Iglesia de Francia para que vivan los franceses en la Iglesia.» Facilidad en el juego de palabras entre cuyos vericuetos se pierde, olvidando quizá que las Iglesias de todos los países, incluso invocando a Dios común a todos como un Dios propio, le han considerado como exclusivo protector y han bendecido la juventud que iba hacia los frentes para hacerse matar en nombre de la patria, verdadera patada al sentido universalista que ha querido darse al catolicismo.

Otro más, se exclama insurgiéndose contra la idea de que la Iglesia pueda compartir el poder con cualquier partido político, sea cual sea. «...¿Quién habla de eso? ¿En qué siglo se imagina que vivimos? Sobre todo ¿dónde se halla en los Evangelios que Jesús — que nunca habló más que de servir — haya tenido, respecto del poder otra actitud que no haya sido la de rechazarlo cada vez que se le ha ofrecido?»

Esta dialéctica no nos persuade. Porque la Iglesia, en nombre de Dios o en nombre de nadie, nunca soslayó la posibilidad de obtener el poder. Antes al contrario, lo ha buscado y conservado usando todas las estrategias posibles. Y en Europa, por ejemplo, España, Portugal e Italia forman un tercio que hace innegable nuestra aserción. Los defensores de dialéctica tan barata no logran salir del atolladero.» En lo que se refiere al modernismo, el Dios de los patriarcas y de los profetas no nos ha esperado. Fue él quien tomó la iniciativa de proponer su alianza a su pueblo.» ¡Cuidado! Presentó



e impuso su ley para que el pueblo la acatara. Y cuando la misma persona añade que «...lo que importa es que Dios reconozca los suyos y que los suyos le reconozcan», pensamos en aquel Simón de Montfort, que dijo lo mismo mientras quemaba en la hoguera a todos sus prisioneros, sin preocuparse si eran católicos o no.

Quiéralo o no, la tartufería clerical no muere, y las manifestaciones citadas, lejos de ser una defensa de la Iglesia, son una condena de la situación y un esquema de los motivos que han decidido al Papa a organizar el Sínodo actual, cuyo desarrollo es curioso y sorprendente, especialmente para los que esperaban cambios radicales y rápidos. No a los que sabemos que la desaparición del poder teocrático sólo será posible con un gesto que lo aniquile. Sin ello, pensamos que, pese a haberse escurrido el velo de muchos de los errores en que se sume la Iglesia en todos los aspectos, nada eficiente será logrado respecto de la justicia, la humildad, la pobreza, el problema sexual, aspecto éste cuya discusión no tiene desperdicio en la boca de los encoquetados jerarcas que viven en y del Sínodo, haciéndole vivir a su vez.

INFALIBILIDAD Y CASTIDAD

Según el obispo de Metz monseñor Schmitt, el Sínodo tiene por objeto ayudar al Papa (lo que equivale a negar la infalibilidad con que lo había revestido hace cien años el Concilio Vaticano I^o), a que puntualice y verifique si sus directivas y su aplicación, corresponden al proyecto de su único «señor de la Iglesia, Jesús».

Del tema que se relaciona con el ministerio sacerdotal sobresale la cuestión sexual, discutida por los Padres del Sínodo, todos ellos solteros. Convendría saber si, partiendo de la base innegable que lo sexual forma parte preponderante

de la vida social humana y que influye grandemente en todos los dominios — convendría saber, repetimos — si la Iglesia teme por la fe y el dogma. Si es así, y pensamos que así sea, es que se siente impotente ante el amor, aunque esté provisto de gran dosis de espiritualidad, que halla su concreción en la entrega mutua total de dos seres. ¿Puede acaso la carne dominar el espíritu o vice-versa? En todo caso, la naturaleza impone su propia ley y el instinto sexual, pecado núm. 1 (véase el «Libro del confesor») ocupa siempre lugar privilegiado y condena la ley antinatural del celibato impuesto, generador de complejos de frustración que han abocado en crímenes y escándalos.

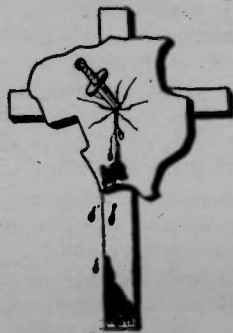
Como sea que la libertad de autoimponerse la castidad conlleve la de unión e institución de familia, saben los prelados que se corre el riesgo de anular casi completamente la vocación sacerdotal si sólo son llamados aquellos cuya vocación vaya acompañada de la fuerza mística indispensable para anular completamente los impulsos del amor carnal. Misticismo capaz de entrega total y absoluta al apostolado pastoral:

**

Los defensores de la castidad impuesta a ultranza, se ven en mala postura frente a los representantes de los países emancipados económica y culturalmente, que no titubean para marcar las diferencias de situación entre, por ejemplo, Holanda y Portugal, Africa y Europa, exigiendo una libertad de acción que no se ha logrado ni pensamos se logre aún, a menos que los jerarcas eclesiásticos de ciertos países se lamen la manta a la cabeza, a pique de incurrir en el anatema público o privado del sumo pontifice, de quien, en su posición de equilibrio, no puede esperarse conceda el amago de federalismo solicitado por los minoritarios, que preconizan la unidad dentro de la variedad, y el centralismo de los más, y suyo, que temen que esa pretensión de los «progresistas» mate la noción de Dios uno.

El Papa y sus partidarios piensan que la concesión a los curas de escoger esposa si lo desean, sería de graves consecuencias y abriría las puertas al relajamiento de buenas costumbres. Y es que esos señores no pueden o no quieren observar el problema de las relaciones sexuales más que a través del prisma pecaminoso, acaso

(Sigue en la página 6.)



El Sínodo...



(Viene de la página 5)

porque ellos hayan verdaderamente pecado al satisfacer sus impulsos sexuales al no añadir a ellos una amistad profunda, espiritual, sana de mente y de cuerpo por la persona con la que hayan holgado. Pero cabe preguntarse si verdaderamente lo que temen es el relajamiento moral. Acaso lo que temen es que con esa predicación, por algunos, libertad de casamiento, tiemblen los muros del edificio y que al caer el revoque que los cubre aparezcan las fallas que anuncian el desmoronamiento.

No olvidemos que si en su origen también el cristianismo aconsejaba soslayar el casamiento, sin que ello fuera una condición indispensable, era porque veía en él un peligro para el culto exclusivo de Dios. San Pablo, en la primera epístola a los Corintios, dice: «El que no esté casado que se ocupe de las cosas del Señor, buscando así la forma de serle agradable, pero el que está casado que se ocupe de las cosas mundanales y busque serle agradable a su mujer.»

En sus inicios la religión era esencialmente moral y una disciplina de perfección interna, alejada de pretensiones materiales y autoritarias. Los primeros catecúmenos no podían observar la continencia, pese a los aspectos seductores de la virtud; sacerdotes, obispos y toda clase de gente eclesiástica, vivían legalmente unidos o en concubinaje. Fue en el siglo XI cuando Gregorio VII impuso el celibato a los eclesiásticos porque «la Iglesia no puede liberarse del dominio laico si los clérigos no se liberan de sus esposas.» Al cristianismo primitivo se impone el catolicismo cuyo objetivo ha sido siempre la pri-

macia universal, y la complicidad con los gobernantes y en nombre de Dios alimentar la miseria y la ignorancia para mejor someter a los hombres.

El celibato sacerdotal puede haber hallado su inspiración en Moisés, quien repudió a su mujer tan luego recibió las tablas de la ley. O en Elías, Eliseo o Daniel, quienes vivieron en la continencia, sin llegar a la castración, como hacían a veces los sacerdotes de Isis. La mitología tenía sus preferencias: Vesta era madre; Diana contemplaba Endimión durmiente; las Musas tenían hijos y Apolo y Mercurio no merecían el calificativo de castos.

Como puede observarse, el celibato de los sacerdotes católicos no es de inspiración divina. Y si en Occidente la Iglesia logró su designio, la de Oriente admite el casamiento de sus pastores. La contradicción curiosa sobre la cuestión de castidad discutida en el Sínodo, es el olvido de la facultad que tiene el Papa, desde hace por lo menos, un siglo, de permitir la coexistencia del casamiento y el sacerdocio. Bien es verdad que es atribución especial y cabe dudar sobre las posibilidades para el Sínodo de lograr una liberalización al respecto. A menos que el realismo — que no puede ser de inspiración — aconseje incluso consagrar sacerdotisas si se acentúa en el hombre la crisis vocacional y la desertión de los seminarios. En todo caso, la Iglesia se esforzará para mantener su *statu-quo*, pese a la afirmación de Atenágoras I: «La existencia de un clero casado en el seno de la Iglesia Ortodoxa es un gran bien y tarde o temprano habrá sacerdotes casados en la Iglesia católica.» (Continuará)

DISCOS

Políticamente París es minoricomunista, pero en los municipios exteriores el comunismo rusófilo es mayoritario.

Tuerzo el nombre de una de esas poblaciones dejándola en Villemarxov con afición deportista. Nadie se alarme: de deporte, no de deportar, puesto que lamentablemente la Siberia ha quedado en pesadilla.

Pues el equipo futbolístico de Villemarxov ha contendido con el ruso de Osogrov (nombre igualmente en camuflaje por no enfadar a Brejnev), perdiendo naturalmente el partido el Ville etcétera por no disponer de la ciencia

marrista del equipo contendiente ruso, ni siquiera la dialéctica de los pies ni la lógica del cabezazo que motivan la superioridad de cuanto procede de la Rusia soviética.

Asimismo vale suponer que el ayuntamiento de Villemarxov haya recibido orden de Moscú para que su once no ganara al Osogrov, pues no sería lícito que en ningún aspecto el alumno adelantara al profesor o el mandarinado se sobrepusiera al mandarín.

Como ilógico sería que los propios comunistas de donde fuesen desmintieran la infalibilidad de Marx y Lenin, precisamente a patadas.

DISCOBOLO

Manifiesto contra los relojes

DLJO Eddy Sisifo: Si he de ser hombre libre tengo que proclamar la guerra contra los relojes.

El reloj — en la lucha de las cosas contra el hombre, la peor lucha de clases —, es la marca de hierro que garantiza la enajenación del hombre por la sociedad.

El reloj condiciona la existencia con el tormento chino de la puntualidad.

Suena el reloj y cae la cuchilla de la guillotina sobre el cuello de las ensoñaciones.

El despertador hace de capataz, brazo de los tiranos que golpea con refinado sadismo. Dormir es entrar a un paréntesis; descanso de la conciencia que no deja de vigilarnos con su vocación de insobornable policía; pero el despertador acecha gozoso el minuto propicio. Minotauro que nos espera en el fondo del laberinto.

¿Necesitamos definir al hombre anacrónico, común y corriente, al hombre del reloj? Así dirá la historia de lo futuro. Cada segundo marca un deber. Se existe a tumbos de reloj. Perded toda esperanza: despertar, levantarse, bañarse, peinarse, desayunar, salir a la calle, tomar el mismo tranvía; entrar a la oficina; sentarse frente al escritorio; revisar, firmar, foliar, archivar; auscultar el reloj para salir a tiempo; tomar el tranvía; llegar a casa; lavarnos las manos: sentarse a la mesa; fumar un cigarrillo; volver a salir a la calle; tomar otro tranvía; llegar a la oficina... No queda el recurso de refugiarse en las cantinas, de anclar en ellas, porque también ahí está de plantón con su cara de borracho, un reloj impertinente remachando en la conciencia que hacemos mal en gastar el salario, que la esposa espera, que los hijos no tienen zapatos y que no hay que desvelarse porque entonces, mañana...

¿Cómo es que no ha surgido ya una revolución contra los relojes?

En la especificación de los Derechos del Hombre falta lo principal, esencia de la libertad interior, la abolición de los relojes.

Los burgueses — como clase — defienden la puntualidad porque conviene a sus intereses capitalistas. No hay que desperdiciar un solo segundo. El reloj es el cómplice fiel de la plusvalía.

La autoridad impone el orden. Se entiende por orden la obediencia disciplinada al amo.

Gothe, cuando ya ejercía su profesión de cortesano, dijo que era preferible la ausencia de la

libertad a la existencia del desorden.

El reloj tiene su filosofía: puedes gozar del recreo, o descanso, que te señale el reloj; a condición que no interrumpas el trabajo que el propio reloj te ha marcado.

El adelanto de la técnica colabora a este impostergable imperialismo del tiempo de trabajo: las máquinas que chequean las tarjetas de entrada y de salida. Cada máquina equivale a un capataz con la insignia de un enorme reloj que nos acecha. Antes era un fornído ganán con látigo en ristre buscaba las espaldas de los remisos. Ahora es un mecanismo impersonal, más cruel por lo mismo, que registra los minutos y segundos como quien remacha grilletes. Antaño el capataz, humano al fin y al cabo, podía ablandarse y hasta perdonar los retrasos; pero aquí, el aparato, no entiende de razones ni de súplicas.

Para el individuo, lo dramático se acentúa desde que se levanta de la cama para vestirse su traje de reloj. Todo hay que hacerlo a tiempo. Así nos arrastramos sumisos al más feroz de los imperialismos.

¿Cómo aspiro a ser hombre libre si no principio por ser dueño de esta tajada de tiempo que la eternidad me ha dado a roer para entretener mi hambre de duración?

Los religiosos dan cuerda a un reloj que está en el cielo; los comunistas anhelan implantar la dictadura del reloj proletario; pero de cualquiera manera se trata de un reloj que nos está enajenando.

Propongo la Internacional de los hombres sin reloj. Viviremos alegres y confiados.

Psicológicamente lo probaremos. ¿Cuando es que el hombre pierde la noción del tiempo? Cuando su atención está ebria de vino, de amor o de poesía. Somos felices cuando logramos sustraernos del tiempo, es decir, del odioso reloj que nos esclaviza.

La eliminación de las clases sociales no eliminará los problemas del hombre. Soñemos, utópicamente, en Freedomland: ya no hay lucha de clases — porque no hay clases —; la técnica alcanzó su máximo nivel. Es cuestión de que un solo hombre apriete un botón en la fábrica o en el campo. Todo es de todos. A cada quien según sus necesidades, de cada quien según sus aptitudes, aunque esta segunda parte será incua en función de que el trabajo será mínimo y lo harán las máquinas. ¿En-

por José Muñoz Cota

tonces? ¿En qué van a emplear su tiempo los seres humanos? Imaginemos que en labores intelectuales, artísticas, espirituales: la ciencia, el arte, la cultura, el ajedrez. Todo será paraíso, a condición de que, para ese mañana, el mundo feliz de mañana, no subsistan los relojes, porque si el individuo va a continuar encarcelado dentro de los relojes, ¿cuándo va a ser libre?

¡Que conste, para que mis enemigos no me calumnien, que no estoy haciendo la apología de la vagancia, ni el elogio de la pereza, ni la exaltación del quietismo o el reposo nirvánico! Las cosas que hay que hacer hay que hacerlas. Hacer es la médula de la existencia. Moverse, pero con el ritmo propio, personal, no urgido por la prisa, el deber y la coacción como sistema. Desde la tribuna del reloj el magister ordena; desde el púlpito del reloj un sacerdote excomulga y amenaza con el fuego eterno a quienes son cismáticos de la puntualidad y la exactitud en el tiempo; desde el reloj está pendiente un comité de Salud Pública, el secretario general del partido que ajusticia a los revisionistas.

Sin embargo, sé que mi cuerpo existe. Cuando bailo me olvido de los relojes. Existen mis piernas, mis brazos, mi sangre alborotada, mi voz, mi pelo, mis bigotes, mi barba insurgente, hasta que los dueños del salón de baile me traicionan y advierten, muy elegantemente, que ha llegado la hora de cerrar el salón. Otra vez el reloj, implacable dictador, triunfa contra la noche larga.

VELADA CONFEDERAL EN PARIS

En signo de fraternidad libertaria. Tendrá lugar de las 9 de la noche del 31 de diciembre a las 5 y media de la madrugada en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

En el Programa figuran: Canto, cine, intervenciones espontáneas, música y refrigerio con turrónes españoles de variadas clases, panecillos, etc.

Para la buena organización de la fiesta compañeros y familiares deben inscribirse personalmente en el Centro o pasar encargo por teléfono precisando el número de personas a anotar. Señal del teléfono: PYR 46-86.

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior ..	39 419 02
Juan Hernández, Saint-Laurent	10 00
Serafin Sanz, Melun ..	30 00
Claudio González, Saint-Etienne	5 00
Millán Redondo, La Bastide - St - Pierre	10 00
S. Plaza, Bourges ..	17 00
Villagrasa, Herserange	30 00
Giné Folch, Courmonte-rral	10 00
Un compañero de León	50 00
Santamaria, Garges-les-Gonesse	10 00
F. L. de St-Denis	23 00
Amigos de SIA, Dreux	30 00
Landeira, id.....	10 00
Hernández, id.....	10 00
Lacruz, id.....	5 00
Menéndez, id.....	5 00
Compañeros franceses (novbre.) 1971	48 60
Suma y sigue	39 722 62

F. LOCAL DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo día 19 de los corrientes en el lugar y hora habituales.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

A los adherentes de esta Regional y compañeros en general:

Todos aquéllos que deseen poseer el folleto editado por la Comarcal de Valderrobres (Teruel) pueden obtenerlo en los siguientes lugares:

Subirats, Francisco, 4, rue Beiffort, Toulouse. CCP núm. 338 11 Toulouse (31).

Llop, Roque, 33, rue Vignoles, Paris (20^a). CCP 13 507 56, Paris.

Floristán, Julián, 30, bd. Clemenceau, Royan (17). CCP número 1892 51, Bordeaux.

Los que lo solicitéis a Joaquín Monreal, Cité Daste, bât. 6 núm. 136, Toulouse (31), deberéis utilizar la cuenta corriente del compañero Floristán.

El coste del folleto es de 5 frs.

La Comisión Regional

F. LOCAL DE DRANCY

Celebrará reunión general el día 19 de diciembre en la hora y lugar de costumbre. Encarecida la asistencia de todos.

ADMINISTRATIVAS

Francisco López, Grand'Combe: Rda. carta. Giro 23-11-71, 28 frs. Pagado «C. S.» hasta 30-4-72. Pago compañero Murillo.

Perna, Lyon: Rda. carta. El giro fue recibido el 17-6-71, 43 frs. Con él pagastes un año que va del 30-6-70 al 30-6-71. Ahora hemos reclamado el 2º semestre para cubrir la suscripción h. el 31-12-71. Podemos darte detalles de los giros recibidos.

José Rufes, Valence-Geres. Rdo. giro 50 frs. Para nosotros pagas el 2º semestre 71 y el 1º de 72.

José Vila, Cahors. A su debido tiempo hicimos el cambio de dirección. Recibido tu giro 23 frs. pagando el 2º semestre del 71. Con el giro del 8-7-71 pagastes el 1º semestre del año.

DONATIVOS PRO COMBAT SYNDICALISTE

Jean Calandri, Nice, 100; M. Rodríguez, St-Denis, 20; Juan Montoliu, Paris, 10; R. Llop, id. 20; Valor, Chartres, 5; (F. L.) F. L. de Garges, 10; Francisca Vega, Paris, 10; Joaquín Satué, id., 10; Grupo Químicos de Ivry, 40; Vázquez, Paris, 10; Torner, id., 10; Francisco Cobo, id., 10; F. Local de Drancy, 20; Pedro Peralta, Paris, 10; A. Martínez, Toulon, 10; R. Bessons, id., 10; M. Toulorge, id., 10; Vega Alvarez, Limoges, 49,35; J. Villanueva, Combs-la-Ville, 50; A. Terraza, id., 8; Mejías, id., 10; Uno Más, 5; Segalés, Paris, 5; Gené Folch, Courmanteuil, 2; S. Plaza, Bourges, 38; Ganza-rain, Pavie (Gers), 29,35 Francisco Miguel, Bondy, 20; Id. id. para «Umbral», 20; R. Subirats, Toulouse, 20; Durán, Tournefeuille, 30; F. Local Garges, Palacios, 10; Vidal J., 5; Bagés, 10; Ramos Anselmo, 10; F. L. St-Denis, 15; Regalés, Le Bourg (Rhône), 10; Un compañero de León, 50; Piedrafita, Montaud, 5; Amela, Paris, 10; V. M., Sarcelles, (dos veces), 30; F. L. de Drancy, 80; F. Local de Versailles, 50; Pérez Mantecón, Saucet-les-Pins, 10; Serrarols, Paris, 30.

Suma anterior, 1973, 35 frs.

Suma y sigue. 2.525,70 frs.

F. L. DE ST-DENIS

Tendrá reunión general el domingo 19 de diciembre para resolver temas de interés.

VENTA DE TURRONES PRO ANCIANOS E INVALIDOS

A 6 francos tableta: Jijona, Alicante. Mazapán, Yema. Panecillos piñonados a 0,70 pieza. Cofre con 4 piezas turrón variado y 12 panecillos, 30,00 frs. En esta Administración.

FIESTA FAMILIAR Y SOLIDARIA EN MARSELLA

Organizada por SIA, el viernes día 31 de diciembre 1971, a partir de las nueve de la noche, en la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella, tendrá lugar una velada familiar y solidaria.

Fraternal invitación a las familias de los compañeros y simpatizantes.

NECROLOGICA

MIGUEL MESALLES

Con profunda pena y dolor, esta Sección de SIA y la F. Local de la CNT de Nimes, dan a conocer a la familia confederal y solidaria que días pasados dejó de existir nuestro compañero Miguel Mesalles a la edad de 74 años, natural de Ballobar (Huesca).

Después de los sufrimientos pasados en los campos de concentración y Compañía de Trabajadores en 1939, meses más tarde radicó en ésta de Nimes en la cual ha residido unos 30 años, siempre militante activo y con cargos, tanto en la CNT como en la Sección de SIA, en la que durante años fue delegado de hospitales y centenares de veces visitó a los que alejados de sus familias, se encuentran sufriendo enfermedades, yendo a ofrecerles apoyo de SIA, el modesto paquete, y lo que más cuenta: el apoyo moral.

Cuantos le hemos conocido podemos afirmar que su conducta fue intachable en todas sus actividades, en capacidad de trabajo, amable carácter y tesonero afán en el cotidiano vivir, que le hicieron acreedor a la simpatía de cuantos le conocimos.

Compañeros y amigos que con él convivimos sentimos profunda pena y dolor por el vacío en que nos deja. Nuestro recuerdo emocionado a este hombre que sin existir permanecerá estimable.

Al entierro, que fue civil, quisieron asociarse numerosos amigos, testimoniando con su presencia la estima a que con su ejemplar conducta Miguel se había hecho acreedor.

A su querida y dolorida compañera Margarita, hijas e hijos así como a la demás familia les decimos: Vosotros habéis perdido un ser querido, la CNT y SIA un viejo pero activo militante, y un fiel y abnegado compañero.

Con estas sentidas palabras creemos hacernos intérpretes de todos cuantos le conocimos, y con pronunciamos el descansa en paz, compañero Mesalles.

Sección de SIA y F. Local de la CNT de Nimes

PARO EN UNA FACTORIA NAVAL

BILBAO (OPE). — De los 424 obreros que componen la nómina de la factoría naval de Astia, 394 han abandonado el trabajo. La causa del paro es debida a la petición de los obreros de que se les equipare a los que trabajan en la factoría de Olabeaga, es decir, a Euzkalduna de Construcción y Reparación de Buques, absorbida, como otras muchas empresas, por los llamados Astilleros Españoles S. A.

PORQUE MEXICO NO RECONOCE AL REGIMEN ESPANOL ACTUAL

PARIS, (OPE). «L'Information Latine» publicó el 15 de noviembre un despacho fechado en Villahermosa (México), que decía lo siguiente:

«El canciller mexicano, Sr. Emilio Rabasa, que estuvo presente en la entrevista celebrada por los presidentes de México y Panamá, fue interrogado anteayer sobre unas declaraciones que había hecho en Managua el canciller español, señor López Bravo. Este había manifestado que México quiere ocupar el puesto de líder en la América Central y que ignora la doctrina Estrada respecto de la situación española.

El señor Emilio Fabasa respondió que no existe por el momento ninguna posibilidad de que se establezcan relaciones diplomáticas entre México y España y que México no busca ningún liderato en la América Latina. Aprovechó la ocasión para reiterar la tesis de su gobierno respecto al régimen español, es decir, que si México no reconoce este régimen es sencillamente porque «procede de la intervención, no sólo política sino también militar, de fuerzas extranjeras sobre el pueblo español.»

ES APUNALADO EL DIRECTOR DEL TALLER PICASSO

LONDRES, (OPE). — «Culminando tres semanas de violencia anti-Picasso registrada en España, tres jóvenes le apuñalaron y robaron el 27 de noviembre a don Santiago Palet, director del Taller Picasso, de Barcelona — decía «The Times» el 29 de noviembre en un despacho de su corresponsal en Madrid —. Las noticias recibidas aquí de Barcelona dicen que el señor Palet, que dirige una galería de arte en lo que fue hace 70 años un estudio de Picasso, fue agredido a eso de las tres de la mañana cuando se dirigía a su



casa. Cinco días antes había sido objeto el estudio citado de una agresión con bombas incendiarias. Este acto tuvo lugar poco antes de comenzar a amanecer.

Estas agresiones, como todas las demás que se han llevado a cabo contra librerías y galerías de Barcelona y Madrid, se cree que han sido realizadas por extremistas derechistas que desaprueban las opiniones izquierdistas de Picasso.

El señor Palet salió de la clínica a que había sido trasladado después de la agresión, luego de haberla sido practicada una primera cura. No son graves las heridas recibidas. Los que le agredieron le robaron dinero por valor de unas 36 libras esterlinas y un boteo del pintor español Antonio Tapies.»

CIERRE DE UNA FACULTAD

PARIS, (OPE). — El diario americano de esta capital «International Herald Tribune», publicó el 27 de noviembre un despacho de la agencia Reuter, fechado en Bilbao, que decía lo siguiente:

«El rector de la Universidad de Bilbao ha cerrado con carácter indefinido la Facultad de Ciencias Económicas de dicho centro docente, después de dos semanas de boicots y huelgas organizadas por los estudiantes.

«Los estudiantes protestan por lo que ellos denominan la «incompetencia» de algunos de sus profesores.»

CONTRA UN PERIODISTA

MADRID. — El fiscal ha comunicado al Tribunal de Orden público que va a pedir dos años de prisión para el señor Moreno Galván y dos estudiantes, por haber hecho uso de la palabra en una reunión estudiantil que no había sido previamente autorizada. Esta reunión tuvo lugar en la Universidad de Madrid. Los dos meses de prisión que Moreno Galván está purgando actualmente se deben a un improvisado discurso que pronunció el año pasado en una cafetería de Madrid. En aquella ocasión la policía sacó a porrazos a la calle a un millar de estudiantes y detuvo a Moreno Galván y a varias personas más. La policía le impuso después una multa de 200.000 pesetas, que no ha podido pagar, razón por la cual ha sido metido en la cárcel.»

EL SUCIO CARBON POLACO

BRUSELAS. — «La CIOSL presta su apoyo a la protesta que se ha formulado contra la importación de carbón en España durante la actual huelga de los mineros asturianos. La Unión General de Trabajadores de España — una organización clandestina afiliada a la CIOSL, constituye la fuerza principal de estos acontecimientos y ha venido recibiendo de la CIOSL y de sus afiliados una ayuda moral y material.

» Informaciones recibidas sobre la importación de carbón polaco

en España, por lo que significan como factor neutralizador de la huelga, han movido a la UGT a enviar un telegrama de protesta al Gobierno y a las Organizaciones de Polonia. La CIOSL presta su apoyo total a esta acción de su afiliada.»

N.D.L.R. Un poco parcial, el comentario. Mas los cenetistas nos pagamos de intervenciones no de trompetismos.

LA HUELGA

OVIEDO (OPE). — «Europa Press» informa que prosiguen los conflictos en las minas de carbón. En realidad no han cesado totalmente desde primeros de octubre. En la actualidad afecta a 7.062 obreros. Entre ellos figuran 166 de la empresa Solvay, de Lieres.

Servicio de librería

Para las fiestas próximas

Podemos servir toda clase de obras en francés y en español. Clásicos y modernos en ambos idiomas, en rústica y en lujo.

- «Obras completas», García Lorca 80 00
- «Obras completas, Blasco Ibáñez (3 vols.) 210 00
- «Obras completas», Cervantes 70 00
- «Obras completas», Amado Nervo (2 vols), 130 00
- «Obras escogidas», Rudyard Kipling 60 00
- «Obras escogidas», Rabindranath Tagore ... 60 00
- «Obras escogidas», J. Ramón Jiménez 60 00
- «Qvo Vadis?», E. Sienkiewicz 36 00
- «La Divina Comedia», Dante 36 00
- «Obras escogidas», Rosalía de Castro 45 00
- «Obras completas», Francisco de Quevedo 70 00
- Varias :
- «El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría 20 00
- «Las últimas banderas», Angel de Lera 30 00
- «El proceso de Burgos» (en francés y en español), Kepa Salaberri .. 33 00

- «Los olvidados» (los exilados españoles en la segunda guerra mundial), A. Vilanova 52 00
 - «L' Espagne libertaire», Gaston Leval 35 00
 - «Bakunin» (en español), E. H. Carr 45 00
 - «Pañuelo Libertario» .. 10 00
 - «El Sudeste asiático», Víctor García 10 00
 - «Historia del fascismo español», S. G. Payne.... 27 00
 - «Sangre Negra», Richard Wright 20 00
 - «Les collectivisations en Espagne» 6 00
 - «Paradigma de una revolución», Abel Paz 6 00
 - «¿Socialismo o burocracia?» (prólogo de Lorenzo Torres), Karol Mozelewski y Kacek Kuron 11 00
 - «Los problemas de la revolución española», Andrés Nin 21 00
 - «¡Ay de los vencidos!», (testimonio de la guerra de España, 1936-1939, Luis Bazal 12 00
 - «El asedio de Madrid», R. G. Coldny 30 00
 - «Desobediencia», L. Franco 12 00
 - «El Testigo» (el caso Hiss), «Síntesis de la literatura argentina», Alvaro Yunque 8 00
- Pedidos y Giros a Roque LLOP, 33, rue des Vignoles, Paris (20) C.C.P., Paris 13 507 56

LUTTES OUVRIÈRES

Lock-out aux usines Babcock de St-Nazaire

SAINT NAZAIRE (APL 2 Déc.). — Mardi 30 novembre avait lieu à Saint Nazaire une grève à l'entreprise Babcock Atlantique pour l'obtention du treizième mois.

Dans la journée du lundi en effet, les travailleurs des Chantiers de l'Atlantique qui avaient les mêmes revendications que ceux de Babcock avaient en partie obtenu satisfaction, mais M. d'Agremont, le patron de Babcock, refusait de céder. La direction et les ouvriers n'étaient arrivés à la fin de la journée du 30 Nov. à aucun accord. C'est pourquoi, le soir, les ouvriers prennent la décision d'occuper les bureaux de la direction. Ils manifestent dans les ateliers, montent en masse aux bureaux, et là éparpillent les dossiers, malmenant certains cadres, découvrent le champagne et le porto de M. d'Agremont.

Pour beaucoup, cela rappelle ce qui s'est déjà produit plusieurs fois à Babcock, et plus récemment aux Batignolles à Nantes ; c'est ce que les ouvriers nommaient « la grande lessive ».

Après ces événements, la direction de Babcock décide le lock-out de l'usine dès mardi soir 1^{er} déc., « en raison, dit-elle, de l'impossibilité dans laquelle, elle se trouve d'assurer la sécurité des personnes et le fonctionnement normal de l'entreprise ».

Mardi matin, les ouvriers lock-outés se rendent en manifestation sur les chantiers de l'Atlantique, jusqu'à l'atelier de mécanique. Là, contre l'avis des syndicats CGT et CFDT qui leur proposent d'aller distribuer des tracts dans les boîtes à lettres, il est décidé à l'unanimité moins quatre voix

d'une manifestation jusqu'à la Navale des chantiers de l'Atlantique. Les syndicats réformistes décident brutalement la suspension du meeting au moment même où le vote des travailleurs exprimait avec force le point de vue contraire.

**

Décidément, la région de Nantes-St-Nazaire est toujours à la pointe des luttes ouvrières. Une autre entreprise dépendant des Chantiers de l'Atlantique fait parler d'elle. Il s'agit de l'usine Jouan Quentin (filiale de Roussel-Uclaf).

En grève depuis le 2-12-71 avec occupation, le lundi 6, une soixantaine d'ouvriers ont fait une virée dans les locaux administratifs. Le départ de la grève comme pour Babcock est le 13^e mois, mais la base déborde largement les chefs syndicaux qui doivent être paniqués. Ils ont essayé de reprendre la barre en organisant une manifestation de tous les métaux le mardi 7.

G. R.

Grève des loyers dans un foyer de travailleurs africains depuis le mois d'août

PRÉ SAINT-GERVAIS (APL 29 NOV. — Le foyer de l'AFRP (Association des Foyers de la Région parisienne) est situé au Pré Saint-Gervais (93) dans une ancienne usine aménagée. Il regroupe 98 travailleurs africains. Les conditions de logement sont déplorable : 6 w. c., couvertures non nettoyées depuis trois ans, une seule douche ; 17 cas de tuberculose ont été enregistrés en quatre mois. De plus un conflit oppose les travailleurs au gérant du foyer. Celui-ci, alcoolique, faisait subir de nombreuses brimades aux locataires.

Au mois d'août dernier, un travailleur du foyer tombe gravement malade. Le gérant refuse de téléphoner à un service d'ambulance. C'est le frère du malade qui dut le porter à l'hôpital. Quelques jours après, le frère du malade partait en Mauritanie. Le malade mourait à Cochin trois jours plus tard. Le gérant refu-

sait par deux fois de recevoir le télégramme de l'hôpital annonçant la mort. Ce n'est qu'au troisième télégramme que tout le foyer apprend la nouvelle de la mort du travailleur. Tout les locataires du foyer se mettent aussitôt en grève des loyers illimitée jusqu'au remplacement du gérant.

En octobre, le foyer n'est pas chauffé sous prétexte de non-paiement des loyers. L'affaire a été portée jusqu'au préfet de la Seine - Saint - Denis. Après plusieurs entrevues, les travailleurs obtiennent la création de douches, le rétablissement du chauffage et l'installation du téléphone, mais les travailleurs continuent leur mouvement jusqu'au remplacement du gérant.

Un comité de soutien aux travailleurs du foyer vient d'être constitué, qui comprend l'ASTI, la CFDT, LA CGT-FO, le vicair et le pasteur du Pré Saint-Gervais.

40 travailleurs de la Société de Transports COSMOS en grève

Pourquoi? La société va déposer son bilan. Un administrateur judiciaire a été désigné, mais refuse de payer aux travailleurs leur dû.

Pendant ce temps, monsieur Castellana, le PDG de Cosmos, roule en Mercedes. Que lui importent les droits légitimes des travailleurs?

L'administrateur judiciaire, Pesson, avait été aussi désigné lors de l'affaire du Patrimoine foncier. Passant outre une décision du Tribunal de Commerce remontant au 10 août, il a accordé à l'homme à la Mercedes deux sursis successifs. Le PDG a aussitôt pris ses dispositions pour ne pas payer les travailleurs. Mieux : il a émis pendant ce laps de temps des chèques sans provision à destination d'autres employeurs. Ces derniers ont porté plainte pour escroquerie pure et simple (informations Chambre patronale des Transports).

Que deviennent les employés?

Au moment où le chômage s'étend dans le pays, 40 travailleurs du faubourg St-Denis perdent leur emploi : 8 chauffeurs qui ont sillonné les routes de l'Europe par tous les temps, été comme hiver, et 32 employés. Maintenant que ces travailleurs ont bâti la fortune de leur exploitateur, ils sont

jetés comme un tas de vieux chiffons. Certains, âgés de plus de 50 ans ne retrouveront jamais plus d'emploi.

A bas la liberté d'exploiter les travailleurs!

Abolition du salariat!

NOTE

Les récentes actualités ont démontré combien la « justice » a pu être conciliante avec Rives-Henry.

Laisserons-nous « maître » Pesson, qui est le même représentant de cette même « justice » (en tant qu'administrateur judiciaire) bafouer les intérêts des salariés?

Les travailleurs de Cosmos demandent l'aide de tous. Manifestez votre solidarité en adressant des lettres de protestation à maître Pesson, 22, avenue Victoria, Paris.

Les mères célibataires

(Suite de la page III)

« L'Etat se préoccupe de la situation des mères célibataires » (60 mille naissances illégitimes par an) « qu'en est-il pour les 4 mille mineures de moins de 16 ans qui deviennent mères chaque année ? »

Agées de 12 à 16 ans, elles sont renvoyées de leur école, CES, CET, durant leur grossesse et ne sont pas réintégrées après l'accouchement.

Les services des Allocations Familiales en profite pour arrêter le

versement des allocations dues à leurs parents. Motif : Ne va plus en classe...

Ces jeunes mères de moins de 16 ans n'ayant pas le droit d'être salariées se retrouvent apprenties à 200 F par mois.

Dénonçant leurs conditions de maternité et les contradictions de leur statut juridique, nous engageons une campagne pour exiger l'arrêt de ces renvois et la réintégration immédiate de ces collégiennes. »

Pourquoi le syndicalisme révolutionnaire ?

— Devant un patronat de plus en plus exigeant et vorace, qui ne tient absolument pas à réduire ses marges bénéficiaires, cela même si la DIGNITE DU TRAVAILLEUR est mise en cause,

— Devant le grand danger pour ce même travailleur de voir ses ressources attaquées (chômage) et ses loisirs récupérés par le système alors que sa production ne cesse d'augmenter,

La nécessité de s'unir dans la lutte devient pressante.

Face à cette grosse machine qu'est la « gestion capitaliste », un seul travailleur, même muni d'une volonté peu ordinaire n'aboutira à rien.

La révolution sociale est vouée à l'échec si les travailleurs SUR LA VOIE DE L'EMANCIPATION ne la préparent pas, c'est-à-dire, n'établissent pas un plan constructif reposant sur les deux sources maîtresses de l'économie : la production et la consommation.

Ce travail en profondeur au sein de l'individu, qui peut le mener à bien si ce n'est le syndicat révolutionnaire ?

1) UN SYNDICAT APOLITIQUE PASSANT AU-DELA DES DISCRIMINATIONS DE RACE, DE RELIGION, D'IDEOLOGIE POLITIQUE DES TRAVAILLEURS QUI VIENNENT LE RENFORCER.

2) UN SYNDICAT DIRIGE PAR LES TRAVAILLEURS ET NON PAS LE CONTRAIRE.

3) UN SYNDICAT NE TENANT LANGAGE QU'AU PRINCIPAL INTERESSE : LE PATRONAT.

4) UN SYNDICAT QUI N'A PAS POUR BUT LA REFORME, MAIS QUI PAR L'ACTION DIRECTE CONSERVE CE QUI EST ACQUIS ET VISE A OBTENIR LE BIEN-ETRE IMMEDIAT.

Des camarades qui ne croient pas au syndicalisme comme mode de lutte et d'organisation des travailleurs, proposent l'exemple des communautés dans le système actuel. L'expérience se poursuivra tant que le pouvoir ne se sentira pas menacé.

Et puis, il y a la spontanéité. Ses partisans s'imaginent qu'une révolution ne se prépare pas et affirment que la poussée des masses, l'élan populaire, feront surgir, le jour venu, ceux qui se chargeront d'assurer le succès de la révolution.

Voilà qui est encore plus utopique. Sans émancipation et préparation préalables de la base, l'histoire a démontré que toutes les révolutions ont été trahies par ce manque de conscience de la masse des individus qui en fait ne savaient pas ce qu'ils voulaient, ne voulaient pas ou ne voulaient plus.

Ainsi les destinées de la révolution ont été confiées à une minorité au pouvoir qui s'est chargée par la suite, en instaurant un régime autoritaire, d'« émanciper » la masse. Mais nous sommes tous d'accord sur ce point : toute dictature d'où qu'elle vienne ne peut être que nuisible à l'émancipation de l'homme.

Dans le syndicat, beaucoup ont peur du mot ORGANISATION et craignent une déviation vers un syndicalisme réformiste. Comment ne pas les comprendre alors qu'ils ont devant eux un fait historique : l'évolution de notre centrale C. G. T. ?

Libertaire à sa création, puis socialiste et enfin au service d'un parti politique, elle en est à pratiquer à ce stade, l'anti-grève.

Fort heureusement on peut s'appuyer sur un autre événement historique. Il y a trente quatre ans, en terre espagnole, dans le feu et le ravage de la guerre civile, un syndicat révolutionnaire a su gérer la Catalogne avec tant de compétence qu'il reste un exemple pour tous les hommes épris de justice et de liberté.

La révolution sociale est inévitable car le progrès technologique et les phénomènes économiques nous y conduisent. Son succès ne sera clair et elle ne constituera la grande victoire du prolétariat que dans la mesure où l'homme aura pris conscience qu'IL N'A PLUS BESOIN DE MAITRE et QU'IL PEUT SE DIRIGER SEUL.

Tel est le but du syndicalisme révolutionnaire.

MICHEL GORNES

LA REVOLTE

Genèse de l'affaire des colis de Noël

Le ministre Pleven rompt avec la tradition qui permettait aux familles des détenus d'envoyer des colis pour les fêtes de fin d'année dans les prisons. Les gardiens vont sans doute avoir trop de boulot pour les fouiller et comme leur force de travail est assez limitée, il résoud le problème en chargeant les organisations charitables (Croix Rouge, Armée du Salut, etc.) de faire le boulot des gardiens : pas de colis personnels, mais collectifs.

Les familles de détenus protestent elles aussi :

— par pétitions, 350 signatures à Paris le 30-11-71.

— ou en agissant avec le GIP (envoi individuel de lettres — voir modèle — ou délégation au ministère).

Les prisonniers réagissent par des grèves de la faim, qui commencent à la Santé et à Fresnes où elles sont très suivies, à partir du 28-11 (APL), puis s'étendent à d'autres prisons : St-Paul et Saint-Joseph, de Lyon, Fleury Mérogis, Poissy. D'autres refusent de regagner leurs cellules après

la promenade, comme à Toul, le 6-12 et ne cèdent que lorsque les gendarmes prennent position.

Mais ce n'est qu'un début, jeudi 9 à 10 h, c'est une véritable mutinerie qui a éclaté pour exiger le renvoi du directeur, M. Galliana.

La réaction des autorités est de brimer davantage les détenus, ça va de la suppression du courrier à la mise au mitard ; le mouvement par contre-coup semble s'étendre de plus en plus.

Le souvenir des révoltes en Italie l'an dernier et aux Etats-Unis cette année doit causer des nuits blanches aux « responsables », ce qui n'est pas fait pour me déplaire, Attica et Clairvaux font des émules.

En Espagne aussi ça grogne, un an après Burgos, le tolarde se rebiffent et là aussi, le mouvement de grève de la faim prend de l'ampleur très vite. Depuis trois jours, 12 prisons sont atteintes aujourd'hui le 9 décembre. Mais nous aurons certainement l'occasion d'en parler plus en détail la semaine prochaine.

Le Syndicat C. G. T. du personnel pénitentiaire approuve la suppression des colis

Le Syndicat CGT du personnel pénitentiaire déclare dans un communiqué que la décision du Garde des Sceaux de supprimer les colis familiaux aux détenus à l'occasion des fêtes de fin d'année « est conforme aux dispositions du code pénal ».

Le Syndicat CGT ajoute que cette décision « au surplus donne satisfaction à une revendication du personnel, en permettant d'assurer une meilleure sécurité de détention ».

Il estime que « cette remise en ordre ne doit pas servir à des commentaires qui accablent l'a-

vis que les brigades seraient exercées envers les détenus en rétorsion des graves événements survenus récemment ».

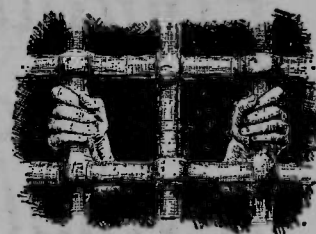
Enfin le Syndicat CGT souligne que la suppression des colis « est assortie d'une compensation financière non négligeable, puisqu'elle a pour effet de doubler la provision alimentaire avec les possibilités d'achat en cantine ».

Rappelant que des agents pénitentiaires ont trouvé la mort dans plusieurs prisons (Nîmes, Lyon, Clairvaux) le Syndicat CGT oppose le « droit à la vie ».

« Combat » 4-5 Décembre 1971.

DANS LES PRISONS

OUVREZ LA CAGE AUX OISEAUX !



Mon dieu, quelle époque ! Où allons-nous ? Voilà qu'il y a aussi des grèves dans les prisons. Pas les gardiens, non bien sûr, ceux-là, on les a soigneusement sélectionnés parmi ceux qui ne pouvaient même pas être flics ; ils sont d'une moralité irréprochable, ça c'est sûr. Témoin le communiqué ci-contre, rempli d'un humour qui s'ignore et de sadisme ordinaire. Et ces braves gens sont syndiqués, mais oui, madame. Et leur syndicat, c'est quoi ? La CGT ? Sans blague. Tout va bien alors, faut plus s'inquiéter, ces gens-là ne sont plus dangereux pour l'« ordre ». Le peuple est bien gardé puisqu'à l'intérieur de ses grandes organisations, il accueille des cadres, des flics et des gardiens de prison.

Oui, mais en face, de l'autre côté des barreaux, ça va pas... Et ça ne fait que commencer. Noël est en avance avec ses avalanches de brimades supplémentaires.

Il y a quelques semaines, après Clairvaux, les gardiens qui ont un si grand respect de la vie quand ils conduisent un condamné au bourreau (au fait ce dernier, où est-il syndiqué?), ces gardiens, disais-je, se sont payés une petite récréation sur les détenus, la grande presse compréhensive a mis ces excès sur le compte du surmenage.

Aujourd'hui, les krimades viennent d'en haut, de la place Vendôme. Le sieur Pleven donne le ton, il supprime les colis de Noël. Alors là, les matons ne doivent plus se sentir pissier, c'est le pied. Ils vont pouvoir donner libre cours à leur défoulement puisqu'ils sont les enfants chéris du système.

C'est là qu'on s'aperçoit qu'on est mieux dehors que dedans, mais nous tous qui sommes dehors, nous pouvons développer notre solidarité, comme en Suède, par exemple.

Il existe déjà un organisme qui assume la diffusion vers l'extérieur des informations sur les prisons et qui a déjà organisé un meeting avec succès à la Mutua-

lité le mois dernier. Il vous enverra les informations que vous désirez si vous lui écrivez à l'adresse suivante : Groupe d'Information sur les prisons, 73, rue Buffon, Paris (5e).

deux copains qui sont toujours en tôle et qui aiment bien recevoir du courrier. Je vous rapelle leur adresse : Sylvain Puttemens, Cellule 117, Erou 5687, 1er Etage. 59-Maison d'Arrêt de Loos. —

Mouvement de grève dans 33 des 70 prisons de Suède

SUEDE (APL 30-11-71). — Depuis 5 ans il existe en Suède un mouvement de soutien depuis l'extérieur des prisons (KRUM) aux luttes des prisonniers contre le système pénitentiaire. Ce mouvement extérieur s'appuyant sur les prisonniers édite notamment un journal qui arrive à circuler de prison en prison et reflète la lutte des détenus.

Il existe d'autre part une organisation intérieure des prisonniers créée au début de l'année 1971.

Le mouvement des détenus contre le système, fort d'une riche expérience se développe :

« Stockholm 26-11-71 : Le mou-

vement de grève entamé la semaine dernière dans les prisons de Kumla et Norrköping a repris et s'est étendu cette semaine. Plus de 1.500 détenus dans 33 prisons y participent. Quatre formes d'actions sont adoptées selon les prisons : grève du travail (il est obligatoire), grève de la faim, grève de la passivité et même de la soif dans deux prisons.

Vendredi 3-12-71 on apprend que FFCO (l'organisation des prisonniers) appelle ceux-ci à cesser leur action après une promesse du ministre de recevoir le KRUM mercredi.

Joël Chapelle, 13561, Bât : D3, 7, avenue des Peupliers, 91-Fleury-Mérogis.

D'autre part le GIP, sur le plan national, a publié une lettre dont la copie suit et qui a été envoyée à M. Pleven par des familles de détenus. Cette lettre, tout le monde peut la recopier et l'envoyer à Monsieur Pleven, Garde des Sceaux, 13, place Vendôme, Paris (1er).

Mais il ne peut pas tout faire, la propagande c'est notre affaire à tous. Si l'on ne veut pas que les copains en tôle s'esquintent pour des prunes, eh bien, il faut en parler partout. Il faut que l'on cesse de les considérer comme des parias, et à tout choisir, entre un syndicat de gardiens de prisons et un syndicat de prisonniers, je choisirais sans hésitation le second si un tel projet était formé.

Pour être plus concret, il y a

« Monsieur le ministre,

Vous avez décidé de supprimer les colis destinés aux détenus à l'occasion de Noël et du premier de l'An.

Cette décision n'est pas une mesure de sécurité. Vous savez mieux que personne que les gardiens ont pour mission de « hacher » les colis avant de les distribuer. Cette décision n'est pour vous que le moyen de réprimer, d'affirmer votre autorité au moment où celle-ci est de plus en plus contestée.

Nous ne sommes pas dupes de votre ruse, ou alors vous seriez bien peu maître de votre administration.

Le colis de Noël est le seul lien concret qui rattache les détenus à leurs familles ; peu nombreuses sont celles qui peuvent envoyer la somme autorisée en échange. Seule une minorité de détenus pourrait fêter Noël.

Nous exigeons de pouvoir envoyer le colis pour les fêtes de cette année, comme les familles l'ont toujours fait.

Soyez assuré, monsieur le ministre de notre détermination. »

Mais peut-être qu'effectivement, M. Pleven n'est pas maître de son administration puisqu'il a fait déclarer par son chef de cabinet à une délégation du GIP, qu'il avait pris cette décision contre son gré. (« Combat » du 4 et 5-11-71).

Alors si un petit syndicat CGT (que le bureau national va certainement désavouer...), peut faire pression sur son ministre, tous les gens sensibilisés par le problème et qui sont très nombreux, doivent pouvoir aussi faire rapporter cette décision. A moins qu'il s'agisse d'une grande victoire de la classe ouvrière, mais alors là, faut qu'on m'explique.

GILBERT

Les premiers cadeaux de Noël pour Pleven :
Mutinerie à Toul.
Grèves de la faim à Fresnes, Fleury-Mérogis...

La police a protégé une fois de plus les rats fascistes

Le vendredi 20 novembre, à 18 h 30, dans la cour de Rome de la gare St-Lazare, les groupes fascistes, casqués, armés de gourdins, vendaient leur journal « Ordre Nouveau ». Ils étaient au nombre d'une vingtaine et à quelques mètres d'eux, des flics casqués, sanglés, armés de matraques, montaient la garde.

Soudain un travailleur nord-africain arrive : « La France aux Français », crient les nervis. Et aussitôt ils se jettent sur le pauvre homme et le tabassent à coups de bâtons, à coups de pieds et ceci à trois mètres des flics impassibles. Les banlieusards, nombreux à cette heure, se regroupent, abasourdis par cette sauvage agression raciste; certains vont ramasser le blessé; ils se font de nouveau charger par les fascistes, qui vont aussitôt se réfugier derrière les flics rangés en bon ordre et toujours impassibles.

Il y a maintenant peut-être mille personnes. Nouvelle charge des

fascistes sur les banlieusards, qui criaient : « *Le fascisme ne passera pas* », et « *La police protège les fascistes* ». Ils donnent quelques coups de gourdin, mais cette fois-ci les gens se défendent, les repoussent et les poursuivent. Les fascistes n'ont alors qu'à se planquer derrière une ligne de trois cars de CRS arrivés entre-temps. Ceux-ci sortent de leurs cars pour repousser la foule.

Il y a maintenant 2 000 personnes qui crient leur haine de l'injustice, face à un cordon de 200 flics en tenue de combat, mousqueton à la main.

2 000 personnes qui se font repousser par les cohortes de Marcellin, 2 000 personnes qui étaient là par hasard, et qui se font poursuivre jusque dans la gare, encerclée peu à peu par une ligne régulière de cars gris.

Petit à petit, le calme revient, les gens se dispersent sous le quadrillage fantastique de la gare. A 19 h 30 tout est fini.

A propos des accidents du travail aux APO de Boulogne

BOULOGNE (APL, NORD, 2 DEC. — On connaît maintenant les circonstances de la mort d'un ouvrier, M. Louis Gressier, aux aciéries Paris - Outreau, dont la presse avait fait état le 26 novembre.

Le permis d'inhumer a été délivré, mais les résultats de l'autopsie sont gardés secrets : la direction ne veut pas considérer cette mort comme le résultat d'un accident de travail. Pourtant ce sont les conditions de son travail qui ont conduit Louis Gressier à la mort. Sa tâche consistait à mettre du sable dans les rigoles de coulée.

Il devait ensuite asperger d'eau le « ferro » qui reste rouge sur le sable, à la température de 1 300°. Il respirait donc des vapeurs d'eau et ce, au milieu des courants d'air, sous un hangar.

Louis Gressier travaillait seul, or les textes l'interdisent formellement. Il a été découvert inanimé, par hasard, par un chaîneur. Il gisait face contre terre, la bouche pleine de sable. Il est mort dans l'ambulance, sans doute asphyxié par le sable.

C'est le quatrième mort en 18 mois dans cette entreprise.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

COMMUNIQUES

Qu'est-ce que l'anarchisme ? Qu'est-ce que le syndicalisme révolutionnaire ?

Chacun en a sa conception et de façon originale, mais de la confrontation collective, la conception de chacun s'affirmera et prendra conscience d'elle-même.

Une équipe J.A.S. de la CNT de l'U.L. de Toulouse se charge de l'organisation d'un cycle de causeries hebdomadaires pour l'auto-formation et l'information de militants libertaires et syndicalistes révolutionnaires.

Ces réunions sont ouvertes à tous et se tiennent à partir de 18 h 30 précises tous les jeudis soir au local CNT (entrée par la grande porte de la Bourse du Travail).

Un camarade présente le débat pour ouvrir la discussion. Un autre se désigne en début de séance pour en prendre le compte-rendu, le lire en début de la séance suivante pour donner l'occasion à chacun de revenir sur certains points jugés mal éclaircis ou pour donner des compléments d'information.

Sujets prévus pour la fin du mois de décembre 1971 :

Jeudi 16-12 — Pourquoi je veux faire la Révolution ?

Jeudi 23-12 — Affaire Pinelli-Valpreda (questions d'actualité).

C.N.T. Bourse du Travail. Place St-Sernin, Toulouse.

S. I. A.

ASSEMBLEE GENERALE DE SIA
Section locale de Paris

Le Dimanche 19 décembre 1971, aura lieu l'Assemblée Générale de S.I.A. — Section locale de Paris, au Centre Confédéral, 33, rue des Vignoles. Paris (XX^e), métro Avron, avec l'Ordre du Jour :

— Compte rendu du Bureau local.

— Renouvellement du Bureau.

— Plan de travail pour 1972.

— Nouvelles adhésions.

— Questions diverses.

Etant donné l'importance de cette réunion, la présence de tous les adhérents est nécessaire. Sont invités très cordialement aussi tous les camarades, sans distinction d'orientation et d'appartenance organisationnelle, désirant y adhérer.

Le bureau local de SIA de Paris.

S.I.A. PORTE SECOURS AUX
ANTIFASCISTES PERSECUTES,
EMPRISONNES, MALADES.

AIDEZ S.I.A. LOCALE DE PARIS

VERSEMENTS PAR

C.C.P. 25 177 33, PARIS

SIEGE : 33, rue des Vignoles,
Paris (XX^e)

Le Directeur de la publication :

JEAN-MARIE GARCIA

Imprimerie des Goidoles

4 et 6, rue Chevreul

94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

je désire
m'abonner
au COMBAT
SYNDICALISTE

TARIF

3 mois 12 F
6 mois 23 F
1 an 45 F

Abonnement de SOUTIEN à
partir de 50 F

(cocher le montant correspondant)

(écrire en capitales, svp)

Nom

Prénom

Adresse

règlement joint à : Michel WAHL 35, rue Lamarck, Paris (18^e)

C C P 8684-78 - PARIS

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

23 DECBRE.
1971
NUMERO 086
PRIX : 1,00 F
43^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

no al fascismo



CHAROGNES
FASCISTES!
RETOURNEZ
DANS LES
EGOUTS

LA
PESTE
BRUNE
DISPARAITRA
AVEC LE
CAPITALISME

« Je n'attends aucune aide d'aucun gouvernement du monde... Nous avons toujours vécu dans des taudis et des trous : nous saurons bien nous en arranger pendant quelques temps. Mais nous sommes capables de construire aussi. C'est nous qui avons construit les palais et les villes d'Espagne, d'Amérique et de partout. Nous, les travailleurs, nous pouvons bâtir des villes pour les remplacer. Et nous les construirons bien mieux; aussi n'avons-nous pas peur des ruines. Nous allons recevoir le monde en héritage. La bourgeoisie peut bien faire sauter et démolir son monde à elle avant de quitter la scène de l'histoire. Nous portons un monde nouveau dans nos cœurs. »

DURRUTI

TERREUR

12 DECEMBRE 1969
1970
1971

Deux ans après la tuerie

- Les attentats à la foire et à la gare de Milan.
 - Les bombes dans les trains.
 - L'assassinat de Pinelli.
 - Le meurtre de Saverio Santarelli.
 - L'élimination physique de nombreux militants anarchistes et des témoins les plus importants.
 - La détention des innocents accusés sans preuves.
 - La vague croissante des violences fascistes.
 - L'action répressive simultanée du gouvernement.
- Sont les crimes et les traits les plus saillants de la manœuvre réactionnaire qui se développe pour briser les luttes libertaires.

Les anarchistes accusent

comme complices du meurtre de Pinelli et de Santarelli, responsables de la tuerie et des incessantes atteintes à la liberté et aux institutions de la vraie justice sociale :

- L'appareil d'Etat.
- Les groupes économiques au pouvoir.
- Les partis liés au capitalisme et qui, pour atteindre le pouvoir, sont tous complices dans le panier à crabes parlementaire.

Pour démasquer les complots réactionnaires et fascistes du pouvoir constitué,

Les anarchistes dénoncent

la tentative infâme d'attribuer les crimes de la violence fasciste aux militants anarchistes. L'anarchisme, par sa nature, est opposé à la violence réactionnaire et antipopulaire.

Les anarchistes déclarent

- que ceux qui ont conçu et exécuté les attentats
- assassiné Pinelli.
- éliminé tous les témoins - clé

ne peuvent être que les lâches instruments à la solde du fascisme et de la répression d'Etat.

ROME - MILAN

Les libertaires solidaires de Valpreda manifestent

A Rome, place Sainte-Marie Maggiore, les anarchistes ont manifesté le samedi 11 décembre démontrant ainsi leur soutien aux camarades emprisonnés.

A Milan également, les libertaires sont descendus dans la rue le 12 décembre. Mais le principal événement s'est produit le 4 décembre au théâtre « Lirico », (la plus grande salle) de Milan, remplie par plusieurs milliers de personnes.

Les anarchistes milanais y avaient organisé un débat ayant pour thème : « La tuerie d'Etat ».

Les principaux orateurs étaient Psicopo, La Torre, Di Giovanni, Gentili, Canestrini, Emile Bagnoli a parlé en faveur des accusés.

Mais l'intervention la plus remarquable, féconde en révélations d'importance a été celle de l'ex-député communiste Achille Stuani.

Achille Stuani a été un ami intime d'Ambrosini, avocat fasciste « suicidé » il y a quelques jours. Il avait reçu de ce dernier trois lettres compromettantes et un paquet

de documents dans lesquels apparaît clairement la responsabilité des fascistes lors de la préparation et de l'exécution des attentats criminels du 12 décembre 1969.

La première lettre était destinée à Restivo, toujours ministre de l'Intérieur; la seconde à Caradonna, député fasciste; la troisième, ainsi que le paquet de documents, au Parti Communiste Italien. Ce dernier n'en a pas fait usage pour de mystérieux et obscurs motifs !

En tout cas Ambrosini affirme que les instigateurs et les exécuteurs des attentats sont des fascistes du groupe « Ordre Nouveau ». Des noms sont cités : Schirinzi, Cartocci, Pecoriello, Pino Rauti, Valerio Borghese et Georges Almirante secrétaire du Mouvement Social Italien (parti fasciste camouflé). Cet individu en tant que député d'une République issue de la résistance n'avait pas hésité à crier à la Chambre : « Ce sont les anarchistes qui lancent les bombes ! »

Le P. C. italien et les élections présidentielles

Pourquoi le P. C. n'a-t-il jamais révélé l'existence des fameux documents ?

L'information qui suit pourrait apporter un élément de réponse (APL 13 décembre).

Fanfani, candidat aux élections présidentielles qui se déroulent encore en Italie, bénéficie du soutien du « front bourgeois » composé de toutes les forces parlementaires du NSI (néo-fascistes) au PCI. Cette lettre de militants de LOTTA CONTINUA éclaire l'appui du « Front bourgeois » à Fanfani :

« Le P.C.I., qui se définit comme un parti de masse et le parti prolétaire d'Italie, ne trouve rien d'autre que d'appuyer les candidats de la démocratie chrétienne pour l'élection présidentielle, demandant en échange de ses notes, l'amnistie pour les détenus politiques. En fait, chaque fois que l'on change de président, une amnistie est accordée aux détenus de droit commun (condamnations de 1 à 5 ans).

En favorisant un représentant de la D. C., le P. C. I. pense

pouvoir, une fois qu'elle aura la présidence, lui demander d'appuyer quelques propositions de loi.

Le favori de la D.C. est Amintore Fanfani, ex-fasciste, qui sait très bien comment réprimer les travailleurs et consolider l'économie. Fanfani est également appuyé par le pouvoir patronal italien : « homme fort », il réussira à unir tous les partis au gouvernement pour rétablir « l'ordre » en Italie. Comme il est facile de l'imaginer, ce rétablissement de l'ordre c'est la loi anti-grève, la mise hors la loi des groupes extra-parlementaires et la répression totale pour tous les camarades ».

Fanfani fasciste?

Bien souvent, le terme fasciste est appliqué à tort et à travers pour désigner des personnes réactionnaires, autoritaires ou dont la pensée se situe simplement à droite.

(Suite page VI)

FASCISTE

Vers un retour des chemises noires ?

La provocation de Mereu

En Italie les provocations fascistes ne revêtent pas toujours la forme d'attentats à la bombe ou de manifestations violentes dans la rue.

Le 4 novembre, le général Mereu, chef des forces armées italiennes, a tenu un discours qui s'adressait en principe aux officiers et soldats de toutes les armes. Il a clairement proposé des avancements dans leur carrière, assortis de primes en argent et de permissions extraordinaires aux militaires « patriotes » qui se distingueront en dénonçant, en réprimant au besoin par la violence physique, les compagnons d'armes qui ne feront pas preuve du même zèle « patriotique ».

Pas besoin d'être la mère soleil pour comprendre. C'est aux débuts de l'épuration, de la fasciation complète de l'armée italienne que nous assistons. Les modérés, les indécis seront progressivement éliminés.

Les offres de service de Colombo

N'allez pas croire que Mereu a été inquiété pour avoir tenu de pareils propos. Le général De Lorenzo l'a-t-il été après son coup d'Etat avorté en 1964 ? Il est resté non seulement à l'abri de toute justice, mais a été élu député par les monarchistes et plus tard par les néo-fascistes.

De son côté, la charogne Colombo, président du conseil, est allée implorer la confiance des industriels de Lombardie pour « la sauvegarde de la liberté et de la démocratie ».

Chacun sait que ces industriels sont précisément les fourriers du néo-fascisme italien. Ils ont offert — les petits cadeaux entretiennent l'amitié — la modique somme d'un

milliard de lires au nazi Georges Almirante (secrétaire du M.S.I.) lors d'un voyage de ce dernier à Milan.

Est-on en train d'alourdir en « haut-lieu » un coup d'Etat à la grecque ?

Cela, les politicards charlatans, bénéficiaires d'un parlementarisme qui leur assure fauteuils et revenus, l'ont bien compris. Dans le but de faire réfléchir et fléchir les auteurs de ce futur coup d'Etat (qui bénéficie d'appuis de la part des colonels grecs, de la CIA, du franquisme et du nazisme international) ils ont mis en scène la grande manifestation du 28 novembre.

La manifestation anti-fasciste du 28 Novembre

Des centaines de milliers d'Italiens anti-fascistes ont contribué à la réussite de cette manifestation. Beaucoup étaient venus de toute la péninsule par autobus ou trains spéciaux. On remarquait surtout des drapeaux rouges et relativement peu d'emblèmes tricolores. Pendant des heures, trois cortèges ont défilé dans le centre de Rome en scandant des slogans tels que : « Fascistes, charognes, retournez dans les égouts ! »

no al fascismo



manifestazione nazionale antifascista

Roma 28 novembre 1971
ore 9 - raduno al Colosseo
corteggio
comizio a Piazza del Popolo

Mais que représentent des processions devant le feu de la mitraille, les chars, ou sous les bombes de l'aviation ?

En Italie, actuellement, on cherche à répondre à cette question.

« L'abject galonné Mereu réussira-t-il là où a échoué le sinistre De Lorenzo, auteur du coup d'Etat fasciste manqué de l'été 64 ? »

LES LIVRES — FACE A L'ITALIE DE LA RENAISSANCE FASCISTE

L'ITALIE DU MANIFESTO

Editions du Cercle — Editions de la Tête de Feuilles

Les thèses du « Manifesto » ont fait l'effet d'une bombe dans l'Italie de gauche. Pourquoi ? C'est ce que nous explique Jean Dufлот à travers de nombreux passages de ces thèses, à travers des interviews, des coupures de presse du journal « Il Manifesto ».

On sait comment est né le groupe du « Manifesto » : un groupe d'intellectuels du P. C. I. tenta voici plusieurs années, à l'intérieur du parti, de lutter contre « les tendances opportunistes », réformistes et sclérosées de la gauche italienne, du P. C. I. en particulier.

On sait également ce qu'il en est advenu : l'exclusion des membres de la tendance du journal « Il Manifesto », méthode compréhensible dans un parti bolchévique, centralisé, n'acceptant pas la critique, comme le prouvent maints exemples du passé.

Pourtant le journal de la tendance, malgré toutes les calomnies des bureaucrates, gagne un public de plus en plus large. C'est aujourd'hui un quotidien à grande audience.

Au début du livre on nous expliquera donc ainsi ce qui a amené les gens du « Manifesto »

à œuvrer comme ils l'ont fait. Car c'est plus qu'une réaction affective contre le bureaucratisme qui les a motivés. Les thèses, bien sûr, sont les plus révélatrices.

Ainsi pour « Il Manifesto » le « krouchtchevisme », de même que le stalinisme, ne sont pas des « accidents de parcours », des fautes morales, mais des politiques correspondant à des stades du développement économique en U. R. S. S. et à des choix. Très marxiste comme on le voit. Mais à remarquer également ici que l'on ne s'en sert pas pour étayer des justifications inutiles du régime d'URSS. Au contraire.

Une bizarrerie toutefois : une certaine louange de la Chine qui apparaît par endroits et qui, dans le contexte, semble gratuite.

Tout au long du livre on s'aperçoit que le groupe n'hésite pas à faire les révisions les plus déchirantes apparemment pour des bolchéviques : les syndicats sont pourris, le socialisme de l'URSS ne peut en aucun cas être pris comme modèle, etc.

Mais qu'on ne se fasse pas des illusions toutefois. Les gens du Manifesto sont des individus intelligents qui comprennent plus

ou moins justement la faillite de cinquante ans d'idéologie bolchévique et de bureaucratie. La solution ? Justement elle n'existe pas dans ce livre : tout ce que les gens du « Manifesto » peuvent faire c'est proposer et espérer la création de « comités de base », idée intéressante mais trop démagogique aujourd'hui.

Des gens intelligents donc, mais marqués idéologiquement pour sauter le pas et abandonner toute illusion sur le Parti Communiste, en qui l'on croit encore.

Qu'on ne s'y trompe pas : ces nouveaux m'écis du bolchévisme moribond sont des récupérateurs et des ennemis avec lesquels les révolutionnaires italiens doivent compter. Une chose est également sûre : le P. C. I., stalinien a secrété un groupe d'individus intelligents qui, d'une façon paradoxale, risque par leur action de perpétuer l'illusion d'un bolchévisme moderne. Ce groupe a en tout cas su faire les critiques et les autocritiques nécessaires, même si elles sont déchirantes. C'est ce qui manque dans beaucoup de milieux et c'est en quoi ce livre est intéressant.

FABRE

La lutte dans les prisons

A Toul, ça continue. L'administration a manqué à sa parole d'une manière tellement flagrante que même les journaux bourgeois comme l'« Aurore » en conviennent et l'accusent d'envenimer le conflit. En effet, lors de la mutinerie du 9-12-71, la situation ne s'était « normalisée » que grâce à l'intervention de l'aumônier par l'intermédiaire duquel les autorités avaient donné verbalement satisfaction aux détenus. A savoir, le remplacement du directeur et du gardien-chef. Cette promesse n'a pas été tenue et de plus, ce même aumônier est interdit de séjour dans la prison depuis; il a qualifié cet acte de « coup de poignard dans le dos ».

C'est un tollé général contre la légèreté des autorités, sauf de la part des bourgeois locaux qui, affolés subitement, ont fait voter par leur conseil municipal des félicitations au directeur et à Pleven. Du coup, les organisations charitables chargées par ce même Pleven d'envoyer les colis de Noël, refusent de marcher dans la combine; ça laisse prévoir des développements de la lutte pour les jours à venir.

Le GIP (Groupe d'information sur les prisons) poursuit de son côté le combat, il demande la constitution d'une commission d'enquête sur les prisons dans le communiqué qui suit :

PARIS (APL 12 DEC.). — « Les événements de Toul, après ceux de Lyon, Poissy, Draguignan, Clairvaux, Grenoble, Nîmes font apparaître un certain nombre de faits :

1. — L'administration pénitentiaire française ne peut assurer « la rééducation des détenus ».

2. — Elle a fait obstacle à ce que l'opinion sache ce qui se passe dans les prisons, et à ce que les détenus fassent connaître leurs conditions d'existence et leurs revendications.

Pour répondre à cette défaillance, le GIP propose que se forme une commission d'enquête composée entre autres de journalistes, juristes, médecins et de familles de détenus, qui auront pour tâche de répondre à un certain nombre de questions précises : par exemple :

— des sévices sont-ils exercés dans toute une série de maisons de détention dont le GIP pourra fournir la liste? Les plaintes que ces détenus ont voulu déposer à ce sujet sont-elles parvenues au Parquet?

— existe-t-il dans certaines prisons dont le GIP peut fournir la liste, des installations comme les cages à poules et les lits de cantonnement ?

— de quelle manière les soins médicaux sont-ils assurés?

Parquet pour explications et reçu les excuses de la police. Anne-Marie Délage porte plainte pour enlèvement et séquestration ».

Il est vrai que le GIP ne mâche pas ses mots et ne dissimule pas ses perspectives. Au dos d'une plaquette qu'il a édité en mai 71, on peut lire :

Sont intolérables : les flics, les hôpitaux, les asiles, l'école le service militaire, la presse, la télé, l'Etat.

Y., 18 mois d'isolement dont 5 au mitard pour « crises nerveuses ».

Z., frappé par le brigadier Guillon le 25 juillet 1970 (ecchymoses multiples, blessures). Il est conduit au mitard à coups de pied et de poing, avec des seaux d'eau froide. Frappé à nouveau et attaché. Sang essuyé à terre par le détenu. Propos tenu par le brigadier Guillon : « Va te faire enculer, je vais te faire une tête à tel point que ta mère ne te reconnaîtrait pas. Aujourd'hui ce n'est qu'un acompte ». Le détenu n'avait absolument rien fait. Il a porté plainte, le directeur lui a demandé de la retirer, en lui promettant qu'il sortirait aussitôt. Résultat : un mois de mitard de plus pour « dénonciation calomnieuse » au procureur.

M., s'ouvre les veines le 15 août 1970 à 6 h; on lui refuse des conditions valables de travail pour continuer les études commencées à Fresnes.

N., grand malade, plusieurs fois interné en asile psychiatrique, est frappé sans raison. On lui met la camisole de force; il est laissé dans ses excréments, le 5 octobre 1970.

S., plusieurs tentatives de suicide; on l'empêche de correspondre avec sa concubine dont il a trois enfants. Il est mis au mitard et attaché.

T., un jeune, 23 heures de cellule individuelle sur 24 heures. Il tente de se pendre le 3 mars 1971 à 17 h 45. Il est sauvé *in extremis*.

Le directeur, dont les détenus veulent obtenir le départ, était directeur de la prison de Nîmes au moment où les prisonniers, poussés à bout, ont tué un surveillant.

Le juge d'application des peines dont relève la prison de Toul, passe pour n'y avoir jamais mis les pieds. Mis au courant de ce qui s'y passait, il a répondu : « Je ne peux pas faire de rapport défavorable contre le directeur, il a atteint l'âge de la retraite et il vient d'être prolongé de trois ans ».

ARMEL GAINARD, déserteur, condamné à huit mois de prison

PARIS (APL 12 déc.). — Le jeudi 9 décembre 1971, Armel Gaignard a été condamné à 8 mois de prison par le tribunal permanent des forces armées de Paris.

Après 9 mois d'armée, Gaignard avait quitté sa caserne le 18 septembre dernier. Par cet acte, il voulait montrer son désaccord total avec cette institution pour laquelle « tous les moyens sont bons pour déshumaniser l'homme ». Dans une lettre adressée à Mon-

sieur le Ministre de la Défense Nationale, il expliquait :

« L'armée est l'école du crime. Lorsqu'il s'agit d'honneur, de prestige, de gloire, de défense de la patrie, de l'Etat, tuer devient excusable. L'armée s'acharne à faire des jeunes, et par là-même du peuple, un résigné, un homme sans responsabilité... Elle vise à faire de tous les jeunes des moutons, des instruments dociles du pouvoir. »

— à quelles conditions de salaire, de sécurité dans le travail et d'assurance en cas d'accident, de formation professionnelle, les détenus travaillent-ils dans la plupart des prisons françaises?

— quel est le sort réservé aux révoltés de Toul? Où se trouvent-ils maintenant? »

L'action émancipatrice du GIP a l'air d'inquiéter le pouvoir et sa police, témoin ce communiqué de Toulouse (APL 12 DEC.) :

« Anne-Marie Délage, militante du GIP, de Toulouse, a été arrêtée mardi 7 décembre à 9 h, à son lieu de travail de la manière la plus illégale qui soit : un flic montre sa carte à la standardiste et demande Anne-Marie, lorsque celle-ci arrive il l'embarque sans mandat au commissariat où ils l'interrogent pendant 3 h sur les activités du GIP.

Son employeur téléphona au

D'autre part, dans la même brochure, intitulée « Enquête dans les prisons » (1), il se défend de faire du réformisme, de rêver de prisons « idéales », mais simplement, il veut que les prisonniers puissent dire ce qui est intolérable dans le régime pénitentiaire.

Pour revenir à Toul, qui a la vedette actuellement, mais qui ne doit pas dissimuler les luttes moins dures des autres prisons, citons un autre communiqué du GIP, qui expose les conditions particulièrement difficiles de survie dans cette prison : (Toul, APL 10 DEC.).

X., épileptique, a été frappé par le surveillant-chef, Martineau, qui l'accusait de simuler une crise de nerfs, et par deux surveillants. A la suite de quoi, il a dû être hospitalisé d'urgence à Nancy le 14 décembre 1969. A son retour, par représaille, il a été mis au mitard pour les fêtes de Noël.

(1) Aux Editions Champ Libre, 6, rue des Beaux-Arts, Paris (6^e).
GIP, 73, rue Buffon, Paris (5^e).

Sindicalismos

EN una entidad española de París se ha suscitado este tema a raíz del «estatuto sindical» promulgado por las Cortes del general Franco. Tema viejo, que se avieja más a medida que se discute cara al sindicalismo impropriadamente llamado «moderno».

En 1910 llamarse sindicalista era denominarse llanamente militante de Sindicato. De la CNT por más señas. El resto, societarismo, de sociedad obrera.

Ser sindicalista confederal equivalía, como ahora, a profesar ideas libertarias, de libertad completa. Rozábase el anarquismo, o se era anarquista sin tapujos.

Por entonces Anselmo Lorenzo escribió el libro «Hacia la emancipación», dando en él las normas más o menos — menos que más, por handicap de los tiempos — que se concretan en el actual folleto «ABC sindicalista», de igual título que uno de Georges Ivetot publicado a primeros de este siglo y, por lo tanto, igualmente superado por la época presente. Pero tanto en Lorenzo como en Ivetot los textos son importantes y de porvenir excepto el detalle ya aludido. Lorenzo calificó «su» sindicalismo de moderno, y entonces lo era, y en perspectiva finalista lo sigue siendo; pero la modernidad flamante es, por contraste, anticuada, pudiendo tratarse de sindicalista todo bicho capaz de fabricarse un sindicato con fines personales, políticos, colaboracionistas, reformistas, mutualistas, etc., viniendo a parar en lo que los sindicalistas de antaño calificaban de «societarismo adormidera».

El sindicalismo franquista no preocupa por tratarse de una trabajosa acumulación de trabajadores destinada a yugular las aspiraciones de éstos y a elevar un pilar más de sostén al Estado fascista. Pero otros sindicalismos existen que, sin ser profascistas, están destinados a ser reata del Estado cuando éste sea «proletario», socialdemócrata, republicano, o simplemente incoloro, pero a considerar en entidad de beneficencia. Hay sindicatos innumerables, incluso para la mendicidad pública, o si se quiere más suave, para lograr dádivas, dispensas, y leyes protectoras, en las oficinas de Gobierno que pueden llamarse, de acuerdo con la terminología

de los tiempos, Instituto de Reformas Sociales, Tribunal Industrial, Reformas Sociales, Protección Oficial al Obrero, Reforma Agraria, Seguridad Social, y otras tantas invenciones de las burguesías clásica, socialdemócrata, técnica o comunista, para seguir manteniendo al pueblo obrero en su condición de explotado, de clase oprimida con ribetes de emancipada, cual ocurre en la «socialista» Cuba, donde se ha visto a un negro maníguo proclamarse «muy revolucionario» porque en la zafra se aplica trece horas en lugar de diez para rendir más provecho a la revolución del Estado.

Sindicalista de carnet lo es cualquiera. Serlo con ideas tácticamente emancipadoras, es otra cosa. Se es sindicalista cenetista, o se es sindicalista de Estado y para el Estado, lo que señala diferencia.

DISCOS

En el conflicto hindú-pakistanés URSS optó por Indostán y China por Pakistán. Sin duda, ambas patrias del proletariado se inspiraron en las sabias e infalibles teorías del inmenso Marx.

Mas, si Islamabad pierde la guerra, al enorme Mao lo deja sin barba; y si no la ganara Nueva Delhi sería Brejnev quien lo barba se la arrancaría.

Deseable es que chinos y rusos no se tiren de los mostachos si quiera fuese para seguir simulando que el proletariado comunista carece de fronteras.

..

Al yanqui le enfada una victoria hindú y envía flotantes de guerra al golfo de Bengala, mientras el eslavo hace lo propio. ¡Valiente por de «golfos»!

Entretanto el chino sonríe avieso, iniciando la carambola.

¡Carambolas! Washington favorecerá a Pekín, Pekín contrariará a Washington, Pekín será víctima de ambos (mézclase a esto un viceversa), o cada uno de por sí hará la santísima a los contrarios?

De ello resultaría la guerra fría.

Mejor que la caliente, que subiendo de grado podría dejarnos asados.

DISCOBOLO

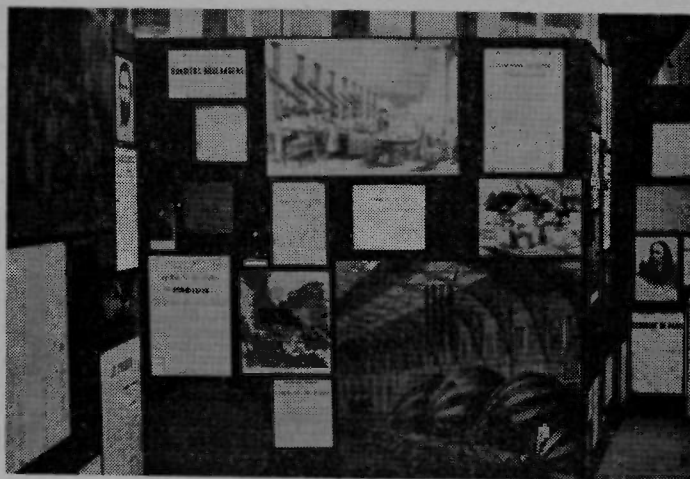
LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris 23 de Diciembre de 1971

La Exposición comunalista

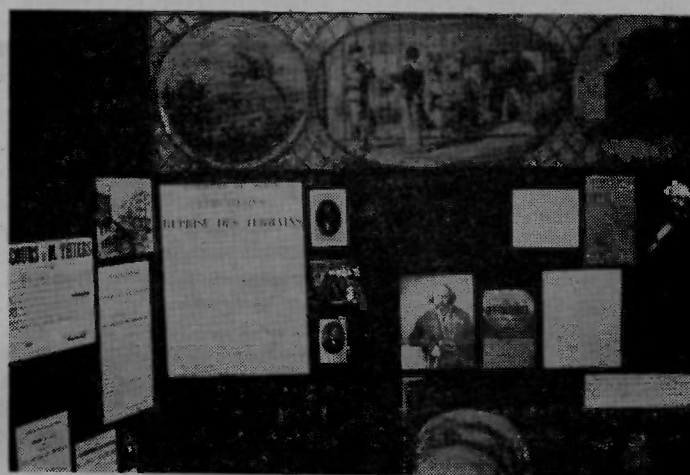
FRACASÓ EL COMLOT DEL SILENCIO



La Exposición documental tan acertadamente preparada por unos excelentes artistas franceses de condición libertaria ha terminado por conseguir un éxito de apreciación tras haber sido tenazmente silenciada por los medios de divulgación de que disponen la gran burguesía y la pequeñez partidista. La inauguración de este gran certamen de arte e historia, tuvo efecto, como se recordará, en el mes de abril de este año en el atrio del Palais de la Mutualité de París. Ya entonces el público inteligente se pudo percatar de la considerable importancia de esta aportación anarquista a la recordación de la gesta comunalista parisina del año 1871.

Dicha Exposición, que no contiene menos de 600 piezas fotográficas, litográficas, tipográficas y demás, todas de referencia directa, tuvo salón abierto en una docena de pueblos de la «banlieue» parisina, habiéndose también aposentado en Mâcon, Givors-Lyon, y, recientemente, en el Grand Palais de París, consiguiendo en todas partes el éxito concluyente que sectores que hicieron muchísimo menos al respecto, quisieron regatearle.

Bien por nuestros muchachos artistas, y que su colección no sea desperdigada, pues en sí es un apreciable documento de la historia viril del proletariado.



Las obras y los días

por FONTAURA

MENOSPRECIO DE LA PEDANTERIA

ES posible que se nazca con propensión a la pedantería, como se nace rubio, moreno, chato, o narigudo. Tal vez sea posible corregir el defecto de ser pedante, como se corrige el vicio de fumar, o de rascarse el pescuezo. En verdad que nos resulta repelente la persona que en todas circunstancias pretende *deslumbrarnos* luciendo el «charol», como decía Pío Baroja, de sus conocimientos, de sus destacadísimos méritos... Y no es que se pretenda desmerecer lo que representa la inteligencia, cultura, claro discernimiento. No hay tal cosa: lo que se critica es el engrimeamiento, la encorsetada suficiencia del pedante. Inteligente lo era, pongamos por caso, Anselmo Lorenzo, y quienes con él alternaron preciaban su sencillez. Hemos conocido a Max Nettlau, y nos daba la sensación de hombre atento y sencillo.

Molière demostró un arte singular en lo de ridiculizar a los pedantes. En la literatura española, ya desde siglos pasados, se percibe en bastantes escritores una marcada inclinación a combatir la pedantería. Recordemos de Leandro Fernández de Moratín aquella formidable *andamada* que tenía por título: «La derrota de los pedantes», así como los incisivos artículos de Mariano José de Larra. Lecciones que no tuvieron en cuenta escritores como Eugenio d'Ors y Giménez Caballero, entre tantos.

Nos ha dolido más que en los otros casos, cuando en ambiente de libertarios hemos notado algún que otro caso de acentuada pedantería. El caso del que escribe un artículo, y diríase que pone cátedra de sapiencia, poniendo una altivez de *magister* a sus *trascendentales* razonamientos, que, dicho sea de paso, algunas veces tienen el valor de descubrirnos el Mediterráneo... Algún otro ha leído un libro que no obstante el ser uno aficionado a ellos, desconoce. Entonces diríase que mira ya con marcada comisaría al que no conoce la obra que él posee... En Granada había un arquitecto que se vanagloriaba de su erudición, llegando a lo inverosímil. En efecto, se trataba de una cosa tan corriente como comerse una manzana, o de llevar en la diestra un paraguas, el hombre sacaba a

relucir a los clásicos griegos, los Infantes de Lara, o las «Coplas de Mingo Revulgo»... Algo parecido a Sancho Panza, soltando refranes, vinieran o no a cuento.

Generalmente, los pedantes, *con saber tanto como saben*, desconocen, u olvidan, que el propio Aquiles, el amado de los dioses, tenía su parte vulnerable: era el talón. Andan por ahí pedantes cuya parte vulnerable alcanza bastante más dimensión que en el caso de Aquiles... ¡Pero cualquiera les pone espejo para que observen sus ostensibles defectos!

VOLVER

No, no se trata, con el título que antecede, de evocar algunos de aquéllos tan sentimentales tangos de Carlos Gardel. He copiado el título de esta crónica al encabezamiento de un artículo de Teresa Páries, suyo obra, «Testamento a Prague», de la que es también autor su padre, ya fallecido, obtuvo el último premio «Josep Pla». El artículo lo ha insertado la revista «Destino». Son unas reflexiones que hace la autora ante el hecho de volver, de truncar la etapa de exilio para regresar a la tierra nativa, como ella acaba de hacerlo.

Dice Teresa Páries: «Volver es desistir del firme deseo de que los hijos vayan a la escuela pública porque uno es hostil — por principio — a la enseñanza privada, sentimiento impotente frente a la realidad que sólo conocías de lejos. Y habrá que inscribir los hijos en la escuela «de pago», pagando al contado matrícula. mensualidad de 2.000 para arriba, gastos imprevistos, compra de libros, libretas, carpetas, y mil etcéteras; gastos jamás imaginados a la hora de hacer el presupuesto de retorno. Primera claudicación. ¿Habrá otra?» ¡Claro que las hay! ¡Y otras, y otras más! Pido sigamos transcribiendo otros párrafos:

«Volver es hundir los navíos irremisiblemente, hasta el fondo, porque si no vuelves, vienes «a ver cómo me va», y como me va mal, regresas al destierro.» Agreguemos lo siguiente: «Volver es tomar el pulso de tu país y comprobar, a veces, que no se oye en absoluto, sin creer, por ello, que ya no corre sangre por sus venas. Volver es sentir un día el miedo de no ser capaz de integrarse en el conjunto o el pánico de ser integrado, arrinconado...»

No vamos a negar tampoco que ya no corre sangre por las venas del pueblo español. No vamos a negar la existencia de un heroísmo latente en el seno de la clase obrera, de la juventud estudiantil, de los hombres de indomable sentido de la dignidad. Ya en unas regiones, bien en otras, a pesar del encono policiaco, de la represión constante, desde que el fascismo franquista domina al país, no ha cesado, no cesa, la obstrucción, unas veces velada, subterránea, otras a plena luz, en huelgas, en manifestaciones de protesta. Por haber actuado clandestinamente contra el régimen y haberse descubierto los pasos del batallador antifascista, más de uno ha tenido que cruzar la frontera y exiliarse a fin de no quedar inmovilizado en ambiente de reclusión. Exiliarse algunos por no pagar caro el ser reincidentes en lo de pagar pena por ir contra el régimen.

Entrar en España, sin pasaporte, sin cédulas consulares, sin permiso de autoridades, en plan de integrarse a la lucha clandestina, es una cosa. Volver con todos los requisitos legales, en plan de «buena persona», en acatamiento a todas las disposiciones que el régimen impone, es ya otra cosa. ¿Volver cuando se ha contribuido moral o económicamente a la difusión de publicaciones de propaganda contra el régimen? ¿Volver cuando se tiene la seguridad de que no se ha de poder decir sin ningún temor lo que se piensa y lo que uno ha dicho fuera de España? ¿Volver cuando se sabe que se han de experimentar las humillaciones que no se sufren en el exilio? ¡Hay que pensárselo y volver a pensar!

Sabemos que ha habido quienes por intereses materiales o por motivos de orden sentimental, volvieron. Sufrieron humillaciones, recibieron el desdén de quienes se *dignaban perdonarles*... ¡Perdonarles el delito de haber tenido dignidad y habere enfrentado a la ignominia! Fueron «integrados», «tragados», «arrinconados». Anhelaron estar otra vez en el exilio... Pero ya era tarde, los años, la situación material. ¡Pagaron caro el haber vuelto!

¿Volver a España cuando el gobierno franquista tiene el exacerbado cinismo de considerar como «enemigos de la patria» a los enfermos y mutilados que, hallándose en zona republicana, se

incorporaron a filas cuando fueron demandados? ¡Y ello al cabo de treinta y cinco años! ¿Volver a España para limitarnos casi casi a hacer como los integrantes de cierta congregación frailuna, que el conversar les está vedado, y cuando dos se encuentran en el claustro del convento, uno dice al otro: «Morir habemus» y dicen que el otro responde: «Ya lo sabemos?»

No, en condiciones humillantes ara nosotros, idealistas de ayer y de hoy. Idealistas también del inmediato futuro, no nos interesa volver a España. Y lo pensamos y lo decimos con naturalidad, sin pose declamatoria, sin altisonancia discursiva. De volver, el sufrimiento moral se nos clavaría en lo hondo de nuestra conciencia. Preferible a ello el exilio. ¡Y conste que somos exiliados de tercera! Exiliados de los que han experimentado no pocos sinsabores, no pocas contrariedades, lejos de la tierra que nos vio nacer, en la que, cuando hubo un mínimo de libertades cívicas, en todos los sentidos estuvimos mucho mejor que en nuestra presente situación de exiliados.

Volver, para la gran mayoría de exiliados, supone el *integrarse* a toda una serie de funciones, base de la organización franquista. Y mientras ella subsista, somos sus enemigos declarados. De ahí que preferamos quedarnos.

EL CALENDARIO DE S.I.A.

Esta vez nos ha sorprendido el ver puesta en esperanto la salutación y explicación de lo que SIA representa. Ya luego, en las nutridas páginas de texto respaldo a la hoja de cada mes, historial, detalles en relación a la citada organización. Luego caricaturas evidenciando el triste destino de España; dibujos emotivos poniendo de relieve lo que son las guerras y el militarismo. Fotografías de elementos de formación libertaria pusieron todo su empeño en la obra que SIA propicia. Vemos la efigie de Robert Louzon, del doctor Marc Pierrot, de Sebastián Faure, de Luis Lecoin y de la compañera Emma Goldmann.

En suma, como todos los años, se notan en el calendario matices de un intenso valor evocativo.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Demandez-la à l'Administration du journal.

En torno al Sínodo

por Fernando FERRER

(Continuación y fin)

«Epour si Muove»

En algunos momentos, el sínodo, nadando entre las contradicciones de los padres, duda cuando han hecho brillar un instante el rayito de esperanza en los que creen posible un cambio en la estructura de la Iglesia al preconizar algunos de los reunidos una respuesta a la pregunta: «¿Para qué tiene que haber sacerdotes?» A la que dicen es conveniente responder con claridad, porque si el sínodo es incapaz de hacerlo «dará un golpe mortal al porvenir».

Simultáneamente se manifiesta otro problema de los muchos que la Iglesia tiene planteados. El de la riqueza material, ante el cual, considerando secundario el problema del celibato, varios asistentes afirman que: «donde la Iglesia es pobre, el sacerdote no sufre en nada de una crisis de identidad» y que «no hay que hacer ni doctrina ni exhortaciones piadosas. Los curas y los pobres están prácticamente ausentes del sínodo y es necesario concretizar adaptando Vaticano II a nuestro tiempo, sin perder de vista los que llevan cotidianamente el peso continuo, porque es cosa vana querer mantenerse inmóvil cuando la historia se acelera y el mundo se mueve.»

«Epour si muove», había dicho Galileo Galilei. La Iglesia le hizo renegar sus afirmaciones. Maestra en la gimnasia del oportunismo, las hizo suyas más tarde, cuando le convino, y como le conviene estar en todos los peones favorables, Pablo VI no titubea en aconsejar al cardenal Malula: «Vosotros debéis tener un cristianismo africano.»

La duda del mundo es cada día mayor en materia religiosa. Las jerarquías sienten necesidad de ponerse al diapason de la historia, para lo que no pueden orillar declaraciones que otrora hubieran aparecido escandalosas. Oigamos lo que dice Lecuyer, superior general de la congregación del Espíritu Santo:

«La crisis actual presenta caracteres positivos. Los sacerdotes dan prueba de una voluntad generosa y recta al adaptarse a los tiempos modernos. Nosotros debemos reconocer lealmente el estado inacabado de nuestros conocimientos sobre la cuestión sacerdotal. Prosigamos nuestros estudios con los ortodoxos y los protestantes, que han hecho resaltar puntos

que nos son aún oscuros. Aún no es posible dar una teología completa del sacerdocio; los teólogos están excesivamente divididos para ello.» (...) «Hay que abordar útilmente tres puntos: compromiso político-social del sacerdote; remuneración y posibilidad de ejercer una profesión civil; diversos aspectos de la dimensión familiar con franca discusión sobre el celibato.»

Escuchando este hombre viene en mente la maldad sádicamente enfermiza de los que siempre han tenido interés en condenar el anarquismo, en nombre de la religión y de la sociedad, considerándolo como un agente de brutalidad, incapaz de estudiar los problemas socio-humanos y de presentar un programa fijo de vida para ofrecerlo a la colectividad humana, como si fuera posible lograr semejante panacea de solución de todos los problemas societarios. Sobre todo, cuando, a través de la historia, los anarquistas no han podido dirigir sus propagandas más que de manera muy accidental y siempre perseguidos por las autoridades de toda clase de tendencia política, religiosa o ambas a la vez.

Sin embargo, el fracaso de la religión no da lugar a dudas. Consideremos que en este sínodo están presentes la flor y nata de los pensadores y juristas del catolicismo ecuménico y, pese a pasarse días y más días discutiendo sobre problemas bien definidos, mezclan todos los aspectos de otros problemas sin resolver ninguno, nadando en un caos de confusión que confirma la afirmación que es una condena: «Debemos reconocer el estado inacabado de nuestros conocimientos», que es también de la infalibilidad pontifical, que se une a la otra afirmación: «Estamos divididos».

Tras dos mil años de haberse dado la estructura teocrática que, como todo lo absoluto, llega al error mayor y a toda clase de aberración para mantenerse, se observa que las carencias racionales son inmensas en todos los aspectos. No sabiendo qué santo invocar para resolver la carencia vocacional, los cardenales Flahiff y Suenen abogan por los «ministerios femeninos».

Imaginando como posible sacerdotisa a la mujer, que fuera ayer sin alma y tan sólo portadora del vicio, recordamos a Teresa de Avila, de quien, en 1578, monseñor Felipe de Segá decía: «Es una mu-

jerzuela revoltosa, versátil, desobediente y tozuda. So pretexto de piedad, siembra errores de doctrina. Y aunque San Pablo haya dicho que las mujeres no pueden enseñar, ella se comporta como si fuera un profesor de teología.»

Pero fue canonizada. Y si en 1923 el obispo de Avila no obtuvo satisfacción al solicitar de Roma fuera nombrada «doctor de la Iglesia», en octubre de 1970, Pablo VI, pese a San Pablo: «Que las mujeres se callen dentro de la Iglesia», la eleva a la dignidad solicitada en 1923.

Contradicciones huérfanas de toda lógica, dignas de una antología de nimiedades, como la de defender el celibato sacerdotal con el argumento siguiente: «Mejor es ordenar hombres viudos que hombres casados». Olvidando que San Pedro también estaba casado y con familia.

Teología y pasión

Como estos teólogos no dejan de ser humanos (hombres) y apasionados al estar poseídos por una idea fija, que no logran orillar, mezclan conceptos y puntos en sus discusiones y el problema del celibato les lleva de vuelta y media. Se diría que vuelven a él rompiendo el compás que las asambleas han trazado de antemano, dejando diminutos los interruptores de las asambleas obreras, carentes de la cultura y el equilibrio físico del hombre reposado, como son los que representan al mundo católico. Y olvidando que en la Iglesia domina la imposición del cardenal Schmitt, manifestándose sobre el celibato, escribe: «Todo lo que es impuesto por una ley es mal acogido e inclusive la obligación del celibato para los curas.»

Tarancón y la justicia

Cuando esos señores discuten el tema de la justicia en el mundo, nos apercibimos de que sólo hay su justicia. Todos los términos que esgrimen para disuadir sobre la respetabilidad del integrista individual y colectivo al margen de la Iglesia, nos llevan a las mil y una actitudes y retrocederes que han servido a la Iglesia para mejor saltar. Veamos lo que propone el cardenal Tarancón, arzobispo de Toledo: «El sacerdote, en su calidad de ciudadano y ministro de la Iglesia, está obligado a tomar posición de manera

inequívoca cuando se trata de defender los derechos del hombre, la promoción integral de la persona humana, la causa de la paz y de la justicia, no tan sólo individualmente, sino colectivamente. Todos los miembros del sínodo han reconocido la conveniencia y la afinidad profunda que existe entre el sacerdocio y el celibato poniendo de relieve su profundo significado.»

El conocimiento de la política eclesiástica española nos evita comentar esos puntos esenciales del informe de Tarancón. La manera cómo defendieron los derechos del pueblo español y de cómo continúan defendiéndolos, es harto elocuente. «Fray Ejemplo es el mejor predicador», decía Gracián. Y el de ellos, respecto de nosotros, sólo puede traducirse por su empeño en mantenerse al lado del poder autocrático - castrense. No podemos, en manera alguna, considerar al clero español capaz de ninguna reforma. Sus protestas son solamente de labios para afuera. Arma de un solo filo dirgida hacia sus opositores.

Por el momento no puede vaticinarse nada sobre los resultados finales del sínodo. Se nos considerará sin duda guiados por el diablo si decimos que todo quedará esencialmente como antes. Que la verborrea no hace revolución; que los ciudadanos de gran parte de Europa y América continuarán pisando terreno católico; que la Iglesia continuará al lado del poder, de no importa qué poder, con tal de mantener sus prebendas y sus privilegios. No se hagan ilusiones los izquierdistas católicos. Y no es que querramos encerrarnos en un fortín de aprehensiones y desconfianzas, sino porque la experiencia nos enseña que la única forma de revolución sana es la expropiación pura y simple de lo exuberante innecesario, actualmente en posesión de unos privilegiados, para que aprovechen de ello los más, demistificando así el poder de una institución que a través de dos milenios ha sometido al hombre, confinándole al temor y a la miseria.

A. M. D. G.

N.B. — En el artículo «En torno al Sínodo», escrito 15 días antes que éste terminara, cometí un error. En la línea nueve, a continuación del subtítulo: «Papas castrenses», en lugar de leerse: «Rerum Novarum», léase «Quadragesimo Anno». Y las cosas quedarán en su lugar.

Hombres de la C. N. T.

JUAN PEIRO

XVI

El «Bienio Negro»

HACIA ya días que era evidente la derrota de las facciones republicanas de izquierda por su inutilidad e incumplimiento de promesas al pueblo a su paso por el gobierno. El desencanto nacional tuvo su plena y evidente manifestación en el abstencionismo electoral y en la votación francamente a favor de las derechas, de las que nació el abyecto conglomerado formado por Lerroux - Gil Robles. Tal resultado fue la evidencia infalible de la degeneración del régimen. Para nadie era un secreto el descrédito político y moral de Alejandro Lerroux ni su instinto rapaz, así como el de su compadre en la gobernación del Estado, el «jefazo» Gil Robles, representante de los vastos intereses de la Iglesia, de la reacción y del jesuitismo. Los últimos meses del gobierno republicano-socialista fueron francamente lamentables, las multitudes decepcionadas, los verdaderos republicanos defraudados, vaticinaban ya el desastre. Recuerdo la frase profética del viejo Ródenas, que me dijo:

«Me voy a morir pronto (como ocurrió), pero de no ser así vería desaparecer a la segunda República igual que vi la muerte de la primera.»

El incidente más grave y destacado que marca el descenso del gobierno Azaña-Prieto fue debido a un debate parlamentario al discutirse la Ley de Arrendamientos Rústicos, acerca de la cual estaba en desacuerdo la mayoría que apoyaba al gobierno. Buen número de diputados socialistas y republicanos de izquierda la impugnaron aduciendo que, igual con lo hecho con la Ley Agraria, todo consistía en simulaciones y apaños para no dar la tierra a los campesinos. Las derechas, ya crecidas y envalentonadas, aprovecharon la falta de unidad de la cofradía gubernamental para arremeter a fondo contra la ley, juzgándola de socializante y revolucionaria. Mientras el gobierno, en vez de obrar con resolución, perdía el tiempo con discusiones inútiles, tratando de atemperar a sus adictos y de contemporizar con sus adversarios, pretendiendo convencerles de lo que ya sabían, o sea de que no era tan fiero el león como lo pintaban.

Por entonces tuvieron lugar las elecciones de vocales del Tribunal

de Garantías, en las que fueron derrotados los candidatos oficiales. En otros comicios, para elegir concejales municipales se repitió la misma suerte. Aprovechando esta ocasión, Lerroux y las taifas reaccionarias solicitaron un debate político, que resultó muy accidentado, en el que alegaron que el gobierno no representaba ya a la opinión mayoritaria del país. Esta propuesta fue apoyada por el presidente de la República, Alcalá Zamora, la que tuvo por consecuencia la dimisión del gobierno Azaña, para dar paso a un gobierno interino formado por Lerroux, que terminó a los pocos días sin pena ni gloria. Así fue como advino otro presidido por Martínez Barrio, que fue liquidado sin tardanza, hasta llegar a constituir un ministerio llamado de «unidad republicana» en el que figuraron elementos de todos los sectores.

Al momento de constituirse el nuevo gobierno, Alcalá Zamora, que oteaba ya un cambio hacia la derecha con complacencia, firmó el decreto disolviendo las Cortes Constituyentes con el anuncio de la celebración de nuevas elecciones. Esta fue la señal para que toda la grey conservadora se lanzase a la calle con la disposición de triunfar como diera lugar, empleando toda clase de amaños y corrupciones. En este conato para hundir la República intervinieron como actores principales Juan March, el marqués de Urquijo, el conde de Romanones y Angel Herrera, que fue quien lanzó por su cuenta a Gil Robles, ex redactor de «El Debate», a quien hincharon a fuerza de una propaganda truculenta, al que le otorgaron el calificativo de «conductor que jamás se equivoca» y otras monsergas por el estilo. Para ganar este proceso electoral se dieron cita todas las «fuerzas vivas», que hasta estos momentos habían estado agazapadas, pero que habiendo pasado ya sus primeros momentos de estupor, se lanzaron a la conquista del poder. A estas alturas estaban ya convencidas que las izquierdas eran inoperantes, formadas por gentes incapaces de obrar y en franco descrédito. Para lograr sus propósitos pusieron en circulación todos los medios a su alcance: dinero, soborno, presiones, amenazas, etc., logrando plenamente los objetivos perseguidos.

Esta campaña fue realizada por la conjunción de los partidos siguientes: «Renovación Española,

Acción Popular, Integrista, Agrario, y Radical, o sea, todo el conjunto de resentidos, más por sentirse desplazados del Poder que por los avances sociales que el «izquierdismo» propiciaba. Los motivos que esgrimieron, en especial, fueron: la acumulación de cargos, la inmoralidad en negocios y «Casas Viejas», que lo explotaron hasta el cansancio. Como puede verse apelaron a lo más impúdico, puesto que luego, en mayor abundancia y con auténtica justicia, todos estos cargos revertirían en su contra. Pero la principal causa de este triunfo derechista hay que buscarla en el lastre que dejó el gobierno anterior, ya que por aquellas fechas una averiguación que se hizo por diversos reclusos españoles, dieron por resultado que había más de nueve mil detenidos en calidad de gubernativos, lo que ya puede suponerse que la gran mayoría correspondía a militantes cenetistas. Lo que explica, a la vez, la indiferencia e incluso la hostilidad que los trabajadores conferían a la continuidad de esta política y de ver de nuevo a los mismos hombres, que tanto los habían defraudado, encaramados en la dirección del Estado.

Aquí cabe añadir que durante el bienio Azaña-Prieto se había elaborado una ley que favorecía en extremo a las mayorías, lo que ahora sirvió para facilitar el triunfo de sus adversarios, ya que casi todos los ministros del gobierno anterior quedaron sin acta. Al saberse tal resultado, lo primero que hizo el ministro de Gobernación fue poner en vigor, por vez primera, la Ley de Orden Público, elaborada por la coalición republicano-socialista, declarando el estado preventivo, bajo el pretexto de que se temía la declaración de huelgas y la agitación proletaria. En este momento, al encontrarse los socialistas desplazados del poder, empezaron con amenazas verbosas de poner en marcha el disco rojo. Hubo también paradas y concentraciones de los reaccionarios triunfantes. También se habló de pugnas entre Lerroux y Gil Robles, en especial contra éste, puesto que quienes habían financiado la farsa electoral pretendían que se diera un golpe de Estado a favor de la Monarquía, mientras que Angel Herrera, el forjador de la CEDA, verdadero promotor de este teje-maneje, lo que pretendía era adueñarse de la República y convertirla en un dócil instrumento al servicio del jesuitismo.

Al finalizar el «Bienio Rojo» el proletariado ya no tenía la menor confianza en la República ni en una España renovada. Todas las ilusiones de democratizar al país se habían esfumado. En los meses sucesivos, los gobiernos lerrouxistas, formados por demagogos, trapisondistas y gentes avorazadas, terminaron en el mayor descrédito. A todo ello las facciones derechistas estaban esperando que la pera estuviera madura para comérsela. En apariencia eran cautelosos, simulando que no tenían necesidad de presionar para que llegara el momento de asaltar el Poder, pero en realidad iban forzando la nota con notas alarmistas por la prensa a su servicio, paralizándolo fuentes de trabajo, intensificando el desempleo, con la consiguiente miseria en el campo y en la ciudad, achacando el proceso de ruina y descomposición del régimen a las huelgas, a los anarquistas y socialistas. Hasta que esta situación anómala, alimentada en parte por el propio gobierno para dar la batalla al extremismo, vino a culminar en las graves sucesos del 6 de octubre de 1934.

En tales momentos la CNT pasaba por trances difíciles especialmente en Cataluña. La persecución contra sus militantes más destacados era más intensa que nunca. Poca era la diferencia que existía entre la política represiva que se practicaba desde Madrid a la ordenada por la Generalidad en Barcelona. Así que el proletariado, una parte residente en las cárceles, e indiferente por otra a la acción política de los gobernantes que tan mal lo trataban, vieron transcurrir los acontecimientos sin una intervención decisiva, pero, no obstante, se decretó la huelga, paralizaron varias industrias, algunas poblaciones secundaron el movimiento y se paralizó el servicio ferroviario. Todos los sindicatos estaban clausurados por orden judicial, pero ante el presente, promotor de una lucha a fondo, se rompieron los precintos gubernativos, lo que ocasionó algunas víctimas, pero sirvieron para concentrar a los obreros durante estos agitados días. La pugna de la CNT con las autoridades catalanas fue agitada e intensa, especialmente con Dencás, tipo tenebroso e irresponsable que nadie se explica como pudo llegar a ocupar el cargo de consejero de Gobernación, y que en los momentos álgidos de presión del Gobierno Cen-

BELIS

por JOSE VIADIU

tral hizo pública la siguiente declaración.

«Pueblo de Cataluña, el gobierno no duda de que todos estáis a su lado y que contribuiréis con vuestro civismo a mantener la paz. Pero como tenemos noticias de que elementos extremistas intentan perturbar el orden, hemos tomado las disposiciones del caso, y damos el aviso de que esta tarde será tomada militarmente la ciudad por el somatén republicano de Cataluña. Los extremistas han iniciado agresiones contra la fuerza pública y han cometido algunos desmanes que precisa evitar. ¡Os pido a todos el apoyo en este momento decisivo!»

Desde luego lo estúpido de esta proclama es que los «extremistas» de que habla, o sea la CNT, eran los únicos que podían salvar la situación. Con todo una gran manifestación obrera hizo acto de presencia frente a la Generalidad pidiendo armas para combatir a la reacción, solicitud que fue negada, mientras iban armando a los «escamots de l'Estat Català», elementos francamente impopulares e incapaces de imponerse al enemigo. Se dijo que durante la noche del 5 al 6 de octubre hubo escenas violentas entre Companys y el general Batet que no secundó sus planes, mientras anunciaba que la guarnición militar de la 4ª división estaría al servicio del poder central. Al atardecer el presidente de la Generalidad pronunciaba la siguiente arenga:

«¡Catalanes! Las fuerzas monarquizantes y fascistas que de un tiempo a esta parte pretenden traicionar la República, han logrado su objetivo y han asaltado el Poder.

Los partidos y los hombres que han hecho públicas manifestaciones contra las menguadas libertades de nuestra tierra, los núcleos que predicán constantemente el odio y la guerra a Cataluña, constituyen hoy el soporte de las actuales instituciones.

Los hechos que se han producido dan a todos los ciudadanos la clara sensación de que la República, en sus postulados fundamentales democráticos, se encuentra en gravísimo peligro.

Todas las fuerzas auténticamente republicanas de España y los sectores sociales avanzados, sin distinción ni excepciones, se han levantado en armas contra la audaz tentativa fascista.

La Cataluña liberal, democrática y republicana, no puede estar ausente de la protesta que se im-

pone en todo el país, ni puede silenciar su voz de solidaridad con los hermanos que en tierras hispanas luchan hasta morir por la libertad y el derecho. Cataluña enarbola su bandera y llama a todos al cumplimiento de su deber y la obediencia absoluta al Gobierno de la Generalidad que desde este momento rompe toda relación con las instituciones falseadas.

En esta hora solemne, en nombre del pueblo y del Parlamento, el Gobierno que presido asume todas las facultades del poder en Cataluña, proclama el Estado Catalán de la República federal española, y al establecer y fortificar la relación con los dirigentes de la protesta general contra el fascismo, les invita a establecer en Cataluña el gobierno provisional de la República, que hallará en nuestro pueblo catalán el más generoso impulso de fraternidad en el común anhelo de codificar una República federal, libre y magnífica.

El Gobierno de Cataluña estará en todo momento en contacto con el pueblo. Aspiramos a establecer en Cataluña el reducto indestructible de las esencias de la República. Invito a todos los catalanes a la obediencia al Gobierno y a que nadie desacate sus órdenes. Con el entusiasmo y la disciplina del pueblo nos sentimos fuertes e invencibles. Mantendremos a raya a quien sea, pero es preciso que cada uno se contenga, sujetándose a la disciplina y a la consigna de los dirigentes. El Gobierno, desde este momento obrará con energía inexorable para que nadie trate de perturbar ni pueda comprometer los patrióticos objetivos de su actitud.

¡Catalanes! La hora es grave y gloriosa. El espíritu del presidente Macià, restaurador de la Generalidad nos acompaña. Cada uno en su lugar y Cataluña y la República en el corazón de todos.

¡Viva la República y viva la Libertad!»

A renglón seguido Batet contestó declarando el estado de guerra. Salen las tropas a la calle. Se hacen exhortaciones a la lucha, pero nadie ofrece resistencia. Los «escamots» ni salen de sus casas. El episodio más destacado tuvo lugar en el Centro de Dependientes donde murió en franca lucha Jaime Compte y cinco otros. Tiroteos. Rendición incondicional. En las primeras horas de la mañana el presidente Luis Companys, seguido de sus consejeros, del alcalde de Barcelona y de algunos concejales, conducidos por soldados, pe-

MAS ANTENA

LE DIJERON «NO» A CASTRO

CARACAS, (OPE). — «Los intelectuales republicanos españoles le dijeron «No» a Fidel Castro en los días en que éste vivía la apoteosis de su triunfo — decía «El Universal», de esta ciudad el 13 de noviembre en un artículo de Fernando Alloza — Hay que anotar en seguida que esta actitud no se debió a que hubiesen apoyado a la dictadura de Batista. Antes al contrario, los republicanos exiliados en Cuba, acaso sin excepción, estuvieron en contra de Batista. Pero experimentados, quizás demasiado experimentados y escarmentados, opusieron muchas reservas al entusiasmo desbordante de aquellos primeros días del año 1959 y no cumularon con ruedas de molino que Fidel Castro ofrecía en velos de pésima retórica humanista y democrática.

Claro que una cosa eran los republicanos españoles exiliados en Cuba y otra los comunistas españoles exiliados en Cuba. Estos consideraron el triunfo de la revolución como cosa propia e inmediatamente lanzaron un manifiesto entusiasta de adhesión a Fidel Castro, que cualquiera pudo creer que incluía a los republicanos españoles en general. Fue necesario deshacer el equívoco y poner las cosas en claro. En declaraciones públicas hicieron constar que ellos no habían tenido arte ni parte en el manifiesto aludido. Después, unos antes y otros más tarde, fueron tomando el camino del exilio. El segundo para ellos. Esta vez unidos a los cubanos en un éxodo multitudinario como el de ellos en 1939...»

LA HUELGA DE HAMBRE DE LOS PRESOS NACIONALISTAS

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (10 diciembre), en despacho de su corresponsal en Madrid da cuenta de que los nacionalistas vascos de gran número de cárceles han declarado la huelga del hambre. Protestan de la dispersión a que se les somete. Esta decisión se

netraron en el despacho del general Batet, quien exclamó:

— «¡Qué noche! Habéis jugado con Cataluña y puesto en peligro la República.

A lo que con serenidad y firmeza le contesta Companys.

— «¡No estamos aquí para oír reconveniones! Proceda como debe.

(Continuará)

adopta al cumplirse el primer aniversario del proceso de Burgos. Añade que son un centenar.

DEL ATENTADO CONTRA LA CASA SINDICAL DE VITORIA

BILBAO, (OPE). — «La Gaceta del Norte», que había dado la noticia de haberse practicado en Alava tres detenciones con motivo de la explosión en la Casa Sindical, rectifica la noticia cinsignando que han sido puestos en libertad por no alcanzarles ninguna responsabilidad sobre el atentado.

HUELGA PARCIAL

BARCELONA. — Los obreros de la Seat, que tanto dicen que hablar en fechas muy recientes, no parecen haber dicho todavía la última palabra. Un nuevo paro, en esta factoría afecta a unos 1.800 trabajadores. Se trata al parecer de presionar sobre la dirección de la empresa para que acepte el aumento de 3.000 pesetas anuales que piden los obreros además de una semana laboral de cinco días. La Seat tiene una plantilla de 21.700 trabajadores.

CALENDARIO



para 1972 5 francos.

DE INTERES PARA LA PROPAGANDA

«Elecciones CNT-AIT» propone a organismos y compañeros cenetistas la divulgación del folleto que acaba de editar con el título de «ABC SINDICALISTA», comprendiendo el mismo 31 puntos esenciales que definen breve y claramente el objetivo y las tácticas de la Confederación Nacional del Trabajo. Es, el «ABC SINDICALISTA» un compendio del anarcosindicalismo incluso asequible a las mentalidades obreras desprovistas. Es el grano de siembra que hasta ahora nos faltaba. Divulgar este opúsculo pronto a salir será cumplir obra positiva. Su precio: 1 F.

Fara más informes: S. I., 4, rue Belfort, 31-Toulouse.

El crimen internacionalizado

por JAIME BALIUS

EL mundo asiste estupefacto ante el espectáculo de horror que esta vez se localiza en el Extremo Oriente.

Si en 1939 aconteció el éxodo español, y el consiguiente trato inhumano en los campos de concentración, no quedó sensibilizada la humanidad puesto que las intrigas de los capitalistas de Estado, sean negros o rojos, han continuado desangrando a los pueblos uno tras otro. Si en Biafra exterminaron a todo un pueblo por la disputa del petróleo en suelo nigeriano. Si en el Congo también intervinieron los mismos sórdidos intereses y si Checoslovaquia fue ocupada por los rusos a causa del uranio que existe en Bohemia; todo ello no ha sido suficiente.

Ahora la tragedia se está viviendo en Calcuta antigua capital del Imperio de las Indias, en el siglo XIX, ciudad levantada sobre un brazo del río Ganges que contaba tres millones de habitantes en 1947 cuando la Gran Bretaña anunció por la voz de Lord Mountbatten la partición de la India en dos Estados distintos: India y Pakistán. En 1969, Calcuta, corazón de la Bengalia india, había doblado su población; en 1971 alcanza siete millones y a esos millones de harapientos hay que agregar el éxodo masivo del Pakistán Oriental que según calculan las agencias de prensa rebasa los 10 millones de fugitivos.

Calcuta es en la actualidad, y precisamente en los instantes en que se exhibe la fementida leyenda de Belén, la capital de la muerte y del horror. Barrios enteros son infectados por el cólera, la tuberculosis y toda clase de enfermedades. Las condiciones de vida son infrahumanas: un grifo de agua para 500 personas y una letrina para 10.000. Los niños mueren a millares y los que no han muerto son esqueletos vivientes y muchos de ellos han quedado ciegos.

El espectáculo que presencia el mundo a raíz de tal genocidio sería más que suficiente para enjuiciar a todos los hombres de Estado, si, distinción puesto que si al parecer el drama de los bengalis gira en torno a la interferencia del Kremlin y de Pekín, la verdad es que todos los Estados son culpables vendiendo armamento por doquier e interviniendo de una manera descarada en la vida de todos los pueblos, sean cuales sean. La ONU, esa guarida de gangsters es el cenáculo de toda la podredumbre actual.

Existe todavía el drama español con la presencia física en el pináculo del Estado del carnicero que me atrevo a llamar español, puesto que sería insultar a ese magnífico pueblo que sigue todavía al pie de la brecha a pesar de la beligerancia manifiesta de las podridas democracias con etiquetas de burguesas o populares.

En España se murió como en Biafra y en Calcuta. Los españoles fuimos sacrificados como lo fueron los biafreses y lo son y serán los bengalíes.

Por lo que respecta a la incidencia del triunfo electoral de la Liga Awami en diciembre de 1970 no hubiera trascendido más allá de un tibio movimiento autonomista como en Cataluña la Liga Regionalista.

Su líder el Cheikh Mujibur Rahman perteneciente a una familia burguesa bengali, tildado de nacionalista con manifiestos contactos con las veinte familias indias que controlaban una gran parte del comercio y de las finanzas. La burguesía bengali consideraba que el Pakistán Occidental se industrializaba a expensas de los bengalis. Las divisas conseguidas con la venta del yute iban a parar todas a Karachi mientras que el Pakistán Oriental era mantenido en un estado de tipo colonial. La raíz de la pugna tiene un carácter eminentemente social, como lo es el caso de Irlanda.

La Liga Awami fue desbordada por los llamados incontrolados que fueron decididamente a la insurrección armada. Al crearse esta situación explosiva, el Estado Hindú tembló puesto que el movimiento naxalista tiene profundas raíces entre el campesinado indio. De ahí el viaje de la señora Gandhi a las capitales de las principales potencias mundiales, y seguramente obtuvo el visto bueno para ahogar el peligro revolucionario que podía alcanzar proporciones grandiosas teniendo presente el estado de miseria del sub-continente indio y quizás hubiera abrazado el Pakistán entero. Por ello no es de extrañar que la India intervenga de una manera abierta en el Pakistán Oriental cuando ya los guerrilleros del Bengla-Desch controlaban zonas de bastante importancia. Tampoco puede sorprender a nadie que si el ejército indio toma la situación en sus manos los incontrolados, o sea la minoría revolucionaria quedarán neutralizados por el momento y en este supuesto el Pakistán Occidental llegue a un acuerdo con la Liga

Awami como ya ha sido anunciado públicamente por su jefe de Estado Yahya Khan.

Una vez alejado el peligro de una revolución social de matices inconformistas, con Moscú y Pekín queda en pie la rivalidad ruso-china. Desde el tiempo de los Zares que los rusos sufren de la obsesión de un doble cerco o sea de un lado por los amarillos y del otro lado por los germanos. De ahí sus prisas por el tratado de seguridad europea y a la misma razón obedece el pacto soviético-hindú.

Y como réplica los chinos se han apoyado en el Pakistán Occidental pues sus fronteras con la India son muy extensas y le interesaba

extender su influencia al Pakistán Oriental para contrarrestar el pacto soviético-hindú.

Si la revuelta del pueblo bengali la vemos con simpatía ha de colegirse que los movimientos de tipo colonial o nacionales en el que se halla incurso la España actualmente no pueden triunfar sin que el proletariado ocupe el puesto de abanderado en la lucha por la emancipación de los pueblos colonizados por una potencia extranjera o tiranizados por un fascismo autóctono. La lista de pueblos inmolados es interminable. España, Biafra, Congo, Vietnam, Bengalia, etc. Si los pueblos no pueden acabar con el crimen convertido en razón de Estado seguirán los genocidios.

Libros para placer y regalo

Obras de autores universalmente famosos encuadradas en piel flexible. Formato 14 x 18 cms. 1 500 a 2 000 páginas en papel biblia opaco:

«Obras completas», García Lorca	90 00
«Obras completas» (3 volúmenes), Blasco Ibáñez	250 00
«Obras completas», Cervantes	75 00
«Obras completas» (2 volúmenes) A. Nervo	120 00
«Obras completas» (2 volúmenes), Quevedo	120 00
«Episodios nacionales» (3 vols.), Pérez Galdós	250 00
«Antología Poesía española»	75 00
«La Divina comedia», Dante	30 00
«Obras escogidas», Rosalía de Castro	36 00
«Obras completas», Gogol	36 00
«Artículos completos», Larra	36 00
«Romancero español»	36 00
«Don Quijote», Cervantes	50 00
«Ensayos de crítica e historia», Taine	24 00
«Historia del arte», Winkelmann	24 00
«Obras escogidas», Turgue-niev	36 00
«Ensayos», (2 vols.), Unamuno	100 00
«Novelas completas», Ciro Alegria	75 00
«Obras completas» (2 volúmenes) Casona	150 00
«Obras escogidas», Valle Inclán	75 00
«Obras completas», (4 volúmenes), Pérez de Ayala	300 00

«Obras completas» (3 volúmenes), M. A. Asturias	180 00
«Poesías completas», Gabriela Mistral	60 00
«Libro poesías», (2 vols.), J. R. Jiménez	120 00
«Teatro escogido», Echegaray	60 00
«Obras escogidas», Tomás Mann	60 00
«Obras escogidas», Ham-sun,	60 00
«Obras escogidas», Faulkner	60 00
«Obras escogidas», S. Lewis	60 00
«Obras escogidas», R. Tagore	60 00

A 18 francos volumen

«Los perros hambrientos», C. Alegria.	
«Rimas y leyendas», Bécquer.	
«Pobres gentes», Dostoyevski.	
«Antología poética», García Lorca.	
«Las almas muertas», Gogol.	
«El pobrecito hablador», Larra.	
«Meditaciones Quijote», Ortega y Gasset.	
«Tirano banderas», Valle Inclán.	
«Juanita la Larga», Valera.	
«Maria» Isaacs.	
Atlas de España	75 00
Atlas mundial	75 00
«La Iglesia católica y la Alemania nazi», Guenter Lewy	27 00
«Historia de las agitaciones andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00
Pedidos y Giros a Roque Llop, 33, rue des Vignoles, Paris (20). C.C.P., Paris 13 507 56	

Mensaje a Cuba

Mensaje a las almas tristes que gimen en Cuba esclava. Van cariños; van alientos, amor y dulce esperanza. Los cubanos del destierro somos martillos y hachas, con encendidos fervores, listos a emprender la marcha para arrojar al intruso y saltar las barricadas. No piensen que existe olvido. Altivos como las palmas hombro con hombro, serenos, desde el ocaso hasta el alba, con rayos de luz eterna y canciones de batalla, estaremos con ustedes para defender la Casa. Nuestras raíces son puras y no habremos de mancharlas que, desde Hatuy en la hoguera hasta estos días en llamas, antes que estar sometidos sup. mos morir de rabia. Antes sacudimos fieros las cadenas remachadas por siglos de servidumbre. En esta guerra tan santa volveremos a romperlas. ¡Cuba libre y soberana! El recuerdo de los bravos punza con dolor la entraña y persiste en nuestras mentes y en el corazón se graba. Igual que a nuestra bandera — blanco, azul, estrella y grana — mantenemos en el mástil las virtudes ciudadanas que nos legaron los mártires de las guerras libertarias. No nos asusta la sangre ni el furor de la metralla. Somos los hijos legítimos de la redención cubana. Rescataremos la Madre que nos ha sido ultrajada. ¡Regresaremos triunfantes! Ni el tiempo ni la distancia entibian nuestra ternura para la tierra adorada.

ESTRELLA SOLITARIA

Miami, Fla., Ene. 19-1964.



LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori
Proudhon.

Precio: 3 francos.

EL LUGAR DE LAS IDEAS
LIBERTARIAS EN LA SERIE
DE LAS LIBERACIONES HU-
MANAS

Folleto de Max Nettlau.

Precio: 1,50 F. Descuento a
corresponsales.

COMUNICADOS

FIESTA FAMILIAR Y SOLIDARIA EN MARSELLA

Organizada por SIA, el viernes día 31 de diciembre 1971, a partir de las nueve de la noche, en la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella, tendrá lugar una velada familiar y solidaria.

Fraternal invitación a las familias de los compañeros y simpatizantes.

«TERRA LLIURE»

Acaba de salir el número 4 de este Boletín con un excelente sumario.

HACIA UNA VIDA MEJOR

Por Fontaura.

Precio: 5 francos.

RAMILLETE DE NOTICIAS

Disturbios en las universidades de Madrid, Barcelona, Bilbao, Valencia, Valladolid. En general por la presencia de la policía dentro de los recintos.

En la Fac. de Políticas nubo sentada por haber sido detenidos el catedrático Juan Trias y su mujer por «delito» político. Al entrar la «poli» los estudiantes levantaron bandera republicana y ello fue el combate contra la policía, parte de la cual quedó contusa y desarmada. Detenciones. En Filosofía otra bandera republicana, que trataron de arrebatar los «cristeros», saliendo éstos (un centenar) apabullados, igual que en Derecho. Nueva intervención de la policía, con nuevos desgarros y detenciones. Estas Facultades están cerradas.

— Rafael Calvo Serer, despojado de su diario «Madrid» y refugiado en Francia, ha sido procesado y declarado encarcelable por un escrito de defensa que publicó en «Le Monde» de París.

— Unos jóvenes armados han incendiado una perfumería propiedad del alcalde de Ondarroa, chulo carlista y militante de «Cristo Rey».

— Los «cristeros» de Santander han asaltado y desbaldado la Librería Hispano Argentina por vender libros «pecaminosos».

— Siete macistas han visto infligirse condenas de 17 años a siete meses de prisión por delito meramente político. Ello en el Tribu. Supre. de Madrid.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta Federación Local, invita a todos sus afiliados a la asamblea ordinaria que tendrá lugar el día 9 de Enero a las 9,30 de la mañana en el local social.

Esperando vuestra puntual asistencia, os saluda por F. L., el *Secretariado*.

COMISION DE CULTURA Y
PROPAGANDA DE LA F. L.
DE PERPIGNAN

Tenemos a bien de comunicar a todos los amantes de la cultura que un Ciclo de Estudios Sociales es organizado por esta comisión de cultura con el fin de dar a conocer todos los aspectos de lo que en si representa el problema social.

El primer coloquio es para la juventud para lo cual ponemos el tema de: «La juventud y el problema social».

Quedan pues invitados al mismo todos los jóvenes que deseen participar como así los compañeros y simpatizantes. Dicho coloquio se celebrará el día 16 de enero a las 9,30 de la mañana en el local social rue d'En Calce. Rogamos puntual asistencia.

A LOS EX INTERNADOS EN
LA ISLA JERSEY

El compañero Juan Lebs, 14, rue Dival, 35-Rennes, desea ponerse en relación con compañeros que hayan estado internados en las Islas Jersey.

Escribir al interesado.

ADMINISTRATIVAS

Gutiérrez Manuel. Pierrefite Nestalas: Rda. la tuya. Seguirás recibiendo, pero nos interesa saber los compañeros e inválidos que reciben gratis.

Lorenzo Chavarria. Perigueux. Decimos lo mismo que para el compañero Gutiérrez.

Marcial Rojo. Puy de Dôme: Rdos. tus dos giros de 100 frs. Con el de diciembre 70 pagastes año 70 de «Umbral» y «C. S.» hasta el 30-6-71. Con el de ahora «Umbral» 71 y «C. S.» hasta el

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes, a la Asamblea General que se celebrará el segundo domingo de Enero próximo, día 9, a las nueve horas de la mañana, en el lugar de costumbre. Por la importancia del Informe, se ruega puntual asistencia de todos.

VELADA CONFEDERAL EN
PARIS

En signo de fraternidad libertaria. Tendrá lugar de las 9 de la noche del 31 de diciembre a las 5 y media de la madrugada en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

CLAUDE, rapsoda guitarrista ventajosamente conocido por nuestro público.

DISCOS, selección.

REFRIGERIO (bocadillos, frutas, turrónes y panecillos españoles, otras pastelerías, bebidas, etc.).

BATIBURRILLO: Conversación alegre y animada, espontáneos para recitales, canciones, rapsodas de andar por casa y otros excesos.

CINE «amateur», pero con una buena película sonora de base.

Las familias y compañeros no inscritos pueden acudir igualmente a la fiesta. Pero preferible inscribirse de antemano para facilitar la adquisición de provisiones.

Calefacción asegurada.

Una buena noche a pasar en pleno compañerismo.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA
Y NAVARRA

A los adherentes de esta Regional y compañeros en general:

Todos aquéllos que deseen poseer el folleto editado por la Comarcal de Valderrobres (Teruel) pueden obtenerlo en los siguientes lugares:

Subirats, Francisco, 4, rue Belfort, Toulouse. CCP núm. 388 11 Toulouse (31).

Llop, Roque, 33, rue Vignoles, Paris (20°). CCP 13 507 56. Paris.

Floristán, Julián, 30, bd. Clemenceau, Royan (17). CCP número 1892 31, Bordeaux.

Los que lo solicitéis a Joaquín Monreal, Cité Daste, bât. 6 núm. 136, Toulouse (31), deberéis utilizar la cuenta corriente del compañero Floristán.

El coste del folleto es de 5 frs.

La Comisión Regional

VENTA DE TURRONES PRO
ANCIANOS E INVALIDOS

A 6 francos tableta: Jijona, Alicante. Mazapán, Yema. Panecillos piñonados a 0,70 pieza. Cofre con 4 piezas turrón variado y 12 panecillos, 30,00 frs. En esta Administración.

LA MANTILLERA

MADRID. — La María del Carmen Cossio, procuradora (para sí) en las Cortes franquistas, en un arranque de coquetería patriótica compareció a una sesión tocada con mantilla española, obteniendo bravos y olés y el también clásico «¡Viva tu Menda!». Emocionados, varios procuradores que se procuró Franco sugirieron acudir a las Cortes con arrogancia de capa y espada que tanta prez y pez procurara a la desdichada historia de España. Propuesta acogida con sumo escepticismo.

EL MOVIMIENTO SE MUEVE

MADRID. — Lo que fue la jornada falangista de últimos de noviembre organizada por los ultras, obtuvo diversas interpretaciones, una de ellas la siguiente: «Hubo unas tres mil camisas azules, de ellas 500 con adornos por corresponder a muchachas y a ex tales. Se habló de revolución barata, se insinuó un falangismo de izquierda con tal brazo amputado. Se gritó quedo que muera el caudillo y se vitoreó francamente a Franco. Se declaró mártir al Movimiento, se honró con un silencio de 29 minutos al Ausente, y se les preparó un banquete de 250 pesetas a los Presentes. Un orador se condeció del Martirilogio, obteniendo elogio; otro circunstante sin el dedo falange de la mano izquierda ostentó orgulloso el falange de la mano derecha. Carlos Ruiz, jefe visible de la fiesta, dejó a la gran camarería azul bien arengada, y tras el grito ritual del «¡Presente!» triplicado, prorrumpió en un entusiasta y contagioso «¡Andese el Movimiento!», siendo las mujeres las primeras en movimentarse. La continuación del relato queda interrumpida por avatares de la censura. — FFB».

DECLARACIONES DEL POLEN

BARCELONA. — En el auditorium de la plaza Real estuvo el enigmático y célebre filsofista El Polen, divirtiéndose al corto y concentrado público con sus acostumbrados pensamientos. He aquí lo más saliente que dejó escapar en esta ocasión, que cogimos por los cuernos:

— Franco rechaza la pluralidad de partidos políticos. Sólo uno, y suyo. Franco es dios.

— Si no creen en dios los diocesanos, ¿cómo he de creer yo, que ni creo en ellos?

— Camisas Viejas, ni para el traperero.

— Dame un duro y te diré tierno.

ANTENA

— No convienen comisiones obreras.

— Los hay tan antiguos que merecen retiro a los 20 años.

— En Franconia fumamos habanos y los habaneros «incastrosos» se chupan el dedo.

— Franco es el rey mago que espera obsequio del Papá Noel norteamericano.

— Castro es más constante que Franco porque aún mantiene el racionamiento. Recurriera al Papá Noel casablanquino...

— ¿En qué se parece Franco al español decente?

— En nada.

(Y a despejar, que la «poli» husmea.)

PRESOS PROCESADOS

BARCELONA. — Veinte obreros detenidos a raíz de los sucesos provocados por la policía Armada en la fábrica SEAT, continúan en la cárcel en calidad de procesados. Bajo un régimen de libertad, por relativa que fuese, esa vergüenza judicial no podría ser mantenida. Pero en España el pueblo no puede manifestar sin atraer ante sí el peligro de las porras y de los fusiles.

CRISIS SACERDOTAL

BILBAO. — Las autoridades eclesiásticas del Norte ibérico están alarmadas. Mientras en 1970 los seminarios de las provincias bilbaina, donostiarra, alavesa y navarra registraron una afluencia de 600 seminaristas noveles, el número de neoseminaristas de 1971 no sobrepasan el cupo de 165. Como para casarse en dos.

QUE CONSTE EN ACTA

MADRID. — Durante su estancia en esta capital el ministro galo Mauricio Schumann fue solicitado por Satrustegui, Tierno Galván y Carlos Zayas para sostener una entrevista con él con fines informativos sobre casos y cosas de la irregularidad política española. Schuman no dio su asentimiento al deseo del trío español para evitarse enojos más o menos diplomáticos. Claro, de España lo que interesa es el jamón serrano, no la mala suerte de los españoles.

P. D. — En cambio a M.M.S. puede haberle conmovido la felicitación manifestada por el general Franco a raíz de la intervención pro franquista de la delegación gala en la última conferencia de

la comunidad europea habida en Bruselas.

SUBDESARROLLADOS EN TODO

PARIS. — En un informe de su comité de asuntos científicos, la OCDE descubre que España, de ahora en adelante, debería dedicar 6,50 % de su presupuesto a la investigación científica en lugar de consagrarle solamente el 0,7 %, o sea 125 millones anuales. En contraste con esta exigua cifra, Alemania dedica al asunto 1.420 dólares, Francia 1.360, Suecia 235 (referencia 1967) mientras que España en igual periodo no dedicó más que 25 millones y medio. Si España trata de acrecentar sus exportaciones es imprescindible que se ponga a tono con los tiempos modernos. Porque está visto que las Virgenes de la Esperanza y de la Providencia no tienen cotización en la Bolsa de ningún país del mundo.

MOVIMIENTO DIPLOMATICO

PAMPLONA, (OPE). — El «Diario de Navarra» publicó el 11 de diciembre una «Crónica política», fechada en Madrid, que bajo el título de «Reactivación comercial de la «Ostpolitik» española, decía, entre otras cosas, lo siguiente:

«Ayer concluyeron las conversaciones en Madrid de los altos funcionarios del gobierno federal checoslovaco con autoridades españolas para la firma del protocolo referente al año 1972 del acuerdo comercial firmado en Praga entre ambos países y que entrará en vigor el próximo día 1 de enero. Esta semana se han celebrado también en Madrid conversaciones con una misión de la aviación civil búlgara. Semana, por lo tanto, eminentemente caracterizada por la «Ospolitik», o apertura al Esta, del gobierno español.

Como se sabe, España ha firmado acuerdos de relaciones consulares y comerciales con Rumania, Polonia, Hungría, Bulgaria y Checoslovaquia, mientras, con la Unión Soviética existen sólo relaciones en materia de Pesca Marítima, y con Yugoslavia relaciones interbancarias. El mayor obstáculo para las relaciones con Belgrado lo constituye el hecho de que Yugoslavia es, con Méjico el último país que mantiene relaciones diplomáticas con el gobierno en el exilio de la República española.

MOVIMIENTO BURSATIL

«Balance tremendo de los primeros siete meses del año: 131 empresas en suspensión de pagos; 35 que han ido a la quiebra, y otras protestadas que han alcanzado la cifra de 97.878.500.000 pesetas.

»Estas cifras — escribe «Ya» en su editorial — tienen suficiente importancia para que no las dejemos pasar inadvertidas, porque hay en ellas una lección para todos, en el aspecto técnico, en el político y en el moral. Y dice también «Ya»: «No quedan los gobernantes exentos de responsabilidad en las dificultades económicas del país. Es a ellos a quienes incumbe llevar a la práctica una política general de precios, de salarios, de rentas de todas clases, de seguridad social, política que ha de juzgarse por sus frutos».

AUMENTA EL PARO FORZOSO

Sigue aumentando el paro laboral, y al finalizar el mes de noviembre el total estimado ascendía a 254.240 personas. Aumento de más de 34.000 sobre el estimado al finalizar el mes de septiembre, y unas 50.000 más al finalizar 1970.

El paro, a fines de noviembre, es de 200.014 personas, cifra que supone un aumento de 13.000 sobre el mes de septiembre.

Las provincias más afectadas son Madrid, con 30.332 parados; Barcelona, 20.087; Málaga, 19.606; Sevilla, 18.000; Zaragoza, 14.700; Cádiz, 13.432; Córdoba, 10.000; Jaén, 10.130 y Valencia, 9.020.

Los sectores más afectados son la construcción, con 78.010 parados; industria, con 80.364 y agricultura, con 58.716. El sector menos afectado es el servicio, con 37.150.

El aumento de paro en los dos últimos meses ha registrado una media de crecimiento alrededor de las 5.000 personas afectadas.

SE SIGUE BARAJANDO ANARQUISMO CON ATRAQUISMO

BERLIN. — El último sábado del recién terminado mes de noviembre comenzó en Berlín una acción policiaca de gran alcance en busca de los miembros de la banda de anarquistas que capitanean el estudiante Andreas Baader y la ex periodista Ulrike Meinhof (alias Ulrike la Roja). La policía berlinesa se dedica intensamente al descubrimiento del posible escondrijo de Baader y su cómplice Gudrum Ensslin, a los que se cree responsables principales del último asalto a un Banco sito en Berlín - Hermsdorf, donde consiguieron un botín de 87.000 marcos. (S. E.).

Terreur et exploitation

Tel est le lot des travailleurs émigrés en France

Depuis longtemps, tout le monde connaît à peu près le sort scandaleux réservé aux travailleurs étrangers, africains en particulier, surtout depuis les quatre morts d'Aubervilliers l'hiver dernier et après la campagne organisée par les militants révolutionnaires pour lesquels la solidarité internationale n'est pas un vain mot. Même dans la presse bourgeoise, les langues se sont déliées et un grand nombre de personnes ont été informées de l'existence de ces foyers-prisons où tout fait défaut : le chauffage, l'eau, le sanitaire, et surtout l'hospitalité.

Les propriétaires de ces soi-disant « foyers », qu'ils soient simples particuliers ou associations « humanistes », placent à leurs têtes des gérants, immigrés aussi, mais se servent des réalités ethniques, raciales ou religieuses pour bien encadrer leur « cheptel ». Ces gérants sont aussi sélectionnés pour leur appétit de l'argent, qui s'exerce particulièrement sur les nouveaux arrivants, qui sont en quelques jours délestés du peu qu'ils possèdent. Ces faits ne sont pas ignorés des propriétaires ni des autorités, qui sont sûrs ainsi de l'allégeance totale de leurs gérants flics ; ils n'interviennent que lorsque les « vols » sont trop voyants.

Les locataires, ne se sentant plus isolés grâce au soutien révolutionnaire, ont pris confiance en eux et depuis un an on ne compte plus les grèves de loyers ni les affrontements avec les gérants ou avec les forces répressives.

De même, les immigrés participent plus activement qu'auparavant aux luttes sociales. Leur conscience de classe s'est développée proportionnellement au soutien qui leur a été apporté. C'est même eux quelquefois — sans doute parce qu'ils sont soumis à des labeurs très pénibles — qui déclenchent des grèves ou des actions.

C'est dans ce cadre-là qu'il faut envisager la recrudescence du racisme depuis quelques mois

Cette montée des luttes du sous-prolétariat étranger a dû inquiéter nos princes :

Ils peuvent expulser de temps à autre quelques individus, mais ils ne peuvent pas chasser du jour au lendemain trois millions de

travailleurs manuels sans mettre en péril l'économie capitaliste.

Puisque ces travailleurs se révoltent et se sentent solidaires, le pouvoir choisit la terreur comme moyen de coercition. Si cette tendance n'est pas encore nette, on peut penser, à la lumière des derniers crimes racistes que les lendemains ne chantent pas pour tout le monde. La campagne raciste qui a « commencé » avec l'affaire du pétrole algérien a eu un accueil favorable de la clientèle habituelle de « Minute » certes, mais cela ne suffit pas à expliquer ces crimes racistes en chaîne, qui ont tout de l'assassinat organisé par le haut. Les criminels, même et surtout s'ils semblent sans envergure — lorsqu'ils sont découverts — ne peuvent qu'avoir été téléguidés, vu leur peu de consistance idéologique.

Ce climat d'insécurité s'il se poursuit, risque de réduire à néant l'effort de soutien fourni depuis un an. De plus, la lutte contre le racisme est fondamentale pour les syndicalistes si l'on considère qu'aujourd'hui, les salariés du secteur productif comptent presque une moitié d'étrangers.

Ce combat peut se mener sur deux fronts :

— *La discussion*, puisqu'avec quelques informations on peut aisément démontrer l'absence de tout fondement scientifique du racisme.

— *La riposte*, chaque fois qu'un acte raciste est commis, si son auteur est « responsable » ou si c'est un ennemi de classe, il faut lui faire comprendre que la terreur se retourne quelquefois contre ses auteurs.

GILBERT

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 - CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :

GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (03)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LES TRAVAILLEURS

de HACHETTE-TOULOUSE

EN GREVE ILLIMITEE

Les travailleurs de Hachette-Toulouse (diffusion presse, librairie, retours invendus) sont en grève illimitée depuis le 29 novembre 1971.

Les raisons du conflit :

14 travailleurs ont été sanctionnés pour avoir observé l'arrêt de travail de 2 heures le 11 octobre 1971, consécutif à l'appel du Syndicat national CFDT Hachette pour l'alignement des salaires sur ceux des NMPP (Nouvelle Messagerie de la Presse parisienne). Hachette Paris.

Ces travailleurs avaient occupé la chaîne départ presse.

C'est le droit de grève qui est remis en cause :

Les travailleurs avaient occupé la chaîne parce que les jours de grève la Direction remplace les grévistes par des intérimaires extérieurs à l'entreprise et par des cadres.

La Direction, invoquant la liberté du travail cherche en fait à minimiser la portée de l'action des travailleurs et porte ainsi atteinte au droit de grève.

Fait paradoxal...

La Librairie Hachette utilise des locaux provisoires qu'elle fait garder par la force publique et effectue ainsi une partie du travail avec l'aide des cadres, inspecteurs-presse et autres personnes étrangères à l'entreprise, alors qu'elle laisse le personnel gréviste occuper les locaux qu'elle pourrait libérer, suite à un jugement en référé, en faisant intervenir cette même force publique.

Elle espère ainsi sans doute laisser « pourrir » la grève et ne pas donner satisfaction au personnel.

A ce sujet le comité de grève a demandé une entrevue auprès du préfet et la réunion de la Commission régionale de Conciliation.

Chez Hachette les travailleurs sont décidés...

Les travailleurs de chez Hachette-Toulouse continueront la lutte jusqu'à la levée des 14 sanctions.

Malgré plusieurs interventions syndicales et la présence de l'inspecteur du Travail, la Direction refuse de revenir sur ses décisions

et a rompu toutes négociations. A Toulouse cinquante travailleurs sont en grève depuis 11 jours. Les raisons profondes de ce mouvement concernent tous les employés de la Librairie Hachette.

Le mécontentement existe dans tous les secteurs et ce conflit s'étend maintenant à l'ensemble des entreprises Hachette.

La lutte de Hachette-Toulouse est aussi la vôtre

Chez Hachette - Toulouse, par une singulière conception de la liberté du travail la Direction remet en cause le droit de grève.

Dans combien d'autres entreprises toulousaines cette forme de répression s'exerce-t-elle ?

Le patronat ne peut accepter de gâter de cœur ceux qui s'attaquent au droit divin d'autorité dans l'entreprise.

Allons - nous longtemps supporter qu'on nous frustre dans nos droits ?

Chez Hachette - Toulouse nous sommes décidés mais la partie est dure, le patron est un patron de combat.

Le conflit risque de se prolonger.

Il faut pourtant tenir et nous avons déjà plus d'une semaine de grève.

Notre combat est aussi le vôtre. Vous pouvez nous soutenir, nous aider financièrement

Vous pouvez participer :

— Soit lors des collectes que les grévistes de Hachette-Toulouse feront dans quelques entreprises, dans les quartiers, les rues, les grands magasins, etc.

— Soit lors des collectes organisées par les Sections syndicales ou les syndicats dans votre entreprise.

— Soit en versant au CCP 1054-01 Toulouse UD des Syndicats CFDT Hte-Gne, avec mention *Soutien grévistes Hachette.*

Face au pouvoir des patrons les travailleurs doivent répondre par la *Solidarité*. Nous comptons sur vous.

Les travailleurs Hachette en grève

PIETRO VALPREDÀ EN DANGER DE MORT

Dans la prison Regina Coeli, de Rome, notre camarade Valpreda, détenu arbitrairement, est très affaibli.

Malgré le veto de Colombo, chef du pouvoir politique, le président de la cour d'Assises a chargé le professeur Faustino Durante et le docteur George Jenca, de venir examiner l'état de santé de notre camarade Valpreda à la suite d'une instance présentée par les

deux défenses de Valpreda : le professeur Sotgiu et l'avocat Guy Calvo.

En essayant d'empêcher que des soins soient donnés à Valpreda, la canaille catholique, Colombo, digne émule des bourreaux de l'Inquisition, montre bien le vrai visage de l'Eglise, même lorsque celle-ci se cache sous le visage de la « libéralité ».

Informations internationales AOA

Les libertaires solidaires de Valpreda manifestent

(Suite de la page II)

Peut-on taxer Fanfani de fasciste ?

Le quotidien « Il Manifesto » a publié à cet égard des extraits significatifs des œuvres de Fanfani : « On combat parce qu'on espère et on espère parce qu'on pense au lendemain : ils mènent la lutte à l'échelle du continent... et jettent les bases du futur aspect de l'Europe. On peut prévoir une évolu-

tion de cet aspect comme suit :

- 1) Adoption générales des formes autoritaires de gouvernement
- 2) Harmoniser tous les systèmes différents selon les principes du fascisme et du national-socialisme ».

Cet extrait est tiré de « Projets et espérances pour l'après guerre » in « Revue Internationale des Sciences Sociales », page 756, nov. 1940.

GRENOBLE : A la sortie du film « Sacco et Vanzetti »

Si vous sortez avec bonne conscience de cette séance, si vous vous croyez quitte vis-à-vis des martyrs de la liberté, ne vous leurrez pas, Sacco et Vanzetti, ça se passe encore aujourd'hui.

1969 : Pinelli, anarchiste italien, injustement accusé d'avoir posé une bombe dans une banque à Milan, est « suicidé » par une fenêtre du 6^e étage de l'hôtel de police. Valpreda, pour la même affaire, est en tôle depuis deux ans.

1967 : A Barcelone, Julio Millán Hernández, est arrêté et torturé sans relâche; depuis, malgré quatre années de détention préventive, il nie farouchement avoir commis ce dont on l'accuse et risque cependant 40 ans de prison.

1971 : 10 ouvriers grévistes descendus à Barcelone par la *Guar-*

dia Civil pendant les grèves de la Seat.

Ce n'est pas du cinéma, ça !

Nous ne sommes plus en 26, pourtant les arrestations, les tortures, les assassinats de ceux qui aspirent à la liberté, continuent.

A Grenoble même, les jeunes Max et Dominique Jégou sont emprisonnés arbitrairement et menacés de plusieurs années de prison, victimes eux aussi de la répression fasciste.

Vous avez eu la larme à l'œil pendant ce film, demain assisterez-vous impassibles aux arrestations, aux tortures, aux assassinats ?

Nous, avons reçu assez de coups de pied au cul; bourgeois, tremblez, nous vous les rendrons.

Des anarchistes

Terreur AVEC JULIO

(Intervention du camarade Balkansky au meeting du 5 décembre)

Je ne sais pas si Julio Millan Hernandez est absolument innocent selon la justice militaire franquiste.

Je ne sais pas si, étant donné sa jeunesse, son manque d'expérience et l'enchevêtrement du réseau policier du franquisme, il n'est pas tombé dans un piège qui l'a amené dans les griffes des tortionnaires sadiques, capables de lui faire avouer tout ce qui intéressait la provocation.

Oui, je ne saurais soutenir la

cause de l'innocence absolue de ce malheureux jeune homme sur la tête de qui pèse une lourde menace.

Mais, qu'est-ce que l'innocence face à un régime sanguinaire et devant une justice qui, depuis 35 ans ne commet qu'injustices horribles !

Y a-t-il chose plus relative que la justice ? Y a-t-il une seule et unique justice dans un monde profondément divisé et contradictoire ?

Peut-on identifier la justice du peuple espagnol qui aspire à la liberté et au mieux-être, la justesse et la justice de notre lutte, de no-

C. N. T.

Rapport sur le cas une victime

Julio MILLAN HERNANDEZ est né à Villamontilla (Espagne) en 1934. Il a donc 37 ans.

Il est dans les prisons de Franco depuis le 10 octobre 1967.

Il a travaillé en France, de 1961 à 1967 comme ouvrier temporaire. Il est sérigraphiste de profession.

C'est un jeune libertaire militant et un antifasciste convaincu. Il déteste le régime de Franco, qui depuis 1939 opprime le peuple espagnol.

Il a été ami de Joaquín Delgado et de Granado, deux jeunes militants de la C.N.T. et des Jeunesses Libertaires exécutés au *garrot vil* par les bourreaux franquistes en 1962, à cause d'activités de résistance à l'oppression.

Julio MILLAN avait fait quelques brefs déplacements en Espagne.

Le 19 octobre 1967, pendant le trajet en train Port-Bou-Barcelone, il est arrêté par la police.

Transféré immédiatement à la Jefatura de Police de Barcelone (Commissariat Central de Police) et mis dans les cachots spéciaux, il est l'objet de sévices et de tortures.

Au bout de cinq jours, épuisé, les sbires franquistes lui arrachent des fausses déclarations — qu'ils avaient préparées préalablement le rendant responsable de faits qu'il n'a pas commis.

Il est accusé, sans aucun élément formel de preuve d'avoir placé le 2 décembre 1962, un engin explosif sur une petite fenêtre de la Cour de Comptes de Madrid et d'avoir placé aussi un pétard, qui n'a pas explosé, dans un avion de la Compagnie Avico, du service régulier Madrid-Barcelone-Palma de Majorque, le 4 mars 1963.

Après des jours de détention dans les cachots de la Jefatura de Policia de Barcelone, Millan Hernandez est transféré à la « Cárcel Modela » (Prison Modèle) de la capitale catalane où il demeure presque 5 mois.

Transféré à Madrid, le 3 mars 1968 il comparait devant le juge d'Instruction, M. Joaquín Villares, commandant d'Infanterie. Devant ce magistrat militaire, Julio Millan nie catégoriquement les accusations de la Police et il a rétracté ses déclarations faites sous l'effet des sévices des sbires.

fasciste

MILLAN

tré idéal, avec les crimes que le régime de Franco ne cesse de perpétrer depuis son complot de 1936 ?

Quand un lutteur contre la dictature fasciste défend les droits à la Liberté et à la vie de tout un peuple, au prix de sa propre liberté, de sa propre vie, ses actes s'appuient sur une logique et une justice incontestables.

Mais quand un général, après avoir prêté serment à un régime dont la légalité — selon sa propre conception — est incontestable, et quand il trahit ce régime en complotant dans les ténèbres contre lui, qu'il réussit ensuite à le ren-

verser il commet un crime, non seulement du point de vue de l'adversaire, mais aussi de la justice qu'il considère comme la sienne.

Et alors, pourquoi parler de l'innocence face à une justice qui se renie elle-même !

D'ailleurs, du point de vue de cette soi-disant justice, nous sommes tous criminels — tous criminels, pour ainsi dire, en puissance.

Julio Millan Hernandez, à ma connaissance, n'a commis aucun acte criminel. Avait-il l'intention d'en accomplir un ? Nous n'en savons rien.

A. I. T.

de Julio Millan du franquisme

Il a affirmé notamment : « Je n'ai fait que répondre d'une façon affirmative à la Brigade d'Investigation Spéciale de Barcelone à cause des traitements que l'on m'a infligés ».

Il a affirmé en même temps ne pas connaître l'accusateur présumé.

Malgré cela, depuis mars 1968, sous l'inculpation de « Banditisme et Terrorisme » — loi scélérate —, il se trouve dans la Prison Provinciale de Madrid, attendant d'être jugé par un Conseil de Guerre.

Pour un des faits attribués à Millan, celui de la Cour de Comptes, on demande l'application d'une peine de 25 ans de prison. Pour l'autre, celui de l'avion, une autre peine de 15 ans.

Mais étant donné qu'actuellement le capitaine général de la 1^{re} Région Militaire (Madrid), qui est chargé de signer la sentence ou d'y faire opposition, est la même personne appelée Garcia Rebull, qui était aussi Capitaine Général de la Région de Burgos, lors du fameux procès et malgré toute la campagne internationale de solidarité, confirma et signa la peine de mort contre les six nationalistes résistants basques traduits devant le Conseil de Guerre, — grâciés après par Franco de la susdite peine par celle de la prison à vie — notre camarade Millan risque aussi l'exécution ou la prison à vie.

Julio Millan devait être traduit devant le Tribunal Militaire au mois de septembre ou octobre, d'après les avocats défenseurs.

Mais on ignore les raisons des ajournements. Il se peut qu'il soit obligé de comparaître devant le Conseil de Guerre l'un de ces jours prochains, en décembre ou janvier.

Nous avons ouvert il y a quelque temps une campagne internationale en faveur de Julio Millan Hernandez et de solidarité avec toutes les victimes de la répression du régime totalitaire franquiste.

AGISSONS TOUS ! Tout doit être fait pour sauver Julio Millan et les autres hommes et femmes incarcérés dans les geôles franquistes et pour la libération du digne peuple espagnol.

Secrétariat Intercontinental de la Confédération Nationale du Travail d'Espagne.

Novembre 1971.

Ce qui est certain, c'est qu'il a été torturé. Il n'est nullement nécessaire d'avoir beaucoup d'imagination pour se donner l'idée des conditions dans lesquelles s'opèrent les interrogatoires dans ce pays de terreur et de sang.

Il est fort possible que, dans ces conditions, Millan ait avoué ce qu'on lui reprochait et demandait de reconnaître. Mais ce qui est certain pour moi, pour nous tous, c'est qu'aujourd'hui un jeune homme dans sa floraison, un militant libertaire, un camarade, seul, isolé depuis 4 ans du monde, privé de tout moyen de défense est entre les griffes d'une justice militaire qui ne connaît ni droits, ni justice, ni pitié humaines.

Ce qui est certain, c'est que nous sommes seuls aujourd'hui à accourir à son aide. Car, en ce moment, les pays appelés démocratiques ou socialistes, les partis et les organisations qui les soutiennent ne s'intéressent qu'aux affaires commerciales à traiter avec le franquisme ; car l'opinion publique mondiale, abrutie, lasse d'avoir assisté depuis de longues années à des injustices, des crimes, des massacres en masse, devient de plus en plus indifférente devant les drames individuels des combattants qui tombent ici ou là sous

les coups d'une terreur blanche ou rouge, brune ou bleue.

Nous ne savons pas si nos protestations auront l'efficacité désirée et feront fléchir la main des bourreaux. Mais nous accomplissons notre devoir.

La signification de cet acte de protestation réside dans la solidarité avec un combattant devant le danger qui pèse sur sa tête, sur son sort.

Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir l'arracher aux griffes des chacals, mais ayant nous-mêmes souffert de situations semblables, nous sommes certains que notre solidarité réchauffera le cœur de notre camarade en danger. Nous savons combien la solidarité de ceux que nous aimons et qui nous aiment, qui luttent pour la même cause, pour le même idéal, est réconfortante.

Notre voix de protestation et de solidarité transpercera les murs épais et froids qui séparent aujourd'hui notre jeune camarade des siens, de ses camarades, de la liberté relative où nous vivons et combattons. Cette voix de libertaires le réchauffera, nous en sommes certains.

Salut, fraternité, solidarité, camarade Julio Millan Hernandez !

Crimes contre des travailleurs immigrés

Un travailleur immigré
gravement blessé par balle

GRENOBLE (APL 8 Déc.) — Dans la nuit de dimanche à lundi, vers 2 h du matin, Jacques Nepote-Cit, employé municipal, prend à partie 3 travailleurs immigrés, qui chantaient dans la rue Chenoise. La rue Chenoise est située dans le quartier Notre-Dame, où vivent de très nombreux travailleurs immigrés. M. Nepote-Cit tire un coup de feu en l'air, puis les menace en criant : « Fermez vos gueules ou je tire ! » Les autres répliquent : « Ça vous ennuie qu'on soit heureux ? » M. Nepote-Cit répond en tirant à bout portant 3 coups de feu contre M. Khélifa Gahtar. L'arme est un pistolet d'alarme trafiqué. Les policiers devaient retrouver au domicile de M. Nepote-Cit une dizaine de balles pour alimenter cette arme. M. Gahtar a été très sérieusement blessé au visage et est toujours hospitalisé.

AUBERVILLIERS — Crime ou
accident contre un travailleur
immigré

(APL 8 déc.) — Samedi dernier, à Aubervilliers, à 16 h 45, à la sortie des usines Philips sur le pont Mac Donald, un camion de la firme Calderon a écrasé un travailleur immigré de Philips.

Le chauffeur, rapatrié d'Afrique du Nord, avait eu une altercation avec lui et l'avait menacé : « On se retrouvera ! ». A la sortie des usines Philips, le chauffeur, au volant de son semi-remorque, a brûlé un feu rouge et l'a écrasé.

Il a déclaré après l'accident, devant le commissaire d'Aubervilliers : « J'avais envie de tuer un Algérien !... »

Le Directeur de la publication :
JEAN-MARIE GARCIA

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

CAEN: **S. N. A.**

B.D.I.C

Dans le « C. S. » n° 683, nous avons examiné les raisons de l'absorption de la SNA par la Sté. Promodes. Le licenciement de 200 em-

ployés était prévu pour le 31 décembre.

Depuis, un certain nombre de faits sont intervenus.

LE COMBAT
C.N.T. **SYNDICALISTE** A.I.T.

Comment saboter une grève

1^{er} Décembre

Entrevue des délégués (CFDT) avec la direction. Les revendications portent essentiellement sur deux points :

1 — Obtenir une garantie d'emploi pour les 200 salariés licenciés, dans l'entreprise Promodes qui absorbe la SNA.

2 — Réclamation du paiement des heures supplémentaires effectuées par les chauffeurs depuis janvier 1970. Ce sont ces derniers qui ont mis les délégués en demeure de porter cette question à l'ordre du jour.

La réunion se termine tard dans la nuit par une fin de non-recevoir de la part de la direction.

Que faire ?

ACTION DIRECTE

Le service « fruits » embauche à minuit. Des discussions s'engagent avec les délégués; le travail est stoppé; tous les camions disponibles à l'intérieur de la grande cour sont rassemblés de façon à empêcher tout mouvement de véhicules. Un camion qui se présente pour emporter à destination de Promodes un stock de viande doit repartir à vide.

2 décembre

8 h 30 : Après information, le principe de la grève est accepté par la totalité du personnel cadres compris.

9 h : La direction arrive; des pourparlers s'engagent aussitôt mais n'aboutissent à rien de concret.

15 h : Devant la poursuite du mouvement, la direction reprend les discussions avec les délégués. Une demi-heure plus tard, elle a cédé sur un point : les heures supplémentaires des chauffeurs seront payées. Quant aux garanties de reclassement du personnel, une décision ne peut-être prise en l'absence de l'Administrateur Charbonneau.

Celui-ci fait savoir qu'il recevra les délégués à 18 h, mais à 17 h 55 il met les voiles. Ce peu de respect envers le personnel irrite les esprits. Une réponse immédiate était exigée : la grève continue.

3 décembre

Imitant l'exemple de quelques cadres — des jaunes — une vingtaine d'employés de bureau décident de reprendre le travail. Ils sont expulsés des locaux par la majorité des ouvriers et sous les huées.

8 décembre

La grève se poursuit toujours. Charbonneau, chargé de la liquidation de la SNA, daigne recevoir enfin 4 délégués choisis par lui-même ! L'entrevue a lieu à 10 heures dans un grand hôtel de Caen.

Vers 15 heures, les « délégués » rendent compte de leur mission. Charbonneau accepte de payer les heures de grève à condition que 15 d'entre-elles soient récupérées. Il n'y a aucun espoir de reclassement.

L'annonce de cette déclaration soulève une violente protestation chez les ouvriers. Les délégués proposent un vote A BULLETIN SECRET et précisent au moins 10 fois que OUI signifie : reprise du travail et NON : poursuite de la grève. Le personnel semble déterminé et se prononce pour la CONTINUATION DE LA GREVE par 184 voix contre 73. La décision paraît sans appel.

17 h 10, toutes les personnes, sauf les piquets de grève se préparent à rentrer chez eux. C'est alors que surgit l'un des fameux « délégués ». Il demande au personnel de patienter quelques instants : « sur la requête de nos délégués qui nous estiment, le directeur Quegny a accepté de venir nous entretenir de la situation de la société ».

Pour lui les choses sont claires : la grève est idiote; la SNA cesse ses activités à la fin du mois et le mouvement de revendications ne fait que précipiter la fermeture; en outre le préavis de licenciement, calculé sur les 3 derniers mois, ne le sera que sur octobre et novembre, si le travail ne reprend pas.

Commentaires dans le personnel : le discours a produit visiblement une grosse impression. Un nouveau vote est décidé. Le tra-

vail reprend le 9 décembre : 106 personnes en ont décidé ainsi contre 73 qui voulaient poursuivre la lutte.

ENSEIGNEMENTS

Le mouvement a été liquidé par une de ces manœuvres dont les syndicats réformistes ont le secret. Sur le plan local le syndicat a fait une certaine publicité, mais les travailleurs n'ont rien récolté.

Un délégué cependant s'est détaché par sa virulence : Richard. Considéré comme la bête à abattre, il avait été arbitrairement exclu des discussions par la direction.

Les travailleurs n'ont pas su IMPOSER leur délégation, excep-

té les chauffeurs de camions nettement plus combattifs que le reste du personnel. La responsabilité de l'échec incombe aux fameux délégués qui ont littéralement supplié le directeur d'intervenir... de façon décisive.

La grève a été sabotée au moment où elle devenait dangereuse pour les capitalistes : les stocks de Primodes étaient presque épuisés.

L'intervention de cars de CRS venus « protéger » le départ d'un camion qui venait récupérer 10 millions de francs de viande (par décision du Tribunal) prouve à quel point l'impasse était proche pour le patronat.

XXX

Pourquoi le syndicalisme ?

De tous temps, et plus précisément encore depuis le début du siècle, vu l'expansion industrielle l'accroissement des machines. Devant un patronat de plus en plus exigeant et vorace, qui ne tient absolument pas à tomber sa marge bénéficiaire, cela même si la dignité du travailleur est mise en cause. Devant le grand danger

pour le travailleur de voir son travail et sa production qui augmentent et ses ressources et ses loisirs qui disparaissent. L'utilité de s'unir avec d'autres camarades devient pressante car pour faire face à cette grosse machine qu'est la gestion capitaliste, un seul travailleur, même muni d'une grande volonté n'aboutirait à rien. La révolution sociale, contrairement à ce que pensent beaucoup de camarades, est au départ, vouée à l'échec, si le travailleur n'est pas émancipé, s'il n'y a pas préparation de la révolution, c'est-à-dire lui donnent un sens social, préparent un plan constructif avec les deux sources maîtresses de l'économie : la production et la consommation. Ce travail en profondeur au sein de l'individu, qui peut le réaliser, si ce n'est le syndicat?

1. Un syndicat apolitique ne se soucie pas de l'idéologie ou de la religion du travailleur.

2. Un syndicat dirigé par les travailleurs et pas le contraire.

3. Un syndicat ne tenant langage qu'au principal intéressé, le patronat.

4. Un syndicat ne cherchant pas la réforme mais cherchant par l'action directe à conserver ce qui a été acquis et à obtenir le bien-être immédiat.

Les pointeuses de Nevers

NEVERS (APL 12 Déc.). — Le 18 novembre dernier, à l'usine Thomson de Nevers, avant la rentrée de l'équipe du matin, quatre pointeuses étaient bloquées avec du sable par un groupe d'ouvriers révolutionnaires. Trois semaines après cette action, la direction de l'usine Thomson a supprimé le pointage de 13 h 25 pour l'équipe du matin. Dorénavant, les ouvriers ne pointeront donc plus pour sortir, puisqu'il n'y a pas de pointage pour l'équipe du soir. Beaucoup dans les ateliers pensent que cette mesure de la direction est due à l'action de sabotage d'il y a trois semaines.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

30 DECBRE
1971
NUMERO 687
PRIX : 1,00 F
43° ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

EN 1972 PLUS QUE JAMAIS

LA BOURGEOISIE

COMPTE BIEN

■ NE PAS NOUS
INFORMER SUR

SA POLLUTION !

■ NOUS POLLUER
PAR

SON INFORMATION !



LA MODE POUR L'ANNEE 1972 = COMBINAISON ANTI-ATOMIQUE ET MASQUE ANTI-POLLUTION
C. HENTÉ

SOMMAIRE:

- GREVES:
 - dans l'enseignement
 - dans les Postes
 - des mères célibataires
- L'ANTIMILITARISME
- LA CENSURE A L'ORTF
- Les Accidents du Travail
- Chronique Juridique
- Guerre technologique au Viet-Nam

Guerre chimique et guerre technologique au Viet - Nam DE QUOI EN MOURIR DE RIRE...

Alain Jaudert. — On a vu à très grande échelle, toute une série d'expériences, disons pseudo scientifiques, on a vu par exemple d'énormes expériences de sociologie appliquée : des dizaines de sociologues, d'ethnologues ont été utilisées par le Département de la Défense pour étudier les regroupements de populations — populations d'origines très diverses — pour étudier les moyens de forcer ces populations à s'urbaniser, pour manipuler psychologiquement ces populations. On a vu des milliers de chercheurs aux Etats-Unis et dans différents pays allés aux Etats-Unis, étudier des gadgets électroniques; il y a une très intense guerre électronique sur le sud Vietnam, en particulier sur la piste Ho Chi-Minh.

Hélène T. — Qu'appellez-vous la guerre électronique ?

A. J. — La guerre électronique c'est tout ce qui met en jeu les radars, les télécommunications. Je vous parlais de la piste Ho Chi-Minh à l'instant : peu de temps avant l'invasion du Laos, les Américains ont, à l'aide d'avions, criblé littéralement la jungle aux alentours de la piste Ho Chi-Minh de milliers de petits micros qui tous étaient codés en fonction du lieu géographique où on les avait jetés et tous étaient reliés, émettaient donc vers la plus grande antenne de télécommunications du monde (enfin à notre connaissance jusqu'à présent) qui se situe en Thaïlande, laquelle transmettait à un satellite de télécommunications qui est en poste fixe au-dessus du Vietnam, et qui retransmettait lui-même à Washington, si bien qu'en deux minutes, les bombardiers qui étaient basés en Thaïlande pouvaient avoir un ordre de décollage dès que quelqu'un marchait, toussait ou parlait sur un des tronçons de la piste Ho Chi-Minh. C'est un des exemples de l'électronisation de la guerre qui met en jeu donc des satellites, des ordinateurs, des antennes de télécommunications, enfin toute une infrastructure extrêmement perfectionnée.

Hélène T. — Il y a aussi une guerre chimique ?

A. J. — La guerre chimique c'est un des aspects les plus con-

nus évidemment de la guerre du Vietnam. On sait que la panoplie est très vaste. Les produits qui sont utilisés en agriculture habituellement l'ont été là-bas à des doses sans aucune commune mesure avec ce qui peut se faire chez nos paysans ou chez les paysans américains et on a utilisé aussi des poudres ou des gaz lacrymogènes qui en fait étaient utilisés à des doses telles qu'ils ont provoqué la mort de populations entières, de personnes dans des abris et la plupart de ces produits en plus contenaient des impuretés dont on s'est aperçu par la suite, qu'elles avaient donné lieu à des malformations congénitales, à des avortements, et à de nombreuses maladies de la peau, des yeux, sans compter l'effet lui-même de ces défoliants, de ces herbicides, sur les animaux et les hommes évidemment.

Hélène T. — Pourquoi établissez-vous une différence entre la guerre électronique et la guerre technologique ? Qu'est-ce que la guerre électronique et la guerre technologique ? Car somme toute, nous sommes aux prises avec des moyens incroyables et je pense que vous avez oublié les gaz hilarants jetés sur l'ennemi, car un homme qui rit et qui est pris par le fou rire ne peut plus combattre.

A. J. — On n'a pas de preuve formelle de l'utilisation de gaz hilarants au Vietnam. On a parlé d'expériences locales dans certains villages, de gaz nervins, mais même les nord-vietnamiens n'en sont pas absolument sûrs, et comme ils sont très prudents sur ce genre d'information, pour l'instant ce n'est pas officiel, mais on sait que cela existe, on sait que cela pourrait très bien être utilisé.

... C'est un peu arbitraire de séparer guerre chimique (et) guerre électronique. Si vous voulez, la guerre chimique est plus salissante et plus « sale » que la guerre électronique; disons qu'au Vietnam, toutes les ressources de la recherche scientifique et de la recherche technique ont été utilisées, même les plus incongrues... les militaires ont fait feu de tous bois.

Hélène T. — Oui, mais les militaires obéissent, par définition. Quelle est donc la responsabilité

DE RIRE...

des gens qui sont au départ et qui sont les chercheurs ? Parce que ce n'est pas Monsieur Nixon, ce ne sont pas les officiers du Pentagone ni même les gens du Département d'Etat qui ont trouvé ces choses ?

A. J. — Effectivement... on considère qu'à l'heure actuelle dans le monde un chercheur sur cinq environ, travaille pour le département de la Défense des Etats-Unis.

Hélène T. — Vous dites bien dans le monde ?

A. J. — Dans le monde, je dis bien dans le monde. Evidemment, il y en a beaucoup plus aux Etats-Unis... mais des laboratoires dans le monde entier ont passé des contrats de recherches avec les mili-

itaires. Ça se passe en France de la même façon; beaucoup de laboratoires français ont des contrats de recherche avec l'armée française, mais aussi avec l'armée américaine, et ces contrats en général amènent la prospérité dans le laboratoire, et il y a des tas de chercheurs qui y travaillent sur des armes ou sur des objets qui à première vue ne sont pas tactiques, mais qui, utilisés par les militaires et sur commande des militaires, peuvent devenir des armes très dangereuses.

Hélène T. — A votre avis, existe-t-il encore une recherche pure ?

A. J. — Certainement pas.
« Le monde de notre temps », France-Culture; 21-12-71. *Propos recueillis par J.-M. GARCIA.*

EDITORIAL

Depuis quelque temps, sous nos yeux ébahis, la bourgeoisie internationale orchestre une campagne des plus spectaculaires contre la pollution (journaux à grand tirage, émissions télévisées, salons...)

La très nette prise de conscience par l'opinion publique du phénomène conduit le pouvoir à rechercher les moyens d'y remédier, et par voie de conséquence à étudier la création de marchés nouveaux (prévisions du marché pour les USA en 1975 : 875 millions de dollars). L'installation de dispositifs anti-polluants étant très coûteuse, seules les grandes entreprises pourront en être équipées..., les autres seront éliminées par la législation. Le but à peine dissimulé de ceci est de favoriser la concentration « à l'américaine ».

Bien entendu, ces précisions révélant le caractère mystificateur des informations officielles sont totalement ignorées de l'opinion publique. Au contraire, le capital se façonne une image de marque en participant à la sauvegarde de l'homme (et quel homme!) De plus, par ce canal d'informa-

tion, la pollution se cantonne parmi les problèmes strictement apolitiques sans aucun lien apparent avec le système économique et par conséquent en dehors de la lutte de classes.

Le rôle des révolutionnaires est précisément de montrer le lien étroit entre exploitation et pollution :

— Fidèle à la loi du profit maximum, les capitalistes n'entreprennent des recherches et réalisations que lorsque l'affaire est rentable.

— La pollution est inhérente au profit, donc au régime capitaliste et non au progrès comme on veut nous le faire croire (on peut être éclairé sans risquer d'être irradié, on peut boire de l'eau pure sans bouteille en plastique non biodégradable).

— Par contre, ils ne peuvent pas faire de profits sans nous faire produire plus pour nous faire consommer davantage.

Prise dans ses contradictions la bourgeoisie ne peut échapper indéfiniment à son destin de classe dirigeante : DISPRAITRE.

Les Accidents du Travail: CRIMES DU CAPITAL

Enquête du "Secours Rouge" après l'accident d'une ouvrière de l'usine Pare

TOULOUSE (APL, 20 déc.). — Vendredi 3 décembre à 9 heures 30, aux usines de Biscottes Pare à Toulouse, une ouvrière, Yamina X., est grièvement blessée. En effet, alors qu'une turbine non protégée tourne sous la chaîne, la direction oblige les ouvrières à y ramasser les biscuits tombés. Les cheveux de Yamina, pris dans la turbine, sont arrachés. Un Comité de Secours Rouge de Toulouse,

composé d'une soixantaine de travailleurs, ménagères, médecins, professeurs, instituteurs, a décidé d'intervenir afin de déterminer les responsabilités dans cet accident.

Le 17 décembre, un questionnaire est distribué à tous les ouvriers et ouvrières de l'usine pour que la vérité se fasse. Ce questionnaire pose de plus quelques questions. Qu'est-ce qui est le plus important ? Quelques biscuits perdus

pour la production, ou le sang d'une ouvrière ? A-t-on demandé le témoignage d'une ouvrière pour remplir les papiers d'accident ?

Pour le Comité de Secours Rouge, « il n'y a pas beaucoup de gens dans le quartier qui ne savent pas ce que c'est que Pare. Nous avons retrouvé les anciennes ouvrières, et avec elles aussi nous parlerons, nous briserons le silence pour que des gens aussi peu

soucieux de la vie d'une ouvrière comme les responsables de l'accident de Yamina ne puissent plus continuer à agir tranquillement ».

Les camarades intéressés par un séjour d'une semaine, fin janvier, en Haute Savoie, dans une Auberge de la Jeunesse; peuvent écrire au journal qui transmettra les renseignements aux intéressés.

La censure à la télévision

Déclaration de Maurice Clavel en quittant l'émission à « Armes égales »

« Le film que vous venez de voir a été censuré par la télévision française. Peu importe qu'il ait été censuré d'un mot, d'une phrase, d'une séquence, d'un tiers, des trois quarts, d'un centième. C'est le principe même de la censure qui est épouvantable, abominable et invivable. En tout cas pour ma part je n'ai jamais pu vivre, ni écrire, ni parler sous le régime de la censure.

On m'avait prévenu dans l'après-midi de cette coupure, et j'avais élevé une protestation solennelle. Mais j'attendais de voir cette chose inouïe pour la croire. Je l'ai vue.

En conséquence, je viens de prendre la décision suivante : je ne saurais prendre part à un débat qui commence sous le régime

de la censure, quelle qu'en soit la victime, moi ou M. Royer.

Qu'il soit bien entendu, M. Royer, que je ne me dérobe pas à une confrontation entre nous sur le problème des mœurs et de la culpabilité sociale. Je vous propose de la reprendre sur n'importe quelle chaîne de radio libre, s'il en existe et si évidemment vous renoncez à la censure dont vous constatez ici le désastre.

Quant au peuple français auquel je viens très modestement de lancer un appel au soulèvement de la vie contre ces espèces de morts que sont la censure et autres fascismes, j'ose non moins modestement, lui donner rendez-vous pour bientôt, dans la liberté, pour la liberté.

Messieurs les censeurs, bonsoir ! »

Communiqué du Pasteur René CRUSE

Le Pasteur René Cruse « dénonce la censure politique de Monsieur Dumayet qui a supprimé sans raison technique l'émission « Objectif » du 29 octobre 1971, relative aux travailleurs im-

migrés (affaire Fonseca) émission pour laquelle une équipe de la télévision m'a mobilisé toute une matinée en vain ». Il « tient à féliciter Maurice Clavel pour sa sortie à Armes Egales ».

4 MORTS ET

Un ouvrier est tué

LILLE (APL Nord, 7 déc.). — Lundi, des ouvriers des Ets Leporck demolissaient le mur d'une filature désaffectée. Soudain le bloc de béton qui surmontait ce mur s'effondra. M. Charles Six, père de deux enfants, fut écrasé. Transporté à la Cité Hospitalière, il devait succomber peu après son admission.

Accident. Un mineur blessé

AVION (APL, Nord, 7 déc.). — Vendredi au fond de la fosse 7 d'Avion, M. François Sethe, 43 ans, père de 2 enfants, demeurant à Loos-en-Gohelle, a été accroché par le monorail. Atteint de plusieurs fractures, il a été transporté à l'hôpital de Lens.

Un ouvrier meurt enseveli

BRUAY-EN-ARTOIS (APL, Nord, 7 déc.). — Lundi, des ouvriers posaient des canalisations dans une tranchée de cinq mètres sur le chantier de construction de l'Ecole des Travaux Publics. Tout à coup, l'une des parois de terre s'effondra sur M. Mohammed Segouci, 41 ans, manoeuvre et père de cinq enfants. Les pompiers dégagèrent la tête de l'ouvrier au bout de dix minutes, et lui insufflèrent deux bouteilles d'oxygène. En vain : un médecin, appelé sur les lieux, ne put que constater le décès.

Usinor Dunkerque : deux accidents mortels en une semaine

DUNKERQUE (APL, Nord, 11 déc.). — Mardi 7 décembre, un monteur de la société Jeumont

5 BLESSES...

Schneider de Feignies, M. Preuil se tuait en tombant de la poutrelle sur laquelle il travaillait. Vendredi 10 décembre, dans les mêmes conditions, M. Christian Siry se tue en tombant d'une hauteur de 26 mètres. Peut-on encore parler de fatalité ? La fréquence des accidents du travail à Usinor Dunkerque a en effet considérablement augmenté cette année.

Un soudeur brûlé

LESQUIN (APL, Nord, 11 déc.). — M. J. P. Grenon, 20 ans, a été brûlé aux jambes et aux mains par l'explosion d'un bidon de diluant qu'on croyait vide. Il a été amené à la Cité Hospitalière.

Un ouvrier blessé par une pelleuse

MOUVAUX (APL, Nord, 11 déc.). — M. G. Anquez, 34 ans, manoeuvre, a été heurté dans le dos par une pelleuse aux Ets. Norseptique. Grièvement blessé, il a été conduit à l'hôpital de Tourcoing.

Deux ouvriers intoxiqués par l'ammoniac

LIEVIN (APL, Nord, 8 déc.). — Le 7 décembre à Lievin, la rupture d'un joint libère un nuage de gaz ammoniac qui intoxique deux ouvriers et oblige les 130 autres à se munir d'un masque ou à fuir.

CHRONIQUE ANTIMILITARISTE

L'OBJECTION DE CONSCIENCE

Le pouvoir frappe avec acharnement tous ceux qui s'opposent à son armée, à son service militaire. Il emprisonne les insoumis (Puttemans, Chapelle); il « suicide » Jean-Pierre Lalanne dans sa cellule d'Etain. Le pouvoir s'acharne sur les militants qui diffusent le statut des objecteurs de conscience (Parisot et Bauny condamnés à 300 F d'amende; 17 inculpations depuis 1 mois dont le directeur du journal « Fais pas le zouave », ainsi que le Pasteur Cruse (APL, 9 déc.). Les tribunaux « neutres » ne craignent pas de condamner des militants pour avoir diffusé une loi publiée au journal officiel.

Si ce n'était nos camarades emprisonnés, ce serait grotesque !

Le refus du service militaire inquiète la commission de la défense nationale. Il y a actuellement 100 demandes par mois et c'est trop. Il semble, comme le dit si joliment Pompidou : « que le patriotisme soit considéré, par une grande partie de la jeunesse comme un sentiment vétuste et dépassé ».

Aux agitateurs qui seraient tentés d'exploiter ce regrettable phénomène, on promet jusqu'à un million AF. d'amende ou 3 ans de prison ferme (art. 50 de la loi).

Lorsque l'on connaît la formation militaire reçue au service, il va de soi que l'Etat peut se passer du contingent. Une armée de métier suffirait amplement à ses besoins. Alors ?

Alors il reste ce que dit le général Vanuxen : « A 18 ans les cires sont plus molles. » On peut fabriquer des « hommes », bien voutants, bien pensants, patriotes bien entendu.

♦♦

C'est donc en tant que moyen d'intoxication de la jeunesse que le service conserve pour l'Etat une importance primordiale. C'est en tant que tel que nous devons l'abattre.

♦♦

Un certain nombre de militants révolutionnaires rejettent l'objection de conscience. Leurs arguments sont les suivants :

— Le statut actuel est restrictif et ambigu; il s'agit d'une compromission avec l'Etat. C'est la posi-

tion de Sylvain Puttemans emprisonné pour 2 ans, qui a refusé le service civil.

La position de Sylvain, si elle peut avoir un caractère exemplaire, n'en est pas moins isolée dans la mesure où l'on peut difficilement proposer à des jeunes dépourvus de conscience politique de passer 2 ans en tôle au lieu d'un an de service.

— Il faut aller au service pour apprendre le maniement des armes.

(Les camarades surestiment la qualité de la formation technique donnée aux bidasses. On ne se battra pas avec des balais de chiottes).

— Il faut aller au service pour apprendre le maniement des armes mais aussi pour miner l'armée de l'intérieur en faisant de la propagande dans les casernes.

(Dès qu'elle dépasse la discussion de chambrée, toute propagande est réprimée. (cf. Evaux et Trouilleux). D'autre part pendant qu'on discute avec dix mecs, il y en a plusieurs milliers que l'armée intoxique tranquillement).

Nous sommes parfaitement conscients des ambiguïtés du statut pourtant l'objection nous apparaît comme la position la plus juste.

D'abord, il est évident que la possibilité d'agir dans un bidonville pendant 2 ans de service civil, est supérieure à celle de l'emprisonnement pour la même durée.

Enfin, c'est la seule position qui soit réaliste et non groupusculaire. Il faut choisir entre l'infiltration dans l'armée de quelques individus pour des raisons fumeuses et la propagande de masse en faveur de l'objection.

Il faut choisir entre la politique d'état-major et l'action directe de masse.

Nous devons dénoncer à travers le service militaire, l'assassinat de l'individu, celui de son environnement, celui de notre vie et pour commencer, diffuser massivement à la barbe de l'Etat le statut qu'il voudrait cacher.

Groupe communiste libertaire
Meudon

DAX: Manifestation en souvenir de J. P. Lalanne

DAX (APL 14 réc.). — Le dimanche 12 décembre, une marche était prévue entre Orthez et Dax en souvenir de J. P. Lalanne, mort pour avoir refusé de porter l'uniforme. Vu le nombre de policiers stationnés à l'entrée de Dax, la marche a été annulée. Les groupes non-violents, les CSOC d'Orthez Pau et Bordeaux ont opté pour une manifestation pacifiste à l'in-

térieur de Dax. Les participants se sont vêtus de chasubles, et ont porté des pancartes et des banderoles tout en distribuant le statut des objecteurs de conscience que méconnaissait J. P. Lalanne. Plus de mille textes de la loi ont été distribués dans la ville. Cette manifestation a duré quatre heures malgré l'intervention de la police.

METZ: Du sang de bœuf pour le général Massu

METZ (APL 19 déc.). — Jeudi 16 décembre le général Massu est venu à Metz dédicacer son livre « La vraie bataille d'Alger » à la librairie Even. A cette occasion environ 150 personnes (lycéens, étudiants, professeurs, ouvriers) se sont rassemblés dans la librairie aux cris de : « Massu criminel », « Massu en prison », « Massu salaud, le

peuple aura ta peau ». Plusieurs litres de sang de boucherie étaient symboliquement répandus devant Massu qui a pu difficilement dédicacer quelques livres aux quelques officiers qui ont pu parvenir jusqu'à lui.

Une trentaine de policiers étaient massés devant l'entrée de la librairie mais il ne sont pas intervenus.

OLIVET: Un autre cas d'insoumission

OLIVET (APL, 17 réc.). — Convoqué le 1^{er} décembre 1971, par le ministère des armées pour accomplir son service militaire, M. Olivier Denis, 21 ans, s'est présenté à la caserne du 4^e Régiment à Olivet près d'Orléans. Il a refusé de porter l'uniforme et de participer à ce service national de quelque façon que ce soit.

Opposé au statut d'objecteur de conscience, parce qu'il le juge désormais inutile et totalement récupéré par les autorités, M. Denis s'est mis volontairement en position d'insoumission. De ce fait il est actuellement incarcéré à la

prison d'Olivet où il fait l'objet d'une mise au secret totale. Il sera jugé prochainement et risquera 2 ans de prison.

Le cas de ce camarade semblable en bien des points à celui de Sylvain Puttemans et après beaucoup d'autres insoumissions ou désertions, devrait inciter les partisans du « statut malgré tout » à revoir leur analyse. Car en un an, cela fait plus de dix révoltes ouvertes contre l'armée. Ce chiffre est digne de considération et ces camarades doivent sentir la solidarité active de tous les anti-militaristes.

N' OUBLIEZ PAS NOTRE CAMARADE PUTTEMANS DÉTENU A LOOS POUR INSOUSSION. ECRIVEZ-LUI!

Estela de un coloquio

POR un incidente del diario vivir hemos tenido ocasión de confrontarnos con cenetistas, ugetistas, solidarios vascos y republicanos. El pretexto fue lógico: la libertad del pueblo hispano. Como mini-pretexto figuró esa pobre Ley Sindical dispuesta por las Cortes franquistas.

Nada extraordinario, nada del otro mundo esa disposición de ordeno y mando. En nada respetable ni acatable, por su origen fascista. Si bien la Falange presumiera haber conseguido la «unidad sindical española, inasequible en régimen democrático», esa unidad conseguida mediante guardias civiles y el paredón «ejecutivo» en perspectiva, no predispone al pueblo a tomarse en serio la cosa. La unidad obrera con grilletos induce a pensar en la unanimidad silenciosa de los cementerios, en el mutismo definitivo de los 200.000 inconformistas fusilados en los 300.000 sobrevivientes encadenados durante sus veinte o más años de celda y patio presidarios. Tras ello pudieron ser logrados «25 años de paz» y leyes, decretos y disposiciones de signo ultraautoritario que el pueblo debe acatar dado que fuerza obliga hasta que sea superior la fuerza suya.

Está bien, amigos vascos, desmenuzar — inteligentemente, como sabéis hacerlo — ese infundio legístico que es la Ley Sindical franquista; porque vuestro análisis es concienzudo y convincente, sin vuelta de hoja, merecería ser divulgado. Mas una ley fascista, toda disposición fascista, merece ante todo el desprecio de las personas dignas y libres. Si la Organización Internacional del Trabajo en entidad de cooperación se agrega una representación espúrea por nazi-falangista, tanto peor para ella; y si la OIT y entidades sindicales libres «consiguieran» que el Estado franquista dulcificara su trato hacia los trabajadores, tanto peor para la España libre y los sindicalismos opuestos a la CNS inspirada por la Falange y sujeta a las conveniencias del Movimiento presidido por el general Franco. Y diremos el por qué, aunque sea bruscamente, según estilo propio obliga:

Con más de treinta años de régimen ferozmente represivo, de derechos impedidos, el panorama ideológico español está, por decirlo así, deshidratado. Existen sobre la piel de

toro minorías pensantes, enterradas, pero reducidas; y existen también grandes masas de obreros necesitados, fáciles de adquirir con concesiones, con facilidades que no exijan

Conocernos más que eso

exposición personal ni personal esfuerzo. ¿Por qué Perón alcanzó prestigio proletario en la Argentina? Por haber sabido acariciar el instinto materialista de los obreros. Igual el comunismo totalitario logra seducir a legiones de asalariados prometiéndoles el normal funcionamiento de los jugos gástricos (tal el caso típico de Cuba recientemente propalado en la Tele francesa) en plena desconsideración de las facultades pensantes. ¡Máquinas, máquinas de sangre!, esto es lo que necesitan conseguir los tiranos que campo humano pisotean. La bestia humana inferiorizada cual las razas cuadrúpedas y volátiles, es el prototipo ideal que el maquiavelismo «autárquico» ha creado porque lo necesita. Con el pueblo cebado y aborregado, Y SIN OPCION A LOS ARCANOS DE LA INTELIGENCIA como ocurre en España, compañeros ugetistas, una España libre no sería imposible gracias a las reacciones (¿imprevistas, naturales?) de los españoles, pero si que nuestros propósitos de emancipación sufrirían un aplazamiento sine die. Porque, si bien es cierto que Franco está lejos de haber conquistado el corazón de los españoles, si que lo es que a la generación presente de asalariados, en general la ha dejado incapacitada o ignorante de las teorías sociales finalistas. En la condición social de ahora (y conste que amamos en extremo las aportaciones de rebeldía de intelectuales, artistas y trabajadores conscientes del Interior) vemos que una apertura franquista hacia un liberalismo sopero, a lo «monseñor Herrera», entraría en el redil «verticalista» a cierto sector obrerista mediaticado por el comunismo oportunista, ávido éste de una tolerancia del régimen que le permitiera obrar desde arriba en nombre del «proletariado español», siempre con vistas a un mañana antifranquista que lo encuentre asentado en

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris 30 de Diciembre de 1971

la poltrona sindical del Estado, pudiéndose, por ende, proclamar gerente titular de un sindicalismo híbrido, estomacal pero espeso de gente boba, y a poder ser coadyuvado por sindicalistas franquistas que se pasarían a la nueva situación sin dificultad moral alguna por similitud existente entre el comunismo «celular» y el falangismo de escuadrón. Por un cristo más o menos no entablarían cuestión de principios.

El tema no es arduo, pero sí interesante. No para congresarlo quienes en el fondo estamos de acuerdo: para pensar cada cual de por sí a fin de lograr en lo positivo lo que en pactos líricos se traduce en vanas ilusiones.

La hora va resultando fructuosa, y no vaya a ocurrir que un totalitarismo suceda a otro para prolongar en 35 años más la dictadura española. ¡Démonos cuenta!

DISCOS

Vemos con satisfacción la línea ascendente que el destino — en la ocasión provocado — le ha trazado al artista Vázquez de Sola. Caricaturista dotado de ingenio y lápiz de punta aguda, lo vemos campar libre y holgadamente por esos campos literarios del diario «Le Monde» y del burlesco de «Le Canard Enchaîné».

Sólo una vez contactamos personalmente con un Vázquez de Sola melencólico y desbordante, eso en su «primera» bohemia. En este su segundo estar parisino, nunca nos cruzamos por deambular ambos, según parece, por andurriales diferentes. Las capitales, ¡son tan inmensas y tan dilatadas las estepas humanas!

En la juventud del artista él y nosotros frecuentábamos los alrededores del Ventre de Paris, les Halles, donde el vientre del ser ignorado se saciaba, a veces, con facilidad suma. El dormía en camiones, estudiaba — viviéndola — la Corte de los Milagros; nosotros pernoctábamos en cama deshilachada, sudorosa de mil cuerpos desaparecidos, pero bajo techo quand même; de hotelote, por más señas.

En el barracón confederal de Ste-Marthe Vázquez de Sola vociferaba su juventud triunfante, sin pie firme en la Economía social, naturalmente. Nos pareció advertirle sobre los inconvenientes de

«la marcha» y sólo él sabe si nos otorgó aprecio. Lo cierto es que nos obsequió con dos risoterias anticautidillales, que pasaron a «Soli».

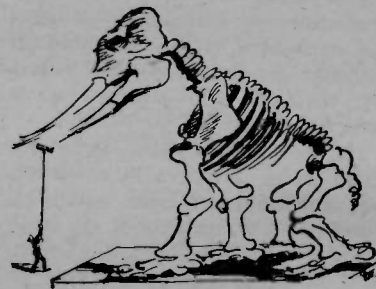
En apuros ceñtes suyos, fuimos requeridos para exhibir ambas nuestras y no; no nos gusta agravar situaciones.

Vázquez saltaría en bien del percalce (uno más anima la vida) y ahí lo vemos hoy a través de sus «monos», en índice de página literaria.

Desde nuestra milkilométrica distancia parisina, sinceramente lo celebramos.

DISCOBOLO

OIT, FSM, CIOSL...



¡Caro y duro resulta aguantar todo esto!

EL PASO DEL TIEMPO

TIENE aire de costumbre, cuando un nuevo año se dispone a entrar en escena, aquello de proferir lo de: «¡Buen año nuevo!» Algunos incluyen lo de «próspero» llevados de un afán de consecuciones materiales. Todo entra en el desenvolvimiento habitual de costumbre o rutinas, entre las que va pasando la vida. Pero, no obstante con el advenimiento de un nuevo año, representando nueva etapa brota un móvil para la reflexión. Sabemos que cuando se vive en los años de la adolescencia, un año más depara la satisfacción de que subimos la cuesta que nos ha de llevar a la cima de los veinte años, lo que lleva consigo la satisfacción de que ya vamos a ser hombres, de que hemos de situarnos en estado de merecer respeto, consideración. En el polo opuesto, cuando ya se ha pasado los sesenta, o los setenta, la sensación al mover un año y surgir otro, es de que mengua el curso de nuestra existencia; es la sensación de que vamos hacia el ocaso.

No obstante, habida cuenta de que la existencia está constituida a base de infinitas sensaciones, el paso del tiempo nos depara la oportunidad de saturarnos de facetas distintas, que se van captando día tras otro. Ello independiente de que mientras hay vida se tiene esperanza. Las sensaciones recibidas, las que van asomando a medida que los días pasan, por supuesto, se ofrecen de variada naturaleza: culturales, estéticas, recreativas, sentimentales, materiales. Depende también, no pocas veces, de peculiar manera de ser, de nuestro temperamento, de nuestros gustos.

El paso del tiempo, el advenimiento de un nuevo año, puede ser incentivo de manifiesta satisfacción en lo de perseverar caminando por la vida, manteniendo nuestra existencia sin sentirnos atosigados por el peso de ella. Más: norma imprescindible ha de ser, en tal caso, tener una curiosidad despierta; ser curiosos en lo de saber, de conocer, de experimentar, de compulsar. Si falta la curiosidad, si la voluntad de afirmar los deseos se halla ausente, entonces ello supone ya la muerte en vida.

El poeta Baudelaire decía que para hacer llevadera la existencia es aconsejable el estar embriagados: de amor, de alcohol, de ideal. Para el idealista no faltan móviles, justificaciones para seguir viviendo. Y en este caso, la entrada de un nuevo año puede ser fase promisoramente en impacto de ideas o de hechos en una o en otra latitud.

Las obras y los días

ENMIENDAS EN LA LUCHA

Luchar es actuar, supone el desarrollar una actividad determinada. La tarea, por descontado, puede ofrecer características más o menos favorables a la finalidad perseguida. De ahí la conveniencia del examen y de la rectificación a que pueda dar lugar la comprobación. La cosa parece asaz simplista, aquello de darlo como proceder normal. La realidad nos ha demostrado que muchísimas veces no ocurre así. En múltiples circunstancias acaecen descabros que podían haberse previsto al haber rectificado a tiempo. Da fe de esta frecuente omisión el hecho de estar fijado con carácter de axioma aquello que asevera: «El hombre es el animal que tropieza dos veces con la misma piedra.»

Hemos leído estos días una crónica, escrita por quien evidencia estar bastante al corriente de la situación político-social española. Se refiere esta vez al ambiente estudiantil. La habitual brutalidad policíaca hace de las suyas en Madrid, Barcelona, Valencia, Bilbao, Valladolid, y en otras ciudades. Uniformados o de paisano, los repugnantes esbirros del régimen ocupan las facultades, expulsan y apalean a los muchachos y muchachas. Ello es lo corriente, lo que todos conocemos. Pero el cronista apunta que habiendo tenido oportunidad de conversar con uno de los miembros más activos dentro de la acción clandestina del estudiantado, éste le explicó: «Por ahora no tenemos intención de promover huelgas. Frecuentemente la huelga, en el ambiente universitario, tiene como consecuencia el dispersarnos. Cuando después de dos o tres meses hay que reemprender los cursos, si no se han logrado los objetivos perseguidos, sentimos a manera de una frustración. Así pues, nosotros no somos los que abandonamos la Universidad. En todo caso es el gobierno el que nos echa.» Se trata, en suma, de mantener la cohesión, de evitar, en un orden general, la acentuada dispersión. Se busca igualmente, pese a los serios inconvenientes que ello supone, el llevar a cabo las asambleas universitarias al objeto de que así pueda responsabilizarse el mayor número de los universitarios, en lo de tomar acuerdos, actitudes a seguir.

Importa aguzar el ingenio buscando la manera de dar, como suele decirse, la menor cantidad de «carne a la fiera», ahorrando en todo lo posible el proporcionar víctimas al enemigo. Uno de los métodos que han de ser mejor analizados, en lo relativo a la acción libertaria dentro de la clandestinidad, es la estructura de la Organización. En diversas circunstancias represivas, dentro del ambiente español, se ha podido comprobar cómo, desgraciadamente, ha sido una realidad aquello de «por el hilo hallar el ovillo». Efectivamente: los sabios policíacos han hecho presa, deteniendo a algunos elementos activos; luego, empleando procedimientos criminales, a base de tormentos, agudizando atrozmente el sufrimiento de sus víctimas, han logrado ir descubriendo y deteniendo, en cadena, a los elementos responsables, desmontando así todo el conjunto orgánico. En cierta etapa del franquismo había en el Penal de San Miguel de los Reyes miembros de cinco o seis comités nacionales de la CNT. Al quedar descoyuntado uno se procedía, con el peligro consiguiente, a la ordenación y puesta en funciones de otro que, como el precedente, quedaba anulado al ser detenido uno tras otro sus componentes. La experiencia relacionada con los fracasos es de comprender que haya obligado a tomar medidas y, como consecuencia, modificar las estructuras.

Algo de evidente ejemplaridad en el caso que nos ocupa nos lo ofreció en el período de resistencia revolucionaria argeliana, antes de que Argelia consiguiera su independencia, su estructura su técnica de organización. Era algo de resultados sorprendentes. El hostigamiento de que eran objeto los que bregaban en la clandestinidad era constante e intenso. Frecuentes resultaban las detenciones, pero casi siempre quedaban, en lo relacionado al conjunto orgánico, a una rama, a una simple fracción. No podían las fuerzas represivas penetrar en la entraña de los organismos de oposición. La presa quedaba reducida, por lo que siempre quedaban ramificaciones. Al margen de las pugnas políticas, del zancadilleo entre líderes, cosa natural al tratarse de sectores sociales con ansias de hegemonía estatal, la acción de guerrillas llevaba a efecto en tierras de América o de Asia, ha

por FONTAURA

revelado detalles de estrategia sumamente interesantes para toda acción revolucionaria, para todo movimiento de oposición insurgente; ya en la ciudad bien en el campo.

Hay toda una gama de detalles estructurales que merecen ser estudiados, independientemente de las finalidades que persigan algunos de quienes en ellos se ejerciten. No se puede echar en olvido que la acción libertaria abarca distintas actividades de índole muy diferente, pero que se complementan. Lo aconsejable estriba en comprenderlo así y obrar en consecuencia.

SALVADOR DALI Y EL CRETINISMO

El conocido pintor, de Figueras o de Port Lligat, ya sabemos que sabe mantener de un modo constante, a fuerza de payasadas y excentricidades, el pasmo reverencial de sus admiradores. Ello incluso le permite, a fuer de *original*, de considerarles a manera de idiotas. En recientes declaraciones a un periodista, ha manifestado Dali: «Como vivimos en la época de los cretinos, la época de la sociedad de consumo, sería lamentable que yo no me aprovechara de los cretinos de mi época para ganar dinero.»

Tiempo atrás le dio por ensalzar de un modo desorbitado al que rige los destinos de España. Nordau, que reflejó de manera magistral aquellos síntomas que encarnan en un individuo y que pueden simbolizar la degradación imperante en la sociedad, hubiera visto en Salvador Dali el prototipo del bullanguero, cinico y chabacano espíritu materialista.

HACIA UNA VIDA MEJOR

Por Fontaura.

Precio: 5 francos.

LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori
Proudhomeau.

Precio: 3 francos.

EL LUGAR DE LAS IDEAS
LIBERTARIAS EN LA SERIE
DE LAS LIBERACIONES HU-
MANAS

Folleto de Max Nettlau.

Precio: 1,50 F. Descuento a corresponsales.

ANTENA



INFELICES PASCUAS

ZARAGOZA. — Un autocar conduciendo familias de trabajadores extremeños con ocupación en Suiza Alemania y Cataluña, cayó al Ebro por el Puente de Piedra en su paso por esta ciudad. Hay diez ahogados (cinco de ellos niños) y treinta y tres heridos, bajo la sombra de la Pilarica. Estas desdichadas familias se dirigían a sus lares para celebrar las felices fiestas de Navidad.

MAS ARNICA ANTINAVIDENA

VITORIA. — Un autocar procedente de Alemania llevando obreros españoles trabajando en aquel país y que se dirigían a sus pueblos de origen para pasar las Pascuas natalicias, fue embestido por otro vehículo alemán, resultando heridos el conductor de éste y cuarenta obreros del coche siniestrado, a saber: 22 malagueños, 4 sevillanos, 5 salmantinos, 6 cordobeses, 8 vallisoletanos, siendo el resto granadinos, gaditanos, cacereños y argandoñeros. Bien exigía el maño Angel Samblancat al decir: «No me hagais las pascuas». Por fortuna la mayor parte de los accidentados están heridos de poca gravedad.

EL CAMPO DE BARAJAS, BARAJADO

MADRID. — A causa de un incendio declarado en uno de los grandes almacenes de material de aviación que posee la Compañía Iberia en Barajas, el funcionamiento del campo ha sido interrumpido hasta nueva orden. En efecto, la espectacularidad del incendio junto con la intervención de más de 500 bomberos, policías y personal del campo, junto con el material motorizado, un serpiente inaudito de mangueras y amontonamientos de materiales inutilizados, aconsejaron a la dirección del aeródromo la suspensión provisional de los servicios. Hay cinco bomberos heridos y centenares de millones de pesetas perdidos.

CUANDO EL PRINCIPE RECITA LA DECIMA

MADRID. — En la clausura de los actos celebrados del 375 aniversario de la fundación del Colegio de Abogados de Madrid, el redactor (oculto) de discursos le ha hecho decir a Juan Carlos de

Bombón varias majaderías, la mayor de ellas la siguiente... atribuida a Saavedra Fajardo: «El fundamento principal de la Monarquía... es la inviolable observancia de la Justicia.»

Sería interesante conocer al respecto la opinión que tendrían el poeta Rizal, los martirizados y fusilados en Montjuich y los 500 obreros asesinados en Barcelona por Alfonso 13, Dato y Martínez Anido, si tuviese voz la ultratumba.

EL «METRO» PIERDE CENTIMETROS

MADRID. — En once meses (del 1 de enero al 30 de noviembre) el ferrocarril metropolitano ha experimentado una sensible pérdida de viajeros, o sea 3.928.950 menos que en igual período en 1970. Culpase al clima relativamente benigno, al incremento del automovilismo, a la atmósfera enrarecida y al renacer del peatonismo.

LA COSECHA DE VINO EN ESPAÑA, UNA DE LAS PEORES DE LOS ULTIMOS AÑOS

La oficina del Servicio de Precios y Mercados ha facilitado en su último boletín un resumen de la pasada cosecha de vino que puede considerarse como una de las peores de los últimos años.

«La cosecha de 1971 se caracterizó por un desarrollo muy desfavorable de la misma. Las bajas temperaturas invernales ocasionaron ya en algunos puntos la muerte de numerosas cepas. Posteriormente se produjo una fuertísima invasión de «mildiu» que prácticamente afectó a toda España, aunque su intensidad fue mucho más importante en la mitad norte. Esta enfermedad se vio favorecida por diversas condiciones meteorológicas, ocasionando en algunas zonas la pérdida total de la cosecha.

La vendimia vino retrasada en toda España con un desfase con respecto a un año normal que osciló por término medio de 1 a 3 semanas. Este retraso no fue en general perjudicial, pues las condiciones climatológicas de septiembre y octubre fueron favorables, mejorando algo al final en la realidad, las pesimistas predicciones que se hacían en los meses de julio y agosto.

La producción de vino nuevo en 1971 se estima en unos 20 millones

de Hls., lo que representa una de las cotas más bajas habidas en los últimos años. Para hallar una cifra parecida debemos remontarnos a 1961, que con 20,5 millones de Hls., fue todavía algo superior a 1959, que con tan sólo 17,3 millones de Hls. fue netamente inferior. Por regiones puede resumirse de la siguiente forma: buena cosecha en la Mancha y Andalucía; bastante inferior a la del pasado año (entre 15 y 30 por 100 menos); pero aceptable en Levante, Cataluña y Extremadura y muy mala (inferior entre un 50 y un 75 por 100) en Galicia, Aragón, León, Castilla la Vieja, y Rioja-Navarra.

Como consecuencia de esta bajísima cosecha, en las regiones norteñas en que tiene una gran importancia la elaboración de tintos, la producción vinica presenta unas características muy dispares según el tipo de vino. Mientras la producción de vino blanco supera la del pasado año, la de vino tinto se sitúa por debajo de la mitad.

La graduación de los caldos fue en conjunto inferior a la del pasado año en 1-1'5 grados y el estado sanitario del fruto algo defectuoso con bastante porcentaje de podredumbre.

Con ser el mildium dañino para las viñas, no lo es tanto como el mildium franquista para la economía española, amén de otras malignidades.

PAROS EN S.E.A.T.

Durante dos horas, ayer mañana, los talleres números 2, 4, 7 y parte del de fundición de la factoría SEAT, estuvieron en paro, afectando aproximadamente a 3.369 trabajadores de los 21.700 de la plantilla de la citada empresa.

Durante el turno de tarde del pasado martes, último día laborable, se efectuó un paro comprendido entre las 18,30 y 20 horas, en el que participaron 1.573 trabajadores del taller número 7 y la sección de fundición permaneció en bajo rendimiento, afectando a 77 trabajadores. En el turno de noche, del mismo día, permanecieron en paro durante una hora y media, 405 trabajadores del taller número 4 y 694 del taller número 7. Durante todo este mismo turno, permanecieron en bajo rendimiento 60 trabajadores de la fundición.

Esta actitud de los trabajadores de SEAT, la han tomado como coacción de las deliberaciones del convenio colectivo que se encuentra ya en su segunda fase de negociación. Por tanto, desde ahoncionario designado por el ministerio, estará presidido por un funcionario de Trabajo.

Hoja seca

EN marzo de 1916 (año-cuna de «Soli» diario) me hospedaron en la Celular barcelonesa por un asunto de paro. Deseábame el juez — me lo dijo — 22 años, dos meses, un día y tres horas y media de escuela presidialia, y tuvo que contentarse con muchísimo menos, afortunadamente. Vecinos de mi celda lo eran los albañiles Catalá, «Nel.li» y algún otro, todos de la barriada de Gracia y amigos del incontinente compañero Berengueras, reducido en la misma cárcel que nosotros.

Y no por asunto baladí, qué diablo. Conducían a la «estara» de la calle de Entenza a un compañero huelguista, y porque era íntimo suyo Berengueras se arrojó sobre el piquete de guardias de Seguridad y con el sable de uno hirió a varios. Alguno de los guardias maltrechos debió morir, porque al atacante lo condenaron a muerte. El primer compañero al que «Soli» cotidiano trabajó para sustraerle a la última pena fue éste. En agosto de 1936 Berengueras cayó mortalmente herido en tierra aragonesa.

Con una hija suya nos ocupamos de su padre en días de exilio que ya resultan lejanos. Por lejanía total, la de ahora, por el motivo traidor y disolvente de las escisiones sistemáticas. Dividir hasta el vértice de la tumba. El albañil rimaba bien con ladrillos, su primogénita utiliza mal las letras.

Desvanecido el aprecio de la hija, queda el recuerdo indeleble del padre.

Y así anda la vida: entre hojas lozanas, y otras caídas. ¡Qué remedio! — J. F.

LA GRIPE

No esperar más de dos días con fiebre. Recibir en cama bolsas de hielo en el bajo vientre un mínimo de tres horas. No comer. Consumir jugo de limón nada o poco rebajado con agua. En defecto de nevera, utilizar toallas empapadas de agua fría renovándolas cuando se entibien. — J. F.

LE CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

¿Cuentos del « buen Jesús »? Ahí va otro:

NAVIDAD es un hecho, como una fiesta más en el calendario gregoriano. No hay nada tan espectacular en el fondo del año, repetido como carnaval de invierno. Es la obsesión vulgar en sus golondrinas de fechas, como si todas las prevaricaciones mundanas tuviesen que diluirse con el nacimiento de un mito.

Cuando se aproxima el famoso 25, las calles y avenidas principales se iluminan caprichosamente con arcos resplandecientes y cascadas de anuncios rivalizantes con las estrellas.

En Navidad todo se olvida: Crímenes sensacionales, hechos del día, guerras lejanas, muertes diversas, trabajos y miserias; los pobres ilusos participan igualmente a su alcance, para satisfacerse y borrar sus preocupaciones.

Hecatombes de pavos, ocas, pollos, cerdos; la muerte converge al estómago, en un llenatripas de multitudes. El comercio aumenta sus precios y al final todo es medio engaño, timo, legalización de beneficios, juguetes rotos, pinos disecados, turrón comido, y vómitos del amanecer.

En Navidad habla el Papa de turno en la Plaza de San Pedro de Roma. Levanta sus brazos ante la multitud postrada. El Gran guñón de los pueblos, evoca a Cristo. El Vietnam queda lejano. Las guerras chicas, los millones de refugiados bengalíes, los muertos de hambre, la guerra impiadosa de la India y del Pakistán no cuentan, los presos infelices, la explotación y el engaño, la prostitución y la droga, los dictadores asesinos, la violencia y la promiscua iniquidad de los poderosos, no entra nunca en el piadoso lenguaje del Pontífice. Es Navidad, Cristo ha nacido y el ramito de olivo es un símbolo más de los hombres, y si hay piedad para los desgraciados es por pura fórmula.

Pax urbi et orbi. Paz a los miseros y perseguidos, a los privados de libertad y a los condenados a muerte por los hombres y la fatalidad, a los perseguidos de la justicia, a los enfermos y viejitos abandonados, a los niños mártires, a las víctimas del alcoholismo y la droga, a los vencidos de la vida, a los refugiados y emigrantes, al osario cosechado del tiempo, y las hojas humanas que se desprenden del árbol de la vida, para aspirar al polvo del principio.

Cada germen logrado es un principio victorioso; cada ser que nace, es una muerte en flor. Así nació Jesús, rompiendo la placenta

con la fábula. Creció, predicó e bien y murió como un malhechor. Después su nombre se impregnó en la imaginación. Bebió en la materia; bosques, piedras y marfil. Se incrustó en los metales preciosos, y se hizo testigo de los actos justificados. Se unció de aromas, se tiñó de mil colores en la morfina de la inspiración, como bálsamo necesario para vendar ojos y ocultar la razón.

Paz a las criaturas privadas de techo y hogar. Es tan duro el frío de diciembre, que Navidad en Europa parece estar no más que para los opulentos.

**

Una mujer llamaba inútilmente a todas las puertas de una gran ciudad. Nunca el cielo le fue tan agresivo, con un frío inclemente inmisericorde y cortante como el cristal. Jamás la tierra le fue tan ingrata con su nieve resbaladiza y sucia.

Manolita ignoraba todos los razonamientos sobre Navidad, porque había nacido en ese ambiente tradicional, y lo que le ocurría tenía que ser así. Capullito cortado del rosal andaluz, hermosa como una flor, fina y graciosa, pinturera y alegre, amiga del chiste, apenas llegaba a comprender la malicia del mundo.

No creo decía en el señor de arriba — decía a la amiga española que la recogió unas semanas en un cuarto de criada —. No creo más que en la virgen de la Macarena porque es paisana mía, y la juro que el tío que me engañó, no comerá más pavos, ni trufas, ni esas cosillas guenas que los «malajes» comen en Navidad.

Con estas ideas, viajaba en el tren hacia Bruselas, ajena al ambiente de los viajeros, limpiata, bien vestida, con abrigo de lana bien a la moda; nadie podía imaginar sus inquietudes.

Manolita iba al azar como una Cenicienta. A los 18 años, la vida es de color de rosa. Había escrito a unos primos suyos, residentes en Bruselas calle du Vieux Foriest. Ensimismada, relativamente no comprendía nada de los que hablaban en su compartimento. Sólo el ritmo del tren en los raíles le aportaba una presencia a la realidad. Ella por tanto no podía encerrarse en prejuicios ancestrales ni sentirse avergonzada de su estado, como si alguien le susurrara al oído: «Adelante chavala, tener un hijo es lo más sublime de la vida.»

Llegó el invierno con sus cuchillos de escarcha y sus venas heladas, poniendo nieve en sus hombros para hacerse ver mejor.

El tren iba devorando kilómetros como una oruga gigante.

Sí, a Manolita Flora como a muchos españoles expatriados, Europa le vino grande. París, ciudad de sus ilusiones no le cupo en la horma del zapato y tuvo que abandonarlo. Allí había latido su corazón en plena juventud ganándose la vida de criada. París que tanto amó con sus espejismo y fascinaciones fue lo que más la perdió. Al acercarse Navidad, desde la plaza de la Concordia al Arco del Triunfo; desde la Avenida de la Grande Armée hasta la Avenida de Madrid, todo eran ríos, riveras y cascadas de luces multicolores, movedizas, quiméricas, juguetonas, en caprichosa geometría exuberante, como constelación caída y desparramada por las calles y bulevares de la ciudad. En ese París sin recordar el trabajo agotador durante las horas interminables de una casa burguesa. No recordaba a su ama medio neurasténica, peripatética, inagotable de palabras, al amo prometedo, lascivo, y los niños revoltosos y mal educados. No recordaba aquel círculo irreversible de la servidumbre, sólo pensaba en la iluminación resplandeciente de la gran ciudad.

El tren recortaba apresuradamente el blanco paisaje. Los copos de nieve se aplastaban contra las ventanillas y los cristales se empañaban de vaho espeso y viciado. Los viajeros no hablaban más que de Nochebuena y Navidad, de banquetes, comilonas y todo el repertorio de manjares. Hacía ya muchas semanas que la llevaban en la fraseología: la radio, televisión, cartas, tarjetas, regalos, citas, invitaciones; todo era una selva de pinos y guirlandas en los escaparates. Se había olvidado la guerra del Vietnam y del Cambodge, del Pakistán y la India y de las violentas alteraciones del hombre en los puntos determinantes del Globo terrestre. En aquel momento todo el mundo hablaba de comida y bebida. Manolita no comprendía nada. La pobre niña no buscó nunca las causas ni las consecuencias de los actos humanos. Nacida en 1953 en Sevilla, hija de padres resignados y miseros, hermana de cuatro varones mayores, creció a bofetones y reproches, a humillaciones y castigos. Por tanto tenía el corazón noble y generoso. Muertos sus padres, no

guardó de la familia ningún cariño. Demasiado confiada, inadvertida, fue a la conquista del mundo, del calor humano y la solidaridad incondicionada. Sintióse vivir a prisa para recuperar el pasado. Amaba la vida con intensidad, porque era joven, bella, de cuerpo bien modelado y salud excepcional; tal era su riqueza. En la boca llevaba dos hileras perfectas de perlas y sus ojos negros y expresivos tenían el hechizo de la mujer andaluza.

El tren llevaba en sus fauces una motriz de leyendas trepidando en su rodada pensamientos de metal.

Manolita rememoraba las Nochebuenas de los vecinos, insultadores, agresivos, borrachos. Su familia era más discreta, pero faltaba el pan en la mesa y el turrón y los mazapanes brillaban por su ausencia.

Sus amos también los llevaba en la mente como mal recuerdo. Seguramente en aquellas mismas horas, otra criada española o portuguesa joven como ella, debía de estarse reventando para prepararles todas las comidas indigestas de la fiesta.

Entretanto, el tren se alejaba de París.

Sus amos. Poder volver a la capital con el niño; vengarse del señor, aquél que abusó de su debilidad femenina.

Manolita ocultó su estado durante los primeros meses, hasta que su señora la despidió. La pobre muchacha le suplicó por piedad que esperara unos meses más, hasta después de dar a luz; el ama, profesora de liceo y cabalgando en morales principios, fue inflexiblemente impiadosa con su criada española.

El señor, hombre respetable en su profesión de ingeniero, monsieur de muy buena familia, no quiso comprometerse y eludió toda responsabilidad. Estas historias ocurren, naturalmente, en todas partes, pero en Navidad son más graves, porque nadie hace nada por nadie.

La desdichada podría haber acudido a la Asistencia Social de su distrito respectivo y su caso se habría solucionado momentáneamente.

Llegó a Bélgica para buscar protección en casa de sus primos, un viaje bien al azar, ya que éstos no contestaron nunca sus cartas.

Al llegar al lugar, una vecina le precisó que éstos habían cambiado de residencia unas semanas antes sin dejar la nueva dirección.

En navidad también se muere

de Volga **MARCOS**

Tenaz en su estado, logró encontrar el domicilio, informándose en el puesto de Policía más próximo. Era una calle abajo en donde un portalón roído de carcoma daba entrada a un patio pestilente de orines. A la izquierda había dos viviendas y a la derecha una barraca de madera negra por el tiempo, una rueda de carro medio hundida en la nieve y un huerto rodeado de tapias gangrenosas. Sus primos no salieron con los brazos abiertos llenos de alegría. Allí no encontró más que nieve y frío. Por tanto, un surco desordenado de pisadas en la nieve se abría hasta la puerta de la barraca. Manolita Flora sospechaba una mala acción de los primos. De la familia tenía un mal concepto justificado en la delación de un tío por una cuñada, siendo fusilado por los fascistas de Sevilla. El padre hizo cinco años de cárcel, denunciado también por una prima devota y religiosa hasta el fanatismo feroz. Sería pues necesario recurrir a la gente extraña.

Las canciones navideñas inundaban los aires. Luces, carruseles, atracciones espectaculares, escaparates inundados de juguetes, música estridente, movimiento continuo de vehículos y gente, todo tapizado en el blanco puro de la nieve.

Horas rápidas, familiares, efusivas. Ladridos de perros retozones, felices como sus amos, berrinches de niños mimados, fragosidad de vida, la de los otros; engranados en la rutina de la fecha. Tal era el mundo cristiano envuelto en la comedia del año.

Manolita Flora, presa de dolor, se encontró perdida en esta maquinaria humana. ¿Adónde podrían escucharla, comprenderla y darle asistencia? Aquel bullicioso mundo le pareció extraño. El amplio abrigo le disimulaba el estado, pero el dolor lo llevaba pintado en su angustioso rostro. Nadie se apercebía de ella. Estaban tan entusiasmados del día que sólo pensaban en el banquete de Nochebuena. Una desgracia en aquellos trances es incomprensible.

¿Qué idea de marcharse a Bruselas! París lleno de hospitales: La Pitié, la Salpêtrière y otros muchos, la hubieran socorrido. En aquella capital no conocía a nadie.

En la Gran Plaza, cerca del

Palacio de las Corporaciones, un quincuagenario tocaba con su armónica la *Serenata*, de Schuber, saturando el frío ambiente de misericordia. Algún corazón tendría que apiadarse de los desgraciados. ¿No dice la Biblia: «Llamad y se os abrirá»?

El infinito es grande y la tierra pequeña. Es más fácil morir que parir.

Las horas fueron pasando y la desgraciada muchacha estuvo harta de llamar a las puertas como le recomendaba su dolor. El hijo tenía prisa de asomarse al mundo. Volvió de nuevo adonde habían vivido sus primos, calle du Vieux Foriest; insistió en llamar a las casas, pero no la oyeron, y cuando las puertas se abrían, no comprendían su mal francés con acento sevillano. El mundo se divertía sin importarle nada el drama de nadie.

En aquel mes de diciembre, la guerra entre la India y el Pakistán, con sus miles de víctimas del hambre, bombardeos, fusilamientos, muertos en combate, enfermos, heridos y mutilados. Aquella guerra entre países pobres pasaba desapercibida durante las fiestas de Navidad y Año Nuevo. ¿Qué podría importarles una mujer encinta, sin techo ni hogar, perdida en la multitud?

Volvió calle arriba y calle abajo, pisando nieve crujiente, charcos helados. Huérfana del calor familiar. Aguantando su dolor hasta el paroxismo, hasta casi la locura, pero era andaluza y de temple acerado. Retornó a la barraca de los primos. Sonó fuertemente a las casas de alrededor. Todo el mundo estaba sometido a la pantagruellesca función del comer y beber de Nochebuena. Al interior de las viviendas un bullicio incomprensible de juerga. Así se pasó la noche bajo un frío asesino. Al amanecer, todavía se oían los borrachos tardíos.

Manolita, por ser española de corazón de madre, luchó sola contra la fatalidad y la muerte. De sangre valiente combatió al frío y al dolor. El amplio abrigo de lana y la ropa de su maleta la ayudó a cubrir el recién nacido, protegiéndole contra el frío.

La lucha entre la vida y la muerte fue desigual. El niño pegado al cuerpo de la madre gritaba como pidiendo auxilio, nadie podía comprender por qué una mujer había dado a luz encima de la nieve y en medio del patio en plena Nochebuena.

Su cuerpo fundió la nieve, maculando el suelo de sangre. Cuando llegó la ambulancia el niño seguía llorando con todas sus fuerzas. Manolita, agonizante, murió en el hospital, agotada, exangue, reventada de fatiga. Dormida en el

sueño eterno, sus labios diseñaban una leve sonrisa, en póstuma satisfacción, quizá, de haber salvado a su hijo con el amplio abrigo de lana que se compró en París. Sus ojos miraban de par en par sin que ninguna enfermera lograra cerrarlos. Eran grandes, negros y expresivos como dos ventanas abiertas con osadía. mirando friamente a la vida y reprochando a la humanidad su trágico fin.

Para las fiestas próximas

Obras de autores universalmente famosos encuadrados en piel flexible. Formato 14 x 18 cms. 1 500 a 2 000 páginas en papel biblia opaco:

«Obras completas», García Lorca	90 00
«Obras completas» (3 volúmenes), Blasco Ibáñez	250 00
«Obras completas», Cervantes	75 00
«Obras completas» (2 volúmenes) A. Nervo	120 00
«Obras completas» (2 volúmenes), Quevedo	120 00
«Episodios nacionales» (3 vols.), Pérez Galdós	250 00
«Antología Poesía española»	75 00
«La Divina comedia», Dante	30 00
«Obras escogidas», Rosalía de Castro	36 00
«Obras completas», Gogol	36 00
«Artículos completos», Larra	36 00
«Romancero español»	36 00
«Don Quijote», Cervantes	50 00
«Ensayos de crítica e historia», Taine	24 00
«Historia del arte», Winckelmann	24 00
«Obras escogidas», Turgue-niev	36 00
«Ensayos», (2 vols.), Unamuno	100 00
«Obras completas» (2 vols.) «Novelas completas», Casona	75 00
«Obras escogidas», Valle Inclán	150 00
«Obras completas», (4 volúmenes), Pérez de Ayala	75 00
«Obras completas» (3 volúmenes), M. A. Asturias	300 00
«Poesías completas», Gabriela Mistral	180 00
«Libro poesías», (2 vols.), J. R. Jiménez	60 00
«Teatro escogido», Echegaray	120 00
«Obras escogidas», Tomás Mann	60 00
«Obras escogidas», Ham-sun,	60 00
«Obras escogidas», Faulk-ner	60 00
«Obras escogidas», S. Le-wis	60 00
«Obras escogidas», R. Ta-gore	60 00

A 18 francos volumen

«Los perros hambrientos. C. Ale-gria.	
«Rimas y leyendas», Bécquer.	
«Pobres gentes», Dostoyevski.	
«Antología poética», García Lorca.	
«Las almas muertas», Gogol.	
«El pobrecito hablador», Larra.	
«Meditaciones Quijote», Ortega y Gasset.	
«Tirano banderas», Valle Inclán.	
«Juanita la Larga», Valera.	
«María» Isaacs.	
Atlas de España	75 00
Atlas mundial	75 00
«La Iglesia católica y la Alemania nazi», Guenter Lewy	27 00
«Historia de las agitaciones andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00
Varias :	
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	20 00
«Las últimas banderas», Angel de Lera	30 00
Pedidos y Giros a Roque Llop, 43, rue des Vignoles, Paris (20). C.C.P., Paris 13 507 56	

CALENDARIO



para 1972 5 francos.

Un sabio español

DE tarde en tarde nos llega la noticia de que han aparecido casos de cólera en algunos lugares, casi siempre lejanos, del mundo. La verdad es que los hombres tenemos tendencia a olvidar lo desagradable, creyendo que al hacerlo eliminamos la posibilidad de que algún día seamos sus víctimas. Algo parecido ocurre con esos males a los que hemos dado en llamar bíblicos. La peste, el cólera, la lepra misma forman parte de esa referencia remota, aunque todavía vivan entre nosotros.

El cólera tiene un tradicional lugar de incubación: la India, y concretamente el Ganges. Durante ciertas épocas del año, cientos de miles de peregrinos se congregan en las márgenes del río sagrado en la más extraordinaria mezcla de suciedad y miseria que pueda imaginarse. No es extraño que el vibrión colérico, capaz de persistir mucho tiempo en condiciones de vitalidad y con capacidad infectiva suficiente, en el agua y en el suelo, ataque con extraordinaria voracidad a estos peregrinos, famélicos muchas veces y sucios siempre. De ahí a que aquella zona se convierta en endémica sólo hay un paso.

Algo semejante, aunque en menor escala, ocurre en Egipto, o, por mejor decir, ocurría. Tan grave era el problema que, en 1883, durante una terrible epidemia de cólera, el gobierno alemán envió una comisión científica, presidida por Robert Koch, el genial descubridor del bacilo tuberculoso. Se estudiaron las secreciones de los enfermos y se practicaron centenares de autopsias, hasta que un día Koch pudo dar la sensacional noticia: el germen productor del cólera había sido identificado.

Sin embargo, aquello no era suficiente. Miles de personas seguían muriendo todos los años víctimas del espantoso mal al ingerir agua y alimentos contaminados. La diarrea, los vómitos y la deshidratación más brutales precedían, en horas casi, al desenlace fatal. Junto a estos enfermos había otros, portadores de una levisima forma de cólera, sorprendente inmunizados contra el mal, no se sabía bien por qué, que constituían un enorme peligro de propagación.

Todas estas circunstancias despertaron el interés científico de un modesto médico español, el doctor don Jaime Ferrán, que, con ocasión de haberse extendido la epi-

experimentación, lo que le permitió al poco tiempo descubrir algo realmente decisivo: una vacuna que originaba reacciones molestas, pero de positivo valor inmunizante.

Ferrán expuso las bases científicas de su vacuna anticolérica en una comunicación a la Academia de Ciencias de París. Comunicación que no fue tenida muy en cuenta. La Historia no ha sido totalmente agradecida con nuestro compatriota, ya que poco después de esta comunicación, se le disputó la prioridad de su descubrimiento.

El doctor Ferrán, auténtico investigador, estaba convencido de la eficacia de su hallazgo, hasta el extremo de que ensayó la vacuna anticolérica con él mismo, en primer lugar, y con su familia, después.

Ya había un medio, un poco rudimentario todavía, para combatir el cólera. La vacuna de Ferrán fue perfeccionándose con gran rapidez, para hacer determinados

estudios. Ferrán regresó a España con un valiosísimo material de demia de cólera a Marsella, fue pensionado por el Ayuntamiento barcelonés, junto con su colega pidez hasta conseguir resultados de primera calidad. Desde entonces, la vacunoterapia colectiva y sistemática es el remedio ideal contra las epidemias de cólera, sin que por ello deban descuidarse otras medidas, como el aislamiento de los enfermos, la desinfección radical de sus secreciones, esterilización de las aguas de consumo, vigilancia extrema de las peregrinaciones a Oriente, respecto a las normas preconizadas por la sanidad internacional, etc.

Si todas estas cosas se llevan a la práctica, no cabe sentir temor ante las noticias que nos llegan sobre casos o epidemias de cólera en puntos distintos del universo. Además, y por fortuna para nosotros, el cólera es ante todo, un mal asiático, de cuya zona de expansión estamos bastante lejos.

Dtor RETANA IZA

Avisos a recordar

FIESTA FAMILIAR Y SOLIDARIA EN MARSELLA

Organizada por SIA, el viernes día 31 de diciembre 1971, a partir de las nueve de la noche, en la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella, tendrá lugar una velada familiar y solidaria.

Fraternal invitación a las familias de los compañeros y simpatizantes.

«TERRA LLIURE»

Acaba de salir el número 4 de este Boletín con un excelente sumario.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta Federación Local, invita a todos sus afiliados a la asamblea ordinaria que tendrá lugar el día 9 de Enero a las 9,30 de la mañana en el local social.

Esperando vuestra puntual asistencia, os saluda por F. L., el Secretariado.

COMISION DE CULTURA Y PROPAGANDA DE LA F. L. DE PERPIGNAN

Tenemos a bien de comunicar a todos los amantes de la cultura que un Ciclo de Estudios Sociales es organizado por esta comisión

de cultura con el fin de dar a conocer todos los aspectos de lo que en sí representa el problema social.

El primer coloquio es para la juventud para lo cual ponemos el tema de: «La juventud y el problema social».

Quedan pues invitados al mismo todos los jóvenes que deseen participar como así los compañeros y simpatizantes. Dicho coloquio se celebrará el día 16 de enero a las 9,30 de la mañana en el local social rue d'En Calce. Rogamos puntual asistencia.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes, a la Asamblea General que se celebrará el segundo domingo de Enero próximo, día 9, a las nueve horas de la mañana, en el lugar de costumbre. Por la importancia del Informe, se ruega puntual asistencia de todos.

Obra nueva:

«EL HOMBRE, EL MEDIO, LA SOCIEDAD»

Esbozo filosófico escrito y editado por el compañero Juan Puig Elias.

Tres francos en esta Administración.

Ciencias económicas

BARCELONA. — Se informa que en tablón de anuncios de la Facultad de Ciencias Económicas ha aparecido un escrito en el que se reflejaban los acuerdos tomados por la Junta de la Facultad durante sus reuniones de los días 15 y 19, en dicho escrito se dice lo siguiente:

1º Elevar al rectorado de la universidad de Barcelona, para que lo transmita a la autoridad competente, su protesta por la presencia de la fuerza pública en el interior de la Facultad.

2º Manifestar su apoyo a las aspiraciones de los estudiantes en orden a practicar con regularidad y sin interferencias extraacadémicas los derechos de asociación, reunión y libre expresión.

3º Declarar su propósito de proseguir el diálogo ya iniciado, con representantes, para resolver problemas de toda índole que la Facultad tiene planteados.

(Del «Tele/Expres»)

NECROLOGICA

CAMILA RAMOS CASAS

Esta compañera gaditana falleció hace cosa de un mes en Le Havre víctima de las vicisitudes que a los refugiados nos han sido comunes. Hija de un padre que había sido amigo de Fermín Salvachea, pasó por el desagrado de que su familia derivara en franquista. Unida libremente con un compañero nuestro en Barcelona, pudo dar muestras de su preparación y su cultura. Durante la guerra fue delegada al Hospital Salmerón, de la barriada de Gracia, donde incluso intervenía como asistente del doctor en las operaciones. Luego, considerándola más adecuada para el CENU, el compañero Puig Elias la nombró profesora de cursos de preparación para la Normal, donde la compañera Camila Ramos dio muestras de su saber y de su aplicación a nuestra causa. Nuestro sentido pésame a Cándido Ginés y a su hijo por la pérdida de su abnegada compañera y madre, respettivamente. — F.

COMUNICADOS BRITANIA

VELADA CONFEDERAL EN PARIS

En signo de fraternidad libertaria. Tendrá lugar de las 9 de la noche del 31 de diciembre a las 5 y media de la madrugada en el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles.

JOAQUIN TENAS, famoso folklorista español.

ROLDAN y tutti quanti con «radio crochet».

DISCOS, selección.

REFRIGERIO (bocadillos, frutas, turrónes y panecillos españoles, otras pastelerías, bebidas, etc.).

BATIBURRILLO: Conversación alegre y animada, espontáneos para recitales, canciones, rapsodas de andar por casa y otros excesos.

CINE «amateur», pero con una buena película sonora de base.

Las familias y compañeros no inscritos pueden acudir igualmente a la fiesta. Pero preferible inscribirse de antemano para facilitar la adquisición de provisiones.

Calefacción asegurada.

Una buena noche a pasar en pleno compañerismo.

F. LOCAL DE ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar el domingo 9 de enero a las 9,30 de la mañana en el lugar de costumbre. Llamamos a la atención de los compañeros que la reunión no se celebrará el primer domingo del mes día 2 sino el segundo, día 9. Esto a causa de las fiestas del primero de Año.

PARADEROS

Se desea saber el paradero de Leonardo Sánchez, natural de Buenas Bodas de la Jara (Toledo). Ruego a quien pueda dar noticia de él lo comunique a Valentín Sánchez García. Foyer - Hotel, chambre núm. 409. 77-Dammairielles-Lis.

Fiesta del niño en París

En el Centro Confederal, 33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenval, a las 3 y media de la tarde del día 9 de Enero de 1972, con el siguiente repertorio:

- 1º Apertura del acto.
- 2º Obsequio con un suculento chocolate a los niños.
- 3º Reparto de juguetes.
- 4º Actuación de una pareja de cómicos.

Invitadas las familias de compañeros, de emigrados españoles y portugueses, y las del barrio.

Organización a cargo de la Confederación Nacional del Trabajo y de Solidaridad Internacional Antifascista.

— La profesora Mme Ferrer, de Montpellier, se pondrá en comunicación con Tomás Cano Ruiz, 8, av. Georges Clemenceau, 93-Les-Lilas.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

A los adherentes de esta Regional y compañeros en general:

Todos aquéllos que deseen poseer el folleto editado por la Comarcal de Valderrobres (Teruel) pueden obtenerlo en los siguientes lugares:

Subirats, Francisco, 4, rue Belfort, Toulouse. CCP núm. 389 11 Toulouse (31).

Llop, Roque, 33, rue Vignoles, Paris (20º). CCP 13 507 56 Paris.

Floristán, Julián, 30, bd. Clemenceau, Royan (17). CCP número 1892 31, Bordeaux.

Lós que lo solicitéis a Joaquín Monreal, Cité Daste, bât. 6, núm. 136, Toulouse (31), deberéis utilizar la cuenta corriente del compañero Floristán.

El coste del folleto es de 5 frs.

La Comisión Regional

VENTA DE TURRONES PRO ANCIANOS E INVALIDOS

A 6 francos tableta: Jijona, Alicante. Mazapán, Yema. Panecillos piñonados a 0,70 pieza. Cofre con 4 piezas turrón variado y 12 panecillos, 30,00 frs. En esta Administración.

DONATIVOS PRO «C. S.»

Suma anterior: 2.525, 70 F.

F. Lozano, Latrue, 10, A. Morale G., Roanne, 100; Guillamón Magagnose, 12; Regional Provenza, Z. A., 100; Castelvi. Choisy-le-Roi, 75; Capella, Paris, 10; T. Guillén, París, 22; Arcal, Thiais, 2; Ortiz, id. 10; Solá, id. 10; Capellas, St-Laurent (Hlt.), 5; Bascompte Rueil-Malmaison, 5. *Compromisarios de la F. L. de Thiais*: Genique, 4 meses, 200; T. M., 2 id. 40; Serafin Pérez, 2 id., 100; F. Roda, 2 id., 20; J. Rodríguez, 2 id. 20; B. Peralta, 2 id., 40; David, 1 id., 10. Total hasta ahora: 3.316,70 F.

FRAGANTE, jubilosa y feliz, la recia y variada formación que aparece, a símbolo virtuosamente superior, del grupo isleño de Yell, Unst, etc., a los asientos de Bantry, Hugh Town y St. Helier, y en cuya agradable diversidad figuran, entre destacados paladines, el valiente condestable de Atlow, de 1.219 metros de altura, y los apuestos maestrantes de la Sierra de Grampians, con sus bonitos y ensoñadores paisajes. Emblema de impulsos, Carmen dichoso de estimados pormenores.

En 1215 fue establecida la Carta Magna, señalando que ninguna persona podría sufrir en su libertad y en sus bienes. Al 1258 vinieron a ser firmados los Estatutos de Oxford, sobre las reglas y los derechos de las instituciones. En sentido de apoyo corporativo, en 1327 apareció una Guilda de los orfebres. Por el 1387 existió una entidad de zapateros, solidaria, defensiva y un tanto religiosa. Al 1396 fue organizada, en London, una sociedad de obreros del arte de guarnicionería. En 1417 vino a ser iniciado un club de sastres. que preconizó la ayuda mutua y la resistencia general contra los abusos del patronato. Según crónicas, los burgueses despidieron a los obreros organizados, produciéndose, por ello, unas ciertas agitaciones. En 1425, las autoridades adoptaron unas graves medidas contra las sociedades obreras.

A maravilla, en luz, William Shakespeare (1564-1616), con *Hamlet*, *el Rey Lear*, *Otelo*, *las Comadres de Windsor*, *el Mercader de Venecia*, *Macbeth*, *el Sueño de una noche de estío*, *Romeo y Julieta*, *La Tempestad*, *Ricardo III*, etc.

Con sus arranques, entre otros. los marinos, viajeros y exploradores J. Davis, R. Chancellor, J. Hawkins, W. Dampier, H. Viloughby, E. Boscawen, J.A Grant, A. Mackenzie, John Byron, J. Vancouver y J. Lander. Asimismo, G. R. Broughton, D. Den-

HOJA CAIDA

TANGER. — El diario franquista «Tanger», fue suspendido por el gobierno de Madrid, dejando al personal sin indemnización y en la calle. Ahora es el gobierno de Rabat quien va a editar un diario español para emplear al personal por el franquismo abandonado. Un episodio más para «Moros y cristianos». Música, maestro.

ham, J. Dixon, A. G. Laing, H. Claperton, William Parry, E. Codrington, J. Franklin, R. Lander, C. J. Gordon, M. Park y R. J. Mac-Clure. Por igual, V. Lowell Cameron, D. Levingstone, Chandless, F. L. Mac-Clin-toc, A. Burnes, R. Burton, Nares, E. Shakleton, S. Baker y Jhon Hanning Speke, Tomás Moro.

En 1622 vino a salir el primer diario de avisos e informaciones, a bien, de una manera propiamente regularizada.

Por ventura, los anticuarios W. Camden, T. Bruce Elgin, etc. Del mismo modo, entre otros, los físicos y químicos R. Bayle, J. Black, W. Crookes, J. Priestley, D. Brewster, W. Ramsay, J. Atwoot, M. Faraday, D. Lardner y C. Wheatstone. Así, W. Hyde Wollaston, J. Marsh, H. Davy, J. Dalton, D. Hughes, J. Tyndall, W. Thomson, John Leslie, James Maxwell y William Grove.

En 1641 fue tomando sus relieves un estado de cosas difícil e inextricable. Como el monarca, en disgusto, llegara a pretender que el receloso y pugnante Parlamento le librara unos más o menos instigadores, se produjo una amplitud y un grado en la lid, comienzo de la Revolución de Inglaterra que, en el caso, hizo que el rey se viera constreñido a salir de la capital británica. De mal en peor, Carlos I fue decapitado, delante del palacio de Whitehall, el 30 de enero de 1649. El 3 de septiembre de 1658 dejó de existir Oliverio Cromwell, Lord Protector de la República. Seguido en la alta plaza por su hijo Ricardo, éste se retiró a la vida privada el 22 de abril de 1659. Por el juego de varios factores y asuntos, la restauración monárquica vino a producirse en un día abril de 1660.

A flor, los historiadores J. Lingard, E. Hyde Charendon, G. Budnet, A. Alison, E. T. Buckle, J. Grote, William Robertson, F. Palgrave, E. Hallam, T. Carlyle, A. Ferguson, T. Macaulay, E. A. Freeman, J. C. Lewis, etc. De igual forma, entre otros, los médicos, cirujanos y oculistas W. Harvey, J. Brown, Sydenham, T. Fowler, P. Pott, D. Hartley, James Earle, E. Jenner, R. Bright, J. Lister y G. Chelselden.

El tono emotivo respecto del Edicto de Nantes y la llamada «gloriosa revolución» del 1688 vino a llevar al trono al calvinista Guillermo III (1689), acto seguido de haber aceptado la famosa «Declaration of Rights», muestra

(A la página siguiente)

MIGUEL JIMÉNEZ

BRITANIA



(Viene de la página 7)

clara de indoles, condiciones, derechos y franquicias.

A loable valia, los músicos E. Purcell, H. Carey, John Field, William Byrd, etc. De la misma manera, entre otros, los arqueólogos E. Rawlinson, James Ferguson, R. Chanler y E. Howard de Caernarvon.

En mucho, la expansión británica fue facilitada por la Compañía de las Indias, empresa que, incluso, alcanzó el aporte de personas de unos modestos haberes.

A obsequio, los filólogos E. Lye, R. Bentley, etc. Igualmente, entre otros, los naturalistas J. Wray, Stephen Hales, J. Ellis, Ricardo Owen, G. Edwards, J. Lubbock y Carlos Roberto Darwin.

En 1785, John, Walter fundó el «Daily Universal Register». Como título, después, este diario adoptó el nombre de «El Times».

A preseña, Walter Scott (1771-1822), teniendo, entre otras, *Ivanhoe*, *La Desposada de Lamer-moor*, *Waverley*, *Rob Roy*, *Los Puritanos*, *Quintín Durward* y *La Prisión de Edimburgo*.

Con sus cualidades, los geólogos C. Lyell y W. Bucklan. Así, los orientistas E. T. Colebrooke, William Carey, etc.

En 1810 se realizó un extenso e importante conflicto minero en las comarcas hulleras del Durham y del Northumberland.

A excelencia, George Gordon Byron (1788-1824), comprendiendo, entre otros, *Child Harold* y *Don Juan*.

Con sus distinciones, los geógrafos R. Hakluyt y John Pinkerton. Le igual modo, los publicistas T. Paine, J. Wilkes, etc.

En 1812, ante una situación de despidos, los tejedores norteños, en un cierto número de establecimientos, realizaron perjuicios en la nueva maquinaria.

A realce, los astrónomos Edmundo Halley, John Flamsteed y Jacobo Brandley. De la misma forma, los economistas Adam Smith, James Edwin Thorald Roberto Malthus, Henry Fawcett, etc.

El filantrópico industrial Roberto Owen (1771-1858), que publicara entre otros trabajos, un plan de ententes y medios de asistencia en 1834 sintióse atraído por las Américas, donde fundó la simpática colonia «New Harmony». De vuelta a sus lares, tuvo el gusto de encontrar varias peñas y un periódico titulado «El Cooperador», llevando artículos estimulantes y sugestivos.

Con sus prendas, el botánico Roberto Brown. En igual, los pintores C. R. Leslie, Henry Raeburn, Francis Grant, R. Portes Bonington, George Hayter, E. Burne Jones, T. Gainsborough, C. Stothard y Walter Crane. Asimismo, R. Edmonstone, David Wilkie, G. Collins, Augusto Wall Colcott, William Wyld, C. Doch Eastlake, George F. Walts, James Whistle, John Millais, etc.

Por el 1827, en Plymouth (Devon), y en otras localidades, se formaron diversos grupos solidarios y mutualistas, T. F. Bacon.

A centellas, los escultores R. J. Wyatt, R. Westmacott, Flaxman y R. Westmacot (hijo). De igual manera, los filósofos T. Bacon, Hobbes, Francis Hutcheson, J. de Salisbury, A. Ashley, T. Charkson, J. Stuart Mill, Samuel Clarke, T. Brown, Richard Congreve y J. Buffer. Igualmente, entre otros, A. Bain, Herbert Spencer, J. Mackintosh, T. Reid, J. Bentram, S. Savons, T. Chalmers y John Locke.

En 1828 apareció la revista científica y literaria «Athenaeum», con un material selecto y afortunado.

A corola, el pedagogo J. Lancaster. Por igual, los ingenieros R. Stephenson, R. Crampton, T. Drummond, J. L. Mac-Adam y Francis Egerton...

En 1842 vino a producirse una huelga general, con muchos incidentes.

A prestancia, Carlos Dickens (1812-70), autor de *Oliver Twist*, *Cuentos de Nochebuena*, *Las Aventuras del Sr. Pickwick*, *Nicolás Nickleby*, *David Copperfield*, etc.

En agrado, con sus dotes, el agrónomo James Anderson. De igual, entre otros, los mecánicos E. Cartwright, Harrison, R. Arkwright, J. Watt y George Stephenson.

Los tejedores de Rochdale (Lancashire), en diciembre de 1844, fundaron una cooperativa de consumo, en móvil, constantemente ensalzada, y el humanista Bertrand Russell.

A elogio, el viajero y naturalista Alfredo Russel Wallace. En igual, los poetas Christopher Marlowe, B. Johnson, Geoffrey Chaucer, T. Otway, G. Congreve, E. Spenser, T. Wyatt, A. Cowley, John Milton, T. Gray, Afra Behn y George Gascoigne. Asimismo, T. Moore, Crabbe, G. Cowper, P. Bisshe Shelley, T. Chatterton, J. Lydgate, C. Halifax, Samuel Rogers, James Thomson, C. Chur-

chill, J. Colman e Isabel Browning. De la misma suerte, R. Souter, C. Swinburne, Bloomfield, S. Taylor Coleridge, Browning, Samuel Butler, R. Burns, C. Cambell, A. Cunningham, George Meredith, Ebenezer Elliot y J. Dryden.

En 1861, en varias reuniones efectuadas en la capital británica apareció, entre asuntos, lo útil de una especie de contacto de las uniones operarias de los diversos países. La atención fue, por igual en otras partes. El 5 de agosto de 1862, con motivo de la Exposición Universal de London, principalmente, trataron del caso recias personas de varias naciones y de unos conceptos de avanzada. El estado de las sociedades obreras, en sitios, resultaba sombrío, como puede comprenderse, por la serie de obstáculos y de penalidades. Sin embargo, la idea avanzaba. Así, el 28 de septiembre de 1864, en un acto público celebrado en San Martin's Hall, al que asistieron caracterizados elementos de otros países, fue creada la Asociación Internacional de los Trabajadores, en medio de un gran entusiasmo.

Con sus mercedes, el pintor y escultor Federico Leighton. En igual forma, los novelistas Disraeli, Jane Austen, Samuel Richardson, G. M. Lewis, Maria Edgewort, Wilkie Collins, H. G. Wells y Carlota Bronte. Del mismo modo, William Harrison Aisworth, T. Maine Reid, Elizabeth Gaskell, C. Kigstey, Henry Fielding, Mary Ann Evans y Daniel Defoe...

En el cuadro de las luchas de importancia, unos conflictos del gas y de 180.000 portuarios en 1889, y una huelga de 200.000 obreros de las minas en 1890.

En 1907, en Bath (Somerset), se celebró un congreso de las Trade Unions. Al Tine, en Newcastle, hubo un comicio nacional cooperatista, en 1909. En London, en 1913, tuv olugar una conferencia de delegados sindicales revolucionarios. A la misma asistieron representantes de varios países. En dicho acto, vino a convenirse el realizar labores por el restablecimiento de la Primera Internacional. La A. I. T. fue reconstituida, en la capital germánica, a fines del 1922. En síntesis, la Commonwealth vino a ser formalizada por el Estatuto del 19 de noviembre de 1926. A resolución y firmeza, en 1949, huelgas en los puertos en los talleres y en las manufacturas. En dádiva, las obras llevadas

a efecto por el Malatesta Club y por otros grupos y entidades de London y de otras residencias. A encomio, entre los paladines de otrora y existentes, «Freedom», «Anarchy», «Direct Action», «Bulletin of the Anarchist Black Cross» y «Mujeres Libres»... En el VIII Congreso de la A.I.T., celebrado en julio de 1953 en la Salle de Conferences de la Mairie de Puteaux (Seine), estuvieron, entre otras figuras, los fervientes delegados de la Federation Freitraitichen (Alemania), Sverges Arbetares Centralorganisation (Suecia), Nederlandsch Syndicalistisch Valzebond (Holanda), Confédération Nationale du Travail (Francia), Unión Sindical Italiana, Federación Obrera Regional Argentina y C.N.T. (Bulgaria). Así, la Nordk Syndicalist Federation (Noruega), Federación Regional Uruguaya, Den Sindicalistiche Federation (Dinamarca), Sección de la A.I.T. (Austria), Confederación Nacional del Trabajo (España), Vanguardia Anarco - Sindicalista (Chile) y Syndicalist Wolkers Federation (Gran Bretaña).

Puede, si bien parece, un Movimiento libertario general, en alianza de una Confederación Sindicalista, comprendiendo Federaciones 1. (de región) y Sindicatos Unicos de Trabajadores (de comarca), en debido seccionamiento, avanzando en los puntos de labor y procurando desarrollo técnico, etc., por talleres y fondos colectivos. Igualmente, de una Confederación Ateneísta o cuerpo esencial en base de Ateneos populares libertarios, con peñas, cuadros, equipos, enseñas de estudiantes, Mujeres Libres, grupos de afinidad y Juventudes libertarias. Asimismo, de una Confederación Cooperatista, teniendo, en planta de apoyo mutuo y en obra de aptitud, la Cooperativa general de consumo, con puestos, tiendas, establecimientos mayores, depósitos, clínicas, guarderías y casas de reposo. Gama de unidades autónomas, en beneficio, a un bello tanto de producir el afecto de ir alcanzando la máxima adhesión en todas las adecuadas y buenas partes, por la seriedad, la atención, el respeto, la actividad y la simpatía.

DES TRAVAILLEURS NON PAYES: LES INSTITUTEURS

Le scandale!

Cela devient une habitude, un usage bien établi : les instituteurs (surtout les remplaçants mais pas toujours) ne sont pas payés au début de chaque année scolaire.

Cet automne tous les records sont battus. Certains d'entre nous n'ont rien touché depuis août !

Sans se démonter, l'an passé, devant une délégation en majorité féminine, le préfet déclarait que l'on « bénéficiait là, en somme, d'un salaire d'appoint ». On voit jusqu'on peut aller le cynisme d'une administration qui ne gère plus aujourd'hui qu'une désorganisation totale, une gabegie qui s'institutionnalise.

Récemment encore, un enseignant qui n'avait pas touché le paiement de son mois d'octobre et qui attendait encore le complément de ses congés payés, s'est vu répondre que le mois de salaire manquant lui serait versé en juin (!) Quant au complément des congés payés « on s'en occuperait lorsque l'on aurait le temps » ! 3 000 instituteurs étant dans des

situations encore plus déplorables dans la Seine-St-Denis.

Le plus extraordinaire dans tout cela c'est que TOUT LE MONDE EST DANS L'IGNORANCE DU SCANDALE. Rien de sérieux, même pas la plus simple information d'envergure n'a été effectuée par le SNI ou la FEN.

Seul l'Etat, par l'intermédiaire de l'Education nationale, se permet aujourd'hui ce luxe inouï : ne pas payer des salariés ! Depuis quand un employeur a-t-il le droit de différer ainsi le traitement de ses salariés? Ce droit, l'Etat le prend. Il aurait tort de se gêner. Il aurait d'autant plus tort que le SNI jusqu'à ces derniers temps, ne faisait rien. Même pas la plus petite protestation platonique, même pas la petite pleurnicherie habituelle auprès du préfet, du « grand - syndicat - puissant - et responsable » !

Il allait toutefois se passer quelque chose dans la Seine-St-Denis à Saint-Denis même...

Grève!

A Saint-Denis donc, une initiative allait être prise à la « base » (ou presque) essentiellement à l'instigation de « notabilités syndicales » d'établissements.

Cinq C.E.S. décidaient bientôt d'un mouvement de grève illimitée. Mais sous la pression des parents d'élèves, consultés à ce moment, on ramenait plus modestement le mot d'ordre à 24 heures de grève ! Même si ces derniers jugeaient le mouvement légitime, le sort des gosses, eux travaillant, posait un « problème insoluble » en cas de lutte prolongée. Pas question non plus aux enseignants d'assurer une garderie qui aurait totalement dénature la grève.

Un texte était ensuite rédigé pour être remis au préfet puis au ministère, tout cela en une digne délégation le jour même de la grève : le 7 décembre.

Comme on le voit, l'action tombait dans le plus pur style réformiste. Le bureau départemental du SNI donnait bien sûr son soutien à l'entreprise (déjà) : on voyait bien que l'on était sur la bonne voie... de garage !

Pour notre part, comme d'autres collègues, nous en profitâmes pour aller au restaurant puis au cinéma, laissant les gens « responsables » et sérieux braver le ridicule et le temps peu clément, devant les quelconques sous-fifres de la préfecture ou du ministère. Sans connaître exactement les résultats de ces entrevues, on peut deviner que les différents secrétaires ont promis et repromis... comme de coutume.

Le couscous n'était pas mauvais mais le film était lamentable (« Les deux Anglaises et le Continent »).

On peut d'ailleurs contempler la

limite de ces 24 heures de grève à Saint-Denis, l'absence totale du SNI dans le déclenchement de celle-ci, qui est restée simplement spontanée et locale. Où est-elle l'unité d'action tant vantée? La FEN n'a pas bougé dans le département. Où sont les « diviseurs » sinon parmi ceux qui refusent d'élargir un mouvement pourtant populaire? Où sont les « rigolos » sinon parmi ceux qui se gèlent à l'entrée des ministères et des pré-

fectures, en procession, pour se voir reçus avec cynisme et promesses ?

C'est à se demander, avec un sens si grand des responsabilités, un tel sérieux, à la FEN, comment en est-on arrivé à une telle dégradation de la situation de l'enseignant, au point, pour un grand nombre d'entre eux, de ne plus être payés.

Si c'est cela la « responsabilité » et le « sérieux », alors, merci !

Les perspectives

Depuis une quinzaine de jours, dans la région parisienne (et aussi en province) quelques camarades ont décidé de se grouper. Créer « un comité de lutte » ? C'était adopter une tactique gauchiste qui avait déjà fait ses preuves... de faillite. (Voir « L'Ecole de Mai »). Restait l'« Ecole Emancipée », tendance syndicaliste révolutionnaire — il ne faut rien exagérer non plus : un enseignant, de par son boulot a rarement une âme de révolutionnaire ! — de la FEN. Il fallait également tenir compte des limites de la tendance : comme toute tendance elle ne peut prendre d'initiatives rompant totalement avec le cher Bureau National (ramassis de crapules véreuses comme tous les bureaucrates de ce genre) du SNI ou de la FEN. En fait, l'« Ecole Emancipée » est la caution permanente de la FEN, qui « prouve » ainsi son démocratie et donne bonne conscience aux sociaux - démocrates et aux gauchistes de l'EE.

Former un groupe indépendant et autonome ? C'était risquer l'isolation, le nombrilisme habituel.

Restait la tactique syndicale avec laquelle la plupart d'entre nous était d'accord. On créa donc un « Syndicat unique de l'Enseignement de la Région parisienne » (qui existait déjà mais qui était oublié dans des vieux tiroirs) destiné à coordonner tous les copains se connaissant déjà, ouvrant des possibilités efficaces de contact puisque le syndicat est déclaré légalement et a pignon sur rue. Et puis on risquait d'en prendre un peu

moins dans la G... en cas de répression.

Quelques connaissances ont gémé et réaffirmé en bombant le torse, leur « anti-syndicalisme ». Cette critique est pour le moins saugrenue lorsque l'on sait que ces tristes cons continuent, pour la plupart, d'œuvrer dans les syndicats réformistes pourris, sereins et militant même souvent activement « pour faire quelque chose », pour « être efficace »... pour faire n'importe quoi, en fait !

Ces crétins sont évidemment à dénoncer de la façon la plus énergique possible et à pendre « le matin du grand soir » avec tous les bureaucrates qu'ils cautionnent mieux que quiconque. La FEN et le SGEN sont à démolir avec l'Education nationale.

Nous nous avons choisi. Qui aime nous suivre : SUE 2^e UR 31, rue Roque de Fillol, 92-Puteaux.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
Administration : Michel WAHL
35, rue Lamarck - Paris (18^e)
Tél. 255 03-78 - CCP 8684-78
Paris.

Articles en français :
GARCIA Jean-Marie
39, rue Lourmel PARIS (15^e)

ABONNEMENTS :
Trois mois 12 F
Six mois 23 F
Un an 45 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (10^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Législation sociale :

Du préavis de licenciement et de son indemnité spéciale

Références : Article 23 (loi du 19 juillet 1928) du Livre 1^{er} du Code du Travail. Ordonnance numéro 67 581 et Décret n° 67 582 en date du 13 juillet 1967.

L'employeur qui licencie un salarié doit le prévenir à l'avance par un « Préavis » (à moins qu'une faute grave puisse être imputée au salarié).

Le préavis ne comptera que dès le jour de réception de la lettre recommandée qui doit être envoyée au salarié congédié (sauf si l'employeur peut prouver avoir signifié le licenciement par une autre manière.)

Si le préavis n'est pas pratiqué par l'employeur, le salarié peut revendiquer à percevoir de son employeur une indemnité pour rupture abusive de contrat. Cette indemnité devra au minimum être basée sur le total des salaires (inclure les heures supplémentaires habituelles, s'il y a lieu) qu'aurait gagné l'ex-travailleur si le préavis avait été effectué normalement.

La dite revendication sera faite immédiatement auprès de l'Inspection du Travail, puis aussitôt au Conseil de Prud'hommes de l'endroit. Auparavant, il sera préférable d'exposer son cas à son Syndicat, ou son Union Locale, ou encore à l'Union Régionale afin d'éviter certaines erreurs assez coutumières que l'ex-salarié profane en prud'homme risque de commettre à ses dépens. (Nous traiterons ultérieurement de la procédure prud'homme en question).

A noter, à ce même sujet qu'un licenciement (individuel ou collectif) doit obligatoirement être autorisé préalablement par l'Inspection du Travail.

Rappelons, que l'employeur n'est pas obligé d'indiquer le motif du licenciement au salarié lui-même, mais l'Inspection du Travail par contre, devra en connaître précisément les raisons. (Nous verrons prochainement le problème du licenciement abusif et des dommages-intérêts qui en découlent.

DE LA DUREE DU PREAVIS

Pour les salariés en place depuis moins de six mois : Le préavis sera fixé en durée par la Conven-

tion collective ou à défaut par les usages. (A ce propos, nous estimons qu'il apparaît aberrant, même si l'on n'en admet pas le principe fondamental qu'un syndicaliste révolutionnaire puisse ignorer sa Convention collective dans le délai des quelques jours qui suivra son engagement dans une profession conventionnée).

Généralement, il sera d'un mois si le salarié est un « mensuel », mais il pourra n'être que d'une semaine si le travailleur est un « horaire » (payé à l'heure).

Pour les salariés occupant leur emploi depuis plus de six mois : Le préavis sera légalement d'un mois minimum. Il pourra être supérieur si l'on dispose d'une Convention collective comportant des dispositions plus intéressantes.

Pour les salariés ayant plus de deux ans de présence dans leur entreprise : Les ordonnances du 13 juillet 1967 obligent l'employeur à choisir, entre deux possibilités, qui sont :

1. — Un préavis de deux mois.
2. — Un préavis d'un mois, plus une indemnité spéciale qui sera constituée de 1/20 de mois ou de 10 heures de salaire (ceci au choix du salarié) par année d'appartenance à l'entreprise patronale.

Le salaire de base à ce calcul sera le salaire moyen des trois derniers mois d'activité (y inclure les primes et les heures supplémentaires habituelles).

Les périodes d'absence pour des raisons de maladie, maternité, congés payés, congés pour un mariage, un décès ou une naissance, congés éducation, etc., sont considérées comme un maintien d'appartenance à l'entreprise et l'employeur ne peut pas les exclure du temps de présence en question. Autrement dit : le salarié licencié sera vigilant et n'admettra pas que dans la durée de son ancienneté, il lui soit ôté des périodes (suspension temporaire de contrat de travail) pour de fallacieux prétextes..

En ce qui concerne les invalides (à partir de 60 %) du travail ou de guerre : Ils auront obligatoire-

ment droit à un préavis du double de celui d'un salarié normal, mais ce préavis se limitera à deux mois au maximum.

Durant le préavis, le salarié aura droit à deux heures d'absence payées par jour afin de chercher un nouvel emploi : Ce droit cessera dès qu'il aura trouvé (et qu'il le déclarera) un autre employeur. Ces deux heures seront alternativement choisies dans l'horaire de la journée de travail un jour par le salarié, le lendemain par l'employeur et ainsi de suite pendant toute la durée du préavis. Un accord amiable pourra se faire entre le salarié congédié et l'employeur pour que le préavis soit payé sans être effectué mais le salarié devra dans ce cas être prudent dans sa décision, car un brusque départ d'une entreprise peut quelquefois être interprété comme un renvoi pour faute grave par son milieu professionnel ou ses futurs employeurs. Disons que cet avantage pourra se révéler de lui-même ou par l'effet d'autrui un « cadeau empoisonné » pour la réputation du salarié.

D'autres possibilités peuvent être conclues entre les deux parties (employeur et licencié) telle que l'addition totale des heures

précitées pour les transformer en journées de moins à travailler sur la fin du délai de préavis. Avant tout, il faudra utiliser évidemment la Convention collective, si elle existe, car ces sus-dites dispositions ainsi que d'autres modes intéressants peuvent y être inclus.

En cas d'arrêt-maladie durant le préavis : Celui-ci suivra toujours son cours, mais il ne sera pas rémunéré, car des indemnités journalières seront versées par la Sécurité sociale au salarié licencié malade.

(A suivre)

N.D.L.R. — Cette chronique permanente sous la responsabilité de Michel Wahl tiendra lieu de « Feuilleton » à notre COMBAT SYNDICALISTE.

Il est conseillé au lecteur de conserver cet article ainsi que les autres qui vont paraître dans ce domaine de la juridiction sociale. Ceci, afin d'éclairer tant son jugement (si faire se peut) que celui des salariés de son entourage qui pourraient être intéressés.

Dès que possible, nous publierons un recueil de ces textes sous la forme d'un guide juridique en petit format dit « de poche ».

COMMUNIQUES

TOUS LES MILITANTS ET SYMPATHISANTS SONT INVITES A VENIR PRENDRE PART A L'ACTION DANS LES SYNDICATS, AUX ADRESSES ET HORAIRES INDIQUES CI-APRES :

2° UNION REGIONALE

39, rue de la Tour d'Auvergne.
Paris, (9^e). Tél 5.8 78-64

3° UNION REGIONALE

(Yonne, Côte d'Or, Nièvre, Saône-et-Loire)

Pour tous contacts : Johan Pain, Cité Paul Bert, Apt. 131.
21 - Dijon.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

46, rue des Quinze Degrés, 66 - Perpignan.

— Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux Publics : le samedi de 17 à 19 h., le dimanche de 10 à 12 heures.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Invite les adhérents et sympathisants à la réunion générale qui aura lieu le dimanche 2 janvier 1971 au siège social, 46, rue des 15 Degrés à 9 heures du matin.

Objet : 1° Lecture de correspondance. 2° Activités syndicales pour 1972. 3° Mise à jour des cotisations et cartes syndicales pour 1972.

6° UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Bourse du Travail, Place Saint Sernin, 31 - Toulouse

— Permanence des Syndicats : le dimanche matin, le lundi soir à 18 h. 30.

— Causeries-débats : Le jeudi à 18 h. 30.

« MANPOWER » attaqué

PARIS (APL 19 DEC.). — Le vendredi 17 décembre, à 16 h, le siège de l'entreprise de personnel temporaire MANPOWER, a été attaqué; les vitres ont volé en éclats. Sur les lieux, des tracts étaient laissés, signés « Un groupe d'intérimaires en colère », adressé « Au négriers de l'Intérim »:

« Nous savons les fonctions que vous espérez nous faire remplir : permettre aux patrons de reprendre à l'ensemble des travailleurs les avantages acquis par la lutte. diviser les travailleurs en leur refusant les maigres aménagements sociaux de notre société, briser les grèves, les revendica-

tions, la combativité de la classe ouvrière.

„(...) Nous en avons assez d'être les victimes de l'aménagement du chômage, d'être au service des patrons qui nous louent comme des machines, assez d'être les premières victimes des crises économiques (4 000 intérimaires chez

DE WENDEL - SIDELOR en octobre sans que personne ne s'inquiète de leur sort). Un pavé dans une vitrine, ça signifie qu'il y en a ras le bol d'être le bétail qui vous engraisse. Les vitres de MANPOWER sont tombées. Ce n'est qu'un avertissement, Attention...»

PTT: Y'en a marre des briseurs de grève

Oui, des briseurs de grèves nous en avons toujours connus, mais qui étaient-ils ?

— des syndicats fascistes (CFT...) et des représentants patronaux (SAC, CDR...)

— l'armée (300 000 militaires de métier entretenus rien que pour cela) et la police, tous les deux valets du gouvernement et de l'Etat.

Mais aujourd'hui les briseurs de grèves ont renforcé leur rang de deux directions syndicales dites représentatives de la masse ouvrière.

Ceci semble erroné ou même impossible et pourtant c'est ce qui se passe actuellement aux PTT où les postiers veulent leur samedi libre comme les autres travailleurs.

Cette revendication pourrait aboutir de suite si un pourcentage important de grévistes suivent le mouvement, mais pour cela il faudrait une entrée en lutte commune des trois centrales syndicales.

Et là réapparaît le réformisme traditionnel de la CGT et de FO, qui ne veulent pas « en demander de trop au patronat » et eux ne désirent qu'un samedi sur deux. (mais comment l'obtiendront-ils s'ils ne luttent pas ?) Mais voilà c'est déjà beaucoup de demander un samedi sur deux et l'administration risquerait d'être mécontente si pour avoir cette miette ils se mettaient eux aussi en grève.

Voyons, la grève n'est pas une méthode de lutte démocratique pour ces messieurs de la CGT et de FO. « Laissons cela aux troubles gauchistes » et il faut combattre à tout prix ces ouvriers qui ont pris conscience et se révoltent.

Alors les camarades du PC, oh, pardon, de la CGT et de FO combattent sans cesse cette grève menée avec foi et fermeté par des postiers conscients de leur exploitation et en ayant assez d'être considérés comme des marionnettes réglées sur la fréquence :

METRO, BOULOT, DODO

C'est à qui de la CGT et de FO sortira le meilleur tract antigreve « l'agressivité désagrégatrice de la CFDT a créé une situation de nature à décourager la lutte » (tract CGT du 26-10-71)

Et pourtant si le mouvement avait démarré avec un pourcentage relativement faible (10, 15 %), il atteint aujourd'hui 15, 20, 25 % au minimum. Et lisez ceci encore (tract déjà cité) : « Nous redisons avec l'esprit de responsabilité qui, toujours nous anime » (traduction pourvu que je garde ma place de bureaucrate) » et à l'égard des camarades de la CFDT parisienne « qu'il n'est pas sérieux de poser des revendications irréalisables », (traduction : et pour la garder il faut me concilier et la direction réformiste de la CGT et l'administration des postes »).

Oui, c'est irréalisable d'avoir un samedi libre, la preuve il n'y a jamais qu'une grande majorité de travailleurs à l'avoir.

Sur un autre tract on oublie un zéro en donnant le pourcentage de grévistes.

Bon, ouvrons les paris : qui de la CGT ou de FO brisera le premier la grève ?

Contre les bureaucraties syndicales. Pour la gestion des luttes ouvrières par les ouvriers eux-mêmes !

TAUPE LIBERTAIRE PTT
(Un groupe de Postiers parisiens)

LES GREVES DES MERES CELIBATAIRES

ORLEANS (APL, 14 déc.). — Face aux conditions de logement et de nourriture en particulier, 12 mères célibataires sur seize de l'Hôtel Maternel d'Orléans et 8 de leurs enfants ont entamé depuis le 13 décembre, et pour une durée illimitée, un boycottage de la cantine.

Dans une déclaration, elles expliquent le sens de cette action :

« Nous entamons une grève illimitée de la cantine qui ose prétendre « nourrir » nos enfants et nous-mêmes. Nous n'avons pratiquement à chaque repas que des pommes de terre et des pâtes, prêtes à être déversées dans le bac à cochons qui les attend à deux mètres de nos tables. La viande est rare. Le petit déjeuner est inexistant (un carré de beurre deux fois par semaine, utilisable s'il y a du pain...). Celui des enfants est d'une monotonie sans nom. Le déséquilibre alimentaire est tel que l'on ne compte plus les ennuis digestifs des enfants, les crises de faim aiguë ou d'anorexie des mères. Souvent nous ne pouvons consommer qu'entre 600 et 1.000 calories par jour, c'est-à-dire la ration d'un prisonnier en camp de concentration nazi (cf. Dr Paul Chenes).

Or, nous payons 659 frs. par mois et nous sommes toutes smigardes à une exception près.

Notre action n'est qu'un premier pas en vue d'une remise en question de l'Hôtel Maternel qui prétend nous aider en nous traitant comme des porcs. Les circonstances nous ont contraintes à y entrer et les conditions de vie tant matérielles que psychologiques y sont insupportables.

Tant que cette grève durera (à

l'adresse de l'administration) :

1) Nous nous verrons dans l'obligation de déduire de notre pension la somme destinée à notre alimentation, 2) nous vous restituerons toute votre nourriture de manière à ce que votre éleveur de cochons ne suralimente pas ses pensionnaires.

Une entrevue a eu lieu avec la directrice l'économiste, le personnel et les pensionnaires, à l'issue de laquelle les mères célibataires déclarent :

a) « il a été annoncé clairement que les mères célibataires n'avaient qu'une seule chose à faire : arrêter immédiatement leur action de boycottage, sinon l'Hôtel Maternel pourrait fort bien être fermé dans un délai très bref. On leur a aussi proposé de donner quelques têtes à exclure, ce qui n'a pas été fait... ».

PLESSIS ROBINSON (APL 17 et 19 déc.). — Les mères célibataires du 29 rue Paul Rivet au Plessis-Robinson (92) occupent depuis 12 h les locaux du CET. L'actrice Delphine Seyrig participe à l'occupation, et Simone de Beauvoir doit se joindre au mouvement. Les grévistes revendiquent :

— que les filles ne soient plus renvoyées de leur collège pendant leur grossesse,

— l'émancipation de la mère célibataire (en effet ce sont les parents des mères qui entretiennent l'enfant et décident de son sort).

— des crèches (étant donné le prix minimum des nourrices : 400 francs).

— une allocation égale au Smic pour subsister, puisque l'avortement est interdit en France.

BIAFRA - CONGO



VIETNAM - BENGALÉ

LE COMBAT
C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

LUTTER

POURQUOI? CONTRE QUI? COMMENT?

Je poseraï qu'à priori, tant sur le plan politique et syndical que sur le plan éducatif et social, le mouvement révolutionnaire se sclérose. Il s'est morcelé en multiples petites organisations qui cherchent d'un côté à se bouffer les unes les autres, au nom d'une prétendue conscience politique plus romantique et mythique que rationnelle, et qui lancent de l'autre des actions en faveur de tel martyr, de tel crève la faim, de tel... Actions qui les autosatisfont en masquant leur véritable incapacité que l'on retrouve à tous les niveaux. Incapacité d'analyser la situation actuelle dans son ensemble, donc incapacité de synthétiser le sens des différents phénomènes, d'où incapacité de coordination et d'action générale. Il faut comprendre qu'avant tout, la lutte révolutionnaire n'est pas une lutte contre tel ou tel exploiteur, tel ou tel individu symbolisant la répression, mais bien plutôt une lutte contre le système et ses tenants dans son ensemble. Evidemment la réalité politique répressive, la réalité sociale font que la vie quotidienne révolutionnaire a des exigences qui demandent la création de comités de soutiens, de manifestations diverses, mais cela ne représente pas la totalité du combat que nous devons mener. La véritable dimension qui est l'action révolutionnaire proprement dite s'inscrit en manque évident. On parle du peuple vietnamien, on parle de conflits sociaux, on parle d'objecteurs de conscience incarcérés, mais cela ne débouche jamais sur une structure générale. n'est jamais repris par personne dans cette structure qui n'est que la mise au clair du schème général d'exploitation répressive. Le gouvernement continue à emprisonner les camarades trop remuants, à laisser se perpétuer les conflits sociaux; ainsi il est tranquille, le fond du problème n'est jamais atteint, son existence même de gouvernement n'étant pratiquement plus remise en cause effectivement. Il continue tranquillement

par le biais d'un journalisme avarié, des chaînes de télévision et de radio à sa solde, de ses faux pédagogues, de ses enseignants pourris à propager sa culture aliénatrice et à tromper le peuple par sa propagande malsaine. Cela d'autant plus qu'il a tous les moyens nécessaires à sa disposition. Les enseignements scolaires et religieux continuent toujours à préparer l'individu à une vie de soumission perpétuelle que l'armée et le travail productif parachèvent. Les récalcitrants sont taxés soit de caractériels ou psychotiques ou délinquants, et internés en vue d'é-

lutter contre un ennemi que l'on a déterminé par rapport à des critères donnés, pour trouver avec d'autres les moyens d'accession à un monde meilleur et les formes nouvelles de sa construction. Il faut comprendre que la lutte révolutionnaire n'est et ne peut être que la négation, à la limite sauvage dans ses manifestations, d'un système assis sur l'autorité et la répression, l'abâtissement et l'exploitation systématique, n'est et ne peut être que le développement permanent de la révolte, de l'indiscipline, de l'insoumission et de l'action directe. Elle est le fait

« droits » furent institués par cette bourgeoisie qui toute entière vit de l'exploitation des malheureux, pour défendre ses privilèges. Elle aussi toute entière doit subir son châtement. N'oublions pas non plus que ceux qui applaudissent aux actes du gouvernement, s'en font ses complices. Cette catégorie d'individus bêtes et prétentieux, ces réfoûlés, ces associaux en mal de guerre et d'esbrouffe se range toujours du côté du plus fort pour mieux haïr le peuple plus que ne le haït le bourgeois le plus gras. L'exploiteur et ses valets doivent expier; mais point de grâce, point de faiblesse, point de sensibilité utopique, ce serait se vouer à l'échec. « Assez de patauger dans la boue parlementaire »; assez de crêver de faim pour engraisser les propriétaires; assez de se lamenter et de supplier pour obtenir ce qui nous revient de droit; assez de se prosterner pour implorer aux pieds d'idoles stupides et ridicules sorties d'un passé mythique. Le jour est proche où chacun comprendra qu'il est nécessaire pour aboutir d'abandonner à tout jamais la légalité pour nous avancer sur le terrain de l'illégalité seule voie saine et purificatrice. Il est largement temps de quitter la période d'affirmation pour revenir à la période d'action, de joindre à la propagande verbale ou écrite, dont l'énorme insuffisance est démontrée, la propagande par le fait. Les actes de conscience individuels malgré leur faible portée, sont un symbole et un enseignement, ils nous prouvent qu'il n'existe pas que des pantins et des bourreaux, mais qu'il existe aussi des hommes.

CLAUDE LAPORTE

tre ensuite réintégrés (s'ils sont classés comme jeunes) sinon ils subissent le bataillon disciplinaire, la prison ou le chômage. Les grands organes d'information continuent à occuper l'esprit du travailleur avec leur baratin à sensation. Mieux vaut penser à la lune et ses conquérants, aux « pauvres » accidentés de la route, aux paralytiques ou aux débiles, que de penser que l'on crève de faim et d'essayer de comprendre pourquoi. Sans compter toutefois qu'il serait plus qu'intéressant de chercher à définir la véritable origine des maladies mentales, juvéniles ou adultes, de la délinquance... Qui engendre tous ces maux si ce n'est cette société pourrie de misère de haine raciale et de guerre, Cette réalité de tous les instants, cette réalité qui est le moteur du mouvement révolutionnaire s'il prétend être vrai, c'est elle que le gauchisme français veut ignorer au profit d'une gloriole politique. En dernière analyse il faudrait savoir si l'on est révolutionnaire pour s'élever à ses propres yeux, afin de s'auroler, de se gaver d'idées et de mots, ou si l'être c'est pour

d'individus ne siégant pas au parlement et ne faisant pas de concessions telles qu'en font les syndicats et organisations politiques réformistes. Par la répression qu'il nous adresse, l'exploiteur nous prouve sa peur; acculons-le afin de l'abattre. Acculons le gouvernant, le député qui fait les lois contre nous, le magistrat qui les fait appliquer par son valet le flic. Mais n'oublions pas que leurs

LE « CS » DANS LES KIOSQUES

DEPUIS QUELQUES SEMAINES DEJA, LE COMBAT SYNDICALISTE EST EN VENTE DANS UNE QUINZAINE DE KIOSQUES ET LIBRAIRIES PARISIENS. DEMANDEZ-LE, NE SERAIT-CE QUE POUR ENCOURAGER LES DEPOSITAIRES A LE PRENDRE.

Le Directeur de la publication:
JEAN-MARIE GARCIA

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94-Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)